UNIV.OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010

http://www.archive.org/details/revuebleuepoliti69pari

« Supplément au numéro du 19 décembre 1931 de la Revue Bleue »

REVUE BLEUE

P. et A. DAVY, IMPRIMEURS
IMP. DE LA REVUE BLEUE ET DE LA REVUE SCIENTIFIQUE
53, rue de la Procession, Paris (15e)

Fr. Lit.
R

REVUE POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918

DIRECTEUR PAUL GAULTIER

Membre de l'Institut

69e ANNEE

Du 1er Janvier au 31 Décembre 1931

280975
21.12.32

PARIS
BUREAUX DE LA *REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE* (*REVUE BLEUE*)
ET DE LA *REVUE SCIENTIFIQUE*
286, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 286

1930

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 1 69e ANNÉE 3 JANVIER 1931

L'INITIATION COLONIALE DU MARÉCHAL LYAUTEY A MADAGASCAR ET DANS L'ORANAIS

Sur le bateau qui l'emportait vers le général Gallieni, le commandant Lyautey, inscrit au tableau pour le grade de lieutenant-colonel, sentait que Madagascar « décuplerait » son expérience coloniale. Plus que jamais assoiffé d'action, il avait trouvé sa voie. Hostile au formalisme rigide qui gêne les initiatives — « ah ! les gabarits, les gabarits ! » — et aux systèmes « monoformes », qui ne tiennent aucun compte des différences des temps, des lieux et des circonstances, il n'était le prisonnier d'aucun cliché « sacro-saint ». A ses yeux, il n'y avait qu'une « seule méthode d'action pratique, celle qui consiste, une fois trouvé le *right man for the right place*, à lui dire : « Mon bon Monsieur, vous êtes le *right man*, nous avons pleine confiance, voici le but, vous avez carte blanche, ce que vous ferez sera bien fait, ce que vous proposerez sera accepté, les moyens nécessaires vous seront donnés ; allez et f...ez-vous des formules ». Et voilà pourquoi il était heureux d'aller à Madagascar où ce langage se parlait.

Il y resta six ans, coupés en 1899 par un séjour en France. Cette coupure marqua la séparation de deux périodes.

Pendant la première, il fut chargé par le général Gallieni d'occuper, de pacifier et d'organiser le nord-ouest de l'île. Ce fut essentiellement une tâche militaire, au cours de laquelle, empoigné par l' « excitation malgache », il fut presque constamment en expédition. La tâche était rude, mais quelle satisfaction d'accomplir, ou à peu près, une œuvre de chef responsable, au lieu de préparer, comme chef d'Etat-Major, la besogne des autres ! Pendant ses campagnes, et pour en rendre le succès fructueux et durable, il « faisait de la vie », des routes, des villages, des écoles, des champs, des troupeaux, des rizières, des pépinières, de l'élevage, de la culture. Pourtant, il ne remplissait pas tout son rôle. A son arrivée, chargé de quatre secteurs, il avait eu la joie, allant de poste en poste, de cumuler, pendant dix jours, les fonctions d'ingénieur, d'administrateur, de contrôleur des

(1) Le *Petit Parisien*, avec la collaboration de notre distingué confrère, M. René Moulin, directeur du *Panorama*, membre du Conseil Supérieur des Colonies, va publier dans quelques jours le second ouvrage de la collection *Nos Gloires Coloniales*, qu'il a créée récemment.

Ecrit par M. Louis Barthou, de l'Académie Française, ce volume est consacré au Maréchal Lyautey. L'obligeance de notre grand confrère nous permet de donner à nos lecteurs la primeur de la seconde partie du chapitre : « *L'Initiation Coloniale* », au cours duquel M. Louis Barthou a marqué les étapes parcourues par le créateur du Maroc français avant d'être appelé, en 1912, à la Résidence Générale du Maroc dans les circonstances critiques que l'on sait.

finances, d'inspecteur d'académie, de juge de paix... que sais-je encore ? Mais la confiance du général Gallieni, pressé par des nécessités de service, lui avait assigné un terrioire et un emploi plus étendus. Il se mêlait un regret à sa satisfaction.

Trois ans plus tard, il n'eut plus rin à regretter. Après un commun retour de France, le général Gallieni lui assigna, en septembre 1900, la mission d'achever la pacification du sud de l'île et d'organiser cette région, qui comprenait cinq provinces. Ce nouveau commandement le mettait, à la différence du premier, exercé en pleine dissidence, en contact avec des colons européens déjà assez nombreux qui exploitaient économiquement la région. C'était aussi autre chose qu'au Tonkin, où il n'avait été qu'un adjoint et un exécutant. Il faisait « son vrai début dans le rôle de chef colonial, exerçant une action politique, administrative, économique, tout autant que militaire, éloigné du pouvoir central, faisant l'apprentissage des responsabilités et des décisions, ayant charge de populations indigènes nombreuses et diverses, et de colonies françaises et étrangères ». Ce commandement, dont le siège était à Fianarantsoa, capitale du Betsileo, dura deux ans. Il suffit de lire ses *Paroles d'action*, sans avoir besoin de recourir aux rapports officiels, pour comprendre toute la plénitude de joie que donna au colonel Lyautey cette plénitude de l'action. J'ai essayé de l'exprimer, il y a trois ans, dans la préface qui ouvre le livre. En le relisant, je n'ai eu d'autre crainte que d'avoir été au-dessous de la vérité. Quelle vie, quel mouvement, quelle sûreté et quelle variété dans la méthode ! Appris à l'école de Gallieni, le « rôle colonial » de l'officier n'a jamais été ni mieux compris, ni mieux rempli. M'excusera-t-on de me citer, puisque, ayant à dire une même chose, je ne saurais la dire autrement ? « De pays en pays, de discours en discours, c'est de la vie qui marche, ce sont des paroles qui agissent... Quand le colonel parle aux colons dans un vin d'honneur, à l'occasion de sa prise de commandement, à Fianarantsoa, le 5 octobre 1900, on voit le cadre et l'auditoire, on entend l'orateur. Tout de suite, celui-ci entre en matière. Il n'a pas de temps à perdre, et il ne veut ni perdre son temps ni le faire perdre aux autres. Il ne dit rien d'inutile. Homme de volonté, il sait qu'il parle à des Français de bonne volonté, auxquels il se présente tel qu'il est, ayant déjà son plan, ses idées, sa méthode. Il va droit au but sans précautions ni réticences. Que toute organisation coloniale comporte trois facteurs, dont aucun ne peut s'éliminer et qu'il faut rapprocher, concilier et quelquefois réconcilier, l'administration, le colon, l'indigène, il marque d'un trait net, saisissant, définitif, la part qu'il compte faire à chacun pour obtenir le développement maximum de la prospérité du pays à l'abri du drapeau français. Tous savent ce qu'ils peuvent attendre de lui, et il ne dit pas avec moins de force ce qu'il attend d'eux. Sa conception de l'administration est large, souple et généreuse, inspirée par le souci d'humanité sociale dont le rôle de l'officier avait déjà tracé les traits généraux. A la doctrine succède la pratique. Il faut agir. Sachant ce qu'il veut et où il va, ce chef n'a pas de peine à dégager et à affirmer ses moyens d'action. Il connaît ses devoirs. Ceux qui l'entendent apprennent ou se rappellent les leurs. C'est une collaboration. Il n'a pas deux attitudes. Il ne divise pas pour régner ; il rapproche pour gouverner. Si les colons européens viennent écouter ce même jour le langage qu'il tient aux indigènes Betsileos réunis dans un grand Kabary, ils verront qu'il ressemble à celui dont ils ont eu la primeur. Seul le ton change... Qu'il inaugure une école maternelle protestante française, ou une école française d'Etat selon une formule plus chère au général Gallieni qu'à lui-même ; qu'il prenne congé, en rentrant en France, des colons de Fianarantsoa ou des indigènes, le colonel Lyautey assouplit et approprie son langage avec un art souverain qui ne recherche pas des effets d'art, et avec une éloquence qui se moque de l'éloquence. Il est, sans le vouloir et peut-être sans qu'il s'en doute, un seigneur de la parole agissante et féconde, mise avec une foi enthousiaste au service de la colonisation, dont il ne lui paraît pas que la bureaucratie, formaliste, attardée et vexatoire, soit le dernier mot. Avec lui, le premier et le dernier mot de la colonisation, c'est l'action, décrassée de toute routine, intelligente, large et diverse, qui ne traite pas de la même façon les Annamites, les Baras, les Tanalas, les Betsileos et les habitants de Seine-et-Marne. En huit ans, le colonel Lyautey a, de toute façon, fait du chemin. Il est le maître de sa formule coloniale. Il l'a si bien expliquée, pratiquée et développée que, s'il y a quelque jour un vaste empire à gouverner, il sera prêt à passer sans effort de la parole à l'action... »

A dire plus vrai, il avait déjà pleinement agi. Et comme il avait réussi ! Aucune difficulté ne l'avait rebuté. Jamais il n'avait été tenté de jeter le manche après la cognée. Quand il quitta l'île, où sa mission avait été si complexe, les re-

grets furent unanimes. Mais il n'avait pas voulu prolonger un commandement que ses succès eux-mêmes rendaient inutile, et il demanda au Gouverneur général de le disloquer pour rendre leur autonomie aux provinces désormais bien liées entre elle. La dignité de ce départ volontaire ressemblait à son caractère.

*
* *

Après un an de séjour en France, où le commandement du 14e hussards, à Alençon, ne fut pour lui qu'une étape entre deux missions coloniales, le colonel Lyautey se vit appeler, à la fin de septembre 1903, au commandement de la subdivision et du territoire d'Aïn-Sefra. « Subitement », a-t-il dit. Des événements graves, le guet-apens de Figuig, le siège de Taghit et la surprise d'El-Moungar avaient, en effet, imposé ce départ brusque. Il fallait, pour rétablir une situation compromise, et pour protéger les pays de production contre les turbulences et les incursions de leurs voisins, un homme d'expérience et d'action. Vraiment, la présence du colonel Lyautey était plus utile à Aïn-Sefra qu'à Alençon. Elle démontra tout de suite sa nécessité. Trois ans au commandement de la subdivision d'Aïn-Sefra (1er octobre 1903-25 décembre 1906) et quatre ans au commandement de la division d'Oran (25 décembre 1906-26 décembre 1910), voilà une période qui n'est pas indifférente dans la carrière du grand soldat que fut Lyautey. Mais, sans être tout à fait étrangère à mon sujet, qu'elle nourrirait de vues réelles et nouvelles, elles risquerait de m'entraîner trop loin. Deux citations peuvent clore cette première partie. Elles ont chacune une signification différente, mais décisive.

Le 22 avril 1904, le général Lyautey, en portant à Beni-Ounif, un toast de gratitude à M. Eugène Etienne, vice-président de la Chambre des députés, disait : « Les officiers qui vous entourent, ce soir, ils sont tous de la nouvelle école militaire coloniale. Ils renouent la tradition des légionnaires romains, fondateurs de villes, mais toujours prêts à marcher à l'ennemi, demain, comme ils y marchaient hier. Ils savent qu'un poste militaire colonial est bien moins une caserne ou un corps de garde qu'un centre de diffusion de l'influence française, dont le premier rôle est de protéger la construction d'un chemin de fer, d'assurer la sécurité d'un marché, d'ouvrir de nouvelles régions à notre pénétration économique... Ils ont au cœur l'amour passionné de la plus grande France, parce qu'ils savent que, dans la lutte engagée entre toutes les nations civilisées pour la mise en valeur du globe, il n'y a pas de tâche plus patriotique que d'être aux avant-postes... »

Le 12 juillet 1907, le général Lyautey présidait la distribution des prix du lycée d'Oran. Parmi tant d'autres belles paroles, il disait aux élèves, dont quelques-uns avaient fait, pendant les vacances de Pâques, « un voyage scolaire » aux avant-postes du Sud-Oranais : « ... Ne soyez pas trop départementaux, mais revendiquez ce beau titre de coloniaux ; parez-vous en, en ce moment surtout, où toute une école semble renier la grandeur et l'efficacité de l'effort colonial de la France et prétend que, pour être plus forte contre les menaces de demain, il lui faut se replier sur elle-même et restreindre son effort. Quelle erreur !

Je ne cesserai d'espérer que la sève coloniale, revenant de la périphérie au centre, y ramènera la force, cette force dont aucun organisme ne peut se passer, qui est et resta toujours l'*ultima ratio*, la première condition de l'indépendance et de la vie même des peuples. Pour la sauvegarde de l'intégrité nationale, pour accomplir en toute liberté l'implacable évolution sociale dont nous avons toujours été les précurseurs, il ne suffit pas d'être tolérés à la surface du globe ni même d'être en état de se défendre, il faut encore pouvoir imposer son droit et ne jamais hésiter à l'affirmer, ce qu'on ne peut faire qu'à la condition de maintenir intacte et solide l'épée dont on tient la garde... »

Ainsi, le général Lyautey, loin d'être envoyé au Maroc dans l'ignorance des questions coloniales, aura pu, pendant une période de quinze ans, au Tonkin, à Madagascar et dans l'Oranais, les connaître et les pratiquer sous tous leurs aspects. Son initiation est complète. Il ne sera pas jeté, impuissant et désarmé, dans un monde nouveau. Il sera prêt, du jour au lendemain, à appliquer des formules et des méthodes qui ont fait leurs preuves. Libéré des « gabarits » et des « clichés », l'esprit hardi, vif et souple, n'ayant pas moins de bon sens que d'imagination, apte à commander parce qu'il a su obéir, il est vraiment un « homme complet », dont les événements, qu'il dirigera, feront, pour l'honneur de la France et à son service, un grand homme.

Louis Barthou,
de l'Académie Française.

L'HISTOIRE DE LA FAMILLE (1)

Par son pouvoir sans frein, la plus ancienne des institutions humaines rappelle l'anarchie. Seule, parmi toutes les autres, elle commence par une attraction spontanée et, on peut dire, au sens le plus strict du mot, sans idée sentimentale, qu'elle est fondée sur l'amour et non sur la peur. Si l'on essaye de la comparer aux institutions coercitives qui rendent l'histoire moderne si compliquée, on arrive à des déductions absolument contraires à la logique. Elle est aussi unique qu'elle est universelle. Rien dans les autres rapports sociaux ne se peut comparer à l'attraction mutuelle des sexes. En négligeant ce simple point, le monde moderne est tombé dans mille extravagances. A grand renfort de drapeaux et de défilés, on a proclamé la nécessité d'une révolte générale des femmes contre les hommes, comme s'il s'agissait d'une révolte de vassaux contre leurs seigneurs, de nègres contre les trafiquants de chair humaine, de Polonais contre les Prussiens, d'Irlandais contre les Anglais ; ou, comme si l'on croyait vraiment à la fabuleuse nation des Amazones. Une autre idée également philosophique : la révolte des hommes contre les femmes, fait le sujet d'un roman de Sir Walter Besant et d'un livre sociologique de M. Belfort Bax. Mais, lorsqu'on songe à la loi d'attraction des sexes, toutes ces belles théories s'effondrent et révèlent leur côté comique. Un Prussien ne sent pas qu'il ne sera heureux qu'en passant ses jours et ses nuits avec un Polonais. Un Anglais ne trouve pas sa maison vide et sans joie si elle ne contient pas un Irlandais. Un blanc ne concentre pas tous les rêves de sa jeunesse romanesque sur la beauté d'un nègre. Il est rare qu'un roi des chemins de fer écrive des poèmes pour célébrer le charme fascinant d'un employé de gare. Toutes les autres révoltes sont nécessaires ou même inévitables lorsque les liens qui unissent les hommes ont pour origine la force ou l'intérêt. La force peut abolir ce que la force établit ; l'intérêt peut annuler un contrat qu'il a dicté. Mais l'amour de l'homme et de la femme n'est pas une institution qu'on peut abolir, ou un contrat qu'on peut annuler. Il est plus ancien que tous les contrats et il leur survivra. Toutes les autres révoltes sont réelles, car il s'agit de choses qu'on peut détruire ou tout au moins diviser. On peut supprimer les capitalistes, mais non les mâles. Les Prussiens peuvent évacuer la Pologne ; on peut rapatrier les nègres en Afrique, mais l'homme et la femme doivent rester ensemble de façon ou d'autre et apprendre à se supporter.

Ces vérités sont évidentes : c'est pourquoi, aujourd'hui, personne ne les remarque ; et leur cause l'est encore plus. Personne n'ignore le but de la nature en créant cette attraction spontanée. Il serait plus intelligent de dire : le but de Dieu ; car la nature ne peut avoir aucun but, à moins que Dieu ne l'inspire. Parler du but de la nature, c'est tomber dans le féminisme pour éviter l'anthropomorphisme. C'est accepter une déesse parce qu'on est trop sceptique pour admettre un dieu. Mais laissons ceci, et contentons-nous de dire que l'utilité de cette attraction est d'assurer le renouvellement de l'espèce. L'enfant est la justification du père et de la mère, et le fait que cet enfant est humain justifie les liens qui les unissent. Plus l'enfant est humain, c'est-à-dire plus éloigné de la bête, et plus ces liens sont légitimes et durables. Loin de tendre à relâcher ce nœud, tout progrès de la civilisation ou des sciences doit, logiquement, le resserrer. Plus l'enfant a de choses à apprendre, plus il doit rester à l'école que la nature lui fournit, et plus ses maîtres doivent tarder à dissoudre leur association. Cette vérité élémentaire disparaît aujourd'hui sous une masse de théories artificielles qui, toutes, contiennent l'erreur fondamentale dont je parlerai tout à l'heure. Je voudrais montrer ici la situation du couple humain au cours des siècles, à travers l'épanouissement et le déclin des civilisations ; je voudrais montrer que sa tâche n'est pas de celles qu'on peut confier à des étrangers. Il sera toujours nécessaire que les deux éducateurs restent ensemble en raison directe des choses qu'ils ont à enseigner. La méduse informe qui se détache simplement de sa progéniture et s'en va pourrait se laisser entraîner par les vagues jusqu'au tribunal des profondeurs de la mer et y demander le divorce, ou jusqu'au club avancé qui vante aux poissons les joies de l'amour libre. La méduse pourrait agir ainsi, car son petit n'a rien à faire ; il ne doit apprendre ni la polka, ni la table de multiplication. Ces truismes sont des vérités et on finira par y revenir ; car, en remplaçant les parents par des sortes de fonction-

(1) Copyright par les éditions Saint-Michel.

naires, on n'a trouvé qu'un bouche-trou qui n'arrive pas à boucher le trou. Lorsque des gens sont incapables de remplir leur tâche, est-il prudent de les payer pour s'occuper des affaires — et surtout des bébés — des autres ? C'est rejeter une forme naturelle et payer une force artificielle ; c'est arroser une plante avec une lance en tenant un parapluie pour la protéger de l'eau du ciel. Ce système repose sur une illusion ploutocratique : le besoin d'un nombre indéfini de serviteurs. Lorsque nous conseillons aux femmes de prendre une carrière, nous leur proposons, en réalité, de devenir les servantes d'un système ploutocratique ou bureaucratique. Nous soutenons qu'au lieu d'être la mère de son bébé, une femme doit être la bonne d'un autre bébé. Mais cela ne donnera aucun résultat, même en théorie. On ne peut toujours faire le lavage des autres ; c'est en famille qu'il faut laver son linge sale — surtout lorsqu'il s'agit de langes. Seuls les parents pourront ou voudront donner à leur enfant assez de sollicitude et de soins. L'expression « dévouement maternel » appliquée à une femme qui voit les enfants se succéder sans trêve dans ses mains, n'est qu'une aimable métaphore.

On ne peut détruire ce triangle de truismes : père, mère et enfant ; on peut seulement détruire les civilisations qui l'ont dédaigné. La plupart des réformateurs modernes sont des sceptiques et ne savent sur quelle base rebâtir ; il faut leur faire comprendre qu'ils ne peuvent tout réformer. On peut renverser le puissant de son trône ; on peut tourner le monde sens dessus dessous, et, certes, il n'en irait peut-être pas plus mal. Mais on ne peut créer un monde où le bébé porte la mère. On ne peut créer un monde où la mère n'a pas d'autorité sur le bébé. On peut essayer ; donner le droit de vote aux bébés ou proclamer une république d'enfants au maillot. On peut dire, comme le soutenait l'autre jour un éducateur, que les petits enfants doivent « critiquer, discuter l'autorité des parents et réserver leur jugement ». Je ne vois pas pourquoi il s'arrêtait en si bon chemin et ne disait pas que les petits enfants doivent gagner leur vie, payer des impôts et mourir pour la patrie sur le champ de bataille ; car ce qu'on voudrait évidemment, c'est que les enfants n'aient point d'enfance. On peut, si l'on trouve du plaisir à de tels jeux, organiser « un gouvernement représentatif » de petits garçons et de petites filles, et leur demander de prendre au sérieux leurs responsabilités légales et constitutionnelles. Bref, on peut perdre l'esprit, mais alors on cesse d'être logique. Mais on ne peut appliquer ce principe au groupe primitif de la mère et de l'enfant. Et personne n'est assez fou pour mettre cette théorie en pratique.

Ce noyau d'autorité naturelle a toujours existé au milieu des autorités plus ou moins artificielles. Il est individuel au sens littéral du mot, c'est-à-dire qu'il est absolu et qu'on ne peut le diviser. Un bébé séparé de sa mère n'est plus un bébé ; c'est autre chose, souvent un cadavre. On a toujours reconnu que ce groupe occupe une situation particulière par rapport au gouvernement ; c'est une des rares choses que le Gouvernement n'a pas créées et qui pourraient exister sans son appui. Sa situation est trop forte pour être définie. On ne peut le comparer à rien. Et les institutions compliquées et affligeantes qui sont ses inférieures ne peuvent fournir que de faibles parallèles. On ne peut en donner une idée qu'en le comparant à une nation ; quoique on puisse dire alors que ses divisions nationales sont aussi modernes et aussi conventionnelles que les hymnes nationaux. C'est ainsi que j'emploie souvent la métaphore d'une cité. Remarquons simplement ici que chacun sait, par intuition, et admet, par induction, qu'une famille est un fait solide, qu'elle a une personnalité et une couleur comme une nation. L'expérience quotidienne démontre cette vérité. Un homme dit : « Cela plaira aux Brown », aussi long et embrouillé que soit le roman psychologique que lui inspirent les légers dissentiments de M. et Mme Brown. Une femme dit : « Je ne veux pas que Jemima voit si souvent les Robinson »; et, dans l'agitation de ses devoirs mondains ou domestiques, elle ne distingue pas toujours entre le matérialisme optimiste de Mme Robinson et le cynisme plus dangereux qui teinte l'hédonisme de M. Robinson. A l'intérieur, la maisonnée a une couleur aussi apparente que la couleur extérieure de la maison. Cette couleur est un mélange, et si une teinte prédomine, c'est en général celle que préfère Mme Robinson. Mais, comme toutes les couleurs composées, elle diffère autant des autres que le vert diffère du bleu et du jaune. Chaque mariage est une sorte d'équilibre instable, et, dans chaque cas, le compromis est si unique qu'il paraît excentrique. Les philanthropes qui visitent les pauvres voient souvent ce compromis dans la rue et le prennent pour une dispute. Quand ils interviennent, ils sont rossés des deux côtés, et c'est bien fait, car ils n'ont pas

respecté l'institution qui les a mis au monde.

Avant tout, il faut voir que cette force naturelle ressemble à une montagne, et qu'elle peut se transformer en volcan. Les anomalies qu'on lui oppose maintenant ressemblent à des taupinières, et leurs partisans à des taupes. Mais le volcan a plus d'une fonction au monde; d'après la tradition, les champs méridionaux ont été fertilisés par la lave. Il a un pouvoir créateur aussi bien que destructeur. Il ne nous reste plus qu'à analyser maintenant l'effet politique de cette institution qui dépasse la politique, et l'idéal qu'elle a été peut-être seule à défendre au cours des siècles.

Dans l'Etat, la famille représente et soutient la liberté. Au début de cette rapide analyse, nous en avons déjà indiqué la cause très simple. C'est la seule institution qui soit à la fois nécessaire et spontanée. La seule qui serve de frein à l'Etat et se renouvelle aussi souvent et plus naturellement que lui. Tout homme sain reconnaît que la liberté illimitée est l'anarchie ou plutôt le néant. La liberté civique a pour but d'accorder au citoyen sa part de liberté, de lui donner une province où il soit roi. C'est ainsi que la vérité peut échapper à la persécution publique et l'homme de bien survivre au mauvais gouvernement. Mais, tout seul, l'homme de bien ne peut lutter contre le mauvais gouvernement. Le citoyen ne peut lutter contre la cité. Il faut opposer au gouvernement et à la cité une institution idéale et par conséquent immortelle. Tant que l'Etat sera la seule institution idéale, il demandera au citoyen de se sacrifier sans aucun scrupule. L'Etat vit de contrainte ; il se reconnaît le droit d'étendre toujours les limites de la contrainte ; le service militaire en est la preuve. Seule une loi spontanée, soutenue par une obéissance spontanée, peut restreindre ou braver cette autorité. Seule elle peut protéger la liberté. C'est un principe de la Constitution que le roi ne meurt jamais. C'est tout le principe de la famille que le citoyen ne meurt jamais. La liberté doit être héréditaire ; elle doit avoir son blason ; la résistance à la tyrannie est une tradition. Il faut, non seulement qu'un homme soit libre, mais qu'il le soit de naissance.

En effet, au premier coup d'œil, on pourrait appliquer à la famille le terme « anarchique »; mais le mot « amateur » serait plus exact. Son organisation spontanée paraît aussi vague que son origine. Sa fonction la plus importante — et il n'en est pas de plus importante — est l'éducation ; mais sa façon de procéder rend cette première éducation — qu'il faut bien se garder de confondre avec l'instruction — indispensable. Elle ne suit aucune théorie et semble agir au petit bonheur. Prenons un exemple banal et même comique : aucun manuel, aucun code n'a jamais indiqué dans quel cas il faut mettre un enfant au coin. Sans doute, lorsque le progrès moderne aura atteint son terme, lorsque le principe coercitif de l'Etat aura étouffé l'élément spontané de la famille, ce point sera exactement délimité. On nous dira peut-être que le coin doit former un angle de quatre-vingt-quinze degrés. On nous dira peut-être que la ligne convergente d'un angle ordinaire fait loucher les enfants. Si je disais, tout en prenant le thé, dans un nombre suffisant de salons, que mettre un enfant au coin le fait loucher, cette idée deviendrait vite un dogme scientifique universellement accepté. Car le monde moderne, qui n'accepte aucun dogme basé sur une autorité, accepte tous les autres. Dites que le Pape ou la Bible affirme telle chose, on le rejettera sans examen comme une superstition. Mais, faites précéder votre remarque d'un « On dit », ou : « Ne savez-vous pas que... », ou essayez — sans réussir — de vous rappeler le nom d'un professeur quelconque, cité dans un journal quelconque, et l'esprit moderne, qui se pique de rationalisme, accueillera vos moindres paroles. Malgré les apparences, je ne m'écarte pas de mon sujet : en effet, lorsqu'un rigide fonctionnarisme s'immisce dans les compromis volontaires du foyer, il est rigide en action, mais lâche en pensée. Moralement, il est au moins aussi vague que l'esprit amateur qui règne au foyer, mais les règles domestiques sont les seules pratiques, car elles sont basées sur l'expérience ; les autres sont scientifiques, c'est-à-dire ne s'appuient que sur des théories. Au lieu de laisser envahir la famille par cette bureaucratie maladroite qui administre si mal les services publics, il serait plus philosophique de faire la réforme contraire. Il serait aussi raisonnable de changer les lois de l'Etat pour les rendre pareilles aux lois de la nursery. Les châtiments seraient moins horribles, beaucoup plus drôles, plus propres à faire comprendre aux coupables combien ils se sont rendus ridicules. Quel changement agréable ce serait, si le juge, au lieu de mettre le bonnet noir, se coiffait du bonnet d'âne ; ou si nous pouvions mettre au coin le financier qui nous a mis dans l'embarras !

Je suis, sans doute, le seul à avoir des idées aussi réactionnaires. L'éducation moderne part

de ce principe que personne n'est plus cruel qu'un père. Elle néglige le fait qu'il l'est sans doute moins que personne. Tout homme peut être cruel, mais il y a plus de chances pour que le soit la foule incolore et indifférente à qui est confié, aujourd'hui, le soin d'amener l'humanité à la perfection : agents de ville, docteurs, détectives, inspecteurs, instituteurs, etc. On leur donne automatiquement un pouvoir arbitraire parce que, de temps en temps, on voit des parents criminels ; mais n'y a-t-il jamais de docteurs ou d'instituteurs criminels? Une mère ne sait pas toujours doser avec bon sens la nourriture de son enfant ; aussi confie-t-on le petit à la surveillance du Docteur Crippen. On pense qu'un père n'est pas capable d'apprendre à ses fils la plus pure morale ; on les met donc sous la tutelle d'Eugène Aram (1). Ces criminels célèbres ne sont pas les seuls qu'on trouve chez les instituteurs et les docteurs, et le métier de parents ne fournit pas plus de cas de cruauté que les autres. Mais cette question est plus profonde, et il est inutile d'avoir recours à de tels criminels. La faiblesse inhérente à la nature humaine explique la faiblesse de la bureaucratie et des gouvernements du monde entier. Le fonctionnaire n'est qu'un homme et cela suffit pour qu'il préfère ses enfants aux enfants d'autrui, et même pour qu'il sacrifie la prospérité familiale des autres à la sienne. Son métier l'ennuie peut-être ; il peut se laisser corrompre ; il peut être brutal pour une des mille raisons qui changent les hommes en brutes. Aujourd'hui, nos systèmes éducateurs et sociaux sont dénués de bon sens et ne tiennent pas compte de ces vérités élémentaires. On suppose que le mercenaire ne fuit pas, simplement parce qu'il est mercenaire. On nie que le pasteur donne sa vie pour ses brebis, ou que la louve combatte pour ses petits. Nous devons croire que les mères sont inhumaines, mais non que les fonctionnaires sont humains. Il y a des parents dénaturés, mais il n'y a pas d'affections naturelles ; du moins il n'y en a pas où le roi Lear dans sa fureur défiait d'en trouver — chez un huissier. Telles sont nos dernières lumières en matière d'éducation ; et on applique au mari et à la femme le même principe qu'à l'enfant. Quiconque, suppose-t-on, aimera un enfant sauf sa mère ; de même toutes les femmes peuvent rendre un homme heureux, excepté celle qu'il a choisie pour compagne.

(1) Instituteur qui commit un crime, puis se tua. Lytton Bulwer fit de cette histoire le sujet d'un de ses romans.

Ainsi l'esprit coercitif de l'Etat l'emporte sur la libre promesse de la famille, sous forme de fonctionnarisme. Mais ce n'est pas là l'élément le plus coercitif de l'Etat moderne. Il existe une puissance extérieure plus rigide et plus impitoyable : l'industrie. L'usine est l'ennemie la plus féroce de la famille. Au milieu de ces inventions mécaniques de notre époque, l'ancienne institution naturelle n'est ni réformée, ni modifiée, ni même écrasée ; elle est mise en pièces. Et cette expression n'est pas une simple métaphore ; elle n'est pas mise en pièces comme un être vivant saisi dans un horrible engrenage, mais, au sens littéral du mot, car le mari peut aller à une usine, la femme à une autre et l'enfant à une troisième. Chacun devient le serviteur d'un groupe financier qui gagne de plus en plus le pouvoir politique d'un groupe féodal. Mais, tandis que le suzerain recevait le serment de fidélité des familles, les seigneurs du nouvel Etat servile reçoivent seulement celui des individus, c'est-à-dire d'hommes solitaires et même d'enfants perdus.

On dit quelquefois que le socialisme attaque la famille ; cette affirmation est peu fondée, bien que quelques socialistes croient à l'amour libre. J'ai été socialiste, je ne le suis plus et je n'ai jamais cru à l'amour libre. Il est vrai que le socialisme encourage les mesures coercitives dont j'ai parlé tout à l'heure. Mais si le socialisme attaque la famille en théorie, le capitalisme l'attaque en pratique. Les hommes ne remarquent jamais les choses tant qu'elles existent en pratique ; c'est un paradoxe, mais une vérité évidente. Les hommes qui remarqueront une hérésie laisseront passer un abus. Si ce paradoxe vous paraît suspect, imaginez l'effet que ferait, dans les journaux, en regard de la liste des distinctions honorifiques, le prix qu'ont coûté les titres de pairs et de chevaliers ; cependant, tout le monde sait qu'ils ont été achetés et vendus. Ainsi l'usine détruit, en réalité, la famille ; et elle ne dépend pas d'un pauvre théoricien fou qui la détruit en rêve. Cette cause de destruction n'a pas les dehors spécieux de l'amour libre, elle ressemble plutôt à une contrainte. C'est un châtiment économique plus terrible que le châtiment légal, qui, peut-être, nous fera accepter l'esclavage sous prétexte de sécurité.

Au premier temps du monde, errant dans la forêt, le groupe humain combattait contre des monstres sauvages ; il combat maintenant contre ces machines sauvages. Il a survécu aux monstres et il survivra encore, grâce à une forte

sainteté intérieure, à un serment tacite ou à une dédicace plus profonde que celle de la tribu ou de la cité. Mais, quoique cette promesse silencieuse fût toujours présente, elle a pris, à un certain tournant de notre histoire, une forme spéciale que j'essayerai de définir au chapitre suivant. Ce tournant, ce fut la création de la chrétienté. Rien ne détruira le triangle sacré ; et la foi chrétienne elle-même qui est la plus extraordinaire révolution qui ait jamais eu lieu dans l'esprit, n'a fait que mettre ce triangle sens dessus dessous. Elle a tenu un miroir mystique où l'ordre des trois termes a été renversé, et elle a ajouté une sainte famille composée de l'enfant, de la mère et du père à la famille humaine que forment le père, la mère et l'enfant.

G.-K. CHESTERTON.

Traduit de l'anglais par Jeanne Fournier-Pargoire.)

FRÈRE ET SŒUR

Jacques Delbar tenait de son grand'père maternel, le violoniste Beauredon, qui connut la célébrité dès la fin du second empire, une insouciance chronique. Après avoir mené une existence de nabab grâce à son talent, cet artiste serait mort à l'hôpital si son gendre ne lui eût servi une rente. Mlle Jacqueline Beauredon avait épousé, à dix-neuf ans, un Argentin multimillionnaire que séduisirent sa beauté, sa grâce de Parisienne et son intelligence. La jeune fille justifiait par toute sa personne la tradition de famille qui prétend que les Beauredon étaient d'origine noble et perdirent la particule à la Révolution : elle avait de la race. Grande, harmonieuse, de fines attaches, un teint très pur, un nez droit et mince, de longs yeux de velours gris foncé, de blonds cheveux mousseux, elle exaltait encore ces dons magnifiques par le charme nonchalant de ses attitudes et la distinction de ses gestes. Très musicienne, elle ne méprisait point comme son père les autres arts et possédait une culture quasi universelle. Accompagnant dans ses tournées à travers le monde le violoniste devenu veuf, elle s'était instruite elle-même, curieuse de tout connaître et de tout apprendre. Une avidité effrénée de possessions intellectuelles la tourmentait, comme ces êtres qui, avertis subconsciemment de leur courte durée, brûlent la vie. A dix-huit ans, elle parlait plusieurs langues, discutait sans pédantisme sur les sujets les plus divers, jugeait précocement les hommes

Un jour, dans un thé chez la marquise de G..., née Hawskins, on lui présenta M. Luis Delbar « gentleman argentin ». Il était grand, très brun, profil aquilin, cheveux frisés ; il parlait du nez avec un fort accent espagnol. Ils s'entretinrent de Buenos-Ayres où elle était allée l'année précédente, des pampas, du tango, des poètes argentins. Elle le trouva un peu ridicule par sa façon de parler et par son emphase espagnole, mais intelligent et sympathique.

Le lendemain, M. Beauredon recevait la visite d'un inconnu en habit de cérémonie, qui lui tint à peu près de langage.

— Monsieur, vous êtes un grrand violoniste que j'admire beaucoup. Moi, je suis citoyen argentin ; je m'appelle Luis Delbar ; j'ai trente-cinq ans ; je suis l'unique héritier de mes parents qui sont morts ; je possède d'immenses propriétés qui me rapportent au minimum un million huit cent mille francs par an. J'ai l'honneur de solliciter la main de Mademoiselle votre fille ; je l'adore depuis huit jours, et j'ai eu l'avantage de la rencontrer hier chez la marquise de G.

L'artiste regarda son visiteur avec des yeux effarés, croyant avoir affaire à un mystificateur ou à un fou. Mais, comme l'Américain lui fournit toutes les preuves désirables de sa véracité, il fit part de sa demande à Jacqueline, en lui disant :

— Ta galerie de soupirants va s'enrichir d'un richissisme Argentin !

Jacqueline consentit à revoir Luis Delbar, et bientôt elle l'accepta.

— Je ne vous aime pas, lui avoua-t-elle avec sa franchise brutale et charmante, mais je n'ai jamais aimé personne, et je suis sûre que n'aimerai jamais, puisque je suis restée indifférente aux passions que j'ai suscitées. Je ne puis vivre que par le cœur et le cerveau. Vous êtes bon, et votre esprit me plaît. Je vous promets d'être une compagne loyale, affectueuse et dévouée. Cela vous suffit-il?

Don Luis mouilla de quelques larmes la jolie main de Jacqueline, et leur mariage eut lieu trois mois plus tard, à Paris. Il fut confirmé en Argentine, après un fastueux voyage dans l'Amérique du Nord.

Les Delbar s'installèrent dans un véritable palais à la Plata, d'où ils rayonnaient selon les nomades caprices de Jacqueline. Ces voyages furent interrompus quelque temps par la naissance d'une fille. La jeune femme souhaitait un fils ; sa déception s'accrut encore par le fait que, dès le premier âge, la petite Julienne présentait une face simiesque et stupide. Son mari, pour la consoler, vendit des terres et acheta un superbe yacht. L'équipage constitué, Luis et Jacqueline partirent pour le Hâvre, laissant l'enfant à des domestiques. Ils parcoururent l'Europe pendant cinq années : c'est au cours de cette période que Jacques naquit, à Naples, le 21 janvier 1890.

Quand les Delbar retournèrent en Argentine, ils retrouvèrent leur fille plus laide qu'à leur départ. Quel contraste avec son frère qui, à deux ans, était un baby délicieux et annonçait un esprit vif ! Julienne ressemblait à une petite paysanne avec son nez plat, ses traits lourds, son teint jaune ; elle avait des gestes gauches, un parler bégayant, et posait des questions sottes ; elle semblait douée d'un excellent naturel, bonne, caressante, mais la réserve de sa mère la rendit vite pensive et taciturne.

— Qu'ai-je fait au ciel pour être affligée d'un pareil macaque, se disait Jacqueline? Je me demande parfois si elle est bien ma fille ; elle ne tient pas davantage de son père. Alors ?... Luis ne m'a jamais beaucoup parlé de ses parents, surtout de sa mère : c'était peut-être une obtuse guenon.

Elle soupirait en regardant Julienne avec dégoût, et prenait toujours quelque prétexte pour l'écarter de sa vue, la reléguer avec les domestiques, tandis qu'elle soulevait avec effusion son Jacques et le couvrait de baisers : « Mon chéri ! mon chéri ! » Et elle ajoutait en elle-même : « Tu sera beau et intelligent comme ta maman, ardent comme ton père ; tu auras tous les dons ; tu vivras en roi ! »

Luis, influencé en toutes choses par sa femme qu'il ne cessait d'adorer, ne témoignait aussi, que froideur à la pauvre Julienne. L'enfant reportait sur sa nourrice, Irriguita, les élans de sa tendresse native ; elle aimait comme sa vraie mère cette montagnarde des Andes dont elle écoutait avidement les contes et les vieilles chansons ; elle s'enchantait de superstitions et de rêves ; mais elle gardait au fond du cœur, bien cachée, une sorte d'idolâtrie pour ce petit frère blond et lumineux comme un prince de légende, bel enfant choyé, qui lui semblait d'une autre race, et dont elle aurait voulu naïvement devenir la serve, la « nodriza ». Elle le vit repartir avec don Luis et Jacqueline sur le grand yacht *Consolacion*, repartir pour ces lointains paps qu'elle ne connaissait pas et d'où lui arrivaient quelquefois des cartes postales illustrées, qu'elle regardait pendant des heures après avoir épelé, suivant le doigt de la « cuna », les mots rapides tracés par maman. Elle contempla fixement le vaisseau qui fuyait sur la mer étale avec sa chevelure de fumée, elle le vit diminuer, devenir comme un bateau-joujou, puis s'enfoncer à l'horizon, et alors elle pleura.

La « cuna » l'emporta dans ses bras, comme autrefois.

— Ma nina chérie, ne pleurez pas. Le petit roi reviendra.

— O mam, mamita ! sanglotait l'enfant, pourquoi, pourquoi me laissent-*ils* toujours seule?

La nourrice secouait la tête :

— Consolez-vous, chica chérie ; un jour ils vous emmèneront, mais c'est la mama qui restera seule.

Julienne s'arrêta de pleurer, songeuse, puis elle se pencha vers l'oreille de la bonne nourrice et chuchota :

— N'aie pas peur, mamita ; s'ils m'emmènent, je t'emmènerai, moi ; je dirai au chef cuisinier qu'il te cache dans la cale et que tu l'aideras. Il sera très content d'avoir quelqu'un qui fait si bien la cueca.

Irriguita éclata de rire.

*
* *

Julienne avait onze ans quand revinrent maman et « le petit roi ». Mais don Luis ne revint pas : il était mort d'une embolie à Paris. Julienne pleura, bien qu'elle ne l'eût pas vu souvent, son papa. On l'habilla de noir, comme maman et le petit roi, qui méritait mieux encore cette puérile appellation.

— Toujours aussi laide, ma pauvre enfant se dit Jacqueline. A voix haute, elle ajouta :

— Tu sais, Julienne, tu viendras avec nous en France quand nous repartirons. Es-tu contente ?

La fillette s'était habituée à son existence entre sa « cuna », sa gouvernante française et quelques vieux serviteurs. Son cœur se gonfla : elle baissa les yeux pour ne pas pleurer.

— Est-ce qu'Irriguita nous accompagnera ? demanda-telle timidement.

Mme Delbar haussa les épaules.

— Tu es folle, ma petite !

Avec un sanglot dans la gorge, Julienne hasarda :

— Elle sait si bien faire la cueca !

— Qu'elle est bête, cette enfant ! siffla Jacqueline en s'enfuyant.

Mme Delbar voulait réaliser la fortune immobilière de son mari, afin de ne pas garder d'attache en Argentine. Elle n'aimait pas les pays latins : l'Italie, sans doute, la séduisait par la grâce de ses paysages, la noblesse de ses ruines, la richesse de ses musées ; elle traversait volontiers l'Espagne, toute imprégnée encore de souvenirs musulmans ; mais ces pays neufs de l'Amérique méridionale ne convenaient pas à ses raffinements. Elle se proposait donc de louer un hôtel à Paris, où ses goûts l'attiraient beaucoup plus que ses morts (ses parents et son mari étaient inhumés au Père-Lachaise) ; Paris serait son quartier général, le Havre le port d'attache de *Consolacion*, qui la transporterait avec son fils à travers le monde. Quant à sa fille, elle l'internerait dans une pension de Lyon, dont on lui avait dit le plus grand bien. Julienne y trancherait moins que dans un établissement parisien, et prendrait cependant quelques usages du monde.

Au bout de dix-huit mois, la succession de don Luis était liquidée selon les vœux de Jacqueline, qui chargea le notaire le plus réputé de Paris, Me Chamoux, de gérer cette fortune.

Elle avait diminué pendant les douze années de mariage, et ses revenus n'atteignaient pas un million. Ils furent insuffisants pour Jacqueline qui s'était habituée à ne pas compter. Deux ans après la mort de son mari, elle reparut chaque automne dans le monde parisien, où elle menait un train royal, puis elle s'éclipsait, et Julienne, à la pension Vacquerel, recevait des cartes de Londres, de Copenhague, de Stockholm, ou bien de Madrid, de Rome, d'Athènes, d'Alger, du Caire.

Jacques vivait dans le sillage parfumé de sa mère, qui s'enorgueillissait de sa distinction et de son esprit. Comme elle, il aimait le luxe et les voyages, mais elle ne lui avait point transmis sa dévorante soif d'apprendre : il ne cherchait dans la lecture qu'un délassement et lui préférait le jeu. Pourvu d'abord d'un précepteur, puis de deux, un pour les sciences, un pour les lettres, il les étonna par son intelligence et les rebuta par sa paresse. Sa mère ne s'alarmait pas :

— Il n'aurait pas de défaut. Il en faut un : nous ne sommes pas des dieux !

Cependant, Julienne, sous le ciel gris de Lyon, pleurait sa chère « cuna », dont elle apprenait la mort peu de temps après son départ, regrettait le soleil de l'Argentine, son azur et ses aromes, et se tuait de travail pour oublier sa terne existence de conventine.

Mme Delbar consacrait le mois d'août au devoir maternel : avec ses deux enfants, elle s'enterrait dans une station peu fréquentée de la Savoie, puis, en septembre, elle ramenait à Lyon Julienne, qui achevait ses vacances entre les deux demoiselles Vacquerel et la fille d'un commerçant lyonnais remarié à Jaffa. Ce séjour annuel au pied des Alpes jalonnait d'oasis le morne désert de Julienne : l'année se partageait pour elle en deux moitiés, l'une où elle se souvenait, l'autre où elle attendait. Maintenant qu'elle était plus grande, sa mère dissimulait mieux son aversion ; quant à Jacques, il était amusant et bon : il atténuait, par ses gentillesses, cette différence de traitement, dont elle souffrait au fond du cœur et dont il profitait avec une candide inconscience. A l'ombre d'un grand châtaignier, au bercement des clarines qui peuplaient la vallée de leur clair chevrottement, elle écoutait le petit roi évoquer les fjords de Norvège, les montagnes vertes d'Ecosse, les lagunes de Venise, où glissent les gondoles sur des reflets de palais, la baie de Naples, bruissante de guitares au couchant, ou bien les jardins de Blidah pleins d'orangers embaumés. Sa voix d'enfant fusait d'enthousiasme, ses gestes vifs accompagnaient les images, et il semblait à Julienne qu'elle faisait les mêmes voyages, doucement, sans fatigue, loin des livres et des réfectoires.

Avec les souvenirs de sa monotone enfance, en Argentine, auprès de la dévouée « mamita », le rappel de ces douces vacances parfumait sa vie, comme des muguets la pauvre chambre d'une ouvrière. Renfermée en elle-même, Julienne se livrait peu à ses compagnes. Ce n'est que vers la seizième année qu'elle se lia d'une véritable amitié avec une « nouvelle », Elise Antonel, jolie brune, modeste et réservée : des confidences révélèrent entre les deux jeunes filles des affinités de cœur, et Mlle Antonel en vint à aimer sa camarade plus vivement que sa jeune sœur.

Les deux dernières années que Julienne Delbar passa dans la pension Vacquerel lui parurent les plus courtes à la faveur de cette amitié. Les vacances qui suivirent furent gâtées par

l'idée qu'Elise ne reviendrait pas l'année suivante.

— Pourquoi ne te marierais-tu pas, mon enfant ? dit Mme Delbar. Tu as dix-huit ans : c'est le moment d'y songer.

Julienne soupira : elle ne s'abusait point sur ses avantages. Mais Jacqueline, qui faisait un lourd sacrifice en accordant à sa fille ce mois annuel, prolongea son séjour à Lyon, au retour des Alpes, invita des amis négligés, et, grâce à d'habiles démarches, suscita quelques demandes en mariage par l'appât d'une dot de cinq cent mille francs. Julienne accepta sans enthousiasme un fabricant de produits chimiques, M. Léon Sachel. Plutôt grand, épais et rouge, il avait l'air bon vivant, l'esprit vulgaire. Le mariage fut célébré à l'église Saint-Ainay, en novembre 1904. Julienne était laide et vieille dans sa toilette nuptiale, tandis que Mme Delbar, vêtue de malines et d'hermine, éblouissait.

— Mon chéri, dit-elle à son fils le soir de ce mariage, nous pouvons maintenant rester deux ou trois ans hors de France si nous voulons. Eh bien ! je te prépare une surprise : la semaine prochaine nous partirons pour le Japon, avec escale aux Indes, au Cambodge, au Tonkin et en Chine.

Jacques battit des mains et dansa comme un petit fou... Ils ne revinrent qu'au mois de mai 1907 parce que Mme Delbar voulait que son fils passât à Paris les deux parties du baccalauréat. Jamais elle ne déploya tant de magnificence. Hôtel aux Champs-Elysées, équipage pour aller au bois, limousines, thés, festins et soirées, grands bals costumés..., on ne sait comment Jacques trouva le moyen de préparer ses examens... et de réussir. Il accompagnait partout Jacqueline, et à voir cette femme superbe et altière, qui semblait rayonner tout l'éclat de la trentaine, suivie de ce bel adolescent, on aurait cru deux amants, deux royaux amants. Le Tout-Paris en glosa même, le Tout-Paris si prompt à imaginer le scandale, parce qu'il ne croit pas en l'honnêteté féminine. Maître Chamoux s'alarma non des propos, mais des dépenses. Il vint trouver sa cliente, lui aligna des chiffres.

— Madame, je vous parle en ami et en père : il est temps de freiner ; de ce train vous serez ruinée avant peu : je ne vous donne pas cinq ans.

Jacqueline se mit à rire :

— Ne vous inquiétez pas, Maître Chamoux ; quand je n'aurai plus de fortune, je me remarierai avec un millionnaire.

Ce n'était pas une saillie : elle y pensait sérieusement et fit la même réponse à son gendre qui se croyait autorisé, lui aussi, à jouer Cassandre. Ses affaires étaient mauvaises, et il avait perdu aux trois quarts la dot de Julienne. Hélas ! lorsque en décembre 1911, le yacht vendu après de nouveaux voyages, Mme Delbar se préparait à choisir un mari qui serait avant tout un banquier, elle prit froid au sortir d'un bal, et mourut d'une congestion pulmonaire entre les bras de son fils.

Ce fut pour Jacques un coup d'assommoir, qui le laissa des semaines prostré, annihilé. Il se rendit à peine compte d'un long voyage en auto, de son arrivée dans une villa, de son installation en une chambre silencieuse, du sourire attentif de sa sœur. Quand il sortit de cette torpeur, il sut qu'il était à la Demi-Lune, dans la maison de campagne des Sachel. Mais il ne sut que longtemps après, quand les soins inlassables de Julienne l'eurent tout à fait guéri, que la succession de sa mère se réduisait à zéro : la vente des limousines, de l'équipage et même de quelques bijoux, avait été nécessaire pour couvrir la location de l'hôtel et de récentes dettes. Comme si la mort de Jacqueline avait absorbé toute sa capacité de souffrance, cette catastrophe le toucha médiocrement. Il ne devait en mesurer l'étendue que plus tard, sous le regard méprisant de son beau-frère ou le sourire compatissant des forts.

En ce moment, l'avril réparait les dégâts de l'hiver ; un timide soleil éparpillait les brumes et souriait à travers les grands arbres pauvrement parés de bourgeons ; des oiseaux gazouillaient en sourdine ; la vie renaissait. Ce grand enfant de vingt ans, qui venait de lutter pour la première fois avec la douleur humaine et semblait accablé de sa triste victoire, s'attendrissait de trouver encore un bras qui se tendait, le bras de cette sœur admirative et aimante qui soutenait à travers le jardin des *Marronniers* ses pas chancelants de Lazare. Homme-lierre, il était trop habitué à un soutien affectueux pour s'étonner : cependant, au long de cette convalescence, il fit bien des réflexions, bien des retours sur lui-même, et découvrit qu'on avait été très injuste pour cette laide, mais si bonne Julienne. *On*, c'était lui... et elle, la morte. Mais son cœur déchiré se reprouvait de trouver un tort à son idole, et comme il ne pouvait plus les racheter par des bienfaits, il repoussa ses remords tardifs et s'abreuva de reconnaissance.

M. Sachel ne revenait que le soir de son usine, irrité par cette installation prématurée aux *Mar-*

ronniers qui l'astreignait à déjeuner au restaurant et prendre le train chaque jour. Habituellement, il n'adoptait ce régime qu'en été, pour permettre à Julienne de changer d'air sur cette colline éventée de la Demi-Lune ; l'industriel ne connaissait pas les vacances. Il s'était décidé à accueillir son beau-frère par respect du qu'en dira-t-on et aussi par égard pour sa femme ; mais il n'en décolérait pas, et son humeur déjà morose s'attaquait à tout, car il mettait son amour-propre à ne point alléguer les vrais motifs de son irritation. D'ailleurs, il détestait son beau-frère et le méprisait pour son incapacité, tout en enviant au fond sa finesse, sa beauté, son élégance : cet être, qu'il sentait aux antipodes, le fascinait et l'agaçait à la fois; et puis il le jalousait de tenir, dans le cœur de Julienne, une si grande place.

Julienne,elle,s'appliquait à compenser par sa sollicitude la froideur pointue de son mari. Quand le jeune homme fut complètement guéri et put chercher des distractions au dehors, elle s'ingénia pour lui prodiguer, à l'insu de Léon, tout l'argent nécessaire. Afin de fournir abondamment aux dépenses de ce frère bien-aimé, elle employa les petits artifices dont usent les femmes légères. Jacques, avec cette insouciance des gens habitués à beaucoup dépenser, ne s'en douta jamais.

Il prit pourtant la résolution de travailler : à la rentrée de novembre, il commença des études de droit. Il était licencié quand la guerre éclata. Fils d'étranger, Delbar n'avait pas fait de service militaire, la mobilisation ne le touchait pas. Mais ce nomade à l'esprit cosmopolite, cet Argentin né à Naples, se sentit aussitôt de la patrie de sa mère ; il s'engagea. Peut-être aussi voulait-il prouver à son malveillant beau-frère que son courage à lui ne se réduisait pas à fabriquer de la mélinite.

Versé dans le service automobile, comme le furent tous ceux qui s'engagèrent avant le 21 août, Jacques se lassa vite d'entendre tonner au loin le canon sans jamais voir la mêlée. Il demanda son affectation dans un régiment d'infanterie. Il ne l'obtint qu'en avril 1915, et encore n'alla-t-il au front qu'après trois mois d'entraînement au camp de Châlons. Il se battit courageusement et serait revenu des armées sous-lieutenant sans sa nature indépendante et son goût pour la raillerie. Il s'en tint au grade de sergent et à trois citations. Ce dilettante, ce raffiné vécut, toute la guerre, la vie des hommes de troupe.

Julienne s'efforça d'adoucir cette existence par de continuels envois de provisions ou d'argent ; elle le recevait magnifiquement aux permissions de détente. Elle avait pour lui des inquiétudes si vives que sa santé fut ébranlée. En 1918, lorsque déferla sur l'Europe cette grippe terrible qui fit tant de ravages à Lyon, elle fut atteinte. Le hasard voulut que Elise Antonel, devenue Mme Rémy, traversant la ville, apprit la maladie de son ancienne condisciple. Elle courut chez elle, et, malgré la défense du docteur qui avait donné consigne aux domestiques de ne recevoir personne, « Mme Sachel ayant une des formes les plus pernicieuses de la grippe », cette excellente Elise, non par courage, mais par ignorance enfantine du danger, ne voulut rien entendre et força la porte de la malade. Julienne, agitée par la fièvre, reconnut néanmoins son amie de pension ; elle l'accueillit avec des transports impressionnants.

— Ma chérie, dit-elle, ma chérie, c'est Dieu qui t'envoie. Je te recommande mon frère. La guerre est finie, mais ses malheurs recommencent, puisque je m'en vais... Je t'en supplie, Elise, prends soin de mon Jacques. C'est un enfant, un délicieux enfant... Il a besoin de quelqu'un pour l'aider. Mon mari le déteste. Moi morte, il ne voudra plus le voir, d'autant plus que j'ai dépensé pour lui tout ce qui me restait de ma dot. Je suis heureuse de lui avoir procuré quelques plaisirs. Je l'ai adoré plus que tout au monde ; il a été mon fils.

Elise sanglotait, malgré ses efforts pour se dominer.

— Dis-moi, chère, chère Elise, tu me promets de protéger mon frère ?

— Ton frère sera le mien, gémit Mme Rémy à travers ses larmes, je te le jure.

Le lendemain, mourut, dans le délire, cette femme qui n'avait su qu'aimer. Elle mourut en soupirant : « Mama, mamita, quand je m'en irai avec le petit roi, je t'emmènerai, mamita, je t'emmènerai. »

RAOUL STÉPHAN.

L'ÉVOLUTION DU ROMAN ANGLAIS

Les aspects du monde ont changé depuis la guerre d'une façon si brutale que le mot « évolution » a perdu de son vrai sens : les choses n'évoluent plus, elles se métamorphosent. Nous avons assisté, entre 1918 et 1925, à un renversement de valeurs qui aurait demandé jadis plus d'un siècle pour s'accomplir. Le mélange sans fusionnement des peuples dans l'Europe internationaliste, l'absorption violente et soudaine par chacun d'eux d'éléments étrangers à sa nature propre ont réduit l'écrivain au même état de confusion mentale que le politicien. Comment suivre des jours dont le pas, sans rythme et sans loi, brûle les étapes du temps? Comment les longues gestations, les harmonieux développements, les cristallisations patientes, les profonds accords du signe avec la chose, du verbe avec l'idée, toutes les conditions, hier encore nécessaires à l'enfantement d'une œuvre, seraient-elles possibles dans ce monde instable et désordonné de l'après-guerre? On dirait que le génie humain procède par contractions ; il ne marche ni ne court plus : il saute.

Ces bondissements sur d'autres plans où s'accuse notre désarroi intellectuel ont déterminé en Angleterre un effrondrement total des anciens codes littéraires. Pour le romancier britannique, rien ne subsiste de l'ordre moral auquel il rattachait naguère sa conception des genres. Révolutionnaire imbu des théories en cours sur l'indépendance de l'écrivain à l'endroit du passé et son isolement dans l'histoire, il a rompu avec la tradition et bousculé le public hors d'un siècle et demi d'habitudes, de manière à rendre jaloux les partisans du snobisme littéraire qui lisent M. Pierre Dominique ou M. de Montherlant. Le roman, dans cette tempête d'innovations, devait laisser ses caractères spécifiques les plus consacrés par l'usage. Tout ce qui était en lui, discrétion, pudeur, grâce familiale, vie simple et fraîcheur a disparu.

Quelques livres, comme *Esther Waters*, *Tess d'Urberville* ou l'*Ile du Docteur Moreau*, permettent cependant de parler d'évolution. Ils marquaient avant la guerre une tendance à la psychologie réaliste et des visées philosophiques où perce la volonté de l'affranchissement. L'Angleterre puritaine les accueillit mal. Elle se cabra devant les études de George Moore, imprégnées à ses yeux de cynisme et de légèreté français, la France servant toujours de bouc émissaire pour les péchés des autres nations. Mais l'heure était passée du roman blanc. On s'avouait las des complications sentimentales fondées sur des causes ténues, comme une lettre égarée ou un mot mal entendu, et qui fournissaient matière à trois volumes, grâce à l'imagination de Mmes Hungerford et Rhoda Broughton ou de l'ardente et romanesque Miss Kavanagh. Epuisée la veine des molles intrigues entre la jeune fille au cœur naïf et charitable et les « curate », auxiliaires des pasteurs, ou des médecins austères dont les in-8°, reliés en toile bleue, de Miss Nouchette Carey avaient peuplé la scène. Périmées, les histoires de villages et de cottages qui groupent des familles de huit à quinze membres autour de la théière pour discuter les bienfaits de l'école du dimanche et les dangers de la scarlatine. Négligés même l'art frémissant de Dickens et la foule vivante de ses héros sur l'écran noir de Londres. Il s'agissait d'explorer un monde dont les coutumes et les vertus ne seraient plus celles qui florissaient dans l'Angleterre de la reine Victoria. On y placerait des études de mœurs et des analyses psychologiques. L'épouse ou la sœur du « Vicar » cesserait de lire la Bible au chevet des vieilles femmes et les jeunes gens sans fortune renonceraient à se marier par pur amour avec des héritières. Il y aurait de la passion, de la misère, de l'imprévu dans la vie des héros, et l'humanité moyenne retrouverait en eux ses laideurs pathétiques et sa faiblesse.

Avec précaution, MM. Hardy, Baring et Galsworthy s'étaient insinués dans ce monde où les suivait la poésie. Les hardiesses mêmes de Geoge Moore, peintre de mœurs formé à l'école parisienne, n'allaient pas jusqu'à la crudité des mots. M. Wells se bornait à suggérer la supériorité d'un univers rempli de machines et vide de Dieu : M. Hichens rendait les climats de la Méditerranée responsables des plus graves escapades de ses héros. On pouvait crier au scandale et gémir sur les vacillements de l'Eglise anglicane, l' « Established Church », dont la puissance affaiblie laissait dire. Il n'y avait pas grand péril encore dans la demeure des institutions et des *Credo* anglais.

Mais depuis la guerre, que de bouleversements ! D'un bond, le romancier est allé aux extrêmes, passant des milieux circonscrits et gardés de la tradition dans cette atmosphère européenne bigarrée, fumeuse et bruyante où les frontières morales s'effacent comme les pau-

vres cordons douaniers, vainement tendus autour des industries nationales. Son âme d'insulaire abdiqua sans lutte. Les forces ancestrales de l'égoïsme, si tenaces chez le politicien et le colonisateur, ont à peine réagi chez lui. Il est entré dans le monde transformé de 1925 comme si ses tendances propres l'y avaient acclimaté d'avance. Et sans effort, il en dépeint les types déjà classiques : la jeune fille qui vote pour les communistes, prône le divorce ou l'union libre, et permet qu'on l'embrasse à tout propos, le jeune homme cynique, bien habillé et mal élevé dont les mains font corps avec le volant des automobiles, mais pour qui le temple grec, l'arc de triomphe romain et la cathédrale française offrent moins d'intérêt qu'un gratte-ciel de New-York, l'industriel courbé sur les réclames et sur les chiffres, le banquier spéculateur, le débauché vicieux, la femme qui boit, l'incrédule qui blasphème, le mondain trop riche, le journaliste et l'homme d'affaires trop complaisants, le joueur de bridge, et, derrière ces personnages de premier plan, les parents et les vieux, la masse obscure et sans relief des générations d'avant-guerre.

Elle assurait pourtant d'heureux refuges à l'esprit, cette littérature romanesque, aux données psychologiques très simples, où nous introduisaient jadis Miss Austen et son célèbre ouvrage : *Orgueil et Préjugé*. Elle avait l'abondance et l'air aristocratique de la campagne anglaise, vaste, humide et plantureuse, dont les fermiers ressemblent à des châtelains et les paturâges à des pelouses. On y trouvait l'oasis de verdure et d'eau qui permettait d'oublier le monde désertique du naturalisme, avec ses vents de tempête et de feu passant à la même heure sur notre littérature. Il était bon, tandis que Maupassant, Zola, les Goncourt et leurs disciples faisaient surgir du livre une humanité bestiale, d'entrer dans ce parc anglais, plein de claires images et de gazouillements, qui avait nom *l'Héritier de Redcliffe*, *Whiteladies*, les *Tours de Barchester*, *Incompris* ou *Daisy Burns*.

Et n'imaginons pas que les innocentes visions ou les fraîches histoires dont la simplicité même favorisait l'abondance, aient manqué d'observation psychologique, d'humanité profonde. Elles avaient pour seul horizon la paroisse et le village, pour sujet, la vie familiale, pour élément d'intrigue, une conclusion ou une rupture de fiançailles : souvent même le presbytère et quelque cottage en formaient tout le théâtre et les destins limités d'une jeune fille ou d'un enfant, toute la matière romanesque. Mais cet aspect de la maison anglaise, dans son honnêteté saine et sa grâce intime d'autrefois, n'était pas moins réel qu'aujourd'hui celui des salons, devenus bars, dancings et tripots mondains, où les hommes plus ou moins ivres et les femmes deminues de M. Huxley échangent des propos scabreux sur l'amour et des réflexions blasphématoires sur le christianisme. On sentait véridiques les peintures d'intérieurs qui retenaient la plume de l'auteur et que leurs défauts mêmes, longueurs, répétitions, importance donnée à l'inévitable et obsédante tasse de thé, conversations enfantines, descriptions délayées, faisaient paraître plus exactes encore. Les bonnes jeunes filles de Mrs. Oliphant ou de Mrs. Alexander et les enfants méconnus de Florence Montgomery avaient pour arrière-plan cette société aristocratique et bourgeoise où se recrutèrent toujours les éléments solides de la nation. Et dans le décor élevé autour d'eux, on reconnaissait les lignes simples et les assises traditionnelles d'une belle vieille Angleterre dont la disparition ne saurait être trop regrettée.

L'histoire et la légende ont donné au type britannique des traits invariables : raideur, propreté, insensibilité, mâchoires et pieds trop grands, robe tailleur ou complet de flanelle, et, pour nous libérer de la vision plastique, les beaux soldats reluisants et les fraîches voyageuses exportés d'outre-Manche n'ont pas suffi. Mais sur le chapitre « insensibilité », le romancier de l'ère victorienne et de l'avant-guerre triomphe du préjugé. Ses livres l'attestent : il existe une sensibilité anglaise. Elle diffère de notre sensibilité française, nuancée, subtile, toute faite d'impondérables et dont la délicatesse tient aux qualités de l'esprit. Elle n'offre pas ces éléments d'ordre intellectuel qui différencient ses modes et permettent qu'entre des hommes de même époque, Molière et Racine, Lamartine et Vigny, Barrès et Proust par exemple, ses gammes de couleurs apparaissent innombrables. La sensibilité anglaise est primitive, simple et, pour ainsi dire, collective ; étant données certaines conditions de milieu et de vie, combien d'Anglais sentent de même et le témoignent par des réactions uniformes ! Jusque dans ce domaine lyrique où ils excellent, les œuvres de leurs poètes sont belles de tout ce que l'émotion y présente de plus généralement anglais, c'est-à-dire de plus instinctif, de plus *nature*.

Mais dans son état brut, cette sensibilité se révèle touchante et communicative ; elle agit comme une force élémentale, jaillie du cœur sans réflexion ni détours, et qui va spontané-

ment vers les autres cœurs. Lequel de nos écrivains s'éleva jamais au degré de tendresse pathétique et d'émotion sans cesse atteint dans l'œuvre de Dickens, de George Eliot et même de Thomas Hardy? Le *Jack* et *Le Petit Chose* d'Alphonse Daudet restent loin de *Maggie Tulliver* et des fragiles ombres vivantes, *David Copperfield*, *Olivier Twist*, *Florence Dombey*, *Nelly*, qu'on voit traîner dans les brouillards de Londres le mystère d'une enfance morne et passionnée.

Cette énigme de l'enfance, avec sa psychologie à la fois rudimentaire et compliquée, le romancier britannique l'a seul résolue parfaitement. Enfant lui-même, comme tout Anglais, proche de la nature, accessible à des impressions nues et simples que la culture ne charge pas, il entre aisément dans le jeu d'émotions et de rêves alternés où se résume la vie de l'enfant. Pour lui, la route est libre des deux écueils, outrance et niaiserie, sur lesquels devaient se heurter MM. Lichtenberger, Pierre Mille, Duhamel, Francis Jammes et généralement tous ceux qui interprètent en grandes personnes l'âme de leurs petits garçons ou de leurs petites filles. Il n'est jamais vulgaire non plus. Les détails de *nursery* accumulés dans *Ma Fille Bernadette*, et qu'on retrouve sans joie dans *Mon Petit Trott*, demeureront loin de sa plume correcte. Son but est d'exprimer des âmes, et pour y parvenir, il se garde bien de noter en observateur objectif, les réponses et les gestes des enfants qui l'entourent. Ce sont là méthodes d'intellectuel. Son âme à lui, l'âme de sa première jeunesse, si peu changée, il la retrouve en son âme actuelle, fraîche et libre ; les vastes zones de la connaissance ne l'ont pas séparé d'elle, et son voyage de découvertes chez les petits, nous le voyons l'accomplir dans le jardin secret de sa propre enfance. De là, cette intense vérité qui fait de la famille et la ferme des Tulliver, regardés par des yeux de Maggie, un ensemble d'images concrètes et de fortes visions, comme peut seule les enregistrer une mémoire de dix ans.

A côté de l'enfant, la jeune fille. Les plus éthérées sont celles de Dickens : Nelly, Rose, Agnès, Florence, Dorritt, Catherine, Esther, Ruth, Sissy, types d'humanité supérieure, un peu conventionnels, mais que l'âme tendre et noble de l'écrivain fait vivre en s'y reflétant. Là encore le romancier, ou plutôt la romancière, le nombre des *authoress* dominant toujours, témoignent d'une sensibilité robuste et bien équilibrée. Leurs héroïnes ressemblent aussi peu à Renée Mauperin et à Lélia, ou même à la Sibylle d'Octave Feuillet, qu'un clair jardin potager à un bois plein d'ombre et de ronces. Elles ignorent les complications du cœur ; rien n'est compliqué dans leur vie, sinon les événements qui précèdent généralement leur mariage et dont l'invraisemblance n'étonne personne. Coquettes et touchantes comme Molly Bawn, la meilleure création de Mrs. Hungerford, spirituelles comme la Joan ou la Nancy de Mrs. Rhoda Broughton, indisciplinées comme les Adèle et les Nathalie de Miss Kavanagh, ou même passionnées comme Jane Eyre, elles demeurent toutes des êtres *moraux* à qui les aventures répugneraient si leur bonne et franche honnêteté ne les dispensait d'y songer. Avec les plus anciens auteurs, Mmes Fullerton, Yonge, Craik et Sewell, cette moralité s'élève, sous la forme anglicane ou catholique, à la spiritualité : il est peu de romans plus édifiants que *Katherine Ashton* et *La Chaîne de Marguerites*. Il en est peu aussi de plus vivants. L'héroïne principale et les personnages dont l'auteur l'entoure sont marqués de traits caractéristiques, justes à tel point qu'on ne peut les oublier ; le souvenir s'y attache comme à des êtres longtemps connus. Et cependant le nombre des figures de second plan est si élevé qu'il exige en certains cas des tableaux généalogiques. On reste confondu de la maîtrise avec laquelle une Miss Yonge met en scène des familles de cinq ou six jeunes filles et d'autant de garçons, plus leurs amis, leurs connaissances, les familles de leurs amis, les familles de leurs connaissances et, peu à peu, les fiancés, les maris, les femmes, les enfants des uns et des autres.

La jeune fille, la maison, la paroisse, l'enfant, de ces thèmes doux et simples, beaucoup de romanciers se contentèrent longtemps. Puis, le besoin s'affirmant d'une littérature plus virile et plus libre, ce fut l'heure des Hardy et des Moore. Entre les deux genres, un troisième se glissait, le livre *amusant*, tel qu'en écrivaient Mmes Croker, Gerald, Sidgwick, Findlater, Mary Mann, de La Pasture, Perrin, ou de spirituels conteurs comme la comtesse von Arnim et M. E.-F. Benson. En Angleterre, le roman reste indépendant de l'art ; on lui demande moins d'être une œuvre littéraire que de charmer une heure d'oisiveté. A quoi bon un plan, une esthétique, des règles de composition, une syntaxe raisonnée pour amuser un peuple d'enfants?

Il est curieux que ce laxisme littéraire, d'ailleurs inconscient, ait permis la création et le développement d'un genre aussi défini que le roman. Chez les Nordiques, on tient peu compte

des lois dans le domaine de l'imagination : le romancier russe ou scandinave, pas plus que le romancier anglais, ne songe à brider sa fantaisie en lui mesurant les écarts et les mots. Tout ce qu'il pense, rêve ou conçoit lui paraît bon à dire, de n'importe quelle manière et sous n'importe quelle forme. Et de ce pas anarchique, il atteint au but souvent manqué par nos grands artistes : saisir la vie. *Anna Karénine* et *David Copperfield* portent en eux plus de réalité, de sentiment, d'irrésistible ardeur que les adorables princesses de Clèves nées à l'ombre de Versailles et même que les Elvires romantiques dont la voix s'est chargée de tous les soupirs du lac et de tous les frissons de la vallée. En faut-il conclure que le roman a pour tâche essentielle d'exprimer la vie, la simple vie humaine avec ses grandes passions et ses petites habitudes, ses repliements intérieurs et ses éparpillements dans le monde, ses actes profonds et ses puérils gestes quotidiens?

L'écrivain français souffre d'un besoin de perfection esthétique et d'harmonie qui le marque au front du signe des rois, mais dont les excès l'entraînent vers l'artificiel et l'illusoire. Il a voulu mettre dans le roman autant de savoir, de pensée, de grâce plastique et de rêve que si la poésie, l'histoire et la critique tout ensemble avaient été en jeu. D'où l'élimination systématique des choses jugées sans relation directe avec le sujet, détails et figures dont l'étude aurait nui, peut-être, à la composition de l'intrigue ou à l'exposé de la thèse, mais ajouté sûrement à la vérité psychologique du récit.

L'Anglais, moins difficile, se contente d'observer autour de lui et chez lui les scènes de la vie quotidienne et de les peindre sous le jour de sa sensibilité, parfois aristocratique et haute comme celle de Dickens, parfois sauvage comme celle des sœurs Brontë ou simplement bourgeoise et « pot-au-feu » comme celle de Mrs. Alexander et de Miss Carey, mais toujours britannique par l'absence de l'élément intellectuel et de la complication. Il en est résulté le parfait modèle du livre familial et social, livre qui exprime la vie d'une époque et d'une nation sous leur aspect le plus exact, à travers le « home » l'église et l'école.

*
* *

Hélas, à partir du jour où l'Anglais s'est trouvé mieux sur le continent que chez lui, sa conception du roman a changé. Elle est rentrée dans le cadre européen où s'accomplit le nivelage des idées et des arts. La volonté de démocratisation qui opère ses ravages sur le plan de l'intelligence, comme sur celui de la vie matérielle et sociale, l'a fait descendre d'une seule chute à l'immoralisme et la licence. Il devient inutile de traduire en anglais nos livres scabreux, toujours si recherchés à l'étranger : l'Ile en produit au goût de ses insulaires. Mais il est un genre de littérature boueuse et lourde qu'on peut passer sous silence : l'intérêt de l'évolution ne réside pas dans le livre brutal, encore exceptionnel grâce à Dieu, que les jeunes Américaines dévorent au pensionnat, comme jadis nos « potaches » dévoraient *Candide* ou l'*Assommoir* caché dans leurs pupitres. Ce qui retient la pensée déconcertée est le subit écroulement de la morale anglaise, l'oubli de toute convention et de toute pudeur dans un pays où le respect extérieur de la convention et de la pudeur faisaient loi. Et la religion ? L'école du dimanche, le sermon, la Bible, la visite chez les pauvres du « district », tous ces devoirs ou ces habitudes de la journée et de la semaine féminines, qu'en est-il advenu?

Sans doute, le roman anglais, autrefois fatalement convenable, n'est pas aujourd'hui fatalement inconvenant. Plusieurs écrivains ont gardé, comme MM. Walpole et Baring, un sens délicat de l'amour, de la femme et de l'enfant, et ceux-là produisent encore des œuvres saines et touchantes, telles que *Wintersmoon* et *Daphné Adeane*. D'autres, malheureusement plus rares, laissent avec Joseph Conrad et Katherine Mansfield un coin de leur âme ouvert à l'inquiétude du mystère et même aux nostalgies purifiantes de la foi. Mais s'il faut nommer les romanciers en vogue d'aujourd'hui, Norah James, Rose Lehmann, Delafield, Huxley, Kennedy, Virginia Woolf, Lorna Rea, Bennett, comment ne pas s'effarer de voir tant d'étapes brûlées entre le puritanisme et l'amoralité?

Les milieux où l'écrivain moderne place ses héros n'ont de différent que l'extérieur. Balzac en eût fait surgir des types variés, mais entre la jeune fille ou l'honnête femme et l'aventurière il est plus difficile d'établir des distinctions depuis que les lys ont cessé de fleurir dans le secret des vallées. Le cynisme et l'ignorance, dispensateurs d'égalité, permettent de fabriquer les âmes en *série*, comme les automobiles et les robes. Et la ligne de frontière échappe entre les sociétés diverses que le romancier nous appelle à fréquenter. Voici des gens du monde et des gens de lettres, des artistes

et des bohèmes, des salariés d'administration, des étudiants et des étudiantes d'universités. M. Huxley nous introduit dans le premier groupe, Miss Kennedy dans le second, Mmes Delafield, Lehmann et Lorna Rea dans les autres. Milieux peints sur le vif, avec beaucoup de talent, malgré l'absence de composition qui laisse sans enchaînement les phases de l'intrigue et réduit un récit comme *Point Counter Point* ou les *Six Mrs. Greene* à n'être plus qu'une juxtaposition de tableaux. Mais quelle uniformité dans les passions ! Toute cette humanité nouvelle est marquée d'un trait commun si puissant qu'on ne voit pas de dissemblance véritable entre ses membres : chacun porte le signe de l'animalité. Les jeunes filles affolées dont la vie se passe en aventures ou en désirs d'aventures et les jeunes gens blasés, vicieux, égoïstes, cyniques de Mme Lehmann, les jeunes ménages sans foi ni loi de Mrs. Lorna Rea, les philosophes sinistres, les amants lâches ou grossiers, les femmes détraquées de M. Huxley ont-ils, en effet, des âmes et gardent-ils à travers leur existence bestiale le vague pressentiment d'une immortalité? Le lecteur arrive à saisir des différences de degré, mais non des différences de nature entre leurs mentalités que la sensation régit. Tous ont pour but unique de tirer du monde et de la société, de leur vie propre et de la vie des autres la plus grande somme possible d'émotions agréables et de plaisirs, sans tenir le moindre compte des valeurs périmées qu'on nomme Dieu, la vérité, le sacrifice, l'amour fraternel, la prière, en un mot, le christianisme.

« — J'appelle cela, dit un des intellectuels de M. Huxley en parlant de la religion chrétienne, la maladie de l'homme moderne... Mysticisme, ascétisme, c'est la haine de la vie sous une forme nouvelle... Le Grec, harmonieux et sain, n'était pas assez fou pour vouloir détruire une part de lui-même... Jésus et saint François ont simplement laissé hors de compte une moitié de la vie. Il est temps que le monde cesse de parler d'eux. Je suis terriblement fatigué de Jésus et de François. »

Passons au scepticisme des femmes : « Elinor ne se souvenait pas d'un seul jour, même dans son enfance, où elle eût ajouté foi sérieusement à ce qu'on lui disait de l'autre monde et de ses habitants. L'autre monde l'ennuyait ; elle ne s'intéressait qu'à la terre... La religion et avec la religion toute morale transcendante, toute spéculation d'ordre métaphysique lui paraissaient dénuées de sens ».

Comment s'étonner que *Point Counter Point* se termine sur une vision d'assassinat? Une sorte de logique intérieure semble gouverner le roman et contraindre les héros à laisser voir, sous les paradoxes, la misère et la dégradation de leur vie. L'auteur a-t-il cherché ce résultat? Regarder les hommes semble lui suffire. Au restaurant, au bureau, au salon, il les observe échangeant des réflexions obscènes, ricanant, mentant, s'enivrant, faisant aux femmes une cour hypocrite ou brutale, et il raconte ce qu'il a vu, comme il l'a vu. C'est triste.

Poussière, de Mme Lehmann, reflète un paganisme éclatant, si intimement associé à la nature ambiante qu'il a l'air d'en faire partie, comme la vie sauvage du faune faisait partie de la forêt de Pan. Les amours et les vices des héros, Judith, Roddy, Julian, Jennifer, ont la terrible ingénuité des choses : on dirait des jeux de beaux animaux, mêlés aux jeux de la lumière et des eaux sur le sein voluptueux de la terre. Le soir qui « fleurit le ciel », les champs « somptueux et pensifs », la rivière « divisée en flaques d'opale étincelante », les cîmes des arbres « flottant et roulant dans une sombre vague d'or » au soleil couchant, toutes ces visions notées d'une plume de poète, Mme Lehmann en fait un décor d'aventures dont la vulgarité perce sous les ruissellements du lyrisme. On dirait que les passions des hommes lui apparaissent inéluctables et souveraines comme ces forces cosmiques auxquelles rien ne résiste et qu'on sait dépourvues de tout caractère moral. Ses jeunes filles y cèdent avec la même liberté d'esprit que ses jeunes gens. Pas une hésitation, pas un scrupule, un regret, un soupçon de pudeur ne les arrête quand il s'agit de satisfaire leurs désirs ou leurs vices. Toute cette jeune humanité aux destins mythologiques prend possession du monde avec une sérénité de dieux pour y jeter ses amours et ses crimes rayonnants. Peu lui importent les anciennes démarcations entre le bien et le mal : elle court au but qui est de satisfaire en elle une nature exigeante et malsaine avec la puissance indifférente de Zeus arrêtant son choix sur Europe ou Danaé.

Naturellement, la première loi mise de côté est celle du mariage. Le divorce lui-même est devenu gênant : à quoi bon des juges et des codes? L'union libre dispense d'introduire les gens de l'extérieur dans ce roman d'une ou deux saisons qui représente l'amour moderne.

— Non, déclare Julian à Judith, je ne suis pas fait pour le mariage, ni vous non plus...

Nous sommes tous deux si difficiles, si conscients de notre *moi* et tellement civilisés ! Oh ! ce serait intolérable !

« — C'est vrai, répond la jeune fille.

— Mais Judith, adorable, exquise Judith... pour une saison... une saison ! S'y jeter d'un saut pour s'en retirer au moment où la satiété risquerait de venir ! Songez à tout ce que nous pourrions nous donner l'un à l'autre !

— Ce serait très heureux pour nous, je pense, répond encore la jeune fille. »

Qu'ajouter à de si libres aveux? On songe à la petite Amy rougissante et tremblante, de *L'Héritier de Redcliffe* qui, au premier regard de son respectueux soupirant, fuyait tout en larmes vers les bras de sa mère.

L'Antoinette de Miss Delafield a des idées moins absolues. Le divorce lui semble présenter des avantages : Peter aura raison de quitter légalement sa femme et ses enfants puisque l'occasion le permet . « Je n'ai pas à rougir, dit-elle, d'aimer un homme marié si sa femme consent au divorce ». Antoinette, comme les héroïnes de Maurice Donnay, prêche le droit au bonheur, théorie qui s'embarrasse peu de la conception du bonheur des autres. Elle blâme le silence observé naguère par l'honnête homme amoureux de la femme mariée, comme une injustice à l'endroit de l'intéressée. Sheila, sa sœur, va plus loin : pour elle, l'institution du mariage à laquelle s'attachent si aveuglément les générations d'avant-guerre est la pire erreur sociale du temps. Quelle importance peut avoir la fidélité ? « Combien démodé tout cela ! », dit-elle.

Et voilà le mot qui résume un état d'esprit. Démodés la loi chrétienne, la vertu, la morale, l'honneur, toutes ces entraves qui s'opposent au jeu libre des passions. Lieux communs, sottises que ces règles pratiquées pendant vingt siècles par des humanités prises au charme du mensonge chrétien. Etre moderne, voilà l'idéal, et ce qu'il suppose est l'isolement total de la personne humaine au milieu de la société, de l'histoire et du temps. Pas de racines, pas de traditions, pas de précédents ; l'individu, ses amours et ses désirs comptent seuls. Si des cas se présentent qui mettent cet individu en contradiction avec son entourage, la difficulté sera tranchée sans recourir à des vérités objectives surannées. « Nous devons décider des choses par nous-mêmes, affirme Antoinette, du moment où nous en avons l'intelligence. Quelques-uns n'ont pas cette intelligence, il est vrai, et je suppose alors que leur seule ressource est de suivre une loi générale. Mais pour moi... etc. ».

Les « Anne Véronique » de M. Wells ne parleront pas autrement, ni les héroïnes de M. Galsworthy que l'amour et l'ennui gouvernent, ni les monstres charmants dont la jeunesse éclate au terme de la longue génération des *Six Mrs. Greene*. On demeure stupéfié de voir rejeter avec une pareille aisance l'ordre de choses qui a valu au monde l'Eglise, ses martyrs et ses docteurs, saint François d'Assise et Pascal, les cathédrales et nos Sœurs de charité.

Ce dédain des vérités transcendantales est l'œuvre d'une civilisation fondée sur la souveraineté de la machine. L'homme, livré aux démons de la vitesse et du bruit, ne travaille plus qu'en fonction de la matière ou de l'espace : devenu ennemi de l'abstrait, il a pris l'habitude de penser par successions d'images spatiales, comme devant l'écran du cinématographe, nommé si justement « machine d'abêtissement ». Sous l'influence des Américains qui les fascinent en les régentant, les Anglais sont allés particulièrement loin dans ce reniement du *spirituel*. A la remorque d'une civilisation pour qui le tangible et le sonore existent seuls, ils ne donnent d'importance qu'aux découvertes concernant le bien-être du corps ou le perfectionnement des machines. Chez eux, l'américanisme est vraiment maître de l'heure. Chose étrange que cette conquête des vieilles races ancrées aux rivages solides du passé par une race informe et neuve, sans arts, sans poésie, sans culture ni génie personnels, qui apporte à l'ancien Monde les régimes de vassalité du pauvre et des morales déformées de ploutocrates ! Comment l'Angleterre de Windsor et d'Oxford fût-elle, sans déchoir de ses traditions, entrée dans l'atmosphère d'une civilisation qui s'ignore elle-même et dont toute la puissance repose sur la suprématie du dollar? Il a manqué au peuple américain ce temps d'attendre et de rêver qui prépare à la vie nationale profonde, il lui a manqué de chanter et de croire avant de compter, de sourire au ciel et d'écouter la mer avant d'y jeter des fumées. Il ne s'est point éveillé comme le peuple grec à la voix des aèdes, il n'a pas grandi comme la France sous l'égide des plus beaux rois. En parvenu de l'histoire, nous l'avons vu monter d'un bond au faîte d'une civilisation scientifique et matérielle dont les bases ne lui appartenaient pas, mais qu'il a marquée de son empreinte avant d'en imposer le joug définitif à l'Europe. Et parce que les loisirs du lyrisme et du songe lui ont été refusés, le lyrisme et le songe demeurent bannis de toute

terre où grincent et tournent ses gramophones et ses cinématographes.

Le roman anglais reflète ces dispositions. Il a voulu vivre américainement sa vie propre, détaché du passé, et c'est pourquoi, malgré le talent d'un Galsworthy ou d'une Lehmann, il se révèle plat comme un paysage sans perspective, une terre sans horizon. Le ciel manque au fond du tableau. Point de réalité profonde et générale chez ses héros, faute de ces arrière-plans qui sont les causes supérieures, les valeurs spirituelles, les lois morales justificatrices de l'acte humain. Il met sous nos yeux une série de situations faisant images comme au cinématographe, images qui atteignent les bas-fonds de notre connaissance seulement, cette zone d'émotions vulgaires et successives où les collaborations de l'intelligence deviennent inutiles. Que peuvent ajouter à la beauté du monde des héros dont les destinées flottent au gré du vent comme les feuilles détachées de l'arbre nourrivier qui plonge ses racines chez les morts et baigne sa cime dans l'espace bleu? L'écrivain moderne en général et le romancier anglais en particulier s'imaginent-ils que passer Dieu, le Christ, l'Eglise et la morale sous silence enrichira la vie des hommes? Et qu'il suffit de quelques paradoxes pour ramener le paganisme sur une terre plantée de croix?

M. Louis Gillet a signalé déjà le caractère de film et de scénario qui donne leur apparence artificielle aux romans de M. Bennett. Mais le reproche de l'irréalité psychologique n'atteint pas seulement les voleurs et les prostituées d'*Amour profane* et de *Le prix de l'amour*. La plupart des héros anglais modernes sont des primitifs, dépravés par une fausse civilisation, qui vont au mal instinctivement et n'établissent entre leurs actions bonnes et mauvaises que des différences picturales. La tyrannie du film pèse sur eux. Hier encore elle dirigeait les ivrognes que Norah James faisait courir de bar en bar jusqu'au moment de les jeter, comme des chiens, à la mort. Scènes et faits où se révèle le besoin de créer des images violentes dont les nerfs demeureront ébranlés. Mais transpose-t-on les genres d'un plan sur l'autre sans les altérer et le roman peut-il devenir le frère jumeau de la pantomime?

De ces conceptions toutes plastiques de la littérature la vie sort simplifiée en raison même des apparences brutales dont elle se revêt. Quand l'élément spirituel ou moral est absent d'un être humain, celui-ci perd évidemment de son mystère et de sa complication. Mme Virginia Woolf est arrivée, pourtant, à réduire encore cette portion de vie diminuée en mettant au service du roman les procédés cubistes et dadaïstes des peintres. De l'énigme complexe, terrible et sublime qu'est une âme, elle fait un amalgame d'impressions auditives et visuelles, de sensations légères, de fragiles états d'esprit, suggérés plutôt que décrits, et sous lesquels on s'efforce vainement de saisir un caractère. Ainsi, pour le peintre dadaïste, quelques traits bousculés, représentant des mélanges ou des commencements de choses seulement donneraient à la fois la vision du paysage et l'impression que nous en avons. Complications qui finissent par devenir un appauvrissement. La réalité profonde d'un être est dans son unité, dans cette façon de raisonner et de sentir qui caractérise la personne, et sa connaissance intérieure du monde en dit plus sur lui-même que les réactions provoquées par ses contacts extérieurs et superficiels avec ce monde.

Chez M. William Joyce, les procédés picturaux avaient abouti à la création d'un Stephen Dedalus, personnage informe et flottant dont un brouillard de discours voilait les incohérences psychologiques. Chez Mme Woolf, son élève, la légèreté de l'art et l'éclat de l'imagination mènent à des jeux littéraires plus séduisants. Nos critiques français, toujours prêts à crier « au miracle ! » devant une œuvre étrangère, s'en sont émerveillés. Mais il faudrait l'étrange génie et l'art de Proust pour immortaliser une *Mrs. Malloway*. Avec *Orlando*, Mme Woolf se borne à la parade cinématographique : l'histoire et la farce en tableaux. La fantaisie anglaise, copieuse et désordonnée, de la « Nuit des Rois » et d' « Alice au Pays des merveilles », inspire ce livre riche et bizarre qui fatigue en déconcertant. L'érudition que l'humoriste y répand vaut-elle un grain de la culture intense et délicate dont le fluide court à travers les œuvres de nos maîtres modernes, un Paul Valéry par exemple, les apparentant, sans détruire leur originalité, aux grandes traditions de l'esprit?

Dans une nation éprise de jeux et dont le besoin de s'amuser est ardent comme chez d'autres le besoin de penser, le roman tient une place essentielle. Nous savons de quelle manière touchante et familière les Londoniens, gens du monde ou gens du peuple, ont vécu dans l'intimité des héros de Dickens, et qu'un Olivier Twist, un Micawber, une Doritt, un Jarndyce furent pour eux des êtres vivants, connus jusqu'aux moindres détails de leur visage et de

leur destin. L'âme anglaise s'exprime dans le roman et c'est au romancier qu'il appartient d'exercer en Grande-Bretagne les fonctions de l'éducateur. Le Cardinal R.-H. Benson l'avait compris si bien qu'une fois admis dans la communion de l'Eglise catholique, il usait encore de ses talents de narrateur pour amener au point de stabilité et de joie où lui-même était parvenu ses compatriotes protestants.

Le matérialisme, qui s'est introduit depuis la guerre dans tous les domaines de la pensée, a fermé aux littérateurs ces horizons chrétiens. Le fait le plus résolument banni de la sphère des romanciers britanniques est la religion. Au XIXe siècle, les philosophes négateurs, les sceptiques de profession parlaient encore du christianisme sur un ton d'émotion et de respect, même en s'efforçant de le détruire : « Tu deviendras à tel point la pierre angulaire de l'humanité, disait Renan à Jésus, qu'arracher ton nom de ce monde serait l'ébranler jusqu'aux fondements. » Cet ébranlement, le romancier anglais ne s'effraierait pas de le provoquer. Mais il écrit pour les jeunes générations qui ont remplacé l'inquiétude métaphysique par les délires de la vitesse et de l'alcool. Et sa tactique est de laisser de côté la « pierre angulaire », de ne plus même en parler.

A cette crise traversée par le roman anglais, nous verrons suivre un retour à l'ordre de vérités et de concepts surnaturels où toute œuvre et toute vie est appelée à s'enraciner. On ne résout pas l'énigme de la terre et de son âme par un continuel déplacement du corps dans l'espace, ni par l'assourdissante multiplication des sons. Pas davantage on ne crée des littératures immortelles en ignorant cette énigme d'où le sort de l'humanité dépend. Combien puéril apparaît le mot de Julian à Judith : « Nous sommes tellement civilisés ! » quand on sait de quelle civilisation il s'agit ; un tourbillonnement de moteurs sous un ciel vide d'étoiles, de silence et de divinité !

YVONNE DE ROMAIN.

MISTRAL A ROME

Il y fut réellement, en l'année 1891 — un beau libre donne ses impressions de voyage, — et il vient d'y retourner, mais, cette fois, idéalement, nimbé de l'auréole de l'éternité. La ville, qui l'avait accueilli sans se douter de sa grandeur, l'a reçu triomphalement : son gouverneur, ses ministres, ses académiciens, ses ambassadeurs, et ses lettrés lui ont fait une cour d'honneur. Ce n'est pas qu'en 1891 la gloire lui eût manqué, celle qu'il apportait, et celle qu'on lui offrait en hommage : l'Italie lui délégua son plus grand poète, celui qu'on a surnommé « le poète de la troisième Italie », l'auteur des *Odes barbares* et de *Rimes et Rythmes*, Giosue Carducci. Qu'il ne soit rien resté de cette rencontre, c'est possible : les deux hommes suivaient des voies assez opposées ; le poète de *Mireille* et le poète de *Satan* ne s'inspirent pas aux mêmes sources, et ne vont pas aux mêmes buts, mais ils étaient l'un et l'autre dominés par la grande idée latine. C'est ce qu'a parfaitement compris l'Italie d'aujourd'hui.

Rome a voulu fêter Frédéric Mistral, d'abord parce que l'Urbs, de tout temps, terme des pèlerinages humains, ne peut demeurer étrangère à la célébration des grands hommes, de quelque partie du monde qu'ils viennent à elle. Ensuite, et surtout, parce qu'entre les aspirations de l'Italie actuelle et l'œuvre de Mistral, on pourrait aisément découvrir de secrètes correspondances. Aux plus beaux temps du rationalisme et du matérialisme, Mistral ne resta-t-il point l'apôtre de l'idée religieuse ? Tandis qu'à la faveur des découvertes scientifiques, d'une part, et du socialisme marxiste, de l'autre, s'instaurait le redoutable phénomène de l'urbanisme en Europe, Mistral ne demeurait-il pas fidèle à la campagne et à sa province, semblable en cela à un autre poète de France, son ami, qui, comme lui et presque en même temps que lui, refusa de quitter sa terre pour aller siéger à l'Académie française, Achille Millien, le Mistral du Nivernais :

Nivernais, mon berceau, je ne t'ai pas quitté.
Tant d'autres s'en allaient gaiement : je suis [resté
A ta glèbe lié...

Ainsi, Mistral sur la terre de Provence, d'où

il a fait surgir cet étonnant poème qui, tout en gardant l'idiome et l'arôme du sol natal, a su s'élever jusqu'à l'universalité.

Mais laissons la parole à un des membres du Comité italien pour la célébration du centenaire de Mistral, Antonio Bruers, chancelier de l'Académie royale : « Le mistralisme naît dans la région la plus méditerranéenne, la plus latine, la plus catholique de la France ; il naît sur les ruines romaines d'Arles, il fleurit autour du Palais des Papes, il s'exprime dans une langue qui fut jadis familière à Dante et à Pétrarque, il revendique la solarité, la salubrité, l'optimisme de l'humanisme. Mistral rappelle Homère et Virgile. En tant qu'Italiens nous manquerions aux lois de la justice et de la bienséance en contestant à la France la gloire de Mistral ; en tant que romains, nous réclamons la joie de pouvoir légitimement célébrer en Mistral, au-dessus du poète français, le poète latin; en tant que latins, nous formulons le vœu que l'influence de Mistral s'étende largement d'Avignon sur la France et sur tous les peuples qui gardent l'empreinte de Rome, persuadés que nous sommes que c'est seulement de la résurrection de l'esprit d'équilibre et de sérénité de la tradition classique que dépend le salut de notre pauvre Europe.

Ne sont-ce point les paroles mêmes de Carducci, à la fin du troisième chapitre de son « Rinnovamento letterario in Italia ? La situation de l'Europe d'alors était étrangement pareille à celle de l'Europe d'aujourd'hui. On se trouvait au lendemain du plus grand conflit des temps modernes, comme aujourd'hui : les remous de la guerre franco-allemande avaient bouleversé le monde occidental, comme, à l'heure actuelle, les remous de la guerre de 1914 bouleversent le monde entier. L'Europe cherchait à retrouver son équilibre perdu : on dirait qu'après tant d'accès de désespoir et d'enthousiasme, après tant d'insurrections et de répressions, de destructions et de reconstructions, elle eût voulu demander la paix et l'harmonie aux travaux sereins de la pensée, aux pures joies d'une nouvelle Renaissance. Il est curieux, et réconfortante de voir le rôle que le grand poète bolonais, qui fut aussi un grand citoyen, qui est honoré comme tel par ses compatriotes d'aujourd'hui, assignait à l'Italie de 1874 : elle reprendrait finalement, disait-il, sa place et son rôle « parmi les nations qui se mirent dans le bassin méditerranéen, et qui, par les circonstances mêmes de la nature, sont pénétrées du sens esthétique de l'équilibre entre l'esprit et la matière, entre la pensée et la sensation, entre le concept et le rêve ». Ainsi, elle tiendrait à la fois de l'actif et savant éclectisme de Rome, de la vertu unificatrice dont la Toscane fit sentir les bienfaits à l'Europe médiévale, de ce tempérament artistique entre l'antiquité et le moyen âge dont l'Italie du XVIe et du XVIIe siècles posséda le secret. Elle serait appelée, concluait Carducci, à trouver la sagesse et l'équilibre classique des littératures écloses ou rénovées du fait de la Révolution.

On ne saurait mieux dire et, sans doute, la leçon, à cinquante années de distance, est-elle encore bonne à entendre. Si l'on rapproche ces mots de ceux qu'écrivait, deux ans auparavant, à propos du deuxième centenaire de Muratori, le patient érudit qui travaillait à la Bibliothèque Estense de Ferrare : « en feuilletant les manuscrits des vieilles épopées françaises, je pensais à cette belle, humaine, géniale, généreuse littérature de la France, dont je deviens d'autant plus l'admirateur que mes compatriotes affectent davantage, depuis Sedan, de la mépriser, ou d'en inventorier les immortalités, les vanités, les futilités, les légéretés, les frivolités, les sottises, les taches, les extravagances et les erreurs » ; si l'on relit l'ardente déclaration : « que l'Italie et l'Europe fassent et disent ce qu'elles veulent, qu'elles admirent à leur gré le *sauerkraut* et le droit de conquête, pour moi j'adorerais la littérature française même si je n'étais pas italien », on se console des misères d'aujourd'hui en songeant que tous les disciples de Giosue Carducci ne sont pas morts en Italie, et l'on détourne la tête de ces kiosques des gares italiennes où s'étalent impudemment les titres pornographiques de romans français que la France ignore.

Il faut souhaiter que la chaste Mireille fasse fuir bien loin ces produits d'une littérature frelatée et éphémère, et que le fédéralisme de Mistral rejoigne la vertu unificatrice de la Toscane de jadis, pour grouper à nouveau les nations latines sous l'étendard d'un humanisme ressuscité. N'est-ce pas précisément ce qu'affirmait, à son tour, à la séance académique de la Farnesina, M. Jean Rivain : « Le fédéralisme de Mistral ne divise pas, il est architectural, il unit ; il est une vivante harmonie ? » N'est-ce pas ce que disent les « motti » de ces tapisseries qu'on a tendues, en signe d'allégresse, du haut des balcons du Capitole ? « Roma patria comunis » : le mot est approprié à la circonstance. La Provence n'est-elle pas la Provincia antique et Mistral ne s'est-il pas toujours réclamé de Rome ? Le Capitole cher à Pétrarque et à Cola di Rienzi

ne devait pas laisser indifférent l'auteur de *Calendal* et des *Iles d'or*. Certes, moins ambitieux que l'ermite de Vaucluse, Mistral n'a jamais recherché la gloire tapageuse des couronnements officiels. Emile Ripert possède de lui une lettre bien significative à cet égard. Angelo De Gubernatis, qui demeure plus connu comme l'auteur d'un dictionnaire, d'ailleurs assez médiocre, des écrivains du monde latin, que comme professeur à l'Université de Rome, avait jadis conçu le projet de faire ceindre à Mistral la couronne du poète sur le mont fatidique : l'auteur de *Mireille* répondit par une missive courroucée, où il manifestait une fois de plus son dédain des honneurs académiques.

Aussi bien n'est-ce point un Capitole ordinaire, si je puis dire, que celui où nous montons, sous le signe de Mistral. Par la volonté de Benito Mussolini, le Capitole vient d'être dégagé de toutes les substructures qui nuisaient à son intégrité. Les journaux annoncent la rédemption définitive du mont sacré. En effet, il se dresse maintenant, isolé et superbe, avec la masse fauve de la célèbre roche Tarpéienne, d'où l'on précipitait les corps des traîtres, et il est ceint d'une « couronne de lauriers, de myrtes, d'oliviers, symboles verdoyants de l'éternelle jeunesse de la patrie ». Le Capitole a fait sa toilette pour recevoir l'hommage du « vates » de la latinité provençale.

Ainsi nous retrouvons-nous, à quelques heures de là, au château des Césars, dans la même atmosphère d'antiquité et de modernité tout ensemble, autour d'une table à la fois solennelle et familière qui entendra la voix de notre Capoulié, Marius Jouveau, entonner la *Coupo santo* aux applaudissements d'une assistance mêlée d'Italiens et de Français. Je ne puis m'empêcher de songer, en pénétrant dans la salle, à cet autre dîner qui nous réunit naguère, en ce lieu même, au temps du grand conflit, autour du sénateur Tittoni et de l'ambassadeur Camille Barrère, pour cimenter notre alliance de guerre. Il y avait là Jean Richepin et Edouard Herriot, qui devaient parler l'un et l'autre au Capitole. Le geste de Gabriel d'Annunzio n'avait pas encore fait Fiume italienne : mais les poètes s'entendent par-dessus les peuples ; Jean Richepin terminait un toast lyrique par ce curieux à-peu-près : « Nil Finmani a me alienum puto. »

J'évoquais précisément la parole ardente du poète des *Gueux* en écoutant le verbe lyrique de F. T. Marinetti, l'enfant terrible du fascisme et son précurseur en littérature, qui avait déjà célébré l'inépuisable force créatrice de la latinité au banquet de Maillane et sur les bords de la Sorgue, ainsi qu'au Palais du Roure, en Avignon. « Liquide et ronde latinité bleue, entourée de cigales, de rossignols, de poètes et de machines rapides sur des routes sinueuses semblables aux guirlandes des festins et aux queues des sirènes... De cette coupe pleine de vigueur bachique montent des nuages éclatants qui ceignent de leurs vapeurs les anatomies de Michel-Ange et ses drames puissants de muscles ambitieux... Sur les rythmes chauds, clairs et doux de Pascoli, voici voguer les galères d'Ulysse, qui mettent la voile vers un havre de vérité... Sur la mer latine de Mistral et de Baudelaire, les peintres futurises lancent le dynamisme plastique et immense d'une aurore faite de faisceaux de rayons d'or massif, de voiles gonflées par le vent couleur de rose et d'ailes d'aéroplanes dont les hélices souriantes résonnent comme les violes des anges de Benozzo Gozzoli... Cette latinité tendue vers l'avenir, ivre de lendemains triomphants, crée incessamment des harmonies originales, littéraires, plastiques, architectoniques, musicales, qui ne ressemblait à celles du passé. Harmonies latines, parce que toutes anxieuses de vérité absolue, optimistes, viriles, ardentes, sonores, parfumées, colorées, transparentes et élastiques ; nettement opposées aux nébulosités nordiques traversées des éclairs du suicide et de l'anormalité sexuelles. »

Ce sont ces mêmes idées, qu'en termes plus simples, et sans cette « adjectivation » bien digne de Gabriel D'Annunzio, Pierre de Nolhac exprimait au cours de son beau message à la ville de Rome, où il comptait se rendre pour le centenaire mistralien : « Ces fêtes spirituelles, qui prouvent notre communauté de culture, n'auraient pas tout leur sens, si elles ne montraient aussi, devant le monde, l'union de nos cœurs. Les nuages passagers de la politique, qui semblent aujourd'hui chargés de tempêtes, se dissiperont en un proche avenir, et alors il nous paraîtra étrange qu'ils aient pu nous donner tant d'inquiétude. Ce n'est pas en vain que Mistral, avec sa vision de prophète, chanta le premier, dans sa forme poétique, le réveil de la race latine. »

Voilà, je crois, le sens véritable des fêtes romaines en l'honneur de Frédéric Mistral : il appartenait au grand humaniste et poète qu'est Pierre de Nolhac de le dégager dans sa plénitude. Puisse l'humanisme toujours vivant sur la terre de Virgile et de Mistal nous enseigner

les voies de l'humanité nouvelle, soucieuse de garder les traditions de mesure et d'harmonie qui ont toujours distingué nos peuples !

MAURICE MIGNON.
Professeur à la Faculté
des Lettres d'Aix-en-Provence.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

L'ANNÉE 1930

Ce fut l'année des centenaires... Centenaire du romantisme, centenaire de la révolution de juillet, centenaire de la révolution belge. Et elle se clôt sur cet émouvante exposition polonaise qui rappelle le centenaire de l'insurrection de Varsovie, qui sauva peut-être la révolution de Bruxelles.

Cette année 1830 fut l'année d'un grand bouleversement politique : c'est alors que la France et les peuples que les idées françaises avaient libérés brisèrent définitivement les chaînes que les traités de 1815 leur avaient imposées et détruisirent cette Sainte-Alliance qui fut une sorte de Société des Nations monarchique et réactionnaire ; l'année 1930 a bien failli voir un bouleversement politique analogue, et ceux qui l'ont tenté n'ayant nullement, comme on pense, la religion des anniversaires, paraissent bien décider à poursuivre leurs tentatives dans les années qui vont suivre.

Le fait le plus saillant, le plus important, le plus européen des douze mois qui viennent de s'écouler, en effet, c'est la tentative de l'Allemagne, appuyée par les autres Etats vaincus et par certaines forces obscures qui travaillent les Etats vainqueurs, pour déchirer les traités de 1919 et bouleverser le statut actuel du monde. Mais autant la rupture de l'équilibre artificiel de 1815 était nécessaire en 1830, autant la rupture de l'équilibre de 1919 serait dangereuse en 1931 ou 1932 ; non qu'il apparaisse comme la perfection et la justice définitive, mais avec toutes ses insuffisances et tous ses défauts, il réalisait le maximum de justice politique possible au moment où il a été signé. Son caractère pénal même, contre lequel on s'insurge aujourd'hui, ne répondait que faiblement aux injonctions de l'opinion universelle. Il ne pourra disparaître, il faut toujours le rappeler, que quand le souvenir de la guerre de destruction qui fut imaginée par l'Allemagne en vertu d'un système politique et militaire préconçu se sera effacé par le temps.

Jamais propagande politique ne fut menée avec plus de patience, d'obstination, et, il faut bien le dire, de succès. Pendant la guerre il n'était personne, parmi les alliés, qui ne fût convaincu de la culpabilité de l'Allemagne impériale, et les neutres de bonne foi, même germanophiles de tendance, convenaient que la violation de la neutralité belge était un véritable crime contre le droit. En 1920, l'opinion allemande elle-même, désemparée et frappée de stupeur, était prête à reconnaître la culpabilité du gouvernement impérial et des mauvais bergers qui avaient trompé le peuple allemand pour le mener à sa perte.

Quel chemin parcouru en dix ans ! Les professeurs, puis le gouvernement allemand lui-même ont protesté si souvent contre la responsabilité « unilatérale de l'Allemagne dans la guerre » que l'on a vu, même en France, même en Belgique, des hommes et des partis admettre cette thèse. Faire remonter l'origine de la guerre au régime politique des alliances, ou même à la société capitaliste, c'est si commode ! Cela épargne tant de jugements, tant de recherches dans les documents, tant de condamnations pénibles ! Cela vous donne un si bel air d'impartialité, de détachement ! Seulement cela implique, tôt ou tard, la révision des traités et la remise en question de quelques problèmes pour lesquels il n'est d'autre solution que la force.

En contemplant ainsi les choses de la politique du point de vue de Sirius, on croit assurer la paix : on prépare la guerre. On croit servir la Société des Nations : on prépare sa faillite.

*
* *

Il est incontestable qu'au cours de ces derniers mois les partisans de la révision des traités ont gagné pas mal de monde à leur cause, même dans les pays pour lesquels cette révision présenterait le plus de dangers et c'est là un danger sur lequel il ne faut pas se lasser d'attirer l'attention.

On connaît le thème :

L'Europe traverse, en ce moment, une des crises les plus graves de son histoire. Crise économique, crise politique, crise morale. La do-

mination civilisatrice de la race blanche, naguère universellement acceptée, est aujourd'hui contestée et combattue non seulement par les Asiatiques, mais même par les noirs ; d'autre part la propagande communiste et l'implacable politique des Soviets menacent cette société capitaliste et bourgeoise qui est la forme même de la civilisation européenne. Devant tant de périls il n'y a qu'un remède : l'union des grands peuples civilisés, la fédération européenne. Or, celle-ci n'est possible que moyennant l'oubli des querelles passées, le pardon. Telle n'était pas, d'ailleurs, la signification de l'accord de Locarno et de l'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations? Le premier point est donc de maintenir cet accord de Locarno et d'en développer les conséquences.

L'oubli du passé, le rapprochement franco-allemand, puis la fédération européenne, c'est évidemment un idéal vers lequel il faut tendre, mais il semble bien que consentir dès à présent à la révision des traités, c'est le moyen le plus sûr de s'en éloigner. Là est toute la querelle présente ! « Locarnien » et « anti-Locarnien ».

Quelle est, au juste, la signification de l'accord de Locarno et de l'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations? Logiquement ces deux actes politiques d'une portée considérable impliquaient, semble-t-il, la reconnaissance par l'Allemagne du statut actuel de l'Europe. Certes, elle ne s'interdisait pas, à jamais, d'en poursuivre le changement par les voies légales, mais elle le reconnaissait en fait. On ne peut trop le lui rappeler. Cependant, l'accord, très formel, en ce qui concerne les frontières occidentales du Reich, était muet, quant à ses frontières orientales. On avait cru habile de ne pas aborder les questions brûlantes et, en effet, l'ajournement est souvent un assez bon système diplomatique, mais il est des questions qui ne peuvent pas être ajournées indéfiniment. En signant l'accord de Locarno, qui laissait de côté les frontières polonaises, l'Allemagne avait une arrière-pensée qui se dévoile aujourd'hui et qui se traduit par une campagne de propagande aussi patiente, aussi obstinée, aussi méthodique et aussi mensongère que celle qui fut menée sur les origines de la guerre.

Et elle est, cette campagne, tour à tour insidieuse et brutale. Avec le parti de Hitler, elle revêt la forme d'un véritable chantage : qu'on supprime le couloir polonais, sans quoi le peuple allemand tout entier se lèvera pour l'aller prendre. Avec M. Bruning ou M. Curtius, la revendication garde un caractère diplomatique, mais fait entendre que le gouvernement, si pacifique soit-il, ne pourra pas toujours résister à la poussée hitlérienne. Et, dans les partis de gauche ou d'extrême gauche pour qui la politique de Locarno et du rapprochement franco-allemand est un dogme, on n'est pas loin de penser qu'il serait expédient de céder à cette prétention. On n'en est pas encore à admettre qu'on puisse obliger la Pologne à consentir à un nouveau partage, car la suppression du couloir équivaudrait à cela, mais on déclare : il faudrait trouver un terrain d'entente avec les Polonais.

Lequel?

Le caractère polonais de la population du couloir ne fait pas de doute ; l'élément polonais constitue 80 o/o de la population. D'autre part, il y a la promesse formelle des puissances, les Etats-Unis compris, d'assurer à l'Etat polonais un accès à la mer. Dès lors, la Pologne est parfaitement fondée à répondre par une fin de non recevoir formelle à toutes les propositions qu'on lui adresse, et comme elle y est décidée, le problème est insoluble par les voies de droit.

Imaginez qu'il soit posé devant la Société des Nations. Comme l'unanimité est indispensable, la demande de l'Allemagne est forcément repoussée quand ce ne serait que par la Pologne seule. L'Allemagne, dès lors, se retire de la S.D.N. en claquant les portes, ce qui ne peut manquer de nuire au prestige d'un organisme qui doit sa force au fait que toutes les grandes nations (sauf l'Amérique), y adhèrent. Dès lors, par la force même des choses, l'Allemagne devient le pôle d'attraction de tous les mécontents et risque de provoquer un véritable schisme dans la Société des Nations : Allemagne, Italie ,Hongrie, Russie d'un côté ; France, Pologne, Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Roumanie de l'autre, avec l'Angleterre et les petits Etats comme arbitres, c'est à cela que nous allons. C'est plus près du système de l'équilibre des Alliances que de la fédération européenne.

C'est donc sur une constatation mélancolique qu'il a fallu finir l'année. Celle qui commence n'est pas née sous de bien brillants auspices, mais la paix est pour l'Europe et le monde une telle nécessité qu'elle se maintiendra, malgré la campagne pour la révision des traités et la dangereuse indulgence qu'on lui témoigne.

L. DUMONT-WILDEN.

LE ROMAN

ENCORE L'IMPUISSANCE D'AIMER (1)

Ce n'est point un secret que le pseudonyme masculin d'André Corthis dissimule une des plus brillantes et séduisantes personnalités féminines de la littérature contemporaine. Un volume de poésies, *Gemmes et Moires*, aussitôt signalé par le Prix Fémina-Vie Heureuse, dix romans dont le quatrième, *Pour moi seule*, recevait, en 1920, le Grand Prix du Roman de l'Académie française, marquant les premières étapes d'une carrière favorisée par le succès. Quand on a fermé *La Nuit incertaine*, quand on se dérobe enfin à l'étreinte de ce récit dramatique et poignant, c'est de nouveau sur le tourment de l'homme, sur son impuissance d'aimer — comme après la lecture de *Cécile de la Folie* de Marc Chadourne (2) — sur le martyre de sa victime, que s'éveillent et s'attardent nos pensées. Il ne faut pas perdre l'occasion d'éclairer l'un par l'autre ces deux romans, qu'il est impossible de ne pas rapprocher, tant l'affinité des préoccupations et l'analogie des thèmes essentiels (l'une et l'autre, signes des temps), s'y révèlent dans la diversité des talents.

⁂

Le sauvage décor des monts de la Lozère : une région violente, âpre, écrasante. Un homme jeune y est venu s'anéantir dans le mariage comme dans un suicide. Il s'est mis hors de la vie, à peu près autant que s'il était mort, sauf qu'il demeure, malgré son long effort, quatre années durant, de destruction de lui-même, capable de souffrir, de faire souffrir. Séparé de sa femme par plusieurs obstacles, il sent par dessus tout entre elle et lui, entre lui et la possibilité de vivre, la présence massive de son beau-père, devenu un être inutile et malfaisant, et cette impression est si forte, elle devient une si tyrannique obsession que sa volonté vacille au bord du meurtre libérateur. L'intrigue est solidement liée par ce triple nœud : échappera-t-il à cette obsession ou lui cédera-t-il? Subsiste-t-il assez de réserves en lui pour qu'il puisse revivre ? Et ce supplice aussi, que nous devinons, de la malheureuse femme, cette souffrance cachée, que tout révèle, ce malentendu tragique, prendront-il fin ?

Deux êtres, donc, sont en présence, séparés déjà par tout ce que le passé a mis entre eux. Lui : un homme de trente ans, marié à vingt-six, qui a été élevé, dans le culte d'une image embellie de lui-même, par un père dont l'idéal refoulé n'avait pu se satisfaire que dans cette adoration. « Toi, du moins, mon petit... » Ecrivain-né, asservi à des besognes, tout ce qu'il n'a pu faire, son fils le fera ; tout ce qu'il a vainement rêvé, il appartiendra à son fils de le réaliser. Veuf, il a dû rassembler dans son cœur, pour les concentrer sur cette tête chérie, l'amour paternel et l'amour maternel. Et ce fils, en qui il a mis ainsi toutes ses complaisances, qui a été tout pour lui, a grandi dans une atmosphère où le transfigurait l'illumination d'un double amour.

Il a grandi, mais non pas mûri, car cette chaleur de serre lui faisait un épanouissement trop facile. Et dès que l'épreuve est venue, il s'est montré parfaitement impuissant à réaliser quoi que ce soit de l'idéal rêvé pour lui. Il avait dix-huit ans quand son père s'affaissa à sa table de travail, lui laissant comme héritage, avec cette mission sacrée : « Ma belle œuvre, c'est toi, ce sera toi », des livres qui se vendaient peu et une « petite somme amassée pour que Bernard eût le temps de se polir, de se préparer ». Le temps a manqué, la force aussi et le courage. Bernard s'est laissé vivre, désemparé, oisif. La guerre est venue ; il l'a accueillie comme une solution : « Enfin !... tout va finir... » Rien n'a fini. Il a cherché la mort. Blessé dès le second mois, inapte au service, il est resté inapte à la lutte pour la vie : elle exige, avec des qualités qu'il ne possède point, des défauts dont il est également dépourvu. Les plus beaux côtés de sa nature ne contribuent pas moins que les autres à lui rendre difficile, sinon impossible, l'accord avec son temps : « ...Ce que son éducation avait mis en lui d'orgueil, et aussi de sensible faiblesse, ce besoin de la perfection dans tout ce qu'il lui plaisait de choisir, d'approcher, ce dédain du médiocre, ces hautes avidités, tout le meilleur de lui-même se tournait contre lui. » Sans ressources, sans espoir, ne pouvant même plus garder l'appar-

(1) André Corthis. *La Nuit incertaine*. (Fasquelle).
(2) Voir la *Revue Bleue* du 20 décembre dernier.

tement où il a vécu avec son père et où se prolonge du moins un peu de son passé ; il va mettre fin à une existence qu'il ne voit aucun moyen d'assurer contre les duretés de la vie nouvelle. C'est alors que lui est proposé le mariage : il l'accepte, comme une autre forme de suicide, moins brutal et plus lent.

Elle : une jeune fille sans mère, qu'un père égoïste, positif et grossier, a presque abandonnée pour s'enrichir et jouir plus librement de sa fortune, jusqu'au jour où, malade, il l'a appelée auprès de lui et asservie à ses exigences. Elevée par l'aïeule maternelle, qui ne voyait rien de commun entre le destin de cette enfant destinée à la richesse et celui d'une humble épicière de village, elle a grandi au village, comme Bernard à Paris, dans une solitude où l'isolait une admiration ombrageuse. Puis elle s'est trouvée seule, à dix-huit ans, confiée à la garde d'une voisine, et elle a eu peur de devenir folle d'ennui. Il ne fallait plus qu'une circonstance pour que cette jeune vie fût gâchée : la rencontre d'une femme légère, dont elle ne voit que la bonne grâce et les amabilités, sans soupçon du danger. La faute est suivie de sa conséquence naturelle : l'enfant. Il est laissé aux soins d'une cousine dans un village voisin, et le médecin qui a soigné Valentine Badaroux, voyant, quelques années plus tard, la détresse de Bernard Grègues, aura l'idée d'unir ces deux jeunes infortunes, avec lesquelles il ne lui paraît pas impossible que se fasse tant bien que mal, par la suite, un peu de bonheur.

Quatre ans ont traîné la suite monotone et interminable de leurs jours... Le bonheur n'est pas venu. Il ne pouvait pas venir, car entre Bernard et sa femme, il n'y a pas seulement ce passé, qui les sépare comme un mur de silence, il y a le père de Valentine — de Vati, comme on l'appelle ; il y a Badaroux. L'auteur a su donner à cette figure massive, encombrante, à ce vieillard malade, écroulé, qu'aucun sentiment ne relève, qu'aucune spiritualité n'anime, une singulière puissance d'expression réaliste. L'homme est là, lourd de matière, sans cœur, sans âme, pesant sur tous, obsédant, exaspérant, n'ayant pas d'autre joie que d'exercer sa tyrannie et de faire sentir qu'il est le maître. Peut-être si Bernard avait eu l'impression d'un foyer, la liberté de ses actes, s'il avait été *chez lui*, seul avec Vati, en fussent-ils venus à s'accorder, à se comprendre. Badaroux les a séparés. Ce qui est plus grave, il a créé entre eux un malentendu. Bernard croit Vati de connivence avec son père contre lui ; elle ne lui inspire plus qu'une méfiance hostile. Et elle, sentant cette antipathie, se replie désespérée, murée dans la certitude qu'elle lui est odieuse et qu'elle demeurera toujours impuissante à illuminer du moindre rayon cette vie désolée. Elle ne se pardonne pas d'être vouée à ce rôle de bourreau malgré soi et de martyriser involontairement, mais implacablement, automatiquement si l'on peut dire, l'homme qu'elle aime. Elle ne se console pas de voir s'élargir entre eux l'abîme qui les sépare et où risquent de sombrer ensemble leurs deux destinées.

*
* *

Mois voici précisément que les choses en sont venues à ce point où la situation, trop intolérable, ne peut plus se prolonger : c'est la crise, et il faut louer Mme André Corthis de l'habileté avec laquelle elle a su choisir un moment si favorable pour le développement de son action. Depuis quatre ans, Bernard étouffe. En vain, il a essayé, pour échapper à cette oppression, de tuer en lui la sensibilité, la pensée : il n'y a gagné que de se dégrader, de sentir sa déchéance, d'ajouter ainsi au dégoût de tout et de tous le dégoût de soi, de descendre, chaque jour, d'un degré plus bas dans la honte. Il ne subsiste plus, il ne survit plus, dans son intelligence vide qu'une idée, dans son cœur dévasté qu'une désir, et ils se confondent dans cette obsession unique : en finir avec le cauchemar. Et le moyen est là, qui s'offre de lui-même : rejeter hors de sa vie le poids mort sous lequel elle est écrasée, laisser mourir ce Badaroux inutile, funeste et d'ailleurs condamné, — l'aider à mourir. Il n'y faut qu'un rien : la potion de la nuit donnée à dose plus forte ; moins encore, : la fenêtre ouverte par le vent qui fait rage et, pendant un instant, non refermée sur le gros corps soufflant, suant, découvert... Naissance de l'idée, croissance du désir, hésitations, scrupules ; complicité des circonstances, lutte de la conscience ; défaites et victoires : tout cela est retracé avec une sûreté dont la précision concrète excelle à pratiquer l'analyse sans jamais détacher ses résultats de la trame des faits.

De l'obsession du crime à son exécution, il reste encore quelque distance pour qui n'a rien d'un assassin, et si grande que soit la force avec laquelle l'idée s'impose, le passage à l'acte demeure moins aisé qu'on ne croit. Une autre obsession surgit dans l'esprit de Bernard pour con-

trecarrer la première : retrouver et revoir une femme qu'il a aimée avant son mariage, qu'il croit avoir aimée plutôt et dont il croit surtout qu'il a été aimé. Jeune veuve alors, elle s'est remariée quelques mois avant que lui-même, parvenu au terme du désespoir, n'épouse Vati. Sylvie Balme s'appelle aujourd'hui Sylvie Mygennes. Mais il sait où est sa mère. Sylvie lui a tant parlé de cette maison, de ce pays, où se sont écoulées son enfance, son adolescence, et des heures qu'elle y a vécues, au temps de leur amour, en pensant à lui, en promenant partout son souvenir, son image ! Voilà le salut : c'est l'homme vivant de naguère qu'il va chercher en cherchant Sylvie ; c'est lui qu'il retrouvera quand il retrouvera cette femme dont les yeux lui ont si souvent renvoyé le reflet embelli de lui-même. Qu'est-elle donc, sinon le sanctuaire longtemps habité par lui et dans lequel subsiste encore, sans doute, la statue secrètement adorée du jeune dieu? Oui, il faut la retrouver, il faut la revoir... « ou plutôt se revoir en elle : retrouver, en la femme qu'elle n'a pas cessé d'être, l'homme qu'il fut. »

Il ne retrouve rien, qu'une autre femme, toute à sa nouvelle vie, ne voyant plus en lui qu'un étranger, auquel la rattacherait peut-être encore un souvenir, si elle n'était pas préoccupée surtout de l'éloigner comme une menace pour sa tranquillité présente, un péril possible. La rencontre de Bernard et de Sylvie est un épisode d'une précision aiguë, d'une vérité très humaine et très mélancolique. Comme il l'a cherchée, comme il a accumulé, autour de cette image dont il poursuivait avec tant de ferveur la réalité vivante, les espérances et les illusions ! Sylvie, quand il la revoit enfin, lui fait sentir immédiatement et comprendre bien vite que tout est fini, et elle le renvoie plus désespéré qu'il n'était venu, plus misérable, rejeté ainsi à son obsession comme à un vertige. Y cèdera-t-il?

*
* *

Les circonstances le pressent, le poussent, l'encouragent. Mais ce n'est pas d'un meurtre que pourrait lui venir le salut ; et d'ailleurs, entre sa femme et lui, la masse hostile de Badaroux ne se serait pas interposée comme un obstacle si elle n'avait trouvé un vide où s'installer, où s'étaler. L'obstacle supprimé, il resterait ce vide : plutôt s'élargirait-il. Qu'un élan, au contraire, les soulève l'un et l'autre, qu'une force les soutienne et les porte : ils pourront, au-dessus de l'obstacle, se rapprocher, se réunir.

Force, élan, tout cela va venir de Vati, de son cœur pressé par la souffrance, de son vouloir dilaté par l'abnégation. Ce départ de son mari, cette fuite, elle en a pressenti, deviné, compris les raisons. Une révélation s'est faite dans son esprit, et maintenant tout s'explique. Elle sait que Bernard ne l'aime pas, qu'il ne peut pas l'aimer, qu'il en aime une autre, que, depuis quatre ans, il endure un long martyre. Evadé enfin, elle ne croyait pas le revoir. Son retour annoncé, elle a pris un parti : lui rendre sa liberté, et, s'il le faut, l'obliger à la reprendre, le renvoyer à la femme qu'il aime, et ne rien demander en retour que le privilège de rester à lui, de l'attendre, afin de l'accueillir un jour, s'il veut revenir. Elle n'a plus rien à lui offrir, que son sacrifice ; et lui, il ne peut rien faire pour elle, que de l'accepter. Elle lui devra ainsi la seule joie qu'elle puisse espérer de lui : celle le faire quelque chose pour son bonheur.

Forte de cette décision, elle a retiré de la chambre commune tout ce qui lui appartenait ; elle a fait la place nette. Elle a préparé une explication, une confession, car il faut en finir d'abord avec le malentendu, avec le silence. Elle s'explique, elle se confesse ; elle fait connaître à son mari tout le passé, toute son âme de jeune fille, de jeune femme. Il ne semble pas touché de ces confidences, de cette révélation. Elle l'aimait, elle avait eu l'espoir, d'abord, de se faire aimer. Et puis elle avait reconnu que c'était impossible ; et de l'homme qui restait en dehors de sa vie elle avait essayé de reconstruire en elle l'image complète, dans sa vérité idéale, c'est-à-dire tel que serait le modèle, si le tourment d'une vie manquée ne l'avait contracté sur lui-même, arrêté dans le progrès normal de sa vie. Elle avait repris et continué la création intérieure du père, celle dont le regard amoureux de Sylvie avait pu donner aussi à Bernard l'illusion passagère.

Et, tandis qu'il courait après cette illusion, la réalité était près de lui : une âme dans laquelle s'élaborait, avec ce qu'il lui fournissait de lui-même, la figure du dieu.

Le choc est trop imprévu, trop brusque ; il impose à Bernard une revision trop rapide, un bouleversement trop complet de toutes les données actuelles de son existence : il faut qu'il se ressaisisse, qu'il se réveille, qu'il remonte la pente au long de laquelle il avait insensiblement roulé et continue encore de rouler un instant, par l'effet de la vitesse acquise. Les vingt dernières pages du récit nous font assister à cette fin de la crise. On peut être surpris que

Bernard n'apparaisse pas plus sensible à cette révélation, qu'elle ne l'inonde pas de lumière et de chaleur, que son seul réflexe soit de se cramponner à la résolution libératrice, qu'il se retrouve accroché, comme avant, au désir d'un finir avec Badaroux. Il prend sa veille au chevet du malade, continuant de lutter avec l'idée du meurtre. Et c'est seulement parce qu'il ne se décide ni à y renoncer, ni à l'accomplir, que le temps qui passe décide pour lui... Voici l'aube ; il sort, il marche ; il entre dans une maison : il reprend contact avec la vie, — la vie qui peut maintenant le reprendre à son tour, dans laquelle il peut rentrer, puisque Vati... Rien ne se formule nettement même dans son esprit, sinon qu'il *doit* ressembler à l'idée qu'elle s'est faite de lui, conformer sa conduite aux actes qu'elle attend. Il ira chercher l'enfant au village où on l'élève et le ramènera à sa mère. « L'expression qu'elle aurait, il ne parvenait pas à l'imaginer. Et quelque chose l'envahissait, l'étourdissait, quelque chose d'inconnu, mais qui ressemblait un peu à la chaleur, tout à l'heure, qui lui courait dans le sang, quand ses doigts serraient la tasse de café brûlant. » N'est-ce pas la chaleur même de la vie qui renaît dans son cœur, — son cœur inquiet, trop replié sur lui-même, et jusqu'alors impuissant à s'adapter? Il a peut-être enfin trouvé la paix, en accordant son rythme au rythme universel.

FIRMIN ROZ.

LES BEAUX-ARTS

LA MUSIQUE

LES CONCERTS DE LA « REVUE BLEUE »
ET DE LA « REVUE SCIENTIFIQUE »
UN FESTIVAL PH. GAUBERT.

Nous avons annoncé, il y a quelque temps, que *la Revue Bleue* et la *Revue Scientifique* se proposaient d'organiser sous leur patronage, des concerts conçus dans une pensée de haute propagande artistique.

La première de ces manifestations aura lieu dans la SALLE DE L'ANCIEN CONSERVATOIRE (2, rue du Conservatoire), le MARDI 24 FÉVRIER PROCHAIN, A 21 HEURES, et sera consacrée aux œuvres de Ph. Gaubert.

On sait qu'en dehors de ses qualités de chef d'orchestre et de virtuose, M. Gaubert est un compositeur du plus grand talent.

Son opéra *Naïla*, son ballet *Philotis*, des œuvres symphoniques telles que les *Chants de la Mer* et les *Poèmes basques* récemment donnés au Châtelet avec un vif succès lui assurent déjà, à cet égard, une juste renommée.

Mais à côté de ces grandes créations, M. Ph. Gaubert a écrit des mélodies et des pièces de musique de chambre, peut-être moins connues, et qui ne sont pas moins dignes d'admiration.

La *Revue Bleue* et la *Revue Scientifique* se sont attachées, dans le festival qu'elles organisent, à mettre en valeur cette partie de son œuvre.

Le programme, dont nous donnerons prochainement le détail, comprendra un *Trio*, une *Sonate pour piano et violon*, une *Sonate pour piano et flûte* ainsi que les mélodies écrites sur les *Ballades* de Paul Fort et les *Stances* de Moréas.

Est-il besoin d'ajouter que l'interprétation sera de premier ordre? Nous pouvons, d'ores et déjà annoncer que le maître lui-même jouera sa *Sonate pour piano et flûte*.

Nous n'avons pas eu, en France, depuis Taffanel, de célèbre mémoire, un virtuose égal à M. Gaubert. Et, cependant, on ne l'entend presque jamais depuis qu'il s'est consacré à sa tâche de chef d'orchestre !

Il aura, comme partenaire, Mme Chassinat, l'éminente pianiste, qui a bien voulu nous apporter son gracieux concours.

C'est dire quel attrait exceptionnel présentera ce concert auquel nous donnons tous nos soins et pour lequel nos abonnés profiteront d'avantages particuliers.

H. C.-G.

LES LIVRES NOUVEAUX

Beaux-Arts

MARCEL POËTT. — *Introduction à l'Urbanisme. L'évolution des villes. La leçon de l'Antiquité.* 32 planches hors-texte. (Boivin).

Le problème est angoissant. Attirés par l'usine, la facilité des distractions, les gens affluent dans les grandes villes, vraiment « tentaculaires ». Comment répartir ce peuple, le loger, appliquer les règles d'hygiène dont le malheur des temps rend l'application plus impérieuse? Bien des solutions sont proposées, mais il n'en est que quelques-unes de valables, et, ce sont celles qui ont pour elles l'expérience des ans, car le problème est de tous les temps.

Créateur de l'Institut d'Urbanisme, c'est le résultat des enquêtes poursuivies à travers le passé de même que dans les villes modernes les mieux entendues, que résume Marcel Poëte dans le présent volume.

La première partie de son ouvrage est consacrée à l'évolution des villes et de Paris, en particulier. Pourquoi les deux monuments fondamentaux de la Cité, la Cathédrale et le Palais sont-ils situés en l'Ile et à ses deux extrémités? Marcel Poëte l'explique, comme aussi, la distribution topographique de l'Hôtel-de-Ville, des Halles, et autres services publics du Paris de tous les temps. Et les raisons de voirie qui régirent autrefois cette disposition reparaissent dans le Paris moderne, agrandi et désaxé, insistantes ou impérieuses, mais non pas sans lien avec les nécessités d'autrefois et leurs solutions.

Une seconde partie est consacrée aux règles qui présidèrent au développement des cités antiques, qu'elles se soient développées sur la mer, dans la montagne, le long d'un fleuve où à un nœud de routes. Trente-deux plans ajoutent à l'intérêt d'un ouvrage de lecture attachante et nourri d'observations judicieuses.

CHARLES SAUNIER.

Divers

VÉRINE. *La Femme et l'Amour dans la Société de demain.* 1 vol. in-8° (Editions Spes).

Mme Vérine, a le grand mérite de répandre par ses écrits, par son action, un optimisme vivifiant, salubre et raisonné.

Elle a le courage de donner à l'amour dans la famille toute son importance. Et Mme Vérine considère que la famille est le fondement de la société. Elle est, au vrai, une féministe familiale. C'est ce qui l'a incitée à fonder « l'*Ecole des Parents* », ce dont on ne saurait trop la louer.

Dans ce nouveau livre, Mme Vérine, qui exalte l'amour, étudie les moyens d'arriver à une parfaite entente entre l'homme et la femme, entre parents et enfants, entre patrons et ouvriers.

Voilà du bon, du vrai féminisme, du féminisme à la fois traditionnel et progressif, du féminisme efficace.

MYRTIL SCHWARTZ. ...., *Et la montagne conquit l'homme!* (1 vol. in-4° Fischbacher).

L'auteur de *Vers l'idéal par la montagne* vient de terminer un nouvel ouvrage de haute valeur. C'est une histoire complète de la conquête des Alpes et des Alpinistes. Il nous explique les origines et les différentes formes de l'alpinisme qui a toujours sa source dans le désir d'approcher en admirateur, d'étudier scientifiquement ou de vaincre sportivement les hautes cimes. L'auteur remonte au déluge et passe à travers tous les âges jusqu'aux temps modernes et se présente comme un véritable historien, peut-être unique en son genre, en matière d'alpinisme. De Moïse qui alla s'isoler au Mont Sinaï, à la mythologie grecque où Jupiter habite l'Olympe et les Muses le Parnasse, au temps d'Annibal, traversant des cols des Alpes, jusqu'au commencement du XXe siècle, nous apprenons ce qui s'est passé dans les montagnes de tous les pays du monde. En dehors de la question sportive, scientifique, si l'on veut, l'alpinisme n'est pas autre chose que l'achèvement de la conquête de la terre par l'homme, devenu son enchantement et sa passion. Là même où les hommes considéraient que le monde accessible finit, les alpinistes ont découvert le seuil d'une nouvelle partie inconnue, toute emplie de charmes. La nature a su créer dans l'homme de nouveaux sentiments. La présentation psychologique est aussi bien maintenue dans ce nouveau livre que le côté purement documentaire, car il contient une histoire complète et précieuse de l'ascension de toutes les hautes montagnes. Nous y rencontrons les célèbres pionniers Saussure du Mont Blanc, Boileau de Castelnau, le conquérant de notre Meije, le célèbre Whymper, héros de la plus belle page de l'histoire des Alpes dont le nom restera toujours attaché à celui du Cervin, le pic le plus inaccessible et surprenant, et tant d'autres.

Myrtil Schwartz est bien connu dans les milieu alpins. Il a accompli avec guide et sans guide d'innombrables courses en Europe et en Amérique.

PAUL BOUJU. — *Quarante mois à l'Hôtel-de-Ville* (1 vol. in-16. Figuier).

Sous ce titre M. Bouju réunit un certain nombre d'allocutions qu'il a eu l'occasion de prononcer quand il était Préfet de la Seine. La diversité des manifestations qui se concentrent à l'Hôtel-de-Ville comporte une grande variété de ton dans les morceaux généralement très brefs qui composent ce volume. C'est ainsi que nous voyons alterner une réception de la Fédération horticole internationale avec une réception de bibliothécaires américains; la fête des Mères avec l'Institut de coopération intellectuelle; le Congrès du cinématographe et le cinquantenaire de la Faculté de théologie protestante.

A certains jours, les grandes émotions nationales ont trouvé leur écho à l'Hôtel-de-Ville : telles furent notamment les réceptions de Lindbergh et de Costes et Le Brix à leur premier voyage, ou la réception des signataires du pacte Briand-Kellogg.

Les Lettres et les Arts sont les plus agréables récréations pour un Préfet de la Seine. M. Bouju a dû marquer d'un cailloux blanc la journée où il a pu joindre son hommage à celui que notre bon maître de Nolhac et le charmant André Dumas rendaient à Ronsard et celle où il a participé à la prise de possession d'Hauteville-House si généreusement donné à la Ville de Paris par les héritiers de Victor Hugo.

On sera tenté de trouver très limitée la place faite aux nombreuses interventions du Préfet à la tribune du Conseil Municipal. Certains liront avec intérêt quelques discours mettant en jeu de grandes questions administratives, notamment le principe d'autorité et de fonctionnement des services publics. Sur ces questions brûlantes M. Bouju a su parfois prononcer d'une voix douce des paroles assez fermes.

LA QUINZAINE POLITIQUE.

L'ENTENTE GRÉCO-YOUGOSLAVE.

M. Marinkovitch, ministre des Affaires étrangères du royaume de Yougoslavie, a quitté Athènes après avoir passé quatre jours dans la capitale hellène.

Nous tenons à souligner que l'homme d'Etat Yougoslave fut accueilli par les dirigeants de la politique grecque avec des égards tous particuliers.

A son départ de Belgrade le ministre des Affaires étrangères a déclaré à la presse qu'il était très heureux d'avoir pu constater, une fois de plus, qu'une parfaite concordance de vues politiques existait entre la Yougoslavie et la Grèce.

L'accord entre nos deux pays est particulièrement intime en ce qui concerne les questions d'ordre balkanique, car nous avons un intérêt commun dans le maintien du *statu-quo*. D'un autre côté, la Yougoslavie et la Grèce ayant des situations géographiques différentes, elles ne peuvent considérer le problème extra-balkanique de la même façon.

A son arrivée à Athènes, il déclara aux journalistes que, bien que sa visite n'ait aucun caractère politique, il estimait avantageux d'avoir des échanges de vues sur la question de l'union agraire européenne qui intéresse spécialement les deux pays. Il ajouta: nous n'avons jamais pensé organiser un front économique unique contre aucun pays.

Après avoir eu des entrevues répétées avec les hommes d'Etat grecs et les diplomates étrangers, notamment avec les ministres anglais et italiens, M. Marinkovitch s'est déclaré satisfait des explications qui lui ont été données au sujet du récent accord gréco-turc et également des explications du gouvernement grec sur les problèmes européens, et tout particulièrement sur la question de la solidarité économique et politique des Balkans.

Avant de quitter Athènes, M. Marinkovitch a reçu les représentants de la presse auxquels il a exprimé l'excellente impression qu'il emportait de son séjour à Athènes et de ses conversations avec MM. Venizelos et Michalacopoulos.

« Comme vous le savez, a-t-il dit, nous n'avions aucune affaire spéciale à traiter, nous nous sommes donc bornés à un échange de vues sur la situation politique en général et particulièrement sur l'ensemble de la situation dans les Balkans. Nous avons été heureux de constater la concordance parfaite de nos vues sur toutes les questions intéressant les deux pays, notamment sur l'intérêt commun que présentent *le maintien et la consolidation du statu quo dans les Balkans.* »

Or nous sommes heureux de constater que M. Marinkovitch n'estime pas que la paix puisse être troublée en Europe pendant longtemps et que le malaise causé par des déclarations pessimistes qui se renouvellent périodiquement est plus psychologique que réel. C'est ainsi, dit M. Marinkovitch, que la question des minorités a été exploitée par certains pays pour des raisons politiques de même qu'autrefois on s'en servait pour ruiner la domination turque en Macédoine.

La Yougoslavie, a-t-il ajouté, fera tout pour protéger ces minorités mais elle ne permettra pas qu'on exploite cette situation.

Ainsi donc ces derniers événements démontrent que le grand diplomate yougoslave a eu raison de n'avoir pas attaché d'importance aux bruits sans fondement relatifs aux buts des accords gréco-turcs. Il a constaté une fois de plus que les intérêts de la Grèce, aussi bien que ceux de la Yougoslavie, sont de défendre le *statu quo* établi dans les Balkans.

Vu les circonstances politiques actuelles de l'Europe, cette visite revêt une importance particulièrement significative.

Il résulte de ce voyage que M. Marinkovitch a consolidé l'amitié gréco-yougoslave, a assuré l'entente des peuples — pivot de la paix dans les Balkans — pour de longues années, a rétabli la confiance mutuelle des deux gouvernements et a encouragé le gouvernement grec à le suivre résolument dans le sillage de sa grande politique pacifiste, de solidarité des peuples balkaniques.

La preuve que cette visite de Marinkovitch a eu une signification politique de première importance est le fait que M. Venizelos se prépare à revenir passer les fêtes de Noël à Belgrade.

Ces relations cordiales gréco-yougoslaves constituent un facteur positif important dans la situation politique européenne. La tâche de MM. Marinkovitch et Venizelos est de développer et consolider ces relations.

En examinant bien impartialement la politique du ministre des Affaires étrangères yougoslaves, nous découvrons le principe directeur des ses actions, à savoir : que tous ses efforts sont tendus vers l'organisation de la paix, qui comporte — avec l'arbitrage comme procédure — la sécurité comme condition préalable et la réduction des armements comme conséquence.

Que de preuves on pourrait donner de l'effort constant vers la paix dont s'inspirent toutes les résolutions du ministre des Affaires étrangères yougoslaves !

Actuellement, il est en train de dresser un plan de réorganisation économique et politique de l'Europe Orientale, dont l'importance dépassera grandement les frontières de ce canton du monde. Au fur et à mesure que les circonstances le permettent, il l'exécute à la lettre.

La Conférence de Sinaïa de cet été, qui représente l'un des signes les plus importants et les plus caractéristiques de la nouvelle Europe, n'est qu'un épisode dans cette série d'événements diplomatiques provoqués et inspirés par ce diplomate serbe.

Dans la recherche de la solution radicale du problème de la crise mondiale, M. Marinkovitch fut l'un des premiers parmi les hommes d'Etat européens, à se rendre compte que la stabilité politique ne saurait se concevoir sans la stabilité économique. Or, il fallait chercher la solution de ce problème du côté matériel auquel tous les hommes sont naturellement plus sensibles.

Dans les conditions précises du projet d'Union fédérale européenne de M. Briand, à plusieurs reprises au cours

des conférences périodiques de la Petite Entente, M. Marinkovitch lançait son projet de réorganisation économique européenne, c'est-à-dire de revision amiable de *statu quo* des frontières économiques entre les Etats européens, pour aboutir à la réalisation d'un zollverein économique, en commençant l'expérience par les Etats de la Petite Entente et du Proche Orient.

Déjà à cette époque les hommes clairvoyants le remerciaient de l'exemple qu'il donnait. A tous les pêcheurs en eau trouble, l'homme d'Etat yougoslave opposait la bienfaisante puissance de la coordination créatrice économique.

Construire l'avenir européen dans l'entente des peuples en augmentant leur prospérité matérielle, telle est sa devise. Ce progrès doit être fait d'expérience, d'entente et de collaboration, tel est son but.

Chose curieuse, pour la première fois depuis la guerre, nous avons vu à la Conférence de Sinaïa de cet été s'asseoir à la même table les délégués hongrois à côté des délégués roumains et yougoslaves, tous unis dans le seul désir de soulager la population de leurs pays des conséquences de la grande guerre en cherchant les solutions pratiques.

Ce plan paraît donc répondre à ce qu'exige la situation des pays dans le bassin danubien.

En étudiant bien la confusion économique européenne d'après-guerre, dans laquelle la solidarité européenne se perd complètement par la multiplication et l'élévation des nouvelles barrières douanières, nous comprenons mieux le rôle éminent de l'homme d'Etat yougoslave, articulé dans l'unité européenne pour résoudre les problèmes que la guerre a posés à tous les peuples.

Au milieu de ces difficultés, les nations modernes ont à fournir la preuve de leur capacité de redressement et de leur volonté d'avenir.

La nouvelle nation yougoslave forgée par le roi Alexandre et conduite par le Dr V. Marinkovitch a fourni une part très belle d'énergies reconstructives qui ont été dirigées vers un seul but: organiser la santé économique et politique de l'Europe.

Il est réconfortant de voir agir avec toute la vigueur de son autorité cet apôtre qui prêche la concorde et la collaboration internationales.

Le plan de reconstruction économique européen de M. Marinkovitch démontre que les forces économiques sont plus puissantes que les éternelles querelles entre les peuples, qui, devenues caduques, sont reléguées au second rang.

Dans la nouvelle politique européenne, c'est un événement très net qui indique l'orientation sociale, économique et politique de l'Europe nouvelle et qui mérite d'être considéré comme un modèle politique de grand style. Ce nouvel effort, entrepris avant tout pour résoudre des problèmes trop longtemps délaissés touchant à la santé économique et sociale européenne, est dû en grande partie à l'initiative du grand ministre yougoslave, M. Marinkovitch. Une organisation économique d'ensemble est parfaitement réalisable d'après cet homme d'Etat, et nous pourrons alors poursuivre une politique européenne préventive et curative.

Dans la restauration d'après-guerre, le plan d'équipement national européen se poursuit sous l'impulsion de diplomates de la valeur du ministre des Affaires étrangères yougoslave. Les générations futures du vieux continent sauront rendre hommage aux qualités d'action de ces précurseurs dont le génie a tout fait pour débarrasser l'atmosphère des nuages que la guerre a laissés derrière elle et pour fortifier la paix entre les peuples.

Cette campagne, qu'il mène avec une vigueur toujours renouvelée et son autorité coutumière, a créé déjà un puissant mouvement d'opinion dans les pays du proche Orient en faveur de la paix.

Il s'applique à lui donner le caractère d'un vaste mouvement national européen économique (Zollverein union douanière) pour aboutir à la réalisation de la confédération européenne, car une des causes principales de la crise actuelle consiste dans les barrières douanières d'un protectionnisme excessif souvent entretenu par de petits intérêts.

Les conséquences de cette politique suivie plus particulièrement par l'homme d'Etat yougoslave seront grandes, durables et profondes.

Cette politique essentiellement humanitaire obtiendra les résultats d'une véritable mission civilisatrice.

Général Schlosser.

L'EXPORTATION TCHÉCOSLOVAQUE EN CHINE ET EN MANDCHOURIE

Avant la guerre, l'exportation des marchandises sortant des pays tchèques était presque nulle. On n'exportait que des produits de Jablence (Jablonz) à Shanghaï et à Tientsin. Après l'armistice s'est constituée une compagnie qui a pour tâche d'entretenir des relations commerciales avec l'Orient; c'est la Commission Centrale Economique Tchécoslovaque. Grâce à cet organisme, la Chine et surtout la Mandchourie commencèrent à s'intéresser aux produits tchécoslovaques.

Après sa disparition en 1923, le commerce avec l'Orient n'a pas souffert; bien au contraire, il s'intensifie de plus en plus. La faveur dont jouissent dans ces pays les produits tchécoslovaques est due à la bonne qualité et au goût très sûr des marchandises provenant de Tchécoslovaquie; au surplus, les exportateurs de ce pays n'imposent pas leur façon aux marchands de l'Orient; ils n'y envoient pas de produits standardisé, mais il suivent les désirs de leurs clients, quant au goût, forme, emballages, poids et prix.

En Chine, on peut exporter de Tchécoslovaquie toutes sortes de produits, car l'Empire Céleste n'a presque pas d'industrie. Ce sont les Usines Skoda qui font les plus grosses affaires. Elles sont fournisseurs de toutes les Compagnies de chemin de fer chinois, de sorte que locomotives et matériel roulant qui parcourent les monts et les plaines de Mandchourie et de Chine sont, pour la plupart, d'origine tchèque. L'année passée, les mêmes établissements ont construit un pont géant sur le fleuve Sungara; en même temps, leurs chantiers de constructions de Kharbine ont lancé plusieurs navires.

A côté des Usines Skoda, plusieurs entreprises métallurgiques tchécoslovaques font une forte concurrence à la grosse industrie allemande, qui s'efforce de pénétrer dans ces pays et de l'emporter, sous ce rapport, sur des pays rivaux.

La deuxième place est occupée par les produits textiles. Ils y pénètrent par l'intermédiaire des maisons commerciales de Hambourg et sont déclarés généralement comme provenant d'Angleterre. De la même façon on y

achète de la bijouterie, des gants, bas, chapeaux, chaussures, du houblon, malt, des machines, du sucre, etc.

Les maisons commerciales tchécoslovaques n'ont pas en Orient leurs représentants particuliers ; il leur faut donc recourir à des maisons allemandes qui, très souvent, déclarent les marchandises de provenance tchécoslovaque comme produits allemands.

Cette importation n'est pas, en effet, encore bien organisée; il faut parer à ces difficultés qui pourraient faire beaucoup de tort aux relations de la Tchécoslovaquie avec l'Orient. Il faut, tout d'abord, constituer une firme qui puisse, au point de vue technique, commercial et financier, faire concurrence aux sociétés allemandes, anglaises et japonaises ; il faut établir dans les plus grandes villes de l'Orient des expositions permanentes d'échantillons; bref, il faut rendre le commerce tchécoslovaque indépendant. Sans cela, il y aurait lieu de redouter que d'autres Etats qui ont déjà une longue tradition commerciale et qui s'efforcent de pénétrer en Chine et en Manchourie n'obstruent ces débouchés ouverts à la production tchécoslovaque.

STANISLAS LYER.

BULLETIN MARITIME

L'INCENDIE DU « GEORGES-PHILIPPAR ».

Les Ateliers et Chantiers de la Loire et les Messageries Maritimes nous communiquent que l'incendie dont a été récemment victime le *Georges-Philippar* à Saint-Nazaire, s'est déclaré dans les chambres froides du navire, qu'il a pu y être cantonné et que seul, par conséquent, le compartiment frigorifique a vraiment souffert.

Dans toutes les autres parties du bâtiment, les travaux d'installation continuent à être activement poussés. En admettant, ce qui n'est pas certain, que l'achèvement du *Georges-Philippar* subisse un certain retard du fait de l'incendie, ce retard n'excèdera pas quelques semaines.

LA DECORATION DES PAQUEBOTS

Nous avons déjà parlé, à plusieurs reprises, des études faites en Angleterre sur la question de la décoration intérieure des paquebots modernes. Le *Journal of Commerce* du 30 novembre dernier nous donne à ce sujet de nouveaux renseignements :

« Présentant des observations sur la décoration en style moderne, tel qu'il a été utilisé dans l'*Ile-de-France* et le *Bremen*, M. Etter a fait remarquer que l'argument principal opposé à l'adoption, dans tout un navire, de ce style, est qu'il n'y a pas 50 o/o des passagers qui semblent vraiment l'aimer. En ce qui concerne les grands paquebots qui seront bientôt construits pour les Etats-Unis, M. Etter pense que le style à choisir pour la décoration intérieure des locaux publics, devrait avoir un cachet tout à fait américain. Il serait intéressant, par exemple, que les locaux importants fussent décorés l'un en style colonial, l'autre en style français, un troisième en style italien, un quatrième en style espagnol, un cinquième en style anglais, un autre encore en style hollandais, etc..., chacune de ces cinq dernières pièces devant se rattacher à une période renommée des diverses nations dont les fils ont tant contribué à former les Etats-Unis. »

Comme conclusion de son travail, M. Etter déclara qu'il serait d'un grand secours pour les décorateurs de navires et que bien des ennuis subséquents seraient évités si le décorateur était consulté plus tôt que ce n'est généralement le cas, lorsque les plans de la disposition intérieure d'un navire sont établis. On éviterait ainsi souvent d'avoir des locaux de proportions défectueuses. Des difficultés venant des exigences de la construction pourraient, dans bien des cas être evitées, ou on pourrait y remédier, etc..., car, généralement, il est trop tard lorsque le décorateur est appelé à se mettre à l'œuvre pour opérer dans la construction des changements conformes à ses vues. Les locaux publics sont presque toujours trop larges ou trop étroits en proportion de leur longueur, simplement parce que leurs dimensions ont été calculées pour couvrir un certain espace disponible, sans souci des proportions convenables, point sur lequel ceux chargés du travail n'ont aucune notion.

Le décorateur consulté à temps pourrait ainsi suggérer bien des détails intéressants qui ajouteraient beaucoup à l'agrément du local. Mais, le plus souvent, on ne le fait intervenir que trop tard et il a, alors, à s'efforcer de tirer un effet convenable d'un local mal conçu et mal proportionné, tâche quelquefois très pénible.

Il ne faut pas oublier qu'il y a toujours un moyen d'heureuse entente entre la construction dont est chargé l'ingénieur et la décoration intérieure confiée à l'architecte, si tous deux travaillent d'accord au lieu de s'occuper chacun d'une tâche complètement distincte. Le décorateur peut presque toujours se représenter, en esprit, ce que sera un travail une fois que celui-ci aura été exécuté, et il n'y a pas à craindre qu'il perde le sens des choses si l'ingénieur naval se trouve à ses côtés lorsqu'il s'agit de considérer la résistance de la construction d'un navire. Par ailleurs, l'ingénieur naval n'a pas assez de connaissances architecturales pour se dispenser de consulter le décorateur, afin d'empêcher des membrures, des étais, des cornières, etc..., de s'opposer à la décoration et cependant, de s'adapter en même temps exactement aux fins auxquelles ces particularités de la construction sont destinées.

*
* *

Nous reviendrons plus tard sur le point de vue français concernant cette intéressante question. Notons, en tout cas, le grand bon sens et la justesse des observations ci-dessus consignées.

Le Gérant : M. HEDAN.

Imprimerie P. et A. DAVY, 52, rue Madame, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 2 69e ANNÉE 17 JANVIER 1931

LA PRINCESSE DANS LA JARRE

(Nouvelle.)

Et maintenant, voici l'histoire vraie que leur bonne conta à Punch et à sa sœur Judy, à Bombay, qui se trouve à plus de quatre mille lieues de chez nous. Tous deux jouaient sous la véranda ; ils attendaient le retour de leur maman qui avait été faire en voiture sa promenade de chaque soir. La grande grue rose qui, en général, vivait seule au fond du jardin parce qu'elle avait horreur des chevaux et des voitures se trouvait aussi avec eux, et la bonne, qu'on appelait l'ayah, la faisait danser en lui lançant des mottes de terre. Les grues roses dansent fort joliment jusqu'à l'instant où elles deviennent furibondes. Alors elles donnent des coups de bec.

Cette grue rose se mit en colère, déploya ses ailes, fit claquer son bec ; l'ayah dut entonner une chanson qui ne manque jamais d'apaiser les grues, à Bombay. C'est une très vieille chanson ; voici ce qu'elle dit :

Beugheul laïta neuddi Kinara
Toum-toum meushia kaya.
Neuddi kinara kanta leugga
Teulaka-teulaka djou djaï.

ce qui signifie : Sur le bord de la rivière une grue pêchait des toums-toums. Une épine la piqua et sa vie s'en alla teulaka-teulaka — goutte à goutte —. L'ayah Punch et Judy causaient toujours en hindoustani parce qu'ils connaissaient cette langue mieux que l'anglais.

— Tu vois ! dit Punch en battant des mains. Elle comprend, elle a honte. Teulaka-teulaka. Djou djai ! Va-t-en !

— Teulaka-teulaka ! répéta la petite Judy, qui avait cinq ans.

Fermant le bec, la grue rose partit retrouver au fond du jardin les palmes des cocotiers, les aloès, les poivriers écarlates. Punch la suivit en criant : Teulaka ! Teulaka ! jusqu'à ce qu'elle franchît la haie d'un saut. Punch, piqué par les épines, pleura, parce qu'il n'avait que sept ans et aussi parce qu'ayant très peu de vêtements, tant il faisait chaud, il avait été piqué par les aloès en pas mal d'endroits. Judy pleura également puisque Punch pleurait, preuve évidente que la chose en valait la peine.

— Aie ! aie ! aie ! faisait Punch, qui regardait en même temps ses deux petites jambes grassouillettes. Le méchant aloès m'a méchamment piqué. Peut-être, je vais mourir.

— Punch va mourir ; les méchants aloès l'ont piqué et alors Judy sera toute seule ! déclara Judy.

— Non ! dit Punch vivement et en reposant ses pieds à terre, parce qu'alors tu irais dîner toute seule ; mais j'ai été piqué très fort. Ayah ! Qu'est-ce qui est bon pour ça ?

L'ayah donna un coup d'œil, tout juste pour constater sur les jambes de Punch deux petites égratignures rosées. Puis elle regarda par-des-

sus le jardin les eaux bleues du port de Bombay, où se trouvent les bateaux, et dit :

— Il y avait une fois un Radjah. Radjah veut dire Roi, en hindoustani, tout comme « rani » veut dire Reine.

— Ayah, est-ce que Punch va mourir ? demanda Judy. Elle aussi avait vu les éraflures roses. Elle les estimait effroyables.

— Non, dit Punch ; l'ayah nous raconte une histoire. Ne pleure plus, Judy.

— Et le Radjah avait une fille, continua l'ayah.

— C'est une nouvelle histoire, affirma Punch. Le dernier Radjah avait un fils qui fut changé en singe. Chut !

L'ayah étendit son bras doux et nu, souleva Judy de la natte et la nicha sur ses genoux. Punch s'assit tout à côté.

— Vraiment, reprit-elle, cette fille du Radjah était très belle. Quand elle grandit, le Radjah son père, déclara qu'elle aurait pour époux le meilleur prince de l'Inde, nul autre !

— Où ça se passait, tout ça ! demanda Punch.

— Dans une immense forêt, près de Dehli. Voilà ce qu'on m'a affirmé, dit l'ayah.

— Très bien ! Quand je serai grand, j'irai à Delhi. Continue l'histoire, ayah !

— Alors le roi causa avec ses magiciens — des hommes à la barbe blanche qui font djadou — de la magie — sortent des serpents de leurs corbeilles, font pousser des manguiers de petits noyaux, comme vous l'avez vu, Punch, et vous aussi, Judy. A cette époque, ils faisaient des choses bien plus merveilleuses ; ils changeaient des hommes en tigres et en éléphants. Ces magiciens comptèrent les étoiles sous lesquelles était née la princesse...

— Je... je ne comprends pas ça, dit Judy en se trémoussant sur les genoux de l'ayah.

Punch ne comprenait pas non plus, mais il avait pris un air entendu.

L'ayah serra la fillette contre elle.

— Comment un bébé pourrait-il comprendre? dit-elle doucement. C'est comme ça : quand un enfant naît, si les étoiles sont dans certaine position, c'est parfait. Si elles sont dans une autre position, cela peut signifier que l'enfant tombera malade ou qu'il aura mauvais caractère ou qu'il devra s'en aller très loin.

— Moi ? est-ce qu'il faudra que j'aille très loin ? interrogea Judy.

— Oh ! non ; il n'y avait que de bonnes petites étoiles au ciel quand Judy est née, de petites étoiles familières qui dansaient de joie.

—Et moi, moi, moi ? Que faisaient les étoiles quand je suis né ? demanda Punch.

— Il y avait une étoile nouvelle cette nuit-là. Je l'ai vue, une grande étoile avec une queue de flamme qui allait d'un bord à l'autre du ciel. Punch voyagera très loin.

— C'est vrai ! J'ai été à Nassik dans le train du chemin de fer. Mais laisse ça. Qu'est-ce qu'ils ont fait, les magiciens ?

— Ils consultèrent les étoiles, petit impatient, puis ils déclarèrent qu'il fallait enfermer la princesse de telle sorte que seul le meilleur de tous les princes de l'Inde pût la faire sortir. Alors, quand elle eut seize ans, on la fit entrer dans une grande jarre à grains très profonde, en argile desséchée, qu'on couvrit avec des herbes tressées.

— J'en ai vu au marché de Bombay, affirma Judy. C'en était une très, très grande ?

L'ayah fit signe que oui, et Judy frissonna, parce que son papa, un jour, l'avait soulevée dans ses bras pour la faire regarder à l'intérieur d'une de ces jarres à grains qu'elle trouva pleine d'un vide sombre.

— Qu'est-ce qu'on lui donnait à manger ? s'enquit Punch ?

— Elle était fée. Sans doute elle n'avait besoin de rien.

— Tout le monde a besoin de manger. Ce n'est pas une histoire vraie. Je vais frapper la grue...

Et Punch se leva sur les genoux.

— Ah, non ! j'oubliais ! Il y avait des quantités de bananes, des rouges et des jaunes, de la pâte d'amandes, du riz bouilli et des pois, des volailles farcies de raisins secs et de poivre rouge, des gâteaux frits dans l'huile avec des graines de coriandre, des friandises au sucre et au beurre. C'est assez comme ça? Ainsi donc on enferma la princesse dans la jarre à grains, et le Radjah fit faire une proclamation : quiconque parviendrait à sortir la jeune fille l'épouserait, serait nommé gouverneur de dix provinces, prendrait place sur un éléphant aux défenses d'or. On lut ces promesses dans l'Inde entière.

— Punch et moi nous n'avons rien entendu. C'est une histoire vraie, ayah ?

— Cela se passait avant la naissance de Punch, avant même ma naissance, mais c'est ce que ma mère m'a conté. Après la proclamation arrivèrent à Delhi des centaines de milliers de princes, de radjahs, d'hommes illustres. La jarre à grains, avec son couvercle d'herbe tressée, fut placée au milieu de tous. Le Radjah déclara que tous les prétendants avaient une année

pour faire leurs incantations et apprendre les grandes choses qui permettraient d'ouvrir le vase.

— Je ne comprends pas, dit de nouveau Judy qui, ayant regardé vers l'entrée du jardin si sa mère ne revenait pas, avait perdu le fil du récit.

— C'était une jarre magique qu'on ne pouvait ouvrir que par magie, expliqua Punch. Continue, ayah, je comprends.

L'ayah eut un petit rire.

— Oui, les magiciens du Radjah affirmèrent à tous les princes que c'était une jarre magique ; ils leur en firent faire trois fois le tour en marmonnant dans leurs barbes. Puis ils les invitèrent à se représenter un an plus tard. Les princes, subedards, wazirs et maliks chevauchèrent vers l'Ouest et vers l'Est, vers le Nord et vers le Sud pour consulter les magiciens à la cour de leurs pères, les saints hommes dans les cavernes.

— Comme les saints hommes que j'ai vus à Nassik sur la montagne ? Ils étaient tous nungapunga (nus). Ils m'ont conduit à leurs petits dieux et j'ai brûlé une machine qui sentait, dans un vase, devant tous ces dieux, et ils ont dit que j'étais Hindou, etc.

Punch, à bout de souffle, s'arrêta.

— Oui. Des hommes comme ça. Des vieillards couverts de cendre et de peinture jaune, voilà ceux que consultèrent les princes et des sorcières et des nains qui vivent dans des grottes et des tigres pleins de sagesse et des chevaux qui parlaient, et des perroquets instruits. A tous ces hommes, à tous ces animaux, ils racontèrent l'histoire de la princesse enfermée dans la jarre à grains, et les saints hommes et les bêtes pleines de sagesse leur enseignèrent des charmes, des incantations qui, vraiment, étaient de très puissante magie. A quelques-uns des princes ils conseillèrent d'aller tuer des géants, des dragons dont ils couperaient la tête ; d'autres princes demeurèrent un an dans les bois, en la compagnie des saints hommes à apprendre des formules qui devaient réussir à fendre en deux de hautes montagnes. Il n'est pas de charmes, il n'est pas de magie que ces princes et ces subedars n'aient appris. Sachant à quel point étaient puissants les magiciens du Radjah, ils pensaient qu'il leur faudrait des charmes très très forts pour ouvrir la jarre à grains.

Ils firent donc tout ce que j'ai dit et ils chipèrent aussi les queues des diablotins qui vivent dans le sable du Grand Désert, au Nord. A la fin, il ne restait plus beaucoup de dragons et de géants ; dès lors, les pauvre gens purent labourer sans être ensorcelés.

Un prince ne partit pas avec les autres parce qu'il n'avait ni cheval, ni selle, ni escorte. C'était un prince de basse extraction ; son père avait épousé la fille d'un potier et il tenait de sa mère. Il s'assit par terre. Les petits garçons de la ville, en menant paître leurs troupeaux, lui jetaient de la boue.

— Ah ! dit Punch, c'est amusant, la boue ! Est-ce qu'ils l'ont touché ?

— Je vous raconte l'histoire de la princesse. Si vous me posez tant de questions, comment pourrai-je la terminer avant l'heure de votre coucher ? Il s'assit par terre et aussitôt sa mère, la Rani, s'approcha en ramassant des branchages pour faire cuire le pain. Il lui parla de la princesse et de la jarre. Elle dit :

— Rappelle-toi qu'un pot est un pot et que tu es le fils d'un potier.

Là-dessus, elle partit avec son bois mort. Le prince-potier attendit la fin de l'année.

Les princes revinrent, du moins ceux que les combats avaient épargnés. Avec eux, ils apportaient les effroyables têtes coupées des géants et des dragons, si bien que les gens en tombaient effrayés, et les queues de tous les diablotins, en bouquets, et les plumages d'oiseaux magiques ; les saints hommes, les nains, les bêtes qui parlaient les avaient accompagnés. Et il y avait des chars-à-bancs pleins de livres cadenassés de charmes et d'incantations magiques.

Le Radjah fixa un jour; ses magiciens parurent. Au milieu de l'assemblée, on plaça la jarre à grains ; après avoir pris rang suivant leur naissance, l'ancienneté de leur famille, les princes s'efforcèrent tour à tour d'ouvrir la jarre en recourant à leur magie. Il y avait de nombreux princes ; les charmes étaient très puissants, de sorte que, tandis qu'ils accomplissaient leurs cérémonies la foudre se répandait sur le sol exactement comme un œuf cassé s'étale sur le parquet de la cuisine ; la nuit se fit, épaisse et sombre ; on entendit les voix des diables et des djinns, les paroles des tigres ; on les aperçut qui couraient de-ci, de-là tout autour de la jarre à grains, si bien que la terre en trembla. Tout de même, la jarre ne s'ouvrit pas. Telle fut la puissance des charmes employés que le sol, le lendemain, était fendu comme une bûche, de de grandes rivières remontaient ou descendaient la plaine, des armées magiques avec leurs bannières tournaient en cercles... Et l'on vit aussi des serpents ramper autour de la jarre et siffler: néanmoins, la jarre ne s'ouvrit pas. Le matin

suivant, les crevasses du sol s'étaient refermées, les rivières avaient disparu, on ne voyait plus que la plaine, car il n'y avait eu là que magie et la magie ne dure pas.

— Ah ! dit Punch, en poussant un gros soupir, j'en suis bien content. Judy, ce n'était que de la magie. Continue l'histoire, ayah !

— Tout à fait à la fin, alors que personne n'en pouvait plus et que les saints hommes, de dépit, commençaient à se ronger les ongles, que les magiciens du Radjah ricanaient, le prince-potier arriva seul dans la plaine, sans la moindre petite bête parlante, sans oiseau plein de sagesse. Chacun se moqua de lui. Mais, se dirigeant vers la jarre, il s'écria :

— Un pot est un pot et je suis le fils d'un potier !

Là-dessus, il mit les deux mains au couvercle, qu'il souleva, et la princesse sortit. Le peuple alors s'exclama :

— Voici vraiment de la puissante magie !

Et, avec l'intention de les massacrer, il se mit à poursuivre de tous côtés les saints hommes et les animaux qui parlaient. Alors les magiciens du Radjah déclarèrent :

— Il n'y a là aucune magie. Nous n'avions nullement enchanté la jarre. C'est une jarre à grains ordinaire, de celles qu'on achète au bazar. Il y a un an. Depuis, n'importe quel jour, un enfant aurait pu soulever le couvercle. O princes, o subedars qui vous en remettez aux saints hommes, aux têtes de géants massacrés, aux queues de diablotins mais ne travaillez pas de vos propres mains, vous avez trop de science, trop de ruse ! Il n'y avait pas de magie ! et maintenant un homme nouveau vous a tout enlevé parce qu'il n'a pas eu peur ! Retournez chez vous ! princes, à moins que vous ne préfériez assister au mariage ! mais rappelez-vous qu'un pot est un pot !

La fin de l'histoire fut suivie d'un long silence.

— Pourtant, les charmes étaient très forts, dit Punch, assailli par le doute.

— Ce n'étaient que des mots : comment auraient-ils pu agir sur le pot ? Est-ce que des mots pourraient vous changer en tigre, Punch ?

— Non. Je suis Punch !

— C'est bien ça ! dit l'ayah. Si le pot avait été enchanté, une incantation l'aurait ouvert, mais c'était un pot ordinaire, un pot de bazar. Quel rapport pouvait-il avoir avec des charmes ? Une main au couvercle et il s'ouvrait !

— Oh ! dit Punch, qui se mit à rire, imité par Judy. Maintenant, j'ai compris. Je le redirai à maman.

Quand maman revint de la promenade, les enfants racontèrent l'histoire deux fois, tandis qu'elle s'habillait pour le dîner, mais comme ils commencèrent par le milieu et placèrent le début à la fin, puis commencèrent par la fin en finissant par le milieu, maman ne comprit pas grand'chose.

— Ça ne fait rien, déclara Punch, je vais te faire voir ! Ayant allongé le bras pour saisir sur la table le gros flacon d'eau de Cologne qu'il lui était absolument interdit de toucher, il retira le bouchon et répandit la moitié du parfum en criant :

— Un pot est un pot et je suis le fils d'un potier !

Rudyard Kipling,

Traduit de l'anglais par Henry Borjane.

LA MANŒUVRE DE MARIGNAN

Peu de jours avant sa mort, le 22 décembre 1514, le roi Louis XII avait donné ordre au duc de Bourbon et à ses principaux capitaines, de se trouver à Paris le 6 janvier, pour y concerter une nouvelle conquête du Milanais. François Ier n'eut donc aucune initiative à prendre. Les mêmes raisons qui avaient commandé la conduite de Louis XII l'amenèrent à décider une nouvelle descente outre-monts. On se doutait en Italie qu'une action se préparait, bien qu'à la frontière les agents français eussent reçu l'ordre d'intercepter les lettres ; on savait que les « trésoriers » du roi parcouraient la Champagne et la Bourgogne pour y recruter des hommes.

C'est pourquoi l'hostilité croissait contre les Français. L'envoyé vénitien, qui avait assisté au sacre de Reims, écrivait que le roi, vêtu d'un long manteau grenat, avait l'air « d'un grand diable ». C'est bien l'idée qu'on avait de lui en Italie.

Que devait faire Léon X ? Il ne pouvait douter que la conquête du Milanais par François Ier serait la ruine de ses plans. Parme et Plaisance, qui font manifestement partie du duché, lui échapperaient définitivement, et les Romains, qui avaient eu tant de joie de leur annexion

par Jules II, ne lui pardonneraient pas cette humiliation ; en outre, sa famille se verrait frustrée de ses espoirs dans la vallée du Pô et l'Italie moyenne. Il penchait donc vers la ligue germano-espagnole, recruta des soldats partout et même, chose inaccoutumée, jusque dans Rome, amassa des munitions et des armes et conféra à son frère Giuliano le soin de tout préparer en vue d'une intervention armée. Le jour de la Saint-Pierre (1515), Léon X le sacra capitaine de l'Eglise dans ce qui restait de la basilique, une messe pontificale fut dite, puis l'eau bénite lui fut présentée par tous les orateurs, excepté celui de France, M. de Montmaur, et celui de Venise « qui avaient autre chose à faire ». Le « Magnifique » qui portait un costume resplendissant, se plaça auprès du pape ; deux étendards furent apportés ; sur l'un étaient les armes de l'Eglise, sur l'autre celles du pape ; celui-ci bénit un bâton blanc de commandement et le remit à Giuliano quand il eut prêté serment. Après quoi Giuliano s'en retourna accompagné de nombreux barons, des conservateurs et de ses gentilshommes « avec beaucoup d'honneur ».

Giuliano ne se hâta pas d'entrer en campagne ; élevé en France, il avait des sympathies françaises. Le général en chef des troupes pontificales, Marco Antonio Colonna, ne montrait pas non plus grande ardeur. Quant à Prospero Colonna qui passait, après l'Alviano, pour le plus grand guerrier du temps, il s'était mis à la disposition du duc de Milan, Maximilien, et devait prendre le commandement suprême des armées confédérées.

Les envoyés français, Montmaur et Seyssel, évêque de Marseille, travaillaient le pape, aidés par le cardinal Sanseverino, qui continuait à être tout dévoué au roi malgré ce qu'il lui en avait coûté ; il « gallicisait », disait-on à Rome. Par malheur, les envoyés français ne s'entendaient pas entre eux. L'évêque et le cardinal voyaient les choses d'un autre œil que le gentilhomme ; celui-ci fit lire à Léon X une lettre du roi par laquelle il annonçait sa prochaine expédition, assurait qu'il voulait être le bon fils du souverain pontife si le souverain pontife voulait être son bon père. Les prélats regrettèrent cette communication.

Sanseverino employait des arguments topiques. Comme Léon X se plaignait que le roi se fût opposé en vertu de la Pragmatique Sanction à l'attribution au cardinal Giulio de l'évêché de Narbonne devenu vacant par suite du décès du cardinal Briçonnet (14 décembre 1514), il lui répondit que, s'il renonçait à une politique hostile à la France, de pareils déboires lui seraient certainement épargnés.

L'embarras du pape devint extrême. Les représentants de la Ligue lui affirmaient que jamais le roi François Ier ne passerait en Italie, que leurs souverains y pourvoiraient, qu'au surplus les 30.000 Suisses qui se trouvaient en Savoie, montagnards aguerris, tenaient les cols des Alpes et faisaient bonne garde. Pour assurer leur fidélité, Léon X leur fit remettre, à l'instigation et par l'entremise du chancelier du duc de Milan, Morone, une somme de 11.000 ducats. Mais ils pillaient et rançonnaient le pays, soulevant contre eux les populations ; une contribution de 300.000 ducats venait d'être imposée par eux aux Milanais, payable dans les trois jours, ce qui explique que le service des renseignements français ait si bien fonctionné.

Léon X avait promis de fournir chaque mois 6.000 ducats à l'Empereur, 10.000 ducats au roi d'Espagne et autant au duc de Milan. On disait à Rome que le pape était devenu espagnol. En même temps, ses agents à la cour de France s'évertuaient pour détourner le roi de ses velléités belliqueuses.

Léon X était d'autant plus anxieux d'empêcher une guerre qu'au mois de mai (1515) on apprit qu'une flotte barbaresque, composée de dix frustes et de quatre galères, avait déposé d'importants contingents en Corse et en Sardaigne.

La situation paraissait d'autant plus alarmante pour le Saint-Siège que Maximilien se refusait à renoncer aux places qu'il réclamait aux Vénitiens. Des phénomènes étranges jetaient la terreur parmi le peuple ; à Rome et à Rovigo, naissaient des enfants à deux têtes, bien constitués, et qu'on baptisa ; ailleurs une mule mit bas une mule ; l'imagination créait des prodiges comme toujours à la veille des catastrophes prévues.

Les routes entre Lyon et les Alpes s'encombraient en juillet (1515) de convois d'artillerie et de munitions, d'équipages de ponts, de chariots pleins de couleuvrines, de vivres et d'équipements ; la ville d'Avignon, quoique appartenant au Saint-Siège, regorgeait d'agents occupés d'enrôlements et de ravitaillement ; quatre mille lansquenets avaient passé la Durance ; tout le pays semblait en marche vers la frontière. « On aurait dit les abords d'une foire », écrit un Vénitien. Il n'était bruit que de la volonté du roi de « vaincre ou de mourir ». Mais personne ne pouvait admettre que les Fran-

çais passeraient les monts à la barbe des Suisses. Ils passèrent pourtant. La campagne de Marignan est remarquable, moins peut-être par la victoire qui en fut le couronnement que par l'habile et audacieuse manœuvre qui la rendit possible.

Deux cols seulement semblaient praticables, le Mont-Cenis et le mont Genèvre. Ils étaient l'un et l'autre fortement occupés par les Suisses. Toutefois Trivulzio, grâce aux renseignements de ses éclaireurs et des bergers, savait qu'il en existait d'autres, non gardés parce qu'ils étaient réputés infranchissables, mais que l'on pouvait néanmoins utiliser, l'Agnello, le col de Travesette, qu'Annibal avait, dit-on, choisi, et d'où l'on descendait dans la vallée du Pò, sur les terres du marquis de Saluces ami de la France, et plus au sud le col de l'Argentière, lequel était toutefois un peu éloigné. L'armée avait été concentrée dans la région de Guillestre, à Grenoble, à Briançon, à Barcelonnette, près du mont Genèvre, afin de donner le change ; d'ailleurs, elle pouvait être dirigée de là sans trop de difficulté vers un des autres cols. Trois mille pionniers se mirent à l'œuvre pour rendre ces passages praticables ; on dut tailler un chemin dans le roc, jeter des ponts sur les torrents, établir des galeries de bois le long des rochers à pic. Toutefois comme on était en été, il y eut peu de neige à déblayer. L'armée s'engagea dans ces défilés, le 9 et le 10 août ; il fallut transporter à bras les canons ; les chevaux roulaient dans les précipices, les hommes avaient grand peine à gravir les pentes abruptes et à les redescendre, il leur semblait qu'elles se multipliaient sous leurs pas ; on escalada le pic di Porco qui barrait la route.

Force fut de se hâter pourtant, car comment nourrir tant d'hommes et quatre ou cinq mille chevaux dans ces régions désolées ? Enfin, au bout de cinq jours, l'armée se répandit dans la plaine piémontaise ; toute l'artillerie avait passé, la cavalerie se regroupait, l'ennemi était tourné grâce à une manœuvre qui n'est pas sans analogie avec celle de Bonaparte avant Marengo. Il est à remarquer aussi que Marignan fut, comme Marengo, une bataille d'abord perdue puis regagnée.

Une partie des troupes était descendue plus au sud et, par le col de Tende, se dirigeait sur Coni, tandis qu'à l'aile gauche un corps qui comptait peu d'hommes, mais que commandaient Bayard et La Palice, couvrait du côté des Suisses le gros de l'armée et préparait un coup de main contre Prospero Colonna. Ce général en chef des troupes alliées s'était établi à Pignerol avec quatre escadrons. Convaincu que les Français ne parviendraient pas à franchir les montagnes et étaient encore loin, il se divertissait avec d'autres capitaines : Fieramosca, Brancaleone, Policastro, Piero Margano, le même qui avait tenté naguère de soulever Rome contre Jules II. Quand il apprit que les cavaliers de Bayard approchaient, il prit la fuite avec son état-major, mais fut promptement rejoint à Villafranca et fait prisonnier ainsi que ses compagnons (5 août 1515).

La consternation fut vive dans toute l'Italie quand on apprit que le chef réputé invincible qui devait barrer la route aux Français était entre leurs mains, et cette consternation se transforma en stupeur, quand l'importance de l'armée qui venait de traverser les Alpes fut connue.

L'avant-garde, qui passa à Vercell le 28 août (1515), comptait 400 archers sous les ordres directs de Trivulzio ; la « bataille », qui avait à sa tête le roi habillé de blanc, était composée de 800 hommes, les gardes du corps étaient au nombre de 400 avec douze sacres, seize gros canons prêtés par le duc de Savoie, douze fauconneaux. L'armée entière se composait de 8.000 Français, 22.000 lansquenets commandés par le duc de Gueldre, 2.500 lances, 10.000 Gascons et Basques commandés par Pietro Navarro fait prisonnier naguère à Ravenne ; le roi d'Espagne n'ayant pas consenti à le racheter, il venait de passer au service de son ennemi, le roi de France. Il y avait, en outre, un corps nombreux de stradiotes.

Ce formidable appareil fit tout céder devant lui ; le roi s'avança sans rencontrer de résistance ; Novare, Pavie, Lodi ouvrirent leurs portes et arborèrent les armes de France ; le « cardinal suisse », comme on appelait Schinner, s'était enfui avec deux mille des siens jusqu'à Plaisance. Le roi, sûr d'entrer à Milan quand il voudrait, poussait en avant à la rencontre des Vénitiens conduits par Renzo da Ceri.

La nouvelle de la capture de Colonna et de la descente des Français dans la plaine du Pò, parvint à Rome le 15 août (1515). Le pape en ressentit une vive surprise et une amère déconvenue qui se traduisit par une sortie des plus aigres contre Montmaur, qu'il accusa de ne pas l'avoir prévenu des intentions du roi. Dans les premiers moments, il pensa même à aider ouvertement les ennemis de la France, avec les 1.500 lances et les troupes florentines dont

il disposait et ne se cachait pas pour dire qu'il ne consentirait jamais à laisser le roi François Ier maître du Milanais, mais cette velléité d'énergie ne dura pas. Léon X se laissa gagner par l'affolement général et donna l'ordre à l'armée pontificale de ralentir sa marche en avant. A la vérité, elle s'était déjà arrêtée. Lorenzo avait succédé comme général en chef à Giuliano de plus en plus malade ; or, élevé à la Cour de France, il n'était rien moins qu'un ennemi du roi. D'autre part, Francesco Maria della Rovere, le neveu de Jules II, qui l'avait créé duc d'Urbino, s'était senti froissé que le commandement suprême ne lui eût pas été confié ; quand l'ordre de se mettre en mouvement lui était parvenu, le 10 août, il ne s'y était nullement conformé et une nouvelle lettre du Saint-Siège, en date du 16 août, lui enjoignant de s'emparer de Plaisance n'avait pas été plus obéie ; il s'était mis en marche lentement, manifestant de façon bien nette qu'il ne voulait pas prendre part à la guerre. Non seulement il était partisan du roi de France, dont il escomptait l'appui, mais il craignait que s'il s'éloignait de sa principauté, le pape qui la convoitait, n'hésitât pas à tenter un coup de main sur elle. « Les belles fourberies », de César Borgia étaient encore dans toutes les mémoires. Le pape venait précisément de lui interdire de recruter mille hommes nonobstant l'autorisation qu'il lui avait en avait donné naguère. C'est pourquoi il immobilisa ses troupes non loin de Bologne.

Précisément alors, un chef mercenaire, Guido Rangoni, venait de se révolter dans la région ; les troupes fidèles durent faire le siège de Rubiera, situé entre Reggio et Modène, où il s'était retiré. Quel excellent prétexte à ne rien tenter et à voir venir les événements !

Pendant ce temps, Aymard de Prie s'emparait par mer de Savone et Fregoso ouvrait aux Français les portes de Gênes.

Bibiena, qui n'était pas plus que le pape héroïque, lui conseillait de renoncer à tout ce qu'il prétendait acquérir ou conserver, à Parme, à Plaisance et même à Bologne ! Suivant ses conseils, Léon X chargea l'un de ses meilleurs diplomates, Cinthio de Tivoli, qui avait sa confiance, de se rendre en hâte auprès du roi pour l'assurer de ses bonnes dispositions à son égard et le sonder. Malheureusement, il fut rencontré par un détachement espagnol, fouillé et dépouillé des missives qu'il portait, et Cardona apprit ainsi les secrètes pensées du pape. Outré de sa mauvaise foi, il arrêta à son tour ses troupes. Peut-être aussi considérait-il la partie comme perdue.

Les Suisses suivraient-ils son exemple ? Ils semblaient ébranlés ; ils n'avaient rompu avec la France que par suite des maladresses et du refus de nouveaux subsides du roi Louis XII. Maintenant que François Ier s'offrait à en reprendre le paiement et même à verser tout de suite les premières échéances, ils se demandaient s'il était à propos de continuer à lui faire la guerre ?

Tout en avançant, le roi traitait avec eux par l'entremise du duc de Savoie ; le 8 septembre (1515) une convention fut signée, extrêmement favorable aux Suisses, par laquelle le roi s'engageait à leur remettre en plusieurs échéances 600.000 écus comme rachat de la capitulation désastreuse de Dijon et 300.000 pour les baillages conquis par eux et qui seraient restitués au duché de Milan, à reprendre les pensions payées antérieurement aux cantons, à faire épouser une princesse du sang à Maximilien Sforza qui recevrait, en compensation du duché de Milan, le duché de Nemours et 12.000 francs par an. Le roi s'engagea à verser immédiatement un premier acompte. Pour s'en procurer le montant, il demanda à ses gentilshommes de lui remettre tout l'argent qu'ils possédaient, ne se réservant que ce qui leur était indispensable pour huit jours. Lautrec se mit en route pour porter cette somme au camp ennemi.

Mais cette convention ne fut pas acceptée par tous les Suisses. Ceux qui étaient déjà chargés de butin ne demandaient qu'à retourner dans leur pays, mais les nouveaux venus n'entendaient pas revenir les mains vides. Quelques-uns proposèrent de s'emparer par surprise de Lautrec et de le dépouiller de l'argent qu'il apportait.

Heureusement qu'informé à temps, il put se retirer dans les lignes françaises.

Un corps de vingt mille hommes de renfort, amenés par le bourgmestre de Zurich, étant arrivé sur ces entrefaites à Monza, où s'était concentré le gros de l'armée suisse, hésitations et scrupules furent levés.

Le cardinal Schinner allait des camps suisses de Monza et de Gallarate au camp espagnol, établi au confluent de l'Adda et du Pô, rassurant les uns, pressant les autres d'agir avant que l'armée française ne fût en mesure d'engager la lutte. Cardona s'était joint aux troupes pontificales que Lorenzo avait enfin amenées mais, malgré les objurations du cardinal,

il gardait l'expectative, d'autant plus que l'Alviano avait pris position avec les troupes vénitiennes près de Crémone.

Le jeudi 13 septembre (1515) dans l'après-midi, le cardinal Schinner, décidé à précipiter les événements, fit sonner le tambourin sur les places de Milan, réunit devant le château ses troupes et les harangua pour les inciter à la bataille. Elles se mirent en marche au son des cornets d'Ury et d'Unterwalden, qu'on n'employait que les jours de bataille.

François Ier était campé à quelques quinze kilomètres au sud-est de Milan, en avant de Lodi, dans un lieu qu'on appelle actuellement Melagnano et qui portait alors le nom de Marignano ; son avant-garde était à S. Donato, le corps de bataille à S. Giuliano. Sa situation était fort désavantageuse, car la position qu'il occupait était traversée par un petit cours d'eau, le Lambro, qui se répandait en nombreux canaux, formait des marais et inondait les rizières, paralysant ainsi l'action de la cavalerie lourde.

Envoyé en reconnaissance, Fleuranges vit au loin, sur la route de Milan, une forte poussière et s'en revint avertir le roi que l'armée ennemie venait à lui ; elle s'avançait en trois corps, l'un par l'abbaye de Chiaravalle, le deuxième par la route dite Delle Farine, le troisième droit sur Marignan. Le roi envoya aussitôt des émissaires à l'Alviano pour le presser de pousser en avant sans retard.

François Ier n'était pas sûr, en effet, de la victoire. Le matin même il avait dit à un ambassadeur que Léon X avait dépêché auprès de lui et qui l'interrogeait au sujet de son attitude ultérieure envers son maître que, s'il était vaincu, le pape n'aurait pas à s'inquiéter de lui et que, s'il était vainqueur, il ne se montrerait pas si enivré de gloire qu'il pensât à changer son attitude déférente envers le Saint-Siège.

Il n'en fut donc que plus méritoire de sa part d'avoir refusé aux lansquenets, au risque de les aliéner, la permission de piller la ville de Milan si l'on était victorieux.

Le premier choc ne fut pas encourageant : les Français plièrent devant les irrésistibles bandes suisses. Aussitôt Schinner envoya à Rome la nouvelle que l'armée française était en déroute. La nuit survint assez vite et l'obscurité devint épaisse à cause de la poussière que soulevait le piétinement de tant d'hommes et de chevaux. On se battait à l'aveuglette, d'autant plus que la lune s'était couchée et que la ressemblance des vêtements et des armures amenait de la confusion ; « nul ne connaissait l'autre ». Les Suisses portaient comme insigne la croix blanche aussi bien que les Français qui ne se distinguaient que par une « clé de drap blanc en l'épaule ou en l'estomac ». Force fut donc de suspendre bientôt le combat, chaque armée gardant ses positions.

Le roi passa la nuit, armé de toutes pièces (« hormis son habillement de tête ») sur l'affût d'un canon (ou sur une charrette d'artillerie), car cette fois la légende se rencontre avec l'histoire.

Pendant la nuit, les troupes du roi quoique harassées de fatigue et dispersées, se fortifièrent et se préparèrent à la lutte qu'elles allaient avoir à soutenir.

Au matin, vers huit heures, l'arrivée d'Alviano, tant sollicitée la veille par François Ier donna du réconfort aux Français ; à la vérité, il vint presque seul ; son armée suivait ; elle n'était en ligne qu'à onze heures environ. Les Suisses, épuisés par une nuit sans sommeil et convaincus qu'ils allaient avoir à lutter tout de suite contre l'armée vénitienne entière, perdaient leur entrain de la veille. Les canons français, maintenant en pleine action, faisaient de larges trouées dans leurs rangs qui étaient serrés ; les lansquenets du roi les attaquaient de flanc ; ils lâchèrent pied, mais leur retraite sur Milan se fit avec tant d'ordre et d'une si fière allure que les troupes françaises ne se hasardèrent pas à les poursuivre.

On évalua le nombre des tués à vingt mille dont les deux tiers étaient suisses, chiffre peut-être exagéré vu le chiffre des combattants, mais que confirment la plupart des chroniqueurs contemporains.

Au soir, le roi fut créé chevalier, sur sa demande, par Bayard, à qui il devait la vie.

La bataille avait été si dure que les Suisses qui arrivaient à Milan couverts de poussière et en même temps de boue jusqu'à la ceinture, car on avait ouvert les digues et inondé les prairies où ils se trouvaient, « semblaient avoir fait la guerre pendant dix ans ».

Le Milanais était conquis ; seuls, les châteaux de Milan et de Crémone résistaient. Le duc Maximilien s'était enfermé dans celui de Milan qui aurait pu tenir longtemps, mais il eut peur qu'on le fît sauter, en sorte que le 4 octobre (1515), vingt jours après la bataille, il capitula. On lui demanda de renoncer à ses droits sur le Milanais et de s'engager à habiter dorénavant la France, moyennant quoi il lui serait

versé une somme de 94.000 écus et une rente annuelle de 36.000 écus garantie par une hypothèque. Ses entours furent généreusement traités ; le chancelier Morone reçut la promesse d'être nommé sénateur du Milanais et auditeur Royal ; le marquis de Gonzague et d'autres personnages eurent des compensations pour leurs espérances déçues. Quant aux Suisses de la garnison, ils obtinrent la vie sauve et la permission de garder « leurs bagues », c'est-à-dire leurs vêtements, leurs bijoux et ce qu'ils pourraient emporter avec eux.

Le 11 octobre (1515) les troupes royales entrèrent à Milan ; les alliés du roi, le marquis de Saluces, le duc de Savoie, le duc de Gueldre, le marquis de Montferrat, le duc de Lorraine figuraient dans le cortège aux côtés du vainqueur, dont la belle prestance enchanta les Milanais qui l'acclamèrent.

Lorsque la fausse nouvelle de la victoire des Suisses, envoyée par le cardinal Schinner, arriva à Rome, (16 septembre), la satisfaction fut immense dans l'entourage du pape ; le cardinal Bibiena, ennemi de la France, se sentit soulagé d'un grand poids et illumina son palais. Les Suisses de la garde firent éclater de vives démonstrations de joie. Léon X s'empressa d'informer de la défaite du roi l'envoyé vénitien, Marino Giorgi, qui s'en montra consterné.

Le lendemain, il fallut déchanter. Un envoyé avait apporté directement du champ de bataille l'annonce du triomphe des armes françaises.

Il était arrivé au milieu de la nuit, le pape dormait, on le prévint ; ne prenant que le temps de se vêtir d'une chemise, il fit venir l'estafette et lui demanda le récit détaillé des circonstances de la bataille, répétant éploré : « Eh quoi ! Hier vaincu, aujourd'hui vainqueur ! »

Le récit était à peine fini que l'envoyé vénitien Giorgi, informé de ce coup de fortune, arriva, vêtu de ses habits de fête ; le trésorier Serapica, voulant épargner à son maître ce désagréable entretien, lui dit que le pape sommeillait et qu'il ne convenait pas de troubler son repos. Giorgi insista, pénétra jusqu'à lui et l'aborda avec ces mots : « Hier vous m'avez donné une triste nouvelle qui était fausse, aujourd'hui je vous en donne une excellente qui est vraie. »

Léon X n'avait pas la fermeté de Jules II dans l'adversité ; il s'abandonna, demandant aux uns et aux autres ce qu'ils pensaient que ferait le roi et déclarant qu'il remettait son sort entre ses mains ; il voulait s'enfuir jusqu'à Naples, plus loin même, dans l'île d'Ischia. Sans l'intervention du cardinal Giulio de Médicis, il se serait offert à signer tout ce que les ambassadeurs français auraient exigé de lui ; il accusait ses alliés d'inertie, de mauvaise foi, sans doute parce qu'il voulait se soulager de sa peur et pour avoir un prétexte à les abandonner.

Dans ce désarroi, une chose le rassurait quelque peu, c'était la démarche conciliatrice que, sur son ordre, Canossa et l'envoyé de Lorenzo, Benedetto Buondelmonte, avaient faite auprès du roi la veille même de la bataille. En la dictant, Léon X n'y avait pas attaché beaucoup d'importance, c'était le jeu habituel de sa politique ; maintenant il fallait en tirer profit, mais discrètement, afin de ne pas éveiller les susceptibilités de ses alliés qui pourraient être, *qui furent* les triomphateurs du lendemain. Il demanda donc que les plénipotentiaires qui allaient discuter des conditions qu'imposerait François Ier au Saint-Siège, se rencontrassent au plus tôt. Viterbe fut choisi comme lieu de réunion, dans la pensée qu'ont parfois les diplomates, qu'ils seront moins gênés, moins épiés dans une petite ville que dans une grande.

Léon X se réservait d'aller les rejoindre le moment venu. Les papes possédaient à Viterbe un beau palais où Léon X se rendait fréquemment dans ses déplacements de chasse, ce qui permettrait de déguiser le but réel de sa venue. Ses chiens, ses chevaux, ses autours et ses gens le devancèrent ; le 21 septembre (1515), un message annonça aux habitants que le souverain pontife se disposait à résider parmi eux.

Les représentants du roi et ceux du pape se réunirent dans les derniers jours de septembre et les négociations commencèrent tout de suite car, de part et d'autre, on avait hâte d'aboutir. Leur mission ne laissait pas d'être ardue. Jusqu'au dernier moment, les alliés de François Ier l'avaient harcelé de sollicitations. La République vénitienne réclamait Vérone et Brescia, le duc de Ferrare, Modène et Reggio ; le duc de Mantoue souhaitait le pardon du Saint-Siège.

Quand il jugea que le moment d'intervenir était venu, Léon X quitta Rome (le 1er octobre 1515) ; il parvint à Viterbe par petites étapes le 4, accompagné de deux cardinaux seulement. Une violente sortie du roi à l'égard de l'ambassadeur florentin, de dures paroles adressées « au petit Laurent », qui était venu à Viterbe en faire le rapport au pape, avaient

consterné la cour pontificale et incliné Léon X à la soumission.

Sa volonté était brisée, il concéda tout d'autant plus volontiers que son expérience des choses de la politique lui avait appris que rien n'était définitif en Italie, que les triomphes les plus complets, comme celui de Ravenne, étaient souvent suivis de retours imprévus et qu'il y avait toujours lieu d'espérer un renversement des situations. L'avenir lui donna bientôt pleinement raison.

Guillaume de Bonnivet arriva le 12 octobre (1515) muni de pleins pouvoirs et signa le traité entre le roi et le souverain pontife dès le lendemain.

Le pape acceptait que les villes de Parme et Plaisance fussent rattachées au duché de Milan lui qui, le 5 septembre précédent, déclarait à l'ambassadeur vénitien qu'il renoncerait à la tiare plutôt qu'à leur possession ; il s'engageait à retirer ses troupes de la guerre et à laisser l'armée française traverser les Etats de l'Eglise pour se rendre dans le royaume de Naples Mais ses agents avaient su admirablement bien manœuvrer et en imposer à ceux du roi, de telle sorte qu'ils tournèrent à l'avantage du Saint-Siège une situation qui semblait devoir en amener la ruine. François Ier consentit à devenir le protecteur, le patron du pape, des Médicis, de Florence, s'engagea à les protéger, à les favoriser, à attribuer des apanages en France aux parents de Léon X et à concéder la fourniture du sel pour le duché de Milan uniquement aux salines de Cervia, dont le banquier du pape Agostino Chigi était l'adjudicataire, concession qui nuirait considérablement à l'allié fidèle de la France, le duc de Ferrare possesseur des salines de Comachio. Ainsi cet instrument avait le caractère d'un traité d'alliance entre deux parties contractantes et non d'une loi imposée au vaincu par le vainqueur.

Un traité de cette importance devait être contresigné par le Sacré Collège ; Léon X le convoqua, non à Viterbe, mais à Corneto moins éloigné de Rome, le 21 octobre pour le 31. Le 5 novembre, l'acte était signé en consistoire secret par quatorze cardinaux. Lorenzo alla en porter la minute au roi, qui lui avait naguère promis en mariage une princesse française.

Cet accord, bien qu'il ne fût pas rigoureux, n'était pas fait pour plaire aux souverains d'Espagne et d'Allemagne ; dès que leurs ambassadeurs en eurent connaissance, ils élevèrent de violentes protestations.

E. Rodocanachi.

LA CONSCIENCE DU CORPS CHEZ MAURICE DE GUÉRIN

Maurice de Guérin a été mieux senti que compris. J'espère que notre époque, où une vie physique ardente et subtile devient poésie, accompagne ou parfois remplace la poésie contemplative, le comprendra mieux.

Je veux négliger ici tout ce qui marque l'influence de sa sœur sur son talent, les petits vers aux tendresses faciles, les sentiments mous, tout ce que Sainte-Beuve appelait ses *puerilia*. Dans le Cahier Vert, les lettres, les pages sur la mort de Madame de la Morvonnais, je ne cherche ici que ce qui mène à la *Bacchante* et au *Centaure*.

On a su gré à Maurice de Guérin d'éprouver et de nous faire éprouver, devant la nature, les impressions *primitives*. On a eu raison. Encore faut-il définir ce que peut être, pour un civilisé, ce sentiment du primitif. C'est du spectateur qu'il vient, non du spectacle ; la nature est toujours primitive, mais notre corps et notre esprit, trop chargés, ne nous laissent, à l'ordinaire, rien éprouver de neuf. C'est quand nous *retrouvons* un sentiment que nous avons éprouvé très jeunes que nous goûtons cette saveur du primitif. Si, dans une période plus avancée de la vie, une surprise violente déconcerte ou balaie toutes nos habitudes, nous subirons un sentiment neuf, mais nous n'aurons pas, tant que durera la surprise, le loisir de savourer ni de juger : c'est donc encore par souvenir qu'un tel sentiment nous paraîtra primitif.

Maurice de Guérin a eu le bonheur de faire, très jeune, au Cayla, l'expérience de la vie sauvage, et de goûter sans trop d'entraves la joie physique du mouvement. Dans les strophes en prose qu'il a composées à onze ans, avant de partir pour le petit Séminaire de Toulouse, on lit déjà : « J'écoute dans le gosier des abîmes, je monte au sommet des arbres, les cimes des peupliers me balancent par dessus le nid des oiseaux. » Onze ans plus tard, il revient aux mêmes lieux, et c'est bien en réveillant des réminiscences qu'il goûte le sentiment du primitif : « Je me suis assis au fond des bois, au bord des ruisseaux, sur la croupe des collines ; et j'ai remis le pied partout où je l'avais posé, enfant, rapidement, et avec toute l'insouciance de cet âge. Aujourd'hui, je l'y ai appuyé fortement,

j'ai insisté sur mes traces primitives ; j'ai recommencé mon pèlerinage avec recueillement et dévotion, avec le recueillement des souvenirs et la dévotion de l'âme à ses premières impressions de paysage. »

C'est le début du *Cahier Vert*. Peut-être est-il bon qu'à ce moment-là Maurice de Guérin n'ait pas encore entrepris cette culture où il fouillera les classiques pour remonter plus haut.

En se donnant, plus tard, cette culture hellénique et mythologique, il pourra reconnaître la nature dans les dieux grecs, et non pas les dieux grecs dans la nature. On l'a quelquefois rapproché d'André Chénier, mais il en diffère autant que possible, même dans cet hellénisme où leurs esprits semblent se réunir. André Chénier tend à ne voir que des personnes dans les divers éléments ; Maurice de Guérin retrouve et agite les éléments dans toutes les personnes fabuleuses. Rien n'est si loin de Guérin que ce qu'on appelle la littérature *plastique*, cet art à qui le marbre prête sa fixité et sa froideur et dont les Parnassiens, par exemple, seront glacés. Après une époque qui sentait les Grecs en humaniste et par les textes seulement, avant une autre qui les verra dans les pierres brisées et en archéologue seulement, Maurice de Guérin ranime les marbres et la mythologie de son sentiment intérieur.

Tout aide un talent original à se découvrir ; même le mysticisme de Guérin va l'aider à affiner sa conscience corporelle. Il veut écouter son Dieu et son âme ; alors il ferme les yeux et s'écoute. Spirituel et corporel se mêlent dans son impression ; il n'est qu'à l'aube de ses découvertes, mais il a déjà découvert la méthode : « Nous vivons trop peu en dedans, nous n'y vivons presque pas. Qu'est devenu cet œil intérieur que Dieu nous a donné pour veiller sans cesse sur notre âme, pour être le témoin des jeux mystérieux de la pensée, du mouvement ineffable de la vie dans le tabernacle de l'humanité? » Il sait déjà qu'il ne doit pas contempler la nature comme une chose extérieure, qu'elle ne doit pas lui être un spectacle : « faire descendre la nature dans son âme », écrit-il.

La fin de l'année 1833, le début de l'année 1834, et surtout ses promenades au bord de la mer avec Marie et Hippolyte de la Morvonnais, font accomplir à sa conscience physique le progrès décisif. S'il décrit encore la nature extérieure, déjà il préfère le son au spectacle, et dans le spectacle les formes animées, nuées ou feuillages. Ce n'est point par le pittoresque qu'il s'émeut; ce sont les forces de la nature qui suscitent dans son être une sorte d'*imitation* sourde ; ce sont des imaginations dont ses chairs sont remuées. La mer est sa grande révélation ; déjà souvent il refuse de décrire les objets : « Je n'entends rien à l'analyse, revenons donc au sentiment, dit-il, le 9 décembre 1833. C'est le même jour qu'il écrit les premières lignes qui annoncent le *Centaure*, et où la puissance du spectacle est suggérée par la force de son retentissement dans l'être : « Nous ne songions pas à partir, car l'harmonie de la mer allait s'agrandissant à mesure que tout se taisait sur la terre et que la nuit déployait ses mystères. Semblables à ces statues que les anciens plaçaient sur les promontoires, nous demeurions immobiles, comme fascinés et liés par le charme de l'océan et de la nuit... » Et le même jour, avec plus de précision encore : « Notre oreille suivait ce bruit qui se développait sur toute la longueur de la côte, et nous ne reprenions haleine qu'après que la lame qui l'avait épanché s'était retirée pour faire place à celle qui suivait. » Dans cette obéissance du souffle au rythme de la mer, il est sensible d'abord aux grandes cadences de la nature dont il se laisse bercer. C'est plus tard, lorsqu'il essaiera de se ressouvenir qu'il apercevra plus distinctement lui-même et le rythme de son souffle. Des deux objets que son oreille intérieure écoutait à la fois sur le bord de la mer, l'océan sera loin, son corps seul sera resté, qui seul lui rendra cette plénitude, cette cadence et ce sentiment du mystère, il lui apparaîtra distinct. Dans la *Méditation sur la mort de Marie*, il écrira : « Nous n'entendions guère plus que le froissement léger de nos haleines qui alternait avec le bruissement clair et régulier des vagues.» Au cours des mêmes pages, et donnant à cette sensation du souffle un agrandissement mystique, il écrira : « Douce respiration, flux et reflux de la vie universelle dans le sein de l'homme, reprise continuelle d'un embrassement maternel entre la nature et la vie qu'elle a créée et cachée en nous... » La mer ici n'est déjà plus qu'image ; de même, dans le *Centaure* où elle n'est jamais aperçue, elle sera toujours présente dans la poitrine du demi-Dieu sauvage.

Si l'allure du souffle est l'un des éléments essentiels de cette poésie corporelle et lui donne son rythme, les mouvements du sang, plus proches de nos émotions, plus intimes encore, en sont l'autre élément : bouillonnements, plénitude, légèretés, oppressions viennent de là. Ivresse et extases corporelles viennent de là ; peut-être toute ivresse et toute extase y sont liées. Ici, dès novembre 1833, ce sentiment chez Maurice de Guérin est merveilleusement précis.

La nature, certain jour, ne lui a offert aucun spectacle, et il est près de bouder les lieux où il se trouve, quand la nature donne au promeneur le plus subtil des spectacles intérieurs (*chaleur d'abord*) :

...et le long de mes veines
Molle et comme eussent fait d'enivrantes [haleines,
Elle allait, s'élevant, et plus elle avançait,
Plus le sang orageux et le cours inquiet
De la vie à travers notre ardente nature
S'apaisaient, et prenaient de calme en leur [allure.
Ils devinrent si doux, il se fit dans mon sein
Un repos inconnu si suave et si plein ;
Mes artères battaient avec tant d'harmonie,
Et ma chair savourait une si douce vie
Qu'il semblait que ma veine eût, dans ce corps [mortel
Le sang pur et rosé d'un habitant du ciel.

Aujourd'hui, ces sensations-là sont bien connues. Si le vocabulaire de notre langue classique est pauvre pour les exprimer, on peut espérer que l'argot et que les métaphores des sportifs ne tarderont pas à enrichir la langue. La plupart des hommes de trente ans savent distinguer en eux ou sur autrui les souffles très différents de la course, de la boxe, de la natation, les différences qu'y met l'entraînement, la joie dont les embellit un retour au calme ; comme tous les exercices sont effort du cœur, chaleur, massage, la course du sang est elle-même subtilement ressentie. De même que pour la nourriture et les parfums, les sensations n'ont pas encore d'autre nom que ceux des objets qui les provoquent, mais l'essentiel, c'est que la nuance existe, qu'elle soit connue, reconnue, et aimée. Mais comment, il y a un siècle, Maurice de Guérin a-t-il pu en avoir cette divination, cette révélation admirable? Quelques jeux d'enfant, quelques marches à pied ou promenades à cheval, c'est tout, sans doute. Naturellement fragile. Ses élans se trouvent vite rabattus et châtiés par l'impitoyable nature. C'est à une lettre de 1834, avant même la grande débâcle de ses forces, que j'emprunte ce fragment douloureux : « La fraîcheur de l'air était si attrayante, j'ai été saisi dès le premier pas d'une humeur si alerte et qui me poussait si fort en avant, que je me suis pris à marcher rapidement, la tête haute, l'air décidé, sans regarder mon chemin et ne demandant que de l'espace pour exercer cette vigueur de jambes qui m'emportait. L'espace ne me manquait pas... J'allais ainsi, tout transporté, tout ému, fou d'une volupté indéfinissable... comme un mélange, comme une fusion intime du plus large sentiment de liberté et de l'impression des beautés naturelles. Mais, tandis que j'allais, le soleil allait aussi. Bientôt j'ai senti mes jarrets qui s'énervaient, la vivacité de mon humeur qui s'émoussait, et, toute ma bouillante énergie s'étant évaporée en sueur, il m'est resté à peine assez de forces pour m'en revenir à la maison. Voilà ma vie en raccourci : une alternative d'élans et de défaillances, d'emportements, d'imagination et de prostrations d'âme... »

Ce n'est donc pas d'avoir pratiqué les violentes actions des athlètes qui aura pu faire de Guérin le précurseur de cette sensibilité des athlètes ; c'est d'avoir subi et ressenti violemment, ressenti plus qu'un autre l'effet de mouvements plus doux. Et cette maladie même a pu l'aider à sentir si délicatement sa poitrine et son cœur ; pour nous débarrasser des mots techniques en une fois, la *kinesthésie* et la *coenesthésie* lui sont révélées par une *hyperesthésie* particulière. C'est la brûlure de sa poitrine qu'il a transposée dans l'orgueil corporel d'un demi-dieu : «... ma vie, à l'interruption subite des carrières impétueuses que je fournissais à travers ces vallées, frémissait dans tout mon sein. Je l'entendais courir en bouillonnant et rouler le feu qu'elle avait pris dans l'espace ardemment franchi. Mes flancs animés luttaient contre ses flots dont ils étaient pressés intérieurement, et goûtaient dans ces tempêtes la volupté qui n'est connue que des rivages de la mer, de renfermer sans aucune perte une vie montée à son comble et irritée. »

Il faut une surabondance de forces (illusion ou vérité, peu importe ici) pour créer cette impatience musculaire : ces mouvements qui partent avant d'avoir trouvé une direction et un but et s'annulent l'un l'autre ; puis ces explosions de mouvements qui trouvent dans un but ou une carrière à remplir la continuité qui leur donne l'élan ou l'harmonie; enfin les frémissements heureux qui, longtemps après une action, en prolongent le plaisir en une sorte de chaud crépuscule. Dans toute l'œuvre de Maurice de Guérin, il n'y a que le *Centaure* où triomphe cette plénitude ; il faut que ce corps sensible et fragile ait pu un moment être heureux ; mieux encore que les ivresses du mouvement, les joies calmes le prouvent : cette espèce de *sagesse corporelle* que le *Centaure* tire de son séjour dans les fleuves. Cette sérénité singulière ne s'apparente pas à la géométrie du ciel, ni aux stabilités

de l'architecture, ni au marbre dont on fait les statues ; elle est fluide, inspirée par le calme des fluides de la nature ; par là plus légère, plus aérée qu'aucune autre, mais plus sujette aussi à s'évanouir. Mieux que tous les autres éléments de la poésie corporelle, cette sagesse du sang calme et parent des fleuves est agrandie par Guérin jusqu'à la mystique : seule sagesse voisine de l'idée de l'écoulement universel. Se laisser écouler soi-même « se mêler aux fleuves qui coulent dans le vaste sein de la terre ». Au moment où le jeune poitrinaire regarde de cette façon la mort qui va l'enlever, il est au-dessus de sa propre faiblesse ; il n'est plus faible que de la nôtre, commune à tout ce qui n'est pas immortel. L'être fabuleux et son auteur communiquent avec les éléments par un échange libre et de plain-pied et se suggèrent, dans ce rêve de puissance, une puissance égale à celle de la nature.

Il peut sembler singulier d'opposer la *Bacchante* au *Centaure*. D'ordinaire on les cite ensemble : la parenté des deux sujets est forte, la manière est la même, tous deux s'opposent violemment à la délicate sentimentalité des autres débris de l'œuvre. Pourtant le sentiment diffère profondément de l'un à l'autre. Cette fois, c'est la faiblesse de Guérin qui parle ; il l'a symbolisée en une femme. La nature continue d'agiter tout le corps, mais cette fois elle est subie comme un maître impérieux. Il est vraisemblable que, dans sa lettre du 11 avril 1838 à Barbey d'Aurevilly, Maurice de Guérin faisait allusion à la *Bacchante* (ou au poème plus étendu dont la *Bacchante* était le début) lorsqu'il écrit : « Si je ne craignais de sortir de ma paresse et de passer pour fou, j'écrirais des rêveries à tenir en admiration toute l'Allemagne et la France en assoupissement. » Précisément cette lettre montre ce corps vibrant rempli et effrayé par des impressions trop fortes : « la beauté du jour, la puissance de l'air et du soleil, tout ce qui peut rendre éperdue une faible créature, me remplit et m'environne... Dieu me ferait peut-être la grâce de laisser s'en aller de toutes parts tout ce qui compose ma vie. Il y a pour moi tel moment où il me semble qu'il ne faudrait que la toucher du doigt le plus léger pour que mon existence se dissipât. La présence du bonheur me trouble, et je souffre même d'un certain froid que je ressens ; mais je n'ai pas fait deux pas au dehors que l'agitation me prend, un regret infini, une ivresse de souvenirs. » De même l'ivresse de la *Bacchante* est toujours inquiétée par le sentiment de sa faiblesse, une sourde terreur, un abandon de sa propre unité : « Mon sein avait conçu un trouble qui pressait mes pas et agitait mes pensées comme des flots rendus insensés par les vents... J'étais impuissante à rejeter ou à ralentir la vie qui m'était suggérée... Le Dieu eut, en peu de temps, épuisé mes pas. Inclinée vers la chute, j'implorais la terre qui donne le repos... »

Parmi les imaginations corporelles les plus vives, qui ne parlent qu'aux muscles du lecteur, pour leur faire tenter leur liberté, leur durcissement ou leur contrainte, la comparaison du corps vivant avec le végétal est celle qui revient le plus souvent chez Guérin. Aux heures de vigueur, le Centaure ou l'homme ne force cette comparaison que pour jouir plus pleinement de son indépendance : « Moi seul, me disais-je, j'ai le mouvement libre et j'emporte à mon gré ma vie de l'un à l'autre bout de ces vallées... » Au contraire, aux heures de faiblesse, ou bien il soulage sa fatigue en embrassant le tronc d'un amandier, ou bien il envie et espère la vie végétale, comblée sans effort ni pensée par le retour du printemps : « Peut-être qu'au sein des forêts, dans la saison où la vie remonte jusqu'à l'extrémité des rameaux, je recevrai quelque bienfait et j'aurai ma part dans l'abondance de la fécondité et de la chaleur. » Chacun connaît le fragment où il envie « la vie forte et muette qui règne sous l'écorce des chênes ». De même, dans la *Bacchante*, cette imagination est reprise avec complaisance : « Je devenais semblable à ces mortels réduits sous l'écorce et arrêtés dans le sein puissant de la terre. Retenue dans le repos, je recevais la vie des Dieux qui passaient, sans marquer de mouvement et les bras détournés vers le soleil. » Il me semble que ces imaginations sont toujours signe de fatigue ; rêve d'appui, de stabilité sans effort, qu'engendre la fatigue des vertèbres. On rencontre dans le *Centaure*, à propos de Chiron, cette idée du tronc qui se penche, de l'effort qui le redresse, unies à l'image du chêne : « Son buste encore hardi s'affaissait à peine sur ses flancs qu'il surmontait en marquant une légère inclinaison, comme un chêne attristé par les vents... » Par ailleurs, dans ce rêve de Guérin souvent renouvelé, le goût de lenteur et de paix se satisfait secrètement, rejoint cette langueur qu'il appelait sa *paresse*. Comme l'image tranquille des fleuves équilibrait les joies puissantes du *Centaure*, cette imagination végétale cherche un instant à compenser la fièvre de la *Bacchante*. Mais ici la fièvre triomphe ; beaucoup moins parfait que le *Centaure*, le fragment de la *Bacchante* garde des abstractions qu'une plus grande maturation du rêve aurait pu remplir ou enrichir : nous

n'aurions pas vu que les « Heures emploient tant de durée » ni que l'héroïne « livrait *ses* pas à la conduite des Heures. Elle réglaient *sa* course sur les degrés du jour. » Il me semble pourtant que le dernier poème, en ses parties les plus achevées, est plus direct, plus lyrique, ses sourdes et fortes images s'imposent au lecteur dans une espèce de violence.

La versification classique impose un rythme uniforme et cherche à donner toute l'harmonie possible au langage articulé. Maurice de Guérin, avec de belles inspirations de-ci de-là, avec de beaux vers à la fois abstraits et pleins qui, parfois, comme dans son *Glaucus*, semblent annoncer Paul Valéry, n'a jamais produit une belle pièce. La forme qu'il a fini par découvrir ne ressemble à aucune autre : il suffit de la comparer aux plus triomphants effets des maîtres de la période ou de l'épopée en prose, à Bossuet, à Fénelon ou à Chateaubriand, pour que la différence saute aux oreilles : on ne croirait pas entendre la même langue.

Les classiques (et Châteaubriand par là est un classique), semblent choisir et assembler leurs mots, couper leurs périodes, selon les lois de l'ancienne musique ; ils nuancent selon le sentiment, mais ce qu'ils recherchent reste une mélodie unie, soutenue et un peu haute — comme si la flûte de l'orateur Gracchus continuait de donner le ton aux poètes en prose et aux orateurs.

Guérin, au contraire, semble avoir cherché à moduler sa prose selon ses harmonies intérieures, selon des rythmes plus larges, plus secrets, plus émouvants ; il trouve l'emploi et la beauté des sons plus sourds ; si l'*a* ouvert étale dans le *Centaure* toute son ampleur, les diphtongues et les syllabes muettes prolongent et amortissent les sons éclatants comme l'écho des bois, ou comme l'écho d'une chanson chantée dans un lieu vide et dont le son se prolonge dans la tête du chanteur. Lorsque l'oreille de Beethoven devint sourde aux bruits extérieurs, il découvrit, lui aussi, cette symphonie intérieure, il la transposa dans son art, il en tira les parties amples, sourdes, émouvantes, de ses dernières œuvres. Sans deviner sans doute la secrète raison de cette sympathie, Maurice de Guérin était un admirateur passionné du dernier Beethoven, et c'est une transposition analogue qu'il a ébauchée dans la langue française.

Peut-on parler de règles de style, et d'une rhétorique de Maurice de Guérin? On en a noté la concision et la puissance sans en bien définir les particularités. Le *Cahier vert*, les *Lettres*, nous montrent qu'il improvisait dans le même ton qu'il composait à l'époque où il commença de mûrir ses poèmes. Mais, d'autre part, une originalité qui le rend si dissemblable, non pas seulement de tous les autres, mais de lui-même et de ses premiers essais, ne lui est pas venue sans choix et sans effort. Certainement il a senti avec beaucoup de précision que son style et ses images ne devaient point chercher à former des tableaux, rendre des spectacles ou exprimer des états, mais essentiellement rendre des *mouvements*. Alors que tous ses contemporains, ou bien comme les classiques cherchaient à équilibrer des *noms* selon un certain ordre dans de certains rapports, ou comme les romantiques tiraient des *épithètes* tout l'éclat possible, lui seul a voulu faire du *verbe* la partie essentielle de sa phrase. C'est le verbe chez lui qui est inattendu, c'est souvent le verbe même qui contient la métaphore. Ainsi la jeunesse : « *agite* de tous côtés les riches présents de la vie et toujours quelque profond murmure *règne* dans son feuillage. *Vivant* avec l'abandon des fleuves, *respirant* sans cesse Cybèle, soit dans le lit des vallées soit à la cime des montagnes, je bondissais partout comme une vie aveugle et déchaînée. » Quoi de plus simple en apparence? La partie du discours qui sert naturellement à exprimer l'action ne doit-elle pas être naturellement chargée de lancer la période et de régler son allure? En réalité cette règle, qui semble mécanique, contraint à inventer perpétuellement ; presque toutes les langues modernes, en multipliant à l'extrême les épithètes et les noms, ont appauvri le verbe et l'ont réduit à un rôle d'auxiliaire. Cette règle que je suppose chez Maurice de Guérin serait donc le contraire d'un procédé ; elle serait exigence continuelle de création. Seul un puissant artiste peut s'y astreindre et la soutenir. C'est peut-être, en partie, parce qu'il remonte cette pente des langues modernes que le style de Maurice de Guérin, autant que la substance même de ses poèmes, nous restitue l'impression des choses primitives.

JEAN PRÉVOST

CONTES DE LA MONTAGNE
LES PRAZ-DESSUS

Derrière les sombres rochers violents le soleil surgit rouge, tirant une à une à la lumière les montagnes, dans l'embrasement du matin.

Les foins blonds de la grande pente lentement houlent sous la brise ; le chant strident des grillons sonne pressé ; on dirait la terre radieuse qu'on l'aime, exhalant son allégresse pour ses fils, déjà prêts, qui montent au travail.

Pesante armée des hommes de tous les âges, mais du même métier. Du métier qui les a construits pareils, tendant les nuques épaisses, affaissant les épaules, brisant les reins comme à Rudaz qu'on peut voir cassé en deux, face à la terre.

Visages pourpres des gens de la montagne, des buveurs de vin, des mangeurs de pain ; visages pourpres des hommes forts et colères gardant dans leurs faces rudes leurs bons yeux d'enfant et mourant comme de petits enfants sans avoir cherché à comprendre. Indifférents à la mort, indifférents à l'amour, parce que ce qu'ils aiment est par-delà la mort et les choses qui passent : la terre, leur terre, à eux léguée de père en fils. Si c'est nécessaire, pour elle le sang va se répandre, mais c'est le vrai amour, l'unique amour. A tout le reste, ils sont indifférents ou hostiles.

Habillés pareillement comme des frères : petits feutres déteints par les soleils et les pluies, couleur de terre sèche ou de terre mouillée, chemise blanche, pantalon bleu ; tenue d'été. Pour les fenaisons, à la ceinture est suspendu le coffin, court fourreau pour la pierre à aiguiser.

Armés de la faux, tous au travail, les hommes surnagent les longues vagues, ramant dans l'herbe drue qui s'écroule andain par andain. L'air est bruissant des rires qui fusent, des voix qui se hèlent d'un champ à un autre, des faux qu'on doit aiguiser sans cesse, du cri gamin des martinets traçant de fuyants triangles noirs sur le bleu du ciel.

Partout le facile bonheur dans l'égale récompense.

Tous heureux parce que c'est l'époque des foins, quand les vastes granges ouvrent à deux battants leurs portes comme des bras insatiables réclamant butin sur butin. Tous heureux parce que le soleil leur fabrique de nouveaux gains, champs de blé, champs de maïs, champs de tabac, plus ou moins prêts pour les toutes prochaines, plus ou moins bien tenus comme des cahiers d'écoliers, avec les hommes penchés dessus, entêtés dessus, ou quelquefois lâches et tourmentés devant l'effort permanent, mais tous soumis quand même, parce qu'ils n'ont qu'un exemple, le bon.

Un seul qui s'isole dans son pré solitaire, sans regarder derrière lui pour voir si le travail avance, sans lever la tête au ciel comme ils font pour reprendre haleine, boudant la terre, boudant le ciel.

Et sur lui, seul comme un enfant nuisible qu'on tiendrait à l'écart, qui s'obstine têtu dans le mal, qui ne veut plus rien savoir, et sur eux unis par la même sagesse, la même joie, le même gain : le ciel bleu qui les couvre, qui pend de partout contre les hautes déchirures que lui font les pans massifs des montagnes. Ciel bleu dans lequel ils sont tous inclus, les bons et les mauvais, comme sont tous ramassés, sans préférence, dans les plis du manteau de la mère, les enfants.

Au-dessous des prés qu'on fauche commencent les vignes qui ne sont encore que de clairs rubans émeraude noués autour des échalas gris, fichés droit dans la terre caillouteuse ; vignes qui chaque année empiètent davantage sur les champs, empiètent sur la forêt. Les pierres descendent, la terre glisse ; à dos d'homme on la remonte. Plus la vigne leur donne du mal, plus ils lui prodiguent le meilleur de leur force. Leur vigne ! Plus tard ce sera le pressoir, plus tard encore le verre plein, au fond duquel est la vigueur, la joie, l'oubli. On est quitte : elle avait beaucoup demandé, elle rend tout.

Qu'ils dominent de là-haut, étalé bien à plat avec ordre, le village. Leur village dont ils sont fiers. Il y a de l'orgueil dans leur amour, avec un certain mépris d'un village à un autre, mais cet orgueil est une force.

Du berceau à la tombe dépendance, fidélité au village où chacun, sous le haut toit rose incliné, a sa maison blanche, grise ou bleue. Maternelles elles paraissent les claires maisons, serrées les unes aux autres, mais n'est-ce que pour l'amour qu'elles sont jointes ainsi, comme des mains en prière ? Et eux qui habitent ces maisons du bas, tous ensemble au même travail, portés sur le flanc de la même montagne, ne sont-ils faits que pour s'aimer ?

Midi sonne du clocher rond, midi libérateur.

Ses douze coups lentement deux fois répétés, comme on les attendait ! La terre craquée a bu leur sueur, a mangé leur force. Ils ont soif, ils ont faim, leurs lèvres sèches réclament le vin, le foin trop mûr qui sent le froment leur donne la crampe.

Le secours que leurs yeux fatigués cherchaient, le voilà bondissant par les étroits sentiers rocailleux où grimpent les petites filles avec le repas dans les paniers couverts d'une serviette blanche ; le voilà mesuré, ralenti, sûr quand même, plus sûr peut-être, avec les vieux qui veulent s'aider encore, montant les paniers, serrant dans leurs durs poings flétris le bâton qui tremble un peu.

Voici la vieille Mélanie : on croirait que ses yeux et son tablier sont découpés à même un morceau bleu du ciel: Cet hiver elle a failli mourir ; elle sait maintenant le prix des choses et qu'il faut rendre grâce à Dieu, que c'est bon d'aider la bru quand même elle est bourrue, de servir les petits quand même ils sont ingrats. On aura donc toujours besoin de la leçon qui corrige, pour comprendre ?

Et voilà Jean-Marie qui monte. Des cris et des rires l'accueillent ; c'est le plus vieux du village ; son fils lui a mis ses beaux habits des dimanches, fier de ce vieux père qui lui reste, comme on est fier d'un bel enfant qui pousse.

Et qui monte plus lentement, la Marie avec ses deux petits, l'un dans les bras, l'autre noué à son tablier. On la taquine, bien sûr : « Alors comme ça, toujours par le monde, avec ta vermine à tes trousses ? » Elle rit de toutes ses dents blanches dans les joues brunes ; elle a de grosses hanches, elle a de gros seins, tout ce qu'il faut pour bien loger et nourrir ses petits, les aimant ainsi adhérant à son corps et non par épars, tels des morceaux cassés d'elle.

On se croise, on s'arrête, on plaisante, joyeux, sur les genoux de la montagne.

Les petites filles ont pris par les raccourcis, butant contre les mottes que font les taupes ; leurs paniers roulent, elles rient, parce que les petites filles rient de tout, du panier qui verse, du vin qui se répand dans l'herbe, sans souci d'être grondées, dans la joie de vivre, et ça doit être ainsi.

Encore des clameurs bruyantes, ce sont les vieux qu'on fête : encore des pierres qui s'écroulent ; encore un en retard qui monte.

Lentement tout s'apaise. Faucheurs, faneurs, faneuses se sont endormis, terrassés. Des papillons mauves, jaunes, blancs, dansent en rythme sur les foins pas coupés ; le crissement des grillons en paix, de plus en plus aigu, crible l'air.

Joachim ne peut pas dormir, couché contre la terre chaude ; ses artères battent ; il s'est accoudé pour voir celle qu'il aime dans le pré d'en-dessus. Elle a sa robe rose, on dirait une grande fleur de sainfoin ; elle non plus ne peut pas dormir, mais bouge dans l'ombre bleue d'un petit pêcher ; de rose elle devient mauve, comme une fleur de colchique. Et parce qu'il aperçoit loin de lui cette fille en rose qu'il aime, Joachim mesure l'infini, rêvant de cette félicité promise aux bons quelque part, dans le catéchisme. Au four, la nuit, à pétrir et enfourner, le jour à son comptoir à peser, vendre le pain quotidien à l'attentif client soupçonneux, peut-il être le même homme qu'entre ciel et terre, avec les mêmes pensées, les mêmes désirs ? Ce qu'il voudrait, c'est aller droit vers celle qui vient d'entrer dans toute son âme avant la chair et, devant tous, lui crier cet amour. Mais que penseraient les autres ? On courtise les filles derrière les buissons avec des petites phrases galantes, qu'elles aiment et se répètent entre elles ; on ne leur lance pas à la face des hommes son cœur comme un brandon enflammé. Cœur sauvage, amour scellé, inexprimé, façon d'aimer tenace, en-dedans, sans rien répandre, qui est la leur. Résignés devant l'amour, résignés devant la mort.

Une brume poudreuse monte de la vallée, effaçant les claires maisons, l'humble clocher rond dont on entend, sans plus le voir, sonner les heures.

*
* *

Pendant qu'ils dorment, elle est montée vers l'homme solitaire dans le dernier pré avant les sapins. Elle est montée, les yeux presque fermés sous l'aveuglante réverbération. Maladroite elle butte, exténuée, contre les grosses pierres ; les ronces l'accrochent au passage, la griffent ; misérable elle monte, laissant des morceaux de ses vêtements aux épines des haies vives. Elle monte toujours vers l'éclair de la faux qui brille par intervalles comme un bras menaçant qui fait signe et ordonne. Il n'y a plus qu'à obéir, aller quand même vers quoi on tremble d'aller, avec ce courage héroïque du faible qui va affronter le fort.

Devant l'homme, elle se tient debout, un peu altière, attendant les ordres, ses mains jointes à plat sur le ventre que bombe l'enfant bientôt à terme.

Pauvre candide visage défoncé, qui décèle la patience définitive, l'usure précoce, pas celle qui vient de la vieillesse, mais bien de ce qui, neuf, a été saccagé. Pauvre pâle visage de suprême soumission, tel qu'en ont les enfants battus, les êtres sans défense, les opprimés, troupeau sans gloire, sans cris, sans haine, sur lequel les hommes occupent leur malignité contagieuse.

Dix années avant, Pierre prenait Sabine corps et âme ; ainsi l'époux doit prendre l'épouse. Le prêtre à l'autel, les bénissant devant le village rassemblé, parents, voisins, amis, les avait unis, répétant les paroles sacrées, dites au commencement de tout : « L'homme quittera son père « et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils « deviendront les deux une seule chair. Ainsi « ils ne sont plus deux, mais une seule chair. Que « l'homme ne sépare donc pas ce que Dieu a « uni. » Pour eux tous, parents, voisins, amis, les paroles du prêtre ont ordonné dans le silence le primordial devoir.

Qui désormais va oser, sous prétexte de conseils, d'expérience, de bonté — car la méchanceté prend facilement ce masque — qui va oser désunir ce que Dieu vient d'unir ? Des premières heures, des premiers pas ensemble, tout leur bonheur dépend peut-être : qui va oser le détruire ?

Il est rude évidemment parce qu'il se sait le plus fort ; elle est docile et faible : dureté provisoire, faiblesse provisoire. Tout s'arrangera pour eux comme pour tant d'autres qui ont bien fini par s'appareiller dans la féconde inégalité que veut l'amour.

Petite Sabine, lierre souple qui enroule tes bras patients autour du chêne dur, pauvre petite fille dupe, non, pour toi il n'y aura point d'indulgence, point de justice, parce que quelqu'un veille pour profaner le pacte sacré, Péronne, la mère de Pierre, celle qui sans relâche, minutieusement, ourdit toute une trame secrète de discorde.

***

Les flots verts, jaunes, bleus, se sont écroulés, vague par vague, sous les fauchées. Le flanc dénudé est à ras, il n'y a plus que le foin sec que les faneuses tournent et retournent à l'aide des fourches de hêtre, et ce bruit de soie froissée d'un bout à l'autre de la grande pente.

Sur les routes, les lourds chariots oscillants déménagent la montagne dans les granges, laissant aux basses branches des arbres des brindilles suspendues.

La chaude journée s'achève, les nuages sont d'horizontales bandes d'or serties de pourpre dans le ciel vert ; des lumières roses palpitent et se posent hâtives sur chaque chose éteinte, comme des flammes de joie qui volent dans l'espace.

Lentement la nuit tombe. Le village, saisi par l'ombre, est une longue épave chavirée dans les ténèbres.

CLAUDE SERVE.

IMPRESSIONS D'ANNAM

Les Annamites sont gens civilisés. D'abord parce qu'au lieu d'aller tout nus, ils sont à peu près vêtus (*cai-ao* ou *cai-quan*, et quelquefois l'un et l'autre) de cotonnades d'Angleterre ; parce que les pousses aux roues caoutchoutées (fabrication américaine) ont remplacé les palanquins taillés dans le bois des forêts. Bien entendu, l'ascension n'est pas terminée. Au-dessus du moteur humain, plaçons le moteur-cheval, puis les chevaux-vapeur, en nous éloignant graduellement des voies directes de la nature.

Le sauvage — celui qui ne participe en aucune façon aux échanges internationaux — est un mythe que l'on ne rencontre plus guère que dans les argumentations totémiques des sociologues. Cependant les Annamites touchés, de bon ou de mauvais gré, par la civilisation européenne, héritiers de la très vieille civilisation chinoise, traitent volontiers de sauvages leurs voisins et surtout leur voisines les Laotiennes, drôlement et chichement vêtues d'une écharpe en travers de la poitrine, ou les Moï qui vivent — et meurent surtout — dans les cercles magiques du dieu du feu et du dieu de l'eau ; et ceux-là, des hauteurs tonkinoises, qui défrichent en brûlant ; et ces sauvages nomades qui reçoivent l'étranger à coups d'arbalète et de flèches empoisonnées ; et, au-dessus de Hanoï, les habitants de ce mont Pavi, gorgé de sangsues et d'inextricables végétations, à peine conquis par les explorateurs européens ; et tant d'autres de races très différentes qui forment les mille visages de l'Indochine.

C'est surtout dans les plaines du Delta annamite que les cubes à l'occidentale montent comme des champignons américains. Ils obligent la ville et le village autrefois indigènes à dépouiller leur archaïsme stérile et malodorant. D'aucuns se lamenteront. Le pittoresque y perd. Peut-être ; mais la vitalité, la joie vitale y gagnent et n'est-ce pas autrement important? Puis le pittoresque, n'est-ce point cet accord spécieux, cette harmonie très moderne que la réalité joue au confluent de deux âges, de l'Orient et de l'Occident?

Et, dans ce jeu d'équilibre qui se réalise graduellement et quotidiennement, toutes choses s'entendent pour affirmer que c'est l'avenir qui aura raison, et qu'il est juste qu'il ait raison.

*
* *

Sur une route bien bitumée de Hanoï, où se pourchassent et s'entrecroisent les meilleures marques automobiles du dernier salon, une femme, habillée aux couleurs de la terre, installe devant elle un panier miroitant de papiers multicolores. Toute repliée sur soi, elle entame son *Xim-Xim*. Il doit être accueilli par un Bouddha, sérénissime comme toute l'Asie, et qui n'a rien à faire avec le code de la route. Elle met le feu aux papiers qui se subtilisent, plutôt qu'ils ne se réduisent en cendres et, absorbée avec une béatitude tranquille dans ce crépitement surnaturel, elle néglige les klaksons qui s'impatientent autour d'elle.

Pays aux valeurs extraordinaires, où les compagnies d'assurance ont à se défendre contre Bouddha et le *ma-cui !*

Un agent de police européen vient courtoisement prier la dame en conversation avec Bouddha de se reculer sur le bord du trottoir. Quand après bien des exhortations il est parvenu à lui faire entendre sa voix humaine, la dame lui oppose un refus net. Il faudra en venir aux coups. L'agent est bénévole et il écoute, pour son édification personnelle, l'explication de ces ferveurs superstitieuses qui paraissent, tant elles sont subtiles, indignes du barbare d'Occident. Le matin de ce même jour, le fils de la dame a été renversé en cet endroit dans une collision de voitures. Il était lui-même à bicyclette, engence infernale. Il est, à cette heure, mourant à l'hôpital. Vous, mères européennes, amies des grossières réalités, vous soigneriez votre fils, vous resteriez à son chevet. Celle-ci, plus confiante dans les choses de l'au delà, exorcise l'emplacement, fait rendre gorge au génie du mal, celui qui s'est trouvé, ce matin, embusqué à ce carrefour. Elle a le singulier courage, en somme, de se débarrasser des apparences fallacieuses du temps et de conjurer le passé par le moyen du présent.

Une autre fois, une petite dame tonkinoise, que vous croiriez gênée par ses atours en feuilles de latanier, traverse hâtivement la chaussée au moment même où vous passez en auto. Vous avez beau freiner, vous n'en avez pas moins risqué sa vie à elle, et aussi la vôtre, qui a son prix. Mais comme vous vous apprêtez à l'injurier, vous reculez devant son sourire de jais et de contentement. Et cette étrange bonne action que vous venez d'accomplir ne vous met-elle pas le cœur à la joie? Vous lui avez rendu sa liberté en écrasant le ma-cui qui s'accrochait à ses pas.

Symbole des vertus exceptionnelles que pourraient acquérir les automobiles si on poussait leur éducation dans cette voie.

*
* *

Ce sont de menus faits de vie très quotidienne.

L'Annamite n'évolue jamais sur le plan positif de notre vie. Ses mouvements sont engagés dans le conflit de forces impérieuses et surnaturelles. Souvent hostiles, plus rarement amicales, elles sont un produit de la nature même des choses que les primitifs s'accordent à ériger en divinités. Mais à cette simplicité se mêlent les souvenirs complexes et confus des religions qu'ils ont mis d'accord, ou à peu près, dans leurs pratiques.

Bouddha, Lao-Tseu, Confucius, ces trois dieux, en d'autres siècles, chacun omnipotent, sont invités aujourd'hui à se partager le pouvoir. Mesure démocratique. On ne demande pas leur avis au sujet de cet arrangement. D'ailleurs, si les Annamites leur font un sens logique à l'image du leur, rien d'étonnant à ce qu'il soit dépourvu d'exigences. Il faut venir ici pour connaître l'art d'accommoder les contraires. Et les dieux ont encore à défendre leur autorité contre la cohorte des génies qui ne semblent pas avoir grand'chose à faire avec les premiers. Les génies, ce sont les âmes des morts. En Annam, ils saturent l'atmosphère. Ils inspirent la crainte. Ils engendrent mille frayeurs. Ils commandent la famille et ses traditions. Par eux se trouve comblé le cœur annamite, qui ne réclame point les nourritures terrestres ou spirituelles de l'amour, mais celles du respect.

Parce qu'ils ignorent le plaisir et presque le bonheur, ces indigènes nous apparaissent au premier abord avec une force singulière contre la douleur. Mais, à y regarder de plus près, il s'agit là beaucoup moins d'une expression d'ascétisme que d'une déficience de vitalité. Devons-nous admirer, devons-nous plaindre ?...

Ces coolies subissent avec des impassibilités végétatives les rigueurs acides de l'hiver et du vent, les détresses matérielles du crachin ou des typhons, sur cette terre qui est à peine créée pour l'usage des hommes. Ils vont pieds-nus dans le sol marécageux, et ils préfèrent jouer leur salaire au *ba-quan* plutôt que de l'employer à acquérir un *cai-ao* contre le froid.

De la douleur temporelle à la mort, ils effectuent un passage aisé. Leur foi — une foi intégrale qui est sans doute leur grande pureté — les y aide certainement s'ils possèdent un descendant mâle pour assurer le culte des ancêtres. Mais ils n'ont pas ou presque pas à lutter contre l'angoisse qui fait de la mort, pour les Occidentaux, la grande épreuve de la vie.

En parlant de leurs souffrances, nous jugeons des nôtres, subjectivement, et nous les ressentons sur un mode aigu. Tandis qu'il faut les décupler pour atteindre la lointaine sensibilité extrême-asiatique.

Ainsi, nous expliquerons-nous les raffinements du code annamite.

La condamnation à mort n'est pour ainsi dire pas un châtiment, *prise en tant que telle*. Il faut y ajouter le piment des tortures corporelles. Elle n'est qu'un thème sur lequel le code de Gia-Long joue de brillantes variations. Ainsi la strangulation. Quand le patient fait mine de passer à trépas, on le « ravigotte » jusqu'à ce qu'il reprenne ses sens afin que l'épreuve puisse être renouvelée. Cela un nombre de fois suffisant pour que la valeur du châtiment soit proportionnée à la grandeur de la faute. La mort lente est tenue pour la plus terrifiante. Le code, à ce propos, ne supporte point de commentaires. « Elle consiste, dit-il, à arracher les chairs du corps par menus morceaux jusqu'à ce qu'il soit complètement décharné. Aussitôt après, aux hommes, on coupe les parties sexuelles ; pour les femmes on les recouvre d'une étoffe. On leur ouvre le ventre et on en retire les intestins jusqu'à ce que la vie soit éteinte. Après cela, on enlève les membres, on coupe les articulations et on brise les os. »

*
* *

La religion — religiosité, superstitions — n'est, certes, pas un luxe dans la vie annamite. Elle en est l'âme. Elle se trouve à l'origine de toutes les manifestations sociales et artistiques. Sociales : dans la famille qui est la clé de voûte de tout l'édifice, et qui est composée autour du foyer des ancêtres. Quant à l'art, il fut longtemps réduit à la confection des objets cultuels, destinés aux pagodes. Aussi ce qui lui manquera, à travers toutes ses ébauches imparfaites, c'est le goût de la gratuité.

L'art architectural, ce fut celui des pagodes aux toitures recourbées, peut-être par mimétisme envers la primitive architecture des bambous, lorsque les tiges tendues en arcs demi-pointus et relevées par des tiges longitudinales supportaient les peaux de bêtes qui servaient d'abri ; peut-être plus simplement afin d'éloigner les esprits mauvais. Ils décorent, ces toits grimaçants et colorés, identiquement les plaines identiques du Delta. A l'intérieur, mille objets de valeur symbolique, conçus dans le détail, réalisés avec une inexorable minutie, affichent un dédain si absolu de la forme qu'ils nous apparaissent comme le jeu d'un enfant aveugle. Que la Grèce est loin de l'Annam ! Quoi d'étonnant à ce que nous, enfants de cette grâce hellénique, lorsque nous voudrions admirer, nous nous buttions contre le visage fermé de cette stérile patience?

*
* *

Il existe, sise en Hanoï, dans une petite rue indigène où fourmillent pouilleux, aveugles et estropiés demi-nus, une ménagerie originale : un cochon (de ces cochons si gras, à la gloire du pays d'Annam, que le ventre incline l'épine dorsale) à deux groins ; dans la salle voisine, un chien à trois pattes, le museau courroucé, sans doute contre l'avaricieuse nature, sautille sur une sorte de mesure à trois temps. Par contre, une théorie noblement pourvue de poulets à quatre ailes, à quatre ergots. Et ce coq-poule qui lève gaillardement une crête très fantaisiste !

La cohue des spectateurs s'est légèrement déplacée à notre approche. Nous descendons d'un autre monde de l'espèce et du temps et nous dérangeons l'économie de leur contemplation taciturne. Mais la dame de céans, par surcroît femme du monde, vient nous offrir un très gra-

cieux sourire rougi au bétel. Elle nous offre même (dans ce petit nègre à l'usage des jaunes qui n'a pas été baptisé), une visite simple et complète de ce que, sans prétentions exagérées, elle nomme son musée. Nous allons, à travers son royaume d'épouvantes et de mignardises, suivant le balancement de son *cai-ao* de soie, celui de « la queue de coq », mèche de cheveux échappée du turban qui vient battre avec une élégance extrêmement asiatique, le sommet de son épaule.

Cela commence par une cour-jardin, fort réduite, où l'ordre d'existence pour les plantes pressées dans des vases paraît être de désobéir à la nature. Telles tiges au feuillage rabougri sont disposées en forme d'oiseaux (oiseaux crabiers du Delta, long bec et longues pattes) ; d'autres, plus rares, en forme de quadrupèdes. Et mieux vous examinez cette vie végétative, plus vous découvrez de ressemblances avec ce qu'elle n'est pas, d'attirances vers le monstrueux et la difformité. Il y a des simili hommes-plantes dont le geste des bras écartés a quelque chose d'atroce et de ridiculement humain. Deux nains apparaissent, aux visages énormes, serviteurs logiques de cette demeure.

Mais d'autres splendeurs nous appellent. Le premier salon est un consommé de magnificences. Ni le corps, ni les yeux ne trouvent de repos entre ces vieux bleus de Chine, ces incrustations très annamites, ces broderies aux couleurs fades, ces peintures aux teintes plates inventées par un « artiste » indigène qui n'eut jamais d'enfance, et cent objets sous cette vitrine, et mille autres sous celle-là où la qualité de la matière périssable ne s'honore jamais des lois du nombre et de l'obédience aux causes formelles.

Au premier étage, un lit annamite en dur bois de gu, dont le seul aspect interdit la détente des muscles et la douceur de la pensée. Au mur, de vieilles soieries portent des caractères chinois. Ne croyez pas que vous les aurez vues lorsque vous aurez distingué le nom et la forme de ces caractères. Chacune contient dans ses méandres les gestes sinueux d'un personnage. Et ce personnage, lui-même, est une demeure, un royaume habité de multitude de petites figurines, allant ainsi non pas vers la complexité, mais vers un soin sans limites du détail, du petit, sur lequel le temps n'a pas de prise.

(En France aussi, tout un peuple médiéval a négligé, dans ses réalisations artistiques, l'existence du temps et le nom de l'individu. Il fallait l'effort de plusieurs générations pour construire une église. Mais un idéal présidait à la montée des pierres en ogive ; l'idée d'une formidable synthèse qui eut été insupportable aux épaules d'un seul. Et si la cathédrale se bâtissait, c'était pour rejoindre le ciel.)

Notre hôtesse, après un échange de *lays*, consent à nous introduire dans la chambre des ancêtres. Elle est digne de l'ensemble. Il fallait bien que sa part fût belle et que ce lieu de repos ne fût pas indigne.

Autel des ancêtres, nœud mystique de ce peuple secret. Simple tablette de la demeure flottante du sampanier, orné de fleurs en papier peint, dans la case en chaume battue par les typhons ou gorgée de fièvre et de chaleur ; il n'est point de maison, en Annam, si humble qu'elle soit, qui se trouve privée de cette garde inquiétante et redoutable des morts.

Ici, la pagode centrale est l'asile de nouveaux pagodons qui, eux-mêmes, se subdivisent en infiniment petits, confirmant, avec un grotesque écart dont ils n'ont pas souci, le point de vue de la métaphysique leibnizienne. Notre hôtesse n'en cherche pas si long. Tant de raffinements l'exaltent. Son plaisir artistique a dit son dernier mot. Et cette chambre-cercueil sent bon la fleur précoce du frangipanier.

Elle nous dit aussi que les visiteurs sont nombreux et que ces privés-de-tout qui rôdent à sa porte, qui s'accrochent aux barreaux de ses fenêtres, viennent se repaître du goût éphémère du luxe et de la beauté. Elle en rassasie un millier par jour (il y a tant de pauvres gens en Annam !) sans leur demander compte de rien.

— Et ils ne vous volent pas? Il n'emportent pas de ces précieux souvenirs?

— Jamais, dit-elle.

Est-il courtois de s'étonner? A vrai dire, le fait paraît si extraordinaire ! Elle nous explique que Bouddha veille sur la maison. C'est un excellent Bouddha (nous n'en avions jamais douté !) Non, mais pas comme cela. C'est un vieux Bouddha, nous dit-elle, en excellent bois de Chine et qu'elle a payé fort cher. Au prix où il était, je crois comprendre qu'il peut bien lui rendre ce service. Ainsi, dirait encore Leibnitz, tout est pour le mieux, dans le meilleur des mondes.

*
* *

La beauté, quelle est-elle en pays d'Annam? Pour ce peuple indigène fourmillant et courbé, dans les rues d'Hanoï, sur de petits travaux identiques? La beauté, la vérité, n'est-ce pas

des mots qu'ont inventés l'autre partie du monde, et qui, ici, se déforment, s'évanouissent comme les objets de papier qui sont offerts aux Pagodes, par le chemin du feu.

Que les paquebots couvrent la distance entre ces deux pôles — Orient, Occident — en trente jours, ou les avions en moins d'une semaine, cela peut-il empêcher l'espace ni le temps d'exister, et la terre d'Asie, quelle que soit notre amitié pour elle, d'être moins loin de la terre de France?

CHRISTIANE FOURNIER.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA CRISE BELGE

Au moment où j'écris on ne sait encore si le ministère belge présidé par M. Henry Jaspar résistera à la tempête parlementaire provoquée par l'affaire du cumul des professeurs de l'Université de Gand ; mais, qu'il succombe ou que, grâce à une de ces savantes combinaisons qui permettent aux gouvernements composites de végéter en gouvernant le moins possible, il arrive à se tirer d'affaire, la crise politique et linguistique qu'il n'est pas arrivé à résoudre n'en demeurera pas moins grave. Affaire purement intérieure, dit-on volontiers en Belgique. Evidemment, mais elle finira par intéresser l'Europe entière si elle continue à menacer l'unité et l'existence même d'une nation qui est nécessaire à l'équilibre et à la paix de l'Europe.

***

Cette affaire du cumul des professeurs de l'Université de Gand paraît au premier abord de fort minime importance ; ce n'est qu'un incident, mais il a mis le feu aux poudres et il est d'ailleurs tout à fait symptomatique.

Quand, par une première satisfaction donnée aux Flamingants, l'Université de Gand fut à demi flamandisée par la loi Nolf, qui dédoubla les cours, la haute bourgeoisie gantoise qui a toujours parlé le français, — la ville de Gand a donné naissance à quelques-uns des écrivains belges de langue française les plus universellement connus : Maeterlinck, Van Lerberghe, Grégoire Le Roy, Franz Hellens — créa de ses deniers une « Ecole libre des Hautes-Etudes » qui, sans remplacer l'Université, devait suppléer à l'insuffisance de la culture française qui n'y était plus enseignée que comme une culture étrangère. Un grand nombre de professeurs de l'ancienne Université y donnèrent des cours, et le succès dépassa toutes les espérances. Le gouvernement ne vit aucun inconvénient à ce cumul, qui était d'ailleurs universellement admis dans les universités belges.

Vint la flamandisation intégrale, la suppression de l'Université française et son remplacement par une Université flamande. Les professeurs français qui, par mesure transitoire, continuent à donner leurs cours à l'Université, continuèrent également à professer à l'Ecole des Hautes-Etudes. Mais les flamingants et surtout les extrémistes du parti flamingant qu'on appelle activistes ou frontistes (parti du front) entamèrent une violente campagne à laquelle le ministre des Sciences et des Arts (Instruction publique), M. Vauthier approuvé, non sans discussion paraît-il, par ses collègues, eut la faiblesse de céder. Il interdit aux professeurs de l'Université de donner des cours à l'Ecole des Hautes-Etudes. Le parti libéral auquel appartient M. Vauthier (le ministère Jaspar est un ministère d'Union catholique libérale) s'émut. La Fédération libérale vota un ordre du jour de blâme et les ministres libéraux, ayant à la suite de cet incident envoyé leur démission à M. Jaspar, tout le cabinet démissionna. Se basant sur le fait que la Chambre ne s'était pas prononcée, le Roi refusa la démission et le gouvernement resta en fonction, évitant de se prononcer sur la question du cumul, ou plutôt se réfugiant derrière un distinguo assez subtil ; il était simplement interdit aux professeurs de donner le même cours ou un cours similaire à l'Université et à l'Ecole des Hautes-Etudes.

Cette équivoque ne pouvait pas durer longtemps, un groupe d'étudiants flamingants envahit un jour l'auditoire où M. Hulin de Loo, savant éminent, dont le nom fait autorité dans l'histoire de l'art flamand, et qui professait également à l'Ecole des Hautes-Etudes donnait son cours. Ils le conspuèrent et le malmenèrent assez gravement. De plus, ils envoyèrent au ministre un véritable ultimatum, le sommant d'interdire aux professeurs de l'Université de donner leur concours sous quelque forme que ce soit à l'Ecole des Hautes-Etudes. On ordonna une enquête qui mollement menée n'avait pas abouti au bout de trois semaines et, comble de faiblesse, M. Vauthier mit M. Hulin de Loo en demeure de

choisir entre son cours à l'Université et son cours aux Hautes-Etudes. Cette fois la Fédération libérale se fâcha tout de bon. Elle vota à l'adresse de M. Vauthier un ordre du jour beaucoup plus virulent que le premier et chargea M. Adolphe Max, bourgmestre de Bruxelles et ministre d'Etat, et M. Albert Devèze, ministre d'Etat, d'interpeller le gouvernement dès la rentrée.

A l'heure où paraîtront ces lignes, on saura si, grâce au concours des socialistes, qui ne voient pas encore leur heure venue, le gouvernement obtiendra la majorité ou s'il est obligé de passer la main, mais il semble acquis, dès à présent, qu'il est incapable de résoudre la question linguistique et de sauvegarder définitivement l'unité belge.

***

Il faut reconnaître que sa situation est extrêmement difficile. C'est un gouvernement de coalition libéral-catholique. Le parti libéral, fidèle à ses doctrines et à son passé, ne veut accepter en matière linguistique qu'une formule qui sauvegarde les droits des minorités de langue française en pays flamand et surtout la liberté du père de famille de choisir l'idiome dans lequel seront instruits ses enfants. Malheureusement cette formule n'est pas encore trouvée.

Le parti catholique est très divisé. La vieille droite conservatrice, qui a gouverné en Belgique, de 1884 à 1914, a perdu beaucoup de son autorité. Elle manque de chefs et n'ose pas rompre avec la démocratie chrétienne flamande qui est, elle-même, menée un peu malgré elle par les activistes et les frontistes, lesquels vont jusqu'au séparatisme et tolèrent que l'on crie : « Vive la Flandre, à bas la Belgique ! » Dans ces conditions, le ministère Jaspar ne dispose que d'une majorité précaire et instable. Il vivote et ne peut vivoter qu'à condition d'agir le moins possible. Malheureusement, on vient de le voir, il est des circonstances où il devient impossible de ne pas agir ; un gouvernement qui obéit à l'ultimatum de quelques énergumènes perd nécessairement beaucoup de son autorité.

Or, il est grand temps de trouver une solution à la question linguistique. Le problème, qui était relativement facile à résoudre dans l'enthousiasme patriotique du lendemain de la guerre, devient presque insoluble parce qu'il se heurte à une mystique populaire sur laquelle aucun raisonnement ne porte.

Les Flamands ont obtenu peu à peu la satisfaction de tous leurs griefs. L'égalité des langues est légalement absolue maintenant qu'ils ont leur Université. Ils peuvent faire leur instruction dans leur langue à tous les degrés ; la justice, l'administration s'expriment en flamand en Flandre, il y a même des régiments flamands et des régiments wallons. Que veulent-ils de plus ?

Sauf quelques extrémistes, ils ne réclament pas l'autonomie, mais ils prétendent que les lois ne sont pas appliquées. C'est exact dans une certaine mesure, mais cela ne tient nullement à la mauvaise volonté du gouvernement, qui est, au contraire, plein de faiblesse à leur égard comme on vient de le voir, mais à ce que les mœurs sont plus fortes que les lois.

Malgré tout, le français demeure, en Flandre même, la langue usuelle des élites, la langue des relations mondaines, la langue de l'art et de la science (un des notables professeurs flamingants de l'Université, M. Daels, vient de voir un de ses mémoires *en français* couronné par l'Académie de Médecine de Paris) et même quand elle s'élève au-dessus des questions de clocher, la langue de la politique. Langue légale officielle, le flamand, dans les mœurs, est encore une langue de seconde zone.

C'est une situation que les flamingants jugent intolérable et à laquelle ils voudraient mettre fin par la contrainte. Tel est le fond de la querelle, querelle d'autant plus difficile à apaiser qu'elle manque de franchise et de netteté. La propagande flamingante reste toujours dans un vague littéraire et romantique : « La langue, c'est l'âme du peuple ; il faut rendre à la Flandre sa culture originale et la défendre contre la contamination étrangère (lisez française) ; les bilingues sont des êtres hybrides; il faut obliger les classes supérieures à parler la langue du peuple. » Et tout cela se traduit par une tyrannie démagogique qui finit par rendre l'atmosphère du pays irrespirable.

Le malheur est que les Wallons se désintéressent de plus en plus du sort des minorités de langue française de la Flandre. Ils répugnent au bilinguisme, mais pourvu qu'on ne les oblige pas à apprendre le flamand, peu leur importe le régime que les flamingants imposent à la Flandre. Il en est de plus en plus parmi eux qui ne répugneraient pas à la séparation administrative, c'est-à-dire à l'autonomie de la Flandre et de la Wallonie. Dans un pays aussi petit que la Belgique, et aussi menacé, un pays dont les institutions unitaires aujourd'hui cen-

tenaires sont plus ou moins calquées sur les institutions unitaires françaises, on voit le danger d'un tel expédient. Tout l'organisme politique et tout l'organisme économique risquent d'en être ébranlé. Le sang, la langue, les mœurs, tout oriente les populations wallonnes vers la France tandis que la Fandre flamingante sympathise de plus en plus sinon avec l'Allemagne, du moins avec la Hollande ou l'Angleterre. Quelles sources d'intrigues et de conflits !

Heureusement, entre les Flamands et les Wallons, il existe en Belgique une troisième nationalité, si l'on peut ainsi dire : ce sont les Bruxellois ou plutôt les Belges. L'élite dirigeante en Belgique n'est, en général, ni flamande ni wallonne : elle est belge. La grande bourgeoisie industrielle et financière qui détient encore tous les leviers de commande parle français, mais elle est généralement de sang mêlé. Elle est belge. Elle doit sa prospérité et sa puissance à l'organisme belge tel qu'il s'est formé il y a cent ans, produit des nécessités politiques et économiques du pays et de l'Europe. Elle a créé la « Société anonyme Belgique », comme disait le ministre Theunis. Elle a joui de sa prospérité, elle a confiance malgré tout dans son avenir. Elle possède l'argent, l'expérience, l'intelligence. Dans le monde économique contemporain, elle s'est conquis une grande place, elle a mis en valeur la magnifique colonie africaine que lui a léguée Léopold II ; elle est intéressée dans les grandes affaires du monde. Laisserait-elle ruiner cette situation privilégiée par une querelle de maîtres d'école ? Cèderait-elle à la démagogie ?

Malheureusement la classe industrielle et financière en Belgique comme en beaucoup d'autres pays fait volontiers profession d'indifférence pour les questions politiques et idéologiques. Elle refuse de prendre au sérieux ce qu'elle prend pour des querelles de mots et des rivalités de personnes. Elle croit que tout s'achète. Beaucoup de choses s'achètent, et la conscience des hommes politiques est rarement hors de toute atteinte, mais ce qui ne s'achète pas, ce sont les passions populaires. Une fois que celles-ci sont déchaînées, rien ne les arrête. Il est temps de réfréner celles qui fermentent en Flandre sous forme d'une sorte de démagogie cléricale et « raciale » que l'église pourrait encore contenir mais qu'elle semble encourager en croyant s'en servir.

L'histoire du peuple flamand n'est pas sans donner quelques inquiétudes. C'est une forte race, ardente et têtue. Elle a créé au moyen-âge une civilisation singulièrement originale et qui compte dans l'histoire de l'Europe, mais aucun peuple ne s'est montré plus impropre à la politique. Ses annales sont celles d'une longue guerre civile, guerres de classes, guerres de villes, guerres de corporations, mais surtout guerres contre le souverain, guerre contre le pouvoir central, et cela, aux époques où celui-ci était le plus indispensable.

Tant de vaines révoltes, souvent héroïques d'ailleurs, ont abouti à une décadence économique et spirituelle, dont ce vaillant peuple a souffert pendant deux siècles et dont il ne s'est relevé qu'au XIXe grâce à l'Etat belge. Dans cet Etat bilingue, économiquement si parfaitement harmonieux, il joue légitimement un très grand rôle : il aurait tout à perdre à provoquer sa ruine ou son affaiblissement. C'est dans l'intérêt du peuple flamand lui-même aussi bien que de la Belgique et de l'Europe, qu'il faut enrayer un mouvement séparatiste qui risque de provoquer des catastrophes. De tous les nationalismes turbulents et aggressifs qui sont nés de la guerre, celui-ci n'est pas le moins dangereux... Le gouvernement belge a un grand rôle à jouer, et il est affligeant de le voir se perdre dans de minuscules intrigues. Il est temps que quelqu'un y prenne la parole avec autorité, au nom de l'Etat et de la patrie commune.

L. DUMONT-WILDEN.

LES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

M. SINCLAIR LEWIS ET LE NOUVEAU ROMAN AMÉRICAIN

Exactement dix années après son éclatant succès avec *Main Street* — le quatrième de ses romans, dont les trois premiers étaient passés inaperçus — M. Sinclair Lewis vient d'obtenir, à quarante-cinq ans, le prix Nobel de littérature, qui n'avait été donné jusqu'alors à aucun écrivain de son pays, et il attire ainsi l'attention, non seulement sur sa personne, mais sur son cas. Celui-ci, d'ailleurs, est d'importance, car il ne signifie rien de moins qu'un moment décisif dans les rapports de la littérature américaine avec la réalité.

Il faut d'abord remarquer que si la littérature apparaît tard dans la société américaine, profondément absorbée par l'urgence et l'énormité des tâches matérielles, le roman américain est lui-même en retard sur le reste de la littérature. De même que les peuples heureux n'ont pas d'histoire, les peuples jeunes et actifs n'ont pas de roman, ou plutôt ils n'ont que le roman de leur jeunesse et de leur activité : exploits de guerre ou d'aventure, récits de conquêtes ou d'expansion. C'est bien ainsi que commence avec Fenimore Cooper, vers 1836, le roman américain. L'auteur de *L'Espion*, du *Pilote*, du *Dernier des Mohicans* créait tour à tour dans son pays, le roman historique, le roman maritime, le roman de mœurs indiennes. Dans ces trois directions, on peut dire que le roman se détournait de la société. Il n'y revint ni avec Hawthorne, dont le chef-d'œuvre, *La lettre écarlate*, retrace vingt ans plus tard, dans une évocation puissante, la prodigieuse peinture du pouvoir écrasant de la loi morale chez les ancêtres puritains, ou avec Bret Harte, qui aborde la réalité contemporaine avec ses *Récits californiens*, mais ne lui emprunte que les figures extraordinaires de chercheurs d'or et d'aventuriers lancés dans une prodigieuse équipée à travers les déserts du centre et le bastion des Montagnes Rocheuses jusqu'aux vallées paradisiaques qui s'ouvrent sur le Pacifique. De tels récits se rapportent à un épisode, à une aventure, à des circonstances exceptionnelles. La vie normale de l'Amérique n'avait pas trouvé encore son expression dans le roman. C'est à elle qu'en viennent enfin, à partir du dernier tiers du siècle précédent, les romanciers qui se rattachent au mouvement réaliste.

Il ne faut pas s'étonner que le réalisme américain ait très délibérément commencé par une attitude toute différente de celle qui caractérise, dès son origine, le réalisme français. Comment l'optimisme, l'allégresse, la confiance en soi, qui sont les traits essentiels du caractère américain, se seraient-ils accommodés de tout ce qu'il y avait de morne et de déprimant au fond du nôtre, sans parler de l'impossibilité pour la tradition puritaine d'admettre les peintures obscènes ou licencieuses? Le réalisme américain s'applique donc à saisir et à exprimer les beaux côtés de la réalité, ses aspects les plus flatteurs, qu'il considérait comme les plus réconfortants ; et il a singulièrement ressemblé ainsi à la littérature que nos réalistes flétrissent des épithètes de conventionnelle, d'artificielle et d'idéaliste. Le respectable, consciencieux et fécond William Dean Howells, auquel on ne saurait contester le mérite d'avoir fait évoluer le roman américain vers la précision et la minutie du réalisme, s'attache surtout à dégager la signification de l'ordinaire dans la vie humaine et à réduire l'importance, selon lui exagérée, des événements saisissants ou tragiques. Un groupe de romanciers régionalistes, comme George W. Cable et Joel Chaudler Harris pour le Sud, se sont également attachés de préférence aux côtés riants et poétiques de la vie qu'ils représentaient.

Le jour vint où des hommes plus jeunes, qui avaient subi l'influence de Tolstoï et de Zola, reprochèrent à ces romanciers de n'avoir pas accepté la doctrine du réalisme dans son intégrité, de s'être montrés timides et exclusifs. Les nouveaux venus proclamèrent donc, tout à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, que la littérature américaine, comme la littérature anglaise d'ailleurs, avait été trop prude dans le passé et n'avait pas discuté franchement les grands problèmes que présente toujours la vie civilisée. Ils estimaient qu'on pouvait créer un type plus neuf de roman, conçu avec hardiesse et écrit avec courage. Le romancier doit être préparé à dire la vérité et toute la vérité, telle qu'il la voit. Conformément à ces théories, les nouveaux réalistes américains — Frank Norris, Theodor Dreiser, Jack London lui-même — donnèrent au public une variété de roman plus réaliste que celui-ci n'en avait encore connu. Aussi bien, une transformation se produisait alors dans la société américaine. Le développement excessif, anormal de la richesse et des besoins qu'elle crée, des habitudes qu'elle apporte, provoquaient d'une part les nécessités impitoyables et les cruautés de la civilisation industrielle, d'autre part les abus et les méfaits d'une trop grande abondance de biens, l'apparition du vice et de la corruption sous toutes ses formes. Le roman américain reflète dans une nouvelle phase, qui est comme la deuxième étape du réalisme, ces nouveaux aspects de la société américaine.

On a le sentiment que tout ne plaît pas à ces écrivains dans la société où ils vivent, qu'ils n'ont plus l'optimisme et le parti-pris des générations précédentes, qu'ils voient leur temps sans illusion et qu'ils le jugent sans indulgence. A côté d'eux nous rencontrerions même des militants, qui écrivent pour exposer les ini-

quités de la vie sociale dans leur pays, et plus particulièrement dans le monde de la fortune. Upton Sinclair est le type de ces propagandistes, qui ont pris franchement position et s'y tiennent de propos délibéré. Il a écrit *La Jungle* pour porter devant l'opinion publique le procès des abattoirs de Chicago et les mauvais traitements infligés aux travailleurs étrangers. Son *Roi Charbon* expose les déplorables conditions du travail dans les mines du Colorado, tandis que dans d'autres romans plus récents il a attaqué la prétendue corruption de la presse américaine et ce qu'il considère comme les mensonges sociaux du temps présent. Ces écrivains, même quand ils donnent à leurs satires la forme romanesque, restent plutôt des polémistes et des pamphlétaires et doivent à peine nous retenir comme romanciers.

Ce sont de purs romans, au contraire, que ceux de Mrs Edith Wharton, et l'un d'eux, *Chez les heureux du monde*, « The House of Mirth » — il faut nous rappeler qu'il a paru en 1905, — a placé son auteur au premier rang des écrivains américains d'aujourd'hui. C'est une satire fine et pénétrante du vide et de la vanité de la vie mondaine de New-York. Mais, là encore, il ne s'agit toujours que de la satire de certains milieux, de certaines mœurs, de déformations ou d'abus, non point de l'esprit américain lui-même, des conceptions fondamentales sur lesquelles repose la vie du pays. M. Sinclair Lewis est le premier romancier qui ait donné à son œuvre cette portée.

*
* *

« Main Street », *La Grand'Rue*, est l'histoire d'une jeune femme, Carol Kennicott, mécontente de son existence dans une maussade petite ville provinciale de Middle West et qui tente vainement d'y introduire quelques germes de vie nouvelle.

Née dans une grande ville de l'Est, élevée dans un de ces collèges où les jeunes filles reçoivent une brillante instruction et acquièrent le goût de la vie intellectuelle, Carol Kennicott épouse un médecin et vient s'installer avec lui dans une petite ville du Minnesota, Gopher Prairie. Elle s'est décidée à ce mariage par estime pour les qualités sérieuses de l'homme et aussi parce qu'elle a été flattée de l'entendre répéter : « Dans nos petites villes, Miss Carol, ce qui nous manque, ce sont des femmes comme vous, pour nous faire voir qu'il y a autre chose au monde que les besognes journalières et pour nous faire comprendre ce qui nous reste à faire. » Elle veut bien entreprendre cette tâche, et le roman n'est que l'histoire de ses désillusions. La jeune femme s'aperçoit vite qu'on la juge sentimentale et ridicule, et qu'il ne saurait être question de réformer Gopher Prairie, non plus que de lutter contre l'esprit de Main Street.

Si la vie mesquine de Gopher Prairie était une exception en Amérique, elle ne mériterait pas qu'on y prît garde. Si, d'autre part, Gopher Prairie ne faisait que ressembler en cela à toutes les petites villes du monde, il n'y aurait rien à en dire. Knut Hansum a publié, il y a quelques années, un roman de petite ville, qu'un journal américain signalait comme un « Main Street » norvégien. Mais il y a autre chose en Amérique, d'après M. Sinclair Lewis. D'abord, cet orgueilleux contentement de soi-même, qui est, à l'exception de quelques grands centres de raffinement et de culture, l'atmosphère irrespirable d'une société, pour laquelle, en dépit d'efforts isolés et magnifiques, tout s'est trouvé, jusqu'ici, subordonné au développement de la prospérité matérielle. Le double reproche qu'il adresse à cette société, c'est d'abord d'avoir perdu ainsi, dans son ensemble, le sens et le goût des valeurs spirituelles ; c'est ensuite et surtout de s'enivrer de sa force et de son triomphe, au point d'ériger en idéal cette conception de la vie et de vouloir l'imposer au monde. Voilà l'inexpiable péché d'orgueil contre lequel s'élève avec une cinglante ironie l'auteur de *Main Street* et de *Babbitt*. Sûre d'elle-même, cette civilisation a la prétention d'en remontrer à toutes les autres : voilà ce qui est intolérable.

M. Sinclair Lewis ne veut pas nous permettre sur ce point le moindre doute. La vie de Carol Kennicott à Gopher Prairie, ses efforts pour s'adapter à son nouveau milieu, ses alternatives de soumission et de révolte, tout cela n'est pour lui que l'occasion sans cesse renouvelée et infiniment variée d'une satire amère dirigée, à travers la petite ville, contre les prétentions et les ambitions de la civilisation nationale. En fait, *Main Street* est l'Amérique d'aujourd'hui dans ce qu'elle a de plus intolérable.

*
* *

Après *Main Street*, et comme s'il voulait, pour le compléter, nous en présenter la contre-partie, M. Sinclair Lewis a donné en 1922

Babbitt (1). Il avait restitué l'atmosphère matérielle et morale de Gopher Prairie à travers les surprises, les déceptions ou les révoltes d'une jeune femme qui se refusait à en subir le poids, qui ne pouvait accepter de se soumettre à la médiocrité ambiante : du contraste entre les dispositions de Carol et celles de son nouveau milieu naissent les scènes de satire. Il n'y a plus de contraste dans *Babbitt*. Le procédé est, si l'on peut dire, renversé. Dans le personnage principal s'épanouissent la pauvreté intellectuelle, l'individualisme brutal, l'idéalisme puéril et grossier qui caractérisent, d'après M. Sinclair Lewis, la population d'une ville prospère du Middle West. L'ironie est plus contenue, plus subtile. L'auteur n'a plus besoin d'intervenir : il n'a qu'à laisser parler devant nous, qu'à laisser agir George F. Babbitt. Ce qui donne tout son intérêt, toute sa signification au personnage, c'est qu'il représente et symbolise les goûts, les idées, les convictions, l'idéal de ses concitoyens. Il est lui-même le type du « citoyen aux idées saines », qui fait la gloire et la prospérité de Zénith. Il est « un citoyen américain type », *a standard American citizen*, et sa famille, ses amis, ses affaires, ses clients, sa maison, ses plaisirs, ses vertus et ses vices, tout cela est conforme au type américain, « standard ». Quand il prépare un cocktail à ses invités, il fait des remarques auxquelles on ne peut appliquer que le même qualificatif, qui ne convient pas moins aux répliques de ses hôtes. Il arrive pourtant qu'un jour il sent le besoin d'échapper à ce milieu-type ; en l'absence de sa femme, il fait un terrible plongeon dans le demi-monde de la bohème et tout l'édifice-type chancelle. Mais la « Ligue des Bons Citoyens », une organisation type de citoyens-types fondée pour maintenir les règles-types de la société américaine, vient à la rescousse et tant par la force que par la persuasion le fait rentrer au bercail.

Une collection de types déterminés, qui doivent servir de modèles, un niveau moyen pour toutes choses, y compris les hommes et les femmes, un « standard » : voilà bien où aboutit et en quoi se résume, d'après M. Sinclair Lewis, la civilisation américaine d'aujourd'hui. L'effort des générations précédentes, leurs audaces, leurs victoires ont légué à l'Amérique d'aujourd'hui, avec une prospérité qui l'accable, des procédés, des méthodes qui étouffent l'initiative et suppriment la personnalité. Fabrication en série pour produire au meilleur compte tout ce qui lui est nécessaire, publicité savante pour le vendre : nul n'a plus ni le besoin, ni le désir, ni la faculté même de choisir. Cette fonction inutile disparaît dans l'organisme intellectuel comme dans l'organisme social : l'organe correspondant s'atrophie. Une sorte de consentement universel tient lieu de pensée comme de choix. De même que nous savons par lui quel est le meilleur rasoir de sûreté, c'est par lui que nous saurons quelle est l'idée la plus juste.

Le « citoyen aux idées saines » s'habitue à identifier ce qui est sensé et désirable avec ce qui est approuvé et adopté par tous. Il pense « en série ». Dès lors, la conformité à un type connu étant prisée au-dessus de toute autre qualité, la civilisation qui réalise le plus complètement cet idéal est supérieure à toutes les autres. Aussi le nom de Zénith [illegible] synonyme de progrès et d'intelligence, « fameux comme il l'est partout où l'on se sert de lait condensé et de boîtes de carton ». La primauté de Zénith dans l'ordre de ces industries atteste l'excellence de la civilisation moderne qui apporte, avec la multiplication des avantages matériels de l'existence, la richesse et toute la suite des progrès dont elle est la source. Qui oserait contester, par exemple, que le goût des arts ne soit plus développé et mieux satisfait en Amérique que partout ailleurs ? Ecoutez George F. Babbitt nous exposer ses vues là-dessus dans un discours au banquet annuel de la Chambre syndicale de la propriété immobilière :

« Le citoyen américain vraiment digne de ce « nom possède, avec tant d'autres qualités, un « goût naturel pour les arts qui lui fait choi- « sir spontanément, ce qu'il y a de mieux. « Vous ne trouverez nulle part ailleurs autant « de reproductions de tableaux, anciens ou des « maîtres les plus célèbres. Aucun pays ne pos- « sède un nombre comparable de phonogra- « phes, dont les disques ont enregistré des « morceaux de danse et d'opérette et des airs des « plus grands opéras (opéras de Verdi, par exem- « ple), chantés par des artistes qui reçoivent en « Amérique les cachets les plus élevés qu'on ait « jamais donnés. Dans les autres pays, l'art et « la littérature sont aux mains d'un tas de pau- « vres diables miséreux qui habitent des man- « sardes. En Amérique, un écrivain ou un pein- « tre en renom ne se distingue en rien d'un « homme qui s'occupe d'affaires et, pour ma

(1) Traduction française, 1 vol. Stock.

« part, je suis ravi de voir qu'il peut chez nous « gagner autant d'argent et s'acheter une au- « tomobile aussi luxueuse que n'importe quel « grand industriel. »

Le succès est la preuve du mérite ; la richesse, la preuve du succès. La civilisation de l'avenir est celle qui réussira le mieux à développer la richesse par les merveilleux moyens dont Zénith atteste l'efficacité :

« Je n'ai pas l'intention de dire que nous « sommes parfaits ; mais, tout de même, c'est « l'homme qui gagne environ 10.000 dollars « par an qui fait tourner plus vite les roues du « Progrès... Cet homme est celui qui, aujour- « d'hui, gouverne l'Amérique, et il représente « le type idéal vers lequel l'humanité doit ten- « dre, si nous voulons pour notre vieille pe- « tite planète un avenir régi par la saine mo- « rale et par l'activité commerciale... Mes- « sieurs, Zénith et les villes qui lui ressemblent « sont en train de réaliser une nouvelle forme « de civilisation... ».

Le type idéal vers lequel l'humanité doit tendre : voilà bien encore et toujours, dans *Babbitt* comme dans *Main Street*, la même intolérable prétention que dénonce M. Sinclair Lewis avec une vigueur toujours renouvelée et une impitoyable ironie. Eh quoi ! la civilisation dont Carol Kennicott a senti si douloureusement la mesquinerie, les pauvretés, les insuffisances, la civilisation qui a fait George F. Babbitt ce qu'il est, ce serait le plus haut point de perfection de l'humanité d'aujourd'hui, l'idéal de l'avenir ! Un Sinclair Lewis ne le croit pas : il proclame que l'élite de son pays ne saurait et ne veut pas le croire, travaille à ce que l'Amérique de demain ne le croie plus.

*
* *

A côté de ces deux œuvres capitales, les romans qui ont suivi présentent une signification moins profonde et une moindre portée. Dans *Arrowsmith*, Sinclair Lewis dénonce et flagelle les charlatans de la médecine ; dans *Elmer Gantry* les charlatans de la religion. Il n'en veut si fort à cette espèce des « quacks » que parce qu'elle pullule en Amérique, et, mieux que personne, il est en mesure de nous faire voir, de nous faire comprendre pourquoi : c'est par là d'ailleurs que ces satires se rattachent à l'esprit de *Main Street* et de *Babbitt*. *L'homme qui connaissait Coolidge* « reprend et synthétise », suivant l'excellente formule de M. Régis Michaud, « le portrait du philistin américain » (1), et M. Paul Morand a justement défini *Dodsworth* « une délicieuse satire de l'Américain en Europe ». (2) C'est un regret pour nous de ne pouvoir leur faire une plus large place dans cette esquisse, où il importait surtout de mettre en pleine lumière l'originalité de l'auteur et de marquer avec autant de précision que possible comment, par l'éveil critique du sens social, il a sans doute ouvert de nouvelles perspectives devant le roman américain et une nouvelle phase dans son histoire.

FIRMIN ROZ.

L'ÉCRAN

LES ÉCRIVAINS ET LE CINÉMA

Nous sommes restés volontairement silencieux, durant plus d'une année, sur la production cinématographique. Puisqu'il devenait l'opposé de ce qu'il était, puisqu'il devenait *autre*, ne convenait-il pas de faire au cinéma un crédit qui lui permît de donner sa mesure ?

Force nous est de constater, hélas ! qu'il a bien mal utilisé ce laps de temps. Un an, à notre époque, c'est beaucoup. En un an, les ingénieurs ont travaillé magnifiquement. Ils ont obtenu des résultats surprenants. Les voix ont acquis un naturel absolu et la musique nous fait entendre des timbres parfaitement reconstitués. Nous pouvons affirmer qu'un film déroulé sur un appareil de bonne fabrication ne choquera pas nos oreilles. C'est l'intelligence que les « films parlants » ont choquée ; véritablement, c'est à se demander qui fait le choix des sujets dans les grandes maisons de production.

Qui a pu avoir l'idée de composer et de monter le *Secret du Docteur*, auprès duquel le mélo le plus rococo et le plus absurde est un chef-d'œuvre bien charpenté ? Qui a écrit les dialogues de l'*Atlantis*, film allemand très bien exécuté *en allemand*, mais déformé à plaisir dans la version française ? Et dans quel style ! Qui a pu croire qu'une suite authentique de sottises, comme le *Roi de Paris* pourrait passer sans catastrophe ? Les dirigeants de grandes firmes cinématographiques en sont restés à Georges

(1) *Littérature américaine*, dans la collection des « Panoramas des Littratures contemporaines » (Kra, éditeur, 1928).

(2) Préface de *Babbitt*, traduit de l'anglais par Maurice Rémon (Librairie Stock, 1930).

Ohnet ? Mais le public, lui, a cassé les fauteuils...

Notez que les « gens de cinéma » n'ont qu'un mot à la bouche : « Surtout ne faisons pas de théâtre ! » Mais ils ne cherchent qu'à adapter des œuvres théâtrales en films ! Contradiction extraordinaire... Et naturellement, ils ne savent pas « composer » une interprétation. Un film qui aurait pu être un remarquable film parlant : *Le procureur Hallers*, a été complètement décalé et disons-le : déformé, parce que ses producteurs n'ont pas su donner au principal rôle l'acteur qui lui convenait. Ils ont confié à M. Georges Colin, qui pourtant avait fait ses preuves au théâtre dans Hallers, un rôle qui est de second plan. Et il est arrivé ce qui devait arriver : le rôle de second plan est passé au premier, et rien n'est plus à sa place.

Les deux films qui ont été en somme regardables et entendables furent : *Parade d'amour*, pittoresque et bon enfant, pas très drôle mais habilement conditionné (avec Chevalier) et *Mon gosse de père*, avec Menjou et Mlle Cocea, qui a une charmante voix microgénique.

Le hors-concours est *Sous les toits de Paris*, de M. René Clair, malgré la présence de M. Préjean (qui est un acteur auquel il m'est difficile de m'habituer), et malgré le personnel à casquettes des bal-musettes.

Quand nous débarrassera-t-on des sujets soi-disant réalistes et qui ne sont que fâcheux ? M. René Clair est M. René Clair et il peut se permettre ces écarts, à condition de ne les plus renouveler. Mais n'allez pas perdre votre soirée à voir *La petite Lise*, qui est du sous-Zola. Le public populaire a sifflé la *Petite Lise*, banale histoire du sacrifice d'un forçat délicieux (vieilles balivernes désuètes). Le public populaire sent confusément que le cinéma parlant pourrait lui donner autre chose que des faux drames mal agencés. Mais laissons ces imperfections, et voyons où en est le cinéma parlant.

*
* *

Il y a — comme il y eut une affaire Dreyfus, — une affaire Cinéma-Théâtre. Les deux partis, à l'instar, si j'ose dire, des héros d'Homère, s'invectivent, se menacent, roulent les yeux, font des appels de pieds, grincent des dents, et... ont très peur l'un de l'autre.

J'avoue que, dans une époque comme celle que nous traversons, l'affaire Cinéma-Théâtre est riche en événements d'un pittoresque extrême et nous offre d'heureux dérivatifs à nos sombres pensées.

On voit assez bien le théâtre, personnifié par un monsieur qui se tient la tête à deux mains, tandis que d'avides anthropophages préparent, tout en dansant allègrement, le feu sur lequel on le fera rôtir.

Cependant, maintes gens qui vivent du théâtre ne veulent pas avoir l'air de voir les « mangeurs d'hommes » qui se préparent au festin. Ils plastronnent et disent avec des airs avantageux : « Il a la peau trop dure. Jamais il ne sera dévoré ! La vie est pour lui aussi belle que jamais. » Mais une fois rentrés chez eux et, par conséquent sûrs de n'être pas observés, ils pleurent déjà sur la mort du théâtre. Il est certain que les déclarations récentes de M. Tristan Bernard ne sont pas faites pour les rassurer, et que l'attitude même de certaines personnalités ne peuvent que les inquiéter.

Le directeur d'un des plus célèbres théâtres de Paris ne faisait-il pas poser dernièrement à la porte de son vénérable établissement une affiche où on lisait à peu près ceci qui, évidemment, semble inspiré par la panique : « N'allez pas au cinéma ! Ici, vous verrez des acteurs en chair et en os. C'est bien plus intéressant que des photos animées ! »

Sous l'outrage, le cinéma se mit à crier comme un brûlé. La presse spéciale cinématographique lança feux et flammes, railla les ouvreuses au petit bonnet rose et au petit service, le vestiaire imposé, le programme « je le paie deux francs cinquante », bref toutes les petites tracasseries engendrées par les marchés qui se passent de directeurs de théâtres à concessionnaires... Le cinéma, beau joueur, a supprimé tous les pourboires... Le cinéma marqua un point, et afficha à sa porte, à peu près ceci : « N'allez plus au théâtre, où vous êtes empoisonnés toutes les trois minutes par des mendiants. Ici vous paierez moins cher, vous serez aussi bien assis, on ne vous pressurera pas, et vous verrez et entendrez les mêmes acteurs qu'au théâtre. »

Attendons la réplique du théâtre et portons notre attention vers une autre piste de combats — car cette affaire Cinéma-Théâtre présente à notre curiosité une grande variété de polémiques.

Si le théâtre redoute le cinéma, il y a beaucoup de gens de cinéma — les cinéastes, comme on dit, — qui ne sont pas rassurés du tout. Embusqués avec des escopettes, derrière les cameras et les sunlight, tous ceux qui vivaient du film muet se sont dit entre eux : « Frères, ne mourons pas ! Le cinéma va se mettre à « cau-

ser ». Il faut que ce soit nous autres qui le fassions « causer ». Surtout pas de théâtre au cinéma et surtout pas de gens sachant écrire ! Nous seuls et c'est assez ! »

Cela, c'est le chœur du menu fretin, mais il y a le solo des grands premiers rôles.

L'un d'eux, M. René Clair, metteur en scène du plus grand talent, a déclaré dans *Comœdia*, (si j'ai bonne mémoire) que ni Chaplin, ni Griffith n'ont attendu M. Marcel Pagnol...

Ici, je rends le rôle de spectateur et j'entre dans la piste, à mon tour. Au risque de subir le feu des escopettes cinématographiques, je dirai à M. René Clair que cela se voit joliment que Chaplin et Griffith n'ont pas attendu M. Marcel Pagnol. Chaplin est un mime admirable, mais dont les films ne rappellent en rien quelque chose de composé, quelque chose qui a un commencement, un milieu et une fin. Ce ne sont que des suites de « gags », et il vaut mieux, pour la saine logique, passer sous silence et oublier les quasi-folies que certaines gens ont imprimées sur la « philosophie » de Charlot. Quant à Griffith, il y a, chez cet inventeur, chez ce technicien remarquable de la mise en scène de cinéma, une incapacité notoire à composer logiquement une action. C'est un photographe lyrique mais que l'on devine d'une culture assez vague.

Je crois sincèrement que M. René Clair a prononcé là ce qu'on appelle une parole malheureuse et le plus piquant de la chose, c'est que lui, René Clair, se garde bien de suivre les exemples des scénarios assez informes de Chaplin et de Griffith. Il a composé un *Chapeau de paille d'Italie*, qui est un des chefs-d'œuvre du cinéma français : ce faisant, il s'est conformé à la technique parfaitement habile du « père Labiche ». Il triomphe actuellement avec *Sous les toits de Paris*, aventure très habilement menée, et qui — il le sait mieux que quiconque, — a un commencement, un milieu et une fin... En sorte que je suis bien obligé de constater que cette personnalité, éminente quoique jeune, tient des propos qu'elle regrettera sans doute un jour, et cela parce que dans les polémiques actuelles entre théâtre et cinéma, il faut bien reconnaître que l'on manque un peu de sang-froid.

La lutte prend des formes souvent discourtoises. Une nouvelle maison (la Société Osso), tourne en ce moment *l'Aiglon*, d'Emond Rostand. Vous comprenez bien que si *L'Aiglon* est une réussite, c'est pour tout le personnel de l'ancien cinéma, des metteurs en scène aux acteurs, un point capital marqué par le « personnel théâtre » qui, naturellement, devient chaque jour plus indispensable dans les studios. Alors, que lisons-nous dans certaines feuilles spécialisées du cinéma ? Des petites notes perfides, des articulets où l'on blâme l'interprétation, les décors, les acteurs, et jusqu'aux figurants. Des gens chuchotent, des propos malveillants, et on est allé jusqu'à dire que le film se tournait sans l'autorisation des héritiers Rostand. Charmants procédés ! Mais je crois que, tôt ou tard, il faudra se rendre avec armes et bagages : une nouvelle catastrophe attend ces bons messieurs. Max Reinhardt a commencé à faire de la mise en scène de cinéma. On annonce de lui *La vie parisienne* d'Offenbach. Nous allons bien voir si cet homme de théâtre est incapable de « faire du cinéma ! ».

Parmi toutes ces polémiques, embuscades, guet-apens, quel but peuvent poursuivre les écrivains ? Je crois, pour juger sainement de la question, qu'il faut attendre que la bataille soit terminée, que l'on ait ramassé les blessés, et que les anciens ennemis se soient réconciliés.

Le cinéma a tort de se battre contre le théâtre, et vice-versa. Marcel Pagnol, dans une interview à *Cinémonde*, dont il faudrait tout reproduire, — quoique Charlot et Griffith ne l'aient pas attendu ! — dit avec raison que le film parlant est un trésor que l'on gaspille. En admettant une réconciliation, demain, du théâtre et du cinéma, réconciliation sans importance d'ailleurs, — car ce qui doit arriver arrive, — le danger pour l'écrivain sera, et longtemps encore, l'état d'esprit des producteurs de films.

Les producteurs de films sont des industriels, des commerçants, dont les charges sont énormes, dont les préoccupations sont multiples, et dont le métier concerne l'art. On ne demande pas au directeur d'une mine ou d'une filature ou d'une compagnie de chemin de fer d'être un homme de goût. Mais on le demande à un producteur de films que rien ne préparait à l'art. Si un auteur porte un manuscrit à Dullin, à Jouvet, à l'Œuvre, à Baty, à René Rocher, etc., etc., il s'adresse à des hommes d'une culture incontestable. Mais le signataire de ces lignes a entendu un jour le jeune directeur d'une importante maison de films tenir le propos suivant : « Pour composer et dialoguer ces films, nous n'avons pas besoin d'auteurs. Nous prendrons des jeunes gens *ayant des diplômes* et nous les ferons travailler dans nos bureaux sur des sujets choisis par nous. » Autrement dit, ce jeune homme consacrait l'institution du *nègre*.

C'est lui d'ailleurs qui disait à un compositeur connu : « Nous payons la musique à raison de cent francs la minute. — Alors, répliqua le compositeur amusé, s'il y a une demi-heure de musique dans une opérette composée pour vous, vous me donnerez trois mille francs ? » Olympien, le jeune directeur laissa tomber ces paroles définitives : « Il ne serait pas possible de vous donner aussi peu. C'est pourquoi, nous nous adressons à des chefs d'orchestre, à des exécutants qui, eux, acceptent cent francs par minute. »

Tant de candeur désarme. Et je ne parle pas des ignorances tout à fait fondamentales de producteurs qui croient sincèrement qu'une cabale fait siffler leurs films, alors qu'ils n'ont même pas su discerner la stupidité de certaines scènes, stupidité qui crève les yeux d'un public qui, pourtant, n'est pas difficile.

Et pour finir, une anecdote qui s'est déroulée en ma présence. Dans une grande, très grande, une des plus grandes maisons françaises produisant des films, j'entends un directeur dire à un assistant metteur en scène : « Il n'est pas bon, ce scénario. Il faudra le modifier.

— Vous l'avez lu ? demande l'assistant.

— Non. Mais Madeleine l'a lu et Madeleine n'aime pas ça ! » A ce moment, une sémillante demoiselle fait son entrée. « Madeleine, dites à..... ce que vous pensez du scénario de..... »

Madeleine, c'était la dactylo, juge en dernier ressort des productions soumises à la grande maison en question !

Et maintenant, écrivains, veillez et travaillez, Madeleine vous attend... JEAN VARIOT.

LES BEAUX-ARTS

LES QUAIS DE PARIS VUS PAR EUGÈNE BÉJOT

L'équipe des graveurs enregimentés sous la bannière du « Petit Bonheur » qui, sans souci du vraisemblable et de la difficulté vaincue, se satisfont de si peu de chose, a beau sévir avec une fécondité qui frise l'inconscience, ses exploits ne troublent pas l'aquafortiste Eugène Béjot.

D'ailleurs, avec lui, le graveur c'est l'homme, ceux qui ont eu la bonne fortune d'approcher ce gentleman grand et mince, de tenue impeccable, l'œil clair, la barbe soigneusement taillée un peu à la manière des derniers Valois, reconnaîtront qu'il ne peut être question avec lui que d'un art de sincérité, de notation très serrée et d'une distinction certaine.

Et, de fait, on peut feuilleter ses nombreuses eaux-fortes sur Paris ou celles que les ports de Bordeaux, de Nantes, de La Rochelle lui ont inspiré, nulle part on ne relèvera une entorse à la vérité, une négligence, mais on admirera avec quel goût l'artiste a su prendre parti, choisissant le point de vision le plus caractéristique. C'est que toutes procèdent d'études préalables, très poussées, au crayon, à l'aquarelle, qui ont assoupli l'œil et la main de Béjot, aux particularités de ligne, de couleur, d'atmosphère du site ou du monument qu'il projette de rendre.

Or, cette fois, ce ne sont pas des eaux-fortes qu'à la galerie Braune il présente, mais ses études préalables : ces dessins, ces cramaïeux, ces aquarelles où se trouvent enregistrées dans leur fraîcheur ses impressions premières, la soixantaine de pièces exposées est exclusivement consacrée à Paris; en particulier aux ponts, aux quais de la Seine que Béjot a tant de fois regardés, notés sur ses calepins... Pour les passer en revue, du quai de Bercy au Point du Jour quel plus charmant guide que celui-ci. Comme ce qu'il montre ou raconte est présenté avec un crayon distingué, un pinceau transparent ! On peut entreprendre d'emblée la promenade en sa compagnie. Si sympathique est le cicérone qu'il ne semble pas qu'il puisse y avoir de jour de pluie sur le fleuve. D'ailleurs, il faut qu'il en soit ainsi, car il est tant de monuments, d'embarcadères, d'arbres surtout qu'il s'est promis de nous faire connaître. Voyez ce débouché du Pont des Saints-Pères protégé de beaux ombrages, les berges du Pont Royal et le Pont Neuf au terre-plein ombragé. Mais pourquoi faut-il que des regrets se mêlent à cette belle ordonnance ! Ce quartier romantique que l'on démolit et qui demeure si pittoresque dans sa disgrâce, c'est le *Quai de l'Hôtel de Ville:* ce pont qui disparaît, c'est le vieux *Pont de la Tournelle*. Parfois la vision d'Eugène Béjot s'émeut, s'héroïse, ainsi arrive-t-il avec une certaine *Pointe de l'Ile Saint-Louis* et du *quai aux Fleurs* qui fait penser à Meryon.

Mais tous ces crayons, ces lavis de bistre, ces aquarelles, seraient à éviter, car chaque pièce contient un détail, un aspect qui échapperaient au libre promeneur, mais que Béjot a vus, bien vus, enregistrés avec esprit et soin.

CHARLES SAUNIER.

LA QUINZAINE POLITIQUE

LE DEUXIEME ANNIVERSAIRE DU GOUVERNEMENT DU GENERAL PIERRE JIVKOVITCH.

Quand on dresse le bilan de ces deux dernières années des travaux exécutés et des problèmes résolus dans la politique intérieure et extérieure du Royaume de Yougoslavie, tout observateur impartial ne peut être que frappé de l'effort accompli par le gouvernement du général Pierre Jivkovitch.

Dans tous les domaines, il a réalisé une œuvre qui est une réplique éloquente et décisive à tous ceux qui seraient tentés de critiquer ou d'amoindrir son rôle dans l'histoire de la Yougoslavie moderne.

La transformation de la Yougoslavie moderne s'est opérée en trois étapes successives. Pour préparer la voie à l'instauration d'une véritable démocratie, le Roi Alexandre abrogea, le 6 janvier 1929, la Constitution de Vidov Dan qui divisait le pays en 33 départements et centralisait tout le pouvoir à Belgrade; le 3 octobre 1929,

le souverain serbe a accompli la plus grande réforme administrative et politique en décentralisant les pouvoirs de son royaume en neuf banovines (grandes provinces) quasi autonomes et en remplaçant le nom de Royaume des Serbes, Croates et Slovènes par celui de Royaume de Yougoslavie. C'est ainsi que la nouvelle nation yougoslave, une et indivisible, fut constituée.

Le 4 juillet 1930, tous les membres du gouvernement actuel déclarèrent qu'ils sont décidés à mener leur politique future uniquement sur cette base et ceci d'un commun accord, sans tenir compte de leur participation antérieure aux anciens partis politiques. Dans sa passion constructive, le Roi Alexandre brûle les étapes historiques d'une façon héroïque, voulant soumettre tout à l'idéal qu'il s'est formé de l'Etat moderne.

Dans cette grande époque de l'initiative du Roi Alexandre, la première partie de son programme gouvernemental, c'est-à-dire apaiser les esprits politiques, bouleversés après l'attentat à la Skoupchtina, rétablir l'ordre et la discipline dans la vie nationale qui tombait dans l'anarchie, fut déjà réalisée presqu'immédiatement après le 6 janvier 1929.

Les réformes du grand Roi eurent sur la politique intérieure de Yougoslavie une répercussion immédiate. Des délégations croates monstres s'acheminèrent, l'an dernier, vers le palais royal de Belgrade, pour saluer le grand réformateur, le Roi Alexandre. A cette occasion, Mgr Rittig déclarait : « Depuis le 6 janvier et le 3 octobre 1929, il y a une situation nouvelle qui permet à Zagreb, tête de la Croatie, de renouveler l'expression de ses sentiments de fidélité envers le Roi et l'idée yougoslave.

Peu de temps après, nous vîmes figurer au gouvernement actuel quatre membres de l'ancien parti Raditch. Et, au cours du récent Congrès des paysans croates, présidé par l'ancien vice-président du parti Raditch, M. Karlo Kovatchevitch, plus de 160.000 participants jurèrent fidélité au Roi unificateur, se déclarant prêts à défendre corps et âme la Yougoslavie contre tous ses ennemis de l'intérieur et de l'extérieur.

Ainsi, les positions politiques de la Yougoslavie sont consolidées et raffermies à l'intérieur comme à l'extérieur.

Cette action, due à l'initiative du Roi Alexandre, s'entremêle constamment avec son action de l'époque constructive.

La Yougoslavie actuelle est toute vibrante de l'activité dont le général Jivkovitch est l'animateur.

Il a mis de l'ordre dans les finances, développé les travaux publics, accru la prospérité du pays, réorganisé l'administration qui est devenue le rempart de l'ordre et de la sécurité pour la bonne marche des affaires commerciales.

L'administration actuelle yougoslave, surveillée par le général Jirkovitch, travaille trois fois plus vite qu'auparavant. Les autorités centrales et provinciales sont obligées d'intensifier constamment et progressivement la vitesse et l'expéditivité de l'administration réformée, car la présence et l'œil du général sont partout. D'un bout à l'autre du royaume, le président du Conseil apparaît comme un ouragan pour contrôler, vérifier et suivre le mouvement et le fonctionnement de sa machine gouvernementale.

La qualité qui caractérise le président du Conseil yougoslave est qu'il possède le goût de l'autorité et la capacité de l'exercer. Il gouverne avec adresse et ingéniosité, et a résolu déjà les problèmes les plus graves de l'organisation nationale.

Le contrôle des banovines qu'il a organisées est à la fois chargé d'éviter les abus et les dépenses parasitaires, et de faire poursuivre ceux des employées qui manqueraient à leurs devoirs.

Dans ce domaine plus qu'ailleurs, la force de son exemple exerce sa vertu bienfaisante. Le président du Conseil yougoslave n'épuise jamais tous les crédits mis à sa disposition. Il a groupé avec l'ordre, la méthode qui caractérisent ses qualités d'organisateur, tous les fruits de l'activité économique, industrielle, commerciale et agricole de l'Etat yougoslave, de sorte qu'il est en train de donner une orientation nouvelle à la production et à la politique économique de la Yougoslavie. Dans cette véritable guerre économique qui se livre entre les nations, la Yougoslavie actuelle est prête à se défendre avec succès.

L'agriculture yougoslave est protégée par la Banque agraire, instituée le 16 avril 1929, avec un capital de 700 millions de dinars. Cette institution est destinée à fournir une aide créditrice aux agriculteurs. Jusqu'au 30 juin 1930, cette Banque a accordé des emprunts hypothécaires à long terme pour 265 millions de dinars, des prêts aux membres des coopératives pour 146.800 millions, des emprunts aux coopératives pour 4.800 millions, aux sociétés des eaux, 4.200 millions, en tout avec les crédits transférés de l'ancienne direction du crédit agricole (115,5 millions et les autres crédits mentionnés plus haut, la Banque agraire yougoslave a accordé des crédits pour un total de 540,5 millions de dinars.

En Yougoslavie, le chômage n'existe pas. De grands travaux et le développement général de l'industrie nécessitent constamment de nombreux appels de main-d'œuvre, de sorte que les ouvriers yougoslaves s'expatrient peu, en comparaison d'autres nations.

En jetant un coup d'œil rapide sur les finances du régime de la dictature libérale, nous constatons qu'elles sont prospères. La deuxième année budgétaire démontre que les revenus de l'Etat ont augmenté par rapport à l'année précédente.

Le chiffre global des recettes pour l'année 1929-30 (impôts, taxes, monopoles, entreprises d'Etat, etc.) est de 12 milliards 228 millions de dinars.

En comparaison avec l'année budgétaire précédente, 1928-29, nous constatons une augmentation nette de 1 milliard 341 millions.

Ces chiffres parlent mieux que personne et démontrent que la stabilité politique avait préparé et assuré cette stabilité financière.

Le *Financial Times* du 6 août 1930, déclare : « La Yougoslavie est un de ces Etats d'après-guerre qui avait, entre tous, un travail de consolidation le plus dur à faire. »

D'après ce journal, la Yougoslavie a réussi à améliorer, consolider et raffermir ses positions économiques, financières et politiques par ses propres moyens, et le *Financial Times* regrette que l'exportation anglaise dans ce pays diminue par la faute de l'Angleterre elle-même.

Ces résultats démontrent que la politique n'était pas pour le général Jivkovitch un passe-temps ni une simple occasion de satisfaire son appétit de gloire. Il n'y a pas eu de rupture entre sa vie de militaire et sa vie politique. Celle-ci continue celle-là.

Nulle part, l'œuvre de l'effort yougoslave n'apparaît avec plus d'éclat que dans cette merveilleuse capitale politique : Beograd, la Ville Blanche. En moins de vingt

ans, malgré les guerres successives, Beograd passe de 70.000 habitants à plus de 350.000 actuellement. La ville tout entière est un immense chantier de constructions. Partout, c'est un étonnant paysage de gigantesque effort national yougoslave, d'aménagement moderne, qui provoque la surprise et l'admiration de tous ceux qui visitent la Yougoslavie, et qui révèle, depuis qu'on la connaît mieux, l'immense possibilité d'avenir.

La plus grande gloire revient au maître, c'est-à-dire à celui qui, après avoir préparé cette bataille politique, l'a conduite et gagnée, au Roi Alexandre Karageorgevitch.

Le Président du Conseil, le général Jivkovitch et l'homme d'Etat yougoslave de grande envergure, le Ministre des Affaires étrangères, M. Marinkovitch, ont collaboré à cette œuvre. Le premier s'attacha à rassembler toutes les forces yougoslaves, le deuxième, stratège unique, engagea la grande bataille diplomatique pour la paix. Leur gloire est commune; l'une complète l'autre: loin de se limiter, l'une et l'autre se renforcent et s'éclairent mutuellement.

Général Schlosser.

BULLETIN MARITIME

UN CENTENAIRE OUBLIE : LA PREMIERE TRAVERSEE DE LA MANCHE PAR UN BATEAU A VAPEUR.

Ce n'était pas le temps, pendant la guerre, de songer à célébrer les centenaires. Sauf cette circonstance, peut-être aurait-on voulu, en 1916, commémorer l'arrivée à Paris du premier bateau naviguant à la vapeur.

Voici, brièvement exposées, les péripéties de ce premier voyage.

La Compagnie Pajol, de Rouen, qui exploitait un service régulier de voiliers sur la Seine, désirant adopter le nouveau mode de navigation que les Anglais avaient rendu célèbre, décida, pour ne pas avoir à utiliser les découvertes du marquis Jouffroy d'Abbans, d'aller simplement acheter à Londres un des bateaux en service sur la Tamise afin de l'établir ensuite sur la Seine.

Un capitaine de marine, nommé Pierre Andriel, fut envoyé à Londres pour cette mission. Il ne trouva qu'un petit bateau de 15 mètres de long sur 5 de large, dont la force n'était que de 10 HP, alors que les bateaux de l'époque étaient déjà trois fois plus forts. Il changea le nom de *Margery* en celui de *Elise*, et quitta Londres le 9 mars 1816, vers midi, avec dix hommes d'équipage anglais. A trois heures, il était à Gravesend, d'où il partait le lendemain dimanche; les Compagnies d'assurances avaient refusé d'assurer sa vie.

Sur la Tamise, l'*Elise* rencontra un « cutter » de la Marine Royale qui, désirant anéantir dès ses débuts la nouvelle navigation, rivale de la navigation à voiles, fit tout ce qu'il put pour la couler. Plusieurs bordées furent tirées contre l'*Elise* : à la dernière, le mât de beaupré vint heurter la cheminée de tôle de l'*Elise* qui parvint cependant à se dégager. Le 10 mars, à 11 heures du soir, l'*Elise* arrivait à Douvres; le 11, elle entrait dans la Manche, à Beachy-Head. Mais une tempête effrayante l'obligea à rebrousser chemin. Quatre jours plus tard, le 15 mars, l'*Elise* repartait en direction du Havre : à midi, un fort vent du Sud arrache les palettes de ses roues et elle est contrainte de rentrer en Angleterre pour réparer cette avarie. Enfin, à 1 heure de l'après-midi, le même jour le bateau reprend la mer. La tempête reprend furieuse. Vers minuit, la tempête est telle que l'équipage effrayé réclame à grands cris le retour en Angleterre. Andriel s'y refuse. A 2 heures du matin, il descend sécher ses vêtements trempés d'eau près d'un poêle de fonte qu'il avait allumé dans sa chambre, mais le roulis et le tangage démontent le poêle et tous les charbons ardents se répandent sur le plancher. Si l'*Elise* avait pris feu à ce moment, il est probable que la navigation à vapeur était arrêtée dès l'origine, ou retardée d'un grand nombre d'années.

De nouveau, les hommes de l'équipage se mutinent, mais Andriel promet trois bouteilles de rhum à qui le premier annoncera la terre de France. A 4 h. 3/4, un homme annonce un feu français; à 6 heures du matin, l'*Elise* est en vue du Havre. « La mer, disent les relations, était couverte de débris de vaisseaux ». Le bateau pilote se dirige vers l'*Elise*, mais dès qu'il aperçut la cheminée, il vira de bord et rentra au port sans aider l'*Elise*, qui dut se frayer seule un passage. Lorsque le Capitaine Andriel se présenta chez le Correspondant de sa Compagnie chargé de recevoir l'*Elise*, celui-ci refusa de croire qu'il avait pu traverser la Manche par une telle tempête.

Le lendemain, 19 mars 1816, on signalait dans le *Journal du Havre*, l'entrée d' « un navire anglais venant de Londres : ce bateau naviguant au moyen d'une mécanique à vapeur et sans le secours des voiles. Il doit, dit-on, se rendre à Paris. »

Le 20 mars, l'*Elise* repartait, en effet, pour Paris, par la Seine, via Rouen. Pendant la nuit, tout le long du fleuve, les chiens hurlaient de peur et les gens criaient « au feu » en voyant ce bateau qui jetait des étincelles et dont la cheminée était rouge à plus d'un mètre au-dessus du pont.

A Rouen, il fallut changer la cheminée pour un tuyau articulé, afin de pouvoir passer sous les ponts. Les Rouennais mirent beaucoup d'empressement à visiter le navire. Les dames de la Halle, dès son arrivée, étaient montées à bord et avaient offert un bouquet au Capitaine.

Le 25, à 11 heures du matin, l'*Elise* quitta Rouen, au milieu de hourras enthousiastes, ayant à bord le Prince Wolkonsky, aide de camp de l'Empereur Alexandre de Russie. Elle arriva le 28 au pont d'Iéna.

Le lendemain, les deux pierriers que l'on avait placés à bord, tirèrent vingt-et-un feux de salves sous les fenêtres de Louis XVIII, qui applaudit en élevant les mains. Le *Moniteur Universel*, du 30 mars 1816, donnait la description suivante, qui nous paraît aujourd'hui bien naïve : « Ce bâtiment... a la forme d'un bateau-pêcheur. Les tuyaux du fourneau et de la chaudière s'élèvent au centre, à la place du grand mât, à une hauteur d'environ 18 pieds au-dessus du pont, et s'abaissent à volonté pour faciliter le passage des ponts. La vapeur donne, par des moyens qui nous sont inconnus (*sic*), le mouvement à deux roues placées sur les flancs du bateau qui le force à remonter. Sa quille, qui est très aplatie, lui facilite la navigation dans une eau très peu profonde. »

Dès le 11 avril 1816, l'*Elise* commença un service entre Elbeuf et Rouen, puis, à la suite d'embarras financiers de la Société, dut rentrer en Angleterre.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris (15e).

Le Gérant : M. Hedan.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 3 69e ANNÉE 7 FEVRIER 1931

LE PROGRAMME DES CONSERVATEURS ANGLAIS

En Angleterre, aux prochaines élections générales, la seule alternative que laisserait la défaite du parti conservateur serait la victoire des socialistes ; rien ne doit nous faire perdre de vue ce dilemne. Il n'existe pas, en effet, de troisième parti qui ait la moindre chance de se trouver en posture de former un gouvernement.

Les socialistes exercent le pouvoir depuis plus d'un an. Ils ont constitué une minorité qui a dû recourir à l'appui des libéraux pour durer. Mais au bout de 18 mois, le pays est acculé a une situation que tout citoyen soucieux de l'avenir ne peut envisager sans angoisse et à laquelle personne ne saurait remédier tant que les mêmes hommes resteront à la tête du gouvernement. A quoi en serions-sous donc réduits si les socialistes l'emportaient à nouveau, et cette fois avec une véritable majorité ?

Tout parti sainement constitué compte des membres qui ne songent qu'à aller de l'avant et d'autres qui préfèrent agir avec plus de circonspection et progressivement. Ces deux groupes doivent se faire mutuellement des concessions, mais je suis certain de l'unanimité des conservateurs en ce qui touche les principes fondamentaux de leur grand programme de redressement.

La première de toutes les réformes inscrites à notre programme, c'est le protectionnisme, et nous n'entendons pas par là faire l'essai, après de laborieuses enquêtes officielles, de lois applicables à quelques industries secondaires, mais prendre des mesures d'une portée générale et immédiate dont toutes les conséquences ont d'ailleurs été mûrement étudiées. Quand nous reviendrons au pouvoir, non seulement nous rétablirons les taxes douanières supprimées par Mr. Snowden, mais nous nous considèrerons comme libres de frapper de tous les droits qui nous paraîtront nécessaires, les produits manufacturés que l'étranger importe chez nous. On ne saurait trop insister sur l'importance vitale de cette politique pour le pays, c'est la seule qui nous donne la perspective de pouvoir fournir du travail à nos compatriotes dans les métiers qu'ils exercent, en leur permettant de fabriquer les articles pour lesquels l'étranger les supplante, grâce aux salaires moins élevés et aux journées de travail plus longues.

Tous les millions dépensés par les ministères socialistes, et qui furent consacrés à des travaux entrepris pour assister les sans-travail, n'ont eu qu'un effet temporaire et la crise du chômage qui va s'aggravant, détruit de plus en plus l'ancien attachement irraisonné au principe de la franchise complète des importations. Les vieilles forteresses du libre-échange, telles que le Lancashire et le Yorkshire, se laissent gagner tous les jours davantage par nos idées et la récente déclaration des banquiers a consterné ceux qui dormaient confiants dans leur sécurité tandis que les conditions économiques mondiales changeaient du tout au tout.

Le système protectionniste se propose d'exer-

cer une action plus grande encore ; il vise à réaliser l'unité économique de l'Empire. Le temps est passé où l'Angleterre pouvait se retrancher dans son isolement. Si nous voulons que les conditions de la vie ouvrière, améliorées aux prix de si gros efforts, restent ce qu'elles sont, nous devons saisir l'occasion qui s'offre à nous de constituer un bloc économique auquel adhèreront toutes les puissances qui forment l'Empire britannique et qui nous permettra de tirer parti des immenses richesses que renferment leurs territoires. A cette fin nous désirons entamer des négociations avec les Dominions, négociations que nous voulons mener avec toute liberté d'action pour pouvoir conclure les accords les plus favorables aux deux partis. Nous signerons ces accords pour en retirer d'importants avantages qui se traduiraient par des tarifs de faveur exclusivement réservés à nos produits manufacturés, mais nous devrons à notre tour donner aux Dominions des privilèges équivalents sur nos marchés. Ainsi, au nombre des principales exportations de ceux-ci, figurent les produits d'alimentation ; or, il est probable que la meilleure proposition que nous pourrions leur faire, serait que la métropole achète leurs produits de préférence aux produits étrangers, mesure qui entraînerait la perception de droits sur ces derniers.

En ce qui concerne l'agriculture, le plus grand débouché est le marché intérieur, donc toute politique qui augmentera le pouvoir d'achat des villes ne manquera pas de lui être également favorable. La clef de voûte de notre programme, c'est la taxation du blé à un prix suffisant pour que la culture en soit rémunératrice dans les emblavures d'un rapport courant, tout en permettant de donner des salaires équitables aux ouvriers agricoles. Mr. Baldwin projette, en outre, de mettre fin à l'importation des avoines de dumping et il s'est déclaré prêt à se concerter avec tous les intéressés, afin d'établir des droits d'entrée sur l'orge à malt. C'est la seule politique agricole dans laquelle l'Angleterre puisse s'engager, et, d'autre part, suivant les propres termes de l'Union nationale des Fermiers, elle a le mérite d'aller à la racine même du mal. Voilà donc quel est le programme des conservateurs, élaboré dans le désir de faire renaître la confiance et la prospérité chez la mère-patrie et de donner une importance et une force nouvelles à notre grand Empire.

NEVILLE CHAMBERLAIN
M. P. Président du Comité du
Parti Conservateur.

L'IDÉE COMMUNISTE CHEZ PLATON

Platon a été souvent présenté, tant par des communistes lettrés que par des lettrés non communistes, comme l'un des hauts patrons, le plus haut, du communisme.

C'est qu'en effet, lorsqu'il écrit de politique, Platon se complaît à voir dans la communauté le type parfait de la vie civique. Et la communauté qu'il exalte de la sorte, c'est la communauté la plus complète qui se puisse concevoir : la communauté non seulement des choses, mais aussi, et même premièrement, des personnes. (Platon dit des femmes et des enfants, mais autant dire des personnes, puisque la communauté des femmes, pour les hommes, c'est évidemment aussi la communauté des hommes, pour les femmes) (1).

Voyez comme, dans une page des *Lois*, son œuvre dernière, Platon (2) parle de cette communauté intégrale :

« La cité qu'il faut mettre au premier rang, la vie civique, les lois et les usages qu'il faut regarder comme les meilleurs, sont ceux qui, dans la cité tout entière, réalisent le plus complètement l'antique proverbe qui dit qu'entre amis tout est véritablement commun. Oui assurément, en quelque lieu qu'aujourd'hui ou un jour les femmes soient communes, les enfants communs, toutes choses utiles communes, et que l'on s'y ingénie à faire disparaître de la vie tout ce qu'on appelle particulier, au point que cela même qui de nature est particulier à chacun, comme ses yeux, ses oreilles, ses mains, devienne commun autant qu'il se peut, et que tous soient comme s'ils voyaient, entendaient et agissaient en commun, louant et blâmant de concert les mêmes choses, éprouvant dans le même temps les mêmes joies et les mêmes peines ; oui, là où, par l'effet de lois ou usages quelconques, la cité est parfaitement une, là est la cime la plus élevée où la vertu civique puisse

(1) Platon au reste le note incidemment. « De même, dit-il, que les hommes seront libres d'avoir commerce avec telles femmes qu'ils jugeront à propos, de même les femmes seront libres de fréquenter tels hommes qu'il leur conviendra ». (*Rép.*, l. V.)

(2) On sait que, dans le dialogue des *Lois*, « l'Athénien » c'est Platon, de même que, dans la *République*, Platon se couvre du nom de « Socrate ».

atteindre, et il n'en est pas qui la dépasse. Si, quelque part, des dieux ou des enfants des dieux (1) habitent une telle cité, sûrement ceux-ci, en vivant ainsi, habitent ensemble dans la joie. C'est pourquoi, sans chercher d'autre modèle de la vie civique, il faut tendre de toutes ses forces à se rapprocher de celui-ci (2). »

La mystique de la communauté n'a certes jamais produit rien de comparable. On dirait que, pressentant qu'il célébrait la communauté pour la dernière fois, Platon a voulu y employer toute la magie de son verbe.

*
* *

Mais tâchons à bien voir les traits de l'idée communiste platonicienne, et pour cela demandons-nous :

d'abord, sur quelle considération Platon s'enflamme ainsi pour la communauté ;

puis, s'il pense que son rêve peut se réaliser ;

enfin, au cas contraire, pourquoi cependant il voudrait entraîner vers ce rêve les esprits et les cœurs.

Faute de lumière sur ces trois points, et sur un ou deux autres en rapport avec le premier, peut-être rapprocherait-on trop étroitement le communisme platonicien du communisme du temps présent.

Quand on relit lentement la page des *Lois*, qu'on ne peut guère lire d'abord que d'un trait, tant vous porte son rythme, cette impression très nette s'en dégage, que ce qui rend si chère à Platon l'idée de la communauté, c'est le sentiment que la communauté serait pour la cité à la fois la marque et le gage d'une unité parfaite. Mais ceci aussi, semble-t-il, s'y perçoit, qu'aux yeux de Platon lui-même, cette communauté, seuls peut-être des dieux seraient capables de la pratiquer tout à fait.

Indications intéressantes, mais indications seulement, et la seconde un peu incertaine. Toutes deux sont pour nous faire désirer de voir sur l'un et l'autre point Platon s'expliquer davantage.

Mais les *Lois*, si étendu que soit ce traité, ne contiennent sur la communauté complète rien de plus que la page que nous venons d'en lire. C'est que les *Lois* n'ont pas pour objet le type de cité dont cette page évoque l'ardente image, la cité parfaite où tout serait commun. Leur objet, plus modeste, est un type de cité qui, dans l'ordre de la qualité, est à placer immédiatement au-dessous de celui-là. Type de second rang, louable encore cependant, et dont Platon pense, non d'ailleurs sans tristesse, que la famille, à peu près comme elle est, n'en étant point exclue, ni non plus la propriété, du moins absolument, ce type sera sans doute, plus que celui de la cité parfaite, accessible aux êtres imparfaits que sont les hommes. La page sur la communauté complète n'est dans les *Lois* — presque en leur milieu, comme un haut pic isolé au centre d'un plateau d'altitude moyenne — que pour faire connaître à qui les lira que, dans la pensée de celui qui les compose, il est un modèle de cité plus excellent que celui dont le plan est tracé là.

Si donc les *Lois* étaient le seul écrit politique de Platon, il nous faudrait quitter l'espoir de découvrir les éclaircissements souhaités.

Mais Platon avait, avant les *Lois*, écrit la *République*, et, bien que ce traité, en dépit de son nom, ne soit pas principalement politique, — que même, à en croire Platon, il ne le soit, en partie, que par l'effet d'une digression, — on sait que c'est là pour la première fois que, du moins de façon qui compte, Platon a parlé de la communauté intégrale. Sans doute, si étincelant que soit ce dialogue, où, comme en un riche feu d'artifice, s'entrecroisent les sophismes, les paradoxes et les vérités les plus hautes, il ne s'y rencontre pas, sur la communauté, de pages qui égalent en éloquence l'étonnante page des *Lois*. Mais nous y verrons — et c'est ce que nous demandons — Platon discourant avec abondance de ce qui, dans cette page des *Lois*, sollicite notre curiosité.

A la vérité, une différence, et considérable, semble exister entre la cité parfaite qu'évoque la page des *Lois* et la cité parfaite que décrivait douze ans plus tôt la *République*. C'est comme si, au cours de ces douze années, les dernières de sa longue vie, la conception de la communauté s'était, chez Platon, dilatée, élargie. Alors, en effet, que, dans la *République*, la communauté des personnes et des choses n'était établie qu'entre les gardiens de la cité, classe d'élite, composée des guerriers de l'un et de l'autre sexe et de magistrats choisis parmi les guerriers mâles devenus des « sages », c'est-à-dire

(1) ... » ... » à supposer leur pluralité », ajoute Platon,

(2) *Lois*, I. v. Dans la traduction de cette page, dont nous ne nous flattons pas d'avoir rendu l'éloquence, nous avons cru pouvoir, sinon devoir, user parfois de plusieurs mots français pour exprimer le sens d'un seul mot grec.

des philosophes, dans la page des *Lois* c'est pour la cité tout entière (κατὰ πᾶσαν τὴν πόλιν) que Platon souhaite ce mode de vie civique. Mais, si différent que cela soit par maints côtés (1), il n'importe pour notre objet. Car, tout ce que, dans la *République* et à propos des gardiens, Platon dit de l'excellence de la communauté, puis du point de savoir si elle pourra un jour être une réalité, tout cela concerne la communauté prise en soi. Aussi bien, à l'un et à l'autre sujet, Platon s'exprime-t-il le plus souvent en des termes d'une telle généralité, qu'on croirait qu'il oublie n'avoir en vue qu'une partie des citoyens.

Reportons-nous donc à la *République* (2). Et, sans nous attarder à montrer comment, dans ce dialogue sur l'homme juste et l'homme injuste (car tel est son véritable objet), Platon vient à faire porter sur la cité l'entretien ; sans même nous arrêter au plan que Platon regardait alors comme étant celui d'une cité parfaite, plan sans grand intérêt pour nous, tant ce plan, pris dans son ensemble (3), est éloigné de tout ce à quoi, en fait de cité modèle, un homme d'aujourd'hui peut songer, même et surtout s'il est communiste (1), allons droit à ce qui nous éclairera sur les points qui nous intéressent.

I

Touchant le sentiment auquel obéit Platon en célébrant la communauté, ce que nous trouvons dans la *République* est d'une absolue clarté.

Au souvenir sans doute — et peut-être au spectacle — de ces dissensions intestines violentes que connurent si souvent les cités grecques, Platon pose comme une vérité d'où il faut partir que « le plus grand mal de la cité, c'est ce qui la divise et en fait comme plusieurs, et que son plus grand bien serait ce qui en lierait tous les membres et la rendrait une. » Or, il est facile de voir, pense-t-il, ce qui cause ce mal et ce qui produirait ce bien.

Ce qui cause ce mal, autrement dit « ce qui empêche l'union, c'est que les joies et les douleurs sont propres et personnelles, et que ce qui arrive, tant à la chose publique qu'aux particuliers, fait du plaisir aux uns et de la peine aux autres. Mais cette opposition de sentiments, d'où elle-même vient-elle, sinon de ce que tous les citoyens ne sont pas en situation de dire en parlant des mêmes choses : ceci est mien ou ceci n'est pas mien (2)... Quand, en effet, chacun ne dit pas des mêmes choses qu'elles sont siennes,

(1) Au point de vue de l'économie, — point de vue qui, d'ailleurs, dans la question de la communauté, n'est pas celui auquel Platon se place, — un communisme de simple consommation entre un nombre restreint de citoyens vivant tous ensemble des subsides des autres membres de la cité, comporte beaucoup moins de difficultés qu'un communisme à la fois de *production* et de consommation, ce que serait nécessairement une communauté embrassant tous les membres de la cité. A moins donc que la production n'y fût tout entière le fait d'esclaves publics, lesquels seraient nombreux, les esclaves privés étant, comme tous autres biens, devenus communs. Dans ce cas, ce ne serait point un type d'économie différent du premier; ce ne serait encore qu'un communisme de consommation. Mais peut-être est-il permis de penser qu'à l'époque où Platon écrivit la page des *Lois*, il concevait la cité idéale qu'il y évoque comme ne connaissant point l'esclavage, en sorte que l'expression κατὰ πᾶσαν τὴν πόλιν y aurait le plein sens qu'elle a pour un moderne. Dans un passage du traité des *Lois*, en effet, Platon n'observe-t-il pas que l'esclavage est une fréquente cause de « désordres », « l'homme ne consentant qu'avec une peine infinie à cette distinction de libre et d'esclave que la nécessité a introduite » (*Lois*, I, VI). Il est vrai que Platon poursuit en disant : « Après que chacun se sera convenablement pourvu d'esclaves... » Mais c'est de la cité de second rang qu'il parle et non de la cité idéale.

(2) Les citations dont la référence ne sera pas donnée seront prises du livre V de ce traité.

(3) D'un côté, une sorte de couvent militaire d'hommes et de femmes gouvernés par des magistrats-philosophes et entretenus, d'ailleurs sans luxe, par le reste de la population; cette « race d'or » se reproduit suivant des règles assez semblables à celles des haras. De l'autre côté, tous les autres citoyens ou non-citoyens, sur le mode de vie desquels Platon omet de nous renseigner suffisamment, mais qu'il semble bien laisser vivre comme ils vivaient dans la cité réelle d'alors, sous le régime de la famille, de la propriété et des contrats.

Le but de ce plan, (but qui restera celui de la page des *Lois*), était déjà d'assurer dans la cité l'union, ou du moins, ici, ce qui en tiendrait lieu : l'ordre et la paix. N'ayant rien à eux, ni individuellement, *ni même collectivement*, à l'abri par conséquent de toutes les suggestions de l'intérêt propre et de l'intérêt de groupe, les magistrats, représentants de la sagesse, et les guerriers, représentants du courage et de la force, ne connaîtraient que le bien public et n'obéiraient qu'au devoir de l'assurer. Il seraient « les gardiens de la cité ». L'une des règles essentielles qu'ils auraient à faire respecter serait que chacun restât à sa place et ne pût briguer avec succès une situation pour laquelle la nature ne l'a point fait; car de la sorte disparaîtrait la source la plus abondante des intrigues, des agitations et des troubles.

(1) Sans doute, on pourrait considérer, d'après ce qu'on en rapporte, que l'armée rouge soviétique n'est pas sans rappeler le corps des gardiens de la cité de la *République*. Encore le rapprochement comporterait-il bien des réserves.

(2) τό τε ἐμὸν καὶ τὸ οὐκ ἐμόν (Nous pensons que καὶ doit être ici traduit par « ou », qu'il signifie moins souvent que « et » mais qui est l'un de ses sens).

mais que celui-ci le dit de l'une, celui-là d'une autre ; quand les citoyens ont chacun à part leurs femmes et leurs enfants, sources pour eux de joies et de peines que personne d'autre ne ressent », comment, tous n'étant pas affectés de même par les mêmes événements, la cité pourrait-elle connaître l'unité des sentiments et des vouloirs ?

Ce que donc il faudrait, c'est ceci, de toute évidence : il faudrait que dans la cité entière les sollicitudes des uns et des autres eussent même aliment, et non point des aliments distincts et séparés. A cette condition seulement chaque événement affecterait tous les citoyens de la même manière.

Or, imaginez une cité où seraient établies et la communauté des femmes et la communauté des enfants :

la communauté des femmes, c'est-à-dire non seulement le mariage supprimé, mais les femmes « toutes à tous », aussi bien en fait qu'en droit (1), de manière que, sous quelque forme que ce soit, le mien exclusif n'ait de place dans les rapports des sexes ;

la communauté des enfants, en entendant par là ceci : les nouveau-nés, déjà de paternité indécise du fait de la communauté des femmes, seraient, presque aussitôt venus au monde, enlevés à leur mère et confondus indiscernablement dans un bercail commun (2). Ainsi leur filiation maternelle elle-même serait ignorée de tous, et premièrement d'eux et de celles qui leur ont donné le jour. Il en résulterait que « chaque membre de la cité verrait dans tout autre un être qui, possible, (car la cité grecque n'est pas grande), est son frère ou sa sœur, son père ou sa mère, son fils ou sa fille, ou quelque ascendant ou descendant d'autre degré. » De la sorte, et sans que ce soit s'exprimer par image, la cité tout entière ne serait qu'une seule famille.

Et une seule famille, c'est aussi, et du même coup, un seul patrimoine.

Communauté des affections, communauté des intérêts, communauté donc de toutes les sollicitudes, n'apparaît-il pas qu'une pareille cité serait parfaitement une, toutes les joies et toutes les peines n'y pouvant être que communes. Admirable effet de ce que, tant en ce qui regarde les êtres qu'en ce qui regarde les choses, il n'y aurait point de mien particulier, c'est-à-dire de mien pour l'un qui serait un non-mien pour les autres, mais, comme dans la famille, rien qu'un mien commun, si l'on peut dire.

Et à ce spectacle qu'il se crée, et dont il s'enchante, Platon de plus en plus s'échauffe. « En vérité, s'exclame-t-il, une seule famille, ce n'est point assez dire ; tous les membres de la cité ne feraient, pour ainsi parler, qu'un seul homme. » Puis aussitôt s'attachant à cette image, qui répond si bien à ce qu'il rêve, Platon l'exploite avec délices. « Lorsqu'un homme, observe-t-il, reçoit quelque blessure au doigt, au même instant l'âme, en vertu de l'union établie entre elle et le corps, en est avertie, et tout l'homme est affligé du mal d'une de ses parties ; aussi dit-on de lui qu'il a mal au doigt. On dit de même à l'égard des autres sensations de douleur ou de plaisir qui adviennent dans une des parties quelconques de son corps. Or, voilà au juste l'image de notre cité. Qu'il arrive à l'un de ses membres du bien ou du mal, toute la cité y prendra part comme si elle le ressentait elle-même ; elle s'en réjouira ou s'en affligera avec lui. »

Ainsi, comme nous l'avions compris à la lecture de la page des *Lois*, l'unité de la cité, tel est bien, et sans rien d'autre, ce que Platon attend de la communauté et ce qui l'enflamme pour elle. A la différence des conceptions communistes qui viendront après elle, l'idée communiste platonicienne ne procède ni du sentiment égalitariste, ni de considérations quelconques d'ordre économique (1). Elle se forme dans de plus hautes régions de l'esprit, au-dessus du plan des intérêts matériels.

Et cela est vrai non pas seulement pour ce qui est de la communauté des personnes, mais tout autant pour ce qui est de la communauté des choses. Quelques propos incidents ne doivent pas, en effet, empêcher de voir que le grief de fond que Platon a contre la propriété n'est pas distinct de celui, d'ordre tout psychologique, qu'il a contre la famille particulière (nous appellerons ainsi la famille vraie, par opposition à la famille commune, artificielle, que Platon souhaite de voir) : famille particulière et propriété sont, l'une au regard des êtres, l'autre au regard

(1) Certaines règles seraient établies pour obvier autant que possible aux incestes inconscients.

(2) L'allaitement y serait organisé de manière que les mères ne puissent savoir à quels enfants elles donnent le sein.

(1) Il n'en faudrait d'ailleurs pas conclure que Platon est étranger aux choses de l'économie. Dans le traité même de la *République*, au livre II, Platon s'étend longuement sur la place que tient l'économie dans la formation et le développement des sociétés.

des choses, les deux sources de ce sentiment du mien et du non-mien qui fait que, dans la cité, les joies et les peines, au lieu d'être senties de tous, sont personnelles à chacun ; c'est pour ce même et commun motif qu'il faut désirer que toutes deux disparaissent.

Au surplus, si l'on y porte attention, l'on ne manque pas de remarquer que, des deux institutions, c'est à la première, à la famille particulière, que Platon en a fondamentalement. De son point de vue, d'ailleurs, on se l'explique aisément. La famille particulière n'est-elle pas la source la plus commune du mien et du non-mien ? C'est par elle que connaissent ce sentiment même ceux qui ne possèdent rien, puisque, de son fait, il n'est point d'homme qui ne dise de certains êtres, à l'exclusion des autres : ce sont « les miens ». Et puis, et surtout, la disparition des familles particulières, remplacées par l'unique famille commune, entraînerait tout naturellement la disparition des propriétés distinctes, fondues, comme d'elles-mêmes, en un unique patrimoine commun. C'est de la communauté des personnes que résulterait la communauté des choses. Pour le noter en passant, ceci montre qu'il ne faut pas dire, comme on le fait d'ordinaire, que Platon ne se borne pas à souhaiter la communauté des biens, mais qu'il va jusqu'à souhaiter la communauté des femmes et des enfants. Platon ne va pas jusque-là ; c'est par là qu'il commence. La communauté des personnes est l'élément premier et la pièce maîtresse du communisme platonicien. Platon, au reste, le marque expressément en mettant dans la bouche d'un de ses interlocuteurs ces paroles d'unanime assentiment : « Nous sommes persuadés qu'en effet ce qui décide de tout, c'est la communauté des femmes et des enfants. »

Voici une autre observation — elle a trait exclusivement à la communauté des femmes — qui contribuera à donner sa vraie couleur à l'idée communiste platonicienne.

En dépit d'une inévitable apparence, la communauté des femmes n'a pas, chez Platon, la volupté pour mobile. Elle est, bien différemment, l'un des éléments d'une véritable ascèse. Ascèse civique, s'entend. Et païenne naturellement. Mais ascèse. Qu'est-ce d'autre, en vérité, que cette doctrine d'où elle procède et suivant laquelle, l'unité étant pour la cité le bien suprême, et l'unité ne pouvant être que si n'existe plus le sentiment du mien et du non-mien, le citoyen devrait n'avoir en propre absolument rien, ni choses, ni êtres, ni même, autant qu'il se peut, soi-même (car telle est la signification de cette étrange ligne de la page des *Lois* où Platon dit qu'il faudrait que devînt commun cela même qui de nature est particulier à chacun, comme ses yeux, ses oreilles, ses mains). Doctrine de désappropriation totale. Il est vrai qu'en retour des dépouillements demandés — et dont la désappropriation des femmes n'est pas, pour l'ordinaire, le moins dur, comme tant de meurtres en témoignent, — une joie indicible est promise, joie faite d'une paix civique inaltérable dans l'étroite union ou plutôt dans l'unité des cœurs, joie semblable à celle où vivent ces enfants des dieux que Platon aime à se représenter habitant quelque part une cité comme celle qu'il voudrait contempler sur terre. Mais cela, loin d'enlever à la conception platonicienne son caractère d'ascèse, le lui confirme au contraire, le propre de toute ascèse étant d'offrir, pour prix des renoncements qu'elle exige un transcendant bonheur.

On le voit, quand nous parlons d'ascèse à propos de la communauté des femmes, c'est-à-dire à propos de ce qui semble d'abord être tout le contraire d'une ascèse, ce n'est point vaine gageure de notre part. Toute équivoque sur le mobile de Platon disparaîtrait, pensons-nous, si, après ce que nous venons de dire, on voulait bien, en sus, tenir compte des deux considérations suivantes. La première est que Platon, qui n'est pas saint Paul, ne conçoit pas la désappropriation, quel qu'en soit l'objet, autrement qu'en forme de communauté ; pour lui, on n'est désapproprié que de ce qu'on accepte être commun : désappropriation et communauté ne font qu'un. La seconde est que, précisément en ce qui concerne les femmes, une désappropriation qui n'eût pas été communauté, une désappropriation purement spirituelle, n'eût point servi le but d'ensemble que Platon se proposait, à savoir la constitution d'une unique famille commune. Celle-ci, en effet, telle que Platon se la représente, requiert la communauté des femmes comme condition, sinon unique, du moins première, de la communauté des enfants, base elle-même de la proche parenté possible qui unirait tous les citoyens. Quoi de plus étranger vraiment aux imaginations voluptueuses ? Et Plutarque l'a bien vu, puisque lui, grand bourgeois très rangé et, de surcroît, moraliste en quelque sorte de profession, il ne craint pas d'écrire, des plans politiques de Platon, sans distinguer entre eux et sans faire de réserves, que si

aucune cité n'en a tenté l'expérience, c'est qu'ils étaient trop austères (1).

Tout cela, certes, ne fait pas que la communauté platonicienne des femmes ne reste une monstruosité morale. La communauté des femmes est cela de toute manière, comme d'ailleurs aussi celle des enfants. Mais peut-être est-il un peu moins déplaisant que, chez Platon, cette monstruosité soit, plutôt que le fait d'un esprit licencieux, celui d'un esprit spéculatif poussant jusqu'à l'abus la logique d'une saine idée première.

II

Nous connaissons sur quelle considération et dans quel esprit Platon s'enflamme pour la communauté. Essayons maintenant de savoir s'il croit que son rêve peut se réaliser.

Ses amis, on le devine, ne manquent pas de le lui demander. Mais, tandis que, tout à l'heure, sur l'excellence de la communauté, Platon était on ne peut plus ouvert et direct, sur ce point-ci, au contraire, son désir évident est de ne point parler, et, s'il doit parler, de ne point parler nettement. Voyez plutôt la curieuse petite comédie en présence de laquelle, d'abord, il nous met. Quand — et ce n'est pas qu'une fois — la question qui nous occupe lui est posée, Platon, par d'interminables digressions ingénieusement amenées, s'applique à se dérober. Il se dérobe aussi longtemps que la déférence de ses interlocuteurs le lui permet. Mais voici que l'un d'eux, à la fin, perd patience. C'est Glaucon, frère du philosophe. Naturellement plus libre que les autres avec le maître, et excédé de voir celui-ci entamer derechef un de ces longs devis qui lui servent d'échappatoire, il l'interrompt véhémentement, le sommant de déclarer, sans plus tarder, si oui ou non, à ses yeux, sa conception est réalisable, et si oui, comment.

Mis de la sorte au pied du mur, Platon affecte un grand effroi ; il se compare à un homme exposé à une vague terrible, car, s'il parle, mille moqueries vont l'assaillir, il le prévoit. Néanmoins, rassemblant son courage, il se décide ; et alors, d'un ton grave et triste : « Dussè-je, profère-t-il, être submergé sous le flot des railleries, je parlerai, écoute-moi, Glaucon. Tant que de vrais philosophes ne seront pas rois, ou que les rois ou autres gouvernants ne seront pas devenus de vrais philosophes, tant, en un mot, que le pouvoir et la philosophie ne se trouveront pas réunis dans un même sujet, il ne nous faudra point, ô mon frère, espérer la fin des maux qui nous désolent, nous et aussi sans doute tous les autres humains ; car jamais sans cela ne se verra sous le soleil une cité comme celle que je viens d'établir en paroles. Voilà ce que je remettais toujours à dire, persuadé qu'on m'accuserait d'un ridicule paradoxe. Le commun, en effet, ne saurait comprendre aisément qu'à une pareille condition soient attachés et le bonheur public et le bonheur privé. »

Ainsi, pour que la cité parfaite devînt possible, il faudrait qu'à la tête des cités fussent des philosophes.

Cette condition n'est pas, semble-t-il, absolument décourageante. Pourquoi donc est-elle formulée d'un ton si visiblement découragé ? Ah, c'est qu'il faut savoir ce que Platon entend par un philosophe. A la prière de Glaucon, il s'en ouvrira bientôt. Un philosophe, expliquera-t-il, c'est l'homme rare, mais celui-là seulement, qui, n'ayant de goût que pour la vérité, s'attache uniquement à découvrir et à contempler ce que, sous ses formes multiples et changeantes, le monde renferme d'un et d'immuable, rien autre n'étant réalité. N'est-ce point dire que, pour la carrière politique, il n'est pas d'hommes moins faits que les philosophes ? Non qu'ils soient impropres au gouvernement des cités ; eux seuls, au contraire, avec le temps, seraient capables, par l'éducation qu'ils donneraient à l'enfance et à la jeunesse, de transformer les dispositions des hommes autant qu'il le faudrait pour qu'on pût espérer de voir un jour ceux-ci vivre en paix et heureux dans une communauté complète. Mais de briguer les suffrages du peuple ne leur agrée nullement. Et d'ailleurs si, par sacrifice au bien public, ils les briguaient cependant, ce serait vainement ; la faveur populaire n'irait point à eux, le peuple ne pouvant, pour bien des raisons, savoir ce qu'est la philosophie et n'ayant, en conséquence, pour les philosophes, que du mépris (1).

(1) V. *Œuvres Morales* de Plutarque. (Premier discours sur la fortune ou la vertu d'Alexandre). Plutarque ainsi ne confond pas l'esprit du communisme platonicien avec celui, bas et jouisseur, que soufflaient au peuple certains démagogues qu'Aristophane bafoue dans l'*Assemblée des Femmes*. (On a cependant dit que, dans cette comédie, c'est le communisme de Platon qu'Aristophane tourne en ridicule. Mais, très vraisemblablement, *la République* n'avait pas encore paru, ni à plus forte raison les *Lois*, quand Aristophane écrivit son *Assemblée des Femmes*).

(1) V. *Rép.*, l. VI.

Ces discours, surtout après la comédie qui les précède, nous trompons-nous en les interprétant ainsi : Platon, ne pouvant plus éviter de céder aux objurgations répétées de son frère, ne dit pas — il ne le veut pas dire — qu'à la vérité il pense que la communauté complète ne saurait être réalisée ; seulement, à la possibilité de cette communauté, il met une condition qu'il juge irréalisable.

III

Mais si, comme dès lors il semble, Platon, dans l'intime de lui-même, ne croit point possible la communauté de ses rêves (1), à quelle fin peut-il donc bien, demandera-t-on, s'efforcer néanmoins de la faire aimer de ses concitoyens ?

Pascal émet, à ce sujet, une opinion piquante. Suivant lui, en la circonstance, Platon s'amuse, tout simplement. Il s'amuse, comme toujours d'ailleurs lorsqu'il écrit de politique ; car il ne se livre, de temps à autre, à cet exercice, que pour se reposer de ses austères travaux philosophiques en plaisantant et riant très librement avec ses amis ; d'où ces plans de cité qu'il établit comme pour régler un hôpital de fous (2).

Nous ne saurions, quant à nous, voir là qu'une boutade (3). Non, la page des *Lois* n'est pas d'un homme qui veut rire. Et la gravité de son ton, et la ferveur émue qui l'anime, et le grand âge auquel l'écrivit Platon, tout dénonce en elle un véritable testament politique. Elle est l'expression dernière d'une idée caressée longuement, caressée pour le moins le long des douze années qui séparent les *Lois* de la *République*. Au surplus, considérons ceci. Aristote devait connaître la pensée de son ancien maître ; or, imagine-t-on que s'il avait vu, dans la thèse de Platon sur la communauté, un badinage, il se fût donné le ridicule de la critiquer et de la critiquer gravement ? (1).

Qu'a donc pu se proposer de sérieux Platon en exaltant un mode de société que, dans son propre et privé, il regarde comme irréalisable ? Nous le trouvons, pour notre part, suffisamment indiqué dans ce propos qu'à un moment Platon tient à ses amis. « Supposez, leur dit-il (je résume), un peintre occupé à créer l'image de la parfaite beauté corporelle. Ce peintre, n'est-il pas vrai, n'en sera pas moins habile si, après avoir composé le plus beau corps d'homme qui se puisse voir, il reconnaît que la nature n'en peut faire un semblable. Or, moi, dans cet entretien, j'ai composé l'image de la parfaite beauté civique ; ce que j'ai dit serait-il donc moins bien dit si je convenais que ce modèle ne saurait être reproduit ? Mais mon œuvre, alors, ne serait-elle pas inutile ? Ne le croyez pas, ô mes amis En quelque ordre de choses que ce soit, ce n'est point une occupation vaine que de travailler à rendre présente à tous la perfection même. Car, si les hommes ne la voyaient, ils ne mesureraient pas combien ils sont loin d'elle, tandis que, la pouvant contempler, ils l'admirent et sont portés à vouloir lui ressembler. Grâce à quoi seulement il est permis d'espérer que les hommes, peu à peu, deviendront moins imparfaits. »

Un mythe donc, un mythe social, au sens que le mot mythe a pris de nos jours, voilà ce que Platon s'est proposé par son éloge de la communauté intégrale. Un mythe, c'est-à-dire non pas proprement une utopie. L'utopie, celui qui la bâtit la croit réalisable. Le mythe, lui, est un peu un mensonge. C'est un de ces mensonges que Platon appelle des « mensonges utiles » et dont un exemple est, suivant lui, semble-t-il, l'idée de la fraternité des hommes (2). Pour son auteur, en effet, et de même pour ses zélateurs avertis, le mythe n'est pas un but, — ils le savent inaccessible, — mais un instrument. Ils s'en servent comme d'une image motrice destinée à provoquer et à entretenir dans les esprits un état de mouvement dans une direction donnée, état qui, étant vie, et vie tendue, fait apparaître ou se développer dans l'individu, selon la mesure où l'image le possède, des qualités, surtout morales (volonté, ardeur, persévé-

(1) *Nec obst.*, même si elle est authentique, la septième des lettres dites de Platon.

(2) V. Pascal. *Pensées*, sect. V, n° 331 (petite édition Brunschwicg).

(3) Ce qui peut donner à l'idée de Pascal une apparence de fondement, c'est que, indépendamment de la communauté des personnes, qui est le corps de l'idée communiste platonicienne, d'assez nombreuses extravagances se peuvent lire dans les écrits politiques de Platon et, en particulier, dans la *République*. Mais, dans des dialogues, propos étranges et paradoxes se peuvent expliquer autrement que ne le suppose l'auteur des *Pensées*.

De même, quand, à un moment et comme négligemment, Platon dit qu'après tout il est peut-être un de ces esprits désoccupés qui, pour échapper à l'ennui, s'entretiennent agréablement de rêveries et s'en repaissent, il ne faut voir là qu'une attitude dont Platon est assez coutumier et qui n'est, chez lui, qu'une manière d'élégance.

(1) V. Aristote. *Politique*, II, I et II. — Plutarque, lui non plus, n'a pas vu là une fantaisie (V. *supra*).

(2) V. *Répub.*, I, III.

rance, esprit de sacrifice et de discipline), sans lesquelles, — les lois n'étant presque de rien sans les mœurs, comme l'observait déjà Platon, — il n'est pas, pour la société, de marche ferme et soutenue vers le mieux, vers le mieux tel que les apôtres du mythe l'entendent. Ces effets, toutefois, ne peuvent être attendus que si l'on se garde de présenter le mythe comme un mythe : autrement il perdrait sa vertu, le peuple ne se passionnant pour une idée que si on la lui donne comme capable d'être pleinement réalisée. Aussi bien est-ce pour cette raison que nous voyons Platon — attitude jusqu'ici énigmatique — s'ingénier à ne point répondre à l'inopportune question de Glaucon. Pour cela aussi que, forcé de répondre enfin, il ne le fait que par des propos obliques. Pour cela encore, qu'après avoir parlé, il glissera de loin en loin dans son discours, que, si la cité parfaite est assurément difficile, elle n'est pas cependant impossible absolument. (Platon veut sauver le mythe que, malgré ses soins, Glaucon, peut-être, lui a fait compromettre.)

*
* *

Nous avons, dans cette étude, exposé, telle que nous nous la représentons, l'idée communiste platonicienne.

On pourra trouver que nous l'avons fait comme avec sympathie.

Nous nous y sommes essayé en effet, pour avoir chance ainsi d'interpréter plus fidèlement la pensée du maître de l'Académie.

Nous serions toutefois fâché que l'équivoque qui peut en résulter fût tant soit peu durable. Exprimons donc, au moins d'un mot, avant de finir, notre sentiment vrai.

Dépouillée de tout l'art dont Platon l'enveloppe, l'idée communiste platonicienne apparaît comme voici :

d'une part, un but hautement louable, ce but, sous le vocable d'unité de la cité, n'étant autre que la bonne union des citoyens ;

d'autre part, un moyen qui, de quelque esprit, fût-ce ascétique, qu'il procède, ne peut pas ne pas être un insupportable scandale, ce moyen étant le mythe de la grande famille commune obtenue par la communauté des femmes et des enfants.

Devant cet assemblage de meilleur et de pire, et où surtout c'est au nom du meilleur qu'est exalté le pire, en vérité, pour la mémoire de Platon, nous aimerions de pouvoir considérer, avec Pascal, qu'en tout ceci c'est à un jeu d'esprit que Platon s'est livré ; nous nous dirions alors, et ce nous serait un soulagement, que Platon, sans doute, a voulu, en les parodiant, ridiculiser certains sophistes de son temps dont la marque était de tirer artificieusement de principes vrais, ou des conseils des sages, les doctrines les plus déraisonnables. Mais puisque, comme Aristote, nous sommes persuadé que, dans son éloge de la communauté, c'est avec sérieux que Platon a parlé, que nous reste-t-il à penser, sinon que, du grain de folie que tout homme, dit-on, porte en soi, les dieux n'avaient pas exempté même le prince des philosophes.

... Peut-être ce grain n'eût-il pas germé, ou, du moins, n'eût-il pas donné la dangereuse fleur que nous venons de respirer, si, au lieu que d'être un célibataire déterminé, Platon avait, comme tous autres, fondé une famille « particulière » et ainsi avait connu personnellement — nous voulons dire par le cœur — ce que c'est qu'une épouse (1) et ce que c'est qu'un enfant. A cet égard, Aristote — qui, lui, fut marié et marié deux fois — fera délicieusement et fortement sentir toute l'étendue de l'erreur psychologique de son ancien maître.

Aug. Deschamps.
Membre de l'Institut.
Professeur à la Faculté de Droit de Paris.

ACIS XIII

(Nouvelle)

I

Le vrai nom d'Acis XIII est Florimond Lanoix. Un peintre humoriste, en inscrivant sous la charge qu'il en fit ce surnom qui intrigua, lui rendit service sans y avoir pensé.

Florimond Lanoix a commencé par publier tour à tour des vers et de la prose dans de jeunes revues dites d'avant-garde, et il n'était encore

(1) Car enfin, les Xanthippe sont l'exception ; autrement la femme de Socrate ne serait point célèbre. (Encore faut-il convenir, à sa décharge, que Socrate devait être un mari bien distrait.)

connu que des milieux restreints des collaborateurs et des lecteurs, qui souvent se confondent, de ces organes de la plus récente littérature. *L'Acis XIII* signé Vix, caricaturiste célèbre, attira l'attention.

Les critiques d'art qui rendirent compte du Salon des Humoristes, cette année-là, s'enquirent de l'identité du personnage et surent qu'Acis XIII était Florimond Lanoix, écrivain surréaliste. Vix avait calculé qu'à dater de l'Acis de La Bruyère et en comptant un de l'espèce par génération, le sien pouvait être le treizième, si l'on arrondissait un peu les chiffres pour mettre le personnage sous le signe élu par sa fantaisie. Le hasard lui avait fait choisir Florimond Lanoix entre d'autres, car il n'en manque pas qui l'égalent en sottise infatuée. C'était dans l'atelier d'un ami, où la prétentieuse obscurité des propos, une affectation de méchanceté froide, une outrance agressive d'esthétisme de mauvais aloi, tout l'étudié et le compassé de la personne l'avaient fortement agacé. Son antipathie s'était soulagée. Elle éclatait dans cette caricature grotesque et ressemblante.

Florimond Lanoix commença par rire jaune à ce portrait vengeur, et même il parlait de tirer les oreilles à l'auteur. Ce n'était point parole en l'air, car il pratiquait le stand et la salle d'armes, et la nature lui avait octroyé des muscles solides, tandis que Vix était un petit homme frêle. Mais, réflexion faite, et comme il lisait maintenant quelquefois son nom dans la grande presse, il pensa qu'il avait plutôt sujet de se féliciter que de se fâcher.

En effet, dès que l'identification d'Acis XIII avait été établie, Florimond Lanoix avait reçu des invitations qu'il jugeait flatteuses et, introduit dans le monde où l'on n'admire qu'à la condition de ne pas comprendre, il commençait d'y faire figure. Il ne lui restait plus qu'à se libérer plus complètement de ses habitudes invétérées de relatif sens commun, à fond de platitude, d'ailleurs conservées de l'époque où il n'était encore qu'un ordinaire « vers-libriste », quelque peu cacographe.

Il gardait une dent, malgré tout, à l'insolence de ce Vix. Qu'avait-il fait, l'odieux satiriste, du grand front baudelairien? Démesuré en hauteur et en largeur, passe. Mais la profondeur, là-dedans? Et l'azur polaire des yeux, dont le regard glaçait? Minéralisé. Et la jolie bouche, petite, aux lèvres fines, bien dessinées? Un mince trait violacé. Le menton, un peu court, fuyant, mais si délicatement arrondi? Escamoté. Les gracieuses oreilles ourlées à ravir, qu'il avait pour habitude de faire admirer aux femmes pour les en rendre jalouses ? Deux taches rosâtres et, horreur ! inégales.

Tel était Florimond Lanoix, vu par Vix, à qui avaient suffi quelques coups de son pinceau sans pitié pour jeter sur un papier d'aquarelle la plus réussie, la plus déplaisante et la plus reconnaissable face de fat. Ce serait, au surplus, trahir la vérité que de nier qu'Acis XIII demeurât, à trente-neuf ans, un joli homme encore, de ceux dont on dit qu'ils plaisent aux femmes, à moins qu'ils ne les horripilent. Il y a des unes et des autres. Il avait fallu l'art cruel, mais perspicace, de l'humoriste pour dégager la laideur qui se cachait sous le masque du bellâtre.

Né de parents qui vivaient pauvrement du travail de leurs mains, mais précoce dans son aversion pour la pauvreté, à l'âge de dix ans le jeune Florimond rougissait jusqu'à la racine des cheveux et ses traits se crispaient, quand son honnête homme de père, ouvrier jardinier dans la petite ville de Dimeuse, en Normandie, préférait son humble condition, à la fortune des riches qui l'employaient, sous prétexte qu'il n'avait pas moins bonne santé qu'eux et qu'il était heureux à moins de frais. Mme Lanoix pensait peut-être comme ce digne homme mais n'en rebattait pas les oreilles de son rejeton.

Elle était, à vrai dire, ambitieuse en ce qui le concernait, et son ambition, c'était de faire du jeune Lanoix un curé. M. Lanoix fût entré volontiers dans les vues de son épouse, s'ils eussent eu un autre enfant du sexe de Florimond. Mais comme la Providence ne leur avait accordé, avec celui-ci, qu'une fille, de douze ans plus âgée et pour lors mariée au chef-lieu, et comme il n'y avait point apparence que Mme Lanoix redevînt mère, il ne dissimulait pas qu'il verrait sans plaisir s'éteindre le nom respectable des Lanoix, dût son fils unique être appelé aux honneurs du sacerdoce. Mme Lanoix le laissa dire et fit tant, qu'un de ces riches dont l'honnête Lanoix n'enviait point le sort s'intéressa au petit garçon et le fit entrer au séminaire de la sous-préfecture, en payant sa pension.

Comment Florimond Lanoix trompa toutes les espérances mises en lui et sut éluder son destin, c'est ce qui n'importerait que trop indirectement au récit. Il suffira de savoir qu'il passa honorablement les examens du baccalauréat et que, par les soins encore de son protecteur, qui ne lui gardait pas rancune, il obtint un emploi de maître d'études à Paris, dans un externat bien vu du clergé, fit ensuite son service militaire dans les bureaux du Ministère de la guerre,

puis fut un temps expéditionnaire à l'Assistance publique, où il rougea son frein en se jurant de sortir au plus tôt d'une médiocrité nullement dorée, et enfin devint le secrétaire d'un député riche et généreux. Il lui faisait ses discours et, à l'occasion, des articles de journaux, mais surtout il rédigeait son abondante correspondance électorale. Cela dura jusqu'au jour que l'homme politique sombra dans un scandale financier.

Florimond Lanoix, jeune homme prudent et qui tenait de son ascendance un instinct d'épargne, avait fait des économies sur ses appointements et sur les profits de surcroît qu'il tirait de sa situation. Il vit venir. Les relations qu'il avait conservées dans le monde ecclésiastique et celles qu'il s'était ménagées à peu près dans tous les milieux, en sa qualité de secrétaire d'un député riche qui avait des amis nombreux, le servirent. Il fréquenta assidûment un certain monde politico-littéraire où les arrivistes adroits se font la courte échelle, écrivit dans des journaux d'opinion qui le payèrent principalement en bons offices et prodigua sa copie dans des revues qui ne paient point non plus, mais font quelque tapage.

La guerre vint. Florimond Lanoix revêtit l'uniforme, mais ne le montra que dans les bureaux de recrutement. On ne le décora point, quoiqu'il eût glorieusement attrapé la grippe dans l'exercice de ses fonctions. Quand la guerre prit fin, il parut sous sa signature, encore peu notoire, une plaquette, vers ou prose, on ne distinguait pas bien, intitulée *Guerre à la guerre !* d'un pacifisme bruyant. Elle passa inaperçue. Ce fut alors qu'il se fit surréaliste. Il y eut quelque peine, son penchant pour la complication et son goût naturel de la subtilité n'étant point pour exclure une platitude innée d'expression. Il piocha la poésie absconse la plus récemment adoptée par l'innocence des salons où l'excentricité littéraire se porte comme un genre de coiffure ou une forme de vêtement. Le mal qu'il se donna ne l'eût point tiré de l'ornière, sans la providence de Vix. Il manquait de méthode. Il ne savait pas qu'il ne fallait que laisser venir les idées — si l'on peut dire — en n'en retenant que leurs rapports de hasard les plus inattendus. Le jour qu'il fit cette découverte, il s'écria comme l'autre : « Et moi aussi ! »

*
* *

Florimond Lanoix, assis à sa table de travail dans son rez-de-chaussée de la rue Vineuse, travaillait à un traité théorique et pratique du freudisme dans la poésie nouvelle. Mais peut-être à cause d'un brouillard qui se fondait en brume dans le matin froid d'un jour de février, la conception était pénible et le penseur s'en prenait à son stylo. Il renonça à sa besogne ingrate et, pour se remettre bien avec lui-même, il prit, à portée de sa main, *La Voix vivante*, organe de *La Nouvelle Poésie*, et se relut à haute voix, avec ravissement, ce *Nocturne*, qui était de lui :

NOCTURNE.

Ciel bleu-noir, à peu près...
Etoiles.
Une, deux, trois, quatre. Il y en a encore d'autres.
Du haut de l'Infini, Cécile, des yeux jaunes,
roses, verts, bleus, vous contemplent. Voyez.
Entendez-vous ? Entendez-vous les sphères ?
Non, les toutes petites oreilles puériles n'entendent pas.
Etoiles, étoiles, étoiles ! Planètes. Musique métaphysique,
Vertige des nombres.
De grâce, ne comptez pas sur vos doigts !
J'interdis aux Anges albinos de mesurer la longueur
et la langueur de ses cils.
Ne me dites pas Cécile, éperdument : Je t'aime !
Cela va de soi.
Ah ! écœurement sentimental des mots sempiternels,
extrêmement défraîchis,
De l'homme à la femme, de la femme à l'homme
Et de Corydon à Alexis !
Roulis, tangage. Tangage, roulis,
Mal de langage.
Ma chère, j'ai mal au cœur.
Ethéréens, riez. Mais moi, je ne ris jamais.
C'est ainsi...
Rouge est ta bouche
Qui bouge,
Et rouge
Est ton silence.
Allons nous coucher.

— Ça, s'écria-t-il admirativement, c'est de la poésie pure, avec le cachet cérébral!

Acis XIII ne doutait presque plus d'avoir vraiment du génie. Le mot n'avait-il pas été écrit en toutes lettres par Tartempion dans une revue amie? Mais le signataire ne jouissait pas, malheureusement d'un considérable crédit. N'importe, le courage ne lui faisait pas défaut. Et d'une seule « voix vivante » toute la jeune littérature avait célébré le *Nocturne*. Dans l'une d'elles, un enthousiaste répétait l'appel lyrique d'Henri de Régnier, en tête du premier numéro de *La Conque :*

Qui de nous, qui de nous va devenir un dieu?

Et, imperturbablement, il répondait par le nom de gloire de Florimond Lanoix.

Mais des envieux protestèrent. Des poètes de tout acabit qui valaient, les uns un peu plus, les autres encore un peu moins que lui, mais depuis plus longtemps en possession d'état, le firent attaquer sévèrement par leurs thuriféraires. Un de ceux-ci, en fort bon langage, écorcha vif ce Marsyas. La peau lui cuisait encore, si l'on peut dire. A ce souvenir amer, son emphorie se mua en mauvaise humeur rageuse.

Mme Lanoix, la Cécile du *Nocturne* rentrait en ce moment au logis. Florimond ne bougea et feignit d'être plongé dans sa tâche ardue. La consigne était sévère : ne déranger le poète sous aucun prétexte, quand il travaillait. Mais que Mme Lanoix l'observât, il le prenait toujours fort mal. Qu'elle l'enfreignît, il la rabrouait. Elle choisit d'être rabrouée et frappa à la porte, d'un doigt timide. Elle attendit qu'il voulût lui répondre et se disposait à partir, quand il vint brusquement lui ouvrir.

— Qu'attends-tu? lui demanda-t-il, la voix rude. Eh bien, entre donc !

— Tu ne répondais pas, j'ai eu peur de te déranger.

Il haussa les épaules.

— Quelle heure est-il?

— Dix heures.

— Qu'est-ce que tu tiens là, dans la main?... Une revue, donne-moi ça.

Elle lui tendit la revue. C'était *La Voix vivante*.

— La première chose à faire était de me la remettre. C'est drôle qu'il faille te dire une chose si simple.

Il jeta négligemment la revue sur la table et, sans plus ouvrir la bouche, reprit son stylo infertile.

— Oui, tu le vois bien, je travaille, grogna-t-il, comme la jeune femme restait là, pour le cas où il aurait eu encore une observation à lui faire.

Mme Lanoix avait à peine refermé la porte du cabinet, Florimond saisit la revue, très luxueuse, dont le directeur, qui y donnait des vers et de la prose de son cru, était le plus jeune des quatre frères Michelor, de richissismes banquiers israélites.

Il en coupait les feuillets. Au troisième, un sourire de triomphe passa sur ses lèvres minces. Josué Michelor lui avait fait hommage de la dédicace d'un poème intitulé énigmatiquement *Figure*. Il essaya de le lire. Impossible : la dédicace se mettait en travers. Entre tant de lettres assemblées qui formaient des mots ayant un sens, peut-être, son esprit ne saisissait nettement que ceux-ci : *A Florimond Lanoix*. Le reste était noir sur blanc. Mais enfin, bon ou mauvais? Il importait pourtant de le savoir. Il importait encore plus de reconnaître l'attention de Josué Michelor, en lui parlant congrûment de ses vers.

— Lisons-les à haute voix, se dit-il à lui-même, avec le secret espoir de les trouver bien, oui, l'hommage autrement n'aurait pas de valeur, mais moins bien, tout de même, que les siens. Il lut :

A. Florimond Lanoix.

Craie verticale. Mystère. Terreur.
Noir abyssal,
Noir animal,
Noir du *Mal*.
Tableau noir...
La craie crisse,
La main abaisse,
Pudique abbesse,
La perpendiculaire et autres innumérées pesanteurs
Abstraites ou concrètes
Que fascine le centre
De la ronde terre mère,
De tes noces,
Ouranos,
Enceinte...
La craie crisse, crisse. Grincements.
Ténébreuses rages de dents.

*
* *

Tracé horizontal : Joie ! joie !
Immarcessible éther mystique,
La main, la propre mienne,
Coupe la perpendiculaire...
Extase ascensionnelle, sensationnelle,
Ailes,
Hosannas bleus !

JOSUÉ MICHELOR.

Florimond Lanoix ne savait que penser. Etait-ce bon, dans le genre? Etait-ce mieux, peut-être que ce qu'il avait fait lui-même? Rival ou émule? Il fallait, voilà le certain, le ménager, ce quart de Crésus. Il payait incroyablement bien et il avait la clef d'or de beaucoup de portes. Mais vainement Florimond consultait Acis XIII, expert. S'il était tenté de s'accorder à lui-même la préférence, il ne pouvait s'affirmer avec une entière certitude que les confrères surréalistes seraient du même avis. Dans cette perplexité, il lui souvint que Molière s'en rapportait quelquefois à sa servante, et il appela sa femme.

Elle s'empressa. D'une voix radoucie, il lui fit savoir ce qu'il attendait d'elle et il lui lut, comme il eût fait des siens, de sa belle voix grave, les vers de Josué Michelor.

— Dis-moi franchement ce que tu penses : ces vers te plaisent-ils ?

Elle allait répondre qu'elle n'entendait goutte à ce galimatias discordant. Elle se mordit les lèvres. Quelle colère soulèverait-elle, si elle méprisait des vers surréalistes peut-être cérébraux !

— Laisse-moi réfléchir. Il y a un ou deux passages que je n'ai pas très bien saisis, murmura-t-elle.

Il sursauta dans le fauteuil dernier cri dont elle lui avait fait cadeau pour sa fête.

— Oh bien ! si nous en sommes-là ! Inutile, ma chère ! Je n'ai pas besoin de ton opinion... Au fait, se reprit-il immédiatement, pensant à Molière, donne-la tout de même. Ainsi, tu ne crois pas que cela vaille mon *Nocturne?*

— Non, non ! j'en suis certaine, se récria Mme Lanoix, dans la simplicité de son cœur amoureux.

— On est toujours partial pour soi-même, condescendit à répondre l'auteur de *Nocturne*. Je suis cependant de ton avis et je trouve sincèrement que *Figure* n'a pas la valeur de suggestion, la densité, le caractère d'ironie transcendante de *Nocturne*. D'ailleurs, c'est autre chose et c'est tout de même très bien.

— Oh ! très bien, c'est beaucoup dire, rectifia malencontreusement Mme Lanoix qui crut flatteur de marquer davantage les distances.

Florimond la regarda dans les yeux, durement.

— Vas-tu me donner des leçons? Mais à quoi ai-je pensé? Tu t'entends à cela à peu près autant que moi à souffler avec mon nez dans la flûte de l'aveugle.

Il lui tourna le dos, et elle sentit qu'elle était décidément une intruse dans le Saint des saints.

*
* *

Henriette Faustin de Séjournay était depuis 1919 la compagne légitime de Florimond Lanoix, surnommé Acis XIII par le méchant Vix et par les envieux, redevables d'une joie mauvaise à sa malignité. En ce temps-là vers-libriste, il était, on l'a dit, devenu par la suite surréaliste cérébral et puis, par une habile fusion, il s'était fait surréaliste automatico-cérébral, l'automatisme à son tour menaçant fortement le surréalisme pur, et à la faveur du cérébralisme, qui était sa marque personnelle, les surréalistes automatico-cérébraux formaient un groupement détaché dont il se déclarait le chef. Mais il n'avait encore persuadé de s'attacher à sa fortune qu'un nombre infime de disciples. L'automatisme, sans plus, imposait jalousement sa bannière et l'on ne dépossède pas aisément de leurs situations acquises ceux qui les occupent. Il fallut donc que l'ambitieux Acis XIII continuât de marquer le pas derrière des chefs de file plus reluisants. Mais pour sa femme éperdue d'amour il avait toujours été unique, incomparable, hors classe.

C'était une blonde provençale, passionnée. Nerveuse, frêle, de beaux yeux tendres d'un bleu sombre, aux pupilles dilatées, aux longues paupières ombragées de longs cils noirs ; le teint mat, les lèvres d'un rouge foncé ; jolie dans ses vingt-quatre ans, à l'époque de son mariage. Très bonne pianiste, elle tirait, avant qu'elle fût mariée, de suffisantes ressources des leçons qu'elle donnait à des enfants de nouveaux riches, flattés de sa particule et de son premier prix au Conservatoire. Mariée, elle avait voulu continuer son fatigant métier, pour que son grand homme eût un peu du bien-être qu'il enviait, sinon le luxe auquel il aspirait avidemment. Elle s'enivrait de s'épuiser pour lui, hypnotisée par le front simili-baudelairien, les yeux d'azur polaire, la bouche mince, au dessin dur. Que volontiers cette douce personne eût griffé, mordu, éborgné le méchant Vix ! Florimond était beau ! Florimond était grand. Qu'elle n'extrât point dans le secret de son génie automatique, que cet arcane ne se dût point ouvrir pour elle, il n'importait pas, puisqu'elle avait la foi. Florimond était son dieu, qui l'avait élue. Souffrir pour lui, et même par lui, l'exaltait encore. Si dans les rapports quotidiens il se montrait, depuis longtemps, distant et hautain, irait-elle donc demander à un « cérébral » les qualités domestiques d'un mari quelconque ! Non, elle trouvait en lui tout le bonheur, toutes les joies de l'amante, dans son cœur, dans sa chair, dans son âme.

Ces sentiments voisins du mysticisme, elle avait beau s'être imposé la loi de ne plus les exprimer par des paroles, ils s'exhalaient d'elle. Ses regards, ses gestes, sa respiration les proclamaient, et ils agaçaient superlativement le bel et froid Acis XIII, après déjà huit années de vie conjugale. A trente-deux ans, usée par la fatigue, d'une maigreur que la mode, par bonheur, autorisait, mais à laquelle — l'élégante maigreur n'étant point son fait — Acis XIII trouvait peu de charme, le teint qui se plombait, la flamme blonde des cheveux qui s'éteignait, les yeux seuls restés beaux, mais leur ardeur presque gênante à voir, Mme Lanoix

avait consommé sa disgrâce physique devant l'outrecuidant Florimond Lanoix, et la distance intellectuelle immense qu'il avait jugé les séparer, dès le principe, s'était encore infiniment accrue. Le rôle même d'humble servante qu'elle occupait ne lui tenait plus lieu d'excuse et de compensation. Et puis d'autres femmes étaient successivement entrées dans la vie sublime du trop bel Acis XIII. La mystique Henriette s'était résolue de s'élever au-dessus d'un misérable amour-propre qui aurait pesé aux balances vulgaires les faiblesses du dieu. Elle invoquait les précédents historiques. Au surplus, quelle femmme l'aimerait comme elle, jusqu'à l'abnégation? C'était elle qui gardait la part inaliénable, la meilleure, s'il est vrai qu'en amour il n'est de bonheur certain que d'aimer. Elle pensait ainsi sincèrement, bien près de pousser jusqu'à la folie son idolâtrie. Si le cynique Florimond attendait un éclat, il pourrait longtemps l'attendre.

*
* *

A bout de force physique et morale, Mme Lanoix, tomba malade. C'était le moment où son mari allait, *dans son intérêt à elle*, lui proposer une séparation amiable. Une femme du monde, fort jolie et de cervelle légère, s'était entichée de sa personne et de ses œuvres. Leur liaison affichée ne scandalisait personne, dans le relâchement général des mœurs, et le mari de la dame moins que quiconque, le couple ayant de longue date convenu de reconnaître l'indépendance respective l'un de l'autre, tout en continuant de vivre sous le même toit. La malignité des gens avait fait courir des bruits qui mettaient en cause l'honneur de Florimond Lanoix. C'était pure calomnie. Il n'était point vil. Nul doute, par contre, que sa vanité, que son ambition fussent à un haut degré intéressées dans cette liaison brillante. La maladie de sa femme venait bien mal à propos. La belle madame Fauger, négligée, se refroidit vite et elle ne prit même pas la peine, quand elle eût donné un successeur au poète surréaliste, de lui signifier la rupture.

Humilié, privé par surcroît de l'aide puissante d'une femme active qui, à elle seule, avait recueilli les trois quarts des souscriptions pour l'édition de grand luxe de sa dernière plaquette : *Variations sans thème*, il s'enragea contre la malade, et le respect humain qui l'avait jusqu'alors retenu ne le retint plus. La courageuse femme, à force d'héroïque volonté, s'était remise sur pied et parlait déjà de reprendre ses leçons. Il saisit cette occasion de s'ouvrir à elle de la résolution qu'il avait prise.

C'était à la fin du mois de mai. Un crépuscule rose mariait suavement sa lumière déclinante à la douceur de l'air plein d'aromes. Henriette, la fenêtre grande ouverte, respirait avidement les effluves vitaux de la saison et, vaguement attendrie, elle recevait avec bonheur la caresse des souffles tièdes qui passaient. Elle sentit à son épaule la main féminine de son mari. Et, se retournant, elle le regardait fervemment.

— J'ai, lui dit-il, à te parler, Henriette.

— Je t'écoute, Florimond, répondit-elle, un peu inquiète. Rien de grave?

— Grave?... Enfin, je voudrais te parler sérieusement. Si ce n'est pas le moment, si, pour une raison quelconque, tu préfères remettre à plus tard un entretien devenu nécessaire....

— Tu m'effraies !

— Je t'en prie, sois plus calme. Nous pouvons parler de choses sérieuses sans que tu t'alarmes au premier mot. Mais, je te le répète, si tu ne te sens pas en disposition de m'entendre, dis-le moi. Ce sera pour une autre fois.

— Oh ! non, j'aime mieux que tu me dises tout de suite de quoi il s'agit.

— Il s'agit de nous. De toi, de moi. Ta santé m'a donné des inquiétudes. Tu vas mieux, mais pour te rétablir, rappelle-toi, pour te rétablir tout à fait, le médecin a dit qu'il est indispensable que tu changes d'air. Si j'étais riche, c'est dans l'une des stations climatiques qu'il a indiquées que tu irais reprendre des forces. Mais tu as été la première à me dire qu'il n'y faut pas songer.

— Assurément. Et d'ailleurs, je me sens maintenant très bien.

— Tu es mieux, tu n'es pas très bien. L'île Bréhat, où nous avons pris nos vacances, il y a quatre ans, m'a paru convenir et je me propose de t'y installer. Nous y passerons une quinzaine ensemble. Après cela, il sera nécessaire que je te quitte. Josué Michelor m'invite à sa villa du Touquet. Tu comprends que je ne puis refuser.

— Eh bien, Florimond, c'est entendu. Ne sais-tu pas bien que je veux toujours tout ce que tu veux?

— Oui, mais il faut aussi que tu saches ce que je veux. J'ai de grands projets pour la réalisation desquels mon habileté et mon énergie me seraient de peu d'utilité, si la liberté de mes mouvements me manquait.

— Je pourrais être pour toi une entrave?

— Certainement oui, et pendant un temps

qu'il ne m'est pas possible de déterminer j'ai besoin, je te le répète, de ma pleine liberté d'action.

— Alors je devrai rester dans l'île Bréhat jusqu'à ce que tu m'écrives : victoire ! Viens.

— Ce n'est pas mon style, mais c'est cela.

— Ce n'est que cela !

— Rien de plus.

— Ah ! Florimond, tu me ferais de la peine en doutant de moi. Tout mon bonheur est dans ton bonheur.

— C'est trop. Mais tu es ainsi faite et j'aurais mauvaise grâce à te le reprocher. Remarque bien, toutefois, que la considération de ta santé est à l'origine de ma détermination. Je prévois seulement que ton séjour à l'île Bréhat devra se prolonger, je te l'ai dit, pendant un temps que je ne saurais fixer.

— Tout le temps qu'il te plaira, Florimond, ou plutôt tout le temps qu'il faudra, et ce que tu feras sera bien fait.

— Eh bien, c'est entendu. Nous partons dans huit jours.

*
* *

Il l'embrassait rarement. Il l'embrassa cette fois, en remerciement de la facilité qu'il n'escomptait pas si spontanée avec laquelle elle s'en remettait à lui et, sans le laisser paraître, il se félicita de ce qu'elle n'eût même pas eu l'idée d'en savoir davantage.

Tandis que Mme Lanoix, depuis plus de deux mois, attendait patiemment que les démarches dont la correspondance de son mari ne l'entretenait plus que de loin en loin, en termes vagues, eussent abouti, un double changement s'était produit dans l'existence du volage et égoïste Acis XIII.

En premier lieu, Josué Michelor fondait un grand journal d'information mondiale, *Paris-Monde*, dont le poète serait le directeur littéraire, artistique et sportif, avec un traité déjà signé et, comme dit la langue du jour, « intéressant ». En second lieu, presque dans le même temps, Florimond Lanoix avait reçu, un beau jour, ces simples mots sur une carte : « Venez me voir ». C'était signé Impéria, le nom familier que l'on donnait dans le monde à la belle et en effet impérieuse Mme Fauger.

Mme Fauger, décidément, ne pouvait se passer de son surréaliste automatico-cérébral. L'intérimaire l'excédait. Elle le dit sans phrases à l'amant évincé redevenu en faveur. Lui-même comprit la parfaite inutilité des récriminations. Et ce fut comme si ces deux êtres si bien assortis se fussent quittés de la veille. Mais Acis XIII donna à sa maîtresse pour définitif l'éloignement de sa femme, envoyée par lui se guérir, si elle pouvait, à l'île Bréhat, et à qui il ferait savoir à bref délai sa décision de la quitter. Mme Fauger le prit au mot pour lui faire plaisir, car elle n'attachait à Mme Lanoix, absente ou présente, aucune importance et elle ne lui demandait que d'être assez bien portante pour que son amant fût à sa dévotion, jusqu'au moment où, de nouveau, il cesserait de lui plaire. Florimond, en fait, était bien décidé, mais il avait reculé jusqu'alors à porter le coup. Fouetté par l'apparente mise en demeure de sa belle maîtresse, il répondit, séance tenante, à la dernière lettre de sa femme, où cette fois l'inquiétude perçait. Ce fut limpide :

« Ma chère amie, écrivait-il, je manquerais à ce que je te dois comme à ce que je me dois à moi-même, en tardant plus longtemps à te faire connaître une vérité à la révélation de laquelle tout a dû te préparer. Ce qui serait cruel de ma part ce serait d'entretenir ton illusion si, comme j'ai peine à le croire, tu n'as pas déjà vu l'évidence. Voilà ta santé rétablie, tes lettres m'en font foi. Il n'est pas besoin de te dire que je m'en réjouis. J'ai laissé sans réponse deux ou trois de tes précédentes lettres parce que, comme tu l'auras certainement pensé, mes occupations et le soin de mes intérêts m'absorbent. Mais j'en ai eu une autre raison, qui était de t'amener à des réflexions qui te fissent soupçonner une autre cause de mon silence. Parlons donc aujourd'hui à cœur ouvert et sans ambages : la vie commune est devenue pour moi impossible. Je dis pour moi, et je n'hésite pas à prendre sur moi toute la responsabilité morale du fait. Mais le fait est là. Quant à toi, ma chère amie, je proclamerai bien haut que s'il fut jamais une compagne qui méritât l'affection de son mari, cette compagne c'est toi. Je n'ai rien à te reprocher, pas même le défaut total d'affinités entre toi et moi, auxquelles tout ton amour et toute ta bonne volonté n'ont pu suppléer. C'était à moi de ne pas lier nos sorts. Mais ce qu'il m'est plus pénible d'avouer, c'est que l'impossibilité que je t'ai dite n'est pas là uniquement. A toi, cependant, qui sais mieux que personne ce qu'aimer signifie, j'aurai tout dit en disant : j'aime. L'amour a fait de moi sa proie. Ne me traite pas de misérable. Je ne m'appartiens plus, je n'ai plus de volonté, moi qui me vantais d'en avoir tant. Je ne suis pas le maître de mes sentiments, moi qui jugeais que c'est là

la pire déchéance d'un homme. Et ne dis pas que tu me pardonnes. Hélas ! ma chère amie, non seulement je ne mérite pas ton pardon, mais je ne puis en vouloir. La dernière bonté que j'attends de ton grand cœur, c'est de consentir que nous recourions au divorce. Il va de soi qu'il sera prononcé à mes torts, à mes très grands torts.

« Adieu, chère amie. Je n'ose te dire : oublie-moi. Je te dis donc, de toute mon âme : merci !

« Florimond Lanoix. »

La réponse de la malheureuse femme fut prompte et tint en peu de mots :

« Je ne cesserai jamais de t'aimer et c'est mon amour encore qui me dicte de te répondre : qu'il soit fait comme tu le veux. »

Trois jours après que ce billet était parvenu à son destinataire, des habitants de l'île trouvèrent, au petit jour, sur la grève, le corps d'Henriette Faustin de Séjournay. Le même jour, la promotion du ministère de l'Instruction publique dans la Légion d'honneur ayant paru, les amis et admirateurs de M. Florimond Lanoix, directeur littéraire, artistique et sportif de *Paris-Mondé*, apprenaient sa nomination de chevalier, au titre d'homme de Lettres.

Eugène Hollande.

DE L'AMOUR PARFUMÉ

La femme est un être charmant, c'est entendu... Elle est même le plus charmant des êtres, lorsqu'elle est douce comme certaines femmes d'Ajaccio. Celles dont j'entends parler ont le don d'être non seulement douces, mais profondément désintéressées, envers les hommes, du moins en principe... Mais, sous l'ardent soleil méditerranéen, lorsqu'on est une vieille fille aux lèvres pincées, que le visage commence à se flétrir, les dents à tomber, sans qu'on les remplace, les cheveux à grisonner, les traits à se tirer, le nez à s'allonger, le corps à se dessécher..., lorsqu'il ne reste plus de la beauté passée que de grands yeux très noirs et pleins encore du flamboiement de l'amour corsé pour regarder avec envie et surprendre avec une volupté douloureuse les secrets devinés, on s'en sert à sa façon..., et s'il n'y a plus d'hommes qui s'y montrent sensibles, à quoi bon paraître les regretter !... Ne vaut-il pas mieux traiter le sexe fort avec dédain, et chercher autour de soi une affligée aussi mystérieusement tourmentée que soi-même ?

C'est le cas de Mademoiselle Blanche, une charmante vieille jeune fille, qui, — à défaut de certains avantages physiques — a toutes les qualité morales. Les beaux rêves dans l'île pittoresque, les folles caresses des amoureux d'alentour, leurs baisers ardents et leurs promesses fiévreuses auraient pu lui inspirer un peu de poésie, l'inviter à en goûter — à son tour — les charmes et les douceurs, la conduire enfin, vers un idéal élevé... Elle leur a préféré l'adoration d'une divinité plus ou moins nébuleuse pour elle... Chaque matin, pour se détourner de ses doux rêves, elle saisit avec empressement son livre de messe, heureuse, dit-elle, d'échapper pour une heure, à la trivialité qui l'entoure. Pour se rendre à la cathédrale de l'empereur, elle emprunte le golfe, qui à cette heure matinale fait jaillir par chaque vague les beautés du passé, les joies du présent, les espérances de l'avenir... Mais rien de ce qui vibre en dehors de ses désirs secrets ne peut toucher Blanche, indifférente, insensible à tout. Devant le décor grandiose de la Vierge, tout embaumé de roses, de lis, d'orangers, elle fuit non seulement cet entourage splendide, mais elle s'efforce à se fuir elle-même. La messe entendue, elle rentre à la maison plus terne encore qu'elle n'en est sortie, la senteur des tilleuls, des acacias, des magnolias n'a point opéré le miracle... Bien au contraire ! Blanche ressuscite les souvenirs. Sa jeunesse s'est écoulée presque sans joie, son père est mort quand elle avait six ans, s'étant ruiné dans la politique, ayant laissé des dettes à sa famille... La vieille fille ne manque jamais de conclure que le sort fut injuste envers elle, aucun prince charmant ne l'ayant arrêtée sur le grand chemin de la vie, pour lui offrir l'union légitime tant souhaitée, bien qu'elle portât un grand nom à la place d'un grand cœur, et pour des liens qu'une aurore dénoue comme une ceinture, elle s'estimait d'une essence trop supérieure. Ainsi les drames d'amour lui furent épargnés, les grandes passions également.

Il ne lui reste même pas le souvenir de la sentence corse, si souvent appliquée par les pères et mères de famille, vis-à-vis des amoureux défaillants : « Vous avez déshonoré ma famille, vous avez déshonoré ma fille, et notre réputation..., il faut que vous épousiez ma fille pour

que l'honneur — avant tout — soit sauf, sinon, pistolate ! ... »

Au fait, que ferait-elle aujourd'hui de ce souvenir ? Elle se contente d'aller à la messe ; rentrée à la maison, elle déjeûne et va faire ses emplettes. Emplettes..., emplettes..., quel mot bizarre pour elle, car pour les faire il faut de l'argent, et la grande bizarrerie, c'est que, sur trente jours du mois, il y en a vingt-neuf où elle n'en a point.

Pourtant, il faut bien qu'elle les fasse, ses emplettes. Alors toute la rage concentrée de la délaissée en même temps que la cupidité ancestrale apparaît, dans les yeux flamboyants de Blanche, qui s'adresse à ses locataires, à ses pensionnaires, auxquels elle cède son bel appartement situé dans le quartier mondain d'Ajaccio et dont les fenêtres donnent sur le golfe ou sur la montagne. Une si belle vue se paie assez cher, elle se paie même d'avance, selon les usages du « continent ». Blanche les connaît. Un des plus grands bonheurs de sa vie ne fut-il pas d'aller à Marseille ?

Madame Juliette, une de ses locataires, comprit cela aisément, et se soumit à ce genre d'exigences dès son arivée chez Blanche. Néanmoins, — et malgré elle, — à l'heure critique du matin elle reçut souvent la visite de sa logeuse, avant que celle-ci se mît en route pour faire ses achats, au moment où Juliette était en train de faire sa toilette ou de s'adonner à ses études. C'est une chose assez gênante que de se trouver en chemise ou en costume d'Eve lorsqu'on vient frapper à votre porte d'une petite façon impertinente, qui semble crier : « Ouvrez vite..., je suis pressée... » Blanche rassura sa locataire sur ce point délicat en lui faisant comprendre que cela ne la gênait point, qu'après tout elle était femme, et que son attention ne se portait pas sur sa personne, mais uniquement sur la « petite avance » qu'elle attendait d'elle. Cette manœuvre se répéta fréquemment, accompagnée de discours économiques et financiers. Un matin, devant une invasion nouvelle, Juliette dit simplement : « Je n'ai pas d'argent à prêter, il faut que je fasse moi-même des achats en vue de la saison d'été, qui s'approche. » Alors il fallait la voir la vieille fille, entendre éclater sa jalousie, ses répliques mordantes : « Vous avez de quoi vous habiller, moi, pas... ; quand on porte du linge de soie et des bas de luxe, quand on mène une vie de plaisir et d'agrément, quand on s'offre des voyages et des excursions, on n'en est pas à son dernier sou, et l'on peut bien avancer un billet de cinquante francs aux personnes qui se trouvent dans l'ennui et dans la gêne. Vous n'avez pas de cœur, vous ne pensez qu'à vous... » La pauvre Juliette, éberluée, ne répondit point, mais elle n'en pensa pas moins, et elle quitta la table de la belle le premier du mois suivant. Ce sera, espéra-t-elle, une petite leçon pour Blanche...

Mais quand on est resté vieille fille, je veux dire — vieille jeune fille, volontairement, parce que l'on a conservé sa vertu par calcul, — il est agréable de juger les autres d'après soi-même...

Un jour Juliette partit en excursion avec des amis et ne rentra pas le soir, ayant manqué le train. D'habitude, elle prévenait Blanche quand elle allait en voyage pour plusieurs jours. A son retour à la maison, de grands yeux remplis de stupeur, de curiosité, de reproches la reçurent à la porte. Ah ! la belle, la belle recherche ! « Mais où donc avez-vous passé la nuit, j'ai eu peur qu'il vous soit arrivé quelque chose ?... »

« J'ai passé la nuit dans les bras de mon amoureux, mademoiselle, entourée de tous les parfums du printemps, des caresses les plus énivrantes, embaumée par la senteur des orangers, bercée dans un rêve ardent, par la musique enchanteresse de l'univers, réveillée ensuite par la voix taquine du coucou, éblouie encore par toute la poésie de cette splendide nuit de printemps... »

— Mon Dieu, est-ce possible, que vous ayez passé la nuit dans les bras d'un amoureux ? Quelle horreur !

— Bien sûr... Mais le même amoureux vous accueille, vous embrasse, vous idolâtre, sans que vous le voyiez, ni ne l'entendiez. Il faut cependant, à votre tour, lui ouvrir votre cœur, lui montrer votre âme, plonger vos regards dans l'océan de ces magnifiques fleurs, dans la beauté rayonnante de la nature, dans l'auguste royaume de la lumière... Vous ne me comprenez pas ? Ecoutez les voix secrètes..., réjouissez-vous, riez, chantez, sachez vibrer, car votre cœur est jeune, et, — si vous le voulez bien, — il ne vieillira jamais, il est l'écho retentissant de tous les charmes et de toutes les joies, la voix puissante de cette nature enchantée... Vous plaît-il à présent, mon amoureux ? N'est-il pas à la fois ardent et tendre, riche et beau, sincère et fidèle ? Et dire que c'est le vôtre, c'est l'éternel enjôleur qui s'appelle : la Corse...

Blanche eut un sourire douloureux. Juliette de son joli bouquet prit une rose rouge à moitié épanouie et l'offrit à sa logeuse.

— Tenez, elle est pour vous, sentez combien

elle est spirituelle et affectueuse..., regardez sa belle couleur chaude et prêtez l'oreille à son doux langage de fleur..., écoutez, mais écoutez bien..., elle vous dit simplement : « Aimez-moi, comme je vous aime... »

Blanche prit la fleur, en respira voluptueusement le parfum, en remerciant banalement. En arrangeant les siennes, Juliette se demanda : « M'a-t-elle seulement comprise ?... »

EMMA SCHILL.

POEMES

FÊTE VÉGÉTALE

Retour de flamme du cratère
Qu'un peu de verdure couronne.
Une plante s'est embrasée.

Pour célébrer le centenaire
De l'aloès, sa fleur détone
Et s'ouvre comme une fusée.

DISTIQUE

Paon mouillé qui s'ébroue,
L'arc-en-ciel fait la roue.

AU PETIT DIEU

O dieu dont l'âge est sans pitié,
Mon cœur qui s'ouvre à l'amitié
Est plus dur sous ta flèche, Eros,
Que la peau du rhinocéros.

SOLEIL COUCHANT

Soleil couchant, verse en mon âme,
Sur ma fatigue et mon ennui,
Avec la cendre de ta flamme,
La mort douce comme la nuit.

ALBERT FLORY.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LES MANŒUVRES ET LES DISCOURS DE GENÈVE

« S'unir ou périr. » « Faites l'Europe ou laissez faire la révolution. » Les partisans forcenés de l'Union européenne profèrent partout de ces phrases apocalyptiques qui font croire aux bonnes gens que la fin du monde est proche : la jeune Europe prend volontiers le style des prophètes d'Israël. Nous avons cru que nous entrions dans l'âge du positivisme et de la science ; nous retombons dans un verbalisme mystique analogue à celui de 1848. L'Union européenne, l'aménagement économique de l'Europe — car on ne parle plus des États-Unis d'Europe — qui ne le désire ? Devant des crises non seulement européennes, mais mondiales comme le chômage, la surproduction, la mévente des produits agricoles, tous les peuples civilisés sont solidaires, mais s'imagine-t-on qu'on va les surmonter au moyen d'une vaste mobilisation des « experts » plus ou moins universels, d'un déluge de phrases et d'un amoncellement de papiers qui font souhaiter pour l'honneur de notre siècle qu'un incendie plus vaste que celui de la Bibliothèque d'Alexandrie, détruise tout ce fatras ?

Malgré l'hymne final à la paix et la rassurante proclamation des quatres grandes puissances : France, Angleterre, Allemagne, Italie, se déclarant, plus que jamais, résolues à se servir du mécanisme de la Société des Nations pour empêcher tout recours à la force, les dernières réunions de Genève ne sont guère encourageantes. Jamais peut-être on n'a mieux vu ce que toutes ces phrases, tout ce jargon économico-juridique, tout ce pathos pacifiste cachait d'intérêts étroitement nationaux, d'intrigues de personnes et de partis. On en est toujours aux bagatelles de la porte, aux affirmations de principes incontestables et incontestés ; quand il s'agit d'aborder les réalisations, on se heurte à de telles résistances, à de telles intrigues, à de telles rancunes, qu'il n'y a d'autre ressource que de chercher des formules d'ajournement. La

France apporte, d'ailleurs, dans l'œuvre de paix qu'elle poursuit depuis tant d'années et malgré d'innombrables déboires, une inlassable bonne volonté et si le prestige de M. Briand n'arrive pas à imposer une solution hélas encore assez vague, il parvient, du moins, à éviter des ruptures irréparables. La Société des Nations lui doit peut-être encore plus qu'elle ne le croit...

*
* *

Vingt-sept ministres qui peuvent plus ou moins légitimement prétendre au beau titre d'hommes d'Etats et un nombre considérable d'adjoints, de diplomates et « d'experts » étaient donc réunis à Genève pour différents objets qui, d'ailleurs, se confondaient plus ou moins : le Comité financier, la Commission d'étude pour l'Union européenne et le Conseil de la Société des Nations.

Le Comité financier avait à s'occuper du problème de l'or.

Il est simple et... insoluble. Grâce au redressement financier opéré par M. Poincaré, à sa prospérité relative, à la paix sociale qui y règne, la France a attiré une grande partie des réserves d'or du monde. Elle n'a rien fait pour cela : c'est le jeu naturel des forces économiques. N'empêche que sa situation fait envie et tandis que chacun essaie de se faire prêter une partie de ce trésor, tout le monde argumente solennellement sur la nécessité d'une « meilleure et plus juste répartition des réserves métalliques ».

Quelle est-elle ? La Délégation de l'or, émanation du Comité financier à adressé au Conseil un rapport où la question est minutieusement analysée, mais qui n'a pas lieu d'inquiéter beaucoup la Banque de France. Celle-ci, d'accord avec les représentants de la haute finance anglaise a, d'ailleurs, pris des mesures techniques pour atténuer autant que possible les inconvénients de cet afflux d'or et pour venir en aide à ceux qui en manquent. Elle ne peut pas faire davantage.

Quant au Conseil de la S.D.N., il avait surtout à s'occuper de la querelle germano-polonaise ou, plus exactement, de la plainte formulée par l'Allemagne au sujet de « l'oppression des minorités allemandes de Haute-Silésie ».

On sait qu'il s'agit des troubles qui se sont produits lors des dernières élections où l'on a vu une association patriotique polonaise « les *Insurgés* », employer des procédés de propagande électorale analogues à ceux du *Stahlhelm* et des hitlériens. Il y a des excès de ce genre partout où les passions populaires et nationales sont violemment surexcitées et ce serait de peu d'importance si, derrière les plaintes de l'Allemagne, on ne sentait poindre l'éternelle revendication contre les traités et spécialement contre le couloir polonais.

Le Conseil a entendu le violent réquisitoire de M. Curtius et la défense ingénieuse et modérée de M. Zalesky. Les demandes de M. Curtius étaient inadmissibles ; elles ressemblaient au fameux ultimatum de l'Autriche à la Serbie en 1914. La Pologne cependant, reconnaissant que certains abus s'étaient produits, a cédé très sagement sur quelques points et l'on a abouti à un compromis provisoire, qui permettra au temps de passer et au conflit de s'apaiser... C'était la meilleure solution. A la Société des Nations, quand il s'agit de ces questions irritantes, les solutions provisoires et d'ajournement sont généralement les meilleures.

Il n'en est pas de même quand il s'agit de secourir des populations menacées de famines comme ces districts agricoles de l'Europe Centrale et Orientale qui n'arrivent pas à vendre leur blé. Tous ceux qui connaissent la question et qui ont parcouru ces pays savent qu'ils doivent être soutenus et, dans le plus bref délai possible. Il faut absolument les aider à se défaire de leurs stocks avant la prochaine récolte. Le problème est compliqué de questions douanières techniques et juridiques, mais était-ce une raison pour attendre le mois de mai pour prendre les mesures financières indispensables à la fondation de ce crédit agricole international qu'on considère comme le meilleur remède à apporter à la situation ?

D'ici le mois de mai, la fermentation augmentera dans ces pays où la gêne paysanne commence à confiner à la misère.

Mais le principal intérêt des réunions de Genève, c'était la session de la Commission d'étude pour l'Union européenne.

Le projet de M. Briand a suscité tant d'espérances et si passionnées, que ceux qui se sont permis d'en montrer les difficultés ont été immédiatement accusés d'être des esprits rétrogrades, des nationalistes étroits, des impérialistes déguisés. Ces difficultés cependant sont immenses. Le projet à l'origine était vaste et vague, et il ne pouvait être que vague, parce qu'en cette matière, dès qu'on entre dans des précisions, on se heurte à des difficultés politiques irritantes et qui, pour le moment, paraissent insolubles. Quant à son étendue, elle a diminué rapidement, telle la peau de chagrin.

On a parlé d'abord des Etats-Unis d'Europe, puis d'une fédération plus lâche et plus souple qui se formerait, bien entendu, dans le cadre de la Société des Nations ; il n'est plus question que d'une union économique. L'aménagement économique de l'Europe, la fin des guerres douanières, la réglementation internationale de la production, la répartition rationnelle des crédits et des matières premières paraissent, en effet, plus urgentes et moins difficiles à réaliser qu'une fédération politique qui se heurte à des souvenirs, à des rancunes, à des passions qui sont loin d'être apaisées et aussi à une notion de la souveraineté nationale à laquelle les nations ne semblent pas près de renoncer. Mais, est-il possible de réaliser l'union économique avant d'avoir assuré la stabilité politique ? C'est là qu'est le nœud du problème. Or, cette session de la Commission d'étude a mis d'abord en lumière les intrigues politiques des puissances révisionnistes.

Après une discussion longue et pénible, malgré sa forme courtoise, la Commission a décidé de « considérer la crise économique mondiale en tant qu'elle affecte l'ensemble des contrées européennes » (il faut bien s'habituer à ce jargon) et « d'inviter par les bons offices du secrétariat général les gouvernements de l'Islande, de la Turquie et de l'U.R.S.S. à participer à ses travaux ».

Le Huron de Voltaire, s'il assistait aux assemblées de Genève, ne manquerait pas de trouver que c'est du dernier comique.

Voilà donc toutes les puissances « capitalistes » de l'Europe réunies pour essayer de sauver l'économie capitaliste menacée par les tarifs de douanes, les arrérages financiers, la surproduction et la charge des budgets militaires, et la première mesure qu'elles prennent, c'est d'inviter à collaborer à ce sauvetage une puissance dont la raison d'être est la ruine du régime qu'elles veulent maintenir et assainir ! C'est comme si un congrès de police invitait le délégué du syndicat des cambrioleurs à assister à ses travaux. Staline et le Polit-bureau, dont M. Boris Bajanov décrit les séances dans un livre plein de verve, qui vient de paraître (*Avec Staline, dans le Kremlin*, aux Editions de France) ont dû bien rire à cette nouvelle.

A la vérité, tous les délégués, même les Allemands peut-être, étaient convaincus dans le fond de leur âme de l'erreur qu'ils faisaient commettre à la Commission, mais certains d'entre eux étaient conduits par des mobiles politiques qu'ils n'auraient avoué pour rien au monde, mais qui n'en éclataient pas moins à tous les yeux. Les Allemands voulaient inviter les Russes parce que la situation germano-polonaise est toujours tendue et qu'ils tiennent à laisser peser sur Varsovie la double menace d'une alliance germano-soviétique. Les Italiens les désiraient aussi parce qu'ils ne tiennent pas à l'ordre actuel et que, dans les difficultés économiques au milieu desquelles ils se débattent ils s'imaginent qu'ils tireront plus de parti de leur entente avec les Soviets qu'ils ne souffriront du Dumping. Enfin les Anglais, ou du moins M. Henderson, considéraient que l'amitié pour la Russie bolcheviste, est un article du programme travailliste. Quant aux autres, ou du moins quelques autres, ils ont suivi sans conviction, parce qu'ils jugeaient que leur premier devoir était de plaire, qui aux Allemands, qui aux Anglais, qui aux Italiens. « Au scrutin secret, disait un témoin, il n'y aurait pas eu quatre voix pour appeler les Russes. »

En présence de cette situation, M. Briand n'a pu que limiter le mal en posant à l'invitation quelques conditions.

Ces conditions seront, d'ailleurs, inopérantes et la décision, comme le constate le *Vorwaerts*, est une décision ambiguë, qui pourrait bien conduire à de nouveaux conflits !

« Il en peut résulter deux choses : ou bien la Russie n'acceptera pas cette invitation conditionnelle et limitée, ce qui serait, il est vrai, un camoufflet pour les auteurs de l'invitation, mais pratiquement peut-être la meilleure solution, ou bien elle viendra à Genève, et alors il sera impossible de l'exclure de certaines séances en donnant pour raison que des problèmes politiques sur lesquels l'invitation ne porte point, doivent venir aussi en délibération. Alors il faudra renoncer à traiter dans la commission du désarmement ces problèmes que l'Allemagne et l'Italie ont récemment déclarés plus importants que les problèmes économiques. Ce ne serait sans doute pas un mal en soi, car tous ces problèmes — désarmement, égalité des droits, etc., etc., — ne peuvent être résolus que dans le cadre de la S. D. N. tout entière, tandis que dans la S. D. N. européenne, on ne pourrait, pour le moment, faire œuvre pratique que sur le terrain économique. »

Mais il s'agissait bien de faire prendre à la Commission une décision raisonnable ! *La Germania* en fait l'aveu ; le tout était de « dissiper le danger d'une Pan-Europe sous la direction de la France ». Hélas ! il faut bien le constater,

il existe dans toute une partie de l'Europe une véritable phobie de l'influence française.

Le résultat, c'est qu'on a pu constater une fois de plus que ceux qui parlent sans cesse de paix et de désarmement, d'union et d'esprit européen, rendent la vraie pacification de l'Europe de plus en plus difficile parce qu'ils s'arrangent toujours pour introduire partout leurs rancunes et leurs intrigues politiques. Les dirigeants de la conférence, et ceux-là mêmes qui étaient responsables de cette fâcheuse décision et de ces plus fâcheuses intrigues, ont, du reste, senti combien le maigre résultat de leur conférence allait causer de déceptions parmi les peuples. C'est M. Henderson qui a pris l'initiative de la déclaration pacifique des quatre grandes puissances. Après Locarno, après le pacte Briand-Kellog, elle peut paraître, au premier abord, assez superflue, mais elle semble avoir produit un heureux effet tant les peuples avaient besoin d'être rassurés. N'ayant pas pu supprimer les causes de conflit, les maîtres de la politique européenne s'engagent à la laisser sans solution plutôt que de les résoudre par la force. C'est quelque chose. En somme, la vie politique n'est qu'un perpétuel ajournement.

*
* *

L'invitation de l'U. R. S. S. est d'autant plus inopportune que l'Etat autocratique qui se dissimule sous l'étiquette soviétique, mène en ce moment une puissante offensive contre l'Europe tout entière. Le curieux ouvrage de M. Boris Bojanov (*Avec Staline dans le Kremlin*) nous assure que la terrible République est dirigée par des gens fort médiocres, que Staline lui-même, sans culture, sans connaissance du monde ni des systèmes, n'est qu'une sorte de tyran oriental, un Ivan-le-Terrible sans génie. Nous voulons bien le croire, mais le plan quinquennal ne s'en poursuit pas moins avec une rigueur et une ampleur fort inquiétantes. Le gouvernement soviétique qu'aucun scrupule, aucune considération sentimentale ou humanitaire n'arrête, a institué le travail forcé avec une inflexible rigueur. Il a transformé tout ce grand empire en une immense chiourme industrielle, et nos pays à salaires élevés sont menacés directement et indirectement par la concurrence d'un véritable travail servile.

Si le peuple russe ne se révolte pas, nous sommes menacés d'une terrible offensive économique. Or, si dur que soit le régime qui lui est imposé, la révolte semble bien difficile.

Ce terrible régime semble, en effet, non seulement dans la logique de la révolution, mais dans la logique de l'histoire russe. C'est l'impression qui se dégage du remarquable ouvrage que M. Henry Rollin vient de consacrer à la révolution russe (*Le révolution russe, ses origines, ses résultats*, Delagrave, éditeur, Paris). Pour la première fois peut-être, nous voyons là la révolution russe étudiée non en partisan mais en historien. M. Rollin est un homme d'action. Il a été officier de marine, mais il a le goût des idées et la passion de la vérité. Il a essayé de voir clair et de nous faire voir clair dans le chaos russe. Il a d'abord étudié dans la révolution russe la technique, le rythme permanent des révolutions, et ses comparaisons avec la révolution française sont saisissantes, mais ce qui fait l'intérêt historique et sociologique de son ouvrage, c'est qu'il montre à quel point la révolution bolchevique est dans la logique de l'évolution russe. Elle était fatale ; la guerre n'a fait que de la précipiter. Ivan-le-Terrible, puis Pierre-le-Grand n'ont-ils pas, du reste, accompli des révolutions analogues et toujours par la voie autocratique ? Lénine, puis Staline ne sont que les successeurs des grands tsars. Ce qu'ils ont accompli brutalement, c'est tout simplement une nouvelle réforme agraire. Brumaire suit fatalement le terrorisme et l'anarchie, dit M. Rollin, mais pour qu'un brumaire russe puisse s'accomplir — et M. Henry Rollin montre l'ombre de Napoléon flottant toujours sur le Kremlin inquiet — il faut que la Russie se soit outillée de façon à s'imposer au monde capitaliste de l'Occident. C'est ce que l'on veut obtenir par la réussite du plan quinquennal. Périsse la moitié du peuple russe, pourvu que le nouveau tsar soit fort. Au bout du plan quinquennal, nous aurons un brumaire ? Mais un brumaire russe ne ferait-il pas naître un péril russe ? Un péril russe ne serait peut-être pas moins redoutable qu'un péril communiste. Il conviendrait de se garder de l'un comme de l'autre. *Wait and see* disent les Anglais. Nous ne faisons ni l'un ni l'autre...

L. DUMONT-WILDEN.

LES ŒUVRES ET LES IDÉES

ANDRÉ THÉRIVE : NOIR ET OR (1)

C'est une expérience assez mélancolique que d'assister à l'élaboration d'une vérité d'histoire, et rien n'est plus propre à nous convaincre que l'humanité demeure profondément et à jamais impuissante devant l'évanouissement du fait ; du passé, il ne survit que des formes diverses de légende.

La guerre est d'hier ; nous l'avons vécue ; déjà les plus fidèles mémoires en ont altéré le souvenir, et nous n'en possédons, au plus intime de notre conscience, qu'une image déformée et incessamment mouvante. Les livres, les témoignages se multiplient ; chacun apporte sa part d'interprétation subjective et d'erreur ; ainsi, s'accomplit sous nos yeux, par un travail assez semblable à la décomposition de la matière sous l'influence des forces cosmiques, la métamorphose de ce qui fut le réel.

Nous avons fait la guerre ; nous la recréons à l'usage de la postérité, et lui modelons un visage qui changera encore avec les années.

Les auteurs de livres de guerre ne sont qu'à demi responsables de la coopération qu'ils apportent à cette palingénésie ; seuls ont des chances de paraître les ouvrages destinés au succès, c'est-à-dire d'abord complaisants aux préjugés, aux opinions du moment, aux « idées régnantes », voire aux goûts les plus discutables : les atrocités attirent encore certain public comme la puanteur du champ de bataille amenait les mouches. L'héroïsme ni même le courage ne sont plus à la mode. Une étonnante usure morale dépouille de toute auréole, voire de toute dignité, le combattant. Il s'agit aujourd'hui d'enregistrer un éclatant déficit.

Qu'attendra-t-on demain d'un livre de guerre ? A *l'Ouest, rien de nouveau*, tous les éditeurs de Paris l'eussent refusé, si Remarque nous l'avait envoyé six mois plus tôt. Son succès épuisé — il est loin de l'être — pourra-t-on le relire ?... Les écrivains subissent plus ou moins consciemment ou docilement la collaboration du public. Le passé, la guerre, n'intéressent le commun des hommes qu'à titre d'amplificateurs d'une éphémère actualité. La guerre, notre guerre n'est certes pas gravée dans l'airain ; elle évolue dans le temps et l'espace, au caprice des saisons, à peine moins rapidement que l'art du couturier.

Est-ce parce qu'il suggère invinciblement des réflexions de ce genre qu'à la première lecture le brillant ouvrage de M. André Thérive m'a quelque peu déçu ? Voici donc la guerre dernier cri, et telle que la pouvait peindre un écrivain professionnellement informé et sensible aux goûts de l'époque. Nombre de combattants hésiteront devant cette version qui ne recouvre qu'une minime partie de leur expérience personnelle.

M. André Thérive est trop proche de la caserne ; il nous conte un peu trop d'histoires qui se déroulent à proximité du front, en cette région bâtarde où pullulaient les services et les états-majors subalternes : histoires de popotes, rhapsodies de cuistots et de scribes, mythologies de gens qui, vivant non loin du combat, en déformaient déjà l'authenticité. (Il ne nous épargne pas la traditionnelle apparition de cartes obscènes, qu'il évoque d'ailleurs en excellent conteur !...) Il ne redoute pas assez la monotonie d'un persillage qui ressemble parfois, malgré la gravité du sujet, aux représailles d'un écolier brimé. Il nous propose une conception du courage — à l'en croire, sorte de démence furieuse — arbitraire et proprement littéraire, et ne fait aucun état des mille formes de la vaillance, étrangère à tout « bourrage de crâne », qui étaient, en première ligne, la lumière de ces jours sombres. Il élargit le déficit, évoque l'horrible plutôt que le tragique. *Sans âme*, ce titre de l'un de ses romans pourrait être celui de son livre de guerre.

Je mentirais si j'affirmais qu'un tel livre commande au premier abord une irrésistible sympathie. M. André Thérive s'excuse de s'« être plu à l'exceptionnel et au pittoresque excessif ». Telle est bien sa faiblesse. Tous ceux qui, plus mûrs ou plus éprouvés par la vie, ont connu au front le plus étonnant des drames d'humanité lui reprocheront une certaine indifférence à l'homme — et de s'être laissé trop souvent distraire de son véritable sujet, à la recherche de l'accessoire et de l'étrange...

M. André Thérive achevait son service militaire lorsque la guerre le surprit à Verdun, « rabiot » inattendu à une période d'existence qui ne semble pas lui avoir laissé un souvenir enchanteur. Toute la guerre, deux blessures, et sur le tard les galons de sergent-major...

(1) Un vol. Grasset.

Il appartient à cette génération qui entrait dans la fournaise avant d'avoir vécu et d'être née à la responsabilité. Le lycée, la caserne... et la guerre avec, aux lèvres, les refrains de la garnison, au cœur les humiliations du « bal » et de la corvée. Des enfants, les Marie-Louise de la République. Nous les avons connus au front avec une infinie pitié ; braves, d'une bravoure puérilement insouciante, surmenés, vite exténués. Seuls, l'atrocité en fût venu à bout sans retard. Comment eussent-ils résisté lorsque parmi leurs aînés les plus fermes de corps et d'âme sentaient se tarir en eux toutes leurs forces ? Ils jouaient leur avenir tandis que le plus grand nombre de leurs compagnons risquaient leur présent, heureux ou malheureux, et quelques-uns leur passé. Le risque des jeunes, étant le plus cruel, explique leur rancune plus amère. Ils ignoraient la vie et l'imaginaient belle. Ils n'avaient ni horizon, ni repères, ni points de comparaison, ne savaient rien des hommes et moins encore de l'homme.

Quelques-uns ne virent dans cette révolution, la guerre, qu'une farce insane et sinistre.

M. André Thérive est leur porte-parole. On eût aimé qu'il l'avouât hautement, et s'en fît un titre de gloire, ou tout au moins qu'il s'efforçât de mettre en évidence l'aspect fragmentaire, la valeur si particulière de son témoignage.

D'autres ambitions l'ont tenté.

Douze ans après l'événement, il retrouve ses notes, les remanie avec son expérience de romancier, les enferme dans un moule de naturalisme satirique où se reconnaît la virtuosité de l'écrivain formé par une œuvre déjà abondante et variée...

Noir et or. Ce livre ne nous devient précieux que si, renseignés par un préalable effort d'exégèse, nous savons apercevoir sous de triples bandelettes, une confession involontaire.

Mais alors, qui n'estimerait émouvants : l'amertume de cette dérision, l'âpreté de cette sécheresse, ces jugements inhumains, un peu courts, ces surprenantes lacunes et tant de traits où s'inscrivent les réactions d'une jeunesse précipitée trop tôt à une trop effroyable aventure ?

Les mérites proprement littéraires de cet ouvrage, je n'y insisterai pas ; ils sont évidents. M. André Thérive est un conteur habile, trop habile certes, et qu'attire déjà une pente d'inquiétante facilité, mais il est maître d'un mouvement, d'une couleur, d'un dessin vigoureusement réalistes. Edmond Jaloux a très justement défini ces récits des contes. Des contes sur la guerre, et non point, comme le déclare l'auteur avec quelque imprudente ostentation, « l'histoire de la vie militaire entre 1913 et 1920. » ... Le meilleur de ces contes inflige à l'esprit, comme une brûlure, le souvenir d'un drame merveilleusement paré d'une grandeur symbolique : drame de ces *V. E. N. C.* (Victimes et non complices), intellectuels, ou quarts d'intellectuels à la dérive, ratés précoces, voués à la révolte inefficace, à la démence...

Qu'allait donc faire l'intellectuel en cette bagarre, où tout lui démontrait son inutilité et parfois son inaptitude à vivre et à déchiffrer, loin des livres et des formes abstraites, la vie elle-même ? D'autres nous l'ont dit : un seul chemin s'offrait, digne de lui et de son orgueil, s'il ne se résignait pas à un désintéressement de tout, qui n'était qu'une démission de l'esprit : le don total de soi-même à ceux qu'il pouvait et devait commander, c'est-à-dire servir... M. André Thérive semble avoir peu commandé ; ses lecteurs estimeront que le sort eût pu lui épargner une telle disgrâce.

On a prétendu que *Noir et or* serait le chef-d'œuvre d'André Thérive. Je n'en déciderai pas. Mais je sais bien qu'on devra invoquer tout d'abord ce livre lorsqu'on tentera d'expliquer la formation de l'homme et de l'écrivain, au temps où s'affirmera son influence sur notre littérature, ou tout bonnement le jour de son entrée à l'Académie. Du même coup ce livre témoignera pour une génération ou partie d'une génération — et ceci marque son importance. Car enfin, ils furent quelques-uns qui n'eurent, à l'âge des essentielles décisions, d'autre école que la guerre, et nous nous rendons encore mal compte du caractère, de la tournure d'esprit, de l'originalité qu'ils lui doivent.

LUCIEN MAURY.

LE THÉATRE

UN GRAND SUCCÈS DE BON ALOI : DÉCALAGE

Je souhaite que le très grand succès remporté aux premières représentations par la nouvelle pièce de M. Denys Amiel se prolonge longuement et puisse parcourir une carrière compa-

rable à celle des plus grandes réussites d'aujourd'hui : ce serait là, en effet, une démonstration sensationnelle que, malgré tous les changements apparents d'esthétique et de technique et les oscillations du goût public, les lois du théâtre demeurent réellement des lois. On peut dire que Denys Amiel a réalisé les deux conditions premières de toute grande œuvre dramatique : un sujet original et délicat, difficile même ; une manière précise, adroite, sobre, de traiter et de faire accepter sa donnée. L'auteur dramatique peut imposer sa volonté, quelle qu'elle soit ; il lui suffit de savoir s'y prendre, et l'on peut même affirmer que le triomphe de l'arrivée est proportionnel aux difficultés du départ. Deux ou trois œuvres comme celle que nous venons d'applaudir au théâtre Saint-Georges doivent suffire à fixer tous les esprits et à affermir toutes les conclusions ; le théâtre reste le théâtre et nulle vogue d'un moment ne saurait prévaloir contre les instincts profonds du public et les nécessités essentielles du genre.

Comme tout grand dramaturge, Denys Amiel a senti aussi la nécessité d'éclairer ses personnages et son action dramatique d'une lumière presque philosophique, car il convient que toute œuvre significative aboutisse à poser des problèmes ou à fournir des solutions à la manière des moralistes. Or, si les idées de l'humanité changent parfois avec une extrême rapidité, les sentiments, en revanche, évoluent bien peu ; c'est précisément ce qui assure la durée des chefs-d'œuvre de la littérature et de l'art qui reposent sur cette permanence de la sensibilité humaine. Aussi, n'est-ce point sans stupeur que notre époque, depuis la guerre, a pu constater qu'elle avait échappé à cette loi générale et que des changements très profonds étaient réellement survenus dans notre manière de nous émouvoir et jusque dans l'amour. Les générations d'aujourd'hui ont ceci de particulier, qu'elles se différencient principalement par la vie du cœur : tels hommes qui peuvent s'accorder en politique et en affaires, ont complètement cessé de se comprendre, à dix ans d'intervalle, en ce qui concerne la vie sentimentale et la pratique de la galanterie. Le cœur humain aurait-il donc changé depuis la guerre ? Tel est le problème qui fait le fond moral de l'œuvre de Denys Amiel. On ne saurait trop le louer de l'avoir si nettement porté à la scène et aussi on ne saurait trop le féliciter de l'avoir résolu en montrant que cette opposition, parfois dramatique, n'était pourtant qu'apparente et que, si les hommes d'aujourd'hui affectent de traiter la femme autrement que ceux d'hier, ils n'en restent pas moins soumis à la fatalité et à la souveraineté de l'amour, lequel, une fois de plus, n'aurait pas changé.

Pour la réalisation d'une telle pièce, on conçoit qu'il n'est besoin ni des machines du théâtre Pigalle, ni de la plaque tournante du théâtre de la Porte-Saint-Martin ; trois petits décors, ou même deux, suffisent, avec quelques meubles tantôt vieillots, tantôt ultra-modernes, pour créer le minimum de réalité dont on a besoin, mais dont se satisfont les belles études théâtrales de caractère et de passion.

Je ne crois pas, d'ailleurs, que pour l'affabulation, la disposition et la composition des scènes, il soit possible de trouver plus de nouveauté que dans l'usage des accessoires eux-mêmes. L'originalité de Denys Amiel, c'est justement d'avoir observé, avec tant d'exactitude et de scrupule, les principes éprouvés par une longue tradition théâtrale : « Sur des pensers nouveaux, faisons des vers anciens », disait André Chénier. La devise de Denys Amiel semble avoir été : « Sur la technique ancienne, faisons des œuvres nouvelles. »

*
* *

C'est donc avec la plus grande ingéniosité que, dans le champ même de son sujet, Denys Amiel est parvenu à mettre en opposition deux générations d'hommes en présence d'une femme et d'un même amour.

Un riche hobereau, Clairveau de la Valette, qui mène grande vie, doit quinze cent mille francs à son ami Siégler. Grand brasseur d'affaires, Siegler est célibataire. Quinquagénaire, Clairveau est veuf, mais père. Lucienne, la jeune fille, est tout à fait d'aujourd'hui ; c'est une enfant gâtée à la dernière mode ; elle est volontaire, flirteuse, dépensière. Tout le monde sent, autour d'elle, qu'elle sera un cadeau fort dangereux à faire à un épouseur et tous ses danseurs la fuient. Le père comprend d'autant mieux la dérobade des jeunes hommes qu'il retrouve dans sa fille le portrait de la mère dont il a été éperdûment amoureux et, par laquelle, il a été cruellement malheureux. Aussi, est-ce en toute sincérité et même en tout désintéressement, qu'il oppose à Siegler la plus légitime résistance, lorsque celui-ci, amoureux de Lucienne, découvre enfin son projet de la demander en mariage, afin de lui assurer, ainsi qu'à son père, non seulement le salut pour le passé, mais une autre fortune pour l'avenir. Siégler

insistant, Clairveau pressent sa fille ; comme toutes ses contemporaines, Lucienne ne peut seulement envisager l'idée d'épouser un homme qui ne fût pas de son âge. C'est alors qu'apparaît dans l'esprit de Siegler le projet qui va constituer l'armature de la pièce.

Un charmant jeune homme, essentiellement moderne et qui semble avoir plus le goût des affaires que des femmes, Jacques Forestier, est son secrétaire ; qu'à cela ne tienne, Siegler fera le bonheur de Jacques Forestier et de Lucienne ; il les marie et les entretiendra.

Au second acte, le ménage qui n'a cessé de vivre dans l'intimité de Siegler lui-même, ne va plus. Jacques Forestier trompe sa femme et sa femme va le tromper. Le cruel malentendu qui les sépare, n'est-ce point Siegler lui-même qui en est la cause par sa présence perpétuelle ? Il continue d'adorer Lucienne, de l'entourer de prévenances, de délicatesses, de ferveur amoureuse enfin ; tout ce que les hommes d'autrefois savaient donner dans l'amour et que ceux d'aujourd'hui négligent, elle le trouve en lui ; elle n'est est point charmée, mais tout au contraire, désenchantée, car le culte de ce vieil ami ne sert qu'à lui faire mieux sentir le manque de prévenances de son mari. Par ailleurs, la première passion charnelle, qu'elle a connue dans le mariage, la confirme dans l'espèce d'aversion physique que lui inspire le quinquagénaire. Elle souffre, comme elle dit elle-même, d'être coupée en deux et de voir séparés ces deux hommes qui, fondus en un seul, l'eussent enivrée. Elle est justement sur le point d'avoir trouvé dans un troisième, avec lequel elle vient de danser, cette réunion des deux autres. C'est ce que, dans une très jolie scène, Siegler découvre ; en présence du danger qu'il a lui-même provoqué, il sent toute sa responsabilité et songe à se tuer. Jacques Forestier, en effet, s'est mépris sur les véritables rapports de sa femme et de son protecteur, et c'est par dégoût qu'il s'était écarté du ménage et de la femme.

Il l'aime pourtant, car si les hommes d'aujourd'hui dédaignent en principe l'amour, ils ne l'ignorent point, et s'il leur déplaît d'en parler, ils ne sont pas incapables de le pratiquer. Lucienne et Jacques étaient faits pour s'entendre eux-mêmes, aussi bien que leurs corps : il leur a seulement manqué de savoir se parler. Le drame provoqué par Siegler a été pour eux l'occasion de se voir enfin tels qu'ils sont, enlacés l'un à l'autre, beaux et sains, devant une glace.

Ainsi est-il vrai que la passion n'a pas été moins forte chez l'homme d'aujourd'hui que chez l'homme d'hier et il est assez réconfortant de penser que toutes les fois que l'observation s'approfondit, comme chez Denys Amiel, on constate que les réserves morales et physiques ne sont nullement épuisées et que la sincérité des cœurs reste constante sous une apparente impassibilité des visages. Denys Amiel s'est élevé au-dessus même de sa tâche naturelle d'auteur dramatique en nous fournissant un document d'une si haute impartialité sur le mouvement même des passions au cours des générations.

Enfin, interprétation admirable, — ce qui est le plus bel éloge d'une pièce.

GASTON RAGEOT.

LA MUSIQUE

PHILIPPE GAUBERT

Dans le monde musical de Paris, une des personnalités les plus connues et les plus aimées est M. Philippe Gaubert. Depuis plus de dix ans, ses fonctions de chef d'orchestre à notre célèbre Société des Concerts du Conservatoire lui ont donné maintes fois le contact direct avec l'élite des amateurs. A Paris, tantôt on le retrouve à la tête de l'orchestre de l'Opéra, tantôt on l'applaudit comme virtuose flûtiste, et tantôt on entend de la musique dont il est l'auteur. On aime cette activité multiple, qui ne l'empêche pas d'être professeur au Conservatoire ; et on se plaît à voir la simplicité, la cordialité d'un artiste que sa renommée ne raidit pas : il marche au succès avec un visage tranquille et souriant.

M. Philippe Gaubert vient à peine de dépasser la cinquantaine : il arrive donc à l'âge où l'on commence à être compté parmi les « jeunes ». Pourtant, depuis plus de vingt-cinq années, il s'est signalé à l'attention du public musicien. A quinze ans, en 1894, élève de Taffanel, il remportait un premier prix de flûte au Conservatoire de Paris. Il étudiait ensuite la fugue et la composition dans les classes de Lenepveu et de Caussade ; il obtenait un second Grand-Prix de Rome en 1905, à vingt-six ans.

Mais déjà, depuis quelques mois, un événe-

ment imprévu, succès presque inespéré, l'avait détourné du chemin de la Villa Médicis. En effet, au concours, il venait d'être nommé le second chef d'orchestre de la Société des Concerts : alors, il était encore élève au Conservatoire.

Comme flûtiste, il avait déjà pris une grande habitude de l'orchestre : le répertoire classique lui était déjà connu, non pas de loin ou par la seule lecture, mais par une participation active, pratique et presque journalière, d'instrumentiste. Si bien que la première fois qu'il conduisit un orchestre, c'est-à-dire le jour du concours, les artistes de la Société l'élirent pour leur deuxième chef. Un tel choix décida de la future carrière du musicien, lui fit oublier les délices de Rome et les ombrages de la Villa Médicis : il le fixa à Paris, où le jeune chef, d'un jour à l'autre, pouvait être appelé à un rôle de premier plan.

*
* *

Quelques années passèrent. Il travailla, médita, accumula des esquisses ou des œuvres, et ainsi acheva un fécond travail de formation personnelle. Çà et là, et jusqu'en Amérique, il se fit applaudir, tantôt comme flûtiste et tantôt comme chef d'orchestre.

Survint la guerre, et enfin l'armistice. Bientôt M. Gauberi remplaça André Messager, en 1919, à la tête de l'orchestre de la Société, et, l'année suivante, à la direction de l'orchestre de l'Opéra. Dès lors, il devenait une « personnalité parisienne ».

Par bonheur, il avait acquis tout le talent nécessaire pour s'imposer à tous. Car s'il est bien d'occuper des postes en vue, il est encore mieux de pouvoir prouver qu'on les mérite. La première fois qu'il dirigea une œuvre lyrique dont il avait assuré les études préparatoires, il sut affirmer toute son autorité de chef : c'était pour les *Troyens*, ce chef-d'œuvre de Berlioz, qu'on exhumait alors après un trop long oubli. — Dirai-je que moi-même, pour cette œuvre berliozienne, j'assistai à plus d'une répétition de travail, et que je pus constater l'ascendant personnel, la précoce maîtrise et la vive intelligence musicale d'un tel chef.

La réussite d'un chef d'orchestre depend de plusieurs facteurs. Elle exige certes des dons physiques, et aussi des qualités de commandement : il faut un bon bras, beaucoup de résistance à la fatigue, de bons yeux et une grande facilité de lecture ; il faut aussi, pour conduire des hommes qui sont artistes eux-mêmes, une autorité mêlée de tact, de bonhomie et de gentillesse. Certains chefs, malgré leur rudesse, se font aimer parce qu'ils sont des bourrus bienfaisants ; c'était le cas de Chevillard, s'il faut ici rappeler un grand nom. D'autres restent plus près de leur troupe, plus accueillants et plus camarades : c'est le cas de Philippe Gaubert.

Par ailleurs, il a un précieux avantage ; il bénéficie de sa culture musicale et du rang de compositeur qu'il s'est acquis par ses œuvres personnelles.

Celles-ci comprennent non seulement des sonates et des mélodies, mais d'importantes compositions pour orchestre. Dès 1908, nos associations symphoniques commençaient à faire connaître le *Cortège d'Amphitrite*, une *Rapsodie sur des thèmes populaires*, un *Poème pastoral*... L'Opéra donnait *Philollis*, au printemps de 1914, la guerre interrompit bientôt ce ballet pittoresque.

Récemment, deux compositions s'imposaient au public des concerts. L'une, les *Chants de la Mer*, constitue un triptyque orchestral qui est vraiment une preuve de maîtrise. Que M. Philippe Gaubert soit devenu un orchestrateur adroit, ingénieux et riche en ressources, voilà qui était fort naturel chez un semblable chef d'orchestre ; une longue direction, c'est la méthode Berlitz de l'instrumentation. Mais il ne suffit pas de savoir des mots, il faut avoir quelque chose à dire. Or, ces trois pittoresques évocations de la mer sont animées par une émotion poétique : il y passe le souffle du large.

Le premier tableau porte un titre ou plutôt une épigraphe : « Chant et parfum ; mer colorée ». *Pianissimo*, les violoncelles font de lentes ondulations ; les violons, par de longues tenues, évoquent le vaporeux frémissement de l'air ; les trompettes bouchées, puis les cors, ou les bois et les flûtes, font alterner un chant de tierces limpides... Tout ce début est chaud, à la fois coloré et mystérieusement estompé...

Le second tableau, *Ronde sur la falaise*, est un libre scherzo, alerte, vif, délicat, où les accents populaires prennent une exquise distinction. C'est comme une pastorale d'un Théocrite ou d'un Longus, mais transposée dans un style moderne et pourtant agréable.

La troisième évocation, *Là-bas, très loin, sur la mer*, est conçue d'abord en *crescendo*, puis en *decrescendo*. Voilà un plan qui a souvent fait ses preuves, mais qui reste excellent quand on l'utilise bien. Et c'est le cas. Une mélopée, d'une poignante nostalgie, sert ici d'idée géné-

ratrice. Elle anime cet andante expressif qui atteint à une véritable grandeur.

L'autre composition est intitulée au *Pays Basque*. Cette musique est surtout pittoresque, décorative, et semble se moins soucier de l'expression sentimentale. Mais, par la couleur seule, par le dosage des sonorités, elle est fort séduisante.

Dans la première partie, voici un lever de soleil. Comment ?... Encore un ?... Les musiciens en sont prodigues !... C'est vrai. Mais le soleil est bien plus prodigue de ses levers et de ses couchers. Quand tous les compositeurs auront renoncé à écrire un long *crescendo*, le soleil continuera encore, chaque matin, à sortir de la pénombre et à remplir le ciel avec son *crescendo* de lumière.

Donc, depuis l'obscurité opaque, évoquée par les altos, violoncelles, et contrebasses dans le grave le plus profond, jusqu'à l'entier resplendissement du *tutti*, les sonorités sont parfaitement réglées : l'auteur les fait surgir avec autant de précision qu'un machiniste qui règle les lumières d'un décor.

Un thème basque fait irruption : il chante, avec la voix agreste d'un hautbois, tandis que les violons grésillent sur un long trémolo suraigu, éblouissant... Et cette première partie, *fortissimo* et avec des sonneries de cloches, se termine d'une façon éclatante.

La seconde partie nous entraîne dans une fête populaire. Puisque nous voici au pays du Zortzico, on danse à cinq temps. Toute cette seconde partie a une forte saveur de terroir. On y voit les ébats d'une foule bondissante. De brusques épisodes interrompent les danses : voici un célesta, qui égrène ses notes cristallines sur la batterie rythmée d'un tambour ; voici un choral confié aux cuivres, et que va reprendre le *tutti* ; et voici deux petites flûtes, deux *piccoli*, dont la mélopée stridente est nerveusement ponctuée par des castagnettes.

***

Après avoir évoqué ces deux récentes compositions de M. Philippe Gaubert, et après avoir rappelé quelques caractéristiques de sa carrière de chef d'orchestre, peut-être devrions-nous, pour terminer cette étude, chercher une conclusion... Mais, par bonheur, le moment de conclure est loin d'être arrivé. Quand il s'agit d'un artiste vivant, en pleine activité et qui a devant lui un long avenir, on est encore dans l'expectative, ou plutôt dans l'attente et l'espérance. Le cercle n'est pas clos, ni près de se clore. Il va contenir d'autres œuvres, d'autres formes d'activité... Aussi ne concluons pas. Et pensons au vieux proverbe des Grecs : « L'avenir est sur les genoux des dieux. »

ADOLPHE BOSCHOT,
de l'Institut.

LES BEAUX-ARTS

L'EXPOSITION MALFRAY (1)

Il vient de s'ouvrir dans la galerie Pâquereau, l'une des plus vivantes de la rive gauche, la première des expositions organisées sous le patronage de la *Revue Bleue*. Elle est consacrée aux sculptures et dessins de Ch. Malfray, un des artistes les plus nobles et les plus complets de notre époque.

Originaire d'Orléans, Malfray est admis avec le n° 1 à l'Ecole des Beaux-Arts. Il y conquiert rapidement auprès de ses maîtres et de ses camarades une grande notoriété. On vante la beauté de ses dessins, la sûreté de sa technique statuaire. En 1920, il remporte le second Grand-Prix de Rome, et la même année, il est désigné comme premier lauréat de la Fondation américaine Florence Blumenthal. Mais il s'est lié d'une amitié étroite avec Bourdelle, Despiau, et son art évoluera désormais vers des formes plus libres.

Pithiviers et Orléans lui commandent leur monument aux morts. Malfray apporte dans cette tâche toute sa passion d'artiste sincère, ennemi des formules routinières.

A Pithiviers, le héros est représenté debout, le corps arqué et rejeté ene arrière, regardant le danger en face, mais les traits crispés par l'épouvante. Que cela est humain, et comme nous sommes loin ici du conventionnel soldat en capote et ene casque qui lance une grenade ou qui part à l'assaut, le fusil à la main !

A Orléans, il s'agit au contraire de la glorification du héros victorieux. Dans une attitude

(1) Galerie Pâquereau, 17, rue Mazarine.

grave et simple, l'homme tient un laurier, tandis qu'au-dessus de lui une *victoire* ailée et armée de la lance étend une couronne.

Ici le masque est paisible et respire la sérénité Le combattant a rempli sa mission.

Mais dans les deux compositions l'homme est nu, et à Orléans cette nudité apparaît à certains comme choquante. Une querelle ridicule est faite à l'artiste, ne lui demande-t-on pas de ceindre son héros d'un pagne ? Malfray s'insurge, surpris et irrité. Quelle indécence, s'écrie-t-il, peut-il y avoir dans la représentation d'un corps vigoureux et sain ? Au surplus, l'œuvre est une statue de plein air, faite pour être vue de loin et qui surplombe une haute colonne. Ses motifs sont si convaincants, qu'il finit par obtenir raison. On verra à l'exposition la maquette de la statue de Pithiviers, ainsi que deux des figures allégoriques ornant le soubassement du monument d'Orléans et l'on ressentira la noblesse de ces œuvres qui ne visent pas à l'effet, ne cherchent pas le tapage, mais restent animées par le grand souffle de l'inspiration lyrique.

On y verra encore des sculptures d'époques diverses, une *Maternité* ancienne, d'une grâce sensible, et une harmonieuse statue de femme, les bras joints au-dessus de la tête.

On y admirera enfin de nombreux dessins. La plupart représentent des nudités, des corps de femmes empreints d'une sensualité inexprimable.

Les ombres fondues à la mine de plomb accusent les volumes, font saillir les modelés avec la même souplesse que le ciseau apporte en détaillant la pierre.

La chair s'imprègne de lumière, vit et palpite comme un marbre.

Certains dessins, sertis d'un trait fin et délié, offrent la précision des crayons d'Ingres, alors que d'autres, exécutés à la sanguine, ont le moelleux et le fondu des Fragonard.

Toute une série est consacrée à des joueurs de pelote basque. Leurs figures creusées et expressives, les torsions et les inflexions de ces corps agiles, lancés à la poursuite de la balle, sont rendues avec une vérité et un accent admirables, tandis que sur un feuillet l'on voit le « compteur », débonnaire et massif dans sa blouse de lustrine noire, marquer les points en chantant sur sa règle percée de deux rangées de trous.

Signalons pour finir que le décorateur chez Malfray, n'est pas de moindre mérite. Nous avons eu l'occasion de voir récemment chez un architecte deux bandeaux de cheminée sculptés par lui avec un art infini.

L'un d'eux, dans la salle à manger, célèbre le pain et le vin. Un pichet et des verres sont inscrits dans un décor de feuillage, de raisins, de fruits becquetés par des oiseaux, et l'on retrouve dans cette riche composition toute la fantaisie et la vive invention de la Renaissance.

Le bandeau est sculpté en taille directe dans le style naturaliste, avec l'exactitude d'observation qui était au moyen-âge celle de nos tailleurs de pierre. La lumière baigne les surfaces sans dureté, enveloppe les creux d'une ombre douce, si bien que la sculpture forme corps avec la cheminée elle-même, selon les plus hautes traditions ornementales de discipline et de subordination.

Nous avons actuellement — et l'on ne saurait trop le proclamer — avec les Despiau, Wlérick, Arnold, Poisson, Jane Poupelet, et quelques autres, une école française de sculpture plus belle peut-être qu'à aucune époque de notre histoire, et une exposition comme celle-ci témoigne que Ch. Malfray en est l'un des représentants les plus brillants.

H. Chassinat-Gigot.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

ITALIE.

La mévente du livre n'est pas, tant s'en faut, un mal spécial à l'Italie : la production littéraire et tout le vaste commerce qu'elle alimente en souffrent cruellement chez les Anglo-Saxons aussi, écrit M. Aldo Scrani dans le *Marzocco*.

Outre-Océan, les éditeurs, après avoir espéré un moment remédier à la crise en abaissant le prix du volume, se sont aperçus que l'on se démenait dans un cercle vicieux. D'une part, le public « de grosse espèce », s'il marque cependant un certain goût pour les réimpressions de telles œuvres populaires, se montre en ce qui concerne les nouveautés indifférent au point que le bon marché (1 dollar, par exemple) ne le décide encore pas à acheter; par ailleurs, le public « élégant » (car ne parlons pas d'une élite intellectuellement plus difficile, mais trop clairsemée) penserait déchoir en achetant un livre abordable à toutes les bourses et que l'on peut se procurer jusque chez « l'épicier du coin ». Aussi bien les éditeurs américains ont-ils très souvent le tort de ne point compter assez avec le facteur « mode », comme ils ont dû le reconnaître en constatant que la réduction du

prix des volumes avait surtout favorisé les auteurs de second, voire de troisième ordre.

En Angleterre, où l'on persiste à croire dur comme fer à la publicité — les éditeurs ont entrepris, d'accord avec les imprimeurs, les relieurs et les libraires, de créer « une caisse commune de propagande » que gérerait le Conseil national de la Librairie. Il s'agirait d'une somme de deux cent mille livres st. Mais celle-ci est loin d'être atteinte...

BELGIQUE.

Dans la *Revue Belge*, des réflexions, signées Emil Ludwig, sur « l'héroïsme et la grandeur », — une sorte de méditation parfois profonde, parfois un peu bien subtile.

La rencontre du héros dans la vie quotidienne n'est pas, après tout, chose tellement rare : que l'on s'incline aussi bas que l'on voudra devant l'héroïsme, mais que l'on prenne garde et que l'on évite de le confondre avec « la grandeur ». Ce qui distingue celle-ci, c'est qu'elle est essentiellement « active », au sens immédiat du mot : la foule ne s'y trompe pas qui dit « Frédéric le Grand » et qui ne dit pas « Gœthe le Grand ». La grandeur surtout impose, parce que l'acte impose plus que la pensée et ceux qui mènent de front la pensée et l'action, ceux-là réalisent la suprême grandeur : le cas de Colomb...).

Le héros relève d'habitude de la morale usuelle dans nos sociétés. Le grand homme, non. L'observation de Gœthe résume toute vérité à ce sujet : « Les hommes extraordinaires se comportent en fin de compte comme des forces de la nature, comme l'eau, comme le feu ».

Toutes les époques ne se prêtent pas également à « l'éclosion de la grandeur ». Napoléon soupirait : « Il n'y a rien de grand à faire à notre époque ». Notre temps à nous aura élevé le premier monument à la grandeur anonyme en glorifiant « le soldat inconnu ».

D'ailleurs, c'est éminemment dans la personnalité que réside et que s'exprime la grandeur. Une imagination puissante et une volonté ne craignant pas d'entrer en conflit avec le monde entier, telles sont les assises nécessaires de toute grandeur. C'est dans le spectacle que nous offre une grande existence individuelle que nous mesurons le sommet accessible à la nature humaine.

TCHECOSLOVAQUE.

L'Europe Centrale — qui paraît dans une belle robe neuve pour fêter la nouvelle année — publie (fasc. 1, 1931) ces lignes de Mme Junia Letty qui réjouiront tous les cœurs de chez nous :

« Lorsque M. P.-M. Haskovec, grave historien et subtil essayiste, entreprit de rassembler, sous le titre de *Francouzské kapitoly*, certaines des études que depuis des années il consacre à la France, l'écrivain allemand Frédéric Sieburg n'avait pas encore posé au monde occidental sa fameuse question : *Dieu est-il français?* Pourtant, le livre de M. Haskovec était jusqu'à un certain point une réponse anticipée à cette question. L'auteur des *Francouzské kapitoly* ne se ferait pas beaucoup prier pour admettre que « Dieu est Français », c'est-à-dire qu'une certaine clarté et harmonie de pensée, une forme mesurée et courtoise des relations des hommes entre eux, qui sont comme le cadeau de la France au monde, représentant une sorte d'idéal valable pour l'humanité entière et dont la vertu demeure de nos jours aussi agissante que jamais ».

Précieux témoignage, alors que les fleurs dont tant d'écrivains étrangers couvrent notre pays ne sont bien, semble-t-il, que de celles dont on orne les tombeaux. « Quelque sympathie que M. Sieburg apporte à reconnaître les valeurs françaises, il ne nous dissimule pas qu'à ses yeux ces valeurs ne sont plus aujourd'hui, ou bientôt ne seront plus, à la taille du monde moderne... Le livre (de M. Haskovec) se termine sur l'affirmation que « le mythe de l'oiseau phénix est autre chose qu'une fable antique ». Le propre des races humaines n'est-il pas de n'avoir jamais dit le dernier mot de leurs ressources? Or, aucune race n'est aussi humaine que la française, et c'est l'idée que nous suggère M. Haskovec à chacune de ses pages de notations actuelles ou de réminiscences du plus lointain passé ».

Gaston Choisy.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoires

Mermeix. — *Histoire romaine*, 1 vol. Arthème Fayard et Cie).

M. Mermeix a peut-être cru découvrir l'histoire de la Rome royale, républicaine et impériale. Il l'a plutôt modernisée, un peu outrageusement, accommodée au goût d'un lecteur qui voudrait être plus amusé qu'instruit et qui trouve plaisant d'assimiler à toute force les hommes et les événements du passé aux plus récents comparses et aux dernières jongleries de la politique. Travail facile de publiciste qui produit en se jouant un livre rapide, superficiel, malgré le nombre des pages, et goguenard dans l'expression, mais dont le profit sera mince. Sans doute n'est-il pas question de mettre une perruque à des gens qui n'en portaient pas, aux Gracques ou à César, qui dissimulait autrement sa calvitie. Mais les grands intérêts humains dont s'occupe l'histoire ne se comprennent plus guère si l'on ne se résout d'abord à les interpréter uniquement en fonction des seuls appétits, désirs de jouissance ou d'argent, combats de couloirs ou d'arrière-boutiques où l'on a cru saisir le fond de la politique d'aujourd'hui. Ou alors, il faut s'attendre à voir se multiplier les chances d'erreur. M. Mermeix ne les a pas toutes évitées; sans compter que l'histoire de l'Empire romain, qui dura quatre siècles, réduite à moins de deux cents pages, semble bien escamotée ou étranglée. Mais le livre se lit sans ennui. P. F.

J. Lucas-Dubreton. — *La manière forte. Casimir-Périer et la Révolution de* 1830 (Paris, Bernard Grasset).

On ne voit pas très bien pourquoi cette biographie de Casimir-Périer s'encadre dans une collection qui s'intitule

« Les leçons du passé » et s'abrite sous une invocation à « la manière forte ». M. Lucas-Dubreton prétendrait-il tirer de son livre une leçon pour les gouvernants? Il est trop historien pour croire que l'histoire ait jamais instruit personne et il se souvient trop que, d'après Bossuet, à « Celui qui règne dans les cieux » appartient « seul » le privilège de donner la leçon aux rois. Peu importe, au demeurant, l'impropriété d'un titre. L'ouvrage de M. Lucas-Dubreton est un bon ouvrage. Il nous montre, agissant et vivant, un Périer de grande bourgeoisie, enrichi par la Restauration autant que par les anciennes spéculations bancaires et les exploitations industrielles de sa famille, rigide dans sa doctrine politique, libérale autant qu'un doctrinaire d'étiquette, épris d'un idéal de gouvernement constitutionnel que Charles X ne satisfait plus; 1830, pour lui, c'est d'abord la légalité violée. Périer appartiendra donc à la *résistance* dressée contre les Ordonnances de Polignac. Mais la Révolution risque de dérailler et apeure les bourgeois. Périer se dresse contre les révolutionnaires, contre Laffitte et le parti du *mouvement* qui les flagorne, au besoin contre le Roi qui en a peur. « La France sera gouvernée », proclame-t-il, à la manière forte, en effet. Périer, autoritaire, nerveux, irritable, emporté, sait qu'il y laissera sa vie. Qu'importe! les successeurs se tireront d'affaire comme ils pourront. En attendant, c'est le choléra qui l'emporte, qu'il a affronté avec une façon de dédain. M. Lucas-Dubreton a tracé un excellent tableau de cette vie tourmentée, vécue dans la plus tumultueuse des époques. P. F.

T. G. Masaryk, président de la République tchécoslovaque. — *La résurrection d'un Etat. Souvenirs et réflexions*, 1914-1918; traduit par Fuscien Dominois (1 vol., Plon).

Certes, ce volume, fort bien traduit du tchèque, n'a pas la valeur des *Souvenirs* de Bénès, autrement profonds de pensée et d'expression si nerveuse. Les deux hommes, qui se complètent si bien, ne sont pas de même classe en hiérarchie politique. Mais un Masaryk, « slovaque par ses origines et ses traditions », et qui sent « en slovaque », rompu aux disciplines de sincérité et de vérité par ses études d'histoire et de philosophie, pourvu d'une large expérience (« Raison et déraison, c'est toute la vie »), s'il a comme programme essentiel de « détruire l'Autriche » et la faculté de consacrer à cette œuvre « une tête claire, la connaissance des choses, une volonté résolue, nulle crainte de la mort », conçoit aussi que cette tâche n'est pas uniquement un fait d'exécution. Contre l'Autriche, du point de vue tchèque, double problème : problème politique, problème moral. A la politique se rattachent la propagande révolutionnaire générale que favorisera la durée même de la guerre, la création d'une « armée indépendante » en Russie, les tractations, dès 1916, pour obtenir de l'Entente la reconnaissance de l'Etat; au problème moral, le travail en Amérique pour la fondation de la *Mid. European Democratic Union* que présidera Masaryk avant d'être élu président de son Etat « restauré » De ce pèlerin, qui accomplit le tour du monde pour retrouver sa patrie indépendante, on comprend dès lors des formules comme les suivantes, qui autrement étonneraient : « J'ai toujours conçu la question tchèque sous l'angle de l'Univers », et « Nous devons faire une politique universelle ». Il ajoute, comme autre maxime dirigeante : « Les temps sont passés où la ruse était à la base de la politique ». S'il est vrai, on s'explique que l'ancien régime viennois n'eût plus qu'à disparaître, et avec quelle sérénité de conscience M. Masaryk l'y a aidé. P. F.

Divers

Grosclaude. *Mémoires d'outre-bombe*. 1 vol. in-16. (Nouvelle Société d'Edition).

L'auteur de ces souvenirs au titre parodique et plaisant, met une amusante coquetterie à se vieillir en se qualifiant d'apprenti centenaire. Il s'y prend de bonne heure pour poser sa candidature à cette lointaine dignité.

Ce qui est certain, c'est que M. Grosclaude a vécu longtemps et beaucoup. Il a circulé, navigué, globetrotté, vu bien des choses et rencontré bien des gens. Et il a su les voir. Et il les fait voir, saisis sur le vif, croqués sur le pouce, ou se révélant eux-mêmes en un dialogue alerte et prompt.

Réaliste, M. Grosclaude n'est jamais pessimiste. Ce n'est pas d'hier qu'il est classé parmi les écrivains gais. Le grand âge dont il se pare ne l'a point assombri et il montre ici plus d'entrain que jamais.

Livres reçus au Bureau de la Revue

Aldo Dami. — *Tunnels*. Renaissance du Livre.
Atlas pittoresque des Colonies. — Editions pittoresques.
Camille Aymard. — *La Conquête du pétrole*. Flammarion.
Marc A. Aldanov. — *Le Pont du diable*. V. Attinger.
Dominique André. — *Le Baiser froid*. Editions des Portiques.
Maurice Bedel. — *Philippine*. Gallimard.
Pierre Béarn. — *Grimod de la Reynière*. Gallimard.
Boris Bajanov. — *Avec Staline dans le Kremlin*. Editions de France.
Bruneau de Laborie. — *Chasses en Afrique*. Société d'éditions géographiques.
Edgar Emmanuel Bonnet. — *Jacques-Jacqueline*. P. Bonnet.
Don F. Cabrol. — *Les livres de la liturgie latine*. Bloud et Gay.
Clifford H. Bissell. — *Les Conventions du Théâtre bourgeois contemporain en France* 1887-1914.
Jean Cassou. — *Comme une grande image*. Emile Paul.
Cte Corti. — *La Maison Rothschild*. Payot.
Herbert Cysarz. — *Zur Geistes-Geschichte des Velt Kriegs*. à Hall-s/-Saale.
Colette. — *Histoires pour Bel-Gazon*. Stock.
Lucien Descaves. — *Regarde autour de toi*. Editions Spes.
Georges-Philippe Dias. — *Films et Rayons X*. Editions de la Revue mondiale.
Daniel Rops. — *Deux hommes en moi* Plon.
Henri Dehérain. — *La Vie de Pierre Ruffin*. Librairie Genthner.
F. Funck-Brentano. — *Lucrèce Borgia*. Editions de la Nouvelle Revue critique.
Florent Matter. — *La France est-elle défendue*. J. Tallandier.
Rémy de Gourmont. — *Le Songe d'une femme*. Choses anciennes-modernes.
Cécile Gazier. — *Les Belles amies de Port-Royal*. Perrin.
Marcel E. Grancher. — *Shanghai*. Les Etincelles.
Jacques des Gachons. — *Le Sourire et l'Aventure*. Editions Spes.
René Grousset. — *Les Civilisations de l'Orient* (4 vol.). Crès.
W.-H. Hudson. — *Le Naturaliste à la Plata*. Stock.
Karm Michaëlis. — *Bibi*. Stock.

André Lalande. — *Les Illusions évolutionnistes.* Alcan.
Hélène Lavysse. — *L'hiver en Laponie.* Fasquelle.
Edouard Le Roy. — *La Pensée intuitive.* — II. *Invention et vérification.* Boivin.
Thérèse Louis-Latour. — *Princesses, Dames et républicaines de la Tourmente révolutionnaire.* Figuière.
Adolphe Lods. — *Israël.* Renaissance du Livre.
Henri Lemery. — *De la Guerre totale à la Paix mutilée.* Alcan.
Hippolyte Loiseau. — *Gœthe et la France.* V. Attinger.
Ch. Magué. — *Les dentelles anciennes.* Editions pittoresques.
Jean Martet. — *La Mort du Tigre.* A. Michel.
Nelly Melin. — *La Confession de Régine.* Perrin.
C. Mauclair et J.-F. Bouchor. — *Vérone et le Lac de Garde.* Laurens.
Henri Nadel. — *La Consolatrice.* Editions des Portiques.
Léon Negruzzi. — *Flaneries en D.-S.-A.* Editions de la Revue mondiale.
Rachilde et Jean-Joé Lauzach. — *Le Vol sans retour.* Crès.
Henri de Régnier. — *Le Voyage d'Amour.* Mercure de France.
Louis Reynaud. — *Français et Allemands.* Fayard.
Albert Serieys. — *A Cœur perdu.* Editions de la Revue mondiale.
Myrtil Schwartz. — *Et la montagne conquit l'homme.* Fischbacher.
E. Steinilber-Oberlin. — *Les Sectes boudhiques japonaises.* Crès.
Théodor Strom. — *Immense.* Stock.
Booth Torrington. — *Penrod.* Stock.
Henri Vonaren. — *Antoinette et son père.* Fasquelle.
Israël Zangwell. — *Nouvelles comédies du Ghetto.* Rieder.

LA QUINZAINE POLITIQUE

LA VOYVODINA.

(Le Srem, le Banat, la Batchka et la Baragna).

La Voyvodina est une plaine infinie, naguère réputée comme le grenier du pays et pour son industrie meunière plutôt que pour ses beautés naturelles ou ses qualités sanitaires et ses sources thermales.

En raison de ce fait, la Voyvodina offrait principalement un attrait aux yeux des gens pratiques, intéressés à l'industrie agricole ou aux produits utilisés dans cette industrie, tels que superphosphates, machines diverses, etc..., à l'exportation des vins ou de l'alcool, qu'à ceux des touristes recherchant des sites pittoresques ou un agréable séjour d'été.

Ce lambeau bigarré de la robe de l'Eternel n'est toutefois pas entièrement noyé dans la monotonie de la plaine infinie du Danube, de la Tisza et de la Sava, et sa beauté n'est pas assez modeste pour intéresser uniquement ses habitants. Les ethnographes, tout particulièrement, prendraient plaisir à étudier la série pittoresque de ses costumes nationaux ou ses mœurs populaires, et, d'autre part, les sources thermales n'y font pas absolument défaut.

Cette contrée yougoslave avait été jadis recouverte par la mer, dont un dernier vestige est actuellement représenté par le lac de Palitch, près de Soubotitza, d'une superficie de 696 hectares et dont l'eau est sulfureuse. La municipalité de Soubotitza, dont le lac constitue la propriété, n'a épargné aucun sacrifice pour transformer Palitch en un séjour d'été très agréable : elle y a construit une ligne de tramway, des cabines de bain, soigneusement aménagées, la belle plage sablonneuse pour servir aux bains de soleil, érigé une salle des fêtes, des hôtels et des galeries couvertes pour les promeneurs. L'on trouve sur les bords du lac une centaine de villas et environ 350 chambres à louer.

Un séjour à Palitch offre aux visiteurs l'occasion de faire connaissance avec une fraction intéressante de la rare serbo-croate, représentée par la tribu des « Bougnevtzi » reconnue pour l'une des plus belles de l'univers.

Un autre lac, de dimension infiniment plus modeste, mais fréquenté par de nombreux malades souffrant de rhumatismes, de psoriase, etc..., est celui de Roussanda, près de Melentzi, d'une largeur de quatre kilomètres, avec 42 établissements de bains.

Enfin, cette plaine possède également une série de montagnes : la Frouchka Gora, entre le Danube et la Sava, et des élévations aux environs de la ville de Vrchatz.

La Frouchka Gora, d'une longueur de 80 kilomètres, dont le sommet le plus élevé est le Tzrveni Tchot (539 mètres) et la chaîne des collines du Vénatz, offrant une promenade de 50 kilomètres à travers les forêts de hêtres, de chênes et de charmes, jouit d'un renom étendu. Les localités pittoresques situées au pied de la Frouchka Gora et baignées par le Danube, telles que Sremski Karlovtzi, offrent des conditions favorables à un séjour d'été et tout particulièrement pour des cures d'eaux ferrugineuses. La Frouchka Gora est en premier lieu des plus appropriée aux excursions peu fatigantes, et possède également une source thermale bien que modeste, celle de Slankamen, sur le Danube, en face de l'embouchure de la Tisza. La Frouchka Gora s'est vue depuis un siècle attribuer le rôle de Parnasse serbe, car ses beautés ont été célébrées par la majorité des poètes serbes et, en particulier, par le plus grand de tous, Branko Raditchévitch, et Strajilovo, sur le sommet de la Frouchka Gora, où il avait séjourné, sert depuis une cinquantaine d'années de lieu de pèlerinage national.

En prenant comme point de départ diverses localités situées sur le bord du Danube ou la station de chemin de fer d'Indiya, l'on atteint le Vénatz, où l'on trouve l'occasion de faire une série de haltes, et des sources avec une eau salubre pour se désaltérer. L'on accède de tous les points du Vénatz à toutes les localités des environs ou à des couvents hospitaliers.

Au pied de la montagne et cachés derrière ses crêtes abruptes, l'on trouve douze monastères, véritables musées de la civilisation serbe du Moyen-âge. La Frouchka Gora avait servi au xve siècle aux derniers despotes serbes de refuge contre les Turcs. Les couvents étaient ainsi devenus les gardiens des monuments de la civilisation serbe des xiie et xiiie siècles, reflétant l'époque du grand Empire serbe des Némagnitchi : manuscrits et livres anciens, tableaux et œuvres d'art remontant à un passé plus ou moins éloigné, tissus merveilleux, tels que celui d'Efimi, datant du xive siècle, chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie, etc, etc... L'on y trouve aussi les tombeaux des plus célèbres personnalités serbes, ayant joué un rôle dans l'histoire depuis le roi Ouroch et le roi Lazare jusqu'au roi Milan Obré-

novitch. En une excursion de quelques jours à travers ces montagnes, tout en admirant le vol hardi des aigles et des éperviers et en se laissant charmer par le chant du rossignol et du merle, l'on a l'occasion d'apprendre à connaître par ces monuments une grande partie de l'histoire politique et culturelle de la Serbie.

Afin de pourvoir aux besoins des touristes, la société d'alpinisme « Frouchka Gora », fondée il y a six ans et comptant déjà deux mille membres déployant une grande activité, a érigé sur la Frouchka Gora plusieurs cabanes-refuges à Zmazévatz et a pris des dispositions en vue de leur assurer toutes les commodités dans les châlets de chasse et dans les couvents. De son côté, le Danube avec ses flots rapides offre aux touristes fatigués et échauffés par la marche, des bains rafraîchissants et un repos réparateur sur ses plages de sable ensoleillées.

Borivoïé B. Mirkovitch.

BULLETIN MARITIME

LA FRANCE EN OCEANIE.

Les Messageries Maritimes, sous l'énergique impulsion de leur Président actuel, M. Georges Philippar, poursuivent la reconstitution de leur flotte durement éprouvée au cours de la guerre 1914-1918.

On se souvient que, sur la ligne de la Chine et du Japon, trois paquebots du type d'*Artagnan*, sur la ligne d'Egypte deux magnifiques unités de la série *Mariette Pacha* et, sur la ligne de l'Océan Indien, trois paquebots du type *Explorateur Grandidier* sont entrés successivement en service au cours des années 1925-1926 et 1927.

Adoptant ensuite, la première en France, l'emploi de moteurs à combustion interne, la Compagnie des Messageries Maritimes fit entrer en service, sur la ligne de la Méditerranée Orientale, le paquebot *Théophile Gautier* et sur la ligne d'Australie le paquebot *Eridan*, l'un et l'autre munis de moteurs à combustion interne.

Le succès de ces deux unités ayant incité la Compagnie à persévérer dans cette voie, elle a commandé plus récemment deux nautonaphtes de 20.000 tonnes pour l'Extrême-Orient, deux nautonaphtes de 15.000 tonnes pour la ligne de Madagascar, puis, après l'incendie du *Paul-Lecat*, un troisième nautonaphte destiné à l'Extrême-Orient.

En juste témoignage de reconnaissance pour l'effort réalisé par les deux Présidents qui successivement furent les artisans de cette reconstitution de sa flotte, le Conseil de la Compagnie décida de donner les noms de *Félix-Roussel* et de *Georges-Philippar* à deux des unités commandées par la ligne de l'Extrême-Orient. Le *Félix-Roussel* vient d'effectuer avec succès ses essais de recettes; le *Georges-Philippar* a été lancé le 6 novembre dernier à Saint-Nazaire, en présence de M. Louis Rollin, à l'époque Ministre de la Marine Marchande.

Le *Félix-Roussel* et le *Georges-Philippar*, longs de 170 m. 30, larges de 20 m. 80, tirant en pleine charge 8 m. 40 et déplaçant près de 21.000 tonnes, sont munis de deux moteurs Diesel, développant chacun 5.500 chevaux à pleine charge. Leur vitesse doit être de 16 nœuds.

L'entrée en service de telles unités rehaussera singulièrement le prestige du pavillon français en Extrême-Orient.

Les Messageries Maritimes ne bornent d'ailleurs pas là leur effort. Après avoir organisé la ligne France-Tahiti-Nouméa, via le Canal de Panama, à une époque où nos possessions du Pacifique se trouvaient en quelque sorte isolées de la Métropole à la suite de la guerre, elles viennent de renforcer leur programme dans ce sens, en plaçant sur la ligne France-Nouvelle-Calédonie quatre nouveaux paquebots mixtes dont le premier, la *Boussole*, est entré en service le 2 décembre dernier. Les trois autres vont être affectés à la même ligne dans l'ordre suivant : l'*Astrolabe*, le 25 janvier, la *Recherche*, vers le 10 avril, l'*Espérance*, vers le 22 mai. Des départs de Dunkerque seront donc assurés avec fréquence et régularité (1) sur nos possessions d'Océanie.

En dehors de ce service entre la Métropole et la Nouvelle-Calédonie, les Messageries Maritimes ont mis en ligne, depuis le 20 juillet 1928, entre Sydney-Nouméa et les Nouvelles-Hébrides, le paquebot *Lapérouse* et, depuis juillet 1930, sur la ligne Saïgon-Nouvelle-Calédonie le paquebot mixte *Dumont-d'Urville*.

Ainsi les deux grands navigateurs Lapérouse et Dumont-d'Urville, qui travaillèrent pour la France dans ces parages, voilà déjà si longtemps, se trouvent, comme les navires sur lesquels ils avaient accompli leurs missions, symbolisés et commémorés par six unités des Messageries Maritimes. C'est intentionnellement que celles-ci ont choisi ces noms dans une double pensée de fidélité dans le souvenir et de propagande nationale.

A bord du *Lapérouse*, comme à bord de la *Boussole*, on a placé un portrait de Lapérouse. Le premier fut exécuté d'après un tableau de Greuze. Le second s'inspire du meilleur des portraits que la Bibliothèque Nationale possède dans sa collection de gravures.

A bord des *Dumont-d'Urville*, *Astrolabe*, *Recherche* et *Espérance*, *se trouvent :* un portrait de *Dumont-d'Urville*, par Jean Lefeuvre, un tableau représentant Lapérouse et sa famille, par Louis Vigée, ainsi que des portraits d'Entrecasteaux et de Huon de Kermadec, d'après des gravures et des archives aimablement mises par la famille de ce dernier à la disposition de Jean Lefeuvre.

Enfin, un petit paquebot mixte, le *Bucéphale*, va assurer, à partir de mars 1931, un service interinsulaire et de circumnavigation dans les îles des Nouvelles-Hébrides. Son nom est celui du navire qui amena en Océanie, en 1843, les missionnaires qui furent les premiers habitants français de cette région.

Grâce à cette amélioration des moyens de transport, l'œuvre de colonisation française dans le Pacifique, amorcée il y a un siècle par Dumont d'Urville, va pouvoir se développer normalement, au mieux de nos intérêts et de notre prestige.

(1) Tous les 42 jours au lieu de tous les 80 jours.

Le Gérant : M. Hedan.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 4 69e ANNÉE 21 FEVRIER 1931

LETTRES INÉDITES DE FERDINAND FABRE

Notre confrère Ferdinand Duviard, qui est le petit-fils de Ferdinand Fabre, « ce Balzac du clergé catholique et du paysan cévenol », prépare l'édition de la correspondance de son grand-père. Précédemment, il a bien voulu détacher pour la « Revue Bleue » quelques lettres du recueil (1), *concernant « les raisons d'une vocation littéraire »*, Ferdinand Fabre et le Catholicisme, Ferdinand Fabre intime. *Aujourd'hui, nous pénétrons encore plus avant, grâce à lui, dans la connaissance d'un des maîtres du* XIXe *siècle, à qui la postérité commence seulement de rendre justice. Les fragments que nous publions ci-dessous révèlent les inquiétudes secrètes d'un écrivain devant plusieurs de ses œuvres, devant son œuvre tout entière. Ils appartiennent à des lettres toutes personnelles que Ferdinand Fabre adressait à son ami le plus cher, Antonin Mulé, de Toulouse, lui-même romancier de mérite. Trahissant des doutes, des fléchissements tels que chaque écrivain de conscience en a ressentis au cours de sa carrière, ils étaient faits, moins que d'autres, pour la divulgation. Mais précisément, M. Ferdinand Duviard estime avec nous qu'ils serviront mieux que le plus bel article une mémoire vénérée, en donnant le très bel exemple d'une probité littéraire rare en toutes époques et, sans doute, exceptionnelle à l'époque présente.*

(1) Cf. La *Revue Bleue*, 16 février et 15 juin 1929, 1er février 1930.

Cette première lettre, à propos du *Chevrier*, dont la critique admira particulièrement le style, témoigne des plus honorables et des plus douloureux scrupules. C'est qu'aussi Ferdinand Fabre voyait si haut « les grandes choses simples, les seules capitales dans l'art » !

De F. F. à Antonin Mulé.

Le 10 novembre 1865.

... Hélas ! mon ami, *Le Chevrier* n'est pas ce que vous a dit Giscard (1), et je suis loin d'être sans inquiétude à l'endroit de cette œuvre nouvelle. Les premières pages sont peut-être assez bien venues ; mais les seules... Ah ! cette coquine de langue, elle fait mon désespoir ! Je ne saurai jamais écrire, mon pauvre cher Mulé et cette pensée me désole. Des paragraphes, mais point de chapitres... Et pourtant, comme je tiens ces petits sujets, comme ils vont à mes idées, à mon cœur, à toute ma nature ! Avec tout cela, il est tel moment où je sens que je

(1) Ami commun de Ferdinand Fabre et d'Antonin Brûlé, originaire de Béziers.

passe à côté du vrai. Je fuis la phrase et je m'y embourbe. Quel supplice ! C'est ici, ici surtout que je tâte mon impuissance en face des grandes choses simples, les seules capitales dans l'art. Voilà ce que c'est que de vouloir attraper la lune avec les dents. On se casse mille fois le nez. Insensé ! Ma vie artistique est un tourment, je me débats éternellement entre ce que je fais et ce qu'il fallait faire.

Dans le billet suivant, tout bucolique, l'amour des champs brode sur un découragement littéraire qu'on ne saurait prendre pour du snobisme, à cette date, et surtout chez ce Cévenol très droit, voire un peu rude :

Aix-les-Bains, le 18 *août* 1866.

... Quel pays, mon cher Mulé ! Partout des points de vue admirables, de l'ombre, des arbres superbes, et des herbages d'une richesse immense. C'est à regretter de ne pas avoir quatre pattes pour brouter paisiblement côte à côte avec les belles vaches et les jeunes taureaux.

Et quels villages enfouis sous les noyers ! C'est ici que mes regrets deviennent cuisants. Je voudrais vivre là, bien ignorant, bien ignoré, tout entier aux travaux rustiques, les seuls que j'aime, les seuls dignes de l'homme, à mon sens.

Ici les faits vont obliger Ferdinand Fabre à « homologuer » le succès de *l'Abbé Tigrane*, paru dans *le Temps*, en feuilleton. Au reste, il s'agit de son roman le plus célèbre, et, à tout prendre, l'un des meilleurs, avant qu'ait paru *Lucifer*. On verra plus loin ce qu'une nature inquiète retient de ces dernières impressions haineuses.

Le 12 *novembre* 72.

M. Ferry (1) a été fort aimable, mais Taine, qui a quelque autorité dans les lettres, a prononcé les mêmes mots que votre Préfet à propos de *Tigrane*. Je crois, en effet, que c'est le moins imparfait de mes romans. C'est observé, vigoureux, énergique. Le succès a été très vif, et le bruit de cette étude dans la manière noire se continue. Qu'il vous suffise de savoir que les numéros du *Temps*, où a paru *Tigrane*, ont été enlevés jusqu'au dernier et qu'on n'a pu me donner un exemplaire de mon œuvre pour le *Journal de Lyon*, qui demande à la reproduire.

Le 10 *mars* 73.

... Vous avez lu *Un grand coupable*, mais vous avez lu aussi *Tigrane*, et vous savez si j'étais capable de pousser une œuvre avec quelque énergie. Malheureusement, malgré des replâtrages continus, ma santé est déplorable et la plupart de mes occupations restent à l'état de projets. Pour me débarrasser de deux livres, où j'ai dû dépenser quelque force nerveuse, j'écris en ce moment un petit roman dans le goût de *Julien Savignac*, que vous aimez. J'ignore ce que vaudront ces pages sur les *Ermites* (1) du Midi.

Je soigne tout particulièrement les paysages. Oh ! mes belles montagnes, il me semble, en traçant ces lignes sur Frère Barnabé, que je respire l'air salubre et fortifiant.

Quand ce livre commencé depuis quatre mois sera-t-il fini ? Je ne sais. Où paraîtra-t-il ? Je l'ignore. *Les Débats*, *Le Temps*, *le Bien Public* s'accommoderaient volontiers d'une œuvre de moi. Mais il faudrait réaliser une œuvre, et vous savez si, avec toutes mes infirmités, je puis espérer atteindre le but trop haut. Je suis à Libourne, où un malheur nous a appelés tous — mon beau-frère de Neuchèze a perdu son fils aîné âgé de 20 ans. Je reçois ici les épreuves de *Tigrane*, qui paraîtra chez A. Lemerre, dans les premiers jours du mois. Il va sans dire que vous recevrez un exemplaire de ce livre. En attendant, vous seriez tout à fait mon ami, si vous me disiez votre mot, sur ce court récit clérical que vous avez dû recevoir en feuilleton. Cela vous aura paru un peu noir, peut-être. Je vous jure pourtant que je suis resté en-deçà de la vérité, par un indéracinable sentiment de respect que je porte au catholicisme (2). Du reste, *Tigrane* a pleinement réussi au *Temps*, où tous les numéros ont été enlevés très rapidement. Vos travaux accablants du conseil (3) ne vous auront pas, sans doute, permis de vous occuper de la question des re-

(1) Jules Ferry était alors préfet de la Haute-Garonne.

(1) Il s'agit du roman intitulé plus tard *Barnabé*.

(2) Les trois phases ci-dessus ont paru dans la *Revue Bleue* du 15 juin 1929.

(3) Antonin Brûlé faisait partie du Conseil de Préfecture de la Haute-Garonne. Son père, déporté par le second Empire comme républicain, était alors conseiller général.

productions d'*Un grand coupable* (1), et de *Tigrane*. Que cela ne vous empêche pas de m'écrire au plus tôt, car une seule chose a de l'importance pour moi, votre amitié.

Un jugement, tombé de haut, maintenait pour quelques moments l'optimisme de Ferdinand Fabre. Nous publions tout de suite après sa lettre du 15 mai 1873, à Antonin Mulé, celle qu'il venait de recevoir lui-même de Taine. Cette page du grand critique n'a encore été, à notre connaissance, reproduite nulle part.

15 *mai* 1873.

Mon cher Ami,

J'ai mis à la poste un exemplaire de *Tigrane* à votre adresse. Vous devez l'avoir reçu. Je ne sais encore ce qu'il en sera de ce livre, dans nos temps si peu littéraires. J'ai quelques raisons de croire pourtant que *Tigrane* ne passera pas complètement inaperçu. Quelques articles ont passé déjà ; mais surtout je reçois à l'instant une lettre de Taine, qui me fait bien augurer de la valeur de mon livre. *Tigrane*, d'après ce critique éminent, devrait prendre place à côté du *Rouge et Noir* et du *Curé de Tours*.

Stendhal, Balzac, peste ! Je n'en demande pas tant, car je sais trop toutes mes faiblesses et mes infirmités.

De Taine à Ferdinand Fabre.

12 *mai* 1873.

Monsieur,

Edmond a eu bien raison de vous dire que j'admirais *Tigrane* ; à mon sens, depuis *Madame Bovary*, il n'a paru que trois ou quatre romans, et celui-ci en est un, puisqu'on y trouve de la vérité, des types, deux grands caractères, point d'amour, et un monde des plus inconnus et des plus importants. Nous ignorons la France, le paysan, l'ouvrier, le prêtre, le séminaire, le couvent, la caserne. Balzac n'a fait qu'un quart de la grande enquête sociale et morale ; quand je vois quelqu'un qui la recommence avec compétence et impartialité, j'éprouve un vif plaisir ; à mon sens, la critique et l'histoire sont des instruments insuffisants, le roman seul peut montrer la société et l'homme. On me dit que dans un autre roman, vous avez aussi peint les mœurs cléricales, et que vous les aviez touchées de près ; je vous félicite d'avoir gardé la haute indifférence de l'artiste qui n'a pas de rancunes et qui dit le bien aussi librement que le mal : *l'Evêque* et *Tigrane* sont de noble ou grande espèce ; avec Balzac et Stendhal (*Rouge et Noir*, *Curé de Tours*), ce sont nos seuls portraits ecclésiastiques. Je doute pourtant que *Tigrane* devienne pape ; il est trop passionné, sujet aux explosions, il n'est pas assez perpétuellement maître de lui-même. Mais il sera peut-être antipape, car nous aurons sans doute un schisme d'ici à quinze ans.

J'habite à la campagne ; permettez-moi, Monsieur, d'espérer que cet hiver je serai plus heureux et que j'aurai le plaisir de vous remercier moi-même du double plaisir que je vous dois, celui de vous avoir lu il y a six mois en articles, et celui de vous relire demain en volume.

Votre très obligé et très dévoué,

H. Taine.

...Et voici revenu le découragement qu'explique en partie une santé rongée de rhumatismes. Ferdinand Fabre se console mal en s'excitant à la fierté. Cette lettre, qu'a déjà donnée *La Revue Bleue*, du 1er février 1930, nous paraît un document qu'il faut remettre en cette place sous les yeux de nos lecteurs.

A Antonin Mulé.

Paris, le 19 *avril* 1876.

...Du reste, que dire d'une vie toute entière acquise au travail ? Vous savez si j'aime notre art, et le courage qu'il m'a fallu pour poursuivre une carrière que tout me rendait difficile, et la hauteur de mes caractères, et la hauteur des sujets que j'avais l'ambition de traiter. Par ces temps de littérature éhontée ou frivole, où trouver des lecteurs pour *les Courbezon*, pour *l'Abbé Tigrane* ? Et puis, existe-t-il un auteur, une fois le livre réalisé, moins capable que moi de le lancer, de le produire ? La critique s'est montrée bienveillante, mais qui sait si elle n'eût pas été empressée si je l'eusse visitée ? La maladie est venue servir de prétexte à ma nature farouche, pour me confiner dans mon coin. Je n'ai pas bougé. Ah ! si j'eusse eu les jambes, l'aplomb des X., des Y.,

(1) Ce roman s'est appelé définitivement *Un Illuminé*.

des Z. (1), et autres ! Non, je ne pouvais sans trembler concevoir l'idée de tirer le cordon d'une sonnette, et les Batignolles, dont je n'ai pas su sortir, m'ont en partie dévoré. Qu'y faire ? Après tout ai-je le droit de me plaindre ? Non. Que d'esprits qui me valent, qui valent plus que moi, et pour qui le soleil ne se lèvera jamais. J'ai beaucoup travaillé, j'ai beaucoup souffert ; mais quelques hommes supérieurs l'ont appris et m'ont envoyé un mot. Cela m'a suffi et j'ai continué, et je continuerai, persuadé qu'aucun effort généreux, loyal, honnête n'est perdu, et que les talents véritables ont leur heure.

(*A suivre.*)

(1) Ferdinand Fabre donne ici des initiales plus transparentes.

DE LA VOLUPTÉ DE L'OBÉISSANCE

Un bois. Maison spacieuse avec véranda, sans jardin. Une lumineuse après-midi d'août. Sur la véranda, Iaroslas : homme d'une trentaine d'années, aux yeux bleus rieurs, confortablement installé dans un fauteuil d'osier, un livre à la main.

Un peu plus loin, Faustin, ancien camarade de collège de Iaroslas : traits fermes et expressifs ; regard fanatiquement concentré ; assis sur une chaise devant un guéridon encombré de papiers, il écrit, l'air absorbé.

Iaroslas (*interrompant sa lecture, et laissant aller sa tête en arrière*). — Le souffle de la pensée, quand elle se prend à jouer avec l'ombre de son propre élan...

Faustin (*il pose la plume sur l'encrier, et se tourne du côté de Iaroslas*). Hein ! qu'est-ce cela ?... Le début d'un roman, ou bien une nouvelle formule de ta merveilleuse aptitude à joyeusement fainéanter ?

Iaroslas. — Eh non ; plutôt un encouragement à s'évader vers l'éternelle indiscipline de l'aventure intérieure.

Faustin. — Oh ! quant à çà, tu peux, je crois, te passer de tes propres encouragements.

Iaroslas. — Mais non, c'est pour toi, martyr-né de tout commandement, qu'il soit ou non officiel !

Faustin. — Et d'où sais-tu qu'il y ait là pour moi un martyre ?

Iaroslas. — Combien de fois ai-je reçu l'aveu que ta destinée était d'exécuter sans cesse les ordres d'autrui !

Faustin. — Accomplir un ordre ne signifie-t-il pas : exprimer toute la pensée investie dans cet ordre ; c'est parfois mettre du contenu de son âme dans une sacoche vide, quoique de haute provenance.

Iaroslas, *plus posément*. — Mais c'est que moi, je voudrais que la pensée et la sacoche fussent miennes ! L'ordre détruit la personnalité, l'autorité la brise.

Faustin. — L'ordre libère !

Iaroslas. — L'ordre disloque !

Faustin. — L'ordre construit !

Iaroslas. — Nous savons ce qu'est cette architecture sortie de terre sur les ruines de tant d'âmes ! Formes vides, vermoulues avant que de naître !... Seule l'âme libre peut être la patrie d'une création.

Faustin (*répétant lentement, comme pour lui-même, avec une nuance d'amertume*). — L'âme libre... celle qui se précipite les yeux bandés dans l'abîme de l'aventure intérieure, de l'éternelle indiscipline.

Iaroslas (*avec chaleur*). — Parfaitement. L'âme libre, patrie des patries, source de la puissance créatrice dans l'art, dans la pensée, dans la sainte action sociale !

Faustin. — N'oublie pas que le mot de liberté est uni à celui de volonté, que la liberté est fille de la volonté... (1).

Iaroslas. — Justement : de la volonté, de la témérité qui n'accepte aucun joug.

Faustin. — Tu parles de la liberté, ou bien de... Personne n'aime la liberté comme un Polonais... Je sais cela... Cet amour de la liberté a fait de nous les esclaves de notre licence et de la licence des autres.

Iaroslas. — Vérité du ciel !... Ce n'est pas l'amour de la liberté, c'est l'indigence de l'héroïsme !... Chacun attendait si ne viendrait pas

(1) En polonais, *wola* (volonté), *wolnosc* (liberté), ont, en effet, la même racine.

le moment où un ordre infrangible, une main inconnue, nous entraîneraient dans l'engrenage des luttes inexorables ! Personne n'est allé au-devant des tempêtes de la destinée, au-devant du commandement.

FAUSTIN. — Et pourquoi y aller ?

IAROSLAS. — Le sot attend le commandement. L'homme libre va au combat sans y être appelé.

FAUSTIN. — Le vieil André Maximilien Fredro a dit qu'il y a une majorité de sots même à la Diète... que dire de la République entière en long et en large !...

IAROSLAS (*chaleureux, obstiné*). — Pour être vraiment libre, il faut être un héros, toujours et partout... L'ordre étouffe, l'ordre enchaîne à la terre.

FAUSTIN. — Tu parles à peu près comme ce pigeon de Kant : « Comme je planerais haut, sans cette maudite résistance de l'air. »

IAROSLAS. — Alors, selon toi, l'ordre est comme l'air qu'on respire !... En vérité, respiration digne d'un esclave !...

FAUSTIN. — Et cependant tout acte qui vit et qui vaine, respire cette atmosphère du commandement !

IAROSLAS. — Issue de la pourriture de l'esclavage...

FAUSTIN. — Pour être libre...

IAROSLAS (*l'interrompant*). — Il faut être un héros, je le répète.

FAUSTIN. — Non. Il suffit d'être un vainqueur. La liberté et le sentiment de la victoire, c'est tout un.

IAROSLAS. — Alors pour toi le héros est un objet superflu...

FAUSTIN. — Et dangereux... du moins, ton héros, Iaroslas...

IAROSLAS (*il ironise*). — C'est à ce point ?... Ah ! ces paradoxes norwidiens (1)...

FAUSTIN. — Mais sans doute : le héros, dès qu'il s'abandonne à l'élan qui l'emporte, libère la multitude du devoir qui pèse sur elle.

IAROSLAS. — Tu veux dire que le héros démoralise la multitude. Pour moi, au contraire, le héros rédime la foule de ses fautes et la sauve...

FAUSTIN. — Ne serait-il pas plus vrai de voir en lui un musicien-virtuose qui, par la flamme de son inspiration, entraîne les simples vers la véritable *volupté de l'obéissance ?*

IAROSLAS. — Un jeu de mots n'est pas un argument. Le commandement et l'obéissance font du héros un homme simple.

FAUSTIN. — Au grand jamais ! L'ordre seul transforme l'homme simple en héros ; l'ordre fait des héros... Du moins à l'heure de l'épouvante qui accompagne le choc des destinées. Que dis-tu du soldat qui, par obéissance, marchait derrière son chef à Arcole ? Ou de l'un des généraux en chef polonais de 1830 ? Lequel est le plus heureux ?... Lequel est le plus près de la liberté et de l'héroïsme ?...

IAROSLAS. — Rien d'étonnant. Le premier a vaincu !...

FAUSTIN (*satisfait*). — Il me semble que tu as touché les épaules, Iaroslas.

IAROSLAS. — Non pas. Assimiler, identifier même la liberté et le fait de vaincre est bien loin d'une apologie du commandement. La liberté victorieuse, c'est un épanouissement de l'âme, un corps à corps avec l'invraisemblable de notre propre destinée, c'est le combat contre la tempête de tous les impossibles. Le commandement qui d'un autre émane, limite ce champ des victoires intérieures, réfrène l'élan, meurtrit l'acte !.. Et tu viens soutenir, autant que je m'en souvienne, que le commandement construit et délivre...

FAUSTIN. — Oui. Tout ordre victorieux.

IAROSLAS. — Je te retiens pour ce qualificatif de « victorieux ». N'est-ce pas là une limitation de portée essentielle ?

FAUSTIN. — Non, simplement un attribut indispensable, comme la toute-puissance est un attribut de la divinité. Le commandement, ce n'est pas un simple mot...

IAROSLAS. — Quoi donc, alors ?

FAUSTIN. — Libération et volonté ; volonté de qui donne l'ordre, libération de qui le reçoit.

IAROSLAS (*sur un ton pathétique et railleur*). — Perversité funeste des choses et des mots !...

FAUSTIN. — Un commandement, c'est la volonté d'instaurer un nouvel accord des forces vivantes sur l'escarpement des réalités ; c'est la volonté de faire partager à ceux qui obéissent l'enthousiasme de l'élan créateur et cette volupté tragique d'un saut dans l'abîme sacré : que sais-je !... Seule une volonté a le droit d'être un commandement.

IAROSLAS. — Je dirais plutôt une grande intelligence.

FAUSTIN. — L'intelligence importe moins... L'intelligence, c'est un heureux accident. Le commandement fleurit sur le tronc aveugle et sourd de la volonté inspirée.

(1) Iaroslas fait ici allusion à la conception, chez Norwid, du progrès comme rendant superflu l'héroïsme.

Iaroslas. — Tu me fortifies dans mon sentiment. L'ordre met un joug sur les épaules de ceux qui obéissent.

Faustin. — « Joug divin ! » Un tel joug apporte la joie et la délivrance ; il est une joie parce qu'il est une délivrance.

Iaroslas. — Joie ? Volupté ? Libération de quoi ?...

Faustin. — Des chaînes de la responsabilité, pour l'aventure collective... (*A demi-voix*). Parfois même pour notre défaite personnelle...

Iaroslas. — Un joug divin ! N'est-ce pas assez pour toi du joug des hommes, du joug des lois ?

Faustin. — Le commandement est la loi vivante, la loi de l'inspiration et du combat, une catégorie des destinées humaines et de tout ce qui parvient à la réalisation.

Iaroslas. — Oui, je me souviens. L'homme, a dit Gœthe, n'est pas né pour être libre.

Faustin. — Tu viens de citer l'un des plus victorieux parmi les créateurs, au moins dans le domaine de la liberté de l'esprit.

Iaroslas. — Oui... Ce jaillissement du génie germanique : grandeur née de l'esclavage du troupeau attelé à la même besogne !...

Faustin. — Là où est la grandeur, la liberté ne fera pas défaut, fût-ce dans le déploiement d'ailes de l'artiste inspiré...

Iaroslas. — Une « *Liberté* » de ce genre est un reniement de l'art et un affront fait à l'homme...

Faustin. — L'art est bien, cependant, le plus ingénieux initiateur aux voluptés de l'obéissance. Toute la joie de se livrer à sa divine contrainte retentit dans le rythme, dans l'obéissance disciplinée aux pulsations de la vie. La marche et la danse...

Iaroslas (*l'interrompant*). — J'ai compris. La marche de la dure concorde germanique — idéal de la soumission conquérante...

Faustin. — La patrie de Bach, de Mozart, de Beethoven...

Iaroslas (*l'interrompant*). — Si, j'excepte Mozart...

Faustin. — A tout prendre... L'Allemand, musicien de tempérament et de goût, le premier a pris conscience de la volupté que procure l'obéissance, et il lui a voué un culte fidèle.

Iaroslas. — Le Moscovite, mieux dressé encore à l'art d'obéir, le Moscovite, musicien-né...

Faustin. — La soumission russe n'est pas humaine. Elle est aveugle et sans joie. L'ordre, alors, ce sont les fers de l'esclavage ! Rompre ses chaînes, puis s'en garrotter, voilà sa destinée alternante. Mais ici rompre les chaînes n'est pas plus humain que de s'y soumettre...

Iaroslas. — Le funeste ballottement entre l'Orient et l'Occident !... Mais je vois que tu préfères l'esclavage de l'Orient : la religion de l'obéissance inspirée par les vents de la steppe, à la sainte révolte occidentale...

Faustin. — Erreur ! L'Orient obéit ou se révolte, il ne sait pas entendre l'ordre, *il ne sait pas le recevoir avec lucidité et avec joie*. La soumission orientale, c'est une perpétuelle humiliation. Elle a pour père l'Effroi et pour mère la Haine. Dans l'obéissance occidentale, il y a de l'ivresse, de la musique, de l'harmonie et de la coordination salutaire. Le danger lui donne naissance ; le triomphe la dissipe... La terreur — cette religion selon le rite oriental !...

Iaroslas. — De cette religion s'est accommodée pourtant la plus occidentale des révolutions.

Faustin. — On ne saurait dire encore ce qu'elle recélait de superstitions orientales... Au reste, la Terreur en France fut une crise exaspérée de discipline nationale, non pas une explosion de servitude.

Iaroslas. — J'aime les Français pour cette *crise exaspérée*, fugitive, tel un nuage qui glisse au ciel... J'aime encore plus leur « insoumission musicale », leur révolte contre « l'harmonie des lois » et cette divine moquerie de toute autorité.

Faustin. — Que voilà un côté bien usé de la médaille ! De l'incendie des petites et grandes révolutions, le Français a sauvé le rythme, puis le respect de la *fonction du chef*. A la fin de la grande guerre, un jour que j'interrogeais un officier français sur ce qu'il avait pensé et senti lors de la retraite entre Charleroi et la Marne, il me répondit soudain : « Nous avions perdu la foi dans la victoire, nous gardions la confiance en nos chefs. »

Iaroslas (*brusquement*). — Et c'est cette confiance qui a sauvé la patrie !

Faustin. — Or, remarque bien ! C'est faute de cette confiance que la Pologne a perdu la guerre de 1830.

Iaroslas. — Rien de tel. Le soldat polonais obéissait alors passionnément. Une discipline de fer régnait dans les rangs. Mais il manquait un chef !....

Faustin. — Le chef naît et grandit selon l'échelle de la discipline, suivant le style propre, le style national de l'obéissance au commandement...

Iaroslas. — Comment donc !... Tu parles

de style polonais ?... Quelqu'un a déjà dit pourtant que c'est la danse qui est la discipline polonaise et même la vraie morale de la Pologne (1).

FAUSTIN. — Je pense que nous ne possédons pas encore de style propre, ni dans l'obéissance au commandement, ni en architecture...

IAROSLAS (*dévidant l'arabesque de sa pensée*). — Ce monde, à qui obéit-il ?... Serait-ce à un caprice ailé jailli d'un sourire du Créateur ?... Ce monde !... étreinte suave de l'instant de l'énivrement ?... Et la danse ?... une soumission divine au rythme ? Volonté d'une mesure commune, pleine d'une ondoyante inconstance ?...

FAUSTIN (*sans répondre directement, mais se parlant à lui-même*). — Si vous voulez que vos enfants croissent et se multiplient dans la terre de vos pères, que leurs moissons la remplissent d'une extrémité à l'autre... Si vous ne voulez pas être une de ces toiles d'araignée que le vent tourmente et envoie se déchirer sur les éteules...

IAROSLAS. — Tu sermonnes comme le psalmiste du Seigneur.

FAUSTIN. — Je pense à l'art de la vie, à la durée de nos destins... Aux couches les plus profondes de l'âme gît l'instinct de la discipline recouvert par les décombres des siècles passés... Le chef-d'œuvre de l'art de la vie, c'est de creuser jusqu'à ces profondeurs et de ramener à la clarté du jour le pur métal...

IAROSLAS. — L'Art encore... Au moins ce mot ne le prends pas en vain ! L'Art, c'est le dernier asile de la liberté, de cette liberté que de partout tu voudrais exiler.

FAUSTIN. — L'art peut se réclamer de beaucoup de noms et ses ailes n'ont pas toujours la même envolée... Parfois, parfois même..., il arrive qu'il devienne le convoyeur d'un véritable esclavage.

IAROSLAS. — Ne blasphème pas ! J'admets après tout l'utilité du commandement et de la discipline dans le domaine de l'activité pratique. Mais l'art, l'art vrai, c'est la liberté souveraine, c'est l'affranchissement...

FAUSTIN. — L'art est la liberté souveraine... Bien. L'art, c'est l'affranchissement... Bien. Mais la liberté la plus haute, n'est-ce donc pas la même chose que la nécessité irréfragable ?... L'art affranchit de la dispersion, du vide, du futile. L'Art saisit au lasso la Nécessité... Quand je visite une cathédrale, mon âme pénètre, par delà l'épaisseur de la pierre, jusqu'à la pensée et à la prière des générations qui ont ordonné à leurs nostalgiques désirs de demeurer vivants sur la lisière de l'existence. Ce commandement de la beauté, auquel j'obéis ingénument, devient ma joie la plus sûre... Mais toi-même, je m'en souviens, à une audition de Beethoven...

IAROSLAS. — La divine septième symphonie !...

FAUSTIN. — N'étais-tu pas alors soumis sans réserve aux ordres du créateur ? Livré à ses faveurs et à ses caprices, ne courais-tu pas en aveugle parmi les halliers de ses plaintes passionnées ? Ne le suivais-tu pas dans l'escalade des cimes de son ivresse ? Ne foulais-tu pas la terre, revêtu de la pourpre de son orgueil, enveloppé du nuage igné de sa colère ? Et tes abandons au tournoiement des jeux du Scherzo ce mirage ailé de la mort ?...

IAROSLAS. — Oui, lorsque j'écoute Beethoven, je m'abandonne à sa sublime folie sonore. Le cri de son âme, sa puissance inspirée, me contraignent et m'entraînent...

FAUSTIN. — En est-il autrement de la voix du chef ?... de sa volonté qui frappe soudain comme la foudre ?... *L'Art, c'est un commandement.*

IAROSLAS. — Et le commandement ?... N'est-il pas l'œuvre de l'art et l'Art lui-même ?...

FAUSTIN. — Tu l'as dit. C'est le plus haut des arts, le plus perfide, le plus tragique, le plus sublime...

IAROSLAS. — Et pour cela même si proche du rire des dieux et de leur indiscipline bondissante...

Z.-L. ZALESKI.

(Traduit du polonais par PIERRE DUMÉMIL).

(1) Z. L. ZALESKI. *La Patrie musicale de Chopin*. Paris Roudanez, 1916, page 35.

LA VIE DE ZENOBIA WHITE

NOUVELLE.

Zénobia White est morte. Ce matin, quand je suis descendu pour le petit déjeuner, j'ai vu Jabez Smith, qui habite la ferme à côté, remonter en courant, tout essoufflé et ruisselant, le sentier qui vient de la grand'route. Quand il m'aperçut, il s'écria : « Zénobia White est morte ! » Et puis il se tut, décontenancé, ne sachant que dire, comme s'il venait de se rendre compte à quel point il était ridicule de tant

s'agiter à propos de la mort d'une vieille bonne femme bizarre, qui avait près d'un siècle. Moi, je savais pourquoi Jabez était excité, quoiqu'il l'ignorât lui-même.

Il restait planté là, au soleil, avec son visage couvert de taches de rousseur, embarrassé, attendant que je le questionne. Il savait que c'était une nouvelle sensationnelle, mais il ignorait pourquoi elle lui semblait si importante, et pourquoi il était excité.

« Zénobia White est morte ! »

Avec la mort de Zénobia White, quelque chose avait disparu de notre petit univers..... Qui aurait pu dire ce que c'était ? Quelque chose s'en était allé et pour toujours.

Jabez dit qu'il y avait trois jours qu'elle était morte. On ne s'en était aperçu qu'après avoir entendu hurler les chiens de Zénobia pendant des heures de suite, lorsque le père de Jabez était allé voir ce qui les faisait hurler. Pour entrer, il avait traversé les fourrés de lilas, de seringas et de robiniers qui entouraient sa maison. « Les oiseaux mêmes se taisaient », dit Jabez. Passant au milieu des poulets, des chats et des chiens bâtards, il avait atteint la porte et frappé. Il était entré et Zénobia gisait là, vêtue d'une robe de mariée en satin blanc, un voile de mariée lui couvrant le visage. Elle était morte ; et l'étoffe de la robe était si vieille qu'elle avait jauni. Cette toilette avait dû être faite soixante-dix ans plus tôt.

Ainsi, quelque chose s'en était allé de notre petit univers. Jamais plus je ne reverrais Zénobia White dans sa robe excentrique et dépenaillée de taffetas jaune garnie de dentelle noire dont la longue traîne balayait la poussière, descendre la grand'route, un panier au bras, ses mitaines de dentelle noire bien ajustées... allant son chemin, très grande, droite et fière, tandis que ses yeux noirs étincelaient derrière le petit voile de dentelle, noire aussi, qui pendait du bord de son chapeau baroque et minable... Zénobia White... prodigieusement vieille, âgée de plus de cent ans, peut-être, et qui avait toujours habité, si loin que remontassent les souvenirs de chacun de nous, une petite maison couverte de vignes, qui se dressait à l'abri d'un retranchement de buissons épais, au bas du pays, près du pont couvert, Zénobia White prodigieusement vieille, et si farouche, qui s'habillait toujours de taffetas jaune comme la Sarah Bernhardt du portrait de Carolus Duran.

Zénobia White qui ne s'était jamais mariée était morte vêtue de sa robe de noce, robe faite il y a soixante-dix ans, bien avant ma naissance.

Jabez Smith, se retira, toujours perplexe, et l'image de Zénobia White prit prossession de mon esprit.

Mon père l'avait toujours connue, habitant dans cette vieille maison en désordre. Les animaux l'approchaient sans crainte. Même les oiseaux de son jardin étaient apprivoisés. Les grives et les gros becs abondaient. Dans la coupole de sa chaumière s'étaient installées des colonies entières de martinets. Les chiens perdus venaient chez elle... Ces chiens errants, jaunes et tachetés, sans nom, ni race, qui avaient hurlé toute la matinée quand Zénobia n'était pas sortie pour leur donner à manger. Et il y avait aussi des chats, des quantités de chats qui vivaient en bonne harmonie avec les chiens et qui l'accompagnaient un bout de chemin sur la route, à la queue leu leu, en un défilé grotesque, quand elle partait le matin, vêtue de sa robe de taffetas jaune à traîne, pour aller faire son marché.

Et le vieux cheval blanc ! Depuis vingt ans, le cheval blanc vivait dans son clos, la gardant. Personne ne pouvait franchir la petite barrière blanche sans rencontrer le vieux cheval blanc, qui découvrait férocement ses dents.

Il y avait vingt ans qu'il ne savait plus ce que c'était qu'un mors et un harnais. Ce matin-là seulement, alors que Zénobia gisait morte dans sa robe de mariée, il n'avait pas fait mine de foncer sur le père de Jabez. Il n'avait pas bougé, attendant, tout triste...

D'après mes propres souvenirs et ceux de mon père, Zénobia avait toujours vécu ainsi. Pour trouver le pourquoi des choses, il fallait remonter très loin, jusqu'au temps de mon grand'père. Celui-ci avait connu Zénobia White alors qu'elle était une beauté : d'une haute taille avec de grands yeux noirs, elle était fière et réservée, et montait à cheval comme une amazone. Pourtant, même à ce moment-là, elle vivait seule dans la petite chaumière où son père était mort. La mère de Zénobia White était une Indienne, une princesse iroquoise ; Zénobia l'avait perdue peu après sa naissance et était restée orpheline à vingt ans.

A cette époque, il y avait des rôdeurs et parfois un Indien, pris d'une frénésie meurtrière, assassinait un colon et sa famille ; mais Zénobia était restée, défiant le danger, dans sa petite maison près du moulin, gardant, pour se défendre, les pistolets de son père, allant même jusqu'à mépriser les bruits qui ne manquaient pas

de courir sur une jeune fille qui avait beaucoup d'admirateurs, et vivait seule, sans protection. « Mais Zénobia, disait mon grand'père, était capable de se garder toute seule. » Il le savait, peut-être parce qu'il avait été du nombre de ses admirateurs.

Mais ce n'était pas lui qui avait les faveurs de la belle. Zénobia aimait un jeune colon écossais aux cheveux roux, qui s'appelait Duncan Mc. Leod ; cet homme avait un caractère aussi emporté que le sien ; il était beau et le plus fort coureur de tout le comté. Zénobia l'avait aimé avec toute la fougue de sa nature impétueuse. Mais leur violente passion n'avait pas suivi un cours paisible. Ils étaient allés se promener à cheval un soir (racontait mon grand'père) et au retour, Zénobia, fièrement campée sur sa monture, galopait à cent pas devant lui, car ils s'étaient querellés. Et quand ils arrivèrent devant la petite maison (où Zénobia gisait morte maintenant dans sa robe de mariée), elle y pénétra seule. Ils s'étaient querellés bien que ce fût la veille, ou l'avant-veille de leur mariage, et elle lui déclara qu'elle ne le reverrait de sa vie.

Et alors (continuait mon grand'père), Zénobia était rentrée chez elle, et après avoir barricadé les portes et les fenêtres, pour être à l'abri des importuns et des Peaux-Rouges déserteurs, elle avait été chercher sa Bible pour lire un moment afin de dompter son naturel farouche et orgueilleux. Elle avait veillé en lisant ainsi dans le silence et la solitude de sa maison jusqu'à minuit. On peut se représenter la scène... une petite maison dans une clairière entourée de bois où le cri lugubre des hiboux résonnait toute la nuit, et Zénobia seule, penchée sur sa Bible, suppliant le Seigneur de l'aider à réformer son mauvais caractère et de lui donner le bonheur.

Puis, au beau milieu de ce recueillement, un bruit faible et indistinct, décelant la présence de quelqu'un dans les buissons du jardin, un bruit de pas... un homme, ou peut-être une douzaine d'hommes approchaient, car dans l'obscurité de la nuit et avec le murmure de la rivière, il était impossible de rien préciser. Et voilà Zénobia qui se lève sans hâte, et saisit le pistolet de son père pour aller écouter à la porte. Zénobia éteint l'unique chandelle de suif. Toujours des pas, des froissements de feuilles, peut-être est-ce le vent qui se lève dans les taillis, ou les faibles hululements, fantomatiques des hiboux. A la fin, Zénobia lève son pistolet et tire, à travers la porte, pour effrayer les intrus. Une détonation retentit, suivie d'un silence, pendant lequel Zénobia reste aux aguets, le pistolet fumant à la main... plus rien. On était parti... Rien que les soupirs du vent, et la complainte des hiboux.

Et le lendemain matin (achevait mon grand-père), elle avait été réveillée par le soleil qui pénétrait à flots par la fenêtre et les appels des grives, et des gros becs. Elle avait ouvert les yeux, et son regard s'était posé sur sa robe de mariée, étalée sur la chaise près de son lit. Puis, une fois habillée, et descendue en bas, elle avait tiré les barres des portes et des fenêtres, les ouvrant une à une, et était arrivée à la dernière qui donnait sur le jardin... Et là, dans l'allée, gisait Duncan Mc. Leod, la face contre terre, ses cheveux roux flamboyants sous le soleil... mort, frappé d'une balle au cœur.

Je levai les yeux, et j'aperçus la silhouette de Jabez Smith ; il était assis maintenant sous un catalpa. Il avait oublié que le foin était coupé, et que des nuages surgissaient à l'ouest. Je savais ce qu'il faisait. Il s'efforçait d'arriver à comprendre pourquoi la mort de Zénobia White l'avait agité à ce point. Jamais plus je ne reverrais Zénobia White avec sa robe de taffetas jaune balayant la poussière, et suivie de ses chats. Quelque chose s'en était allé de notre petit univers...

LOUIS BROMFIELD.

(Traduit par Mlle BAILLON DE WAILLY).

ADOLPHE BOSCHOT OU L'HUMANISME MUSICAL

Le talent et l'œuvre de M. Boschot ne se prêtent pas aisément à la définition, encore moins au classement. On connaît surtout Adolphe Boschot comme biographe de Berlioz,

(1) Voir les ouvrages d'Adolphe Boschot et surtout : *Chez les Musiciens*, *le Mystère musical*, et le tout récent volume *La Musique et la Vie*, (Plon, édit.).

et chroniqueur musical de l'*Echo de Paris* : c'est à ce double titre, je crois, que l'Institut lui a de bonne heure fait accueil. Mais si les dons de l'écrivain se sont employés à telle ou telle tâche avec un succès plus marqué, cet emploi ne nous permet que d'entrevoir la richesse et la variété des ressources spirituelles dont il dispose. A y regarder de près, la personnalité littéraire de M. Boschot se révèle fort complexe. Dans les deux genres littéraires qu'il cultive solidairement et dont il a donné des modèles — la biographie, la critique musicale — il ne fait que monnayer les lingots de sa grande culture. Il est comme ces « amateurs », de la Renaissance pour qui une branche ou l'autre de l'activité intellectuelle tenaient seulement leur partie dans un vaste programme de connaissance de l'homme, ou d'*humanisme*. A travers la musique, Adolphe Boschot cherche l'homme. Parmi les musicographes et les musicologues de notre temps, il représente une manière d'humanisme musical.

L'époque est assez récente — une soixantaine d'années à peine — qui a vu la critique musicale s'élever au rang éminent qu'elle occupe désormais, à la fois comme variété littéraire, comme branche des sciences historiques, et comme thème de spéculations philosophiques. Exception faite pour quelques écrits théoriques de compositeurs (les recueils, par exemple, des chroniques et mémoires de Berlioz), cet ample domaine demeurait presque inexploré, jusqu'à la fin du siècle dernier. Il est aujourd'hui exploité de bien des façons. A l'étude des « antiquités » musicales se sont adonnés maints érudits de qualité chez qui l'assiduité aux concerts se combinait avec une formation de chartistes ou d'agrégés d'histoire. D'autres — et non moins nombreux — sans connaissances préalables ni de technique musicale ni d'érudition, ont écrit de belles choses sur la musique en donnant seulement carrière à leur imagination. Ce genre de « musicographie », ou plutôt de paraphrase musico-littéraire, connut une grande vogue aux alentours de 1900. Mais, en contraste, on peut citer les analyses techniques dues à des professionnels ; et quand ceux-ci sont en même temps des écrivains, voire des poètes, la collaboration en eux du musicien et de l'homme de lettres a pu faire merveille : les écrits et commentaires par exemple, de Vincent d'Indy ou d'Alfred Cortot.

Autre chose encore est la position prise par Adolphe Boschot. Lui qui a su parler avec une clairvoyante sympathie de ses confrères en musicologie (Berlioz, Reyer, Fauré) a dû souvent méditer sur les vues diverses qu'on peut prendre d'une matière qu'il a faite sienne — et sur l'impuissance, peut-être, où on se trouve de la traiter intégralement. « Toutes les analyses techniques, toutes les considérations esthétiques, historiques, poétiques ou autres, ne peuvent équivaloir au *sentiment immédiat* de l'auditeur qui *aime* la musique. » C'est ce « sentiment immédiat » que sa propre critique voudrait serrer au plus près. Mais il est obligé, lui aussi, de recourir à des considérations accessoires, à des sciences auxiliaires, pour décrire ce que la musique fait ressentir à l'auditeur digne de l'entendre. Et précisément, la vertu d'un Adolphe Boschot consiste dans son effort pour traduire en mots, sans la trahir, l'âme de la musique : mais c'est en faisant concourir à ce dessein tout une réserve de lumières, que lui seul est en possession de réunir en faisceau, quand il s'agit d'éclairer le « mystère musical ».

M. Boschot, en effet, appartient à cette classe d'esprits dont le *dilettantisme* (au meilleur sens du mot) et l'active curiosité ne tiennent pour négligeable aucun canton de l'empire intellectuel. Il est philosophe. Spécialement, pascalisant ; mais très au fait aussi des philosophes grecs, des Pères de l'Eglise, des grands Allemands, de Bergson, des savants français nos contemporains. Il est passionné d'histoire, infatigable fouilleur d'archives. Il goûte les poètes avec enthousiasme. La peinture exerce sur lui une séduction presque égale à celle de la musique. Attiré particulièrement vers les protagonistes de l'art romantique, le peintre Delacroix et l'écrivain Théophile Gautier ne lui inspirent pas un intérêt moins vif que son musicien de prédilection, Hector Berlioz. Dans l'histoire de la musique, Berlioz est pour M. Boschot un personnage favori ; mais son dieu, celui qui incarne pour lui, par-dessus les temps et les lieux, la musique même, c'est Mozart. Or, l'auteur de la *Lumière de Mozart*, s'il exalte un compositeur ou en blâme un autre, c'est en parfaite connaissance de cause — c'est avec le goût d'un « amateur éclairé » uni à la compétence d'un « professionnel ».

Car il est lui-même musicien pratiquant. Il joue du violon et de l'alto en familier des finesses de l'archet, il a fait beaucoup de musique de chambre, il a pu tenir, parmi les artistes de métier, sa partie dans un concert. C'est ce talent d'instrumentiste, à n'en pas douter, qui a orienté vers les vies de musiciens son inclination d'écrivain pour le genre biographie. Adolphe Boschot — pour finir par le trait essentiel — est

avant tout un biographe. Il trouve dans cet emploi l'application la plus heureuse de son aptitude aux sciences historiques. Dans son premier et capital ouvrage, en trois volumes, l'*Histoire d'un romantique* (*Hector Berlioz*), il a donné un modèle des « vies illustres » — rayon littéraire qui depuis s'est bien encombré et avili, — et il en a dans sa préface établi la dignité et fixé les règles.

Pourquoi, entre tant de manières d'écrire l'histoire, Adolphe Boschot a-t-il choisi la biographie ? On le comprend sans peine : c'est que, parmi les représentations qu'on peut se faire du passé, la biographie seule permet d'atteindre la vie même, l'homme même. Or, qu'il s'agisse d'esthétique musicale ou d'histoire, le philosophe Boschot, le psychologue et humaniste Boschot, se soucie par-dessus tout des valeurs humaines. « ... La musique, écrit-il, ne peut exprimer aucun état d'âme qui n'ait été vécu par un homme (l'auteur) ; cette expression suscite à son tour un état d'âme, peut-être semblable, chez un autre homme (l'auditeur)... Chaque musique reflète celui qui la composa... Musique et compositeur, ainsi solidaires, on peut essayer de les mieux comprendre et de les expiquer l'un par l'autre... On s'évade ainsi des mirages de la fantaisie, de l'esthétique, du philosophisme, de la critique oratoire, brillante et vide ; on se rapproche des réalités précises et consistantes de la biographie. »

Ces fragments de Boschot, je les emprunte aux premières pages d'un ouvrage qui, dans l'ensemble de son œuvre, fait sans doute une figure moins imposante que la monumentale *Histoire d'un romantique*, mais qui, mieux que celle-ci, nous introduit dans la pensée de l'auteur, nous la fait connaître dans son intimité et sa variété ; et à ce titre on l'a choisi comme sujet du présent examen. Il s'agit de la suite de volumes intitulée *Chez les musiciens*. De 1922 à 1926, il a paru trois séries de *Chez les musiciens* ; une quatrième, est en préparation et verra prochainement le jour. Ces « séries » ne sont autre chose que les recueils, soigneusement aménagés et encadrés de considérations qui les éclairent, des chroniques musicales publiées d'abord par Adolphe Boschot.

Ecrites au sortir d'un concert ou d'une soirée au théâtre, ces pages gardent donc la chaleur de l'improvisation, la saveur des notes prises *sur le vif*. Mais cet au-jour-le-jour d'une pensée de musicologue évite les écueils d'une information trop hâtive et de jugements pas assez mûris : car Adolphe Boschot, en historien méthodique, ouvre un dossier sur chacun des sujets que l'actualité l'invite à traiter pour le public des journaux ou des revues ; et, quand il présente ensuite ces études au public des livres, elles ont été par lui longuement méditées, contrôlées, et, s'il y a lieu, complétées.

Les séries de *Chez les musiciens* offrent à l'amateur de musique la plus attrayante et la plus instructive des lectures. Et, par surcroît, on y goûte, mieux qu'en aucun autre des ouvrages de Boschot, ce que j'ai appelé l'*humanisme musical* de l'auteur ; dans toutes ces chroniques, les impressions ou jugements du critique sur une manifestation de l'art musical ne se séparent point, pour lui, de sa connaissance historique et psychologique des musiciens.

Si les volumes de *Chez les musiciens* se composent essentiellement d'esquisses biographiques, de brèves notices sur les hommes et les œuvres (depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours), ils laissent place cependant — et ce n'est pas leur moindre prix — à maints débats d'idées générales. Pour classer les compositeurs, Adolphe Boschot est naturellement conduit à éprouver la valeur de ses critères esthétiques, à prendre appui sur une philosophie de son art. C'est ce qu'il fait dans le petit discours *Au Lecteur* qui ouvre la première série de ses chroniques, ou dans le piquant *Dialogue avec Hoffmann*, ou dans les chapitres sur le *Public*, sur la *Mode*, sur l'*Influence musicale*.

Deux de ces « digressions » tiennent dans son ouvrage une place capitale et appellent toute notre attention ; ce sont, à la fin et au commencement du troisième volume, les *Confidences sur l'expression et la beauté*, et le *Dialogue après un duo*. Les idées qui inspirent l'esthétique de M. Boschot, nous devons les chercher principalement dans le *Dialogue après un duo* ; c'est ce que je me propose de faire ici, pour exposer la doctrine du critique et au besoin lui opposer quelques divergences d'opinion.

L'auteur de *Chez les musiciens* a écrit par ailleurs un livre sur le *Mystère musical*. Ces deux mots reviennent volontiers sous sa plume. C'est qu'incontestablement, l'impression de beauté que nous devons à la magie des sons a quelque chose d'énigmatique ; mieux, l'accès à cette beauté a toutes les apparences d'une initiation et semble nous révéler des profondeurs auparavant voilées. La haute musique, pour Adolphe Boschot comme pour tout auditeur sensible, nous fait pénétrer au plus intime de celui qui l'a émise, et nous ramène au plus intime de nous-mêmes.

« Venue du cœur, qu'elle retourne au cœur », s'est écrié Beethoven. Mais, par « cœur », n'entendons pas seulement l'élément sentimental de notre personnalité ; entendons tout ce que le *moi* offre à la fois de moins artificiel et de plus caché, parce qu'exprimable en termes d'échanges sociaux. Dépassant la zone des idées reçues, des mouvements superficiels de l'âme et de leurs signes convenus, elle nous introduit, dirait Bergson, dans les régions de la durée pure, c'est-à-dire, de ce qu'il y a en nous de purement psychique et personnel. Plus simplement, elle exprime ce que les mots échouent à exprimer. Par là même, la pensée musicale, son sens et sa qualité plastique échappent, pour une grande part du moins, à la prise de l'intelligence : car celle-ci ne fonctionne que sur des concepts et à l'aide de concepts ; et les concepts ne font qu'un avec les mots. Intelligence et langage sont solidaires l'un de l'autre. Pour parler encore selon le bergsonisme, l'intuition seule nous permet d'atteindre ce que veut exprimer l'art des sons. C'est bien d'ailleurs ce qu'estime M. Boschot lorsqu'il dépasse « toutes les analyses techniques », pour leur préférer le *sentiment immédiat* de l'auditeur qui *aime* la musique.

C'est ce qu'il affirme avec plus de force encore quand il emprunte à son maître préféré, Pascal, la distinction des « trois ordres », et montre que la musique — comme tout *ascensus* mystique de l'âme — n'appartient ni à l'ordre des corps, ni à celui des esprits, mais à celui du cœur. Par là, le fait musical, tant dans sa création par le compositeur que dans sa création par l'auditeur, demeure et demeurera toujours, au regard de l'intellect, mystérieux, *inexplicable*. Cette voix des profondeurs de l'âme et son écho chez celui qui l'écoute avec amour, ce sont là moments uniques de notre histoire d'humains ; ce sont expériences qu'on ne peut exactement reproduire et qui se dérobent ainsi aux déterminations de la science. En prenant texte du phénomène musical comme du plus frappant de ceux qui ressortissent à l'esthétique, Adolphe Boschot, dans son *Dialogue après un duo*, a beau jeu pour bafouer les prétentions de l'actuel esprit « scientiste ».

Donc, la musique, dans son essence, veut exprimer ou suggérer ce que les mots ne peuvent exprimer : ce qu'elle veut dire, on ne le saisit que par intuition. Pourtant, est-elle objet de connaissance, et on ne peut se dispenser d'en parler (quoi qu'en pense le fantasque interlocuteur de Boschot, dans le *Dialogue avec Hoffmann*). Il y a, entre le principe même de la critique musicale et la conception que notre critique se fait de la musique, une contradiction qui, on le sent bien, tourmente Adolphe Boschot. Nous avons vu comment il tâche à la résoudre : « La musique, dit-il, ne peut exprimer aucun état d'âme qui n'ait été vécu par un homme (l'auteur) ; cette expression suscite à son tour un état d'âme, *peut-être* semblable, chez un autre homme l'auteur)... » Il ne paraît pas impossible de décrire ces états d'âme, du moins celui de l'auditeur ; et il n'est pas chimérique non plus de penser que ce dernier sera fort proche de celui qui inspira la composition, s'il est guidé par une connaissance biographique du compositeur. La connaissance de la musique et ce qu'on peut en donner d'explication se ramènent donc à une connaissance des hommes. Le sens et la valeur qu'on lui confère sont de l'ordre subjectif.

Pour tout esprit vraiment sensible aux beautés de la « grande » musique, — de la musique pure, expression sonore de la vie intérieure, de l'en-soi du monde, et qui trouve son vrai domaine dans la symphonie ou dans ce qu'on peut appeler la musique de chambre au sens large — cette conception que M. Boschot s'est faite de l'art musical paraît bien la meilleure, et même la seule acceptable. Sa doctrine, toutefois, réduite, comme nous venons de le faire, aux arêtes vives, et dégagée des atténuations que l'auteur y apporte lui-même, suscite quelques réserves. On peut d'abord se refuser, pour juger certaines œuvres d'art dont la beauté plane au-dessus des temps, à faire intervenir les facteurs subjectifs. M. Benda, du moins (reste à savoir s'il a raison), s'y opposerait, qui a écrit quelque part : « Il y a une beauté... impersonnelle en quelque sorte, parfaitement distincte de l'auteur lui-même et de son organisation... dont la critique est tenue de rendre compte ».

Une autre considération me paraît avoir plus de poids. Il est bien vrai que la musique atteint, si je puis dire, sa suprême musicalité quand elle est tout intérieure, comme dans les pièces les plus caractéristiques de Schumann, de Beethoven. Mais on peut observer aussi que la tendance à exprimer ce qu'il y a en nous de plus intime et de plus profond, la tendance à l'effusion mystique et à la pure spiritualité, ne constitue pas un attribut constant de la musique, ni sa fin nécessaire, ni surtout sa vertu originelle. Une chose paraît certaine : « au commencement était le Rythme » ; la musique dérive, à n'en guère douter, de certaines imitations rythmiques (ca-

lop du cheval, remous des flots, etc.), et on doit la regarder comme inséparable, pour ses origines, de la danse et du geste. Je sais bien que, pour mon compte, en notre temps de musique très évoluée, je ne puis entendre, par exemple, une phrase mélodique du fluide et vaporeux Fauré sans en *mimer* intérieurement la caresse rythmée, ni le motif d'une fugue de Bach, ce grand abstracteur, sans le *danser in petto*. Il subsiste donc, dans la musique même la plus éthérée, un élément physique, corporel, extérieur, dont il serait vain de ne pas tenir compte. Et il semble licite de ne pas suivre M. Boschot quand il rejette comme non musicales, ou inférieurement musicales, l'évocation du feu à la fin de la *Valkyrie*, la chevauchée de la course à l'abîme, dans la *Damnation* ou les imitations d'oiseaux de la *Symphonie pastorale*.

De même, c'est restreindre à l'excès, croyons-nous, les conditions de la beauté musicale que de lui imposer un fondement sentimental, disons même pathétique. Pas de beauté musicale, certes, qui ne soit, chez l'auditeur, accompagnée d'émotion, comme elle a dû l'être chez le créateur ; mais cette émotion peut être indifférente, au regard de ce qu'on nomme, en général, les passions du cœur ; elle peut n'être ni joyeuse ni triste, ni amoureuse ni funèbre. Elle peut être d'une nature quasi intellectuelle ; elle peut participer de l'ordre du cœur et de celui de l'esprit. Ainsi, pour le plus grand nombre des œuvres de Bach, qui nous enchantent d'un émoi nullement sentimental, par le seul plaisir que prend l'esprit à un jeu de lignes sonores et d'arabesques, comme il ferait devant une œuvre d'art plastique.

Ses tendances sentimentales ont incliné M. Boschot, dans ses jugements sur les œuvres et les hommes de l'art musical, à quelques indulgences qu'on a de la difficulté à partager. Ainsi, pour Massenet et pour Gustave Charpentier qui sont valeurs — ce dernier surtout — d'un assez bas aloi. Adolphe Boschot trouve une excuse à ces faiblesses de son cœur musicien : « Ils ont le *charme*. » Et certes, ce « charme », c'est un don précieux, un don rare, et auquel une oreille bien faite ne saurait être insensible. Enfin, le charme, cela compte, je n'en disconviens pas. Mais si le charme trouve le chemin du cœur sans l'approbation de l'esprit, il est prudent, croyons-nous, de s'en défendre, car l'assentiment ne dure pas, le dégoût vient vîte... D'autres, comme Schubert, Fauré (pour ne pas monter jusqu'à Mozart) ont eu « le charme », mais avec quelque chose de plus, qui a fait leurs beautés durables.

En revanche, on peut reprocher à Adolphe Boschot de ne pas faire au comique la part qui lui revient, dans les royaumes de la beauté sonore. Lui-même pourtant manie l'ironie, la plaisanterie, et au besoin le sarcasme, d'une plume alerte, où s'exprime, à n'en pas douter, une gaieté naturelle. Et les quelques pages qu'il consacre au *Comique dans la musique* (*Chez les musiciens*, 1re série), témoignent sur ce sujet de vues fort judicieuses. Néanmoins, il se fait de la musique une idée si noble et touchante, et quasi religieuse, qu'elle lui obscurcit les mérites de ce que Robert Brussel a excellement désigné, à propos de Chabrier, le Rire musical. Chabrier, justement, Adolphe Boschot l'a certes compris avec profondeur quand il insiste sur les aspects de tendresse et d'inquiétude qu'on trouve dans son œuvre — aspects où se reflète, en effet, la vraie nature du compositeur ; mais la cocasserie et la truculence sont d'autres aspects qui ne méritent pas moins qu'on s'y arrête : or, on a l'impression que M. Boschot ne leur concède qu'une moindre valeur. Ailleurs, il compose un excellent tableau du *Goût musical sous le Second Empire* ; mais il ne prononce même pas le nom d'Offenbach, dont on est en droit pourtant d'estimer qu'il fut la plus remarquable manifestation de ce « goût musical ». Enfin, il est évident que l'auteur de *Chez les musiciens* ne veut rien savoir de l'art caricatural sur lequel nos plus récents « chefs d'école », dans la France d'après-guerre, ont fondé leur succès, peut-être fragile, mais dont il faut bien tenir compte. C'est qu'en accepte et ne goûte le parti-pris humoristique effet, cette musique d'aujourd'hui, si on n'en n'a plus aucun sens.

A ces remarques près, on ne peut trouver de guide plus sûr, pour la compréhension et l'appréciation des chefs-d'œuvre de la musique, que l'esthétique qui ressort des écrits d'Adolphe Boschot. Elle est celle d'un musicien-né. On aimerait en suivre l'application dans tout le détail des notices qui constituent les trois séries actuellement parues de *Chez les musiciens*, sans oublier ni *le Mystère musical* ni *la Musique et la Vie*. Mais cela entraînerait loin, car ces volumes embrassent dans la plupart de ses manifestations notables, toute l'histoire de la musique moderne, depuis le XVIIIe siècle. Et, d'autre part, il convient d'attendre les séries à paraître, où l'auteur aura sans doute l'occasion de combler quelques lacunes. Rappelons seulement qu'à travers tous ces chapitres de critique musicale, ce

sont les figures des musiciens qui nous font comprendre et aimer leurs œuvres. Pour Adolphe Boschot, l'audition d'une symphonie ou d'un opéra est complétée par la vivante évocation de l'homme qui « a écrit cela » ; et on sent bien que le plus ou moins d'intérêt que lui inspirent la vie et le caractère de l'auteur ne sont pas étrangers à l'attrait ou à l'aversion que fait naître en lui cette audition. Il n'a pas tort d'ailleurs : « le style, c'est l'homme » ; et le chant qu'il profère.

Joseph DESAYMARD.

LA SAINT-LADRE

La fête de la Saint-Ladre, corruption du mot Saint-Lazare, est l'occasion de la grande foire annuelle d'Autun qui se glorifie de posséder les restes authentiques de l'ami de Notre-Seigneur.

Ce jour-là, la place du Champ-de-Mars est une marée de chair vivante et mouvante qui déferle des abords de la basilique renfermant les reliques du saint jusqu'aux murailles de l'ancien temple de Janus édifié après la conquête romaine sur la rive droite de l'Arroux.

De toute cette chair en marche vers la gare des marchandises, au long de l'artère qui est dans l'axe du temple, il se dégage une odeur véritablement rabelaisienne...

Une foire, enfin, telle qu'on en voyait à Baucaire ou à Nidji-Nowgorod, avec cette différence que les pelleteries sont exposées vivantes sur les dos des bœufs du Nivernais, du Bourbonnais, de l'Auxois, du Bazois et du Haut-Morvan.

Massés sur le Champ-de-Mars, échine contre échine, ils sont serrés à ne pas laisser choir un chapeau qu'on y jetterait.

Voici ceux de Corbigny, ceux de Marcigny et de Semur, ceux de Saint-Honoré, de Bourbon-Lancy, de Toulon-sur-Arroux, ces derniers coiffés de hautes chapes de paille en forme d'éventails.

Derrière eux, la foule des « emboucheurs » et des gros marchands, la plupart vêtus, par dessus leur complet, de la blouse bleue traditionnelle qui leur tombe jusqu'aux talons. Un peu à l'écart, les « betteraviers » du Nord qu'on nomme ici les « Picards », mêlés à des courtiers suisses, italiens ou allemands, avec un carnet en mains et un bâton à manche de cuir suspendu au poignet pendant qu'ils inscrivent leurs chiffres.

Antony Mangematin, surnommé familièrement « Jean vends-ton-blé », se faufilait parmi les groupes. Il était connu de tous, et ne passait jamais inaperçu. Sa haute taille se silhouttait en noir sur le tapis blanc des toisons. On lui faisait des gestes d'appels auxquels il répondait de la main sans s'arrêter.

Comme toujours en pareil cas, il cherchait à repérer le groupe des deux Grillot, père et fils, ses plus redoutables concurrents, avec lesquels il était en froid depuis une vieille histoire de vache malade qu'il leur avait vendue ou achetée...

Il ne les vit pas, et pensant les trouver au marché des chevaux sur la place des Marbres, il se dirigea vers la ville haute par des rues tortueuses. Il faillit être renversé sous un cochon récalcitrant qu'une vieille femme tirait par une corde attachée à la patte.

— Faites donc attention, la grosse mère !

En voulant l'éviter, il glissa sur le pavé couvert « d'une belle matière fécale » pour parler comme Rabelais, et afin de fuir l'encombrement, prit une ruelle sur sa droite qui débouchait en face du porche de la cathédrale.

Il se moquait du porche comme des porchers. Toutefois, il leva la tête par habitude, et fut d'abord surpris, bientôt choqué par l'indécence des personnages de pierre qu'il paraissait voir pour la première fois. Pourtant, il était décidé à admirer de confiance sur la foi des archéologues de l'antique cité. Toutefois, il ne put s'empêcher de trouver dégoûtants ces bonshommes sculptés au frontispice d'une église en face de bonnes femmes si peu vêtues, dans des attitudes plutôt suspectes. Il haussa les épaules, et déboucha un peu plus loin sur la petite place où Divitiac montre l'horizon de sa main tendue.

Savait-il seulement que Divitiac, originaire de cette cité, avait été l'ami de César, tandis que son frère Dumnorix le combattait dans le camp des Gaulois? Il s'en souciait autant sans doute que des personnages qu'avait sculptés au tympan du portrait de la cathédrale Gislebert, l' « imagier » médiéval.

Antony leva les yeux vers la statue de bronze fièrement campée sur son piédestal de marbre. Elle représentait Divitiac sans armes, la main gauche appuyée sur son bouclier comme sur le

bord d'une tribune, ainsi qu'il sied à un chef disert, plus orateur que soldat. De la main droite tendue vers l'horizon, il montrait le Beuvray où s'érigeait la citadelle de Bibracte que César appelle *oppidum maximae auctoritatis*. Cette main ouverte, tendue au chef des légions romaines, était celle d'un druide astucieux plus apte à la parole qu'au maniement de la framée. Elle montre encore aujourd'hui aux arrière-petits-fils des Gaulois ce centre de la résistance nationale qu'opposa à l'envahisseur la confédération des tribus. C'est elles qui allaient mettre à la tête de cette résistance, afin de réaliser déjà l'unité de commandement, Vercingétorix élevé sur le pavois.

Grands souvenirs historiques auxquels Antony Mangematin était bien étranger. Dans l'axe de la statue, sous les vieux tilleuls de la promenade des Marbres, il voyait s'aligner les files des chevaux attachés aux cordes qui reliaient les arbres. Il y avait même le coin des bourricots, ces petits ânes infatigables du Morvan qui suivent au galop les voitures à chevaux.

Là non plus, il ne découvrit pas ceux qu'il cherchait. Par contre, il y rencontra son curé, l'abbé Perrandin, qui marchandait une ânesse.

Volontiers avec lui, il faisait l'esprit fort. Il s'approcha, et lui demanda ironiquement :

— Est-ce pour monter dessus, monsieur le curé?

— Pourquoi pas, répondit le modeste prêtre ? J'aurais d'illustres exemples, Notre-Seigneur...

— Notre-Seigneur, fit le rustre, n'était pas si gros que vous.

Et il lui tourna le dos sans façon pour retourner sur le champ de foire où ses hommes l'attendaient.

Sa paire de bœufs n'était pas encore vendue. Il commença par maugréer, puis parut profondément surpris quand son bouvier lui annonça que M. Grillot père l'avait demandé tout à l'heure.

— Moi, fit-il, tu te trompes. Ce n'est pas possible.

— Comme je vous le dis, patron.

— Qu'est-ce qu'il me voulait?

— Paraît que c'était au sujet d'un marché. Il n'était pas d'accord avec un acheteur pour une paire de « châtrons ». D'ailleurs, tenez, les voyez-vous là-bas? On vous fait des signes.

Il s'approcha avec prudence, reconnut son ennemi de loin, s'avança sans paraître remarquer les signaux que celui-ci lui adressait, et s'arrêta à quelques pas de lui pour causer avec un fermier.

Sa surprise redoubla quand il se sentit tiré par la manche de sa blouse, et que s'étant retourné, il se trouva face à face avec son irréconciliable adversaire et voisin. Les Grillot étaient en effet possesseurs de grands prés d'embouche que l'Arconce séparait des siens. De là était née cette jalousie que des potins répétés intentionnellement avaient alimentée de part et d'autre. Mais au juste, pour quel fait précis lui en voulait-il? Il n'aurait su le dire. Il fut digne et parut ne pas comprendre tout d'abord qu'on s'adressait à lui.

Cependant, il n'y avait pas à s'y tromper. M. Grillot père lui disait :

— Hé, monsieur le maire, un coup de main, s'il vous plaît. On a besoin de vous par ici.

En même temps, il lui souriait de son plus engageant sourire.

Vends-ton-blé se décide enfin à s'approcher du groupe, et ses grands bras gesticulent comme des ailes d'un moulin à vent.

— C'est que... je me demandais si c'était bien à moi...

— Mais, oui, bien sûr, c'est à vous qu'on en a. Vous seul pouvez nous départager avec compétence. Tout le monde ici s'inclinera devant votre décision. Pas vrai, Chaussivert?

— D'un cœur, confirma le paysan en portant la main à sa poitrine.

Antony connaît son monde. Sa bouche, largement fendue, est familiarisée de longue date avec le langage des « foireux ».

— Expliquez-moi de quoi il s'agit. On ne s'accorde pas sur cette paire de « châtrons » ?

— Tout juste, firent ensemble les deux parties qui se jetaient des chiffres, comme on échange des injures.

Antony savait sa foire. Il n'ignorait pas, lorsque le débat est le plus animé, que c'est le moment où les antagonistes sont près de s'entendre, et que seule une légère différence les sépare. Quand le différend est plus sérieux, on ne prononce pas de chiffres. On se quitte.

Bien qu'Antony ne sut encore à quoi attribuer ces avances pour le moins imprévues de son rival, il tenait à faire aboutir son arbitrage du moment que sa réputation était en jeu.

Il ne se prononça pas de suite, reculant en fermant les yeux, comme un peintre devant son tableau.

Puis brusquement, il s'avançait, tâtait un animal, enfonçait ses doigts sur la croupe, de chaque côté de la queue, au creux des flancs : les bêtes dérangées voussaient le dos en fian-

tant. Les voisins n'avaient que le temps d'éviter les éclaboussures. Enfin, l'oracle parla :

— Voilà mon chiffre, dit-il, en montrant son carnet.

Adroitement, il a choisi un nombre intermédiaire, et comme les « parties » se récrient mollement, il voit que l'affaire « est dans le sac ». Aussi, il insiste :

— Coupez la poire en deux, propose-t-il à chacun. Allons, c'est entendu, et tapez-vous dans la main.

— Zop ! fait Chaussivert, l'acheteur, aussi rassénéré soudain qu'il semblait dégoûté de la marchandise l'instant d'avant, zop ! c..... qui s'en dédit !

Et tirant de sa poche de grands ciseaux, il marque aussitôt d'un V taillé à même la toison sa nouvelle acquisition.

Comme de coutume, le marché se termina au café. C'était un rite de rigueur. Tous parlaient très haut à la fois. Il n'était pas facile de démêler les sentiments au milieu d'un tel vacarme, d'autant plus que la fumée des pipes rendait la visibilité incertaine dans ce café rempli de monde. Les Grillot, père et fils, semblaient avoir toujours été ses meilleurs amis. On lui demandait des nouvelles de ses enfants. Il ne voulut pas être en retard de politesse et offrit aussi « sa tournée ». On se quitta enchanté de part et d'autre.

En descendant le Champ-de-Mars pour se rendre à la gare où ses bêtes devaient l'attendre. Antony songeait encore aux circonstances de cette rencontre dont il ne pouvait être tout à fait dupe.

Comme il baissait la tête, plongé dans ses réflexions, il en fut tiré soudain par la voix de l'abbé Perraudin où il crut distinguer une nuance d'ironie :

— Vous avez l'air bien absorbé, monsieur le maire. Il m'a semblé vous voir tout à l'heure en conférence avec MM. Grillot. Serait-ce à cause de cela ?

Or, leur mésintelligence était de notoriété publique, et le prêtre ne pouvait l'ignorer. Il prenait sa revanche.

Pris de court, Vends-ton-blé parut embarrassé :

— Vous aviez donc fini de marchander votre bourrique, grogna-t-il, mécontent, le poil prêt à se hérisser.

Mais l'abbé était tout miel :

— C'est très bien, monsieur le maire, de donner le bon exemple. Le Bon Dieu vous en récompensera.

— Quel bon exemple voulez-vous dire, curé ?

Puis, se ravisant et presque confidentiel :

— Figurez-vous qu'il m'a demandé des nouvelles de Noël...

— De votre fils ? Je n'en suis pas autrement surpris.

— Vous n'en êtes pas surpris ?...

— Excusez-moi. Mais, puisque vous voulez toute ma pensée, je serai franc. Est-ce que M. Grillot n'a pas une charmante fille, Mlle Francine, dont les prés qu'elle recevra en dot feraient une fameuse « embouche » avec les vôtres ?

— Non, vous croyez ?...

— Oui, je le crois, monsieur le maire, et je crois aussi que ce sera la récompense que je vous avais annoncée.

Sur ces paroles péremptoires, il le quitta, tout pantois.

— Idiot que je suis, s'écria Vends-ton-blé ! Et moi qui n'y avais pas pensé ! ! !

R. de Montmorillon.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

L'ALLEMAGNE ET L'EUROPE

« Il faut organiser l'Europe. »

On brode beaucoup sur ce thème tant en France qu'à l'étranger : « organiser l'Europe ou périr ». Les gouvernements eux-mêmes, dans leurs réponses au mémorandum de M. Briand ont reconnu cette nécessité. En France tout le monde se rallie à ce magnifique projet, d'abord parce que l'on y voit un moyen d'assurer la paix, ensuite parce que c'est, au fond, une vieille idée française ; les seules divergences viennent de ce que les uns se consacrent à cet idéal avec une foi aveugle et que les autres, prévoyant les innombrables difficultés qui, d'ailleurs, n'ont pas tardé à se faire jour, tiennent à prendre des précautions et à ne pas y sacrifier la France elle-même.

Celle-ci, depuis dix ans, a fait toutes les avances : protocole de Genève, Locarno, évacuation de la Rhénanie. Elle a basé sur cette conception de l'Europe et du rapprochement franco-alle-

mand qui s'y trouve inclus toute sa diplomatie. L'axe de sa politique intérieure a pu osciller — légèrement d'ailleurs, — de droite à gauche et de gauche à droite, depuis le traité de Locarno, son attitude internationale n'a pas changé, ainsi qu'en témoigne le maintien constant de M. Briand, qui a attaché son nom à cette politique, au poste de ministre des Affaires étrangères. Et cependant, grâce à une insidieuse campagne à laquelle malheureusement quelques Français, dans leur zèle pacifiste inconsidéré, se sont prêtés, elle passe aujourd'hui en Allemagne et dans une partie de l'Europe pour le grand obstacle à l'organisation de la paix européenne. Même dans un livre compréhensif et d'un ton sympathique à la France comme : *Dieu est-il Français ?* de M. Sieburg, on retrouve cette accusation : la France satisfaite s'attache obstinément au *statu quo*, se refuse à s'adapter aux conditions nouvelles de la vie internationale et s'attache à maintenir, coûte que coûte, des traités qui sont en contradiction avec l'évolution du monde, en perpétuel devenir.

Il paraît que ce jargon métaphysique est séduisant pour certains esprits, mais il faut tout de même voir ce qu'il cache. Un article paru sans signature dans *Die Deutsche Republik* a le grand mérite de mettre franchement les points sur les i.

« Le conflit franco-allemand et la méfiance de la France envers l'Allemagne, y lit-on, proviennent en partie du fait qu'elles ont de l'Europe des conceptions complètement opposées. Pour la France, l'Europe est stabilisée, le *statu quo* est la base de toute évolution des événements, de toute négociation, de toute reconstruction, de tout développement. Pour l'Allemagne, l'Europe est en pleine évolution, presque en dissolution, il n'y a point de *statu quo*, point de base solide sur laquelle on puisse bâtir : cette base est d'abord à créer. Et tandis que la France tend toutes ses énergies vers le maintien et la défense du *statu quo*, l'Allemagne dépense le meilleur de sa force à éliminer ou réorganiser cet état de choses. Les conséquences de ce contraste apparaissent de plus en plus nettes. Le supprimer est presque impossible. La France ne peut pas renoncer à sa conception. Les régiments français ont marché uniquement parce qu'on leur disait que c'était la dernière de toutes les guerres. Les soldats français sont tombés pour la nouvelle Europe, l'Europe d'aujourd'hui, sans laquelle les sacrifices de millions d'hommes n'ont plus de sens.

« La pensée du tombeau sous l'Arc de Triomphe, de la tombe du soldat inconnu, empêche la France de changer quelque chose aux principes actuels, mais n'empêche pas de développer le *statu quo*, de dépasser les frontières en donnant forme à l'Europe, d'alléger la charge des réparations par la collaboration, de réviser le corridor en le rendant invisible. Ce sont là, même pour la gauche française, les concessions extrêmes. En face de cela, l'Allemagne peut-elle renoncer à la révision et reconnaître, en fait, comme base constructive de sa politique, le traité qu'elle n'a accepté qu'en protestant ? »

A cette question, M. Curtius, ministre des Affaires étrangères du Reich, vient de répondre *non*, avec toute la brutalité que comporte le ton diplomatique, et son discours au Reichstag a du moins le mérite de montrer à tous ceux qui ne voudront pas se leurrer malgré tout d'où vient, en réalité, l'opposition à une organisation rationnelle et pacifique de l'Europe.

Son discours, en effet, peut se résumer dans les huit points suivants :

1° L'Allemagne continuera à travailler en faveur de l'Union européenne conçue par M. Briand, dans le cadre de sa réponse au mémorandum français ;

2° *L'Allemagne fera usage de son droit de désarmement*, si la conférence générale du désarmement qui se réunira l'année prochaine n'aboutit pas au désarmement des autres nations cosignataires de Versailles ;

3° L'Allemagne revendique à son bénéfice l'application des principes de sécurité, qui inspirent la politique militaire des autres grandes puissances ;

4° L'Allemagne ne se considère pas comme liée par les conclusions du comité préparatoire de désarmement ;

5° Elle ne songe pas à se retirer de la Société des Nations, comme le réclament les extrémistes ;

6° Cependant, *elle pourrait être amenée à donner sa démission de l'organisme de Genève*, au cas où ses droits s'y trouveraient malmenés ;

7° *L'Allemagne n'a jamais garanti qu'elle pourrait exécuter le plan Young ;*

8° Elle continue à considérer ses charges comme insupportables et elle en réclamera la révision générale dès qu'elle sera parvenue à rétablir l'équilibre de ses finances.

Cela revient à dire que l'Allemagne consentira à travailler à l'Union européenne à condition qu'on allège une fois de plus le poids des réparations et qu'on commence par bouleverser l'Europe selon ses désirs et aux dépens des na-

tions qui ont été reconstituées ou agrandies en vertu de ce droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, solennellement proclamé dans les quatorze points du président Wilson et accepté par tous les gouvernements qui ont signé le traité de Versailles et les traités annexes.

« Les traités ne sont pas éternels », dit-on. Qui le conteste ? Mais ce n'est pas une raison pour les réviser dès qu'ils deviennent gênants pour une des parties. Tous les grands traités du passé : le traité de Westphalie, le traité de Vienne, le traité de Francfort s'en sont allés par pièces et morceaux ; ils ont cessé d'exister par la force des choses quand les circonstances les ont rendus caducs, mais jamais ils n'ont été révisés. Les traités de 1919 sont-ils caducs ? Ils sont gênants pour les puissances qui, ayant provoqué la guerre, ont été vaincues. Ils leur ont arraché des territoires habités par des populations allogènes ; ils ont laissé subsister, il est vrai, dans les Etats victorieux, des minorités ethniques ou linguistiques — parfois assez importantes — en Tchécoslovaquie notamment, parce que les circonstances économiques et géographiques rendaient ces anomalies inévitables. Cela comporte certaines injustices auxquelles on a paré dans la mesure du possible en confiant à la Société des Nations la protection de ces minorités. Est-ce une raison pour revenir sur le passé et pour remplacer ces imperfections par des injustices beaucoup plus graves et que les intéressés sont d'ailleurs bien décidés à ne pas supporter ?

M. Curtius s'est bien gardé d'y faire allusion, mais c'est toujours le couloir polonais qui est au centre des revendications allemandes. S'il n'avait été constitué que pour donner à la Pologne l'accès à la mer qui, d'ailleurs, lui avait été promis, on pourrait engager la conversation ; on peut concevoir l'accès à la mer d'une puissance continentale, sans, pour cela, lui octroyer de territoire ; — mais les districts du couloir sont peuplés de Polonais en grande majorité (80 o/o), de sorte que la restitution à l'Allemagne équivaudrait, en somme, à un nouveau partage.

Les Allemands eux-mêmes conviennent, d'ailleurs, que le couloir est peuplé de Polonais. Se référant aux statistiques, M. Hoepker-Aschoff, ministre des Finances de Prusse, qui consacrait dernièrement un grand article du *Berliner Boersen Courier* à la question des frontières de l'Est, ne fait pas de difficulté pour l'avouer, mais il ajoute « qu'on ne saurait appliquer ici l'échelle d'un rationalisme numérique ».

« C'est un fait, écrit-il, que des Allemands ont mis en valeur les provinces de l'Est et leur ont donné un sens économique. Et c'est pour cela, parce que la Pologne occidentale actuelle serait, sans l'activité de pionniers, qui fut celle des Allemands, au même niveau de culture que la Podolie, que nous avons un droit de lutter contre le schématisme du nombre. »

C'est l'argument essentiellement pangermaniste, toujours contestable et, d'ailleurs contesté, des droits de la race supérieure, qui peut valoir quand il s'agit de populations notoirement arriérées, mais qui est insoutenable quand il s'agit de vieux Européens comme les Polonais.

« Notre volonté sincère, dit encore M. Hoeker-Aschoff, doit être, si pénible que puisse nous être cette déclaration après tout ce qui s'est passé, d'arriver à un accord avec l'Etat polonais. Mais la même sincérité nous oblige à dire en toute franchise et en toute netteté : Le tracé de la frontière par le traité de Versailles est une impossibilité. Il est intolérable pour un peuple ayant une volonté d'avenir. Aucun gouvernement allemand n'est imaginable qui prenne jamais son parti de cette frontière. Impossible de se représenter un moment où la grande majorité du peuple allemand cesse de ressentir la douleur de la perte des territoires de l'Est. Il n'y aura pas de communauté de l'Occident, tant que nous resterons marqués au fer de cette humiliation.

« Les questions de l'Est sont, — je n'hésite pas à prononcer un grand mot, — pour le peuple allemand une chose sacrée. Je sais bien que l'heure de la réparation de l'injustice subie par nous n'est pas encore venue. Les yeux du monde ne sont pas encore ouverts pour qu'il se rende compte que dans l'Est européen, il s'est passé et se passe des choses pires que celles que l'opinion mondiale voyait dans l'ancienne Autriche-Hongrie. Notre devoir est de répéter sans cesse à tous ceux qui ont des oreilles pour entendre, ce qui est la plus amère vérité :

« L'isolement de la Prusse orientale du corps du Reich nous a rejetés à des siècles en arrière, à une époque où on disposait de territoires suivant l'arbitraire et le caprice. La Prusse orientale dépérit dans l'isolement. Nos frontières sont ouvertes sans protection ; c'est pourquoi la question de la révision est la question capitale pour l'avenir du germanisme et de la liberté allemande. »

On en revient donc toujours au même dilemme que l'Allemagne veut imposer à l'Europe : ou bien l'Europe acceptera les remaniements que l'Allemagne désire, fût-ce aux dépens des droits les plus solennement proclamés et des nations les plus légitimement constituées en vertu de ces droits, ou l'Europe ne se fera pas, l'Allemagne, sa clientèle, et ses associés se retirant de la communauté. Mais c'est à la France surtout qu'elle met le marché en main : ou bien la France, abandonnera ses alliés naturels de l'Europe centrale et orientale, les nations qui ont compté sur elle, et alors l'Allemagne consentira à une réconciliation complète et à une collaboration « sur le pied d'égalité », ou elle vivra éternellement sous la menace de la revanche allemande, condamnée aux armements, à l'hostilité, à la haine. Etant donné le trouble actuel des esprits et le désir éperdu de paix qui possède les peuples et spécialement le peuple français, c'est le plus ingénieux et le plus dangereux des chantages.

Heureusement, il suffit de garder son sang-froid pour y résister. Tandis que la France est socialement le pays le plus sain de l'Europe ou, si vous voulez, le moins malade, l'Allemagne traverse une crise sociale des plus graves ; malgré ses armements plus ou moins secrets elle est, pour le moment, incapable de faire la guerre avec quelque chance de succès ; elle se trouve dans un tel marasme financier qu'elle ne peut se passer de crédits étrangers ; enfin, elle a besoin de longues années encore pour s'adapter à un régime républicain pour lequel elle n'était pas préparée, et elle est dans l'impossibilité de revenir au régime monarchique. En réalité, l'Allemagne, en ce moment, est surtout redoutable comme élément de trouble, comme élément révolutionnaire. Le danger, c'est évidemment que, dans un accès de déraison, elle s'abandonne au désespoir et se jette dans une folle aventure. Le mouvement hitlérien nous a permis de mesurer ce péril. Mais ce grand pays, qui a tout un patrimoine de civilisation originale et de richesses acquises à sauvegarder compte malgré tout un parti, un peu timide encore, mais qui a toujours agi au dernier moment, de gens raisonnables qui reculent devant la politique du pire. Ils comprennent, sans oser le dire trop haut, que le statut territorial de l'Europe est fixé pour un temps plus ou moins long et que l'Allemagne ne pourra jouer le rôle auquel elle a droit dans l'évolution pacifique du monde qu'en l'acceptant, qu'en adoptant, en matière de revendication de ses provinces de l'Est, l'attitude que la France avait pris après le traité de Franfort à l'égard de l'Alsace-Lorraine. La France ne pouvait reconnaître en droit ce qu'elle considérait comme une violation du droit, mais elle l'acceptait en fait. En 1914, il y a longtemps que toute politique de revanche était oubliée.

C'est sur ce parti qui, malheureusement, n'ose pas dire son nom, mais qui englobe les plus grandes forces économiques du pays, qu'il faut compter. Le meilleur moyen de le soutenir, c'est de faire savoir aux autres, à tous les autres, qu'on ne cèdera jamais à leurs menaces et que les traités sont, pour le moment, intangibles. Si l'Europe désire s'organiser pour assurer la paix, il faut qu'elle soutienne la France dans sa résistance à des ambitions démesurées et déraisonnables.

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

UN VRAI ROMAN

Ce n'est pas un plaisir médiocre, ni surtout banal, aujourd'hui, de lire un roman qui soit un roman, un vrai roman, « récit en prose d'aventures imaginées et combinées pour intéresser le lecteur », disent les dictionnaires — il faut bien en revenir à eux quand les mots perdent leur sens — et qui soit aussi une œuvre d'art, je veux dire qui, par ses qualités de fond et de forme, appartienne à la littérature. La réunion de ces conditions n'est plus à la mode : parmi les derniers venus, les uns ne peuvent s'y soumettre, les autres ne daignent. Mme Marcelle Tinayre, dont le talent s'est formé à l'aurore de ce siècle, reste d'autant plus volontiers fidèle à l'exemple des maîtres, qu'elle leur est apparentée par les dons les plus rares. Elle ne s'est donc laissé contaminer ni par la tentation

(1) Marcelle Tinayre : *L'Ennemie intime*. 1 vol. Ernest Flammarion. 1931.

du moindre effort, ni par le goût du désordre, ni par le snobisme de la malfaçon. *L'Ennemie intime* est une œuvre admirablement conduite et, comme récit, d'un intérêt passionnant. Il est impossible de la commencer sans aller d'un trait jusqu'au bout et je ne crois pas que personne la termine sans éprouver cette impression d'équilibre et d'harmonie à quoi se reconnaît la réussite parfaite. C'est là du travail fait de main d'ouvrier.

Mais, dans l'œuvre littéraire, une telle réussite ne s'explique pas par des qualités de main. Il y faut une richesse de substance qui suppose elle-même une cohésion d'éléments dont chacun concourt pour sa part à l'effet d'ensemble. Les admirateurs de *La Maison du Péché*, de *La Rebelle*, de *La Vie amoureuse de François Barbazanges* et de *Priscille Séverac* éprouveront le contentement le plus vif à retrouver des mérites dont ils aiment la précieuse qualité et la diversité sans cesse renouvelée. Ils seront sensibles d'abord à la vérité de l'observation. Encore une fois, Mme Marcelle Tinayre évoque un de ces coins de vieille province française qu'elle excelle à faire vivre sous nos yeux. Dès les premières lignes de la première page, nous sommes dans une atmosphère, car voici, entourée de ses arcades aux piliers trapus, l'antique place des Cornières, avec ses boutiques enfoncées dans l'ombre, le perron de la Maison des Consuls, le porche de Saint-Martial, « la fontaine aux trois lions de pierre, devenue le piédestal d'un affreux soldat, image symbolique des enfants de Villefarge, morts pendant la guerre. » C'est là que l'entrepreneur Capdenat, retiré des affaires, alourdi par une attaque, et rendu plus égoïste, plus brutal encore par ce repliement forcé, vit avec sa jolie fille Geneviève, une blonde aux cheveux d'or, passive et résignée. Que tout un drame soit en puissance dans cette morne demeure, nous n'en pouvons pas douter, nous en avons déjà le pressentiment, et quand l'omnibus de ville, que guettait Geneviève passe sans s'arrêter, nous prenons à peine conscience — mais elle est là pourtant — de l'intuition confuse que cette vision attendue va apporter le drame avec elle, et plus tard nous ne douterons pas nous en étions déjà certains. Quoi qu'il en soit, il ne faut plus songer maintenant à nous déprendre de ce milieu qui nous tient et nous retient. Le sortilège de l'art a tracé un cercle autour de nous, et nous n'avons plus ni le pouvoir, ni le moyen, ni le désir de nous évader.

C'est que nous y sommes entourés de personnages vivants. Je ne parle encore que des moindres, ceux qui, précisément, nous gâtent si souvent l'intérêt des autres. Ils ajoutent, ici, à la vérité et à la vie de l'ensemble. Maria-la-Bossue est toujours là, répondant à l'appel quand il n'y a plus personne pour servir un maître insupportable. Elle supporte tout et se contente d'un salaire modique, parce que sa laideur et sa bosse la déprécient ; mais elle voit et sait bien des choses ; elle est dévouée à Geneviève, qui lui fut toujours douce et bonne ; elle l'aidera dans le péril ourdi comme une trame astucieuse pour l'envelopper et l'étouffer. Mlle Aubette, « septuagénaire ratatinée, toute en os, rides, en lainages noirs, avec un bonnet de dentelle sur des cheveux gris », tenait dignement jadis son rang de bourgeoise presque riche. Elle est maintenant parmi les petits rentiers ruinés et se confine dans un logement misérable où elle fait marcher nuit et jour un appareil de T. S. F. acheté à tempérament. Par une délicatesse foncière et persistance de sentiment, elle est toute du côté de Geneviève et l'aide, elle aussi, comme elle peut, c'est-à-dire mal, à se mettre en garde contre le danger. Il en est de même du docteur Bausset, un vieil ami, qui a soigné Geneviève tout enfant et l'a toujours défendue quand on la dénigrait devant lui. Le bon docteur, « avec sa petite taille, sa petite jaquette, sa petite figure sourcilleuse et sa petite barbe en foin gris », ne saurait être d'un secours très efficace. « Un peu bavard, un peu solennel, et gaffeur par distraction ou par naïveté », il poursuit sa chimère à travers des aventures intellectuelles qui le promènent de la minéralogie à la sociologie, en passant par la radiophonie : dérivatifs à une vie manquée où n'a pu se satisfaire aucune de ses aspirations. De tout son entourage provincial, c'est encore la marraine de Geneviève qui pourrait lui être du plus grand secours. Mais Mme de l'Espitalet, « la plus charmante des vieilles dames », une sainte, et en même temps une femme exquise, auprès de laquelle on éprouve « le sentiment, bien rare dans le monde d'après guerre, de l'ordre et de la sécurité », vit assez loin de là, dans son château du Limousin méridional, et Geneviève, quand elle va chercher auprès d'elle quelque réconfort, ne peut pas tout lui dire.

Un neveu de cette marraine, en effet, Bernard de l'Espitalet, est étroitement mêlé au secret de son cœur. Car la malheureuse Geneviève a un secret, dont elle va mourir. Son enfance, entre un père brutal, véritable bour-

reau domestique, et une mère terrorisée, a été triste. Puis la guerre est venue, le frère est parti, la mère est morte. Raymond n'est rentré au foyer que pour sentir l'impossibilité de vivre avec un père aussi dur. Il a quitté la maison, il est allé à Paris et là, ce garçon chétif, sentimental, longtemps comprimé, puis aigri, s'est laissé prendre à l'idéologie révolutionnaire, entraîner dans les milieux communistes. Il a coupé les ponts derrière lui. Geneviève, désemparée, a épousé un architecte parisien, Lucien Alquier, de vingt ans plus âgé qu'elle qui, venu dans le pays pour y diriger des restaurations de monuments historiques, s'était trouvé en affaires avec Capdenat. Cet homme mûr, figure assez mystérieuse de raffiné séduisant et cynique, n'a épousé la jeune fille ignorante, innocente, que pour l'associer à des désordres dont elle a eu aussitôt l'horreur. Le mariage a donc été, à son tour, une déception, une faillite. Capdenat a voulu vivre avec sa fille et son gendre à Paris : combinaison impossible, dont l'échec a rendu le vieillard plus irritable encore et plus mécontent. Frappé d'une nouvelle attaque, de plus en plus impotent et exigeant, toujours mal servi parce qu'il est incapable de garder personne à son service, il rappelle sans cesse auprès de lui sa fille pour laquelle il n'a aucune affection, mais dont il a besoin, puisqu'il lui faut quelqu'un qui assure son confort matériel, quelqu'un aussi sur qui il puisse exercer son effroyable tyrannie. Bien qu'elle accourre au moindre signe, il a réussi d'ailleurs, tantôt protestant contre son absence et tantôt récriminant quand elle est près de lui, à lui faire, dans la petite ville, la réputation d'une fille « dénaturée ».

C'est alors que désemparée, perdue, sans appui, sans amour, elle a cédé au besoin d'appuyer sa tremblante main sur un bras d'homme, de donner un aliment à la faim de son cœur. Nous ne savons comment cela s'est fait ; mais nous voyons, un jour, Geneviève avec Bernard ; depuis deux ans, ils s'aiment et Bernard emmène Geneviève, pour la deuxième fois, dans son domaine de la Sarrasine, où elle peut passer quelques heures, qu'elle rattrapera sur son voyage de retour à Paris. Leur amour est contraint de se contenter de peu. Mais, de son côté, qu'est-il ce Bernard ? Non pas, certes, tout ce qu'il aurait fallu qu'il fût pour elle. Un rude chasseur, qui avait été un rude soldat. La guerre l'a laissé légèrement mutilé : deux doigts de la main... « Des muscles d'athlète, un cœur de bon petit garçon, brave sous les obus et faible devant la femme. De l'esprit et pas de jugement. Avec cela, la prétention d'être habile en affaires et capable de gagner beaucoup d'argent, comme les autres. Très généreux. Un peu égoïste. Un homme... » Les héroïnes de Mme Marcelle Tinayre, sans doute parce que leur sensibilité et leur imagination merveilleusement féminines les portent vers un haut idéal de l'homme, éprouvent toujours quelque déception et en arrivent vite à une indulgence qui demeure très tendre, mais se montre quelque peu désenchantée. Qu'elles sont charmantes ainsi et faites pour inspirer le regret, la honte de n'avoir pas su les aimer mieux ! Bernard se laissera conquérir de haute lutte par une femme plus hardie que lui, plus sûre de ce qu'elle veut, qui lui remettra d'aplomb ses affaires assez mal en point. C'est le renversement des rapports traditionnels : « le sexe faible », dit M. Bourdet, qui a écrit, sur ce thème d'actualité psychologique et sociale, une si plaisante comédie.

Mais ce n'est pas la comédie, c'est le drame, qui est entré dans la vie de Geneviève avec cet amour. Car son secret a été découvert, et il va fournir contre elle une arme terrible à « l'ennemie intime », au personnage étonnant qui est au centre du récit comme l'araignée au centre de sa toile, qui a donné au roman son titre et qui lui confère ce caractère de saisissante vérité, à la fois concrète et symbolique, particulière et humaine, sans lequel une œuvre littéraire ne s'élève pas jusqu'à la grandeur.

*
* *

Il est arrivé, en effet, que Geneviève, pour assurer à son père les soins dont il a besoin et un service régulier, s'est décidée à engager une gouvernante. Renaude Vipreux lui a été recommandée par les religieuses de la ville voisine, et c'est avec son entrée dans la maison que le roman commence. Il tient tout entier dans cette page, qu'il faut citer parce qu'elle en donne la clé et aussi parce qu'elle nous permet de mesurer, sur cet exemple, la vigueur et la précision avec lesquelles Mme Marcelle Tinayre saisit son personnage, le pénètre et en découvre les plus secrets ressorts. La gouvernante est parvenue à ses fins. Capdenat est mort : elle hérite.

Geneviève se débarrassait de ses crêpes. Lucien, allongé dans le fauteuil à bouquets, se frotta les mains :

— Eh bien, que vous avais-je dit ?... Votre Vipreux !... Il faut venir dans la petite province pour trouver de ces

figures prodigieuses. Le renard et la vipère en une seule vieille fille... *Tartufe* femme ! Un type admirable... Je suis probablement le seul qui la comprenne, le seul à sa taille. Et elle le sait. Et elle me craint. Cette bonne fille-là, je la déchiffre comme un livre à double sens, tandis que ces idiots, autour d'elle, ne voient que le texte vulgaire, en grosses lettres, le texte facile, édifiant... Ah ! quel tempérament elle a dû avoir, cette chaste Renaude ! Quels désirs inassouvis, et terribles ! Et les ravages du refoulement ! Et l'orgueil ! Et la haine !... La méchanceté lui tient lieu de sexe. C'est le monstre complet. Car elle vous hait, vous spécialement. Vous ne vous en doutez pas ? Sainte innocence ! Elle vous hait. Vous êtes jeune. Vous êtes belle. Vous êtes riche. Vous habitez Paris. Elle pense que vous êtes heureuse. Vous êtes tout ce qu'elle aurait voulu être. Vous avez tout ce qu'elle n'a pas. Elle vous hait. C'est bien naturel...

Oui, la vérité sans doute est là. Mais elle n'y est pas tout entière ; ou, si l'on veut, elle y vit en gros, sans ses nuances, que Lucien Alquier ne peut pas discerner. Le clairvoyant cynique sait mieux que personne faire sauter le masque d'une Renaude Vipreux. Il met à nu le vrai visage. Il est incapable de pressentir que derrière le visage, derrière l'âme même, qui est méchante, quelque part, tout au fond de l'être, il y avait des sources d'où, si elles n'avaient été empoisonnées, aurait pu jaillir une personnalité toute différente. *Corruptio optimi pessima :* « Si ce qui est bon se corrompt, vous avez le pire. » Mme Marcelle Tinayre n'a pas voulu que Lucien Alquier vît cela : il ne pouvait pas, il ne devait pas le voir. Mais elle le sait, elle ; elle le voit, et c'est ce qui donne à son personnage de Renaude Vipreux tant de profondeur, de vérité et d'humanité. Supposez un romancier comme il y en a tant, de valeur médiocre, habile à nouer l'intrigue, et naturellement porté à simplifier les caractères et à les systématiser : il nous eût donné, en effet, le monstre complet, le monstre pur. Renaude est ardente, passionnée : pourquoi avons-nous le sentiment, parfois, que cette ardeur, cette passion, dérivées, perverties, odieuses, eussent pu s'acharner au bien comme elles s'acharnent au mal ? C'est, n'en doutons point, qu'ardeur et passion ne sauraient être mauvaises en soi ; pour parler le langage des philosophes, auquel il est permis d'avoir recours en ces matières, elles le sont, non par essence, mais par accident. Quand Renaude Vipreux, qui vient de trouver dans la chambre de la servante un livre obscène, éclate devant Geneviève en une violente vitupération de l'amour, des femmes qui se perdent, du mal qui est partout, « comme une bête qui vous saute aux jambes », du danger même — car elle ose aller jusque-là — auquel les évangiles exposent certaines pécheresses qui voudraient trouver dans l'indulgence du Divin Maître pour Madeleine et la femme adultère l'excuse de leur dérèglement, elle parle avec frénésie, mais avec sincérité, le langage de la vertu. Oui, nous pouvons penser qu'elle est sincère, quand, poursuivant Geneviève de sa haine et résolue à se servir contre la jeune femme du secret d'amour qu'elle a découvert, ou plutôt qu'elle a odieusement volé, elle se flatte de se dresser contre le vice, de défendre en sa misérable personne, « vieille, dépendante, humiliée », la chasteté, le dévouement et l'abnégation. Damnable orgueil, certes, d'oser croire qu'elle aide ainsi à l'accomplissement de la justice divine. Mais n'est-ce pas cette dualité même des motifs qui fait la réalité du personnage ? Mme Marcelle Tinayre ne la perd jamais de vue :

Elle appelait « fierté » l'incoercible orgueil qui saignait en elle depuis l'enfance. Tout l'avait blessé, cet orgueil : la ruine des parents, le célibat imposé à la fille ardente et pauvre, la souffrance de vieillir sans avoir jamais mangé à sa faim et bu à sa soif le pain et le vin de la vie, sans avoir eu d'autres champs d'action que la chambre d'une infirme, d'autre société que de petits gens, des prêtres et des religieuses... Celle-là compare à ses piètres voisins sa personnalité originale et vigoureuse ; à leurs petites ambitions ses immences besoins inassouvis ; à leur myopie morale, sa vision rapide et dominatrice de toutes les terres promises où elle n'entrera pas. Etre de la race des forts et se sentir entravée ! Etre de la race des maîtres et servir !... Quel supplice pour Renaude ! La déchéance, l'ignoble injure de Capdenat, et par contraste, — fer rouge sur une plaie — cette révélation vivante de la beauté, du luxe, du coupable amour : Geneviève.

Si tout le roman est construit sur la méchanceté de Renaude, la conception que l'auteur se fait de ce caractère dépasse, on le voit, le cadre de l'action : c'est une marque de maîtrise, une preuve aussi de vérité et d'humanité.

*
* *

Tels sont bien, en fait, les mérites insignes de cette œuvre où s'opposent deux destinées de femmes qui s'effondrent l'une et l'autre dans une fin tragique. D'un bout à l'autre de leurs deux vies manquées, Renaude et Geneviève ont également souffert. Ce commun destin les réconcilie dans la sérénité d'un art supérieur à la simple observation et au parti pris psychologique. Disons que cet art se manifeste encore, dans la forme par une remarquable justesse et variété de ton. C'est bien chacun des personnages que nous entendons tour à tour, — Cap-

denat, brutal et grossier ; Geneviève, réservée, résignée, tendre et passive ; Renaude, fermée, prudente, insinuante et calculatrice : ce n'est jamais l'auteur lui-même, leur prêtant ses propos, sa voix, son accent. Et quand l'auteur parle en son nom, quand il prend le récit à son compte, il le conduit avec un naturel, une simplicité, une réserve qui nous ramènent un idéal, presque perdu, de mesure et de discrétion. Nous savons que Lucien Alquier est un homme vicieux, qu'il a brutalement flétri, chez sa jeune femme, toute candeur et toute illusion ; nous n'avons pas besoin d'en savoir plus, et Madame Marcelle Tinayre n'a pas voulu nous en dire davantage. Quelle belle occasion elle a volontairement sacrifiée de tableaux sensationnels... et combien elle a eu raison de la sacrifier ! De même, nous savons que Geneviève a cherché la consolation d'un autre amour et que cet amour n'est pas resté purement sentimental. Un chapitre entier est consacré à son autre aspect : il a quinze lignes. Geneviève est près de Bertrand. Elle n'a pu sauver que quelques heures et doit repartir avant le lever du jour. « Elle dit, d'une voix où tremblaient des larmes : la nuit est passée. » Cela, c'est de l'art, et c'est de la vie. La vérité de la vie et la beauté de l'art s'épanouissent ensemble — c'est leur commune récompense — dans une sorte d'éclosion qui ajoute, ici et là, aux autres mérites du récit le charme suprême de la poésie.

FIRMIN-ROZ.

LES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

HUGO VON HOFMANNSTHAL ET LE MYTHE DE LA FEMME SANS OMBRE

Nos sentiments, nos actes et nos idées ne sont plus que les débris éteints d'un âge d'or, d'un temps immémorial où l'esprit et la nature, le réel et la pensée se confondaient dans l'unité d'une seule et même substance. Alors l'homme se sentait indistinctement mêlé à l'univers et les mythes par lesquels il s'exprimait n'étaient qu'un reflet symbolique de cette constante participation. Ce sens de l'unité de tout et de tous s'est peu à peu perdu ; la signification des mythes est tombée dans l'oubli ; les rites sacrés sont devenus des gestes mécaniques et incompréhensibles. Tout ce qui était correspondance est devenu dissociation. Les signes sous lesquels l'homme s'unissait au monde ne sont plus que signes de deuil, de haine et de séparation. Le religieux s'est fait social.

Comment retrouver l'unité primordiale ? De grands poètes et de grands esprits, dont la succession forme une tradition secrète, se sont employés à cette vertigineuse question, et le plus grand de tous, Novalis, nous a laissé là-dessus une œuvre fragmentaire, traversée d'éclairs et d'intuitions merveilleuses. Il faut retrouver le mythe. L'effort de l'imagination, de « l'idéalisme magique » doit, selon Novalis, transmuer l'abstrait en concret et le concret en abstrait, réaliser l'idée et idéaliser le réel, faire de ce monde un symbole et de notre pensée un monde. Il faut retrouver le mythe, le réinventer, lui rendre la vie. Et ce mythe ainsi rajeuni s'appellera le conte, le *Maerchen*. Il opèrera la grande réconciliation. Certes, cela est désespérant que de pousser notre esprit à cette croyance qu'il peut transformer le réel. Car le réel est dur et opaque, et combien d'esprits s'y sont brisés ! Mais la création de l'esprit se trouvera avec le monde en quelque rapport singulier et profond, l'expliquera, en dévoilera le sens caché. Ainsi, peu à peu, le monde finira-t-il par prendre le visage et la semblance que lui offre ce miroir doucement volontaire, doucement obstiné. Et l'esprit et la nature, ces frères ennemis, peu à peu, se rapprocheront l'un de l'autre jusqu'à se confondre. « A mesure, écrit M. Lichtenberger dans son *Novalis*, que se dissipe l'illusion dualiste, on voit de nouveau tomber les cloisons qui séparent les diverses manifestations de l'activité spirituelle ; l'unité tend à se reformer ; une renaissance de la mythologie s'annonce. Le Conte, le *Maerchen*, forme primitive de la poésie mythologique originelle, apparaît comme le point culminant où converge toute l'évolution spirituelle, comme le genre universel qui comprend tous les autres genres, qui est à la fois libre fiction de l'imagination, explication religieuse, résumé de l'histoire universelle. Le pressentiment grandit et se précise, que l'énigme de l'univers est identique dans son essence avec l'énigme de la création poétique, que le poète créateur d'un *vrai* conte serait un démiurge, qui aurait pénétré le mystère de la genèse de toute vie. »

Or, toute la littérature allemande tend au

Maerchen. Le *Maerchen* est la forme idéale dans laquelle tout grand poète allemand suppose qu'il parviendra finalement à s'exprimer.

On pourrait composer avec toute l'œuvre de la pensée allemande une mythologie où nous retrouverions des symboles parents et des allégories s'expliquant les unes par les autres, se complétant les unes les autres. Les musiciens aussi auraient leur part dans la formation de cette religion souterraine et mystérieuse, car qu'est-ce, sinon des *maerchen*, que la *Flûte enchantée* du grand initié Mozart et que les opéras de Richard Wagner ? Ces drames étranges, véritables explications du monde, répondent par leurs énigmes aux énigmes posées par le *Vase d'Or* d'Hoffmann, le *Faust* de Gœthe (et son *Conte* même), le *Heinrich d'Ofterdingen* de Novalis. Et l'un des derniers *Maerchen* de l'âme allemande, nous le trouverons dans les inventions de la Psychanalyse, véritable roman où les puissances de l'inconscient, personnalisées, jouent un rôle tour à tour comique et dramatique et s'affrontent en mille luttes et en mille ruses, se dérobent et se dévoilent, reproduisent sur la scène de l'homme secret le grand drame métaphysique de l'univers, du temps et de l'infini.

De ces divers mythes que l'on pourrait ramener à l'unité d'une doctrine occulte le principal moteur est le moteur même du monde, sous les noms du désir, de l'amour, de l'aspiration, de la fantaisie, de la poésie. C.-J. Jung, le maître de l'Ecole psychanalytique de Zurich, a montré que la scène des Mères — l'une des plus mystérieuses de *Faust* — avait une signification nettement phallique. Il s'agit de ce passage extraordinaire qui, selon le récit d'Eckermann, avait terrifié Gœthe lui-même au moment où il l'avait conçu et écrit.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

...Ce sont les Mères !

FAUST, *épouvanté*

Les Mères !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cela te fait frissonner ?

FAUST.

Les Mères ! Les Mères !... Cela sonne si bizarrement !

Comment joindre les Mères ? Comment pénétrer jusqu'à leur redoutable empire ? Méphistophélès va en fournir à Faust le moyen.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

...Prends cette clef.

FAUST.

Ce petit objet ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Saisis-le d'abord et ne le méprise pas.

FAUST.

Il grandit dans ma main ! Il brille, il lance des éclairs !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu vas bientôt comprendre la puissance que tu possèdes là ! Cette clef va te mener au bon endroit. Suis-la, descends : elle te conduira chez les Mères.

Ainsi donc le désir, considéré depuis sa forme la plus élémentaire jusqu'à cette sorte de potentiel mental que les psychanalystes appellent la *libido*, est la clef du monde et entraîne l'âme à la découverte des principes générateurs des choses. Ce désir, n'est-ce pas aussi l'amour dantesque.

Che muove il sole e l'altre stelle ?

Mais nous le retrouverons sous un aspect symbolique analogue dans l'*Heinrich d'Ofterdingen* de Novalis. On sait que la partie centrale de ce prodigieux roman est occupée par un grand *Maerchen* obscur et plein d'allégories rapides qui se poursuivent et se défont sans cesse. Les deux héros de ce conte sont le petit Eros et la petite Fable : c'est par ces puissances jumelles que l'ordre revient dans le monde divisé et que la vaste unité nocturne reprend ses droits après la chute du règne du Soleil. Or, à un certain moment de cette aventure symbolique, un petit morceau de fer entre en scène et qui joue exactement le même rôle que la clef des Mères : ce petit morceau de fer n'est autre chose qu'une aiguille aimantée, symbole du magnétisme universel. Le Scribe le prend dans ses doigts et ne sait qu'en faire, mais le petit enfant Eros s'en empare et dès qu'il le tient entre ses doigts, il grandit et se transforme en un magnifique adolescent. Puis il courbe le morceau de fer entre ses mains, l'anime et le transforme en un serpent qui se mord la queue, hiéroglyphe qui, dans tant de religions, représente le désir qui emplit l'univers et le maintient en vie.

Telles sont donc quelques-unes des figures que l'Allemagne mythique propose à notre méditation, ou plutôt à notre communion. C'est en nous familiarisant avec elles aussi intimement que nous sommes familiarisés avec les signes, les gestes et les expressions de notre vie

quotidienne, que nous retrouverons la force des liens qui unirent autrefois l'homme et l'univers et firent de nos imaginations spontanées et des réactions du monde concret un seul et même miracle. Les nostalgies, les rêves, les ardeurs de notre être le plus caché sont identiques aux mouvements qui agitent la planète et la situent parmi les autres astres : les rythmes de ces deux systèmes doivent s'harmoniser entre eux et former un accord parfait.

Le *Maerchen* est une tentative en vue d'exprimer cet accord. Il se déroule comme une musique et, de telle sorte, que la raison disjonctive, l'impure réflexion ne puissent l'arrêter. Nous passons d'une forme à une autre sans avoir à exiger leur traduction en langage discursif. Il se passe là une opération religieuse, une transmutation alchimique qui ne souffre pas les interrogations des non-initiés. Le charme risque de s'évanouir à tout coup, le miracle de s'enfuir ; et nous risquons, nous, de retomber, par notre imprudence, dans le règne de la dissociation et de la nécessité.

Tant qu'il y aura des poètes germaniques, ils rêveront de réaliser des *maerchen*. Qui sait ? Peut-être parviendront-ils à réaliser ce « maerchen vrai » qui ferait d'eux des démiurges ? En tout cas, il ne faut pas s'étonner que le dernier des grands poètes autrichiens, Hugo von Hofmannsthal, ait, lui aussi, écrit un *maerchen*, cette *Femme sans Ombre*, que M. Vialatte vient de traduire pour le *Cabinet Cosmopolite* (Stock). Hofmannsthal souffrait d'un état de dissociation dont il n'est pas une de ses œuvres, qui ne nous fasse la confidence. C'était un artiste, et un artiste tel que la littérature allemande n'en a jamais eu d'aussi subtil ni d'aussi raffiné. Et l'art lui rapportait l'écho de l'âge d'or novalisien, de ces temps prestigieux où l'homme ne faisait qu'un avec la nature. Mais en même temps l'art séparait Hofmannsthal du reste des vivants, de l'humanité actuelle et le maintenait dans l'isolement, la souffrance et le dédain. Et il rêvait de voir l'art — et l'art sous sa forme la plus sociale, c'est-à-dire le théâtre — le rapprocher des autres hommes, l'amener au contact de ceux-ci, le faire vibrer d'accord avec ceux-ci. Ces divers conflits ont martyrisé l'existence d'Hofmannsthal et c'est eux qu'il a peints dans toute son œuvre. C'est à cause d'eux que l'on a vu en Hofmannsthal le type même de l'esthète, alors qu'il s'agissait d'un drame profond et qu'un simple esthète eût été bien incapable de connaître.

Ces conflits, le *maerchen* pourrait les résoudre. Et cet espoir communique à la *Femme sans Ombre* une troublante palpitation. Le symbole même de la Femme sans Ombre, créature magique, créature enchantée, que sa singularité sépare des autres êtres et qui ne peut avoir d'enfant, mais qui connaîtra le dégel de l'amour et de la maternité le jour où elle aura acquis une ombre, convient parfaitement à l'expression d'une âme solitaire et qui s'exaspère de ne pouvoir sentir, comme une chose réelle, chaude et organique, sa similitude avec ses frères et ses sœurs. Mlle Geneviève Bianquis, dans sa thèse sur la *Poésie autrichienne*, a donné une interprétation souvent fort subtile de ce bizarre et merveilleux récit oriental. Mais comment rendre le ton de rêve, l'accent, la continuité, l'enchevêtrement des faits, des choses, des apparitions, des mélodies qui forment cette histoire et font qu'on la lit et la relit sans la pénétrer davantage ? « C'est un tapis d'Orient, écrit Mlle Bianquis, une forêt de fleurs éclatantes, où fourmillent génies et péris, où les oiseaux parlent, où les fleurs respirent, où l'eau chante ou gémit... C'est le rêve romantique réalisé, la fusion des contraires, l'identité de tout et de tous. »

Mieux que dans les tragédies qui — même lorsque l'orchestration de Richard Strauss leur prête son coloris bigarré et violent — parviennent mal à soutenir l'anxieux désir de communion du poète, le *maerchen* offre à celui-ci le moyen de s'extérioriser, de sortir de sa solitude hautaine, de ses voluptés moroses, de conférer à sa méditation personnelle cette valeur de représentation universelle sans laquelle toute œuvre d'imagination est vaine et périssable. Là, le poète trouve un langage qui n'est pas seulement le langage d'une élite avide de jouissances mentales, mais qui est le langage même du temps alors qu'il s'efforce vers l'éternité, le langage même de l'univers prenant conscience de lui-même.

Ç'a été un des principaux drames de la conscience allemande que de perdre le sentiment de la valeur humaine de l'art, — sentiment que le classicisme a, au contraire, profondément marqué dans l'esprit français. Il semble qu'un Allemand ne puisse s'abandonner sans remords à son génie artistique. C'est là toute l'angoisse de la carrière d'Hofmannsthal, et c'est elle que Thomas Mann a décrite dans cette *Mort à Venise*, où il n'imagine la spéculation artistique que comme confondue avec les puissances enivrantes du péché, de la mort, de la corruption et de l'anéantissement.

Le *maerchen*, pour ces consciences tragiques est une porte de sortie. Il rend à la libre activité de l'esprit, le sentiment de sa dignité. Il lui permet de croire à sa transcendance. Il satisfait la fantaisie du poète et rejoint en même temps la réalité objective. Il le réconcilie avec l'humanité aveugle qui souffre et qui pleure dans l'obscurité de son destin, ainsi qu'avec le cours du monde, qui tend vers une plus lumineuse spiritualité. Il constitue la forme et le rythme qui laissent l'artiste allemand respirer à l'aise. Sans doute parce qu'il se rapproche de la symphonie et de la métaphysique, qui sont les deux matières sur lesquelles l'imagination germanique se sent le plus particulièrement destinée à exercer son pouvoir de métamorphose.

Il est l'Accomplissement. Il est l'Evénement, cet événement qui, selon la strophe finale de *Faust*, — strophe au sens inépuisable, un des textes sacrés de l'humanité, — condense miraculeusement ce qui était impensable et inaccessible. L'événement qui dépasse les accidents passagers — lesquels ne sont que parabole, fable et symbole — et les transpose en une réalité supérieure par l'opération de ce féminin éternel, de ce désir primordial et souverain qui ne cesse de nous attirer, de nous animer et de nous mouvoir.

JEAN CASSOU.

LE THÉATRE

LES LOIS UNIVERSELLES DU THÉATRE CONTEMPORAIN

Le fait que les lois économiques sont aujourd'hui devenues d'un caractère universel apparaît assez manifestement par ce que l'on est convenu d'appeler la crise mondiale. Il n'est pas aussi évident que cette universalité porte sur les productions intellectuelles et nombre de bons esprits sont mêmes persuadés que l'internationalisme économique a pour conséquence un nationalisme spirituel : chaque peuple affirmerait d'autant plus sa personnalité idéale qu'il sentirait davantage lui échapper son originalité financière ou industrielle. Il semble, au contraire, que la même uniformité tend à se manifester dans tous les domaines de l'activité contemporaine et si certains produits de l'esprit, comme la poésie ou le roman, persistent dans une certaine indépendance, il est facile d'observer que le théâtre, depuis plus longtemps industrialisé, s'est conformé à la loi que nous venons de rappeler : toutes les fois, en effet, qu'une pièce nous vient de l'étranger, même quand elle passe pour posséder les plus hautes qualités, non seulement, elle ne nous apporte aucune originalité, mais elle confirme simplement le mouvement du théâtre que nous avons pu observer chez nous même.

Tel est le cas de cette *Folle du Logis* que M. Fernand Nozières a importée d'Angleterre et à laquelle son habileté d'adaptation a ménagé un très grand succès au théâtre de l'Œuvre.

Cette pièce présente un spécimen extrêmement curieux, non pas comme sujet ni comme observation, mais comme composition et comme réussite.

La donnée, en effet, est fausse: les caractères sont faux ; le ton de l'ensemble est faux, et, par une suite de circonstances difficiles à définir, ces éléments fâcheux parviennent à provoquer une scène d'un puissant effet d'intensité dramatique et de vérité.

La donnée est fausse, voici pourquoi : une jeune fille est employée dans une banque ; il y a entre sa fonction et son imagination une contrariété cruelle, ou, plus exactement, elle ne peut jamais adapter son imagination à la réalité. Elle revient un matin, annonçant à sa famille qu'elle a été congédiée; le fait est vrai, mais sur les causes qui l'ont provoqué l'imagination de la victime conte une histoire, d'ailleurs sans grande signification. Une jeune fille comme elle ne peut en aucune manière considérer le mariage comme une chose sérieuse, encore moins le prétendant qui l'entoure de ses assiduités. Ce jour-là pourtant, sans motif apparent, sans doute à cause de son changement soudain de situation, elle écoute le langage de l'amour et consent enfin à épouser le jeune homme qu'elle avait dédaigné jusqu'alors. Elle ne lui restera pas fidèle longtemps, car son imagination l'entraîne vers un garçon qui habita un moment chez eux et que sa carrière appelle à l'étranger. C'est à l'heure de la séparation que nous apprenons, tout à la fois, cette passion et sa véhémence. Dans la suite, l'imagination continue son dévergondage: on ne sait plus au juste quels sont les sentiments de la folle, soit à

l'égard de son mari avec lequel elle continue de vivre, soit à l'égard de son amant auquel elle continue d'écrire ; en tout cas, cette correspondance est telle qu'elle monte la tête à l'exilé que nous verrons réapparaître uniquement pour tuer le mari et cette suggestion avait été faite par lettre, et la pièce s'achèvera en prison, où la malheureuse apprendra le rejet de son pourvoi dans une vision apocalyptique d'espérance et d'amour.

On sent par ce seul exposé que ni observation psychologique, ni affabulation dramatique ne sauraient parvenir à rendre vraisemblable une telle suite d'événements.

Les caractères sont faux : pour l'héroïne, en effet, il est impossible de savoir si nous nous trouvons en présence d'une malade, de ce qui s'appelle aujourd'hui une mythomane et si l'auteur a voulu nous présenter un document psycho-pathologique : dans ce cas, il aurait mal éclairé sa lanterne en nous offrant, dès le début, une image presque gracieuse de son personnage et en nous présentant avec un charme de poésie et de sympathie la flamme et la couleur d'une imagination qui s'oppose légitimement à toutes les platitudes et mesquineries de la vie. Il est vraisemblable d'ailleurs que l'auteur ne s'est pas posé la question et qu'il a simplement obéi à des préoccupations de technique dramatique et s'est apliqué à tirer de sa conception sur le rôle de l'imagination un scénario d'apparence originale. Quoi qu'il en soit, d'un bout à l'autre de l'œuvre, le personnage de l'héroïne ne tient pas. En face d'elle, l'amant n'existe guère et le mari reste très incompréhensible. Au premier acte, il nous apparaît comme un amoureux normal et simplement obstiné: il offre naturellement le flegme britannique, mais, dans la suite, on le voit pousser ce flegme à une limite difficilement concevable : il est attaché à cette femme par un sentiment ou un besoin dont il ne saurait triompher. Il conserve de lui-même et de sa passion une maîtrise telle que rien ne le déconcerte, qu'il accepte la situation après l'avoir immédiatement devinée et qu'il s'évertue simplement à en tirer profit.

Enfin, la composition est fausse en ce sens que le ton de l'œuvre ne cesse de changer et que, malgré l'extrême habileté de M. Fernand Nozière, on ne peut manquer d'être surpris par le perpétuel disparate entre les différents moments et les différents éléments du drame. On commence par la comédie qui oppose la jeune fille,évaporée — comme c'est de son âge et de sa génération — à sa mère qui a l'esprit d'une vieille fille. Cette famille anglaise semble d'ailleurs présentée avec assez d'exactitude et elle l'est, en tout cas, avec pittoresque : contre cette mère étriquée, la fille et le père forment une alliance très tendre et très sympathique. Au dernier acte, nous sommes dans le crime et le décor familial est devenu un décor de prison, l'héroïne, une condamnée. Peut-être, de tels écarts ne choquent-ils pas les spectateurs anglais : il nous reste encore de trop vieilles habitudes héritées des siècles classiques pour que nous puissions, nous, nous en accommoder.

Et pourtant, de tout cela, résulte une scène admirable !

C'est au second acte : l'amant vient d'échanger son dernier adieu avec la folle; elle se trouve seule en présence de son mari, qu'elle croît dans l'ignorance et soudain, ce mari lui révèle non seulement *la* réalité, mais *sa* réalité, à elle ! Il la connaît, il connaît son imagination, son incoercible besoin de se raconter à elle-même des histoires et de vivre des aventures le plus souvent fictives, et il sait aussi la vigueur de son tempérament, sa santé « physique ». (Nous croyons d'autant plus à cette santé du corps, malgré la maladie de l'esprit, que le personnage est admirablement joué par la belle et bien portante personne qu'est Mlle Dermoz). Dès lors, comment, avec son sang-froid britannique, cet amoureux ne tirerait-il pas de toutes ses connaissances le plus précieux des avantages ? Avec calme, avec méthode, avec violence, avec désir, de réplique en réplique, il conduit la démente, qui se croit une désespérée, à accepter ses caresses et son désir. Evidemment, la scène est assez belle et puissante en elle-même, elle réalise toutes les conditions du succès au théâtre, elle est inattendue, elle repose sur une situation nette et elle se développe selon la ligne et le rythme des épisodes dramatiques qui agissent toujours le plus pesamment sur les spectateurs, à savoir, ceux dans lesquels le personnage mène le jeu et semble conduire la péripétie selon sa volonté. Il est vraisemblable, pourtant, que le triomphe de cet acte a été dû, du moins en France, à l'interprétation. Non seulement Mlle Dermoz s'y est montrée égale à elle-même, mais son jeune partenaire a affirmé la maîtrise morale de son personnage avec une égale maîtrise d'action.

GASTON RAGEOT.

LA MUSIQUE

A L'OPÉRA-COMIQUE.

CANTEGRIL

Voici une partition fort supérieure à l'honorable moyenne des partitions nouvelles. Son auteur est M. Roger Ducasse, qui a plus d'une fois prouvé son talent, soit par ses compositions de concert, soit par sa musique de chambre, ou par ses œuvres pour piano. A l'orchestre, notamment, une *Sarabande*, un *Nocturne de Printemps* sont de hautes et belles pages.

Est-ce à dire que son *Cantegril*, malgré toutes ses qualités, satisfera pleinement la plupart des auditeurs ? Nous voudrions le penser. Mais cette œuvre a plus d'un défaut contre elle : trop de longueur pour un sujet trop mince — et surtout trop de disparate entre la nature du sujet, qui voulait un style simple et direct, et la musique, qui est trop raffinée, trop compliquée, trop dense, ou du moins trop bourrée de bonnes intentions.

Voyons le sujet de la pièce.

C'est jour de fête dans un pays méridional. Les murs blancs, recuits et dorés par le soleil, les paysans bariolés d'étoffes multicolores, l'enseigne même de la *Buvette Catalane*, nous font deviner que le livret de M. Escholier va nous entraîner vers les Pyrénées ariégeoises.

Les vendanges viennent de finir, et personne ne parle de la mévente du vin. On est joyeux, et il passe même, parmi tant de jeunesse dansante et rieuse, comme un vent de fiançailles. Le fantasque, le séduisant Cantegril fait tourner plus d'une tête de jeune fille. La jolie Francézine pense à lui. Mais elle est riche, et son père a déjà projeté de la fiancer au ridicule Jean Poulet, qui a du bien au soleil.

Deuxième acte. — Une petite chapelle agreste blottie contre un groupe d'altiers cyprès et coiffée d'un coquet campanile, est trop jolie pour ne pas attirer tous les fiancés du voisinage. Ils y viennent, et nous sommes heureux de les entendre, car ils chantent un des meilleurs passages de la partition. Or, Francézine et Cantegril viennent aussi : leur duo est une page délicate et poétique. Ce serait vraiment dommage qu'on ne les mariât point tous les deux... Par bonheur, Cantegril imagine un stratagème, que nous allons voir aux deux actes suivants.

Voici d'abord un joyeux repas de noce, en l'honneur de deux amis. On boit, on chante, on danse, et l'on daube le grotesque Jean Poulet... Les deux mariés, pour éviter ces festoiements trop bruyants, s'esquivent et se réfugient dans une autre auberge, à la *Buvette catalane*. Aussitôt, Cantegril et Francézine les suivent.

Quatrième acte. — Les voici tous deux dans une chambre de l'auberge. Francézine a peur, toute seule avec celui qu'elle aime. Il la rassure : il a trop de tendresse pour céder à la passion... Soudain, on les surprend : ce sont les convives qui veulent faire une niche aux deux autres mariés... Mais Francézine serait-elle compromise ?... Tout s'arrange, car on découvre, au bon moment, que Cantegril a fait un héritage : les deux jeunes gens pourront donc se marier, selon les vieilles règles de l'Opéra-Comique, qui ressemblent peu aux usages de la vie réelle.

Ce livret semble un peu menu pour remplir quatre actes : force est donc de recourir à de nombreux épisodes. Or, ceux-ci, qui ont pour objet de « faire plus long », sont obligés de faire longueur.

D'autre part, s'il offre au musicien des situations et un cadre qui conviennent à la musique, en revanche, parce qu'il nous montre un pays déterminé et des paysans d'il y a un demi-siècle, il impose au compositeur de ne pas prendre n'importe quelle musique. Dans un paysage méridional, et avec des personnages rudes et simples, pris dans une race qui peut avoir encore un folklore naïf, frais et spontané, on ne peut guère introduire, sans invraisemblance, une musique trop savante ou trop artificieuse, nourrie des subtilités fauréennes et des surcharges tétralogiques ou tristanesques.

C'est évidemment beaucoup trop beau pour le sujet, et cela fait penser à une phrase de Pascal sur « les reines de village », qui mettent de trop riches atours. C'est là une richesse, un luxe, ou une luxuriance de fioritures et d'enjolivures, qui n'est pas à sa place. *Non est hic locus :* ce précepte du bon Horace veut dire qu'un beefteack aux pommes ne doit pas être servi avec une sauce de bouillabaisse.

Non, dans *Cantegril*, la musique n'est pas celle du sujet. Dans un sujet légendaire ou fantaisiste, qui peut paraître hors du temps et se passer « où il vous plaira », le musicien est beaucoup plus libre de céder à toutes ses habi-

tudes de style. Ici, il fallait un style simple, direct, plus nettement mélodique et beaucoup moins chargé d'intentions et de subtilités, si précieuses fussent-elles, et même si musicales. Une beauté déplacée n'est plus une beauté.

Une fois cette réserve faite, et si l'on oublie le sujet, il faut reconnaître les mérites certains de cette partition. Rien n'y est vulgaire, ni banal, ni traité sans soin ou sans recherche. Partout on reconnaît la main experte d'un artiste très cultivé, ingénieux, inventif et fécond en ressources.

Il y a plus. Certains passages sont d'un musicien sensible et poète. Les duos, le double quatuor des fiancés près de la chapelle, l'épisode d'orchestre évoquant le retour des cloches, et, en général, tout le second acte, portent la marque d'un artiste personnel, et qui sait atteindre à l'émotion. Ce sont là des pages qui situent un compositeur dans le meilleur rang.

*
* *

L'Opéra-Comique s'est honoré en montant une œuvre d'une semblable tenue. Il l'a fait avec beaucoup de soin. Les chœurs sont particulièrement à féliciter, car ce qu'ils chantent est d'une complexité difficile, et la partie chorale est fort développée. L'orchestre, habitué à jouer *Tristan* et *Ariane*, accomplit à merveille sa nouvelle tâche. Il est conduit par M. Louis Masson, qui donne ainsi la preuve de son intelligence musicale et de son talent.

Toute l'interprétation vocale mérite des éloges. S'il est permis de ne pas être galant, nous constaterons que les chanteuses prononcent moins nettement que les chanteurs. Au premier plan, M. Roger Bourdin joue avec élégance, désinvolture, et chante en bon musicien. M. Baldous montre une jovialité et une rondeur vocale qui font un vif plaisir ; M. Le Prin ne manque pas de fantaisie comique ; et Mme Gauley prête à Francézine le charme de sa voix. Enfin les costumes et les décors, dessinés par M. Despagnat, sont d'une exactitude chatoyante et pittoresque.

Adolphe Boschot,
Membre de l'Institut.

LES BEAUX-ARTS

TOMIO OKAMI, PEINTRE JAPONAIS

Cet artiste part au mois de mars au Japon pour y faire une exposition des œuvres qu'il a exécutées en France. Une excellente étude de son talent fut faite dans le dernier numéro du *Bulletin de la Société franco-japonaise* par notre éminent ami M. Edouard Clavery, ministre plénipotentiaire et vice-président de cette Société. M. Tomio Okami commença très sévèrement sa carrière artistique au Japon. Il la continua en Amérique puis en Angleterre et la perfectionna en France, où il séjourne depuis dix ans. Il exposa à la Société Nationale, au Salon des Tuileries, au Salon d'Automne et dans les galeries particulières. De toute son œuvre, il n'a cédé que deux tableaux : *Maternité* acquise par l'Etat, en 1927, et le *Pont de Vallentre*, joint à la collection de M. le marqui de Maeda.

Grand admirateur des maîtres français qui furent à l'avant-garde d'hier : Manet, Degas, Cézanne, Gauguin, il a cédé au besoin de réalisme qui est la caractéristique essentielle de l'art japonais, pour s'imprégner de leur conception. La tendance japonaise à ce qui leur paraît être la vérité, que nous appelons réalisme, s'affirme chez eux aussi bien par la minutie du détail pour les choses que par l'excès des expressions et des attitudes pour les êtres. Mais il a su éviter ce cubisme outré, dont l'exportation envahit le Japon, où il tend à créer une appréciation fausse et néfaste de ce génie latin dont la France s'efforce de maintenir la plus pure tradition.

M. Okami, par sa propagande dans la Revue d'art nippone où il envoit de précieuses correspondances, a grandement servi dans son pays la cause de l'art et celle du respect de notre pays.

M. Tomio Okami compte profiter de son séjour au Japon pour réunir tous les éléments graphiques d'une Histoire de l'art japonais, ouvrage très partiellement réalisé jusqu'ici, monument que les lecteurs de la *Revue Bleue* seront sans doute les premiers à apprécier en France l'an prochain.

L.-G. Numile.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire

Camille Jullian de l'Académie Française. — *Au seuil de notre Histoire*. Tome II. (Un vol. Boivin et Cie).

Trouvailles de style, élans de plume, enthousiasmes poétiques, images neuves, abondent dans ces pages que le large souffle d'une pensée de haute classe anime ; leur lecture soulève en nous je ne sais quoi de généreux qui force d'admiration.

Le volume redit au grand public les leçons d'un des premiers historiens de notre temps, telles qu'elles ont été prononcées. Avec quelle sureté de méthode procède M. Camille Jullian! Erudition sans pédanterie, philosophie humaine, clarté vigoureuse, saine, vue générale des choses, simplicité d'exposition, esprit magistral de vulgarisation font de ce livre une œuvre pour le lettré comme pour le Français moyen envers lequel l'auteur professe une tendresse de race et de tradition qu'il affirme en de nombreuses pages.

M. Camille Jullian y définit avec amour et foi non pas seulement la *patrie* française mais, élargissant son sujet, il veut « rêver des belles choses que peuvent les patries ». Pour lui, la patrie est une « religion » la patrie « tient au sol, au passé, à l'avenir, à une langue, à des coutumes, à des volontés; elle réunit ses enfants dans les dangers et dans les espérances ». Il n'y a pas de fatalité dans l'histoire. Une patrie ne meurt que si elle s'avère indigne ou incapable de vivre. « Un homme, écrit M. Camille Jullian, peut toujours s'évader de ses vices et réparer ses fautes; une patrie peut toujours conjurer les périls qui l'entraînent à la mort », et il cite la France en exemple.

Antoine Redier. — *Zita, Princesse de la Paix.* Un vol. Alexis Redier.

Voici un livre vivant et vécu; on le lit comme un roman, tout d'une haleine. Cependant il est rigoureusement exact, basé sur une documentation irréfutable. Ecrit avec respect et sympathie, il nous fait suivre pas à pas la vie tragique de l'impératrice Zita, commencée sous les plus paisibles auspices, dans un château italien patriarcal.

Ayant fait un mariage d'amour avec le futur empereur Charles, la jeune princesse de Bourbon-Parme, fuyant les honneurs, vécut dans un village perdu, où l'archiduc était en garnison, une simple vie d'amoureuse qui a beaucoup d'enfants. Mais le vieil empereur François-Joseph meurt, Francois-Ferdinand est assassiné, et voilà le jeune couple princier, dès son accession au trône, jeté dans la grande guerre. Elle, passionnément française de race et de cœur, pense aussitôt à arrêter les hécatombes en concluant une paix séparée entre la France et l'Autriche; elle fait partager ses vues à l'Empereur.

Antoine Redier nous décrit les tentatives, les pourparlers réitérés dont les princes de Bourbon-Parme, frères de Zita, sont les intermédiaires. Malgré la bonne volonté manifeste de plusieurs hommes d'Etat, l'obstination criminelle de Charles Ribot, alors ministre des Affaires Etrangères, fait tout échouer; il va même jusqu'à traiter ces propositions loyales d'épithètes à la Snowden. Cela, on le sait peu en France, et il faut savoir gré à Antoine Redier de l'avoir péremptoirement établi.

Il nous fait assister ensuite à la fuite éperdue du couple impérial, traqué, puis banni d'Autriche; nous le suivons dans les diverses étapes de son exil.

C'est la mort douloureuse de l'empereur à Madère; il finit miné par les privations et le climat; c'est la vie errante de l'impératrice élevant ses huit enfants dans une situation voisine du dénuement.

L'auteur trace un très beau portrait de cette femme si noble, si courageuse qui, ayant voulu partager tous les dangers de l'empereur, est maintenant une mère admirable se consacrant uniquement à l'éducation de ses enfants. M. B.

Marquis de Roux. — *La Restauration* (Paris, Arthème Fayard et Cie).

Voilà vraiment une « grande étude historique », suivant le titre de la collection. C'est le début de M. de Roux en histoire, et c'est un début éclatant. Rien de plus intelligent que le plan suivi : Restauration des Bourbons, règne des deux derniers Bourbons, caractères du temps, des mœurs et de l'œuvre accomplie. Cette restauration, elle s'annonce dès l'année 1812 qui fut, pour Napoléon, « le commencement de la fin », et, pour les agences et associations royalistes, « Bannières de France » et autres sociétés secrètes, le début de la campagne pour imposer aux Français et aux Alliés, qui ne s'en souciaient guère, la monarchie de Louis XVIII. Talleyrand y aida, bien entendu. M. de Roux explique merveilleusement la lutte soutenue par le nouveau monarque contre les prétentions du Sénat de l'enfermer dans une constitution et comment Louis, « dictatorialement », pour enlever les libéraux aux souvenirs de l'Empire, redressa la première charte dans le sens libéral. Finesse d'analyse et large information, art de faire rendre aux textes de lois tout ce qu'ils contiennent, il y a là des chapitres excellents, les meilleurs de l'ouvrage, les plus suggestifs et les plus neufs. L'assassinat du duc de Berry qui ramène le parti *ultra* au pouvoir, détermine ce que l'auteur appelle une « troisième Restauration », réactionnaire celle-là, à laquelle mettront fin les « Trois Glorieuses ». Il restait à M. de Roux, après avoir esquissé la politique extérieure des deux règnes, à préciser les résultats sociaux, financiers, économiques d'une époque qui voit en France l'organisation du crédit et l'avènement du machinisme. Mais il a tracé encore des ordres de la nation, et de leur rapports, des relations du clergé catholique, demeuré une puissance, avec le Roi et avec Rome, des forces spirituelles éparses, de la « condition de l'intelligence », comme de celle de la famille, un tableau fait de touches solides et de remarquable relief. L'ensemble, d'écriture sobre et nette, est une fête pour l'esprit. P. F.

Camille Piccioni. — *Les premiers commis des Affaires Etrangères au* XVII*e et au* XVIII*e siècles* (Paris, E. de Boccard).

Louis Delavaud, mort représentant de la France en Suède, avait entrepris de savantes recherches sur les collaborateurs immédiats des ministres aux siècles où se constituèrent nos traditions diplomatiques. M. Piccioni, familier avec les archives du Quai d'Orsay, les a complétées. Son livre, plein de choses neuves, étudie d'abord l'organisation de ce « Secrétariat d'Etat des étrangers » dont le rôle s'esquisse au XVI*e* siècle, pour les négociations avec l'Espagne, et se précise à l'époque de Richelieu. Il le suit jusqu'à la fin de l'ancien régime, menant ainsi le lecteur jusqu'au livre où Frédéric Masson a raconté l'histoire du Département des Affaires Etrangères sous la Révolution. Dans une seconde partie M. Piccioni esquisse (les dossiers du Quai d'Orsay sont souvent incomplets), la biographie des prédécesseurs de nos directeurs politiques, parfois simples secrétaires et porte-plume de leur « patron », voire du Roi, mais assez souvent collaborateurs intimes, voire inspirateurs du ministre. Presque tous, bien entendu, sortis de la robe, bien apparentés, se poussant entre parents et compatriotes, d'éducation parfaite et d'instruction solide, capables de gérer au besoin une ambassade, comme l'abbé de La Ville après 1745, de participer aux affaires les plus secrètes comme Tercier ou les plus décisives.

comme Rayneval, d'entrer à l'Académie française comme de La Ville encore et Bergeret. Jusqu'à M. Piccioni, le sujet était peu connu. Il reste beaucoup à découvrir sur ce personnel d'influence et d'importance plus grande que l'on n'est porté à l'imaginer. Il faut souhaiter que le livre de M. Piccioni incite les historiens à étudier de près, sur pièces d'archives, ces offices où pendant plus de deux cents ans, en fait élaborée notre politique extérieure.

P. F.

Livres reçus au Bureau de la Revue

André Billy. — *Les écrivains de combat.* Les œuvres représentatives.
Albert Béguin. — *Entretiens avec le Chancelier de Muller.* Stock.
Maurice Baring. — *La Princesse Blanche.* Stock.
Coutenau et Chapot. — *L'art antique.* A. Colin.
Colette. — *Les plus belles pages.* Editions du Tambourin.
Fernand Dauphin. — *Mémoires de Flechier sur les Grands Jours d'Auvergne.* H. Jonquières.
Pierre Duran. — *Grandir en Beauté.* E. Figuière.
Marguerite d'Escola. — *Poulet d'Or.* Desclée de Brower.
Jean-François d'Estaleux. — *Les Auvents au Soleil.* Plon.
Oscar de Ferenzy. — *La Vérité sur l'Alsace.* Bloud et Gay.
Robert Farelly. — *Jacques.* Editions Je Sers.
Florian-Parmentier. — *La mort casquée.* Fasquelle.
Adrian Favre. — *Les origines du Système métrique.* Presses Universitaires.
Goethe. — *Entretiens avec le Chancelier de Muller.* Stock.
Georges Goyau. — *Le Portefeuille de Lamennais.* Renaissance du Livre.
Hermann Hesse. — *Le Loup des Steppes.* Renaissance du Livre.
Madeleine Israël. — *Jules Romains.* Editions Kra.
C. Jullian. — *Au seuil de notre histoire.* Boivin.
I. Jarblum. — *Balzac et la femme étrangère.* De Boccard.
André Leroy. — *La critique et la religion chez David Hume.* Alcan.
Fernand Laudet. — *En Armagnac aux temps romantiques.* Editions de la Vraie France.
Emile Lesueur. — *Le Prince de La Tour d'Auvergne.* Figuière.
André Leroy. — *Mylord Shaftesburg.* Presses Universit.
Georges Lafond et Gabriel Tersane. — *Bolivar et la libération de l'Amérique du Sud.* Payot.
Marc Le Guillerme. — *Le Bora.* Fasquelle.
Lafcadio Hearn. — *Etudes bouddhistes et rêveries exotiques.* Mercure de France.
Denise Le Blond-Jola. — *Emile Zola raconté par sa fille.* Fasquelle.
Bronislas Malinorwski. — *La vie sexuelle des Sauvages.* Payot.
André Malraux. —*La voie royale.* Grasset.
Mme I. Minasse. — *Vivre.* Figuière.
Robert Montagne. — *Les Berbères et le Makhzen dans le Sud du Maroc.* Alcan.
Robert Montagne. — *Villages et Kasbas berbères.* Alcan.
Cte Muller. — *Joffre et la Marne.* Crès.
R.-H. Mottram. — *La ferme espagnole.* Stock.
J.-G. Prod'homme. — *Vingt chefs-d'œuvre jugés par les contemporains.* Stock.
André Piganiol. — *Esquisse d'Histoire romaine.* Alcan.
Noël Renaud. — *Les Androphobes.* Imp. spéciale d'édition à St-Etienne.
Rimond. — *Les bases de la Culture générale.* Imp. Vulliez à Joigny.
F. Ruffini. — *La Vita religiosa d'Alessandro Manzoni.* Latuza, à Bari.
Robert-Robert et Gaston Derys. — *Dictionnaire de gastronomie joviale.* Editions des Portiques.
Arsène Soreil. — *Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française.* Vaillant, à Liège.
Alain Sabran. — *La Tempête sur un trône.* Editions des Portiques.
André Sécheret. — *Fin de Chevauchée.* Les Etincelles.
Henri Saubeval. — *Médecins et clients.* Flammarion.
Sidney Bradshaw Fay. — *Les origines de la guerre mondiale.* Rieder.
Lucien Souchon. — *De Sedan à Locarno.* Fayard.
André Tibal. — *La Roumanie.* Rieder.
Marcelle Tinayre. — *L'Ennemie intime.* Flammarion.
Gustave Vanwelkenhuyzen. — *L'Influence du naturalisme français en Belgique de 1875 à 1900.* Vaillant, à Liège.
Camille Vergniol. — *Dumont d'Urville.* Renaissance du Livre.
Stefan Zweig. — *Joseph Fouché.* Grasset.
J. Zafiropoulo. — *La Philosophie effective.* Alcan.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

LES TCHÉCOSLOVAQUES A VIENNE

Avant la guerre, on disait que la capitale de l'ancienne monarchie austro-hongroise était la plus grande ville tchèque après Prague. La libération du peuple tchécoslovaque a modifié considérablement la portée de cette assertion. Le recensement officiel autrichien de 1923 a dénombré à Vienne 82.000 Tchécoslovaques.

Ces quatre-vingt-deux mille âmes sont la dernière trace du grand courant qui a commencé, dès le XVIIe siècle, à couler peu à peu des pays de la Couronne tchèque vers Vienne. Aujourd'hui on ne peut plus parler de l'émigration tchécoslovaque vers la capitale de l'Autriche. Tout au contraire, l'afflux s'est arrêté, et c'est plutôt une diminution qu'on pouvait constater après l'armistice.

De nos jours règne un calme complet. Le nombre des Tchécoslovaques est à peu près fixé. Ils forment environ 5 o/o de la population viennoise. Mais les statistiques scolaires montrent que bien des enfants de parents tchèques fréquentent les écoles allemandes. C'est un symptôme de la décadence de l'esprit national, susceptible d'éveiller des pressentiments un peu funestes.

Si nous regardons de plus près, nous pouvons constater que la cause de ce recul, qui ne s'arrêtera sans doute plus, est la situation sociale de la minorité tchécoslovaque en Autriche. Celle-ci se compose surtout de petits commerçants, artisans et ouvriers, dont les premiers ne peuvent compter que sur une clientèle allemande, les autres dépendent, de leur côté, d'industriels allemands.

Leur condition sociale est facile à observer, d'autant que la plupart habitent les quartiers ouvriers ou les faubourgs extérieurs (très peu nombreux sont ceux qui demeurent au centre de la ville); leurs logements sont très petits : une cuisine et une chambre.

Le danger d'assimilation menace actuellement de plus en plus fort les Tchécoslovaques de Vienne. Ils vivent dans un cercle, pour ainsi dire, clos, fermé. On peut en sortir certes, mais nul ne peut l'étendre, car les lois autrichiennes protègent rigoureusement le marché du travail et n'admettent pas qu'on embauche des étrangers. Il y a encore une circonstance de première importance. C'est que les meilleurs éléments de la minorité tchèque ont, après 1918, regagné leur patrie, de sorte qu'il n'est resté que la partie la moins énergique au point de vue national. Et d'ailleurs, ce qui est ainsi resté manque très souvent d'intellectuels capables d'animer et de fortifier le moral de cette minorité. Si l'on jette un coup d'œil sur le bilan du travail intellectuel tchèque à Vienne après guerre, on constate tout de suite une certaine baisse. Seuls l'enseignement et la prévoyance sociale ont conservé le même niveau que jadis. Au reste, on peut noter encore un facteur qui contribue sans doute à amollir leur résistance nationale : les Tchécoslovaques ne sont pas persécutés, à cause de leur nationalité, comme il était de règle sous le joug habsbourgeois ; on les traite sensiblement avec les mêmes égards que les Allemands. Ils sont donc assez contents sous ce rapport ; n'ayant pas à se plaindre, ils laissent sommeiller leur vigilance et leur conscience ethnique et nationale s'affaiblit progressivement sous l'effet d'une négligence bientôt prépondérante.

Peut-être qu'un jour, par l'effet de quelque miracle, cette crise de la nationalité chez les Tchécoslovaques de Vienne disparaîtra et le danger d'engloutissement par la mer allemande environnante cessera de menacer.

STANISLAS LYER.

BULLETIN MARITIME

LES NAUTONAPHTES

Le mot nautonaphte vient du grec : *naus* (navire) et *naphta* (pétrole) : navire mû par la combustion du pétrole. Le mot anglais « motorship » ou le mot italien « motonave », comme encore le mot « motopaquebot » employé dans certains cas, n'expliquent pas, par leur signification littérale, la différence qui existe entre le nouveau type de navire et les navires possédant des appareils moteurs dans lesquels le mouvement provient de l'action de la vapeur sur le piston, cette vapeur étant produite par de l'eau chauffée soit par du charbon, soit par du mazout.

Le moteur à combustion interne, dans lequel le mouvement est produit par l'action sur le piston du pétrole brûlé dans le cylindre, trouve son expression exacte et fidèle dans le mot nautonaphte.

Les Messageries Maritimes ont en service les nautonaphtes *Théophile Gautier* et *Eridan*. Les nautonaphtes *Félix Roussel* et *Jean Laborde* vont entrer incessamment en service.

Trois nautonaphtes, le *Georges Philippar*, lancé le 6 novembre 1930, l'*Aramis* et le *Maréchal Joffre*, qui seront lancés en mai prochain, compléteront cette flotte.

Les Messageries Maritimes ont été les novatrices dans l'adoption de ce mode de propulsion. Le *Théophile Gautier*, entré en service en 1926, a en effet été le premier paquebot français sur lequel des moteurs à combustion interne aient été installés.

Les moteurs du type Sulzer adoptés pour les deux machines principales et les quatre machines auxiliaires, ont été construits par la Compagnie de Constructions Mécaniques (procédé Sulzer), Société française qui exploite la licence de MM. Sulzer Frères.

Fonctionnement. — Le principe de ce moteur est le suivant : l'air contenu dans le cylindre, au-dessus du piston, est comprimé à 30 ou 40 kgr. par centimètre carré ; l'air est ainsi porté à une température voisine de 500 degrés. Si on injecte à ce moment dans le cylindre du mazout pulvérisé, il s'enflamme aussitôt. Le mélange gazeux est alors porté à une très haute température et chasse le piston vers le bas. En descendant, le piston découvre des orifices par lesquels de l'air de balayage expulse les gaz brûlés. Lorsque le piston remonte, entraîné par le volant fixé sur l'arbre, le cylindre est donc plein d'air pur pour la compression puis la combustion du mazout pulvérisé.

L'opération se fait en deux temps.

1° Le piston commence à descendre en laissant échapper les gaz brûlés par les orifices d'échappement. La pression étant ainsi affaiblie, l'air de balayage se trouve donc à une pression supérieure aux gaz du cylindre et entre ainsi facilement dans le cylindre.

2° Les orifices de balayage se trouvent un peu au-dessus des orifices d'échappement, de telle sorte que, lorsque ces derniers se ferment par le mouvement vers le haut du piston, les orifices de balayage sont encore découverts et permettent l'envoi dans le cylindre d'air à la pression de 200 ou 300 grammes. C'est donc à partir de cette pression que l'air est comprimé, et on obtient par cet artifice le même résultat qu'avec un cylindre de plus grande capacité dont les orifices de balayage seraient au niveau des orifices d'échappement.

Il va de soi que le réglage de ce système, dans lequel entrent en combinaison les effets du mazout, du gaz et de l'air plus ou moins comprimé, est chose infiniment délicate. Nous ne pouvons entrer ici dans tous les détails extrêmement complexes de ces manœuvres. Signalons, entre autres difficulté, celle qui provient de l'échauffement de la partie supérieure du cylindre, par suite des combustions de gaz, tandis que l'air de balayage est frais, ce qui entraîne, dans le même organe, un jeu de dilatations et de contractions qui n'est pas sans présenter des inconvénients en ce qui concerne le bon fonctionnement des moteurs. Pour obvier aux troubles qui pourraient en résulter dans le fonctionnement des appareils on a recours au graissage et au refroidissement du cylindre, de la culasse et du piston par une circulation d'eau froide, prise à la mer et évacuée à la mer après avoir été réchauffée dans son trajet. Cette eau réchauffée est d'ailleurs utilisée pour commencer le réchauffage du mazout, celui de l'eau douce du circuit d'eau douce du bord, et, directement comme eau salée chaude du circuit du bord.

Le démarrage se fait en envoyant dans les cylindres de l'air comprimé.

Le Gérant : M. HEDAN.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 5 69e ANNÉE 7 MARS 1931

AU LENDEMAIN DU CENTENAIRE ROMANTIQUE

On a fait, ces temps derniers, quelque bruit dans la presse autour du livre de M. Sieburg, *Dieu est-il Français ?* L'inspiration en était assez ambiguë ; à côté de compliments fort gracieux, il nous présentait certaines critiques que nous n'avons pas acceptées sans protestation. Son éditeur et commentateur, M. Bernard Grasset avait déjà contesté, avec beaucoup de mesure et de tact, des affirmations assurément discutables. Mais, en outre, il lui a été fait, à un mois de distance et de façon toute fortuite, une réponse plus ample et plus documentée par la plume de M. Louis Reynaud, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand. C'est un important volume qui s'intitule *Français et Allemands. Histoire de leurs relations intellectuelles et sentimentales* (Fayard). M. Reynaud connaît admirablement les trois littératures française, anglaise et allemande. Il a déjà publié sur leurs relations et leurs influences réciproques d'importants travaux : son nouveau livre en est une synthèse partielle car l'Angleterre n'y tient cette fois, qu'une place accessoire. Le problème du classique et du romantique y est fréquemment traité et c'est surtout cet aspect de l'ouvrage que je voudrais mettre présentement en relief. Nous avons en commun beaucoup d'idées sur ce sujet, l'auteur et moi, et c'est pourquoi sans doute, il avait bien voulu me dédier son précédent volume : *La Crise de notre littérature* (Hachette). Je crois extrêmement utile de méditer les considérations qu'il nous présente, dût-on, comme moi-même, faire quelques réserves sur certaines de ses vues directrices. On ne fréquentera pas sans profit cet homme de savoir et de talent qu'inspire la plus évidente bonne volonté morale.

I

Remontant aux origines des deux peuples dont il étudie les rapports, il nous montre, après l'invasion germanique en Gaule, la constitution du royaume gallo-franc, rapidement latinisé et dont Charlemagne portera la culture en pays allemand. Puis il décrit « les grands siècles français du moyen-âge », à savoir : le XIe, le XIIe et le XIIIe ; il souligne l'influence profonde qui fut alors exercée de nouveau par notre civilisation sur celle de nos voisins de l'Est. Notre conception « courtoise » de la vie élaborée par les lyriques de la Provence, par les troubadours du Midi, par les trouvères du Nord de la France et notre roman de chevalerie, qui reçoit de la courtoisie sa couleur propre et son caractère original, façonnent à ce moment la littérature et l'âme allemande, au moins dans les classes dirigeantes. Un historien connu d'outre-Rhin, Wilhelm Scherer a décrit en ces

termes le résultat de cette action sur ses compatriotes : « Le fort n'abuse plus de sa supériorité pour faire tort au faible. Le vainqueur « respecte l'ennemi vaincu ; le pauvre trouve « de la pitié. Les mouvements cruels de « l'égoïsme sont réprimés. L'individu est animé « du sentiment de sa dignité, mais ce sentiment naît de la conscience d'un vouloir pur. « Les passions basses se voient imposer silence « dans la bonne compagnie. On voue aux femmes un enthousiasme épuré ou même un « véritable culte. De leur côté, elles agissent sur « l'homme pour son bien. Leur sourire récompense la bravoure, l'adresse, l'éloquence, la « poésie. Soumise au verdict de leur goût, la « littérature se tourne de préférence vers la « vie intérieure et atteint les résultats les plus « remarquables. » Donc, une première influence de la France, et qui a des traits nettement classiques bien que, à mon avis, la courtoisie soit aussi l'une des lointaines racines du romantisme (1).

Mais voici venir la Renaissance, qui point dès le XIVe siècle et s'affirme au XVe. M. Reynaud y voit, à fort juste titre, non pas seulement, comme on l'a dit souvent, la découverte de l'antiquité et la religion de la Beauté, mais un mouvement de portée plus considérable encore, une révolte totale contre l'idéal chrétien, un renversement de toutes les conceptions qui avaient régi la société du moyen-âge. En effet, le Christianisme est, avant tout, sage méfiance de l'humaine nature. Son dogme central est celui de la chute, qui seule explique la Rédemption. Or, la Renaissance proclamait au contraire l'excellence de l'homme et de l'homme tout entier, esprit, sens et instinct.

Elle condamnait l'ascétisme qui, modérément pratiqué, reste le grand éducateur de la volonté. Dante est le dernier chrétien pur dans la haute littérature italienne. Déjà Pétrarque et surtout Boccage retournent vers le paganisme antique. Encore ne connaissent-ils guère que l'antiquité latine. Quand la grecque vient à la rescousse, au milieu du XVe siècle, le sensualisme italien éclate avec une force irrésistible !

M. Reynaud nous fait observer toutefois que les hommes de la Renaissance ne se tournent guère vers les grandes œuvres d'un Eschyle, d'un Sophocle, d'un Démosthène, si robustes, si noblement idéalistes. Ils préfèrent les productions hellénistiques ou gréco-romaines, la littérature des épigones et des Alexandrins, Théocrite, Longus, Lucien, Plutarque, les voluptueux et les grandiloquents, ceux qui flattent les sens, l'esprit de doute ou célèbrent un héroïsme assez largement conventionnel. Tels sont les vrais inspirateurs de la Renaissance italienne, qui accueille, en outre, « le mysticisme optimiste et utopiste » de Platon. Elle recherche une antiquité qui vienne autoriser, satisfaire ses aspirations propres et elle en dégage un idéal nouveau, l' « humanisme », le culte de l'homme dans toutes ses énergies sociales et antisociales, le culte de la « nature » au sens où celle-ci s'oppose à la discipline rationnelle de la vie.

La Renaissance fut ainsi la première révolte efficace contre le Christianisme, car elle se présente non plus sous forme d'hérésie partielle comme précédemment, mais à titre de négation à peu près totale. Elle aurait donc pu entrer en lutte ouverte contre lui ; elle le fit parfois ; le plus souvent, elle s'en abstint et se contenta d'altérer son adversaire ou de le corrompre. L'atmosphère italienne se prêtait aux ambiguïtés et aux combinaisons dans ce domaine. Mais le Nord européen se montra moins souple et engendra la Réforme, qui s'inspire de la Renaissance tout en s'opposant à elle. L'Eglise avait déjà connu des réformes partielles, celle de Cluny, puis de Clairvaux ; mais, encadrées de culture latine, guidées par l'esprit de mesure et le sens de l'unité, elles s'étaient accomplies dans l'intérieur et comme dans l'intimité de l'Eglise. Luther se montrera plus brutal et il osera le schisme.

L'esprit de système, écrit M. Reynaud, ce que les observateurs de l'âme allemande ont appelé la *Masslosigkeit*, la démesure, inspire les prédications de ce moine. Contre l'exaltation imprudente et absurde de l'homme, à laquelle aboutissait l'humanisme italien, il dresse la négation pure et simple de la raison qu'il piétine, afin de l'humilier. Aux abus de la religion des « œuvres », il répond en condamnant toutes les œuvres, sans vouloir convenir que, bornées par de justes limites, elles sont un moyen pour l'homme de s'imposer des sacrifices méritoires, de se maîtriser lui-même. — Au surplus, et sans y prendre garde, il flatte l'orgueil humain qu'il prétendait humilier : on connaît son mépris superbe de la tradition, sa superstition des « sources » ou des « textes » dont il livre aussitôt l'interprétation non plus à des hommes de savoir et d'expérience, mais à la masse grossière qui aura désormais toute licence

(1) Voir mon livre intitulé *Les origines romanesques de la morale et de la politique romantiques*. Renaissance du Livre. 1920.

de comprendre ces textes à sa guise ! — De même, après avoir condamné la « nature », il la réhabilite et la libère en s'élevant contre toute discipline ascétique de la volonté.

Calvin, qui est logique, parce que français, se montrera plus conséquent aussi dans son opposition à la Renaissance, telle que la comprend le Midi de l'Europe. De l'indignité de la nature humaine, il fait l'assise même de sa doctrine. L'homme est par lui placé aussi bas qu'il le peut être et aucun mysticisme ne vient subrepticement le relever comme chez Luther (sauf le mysticisme de la prédestination et de l'élection, objecterai-je). Nous devons tout à Dieu et ne pouvons être sauvé que par la grâce. Calvin réagit assurément de façon plus énergique que son émule contre la divinisation de l'être humain par la Renaissance. Il bride la « nature » par l'ascétisme et l'on sait combien les mœurs furent étroitement surveillées à Genève sous son autorité, puis sous son inspiration, longtemps subsistante. L'essence du Calvinisme est le pessimisme psychologique et la discipline morale. — Telles seront aussi les caractéristiques du Jansénisme. .

II

L'Allemagne influe donc sur la France dans le domaine religieux au temps de la Réforme, mais, après une période critique de guerres civiles, notre pays opte pour le catholicisme romain. La Réforme catholique se fait au Concile de Trente et voici poindre l'aube de notre siècle classique, qui nous rendra la prépondérance dans nos relations avec les Allemands. Qu'est-ce, cependant, qu'un classique ? On se l'est beaucoup demandé ces temps derniers. Voici la solution de M. Reynaud. Le XVIIe siècle français, opine-t-il, a été surtout un *redressement*, le redressement énergique d'une nation qui fait appel à ses meilleurs instincts pour sortir d'une impasse. Par là, cette période de notre histoire reste unique et nous apporte le plus noble enseignement. En effet, le mal contre lequel la France avait alors à lutter procédait de la Renaissance qui, au siècle précédent, avait engendré le désordre dans les idées et dans les mœurs, la guerre civile, l'ébranlement de l'autorité, l'excès des influences étrangères dans notre littérature et dans nos arts. A force d'exalter *toutes* les énergies de l'être humain, la Renaissance finissait par proclamer en nous la « nature » souveraine, absolue ; la nature c'est-à-dire l'instinct. L'humanisme lui-même, après s'être proposé de grandir l'homme, avait abouti à le diminuer en réduisant les droits de ce qui le fait homme à proprement parler, la raison, la conscience morale, et en augmentant ceux des forces qu'il possède en commun avec le monde animal. Aussi bien, dans l'Italie, sa patrie, la Renaissance avait-elle abouti, derrière un décor d'art et de luxe séduisant, à un déchaînement incroyable d'immoralité brutale, à la corruption et à la perversion de l'état social. L'assassinat, le mensonge, le cynisme le plus odieux dans la littérature comme dans l'action étaient devenus choses courantes et acceptées de tous (Arétin, Borgia).

A l'exemple de sa voisine du Sud-Est, la France avait eu ses « libertins », proclamant sans restriction aucune la loi morale du « fais ce que tu voudras » ; ils allaient prolonger jusque dans la littérature de notre siècle classique l'indiscipline et la grossièreté du bas XVIe siècle. Il s'agissait donc avant tout de restaurer la vie spirituelle dont le cadre traditionnel était chez nous le catholicisme. La pensée catholique se releva en effet, épurée et approfondie, après les épreuves du siècle précédent. Port-Royal surtout, brilla d'un incomparable éclat. Aux yeux de M. Reynaud, Port-Royal est le symbole même du redressement moral et religieux du XVIIe siècle, l'âme de cette belle époque, à laaquelle on ne fera jamais une place assez grande dans notre histoire. Car c'est en Port-Royal que s'exprime de plus fidèlement l'idéal chrétien de la forte et austère génération qui a refait la France. D'autres promoteurs de la Renaissance catholique pourront développer, à la française d'ailleurs, le mysticisme, la tendresse religieuse, comme saint François-de-Sales ou les Jésuites. Port-Royal a fait des volontés.

On avait d'ailleurs constaté dès la fin du XVIe siècle l'apparition d'un stoïcisme bourgeois tendant vers le Christianisme. Et, certes, pour réparer les ruines accumulées dès lors par la religion de la « nature », il fallait avant tout enseigner aux âmes à se vaincre, à dominer en elles-mêmes cette nature jusque-là si imprudemment exaltée. L'antiquité, — une antiquité de décadence trop souvent, comme nous l'avons vu, — avait développé le culte du corps et des instincts charnels. Dans l'antiquité mieux comprise, on découvre alors un principe de virilité qui est le stoïcisme romain. Du Vair, Charron, Malherbe sont des stoïciens en même temps que des chrétiens ; et, par là, ils renouvèlent les Pères de l'Eglise qui associèrent si étroitement dans leur prédication ces deux disciplines

morales. Le mouvement s'achève par Port-Royal, le Port-Royal de la première moitié du siècle surtout, celui des Arnaud et des Pascal qui voient dans la religion une lutte sans relâche contre la concupiscence ou volonté de puissance irrationnelle, qui font de la foi un acte permanent de volonté.

Comme les Réformateurs protestants, ajoute excellemment ici M. Reynaud, (qui tend parfois, je le dirai, à tirer trop directenent de la Réforme le naturisme ultérieur du XVIIIe siècle), comme les Réformateurs, les Jansénistes rétablissent contre le Naturisme imprudent du XVIe siècle la doctrine fondamentale du Christianisme, le dogme de la chute ; ils diminuent l'homme pour grandir le rôle de Dieu dans la grâce. Mais, tout cela, ils le font à l'intérieur du Christianisme romain dont ils conservent les cadres et dont ils prétendent respecter la discipline. D'autres catholiques s'essaient à côté d'eux, par politique ou par défaut de perspicacité, à concilier la religion chrétienne avec cet humanisme prétendu qui l'avait faussée et gâtée. Les fils spirituels de Saint-Cyran voient le mal où il est et ils y portent le fer rouge. Sans leur effort, la guérison eût été incomplète ou superficielle. Sans eux, le XVIIe siècle n'aurait pas cette physionomie virile qui nous frappe. Il se serait abandonné, précise M. Reynaud, à la morale facile, aux « combinaisons » suspectes d'outre-monts. Certes, leur œuvre sera bientôt combattue avec acharnement par des adversaires dont ils inquiètent les ambitions : ils exagèreront leur attitude d'ailleurs et leur seconde génération ne vaudra pas la première. Du moins auront-ils trouvé le temps de tremper autour d'eux bien des caractères et de communiquer à leur époque le sentiment religieux profond, grave et droit qui fit leur force.

C'est bien l'assise profonde de notre XVIIe siècle classique que ce renouvellement des âmes par un stoïcisme chrétien d'abord, puis par un Christianisme stoïque. Sur cette assise, la société laïque peut édifier son type de l' « honnête homme », bien supérieur à l'humaniste ou au *Cortegiano* de la Renaissance italienne, car il garde un fonds d'idées religieuses et morales. Port-Royal l'a marqué d'une empreinte qui ne s'effacera qu'à la fin du siècle, parce que la fleur de la société française fut en relations plus ou moins étroites avec la célèbre abbaye comme, plus tard, avec la Trappe de Rancé. L'honnête homme est, en outre, un gentilhomme : comme tel, il a le culte de l'honneur, cette religion de l'homme de guerre, élaborée par notre pays au moyen-âge, et qui ne s'est jamais perdue complètement depuis. Il prolonge une race militaire et chevaleresque. Par là, certains procédés courants dans la civilisation italienne des XVe et XVIe siècles lui sont interdits. Il ne peut en user aussi librement avec la morale que les contemporains de Machiavel et de Guichardin. Il doit être brave, loyal, n'avoir qu'une parole, combattre ses adversaires à visage découvert. Poli par l'hôtel de Rambouillet et par la société précieuse, il réalisera certainement un des types humains les plus accomplis qu'ait jamais connus l'histoire, l'un des plus complètement dégagés de l'indécence ou de la vulgarité.

Après avoir épuisé la liste des qualités purement mondaines de l'honnête homme, nous rappelle M. Reynaud, les contemporains qui dissertaient sur ses mérites trouvaient encore en lui, au rapport de Vaugelas, « quelque chose de plus, qu'on ne pouvait exprimer ! ». — Ce quelque chose, c'était la délicatesse et la noblesse des instincts façonnés par une longue discipline de la volonté. — « Je ne vois rien « de si beau, a écrit de son côté le chevalier « de Méré, que la noblesse du cœur et la hau- « teur de l'esprit ; c'est de là que procède la « parfaite honnêteté que je mets au-dessus de « tout et qui me semble à préférer pour l'heur « de la vie, à la possession d'un royaume ! » — Enfin Fénelon, si grec qu'il soit de culture, a porté ce jugement significatif : « Les héros « d'Homère ne ressemblent point à d'honnêtes « gens et les dieux de ce poète sont encore fort « au-dessous de ces héros mêmes, si indignes « déjà de l'idée que nous avons de l'honnête « homme !»...

Certes, remarque ensuite avec beaucoup d'à-propos notre guide en allant au-devant d'une objection si souvent formulée, certes il est facile de chercher dans les anecdotes scandaleuses du temps (*Tallemant, Bussy*), ou dans l'histoire judiciaire (les *Grands-Jours, l'Affaire des Poisons*), de prétendus démentis à ces vérités. C'est un procédé à la portée de tout le monde et dont nos romantiques ont largement usé. Il faudrait pourtant expliquer comment ce siècle « de brutaux et de corrompus » qu'on affecte de dédaigner, a pu produire tant d'individualités admirables. Elite, dira-t-on. Mais l'élite d'une époque compte plus, par les modèles de vie qu'elle fournit, que la foule des médiocres ou des mauvais qui ne savent ou ne veulent pas imiter ces modèles. L'idéal d'un temps permet de juger ce temps de façon bien plus équi-

table que les dérogations dont il a été nécessairement affecté dans la réalité humaine : « Quand « vous voudrez savoir, a écrit Ferdinand Bru- « netière, — cet autre ferme rationnel à qui « l'on fait payer cher aujourd'hui sa raison, — « ce qu'il convient de penser de la moralité « d'une époque, dispensez-vous de le demander « aux historiens secrets et aux anecdotiers du « temps : vous trouveriez, vous prouveriez « qu'elles se valent toutes (et vous risqueriez de « paralyser autour de vue l'effort moral). Mais « aux différents étages de la société, cherchez et « comptez combien d'hommes se sont proposé « le renouvellement ou le perfectionnement « moral d'eux-mêmes comme objet de leur vie. « Pour en trouver autant qu'au XVIIe siècle, il « vous faudra remonter jusqu'au siècle héroï- « que du moyen-âge (il veut dire le XIIe sans « doute), à moins encore que, changeant de « ciel, vous n'en remarquiez le nombre parmi « les premiers adeptes du Protestantisme ! »

M. Reynaud proteste donc une fois de plus contre le paradoxe tendancieux d'un Guillaume Schlegel, accusant notre littérature classique d'avoir simplement renouvelé celle des Méditerranéens antiques, d'être un « pseudo-classicisme » ! Comment, dit-il, ces pédantes fadaises ont-elles été prises au sérieux, ne fût-ce qu'un moment, parmi nous ? Tout le fond de notre littérature de ce temps est chrétien et français. En quoi un Pascal, un Bossuet sont-ils de pseudo-classiques ? Si les sujets de théâtre sont alors empruntés souvent à l'histoire profane de l'antiquité, — pas toujours d'ailleurs, puisque nous avons *Le Cid*, *Polyeucte* et *Athalie*, — en quoi cela implique-t-il que notre tragédie classique soit une reprise pure et simple de la tragédie antique ? N'est-ce pas une énormité que de le prétendre ? Cent fois, depuis Chateaubriand, on a constaté que les héros de Corneille et de Racine sont des chrétiens sous le costume païen. La Renaissance italienne elle-même n'avait pas été une résurrection pure et simple des modèles antiques. Et combien cela est autrement vrai du siècle de Louis XIV tellement plus décent et plus sérieux. Jamais littérature ne fut plus morale et ne respecta mieux l'homme. Le courant libertin qui l'accompagne en profondeur appartient précisément à la tradition de la Renaissance.

Pour creuser un abîme entre l'antiquité et notre XVIIe siècle français, la vieille morale de l'honneur s'est jointe à l'enseignement d'un Christianisme merveilleusement affiné par « l'humanisme dévot », comme l'a montré l'historien de son aspect mystique, M. Henri Brémond. Cette morale a été reprise et subtilement élaborée par l'*Astrée*, par *Le Cid*, par le roman précieux. J'en ai jadis étudié le stoïcisme de fond dans La Calprenède, le romancier favori du Grand Condé, (dont les héroïnes annoncent celles de Racine, les Iphigénie, les Monime et les Bérénice), ainsi que dans certains aspects des romans scudériens, moins virils toutefois, comme il est naturel sous une plume de femme. — Là, achève notre guide, les faiblesses de l'homme sont traitées comme des faiblesses, non comme la partie la plus « sacrée » de sa nature (ce sera le thème du mysticisme passionnel dans le naturisme romantique). On lui enseigne qu'il est au monde pour se vaincre, pour se consacrer à de grandes tâches. L'amour même, comme chez les poètes ou romanciers « courtois » du moyen-âge, doit être en lui le principe d'un ennoblissement moral, se concilier avec le respect de soi-même et avec le respect de la personne aimée, avec les disciplines traditionnelles, familiales ou religieuses : il doit exalter les forces généreuses chez celui qui les ressent. Même dans Molière et La Fontaine, moins chrétiens, la « nature » n'est que rarement analogue à ce qu'elle sera pour le siècle suivant.

En résumé, notre littérature a poussé, en ce temps, le souci de la dignité et de la gravité jusqu'au point qu'on ne peut dépasser sans abandonner le contact du réel, source de toute vie dans l'art. La politesse, la fine culture de l'époque lui imposent un souci des convenances, qui, sans doute, n'a jamais été égalé dans aucun temps (sauf peut-être, selon moi, à l'époque victorienne de l'Angleterre). Et ce souci lui fait grand honneur puisqu'il n'altère en rien, — quoi qu'en aient dit les Romantiques, étrangers ou français, — la vérité de ses peintures. A-t-on jamais sondé plus profondément le cœur humain que par la plume ou par la voix des La Rochefoucauld, Racine, Nicole, Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, La Bruyère ?

III

On trouvera dans *Français et Allemands*, une bonne étude de l'influence exercée par notre littérature classique sur l'Allemagne, qui devient de nouveau toute française pour plus de cent ans, au moins dans ses classes dirigeantes. Mais vers le milieu du XVIIIe siècle, une réaction nationale se produira dans son sein, appuyée par

certains encouragements venus de chez nous, et sa pensée agira bientôt sur la nôtre à son tour, dans le sens naturiste et romantique, sans cesser toutefois de rester tributaire de la France dans une large mesure. Je vais résumer l'exposé fort instructif de M. Raynaud sur cette évolution ; mais, tout d'abord, je lui présenterai une objection de principe que j'ai déjà indiquée tout à l'heure. Il nous a montré la Réforme, — essentiellement pessimiste en psychologie (sauf quelques inconséquences de Luther), — se dressant contre le Naturisme de la Renaissance, de façon à le faire reculer pour longtemps dans les pays gagnés au Protestantisme et même dans les nations restées fidèles à Rome, en raison de la Réforme catholique opérée par le Concile de Trente, sous la pression des événements. Or, il accuse encore parfois la Réforme et l' « individualisme » protestant d'avoir engendré le Naturisme contemporain.

A mon avis, ce sont certains mouvements d'âmes issues du Protestantisme pour une part, mais animés d'un esprit très différent de celui des premiers Réformés, qui ont engendré la religion nouvelle. Je vais d'ailleurs pouvoir le rappeler d'après M. Reynaud lui-même, car il a fort bien discerné l'action de ces facteurs. — Et, quant au terme d' « individualisme », il m'a toujours paru trop vaste et trop vague pour être employé utilement à titre explicatif. Comment en faire d'ailleurs le caractère spécifique d'une doctrine dont le socialisme actuel est assurément l'une des manifestations les plus décisives.

Si l'aristocratie allemande devint toute française de culture au temps de Louis XIV, remarque M. Reynaud, la bourgeoisie du sein de laquelle sortaient presque tous les écrivains, était restée, en Allemagne comme en Angleterre, très imprégnée d'esprit protestant. Mais cet esprit avait été renouvelé à la fin du XVIIe siècle, par un mouvement mystique de tendance sentimentale, attendrie, déjà vaguement naturiste qui en changeait profondément le caractère, le *Piétisme*. Bientôt, en Angleterre, et sous l'influence du piétisme continental précisément, allait se produire le renouveau mystique connu sous le nom de méthodisme. — C'est aussi le moment où l'Angleterre commence à user de l'adjectif « romantic » qui est le mot français romanesque, pourvu d'une désinence saxonne. Elle découvre, indique M. Reynaud, la Nature, *au double sens du mot*, la nature extérieure reconnue pittoresque et la nature humaine regardée comme raisonnable et bonne : le tout sans exagération trop dangereuse en ce pays et à cette heure, car le cadre moral chrétien y est encore très solide. Notre historien ne croit pas devoir souligner la collaboration française initiale à ces réveils mystiques orientés vers le Naturisme : je l'ai fait pour ma part en étudiant Mme Guyon, qui sapa le stoïcisme du grand siècle et dont l'entourage de vieillesse fut mi-anglais, mi-suisse ; en étudiant aussi Fénelon resté catholique soumis, mais dont un Britannique, Ramsay, se fit l'exégète efficace dans le sens de la mystique naturiste naissante ; en étudiant enfin Jean-Jacques Rousseau qui, sous des influences anglaises en partie, mais aussi fénéloniennes ou guyoniennes et au nom de la culture française, tirera de ces tendances, encore prudentes ailleurs, des affirmations polémiques d'une immense portée et deviendra, par là, le véritable Messie de la religion naturiste.

En Allemagne, depuis 1730 environ, un homme de ferme raison, artisan d'Aufklaerung ou philosophie des lumières, Gottsched travaillait à la réforme de la littérature dans le sens classique et français. Il n'avait pas rencontré d'opposition sérieuse au premier abord, tant son œuvre paraissait nécessaire. Mais, vers 1740, cette opposition se dessine. Elle part de Zurich et a pour chefs Bodmer et Breitinger, qui sont des chrétiens, des hommes de sentiment, admirateurs du *Paradis Perdu* de Milton, où le puritanisme penche quelque peu déjà vers le naturisme, puisque Satan y est assez largement idéalisé. — En 1748, Klopstock donne les trois premiers chants de sa *Messiade*, imitée de Milton, et imprégnée, dit M. Reynaud « de ce qu'il y a de plus tendre, de plus vaporeux dans le piétisme germanique » : constatation qui nous transporte loin de Calvin ou même de Luther bien que celui-ci se soit montré parfois plus indulgent à la « nature » que le Réformateur de Genève. — Peu après se développe l'offensive de Lessing contre notre théâtre classique, au nom de la « nature » encore : ainsi quand il condamne l'amour de Zaïre, amour courtois, stoïque et précieux, en lui opposant celui de Juliette pour Roméo, un sentiment instinctif et fougueux qui rompt sans hésiter toutes les barrières sociales. Bientôt Herder va inaugurer la « manie » de tout expliquer en littérature, en droit, en morale par le travail *inconscient* des foules ou du *peuple*. C'est déjà la formule démagogique ou socialisante du mysticisme naturiste, celui qui va engendrer tout un aspect de la Révolution française.

Cependant le mouvement naturiste se manifeste plus ouvertement en Angleterre. On s'y est épris de tout ce qui est simple, primitif, dans la littérature comme dans la vie. Des écrivains se sont plû à collectionner les vieilles ballades ; ainsi, l'évêque Percy, dans ses *Relics of ancient Poetry*. En 1760, l'Ecossais Macpherson fera mieux ; il fabriquera de toutes pièces, ou à peu près, une œuvre essentiellement populaire, à l'en croire, son fameux *Ossian*. — Et pourtant, observe avec pénétration M. Reynaud, tout cela reste du dilettantisme en Grande-Bretagne. On y joue pour un temps avec ces idées intéressantes ; on n'y attache qu'une importance relative ; on obéit à une mode à laquelle on est loin de s'abandonner sérieusement. Mais leurs livres ont passé en Allemagne, et là, il n'en sera plus de même, car ces jeux de l'esprit vont enfanter *une sorte de religion littéraire et morale nouvelle*. — Soit, concèderai-je, mais les Anglais ne sont pas seuls à opérer dans ce sens, loin de là, car c'est aussi l'heure des grands écrits de Rousseau, groupés autour de 1760. Alors paraissent coup sur coup : *Le Contrat social*, *l'Hélöïse*, *l'Emile*. Le premier ne devait devenir influent qu'un peu plus tard, aux approches de 1789, mais les deux autres sont dévorés dans l'Europe entière. Leurs conséquences y sont incalculables, et par là, selon moi, la littérature française prend la plus large part à l'essor de la religion naturiste, aujourd'hui devenue celle du monde entier, ou peu s'en faut.

Sous cette influence (au moins autant que sous celle des Anglais), éclate dans la jeunesse allemande une effervescence littéraire et morale dont rien ne saurait donner une idée, constate M. Reynaud, à très juste titre, pas même les grandes journées de notre Révolution romantique de 1830, accomplie deux générations plus tard. A Strasbourg, en pleine terre française, à Goettingen, à Stuttgart, des têtes échauffées proclament l'avènement d'un ordre nouveau. Plus de règles, plus de « conventions » dans la morale ni dans l'art ! Obéissance à la « nature », aux revendications de la « liberté », aux droits souverains du « génie ». C'est le *Sturm und Drang*, la période d'assaut et de pression.

Sans doute, il se produira bientôt une réaction timide en faveur de la raison classique et française : réaction qui engendrera ce que les Allemands appellent précisément leur période « classique », c'est-à-dire la production de maturité d'un Gœthe et d'un Schiller, tous deux *Stuermer* ou naturistes guéris jusqu'à un certain point, par la vie, de leurs illusions juvéniles. Mais au-dessous d'eux et à côté d'eux le courant de 1770 continuera sourdement son cours ; si bien que les œuvres les plus vraiment « classiques » de Gœthe, son *Tasse* et surtout son *Iphigénie* seront peu comprises de ses contemporains. Au surplus, après un intervalle de quelques années, le *Sturm* reparaîtra ouvertement dans la haute littérature allemande sous le nom de Romantisme ; nom pour la première fois donné au mouvement moderne des esprits par la génération immédiatement antérieure, cette fois, à celle qui devait s'en parer chez nous. — Le Naturisme, écrit expressément M. Reynaud (qui use à bon droit de cette désignation nécessaire), le Naturisme reprend alors entière possession des âmes au-delà du Rhin ; naturisme plus raffiné, sans doute, plus soucieux d'art et de forme que celui du *Sturm*, car les écrivains de Weimar ont illustré la littérature allemande dans l'intervalle ; mais à y regarder de près, ce sont bien les mêmes instincts qui s'affirment expressément de nouveau. — Pour en souligner, ajouterai-je, le caractère toujours mystique de fond, il suffit de rappeler les conversions au catholicisme qui vont bientôt se produire parmi ces novateurs, froissés dans leurs convictions par l'anti-naturisme de Calvin et par le naturisme hésitant de Luther.

Qu'est-ce donc que le Romantisme, résumé excellemment M. Reynaud ? Non pas certes un simple mouvement littéraire et artistique compris entre les dates de 1820 et 1850 environ, comme le croit encore chez nous le vulgaire, parce que longtemps nos professeurs l'ont enseigné de la sorte, ignorants qu'ils restaient des littératures étrangères. Ce fut, — de même que la Renaissance, qui, bien plus réellement que la Réforme, tient vis-à-vis de lui le rôle de précurseur, — ce fut « un bouleversement » de tout l'ancien système d'idées « morales et littéraires » ; un bouleversement qui a commencé vers le milieu du XVIIIe siècle, nous venons de le voir, et dont les effets se sont prolongés (en s'accentuant), jusqu'à nos jours, car nous sommes encore régis par les principes du Romantisme (1), dans l'action comme dans la pensée. Le Romantisme, insiste notre guide, est, dans l'ordre intellectuel et moral, un événement égal

(1) J'estime qu'on peut employer à peu près comme synonymes les trois mots de Naturisme, Rousseauisme et Romantisme : en donnant toutefois au premier un sens un peu plus large qu'au second et à celui-ci qu'au troisième.

en importance à ce que la Révolution française (qui d'ailleurs en procède pour une bonne part) a été dans l'ordre politique et social. — Notre littérature du XVIIe siècle était liée très étroitement à la civilisation chrétienne ; elle impliquait une conception de la morale qui subordonnait les instincts à la discipline de l'expérience humaine synthétisée en raison à travers les âges, qui courbait en nous la sensibilité et la passion sous les préceptes de conduite, si hautement rationnels, dont le Christianisme s'est fait l'interprète largement efficace. L'ordre de la « nature » y était en nous subordonné à l'intelligence lucide et à la volonté entraînée à devenir maîtresse d'elle-même, au moins dans une certaine mesure.

Les mysticismes hétérodoxes, illuminisme, quiétisme, piétisme sont venus préparer le renversement de cette hiérarchie des valeurs. — Je répète que le Jansénisme héritier assagi de la Réforme, n'a rien fourni au naturisme moderne, quoiqu'il ait accueilli dans son sein quelques poètes, (dont M. Hamon est le type). — Ensuite, l'Angleterre est venue collaborer au naturisme naissant par son « déisme » antichrétien, qui impliquait déjà une réhabilitation de la nature, qui a formé Voltaire, Diderot et quelque peu Rousseau, l'éclatant vulgarisateur et exagérateur de ses principes. — A la fin du siècle, Chateaubriand, le père du romantisme français, dont Jean-Jacques est l'aïeul, subira outre l'action toujours prépondérante de celui-ci, l'influence de la pensée anglaise pendant son émigration. Tout en rendant pleine justice au génie d'expression et à la bonne volonté chrétienne intermittente de ce grand passionné, M. Reynaud ne laisse pas de constater ce que recouvrait, dit-il, le brillant vernis de christianisme émotif qu'il a jeté sur ses écrits : à savoir un naturisme « aussi suspect et aussi peu chrétien que possible ». — Il discerne également les imprudences du catholicisme « libéral » trop accueillant (par esthétisme généreux), aux thèses mystiques du romantisme allemand, et par là exposé à glisser vers le panthéisme (cet autre nom du naturisme). L'élite catholique française, dit-il, ne s'en tint pas suffisamment (vers le milieu du XIXe siècle), au *grand pessimisme* (psychologique) chrétien. Elle se grisa d'illusions optimistes sur les facultés de création spontanée dans le peuple (thèse de Herder) et sur sa fondamentale bonté. L'ennemi entrait ainsi dans la place sous un déguisement.

J'ai assez dit tout ce que j'admire dans l'effort de redressement moral auquel se consacre si courageusement M. Reynaud pour avoir le droit de signaler, en terminant, ce qui nous sépare. Je l'ai indiqué à propos de la Réforme, mais il me faut élargir ici mon objection. Il revient un peu trop, selon moi, à l'attitude des classiques anémiés de 1820, qui voyaient l'Angleterre ou l'Allemagne derrière toute manifestation romantique. Il s'est fait aussi une conception un peu trop « nisardienne » à mon gré du tempérament français, qui l'apparente à certaine école influente de « latinisme » intransigeant. Nous avons de la raison ; nous en avons eu surtout quand nos classes dirigeantes étaient façonnées par le christianisme. Leur composition a été si profondément bouleversée par l'évolution morale et politique, que leurs caractéristiques ne sont plus tout à fait les mêmes. Sans aller jusqu'aux exagérations d'un certain mysticisme de la race que j'ai déjà combattu, jusqu'aux assertions de ces savants mensurateurs de crânes dolichocéphales ou brachycéphales, qui nous montraient naguère une humanité nouvelle, se substituant par le jeu mystérieux des sélections sociales à celle qui peupla l'Europe d'autrefois, on peut penser que la raison veut être conquise, puis conservée et élargie au prix d'une continuelle synthèse de l'expérience acquise. Cette synthèse exige un effort d'invention toujours renouvelé, un certain ascétisme de l'esprit et de l'action, qui est moins pratiqué par nous que par nos pères.

C'est pourquoi la France a largement collaboré à la naissance du naturisme moderne. Après avoir certes reçu, dans ce sens, des suggestions et des encouragements de l'étranger, elle lui a rendu amplement la pareille. Sa collaboration à l'œuvre commune me paraît évidente et même prépondérante avec Rousseau, encore une fois, avec l'aspect rousseauiste de la Révolution française, si décisive dans l'histoire moderne, avec la création du socialisme romantique entre 1825 et 1848, avec l'essor donné au mysticisme passionnel par Georges Sand, Dumas fils, Zola même, si influents au-delà de nos frontières, enfin avec les développements apportés au mysticisme esthétique (ou culte de l'art pour l'art) par le Baudelairisme, le groupe parnassien, le Goncourtisme et le Proustisme.

M. Reynaud estime que la France a seule gravement souffert de la prédication naturiste parce que celle-ci s'est montrée dissolvante des sentiments que le cours de l'hisitoire avait développés chez nous, parce qu'un peuple « ne recommence pas sa civilisation après douze ou quinze siècles de labeur ». En Allemagne, dit-

il, l'invasion du déisme et du sensualisme anglais au XVIII siècle n'a rien changé aux institutions et aux mœurs (et c'est peut-être beaucoup dire). En Angleterre, d'autre part, les échos de l'érudition allemande au XIXe siècle ont fécondé la littérature et les beaux-arts, cependant que la vie anglaise demeurait ce qu'elle était. (Est-ce bien certain ?) En tous cas, le savant professeur de Clermont ne tient presque nul compte de l'influence naturiste de la France sur l'Europe après 1760, 1789, 1830, 1848. L'action du Romantisme français au-delà du Rhin ou de la Manche, jusque dans la Scandinavie et la lointaine Russie, me paraît avoir été considérable et avoir changé partout le cours des choses.

Il est vrai que l'Angleterre et l'Allemagne ont longtemps résisté, en apparence, aux suggestions du mysticisme naturiste parce que le cadre moral chrétien que ces nations étaient en mesure de lui opposer ou de lui imposer, restait plus solide chez elles que chez nous. Cette période de résistance est close, et, dans sa belle conclusion, M. Reynaud lui-même juge que l'Allemagne est désormais moralement au-dessous de nous (1). J'ajouterai que l'expansion du naturisme se poursuit aujourd'hui dans le monde entier. — Quels en seront les résultats ? C'est le secret de l'avenir. L'histoire démontre que les grands mouvements mystiques, une fois rationnalisés par l'expérience — par l'expérience douloureuse souvent, — peuvent avoir des conséquences favorables.

Mais ces réserves ne m'engagent nullement à rétracter mes précédentes adhésions. Ce qu'il y a d'un peu étroit, à mon gré, dans la thèse fondamentale de M. Reynaud, ne l'a-t-il pas conduit à critiquer, en maître, le naturisme anglais et allemand, et, à leur suite, le naturisme français, qu'il estime procéder d'eux pour une si large part ? C'est là un immense service rendu à l'histoire de la morale, ainsi qu'à la morale elle-même. — A toutes les pages de son nouveau livre, on rencontrera d'ailleurs des suggestions de haute portée. Si l'influence allait de nos jours à la sagesse, l'ouvrage deviendrait assurément l'un des facteurs efficaces de cette rationalisation du naturisme contemporain qui seule, je viens de l'indiquer, remettra dans le droit chemin nos sociétés modernes, actuellement jetées hors de leurs voies par des illusions mystiques trop séduisantes. ERNEST SEILLIÈRE,

Membre de l'Institut.

(1) Voir aussi le bel article de Yvonne de Romain sur l'*Evolution du roman anglais* dans la *Revue Bleue* du 3 janvier 1931.

LETTRES INÉDITES DE FERDINAND FABRE (1)

Mon Oncle Célestin, dans son atmosphère si pure de campagne et de presbytère, donnait à Ferdinand Fabre bien d'autres soucis. On verra qu'il s'en venge par une cruelle esquisse de « l'homme de lettres », de son temps.

A ANTONIN MULÉ.

Le 9 juin 1880

... J'ai fini, en effet, le malheureux *Célestin*. Qu'allez-vous penser des derniers chapitres, si longs, si traînants ? Que j'ai eu de peine à faire mourir ce pauvre curé de Lignières ! Je sentais tant de choses pour lui, et j'aurai voulu qu'il dît tant de choses avant de s'en aller ! Selon moi, la fin est à revoir. Il faut élaguer beaucoup de branches dans cet arbre touffu. Ah ! si je recommençais ce livre que de choses je négligerais et combien d'autres je mettrais en lumière ! C'est le sort, hélas, des talents incomplets de regretter, de regretter toujours. Pour le moment, je vague par les rues et n'écris pas un mot: je suis trop fatigué. Il faut une grande énergie cérébrale pour entreprendre *Jourfier* (2), et je n'ose y toucher encore, épuisé par les derniers efforts sur *Célestin*. — Cher ami, quelle continuité de souffrance renfermait pour moi l'atroce carrière où me jeta je ne sais quelle folle vocation ! Je n'avais rien pour être homme de lettres, et il faut être homme de lettres bon gré, mal gré. En nos temps, on ne peut être écrivain, sans être homme de lettres, c'est-à-dire sans prendre des mœurs de hasard, des habitudes de bruit, des audaces de réclame; auxquelles je n'ai jamais pu et ne pourrai me faire jamais. Mais que diable vais-je vous chanter là !...

*
* *

On imagine ce que pareil moine de lettres eût pu chanter sur ce thème en l'an de grâce 1931.

Voici maintenant la coulpe qu'il battait à pro-

(1) V. la *Revue Bleue* du 21 février 1931.

(2) Ce roman sera *Lucifer*, l'une des maîtresses œuvres de F. Fabre.

pos de *Lucifer*, alors sur le chantier, et où beaucoup d'admirateurs s'accordent à voir son chef-d'œuvre.

28 mai 1881.

... Je travaille toujours, mais parfois je désespère de mener à bout mes sujets.

Par-ci, par-là, une belle page ; puis des pages moins bonnes, puis enfin des pages mauvaises. Je crains d'avoir entrepris au-dessus de mes forces.

D'ailleurs ce livre est très grave et je suis effrayé. Je ne sais quelle méconnaissance obstinée des habitudes et des gens qui lisent, me pousse éternellement à des livres dont la lecture doit être difficile à aborder. Quelle singulière faculté de mon esprit, qui ne se complait qu'aux choses qu'on n'aime pas ! Il y a là un cas littéraire singulier : j'ai la pleine conscience de l'isolement auquel je me voue et je marche à cet isolement malgré moi. Quand sortirai-je de moi-même comme sait le faire le génie ?

Même note ; même modestie, même fière indépendance :

17 juin 1881 (1).

... Vous me parlez de *Jourfier*, mon ami. Ce livre va très lentement, bien que j'y consacre toutes les heures que ma pitoyable santé me laisse. Que de difficultés renferme le sujet ! Si j'avais prévu tant d'obstacles à chaque page, à chaque ligne !...

J'avançais avec le sentiment que je réalisais une œuvre informe, sans unité artistique, par conséquent sans portée pour ma carrière, et cela me désolait. A mesure que je tenais mon œuvre, je voyais trois sujets dans un : celui de *Jourfier*, celui de *Montagnol*, celui de *Gabalda*. Je me suis décidé à des amputations héroïques. Montagnol conservera son caractère mystique au lieu d'en changer pour devenir évêque. Quant à Gabalda, il sera supprimé. L'art est implacable, il ne peut souffrir ce qui a été conçu en dehors de lui. Je voulais qu'on me fût utile, et j'écrivais *Jourfier*, un peu dans ce but. Eh bien, me voilà replongé dans ma vie solitaire, abandonnée. Je ne puis user des habiletés entrevues ; mon livre s'y oppose, il s'y oppose absolument. Il faut que Jourfier seul occupe la scène, tout autre personnage gènerait ce prêtre-laïque que je veux dresser en pied. Lui sera tout l'intérêt, tout le drame. Je vous jure brave et cher ami, que je ne puis faire autrement, et je vous prie de ne pas m'en vouloir. Non, mon esprit ne saura jamais rien créer, rien inventer qui pousse mes affaires. J'ai l'entêtement de croire qu'il faut se donner tout entier à son œuvre, rien qu'à elle, sans les préoccupations qui la dépraveraient, la perdraient, la réduiraient à rien. Jourfier sera ce que mon talent le pourra faire, voilà tout...

*
* *

Si la lettre suivante, après d'autres, donnait l'impression d'une plainte constante, il faudrait se rappeler, — outre la mauvaise santé de Ferdinand Fabre, qui fit de sa vie un long martyre, — sa réserve presque stoïque devant les indifférents, et même la plupart de ses amis. Avec Antonin Mulé seul, il se racontait, il s'épanchait, d'autant plus...

Aix-les-Bains, 15 août 1882.

... Tout mon temps se passe ici à me soigner, à supporter les eaux, à espérer, non la guérison, — elle est impossible puisque tout l'organisme tend au rhumatisme, — mais une amélioration. Dans la paix relative de ma vie présente où Paris ne me poursuit plus sans relâche, il me semble que si, d'aventure, Aix venait à me rendre mes jambes d'autrefois, je ferais des merveilles pour ma carrière. Quelle illusion, n'est-ce pas ? Non, le vice qui me fait rester chez moi à caresser longtemps mon idée, puis mes œuvres, ce vice qui m'a toujours empêché de tirer parti de mes pauvres dons, il ne réside pas dans mon corps malade, il réside dans mon âme atteinte de toutes les timidités et de toutes les fiertés, de toutes les incertitudes et de tous les doutes. Les infirmités m'assaillent de toutes parts, et j'ai bien peur, comme dit le poète, « de ne pas achever ma journée », cette journée artistique que j'avais entrevue féconde, presque glorieuse. *Lucifer* a été le grand effort. Qu'en sera-t-il de ce livre où j'avais mis de si douces espérances ? En attendant de reprendre *Galabru*, à Bédarieux fin septembre, je commence une nouvelle, *Le Roi Ramire*, que je voudrais rapporter finie. Ah ! un peu, bien peu de santé, et je travaillerais le matin, le soir, toujours...

(1) Quelques phrases de cette lettre ont paru dans la *Revue Bleue* du 1er février 1930.

*
* *

La lettre ci-dessous (écrite au moment des graves élections législatives de 1885) mérite d'émouvoir. Ferdinand Fabre s'y confesse, avec cette simplicité chrétienne qu'il garda toute sa vie. La lumière artistique lui est venue enfin, dit-il, mais trop tard : il avait alors cinquante-huit ans. Beaucoup estimeront qu'il n'est jamais trop tard, surtout en lettres et se souviendront précisément que c'est après la soixantaine, en pleine verdeur d'esprit, que Ferdinand Fabre composa ces romans vigoureux ou charmants : *Ma Vocation, M. Jean, Xavière*...

19 septembre 1885.

... Pour moi, sans me désintéresser d'une lutte où se trouve engagée peut-être la destinée de mon pays, je vis de ma vie habituelle, de ma vie toute à ma pensée, toute à mon art. Cela ne veut pas dire qu'à Saint-Jean (1), à Lodève (2), au Mas (3), j'aie beaucoup travaillé. Non, non ! J'ai beaucoup réfléchi seulement, et je crois que je commence à voir clair dans la création d'un caractère, dans la réalisation d'un paysage, dans la disposition souveraine des parties d'une œuvre. Par malheur, les lumières qui finissent par m'arriver, viennent trop tard, et j'ai bien peur d'en rester ébloui, sans en retirer nul profit. Les années sont tombées sur moi sans que j'aie pu m'en apercevoir, dans le travail, dans la maladie, dans les inquiétudes d'une nature toute de passion, de sensibilité, de souffrance.

Trop tard, hélas ! je découvre ce qu'il fallait faire, et ce que je n'ai pas fait. C'est dans ces déchirements intimes que j'ai fini ce court roman rustique : *Merlette* (4), et que j'ai commencé une plus courte étude, *in anima vili*, intitulée : *Ma Vocation*. Vous lirez cela un jour (5). Où ? Je ne sais.

En commençant *Merlette*, je pensais à... (6) ; puis mon talent qui veut tout dire — il n'existe un peu qu'à cette condition de sincérité absolue — s'est arrêté à toute espèce de choses qui sont particulièrement détestées à... (6). Songez donc, on se confesse dans mon petit livre, on y fabrique des hosties !... Pour ces dévots sans dévotion, j'insulte la religion, et certainement *Merlette* ferait peur. Je verrai ailleurs...

(1) Au Château de Saint-Jean de Garguier, chez M. Eugène Duviard, le beau-père de sa fille.

(2) Chez sa sœur Mme Garonne.

(3) Au « Mas Tantajo », près de Bédarieux, chez son ami, le peintre Auguste Cot. — Séjours de vacances.

(4) Il s'appellera définitivement *Monsieur Jean*.

(5) L'œuvre parut d'abord dans la *Revue Bleue*.

(6) Ici, le nom d'une revue célèbre.

*
* *

Peut-on mieux conclure cette excursion à travers des confidences que par le récit d'une excursion — au sens propre — toute pleine de confidences, elle aussi, que firent ensemble Taine — lui encore — et Ferdinand Fabre ? Nous donnons ici le récit que Ferdinand Fabre en rédige pour Antonin Mulé. Taine villégiaturait à Menthon, cette année-là, et F. Fabre à Talloires, les deux petits ports voisins du lac d'Annecy :

A Antonin Mulé.

Talloires (Châlet des Lilas), 1er août 1890.

.. J'étais allé voir Taine à Menthon. Cet homme de génie, simple et bon, écrit en ce moment un livre sur l'*Etat de l'Eglise après le Concordat*... et par le Concordat. Vous devinez si ce sujet m'intéresse. Dans son cabinet, dans son jardin, nous causions, nous causions, mais nous n'en finissions pas. Pour continuer à me remplir l'esprit de grandes choses dont j'ai la passion, je négligeai le bateau de Talloires, qui passa à Menthon, et m'y laissa.

Je pris alors le parti héroïque — hélas ! je marche trop peu ! — de regagner mon gîte à pied par la montagne, et Taine, qui me trouvait peut-être un peu renseigné sur les matières qui l'occupent, voulut m'accompagner. Le beau chemin sous les grands noyers ! La douce et magnifique solitude ! Nous allions devisant, devisant ; et quand nous touchâmes au hameau des Granges, nous n'avions pas fini de vider notre sac. Pour mon malheur, nous nous assîmes, et l'Eglise, enfermée dans le Concordat, au bénéfice du pouvoir civil, y passa toute entière.... Nous nous quittâmes enfin, Taine leste et vif comme un homme sec et robuste qu'il est, moi lourd, fatigué et ruisselant. Je tenais une bonne crise rhumatismale qui m'a raidi et fait tousser près de trois semaines (1).

Ferdinand Fabre.

(1) Dans notre publication antérieure, lire Antoine Mulé et non Brûlé (*Revue Bleue*, 21 février 1931, pp. 97 et sq.).

LA DIVINE ILLUSION

(*Nouvelle.*)

I

LE CAILLOU ROSE

Rejetant draps et couvertures, il s'étire paresseusement. Une joie inexpliquée est en lui, comme au sortir de ces songes qui laissent après eux je ne sais quel émoi sensuel et délicieux. Sans doute a-t-il rêvé ; mais impossible de retrouver à qui ni à quoi. C'était très doux, voilà tout... Ah! pourquoi les rêves heureux s'évanouissent-ils ainsi que nuages légers dans le ciel du matin? Pourquoi, au réveil, ne continue-t-on à vivre que les cauchemars, sans arriver à chasser leur obsession ?

Un rai de soleil glisse entre les rideaux ; il se lève et les tire vivement. Un flot de lumière l'éblouit. Il ouvre la fenêtre et tout le printemps bondit dans la chambre.

Devant lui, sourit le Luxembourg, radieux de jeunes verdures. A travers le feuillage des marronniers, une odeur de lilas monte du jardin déjà tiède. La belle journée ! Pourquoi Ariane lui a-t-elle écrit qu'elle ne viendrait pas le rejoindre ? Jusqu'à demain, sans elle, que les heures seront longues !

Comme il revient vers le lit pour s'étendre de nouveau et paresser, il s'arrête... Une sorte de galet rose, posé sur le velours vert d'un guéridon, brille au soleil... Il se frotte les yeux, s'approche, n'ose pas le toucher.

— Je dors encore... Ce n'est pas possible...

Brusquement, en effet, il se rappelle le rêve que le réveil vient d'interrompre. Il se recouche, tourne le dos au jour, ferme les paupières pour tâcher de s'assoupir et de poursuivre le songe. Il essaie de faire revivre la vieille bohémienne aux longs voiles qui lui disait de si étranges choses... Il se répète les paroles qui chantent encore à son oreille : « Tu prends ce talisman dans ta main fermée... tu le places entre ton cœur et le cœur de la femme dont tu veux savoir les sentiments... »

Vains efforts; le sommeil, comme l'inconnue, a fui.

— Vraiment, je suis trop bête ! Le temps des fées est loin.

Pourtant, il tourne la tête vers le guéridon. La pierre est toujours là. Tamisé par les hautes branches des marronniers que balance le vent, le soleil danse autour d'elle et parfois, sur le velours vert, met des reflets d'or. Les lilas embaument. Un orgue de barbarie égrène au loin ses notes fausses et nostalgiques. Une sorte d'atmosphère irréelle flotte dans la chambre.

Il se lève, hésite encore, puis se décide à saisir le galet. Il l'examine sous toutes ses faces. C'est un caillou pareil à tous ceux qu'ont roulés les eaux d'un fleuve ou de la mer. Mais d'étranges signes cabalistiques y sont gravés qu'il n'arrive pas à déchiffrer. Dans la demi-inconscience du réveil, encore troublé par le rêve, il ne se demande point comment cette pierre peut se trouver là. Il la caresse amoureusement et murmure :

— Si c'était vrai pourtant !

*
* *

Le Luxembourg matinal est presque désert. Il songe au jardin de sa jeunesse qu'emplissaient les ébats des étudiants et de leurs folles compagnes, à ce quartier latin débordant de pittoresque et d'enthousiasme que la guerre et la vie moderne ont tué. Il se sent d'une autre époque... Mais qu'importe ! On peut approcher de la cinquantaine et avoir, malgré les cheveux gris, un cœur de vingt ans. Rien ne vaut la douceur des illusions et ce bonheur d'être dupe que cultivait Stendhal. Cependant, savoir la vérité, ce doit être aussi une bien grande joie...

La main dans la poche, serrant le mystérieux talisman, il erre par le jardin solitaire, en quête d'aventure.

Près de la fontaine Médicis, une jeune fille est assise sur un banc, dans l'allée qui longe le bassin. Une boîte d'aquarelle posée sur les genoux, elle essaie de rendre un reflet de lumière dans l'eau.

A son approche, elle lève les yeux vers lui. Comme elle paraît simple, ni farouche, ni provocante, il s'arrête.

— Vous permettez, mademoiselle, que je regarde votre travail ?

— Volontiers, mais soyez indulgent.

La conversation s'engage. Il s'assied près d'elle, lui parle du printemps, des fleurs, de la campagne si belle en ce moment. Puisque Ariane s'est décommandée, et qu'il fait si doux, et que les lilas sentent si fort, pourquoi ne pas ébaucher une idylle ? Et puis, il y a cette pierre qu'il continue à rouler entre ses doigts et dont il brûle d'éprouver le magique pouvoir.

Pour pousser la jeune fille aux confidences, il commence par parler de lui, de la solitude dont il a horreur ; il lui demande si elle est libre et n'attend pas quelque amoureux.

— Voulez-vous venir déjeuner avec moi à Versailles ? Vous pourrez faire ensuite une étude dans les jardins de Trianon ; et nous reviendrons bien sagement avant la nuit.

Elle ne dit ni oui, ni non, assez indifférente à ces propositions sentimentales.

— Est-ce que je vous déplais ?

— Mais non, du tout...

— Regardez-moi... Oh ! les beaux yeux ! Que ne puis-je y lire ce que vous pensez de moi ?

Sa main serre plus fort le caillou. Voici le moment de l'expérience. Il se redit, mot pour mot, les paroles mystérieuses : « Tu prends le talisman dans la main fermée ; tu places celle-ci entre ton cœur et le cœur de la personne dont tu veux savoir les sentiments ; tu lis alors ses pensées dans ses yeux comme en un livre ouvert. »

— Si c'était vrai ?

Et, cependant, il hésite, comme on hésite devant l'inconnu...

— Alors, vous acceptez mon invitation ? Je ne vous semble pas un compagnon trop vieux ? Parlez-moi franchement, les yeux dans les yeux...

Lentement, il élève la main, la met à la hauteur de leurs deux poitrines... D'un bond, il est debout. Il a d'abord une crispation douloureuse, mais qui s'achève en cri de joie.

— A la bonne heure !

Elle se dresse aussi, effrayée.

— Qu'avez-vous? Vous souffrez?

— Non, non... Je suis heureux, au contraire, heureux comme vous ne pouvez pas savoir... Ah ! merci, merci... Tenez !

Il ouvre son portefeuille, en tire un billet de cent francs.

— Voilà ce billet que vous désirez... En voici même un second... Ah ! non, vous ne vous doutez pas du plaisir que vous me faites ! Adieu !

Et il part presque en courant. Elle le regarde fuir, hébétée et tremblante, comme si elle venait d'échapper à un danger...

*
* *

Il saute dans un taxi et se fait conduire boulevard Beauséjour, où habite Ariane.

Le bonheur l'inonde. Il va savoir enfin si celle-ci l'aime vraiment. Certes, elle ne cesse de le lui répéter et de lui jurer une absolue fidélité; mais comment connaître les vraies pensées d'une femme ? Dans la langueur de son étreinte, il se laisse facilement convaincre ; quand il réfléchit ensuite, il discerne ses ruses et sa duplicité. Il y a tant de choses louches en sa vie, tant de contradictions et de mensonges dans ses paroles ! Lorsqu'il l'interroge, elle trouve toujours une explication. Prise en flagrant délit, elle se tait et se met à bouder ; alors il a tellement peur de la perdre qu'il devient capable de toutes les lâchetés. C'est qu'elle le tient par les mille liens des sens et de l'habitude, par le souvenir des premiers mois d'amour, où il eut l'illusion du parfait bonheur.

Cette fois, il saura tout ; il a, dans sa main crispée, la possibilité de voir son âme à nu au fond de ses prunelles.

Il est si pressé qu'il ne prend pas l'ascenseur et monte quatre à quatre les escaliers. Avant de sonner pourtant, il se reprend un moment pour paraître calme et presque indifférent.

— Toi !

C'est elle qui est venue lui ouvrir, le chapeau sur la tête, gantée, prête à sortir. Elle ne peut dissimuler un mouvement de contrariété, mais, très vite, se ressaisit.

— Quel bon vent t'amène ? J'étais souffrante, hier soir, quand je t'ai téléphoné de ne pas compris sur moi. Cela va mieux, ce matin et tu vois, avant le déjeuner, je m'apprêtais faire un tour au Bois.

— Tu n'as pas eu l'idée de venir me prendre?

— Je n'étais pas assez sûre de te trouver.

— Tu n'avais qu'à téléphoner.

— C'est vrai... Je n'y ai pas pensé... Mais que je suis contente ! Puisque te voilà et que le temps est beau, allons déjeuner à la campagne, veux-tu ?

Elle s'explique avec volubilité. Il devine que son arrivée a contrecarré un projet. Elle se fait câline et l'embrasse.

— Ah ! la bonne surprise, la bonne surprise...

Il sent que, tout en parlant, elle réfléchit au moyen de parer ce coup imprévu. Puisqu'elle semble vouloir sortir, il insiste au contraire pour rester chez elle.

— A quoi bon aller ailleurs ? Tu sais bien que je n'ai pas un gros appétit ; ton menu me suffira certainement. Nous ferons une dînette d'amoureux.

Elle est si désemparée qu'elle ne répond d'abord pas. Ce qui lui importe avant tout,

c'est de joindre son autre amant, pour qu'il n'imagine pas, ne la voyant point au rendez-vous, de venir la chercher. Il faut donc lui téléphoner tout de suite...

— Soit, déjeunons ici... Je te demande quelques minutes pour passer à la cuisine et faire ajouter au moins un entremets, car tu es gourmand... Attends-moi un instant...

Resté seul, il marche à travers la chambre, souriant à ses pensées.

— Cette fois, je la tiens !

De la fenêtre ouverte, il regarde le beau paysage qui s'étend, par-dessus le Ranelagh, la Muette et le Bois de Boulogne, jusqu'au mont Valérien. Devant la maison, un train de la ligne de ceinture passe à grand bruit. Puis le calme revient et il entend une sonnerie dans la pièce à côté. Il dresse l'oreille.

— Le téléphone ! C'est elle qui réclame à voix basse un numéro. Je parie qu'elle avertit celui qu'elle allait rejoindre...

Il s'approche de la cloison qui sépare les deux chambres. Elle parle si doucement qu'il ne distingue pas les paroles... Pourtant, elle élève un peu le ton. Sans doute son interlocuteur insiste-t-il, voulant une explication. Il entend : « je te le jure », et puis : « toute à toi ».

Il a un geste de colère et un mot ordurier lui vient aux lèvres. Mais, comme elle rentre, rassurée et souriante, il se domine, et, tranquillement, demande :

— Lui as-tu téléphoné au moins que tu ne pouvais le rejoindre ?

— A qui ?

— A celui qui devait me remplacer aujourd'hui.

— Que tu es bête ! J'avais rendez-vous avec mon avocat au sujet des affaires dont je t'ai entretenu, tu te souviens, cette succession d'une tante de Bordeaux.

— Et tu dis *tu* à ton avocat ?

— Alors tu m'espionnes, tu écoutes aux portes ?

— Pas le moins du monde... Ayant entendu la sonnerie du téléphone, j'ai voulu savoir si tu répondais ou si je devais aller te prévenir... J'ignorais que c'était toi qui appelais. Tu as demandé à voix si basse ton numéro que je ne l'ai pas compris. Mais ce que j'ai bien compris, un moment après, c'est : « je te le jure ».

— Maître Richard est un ami d'enfance... Tu ne nieras pas que je t'en aie parlé plusieurs fois. Quoi d'étonnant à ce que nous nous tutoyons? Il a cru que je lui racontais une histoire pour ne pas me rendre à son rendez-vous. Je lui ai répondu : « si, si, je te le jure »... Y a-t-il là, vilain jaloux, de quoi me faire une scène ? Allons, embrasse-moi ; tu sais bien que je suis toute à toi.

— Cela me semble difficile.

— Et pourquoi

— Puisque tu es déjà « toute à lui »...

— Dieu ! Que les hommes sont bêtes ! Ils ne comprennent rien et interprètent tout à leur façon. Tu dois bien te douter que cet ami d'enfance m'a toujours fait la cour. Ne te l'ai-je pas dit également ? Allons, sois franc.

— Je le reconnais.

Elle essaie de reprendre l'avantage.

— Ne t'ai-je même pas raconté qu'il avait voulu m'épouser ?

— Soit, mais de là à te dire toute à lui !

— Toute à lui, toute à lui, ce n'est qu'une formule... Il a toujours aimé à me taquiner... Il me rappelle le temps où nous flirtions, et, en plaisantant, ne manque jamais de me demander si je suis toujours à lui... Et moi, je lui réponds de même, en riant : « Mais oui, toute à toi ! »... La jalousie te rend stupide et méfiant. Si tu n'avais pas écouté aux portes pour essayer de me prendre en faute, tu ne serais pas là, avec un air sinistre, à te mettre martel en tête en faisant d'absurdes suppositions.

— Absurdes suppositions

— Parfaitement ; et j'aurais le droit de me fâcher... Si tu es venu pour me chercher querelle, mieux aurait valu rester chez toi.

— Je ne te cherche pas querelle ; je te réclame seulement une explication au sujet d'une phrase qui m'a choqué... Allons, viens sur mes genoux ! Si je suis jaloux, c'est parce que je t'aime ; je souffrirais tant de te partager avec un autre !

— Je ne suis qu'à toi.

Elle met ses lèvres sur les siennes, sachant bien que sa fureur et ses soupçons ne résistent pas à ses tendresses.

— Oui, rien qu'à toi.

— Ah ! si j'en étais sûr !

Il met une main dans sa poche pour y prendre le caillou... Voilà donc le moment arrivé, le moment tant désiré où il va connaître la vérité... Pourtant il hésite et répète :

— Si j'en étais sûr... si j'en étais sûr...

— Ne doute plus de moi ; regarde en mes yeux si je mens...

Cette fois, la tentation est trop forte. Il élève doucement la main, mais il s'arrête, et la laisse retomber, avec un soupir.

— Tu ne me crois pas, tu souffres encore ?

— Ce serait tellement atroce, si tu me trompais! Songe que tu es tout pour moi. J'ai besoin de toi, de ta tendresse. Si j'apprenais brusquement que tu ne m'aimes plus...

— Mais tu es fou, qu'as-tu ce matin? Jamais je ne t'ai vu aussi nerveux.

— Si même seulement tu m'aimais moins, je ne sais ce que je deviendrais... Regarde-moi bien, Ariane. Ils ne mentent pas ces yeux ?

— Comme tu es drôle !

— Viens tout contre moi...

Il serre plus fort la pierre dans sa main crispée qu'il glisse peu à peu entre leurs deux corps rapprochés. Il va donc savoir ; mais au moment où elle va arriver au niveau du cœur, il se raidit brusquement, et s'arrache à l'étreinte.

— Non, non, jamais !

Il se dresse, court jusqu'à la fenêtre et lance à toute volée le caillou dans le parc. Elle se lève alarmée.

— Que fais-tu ? Que viens-tu de jeter ainsi ? Tu me fais peur...

— Rassure-toi, ce n'est rien... C'est une pierre qui, je ne sais comment, s'était logée dans la poche de mon gilet... Elle me meurtrissait le cœur... Ah ! oui, comme elle me meurtrissait quand tu te blottissais contre moi ! Peut-être m'aurait-elle blessé davantage... Viens maintenant, rien ne m'empêche plus de t'étreindre... Je t'aime et tu m'aimes. Nous sommes entièrement l'un à l'autre, n'est-ce pas?

— Mais oui, entièrement.

— Ah ! que c'est bon, Ariane, que c'est doux d'être ainsi !

Et il rit et pleure tout à la fois, dans son exaltation grandissante.

Le bonheur est revenu avec la divine illusion.

GABRIEL FAURE.

LA MARTINIQUE
JEUNE FRANCE DES TROPIQUES

Quand la presse a annoncé le 13 août dernier, que M. Alcide Delmont, Sous-Secrétaire d'Etat des Colonies, Député de la Martinique, s'embarquait à Bordeaux pour la colonie, on peut douter que beaucoup de gens aient perçu, même pour une médiocre part, l'ampleur locale de l'événement ainsi réalisé. Des correspondants de journaux ont fixé en quelques traits exacts mais concis, l'allure, le ton, la couleur de l'accueil, vraiment hors de comparaison, d'une population elle-même à nulle autre comparable. Mais ces heures qui n'ont leur équivalent nulle part, valent d'être retracées plus largement.

Avoir vu de ses yeux cette Martinique exultante, c'est avoir pleinement, définitivement compris comment cette France d'outre-mer ne peut pas ne pas former par son intégration réelle, absolue, à la France métropolitaine, une Patrie nouvelle, fertile en richesses humaines et matérielles, une des plus belles du monde, planétairement, internationalement parlant.

Déjà la Guadeloupe, où le Sous-Secrétaire d'Etat des Colonies n'avait passé qu'une journée, mais où les manifestations dépassant l'homme avaient tout de suite décelé la France et atteint le symbole, déjà la Guadeloupe saluant cet Antillais représentant chez elle le Gouvernement, révélait ce bonheur de l'intégration, du mariage des races, des idées, des intérêts.

Mais la Martinique, enfant de l'amour, sous les tropiques, de notre race vieille France et France de 89 et de 48, avec des races issues du sol et d'autres venue de terres lointaines, quelle extraordinaire image de la jeune République ! J'ai vu ses hommes, dans un autre milieu, et avec des visages parfois blancs, parfois de couleur, non pas les grandes figures, ni la masse non plus, mais cette légion de croyants qui gardait religieusement, entretenait la flamme sainte. Ils sont accourus de toutes les communes, non pas seulement de tous les coins de Fort-de-France, et ils ont formé le noyau de ces bataillons que durant tout son séjour, le Ministre aura vu l'entourer, le hisser dans chaque bourg, à la hauteur de leur foi et de leurs vœux, toujours au-dessus de leurs préoccupations locales pourtant vives.

Leur escorte a commencé dès que M. Delmont a mis le pied sur ce débarcadère du Gouvernement, où la vedette l'a amené du *Macoris*, dans un essaim d'officiels en tenues de neige, scintillantes d'or, d'argent, d'ordres multicolores, à travers une haie flottante de cent barques pavoisées, fleuries de rouges « flamboyants », enguirlandées de verdure. Et à partir de ce moment, il est devenu deux fois leur chose et celle de la foule — étant leur compatriote et l'envoyé de la France.

A travers une sorte de houle de rumeurs grondantes, que scandait l'aboi du 75, il est parti happé, hâlé par ces milliers d'êtres d'où

semblaient s'élancer des arcs de triomphe, où le service d'ordre n'était que la superfétation d'une discipline volontaire jusque dans l'enthousiasme même. Car tout cet élan demeurait ordonné, contenu, et ainsi plus formidable.

On entendait mille cris de « Vive Delmont, vive la France, vive la République, vive Tardieu ». Mais comment traduire ces autres cris, sans mots, sans signification dans aucune langue que dans celle du sentiment, un sentiment poignant, inexprimable, de joie et de reconnaissance et de triomphe ? Comment dire cette sorte de rire qui était un sanglot, ce balbutiement rauque des âmes sur les lèvres, ces soupirs dont des prunelles immenses éclairaient la profondeur, ces roucoulements enivrés des femmes terminés en une cascade d'onomatopées jubilantes ?

Et je voyais dans cette étonnante mer humaine, comme des vagues plus chantantes et plus hautes, les femmes acclamer l'homme de leur race et le Ministre de France, pour la joie, l'exaltation plus grande des hommes.

Ce furent elles qui eurent le premier geste. Vingt princesses de légende se présentèrent en robes de soie aurore, amarante, vert pistache, bleu turquoise. Des bijoux anciens scintillaient à leurs oreilles, et à leur gorge sous les fichus Marie-Antoinette de couleur tranchante. Relevant des jupons longs de dentelle et de brocatelle sur le bas de soie gainant la cheville fine, elles portaient haut un visage doré, brun d'ébène ou cuivré, où de larges yeux rient et caressent sous la coiffure provoquante, le madras plissé, bouton d'or à raies rouges avec ses deux flèches mutines, une droite l'autre basse, ou bien « l'en-tête » en couronne, avec ses deux coques elles aussi en sens contraire, « à la révolver », « à la titane ». Elles offrirent au Ministre des fleurs du pays, hibiscus aux larges pétales oranges ou roses, flamboyants pourprés, tubéreuses blanches glacées de vert, mélangées aux fleurs de France, œillets, glaïeuls, roses... Et ces princesses allurales, en atours des contes de fées ou des soirées de cour, c'étaient des femmes de tous milieux, des déléguées des marchés, de belles et coquettes filles du petit peuple.

Ainsi enrichi de ces gerbes vivantes, le cortège se dirigea vers le monument aux morts, un grand archange de bronze érigé sur la pierre rue, devant un rideau de verdure, au fond de la « savane », cette sorte d'esplanade herbeuse, la grande promenade de Fort-de-France, que ceinture une unique allée de grands tamariniers, « l'allée des soupirs ». On passa non loin des colonnes démesurées de palmistes aux panaches verts entre lesquels s'élève la statue de Joséphine, l'impératrice créole, qui ne sut pas dissuader ou persuada son génial amant d'abandonner Saint-Domingue et de rétablir aux « Isles » l'esclavage aboli par la convention.

A l'Hôtel du Gouvernement, blanc palais à terrasse et à colonnades d'architecture classique, premier contact avec les autorités civiles et militaires, les Corps constitués, le clergé. Sous la chaleur à 37°, la Cour d'Appel porte bien la robe rouge et l'hermine, la Magistrature et le Barreau la toge noire. Le Gouverneur, M. Gerbinis, ceint de la merveilleuse écharpe d'uniforme orange et or à gros glands d'or, prononça son discours de bienvenue.

Le Ministre répondit brièvement, et ce fut le défilé de toute cette élite que le pays a déléguée à l'ordre et à la paix, à la justice, à la prospérité françaises en ce coin du monde. Est-il besoin de souligner l'émotion, là, plus discrète, plus réfléchie, qui sincère, puisait son rayonnement visible dans un sentiment commun, unanime ? Il faut songer que depuis le 17 septembre 1630 où d'Esnambuc descendit au Carbet prendre possession de la Martinique au nom du roi de France, oncques ne virent venir à eux un membre du Gouvernement de la Nation lointaine, tous ceux qui la servent là, et ses enfants eux-mêmes, frères de race de ce Ministre.

Nouvelle étape. Devant la statue de Schoelcher qui fut Sous-Secrétaire d'Etat des Colonies, M. Delmont, son collègue à quatre-vingts ans de distance, va déposer une palme à la mémoire du grand libérateur, celui qui a dit : « aucune terre française ne peut porter d'esclaves ». Et il acclame les deux noms « Schoelcher, Delmont ! », ce peuple dont seul le frémissement contenu avait révélé le souvenir, la religion fidèles, quand le Ministre donne l'accolade au vénérable M. Belus, ancien Président du Conseil Général, le doyen des maires, noir très clair aux traits fins, très aristocratique malgré que l'âge l'ait courbé, témoin des jours de servitude, qui fut esclave dans sa jeunesse.

Pour terminer la matinée lourde de cette électricité qui ne fit que croître durant tout le séjour du Ministre, ce fut la réception de la Municipalité au Théâtre Municipal, où le premier adjoint faisant fonction de Maire en l'absence de M. Severe, Me Saint-Félix, avoué de talent, très aimé, très sympathique figure de vieux Français de France, sut interpréter l'accueil populaire avec une cordiale éloquence.

Là, dans ce pittoresque théâtre de bois peint

de nuances claires et de fleurs, où il semble que le soleil jette son puissant bouillonnement, et la terre ses hommes les plus représentatifs, s'est révélé dans toute sa force et sa beauté neuves, évidentes, le creuset même où s'est forgée par le mariage des races une nouvelle province française.

Qui de nous l'imaginait exactement ? Spectacle unique, dont aucune fête ailleurs n'a réalisé l'originalité et la vérité saisissantes. On sent bien qu'on ne se trouve pas en France. Il y a ce décor, les blancs costumes des hommes et ceux des femmes, une vibration qui dépasse celle de nos foules les plus enthousiastes, il y a cet ensemble des gens ruisselants de chaleur plus que dans n'importe quel amphithéâtre bondé de notre Midi, le plein été, et qui s'épongent d'un geste qu'on sent de tous les instants de tous les jours. Mais surtout il y a ces visages aux innombrables traits, aux gammes de teints les plus multiples, noirs d'ébène bleu et d'ébène rouge, de cuivre pâle et de cuivre foncé, d'ambre chaud et d'or décoloré, mats, luisants, profonds, transparents, ces mains dont le dos est noir ou jaune et la paume rose, ces dentures éclatantes d'émail blanc, et pour faire penser à l'Amérique si proche, souvent brillantes d'or. Enfin, il y a ces prunelles jamais vues dans nos assemblées populaires, des puits d'ombre où rayonne une étoile.

Et tout cela qui n'est pas la France, qui semble si différent de son visage familier, c'est elle qui l'a créé, c'est elle qui en fait jaillir une passion, une flamme infinies, c'est vers elle que s'exhale indéfiniment le plus violent cri d'amour qu'on ait pu entendre. C'est elle qui modèle les visages, les assimile aux nôtres, elle qui prête à ces gestes, à ces voix, une parenté naturelle avec les nôtres.

Sur les lèvres du plus simple au plus instruit de ces hommes, aussi, on reconnaît la pensée, la parole, le plus fidèlement, le plus naturellement françaises. Et devant cet amour, cette intelligence, devant ce don si complet, ou si l'on veut, cette conquête totale d'êtres venus du fond des âges, des vieilles servitudes, des ténèbres de misère et d'ignorance, des brousses incultes ou des édens de vie paresseuse et comblée, se fondre dans cette lumière que la France est pour eux, il n'est plus possible de se raidir, on s'abandonne au torrent délicieux d'une joie inconnue, on ne sait plus que refouler ses larmes.

Une invocation monte du cœur, invinciblement, vers cette Patrie qu'on se prend à chérir, à admirer plus passionnément dans l'élan de cette race neuve, la fille cadette de son humanité ardente. En quelques lieux où sa gloire ait resplendi, dans quelques prodiges où son génie ait triomphé, jamais cette Patrie on ne l'a vue si belle et si émouvante, si humainement magnanime et souveraine que dans cette transubstantiation véritable de son âme et de sa chair.

*
* *

Ma vision de ce jour-là, je l'ai retrouvée plus convaincante encore peut-être dans les vingt communes visitées par le Ministre. La Martinique, prolongement de la France dans l'Atlantique, plus que l'Algérie, son prolongement méditerranéen, nous apporte incontestablement le sûr témoignage de cette création d'humanités à son image qui peut être, qui sera demain, son œuvre et sa survie.

Au chef-lieu, à Fort-de-France, ou bien dans les bourgs, sur la côte ou dans la montagne — au Prêcheur, à Saint-Pierre, au Morne rouge, au Carbet, à Case-Pilote, au Vauclin, à Rivière-Salée, à Saint-Esprit, au Lorrain, au Lamentin et dans tout ce que l'île a de sites et de noms pittoresques et charmants — partout la France, partout la Patrie, la *magna regnante*. Et partout j'ai reconnu la vie même d'un département de France, soit qu'elle ait atteint l'enivrement, quand il s'agissait d'affirmer une filialité exaltée à la hauteur d'une religion jusque dans la clameur des cloches lancées à toute volée sur le passage du Ministre, soit que redevenue paisible, elle étalât sa vigueur souriante, à la façon d'une sage et radieuse rivière de nos provinces, dans le flot de son peuple de deux cent vingt mille êtres, quand il vaquait sans hâte et sans paresse à la tâche quotidienne.

Municipes affairés à tendre des drapeaux et des arcs fleuris, à dresser des estrades dans les grands marchés couverts, à réunir les orateurs habiles, à préparer les punchs au rhum glacés, pour les réceptions officielles, je vous ai revus plus tard, et vous aviez pris une physionomie reposée, certes, mais sur laquelle on ne lisait pas une âme différente. Vos édiles, ceinturés de tricolore sur le complet blanc ou la redingote noire, vieux colons aux visages boucanés ou citoyens de couleur, parfois protégés du redoutable soleil de « l'hivernage », par le parasol traditionnel, venus au-devant du cortège ministériel et processionnant avec lui au calme « pas colonial », ce qu'ils avaient dit des sentiments de patriotisme, comme des légitimes aspirations, des efforts de leurs administrés confiants

et unis, vous le répétiez le lendemain posément, allègrement, dans les gestes familiers du labeur, des affaires de chaque jour, créateurs ordonnés de l'idéal hier défini, réalisateurs précis de buts conformes à ceux de la France.

Si la parole, en effet, le goût des belles périodes, le sens de la philosophie et de la politique — suprême ressort, quoi qu'on en ait, de la vitalité d'une nation, comme d'une province, car celles qui n'ont ni politique d'affaires ni politique sociale sont mortes — si en bref une intense spiritualité, jeune encore, mais déjà étoffée, et subtile surtout, semble avoir trouvé son terrain prédestiné dans la race martiniquaise, on aurait tort de n'y voir que jeux légers, inaptitude à l'action. Parler de l'indolence et du verbiage créoles, voilà qui est bien vite fait, et bien superficiel autant qu'injuste.

Chez beaucoup de ces hommes qui souvent, devant moi, ont extériorisé le fond même de leur pensée, que de psychologie, que de jugement, quelle perception aiguisée des inévitables détours de la vie et des contingences sociales, avec un amour du clocher toujours réceptif, dirigeant des antennes vibrantes vers tout ce qui pouvait le grandir en l'associant à la vie de la grande Patrie !

Aussi l'instruction, la soif d'apprendre sont-elles ce qui caractérise le plus nettement leur âme. Pour eux-mêmes et bien plus encore pour ces enfants dont ils sont fiers, qu'ils s'enorgueillissent d'élever quel qu'en soit le nombre — souvent huit et quinze, on cite plusieurs familles de dix-huit et vingt — ils nourrissent la plus respectable ambition : celle de monter sur le plan de l'intelligence et du savoir. Les instituteurs et institutrices originaires du pays sont presque tous beaucoup mieux que des primaires, et leur interprétation des textes qu'ils possèdent, porte très souvent la marque d'une distinction innée de l'esprit. Ils se montrent contents de leurs élèves, ils confessent pourtant rencontrer plus de peine auprès de ceux des zones où la vie plus dure — fils de pêcheurs, de montagnards, de travailleurs des campagnes — le duel plus personnel avec ses difficultés, leur a construit héréditairement un cerveau plus volontaire, non pas plus fermé, mais plus résistant à ce qui dépasse le champ du labour à venir. Et cela ne nous change guère, que je sache, de bien des coins de France.

Mais aussi, là où domine l'esprit de perfection, quelle volonté, quelle confiance ! Dans la zone volcanique, rien ne la ralentit : on construit des écoles — M. Delmont inaugura celle du Morne-Rouge naguère enseveli — on fait la classe aux heures mêmes où le Mont Pelé donne des signes d'activité. Et l'enseignement des livres se complète avec une admirable vigueur des leçons de la nature qu'il faut vaincre.

Terre qu'on dirait surgie de la mer avec un élan cent fois brisé, mais laissant tout de même les signes de sa ferveur d'ascension dans tous ces sommets dont l'île presque entière est faite, qu'ils s'appellent « mornes » ou « pitons », qu'ils soient arrondis ou anguleux, et dont les pentes cultivées ou non, ruissellent de verdures prodigieuses, comme ces fougères arborescentes énormes qui couvraient le sol de la préhistoire, dont nous ne trouvons plus rien en Afrique même, et de vergers féconds, d'orangers et de citronniers, de bananiers, d'avocatiers, de cacaoyers, de manguiers, et de jardins de fleurs inouïes, aussi, orchidées, fleurs d'arrow-root, hibiscus, tubéreuses et mille espèces éclatantes et embaumées. Terre si généreuse que tout ce qu'on y sème y pousse en toute saison, et qui prodigue assez de richesses pour ne rien redouter de la prolificité de la race même. Quand on considère en effet l'accroissement constant des naissances — l'île qui comptait 184.000 habitants en 1913 n'est aujourd'hui pas loin de 230.000 — accroissement que va accélérer le bel effort sanitaire et social impulsé par M. Delmont, on peut se demander si plus que l'espace, la production vivrière ne manquera pas.

Et c'est ici qu'il faut regarder en face le problème que pose la richesse prédominaante de la Martinique, la canne à sucre, tel que le monopole de fait constitué par le contingentement du rhum exportable en France le situe et le délimite. Avec une exportation maintenue depuis 1924 à 20 millions de litres (dont 16 millions environ entrent en France en contingent, c'est-à-dire en franchise et le reste avec surtaxe) valant, d'après les derniers cours (1), 1.100 fr. environ, le revenu brut annuel que la Martinique retire de son grand produit régional est de l'ordre de 170 millions, sans parler des rhums surtaxés, et des quelques autres 20 millions de litres qui s'y consomment sur place chaque année — à prix bien moindre évidemment. Il faut enfin, pour totaliser le rapport de la culture de la canne à sucre, compter la production de sucre, 38.000 tonnes en 1928 pour une somme approximative de 70 millions de francs.

(1) A l'heure où cet article était écrit. Depuis la crise a entraîné là aussi une baisse.

Et alors voici le problème : un tel revenu suffit-il en soi à assurer la vie, le bien-être, l'avenir du pays tout entier, chacun y trouve-t-il son compte ? Tout en demeurant purement objectif il faut répondre *non*. Tout économiste observera d'abord que la monoculture est un péril manifeste. Tout sociologue considérera comme démoralisante une richesse résultant d'un malthusianisme économique. Tout statisticien signalera enfin que si les impôts sont prélevés pour la plus grande part sur cette richesse, elle n'est pas répartie à la masse, mais bénéficie à un très petit nombre. Ainsi tout esprit positif conclura que la prospérité de la Martinique n'est qu'un leurre, à ne la considérer que dans sa source principale, la culture de la canne à sucre. Il est aisé de constater par le rapprochement des chiffres indiqués plus haut, que les exportations, quand elles s'élèvent à 311 millions de francs environ, représentent presque totalement la valeur des rhums, ne laissant qu'une marge médiocre aux autres produits. Ce n'est donc nullement en faveur de l'île entière que se traduit, en réalité, cet indice de prospérité, qui précisément, parce qu'il peut éblouir, dissimule un danger économique et social.

Il lui faut s'orienter résolument vers une exploitation plus diverse et plus ample de ses richesses naturelles. On a sagement agi en lui conseillant les cultures secondaires, notamment la culture et l'exploitation des bananes dont elle produit plusieurs espèces excellentes. La question du transport va entrer dans une phase d'heureuses solutions. Il restera à aider le petit planteur, le petit agriculteur, et ce sera un bienfait pour la collectivité même que l'agencement amorcé du crédit agricole, à long terme ou avec renouvellements faciles. Quand j'ai pénétré dans l'intérieur des terres, quand tout favorablement impressionné encore par l'animation et l'aisance des centres, je me suis trouvé tout à coup en face d'un paupérisme crûment étalé, j'ai eu de quoi réfléchir gravement.

Au sortir de ces routes sillonnées par une circulation intense, tantôt des porteuses sculpturales, la tête chargée de corbeilles, des cavaliers braqués sur leurs petits chevaux, avec leur parapluie et leur bagage en sautoir, tantôt des chars automobiles, des voitures de tourisme dont les pneus tournant raide aux innombrables virages en épingles à cheveux gémissent éperdûment sur le macadam, au sortir de ces voies d'abondance, on tombe parfois sur la misère elle-même. Ce ne sont plus les maisons de pierre, les riches villas à l'européenne qui décorent Fort-de-France et s'étagent tout autour, ce ne sont plus même ces simples maisons de bois à jalousies, coquettes sous ces toits de tôle ondulée dont Morand s'est tant engoué ailleurs. Ce sont de véritables cases d'Afrique, sordides et pouilleuses. Contraste qui serre le cœur et, qu'il s'agisse de salariés ou de paysans semblables aux derniers de ces serfs, si cruellement décrits par La Bruyère au temps du grand Roi, humanité dont le relèvement appelle un effort large et durable. Le sentiment ici ne concorde-t-il pas comme toujours avec l'intérêt bien compris ? Quand ces tares disparaîtront, alors seulement la Martinique sera ce beau département français dont la fierté de compter parmi les plus riches et les plus dignes de notre continent se justifiera pleinement.

C'est alors que la Martinique pourra former le premier jalon de cette interpénétration des races fraternelles de nos régions d'outre-mer et préparer cette fusion dont le peuple martiniquais, comme je l'ai montré, prouve si magnifiquement le bonheur, le succès certain. La politique d'association n'a qu'un temps, il sied d'y réfléchir, tandis que la fusion, le mariage des sangs, des intérêts, a produit dans cette île fortunée de la chair et de l'idée, de l'âme françaises : il en produira partout quand on voudra aussi patiemment, aussi constamment le pratiquer.

C'est pourquoi j'ai salué avec joie la création, sur l'initiative de M. Delmont, si bien secondé par mon éminent compagnon de route, le Médecin Inspecteur Général Lasnet, de cette Ecole de médecine qui va compléter à Fort-de-France l'œuvre entreprise pour diriger la jeunesse martiniquaise vers des carrières profitables à la petite Patrie comme à la grande.

On a trop dit comme nous avons un pressant besoin de médecins pour nos colonies, pour notre Afrique noire notamment, et je n'y insisterai pas. Je ne puis non plus, et je le regrette, consacrer la place qu'elles mériteraient à quelques œuvres sociales d'initiative privée, où de trop rares générosités comme celles de Mme Severe, la distinguée femme de l'ancien député, maire du chef-lieu, une des plus remarquables figures de la grande élite martiniquaise, comme celle de Mlle Meyer et de son frère, le grand industriel, M. Louis Meyer, attestent à la fois un amour intelligent du petit pays et un idéal sincère de bons Français.

Pour qui lira cette large esquisse de la vie martiniquaise, j'espère sans trop de présomption, lui avoir communiqué quelque chose de

l'émotion et de la foi profondes dont elle m'a gonflé le cœur. Quand je trouvais un moment, au cours de ce voyage trop rapide à mon gré, pour m'avancer sur l'une des plus belles routes, celle de la Trace, j'en étais récompensé par une vision exquise, dont l'image me revient hallucinante, comme celle de tout cela même qui jaillit en étincelles magnifiques de son trésor le plus intime. Mon regard plongeait dans des océans de verdures où la nuit frémissante mettait des houles d'ombre voluptueuse. Soudain mille points lumineux, gouttes d'or translucide qu'un souffle mystérieux vaporise, fusaient de ce déferlement. Les lucioles! ces étincelles vivantes de quelque gigantesque travail de forge invisible, voilà pour qui sait voir avec les yeux de l'âme, le secret de la Martinique.

Qu'elle garde toujours ces magnifiques étincelles de désir, de courage, et d'espérances hautes, la chère petite France du plus lointain Atlantique ! Là où son destin et le nôtre ont, par une conjonction providentielle, placé ce relais de l'énergie et de la pensée françaises, en un des points du monde où s'accoude le rêve des nations promises à la pérennité, elle est pour nous le sourire des ancêtres et des générations futures. Sa rade immense, où le vieux « fort-royal » atteste la prescience des aïeux, elle ouvre à nos enfants des bras de taille à contenir, à bercer leur rêve le plus grandiose — des bras qui peuvent accueillir notre initiative la plus large, nos navires, nos avions, et tous ceux qui voudront nouer là les mille liens du nouveau et de l'ancien monde.

Fort-de-France, la Martinique, ce n'est pas seulement une terre bénie, promise à tout ce que la vie humaine peut attendre de joie et de fortune sur cette planète. Ce n'est pas seulement avec sa race heureuse, chair de notre chair, âme de notre âme, un prodigieux creuset de notre perpétuelle rénovation, de notre inextinguible assimilation. Ce n'est pas seulement avec sa rade féerique où la T. S. F. ajoute son antenne à toutes celles que notre intellectualité étend sur l'univers, un relais et une base aérienne et navale.

C'est la base de notre grand départ vers la plus grande France, l'univers français, « la patrie neuve, aux mille mamelles, l'avenir clair, les beaux enfants, la force, l'argent facile, l'espoir. »

J.-L. Gheerbrandt,
Directeur de l'Institut Colonial Français,
Membre du Conseil Supérieur des Colonies.

POEMES

APRÈS

Le camp sommeille autour de la grande Ambulance.
Il pleut du fer, au loin. L'horizon est en feu.
L'auto rouge! Debout! L'on apporte en silence
Quatre pâles blessés. Le major fait : « C'est peu ».

Couvrant d'un tablier son brillant uniforme,
Il dit : « Déshabillez. Le grenadier d'abord.
Nurse, vos instruments; mes gants; le chloroforme:
Allons, vite, passez la feuille de rapport ».

Nu, sur l'émail neigeux. La peau semble un peu rose
Où le shrapnell perça, juste sous le nombril;
L'intestin est sorti, comme la large rose
Epanouie en juin, au fond de mon courtil.

L'angoisse est dans ses yeux. Il parle; on le surveille;
Un brancardier maintient la poitrine et les bras.
« Mon Dieu...» fit-il, rageur, « cinq enfants et la vieille...»
On l'endormit. Mais il ne se réveilla pas.

POUR VAINCRE

Mon frère au cœur meurtri, si las d'être opprimé
Depuis la prime enfance, ô toi qui désespères!
Ne suis pas les tyrans de pouvoir affamés,
Qui n'ont, pour t'affranchir, qu'un glaive et la colère!
Laisse-les s'agiter. Leur gloire n'a qu'un jour.
Toi, rejoins tes pareils qui luttent. Ils t'appellent,
Les hommes forts qui font une Terre Nouvelle!
N'agis jamais par haine et fais tout par amour.

IN MEDIO STAT VIRTUS

A Albert Mockel,
au poète belge qui nous donne :
« *La Flamme Immortelle* ».

Parfums, lumière et sons ailés, azur et soies,
Tout ce qui charme par douceur et plaît au cœur,
Tu l'apportes, Poète, au ciel de notre joie,
Où ton art fait sourire Eve et l'Amour moqueur.
L'Amour? C'est lui qui danse en la *Flamme immortelle*
Et qui la rend si vive et si douce à la fois.
Que peu d'humains pourraient, Mockel, se passer d'elle.
Bien qu'elle brûle à point les âmes et les doigts!...
Et sois béni d'avoir, par la Flamme bénie,
Couronné la Beauté muse de Wallonie!

Camille Fabry.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LES AFFAIRES D'ESPAGNE. COMMENT ON FAIT L'ÉCONOMIE D'UNE RÉVOLUTION

Il semble bien que l'Espagne ait décidément fait l'économie d'une révolution. Quand il y a quelque trois semaines la note de M. Alba — bientôt suivi par M. Cambo et par le comte de Romanonès — fit prévoir l'abstention en masse aux élections du 1er mars, unique raison d'être du gouvernement Bérenguer, on put croire un instant que la monarchie espagnole, toujours menacée depuis le commencement du règne, allait s'effondrer.

Le roi était-il vraiment aussi impopulaire qu'on le disait ? Etant donnée la prodigieuse indifférence politique du peuple, il est toujours difficile en Espagne de tâter le pouls à l'opinion publique, mais l'agitation des milieux politiques et du monde de l'intelligence et de l'armée était extrême. On imputait au roi toutes les fautes de la dictature Primo de Rivera, en oubliant du reste que ce tyran débonnaire avait, au début du moins, tiré le pays d'une situation extrêmement difficile. On lui posait une sorte d'ultimatum ; se soumettre ou se démettre. On parlait même beaucoup — surtout hors d'Espagne il est vrai — de son abdication prochaine. On oubliait le petit discours qu'il fit il y a quelques années à propos de je ne sais quelle inauguration. « Il y a des gens qui prétendent que je veux abdiquer, disait-il en substance. Ils ne me connaissent pas. Je ne suis pas un déserteur. Je succomberai s'il le faut sur le trône où je suis monté, mais on devra m'en arracher pour que j'en descende : un roi d'Espagne n'est pas l'esclave de quelques meneurs qui comprennent moins bien que lui la façon de gouverner un peuple au mieux de ses intérêts. »

Et en effet, on s'aperçoit aujourd'hui que loin de lâcher la partie comme on lui en prêtait l'intention, Alphonse XIII, une fois de plus, a manœuvré supérieurement au moyen des armes qu'il avait à sa disposition, la prudence, l'adresse, disons même la ruse et... les divisions et la médiocrité de ses adversaires. Que le général Berenguer après feu le général Primo de Rivéra ait quelque raison de se plaindre d'avoir été abandonné et même joué par le souverain, peu importe ; les rois ont le droit et même peut-être quelquefois le devoir d'être ingrats.

Quand la note de M. Alba eût enlevé aux élections prochaines toute espèce de signification, le roi avait compris que la partie était perdue s'il la laissait jouer par le général Bérenguer, que, d'ailleurs, une phlébite clouait dans son lit. Il était impossible de s'en tenir au retour à la Constitution et au régime normal. Il fallait dépasser ce programme périmé soit en se portant à droite, en revenant à la dictature, — soit en se portant à gauche et en acceptant la Constituante. Le retour à la dictature après l'effondrement de Primo de Rivera, c'était une partie bien hardie à jouer. On n'était pas sûr de l'armée et enfin, on manquait de dictateur. Le roi se décida donc pour l'évolution à gauche. Mais cela aussi c'était une solution grosse de danger. Les partis de gauche n'exigeaient-ils pas le départ du souverain, quelques-uns avec l'espoir que la Constituante proclamerait d'abord sa déchéance ?

C'est ici que le roi se montra suprêmement habile en convoquant M. Sanchez Guerra, vieux doctrinaire, unanimement respecté, mais demeuré naïf après une carrière politique déjà longue. Alphonse XIII demanda au vieil homme d'Etat de constituer un cabinet chargé de convoquer la Constituante et comprenant tous les « constituants », depuis les amis de M. Alba jusqu'aux républicains emprisonnés après le coup de Jaca. Les premières visites de M. Sanchez Guerra en quête de collaborateurs se firent à la prison modèle.

Il était parti plein d'espoir ; il se heurta à des refus formels ou à des exigences irréalisables et au bout de vingt-quatre heures, il échouait, démontrant ainsi formellement l'impuissance de ces constituants de gauche qui faisaient tant de bruit. Entre temps, le sentiment monarchique semblait s'être réveillé à Madrid. Le retour de la reine fut l'occasion de manifestations loyalistes et le souverain en profita pour constituer ce ministère Aznar qui, comprenant des libéraux, des conservateurs et même un régionaliste catalan, M. Ventosa, représentant de M. Cambo, se présente essentiellement comme un ministère d'union monarchiste.

Est-il bien solide ? On remarque qu'il ressemble beaucoup à l'impuissant ministère que Primo de Rivéra renversa aux applaudissements à peu près unanimes, ne l'oublions pas. On dit

beaucoup qu'en le constituant le roi n'a fait que gagner du temps.

C'est déjà quelque chose. A force d'ajourner la révolution qu'on annonce toujours en Espagne pour l'année qui vient, Alphonse XIII finira peut-être par l'éviter tout de bon et l'on s'apercevra alors que ce souverain qu'on a pris jusqu'ici pour un roi de cinéma est un des hommes d'Etat les plus fins et les plus retors des temps troublés où nous vivons.

***

De tous les rois dont le trône a survécu à la grande tourmente de la guerre, il est le plus roi. Alors que les plus vieilles dynasties se sont écroulées, alors que pour recueillir les rois en exil il faudrait un palace et non une aimable auberge comme celle de Candide, alors que les rois constitutionnels qui restent en fonction se font le plus petits possible, il est resté le Roi, le représentant d'une longue histoire, Bourbon et Habsbourg unissant dans ses veines le sang de Louis XIV à celui de Charles-Quint ; il est le maître d'une cour où existe encore le cérémonial des vieilles cours et tout cet ensemble de splendeurs et de vanités qui inquiète, étonne et ravit les fils de la démocratie. Au reste, dans ce beau décor archaïque, la plupart des souverains d'aujourd'hui se fussent sentis dépaysés. Alphonse XIII se montre d'autant plus à l'aise que, roi dès l'enfance, il peut se donner l'air de ne pas prendre la monarchie trop au sérieux.

Il a su se donner, en effet, le droit de sauter parfois à pieds joints par-dessus le protocole, ce qui est beaucoup plus difficile pour un roi que pour un simple citoyen. Sa cour, ses Grands, ses ministres, il lui arrive de traiter tout cela avec le suprême dédain de quelqu'un qui, mieux que quiconque au monde, sait ce qu'en vaut l'aune. De tous les souverains actuels, il est peut-être le seul qui sache encore s'encanailler avec la grâce d'un maréchal de Richelieu. Il a tout naturellement les manières populaires : il tutoie le mendiant, le toréro, le jockey, le pâtre, le rustre et même le banquier, bien sûr que jamais l'autre ne prendra le même ton. Généreux avec cela, se risquant parfois dans les affaires, comme tout roi moderne, mais avec de l'imagination, de la prodigalité, chevaleresque, très sportif et gentiment brave, trouvant les mots qui conviennent, les gestes qui désarment, pratiquant mieux que tout autre cet espèce d'héroïsme professionnel qui fait que jamais un souverain ne peut partir pour une cérémonie publique, sans dire comme le matelot qui s'embarque, quand s'élève la tempête: « Adieu vat !», sans se demander quel est le revolver qui se cache dans l'ombre, d'où va partir la bombe qu'on jettera sur sa voiture.

Tout cela lui a fait une popularité européenne un peu facile, mais qui lui a très bien servi à cacher le jeu politique fort délicat, où l'on s'aperçoit seulement aujourd'hui qu'il est passé maître.

C'est Waldeck-Rousseau qui disait, un jour d'abandon, qu'il chérissait la démocratie parce que, de tous les régimes, c'est celui où l'art du gouvernement est le plus difficile. Certes, le métier de ministre n'est pas commode quand on a derrière soi tout un parlement à apprivoiser et et à surveiller. Mais celui de roi constitutionnel ne l'est pas davantage, surtout en Espagne. A voir de loin le décor de la monarchie espagnole, on croirait qu'en aucun pays l'idée royale n'est aussi profondément ancrée. La vérité, c'est qu'il n'en est pas où le trône soit plus mal équilibré et plus vacillant. Depuis Ferdinand VII, de sinistre mémoire, jusqu'à Alphonse XII, le père de notre hôte d'aujourd'hui, n'oublions pas que le pays fut troublé, secoué par des révolutions de palais, auxquelles se mêlaient des émeutes populaires, des mouvements républicains, des pronunciamentos, sans compter le séparatisme catalan. C'est que, pendant toute la première partie du XIXe siècle, le trône d'Espagne n'a été occupé que par des souverains et des souveraines d'opérette, depuis l'illustre Isabelle, jusqu'à ce pauvre duc d'Aoste, qui s'empressa de rendre sa couronne, sans parler du règne éphémère du républicain Castelar. Quant à l'opinion publique, nulle part elle n'était et elle n'est encore aussi profondément divisée. La haute noblesse, le soutien naturel de la monarchie légitime, était carliste, le monde de l'intelligence était républicain, les Catalans étaient... Catalans. L'armée se considérait comme une caste qui pouvait vivre aux dépens du pays, mais qui ne devait pas le servir. Ajoutez à cela que, dans le prolétariat espagnol, imaginatif et misérable, l'idéal anarchiste se répandit avec une extrême rapidité, que toute l'industrie du pays était aux mains d'étrangers, et vous comprendrez que le jour où, à l'âge de seize ans, Alphonse XIII prit le sceptre, il ne tarda pas à s'apercevoir que sa position était loin d'être de tout repos.

Si encore il avait pu compter sur un certain nombre de ces serviteurs dévoués que généralement les monarchies traditionnelles trouvent

dans le personnel administratif et même dans le personnel parlementaire, mais, nulle part en Europe, le parlementarisme n'avait corrompu l'administration au même degré qu'en Espagne. La politique, c'était tout simplement la conquête des places. Changeait-on de ministère, on changeait en même temps tous les fonctionnaires, comme dans ces républiques sud-américaines où, le jour où le Président perd sa place, le dernier des cantonniers peut faire ses paquets.

Un mouvement carliste mal éteint, un parti républicain où se réunissaient les intelligences les plus actives du pays, une agitation socialiste et syndicaliste qui confinait à l'anarchie, deux partis constitutionnels sans idéal et sans crédit, une économie nationale livrée aux intrigues des étrangers, voilà la situation que trouva Alphonse XIII à seize ans, quand il eut à choisir des ministres, quand il eut à résoudre des crises parlementaires, à maintenir une ligne de politique étrangère, raisonnable et digne, entre les excitations d'un état-major nationaliste dénué de toute espèce de bon sens, et les intrigues allemandes, françaises, anglaises, américaines.

Pour faire face à tant de difficultés il avait le prestige du trône et la situation monarchique, les conseils de sa mère Marie-Christine et un instinct politique, où il y a peut-être plus de ruse opportuniste que de grandes idées de gouvernement, mais qui ne lui a jamais fait défaut. Quand il monta sur le trône, la situation était extrêmement difficile. Elle n'a jamais cessé de l'être. Et pourtant, il s'en est toujours tiré à son honneur.

Il s'en est tiré malgré de graves mésaventures, comme la guerre avec l'Amérique, qui coûta à l'Espagne Cuba et les Philippines, ou comme le désastre du Riff. Il s'en est tiré à force de prudence, de tact, d'habileté diplomatique, car à bien étudier son règne, on s'aperçoit que la qualité maîtresse en politique de ce roi-gentilhomme, de ce roi casse-cou, c'est la prudence. On dirait que, parmi tous les ancêtres qui se disputent son âme, celui dont il aime le mieux à se souvenir, c'est Henri IV, le matois Béarnais. Il aurait pu, en voyant le discrédit dans lequel est tombé le personnel parlementaire, songer à faire, lui aussi, son petit pronunciamiento. Il l'a laissé faire par Primo de Rivera, profitant du succès du dictateur tant qu'il en eut, se déchargeant gaillardement de ses fautes.

Mais cette prudence qui a toujours dicté la conduite du roi Alphonse, comme il a bien su la cacher, sachant d'instinct que les peuples n'aiment pas les rois politiques et préfèrent un François Ier à un Louis XI ! Dissimulant sous une amabilité de grand style le mépris général des hommes auquel arrivent tous ceux qui ont à les gouverner, connaissant à merveille ces mille nuances de la politique espagnole, il a l'air de s'en désintéresser complètement et de ne se soucier que de chevaux, d'automobiles, de tennis, de voyages et, de son métier de roi, de ne faire avec plaisir que ce qu'il a de décoratif. En fait, il n'en a jamais rien négligé. Il a toujours su parfaitement ce qui se passait. Il a laissé faire Primo de Rivera, suivant d'un œil tant soit peu narquois sa politique, profitant de l'ordre qu'il faisait régner et de l'apparente prospérité des débuts du régime, puis quand les difficultés financières eurent eu raison de la dictature, il laissa tomber dédaigneusement le dictateur, faisant appel à son vieil ennemi, le général Berenguer, pour liquider la situation. Celui-ci n'y parvint pas et l'abandonna à son tour. En vérité, le roi d'Espagne n'a rien d'un Don Quichotte, mais a peut-être tout d'un de ces rois modernes qui ne peuvent se maintenir qu'en rusant avec la démocratie et en lui conférant l'autorité de la tradition nationale.

*
* *

Certes, avec la constitution du cabinet Aznar, il n'est pas au bout de ses difficultés. Il est probable que dans les nouvelles Cortez qui vont se réunir et qui devront sans doute prendre au moins le nom de Cortez constituantes, la poussée à gauche sera beaucoup moins forte que ne l'escompte l'état-major républicain — les mauvais souvenirs que l'éphémère république a laissés en Espagne ne sont pas abolis — mais on ne sait cependant pas encore ce que donneront les élections ni comment l'amiral Aznar pourra maintenir une union relative dans son équipe disparate, mais il semble que le danger des émeutes de la rue ait été évité. On ne peut pas trop s'en féliciter, car il n'y a que trop de foyers d'incendie en Europe.

L. Dumont-Wilden.

LE THÉATRE

LA DERNIÈRE PIÈCE DE LÉOPOLD MARCHAND

La dernière pièce de Léopold Marchand réussit devant le public, les principaux critiques l'ont louée ; quelques-uns ont affecté de ne pas comprendre : ce sont là tous les signes du succès.

Léopold Marchand a réalisé, cette fois-ci, le miracle de renouveler, non pas les apparences de la technique, ce qui est toujours si facile, mais le fond même de l'observation, ce qui est toujours le premier mérite de l'auteur dramatique et des moralistes.

La pièce ne comporte aucune machinerie particulière : la mise en scène y tient le rôle classique et les acteurs n'y sont excellents que par la qualité naturelle de leurs rôles. La coupe, enfin, ne comporte que trois actes et un petit tableau. Peut-être est-ce la simplicité même de cet appareil qui, durant l'exposition du premier acte, a surpris certains innovateurs et certains snobs qui ont craint, du moment qu'on ne faisait appel qu'aux moyens naturels du théâtre, de s'ennuyer faute d'excentricité. En revanche, les bons esprits ont été tout de suite non seulement rassurés, mais intéressés. On avait affaire à un auteur qui ne cherchait l'originalité que là où elle doit être trouvée.

Dès les premières répliques d'ailleurs, il était aisé d'entendre à l'accent du dialogue, à son naturel, à sa liberté, à sa diversité que la première condition du théâtre était remplie et que chaque personnage s'y révélait selon sa nature essentielle, par le choix du vocabulaire et le mouvement de la phrase. Le véritable auteur dramatique doit posséder comme premier don celui de saisir ainsi le langage particulier des caractères et des sentiments.

*
* *

Lise Hamelin est une jeune femme qui vient de faire ses débuts dans la galanterie, débuts plus difficiles qu'on ne le croit. Elle reçoit encore des conseils de son maître d'hôtel (et elle en a besoin), sur la tenue de sa maison. Cette maison est fort bien montée grâce à la libéralité de Robert Weilinger qui possède, naturellement, une situation aussi grosse que son caractère est simple — affaires, courses, maîtresse. Lise donnait encore des leçons il y a quelques semaines. Sa liaison ne la grise point et elle commence à sentir non pas sa servitude mais le vide de sa richesse et de son rôle. Des hommes l'entourent, tous pareils à son amant. Il y en a un, pourtant, Paul Sorbier, non moins riche, même plus riche que Weilinger, qui s'est pris pour elle d'une passion tout à fait archaïque ; il se croit sincère, et Lise pourrait le croire aussi. Un instinct la pousse, cependant, à éprouver cette passion et elle se met à coqueter avec le secrétaire de Paul Sorbier, type intermédiaire entre le boxeur, le mécano et le domestique, mais magnifique. Elle se laisse emmener à la campagne et, afin d'achever d'exaspérer Paul Sorbier, elle fait mine de vouloir se livrer au boxeur. Et, après tout, dans quelles dispositions véritables se trouve-t-elle, à cette heure nocture, dans ce décor poétique ? Il est certain, en tout cas, que le cynisme du mécano la dégrise instantanément, qu'elle le repousse, et que, n'admettant pas d'être jouée, la brute fait appel à son geste professionnel et administre un swing à la belle chérie — évanouissement, rideau...

Cette expérience a précisé pour Lise Hamelin son désenchantement — elle souffre de n'être que désirée : elle voudrait être aimée. Tous les hommes qui l'entourent, aux coups de poings près, sont pareils — Sorbier, Weilinger. Elle va donc essayer le véritable amour de celui-ci. Le lendemain, au réveil même de leur première nuit, il n'y a plus de différence entre Sorbier et Weilinger, — il est pressé, il ne pense qu'à ses affaires, — ou à l'autre petite affaire. Entre ces différents moments, aucune douceur, aucune tendresse, aucune trace d'amour. Pourquoi donc changer et ne pas s'en tenir à Robert Weilinger ? Celui-ci, en effet, s'est rendu compte qu'il ne pouvait pas se passer de sa maîtresse. Il revient, boxe à son tour Sorbier, l'élimine, et ce vainqueur tombe à genoux aux pieds de son idole. Ne l'aime-t-il pas vraiment à sa manière, si pauvre que soit cette manière ? Lise, à qui la lutte des deux hommes a fini de désiller les yeux et de désenchanter le cœur, est enfin mûre pour sa profession de fille entretenue, elle sait ce qu'est « la belle amour ».

*
* *

On peut se rendre compte par ce rapide

exposé, que Léopold Marchand n'a cherché à nous étonner ni par le choix de son sujet, ni par la peinture de ses personnages. Il a repris un thème que l'on pourrait appeler celui de l'éternel féminin et il s'est borné à le marquer des traits que peut fournir notre époque. Par là, il s'est élevé à une sorte de philosophie, car il a marqué le contraste entre les apparences et la réalité de la vie d'aujourd'hui. Son œuvre est ainsi une de celles qui répondent le mieux aux nécessités, tout à la fois, de la vérité et de la beauté, et je voudrais, pour ma part, marquer très exactement comment cette comédie aux ambitions mesurées vient s'insérer dans l'histoire même de la sensibilité contemporaine.

On répète volontiers que les femmes, principalement depuis la guerre, ont beaucoup changé, et, en conséquence, on croit pouvoir observer que, selon le désir de ces femmes, les hommes, principalement les jeunes, sont devenus très insensibles au sentiment. On peut vérifier dans la pièce de Léopold Marchand que les hommes, en effet, semblent s'être imposés à eux-mêmes comme une discipline rigoureuse à la façon de celle que l'on s'impose dans les affaires, dans les sports, de ne se laisser entamer jamais par aucune histoire d'amour. Ils ont contracté l'habitude du dédain, de la sécheresse, de la brutalité. Une des premières originalités de la pièce de Léopold Marchand, n'est-ce pas justement de nous avoir montré chez ces mâles si maîtres d'eux-mêmes, le retour immédiat au geste primitif du coup de poing ? Un pugilat par acte, ce n'est pas trop pour donner à l'œuvre sa date. Et pourtant, nous trouvons un Paul Sorbier qui s'attarde encore à la vieille passion, qui se persuade lui-même en être victime et qui en tient le langage suranné. Il est vrai qu'il se trompe lui-même mais, à la réflexion, (c'est la seule chicane psychologique que je voudrais faire à Léopold Marchand), je me demande si le Paul Sorbier d'avant l'amour correspond bien exactement au Paul Sorbier d'après la conquête ? Un tel changement surprend un peu et j'incline à croire que, sans la nécessité de son sujet, Léopold Marchand, par exemple s'il avait écrit un roman, eût nuancé davantage cette métamorphose du sentiment par la réalité. Inversement, il est vrai, on voit un Robert Weilinger qui paraît d'abord si d'aplomb, abîmé dans la supplication et attaché à son amie par un lien qu'il ne peut plus rompre. Ce qu'il y a peut-être d'excessif dans la soudaine légèreté de l'un se trouve ainsi corrigé par ce qu'il y a peut-être d'un peu arbitraire dans la subite fidélité de l'autre, mais la moyenne que l'on peut prendre entre eux, c'est précisément la vérité humaine qu'il faut porter au crédit de l'auteur. Les hommes n'ont donc changé que par les manifestations extérieures et les attitudes sociales de l'amour.

A plus forte raison, l'observation se vérifiera-t-elle pour les femmes. Léopold Marchand, courageusement — c'est le courage de la vérité — a repris l'observation de tous les romanciers, de tous les moralistes à propos des malheureuses qui, à quelque degré que ce soit de l'échelle sociale, ont fait métier d'elles-mêmes. Là aussi, la tâche de l'auteur dramatique était simplement d'exprimer dans la vérité actuelle cet état de la sensibilité féminine. Par un choix très heureux, tout à la fois du personnage et du moment de la crise dans le développement du personnage, Léopold Marchand a pu nous présenter un cas qui prend une signification véritablement symbolique. Lise Hamelin est cultivée, fine, délicate. Elle est naturellement coquette, elle est candidement sentimentale. En réalité, elle veut vivre la vie la plus régulière et la plus correcte. Ce sont les nécessités économiques, les exigences de sa coquetterie, le mouvement même des mœurs, autour d'elle, qui l'ont conduite à accepter sa situation. Mais elle porte en elle un drame, presque comme toutes les femmes d'aujourd'hui. Ce drame, c'est justement le conflit entre leurs aspirations naturelles, qui n'ont point changé, et leurs mœurs qui ont évolué si brusquement. Certains critiques se sont plu à répéter que Lise Hamelin était une obsédée de la petite « fleur bleue » ; tel n'est point, à rigoureusement parler, son état. Elle est simplement une femme qui représente toutes les autres femmes incapables de comprendre et d'aimer l'amour tel qu'on le comprend et le pratique aujourd'hui. De plus en plus, notre époque se pique de réduire l'amour à la sexualité ; ce serait, en effet, ce qu'il y aurait de plus commode et de plus expéditif. Mais la volonté n'est point ce qui règle l'amour ; nos habitudes, nos traditions, nos instincts eux-mêmes ne marchent pas au commandement. De là le désenchantement de Lise Hamelin, de là les coups de poing de ces Messieurs, de là la comédie de Léopold Marchand, qui n'est que l'expression tout à la fois si fine et si forte de la crise cruelle que traverse actuellement les sexes.

GASTON RAGEOT.

VARIÉTÉS

NOS AIEULES ET LES PRODUITS DE BEAUTÉ

On prétend que l'art « de réparer des ans l'irréparable outrage » remonte aux premiers âges de l'humanité. Ce qui est certain, c'est que de tout temps les filles d'Eve — et sans doute aussi leurs compagnons — ont essayé de remédier aux fatales conséquences de leur avancement dans la vie ou aux défectuosités de leur personne. Ainsi sont nés cosmétiques, onguents, poudres et eaux capables de colorer les visages trop bleus, de carminer les lèvres, de faire ressortir l'éclat des yeux en assombrissant leurs alentours, d'adoucir la peau, blanchir les dents, polir les ongles, enfin de communiquer aux cheveux les plus jolies nuances ou conserver aux coiffures les formes savamment combinées par les Figaros du moment.

Au surplus, quelle idée se faisaient les anciens de la beauté féminine ou plutôt à quelles conditions devait, d'après eux, répondre celle-ci ? Jean Nevisan, dans son livre en latin *Sylvæ Nuptialis* indique trente choses pour une beauté parfaite ; les voici traduites en vers et en vieux français dans une œuvre poétique de Joachim Blanchon, éditée en 1583 :

Trente points à la femme il faut pour être belle
Trois de blancs, trois de noirs, trois de rouge couleur,
Trois de courts, trois refaits, trois de longue valeur,
Trois grêles, trois ferrés, trois de large modèle,
Et trois moyens encore. Poil blond candide en elle,
La peau blanche et les dents. L'œil noir est le meilleur;
Noir sourcil, noir chose. Et au corps la longueur,
Comme au poil et aux mains, de forme naturelle.
Pied court, oreille et dents. Ceinture et fait étroit,
La bouche. Tout ainsi que l'entr'œil, large soit.
La carrure et le bas. Refait le dit fait d'elle,
Et la cuisse et la grève. Et la lèvre et le crin
Et les doigts déliés. Chef et nez et tettin,
Moyen et compassé, comme Helenne (1) fut telle.

(1) Il s'agit de la belle Hélène fille de Leda, sœur de Castor et de Pollux, épouse de Ménelas, enlevée par Paris, ce qui détermina la guerre de Troie immortalisée par Homère. On sait qu'elle fut pendue dans l'île de Rhodes par les servantes de Polybe.

Enfin, voici Brantome dans les *Vies des femmes galantes de son temps* (1535-1614) :

Trois choses blanches, la peau, les dents et les mains,
Trois noires, les yeux, les sourcils et les paupières,
Trois rouges, les lèvres, les joues et les ongles.
Trois longues, le corps, les cheveux et les mains.
Trois courtes, les dents, les oreilles et les pieds,
Trois larges, la poitrine, le front et l'entre sourcil.
Trois choses étroites, la bouche, l'une et l'autre, la ceinture ou la taille et l'entrée du pied.
Trois grosses, le bras, la cuisse et le mollet.
Trois déliées, les doigts, les cheveux et les lèvres,
Trois petites, les tétons, le nez et la tête.

Bon nombre de ces ingrédients de beauté nous sont connus : ils comptaient des matières d'origine minérale, animale ou végétale ; souvent c'était un mélange des unes et des autres. Et quel mélange ! La composition de quelques-uns est déconcertante et s'il nous les fallait préparer ou les utiliser, ils nous donneraient certainement la nausée, surtout ceux employés au Moyen Age, et même encore jusqu'au XVIIIe siècle. On est surpris de la crédulité des gens. Il est vrai que beaucoup de remèdes d'antan ne valaient guère mieux comme composition. Ils ne sauraient donc être recommandés à nos modernes Instituts de beauté.

En voici quelques-uns que nous extrayons d'un vieil ouvrage : *Adbeker* ou l'*Art de conserver la beauté*, imprimé vers 1742, ayant pour auteur, suppose-t-on, un médecin turc, Diamantes Elasto.

Cheveux. — « Plusieurs personnes se frottent la tête avec l'eau-de-vie, pour faire croître leurs cheveux. D'autres se servent encore avec plus de succès de l'eau de miel. On vante beaucoup la cendre des mouches à miel brûlées (*sic*) et broyées dans l'huile rosat. »

« On recommande aussi la graisse d'ours, vraisemblablement à cause que cet animal a beaucoup de poils. Nous ne savons pas si cette graisse a plus d'efficacité que les autres corps gras et onctueux, mais il est certain que la nature ne lui a donné une si grande quantité de poils que parce qu'il habite des pays froids, et qu'il a besoin d'une bonne fourrure pour s'en garantir. »

« C'est peut-être encore le même préjugé qui a fait employer la décoction de capillaires, dont on frotte l'endroit où l'on veut des cheveux, nommés en latin *capilli*, *unde capilli Veneris*, capillaires. De même qu'on dit que le sang de chauve-souris fait tomber les cheveux, parce que, quand on dit « chauve-souris », c'est la même chose que si l'on disait « souris chauves ».

« Tous les corps gras sont très bons pour nourrir les cheveux, les empêcher de se dessécher et de tomber. On peut donc se servir avec succès de l'huile d'olive, d'amandes douces, d'amandes amères, de noisette, de camomille, de laurier, de moelle de bœuf fondue, de la graisse d'oye et de renard, des pommades que nous avons décrites, du beurre brûlé, du cambouis (*sic*) ».

« Lorsque quelques parties de la tête, comme les tempes, manquent de cheveux, on les frotte avec un oignon blanc coupé par le milieu ; on réitère cette opération matin et soir, et souvent on a vu réussir ce remède. »

Tout comme le cresson, l'oignon était en grande faveur chez les anciens : manger des oignons, il n'y avait rien qui procurât un plus beau teint. Nous en avons pour garant l'Ecole de Salerne et son ouvrage de *Nasturtio :*

De cepis..... Asclepius asserit illas
Esse bonas stomacho, pulchrumque creare colorem.
Hyssopus purgans herba est e pectore flegma
Vultibus eximium fertur præstare colorem.

Recette pour teindre les cheveux blancs en brun clair ou châtain. — « Il faut d'abord dégraisser les cheveux avec du son desséché ou de l'eau dans laquelle on aura fait fondre de l'alun. On prendra ensuite 2 onces de chaux vive qu'on laissera éteindre à l'air, 1 once de litharge d'or et une demi-once de mine de plomb. Réduisez le tout en poudre, et passez par le tamis. Détrempez un peu de cette poudre avec de l'eau rose, frottez-en les cheveux et les laissez sécher pendant l'espace de six heures. Après quoi, lavez-les avec un peu d'eau tiède de savon, et laissez-les sécher de nouveau à l'air, ou les essuyer avec des linges un peu chauds. »

On comprend que sous l'influence de la chaux, plus ou moins éteinte, et de la mine de plomb, nos aïeules devaient se gratter pour faire cesser les démangeaisons dont était l'objet le cuir chevelu. Les élégantes se servaient, à cet effet, d'un grattoir, longue tige terminée par un crochet d'ivoire, d'argent ou d'or. Certes, le geste était peu élégant, mais combien légitime.

Teint : eau de pigeons. — « Les femmes du Danemark s'en servent fort utilement pour conserver la fraîcheur de leur teint, et c'est à cette eau, plus qu'à la nature du climat qu'elles habitent, qu'elles doivent l'avantage d'avoir une belle peau. Car personne n'ignore que plus on avance vers le Nord, plus aussi les femmes ont la peau blanche. L'eau précieuse dont elles se servent pour cet effet, s'appelle *Eau de pigeons*, dont on fait un mystère qu'on ne se permet pas de révéler ; cependant une dame, par complaisance pour le beau sexe, a bien voulu nous en communiquer la recette. »

« Prenez de l'eau de nénuphar, de fèves, de melon, de concombre serpentine, et de jus de limon, de chacune 1 once ; de la bryone, de la chicorée sauvage, des fleurs de lis, de bourrache et de fèves, de chaque 1 poignée. Ensuite, prenez 7 ou 8 pigeons blancs dont vous ôterez toutes les plumes, le bout des ailes et la tête ; hachez-les bien mince (*sic*) et mettez-les avec les ingrédients précédents dans un alambic ; ajoutez encore à ce mélange 4 onces de suc royal bien pilé, 1 dragme de borax et autant de camphre, la mie de trois pains blancs d'une 1/2 livre, encore chauds, et une chopine de bon vin blanc. Laissez digérer toutes ces matières dans l'alambic pendant 17 ou 18 jours, ensuite distillez le tout, et réservez l'eau pour vous en servir au besoin. »

Cette eau avait tant de vertus, ajoute notre auteur, que l'on voyait fréquemment des dames de cinquante ans avoir l'air de la première jeunesse. Nous doutons fort que, malgré les références, nos actuelles vieilles « beautés » veuillent user de cette horrible cuisine et que pour les pigeons, elles préféreront les mettre en salmis.

Voilà la recette d'un fard : « Prenez 4 onces d'huile de lin, 1 once de cire vierge et 2 gros 1/2 de magistère de bismuth. Il faut plutôt se servir de l'huile de lin que des huiles d'amandes douces et des quatres semences froides, parce qu'elle ne s'échauffe pas, comme ces huiles, et qu'elle se conserve fort longtemps sans rancir. On doit préférer aussi le magistère de bismuth aux autres magistères, soit d'étain, soit de plomb, parce qu'il est beaucoup plus blanc. On appelle ordinairement ce cosmétique *blanc d'Espagne.* »

Evidemment, le bismuth était plus blanc, mais il était aussi dangereux pour la santé que le plomb; on sait qu'actuellement certains oxydes de bismuth et de plomb sont prohibés dans la confection des produits de beauté.

Dentifrice. — « Prenez du corail 1 once, du sandragon, du miel brûlé dans un creuset de chaque 4 gros, de la semence de perles, de l'os de sèche, de chaque 2 gros; des yeux d'écrevisses, du bol d'Arménie, de la terre sigillée, de chaque 1 gros 1/2 ; de la canelle, 1 gros, de l'alun calciné 1/2 gros ; le tout en poudre très fine et mêlé. Lorsqu'on voudra se servir de cette

poudre, on en mettra un peu sur une éponge fine et on s'en frottera les dents. »

Que pouvaient faire dans cette poudre les yeux d'écrevisses ? Du phosphate, si peu. On remarque qu'il n'est pas question ici de la brosse à dents ; cet accessoire de toilette ne date, en effet, que du XIXe siècle.

On pourrait continuer ces recettes, qui s'adressaient à toutes les parties du corps humain et si nos lecteurs veulent se divertir à leur lecture, nous leur conseillons de lire encore ces deux ouvrages : *Excellent et très utile opuscule à tous nécessaire, de plusieurs exquises recettes*, par maître Michel Nostradamus, docteur en médecine, imprimé à Lyon en 1752. Ce qui se trouve de plus curieux dans cet opuscule est notamment la recette de *sublimé* et de son *huile de benzoin*, avec laquelle Nostradamus prétend faire des miracles et faire prendre une Hécube pour une Hélène. L'autre ouvrage, plus ancien, est l'*Art d'embellir*, de Flurance Rivault (1608), écrit dans un style suranné, mais fort curieux par son aperçu de la mentalité et des mœurs de l'époque. Voici ce qu'en dit, sous forme de sonnet, le poète Malherbe :

Voyant ma Caliste si belle,
Que rien ne s'y peut désirer,
Je ne me pouvais figurer
Que ce fût chose naturelle.

J'ignorais que ce pourvoit d'être,
Qui lui coloroit ce beau teint,
Où l'aurore même n'atteint
Quand elle commence de naître.

Mais Flurance, ton docte écrit
M'ayant fait voir qu'un sage esprit
Est la cause d'un beau visage,

Ce ne m'est plus de nouveauté,
Puisqu'elle est parfaitement sage,
Qu'elle soit parfaite en beauté.

De nos jours, grâce aux progrès de la chimie et à l'étude rationnelle des mixtures parfumées, on a pu substituer aux anciennes matières premières bizarres, altérables ou coûteuses, utilisées dans la confection des produits de beauté ou de santé, des corps plus purs et moins chers. D'autre part, la connaissance exacte des propriétés des substances employées a permis aux techniciens de la parfumerie de simplifier les formules des préparations, que les alchimistes du Moyen Age ou les parfumeurs florentins avaient compliqué à l'extrême.

M Bousquet.

LES LIVRES NOUVEAUX

Textes classiques.

Xavier de Magallon. — *Les Bucoliques de Virgile* (Librairie de France).

Le poète reproduit le texte virgilien non seulement avec une scrupuleuse littéralité — nombre et ordre des vers, coupes, mouvement de la phrase — mais recrée, à deux millénaires d'intervalle, des émotions identiques à celles de la poésie du grand Mantouan. Je ne sais par quelle grâce particulière Xavier de Magallon a opéré ce véritable miracle ; ce qui est certain, c'est que cette conformité trouve sa source dans des causes tout intérieures. Aucune méthode de travail, aucune laborieuse application, nul procédé extérieur aussi habile ou méticuleux fût-il, ne saurait l'expliquer. Malgré certaines notes plus modérées et plus mélancoliques qui résonnent parfois dans ses vers, ce que j'avais admiré jusqu'ici dans la poésie de Xavier de Magallon, c'étaient cette pensée fervente, cette radieuse luminosité, ces accents enflammés qui font de lui un des plus puissants lyriques de notre époque. Or, voici qu'avec la traduction des *Bucoliques* il se révèle tendre, calme, enveloppant, suave. Dans ses vers baignés d'une tiède lumière, il passe la même sensation bienfaisante de paix agreste que dans le texte original. Et n'allons pas croire que c'est là un simple effet de l'observation exacte du texte. On ne saurait se faire l'interprète de pareilles émotions si l'on n'est point capable de les créer soi-même. Saluons donc dans cette traduction une œuvre qui complète, en la montrant sous un nouveau jour, la haute personnalité poétique du chantre au verbe resplendissant du *Jour d'Eté* et de la Prière en guise de réponse à la Comtesse de Noailles.

Alexandre Embiricos.

René Groos. — *Edition critique du « Siècle de Louis XIV » de Voltaire* (Garnier frères, 2 vol.).

Voltaire a dit du *Siècle de Louis XIV* que ce fût sa « sultane favorite » : il revient sans cesse à ce grand livre, pour le compléter, le corriger, le remanier, le défendre contre les attaques de La Baumelle, contre celles du journaliste de Gottingue, etc., etc. Il n'est pas d'ouvrage plus vivant, plus alerte, plus jeune encore...

Il semble bien, pourtant, que nous ne le lisions plus. Dès la première ligne de sa préface, M. René Groos proteste contre cet abandon : « Lit-on encore ce beau *Siècle de Louis XIV? Candide excepté*, lit-on encore Voltaire ? » Et l'éditeur montre, avec beaucoup de soin et de sagacité, que ce sont, somme toute, ces deux volumes du *siècle* qui donnant l'idée la plus claire et la plus complète du grand règne, de ses mœurs, de son personnel. Voltaire a connu un grand nombre des personnages dont il parle, il les a interrogés, harcelés de questions, d'objections sans nombre. « Il sait recoupper les témoignages, il sait douter lorsqu'ils se contredisent, peser les autorités et balancer les raisons ».

L'originalité de cette édition nouvelle, c'est d'abord qu'elle ne reproduit pas servilement le texte de Kehl,

posthume comme on sait, et si souvent fautif, M. René Groos a proposé de nombreuses rectifications, dont il s'explique dans ses notes. Et ces notes sont du plus vif intérêt, car, non seulement on y trouvera de curieuses variantes, mais M. Groos a pris la peine d'y reproduire *tout* ce que Voltaire écrivit un peu partout — dans ses pamphlets, dans le *Dictionnaire philosophique*, dans sa correspondance, etc., sur le *Siècle de Louis XIV*. Les quelque six cents notes de cette édition ne comportent rien qui n'ait son prix; et l'on y trouvera une bibliographie, ramassée et précise, qui témoigne elle aussi d'une fort heureuse application.

Beaux-Arts

André Fontainas. — *Bourdelle*. (1 vol., Rieder).

« En ce livre de piété et d'admiration raisonnée, non moins que sentie », M. André Fontainas s'est appliqué à définir Bourdelle pour éclairer ses motifs de l'exalter. Il le résume dans la haute appellation de constructeur, constructeur au sens le plus grand, le plus total, au sens qui, dans l'humain, approche le sens de créateur. Bourdelle construisit, parce qu'il y avait, dans son cerveau, le plan d'un édifice magnifique — son œuvre — dont la base est solidement appuyée à la matière et dont le sommet s'élance dans la lumière de l'esprit. Toutes ses sculptures, ses peintures, ses dessins sont parties nécessaires de cet édifice, concourent à son équilibre, fondent son harmonie, expriment chacun en son point et par leur ensemble pour sa signification. Comme le monument à portée universelle, les parties composantes prennent leur accent à toutes les périodes de l'art. Influences éginétiques, grecques, assyriennes, médiévales, subies par l'artiste? Non, certes, et M. Fontainas ne s'y méprend pas : façons de se manifester aussi spontanées, aussi personnelles que si ce sculpteur avait vécu aux temps où elles étaient la forme habituelle de la pensée esthétique.

Bourdelle révéra le dessin comme un initié la formule initiatique. M. Fontainas, s'interrogeant sur l'hommage le plus juste qui puisse être rendu à Bourdelle, répond aussitôt qu'il convient de dire « quelque chose qui soit suprême au jugement de ceux qui pratiquent un art plastique... *il a dessiné*. » Il a dessiné et il rapportait au dessin sa critique des autres artistes. La dernière fois que j'ai causé avec Bourdelle, il parlait du paysagiste Paulin Bertrand : « Je le range parmi les premiers, expliquait-il, pour la raison qu'il construit et qu'il dessine. Toute la nature est dans ses morceaux de nature, parce que ses lignes de construction se prolongent et vont au-delà de ce qu'il laisse voir dans sa toile. »

Léon de Saint-Valery.

Charles Bouvet. — *Spontini*. (1 vol., Rieder).

Charles Bouvet retrace en des pages précises les luttes et les succès de Spontini. Carrière heureuse, en Italie, à Paris, à Berlin.

Spontini, d'ailleurs, ne néglige rien pour s'assurer la protection des souverains, et c'est l'une des faiblesses de son caractère que cette soif d'honneurs, aiguisée par un orgueil incommensurable.

Mais qu'importe les défauts de l'homme; ce qui nous intéresse, c'est l'artiste.

Or, Spontini occupe une place importante dans l'histoire de l'art musical. Le compositeur de *La Vestale*, *Fernand Cortez*, *Olympie* a créé le *style musical empire* et sa musique a influencé Meyerbeer et Berlioz.

Une intéressante partie iconographique avec reproduction de documents complète ce vivant exposé qui est la première étude d'ensemble parue sur Spontini.

C. M.

Littérature

Fernand Laudet, de l'Institut. — En Armagnac aux temps romantiques. Un volume 12×18 de 232 pages (Dunod, édit.).

D'une vieille demeure provinciale, où la vie d'une même famille continue depuis quatre générations, voici que s'exhale tout le charme du passé. Le temps du Romantisme! l'année 1930 a été en grande partie consacrée à le commémorer, et nous nous imaginons l'avoir ressuscité tout entier. Il n'y a pas de plus grande illusion. Les expositions, les représentations, les conférences, en remettant sous nos yeux des œuvres d'art et des œuvres littéraires, ne nous révèlent qu'un aspect du Romantisme, le plus brillant, sans doute, et le plus « sensationnel », mais non pas le plus humain, ni le plus vrai. Nous ne pénétrons pas, avec lui, dans l'intimité des jours, la réalité des âmes.

Entrons, au contraire, chez ces propriétaires terriens d'Armagnac aux temps romantiques, dans cette famille de grande bourgeoisie dont les fils vont faire à Paris leurs études de droit ou de musique avant de s'établir dans leurs terres. M. Fernand Laudet nous conte comment ils occupaient leurs journées, participaient à la vie publique, enfin et surtout, ils élevaient leurs garçons et leurs filles.

Les gens d'Armagnac songeaient peu, en 1830, au Romantisme qui fit plus de bruit à Paris qu'en province gasconne; ils n'en subissaient pas moins, dans leurs lectures et dans leurs rêves, l'influence d'un Chateaubriand, d'un Lamartine et d'un Hugo. Ils s'éveillaient à cette renaissance des lettres, des arts et de la religion qui ouvrait l'imagination et la sensibilité à des souffles nouveaux. Nous comprenons alors, mieux que par des explications et des théories, le paradoxe d'une situation que l'auteur résume dans cette formule excellente et si juste : « Jamais mouvement aussi anti-bourgeois ne se produisit dans une société aussi bourgeoise ».

L'incomparable attrait de ce livre, c'est de réussir, sous une forme familière, enjouée, si parfaitement simple, à relever dans les existences individuelles ce qui offre le plus d'intérêt pour la vie de l'époque. Mais comme, en elles-mêmes, elles sont plaisantes à regarder, évocatrices d'un temps dont elles nous donnent la nostalgie!

Histoire

Gaston Martin. — *Manuel d'histoire de la Franc-Maçonnerie française* et *La Franc-Maçonnerie française et la préparation de la Révolution*. 2 volumes (Les Presses Universitaires de France).

A vrai dire, le volume annoncé ici en second a paru le premier en date. Tous les deux nous donnent, pour la première fois, sur un des sujets les plus mal connus et les plus déformés par les polémiques journalières, un exposé puisé à des sources que l'auteur a pu largement utiliser, construit suivant l'exacte méthode critique, simplement et clairement écrit. De 1721 jusqu'à la Révolution, la Maçonnerie, d'abord modelée sur les sociétés importées d'Angleterre, déiste et humanitaire, s'est organisée et unifiée

en 1773, disparate encore en ses diverses loges, mais animée d'un souffle « philosophique » qui se confond avec l'esprit du siècle et contribue à inspirer le mouvement d'idées d'où sortira la Révolution. En des pages très pénétrantes, M. Martin a démêlé comment les idées directrices de la Maçonnerie, encore influencées parfois de l'étranger, se sont répandues à l'extérieur des loges et comment aussi des éléments maçonniques, rédacteurs plus ou moins directs de nombreux cahiers en 1789, se retrouvèrent aux Etats-généraux avec leurs habitudes d'esprit et leurs capacités d'organisation pour les assemblées délibérantes. L'histoire du *Club breton*, que connaît bien M. Martin, illustre cette matière. L'écueil, c'était que la Maçonnerie, ainsi introduite dans la politique, ne devînt, avec le temps, un organisme officiel : ce qui arriva précisément sous les deux Empires. Depuis 1870, et surtout 1875, elle est redevenue indépendante sans connaître l'unité, et semble avoir repris le rôle qu'elle avait tenu au XVIIIe siècle, sauf pour le déisme qu'elle a répudié officiellement. Au total, deux volumes pleins de faits et dont la connaissance importe à tous les curieux des choses contemporaines. P. F.

Albert Mousset. — *L'attentat de Sarajevo* (1 vol., Payot).

En publiant les sténogrammes du procès intenté par la justice autrichienne aux sujets autrichiens de race serbe qui assassinèrent l'archiduc François-Ferdinand et la duchesse de Hohenberg, M. Albert Mousset a mis au jour un document de première valeur politique et humaine. Ce n'est pas que les accusés s'attestent spécialement dignes d'intérêt : presque des enfants, de culture rudimentaire, malhabiles à énoncer les raisons de leur acte, sournois, rusés et bêtes, malades. Au total, de pauvres exemplaires d'humanité. Le tribunal : de vagues et comme anonymes « chats-fourrés » sans relief, anxieux de juger dans l'ombre quand on se massacre dans trois ou quatre coins de l'Europe. Les défenseurs, commis d'office, solennels et compassés, gênés aussi de plaider dans une telle affaire. Seuls, l'avocat Maler, par une argumentation serrée, s'efforcera d'établir que ses clients n'ont pas commis le crime de haute trahison, et l'avocat Zistler essayera d'expliquer l'attentat par le régime appliqué aux provinces slaves et par les conjonctures politiques et morales de juin 1914. On devine l'atmosphère qui se respire alors à Sarajevo. On comprend que le procès n'explique pas tout et que d'autres que les condamnés du 29 octobre 1914 seront retenus par l'histoire mieux informée pour avoir conduit à leur destin la « parvenue tchèque » et l'héritier de François-Joseph. P. F.

Jean Mélia. — *Mustapha-Kémal, ou la rénovation de la Turquie* (1 vol., Fasquelle).

La grande guerre a détruit l'Empire ottoman, avec quelques autres empires; mais la Turquie n'a pas été vaincue. Beaucoup de gens n'ont pas encore admis comme réel cet événement qu'a confirmé cependant, en 1922, la victoire de Mustapha-Kémal sur les Grecs, soldats de l'Angleterre. L'évidence pourtant est là. Est-ce à dire que cette victoire contenait en germe toute l'évolution future de la Turquie « régénérée » et que l'œuvre du réformateur devait se dérouler avec la rectitude rigoureuse que lui suppose M. Jean Mélia ? On peut en douter. M. Mélia apporte dans son étude, si précise par ailleurs, un déterminisme rigide qui ne semble guère tenir compte de l'accessoire et du hasard. Nous sommes en face d'une sorte de théorème qui découle du caractère de Kémal une fois donné. Si bien que l'on croit plus souvent lire l'évolution du kémalisme que celle de la Turquie même. Or, Kémal n'a pas dit son dernier mot. Et les conclusions de M. Jean Mélia devront peut-être se modifier dans une nouvelle édition de son livre. P. F.

Livres reçus au Bureau de la Revue

Richard Aldington. — *Mort d'un héros*. A. Michel.
Léon Adolf. — *Un poète chez les colons*. Figuière.
J.-L. Aubrun. — *Visions d'Italie*. Editions Pythagore.
Maurice Besson. — *Vieux papiers du temps des Isles*. Editions géographiques.
Michel Babits. — *Le fils de Virgile Timar*. Stock.
Gabriel Brunet. — *Evocations littéraires*. Ed. Prométhée.
L. Barbedette. — *Vouloir et Destin*. Pattegay, à Luxeuil.
Paul de Csikay. — *L'Europe centrale économique et sociale*. Alcan.
B.-H. Chamberlain. — *Mœurs et coutumes du Japon*. Payot.
S. Charléty. — *Enfantin*. Alcan.
Pierre Devoluy. — *Sous la croix*. Editions Je Sers.
Bolia Debray. — *L'âme étoile*. Ramlot.
Marguerite d'Escoll. — *Poulet d'or*. Desclée Debrower.
Jean-François d'Estaleux. — *Les auvents au soleil*. Plon.
Jean Giono. — *Naissance de l'odyssée*. Kra.
Georges Goyau. — *Ozanam*. Flammarion.
Georges Goyau. — *Le catholicisme*. Alcan.
Jeanne Gregh. — *Six et une nuit d'Amérique*. Ed. Argo.
Emile Haumant. — *La formation de la Yougoslavie*. Editions Bossard.
Arnold Hallriegel. — *Tu feras du Cinéma*. A Michel.
Emile-François Julia. — *Antoine Bourdelle*. Lib. de France.
Jean-Paul. — *Le jubilé*. Stock.
V. Jankélévitch. — *Bergson*. Alcan.
Kikoi Yannata. — *La Trame au milan d'or*. Stock.
Louis Le Leu. — *L'organisation sociale*. Edit. Vallot.
Maurice Laporte. — *Sous le Casque d'Acier*. A. Rieder.
Lafcadio Hearn. — *Fantômes japonais*. Ed. H. Piazza.
Elias Lönnrot. — *Le Kalevala*. Stock.
Lucien Graux. — *La Messe avant l'aube*. Fayard.
H. Lecourt. — *La cuisine chinoise*. Nachbamo, à Pékin.
Abel Nansuy. — *Jérôme Napoléon et la Pologne en 1812*. Alcan.
Victor Margueritte. — *La Patrie humaine*. Flammarion.
Emile Michel. — *Violence*. Editions Argo.
Paul Max. — *Le Triangle*. Fasquelle.
Edouard de Pomiane. — *La cuisine en dix minutes*. Edit. Paul Martial.
Marcel Pagnol. — *Topaze*. Fasquelle.
D. Pasquet. — *Histoire du peuple américain*. Tome II de 1825 à nos jours. A. Picard.
Pierre de Pressac. — *Considérations sur la cuisine*. Gallimard.
Guy de Pourtalès. — *Nous, à qui rien n'appartient*. Flammarion.
Ludwig Renn. — *Après guerre*. Flammarion.
François Ribadeau-Dumas. — *Rencontre de l'Automate*. Editions de la Revue Mondiale.
Emma Schill. — *La traduction française de l'Intermezzo de Henri Heine*. Rieder.
Sigrid Undset. — *Printemps*. Stock.
Georges Simenon. — *Le Pendu de St-Pholien*. Fayard.
Albert Samain. — *Œuvres choisies*. Mercure de France.
Ernest Seillière. — *Le néoromantisme en Allemagne*, III. *De la Déesse nature à la Déesse vie*. Alcan.
Tocabeu. — *Virilité*. Flammarion.

Paul van Tieghem. — *Le préromantisme*. Alcan.
H. van Offel. — *Le Jongleur d'épée*. Ed. des Portiques.
Paul Valéry. — *Poésies*. Gallimard.
Jean Variot. — *Liberté, Liberté chérie*. Gallimard.
Dr Zaltan Szende. — *Die ungarn im Zusammenbruch*. Schartz, à Oldenbourg.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

LE RECENSEMENT EN TCHÉCOSLOVAQUIE

Le recensement qui fut opéré en Tchécoslovaquie entre le 1er et le 7 décembre 1930, a montré, d'après les résultats sommaires déjà publiés, un accroissement sensible de la population. En 1921, la République Tchécoslovaque avait 13.607.000 habitants, à la fin de 1930 on en a compté 14.723.000; l'augmentation est donc de 1 million 116.000, c'est-à-dire de plus de 8 o/o. Le total se répartit comme suit : Bohême 7.105.000, Moravie et Silésie 3.562.000, Slovaquie 3.330.000 et Russie subkarpathique 726.000 habitants.

Mais les statistiques les plus récentes mettent aussi en lumière ce fait que le standard de vie s'améliore de plus en plus. Dans toutes les provinces le nombre de maisons a crû relativement plus que le nombre d'habitants (en 1921 on comptait environ 1.927.000 maisons, en 1930 il y en a vers 2.311.000 : donc écart de 38.400 maisons). La plus petite différence apparait en Russie subkarpathique, où le chiffre de la population a augmenté d'environ 10 o/o, et celui des maisons d'à peu près 25 o/o; la plus grande, sous ce rapport, se montre en Bohême : la population a augmenté de 6.5 o/o, les maisons, au contraire, de plus de 19.5 o/o. Cela veut dire qu'un même nombre de locataires occupe aujourd'hui plus de maisons qu'en 1921 ou, si l'on préfère, que dans une maison il y a maintenant moins de locataires qu'auparavant. C'est une preuve que la crise du logement s'est atténuée. Si l'accroissement du nombre des habitants et des maisons était dans la même proportion, cela voudrait dire que, au point de vue du logement, il n'y a pas de progrès en Tchécoslovaquie; ce serait d'ailleurs là une bien funeste constatation, car la crise du logement est en Europe Centrale plus aiguë qu'en Europe Occidentale.

A côté de ces résultats favorables, certains faits révélés par le recensement ne laissent pas d'éveiller des inquiétudes. Le recensement a prouvé que certaines régions de la Tchécoslovaquie se dépeuplent peu à peu. Ceci se peut observer surtout dans le sud de la Bohême, région qui a perdu, au cours des derniers neuf ans, beaucoup d'habitants. Ce recul de la population en Bohême méridionale était visible déjà avant la guerre, car l'Autriche négligeait à dessein ce pays, notamment en ce qui concernait les communications, de sorte qu'un nombre notable d'habitants quittaient leur pays pour chercher du travail à l'étranger. Et la libération nationale n'a pas enrayé ce redoutable exode de la population.

Ces pertes, quoique pas trop considérables, mais pourtant inquiétantes, ne peuvent pas être contrebalancées par un énorme afflux dans la capitale et dans les pays industriels, surtout en Bohême. Prague a atteint le chiffre de 848.000 habitants, dépassant donc, sur ce point, Bruxelles et même Madrid, capitale d'un Etat qui peut se targuer d'une ancienne tradition de grandeur. La ruée vers la capitale et les centres de la grande industrie de même que le dépeuplement des campagnes n'est pas, du reste, un symptôme propre à la République Tchécoslovaque; c'est un malaise universel auquel il est nécesaire d'opposer une politique démographique raisonnable et saine.

Stanislas Lyer.

BULLETIN MARITIME

LES NAUTONAPHTE

Les appareils moteurs des nautonaphtes des Messageries Maritimes entrés en service ou sur le point d'y entrer ne sont pas identiques; voici leurs principales caractéristiques.

Théophile Gautier. — L'appareil moteur se compose de deux moteurs Diesel-Sulzer, d'une puissance effective totale de 4.500 C.V. Il a été construit par la Compagnie de Constructions Mécaniques (Procédés Sulzer), certaines pièces délicates étant fournies par l'Usine Sulzer de Winterthur (Suisse).

Chaque moteur, du système à deux temps, comporte 6 cylindres et un compresseur d'air à trois étages. L'air de balayage est fourni par deux turbo-soufflantes, conduites électriquement, dont chacune peut alimenter les deux moteurs.

Toute la réfrigération des cylindres moteurs : pistons, compresseurs, réfrigérants, etc., est assurée exclusivement à l'eau de mer par des pompes indépendantes. L'eau de circulation des groupes électrogènes, après réchauffage, est utilisée par l'alimentation du bord en eau salée chaude.

Chaque cylindre comporte sa propre pompe à combustible, ces pompes étant groupées dans un même bâti. Les culasses, en fonte spéciale, ne comportent qu'une ouverture centrale, sur laquelle vient se fixer le bloc des soupapes (aiguille d'injection, deux soupapes de démarrage montées en série, soupape de sûreté et robinet d'indicateur).

Le palier de butée est du type Sulzer, à collet unique.

L'échappement de chaque moteur se fait dans un silencieux cylindre vertical; les échappements des moteurs principaux et ceux des groupes électrogènes sont réunis dans une enveloppe commune formant cheminée.

Les moyens de démarrage ont été largement prévus. La réserve d'air comporte des bouteilles d'un volume total de 9.800 litres à 80 k. et deux réservoirs de 6.000 litres chacun à 25 k. Deux compresseurs à moteurs Diesel de 100 chevaux chacun permettant de remplir rapidement les bouteilles et les compresseurs des moteurs principaux sont insuffisants; un petit compresseur électrique, actionné par le groupe électrogène de secours du navire, permettrait la remise en marche de l'installation en cas d'épuisement complet des réserves d'air.

L'Eridan. — L'appareil moteur se compose de deux moteurs Diesel-Sulzer à 8 cylindres et à deux temps d'une puissance unitaire normale de 3000 HP. effectifs, ainsi que des appareils auxiliaires suivants :

5 groupes électrogènes à moteurs Diesel-Sulzer d'une puissance unitaire de 240 kw.

2 groupes turbo-soufflantes de balayage.

2 pompes de graissage, à moteur électrique.

3 groupes moto-pompes de circulation d'eau pour pistons et cylindres.

Des bouteilles d'insufflation et de démarrage.

2 groupes moto-compresseurs électriques.

1 compresseur de secours à moteur électrique et à la main.

Les deux machines Diesel-Sulzer ont été construites dans les « Ateliers de Saint-Denis de la Compagnie de Construction Mécanique Procédés Sulzer ». Les moteurs auxiliaires ont été construits par Sulzer Frères, à Winterthur.

Félix-Roussel. — L'appareil moteur se compose de deux moteurs à combustion interne, système Diesel-Sulzer à deux temps, du type de 10 S.T. 68, d'une puissance unitaire normale de 5.500 chevaux sur l'arbre à 110 tours par minute, ainsi que des appareils suivants :

2 turbo-soufflantes de balayage.

2 groupes moto-pompes d'eau de réfrigération.

2 groupes moto-pompes d'huile de graissage.

2 groupes électrogènes d'une puissance unitaire de 325 kws. comprenant chacun :

—1° Un moteur Diesel-Sulzer à 4 temps du type S. DH. 38 (525 chevaux);

2° Une génératrice à courant continu de

A chacun de ces deux groupes comportant des moteurs du type DH. 38, sera associé, par l'intermédiaire d'un embroyeur, un compresseur auxiliaire.

3 groupes électrogènes d'une puissance unitaire de 325 kws., comprenant chacun :

1° Un moteur Diesel-Sulzer à 4 temps, du type 5 DH 38 (475 chevaux).

2° Une génératrice à courant continu de 220 v.

1 compresseur de secours commandé par moteur semi-Diesel.

1 réchauffeur d'huile de graissage.

2 chaudières fonctionnant au moyen des gaz d'échappement.

Sur le *Félix Roussel* le poste de manœuvre des moteurs et tous les auxiliaires ont été ramenés sur le parquet inférieur. Cette disposition permet aux mécaniciens de se rendre rapidement auprès des appareils qu'ils veulent surveiller sans avoir à emprunter les échelles de communication.

En ce qui concerne la navigation, le bateau va être muni d'un « loch Baule » permettant au Commandant de savoir à chaque instant quelle est la vitesse de son navire et lui donnant également, par simple lecture, la distance totale parcourue depuis le départ.

Jean-Laborde. — Pour la première fois depuis qu'elles construisent des nautonaphtes, les Messageries Maritimes ont adopté, comme appareils moteurs de propulsion du *Jean-Laborde*, des moteurs Burmeister et Wain.

On sait que les moteurs Burmeister et Wain ont été les premiers moteurs à combustion interne construits pour des navires. A l'heure actuelle, sur les 890 navires à moteurs qui existent dans le monde entier, 480 sont munis de ce type de moteurs.

Depuis peu de temps, MM. Schneider et C° ont obtenu la licence de Burmeister et Wain, dont les moteurs étaient jusqu'ici construits à l'étranger. C'est à MM. Schneider et C° que les Messageries Maritimes ont confié la construction, qui a été faite dans leurs ateliers du Creusot, de l'appareil moteur du *Jean-Laborde* qui se compose de deux moteurs réversibles à 8 cylindres et à 4 temps (à la différence des moteurs Sulzer décrits précédemment, sont à 2 temps), actionnent chacun un compresseur destiné à l'insufflation du combustible; leur puissance unitaire normale est de 3.200 chevaux effectifs à 110 tours.

Le courant électrique nécessaire au fonctionnement des divers auxiliaires est fourni par 4 moteurs Burmeister et Wain à 4 temps, à injection par insufflation d'air comprimé actionnant chacun une génératrice de 300 kws à 220 volts.

Les appareils auxiliaires sont tous à moteurs électriques.

Economie de l'exploitation. — L'économie réelle de l'adoption des moteurs à combustion interne est fonction de plusieurs facteurs; importance du personnel employé, coût du combustible, coût des machines, amortissement, etc., etc. Un tableau comparatif exact entre le prix de revient des moteurs à combustion interne et des machines alternatives à vapeur devrait forcément tenir compte de tous ces éléments, ce que nous ne pouvons envisager de faire ici.

L'élément principal étant la consommation du combustible, c'est sur cet élément que nous nous sommes basés pour montrer l'économie que présente l'exploitation des nautonaphtes.

Pour produire un « cheval-heure-effectif » sur un paquebot, il faut :

Nautonaphte 0 kgr. 210 de Diesel-Oil, à 0 fr. 41.
Chauffe au mazout 0 kgr. 420 de mazout à 0 fr. 35.
Chauffe au charbon 0 kgr. 570 de charbon à 0 fr. 21.

Le prix du cheval-heure est donc de :

Nautonaphte	0 fr. 086
Chauffe au mazout	0 fr. 147
Chauffe au charbon	0 fr. 140

Pour un *Félix Roussel* à 10.000 C.V., cela fait une dépense journalière de :

Nautonaphte	20.600 fr.
Mazout	35.500 fr.
Charbon	35.700 fr.

Ces chiffres se rapportent à des machines existantes.

L'économie serait moindre par rapport à des machines à vapeur très modernes. Elle serait diminuée également si, comme nous l'indiquions précédemment, l'on tenait compte des charges financières qu'entraîne le coût élevé des moteurs à combustion.

Elle est encore augmentée, par contre, du fait que la diminution de l'approvisionnement de combustible permet d'embarquer une plus grande quantité de marchandises.

Le Gérant : M. Hedan.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 6 69e ANNÉE 19 MARS 1931

LETTRE INÉDITE DE GEORGE SAND

On me communique une lettre de George Sand, qui a échappé jusqu'ici aux éditeurs de sa Correspondance. Je me hâte de le dire, cette lettre ne me paraît pas faire époque dans la biographie de la célèbre romancière. Pourtant elle ne laisse pas de faire ressortir avantageusement certains traits de sa physionomie, ou certains aspects de sa psychologie.

Voici, avant tout autre commentaire, ce document.

Mon ami, je vous envoie, à l'adresse que vous m'indiquez, tout ce que j'ai ici de mes ouvrages. Je n'ai pas Lélia, *qui n'a pas encore paru en nouvelle édition.*

Je vous renvoie aussi vos vers. Ils sont inspirés par de nobles et beaux sentiments, mais je ne crois pas que la forme soit assez soignée. Et d'ailleurs, vous savez ce que je vous ai dit de l'indifférence du public à l'égard des vers. Je ne vois aucune chance pour les vôtres, bien qu'il y ait des choses touchantes et bien dites.

Pour la prose, comment voulez-vous que je vous affirme que vous réussirez à bien faire ? Autre chose est de porter en soi un monde d'idées nobles, de sentiments généreux et de poésie intérieure et de le faire sortir de soi par une expression convenable, suffisamment confiante et suffisamment modeste, enthousiaste sans emphase, raisonnable sans froideur. Ceux qui ont fait ce métier toute leur vie, se trouvent effrayés devant leur écritoire et ne peuvent jamais répondre de bien dire ce qu'ils sentent. Mais pourquoi ne pas essayer, puisque, après tout, c'est le plus noble exercice que la pensée puisse s'imposer, que de se rendre compte d'elle-même ? Pourquoi dire qu'on y use sa vie en pure perte ? On n'use rien, on renouvelle tout au contraire par le travail. L'oisiveté rêveuse est bien dangereuse à la longue pour la raison, pour le bonheur et pour le sens moral. A combien de périls et d'amertumes on échappe en écrivant !

Si vous voulez m'envoyer quelques chapitres de ce que vous écrivez, je vous dirai si vous avez trouvé le ton, la note, la forme qui peut intéresser. Je ne vous tromperai pas, soyez tranquille. Et, si ce n'est pas réussi, n'en soyez pas affecté, vous n'en vaudrez pas un liard *de moins, car vous êtes un grand cœur et un noble esprit. Il y a de grands musiciens qui n'ont pas la voix juste, voilà tout.*

Oui, certainement, mon cher vieux, j'ai toujours pour vous la vieille amitié qui ne change pas. Je partage le sentiment de douleur que vous éprouvez à voir souffrir cette pauvre femme patiente et condamnée (1). *Ne doutez pas devant*

(1) Il s'agit de la mère du destinataire de la lettre, à moins que ce ne soit de sa femme... ou de sa maîtresse. G. Sand était une femme sans « préjugés ».

le spectacle de la souffrance ! Rien n'est perdu. *Son âme emportera dans l'autre vie la suave influence de vos consolations et s'en ressentira éternellement, et la vôtre gardera aussi le bienfait du dévouement, comme un parfum de vie éternelle dès cette vie.*

A vous de cœur, amitiés bien sincères de Maurice (1) *et de Manceau* (2).

G. Sand.

4 fév. 62.

Revenez nous voir sitôt que vous pourrez. Nous en serons bien contens (sic).

Comme on le voit, le destinataire de la lettre n'est pas nommément désigné. Il ne nous a pas été possible de l'identifier. Selon la conjecture, on peut supposer que c'était quelque jeune homme de condition aisée et qui songeait à la littérature moins comme gagne-pain que comme passe-temps. Car il n'y a dans l'épître, à lui adressée, aucune allusion à l'aiguillon de la nécessité. D'ailleurs le choix du « moyen de parvenir » serait tellement indirect : des vers !

On peut n'avoir pas grande tendresse d'âme pour George Sand. On lui fait grief d'avoir débuté en littérature par des romans à scandale, visiblement calculés pour faire, comme on dit « retourner le passant » : *Indiana*, *Valentine*, *Lélia*, *Jacques*. Dans ces écrits, l'auteur plus violemment encore que Mme de La Fayette dans *La Princesse de Clèves*, déversait toute sa rancune contre le mariage, cette odieuse institution inventée pour faire le malheur des femmes. En même temps, et pour élargir le débat, elle intentait un procès en règle à tout l'état social, auquel, si on l'eût écoutée, elle eût substitué je ne sais quelle anarchie politique, morale et religieuse.

Sans doute, avec l'âge, et libérée du lien conjugal, George Sand s'était assagie. Le succès lui était venu, sa fougue s'était calmée. Elle ne voyait plus la société du même œil haineux. Même elle avait nettement désavoué les « militantes » qui, sur la foi de ses premiers ouvrages, l'acclamaient comme leur chef et voulaient marcher sous sa bannière. Enfin, la révoltée de naguère s'était complètement « embourgeoisée ». Une sorte d'idéalisme mystique s'était emparé d'elle, qui, sans que les exigences positives de son tempérament y perdissent rien, avait fait succéder dans son âme bienveillance et indulgence. La « bonne dame de Nohant » se fait alors volontiers maternelle et sage conseillère, ainsi qu'elle était accueillante et hospitalière dans son « château ». C'est à cette période apaisée de sa vie que se rapporte la lettre qu'on a lue ci-dessus.

***

Supposez que, au lieu de s'adresser à George Sand, notre apprenti-poète eût soumis à Victor Hugo ses essais, on voit d'ici quel genre de réponse il eût pu recevoir : « Je vous salue, jeune gloire radieuse, moi, pauvre gloire décroissante. C'est le salut du soir qui s'en va à l'aube qui se lève. Vous brillez, et je m'éteins. Vous émergez de l'oubli, et j y retourne... », ou quelque chose d'approchant. Enfin de vagues et emphatiques éloges.

La sincère George Sand envisage autrement ses devoirs d'écrivain « arrivé », à qui l'on demande une consultation. Elle prend nettement charge d'âme. Elle estime, à tort ou à raison (nous ne pouvons malheureusement pas en juger sur pièces), qu'il convient de décourager le débutant. Seulement, il y a la « manière ». Elle ne lui dira donc pas tout à trac :

Il se tue à rimer, que n'écrit-il en prose ?

Bon pour un Malherbe ou un Boileau, ces coups de boutoir ! Non. Elle lui enduira de miel les bords de la coupe contenant l'absinthe amère : vos vers « sont inspirés par de nobles et beaux sentiments... il y a des choses touchantes et bien dites ». Mais songez donc au public, ce public de Béotiens, qui ne s'intéresse pas à la poésie (or, c'était précisément l'époque où Victor Hugo édifiait une fortune avec des vers !). Ainsi, glissant légèrement sur ce qu'elle a pu remarquer de défectueux dans l'œuvre du jeune homme, à savoir, la faiblesse de la forme, elle lui dénonce l'inintelligence du public comme son unique pierre d'achoppement.

A ce poète mort-né, il faut maintenant suggérer un dérivatif.

George Sand le comprend : Eh ! bien, ami, la *prose* est là, qui t'invite et qui t'aime. Plonge-toi dans le roman...

En aiguillant son consultant dans cette direction, George Sand n'oublie pas de ménager son

(1) Son fils.

(2) Un jeune graveur malade, que G. Sand avait recueilli chez elle, à Nohant.

amour-propre et se garde bien de lui offrir la prose comme un pis-aller. Elle s'empresse de lui développer toutes les difficultés du genre. Semblablement Walter Pater disait à Oscar Wilde, alors étudiant à Oxford : « Pourquoi écrivez-vous toujours des vers ? Pourquoi n'écrivez-vous pas en prose ? *La prose est bien autrement difficile.* »

Qu'est-ce donc qui fait qu'un artiste en prose est peut-être aussi rare qu'un artiste en vers ? Sur ce point la confidence de George Sand prend un air de confession personnelle. Véritablement, c'est le programme qu'elle a rempli elle-même — ou cru remplir — qu'elle déroule. C'est bien ce tumulte de « poésie intérieure » qui s'agitait dans son esprit et qui ne s'en épanchait qu'avec trouble et confusion, roulant pêle-mêle pépites et scories dans un torrent de phraséologie toujours teintée de « primarisme » congénital.

Vous échouerez peut-être, dit-elle à son correspondant. Mais quoi, l'œuvre est belle et mérite d'être tentée. Elle vaudra toujours en fonction « du plus noble exercice de la pensée ». N'est-ce par là la κάθαρσις par excellence, c'est-à-dire le meilleur mode de « purgation des passions » ? La littérature est digne d'être cultivée pour elle-même, c'est-à-dire pour les jouissances qu'elle procure à l'artiste, et dont la principale est le remède contre le *tædium vitæ*.

Toute la « philosophie » contenue dans cette lettre, qui fait honneur à celle qui l'a écrite, est noble, pure, austère. On souhaite que celui qui l'a reçue en ait compris toute la portée. En prenant congé de lui, George Sand proteste encore de sa franchise éventuelle, dans le cas où il suivrait ses conseils. Surtout elle promet à son « cher vieux » que leur amitié n'en souffrira pas. D'avance, et avec quelle délicatesse de main ! elle lui enrobe la pilule : « Il y a de grands musiciens qui n'ont pas la voix juste. »

Il y en a même de sourds, tel Beethoven. C'est pour ceux-là que l'art est vraiment une « musique intérieure », un rêve dont leur âme se berce. George Sand se montre par cette lettre digne de figurer dans la cohorte sacrée. Elle se classe parmi les fervents de l'Art considéré comme une Religion.

THÉODORE JORAN.

MAURICE DE COPPET

Maurice de Coppet vient de nous quitter brusquement. Diplomate de rare valeur et de grand cœur, il a laissé un souvenir profond dans les nombreux pays où il a représenté la France ; mais ceux-là seuls qui l'ont connu plus intimement peuvent dire ce qu'il a été.

J'avais été appelé, en 1913, à donner des conférences à Londres. M. de Coppet me fit si affectueusement l'honneur de me demander de descendre chez lui, que je ne pus décliner son invitation. Durant une quinzaine, je fus l'hôte reconnaissant et charmé de cette famille d'élite. Une simplicité de grand style, jointe à la plus fine distinction marquaient le foyer de M. de Coppet. Elles en firent pour moi un séjour d'une qualité merveilleuse. Je ne puis notamment oublier les promenades que nous faisions aux environs de la grande ville, dans la belle et grasse campagne anglaise, alors dans sa parure d'automne.

Louis-Jules-Maurice de Coppet naquit le 17 juillet 1868. Son père était pasteur de l'Oratoire de Paris, où son fils passa ses premières années. Jusqu'à la fin de sa vie, il se souviendra de la belle éducation morale et intellectuelle qu'il y reçut par les soins de son père, de sa mère surtout.

Maurice de Coppet prit successivement tous ses grades : licencié ès-lettres, licencié en droit, diplômé de l'Ecole des Sciences politiques. Le 29 janvier 1892, à l'âge de vingt-quatre ans, il était attaché à la direction des consulats. De ce moment, sa carrière diplomatique va se dérouler avec une ampleur, une simplicité et une droiture qui en font un modèle.

Consul de première classe à Bâle en 1902, consul général à Varsovie en 1909, puis à Londres en 1911 ; ministre plénipotentiaire à Addis-Abbeba (Ethiopie), enfin à Helsingfors, où il fut récemment appelé à faire valoir ses droits à la retraite.

Personnellement, j'ai eu l'honneur et la joie d'apprendre à le connaître dans l'exercice de ses fonctions à Varsovie, à Londres, à Helsingfors, et d'être son hôte en ces deux dernières résidences.

A la distinction de sa pensée et de sa manière d'être qui faisait penser quand et quand à un bourgeois de grand style et à un gentilhomme

de vieille souche. Maurice de Coppet joignait une rare qualité dans les fonctions qu'il exerçait, celle de pénétrer avec une finesse et une souplesse surprenantes dans les divers milieux où il fut appelé à représenter la France. On sait le vieil adage : « Connaître, c'est aimer. » Maurice de Coppet apprenait vite à connaître les différents peuples, les civilisations où il était appelé à se mouvoir, et, ayant appris à les connaître, il ne tardait pas à les aimer ; et ce seront successivement les Suisses, les Anglais, les Polonais, les Ethiopiens, les Finlandais. Et par un retour, qui agissait spontanément, il faisait conséquemment aimer en sa personne la France et les Français.

J'ai conservé de lui une vingtaine de lettres où se montrent la finesse de son esprit, la bonté de son cœur, son inlassable générosité.

De Londres, Maurice de Coppet m'écrivait au début de la guerre :

« 10 octobre 1914. Le Londres que vous avez vu il y a un an n'a guère changé ; un peu plus de soldats et de drapeaux et, le soir, moins de lumières à cause des zeppelins ; mais toujours la même animation et un sentiment général de sécurité. Les îles ont décidément du bon. Quant à la campagne, elle est toujours aussi calme et bienfaisante...

« On a été assez long à s'émouvoir, mais les événements de Mons ont fait réfléchir la masse et les enrôlements marchent très bien. Il y a déjà plus de 600.000 engagés dont chaque jour je vois défiler des groupes sous les fenêtres du Consulat général : ce sont, pour la plupart, de solides gaillards, à la mine résolue, qui marchent déjà en très bon ordre. Ils chantent, ou plutôt ils sifflent la Marseillaise en apercevant notre drapeau arboré depuis le jour de la mobilisation...

« Beaucoup travaillent tant pour moi que pour ma femme, qui s'occupe particulièrement des familles de nos soldats (plus de cinq cents à secourir dans ma circonscription). La colonie française s'est très bien montrée. Tous les mobilisables sont partis avec un magnifique élan, et les autres se consacrent à nos diverses œuvres d'assistance. Les Anglais, toujours si généreux, nous ont largement aidés. La cordiale entente devient vraiment fraternelle. »

Plus tard, en septembre 1917, au plus fort de la guerre, Maurice de Coppet m'écrivait d'Addis-Abbeba :

« Vous connaissez par ouï-dire le pays où nous avons transporté nos pénates. C'est une belle et riche contrée (l'Ethiopie), un climat délicieux pendant les trois quarts de l'année et acceptable pendant l'autre quart, saison des pluies actuellement à son terme. Nous sommes à 2.500 mètres d'altitude, sur de hauts plateaux verdoyants, couverts de grands eucalyptus, qui n'empêchent pas d'apercevoir tout un cercle de lointains sommets. Dans ce décor, qui rappelle celui de notre Auvergne, et qui n'a vraiment rien d'africain, nous menons tous trois, ma femme, ma fille cadette et moi, une vie un peu rustique, un peu solitaire parfois, mais saine, agréable et — je l'espère du moins — utile à notre pays.

« Ici, comme ailleurs, nos ennemis n'étaient pas restés inactifs ; mais leurs intrigues ont tourné contre eux, et les voilà, eux et les Turcs, en mauvaise posture. Les Abyssins ne doutent plus guère de notre succès final et ils y voient avec raison la fin du péril musulman pour leur pays. C'est, vous le savez, une des plus anciennes conquêtes du Christianisme et comme sa forteresse dans cette partie de l'Afrique : Christianisme alexandrin, bien élémentaire, parfois bizarre dans ses manifestations, et bien peu apte à soutenir la concurrence de l'Islam auprès des tribus demeurées païennes. Ménélik avait entrevu l'intérêt qu'il y aurait pour cette église copte de se rapprocher de Rome, mais, lui mort, personne ici n'osera reprendre cette politique. Il y a cependant au Harrar une mission de capucins dirigée par un homme éminent, Mgr Jaronneau, qui est très bien vue par le prince Régent, un des rares Abyssins qui sachent le français. »

Maurice de Coppet portait la conscience à bien remplir sa mission dans les différents pays, où il était appelé à représentre la France, au point qu'il se mettait à en apprendre la langue, et non seulement l'anglais à Londres, mais l'abyssin à Addis-Abbeba, le suédois et le finnois à Helsingfors. En Ethiopie, il s'attacha à établir une grande bibliographie abyssine : « Ce ne sera pas une simple énumération d'ouvrages, écrivait-il, car j'accompagne beaucoup d'entre eux de quelques lignes sur l'auteur, sur son livre, sur les noms historiques et géographiques du titre, et j'insérerai une carte de l'Ethiopie à la fin de ce recueil, qui pourra avoir son utilité et qui, en tous cas, m'intéresse beaucoup. »

Son dernier travail fait en Abyssinie est une admirable annotation de la chronique, en deux volumes, du règne de Ménélik II, « roi des rois d'Ethiopie » dont la traduction vient d'être publiée par les soins de son confrère en diplomatie et en érudition, M. Gabriel Ferrand. Mais son œuvre la plus importante est la publication en

dix volumes, avec la collaboration de M. Jean-Louis-Perret, des *Cahiers de Finlande*, donnant, avec notes et introductions, la traduction des œuvres les plus intéressantes, œuvres anciennes de préférence ou de caractère populaire, de la littérature finlandaise. Celle-ci est trop ignorée chez nous. Le charme et l'originalité en sont souvent captivants.

Dans ce monument de dimensions considérables, la part de M. de Coppet consiste dans la traduction en vers français du *Roi Fialar*, poème en cinq chants de Jean-Louis Runeberg. L'original est en suédois. « Le *Roi Fialar* que vous ne connaissez pas sans doute, m'écrivait le traducteur, me paraît à moi d'une grande beauté. J'ai eu en tout cas beaucoup de plaisir à essayer de rendre en français les 1.524 vers de ces cinq chants ossianiques, imprégnés d'ailleurs de pensée classique ; et j'ai été prêt à temps pour le 5 février, jour anniversaire du Tyrtée filandais.» Après quoi, M. de Coppet a traduit du suédois les contes délicieux de Topelius, où l'influence française est sensible. Les deux volumes illustrés par Edelfelt, le célèbre portraitiste de Pasteur, en sont très répandus dans les familles finlandaises. Après quoi, parurent, cette fois-ci traduites du finnois, les nouvelles de Sillanpää, sous le titre : *Près du sol ;* puis les récits de Runar Schildt, *Blancs et Rouges*, traduits du suédois ; *l'Océan de la vie*, nouvelles traduites du finnois d'Arvid Järnefelt ; enfin, les *Copeaux* de Johani Aho, traduits également du finnois.

Œuvre considérable et qui confond presque la pensée quand on songe aux occupations diplomatiques et consulaires, si nombreuses, si variées, si absorbantes auxquelles Maurice de Coppet donnait les soins les plus attentifs ; à la partie mondaine de ses fonctions auxquelles, assisté avec une rare distinction par Madame de Coppet, il se consacrait avec tant de bonne grâce.

A ceux qui l'ont connu, les lignes qui précèdent n'apprendront rien ; elles leur paraîtront insuffisantes, inégales au modèle qu'elles s'efforcent de retracer ; elles diront, du moins, quel bon et charmant serviteur, et dont la modestie égalait la valeur, la cause française dans le monde vient de perdre avec Maurice de Coppet.

FUNCK-BRENTANO,
Membre de l'Institut.

LA DIVINE ILLUSION

II

LE CHEMIN BLEU

En sortant de la petite station, Georges demanda la route qu'il devait suivre pour se rendre à la villa de Mme Altier. On la lui montra au flanc de la colline qui domine le village, toute blanche au milieu d'une prairie encadrée d'énormes châtaigniers. Lorsqu'il arriverait à la chapelle, posée sur une sorte d'éperon rocheux, il pourrait quitter la route et prendre un raccourci.

— C'est ce chemin bleu, lui dit-on, qui serpente à travers les champs : impossible de vous tromper...

Il s'élança d'un pas rapide et décidé. Un tel bonheur l'exaltait d'aller rendre visite à Hélène qu'il n'avait pu attendre le train qu'elle lui avait indiqué ; il était parti une heure plus tôt.

— Après tout, pensait-il, puisqu'elle doit aujourd'hui rester seule à la maison, tandis que sa fille assiste à un mariage, je puis bien me présenter un peu avant midi.

Quelle hâte il avait de connaître le décor où Hélène passait les mois d'été ! Quelle joie de voir enfin de ses yeux cette chambre dont elle lui parlait si souvent et d'où étaient parties tant de lettres enflammées !

Quand on a dépassé la quarantaine, les passions prennent facilement une soudaine violence. Le démon de midi n'est pas un mythe. Les natures ardentes surtout n'échappent guère à ses maléfices. Hélène et Georges en étaient les victimes, jusqu'alors satisfaites.

Tout, du reste, n'était-il pas extraordinaire dans leur histoire ? Se retrouver brusquement, après tant d'années de séparation, et, libres l'un et l'autre, renouer une idylle ébauchée au temps de leur jeunesse : rencontre vraiment miraculeuse qui avait subitement transformé leurs deux existences.

Il y avait bien vingt ans qu'ils ne s'étaient plus vus, depuis l'époque heureuse de leurs études, quand ils sortaient le dimanche, chez le même correspondant, ami de leurs deux familles. Promenades, jeux complices, serrements de mains, baisers furtifs, indicibles émois des

(1) V. la *Revue Bleue* du 7 mars 1931.

premières tendresses... Et puis, serments d'amour éternel, comme on jure à seize ans. Mais la vie les avait séparés. Sans aucune nouvelle, ils se demandaient réciproquement ce qu'ils étaient devenus et même s'ils vivaient encore... Et voilà qu'un après-midi de fête, à Venise, ils s'étaient trouvés face à face sur la place Saint-Marc et en même temps reconnus.

Soirée d'ivresse, où ils semblèrent vouloir épuiser en quelques heures toute la coupe amoureuse dont leurs lèvres étaient depuis si longtemps privées.

Mais, dès le lendemain, Mme Altier devait rentrer auprès de sa fille, seule consolation d'un veuvage précoce.

Depuis, au prix de mille ruses, ils parvenaient à se rejoindre de loin en loin, au cours de voyages savamment combinés à cet effet. Réunions hâtives qui exaspéraient leur amour. Après quoi, ils trompaient des semaines d'absence en s'écrivant tous les jours de longues lettres, si ardentes parfois qu'ils les brûlaient, sitôt lues...

***

Au lendemain de la nuit de Venise, Georges avait bien été frappé par la facilité avec laquelle Hélène s'était donnée. Mais l'imprévu de la rencontre, l'atmosphère de fièvre de la ville en fête, les longues années de solitude, la frénésie même qu'il avait mise à la conquérir sur l'heure, tout expliquait cette sorte de délire inconscient qui l'avait laissée à sa merci. Leur plaisir s'avivait du charme des vieux souvenirs.

Lui, n'avait d'autre désir que de conserver cette maîtresse idéale ; mais Hélène, peu à peu, l'amena jusqu'à la véritable passion, lui répétant qu'il était tout désormais pour elle, qu'il lui avait révélé l'amour et rendu le goût de vivre, qu'elle lui faisait le don complet d'elle-même. Après avoir jalousement gardé sa liberté, il se sentait prêt à se lier définitivement et à épouser Mme Altier, si elle en manifestait le désir. Puisque le destin les avait mis sur le chemin l'un de l'autre, pourquoi ne pas réaliser, vingt ans plus tard, le rêve de leur jeunesse ?

Tandis qu'il gravissait la colline, il se disait que la journée allait être décisive et consacrerait à jamais leur bonheur. En songeant à l'avenir, une joie profonde le dilatait. Comme l'air de ce matin de juillet était délicieux à respirer ! Comme il montait allègrement les lacets du chemin bleu qu'il avait aperçu de la gare ! Il s'émouvait à regarder la double haie de ces chicorées sauvages dont les corolles ont la nuance adoucie et presque laiteuse de certaines porcelaines. Fleurs délicates et charmantes qui seraient parmi les plus belles, si elles n'étaient aussi communes et ne poussaient pas sur d'affreuses tiges ligneuses.

Cœur amoureux s'exalte aisément. Jamais Georges n'avait rien vu de si merveilleux que ces innombrables étoiles bleues qui escortaient sa marche. Ce chemin d'azur était celui du Paradis...

***

Il n'eut même pas à sonner ; la barrière rustique était ouverte, et, de loin, il vit Hélène, assise sur la terrasse, qui écrivait une lettre.

Il s'approcha par derrière, à pas feutrés, et, à quelques mètres d'elle, l'appela joyeusement.

— Hélène !

Elle sursauta.

— Qu'y a-t-il ?

Elle se retourna et ne put dissimuler entièrement un léger mouvement de contrariété.

— Toi ! déjà !

Elle se leva, séchant rapidement la lettre qu'elle glissa sous un buvard.

— Tu m'as fait peur.

Elle vint à lui.

— Je ne comptais sur toi qu'à midi.

— Je n'ai pu attendre jusque-là et j'ai pris le train précédent.

— Bravo ! puisque te voilà et que je t'ai plus tôt.

Elle tendit les mains, lui faisant comprendre d'un geste qu'ils ne pouvaient s'embrasser dehors, sous le regard des domestiques, sans doute embusqués derrière les rideaux.

Mais, après quelques paroles volontairement banales, elle lui dit, très haut, de venir poser son chapeau et son pardessus dans le vestibule, ce qui leur permit, à l'abri des indiscrets, de s'étreindre longuement.

Ils revinrent sur la terrasse.

Elle lui demanda la permission de terminer la lettre qui semblait la préoccuper.

— C'est une lettre pressée que je veux finir avant le déjeuner et que je ferai porter à la poste.

— Je croyais, d'après ce que tu m'avais dit, qu'il n'y avait, chaque jour, qu'un seul départ de courrier, par le train de quatre heures de l'après-midi ?

La voyant gênée, il insista, non sans y mettre quelque ermauté.

— Puisque c'est le train que je prendrai moi-même, je me chargerai si tu veux de ta lettre ; cela évitera une course jusqu'au village.

— Merci, tu es bien aimable ; mais je ne veux pas te donner cette peine.

Et, mettant rapidement l'adresse, elle se leva.

— J'aime mieux m'en débarrasser et la donner à ma femme de chambre... Attends-moi un instant.

A peine eut-elle disparu, qu'un désir irrésistible s'empara de lui. Il s'approcha de la table et souleva le buvard. C'était une feuille neuve où se détachaient nettement les mots qu'avait tracés l'encre en séchant. La grosse écriture d'Hélène était assez lisible. Il regarda par transparence et put déchiffrer une ligne : *A toi, longuement, sans fin.*

Il remit tout en place et s'éloigna rapidement, comme un enfant pris en faute. Il eut une sorte d'éblouissement et dut s'accouder à la balustrade de la terrasse. Mais il se raidit et prit un air indifférent, lorsqu'il vit Hélène revenir vers lui.

Elle était radieuse.

— Voilà qui est fait.

Pourtant, elle éprouva le besoin d'expliquer sa conduite.

— C'était une lettre à ma couturière pour une robe pressée que je voudrais essayer demain... Et maintenant, avant de nous mettre à table, viens faire un rapide tour de jardin. Je te montrerai mes roses ; tu verras la riche collection que j'ai réunie, tu n'en trouverais pas de plus belles à Paris.

Elle parlait avec volubilité, toute joyeuse d'être sortie sans mal d'une situation un peu fausse. Il la suivait, s'efforçant de masquer son trouble, admirant distraitement les fleurs aux noms compliqués qu'elle lui présentait. Mais, le cœur chaviré à l'idée de son bonheur détruit, il se murmurait à lui-même, comme un leitmotiv :

— C'était si bon ! C'était si bon !

*
* *

Pendant tout le déjeuner, la réserve à garder devant le domestique lui fut un excellent prétexte pour peu parler et examiner le parti qu'il devait prendre. Le plus sage eût peut-être été de ne rien dire, de profiter simplement de la supériorité que lui donnait la possession d'un secret ; mais il avait, en toutes choses, un tel besoin de franchise et de netteté qu'il préférait une explication, si pénible qu'elle dût être.

Hélène fit servir le café sur la terrasse. Dès qu'ils furent seuls, elle l'interrogea.

— Qu'as-tu ? Toi qui étais si gai, ce matin, en arrivant, tu as pris soudain une figure d'enterrement. Tu n'as presque pas dit un mot durant tout le déjeuner. Pourquoi me regardes-tu ainsi ?

— Je regarde la jolie robe que tu as mise pour me recevoir.

— Elle te plaît ?

— Beaucoup...

Il hésita un instant.

— C'est sans doute un modèle de ta fameuse couturière ?

— Justement... Si tu savais comme elle travaille bien ! C'est un amour...

Une idée diabolique lui vint.

— Un amour ! Sais-tu que je pourrais être jaloux et faire d'étranges suppositions...

— Tu es fou !

Il hésita encore une fois.

— Etant donné...

— Etant donné quoi ?

— Ce que tu lui écris.

— Ce que je lui écris ?

— Sans doute.

Et s'approchant de la table, il souleva le buvard et lui fit lire, par transparence, son amoureuse déclaration.

Hélène eut un haut-le-corps, mais, très vite, se domina.

— C'est donc ça ? Je comprends maintenant ton changement d'attitude.

— Hélène, ce que j'ai fait est très laid. J'en conviens sans peine ; mais, que veux-tu ? ce fut plus fort que moi. L'amour ne raisonne pas et conduit souvent à des bassesses... Je t'ai vue si gênée, ce matin, par mon arrivée et si pressée de soustraire cette lettre à mes yeux, que ma jalousie s'est subitement et férocement éveillée... Il n'y a pas d'amour sans jalousie, tu le sais bien...

— Alors, je n'ai pas le droit d'avoir des amis ? Je ne suis pourtant pas arrivée à quarante ans sans me créer des relations. Tu voudrais peut-être que je les abandonne, parce que tu es entré dans ma vie ?

— Non, Hélène, il n'est pas question de cela. Tu es maîtresse de tes actes, de tes amitiés, de tes affections. Tu dois te rappeler que, dès nos premières rencontres, je t'ai dit que je ne prétendais pas à l'exclusivité de tes sentiments. Une femme comme toi, de ton milieu et de ton

charme, ne pouvait passer dans la vie sans être désirée, convoitée, aimée. Je ne suis pas de ces amants stupides qui trouvent normal et juste qu'une femme soit leur maîtresse et la jugent coupable si elle se donne à un autre. Mais souviens-toi. C'est toi qui as tenu à me jurer que tu étais entièrement libre et que tu te livrais toute, sans la moindre réticence... Comme il aurait été plus simple de ne pas mentir !

— En quoi t'ai-je menti ? Parce que j'écris à un très vieil ami....

— Un ami ?

— Oui, un ami, un médecin qui m'a connue toute jeune, au début de mon mariage...

— Alors, ce n'est plus ta couturière ?

— Je t'ai parlé de ma couturière, parce que je pensais bien que, si je disais la vérité, tu te forgerais toutes sortes de chimères.

— Et quand tu écris à ton médecin, tu le tutoies ?

— Je t'ai dit que c'était un vieil ami.

— Et tu éprouves le besoin de lui dire que tu es à lui, longuement, sans fin ?

— Tu comprends bien qu'il m'a toujours fait un peu la cour.

— A laquelle je vois que tu ne restes pas insensible...

— Je le berne de bonnes paroles, mais cela ne va pas plus loin.

Georges, très maître de lui, écoutait sans trouble ces explications improvisées au fur et à mesure qu'il la questionnait. Autant il eût été prêt à s'attendrir et à se laisser convaincre, s'il avait senti chez Hélène le besoin d'un aveu loyal et de paroles franches, autant il restait spectateur et auditeur insensible devant cette femme qui cherchait simplement à se tirer d'un mauvais pas.

— Comme les autres, pensait-il, elle est comme les autres. Pourquoi l'avais-je mise si haut ?

Mais, tout en se disant qu'il devrait profiter de l'incident pour reprendre sa liberté, il se sentait lâche et cherchait des raisons pour ne pas rompre complètement avec Hélène.

— N'était-il pas naturel, pensait-il, qu'elle eût un amant, lorsque nous nous sommes rencontrés ? C'est lui, en somme, qu'elle a trompé avec moi... Evidemment, il eût été plus simple qu'elle me parlât avec franchise. Mais alors, aurais-je accepté le partage ? Aurais-je connu cette magnifique exaltation que donne seul un grand amour ? A défaut de bonheur, gardons au moins le plaisir...

Et tandis qu'elle parlait, parlait, tâchant de se justifier, il évoquait la nuit de Venise et toutes leurs fugitives rencontres. Ne serait-ce pas folie que de renoncer à ces joies ?

Elle devina la lutte qui se livrait en lui et sut habilement rappeler les souvenirs tentateurs.

— Alors, quoi ? Tout cela ne serait plus pour une phrase mal interprétée ? Allons, sois raisonnable. Et viens me demander pardon dans cette chambre que tu désirais tant connaître...

Il la suivit, docile.

Sitôt seuls et la porte fermée, une flambée de désir les jeta aux bras l'un de l'autre.

***

Elle acheva de le troubler par d'alléchantes promesses, lui jura qu'elle viendrait passer toute une semaine à Paris. Ils se quittèrent tendrement, elle croyant l'avoir entièrement reconquis, lui se disant qu'il aurait bien tort de se priver d'une telle amante .

En regagnant la gare, il essayait de se duper lui-même et de se persuader que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Ne gardait-il pas à la fois Hélène et sa liberté ? Il voulut fredonner un air joyeux ; mais le cœur n'y était plus. Certes, il passerait encore avec elle d'agréables heures ; mais, en songeant à celles qu'il n'aurait plus, il se répétait à mi-voix :

— C'était si bon !

Evidemment, il lui restait le plaisir ; mais, ce matin, en grimpant ce même raidillon, c'est vers l'amour qu'il allait...

Il s'arrêta brusquement, regardant autour de lui. Où donc étaient les innombrables fleurs bleues qui s'épanouissaient de chaque côté du sentier ? Toutes s'étaient fermées au soleil de midi.

— C'était si beau !

Le chemin d'azur, qui montait au Paradis, morne et décoloré maintenant, descendait vers la Vie.

GABRIEL FAURE.

———

LE SYNDICALISME FASCISTE

Il ne saurait entrer dans le cadre de cette étude sur le syndicalisme fasciste d'exposer dans ses détails l'organisation du travail en Italie depuis 1922. La matière — quelque 300 lois ou règlements — est trop ample et trop touffue. Mais peut-être n'est-il pas sans intérêt d'essayer de brosser une fresque d'ensemble, qui fasse apercevoir avec quelque netteté les principes dont s'est inspirée une politique essentiellement réaliste, ennemie des abstractions, des doctrines et des formules, et les résultats auxquels en huit années elle est déjà parvenue dans le difficile domaine des rapports du capital et du travail.

I

Ces rapports ont retenu l'attention du fascisme dès sa formation. Comment, au surplus, aurait-il pu en être autrement ? Le syndicalisme avait apparu en Italie à la fin du siècle dernier. Inspiré par la doctrine marxiste, animé de l'esprit révolutionnaire de Sorel, n'ayant plus aucun rapport avec le collaborationnisme poursuivi en 1842 par Mazzini dans la *Jeune Italie*, il n'avait pas tardé à voir dans les classes dirigeantes et dans l'Etat l'ennemi qu'il fallait combattre et détruire. Les organisations ouvrières, puissantes et nombreuses, affiliées à ces vastes fédérations internationales constituées à Berlin, à Zurich, à Moscou, aux mains de chefs ardents, n'avaient cessé de travailler non seulement à des fins économiques, mais aussi à des buts politiques et révolutionnaires. Même aux heures les plus graves, comme au temps de la guerre de Tripolitaine, le sabotage de la nation avait été le mot d'ordre. En 1914, au lendemain de l'agression austro-allemande, ce mot d'ordre était demeuré le même. Mais une poignée de socialistes de Romagne, Corridoni, Mussolini, Rossoni, avaient protesté. « Vous me haïssez, parce que vous m'aimez encore », avait crié Mussolini à ses adversaires, et, pour donner l'exemple, lui et ses amis avaient endossé l'uniforme gris-vert et gagné le front. Rossoni, dans sa feuille syndicaliste : *L'Italia nostra*, écrivait ; « On ne nie pas la Patrie, on la fait. » Et Corridoni devait tomber glorieusement devant Gorizia, tandis que Mussolini défendait le Carso. Comme en d'autres pays, il se trouvait des hommes pour intégrer dans la Patrie le syndicalisme révolutionnaire.

Mais selon le proverbe italien, le péril passé, « gabbato il santo », on oublia le saint qu'on avait invoqué. Au lendemain de la paix, les grandes organisations ouvrières, notamment cette *Confédération du Travail*, qui avait été fondée en 1906 à Milan, avec l'appui du parti socialiste et de la Fédération des Chambres de Travail, et l'*Union Syndicale du Travail*, reprirent leurs menées destructrices. Alors, se multiplièrent, dans les services publics eux-mêmes, les grèves organisées par les syndicats rouges, menant à la bataille, avec les ouvriers de l'Industrie privée, les cheminots, les postiers, les inscrits maritimes, interrompant le trafic, les communications, la vie profonde de la Nation. Alors apparut — il n'y eut pas, en 1920, moins de 31 millions de journées de grèves — le spectre sanglant de la Révolution, et l'imminence d'une substitution, au maudit régime capitaliste, de l'économie collectiviste. Rossoni et ses amis, dont Mussolini, essaient bien, en constituant le *Comité syndical italien*, d'orienter le syndicalisme dans un sens national ; les syndicalistes chrétiens, fidèles aux principes de la vieille encyclique *Rerum Novarum*, groupés depuis 1918 dans une *Confédération blanche* et, depuis 1920, dans une *Confédération syndicale chrétienne*, appuient le mouvement ; d'Annunzio promulgue à Fiume, le 8 septembre 1920, la « *Charte de Liberté pour le Carnaro* » où il met à la place d'honneur le travail productif et organisé : tous les efforts demeurent vains. Le syndicalisme semble irrémédiablement entraîné vers la Révolution.

Cependant, contre le flot montant s'acharnent les ouvriers de l'ordre, conscients de l'éminente dignité du travail, inspirés aussi de l'esprit du grand traité qui avait mis fin à la guerre mondiale, où il était écrit que « ni en droit ni en fait le travail de l'homme ne doit être considéré comme une simple marchandise ou un article de commerce ». Le travail est un devoir social que l'Etat doit organiser dans l'intérêt du corps social tout entier. Il n'y a pas, dans ce corps social, deux blocs adverses : le patron, maître et profiteur, et l'ouvrier, simple citoyen de seconde zône. Il y a des associés, concourant tous ensemble à un même but : la richesse du pays par la production. Comme le dira plus tard Mussolini dans d'innombrables discours — et je ne veux rappeler ici que celui de l'Augusteo, à

Rome, du 6 mai 1928 — le capital est aussi indispensable et aussi sacré que les bras de ceux qui permettent de le forger. Hier, c'était le règne de l'utopie, de l'illusion et de la confusion, le régime de la lutte des classes : *homo homini lupus ;* demain, ce doit être le régime de la collaboration organisée des classes, sous la surveillance nécessaire de l'Etat, en vue de la force toujours plus grande de la nation.

Le 23 mars 1919, à Milan, Mussolini constitue le premier fascio de combat. Et c'est fin décembre 1921, qu'est approuvé le statut du parti fasciste où est inscrit ceci :

« Le fascisme ne peut contester le fait historique du développement des corporations. Mais il veut coordonner ce développement *aux fins nationales.* Les corporations devront agir selon deux objectifs fondamentaux — je traduis textuellement — comme expression de la solidarité et comme moyen de développement de la production. »

Voilà la base de la nouvelle organisation du travail, de la nouvelle doctrine syndicale. L'intérêt supérieur de la nation entière doit être tout ensemble le levier et le but de l'activité sociale. Par conséquent, toute activité qui tendrait à l'avantage d'une seule classe, de la classe ouvrière seule, au détriment de la collectivité, est condamnable. Par conséquent, le capital a des droits. Mais ces droits, il faut les associer, les mêler intimement à ceux du travail. Et dans les lois futures, on n'emploiera plus nulle part ces expressions périmées et anti-égalitaires de *patrons* et d'*ouvriers.* On parlera de donneurs de travail et de travailleurs, marquant ainsi, même dans les termes, l'idée collaborationniste qui est à la base de tout le système nouveau.

De la doctrine, on passe vite à l'application. L'année 1922 fut l'une des plus rudes que connut le fascisme. Mais, sur le double terrain politique et social, la victoire lui resta. Le 24 janvier, à Bologne, était constituée *La Confédération Fasciste*, qui groupait les premiers syndicats qu'avait attirés la déclaration de 1921 et les succès que les fasci de combat remportaient chaque jour. A ce même Congrès, il était décidé que le 21 avril, jour de la naissance de Rome, deviendrait la *fête du Travail.* La fin de l'année marquait un sensible déclin des organisations rouges : les grèves qu'elles fomentent échouent, de nombreux contrats collectifs sont conclus entre les syndicats adhérents à la nouvelle Confédération et « les patrons », j'emploierai encore ce terme pour abréger. L'heure est proche où le syndicalisme révolutionnaire va s'effondrer.

L'avènement de la dictature fasciste le jeta à terre. Presque tout d'un coup, on vit se transformer les groupements qui l'avaient jusqu'alors soutenu, et qui, sous l'apparence d'organes économiques, avaient constamment travaillé au mouvement anti-national: non seulement les syndicats eux-mêmes, mais les innombrables coopératives de consommation, de production et de travail, les caisses mutuelles, les œuvres d'assistance, affiliées plus ou moins ouvertement au mouvement rouge, désertent la Révolution et se rangent sous le nouveau drapeau. En même temps, de l'autre côté de la barricade effondrée, un pas décisif est fait. Les patrons, groupés dans les trois *Confédérations de l'Industrie,* de l'*Agriculture* et du *Commerce* adhèrent à leur tour à la *Confédération des Corporations fascistes,* et, pour la première fois dans l'histoire du travail, on voit sous la même bannière ceux qui, jusqu'alors, semblaient d'irréductibles adversaires.

Le branle est donné, l'œuvre s'ébauche, il faut maintenant lui assurer son statut, sa discipline, organiser légalement cette collaboration des classes dont, cinq ans plus tôt, en 1921, on avait posé les premières bases. C'est l'objet de la grande loi du 3 avril 1926, intitulée *Loi sur la Discipline juridique des rapports collectifs du Travail.*

II

Dans cette loi, quatre grands principes : reconnaissance juridique des Syndicats et contrôle de l'Etat ; réglementation des contrats collectifs du travail ; institution d'un organe judiciaire pour la solution des conflits nés de ces contrats ; enfin interdiction absolue des licenciements en masse par les patrons, des grèves par les ouvriers.

Pour être reconnu, un syndicat doit satisfaire à trois conditions : un minimum d'adhérents qui ne saurait être inférieur à 10 % des inscrits dans le métier ; un but économique, ou bien encore d'assistance, d'instruction, d'éducation morale et physique ; enfin, des garanties de capacité, de moralité, *et de patriotisme.* Les syndicats sont composés seulement de patrons, et seulement d'ouvriers. Il ne peut exister qu'un syndicat par métier dans chaque circonscription territoriale, mais dans cette circonscription le syndicat représente tous les patrons ou tous les ouvriers, inscrits ou non, et ce syndicat peut

imposer, même aux non inscrits, une contribution pour assurer ses frais de fonctionnement. Le syndicat est soumis au contrôle de l'Etat, lequel, par décret, approuve la nomination de ses dirigeants, surveille son activité, et peut même le dissoudre, si celle-ci perd le caractère économique et national qu'elle doit avoir. Quant aux syndicats non légalement reconnus, ils peuvent exister, en tant que simples associations soumises au droit commun. Ceux qui, sans autorisation du gouvernement, seraient liés aux grandes organisations internationales, de même que ceux qui grouperaient, sans permission spéciale, des agents de la puissance publique, ne sauraient en aucun cas être l'objet d'une reconnaissance.

La loi accorde, d'autre part, ainsi que l'idée en avait été émise dès 1902, sous le ministère libéral Zanardelli, aux syndicats reconnus le droit de stipuler des contrats collectifs de travail, lesquels sont obligatoires pour tous les membres du métier visé par le syndicat. Toute infraction à ces contrats rend le contrevenant civilement responsable aussi bien vis-à-vis du syndicat dont il fait partie que vis-à-vis de celui avec lequel le contrat a été passé.

Les conflits nés de ces contrats sont obligatoirement déférés aux Cours d'Appel constituées en sections spéciales. Les magistrats de la Cour doivent être assistés de deux experts, choisis à tour de rôle sur des listes particulières, et n'ayant aucun intérêt direct ou indirect dans le débat. La Cour juge *selon l'équité*, s'inspirant avant tout des intérêts supérieurs de la production. Les sentences peuvent être l'objet de pourvois devant la Cour de Cassation.

Le licenciement en masse par un patron, la grève par les ouvriers sont strictement interdits et punis de peines extrêmement sévères qui peuvent aller jusqu'à la réclusion. Les peines sont plus fortes pour les promoteurs ou organisateurs que pour les simples participants. Elles sont spécialement rigoureuses quand le mouvement a été déclenché pour faire pression sur les services publics. Dans ceux-ci, est même considéré comme un délit le simple fait — négatif — pour un agent de n'avoir pas fait tout ce qui était en son pouvoir pour enrayer un mouvement ou une tentative de mouvement.

Telles sont, résumées, les dispositions des 23 articles de la loi du 3 avril 1926 qui, selon un mot de Mussolini, représente la solution organique d'un problème qui troublait l'humanité depuis cent ans. Cette loi a son corollaire dans l'admirable « *Charte du Travail* », véritable évangile social, qui, en exécution d'un ordre du jour du Grand Conseil fasciste du 8 janvier 1927, fut promulguée le 21 avril suivant, jour de la fête du Travail. Le texte définitif de la Charte a été rédigé par le Duce lui-même. La Charte, ce n'est plus, comme la loi de 1926, une suite de dispositions devant recevoir leur application immédiate. C'est un corps de doctrine. C'est l'affirmation des principes qui doivent régler la condition du travailleur. Celui-ci a désormais son statut. Ce n'est plus un être perdu dans la masse de la nation. Parce qu'il est d'origine humble, on l'entoure, on l'aide. Sa misère naturelle ne doit point l'empêcher de devenir l'égal de celui que la naissance a favorisé. Et on l'assiste, parce que, comme celui-là, il est fonction même de l'avenir du pays.

30 articles répartis sous quatre chapitres.

D'abord, le principe de la déclaration de 1921 ; on y revient, parce qu'il est la base : le travail, devoir social, a droit à la protection de l'Etat. Ensuite, l'organisation rationnelle de cette protection, et cela par tout un ensemble de garanties, inspirées au surplus d'un grand nombre des dispositions qui forment la législation internationale du Travail : minima de salaires, durée du travail, etc. En troisième lieu, le contrôle de l'Etat sur les offices de placement : l'Etat doit savoir comment l'ouvrier trouve du travail et, s'il n'en trouve pas, pourquoi. Enfin, de multiples dispositions sur la prévoyance, l'assistance, l'éducation, l'instruction dues à l'ouvrier, auxquelles le patron doit pécuniairement participer. Comme l'écrivait, il y a peu de temps, M. Alberto Pennacchio, directeur général de la Banque d'Italie (1) la Charte du Travail montre l'importance qu'attache le fascisme à l'élévation matérielle et plus encore spirituelle des travailleurs. Ce que veut le régime nouveau, c'est, encore une fois, l'union des classes. Or, cette union n'est possible que si toutes parviennent peu à peu au même échelon social. Le capital n'a pas plus de droits à un échelon supérieur que le travail n'a l'obligation de demeurer indéfiniment à la place la plus humble.

Union, collaboration des classes. Cette idée essentielle du syndicalisme fasciste, on la retrouve plus encore dans cet organisme nouveau, qui est l'une des créations les plus curieuses du régime, et qui s'appelle la *Corporation*.

(1) *Il sindicalismo fascista*. Cet ouvrage, extrêmement documenté, est l'un des meilleurs qui aient été écrits en Italie sur le mouvement syndical depuis le fascisme.

Pour mieux comprendre l'institution, reportons-nous à la loi de 1926, et voyons-en les résultats déjà acquis. Pour chaque branche de production, chaque métier, des syndicats ouvriers et des syndicats patronaux, communaux, provinciaux, régionaux, inter-régionaux, nationaux. Ces syndicats peuvent se fédérer, les fédérations se confédérer. Ainsi se sont formées :

Du côté patronal, six confédérations : industrie, agriculture, commerce, transports maritimes et aériens, transports terrestres et navigation interne, confédération bancaire. Je ne puis ici exposer comment sont exactement constituées ces six Confédérations. Je n'en prends qu'une au hasard, à titre d'exemple, celle des commerçants. Dans chaque province, une fédération de commerçants. L'ensemble de ces fédérations provinciales est l'un des éléments de la Confédération des Commerçants. Mais chacune de ces fédérations provinciales est divisée en diverses sections correspondant aux différents genres de commerce. Le groupement de toutes les sections provinciales, par exemple des voyageurs de commerce, forme la Fédération nationale des voyageurs. Ce sont ces fédérations nationales qui constituent le 2e élément de la Confédération des Commerçants, laquelle se forme par conséquent par l'effet d'une double concentration verticale et horizontale. Voilà, résumée, l'organisation d'une des six Confédérations patronales.

Du côté ouvrier : à l'exception d'une *fédération autonome des inscrits maritimes et aériens*, un organisme unique : *la Confédération Nationale des Syndicats fascistes*, composée de six Fédérations nationales, 5 pour les diverses branches de la production économique et 1 pour les travailleurs intellectuels. Les Fédérations sont toutes constituées sur le même type : elles sont formées par les Syndicats provinciaux et régionaux groupés en Syndicats nationaux.

Ce que représentent, tant du côté patronal que du côté ouvrier, ces forces syndicales, un chiffre le dit : tout près de 4 millions d'individus. Les 513 Syndicats patronaux groupent près de 900.000 employeurs, les 243 Syndicats ouvriers 2.900.000 salariés. Si on ajoute à ces associations reconnues les 38 associations *autorisées*, qui réunissent plusieurs centaines de mille d'agents de tous ordres des services publics, et aussi les innombrables coopératives de consommation, de travail, de production, constituées en fédérations et adhérentes à plusieurs confédérations, hier rouges, aujourd'hui fascistes, on aperçoit dans toute son ampleur ce qu'est à l'heure actuelle en Italie la nouvelle organisation syndicale.

Mais ce qui fait, plus encore que les éléments que j'ai cités au passage, la puissance et aussi l'originalité de cette organisation, c'est la coordination étroite qui a été prévue et voulue par la loi de 1926 et la Charte du Travail entre les forces ouvrières et les forces patronales sous l'égide de la *Corporation*.

La Corporation : organisme supérieur destiné à unir les associations professionnelles d'employeurs à celles de salariés. Les corporations n'ont pas la personnalité juridique : ce sont de simples branches de l'administration de l'Etat. Leur rôle, grouper toutes les organisations syndicales nationales, patronales et ouvrières, constituées pour une même branche de production, est surtout de conciliation : elles doivent s'efforcer de fixer des règles générales aux conditions du travail, de promouvoir, d'encourager, de soutenir toutes les initiatives propres à coordonner les efforts et à assurer une meilleure organisation de la production. Pour faciliter leur tâche, des *Comités inter-syndicaux provinciaux*, groupés eux-mêmes en un *Comité central inter-syndical* ont été constitués, avec la mission de surveiller tous les éléments qui déterminent la production et par là la situation économique générale : les prix de vente, les prix de revient, les salaires, les contrats de travail. L'action de ces Comités s'est révélée déjà particulièrement féconde.

III

On le voit, l'organisme syndical comprend de multiples rouages soigneusement agencés. Il est à la fois assez compliqué, et simple, parce qu'il procède tout entier, dans toutes ses parties, d'une même idée, d'un même principe, qui facilite incontestablement le jeu délicat de ses rouages. Au surplus, pour surveiller celui-ci, une seule administration d'Etat, qui, je l'avoue, pourrait être donnée en exemple à beaucoup d'autres. Le Ministère des Corporations, actuellement géré par M. Bottai, qui vint à Paris il y a quelques semaines, me semble un modèle d'organe central, souple, actif, et d'un maniement aussi aisé que possible.

Deux Directions générales, au total 65 fonctionnaires, subalternes compris ; les liaisons nécessaires assurées dans chaque province par un fonctionnaire de la préfecture ou des services du Ministère de l'Economie Nationale : les rouages

sont bien compris, bien agencés et fonctionnent à merveille. Non seulement, ce Ministère, très restreint dans son personnel, a mis sur pied l'édifice syndical, non seulement il l'améliore et le développe chaque jour, mais il s'applique — chose toute nouvelle — à répandre dans le pays, et dans tous les milieux, l'idée, les principes syndicalistes. Vingt Universités et deux Instituts supérieurs de commerce ont à présent des cours de droit syndical ; l'Université de Ferrare a créé un diplôme de sciences sociales et syndicales. Pour les classes populaires, 73 centres de culture et de propagande corporative ont été constitués ; au centre de Gênes a été annexée une école pour les organisateurs de syndicats. Quant aux publications de caractère syndical, elles abondent. Voici, sous les auspices de la *Commission consultative permanente pour les études et la propagande corporative*, des publications officielles comme le *Droit du Travail*, les *Cahiers des Corporations*, les *Informations Corporatives*. Voici, publiés par chacune des six grandes Confédérations patronales, des revues, des cahiers, des bulletins, le plus souvent fort bien présentés, nourris d'idées et de faits. Mais l'effort le plus décisif a été fait par la *Confédération Nationale des Syndicats fascistes* qui ne publie pas moins d'un quotidien : le *Travail d'Italie ;* deux hebdomadaires et deux revues mensuelles, dont en aucun pays on ne trouve les pareils, et qui, d'autre part, a créé à Rome une *Université syndicale fasciste pour le peuple* et subventionne largement l'*Œuvre nationale d'après le travail*, qui donne aux ouvriers les moyens de culture intellectuelle dont, dans trop de pays, ils sont à l'heure actuelle à peu près dépourvus.

Comment s'étonner après cela que, dès maintenant, l'idée syndicale ait en Italie une force, des moyens d'action, aussi bien du côté patronal que du côté ouvrier, dont elle ne dispose nulle part ailleurs ? Le syndicalisme est l'une des bases les plus solides de l'état fasciste. De quelque côté qu'on l'envisage, l'œuvre, qui n'est pourtant pas de vieille date, témoigne d'un surprenant développement et de résultats presque toujours excellents. Je ne veux prendre ici que quelques faits au hasard. Les contrats collectifs, par exemple, sont dès maintenant fort nombreux, et certains, comme ceux afférents aux industries chimiques et métallurgiques, excellemment rédigés. On en compte actuellement plus de 2.800, dont plus de 2.000 pour l'industrie. La plupart sont des contrats provinciaux, quelques-uns sont régionaux ou inter-provinciaux et même nationaux. Autre exemple : la magistrature du travail rend de remarquables services. Il faut citer notamment l'arrêt qu'elle a rendu le 14 juillet 1927, très fortement et sagement motivé qui, dans un litige délicat, a réduit de 0,60 les salaires des ouvrières des rizières, et un autre arrêt de 1928 qui a réglé le difficile conflit des inscrits maritimes et des armateurs en maintenant pour six mois les salaires précédemment fixés. Autre exemple encore. Les offices de placement sont bien gérés et bien agencés. Une œuvre excellente a été faite par le décret du 26 février 1928 qui, pour les litiges individuels du travail, a supprimé la juridiction des prudhommes, laquelle fonctionnait fort mal, et confié la connaissance de ces litiges, selon leur taux, soit aux juges de paix, soit aux magistrats des tribunaux de première instance, assistés de deux experts. Enfin, comment ne pas signaler l'action si salutaire des organisations syndicales dans le domaine de l'assistance sociale ? L'assurance obligatoire contre la tuberculose a été édictée par décret-loi du 27 octobre 1927. *Le Patronage national*, constitué en 1925 par la *Confédération Nationale des Syndicats fascistes*, surveille avec attention, et sans zèle intempestif, l'application stricte des lois sur les accidents du travail et les assurances sociales, vient au secours des chômeurs et des émigrants...

Mais voici qui prouve mieux encore la place que le syndicalisme, et les organisations constituées sous son égide, tiennent aujourd'hui en Italie : c'est le rôle même qui leur a été reconnu dans la direction politique de la nation. Quand on étudie la loi du 17 mai 1928 sur la réforme de la représentation politique, on voit tout de suite que les organisations syndicales ne sont pas seulement la base de la vie économique du pays, elles sont aussi la base de sa vie politique. Et c'est là encore l'un des aspects les plus curieux et les plus intéressants du régime qui fonctionne au-delà des Alpes. La Chambre des députés se compose de 400 membres. L'élection de ces 400 membres se fait par 3 stades successifs. Les propositions sont présentées par les *Confédérations Nationales* (et à titre exceptionnel par les groupements non syndiqués, ayant une importance nationale, et poursuivant des buts d'utilité sociale) lesquelles désignent un nombre de députés double de celui à élire. Patrons et ouvriers, placés sur un pied d'absolue égalité, élisent, pour chaque branche de la production, un nombre égal de candidats. La répartition est faite selon l'importance de chaque

branche dans l'économie nationale. D'abord, l'agriculture et puis l'industrie, le commerce, les transports maritimes et aériens, les transports terrestres, les banques, les professions libérales. Les 800 candidats proposés sont alors soumis au Grand Conseil fasciste, qui en choisit 400, lesquels, pour être élus, n'ont plus qu'à recevoir la ratification du corps électoral. Système qui a fait couler déjà beaucoup d'encre, qui a des partisans et des adversaires également décidés. Système dont ici je ne veux retenir que la base, parce qu'elle indique la place éminente qu'occupe actuellement l'idée syndicale dans l'Etat. La représentation populaire, selon la formule, n'émane plus de la masse amorphe et incohérente du peuple. Elle émane du Syndicat, qui est la masse organisée et disciplinée. C'est le syndicat patronal et ouvrier, qui fixe les conditions du travail ; c'est lui qui fixe aussi l'orientation que doivent recevoir les affaires publiques. Par là, il est directement associé à la vie politique. Réforme profonde, hardie, pleine d'enseignements, qui ouvre devant le capital et le travail associés d'immenses et indéfinies perspectives...

IV

Cet exposé, si résumé soit-il, est déjà trop long pour que je puisse me permettre de juger avec quelques détails l'œuvre qui en a fait l'objet. Je n'ignore pas beaucoup des critiques dont cette œuvre, qui a, il faut le reconnaître, transformé toute l'économie italienne, fut et est l'objet. Je n'ignore pas davantage ce qui, au point de vue syndical, dans d'autres pays, a déjà été réalisé. Je ne suis pas de ceux qui louent systématiquement tout ce qui se fait au dehors, et critiquent ce qui se fait chez eux. Mais quelque opinion qu'on professe — je ne dis point sur le régime politique fasciste, ce qui est ici hors de discussion — mais sur les idées qui ont inspiré le syndicalisme fasciste, on doit déclarer pour être juste, non seulement que l'œuvre est tout entière inspirée de principes nouveaux, mais aussi qu'elle a déjà donné — qu'elle pourra donner — des résultats durables. Rome ne s'est pas faite en un jour. Si la situation économique actuelle de l'Italie est assez précaire, (l'Italie n'est pas, au surplus, le seul pays en période de dépression), sa condition sociale est extrêmement favorable. L'idée de l'union des classes en vue de la grandeur de la nation, répandue avec ténacité dans tous les milieux, a créé un état d'esprit essentiellement salutaire au développement de la production. Ouvriers et patrons collaborent. C'est une méthode. Une autre est celle-là même que définissait l'un des chefs du syndicalisme ouvrier français, il y a quelques mois, au lendemain du beau discours prononcé à Dijon par M. André Tardieu où celui-ci avait indiqué, reprenant l'idée fasciste, que « l'Etat devrait un jour définir dans leurs attributions et leurs compétences les groupements divers qui se sont formés sous le couvert des lois relatives aux associations et aux syndicats, et les intégrer légalement à la vie de la nation sous le contrôle des disciplines d'intérêt général que l'Etat représente et qu'il doit imposer ». « Renonçons à prétendre, s'est écrié en réponse le chef syndicaliste français à un congrès de cheminots, que nos syndicats sont facteurs de transformation sociale. Non, non, ne nous adaptons pas au milieu social présent... On ne stabilise pas l'évolution sociale aussi aisément que certaines situations politiques. Qu'on veuille nous intégrer ou nous tenir pour intégrés dans tels organes officiels, nous gardons toute notre indépendance... Notre Révolution ne sera accomplie que le jour où nous aurons substitué aux organismes d'exploitation et de contrainte les organismes de libre coopération qui nous libéreront... La cage, même dorée, est encore une cage. Nous serons peut-être des loups maigres et errants, jamais des chiens repus, mais à la chaîne... »

Je veux croire que ce langage fulgurant n'a pas été approuvé par l'ensemble du syndicalisme ouvrier français, qu'il n'est l'expression que de la pensée d'une minorité. Mais même s'il en est ainsi, alors surtout qu'il émane d'un grand chef, de quel état d'esprit ne témoigne-t-il pas ?... Entre le syndicalisme de lutte de ce côté-ci des Alpes, et le syndicalisme national de ce côté-là, quel antagonisme, et lequel peut mieux assurer la vie de la nation, en même temps que celle de tous ceux qui concourent à sa richesse? Poser la question; c'est y répondre.

Ernest LÉMONON.

L'ABBÉ GALIANI ET LES FEMMES

L'abbé Galiani, le « petit briccone », le « poupin favori de l'esprit », le « saltimbanque quelquefois sublime et toujours plaisant », était, en plus d'un économiste compétent, un amateur éclairé du beau sexe. Si l'on doit faire justice des ragots du temps, il n'en reste pas moins, et lui-même l'avoue, qu'il laissa ça et là sur la terre quelques traces de sa galanterie. Mais n'anticipons pas et, laissant au besoin ses prérogatives, voyons les idées de l'abbé sur les femmes. C'est par le dialogue, genre fort à l'honneur au XVIIIe siècle, qu'il essaie de nous éclairer. Un marquis et un chevalier y sont les représentants ordinaires du pour et du contre. L'un d'eux, le chevalier, nous semble, par ses réponses, devoir assez nettement caractériser les « traits » polissons et philosophiques de l'abbé Galiani. Ses deux passions, le badinage et la philosophie, sont d'ailleurs tour à tour soutenues avec enthousiasme... et courage ! Et qu'il est amusant de voir avec quelle ingénuité, peut-être compatible avec notre nature, s'en va « le doux ami » de d'Alembert du « plaisant au sublime » ! Mais laissons la place à nos gentilhommes... Qu'est-ce que la femme, selon vous? jette assez brutalement le marquis... [N'attendez pas, amis lecteurs, quelque aimable galanterie, le chevalier ou mieux l'abbé étant en ce moment toute réflexion !] « Un animal naturellement faible et malade », voilà la réponse ! Et c'est à quoi il va tenter d'apporter des preuves, voyez plutôt : « Je suis persuadé, s'en va-t-il, que ces deux caractères de faiblesse et de maladie nous donneront le ton général, la couleur essentielle du caractère du sexe. Détaillez et appliquez cette théorie et vous développerez tout. D'abord, leur faiblesse empêchera les femmes de s'adonner à tous les métiers qui exigent un certain degré de force et beaucoup de santé, comme les forges, la maçonnerie, la manœuvre des vaisseaux, la guerre... » Eh quoi, rétorque le marquis, « vous croyez que les femmes ne pourroient pas faire la guerre? .. moi, je pense qu'elles se batteroient bien. » — Peut-être, mais le courage seul les soutenant, « elles arriveraient bientôt par faiblesse corporelle à ne plus posséder celui-ci. » Et, de plus, continua-t-il, qu'est-ce que le courage, « sinon l'effet d'une grandissime peur ? », qu'est-ce sinon « une malassise physique! » Jugeant ces questions par trop arides, le marquis, en homme avisé, s'empresse de terrasser son « adversaire » avec l'arme même dont se servait ce dernier, la question! Admettons, dit-il, que sur ce point vous ayez raison, mais pourquoi soutenir que la femme est un être malade, quelles en sont vos raisons ? — « C'est parce qu'il [l'être] l'est naturellement. D'abord, elle est malade comme tous les animaux jusqu'à parfaite croissance ; alors viennent ces symptômes si connus à toute la classe des bimanes; elle en est malade six jours par mois, l'un portant l'autre, ce qui fait au moins le cinquième de sa vie. Ensuite, viennent les grossesses et les nourritures des enfants, qui, à les bien considérer, sont deux très gênantes maladies : elles n'ont donc que des intervalles de santé à travers une maladie continuelle. Leur caractère se ressent de cet état presque habituel : elles sont caressantes et engageantes, comme presque tous les malades ; cependant brusques et fantasques parfois, comme les malades ; promptes à se fâcher, promptes à s'apaiser. Elles ont l'imagination constamment frappée : la peur, l'espérance, la joie, le désespoir, le désir, le dégoût se succèdent plus rapidement, s'y impriment plus fortement dans leurs têtes, et s'effacent aussi plus vite.

« Elles aiment une longue retraite,et, par intervalle, une joyeuse compagnie, comme les malades. Nous les soignons, nous nous attendrissons avec elles ; leurs larmes, vraies ou fausses, nous arrachent le cœur; nous y prenons intérêt ; nous cherchons à les distraire, à les amuser; ensuite, nous les laissons longtemps seules dans leurs appartements; puis nous les recherchons, les caressons ; et puis, nous..... nous tâchons de les guérir, en leur causant peut-être une nouvelle maladie. » Réjouissons-nous, voilà notre abbé enfin redevenu plus sensible à l'humaine beauté, son style y gagne plus de tendresse et de vivacité et c'est là, oserai-je dire, le plus beau côté de son caractère. C'est peut-être faire injure à l'auteur du savant Traité sur les grains, à l'érudit et patient commentateur d'Horace, mais n'en déplaise à Messieurs les docteurs, rien n'est plus grossier qu'une démarcation, si légère soit-elle, et mieux vaut être simple avec bonne grâce que savant avec componction. Mais, revenons à notre dialogue... Sur une nouvelle question du marquis, réapparaît, et pour cause ! le philosophe intraitable : quand le temps de tous ces dangers et de tous ces ris-

ques est passé, « nos femmes n'étant plus malades deviennent, vous en conviendrez, une parfaite nullité. — Bon pour vos Napolitaines, triomphe le marquis, mais pour nos Parisiennes... visitez plutôt « le Waux hall » (jardin public, situé sur la rive droite de la Tamise, à Londres, dans le quartier de Kennington, et célèbre au XVIIIe siècle par ses attractions et surtout son bal), les boulevards, le bal de l'Opéra, et voyez un peu ces malades, qui ont le diable au corps ! » — C'est, reprend l'abbé, parce qu'ils sont malades, que ces êtres montrent ce débordement de vie, cette exaltation, qui, tombée, amène promptement l'hébétude et la mort.

Puis il entame une déplacée et longue digression sur l'éducation et la religion, dont il ressort clairement qu'il considère celle-là comme un instinct et celle-ci comme le seul bien qui distingue l'homme des animaux. Enfin, ce dernier sujet nous ramène par à-coup à la principale question. — « Vous conviendrez que l'éducation *proprement dite*, c'est-à-dire l'idée de religion et du culte, nous étant commune à tous, hommes et femmes, elle ne peut influer sur la différence de leur sexe au nôtre : les femmes ont autant de religion que nous » car, « si elles en retiennent une plus grande dose, nous y donnons un plus grand développement : les effets restent égaux ». — Et le dialogue se termine par un trait à l'essai sur les Femmes de Thomas, d'un ton assez voisin de celui de l'abbé, auquel le marquis demande finalement : « Avez-vous vu l'ouvrage de Thomas sur les Femmes ? — « Non ». — « Il ne dit rien de ce que vous venez de dire » — « Et savez-vous pourquoi ? » — « Non, en vérité ! » — « C'est que je ne dis rien, moi, de ce qu'il dit, lui. » Mais ne nous leurrons pas trop ; l'abbé, à part quelques échappées naturelles, comme Thomas d'ailleurs, et trop rares, à mon avis, s'en tient trop, comme celui-ci, à vouloir faire une philosophie de l'être que seule l'éducation séparait de nous. Et nous pouvons croire que si, de nos jours, l'abbé revenait sur terre, ses opinions sur les femmes seraient, à part l'immuable question sexuelle, de tout en tout modifiées.

Edmond Clémentin.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

ACCALMIE

J'ai connu un vieux diplomate un peu cynique, un peu sceptique et très paradoxal, selon les traditions de la carrière, qui soutenait qu'il est aussi impossible de prévoir les événements politiques que le temps qu'il fera. « De temps en temps, disait-il, il y a des bourrasques ; toutes les chancelleries semblent perdre la tête ; la bourse, cet excellent baromètre, s'affole et son affollement réagit sur les gouvernements. Puis soudain, sans qu'on puisse au juste savoir pourquoi, tout se calme ; le ciel redevient serein. »

Le fait est que nous assistons en ce moment à un phénomène de cet ordre. L'Allemagne est moins agressive. Le docteur Schacht, futur candidat à la succession du maréchal Hindenburg, a bien dit que, s'il était le maître, le Reich ne paierait plus un pfennig pour les réparations, mais c'est peut-être là une déclaration électorale. Toujours est-il, que le docteur Luther s'est empressé de déclarer, pour atténuer l'effet de cette sortie, que l'Allemagne considèrerait toujours comme sacrés ses engagements envers les particuliers. Le baromètre des obligations Young, qui était descendu à 700, est remonté à 875. Le voyage de M. Curtius à Vienne a paru inquiétant aux puissances de la Petite-Entente; toujours l'Anschluss, mais le ministre allemand affirme à qui veut l'entendre que son pays ne poursuivra jamais la révision des traités que par les moyens pacifiques et cela suffit à rassurer les gens qui veulent être rassurés. Enfin, le gouvernement de M. Bruning s'étant consolidé, il semble qu'Hitler ait perdu quelque terrain.

D'autre part, l'Espagne qui, il y a quelques semaines semblait à la veille d'un bouleversement total, donne le spectacle du calme et le roi est pour le moment maître de la situation. En Angleterre, la transaction conclue entre le vice-roi des Indes et Gandhi, qui n'est sans doute ni très sûre, ni très brillante pour le Royaume-Uni, mais qui écarte pour le moment toute éventualités de conflits sanglants, a produit une détente, de même que l'incontestable succès diplomatique que le gouvernement travailliste vient de remporter dans l'affaire de l'accord franco-italien. Mais pourquoi cette soudaine accalmie ?

Peut-être cet accord naval est-il, d'ailleurs,

à l'origine de cette vague d'optimisme qui porte tout le monde politique européen et dont la ratification de la convention générale d'arbitrage a été l'expression parlementaire en France.

En effet, une entente franco-italienne préalable était indispensable à la réussite de la conférence du désarmement de 1932, sur laquelle on fonde tant d'espérances et il est incontestable que la tension des rapports entre la France et l'Italie était pour beaucoup dans la situation trouble de l'Europe.

Elle avait d'ailleurs des répercussions immédiates sur l'attitude de l'Allemagne. Un jour viendra sans doute où, par la force des choses, les traités de 1919 seront soumis à correction, un jour viendra même où ils ne seront plus que des documents historiques comme le traité de Westphalie ou le traité de Vienne mais, comme le disait dernièrement, dans l'*Européen*, M. William Martin, qui certes n'a rien d'un germanophobe, « on ne peut modifier les traités à l'heure actuelle, ni par la force, ni à l'amiable. L'Allemagne ne peut pas faire la guerre pour plusieurs raisons, dont le manque d'argent n'est pas la principale. Dans ces conditions sa propagande révisionniste est un moyen d'agitation à l'intérieur et de pression diplomatique au dehors, qui ne présenterait aucun danger actuel si elle ne trouvait pas dans d'autres pays des encouragements. »

Or, ces encouragements, elle les trouvait en Italie, où M. Mussolini, en grande partie également pour des raisons de politique intérieure, se posait en syndic des mécontents et se déclarait partisan de la révision des traités, alors que cette révision ne pourrait donner aucun avantage à l'Italie ; simple moyen de pression contre la France.

La réconciliation franco-italienne ne peut donc que donner des conseils de modération et de sagesse à la presse et au gouvernement du Reich et c'est ce qui fait que la portée politique de l'accord est beaucoup plus importante que son aspect technique, bien que les négociateurs se soient tenus prudemment sur le terrain des chiffres.

Comme on le fait généralement, en effet, on a ajourné, au cours de ces conversations franco-italiennes, les problèmes brûlants. La fameuse question de la parité franco-italienne a été mise en sommeil jusqu'à la prochaine conférence, celle de 1935. L'accord est basé sur l'équilibre des forces actuelles. L'avantage pour les deux parties est évident. La France contestait la parité à l'Italie mais ne pouvait pas l'empêcher de la réaliser, mais l'Italie se ruinait à poursuivre cette politique de prestige.

Politique de prestige. Assez déraisonnable comme toujours, la politique de prestige, mais n'oublions pas que l'Italie, pays pauvre en matières premières, est obsédée par le problème de son ravitaillement en temps de guerre. De là son entente avec les soviets ; de là ses sympathies anglaises ; de là son désir de maîtrise méditerranéenne ; c'est une question de pétrole et de charbon. Or, ses angoisses tombent si elle s'entend franchement avec la France. D'autre part, il serait inconcevable que la France et l'Italie, en mettant les choses au pis, se battissent seules en Méditerranée, sans que l'Angleterre intervînt pour assurer la sécurité de la route des Indes. L'influence médiatrice de l'Angleterre était donc dans la logique des choses.

N'empêche qu'elle est intervenue à temps, à la fois pour sauvegarder le prestige compromis du gouvernement de M. Mac Donald et pour provoquer une détente indispensable dans la politique européenne, et c'est là un véritable succès pour M. Henderson et M. Mac Donald. Mais ce qui, au premier abord, a paru assez surprenant, c'est la volonté d'entente de l'Italie qui naguère paraissait intraitable. D'où est venu ce changement d'orientation ? Il n'est pas difficile de le discerner. Ce qui a déterminé cette attitude conciliante, c'est le marasme économique, car l'industrie italienne, écrasée d'impôts, est vraiment à bout de souffle, mais il faut ajouter qu'en réalité, c'est également le marasme économique qui a déterminé la détente dans le monde entier.

Les peuples désirent la paix ; il n'est pas de parti qui ne désire enlever au parti adverse le bénéfice de la surenchère pacifique ; mais ce pacifisme serait emporté par les intérêts nationaux si le souci de l'immédiat n'étouffait les passions nationalistes qui bouillonnent partout. Les peuples se rapprochent dans la misère commune. Si le gouvernement fasciste s'est montré si conciliant, c'est que l'Italie n'est pas dans une situation financière qui lui permette de grandes dépenses maritimes ; si l'Allemagne met un frein à ses désirs de revanche, c'est qu'avant tout elle a besoin de crédits ; si les partis espagnols capitulent devant la volonté royale, c'est que la peseta est malade ; si les nationalistes égyptiens se tiennent cois, c'est que le coton se vend mal ; si Gandhi est plus conciliant, c'est que la monnaie des Indes a reçu un coup désastreux par la chute du métal-argent ; partout le souci du pain quotidien calme les

fièvres nationalistes. A quelque chose malheur est bon.

Il est probable que cette accalmie ne durera guère, car les problèmes restent entiers ; aucun n'est résolu ni en voie de résolution, mais elle crée une atmosphère favorable à cette conférence du désarmement, sur laquelle tous les gouvernements comptent plus ou moins pour assainir leur situation financière. Qu'on ne la trouble pas par trop de hâte. La paix, la paix définitive n'est possible en Europe que si l'Allemagne accepte les conséquences de sa défaite comme la France, en 1871, avait accepté les conséquences de la sienne. L'inquiétude économique l'oblige à une résignation provisoire ; puisse l'habitude de cette résignation la rendre définitive. C'est pourquoi l'attitude des pacifistes qui s'en vont répétant que l'Allemagne a subi un traité injuste, que ses frontières sont absurdes, et qu'elle a droit à la révision est véritablement ridicule. En réveillant ainsi des espérances irréalisables, ils entretiennent le plus dangereux brandon de discorde qu'il y ait en Europe, et, loin de soutenir le mouvement pacifique en Allemagne, ils le contrarient.

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

UN ROMANCIER FRANÇAIS DE L'AUSTRALIE (1)

Dans l'art comme dans la vie, il faut un concours de circonstances pour réaliser la meilleure expression de soi-même, et c'est ce qu'on appelle la chance. En littérature, la chance devient de plus en plus rare, parce que les circonstances sont terriblement les mêmes pour tous et n'offrent guère que par exception les combinaisons variées d'où pourrait sortir l'heureux coup de fortune. Je me demande si Paul Wenz n'est pas le bénéficiaire d'un de ces coups et si ses romans ne seraient point le résultat d'une de ces rencontres exceptionnelles, qui placent le talent dans les conditions les plus favorables à son épanouissement.

Imaginez un homme doué d'un sens aigu de l'observation, curieux des spectacles du monde et que sa destinée envoie de bonne heure aux antipodes, afin qu'il y élève les moutons, dont la laine alimentera les filatures paternelles. Bons bourgeois de Reims, comme Colbert, ses parents lui ont fait donner une instruction soignée. Il a été, aux écoles, le camarade de garçons portés aux lettres ou même possédés par le démon de la littérature : l'un d'eux s'appelle André Gide. Le goût d'écrire est contagieux ; quand il ne correspond à aucune tendance profonde, il se dissipe aux premiers contacts avec la vie active. Mais s'il s'appuie, au contraire, sur une vocation, rien ne le fera disparaître, et il se nourrira des occasions. C'est le cas de Paul Wenz, au profit de qui elles se sont multipliées, comme si un bon génie les disposait délibérément à son usage.

A vingt ans, après une enfance et une adolescence dont il a évoqué quelques scènes ou épisodes dans un livre charmant de simplicité et de bonne humeur, *Il était une fois... un gosse*, voilà notre jeune Champenois en route sur les mers. « Il était écrit que je voyagerais », dit-il. Du régiment, il était passé au bureau ; mais il lui avait suffi, en effet, d'y passer. De son court séjour dans la cage treillagée de la petite Caisse, « près d'une horloge qui ne faisait grâce d'aucune de ses minutes et qui était d'une lenteur désespérée à en avaler soixante à l'heure », il emportait la conviction de n'avoir pas pour les affaires des dispositions remarquables et le sentiment de s'étioler, derrière son grillage, « comme une plante grimpante dans une bourriche ». Il lui fallait de l'air. Il alla en chercher de l'autre côté de la Manche. Huit mois en Angleterre lui apprirent beaucoup de la langue et quelque chose du pays. Puis, ce fut l'Algérie pendant plus d'un an. Son apprentissage était fini. Les chemins s'ouvraient devant lui, qui le conduisirent jusqu'au point du globe d'où il voyait au-dessus de sa tête l'autre côté de la voûte céleste. En 1908, il publiait son premier livre : *A l'autre bout du Monde*, et en

(1) Paul Wenz. *A l'autre bout du monde* (1908). *Sous la Croix du Sud* (Plon, 1910). *Diary of a new chum*. *Contes australiens* (réimpression, sous un nouveau titre, du volume intitulé *Sous la Croix du Sud*). *Bonnes gens de la grande guerre*. *Choses d'hier*. *L'Amour de la vie*, traduit de Jack London. *Le pays de leurs pères* (Calmann-Lévy, 1919). *L'Homme du soleil couchant* (Calmann-Lévy, 1923). *Le Jardin des Coraux* (Calmann-Lévy, 1929). *L'Echarde* (Editions de la Vraie France, 1931).

1910, *Sous la Croix du Sud*. Son destin littéraire était fixé : il serait le romancier de l'hémisphère austral.

On ne s'étonne pas, quand on lit les contes et les romans de Paul Wenz, qu'il ne se soit pas encore rencontré d'écrivain pour tenir ce rôle. Ils nous donnent, en effet, l'impression d'un pays neuf, dont la mise en valeur est à peine commencée et où l'activité de l'homme reste toute pratique, entièrement tournée vers les tâches positives. Sans doute, il s'élabore là une jeune nation, appelée, elle aussi, à un grand avenir ; mais constituée sous sa forme actuelle — une fédération de cinq provinces et un territoire — en 1902, elle en est encore, suivant la belle expression d'Alfred de Vigny,

Au premier rayon blanc qui précède l'aurore...

Il faut penser qu'avec une superficie presque égale à celle de l'Europe, la population ne dépasse guère celle du Portugal et qu'elle est presque tout entière concentrée en bordure de la côte sud-ouest. Si la race anglo-saxonne, mêlée à des Celtes d'Ecosse ou d'Irlande, y est prédominante, elle s'y trouve en contact avec d'autres races inassimilables ou non encore assimilées, les unes aborigènes, les autres provenant de l'immigration. Celle-ci, comme aux Etats-Unis, se montre fort préoccupée de dresser des barrières contre les Asiatiques. On en rencontre quelques-uns, et nous voyons, dans un roman de Paul Wenz, une caravane de chameaux, « conduite par des Afghans, dont les turbans blancs et les larges pantalons bouffants juraient avec leurs lourdes chaussures européennes. » En 1925, un accord signé entre l'Office colonial de Londres et le gouvernement australien prévoyait l'envoi de 450.000 Britanniques en Australie au cours des dix années suivantes. Il est donc en voie d'exécution. L'Australie est un pays qui se fait, et il n'y a pas lieu d'être surpris qu'il n'ait pas trouvé son expression littéraire. Peut-être même aurait-il dû l'attendre longtemps, si le hasard n'avait assuré et fixé sur son sol, enraciné dans sa vie, un écrivain français capable de la lui donner.

***

Paul Wenz s'est essayé d'abord dans les courts récits qui forment ses deux premiers volumes : *A l'autre bout du monde* et *Sous la Croix du Sud*. Ce sont des contes australiens, qui mettent en scène tantôt des indigènes et tantôt des blancs, nés dans le pays ou établis depuis peu, parfois même de passage. Déjà, se révélait l'aptitude étonnante à saisir l'atmosphère, le détail de la vie quotidienne, la réalité précise et concrète des mœurs, le fond d'humanité permanente qui subsiste sous la diversité pittoresque des apparences, et ce fatalisme des êtres habituellement aux prises avec les grandes forces de la nature ou ramenés à leur jeu élémentaire après avoir échoué au jeu plus complexe de la société.

Son premier roman, *Le Pays de leurs Pères*, lui fut inspiré par la guerre, et nous y voyons les soldats d'Australie transplantés en Europe pour y « faire leur part du grand travail ». Jim Clarke quitte sa « station » de « Lone Man Plain », la Plaine de l'Homme Solitaire, où son grand-père et son père s'étaient installés quarante-sept ans plus tôt, en 1867, et répond à l'appel du vieux pays. Quelques jours dans les tranchées de Gallipoli, et il est aveuglé par des éclats d'obus, évacué sur un bateau-hôpital, où il aura pour voisin de lit Dick Simpson, un grand gars du nord du Queensland, dont le bras gauche a été emporté. D'un port anglais le train les débarque à Londres, « dans l'antre gigantesque et enfumé de Waterloo Station. » Là, Jim passe aux soins de la nurse Joan, dont il a immédiatement deviné le charme, car « elle a une voix de jolie bouche » et elle doit avoir de beaux yeux puisque la bonté les éclaire. La vie est douce pour les blessés; ils visitent Londres, et Skinner, l' « inspecteur de lapins », assez bien remis d'une épaule fracassée, envoie ses impressions au *Taratoola Chronicle* qui les publie sous la flatteuse rubrique : « De notre correspondant spécial. » Jim est envoyé à l'hôpital de Saint-Dunstan, où l'on procède à la rééducation des aveugles. Nurse Joan vient d'y chercher un jour pour une promenade et l'emmène au Zoo. Ils parlent des bêtes et voici que Jim s'arrête, cloué sur place, l'oreille tendue :

« On entendait comme les notes d'un gamin qui souffle dans une flûte de quatre sous, toujours les mêmes notes répétées.

— Maggie ! cria l'aveugle, une pie australienne ! Menez-moi près d'elle, avez-vous quelque chose à lui donner ?

La pie les regarda s'approcher, la tête tournée d'un côté, l'œil alerte et moqueur ; elle vint en sautillant, et prit des doigts de Jim un morceau de biscuit que Joan avait acheté en entrant dans le jardin. Jim siffla son air, l'oiseau lâcha ce qu'il avait dans le bec, écouta la tête penchée

et recommença ses trilles et sa ritournelle de flûte.

Jim était enchanté ; Maggie, c'était l'oiseau qui commence au matin à réveiller les gens de la maison, et qui médite déjà les espièglerie pendables qui feront le désespoir et le bonheur de la famille. Son chant personnifie l'Australie, contient en soi tout ce qui est de là-bas, la fumée odorante du pin, le brouillard de l'aube qui engourdit les hommes couchés autour du feu mourant, et la poussière d'or des couchers de soleil qui sont de grandes opales. Son chant est dans l'air comme l'odeur de l'eucalyptus. Les Australiens aiment leur pie sans doute parce qu'elle a leur insouciance et leur espièglerie : l'Australie du Sud l'a prise comme emblème, et Maggie, les ailes déployées et la queue en éventail, fait son petit effet héraldique.

— C'est un morceau de là-bas, dit Jim en quittant la volière. »

On voit ici, sur un échantillon, la manière charmante de Paul Wenz, l'aisance et le naturel de ses évocations, la force aussi qu'elles dissimulent sous leur grâce. Ce soldat aveugle, cette nurse indulgente, ce chant qui fait tout à coup surgir dans le cœur de l'Australien les aurores et les soirs de son pays, n'est-ce pas une scène saisissante de vérité, de grandeur et de poésie ? Mais voici une autre scène, toute différente, non moins simple et plus brève encore. Il y a bal à l'hôpital des aveugles. Nurse Joan et Jim sont sortis un instant dans le jardin, car il faisait chaud dans la salle.

« ... Ils rentrèrent au moment où l'orchestre entamait *God save the King* : aveugles, sœurs et invités étaient debout et chantaient l'anthem. Les voix des hommes emplissaient la grande salle, et ils entonnaient ce cantique patriotique comme ils l'auraient fait dans une église. Ils demandaient tous que leur roi restât sauf, ce roi pour lequel ils avaient perdu leurs chers yeux, ce roi pour lequel, jeunes encore, ils entraient dans une nuit effroyable de profondeur et de solitude.

Et nurse Joan, qui avait vu maintes douleurs et assez de tristesses pour remplir la mémoire et l'imagination de toute une existence, sentit une larme couler, tandis que mouraient les derniers accords. »

Ces deux scènes font toucher, si je puis dire, les deux extrémités du talent de Paul Wenz, en contact direct avec la vie, également sensible à la beauté de la nature et à la noblesse humaine. Et quand ce talent trouve sa plus haute expression, les deux sentiments s'y confondent dans la plénitude d'une des plus riches harmonies où puisse atteindre l'art. Je me demande s'il ne nous est pas donné de lire dans *Le Pays de leurs Pères* la plus belle scène de fiançailles qu'il y ait dans aucun roman. L'infirmière Joan, pour décider son aveugle, auquel le climat de Londres ne vaut rien, à rentrer en Australie, s'est engagée sur un tranport qui rapatrie des blessés. Jim ne résiste pas à la suivre et s'embarque avec elle. Escale à Colombo. Après le déjeuner, ils sont tous deux assis sous les cocotiers :

« Une femme passe non loin avec son enfant. Joan lui fait signe, elle s'avance, gracieuse dans le moindre de ses mouvements : la musique de bracelets d'argent qui s'entrechoquent à ses chevilles rend sa démarche plus belle encore. Elle sourit, heureuse de leur montrer l'enfant à califourchon sur sa hanche gauche. Tandis que Joan prend la petite main brune qui saisit son doigt, la mère voit que, sous l'ombre brutale du chapeau, les yeux de l'homme sont fermés ; puis elle remarque sur la manche gauche de Jim la barre du galon d'or. Elle sait ce que c'est, on le lui a dit, c'est le reçu que le roi donne à ses guerriers pour chaque blessure.

La Cyngalaise plaça sa main libre sur ses yeux, puis, anxieuse, fixa Joan ; c'était une question qu'elle posait.

Joan fit « oui » d'un signe de tête, tout en mettant, elle aussi, sa main devant ses yeux.

La femme sembla oublier l'enfant qui jouait avec la chaîne de Joan ; le sourire glissa de son visage, et dans ses grands yeux limpides la nurse vit soudain un abîme profond où il y avait la pitié, la sympathie et quelque chose de plus qu'elle ne comprit pas d'abord. Puis elle lut pour la première fois cet amour maternel immense qui remplit les pupilles noires de ces femmes de l'Orient, un amour maternel qui semble être là depuis des siècles, depuis le commencement du monde, comme pour prouver que ces races sont bien les mères de l'humanité tout entière.

La femme serra plus fort son enfant, regarda l'aveugle, et lui tendit la main petite de son enfant ; Joan guida la main de Jim qui prit la menotte et la baisa.

Les grands yeux noirs fixèrent de nouveau Joan. Joan comprit cette seconde question « Votre homme ? »

Sans hésiter, Joan fit le signe de tête, qui voulait dire « oui ».

La Cyngalaise la regarda, et Joan sut que le regard signifiait : « Soyez trois fois bénie pour être son épouse, sa mère et sa sœur. » La nurse

vit la femme s'éloigner, serrant sur sa poitrine l'enfant qui pleurait.

— J'entends les anneaux de ses chevilles comme une clochette triste qui s'éloigne, dit Jim.

— Non... pas triste, ajouta Joan songeuse. »

Une heure après, dans le jardin de la Cannelle, parmi les fleurs et leurs aromes, au milieu de bambous bruissants et de palmiers échevelés, Joan demandait à Jim s'il voulait qu'elle fût sa femme.

*
* *

Jim ne regrettera plus ce qu'il a donné pour le vieux pays ; le vieux pays l'a bien récompensé. Un autre soldat australien, blessé lui aussi, a retrouvé son grand-père, inconsolable d'avoir provoqué jadis, par un geste de colère, l'exil d'un fils qu'il n'a plus revu : Dick mutilé continuera sa vie dans la riche demeure. Ainsi s'établissent, par l'imprévu et soudain rapprochement de la Grande Guerre, des contacts et des échanges entre la patrie d'origine et la jeune nation britannique d'au-delà des mers. Paul Wenz avait trouvé là un grand sujet, qui dépassait le cadre des contes et lui avait ouvert le champ plus vaste du roman. Il va se plaire désormais à le parcourir. En 1923, il donnait *L'Homme du Soleil couchant*, un très beau roman australien ; en 1929, *Le Jardin des coraux*, une idylle tragique des antipodes, un « Paul et Virginie » moderne, postérieur à Pierre Loti, à Joseph Conrad et à Rudyard Kipling. Voici que 1931 nous apporte, de la « station » de Nanima, *L'Echarde*, le plus original peut-être des romans de Paul Wenz, parce que, non moins australien que les autres, il a su enclore, dans la plus précise vérité particulière, le maximum de vérité universelle.

L'histoire est contée par l'auteur avec ce naturel, cette aisance, cet *humour*, où s'accordent, dans le plus savoureux mélange, quelques-unes des meilleures qualités des romanciers français et des romanciers anglais. Je dirai seulement que ce qui m'a le plus séduit en elle, c'est d'y respirer l'atmosphère de cette contrée lointaine, d'y trouver une peinture de la vie dans un de ces grands domaines analogues aux « ranchos » de l'Amérique du Sud et de suivre, dans des âmes dont l'humanité me devient transparente, le jeu des ressorts les plus secrets.

Paul Wenz sait voir, et il sait choisir, ou plutôt son choix spontané ne s'empare que de ce qu'il y a de plus caractéristique et laisse tomber tout le reste. Par un heureux privilège, qui est une bonne part de son talent, le reste, on dirait vraiment que Paul Wenz ne le voit pas et qu'ainsi il n'a même pas eu besoin de choisir. C'est ainsi qu'il ne s'attarde point à décrire ses personnages, dont il ne perçoit qu'un ou deux traits, juste ce qu'il faut pour qu'une figure se fixe dans notre souvenir et qu'une âme se devine à travers cette figure. Pourquoi nous poursuivrait-il avec le détail de leurs actions ? Un geste expressif nous en apprend sur eux davantage. Voyez Susie, la jeune ambitieuse. Fille d'un Anglais, écuyer, chef piqueur d'un équipage en Irlande, elle a quitté l'île par désir de sortir de l'humble sphère aux parois de laquelle son orgueil ne pourrait que se heurter sans cesse et finalement se briser. Elle est venue tenter la chance en Australie. La voici *barmaid*, depuis deux ans, à Adélaïde. Elle y a fait des amis ; elle y a fait même des conquêtes ; elle a refusé une offre de mariage « tout en nettoyant d'un mouvement circulaire le marbre du bar, et le geste parut souligner, comme le paraphe d'une signature, une décision irrévocable. » C'est simple ; c'est net ; nous avons vu, nous savons et nous voilà fixés.

Susie vient à Tilfara pour tenir la maison où le maître du lieu, le patron, le *boss*, comme dit l'argot anglais, vivait en célibataire avec deux autres vieux garçons — le comptable et le magasinier — au milieu des embarras domestiques. Elle s'éprend de ce grand et solide garçon, John Iredale, « un type de Viking que le soleil australien avait bruni. » Lui, il a désormais « l'impression vague de danger qui s'attache à un fusil chargé dans la maison ». Il s'empresse de se marier, et ce n'est pas seulement l'ambition de Susie qui est déçue, c'est son amour. Elle aussi se hâte de conclure un mariage de dépit ; et la jeune amoureuse se transforme en persécutrice, qui subordonne désormais toutes ses pensées, tous ses actes, à la volonté de nuire. Cet acharnement devient une obsession. C'est comme une transposition de la volupté chez une amoureuse déçue, qui n'en connaît point d'autre. Susie invente des ruses infernales, dont elle est la première victime. Elle gâche sa vie, celle de son mari, celle de sa fille, pour parvenir à ravager la vie de John et de Trixie Iredale. Y parviendra-t-elle ? C'est au roman de répondre. Mais nous pouvons dire qu'il a réussi à rendre saisissant le contraste entre ce caractère de femme affolée, gaspillant sa vie dans la vanité d'une lutte qui n'a détruit que sa propre exis-

tence, et le constant effort de l'homme pour rester calme, réparer les dommages, maintenir la domination de sa volonté sur ses nerfs. Le jour vient où il a le sentiment qu'une longue usure de leur gaine les laisse à vifs et aussi que Susie est devenue pour lui comme ces petits éclats de bois, ces épines, qui souvent lui entraient dans la main, au contact des barrières. — « une écharde avec sa douleur lancinante, sourde, énervante ». Mais, si insupportable que lui soit celle-là, il ne peut l'extraire...

Le lecteur admirera sans doute, il aimera toutes ces scènes de mœurs locales, rendues avec un art si sobre, si sûr : le bar du Fer-à-Cheval, installé par Susie afin de détourner vers la boisson les hommes de Tilfara et de corrompre avec un peu de bière fraîche ou de whisky les vagabonds, les « swaggies », qui serviront ses desseins ; le massacre des béliers devenus inutiles et que Tom, le « manager » — nous dirions le régisseur, — immole avec toute la douceur possible ; les noces de ce même Tom et de Margaret Roberts, interrompues par la nécessité de courir aux abreuvoirs qu'une invention diabolique de Susie a mis à sec, tant d'autres et surtout la mort de l'arbre, victime lui aussi de cette malice :

«... La mort avait vidé le grand flot de sève et avec elle s'en était allée la verte fraîcheur.

Tom songea combien cette fin était belle et digne, sans la répulsion qui s'attache en général aux créatures qui s'effondrent et fondent dans le néant. Cette mort demeurait sans honte, fière de regarder le soleil qui ne pouvait point lui infliger l'effroyable résurrection de la pourriture.

Des tonnes de bois s'étaient desséchées pendant des mois, distillant durant leur lente agonie les effluves d'eucalyptus qui montaient vers le ciel bleu.

Tom avait souvent songé que les Sylphes et les Nymphes ne vivaient que dans les lieux ombragés, pleins de verdure et de fraîcheur, dans le voisinage des ruisseaux et des lacs ; l'Australie manquait trop de tout cela. Pourtant, il ne voulait pas admettre que la mort du « Old Man » n'eût pas fait souffrir quelque être invisible caché dans le corps du géant. »

Le sentiment de la nature, l'étroite parenté des êtres avec les choses dans ce monde encore neuf, touchent ici à la grande poésie où se reflétait la jeunesse de l'univers, nous rendent un moderne écho d'Homère et de Lucrèce, rappellent d'autre part l'inspiration d'un Kipling.

Les personnages secondaires — et c'est à quoi aussi on reconnaît les œuvres riches de substance — ne sont ni moins précis, ni moins vrais, ni moins expressifs que les personnages principaux. L'enfantine amitié de Donald Iredale, le fils de John, et de sa petite voisine Marion Miller ; le flirt du garçon, un peu plus tard, avec la fille de Susie ; la déchéance de Ned Berry, l'homme que Susie a épousé par dépit et auquel son bar est funeste ; des figures épisodiques même, comme Dusty Tim, un vagabond, et Percy Montague, un déclassé, dialoguant, devant un tas de bouteilles vides, sur la bière que le premier apprécie fort et le champagne que le second est seul à connaître : tout cela tisse et illustre la trame d'un récit étonnamment solide et varié. Mais, plus que tout le reste, ce qui en fait la qualité supérieure et rare, c'est l'atmosphère de vérité et de poésie. Susie elle-même n'est pas uniquement ce qu'elle paraît : sa méchanceté, à la fin, se déchire comme un voile et découvre, au fond de son être, la souffrance et l'amour.

*
* *

L'art de Paul Wenz a quelque chose de salubre et de fort, de rassurant aussi, qui nous le fait accueillir non seulement comme une joie, mais comme un bienfait. Il procède d'une imagination en contact si intime et continu avec les choses, il se tient si constamment près de la vie, qu'il nous donne une impression de naturel et de spontanéité comme n'en éprouve plus guère le lecteur de tant de récits volontaires, où tous les effets sont voulus. En même temps, cette réalité ainsi évoquée, avec ses gaîtés et ses tristesses, touche nos cœurs et prolonge dans nos âmes une sorte de résonance sacrée. Nos jours passés, nos jours futurs, nos regrets, nos espoirs, nos foyers, nos agitations, nos amours, les êtres et les choses qui nous environnent, les arbres, les bêtes, nos semblables, toute la diversité du monde et nous-mêmes, n'est-ce pas une riche matière, d'où montent comme une double ivresse, l'émotion et la beauté ? Et n'y a-t-il pas, pour celui qui a couru le monde, une satisfaction à en retenir en lui quelques images qui fassent partager à d'autres cette émotion et le sentiment de cette beauté ? La clairvoyance rend indulgent ; l'expérience ne conduit à la sagesse que par la sympathie ; l'art s'unit, non pas à la haine, mais à l'amour. Et la vie, pour ses créations comme pour celles de la nature, est l'ensemble des forces qui luttent contre la mort.

FIRMIN ROZ.

L'HISTOIRE

LA CHOUANNERIE

La Chouannerie, c'est... c'est l'insurrection des paysans de Bretagne, Maine, Normandie, pendant la Révolution ; — des bandes de *patauds*, de *terreux*, quelques-uns conduits par les nobles, qui ont mené, sept ou huit années durant, une guerre d'embuscades, d'escarmouches, de coups de main, pillages, enlèvements, réquisitions, et même assassinats ; — forêts, chemins creux, *caches*, mots de passe, grands chapeaux, larges braies, crucifix, chapelets... Enfin, tout le monde sait ce que c'est. Et puis, le roman fameux de Balzac...

Oui ; mais l'on n'en sait guère davantage et il est de la chouannerie comme de mainte autre chose que nul n'ignore : rien de plus difficile que de la définir et déterminer exactement ; que d'en discerner l'origine, les caractères, les causes profondes ou occasionnelles, locales ou temporaires ; pourquoi elle naît, s'étend, s'apaise, se rallume et change d'aspect en changeant d'hommes et de lieux. Je ne sache guère de sujet que l'on ait plus jugé sur l'apparence, où l'on ait commis plus d'erreurs, où l'on ait fait davantage état des épisodes, du décor, du romanesque, et, pour tout dire, de la légende. L'Histoire, — rien que celà ! — en restait à faire ; l'histoire d'ensemble, car il serait injuste d'oublier quelques bonnes monographies, — et c'est la tâche que vient d'accomplir M. Ch. Le Goffic, avec une parfaite connaissance des sources, des événements et des personnages, — avec cet art de débrouiller, de réunir, de fixer, qui est le propre de l'*historien*, mais aussi avec le double sens, rarement conjugué et non moins aigu, de la psychologie et du pittoresque.

«... Il est informé, et souvent de première main, quoiqu'il ait garde de faire œuvre d'érudition, avec *fiches*, références et bibliographie... Ce qui vaut mieux, il a réfléchi sur ses lectures, et il a composé un tableau... où il a conservé tout ce qui est « caractéristique et révélateur de l'époque et de la contrée.... »

Qui dit cela ? Albert Mathiez, dont nul ne saurait discuter l'autorité et qui ne saurait, lui-même, passer pour un chouan ; véritable historien, au reste, et qui trouve moyen de rendre la passion impartiale, et loyale la polémique.

*
* *

L'erreur fondamentale, l'erreur commune à ceux qui connaissent mal la chouannerie, c'est de la confondre avec la Vendée, — et c'est le premier dessein et le principal mérite, de M. Le Goffic d'avoir compris que, si elles s'associent et se fécondent parfois, — on peut dire qu'elles opèrent parallèlement plutôt que de concert, — elles demeurent différentes et, à vrai dire, contraires, dans leur esprit, leur but et leur action. Elles sont donc, comme il sied, nettement distinctes dans cet ouvrage, *le premier* qui soit consacré à la seule chouannerie.

Où est née la chouannerie ? En Bretagne, assurément, et, pour plus de précision, dans la Bretagne dite (à tort) bretonnante : Trégorois, Léonnais, Finistère, Morbihan ; la Bretagne maritime, par opposition à la Bretagne terrienne, quoiqu'elle ait ses chouans, elle aussi, comme la Normandie, le Maine et le Bocage. Mais de *quoi* est-elle issue ? Voilà qui est plus difficile, et c'est sur ce point que le livre de M. Le Goffic, non content d'être neuf, apporte mainte surprise. Il établit, par les faits et les textes, que : « ... le chouan pur, le paysan, la peau de bique, la « grande culotte », s'insurge uniquement contre la tyrannie de l'Etat républicain, persécuteur de sa foi, non contre la forme de cet Etat. » L'effervescence et les troubles mêmes que, de 1789 à 1791, on signale par toute la province, — mais quelle province en est exempte ? — n'ont aucun caractère anticonstitutionnel. » Mieux : les paysans bretons, congénitalement frondeurs, rétifs, ou même rebelles, accueillent avec une hâte joyeuse, des événements qu'ils ne comprennent pas, ou dont ils n'ont nul souci, et où ils ne voient, tout ainsi que Morvandiaux, Cévenols, ou Bourguignons, qu'un prétexte à vider, déchirer, noyer ou brûler chartriers ou terriers, avec leur propriétaire parfois, — à piller, incendier, détruire futaies, garennes, et châteaux, en embranchant le seigneur, ou lui faisant faire trempette dans l'eau glacée, jusqu'à ce qu'il ait livré diplômes, parchemins ou pistoles, — le tout terminé par «... d'immenses soûleries, où l'on mettait à

sec, non seulement les caves, mais la pharmacie du château..... » Ces Bretons ! quand ils s'y mettent !... Secs comme des Américains !... Encore un coup, cela ne fut point particulier aux gars de Kerlouët ou de Plounévez; mais il est difficile, après cela, de nous les donner, dès le début, et quant au fond, comme de bonnes gens, craignant Dieu, dévotement soumis au Roi, qui est trop loin, et au châtelain, qui est trop près.

Mieux encore : les idées et l'attitude du clergé. Certes, comme partout, le haut clergé fait cause commune, ayant commune origine, avec la noblesse. Certes, comme partout, le bas clergé, sorti du peuple, et qui partage sa misère et ses rancœurs, est acquis aux idées nouvelles. Mais ces sentiments généraux prennent, dans la simple, fervente et superstitieuse Bretagne, une valeur particulière. Cet abbé Cormaux, que ses paroissiens, et tous ses compatriotes après eux, vénèrent et invoquent comme un saint, — et qui est, d'ailleurs, voué à la guillotine, — est si peu scandalisé et effrayé de la réforme du clergé que, le 9 juin 1790, et en pleine cathédrale de Saint-Brieuc, il prône la sagesse et les bienheureux effets de la Constitution civile

*
* *

C'est la preuve que la Bretagne n'est point du tout hostile, dès l'abord et par principe, à la Révolution (je sais bien qu'il en va de même dans presque tout le royaume). D'où vient donc qu'elle se lasse, s'inquiète, s'échauffe, résiste, se soulève ?... d'où vient ? Mais de la façon dont tournent, marchent et courent les événements : de la déception puis de l'alarme, puis de la colère qui naquirent des dernières lois de la Constituante et des premiers décrets de la Législative. On ne l'a pas assez montré : cette déception et cette colère éclatèrent en maint endroit, sinon sur tout le territoire. Combien de Français, qui avaient salué l'aube radieuse de 1789, et qui, aux jours sombres de 1791, s'écrièrent, déjà, mais, eux, dans la sincérité de leur cœur: Nous n'avions pas voulu cela!....

La plupart se bornèrent à des lamentations ou à une résistance passive : la Bretagne se souleva : « ... Les paysans qui se flattaient, par la destruction des titres, de pouvoir mettre la main sur le sol, vont s'apercevoir, quand la vente des biens nationaux aura opéré le transfert de la propriété rurale, qu'ils ne sont point les bons marchands de l'opération (on pourrait disputer là-dessus. Dites : les *meilleurs* marchands, ou les gros *profiteurs*)... Le bas clergé, et, avec lui, la classe paysanne presque tout entière, déjà bien aigrie, méfiante de ce papier (les Assignats) qui a remplacé le numéraire, et qu'achève de discréditer le cours forcé, ne seront point aussi accommodants. Telles sont les causes du mécontentement des campagnes ; mécontentement général, mais plus ou moins profond, qui revêtit des formes très diverses, et qui prit, tant en Bretagne que dans les provinces limitrophes, *la forme aiguë à laquelle on a donné le nom de chouannerie*... Une guerre de clair de lune, investissant les villes, coupant les routes, et menée sur la bruyère, au chuintement des hiboux, par des soldats fantômes... d'où la difficulté pour la saisir, la fixer ; on pense la tenir, elle s'échappe... avec sa mobilité, incroyable, sa faculté presque fabuleuse de disparaître, de se volatiliser... »

*
* *

Comme elle se distingue de la Vendée, la chouannerie n'est point partout semblable. La chouannerie bretonne, par exemple, ne saurait être confondue avec la chouannerie normande. Il faut citer ce tableau, d'une justesse, d'une vigueur, d'un relief rares :

«... La chouannerie normande, sinon chez ses chefs (Frotté, Monceaux, Commargue, etc.), au moins chez ses hommes, a ses racines dans l'intérêt et le droit (basoche et chicane sont, aussi, de pur esprit chouan) ; elle n'est pas indifférente à la restauration des autels et surtout du trône ; son réalisme la rend particulièrement sensible au bienfait monarchique... Expéditive et féroce à ses heures, mais gaie le plus souvent, franche, ouverte ; une chouannerie de « bons vivants » (le mot est de Frotté), et pourvue presqu'autant d'héroïnes que la Fronde... Mais elle est, d'abord, un mouvement de résistance au service armé et à l'arbitraire des réquisitions. Quel contraste avec sa sœur des landes morbihannaises ! Celle-ci, toute mystique, repliée, sauvage, puritaine jusqu'à défendre le mariage à ses jeunes recrues, qui devront attendre, dans un célibat presque monastique, la fin des hostilités ; jusqu'à ne point supporter de partager le même campement nocturne avec des femmes; ...plus attachée à ses prêtres qu'à Rome, et qui, avec *la Petite Eglise*, s'avança jusqu'aux extrêmes bords du schisme...

Mais, enfin, dans l'ensemble, — et voici qui est tout à fait nouveau, — la chouannerie bretonne, s'il serait erroné et ridicule de la présenter comme hostile au régime monarchique, ne garde et ne montre nul attachement à ce régime, qui lui rappelle les privilèges, les abus, les vexations. «... le souvenir du lourd et oppressant système féodal, anti-égalitaire et monopoleur », — tout cet arbitraire féodal et fiscal qu'elle déteste. On le vit bien, quand les chouans apprirent la ruée des Vendéens vers la mer et la prise de Granville. Ils se levèrent. Pour les appeler ou rejoindre ?... Pour leur barrer la route !.. « Cette fois, les campagnes ne refusèrent pas de contribuer à la défense nationale, car elles redoutaient, presque autant que les villes, les bandes indisciplinées (ce sont les Vendéens, s'il vous plaît !) dont on leur signalait la dangereuse proximité... et le rétablissement du régime détesté dont la victoire de ces bandes eût été la conséquence. Ces taciturnes criaient : « Vive la Nation ! Vive la République » et braillaient les airs patriotiques à la mode, avec autant d'entrain que les sans-culottes... ». Carrier lui-même, qui arrivait en Bretagne, en était, révérence parler, tout estomaqué. « La Révolution et nos prêtres !... », les Bretons se seraient fort bien contentés de ce programme, — avec suppression des assignats, bien entendu, des réquisitions et de la levée en masse. « Puisqu'il n'y a plus de roi ni de prêtres, répondaient-ils assez justement, nous voulons *crocher* (nous expliquer) avec la Nation, et savoir de quel droit elle prétend nous recruter ? Ou elle laissera nos enfants tranquilles ou nous nous lèverons tous. » *Nul désir, nulle idée de rétablir le trône. C'est la Vendée qui est royaliste.*

Et c'est la Vendée qui a gardé l'espèce féodale, ou, si l'on préfère, l'obéissance traditionnelle à la noblesse, respectueuse et familière à la fois. La Bretagne est d'inspiration et d'aspirations démocratiques. Quoi d'étonnant ? N'est-elle pas foncièrement, farouchement, individualiste, aussi distincte des « Français » que le sont, des Crétacés et calcaires voisins et récents, ses schistes et ses granits primaires ?...

*
* *

Tels sont les résultats, définitivement établis et acquis, de l'œuvre magistrale de M. Charles Le Goffic. Après l'ensemble, je voudrais parler du détail, ou du moins de quelques personnalités notables ou célèbres. Puisaye, en qui je veux bien voir « le cerveau » de la chouannerie, à qui je ne refuse pas un remarquable talent d'organisation, qui fut calomnié, combattu et contrecarré par la trop fameuse agence royaliste de Paris, aux ordres de Louis XVIII, et même par l'entourage du comte d'Artois ; mais qui, n'en déplaise à M. Le Goffic, et à M. Gaborit (1), reste, à mes yeux, suspect, et moins malheureux que coupable. Il y a des désertions dont on ne se lave jamais... — Cadoudal, dont certains ont voulu faire un « général », et même un stratège et qui, fort audacieux et brave au reste, ne fut propre qu'à des coups de main, embuscades et complots; — Tinténiac, Frotté, Carfort et tant d'autres, et Boishardy surtout, si vaillant, si beau, si gai, si fertile en ressources, si dédaigneux des basses ruses et de la mesquine prudence, merveilleux entraîneur d'hommes, faisant aussi bon marché de sa vie que de celle des autres ,toujours prêt à mourir, le sourire et le défi aux lèvres. Et les femmes ! Car il y en a eu beaucoup (bien plus qu'en Vendée), et surtout dans la chouannerie normande, de ces « héroïnes » romanesques, qui ne furent souvent que des aventurières extrêmement galantes (Joséphine de Kercadio), dangereuses et traîtresses en diable (Louise de Grégo, etc.).

Mais cela, c'est le pittoresque du livre, et je n'ai nul besoin d'y insister, ni de le signaler même, non plus que la précision élégante, colorée, et nerveuse du style : n'est-il pas de Charles Le Goffic?.. J'ai préféré d'en démontrer la valeur historique, l'abondance et la pureté de sa « documentation », la clarté pénétrante de ses vues, son constant et heureux souci, non d'*impassibilité* (on ne la demande point à l'historien, et tout au contraire), mais d'*impartialité*. Il n'y a pas d'histoire de droite, ni de gauche ; il y a l'Histoire. Et, puisque j'ai déjà donné Albert Mathiez comme caution, je ne puis mieux faire que de lui emprunter encore :

« C'est (M. Le Goffic), un homme de droite, et il a bien raison de ne s'en pas cacher. Mais c'est un homme de bonne foi, qui cherche la vérité, et qui sait rendre pleine justice à l'adversaire. La devise qu'il a piquée en tête de son volume, et empruntée à une lettre du chouan Hérisson de Beauvoir à Charles Nodier : « Pour

(1) Emile Gaborit : *L'Angleterre et la Vendée*, 2 vol. (très remarquables) chez Perrin.

« toi, Charles, tu tiens à tous les partis par « quelques idées, et tu te dérobes à tous par tes « répugnances.... », — cette devise d'indépen- « dance, il l'a mise en pratique. Il n'écrit pas « pour servir une cause et encore moins un parti... »

Camille VERGNIOL.

LE THÉATRE

REPRISES

Le théâtre d'aujourd'hui subit, en ce moment une cruelle contre-épreuve : des reprises.

L'impression générale qui se dégage toutes les fois que le public se retrouve en présence d'un ancien succès, remis à la scène, est double et contradictoire. Comme il est naturel, étant donnée la rapidité avec laquelle les mœurs ont évolué, un « décalage » est senti et se traduit par cette expression : « Comme cela a vieilli ! »

D'autre part, cette surprise un peu déçue est compensée par un émerveillement qui porte sur la solidité, l'ampleur, la richesse du spectacle. « Comme c'était bâti ! » D'où il résulte nécessairement cette conclusion relative aux productions actuelles, qu'elles sont actuelles, en effet, mais qu'elles ne sont ni bâties, ni solides...

En ce qui concerne les idées générales que nous ne cessons de développer et de défendre dans cette chronique, cette constatation doit revêtir une importance particulière puisqu'elle nous permet de vérifier, une fois de plus, et par des faits éclatants, que le théâtre obéit en tous temps à des lois aussi rigoureuses qu'identiques.

La reprise du *Roi* a été d'autant plus sensationnelle qu'elle se faisait sur la scène où il avait triomphé et surtout où il prenait la succession du triomphant *Topaze*. De plus, le même incomparable acteur, M. Lefaur, jouait le principal rôle des deux œuvres, et, par conséquent, il était impossible de ne pas observer d'emblée que le succès des deux œuvres dépendait, en réalité, des mêmes causes et que *Topaze* avait été ainsi, très exactement, une modernisation du *Roi*. Le mérite essentiel des deux satires était le même.

On se rappelle la facile et amusante affabulation de cette œuvre à laquelle collaborèrent les trois fantaisistes : Robert de Flers, Gaston de Caillavet et Emmanuel Arène.

Le roi de Cerdagne est reçu à Paris et ce sont les péripéties parisiennes de ce séjour royal qui composent tout le divertissement. Ce divertissement prend, naturellement, la tournure galante autant que politique. Sans doute, on voit s'opposer l'un à l'autre un représentant de la vieille aristocratie et un représentant de la grande fortune socialiste. Sans doute, on s'amuse encore aux acrobaties du chef de la police du roi de Cerdagne, personnage dans lequel triomphait Max Dearly, de même que l'on s'égaie du ton et des manières de l'épouse légitime du richissime socialiste, que réalise parfaitement Marie Dubas. Il n'en n'est pas moins vrai que le principal attrait de la comédie reste dans le marivaudage royal qui lui fait pousser le cri : « Comme j'aime la France ! », chaque fois que, ayant rendu visite au Président du Sénat, il a lieu de se féliciter de la bonne grâce de quelque Française.

On voit par là quelle est la légèreté de l'intérêt qui attache le spectateur à un pareil spectacle. Tout est en dialogue, dans le ton de la satire, dans le mouvement de la verve et de la bonne humeur. Mais surtout l'œuvre est d'aplomb, composée solidement et sans futilité. De plus, le *Roi* inaugurait cette veine politique qui avait été si peu exploitée sur la scène française, puisqu'il était entendu, de tous temps, que le Français n'aimait pas la politique. Or, la politique est devenue une préoccupation constante, presque maniaque, du citoyen moyen de chez nous, et l'on ne compte plus les succès qui ont été dûs à la satire politique. Il demeure, d'ailleurs, que la politique ne nous intéresse guère quand elle est sérieuse ; ce dont nous raffolons, c'est la moquerie à l'égard des pouvoirs publics. En réalité, les peuples ne mûrissent point, et l'esprit de tout le monde, c'est l'esprit des enfants. Dès notre âge, le plus tendre, le guignol nous a enseigné que le commissaire devait être rossé. Devenus mûrs, nous restons persuadés que l'on doit railler les pouvoirs publics et fustiger soit les conseillers municipaux — comme dans *Topaze* —, soit les parlementaires — comme dans le *Roi*.

*
* *

Il ne m'appartient guère de parler ici de la *Vie Parisienne*, qui vient de remporter, au théâtre Mogador, un succès évidemment aussi éclatant que celui d'autrefois. La destinée de l'œuvre, en effet, me paraît dépendre, surtout, de la musique dont je veux m'abstenir de discuter tout à la fois, par incompétence personnelle et par déférence professionnelle à l'égard de mon éminent confrère et ami Adolphe Boschot. Mais il me reste les costumes et le dialogue. J'ai bien peur, alors, que cette reprise nous conduise à une conclusion exactement contraire à la précédente en ce sens qu'il faudrait bien admettre que les costumes ont plus d'importace que le dialogue. Rien ne me paraît, en effet, moins solidement charpenté que cette petite mystification, et par là on la croirait assez de notre temps, mais, d'autre part, elle est si dénuée de prétention que l'on reconnaît en elle une grâce disparue ! Quoi qu'il en soit, le principal attrait de ce renouveau ne réside pas dans la littérature et cet attrait est surtout archaïque ; le public savoure dans ces crinolines et dans ces duos le charme suranné de ce qui fut délicieux et qui ne correspond plus à rien. Les sens se plaisent plus aisément que l'esprit aux évocations.

Je reviendrai sur l'éclatante reprise de *La Rafale* à la Comédie-Française ; l'œuvre n'est pas seulement intéressante par elle-même, mais par tout le mouvement de presse et de discussion qu'elle a provoqué.

GASTON RAGEOT.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

Angleterre.

Il n'est pas douteux un instant que l'Angleterre ne soit aujourd'hui « en régression », écrit M. Swing dans le *Harper's Magazine*. Battue dans le monde par l'Amérique et ne figurant plus à l'heure actuelle qu'au second rang après avoir été à la tête des nations, elle est durement concurrencée en Europe. Elle se refuse d'ailleurs à voir la situation telle qu'elle est ou s'interdit pour le moins de convenir de la réalité — et que l'on compare ici « la manière » de l'Angleterre à celle de l'Allemagne, qui, elle, n'en a jamais fini d'assourdir l'univers du bruit de ses plaintes.

La Grande-Bretagne est gravement atteinte dans son industrie charbonnière et dans son industrie textile, soit dans ses deux principales sources de richesse. La faute en est pour une grosse part à la lenteur qu'elle aura mise à moderniser ses méthodes et ses procédés. Elle en est également au manque de coordination dans ses efforts de redressement.

Aussi bien l'attitude de la nation au milieu des difficultés qu'elle traverse relève-t-elle encore, quoi qu'il en soit, de cette tranquille assurance qui fut toujours une de ses grandes forces. Et puis — abstraction faite de la Russie, qu'il ne faut cependant pas désespérer de voir reparaître sur le marché mondial — la pacification de la Chine (l'affaire d'une dizaine d'années) ouvrirait à l'Angleterre un immense débouché. Enfin, celle-ci a quand même échappé aux deux grands dangers d'après-guerre. Elle n'a, en effet, connu ni l'inflation, ni la dictature... Et il y a lieu de garder sa confiance en la merveilleuse ténacité britannique.

Italie.

Dans la *Rassegna Nazionale*, M. Cavalieri fait cette remarque que la figure de Mme Bovary n'a jamais bénéficié de pareille attention. On croirait à une obsession — à une obsession assez puissante pour nous imposer « la malheureuse Emma » comme ayant réellement vécu et pour la ressusciter sous nos yeux dans toute sa lamentable humanité. Mais ce renouveau d'intérêt pour son héroïne, quel hommage de la postérité au génie de Flaubert !

Elevée suivant sa condition, Emma eût, c'est probable, disposé au moins de la modeste dose de bon sens impartie au commun des mortels. Hélas ! la vanité paternelle voulut pour l'enfant une éducation plus brillante... et d'où allait venir tout le mal. Voyez-la chez les religieuses. Si elle estime évidemment trop puérils pour y participer les jeux de ses compagnes, elle cherche, par contre, à s'isoler dans les allées du jardin, où elle pourra rêver à son aise; elle aime la chapelle, le silence de la chapelle et les parfums mêlés des fleurs et de l'encens; elle aime surtout les histoires — les folles histoires peuplées de nobles chevaliers et d'éblouissantes châtelaines — que certaine couturière attachée au couvent raconte à des petites filles qui n'ont pas toutes l'esprit d'en rire en haussant les épaules. De retour auprès de son père, persuadée qu'à la prendre en femme intelligente, l'existence se résume dans l'amour et ses joies, ne doutant d'ailleurs pas qu'elle ne soit quant à elle d'essence supérieure, elle compte dur comme fer sur la prochaine apparition du prince charmant... jusqu'à ce que se présente l'humble médecin dont l'irritant prosaïsme et tout ensemble la sotte admiration à son endroit parferont en elle l'œuvre des premières années.

Emma Bovary ne pouvait pas ne pas faillir et elle mourut, comme il était fatal, le cœur désespéré et la chair inassouvie...

Tchécoslovaquie.

Le récent recensement de la population tchécoslovaque atteste un déplacement tout particulièrement considérable des ruraux vers les centres industriels et surtout vers Prague. La capitale aura vu augmenter de 25 o/o en dix

ans le chiffre de sa population, battant ainsi tous les records européens, constate *L'Europe Centrale*. « En effet, de 1900 à 1930, Prague a passé de 202.000 habitants à 848.000, tandis que les chiffres correspondants étaient, par exemple, pour Madrid de 540.000 et 817.000, pour Barcelone de 533.000 et 768.000, pour Leipzig de 456.000 et 693.000. » Après quoi, y a-t-il lieu de se réjouir de pareil exode ? Sans doute apporte-t-il dans les villes de précieuses réserves de force et de santé, « mais l'agriculture, qui n'avait déjà pas tant de bras jusqu'ici, en manquera de plus en plus. »

Hongrie.

C'est en Hongrie, nous dit encore *L'Europe Centrale*, que la production en librairie a le plus sensiblement augmenté au cours des dernières années. En 1924, il se publie chez les Magyars 2.000 livres et 3.421 en 1925 le chiffre atteint est de 3.644 en 1926, de 3.879 en 1927, de 3.438 en 1928. Le fait que cette augmentation coïncide avec une réduction du territoire national s'explique, paraît-il, par les progrès réalisés chez les éditeurs, aujourd'hui concentrés à Budapest. « Dans des pays qui ont été à peine touchés par la guerre, comme le Danemark ou le Japon, la production des livres a subi une diminution considérable, qui dans le cas du Danemark atteint jusqu'à 45 o/o... C'est seulement en Grande-Bretagne, au Canada, dans la Russie des Soviets et en Allemagne que l'augmentation est sensible », abstraction faite de la Hongrie.

GASTON CROISY.

LES LIVRES NOUVEAUX

Romans

BENJAMIN VALLOTON. — *Quel est ton pays? Suspects* (Payot).

C'est la suite d'un premier volume, paru en 1929. L'auteur se plaint discrètement, dans la préface, qu'on ne l'ait pas lu autant qu'il l'aurait souhaité dans l'intérêt de la cause qu'il défend, celle de l'Alsace et de la France. Ce second volume sera-t-il lu davantage ? Il le mérite, certes, comme le méritait déjà le premier. Après nous avoir montré, dans le cadre d'un petit bourg, l'Alsace *avant* la guerre, de 1871 à 1914, B. Valloton nous la montre *pendant* la guerre, de 1914 à 1918 ou plutôt 1919.

Au milieu du débordement de vilénies morales et d'atrocités aussi (par exemple : l'horrible épisode des prisonniers roumains, en Alsace, où 1.187 périssent après quelles souffrances !), où trouvera-t-on encore un peu d'idéalisme ? Ce n'est pas à l'église, ni au temple, qu'il faut l'aller chercher : pasteur et curé, en temps de guerre, dans l'Allemagne prussianisée, ne parlent que par ordre de Berlin, d'où on leur envoie même à la fin, pour être plus sûr d'eux, le texte des paroles à prononcer. Curé, pasteur et rabbin ont été tous trois fort malmenés, pour avoir été vus, lors de l'avance du mois d'août 1914, s'entretenant avec un officier français : c'était en faveur d'un blessé allemand. Et le rabbin, qui a eu sa part d'avanies : « Il faut être juste, dit-il. Ils ont été aussi dégoûtants avec les chrétiens qu'avec le juif. » « L'idéalisme, où s'est-il donc réfugié ? C'est, par exemple, à ce foyer « Vieille-Alsace », où le soir des âmes religieuses se réconfortent à la lecture des « Béatitudes » : Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice... » C'est encore auprès d'un anabaptiste, qui commente, en un langage d'illuminé, « La Parole » comme il dit, la parole divine, s'entend. C'est même dans le cabinet d'étude, où Albert Rimbach relit ses classiques ; il ne comprend pas bien tout ; pourtant Corneille, Molière, La Fontaine, « l'arrachent, dit-il, à l'anémie : un peu de santé se réinstalle en lui à cette lecture. » Enfin, il faut être juste, comme disait le rabbin : il se trouve tout de même un Allemand, qui ne ressemble pas aux autres : il n'est pas fier de ses compatriotes ; c'est un professeur, et improvisé commandant de place, il s'efforce d'agir au moins correctement : aussi est-il bientôt dénoncé, et on ne le laisse pas longtemps à Ixebourg.,

Après la retraite précipitée, on ne peut dire de l'armée allemande, mais plutôt des soldats allemands, qui ont perdu tout respect pour leurs officiers en les dégradant honteusement (est-ce à cause d'elle que l'Alsace, contrairement à la menace de Guillaume, ne nous a pas rendue « chauve » comme certaine région de Picardie), qui n'ont pas perdu cependant toute discipline, tant persiste le dressage, c'est l'entrée triomphale des Français au milieu des acclamations, des rires et des pleurs de joie. Et le soir de ce grand jour, toute la population alsacienne et tous les soldats de France se rendent au cimetière de la commune pour saluer les morts : ceux qui reposent là, n'ont-ils pas vécu fidèles à leur ancienne patrie ? Cet hommage au passé est la dernière page du livre.

Poésie

GUY LAVAUD. — *Poétique du Ciel.* (Emile Paul).

Nous apprécions beaucoup l'indifférence que M. Guy Lavaud témoigne à l'égard de la mode du jour et des préférences du public. La poétique étude des éléments de la nature qu'il nous livre dans ses derniers recueils n'a certes point beaucoup de chances de succès auprès des modernes amateurs de poésie, habitués à des nourritures plus quintessenciées. Le poète cependant persiste hautainement dans sa voie et, après le volume intitulé *Sous le Signe de l'Eau*, voici qu'il nous donne — sujet quelque peu aride — la *Poétique du Ciel*. Nous ne croyons pas qu'il trouvera beaucoup de lecteurs au souffle suffisamment solide pour le suivre sans fatigue dans ces chevauchées interstellaires. Ceux qui pourtant auront assez de tenacité pour l'accompagner jusqu'au bout de son exploration céleste seront récompensés de leur vertu par la rencontre de quelques gracieuses visions étoilées : un scintillement. Le ciel nocturne, mystérieux et pur, leur parviendra parfois à travers les pages du livre.

Je préfère à la *Poétique du Ciel*, *Géographies*, la seconde partie de ce recueil, où le poète déploie une grande virtuosité musicale qui prête à sa pensée subtile et émue un instrument de choix.

ALEXANDRE EMBIRICOS.

Histoire

R. P. Lecanuet. — *Les signes avant-coureurs de la Séparation*, 1894-1910 (1 vol., Félix Alcan).

Le premier volume de l'ouvrage du P. Lecanuet : *L'Eglise de France sous la troisième République*, date de 1907. Celui-ci est le troisième, que des héritiers diligents, fidèles à la pensée de l'auteur, prennent soin de publier. Il présente la suite des faits que jalonnent et accidentent les rapports de l'Eglise catholique et de l'Etat en France depuis 1894, alors que Spuller et, après lui, Casimir-Périer et Méline, proclamaient, pour régler ces rapports, la nécessité d'un esprit nouveau, jusqu'à 1905 (et non pas 1910), date où se trouvent appliquées les lois votées contre l'activité et l'existence même des congrégations. On retrouvera ici les qualités de vive intelligence, de modération, d'équilibre qui ont très honorablement classé l'historien de Montalembert. L'entreprise était périlleuse de faire revivre une époque pleine de tumultes, toute en luttes d'idées et de passions sectaires, traversée par cette crise de l'affaire Dreyfus qui disloqua les partis et dont le P. Lecanuet nous a donné l'un des récits les plus objectifs et les plus clairs qui se puissent. Sans doute, l'auteur est un prêtre catholique, et on le voit, comme il se doit. Il ne se peut pas que l'âpreté de certaines polémiques ne l'affecte douloureusement; et il le dit. Mais l'ensemble est d'une belle sincérité et offre au lecteur averti un résumé (provisoire au moins, étant donné le peu de recul dans le temps), de questions moins connues que l'on ne croit d'ordinaire et que rend précieux la facilité, utilisée par l'auteur, de se renseigner à des sources qui ne sont pas accessibles à tous. P. F.

Journal du Maréchal Wilson, publié par le major-général Sir C. E. Calwell (1 vol. Payot).

Sir Henry Wilson était irlandais de l'Ulster, non anglais; donc d'intelligence rapide et de vive imagination. Aussi avait-il prévu la guerre franco-allemande, et qu'elle serait nécessairement une guerre anglo-allemande. Enfin, chose incroyable, de l'autre côté du détroit, il avait travaillé, à l'état-major britannique, au mépris du *wait and see* partout en honneur, à préparer l'Angleterre à soutenir l'assaut. Il y avait dans son esprit une certaine logique non insulaire qui lui permettait de comprendre les Français, mais qui déconcertait ses grands chefs. Il se trouva que, de 1914 à 1918, sauf une mission en Russie où le futur maréchal en devina long sur la décomposition du régime tsarien, Wilson occupa les postes (officier de liaison au grand quartier français, représentant anglais au Conseil suprême de guerre; expert à la Conférence de la paix) dans lesquels il pouvait donner toute sa mesure et rendre aux Alliés, par ses qualités mêmes, les plus signalés services. Son Journal, ou plutôt ce qu'en publie Sir C. E. Callwell, sans indiquer suivant quels principes critiques, constitue un document d'exceptionnelle valeur par le nombre d'hommes de guerre et d'hommes d'Etat qu'il met en cause et par ce qu'il rapporte de leur caractère et de leur activité. On ne souscrira pas aveuglément à toutes les idées du maréchal, à la défiance invincible qu'il professe, par exemple, à l'égard de ces « petites nationalités » dont « son cousin » d'Amérique s'était déclaré le champion. Mais on relèvera dans l'ensemble de ses appréciations sur les politiciens de 1918 à 1921 un sens des réalités européennes qui étonnerait chez un autre que ce Celte, le moins « isolé » des Britanniques que la destinée appela à défendre pendant cinq années de dure guerre et d'une paix également dure les intérêts de leur pays. P. F.

Général Alvin et Paul Tuffrau. — *La grande guerre, ses origines, son développement, ses conséquences* (Un vol., Gauthier-Villars et Cie).

Cette série de leçons, professées à l'Ecole Polytechnique, ne correspond qu'en partie à son titre. La grande guerre n'y est pas exposée en toutes ses parties, l'auteur des leçons militaires n'ayant expliqué que les événements du front occidental. C'est se placer en état d'infériorité à l'égard des faits, en contradiction avec l'auteur de la narration politique qui n'a pas manqué d'insister sur l'importance de l'histoire du proche Orient et son influence sur le grand bouleversement européen de 1914. La crise date bien, en effet, du Congrès de Berlin; elle résulte de la manière dont Bismarck, victorieux de l'Europe centrale et occidentale, même de l'Angleterre, qui ne s'en aperçut que plus tard — et trop tard — prétendit mettre la marque prussienne sur la politique balkanique. Prévoyait-il que le « brillant second » de 1878-1879 (l'Autriche n'était déjà plus que cela), poussé par lui dans le guêpier de Bosnie-Herzégovine, n'en rapporterait que la ruine et, comme contre-coup pour la caserne industrielle élevée hâtivement sur Sadowa et Sedan, l'effondrement? M. Tuffrau, qui a méthodiquement classé les causes du grand choc, en a parfaitement élucidé les conséquences et exposé avec clarté, pour la première fois peut-être, le sens des manœuvres multiples qui, de 1920 à 1928, ont faussé, pour le plus grand profit du gâchis européen, l'application du traité de paix. P. F.

René Roy. — *Vers la lumière* (Paris, Charpentier). Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.

L'auteur raconte lui-même, en toute simplicité, que le 16 avril 1917, au Chemin des Dames, il fut atteint, à sa batterie (il était lieutenant d'artillerie), d'un éclat d'obus qui lui blessa les deux yeux. Ceux-ci, lui dit-on, soignés à temps, auraient pu être sauvés; mais il n'en garda rancune à personne. Il n'avait encore que vingt-trois ans; reçu en 1914 à l'Ecole Polytechnique, une carrière s'ouvrait devant lui, qui lui permettait tous les espoirs : brusquement, brutalement, elle se trouvait fermée. Un chapitre du livre a pour titre : *Détresse*, un titre qui en dit long : le malheureux avoue qu'il comprend ceux qui n'ont plus le courage de vivre dans ces conditions, et qui y renoncent. Mais lui se ressaisit : le chapitre suivant est intitulé : *Réveil*. Le travail, un travail très dur, où il fallait une énergie surhumaine, le préserva de toute défaillance : travail de rééducation, de réadaptation, qui lui réussit. Il s'est souvenu du géomètre aveugle, Saunderson, dont on parle dans les cours de philosophie. Après un an et demi d'efforts, il entre en octobre 1918 à l'Ecole Polytechnique, où l'aide fraternelle de bons camarades ne lui fait pas défaut, non plus que la vive sympathie de ses maîtres. Ceux-ci toutefois ne sont pas sans inquiétude : un scrupule de conscience leur défendait de se départir en sa faveur d'une impartialité; qui est la règle inflexible de la maison, et l'élève aveugle devait se mesurer avec des concurrents sans infirmité; mais cette même conscience leur fit bientôt un devoir de reconnaître sa supériorité et

de lui donner le rang qu'il méritait : René Roy sortit de l'Ecole le premier de sa promotion. Aujourd'hui, ingénieur des Ponts et Chaussées, il n'est pas seulement à la hauteur de cette fonction, qu'il a choisie ; il est au-dessus : comment ne serait-il pas un modèle de conscience professionnelle, après l'avoir été d'énergie morale ? Un dernier chapitre nous entr'ouvre, discrètement et avec une délicatesse exquise, son *intérieur :* on aperçoit deux enfants, on entrevoit leur mère...

Le livre conclut ainsi : « Celui qui a senti, dit-il, pas-« ser sur son âme le souffle pur de l'amour, de la ten-« dresse et de l'amitié, n'est pas en droit de maudire « son sort ; il aura connu en ce monde tout ce qui fait « le prix de la vie. »

Finance

Emile Mireaux. — *Les miracles du crédit* (Editions des Portiques).

Le crédit bancaire, qu'il se manifeste sous la forme de prêts à long terme ou de prêts à court terme, repose essentiellement sur une série d'observations dont les mathématiciens, à l'aide du calcul des probabilités, ont dégagé les règles, connues sous le nom de « loi des grands nombres ». Ce qu'est cette loi, comment elle fonctionne, dans des conditions économiques normales, et comment le jeu en peut être faussé par l'intervention de circonstances exceptionnelles — on en a vu des exemples à toutes les époques, et il en est de tout récents — M. Emile Mireaux l'expose avec une merveilleuse clarté. Il montre ensuite comment le développement du crédit est, dans un pays donné, fonction des habitudes de ce pays en matière de payement, comment les banquiers font du crédit avec les dépôts qui leur sont confiés par leurs clients, et comment ce crédit, utilisé lui-même au moyen de chèques et de virements, est, à son tour, générateur de nouveaux dépôts.

Mais où l'auteur nous conduit vraiment dans les régions du miracle, c'est lorsqu'il démontre, — paradoxalement », confesse-t-il, à vrai dire, — que le « crédit des banques est plus solide que les banquiers eux-mêmes ne le croient », et « comment les banquiers multiplient l'argent sans le vouloir ». Ces miracles, comment se produisent-ils ? Par la création « automatique, irrésistible, indépendante de la volonté des hommes et des besoins.... théoriquement illimitée » de dépôts, c'est-à-dire de crédits, dans un pays où les payements par chèques et par virements se multiplient aux dépens des payements en espèces.

Après avoir étudié ensuite les problèmes que posent la distribution du crédit, les rôles respectifs du crédit, de l'épargne et de l'activité boursière, le contrôle du crédit, la circulation internationale du crédit, après avoir constaté que c'est sur l'or, en définitive, sur « des lingots d'or », que repose cette « construction énorme, complexe et vertigineuse du crédit », M. Emile Mireaux en vient à définir la position actuelle de la France, en matière d'organisation du crédit. Il cite des chiffres révélateurs. Aux Etats-Unis, le volume des dépôts en banque s'élève à 12.500 francs par tête d'habitant. En Grande-Bretagne, il est de 7.500 francs. Chez nous, il n'est que de 2.500 francs.

Nous avons cependant un réseau et une tradition bancaires dont la solidité a fait ses preuves, en particulier pendant et depuis la guerre. Nous possédons, proportionnellement au chiffre de notre population, la plus forte réserve d'or qui existe dans le monde. Nous avons tous les éléments nécessaires pour mettre sur pied une organisation du crédit à nulle autre pareille. Il ne s'agit que de les utiliser. C'est la conclusion fort judicieuse de ce volume tout à la fois des plus solides et des plus attrayants.

André Pavie.

Sciences

L. Roule. — *La structure et la biologie des Poissons* (Avec 60 planches en héliogravure).

« J'ai pensé qu'un petit livre, écrit simplement et destiné à vulgariser auprès du grand public les principales particularités de l'organisation fonctionnelle et de la biologie des poissons d'après les données scientifiques les plus récentes, aurait chance d'être accueilli avec faveur. »

M. L. Roule était particulièrement qualifié par ses études ichtyologiques, pour préciser, en un raccourci vivant, les données essentielles concernant les poissons, leur vie nutritive, leur vie sensitive, leur vie reproductive, les migrations, ainsi que les conditions de leur existence.

Soixante planches montrent les espèces les plus curieuses de la faune aquatique. C. M.

Divers

Rimond. — *Les bases de la culture générale* (Une brochure 20 pages. Librairie Enault).

« Le vrai savant n'est pas celui qui a le plus appris ; c'est celui qui a le mieux compris ».

Chaque page de ce petit manifeste contient au moins une phrase aussi significative. Il n'est donc pas étonnant que l'ensemble donne une impression délicieuse de force intellectuelle et de « savoir penser ».

Livres reçus au Bureau de la Revue

Gaston Armelin. — *Roland en Espagne*, Perrin.
André-Paul. — *Confessions d'Anatole-Joseph Prudhomme*. Editions de la Revue Mondiale.
Noël Amandru. — *Vivre d'abord*. Editions pittoresques.
Alfred Aubert. — *Un grand libéral : Prévost-Paradol*. Fasquelle.
M. Berger-Creplet. — *La grande pitié des Ecrivains*. Figuière.
Max Beerbohm. — *Zuleika Dobson*. Stock.
John Charpentier. — *De Joseph Delorme à Paul Claudel*. Œuvres représentatives.
Cardona. — *Vie de Jean Boldini*. Figuière.
Gaston Chérau. — *Le flambeau des Riffaut*. Fasquelle.
Charles Demange. — *Hélène*. Renaissance du Livre.
Guy Daulnoy. — *Jésus dans l'Inde*. Studio technique d'éditions à Toulouse.
Ecole des Parents. — *L'adolescence*. Lanore.
André Fage. — *Le Collectionneur des peintures modernes*. Editions Pittoresques.
Hubert Kranis. — *Anthologie des jeunes écrivains belges*. Les jeunes Auteurs à Louvain.
Raoul Lecomte. — *Mobilités*. Jouve.
Dr Gustave Le Bon. — *Bases scientifiques d'une Philosophie de l'Histoire*. Flammarion.

A. de Monzie. — *Grandeur et Servitude judiciaires*. Kra.
Julien d'Oddes. — *Ascension*. Editions Argo.
Jean Tortel. — *Cheveux bleus*. A. Messein.
Uriel de Medonça. — *Le Cabaliste*. Editions de la Revue Mondiale.
Julien Weill. — *Le Judaïsme*. Alcan.
Jakob Wassermann. — *Golovine*. Stock.
Jacob Wassermann. — *Les Juifs de Zirndorff*. A. Michel.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

L'ENSEIGNEMENT POUR LES TCHÉCOSLOVAQUES EN BELGIQUE

Quand la crise économique et le chômage commencèrent à se répandre en Tchécoslovaquie, un grand nombre d'ouvriers tchécoslovaques quittèrent leur patrie pour aller gagner leur pain à l'étranger. La plupart de ces émigrés se dirigèrent vers l'Ouest. C'est surtout la Belgique et la France qui les hospitalisèrent. Cette émigration s'accentue surtout depuis 1929. La Belgique les accueillit à bras ouverts, car la main-d'œuvre y faisait défaut.

Ces ouvriers tchécoslovaques ont amené avec eux tous leurs biens, leur famille, leurs enfants. Ceux de ces derniers qui ont atteint l'âge scolaire sont généralement privés des bienfaits de l'école primaire. Ils n'obtiennent qu'une faible compensation en recevant de leurs parents les notions essentielles.

Aussi, les Ministères des Affaires Etrangères et de l'Instruction Publique de Prague, conscients de cette insuffisance, ont mis tous leurs soins à combler cette lacune qui menace la valeur intellectuelle des ouvriers tchécoslovaques fixés en Belgique. De cette façon on a établi, en 1928, à Bruxelles une école primaire où les enfants des Tchécoslovaques résidant dans la capitale belge peuvent apprendre les éléments de l'enseignement scolaire. Une école analogue a été établie à Anvers; mais elle n'a pas joui d'une grande longévité : les ouvriers tchécoslovaques qui travaillaient dans les verreries de la maison Philips ayant été congédiés, cette école a disparu.

Mais, depuis 1929, l'afflux considérable des ouvriers tchécoslovaques a fait sentir d'une manière aiguë cette insuffisance scolaire. C'est surtout la Campine où plusieurs centaines de Tchécoslovaques ont trouvé du travail dans les mines. La légation tchécoslovaque de Bruxelles s'est vite aperçue de ce fait et a envoyé dans les communes de Winterslague et de Waterschey des instituteurs tchèques qui enseignent à plus de 100 enfants tchèques. Elle agit auprès des grands industriels belges qui ont dans leur personnel des Tchécoslovaques pour qu'ils contribuent à procurer l'enseignement primaire aux enfants de leurs ouvriers et qu'ils exhortent leurs ouvriers tchécoslovaques à envoyer leurs enfants dans les écoles établies pour eux.

Mais il y a beaucoup de difficultés sous ce rapport. On n'ignore pas que les ouvriers tchécoslovaques ne sont pas de très bons catholiques; or, la Belgique est un des pays les plus catholiques de l'Europe où presque toutes les écoles sont confessionnelles. De là surgissent des difficultés des deux côtés. Les Tchécoslovaques ne veulent pas permettre que leurs enfants reçoivent une éducation catholique, et les autorités et les industriels ne veulent point admettre que les écoles établies par eux soient dirigées autrement que sous des inspirations catholiques. C'est pourquoi la tâche des représentants de la République Tchécoslovaque à Bruxelles n'est point du tout facile. Il leur faut tour à tour engager leurs compatriotes à subir une nécessité impérieuse, et persuader les chefs d'industrie que les Tchécoslovaques ne sont ni des athées, ni des révolutionnaires dangereux.

Il arrive quelquefois qu'aucune des deux parties n'entend céder et le projet d'une école tombe. Ainsi à Eysden (en Belgique Occidentale), un tel établissement n'a pu être ouvert parce que les ouvriers tchécoslovaques avaient refusé d'envoyer leurs enfants aux églises catholiques et de les faire enseigner par les instituteurs catholiques. Et les industriels refusaient d'admettre l'exception. En vain la légation tchécoslovaque de Bruxelles a tenté d'intervenir. Le projet a dû être abandonné.

Le nombre des Tchécoslovaques qui résident maintenant en Belgique n'est pas négligeable : huit mille. Ils sont, pour la plupart, très avancés et n'ignorent pas que leurs enfants ont besoin de l'enseignement élémentaire. Mais le caractère catholique exclusif les contrarie un peu. Toutefois les prudents d'entre eux comprennent très bien que, moyennant une concession d'ordre religieux, leurs enfants peuvent profiter d'un avantage de première importance.

Les écoles établies pour les Tchécoslovaques de Belgique sont ou privées (entretenues par les industriels), ou établissements d'Etat. Le corps enseignant venu de Tchécoslovaquie est rémunéré tantôt par l'Etat, tantôt par les usiniers. Ils ont non seulement pour tâche d'enseigner les enfants, mais ils sont en même temps les conseillers des parents au point de vue social et moral.

De cette façon, la branche tchécoslovaque en Belgique ne perd presque rien au point de vue culturel et maintient un contact très vif avec sa patrie. Et leurs enfants ne perdent pas le sentiment national et ne sont pas privés des biens moraux et intellectuels dont profitent leurs petits camarades en Tchécoslovaquie. Il est à souhaiter que cet exemple soit imité même ailleurs, notamment en France où le nombre d'ouvriers tchécoslovaques est loin d'être insignifiant.

Stanislas Lyer.

BULLETIN MARITIME

DE LA CONCEPTION D'UN NAVIRE MODERNE

Quelques remarques sur sa complexité.

A propos d'une Communication faite par M. Georges Philippar, vice-président de l'Académie de Marine, au cours de la séance de cette Compagnie, tenue le 13 mars 1931.

L'Académie de Marine, au cours de sa séance du vendredi 13 mars, a entendu une communication de son vice-président, M. Georges Philippar, président du Comité Central des Armateurs de France et des Messageries Maritimes, sur la « Conception d'un navire moderne ».

Après avoir indiqué que cette communication allait, en quelque sorte, faire suite à la communication sur la « Contribution à l'histoire de la décoration des navires et des installations pour passagers à bord », qu'il fit en 1926, et la compléter, M. Philippar rappela, en manière de préambule, les questions d'ordre technique et d'ordre commercial que soulève la construction d'un navire, questions dont l'armateur, aidé de ses ingénieurs, doit tout d'abord se préoccuper.

M. Philippar ajouta, ensuite, que, lorsqu'il est chargé par son Gouvernement d'assurer de grands services d'intérêt national, l'armateur a le devoir de faire de ce navire l'instrument d'une propagande nationale.

Les conditions d'existence du passager sont au premier plan des préoccupations de l'armateur. Utilisant les fruits de l'expérience personnelle, de l'expérience nationale et de l'expérience internationale, l'armateur doit aussi se baser sur la psychologie particulière du passager et tenir compte également des enseignements spéciaux aux régions desservies et aux conditions de trafic.

C'est ainsi qu'à bord du *Félix Roussel*, paquebot que les Messageries Maritimes viennent de mettre récemment en service sur la ligne de la Chine et du Japon, où il aura à subir, au cours d'un même voyage, des températures extrêmement variables, tout un jeu de radiateurs électriques ou à vapeur et d'appareils d'aération orientables et réglables, des hublots d'une manœuvre aisée à ouvertures graduées, permettent aux voyageurs de lutter, avec autant de chances de succès que possible, et contre des froids rigoureux, et contre des chaleurs excessives. Mieux encore, une large piscine à eau courante réchauffée ou rafraîchie, de beaux balcons à portes-fenêtres ménagés en annexes à certaines cabines, constituent sur ce navire un progrès intéressant, complété par quantité de petits perfectionnements dont ceux qui ont coutume de voyager par mer apprécieront la valeur et l'importance : soutes à bagages dans les cabines mêmes, lampes de chevet individuelles, fermetures d'armoires silencieuses, cabinets de toilette privés et distincts, bains-douches communiquant avec les cabines, bureau de travail particulier pour les hommes d'affaires, passerelle dans les parties les plus élevées du navire permettant aux passagers de jouir aisément des beaux spectacles qu'offre la navigation, tennis et jeux divers, plage avant protégée et aménagée en jardin, etc., etc...

Mais le confort ne doit pas être le seul but de l'armateur. « Rien », a déclaré M. Philippar, dans la seconde partie de sa communication, « ne doit être négligé pour investir le navire de sa personnalité d'ambassadeur, pour lui donner son caractère à la fois éminent et exemplaire. » Le nom, d'abord, sera choisi pour illustrer des éléments du patrimoine national : régions ou hommes célèbres. Ce ne sont pas n'importe quelles personnalités françaises, mais le plus souvent celles-là mêmes qui se rendirent illustres par des actions ou des œuvres se rattachant aux pays desservis par le navire : *Champollion*, pour un navire de la ligne d'Egypte, *Pierre Loti*, pour un navire de la Méditerranée Orientale, *Jean Laborde*, pour un navire de la ligne de Madagascar. « Ainsi sera célébrée la France par le rappel du nom de ses enfants dans les pays du monde les mieux désignés pour recevoir et comprendre cette propagande. »

La décoration du navire complète et amplifie la mission remplie par ce navire du fait du nom qu'il porte. A bord du *Félix Roussel*, par exemple, trois idées directrices sont appliquées : en dehors de ce qu'elle tire de la personne même dont le nom a été attribué au navire, cette décoration s'inspire de styles français : style français régional ancien (le fumoir du *Félix Roussel* est conçu dans l'art Renaissance, particulier à la région de Toulouse). Style français moderne, mais d'un modernisme modéré, de nature autant que faire se peut, à ne pas se démoder rapidement. Enfin, style propre à l'un des pays touchés par le navire (style de l'Indo-Chine des époques chame, pré-khmère et khmère pour le *Félix Roussea*).

Mais le style de l'Indo-Chine, plus français qu'aucun autre style exotique ou même colonial-puisqu'il ne fleurit nulle part ailleurs que dans notre colonie, s'apparente, par ses formes générales, à ce style dit « Renaissance », qui est précisément celui du fumoir toulousain. En apparence, il y a diversité. En réalité, il existe une harmonie parfaite : « Renaissance régionale française, Renaissance coloniale française khmère, style moderne français dans la formule traditionnelle, ces trois styles s'harmonisent parfaitement. »

« De la France à l'Extrême-Orient, les styles français se rejoignent à bord du *Félix Roussel*, qui a précisément pour mission de joindre la France à l'Extrême-Orient. »

En terminant, M. Philippar parla des bibliothèques du bord où des ouvrages relatifs aux régions desservies par le navire, des œuvres du parrain du navire ou le concernant, complètent encore cette vivante leçon d'histoire de l'art et d'histoire de France qu'est devenu le paquebot, tel que le conçoit Président actuel du Comité Central des Armateurs de France.

UN DOUBLE ANNIVERSAIRE AUX MESSAGERIES MARITIMES

Au cours d'un déjeuner qui a eu lieu le 7 mars, au Palais d'Orsay, les membres du personnel de la Direction générale de la Compagnie des Messageries Maritimes, auxquels s'étaient joints des représentants du personnel des agences et des états-majors, se sont réunis sous la présidence de M. Georges Philippar pour fêter le trentième anniversaire de l'entrée aux Messageries Maritimes de MM. Pierre de Saboulin Bollena, directeur général, et Adrien Monge, directeur.

A l'issue de ce déjeuner, un médaillon de bronze gravé par Auguste Maillard à l'effigie de M. de Saboulin, lui fut remis par le personnel en témoignage de son affectueux dévouement, tandis qu'un bronze d'art d'une belle exécution était offert à M. Monge.

Cette manifestation, dont le caractère était tout intime, est un beau témoignage d'union réalisée dans le travail commun et consacre l'esprit de solidarité qui existe aux Messageries Maritimes entre tous ceux, quels qu'ils soient, qui appartiennent à cette maison.

Le Gérant : M. Hedan.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 7 69e ANNÉE 4 AVRIL 1931

UN GRAND HOMME D'ETAT : PIERRE MAGNE

I. — Les débuts de Magne.

Le très intéressant ouvrage de M. Joseph Durieux (*Pierre Magne d'après ses Notes et ses Souvenirs*), (1) vient de rappeler l'attention sur la brillante carrière, et, ce qui vaut encore mieux, sur le noble et beau caractère de ce ministre éminent, qui a été, sous trois régimes politiques différents, préposé à la direction des finances françaises, de bien d'autres branches encore de notre administration intérieure, et qui s'est acquitté de ces tâches difficiles avec un remarquable succès. Magne, qui était la modestie même, et qui n'a jamais cédé à la tentation d'étaler sa propre personnalité, n'a point laissé de Mémoires ; mais il a laissé quelque chose de préférable, à savoir des notes fragmentaires, écrites au moment même des événements, et une correspondance considérable, surtout avec sa femme qui, pendant longtemps, ne suivit point son mari dans la capitale et resta dans cette terre de Périgord, leur patrie à tous deux et leur patrie tendrement aimée. Comme le remarque M. Durieux, des documents de ce genre l'emportent beaucoup en intérêt et en valeur historique sur des Mémoires : rien n'y est altéré par des défaillances de mémoire, rien n'y est arrangé pour se mettre en bonne posture devant la postérité ; la sincérité en est indiscutable, la spontanéité en est charmante, la vie y abonde. Quand ils émanent d'un esprit supérieur et d'un cœur excellent comme c'était le cas pour Magne, ils acquièrent un prix inestimable et donnent à un ouvrage qui s'en inspire le plus puissant intérêt.

Pierre Magne est né à Périgueux, le 3 décembre 1806, dans la plus humble condition, d'un ouvrier sergeur et d'une mère qui, à défaut d'instruction (elle ne sut jamais écrire), eut, ce qui vaut mieux, beaucoup de bon sens, de bonté, d'amour du travail et de l'ordre, qualités précieuses qu'elle sut transmettre à ses enfants. Magne grandit dans ce milieu simple et modeste, à la bienfaisante école de la pauvreté et du travail. Laborieux et intelligent, l'enfant attira l'attention de son maître d'école, un ancien prêtre assermenté qui lui donna en cachette quelques leçons de latin : elles tombèrent sur un terrain si bien préparé qu'il fallut mettre l'enfant au collège et lui faire faire des études qui furent extrêmement brillantes. Les esprits vraiment distingués savent toujours surmonter tous les obs-

(1) Deux vol., librairie de la Société d'Histoire de France, (Ancienne Librairie Champion, 5, quai Malaquais), 1929.

tacles, sans qu'il soit pour cela besoin de quelque école unique : au contraire, si quelque chose était capable de leur barrer le chemin, ce serait d'appeler tout le monde aux études secondaires et supérieures et de prétendre fabriquer des intellectuels par séries. Encombrer toutes les routes de médiocrités prétenticuses serait le meilleur moyen d'empêcher les natures d'élite de percer.

Telle était l'ardeur à l'étude du jeune Magne qu'on le voyait parfois, même à table, crayonner, compter, calculer. « Laisse donc là tes papiers, lui disait sa mère : tu ne seras jamais ministre, mon petit ! » Quand, en 1851, la confiance du président de la République appela Magne au ministère des Travaux publics, le premier qu'il ait occupé, son premier soin fut d'écrire à sa mère une lettre qui commençait par ces mots: « Tu ne seras jamais ministre, mon petit. »

Ses parents ne voyaient rien de mieux pour lui que quelque étude de notaire dans une campagne, près Périgueux ; mais lui eut soif de savoir, et une envie irrésistible de faire ses études de droit. Aussi entra-t-il comme expéditionnaire à la préfecture aux appointements de 600 francs par an, plus 50 francs de gratification, et quand il eut mené cette vie pendant deux ans, gardant scrupuleusement tout l'argent gagné, il employa ce minuscule capital pour aller à Toulouse suivre les cours de la Faculté de droit, et plusieurs autres aussi d'ailleurs. « Rien, a-t-il écrit, n'était capable de me distraire de ces études chéries : mon esprit était absolument fermé à toute autre impression. » Après son baccalauréat en droit, août 1829, ce fut Paris qui l'attira irrésistiblement : il s'y rendit en novembre 1829 et le récit de son voyage et de ses premiers pas dans la capitale contient des pages extrêmement curieuses sur le bon marché de la vie en ces temps éloignés, et la prodigieuse économie avec laquelle notre jeune étudiant savait le réduire encore. Le voyage fut pénible : deux nuits à passer sur l'impériale d'une diligence, exposé au froid et à la pluie : à Paris, il faut payer 40 francs par mois une pension fournissant le dîner, mais Magne finit par en trouver une qui, pour 46 ou 47 fr. donnera et le dîner et le déjeuner « que nous ferons aussi médiocre que possible. » Avec la chambre, 16 fr. 10 sous, avec le bois, la chandelle, le blanchissage, le savon, etc., il faut bien compter tout près de 1.400 francs par an. « Je suis bien fâché, mes chers parents, de vous causer ce surcroît de dépense, mais... les étudiants les plus économes dépensent tous au moins : 1.800 fr. ; comme j'ai dessein de faire à Paris comme à Toulouse, c'est-à-dire de ne dépenser absolument que l'indispensable..., je ne crois pas avoir besoin de plus d'argent... Il est même vrai que si, après avoir couru tout le jour pour suivre les cours, je voulais me priver le soir d'une partie de ce qui me serait nécessaire pour ma nourriture, je pourrais me contenter de moins ; mais je ne crois pas que ce soit là votre intention, d'autant moins que ma santé n'est pas trop robuste. » En 1851, ayant gravi à force d'énergie et de travail tous les échelons de l'échelle sociale, Magne sera chargé d'une mission à travers tous les pays de l'Europe centrale, officiellement pour y étudier le régime des chemins de fer, en réalité aussi pour y préparer les esprits au prochain changement de la République en Empire : voyageant en tout autre équipage, trouvant à toutes les frontières des wagons de luxe préparés pour lui, ingénieurs et employés se mettant tous à son service, il pourra se rappeler avec émotion comment il voyageait en 1829, d'où il est parti, où il est arrivé, et jouir d'un succès dû avant tout à lui-même ; car de nul homme peut-être on ne peut dire avec autant de vérité que de Magne qu'il a été le fils de ses œuvres.

Reçu licencié en droit le 23 juillet 1830, à la veille des Trois Glorieuses, Magne retourna à Périgueux et s'y fit inscrire au barreau. Il y resta douze ans et y acquit rapidement beaucoup de considération, de notoriété et d'influence. La grande confiance que l'on avait à juste titre en son talent et en sa droiture lui attirait beaucoup de causes, et il parvenait tout doucement à l'aisance, voire même à la fortune. En 1834, nommé conseiller de préfecture (il était fort bien vu à la préfecture, notamment du fameux Romieu, le préfet aux hannetons, qui eut alors son heure de célébrité et sur lequel on trouvera dans le livre de M. Durieux quelques plaisants souvenirs), il achetait par économie à son prédécesseur l'habit officiel nécessaire à l'exercice de ses fonctions : en 1837, ce n'étaient plus des habits d'occasion qu'il achetait, mais tout simplement un château, le château de Trélissac, qu'il aima passionnément et dans lequel il revenait toujours avec infiniment de plaisir. Entre temps, il avait épousé (1833) Mlle Célestine Maigne, de Cubzac, qui devait être pendant quarante-six ans le bon ange de son foyer. Il est de ces heureux mariages où les époux semblent si bien faits l'un pour l'autre qu'on dirait vraiment que leur union a été écrite dans le ciel et qu'on ne par-

vient pas à concevoir qu'elle aurait pu ne pas se faire. C'est au sien que Magne pensait certainement lorsque, vers la fin de ses jours, il reconnaissait que sa vie s'était, somme toute, écoulée heureuse, qu'il remerciait Dieu de l'avoir faite ainsi, et que, s'il avait à revenir au monde, il n'en voudrait pas d'autre.

Le temps était venu cependant où la politique allait enlever Magne à sa famille et à son cher Périgord. En 1843 il était nommé député de Périgueux. Il arriva à Paris à la veille des fêtes du jour de l'an, un peu embarrassé de sa personne et de sa mise toujours extrêmement modeste, s'égarant dans les couloirs de la Chambre ou dans les antichambres des Tuileries au milieu d'une foule d'huissiers et de laquais qui ne le connaissaient pas encore et le toisaient dédaigneusement : le 1er janvier 1844, ayant voulu se joindre à la grande députation chargée d'offrir au roi les vœux de la Chambre, il ne put trouver son chemin et, après avoir erré quelque que temps, il battit en retraite à la Chambre et y passa toute la journée. Il avait toujours été timide et mal à son aise dans le monde et l'était bien davantage encore quand sa femme n'était pas là. Le 1er mai 1844, jour de la fête du roi, il est invité aux Tuileries : « Une seule chose m'a embarrassé, écrit-il à sa femme, c'est ma cravate : tu n'étais pas là pour m'y faire un joli nœud et montrer aux princesses que tu t'y connais passablement bien... Plus de 200 députés sont peu à peu arrivés, plus les pairs de France en grand costume, les conseillers à la Cour de cassation en longues robes rouges fourrées d'hermine, les conseillers à la Cour des comptes, les membres de l'Institut. Les salons se sont garnis et le coup d'œil était très beau. Tous ces beaux costumes, ces poitrines garnies de croix, cet assemblage de pairs, de maréchaux, de personnages plus ou moins illustres, ne laissaient pas que de produire un certain effet sur l'esprit de ton pauvre petit *Magnou* qui se trouvait là en simple habit noir avec des gants déchirés et une cravate mal mise, avec des souliers un peu couverts de poussière parce qu'il était venu tout modestement à pied. »

Mais s'il était dans le monde officiel quelque peu effacé, Magne ne tarda pas à se faire dans le monde politique une situation fort importante. Il jugeait la Chambre avec sévérité mais non pas sans clairvoyance. Son premier contact avec le régime parlementaire lui en a inspiré une idée peu avantageuse, et on comprend en lisant ses notes qu'il ait été si bien disposé plus tard pour le prince qui réduirait les Assemblées à un minimum d'influence. « Il est déplorable, écrit-il, que les intérêts du pays soient joués à un jeu pareil. La Chambre des députés est une salle de spectacle. On y fait assaut de talent, et à la manière dont chacun joue son rôle, on voit très clairement qu'il se préoccupe de son triomphe et nullement du reste. » Ceci pour le courant de la vie parlementaire. Quand surgissent des questions graves et que les passions s'exaspèrent, alors le mécontentement de Magne devient de l'irritation. Voici, par exemple, en quels termes il écrit à un de ses plus chers amis, l'avoué Chouri, de Périgueux, au sortir de la fameuse séance où à propos de la flétrissure proposée pour le pèlerinage de Belgrave Square Guizot, fut furieusement attaqué par les gauches pour son voyage à Gand, en 1815 : « Je suis sorti de la Chambre plein de douleur et de dégoût. Tout ce que j'avais entendu dire sur le tumulte des Assemblées anciennes et modernes et tout ce que mon imagination avait pu y ajouter, était au-dessous de la scène dont j'ai été le triste témoin. Je n'essaierai pas de vous la décrire parce que je ne pourrais pas vous en donner une idée. Les comparaisons qu'on pourrait prendre dans les tabagies ou les marchés vous laisseraient bien loin de la réalité... Impassible au milieu de cet orage épouvantable, je faisais de bien douloureuses réflexions en me représentant les séances de la Convention nationale. Je me disais, et j'étais dans le vrai, que si les circonstances devenaient les mêmes on trouverait les mêmes hommes avec les mêmes passions et les mêmes cruautés. » Toutes les sympathies de Magne vont dans cette Chambre aux hommes d'ordre et d'autorité, Duchatel, Dufaure, Vivien, mais surtout, surtout, Guizot, orateur accompli « chez lequel chaque phrase, chaque mot a une valeur et produit un effet qu'on dirait étudié et calculé d'avance ; et cependant on sent à son débit qu'il improvise : nul travail préalable ne se fait sentir, et néanmoins ce qu'il dit a toute la perfection qu'une longue méditation pourrait procurer. » Pour les hommes de gauche, au contraire, Magne est sévère : il comparerait volontiers l'éloquence de Lamartine, comme disait son compatriote et ami Bugeaud, à une éloquence de tambour : plus exactement il aurait dit avec Cormenin : « Le vent sort de ses discours ronflants qui étourdissent l'oreille et n'y laissent même pas de son. » Quant à Thiers « si, pour la forme, il n'est pas possible de le surpasser et d'avoir plus d'esprit, pour le fond il est loin de le valoir : on sent chez lui, à chaque mot, un vif désir de re-

venir, et il plaide maladroitement une mauvaise cause. »

Ce que Magne prisait surtout, c'était l'éloquence d'affaires. Il se préparait peu à peu à aborder, lui aussi, la tribune et à vaincre cette timidité regrettable dont il s'était senti saisi en pénétrant dans ce monde si nouveau pour lui. Il ignorait en venant à la Chambre ce que c'était qu'un budget : il se plongea intrépidement dans l'étude de cet océan de chiffres, s'étant convaincu que la connaissance des finances était l'initiation nécessaire pour un homme qui veut participer aux affaires publiques, puisque tout acte du pouvoir aboutit nécessairement à une recette ou à une dépense. L'absentéisme sévissait dès cette époque dans les bureaux à tel point que sur 51 membres d'un bureau 12 ou 15 à peine venaient aux discussions budgétaires. On ne tarda pas à remarquer un nouveau venu à la Chambre, qui arrivait toujours le premier dans son bureau, partait toujours le dernier, et qui, quand il prenait la parole, disait toujours des choses intéressantes et justes. Soutenu par des marques d'approbation, Magne osa parler dans les commissions comme il avait parlé dans les bureaux, y remporta de nouveaux succès, puis aborda la tribune à la Chambre (18 juin 1845), fut écouté avec une attention bienveillante et soutenue, fut chargé d'importants rapports, tantôt sur l'Algérie pour laquelle il eut la joie d'apporter l'appui de son autorité déjà grande aux vues de Bugeaud, tantôt sur le budget des recettes de 1847 pour lequel il fit, le 19 mai 1846, un rapport resté célèbre : il établissait une distinction, dont on a pu depuis lors abuser, entre les budgets qui ne visent qu'à un équilibre bien assuré et ceux qui ne reculent point devant certaines dépenses productrices, chemins de fer, par exemple : tout, alors, ou peu s'en faut, étant à faire à cet égard, l'abus ne sera à craindre que beaucoup plus tard.

Magne venait d'être nommé directeur du contentieux aux finances, puis sous-secrétaire d'Etat à la guerre (pour l'Algérie surtout) lorsque éclata la révolution de février qui le rendit à la vie privée.

Ce n'est point pour cette disgrâce qu'il fut l'adversaire déclaré de cette révolution, mais parce qu'elle compromettait à ses yeux les plus graves intérêts de la France : il eut pour elle les mêmes sentiments que Bugeaud et se rallia entièrement et pour toujours à Louis-Napoléon Bonaparte dont il soutint la candidature, dans la Dordogne, avec un zèle qui fut remarqué. Le 10 novembre 1849, à la demande d'Achille Fould dont plus tard il devait avoir beaucoup moins à se louer, Magne était nommé sous-secrétaire d'Etat aux Finances. Il eut désormais un nombreux personnel sous ses ordres, un personnel très peu disposé à se laisser oublier ; il avait, notamment, la nomination à tous les emplois de percepteur. Les 31 décembre 1850 et 1er janvier 1851 arriva chez Magne un afflux inaccoutumé de colis. C'étaient des dindes, que des percepteurs en mal d'avancement chargeaient d'aller plaider leur cause auprès du sous-secrétaire d'Etat. Ils se trompaient doublement : Magne, très ennemi de ces sortes de politesses, renvoya les dindes à leurs expéditeurs. Quelques jours après, il quittait les Finances pour le ministère des Travaux publics, qu'après diverses vicissitudes, il réoccupa le 3 décembre 1851, au lendemain du Coup d'Etat.

II. — Magne sous le Second Empire.

Personnellement, Magne ne prit aucune part à la fameuse opération de police un peu rude, et ne s'en occupa que pour intercéder après la victoire pour quelques proscrits, comme Marc Dufraisse dont il fit changer la déportation en bannissement. Profondément dévoué au futur empereur, Magne l'était d'ailleurs sans servilité, ne se croyait pas tenu de tout approuver, et il fut, avec Morny, Fould et Rouher, du nombre des ministres qui démissionnèrent lors du décret sur les biens des d'Orléans, pour marquer leur désapprobation d'un acte qu'ils n'avaient pas pu empêcher. Cette retraite leur fit honneur, et leur prompte réintégration fit d'autre part honneur au prince président : dès le 29 janvier 1852 Magne était nommé président de la section des Travaux publics au Conseil d'Etat et le 28 juillet il prenait le portefeuille des Travaux publics auquel il joignit depuis le 3 juin 1853 celui du Commerce et de l'Agriculture. Le ministère des Travaux publics était peut-être le plus important de tous dans ces premières années du Second Empire où un gouvernement tout-puissant et très décidé à faire servir sa toute-puissance à féconder toutes les ressources de la France, poussait vivement l'établissement de ce réseau ferré, longtemps retardé par des années de discussions stériles et d'hésitations, puis par la timidité des capitaux à s'engager dans des affaires qui, avec quelques avantages passagers, leur avaient jusqu'alors rapporté surtout bien des déboires. Quand on vit le pouvoir animé pour les grandes entreprises d'un esprit large et bienveillant, exempt de cette jalousie mes-

quine qui avait trop souvent régné jusqu'alors, les projets se multiplièrent, les compagnies fusionnèrent, les concessions furent multipliées, prolongées. Magne prêta son concours le plus actif à cette œuvre grande et féconde. *Et quorum pars magna... Magnus fuit*, aurait-on pu dire, et, d'ailleurs, n'a-t-on pas manqué de dire.

Le 3 février 1855, Bineau ayant dû se retirer pour des raisons de santé, Magne fut appelé au ministère des Finances, où il s'agissait avant tout de suffire aux frais de la guerre de Crimée qui se prolongeait au-delà de toutes les prévisions. Bineau, sur les conseils de Mirès, avait lancé un premier emprunt en se passant de l'intermédiaire des banques et en faisant appel directement au « suffrage universel des capitaux » qui avaient répondu avec enthousiasme : puis un second avait eu lieu, dont Magne eut précisément à recueillir les résultats quand il arriva aux Finances : puis on en émit un troisième, beaucoup plus considérable, et dont le succès, plus considérable aussi, causa une profonde impression. Les mêmes moyens employés pendant la guerre d'Italie continuèrent à l'être avec une aussi brillante fortune. Ce qui était plus difficile, c'était, la paix faite, de diminuer les dépenses, de revenir à l'amortissement bien oublié depuis longtemps et que Magne ne put faire revivre qu'un instant, en 1859, la guerre d'Italie ayant dérangé toutes ses combinaisons à cet égard : c'était de résister aux entraînements qui sont la suite trop fréquente d'une grande prospérité. Magne fut aussi l'homme de cette politique, et quand des amis trop ardents, trop désireux de plaire, voulaient, pour répondre aux critiques excessives des censeurs systématiques, faire mettre dans l'Adresse de 1861 que les ressources de la France étaient *inépuisables*, il protestait qu'il y aurait danger sérieux si l'on venait à se persuader que l'on a des ressources illimitées.

Elles étaient si peu inépuisables que des embarras se firent sentir lorsque les dépenses furent grossies par les expéditions de Chine, de Cochinchine et de Rome, et les recettes diminuées, du moins momentanément, par la fameuse révolution commerciale de 1860. Les partisans de certaines nouveautés profitèrent de ces circonstances pour enlever à Magne l'action, tout en lui laissant la parole comme ministre d'Etat chargé de défendre devant les Chambres les projets et la politique du gouvernement. Magne quitta les Finances, devint ministre sans portefeuille, et les Finances passèrent à un homme qui avait contribué à l'élévation de Magne, qui contribuait maintenant à son abaissement, du reste tout relatif, et qui est le seul contre lequel dans ses *Souvenirs*, exempts à un degré remarquable de toute acrimonie personnelle, Magne ait cru devoir diriger quelque critique : Achille Fould. Magne ne pouvait pas goûter une politique qui, au fond, était un désaveu de la sienne, et il ne s'est pas privé de lancer quelques traits, fort bien dirigés, contre le panégyriste du système des virements, l'homme des budgets extraordinaires, et l'introducteur des obligations mexicaines. Mais entre ces deux hommes si différents, l'un plus sérieux et moins brillant, l'autre comblé de toutes les faveurs de la presse et de l'opinion et qui avait en outre l'immense avantage d'être un homme nouveau, la lutte n'était pas égale. Magne fut sacrifié et entra au Conseil privé. Les sympathies du monde politique se partagèrent, inégalement, entre les deux rivaux. A cette demi disgrâce, Magne dut, chose remarquable, la satisfaction d'entendre son éloge, et l'éloge de son administration, dans la bouche d'un homme qui ne lui fut généralement guère favorable et qui, un jour, serait son ennemi déclaré. Dans son discours du 6 mai 1864, destiné à démontrer que la situation des finances impériales était mauvaise et où il fallait par conséquent critiquer le ministre du jour, dût-on pour cela louer celui de la veille, Thiers dit le plus grand bien de Magne « ce grand financier, disait-il, qui avait connu les derniers représentants de la grande école de l'Empire et de la Restauration, appris du premier l'amour de l'ordre, de la seconde le respect du crédit... Magne avait toutes les qualités nécessaires à un ministre des Finances, une seule exceptée : il lui manquait la férocité ; la férocité, si nécessaire pour repousser les assauts, brutaux ou perfides, que les intérêts privés ne se lassent jamais de lancer contre la fortune publique. » — Magne remercia Thiers de cette amicale critique et se félicita « d'avoir eu l'honneur inespéré d'être de la part d'un homme aussi compétent l'objet d'une appréciation aussi favorable ».

Quelques années après, Fould n'était plus là, les Finances avaient été rendues à Magne, et c'était lui qui allait avoir la charge de défendre, contre une opposition devenue plus hardie, les sacrifices, hélas ! bien insuffisants, mais tenus alors par une opinion mal avertie pour excessifs, qui étaient devenus indispensables pour relever un peu la France de l'état d'infériorité militaire où l'avait mise les graves événements de 1866. Un emprunt de 429 millions avait été jugé nécessaire : il fut défendu par Magne dans deux

discours célèbres, les 2 et 3 juillet 1868, décidé le 1er août, ouvert du 6 au 13 août. De tous les emprunts de l'Empire il n'en est aucun qui ait été émis à de si bonnes conditions pour l'Etat, aucun qui ait été tant de fois couvert, aucun qui ait si peu empêché, si même il ne l'a pas favorisée, la hausse parallèle des autres principales valeurs de la cote. Au point de vue financier la France était dans la situation la plus solide. Le côté faible n'était pas là, comme le répétait sans cesse une opposition passionnée et aveugle : il était dans la faiblesse de notre armée, faiblesse qui avait été au fond la grande cause de notre déplorable inaction en 1866, faiblesse qui rendait inévitable une guerre avec la Prusse, parce que la Prusse en avait besoin et qu'elle savait qu'elle en sortirait victorieuse.

Les tragiques événements de 1870 tiennent une place considérable dans les Souvenirs de Magne. De l'évolution libérale de l'Empire il n'était pas enthousiaste : il n'en était pas non plus l'adversaire, et, avec un complet désintéressement, il se prêta à cette petite révolution intérieure qui lui enlevait son portefeuille, car le nouveau personnel politique, qui arrivait, arrivait avec l'idée très arrêtée de ne laisser lui échapper aucun des grands postes de l'Etat, répétant volontiers qu'à une situation nouvelle il fallait des hommes nouveaux. Il s'entendait peu, par exemple, pour la répartition des portefeuilles, et le détail des intrigues de toutes sortes qui précédèrent la publication de la liste des collaborateurs d'Emile Ollivier, des compétitions ardentes qui la firent varier plusieurs fois, est une page d'histoire fort curieuse. Magne, qui avait fait d'avance le sacrifice de son portefeuille, en raconte les péripéties en spectateur un peu ironique, mais nullement mécontent ni aigri : une seule chose l'indigna, la fabrication et la publication, dans le *Figaro*, de lettres fausses où il était représenté comme sollicitant d'Emile Ollivier une nouvelle intervention en sa faveur auprès du centre gauche. C'était exactement le contraire de ce que Magne avait toujours dit et fait pendant la crise : il exigea une rectification, et l'obtint.

Magne, est-il besoin de le dire, n'est pas de ceux qui jetèrent la pierre à l'Empire pour avoir déclaré la guerre : cette guerre était inévitable et un gouvernement qui n'aurait pas répondu à la provocation de la Prusse — car il tient qu'il y eut bien provocation — eût été emporté irrésistiblement par l'exaspération populaire. Tout au plus aurait-on pu peut-être gagner un peu de temps en évitant de brûler ses vaisseaux dès le premier moment, comme on le fit par l'imprudente déclaration du 6 juillet. Toutes ces choses sont bien connues, bien qu'elles soient aussi, au besoin, oubliées ou à tort contestées. Ce qui est plus nouveau, c'est l'opinion de Magne sur le rôle de l'impératrice dans ce terrible drame du mois d'août 1870. Elle est d'autant plus remarquable que Magne n'avait jamais été très bien vu de l'impératrice et qu'il avait toujours trouvé chez elle plutôt une certaine froideur. Le témoignage qu'il rend de l'élévation de son esprit et de la lucidité de son jugement pendant la tempête, lorsque tout le monde autour d'elle perdait plus ou moins la tête, n'en est que plus remarquable. Transfigurée par le malheur, dégagée de toutes les faiblesses et de toutes les futilités féminines, elle aurait fait preuve, au milieu de la confusion générale, d'un sens droit et d'une volonté ferme. Dès les premiers revers, elle comprit que la guerre était perdue, et sans doute l'Empire aussi ; un seul espoir restait encore : finir en beauté et ménager à l'Empire une fin honorable, digne du nom de Napoléon : et la mort de l'empereur combattant à la tête de ses troupes s'est présentée plusieurs fois à son esprit comme une consolation, voire même comme un espoir suprême.

Pendant ces jours tragiques, Magne, revenu aux Finances après la chute du ministère Ollivier, sous le ministère de Palikao, trouvait encore moyen de procurer à l'Empire une dernière victoire financière. Les Bons du Trésor imaginés par son prédécesseur Segris n'avaient pas réussi: Magne revint aux vieilles méthodes, qui avaient fait leurs preuves : il ne crut pas impossible de faire réussir, malgré l'extrême gravité de la situation, un gros emprunt, et l'événement prouva qu'il avait vu juste. Il fallait se hâter, sans cependant se hâter trop. Magne choisit la date du mardi 23 août, jour où il avait calculé que de mauvaises nouvelles militaires, s'il devait en arriver encore, n'auraient pas eu le temps de parvenir, et déclara son intention à ses chefs de service qui, tous, se récrièrent sur l'insuffisance du délai pour faire les impressions et affiches nécessaires. Magne tint bon et ordonna de procéder immédiatement à ces impressions, consentant seulement à laisser en blanc la date de l'émission afin de pouvoir la remettre au mercredi 24 en cas d'absolue nécessité. Une nuit de nouvelles réflexions le fit repentir de cette concession et des dépêches furent envoyées à tous les receveurs généraux et à tous les préfets pour faire ouvrir la souscription le 23. Ainsi fut fait et ce coup de hardiesse réussit. Les souscrip-

tions furent nombreuses et importantes ; elles l'auraient même été davantage sans une séance fort orageuse à la Chambre le soir du 23, à la suite d'un discours de Gambetta qui alarma l'opinion et qui fut le signal d'un sauve-qui-peut général parmi des agents de change venus pour ajouter un supplément de 7 millions de rente à la grosse souscription de 8 millions qu'ils avaient déjà faite le matin. Un superbe triomphe échappait ainsi à Magne au moment où il croyait le tenir, mais le succès n'en fut pas moins très important; près de 680 millions furent souscrits le mardi, et quand 127 s'y furent ajoutés le mercredi, la souscription fut close après avoir produit 807 millions au lieu de 805 demandés, et malgré le versement insolite d'un cinquième de garantie (12 francs par chaque 3 fr. de rente au taux de 60,25 au lieu du dixième exigé d'ordinaire), ce qui allait mettre tout de suite 161 millions liquides (et même 221, car une soixantaine de millions furent versés par anticipation) au service du gouvernement de la Défense nationale. Il faut lire dans le Journal de Magne combien fut grande la surprise des hommes du 4 septembre quand il leur fut révélé, avec preuves, que le ministre de l'Empire n'avait rien dit qui ne fût strictement vrai... et que c'était à Gambetta qu'il fallait s'en prendre si cette somme, si bien venue dans leurs pressants besoins, n'était pas encore plus considérable.

III. — Magne sous la IIIe République.

Après avoir, au lendemain du 4 septembre, cherché en Suisse un asile contre les violences auxquelles les serviteurs du gouvernement déchu pouvaient être exposés, Magne se rendit à Bordeaux en décembre pour apprendre à la Délégation, si elle l'ignorait — et elle l'ignorait en effet — que le 25 août les diamants de la couronne avaient été remis à M. Rouland, gouverneur de la Banque, pour être transportés à Brest et y avaient été transportés en effet avec une réserve d'or considérable envoyée par la Banque. Il trouva M. de Roussy, son ancien directeur de la comptabilité publique, complètement bouleversé et écrasé par une situation inextricable : dépenses énormes et sans cesse grossissantes, à son insu, recettes s'épuisant chaque jour davantage, impossibilité de continuer cette guerre que Gambetta s'obstinait à ne point vouloir finir. Crémieux, auquel il parla ensuite et qui le reçut d'autant plus affectueusement qu'il lui avait jadis rendu le service de faire aboutir une réclamation de Louis Blanc relative à la saisie d'une certaine rente faite à son préjudice, s'exprima sans réticence et dit tout ce qu'il avait sur le cœur : « Nous n'avons ni les moyens de continuer la guerre avec espoir de succès ni le droit de faire la paix, ni la possibilité même, car nous ne pourrons jamais nous résigner à signer la mutilation de la France ! Et ce diable de Gambetta qui ne rêve que batailles, lutte à outrance et victoire définitive, et qui considère une Chambre comme un obstacle qu'il faut éviter à tout prix ! » Magne prodigua à Crémieux, puis à Laurier, les plus sages conseils ; rassurer les intérêts, réprimer les démagogues, respecter les Conseils généraux puisqu'on avait commis la faute de renvoyer le Corps législatif, de ne point convoquer une autre Assemblée, et que les Conseils généraux étaient le seul pouvoir légal encore debout et le seul capable, par exemple, de légitimer les sacrifices qu'on pourrait être amené à demander au pays. On sait comment ces conseils furent suivis. Magne fut du moins plus heureux quand il prévint Laurier des extrêmes dangers de l'émission d'un papier d'Etat, comme Gambetta pensait à le faire pour vaincre certaines résistances de la Banque de France : le seul parti à prendre était de s'entendre avec elle et de se bien persuader qu'elle-même n'avait de crédit que précisément parce qu'on la savait capable au besoin de résister. De même Magne parvint à persuader aux financiers improvisés qui l'écoutaient et qui songeaient à donner le produit des postes comme gage à des avances qu'ils espéraient encore, que les Etats qui délèguent ainsi une partie de leurs revenus à leurs créanciers avouent par là même que l'ensemble de ces recettes et que leur parole donnée ne constituent pas des garanties suffisantes et portent à leur crédit le coup le plus cruel qui puisse lui être porté.

Magne considéra comme une délivrance les élections vengeresses qui mirent enfin un terme à la politique « des fous furieux » et les intéressants détails qu'il donne sur l'ardeur des paysans périgourdins à se rendre au scrutin le 8 février 1871, en dépit de l'inqualifiable manœuvre imaginée par le gouvernement pour les en éloigner, montrent quelles étaient ses anxiétés, et quelle fut sa joie de voir sortir des urnes une majorité conservatrice. Il aurait pu, s'il avait voulu, en faire partie : le décret d'inéligibilité porté par Gambetta contre les ministres de l'Empire avait été cassé. Mais ce ne fut que l'élection partielle du 2 juillet 1871 qui lui rouvrit l'accès de nos assemblées politiques. Il y fit partie du

petit groupe de l'appel au peuple, peu nombreux, mais destiné à grandir. Il croyait que l'immense popularité dont Napoléon III avait joui n'avait pas été détruite tout entière par les événements de l'année terrible et que là était l'avenir, que là était le salut. Le jour même de son élection, le 2 juillet, il écrivait à son fils ces lignes significatives : « Comment n'est-il venu à l'idée d'aucun journal de faire remarquer que le succès gigantesque de l'emprunt (1) ne prouve pas seulement la confiance qu'on a dans le gouvernement actuel, mais qu'il fournit une preuve palpable, irrécusable, de la fausseté des accusations portant que son prédécesseur avait ruiné la France et son crédit ! Certes, ces immenses richesses qui viennent de se manifester avec tant d'éclat ne sont pas dues à la période qui a suivi le 4 septembre. Il n'existe que ce qu'elle n'a pas pu détruire ! La masse des économies était si grande que ce qui reste aurait suffi pour les 5 milliards qu'on aurait pu et dû demander pour en finir. Mais on nous croyait si ruinés par les vingt ans de despotisme ! » Impérialiste convaincu, mais avant tout convaincu aussi qu'un bon citoyen doit son concours et son dévouement à tout gouvernement capable de faire le bien du pays, il soutint le gouvernement de Thiers tant qu'il ne lui fut pas démontré que ce gouvernement menait la France à la république radicale. Celui du maréchal de Mac-Mahon lui rouvrit l'accès du pouvoir. Il reçut pour une nouvelle et dernière fois le portefeuille des Finances dans le premier cabinet du duc de Broglie. La tâche était rude encore : les nouveaux impôts créés par l'Assemblée nationale n'étaient pas encore parvenus à leur plein rendement : l'équilibre du budget de 1875 semblait très difficile à réaliser : déjà, des partisans de la funeste politique de la facilité prônaient, au lieu des diverses augmentations d'impôts envisagées par Magne, demi-décime sur le sel, demi-décime sur tous les impôts indirects, décime sur les impôts directs, la réduction de 200 millions à 150 du remboursement annuel de la Banque de France, ce remboursement auquel Thiers avait toujours tenu par-dessus toute chose parce que le crédit du billet de banque y était intimement lié, et auquel Magne n'était pas moins attaché, considérant qu'il était de la plus haute importance que la promesse faite à la Banque fût exactement et pleinement tenue. Mais Magne ne trouva pas auprès de Thiers en cette circonstance grave l'appui que très certainement Thiers aurait trouvé auprès de Magne dans le cas inverse. Thiers ne voulut point donner sa voix à Magne même pour une chose qu'il avait toujours représentée lui-même comme primordiale, et il s'abstint lors du scrutin décisif, tant il était ulcéré contre les auteurs de sa chute. Il y avait dans ce grand homme bien des petitesses, pas toutes d'ordre physique. Magne fut mis en minorité par 338 voix contre 325, et quitta pour toujours le ministère. Sa santé, qui avait toujours été faible, lui faisait d'ailleurs une nécessité du repos : repos tout relatif et entrecoupé par la part importante qu'il ne cessa jamais de prendre aux travaux et de l'Assemblée et du Sénat, où il fut envoyé par la Dordogne, et du Conseil général, où ses compatriotes, fiers de lui, l'entouraient tous, même ses adversaires politiques, de leur affection et de leur estime. Partout d'ailleurs où Magne avait passé, l'élévation de son caractère, la bonté de son cœur, lui avaient valu de solides et durables amitiés. Comme l'a dit très justement de lui une pieuse notice émanée du couvent de la Visitation de Périgueux, où une sœur et une belle-sœur de Magne menaient la vie religieuse « l'ignorance de son mérite répandait sur toute sa personne et sur sa vie un charme de simplicité et de bonté qui le rendait accessible à tous. »

Magne est mort le 17 février 1879 dans des sentiments religieux dont les préoccupations de sa vie d'homme d'État l'avaient sans doute quelque temps détourné, mais auxquels il devait nécessairement revenir, et auxquels le rappelait l'exemple de sa famille tout entière. M. Lefébure, qui avait été son collaborateur dans son dernier ministère, a rappelé éloquemment sur sa tombe cette belle fin d'une très belle vie : « Magne, dit-il, était arrivé au moment où l'on tourne ses regards non plus vers ce qui fuit mais vers ce qui s'approche. Son esprit droit, lumineux, avait trop aimé la clarté dans les choses de la terre pour ne point poursuivre des vérités plus hautes que celles d'ici-bas ! Il s'est endormi dans le sein de la vérité éternelle en véritable chrétien. Et le suprême adieu que nous lui adressons en ce moment est l'adieu voilé de tristesse, sans doute, mais confiant et doux, de ceux qui croient et qui espèrent. »

M. Marion,
Membre de l'Institut.

(1) L'emprunt de deux milliards de 1871 qui venait d'être émis le 27 juin.

A PROPOS DU MIRACLE JAPONAIS (1)

I

Nous vivons dans un temps fertile en miracles. Seulement aujourd'hui ce sont les historiens qui les font. La série a commencé, je pense, avec le Miracle grec de Renan. Depuis il s'en est produit beaucoup d'autres. Piqués d'émulation, les touristes en découvrent dans tous les pays qu'ils visitent. L'année dernière le plan Young m'ayant conduit à La Haye, j'ai entendu parler du miracle hollandais du XVIe siècle. Cette année, au congrès de statistique de Tokio, on faisait la mesure plus large, c'était de deux miracles qu'il était question.

Le premier était la révolution japonaise de 1868. Celle-ci fut, sans conteste, plus profonde que la révolution de 1789, puisqu'elle n'a pas seulement remplacé du jour au lendemain le régime féodal par le régime moderne et privé le bouddhisme de sa qualité de religion d'Etat, mais encore elle a rétabli les rapports spirituels et économiques avec le dehors et implanté en bloc une civilisation étrangère. Comment, dès lors, expliquer qu'elle ait pu être accomplie si rapidement et, pour ainsi dire, sans effusion de sang ?

Plus miraculeux encore paraissait un autre phénomène, à savoir que le bouleversement réalisé alors n'ait pas, au bout d'un temps plus ou moins long, provoqué de réaction, et qu'inversement, la Réforme introduite d'un coup ait suivi une courbe ascendante constante ; en effet, le Japon, que la moindre escadre européenne forçait à baisser pavillon, est devenu une des principales puissances militaires et navales du globe ; cet archipel dont l'organisation économique rappelait, même après 1868, celle de l'Europe au XVIIe siècle s'est mué en un centre industriel de premier ordre ; sur le terrain des finances publiques, cet Etat, dont le premier essai de budget remonte à 1873, peut compter sur des recettes *ordinaires* dépassant 3 milliards de francs-or (1) et a trouvé moyen de sortir des tempêtes de 1914-1927 (guerre, tremblement de terre catastrophique, trois crises économiques) avec une monnaie saine, tour de force que, des belligérants, l'Angleterre seule, a accompli ?

Un savant hollandais m'a, l'été dernier, avec le calme naturel à sa race, très plausiblement expliqué, pourquoi les Pays-Bas sont, il y a trois siècles, si rapidement devenus la République puissante et le centre d'art que l'on sait. Il n'y a pas, a-t-il conclu, de miracle hollandais. Quoique Hellène, je suis forcé de reconnaître qu'il n'y a pas eu non plus de miracle grec, mais simplement, après une longue gestation et sous le coup de fouet d'une grande guerre nationale, une floraison rapide et éclatante de l'hellénisme. J'ai donc recherché, par une enquête sur place et dans les livres, l'explication des deux miracles japonais. Voici les explications que j'ai trouvées.

II

Pour comprendre ce que fut exactement la révolution de 1868 il est bon de se rappeler que, depuis de longs siècles, le mikado, vivant une honorable réclusion dans son palais de Kioto, n'exerçait plus aucun pouvoir réel. Celui-ci avait passé entre les mains de maires du palais tout puissants, dont le titre : *shogun* (commandant en chef), dit assez les origines militaires. Depuis le début du XVIIe siècle, le *shogunat* était la propriété héréditaire de la famille Tokugawa ; elle avait fourni non moins de quinze shoguns successifs, tous siégeant dans une capitale qu'ils créèrent : Yédo, le Tokio actuel.

Les premiers Tokugawa avaient rendu de tels services, en mettant fin à l'anarchie féodale, en tranformant une aristocratie ne rêvant que plaies et bosses en une noblesse de cour, en garantissant l'intégrité du territoire, en affinant les mœurs, en organisaant l'industrie et en faisant fleurir les lettres et les arts, qu'on a pu comparer les plus illustres d'entre eux à Richelieu et à Louis XIV. Déjà, cependant, on pouvait inscrire à leur passif la révocation d'un édit de Nantes, complétée par une Saint-Barthé-

(1) Le professeur A. Andréadès, un de nos fidèles collaborateurs, vient de faire un séjour au Japon, à l'occasion de la XIXe session de l'Institut de Statistique, qui tint en septembre dernier ses assises à Tokio. Il a rapporté d'Extrême-Orient plusieurs études. Nous sommes heureux de publier les pages qui suivent. Elles portent l'empreinte d'un esprit qui, à côté d'autres mérites, a celui d'avoir le sens de l'histoire. Elles ont d'ailleurs été écrites sur notre demande.

(1) Sur les finances japonaises au XXe siècle, Cf. le *Bulletin de statistique et de législation comparée*, octobre 1929.

lemy (en d'autres termes la cruauté avec laquelle on procéda à l'extirpation du christianisme), et les mesures interdisant, sous peine de mort, tout contact intellectuel ou économique avec le dehors.

Au XVIIIe siècle, la famille Tokugawa produisit encore quelques hommes remarquables, mais la ligne politique qu'elle adopta ne pouvait conduire qu'à des désastres. Aucune liberté ni dans le domaine politique ni dans le domaine économique. De plus, un conservatisme à outrance présidait à tout : *l'isolement international* était doublé d'une *cristallisation* de toutes les institutions politiques ou sociales. Résultat : les maux que relatent les cahiers des Etats généraux se retrouvent au Japon sur une plus grande échelle : désertion des champs, interventionnisme tâtillon de l'Etat et monopoles des corporations aboutissant au marasme de l'industrie et du commerce, privilèges oppressifs des nobles, etc.

Une organisation militaire digne d'un musée archéologique, encouragea les Etats chrétiens à faire des manifestations navales dans les mers nippones et à obtenir, de 1854 à 1860, des traités de commerce qui étaient des *Capitulations*. L'opinion publique, voyant que quelques coups de canon avaient réduit à l'impuissance les rares autorités locales qui avaient songé à résister, comprit que son indépendance était menacée. Elle se mit à côté de ceux qui prêchaient une réforme générale. Ce fut la révolution de 1868.

Reste à savoir pourquoi elle a si vite et si aisément réussi ? Eh bien c'est parce que :

1° Le mouvement fut présenté non comme un renversement de l'ordre établi, mais comme sa Restauration, comme un retour aux traditions ancestrales (*Fukko*) ; les réformes émanaient du « mikado », souverain légitime auquel le shogun usurpateur rendait le pouvoir. Une révolution faite dans ces conditions ne choque pas les éléments conservateurs et se garde elle-même contre les solutions extrémistes ;

2° Le patriotisme et le souci de l'opinion publique sont deux sentiments plus développés là-bas qu'ailleurs. Aussi les privilégiés, si nombreux pourtant, renoncèrent à leurs privilèges, les uns volontairement, comme le Shogun, les autres sans résistance prolongée ;

3° Les vainqueurs ont montré beaucoup de modération et de sagesse. A ce point de vue, on ne saurait assez louer le génie politique dont a fait alors preuve l'empereur Meiji, qui vraiment a mérité, dès le début de son règne, et avant deux grandes guerres victorieuses, d'être rangé par ses sujets dans le Panthéon des héros demi-dieux.

Ce prince avait alors vingt et un ans à peine, et devait être tenté par plusieurs politiques également dangereuses : *a*) Se venger de ceux qui, pendant tant de siècles, avaient usurpé son trône, les Tokugawa et leurs partisans; *b*) S'imaginer que la révolution était réellement ce qu'elle prétendait être : un retour au passé et aspirer à régner en autocrate comme ses ancêtres de Nara ou de Kioto ; *c*) Se laisser entraîner par les réformateurs et vouloir transformer sur-le-champ le Japon en une Grande-Bretagne orientale.

De ces dangers, le troisième était peut-être le plus pressant. Les jeunes gens aiment volontiers paraître marcher à la tête du progrès. Et, comme parmi les Etats européens, l'Angleterre était certainement celui qui avait alors le plus de prestige, jouer le rôle de la reine Victoria, était chose tentante (1), d'autant mieux que les méfaits de l'introduction brusque du régime parlementaire n'étaient pas encore apparus clairement même aux Européens.

Heureusement pour le Japon, l'empereur emprunta à l'Angleterre au lieu de ses institutions, cet esprit de compromis (*spirit of compromise*), qui est une des principales vertus politiques du peuple britannique. C'est ainsi que :

Loin de poursuivre l'usurpateur, il lui assura une situation sûre et respectée. Bientôt la famille Tokugawa, renonçant loyalement à réacquérir un pouvoir qu'elle avait exercé pendant deux cent soixante-cinq années, devint un des piliers du nouveau régime. L'héritier direct du dernier Shogun occupe la position la plus élevée à laquelle puisse aspirer un particulier : il est président de la Chambre Haute. Un de ses petits-fils, bien que très jeune, occupe un des principaux postes diplomatiques japonais, celui de ministre au Canada; j'ai eu même l'honneur de déjeuner à Ottawa avec lui. Voit-on en France les Bourbons confiant la présidence de la Chambre des Pairs ou la légation de Turin à un des Napoléonides et imagine-t-on surtout le comte de Chambord marié à la princesse Mathilde ? Au Japon une alliance matrimoniale a scellé la paix intérieure restaurée. Un petit-fils de l'Empereur a épousé la petite-

(1) Cf. le mot de Félix Faure à M. Poincaré au début de 1896 : « Je suis la reine d'Angleterre »

fille du Shogun ; les augustes époux viennent même de faire leur voyage de noces en Europe. Bien que chérissant Kioto, ville où ses ancêtres siégeaient depuis onze siècles (782), où il fut lui-même né et où il désira être enterré, l'empereur se transporta néanmoins à Yédo, siège des Tokugawa, qu'il se borna à rebaptiser Tokio.

Des compensations considérables : 750 millions de francs-or (somme énorme pour le budget japonais d'alors), furent accordées aux feudataires et aux troupes féodales licenciées.

Enfin, et surtout, si le nouvel empereur observa fidèlement la promesse d'européaniser le Japon, il évita la hâte qui menaçait de faire échouer l'entreprise. Depuis les chemins de fer, jusqu'au Parlement, en passant par la liberté des cultes et le calendrier grégorien, toutes les institutions politiques ou économiques européennes furent introduites. Mais les réformes s'échelonnèrent sur un espace de vingt ans et la dernière en date à être réalisée fut la promulgation d'une Constitution.

Le succès de la révolution de 1868 s'explique donc parfaitement. Reste à chercher les causes de la persévérance des Japonais dans la voie des réformes.

III

Pour expliquer l'esprit de suite avec lequel le gouvernement et le peuple japonais poursuivent depuis soixante ans la transformation de leur pays, il suffirait, à la rigueur, de rappeler le caractère de ce peuple. Ses ennemis l'ont accusé parfois de manquer d'intelligence. Rien de plus inexact. Le Japonais n'a pas la rapidité de compréhension qui, sur les bords de la Méditerranée est tenue pour l'intelligence, mais il n'en est pas moins très réellement intelligent. Il rappelle, à cet égard, certains des peuples européens qui ont le mieux réussi dans l'histoire, par exemple les Hollandais. Sa pensée est lente et méticuleuse. Il lui faut du temps et beaucoup de réflexion avant de s'arrêter à une décision. Mais il ne change pas facilement une opinion laborieusement et attentivement formée.

Cette explication générale peut s'appuyer sur des explications particulières. Les réformes n'ont pas provoqué de réaction sérieuse et ont, sauf exceptions, donné des résultats satisfaisants pour des raisons dont voici les plus évidentes :

1. — *On y a procédé de façon progressive.* — Ainsi, pour nous borner à un exemple particulièrement important, le régime constitutionnel n'a été introduit qu'après toutes les autres réformes, en 1889. Lui-même n'a pris un caractère démocratique que peu à peu ; le droit de vote n'était accordé au début qu'à 500.000 électeurs; ce nombre fut porté à 1.500.000 en 1908 ; et à 12.500.000 en 1925. Actuellement, le suffrage universel existe ou à peu près. Mais l'influence de la Chambre des Députés est contrebalancée par celle de la Chambre des Pairs, dont la constitution s'inspire elle-même de l'esprit de compromis. On a fait une large part aux seigneurs qui, jusqu'en 1868, étaient les maîtres du pays. C'était sage, car une aristocratie ayant de puissantes racines ne saurait, sans désavantage ou danger, être mise au rancart du jour au lendemain. Mais l'exemple des Lords le prouve, une Chambre Haute ne saurait, non plus, sans péril pour elle-même, être purement héréditaire. Aussi, à côté des pairs, a-t-on fait siéger un grand nombre de sénateurs nommés par la couronne ou élus par les principaux corps économiques ou savants du pays.

A la tête de la pyramide est l'Empereur, issu d'une famille censée de race divine et régnant depuis vingt-six siècles. Tout le monde s'incline devant sa volonté. Mais lui-même s'est entouré d'un conseil composé de vingt-quatre hommes politiques ou diplomates blanchis sous le harnais, et il a l'habitude de les consulter sur toute question importante. Ce conseil, appelé *genro*, assure, en fait, la continuité de la politique contre les changements ministériels et les dissolutions, tous deux assez fréquents. Il couvre la responsabilité du mikado et empêche les décisions impériales d'être hâtives.

On dit communément que le marquis Ito, auteur de la Constitution de 1889, s'est inspiré de la constitution allemande. C'est exact, mais qui voit par les *Mémoires* du prince de Bulow les épreuves auxquelles les initiatives impériales exposaient le chancelier et le discrédit qui en résultait pour le kaiser, pensera que Bismarck aurait bien fait d'instituer un *genro* à Berlin.

2. — *On a non pas copié mais adapté les institutions européennes.* — Cette proposition étonnera probablement le lecteur, qui a entendu accuser les Japonais de manquer d'originalité, voire même de tomber dans le « pithécisme » (c'est ce que leur reprochent souvent les Chinois). Mais c'est là encore une de ces appréciations hâtives dont tant de pays sont tombés victimes de la part d'étrangers mal intentionnés ou superficiels.

Certes, le Japonais a une faculté étonnante d'imitation, c'est, dirait Aristote, « un animal mimétique », mais il n'imite qu'à bon escient. Une réforme n'est adoptée qu'après de longues études et après qu'on a soigneusement étudié ce qui se passe à l'étranger.

De plus, on ne se règle pas sur un seul pays, si puissant ou si sympathique qu'il puisse être. On tâche de découvrir la branche dans laquelle chacun des Etats étrangers excelle. Si vous consultez la liste des boursiers que le Japon envoie en Europe, vous constaterez qu'ils sont répartis entre tous les Etats, même les plus petits, pourvu que ceux-ci aient particulièrement réussi dans la branche qu'on veut perfectionner en pays nippon.

Enfin et surtout, de l'étranger, on ne retient que l'utile : l'européanisation n'a pas fait renoncer aux us et coutumes nationales. Les Japonais sont, au contraire, fiers de les faire connaître : ils invitent volontiers leurs hôtes à manger, à l'aide de baguettes, un dîner japonais ; en l'honneur du congrès de statistique, la Chambre des Pairs a fait représenter un No (spectacle qui n'est pas sans rappeler les tragédies grecques primitives) et la ville de Kioto a organisé une soirée au Conservatoire des geishas. Plus encore que leurs coutumes, les Japonais ont conservé leurs traditions ancestrales (1). On connaît leur mépris de la mort, il faut signaler aussi l'importance qu'a gardée la famille. C'est elle et non l'individu qui forme l'unité sociale. Le chef de famille est obéi par ses descendants aussi aveuglément que l'empereur par ses sujets, et il est habituel de voir des gens se soumettre à des sacrifices considérables pour des parents éloignés, qu'ils n'ont parfois jamais vus.

L'empereur Meiji, peu après son arrivée au trône, écrivit deux vers que tout Japonais sait par cœur : « Combien je désirerais rendre ce pays tel qu'il ne fût inférieur à aucun autre ; adoptant toutes les choses bonnes et repoussant toutes les mauvaises ». Dans le second de ces vers, le grand souverain a résumé admirablement la pensée de son peuple quant à l'esprit qui devait présider aux réformes. Dans le premier, il nous découvre la troisième et la plus puissante des raisons qui expliquent le succès de la réforme.

3. — *Le Japonais subordonne tout à l'idée de patrie.* — Sur le paquebot qui m'amenait de San Francisco, j'avais été frappé de voir des Japonais très distingués, voire des statisticiens de mérite, participer aux sports du bord avec une ardeur sans seconde, et ne pas déguiser la joie qu'ils avaient à remporter le prix dans telle course ou tel autre exercice. J'en avais conclu à la jeunesse de la race. « Détrompez-vous, me dit un diplomate éminent, si vos confrères s'entraînaient avec tant d'ardeur à ces sports, c'est qu'il s'agissait de faire arriver leur patrie bonne première ; un Japonais est prêt à tous les sacrifices pour que le Japon ne soit en rien classé plus bas qu'un autre pays ». Quelques heures après, je me rendais compte de la profondeur de cette observation. J'étais présenté au comte de Yanasigawa, organisateur du Congrès de statistique. Ce gentilhomme, déjà d'un certain âge, participe activement à la politique et se trouve à la tête d'intérêts considérables. Depuis plus d'un an il avait tout laissé de côté pour que le congrès de Tokio ne le cédât en rien à ceux tenus avec tant d'éclat dans les grandes capitales européennes. Sa fille, épouse d'un diplomate en poste aux Etats-Unis, avait de son côté abandonné et mari et maison pour se consacrer au même but.

Plus on vit au Japon, plus on constate que cet esprit se retrouve en tout. Un auteur américain a dit, non sans raison, que dans le domaine économique, le Japon forme un immense trust ; dès qu'une grande entreprise se fonde, tout le monde, depuis l'empereur jusqu'au plus humble citoyen, s'intéressera activement à sa réussite. Il en va de même sur les autres terrains ; devant l'idée de patrie toute autre considération s'incline, y compris les plus puissantes ailleurs ; l'intérêt matériel et l'amour-propre.

Et voilà, au fond, la raison la plus profonde du « miracle japonais », et aussi l'enseignement le plus édifiant qu'on emporte d'un si beau voyage. Un pays devient grand dès que l'individu est prêt à se sacrifier pour la communauté et la patrie.

A. Andréadès,
Membre de l'Académie d'Athènes,
Correspondant de l'Institut.

1. Comme l'a fort bien dit M. Albert Delateur : « la nation japonaise a su adapter à ses solides vertus nationales, précieusement conservées, l'ensemble des découvertes modernes de la science. » (Discours prononcé à la séance inaugurale de la XIXe session de l'Institut International de Statistique).

BAPTISTINE

(*Nouvelle.*)

Une cloche tinta, grêle, rapide, naïve, comme enfantine.

La mère Levroux était assise, épluchant des pommes de terre dans la partie de la vaste pièce où elle vendait de l'épicerie, le reste, vide à cette heure, servant de cabaret. Au tintement, elle leva la tête, grommela, regarda son mari qui, à quelques mètres d'elle, s'occupait à sceller le carreau d'une fenêtre qu'il venait de mettre en place. Quand la cloche se tut, elle prononça :

— C'est pour le petit Perrot ; le baptême du petit Perrot.

Levroux ne répondit pas ; il considérait attentivement son ouvrage, droit, bien pris dans une veste blanche de maçon ; maigre de figure, le nez agressif, l'œil rasé, la bouche large où remuait sans cesse un bout de cigarette, il gardait, à cinquante ans, la vivacité d'un jeune homme ; mais les cheveux taillés en brosse, la moustache courte, la peau même du visage étaient gris et ternes, comme si la poussière du plâtre les recouvrait encore, à moins que ce ne fût celle des années.

La cloche recommençant de tinter, la mère Levroux recommença de gémir. Quand le silence se fit de nouveau, elle déclara :

— Ils ont de la chance, ces Perrot, d'avoir un petit ! Ce n'est pas donné à tout le monde...

Levroux ne semblait pas entendre : il passait agréablement son mégot d'une extrémité à l'autre de sa large bouche, en s'aidant du jeu de la langue ; il reculait, penchait la tête, vérifiait son œuvre ; les paroles de sa femme, évidemment, ne l'atteignaient pas.

— C'est vrai que pour ça, dit-elle encore, pour avoir un petit, faut pas être feignant ; feignant comme il y en a...

L'homme, d'une palette patiente, fixa un peu de mastic sur le carreau. Elle reprit :

— Comprends-tu que je te cause?

Il sifflota.

Elle se tut un peu de temps. Elle aurait, sans doute, abandonné la querelle, si, après le tintement de la cloche, la grande volée du carillon, tout à coup, ne s'était élancée. Quel chant de fête ! Quelle joie ! Quels éclats de rire volant du clocher tout battant, au-dessus du bourg, dans le silence de l'après-midi du dimanche, dans l'air endormi que réveillait cette joie !

La femme ne se retint plus ; sa colère fut la plus forte : le couteau jeté parmi les pommes de terre, les bras croisés sur sa poitrine puissante, elle se lamenta :

— C'est tout de même trop de malheur ! Ainsi ! Etre mariée à un propre à rien ! Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu, moi ! Et mes parents, qui m'ont choisi un pareil homme ! J'aurais mieux fait de choisir moi-même. Moi qui en voulais tant, des petits ! Mais non ! Monsieur ne peut pas, faut croire. Et puis, il s'en fiche bien ! Bandit, va ! Me priver de ça, qui est tout ce que je désire au monde ! Pourvu qu'il ait son plaisir, Monsieur est satisfait ; le reste... Quand on ne peut pas avoir d'enfant, on ne se marie pas. J'en aurais pris un autre. Bandit !

Comme pour la narguer, le carillon redoublait de violence. L'air tremblait : on eût dit que c'était de joie.

Levroux ne répondait pas ; il s'était éloigné ; derrière le comptoir du cabaret, il faisait d'obscurs rangements. Pour qu'il l'entendît sous la grande nappe des sons joyeux, la mère Levroux hurla :

— Même mariée avec toi, j'aurais bien dû en prendre un autre qui m'aurait fait un enfant. Tu méritais ça. Propre à rien ! Feignant !

Derrière le comptoir, la taille mince de l'homme immobile se moulait dans la veste blanche. Un peu de fumée semblait monter de son crâne. Les cloches, enfin, s'étaient tues ; après une telle fête, le silence surprenait : il eut raison de la femme irritée ; elle aurait volontiers dit de nouvelles injures, mais elle ne savait pas lesquelles ; comme un dernier coup de cloche suit le carillon, elle prononça encore un mot :

— Lâche !

Et ce fut tout.

Le baptême achevé, on sortait de l'église. Des assistants, qui n'étaient pas de la famille, quittaient le petit cortège, suivaient la rue devant le cabaret-épicerie. La porte en fut ouverte : c'étaient Jacquot, le braconnier, et le marchand de moutons Rocailland. Tous deux étaient rouges de visage, le premier sec et vigoureux, un loustic, et hardi ; l'autre, riche, trop gras.

Ils demandèrent une chopine de vin blanc ; Levroux servit un litre et vint s'attabler avec eux, moins pour boire que pour causer. Il tournait le dos à l'épicerie, et, le buste reposant sur

les avant-bras étalés, il écoutait, en souriant de confiance, les bonnes histoires du braconnier ; la cérémonie récente fournissait un thème inépuisable. Quand on avait bien ri, Rocailland, qui n'avait pas la réplique facile, tirait son porte-monnaie pour se donner une contenance, et, en attendant l'instant de payer, le manipulait, marquait du moins, dès cette minute, son intention généreuse.

— Ah ! sacré Jacquinou, celle-là n'est pas mauvaise ! lançait Levroux en tapant sur la table.

Mais une voix qu'il n'attendait point, tout à coup, figea sa gaieté. Il se retourna : de loin, droite devant son comptoir d'épicerie, les mains aux hanches, la mère Levroux parlait : c'était une forte brune de taille moyenne, un peu fatiguée, un peu lourde, dont les beaux yeux noirs avaient encore de l'ardeur ; elle parlait sans éclat, mais sa voix, tendue par la colère, ne rendait pas le son habituel :

— Dites, Monsieur Rocailland, prononça-t-elle, vous ne voudriez pas m'acheter mon coq?

— C'est selon. Faut voir. Quel âge qu'il a? Combien qu'il pèse? Combien que vous en voulez ? Un coq, vous savez, c'est pas rare.

— Pas rare, observa le braconnier : tout dépend de ce qu'il vaut.

— Le mien ne vaut rien en tout.

— Eh donc ! la mère, alors je ne l'achète point ! Pourquoi que vous me dites ça, puisque vous voulez me le vendre ?

Jacquot avait dressé l'oreille ; il flairait une bonne histoire :

— Ah ! dit-il, ce sacré coq ne vous donne pas satisfaction? Y en a comme ça...

Levroux serrait les mâchoires. Il en avait assez : seul, il consentait à laisser dire la vieille, à tout entendre ; pas devant ces deux-là : Jacquot, si malin, et Rocailland si bête, qui bavarderait plus que l'autre quand il aurait compris. Il intervint durement :

— Assez, la mère ! Tu nous ennuies, avec ton coq. Qu'est-ce que tu veux que ça nous fasse?

— Eh ! camarade, fit Jacquot, laisse-la causer, cette femme ! Si elle a à se plaindre de l'animal...

Rocailland poursuivait l'idée d'un achat :

— Enfin, combien tout au juste, que vous en voudriez?

— Rien. J'en veux rien. C'est une bête à tuer. Une bête qui fait pas son emploi, faut en débarrasser le monde.

Levroux, mâchoires serrées, fixait sur elle un dur regard qui, de toute sa force, ordonnait le silence. Mais elle n'en semblait point frappée.

— Le tuer, quand même, reprit Levroux, ce serait dommage : la bête n'est pas vilaine à voir; je la connais.

— En ce cas, vous ne connaissez pas grand' chose de propre ! Faut que je le dise, à la fin !

Levroux se leva. Le moment était venu. Il ne voulait pas devenir la risée du pays. Puisqu'elle l'y forçait, il allait agir, se défendre. On le vit hésiter. Et il marcha vers elle. Rocailland ne comprenait pas ; mais Jacquot, dans l'attente d'une scène, peut-être d'une bonne gifle qui punirait la bavarde, déjà se réjouissait et se penchait pour mieux voir.

Arrêté devant sa femme qui se taisait, attendant, elle aussi, le prix de l'insolence, il demeura un instant immobile : il semblait hésiter. Puis, subitement, son visage se détendit, et l'on perçut ces étranges paroles :

— Allons, ma mignonne, va t'habiller : je t'emmène faire une promenade en auto.

Elle le regardait, ne comprenait pas.

— Oui, oui, va vite !

Mâtée, elle n'en demanda pas davantage, et s'en alla. Alors, revenu vers la table, tout souriant, Levroux expliqua :

— Ces pauvres femmes, ça a un tas d'ennuis ! La mienne, c'est son coq, qu'elle dit. Eh ben ! je vas tâcher de la distraire. Vous verrez qu'elle ne se plaindra plus ! Seulement, les amis, on ferme. Excusez, faut vous en aller. Non, Rocailland, ne payez pas : c'est moi qui régale...

— Quel brave type, ce Levroux, fit Rocailland, tandis qu'il cheminait, au côté de Jacquot, vers un autre cabaret.

— Tu parles, répondit Jacquot ; je donnerais bien quarante sous pour voir le tour qu'il va jouer à la vieille...

II

La camionnette attendait devant la maison ; car ils n'habitaient pas le lieu du débit : Levroux, entrepreneur de bâtisses aux heures où il ne vendait pas d'alcool, avait, aidé de son apprenti, édifié sa maison selon ses goûts : quatre pièces, sans étage ; mais un large perron, menant à la porte surélevée, donnait une idée de grandeur ; de chaque côté, sous la fenêtre, de belles briques vertes traçaient, afin que personne n'en ignorât, les lettres G L, initiales

de Georges Levroux ; devant, le petit jardin s'ornait d'une rocaille, et le porche en bois imitait l'entrée d'un châlet normand. On ne pouvait douter, en considérant cet ensemble, du plaisir que Levroux avait pris à le créer.

La voiture n'était point neuve : elle sonnait la ferraille et ses plaques de mica laissaient passer l'air de la course ; Levroux s'était avisé, deux ans plus tôt, qu'il avait besoin d'une automobile, et bien que sa femme lui eût justement observé que toute sa clientèle demeurait dans le bourg, il avait acheté d'occasion, pour un bas prix, la camionnette. Elle lui assurait de l'importance. Il la sortait, régulièrement, deux fois la semaine, au début de l'après-midi, et il ne revenait que pour souper. Les premières semaines, Mme Levroux l'interrogeait :

— Où vas-tu?

Il répondait gravement :

— Les affaires !

Si bien qu'elle avait cessé de l'interroger. Lui traversait le bourg avec lenteur, envoyait un salut aux amis rencontrés, s'arrêtait, sous de légers prétextes, devant deux ou trois portes. Mais ce dimanche, il partit tout droit, ayant passé, en hâte, une combinaison, mâchant son éternelle cigarette, et souriant à sa femme assise à son côté. Un peu surprise, elle ne comprenait pas l'événement de cette promenade. Elle n'osait rien dire, comme si une parole mal placée eût été capable de détruire la paix. Levroux souriait ; il ne parlait pas non plus, et sa cigarette, menée par sa langue, plus vite que de coutume, d'une extrémité à l'autre de sa bouche, tandis que la fumée faisait cligner son œil malin, indiquait qu'il était nerveux.

L'auto roulait, sans égards aux nids de poule de la route, dans un terrible bruit de ferraille. Soudain, la femme eut peur : « Il ne voudrait pas me tuer? » songea-t-elle. Mais une pensée la rassura : « Eh non ! Il se tuerait en même temps ! » Elle dit, toutefois :

— Tu vas vite !

— Je n'ai pas trop de temps, répondit-il.

— Où donc c'est que nous allons ?

— A Mirbaine.

— Mirbaine ! Il y a bien six à sept lieues !

— Sept et demie.

— Pourquoi que tu vas si loin? On pouvait se promener plus près...

— Je vais là, déclara l'homme, parce que c'est là qu'il faut que j'aille.

Et il continua de sourire en mâchonnant sa cigarette.

Mirbaine... La mère Levroux ne connaissait rien ni personne de ce pays : un petit bourg, avec des carrières, c'est tout ce qu'elle en savait. Son mari allait-il traiter d'un travail ? On ne traite pas le dimanche, et il n'avait pas de clients si éloignés de Saint-Grégoire, où ils habitaient. Alors, que signifiait ce voyage? Maintenant, Levroux faisait l'aimable, montrait à sa compagne les beautés de la route, nommait les châteaux, les agglomérations que l'on traversait. Enfin, toujours souriant, il annonça :

— Nous arrivons.

On entrait dans un bourg où quelques hommes endimanchés erraient, les mains aux poches. Levroux gara la voiture sous les marronniers de la place de l'église, puis, de la manière la plus aimable, il dit à sa femme :

— Descends, mignonne !

L'inquiétude la reprit :

— Pourquoi faire ? répondit-elle. J'ai rien à chercher ici.

Mais il insista, fermement :

— Descends. Je te dis de descendre.

Les mâchoires de l'homme s'étaient contractées. Il ne reprit son sourire que lorsque Mme Levroux, dont le cœur battait fort, se fut extraite de la voiture pour marcher près de lui. C'était l'un des premiers jours d'avril : déjà les fleurs roses des pêchers s'effaçaient devant l'éclatante blancheur des pruniers. Levroux avait quitté sa combinaison, coiffé un chapeau qui lui donnait un air bourgeois. On les regardait marcher sans leur adresser la parole.

— Tu vois, dit Levroux, c'est un assez beau bourg.

Elle ne répondit pas.

— Ici, dit-il encore, la mairie.

Un peu plus loin :

— L'école ; l'école des filles ; celle des garçons est à l'autre bout. Il y a aussi une école libre.

La femme s'arrêta :

— Ecoute, fit-elle, je veux que tu me dises où tu me mènes !

— Viens donc, viens donc ! Tu verras bien...

Elle vit, en effet. Dans une rue latérale que son mari lui faisait suivre, subitement, elle fut devant une maison semblable, en tout, à sa maison de Saint-Grégoire. Elle restait immobile, examinait, tandis que le sourire de Levroux se déformait un peu ; mais plus l'examen se prolongeait, plus elle était envahie de stupeur : toutes choses concordaient, avec une exactitude inimaginable : rez-de-chaussée, perron, porte surélevée, et les mêmes briques vertes traçant

les mêmes initiales, et le même porche de châlet normand...

Pâle, les yeux hagards, elle murmura :

— Georges ! Qu'est-ce que c'est? Quoi? Est-ce que je rêve? C'est notre maison. Qui a refait là notre maison, avec tes initiales ! Explique-moi, ça me fait peur...

Il lui prit le bras, d'un geste généreux, car la surprise la faisait chanceler ; il disait doucement :

— Qui? Mais c'est moi, voyons ! qui veux-tu que ce soit?

— Tu as refait une seconde maison? Pourquoi? Tu ne m'as pas dit...

— C'est simple. Suis-moi : tu comprendras.

Il s'avança, d'un pas vif, ouvrit la petite porte sur le côté du porche, traversa le jardinet ; sa femme marchait derrière lui.

— Et la rocaille aussi, remarqua-t-elle ; même la rocaille !

Ayant fouillé dans sa poche, Levroux choisit une clef à son trousseau, ouvrit la porte de la maison, et, sitôt qu'il eut pénétré dans le vestibule :

— Baptistine ! cria-t-il d'une voix sonore.

Une jeune femme parut, blonde, frêle, les yeux bleus, qui n'eût pas été laide avec un visage moins plat. Un enfant la suivait, accroché à sa jupe. Elle souriait à Levroux, mais quand elle aperçut Mme Levroux, elle poussa un cri :

— Madame !

s'enfuit et resta invisible derrière la porte refermée.

L'enfant, lui, n'avait pas peur. Il brinqueballa vers les bras tendus de l'homme, la joie sur son rouge visage :

— B'jour, papa ! B'jour, papa ! répétait-il.

Levroux l'éleva, le cala dans ses bras :

— Hein ! qu'il est beau ! dit-il simplement.

Sa femme regardait, stupide. Elle ne trouvait rien à dire. Elle s'affaissa sur un tabouret, et se mit à pleurer. Le petit donnait des coups de poing dans le visage de son père, parce qu'il voulait marcher. L'homme le mit à terre, et, l'aidant un peu, d'un doigt passé entre le cou et le vêtement, il commença d'expliquer :

— D'abord, si tu vois ça, c'est ta faute, tu m'as poussé à bout. T'avais qu'à te taire, t'aurais rien su. Enfin, c'est fait, je t'ai menée ici. Eh bien, tu comprends, maintenant?

Elle le regardait, silencieuse.

— Tu ne comprends pas? Ce n'est pourtant pas difficile : j'ai bâti cette maison pour que mon fils vive dans un endroit tout pareil à celui où je vis. Voilà tout. C'est mon idée comme ça : il n'y a rien à redire... Et, dedans, tu vois, c'est aussi comme chez nous.

La femme, effondrée, hochait la tête, trop stupéfaite pour parler. Elle finit cependant par trouver cette phrase :

— Et c'est Baptistine la mère? Alors, tu as fait un enfant à Baptistine? Je l'ai f...., à la porte pour qu'elle s'installe, quasiment, dans ma maison !

Mme Levroux se tut : elle ne parvenait pas à rassembler les termes de l'immense plainte qu'elle aurait formulée.

— Baptistine ou une autre, déclara Levroux ça n'importe pas. Oui, c'est la Baptistine. Elle a eu peur, quand tu es entrée. Quelle gosse ! Attends : il est cinq heures ; on va faire collation.

— Jamais, par exemple ! Je m'en vais ! Je ne veux seulement pas la voir !

— Tu ne la verras pas ! Si tu ne veux pas la voir, tu n'as qu'à ne pas la regarder ! Tiens, celui-ci ne fait pas tant de manières !

L'enfant, qui s'était échappé, revenait, branlant et jovial, armé d'une tartine de pain beurré dont luisait tout le bas de son visage. Il se laissa tomber sur son derrière, dans le vestibule que les visiteurs n'avaient pas encore franchi, et affirma, la bouche pleine :

— Oh ! est bon, beurre, papa ! A faim, Lulu !

— Allez ! Faisons comme lui. Moi aussi, je crève de faim ! Tiens, entre dans la salle à manger ; oui, cette porte-là, tout comme chez nous ! Entre ! Baptistine, tu n'as pas besoin de lui parler...

Mme Levroux entra, poussa un soupir, et s'assit. Levroux cria :

— Baptistine, tu serviras la collation ! Du beurre, et les dernières pommes, qui sont au grenier. Deux assiettes.

Puis, il expliqua :

— Il y a aussi un petit verger ; mais moins grand que celui de Saint-Grégoire.

Bientôt, Baptistine, les yeux rouges, la taille ceinte d'un tablier bleu, disposa sur la table les objets demandés. Elle ne s'approchait pas de Mme Levroux, qui affectait de ne pas la voir. Quand elle eut fini son service, elle disparut. Mme Levroux, sur l'insistance de son mari, commença de manger. La conversation aurait été pénible, sans le rire de Lulu. C'était un bel enfant ; il éclatait de santé et de joie. Son père l'avait installé près de lui, sur une chaise haute, où le petit faisait mille bêtises : il se dressait, les pieds au barreau, étendait les

bras pour saisir l'assiette et le verre à sa portée, croquait un morceau de pomme volé à la part de son père, et riait, d'un rire admirable, chaque fois que la sottise en valait la peine. Il s'appuyait aussi, tout barbouillé, sur l'épaule de Levroux ; c'était ce qu'il appelait « faire ninnin ». Il était gentiment drôle ; Levroux rayonnait ; quant à sa femme, quoique bien rassasiée, elle gardait une expression sérieuse et triste.

L'homme, ayant consulté l'horloge placée dans le même coin que celle de Saint-Grégoire, déclara :

— Il faut partir.

Et, après une hésitation :

— Tu permets ? Un instant...

Levroux sortit, évidemment pour parler à Baptistine. L'enfant et la femme restèrent l'un devant l'autre. Elle examinait la pièce, constatait, non sans plaisir, que les meubles en étaient moins beaux que les siens. L'enfant regardait longuement la femme ; il la jugea sympathique : s'agitant un peu sur sa chaise, il lui fit un petit signe, et, de la joie plein les yeux, après avoir ouvert une bouche énorme que son doigt désignait, il prononça :

— Ai faim !

Rouge et gras, il était si certainement gavé que la mère Levroux en oublia ses malheurs ; elle sourit et dit :

— Eh ben, mon ami, tu en as de bonnes !

Son visage ne se renfrogna de nouveau que quand son mari rouvrit la porte, emmena l'enfant qui se retourna vers elle en lui criant : « au revoir ! », et la saluant de la main. Elle ne lui répondit pas.

III

Les voici, maintenant, seuls dans l'auto. Silence.

— Ça y est, songe Levroux : elle ne dira plus que je suis eunuque.

Il se félicite :

— Elle n'a pas l'air de mal prendre la chose. Et il conclut :

— Fallait ça...

De fait, la mère Levroux ne réagissait point. A peine encore avait-elle retrouvé ses esprits : ainsi, cette petite bonne, cette Baptistine, devenue peu à peu paresseuse, maladroite, comme idiote... Et, un beau jour, Levroux avait exigé son renvoi. Dame bien sûr, le moment était arrivé. Ah ! tout de même, tout de même !

Elle n'imaginait pas de phrases pour exprimer ses pensées : sa bonne installée, avec un enfant de Levroux, dans une maison toute semblable à la sienne ! Ce n'était pas possible. Il fallait le temps de comprendre, d'admettre que c'était vrai...

Lui menait l'auto, avec son sourire heureux. Ce fut seulement quand le fin clocher de Saint-Grégoire perça l'horizon que les paroles de la femme éclatèrent :

— Tout de même, clama-t-elle, tu es un beau cochon !

Levroux avait espéré un plus calme triomphe. Mais il n'abandonna point son avantage :

— Tu ne diras plus, répondit-il, que je suis un eunuque !

Cela, c'était sa victoire, le bien qu'on ne pouvait pas lui retirer.

— Avec ma bonne ! reprenait la femme. Et lui faire un enfant !

Il eut la réponse cruelle :

— Que veux-tu? Puisqu'avec toi ce n'est pas possible !

Dure vérité, triste conclusion du débat : la mère Levroux avait accusé son mari : or, il venait de la confondre. A elle de recevoir l'humiliation. Elle pouvait lui reprocher, sans doute, de l'avoir trompée, mais c'était une seconde humiliation à ajouter à la première. Elle prit le parti de s'enfouir la figure dans son mouchoir, et de pleurer.

Ils soupèrent silencieusement, furent se coucher. La mère Levroux dormit mal ; elle ne cessait pas de se retourner, auprès de l'homme dont cette agitation ne troublait pas le ronflement. Au matin, ayant reçu les conseils de la nuit, elle commença par ne rien dire que d'ordinaire ; elle attendait le moment où Levroux se ferait la barbe : alors, il ne lui échapperait pas ; elle aurait devant elle dix bonnes minutes ; il ne pourrait ni fuir, ni parler avec liberté. C'était toujours le moment qu'elle choisissait pour ses offensives.

Ce moment approchait : croyant la paix assurée, Levroux chantonnait ; sa cigarette posée sur le bord de la toilette, il s'était enduit le visage de savon et brandissait le rasoir préalablement passé sur la bande, quand, plantée derrière lui, Mme Levroux, comme si elle continuait une conversation à peine interrompue, déclara :

— Le plus bête, c'est que tu aies fait bâtir cette maison. Combien que ça t'a coûté?

— Je ne l'ai pas fait bâtir, répondit Levroux d'une voix de polichinelle, parce qu'il se tordait la bouche pour mieux l'offrir au rasoir ; je

l'ai bâtie moi-même, avec le petit compagnon ; les carrières sont sur place : pas de transport ; tout bénéfice.

— Joli bénéfice ! Et la camionnette, c'est pour eux que tu en as fait la dépense ? Sûr et certain ! A la même époque ! Gredin...

Il s'était retourné, une goutelette rouge tachant le savon d'une joue :

— Tais-toi ! Tu vois bien que tu me fais blesser !

Mais elle :

— Possible que la maison n'ait pas coûté cher. La bêtise, c'est d'y loger Baptistine.

— Pourquoi donc que je l'avais bâtie?

— Une maison, ça se loue, et ça rapporte.

— Fallait-il pas que je jette dehors l'enfant et puis la mère?

— Dehors? Il y avait, pour les loger, un autre endroit que cette maison neuve.

— Où diable voulais-tu que je les mette?

— Ça ne me regarde pas.

— Alors, pourquoi que tu en parles? Ah ! sacrée garce ! tu me fais encore couper ! Allez ! Tais-toi !

Instant le meilleur pour la discussion : la mère Levroux se sentait en présence d'un ennemi énervé ; aussi se garda-t-elle d'abandonner le terrain :

— En tous cas, il n'y a pas de raison pour que la Baptistine vive comme une patronne...

— Elle a ses occupations.

— Propres occupations !

— Qu'est-ce que tu en sais ? Et comment faire autrement ?

— Pourquoi qu'elle ne travaille pas, de son état de bonne, en plaçant le petit ailleurs?

— Je ne veux pas que mon garçon soit n'importe où.

— Je ne parle pas de le mettre n'importe où.

— Où, alors?

— Eh ben, chez toi !

— Chez moi ?

— Dame !

— On prendrait le gosse ici ?

— Il ne paraît pas méchant.

— Ça non. C'est un bon drôle. Et la mère?

— Elle travaillera de son état où elle pourra.

— Non. Je ne lui prendrai pas le petit.

Rien d'autre ne fut dit ce matin. Mais la conversation commencée était reprise fréquemment. Le projet se précisait, encore qu'il ne fût pas facile de concilier toutes choses. Au bout de trois jours, la mère Levroux déclara qu'elle emploierait bien Baptistine, à condition que celle-ci se contentât d'un gage modeste.

— Parce que, n'est-ce pas, on peut être bon, mais, tout de même !

Elle ajoutait :

— Je me sacrifie, rapport à cette maison qui n'est pas louée. J'en ai trop de chagrin ; ça me coupe le sommeil.

Une question diflicile à résoudre fut celle de savoir comment on présenterait l'enfant aux Saint-Grégoriens :

— Tout ce que tu voudras, disait la mère Levroux ; mais je ne veux pas qu'on sache qu'il est de toi et pas de moi.

— Aimerais-tu mieux qu'on dise que t'as fauté et qu'il est de toi?

— Quasiment, avouait-elle.

Mais Levroux se refusait à lui abandonner cet honneur : il en avait assez de passer pour eunuque. Alors, elle proposa de donner le petit pour l'enfant que Baptistine aurait eu d'un étranger, et que l'on accueillerait, avec la mère, par charité.

— Non, dit encore Levroux. Ça m'humilierait pour le gars. Ce que je peux, si je ne dis pas qu'il est de moi, c'est dire qu'il est de mon frère.

— Tu n'as pas de frère.

— Je dirai que j'en ai un.

Ainsi fut-il convenu : on mit la maison à louer, et on avisa Baptistine. Elle acceptait tout et ne faisait pas connaître son avis. Peut-être n'en avait-elle point. Elle était sans famille. Installée, comme une bourgeoise, à Mirbaine, elle réalisait mal cette nouvelle fortune. Du reste, seule dans la maison avec le petit, elle s'ennuyait. Elle jugeait naturel que Levroux reprît son fils, et Mme Levroux sa servante.

Revenue à Saint-Grégoire, elle y retrouva ses anciennes tâches et les instruments de son travail. Tout se passait comme avant son départ. Elle avait seulement obtenu de ne pas manger à la table des patrons : ainsi elle se sentait plus libre. Et la mère Levroux était devenue plus sévère : elle parlait peu à Baptistine, mais ses rares paroles étaient dures, sous-entendaient un reproche quand elles ne le formulaient pas. La fille restait, le plus souvent, dans sa cuisine. Elle n'avait pas à s'occuper de l'enfant :

— Je m'en charge, avait dit la mère Levroux ; je ne veux pas qu'elle y prenne une raison de fainéanter.

Le petit suivait la bonne femme toute la journée : il mangeait les bonbons de l'épicerie, faisait la joie des clients du cabaret. Il était drôle et hardi, et le secret de sa naissance, vite répandu, lui valait le succès. Jacquot multipliait

ses visites, toujours riche de quelque aimable plaisanterie ; il disait à la mère Levroux :

— C'est curieux, comme deux frères, ça peut se ressembler ! Je ne l'aurais jamais cru ; vrai, qui-là de Levroux, c'est tout son portrait, si j'en juge par le petit gars...

La mère Levroux ne répondait pas, mais elle se soulageait en montrant à Baptistine plus de dureté. Levroux ne quittait guère le cabaret ; il y connaissait la gloire, se rengorgeait comme un coq, souriait, en feignant de se défendre, aux allusions des malins. Il regardait, avec plaisir, la mère Levroux choyer l'enfant : car elle était pour lui la bonté même ; son instinct maternel trouvait enfin à se placer. L'enfant l'aimait bien ; il l'appelait « maman Evoux » ; Baptistine, c'était « maman » tout court. Comme maman Evoux le bourrait de bonbons et de gâteaux, lui laissait faire tout ce qu'il voulait et s'ingéniait à l'amuser, le petit ingrat n'aimait rien tant que de rester auprès d'elle. Elle avait pourtant trouvé une punition : quand Lulu criait, elle lui disait :

— Si tu n'es pas sage, je t'envoie près de ta mère !

Alors, l'enfant se taisait. Elle le complimentait, et expliquait à Baptistine, sur un ton amical dont elle ne se servait que dans ce cas :

— Voyez comme il est gentil, Baptistine ! C'est que, s'il avait continué de crier, je l'aurais envoyé près de vous. Pas, mon Lulu? Il l'a bien compris !

Baptistine, sans répondre, disparaissait.

Le souper fini, au moment où le petit était emmené par la mère Levroux, qui le couchait, elle venait l'embrasser, sans en demander la permission. On ne lui disait rien.

IV

Un soir, les jeux de Mme Levroux, et ses bonbons, furent impuissants à faire rire Lulu : il refusait tout, grognait, cherchait à échapper aux bras qui le berçaient, et ses yeux, à l'ordinaire remplis de joie, troubles, ce jour, gonflés de larmes, se tournaient vers la porte de la cuisine, tandis qu'une voix lamentable appelait : « Maman ! maman ! »

— Elle est là, maman Evoux ; c'est elle qui te tient...

La voix se renforçait :

— Non ! Maman ! maman !

— Qu'est-ce qu'il a ? Lui qui est si gai ! Baptistine ! cria Mme Levroux, le petit a du mal ; allez chercher Levroux.

La mère s'avança jusqu'à son enfant :

— Mon mignon ! dit-elle.

Lui, en la voyant, reprit avec rage, les bras tendus :

— Maman ! maman ! maman !

Baptistine se pencha, le saisit, sans que l'autre femme le retînt, et, aussitôt, il commença de se calmer ; il disait encore « maman », mais avec douceur, et se pelotonnait contre le cou frêle, comme pour se cacher du mal qu'il sentait présent. Et la voix de sa mère le rassurait :

— Mon mignon, mon mignon...

— Je vais chercher Levroux, dit la patronne ; car elle ne songeait plus à commander.

Quand Levroux fut là, Baptistine, qui caressait d'une main le petit front, constata :

— Il est chaud : faut faire venir le médecin.

— J'y vais, s'empressa de dire Levroux.

C'était une résolution extraordinaire, car, à l'habitude on n'appelle pas le médecin au début d'une maladie ; on attend que l'état soit grave.

Sans rien dire, la mère emporta l'enfant, le coucha, s'installa près du lit. Elle y resta pendant les quatre nuits et les trois jours de fièvre, bien qu'on l'invitât à se reposer. Un matin, l'espèce de désespoir qui accablait le petit corps ne fut plus là, et la joie reprit son règne.

La mère Levroux, qui, pendant ce temps, avait fait l'office de servante, dit simplement :

— Baptistine, pour le déjeuner, vous ferez un ragoût aux pommes ; et la maison a besoin d'un vrai coup de balai !

La bonne sortit pour reprendre sa tâche, tandis que Lulu souriait à ses jeux retrouvés. Cependant, Levroux observa :

— Faut qu'elle se repose, cette fille ; elle est fatiguée.

Le regard qu'il reçut de sa femme lui fit comprendre qu'un changement s'était fait dans sa maison : l'ancienne dureté de Mme Levroux n'était rien auprès de sa dureté nouvelle ; car la mère venait d'être aimée comme elle ne le serait jamais ; l'enfant, parce qu'il souffrait, n'avait plus connu que sa mère. L'autre femme en restait ulcérée : elle ne pardonnerait pas à celle qui, sans rien faire qu'être la mère, avait vaincu.

Dès lors, la vie de Baptistine fut infernale : la mère Levroux ne dissimulait plus sa haine ; c'étaient, du matin au soir, non seulement des paroles sournoises, mais des criailleries véhémentes. Baptistine ne paraissait plus que les

yeux rouges, maigre, et le teint mauvais. Levroux, qui essaya d'intervenir, n'obtint qu'une plus vive colère. Lui-même s'irrita. La présence de Baptistine devenait impossible, son départ prochain inévitable.

— Qu'elle s'en aille ! Qu'elle s'en aille ! Je ne peux pas l'encaisser ! avouait la mère Levroux.

— Oui. Mais il y a le petit. Je ne le lui prendrai pas.

Ainsi, garder la femme, ou se séparer du petit? La mère Levroux ne savait plus que dire :

— Si je la garde, songeait-elle, je deviens folle ; si je le perds, c'est tout mon plaisir qui s'en va.

Car l'enfant avait pris la place de celui qu'elle n'avait pas porté. Levroux paraissait touché de sa souffrance ; il se montrait conciliant et doux. Baptistine, rentrée dans l'ombre depuis la fin de la maladie, comme s'il fallait la douleur de son enfant pour lui restituer ses droits de mère, semblait prête à tout accepter.

A la fin d'un repas, comme la mère Levroux serrait passionnément Lulu contre sa poitrine, et pleurait, Levroux, d'un air détaché, lit cette grande promesse :

— C'est bon, va, la mère ! Tu le garderas !

— Nous le gardons ! Et Baptistine?

— Baptistine retournera à Mirbaine. La maison n'est pas louée ; elle ne se louerait peut-être pas facilement. Et puis, je ne veux pas que tu sois malheureuse...

La mère Levroux, maintenant, pleurait de joie :

— Tu ne t'en iras plus, disait-elle au petit, tu ne t'en iras plus !

Elle embrassa Levroux, ce qui ne lui arrivait pas souvent. Tandis que l'homme, dans la fumée de sa cigarette, buvait son café en cherchant au journal les nouvelles du canton, elle regardait l'enfant avec des yeux neufs, parce que, pour l'avenir, il était sien. Mais elle restait un peu soucieuse, et dit :

— Tu sais, je ne suis pas mauvaise. Cette Baptistine, je voudrais trouver quelque chose pour elle ; je la plains, d'être séparée de son enfant...

— Ne te tourmente pas, répondit Levroux ; j'y ai pensé : je lui en ai fait un autre.

LOUIS LEFEBVRE.

LES PETITES ÉCOLES DE PORT-ROYAL

LEURS MAITRES ET LEURS ÉLÈVES (1)

Si l'abbé de Saint-Cyran, ce grand remueur d'idées, fut l'initiateur et le guide des premiers solitaires, à lui aussi revient l'honneur d'avoir conçu le principe des Petites Ecoles. Il en rêva la création. Ses disciples la réalisèrent.

Ce fut chez lui une des manifestations de cette tendresse qui était sa vraie nature, et qui nous fait peut-être mieux saisir l'appréciation juste en réalité de Richelieu « qu'il avait les entrailles chaudes ».

Sa charité catholique, c'est-à-dire universelle, l'a tout d'abord prouvé, et plus encore, s'il est possible, sa façon de comprendre et de pratiquer ce qu'on en a joliment nommé la fine fleur, je veux dire : l'amitié.

Rien d'étonnant donc à constater que M. de Saint-Cyran aimait les enfants, cette promesse de chrétiens, ce blé qui lève, et qu'il se penchait sur leurs petites âmes avec une dilection toute particulière : « Je voudrais que vous pussiez lire dans mon cœur l'affection que je porte aux enfants », écrivait-il durant sa captivité, à un ami, en lui racontant qu'au moment même de son arrestation il songeait à faire bâtir une maison qui eût été comme un très simple collège, un modeste séminaire où il en eût élevé quelques-uns « six au plus, précisait-il, que j'eusse choisis dans toute la ville de Paris ». Le plan, non seulement en était tout dressé dans son esprit, mais il y avait fait entrer son ami, l'avocat général Bignon, dont, près de ses propres neveux, il élevait déjà les deux fils, promis à être, l'aîné conseiller d'Etat, le cadet premier président du Grand Conseil.

J'ajoute que les autres élèves n'eussent pas été bien difficiles à trouver, car, près de ces deux-là, il y avait aussi le dernier fils de M. d'Andilly, Arnauld de Villeneuve, familièrement appelé « le petit Jules » et le jeune Raphaël d'Epinai de Saint-Ange, dont les parents étaient encore des amis de l'abbé.

---

(1) Extrait du livre intitulé : *Ces Messieurs de Port-Royal*, actuellement sous presse à la Librairie académique Perrin et Cie.

La brutale arrestation du 14 mai 1638 ne laissa pas sans guide ces enfants, dont immédiatement les premiers solitaires prirent soin, en leur unissant même les fils de deux amis, les jeunes Vitart et Desseaux.

Pour M. de Saint-Cyran, conservant captif le désir et la volonté de servir les petits, nous le voyons s'occuper à Vincennes des enfants de ses gardes ou de ceux qui, à un titre quelconque, pouvaient pénétrer dans la prison. Aux uns, il enseignait les rudiments de la syntaxe, à tous le catéchisme ; puis, s'il les en jugeait capables, il les envoyait, en payant pour eux, dans son abbaye de Saint-Cyran, où se poursuivait leur éducation.

« J'ai voulu, disait-il d'un pauvre orphelin, qu'il sût que c'était un abbé, nommé tel, qui le faisait nourrir, pour lequel on le faisait prier Dieu tous les jours, parce que son père et sa mère étant morts, c'est maintenant comme son père. »

« Quand ils seront grands, se promettait-il de tous, je leur ferai apprendre un métier, ou je les ferai élever selon le don de la grâce que je remarquerai en eux, car je tâche toujours d'avoir soin d'eux quand j'ai une fois commencé. »

Cela explique qu'il ne perdait point de vue ceux dont sa séquestration avait laissé la charge aux solitaires. De loin, il continuait à les diriger et à veiller sur eux.

Or, pour se bien rendre compte de ce qu'était leur orientation, il nous faut entrer dans les idées de M. de Saint-Cyran sur l'éducation. Cela est d'autant plus nécessaire que ses idées, adoptées et mises en pratique par les maîtres de Port-Royal, seront, durant toute leur courte existence d'environ vingt années, les directives des Petites Ecoles.

Ecoutons Sainte-Beuve qui les a admirablement résumées : « L'idée des écoles, conçue par M. de Saint-Cyran, reposait, écrit-il, comme tout ce qui entrait dans cette tête méditative, sur la racine même de la doctrine chrétienne telle qu'il l'entendait, sur le dogme approfondi de la *Chute*.

Quand on a de la Chute l'idée que s'en formait, selon saint Augustin, M. de Saint-Cyran, on a aussi une idée très arrêtée sur l'enfance. L'enfance, sans le baptême, est l'image par excellence, si l'on peut dire, et le produit direct de l'homme déchu : la liberté nulle, la parole nulle et qu'il faut rapprendre ; tout l'être soumis aux sens, au premier désir, à la concupiscence ; l'imitation continuelle et irrésistible de ce qu'on voit, l'ignorance de tout, une désobéissance de tous les instants. Il s'agit de restaurer cela et de refaire l'homme, l'homme d'avant la Chute, autant qu'il se peut. Le baptême rend la grâce, il couvre et revêt d'une innocence préalable devant Dieu tous ces mouvements de la machine et de l'animal non raisonnable jusqu'à ce que l'enfant ait atteint l'âge de raison. Mais dès que cet âge de raison commence, pour que l'effet salutaire du baptême ne soit pas comme non avenu, il faut l'expliquer à mesure, le traduire en raison chez l'enfant, tellement que cet état de grâce, qui lui a été acquis par un bienfait ineffable sans qu'il l'ait compris ni voulu, lui devienne un état réfléchi, senti et pratiqué. Il faut effectuer et faire vivre en lui cette seconde naissance.

Le baptême (je parle toujours au point de vue de nos Messieurs) n'a nullement anéanti la nature, et ne l'a même probablement modifiée en rien quant à ce qui en sortira plus tard ; il ne l'a que provisoirement rachetée et couverte devant Dieu, jusqu'à ce que le chrétien raisonnable ait le temps de naître et de continuer le chrétien enfants, le chrétien aveugle.

Il s'agit donc, sans laisser s'interrompre l'innocence baptismale, de continuer dans l'enfant, dès l'âge commençant de raison, dans l'enfant encore infirme et déjà responsable (effrayant mystère), cet état de pureté qui devient une lutte contre la nature, une vertu déjà ; il s'agit de donner au chrétien de baptême les raisons graduelles et la conscience de plus en plus affermie de sa grâce, de lui en apprendre la possession et la direction sous le bon vouloir de Dieu, d'édifier en lui tout l'être raisonnable jusqu'à sa pleine force adulte : voilà l'éducation.

Elle a, pour parler comme Sait-Cyran, quelque chose de *terrible* à la considérer, soit par rapport à l'enfant si enchaîné de toutes parts, si assujetti, si à la merci de tout ce qui l'environne, et pourtant déjà propre à perdre tout l'effet du baptême par des fautes criminelles, soit par rapport aux maîtres sur qui se rassemble ce mystère de la responsabilité de l'enfant, pour éclater sur leurs têtes avec justice s'ils ne font tout ce qui est en eux. Et l'on conçoit que Saint-Cyran ait dit de cette charge, de cette vocation de maître qu'elle était une *tempête de l'esprit*. »

La remplir, donner l'éducation en y joignant l'instruction, corollaire indispensable qui réclamait la science, devenait donc pour lui une profession particulièrement difficile, un redoutable sacerdoce dont il jugeait peu de personnes capables : « Cette fonction d'instruire les enfants, écrivait-il encore, est de soi si pénible que je n'ai presque jamais vu d'homme sage qui ne

s'en soit plaint et lassé pour le peu de temps qu'il y ait travaillé, et ceux qui ont été les plus religieux dans l'ordre de Saint-Benoit ont trouvé cette pénitence la plus dure de toutes. »

Eh bien ! M. de Saint-Cyran eut ce bonheur inconcevable : il trouva sous sa main, adoptant ses idées, prêts à les mettre en pratique, des maîtres incomparables qui réalisaient son double vœu, puisqu'ils étaient des savants et s'efforçaient de devenir des saints : c'est assez désigner les premiers solitaires de Port-Royal.

J'ajoute qu'ayant vécu dans le monde avant d'embrasser la retraite, ils pouvaient apporter dans leur tâche une expérience, un fini, dont des religieux, et j'ose dire leurs propres élèves mêmes, eussent été incapables, devenus maîtres à leur tour.

C'est pourquoi les Petites Ecoles, institution admirable en soi, n'étaient pas une œuvre viable. Réclamant des maîtres d'élite, destinée à des écoliers d'élite (on n'y acceptait que des enfants « d'honnêtes gens ») elle ne pouvait subsister sans être contrainte de s'accommoder aux êtres et aux circonstances, c'est-à-dire sans fatalement dégénérer. Ses ennemis donc, le gouvernement despotique de Louis XIV, lui ont fait une vraie grâce en la broyant en pleine prospérité, après vingt années à peine d'existence, ne laissant subsister d'elle dans l'Histoire, avec les savantes et utiles méthodes qui en sont sorties, que le souvenir de sa gloire et de son malheur.

Au seuil du XVIIe siècle, l'instruction des garçons qui n'avaient pas de précepteurs (je ne parle pas de celle des filles presque toujours négligée) était entre les mains de deux sœurs ennemies : l'Université et la Compagnie de Jésus, l'une demeurée gothique, l'autre que son désir de réaction rendait superficielle.

Sans doute, des deux côtés, il se rencontrait d'excellents régents, de savants professeurs ; mais bien peu, pas un peut-être, ne cherchait à comprendre l'enfance, ne voulait se rappeler avoir été enfant aussi. Les programmes, d'une autre manière que les nôtres, étaient, sinon surchargés, du moins peu faits pour entrer dans de jeunes cerveaux qu'ils rebutaient; et le plus grand nombre des élèves, ceux que leur astre en naissant n'avait pas créés poètes... ou autre chose, ne rapportaient guère de leur passage dans les collèges que le souvenir des coups à l'aide desquels on leur avait appris un peu de latin. Oh ! bien peu, et il en résultait en cette veille du grand règne un profond malentendu entre « des docteurs qui ne savaient pas le français et des gens de qualité qui ne savaient guère le latin. »

Ces excès, cette organisation défectueuse, n'avaient pas échappé, à d'éminents maîtres entre lesquels il faut citer Ramus, l'illustre victime de la Saint-Barthélemy, et, auparavant, le doctissime Erasme. C'est même un peu le système préconisé par ce dernier qui fut adopté par les Messieurs de Port-Royal. Il appelait cela une « voie moyenne » entre l'instruction dans la famille et celle dans les collèges, voie qui consistait à placer cinq ou six enfants sous la conduite d'un honnête homme. « Ainsi, écrivait-il, on procure la vie en commun à cet âge auquel conviennent la gaieté et l'enjouement ; et, en même temps, l'attention du précepteur peut se porter sur chaque enfant en particulier. Enfin, l'on évite facilement la corruption qui naît du trop grand nombre. »

M. de Saint-Cyran, faisant sien ce désir, ajoutait : « Je croirais faire beaucoup pour des enfants quand même je ne les avancerais pas beaucoup dans le latin jusqu'à douze ans, pourvu que je leur fisse passer le premier âge dans l'enceinte d'une maison ou d'un monastère à la campagne en leur permettant tous les passe-temps de leur âge, et ne leur faisant voir que l'exemple d'une bonne vie dans ceux qui seraient avec moi. »

Rousseau prendra un peu de cette méthode au point de vue champêtre ; mais que nous sommes donc loin ici de son Emile dans lequel il voit l'enfant précisément au rebours de Saint-Cyran.

Soulignons que l'abbé faisant passer avant tout la piété dans l'éducation, ne pressait pas les études auxquelles, pensait-il, tous les enfants ne sont pas appelés: « En les prodiguant indistinctement à tous, remarquait-il encore, on surcharge l'Epouse de Jésus-Christ de ministres qu'elle n'a point appelés, et l'on peuple la République d'oisifs qui se croient au-dessus de tous depuis qu'ils savent un peu de latin. »

Le rêve de l'abbé devint une réalité à Port-Royal des Champs.

La première installation des enfants y eut lieu au printemps de 1638, tout de suite après son arrestation, quand les Messieurs reçurent l'ordre de quitter les dehors du Monastère de Paris. Ils s'établirent alors à Port-Royal des Champs, dans l'abbaye même, abandonnée treize ans auparavant par les religieuses. Leur séjour y fut bref, terminé, deux mois plus tard, par la visite impérative du commissaire Laubardemont, qui intima aux solitaires un ordre de dispersion. Les enfants furent alors rendus à leurs familles tan-

dis que les Messieurs Le Maître se réfugiaient avec Lancelot à La Ferté-Milon chez Nicolas Vitart, père de l'un de ces enfants, et cousin du jeune ménage où allait naître Jean Racine.

Leur retour aux Champs put s'effectuer à la fin de 1639, et, tout de suite, ils reprirent quelques jeunes garçons, les mêmes qu'avait éloignés la tempête ; mais, remarquons-le bien, ce ne sont ici que de petits particuliers confiés, par leurs parents amis, à de grands particuliers. Il n'y a pas d'écoles proprement dites, pas de méthodes constituées. Rien de cela n'existait encore, quatre ans plus tard, quand mourut M. de Saint-Cyran, très peu après sa mise en liberté.

A ce moment précis, nous avons un guide infiniment précieux en la personne de Thomas Du Fossé dont le père, magistrat de Rouen, conquête des derniers jours de l'abbé, mit, sur son conseil, ses trois fils entre les mains des solitaires.

Pierre Thomas, sieur Du Fossé, a consigné dans ses *Mémoires* ce que fut, en juin 1643, leur arrivée à Port-Royal, où les conduisit leur père, accompagné de M. Singlin.

« Nous arrivâmes avec lui en cette abbaye, écrit-il, quelques jours avant la fête de Saint-Pierre, mon patron. Et nous nous trouvâmes un peu étourdis de nous voir ainsi confinés dans une affreuse solitude, au milieu de gens qui vivaient dans le travail, dans le jeûne, dans la science et dans les autres pratiques de pénitence, nous qui sortions du milieu d'une grande ville, accoutumés à vivre plus souvent sous notre bonne foi et dans une grande liberté qu'on pourrait même regarder comme une espèce de petit libertinage.

La situation de cette abbaye est, comme la plupart de celles des Bernardins, au creux d'un vallon dominé de plusieurs montagnes, dont quelques-unes semblaient alors toutes prêtes à tomber sur la maison. Elle était d'ailleurs toute couverte de bois ayant deux étangs beaucoup élevés au-dessus de ses jardins, sujette à être inondée des eaux qui, dans les orages et les grandes pluies, y viennent fondre avec impétuosité par la chute des montagnes et d'être en même temps ensevelie dans les sables que les ravines y entraînent ; en sorte que dans l'espace de deux heures j'ai vu quelquefois s'amasser dans les jardins une si grande quantité de ces sables qu'on avait pour plus d'un mois de travail à le vider et à réparer le désordre d'un si petit espace de temps.

Les jardins étaient dans un friche affreux, pleins de ronces, d'épines et de genêts. On trouvait partout des repaires de serpents, d'orvets et de couleuvres, mais particulièrement en des masures qui étaient des restes de vieux bâtiments ruinés. »

C'est dans ce lieu de plaisance que les jeunes Du Fossé, dont l'aîné avait onze ans, firent connaissance avec les livres. Un précepteur, M. Selles, était chargé de leurs études que surveillait au point de vue religieux un solitaire, M. Etienne de Basele.

A vrai dire, les trois petits Normands et leur camarade Arnauld de Villeneuve n'apprirent pas grand chose avec M. Selles parce que, consigne l'annaliste, ils aimaient beaucoup mieux suivre dans les champs M. Le Maître et M. de Séricourt qui y travaillaient comme des manœuvres. Nous appellerions cela faire l'école buissonnière. Suivant l'esprit de M. de Saint-Cyran, et surtout dans les commencements, on la permit aux enfants. C'est en regardant M. Le Maître « faner l'herbe et scier le blé » que Du Fossé apprit à l'aimer ; en écoutant aussi les leçons de choses mêlées de réminiscences littéraires qu'ancien avocat ne devait pas manquer de faire à ses jeunes compagnons et qu'interrompirent les inquiétudes qui suivirent à Port-Royal l'apparition de la *Fréquente Communion*.

Craignant de nouvelles difficultés, on jugea prudent d'éloigner les enfants, qui furent envoyés près de Versailles, dans la terre du Chesnay. Cette terre appartenait alors à un ami, M. Pelletier des Touches. Elle devait peu après devenir la propriété d'un autre ami, M. de Bernières, qui, à son tour, et plus complètement, y accueillera les Petites Ecoles.

En 1644, le séjour des enfants y fut de courte durée. Ils retournèrent vite à Port-Royal où les attendait un maître revenu avant eux, et avec lequel les études devinrent tout de suite beaucoup plus sérieuses : c'était Claude Lancelot. Arrêtons-nous à lui un instant, car son nom domine tous les autres quand il s'agit des éducateurs de Port-Royal.

(*A suivre.*)

Cécile GAZIER.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

L'ANSCHLUSS

Ce fut un beau coup de théâtre... Les chancelleries vivaient en paix ; tout était pour le mieux dans la meilleure des Europes locarniennes. Plus on étudiait la question de l'union européenne, plus on constatait qu'elle était difficile à réaliser, mais cela n'empêchait pas de penser qu'elle se réaliserait un jour et de le dire avec plus ou moins d'éloquence, ce qui rassurait les peuples, lesquels ne demandaient qu'à être rassurés. La signature de l'accord naval, considéré comme un désir de rapprochement franco-italien, avait produit une impression de détente et tous les ministres des Affaires étrangères, aussi bien en Belgique qu'en Tchécoslovaquie ou même en Pologne, semblaient ralliés à la politique de réconciliation franco-allemande de M. Briand, prélude de l'union européenne et du désarmement général. A la vérité, le ciel n'était pas absolument serein. Dans le monde politique, inquiet malgré tant de discours confiants, on entendait ce silence angoissant qui précède le premier coup de tonnerre, mais on ne s'attendait pas, on ne voulait pas s'attendre à ce que l'orage éclatât, si soudain. Il a éclaté, et avec quelle violence !..

Il a l'air fort innocent, cet accord austro-allemand. Une simple entente douanière, une convention économique sans grande importance, le type d'ailleurs de ces accords régionaux, au moyen desquels on doit s'acheminer peu à peu vers l'union européenne. Telle fut d'abord la thèse des gouvernements allemand et autrichien qui, devant les protestations de la France, de l'Italie, de la Tchécoslovaquie, suivies d'un peu loin et d'une allure un peu molle par l'Angleterre, commencèrent par jouer l'étonnement.

Cela n'a pas étonné. C'était tout de même croire à trop de naïveté de notre part. Tout démontre non seulement le caractère politique de la convention, mais aussi son but véritable : la destruction des traités, l'acheminement décidé vers la fusion de l'Autriche et de l'Allemagne, et d'abord la façon dont l'affaire fut menée de part et d'autre, selon les plus vieilles méthodes de la diplomatie secrète, si solennellement répudiée par toutes les puissances.

On se souvient de la visite de M. Curtius à Vienne. Les deux gouvernements s'empressèrent de proclamer avec éclat qu'il ne s'agissait que d'une visite de politesse qui n'avait d'autre objet que de souligner une fois de plus la cordialité des relations de deux Etats qui, selon l'expression employée par le chancelier d'Autriche, M. Schober, sont constitués par un même peuple. Il suffit de se reporter aux déclarations faites à la presse, à cette époque, par les deux ministres, pour se rendre compte du soin avec lequel ils cherchent à imposer cette illusion et à dissimuler le véritable but de leur rencontre. Tout était déjà conclu, que la diplomatie autrichienne faisait répéter encore qu'il ne s'agissait que d'un acte de pure courtoisie. Or, tandis que pour la galerie les deux ministres ne faisaient qu'échanger les plus innocentes tasses de thé diplomatique, ils étudiaient minutieusement les derniers détails d'une union préparée de longue main.

On sait maintenant à peu de chose près ce qui s'est passé. L'affaire fut d'abord étudiée en petit comité par un nombre restreint de représentants des deux pays, puis M. Curtius ayant, d'accord avec les Autrichiens, fixé la formule de sa proposition, celle-ci fut portée devant le cabinet de Vienne qui l'accepta. Les accords des deux gouvernements furent alors consignés dans un protocole et on se mit d'accord sur la procédure, sur la date et la forme à donner aux communications à la presse et à la notification aux gouvernements étrangers.

« C'est ce qui explique, a dit le *Temps*, que des gouvernements intéressés au premier chef par cet événement en ignoraient tout au moment où la première nouvelle fut publiée par les journaux. La Wilhelmstrasse et la Ballplatz démentaient encore officiellement le fait la veille de sa révélation publique, lorsqu'elles étaient interrogées par les diplomates qui avaient eu vent que quelque chose de nouveau était survenu entre Vienne et Berlin.

« On conviendra que, pour une œuvre loyale, s'inspirant du désir de favoriser la plus large coopération européenne, d'amorcer pratiquement la réorganisation économique du continent, le procédé qui consiste à mettre ainsi devant le fait accompli d'une union douanière austro-allemande les Etats sans la participation desquels il ne saurait y avoir de véritable groupement économique régional en Europe centrale, est pour le moins étrange. Il justifie toutes les méfiances ; il témoigne d'un esprit de dissimulation, aussi bien à Vienne qu'à Berlin, qui ne permet véritablement pas de faire confiance

aux déclarations par lesquelles, après coup, on essaye de persuader l'opinion universelle qu'il ne s'agit pas de tourner les dispositions des traités, ni d'aliéner l'indépendance de l'Autriche, ni de réaliser la « Mittel-Europa ».

Ces circonstances expliquent sans doute la surprise des gouvernements intéressés. Peut-on dire qu'elles l'excusent?

Depuis l'évacuation de la Rhénanie, tout nous montre la volonté de l'Allemagne de poursuivre la ruine des traités de 1919 et de reprendre la marche en avant du germanisme, arrêté par notre victoire de 1918. Campagne de presse, discours officiels, propagande sournoise par toute l'Europe, menaces d'entente avec les Soviets, menace de révolution, publications innombrable tendant à créer dans le peuple français la terreur de la guerre, tous les moyens ont été mis en œuvre. Avant l'évacuation, les revendications allemandes portaient uniquement sur ce point, maintenant, elles vont beaucoup plus loin, de plus en plus loin : adoucissement du plan Young, suppression du couloir polonais, restitution des cantons d'Eupen et de Malmédy, *Anschluss*, l'Allemagne officielle elle-même ne cache aucun des buts politiques qu'elle cherche à atteindre et ce qu'il y a de plus inquiétant dans l'incident qui vient de se produire, c'est qu'il montre que le Reich ne craint plus de mettre l'Europe devant le fait accompli, comme du temps d'Agadir. En vérité, les déceptions que nous a valu la politique « généreuse », la politique de rapprochement quand même se sont étrangement multipliées ces derniers temps et l'on commence à se demander, en France, si notre affirmation constante de notre volonté de paix est bien le meilleur moyen de l'assurer.

*
* *

Tout de même, les gouvernements pour lesquels l'accord austro-allemand est une menace, ont réagi, la Grande-Bretagne s'étant jointe — un peu tardivement — aux protestations de la France, de l'Italie et de la Tchécoslovaquie, M. Henderson et M. Briand se sont concertés pour tâcher de circonscrire le péril et tâcher de concilier leur politique de concession et la nécessité d'empêcher l'Allemagne et l'Autriche de profiter trop vite de leur longanimité. Ils se sont assez vite mis d'accord sur la procédure à suivre ; comme de raison, ils veulent porter l'affaire devant la *Société des Nations*. Leur thèse est que, le protocole de 1922 relatif au plan de relèvement financier de l'Autriche ayant été établi par la Société des Nations et mis sous sa sauvegarde, l'Autriche, ne peut, en aucun cas, s'unir économiquement ou politiquement sans que le Conseil de la S. D. N. ait été saisi de la question.

Cette thèse est inattaquable en droit, mais tous les cas de droit international sont controversables et la presse officieuse allemande a commencé par le prendre de très haut ; elle a soutenu que l'union douanière de l'Autriche et de l'Allemagne ne regardait que ces deux États. « La politiqu allemande, avouait la *Kölnische Volkzeitung*, s'efforce d'aller de l'avant en s'efforçant d'unir les intérêts de l'Allemagne avec les véritables intérêts de l'Europe, afin de *vaincre le traité de Versailles en le minant du dedans*. » Quant à l'Anschluss politique, de quel droit l'Europe s'opposerait-elle à son *inévitable* conclusion ?

Dans une assemblée du Volksbund germano-autrichien tenue à Berlin, sous la présidence de M. Lœbe, président du Reichstag, M. Renner, ancien chancelier d'Autriche, a notamment déclaré que l'histoire a suffisamment démontré l'homogénéité de l'Allemagne et de l'Autriche. Ce qui se produit maintenant, dit-il, n'est rien d'autre que l'aspiration vers son ancienne homogénéité. L'orateur a rappelé ensuite les événements qui suivirent la révolution, époque à laquelle l'Autriche s'est déclarée en faveur de l'Anschluss. Il a déclaré que l'Anschluss est uniquement le droit à l'union et à la liberté nationale que l'Autriche ferait valoir avec les mêmes arguments que d'autres peuples et d'autres pays. Pourrait-on soutenir encore que le danger d'Anschluss s'atténue?

Depuis, il semble que devant l'émotion de l'opinion française et même anglaise, les dirigeants du Reich se soient rendu compte du danger de leur précipitation et au moment où j'écris on assure de bonne source qu'il est probable qu'ils ne s'opposeront pas à ce que l'affaire soit portée devant la Société des Nations. L'ordonnance du maréchal Hindenburg restreignant la liberté individuelle, la liberté de réunion et d'association, l'inviolabilité de la correspondance et du domicile, la liberté de la parole et de la presse, montre que le Reich est aux prises avec des difficultés intérieures — dont il joue, du reste — qui ne le mettent pas précisément en mesure d'ameuter toute l'Europe contre lui. Mais étant donné le diapason auquel est monté l'opinion en Allemagne et en Autriche et les réactions de l'opinion française excédée de toutes les

déceptions que nous a values la politique de conciliation, la situation de l'assemblée de Genève sera fort délicate. C'est son autorité, peut-être son existence même, qui seront en jeu. Si elle admet la légitimité de l'union douanière austro-allemande, elle encourage l'Autriche et l'Allemagne à poursuivre l'Anschluss et elle consent implicitement à la destruction de ce traité de Versailles auquel elle doit son existence ; si elle l'interdit, elle s'expose à voir l'Allemagne et l'Autriche se retirer de la ligue, ce qui serait un échec très grave.

Le malheur de la politique européenne, depuis dix ans, c'est que, par défaut d'entente et de collaboration véritables entre les puissances victorieuses, nous n'ayons pas su convaincre l'Allemagne de la nécessité de se résigner à l'application loyale d'un traité très dur, mais que les fautes et les crimes du gouvernement impérial avaient rendu légitime et nécessaire et dont elle ne pouvait attendre l'adoucissement, et finalement l'effritement, que du temps et du développement naturel et paisible de l'idée d'entente européenne. La mésentente de la France, de l'Angleterre, de l'Italie, les difficultés intérieures et économiques des jeunes Etats de l'Europe centrale et orientale, la menace que les Soviets constituent pour toutes les puissances d'ordre, l'ont encouragée à la révolte. « L'affaire austro-allemande prouve que les républicains du Reich ont chaussé les bottes de Guillaume II, disait récemment M. Pierre Bernus, dans les *Débats*. La seule chose à faire est de leur montrer qu'on ne se laissera pas intimider et d'arrêter dès le début une évolution qui, tolérée, suivrait la même courbe que celle qui, de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, en 1909, a conduit l'Europe à la catastrophe de 1914. » C'est le bon sens même ; on ne saurait mieux dire. Puissent nos hommes d'Etat écouter enfin la voix du bon sens.

L. Dumont-Wilden.

LE PARLEMENT ET LES ETUDES GRECQUES

Le Parlement paraît bien s'émouvoir de la grande misère des études grecques. Tant au Sénat qu'à la Chambre, on voit se dresser d'ardents défenseurs de la culture classique. Ils dénoncent le mal dont elle souffre, ils proposent des remèdes.

Qu'il soit permis à un professeur de l'enseignement secondaire de leur dire ici sa reconnaissance et celle de beaucoup de ses collègues.

Le péril est grand, en effet, et il n'est que temps d'y parer. Dans l'organisation de l'enseignement supérieur comme dans celle de l'enseignement secondaire, les langues anciennes, le grec en particulier, n'ont pas la place à laquelle elles peuvent légitimement prétendre. Aussi n'est-ce pas sans de graves raisons que M. H. Ducos a consacré, cette année, un chapitre de son rapport sur le budget de l'Instruction publique à cette question : « *La culture et l'enseignement du grec* », et qu'au Sénat un débat fort intéressant et fort utile a eu lieu sur le régime de la licence ès lettres.

Certes, la section gréco-latine de nos lycées garde une clientèle d'élite. Plus que jamais, elle attire les meilleurs de nos élèves. Les jeunes « volontaires » dont parlait un jour M. Ducos montrent une ardeur qui est pour leurs maîtres le meilleur réconfort. Mais on les voudrait plus nombreux, et il faut bien reconnaître que les conditions qui leur sont imposées ne facilitent pas leur tâche.

N'exagérons pas ce fameux « surmenage » dont on parle si volontiers. Les jeunes gens d'aujourd'hui ne sont, pas plus que leurs aînés, menacés d'épuisement cérébral. Leur santé n'est pas, comme on le dit parfois, gravement compromise par l'excès du travail intellectuel. Mais le « malmenage » est certain. On voit trop de choses, on les voit trop vite. Il y a une dispersion d'efforts, et l'attention ne peut se fixer.

« Pédagogie cinématographique », a dit à la Chambre M. Ernest Béluel :

> L'esprit de l'enfant se trouve fatigué, par un déroulement aussi rapide de disciplines différentes, comme l'est l'œil du spectateur au cinéma.

N'oublions pas que les élèves de la section

gréco-latine ont aujourd'hui le même programme de sciences que ceux des autres divisions, où aucune matière d'enseignement ne tient la place du grec. Aussi y a-t-il pour eux un surcroît de travail, qui effraie parfois familles et enfants. Sans doute, l'unité de formation scientifique n'est pas sans comporter de grands et sérieux avantages. Revenir à l'organisation de 1902, où la section latin-grec était presque exclusivement littéraire, serait compromettre les vrais intérêts de la culture classique. Il n'est pas bon d'opposer les sciences aux lettres, et il est utile aux « littéraires » d'avoir une éducation scientifique. Mais encore faudrait-il s'entendre sur ce que doit être, — non pas seulement dans la section latin-grec, mais dans tout l'enseignement secondaire, une telle éducation. Et d'excellents esprits dénoncent les préoccupations trop étroitement utilitaires qui sont à la base des programmes actuels.

Le but doit-il être de donner au jeune homme la connaissance d'un grand nombre de lois ou de lui faire acquérir ce qu'il y a de plus vraiment éducatif dans la méthode scientifique ? M. Langevin, que cite M. Ducos dans son rapport, voudrait que l'enseignement de la physique fût surtout une initiation aux méthodes, qu'il fit voir à l'élève moins les résultats que le travail qui y a conduit. Au sortir du lycée, l'étudiant saurait, non pas quel est l'état actuel de la science, mais comment elle s'est faite, comment elle se fait. Des idées analogues étaient soutenues à la Chambre, il y a quelques années, par l'orateur éloquent, doublé d'un savant technicien, qu'est M. Marc Sangnier.

Il ne s'agit pas du tout d'opposer les sciences aux lettres, mais, bien au contraire, de les unir plus étroitement que par le passé, en les faisant concourir au même but, qui n'est pas l'entassement de notions à la surface de l'intelligence, mais la culture profonde de l'esprit. Citons ici ces quelques lignes excellentes du rapport de M. Ducos :

> Il n'y a aucun antagonisme entre les sciences et les lettres. Elles se complètent. Elles s'attachent à des faits aussi solidement éprouvés les uns que les autres, les faits de la nature, les faits de l'âme. Leurs méthodes ne diffèrent que pour les esprits superficiels. Ce sont les savants petits et vulgaires qui méprisent les lettrés. Ce sont les faux humanistes qui dédaignent les savants. Ce n'est pas le savant et le lettré qui s'opposent. C'est le spécialiste et le hâbleur. Mais l'homme cultivé ne doit être confondu ni avec l'un, ni avec l'autre.

Mais ne demandons pas trop à une réforme des programmes ou des horaires de l'enseignement secondaire. Nous donnerait-on, sur le papier, la meilleure organisation, qu'elle serait vaine si elle n'était pas véritablement appliquée. Quand il s'agit des études classiques, la pratique reste souvent bien loin de la théorie.

Tantôt, sous prétexte que l'effectif de la section gréco-latine est peu nombreux, on réduit l'horaire du grec pour réaliser quelques mesquines économies ; tantôt, on nomme professeurs de lettres classiques, des licenciés d'histoire ou de philosophie, qui savent mal les langues anciennes ; tantôt, on ne peut organiser l'enseignement du grec, parce que l'on n'a pas un seul professeur capable de l'assurer ; et tel principal de collège se voit contraint, par l'absence de tout personnel qualifié, à détourner de la culture hellénique des élèves à qui elle eût été profitable.

Le régime de la licence ne correspond pas aux véritables besoins de l'enseignement secondaire. Elle est fondée sur le principe de l'extrême spécialisation, et les professeurs licenciés se voient, à tout moment, confier des services étrangers à leur spécialité. Pourquoi les en charge-t-on ? Mais, hélas ! parce que l'on ne peut faire autrement. Les licences spéciales sont plus faciles que la licence classique ; elles attirent donc plus de candidats. L'Université manque de professeurs de grec.

M. Ducos n'a malheureusement que trop raison quand il dénonce, dans son rapport, les dangers de la situation présente :

> Depuis que l'on peut être licencié sans posséder une solide culture latine, sans connaître même un seul mot de la langue grecque, un seul fait de l'histoire grecque, un seul texte de la littérature mère de toutes les littératures, depuis que les étudiants sentent, autour de la culture classique, l'hostilité des spécialistes de tout ordre, depuis que, pour conquérir les certificats dont on se contente, quelques mois d'assiduité à tel ou tel cours suffisent amplement, on se détourne, quelque peine que l'on en ait, des études classiques, qui exigent une longue pratique, des exercices difficiles. Le résultat, on le devine : les professeurs vraiment qualifiés se font de plus en plus rares pour le latin ; il n'en existe plus guère, en dehors des agrégés, qui soient capables d'enseigner le grec. C'est dire que dans beaucoup de lycées, dans l'immense majorité des collèges, l'Université de France, tout en inscrivant encore le grec dans ses programmes, est incapable de fournir aux élèves les professeurs qu'ils sont en droit d'exiger. Si l'on croit que nous exagérons, que nous brossons avec une amère complaisance un tableau trop sombre, que l'on demande au Ministre de l'Instruction publique de publier quelques statistiques objectives, de faire état de quelques-uns des rapports que lui adressent ses inspecteurs généraux, et l'on sera édifié. Plus que les horaires démesurés, plus que les programmes encyclopédiques, il faut qu'on

le sache et qu'on le dise, le régime actuel de la licence est responsable du rendement insuffisant des études, responsable du désarroi des professeurs et des élèves.

Le mal vient de loin. En 1902, la réforme de l'enseignement secondaire fit des études grecques une spécialité. Les bacheliers issus de la section A furent bientôt peu nombreux et ne suffirent plus à assurer le recrutement des étudiants de licence. Il aurait fallu développer, dans les lycées, la vie de cette section ; on la laissait agoniser. A lieu de s'efforcer à un redressement, on aggrava le mal. En 1907, les partisans de la spécialisation obtinrent la réforme de la licence. Le grec cessa d'être obligatoire, l'importance du latin fut réduite. Peut-on s'étonner, aujourd'hui, de n'avoir plus assez de professeurs?

*
* *

Le remède s'impose. Le Sénat l'a indiqué en adoptant, d'accord avec M. le ministre de l'Instruction publique, dont les déclarations ont été nettes et courageuses, la proposition de résolution déposée par M. Léon Bérard, et rapportée par M. Héry, au nom de l'unanimité de la Commission de l'enseignement :

Le Sénat invite M. le Ministre de l'Instruction publique à modifier le régime de la licence ès-lettres selon des données telles que le grade et le titre de licencié ès-lettres soient exclusivement conférés aux étudiants qui auront satisfait aux épreuves jugées nécessaires pour être admis à donner l'Enseignement secondaire (*licentia docendi*); que les nouveaux programmes comportent, pour tous les candidats au diplôme de licencié ès-lettres, quelque spécialité qu'ils aient choisie, des épreuves qui attestent une culture fondamentale par les humanités classiques et françaises, afin que les futurs professeurs aient en l'occasion d'apprendre tout ce que, en fait, ils pourront être chargés d'enseigner.

Que l'on exige de tout candidat à la licence ès-lettres une connaissance sérieuse du latin et du grec, que l'épreuve du grec, comme le demande M. Ducos, redevienne obligatoire au concours d'entrée à l'Ecole normale supérieure (Lettres); à ce prix on pourra redresser une situation que de trop longues erreurs ont compromise. Mais il faut agir sans tarder.

Maurice Lacroix.

LE THÉATRE

FLEUR DU MODERNISME A L'ATHÉNEE

Quel bel exemple nous a donné M. Francis de Croisset et comme il est récompensé de nous l'avoir donné ! Comme par un sentiment de piété fidèle à l'égard de la chère mémoire de ses illustres collaborateurs, il a gardé le long silence de ceux qui sont capables de se recueillir, de se souvenir et de se renouveler. Le tour d'esprit et de sensibilité de certains fantaisistes ne saurait s'accommoder de ce sentiment trop lourd ; pour être sincère avec eux-mêmes et avec leur œuvre, ils sont obligés d'attendre que la vie se soit de nouveau accordée à leur talent et à leur goût. Francis de Croisset a eu le courage discret d'attendre cette heure ; elle a été lente à venir parce que sa fantaisie se recouvre d'une sensibilité profonde, mais enfin elle est venue, triomphale.

Ce qu'il y a de plus difficile pour les hommes qui ont connu le plein succès à de certaines dates, c'est, en notre époque si hâtivement changeante, de s'adapter à des générations qui s'opposent violemment aux premières. Il faut, en effet, satisfaire aux nouveaux venus sans renoncer à soi-même ; peu d'écrivains de notre temps ont été capables d'accomplir ce prodige ; ceux qui y sont parvenus, en revanche, ont été tout de suite reconnus, comme les vrais maîtres. Tel est justement le cas de Francis de Croisset qui a su garder toute la tendresse délicate de sa première jeunesse pour l'envelopper aujourd'hui dans le pittoresque de la mise en scène et dans la désinvolture morale qui caractérise les mœurs d'aujourd'hui : c'est comme une fleur bleue poussant dans la cour d'une usine. De même, littérairement, Francis de Croisset a su concilier toutes les grâces d'un dialogue spirituel et caressant avec ce qu'on est convenu aujourd'hui d'appeler d'un mot aussi implacable que la chose elle-même, le « dynamisme » dans l'action. Ainsi avons-nous vu sur la scène de l'Athénée une comédie sentimentale aussi gaie qu'un vaudeville, aussi romanesque qu'un feuilleton, aussi bien agencée et même aussi bien machinée que si elle avait été écrite par un ingénieur pour le théâtre Pigalle.

*
* *

Il semble que la pièce de l'Athénée nous présente dans le raccourci tout à la fois le plus saisissant et le plus amusant la contrariété profonde que l'on observe aujourd'hui dans la pratique de l'amour. L'amour n'a pas disparu, comme le prétendent tant de pessimistes, dans les jeunes générations et il est bien aisé, au contraire, de constater la persistance et même l'aggravation des ravages qu'il est capable de provoquer avec d'autant plus de violence que la vie lui est plus contraire. Mais il est vrai qu'il devient difficile, c'est-à-dire que les êtres capables de résister à toutes les sollicitations du dehors, de se concentrer en eux-mêmes et d'y mûrir un sentiment profond sont de plus en plus rares. Francis de Croisset a donc entrepris de nous montrer l'éternel amour dans le cœur de l'homme et l'on ne saurait trop le féliciter d'avoir choisi un représentant du sexe masculin pour figurer cette persistance des instincts immuables, car il est évident que les hommes, au moins à notre époque, ont beaucoup moins changé que les femmes. Il appartiendra donc à une femme, dans l'œuvre d'une observation si judicieuse de Francis de Croisset, d'incarner la fragilité sentimentale d'aujourd'hui en présence de toutes les causes qui concourent à la menacer : l'affabulation de la pièce est la simple histoire d'un garçon qui a cru à une femme et d'une femme qui a écouté toutes les tentations de l'heure.

Ce thème à la fois classique et moderne, Francis de Croisset n'a pas demandé à la seule psychologie et à la seule observation intérieure de le renouveler. Avec une habileté consommée et conformément à l'expérience raffinée qu'il a du théâtre, il a réussi une mise en scène dont tous les accessoires constituent une nouveauté scénique et un pittoresque théâtral absolument inédit : on sait, par exemple, que l'un des effets les plus puissants de la dramaturgie est de mettre sous les yeux du spectateur un personnage dont l'état d'esprit est en opposition directe avec sa situation. L'effet jaillit de ce parallélisme. Francis de Croisset a donc fait une trouvaille en opposant, par exemple, les transes d'un amoureux avec les obligations d'un speaker dans un poste émetteur de radio-diffusion. De même toute la signification de l'heure apparaît-elle, au dénouement, dans ce dispositif si simple et si neuf : deux comédiens de cinéma prononcent sur le ton emphatique du studio une parole d'amour que répètent avec le ton vrai de la vie, deux amoureux sincères. On ne peut mettre plus délicatement et plus fortement en relief l'opposition fondamentale de l'automatisme professionnel et de la spontanéité sentimentale.

*
* *

Pierre est un jeune contremaître qui a toutes les qualités naturelles d'un jeune homme et qui est, par conséquent, particulièrement doué pour l'amour, c'est-à-dire pour la souffrance. Sa caractéristique, c'est l'imagination, puisqu'il est inventeur : quelle plus belle et plus difficile invention que l'amour ?

Son invention ne marche guère mieux que son amour, car l'objet de cette passion est une jeune femme que sa beauté et sa fidélité prédestinent à ne suivre dans le sentiment que le plaisir et l'intérêt. Elle a cru à l'invention, c'est-à-dire à la richesse possible, à l'éclat, à la gloire. L'invention de l'aimé menace de faire banqueroute. Comment résisterait-elle à l'attrait d'un cinéaste qui lui offre avec la séduction naturelle de l'écran, l'enivrante perspective de triomphes étoilés ? Elle abandonne Pierre pour Jack. Son succès même la ramène dans le studio du poste émetteur où Pierre, devenu speaker, se trouve avoir à proclamer, comme annoncier, les succès de la jeune femme et de Jack. C'est là la situation maîtresse de la pièce à laquelle je faisais allusion plus haut. A l'acte suivant, c'est Pierre lui-même qui se trouve conduit par la dureté de la vie comme aide-opérateur dans le studio où travaille le couple fameux. Est-il besoin d'ajouter que Pierre a rencontré le véritable amour dans une amie modeste, sûre et fidèle ? C'est à côté de cette protectrice qu'il assiste à la préparation d'un film contant l'aventure de sa propre jeunesse et tiré par Jack des confidences qui lui furent faites par la perfide jeune femme. Mais comment ces comédiens sans cœur pourraient-ils jouer cette véritable histoire et prononcer sur un ton juste les paroles du cœur qui remontent maintenant aux lèvres de Pierre consolé par son nouvel amour ?

Ajoutons que cet incomparable rôle de Pierre a été joué comme il le méritait et a remporté un irrésistible succès.

Et ainsi, en enthousiasmant le public, Francis de Croisset n'a pas moins ravi ses amis, heureux de voir qu'il vient de gagner une si belle partie, et de si gros enjeu.

Gaston RAGEOT.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire

René Grousset. — *Les civilisations de l'Orient* (4 vol. illustrés. Crès).

Cet ouvrage est une intéressante introduction à l'esthétique de l'Orient.

Il initie le lecteur à l'art de l'Orient, tant arabe qu'assyrien, égyptien et persan, ainsi qu'à l'art hindou, chinois et japonais.

On ne pouvait sous une forme plus concise réunir plus de renseignements précieux de l'art de l'Orient et de l'Extrême-Orient.

De nombreuses gravures fort bien choisies illustrent cet ouvrage qui passe en revue la civilisation orientale et sa répercussion sur les différents pays de cet Orient mystérieux et dont la culture artistique, pour être différente de la nôtre, est si recherchée et si poussée.

Dom Henri Leclercq. — *L'Ordre Bénédictin*. (Un vol. avec 60 planches en héliogravure. Ed. Rieder).

On connaît généralement assez mal l'histoire de cet Ordre, quand on ne le méconnaît pas.

Aussi faut-il approuver Dom Henri Leclercq d'en avoir retracé brièvement le passé, non seulement par le texte, mais encore par l'image.

Pendant les siècles du haut moyen-âge, l'Institution monastique a su accomplir œuvre civilisatrice; les moines se consacrent à la culture; « ils restaurent les voies romaines, tracent des routes, jettent des ponts, installent des marchés ». En même temps qu'asile, le monastère est un entrepôt et comprend aussi école et hôtellerie. Au VIIIe siècle Fulda compte 15.000 charrues.

Mais, en outre, ils ont contribué à sauver la culture antique et ont transmis la tradition artistique.

On ne saurait nier l'influence de Cluny et Citeaux.

Après 15 siècles d'existence de l'Ordre, les moines de St-Bernard, en dépit de nombreuses vicissitudes, poursuivent des travaux d'histoire et d'érudition dignes de leur renom. C. M.

Cécile Gazier. — *Les belles amies de Port-Royal* (Un vol. orné de 8 gravures, 253 pages. Librairie Académique Perrin).

Dans l'esprit du plus grand nombre, Port-Royal éveille immédiatement une idée d'austérité, un parfum de jansénisme qui repousse *a priori*: on concède de la vertu aux *Messieurs*, on s'incline devant la pureté des religieuses, mais la sécheresse, l'orgueil attribué invariablement aux unes comme les autres, éloignent la majorité, qui se désintéresse, avant même d'étudier la question.

Port-Royal a cependant un autre aspect pour qui veut l'aborder sans préjugés. C'est cet aspect que Cécile Gazier — l'historiographe la plus autorisée de Port-Royal — nous révèle aujourd'hui.

Dans un ouvrage aussi documenté qu'admirablement écrit, elle va nous introduire dans la galerie vivante, élégante, spirituelle de ces grandes dames qui s'appellent Mme de Guéméné, Louise-Marie de Gonzague, Mme de Sablé, Mme d'Aumont, Mme de Longueville, Mme de La Fayette, Mlle de Vertus, Mme de Sévigné. Nous allons voir ces belles pécheresses — au sens plus ou moins rigoureux du mot, qui — après avoir mené une existence mondaine, quelques-unes même fort mouvementée, accidentée d'aventures retentissantes — entendront l'appel de la grâce, les unes dès leur jeunesse, d'autres en pleine maturité, mais qui toutes deviendront des chrétiennes exemplaires en même temps que des amies fidèles de Port-Royal qu'elles défendront vaillamment, parfois même avec l'héroïsme qui était dans l'air à l'époque, et se manifestait dans tous les domaines. Parmi ces

« Portraits jaunis des belles du vieux temps,
« Tenant en mains des roses un peu pâlies
« Comme il convient à des fleurs de cent ans » (1).

le plus séduisant est à coup sûr celui de la ravissante Mme de Longueville. Cécile Gazier nous la présente ainsi :

« Après avoir été follement, éperdument au monde, l'héroïne d'une guerre fratricide où la rançon de ses ivresses fut la double flétrissure de son blason français et de son honneur de femme — telle elle apparaît dans la première partie de sa vie, — période rapide et brûlante, qui s'achève en pleine jeunesse, pour être expiée ensuite par 27 années de pénitence sans un seul retour en arrière. »

A côté de ce portrait inoubliable, citons encore celui de Mme de Sévigné présentée ici sous un jour particulier : à côté de la mondaine délicieuse, de la mère passionnée, de l'épistolière célèbre, nous voyons une chrétienne avertie, nourrie des Pères de l'Eglise et des lectures les plus austères, signant des pages que ne désavoueraient pas les ecclésiastiques réputés pour leur doctrine intangible.

Donc, dans ce volume, qui porte cependant le nom de Port-Royal, et où il est fort peu question de grâce, toutes les grâces, toutes les séductions sont réunies. M. B.

Joseph Turquan et Jules d'Auriac. — *Monsieur, Comte de Provence*, et *Monsieur, Comte d'Artois* (2 volumes Emile-Paul).

Les deux frères de Louis XVI, que MM. Turquan et d'Auriac ont entrepris d'étudier, et qui l'un et l'autre ont été rois, ne se ressemblent guère. De plus, ils ne se sont pas appelés « Monsieur » à la même époque, et surtout simultanément. Le Comte de Provence est surtout une tête politique, de petite politique à tout prendre, en dépit de préjugés qui lui sont demeurés longtemps favorables, et qui eut raison de remercier la Providence de l'avoir remis en possession du trône de ses pères. Plus tard, après la Révolution et l'Empire... Mais, les auteurs ne se sont intéressés à leurs « héros » qu'avant l'exercice de la royauté. Le comte d'Artois est donc représenté ici dans ses attitudes de prince galant, amoureux de toutes les femmes et de toutes conditions, insouciant de compromettre celles qui auraient eu le plus besoin de n'être même pas soupçonnées. Provence est mieux saisi dans ses intrigues obliques contre le trône de son frère avant 1789, et, la Révolution commencée, dans l'abominable machination qui s'appelle « l'affaire Favras ». Inutile de parler des assez pitoyables interventions près de Barras

(1) Citation de Théophile Gautier faite par l'auteur dans son *Avant-Propos*.

et de Bonaparte. Tout cela apparaît médiocre et marque la déchéance de la « postérité de Louis XV », comme disent nos auteurs. Car Louis XV était autrement intelligent ! P. F.

André Andréadès, membre de l'Académie d'Athènes. — *Philippe Snowden*, l'homme et sa politique financière. (1 vol. Alcan).

L'excellente biographie d'André Andréadès vient combler une lacune sur le grand ministre socialiste anglais, dont la carrière étonnante n'avait tenté jusqu'ici qu'un seul biographe, et fort peu précis encore.

L'auteur nous explique par l'évocation du milieu puritain et ouvrier d'un petit village du Yorkshire la mentalité de l'homme d'Etat ; il nous fait l'historique du *Labour Party* ; il nous en dénonce les traits caractéristiques.

Il parcourt ensuite les diverses étapes de la carrière politique de P. Snowden, qui a dû à une volonté de fer, à une puissance de travail peu commune, à la sincérité de ses convictions, et à son esprit pratique, sa rapide accession au pouvoir.

En nous définissant la politique financière de Snowden, son biographe nous initie à la réforme des impôts directs, au prélèvement sur le capital ; il en arrive à cette constatation que Snowden n'a pas sacrifié les intérêts du pays à ceux de son parti, mais que son budget est néanmoins un budget radical et socialiste.

Il nous explique comment, à la Conférence de La Haye, l'opinion publique anglaise tout entière s'est rangée derrière son ministre après l'incident Chéron.

Il étudie le budget anglais de 1930 et, dans un appendice, les dépenses sociales et l'action politique de Snowden sur l'alcoolisme et les courses.

La puissance et l'originalité du grand Anglais sont mises en pleine lumière dans ce remarquable ouvrage.

M. B.

Traductions

Jelinek. — *Anthologie de la poésie tchèque* (1 vol., Kra).

La poésie tchèque est une des plus riches du monde mais est aussi, et malheureusement en France, une des moins bien comprises. Ce qui la caractérise avant tout, c'est l'étonnante puissance de vie qui l'anime. Malgré la longue période pendant laquelle les Tchèques ont subi le joug de l'étranger, elle est restée envers et contre tous un des symboles de la force de tout un peuple.

M. H. Jelinek qui depuis de longues années a su si brillamment nous initier à la littérature tchèque, a réuni et traduit, en collaboration avec M. Jules Chopin, les plus beaux poèmes des plus grands poètes de la Tchécoslovaquie. L'ensemble est à la fois imposant et attachant. Nous sommes soulevés par ce grand souffle de l'âme d'un peuple et nous sommes charmés par les mille détails de cette poésie spontanée, délicate et forte. Jamais une entreprise aussi considérable ne fut tentée dans le domaine de la littérature tchèque que nous apprenons à connaître et à apprécier lentement. Mais cette fois nous sommes entraînés et nous saisissons avec joie le sens de cette grande poésie. Nous comprenons et nous aimons cette manifestation de l'âme tchèque qui, jusqu'en 1930, est étudiée, commentée avec un amour et une science dignes de tous les éloges. C'est un livre que tous les Français doivent lire pour mieux comprendre l'appel de tout ce peuple qui fut, est et sera l'ami de la France.

Livres reçus au Bureau de la Revue

Jean Biron. — *Une poignée de graines dans le vent*. A. Costes.
Henry Bérenger. — *Châteaubriand*. Hachette.
Léon Berthaut. — *Chevaliers de la mer*. Renaissance du Livre.
J.-L. Blanchot. — *Les étapes de la sculpture*. Gauthier-Villars.
Paul Chack. — *L'homme d'Ouessant*. A. Redier.
Jean Cassou. — *Littérature espagnole*. Editions Kra.
Capt de la Falconnière. — *La haine du pasteur Aymard*. Editions Argo.
Henri Duvernois. — *Les Sœurs Hortensias*. Grasset.
Albert Desbranches. — *Cloches et grelots*. Peyronnet.
Georges Duhamel. — *Géographie cordiale de l'Europe*. Mercure de France.
Ecole des Parents. — *L'Enfance*. Lanore.
Dr Maurice Fourrier. — *A ceux qui cherchent une expérience religieuse*. Alcan.
Paul Fontan. — *Dona Juana*. Editions de la Belle Diane, à Béziers.
Andréas Hankland. — *La Saga de St-Elan*. Stock.
Jean de Joannis. — *L'Audalouse de Barcelone*. Figuière.
P. Jourda. — *Stendhal raconté par ceux qui l'ont vu*. Stock.
Alin Laubreaux. — *L'Amateur de cuisine*. Editions Denoël et Steele.
Dr J. Laumonier. — *La thérapeutique des péchés capitaux*. Le François.
Donald A. Lowrie. — *Masaryk*. Editions Je Sers.
De Montmorillon. — *Jean-Marie*. Editions de la Vraie France.
Armand Megglé. — *Le Maroc*. Société Française d'Editions.
Julien d'Oddes. — *Ascension*. Editions Argo.
Eve Paul-Margueritte. — *Le cercle de feu*. Fayard.
Georgio Quartara. — *Les Etats-Unis d'Europe et du Monde*. Œuvres représentatives.
Jean Rumilly. — *Un homme de l'an mille, Bernard de Menthon*. Figuière.
H. Rouleau et G. Delmas. — *A l'Est des hommes s'agitent*. Fasquelle.
M. Rossell Vilar. — *La Raça-Librari catalonia*. Barcelone.
Dr Pierre Vachet. — *L'Enigme de la femme*. Grasset.
H. G. Wells. — *Histoires merveilleuses*. Larousse.

BULLETIN MARITIME

LE SOUVENIR D'ALFRED DE MUSSET ET LES MESSAGERIES MARITIMES

La date du 2 mai va ramener vers le Père-Lachaise, où reposent, depuis 1857, les restes du poète Alfred de Musset, un grand nombre de pieux admirateurs.

Comme tous les ans, sous la conduite de leur Président, les « Amis d'Alfred de Musset » iront déposer des fleurs sur la modeste tombe ornée du saule célèbre, et se rappelleront les vers qui furent, en quelque sorte, le testament du grand poète.

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.
J'aime son feuillage éploré,
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère,
A la terre où je dormirai.

Le saule est toujours là, vert, échevelé, romantique, connu du monde entier avec quelques autres arbres, celui de la Fuite en Egypte, à Matarieh, le chêne de Saint-Louis, le cèdre du Liban gravé par Lamartine, l'autre petit cèdre du Liban rapporté dans le chapeau haut-de-forme de M. de Jussieu, et d'autres encore.

Sait-on que le saule pleureur du Père-Lachaise a été passager des Messageries Maritimes? C'est du moins ce que nous apprend une note dans un article fort intéressant de M. L. Thuasne, parue dans le *Mercure de France* du 1er mars 1931, sous le titre « Musset et Villon » et dans lequel l'auteur rapproche les vers extraits du poème « Lucie » que nous venons de citer du fragment charmant du Testament de Villon :

Item donne aux amans
. . . . . : : :

... Ung benoistier (bénitier)
Et ung petit brin d'aiglantier
Qui soit vert, pour goupillon
Pourvu qu'ils diront un psaultier
Pour l'âme du povre Villon.

Un poète hispano-américain, le Colonel Don Hilario Ascasubi (1807-1875), auteur d'œuvres qui constituent, d'après le grand Larousse, le romancero de la pampa, avait chargé (on ne sait pourquoi, ni sur l'initiative de qui), son hôte M. E. Noël, directeur de l'Hôtel de la Paix à Montevideo, de transporter en France et de faire planter sur la tombe de Musset, un jeune saule.

C'était en 1866, M. Noël s'embarqua à Montevideo le 15 août à bord d'un vapeur des Messageries Maritimes dont le nom n'a pas été conservé; puis transborda à Rio de Janeiro pour prendre passage sur la *Guienne* (Commandant Aubry de la Noël).

Le petit saule fut installé sur le pont du navire où il resta pendant toute la durée de la traversée et il arriva à Bordeaux en parfait état. M. Noël le remit ensuite au Conservateur du Père-Lachaise pour la tombe de Musset.

M. Noël, dans une lettre qu'il adressa le 11 mai 1916 au Directeur du *Journal des Débats*, ajoute les renseignements suivants :

« Revenu définitivement d'Amérique, en 1877, j'ai eu depuis bien souvent l'occasion de renouveler ma visite à l'arbre d'il y a trente-neuf ans, et je vous assure que ce n'est jamais qu'avec une émotion sincère que je retrouve ce touchant symbole de la pensée de Musset et d'Ascasubi tout ensemble.

« Sans doute aujourd'hui, le pauvre saule a bien vieilli — hélas! il n'est pas le seul — et bien chétif est son aspect; mais ce qu'il dit encore est grand, pour qui sait l'entendre, et le souvenir qu'il proclame, et auquel je m'honore d'être modestement associé, reste éternel.

« Veuillez, etc... »

E. Noël.

*
* *

Sur le vapeur *Guienne*, qui a eu un rôle dans ce petit « acte » de notre histoire littéraire, nous ajouterons quelques renseignements :

Le *Guienne*, construit à La Ciotat sur les plans de M. Delacour, avait été lancé le 19 octobre 1859, et, à la suite d'essais sur bases satisfaisants dans la région d'Hyères et d'un voyage d'essais près de Malte, était entré en service le 24 mai 1860 sur la ligne de l'Amérique du Sud. Sa longueur était de 93 mètres; son appareil moteur avait une force de 460 chevaux nominaux; sa vitesse moyenne était de 11 nœuds 10.

C'était un navire assez luxueux pour l'époque.

Dans les rapports du Commissaire et du Commandant on lit qu'une glacière, pour la conservation des viandes, avait été installée en 1861.

En 1862, on avait aménagé sur le pont des parcs à bœufs et des cages pour les volailles. C'est dans ce décor que voyagea donc le petit saule de Musset.

En 1862, les baignoires de zinc avaient été remplacées par des baignoires de cuivre.

Un peu plus tard nous voyons le Commandant Enoux indiquer dans son rapport : « l'expérience montre chaque « pour que, si l'on donne suite au projet qui consiste à ouvrir les coursives du roof à l'arrière, il en résultera un grand bien-être pour les passagers.

« Les claires-voies sont superbes avec leurs grands vitres, mais nous en cassons beaucoup... Quand on veut chauffer le salon des dames, le robinet de purge du serpentin (preuve qu'il y avait déjà le chauffage central), donne toujours de l'eau, et le tapis est inondé en peu de temps... Je crois que c'est une installation bien peu utile à bord des paquebots naviguant généralement dans les pays chauds. »

En avril 1865, on lit dans le même rapport, que le salon des dames a été transformé en deux cabines de quatre couchettes.

Les installations du *Guienne* étaient prévues pour 224 passagers, dont 83 en première dans trois cabines à une couchette, 32 cabines à deux couchettes, deux cabines à 4 couchettes et deux cabines pour dames à 8 couchettes; 60 passagers de deuxième classe dont : 48 dans 12 cabines à quatre couchettes et 12 dans 2 cabines à six couchettes; 81 passagers de troisième classe, dont : 15 dans un poste pour femmes et 66 dans un poste pour hommes.

Le *Guienne* était un navire à roues. Nous relevons dans les rapports de voyages, qu'en 1866 il avait effectué quatre voyages complets sur Rio de Janeiro; c'est au cours de l'un de ces voyages, par conséquent, qu'il ramena en France le saule à l'ombre duquel repose au Père-Lachaise, le grand poète Alfred de Musset.

Le Gérant : M. Hedan.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 8 69e ANNÉE 18 AVRIL 1931

L'HONORABLE LAURA

(*Nouvelle.*)

C'était par une froide et sombre veillée de Noël. La masse des nuages en surplomb obstruait la lumière du jour ; la neige couvrait le sol, haute de plusieurs pouces. Sa chute persistait en flocons obliques, menaçant, d'ici le lendemain, d'en accroître singulièrement l'épaisseur. Le Prospect-Hôtel, bâtiment édifié sur la côte sauvage nord du Bas Wessex, apparaissait si solitaire et si inutile à pareille époque de l'année, que tout voyageur passant par là ne pouvait s'imaginer la possibilité même d'une saison d'été, stupéfait d'un tel placement de capitaux fondé sur l'attrait du pittoresque d'un site soumis à de pareilles phases de détresse. L'animation touristique de ce district, au mois d'août, prenait l'aspect d'une pure légende en hiver, et en contraste absolu avec tout ce qui eût pu tenter qui que ce fût de sortir de chez soi. Et cependant, l'Hôtel demeurait immuable. Les falaises, les criques, les promontoires, principales attractions du lieu sur l'autre versant de la vallée, ne présentaient plus que des formes rigides et angulaires, et le petit village, en face, montrait un visage barbouillé de noir au lieu de la teinte gris pâle de sa belle parure estivale.

Dans l'intérieur de l'hôtel ainsi situé, le patron se promenait, oisif, les mains dans les poches, n'attendant pas l'ombre d'un client, mais se sentant incapable de se livrer à aucun travail qui eût pu, à un certain point, compenser les pertes que le désœuvrement de l'hiver infligeait à sa profession normale. Et, certes, le client y était si peu escompté, que le chasseur du café, gentil petit bonhomme dont, en été, la veste courte montrait un devant garni de boutons en plaqué, aussi serrés que des pois dans une cosse, apparaissait maintenant dans la basse-cour, absolument méconnaissable, métamorphosé en un affreux petit garçon de ferme, en coton à côtes et à souliers à clous, balayant la neige dehors et parlant le pur patois local, totalement oublieux de l'idiôme et de l'accent civilisé qu'au temps chaud lui avaient inculqués des touristes pétris de distinction. La porte d'entrée était fermée et, comme pour marquer encore plus fortement l'isolement et la torpeur du gîte, elle était bloquée par un sac de sable destiné à parer à l'insidieuse pénétration de la neige que le vent poussait directement sur elle.

Le patron, entrant dans son petit salon particulier, s'approcha d'un grand feu obligatoirement conservé pour son confort personnel (car il n'y avait rien d'allumé dans la salle du café ni ailleurs) et, après l'avoir tisonné, il revint vers la table du couloir où l'on plaçait le livre des visiteurs, maintenant fermé et repoussé con-

tre le mur. Il l'ouvrit machinalement. Aucun nom inscrit depuis le 19 novembre précédent, sauf le nom d'un tricycliste à qui on n'avait pas le moins du monde demandé d'entrer.

Pendant qu'il s'occupait ainsi, le soir s'assombrissait. Mais, qu'il fît trop noir pour distinguer quoi que ce fût, voilà que sur la route descendant en lacets des falaises, le patron de l'hôtel aperçut au loin, sur le blanc, une tache noire qui, rapidement, grossissait en se rapprochant. Toutes les présomptions étaient que ce véhicule (car cela avait l'air d'un véhicule quelconque) ne ferait que passer et, comme les autres poursuivrait sa route jusqu'à la prochaine station de chemin de fer. Mais, contrairement à l'attente du patron, qui la surveillait derrière les volets encore ouverts, la voiture, en atteignant le coin de la maison, vira dans la direction de la façade et de la porte.

Il s'agissait d'un véhicule singulièrement peu en accord avec une pareille saison et un pareil temps, car ce n'était guère mieux qu'un panier découvert attelé d'un seul cheval. Dans le panier, se trouvaient deux personnes de sexe différent, autant qu'on pût bientôt le discerner, sous la masse de manteaux dont elles étaient affublées. L'homme tenait les rênes et la femme avait cherché quelque abri contre la tempête en se tenant blottie à son côté. Le patron agita la cloche de service, pour attirer l'attention du garçon d'étable, car le bruit de l'approche des clients avait été amorti par la neige, et lorsque le garçon fut venu se placer à la tête du cheval, homme et femme mirent pied à terre, le patron arrivant à leur rencontre dans le hall.

Le Monsieur avait l'air d'un étranger. Il paraissait avoir environ vingt-huit ans, visage rasé, sauf les moustaches. Bien mis, même élégant. La dame qui se tenait timidement derrière lui semblait beaucoup plus jeune et n'avait peut-être pas plus de dix-huit ans, quoique, vu son emmitouflage, il fût difficile de préciser son âge et sa tournure. Le Monsieur fit part de leur désir de s'arrêter là jusqu'au matin, ajoutant, ce qui était superflu dans un hôtel, qu'ils avaient été inopinément surpris par la nuit dans leur voyage. L'accueil du maître d'hôtel fut ce qu'il pouvait être dans la mauvaise saison. Il fit allumer les feux dans le salon et dans le café, et alla chercher le garçon, qui se nettoyait en hâte, puis, tirant de sa malle la jaquette délaissée, polissant frénétiquement ses boutons du revers de sa manche, il finissait par reparaître à l'état d'être civilisé. On montra à la dame une pièce où elle pouvait se débarrasser de ses vêtements trempés, qu'elle envoya ensuite faire sécher. Pendant ce temps, son compagnon déposa deux souverains sur la table, comme soucieux de débuter par un geste aimable et encourageant. Il demanda qu'on lui préparât promptement un appartement particulier. Le patron lui assura que le meilleur salon du premier, public en temps ordinaire, leur serait réservé pour ce soir-là et il envoya la servante allumer les flambeaux. On leur prépara leur dîner, que, sur le désir du gentleman, on leur servit dans le même appartement où, la jeune femme ayant rejoint son cavalier, ils jouirent d'un repos et d'un délassement dont ils semblaient avoir grand besoin.

Qu'il y eût quelque chose de particulier dans les rapports du couple, c'est ce qui n'avait pas manqué de frapper l'hôtelier. En quoi consistait cette particularité, c'est ce qu'il lui était difficile de déterminer. Cependant, à tout prendre, le geste de son hôte lui avait prouvé qu'il payait vite et bien. C'est pourquoi, bannissant toutes autres conjectures, il en revint aux choses pratiques.

Vers neuf heures, il rentrait dans le hall et, la besogne du jour étant terminée, il s'était remis à se promener d'un bout de la pièce à l'autre, lançant de temps en temps un regard sur le dehors, à travers la porte vitrée, pour voir ce que devenait le temps. Contrairement aux prévisions, la neige avait cessé de tomber, et, avec le lever de la lune, le ciel s'était en partie éclairci, les nuages passant en légers flocons sur le disque d'argent. C'était le signe de la gelée prochaine. La route, qui montait dans le lointain entre ses hauts remblais, se trouvait alors plus distincte qu'elle ne l'avait été au déclin du jour. Pas une piste, pas une ornière, ne venait sillonner la trame virginale du blanc manteau. Toute trace de l'arrivée des derniers voyageurs avait été promptement recouverte par la neige qui tombait encore lors de leur venue.

Mais voilà que notre patron aperçut à la clarté de la lune quelque chose d'identique à ce qu'il avait vu à la lueur du jour : une nouvelle tache noire descendant la route qui longeait la côte. Un moment ou deux après, il fut à même de remarquer d'abord que la nouvelle voiture avait une allure beaucoup plus rapide que le petit panier qui l'avait précédée, ensuite qu'il s'agissait d'un coupé attelé de deux robustes chevaux, enfin, que cette voiture, comme la précédente, virait dans la direction de la porte de l'hôtel. Cette agréable coïncidence fit que le patron, une

fois de plus, retira le sac de sable et s'avança sous le porche.

On vit d'abord descendre un vieux monsieur. Il était suivi d'un plus jeune et tous deux, sans hésitation, s'approchèrent.

« Est-ce qu'une jeune lady, âgée de moins de dix-neuf ans, n'est pas récemment arrivée ici en compagnie d'un homme ayant quelques années de plus qu'elle ? » demanda en hâte le vieux gentleman. « Cet homme, au visage presque complètement rasé de frais, avait l'apparence d'un chanteur d'opéra et se nommait Signor Smithozzi ? »

« Nous avons eu dernièrement des arrivées », dit le patron, sur le ton d'un homme qui en aurait eu au moins une vingtaine et peu soucieux de faire connaître la pénurie de clientèle que subissait en hiver le Prospect Hôtel.

« Et..., parmi ce monde, vous ne vous rappelez pas des personnes comme celles que je vous ai décrites L'homme, vous savez, genre baryton ! »

« Il y a ou il n'y a pas eu certainement un jeune couple de ce genre dans mon hôtel. Mais je ne puis vous édifier sur le diapason de la voix du gentleman. »

« Evidemment... bien sûr que non... Je ne sais plus ce que je dis !... Ils sont arrivés, n'est-ce pas, dans une espèce de panier et d'ailleurs fort mal outillés, n'est-ce pas ? »

« Ils sont venus, je pense, dans une voiture, comme la plupart de nos clients. »

« Oui... oui... Eh bien ! il me faut les voir sur le champ. Pardon pour mon manque de cérémonie ! Mais conduisez-nous où ils se trouvent ! »

« Mais, Monsieur, vous ne réfléchissez pas ! Supposez que la lady et le gentleman ne soient pas la lady et le gentleman que vous pensez. Il serait dangereux de vous permettre de bondir sur eux juste au moment où ils sont en train de dîner, et ce serait m'exposer à perdre leur clientèle pour l'avenir. »

« C'est vrai, ça, c'est très vrai, ça pourrait ne pas être les mêmes personnes ! Ah ! mon anxiété, je le vois bien, me rend téméraire dans mes suppositions ! »

« Tout compte fait, je crois que ce sont les mêmes, Oncle Quantock » dit le jeune homme qui n'avait pas encore placé un mot. Et, se tournant vers le patron : « Voyons, dit-il, vous ne pouvez vraiment pas avoir ici, par cette maudite nuit, une telle foule de clients que vous ayiez oublié comment le couple se présentait et les vêtements que portait la lady. » Son ton, en s'adressant au patron, était empreint d'un calme et d'une froideur qui n'étaient pas exempts d'une certaine ironie.

« Ah ! oui... ce qu'elle portait ! C'est cela, James. Qu'avait-elle sur elle? » dit le vieux gentleman.

« Je n'ai pas l'habitude d'inventorier les vêtements de mes clients ! » répondit sèchement le patron, que le prompt paiement effectué par son premier hôte, dès son arrivée, influençait singulièrement en sa faveur. « Vous pouvez d'ailleurs en voir quelques-uns », ajouta-t-il sans réfléchir, « car, il y en a qui sèchent au feu de la cuisine ».

A peine ces mots étaient-ils sortis de sa bouche, que le vieux gentleman poussa un : « Ah ! » et se précipita dans ce qui semblait être le couloir de la cuisine ; mais, comme ce n'était que l'entrée d'un sombre placard pour la porcelaine, il en ressortit hâtivement, sa collision avec la faïence de l'hôtel lui ayant démontré son erreur :

« Je vous demande grandement pardon! Mais, ah ! si vous connaissiez mon état d'esprit, que je ne peux pas en ce moment vous exposer, vous m'excuseriez. Tout ce qui a été cassé, je le paierai. »

« Ne faites pas attention, Monsieur », dit le patron d'hôtel. Et, trouvant enfin leur voie, les deux voyageurs disparurent dans la cuisine sans ajouter un mot de plus. Le plus vieux des deux s'empara aussitôt du manteau de la lady suspendu sur un chevalet : « Mais oui, James, c'est le sien ! Nous sommes sur leurs traces ! »

« Oui, c'est bien le sien ! » répondit le neveu placidement, beaucoup moins excité que son compagnon.

« Montrez-nous donc tout de suite leur chambre! » dit le vieillard.

« William, la lady et le gentleman de la chambre du devant ont-ils fini de dîner ? »

« Oui, Monsieur, depuis longtemps », dit le jeune homme aux cent boutons en plaqué.

« Alors, conduisez vers eux ces Messieurs. Vous restez ici cette nuit, Messieurs, je suppose. Doit-on dételer les chevaux ?

« Donnez à manger aux chevaux, et épongez-leur les naseaux. Nous resterons, ou nous ne resterons pas, suivant les circonstances », dit le jeune homme tranquille, en suivant son oncle et le garçon dans l'escalier.

« Je pense, mon neveu James », dit l'oncle en faisant une pause sur la première marche, « je pense que nous avons bien fait de ne pas

nous faire annoncer, mais de les surprendre à l'improviste. Elle eût pu vouloir se jeter par la fenêtre, ou se livrer à quelque autre acte de désespoir ! »

« Mais certainement, mon oncle, nous entrerons sans nous faire annoncer » et il rappela le garçon qui les précédait.

« Je ne puis assez vous remercier, James, de l'aide efficace que vous m'avez apportée dans cette poursuite ! » s'écria le vieux monsieur, en lui saisissant la main. « Mes infirmitiés toujours croissantes m'auraient empêché de la rejoindre aujourd'hui, sans votre assistance si opportune. »

« Je ne suis que trop heureux, mon oncle, de vous avoir rendu service en cette occasion, comme en toute autre. J'eusse cependant désiré faire avec vous un voyage plus plaisant. Mais, ce qu'il faut, c'est foncer droit sur eux, car ils pourraient nous entendre ! » Et ils grimpèrent précipitamment les marches.

La porte ouverte leur montra une pièce, trop vaste pour être confortable, éclairée par le meilleur luminaire de l'hôtel. Devant le foyer de la cheminée, le couple vagabond était assis, s'offrant le passe-temps innocent de parcourir le livre de l'hôtel et l'album de vues des environs. Dès l'apparition du vieux gentleman, la lady au visage jeune et avenant que nous avons décrit devint terriblement pâle. A l'entrée du neveu, sa pâleur augmenta encore, comme si elle allait défaillir. Le jeune homme, type de chanteur d'opéra sus-mentionné, se leva avec une stupéfiante politesse, et offrit des sièges aux visiteurs.

« Ah ! Je vous tiens, grâce à Dieu ! » dit le vieillard, hors d'haleine.

« Oui, par malheur, milord ! », murmura le Signor Smithozzi, dans un anglais purement londonien, témoignant en réalité qu'il avait vu le jour dans le voisinage de City Road. « Elle devait m'épouser demain matin, et j'estime que dans ces circonstances, le plus sage serait, vu la rapidité avec laquelle un scandale peut ternir la réputation d'une lady, de la laisser m'épouser tout de même. »

« Jamais ! » dit le vieux gentleman. « C'est une lady trop jeune, sans expérience, une enfant dans toute son innocence et sa pureté virginales, que vous avez séduite par d'odieux artifices jusqu'à ce que, à l'aube... »

« Lord Quantock, si ce n'était par respect pour vos cheveux blancs... »

« ... Jusqu'à ce que, ce matin, à l'aube, vous ayez tenté de l'arracher du foyer paternel. Quelque blâme que comporte sa conduite, ne doit-on pas, jusqu'à plus ample informé, passer rapidement là-dessus et s'en prendre entièrement à vous seul. Laura, vous repartez immédiatement avec moi. Je ne serais certes pas arrivé assez à temps pour vous sauver, sans le dévouement de votre cousin, le capitaine Northbrook, qui, ce matin, dès la découverte de votre fuite, avec une promptitude dont je ne pourrai jamais assez le remercier, s'offrit à m'accompagner dans cette expédition, en sa qualité de seul parent mâle se trouvant près de moi. Allons! venez. Entendez-vous? Reprenez vos affaires, nous partons de suite ! »

« Je ne veux pas partir ! » dit en boudant la jeune lady.

« Je le vois bien, que vous ne voulez pas partir ! » dit le père d'un ton sec. « Mais les enfants ne savent jamais ce qu'il y a de mieux à faire dans leur intérêt ! Allons ! Venez! Et croyez-en votre père ! »

Laura restait silencieuse et sans bouger. Le baryton d'opéra contemplait le feu d'un air découragé, tandis que le cousin, conservant sur son siège un calme méditatif, paraissait le seul capable d'apprécier l'escapade dans son ensemble avec le sang-froid d'une personne relativement étrangère aux faits de la cause.

« Je vous dis, Laura, comme un papa à sa petite fille, de partir immédiatement avec moi. Eh bien ! quoi ? Est-ce que vous allez me forcer à user de ma force physique pour vous y contraindre ?

« Je ne veux pas revenir », dit de nouveau Laura.

« C'est pourtant votre devoir de revenir, et de suite, vous dis-je. »

« Je ne veux pas ! »

« Voyons, chère Laura, voici ce que j'ai à vous dire. Revenez tranquillement avec moi et votre cousin James comme une bonne petite enfant bien sage et bien repentante, et on ne vous dira rien. Personne ne sait encore la chose et, si nous partons sur l'heure, nous serons à la maison avant le lever du jour. Allons, allons... Venez. »

« Je ne suis pas obligée d'obéir à vos ordres père, et je ne le voudrais d'ailleurs pas ! »

Pour ce qui était du cousin James, on aurait pu remarquer pendant tout ce dialogue qu'il se montrait moins calme et donnait même des signes d'impatience. Plus d'une fois, il avait entr'ouvert la bouche pour parler, puis, se ravisant, s'était tenu coi. Cependant, le moment

était venu où il ne pouvait pas plus longtemps garder le silence.

« Venez, Madame », s'écria-t-il « cette comédie a assez duré à mon sens. Pas un mot de plus et descendez l'escalier avec nous ! »

Elle se renfrogna, indocile, et ne répondit rien.

« Par le seigneur Harry, Laura, je ne peux supporter cela ! » s'écria-t-il, irrité. « Venez ! Venez ! Prenez vos affaires avant que j'aie à vous y contraindre. Il y a un moyen d'en finir auprès duquel ce petit dialogue est un jeu d'enfant. Venez, Madame, et tout de suite ! »

Le vieux noble, se tournant vers son neveu, lui dit timidement : « Laissez-moi insister, James, ce n'est pas là votre rôle. »

Mais James, sans écouter son oncle, vint droit à l'entêtée jeune femme : « Alors, vous dites que vous ne voulez pas venir ? C'est un joli conte à me faire, en vérité ! Allons, partez, sortez de suite de cette chambre et laissez ici ce lourdaud, auquel j'aurai affaire ensuite. Allons, ouste ! Filez ! » et il s'avança vers elle comme pour la pousser.

« Voyons, voyons », suppliait le père de Laura, stupéfait de l'attitude soudaine de son neveu, « vous dépassez votre rôle. Laissez-moi ma fille ! »

« Je ne vous la laisserai pas plus longtemps! »

« Ah ! Vous n'avez pas le droit, James, de nous parler à moi ou à elle de cette sorte. Retenez votre langue. Viens, ma chérie ! »

« J'ai tous les droits », insista James.

« Comment pouvez-vous dire cela ? »

« Tous les droits du mari ! »

« Du mari, de qui ? »

« D'elle ! »

« Quoi ? »

« Elle est ma femme ! »

« James ! »

« Oui. Et pour résumer d'un mot toute une longue histoire, je vous dirai que, en dépit de l'opposition de votre seigneurie, nous sommes mariés secrètement depuis trois mois. Et je dois reconnaître que si ses sentiments se sont refroidis bien vite à mon égard, nos rapports continuèrent à être suffisamment cordiaux pendant quelque temps, malgré la difficulté de nos entrevues secrètes. Et nous n'attendions que le moment propice pour vous révéler notre situation, quand ce misérable Adonis est venu et, après l'avoir empoisonnée de ses calomnies sur mon compte, l'a conduite à pareille turpitude ! »

A ce moment, la vedette d'opéra, qui était restée assise dans une attitude calme et indifférente, jusqu'à la déclaration du cousin, prit feu et flamme et s'écria : « Je proclame devant le ciel que jusqu'à cette minute, je n'avais jamais su, moi, qu'elle était mariée. J'ai trouvé dans la maison de son père une jeune fille malheureuse, malheureuse de sa solitude, de la tristesse de sa demeure, de l'absence de société, sans qu'il fût question d'autre chose. Ce que toute cette histoire de mariage entre vous deux signifie, je suis dans l'impossibilité d'y rien comprendre. Etes-vous réellement mariée avec lui, Laura ? » ajouta-t-il.

Laura fit signe que oui derrière son mouchoir, trempé de larmes : « C'était, dit-elle en sanglotant, à cause de notre situation anormale que j'étais malheureuse à la maison, et... et... je ne l'aimais plus autant qu'au commencement... et je voulais sortir de ce gâchis. Alors, je vous ai vu de temps en temps... et quand vous me disiez : Fuyons ensemble, je pensais que c'était un moyen de sortir de tout ça et... j'ai consenti à partir avec vous... ous... ous. »

« Allons bon ! Et tout cela est vrai ? » balbutia le vieux noble ahuri, ses yeux allant de James à Laura et de Laura à James, comme s'il se figurait que tout cela ne fût que fictions imaginaires. « C'est donc là, James, le secret de votre empressement à aider votre vieil oncle à retrouver sa fille ? Grand Dieu ! quels abîmes de duplicité me reste-t-il à découvrir ? »

« Je l'ai épousée, oncle Quantock, comme je l'ai dit », répondit froidement James. « La chose est faite, et tout ce qui se dit ici ne peut la défaire ».

« Où vous êtes-vous mariés ? »

« A Sainte-Marie Toneborough. »

« Quand ? ».

« Le 29 septembre, lors d'une visite qu'elle fit à cet endroit. »

« Qui vous a mariés ? »

« Je ne sais pas. Un des vicaires... nous étions tout à fait des inconnus dans le pays. C'est pourquoi, au lieu que moi je vous aide à la reprendre, vous pourriez aussi bien, vous, m'y aider. »

« Jamais ! Jamais ! » dit lord Quantock. « Madame, Monsieur, vous m'excuserez de vous dire que je me lave les mains de toute cette affaire. Si vous êtes mari et femme, comme ça en a l'air, réconciliez-vous le mieux que vous pourrez. Je n'ai plus rien à dire ni à faire

avec l'un ou l'autre. Je vous laisse, Laura, entre les mains de votre époux, et, grand bien lui fasse, quoique la situation, à mon avis, ne soit pas des plus encourageantes. »

Ce disant, le vieillard, indigné, repoussa sa chaise avec une telle force que les flambeaux en tremblèrent sur leur base et disparut.

Les yeux humides de Laura allaient d'un des jeunes gens à l'autre et, effrayée par leur attitude, une fois son père parti, elle se glissa hors de la pièce. Elle pouvait entendre son père franchissant le seuil de l'hôtel. Ne sachant où se réfugier, elle se blottit dans l'ombre d'un cabinet voisin, le cœur palpitant, attendant les événements.

Pendant ce temps, les deux hommes, demeurés dans la pièce, se rapprochèrent l'un de l'autre, et le chanteur d'Opéra, rompit le premier le silence en disant : « Comment pouvez-vous m'insulter ainsi que vous l'avez fait, me traitant de garnement, et m'accusant d'empoisonner son cœur de haine contre vous, quand vous savez parfaitement que j'étais ignorant comme l'enfant qui vient de naître de vos rapports avec elle ? »

« Oh ! oui, joliment ignorant ! il me faut admettre cela facilement ! » ricana le mari de Laura.

« Je puis prendre le ciel à témoin que je n'ai jamais rien su ! »

« Recitativo ! Bravo ! Rythme excellent ! Timbre de voix bene sostenuto ! Alors, il est vraisemblable qu'un homme puisse gagner la confiance d'une jeune fille, sans arriver à lui tirer son secret ! C'est absurde ! Allez donc dire ça à vos gens du parterre ! »

« Capitaine Northbrook, vos insinuations sont aussi méprisables que votre misérable personne ! » s'écria le baryton, perdant toute patience. Et, s'élançant en avant, il gifla de la paume de sa main le visage du capitaine.

Northbrook ne fit que reculer légèrement. Puis, se servant avec calme de son mouchoir pour voir si son nez ne saignait pas, il dit : « Je m'attendais à cette insulte, aussi me suis-je muni pour venir. » Et il tira d'une valise noire qu'il tenait à la main une petite boîte de pistolets.

Le baryton tressaillit à cette vue inopinée, mais, revenu de sa surprise, il dit : « Très bien, comme vous voudrez », bien que, peut-être, son ton témoignât d'un léger manque d'assurance.

« Maintenant », continua le mari très confidentiellement « pas de mise en scène, pas de niaiserie, vous savez ! D'ailleurs, nous nous passerons de témoins, n'est-ce pas ? »

Le signor fit un léger signe d'acquiescement.

« Connaissez-vous bien cet endroit-ci ? », continua le cousin James, toujours froid et calme « Si vous ne le connaissez pas, moi, je le connais. Au pied des roches, là-bas, juste au dessus de la chute d'eau qui tombe de la falaise sur le rivage, il y a un bon espace de sable qui n'est pas assez encaissé pour n'être pas éclairé par la lune. Le chemin pour s'y rendre consiste en degrés taillés dans la falaise et nous pouvons le suivre sans peine. C'est à deux que nous trouverons notre route pour monter, mais c'est un seul de nous qui la prendra pour redescendre. Vous avez compris ? »

« Parfaitement ».

« Alors, nous partons, j'imagine ; le plus tôt sera le mieux. Nous pouvons auparavant commander le souper... souper pour deux, quoique nous soyons trois ici en ce moment. »

« Comment ? Trois ? »

« Oui, vous, moi et elle. »

« Ah ! Oui. »

« Nous ne serons plus que deux seulement désormais. C'est pour ça que je vous dis que nous commanderons un souper pour deux : pour la lady et... un gentleman. Celui qui reviendra vivant devra frapper à sa porte, et l'inviter à venir partager son repas... Elle est restée ici. Mais nous ne devons pas l'alarmer dès maintenant. Et, avant tout, nous devons éviter que les gens de l'hôtel nous voient sortir. Sortir deux et revenir un seul, ça semblerait par trop louche ! Ha ! Ha ! »

« Ha ! Ha ! Evidemment. »

« Etes-vous prêt ? »

« Oh ! tout à fait. »

« Alors, je vais vous montrer le chemin. »

(*A suivre.*)

THOMAS HARDY.

(Traduit de l'anglais par M. GAUCHER).

AUTOUR DE SAINT-SAVA

On l'a commémoré un peu partout : à Paris, à Strasbourg, à Grenoble, à Prague, à Berlin, en Suisse, que sais-je encore. Pour qu'un moine ait été fêté en plein plan Young et conventions navales par un peuple jeune, solidement enfermé dans sa gaîne unitaire, il faut que cet homme ait été quelqu'un. Il l'a été. *Ein ganzer Mann*, diraient nos amis d'outre-Rhin. Un homme entier.

Il était moine. Certes, mais un moine de la lignée de Clodoald — prince et fondateur de couvents — de la lignée des moines de Cluny, enfant spirituel d'un saint Bernard de Clairvaux, remuant comme lui, réalisateur comme lui, ascète et homme d'action à la fois, étoffe précieuse d'homme d'Etat. Il avait adopté pour son compte la devise du Patriarche des moines d'Occident :

« *Ora et labora.* »

Il a beaucoup prié et énormément travaillé.

Assis entre deux siècles, en 1189 — six siècles avant la Révolution — il avait vu l'empereur Frédéric Barberousse en visite chez son père. L'empereur, jeune encore, après Legnano, après Venise, après Constance, toujours batailleur et toujours obstiné, trois fois humilié, mais sous son harnais image vivante d'une époque de fer, cruelle et mystique, s'était avisé de délivrer Jérusalem, prise par Saladin. D'affreuses nouvelles étaient parvenues en Europe. Le roi de Jérusalem, Gui de Lusignan, en personne, le grand maître des Templiers, le marquis de Montferrat prisonniers. Un grand nombre de chevaliers de l'Hôpital et du Temple massacrés. La sainte Croix tombée aux mains des infidèles. Frédéric, à corps perdu, s'enfonce dans les ténèbres, dans la redoutable aventure. La mort en Asie le guette, au gué d'une rivière méprisable. Il traverse les plaines de la Hongrie. Il pénètre dans les Balkans. A Nich — où naquit Constantin — le chef du peuple serbe, Némagna, entouré de ses fils, Étienne, Voukan et Rastko — qui sera saint Sava — accueille fraternellement les Croisés, comble de dons l'empereur, l'instruit sur le chemin à suivre à travers les sombres forêts des Illyriens et des Thraces, byzantines encore. Tableau bien suggestif. L'accueil hospitalier de Némagna à Frédéric fut rendu à son successeur par Mackensen, en 1915.

Ce prince Rastko adopte le nom d'un grand anachorète de la Thébaïde. Désormais, il s'appelera Sabbas ou Sava. Son père abdique en 1196. Tel un Orseolo ou un Giustiniani à Venise, il entre dans les Ordres. Il devient le « moine Siméon ». Attirés par la mer Egée, ces deux princes continentaux, père et fils, bâtissent sur le mont Athos un couvent. C'est le fameux Hilandar, visité de nos temps par trois souverains serbes. Siméon Némagna s'y enferme et y meurt (1200). Le grondement sourd de la mer hellénique l'accompagne au suprême repos. Plus de sept cents ans s'écouleront avant que la Serbie — pays continental comme la Suisse ou la Bohême — arrive à la mer. Le rivage dalmate, qui l'attend, se débat entre le basileus de Byzance, le roi de Hongrie et le doge de Venise. Il appartiendra à ce dernier jusqu'au jour de la chute du trône ducal sous la botte du général Bonaparte.

Le XIIIe siècle se lève sur un spectacle inattendu : une croisade franco-vénitienne. Au grand scandale de toute la chrétienté, les croisés s'emparent de la ville de Zara, en Dalmatie, possession légitime du roi de Hongrie, qui s'est fait croiser lui-même. Un avant-goût de Rapallo et de l'expédition de d'Annunzio à Fiume. Agitation à Rome, excommunication des croisés par Innocent III. Mais l'octogénaire et presque aveugle Henri Dandolo passe outre. En 1204, Constantinople est prise. L'empire latin est fondé. Le patriarche grec est expulsé. Tommaso Morosini, qui a pris Raguse — encore byzantine — occupe le siège patriarcal de Byzance. Les Grecs se réfugient à Nicée, en Asie. A ce moment même, Sava intervient pour faire cesser un conflit armé entre ses frères. Attentif aux bruits qui lui parviennent du Bosphore, il entreprend la consolidation du petit Etat slave qu'il voit en rêve, peut-être l'héritier de Byzance. Et, tout d'abord « pour la couronne ». En 1217, Etienne, le fils aîné de Némagna, dispose d'assez de puissance pour prétendre au titre royal. Il l'obtient. De qui ? Du Pape. Les Papes sont en délicatesse avec Byzance — même latinisé — en coquetterie avec les Balkans. Innocent III, qui a rempli la fin du XIIe siècle et les premières années du XIIIe de sa puissante personnalité, est mort. Honorius III, son successeur, qui approuve la règle de saint François — les Franciscains prendront une grande part à la Renaissance yougoslave — envoie un légat en Serbie pour couronner Etienne, fils de Némagna. Le premier roi serbe est donc roi par la grâce de Dieu et du Saint-Siège Apostolique. Mais deux ans plus tard (1219) Sava fonde l'église *natio-*

nale serbe. Il prononce trois siècles avant Luther le « *cujus regio ejus religio* ». Mais il n'est pas hérétique. Il est plutôt un « Gallican » avant la lettre. Le patriarche, non de Constantinople, mais, à présent, de Nicée, lui accorde son *exequatur*. Il le crée, en même temps, premier archevêque de Serbie. On nage en plein empire latin. Les Grecs préparent en cachette une triple offensive, politique, militaire et religieuse. Le Pape, après avoir couronné le roi de Serbie, couronne Frédéric II, empereur. Le prince-archevêque serbe profite d'une situation embrouillée. Son frère, vassal du pape de Rome, lui-même vassal du pape de Nicée. Tout ira bien. La fondation de l'Eglise nationale serbe est une première atteinte à l'universalité de l'Eglise catholique. N'importe. Mais si le Pape est mécontent, le patriarche ne l'est peut-être pas moins dans son cœur. Seulement, les Latins sont à Byzance. La nationalité grecque se réveille. Expulsé de Sainte-Sophie, le patriarche, qui se fait appeler « œcuménique » (ce qui revient à dire : catholique) n'est pas, au fond, contrarié de voir la marche slave d'Occident s'émanciper de la tutelle romaine. Cette émancipation, attentatoire à l'unité de la discipline ecclésiastique, constitue le premier acte ou, si l'on veut, le prologue lointain de l'affranchissement et de l'unification des Yougoslaves. Le prologue d'un drame sept fois séculaire. N'importe. C'est le grain de sénevé de l'Evangile. C'est un levier puissant créé pour faire face au danger de l'encerclement des grandes agglomérations européennes. La Dalmatie, la Bosnie, la Croatie, la Slovénie ont fléchi ou fléchiront. Là, l'élément latin, ici l'élément germanique. A qui la Serbie ? Spirituellement, à personne. Elle se réserve, péniblement. Elle accepte la lutte, soutenue pendant des siècles par les mêmes gestes hiératiques, transmis de génération en génération, en langue slave archaïque, aux caractères ésotériques. Elle se sacrifie pour maintenir la flamme vacillante (*alere flammam !*) d'une individualité pauvre et combattue, mais originale et réalisatrice !

En 1235, au retour d'un pèlerinage, fatigué, surmené, Sava, qui fut aussi le premier grand écrivain de sa race, meurt sur territoire bulgare, à Ternovo, dans la ville du couronnement des tsars bulgares. Pendant deux ans, les moines bulgares veillent amoureusement sur leur frère serbe mort. Il est transporté dans un couvent serbe — herzégovinien — en 1237. Avant qu'un siècle s'écoule, un autre prince serbe trouve son tombeau en Bulgarie. C'est le puissant roi Miloutine. Il repose à Sofia, sous la coupole de la cathédrale de la capitale bulgare. L'église se nomme « Sveti Kragl » — le Saint Roi (serbe). Une bombe communiste a failli anéantir l'église et le corps du roi. Avertissement aux deux nations yougoslaves. Ces deux princes serbes gardés pieusement en territoire bulgare et le puissant empereur serbe Douchan, fils d'une femme bulgare, ne serait-ce pas suffisant pour rappeler aux deux peuples leurs origines communes, leur rappeler leurs intérêts identiques ? Cette fraternité, faite d'amour et de haine, — on n'a qu'à se rappeler les luttes sanglantes et les alliances consécutives des communes italiennes — n'est que depuis trop longtemps méconnue ! L'amour doit triompher.

A la fin du XVIe siècle, les Turcs sont les maîtres incontestés de la Serbie, de la Bulgarie, de la Bosnie. La vague musulmane déferle jusqu'aux portes des villes dalmates. Les Turcs s'emparent du corps de saint Sava. Ils le brûlent à Belgrade. Ses cendres sont dispersées. Le prince serbe les gênait, même mort. Ils le suppriment. Mais l'esprit reste. Il étend ses ailes sur toute la race. Aux veillées funèbres, il la soutient. Le prince-moine réalisateur, cet homme aux vastes espoirs et aux horizons lointains, activiste, mystique, est le premier fondateur d'une grande unité, consciente, sûre d'elle-même. C'est pourquoi on en parle et on le fête. On en parlera, on le fêtera toujours.

Cte L. DE VOÏNOVITCH.

LES NOUVEAUX ACADÉMICIENS

ANDRÉ CHAUMEIX

Comme ses confrères du *Journal des Débats* félicitaient M. André Chaumeix de son élection à l'Académie Française, il leur raconta, évoquant ses débuts dans la « Maison » de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, cette piquante anecdote. Son ambition était d'être admis dans la phalange des collaborateurs enviés qui donnaient au journal des « Variétés » doctes et étendues comme celles que lui apportaient

Hippolyte Taine ou Ernest Renan. Après quelques hésitations, M. Chaumeix s'en ouvrit au directeur, M. de Nalèche. Celui-ci l'écouta, fronça le sourcil, réfléchit un instant et répondit à l'audacieux : « Non. Vous n'écrirez pas de « Variétés ». Vous allez faire l'article politique. Vous ferez cela trente ans et puis..., vous entrerez à l'Académie Française. »

M. Chaumeix obéit. Il fut rédacteur politique; il le fut avec éclat, et l'Académie Française n'attendit pas tout à fait trente ans pour ratifier l'horoscope du directeur des *Débats*. En mai dernier, elle élisait son docile et brillant collaborateur ; elle le recevra le 30 avril sous la Coupole.

M. André Chaumeix est né à Royat, le 6 juin 1874, mais sa famille est creusoise. Il commença ses études au collège ecclésiastique de Felletin, les poursuivit au lycée de Clermont et les acheva au lycée Henri IV. Entré à l'Ecole Normale supérieure, il y prépara l'agrégation des Lettres et se fit, en outre, recevoir licencié en droit. Il fut ensuite envoyé à l'Ecole de Rome où il enrichit sa formation intellectuelle de tout ce que pouvait y ajouter un jeune lettré épris de savoir qui recevait, dans la Ville des Papes, l'impulsion et les conseils de Mgr Duchesne. La plus belle carrière universitaire s'offrait dès lors à M. André Chaumeix. Il y renonça. On a dit que l'Université mène à tout à la condition d'en sortir. M. Chaumeix n'eut pas à la quitter pour suivre sa voie. Il avait reconnu bien vite quelle était sa vraie vocation. Il était appelé à un autre enseignement, aussi fécond et plus vaste que celui qui tombe d'une chaire professorale. Par la solidité, l'étendue, la variété de ses connaissances, par son ouverture et sa flexibilité d'esprit, par ses goûts et ses dons d'écrivain, il se sentait de la lignée des pionniers de la pensée de leur temps, des hommes de culture et de talent qui ont qualité pour intervenir dans les controverses et exercer leur influence sur l'opinion de leurs contemporains. La lutte pour les idées, la critique, la polémique attiraient à la fois M. André Chaumeix. Il serait publiciste. Il entra ainsi au *Journal des Débats*. Il ne l'a jamais quitté (1). « On ne quitte pas les *Débats* », a dit Ernest Renan. M. Chaumeix aime à rappeler cette maxime d'un de ses maîtres de prédilection et elle est gravée sur la lame de la pacifique épée d'académicien que ses confrères vont offrir à ce redoutable *debater*.

*
* *

Comme on le voit, nulle carrière n'est plus unie que celle du nouvel immortel. C'est essentiellement et presque exclusivement celle d'un journaliste. M. Chaumeix entre à l'Académie, et c'est bien comme tel qu'il y entre : « Vingt-cinq années aux *Débats*, ce sont des titres », a dit un des Quarante. Mais, d'ailleurs, c'est un journaliste de la grande lignée, de ceux qui ont une doctrine en même temps que du talent, qui placent au-dessus de tout le souci de la vérité et le respect du lecteur, qui savent concilier la hâte de l'improvisation quotidienne avec la justesse et l'élévation de la pensée, la sûreté de l'information et le culte du bien dire. Ces qualités-là éclatent dans tout ce qu'écrit M. André Chaumeix et elles l'ont vite classé dans la filiation des grands publicistes qui sont l'honneur de la profession : les Prévost-Paradol, les Edouard Hervé, les Francis Charmes.

Par une heureuse rencontre, M. André Chaumeix réunit à un degré rare les traits qui caractérisent l'écrivain du *Journal des Débats*, selon la tradition de la célèbre maison : solidité doctrinale, esprit critique, courtoisie envers les personnes, respect scrupuleux de la langue. Mais le docile collaborateur de M. de Nalèche lui apportait, en outre, quelques dons personnels qui lui ont valu de remplir avec une incontestable originalité le rôle de leader qu'il détient depuis plus d'un quart de siècle. Il arrive à des écrivains d'avoir un physique qui ne correspond pas à leur œuvre : Sainte-Beuve, par exemple, ou Renan. Ce n'est pas le cas pour M. Chaumeix, et l'on peut vraiment dire : « Le style, c'est l'homme même. » Tout en lui est distinction, aisance et finesse. De stature élégante, le visage étonnamment jeune sous les cheveux où courent quelques reflets argentés, l'œil vif, un air de décision que tempère un joli sourire empreint d'un soupçon d'ironie, la parole nette, jaillissante, prompte aux formules lapidaires, et aux saillies joviales ou caustiques. C'est l'image même de son talent primesautier qui allie la séduction à la force, la vigueur dialectique aux grâces de l'élocution, l'art d'instruire en même temps qu'on enchante. M. Chaumeix tient, pour autant dire, quotidiennement cette

(1) Sauf pendant la guerre où, mobilisé, il fut attaché à la Censure, puis envoyé à Berne comme conseiller d'ambassade. Après la paix, ses relations avec les *Débats* se ralentirent au cours des sept années durant lesquelles il dirigea la *Revue de Paris*. Mais, dès qu'il quitta celle-ci, il reprit, rue des Prêtres, sa collaboration qu'il maintint assidûment, même pendant le temps où, réorganisant *Figaro*, il en rédigea l'éditorial.

gageure. Et il la réussit tant il a de richesse substantielle, d'aptitude à associer les idées, à former de rapides synthèses, à dégager le général sous l'actualité éphémère. « J'ai refait des centaines de fois le même article », déclare-t-il volontiers. Car il sait la valeur de la figure de rhétorique appelée *répétition*. En réalité, ce n'est jamais le même, tant parvient à les renouveler par sa dextérité, sa virtuosité de plume, un écrivain plein de ressources, expert aux nuances, sensible aux moindres particularités de l'heure, et qui a, si l'on ose dire, des ongles jusqu'au bout de l'esprit.

*
* *

Mais, plutôt que de tenter de définir M. Chaumeix journaliste, ne ferais-je pas mieux, par quelques extraits tirés de cette étincelante improvisation, de mettre mes lecteurs en mesure de goûter la saveur de ces « pages éphémères qu'on croirait écrites pour la postérité », selon l'heureuse formule de M. Albert Petit ?

Le 11 novembre dernier, M. Chaumeix écrivait :

Nous avons le regret de constater douze ans après l'armistice une campagne malsaine pour détourner l'attention des vrais problèmes. Les regarder avec sang-froid, oui. Les négliger ou les nier, non. Le défaitisme a pris aujourd'hui une nouvelle forme. Il consiste à douter des effets de la victoire, à remettre en cause ses résultats. Il consiste à répandre l'idée que le désarmement général est possible dans l'état présent du monde. Il consiste à accepter d'un cœur léger la révision des traités, qui sera pour l'Europe nouvelle une cause de bouleversement dont les effets sont imprévisibles. Il consiste à ne pas voir que nous avons abandonné nos gages trop tôt. Il consiste à réclamer des concessions nouvelles, et à refuser de constater que les concessions faites n'ont servi à rien. Sans doute, on peut s'étonner que, douze ans après l'armistice, de pareilles propagandes soient possibles. Elles sont. Elles s'étalent. C'est contre elles que nous protestons dans l'intérêt de la paix même.

Il commente en ces termes la constitution du cabinet Painlevé, à la chute du ministère Herriot (18 avril 1925) :

On attendait un ministère de détente et de réparation; voici le ministère Painlevé-Briand-Caillaux. On attendait pour le salut public l'union des plus solides têtes et des meilleurs cœurs : voici le mélange hétéroclite des anciens et des modernes, des vétérans et des amnistiés. On attendait la confiance, la clarté, le prestige : voici, parmi des souvenirs affligeants et des espérances mitigées, la gageure et l'incertitude. On attendait l'esprit national : voici l'énigme.

Voulez-vous du plaisant ? Voici « la mi-carême du Cartel » (20 mars 1925), lequel affecte de se scandaliser d'un manifeste des cardinaux :

Le Cartel a sa façon de fêter la Mi-Carême : il va s'occuper des cardinaux. Une grande joie anime toutes les gauches. Si les cardinaux n'existaient pas, il faudrait les inventer. Le Cartel, qui prétend se passer de religion, ne peut se passer de l'Église. Ce n'est pas, il est vrai, pour l'honorer. Mais c'est encore une manière de lui rendre hommage que de ne pouvoir longtemps l'ignorer.

M. Chaumeix se demande ce que pensait la foule qui se pressait pour saluer la dépouille du maréchal Joffre (8 janvier 1931) :

Peut-on assurer que, sans guide, cette foule sache encore les conditions que réclame sa sécurité et les conditions qui ont assuré la victoire ? Il y avait au lendemain de l'armistice un esprit nouveau, qui s'était formé dans les souffrances, dans les années de sacrifices et d'héroïsme. Les noms des grands chefs étaient évocateurs non seulement d'événements insignes, mais de caractère, de vertus, de discipline nationale. Tout s'est accompli depuis douze ans comme si les maîtres occultes de la France ne supportaient ni les sentiments ni les idées qui pouvaient faire sa force. De temps en temps, la foule a retrouvé en saluant Foch, Clemenceau, aujourd'hui Joffre, quelque chose de l'esprit qui l'animait. Ils disparaissent.

A propos du transfert des restes de Jaurès au Panthéon (25 novembre 1924) :

Jaurès avait su, avec un incontestable talent, avec un savoureux mélange de générosité lyrique et d'adresse politicienne, maintenir le socialisme à cette limite où il est à la fois une espérance de révolution pour le peuple et une institution régulière pour les Pouvoirs publics. L'époque où il a vécu favorisait ordinairement cet équilibre : sa virtuosité le sauvait aux jours difficiles. Mais, depuis dix ans, un phénomène capital pour les révolutionnaires s'est accompli : il y a eu la révolution russe...

Jaurès, jadis invité par Clemenceau à faire connaître le plan de sa cité future, avait ajourné les révélations et finalement ne les a jamais faites. Lénine et Trotsky ont fait voir sans beaucoup de phrases ce que c'était que de ruiner une civilisation et d'en fonder une autre encore toute barbare.

Après un discours de M. Herriot, président du Conseil (30 janvier 1925) :

Il y a plus de joie dans le royaume des cieux pour un seul pécheur repenti que pour cent justes. La Chambre a pu éprouver hier quelque chose de ce sentiment qui n'est pas d'ici-bas. M. Herriot était le pécheur repenti; on pensait peu aux justes; et toute la Chambre connaissait une satisfaction qui lui avait été refusée depuis sa réunion : elle entendait M. le président du Conseil prononçant quelques paroles raisonnables.

Petit croquis de M. Pierre Laval (26 janvier 1931) :

Disciple de M. Briand et de M. Caillaux, M. Laval est un homme de gauche qui se pique d'avoir des appuis dans tous les partis. Et comme presque tous les partis sont des collections de candidats, sans doctrine et sans consistance, il est possible qu'il ait éprouvé par de sérieux essais l'esprit de conciliation de ses contemporains. Il est un exemplaire du politicien tel que peut en produire le parlementarisme de nos jours. Très sceptique, plus préoccupé de tractations qui rapprochent les hommes que des programmes qui leur donneraient une âme commune, plus confiant dans les expédients que dans les desseins politiques, il est, en somme, très adapté à notre modeste régime.

Sur le scandale de l'affaire Oustric (11 janvier 1931) :

L'affaire Oustric, avec ses ministres, ses démarcheurs, ses collaborateurs variés, ses alliés de cabinets ministériels, jette un jour cru sur les mœurs contemporaines. Si l'on songe que l'affaire de la *Gazette du franc*, et en son genre l'affaire Horan, nous réservent aussi quelques enseignements étranges, on est bien obligé de se dire qu'il y a quelque chose de pourri dans l'Etat. Il y a surtout dans tout cela un affligeant mépris du travail, une croyance pitoyable dans les « combinaisons », une exploitation scandaleuse de l'Etat et de tout ce qui environne l'Etat, lequel est sans autre défense que celle des bureaux. Plus de hiérarchie, plus de protection de l'intérêt public Maurice Barrès a donné pour titre ce mot *Cloaque* au récit de ce que lui avait appris une Commission d'enquête.

Sur la socialdémocratie allemande (31 mars 1931) :

La situation économique et financière de l'Allemagne n'est pas bonne, et les restrictions de crédits seraient justifiées. L'armée réduite, imposée par le traité de Versailles, est pourvue de telle façon qu'elle réclame autant d'argent que l'armée prussienne de 1913. Beau sujet de méditation et de protestation pour la socialdémocratie! Mais il suffit que le général Grœner déclare qu'il ne fera aucune concession. Tout s'apaise aussitôt dans le camp de ceux qui auraient envie de faire des objections. Les questions sérieuses ne seront pas posées. Les socialistes favoriseront le budget de 700 millions de marks et la construction du croiseur cuirassé. Telle est la socialdémocratie. Et telle est l'Allemagne.

A propos de l'union douanière austro-allemande (25 mars 31) :

Pour rassurer ou pour endormir la France, on répète : « Ce n'est rien. » Ce n'est rien ? C'est tout, ou, du moins, c'est le commencement de tout le reste. C'est l'épreuve par laquelle l'Alemagne prend la mesure de ses forces et s'assure des faiblesses de ses interlocuteurs. A un acte, on répond par des notes. L'Allemagne s'en moque bien. Elle se prêtera à toutes les apparences formelles qui pourront favoriser l'apathie des nations, et elle gardera de sa politique la substance, le résultat réel, qui est l'*Anschluss*. On négocie, dit le Conseil des ministres. On négocie quoi ?

On ne finirait pas de citer des passages de cette qualité et de cette vigueur de ton. Relevons au moins encore, ce commentaire de la première élection de M. Ferdinand Bouisson à la présidence de la Chambre (13 janvier 1927) :

On dira que M. Bouisson était un excellent candidat, que ses qualités d'autorité expérimentées durant sa vice-présidence sont appréciées par tous les groupes et qu'*il joint aux édifiants souvenirs de l'éducation des Dominicains* d'Arcueil la facilité méridionale que le soleil donne au collectivisme. Malgré tout, M. Bouisson est le premier président socialiste que la Chambre ait connu.

Par la vertu d'une malicieuse incidente, la Chambre apprit ainsi, ce qui était généralement ignoré, que M. Bouisson avait fait ses classes dans le collège que dirigea le R.-P. Didon.

*
* *

Bien que M. Chaumeix ait consacré au *Journal des Débats* la plus grande part de son activité, sa collaboration ne l'absorbait pas au point qu'il n'ait pu, çà et là s'adonner à d'autres travaux. J'ai rappelé précédemment son passage à la *Revue de Paris* et au *Figaro*. Un peu auparavant, à la *Revue des Deux-Mondes*, il avait suppléé M. Raymond Poincaré dans la « chronique politique », que le retour de l'illustre homme d'Etat aux affaires l'avait obligé d'interrompre. Bien des années plus tôt, M. Chaumeix avait donné à la *Revue hebdomadaire* des études de critique philosophique fort remarquées et que de bons juges ont souvent regretté de ne pas voir recueillies en volume.

Lorsqu'en 1924, MM. Joseph Bédier et Paul Hazard publièrent leur magistrale *Histoire de la littérature française illustrée*, ils s'adressèrent à M. Chaumeix pour traiter la « période contemporaine, de 1870 à nos jours », et les neuf chapitres que comporte cette partie de notre histoire littéraire ne sont pas les moins attachants de ce magnifique ouvrage. Enfin, de temps à autre, à la *Revue des Deux-Mondes*, M. Chaumeix, dans une « revue littéraire », des plus suivies, scrute les courants de la pensée contemporaine, se penche avec une sollicitude et une sympathie fraternelles sur les œuvres des jeunes pour démêler leurs tendances, voire parfois, les leur découvrir et se prononce avec la même sereine impartialité tantôt sur les maîtres d'aujourd'hui, tantôt sur ceux de demain. Dans ce rôle de critique et d'anticipation, M. Chaumeix n'est pas moins bien servi que dans celui de *leader* politique par sa haute culture, son habitude de la spéculation intellectuelle, cet art de maîtriser, de féconder son

sujet, toutes les qualités en un mot de son esprit et de son talent. Il excelle aux analyses pénétrantes, aux exposés qui gravent dans la mémoire leurs formules lumineuses, aux portraits tracés d'un burin sûr, sans retouches ni bavures. J'en donnerai quelques exemples.

Silhouette de Jules Lemaître :

Jules Lemaître est essentiellement un critique. Il avait d'autres dons, mais il demeure surtout, dans le souvenir, l'auteur du feuilleton des *Débats* et des articles de la *Revue Bleue*. Lui-même a avoué un jour que la critique lui paraissait le meilleur genre pour exprimer ce qu'il croyait avoir à dire. Il y a été merveilleusement à l'aise; il y a déployé une grâce, un esprit, parfois une gaminerie qui sont toujours chez lui les parures du vrai. Un article de Jules Lemaître a son charme propre qui est fait tout à la fois de sensibilité et de raison... Quand Jules Lemaître est face à face avec un grand auteur, il ne se laisse pas imposer : le respect est sa moindre vertu. Il veut savoir à quoi s'en tenir et quand il le sait, il le dit avec une fantaisie qui sauve sa hardiesse, mais le plus souvent sur un ton charmant de sympathie, d'amitié. La vérité telle qu'il la veut, voilà ce qu'on discerne dans tous ses écrits...

Les idées d'Henri Poincaré sur la science :

Il n'y a pas de système construit par Henri Poincaré. Libre de toute attache, il a procédé par des affirmations successives qui se complètent et parfois se corrigent et qui sont matière à réflexions fécondes. Les plus connues sont relatives au caractère conventionnel de la géométrie, à l'évolution des lois de la nature, à l'importance de la commodité dans la constitution des sciences. En étudiant les notions d'espace et de temps, en analysant la différence qui existe entre le fait brut et le fait scientifique, en mettant en relief l'intervention du savant dans le choix des phénomènes observés, Henri Poincaré s'est toujours appliqué à montrer que la science traduit les affirmations du sens commun dans une langue conventionnelle. Par là, il a contribué à situer exactement la connaissance scientifique positive dans l'ensemble des activités humaines.

La philosophie d'Henri Bergson :

L'influence de la philosophie de Bergson s'explique non seulement par sa nouveauté, mais par l'état des doctrines métaphysiques au moment où elle s'est manifestée. Ceux qui défendaient les notions d'âme et de contingence ne pouvaient se dispenser d'accepter la position du problème établie par leurs contradicteurs. L'effort personnel de Bergson a été de montrer que les questions se posaient tout autrement qu'on ne disait, de procéder à une analyse plus approfondie de la réalité psychologique et de faire rentrer dans la philosophie, par l'expérience même, un spiritualisme nouveau. En tous pays, les idées de Bergson ont été étudiées avec passion; nulle part elles n'ont eu un plus rapide essor que dans les pays anglo-saxons et dans les pays latins. Bergson, à travers Maine de Biran et les moralistes français, rejoignait Aristote. Il représentait un courant qui a toujours existé dans l'histoire de la philosophie.

Sur Anatole France :

Fils spirituel de Voltaire et de Renan, lettré tout pénétré de culture grecque et latine, écrivain incomparable, il semble avoir hérité de l'auteur de *Candide* l'art du récit, la netteté de la pensée et de la forme, l'esprit philosophique; et de l'auteur des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* cette grâce poétique qui mêle aux délectations de l'intelligence une sorte de volupté plastique. Anatole France représente chez nous ce qu'il y a eu de plus précieux dans le monde antique : le goût pour le jeu des idées, le sens du réel et du relatif, la mesure parfaite, la soumission sereine aux puissances inévitables qui sont celles du Destin et d'Aphrodite, celles de la Raison et d'Apollon.

Sur Marcel Proust :

A la recherche du temps perdu est la manifestation la plus neuve, la plus riche du roman français depuis bien longtemps. Une langue qu'on a taxée d'incorrection, mais qui, en réalité, se moule si étroitement sur la pensée qu'elle semble ne faire qu'un avec elle; une hardiesse d'analyse digne de nos plus puissants moralistes; une poésie amère, résignée, celle d'un être blessé chez qui ne vibrent plus que la fierté, l'intelligence et le lyrisme, voilà ce que l'on trouve entre autres mérites dans l'œuvre de Marcel Proust... Quelle meilleure preuve de la vitalité du roman d'introspection psychologique que l'apparition de Marcel Proust. Par sa hardiesse et sa sensibilité frémissante, il a élargi le domaine de l'analyse.

A propos du *Voyage de Grèce* de M. Jacques de Lacretelle :

M. Jacques de Lacretelle. Il est de l'école de Barrès et ne cherche dans les sites célèbres que ses propres impressions. Il va même plus loin encore, car enfin dans le fameux *Voyage de Sparte*, Maurice Barrès, tout en se refusant à la Grèce, se sent touché soudain par les souvenirs que les barons français ont laissés de leur passage. M. de Lacretelle m'a paru échapper à un pareil divertissement. C'est ce qui donne à son livre un aspect tout intellectuel. L'auteur assurément ne l'a pas fait exprès. Telle est sa complexion : il évite les considérations et les phrases; il est net; il est précis; il parle avec naturel de la seule chose, dont après tout un écrivain soit sûr ici-bas, c'est-à-dire ce qu'il éprouve.

J'arrête là les citations. On en a lu assez pour discerner la rare valeur de celui qui va occuper à l'Académie Française le fauteuil de Faguet et de Clemenceau. Leur mémoire est en bonnes mains. Il y aura, sous la Coupole, une belle fête pour l'intelligence le 30 avril.

RAOUL NARSY.

LES PETITES ÉCOLES DE PORT-ROYAL LEURS MAITRES ET LEURS ÉLÈVES (1)

Comme Saint-Cyran dans cette histoire incarne le type du directeur, Antoine Le Maître celui de pénitent, Singlin celui du prêtre, Lancelot nous apparaît comme le modèle du professeur, du pédagogue, si j'ose me servir de ce mot rébarbatif, de l'homme fait pour comprendre et instruire la jeunesse. Car il était tel ce grammairien, grammairien si infaillible qu'aujourd'hui encore, l'un des plus réputés défenseurs de notre langue signe certains articles de ce nom respecté.

« Le premier en France, écrit un de nos contemporains, Lancelot a compris ce que doivent être des ouvrages d'enseignement, en quelle langue ils veulent être écrits et les qualités qui y sont requises : simplicité et clarté dans l'exposition, arrangement rationnel des matières, choix judicieux d'exemples justes et courts, disposition matérielle favorable à la mémoire, science discrète enfin qui ne descend pas aux détails plus curieux qu'utiles de l'érudition ; et, toutes ces qualités, on peut dire qu'il les a lui-même possédées. »

Bientôt spécialisé dans l'enseignement du grec et des mathématiques, Lancelot n'en donna pas moins des méthodes successives pour apprendre les langues grecque, latine, espagnole et italienne, comme aussi un *Jardin des racines grecques*, où l'aida un peu bizarrement M. de Saci. Enfin, il rédigea, avec Antoine Arnauld, une *Grammaire générale*.

Ajoutons que cet éminent professeur était en même temps un « maître » dans le sens le plus élevé du mot, alliant la douceur à la fermeté, la modestie à la science, sévère pour lui seul, indulgent pour les petits, pratiquant à la lettre la triple prescription de M. de Saint-Cyran à l'égard des enfants : « parler peu, tolérer beaucoup, et prier encore davantage », demeurant enfin pour tous la règle vivante qu'ils n'avaient qu'à suivre pour bien faire.

Lancelot n'eut pas longtemps à professer aux champs où ses élèves se multipliaient. Les solitaires logeaient dans l'abbaye même. Or, de Paris, Port-Royal, en pleine prospérité, songeait à renvoyer là-bas des religieuses. C'était le vœu le plus cher de la Mère Angélique et l'on savait que l'archevêque allait le réaliser. Il fallait donc céder la place, la préparer même aux prochaines arrivantes. Le départ des enfants précéda celui des Messieurs qui décidèrent, à la fin de 1646, leur transfert à Paris. Peut-être à cette nécessité matérielle s'ajouta-t-il celle d'organiser vraiment une institution qui prenait de l'ampleur.

Un ami, M. Lambert, dont le beau-frère, M. Hamelin, hébergeait à ce moment même Arnauld, déjà inquiété, offrit une maison dans le faubourg Saint-Jacques, non loin du monastère, au cul-de-sac Saint-Dominique d'Enfer : « Il y avait bien du bâtiment, écrit Du Fossé, avec une cour et un jardin fort raisonnables. »

Quand les enfants, au nombre d'une vingtaine, y arrivèrent, ils trouvèrent là un établissement constitué, organisé pour eux, qui, alors seulement, prit le nom de Petites Ecoles, humble nom, qui soulignait bien qu'on n'entendait faire aucune concurrence aux collèges de l'Université.

Une rétribution modeste y était demandée, 500 livres au plus, qui, parfois, se trouvait réduite jusqu'à la gratuité. La direction en était confiée à un ecclésiastique de Beauvais, naguère l'hôte de Port-Royal, M. Wallon de Beaupuis. Très jeune et pas encore prêtre, il devait rester à la tête des Ecoles jusqu'à leur destruction finale ; et puis après, durant sa longue et sainte existence, demeurer l'ami, le conseil et l'exemple de ceux qui avaient eu le bonheur d'être sous sa conduite. Cinquante ans plus tard, son disciple chéri, Tillemont, réclamera la consolation suprême de mourir entre ses bras.

Mais n'anticipons pas. M. Wallon de Beaupuis, au faubourg Saint-Jacques, eut pour le seconder quatre adjoints qui se partagèrent l'enseignement. Lancelot était le premier, chargé du grec et des mathématiques. Puis venaient MM. Nicole, Coustel et Guyot

De Guyot seul, nous savons fort peu de chose, sinon qu'il se sépara de ses amis à l'heure de la persécution. Il leur fut infidèle et cette infidélité lui a valu l'oubli. Les trois autres, quand ils prirent possession de ce que je ne puis nommer leurs chaires, étaient, de même que leur principal, suivant le vœu de Saint-Cyran, des jeunes gens d'environ trente ans. Nicole, le benjamin, en comptait à peine vingt-trois.

Pourtant, il avait déjà la réputation de « narrer bien et avec agrément ». On le savait disert, poli, très instruit. Tout cela sans doute l'avait désigné pour enseigner la philosophie et les hu-

(1) V. la *Revue Bleue* du 4 avril 1931.

manités. Lui aussi restera maître tant que les écoles subsisteront, et c'est son professorat même, surtout aux Granges, qui le fera connaître d'Arnauld dont ensuite il partagera presque toute la vie.

Pierre Coustel enfin, pieux laïque de Beauvais, appelé par son ami Wallon de Beaupuis, avait naguère accompagné à Rome Henri Arnauld, le futur évêque d'Angers. Il est désigné dans les Mémoires comme « un homme de littérature, savant en grec et en latin » surtout en cette dernière langue, qu'avec Guyot il avait charge d'enseigner. Bien après la dispersion, quand il sera devenu précepteur des neveux du cardinal de Furstenberg, il mettra en lumière dans un ouvrage intitulé : *Règles de l'éducation des enfants* l'esprit et les procédés qu'il avait vus en usage aux Petites Ecoles.

Ces cinq hommes sont ceux qui ont particulièrement droit au titre de maîtres ; mais il est hors de doute qu'il y en avait d'autres. Ainsi Du Fossé nous parle avec les plus grands éloges d'un de ses professeurs, nommé M. Le Fèvre, qui mourut après un court exercice, et l'on peut ajouter que, surtout quand les Ecoles furent revenues aux Champs, la plupart des Messieurs, notamment Le Maître, Arnauld, Saci, Hamon, Floriot, s'en occupèrent tour à tour, contribuant à imprimer aux élèves une marque indélébile.

Voyons donc d'une manière très brève, en ces années de paix pour les Ecoles — paix relative car nous entrons dans la Fronde — ce que furent les méthodes de Port-Royal et quelles innovations elles apportèrent à l'enseignement français. Nous allons constater que des choses qui nous semblent aujourd'hui élémentaires sont dûes aux Messieurs.

La douceur, je l'ai dit, la charité tendre, le respect pour l'enfant en étant la base, inspiraient aux maîtres le désir et la volonté de simplifier l'étude, de la rendre attrayante à l'écolier.

Point de violences d'abord, point de coups ni de sévices dans les Petites Ecoles ; les châtiments corporels en étaient sinon complètement bannis, au moins de toute rareté. Cela déjà était une révolution que le monde alors n'accueillit pas. Vingt ans plus tard, le pauvre petit dauphin, livré aux brutalités de Montausier, eut été bien heureux que ce régime se fût vulgarisé.

Ensuite, si absurde que cela nous paraisse, jusqu'alors l'usage absolu était d'apprendre à lire en latin. On eut dit que ce premier effort de l'intelligence n'étant pas assez pénible par lui-même, il fallait encore y ajouter pour l'enfant celui de former des mots dans une langue inconnue ; il en résultait que pour cela trois ou quatre années étaient nécessaires. A l'inintelligible latin, Port-Royal substitua le français, ce qui abrégea formidablement ce temps ; et nous verrons bientôt Pascal, ployant à cela son génie, inventer une nouvelle méthode d'apprendre à lire basée sur la prononciation directe des voyelles et des diphtongues. Cette méthode est bien voisine de celle employée aujourd'hui.

S'agit-il de l'écriture ? Les plumes d'oie d'un usage long et compliqué furent remplacées par des plumes métalliques que, pour les enfants, on fabriquait au monastère, et dont nous notons, à Port-Royal, la première apparition.

A l'écolier qui sait lire et écrire, le maître vigilant prépare un contact immédiat avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité par des traductions expurgées qui permettent l'assimilation du sens avant l'abord du texte ; cela dans un style clair susceptible de ne donner que des idées claires et distinctes.

Les humanités viendront ensuite :

Horace et les festins, Virgile et les brebis.

Et quand Lancelot initiera ses disciples au grec, ce sera, renversant encore les procédés en cours, directement, et sans le truchement du latin.

Quand Arnauld, entre deux polémiques, composera pour les enfants des *Eléments de géométrie*, il le fera d'une façon si nette et si bien ordonnée que Pascal, après les avoir lus, déchirera les siens propres, les jugeant inférieurs.

Aucune exagération dans tout cela. On est savant, à Port-Royal, non pas savantissime ; il y a certainement ailleurs de plus profonds érudits. Ce qu'on cherche avant tout, c'est la méthode, la clarté, le bon sens, qualités bien françaises dont sera imprégnée la *Logique* et dont la mise en relief reste le grand honneur de cet enseignement.

Guerre sans merci au pédantisme. Le maître ici cesse d'être un pédant, un régent même ; c'est un honnête homme et un chrétien qui veut former des chrétiens et des honnêtes gens.

Aussi la surveillance morale, facilitée par le petit nombre des enfants, est-elle incessante, mais exercée de telle sorte que Du Fossé pourra écrire de son professeur Le Fèvre : « Par la manière si charmante dont il en usait à notre égard, ayant pour but de nous prendre par l'honneur et de nous y rendre sensibles, il sut si bien nous gagner que nous l'aimions tendrement comme

notre ami, et que nous le respections néanmoins comme notre maître. »

Entre eux, les enfants étaient habitués à se prévenir de civilité ; ils ne se tutoyaient jamais, ne s'appelaient pas par leurs noms tout court. A l'instar des grands, c'étaient déjà de petits Messieurs.

N'imaginons pas qu'il en résultait pour eux de la tristesse, quelque chose de compassé, pénible et ridicule. Du Fossé encore nous renseigne et nous dit que la gaieté ne perdait pas ses droits. Les jeux étaient nombreux aux Petites Ecoles : le tric-trac, les dames, les échecs, le billard, se partageaient les amateurs. On avait inventé un jeu de cartes à personnages historiques. Enfin, dans le plein air, ces jeunes garçons, comme ceux de tous les temps, construisaient des fortifications, jouaient au monde et à la guerre, faisaient même parfois des traités de paix.

Il parle aussi des serviteurs : un brave garçon, Pantiot, qu'il n'y avait qu'à regarder, dit-il, pour avoir envie de rire, et un autre, personnage d'importance, nommé Maître Jacques, qui cumulait des emplois si divers qu'on se demande si Racine, qui l'a certainement connu, n'en a pas, dans la suite, touché un mot à son ami Molière.

Ce Maître Jacques fut, dans tous les cas, pour les Messieurs, grands et petits, d'un inappréciable secours durant la Fronde. Son bon sens et son savoir-faire — je cite encore Du Fossé — empêchèrent qu'ils se ressentissent de la misère générale : « Jamais, dit-il, nous ne fûmes mieux nourris, ni ne mangeâmes de meilleur pain. »

Il faut ajouter (nous sommes en 1649) que notre guide avait alors quinze ans, l'âge du bel appétit et du besoin de mouvement. Aussi les sermons de M. Singlin, qu'avec ses condisciples il allait chaque dimanche entendre au monastère, faisaient-ils sur lui, il le confesse, beaucoup moins d'impression que les batailles rangées entre apprentis-frondeurs auxquelles, sortis de l'église, ils assistaient dans la rue.

Malgré la situation troublée de Paris, les élèves, cette année-là, se multiplièrent de telle sorte que M. de Beaupuis mandait à son père qu'il n'y avait plus de place dans la maison. Notons pourtant qu'à aucun moment leur nombre n'a atteint cinquante.

Cette prospérité inquiéta ceux qui n'aimaient pas Port-Royal. La Mère Angélique, dès l'année précédente, en informait la reine de Pologne : « On a dit à la Reine, écrit-elle, que c'était une communauté, qu'ils ne sortaient point, qu'ils étaient habillés tous d'une même couleur, qu'ils avaient une chapelle et qu'on les appelait : les petits Frères de la Grâce. Pour remédier à ces prétendus désordres, poursuit-elle, on a envoyé M. le lieutenant civil... Il a été très surpris de trouver faux tout ce qu'on avait rapporté ; et il a dit à ces Messieurs qu'ils avaient des ennemis qui en faisaient bien accroire. Cela ne nous met pas en repos. »

Les Messieurs le comprirent si bien que pour ne pas exciter plus longtemps, par le succès de leur enseignement, une jalousie qui s'ajoutait à l'ancienne hostilité, ils crurent sage de ramener peu à peu leur petit troupeau aux Champs. Quelques enfants furent d'abord conduits dans la paroisse de Port-Royal à Magny-Lessart, près du curé, M. Retard, fervent ami de leurs maîtres. Les autres partirent au cours des années suivantes. En 1653, il n'en restait plus un à Paris.

Mais, aux Champs, la situation n'était plus celle de naguère. Les religieuses ayant repris possession de leur abbaye, les Messieurs, confinés aux Granges, n'avaient pas la place d'y loger tous les écoliers qui furent alors divisés en trois colonies. L'une demeura aux Granges, avec Nicole et Lancelot, sous la surveillance immédiate des principaux solitaires. Villeneuve et notre ami Du Fossé, qui vont bientôt y avoir pour camarade Jean Racine, en firent partie, retrouvant là avec bonheur MM. Arnauld, Le Maître et de Saci, avec lesquels, écrit Du Fossé, « nous commençâmes à faire une liaison particulière, ayant plus d'âge et de discernement qu'autrefois. »

Le reste des enfants trouva l'hospitalité chez deux riches maîtres des requêtes, amis de Port-Royal, veufs tous deux et pères de jeunes garçons qu'il fallait instruire : c'étaient MM. Du Gué de Bagnols et Maignart de Bernières qu'alors même leur ardente charité à secourir les misères causées par la Fronde faisait surnommer : les procureurs-généraux des pauvres.

M. de Bagnols habitait aux environs de Chevreuse, le château des Trous ; il y plaça, avec ses trois fils, quelques enfants, cinq ou six au plus.

Les autres furent accueillis par M. de Bernières dans la maison du Chesnay, près de Versailles, que j'ai déjà mentionnée et dont, après M. Pelletier des Touches, il était devenu propriétaire. C'est là que vinrent s'installer Messieurs Wallon de Beaupuis et Coustel, avec la fraction la plus importante des Petites Ecoles.

D'autres maîtres, MM. Framery, Le Bon, Du Chesne prêtèrent leur concours ainsi que le bon solitaire déjà mentionné aussi, qui pour cela

quitta les Granges et repris près des enfants son rôle d'autrefois : M. Etienne de Bascle.

Quatre classes purent être constituées au Chesnay, groupant comme élèves, près des trois fils du maître de la maison, ceux des conseillers au Parlement, Robert et Benoise, du maître des requêtes Le Nain (l'un sera M. de Tillemont), ceux de M. Perrier, le beau-frère de Pascal, et d'autres encore dont les noms ont moins marqué dans l'Histoire.

A Vaumurier, tout près de l'abbaye, le duc de Luynes, dans la première ferveur de sa conversion, ouvrit sa maison, qui fut un refuge durant les dernières secousses de la Fronde. Son jeune fils, le duc de Chevreuse, n'y était-il pas, lui pour lequel Arnauld composa la *Logique ?* Il semble enfin qu'un dernier essaim, sous la conduite d'un abbé de Flexelles, s'échoua pendant quelque temps à Sevran-Livry.

Ainsi organisées et pour la brève étape qui devait être la dernière, les Ecoles reprirent une existence de calme prospérité, celle qui assure leur gloire, puisque c'est la période au cours de laquelle y entra Jean Racine. Nous l'allons, dans un instant, regarder vivre aux Granges, y écouter Lancelot, y pratiquer Nicole, y aimer Le Maître et Hamon ; mais, auparavant, jetons encore un regard sur l'école du Chesnay, dont le règlement, fait par M. de Beaupuis, était observé dans les autres.

Couchés tous les soirs à 9 heures, et levés à 5 ou 6, suivant leur âge et la saison, les enfants travaillaient en moyenne huit heures par jour, coupées par de courts exercices religieux, les repas et le goûter toujours suivis d'assez longues récréations. Comme ils avaient un maître par cinq ou six élèves, celui-ci ne les perdait jamais de vue, et, partageant leurs promenades et jusqu'à leurs jeux, ne cessait de les instruire, même en les amusant : « Cela, dit M. de Beaupuis, leur donnait une si vaste et si grande connaissance de toutes choses... qu'ils étaient capables de converser agréablement avec toutes sortes de personnes, de prendre connaissance de toutes sortes d'affaires et même de les démêler. »

Que diraient nos collégiens d'aujourd'hui, qui voient pour eux le grec traité en parent pauvre, s'ils savaient que des enfants de 14 ou 15 ans, à Port-Royal, lisaient chaque matin trois grandes pages in-folio de Plutarque, d'un Plutarque qui, soyons-en sûrs, n'en déplaise à Chrysale, ne servait pas à mettre des rabats ?

Et quant à l'enseignement religieux, au sujet duquel on accusera bientôt les Messieurs d'inculquer à ces enfants de mauvaises doctrines, écoutons de quelle façon formelle s'exprime l'ancien écolier Du Fossé :

« Pour ce qui regarde les instructions que l'on nous donnait touchant la foi et la piété, elles étaient assurément bien différentes de ce que quelques personnes mal intentionnées ou mal informées en ont publié dans le monde. Nous avions pour catéchisme celui qui porte pour titre *Théologie familière*, imprimé avec privilège du Roi et approbation des docteurs. Et l'on nous expliquait les principaux points de la foi et les vérités de l'Evangile d'une manière simple et proportionnée à la portée de notre esprit. On nous inspirait surtout la crainte de Dieu, l'éloignement du péché et une très grande horreur du mensonge. Aussi je puis dire que je n'ai jamais connu de personnes plus sincères et avec qui il fallut vivre plus à cœur ouvert ; et elles avaient dans le cœur fortement gravée cette déclaration de l'Ecriture qui joint ensemble dans l'étang brûlant de feu et de soufre tous les menteurs avec les exécrables, les homicides, les empoisonneurs et les idolâtres.

« Quant à ce que l'on a publié qu'on nous enseignait dans les Petites Ecoles de Port-Royal, que Jésus-Christ n'était pas mort pour tous les hommes ; que Dieu ne voulait pas que tous les hommes fussent sauvés ; que les commandements étaient impossibles, et autre chose de cette nature, je serais coupable si je n'attestais qu'il n'y a rien de plus faux. Et je ne crois pas même avoir jamais entendu parler de ces sortes de propositions dans tout le temps que j'ai employé à mes études...

« Ceux-là sans doute connaissaient bien peu quel était l'esprit de ces Messieurs, qui s'imaginent qu'ils avaient dessein d'établir une nouvelle doctrine et qu'ils tenaient dans cette vue des écoles pour y nourrir de leurs sentiments ceux qui y étaient instruits.

« Jamais enfants n'ont été élevés dans une plus grande simplicité que nous et tous ceux qui nous ont suivis. Jamais on ne parla moins de ces sortes de matières théologiques que dans nos écoles ; et je crois pouvoir assurer sans crainte d'être démenti par quelques-uns de mes compagnons d'études qui sont encore vivants et engagés dans le monde, que nous en savions beaucoup moins que plusieurs de ceux qui sortaient des collèges publics de Paris. »

Le témoin qui écrit ces lignes avait alors comme directeur de son âme M. de Saci, qui partageait avec son jeune oncle, Antoine Arnauld la conduite spirituelle des pensionnaires de Port-Royal. Il n'est pas inutile de spécifier

que le grand docteur, déjà célèbre, ne dédaignait pas d'exercer l'humble sacerdoce de confesseur d'enfants.

Il l'était à coup sûr en 1655, quand les Messieurs prirent aux Granges, bien qu'il eût déjà seize ans, pour achever ses humanités, et très vraisemblablement à titre gratuit, le neveu orphelin d'une religieuse de l'abbaye, la sœur Agnès de Sainte-Thècle.

Jean Racine, « le petit Racine », comme on l'appelait affectueusement, était aussi, nous l'avons vu, le cousin de Vitart, l'un des premiers élèves des solitaires. Outre sa tante Agnès, sa cousine Marie de Sainte-Geneviève était religieuse à Port-Royal ; sa grand'tante, Julienne de Saint-Paul, l'avait été, et sa grand'mère, sœur de celle-ci, Marie des Moulins, venait de s'y retirer sans y prendre le voile.

C'était donc un peu en enfant de l'abbaye que Jean Racine entrait aux Granges. Il y fut accueilli comme tel. M. Le Maître, voyant son étonnante facilité, voulut lui-même conduire ses études, avec le désir, souvenir de sa jeunesse, d'en faire un avocat. Il le prit dans sa propre chambre, le traitant avec une si grande tendresse qu'il ne l'appelait jamais que « son fils »: « Bonjour, mon cher fils, lui écrivait-il une fois, aimez toujours votre papa comme il vous aime. »

Près de Nicole, le maître en beau langage, il se perfectionna dans le français et le latin, que lui parlait aussi — et avec quelle suave connaissance — le médecin Jean Hamon.

En suivant les leçons de Lancelot, il devint un si parfait helléniste, que la langue de Sophocle n'eut plus pour lui de secrets, comme le prouve l'amusante anecdote du roman grec de Théagène et Chariclée.

Même en grec, les romans étaient proscrits à Port-Royal. L'érudit, mais déjà brûlant écolier, avait pu en introduire par fraude un exemplaire. Lancelot, qui le surprit dans cette lecture, prit l'ouvrage et le jeta au feu. Un second texte, trouvé on ne sait comment, ayant eu le même sort, l'adolescent, qui parvint à s'en procurer un troisième, l'apprit par cœur, puis l'apporta à son maître en lui disant malicieusement: « Vous pouvez encore brûler celui-ci comme les autres. »

Racine, de Port-Royal, ne vit pas seulement le côté sévère. Il en goûta la beauté champêtre, il en sentit le charme silencieux, il y admira les vertus qu'au monastère comme aux Granges il voyait si éminemment pratiquer. Tout cela, il le chanta dans des odes juvéniles qui sont les premiers accords de sa lyre.

Oh ! je le sais, tout cela aussi il devait l'oublier au cours des années où il se montra le plus ingrat des prodigues ; mais tout cela encore, il devait se le rappeler ensuite, quand son repentir le rendant aux maîtres de sa jeunesse, il en devint, et jusqu'à la mort, l'ami le plus fidèle et le plus tendrement dévoué. Que dis-je : jusqu'à la mort ! c'est par-delà la mort qu'il faut dire, puisque le vœu suprême de l'auteur d'*Athalie* fut de reposer à Port-Royal des Champs, au pied de la fosse de M. Hamon.

Racine fut, aux Granges, le condisciple de Du Fossé dont il écrira, quarante-quatre ans plus tard, dans le court intervalle de leurs deux morts: « C'était le plus ancien ami que j'eusse au monde. » Il y connut de même les fils du secrétaire d'Etat, Guénégaud, et sans doute aussi, près d'y achever leurs études : Arnauld de Villeneuve, le marquis d'Abain et le sieur de Fresles qui, tous les trois, peu après et la même année, devaient être tués dès leur première campagne, au service du Roi.

Avec ces jeunes gentilhommes, la rencontre du futur poète n'est qu'une probabilité. Elle devient une certitude avec le futur historien, Le Nain de Tillemont.

Sébastien Le Nain de Tillemont est considéré par Sainte-Beuve comme l'élève-type de Port-Royal, comme le disciple parfait qui, lui seul, suffirait à l'honneur de ses maîtres. Je voudrais terminer mon esquisse des élèves des Petites Ecoles par un léger crayon de cet homme admirable dont toute la vie savante et sereine tient dans ces quatre mots latins écrits par Michel Tronchai dans son épitaphe : *Sancte educatus, sancte vixit.*

Oui, M. de Tillemont, élevé saintement, vécut saintement jusqu'à son dernier jour, sans un regard jeté en arrière, dans la voie uniforme et droite où il était entré, on peut le dire, dès son berceau.

Son père, maître des requêtes au Parlement, comme MM. de Bernières et de Bagnols, intimement uni comme eux à Port-Royal, l'avait confié tout enfant, avec ses deux autres fils, à M. Wallon de Beaupuis, sous lequel Sébastien commença ses études, et qu'il suivit au Chesnay lors de la translation des Ecoles. Là, il se lia d'une tendre amitié avec le fils aîné de M. de Bernières, Jacques Maignart de la Rivière, qui devait mourir en 1656, à seize ans, laissant un tel souvenir à Tillemont que celui-ci, quarante-deux ans plus tard, expirant, ainsi que je l'ai

rapporté, entre les bras de M. de Beaupuis octogénaire, demandera d'aller dormir son dernier sommeil à Port-Royal, près de la tombe de ce frère chéri de son âme et de sa jeunesse. J'ajoute, et cela achève de les peindre, que c'est le vieux maître qui fera la suprême conduite.

Le cher souvenir, dis-je, demeura quarante-deux ans dans le cœur de Tillemont. Voyons de quel effrayant labeur furent remplies ces quarante-deux années.

Ses études n'étaient pas même terminées qu'il montrait déjà une irrésistible vocation d'historien. Nicole, son savant professeur, comprenant que l'érudition de cet élève dépassait déjà la sienne, confessait en souriant qu'il ne le voyait jamais sans crainte venir à lui, tremblant toujours de se trouver pris au dépourvu. Plus tard, il ne craindra pas, dans ses controverses historiques, de recourir souvent à cette immense érudition.

Je ne puis, bien entendu, entrer ici dans le détail d'une existence toute consacrée à une même étude : l'Histoire; et particulièrement — car ce bénédictin sans robe voulait, dit Du Fossé, donner à l'Eglise ses titres originaux — à l'histoire ecclésiastique. Qu'il me suffise de dire qu'outre une *Vie de Saint-Louis* et une *Histoire des Empereurs*, en 18 tomes, nous devons à Tillemont 48 volumes d'*Annales* ou *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique*. Aujourd'hui encore, malgré les progrès faits dans cette science, c'est un sujet qu'il n'est pas permis d'aborder sans recourir à cet auteur, « dont l'inimitable exactitude, écrit l'historien anglais Gibbon, qui l'avait beaucoup feuilleté, prend le caractère presque du génie. »

Ajoutons que ce formidable travailleur, que cet érudit dont la science passe l'imagination, demeurait le plus modeste, le plus désintéressé, le plus charitable, le plus éminemment pieux des hommes, fuyant avec une égale terreur les louanges et les dignités. « Un homme, avait-il coutume de dire, ne doit rien à un homme, que l'amitié. » C'était, le définit en substance Sainte-Beuve, un abbé de Saint-Cyran enté sur un saint François de Sales.

Il avait quarante ans quand, jusqu'alors simple clerc tonsuré, il céda aux instances de M. de Saci en recevant la prêtrise. Le saint directeur rêvait d'en faire son successeur dans la conduite des âmes; mais la dernière persécution l'arracha presque immédiatement après de Port-Royal, ce Port-Royal auquel, de toutes les fibres de son être, il restait attaché, disciple invariablement fidèle, enfant invariablement reconnaissant.

Il mourut à Paris en 1698, la même année que Du Fossé, un an avant Racine, bénissant jusqu'au dernier souffle son vieux père, qui lui survécut un mois, de l'éducation qu'il lui avait fait donner « ce dont, avait-il écrit, j'espère de la miséricorde divine que je le bénirai dans toute l'éternité, ayant été élevé par des personnes sans ambition qui aimaient à servir Dieu en esprit et en vérité dans le silence et dans la retraite. »

Son frère puiné, Pierre Le Nain, élève comme lui des Petites Ecoles : fut, à la Trappe, le disciple, l'émule, puis l'historien de Rancé.

Je me suis attardée près de M. de Tillemont, car lui seul suffirait à la glorification de l'enseignement donné dans les Petites Ecoles. Il y achevait ses études quand, en 1656, l'année qui suivit l'arrivée de Racine à Port-Royal, survint le procès d'Arnauld en Sorbone, procès dont la conclusion fut la condamnation du docteur, et d'où jaillirent les *Provinciales*. Le déchaînement de passions qui s'ensuivit détermina contre les Ecoles l'assaut dont elles ne se relevèrent pas.

Le 6 mars 1656, quelques jours après la publication de la quatrième Petite Lettre, ceux qui y étaient flagellés firent décider par le jeune Roi, dans son conseil de conscience, la dispersion des solitaires et de leurs élèves.

Attendre l'exécution violente de cet ordre était inutile. Suivant la parole donnée par M. d'Andilly à la reine-mère, les Messieurs, dans le courant du même mois, quittèrent tous leur cher désert : « Notre vallée est vraiment une vallée de larmes, écrivait en ces jours la Mère Angélique à la reine de Pologne. Tous les Messieurs et les enfants qui étaient quinze, étant si affligés de quitter ce lieu que cela faisait une grande pitié. »

De ces quinze enfants, la plupart furent alors envoyés au Chesnay. Racine, seul, semble-t-il, demeura à Port-Royal : on le plaça à Vaumurier, chez le duc de Luynes, où il continua à recevoir des leçons.

Aux Granges, personne ne restait quand, le 20 mars, le lieutenant civil, d'Aubray, y vint faire une descente judiciaire. La maison, encore une fois, était désertée. De là, il se rendit au château des Trous, d'où il ne crut pas devoir éloigner les six écoliers qu'il y trouva, trois étaient les fils de M. de Bagnols, le maître du logis : « Vu, opina le magistrat, qu'on ne pouvait pas empêcher un père d'élever ses enfants

chez lui, et que, les trois autres n'ayant pas de bien, quoique de bonne famille, y étaient élevés gratuitement et de la pure charité de M. de Bagnols. »

Au Chesnay qu'il visita ensuite et où il trouva compagnie plus nombreuse, le lieutenant civil ne pouvant, dit Besoigne, s'empêcher d'applaudir à tout ce qu'il voyait, dut pourtant intimer un ordre de dispersion. Il ne semble pas que cet ordre ait été rigoureusement exécuté, car plusieurs enfants y demeurèrent avec M. de Beaupuis qui, dit une Relation « n'était pas homme à s'effrayer. »

Mais le coup était porté, le faisceau des Ecoles rompu, et leur existence, dès lors, fut diminuée et languissante.

L'accident mortel survenu l'année suivante dans le collège de Clermont au jeune Mancini, neveu de Mazarin, et, plus encore, l'éclat scandaleux de l'*Apologie des Casuistes*, forcèrent pour un temps les Jésuites à se faire oublier. Il en résulta un répit pour leurs adversaires, bref répit qui vit son terme en 1660.

Ces écoles, qui ne voulaient pas mourir, d'ordre de la cour, où avaient repris tout pouvoir les ennemis de Port-Royal, le lieutenant civil (toujours d'Aubray) fut chargé de les exterminer. Muni, cette fois, d'instructions catégoriques, accompagné du procureur du roi, au Châtelet, de trois conseillers et d'un exempt, il retourna, comme en 1656, au château des Trons et à la maison du Chesnay.

Entre ces deux visites, M. de Bagnols était mort. Ce furent donc ses enfants orphelins qu'on chassa de leur propre maison.

Arrivés le 12 mars au Chesnay, d'où l'on avait fait partir M. de Beaupuis, les magistrats enjoignirent à M. de Bascle, qui les reçut au nom de M. de Bernières, d'avoir à renvoyer dans les vingt-quatre heures tous ceux qui se trouvaient là, maîtres et élèves ; et un commissaire du Châtelet demeura pour assurer l'exécution immédiate de cet ordre. Parmi les enfants, au nombre de sept, il y avait un Laval-Boisdauphin, petit-fils sans doute de Mme de Sablé, et le jeune duc de Monmouth, fils naturel du roi Charles II d'Angleterre.

M. de Bernières lui-même fut frappé peu après, et condamné à un exil dans lequel il mourut deux ans plus tard.

La persécution qui s'ouvrait contre Port-Royal devait se terminer — provisoirement — en 1668 par la paix de l'Eglise. Les Messieurs alors revinrent aux Granges, et, durant dix années, dix années d'arrière-saison, le désert produisit encore de merveilleux fruits de pénitence. Maix ceux qui en avaient été la fleur, les enfants, n'y reparurent pas. Les écoles, irrévocablement détruites, ne se reformèrent pas, laissant aux vertueux maîtres qui, presque tous survivaient, le regret douloureux de l'œuvre inachevée, de l'effort broyé quand ils le pouvaient encore espérer fécond :

« Ceux d'entre les mains desquels on a arraché les enfants doivent s'en humilier devant Dieu écrivait l'un d'eux saintement résigné. Peut-être qu'ils n'étaient pas dignes de contribuer à une si bonne œuvre. Peut-être aussi que ce siècle n'était pas digne de voir l'établissement d'un si grand bien. Les conseils de Dieu sont toujours incompréhensibles. Mais ils ne sont jamais plus formidables que quand il permet qu'on détruise, dès leur commencement, des ouvrages très saints qui auraient pu contribuer au salut de plusieurs âmes. »

Je ne commenterai pas ces admirables paroles. *Pendent opera interrupta*, lisons-nous au frontispice de la première édition des *Pensées*, une œuvre interrompue, elle aussi, mais, du moins, par la mort, non, comme les Petites Ecoles, par la main des hommes. Heureux malgré tout qu'au pied du socle brisé on puisse encore s'asseoir, et, la *Logique* de Port-Royal en mains, regarder s'en dessiner l'ombre entre Racine et Tillemont.

Cécile Gazier.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LE GERMANISME EN MARCHE

Il est incontestable que l'émotion produite en France et dans une grande partie de l'Europe par l'accord douanier austro-allemand a impressionné le gouvernement de Berlin et même l'opinion allemande. Les discours et les déclarations de M. Curtius ont été modérés et conciliants. On dirait qu'il a l'impression d'avoir été trop vite. La presse de gauche ne s'est, du reste, pas gênée pour le lui dire. Dans un article envoyé de Paris au *Berliner Tageblatt*, M. Paul Block n'a pas hésité à écrire : « Malgré toutes

les raisons invoquées, il n'en reste pas moins vrai que le moment a été mal choisi pour publier l'accord austro-allemand, qui aurait dû être précédé des négociations diplomatiques nécessaires pour une entreprise, qui ne peut réussir sans l'appui des puissances garantes de l'emprunt autrichien. Comme il faudra que Berlin et Vienne répondent aux objections formulées contre ce projet, on ne peut qu'enregistrer — sans la sous-estimer — l'impression produite en France... »

Il s'agit de rassurer l'Europe et, pour cela, de minimiser la portée de l'accord, de le représenter comme la conséquence des nécessités économiques, et même de le faire entrer dans le cadre de cette fédération européenne, « qui, dit le *Times*, ne peut avoir d'autre but que de favoriser la coopération entre les Etats d'Europe, et de créer le mécanisme nécessaire à l'efficacité de cette coopération. »

La presse autrichienne poursuit la même campagne rassurante et dans la *Reichspost*, M. Heinrich Mataja, ancien ministre des Affaires étrangères, fixe avec une certaine netteté l'interprétation que l'Allemagne et l'Autriche donnent officiellement à l'accord. Tout son article serait à citer :

« L'Allemagne et l'Autriche, dit-il notamment, ont entrepris une action qui tient le milieu entre la méthode des traités régionaux, et le plan plus large d'union économique européenne. Les deux Etats ont manifesté leur intention d'échanger à l'avenir leurs produits en franchise douanière et de mener des négociations analogues avec tout autre Etat qui le désirerait. Il me semble que c'est vraiment méconnaître le caractère d'une telle action, qui est bien maigre pour l'instant, de l'appeler un *fait accompli*. On est en face d'une suggestion très raisonnable et très importante, mais qui comporte un avertissement, à savoir, que si les autres ne veulent pas marcher avec nous, nous ferons d'affaire tout seuls pour l'instant.

« En ce qui concerne l'Autriche, nous ne pouvons attendre et nous croiser les bras..... Comme celle de toute l'Europe, notre situation économique ne s'est pas améliorée au cours de ces dernières années. Notre gouvernement ne fait donc que son devoir en essayant de combattre la crise économique. Certains prennent ombrage, du fait que ce sont précisément l'Allemagne et l'Autriche, qui veulent donner de nouvelles bases à leurs rapports économiques. Mais tout pays pourra y adhérer. Le gouvernement allemand a engagé les négociations les plus sérieuses avec toute une série d'Etats, pour les inciter à s'y joindre... La clause d'adhésion à laquelle on attachait peu d'importance au début a fait apparaître déjà, dans certaines capitales, la situation sous un autre jour. Il est clair qu'un projet de cette envergure devra être soigneusement étudié partout, mais chaque nation devra se demander si ce plan ne peut pas lui offrir aussi de grands avantages économiques. Nous souffrons tous de l'exiguité de nos marchés nationaux, des frontières douanières et économiques. Nous avons devant nous l'exemple probant des Etats-Unis d'Amérique dont l'union a permis à leur production de prendre un essor énorme, parce qu'elle dispose d'un marché intérieur que l'Europe unie pourrait également constituer.

« Naturellement, on a fait valoir que si le projet austro-allemand s'élargissait, cela retarderait la réalisation du plan primitif. Cela ne sera pas, si l'Allemagne et l'Autriche sont fermement résolues à poursuivre leur chemin de toute façon. Le travail nécessaire pour réaliser l'union douanière austro-allemande demandera, d'après les gens initiés, un ou deux ans. Pendant ce temps nous pourrons négocier avec tous les intéressés. D'ailleurs, ces négociations ont déjà commencé et peuvent aboutir à une alliance économique comprenant un grand nombre de pays européens ou à une union douanière austro-allemande. Le seul résultat impossible est d'aboutir au néant et de revenir à la situation lamentable, qui est la nôtre aujourd'hui. »

L'argumentation est ingénieuse et habile, mais elle nous montre très bien le danger qui menace la France et toute l'Europe occidentale. « Vous craignez un Zollverein austro-allemand, dit en sommes M. Mataja, entrez-y, profitez de ses avantages. Notre union austro-allemande n'est que le noyau de l'union européenne. Nous vous laissons tout le temps d'y adhérer, mais nous sommes décidés à accomplir notre dessein, à vous de savoir si vous voulez coopérer avec nous ou accepter la lutte. »

Cette invite s'adresse surtout, cela va sans dire, aux Etats de l'Europe centrale et orientale dont la situation est difficile et qui, n'osant plus beaucoup compter sur la France isolée, pourraient bien finir par se tourner vers l'Allemagne qui a incontestablement retrouvé une grande partie de son prestige d'avant 1914. « L'*Anschluss*, c'est la guerre », disait il n'y a pas bien longtemps M. Bénès. Quelle est maintenant l'attitude du grand ministre tchécoslovaque, naguère si ardent ? Il fait comme les autres. S'il ne s'incline pas tout à fait devant le fait accompli, il s'en

rapporte à la décision de Genève. Et l'on a déjà vu au Sénat de Prague des représentants des Allemands de Bohème demander que la Tchécoslovaquie s'inclinât devant l'inévitable et adhérât volontairement à l'union austro-allemande. Et, ce qui est inquiétant, c'est qu'ils vont ainsi à l'encontre de leurs intérêts économiques les plus évidents. Est-ce donc leur sentiment germanique qui les emporte ?

*
* *

Ainsi se dessine peu à peu un danger lointain mais extrêmement grave. A la nouvelle de l'accord austro-allemand, les souvenirs historiques nous ont assaillis en foule. On a remarqué tout de suite que M. Gauss, jurisconsulte de la Wilhelmstrasse, qui a rédigé le texte de l'accord, n'avait eu qu'à reprendre les vieux traités d'union douanière conclus jadis entre la Prusse et les Etats allemands. On s'est souvenu que l'unité allemande, l'Allemagne bismarckienne était sortie du *Zollverein*. Il s'agissait alors, pour les hommes d'Etats prussiens qui voulaient être les partisans de l'unité germanique, de soustraire l'Allemagne à l'influence autrichienne. L'Autriche, en ce temps-là, n'était pas uniquement allemande. Ce n'était pas une nation ; c'était une dynastie et une administration. Il fallait ou la détruire, ou se la concilier ; en faire un « brillant second ». La détruire ? Bismarck y songea, mais le morceau était trop gros ; le temps n'était pas venu. Après Sadowa, le trait de génie de Bismarck fut de se montrer d'une modération exemplaire.

« On détruit une nation si votre force vous le permet et si votre intérêt l'exige, disait-il en 1879, à M. de Saint-Vallier, ambassadeur de France, on ne la mutile pas impunément » ; et l'histoire de ce grand maître des hommes d'Etat nous apprend qu'on a toujours à s'en repentir...

« Pour en revenir à l'Autriche, j'avais deux partis à prendre : la détruire entièrement, ou respecter son intégrité, en préparant notre future réconciliation quand le feu de la rancune serait amorti ; j'ai choisi le second parti, car le premier, à mes yeux, eût été la dernière des folies.

« L'Autriche disparue, voyez les résultats ; il fallait annexer à l'empire allemand les provinces allemandes, c'est-à-dire grossir démesurément l'élément antiprussien, déjà si fort en Bavière, en Wurtemberg, en Bade et en Hesse ; c'était enlever la prépondérance à la population protestante, dévouée ou assimilable au nouvel état de chose et la donner à l'élément catholique réfractaire au régime prussien. Je n'ai pas fait le *Kulturkampf* par plaisir ou par sentiment protestant. Je l'ai fait à mon corps défendant, sous l'empire d'une nécessité absolue en vue de réaliser l'unité. Je vous demande ce qu'eût été le *Kulturkampf* avec dix millions de catholiques de plus et des fanatiques comme les Tyroliens et les Styriens. Je me serais brisé dans la lutte et l'Etat avec moi. J'aurais réalisé la chimère caressée par Napoléon III ; les deux Allemagnes ennemies, papiste au sud, huguenote au nord. Voilà ce qu'aurait fait l'annexion à l'Empire des provinces allemandes de l'Autriche. Voilà pourquoi, moi vivant, cela ne sera jamais.

« Ce n'est pas tout d'ailleurs ; l'Autriche détruite voyez-vous Vienne, la ville impériale séculaire, devenue chef-lieu de province ? Quel amas de haines, de rancunes, dans cette décapitation ! Maîtres de Vienne, pouvions-nous en rester là ? Il fallait aller jusqu'à Trieste, Trieste le port naturel, le complément forcé de Vienne (on pourrait soumettre ces paroles aux méditations de M. Mussolini). Trieste, c'est-à-dire la lutte perpétuelle contre l'Italie et cet affaiblissement redoutable de jeter dans notre milieu allemand, les populations hostiles de l'Istrie, de la Carniole, de la Dalmatie. Et le Trentin impossible à garder et que nous devions donner à l'Italie, c'est-à-dire lui donner la clef des Alpes. Puis, la grande Hongrie à constituer. Sous quelle forme, sous quel régime ? Un seul était possible, la république des Kossuth et des Turr, l'élément révolutionnaire de la Save, établi sur notre frontière du sud-est et donnant la main contre nous à l'élément révolutionnaire italien menaçant notre Sud-Ouest. La Galicie serait devenue la proie de la Russie, qui aurait dévoré de même les Slaves de l'empire autrichien. Restait la Bohème, le champ de bataille éternel de l'Europe, le grand plateau où naissent tous les fleuves qui nous traversent, le vaste camp retranché naturel élevé par Dieu au centre de notre continent. La Bohème aux mains de la Russie, ce serait notre asservissement. La Bohème à nous, la guerre sans merci ni trève, avec l'Empire des Tsars. Vous voyez qu'il faut, pour notre propre vie, que l'Autriche vive... »

Quelle leçon de politique étrangère et aussi quelle leçon d'humilité ! Comme il voyait juste le chancelier de fer ! Comme il voyait juste, mais avec l'énorme part d'erreurs que le malicieux destin impose à toutes les conceptions humaines !

Maintenant, toutes les raisons qui rendaient dangereuse l'annexion de l'Autriche à l'Allema

gne ont disparu et l'*Anschluss* est dans la logique de la politique allemande. Mais aussitôt voici qu'il ne suffit plus aux ambitions germaniques. En manière de position de replis, si l'Europe veut lutter contre la grande Allemagne, le germanisme nous menace de réaliser le *Mittel-Europa*

Il imagine qu'à la faveur de la détresse économique des puissances de la Petite-Entente, et de l'impuissance de l'Angleterre aveuglée et de la France isolée, de l'Italie séduite, il pourra former le noyau central de la nouvelle Europe. *Pax germanica.* Trop de gens, même en France, oublient l'adjectif.

Eh quoi ? Cette terrible guerre et la défaite de 1918 n'auraient-elles été qu'un temps d'arrêt plus ou moins long, imposé à la marche en avant du germanisme ?

Depuis douze ans, l'Europe, égarée par des traditions désuètes, a tremblé devant une hégémonie française, à laquelle aucun Français ne songeait. Serait-elle prête à accepter dans une ou deux générations — car les choses ne vont tout de même pas aussi vite qu'on se l'imagine — une hégémonie germanique, qui, même pacifique, serait probablement sans aménité ?...

L. Dumont-Wilden.

L'HISTOIRE

CANOVAS DEL CASTILLO ET LA "RESTAURATION RÉNOVATRICE"

Lorsqu'il y a deux ans, M. Charles Benoist avait publié ses *Lois de la Politique française*, qui concluaient, comme on sait, en faveur de la monarchie, un certain nombre de bons esprits, tentés de le suivre sur le terrain doctrinal, n'avaient pu s'empêcher de lui opposer une objection d'ordre pratique. Admettons, disaient-ils, qu'une restauration de la monarchie en France soit souhaitable. Est-elle possible ? Est-elle réalisable? A cette même objection, M. Charles Maurras avait répondu jadis en invoquant l'exemple de Monk, restaurateur de la dynastie anglaise au XVIIe siècle, puis, plus près de nous, celui de cette énigmatique et séduisante Aimée de Coigny, qu'il avait spirituellement baptisée Mademoiselle Monk. Plus près de nous encore, M. Charles Benoist propose à nos réflexions la personne et l'œuvre de Canovas del Castillo, l'illustre auteur de la Restauration espagnole de 1874, et l'ouvrage qu'il consacre à ce grand homme (1) est d'un passionnant intérêt, soit en tant que théorie de la « restauration rénovatrice », soit en tant que portrait d'un des hommes d'État les plus authentiques et les plus complets de notre temps, soit en tant que philosophie de l'histoire moderne de l'Espagne.

***

En nous décrivant par le menu le mécanisme admirablement agencé de la vaste opération politique préparée et exécutée par Canovas del Castillo, M. Charles Benoist ne perd pas un instant de vue, cela va sans dire, la situation française à laquelle il voudrait voir appliquer les mêmes méthodes, avec l'espoir du même succès. Nous ne le suivrons pas dans un parallèle dont l'examen et la critique nous entraîneraient bien au-delà des limites de cet article. Tout au plus voudrions-nous indiquer qu'à notre avis M. Charles Benoist force un peu les analogies. Quelque opinion qu'on ait sur la République française, on ne saurait assimiler objectivement le lamentable essai de république espagnole qui ne sut, de 1870 à 1873, qu'ajouter aux déchirements du carlisme l'anarchie du fédéralisme, et le régime plus que cinquantenaire qui a *permis* à la France de conquérir un magnifique empire colonial, de soutenir la plus terrible des guerres et de reconstituer l'intégrité de son territoire. Et subjectivement, si la condition de toute restauration monarchique est, comme le précise M. Charles Benoist, que le pays « n'en puisse plus et n'en veuille plus » de la République, on ne saurait dire qu'à l'heure actuelle, en France, cette condition soit, de très loin, remplie. L'art de gouverner a été porté par la Troisième République à un très haut degré de perfection, dont seuls peuvent se faire une juste idée ceux qui en ont approché les secrets ressorts. Et si l'on nous fait observer qu'il s'agit moins de gouvernement, au sens véritable et élevé du terme, que d'une assez basse cuisine politique, nous

(1) Canovas del Castillo. *La Restauration rénovatrice.* (Plon).

répondrons que du point de vue des conditions subjectives d'une restauration, cela revient exactement au même.

*
* *

Mais laissons là cette matière à controverses infinies, et venons-en au portrait merveilleusement fouillé, nuancé, expressif, que M. Charles Benoist nous trace de son héros. Il l'a connu, il l'a vu à l'œuvre, il l'a admiré, il l'a aimé, et comme il a en lui-même le don de vie, il le fait revivre devant nous avec une intensité singulière, dans tout le pittoresque de son personnage physique, dans toute la richesse et dans toute la puissance de son être intellectuel et moral.

Peu d'hommes d'Etat, sans doute, eurent plus précocement que Canovas del Castillo la claire conscience de leur vocation, et marchèrent d'un pas plus tranquille et plus assuré vers leur destin.

Dès l'aube de son adolescence, lorsqu'en 1845 il vient se fixer à Madrid pour y faire, à la faveur d'un modeste emploi dans les bureaux d'une Compagnie de chemins de fer, ses études de droit et de philosophie, il commence à se préparer à son futur rôle, non seulement par l'acquisition d'une ample et forte culture générale, mais par une familiarité très poussée avec les diverses techniques nécessaires au plus difficile des métiers : économie politique et sociale, finances, art militaire, diplomatie. Surtout, il s'adonne avec une ferveur passionnée à l'étude et à la méditation de l'histoire d'Espagne. Car il sait qu'il a l'étoffe d'un politique et non d'un politicien, et il pressent que seule l'histoire lui donnera la connaissance non moins indispensable que l'amour à l'élaboration d'une doctrine de salut national.

Sans fortune, sans relations, sans rien pour plaire et pour séduire, — il avait le visage asymétrique et les yeux dépareillés, divergents, affectés en outre d'un pénible tic nerveux — il s'impose dès son entrée en contact avec les milieux politiques. A ses premiers discours de député, on reconnaît un chef, à ses premiers actes de ministre un homme d'action, un réalisateur. Mais il est plus et mieux encore, redisons-le, un véritable homme d'Etat, c'est-à-dire un homme qui sait où il va, pourquoi il y va, et comment, au nom de quels principes, selon quelles maximes, suivant quelles méthodes il ira.

Une autorité souveraine émane de lui. La doctrine qu'il s'est formée à la triple lumière de l'histoire, de la philosophie et de l'expérience, il la proclame avec une intransigeance hautaine, il exige de ceux qui le suivent qu'ils l'embrassent sans restriction ni réserve, allant jusqu'à dire un jour à l'un d'eux qui faisait montre de quelque indépendance que ce qu'il demandait à ses partisans, ce n'était pas le courage de leurs opinions, c'était le courage des siennes. Mais ce tempérament altier, cet orgueil, cette *soberbia* qu'on lui a souvent et âprement reprochés, n'entraînent dans l'action ni raideur, ni témérité, ni impatience. Théoricien de la monarchie nationale, à la fois traditionnelle et réformatrice, il n'apporte à la tentative de Don Amédée de Savoie en 1870 ni collaboration ni obstacle. Pour ce qu'elle a de monarchique, il ne la contrarie point, mais pour ce qu'elle a d'étranger, il n'y croit point, et il n'y aide point. A plus forte raison se réserve-t-il, en présence du timide essai de république bourgeoise qui fait suite à l'abdication de Don Amédée. Il attend son heure, « suivant de très près les progrès de la décomposition de ces mauvais régimes et surveillant les germes de la recomposition d'un véritable gouvernement. » Il conspire en secret la restauration de la monarchie, la rénovation de l'Espagne.

Le moment venu, l'action se déclenche et ne s'arrêtera plus jusqu'à sa glorieuse issue : renonciation de la reine Isabelle, publication du manifeste-programme de Sandhurst, rédigé par ses soins, signé par l'infant Don Alphonse, et qui sera la Charte de la monarchie restaurée, ralliement de révolutionnaires d'autorité et de poids, propagande dans toutes les classes de la société, rapprochement des chefs politiques en vue de la formation d'un gouvernement d'union nationale, recrutement d'une administration supérieure, secondaire et subalterne complète qu'il n'y aura qu'à substituer à l'autre, au lendemain de l'événement. Dans l'exécution, marche ferme et directe au but, aucun arrêt, aucun retard ; pas une faute, pas une erreur; pas de cruautés, pas de sévérités inutiles. Dans l'organisation ultérieure, pas de vengeances, pas de revanches, pas de rancunes, ni superstitions, ni phobies, ni entêtements, ni aveuglements, tous les écueils sur lesquels sont venus se perdre tant de restaurations évités ou surmontés. Bref, à quelques détails près, le modèle des conjurations, et la réussite la plus complète dans des conditions où, quelques mois auparavant, elle apparaissait entièrement chimérique. « Je viens continuer

l'histoire d'Espagne », déclarera Canovas del Castillo avec sa fierté coutumière en prenant possession du pouvoir qu'il ne cessera d'exercer, d'inspirer ou de conseiller jusqu'à sa mort tragique, le 8 août 1897, sous les balles de l'anarchiste italien Angiolillo. Jamais fierté ne fut plus légitime, s'il est vrai que les 23 ans de l'histoire d'Espagne auxquels il a présidé ont été profondément marqués du sceau de sa personnalité puissante, et qu'aujourd'hui encore, plus de 30 ans après sa disparition, l'empreinte en demeure ineffacée.

*
* *

Quel rang convient-il d'attribuer à Canovas del Castillo parmi les hommes d'Etat de son époque, et notamment par rapport à Cavour et à Bismarck? M. Charles Benoist n'hésite pas à lui assigner, avant eux, le premier. Si, présomptueux qu'il soit d'aborder et même de poser une question pareille, j'inclinerais pour ma part à bousculer quelque peu le palmarès de M. Charles Benoist et à donner le premier rang à Bismarck et le deuxième *ex æquo* à Canovas del Castillo et à Cavour. Sans doute, si l'on songe aux difficultés de la tâche, le mérite de Canovas del Castillo en reçoit un surplus d'éclat. Comme l'écrit excellemment son biographe, tandis que ses rivaux de gloire « trouvèrent chacun une nation à constituer, il eut, lui, un régime à refaire après avoir d'abord empêché son pays de se dissoudre ». Et c'est à quoi il songeait sans doute lorsqu'il disait avec une noble et grave amertume : « Un rôle triste, mais honorable, m'est échu dans l'histoire de mon pays » ; car que peut-il y avoir de plus douloureux pour un homme qui se sent la force et la capacité de construire que d'avoir avant toute chose à déblayer d'immenses ruines et à prévenir d'imminentes catastrophes? Mais enfin, lorsque l'heure de la construction eût sonné pour lui, ne semble-t-il pas qu'il ait quelque peu manqué d'imagination créatrice ? La synthèse bismarckienne de l'étatisme et du nationalisme, du militarisme et de l'industrialisme porte au plus haut degré la marque du génie politique, et peut-être eût-elle défié les siècles si elle fût demeurée fidèle à l'esprit de mesure de son créateur. Même avec la lourde hypothèque de l'*ubris* germanique, elle a assuré à l'Allemagne une hégémonie de près d'un demi-siècle, sensiblement le temps de la splendeur du Grand Roi. Canovas del Castillo, lui, a borné son ambition à copier le parlementarisme anglais — « cela et rien d'autre a toujours été mon idéal », — tandis qu'Emilio Castelar proposait de son côté à l'imitation de l'Espagne la République de M. Thiers. C'est, en somme, de part et d'autre, un même aveu d'impuissance à *ranimer* la tradition espagnole, à lui rendre la fécondité et la vie, mais d'autant plus significatif, chez Canovas, qu'il avait attendu de sa longue méditation de l'histoire précisément ce service-là.

Le déracinement ne vaut pas mieux pour les institutions que pour des hommes. Transplanté de Londres à Madrid, dans des conditions politiques et économiques, psychologiques et morales totalement différentes, le régime parlementaire, dans la mesure même où il s'acclimaterait, s'enracinerait, s'hispaniserait, allait porter de tous autres fruits que sous son ciel d'origine. Mais, après tout, une aventure analogue est arrivée à la République française, elle aussi imitée du parlementarisme anglais, et qui, pas plus que la monarchie espagnole, n'est restée conforme à son modèle initial. Vivre, c'est évoluer, c'est changer, et ne voyons-nous pas le parlementarisme anglais lui-même, sous la poussée socialiste et démocratique, se transformer jusqu'à devenir méconnaissable ? La forme que l'Espagne a reçue de Canovas del Castillo n'était peut-être pas parfaitement adaptée à sa nature et à ses besoins, mais telle quelle, elle a, tant bien que mal, maintenu sa cohésion, rendu possible sa modernisation, assuré sa continuité penant un demi-siècle. Elle semble aujourd'hui à bout de course, l'Espagne est à la croisée des chemins. Ira-t-elle vers le désordre par l'anarchie, vers la ruine par la chimère, ou vers un *risorgimento*, par l'ordre, par l'union, par un vigoureux effort de reconstruction ou, pour mieux dire, de *re-création* politique? C'est pour partie le secret de S. M. Alphonse XIII, pour partie celui de l'Espagne elle-même, pour partie celui du destin.

René Gillouin.

LE THÉATRE

UN TEMPÉRAMENT DE DRAMATURGE

M. José Germain est une des personnalités les plus complexes de sa génération : essayiste, romancier, dramaturge, cinéaste, conférencier, président des sociétés les plus diverses, il se caractérise en chacun de ses aspects par son esprit de décision et, pour parler le langage d'aujourd'hui, par sa puissance dynamique. Or, ces dons, en apparence si divers, ne se réduisent-ils pas à un seul, qu'on pourrait appeler : la faculté du mouvement, le don de l'action ? A l'accent de la parole de J. Germain, à son geste, à son regard, à la rapidité avec laquelle il improvise, non des phrases, mais des solutions, on arrive bien vite à cette conclusion qu'il est essentiellement doué pour communiquer sa pensée aux autres, soit par l'action directe qui est l'éloquence, soit par l'action indirecte de la littérature, sous la forme théâtrale.

José Germain est principalement un auteur dramatique.

Une preuve nouvelle de cette aptitude fondamentale à la scène vient de nous être offerte à l'Odéon par l'auteur de *Poupette*.

José Germain, en effet, a simplement pris le thème charmant d'une nouvelle de Marcel Prévost, dans laquelle le maître de l'observation féminine avait su, en un de ces raccourcis dont il possède l'art comme tous les grands romanciers, nous résumer une psychologie sentimentale, une destinée et un caractère. José Germain n'a donc point prétendu à l'invention : il lui a suffi de créer, selon son génie propre, la présentation scénique.

La pièce a reçu le plus chaleureux accueil à la répétition générale, dans la presse, et le public ne peut que suivre, en cela, le jugement et l'impression des lettrés.

Dans cette œuvre, en effet, convergent quelques-unes des qualités en apparence les plus opposées, c'est-à-dire, la vie et la spontanéité du dialogue, je ne sais quelle apparence froide et cordiale, une grâce qui ressemble à la bonne mine sur un visage et aussi la vérité de l'analyse et même la profondeur pathétique.

*
* *

Poupette figure pour nous la perfection d'un type féminin qui, peut-être était plus répandu hier qu'il ne l'est aujourd'hui. On y trouve, en effet, un mélange de sentimentalité et d'amertume, de romanesque, de positivisme, qui a correspondu à une nuance de transition. Poupette est, en quelque sorte, à moitié route entre ce que l'on appelait autrefois la grisette et ce que nous appelons tout simplement aujourd'hui une jeune fille ; naturellement honnête, elle en arrive par esprit pratique, à se décourager de l'honnêteté, car la plus élémentaire observation de ses amies ne lui révèle que trop l'insuffisance de la vertu comme rendement matériel, mais elle n'est point parvenue, cependant, au véritable esprit de calcul, à la sécheresse positiviste des générations actuelles. Elle nous offre ainsi tout ensemble une grâce d'actualité et un charme presque documentaire. On en peut dire autant du personnage incarné par Arquillère et qui offre un exemplaire de délicatesse et de désintéressement dont un de nos jeunes hommes se pourrait certes montrer capable, mais avec cette différence qu'il n'attacherait point à son sacrifice le même prix que l'amoureux d'avant-hier.

José Germain a d'ailleurs posé ses personnages dans leur véritable lumière par le soin qu'il a pris, au premier acte, de compenser leur romanesque par les propos, d'ailleurs très brillants, d'un viveur ayant pour principe de ne voir dans l'amour que les femmes.

Voici donc un homme d'âge qui se trouve, subitement, par l'entremise de son compagnon léger, mis en présence d'une jeune fille qui s'offre à lui avec toutes les hardiesses de l'innocence : c'est Poupette. C'est aussi Mlle Caré, qui est toute jeunesse, toute fraîcheur, tout entrain. Malheureuse dans sa famille, Poupette est résolue à suivre les conseils d'une amie qui, ayant moins hésité qu'elle, semble avoir d'ailleurs déjà bien mieux réussi ; elle accepte à dîner dans la compagnie de l'homme grave. Mais l'homme grave hésite, précisément parce qu'il est amoureux. Au cours de ce dîner, Poupette s'exalte et la situation n'est pas seulement scabreuse pour la jeune fille, elle l'est aussi pour l'auteur dramatique, qui a su nous rendre sensible ce qu'il y a de plus difficile au théâtre, un scrupule masculin. C'est là que triomphe l'habileté de José Germain, car la scène est développée avec une sûreté et une délicatesse telles que les sentiments, en apparence les plus extraordinaires et les plus inattendus, y deviennent naturels. Le passage de la comédie légère à la comédie profonde est ici exécuté avec une sûreté qui n'est

que la docilité même à la vie et qui résonne directement dans l'accent du dialogue.

L'histoire du scrupule de l'amour comporte, comme l'amour lui-même, deux temps, puisque l'amour se présente à la fois, même chez un homme d'âge, sous l'aspect sensuel et sous l'aspect sentimental. Le second acte nous a montré le scrupule sensuel : c'était scéniquement, nous venons de le voir, le plus difficile à réussir. Le scrupule sentimental présente une difficulté égale, mais inverse. Il est plus aisé à faire accepter dans le moment même et risque moins de fausser la scène par un accident quelconque au cours de son développement. Mais il laisse dans l'esprit une résistance qui risquerait d'être plus durable, ou, ce qui ne serait pas moins dangereux, d'effleurer la banalité. José Germain, là encore, a non seulement vaincu la difficulté, mais il en a tiré profit. C'est de manière à la fois la plus simple et la plus émouvante que l'amoureux qui aime assez Poupette pour sentir qu'elle ne l'aime point se résigne à la laisser suivre, avec un jeune ingénieur, cet amour dont il a d'autant plus le respect, qu'il en souffre davantage. Ainsi s'équilibre parfaitement dans son dénouement comme dans toute son évolution, cette comédie où la spontanéité de la jeunesse figurée dans Poupette s'oppose au sérieux tragique des hommes mûrs. Peut-être ne faudrait-il point insister beaucoup pour trouver dans la précision même de cette observation une perspective symbolique qui nous permettrait de saisir avec un sourire ému le conflit perpétuel entre la sensibilité féminine et la passion masculine.

GASTON RAGEOT.

LES BEAUX-ARTS

UNE EXPOSITION DE CADRES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS, DU XVe AU XXe SIÈCLE.

Un peintre charmant, venu d'outre-mer en France depuis bien des années, et Parisien d'adoption, reçoit ses visiteurs en des salons animés des plus exquis désors d'autrefois, tapisseries et peintures, et surtout dessins où fraternisent les maîtres les plus illustres, où Watteau, Boucher et Fragonard tiennent compagnie à Rembrandt ; mais il réserve aux intimes l'entrée de sa chambre à coucher, et s'y réjouit de leur étonnement. Les murs y sont uniquement couverts de cadres anciens, de petite taille pour la plupart, d'une ciselure et d'une dorure raffinées, et ces cadres apparaissent uniformément vides. « Vous n'y voyez rien ? », dit notre hôte, « vous ne voyez pas combien ces vides sont riches, d'une variété inépuisable ; je les peuple des créations de ma fantaisie, et j'en peux changer d'un instant à l'autre les tableaux. »

Qu'est-ce donc qu'un cadre, sinon une fenêtre ouverte, où viennent s'insérer tous les spectacles de la nature, toutes les dévotions, tous les désirs et tous les rêves du cœur et de l'esprit, et enfin et principalement, la beauté ou la laideur de nos semblables ? Mais une fenêtre elle-même peut être une œuvre d'art, qui fait la vie et le charme d'une demeure ; d'extérieur, elle en est le principal ornement, et d'âge en âge vont s'y retrouver toutes les diversités de l'architecture.

A parler d'une façon plus conforme à l'histoire de l'art, ce que nous appelons aujourd'hui le cadre fut d'abord un des éléments du décor de la muraille, le relief (en trompe-l'œil très souvent), qui délimitait les compartiments des mosaïques ou des fresques, ou, dans les majestueux tabernacles des autels du moyen âge, le rebord de marbre ciselé, de bois guilloché et doré qui entourait et protégeait l'image sainte. Ce cadre, qui est surtout un ornement d'autel, c'est en Italie plutôt qu'en France que l'on en peut étudier le développement ; l'affreux saccage de la Révolution, préparé au XVIIIe siècle, continué sous l'Empire par le mépris où fut tenu le grand art du moyen âge, a fait disparaître chez nous la plupart et les plus beaux de nos trésors. Le nom même du cadre nous vient d'Italie ; mais le *quadro*, en Italie, c'est le tableau, autrement dit, à l'origine, le panneau de bois avec sa bordure ; en France, au lieu de *cadre*, on disait autrefois *bordure*.

Il y aurait tout un beau livre à écrire sur l'évolution du cadre qui, tout en se détachant du mur où il est né pour conquérir peu à peu sa vie propre et son individualité, conserve, si l'on peut dire, une ressemblance de famille avec le décor architectural de son temps. Les célèbres cadres du début du XVIe siècle, exécutés pour la Confrérie du Puy-Notre-Dame d'Amiens, sont

l'œuvre des huchiers qui sculptaient à la même époque les incomparables stalles de la cathédrale : ces pilastres à nervures, ces pinacles fleuronnés où des figures de prophètes surgissent parmi les feuillages, ou encore ce dais à l'antique, sorte d'arche triomphale où des bustes en médaillons se relèvent de couronnes de lauriers parmi les arabesques, les cornes d'abondance ou les chimères de la Renaissance, pourraient être agrandis aux proportions d'un portail. Et, au cours de ce XVIe siècle, lorsque la peinture de chevalet, en Italie, en France, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre, aux Pays-Bas, prend son premier essor avec les portraits et les compositions mythologiques peu à peu substituées, dans les palais et les hôtels, aux sujets pieux que se réservent les églises, c'est l'architecture à l'italienne qui commande encore la forme des cadres : colonnes, frontons, incrustations de marbre s'y accordent harmonieusement, comme aux fenêtres des habitations seigneuriales.

Au XVIIe siècle, le tableau a définitivement conquis ses droits à une existence indépendante : les paysages, les scènes rustiques, les images de fleurs, de fruits, ce que l'on appellera bientôt les « natures mortes », tout s'y réclame de la peinture ; les premiers cabinets de tableaux sont organisés par de grands amateurs à l'exemple des collections royales, et les cadres prennent leur place dans le mobilier. Les sculpteurs de lambris, les dessinateurs d'ornements n'ont qu'à reproduire dans la structure et la composition des cadres la richesse des chambranles de portes et de panneaux de boiserie qu'ils ajustent aux murailles ; l'or y règne partout. Sous le règne de Louis XIV, les meilleurs tailleurs de bois qui travaillent dans les châteaux sont aussi les auteurs de ces bordures puissantes et touffues où la fleur, tantôt naturelle selon le goût flamand, tantôt stylisée et simplifiée, s'associe aux palmettes, aux feuilles d'acanthe, aux volutes qui brisent les lignes droites, s'accrochent aux coquilles d'angle, aux cartouches des frontons; c'est le triomphe des Bérain, des Marot, des Philippe Caffiéri, des Robert de Cotte ; le grand Le Brun lui-même, ordonnateur universel des arts, dessine pour le Roi des modèles de cadres.

Les audaces, l'esprit des ornemanistes de la Régence acheminent le cadre vers la grâce raffinée de la « rocaille », qui triomphe sous Louis XV, et les Pineau, les Toro, les Oppenordt, les Slodtz, les Maurisant, les Meissonier l'enrichissent d'une fantaisie légère que la France maintient dans les limites du goût le plus pur, tandis que l'Allemagne en exagère les trouvailles jusqu'à la surcharge. Sous Louis XVI enfin, le calme des lignes l'emporte, et le retour à l'antiquité se marque dans l'architecture de ces bordures précieuses et simples à la fois comme dans celle des demeures royales ; il semble que l'on ait atteint la perfection de l'équilibre, l'accord idéal entre le tableau et son revêtement, lorsque la Révolution éclate, et tout un art délicieux est désormais perdu. La fausse antiquité napoléonienne (qui garde d'ailleurs une réelle grandeur dans la sècheresse des lignes), les médiocres pastiches du XIXe siècle suivent encore les fluctuations de l'architecture, et ce sont aujourd'hui ses prétentions à la nudité linéaire que nous retrouvons dans les essais plus ou moins heureux des ornemanistes du jour. Le cadre n'est plus, pour l'instant du moins, une œuvre d'art vivante, il est en lui-même un objet de collection ; et c'est ainsi qu'il s'offre aux historiens aussi bien qu'aux amateurs de choses belles, ingénieuses et rares.

L'admirable exposition qui vient de s'ouvrir aux galeries Georges Petit permettra, aux uns comme aux autres, de suivre dans son entière évolution, du XVe siècle jusqu'à nos jours, en France et à l'étranger, le travail savant du cadre. Elle est due à l'heureuse initiative d'un artiste à la fois antiquaire et créateur, M. Serge Roche, qui a rallié à son idée les plus éminents de ses confrères, et s'est assuré l'appui d'amateurs notoires, le concours du Musée des Arts Décoratifs, et le patronage de la Société des Amis de Versailles, au profit de qui les entrées en seront inscrites. Idée qui aurait semblé, il y a quelques années seulement, trop audacieuse peut-être, et que l'on trouvera aujourd'hui aussi charmante que généreuse. Les cadres des tableaux de Versailles, sottement enlevés, dispersés et vendus il y a cent ans, et dont seuls quelques-uns ont pu regagner récemment la demeure royale, ont été, comme ceux du Louvre, trop longtemps tenus dans le mépris et l'oubli ; cependant, à l'étranger, les grands Musées, ceux de Berlin et l'Amsterdam entre autres, s'efforçaient à présenter leurs chefs-d'œuvre dans les vêtements somptueux du temps.

On trouvera ici une haute leçon, mêlée au plaisir de la surprise. Evoquons, ainsi que nous y invite l'ami dont je parlais tout à l'heure, ce que nos souvenirs ou notre fantaisie peuvent introduire dans ces fenêtres innombrables, qui leur sont ouvertes ; cherchons les reflets d'autrefois dans ces délicieux miroirs vénitiens qui animent de leur lumière amortie, l'intimité de telle de ces chambres ; que l'infini de l'histoire y renaisse, et que tous ces cadres, patiemment

assemblés par le goût le plus averti, nous rappellent ce que peut la tradition pour résumer, aux dimensions de modestes objets d'art, les lois et la séduction d'une beauté toujours renouvelée.

André Pératé.
Conservateur des Musées
de Versailles.

LES LIVRES NOUVEAUX

Romans

Dr Lucien-Graux. — *La Messe avant l'aube* (Amours d'Espagne). (1 vol. Fayard).

Comme l'indique le sous-titre : *Amours d'Espagne*, ce roman d'aventures à la Edgar Poë, se déroule dans un cadre fait à souhait pour donner à l'intrigue sa grandeur tragique en même temps que sa folle passion.

Nous sommes en l'an 1808, au village de Torquemada, durant l'éphémère épopée Napoléonienne; nous y assistons aux amours brûlantes d'une Nonne espagnole avec un beau capitaine dehussards français. Leurs rendez-vous nocturnes ont lieu dans un réduit donnant sur la chapelle; c'est de là qu'une belle nuit nous avons le spectacle terrifiant d'*une Messe des morts avant l'aube* à laquelle participent des nuées de fantômes qui finissent par assiéger les vivants : lutte homérique. La nuit suivante les amoureux sont assassinés durant leur sommeil par un fanatique espagnol, que son jeune âge a fait épargner par les troupes françaises.

Grâce à son sens hisuorique, à sa maîtrise de toutes les questions qui traitent de l'au-delà et de la réincarnation, grâce aussi à ses dons de conteur, le Dr Graux a écrit une œuvre rigoureusement basée sur l'histoire, par conséquent dont les détails essentiels appartiennent à la réalité : le cours des événements est incontestable, ainsi que nous le dit l'auteur; il n'y a ajouté que le strict nécessaire pour relier entre eux les divers épisodes évoqués dans de précieux manuscrits qu'il a eu la bonne fortune de découvrir; il l'a fait avec beaucoup de pittoresque et de vie.

M. B.

Traductions

L'Apocalypse, par P.-L. Couchoud. (Un vol. Rieder).

M. P. L. Couchoud nous donne une traduction nouvelle de l'Apocalypse, le premier livre chrétien, traduction fidèle et vraiment remarquable.

Une introduction lumineuse précise l'intérêt de l'*Apocalypse* et son importance au point de vue de l'étude des origines du christianisme.

« L'Apocalypse, écrit P. L. Couchoud, permet de résoudre l'énigme de Jésus.

« Jésus est-il un personnage historique hissé jusqu'à la sphère divine? Est-il, au contraire, tout au principe, un Dieu mort et ressuscité et sa légende humaine est-elle secondaire? L'Apocalypse répond à cette question capitale ».

En dehors même de tout souci religieux, ce barbare poème — poème hébreux écrit en grec — garde de la grandeur.

G. M.

Politique

Florent-Matter. — *La France est-elle défendue* (1 vol. Taillandier).

M. Florent-Matter publie un volume sur la propagande allemande, ses armes, ses méthodes, ses succès. Ce livre est une véritable révélation pour l'opinion publique. Au lendemain de la manifestation des « Casques d'Acier », il appelle l'attention du monde entier sur le danger que présente pour l'Europe un tel réveil belliqueux et met en lumière ce que la France ignore. Sans chauvinisme étroit, sans pessimisme outrancier, il dit en patriote averti et clairvoyant, en Alsacien renseigné, ce qui est. En face de cette force merveilleusement organisée, la propagande allemande, M. Florent-Matter nous dépeint en termes saisissants, la France livrée sans défense, avec des services presque inexistants, sans lien entre eux, sans direction et sans méthodes à la merci des suggestions et des campagnes menées contre elle. Il suggère, comme conclusion, la création d'un organisme national dit de « l'Expansion Française », capable d'être renseigné et de réagir utilement dans tous les domaines, aussi bien économiques que politiques ou diplomatiques. Ce livre, écrit avec force et talent, est en un mot un acte de courage et un cri d'alarme dont tous les Français sauront gré à l'auteur.

Divers

Gaëtan Bernoville. — *Lourdes*. Collection Les Pélerinages (Un vol. Flammarion).

Après Zola et Huysmans — pour ne citer que ces grands noms — il était redoutable d'aborder Lourdes. G. Bernoville s'est tiré à merveille d'une tâche qui, à première vue, semblait audacieuse. Issu du pays basque, l'auteur a su, avec infiniment de couleur et de vie, nous dépeindre le site et la race des rudes montagnards de Bigorre.

Croyant, acceptant le miracle, il s'est dégagé avec beaucoup d'éclectisme, de toute ambiance qui aurait pu porter atteinte à son sens critique. Il nous explique comment la Vierge a choisi ce pays assez âpre pour que la leçon de pénitence qu'elle y voulait donner fût entendue, et assez lumineux aussi pour que les âmes puissent s'enivrer de l'enchantement de sa présence. Il nous présente Bernadette, élue par la Vierge pour transmettre son message, comme la fleur la plus authentique du terroir pyrénéen, humble fleur, nullement mystique, mais d'une limpidité merveilleuse « menant le blanc troupeau de ses songes dans son paysage de fleurs de neige. »

On a décrit cent fois les misères physiques qui s'exhibent à Lourdes, mais on n'a pas assez insisté sur un autre aspect de la détresse humaine : la misère morale, les déchéances, les douleurs de l'âme qui se cachent aux regards. G. Bernoville le souligne : « La Vierge de la Grotte, écrit-il, a appelé à elle toutes les misères, celles des âmes comme celles des corps. » Et il nous montre ce qui est vraiment la merveille de Lourdes — non pas la guérison des corps — l'ascension des âmes qui se dégagent là de ce qu'elles ont de trop terrestre et en partent, sinon guéries, du moins consolées.

A Lourdes on touche du doigt l'essentiel du christianisme : l'acceptation de la loi de pénitence; cela l'auteur l'a admirablement démontré.

M. B.

Fernand Laudet, de l'Institut. — *Politesse et Savoir-vivre.* Pour la jeunesse (Un vol. Bloud et Gay).

Fernand Laudet est essentiellement ce qu'on appelait jadis « un homme de bonne compagnie »; de plus il a passé par la Carrière, il était donc tout indiqué pour parler en connaissance de cause de politesse et de savoir-vivre; choses bien françaises qui menacent d'être englouties par la vague de sans-gêne venue d'Amérique.

On a dit que la politesse venait du cœur : la politesse innée, oui; mais chacun ne nait pas avec ce genre de cœur; force est donc pour beaucoup d'apprendre à être polis. A l'école de F. Laudet, ils le deviendront excellemment.

Pour l'auteur, la politesse se décompose en cinq parties dédiées à nos cinq sens qui tous ont besoin d'être élevés. Il existe encore différentes formes de politesse comme l'exactitude, la patience, pour ne citer que ces deux là : « *L'inexactitude*, nous dit-il, *est l'impolitesse du mufle* ». — Formule qui devrait être reproduite un peu partout et qu'il est bon de méditer. — F. Laudet termine la première partie de son ouvrage en envisageant la politesse dans l'Evangile qui, en cela aussi, est notre modèle.

Dans la seconde partie réservée au savoir-vivre, l'auteur suit Félix — le jeune homme bien élevé — au cours de sa journée : à son lever, au travail, en visite, etc., et nous dispense en cours de route les conseils les plus précieux, conseils capables de rendre aimables, agréables même — s'ils les suivent — les gens les plus ternes.

Enregistrons pour finir une de ces jolies phrases qui émaillent le volume : « *La gaffe est un oiseau qui plane sur toutes les réunions. Il n'attend qu'une occasion pour se poser* ».

M. B.

Livres reçus au Bureau de la Revue

Emile Bruyère. — *Les Ecluses historiques.* Figuière.
Charles Baret. — *On fit aussi du Théâtre.* Figuière.
Sébastien Charléty. — *Histoire du St-Simonisme.* P. Hartmann.
Georges Champenois. — *La Chasse aux Bobards.* Editions Bossard.
Edmond Delage. — *La Tragédie des Dardanelles.* Grasset.
Daisy Goltschmidt. — *L'art chinois.* Garnier frères.
Philéas Lebesgue. — *Quatorze chansons de France.* Les éditions provinciales.
Léon Lemonnier. — *Les destins sont solidaires.* Flammarion.
Charles Le Goffic. — *Les Pierres vertes.* Lemerre.
Charles Maurras. — *Quatre nuits de Provence.* Flammarion.
Camillo Marabini. — *Le problème France-Italie.* Editions européennes.
Pierre Minet. — *Heures douloureuses.* Vavasseur à Saint-Denis. Réunion.
Arthur Martial. — *La Poupée de chair.* Port-Louis Ile Maurice.
George Meredith. —*Le conte de Chloé.* Gallimard.
Nico Van Suchtelen. — *Le sourire de l'âme.* Le Monde nouveau.
Jean du Perrier. — *Le reflet dans l'étang.* Renaissance du Livre.
Jean Plattard. — *Agrippa d'Aubigné.* Boivin et Cie.
M. L. Failleron. — *Madame de Staël.* Hachette.
P. Petit-Didier. — *Deux ans dans les Flandres.* Editions de la Caravelle.
V. Rasmussen. — *Psychologie de l'Enfant.* Alcan.
J. L. Runeberg. — *Le frère du nuage.* Librairie académique, à Helsingfors.
A. D. Sertillanges. — *Saint Thomas d'Aquin.* Flammarion.
Max de Saint-Félix. — *A travers l'Orient* 1930. Figuière.
African Spir. — *Propos sur la guerre.* Editions Truchy Leroy.
Cte Etienne Tisza. — *Lettres de guerre* 1914-1916. Œuvres représentatives.
Gabriel Trarieux. — *Ce qu'il faut connaître de l'occultisme.*
Ivan Toubguenieff. — *L'abandonnée.* Stock.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

LES BANQUES YOUGOSLAVES.

Les établissements de crédit du Royaume de Yougoslavie jouent un rôle considérable dans la vie économique du pays. Directement engagées dans presque toutes les entreprises de l'industrie, du commerce, des exportations et des importations, les banques yougoslaves offrent plutôt l'aspect de grandes associations d'industriels et de commerçants qui, à côté d'intérêts particuliers, poursuivent surtout la tâche de faciliter le développement économique du pays et lui assurer un avenir de prospérité et de richesse.

Le Royaume de Yougoslavie est parsemé d'établissements financiers. Rien qu'à Belgrade, il n'en existe pas moins de 67. Mais les centres les plus importants de leur activité se trouvent à Belgrade et à Zagreb. La ville de Ljubljana vient en troisième lieu. Les syndicats professionnels qui contrôlent cette activité se trouvent d'ailleurs dans ces trois villes : « Association des Banques » à Belgrade, « Union des Institutions de Crédit et d'Assurances » à Zagreb et « Société des Banques de Slovénie » à Ljubljana. Leurs opérations financières proprement dites sont effectuées par l'intermédiaire des trois seules Bourses qui existent en Yougoslavie, à Belgrade, à Zagreb et à Ljubljana.

Le bilan total des établissements de crédit yougoslaves de type de sociétés par actions a été le suivant au 31 décembre 1929 :

Actif.

Encaisse	(Dinars)	824.027.245
Créances auprès des établissements de crédit		648.321.110
Devises et monnaies		29.062.766
Lettres de change		5.125.229.954
Effets		1.090.050.003
Débiteurs et affaires en consortium		8.734.857.711
Biens immobiliers		781.464.736
Pertes		6.475.823
Total	(Dinars)	17.632.093.000

Passif.

Capital par actions versé	(Dinars)	2.090.465.903
Réserves totales		758.655.437
Dépôts		9.217.392.367
Créanciers et réescompte		4.888.666.565
Profits		287.155.397
Total	(Dinars)	17.691.882.000

Telle fut la situation des différents établissements privés yougoslaves (excepté la Banque Nationale, la Banque Hypothécaire de l'Etat, la Caisse d'Epargne Postale, la Banque Agricole Privilégiée, etc...), au début de l'année 1930.

Les banques yougoslaves se sont acquis une solide réputation non seulement dans le pays, mais aussi à l'étranger, où elles possèdent de nombreux correspondants et affiliations. Ayant à leur base les richesses inépuisables du pays, elles sont à même de résister énergiquement à toute crise intérieure ou extérieure. D'autre part, les fonds de réserves constitués auprès de chaque banque et et dont le chiffre dépasse souvent celui de leur propre capital, leur permettent de faire, éventuellement, face à l'insécurité du marché mondial. C'est pourquoi le Royaume de Yougoslavie ne connaît que rarement des défections bancaires, c'est pourquoi aussi la confiance des populations dans les établissements financiers du pays est illimitée, ce qui explique le fait que l'épargne publique, surtout la petite épargne, ne cesse d'y déposer son argent, dépôts qui, dans certaines banques, dépassent un chiffre impressionnant.

Naturellement, parmi les établissements financiers du pays, la Banque Nationale occupe la première place, avec des privilèges spéciaux et un rôle prépondérant pour le développement de la vie économique du Royaume. Dirigée par une administration d'élite et d'accord avec le Gouvernement, la Banque Nationale coopère à l'assainissement des finances du pays. Sa politique consiste à réduire l'inflation fiduciaire, soit par retrait de billets de banque, soit par l'augmentation de la couverture métallique. En matière d'opérations de banque, les crédits qu'elle accorde ont généralement pour but de satisfaire aux besoins urgents de l'activité économique du pays, à l'encouragement de l'industrie, du commerce, des artisans, des constructeurs, etc. Par professions le crédit ordinaire, accordé par la Banque au cours de l'année 1929, était réparti comme suit : aux exportateurs 100,1 millions de dinars, aux importateurs 156,7 millions, aux industriels 418, 6 millions, aux établissements de crédit 704,3 millions, aux artisans 59,6 millions, aux sociétés coopératives agricoles 20,9 millions et à divers 124,9 millions, soit, au total, 1.585,3 millions de dinars.

Le capital des principales banques yougoslaves varie entre 5 et 100 millions de dinars. A Belgrade, une seule banque atteint le chiffre de 55 millions, deux ont un capital de 30 millions. Le capital des autres banques est de 10 et 5 millions de dinars. Les banques au capital de moins de 5 millions de dinars n'ont qu'un intérêt plutôt local et régional.

Le capital des banques de Zagreb est encore plus considérable, étant donné leur participation dans la grande industrie du bois. Il y a plusieurs banques au capital au-dessus de 50 millions : Banque Yougoslave, 100 millions, Première Caisse d'Epargne Croate, 75 millions, Banque Hypothécaire Croate, 60 millions de dinars, etc. Comme nous le voyons, la ville de Zagreb possède une série des instituts financiers importants d'une solide et vieille réputation. Actuellement, leurs principales opérations consistent à financer la grande et la petite industrie, les commerçants et les artisans, de faire des avances sur hypothèques aux particuliers, etc...

Au cours de l'année 1929, les banques yougoslaves ont accusé un développement favorable dans toutes les branches de leur activité. Le bénéfice net des instituts financiers du Royaume de Yougoslavie a atteint, au total, la somme de 266.2 millions de dinars. Les dividendes ont varié entre 6 o/o et 15 o/o avec une moyenne de 8 o/o.

Naturellement, malgré le développement des banques yougoslaves, le pays éprouve le besoin de capitaux étrangers. Riche en bois et en minerais de toutes sortes, abondant en produits agricoles et en bétail, pays de 13 millions et demi d'habitants dont, d'autre part, les besoins en produits manufacturés ne cessent d'augmenter, le Royaume de Yougoslavie, qui se relève rapidement, grâce au travail opiniâtre du peuple tout entier, demande le concours du capital étranger pour donner au développement économique du pays et à l'exploitation rationnelle de ses richesses naturelles, l'essor digne de la place qu'il occupe parmi les nations les plus riches et les plus prospères de l'Europe Centrale et des Balkans.

Borivoïé B. Mirkovitch.

LES VILLES D'EAUX EN BOHEME.

La Tchécoslovaquie possède un grand nombre de stations thermales et de villes d'eaux. Celles de Bohême, notamment, jouissent d'une renommée mondiale. Les plus connues sont Karlovy Vary (Carlsbad), Marianské Lazné (Marienbad), Frantiskovy Lazné (Franzensbad) et Jachymov (Joachimstal) qui se trouvent dans un coin délicieux du Nord-Ouest tchèque. Il convient d'y ajouter encore Teplice-Sanov (Teplitz-Schœnau), situé dans les Krusné hory (Erzgebirge=Montagnes Métalliques).

Toutes ces villes sont admirablement placées : bien abritées au cœur des forêts, sous un climat favorable et sain, en rapport avec leur altitude : Jachymov 742 m., Marianské Lazné 628 m., Frantiskovy Lazné 450 m., Karlovy Vary 374 m. et Teplice-Sanov 230 m. Elles ont acquis leur gloire et leur popularité par la richesse de leurs moyens de traitement. Dans toutes ces villes, on peut soigner les maladies internes les plus diverses.

Chaque ville est munie d'établissements destinés à l'hydrothérapie disposant de tous les appareils et installations exigés par la médecine. Les eaux minérales sont employées non seulement sous forme de bains ou douches, mais aussi comme boisson. On a construit dans ce but des kiosques, des halls ornés de luxueuses colonnades. Les villes possèdent de grandes tourbières d'où l'on extrait la tourbe nécessaire au traitement des rhumatismes, de la goutte et des maladies des femmes.

La première place est détenue entre toutes par Karlovy Vary qui doit sa célébrité à ses sources de 40-72 degrés centigrades. L'attention des hôtes de cette station est attirée par le geyser chaud. Marianské Lazné qui n'est pas très loin de là est appelé à bon droit « le Karloty Vary froid », car ici ce sont les eaux minérales froides qui guérissent maintes affections. Si la première station est indiquée surtout pour les maladies du foie, de la bile et pour le diabète, Marianské Lazné est réputée dans le trai-

tement de la goutte, de l'obésité et des maladies de reins. Frantiskovy Lazné est avec raison, considéré, à cause de ses tourbières, comme le plus efficace pour combattre les rhumatismes, les maladies des femmes et les maladies cardiaques. Jachymov possède un établissement dont les eaux comptent parmi les plus radioactives du monde entier. Les sources thermales naturelles (de 46 degrés centigrades) de Teplice-Sanov donnent d'excellents résultats dans les cas de rhumatisme et de douleurs névralgiques. Connues au temps des Celtes et des Romains, elles étaient regardées, dès cette époque, comme exerçant une influence salutaire sur les accidents traumatiques.

Les sources minérales, chaudes et froides, de cette région témoignent de phénomènes volcaniques très anciens. C'est pourquoi, elles ont attiré depuis longtemps l'attention des géologues. Il y a plus de cent ans que « le prince des poètes », Gœthe, séjourna à Frantiskovy Lazné; il n'hésita pas, comme tant d'autres, à étudier la structure géologique des montagnes avoisinantes et à faire l'analyse des eaux minérales qui avaient contribué à sa guérison. En 1811, il visita Teplice-Sanov où il rencontra Beethoven. Mais, ces grands génies de caractère profondément différent ne purent goûter le plaisir d'échanger leurs idées et leurs avis sur les questions d'art, car, si Gœthe en exprima le désir très vif, le sombre musicien refusa toujours de causer avec ce « conseiller impérial ».

Karlovy Vary s'enorgueillit d'une tradition déjà très longue. La légende raconte, en effet, que ce fut Charles IV, roi de Bohême et empereur germanique, grand ami de la France, qui découvrit, en 1370, ces sources bienfaisantes et en éprouva le premier la vertu : c'est d'ailleurs, de Charles IV que la ville tire son nom. Leur renommée s'est répandue depuis lors à travers toute l'Europe. Au dix-huitième siècle, c'est Pierre-le-Grand, empereur de toutes les Russies, qui vient y faire une cure. Dans les temps contemporains, Karlovy Vary est devenu le rendez-vous de tous les personnages illustres et des têtes couronnées qui viennent y retrouver la santé. Karlovy Vary a eu un grand ami dans la personne d'Edouard VII d'Angleterre, qui venait volontiers y passer quelques semaines durant l'été.

Les hostilités de la dernière guerre arrêtèrent fatalement l'afflux des hôtes dans les villes d'eaux, mais après l'armistice la vie mondaine a repris de plus belle de sorte que, pendant la saison, on y rencontre des visiteurs de toutes les nations qui espèrent, dans cette charmante contrée tchèque, reprendre des forces et enrayer le développement de la maladie qui les afflige ou les menace.

Stanislav Lyer.

BULLETIN MARITIME

QUELQUES IDEES INTERESSANTES SUR L'AVENIR DES VOYAGES.

Au cours d'un grand banquet qui réunissait, le 4 mars 1931, sous la présidence de M. Georges Philippar, Président du Comité Central des Armateurs de France et des Messageries Maritimes, les principaux représentants des Compagnies de navigation françaises et étrangères, comme aussi des principales organisations touristiques dans le monde entier, M. Philippar a prononcé un discours que nous ne pouvons malheureusement reproduire ici en entier et qui eut un très grand retentissement dans la presse française et étrangère.

Dans une forme à laquelle l'improvisation donnait le caractère d'une familiarité agréable, M. Philippar a ébauché l'histoire du tourisme et évoqué les progrès que l'on pourrait réaliser dans le monde entier par une meilleure entente entre tous les pays, en vue de faciliter l'interpénétration plus rapide dans tous les domaines.

De ce remarquable discours, nous extrayons ici quelques passages, en nous excusant de ne pouvoir faire plus.

Les idées directrices qui sont à la base de cette réunion sont simples — j'aurais même tendance à dire qu'elles sont élémentaires — : se voir, se fréquenter, se connaître, s'apprécier.

Ainsi, sans doute, les choses, pour nous, dans la tâche quotidienne, seront facilitées. Ainsi, des idées nouvelles germeront. Ainsi, les initiatives créatrices pourront se donner libre cours. Ainsi, des affaires pourront se nouer, d'autres, qui sont déjà entreprises, pourront se développer.

Que sommes-nous donc, s'il vous plaît, nous tous qui sommes réunis ici, sinon des gens qui ont pour mission d'en faire voyager d'autres ?

C'est là, constatons-le tout de suite, une fonction infiniment nouvelle, essentiellement moderne, une mission toute spéciale.

Les voyages, n'est-il pas vrai ? ont beaucoup évolué, en effet, à divers égards, depuis les temps anciens, depuis ce qu'ils étaient, par exemple, à l'époque de Sindbad le Marin, si je m'en réfère aux histoires des Mille et Une Nuits.

Au fond, à l'époque des voiliers et des diligences, encore relativement proche de nous, beaucoup de modifications ne s'étaient pas introduites par rapport à ces voyages.

C'est l'introduction de la vapeur, c'est plus encore la découverte du moteur léger, c'est l'électricité, ce sont ses applications qui sont venues tout bouleverser. On peut presque dire, je crois, sans forcer la note, qu'avec la concentration des capitaux et des entreprises, l'évolution et la transformation des transports, les conditions dans lesquelles ils s'effectuent maintenant constituent l'une des caractéristiques de l'époque moderne, de la seconde moitié du dix-neuvième siècle et du commencement du vingtième, l'un des facteurs aussi, n'est-il pas vrai, de la prodigieuse modification de ce qu'on est convenu d'appeler d'un terme générique « les affaires ».

Malgré les précisions de la photographie et du cinématographe, malgré les prestigieuses descriptions de la littérature et de la peinture, rien de tel encore, n'est-il pas vrai, pour avoir une opinion sur les choses, que d'aller soi-même les voir, que d'aller personnellement se rendre compte !

On voyage, en réalité, pour deux raisons : on voyage par nécessité, on voyage professionnellement, et aussi on voyage par plaisir. On voyage de plus en plus. On voyage beaucoup.

Cela est bien, mais cela n'est pas assez et cela doit continuer à se développer sans cesse, car les voyages, ont des vertus singulières.

« Bonne curiosité des voyages, vertu salutaire, comme on voudrait croire qu'on a pu l'aviver ! Connaître, c'est comprendre. Comprendre, c'est excuser. Et tout le secret

de la vie n'est-il pas l'indulgence ? ». Ainsi s'exprimait un grand auteur que j'aime souvent citer, au moins pour cette phrase : Melchior de Vogüé.

Se connaître, je le disais au début de cette réunion ! Pour se connaître, se fréquenter, tâcher d'éviter les malentendus !

Qui de nous, dans la vie privée, comme dans la vie publique, dans la vie des affaires, n'a été malheureusement mis à même de constater la force, l'importance des malentendus ?

Même si l'on doit arriver à cette conclusion qu'une entente n'est pas possible, du moins présentement, car qui pourrait prévoir l'avenir, ne vaut-il pas mieux être fixé et vivre dans la vérité plutôt que dans l'illusion ?

A quoi bon en faire mystère ? A quoi bon, en face d'une propagande audacieuse qui s'étale de tous côtés, ne pas dire que notre époque, qui ne respecte rien et où il se passe des choses si étranges, court un grand péril ?

Notre civilisation, à laquelle, avec raison, nous tenons tant, n'est-elle pas mise en difficulté dans les conditions que vous savez ? Eh ! bien, là aussi, pour le savoir et pour se rendre compte, il faut quelquefois aller voir. Et ne dit-on pas qu'un homme averti en vaut deux ?

Et puis, cette civilisation, que nous avons le droit de défendre et dont nous avons le devoir de proclamer ce que nous en pensons et comment nous l'apprécions, cette civilisation n'a-t-elle pas, à l'heure actuelle, un patrimoine commun, qui est celui de l'humanité pensante, un patrimoine moral, un patrimoine artistique, un patrimoine intellectuel ?

Voulez-vous maintenant que nous essayions de déterminer ce que nous pourrions être ?

Nous autres navigateurs, depuis longtemps, et nous ne sommes pas les seuls, car, en matière de transports ferroviaires, il en est exactement de même, nous vivons dans le domaine des accords internationaux, accords internationaux qui sont indispensables et nous ne concevons pas qu'il en puisse être autrement. Et que dire de l'aviation ? Un de mes collaborateurs disait un jour devant moi une phrase qui m'a beaucoup frappé et que je ne cesse dans les circonstances comme celle-ci, de répéter : « Avec l'aviation, on est immédiatement en dehors des frontières ».

Alors, ces vieilles traditions de nous autres, transporteurs, ces habitudes n'ont-elles pas fait de nous, bien avant la chose, non seulement des Européens, mais, si j'ose risquer ce néologisme, des mondiaux ?

Les voyageurs que nous avons pour mission de transporter dans les conditions les moins désagréables possibles, du fait des législations des différents pays, du fait de la réglementation, se heurtent constamment à des ennemis extrêmement actifs et puissants. Je n'en prendrai que deux exemples : l'éternelle, l'irritante question des passeports, et les questions qui relèvent de la douane.

Je sais tel voyage — je ne préciserai pas — où, pour passer d'un pays dans un autre, on est dérangé la bagatelle de huit fois de suite ! Notez bien, en passant, que tout ceci est beaucoup plus important encore quand on pense à l'aviation, à laquelle je faisais allusion tout à l'heure.

Si nous réfléchissons à ces problèmes, nous pouvons voir ce que, avec une unité de doctrine et une volonté commune, nous pourrions obtenir. Ce disant, je pense à un domaine voisin des nôtres et où j'ai vu se réaliser des miracles.

Il m'est arrivé, avec ma voiture, de sortir de France pour entrer en Espagne, en Italie, en Suisse, pour ne citer que ces pays, et j'ai été rempli d'admiration pour le régime international de la circulation des automobiles.

Ce qu'on a obtenu dans le domaine des automobiles, ne pourrait-on l'obtenir également dans les autres domaines ? Ce serait certainement de nature à faciliter de beaucoup des choses qui nous intéressent profondément.

Je songe aussi à cette Bastille moderne qui n'a été abattue qu'à la fin de 1929. Je veux parler de l'octroi de Paris qui, sous couleur de vérifier ce qu'on avait d'essence et ne vérifiant rien, nous faisait perdre beaucoup de temps.

C'est aujourd'hui une question réglée, je le sais, mais combien de temps a-t-il fallu attendre pour qu'il en soit ainsi ?

Il y a beaucoup de questions analogues que nous pourrions arriver à régler plus vite.

Le moment présent est bien choisi pour cette réunion, pour une raison entre beaucoup d'autres.

Dans quelques mois, dans quelques semaines presque, répondant à l'invitation de la France, de nombreuses nations vont envoyer ici des représentants et vont collaborer à une manifestation qui a nom : l'Exposition Coloniale.

Ah ! les colonies, oui, je sais : Des esprits généreux, abusés quelquefois par des raisonnements spécieux, ne se rendant pas compte des motifs qui font agir certains, ont parfois tendance à tomber dans certaines erreurs coupables.

Je sais, « la force qui prime le droit » est une chose abominable, et personne plus que moi ne le pense. Mais, quand des gens qui représentent vraiment une civilisation, qui en sont profondément convaincus et qui savent pourquoi, font une œuvre coloniale comme celle qui a été accomplie par certaines grandes puissances qui sont allées porter à des populations (qui vivaient dans des conditions qu'il vaut mieux ne pas préciser) tous les avantages de leur propre civilisation, quand ces puissances font ce qu'ont fait un certain nombre de peuples — la France s'honore d'en être — on doit se rendre compte de la valeur éminente de leur action.

Les colonies font aujourd'hui partie du patrimoine mondial.

Personne ne peut dire, parce que personne ne sait exactement ce que sera l'avenir, quelle sera l'influence peut-être dominante, par exemple, dans l'existence future, du continent africain, le seul peut-être avec lequel, si nous devons un jour être gênés, nous pourrons subsister, celui auquel nous aurons à recourir pour notre existence même.

Eh ! bien, cette Exposition Coloniale est une excellente occasion, pour nous, de manifester notre volonté, notre confiance en l'avenir et notre persévérance dans les efforts auxquels je fais allusion. Car les colonies offrent, elles aussi, des possibilités de voyage auxquelles, malgré les efforts appliqués qui ont été faits dans certains domaines, notamment dans l'Afrique du Nord par Dal Piaz, on n'a pas encore prêté toute l'attention, toute l'importance qu'elles méritent.

Le Gérant : M. Hedan.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 9 69e ANNÉE 2 MAI 1931

L'HONORABLE LAURA [1]

(*Nouvelle.*)

Il s'esquiva tout doucement par la porte dans l'escalier, commanda, tel qu'il l'avait dit, le souper pour dans une heure. Puis, simulant un retour dans la chambre, il fit signe au chanteur, et ils se glissèrent hors de la maison par une porte latérale.

Le ciel était maintenant tout à fait clair et les traces des roues du coupé qui avait emmené lord Quantock, le père de Laura, demeuraient distinctement visibles. Le bord de la côte fut bientôt atteint, le capitaine, montrant la route, le baryton suivant en silence, lançant des regards furtifs sur son compagnon et sur l'endroit vers lequel il l'entraînait. Ils parvinrent exactement à la crevasse de la falaise où se formait la chute d'eau. Le lieu était sauvage et pittoresque à l'extrême, et justifiait pleinement les réclames, tableaux et plaques photographiques qu'il avait fait éclore. Ce qui, en été, n'était que charmante verdure, prenait alors sous la neige un aspect fatal et fantastique.

A leurs pieds, ils voyaient la cascade s'élancer presque verticalement dans un gouffre de cent quatre vingt pieds de profondeur avant de se perdre finalement dans le sable de la plage. Bien que la masse d'eau fût peu importante, en heurtant dans sa chute les rocs en saillie, elle s'éparpillait en des centaines de gerbes dont les vapeurs montaient dans le ciel. Quelques glaçons s'étaient formés sur ses bords, mais le centre coulait librement.

Le chanteur d'opéra fit halte, lorgna le fond de l'abîme, mais ses pensées n'allaient pas du tout à la beauté du spectacle. Son compagnon, avec les pistolets, avait fait immédiatement volte-face, et il n'y avait pas de garde-fou du côté où le sentier bordait le gouffre. Obéissant à une impulsion soudaine, Smithozzi étendit le bras et, d'une poussée surhumaine, il envoya le mari de Laura, chancelant, dans l'abîme. Pauvre forme tournoyante, de plus en plus petite dans sa chute, à la lueur de la lune, jusqu'à devenir invisible! Plus rien que le bruit de chocs plus violents et plus lourds que ceux de la chute d'eau, puis à peine distincts... puis, rien, plus rien, comme avant, que le bruit de l'eau tombant avec l'accompagnement du murmure de la mer... Voilà ce qui troubla pour un instant la chute de la petite cascade.

Le chanteur resta quelques secondes comme figé en terre, puis, tournant les talons, regagna rapidement le sommet vers la route, et, en moins d'un quart d'heure, se retrouva en face de l'hôtel. L'horloge sonnait dix heures, quand

(1) V. la *Revue Bleue* du 18 avril 1931.

il rentra tranquillement, et, s'adressant à l'hôtelier, à travers le guichet :

« La note ! dit-il, le plus vite que vous pourrez, y compris les frais du souper, bien que nous ne puissions pas rester ici pour le prendre, je regrette de vous le dire. » Et il ajouta, avec une gaîté plutôt forcée : « Le père de la lady et son cousin ont cru bien faire en s'opposant à notre mariage et, après nous être disputés, ils ont fini par repartir chez eux de leur côté. »

« C'est bien fait, Monsieur », se permit de dire l'hôtelier, qui prenait une fois de plus son parti plutôt que celui de gens qui l'avaient dérangé uniquement pour le repas de leurs chevaux. « L'amour trouvera toujours sa route ! comme on dit. Bonne chance, Monsieur ! »

Il Signor Smithozzi escalada l'étage, et, pénétrant dans la chambre, il vit que Laura était sortie du cabinet noir en son absence. Elle le regardait avec des yeux rougis de pleurs qui témoignaient son alarme.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Où est-il ? » demanda-t-elle anxieusement.

« Le capitaine Northbrook est parti ; il dit qu'il n'a plus à s'occuper de nous davantage. »

« Alors !... je suis tout à fait abandonnée par eux ! Ils m'oublient, et personne ne prendra plus soin de moi ! » Et elle se mit à gémir de plus belle.

« Quoi donc ? Mais c'est la meilleure chose qui pût nous arriver. La situation est la même qu'avant qu'ils soient venus ici nous tourmenter. Mais, voyez-vous, Laura, vous auriez dû me parler de votre mariage secret, bien que ça revienne, après tout, au même ; on l'annulera, voilà tout. Vous êtes veuve, virtuellement veuve. »

« Ce n'est pas le moment de me reprocher le passé. Qu'est-ce que je vais faire maintenant ? »

« Nous allons de ce pas à Cliff-Martin. Le cheval vient de se reposer trois heures et il n'aura pas de peine à faire une douzaine de milles de plus. Vous y serez avant minuit et il y aura encore là-bas, sans aucun doute, des auberges ouvertes. Là, nous vendrons cheval et voiture dès le lendemain matin et nous nous rendrons par la poste à Donnstaple. Une fois dans le train, nous sommes sauvés. »

« Je veux bien », dit-elle, d'un air accablé.

En dix minutes, le cheval était attelé, la note payée, la lady refourrée dans son costume sec et le voyage recommença.

Ils avaient fait environ un mille, quand ils virent briller une faible lumière devant eux. « Je me demande ce que c'est », dit le baryton, qui semblait devenu plus nerveux, et qui, à chaque objet, à chaque bruit perçu tournait la tête.

« Ce n'est qu'une barrière », dit-elle, « c'est la lampe suspendue devant la porte. »

« Mais oui, mais oui, chérie, je suis stupide ! »

En atteignant la porte, ils virent qu'un piéton y était parvenu apparemment par un chemin plus direct que la grand'route, et, au moment où ils s'arrêtaient, il était en conversation avec le garde-barrière.

« Il est absolument impossible (ou alors c'était la volonté de Dieu) qu'il ait pu tomber de la falaise par une nuit aussi claire », disait le passant « les enfants dont je vous parle ont vu deux hommes dans le sentier allant à la chute, et, dix minutes après le second seulement revenait sur ses pas en vitesse, comme un homme qui désire se sauver après avoir fait quelque mauvais coup. Il n'y a pas le moindre doute qu'il ait poussé l'autre, et, croyez-moi, il va bientôt y avoir une chasse à cor et à cri contre l'assassin ! »

La lumière de la barrière éclairait la face du Signor qui était devenue affreusement pâle. Laura, qui le regardait depuis quelques moments, en fit la remarque jusqu'au moment où le garde-barrière ayant mécaniquement levé la porte, son compagnon l'eût franchie. Et ils se trouvèrent de nouveau enveloppés du blanc silence de la nuit.

Son conducteur avait dit à Laura, une minute avant, qu'il voulait demander sa route à la barrière, et *il ne l'avait certainement pas fait.*

Aussitôt qu'ils se furent éloignés, cette omission, intentionnelle ou non, leur causa un grand embarras. Au-delà du district réservé qu'ils traversaient alors, il y avait une route plus fréquentée, où l'on pourrait plus aisément avancer, la neige devant y être déjà dans une certaine mesure aplanie par le roulage et le trafic. Mais ils ne l'avaient pas encore atteinte, et, en l'absence de tout guide, leur voyage leur apparaissait moins praticable qu'à leur départ. Quand le chemin étroit où ils s'étaient engagés, se mit à gravir une autre colline et sembla tourner dans une direction opposée à la route attendue vers Cliff-Martin, la situation devint des plus sérieuses. Depuis qu'elle avait entendu la conversation de la barrière, Laura s'était ren-

fermée dans un complet silence et s'était tant soit peu éloignée de son ravisseur.

« Pourquoi ne dites-vous rien, Laura » demanda-t-il avec un certain entrain forcé, « et ne faites-vous pas connaître votre idée sur la route à suivre ? »

« Oh ! oui, c'est vrai », répondit-elle avec un certain accent de terreur, perceptible dans la voix.

Et alors, elle lui parla de choses et d'autres, comme pour le bien persuader qu'elle n'avait aucun soupçon. A la fin, comme il tirait sur les rênes, le cheval éreinté s'arrêta encore une fois.

« Nous voilà dans de jolis draps », dit-il.

Elle répondit vivement : « Eh bien ! je vais tenir les rênes, tandis que vous irez en avant jusqu'au haut de la côte voir si la route prend plus loin une direction favorable. Ça fera quelques minutes de repos pour le cheval et, si vous n'apercevez aucun changement, nous reviendrons en arrière et prendrons le premier tournant.

L'idée paraissait bonne dans la circonstance, surtout suggérée d'un ton aussi impatient, et, remettant les rênes entre les mains de Laura, ce qui, étant donné l'état de leur rosse de louage, n'était rien moins que nécessaire, son compagnon s'éloigna et se lança à travers la neige jusqu'au moment où elle le perdit de vue.

A peine eut-il disparu, que Laura, avec une rapidité contrastant étrangement avec sa précédente apathie, accrocha les rênes dans un coin du phaëton, et, sautant du côté opposé, se mit à dégringoler à pied la colline de toute sa vitesse. Arrivée à une ouverture de la barrière, elle s'y fraya un chemin et alla dans un taillis bordant la route à cet endroit. Là elle se tint cachée sous un buisson touffu, se confondant si étroitement avec son ombre, qu'elle semblait faire partie du buisson même, tendant l'oreille au moindre bruit de quelque poursuite. Mais rien ne vint troubler le silence, sinon la chute de quelque flocon de neige glissant d'une branche, ou le craquement des pas d'un animal sauvage sur une flaque glacée dans l'herbe frissonnante.

En fin de compte, nettement convaincue que son compagnon était dans l'impuissance de la retrouver, et n'était d'ailleurs pas anxieux d'y parvenir, vu la tournure bizarre que prenaient les événements, elle sortit du taillis et en moins d'une heure elle se retrouvait aux abords du Prospect-Hôtel.

Comme elle en approchait, Laura pouvait voir que loin, comme elle s'y attendait, de trouver tout enseveli dans l'ombre, il y avait de nombreux signes d'une alerte dans tout le personnel de l'hôtel : des lumières se croisaient devant l'emplacement découvert de la façade. Un grand soulagement se manifesta dans ses traits en ne retrouvant pas là son baryton et son panier à poney. Mais il se changea vite en anxiété et en épouvante, quand elle vit, aux lumières, le corps d'un homme amené sur une civière par deux porteurs sous le porche de l'hôtel.

« C'est moi la cause de tout ! » murmura-t-elle, les lèvres frémissantes « Il l'a tué ! ». Et se précipitant vers la porte, elle demanda en hâte à la première personne qu'elle rencontra si l'homme de la civière était mort.

« Non, Mademoiselle », lui dit le journalier interpellé, toisant du haut en bas cette apparition inattendue. « Il vit encore », dit-on « mais il est privé de connaissance. Il est tombé ou on l'a poussé par-dessus la chute... On pense qu'il a été poussé. C'est le monsieur qui venait d'entrer avec le vieux lord, et qui est ressorti ensuite avec l'étranger, pense-t-on, arrivé ici un peu plus tôt. En tout cas, c'est ce qu'on m'a dit. »

Laura pénétra dans l'hôtel et, sans dissimuler le moins du monde qu'elle fût la femme de la victime, elle s'installa aussitôt comme infirmière en titre, au chevet de son lit. Quand les deux médecins appelés furent là, elle apprit deux que les blessures étant si sérieuses qu'elles ne laissaient subsister qu'un faible espoir de guérison. C'était un miracle qu'il n'eût pas été là-bas tué sur le coup, ce que son ennemi avait évidemment supposé devoir être. Elle savait quel était cet ennemi, et elle frissonnait.

Laura veilla toute la nuit, mais son mari ne s'aperçut pas de sa présence. Le lendemain, il parut la reconnaître, et, dans la soirée, il reprit l'usage de la parole. Il dit aux médecins que, comme on le supposait, il avait été poussé par Il Signor Smithozzi, mais il n'adressa pas un mot à celle qui le soignait, et ne répondit même pas à ses paroles. Il se contenta d'un salut poli à chaque soin rendu, et ce fut tout.

En un ou deux jours, il fut clair que tout était en faveur de la guérison, quelle que fût la gravité des blessures. On rechercha activement Smithozzi, mais on n'avait encore aucune idée de son lieu de refuge, bien que la repentante Laura eût communiqué tous les renseigne-

ments qu'elle pouvait posséder. Autant qu'on pouvait le supposer, il avait dû, après avoir exploré la route, revenir vers la voiture et, ne trouvant pas la jeune lady, la chercher partout, jusqu'à ce qu'il en eût assez, puis, se dirigeant sur Cliff-Martin, il y avait vendu cheval et voiture le lendemain matin. Puis, étant probablement monté dans une des voitures publiques faisant le service de la station la plus voisine, il avait disparu, mais (unique différence à son programme primitif) il avait disparu seul.

Pendant les jours et les semaines de cette lente et pénible convalescence, Laura veilla sur son mari avec un zèle et une assiduité qui auraient compensé toute faute moins grave que celle qu'elle avait commise. Son mari ne voulait pas lui pardonner, ce fut bientôt pour elle l'évidence même. Tous ses soins pour lui disposer ses oreillers, pour lui faire prendre une meilleure position, pour renouveler ses bandages ou lui administrer ses potions n'obtenaient de lui que quelque « merci » très modéré, comme il en aurait probablement adressé à toute femme qui lui aurait rendu ces services spéciaux.

« Cher, cher James », lui disait-elle un jour, penchée sur le lit, dans l'excès de son émotion : « Comme vous avez souffert ! Ç'a été trop cruel ! Je suis plus heureuse de vous voir aller mieux que je ne saurais le dire ! J'ai bien prié pour vous ! Je suis désolée de ce que j'ai fait. Je suis innocente de ce crime et j'espère que vous ne me mettrez pas si bas, James. »

« Oh ! non. Au contraire, je vous trouve très bonne... comme infirmière », répondait-il d'un ton d'ironie sérieuse perçant à travers sa faiblesse.

Laura laissa tomber deux ou trois larmes silencieuses et ne dit plus un mot ce jour-là.

De façon ou d'autre, il signor Smithozzi semblait avoir réussi dans sa fuite. On disait qu'il n'avait pris passage dans aucune des voitures soupçonnées, bien que, certainement, il eût disparu du comté. En tout cas, la chance de le retrouver devenait bien problématique.

Non seulement le capitaine Northbrook survécut à ses blessures, mais on put bientôt envisager que quelques semaines suffiraient pour qu'à peu près, ou même complètement guéri, il se tirât indemne de cette catastrophe. Il était clair aussi que Laura, tout en espérant encore le pardon de son mari pour l'acte de folie dont elle voyait chaque jour l'énormité, était fort inquiète de ce que pourraient devenir ensuite leurs rapports communs. Bien plus, complication nouvelle, si le mari ne devait pas pardonner à la femme déserteuse, le père ne pardonnerait pas davantage au couple évadé et n'avait jamais communiqué avec l'un ou l'autre depuis son départ de l'hôtel. Mais l'immédiate anxiété de Laura était d'obtenir le pardon d'un époux qui, étendu sur sa couche, avait pu méditer les paroles familières de Barbantio : « Elle a trompé son père, elle peut te tromper. »

Les choses allèrent ainsi jusqu'à ce que le capitaine Northbrook pût sortir. Il se transporta alors avec sa femme dans des chambres tranquilles donnant sur la côte sud et, là, sa guérison fut rapide. Un jour, au cours d'une promenade sur la falaise, sa femme le soutenant de son bras, comme d'habitude, celle-ci lui dit naïvement : « James, si je continue d'être ce que je suis devenue, toujours, toujours attentive à vos moindres besoins et ne pensant à rien qu'à me dévouer pour vous, essaierez-vous... essaierez-vous un peu ? »

« C'est une chose à considérer avec soin » dit-il, avec la même triste sécheresse qui caractérisait maintenant toutes les paroles qu'il lui adressait : « Lorsque je l'aurai considérée, je vous le dirai. »

Quand vint le soir, il ne le lui dit pas, bien qu'elle s'attardât longuement à sa besogne journalière de lui faire une chambre à coucher confortable, de placer la lumière de manière à ne pas offusquer sa vue, de le regarder s'endormir et de se retirer dans sa propre chambre sans faire aucun bruit. Quand ils se retrouvèrent le matin à déjeuner et qu'elle lui demanda, comme de coutume, comment il avait passé la nuit, dans l'instant de silence qui suivit sa réponse, elle ajouta timidement : « Avez-vous considéré ? »

« Non, je n'ai pas assez considéré pour vous donner une réponse. »

Laura soupira, mais en pure perte, et la journée vint apporter, à elle son contingent de peine, et à son mari son regain de forces coutumier.

Le lendemain matin elle lui posa la même question, en le fixant d'un regard désespéré, comme si de sa réponse dépendit toute sa vie.

« Oui, j'ai considéré », dit-il.

« Ah ! »

« Eh bien ! Nous devons nous séparer. »

« O James ! »

« Je ne peux pas vous pardonner. Personne ne le pourrait. Tout est arrangé pour que vous

puissiez conserver votre confort, quoi que votre père fasse ! Je vais vendre mes rentes et disparaître de cet hémisphère. »

« C'est absolument décidé ? » balbutia-t-elle misérablement. « Je n'ai plus personne près de moi pour... »

« C'est absolument décidé », répondit-il d'un ton bref. « Il vaut mieux nous séparer ici même. Vous retournerez chez votre père. Il n'y a aucune raison pour que je vous y accompagne, puisque ma présence ne ferait que barrer la route au pardon qu'il vous accordera sans doute, si vous reparaissez seule devant lui. Nous nous ferons nos adieux dans trois jours. J'ai calculé que je serai prêt à ce moment-là. »

Ecrasée de douleur, elle se traîna jusqu'à sa chambre et son mari passa ces trois jours à écrire des lettres et à faire d'autres préparatifs, lui adressant à peine une parole pendant tout ce temps-là. Le jour de la séparation arriva. Mais avant que les chevaux fussent prêts à prendre leurs deux directions opposées, les mettant hors de vue l'un de l'autre peut-être pour toujours, le facteur arriva avec le courrier du matin.

Il y avait une lettre pour le capitaine, aucune pour elle... il n'y en avait jamais pour elle !... Cependant, aujourd'hui, il y avait dans la lettre de son mari, un pli pour elle qu'il lui tendit. Elle lut et parut désespérée.

« Mon cher papa... est mort » dit-elle. Et elle ajouta un moment après avec un soupir. « Il faut que j'aille au Manoir pour l'enterrement... viendrez-vous avec moi, James ? »

Il se tenait à la fenêtre, l'air songeur : « Je trouve qu'il y a là trop d'embarras et trop de tristesse pour une femme seule, dit-il froidement. Oui..., oui... Ah ! mon pauvre oncle !... Oui, j'irai avec vous et vous assisterai dans cette occasion. »

Ils partirent donc ensemble, contrairement à la première décision prise. Il est inutile de relater les détails de leur voyage et de la triste semaine qui le suivit dans la maison paternelle.

C'était une vieille et belle demeure, enclose dans un parc, où il y avait toutes facilités pour deux époux de se fuir l'un l'autre, et aussi, si bon leur semblait, de se réconcilier, ce dont l'un d'eux du moins avait grande envie. Le capitaine Northbrook n'assista pas à la lecture du testament. Laura le rejoignit ensuite et le trouva emballant ses affaires, dans l'intention de partir le lendemain matin, maintenant qu'il la voyait sortie de l'embarras causé par la mort de son père.

« Il m'a laissé tout ce qu'il a pu », dit-elle à son mari. « James, voulez-vous me pardonner et rester ? »

« Je ne peux pas rester... »

« Pourquoi pas ? »

« Je ne peux pas rester », répéta-t-il.

« Mais pourquoi ? »

« Je ne vous aime pas. »

Et il fit comme il l'avait dit. Quand elle descendit le lendemain au bas de l'escalier, on lui apprit qu'il était déjà parti.

Laura supporta sa double perte aussi courageusement qu'elle put. La vaste habitation dans laquelle elle avait vécu jusque-là passa avec tout son contenu historique aux mains du successeur du titre paternel, mais la maison qui lui revint n'était pas à dédaigner. Tout autour d'elle le parc ondulait avec ses plantations d'arbres qui avaient douze fois son âge. Au-dessus le bois, au-dessus les fermes. Tout ce beau et tranquille paysage était à elle. Elle n'en demeurait pas moins isolée, repentante, déprimée, elle qui aurait donné presque tout ce qu'elle possédait pour sentir près d'elle la présence et l'affection de ce mari dont l'austérité et le flegme, ces qualités causes de leur récente séparation, lui apparaissaient maintenant comme les plus adorables traits de son caractère.

Elle espérait, elle espérait toujours, mais en pure perte. Le capitaine Northbrook ne changeait pas d'avis, et ne revenait pas. Ce n'était pas du tout un homme à changer d'avis, comme dans sa désolation elle fut enfin forcée de le reconnaître. Et alors elle abandonna tout espoir, et se plia à la routine machinale de son existence, qui, jusqu'à un certain point endormait sa douleur. Mais ce fut aux dépens de son animation naturelle, de cette vivacité éveillée qui charmaient tant ceux qui l'avaient connue, bien qu'elles eussent peut-être été la cause de sa présente infortune.

Dire qu'avec les années sa beauté avait disparu, serait exagéré. Le temps n'est pas un maître qu'on puisse apitoyer comme nous le savons tous, et il ne pouvait facilement faire une exception en faveur d'une femme sur laquelle les tourments de l'âme venaient s'ajouter au poids forcé des années. Quoi qu'il en fût, onze autres mois passèrent et Laura Northbrook resta la maîtresse solitaire de cette maison et de son domaine sans recevoir aucune nouvelle de son mari. Toutes les probabilités semblaient être qu'il était mort sur une terre étrangère et il ne manqua pas de prétendants à la main de Laura, quand, par suite du long temps écoulé

la probabilité se changea en certitude. Mais l'idée d'un remariage ne semblait pas être entrée dans son esprit un moment. Que dans son cœur persistait encore l'espoir de son retour, ce n'était pas absolument certain. En tout cas, elle menait une vie totalement inchangée depuis les premiers six mois de son absence.

Voilà la douzième année de la solitude de Laura, voilà la trentième de sa vie qui s'approche à vue d'œil et voilà venir la saison, ancien témoin de l'affreuse aventure qui l'avait fait si longtemps souffrir. Noël promettait d'être plutôt doux que froid et les gouttes d'eau monotones tombaient tout le jour sur la route des arbres formant sa lisière. Par une après-midi de cette semaine de Noël, entre trois et quatre heures, une voiture de louage aurait pu être aperçue, suivant la grande route de ce côté et s'arrêtant au haut de la colline. Un gentleman d'âge mûr en descendit.

« N'allez pas plus loin », dit-il, « la pluie paraît avoir presque cessé. Je vais me promener un peu et je rentrerai à pied à l'hôtel pour le dîner. »

Le cocher toucha son chapeau, fit faire au cheval demi-tour et redescendit d'où il venait. Quand il l'eût perdu de vue, le gentleman se mit en route, mais il n'avait pas fait quelques pas que la pluie recommença à tomber impitoyable, bien que le promeneur n'y fît guère attention et il finit par atteindre la porte de Laura et la franchit. Les nuages étaient épais, les jours courts, si bien que, lorsqu'il se trouva devant la porte de la maison, il faisait nuit. Ajoutons que, d'extérieur correct, à sa descente de voiture, il avait pris l'aspect d'un voyageur trempé et ne paraissait guère favorisé des biens de ce monde. Il ne s'arrêta qu'un moment sur le seuil et, se dirigeant vers le quartier des domestiques, comme suivant un projet conçu d'avance, il sonna. Au valet de chambre qui apparut, il demanda si l'on serait assez bon pour lui permettre de se sécher au feu de la cuisine.

Le valet se retira, et après un colloque à voix basse, revint avec le cuisinier qui informa le passant mouillé et crotté, qu'on n'était pas dans l'habitude de recevoir les étrangers, mais que Madame ne voyait pas autrement d'objection à faire à sa demande par une nuit aussi humide et aussi noire. Sur quoi le voyageur entra et s'assit devant le foyer.

« Le propriétaire de cette maison est sans doute un très riche gentleman », dit-il en donnant un coup d'œil à la viande tournant sur le gril.

« Ce n'est pas un gentleman, mais une lady » dit le cuisinier.

« Une dame veuve, je suppose ? »

« Une sorte de veuve. Pauvre âme ! Son mari est parti, et elle n'en a pas entendu parler depuis plusieurs années. »

« Elle reçoit sans doute force compagnie pour se consoler de son absence ? »

« Oh ! non, pas un être humain. Le service ici est triste comme dans un couvent ! »

Bientôt le voyageur, d'abord si fraîchement reçu, trouva moyen par ses manières cordiales et engageantes, d'amener ces dames de la cuisine, à une conversation des plus confidentielles où l'histoire de Laura lui fut minutieusement détaillée depuis le départ de son mari jusqu'au jour présent. Ce qui ressortait de tous ces discours, c'était son inlassable dévotion à sa mémoire.

Ayant apparemment appris tout ce qu'il désirait savoir et entre autres choses, qu'elle était encore là en ce moment, seule comme toujours, le voyageur se déclara tout à fait séché, et s'en alla comme il était venu. En se retrouvant dans l'obscurité, il ne se mit pourtant pas à descendre l'avenue par laquelle il était arrivé. Il se dirigea simplement vers la porte d'entrée. Là, il sonna, et la porte lui fut ouverte par un domestique qu'il n'avait pas vu pendant son séjour à l'autre bout de la maison.

Le domestique le pria de donner son nom et il dit cérémonieusement : « Voulez-vous dire à l'Honorable Mrs Northbrook, que l'homme qu'elle a soigné il y a plusieurs années, après un terrible accident, demande à lui présenter ses remerciements. »

Le valet de pied se retira et il s'écoula un certain temps avant qu'il sût que sa demande était agréée. Alors on l'introduisit dans le salon et la porte fut refermée derrière lui.

Sur le canapé se trouvait Laura, pâle et tremblante. Elle ouvrit les lèvres, et tendit vers lui ses mains, sans pouvoir parler. Mais il ne demandait pas de paroles et en un moment ils étaient dans les bras l'un de l'autre.

De singuliers bruits se répandirent dans tout le domaine et dans la ville voisine le lendemain et les jours suivants. Mais le monde est habitué à tout et la nouvelle du retour du mari si longtemps absent de l'Honorable Mrs Northbrook fut bientôt accueillie dans un calme relatif.

Peu de jours après, c'était Noël et la demeure autrefois abandonnée de Laura Northbrook, étincelait de la base au sommet dans la lumière et l'allégresse. Il n'y avait pas encore foule,

mais beaucoup de monde était présent et l'apathie de ces douze dernières années allait prendre fin. L'animation de cette fin d'année ne diminua pas quand vint l'année nouvelle et au cours des douze mois qui suivirent leurs prédécesseurs, un fils vint garnir la lignée en péril de la famille Northbrook.

THOMAS HARDY,
(Traduit de l'anglais par M. GAUCHER).

COMPLEXE D'A. O. F.

A la fin de chaque année, le Gouverneur général de l'Afrique Occidentale Française, les lieutenants-gouverneurs, les grands chefs de service, les représentants du commerce et les chefs indigènes se réunissent à Dakar en un conseil qui donne aux choses coloniales une honnêteté bourgeoise, un sérieux familial.

Capitale excentrique et maritime d'énormes pays terriens, tutrice sénégalaise des colonies du golfe de Guinée, cour bureaucratique, ville boutiquière, Dakar accueille les provinciaux venus des marches soudanaises, des plantations et des ports du sud. L'A. O. F. apparaît. Elle a le charme des assemblées de hauts fonctionnaires et de notables. Ils prennent conscience de sa dignité et de leur relativité. Ils respirent un air nouveau, ventilé par le souffle du large, un air qui n'est ni d'Europe, ni d'Afrique et qui est pourtant métropolitain et exotique. Et ils entendent le gouverneur général qui fait le bilan de l'année écoulée et le plan de l'année nouvelle.

C'est le successeur de M. Jules Carde, M. Jules Brévié, qui a parlé cette fois... « Parce que je parcours l'Afrique Occidentale française depuis plus de vingt-cinq ans, je sais que je ne la connais pas assez pour essayer d'enserrer sa vie future dans quelques formules... Ce que je puis affirmer, c'est que notre action se développera sur les plans économique et humain. »

Tout le discours est sur ce ton de bonne grâce et de justesse et qui met l'esprit à l'aise.

Et l'on s'aperçoit, alors que l'on voudrait résumer et réviser les idées que tout honnête homme doit avoir sur l'A. O. F., qu'on ne la connaît pas assez pour l'enserrer dans des formules. Aucune colonie n'est peut-être aussi méconnue et aussi encombrée de clichés. Aucune qui ne soit, sous une apparente et massive simplicité (le bloc ouest-africain !), aussi délicate à saisir.

Grande huit fois comme la France et trois fois moins peuplée, bloquée entre le Désert et la Barre, hantée et foulée par des peuples très divers, partagée entre trois grands climats : forêt, savane, désert, mais habitée surtout dans la savane agricole, stylisée, enfin, depuis cinquante ans, par l'œuvre coloniale, telle est cette A. O. F., plus artificielle et plus fragile qu'on ne pense. Elle forme un bloc politique parce que les coloniaux ont rassemblé la terre des Afriques et lui ont imprimé cet ordre d'unité et de grandeur où nous la voyons actuellement. Vienne la rouille coloniale et le bloc s'effritera.

Sait-on combien sont les coloniaux d'Afrique Occidentale française ? Vingt mille parmi quatorze millions d'indigènes. Et les administrateurs ? Il y en a un pour 13.000 administrés. C'est ce Tchin qui tient la terre et les gens des Afriques, une terre comparable, dans sa continuation indéfinie, à la terre russe ; des gens qui semblent, dans leur paysannerie, d'étranges moujicks.

« Sur les plans économique et humain » de ces grands pays qu'avons-nous fait et que pensons-nous faire ?

Nous avons d'abord fait l'Afrique Occidentale française, c'est-à-dire que nous avons donné à un amas de terres et de peuples une personnalité morale qui compte maintenant dans le monde — et qui a compté pour la France en péril pendant la guerre. — Qu'allons-nous faire ? Continuer ! Continuer à faire vivre l'A.O.F., malgré les crises économiques et les malaises coloniaux qui désolent présentement le monde.

LA POLITIQUE

L'œuvre considérable et vraiment grande par rapport aux très faibles moyens qui y furent employés, est minime au regard de tout ce qui reste à faire. Elle ne semble achevée qu'en un point, mais il est d'importance : c'est le point névralgique de tant d'autres colonies, l'état politique. L'A. O. F. est, dans son ensemble, un pays calme et qui paraît discipliné et sûr. A peine trouve-t-on à citer quelques incidents en 1930 : la vendetta et le banditisme des Lobi (Haute-Volta, cercle de Gaoua) ont nécessité une colonne de police. Quelques musulmans fanatiques en Mauritanie ont voulu imposer une prière nouvelle, dite la perle de la perfection et qui a causé des disputes religieuses puis des troubles. Enfin, dans la région de Tombouctou, un rezzou a fait des victimes. Mais, d'une manière générale, la paix française règne sur les Afriques. C'est le solide lien qui les fédère. C'est une force agissante qui pénètre les moin-

dres villages et qui anime les grandes routes. On dirait qu'elle est devenue plus inéluctable que le climat et qu'elle prend partout un caractère de divinité locale et familière. Et l'homme indigène en éprouve un sentiment très nouveau de sécurité et de dignité.

Ce n'est pas qu'il convienne à cette occasion de se bercer d'une niaise et vaniteuse paresse et de parler avec des trémolos dans la voix de l'âme loyale des nègres « grands enfants ». M. Brévié note avec raison que les « masses indigènes évoluent, souvent à leur insu, sous l'influence de facteurs insoupçonnés ». Les sociétés que l'on croyait les plus arriérées et les plus stagnantes ont des remous profonds, occultes, qui les déportent très loin de la voie royale où nous voulions les canaliser. Plus que jamais il faut veiller ; plus que jamais le colonial doit garder le contact avec ce protée silencieux qu'il appelle l'indigène.

Le Gouverneur général rend hommage au corps des administrateurs qui assure cette tâche et qui possède ce sens mystérieux : le sens de l'indigène. Répétons qu'il y a un administrateur pour 13.000 indigènes, proportion qui ne montre pas bien la difficulté du travail ; car l'Administrateur demeure identique partout à lui-même tandis que les indigènes varient de pays à pays et parfois d'année en année. Il lui serait impossible de pratiquer son métier avec fruit et de remplir sa mission d'observateur et de chef s'il n'avait la collaboration réelle des chefs indigènes. On a reproché à certains fonctionnaires de caporaliser les chefs, de les traiter en adjudants, en chiens de quartier pour la brousse et les grands travaux. Et parce que l'on se méfiait de leurs habitudes de concussion, on les dépouillait d'initiative et de prestige et l'on ne voyait pas que sous le couvert d'une obéissance quasi-militaire, il leur était facile de frauder et d'accroître le désordre que l'on se proposait d'arrêter. M. Brévié donne de sages conseils : « Vouloir transformer du jour au lendemain l'amenokall des Oulliminden en un collaborateur parfait équivaudrait à muer le sire de Coucy en un préfet de la Troisième République. Il faut commander par eux et non pas à leur place et les conseiller plutôt que les commander. C'est la politique du Conseiller du Prince. Elle est délicate, mais c'est la seule. Nous tomberions avec les grands feudataires que nous aurions déracinés. Et comment régler l'ordre nouveau d'une foule d'individus, lâchés et hébétés, hors de la tradition ? »

M. Brévié constate qu'entre les chefs féodaux et la paysannerie apparaît une élite bourgeoise qui remâche parfois nos idées avec une ivresse fervente. Il viendra bientôt « le temps des notables ». Une véritable bourgeoisie — le mot n'est pas trop fort — est instruite à nos écoles et à nos bureaux, formée aux offices et au négoce. Non plus que la paix française « la Conquête morale », la belle formule de M. Georges Hardy, n'est pas vaine. L'école est populaire. En dix ans, le nombre des élèves passe de 22.000 à 41.000. Les 335 écoles disséminées à travers ces vastes territoires ne chôment pas. Elles dégagent une élite. Mais convient-il de l'ériger en classe ? On avait même proposé de procéder par décret, cet outil à tout faire des colonies d'Afrique, et de donner aux notables une sorte de statut civique et de classification administrative. M. Brévié nous ramène à la nature. Que les notables le soient de fait et non de droit et qu'ils ne soient pas faussés par une notion de classe ou de catégorie bureaucratique. Il convient que ces hommes nouveaux se fassent d'eux-mêmes. Nous les éveillons, fort bien ; mais nous les tuerions à vouloir les fabriquer.

Cette question des notables se compliquera dans un avenir proche d'une question religieuse. Tandis que les seigneurs et les paysans demeureront soumis aux coutumes ou à l'Islam, il est à prévoir que les bourgeois seront sollicités par la propagande des missions protestantes et catholiques. Déjà dans les colonies du Sud dites évoluées, les commis de l'Administration et du commerce entrent avec ardeur dans les confessions chrétiennes. Je sais au Dahomey, par exemple, des prêtres noirs qui, autant que j'en puisse juger avec des yeux profanes, mêlent l'orgueil de leur race à la fierté d'être chrétiens et citoyens de la catholicité. Sans préconiser cette collaboration intime du Clergé et de l'Administration que le R.-P. Marchal, à la dernière semaine sociale de Marseille, demandait pour de hautes raisons de morale sociale, et sans nourrir la même foi que le R.-P. Aupiais dans le génie des élites indigènes, il est à souhaiter que le gouvernement ne se désintéresse pas, sous prétexte de laïcité pure, de l'évolution religieuse de la bourgeoisie nouvelle et qu'il s'associe à l'œuvre des Missions, sans prétendre toutefois à la sécularisier.

*
* *

La seule mystique que le Fait Colonial ait apportée à ces races foncièrement religieuses, c'est, à part l'idée de progrès qui n'a pas pénétré dans la masse et l'idée de République, cantonnée dans quatre communes du Sénégal et quelques éléments sénégalais, l'idée de justice. M. Brévié cite heureusement Pascal : faire que ce qui est juste soit fort et que ce qui est fort soit juste. Cinquante ans de colonisation n'ont pas démenti cet idéal. Encore que certains critiques en quête d'absolu peuvent adresser aux juges d'A. O. F. l'apostrophe messianique : insensés qui filtrez le moucheron et qui avalez

le chameau, qui nettoyez les bords de la coupe et du plat tandis que le fond est rempli de rapines et d'iniquités ! les gens ont confiance dans notre justice.

Ce que l'on appelle la justice indigène en A. O. F. est, aux mains d'administrateurs avertis, un levier puissant et une sonde délicate. La justice indigène est fondée sur le respect de la coutume du lieu et l'équité naturelle. Elle associe, d'une manière très libérale, les chefs et les notables à l'Administrateur commandant de subdivision ou de cercle. Elle est contrôlée en fait et en droit par une Chambre d'homologation, juge et guide. Instituée en 1903, décentralisée en 1924, M. Brévié voudrait la rendre plus souple encore et en même temps plus savante. Des litiges nouveaux naîtront de l'économie nouvelle. Il conviendrait de s'y préparer dès maintenant. Il conviendrait, d'autre part, d'observer et de consolider les coutumes traditionnelles, mais non pas de les codifier et de les cristalliser en un conglomérat de droit écrit. On saisit la pensée de M. Brévié, riche en nuances et soucieuse avant tout de modération et de mesure : il veut contenir et régler les mœurs dans une justice coutumière et non pas transformer les coutumes en un droit réglementaire. Il aidera les lois à naître quand la nouvelle cité indigène en sera mère.

L'ECONOMIQUE

« Faites d'abord du nègre », disait M. Carde « les bras sont inférieurs aux besoins ».

Il y a pour 14 millions d'hommes 137 médecins européens sur 170 prévus, 88 médecins indigènes et 133 sages-femmes.

On essaie de faire de l'hygiène collective plutôt que de la médecine individuelle. Dix-huit millions de vaccinations jenneriennes en dix ans, 2.500.000 environ en 1930.

La lutte contre la peste est engagée au Sénégal: 400.000 vaccinations anti-pesteuses au 1er octobre. Et la dératisation de Thiès, Rufisque, Dakar est commencée.

La maladie du sommeil est dépistée entre le Togo et le Dahomey.

La terre d'Afrique, la terre des lions et autres fauves des clichés conventionnels, est en proie à des myriades d'infiniment petits : mouches de la maladie du sommeil, moustiques de la fièvre jaune et de la fièvre paludéenne, puces qui transportent la peste et poux, le typhus ; vers, amibes.

La sélection naturelle produit des individus vigoureux, mais au prix d'une rançon d'enfants.

Les efforts des coloniaux ont rendu l'Afrique habitable aux Européens. Elle n'est plus ce qu'elle était il y a cinquante ans : un cimetière de blancs. Mais elle est chaque année un effroyable cimetière de petits noirs.

Et la population reste stationnaire ou n'augmente pas comme elle le devrait, à la faveur de la paix française.

*
* *

Une économie nouvelle s'est néanmoins installée et fait vivre un commerce extérieur de près de 4 milliards. Elle supporte des budgets publics de 990 millions.

Afin de donner plus de clarté à des choses très complexes et qui sont souvent méconnues ou mal entendues, j'appellerai économie indigène l'économie traditionnelle qui existait avant nous et qui subsiste et même se développe (toujours à la faveur de cette paix française que l'on oublie trop), tant que notre commerce n'intervient pas. J'appellerai économie coloniale l'économie nouvelle que notre commerce propose ou impose.

L'économie indigène est fondée sur la famille, sur le sentiment religieux du travail agricole, de la vie géorgique et de l'amodiation familiale des terres. Elle est un peu faussée par le droit seigneurial, les dîmes féodales, les corvées.

Nos premiers actes de mise en valeur la faussaient un peu plus dans le même sens. Le fait du blanc avait toutes les allures d'une réquisition de bras ou de produits, qui conservait un caractère indigène. Le « Commandant » qui voulait des hommes pour faire une route, le commerçant qui voulait des « produits » pour « travailler » ne se comportaient pas en hommes nouveaux, mais en chefs indigènes

Cette économie tourne dans un cycle de cultures extensives et semi-nomades et de cueillettes. Représentons-nous toujours les proportions : 14 millions d'hommes et un territoire vaste comme huit fois la France. Les cantons agricoles sont perdus là-dedans comme des îlots dans la mer. Les familles rurales sont comme des naufragés enfermés dans leur salut. Démunis d'outils puissants, les hommes de cette campagne antique s'ingénient néanmoins à la terre. Sous la conduite de ce personnage mystérieux nommé chef de terre, ils choisissent les champs, et sous l'autorité du Pater-Familias, ils les cultivent, c'est-à-dire qu'ils les débroussent à la hachette, les piochent, les binent, les fument à l'engrais vert, tout cela à la houe, et les moissonnent à la faucille. De la première pluie à la dernière (en zone soudanaise, pendant 7 mois) ils n'ont pas un moment à perdre et les tout petits enfants sont eux-mêmes employés à chasser les oiseaux pillards. Les champs sont parfois si loin des villages — à cause des jachères — que les travailleurs doivent y camper.

On a parlé d'anarchie. Quelle erreur ! On a parlé de communisme. Autre erreur. — On dit la collectivité. Pourquoi ne pas prononcer le vrai nom : la famille. Etant bien entendu qu'elle ne se réduit pas au ménage du père et des mères mais qu'elle comprend les jeunes gens — et que, de famille en famille, les associations de jeunes gens et de jeunes filles du même âge (ce sont de véritables sociétés) constituent une corporation d'ouvriers agricoles.

Et le produit des cultures qui sont très diverses : petit et gros mil, maïs, fonio, haricots et pois de terre, igname, riz, coton, arachide et manioc, le produit des cueillettes, karité, fruits variés, le produit des troupeaux et de la basse-cour, tous ces revenus composent une sorte de revenu obligataire qui ne fléchit pas, sauf dans les années de calamité : sécheresse, sauterelles, épidémies, qui nourrit les familles, qui entretient un commerce de colportage et qui paie, non seulement la dîme au seigneur mais l'impôt au « blanc ».

Or, notre commerce à nous a tendance à changer dans la famille indigène la valeur « obligation » en une valeur « action ». Notre économie coloniale est devenue inconsciemment un jeu de Bourse. Exemple le coton : simple valeur obligataire dans la famille indigène au Soudan, nous voulons qu'il soit « l'action » d'un Soudan nouveau.

De même qu'il y a une médication par le choc, il y a une colonisation économique par le choc. Nous l'avons employée avec les meilleures intentions du monde. Elle a parfois ranimé tout un pays, exemple : la Côte d'Ivoire où le choc du cacao a déterminé la richesse et la vie.

Mais il importe de remarquer tout de suite : 1° que ce choc s'effectue ordinairement avec les mêmes outils, les mêmes armes que l'indigène employait traditionnellement. En général, pas de matériel moderne. Il n'y a pas 10.000 charrues dans toute l'A. O. F. Il n'y a pas 700 élèves ouvriers dans les écoles professionnelles ; 2° qu'il se développe au détriment des cultures obligataires parmi lesquelles les cultures vivrières ; 3° qu'il déclenche, très loin des régions où il est appliqué, des transports de force très onéreux. Les produits riches sur lesquels il porte sont sur la côte et la main-d'œuvre nécessaire est au Soudan, à des centaines de kilomètres de là.

Les régions d'A. O. F. soumises à ce choc colonial, celles que nous voulons pour ainsi dire mettre en « actions » sont circonscrites au Sénégal (arachide) à quelques kilomètres carrés de Guinée (banane), de Côte d'Ivoire (cacao, café, bois), de Dahomey (palmistes), de Soudan (coton, karité). Mais, par suite des transports de force précités, toute l'économie obligataire de l'A. O. F. est troublée. Ce sont les Navétanes du Soudan qui cultivent l'arachide du Sénégal, les Koroghos et les Mossi du Soudan, le cacao de la Côte d'Ivoire. Et ce sont tous les paysans d'A. O. F. qui ont posé les 3.000 kil. de rail et qui refont presque chaque année les 60.000 kil. de routes, réseau nécessaire à l'économie coloniale.

En temps ordinaire, l'économie coloniale essaie de pénétrer l'économie indigène non seulement en introduisant les « actions », mais en vendant des produits manufacturés et même des vivres. Il semble bien que l'idéal du commerce sénégalais, par exemple, ait été d'acheter toujours plus d'arachide pour vendre toujours plus de tissus et de transformer toute une colonie en monoculture dont il eût tenu « L'Economat » pour les cultivateurs. Toujours, en temps ordinaire, l'économie coloniale alimente le budget des chemins de fer, et par le jeu des douanes, le budget général qui entretient de grands travaux.

Quand un produit de choc baisse de valeur, quand l'action cacao ou arachide tombe aux bourses d'Europe et d'Amérique, le conflit devient aigu entre les deux économies. L'économie indigène forme un secteur fermé où les gens reviennent aux anciennes cultures obligataires. Et toute l'économie coloniale est arrêtée. Et le budget, compromis. En cas de crise, certains commerçants appellent à leur aide le travail forcé : si l'on vend moins cher, ne faut-il pas produire davantage ? Ou bien, se couvrant du petit manteau bleu de la philanthropie, dénigrant un ancien Gouverneur général et essayant d'intimider le nouveau, ils organisent le chantage à la misère indigène. Et il n'est que trop vrai qu'elle existe. Mais ce n'est pas en maintenant à tout prix l'économie coloniale dans son principe actuel, que l'on y remédiera.

Ce schéma ne suffirait pas à l'intelligence de la situation économique si l'on ne voyait que pour produire le choc, la valeur « action », l'indigène subit, dans son travail, infiniment plus de pertes de force que lorsqu'il se borne à son revenu obligataire : pourquoi ? Il n'a pas de matériel et il ne comprend pas bien ce que l'on attend de lui. De même lorsqu'il veut toucher le fruit de sa valeur action, détacher un coupon, ou, en un mot, se faire payer, il subit infiniment plus de pertes au change que lorsqu'il trafique de ses récoltes ordinaires. Le secteur de l'économie coloniale est pour lui comme un pays à change élevé et à malentendus décourageants. Et les changeurs sont les contremaîtres indigènes, les traitant intermédiaires qui font tort aux commerçants sérieux. Même lorsqu'il s'agit d'acquitter l'impôt, l'indigène subit une perte au change.

Telles sont les difficultés du problème que M. Brévié doit résoudre. Il le résoudra autant

par de petits soins que par de grandes idées. Il est nécessaire qu'il soit soutenu par le concours de tous dans sa lourde tâche et que certains actionnaires européens des grands produits coloniaux n'entreprennent pas de lui dicter sa politique sous prétexte que leurs intérêts se confondent avec celui des petits actionnaires indigènes.

Mais, laissons-le parler : « Je ne m'adresse « plus seulement aux fonctionnaires d'autorité « et aux services techniques d'agriculture dont « le rôle a été défini par mon prédécesseur, je « fais appel au concours de tous ceux qui, à « titre quelconque, colons, commerçants, offi- « ciers, fonctionnaires de tout ordre, sont en « mesure d'exercer une influence sur la popu- « lation indigène, et je leur demande de tendre « toute leur volonté, toutes leurs énergies vers « ce but unique : produire. Dans nos écoles, « les maîtres prépareront l'esprit de l'enfant à « l'idée de l'importance du rôle qu'il sera plus « tard appelé à jouer dans la vie économique « de la colonie. Au régiment, l'attention du « tirailleur pourra être attirée sur les méthodes « nouvelles d'agriculture qu'il aura vu em- « ployer à l'extérieur et sur les avantages qu'il « aurait à les appliquer pour son propre compte « à son retour au foyer. Ainsi, peu à peu notre « conception de la production pénètrera dans « la mentalité indigène et nous ferons naître « une génération de paysans aisés qui rempla- « ceront progressivement la multitude mal vê- « tue et mal nourrie des cultivateurs noirs de « notre époque. Il s'agit certes d'une œuvre à « échéance lointaine mais qui n'est pas au-des- « sus de nos moyens, si chacun y apporte son « intelligence et son cœur...

« Prenons garde que le caractère utilitaire des « buts vers lesquels vont tendre désormais nos « efforts, ne nous fasse perdre le sens de la « nécessaire solidarité qui doit les lier aux prin- « cipes moraux desquels procède notre action. « Ce serait une faute et une faiblesse. Sachons « rester humains. Dans un conflit poignant « et au plus haut point pathétique, qui met aux « prises une grande nation colonisatrice, fière « à juste titre de son œuvre coloniale, et un « peuple immense doté d'une civilisation mil- « lénaire, celui-ci adjure celle-là de lui appor- « ter moins de machines, mais des âmes. »

« Sachons rester humains » — la maxime consulaire est plus profonde qu'on ne le voit au premier coup d'œil. Nous ne sommes que des hommes. Ne jouons pas aux dieux, car les dieux meurent. Et les dieux n'ont pas d'âmes. Sachons rester des âmes...

Comment M. Brévié s'y prendra-t-il pour pallier à la crise économique actuelle et pour associer ensuite économie indigène et économie coloniale en une besogne de production et de consommation meilleure qui les fondra enfin en une seule économie? Je n'en sais rien. Et l'étude de ce qui a déjà été fait dans cette voie par M. Carde : crédit agricole, office de la production, grands travaux d'irrigation du Niger, nous entraînerait trop loin.

Je n'ai voulu qu'indiquer à grands traits les choses d'A. O. F. en citant et en commentant le discours du Gouverneur général.

On murmure souvent en France contre ces grands Intendants de nos provinces exotiques et on les accuse de mener une politique de prestige personnel. En A. O. F., tout au moins, la réalité est bien différente. Depuis 1904, les Gouverneurs généraux poursuivent le plan de Roume le Fondateur, chacun avec son tempérament propre, mais tous avec le même souci de continuer l'œuvre du prédécesseur. Mais, à mesure qu'ils avancent, de nouvelles traverses surgissent et les temps deviennents durs.

Il n'est pas vrai, cependant, que les révolutions soient inévitables. Mais dans la Plus Grande France, il nous faut des Turgot, et les laisser faire.

Louis Faivre.

LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

(A PROPOS DU DERNIER LIVRE DU DOCTEUR GUSTAVE LE BON)

La philosophie de l'histoire est le plus passionnant et le plus décevant des exercices intellectuels. Cellule d'un corps national, fragment d'une âme collective, où allons-nous, menés par ces immenses forces obscures qui soutiennent d'une part, étouffent de l'autre l'individu apparemment isolé que nous sommes ? Existe-t-il une loi de la civilisation et de la décadence ?

En ces temps troublés où l'humanité tout entière vit entre l'espérance et l'inquiétude, il est arrivé au plus insouciant des hommes à-demi cultivés de songer à des empires, à des nations, à des civilisations dont il ne reste que quelques pierres..., un nom : Elam, Ur, Babylone, Assur... Troublantes rêveries dont la magnifique poésie accroît encore l'obscurité.

L'histoire, disait Renan, « pauvre petite science conjecturale ! » A plus forte raison il n'y a que conjecture dans la philosophie qu'on en tire. C'est pourquoi la plupart des esprits scientifiques ferment le livre à peine entr'ouvert, et, jetant un regard de dédain sur les cartu-

laires, les chroniques et les recueils de mémoires, s'empressent de retourner à leurs équations ou à leurs laboratoires.

Et cependant le passé nous obsède. Des milliers de morts revivent en nous. Ce sont eux qui, à notre insu, déterminent la plupart de nos actes et qui règnent sur l'immense domaine affectif, qui, en dernière analyse, demeure le plus important dans le développement ou la décadence des sociétés. Dès lors, comment renoncerions-nous à chercher dans les annales de l'humanité la loi de son développement et peut-être de sa décadence, même avec la quasi certitude de ne pas la trouver ? Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre...

Ce sont sans doute des considérations de cet ordre qui ont déterminé le Dr Gustave Le Bon à se livrer aux études qui viennent d'aboutir à son dernier ouvrage : *Bases scientifiques d'une philosophie de l'Histoire*. M. Gustave Le Bon est un des rares esprits encyclopédiques de notre époque. Il fait penser à un de ces hommes du XVIe siècle qui ambitionnaient d'emmagasiner dans leur esprit tout le savoir humain et qui y réussissaient en grande partie, tout en vivant les grandes aventures de leur temps. Mais que pouvait être la somme de connaissances d'un Pic de la Mirandole auprès d'un de ses émules d'aujourd'hui ? Dans toutes les sciences on se spécialise et chacun se contente d'explorer son petit domaine, laissant avec une nuance de dédain le soin des synthèses, nécessairement conjecturales, aux philosophes, aux vulgarisateurs, aux... journalistes.

M. Gustave Le Bon, lui, ne s'est pas spécialisé. C'est avant tout un homme de laboratoire et ses études physiques, ses ouvrages sur l'évolution de la matière et l'évolution des forces font autorité. Mais c'est un lieu bien limité qu'un laboratoire ; on n'y voit malgré tout qu'un aspect figé de la Vie. M. Le Bon s'est bien gardé de s'y enfermer. Ses premiers livres qui attirèrent l'attention furent des livres de voyage : *Voyage aux Monts Tatras*, *Voyage au Népal*, *Voyage aux Indes* et son œuvre immense va des *Recherches anatomiques et mathématiques sur les variations du volume du crâne* aux *Principes de l'équitation*, et l'étude des civilisations de l'Inde et de l'Arabie.

Mais ce qui lui vaut une des premières places dans l'histoire intellectuelle de notre temps, ce sont ses études de psychologie sociale. Sa *Psychologie des Foules* et tous les ouvrages qui ont suivi et qui en sont en quelque sorte le développement : *Psychologie du socialisme*, *Psychologie politique*, *Psychologie des Révolutions*, etc., etc., dominent en quelque sorte la sociologie contemporaine. Il est impossible au romancier comme à l'historien de n'en pas tenir compte. Ses études antérieures devaient donc nécessairement conduire M. Gustave Le Bon à méditer sur la philosophie de l'Histoire ; ce sont les résultats de ses méditations qu'il nous donne aujourd'hui.

Le Dr Gustave Le Bon a l'esprit philosophique mais il a aussi l'esprit scientifique, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Il a trop l'esprit scientifique pour nous offrir une théorie, un système tout fait et *ne varietur*. Il commence par déblayer le terrain.

Depuis le *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet, qui reste la plus magnifique synthèse de l'interprétation théologique de l'Histoire, que de systèmes qui n'ont, au fond, pas plus de valeur scientifique ? Ressuscitant sous la forme catholique la vieille conception hébraïque de l'intervention divine dans tous les événements humains, Bossuet offrait aux hommes de son temps un système parfaitement cohérent et d'une grande magnificence oratoire et poétique, mais que de difficultés pour accorder l'injustice et l'immoralité de l'histoire, avec une conception finaliste et théologique de l'univers ! Mais Michelet, divinisant le peuple et voyant en lui l'expression de la justice immanente, est-il plus près de la vérité? Et n'est-il pas obligé, lui aussi, pour la gloire et la justification de son système, de se livrer à bien des tours de passe-passe ? Et Karl Marx, avec sa conception matérialiste de l'histoire ? Combien de ces enseignements qu'il imposait avec une rigueur dogmatique ont été démentis par les événements !

Faut-il croire davantage à la théorie assurément ingénieuse de l'Américain Brooks-Adam ?

« Il est probable, dit Brooks-Adams, que la vélocité du mouvement d'une société est proportionnée à son énergie et à sa masse, et que sa centralisation l'est à sa vélocité ; en conséquence, à mesure que le mouvement humain s'accélère, les sociétés se centralisent. Aux périodes primitives de concentration, la crainte semble être le canal par lequel l'énergie trouve son débouché habituel ; aussi dans les communautés primitives et dispersées, l'imagination est-elle vive et les types mentaux produits sont-ils religieux, militaires, artistes. A mesure que la consolidation avance, la Crainte cède à l'Avidité et l'organisme économique tend à se substituer à l'organisme émotionnel et guerrier... »

Puis, plus loin : « Quand un surplus d'éner-

gie s'est accumulé en telle quantité qu'il l'emporte sur l'énergie productive, il devient la force sociale prédominante. A partir de ce moment, le capital est autocratique et l'énergie se donne carrière par le moyen des organismes les plus propres à exprimer la puissance du capital. Dans cette dernière phase de consolidation se propage l'intellect économique et, peut-être l'intellect scientifique, tandis que l'imagination se fane et que les types émotionnels de l'humanité, guerriers et artistiques, disparaissent. Lorsqu'on est parvenu à une vélocité sociale qui fait un tel gaspillage d'énergie que les branches guerrière et imaginative n'ont plus de rejetons, la compétition devenue intense semble engendrer deux types économiques extrêmes : l'usurier sous son plus formidable aspect et le paysan au système nerveux si résistant qu'il prospère en dépit des plus grandes privations. »

.....

Puis encore :

« Jusqu'à quel degré peut aller l'accélération du mouvement humain ? C'est ce qu'il est impossible de déterminer, mais il semble certain que, tôt ou tard, la consolidation arrivée à sa limite devra nécessairement s'arrêter. Il n'y a rien de stationnaire dans l'univers. Ne pas avancer c'est reculer, et quand une société hautement centralisée se désagrège sous la pression de la compétition économique, c'est que l'énergie de la race est épuisée. Le fait semble mener à la conclusion que les survivants d'une telle civilisation manquent de la vitalité qui permettrait une concentration renouvelée et que les régions qu'ils habitent doivent probablement rester en friche jusqu'à ce que l'infusion d'un sang barbare vienne revivifier et rajeunir leur race. »

Brooks-Adams lui-même dit que ce n'est là qu'une hypothèse, une suggestion. Mais au travers des brumes d'une traduction assez peu élégante, ne voit-on pas à quel point elle renouvelle la conception de l'histoire ? Elle rejoint d'ailleurs l'éternel retour de Nietzsche et l'effrayante vision d'avenir d'Anatole France au dernier livre de son *Ile des Pingouins :* « On ne trouvait jamais les maisons assez hautes et on les surélevait sans cesse. »

M. Gustave Le Bon a l'esprit trop scientifique pour se contenter d'aussi poétiques rêveries. Il cherche avant tout à voir clair. Il commence son ouvrage par une magnifique analyse de la philosophie actuelle de l'univers, dans laquelle il met en lumière l'instabilité du monde, la variabilité des personnalités individuelles et collectives et la part de l'inconscient dans les actions humaines. Puis, après avoir passé en revue les conceptions théologiques romanesques et philosophiques de l'Histoire, il fait une remarquable étude des méthodes de la critique historique et de la valeur du témoignage. Mais la partie la plus précieuse de son livre est son analyse des éléments créateurs de l'histoire : forces ancestrales, croyances mystiques à forme religieuse, croyances mystiques à forme politique, coutumes, morale, éducation, institutions, et des éléments désagrégateurs des peuples. Il y a quelque chose de pathétique dans le lumineux chapitre où il examine le conflit entre les idées modernes d'égalité et l'inégalité croissante des intelligences.

Après de si pénétrantes analyses, que conclut le Dr Le Bon ? En somme il ne conclut pas. Ne demandez jamais à un homme de science aucune conclusion, sinon toute provisoire. Et cependant, que d'éloquence véritable dans ses dernières pages :

« La guerre, qui ravagea l'Europe sous l'influence d'impulsions contraires aux évidences de la raison, dit-il, a montré nettement combien étaient incertaines encore les règles de politique et de morale qui servent à gouverner.

« Etant données les complications de l'heure présente, on ne saurait pressentir les formes futures d'évolution ou de disparition que subiront nos civilisations. Il est possible que la vie des peuples puisse être un jour orientée par les découvertes de la science. Mais cette dernière est trop récente encore pour que soient prévues ses conséquences et surtout ses limites. L'inconnaissable des anciens philosophes n'est qu'une barrière provisoire que la science recule chaque jour. Nous vivons dans un monde d'apparences dont l'interprétation reste toujours à la mesure de notre intelligence.

« Inutile, d'ailleurs, de disserter sur un avenir forcément ignoré, puisqu'il se déroulera sous l'influence de raisons étrangères à notre raison. Il est chargé d'inconnu, mais aussi d'espérances. Les dieux innombrables qui peuplèrent le ciel depuis l'aurore des civilisations ont péri tour à tour. L'espérance est la seule divinité ayant survécu et elle ne périra sans doute qu'avec le dernier homme. Immortelle inspiratrice de toutes les découvertes, elle a passé des temples dans les laboratoires et soutient les efforts d'où résultent les transformations du monde, que nous voyons s'accomplir. »

... « Nous pouvons donc rêver une humanité

future aussi différente de l'humanité actuelle que cette dernière diffère des êtres rudimentaires de la préhistoire. C'est un rêve sans doute, mais il a plus de vraisemblance que ceux qui ont dominé le monde jusqu'ici, et dont il ne faut pas médire, puisqu'ils élevèrent l'homme de la barbarie à la civilisation. »

Nous vivons en un temps où tout étant remis en question, les écrivains les plus naturellement optimistes en arrivent à douter de l'avenir de leur race et de l'humanité tout entière : le sentiment de la décadence obsède toute la littérature contemporaine. Le beau livre du Dr Gustave Le Bon n'en est pas exempt, mais il s'élève à cette sérénité de l'intelligence qui est la forme la plus stoïque et la plus noble du courage de vivre.

L. Dumont-Wilden.

UNE RENCONTRE DE CÉSAR

VICTOR DURUY,

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

C'est au cours de l'année 1931 que le gouvernement de la République s'est engagé à célébrer le cinquantenaire de l'établissement de l'Enseignement public en France, en même temps qu'à glorifier Jules Ferry. Pour toutes sortes de raisons, dont quelques-unes d'un ordre extra-universitaire, ne doutons pas que cette célébration ne soit grandiose et ne donne lieu aux plus éloquents comme, peut-être, aux plus passionnés des commentaires. Au moment où une très grande partie de l'opinion publique est alertée par le vaste et délicat problème de l'Ecole unique, un Congrès de l'Enseignement, l'étude rétrospective des progrès et de l'évolution de l'Ecole depuis 1880, la glorification du ministre dont les uns s'attacheront à louer l'œuvre scolaire en faisant les plus expresses réserves sur sa politique, tandis que d'autres tenteront de donner à sa politique la première place pour mieux laisser dans son ombre l'œuvre scolaire, il y a là plus qu'il n'en faut pour susciter tous les éclairs qui illuminent et, peut-être, quelques-unes de ces excommunications qui ont leur utilité parce qu'elles aident à mieux cerner une personnalité et à situer plus exactement son œuvre.

Prenons, quant à nous, un peu de recul. Non pour amoindrir les réformes de 1880, mais pour rendre un juste hommage au prédécesseur oublié qui les prépara de loin et permit leur maturité : l'on gagne d'ailleurs toujours quelque chose à s'écarter de la foule pour honorer de vénérables sanctuaires, qu'elle abandonne, mais où les dieux autrefois ont parlé. N'est-elle pas déjà extrêmement savoureuse et ne prête-t-elle aux réflexions les plus suggestives, cette constatation que le prédécesseur de Jules Ferry, celui dont, au témoignage de M. Raymond Poincaré, « la République n'a guère fait que développer, achever et mettre au point ce qu'il a commencé, ce qu'il a voulu ou ce qu'il a rêvé », est un ministre du second Empire ? Mais, indépendamment de ce contraste, nous pensons démontrer facilement que la vie et l'œuvre de Victor Duruy méritent mieux qu'une citation même élogieuse dans l'histoire des ministres dont se glorifie l'Université.

Il existe à notre connaissance au moins une « Vie de Jules Ferry ». Le cinquantenaire fera certainement surgir les renseignements et les témoignages les plus précis. Il n'existe pas de « Vie de Duruy » et c'est dommage. A une époque où les « Vies romancées » ont eu leur vogue, personne n'a songé qu'un pédagogue, devenu par hasard ministre, offrait la preuve la plus convaincante qu'une existence en apparence banale pouvait être, plus que toute autre, soumise aux caprises — nous serions tentés de dire « aux lois » — de cette Fantaisie suprême qui, dès leur berceau, marque les hommes et trace le schéma de leur destin, ou lumineux, ou sans éclat. Tout en demeurant dans le cadre nécessairement étroit de cet article, nous espérons, sur ce point encore, apporter cette preuve, et témoigner qu'un grand ministre et une grande œuvre ont été réservés à la France plutôt à la suite d'une sorte de décret providentiel que par la volonté réfléchie d'un dessein humain et le jeu courant des circonstances.

Donc, nous ne craignons pas de le mettre en exergue, destinée pour le moins singulière et digne du roman que celle de Victor Duruy. Dans ses « Notes et Souvenirs », écrits en 1888, alors que l'ancien ministre avait soixante-dix-sept ans, et qui gardent une note si particulièrement « Second Empire », c'est en vain, nous semble-t-il, qu'il insiste sur ses origines : « Je naquis —

écrit-il — le 10 septembre 1811. Mon père était un véritable artiste, aimant la peinture, la statuaire, la musique, surtout son métier où il se distingua si bien qu'il devint un des chefs de la maison et un des hommes les plus respectés de son quartier. « Il faut faire dans cette déclaration la part d'une piété filiale intacte et d'une révérence toute bourgeoise et restée vivace en Duruy, à l'égard d'un commandant de compagnie de la garde nationale ! En réalité, le père de Duruy était un modeste artiste tapissier des Gobelins et Victor avait commencé près de lui, vers douze ans, son apprentissage, « sans montrer pour ce travail de bien grandes dispositions ». En 1824, quand le jeune Duruy entra au collège, sur les instances d'un ami, sa famille était incapable de payer sa pension. L'enfant obtint une demi-bourse et se montra digne de cette faveur.

En tout cas, on le voit, il eut un début d'élève moyen, la vertu d'application et celle de la persévérance qu'aucun trait brillant ne relève. Il lui arrivera couramment d'être classé dernier. Puis il remontera lentement la pente, sortira premier de Sainte-Barbe et de l'Ecole Normale. Mais quoi, ce normalien de 1830 dont les maîtres s'appellent : Burnoub, Michelet, Jouffroy, Ampère et les examinateurs Laromiguière, Villemin, Guizot, que peut-il bien espérer ? Il est destiné à mourir inspecteur général, recteur peut-être, pour lui faire la plus large part. Mais, nous l'avons dit, cette vie a son merveilleux, qui lui donne un attrait particulier, et un coup du sort redressera, chaque fois qu'il sera nécessaire, la destinée du fils du petit artisan.

A peine a-t-il quitté l'Ecole Normale que, par une heureuse coïncidence, le roi Louis-Philippe cherche, pour deux de ses fils, d'Aumale et de Monpensier, un professeur bien noté. Nous pouvons deviner ce qui se passa et les embarras des autorités académiques. On s'en tira sans péril en songeant au jeune professeur qui venait de sortir le premier de l'Ecole normale. Il y avait là une désignation toute naturelle et qui n'engageait la responsabilité de personne. Les premiers des concours sont nécessairement de bons esprits. Mais Duruy est nature ; il n'a pas l'orgueil conquérant. Mieux encore, il ne sait pas porter l'habit ; il demeure gêné et maudit son sort. Si les dîners et les fêtes l'effrayaient, la « bonté royale » le confond. « Je n'avais pas vingt-trois ans, écrit-il, et c'étaient les souverains de la France qui traitaient ainsi un tout jeune homme. » Combien de jeunes précepteurs — toute proportion gardée — ont tenu un pareil raisonnement ?

Il se familiarise pourtant et les années s'écoulent faciles et telles qu'un petit professeur pauvre et timide les peut rêver. Ses débuts sont aplanis ; il fait des suppléances — celle de Michelet à l'Ecole normale — écrit des livres « pour un membre de l'Institut » — lequel ? — qui « signait l'ouvrage, recevait de l'éditeur cent francs par feuille » et en servait la moitié seulement au véritable auteur. En 1843, à trente-quatre ans, il a la croix et est nommé professeur à Saint-Louis. Le précepteur des enfants royaux n'a pas été oublié.

Mais quarante-huit éclate, balaye Louis-Philippe. En deux années, s'écrit cette page d'histoire difficile où la France connaît tour à tour la République, un prince-président, un empereur ! Duruy vote deux fois contre Louis-Napoléon et donne sa voix à Cavaignac. Le voilà revenu à sa classe ; il va n'être plus qu'un professeur appliqué et qui mettra en volumes — autant pour bien remplir sa vie que par amour de la science — les vertus des empires grecs et romains. Avec trente professeurs, il prépare en effet une édition de l'Histoire universelle. Et l'on voit bien qu'il est tout à fait rentré dans la carrière puisqu'en 1853 il sera critiqué et « mal noté » pour son « Histoire de France ». Il s'ensuit une de ces lettres au « Directeur du personnel » telle qu'on en peut trouver de nombreux exemplaires dans les dossiers des fonctionnaires ! Duruy y parle de sa femme « accouchée depuis trois semaines », de son vieux père, de la seule promotion qu'il ait obtenue en vingt-trois années de service ! Il est près, on le voit, de sombrer dans la vie administrative et comme ces retraités de caricature qui font de la stratégie au « Café du Commerce », de décompter ses annuités, celles de ses collègues, et de chiffrer ses services en oubliant son avancement prématuré et que la faveur « autant que le mérite » avait auréolé les débuts de sa carrière. Ajoutons qu'il est marié, père de famille et propriétaire !

Mais à ce moment précis, quand on peut le croire à jamais classé, une seconde fois, la main mystérieuse se tend et le soulève. A la demande d'un de ses anciens élèves, aide de camp du maréchal Randon, Duruy écrit un opuscule pour justifier le gouvernement du maréchal en Algérie. Un peu plus tard, Randon, pénétrant chez l'empereur, trouve, sur le bureau du souverain, une « Histoire des Romains », par M. Duruy. C'était le moment où Napoléon III rassemblait

des documents pour la vie de César. Randon déclara en souriant qu'il connaissait l'auteur et se faisait fort de l'amener à l'empereur s'il le désirait.

L'entrevue eut lieu le lendemain. Duruy y apporta cette conscience en même temps qu'un reste de cette confusion qui avait accablé le jeune précepteur des fils de Louis-Philippe. Tel quel, il plut à Napoléon III. Les princes ne doivent pas détester que leur grandeur trouble. Louis Napoléon se fit séducteur. Il le pouvait. Ses yeux bleus enveloppèrent l'historien de regards presque caressants. « Parole et regard de velours », s'extasie Duruy. « Il me fit asseoir près de lui et nous causâmes, comme deux savants, des *curies*, des *gentes*, du Sénat et des plébéiens... » L'entretien prit une si heureuse tournure que le professeur, au départ, montra le bout de l'oreille :

« — Vous avez beaucoup travaillé ? lui dit l'empereur.

— Oui, Sire. Cinq cent mille exemplaires de mes ouvrages courent le monde. C'est une force qui serait utile derrière une fonction. »

Admirons cette formule au passage.

Et Duruy, encouragé par le regard de velours des yeux bleus, d'ajouter :

« L'Université n'y a pas songé, mais, quelque jour peut-être, elle y pensera. »

En attendant qu'elle y pensât, il avait flatté la manie impériale et probablement l'avait piquée au jeu. En 1861, il se vit nommer Inspecteur d'Académie, puis Inspecteur général en 1862, puis professeur à l'Ecole polytechnique. La même année, continuant ses jeux de prince, l'empereur lui écrivait la lettre suivante dont les termes comme la pensée nous paraissent un des témoignages les plus satisfaisants et les plus curieux du tempérament de Napoléon III.

« — Monsieur. Je fais appel à vos profondes connaissances pour découvrir dans les auteurs de l'époque de César des preuves à l'appui de l'assertion suivante :

« J'avance que la grandeur du génie d'un homme se mesure d'après la durée de l'influence qui lui survit, c'est-à-dire de l'influence des idées qu'il a fait triompher et qui domine longtemps encore lorsqu'il n'existe plus...

« Il s'agirait donc de retrouver aux époques qui ont suivi celle de César d'autres preuves de mon assertion. J'aime à compter, Monsieur, sur votre obligeance pour vous charger de ce travail et je vous offre l'expression de tous mes sentiments.

« NAPOLÉON. »

N'est-ce pas admirable ? Et de quelle attrayante manière les princes conçoivent-ils l'histoire ! Mais, ce qui est non moins admirable, c'est que, le lendemain, Duruy répondait par un long mémoire qui tient dix pages imprimées !...

Voici que nous touchons au point culminant. Neuf mois plus tard, l'empereur a fait rappeler Duruy qui, à vrai dire, a essayé de se faire oublier et, après quelque préambule, il lui a mis dans les mains les épreuves de la « Vie de César ». Dans la préface, se trouvait développée la théorie des « hommes providentiels ». Duruy sursauta. Il s'éleva avec force contre cette thèse commode qui annihilait les efforts personnels. Il était d'autant plus de bonne foi qu'il allait contre une théorie manifestement chère à l'empereur et à laquelle sa présence sur le trône paraissait apporter un argument irréfutable. Ce culte du fatalisme, Duruy n'observa pas à quel point il imprégnait l'homme et à quelles extrémités il pouvait le conduire. Il n'avait pas, il est vrai, le recul nécessaire. Mais, pas un instant, il ne fit un retour sur lui-même. Pas un instant, le fils du petit artisan, le boursier de Sainte-Barbe, précepteur des fils de Louis-Philippe, aujourd'hui familier d'un grand souverain, ne comprit qu'il allait lui être péremptoirement démontré que certains empereurs providentiels ont du moins la latitude de prendre leurs ministres parmi ceux-là qui paraissent le plus éloignés du pouvoir.

« — Ce que nous nommons la Providence, c'est-à-dire l'intervention d'une puissance supérieure, dit Duruy à l'empereur, en soulignant le passage, était anciennement appelé le destin, personnage mystérieux créé pour expliquer l'impossible et que nous avons chassé de nos enseignements.

« — Mais, ce que vous dites est affreux, rétorqua l'empereur.

« — Non, sire ; le principe de l'éducation est le mérite des actes, et ce mérite, c'est la justice qui le constitue. Celui qui a la charge de préparer l'homme dans l'enfant doit lui apprendre que nous sommes, non pas les esclaves, mais les artisans de notre fortune. »

L'on voit très bien, à ce pur discours, Napoléon III effiler, du geste classique, les pointes cirées de ses longues moustaches. « Je ne suis pas certain d'avoir convaincu l'empereur », ajoute naïvement Duruy.

Comment eût-il convaincu « l'homme prédestiné » ? On sait quel nom Bossuet eût donné à la main qui, de Strasbourg et des bégaiements

de 1850 au grand drame de Soixante-dix où la chute d'un empereur et celle d'un grand peuple se confondent, a soutenu vingt ans un trône non sans grandeur et, à certains moments, le plus élevé de l'Europe !

Quelques mois à peine après cette fameuse conversation, Duruy inspectait le lycée de Moulins quand il reçut un télégramme lui annonçant qu'il devenait ministre de l'Instruction publique. Le nouvel élu, fuyant Moulins et son collègue, M. Roustan, inspecteur général des Sciences, avec qui il déjeunait au moment de l'ouverture du télégramme, se précipita vers Fontainebleau. Ce départ et le voyage furent marqués de mots historiques que l'on aime trouver dans ces circonstances. A Moulins, quand Duruy eût tendu son télégramme déployé à M. Roustan, celui-ci, qui n'était pas au mieux avec l'administration centrale, n'eut qu'un cri, mais jailli du cœur : « Je ne serai donc pas mis à la retraite ! »

Le lendemain, Duruy, envisageant les sévères devoirs de sa nouvelle fonction, déclarait, entre deux relais de poste : « L'inspecteur général est mort ». Et à Fontainebleau : « Comment votre Majesté a-t-elle songé à faire de moi un ministre? »

— Ça ira bien ! répondit seulement l'empereur, bonhomme ou ironiste à froid.

Le destin, le hasard, la providence, ou « Celui qui règne dans les cieux, de qui relèvent tous les empires et qui se glorifie de faire la loi aux rois... » devaient, dans l'ombre, dresser leur inexprimable figure...

Ce ministère dont il était pourvu d'une manière aussi curieuse, Duruy devait l'occuper six ans. L'on chercherait vainement quel autre de ses collègues républicains peut lui opposer une semblable longévité ministérielle. Jules Ferry ne réunira que quatre années environ de pouvoir à l'Instruction publique en trois ministères successifs. Et, autre remarque particulière, Duruy ne quittera la rue de Grenelle que pour prendre sa retraite, celle de professeur et de ministre à la fois. Cette longue période de stabilité autant que les aptitudes propres du ministre, permettent de ranger l'œuvre de Duruy parmi les plus importantes qu'un grand maître de l'Université ait jamais accomplies. En voici les traits sommaires dans les trois ordres d'enseignement.

Il avait posé tout d'abord pour règle absolue que « là où règne le suffrage universel, *tout le monde* devrait posséder les simples éléments des connaissances que donne l'enseignement primaire ». Il le voulait donc obligatoire et gratuit, du moins dans toute la mesure où cette gratuité était alors possible. « Je n'avais pas assez d'argent, écrira-t-il, pour abandonner les 18.000.000 de rétribution scolaire en substituant la gratuité absolue, inutile aux gens aisés, à la gratuité relative de la loi du 10 avril 1867 si nécessaire aux pauvres. » On remarquera combien cette phrase est actuellement de circonstance alors que la question de l'Ecole unique pose le problème de la gratuité totale de l'enseignement secondaire. Mais, d'autre part, il écrivait froidement à l'empereur : « L'empereur ne craint-il pas le rapprochement qui sera bientôt dans toutes les bouches : « La France dépense vingt-cinq millions pour une préfecture, cinquante ou soixante pour un opéra et elle ne peut en dépenser sept ou huit pour l'instruction du peuple ! » Soucieux d'avoir de bons maîtres, il étudia et améliora le sort de l'instituteur. A son arrivée au pouvoir, les maîtres de l'enseignement primaire avaient cent francs de pension à trente ans de services et soixante ans d'âge. Duruy demanda trois cent soixante-cinq francs par an et fit admettre l'âge de 55 ans pour la retraite (service actif). Il leur assura dans la maison d'école un mobilier personnel fourni moitié par l'Etat, moitié par la commune. Enfin, il leur donna accès aux distinctions d'officier de l'Instruction publique et d'officier d'Académie, mais avec un louable discernement qui serait à proposer en exemple à tous ses successeurs : il distribuait, au total, soixante ou quatre-vingts distinctions universitaires par an !

Dans l'enseignement supérieur, c'est à Duruy que l'on doit la fondation de l'Ecole pratique des Hautes Etudes, la création de l'Observatoire météorologique de Montsouris. Au Collège de France, il institua le laboratoire Berthelot et soutint Claude Bernard, Pasteur, Milne Edwards, Dumas, Würtz, et, s'il lui arriva de révoquer Renan qu'il appelle « le grand charmeur de ce temps », ce ne fut, à la vérité, qu'après avoir usé de tous les ménagements possibles et parce que la chaire d'hébreu au collège de France lui avait été donnée « pour enseigner une langue, non pour combattre un dogme ».

Ce fut dans l'Enseignement secondaire surtout que l'action de Duruy fut la plus originale. Il était partisan des études classiques qu'il regardait un peu, à la vérité, comme « des exercices scolaires », mais auxquels il assignait leur véritable but : « apprendre à penser et à faire des hommes, c'est pour cela que nos études s'ap-

pellent des *humanités*. » Et elle est de lui encore, cette phrase que M. Léon Bérard relira, n'en doutons pas, avec satisfaction : « Il faut sauver l'enseignement classique qui, entre les divers moyens d'étude, est celui qui peut le mieux préparer cette aristocratie de l'intelligence dont nos démocraties modernes ont plus besoin que toute autre société. »

Mais il sait également que l'Université peut rester « trop attachée à ses classiques ». Dans une de ces circulaires où tous les chefs de service mettent d'habitude leur marque, qui n'est pas toujours la meilleure, et que signe un ministre désabusé et las, Duruy, d'un ton personnel, qui frappe et qui ravit, s'est très curieusement exprimé sur ce point délicat : « Monsieur le recteur (1), écrit-il, le 2 octobre 1863, lorsqu'il n'y avait, chez nos pères, qu'une forme de la richesse, la propriété foncière, et que la France entière ou du moins tout ce qui était compté, tenait dans Versailles, il était naturel que l'on ne connût qu'un système d'éducation : celui par lequel fut formée cette société polie, élégante, raffinée, qui donna le ton à toutes les cours de l'Europe.

« Le principe de cette éducation était l'étude prolongée des écrivains que nous appelons classiques. Mme de Sévigné savait le latin et bien d'autres grandes dames de son temps le savaient comme elle. C'est en se trempant dans la source féconde de l'antiquité latine et grecque que l'esprit français acquit cette mesure, cette haute raison et cette clarté incomparable qui lui ont valu l'empire pacifique de l'Europe. »

Cependant, il faut bien suivre le monde « du côté où il marche ». La grande industrie est née. La France compte « 150.000 usines, 1.500.000 ouvriers de fabrique, sans compter 5.000.000 d'hommes et de femmes occupés par la petite industrie ou le commerce ». Pour faire face à ces nouveaux besoins, être d'une époque où « les questions d'enseignement sont devenues des questions de fortune publique », Duruy préconisait la création d'un enseignement spécial ou professionnel sans grec ni latin, *secondaire* néanmoins, « parce qu'au dessus des préoccupations du primaire »; *spécial* « parce qu'il doit varier suivant le caractère dominant de l'industrie locale. C'était l'amorce de l'enseignement primaire supérieur professionnel. Duruy eut le sort des novateurs. On crut qu'il empiétait sur les « Travaux publics ». Le ministère du Commerce lui était absolument contraire. Quant au ministère des Finances, il se montrait plus préoccupé d'économies que de dépenses fructueuses. Les temps sont-ils changés ?..

Il triompha pourtant, et, en même temps que le nouvel enseignement, il créa l'Ecole normale de Cluny destinée à lui donner des maîtres. Il institua enfin l'Enseignement secondaire des jeunes filles en fondant à la Sorbonne et dans quarante-quatre villes de France des cours d'enseignement sans grec ni latin. Hors de ces grandes lignes, Duruy s'appliquait à toutes sortes de détails et cédait aux plus heureuses inspirations. C'est lui qui institua un concours entre les collèges et les lycées des départements et « la comparaison des copies couronnées à la Sorbonne où celles des lauréats de nos dix-sept Académies, produisirent les meilleurs résultats en donnant aux élèves de nos provinces le stimulant de la concurrence ». Et c'est lui encore qui, à soixante années de la Commission du surmenage, se laissait aller à ce dialogue avec ses proviseurs.

« — Etes-vous capables d'écouter un sermon de deux heures ?

« — Assurément non ! répond le plus récalcitrant.

« — Et pourquoi tenez-vous un enfant de dix à douze ans immobile à la même place deux heures durant ?

« — Mais, il n'écoute pas tout ce temps-là !

« — Alors, à quoi bon lui infliger cet ennui et le confiner dans un air qui l'étiole ?..

Un grand ministre inattendu, dirons-nous pour conclure. Inattendu, parce que son cas témoigne de manière éclatante combien les hommes sont redevables aux circonstances. Quand Napoléon III choisit Victor Duruy, le siècle comptait Villemain, Cousin, Guizot, Nisard, Pasteur, Claude Bernard, Le Verrier. Nous citons au hasard et nous pensons bien oublier des noms illustres. Leurs services et leur carrière étaient plus longs et plus brillants que les siens. Mais c'est sur lui que s'était posé le « regard de velours » de César.

Grand ministre enfin, on peut l'affirmer. Cet homme sans éclat, toujours un peu raisonneur et pédagogue, se méfiant de lui-même, fut galvanisé par l'exercice de la fonction ministérielle. Une persévérance inlassable, une sorte d'enthousiasme raisonné, suppléèrent à la froideur de son intelligence. Il se tourna d'instinct vers les constructions solides, dressant patiemment

(1) Circulaire 1755 « Aux Recteurs ». Circulaires et Instructions officielles.

rue de Grenelle, en fils de bon tapissier, le canevas d'un vaste ouvrage qu'il ne resterait plus qu'à garnir avec prudence. Son idéal dut être Colbert. Il raconte dans ses « Notes et Souvenirs » que, dans son cabinet, rue de Grenelle, se trouvaient alors deux bustes, l'un de Colbert, l'autre de Richelieu. Ce fut vers celui de Colbert qu'il se tourna.

« — Un jour, dit-il, je me surpris à lui demander : « Pauvre grand homme, tu n'avais ni naissance, ni belles manières, ni brillant esprit ; dis-moi donc comment tu as su changer le fils du marchand de laines de Reims en un des plus respectés serviteurs de la France ? »

Et voici la réponse du « pauvre grand homme » au dernier entré à l'Ecole normale de 1830 et à l'ancien inspecteur général devenu ministre :

« — Il me sembla que ses lèvres remuaient et me répondaient : « Pour faire un ministre utile, deux choses sont nécessaires : du bon sens pour comprendre et une volonté énergique pour agir. »

La recette n'a certainement pas changé. Elle vaut pour un Duruy comme pour un Ferry. Mais il apparaît bien, qu'indépendamment des vertus propres des hommes, il y faut encore, parfois, une prédestination particulière. Ici, c'est bien le geste de César qui a rendu possible, douze ans après la chute de Victor Duruy, la présence, rue de Grenelle, de Jules Ferry, ministre républicain.

Louis Plantié.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA RÉPUBLIQUE EN ESPAGNE

Il n'a pas fallu quinze jours pour qu'une des plus vieilles monarchies de l'Europe s'effondrât à son tour et fît place à une nouvelle République ; l'histoire se fait vite au temps où nous sommes.

A la vérité, depuis la chute de la dictature du général Primo de Rivera, tout le monde savait que la situation du roi d'Espagne, que l'on rendait responsable des échecs du régime dictatorial dont personne ne reconnaissait plus les services antérieurs, était devenue très difficile, mais personne ne croyait le dénouement aussi proche. L'adresse avec laquelle il avait liquidé le ministère Bérenguer et constitué le cabinet Aznar avait séduit ceux qui croient qu'une certaine habileté manœuvrière peut tenir lieu de véritable esprit politique. De plus, on le savait énergique ; on le croyait populaire. Son énergie s'est bornée à prendre courageusement parti de sa défaite et à résigner ses fonctions avec une élégance de gentilhomme et de sportsmann. Sa popularité !... Rien mieux que cette histoire ne montre ce que que c'est que l'inconstance des foules; il est vrai qu'il fut longtemps populaire : il y a quelques mois encore, il lui suffisait de paraître pour être acclamé, si bien qu'on n'accordait qu'une médiocre créance aux exilés qui nous annonçaient les progrès de l'idée républicaine. « Rêveries d'intellectuels aigris qui prennent leur rêves pour des réalités », disait-on. Et, pourtant, ils avaient raison. Ce peuple espagnol, qui semblait si profondément indifférent à la politique et si fidèle aux habitudes, sinon à l'idéal monarchique, s'en détachait peu à peu sans qu'on s'en aperçut et quand les élections municipales à quoi le ministère Aznar avait commis l'imprudence de donner le caractère d'un plébiscite se fût prononcé contre lui, le roi se trouva seul, absolument seul. Cette grande aristocratie terrienne, qui aurait dû être le plus puissant soutien du trône et dont la monarchie garantissait les archaïques privilèges, ne fit pas un pas, pas un geste pour le défendre. Comme si elle avait voulu démontrer avant l'histoire sa totale incapacité politique, sinon son indignité, elle a mis toute son énergie à essayer de faire évader ses capitaux.

N'en déplaise à l'*ABC*, le grand journal royaliste madrilène, qui assure que le fond de la population espagnole est resté monarchiste, le plébiscite des élections municipales a donné, en effet, aux républicains une telle majorité que ceux-ci sont parfaitement en droit de soutenir que la presqu'unanimité de la partie politiquement consciente du peuple s'est prononcée pour la République. Dès lors, le roi qui, d'ailleurs, ne pouvait même pas compter sur l'armée, a agi fort sagement en s'inclinant. Toute résistance eût été vaine et n'eût abouti qu'à d'inutiles effu-

sions de sang. Don Alphonse n'abdique pas ; il se met en congé. Il va attendre en Angleterre, qui, comme disait un spirituel hebdomadaire parisien, *le Carrefour*, compte maintenant un chômeur de plus, que ses ex-sujets se fatiguent d'une expérience républicaine qu'il croit devoir être aussi désastreuse que celle de 1873. C'est évidemment une situation assez paradoxale, c'est la plus sage pour le roi et pour les monarchistes espagnols.

La Révolution s'est donc faite le plus pacifiquement du monde. S'il faut en croire les journaux, ce changement radical de régime a pris à Madrid l'aspect d'une fête publique. La proclamation de la République s'est faite dans un embrassement général et M. Miguel de Unamuno a pu faire au *Sunday Referee* une déclaration qui a l'air d'un chant de triomphe :

« L'aspect économique de la crise espagnole, dit-il, se rattache au crédit, et la manière dont s'est effectuée la révolution ne peut manquer de rehausser le crédit du peuple espagnol, peuple qui vote et qui paie.

« C'est la tenue étonnamment bonne de notre peuple qui stabilisera notre crédit. La nation s'est comportée en peuple civique, ordonné et sérieux qui, une fois tombée, avec la monarchie, la croûte du despotisme politique, s'est redressé et a fait figure, devant l'Europe, de véritable démocratie citoyenne.

« Le mérite de l'Espagne est dans l'ascendant et il en va de même de toutes les valeurs espagnoles.

« Le plus grand danger pour l'Espagne est un certain esprit de dissolution nationale confuse, qui, par une contradiction bizarre ou intime, se qualifie de fédéral, alors que, en réalité, il tend à produire le contraire et à provoquer des sécessions. A cela vient s'ajouter la turbulente imagination syndicaliste qui fait naître à la fois le communisme et le fascisme, ces frères jumeaux.

« Les problèmes politiques et sociaux deviennent plus aigres, mais ils seront résolus par des méthodes civiques.

« Je ne puis me rappeler aucun autre cas, dans l'histoire, où une révolution politique impliquant un changement de régime, s'est effectuée au moyen d'un plébiscite, sans qu'on eût recours aux armes. Cela prouve que le peuple espagnol, — qui a donné aux autres peuples le mot « pronunciamento » — possède un niveau d'éducation plus élevé qu'on ne le suppose.

« Cela garantit le caractère civil du nouveau régime espagnol, qui a déjà libéré le pays de l'élément prétorien, son pire ennemi. »

Un chant de triomphe ! Oui, mais où l'on sent une sourde inquiétude. Voilà l'Espagne délivrée des prétoriens, dit M. de Unamuno. On voudrait le croire, mais, au cas où ces forces de dissolution dont il reconnaît l'existence arriveraient à prévaloir, ne les verrait-on pas reparaître ? On voudrait croire que l'époque des pronunciamentos est définitivement close pour l'Espagne, mais tous ceux qui ont l'esprit historique ne peuvent s'empêcher de penser aux événements de 1873, au départ du pacifique Don Amédée, à la générosité de Emilio Castelar et à l'anarchie qui précéda la restauration monarchique et l'avènement d'Alphonse XII. Il est d'autres révolutions qui commencèrent pacifiquement et parurent se faire d'un consentement unanime puis finirent dans le sang. A Pétrograd aussi le renversement du tsarisme se fit dans l'allégresse. Mais depuis...

Et ce qu'il y a d'inquiétant, c'est qu'entre l'organisation ou plutôt la désorganisation sociale et économique de la Russie tsariste et de l'Espagne monarchique, il y a plus d'un point commun. L'Espagne comme la Russie traîne le poids d'un lourd passé. Aucune nation occidentale n'a payé aussi cher la rançon de son siècle de gloire. Jusqu'au début du XXe siècle, elle est restée en dehors de l'évolution industrielle et capitaliste de l'Europe, s'en tenant à une sorte de survivance du régime féodal.

Comme en Russie, une aristocratie restreinte de grands propriétaires possédait une grande partie du sol. Comme en Russie, le défaut d'une vaste activité industrielle et commerciale avait fait que la formation d'une classe bourgeoise active et intelligente avait été impossible. Les masses populaires, généralement ignorantes, se désintéressaient de la chose publique et l'introduction du régime parlementaire n'avait rien pu changer au fond des choses. Une sorte de féodalité politique s'établit donc rapidement sous l'apparence du régime démocratique et ainsi triompha le « caciquisme ».

Il est de mode aujourd'hui d'attribuer tous les malheurs de la monarchie à la dictature du général Primo de Rivera — honte aux vaincus — mais il faut bien reconnaître que la tentative de feu le marquis de Estrella était justifiée sinon nécessitée par la décadence de la classe politique restreinte qui dominait l'Espagne... Le Coup d'Etat de 1923 fut une tentative pour changer l'orientation de la vie politique. Tentative géné-

reuse, mais destinée à l'insuccès, parce qu'il n'y avait pas en Espagne une situation telle qu'elle pût amener une véritable réaction nationale capable de balayer les magnats, la féodalité parlementaire et de tenir en respect les forces de dissolution qui avaient pénétré dans la vie de la nation.

La dictature fit maladroitement beaucoup de choses utiles, mais elle ne pouvait créer une classe bourgeoise dirigeante qui n'existait pas, elle ne pouvait réveiller dans les masses un sentiment national qu'une longue inertie et, en dernier lieu, une malheureuse neutralité, avaient empêché de naître. Et l'on vit bientôt l'œuvre restauratrice de la dictature rendue difficile par une alliance anti-naturelle, mais qui fut aussitôt réalisée entre le « caciquisme » parlementaire et les forces d'anarchie. Cette alliance eut surtout de l'action sur les classes intellectuelles ; l'Université fut son principal domaine.

« De même que toute la vie économique et sociale de l'Espagne était arriérée d'environ cent ans par rapport aux grands pays d'Europe, dit dans la *Stampa* M. Alfredo Rocca, de même la classe intellectuelle espagnole était de dizaines d'années en retard sur celles du reste de l'Europe. Alors qu'en Italie, en Angleterre, en France, en Allemagne, depuis de nombreuses années, la critique avait démontré la nuisible fausseté de la philosophie illuministe et que l'expérience avait montré les dangers de la démagogie électorale, ce grand mouvement de revision dont l'honneur revient principalement à l'Italie et au fascisme, n'avait eu aucune répercussion en Espagne. Les immortels principes jouissent encore là-bas du plus grand crédit, et la jeunesse universitaire continue à s'imaginer qu'ils représentent le dernier mot de la vérité et de la civilisation.

« La révolution des jours derniers n'a été qu'une conséquence d'un état de culture et d'une situation politique qui font de l'Espagne un pays arriéré d'un siècle. »

Il ne faut évidemment accepter les conclusions fascistes de M. Rocca que sous bénéfice d'inventaire. Le malheur de Primo de Rivera fut précisément d'avoir institué une sorte de régime fasciste dans un pays où il n'y avait aucune base fasciste, mais ce qu'il dit de l'organisation économique et sociale de l'Espagne est parfaitement conforme aux émouvantes images que M. Henri Béraud a rapportées de son récent et lucide reportage au-delà des Pyrénées (*Emeutes en Espagne*). Le grand danger de la République espagnole, c'est que les hommes de bonne volonté, mais de formation livresque, qui la dirigent ne soient bientôt débordés par une formidable question sociale. Le problème agraire se posera nécessairement; or, on a vu en Roumanie combien il est difficile à résoudre dans les pays où le paysan n'a pas fait son apprentissage de propriétaire.

Dans tous les cas, la France, contrairement à ce que l'on dit assez sottement en Allemagne, a le plus grand intérêt à ce que le nouveau régime se stabilise dans l'ordre et dans la paix et à ce que sa voisine du Sud organise — puisqu'elle veut en faire l'expérience — une démocratie aussi souple que la sienne. L'opinion française moyenne, l'opinion éclairée a trop l'expérience des révolutions pour applaudir aveuglément une révolution, quelle qu'elle soit, mais elle ne peut que faire des vœux pour la jeune République espagnole, puisque la monarchie des derniers Bourbon paraît avoir fait son temps...

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

VISIONS PAÏENNES ET ÉVOCATIONS BOLCHEVISTES

M. Henry Champly a rassemblé dans *Le Pèlerin de Vénus* les impressions, les méditations et les rêveries d'une « croisière païenne en Orient » et il nous donne lui-même ce livre pour un « moderne post-scriptum au *Satyricon* et aux *Mille et une Nuits* ». C'est, en effet, quelque chose comme un réveil enchanté du paganisme dans une sensibilité et une imagination qui souffraient de l'avoir désappris et ne l'avaient pas remplacé. Il paraît difficile d'être plus dépourvu de sens chrétien que l'auteur de ces récits dont chacun (il y en a dix-sept) est l'évocation d'une Vénus dans un cadre de

(1) Henry Champly : *Le Pèlerin de Vénus*, (1 vol., Fasquelle). José Germain : *La Flotte rouge*, (1 vol., Baudinière).

Syrie, d'Egypte, de Palestine ou d'Asie Mineure. Baalbeck, Beyrouth, Damas, Césarane, Le Caire, Héliopolis, Gnizeh, Sak Karah, Thèbes et Louksor, Al-Kantara et Lydela, Jérusalem, le Puits-de-Jacob, Nazareth et Tibériade, Rhodes, Smyrne, les Dardanelles, Péra, Stamboul, fournissent tour à tour le décor et l'atmosphère de ces épisodes dont le caractère commun est d'évoquer, avec la « vénusté » des choses, quelque image ou figure de la déesse immortelle. Il faut reconnaître qu'elle est, pour l'écrivain qui apporte tant de complaisance, et même quelque parti-pris, à cette évocation, déesse de chair et d'esprit. Il ne s'étonne point, ni ne s'indigne, ni ne regrette que des hommes aient au moins voulu rompre une servitude pour lui « commode, délicieuse et sans risque », mais dont il déclare qu'il « mesure à chaque instant le péril pour les faibles ou les violents », incapables de maintenir pour leur compte « le voluptueux équilibre » où il vit lui-même. Idée qui lui est chère et sur laquelle il revient, car il veut que ce soit la philosophie de son livre. Dans une des plus mystérieuses aventures de son voyage, il lui plaît de se montrer à nous apprenant d'une de ces beautés de l'Orient, surgies sur sa route « le calme, la mesure, l'harmonieux équilibre qui sont Vénus bien plus profondément que la lubricité ou la passion ».

Et dans l'hymne final à la Vénus de Stamboul — celle de Phidias, au musée antique — il salue la déesse qui, contenant l'inépuisable richesse de nos sens, est non seulement la sensation, mais aussi l'idée, puisqu'elle est la beauté, l'art, le principe animateur de toute énergie vers l'ordre et le progrès, — « le luxe et non pas seulement la luxure », — la raison, la sagesse aussi bien qu'Athèna, mieux encore...

Cette réplique de la *Prière sur l'Acropole*, par laquelle Renan terminait ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, est bien la conclusion qui convenait à ce pèlerinage païen. Il y a dans la littérature d'aujourd'hui un courant nettement marqué en ce sens. M. Henry Champly, si l'on en juge par l'inspiration et les déclarations de ce volume, ainsi que par les titres de quelques autres annoncés comme prochains, se rattache à ce mouvement et contribuera à le développer.

Pris en lui-même, l'ouvrage que nous signalons aujourd'hui peut paraître assez déconcertant. L'auteur nous le donne comme une suite d'aventures plus ou moins mystérieuses. Il a voulu donner à toutes, et il a été jusqu'à exagérer dans quelques-unes, le caractère symbolique. *La Vénus de Rhodes* est à cet égard une véritable « nouvelle », comme la *Vénus d'Ille*, de Mérimée, contée d'ailleurs avec beaucoup d'art et de charme. Mais il faut y faire la part de l'imagination. Le livre se trouve ainsi romancé dans le détail, alors que dans l'ensemble il nous est présenté comme une simple transcription de notes de voyage. M. Henry Champly se flatte de n'avoir pas voulu « les reprendre, les composer, grossir par l'artifice le romanesque puissant qu'elles contiennent ». Nous serions tentés de le regretter, car les trois premiers chapitres annoncent et même promettent ce roman, avec une Américaine de film et une allusion à la tragédie des pétroles syriens. La Syrie de 1923 à 1927, l'inconsistance et le laisser-aller de la politique française et néanmoins, ici et là, chez tel ou tel, « cette irradiation fécondante, spéciale au génie latin », les intrigues nationales, avec l'opposition des races, de leurs caractères, de leurs méthodes, les agents louches, les intérêts cachés, les forces secrètes : quel sujet ! M. Henry Champly déclare qu'il n'a pas voulu l'essayer et que d'avance une telle littérature lui a fait horreur. Il ajoute : « Le lecteur moderne n'en a plus besoin. Il préfèrera comme moi-même ce décousu, ces hiatus, ces demi-mots de la réalité happée au hasard ». Est-ce bien sûr ?

Ce qui est certain, c'est qu'aux fragments qu'il nous donne, on peut juger que M. Henry Champly eût été capable d'écrire l'œuvre d'ensemble. Quelques-uns de ces fragments sont d'une rare intensité. L'histoire de la petite Juive russe Axinia, de son sacrilège et de sa mort (*La Vénus de Jérusalem*), le désespoir de son amie Marthe Lobligeois, la préparation de sa vengeance et la manière dont elle y renonce, tout cela forme un pénible et puissant récit dont il serait difficile de méconnaître la valeur littéraire.

*
* *

C'est, au contraire, une synthèse systématiquement construite que nous offre *La flotte rouge*, de M. José Germain. L'auteur imagine un essai de révolution, quelque part, dans une île du Nord, qu'il appelle Nigdié. Nous y voyons à l'œuvre les différents types d'hommes — et de femmes — voués aux entreprises de cette sorte, avec quelques-uns de ceux aussi qui s'y trouvent entraînés. L'île est une ancienne pos-

session danoise, affranchie de sa métropole au début du xxe siècle, et gouvernée par un conseil de cinq membres, qu'assiste un « lagthing » de quarante-quatre représentants du peuple. L'atmosphère scandinave enveloppe les personnages, et nous reconnaissons le décor : la ferme « aux cloisons de bois badigeonnées de blanc et au toit aveuglant de rouge » ; « l'église minuscule au clocher et aux fenêtres peints de vert cru. « La guerre, là comme partout, a fait surgir des industries et des négoces, développé des trafics, enrichi des habiles, mis en goût des mercantis, laissé derrière elle des étrangers inassimilés et des mœurs dissolues. Elle a fait couler « un ruisseau d'argent et un ruisselet d'alcool ». Tout cela préparait le terrain au mécontentement, qui, lui-même, le prépara à la révolution. Celle-ci, pourtant, n'aurait pu éclore par génération spontanée. Elle a été introduite par un agent de la propagande bolcheviste, Naoum Glasoûkho, qui a choisi ce petit pays pour y faire une expérience à une échelle réduite.

Là comme partout, cette tentative rencontre des auxiliaires et des obstacles. Elle réussit quelques jours, le temps de faire des victimes et des dupes. Mais le secours attendu ne vient pas. Le capitaine du cargo allemand, qui veut bien débarquer en contrebande de la bière et de l'eau-de-vie, jette à la mer des caisses de grenades et de munitions, clandestinement embarquées à Hambourg. La flotte rouge n'apparaît point, parce que Glasoûkho, supermandataire du peuple, dans l'île révoltée, a été trahi par sa secrétaire, une jeune Polonaise intellectuelle, déçue par le régime dont elle a eu l'occasion de constater ailleurs la maléfique horreur et qui ne s'est mise à son service que pour le faire échouer : « Vous m'avez dupée une fois ; moi, toutes les autres fois. »

La flotte rouge ! Elle avait surgi d'abord dans les imaginations excitées par un film de propagande, avant de surgir dans la vision d'un ivrogne halluciné qui a lancé son cri par la ville. Mais elle empruntait surtout son prestige à la carence des chefs, à la complicité des intrigants et des « politiques », à la chimère naïve des êtres d'instinct et à l'illusion grossière des êtres de proie qui croient que la Révolution va satisfaire tous leurs appétits ; à la pusillanimité, à l'inertie, à la veulerie des autres. Ceux-là, pourtant, sont les plus nombreux, et ils n'auront qu'à le vouloir pour balayer la nouvelle tyrannie, dès qu'une main, dirigée par une pensée calculatrice — la main d'une femme — aura scié sous elle les pieds de son trône...

Tout ce que présentent de factice et de vain ces crises auxquelles rêvent des exaltés et que peuvent provoquer des fanatiques, M. José Germain a voulu le montrer en raccourci dans l'aventure de l'île de Nigdié. La tâche lui devenait évidemment plus facile, puisqu'il était libre de construire son récit et d'imaginer ses personnages en vue de cette fin. C'est l'avantage des romans où l'invention remplace l'observation. Ce pourrait être leur écueil. Mais les analogies ne manquaient pas à l'auteur pour lui permettre d'appuyer son imagination et de la maintenir dans l'ordre des faits, sans que sa liberté cessât de demeurer entière. Il en a très largement usé, et c'est ce qui donne à quelques uns de ses personnages ce caractère poétique et symbolique par où leur vérité apparaît, si l'on peut dire, plus grande que nature. La mort de Larsen, première victime de la Révolution est d'un tragique simple et tout chargé de sens. Ce beau gars solide, sensé et flegmatique, n'avait commis d'autre crime que de rester lui-même devant le désir soudain déchaîné et de narguer ainsi la violence des brutes, qui l'assomment sur place. Par un juste retour, la scène de ses funérailles marquera le premier revirement, et c'est en jetant une poignée de terre sur son cercueil que les habitants de l'île prendront conscience d'ensevelir avec lui cette folle Révolution qui l'a tué. Tout au contraire, l'étrange chevauchée nocturne d'Erik Kelgrenn, encore aux trois quarts ivre d'alcool, et galopant sur un poney squelettique, qu'il a trouvé dans une cabane, pour aller crier à ses concitoyens de Svinaskar qu'il a vu la flotte rouge, ressemble elle-même à une hallucination ou à la folie d'un rêve.

Mais le principal personnage, celui qui domine tout le récit, c'est Einar Andersen, l'homme façonné par l'épreuve et mûri par deux années d'exil volontaire. Il a voyagé, séjourné en France, quelque peu étudié même et fait un tour d'horizon avec un de nos jeunes instituteurs socialistes. Il est revenu à Nigdié parce qu'il n'a pas cessé d'aimer Nattalia, la fille du pasteur Thyregod, ce sépulcre blanchi, ce pharisien qui l'a naguère exploité, puis outrageusement repoussé et chassé. Il la retrouve, mariée avec Jean Heegard, un malin de Svinaskar, commerçant notable, trafiquant d'alcool en secret, et vice-bourgmestre au grand jour. Einar entre dans une combinaison qui favorise le frauduleux trafic, afin de se trouver en rela-

tions avec Heegard et d'avoir prise sur lui. Car il est sûr qu'il lui suffit de veiller pour voir venir son heure, l'heure de l'amour triomphant. Cependant, ce n'est pas sur la Révolution qu'il compte, car il voit en elle une fille de la haine, forte seulement pour détruire, incapable de créer autre chose que de l'injustice. Par elle, il le sait, « le pouvoir et la richesse ne feront que changer de mains, les haines de visages et d'âmes. Einar hait la haine, qui n'engendre que de l'éphémère... Ce qu'il faut, c'est maintenir l'ordre et changer les hommes, apprendre aux hommes la coopération, l'harmonie, l'amour. Etre libre, oui ; mais pour instaurer les disciplines nécessaires et les solidarités fécondes, pour créer du durable, de la vie éternelle, de la vie continue, de la lumière, un solstice continu. »

Magnifique profession de foi. Dans la réalité des choses, Einar Andersen était voué à être vaincu, écrasé entre les partisans de l'ordre établi et les révolutionnaires. C'est à lui que, par un concours plutôt exceptionnel de circonstances assez particulières, M. José Germain a voulu laisser la victoire finale. Soyons-lui reconnaissants de ce dénouement optimiste. Nous entrevoyons le jour prochain où Nattalia reviendra à son premier, à son unique amour. Elle se reconnaît encore des devoirs envers son mari, quoique indigne. Mais ce ne sont déjà plus les devoirs que l'amour impose : « L'autre révolution est terminée, la mienne commence. » C'est le dernier mot du livre. Ce n'est pas, on le voit de reste, le dernier mot de la jeune Scandinave à qui son père, le pasteur, lisait Ibsen et expliquait le personnage de Nora.

*
* *

De la Vénus d'Orient à la Nora d'Ibsen, et du paganisme des îles d'or de la Méditerranée au bolchevisme de la nordique Nigdié, nous avons parcouru beaucoup de chemin. Les deux romanciers qui nous ont conduits diffèrent par le tempérament, les idées, le choix des sujets. Ils ont en commun d'être de leur temps, d'un temps où l'art prend un caractère moins désintéressé, plus agressif, court le monde avec une impatience fébrile et s'attache moins à exprimer la vie qu'à lui découvrir ou à lui proposer des directions.

FIRMIN ROZ.

LES BEAUX-ARTS

L'EXPOSITION D'ŒUVRES DU PRINCE EUGÈNE.

On n'a pas oublié, à Paris, le grand intérêt des Expositions qui nous révélèrent, au printemps de 1929, l'art suédois. Les salles du Musée des Arts Décoratifs abritaient les œuvres anciennes, et l'art d'aujourd'hui avait trouvé, sur la terrasse des Tuileries, cette hospitalité charmante du Musée du Jeu de Paume où l'avaient précédé, pour notre vif plaisir, tour à tour l'art flamand, l'art hollandais et l'art suisse. Dans la salle la plus reculée, après que l'on s'était arrêté devant la fantaisie romantique et la fougue de Josephson, l'éblouissante virtuosité de Zorn, l'observation calme et pénétrante de Kreuger, de Bergh, de Liljefors, on remarquait avec sympathie, dans une toile d'Oscar Björck, une figure de peintre au travail, où quelque chose de grave dans la noblesse, de tendre et pour ainsi dire de pieux dans l'attention, retenait le regard. Ce peintre était le premier organisateur de l'exposition, mécène des arts et artiste de vocation, le prince Eugène de Suède. Le catalogue nous résumait en toute simplicité sa carrière : né en 1865, élève de Bonnat, de Gerveix et de Roll, à Paris, de 1887 à 1889 ; ayant fait des voyages d'études en Italie ; membre d'honneur de l'Académie des Beaux-Arts. Mais les peintures qu'il exposait nous renseignaient plus intimement : un vrai peintre, oui, et aussi un vrai poète. Le ciel et l'eau, l'architecture puissante des nuages, du milieu desquels, par une fenêtre lumineuse, s'abaissent vers le sol de grands rayons qui s'y promènent lentement, les nuits étoilées au-dessus des larges plaines, les voiles claires des bateaux sur le miroir d'une mer paisible, une maison parmi les arbres, où l'on sent que s'est réfugiée la douceur de la vie avec l'oubli de ses vanités, voilà ce qui parlait à bien des cœurs : la poésie de la Suède. Cette poésie, le prince l'a exprimée par ses peintures murales en divers édifices de Stockholm, où, tout récemment, il décorait la grande galerie de l'Hôtel-de-Ville ; il vient de nous en apporter un abrégé délicat dans les tableaux, de dimensions très modestes, que l'on peut voir réunis chez Paul Rosenberg.

La petite galerie Rosenberg (au 21 de la rue La Boétie) est bien connue des amis de l'art. Nous y admirions, l'an dernier, Delacroix dans

un choix d'œuvres précieuses, sorte d'introduction et d'annonce des splendeurs que le Louvre allait grouper ; hier, c'était Corot, qui laissait dans la salle silencieuse une atmosphère de fraîcheur et de sincérité. Cette atmosphère n'a pas changé, et il est profondément agréable de se reposer dans les visions d'une nature à la fois si lointaine et si proche de nous. Un métier tout de franchise et de simplicité, un choix juste et subtil des nuances lumineuses, une naïveté de sentiment qui transparaît sous une science toute de tradition, sage et forte, les fruits d'une longue et patiente expérience qui semblent s'offrir spontanément, il y a là de quoi plaire et instruire à la fois. Les saisons et les heures nous conduisent dans les champs et au bord des eaux, dans la verdure veloutée d'un ravin, sous un ciel chaud et pesant, ou dans la neige bleue, parmi les troncs noirâtres des pins derrière lesquels le crépuscule achève de s'éteindre ; plus loin, Stockholm étage ses maisons et ses clochers au-dessus des flots bleus, mauves et gris, rayés par la coque blanche ou noire de quelques navires.

Peut-être trouvera-t-on la note la plus personnelle de l'artiste dans la petite salle où une trentaine d'aquarelles et de gouaches réunissent ses motifs préférés. La maison du poète est là, parmi les arbres et les gazons, et ses terrasses près des eaux bleues s'ouvrent à tous les horizons du rêve. Le faroucho Héraklès de Bourdelle, tout doré, s'y raidit sous la neige qui le coiffe et qui ensevelit son socle ; une lumière bleue et rose se joue sur cette neige ; les eaux sont plus limpides, les nuages plus aériens ; de ce ciel, de ces prairies, de ces arbres, il semble que naisse une harmonie plus pénétrante, et l'on comprend mieux encore, dans ce métier candide, où le sentiment demeure intact, avec quelle jouissance émue s'est continué, au long de toute une vie donnée à l'art, l'hommage amoureusement rendu aux beautés de la nature.

Une illustration nouvelle de Dante.

La jeune Italie, qui regarde l'avenir sans oublier les grandes leçons du passé, devait à sa gloire d'élever un monument au plus illustre de ses poètes. Une seule chose avait manqué aux fêtes du centenaire de Dante, l'édition solennelle de la Divine Comédie, où l'art moderne eût essayé ses vertus neuves en s'efforçant à traduire le texte immortel. Mais pareille œuvre ne s'improvise pas. Tous les éléments de l'art le plus grandiose, humain et divin à la fois, allant de l'horreur tragique à la plus suave mysticité, et des ténèbres où hurlent et grimacent les suppliciés, à l'insondable lumière où chante la joie des élus, tout l'art de nos cathédrales du moyen âge est là, vivant, proche de nous, source jaillissante de formes et d'idées ; honneur à l'âme courageuse, aux mains audacieuses qui édifieront le monument nouveau !

Ce sentiment de respect, mêlé d'amicale sympathie, nous l'avons ressenti, la semaine dernière, en allant inaugurer, dans les salles récemment aménagées et remaniées du Jeu-de-Paume, à la suite du comte Manzoni, le très aimable ambassadeur d'Italie à Paris, de notre sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, et de nombreux notables des arts et des lettres, les compositions de l'artiste gênois Amos Nattini, pour illustrer les trente-quatre chants de l'Enfer. Pierre de Nolhac, qui sait toujours trouver, dans un esprit et un cœur pénétrés de la grâce italienne, les paroles que doivent attendre nos amis, a célébré en termes excellents, ce grand effort et cet admirable exemple. L'œuvre est sous nos yeux, pour quelques jours encore ; elle mérite le succès de son premier accueil.

Les images, toutes d'assez grande dimension, se présentent comme des tableaux isolés, d'un métier extraordinairement précis, et dont on a peine, en les abordant, à comprendre le procédé. Ce sont des aquarelles, faites à petites touches serrées, qui offrent de tout près l'aspect d'une trame de fils parallèles, aux stries presque invisibles (comme aux peintures à l'huile d'un Segantini ou d'un Previati), sur un papier, non sur un parchemin végétal, qui leur donne une profondeur, une enveloppe de transparence surprenante.

Leur première et indéniable qualité est le rendu de l'atmosphère. L'immensité de la « vallée dolente de l'abîme » nous apparaît dans la lueur bleuâtre où flottent des fumées, où rampe et se tord, dans une inextricable confusion, le peuple des damnés, et le rendu à perte de vue, si l'on peut dire, de ces corps nus enchevêtrés n'est pas un des moindres mérites du travail merveilleux qu'ont exigé d'innombrables études de détail. Toutes les attitudes, tous les mouvements, les raccourcis les plus audacieux sont traités avec une observation minutieuse de la nature. Peut-être même y aurait-il là un excès de réalisme, un certain « terre à terre » quelquefois nuisible à la sublimité du drame. On souhaiterait parfois un peu de style héroïque, un peu de moyen âge parmi ces modèles d'atelier aux splendides anatomies. Si les figures

de Virgile et de Dante ont bien les traits que leur confère la tradition, le Satan dressé dans la glace, avec son corps soigneusement épilé, nous apparaît-il comme « l'empereur du royaume douloureux » ? J'ai cherché en vain les yeux de braise de Caron, le nocher farouche ; j'ai eu peine à reconnaître Paolo et Francesca dans le tourbillon des âmes plaintives, dont la composition est cependant superbe, et j'ai regretté que la tragédie terrible d'Ugolin passât à l'arrière-plan d'une scène où nous voyons dialoguer Dante avec un gras visage de comédien. Petites critiques, insignifiantes dans ce puissant ensemble ; et j'aurais mauvaise grâce à évoquer certaines images de Botticelli qui traduisent plus littéralement toutes les nuances du texte prodigieux ; nous n'avons de Botticelli que des dessins au trait, et ici nous sommes en présence de tableaux, où l'harmonie colorée joue le premier rôle. Je ne crois pas qu'il soit possible de mieux exprimer la pluie lente des flammes, aux chants XIV, XV, et XVI, ni la grandeur sauvage des falaises qui enserrent les fosses successives, et, tout admirateur que je demeure de Botticelli, je reconnais qu'Amos Nattini l'a surpassé — peut-être en ne l'oubliant pas — dans la composition splendide du bois des suicidés, et qu'au début du poème il a traduit, avec une grâce de lumière aérienne inimitable, la vision que Virgile explique à Dante de sa mission céleste, ce qui nous permet d'augurer les plus heureuses trouvailles de la future illustration du Purgatoire.

Il n'a pas fallu moins de dix ans au peintre pour édifier la puissante assise de son monument. Toute l'Italie en a saisi l'importance : le pape, le roi, le « Duce », les historiens et critiques d'art ont encouragé le créateur intrépide, et le premier volume de l'édition colossale, pareil aux antiphonaires majestueux de la Renaissance, repose, dans notre Musée du Jeu de Paume, comme on le verrait au chœur d'une cathédrale, sur l'appui robuste d'un lutrin. Cette taille insitée du livre, en rapport avec l'immensité d'un texte unique au monde, permettait, auprès de pages d'une typographie magnifique, de donner des reproductions en couleurs, par des procédés mécaniques et parfaits, de ces images qui n'eussent pas souffert d'être réduites davantage. L'hommage est à la mesure du poète qui le reçoit, et ce n'est pas à la pauvre humanité « moyenne » que s'adresse la Divine Comédie.

André Pératé.
Conservateur des Musées de Versailles.

LA MUSIQUE

A l'Opéra :

GUERCŒUR

Le nom d'Albéric Magnard, ses œuvres si nobles et si émouvantes, commandent le respect et l'admiration. Bien plus, on *aime* la musique d'un tel compositeur, on sent en elle non seulement un artiste, mais un homme. Elle est vivante, elle nous touche, parce qu'elle est l'expression nécessaire d'un musicien-poète. Et celui-ci, d'un caractère mâle, farouche, indomptable, sorte de « Flaubert musical », aspire spontanément à tout ce qui est grand. C'est une âme bien née, éprise d'un haut idéal ; et c'est aussi un cœur tendre, ouvert à l'amour et à la pitié, prompt à se dévouer, toujours prêt à se donner avec enthousiasme.

Un tel frémissement intérieur, qui vit dans sa musique et qui la rend vivante, explique la mort même d'Albéric Magnard. Le 3 septembre 1914, près de Senlis, à Baron, dans son Manoir des Fontaines, il est seul, avec son beau-fils. Les troupes allemandes approchent ; il a fait partir sa famille ; mais lui, il est resté. Au matin, vers 9 heures, il entend un coup de feu. Il ouvre une fenêtre, et voit des soldats allemands dans son jardin. Un enfant, son beau-fils, est ligoté au tronc d'un arbre. Alors, Magnard saisit un revolver, et descend deux soldats. On tiraille contre sa fenêtre. Il est tué.

Trois heures durant, on pille sa maison, pleine d'objets d'art. Vers midi, sur l'ordre d'un général, on l'incendie. Pendant que les flammes réduisent en cendres le cadavre de Magnard et ses manuscrits, les officiers allemands s'installent sur la pelouse. Les soldats, qui venaient de piller un tapis, l'étendent sur l'herbe, pour que ces messieurs soient mieux à leur aise.

*
* *

Guercœur est presque une œuvre de jeunesse. Conçue lorsque Magnard n'avait pas encore trente ans, elle fut méditée pendant quelques années ; puis, composée un peu avant

1900, elle profita d'un talent volontaire, d'un esprit amplement cultivé, et d'un cœur déjà enrichi par l'expérience de la joie et de la douleur.

Pour Magnard, ainsi que ses œuvres et sa correspondance (citée dans le beau livre de Gaston Garraud) le démontrent, la musique est un langage de l'âme. Or, dès avant 1900, quels sentiments aspire-t-il à exprimer ? Son *Chant funèbre*, ses *Promenades* (pièces lyriques pour piano) et bientôt ses *Quatre Poèmes en musique*, l'indiquent avec évidence. Il est un lyrique frémissant. Il s'exalte devant la beauté de tout ce qui vit ; les spectacles de la nature l'émeuvent; ce qui naît dans la pensée ou le cœur des hommes, chaque sentiment qui est un accroissement de notre être, éveille son enthousiasme. Mais aussi, hélas, il voit la fragilité, l'inconstance de tout ce qui est humain et même de l'ensemble des choses : tout ce qui est sujet à la mort, tout n'est qu'apparence éphémère ; le temps détruit tout.

Cette obsession de la mort, voilà qui est essentiel chez Albéric Magnard. Cette hantise, quel stimulant, pour un être énergique, sanguin, et plein d'activité. Chez un mélancolique, elle amènerait de la dépression, de la langueur ou du renoncement. Chez Magnard, elle suscite ardeur, fièvre, impatience, brusquerie, âpreté farouche. Qu'il se presse! Qu'il saisisse au passage ce qu'il aime et ce qui fait sa noblesse! Car cela va mourir : ce n'était qu'une apparence.

Pessimiste, désenchanté, Magnard reste bon, et il conserve l'espérance. Les minutes heureuses, celles où le cœur se donne, s'oublie lui-même, se dévoue aux autres ou à une grande tâche, apportent une lumière consolatrice, douce et puissante comme une révélation, comme une promesse d'un avenir meilleur et d'un au-delà immortel.

Car ce musicien-poète, nourri de Wagner, de Schopenhauer et de Darwin, est aussi un idéaliste platonicien. Bien plus, malgré qu'il en ait, il porte en lui-même l'impérissable germe déposé par vingt siècles de christianisme. Son esprit a pu se désaffecter du dogme, son cœur garde à jamais le désir d'un immuable royaume qui n'est pas de ce monde.

De tels sentiments, de telles idées, sont précisément le sujet même de *Guercœur*. — *Guercœur* est la confession de Magnard.

A cette composition, l'auteur, qui écrivit lui-même son livret, donne le sous-titre de « tragédie en musique ». Sans disputer sur les mots, c'est plutôt un oratorio lyrique. En effet, cette œuvre pour solistes, chœurs et orchestre se propose surtout de donner une expression *lyrique* aux sentiments du musicien-poète. Mais elle se soucie peu de se conformer aux règles du théâtre ou de la « tragédie », c'est-à-dire aux habitudes et aux nécessités de la scène.

Le livret de *Guercœur* se divise en trois actes : le premier acte et le dernier se passent « au ciel », le second sur la terre. L'expression « au ciel » désigne un au-delà fabuleux, à la fois poétique et philosophique : imaginons le monde des âmes, le séjour des Idées selon Platon, les Champs-Elysées selon Virgile, selon le *Castor et Pollux* de Rameau, ou selon l'*Orphée* de Gluck, sans oublier les mystérieux au-delà qui apparaissent dans les divers *Faust* de Gœthe. En effet, c'est l'inaccessible région où règnent les principes éternels, qui ont leur équivalent ou leur reflet dans les âmes humaines : Vérité, Bonté et Beauté. On y voit aussi la Souffrance, souvenir ou préparation de nos destinées.

Voilà donc un monde imaginaire, où passent des symboles ou des allégories. A l'époque du symbolisme, c'est-à-dire un peu avant 1900 et alors même que Magnard songeait à *Guercœur*, la pensée des artistes ou des esthètes se tournait volontiers vers de telles imaginations. Alors, on les avait sous les yeux, car les expositions de peinture ne manquaient pas de *Bois Sacrés* : plus d'un peintre, croyant imiter les fresques de Puvis de Chavannes, suspendait aux branches des arbres, comme du linge qui sèche, ces longues chemises flottantes qui devaient représenter l'aérienne apparition des Muses ou des Allégories.

Par ailleurs, Magnard était un admirateur passionné de Schumann. Or les oratorios lyriques de ce musicien de la mélancolie (*Sehnsucht*), et notamment le *Paradis et la Péri*, ou encore le *Pèlerinage d'une Rose*, utilisent une fable apparentée au futur sujet de *Guercœur*. C'est donc et dans la mode symbolique, et dans Schumann, et dans les aspirations d'Albéric Magnard, qu'il faut chercher l'origine de *Guercœur*.

On a prétendu qu'elle était dans une phrase de Bossuet, signalée à Magnard par son père, le directeur du *Figaro*. On a cité cette phrase, tirée de l'oraison funèbre de Messire Michel Le Tellier, chancelier de France (1686). A notre

avis, une telle origine est peu vraisemblable. Nous imaginons difficilement Francis Magnard, Parisien sceptique, désabusé, lisant au jeune Albéric, positiviste et darwinien, une phrase d'une oraison funèbre. Et comment croire que le vieux manœuvrier de l'information ait dit à son fils : « Fais donc de la musique d'après Bossuet ». Francis Magnard pensait à son journal, c'est-à-dire à la politique, aux mondanités et à la publicité. Il ne se souciait ni de Bossuet, ni de la musique, ni du plan d'un oratorio lyrique, surtout quand cet oratorio se passe dans l'autre monde.

Dans le pâle et vaporeux royaume des Ombres, Guercœur, mort en pleine jeunesse, est encore mal guéri de la vie. Il voudrait revivre, accomplir sa destinée tout entière et terminer son œuvre d'homme. Il aimait une femme, Giselle, et voudrait la revoir ; il s'était dévoué pour donner la liberté au Peuple ; il voudrait assurer le sort d'un peuple vraiment libre.

Il obtient donc de revivre.

Le voici sur la terre, au lever du jour. Il s'éveille sous des arbres où bruissent les souffles du printemps. Au sommet d'une colline, la lumière caresse les murs de sa cité natale. Des voix chantent à son oreille et pénètrent son cœur : déjà toutes les Illusions de la vie le reprennent dans leurs mirages.

Il revient vers sa maison. Mais que trouve-t-il ? Giselle lui est infidèle : elle aime Heurtal, le disciple de Guercœur. Et cet Heurtal est coupable d'une autre trahison : au lieu de continuer l'œuvre libératrice de son maître, il est devenu le tyran d'un peuple qu'il méprise.

Guercœur fuit cette maison. Sur la place publique, retentissent des cris de haine. On en vient aux mains; le peuple, affamé, se soulève contre l'odieux exploiteur Heurtal. Pour arrêter le massacre, Guercœur essaie de se faire reconnaître ; il se jette entre les combattants et reçoit un coup d'épée. Il meurt.

Au dernier acte, le voici donc, de nouveau, dans le royaume des Ombres. C'est un vaincu, un désespéré... Mais la Souffrance intervient en sa faveur. Et la Vérité lui apprend que les efforts des hommes ne sont jamais sans récompenses ni sans résultats : chaque homme qui s'est dévoué à une cause juste, peut mourir et sembler vaincu ; mais chaque dévouement est une semence impérissable, qui porte ses fruits nécessaires dans l'avenir... Et Guercœur, bercé par l'espérance, peut enfin s'endormir dans la paix.

Tel est le plan de cet oratorio lyrique. Si une telle œuvre est fort éloignée des sujets et de la forme scénique auxquels on est habitué au théâtre, du moins faut-il reconnaître qu'elle est neuve, originale et d'une incontestable noblesse. Elle peut étonner plus d'un spectateur, et l'on ne manquera pas de dire que « ce n'est pas du théâtre ». Mais c'est là une objection si facile à faire que les spectateurs, espérons-le, seront trop intelligents pour s'y attarder.

Une œuvre d'une telle valeur mérite qu'on l'entende, avant de la condamner. Elle est écrite depuis plus de trente ans, et l'auteur est un assez noble musicien pour qu'on lui accorde quelques heures de bienveillante attention.

Or, dès qu'on écoutera *Guercœur*, on sera gagné par l'émotion qui se dégage d'une telle musique. Quiconque est sensible à l'expression musicale sera touché. D'après le sujet du poème, on pouvait redouter d'entendre de froides et monotones allégories. Au contraire, voici une musique pleine de passion, de tendresse ou de souffrance, sans cesse variée, prenante, émouvante ; parfois rude et secouée par les tumultes d'un peuple révolté ; parfois rêveuse, caressante, idyllique et enveloppée d'un charme printanier ; parfois douloureuse et traversée par les angoisses les plus profondes ; et, d'autres fois, apaisée, calme, sereine, planant sur les sommets lumineux, sur les *templa serena*, où les cœurs les plus nobles placent leurs espérances et leurs certitudes immuables.

On dira que la musique de *Guercœur* est wagnérienne. C'est exact, mais ce jugement doit être nuancé. Albéric Magnard, comme tous les artistes, et surtout quand ils n'ont encore que trente ans, a utilisé le langage musical de ses meilleurs devanciers. Personne, sauf les ignorants et les vaniteux autodidactes, ne peut prétendre à créer de toutes pièces un art ou un langage. Pour être compris, il faut se servir des expressions qui ont cours, qui jouissent d'une large et facile audience. Si l'on essaie de dire de grandes et belles choses, à quoi bon rebuter les auditeurs, distraire et détruire leur attention, par des expressions insolites, incomprises, ou incompréhensibles, et par des procédés qui heurtent de légitimes habitudes ?... En général, les artistes qui raffinent trop sur le vocabulaire, qui s'occupent trop du vêtement formel, qui arborent des nouveautés trop con-

certées et trop déconcertantes, sont ceux qui ont peu de chose à dire. Ils donnent le change, ou ils essaient de le donner, grâce à des expressions en tire-l'œil.

Magnard était trop sincère, trop hautain, pour se laisser séduire par de telles bizarreries aventureuses. Il était un classique, ou il voulait le devenir, parce qu'il était grand. Il prenait le classicisme où il était vraiment, c'est-à-dire chez les maîtres authentiques, chez ceux du passé d'abord, parce que le temps a vérifié leurs titres, et chez les maîtres du présent, parce qu'ils continuent la tradition vivante et maintiennent le langage d'autrefois en contact avec les besoins de l'âme contemporaine.

Parmi les maîtres de Magnard, il faudrait donc citer plus d'un grand nom de la musique, mais au premier rang Beethoven, Schumann et Wagner. Parmi les musiciens contemporains, César Franck et M. Vincent d'Indy. Celui-ci, ne l'oublions pas, fut son initiateur immédiat.

Ainsi l'influence de Wagner, si importante fut-elle sur Magnard, n'est pas la seule. Souvent on la perçoit, à cause de quelques ressemblances ou réminiscences dans le style. Toutefois, dès que l'on connaît mieux l'œuvre de Magnard on perçoit aussi, et aux mêmes endroits, une intime parenté avec ce qui est le style et l'esprit de Magnard lui-même.

Voulez-vous vous en convaincre? Jouez ses admirables *Promenades*, qu'il écrivit pour piano seul ; lisez ou écoutez son *Chant funèbre* pour orchestre, sa *Troisième Symphonie*, sa *Bérénice*, drame si humain et si poignant ; et alors, devenu familier avec son style ou plutôt avec sa pensée, vous pourrez reconnaître ce qui est du *Magnard*. Si bien que vous entendrez deux jugements, parfois, à propos d'un même passage de *Guercœur* : votre voisin, s'il ignore Magnard et connaît seulement Wagner, déclarera : « C'est du Wagner », car il ne verra que le vêtement de la pensée ; mais vous, si vous connaissez Wagner et, en outre, si vous avez compris ce qu'il y a dans la musique de Magnard, vous déclarerez : « C'est du Magnard ».

Une telle dualité de jugement est naturelle, sinon inévitable. Par exemple, quand un amateur de tableaux voyait paraître les premiers chefs-d'œuvre de Delacroix, il pouvait dire : « C'est du Rubens », car il les regardait surtout à travers le souvenir de Rubens. Et maintenant nous disons : « C'est du Delacroix » : car le souvenir de Delacroix, sans effacer celui de Rubens, est désormais vivant en nous-mêmes.

Quant à l'instrumentation de *Guercœur*, elle nécessite quelques remarques. La partition d'orchestre, pour le premier et le troisième acte, a disparu : ces deux manuscrits ont été brûlés dans le drame du 3 septembre 1914. Fort heureusement, M. Guy Ropartz, qui avait dirigé ces deux actes à Nancy, s'est pieusement occupé de les reconstituer. Outre la partition de piano, gravée dès 1904, il avait pour guide ses souvenirs, sa parfaite connaissance de toute l'œuvre de Magnard, et aussi une longue et fidèle amitié qui lui révélait les intentions les plus personnelles du compositeur disparu. Bien plus, assez souvent, lorsque Magnard confiait l'exécution d'une de ses œuvres à M. Guy Ropartz, il lui laissait le soin, avec affection et modestie, d'amender tels détails peu satisfaisants à l'audition. Nous devons donc une sincère reconnaissance à M. Guy Ropartz : il nous a rendu, avec le plus de fidélité possible, l'orchestration d'Albéric Magnard.

Celle-ci, sans aucun doute, ne va pas paraître mise à la dernière mode. Depuis quelque trente ans, en effet, les virtuoses de l'instrumentation ont habitué le public à plus de couleur, plus de coloriage, plus d'imprévu et plus de ragoût. Les compositeurs russes, nos impressionistes (*alla* Debussy), nous ont donné le goût du chatoiement ; un Richard Strauss a mis en faveur la couleur flamboyante : on veut être ébloui ; et surtout on veut être « amusé ». On se soucie peu de trouver des pensées dans une œuvre, ou d'y prendre une émotion ; on ne cherche pas à se grandir soi-même par l'admiration d'une grande œuvre. Mais on est satisfait quand on peut dire : « c'est amusant », et penser à autre chose.

Le style de Magnard ne cherche pas les amusettes ni les colifichets. Il se contente d'être expressif. Un tel auteur a quelque chose à dire : il pense, et la forme musicale traduit sa pensée. *Rem verba sequentur* : c'est l'immortel principe des classiques. L'instrumentation de Magnard a donc pour élément principal le quatuor des cordes, et s'apparente surtout à celle de Beethoven. Sa richesse et sa variété lui sont données par l'idée musicale elle-même.

L'idée, la qualité de l'idée, voilà ce qui fait le prix de la musique d'Albéric Magnard. On touche ici au mystère de l'individualité de l'artiste. Chez Magnard, l'idée naît généreuse,

forte, caractérisée, ample, douée d'un rayonnement naturel ; elle a comme une pulsation intime qui engendre son rythme et la propage dans le temps ; sa ligne mélodique suscite d'autres mélodies qui sont ses contrechants nécessaires ; les accords de l'harmonie, fort souvent, ne sont pas un placage adventice, mais ils résultent du mouvement spontané des « voix ». Dans cette musique, tout est chant, tout est expression : tout porte le reflet d'une âme de musicien-poète.

Pour mettre *Guercœur* à la scène, l'Opéra vient de faire un bel effort. Quand une telle œuvre, durant plus de trente ans, attendit pour être montée au théâtre, il n'y a qu'à féliciter le directeur, M. Bouché, qui vient enfin de réparer une injustice.

On pourrait, à propos de l'interprétation par les voix et par l'orchestre, présenter quelques légitimes réserves. Mais ne diminuons pas le plaisir de voir une belle œuvre. Louons Mme Yvonne Gall, Mme Lapeyrette, et félicitons un nouveau chanteur, M. Endrèze : avec sa voix étendue et son articulation fort nette, il donne déjà beaucoup plus que des promesses.

*
* *

Une conclusion s'impose.

Une fois de plus, après le succès de ses symphonies au concert, Albéric Magnard vient de prouver quel musicien il était. En 1910, sa *Bérénice* n'eut que huit représentations peu heureuses. En vain plusieurs critiques signalèrent son mérite. Nous publiâmes alors deux longs articles que nous sommes loin de renier, puisque nous les avons reproduits dans *Chez les Musiciens*.

Nous continuons à croire que *Bérénice* est une grande œuvre.

La France ne subventionne pas des théâtres pour qu'on enterre des compositeurs français qui méritent de survivre. Chabrier, pour obtenir une reprise du *Roi malgré lui*, vient d'attendre plus de quarante ans. Cela se passe de tout commentaire.

La *Bérénice* de Magnard attend une reprise depuis vingt ans. L'Opéra-Comique *doit* reprendre *Bérénice* : c'est son devoir.

ADOLPHE BOSCHOT,

Membre de l'Institut.

LES CONCERTS

M. WEINGARTNER A PARIS — FESTIVAL VINCENT D'INDY

La venue à Paris de M. Weingartner fut le grand événement de la rentrée de Pâques. Une foule immense emplissait le théâtre des Champs-Elysées, avide de l'entendre, et lui témoignant par la chaleur de son accueil qu'il ne subsistait rien des incidents, ni des préventions qui avaient retardé son arrivée.

Sans doute, alors que les échanges artistiques sont aujourd'hui fréquents, que nos chefs d'orchestre, infiniment avertis, n'ignorent plus rien des finesses et des traditions d'outre-Rhin, que les plus grands d'entre eux s'y font justement acclamer, nous ne retrouvons plus dans une audition de ce genre la portée, le caractère exceptionnel qu'elle offrait à une époque où nos orchestres, n'ayant que de rares contacts avec l'étranger, vivaient davantage sur eux-mêmes.

Néanmoins, le triomphe de F. Weingartner fut grand et justifié. L'orchestre Pasdeloup, qui a excellemment compris et traduit les intentions du maître, y fut justement associé.

Toujours égal à lui-même depuis les longues années où Paris n'a pu l'applaudir, Weingartner est resté l'homme qui, par la contemplation et la vie intérieure musicale, recrée les chefs-d'œuvre. Nous avons reconnu sa silhouette rigide, presque impassible, sa sobriété de mouvements légendaire. N'ayant recours à aucune partition, ennemi de la gesticulation, il ne mène pas son orchestre, mais le domine et s'impose à lui par l'ascendant de la pensée. Comme tous les grands artistes, il atteint au raffinement et à la subtilité par l'emploi des demi-teintes, et connaît que la douceur offre à la recherche artistique un champ plus vaste que l'éclat.

Nous l'avons admiré surtout dans l'*Inachevée* de Schubert, œuvre dépourvue de pièges et par là trop souvent confiée à des orchestres sans expérience : une courte phrase des violoncelles à l'unisson lui sert de prologue et nous conservons le souvenir de ces quelques mesures, ordinairement *chantées*, ici présentées dans une intention de mystère qui saisissait l'auditeur et le mettait en communion avec le génie secret du grand musicien.

*
* *

Quelques jours auparavant, le maître révéré de notre école française contemporaine, Vincent d'Indy, était fêté au Châtelet à l'occasion de ses 80 ans dans un festival offrant une sélection importante de son œuvre.

Lorsque, entraîné sur la scène pour y être acclamé à côté des interprètes de *Fervaal*, l'illustre compositeur reçut de G. Pierné l'invitation impromptue de monter au pupitre pour y conduire lui-même le *Camp de Wallenstein*, une longue ovation lui fut faite, hommage légitime rendu à un artiste resté toujours fidèle à ses convictions, et dont la musique reflète toute la noblesse de caractère.

S. N.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

LES ALLEMANDS EN TCHÉCOSLOVAQUIE ET LEUR POLITIQUE

Il y a dix ans, les Allemands de Tchécoslovaquie ne voulaient pas entendre parler de collaboration avec les Tchécoslovaques. Nous ne parlons pas du projet fantaisiste de certains cerveaux brûlés qui, avec Lodgmann en tête, rêvaient d'une « Deutschbohmen » indépendante de la Tchécoslovaquie; ces velléités extravagantes ne pouvaient s'attendre qu'à l'échec. Mais ces insuccès n'ont pas persuadé les chefs de la politique allemande qu'une attitude négative et boudeuse ne leur apportera jamais le moindre profit. Les lamentations et jérémiades contre leur imaginaire oppression qu'ils présentaient à chaque occasion à la Société des Nations et à tout homme d'Etat européen dont ils pouvaient s'approcher, ont été reconnues dépourvues de fondement et ont fini par devenir ridicules.

Le fiasco de cette politique a conduit certains d'entre eux à modifier peu à peu leurs relations à l'égard des Tchécoslovaques. On a commencé à parler d'un concordat entre les deux nations. Puis on songea à réunir un grand Congrès capable de résoudre tous les problèmes restant entre les deux parties. Et quand les Allemands se décidèrent à prendre part aux travaux du Parlement de Prague, ils ne manquèrent pas d'exprimer dans leurs discours le désir de se réconcilier avec leurs adversaires, en échange de certaines concessions, ce à quoi, du reste, les partis tchécoslovaques de gauche ne paraissaient pas opposés. Mais le jour d'ouverture de ce Congrès n'est pas encore venu.

La situation politique et économique a progressivement changé les pia desideria et les rêves de tous les hommes politiques. La réconciliation qui eût fait suite à un Congrès s'inspirant d'un programme théorique construit d'avance a fait place à un rapprochement sans doute lent, mais plus réel entre les deux nationalités. Au lieu des concessions calculées sur le papier on conclut des compromis successifs, fruits d'une action journalière continue. On ne parle plus d'un concordat général, on s'attache plutôt à certains intérêts communs et on étudie plus spécialement certains points qui intéressent à la fois les deux anciens rivaux.

En 1926, le gouvernement de Prague, composé de partis bourgeois, a deux ministres allemands. D'un seul coup les Allemands se sont engagés sur une voie de loyauté constructive. Et, fait encore plus remarquable, les ministres allemands appartenaient à des partis qui ne cachèrent jamais leur nationalisme, parfois très farouche. Le mur de haine qui séparait Tchécoslovaques et Allemands s'est vu entamer d'une large brèche qui va sans cesse s'agrandissant. Et la vaste coalition qui succéda au gouvernement de droite n'a pas oublié de s'assurer la collaboration des Allemands.

Et aujourd'hui les Allemands eux-mêmes se gardent bien de retirer leur concours à la politique active en Tchécoslovaquie. M. Spina, ministre de l'Hygiène publique, a déclaré au Congrès du parti agrarien allemand dont il est chef, que la devise des Allemands est, à présent, « aucun gouvernement sans Allemands ». Et il croit que la République Tchécoslovaque ne négligera jamais de la mettre en vigueur. Cette maxime est une preuve éclatante de l'évolution de l'esprit politique chez les Allemands en Tchécoslovaquie.

Et les partis tchécoslovaques, désireux de contribuer à la construction de leur Etat, ont accueilli ce point de vue du parti opposé avec enthousiasme. Ils sont persuadés qu'un gouvernement sans Allemands serait, tout d'abord, incomplet et que ce serait aussi un signe de réaction que de refuser leur appoint. Il y a évidemment des partis nationalistes, d'ailleurs assez peu nombreux, qui s'opposent farouchement à l'accord intégral. Mais leurs efforts sont vains : la réalité accuse ce grand fait que la distance entre les Tchécoslovaques et les Allemands diminue petit à petit, surtout sur le terrain pratique. La théorie se montre, à cet égard, un peu rigide et dogmatique.

A côté de l'état de choses politique et économique qui a contribué à rapprocher les Tchécoslovaques et les Allemands, il faut souligner aussi le mérite de T. G. Masaryk, président de la République tchécoslovaque. Celui-ci, comme l'a reconnu M. Spina, a beaucoup facilité la nouvelle orientation des Allemands vers la réconciliation. Ses discours sur les questions de nationalités en Tchécoslovaquie où il fait preuve d'une constante tolérance au point de vue national, ont considérablement aidé à apaiser les passions nationales en Tchécoslovaquie et ont indiqué le chemin de la collaboration mutuelle de tous les citoyens du jeune Etat.

Malgré les progrès constatés, quelques voix protestent contre la lenteur avec laquelle le rapprochement entre les Allemands et les Tchécoslovaques s'effectue. Mais, il ne faut pas oublier que l'histoire ne cesse pas d'exercer une grande influence sous ce rapport. La mémoire du passé est encore trop vive. Il faut faire disparaître peu à peu les souvenirs amers et diriger ses regards plutôt en avant qu'en arrière. Il serait dangereux de se laisser séduire par des théories trop nationalistes susceptibles de compromettre et l'ordre intérieur de la République tchécoslovaque et, par suite, la paix européenne.

Si les Tchécoslovaques parviennent à la réconciliation complète avec les Allemands sans porter préjudice à la sécurité de leur Etat — et cet idéal n'est plus très lointain — ils pourront se féliciter, à juste titre, d'avoir remporté une grande victoire humaine.

STANISLAV LYER.

BULLETIN MARITIME

QUELQUES CARACTÉRISTIQUES DE PAQUEBOTS MODERNES (1)

Nous avons déjà signalé à nos lecteurs l'exposé fait par M. Georges Philippar, président du Comité Central des Armateurs de France et des Messageries Maritimes, à ses collègues de l'Académie de Marine au cours de la réunion du 13 mars dernier, sur « la conception d'un navire moderne.

(1) *Revue Bleue* du 19 mars 1931.

Désireux de répondre à la fois aux aimables commentaires de ses collègues et à certaines questions qui lui avaient été adressées, à la suite de cette communication, M. Georges Philippar a été amené à fournir à ses confrères, au cours de leur réunion du 17 avril, un certain nombre d'explications complémentaires, avec plans et photographies à l'appui.

M. Philippar a fait porter ces nouvelles explications sur les divers points ci-après :

La ligne extérieure des navires, son évolution au cours des 79 dernières années, à quoi elle tend.

Le style moderne.

Les styles indo-chinois à bord du *Félix Roussel*.

Les styles régionaux français dans les fumoirs des paquebots des Messageries Maritimes (Bretagne, Bresse, Gascogne, région de Toulouse, Catalogne, Pays basque).

Le confort des passagers, ce qui a été fait pour leur rendre le séjour à bord aussi agréable que possible (caractéristiques et améliorations des cabines, balcons, piscines, tennis, salons de correspondance, ponts entre les cheminées).

Les collègues de M. G. Philippar, à l'Académie de Marine, prirent un vif intérêt à cette illustration vivante de ce qu'ils avaient entendu de lui le mois dernier et ne ménagèrent pas à leur Vice-Président leurs félicitations pour la preuve ainsi administrée des efforts accomplis au cours de ces dernières années.

LE TOURISME EN SYRIE

M. Georges Philippar, de l'Académie des Sciences Coloniales, président du Comité Central des Armateurs de France et des Messageries Maritimes, a fait, le 21 avril, en la salle du Conservatoire de Lyon, à la demande de l'Association des Anciens Elèves de l'Enseignement Colonial de la Chambre de Commerce de cette ville, une conférence qui avait pour titre : « Le Tourisme en Syrie ».

*
* *

M. G. Philippar débuta en indiquant combien il était heureux de prendre, de nouveau, la parole à Lyon, ce qu'il avait déjà eu l'occasion de faire une première fois, en mai 1928, sur la « Situation de la France en Extrême-Orient », puis une seconde fois, en février 1929, sur l'Islam.

Le Conférencier indiqua, ensuite, en quelques mots, dans quelles conditions on voyage en Syrie et comment on s'y rend. Les routes sont nombreuses, excellentes, l'organisation hôtelière en cours d'amélioration, grâce à l'impulsion donnée par l'initiative française. De nombreux moyens d'accès vers la Syrie sont à la disposition du voyageur français : le paquebot (les Messageries Maritimes sont le principal agent de liaison entre Marseille et Beyrouth), l'hydravion et le chemin de fer...

M. Georges Philippart fit ensuite un exposé fort intéressant des liens d'ordre intellectuel qui unissent la France à la Syrie, parmi lesquels il faut se garder d'oublier la littérature. Si, en effet, indiqua le conférencier, la Syrie ne possède pas de littérature propre comme la Grèce, par exemple, qui ait servi de base à la culture classique française, il n'en reste pas moins vrai que les grands voyageurs romantiques français du XIXe siècle, notamment, ont rapporté de leur séjour en Syrie une œuvre importante et fort belle dont l'influence, dans le domaine des voyages, est beaucoup plus importante qu'on ne serait tenté, à première vue, de le croire. Cette œuvre, en effet, a, peut-on dire, constitué le point de départ de quantité d'études historiques et artistiques et de travaux d'archéologie qui ont jeté une vive lumière sur l'intérêt que présente la Syrie dans ces différents ordres d'idées. Elle a, à tout le moins, contribué, pour une large part, à attirer l'attention sur ces régions.

On se rappelle que, parlant, en 1929, à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales à Paris du tourisme en Indo-Chine, M. G. Philippar avait déjà signalé, d'une manière toute particulière, l'importance que la littérature peut avoir sur ce qui concerne le développement des voyages et, parlant, le tourisme.

En venant, enfin, à une sorte de circuit à travers la Syrie, pays qu'il eut l'occasion de visiter personnellement à deux reprises différentes, M. Philippar rappela ce que sont ces régions où les civilisations les plus diverses se sont succédé, laissant de leur histoire des vestiges dont certains sont admirables : temples de Baalbeck et de Palmyre dûs aux conquérants romains ; forteresses et églises élevées par des chevaliers francs, comme ce majestueux Kaalaat-el-Hoson si bien conservé, malgré les sept siècles qui se sont écoulés depuis sa construction ; monuments d'inspiration musulmane enfin, telle la célèbre mosquée des Ommiades à Damas.

Emaillant son évocation de la Syrie de descriptions et de citations empruntées au Prophète Ezéchiel, à La Bruyère, à Lamartine, à Maurice Barrès, comme aussi de souvenirs personnels, M. Philippar termina en indiquant quelles étaient les modifications qui, dans un avenir assez rapproché, paraissaient devoir intervenir en ce qui concerne l'orientation du tourisme syrien. Ce tourisme, en effet, semble notamment appelé à s'ouvrir désormais de plus en plus largement au courant des voyageurs venant d'est en ouest, courant dont on aurait tort, en l'état actuel des choses, de méconnaître l'importance.

*
* *

A la suite de cette conférence, un beau film permit à l'assistance de faire un voyage « A travers la Syrie » et d'admirer en particulier Beyrouth et ses environs ; les chaînes du Liban et leurs cèdres fameux ; Damas, la perle de l'Orient, Homs ; Hama, la ville des noriahs chantantes ; Alep, la plus caractéristique, la plus orientale des cités syriennes ; puis les villes marquées de l'empreinte française ; Tripoli et l'ancienne ville de Saïda, sans omettre les autres spécimens de cette même architecture, les fameux châteaux francs.

*
* *

Il nous sera permis d'ajouter que, parmi les efforts de propagande intellectuelle tentée depuis douze ans en faveur de la Syrie, cette conférence comptera parmi les plus originales.

Le Gérant : M. Hedan.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 10 69e ANNÉE 16 MAI 1931

QUELQUES SOPHISMES DE LA PROPAGANDE ALLEMANDE

Depuis quelque temps, chez nous, les inquiétudes se font plus vives au sujet de notre situation extérieure. Mais, on l'oublie, hélas ! un peu trop : le présent est fils du passé. La situation d'aujourd'hui dérive de celle d'hier. Aussi, à ce propos, convient-il de rappeler quelques points d'histoire, sur lesquels la mauvaise foi germanique s'efforce de jeter un voile, dans le but patent d'aiguiller sur une fausse voie l'opinion publique étrangère et, avec elle, notre politique extérieure.

Au lendemain de l'armistice et de nos quatre années d'atroces souffrances, nous nous bercions de l'espoir qu'au moins cette guerre serait la dernière. Au contraire, l'horizon, depuis, n'a fait que s'assombrir. Au delà du Rhin, des bruits de revanche, chaque jour grossis, s'élèvent, non seulement dans le peuple, hier encore pacifique, au moins d'apparence, mais, chose plus grave, dans les classes dirigeantes, en particulier dans l'armée, chez les hommes politiques de tous les partis, chez les professeurs et dans les cercles d'étudiants. Dans une grande Université, par exemple, sur le monument élevé à ses morts de la guerre, on peut lire cette épigraphe menaçante : « *Invictis, Victi, Victuri.* » (A ceux qui, en fait, n'ont pas été vaincus, les vaincus d'hier, qui seront les vainqueurs de demain !)

De jour en jour avec plus de force, l'Allemagne clame sa volonté de briser ce qu'elle nomme « les chaînes de Versailles » et son intention, bien nette, de rejeter le fardeau — déclaré insupportable, des réparations.

En vue de ce double but et à l'instar de cet ingénieux poisson — la seiche — qui s'enveloppe d'un nuage d'encre pour échapper à ses ennemis, l'Allemagne, par tous les moyens, s'efforce de semer, dans les esprits, le doute sur ses responsabilités quant aux origines de la guerre et à la violation de la Belgique, comme sur la légitimité des rectifications apportées à sa frontière orientale.

Une insidieuse propagande, organisée par elle à cette fin dans le monde entier, trouve, chez nous, des oreilles complaisantes et des appuis, non seulement dans la presse socialisante, mais encore, chose à peine croyable, jusque dans des journaux d'étiquettte nationaliste.

Montrer le néant de ces sophismes et s'efforcer de les détruire est, pour tout bon Français, un devoir primordial.

***

Le premier et le plus inquiétant de ces sophismes vise les origines mêmes de la guerre, voulue pourtant et depuis longtemps préparée,

les preuves en abondent, par l'Allemagne seule.

Des hommes politiques et des publicistes de tous pays, parmi lesquels, hélas ! certains de nos compatriotes, voudraient en rejeter sur la France, une part, au moins, de responsabilité.

Notre traité d'alliance avec la Russie, disent-ils, ne nous obligeait à marcher qu'au cas où cette dernière serait attaquée par l'Autriche ou par l'Allemagne. En mobilisant, la première, contre l'Autriche, la Russie aurait donc assumé le rôle d'agresseur et nous aurait dégagés de toute obligation.

Cette thèse est insoutenable.

Autant que notre devoir, d'ailleurs, notre intérêt nous commandait d'appuyer la Russie.

Rappelons les faits :

En juillet 1914, un sujet austro-hongrois, en territoire austro-hongrois, assassine un prince austro-hongrois. Aussitôt, sans en produire la moindre preuve, l'Autriche déclare la Serbie responsable de ce crime et lui adresse un ultimatum d'une brutalité dont l'histoire connaît peu d'exemples. La Serbie, pourtant, s'incline, et réclame seulement un arbitrage au sujet de la dernière injonction, dont l'acceptation l'eût réduite à un rôle de vassale.

Le gouvernement austro-hongrois pouvait-il un instant s'imaginer que, sans se déshonorer, la grande Russie, protectrice née des petits Etats slaves, allait laisser écraser la Serbie ?

Assurément non.

L'ultimatum, en fait, constituait une provocation directe à l'adresse de la Russie. L'agresseur, c'était l'Autriche, et notre devoir était d'aider notre alliée.

Mais c'était aussi notre intérêt.

Que serait-il advenu, en effet, si, demeurée seule en présence de l'Autriche et de l'Allemagne, sa complice, la Russie eût été battue ?

Sous un prétexte quelconque, qu'au besoin elle eût fait naître, — rappelons-nous la dépêche d'Ems en 1870 — la Germanie aurait eu beau jeu de se retourner ensuite contre la France isolée. Et, cette fois, le succès, pour elle, eût été facile.

Sans la diversion russe d'août 1914, sans l'échec allemand de Gumbinnen et l'invasion de la Prusse orientale, et sans le retrait, qui s'en est suivi, des deux corps d'armée de l'aile droite allemande en Belgique, la victoire de la Marne, qui a immortalisé le nom de Joffre et nous a sauvés, eût fait place à une défaite écrasante et définitive, suivie d'une paix honteuse, qui nous eût ravi les plus riches de nos provinces du Nord et de l'Est.

Pour l'avenir, la France était ravalée au rang de nation de second ordre.

Il faut le dire hautement : la France ne pouvait agir autrement qu'elle ne l'a fait. Aucune part de responsabilité dans l'éclosion de la guerre ne saurait lui être imputée.

***

Passons à la seconde question : la violation de la Belgique, dont la neutralité, pourtant, avait été formellement garantie par la Prusse.

Cette neutralité, les Allemands la nient effrontément. La Belgique, disent-ils, y avait d'avance renoncé, en engageant, avec les états-majors anglais et français, des négociations dont les procès-verbaux ont été retrouvés dans les archives belges, par les autorités d'occupation.

Il y a là un double et pitoyable sophisme.

Les pourparlers dont il s'agit accusaient bien, il est vrai, à l'égard de l'Allemagne, une défiance que les événements ultérieurs ont amplement justifiée; mais, de ce seul chef, l'Allemagne ne pouvait se croire affranchie de son engagement, pas plus que ne se verrait libéré de sa dette un débiteur de solvabilité douteuse, par le fait que son créancier se serait, à l'avance, préoccupé des mesures à prendre en cas de non-paiement à l'échéance.

Si, d'ailleurs, par impossible, la découverte, après coup, des pièces dont il s'agit pouvait constituer, pour l'Allemagne, une excuse valable, tout assassin pourrait, de même, invoquer le cas de légitime défense si l'on venait à trouver, dans la poche de la victime, un revolver ou un couteau.

Cela suffit à montrer le ridicule de la thèse.

***

Reste le troisième sujet des récriminations de l'Allemagne : la rectification de sa frontière orientale, opérée, dit-elle, dans le seul but d'assurer à la Pologne un accès direct à la Baltique.

Malgré toutes les facilités de transit accordées au Reich par la Pologne, cette rectification, tendancieusement désignée sous le nom de « *couloir polonais* », apporterait une intolérable gêne dans les relations de la Prusse orientale avec le reste de l'Empire.

Pour mettre fin à cet insupportable état de choses, il suffirait, croit-on, de donner à la Pologne, en échange du « couloir », la Lithuanie et le port de Memel.

Cette thèse est proprement insoutenable :

Il n'y a pas, en effet, il n'y a jamais eu de *couloir* polonais. Mais simplement, au milieu d'une région polonaise depuis des siècles, il existe une enclave : la Prusse orientale, primitivement slave, germanisée dans la suite.

D'après les statistiques allemandes elles-mêmes, ce prétendu couloir est habité par 80 % de Polonais. C'est un territoire arraché, il y a 150 ans, à la Pologne et rattaché à la Prusse, comme chez nous, en 1871, l'Alsace, arrachée à la France, avait été rattachée à l'Allemagne.

Le traité de Versailles a simplement réparé le crime de Frédéric II. Les Polonais se feraient tuer jusqu'au dernier, déclarent-ils, plutôt que de consentir à une nouvelle mutilation de leur pays.

On ne peut qu'admirer leur patriotisme.

Inviter aujourd'hui la Pologne à rétrocéder ce couloir en échange de la Lithuanie, serait aussi monstrueux que de demander, par exemple, à la France de rétrocéder l'Alsace à l'Allemagne en échange de la Wallonie belge.

Les peuples ne sont pas des troupeaux de bétail à échanger ou à vendre sur les marchés.

La locution tendancieuse de « couloir » a été imaginée par l'Allemagne dans le but fallacieux de donner à l'opinion universelle l'impression que le Traité de Versailles avait taillé, en plein sol allemand, une bande de territoire uniquement destinée à donner à la Pologne une issue directe sur la mer.

Continuer à parler de « couloir » dans nos Journaux et nos Revues, serait faire le jeu de la propagande ennemie. Il faut, le plus tôt possible, abandonner cette expression vicieuse.

*
* *

Tout bien pesé, pour nous, la meilleure politique consiste à déclarer hautement, afin que nul n'en ignore, notre ferme résolution de maintenir intactes nos ententes avec les Etats d'Europe qui doivent au Traité de Versailles leur renaissance ou leur extension.

Sans parler des sympathies, leurs intérêts sont étroitement solidaires des nôtres. Fatalement et à bref délai, la mort des uns entraînerait celle de tous.

Ch. Lallemand,
Membre de l'Institut.

L'AVENIR DE L'INDUSTRIE BRITANNIQUE

L'industrie prédomine dans notre pays et notre existence dépend de sa prospérité. Or, aucun pays industriel ne peut se permettre d'être tributaire de l'étranger pour son approvisionnement en fer et en acier, puisque la vie même de toutes ses usines et manufactures dépendrait ainsi du bon plaisir de ceux qui lui fourniraient ces deux matières premières. Le fait que l'industrie emploie actuellement 28 % de notre population nous indique à quel point l'activité de celle-ci est d'une importance vitale pour nous.

La seule façon de faire face aux difficultés présentes est d'améliorer les procédés en usage dans les entreprises métallurgiques et les concessions minières. Nous n'y arriverons qu'à l'aide d'une exploitation plus rationnelle, plus moderne et des méthodes coopératives analogues à celles mises en pratique par les Allemands et, d'autre part, en protégeant nos producteurs sur le marché intérieur.

En Allemagne, déjà avant la guerre, les aciéries qui jouissaient d'une situation privilégiée sur le marché intérieur, visaient, dès le début, à la production économique. Les hauts fourneaux s'élevèrent à côté des aciéries et, grâce à des dispositifs conçus à cet effet, la fonte en fusion se trouva transformée en acier ; on obtint toutes les pièces achevées en évitant toute déperdition de chaleur et, par conséquent, les frais que nécessite une seconde chauffe. Le carlel des producteurs d'acier mettait cette industrie à l'abri de toute concurrence néfaste et facilitait le recrutement des fonds destinés à moderniser les exploitations et à favoriser le développement des méthodes nouvelles, telle la substitution de la force motrice électrique à la vapeur. Les fours à coke faisaient partie des installations et les gaz dégagés, au lieu d'être en grande partie gâchés, comme dans notre pays, et de polluer l'atmosphère, étaient utilisés et devenaient une source de chaleur et de force motrice pour les aciéries ; de plus, en traitant le coke sans les hauts fourneaux, on en extrayait l'huile minérale et d'autres sous-produits. Enfin, l'emploi très répandu des convertisseurs basiques Bessemer, suivant le procédé Thomas (qui est, d'ailleurs, une invention anglaise), permettait de broyer le lai-

tier et d'en faire un engrais très apprécié en agriculture.

La perte de vastes territoires carbonifères à la suite de la guerre, suscita une étude très serrée de la question qui entraîna la création du système dénommé « Wärmewirtschaft ». Le terme qui traduit le mieux cette expression est « Commission du combustible ».

Le docteur Vögler a déclaré que, grâce à ces mesures, le nombre de calories à fournir pour la fabrication de l'acier avait diminué dans la proportion de cent à quarante et qu'il en résultait une économie de 23 millions de tonnes de charbon sur la quantité qui aurait été nécessaire pour obtenir la même production en 1900. Les améliorations réalisées dans les bassins houillers de la Ruhr depuis 1920 ont eu une répercussion des plus heureuses sur l'industrie de l'acier en faisant baisser le prix du charbon. Les gisements d'un rapport médiocre ont été abandonnés. L'outillage ancien a été remplacé par du matériel moderne, actionné par la force électrique. Alors qu'en 1920 toute la houille était abattue à la main, en 1927, 67 % de la production était obtenue au moyen des explosifs. Les poneys des galeries souterraines ont disparu et ont été remplacés par la traction mécanique ; enfin, malgré la réduction des heures de travail, le rendement par ouvrier qui était, en 1913, de 943 kg. par jour, a atteint 1.147 kg. en 1927.

Les vieilles usines à coke, dispersées un peu partout, ont été supprimées pour faire place à d'autres entreprises modernes et centralisées ; l'excédent de gaz dont on n'a pas besoin pour la fabrication de l'acier est distribué aux régions environnantes, ou sert à la production de l'énergie électrique. Les hauts fourneaux avaient, en 1913, une capacité de 400 mètres cubes, on en a construit de nouveaux, d'une capacité de 800 mètres cubes et qui produisent 1.000 tonnes de fonte par jour.

Les convertisseurs Thomas Bessemer, qui avaient, en 1913, une capacité de 16 tonnes, ont été remplacés par de plus grands, dont la capacité est plus du double. Celle des foyers ouverts est passée de 50 tonnes à 100 tonnes. La taille et la vitesse des laminoirs ont été très augmentées et la force motrice fournie autrefois par des machines à vapeur d'une puissance de 2.000 chevaux est maintenant fournie par des moteurs électriques de 6.000 chevaux. Le fonctionnement des hauts fourneaux est l'objet d'une surveillance beaucoup plus rigoureuse, on fixe d'après les donnée scientifiques les dimensions et la qualité des matières brutes ainsi que les heures de chargement. On contrôle avec la plus grande précision la température, la pression, la quantité d'air, etc. ; on a placé partout des manomètres et thermomètres enregistreurs qui permettent de déterminer tous les facteurs qui influent sur la marche des machines et la production de la fonte.

On se sert davantage de l'énergie électrique pour la fabrication de l'acier et il en résulte une économie de combustible. Alors qu'en 1900 on n'employait que 3 unités B. O. T.. par tonne d'acier, on en emploie 150, et le chiffre de la consommation électrique augmente toujours. L'électrification des usines métallurgiques en Allemagne atteint 80 %, alors qu'en Angleterre elle n'est que de 42 %. Toutes ces réformes ont été naturellement fort dispendieuses, il a fallu aliéner de gros capitaux pour arriver à remplacer le vieux matériel par un outillage moderne, mais les résultats obtenus ont donné pleinement raison aux promoteurs de cette politique ; en outre, les nouveaux procédés adoptés ont amélioré la qualité des produits. La quantité de fonte donnée par les hauts fourneaux a beaucoup augmenté ; en 1912, on pouvait compter pour chaque ouvrier employé, une production quotidienne de 1.341 kg. ; en 1926, cette production atteignait 1.835 kg. Dans les aciéries, le nombre de tonnes livrables passait de 1.441 kg. par homme et par jour à 2.026 kg.

Si nous faisons une statistique générale de l'emploi de la machine dans l'industrie, nous constatons que les Etats-Unis sont aussi fort en avance sur l'Angleterre. Dans nos aciéries et nos tréfileries, la force motrice fournie par ouvrier était de 9,15 chevaux, alors qu'elle était de 12,85 aux Etats-Unis. Dans les chantiers maritimes, le pourcentage de la puissance employée était de 2,7 en Grande-Bretagne et de 6,4 aux Etats-Unis. En établissant une moyenne d'après les chiffres recueillis dans huit industries différentes choisies à cet effet aux Etats-Unis, la puissance correspondant à chaque ouvrier, était une fois et demie supérieure à celle utilisée en Angleterre, et le rendement obtenu se trouvait deux fois et demie supérieur.

D'après le rapport de la Commission industrielle d'Amérique, en 1924, la Grande-Bretagne occupait 200.181 ouvriers dans ses aciéries dont les livraisons représentaient une valeur de

(1) B. O. T. Board of Trade. Ministère du Commerce.

660.895.000 dollars, tandis qu'aux Etats-Unis, pour 370.726 travailleurs, elles atteignaient 2.946.068.000 dollars. Dans ce dernier pays, sur les 73 millions de chevaux que fournissent les générateurs aux diverses industries, 32 millions et demi sont dus à l'énergie électrique.

En 1926, les Etats-Unis comptaient 16 millions d'abonnés consommant du courant électrique pour les usages domestiques, c'est-à-dire proportionnellement dix fois plus qu'en Angleterre. A cette même date, les usines génératrices, fournissant du courant pour les services publics donnaient 23,6 millions de kws et elles en donnèrent 25,4 millions l'année suivante. La force totale utilisée par les services publics s'élevait à 73.791 millions de kws-heures, dont 47.275 millions étaient demandés au charbon, aux huiles ou au gaz. Ces chiffres démontrent à quel point la prospérité de l'industrie, aussi bien aux Etats-Unis qu'en Allemagne, a été déterminée par l'électrification.

En ce qui concerne les industries métallurgiques de notre pays, il semble, d'après les indications recueillies, que le rendement des appareils n'est pas satisfaisant partout, et que bien peu d'entreprises, si tant est qu'il y en ait, ont un outillage suffisamment moderne. Pour le fonctionnement des hauts fourneaux, en particulier, nous sommes fort en retard sur le continent et sur l'Amérique.

En centralisant les fours à coke, et grâce à la récupération des sous-produits, le rapport des mines de la Ruhr a été augmenté de 13 %. On ne peut évaluer exactement quelle est l'économie réalisée dans la métallurgie, en Allemagne, du fait de la politique de la Wärmewirtschaft, mais elle doit atteindre un important pourcentage quant à la valeur de la production.

Toutefois, les progrès techniques et la modernisation des entreprises ne porteraient pas fruit s'ils n'allaient pas de pair avec la modernisation du marché. L'industriel allemand est formé de façon à devenir, ce qu'on appelle en Allemagne un réaliste, agissant suivant une politique positive ; on lui apprend à travailler d'abord avec la collectivité, et ensuite individuellement.

Il comprend que le développement de l'industrie est un problème national et un des facteurs de la prospérité du pays, qu'il nécessite la coopération et une grande perfection technique, et que l'avenir d'une industrie est en fonction de son rendement ; enfin, que le prix de revient, comme le prix de vente doivent être réduits au minimum. De plus, contrairement à ce qui ce passe ici, la vie financière est subordonnée à celle de l'industrie. Les banques participent directement à l'administration des affaires industrielles, et vont même leur chercher des capitaux sur la place de Londres. Sans cette active collaboration du monde financier, les progrès de l'industrie n'auraient pu être aussi rapides en Allemagne. Toutefois, cette politique financière, qui est une bonne chose pour l'industrie, n'est pas sans inconvénient ; elle absorbe les réserves d'argent liquide et risque de conduire l'Etat à la banqueroute quand surgissent des difficultés financières.

Pour ce qui touche aux statuts de l'industrie, l'Allemagne est arrivée à des résultats extraordinaires. Les industriels allemands ne se sont pas contentés de créer des cartels et des monopoles, ils sont parvenus à les établir dans des conditions telles que toute exploitation illicite irait à l'encontre de la prospérité et encourrait la réprobation publique.

Au moyen de ces cartels, l'industrie allemande peut fixer les taux, les prix de vente et coordonner les efforts de la production et des recherches techniques. Grâce aux sanctions légales, les cartels sont en état d'exiger de leurs membres qu'ils tiennent les engagements qu'ils ont pris. C'est ainsi que l'Allemagne a créé et développé son industrie en supprimant la concurrence intérieure et en assurant ainsi la stabilité de la production et la coordination de la vente et des travaux de recherche. Les cartels ont réduit les frais inscrits au chapitre des voyageurs de commerce, de la publicité et des brevets, ils ont fait diminuer la quantité et la valeur des stocks constitués, en permettant d'organiser des services de livraison partant des usines les plus rapprochées.

Ils ont aussi rendu possibles les accords les plus favorables pour le transport des matières premières et des produits manufacturés, et, dans bien des cas, ils ont supprimé les dépenses inutiles occasionnées par les intermédiaires. En Angleterre, le négociant est un personnage beaucoup plus puissant qu'en Allemagne ou aux Etats-Unis, on peut rarement se passer de lui pour la vente, tandis que dans ces deux pays, des sociétés qui achètent et vendent directement et dépendent des entreprises industrielles, en sont le plus souvent chargées.

Une meilleure utilisation de notre combustible qui en augmentera le rendement, fera fléchir la demande au lieu de l'augmenter, à moins qu'on ne trouve d'autres façons de consommer le charbon. Nous importons actuelle-

ment plus de 2.000 millions de gallons (1 gallon vaut 4 l. 54), de pétrole par an, d'une valeur approximative de 50 millions de livres sterling, que nous pourrions produire chez nous si l'on arrivait à extraire des huiles minérales de la houille. Mais les prix de revient ne seront réduits au minimum que si l'on établit une étroite coopération entre l'industrie minière, la métallurgie et les usines génératrices de force électrique qui devront travailler de concert, liées par des intérêts communs.

A tout bien considérer, nous avons eu la tâche trop facile, et cela nous a nui ; nous avons de ce fait négligé d'appliquer dans nos exploitations les méthodes modernes et scientifiques sans lesquelles dans l'Europe continentale, et particulièrement en Allemagne, aucune industrie n'aurait pu vivre. Si nous voulons, aujourd'hui, où nous devons faire face à l'augmentation des salaires, ainsi qu'aux impôts élevés et aux lourdes charges sociales qui viennent s'y ajouter, conserver notre position économique dans le monde, il nous faudra adopter les méthodes employées avec tant de succès en Allemagne et aux Etats-Unis. Les tarifs de transport sont, d'autre part, beaucoup trop élevés, et il faut faire comprendre aux Compagnies des chemins de fer que leur existence dépend de la prospérité de notre industrie et que les organisations qui ont pu donner satisfaction dans le passé, ne sont plus acceptables maintenant.

Alors qu'en 1913, l'apport de l'Angleterre était de 13,2 % dans la production mondiale de la fonte, il était descendu à 10,2 % en 1927. Pour l'acier, les chiffres sont aux mêmes dates de 10,2 % et de 9,2 %. La dépendance réciproque des industries charbonnières et métallurgiques est bien prouvée par la constatation suivante : en 1925, 22 millions de tonnes de charbon, représentant 13 % de la consommation intérieure totale, ont été absorbées par la seconde. Celle-ci intéresse la vie nationale elle-même, son importance est extrême : nos exportations de fer et d'acier, tant en matières premières qu'en produits manufacturés, se sont élevées, en 1925, à 68,2 millions de livres sterling et le nombre d'ouvriers employés dans toutes les entreprises rattachées à la métallurgie, dépassait 560.000. Nous ne pouvons, par conséquent, assister à leur ruine progressive, d'un œil indifférent et en nous croisant les bras.

Nos exploitations carbonifères, chacun le sait, ont été la source première de notre prospérité dans le passé et elles constituent un des facteurs essentiels dont dépend notre avenir. Elles traversent une crise très grave à laquelle nous ne saurions accorder trop d'importance en tant que problème d'intérêt national.

En 1913, nos mines produisaient 287,4 millions de tonnes de charbon, or, en 1925, nous n'en avons extrait que 243,2 millions. Une des principales causes de ce fléchissement, c'est la réduction des quantités exportées qui, pour diverses raisons, n'ont atteint que 69 millions de tonnes en 1925 alors qu'en 1913, elles s'élevaient à 98,3 millions. En Allemagne, si nous tenons compte de la grande quantité de lignite extraite actuellement, la production totale (malgré la perte des territoires qui ont privé ce pays de 50 millions de tonnes annuellement) est arrivée à égaler celle d'avant-guerre.

Si nous comparons les conditions géologiques de l'Angleterre à celles des autres puissances, nous constatons que celle-ci est exceptionnellement favorisée de la nature en ce qui concerne la situation des bassins houillers, la qualité du charbon et la facilité de l'extraction ; en outre, aucun pays ne possède de main-d'œuvre aussi capable. 40 % de notre charbon provient de gisements qui se trouvent près des côtes, et 60 % de territoires qui en sont éloignés.

Les mines de la Ruhr les plus proches de la mer se trouvent à cent milles du rivage, celles de la Belgique en sont à 50 milles. Si nous passons à la métallurgie, 50 % de nos entreprises sont également dans des régions côtières, tandis que dans la Ruhr, le trajet à faire est de cent milles ; notons toutefois que le réseau de voies navigables y est excellent. Les mines de Lorraine sont à deux cent milles de la côte. Chez nous, les chargements de minerai de fer effectuent en moyenne un parcours de 44 milles, et la distance moyenne des houillères aux ports d'embarquement est de 25 milles 3/4.

Si nous faisons le total des frais de transport pour la houille, la pierre à chaux, le coke, les bois d'étai, etc., nous arrivons à une somme de 17 shillings 5 deniers par tonne de fonte, et, quand il s'agit du fer blanc, il faut compter 46 shillings 3 deniers (pences) par tonne. Les tarifs en vigueur pour les wagons de charbon était, en 1914, de 1 shilling 4 deniers par tonne pour un parcours de 26 milles ; en 1925, il atteignait 2 shillings 2 et, pour un parcours de 56 milles, les chiffres étaient respectivement 3 sh. et 4 sh. 8 d. Pour la fonte, on payait par tonne pour 48 milles, 3 sh. 9 d., en 1914 et en 1925, 5 sh. 10 d.; pour les lingots d'acier, pour

41 milles, 3 sh. en 1914 et 5 sh. 7 d. en 1925. Le minerai de fer était taxé à raison de 2 sh. 3 d. en 1914 et de 3 sh. 3 d. en 1925 pour un trajet de 44 milles : et les bois d'étai à raison de 4 sh. 8 d. en 1914 et de 7 sh. 4 d. en 1925 pour 47 milles. Un tel état de choses permettra sans doute de servir quelque temps encore leurs dividendes aux actionnaires, mais sera la mort de l'industrie.

Quant à la vente, pour le charbon destiné à l'exportation, le transport par chemin de fer représente 9,2 % du prix de vente. Pour la fonte de Cleveland, en 1925, ce pourcentage atteignait le chiffre 30, et pour l'acier en plaques, le transport, y compris celui du charbon, de la fonte, du minerai et des pierres à chaux, absorbait 17 o/o des prix fixés sur le marché pour les produits finis. D'autre part, en 1924, l'Angleterre comptait 2.481 mines de charbon appartenant à 1.400 propriétaires, 33 d'entre eux seulement employaient plus de mille hommes; les petites entreprises étaient donc beaucoup trop nombreuses pour que l'exploitation pût en être faite sur des bases économiques. Les frais de production et de vente ne pourront être réduits qu'en groupant toutes ces exploitations en un plus petit nombre d'entreprises autonomes qui, à leur tour, concerteront leurs efforts au moyen d'association commerciales ou cartels.

Les taxes et les impôts, les charges sociales représentaient en 1925 3 % du prix de vente du charbon. Dans les aciéries, les différents types d'usines étudiées ont marqué, une hausse variant de 5 sh. 7 d. à 7 sh. 3 d. par tonne de produits manufacturés sur les chiffres de 1913, et dont la moitié ou presque est due aux charges sociales.

L'avenir de notre industrie minière et métallurgique dépend en grande partie de cette industrie elle-même. Ceux qui président à ses destinées devront se rendre compte que la modernisation des exploitations ne sera couronnée de succès que si des techniciens très éprouvés et très habiles sont appelés à diriger les manipulations et à en surveiller le rendement. Dans les aciéries allemandes, plus d'un millier de ces techniciens ont été appelés à occuper des postes fixes; il serait intéressant de savoir (si toutefois il existe de tels hommes chez nous) combien nous employons d'ingénieurs ayant reçu cette formation et acquis autant d'expérience. Nous ne tirerons le meilleur parti de notre combustible que si les gros consommateurs consentent ou sont amenés à reconnaître que la combustion et toutes les opérations qui s'y rapportent ne doivent pas être menées au petit bonheur, mais scientifiquement, et que, pour arriver à cela, la collaboration de ces techniciens compétents et capables est absolument nécessaire. A l'heure actuelle, il est difficile d'en trouver, bien que nos écoles techniques soient en mesure de les former, car, jusqu'à ces dernières années, on ne faisait guère appel à leurs services. Nous aurons les hommes de valeur que je réclame, le jour seulement où les exploitants comprendront que de tels hommes sont indispensables pour que notre industrie se mette au niveau de ses rivales et puisse lutter avec elle sur un pied d'égalité.

La conclusion qui s'impose est que nous ne réussirons dans cette œuvre de redressement qu'en modernisant et en organisant d'une façon plus rationnelle toutes nos entreprises industrielles et nos marchés. Pour que ces progrès puissent être réalisés, il faut que l'industrie privée soit soutenue ici par le gouvernement, comme elle l'est en Allemagne. Les heureux effets de la libre concurrence dans l'industrie n'ont pas encore été constatés, tandis que les cartels officiellement reconnus et légalement constitués ont fait leurs preuves en Allemagne. Il faut donc que l'industrie privée voie sa sécurité assurée sur les marchés intérieurs par des lois protectrices, et par la reconnaissance légale des cartels et de la communauté d'intérêt.

Sir Philip Dawson,
Membre du Parlement, Président de l'Association des Ingénieurs.
(Traduit de l'anglais par Mlle L. Baillon de Wailly).

LES PROUESSES DU PÈRE BOMBA

(*Nouvelle.*)

Le père Bomba s'exprimait d'abord lentement, en homme qui a peur de trahir son défaut habituel ; mais bientôt, animé par le verbiage du maître, il ne tardait pas à se lancer dans l'océan infini de ses éternelles narrations. Ils se lamentaient ensemble sur la manière déplorable dont tout allait en Espagne, sur les récits faits dans la *huerta* par ceux qui revenaient de Valence, sur le mauvais gouvernement qui était

cause des mauvaises récoltes, et le vieillard finissait toujours par répéter :

— De mon temps, Don Joachim, de mon temps, c'était autre chose. Vous n'avez pas connu ce temps-là, vous ; mais le vôtre également valait mieux que celui d'à présent. Nous empirons tous les jours. Ce que verront ces bambins une fois arrivés à l'âge d'homme !

On savait que c'était là le début de son histoire.

— Si vous nous aviez vus dans le bataillon du *toine* ! (jamais le pâtre n'avait pu dire *moine*.....) (1). Ceux-là étaient de vrais Espagnols ; mais maintenant il n'existe plus de braves que chez Copa... J'avais dix-huit ans. J'étais coiffé d'un casque avec un aigle de cuivre que j'avais ôté à un mort ainsi qu'un fusil plus grand que moi... Et le *toine*, quel homme !... On parle aujourd'hui des généraux un tel et un tel. Mensonge, pur mensonge ! Là où se tenait le père Nebot un autre n'eût pu trouver de place. Il fallait le voir sur son petit cheval, le froc retroussé, armé d'un sabre recourbé et de ses pistolets !... Et comme nous courions ! Tantôt par ici, tantôt dans la province d'Alicante, tantôt aux environs d'Albacete. L'ennemi était continuellement à nos trousses ; mais nous, chaque fois que nous pincions un Français, nous le réduisions en poussière. Il me semble que je les vois supplier : « Mòssieu, perdon ! Et moi : pan! pan! un bon coup de baïonnette! » (2).

Et le vieillard tout ridé de s'animer et de se redresser fièrement. Ses yeux presque éteints brillaient, tels de faibles étincelles. Il agitait sa houlette comme s'il eût été encore en train d'embrocher des ennemis.

Venaient ensuite les conseils. Alors dans le vétéran à l'aspect débonnaire se révélait l'homme féroce, aux entrailles impitoyables, formé par une guerre sans merci. On voyait reparaître ses instincts cruels, renforcés en pleine jeunesse et demeurés inaltérables depuis cette époque. Il s'adressait en valencien aux écoliers et leur dispensait libéralement le fruit de son expérience. On devait l'en croire, lui qui avait beaucoup vu. Ce qu'il faut dans la vie, c'est attendre patiemment l'heure de la vengeance ; guetter la balle et, quand elle se présente bien, la saisir vigoureusement...

Le maître, craignant que ce discours ne compromît la moralité de son petit monde, changeait le cours de la conversation. C'était maintenant le tour de la France, le plus beau souvenir du père Bomba.

Il y en avait pour une heure. Le berger connaissait la contrée comme s'il y était né. Lors de la reddition de Valence au maréchal Suchet (1), il avait été fait prisonnier. On l'avait emmené avec plusieurs milliers de ses compatriotes dans une grande ville, à Toulouse (2). Et le vieillard mêlait à son récit les mot français horriblement défigurés qu'il se rappelait encore après de si longues années. « Quel pays ! Là-bas, les hommes portent des chapeaux blancs à long poils, des paletots de couleur avec des collets qui montent jusqu'à la nuque, des bottes hautes comme celles de la cavalerie. Les femmes ont des jupes qui ressemblent à des étuis de flûte, et sont si étroites qu'elles dessinent tout ce qui est à l'intérieur. » Et il continuait ainsi à parler des costumes et des mœurs de l'Empire, s'imaginant que tout cela subsistait encore, et que la France

(1) Il s'agit du Père Nebot, moine franciscain qui dirigeait les insurgés dans le royaume de Valence.

(2) Le « *tio* » Bartolo de Fernan Caballero parle dans le même sens du Père Lovillo qui s'était distingué, comme son confrère Nebot, durant la guerre de l'Indépendance : « Quelques *François* étaient venus ici à cheval. Un jour entra chez moi leur porte-étendard, qui manqua de respect à ma femme. Moi, que trois individus réunis n'ont jamais effrayé, je lui dis : « Hors d'ici, espèce de vieille brute ! » Lui mit sabre au clair ; moi, j'arborai ma *navaja* et le clouai d'un seul coup. Aussitôt après, je pris la poudre d'escampette et me trouvai à Benamahorna en compagnie du Père Lovillo.

— Ce Père Lovillo était le chef du détachement ? demanda un homme jeune.

— Oui, lui-même. Sapristi ! C'était un homme, celui-là, dans le vrai sens du mot ! Loquace ? Oh ! point, mais des discours brefs et bons. Des coups d'instruments tranchants, et non de langue ; les balles de plomb et non de vent. Quand il s'aigssait d'en venir aux prises avec les Français : « Allons, mes enfants, disait-il, nos pères sont morts pour défendre leur pays, serions-nous aujourd'hui moins qu'eux ? »

Puis, tirant son épée, il criait : « Nous allons voir maintenant qui a du nerf ! » Et le voilà parti, au point que saint Jacques en eût été saisi d'étonnement. Et nous, de le suivre, eût-il dû nous mener jusqu'à Paris ! Nous ne sentions ni faim ni fatigue ; cette lutte se faisait sans tambours ni clairons, mais elle n'en donnait pas moins la venette aux Français, qui n'entraient pas une seule fois dans la montagne sans être décimés. »

(1) Le maréchal Suchet (1772-1826), placé en 1806 à la tête du cinquième corps d'armée de l'Espagne, prit Tarragone, Dropeza, Murviedro et Valence et reçut plus tard le titre de duc d'Albufera. On lui doit de très intéressants mémoires sur la guerre de l'Indépendance.

(2) *Tolosa de Francia*, Toulouse, ainsi nommée en castillan afin d'éviter une confusion avec Tolosa de Guipuzcoa. Cf. encore *Miranda* et Mirande, *Léon* et Lyon, *Barcelona* et Barcelonne, *Pamplona* et Pampelonne, *Valencia* et Valence, etc.

d'aujourd'hui était telle qu'elle avait été au commencement du siècle...

— Combien, à peu près, en tomba-t-il sous vos coups? demandait le maître à la fin du récit.

— De cent vingt à cent trente, je ne me rappelle pas le compte exact.

Et Don Joachim et sa dame se regardaient en souriant : depuis la dernière visite, le chiffre des morts avait augmenté d'une vingtaine. A mesure que les années passaient, les prouesses du berger et le nombre de ses victimes grandissaient en proportion (1).

BLASCO IBANEZ.

(Traduit de l'espagnol par H. Barthe.)

LE BATEAU IVRE DE JEAN NICOLAS ARTHUR RIMBAUD

Après avoir écrit, le 14 juillet 1871, à Théodore de Banville et lui avoir envoyé « *Ce qu'on dit au Poète à propos de fleurs* », afin de préparer son arrivée à Paris, Rimbaud composera encore *l'Homme Juste* (juillet 1871), les *Premières Communions* (juillet 1871) avant le fameux *Bateau Ivre* que Ruchon date de fin septembre, et qui lui-même ne sera suivi qu'en avril 1872 par ce qu'il a plu à Verlaine d'appeler les *Illuminations*, et qui ne mérite que le nom d'*Hallucinations*.

Rimbaud destinait spécialement le *Bateau Ivre* aux Parisiens car, dans son ardent désir de se faire une place parmi les Poètes, il regardait toujours vers Paris, vers ces « *Cénacles mystérieux où s'ébauchent les réputations de l'avenir* » ainsi que l'écrivait Théophile Gautier qui, dans sa préface des *Fleurs du Mal*, disait que la poésie « *n'avait d'autre but qu'elle-même* ».

Or on peut affirmer que Rimbaud n'a pas écrit le *Bateau Ivre* « uniquement pour le plaisir d'écrire un poème » ; il a poursuivi un but hautement littéraire et scientifique, utilisant les symboles, en ressouvenirs souvent obscurs, les résultats de ses lectures, de ses études géographiques et autres ; il y a mis toutes les hallucinations qui alors hantaient son cerveau de voyant avec ses espérances et les désespoirs de ses noirs pronostics.

Il a poursuivi aussi un but absolument personnel : la satisfaction de son inextinguible orgueil.

Il est curieux, tout d'abord, de rechercher les sources du *Bateau Ivre*, malgré ce qu'en dit M. Henri Béraud lui-même, que « *la recherche des influences et des sources d'inspiration est un plaisir de cuistre* ». Nous nous donnerons donc ce plaisir comme il se l'est offert, parce que, dans un cas comme celui de Rimbaud, nous ne partageons pas l'avis de l'auteur de l'article *Guy de Maupassant et Gabriel d'Annunzio* (M.D.Fr. septembre 1904), lorsqu'il dit « *La découverte des sources, en matière de littérature contemporaine tend à devenir une affligeante manie* ».

Entrons donc dans la genèse du *Bateau Ivre*.

Izambard, après s'être bien évertué à montrer à Paterne Berrichon que Rimbaud n'avait pu participer à la Commune entre le 13 mai et la rentrée des Versaillais à Paris — triomphe facile, car le voyage à Paris pour la Commune eut lieu entre le 21 avril et le 6 mai 1871 — s'efforce de prouver que le *Cœur Supplicié* doit être « *dépouillé de sa défroque réaliste* » — en quoi il a absolument tort — et parce que

Mon triste cœur bave à la poupe

il en conclut que ce poème est plein de pur symbolisme (*Revue Européenne*, p. 1014, 1928) et il nous lance :

« *Pensez au* Bateau Ivre, *tout à l'ivresse d'avoir rompu les amarres qui l'enchaînaient aux vieux parapets* »... « *Le* Bateau Ivre *c'est le grand chef-d'œuvre où le poète a magnifié sa passion lyrique pour la mer. Mais d'abord, il s'était essayé dans ce petit chef-d'œuvre : le* Cœur Supplicié, *qui se révèle ainsi à nous comme la maquette initiale* qui prépara le Bateau Ivre.»

Or j'ai montré ailleurs, que le *Cœur Supplicié* était une œuvre absolument vécue et pleine d'une scatologie de caserne. Le *Bateau Ivre* ne lui doit rien.

Pour Marcel Coulon, c'est « *Ce qu'on dit au Poète à propos des fleurs* » qui est le prélude du *Bateau Ivre*.

« *Le* bavement *prélude aux* vomissures *dont le pont du* Bateau Ivre *sera souillé. Ecrite peu de semaines avant le chef-d'œuvre de Rimbaud, son ode funambulesque est bâtie avec les mêmes*

sentiments. Est-il nécessaire d'indiquer que les stercoraires oiseaux marins que nous y vîmes voltiger sont ceux dont le naufragé peuplera l'embarcation qui symbolise son âme ? » (1). Et plus loin (page 149) — recopiant la page 136 de son livre « *Au cœur de Verlaine et de Rimbaud* », il ajoute :

« *Est-il nécessaire de constater, ici et là, des* Florides, *des* hystéries *et des* marées, *des* confitures, lichens, phosphores, *des* torpeurs *et des* ventouses, *et la même électricité et la même colonnade?*—Ce qu'on dit au poète *a réalisé dans le plan plaisant ce que* Bateau Ivre *va réaliser dans le plan sublime. Et certes ! c'est un « bateau » déjà que Rimbaud se monte, mais c'est déjà un « bateau ivre ». Ivre de départ, ivre d'inconnu, ivre de liberté n'importe où et le plus loin possible de la détestable réalité que lui sert l'existence quotidienne.* »

Enfin il rappelle les lectures des journaux illustrés, les livres de science vulgarisatrice qui ont séduit les seize ans de Rimbaud.

Certes l'on peut affirmer avec Marcel Coulon que certaines idées, certains détails matériels du *Bateau Ivre* sont réellement ou en puissance dans « *Ce qu'on dit..* », ainsi :

l'azur noir
Où tremble la mer des topazes...

L'or des Rios au bleu des Rhins
Bref, aux Norvèges les Florides

et l'on voit défiler les *sagaies*, les *Lotus bleus*, les *Acajous*, les *Guyanes*, *Pedro Velasquez*, *Habana*, la *mer de Sorrente*, les *mangliers*, les *Hydres*, les *lames*, les *pics neigeux des Tropiques*, etc., etc., avec une abondance qui décèle le jeune potache génial qui veut mettre là tout ce qu'il n'a pas même digéré de ses lectures et de la botanique et de la géographie... et c'est encore avec

les tomes de Monsieur Figuier
illustrés — chez Monsieur Hachette

que le *Bateau Ivre* a été conçu.

Rimbaud avait eu mieux encore. Il avait trouvé chez le premier libraire les œuvres de Gabriel de La Landelle, chansons et romans : une *Haine à bord*, la *Gorgone*, le *Dernier des Flibustiers*, les *Géants de la mer*, *Légendes de la mer*, et l'on comprend combien il avait dû en être excité lui qui

Lisait son roman sans cesse médité
Plein de lourds ciels ocreux et de forêts noyées.

En bas, seul et couché sur des pièces de toile
Écrue et pressentant violemment la voile.

Il avait certainement dévoré les romans déjà célèbres de Jules Verne, et surtout *Vingt mille lieues sous les mers*, paru en 1870 ; et de Théophile Gautier, la *Comédie de la Mort*, si l'on veut en croire M. Henri Bérand.

Mais tout d'abord M. Bérand écrit que Théophile Gauthier « *ne passe pas pour l'un des inspirateurs de la pensée de Rimbaud* », simplement pour nous vanter sa grande découverte : car il ajoute : dans « *Les sources d'inspiration du Bateau Ivre* » :

« *La* Comédie de la Mort : *quatre courtes poésies groupées sous le titre :* Qui sera roi ? *La première est intitulée :* Behemoth, *la seconde* Leviathan, *la troisième :* l'Oiseau rouge *et la dernière* l'Homme... *Suite de prosopopées océaniques... Rimbaud a lu ces vers très peu de temps (Comment le sait-il ?) avant d'écrire le* Bateau Ivre. »

« *Je signale pour mémoire que* Behemoth *et* Leviathan *figurent l'un et l'autre dans le* Bateau Ivre. »

Ils figurent aussi dans la Bible, dont Rimbaud était imprégné — et M. Bérand est

« *Tout fier de ce que jusqu'alors nul ne s'avisa de découvrir la véritable filiation de ce chef-d'œuvre désormais incontesté.* »

Je montrerai tout à l'heure tout ce que Rimbaud doit à Théophile Gautier et à Baudelaire : et ce n'est pas peu.

Enfin il faut revenir en arrière et rappeler ces scènes sur la Meuse où séjournait un bateau qui servait aux tanneurs voisins à plonger leurs peaux dans la rivière. Frédéric et son frère Arthur se précipitaient dans la barque, s'amusaient à l'agiter violemment. Mais, raconte Delahaye dans les *Souvenirs familiers* (p. 26).

« *Parfois, une contestation courte s'élevait ; c'était quand le plus jeune, changeant d'idée tout à coup, voulait avoir autour du bateau de l'eau qui s'apaise, Frédéric (l'aîné) paraissait ne rien comprendre à cette lubie ; après une interjection de mauvaise humeur, il se jetait assis à l'autre bout de l'embarcation, avec un air de*

(1) La vie de Rimbaud et son œuvre.

dire : « Je ne m'occupe plus de rien », alors Arthur s'étendait presque à plat ventre, et près de lui regardait s'aplanir les flots calmés peu à peu, dont ses yeux avidement sondaient les profondeurs. »

Tout cela est très bien. Mais les véritables initiateurs du *Bateau Ivre* sont Théophile Gautier et Baudelaire.

J'ai déjà montré que Rimbaud avait lu les *Fleurs du Mal*, précédées par la superbe préface de Théophile Gautier, datée (il importe de le noter), du 20 février 1868.

Et de même qu'il imita souvent Baudelaire et qu'il lui prit une partie de son génie, c'est dans la préface de Théophile Gautier qu'il puisa l'idée du « *Voyant* », de telle sorte que l'on pourrait presque fixer la date où il lut les *Fleurs du Mal* et résolut lui aussi de devenir « *Voyant* ».

D'ailleurs Rimbaud est un grand imitateur ; pas un de ses poèmes que l'on ne puisse rattacher aux lectures du *Potache*.

Rimbaud n'avait pas comme Baudelaire voyagé sur les Océans, et n'avait pu en rapporter « *l'éblouissement splendide* »... Il avait lu avidement ainsi qu'on dit ci-dessus; et dès que ses lectures lui eurent fait connaître le Monde et ses divisions et les voyages, il conçut, loin de sa petite ville, des grands paysages sous les Tropiques, vers les *Florides*, des végétations luxuriantes où les plantes et les fleurs se disputaient les formes les plus originales ou monstrueuses auprès desquelles la flore de son petit pays de France n'était qu'un pygmée en face de géants, qu'une floraison ridicule en face de mystérieuses et splendides contorsions et couleurs des créations de ces terres inédites.

Dès lors, après ce qui précède, nous n'hésitons pas à dire : que le *Bateau Ivre* est une suite du *Voyage* de Baudelaire, ce *Voyage* dédié à Maxime du Camp et qui termine sous le numéro CLI le chapitre intitulé *La Mort*, qui lui-même achève le livre des *Fleurs du Mal*.

Le *Voyage* dès ses premières strophes devait frapper le jeune Rimbaud :

« Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'es-
[tampes,
L'univers est égal à son vaste appétit.
Ah ! que le monde est grand à la clarté des
[lampes !
Aux yeux du souvenir que le monde est petit !

Un matin nous partons, le cerveau plein de
[flamme,
Le cœur gros de rancune et de désirs amers,
Et nous allons, suivant le rythme de la lame,
Berçant notre infini sur le fini des mers :

Les uns, joyeux de fuir une patrie infâme ;
D'autres, l'horreur de leurs berceaux. »

Personne plus que lui n'avait eu l'esprit attiré par la mer, personne plus que lui ne haïssait sa patrie, et n'avait l'horreur de son berceau.

Aussi, avec sa *bougeotte*, il se sentait de ces vrais voyageurs... menés par leur fatalité.

« Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui
[partent
Pour partir ; cœurs légers, semblables aux bal-
[lons,
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
Et, sans savoir pourquoi, disent toujours :
[Allons ! »

Aussi, vivement, il empruntait l'idée de Baudelaire.

« Notre âme est un trois-mâts cherchant son
[Icarie (1)

Oh le pauvre amoureux des pays chimériques !
Ce matelot ivrogne inventeur d'Amériques...
Dont le mirage rend le gouffre plus amer...

Etonnants voyageurs!... Quelles nobles histoires,
Nous lisons dans vos yeux profonds comme les
[mers !..

Nous voulons voyager sans vapeur et sans
[voile...
Dites qu'avez-vous vu ?

A remarquer particulièrement cette interrogation de Baudelaire à laquelle Rimbaud répondra presque inconsciemment. Comme d'ailleurs Baudelaire s'était répondu déjà.

« Nous avons vu des astres
Et des flots ; nous avons vu des sables aussi ;
Et, malgré bien des chocs et d'imprévus dé-
[sastres,
Nous nous sommes souvent ennuyés, comme ici.
Et puis ?... et puis encore ?

Pour ne pas oublier la chose capitale,

(1) Le Bateau de Rimbaud n'avait que des haleurs.

Nous avons vu partout, et sans l'avoir cherché,
Du haut jusques en bas de l'échelle fatale,
Le spectacle ennuyeux de l'immortel péché :

Faut-il partir ? rester ? Si tu peux rester, reste;
Pars, s'il le faut. L'un court, et l'autre se tapit
Pour tromper l'ennemi vigilant et funeste,
Le Temps ! Il est, hélas ! des coureurs sans [répit,

Nous nous embarquerons sur la mer des Té- [nèbres

O Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons [l'ancre !
Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons !
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
Nos cœurs que tu connais sont remplis de [rayons !

Verse-nous ton poison pour qu'il nous récon- [forte !
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, [qu'importe ?
Au fond de l'inconnu pour trouver du nou- [veau ! »

L'on aura certainement remarqué le rythme admirable de ces vers, l'emportement du trois-mâts cherchant son Icarie, et ce désir du poète de « *plonger au fond du gouffre, enfer ou ciel, qu'importe* » et nous allons voir maintenant Rimbaud suivre le grand exemple, utiliser les idées sublimes de ce poème, en imiter le rythme et plonger dans les gouffres où son *Bateau Ivre* l'emporte.

COLONEL GODCHOT.

(*A suivre.*)

MOI, J'AIMERAIS ÇA...

— Mais venez donc voir, mon cher !

— Allons voir...

Il s'ennuyait tellement ! Cette grande ville sans visage, les copies à corriger, cette ironie d'inspirer quatre heures par jour à de jeunes sauvages des goûts de luxe qu'ils méprisent, en avivant les siens qu'on ne peut satisfaire ! Pour se plaindre, pas un ami : André Lafont, ce camarade de collège retrouvé ici par hasard, André Lafont, officiant dans la haute administration fiscale. Ses collègues... Après tout, pourquoi ne pas sortir avec celui-ci, ce Maurice Lachapelle, agrégé d'histoire, qui a renoncé du moins aux complets de confection et aux cravates toutes nouées ?

— Venez donc voir, mon cher ! Unique à Charlepont, ce magasin. L'art moderne ! Très parisien ! Et je ne vous dis pas le plus joli.

... « Tendres Stocks », rougeoie l'enseigne lumineuse pour les Carolipontains qui lurent Paul Morand. La claire devanture, — reflets, cristal, éclats, — ne présente que trois boules de verre irisé, inégales : trois étranges bulles de savon figées. A l'intérieur, l'accueil d'un jeune monsieur glabre et loquace, parmi trois fauteuils carrés, quatre tablettes ovales, et cinq ou six merveilles de moindre importance, ne prétend pas dissiper votre religieux respect : politesses de prêtre dans le temple.

Agréables, de fait, sur les belles glaces épaisses des étagères, cette coupe de terre noire aux reflets métalliques, cette reliure cubiste, cet aquarium dans une bulle durcie, encore. Lachapelle serait-il intelligent ? A l'aise, il manie et pérore, et disparaît soudain, suivi du moins de trente ans, modèle série ; une porte conduit, sans doute, à des réserves. Jacques, abandonné, vire sur place, regarde les poissons rouges, admire, admire, et finira par perdre la foi en s'ennuyant, quand il se retourne, sur l'impression qu'il n'est plus seul. Assise au bord d'un pouf, les yeux baissés, qu'elle a grands, chapeau noir et robe noire, une petite dame... Bien ? Non, *très* bien. Patronne de céans ? (sans manteau...) Jacques salue ; elle incline la tête. Silence idiot. Heureusement, Lachapelle rentre avec le monsieur, et Jacques, revenu aux poissons, négligemment, l'entend jeter « Bonjour, madame », comme ça. On lui a répondu, — voix mince, voix qui se garde, — et maintenant, trois personnes parlent. Jacques y trouve le loisir de parcourir des traits menus, un front très haut (style 1930), assorti au bonnet collant et à l'étonnement dédaigneux qui va avec) ; des sourcils épilés, bien sûr : mais cette vague question qu'ils ébauchent n'est pas la même que celle des autres sourcils pareils.

Un pan de regard a glissé jusqu'à Jacques et s'est replié, d'une indifférence totale, mais, en-

core, toute personnelle, tandis qu'Elle se lève, indolente et vigoureuse, et prend sur une tablette un cube rouge et vert, surmonté d'un cône violet — et le montre à Lachapelle. Méditations et hochements de tête (lampe électrique ? se demande Jacques). Geste hanché, d'autre part, main musclée et délicate, poignet, au ras de la manche collante, tout nu. Lachapelle hésite, pénétré. La mince voix contenue suggère, à peine réchauffée :

— Moi... j'aimerais ça.

Jacques se réveille, dans la rue tonique, pour comprendre que Lachapelle a obtenu « ça » contre 129 francs, et qu'il a baisé, à l'occasion, les doigts du juge. Lui n'a pas osé (il a eu tort). Enfin, c'en est fini, de cette espèce de petit cauchemar. Décidément, Lachapelle est stupide. Le voilà maintenant qui sifflote, avec une modestie tellement désinvolte !

— Eh bien ? Vous avez vu, mon cher ?

— Oui, oui, charmante. Et vous espérez... ?

— Mais naturellement ! Quelques semaines encore, quelques achats...

— Ah !... oui ?

Hélas ! L'ironie use du « sens unique », et depuis fort longtemps, elle ! Dans ses heures libres, — dès le lendemain, — Jacques s'assure que quelques semaines, quelques achats suffiront bien... à un professeur de Lettres, quadragénaire, expérimenté, soigneux de son vêtement. Le samedi de la même semaine, ledit sceptique, rempli de confiance, monte vers les « Tendres Stocks » pour une première épreuve, sans Lachapelle : avec un collègue de mathématiques, blondasse et rêveur, vingt-six ans, inoffensif.

— Vous verrez, mon cher ! (c'est Jacques qui parle).

— Allons voir. (C'est le mathématicien qui a répondu).

Pour les réparties préliminaires, les entrées, puis la saynète, prière de se reporter plus haut, avec les changements d'emploi nécessaires. Seule différence notable : quand la jeune femme propose,

— Moi, j'aimerais ça...

« Ça » prend l'aspect d'une boîte oblongue, mal définie, écritoire, vide-poche, ou cercueil de poupée (galalithe et marqueterie). Ah ! le prix, aussi, a varié : 239 francs, ce coup. Puis, à la sortie, après le baisemain-prime, Jacques ne sifflote pas (tempéraments... réminiscence...). Tout le reste, comme ci-dessus :

— Eh bien ? vous avez vu, mon cher ?

— Oui, ravissante (etc.).

*
* *

Deux semaines passent, qui n'avancent pas les affaires, malgré quatre offensives, dont trois sans comparse. Mais non sans témoins : des clients inopportuns, et pire : ni sots, ni vieux. Le témoin, c'était plutôt Jacques, de toute une petite manigance : des mouvements plus vifs, et jolis d'un calcul spontané, qu'elle arrangeât ses boucles noires ou tendît le bras vers un vase ; un regard en soudain faisceau de sombre lumière qui virevoltait, plongeait devant le regard de l'homme (code de la route) et se relevait tôt après, et même les phares s'éteignaient d'un coup, s'ils rencontraient par mégarde quelque miroir avide, aussitôt éperdu de ne plus refléter, amorphes et bigles, que des lanternes de ville. Le petit jeu agaçait ; bon pour des jeunes, oui, oui, et des anciens de la boutique, sans doute, mais enfin, toujours, des *autres !* Ne pourrait-il la trouver seule pour jouer aussi, — mais une partie sérieuse, lui ? Les années n'ont jamais appris la patience à personne...

Et ce fut un soir de décembre, qu'il neigeait. Le froid aux pieds, sur le chemin, rappelait singulièrement au sentiment du ridicule. Mais, à travers la vitrine claire, voici que la boutique apparaît vide, tellement nette, comme un beau terrain ouvert à votre course, que l'espoir vous ôte une de vos deux fois vingt ans, qui rit bien, — en s'enfuyant, — de l'angoisse de l'autre. Le professeur-collégien entre quand même : on a de la volonté. Le silence inquiète soudain : et si elle était sortie, Elle-même ? Non ! et plus vite qu'il ne pense, Jacques a discerné l'une des Grandes Heures de la vie, et il s'est revisé fin prêt, rien que d'avoir entendu, au fond, derrière une porte entr'ouverte, ce miracle : un gémissement de femme...

Il marche, il glisse au but et trouve tout naturellement, sur un divan carré, dans des coussins orange, entre des bras repliés, une nuque tressautante et des cheveux en désordre. Simplicité ! gestes prévus et réplique facile. Elle tressaille, lève un front pur et des yeux rougis : toute l'innocence du monde, et toute la douleur. Il s'assied près d'elle, prend un poignet qu'on ne retire pas, et il ne sait ce qu'il dit, mais il parle très bien. Elle répond par un récit complet, beau d'indignation mesurée. Imaginez, monsieur, qu'on va les sai-

sir, fermer leur magasin, et pourquoi ? Parce qu'ils n'ont pas déclaré leur véritable chiffre d'affaires — une première année ! — et que le contrôleur (ou plutôt la méchanceté des gens)... La moue, le soupir de dédain soulignent, délicieux, la faiblesse, comme les muscles de la main sportive, sa douceur, ou la robe stricte, les abandons... futurs. Pour l'instant, ce n'est que deux mots :

— Enfin, monsieur...

Mais deux mots d'une phrase que le ton et l'esquisse d'un mouvement achèvent mieux que la parole, et qui se répercute en Jacques avec des résonances feutrées. Vraiment ne l'a-t-elle pas dite :

— Enfin, monsieur, peut-on causer de la peine à une pauvre petite fille si agréable ?

— Mais non, madame, mais non, enchaînent (à haute voix) quarante ans opportuns, accourus à la rescousse d'un cœur de potache qui, — balançant comme il devait plaindre, un peu ou passionnément ? — laissait, lui, perdre la minute. O le grand frère confortable, qui prépare ainsi des voies, sans rien brusquer, et qui — merveille ! — s'est à point souvenu ! Le contrôleur des Directes, mais c'est André Lafont, ce vieil André ! Comme il a raison de pontifier dans le fisc à Charlepont, ce bon camarade ! Ah ! tout en ce bas monde, révèle un équilibre secret.

— ...et vous pouvez donc, madame, respirer en toute quiétude. J'en fais mon affaire.

La première récompense : cette main nerveuse qui saisit, à son tour, votre main, ce sein libéré d'un poids par vous, comme si vous l'aviez délacé, ce regard qui vous donne tout — tout ce qu'elles donnent de meilleur — ce précieux à-compte, ces arrhes savoureuses, qui les encaisse ? Comme le « grand frère » s'efface, à point nommé, devant son cadet palpitant.. A peine s'il se paie de son désintéressement, en chuchotant un doute ironique, à propos des traites ultérieures.

« Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve »,

murmure le professeur de lycée, qui prend l'amour pour un songe, et Joséphin Soulary pour un poète...

*
* *

Et s'il avait raison, Joséphin, — du moins quant à l'amour? Le lendemain soir, Jacques en son humaine dualité, riche des promesses d'André Lafont (« Mais mon cher, entendu, affaire classée ! »), pauvre de l'espoir qu'il élance hors de lui, manque de rester sur le seuil des « Tendres Stocks », en apercevant, augure solitaire, le mari (amant ou employé), reparu, solide au poste ; et la douche tiède de sa reconnaissance (ah ! c'est bien le mari...) glace le bienfaiteur dégrisé — moins que le sourire de la jeune femme, survenue : sourire si gentil, si amical, si plein d'enseignement, ô Jacques — et de fine moquerie, qui sait, sait-elle, savent-elles ?

— Vous restez dîner avec nous, tranche le monsieur, cordial. Accordez-nous cinq minutes pour finir nos comptes — qui, grâce à vous... Et nous sommes à vous, Lydie et moi.

Jacques, debout en face des poissons rouges déguste sa lâcheté, l'amertume de certaines expressions, et celle d'apprendre après la bataille, le prénom 1830 de la petite dame 1930, par le seigneur de ladite. Plus que le regret, la honte l'accable, des occasions manquées, où le hasard n'est jamais seul coupable, surtout quand il s'agissait d'une femme. Entre les bocaux irisés et les meubles 1890, les chiffres qui arrivent, voix jointes, de la chambre au divan, et le désordre de ses pensées trop vieilles et de son cœur trop jeune, Jacques rêve de sa chambre Louis-Philippe, de solitude et d'idées claires; il va s'enfuir, il s'enfuit, — il s'enfuirait si...

— Excusez-moi, cher monsieur !... nous voici.... je... robe... décoration...

...s'il ne s'immobilisait, sous la brusque emprise d'un pouvoir formidable et souriant, qui le bloque, pour l'apprivoiser après ; et c'est, au delà des paroles, à peine entendues, le prestige de la voix, des couleurs, des lignes, de l'étrange robe, mi-noire et mi-rouge, en diagonale : la manche longue et noire, du côté rouge, et, du côté noir, le bras ferme et blanc qui jaillit, nu.

On a dû lui dire quelque chose de ce genre :

« Nous allons passer à table... J'ai mis, pour vous la montrer, cette robe qui s'harmonise avec la décoration de notre studio : idée nouvelle... »

Tandis qu'il reconstitue, l'ensorcelé se trouve assis, dans l'une des pièces du fond, une petite salle noire et rouge, dont la dame apparaît comme une émanation, sortie des murs. La table basse porte un souper froid et des bouteilles. Jacques, libre de ses mouvements, se sent privé de toute volonté personnelle, — pas davantage. A sa gauche, le beau bras va, vient,

se ploie et s'offre, — puisqu'il ne peut le prendre ! — et quand Lydie se penche, la robe, montante par devant, s'aggrave en pointe basse d'un dos de jeune nageuse, inaccessible et *tabou*, odieux. Impossible de s'en aller, ni même d'en avoir envie, mais non plus de se plaire à rester, entre... cela, et le mari complice, et sa politesse empressée des générations nouvelles qui avaient perdu l'habitude...

Le malaise devient supportable avec les vins, la tiédeur, le temps, l'air respiré en commun, et la coutume antique et propitiatoire de manger ensemble. Mais comme les hôtes, eux aussi, se détendent, autre supplice. Il faut apprendre de leur bouche que Lydie et Paul dînent ici chaque soir en tête-à-tête, et que la chambre d'exposition — la chambre au divan, aux larmes, au beau rêve, — c'est leur chambre à coucher (*sic*). Dam ! les débuts sont difficiles, les loyers chers. On s'aime bien, heureusement : pas vrai, Lydie, qu'on s'aime ? « Oh ! tu peux, monsieur a prouvé qu'il était un ami ! » Tellement un ami, qu'on s'embrasse devant lui — exactement — en se penchant par-dessus la table, et juste à point pour lui présenter à deux doigts du visage ce que la langue française, imprévoyante des modes actuelles, appelle un « décolleté »...

Pour conclure, au dessert, le brave Paul explique :

— Sans Lydie, qu'est-ce qu'on serait devenu! Je peux bien vous confier ça à vous, monsieur, notre sauveur. — Oui, notre sauveur, ne bougez pas. — La clientèle, eh bien ! c'est Lydie qui l'a créée, toute seule, à sa manière. Moi, je ne m'occupe que de la partie commerciale, des achats, des expéditions. En somme, les « stocks », c'est moi, et elle, si vous voulez, c'est le « tendre ». Vous me comprenez. Je m'absente — et ça vaut mieux. Elle — en tout bien, tout honneur, parbleu ! — elle sourit, retient, fait des grâces, — et vend. L'enseigne vivante, quoi...

Lydie souriait, par définition : un peu mince, évidemment. Les bons vins, ça agit plutôt sur les hommes. Jacques trouvait le moyen de sourire aussi : entre tant, le frère cadet avait filé, laissant sur place un aîné, paisible, triste, et capable de tout entendre. Cependant...

Café, liqueur, tour du propriétaire. En ami, toujours : des chiffres, des tuyaux, des projets ; le studio, le magasin, la chambre — cette chambre où l'on revient toujours ! Curieux tableaux aux murs de la chambre, quelques fauves que Jacques n'avait pas remarqués l'autre jour, et de belles natures mortes de Frégier, que commente, très proche, une voix de femme, désormais négligeable (vous pensez bien), mais cher souvenir. Pourquoi renoncer au plaisir odysséen de bavarder seul à seule (comme par hasard) avec une ombre? Une ombre en belle chair, et aussi parfaitement à l'aise que de son vivant. La voilà qui prend sur une étagère un cendrier d'onyx, massif et somptueux ; la lourde coupe s'agite au bout d'un bras, le droit, le nu, dont le muscle s'enfle juste de la courbe nécessaire pour la caresse, qui est un geste arrondi. Ronde, et caressante aussi, la voix qui propose au même instant :

— Moi, j'aimerais ça...

Et, sans consentir à raisonner, Jacques cherche, sous son veston, la place de son portefeuille — ou de son cœur.

FERDINAND DUVIARD.

LE RETOUR DE MARCO POLO

(D'APRÈS LA LÉGENDE VÉNITIENNE)

En 1292, après dix-sept années d'absence et de voyages en Extrême-Orient, le Vénitien Marco Polo rentra dans sa ville natale ; son père Nicolo et son oncle Matteo, ses compagnons de route et ses guides, revenaient avec lui ; il ramenait un esclave mongol qu'il affranchit par son testament.

Les traits, la démarche, la stature des trois voyageurs s'étaient profondément modifiés durant leur très longue absence ; mainte locution tartare s'était introduite dans leur langage ; leur accent même, leur prononciation s'étaient grandement altérés. Quant à leurs vêtements, taillés selon la coutume de fort lointains pays totalement inconnus des Italiens et que les Poli venaient de découvrir, ils n'avaient rien de vénitien, d'européen même ; les fatigues de la route, les intempéries les avaient d'ailleurs complètement usés. Aussi leurs plus vieux et meilleurs amis hésitaient-ils à reconnaître, dans les trois « Revenants » les Poli disparus depuis si longtemps. Quant à leurs parents, qui s'étaient emparés des biens de Nicolo et de Marco et no-

tamment de leur maison, ils traitaient d'imposteurs ceux qui venaient troubler leur possession aussi paisible qu'illégitime, et leur faisaient craindre d'en être évincés.

Mais la femme de Matteo, qui survivait, accueillit à bras ouverts son mari, qu'elle fêta d'autant mieux qu'elle désespérait depuis de longues années de le revoir jamais.

Or, voilà que, deux jours après son arrivée, Matteo s'aperçoit que son très vieux manteau de voyage, son inséparable compagnon de route, a disparu. « Hélas ! Hélas ! qu'est-il devenu? » s'écrie-t-il, ne cachant pas son anxiété, son désespoir. « Nous voilà ruinés à jamais ! Adieu, « mes beaux rêves dorés ! Adien le bien-être « pour nos vieux jours ! Perdus à jamais les bi- « joux, les très précieux bijoux que je rappor- « tais du royaume des Cathay ! » Et il avoue à sa femme stupéfaite qu'avant de se mettre en route pour le retour, il avait transformé en pierres précieuses plus faciles à dissimuler, les très nombreux et trop pesants lingots d'or dont l'Empereur de Chine l'avait gratifié en le quittant, et que ces joyaux, il les avait cousus et cachés dans les replis et les doublures de son manteau, qu'il ne quittait jamais, les dérobant ainsi aux doigts crochus des voleurs.

« Ton manteau, s'écrie sa femme, ton vieux « manteau de route, je l'ai trouvé si usé, si dé- « labré que j'en ai recouvert les épaules d'un « pauvre hère qui grelottait ; mais ne me gronde « pas : rien n'est perdu. » Et, avisée comme le sont toutes les filles d'Eve, elle lui donne un bon, un excellent conseil : « Va t'installer tout « proche du pont, au Rialto ; parle, chante, « danse, comme on parle, comme on chante, « comme on danse chez les Mongols et chez les « Tartares ; le peuple ne manquera pas de se « presser et s'assembler autour de toi, pour te « voir et t'ouïr ; et, comme de coutume, les « mendiants viendront en foule tendre la main « dans les groupes. Pour ma part, j'irai et vien- « drai ; ton manteau et le pauvre diable à qui « je l'ai offert, je les reconnaîtrai entre mille, « l'un portant l'autre ; une belle pièce d'or nous « en fera rentrer en possession. »

Aussitôt dit, aussitôt fait : Matteo court prendre place tout près du pont de bois qui traverse le grand canal, au Rialto, non sans avoir remercié et embrassé sa femme, pour son excellent conseil, comme il convenait, et Vénitiens d'accourir des cent-dix îles qui forment la ville et de se grouper autour de lui pour entendre ses chansons tartares et pour voir ses danses mongoles.

« C'est un des trois Revenants », disait l'un, « il est fou, totalement fou ! Le soleil d'Asie, « les privations et les fatigues de la route ont, « à coup sûr, mis à mal sa pauvre cervelle. » — « C'est grand dommage pour sa femme qu'il « soit revenu ! répliquait un autre ; elle était « si tranquille !... C'est égal : c'est bien fâ- « cheux ; car il a tout l'air d'un fort brave « homme ! » Et mendiants de tendre la main en foule. Deux jours après, manteau et bijoux y contenus réintégraient la demeure de Matteo ; il n'en avait coûté à sa femme que quelques ducats.

Mais comment convaincre les plus sceptiques des Vénitiens, et surtout les parents des Poli et le Sénat, que les trois « Revenants » n'étaient autres que Matteo, Nicolo et Marco, disparus depuis dix-sept ans? et comment évincer de la demeure de Nicolo et de Marco les cousins qui s'y étaient installés de vieille date et entendaient n'en pas déguerpir? Ici se place une de ces fastueuses « combinazione » dont les Italiens ont le secret et qui, d'ordinaire, leur réussissent fort bien : écoutez la légende.

Nicolo, son fils Marco, et son frère Matteo invitent à un splendide festin leurs parents et nombre de vieux amis qui refusaient de les reconnaître, ensemble quelques sénateurs pris parmi les familles les plus influentes. Ils les reçoivent, modestement vêtus de drap brun. Peu après l'arrivée de leurs invités, ils disparaissent soudain, pour se présenter un instant après, drapés dans des robes de soie écarlate ornées de broderies. Ils rapportent sur leurs bras les vêtements de drap qu'ils viennent de quitter et en font cadeau aux domestiques qui circulent autour de la table. Le premier service achevé, ils quittent encore la salle et rentrent vêtus de velours pourpre brodé d'or ; ils offrent aux valets leurs robes de soie. Le second service terminé, ils sortent encore de la salle pour y revenir, portant de très riches robes de brocart d'or. Nouvelle distribution des robes de velours aux domestiques qui n'avaient rien reçu. Puis, quand le festin est près de s'achever, ils se retirent une dernière fois et reviennent, vêtus de leurs très usés habits de route. Cette fois encore, ils gratifient de leurs vêtements de brocart d'or les serviteurs qui entourent les convives.

Mais, ô surprise ! les trois « Revenants » saisissent de petits couteaux ; de leurs lames et de leurs pointes tous trois ouvrent les replis et éventrent les doublures des vêtements délabrés

qu'ils portent et en retirent et font briller les diamants les plus gros et les plus étincelants, les saphirs, les rubis, les émeraudes, les turquoises les plus purs et les plus volumineux que la terre ait jamais recélés : « Vive Saint Marc ! » s'écrient aussitôt tous les convives enthousiastes. Plus de doute : les « Revenants » sont bien les trois *Poli* disparus depuis si longtemps. Les invités les embrassent ; les cousins de Nicolo et de Marco les ramènent à la maison qu'ils avaient envahie, les y réinstallent, la quittent ; les Poli la font orner et décorer de la façon la plus luxueuse ; c'est la « Maison du Million », qui subsiste toujours ; l'un des plus anciens édifices de Venise, dont l'archéologue va encore contempler l'arcade romane en plein cintre.

*
* *

Après la légende, écoutons l'histoire :

Marco Polo ne s'en tint pas là ; il fit plus : il prit les armes et défendit, à bord d'un navire, sa ville natale, Venise, contre les Gênois, Fait prisonnier avec tout l'équipage de la nef où il combattait, il dicta en vieux français à un compagnon de captivité la relation de ses dix-sept ans de voyage en Extrême-Orient, relation dont la lecture fait encore les délices de nos érudits et même des petits, tant elle est vivante et pittoresque. Puis, une fois libéré, élu membre du Conseil des X, se souvenant du goût très prononcé des populations persanes, indiennes et mongoles pour les fausses perles brillantes et la verroterie qui scintille, il chargea de nombreux navires, puis, après débarquement dans la Mer Noire, mainte longue caravane de ces produits de l'industrie vénitienne, créa des débouchés dans les plus lointaines régions orientales, en rapportant la soie et les épices. Sous son impulsion, un immense courant commercial s'établit entre Venise et l'Extrême-Orient. C'est à lui que les verreries vénitiennes et muranaises doivent leur prospérité d'aujourd'hui ; c'est à lui que des milliers d'ouvriers verriers qui peuplent la lagune doivent les gros salaires qu'ils touchent chaque jour.

A. Fauvel.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA MENACE DE L'ANSCHLUSS

L'*Anschluss*, l'union de l'Autriche et de l'Allemagne, noyau du *Mitteleuropa*, dont l'accord économique austro-allemand apparaît à tout le monde comme le prélude, préoccupe à des titres divers tous les gouvernements de l'Europe. Il faudrait, en effet, être aveugle pour ne pas y voir une menace pour l'équilibre des forces qui, malgré toutes les espérances que l'on avait fondées sur la Société des Nations, reste la meilleure garantie d'une paix durable.

Les puissances de la Petite-Entente qui sont, avec la France et même avant la France, les plus directement menacées, se sont réunies en conférence.

Au travers du vague des communiqués officiels et des interprétations contradictoires, il est toujours assez difficile, avant un certain temps de dégager le sens précis de ces sortes de congrès diplomatiques, mais le résultat de cette triple entrevue semble être satisfaisant. Les échanges de vue qui se sont produits entre M. Bénès, ministre des Affaires étrangères de Tchécoslovaquie, M. Marinkovitch, représentant de la Yougoslavie et le prince Ghika, représentant de la Roumanie, ont eu pour premier effet un véritable redressement. Ces ministres ont affirmé très nettement leur solidarité en face des ambitions pangermaniques et le premier effet de cette affirmation a été l'interruption des négociations entre la Roumanie et l'Allemagne.

C'est la réponse du berger à la bergère, car l'Allemagne qui s'était fait appuyer par une propagande intense, avait fait des offres assez séduisantes. Profitant de la crise agricole, ses agents ont tout tenté, pour démontrer au gouvernement du roi Carol qu'il aurait intérêt à se rapprocher du Reich et à ne pas se joindre à ceux qui veulent s'opposer au Zollverein et au Mitteleuropa.

On a pu craindre que la Roumanie, qui est dans une situation économique extrêmement difficile, ne se laissât séduire. A la suite de la conférence de la Petite-Entente, les espoirs allemands ont été complètement déçus. Les envoyés de la Wilhelmstrasse, à peine arrivés à Bucarest, s'en sont retournés comme ils étaient venus, et M. Curtius en a été réduit pour essayer

de masquer son échec, à exprimer l'espoir qu'un jour viendrait où « les forces économiques l'emporteraient en Roumanie, un large débouché pouvant seul servir les intérêts des pays européens de l'Est ». C'est à la France de faire en sorte que cet espoir soit éternellement déçu. A elle aussi on demande un redressement.

Il est manifeste, en effet, que les nuances d'hésitation que l'on a constatées dans la politique de la Petite-Entente viennent de ce que les puissances qui la composent on cessé d'être assurées du soutien français. A tort ou à raison on a eu l'impression, aussi bien en Tchécoslovaquie qu'en Roumanie, que le quai d'Orsay tenait à ce point à la bonne entente avec le Reich qu'il n'était pas loin de se résigner à l'*Anschluss*. Ne va-t-on pas jusquà dire que c'est cette attitude apparemment hésitante de la France qui a déterminé l'Autriche à accepter les offres de l'Allemagne ? M. Schober a fait à ce sujet de bien curieuses confidences à M. Sauerwein, du *Matin*. Le ministre autrichien des Affaires étrangères prétend que le projet d'union douanière lui fut proposé de but en blanc par M. Curtius, lorsque celui-ci vint à Vienne au début de mars, à l'époque où M. Briand disait à la Chambre qu'il n'était plus question de l'*Anschluss*. Après quelques jours de réflexion, M. Schober aurait consenti à signer le protocole. « Mais, comprenez-moi bien, aurait-il ajouté, il n'y a pas de fait accompli. Tout simplement nous avons fait connaître le résultat de nos conversations. »

M. Schober abuse peut-être du droit qu'on reconnaît aux faibles de manquer de franchise. Il a certainement contribué à endormir des gouvernements qui n'étaient que trop disposés à pratiquer la politique du moindre effort et à fermer les yeux mais il semble bien que, beaucoup moins enthousiaste pour le Zollverein que son collègue de Berlin, il n'ait cédé à sa pression que parce qu'il a cru qu'on ne réagissait violemment ni à Paris, ni à Rome, ni à Londres.

A Paris, l'opinion a réagi plus violemment que le gouvernement. A Rome, à Londres, on a pris prudemment le vent. On a renvoyé l'affaire devant l'Assemblée à Genève, merveilleuse machine à ajournement. Est-ce la meilleure manière de l'enrayer ?

On a dit dès les débuts et avec infiniment de raison, semble-t-il, qu'il ne suffisait pas de dire *non*, et dans l'entourage de M. Briand on fonde de grands espoirs sur le contre-projet qu'il compte présenter à Genève et qui, paraît-il, consiste essentiellement à noyer l'accord douanier austro-allemand dans une entente plus vaste, prélude de la Fédération européenne.

Les échecs de tant de conférences économiques et douanières ont montré les énormes difficultés de ces sortes d'entreprises, mais on peut répondre que ce n'est pas une raison pour y renoncer et que l'angoisse croissante des milieux économiques européens fera beaucoup pour aplanir des difficultés qui ne paraissaient insurmontables que parce qu'on les avait abordées avec une insuffisante bonne volonté. Toujours est-il que si l'on veut empêcher l'*Anschluss*, il faut trouver le moyen d'englober l'Autriche dans un autre groupe économique que le *Zollverein*. La *Tribuna*, dans un éditorial extrêmement intéressant, propose une union économique de l'Autriche et de la Hongrie.

Le grand journal italien se place au point de vue des principaux intéressés et il montre d'abord qu'au fond, l'*Anschluss* est aussi dangereux pour l'Allemagne que pour l'Autriche.

« Ou bien, dit-il, l'Anschluss, telle que la voient les socialistes et les pan-germanistes constitue une dernière étape, et alors c'est la fin de l'individualité autrichienne, son absorption complète dans le monde germanique, la fin surtout de sa mission danubienne. Ou bien l'Anschluss est le point de départ vers une reconstitution de l'Empire, et alors il est facile que prévoir que l'Autriche s'achemine vers une route rude, rude pour les autres et plus encore pour elle-même, et qui finirait par la conduire à un désaccord avec l'Allemagne elle-même : désaccord que la guerre de 1866 avait résolu.

« On peut en dire autant de l'Allemagne. Le monde allemand, entouré sur le continent par des peuples latins, scandinaves et slaves, séparé des océans par le barrage britannique, doit trouver sa raison d'être à une élévation, à une expansion constante, mais non territoriale. Si le germanisme se laissait de nouveau énivrer par des ambitions de domination politique et tentait encore d'absorber les peuples et les races qui l'entourent, ou bien s'il se lançait dans la conquête du domaine des océans, il se heurterait, une fois encore, fatalement, à la coalition de peuples et de races qui l'ont abattu en 1918. »

« La mission historique de l'Autriche, dit encore l'auteur de l'article, est essentiellement danubienne. C'est pourquoi ce n'est que par une alliance avec un autre pays danubien, qu'elle peut améliorer sa structure économique, renforcer sa cohésion politique et reprendre une certaine autorité en Europe. »

Mais la réunion de l'Autriche et de la Hon-

grie ne troublerait-elle pas profondément le statut politique actuel de l'Europe ?

La *Tribuna* prévoit l'objection.

« Les plus zélés défenseurs de l'intangibilité des traités de paix, dit-elle, seraient amenés à reconnaître que cette union, soit limitée au domaine économique, soit transportée dans celui du droit public, ne réclamerait pas le changement d'une seule virgule des traités de Saint-Germain et de Trianon. Les traités de commerce n'y feraient pas davantage obstacle.

« L'économie autrichienne et l'économie hongroise, embrassées d'un regard d'ensemble, peuvent être qualifiées de complémentaires. Mais il y a plus. Autrichiens et Hongrois ont, jusqu'il y a douze ans, vécu dans la même ceinture douanière. L'union se produirait donc sans inconnues dangereuses. Il en va tout autrement d'une union éventuelle de l'Autriche et de l'Allemagne dont les peuples, depuis trois générations au moins, vivent dans des mondes complètement séparés et ont, par suite, nettement différencié les bases mêmes de leur économie. »

Mais le journaliste italien voit plus loin que la parade immédiate à l'*Anschluss*.

« Il est facile, dit-il, de prévoir que l'union économique austro-hongroise finirait, à brève échéance, par être complétée par des accords politiques, sous forme, soit d'alliance, soit de fédération, soit d'union personnelle dans l'éventualité d'une restauration monarchique. Il est certain que le bloc austro-hongrois constituerait un élément précieux d'équilibre dans l'Europe danubienne. Tandis que l'Autriche et la Hongrie se compléteraient économiquement, la Yougoslavie trouverait en Italie, et partiellement en Tchécoslovaquie, le débouché naturel de sa production surabondante en blé. De son côté, la Roumanie, servie par les ports de la mer Noire et que ne troublerait plus la concurrence hongroise, retrouverait ses marchés traditionnels dans le bassin méditerranéen. »

La grande objection, c'est la terreur qu'inspire encore la reconstitution de cette vieille monarchie dualiste dont les ambitions démesurées et les intrigues ont tant contribué à mettre le feu aux poudres en 1914. La *Tribuna* croit ces craintes chimériques.

« La petite Autriche et la petite Hongrie réunies, dit-elle, peuvent-elles constituer un danger pour la paix danubienne et européenne ? Nous ne le pensons pas. Trop faible pour une politique d'agression, trop compacte pour être victime d'une agression étrangère, l'union de l'Autriche et de la Hongrie assurerait exactement la stabilisation qui semble si nécessaire dans l'Europe danubienne. »

Autres objections :

« Pourquoi les deux nations intéressées n'ont-elles jusqu'ici jamais tenté de s'accorder ensemble ? La réponse est facile. La politique d'après-guerre des nations victorieuses s'est toujours montrée hostile à tout changement dans l'Europe danubienne. La seule voix qui se soit élevée en faveur de certaines prévisions a été celle de l'Italie. Mais l'Italie elle-même, la plus touchée par la politique des Habsbourgs, était sortie de la guerre nettement orientée contre tout rapprochement austro-hongrois, convaincue qu'elle était, que là aurait pu être le début d'une reconstitution générale du vieil Empire. Aujourd'hui, après douze ans, la situation est essentiellement modifiée. Tout d'abord l'Allemagne n'est plus sous le contrôle des armées victorieuses. Après avoir écrit le mot « fin » au chapitre de la politique de Stresemann, après avoir obtenu l'évacuation de la Rhénanie, elle commence avec énergie une page nouvelle de son histoire. D'autre part, si certains Etats successeurs de l'Empire n'ont pas encore achevé de fondre leurs éléments intérieurs, ils démontrent, toutefois, ne serait-ce que par des signes de désaccord envers leurs voisins, une vitalité indéniable qui permet de considérer comme définitivement écarté le danger d'une reconstitution spontanée de l'ancien Empire. L'Italie, enfin, n'est plus liée par la convention anti-habsbourgeoise. »

Voici le grand mot lâché. Cette solution du problème danubien ne comporterait-elle pas la restauration des Habsbourg ?

L'Italie, suivant la *Tribuna*, n'y verrait pas beaucoup d'inconvénients :

« On ne prétend pas affirmer ici, dit-elle, que la restauration des Habsbourgs serait une des conséquences indispensables de l'union économique et politique entre l'Autriche et la Hongrie. Les courants monarchiques se sont plutôt affaiblis en Autriche. Mais le problème hongrois ne peut trouver sa solution sans qu'il soit donné un titulaire au trône vacant de Saint-Etienne. Il faut que l'Europe regarde en face cette réalité, et que l'Italie, la plus intéressée de tous, examine si le moment n'est pas venu de mettre de côté certains préjugés. »

Oui, mais il faudrait voir ce qu'on pense de cela en Pologne et dans les Etats de la Petite-Entente. Il y a des préjugés qui sont des facteurs politiques de premier plan.

Cependant, on ne peut que souscrire à la conclusion de l'article :

« L'Europe aspire à la paix, y lit-on. L'aventure politique et économique austro-allemande n'est pas un événement tranquillisant. Il faut une action énergique. Elle peut être engagée par le geste d'une main ferme qui prendrait la responsabilité de faire pression sur l'Autriche pour qu'elle se remette dans sa voie véritable en rapprochant son destin de celui de la nation hongroise. »

Pourquoi cette main ferme ne serait-elle pas une main française ?...

L. DUMONT-WILDEN.

L'HISTOIRE

LE MARÉCHAL LYAUTEY

VU PAR M. LOUIS BARTHOU

Feuillets coupés, pages lues..... ; sur le volume (1) qui se ferme, peut-on rêver un peu ?

Par cette soirée d'un printemps parisien fébrile, anxieux, quel hasard d'avoir repris ce livre justement à cette date : 30 mars ! Il y a jour pour jour, dix-neuf ans, que le traité instituant le protectorat de la France sur le Maroc a été signé, et quand ces lignes paraîtront, il y aura dix-neuf ans que le premier Commissaire-Résident Général de France, accouru à son poste et assiégé dans Fès toute sanglante encore des massacres d'avril 1912, aura résumé la situation dans son tragique : « Je campe en pays ennemi. »

Depuis lors... mais on sait les événements.

Dans le temps que naissait le Protectorat, l'Académie Française accueillait le général qui, « en ce moment, écrivait un de ses nouveaux confrères, M. Poincaré, est par ses actions au Maroc un de nos plus grands historiens et un de nos plus beaux poètes. » Est-il si surprenant de voir M. Louis Barthou, que le soin des affaires publiques ne détourne, comme on le sait, ni de l'histoire, ni des belles-lettres, entreprendre de mettre à la portée du grand public les caractéristiques d'une œuvre et d'un homme dont on croit avoir tout dit lorsqu'on en a prononcé le nom ?

Lyautey... Maroc... C'est déjà quelque chose que d'associer ces termes. Mais comment celui-là a-t-il construit celui-ci ? Déjà des admirations parmi les plus fougueuses se troublent ; elles s'en tirent généralement avec quelques noms écorchés, quelques dates erronées,... pour faire bifurquer la conversation sur l'Eldorado barbaresque.

Si M. Barthou se fût borné à redresser et à compléter la documentation du public, il eût déjà fait œuvre bien utile ; visant plus loin, il a fait mieux puisqu'en étudiant l'application à l'œuvre des qualités de l'homme, il décrit sur le vif la formation et l'évolution psychologiques d'un chef colonial français.

Une carrière amplement fournie prédisposait l'auteur à s'engouer d'un tel sujet. Il a soit au Parlement, soit dans les conseils du gouvernement, fréquenté de très près bien des chefs et bien des coloniaux ; depuis douze ans au moins, il s'est attaché, d'une façon toute particulière, à noter l'évolution maghrébine, à voir comment sur ce terrain si particulier, s'employait une énergie d'une valeur hors de pair. « La France ne connaît pas toutes les batailles qu'elle a gagnées », écrivait (1) en 1919, M. Barthou, après avoir quitté le Maroc où il avait été l'hôte du général Lyautey.

Il a pu connaître bien des circonstances que les contemporains ignorent et que l'Histoire retiendra plus tard dans la mesure où tous les éléments nécessaires en auront été conservés. S'il est sans doute encore trop tôt aujourd'hui pour fixer définitivement les faits, on sent pourtant à travers maintes de ces pages qu'elles ne disent pas tout et que l'avenir aura, plus encore que le présent, raison d'admirer dans l'organisation marocaine une réalisation très expressive du génie colonial de la France.

Moins retenue, semble-t-il, la discrétion relative à l'homme. Certes, sur ce point, il nous sera donné — si nous sommes là encore — d'apprendre beaucoup, mais les circonstances ont fait que trop de gens ont approché le Maréchal dans des moments trop différents, pour

(1) Nos gloires coloniales, *Lyautey et le Maroc*, par M. Louis Barthou de l'Académie Française. Un volume in-16 de 205 pages, orné d'illustrations d'après des documents inédits avec une carte du Maroc en 1930, de la collection « Nos œuvres coloniales », éditées par le *Petit Parisien*, avec la collaboration de M. René Moulin. Prix : 15 fr., 1930.

(1) La bataille du Maroc.

que d'un faisceau d'observations fragmentaires, ne puisse déjà sortir l'esquisse très poussée d'un portrait. D'autant plus que M. Barthou, au Maroc comme à Paris, c'est-à-dire à des heures très diverses, a vécu près de son modèle, et que le modèle doit de s'extérioriser plus qu'un autre à un tempérament tout entier tourné vers l'action.

Et voici que déjà s'amorce sous les épithètes comme des théories, une mise sous formules de ce caractère d'homme d'action. Maurice Reclus (1) prononce « artiste de l'action » ; pour Wladimir d'Ormesson (2) « toute sa vie créatrice repose sur ce fait psychologique : depuis son enfance, il a vécu dans le tourment, dans l'anxiété, dans une sorte d'impatience qui le rend avide du lendemain et que rien n'a jamais rassasiée ». Le Maréchal ne s'est-il pas défini lui-même un « animal d'action » ?

Dilettantisme, impulsion, réflexe : quelle qu'en soit l'origine ou la cause, l'action apparaît au premier plan dans l'œuvre de Lyautey. Mais on a si souvent galvaudé ce mot qu'il a besoin de s'accompagner de correctifs. Pour lui conserver ici son exacte valeur, M. Barthou qui, « à Rabat et rue Bonaparte a vu « l'animal » à l'œuvre » (3) a très heureusement opéré cette mise au point, et sans rien enlever à l'expression de sa vivante plénitude, il a montré qu'elle s'associait non seulement, comme il est accoutumé souvent, à une volonté très ferme, mais aussi à une puissance d'assimilation très vive, à un sens de l'opportunité, et à une persévérance que complétait le plus souple des discernements psychologiques.

Cet ensemble, comme dit l'autre, ne s'est point bâti en un jour. Il s'est même révélé peu à peu, et assez tard en somme. Lyautey avait quarante ans lorsqu'il débuta dans la vie coloniale. Qu'il y ait eu chez lui une prédisposition, des dons particuliers, toute sa vie, jusqu'au départ pour le Tonkin en 1894 le prouve, et plus encore, la rapidité de son adaptation à l'existence nouvelle. Mais encore fallait-il qu'une circonstance déclenchât et qu'un apprentissage, si court soit-il, permît aux prédispositions de s'exprimer, aux dons de s'affirmer. En montrant la foudroyante rapidité des étapes sous le magister d'un Galliéni et d'un Rousseau, en décrivant l'acquisition de la maîtrise qu'appuie l'amitié efficiente d'un Eugène Etienne ou d'un Jonnard, en précisant les rayonnements si divers d'un épanouissement auquel s'attachaient des dévouements si complètement affectueux, auxquels on peut appliquer le fameux *perinde ac cadaver* — et je pense à Delmas, à Poeymirau — M. Barthou nous permet de pénétrer dans l'intimité d'un caractère dont le trait saillant est peut-être d'avoir constitué exactement le contraire d'un bloc.

Massif, trop cohérent, tendu vers un but unique, comme d'autres le furent ailleurs et fort heureusement pour la France, comme Lyautey, s'il leur avait ressemblé, eût été exposé à voir une seule série de problèmes se résoudre au dépens des autres problèmes de l'ensemble marocain. Car il faut le dire, le redire sans répit, avant notre venue, le Maroc, vieux pays à l'histoire désordonnée, aux fulgurances de splendeur si vite éteintes depuis des siècles, le Maroc égalait néant, pire encore, le chaos des premiers âges du monde.

Pour créer dans ce magma et dans tous les domaines, dans toutes les directions, pour adapter cette création aux nécessités de la plus inextricable situation diplomatique ou intérieure, — le passé — aux besoins d'un progrès en perpétuel perfectionnement, — l'avenir, — comme il était nécessaire de déterminer une méthode — des méthodes — dont l'intuition guidait souvent l'inévitable empirisme. Que de règles étrangères au Maroc à ne point y introduire ; que d'analogies à repousser, ; que d'œillères à déchirer constamment et non pas celles-là seules apportées de l'extérieur, mais celles qui, toiles d'araignées tissées par telle ou telle expérience réussie dans le nord ou à Fez, eussent été aussi déplorables que les autres si on les avait appliquées à Marrakech ou dans l'Atlas !

En bref, a-t-on dit, un politique ; certes, mais un politique pour qui la politique est un moyen et non le but ; M. Barthou souligne bien la nuance quand il évoque le rappel brutal de M. de Lanessan, gouverneur de l'Indochine en 1894. Mais « qui dira, interroge M. Maurice Reclus, dans cette illumination du génie, la part de la science et de l'expérience, celle de l'intuition — c'est-à-dire, celle de l'art. Celle de l'art, à mon sens, prévaut. »

Et que non ! Car ce serait faire au subjectif la part trop belle, amoindrir l'effort de travail formidable continué treize ans durant pour ne parler que du Maroc, et qui aboutit à « des résultats qui parlent et surtout des résultats qui paient ». Ce serait entrer en contradiction avec le témoignage si émouvant rapporté par M. Bar-

(1) L'*Avenir*, 14 mars 1931.
(2) *Revue de Paris*, 15 février 1931, p. 752 et suiv.
(3) Préface de Louis Barthou pour les *Paroles d'action*.

thou. « Qu'il y ait eu des tâtonnements, des erreurs, des fautes, le maréchal Lyautey était le premier à le reconnaître, et il n'était jamais le dernier à les corriger. Il pouvait comme il l'avouait, « tirer de son expérience tout son profit. » Ce serait surtout enlever au livre et à l'homme leur plus émouvante signification.

*
* *

Il en est un autre encore à ne pas négliger. Personnalité qui ne se gourme pas en héros, celle-ci est française dans toute l'acception de ce qualificatif : française d'abord et avant tout par la raison claire avec laquelle les problèmes sont envisagés ; la simplicité de ligne qui préside à la détermination de chaque plan d'action témoigne d'une culture profonde puisée aux meilleures sources. Malgré certaines apparences superficielles, pas d'improvisations hasardées mais une application de principes adaptés aux circonstances, sans idées préconçues, articulées (le mot est du Maréchal) en souplesse, avec le ferme vouloir de consentir les modifications que l'expérience conseillera, que des suggestions avisées présenteront. Rien d'humain n'est étranger au « patron », mais son mérite suprême est de fondre le disparate dans l'harmonie d'un classicisme bien français. Cela imprime à l'ensemble un sens particulier, celui de nos œuvres nationales. Si le *Salus Patriæ* reste la loi suprême, si la force demeure un argument dont la manifestation évitera pourtant l'emploi autant que faire se peut — et M. Barthou auquel la France a dû de n'être pas complètement démunie au 2 août 1914, était plus qu'un autre à même d'apprécier cette partie de l'action du Maréchal — cet amour de la France, ce culte très sage de la force s'allient aux préoccupations les plus hautes. La France ne colonise pas pour exterminer, pour exploiter, comme d'autres, mais pour coloniser, pour civiliser. Elle n'entend pas monopoliser à son seul profit son patrimoine d'acquisitions spirituelles et matérielles ; elle appelle tous ses protégés à en bénéficier. Bien plus, elle reconnaît la valeur des peuples endormis que son destin la conduit à guider ; pour elle, les Marocains — c'est Lyautey qui parle — sont « différents mais non pas inférieurs » et toute la science du créateur est de diminuer chaque jour davantage ces différences selon la tradition coloniale française.

En suivant pas à pas la courbe de cette existence, M. Barthou a pris grande attention de montrer sur elle la signification et la répercussion psychologique des faits. Qu'on relise ces chapitres dans lesquels l'auteur décrit l'initiation coloniale du commandant adjoint à Galliéni, ou comment, à l'obscur devoir pieusement fidèle, le Maréchal resté à son poste et ayant su retenir ses collaborateurs nécessaires, conserva pendant la guerre le Maroc à la France. Dans ces pages, si devant nos yeux se dresse le chef, l'homme transparaît dans toute sa sincérité ardente, nuancée d'émotions profondes, de sentiments contradictoires. Et la figure grandit de ce qu'on la voit palpitante aux angoisses communes. Certes, l'esprit de simplification qui anime le populaire, aurait fait — si la mode y était encore, — une belle image d'Epinal avec la vie du Maréchal. Le voici au Tonkin écoutant Galliéni, à Madagascar, à Aïn-Sefra, dans Fez assiégée, entouré d'assassins, ou dans Fez apaisée, priant pour sa guérison. Le sentimentalisme de la masse n'eût pas dépassé cet épisode, conservant pour le reste au personnage la raideur qui est selon elle l'apanage d'un chef militaire. Combien naïvement fausse serait semblable évocation !,

Aussi bien, à quelque place qu'apparaisse la figure de Lyautey, elle reste profondément humaine. Supérieure certes, et de quelle manière, elle n'est pas lointaine, comme enfermée dans une niche inaccessible. Elle est, elle reste proche de nous, avec ses hésitations, — courtes — ses emballements — violents mais sincères — se différenciant surtout par son sens des réalités et de la hiérarchie des valeurs. Si l'on assemble quelque jour la série de ces phrases expressives, drues, substantielles, prononcées ou écrites par Lyautey, et qui retentissent à nos oreilles, quel admirable manuel des traditions coloniales françaises on fera. Tous pourraient y puiser les enseignements nécessaires.

Et ce n'est pas un des moindres mérites du livre de M. Barthou, en décrivant son héros, que de peindre un modèle.

J. Ladreit de Lacharrière.

LE THÉATRE

DU NEUF ET DU VIEUX

Il y a très longtemps que l'on croyait encore à M. Jean Sarment. Comme les choses vont vite ! M. Jean Sarment cumule l'ambition de l'auteur et de l'acteur et interprète lui-même ses pièces, comme on le sait : ce qu'on ne sait pas, c'est quel est en lui aujourd'hui le plus démodé du comédien ou du dramaturge. M. Jean Sarment a pris la voix et certaines intonations du pire acteur qui soit au monde, M. Brûlé : la façon dont il se joue suffirait donc à tuer ce qu'il joue. Essayons, tout de même, de faire abstraction de l'interprète pour ne voir que l'œuvre.

Le premier prestige de M. Jean Sarment et l'illusion dont furent victimes ses admirateurs provinrent sans doute de ce qu'il se présentait comme un pseudo Musset. Nous avons bien souvent constaté le retard du théâtre sur les mœurs et nous avons, notamment, observé que l'originalité d'Henry Bataille fut jadis d'avoir porté sur la scène le symbolisme, vingt ans après la mort de celui-ci. De même, on ne sait quelle tardive fraîcheur enveloppa les premières productions du poète de coulisse qu'était le jeune Jean Sarment. *Les plus beaux yeux du monde* ne nous semblent plus écoutables. Probablement impatient, Jean Sarment a commis l'imprudence de faire reprendre sa pièce trop tôt. Dans dix ou quinze ans, elle eût été excusable de ses rides, elle eût été de son âge ; pour le moment c'est une vieille bien précoce.

On se rappelle le sujet : Un jeune homme qui paraît sérieux est éperdument épris d'une jeune fille parce qu'elle a les plus beaux yeux du monde ; un autre jeune homme qui paraît frivole et sûr de lui n'est pas moins épris, mais c'est le premier que préfère la jeune fille. Un malheur qui survient dans la suite et prive les plus beaux yeux du monde de la vue, révèle alors le caractère des deux jeunes hommes. Celui qui semblait profond est devenu l'époux de la malheureuse, la trahit et l'abandonne ; celui qui semblait léger, parce qu'il était poète a, au contraire, manqué sa vie parce qu'il n'a pas réalisé son amour et le sujet de la pièce est l'étude des sentiments qui vont naître respectivement dans l'âme du poète et de l'aveugle lorsqu'ils se rencontreront et évoqueront leur lointaine jeunesse et leur mutuel malheur. Situation infiniment touchante dans la peinture de laquelle, malheureusement, M. Jean Sarment n'a cessé d'ajouter les fautes de tact aux fautes de goût.

Cette reprise, en résumé, n'aura donc pas été inutile puisqu'elle nous aura permis de mettre définitivement à son rang un auteur sur le compte duquel on s'était si cruellement mépris. Si elle n'est pas toujours bonne à dire, la vérité, dans l'art du moins, est toujours bonne à voir. Remercions le théâtre Pigalle d'une expérience décisive.

***

Le théâtre du Gymnase a fait représenter avec une interprétation brillante une pièce de M. Fabre-Luce, intitulée *Richard*. Voici du moins du nouveau.

La donnée de la pièce est très simple : un jeune homme pauvre aime une jeune femme brillamment entretenue et d'ailleurs honnête. Cette jeune femme, mi-candidement, mi-cyniquement, dit à ce jeune homme : « gagnez dix millions et revenez ». Le jeune homme part en Amérique comme tout le monde, et après des péripéties diverses et des combinaisons différentes, rapporte l'argent. Ils ne sont pas heureux, l'argent les sépare. Le jeune homme revient à une petite modiste, qu'il avait d'ailleurs jadis confondue avec sa bien-aimée, et le rideau tombe, fort joliment, tandis que la jeune femme écoute au téléphone les fadaises de son prochain amant. M. Fabre-Luce a eu l'ingéniosité de soutenir cette légère intrigue sentimentale par une observation souvent très aiguë et toujours très actuelle de certains milieux d'affaires et de certaines mœurs d'hôtel. Le jeune homme qui fait fortune emploie les moyens courants du crédit et du bluff et il y a autour de lui un personnage fort heureux de portier de palace. Il n'existe pas, en effet, de poste meilleur pour se faire une philosophie des hommes que celui de portier et, au premier acte, nous avons entendu un couplet d'une charmante et bien moderne poésie sur ce que représentent les clefs de toutes ces chambres où s'enferment tous les secrets humains.

***

Enfin, voici aussi du neuf : M. Jeanson est un fantaisiste débridé et multiforme : sa fantaisie consiste, en effet, à dire n'importe quoi et à arranger son affabulation n'importe comment. Les mots, qui sont souvent charmants, viennent on ne sait d'où et la pièce qui est souvent amusante, va, on ne sait où. L'ensemble n'est pas toujours satisfaisant mais le détail est souvent ravissant. D'ailleurs, M. Jeanson incarne tellement la fantaisie, que l'on peut, par lui-même et par son œuvre, découvrir que l'une des lois essentielles de la fantaisie est précisément de n'apporter d'originalité qu'en apparence : de même que l'équilibriste ne peut se tenir que sur un fil très solide, l'humoriste ne peut exécuter ses acrobaties que sur un fond inébranlable de vérités premières ; on pourrait presque dégager cette loi que la hardiesse de la forme, du moins au théâtre, est en raison inverse de la banalité du fond. Des auteurs comme M. Jeanson sont obligés pour faire passer leurs détails de transiger sur le principal.

Donc, petite histoire toute usuelle. Debucourt représente au théâtre Saint-Georges avec son habituelle désinvolture un garçon qui ne songeait qu'à l'amour et même à sa petite amie. On nous montre ainsi au premier acte un nouvel épisode de l'éternelle vie de Bohème qu'est la jeunesse avec toutes les ressources d'esprit qu'il faut employer pour renouveler dans la société d'aujourd'hui les expédients les plus usagés. Ce jeune homme, naturellement, deviendra rangé, s'intéressera à l'argent et par opposition avec lui on verra un homme d'affaires, voué à son négoce et à l'ennui, ennuyeux pour sa femme autant que pour lui-même, se dévergonder sous l'influence du jeune homme devenu son collaborateur ; ce converti à la morale facile s'élèvera jusqu'à la hardiesse apparente de l'indulgence conjugale et nous retrouvons ici dans une scène d'ailleurs amusante, l'écho affaibli de la pièce de Cromelynck. Du reste, conformément à l'expérience de tout le monde, les caractères ne changeront pas en réalité et il suffira d'une perte un peu dure pour rendre l'homme d'affaires à ses affaires et d'une péripétie sentimentale pour rendre l'amoureux à ses sentiments. Finit bien tout ce qui continue.

GASTON RAGEOT.

VARIETES

LA PRINCESSE MERTZCHERSKY-DORIAN

La première fois que je la rencontrai, ce fut chez le « Père Frédérick », un cabaret d'artistes tout en haut de Montmartre, le dernier endroit où on se serait attendu à voir une princesse.

Ce petit cabaret s'appelle ainsi du nom de son hôte, un beau vieillard jovial aux yeux bruns de feu et à la longue barbe blanche.

Le caveau du père Frédérick a ses surnoms : il s'appelle aussi le « Lapin agile » ou le « Cabaret des assassins ». Ce dernier nom de consonnance lugubre n'est pas dû à une plaisanterie sans motif, mais à une aventure sinistre. Avant que le père Frédérick eût repris le cabaret, c'était un repaire d'apaches. Le père Frédérick n'aimait guère ce genre de pratiques dans sa maison. Dès qu'il fût maître de la place, elle se transforma en un refuge pour les petits bourgeois paisibles et pour les artistes pauvres.

Depuis lors le « Cabaret des assassins » fut protégé par la police et les apaches n'y remirent jamais les pieds.

Frédérick rebaptisa le cabaret sous le nom du « Lapin agile » et lui donna un cachet artistique et cultivé.

Le père Frédérick est un artiste. C'est ce qu'il comprit enfin lui-même sur ses vieux jours. Il avait été primitivement marchand de poisson ambulant. Eté comme hiver il poussait sa petite voiture par les rues en criant sa marchandise. Il criait d'une voix sonore car il avait un bel organe.

Un beau jour la nature reprit ses droits et il devint chanteur pour tout de bon. Il s'établit dans le petit cabaret d'artistes sur les confins de Montmartre. C'est là qu'il chante, l'œil ardent, accompagné du luth, tandis que sa femme, sa grande fille et aussi son fils, un chanteur très doué, servent les clients.

Son public est du même style original que lui, surtout ceux parmi les habitués qui viennent pour s'y faire entendre. Ce sont des dilettantes sortis de la rue, des types bizarres, doués de quelque talent.

« — Qui est-ce qui veut nous faire entendre quelque chose de beau ce soir? » s'écrie Frédé-

rick. « Toi ou toi? » dit-il en étendant la main vers les bancs et les chaises. « Avance et ne mets pas ton chandelier sous le boisseau. »

Et soudain une petite couturière modeste apparaît au milieu de la salle et se met à déclamer. C'est la « Mimi Pinson » de Musset, en personne. Puis un de ces chemineaux de la vie, en haillons, vient se mettre au piano et la salle mugit sous les accents de Chopin. L'un après l'autre les artistes des rues défilent. Ecoutez comme le violon résonne et vibre sous les doigts de ce petit garçon! Il a été renvoyé du Conservatoire parce qu'il a joué dans les rues de Paris pour gagner son pain.

Il arrive parfois qu'il reçoive une pièce d'argent. Il ne tend pas la main. On dépose son obole dans la casquette usée qu'il a jetée sur un coin du piano.

Ce samedi soir-là, il y tomba un louis d'or.

Voici comment les choses se passèrent : sur un banc devant une des tables de bois usées, était assise une vieille dame d'apparence complètement étrangère à ce milieu.

Il faisait sombre dans la salle et, de ma place dans l'ombre, je n'aperçus la vieille dame que lorsqu'elle appela le père Frédérick d'un signe et lui chuchota quelques mots à voix basse. Frédérick se dirigea alors vers le jeune violoniste et lui glissa quelque chose dans la main. C'était le louis d'or.

Je l'appris du père Frédérick. Il s'assit un instant à ma table et vida un verre de vin rouge.

« — La princesse vient de donner un louis d'or à notre jeune ami, dit-il d'un air rayonnant.

« — La princesse ! Qui donc !

« — Cette vieille dame là-bas en rouge... Vous ne la connaissez pas ?... La princesse Dorian !... »

Toujours en mouvement, le père Frédérick avait déjà disparu ; il donnait ses ordres au comptoir dans la petite salle d'entrée.

J'observais de plus près la prétendue princesse. Comme elle avait l'air étrange sous le reflet pâlot d'un lumignon à globe posé sur la table ! Elle était habillée d'un long vêtement de velours framboise garni de passementeries. Sur la coiffure très simple était posé un petit bonnet de dentelles. Dans le visage usé, brillaient de petits yeux de teinte changeante, passant du brun clair au noir. Elle tenait dans sa petite main, une cigarette allumée qui voltigeait de tous côtés tandis qu'elle causait avec animation.

La musique s'éteignit dans un pianissimo et le jeune violoniste se tourna vers la princesse qu'il salua profondément. Elle lui fit un petit signe d'un air lointain et continua la conversation autour de la table.

Un léger murmure de voix emplit la salle. Quelle salle bizarre ! J'eus soudain l'impression que j'avais pénétré dans une chapelle mystérieuse où une secte secrète célébrait un office divin.

Ce n'est que peu à peu que je commençai à distinguer les personnes sur les bancs, et les objets, un par un. La grande cheminée de campagne de l'ancien temps. De jolies faïences artistiques sur des rayons improvisés avec des planches, car le père Frédérick est lui-même un céramiste habile. Des peintures à l'huile, des aquarelles, des dessins d'une valeur artistique évidente et des caricatures d'un tragique ou d'un lyrisme poignants. Et enfin, contre le mur noir un crucifix de plâtre plus grand que nature. Les traits du Sauveur sont contorsionnés par une douleur indicible et ses membres se sont arqués sous la torture.

Quel est l'auteur de cette œuvre d'art oubliée? Et comment a-t-elle échoué là au « Cabaret des assassins » ?

« — Cher Frédérick, chantez-nous la chanson du menuisier qui cloue le cercueil de son amante ! » demanda la princesse de son banc là-bas, au-dessous du martyr crucifié.

« — Oui, princesse », répond le père Frédérick « si vous voulez écrire quelque chose dans mon album. »

Quand Frédérick a chanté « Le bon menuisier », accompagné de son luth et reçu les louanges émues de l'assistance, il va chercher son livre qu'il pose sur la table devant la princesse. Et elle y écrit des vers. Car elle est poète.

Elle laisse un souvenir au père Frédérick dans son grand album comme beaucoup, beaucoup d'autres artistes, plus ou moins célèbres, l'ont fait avant elle.

Il me donne ce livre à feuilleter.

« — Mais qui est cette princesse qui signe Tola Dorian ? » lui demandai-je.

« — Vous allez faire sa connaissance ! » répond-il et il me conduit à sa table.

Je suis bientôt en conversation animée avec la vieille dame en velours framboise.

Ce fut pour moi une soirée mémorable. J'avais fait la connaissance de la princesse-poète Mertchersky-Dorian, celle qui, par sa beauté et ses riches attraits, avait gagné le cœur de Victor Hugo pour la vie. C'est sa main qu'il tenait à l'instant où il cessa de vivre.

« — Si vous voulez savoir quelque chose de

plus sur moi, » dit la princesse Mertchersky au moment de partir, « venez demain à l'heure du déjeûner dans ma maison de Billancourt. »

Je remerciai de l'aimable invitation et suivis la princesse à son automobile qui attendait dehors devant le « Cabaret des assassins ».

Le jour suivant, à l'heure du petit déjeûner, je me rendis à la villa de la princesse Mertchesky-Dorian à Billancourt.

Je sonnai. La grosse cloche de la grille tinta clairement.

Une servante accourut à travers le jardin, suivie de deux grands lévriers blancs qui se précipitèrent sur moi en aboyant. La servante les calma.

On n'eut pas besoin de m'annoncer. La princesse m'avait aperçu par la fenêtre.

« — Entrez, entrez ! » me cria-t-elle de la porte du salon. « Il fait un froid infâme et je n'ai pas de feu ici dans l'entrée. »

Je regardai un instant autour de moi avant de me rendre à son invitation et de prendre place dans un fauteuil.

Quelle impression de bohème ! Les portes étaient ouvertes sur la salle à manger et le cabinet de travail : un cabinet de travail tout en fenêtres allant du plancher au plafond, une véranda en somme. De longs sofas moëlleux le long des boiseries. Quatre lévriers russes gigantesques y étaient couchés et battaient de la queue. Au milieu du plancher un bureau, croulant sous des paperasses, des manuscrits, des lettres ouvertes et des livres, le tout dans le plus beau désordre. Dans la salle à manger, de magnifiques buffets aux sculptures d'un art achevé. De vieilles porcelaines de Saxe sur les murs. Une grande cheminée comme il s'en voit parfois dans de vieilles maisons françaises. Et enfin, le salon : une demi-douzaine de sièges Empire en acajou, alignés à côté l'un de l'autre, au milieu de la salle. Pour s'asseoir il fallait en sortir un du rang. Sur une chaise-longue, la princesse était assise avec un chien miniature sur les genoux, un petit roquet aux yeux vifs couleur noisette, joueur et hargneux. Au mur, il y avait une grande photographie de Victor Hugo. La princesse attira mon attention sur la dédicace autographe : « A vos pieds Madame, et sous vos ailes » (Victor Hugo).

Et nous commençâmmes à causer. Ou plutôt la princesse se mit à raconter. Ce ne fut pas une interview. Mais j'ai demandé la permission de noter quelques traits de sa vie. Elle ne m'en donna que le cours principal. Mais pourtant il est si large et si impétueux que la description par tout autre aurait paru bien pauvre et bien terne.

Le père de la princesse Tola Mertchersky-Dorian avait été un jour l'homme le plus riche de Russie. Il s'appelait Maltsoff et possédait là-bas des terres d'une étendue supérieure à tout le royaume d'Italie. Sa mère, la princesse Ourousoff, jouissait de l'amitié personnelle de la Czarine Maria Alexandrovna et elle joua à la cour un rôle influent.

Le mari de Mme Malsoff Ouronsoff, depuis que les enfants étaient grands, ne vivait plus avec sa femme. Il n'aimait pas Saint-Petersbourg. Il la laissa à l'éclat rayonnant de la cour tandis qu'il se retirait dans ses domaines immenses de Petite-Russie. De son mariage il avait, en outre de sa préférée, sa fille Tola, plusieurs fils. Il les haïssait parce qu'ils avaient abandonné leur terre natale et menaient, comme officiers galants, une existence de désœuvrement total dans la capitale, à la charge de leur père, le riche magnat. Un jour vint où il les déshérita.

Le vieux Malsoff était un original, cruel jusqu'à l'atrocité. Un jour, un de ses intendants sanguinaires avait été assassiné par un des esclaves sous ses ordres : il chassa trente mille esclaves avec femmes et enfants dans la steppe pour y mourir de faim.

Pour se venger de ses fils qui ne suivaient pas ses conseils ni ses exhortations, le vieillard obtint l'autorisation du czar de réaliser toute sa fortune en billets. Quand il eut les billets en main, il en fit des liasses et jeta tout le paquet dans un bassin de chaux où en l'espace d'un instant tout fut consumé et détruit. Il avait eu quarante millions de roubles de revenu annuel.

Il était, paraît-il, profondément attaché à sa fille Tola. Quand elle était encore toute petite, cela l'amusait de l'habiller en garçon et de lui apprendre à monter à cheval comme un homme. Elle adorait les chevaux, son père en avait 500 à l'écurie et 40.000 dans la steppe et elle aurait maîtrisé n'importe lequel d'entre eux.

La princesse Mertchersky me raconte tout cela. « Mais oui, je me plaisais bien au milieu de ces braves paysans » me dit-elle. Mais un instant après, avec un soupir : « Et pourtant il y avait tant de choses là-bas qui me causaient du chagrin, du désespoir. Mes pauvres amis les paysans étaient si malheureux ! L'esclavage était aboli ; mais les anciens esclaves devaient payer pour leurs terres. Les grands propriétaires n'avaient plus le droit de fouetter leurs subordonnés. Mais le conseil municipal pouvait condamner à vingt-cinq coups. Et on en abusait,

car les propriétaires qui avaient toujours la toute puissance, faisaient distribuer par l'autorité aux délinquants les vingt-cinq coups, autant une demi-heure après et ainsi de suite, jusqu'à ce que les pauvres victimes succombassent. »

La princesse renvoie aux descriptions qu'elle a faites de ces cruautés dans le recueil de récits qu'elle a intitulé : *L'âme slave.*

C'est un livre remarquable en vérité, contenant des descriptions et des faits horribles qu'on pourrait croire enfantés par l'imagination la plus sauvage, si on ne les avait tirés directement de la réalité.

Elle avait à peine seize ans que son père la maria contre son gré avec un jeune prince Mertchersky, âgé seulement de vingt ans. Lui non plus n'avait guère d'inclination pour ce mariage mais y fut forcé par ses proches. Il ne faut donc pas s'étonner si leur union ne fut pas heureuse.

Toujours en proie au désir d'agir et n'éprouvant pas de sentiment profond pour son foyer, la jeune princesse chercha bientôt un intérêt au dehors. L'agitation révolutionnaire naissante dans son pays natal s'empara d'elle toute entière. Généreuse et accessible comme elle l'était aux fortes impressions, son âme se souleva contre les cruautés qu'elle voyait journellement et à chaque instant commettre par les grands de son entourage.

Elle me dit l'horreur qu'elle ressentit devant le destin qui frappa un jeune prince Ourousoff, proche parent de sa mère.

Il était élève-officier. Or, un soir qu'il avait bu avec des amis, il venait de rentrer à l'école de guerre et s'était assis sur le bord de son lit. Il se mit à fredonner un chant révolutionnaire qu'il avait entendu chanter par hasard, sans même réfléchir à la portée des paroles. Le sous-officier de service porta plainte devant ses chefs et sans autre forme de jugement ou d'instruction, il disparut dans les casemates de la forteresse de Peter-Paul, construites à cette époque de telle façon qu'on ne pouvait s'y tenir ni debout, ni assis, ni couché. Après de longues et horribles souffrances, il fut banni en Sibérie et ce n'est que vingt ans plus tard qu'on apprit qu'il était mort à Archangel, ruiné physiquement et moralement.

De telles cruautés, continuellement renouvelées, engendrèrent le nihilisme et la jeune et ardente princesse Tola Mertchersky appartint bientôt à ceux qui se donnaient corps et âme à l'opposition révolutionnaire. Elle devint l'amie personnelle de la célèbre femme révolutionnaire Sofia Perovskajas et à la prière instante de celle-ci assista à son exécution et la vit pendre.

« C'est sur de tels actes de violence contre les champions et les soutiens du droit dans notre malheureux pays qu'il faut écrire » dirent les révolutionnaires à la princesse Mertchersky, leur sœur et amie.

Ils ne voulaient pas qu'elle prît une part active au mouvement. Elle devrait, autant qu'il lui serait possible, mener une propagande secrète dans les classes élevées auxquelles elles avait accès par sa naissance et ses dons brillants ; elle devrait agir par son talent d'écrivain. Et c'est ce qu'elle fit dans une ample mesure. Elle a publié un nombre incalculable d'écrits révolutionnaires sous forme de brochures, de nouvelles, ou de pièces de théâtre. Ce ne furent pas des jours faciles pour elle lorsque son entourage aristocratique et conservateur comprit ce que son rôle d'écrivain signifiait en réalité. Elle fut soumise à toutes sortes de persécutions et il s'en fallut de peu qu'elle ne partageât, sinon le sort de son amie Sofia Perovskajas, du moins celui de son jeune parent Ourousoff.

Mais elle fut sauvée à temps et d'une façon inattendue pour elle. A Petersbourg, elle fit la connaissance de l'ingénieur français Dorian, un fils du riche ministre de même nom qui, pendant la guerre de 1870, avait fait don de 400.000 francs à la Ville de Paris.

L'ingénieur Dorian était venu en Russie pour visiter les mines d'or de son père dans l'Oural. Il tomba amoureux de la princesse Mertchersky et elle de lui. Ils quittèrent un jour ensemble la Russie pour venir à Paris.

Nouveaux malheurs et nouvelles souffrances ! La première conséquence pour Mme Dorian — car elle devenait maintenant Mme Dorian, — d'avoir quitté son mari, le prince Mertchersky, fût que son père la déshérita.

De plus, elle ne fut pas bien accueillie par la famille et les proches parents de son second mari. L'ardent tempérament d'artiste de Mme Dorian, ses idées avancées et ses mœurs libres — oui, sa nature bohème n'est peut-être pas trop dire — contribuèrent à ce que sa situation se trouva peu à peu minée dans sa nouvelle famille et dans ce milieu étranger et rigide.

Sa réputation dans les cercles bourgeois ne s'améliora pas devantage du fait de son amitié intime avec Victor Hugo. Il était bien le dieu à

Paris et en France, mais qu'il mourût la main dans la main de cette femme, ne provoqua que le blâme. Tout ce qui, du dehors, eut une répercussion sur la vie familiale de l'ingénieur Dorian et de sa femme n'a pas sa place ici, mais le résultat fut qu'un beau jour, par suite de la pression exercée par la famille, ils furent obligés de se séparer. Dorian mourut prématurément. Il légua la moitié de sa grande fortune à sa femme.

Depuis lors la princesse Mertschersky-Dorian vit seule, absorbée par une abondante activité littéraire. Nous étendre à ce sujet nous entraînerait trop loin. Je me souviens particulièrement d'une pièce de théâtre en quatre actes de Tola Dorian : *C'est nous qui sommes...* une satire implacable de ce qu'on appelle la « haute société » à Paris.

Sur la couverture de ce petit livre se trouve une liste des principales œuvres littéraires de Tola Dorian. J'en compte une vingtaine, mais elle en a écrit beaucoup plus. Et dans toutes nous rencontrons de grandes et nobles pensées, des sentiments ardents et profonds, un idéal élevé de vie et de saine humanité, une noblesse d'âme qui commence à se faire rare dans la littérature moderne de toutes les langues. Tola Dorian a écrit la plupart de ses ouvrages en français.

*
* *

La princesse est assise très droite sur sa chaise-longue. Elle n'est plus jeune, mais ses yeux brillent de vitalité et d'énergie.

« — Voulez-vous voir mes chevaux ? » s'écrie-t-elle subitement. « Je conduis mon couple d'Orloff tous les jours au Bois de Boulogne. »

Elle se lève et s'en va à pas rapides vers la porte vitrée de la véranda qu'elle ouvre toute grande. Enfonçant deux doigts dans sa bouche, elle donne un coup de sifflet strident : c'est le signal au palefrenier. Un instant après, deux hauts étalons Orloffs blancs galopaient à travers le jardin, suivis d'une demi-douzaine de poneys noirs, hennissant crinière au vent.

Les chevaux se sont arrêtés devant le perron qu'ils grattent de leur sabot tandis que leur maîtresse leur distribue des morceaux de sucre.

« — Voilà ma vie » dit la princesse, « maintenant vous la connaissez. Au fait, non, vous ne la connaissez pas. Vous ne savez pas que je suis spirite. Je crois au spiritisme et un esprit que j'appelle Frédérick communique ici avec moi tous les jours. »

Je la regarde d'un air interrogateur et me demande si c'est le père Frédérick du « Cabaret des assassins » à Montmartre qui s'amuse à libérer son corps astral pour rendre visite à sa bonne vieille amie la princesse.

« — Mais oui, que chacun croit ce qu'il veut ! » répète-t-elle. « C'est la vie. »

Et à la porte, j'entends ses paroles d'adieu en français : « Tout passe, tout casse, tout lasse ».

WENTZEL HAGELSTAM.

(Traduit du suédois par Mlle Fanny Petitbon).

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

Angleterre.

Dans la *Fortnightly Review*, M. Wodehouse constate, en traitant de l'hérédité, qu'une modification et qui va loin a commencé de se dessiner, il y a une vingtaine d'années, dans les conceptions générales en matière d'éducation. Le temps et l'observation aidant, on en est en effet venu à accorder aujourd'hui sensiblement plus d'attention à la question de l'hérédité qu'à celle du milieu. C'est reconnaître le rôle primordial dans le comportement et dans la destinée de chacun des prédispositions innées et instinctives : d'où, au reste, l'importance que l'on attache présentement à l'étude du subconscient.

Ce qu'il faut redouter, c'est moins la formelle et foncière immoralité de quelques-unes que les mauvais instincts de tous.

Que les parents et les maîtres s'appliquent surtout à dépister et à surveiller les premiers instincts chez l'enfant et que l'on n'hésite pas à éclairer celui-ci sur lui-même : le sens moral s'acquiert et la pratique du bien s'apprend comme autre chose.

*
* *

C'est dans des proportions vraiment impressionnantes qu'en Russie la radiophonie s'est développée au service des doctrines communistes, écrit à la *Review of Review* M. Roger Shaw.

Moscou, qui n'avait qu'un poste émetteur en 1924, en possédait déjà soixante-cinq il y a deux ans. Le plan quinquennal soviétique d'équipement industriel prévoit la création de quatre-vingt sept stations principales et de cent stations secondaires. Dès 1929, la Russie comptait au total plus de quatre cent mille appareils récepteurs, quelque quarante mille de ceux-ci étant répartis dans les centres et toute institution publique étant pourvue de son installation radiophonique.

N'oublions pas d'ailleurs qu'ici le champ à desservir

est immense, que la population russe s'élève à cent cinquante millions d'âmes et qu'il s'agit pour le régime d'atteindre par la propagande orale la masse de ceux qui ne savent pas lire. Cette population de cent cinquante millions d'âmes comprend au surplus des Ukrainiens, des Finnois, des Tartares, des Géorgiens, des Arméniens, etc. Soit autant de « nationaux » qui n'entendent pas le russe... et à l'intention desquels le gouvernement des Soviets a dû organiser un service radiophonique spécial.

Allemagne.

Herr A. Lubke soumet aux lecteurs de *Das Neue Reich* une brève relation du récent voyage qu'il a fait à Moscou.

Dans cette capitale, une tablette de chocolat est, à l'en croire, une friandise sans prix par le temps qui court. Bien que le spectacle, où que vous tourniez les yeux, rien que le spectacle d'une affreuse misère et de la mendicité à peine déguisée. Jamais un rire nulle part, mais sur les visages, partout, une morne contrainte. — On a absolument cessé de construire et dans les constructions existantes plus même d'entretien. — Tout appartient à l'Etat... et dans la chambre que notre voyageur occupait là-bas tous les meubles étaient numérotés...

Moscou en l'an de grâce 1931 ?... Moscou boulevard et forteresse de la révolution ?... L'enfer des travailleurs.

Tchécoslovaquie.

A propos d'un livre récemment paru et que son auteur, M. Gustave Winter, un journaliste tchécoslovaque de talent, a modestement intitulé « *Un livre sur la France* », Mme Junia Letty formule dans *L'Europe Centrale* cette observation qu' « il n'est presque aucune définition du caractère français qui n'appelle sa définition contraire et qui ne se complète même par celle-ci ».

Ainsi, après avoir constaté que le Français est tout particulièrement impatient des contraintes et rebelle aux disciplines, il faudra de nécessité ajouter aussitôt que la France est le pays « où les hommes sentent le plus vivement le besoin de s'encadrer dans certaines formes traditionnelles » et où la vie familiale et sociale revêt le plus volontiers tels aspects convenus et quasi rigides... — « Pays de grandes actions et de petites économies, pays où les crimes d'amour sont plus facilement excusés qu'ailleurs, où l'on se garde de dramatiser les égarements du cœur, mais en même temps pays des familles solides et des mariages de raison »... — On tient couramment pour un dogme que l'un des traits essentiels du tempérament français, c'est la gaîté, « le don de prendre la vie en souriant » : or, M. Edmond Jaloux pouvait écrire récemment que le peuple français est « le plus austère, le plus triste qui soit »....

Ces constantes antinomies s'expliquent par la rencontre des deux éléments qui ont concouru à former l'âme française : le latin, de mesure et de sérieux par excellence, et le celte tout d'ardeur et d'élan.

« Rome comme méthode, la Gaule comme inspiration, ce sont là les deux pôles essentiels entre lesquels se meut le caractère français et qui expliquent les contrastes surprenants que l'on y rencontre ».

Ici tout singulièrement, que l'on se garde des synthèses téméraires : vouloir enfermer dans une phrase « toutes les caractéristiques de l'esprit français » est une sotte prétention et qui ne va pas sans danger...

GASTON CHOISY.

LES LIVRES NOUVEAUX

Biographie

PAUL L. LÉON. — *Benjamin Constant*, avec 60 planches en héliogravure (Editions Rieder, Collection : Maîtres des Littératures).

Une étude de grand intérêt.

Il est seulement regrettable que la brièveté, imposée à l'auteur par les limites de la Collection, ne lui ait pas permis de faire revivre le cercle dans lequel évolua Benjamin Constant. Brièveté qui donne parfois à ce portrait la ligne légère d'un croquis.

Mais exposé vivant et prenant qui résuma la vie tourmentée de son cœur et, explique l'auteur d'Adolphe, son ironie, son pessimisme quelque peu hautain, la dualité de son esprit et de sa sensibilité.

Premier ouvrage, d'ailleurs, à la portée d'un public étendu, publié sur Benjamin Constant, et qui paraît à son heure au moment du Centenaire de l'immortel écrivain. C. M.

Divers

MARIUS AUDIN. — *Le livre français* (Un vol. in-4°, avec 60 planches hors texte. Editions Rieder).

Retracer en de brèves pages l'évolution du livre, en indiquant ce qu'il a été aux diverses périodes, tel est l'objet que s'est proposé Marius Audin en cet ouvrage.

Une abondante illustration éclaire le texte et nous montre, mieux que de longs exposés, les différentes phases de l'art du livre, depuis les incunables jusqu'à l'époque actuelle. C. M.

ALPHONSE GAILLARD. — *Ma Franche-Comté.*

Cet ouvrage est dû à la plume de notre distingué confrère dont l'œuvre a été primée à un grand concours national. Avec *Ma Franche-Comté*, M. Alphonse Gaillard nous offre une fresque qui déroule le passé historique et légendaire de sa terre natale et en dessine le visage. Les montagnes du Jura, les pépinières de Saint-Claude, la forêt, les sommets, le village et ses horloges, tout cela est rappelé de façon pittoresque et sobre. Cette poésie reste familière. Il ne faut pas lui demander les accents du grand lyrisme. Mais la noblesse de l'inspiration enlève souvent le ton et la simplicité de l'expression n'y dégénère jamais en vulgarité.

ROBERT-ROBERT et GASTON DERYS. — Dictionnaire de la *Gastronomie joviale* (1 vol. in-8°. Les Portiques).

Robert-Robert et Gaston Derys publient un *Dictionnaire de Gastronomie Joviale* qui mêle, à dose variable, l'érudition et l'humour.

Les auteurs ont eu le courage d'écrire un livre franchement gai, ce qui peut paraître aujourd'hui une audacieuse gageure, en ce temps où les ennuyeux patentés sont les triomphateurs. Robert-Robert (pseudonyme du plus souriant et du plus gourmand de nos chartistes, Robert Burnaud) et Gaston Derus ont pensé qu'un livre de belle gaîté gaillardement épanouie serait apprécié de ceux de nos compatriotes qui se souviennent toujours que le rire est le propre de l'homme.

Romans

MAURICE MOREL. — *La Cité des Bêtes.* Un volume in-16

Un jeune bachelier et son précepteur, Ursus, jovial philosophe que les plaisirs de la table consolent aisément des mésaventures de l'esprit, sont jetés à la suite d'un accident d'aviation dans une île que nulle carte ne mentionne et où les Bêtes, constituées en nation sagement organisée, utilisent, selon leurs capacités, les hommes que le hasard leur envoie.

L'imagination de M. Maurice Morel brode sur ce thème d'étincelantes et cocasses fantaisies et donne en souriant à la vanité humaine une leçon d'humilité et de bonté envers notre frère l'animal.

ALBERT LONDRES. — *Le Juif errant est arrivé.* (1 vol in-16 Albin Michel).

Quand on a lu les romans juifs des frères Tharaud, facilement on s'imagine tout savoir sur Israël — ou du moins sur Israël d'aujourd'hui. — Or, il n'en est rien : avec Albert Londres nous sommes initiés à de nouveaux aspects de la question juive. Sans se départir jamais d'une bonne humeur contagieuse et d'un humour entraînant, sous le soleil brûlant ou sous le gel implacable, parmi les promiscuités répugnantes, dans les milieux les plus malodorants, l'auteur, qui semble, lui aussi, emboîter le pas au Juif errant, nous conduit à sa suite partout où il y a des fils d'Israël.

De Whitechapel, où il commence ses investigations, il nous emmène chez les Juifs sauvages des Marmaroches, chez les Juifs peureux de Transylvanie, de Bessarabie, de Bukovine, chez les Juifs battus et suppliants de Lworo, chez les Juifs fanatiques de Palestine.

Avec papillottes ou sans papillottes, en cafetan ou en veston, c'est toujours le même type sémitique, pareil à travers les âges, soit que, glorieux et repu, il trône derrière un luxueux comptoir, soit que, misérable et affamé, il se tapisse au fond d'une échope sordide, ou bien qu'il psalmodie 14 heures par jour « buvant le Talmud à plein goulot » dans l'usine à rabbins de Varsovie, ou encore qu'il se lamente à grand renfort de gémissements devant le pan de mur du temple de Jérusalem « les uns se balançant, les autres pédalant sur place, tandis que d'autres encore n'allant que d'un pied, ont l'air de rémouleurs ».

En traversant les Karpathes, Albert Londres nous avait présenté le saint Vincent-de-Paul du pays sous les espèces d'un notaire; en Palestine il nous met en présence du sionisme et de ses adeptes, là où le Juif errant a quelques chances d'être arrivé. Mais est-il vraiment arrivé? Ce n'est pas très sûr. N'importe, avec un tel guide on irait au bout du monde. M. B.

Livres reçus au Bureau de la Revue

CONSTANT BOURQUIN. — *La Trahison de Julien Benda.* Editions de la Nouvelle Revue critique.
LÉON BERTHAUT. — *Chevaliers de la Mer.* Renaissance du Livre.
VICKI BAUM. — *Grand Hôtel.* Stock.
EDGAR-EMMANUEL BONNET. — *Jacques-Jacqueline.* P. Bonnet.
HENRIETTE CHARASSON. — *La Mère.* Nouvelle Société d'éditions.
SUZANNE DE CALLIAS ET BLANCHE VOGT. — *Aux Pays des Femmes-Soldats.* Fasquelle.
G. DUHAMELET. — *Rue du Chien qui pêche... prolongée.* Bloud et Gay.
J.-B. ERIAU. — *Louise de la Vallière.* De Gigord.
MARIE FOUGERON. — *Le Témoignage de Judas.* E. Figuière.
LOUIS FERRIER. — *Washington*, drame. E. Figuière.
CLAUDIUS GRILLET. — *Victor-Hugo spirite.* Emm. Vitte.
A. MARTINEAU. — *Mémoires de François Martin.* Société d'éditions Géogr.
A. MEGGLÉ. — *Afrique Occidentale Française.* Soc. franç. d'éditions.
GEORGES MONMARCHÉ. — *Route des Châteaux de la Loire.* Hachette.
PAUL NYSSENS. — *Pensée féconde.* Libr. de culture humaine.
NIETZSCHE. — *Lettres.* Stock.
FERDINAND OSSENDOWSKI. — *Esclaves du Soleil.* A. Michel.
JEAN QUERCY. — *Dans la lumière de Port-Royal.* Edit. du Sycomore.
LOUIS ROULE. — *Les Poissons*, tome IV. Delagrave.
JEAN SARMENT. — *Lord Arthur Morrow Cowley.* Fasquelle.
ANDRÉ SIEGFRIED. — *La crise britannique au XXe siècle.* A. Colin.
GEORGE SAND. — *Histoire du Rêveur.* Edit. Montaigne.
UPTON SINCLAIR. — *La Tête d'Holopherne.* A. Michel.
RENÉ VANLANDE. — *Visions de Tunisie.* Peyronnet et Cie.
VITAL-MABEILLE. — *La Vie ardente d'Eléonore d'Aquitaine.* Flammarion.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

LE BUDGET YOUGOSLAVE POUR 1931-1932

Tenant compte des résultats du budget de 1930-1931, M. Stanko Svrljuga, ministre des Finances du Royaume de Yougoslavie, a établi pour l'année 1931-1932 un budget de 13.210.303.954 dinars, contre 13.348.013.160 dinars prévus dans le budget précédent, soit une diminution de 137.709.206 dinars.

Le budget pour 1931-1932 est le troisième budget que dresse M. Svrljuga depuis janvier 1929, époque où il prit le portefeuille des Finances yougoslaves.

Le budget des dépenses et des recettes de l'Etat pour l'exercice 1931-1932 adopté par le gouvernement, signé et promulgué par le Roi, se présente comme suit :

	Dinars
1° Budget général des dépenses et recettes de l'Etat :	
Total des dépenses, ordinaires et extraordinaires	8.522.359.292
Total des recettes, ordinaires et extraordinaires	8.522.359.292
2° Budget des dépenses et recettes des entreprises économiques de l'Etat :	
Total des dépenses ordinaires et extraordinaires	4.687.944.662
Total des recettes ordinaires et extraordinaires	5.169.662.214
Excédent des recettes	481.717.552

Cet excédent de recettes est compris dans les recettes du budget général des dépenses et recettes de l'Etat.

Ainsi une barrière solide a été opposée à cette rapide augmentation du budget, augmentation qui s'est manifestée dès 1925. A cet égard, le budget 1931-1932 constitue un arrêt.

Lors de l'élaboration du nouveau budget, la tendance essentielle a été de diminuer le budget dans son montant global par rapport au budget de 1930-1931. En effet, le besoin d'économies dans les dépenses de l'Etat s'imposait comme une des plus sérieuses mesures de précaution destinées, dans la période actuelle de crise économique, à protéger les finances publiques contre de plus grandes secousses ou inconvénients. Le résultat général réalisé après tous ces efforts s'exprime, comme nous avons déjà dit plus haut, par le chiffre de 137.709.206 dinars, montant représentant la diminution des dépenses figurant au projet de budget 1931-1932 par rapport au budget de 1930-1931.

D'autre part, les compressions de dépenses prévues dans les entreprises économiques de l'Etat représentent en réalité des rectifications absolument nécessaires dans la répartition des crédits qui avait été effectuée par le budget de 1930-1931. Par ces rectifications, ne se verront point diminuées les conditions de prospérité des diverses entreprises, dans la mesure où ces conditions existent, par égard aux conditions générales.

Enfin, une diminution du budget de l'administration générale de l'Etat pour une somme de 12.000.000 de dinars a été réalisée.

Voici le tableau comparatif des dépenses selon le budget pour 1931-1932 par rapport aux dépenses pour 1930-1931 :

Dépenses	Budget pour 1931-1932 Dinars	Différence pour 1930-1931 Dinars
Administration d'Etat :		
Administration suprême de l'Etat	259.910.427	— 72.256.605
Retraites et pensions des mutilés de guerre	1.035.662.878	— 64.337.122
Dette publique	1.220.295.784	+203.351.540
Ministère de la Justice	433.683.514	— 12.828.472
Min. de l'Instruction publ.	895.077.376	+ 22.910.642
Min. des Affair. Etrangères	156.015.620	— 3.495.850
Ministère de l'Intérieur	644.000.000	— 27.930.746
Ministère des Finances	400.910.853	— 10.374.783
Ministère de la Guerre	2.595.906.592	+ 73.018.259
Minist. des Travaux publics	279.249.603	—119.440.466
Min. des Communications.	118.470.915	+ 9.168.020
Section pour la construction de nouvelles lignes de chemins de fer	59.408.117	+ 59.408.117
Ministère de l'Agriculture.	83.463.844	— 19.368.812
Ministère du Commerce et de l'Industrie	70.992.889	— 1.909.990
Min. de la politique sociale et de l'Hygiène publique	229.310.880	— 14.097.995
Réserves budgétaires	40.000.000	— 34.000.000
Total des dépenses de l'Administration de l'Etat	8.522.359.292	— 12.202.261

En vertu des stipulations du § 4 de la loi financière, on a fait la répartition de l'emploi de la somme de 406 millions de dinars restant des fonds à toucher par la Yougoslavie au titre des réparations pour la 3e année du plan Young et après toutes les déductions prévues, en vertu de la loi sur l'indemnité de guerre et autres, de la manière suivante :

	Dinars
Services des annuités pour :	
la dette de guerre aux Etats-Unis	12.775.920
la dette de guerre en Grande-Bretagne	82.919.081
la dette de guerre spéciale en Gde-Bret.	43.815.824
la dette de guerre à la France	31.478.785
Services des obligations d'indemnités de guerre 2 1/2 0/0	159.250.000
Pour les excédents touchés par la Yougoslavie à titre de réparations pendant la 5e année du plan Dawes	2.790.308
Pour des rachats de pensions d'invalides	20.000.000

La somme restante est destinée à renforcer des crédits destinés aux mutilés de guerre.

En ce qui concerne les recettes de l'Etat, le projet de budget pour 1931-1932 ne contient aucune nouvelle recette autre que l'impôt sur les célibataires. Les recettes ayant existé jusqu'ici ont été prévues, par contre, à des montants inférieurs à ceux prévus par le budget de 1930-1931. Il est presque inutile de rappeler les raisons de la diminution des recettes. Les conditions modifiées de vie et de travail économique ont forcément imposé une diminution des charges. Déjà au cours de l'exercice budgétaire 1930-1931, le gouvernement yougoslave s'était engagé dans cette voie en diminuant à deux reprises le taux de l'impôt foncier fondamental.

D'ailleurs, voici le tableau comparatif des recettes de l'Etat selon le budget pour 1931-1932 par rapport au projet de budget pour 1930-1931 :

	Budget pour 1931-1932 dinars	Différence avec 1930-1931 dinars
Impôts directs généraux	1.601.000.000	— 29.000.000
Impôts directs spéciaux	455.000.000	+174.000.000
Arriérés d'impôts	50.000.000	50.000.000
Impôts indirects	803.000.000	—100.000.000
Taxes	1.245.000.000	»
Douanes, taxes spéciales et agio	1.488.181.500	— 76.180.500
Monopoles (excéd. de rec.)	1.839.159.550	+ 22.659.360
Réparations allemandes	406.000.000	— 20.086.000
Entreprises économiques de l'Etat (excédents des rec.)	481.717.552	+ 53.272.296
Recettes diverses	153.100.690	+ 13.132.583
Total des recettes	8.522.359.292	— 12.202.261

Comme le montrent les chiffres ci-dessus, les prévisions des recettes provenant des Contributions directes ont été réduites de 29 millions de dinars : 1.601.000.00 dinars, contre 1.630.000.000 dinars dans le budget de 1930-1931. De tous les types de Contributions directes, c'est surtout la prévision des recettes de l'impôt foncier qui a été réduite de 110.000.000 de dinars, ensuite l'impôt sur les entreprises de 70 millions de dinars. D'autres types de Contributions directes ont été augmentés jusqu'à une certaine limite justifiée.

Les prévisions des recettes de l'impôt sur le chiffre d'affaires marquent une augmentation de 170 millions de dinars dans le projet de budget de 1931-1932. C'est un résultat auquel on peut s'attendre grâce à la réforme qui a

été réalisée au point de vue de cet impôt par la nouvelle loi sur l'impôt global sur le chiffre d'affaires.

A titre de perception d'arriérés d'impôts des années précédentes, on a établi des prévisions de 50 millions de dinars inférieures à celles qui ont figuré dans le budget de 1930-1931.

On a de même sensiblement diminué les prévisions des recettes des Contributions indirectes : impôt de consommation et douanes, à savoir des diminutions de 100.000.000 de dinars pour l'impôt de consommation et 76.180.500 dinars pour les douanes.

En ce qui concerne les prévisions des recettes des Monopoles de l'Etat, on les a augmentées de 22.659.360 dinars Cette augmentation des prévisions ne peut pas être considérée comme exagérée, étant donné l'accroissement naturel de la population, ainsi que l'amélioration de l'organisation de la vente des produits monopolisés, surtout des produits du tabac, qui, du reste, constituent la seule série d'articles pour laquelle on attend une augmentation des recettes de 33.147.000 dinars. Par contre, pour les autres produits monopolisés, on prévoit des recettes pour la plupart inférieures à celles prévues dans le budget de 1930-1931, bien qu'il ne s'agisse pas de différences importantes.

Les créances sur l'Allemagne au titre des réparations ont été prévues à un montant inférieur de 20.086.000 dinars.

Les prévisions de recettes des entreprises économiques de l'Etat ont été augmentées dans le présent budget d'un total de 53.272.296 dinars. Cet accroissement se manifeste surtout pour les recettes des entreprises des communications, des Postes, Télégraphes et Téléphones, de la Caisse d'Epargne postale et de la Banque Hypothécaire d'Etat.

Finalement, on a prévu dans ce projet une augmentation des recettes diverses, d'un montant de 13.132.583 dinars.

En satisfaisant de cette façon une partie considérable des besoins de l'Etat, le gouvernement yougoslave n'a nullement porté atteinte à l'équilibre du budget; les recettes prévues sont strictement limitées, cette fois encore, aux dépenses.

Grâce à la stabilité du change, les prévisions budgétaires actuelles sont des plus exactes. L'équilibre du budget est assuré. Ainsi la politique financière du Royaume de Yougoslavie est placée sur une base solide.

BORIVOÏÉ B. MIRKOVITCH.

BATA. — Le Ford Tchécoslovaque.

De même que l'Amérique a son Ford, la Tchécoslovaquie, et avec elle toute l'Europe, a le sien : Bata. Tandis que celui-là fabrique des appareils de locomotion, des automobiles, celui-ci confectionne des appareils de marche : des chaussures. Qui croirait qu'un cordonnier dont l'entreprise occupait en 1900 120 ouvriers est devenu un fabricant qui, dans ses usines, donne du travail à plus de 100.000 individus ? Ses entreprises de Zlin représentent une ville de plus de 20.000 habitants et peuvent produire plus de 130.000 paires de souliers par jour. Et ses produits partent à la conquête du monde entier. Vous les trouverez à Londres aussi bien qu'en Australie, en Suède ou en Amérique du Sud.

Par quel moyen un simple cordonnier est-il devenu multimillionnaire, comment est-il parvenu à fonder des usines qui rivalisent avec les plus célèbres établissements des Etats-Unis ? Un grand nombre d'employés et d'ouvriers ne suffit pas à créer ces entreprises gigantesques. C'est surtout la perfection de l'organisation qui a permis ce développement vertigineux. Les machines les plus modernes travaillent avec une précision exceptionnelle et font baisser les frais de fabrication. L'organisation vraiment rationnelle supprime les pertes de temps; le département spécial étudie sans cesse les méthodes les plus rationnelles de distribution, le département commercial envoie des milliers et des milliers de souliers par jour dans tous les pays. Il dispose d'un central téléphonique qui compte plus de 700 stations, il possède un câble à lui, entre Zlin et Prague, il fait usage de machines à écrire et à calculer des types les plus récents.

Un grand nombre de locomotives, qui sont la propriété de Bata, transportent des trains de marchandises de ses magasins dans tous les coins de la Tchécoslovaquie, sa flottille d'avions peut transporter en même temps une cinquantaine de personnes là où l'exige le service des succursales.

Bata ne se préoccupe pas seulement du matériel et des machines, il ne néglige pas ses collaborateurs. Pour ses ouvriers, il a fondé des milliers de maisons familiales avec jardin et salle de bains; pour leurs enfants, il a construit des écoles primaires, supérieures, professionnelles et pratiques. Pour les élèves de ses établissements scolaires, il a élevé plusieurs « internats » abritant plus de 4.000 jeunes gens qui suivent les cours dans les écoles. Il n'a pas oublié les clubs sportifs et éducatifs où ses ouvriers pratiquent toutes sortes de sports, depuis la boxe jusqu'au jeu d'échecs. L'éducation artistique est assurée par des chorales et des orchestres; le théâtre et des cinémas et T. S. F. ne font pas défaut non plus.

Mais Bata est, en même temps, en Tchécoslovaquie, le plus grand consommateur de presque toutes les matières premières : il a brûlé, en 1930, plus de 1.100.000 kg. d'essence pour ses machines et pour ses automobiles qui parcourent toute la République Tchécoslovaque. Il a acheté dans la même année environ 50.000 kg. de fil de fer, 26.000.000 kg. de matières textiles et environ 300 wagons de fer; ses tanneries ont employé, en 1930, plus de 10.000.000 kg. de produits chimiques.

Bata achète ce dont il a besoin dans toutes les parties du monde : outre ce qu'il se procure en Tchécoslovaquie, il importe des produits chimiques, des machines, du fer, des couleurs et des marchandises coloniales d'Allemagne, de France où il trouve surtout du caoutchouc, d'Angleterre (pour des machines), de Belgique (du fer), de Roumanie (l'essence), d'Autriche (métaux), de Yougoslavie (le tan, le maïs et les fruits), de Suisse (l'aluminium et d'autres métaux); l'Italie lui fournit deux wagons d'oranges par jour; les peaux sont importées d'Amérique, Angleterre, France, Allemagne, Bulgarie, Autriche, Danemark et même d'Australie.

Bata est le vrai Ford Tchécoslovaque et en même temps européen, et le premier cordonnier du monde entier.

STANISLAS LYER.

Le Gérant : M. HEDAN.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 11 69e ANNÉE 6 JUIN 1931

ORIGINES DU MAROC FRANCAIS

Récit d'une Mission (1901-1906) : Sous ce titre, dont la modestie égale celle de l'auteur, le diplomate chargé par Delcassé d'une tâche difficile et singulièrement grande par ses résultats, M. Saint-René Taillandier, apporte à l'histoire le témoignage le plus vrai, le plus complet qu'elle ait à enregistrer sur la politique marocaine de la France au début de ce siècle, avant le coup de théâtre de Tanger et la Conférence d'Algésiras.

Son livre est un livre de bonne foi. Et on n'en pourrait dire autant du tome II des mémoires du prince de Bülow : il y a présenté à sa façon la justification de sa politique allemande qui vint, par ses conseils, provoquer, en 1905, la France au Maroc. « Provocations, dit-il, à l'Allemagne, « que les entreprises de Delcassé et particulièrement l'attitude à Fez de Saint-René Taillandier, l'ambassadeur français exigeant, le 21 février, en termes pressants et catégoriquement, « du sultan qu'il fît instruire ses troupes par « des officiers français, l'apostrophant comme « un vassal de haut en bas, si bien que le sultan dut s'adresser au gouvernement allemand, « et lui demander si vraiment Taillandier agissait comme il le prétendait, non seulement en « qualité d'ambassadeur de France, mais au « nom de l'Europe. » De cette prétendue arrogance du diplomate français, M. de Bülow tire cette conclusion : « Devant cette série de provocations, il me sembla nécessaire de rappeler à Paris l'existence de l'Allemagne. Je ne « redoutais pas de mettre la France devant la « possibilité d'une guerre. Je me fiais à mon « adresse et à mon énergie pour empêcher la « crise d'éclater, pour faire tomber Delcassé, « arracher des mains d'Edouard VII et de son « groupe belliciste leur épée continentale, conserver avec la paix l'honneur de l'Allemagne « et accroître son autorité. »

Il est singulièrement utile que le livre de M. Saint-René Taillandier, ministre, entre parenthèses, et non ambassadeur de France à Tanger, le récit de son premier entretien avec le sultan (29 janvier et non 21 février) et des propos échangés par la suite dans les formes les plus courtoises et sur le ton le plus conciliant, aient été publiés un an avant cette falsification de ses actes et de ses paroles par le chancelier de Guillaume II. L'auteur responsable du débarquement à Tanger, pour justifier ce qui était vraiment de sa part une provocation voulue, a travesti la vérité et changé les rôles. Il se trouve heureusement que M. Saint-René Taillandier n'a pas eu besoin de donner à son récit, très simple et très précis, l'apparence même d'une défense. Et c'est par avance que son histoire de la diplomatie française au Maroc a réfuté

les impostures auxquelles un public trop friand d'anecdotes suspectes, a fait, cette année, un succès excessif et immérité. A la différence des *Mémoires* de M. de Bülow, aussi présomptueux comme écrivain que comme homme d'Etat, les souvenirs de M. Saint-René Taillandier sont un document d'histoire. La scrupuleuse exactitude des détails, dans la succession de ces négociations délicates obstinément poursuivies, n'a pas d'ailleurs, de ce récit, exclu l'agrément et la vie, mais jamais aux dépens de la vérité et pour l'effet. La trame est solide, autant que les couleurs justes et nuancées. L'ensemble est digne de l'effort politique qui a préparé et assuré, malgré les intrigues et les menaces allemandes génératrices de la guerre mondiale, et au milieu même de cette crise redoutable, l'achèvement des destinées françaises dans l'Afrique du Nord.

Rien n'était plus incertain, il y a trente ans, que l'avenir de la France au Maroc, alors que M. Saint-René Taillandier allait à Tanger le 6 août 1901, remplacer Revoil, appelé au gouvernement général de l'Algérie. L'anarchie de ce grand et beau pays s'était aggravée depuis la mort du sultan, Moulaï Hassan. Elle exposait la France algérienne à un double péril : l'insécurité de sa frontière de l'Ouest, mal ou point délimitée par le traité de 1845, exposée au brigandage des tribus qui ne reconnaissaient aucune loi ; la menace également dangereuse qu'une puissance étrangère, peut-être même plusieurs, ne fussent contraintes par l'impuissance du gouvernement chérifien et sollicitées par leurs intérêts ou leurs ambitions, de s'établir entre l'Atlantique et notre domaine, le prenant à revers. Et si, pour faire face au plus prochain de ces dangers, la France, à la demande instante de ses colons, des autorités algériennes, de la police militaire des confins sahariens, recourait à la force, ses mesures de défense étaient taxées de démarches ambitieuses contre l'indépendance du Maroc, à Fez, d'où l'on se posait auprès de l'Europe en victime ; à Paris où les chefs socialistes du Parlement dénonçaient une prétendue atteinte à la liberté des peuples ; à Londres, à Rome, à Madrid, où les hommes d'Etat, depuis 1887, avaient, par des accords secrets, mis leur veto intéressé et menaçant à l'emploi par la France de précautions exigées pourtant par l'anarchie marocaine, et la garde de nos frontières.

Ne pas agir était périlleux ; agir, plus périlleux encore, surtout depuis que l'Allemagne, après s'être longtemps désintéressée des colonies et de l'action des Français au Maroc, venait déclarer, avec M. de Bülow, son dessein « d'une politique mondiale sur la base de sa puissance continentale. » Pour réaliser ce dessein, le chancelier avait, à l'été de 1901, chargé son agent à Londres, Eckardstein, de négocier avec les ministres anglais, Chamberlain et lord Landsdowne, un traité d'alliance défensive auquel, donnons-lui la parole, « pourrait s'ajouter une convention ultérieure pour le partage d'un bien en litige recherché par beaucoup de compétiteurs: tel le Maroc ». Ce plan ne s'accordait guère avec les déclarations qu'a faites M. de Bülow, à notre gouvernement, au Parlement allemand encore en 1905, de n'avoir jamais eu de vues sur le Maroc. Il devait, d'ailleurs échouer très vite à Londres où l'opinion anglaise se déchaînait violemment, à la fin de 1901, contre l'Allemagne. A Berlin même, l'Empereur Guillaume II, plus docile aux leçons de Bismarck qu'aux avis de son chancelier, préférait que la France, pour se détourner du Rhin, s'engageât au Maroc et pressait l'Espagne de s'y engager avec elle.

A M. de Bülow, l'échec a dû être d'autant plus sensible qu'Edouard VII réussit où il avait échoué : en 1904, il connut les conventions passées entre l'Angleterre, la France et l'Espagne. Son amour-propre blessé, plus encore que l'honneur de l'Allemagne, invoqué peut-être si bruyamment pour masquer le vrai motif de son dépit, exigeant une revanche. Il crut l'obtenir en décidant, non sans peine, Guillaume II, pour venger la prétendue injure faite à son peuple, à se poser en champion de l'intégrité du Maroc, en défenseur de ce sultan dont l'Allemagne eût volontiers, deux ans plus tôt, partagé l'Empire avec les Anglais.

De cette revanche, deux Français ont fait les frais pour avoir bien travaillé cinq ans, l'un au quai d'Orsay avec l'aide de Paul Cambon et Camille Barrère, l'autre à Tanger et à Fez avec le concours de Saint-Aulaire et Gaillard et des ministres marocains conscients des vrais intérêts de leur pays, Beni Sliman et El Guebbars, à dénouer avec patience et longueur de temps plus que par force, la situation complexe créée à l'Ouest de notre domaine algérien par la décadence progressive du Maghzen et la jalousie des puissances. Sans la menace que M. de Bülow obligea son maître à lancer de Tanger à la France, sans les intrigues menées à Fez par M. Tattenbach sur son ordre, sans les offres qu'il le chargea de porter au sultan, et ses conseils perfides, les efforts de Delcassé et de Saint-René-

Taillandier, étaient, en 1905, en voie d'aboutir à une collaboration de la France du Maghzen, plus utile au relèvement de l'Empire chérifien que l'intervention bruyante et stérile de l'Allemagne, dictée par le dépit ou des ambitions inavouées. On peut comparer ces deux politiques, aujourd'hui que l'œuvre française, retardée de six ans par la Conférence d'Algésiras, les incidents de toute sorte, jusqu'au coup d'Agadir, s'est accomplie du consentement de toute l'Europe, déjà acquis en 1905. Les ouvriers de cette entreprise féconde, qui se peut juger par ses résultats, n'avaient point mérité d'être éloignés, comme ils le furent, l'un du quai d'Orsay, l'autre du Maroc.

Les invectives que M. de Bülow, après vingt ans, a prodiguées encore à Delcassé « l'incendiaire », ne prévaudront pas contre le jugement que l'histoire a déjà prononcé sur ce bon serviteur de la France et sur son œuvre de civilisation au Maroc. A son ancien chef, M. Saint-René Taillandier a, dans son livre, rendu l'hommage que l'on pouvait attendre du collaborateur le mieux renseigné sur le dessein et les difficultés de la tâche. Nul témoin n'était, par son expérience, plus autorisé à dire les mérites de l'homme « qui a donné à notre politique extérieure durant les premières années du vingtième siècle, une remarquable cohésion », à rappeler « le risque couru par le sacrifice du chef d'une telle diplomatie aux rancunes de l'agresseur ».

Son témoignage n'est pas d'ailleurs d'un ministre qui ait tout approuvé, sans discuter, dans la conduite et les instructions de son chef et qui s'efforce d'en masquer les erreurs. Il est sincère et clairvoyant : il n'en vaut que mieux.

Le point faible de la diplomatie de M. Delcassé a été sa négociation avec l'Espagne en 1904. Après s'être trop pressé de délimiter avec elle, en 1902, des sphères d'influence qui ressemblaient fort à des parts de l'Empire chérifien, il ne put éviter de conclure en 1904 un pacte secret de partage qui, cette fois, l'engageait définitivement. « Il n'avait pu, écrit « M. Saint-René Taillandier, s'abstenir de traiter, à d'autres conditions. Il n'avait pas méconnu la force des objections venues de Tanger. Non. Mais, obligé de passer outre, il avait « pensé y satisfaire en vouant au secret les « clauses qui eussent irrité le sultan contre « nous », des clauses contraires aux engagements que nous avions pris de respecter et de défendre l'intégrité de son Empire. « Je fus très « ému et ne le cachai pas au ministre. Le contrat était signé, définitif. La critique très libre « que j'en avais faite avant, il n'y avait pas à y « revenir après. Je cherchais un remède et n'en « trouvais pas. M. Delcassé me prodigua les raisons décisives de ce qu'il avait fait et les paroles rassurantes. Ses raisons, j'y entrais « avec lui. La tâche que j'avais à remplir ne « m'en paraissait pas moins compromise. Un télégramme porta à Tanger le premier des deux « textes, le texte public par lequel la puissance « maîtresse des Présides s'obligeait, solennellement, par les mêmes promesses que nous-« mêmes, au respect de l'autorité chérifienne et « de l'intégrité territoriale du Maroc. Je partis « pour Tanger avec, cette fois, le sentiment que « nous portions, comme disent nos troupiers, « une mauvaise pierre dans mon sac. » Ce devait être la première pierre, et même la clef de voute de l'édifice d'intrigues que la diplomatie allemande, renseignée de Madrid, allait dresser contre la nôtre à Fez par les soins de son ministre, M. Tattenbach, et sur le plan aussitôt imaginé par M. de Bülow.

Ce récit, saisissant, dans sa simplicité, d'un entretien qu'il nous semble entendre suffirait, à lui seul, à faire voir comment se discutaient alors entre les hommes qui en avaient la garde, les intérêts de la France, et qui souffrirent de les avoir consciencieusement servis. On comprend que dans une autre page, une seule et fort discrète, M. Saint-René Taillandier ait rappelé la suggestion qui lui fut faite, après la démission de Delcassé, de quitter la légation de Tanger. « Attaché comme je l'étais à l'œuvre entreprise « et tout chaud encore de la lutte menée à Fez, « le plus beau poste m'eût paru moins tentant « que le champ de bataille marocain. Je le laissai voir dans un vif élan. Cette ouverture imprévue m'obligeait à examiner ma situation « personnelle. Je serai bref sur ce sujet, mais « je ne veux pas laisser croire que la confiance « professionnelle à moi largement témoignée « par le ministre des Affaires étrangères, M. « Delcassé, n'eût pas une contre-partie dans les « critiques de la presse. Envoyé au Maroc par « M. Delcassé pour être l'agent de sa politique, « j'avais l'honneur d'être entraîné dans la défaveur où il était tombé... L'opinion ignorait à « peu près tout des conditions où nous avions « lutté à Fez ; elle voyait seulement que je « n'avais pas su détourner le sultan d'appeler « les puissances, comme l'y poussait l'Allemagne, à statuer sur nos propositions. Elle me « faisait assez généralement porter la peine de

« n'avoir pas opéré ce miracle. Le fait devait « être rappelé. Il est trop normal pour que je « m'y arrête. »

La sérénité de ce rappel voilé de quelque tristesse suffirait à montrer, si le récit de notre ministre à Tanger n'en apportait bien d'autres preuves, qu'il avait du diplomate les qualités essentielles, la connaissance des hommes et des choses et la maîtrise de soi-même. Ce ne sont pas les succès d'opinion qui font les réputations les plus durables. Celles-là se mesurent aux difficultés et à l'importance de l'œuvre réalisée par les longs et pénibles efforts. M. Saint-René Taillandier n'en a pas moins eu raison d'éclairer, comme seul il pouvait le faire, les *origines du Maroc français*. C'est, en servant l'histoire, une autre façon de servir la France que de l'aider à réparer les torts faits à des ministres dignes de sa gratitude par des ennemis dont les colères et l'injustice n'ont pas encore désarmé.

EMILE BOURGEOIS,
Membre de l'Institut.

FINANCES DÉPARTEMENTALES ET COMMUNALES

La Chambre des députés est enfin saisie du projet de loi portant réforme des finances locales, depuis longtemps annoncé par les ministres de l'Intérieur et du Budget, escompté même par des textes législatifs, qui ont pris des mesures transitoires « jusqu'à promulgation de cette loi ».

Pour étudier utilement ce document, il nous faut examiner :

1° Les motifs et le mouvement d'opinion qui en sont le fondement ;

2° Les mesures d'attente que le législateur, allant au plus pressé, a prises ;

3° La fiscalité nouvelle, que le projet entend instaurer ;

4° Le nouvel aménagement des dépenses, qui serait institué ;

5° Le nouveau régime d'assistance, qui est suggéré ;

6° La caisse d'avances à taux réduit ;

7° La méthode en usage ;

8° Le jugement qu'on doit porter sur cette réforme et l'accueil que doivent lui réserver les Chambres.

I

Les auteurs du mouvement d'opinion, qui a rendu nécessaire, impérieusement nécessaire, le dépôt du projet, sont bien connus : ce sont les municipalités de France, ce sont les conseils généraux, qui ont sonné l'alarme et crié à tous les échos la grande misère de nos collectivités locales. Sans eux, sans leur insistance, sans leurs appels répétés, cette situation critique, cette détresse aurait continué d'être ignorée de Paris, car on ne peut pas dire de cette question qu'elle soit éminemment parisienne. C'est même pour cette raison qu'elle est demeurée, depuis trop d'années, en souffrance.

Les raisons invoquées à l'appui de cette revendication « provinciale » sont simples, d'autant plus fortes qu'elles sont peu variées. Nous les trouvons dans les comptes rendus ou « cahiers » de l'Association des maires, dans les vœux des assemblées locales, dans les discours des présidents de conseils généraux, quelle que soit leur couleur politique, qu'ils s'appellent Albert Sarraut ou Charles Dumont, de Monzie ou Queuille, Linyer ou Abel Gardey. Ils déclarent à l'unisson que l'augmentation des dépenses des collectivités, imposée le plus souvent par l'Etat, par les dispositions législatives, a pris une ampleur telle qu'il est devenu quasi-impossible d'y faire face. Elle se mesure, en effet, par le coefficient moyen 9, qui excède indiscutablement la hausse des prix et qui est significatif. D'autre part, chacun sait que les recettes n'ont pas connu un accroissement parallèle : elles ont l'avantage et l'inconvénient d'être figées. Elles sont constituées par les centimes additionnels au principal, aujourd'hui fictif, des anciennes contributions directes. Le déséquilibre devait s'ensuivre. L'Etat l'aurait subi lui-même s'il n'avait été secouru — et sauvé — par deux impôts relativement récents : l'impôt sur le revenu ; la taxe sur le chiffre d'affaires. Pour venir en aide aux collectivités, privées, elles, de ces deux éléments de recettes, il a institué, depuis la guerre, des fonds communs : boissons, chiffre d'affaires, automobiles ; il leur rétrocède donc une partie de ces impôts indirects et c'est grâce à cet expédient qu'elles ont pu échapper au déficit. Par contre, la loi du 13 août 1926, qui autorisa ces collectivités à instituer plus de vingt sortes de taxes, n'a pas donné de résultats appréciables dans les campagnes.

Si bref qu'il soit, cet exposé suffit à établir que la position des communes et des départements devient chaque jour plus intenable. Une vie locale croissante, qui ne peut s'alimenter que par des ressources stables sans doute, mais non susceptibles de développement, ne peut vaincre une aussi mortelle contradiction. Qu'on le veuille ou non, il faut y parer.

Tel est le thème invariable des doléances de nos municipalités et de nos conseils généraux. Quellle solution suggèrent leurs porte-parole? A la vérité, ils ne se sont guère attardés à proposer de nouveaux systèmes de fiscalité. Ils ne voient pas — ou du moins ne révèlent pas — des moyens inédits d'accroissement des recettes par voie de taxation directe ou indirecte.

Ils demandent à l'Etat de rendre possible, sinon facile, l'établissement de leurs budgets soit en augmentant la part d'impôts indirects qu'il leur rétrocède sous l'appellation de « fonds commun », soit en prenant désormais à son propre compte des dépenses laissées indûment à leur charge. Ici, une raison d'ordre logique vient à l'appui des raisons de fait : ce n'est pas seulement la nécessité qui les anime ; c'est la logique! Ils n'ont, en effet, aucune peine à établir que des frais d'ordre national — tels ceux qui se réfèrent à la police, à l'enseignement, à la santé publique — relèvent du budget national et qu'ils doivent y être portés, « transférés ».

Le ministère des Finances, aujourd'hui du Budget, toujours restrictif, toujours placé de l'autre côté de la barricade — c'est son rôle — ne s'est pas laissé convaincre par ces appels chaleureux. Le projet de loi, qu'il dépose aujourd'hui, maintient la résistance en affirmant encore que la gestion des assemblées locales n'est pas « exempte de toute critique ».

II

Comment le Parlement, qui compte — heureusement, selon nous — nombre de maires et de conseillers généraux dans ses rangs, a-t-il, au cours de ces deux dernières années, abordé ce problème et traité ces réclamations, qui venaient à lui des quatre coins de France? Il a eu à jouer un rôle d'arbitre entre les besoins locaux d'une part et la défense opposée par l'Etat d'autre part. A cette heure, il n'a pas rendu de sentence définitive ; il a voulu parer au plus pressé, dans l'élaboration des deux derniers budgets, par des mesures d'attente, dont il a souligné le caractère provisoire.

Rappelons d'abord qu'en 1929 une initiative importante a été prise : elle n'avait pas de lien direct avec la matière qui nous occupe ; elle émanait du ministère des Travaux Publics, mais elle doit néanmoins retenir notre attention. Donc, le corps des Ponts et Chaussées a dressé alors un programme tendant à doubler l'étendue de son réseau de routes nationales, à le porter à 80.000 kilomètres en y transférant 40.000 kilomètres appartenant à la voirie départementale. Il a obéi à des considérations élevées, estimant que la France devait sans délai s'équiper en grand pays. Il a estimé opportun d'offrir aux nationaux comme aux étrangers des voies modernes en nombre suffisant, qu'il entretiendrait suivant les procédés modernes, quelque onéreux qu'ils soient. Ce plan s'exécute à l'heure présente. Il a eu non pour but, mais pour effet de réduire sensiblement les charges de vicinalité des départements. Le législateur a voulu que cet allègement ne bénéficiât pas aux départements, qui, finalement, n'ont eu ni profit ni perte, mais aux communes, — et la loi a pris des dispositions à cet effet. Est-ce à dire, comme le donne à entendre la rédaction ministérielle, que cet allègement ait été de l'ordre de 400 millions? Non. Il n'en a pas moins été très appréciable.

Le projet de loi se prévaut d'un autre « sacrifice » qu'aurait accompli l'Etat en 1930, et qui se chiffrerait par 140 millions annuels. Il s'agit d'un article de la loi du 30 juin, qui a édicté que les suppléments de dépenses d'assistance, imposés par la loi de finances du 16 avril, seraient remboursés aux départements et communes. Ce texte ne fut pas obtenu sans peine, par l'insistance de M. Pomaret. Il est légitime : l'Etat ayant de lui-même, unilatéralement, mis à la charge des collectivités des obligations nouvelles, les a prises à son compte. Est-ce là un cadeau? Nous ne pouvons pas enregistrer cet acte comme un « sacrifice ».

Les derniers mois de 1930 ont été témoins d'un effort — oratoire tout au moins — au profit des collectivités locales, dont plusieurs — le Lot notamment — commençaient à s'insurger. Le ministre du Trésor du moment a scellé une entente avec la Commission des Finances de la Chambre en vue d'accorder des subventions à trente-neuf départements dits « pauvres » et à des communes besogneuses. Il en a habilement défendu l'idée dans un exposé d'ensemble, porté à la tribune du Sénat le 28 novembre. Néanmoins, ce système malencontreux a soulevé les plus vives protestations dans la Hau-

te Assemblée, dont on voudra bien reconnaître qu'elle est experte en la matière. Il est superflu aujourd'hui de rappeler les objections décisives, qu'il soulevait. Quand, au début de l'année 1931, à l'occasion du budget, la question est venue devant la Chambre, ce système a reparu ; l'initiative louable de quelques députés, MM. Marchandeau, de Fels, soutenus dans la mesure permise par le ministre du Trésor, M. Piétri, en a fait justice. Ils y ont substitué une rédaction qui rétablit l'égalité entre tous les départements et toutes les communes, qui allège les premiers des dépenses de casernement de gendarmerie, et les communes tant des indemnités de résidence servies aux instituteurs que des traitements des receveurs municipaux. Rédaction qui, répondant à la pensée du Sénat, a été acceptée par lui et qui constitue les articles 66 et 67 de la loi de finances du 31 mars 1931. Tel est le premier « sacrifice » direct qui fut consenti par l'Etat et dont il serait injuste de méconnaître la portée ; il se traduit par un dégrèvement de 30 millions au profit des départements, de 70 millions au profit des communes, donc de 100 millions.

Pourquoi faut-il qu'au lendemain même de la promulgation de cette loi, l'Etat se soit appliqué à reprendre d'une main ce qu'il avait donné de l'autre? Précisons : s'il y a un coupable, ce n'est pas le législateur, dont la pensée n'a pas tardé à être, ainsi qu'on va le voir, dénaturée. L'administration ne s'incline jamais devant les prescriptions légales. Elles les accommode dans l'intérêt du Trésor — et, comme disent les casuistes, l'excellence de l'intention lui suffit. Il s'agit de l'application de l'article 66, ainsi libellé : « A partir du 1er avril 1931, le casernement de la gendarmerie sera à la charge de l'Etat ». Il vous semble, lecteurs, que ce texte soit simple. Détrompez-vous! Le ministre a lancé, dès le mois d'avril, une circulaire interprétative pour établir que les dépenses de casernement devaient se subdiviser en dépenses ordinaires à transférer à l'Etat, et en dépenses extraordinaires à maintenir au débit du département. Cette thèse ne se fonde ni sur la rédaction de l'article, qui est catégorique, ni sur les travaux préparatoires qui l'ont inspiré. La Chambre et le Sénat avaient bien envisagé ces deux sortes de dépenses, mais pour dire que l'une et l'autre seraient assumées par l'Etat. Après controverse sur la forme, mais non sur le fond, on s'était mis d'accord sur le texte précité, qui, loin de permettre quelque ambiguïté, la dissipe. Tous les orateurs, qui participèrent au débat, en rapportèrent cette impression nette. Or, aujourd'hui, le ministère sape cette œuvre et oblige les départements à prendre à leur compte toutes grosses réparations, tous travaux confortatifs nécessités par le casernement, soit environ 20 millions par an. D'où lui est venue une telle inspiration? En cherchant bien, on découvre en lui une vieille arrière-pensée, qu'il a tenu à imposer. En voici la preuve : dans l'exposé que le ministre du Budget de l'époque présentait le 28 novembre au Sénat, il annonçait que le ministère de l'Intérieur était disposé à prendre en charge les « frais de casernement *ordinaire* de la gendarmerie ». Il avait donc imaginé déjà cette subdivision, qu'il n'a plus soutenue ouvertement dans la discussion du budget au Palais-Bourbon et au Luxembourg, se réservant de la faire revivre après la promulgation de la loi de finances, contre la volonté évidente du législateur. Nos Assemblées, constitutionnellement souveraines, accepteront-elles cette manière d'agir? S'inclineront-elles?

Ne nous attardons pas à cet incident et reconnaissons qu'elles ont accompli deux efforts appréciables au profit des collectivités locales : en 1930, transfert de 40.000 kilomètres de routes dans le réseau national ; en 1931, allègement de 100 millions de charges. C'était là une encourageante préface à la réforme d'ensemble qui s'annonçait et qui manifestement devait s'inspirer du même esprit. Le projet de loi en question répond-il à l'attente générale? En est-il le complément harmonieux et la suite logique?

III

Il se propose d'édifier une fiscalité nouvelle, dont nous indiquerons les grandes lignes.

Les centimes additionnels aux contributions directes, disparues depuis 1917, n'avaient été maintenus qu'à titre provisoire et ne sauraient survivre éternellement. Pour limiter les innovations et pour nous mettre le plus possible à l'abri des conséquences qu'elles peuvent entraîner, un sénateur, M. Linyer, a suggéré de moderniser purement et simplement les centimes additionnels en procédant à une réévaluation, à une majoration des principaux fictifs sur lesquels reposent ces centimes. Le projet de loi écarte ce système en alléguant que cette opération de réévaluation aurait pour effet inévitable de rompre l'harmonie entre les trois contributions, d'entraîner un déplacement immédiat de la matière imposable, et, par là même, de sou-

lever de nombreuses protestations. Cette objection, d'ordre psychologique, ne manque pas de force.

Des logiciens soutiennent un autre système ; les centimes additionnels aux impôts sur les revenus. Ils invoquent la tradition qui veut que les collectivités locales tirent leurs ressources d'une simple majoration des impôts perçus pour le compte de l'Etat. Le projet de loi repousse cette suggestion, cependant séduisante, en se fondant sur diverses considérations : il rappelle que la grande majorité des citoyens français est exonérée des impôts sur les revenus et que, par suite, la charge pèserait sur un trop petit nombre de contribuables ; il ajoute que la matière imposable, dépendante de l'activité économique, subirait d'année en année de trop grandes variations.

Ces deux systèmes étant écartés, le projet de loi propose le sien, qui est édifié sur trois taxes comme l'était celui qui fut élaboré par la Commission extraparlementaire du ministère de l'Intérieur et rapporté par M. Pierre Tissier. Ce sont deux plans symétriques, qui se rapprochent par endroits et qui reprennent, à d'autres moments, chacun sa propre physionomie :

Première taxe : *Taxe foncière.* — Le projet de loi s'approprie l'idée de cette taxe assise sur les revenus nets servant de base à la contribution des propriétés bâties et non bâties, mais en stipulant qu'elle ne pourrait s'appliquer qu'en 1936, après qu'aura été terminée la révision cadastrale actuellement en cours. Jusqu'à cette date, les centimes additionnels à l'impôt foncier survivraient. La réforme aurait donc l'inconvénient, peut-être inévitable, d'être à *effet différé* sur ce point.

Deuxième taxe : *Contribution mobilière.* — Alors que la Commission extraparlementaire proposait une taxe sur les locaux d'habitation, proportionnelle au loyer payé, le projet se prononce pour une taxe ou contribution progressive qui serait assise sur la valeur locative, distincte du loyer et qui s'en différencierait d'autant plus qu'elle serait affectée d'un coefficient destiné à établir l'équité entre les assujettis.

Troisième taxe : *Patente.* — La taxe sur les locaux professionnels, basée sur la valeur locative affectée d'un coefficient redresseur, avait obtenu les préférences de la Commission extraparlementaire, tandis que le projet reprend le mot et l'idée de la *patente*, qui serait essentiellement un droit fixe et deviendrait pour le contribuable une charge forfaitaire, impersonnelle, invariable, connue d'avance, facile à incorporer dès lors dans le prix de revient.

Telle est la fiscalité nouvelle, que propose le ministère. Il entend que départements et communes fixent librement le taux des trois taxes envisagées, de même qu'ils fixent librement aujourd'hui le nombre des centimes mis en recouvrement. Il ne dit pas que cette décision serait moins simple, moins automatique.

Cette partie du projet de loi n'était pas la plus attendue. Le mouvement d'opinion, qui réclame avec tant de force la réforme de finances locales, ne portait pas son intérêt ni ses soins à la substitution d'une fiscalité nouvelle à la fiscalité existante, mais bien à l'allègement des charges par voie de regroupement — et là va être le point le plus captivant. Le mot de la situation a été dit par M. Caillaux à la tribune : « Ce n'est pas la question des impositions qui « me préoccupe en ce moment, parce que nous « aboutirons à dégrever un certain nombre de « personnes de 24 fr. 75 et qu'elles nous en se- « ront médiocrement reconnaissantes et à char- « ger d'autres personnes de 36 fr. 50, ce dont « elles nous voudront beaucoup. » (*Sourires.*)

IV

Le même orateur ajoutait aussitôt : « La ques- « tion urgente, c'est la situation des départe- « ments et des communes qui sont accablés... » Le ministre du Budget de novembre 1930 disait au Sénat : « Ce problème (répartition des dé- « penses) reste entier. Notre construction défi- « nitive doit comporter, en effet, une répartition plus logique, plus simple, plus équita- « ble. »

L'œuvre qui nous est présentée aujourd'hui a une moindre ambition. Elle déclare renoncer à la réalisation d'un « groupement général des dépenses » et se contenter « simplement de mesures susceptibles d'alléger les budgets locaux », suivant une conception analogue à celle des deux dernières lois de finances. Nous ne ferons certes pas grief au ministère d'être borné dans ses désirs, nous lui demanderons uniquement comment il entend les réaliser.

Voici donc son plan :

Départements : Maintenir l'allègement de 30 millions apporté par la loi de finances de 1931 et le compléter par un dégrèvement de 70 millions nouveaux, qui porterait sur les points suivants :

Préfets et personnel des préfectures : 18 millions.

Tribunaux : 20 millions.

Divers : 32 millions.

Communes : Maintenir l'allègement de 70 millions et le compléter par un dégrèvement de 110 millions nouveaux, qui porterait sur les points suivants :

Traitement des commissaires de police : 23 millions.

Mobilier et imprimés scolaires : 28 millions.

Bâtiments assimilés aux monuments historiques : 8 millions.

Divers : 51 millions.

Le commentaire de ce plan, tel qu'il nous est présenté, mérite d'être suivi pas à pas. Il nous éclairera.

Donc, les tribunaux et prisons, dont l'entretien incombe actuellement au département, seraient transférés à l'Etat, mais « au cours des prochaines années ». Cette remise d'immeubles serait donc à effet différé au risque de créer un trouble qui durerait aussi longtemps que durerait cette période transitoire. L'Etat consentirait à accroître de 100.000 francs en moyenne par département sa participation dans les dépenses afférentes au personnel secondaire des préfectures en révisant dans un sens favorable au département le barème qui fixe actuellement les proportions. Cette innovation n'apparaît pas comme substantielle, mais elle s'appuierait sur un barème, alors que l'exposé des motifs va nous montrer, quatre pages plus loin, qu'il faut, avant tout, se libérer des barèmes!

Le soulagement apporté aux communes n'est-il pas illusoire ou du moins très inégal? La prise en charge de l'indemnité de résidence des instituteurs et du traitement des commissaires de police ne profite aucunement aux communes rurales, qui sont le grand nombre. Quant aux 8 millions prévus pour subventionner dans la limite d'un tiers au maximum les dépenses faites par les communes pour l'entretien de leurs édifices cultuels, ils ne pourvoieront pas aux besoins — et cela pour plusieurs raisons : d'abord, le mode des subventions variables, donc arbitraires, donc suspectes d'être entachées de favoritisme, devrait être banni. Puis on crée une priorité pour les églises anciennes ou revêtues d'un caractère artistique. A quel titre? Les édifices plus humbles doivent-ils être sacrifiés? Tous n'ont-ils pas droit à la même sollicitude? Enfin, le chiffre de 8 millions est trop manifestement infime, si l'on veut bien reconnaître « la grande pitié des Eglises de France », comme disait Maurice Barrès.

Cette somme et celles qui sont visées plus haut seraient-elles du moins disponibles au lendemain de la promulgation de la loi? Aucunement. Il s'agit, au total, de 180 ou 200 millions nouveaux. L'exposé des motifs a la loyauté de nous prévenir en ces termes : « Il reste ainsi à « dégager un crédit nouveau de l'ordre de 200 « millions au minimum. La réforme ne pourra « donc, sur ce point, entrer en vigueur qu'après « ouverture par la loi de finances de dotations « correspondantes. L'incertitude subsiste sur la « date d'application des dispositions... ». Ainsi, les ayants-droit, communes et départements, nantis du titre le plus indiscutable — la loi — auraient encore à attendre l'incorporation des crédits au budget, l'accord entre Parlement et gouvernement, bref à attendre sans fin.

Que penser maintenant de cette « construction définitive » qui nous est présentée comme une solution d'ensemble « pratique et simplificative », préparant pour les finances locales des « jours meilleurs »? Nous rendons hommage à l'administration qui, fidèle à elle-même, s'est appliquée à s'en tirer au meilleur compte pour l'Etat, à défendre opiniâtrement le Trésor, à « faire frein » autant qu'il se pouvait et même un peu plus. Nous n'avons garde d'oublier le ministre, M. Piétri, qui a redoublé de virtuosité et qui, dans une circonstance rappelée plus haut, a eu le mérite de faire prévaloir à la Chambre la thèse de l'intérêt général.

Cela dit, nous sommes obligé de reconnaître que ce programme, si bien présenté soit-il, porte en lui des défauts essentiels qui en diminuent singulièrement la valeur utile et qu'il faut bien signaler au passage :

1° C'est une poussière de menus dégrèvements. Or on sait — et l'expérience de 1929 l'a confirmé — que des dégrèvements éparpillés ne réussissent pas. La règle en matière d'allègements est de les concentrer sur un ou plusieurs points seulement, mais qui en vaillent la peine. On ne l'a pas observée.

2° Après avoir justement condamné les barèmes, on se dispose à les consolider et à étendre même leur empire. Quand se ralliera-t-on à la participation forfaitaire?

3° L'analyse du programme montre que l'Etat juxtaposerait les moyens les plus hétérogènes : ici, c'est la prise en charge ferme de certaines dépenses ; là, c'est une aide dosée suivant les circonstances ; ailleurs, l'exposé des motifs parle du transfert d'immeubles, qui « ne s'effectuera qu'au cours des prochaines années »; plus loin, dans un domaine qui demanderait certes plus d'attention et plus de soins — l'en-

tretien des édifices cultuels — il promet des subventions, qui auront, qu'on le veuille ou non, un caractère électoral, qui seront pour les communes plutôt des aumônes que des contributions effectives et dont l'insuffisance deviendrait la risée publique : 8 millions pour la totalité des églises de France! Une coopération méthodique de l'Etat ne se réalisera que si, au lieu de diversifier les moyens d'intervention, il les unifie.

4° Enfin, le vote du projet par les deux Assemblées aurait simplement, ne l'oublions pas, le caractère d'un vote de principe. La loi promulguée resterait en suspens jusqu'au jour où elle serait suivie d'une loi nouvelle qui ouvrirait une dotation correspondante. Deux cent millions seraient annoncés : le gouvernement en ferait à son heure accorder par les Chambres tout ou partie, en une ou plusieurs fois.

Ces remarques suffisent à établir qu'on ne peut voir là, en aucune manière, la suite logique et cohérente des mesures préparatoires insérées dans les lois de finances de 1930 et 1931. Ces mesures constituaient, nous l'avons dit, la meilleure des « préfaces ». Le projet actuel n'est qu'une déviation, qu'une altération de l'idée initiale. Autant nous applaudissions hier, autant nous devons formuler de réserves aujourd'hui.

L'administration est excusable d'avoir agi ainsi. En réalité, elle a été contrainte de résoudre un problème insoluble. Elle a dû édifier une « construction », qui doit se traduire par une prise en charge, par l'Etat, de dépenses imposantes. Or, elle estime — et le ministre placé à sa tête estime comme elle — qu'elle n'a pas les moyens d'assumer ces charges. D'où l'extrême embarras qui pèse sur le projet ; d'où la gêne constante qui le caractérise. L'exposé des motifs se défend ainsi : « Le budget général est « privé des larges disponibilités dont il jouis- « sait il y a quelques mois... Il était indispen- « sable de subordonner la réalisation progres- « sive de la réforme à l'existence de disponibi- « lités budgétaires ». L'administration, ne pouvant pas réaliser, donne, faute de mieux, cette fiche de consolation aux intéressés, c'est-à-dire aux collectivités locales : « L'adoption des dis- « positions que nous vous proposons aura pour « effet d'arrêter définitivement les bases d'une « répartition logique ». Or, les départements et les communes attendent non point des dispositions de principe, mais des réalités. Ils comptaient que la réforme en cours complèterait l'œuvre commencée par les lois de finances, qu'elle opèrerait de nouveaux transferts de dépenses dans le budget de l'Etat. Nous sommes loin de compte.

Si le ministère avait eu les coudées franches, il aurait mieux aimé assurément s'approprier le plan que traçait il y a quelques mois M. Caillaux à la tribune du Sénat : faire un tableau des charges à transférer dans le budget d'Etat et de l'ordre de 800 millions. « En quatre an- « nuités de 200 millions inscrites au budget, « disait-il, vous arriverez à compenser ce chif- « fre. » Il entendait qu'on doit agir, non seulement par des crédits inscrits, mais aussi par un abandon de recettes, c'est-à-dire par une augmentation des fonds communs. Il rappelait que ce qui constitue la faiblesse des budgets communaux et départementaux, c'est qu'ils n'ont pas la ressource des impôts indirects. Il suggérait, pour y remédier, de leur donner une part plus importante de l'impôt indirect perçu par l'Etat, d'accroître leur participation au fonds commun.

Or, la caractéristique du projet ministériel est précisément de ne proposer aucun plan échelonné sur les quatre années à venir, aucune inscription de crédit au budget, aucun abandon de recettes, aucune augmentation des fonds communs.

V

A défaut des innovations attendues, y trouverons-nous du moins quelque proposition qu'on puisse considérer comme génératrice d'améliorations effectives? Elle sera accueillie alors avec empressement par les collectivités.

La réforme, proposée par le projet de loi, du régime financier de l'assistance remplit-elle cette condition?

Après s'être livré à une analyse très pénétrante des défauts du système en vigueur, l'exposé des motifs se prononce pour le programme suivant : « Laisser aux services d'asistance leur « caractère départemental et même l'accen- « tuer en supprimant les contingents versés par « les communes aux départements ; cette sup- « pression serait compensée pour les départe- « ments par un relèvement du taux de leurs « impositions directes, lui-même accompagné « d'une diminution des impositions communa- « les. L'aide maintenue de l'Etat prendrait la « forme suivante : les départements rece- « vraient, de façon permanente, les trois quarts « de l'ensemble des subventions versées en « 1931-1932 par l'Etat, le quatrième quart de

« ces subventions devant servir de volant à la « répartition. » En d'autres termes, ce quart restant constituerait une réserve destinée à être répartie entre les divers départements, en fonction de leurs besoins réels. Il est expliqué que les admissions à l'assistance, au lieu d'être, comme aujourd'hui, décidées par les communes, seraient désormais tranchées à la préfecture après avis de la municipalité d'abord et ensuite d'une commission composée d'un conseiller général, d'un conseiller d'arrondissement, du trésorier général et de deux fonctionnaires financiers locaux.

Nous devons indiquer les motifs sur lesquels se fonde l'administration et qui, à première vue, risqueraient de ne pas être aperçus : elle estime que les municipalités n'ont pas l'indépendance voulue pour prononcer les admissions et que, au surplus, le nouveau régime serait infiniment plus simple. Enfin, elle fait valoir qu'il est déja en grande partie, appliqué à Paris.

En insérant ces dispositions dans son texte, le ministère n'a pas voulu tenir compte de l'accueil qu'avait réservé le Sénat, le 27 novembre, à l'exposé que lui en faisait le ministre du Budget d'alors. Il disait : « Les conseils municipaux, ne participant plus aux dépenses, ne seraient plus appelés qu'à formuler un avis sur l'admission à l'assistance. C'est à l'autorité départementale... (protestations sur un certain nombre de bancs à gauche.)

M. Joseph Caillaux. — Ce sera joli !

M. Betoulle. — Demandez la suppression des conseils municipaux !

Que devons-nous penser de ce programme cher à l'administration et qu'elle s'obstine à soutenir : preuve nouvelle de son attachement à sa conception du bien public? Reconnaissons d'abord que les conseils municipaux sont en mauvaise posture pour statuer sur les demandes d'admission à l'assistance lesquelles émanent de leurs électeurs, de leurs commettants. Il y a là, assurément, un vice initial d'organisation, mais comment y remédie-t-on? La décision serait prise désormais à la préfecture. Voyons donc comment les choses s'y dérouleraient :

A. — La base de la décision serait constituée par l'avis donné par les conseils municipaux. N'oublions pas que, dans le système, les communes n'assument aucune charge pécuniaire du chef de l'assistance. Dès lors, tous les avis seront favorables : dès lors, ils ne fourniront aucune lumière, aucune indication sur les cas envisagés.

Aujourd'hui, chaque conseil municipal est retenu par un frein puissant avant de prononcer les admissions, puisque c'est la commune qui, pour une large part, en assume la charge. Demain, il n'en sera plus ainsi : plus de frein, plus d'empêchement d'être électoral à profusion.

B. — La décision serait prise par la commission siégeant à la préfecture. Sur quelles données? L'avis communal ne signifiera rien par définition. Il est même ingénu d'en exiger la production. Les membres de la commission, ne connaissant pas les demandeurs, seront peu aptes à se prononcer. Ils seront « trop éloignés des faits et des réalités » et l'exposé des motifs veut bien reconnaître que c'est un défaut. Vous vous méfiez des élus et vous recrutez cependant parmi eux deux membres de la commission sur cinq. La décision serait prise sur pièces — et sur pièces dépourvues d'intérêt. On comprend le mot de M. Caillaux : « Ce sera joli ! ».

C. — D'un trait de plume, le projet de loi réduit, dans une proportion sensible, les recettes et dépenses communales pour augmenter d'autant, en recettes et dépenses, le budget départemental. C'est un bouleversement.

D. — Il y aurait une simplification de comptes pour la commune, mais une complication correspondante pour le département. Puis, avouons-le, le nouveau calcul de la participation de l'Etat ne nous dirait rien qui vaille. L'administration centrale mettrait en réserve le quart de sa contribution annuelle pour en faire l'attribution qu'elle jugerait la plus opportune. Ainsi reparaît ici encore, par une porte dérobée, l'institution chère, entre toutes, aux ministères : la subvention, qui, à tort ou à raison, est suspecte. On suppose qu'elle prête à des abus, à des dénis de justice, à l'arbitraire.

E. — Que le système soit déjà appliqué, en grande partie, à Paris, ce n'est pas là une preuve ni même un commencement de preuve qu'il convienne à la province.

Ces considérations nous portent à penser que le ministère, si judicieux dans son exposé critique, a été moins bien inspiré dans sa partie constructive.

VI

Il a la loyauté de reconnaître que son projet ne saurait avoir la prétention de pourvoir à tous les besoins. Il s'en console et d'autres après lui seront portés à s'en consoler — en pensant que la future Caisse d'avances aux communes suppléera aux insuffisances de la future réforme des finances locales.

C'est une illusion. Pourquoi? Parce que la Caisse, limitée dans ses moyens, serrée dans son statut, ne pourra pas, à beaucoup près, fournir toute l'aide qu'on lui demandera.

Il y a une seconde raison qu'on paraît ignorer et qui, néanmoins, jouera son rôle : beaucoup de collectivités répugnent, à tort ou à raison, à gérer au moyen d'emprunts, même peu onéreux. Cette manière d'agir est contraire à leur tempérament — et vous ne vous flattez pas, j'imagine, de transformer la nature des gens! Deux exemples à l'appui de notre affirmation : nous pourrions citer tel département, qui a été invité (comme tous les autres), en ces dernières années, à dresser la liste de ses communes demandant à bénéficier de prêts consentis par l'Etat, à taux très réduit, pour des objets d'intérêt public. Tous les conseils municipaux en ont délibéré. Aucun n'a voulu profiter de cette faveur parce que la gestion au moyen d'emprunts n'est pas leur fait. Est-ce à dire qu'ils ont une grande aisance? Le ministère incline, à tort, à le penser, puisqu'il écrit : « La pru-« dence de nos conseils locaux qui a évité l'en-« dettement massif est un symptôme heureux « pour la situation réelle de nos finances loca-« les ». Entendons-nous : symptôme non de prospérité, mais seulement d'économie, de prévention contre les prêts.

Autre exemple : la loi du 8 avril 1930 a cru apporter une aide puissante aux sinistrés du Midi en leur donnant, en dehors des allocations, la faculté de contracter des emprunts à des taux de faveur, auprès des Crédits : Foncier, National, Agricole. Or le pourcentage des intéressés qui y a recouru, est infime, ce qui atteste une fois encore que l'endettement ne convient pas plus aux particuliers qu'à certaines collectivités.

La Caisse d'avances aux communes ne répandra donc pas ses bienfaits en nombre illimité.

VII

Si le projet de loi ne répond pas plus et mieux aux espérances qu'il avait suscitées, c'est d'abord, nous l'avons dit, parce que le ministère n'a pas cru pouvoir l'étayer sur des ressources financières consistantes à consacrer au bien des communes et des départements.

C'est aussi, reconnaissons-le, parce que la méthode, à laquelle les services administratifs s'obstinent à recourir, ne convient pas. Les distingués fonctionnaires qui en assurent, à Paris, le fonctionnement, sont remplis de mérites de tous ordres, mais la déformation professionnelle ne les épargne pas. Munis d'une documentation faite, avant tout, de statistiques et de rapports de contrôle, invariablement fidèles aux précédents et à l'intérêt du Trésor public, ils édifient, quant la nécessité les y contraint, des plans de réforme, qui concèdent aux revendications la plus petite part et qui ont pour but de sauvegarder l'essentiel des traditions. Ils agencent le mécanisme si ingénieusement que si tous les citoyens veulent bien se conformer non seulement aux lois, mais aussi aux décrets, arrêtés et circulaires, s'ils veulent bien se pénétrer de toutes les prescriptions de l'*Officiel*, la France aura chance de passer d'un régime à l'autre sans secousse ni dommage. Mais ce sont là bien des conditions à remplir! Seuls les maires, qui seraient inspecteurs des finances ou membres du Conseil d'Etat, seraient en mesure de répondre à l'attente du pouvoir central.

Il nous semble que les services administratifs ne rempliraient pleinement leur mission que s'ils prenaient la précaution, avant de produire leurs textes, de les soumettre à la plus stricte contre-épreuve. Qu'ils se transportent, en fait ou par la pensée, dans les humbles mairies, chargées d'en assurer l'application ; qu'ils se mettent à la place du maire ou du secrétaire ; qu'ils recherchent si et comment ils seront compris ; qu'ils vérifient sur place si leurs prescriptions sont applicables, aisées à suivre, aisées à vulgariser, qu'ils se transforment momentanément en administrés. Si l'expérience est poursuivie de bonne foi, elle sera décisive. Elle contraindra les rédacteurs de textes à les alléger, à les simplifier, à les adapter au public, au Français moyen ou même au-dessous de la moyenne.

Elle les amènera même à penser autrement. Les auteurs du projet de loi auraient eu profit à se contrôler ainsi eux-mêmes, à reviser leurs idées toutes faites. S'ils avaient pris cette précaution, ils auraient porté des jugements plus réfléchis. Ils auraient, par exemple, cessé de croire que le mal dont souffrent ces finances est imputable à l'incapacité de gestion des conseils locaux. De même, une investigation sur le terrain les aurait prémunis contre l'appellation péjorative qu'ils appliquent aux collectivités locales : « Simple association d'intérêts ». S'ils avaient été les témoins des soins que les conseils généraux ou municipaux apportent au bien moral, au progrès intellectuel, ils auraient usé d'un autre terme. Lesdits auteurs ont du moins démontré par une preuve nouvelle que, comme le dit l'exposé des motifs en sa page 32, « le

« pouvoir central est trop éloigné des faits et « des réalités, trop rigide en ses méthodes... »

La plupart des lois récentes portent la même tare.

C'est ainsi, par exemple, qu'une réforme concernant le droit proportionnel de patente doit entrer en vigueur le 1er janvier 1932. Or, le projet de loi, que nous étudions, déclare sans détours : « *Telle quelle, elle est inapplicable.* »

Faut-il évoquer l'histoire de la loi du 13 juillet 1928 sur les habitations à bon marché, qui fut, il est vrai, improvisée par le ministère du Travail? Destinée au public le moins instruit, elle se devait d'être à la portée de tout lecteur. Or, elle n'a commencé à être comprise que grâce aux philanthropes, qui en sont les vulgarisateurs bénévoles. Les organismes qui s'y consacrent sont tiraillés entre deux administrations centrales : Ministère, qui d'ailleurs n'est plus le Travail, mais la Santé Publique, et Caisse des Dépôts et Consignations. Ils se heurtent chaque jour à un nouvel obstacle dans l'interprétation, dans la constitution des dossiers, dans les démarches à accomplir.

La loi sur les assurances sociales, excellente dans son principe, illustre, mieux que toute autre, notre démonstration. Elle a été encombrée de tant de règlementations, subdivisions et combinaisons bureaucratiques que nul, aujourd'hui en France, ne peut ni en donner une interprétation accessible, ni en assurer l'application. Les mairies sont assaillies de questions auxquelles elles sont hors d'état de répondre. C'est un mécanisme d'horlogerie d'une telle complexité qu'il est impossible d'en suivre le fonctionnement.

Ces exemples suffisent. La méthode, toute abstraite et théorique, systématiquement éloignée des faits et des réalités, qu'emploient les services administratifs, a fait faillite. Or, elle a présidé, pour une large part, à l'élaboration du projet soumis aux Chambres. C'est pourquoi il s'adapte si imparfaitement aux besoins des départements et communes. Une loi de plus, vouée à son tour à un échec au moins partiel, n'est pas nécessaire.

VIII

Que devons-nous, finalement, penser de la « construction définitive », si laborieusement édifiée par le ministère? Notre opinion a commencé, en cours de route, à se dégager. Mais il convient de la formuler point par point. L'exposé des motifs et les 111 articles qui l'accompagnent comprennent trois parties :

I. — La première tend à l'institution d'une fiscalité nouvelle. Or, là n'est pas l'objet — ou du moins l'objet principal — du mouvement d'opinion, qui a soulevé d'un même élan départements et communes.

De plus, le système, profondément étudié d'ailleurs, qui est préconisé, aurait pour caractéristique de ne pas observer l'unité de temps. Il s'appliquerait en deux étapes : l'une proche, l'autre ajournée en 1936. C'est un défaut, nous n'osons pas dire une complication, étant donné que l'administration prétend simplifier.

II. — La deuxième partie — transfert de dépenses dans le budget d'Etat — aurait impliqué, pour remplir son rôle, un « sacrifice » appréciable consenti par le Trésor. Or, le ministre ne se sent pas en mesure de l'accomplir.

Il s'ensuit que cette deuxième partie est décevante. Elle revêt un caractère académique. Elle est une dissertation, intéressante d'ailleurs, sur les difficultés auxquelles l'action se heurte à chaque pas. Elle ouvre des vues discutables sur l'aménagement des services d'assistance, sans d'ailleurs garantir la prise en charge par l'Etat des dépenses, dont on souhaiterait le transfert dans son budget.

III. — La troisième partie, dont nous n'avons pas parlé jusqu'ici, est à la fois technique et brillante. Elle tend à assurer une meilleure présentation, une meilleure exécution, un meilleur contrôle des budgets locaux.

On se demandera s'il est opportun de la consacrer par un vote, alors que la première et la seconde parties demeurent, comme nous venons de le voir, en suspens.

*
* *

Quel accueil doit être réservé au projet ministériel par les Commissions — Administration, Finances — de la Chambre des députés, qui s'en saisissent à l'heure même où ces lignes paraissent?

S'il nous était permis d'émettre une opinion, nous dirions qu'il ne doit être ni approuvé — nous croyons avoir dit pourquoi — ni repoussé, parce que l'œuvre de M. Piétri et de ses services mérite un meilleur traitement. Elle a droit à plus d'égards et à plus de considération.

A nos yeux, il conviendrait qu'elle fît un long séjour dans les Commissions, où elle fournirait une admirable matière à des échanges d'idées, à des controverses, à des colloques avec l'Associa-

tion des Maires, avec les conseils municipaux, même avec les préfets. Du temps de feu Ribot, la réforme de l'enseignement secondaire avait donné l'occasion d'interroger plus de deux cents compétences. C'est un précédent qui peut être suivi.

Pendant ce temps, parallèlement, les députés épris d'action — il y en a — se prépareraient à l'exercer utilement — et, à cette fin, à continuer l'œuvre commencée par les deux dernières lois de finances. Ils libelleraient un article en deux lignes, opérant le transfert au compte de l'Etat de telle ou telle dépense ; ils en obtiendraient l'insertion dans le prochain budget et le vote par la Chambre, qu'en cette matière le Sénat, tuteur des communes, ne demande qu'à suivre. MM. Marchandeau et de Fels, notamment, sont accrédités et qualifiés par leur intervention récente pour remplir ce rôle bienfaisant. Ils prendraient la précaution élémentaire de faire une part d'environ deux tiers aux communes et d'un tiers aux départements. Ils amèneraient le législateur à des réalisations par tranches successives, qui, au total, pourraient correspondre au programme tracé par M. Caillaux : déplacement de 800 millions en quatre années. Ils n'auraient chaque fois que l'embarras du choix pour désigner et promouvoir une ou deux des dix réformes suivantes :

I. — Prise en charge par l'Etat du mobilier et des imprimés scolaires, du traitement des commissaires de police et des menues dépenses de justice.

II. — Abandon de recettes par l'Etat par voie d'augmentation de la part des collectivités locales dans les fonds communs (en se fondant sur l'argumentation de M. Caillaux).

III. — Ouverture d'un crédit de l'ordre de 80 millions pour l'entretien et la réfection des édifices cultuels et des maisons d'école.

IV. — Nationalisation des dépenses d'internement des aliénés indigents (en se fondant sur le caractère de thérapeutique et de préservation sociales que revêt la loi de 1838, ainsi que l'a établi le Conseil général de Tarn-et-Garonne).

V. — Prise en charge par l'Etat de bâtiments départementaux (tribunaux, prisons, écoles normales primaires, que le projet ministériel a omises ; à cette occasion, il serait donné l'interprétation la plus large à la disposition de la loi récente qui vise le casernement de la gendarmerie).

VI. — Ouverture d'un crédit en vue d'établir, non par voie de subvention, mais sous forme d'allocation fixe, la participation de l'Etat à l'entretien des chemins communaux et d'accroître sa participation à l'entretien des chemins départementaux, à l'établissement de chaussées durables.

VII. — Augmentation de la part de l'Etat pour la rémunération du personnel des préfectures, dans lequel serait désormais compris le personnel du service vicinal.

VIII. — Nationalisation des dépenses d'hygiène sociale et d'inspection médicale des écoles.

IX. — Participation accrue de l'Etat dans les barèmes d'assistance publique.

X. — Transfert de 20.000 kilomètres de routes départementales dans le réseau national.

Nous estimons que toute future loi de finances qui ne réalisera pas une ou plusieurs de ces réformes sera incomplète. Nous pensons même que, si M. Pomaret n'était plus au pouvoir, il parviendrait à en glisser quelqu'une dans un simple collectif, comme il le fit, si utilement, le 30 juin 1930. Ainsi s'accomplirait, par fragments, l'œuvre devant laquelle le ministère hésite.

Entre temps, son projet arriverait à maturité dans ce qu'on appelle les « commissions compétentes ». Il se trouverait un jour en présence d'une réforme accomplie, passée dans les lois et dans les faits.

GASTON BOUNIOLS.

LE BATEAU IVRE DE JEAN NICOLAS ARTHUR RIMBAUD

Mais, disons-le de suite, en pleine *voyance* Rimbaud, qui jusqu'alors n'avait pas été trop obscur, s'efforce à ces *Hallucinations* symboliques dont il *se réservait l'explication*.

Evidemment l'idée générale du poème est simple :

Le *Bateau Ivre* c'est Rimbaud qui, lancé en pleine mer, sans gouvernail et sans équipage, supporte tempêtes et catastrophes, subit tous les courants, revient sur l'eau, et, fatigué du

(1) Voir la *Revue Bleue* du 16 mai 1931.

dur voyage, ne rêve plus que le repos dans un coin d'Europe comme un enfant qui lâche, *sur une petite mare un bateau frêle comme un papillon de mai.*

Mais il faut essayer de le suivre et l'on rencontre plus d'une difficulté dans les 25 strophes du Poème :

« Comme je descendais des Fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs ;
Des Peaux Rouges criards les avaient pris pour [cibles,
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs. »

« J'étais insoucieux de tous les équipages,
Porteur de blés flamands ou de cotons anglais.
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages,
Les fleuves m'ont laissé descendre où je voulais,»

Comme il *descendait*, après avoir fait du commerce sur les Fleuves impassibles, le bateau, dont les haleurs ont été tués, n'a pas été arrêté par les fleuves qui l'ont laissé *descendre* où il voulait.

Néanmoins, cela n'a pas été tout seul...

« Dans les clapotements furieux des marées,
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux [d'enfant
Je courus ! et les Péninsules démarrées
N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants. »

Ainsi a-t-il été bousculé comme ces icebergs qui errent à l'aventure, et se bousculent en tohus-bohus : — pourquoi *plus triomphants* ?... il y avait, il est vrai, les *Cerveaux d'enfants ! !*... nécessités de la rime !... Ce n'est pas une raison pour dire des insanités — *tohu-bohus triomphants...*

« La tempête a béni mes éveils maritimes.
Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots
Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,
Dix nuits, sans regretter l'œil niais des falots. »

A retenir simplement la tempête qui *a béni* les éveils maritimes, l'appellation des flots, et l'*œil niais des falots*,— c'est-à-dire des *phares*— dont les éclats ne sont pas si niais que cela !

« Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes [sûres,
L'eau verte pénétra ma coque de sapin
Et des taches de vins bleus et des vomissures
Me lava, dispersant gouvernail et grappin. »

Remarquer les deux premiers vers : l'eau verte, les vins bleus et les *vomissures*... Un peu de scatologie ne fait pas de mal chez Rimbaud.

« Et, dès lors, je me suis baigné dans le poème
De la mer infusé d'astres et lactescent,
Dévorant les azurs verts où, flottaison blême
Et ravie, un noyé pensif, parfois, descend ; »

Le poème de la mer *lactescent*, infusé de la voie lactée ?... Dévorant (le poème ? ou le bateau ?), les azurs *verts* ? ?... Mais ce doit être pénible lorsque la *flottaison blême*... et ravie ! !!... d'un noyé *pensif* descend dans les azurs verts...

« Où, teignant tout à coup les bleuités, délires
Et rhythmes lents sous les rutilements du jour,
Plus fortes que l'alcool, plus vastes que vos [lyres,
Fermentent les rousseurs amères de l'amour ! »

Ainsi, dans les *azurs verts*

Fermentent les rousseurs amères de l'amour...

(les poissons rouges qui font l'amour dans l'eau amère ?...), j'avoue n'avoir jamais connu les rousseurs amères de l'*amour*, ces rousseurs qui sont *plus fortes que l'alcool*, qui sont *plus vastes que vos lyres*... (les lyres de qui ?...). (Qu'est-ce que cela veut dire ?...) et ces rousseurs amères de l'amour teignent les bleuités tout à coup... Ces bleuités qui sont délires, etc., etc. Hallucinations !... Insanités !... Pataquès !... Extravagances !...

« Je sais les cieux crevant en éclairs, et les [trombes,
Et les ressacs, et les courants ; je sais le soir,
L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru [voir... »

Après un vers exquis, il y a là la grande prétention du *Voyant*... Il *a vu*...

Dis, qu'as-tu vu ?...

Alors, il répond à Baudelaire :

« J'ai vu le soleil bas taché d'horreurs mystiques
Illuminant de longs filaments violets,
Pareils à des acteurs de drames très antiques,
Les flots roulant au loin leurs frissons de volets.»

C'est le soir, le soleil s'abaisse, taché d'horreurs mystiques (?) et illumine de longues lignes de montages de glace aux tons violets, qui ressemblent à des acteurs antiques couverts de

péplums tandis qu'à leurs pieds les flots roulent leurs ondes, qui frissonnent, semblables à des volets en tôle ondulée.

« J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
Baisers montant aux yeux des mers avec lenteur,
La circulation des sèves inouïes,
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chan-
[teurs. »

C'est en effet un vrai rêve : une *nuit verte aux neiges éblouies*... (sur des sommets neigeux éblouissants ?...) ... Si les blancheurs de la nuit sont éblouissantes comment est-elle verte ?... Rêve... Et ces yeux des mers ?... Sans doute les astres qui s'y reflètent..... Ces yeux verts qui montent des baisers, avec lenteur, bulles venant des sèves inouïes qui circulent au fond de la mer, bulles jaunes et bleues des gaz, des phosphores qui s'évanouissent bruyamment en arrivant à la surface après les baisers. Oh ! ces phosphores chanteurs !... On verra aussi des poissons qui chantent.

« J'ai suivi des mois pleins, pareille aux vache-
[ries
Hystériques, la houle à l'assaut des récifs,
Sans songer que les pieds lumineux des Maries
Passent forcer le mufle aux Océans poussifs. »

Il y avait longtemps que notre Rimbaud n'avait accouché d'une scatologie. Aussi voit-on la houle à l'assaut des récifs comme font les taureaux à l'assaut des vaches hystériques. Quant aux Maries (les Saintes-Maries de la Mer, sans doute) — Izambard a, paraît-il, l'explication décisive qu'il s'est réservée — elles flottent au-dessus des flots qui viennent expirer à leurs pieds lumineux... Mais ces Hystéries et les Maries et les Vacheries font partie du bagage de Rimbaud (*premières Communions*).

« J'ai heurté, savez-vous ? d'incroyables Flo-
[rides
Mêlant aux fleurs des yeux de panthères aux
[peaux
D'hommes, des arcs-en-ciel tendus comme des
[brides.
Sous l'horizon des mers, à de glauques trou-
[peaux... »

L'hallucination continue. Nous le savons maintenant. On connaît déjà les Florides où, au milieu des fleurs l'on voit briller des yeux de panthères *aux peaux d'hommes :* donc des hommes aux mœurs violentes et sanguinaires — ; où, en outre, l'on voit mêlés à de glauques troupeaux marins, sous l'horizon, des *Arcs-en ciel tendus comme des brides* de chapeaux !... C'est effarant !...

« J'ai vu fermenter les marais, énormes nasses
Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan,
Des écroulements d'eaux au milieu des bonaces
Et les lointains vers les gouffres cataractants ! »

Il a vu aussi, que n'a-t-il pas vu dans son ivresse ?... Ces marais avec tout un Léviathan, ce fameux Léviathan de Théophile Gautier découvert par M. Bérand, et qu'on trouve simplement dans la Bible... et ces écoulements d'eaux, courant à travers des eaux calmes, bonaces qui précisément annoncent les orages que l'on perçoit au loin vers les *gouffres cataractants* des pôles découverts par Gordon Pym.

« Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux
[de braises,
Echouages hideux au fond des golfes bruns
Où les serpents géants dévorés des punaises
Choient des arbres tordus avec de noirs par-
[fums ! »

Il existe, en effet, des pays où des punaises se collent aux serpents comme chez nous aux chauves-souris, et qui sentent très mauvais.

Déjà, avant Rimbaud, Victor-Hugo, dans *Le Satyre* (*Légende des Siècles*), avait dit :

L'aube est pâle et l'on voit se tordre les serpents
Des branches, sur l'aurore, horribles et ram-
[pants. »

Et Rimbaud continue... :

« J'aurais voulu montrer aux enfants ces do-
[rades
Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons
[chantants
Des écumes de fleurs ont béni mes dérades,
Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants. »

Pourquoi aurait-il voulu montrer aux enfants ces *dorades* de la Méditerranée (du flot bleu), qu'il ne faut pas confondre avec les *daurades* qui sont les corassins *dorés* des mers de Chine...? et ces poissons *chantants ?* ces poissons du Brésil, ces *paranha*, qui aboient et que les Indiens nomment *panha :* soyons, nous aussi, très fats de nos lectures !... et admirons cette rime des *dérades bénies* par des *écumes de fleurs*, tandis que d'ineffables vents ont donné des ailes au Bateau Ivre, qui sera bientôt fatigué :

« *Parfois, martyr lassé des pôles et des zones,*
La mer, dont le sanglot faisait mon roulis doux,
Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ven- [*touses jaunes*
Et je restais ainsi qu'une femme à genoux. »

Le voilà *martyr lassé* des *pôles et des zones*, on va le voir *bateau perdu sous les cheveux des anses*... Mais d'abord, remarquez ce vers :

La mer dont le sanglot faisait mon roulis doux,

Sans chercher à comprendre, heureux si vous saisissez que du fond de la mer, de l'ombre, montaient des fleurs aux ventouses jaunes, qui se fixaient à la coque et l'attiraient en lui donnant cette attitude d'une femme à genoux ; et fixant ainsi le bateau en formaient une *Presqu'île* au bord de laquelle venaient se quereller des oiseaux aux yeux blonds qui *fientaient* aussi, et à travers les liens frêles de ces algues, le poète une fois de plus nous fait assister à une descente de noyés : il aime cette image...

« *Presqu'île ballottant sur mes bords les que-* [*relles*
Et les fientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux [*blonds,*
Et je voguais lorsqu'à travers mes liens frêles
« Des noyés descendaient dormir à reculons... »

Alors le bateau, perdu sous *les cheveux des anses*, sous les liens frêles des herbes venues des fonds, le bateau reprend sa course folle.

« *Or, moi, bateau perdu sous les cheveux des* [*anses,*
Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau,
Moi dont les Monitors et les voiliers des Hanses
N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau, »

« *Libre, fumant, monté de brumes violettes,*
Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un [*mur*
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,
Des lichens de soleil et des morves d'azur. »

Ici, il faut d'abord signaler une nouvelle imitation du *Satyre* de Victor Hugo :

« *Son pied fourchu faisait un trou dans la lu-* [*mière.* »

et Rimbaud :

« *Moi qui trouais le ciel...*

Puis, comme il manquait un peu de scatologie, nous trouvons ce mur :

« *Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,*
Des lichens de soleil et des morves d'azur. »

Ce qui s'explique un peu. Car, en pêchant les chevrettes dans les herbes, souvent on rapporte dans son havenet des matières gluantes qui ont en effet un aspect déplaisant. Mais admirez cette confiture ! C'est du Rimbaud tout pur, le scatologue né.

Il poursuit sa course : Moi

« *Qui courais taché de lunules électriques,*
Planche folle, escorté des hippocampes noirs,
Quand les juillets faisaient crouler à coups de [*triques*
Les cieux ultramarins aux ardents entonnoirs. »

On est en plein été, les tornades suivent les chaleurs de la journée, et se produisent de préférence dans l'après-midi. Les régions inférieures de l'atmosphère restent immobiles tandis que des vents de sud ou de sud-ouest agitent violemment les régions supérieures. Alors, comme si tout agissait à coups de triques, les couches atmosphériques supérieures s'efforcent vers les inférieures, qui s'ouvrent comme des entonnoirs pour recevoir les flots tourbillonnants qui viennent des cieux.

Or, les spectacles deviennent terribles, et le pauvre bateau en tremble.

« *Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante* [*lieues*
Le rut des Béhémots et des Maelstroms épais,
Fileur éternel des immobilités bleues,
Je regrette l'Europe aux anciens parapets. »

Il tremble rien que de sentir geindre à la distance de 200 kilomètres, les animaux fantastiques, les Béhémots, ces fils de l'Esprit du Mal, du Livre de Job, qui se précipitaient *en rut* (réédition des *Vacheries hystériques*), sur les courants, les Maelstroms, les plus dangereux du monde, dûs à des conflits des vents et des flots ; et, cette fois, le pauvre *bateau ivre* est *désenivré*, il a la *frousse*, il songe à des *immobilités bleues*, sur lesquelles il filait d'habitude, et regrette les anciens parapets de Charleville, près desquels la petite barque était calmement attachée.

Dès lors, Rimbaud sortait abominablement traité de ces hallucinations ; ses voyances l'avaient mis dans un état pitoyable...

Toutefois, il veut se plonger dans une dernière vision parce qu'il a encore à placer quelques images dont il pense frapper le lecteur.

« *J'ai vu* »..., répond-il encore à Beaudelaire, des Archipels *sidéraux*...

« *J'ai vu des archipels sidéraux ! et des îles*
Dont les cieux délirants sont ouverts au vo- [*gueur :*
Est-ce en ces nuits sans fond que tu dors et [*l'exiles,*
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ? »

Des îles extraordinaires, et c'est là, sans sans doute, que dans les nuits sans fond (?) les millions d'oiseaux d'or (comme les poissons !), ô future vigueur ! c'est-à-dire passereaux, oiseaux migrateurs, espoirs des futures reproductions, réserve de la nature, dorment et s'exilent.

Voici donc l'histoire de tous les vagabonds qui éprouvent tout à coup le besoin d'un repos temporaire, d'un retour au *patelin ;* voici le même esprit, qui mettra fin à toutes les tentatives de Rimbaud, et à sa carrière de poète.

« *Mais, vrai, j'ai trop pleuré. Les aubes sont* [*navrantes.*
Toute lune est atroce et tout soleil amer.
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
Oh ! que ma quille éclate ! Oh ! que j'aille à [*la mer !* »

Oh ! que ma quille éclate !... O que le bateau se disloque et que toutes ses planches s'en aillent flotter sur la mer.

Mais lui, où ira-t-il ? Vers l'*Europe aux anciens parapets*, vers les rives de la Meuse, près des fortifications de Mézières et de Charleville.

« *Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache*
Noire et froide où vers le crépuscule embaumé
Un enfant accroupi, plein de tristesse, lâche
Un bateau frêle comme un papillon de mai. »

« *Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô* [*lames,*
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flam- [*mes,*
Ni nager sous les yeux horribles des pontons ! »

Qu'alors tous les bateaux de commerce, reprennent leurs routes habituelles ! Que les escadres déploient leurs drapeaux et leurs flammes ! Que les forçats dans leurs pontons, qui existaient encore alors, jettent des regards horribles sur les bateaux qui passent !

Ils ne verront plus passer le *Bateau Ivre* de Rimbaud, le *Bateau est dégrisé*.

Et maintenant que j'ai tenté une exégèse, que je n'ai trouvée nulle part, il me faudrait reprendre ce poème et le lire à haute voix devant un public attentif, qui se laisserait prendre à la magie des vers et des images, aux sonorités des rythmes, aux effroyables aventures du pauvre Bateau, qui se terminent dans la modeste *flache* où l'enfant lâche.

« *Un bateau frêle comme un papillon de mai.* »

Alors j'emporterais les suffrages et je recueillerais des avis semblables à ceux qui suivent et que j'emprunte à divers auteurs :

Ruchon (*Jean-Arthur Rimbaud*, p. 89 et s.) (1), qui s'évertue, on ne sait pourquoi, à nous montrer que le *Bateau Ivre* ne vient pas de l'*Invitation au voyage* de Baudelaire, proclame :

« *Le* Bateau Ivre *est la pièce maîtresse et la fleur de toute la poésie de Rimbaud. Il est si célèbre qu'il est presque devenu* son vase brisé. *La sûreté du rythme, la magnificence des images, le mouvement et le souffle philosophique qui l'animent, le mettent bien au-dessus de tout ce qu'il a écrit.*

« Ce poème conduit à leur plein épanouissement des tendances exprimées déjà dans les Poètes de 7 ans *et dans* Ce qu'on dit aux poètes à propos de fleurs.

« *Tout y a lieu sous le signe de la réalité. Le voyage se développe et dure sous nos yeux. Et le Bateau raconte son odyssée..., il communie avec les sourdes puissances de la vie universelle..., il en est le témoin, rendant témoignage de ses éblouissements.*

« *Au fur et à mesure que se déroulent les strophes on oublie presque la géniale fiction de Rimbaud... et la voix du navire errant dans l'immensité finit par devenir la voix puissante et souveraine d'une nature qui se connaît et qui, émerveillée, énumère inlassablement ses splendeurs.* » ,

Un autre auteur, très intéressant, Jules de Gaultier, disait de Victor Hugo : « *Il est un mécanisme verbal d'une puissance extraordinaire* » ; il eût pu le dire aussi de Rimbaud auquel, d'ailleurs, il rendit un hommage sans doute exagéré (2).

---

(1) Encore un qui ne veut pas donner à Rimbaud les prénoms Jean-Nicolas-Arthur.

(2) M. de Fr. 1.3.1924. La double personnalité d'Arthur Rimbaud.

« *Qu'est-ce que le* Bateau Ivre ? *Une éruption de la sensibilité, un poème où la prodigieuse richesse des images est portée du premier jusqu'aux derniers vers sur la houle d'une émotion qui s'enfle et se déchaîne et se déchire et ne s'apaise soudain sur la solennité des rythmes que pour reprendre aussitôt avec une violence exaspérée, et n'est comparable qu'à la lamentation du vent, étrange et forcenée, d'une variété inouïe d'intonations parmi la seule monotonie de sa continuité et de son acharnement à hurler, se lamenter, et faire entendre des bruits de foule et des gémissements de damnés. Et parfois aussi, comme en des accalmies où un ciel noir s'entr'ouvre pour laisser apparaître en une soudaine échancrure une baie d'azur, des images sereines comme des saintes du paradis flottent au-dessus de ce vacarme des éléments et la tempête s'achève et tombe pour faire place à la stupeur du silence sur la résignation navrée des derniers vers.*

« *Et, dans tout le poème, les images se suivent, violentes de tons, inattendues, mais de contours précis, évocatrices. Elles ne sont là toutefois qu'au second plan, suscitées par la violence d'une émotion qui est le seul personnage du drame qui se sert du mot et des métaphores, non pour exprimer une suite d'idées, mais pour s'extérioriser et faire irruption sur les entours, qui assemble autour d'elle les mots plus perméables au flux d'une sensibilité révoltée et les dispose encore selon les artifices du métier poétique de la façon la plus propre à favoriser l'évasion.* »

Je crois lui avoir fait bonne mesure. Enregistrons donc quelques rapides critiques...

« *C'est certainement une œuvre inférieure, parce que la recherche des associations de mots y est plus grande que la recherche de l'idée.* » (Remond et Voivenel, *Le Genre Littéraire*, p. 108.)

Tandis que continuant ses critiques, M. Louis Bertrand, dans son article *Rhétoricien perverti* (*Candide* 17-2-1929) dit : « *Je n'excepte* « *pas ce* Bateau Ivre, *qui est devenu un véri-* « *table bateau littéraire, élucubration d'une* « *morne déplaisance. Et déjà chez l'auteur,* « *outre la malpropreté et l'extravagance para-* « *doxale des images, cette affectation des rythmes cassés et de la phrase ligneuse et raboteuse...* »

Dans tous les cas, le *Bateau Ivre* nous affirme que des lois dynamiques profondes s'ajoutent à celles de l'association des idées particulièrement mécaniques, et que l'imagination, toujours avide, porte sa marque d'origine ; et comme le style est l'homme même, Taine, en présence de toutes ces images enfouies dans les flots et que la force de Rimbaud voulut extérioriser, les eût certainement qualifiées, d' « hallucinations vraies ». Oui, des hallucinations au moment où Rimbaud en plein travail de voyant s'efforçait de réaliser cet état si bien défini.

« *On observe un certain nombre de délires, appelés imaginatifs en rapport avec cette exubérance de la fonction mythique* (1).

« *Les êtres qui en sont atteints, dupes de leurs affirmations fantaisistes, débitent des* délires de grandeur, *d'illustration, de gloire artistique et littéraire, avec précision abusive des descriptions pittoresques, minutie des détails, outrance et invraisemblance, goût de l'étonnant, de l'extraordinaire, du grandiose, improvisations volubiles. Curieux mélange de naïveté et de mensonge, de sincérité, indistinction pratique entre le réel et l'imaginaire, appel électif du merveilleux, qui permet d'éluder les explications* (je réserve la traduction) *et de concilier les contradictions dans le mystère. Fréquence du type hystérique...* (sa mère était somnambule), *terrain mythomaniaque ancien, parfois familial.* »

Tel fut en plein le cas de Rimbaud.

Pour en terminer, je me plais à donner ici quelques observations que j'adressai un jour à M. Izambard, pour qui Rimbaud était devenu un dieu auquel il ne fallait point toucher... Ce fut une sorte de taquinerie !

« *Que de beaux vers dans le* Bateau Ivre, *que de musique et de sonorités ; de belles allitérations et le plus souvent des rimes riches, très riches, en attendant le divergondage de sa Muse.*

« *Des Peaux* Rouges criards *les avaient pris pour* [*cibles...*
Fermentent les rousseurs *amères de l'amour...*
Les flots *roulant au* loin *leurs* frissons *de vo-* [*lets...*
Puissent forcer le mufle aux Océans poussifs...
Presqu'île ballotant sur ses bords les querelles...

et puis encore : Les cieux ultramarins... Je regrette l'Europe.

« A remarquer la prédominance de l'*r*, Rimbaud.

« A propos de rimes, on trouve une curieuse particularité : pour la première fois Rimbaud fait rimer un singulier avec un pluriel : *lenteur-chanteurs.*

(1) Dr Logre. *Le Temps.*

« D'ailleurs, je vais m'amuser à vous faire part de mes petites remarques : je mets des chiffres pour indiquer les strophes :

— *Comme je descendais* (1) — *laissé descendre* (2).

— *L'œil niais des falots* (4). *Yeux des mers* (10), *yeux des panthères* (12), *yeux blonds des oiseaux* (17), *yeux horribles des ponlons* (25).

Cela fait beaucoup d'yeux !

— *La tempête a béni* (4). *Des écumes de fleurs ont béni* (15).

— *Porteurs de cotons anglais* (2). *Porteurs de coton* (25).

— *La floitaison bième et ravie d'un noyé pensif* (6).

— *Des noyés descendaient dormir à reculons* (16).

Abus de cette image. Et puis les fleurs, et les couleurs qui font un beau mélange souvent inexplicable d'*eaux vertes*, d'*azurs verts*, avec les *bleuités* et tous les *bleus*, et la nuité verte. Toute la palette y est, avec les *phosphores chanteurs* et les *poissons chantants*, les *poissons d'or*, les *oiseaux d'or* et le *million d'oiseaux d'or*.

Et tout cela entraîne dans un rythme étonnant de vigueur avec des retours sur les mêmes images, les mêmes données transformées, et cette strophe d'un mélange exquis :

« *Où teignant tout à coup les bleuités, délires*
Et rhythmes lents sous les rutilements du jour,
Plus fortes que l'alcool, plus vastes que vos lyres,
Fermentent les rousseurs amères de l'amour ! »

Ah ! les *rousseurs amères plus fortes que l'alcool, plus vastes que vos lyres !...* C'est, en effet, immense !...

Mais je vous en ai assez dit pour vous montrer que j'eusse été heureux d'être dirigé par vous au milieu des *dérades* du *Bateau Ivre*, à travers les *Péninsules démarrées* et les *Presqu'îles ballottant*, vers les *Marées* et les *Océans poussifs*... J'aurais essayé de vous montrer que Baudelaire avait dans *le Voyage* jeté trois ou quatre *qu'avez-vous vu ?* et que Rimbaud avait admirablement imité son maître, et suivi ses traces. Mais j'eusse épuisé ma verve inutilement !... Tant pis !... Il n'en reste pas moins que Rimbaud jusqu'au *Bateau Ivre* a *imité* tous les meilleurs poètes qui l'ont précédé et qu'il l'a fait avec génie... Mais n'exagérons rien !...»

Et pour terminer cette période de la vie de Rimbaud, avant le triste envol vers la capitale de ses rêves et de ses déboires, cette petite histoire :

Le jour du mariage d'une des nièces de Rimbaud, le curé de Roche voulut, au dessert, lire aux jeunes gens Le *Bateau Ivre*. La jeunesse impatiente lui a juste laissé le temps d'achever, à la grande peine du pauvre curé, qui n'avait pas saisi toute l'inconvenance de sa lecture, et au grand scandale de M. et Mme Paterne Berrichon, qui présidaient aux agapes et avaient escompté le succès de cette lecture, qu'ils ne devaient guère comprendre eux-mêmes !

COLONEL GODCHOT.

LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE IL Y A CENT ANS

LES DÉBUTS DU ZOLLVEREIN

D'un siècle à l'autre, la position respective de la France et de l'Allemagne demeure constante; la nécessité d'entretenir de bons rapports s'affirme au lendemain de Waterloo comme au lendemain de Versailles ; les intérêts des deux peuples sont conformes mais leurs sentiments divergent. La France de Louis XVIII et de Charles X, isolée en Europe, craignait moins une Allemagne morcelée qu'une Angleterre, principale adversaire des guerres de l'Empire ; mais, tout comme au XVIIIe siècle, les milieux dirigeants hésitaient entre la Prusse et l'Autriche ; l'une et l'autre, tour à tour, avaient été les alliées de Louis XV ; l'alliance prussienne était même l'alliance traditionnelle, celle de Richelieu et celle de Fleury ; ç'avait été aussi l'alliance de Dumouriez et de Danton. Mais le cadeau que ses alliés de 1815 avaient fait à la Prusse de la majeure partie de la rive gauche du Rhin devait mettre les deux pays en opposition flagrante.

Pourtant, la méfiance instinctive que le cabinet de Vienne inspirait au gouvernement de Louis XVIII repoussait ce dernier vers l'Allemagne du Nord. Ce mélange de sentiments contraires présentait pour la politique française vis-à-vis de l'Allemagne quelque chose de contradictoire qui lui permettait difficilement de donner d'heureux résultats. Dans une récente étude très fouillée, M. Grosjean veut laver la Restau-

ration d'un reproche qu'on lui a souvent fait ; mais il n'y a dans ce reproche aucun parti-pris politique ; il y a la simple preuve que Talleyrand, en contribuant, dans son intérêt personnel, à installer la Prusse et la Bavière sur la rive gauche du Rhin, rendait impossible tout accord sérieux avec ces deux puissances allemandes. Sans aller aussi loin que l'auteur de « la politique extérieure de la Restauration et l'Allemagne », affirmant que le but constant des Bourbons de 1815 à 1830, a été la reprise des frontières naturelles, il est certain que Richelieu, Chateaubriand, Polignac ont, l'un après l'autre, rêvé d'une alliance russe qui pourrait nous valoir une partie de ce bénéfice ; mais Richelieu, le plus pondéré, le plus expérimenté des trois, sentait bien que la Russie était d'abord l'alliée de la Prusse, et qu'elle ne consentirait jamais à une combinaison qui diminuerait, de quelque façon que cela pût être, la puissance prussienne. Pour l'aide que la France était prête à lui donner en Orient, Alexandre Ier s'offrait à lui chercher une compensation, mais en Méditerranée ; et c'est là qu'effectivement, en 1830, Nicolas 1er appuya vigoureusement la France lors de l'expédition d'Alger, quand l'Angleterre prétendait empêcher Charles X de châtier l'insolence du Dey.

La Prusse qui, en 1815, avait, avec insistance, réclamé l'annexion de la Saxe, et n'avait obtenu du Congrès de Vienne que le tiers du royaume, prétendait n'accepter qu'à contre-cœur les provinces rhénanes, situées dans une position excentrique vis-à-vis de Berlin. A partir de ce moment, comme le prévoyait dès la signature de la paix, la princesse Radziwill, la Prusse ne devait plus avoir d'autre ambition que de réunir les parties éparses de la monarchie : il fallut l'audace de Bismarck et l'incroyable naïveté de Napoléon III pour qu'elle atteignît ce but en 1866. Mais elle commença par agir avec prudence, se sentant surveillée par Metternich.

En 1816, Richelieu écrivait au marquis de Bonnay, nommé à la légation de Berlin : « La Prusse ne négligera rien pour obtenir un accroissement de pouvoir... elle seule, de toutes les puissances ne tend pas au repos. » Or, treize ans plus tard, Rayneval, longtemps directeur politique au ministère, déclarait : « Nous verrons sans crainte ni jalousie la Prusse resserrer ses liens avec les autres Etats du corps germanique ». La contradiction est évidente entre ces deux textes, comme aussi la politique de Polignac et celle de Richelieu. Le plan fameux que rédigea Bois le Comte et qu'adopta Polignac, en installant la Prusse en Hollande, aurait doublé entre les deux pays les causes du conflit tout en prétendant asseoir la paix perpétuelle.

Or, dans les dernières années de la Restauration, la Prusse portait ses premiers efforts sur le terrain commercial ; elle forgea, en 1828, le premier anneau du *Zollverein*, qui devait, quelques années plus tard, grouper toute l'Allemagne du Nord. Il est curieux, un siècle après, quand une tentative d'extension du Zollverein à l'Autriche montre la suite de la même politique, de rechercher quelle position prit la France en face de ce problème.

Dès 1815, la Prusse et l'Autriche avaient proposé à la Diète de prendre des mesures pour faciliter la liberté du commerce entre les Etats allemands. La Bavière, toujours méfiante, n'avait laissé la discussion se poursuivre que sur la question des voies navigables et des droits de péage. La Prusse avait, en 1818, aboli ses douanes intérieures et établi un régime commercial facilitant les échanges avec l'étranger. Au même moment, le Wurtemburgeois F. List, professeur à Tubingen, envoyait une pétition à la Diète demandant la liberté du commerce entre les Etats allemands : « Les douanes, comme la guerre, écrivait-il, ne se justifient que comme moyens de défense ».

Le particularisme des états empêcha le mouvement d'aboutir à ce moment. Le Wurtemberg et la Bavière conclurent une entente particulière et cherchèrent en France des débouchés.

Mais, dès 1822, la France avait pris des mesures protectionnistes qui avaient provoqué un sourd mécontentement tant en Angleterre qu'en Allemage. Le marquis de Rumigny, ministre de Charles X à Munich, crut devoir exploiter les sentiments bavarois en transposant les projets d'entente sur le terrain politique, dans la manière chère alors au gouvernement de Polignac, en proposant au roi Louis le troc du Palatinat contre le Tyrol et l'ancien évêché de Salsbourg. Le gouvernement bavarois fit aussitôt un mouvement de recul, dénonça à l'Autriche le projet qui la dépouillait et Rumigny fut blâmé à Paris pour excès de zèle ; l'exemple est typique d'une manière de faire qui implique une méconnaissance du sentiment allemand.

A partir de 1820, des congrès provoqués tour à tour par la Hesse et le Wurtemburg, s'étaient réunis à Darmstadt, puis à Stuttgart ; les petits Etats avaient rencontré des difficultés à se mettre d'accord. Pendant ce temps, la Prusse signait son premier accord douanier avec la principauté de Schwarzbourg-Sondershausen ; le 14 février 1828, elle s'entendait avec la Hesse-Darmstadt,

entente qui provoquait le rapprochement bavarois-wurtemburgeois et un accord du Hanovre, de la Saxe, de la Hesse-Cassel et des duchés de Thuringe. Ainsi les unions douanières se formaient-elles par groupes opposés.

Le gouvernement de Charles X ne réagit pas devant ces essais de groupement allemand ; il ne comprit pas que l'occasion s'offrait pour lui d'attirer dans l'orbite, au moins économique de la France, les Etats de l'Allemagne occidentale, nos voisins.

Mais la révolution française de 1830, par ses répercussions en Allemagne, facilita l'œuvre centralisatrice de la Prusse. La chute de la monarchie légitime, dont le roi Frédéric-Guillaume s'était vanté d'avoir favorisé le rétablissement, s'accompagna de manifestations nationales qui donnèrent aux Prussiens l'occasion de répandre en Allemagne le bruit que la Confédération était menacée. Aussitôt, les Etats secondaires se retournèrent vers Berlin. Les duchés de Saxe-Weimar et de Hesse-Cassel, dès 1831, entraient dans l'union douanière prussienne, désorganisant l'union rivale et entraînant les adhésions bavaroise et wurtemburgeoise.

Ainsi, la Prusse inaugurait-elle la politique qui, en quarante ans, allait lui assurer l'empire d'Allemagne . elle agitait le spectre de la menace française.

PIERRE RAIN.

LES TROIS BALEINES

(OU LE NOUVEAU COURS DES CHOSES EN RUSSIE)

(Conte inédit)

A peine commença-t-il à en être question, les moujiks formèrent un comité, et y élurent trois personnes : Nicolas le cordonnier, Stépane et le boutiquier du village.

Nicolas fut élu pour sa faculté de parler longtemps et d'inventer des choses auxquelles personne ne songeait. Stépane le fut en raison de la bonté extrême de son âme. Il ne parlait sans cesse que du bien-être, de la justice et de l'égalité pour tous. Avec cela, remarquablement honnête, il était prêt plutôt à refuser quelque chose aux siens qu'à autrui.

Le boutiquier fut élu par pure bienveillance ; on aurait pu aussi bien nommer le propriétaire pour montrer qu'on ne lui gardait pas rancune. Mais on ne le fit pas par crainte des jeunes hommes qui allaient revenir du front ; on nomma donc le boutiquier.

— Bien que filou insigne, dirent les moujiks, il s'entend aux affaires...

On ne peut pas se passer des filous. Eux seuls savent tout dire, où et comment les choses se font, et ce qui se fait. Peut-être le boutiquier ne se donnera-t-il pas du mal pour lui seul, mais en prendra-t-il aussi pour la communauté.

— Etes-vous contents de vos élus? demandèrent les moujiks des villages voisins.

— On ne peut plus. Trois baleines, c'est tout dire (1). Premier choix !

Les élus se partagèrent excellemment la besogne. Nicolas, travaillant de la tête et de la langue, prit sur lui d'organiser la vie comme elle ne était nulle part ailleurs. Il se chargea donc de l'élaboration des plans et des projets.

— Le principal, c'est d'inventer, disait-il ; réaliser, le premier imbécile le peut.

Mais il avait un gros défaut : il ne faisait jamais cadrer ses plans avec la vie. Plus il était impossible de réaliser ce qu'il inventait, mieux, à son sens, cela valait. Cela prouvait qu'il avait fait d'un seul coup un pas si démesuré qu'on ne pouvait pas l'atteindre. Cela prouvait que sa tête travaillait.

Elle travaillait, en effet. Il ne se passait pas de jour qu'une idée nouvelle ne l'illuminât. Il en avait tant, de ces idées, que Nicolas arrivait à peine à les exposer, oubliant maintes fois, le lendemain, ce qu'il avait dit la veille.

— Eh ! diable, lui criaient les paysans, tu nous disais hier tout le contraire !

— Est-ce qu'on peut tout se rappeler? répliquait Nicolas. Vous en avez de la chance, vous, de n'avoir qu'une chose à faire ! Moi, il faut que je pense à tout...

Il commença par vouloir d'un coup transformer son village en capitale. Il fallait, selon lui, y ouvrir une école pour les adultes, un atelier de menuiserie, des cours d'agronomie, une maison du peuple, des cours d'apiculture et un théâtre ; et tout cela en même temps, et dans

(1) Il s'agit ici des premiers temps de la révolution russe.

(2) Allusion aux trois baleines sur lesquelles, selon l'opinion populaire, repose le monde (Tr.).

des locaux différents, pour qu'il n'y eût pas de confusion.

— Et où prendras-tu l'argent? demandaient les moujiks.

— La belle affaire ! Un copek par tête, et vous aurez une école pour les adultes !

— Et l'atelier de menuisere !

— Belle affaire ! Deux copeks par tête, et ça y sera.

— Et pour les cours d'agronomie il en faudra sans doute trois?

Le lendemain l'école et les cours étaint abandonnés parce que les idées de Nicolas étaient parties en une toute autre direction. Les moujiks respiraient à l'idée qu'un copek, puis deux, puis trois restaient dans leurs poches. Ils ressentaient même une considération plus haute pour Nicolas, de ce qu'il parlât si bien et de ce qu'il n'y eût, en définitive, rien à lui payer.

Ce changement dans les idées de Nicolas venait de ce qu'il ne pouvait pas se tenir de parler de ses plans à tous les amis qui lui tombaient sous la main. Si le hasard lui en faisait rencontrer une quinzaine, Nicolas, le soir venu, se sentait dégoûté de tous ses plans et fatigué comme s'il eût travaillé nuit et jour, toute une semaine.

— Comment, lui demandaient les moujiks, ta tête résiste-t-elle à tout cela?

— Que faire? répondait-il ; par le temps qui court il faut se donner du mal. A présent, du moins, on parle de nous dans les journaux.

Et c'était vrai. On écrivait que, dans tel village, on venait d'ouvrir une école pour les adultes, ainsi qu'une maison du peuple, des cours d'apiculture, etc. Cela venait de ce que Nicolas avait parlé de ses projets au Comité du district. Le président en parlait à son tour, au Comité d'arrondissement comme de quelque chose de commencé. Le président du Comité d'arrondissement en parlait à celui de gouvernement comme de quelque chose de fait, pensant qu'avant que la nouvelle arrivât en ville, l'affaire serait terminée. Et le président du Comité gouvernemental parlait des projets comme de choses déjà faites.

Les gens non seulement ne voyaient aucun préjudice résultant des agissements de Nicolas, mais ils en retiraient même certains profits. Nicolas, par exemple, décidait soudain de démonter les cuisines du propriétaire pour construire une école. On démolissait les cuisines avec plaisir, mais l'école n'était pas commencée que Nicolas avait eu une nouvelle idée : ainsi les briques restaient libres. Or, pour les besoins ménagers, chacun a besoin de briques.

Lorsque Nicolas décidait d'édifier une bibliothèque publique en imposant chacun de quatre copeks, il arrivait que l'on n'avait pas à débourser les quatre copeks parce qu'il ne restait plus aucune brique. Nicolas allait visiter le dépôt de briques et vérifiait qu'en effet il n'y en avait plus une seule.

— Bah ! disait-il, au diable les briques !... Quel besoin y a-t-il d'une bibliothèque quand nous n'avons pas de bains communaux? Nous vivons comme des diables non lavés.

La bibliothèque était abandonnée.

— Les bains, disaient les vieux, c'est une autre affaire. S'étuver n'est pas un mal ; chacun peut le faire avec plaisir.

— Il va falloir sans doute s'imposer pour cela? demandait quelqu'un.

— Non, répondait Nicolas ; nous allons transformer le magasin à blé du propriétaire. Il n'y a qu'à enlever les cloisons, et ça y sera.

On enlevait les cloisons, et, lorsque les ouvriers venaient lui demander ce qui restait à faire, il s'écriait avec irritation :

— Que diable venez-vous chercher encore? Que vous faut-il?

— C'est au sujet du bain...

— Quel bain?

— Le bain communal.

— Ce que vous m'embêtez avec ce bain !... Vous avez passé vos jours sans en avoir, et voilà que, tout d'un coup, vous en avez besoin d'un !

— Mais on n'est pas pressé...

— Vous n'êtes pas pressés, et vous venez me relancer !...

Le bain était temporairement abandonné.

— Et l'on peut prendre les cloisons? demandait timidement quelqu'un.

— On le peut.

— Alors on va arranger ça jusqu'au printemps, et le terrain sera net !

En élisant Stépane qui s'appliquait toujours à ce que tout fût bien, chacun avait pensé que, puisque Stépane était un brave homme, il ne pourrait jamais dire non lorsque l'on irait lui demander du bois pour bâtir. Et, comme chacun avait besoin de quelque chose, tout le monde venait le trouver.

Et, au fait, il ne refusait rien. Il mettait sur des bouts de papier on ne sait quels signes et envoyait les gens aux boutiquiers pour qu'ils les contentât.

Mais il arrivait toujours qu'en accordant quelque chose à l'un, un autre en souffrait. Stépane ayant envoyé l'ordre de remettre à quelqu'un une vache, prise chez le marchand de

bestiaux, le moujik partait en le bénissant, mais l'instant d'après le marchand de bestiaux demandait à son tour à lui faire un petit mot d'écrit certifiant que la vache lui appartenait, et n'était pas soumise à la réquisition. Stépane, gêné de devoir refuser et de mécontenter quelqu'un, écrivait le petit mot. Et lorsque le moujik essoufflé arrivait et montrait son mot au marchand de bestiaux, celui-ci arrivait aussi et, non moins essoufflé, lui montrait le sien au sujet de la même vache.

Lorsque survenait la question du partage des terres seigneuriales, Stépane était le premier à en approuver l'idée, disant qu'il était injuste qu'une seule personne possédât des milliers d'arpents alors qu'un moujik n'en avait même pas cinq. Mais lorsqu'on décidait de procéder au partage dès le dimanche suivant, Stépane se prenait de pitié pour le seigneur — qui lui aussi était un homme, — et il déclarait qu'il valait mieux attendre.

— Lorsque, *là-bas*, tout le peuple aura décidé, il en sera fait comme on aura dit ! Il faut attendre un peu. Là-bas on va bientôt se réunir.

— Et jusqu'à quand donc faudra-t-il attendre? demandait quelqu'un. On n'a rien à se mettre sous la dent !

— Allons, je vais t'écrire un petit mot pour que le fermier te donne de la farine.

— Alors tu ne vas donner un mot qu'à l'un de nous et les autres n'auront qu'à se lècher les babines !...

— Pourquoi ne donner un mot qu'à un seul d'entre vous? On peut en donner aux autres !

Et tout le monde entourait Stépane. Chacun recevait un petit mot et se précipitait chez le fermier pour avoir de la farine.

— Voilà un homme, voilà une âme !... disaient les paysans. Il n'y a jamais eu d'exemple qu'il ait rien refusé à quelqu'un. Nous ne nous sommes pas trompés en le nommant...

— En choisissant quelqu'un de compatissant, on ne se trompe jamais !

Mais, dix minutes après, accourait le fermier, qui disait précipitamment :

— Ami, donne-moi vite un mot, ou ces enfants de chiens vont me mettre à sec !...

Et plus Stépane était bon pour chacun, plus on commençait à le détester ! Il arriva enfin le moment où, à son seul nom les plus énormes jurons éclataient.

Le boutiquier, selon sa destination, s'occupa des choses pratiques et notamment de coopération. Il y employa son neveu, qui avait toujours le nez noir et dont la main droite, on ne sait pourquoi, se levait toujours en même temps que la gauche.

Mais ce boutiquier, dont les dispositions avaient été qualifiées d'insignes, ne se donna de peine que dans un seul sens : le sien, — oubliant de rien faire pour la communauté. Vers Pâques, il se rendit en ville pour y chercher de la marchandise, et n'en ramena, on ne sait pourquoi, que du savon (c'est qu'il était à très bon marché). Les gens venaient tous regarder le comptoir sur lequel s'étalaient les barres de savon gris, les touchaient et s'en allaient.

— Il y en a, dit l'un, et pour se laver et pour rompre le carême.

— On n'a pas construit de bains, dit l'autre, mais on a du savon à volonté !...

Et comme il y en avait à vous crever les yeux, le boutiquier se mit à s'en débarrasser à son profit. L'argent du bétail du seigneur, vendu aux paysans, passa aussi dans sa poche.

— Tu vas me donner un reçu? lui demandait parfois un paysan qui venait de lui payer le prix d'une vache.

— Quel reçu te faut-il? disait le boutiquier. Je vais l'inscrire-là.

Il faisait une petite croix sur un bout de papier et le mettait dans sa poche avec nombre d'autres petits papiers semblables.

— Si du moins tu les mettais dans des poches différentes ! hasardait le paysan ; ne vont-ils pas se mêler?

— Vais-je bien avoir une poche spéciale pour chaque diable ! répondait le boutiquier. Ce serait un luxe à vous en faire crever...

Et réellement, il arriva plus tard que les petits bouts de papier se mêlèrent. On ne sut plus qui avait été et ce qui n'était pas payé. Et ce fut même comme si personne n'avait payé, parce que, lorsqu'on eut besoin d'argent pour des achats, il ne s'en trouva aucun.

— Tu as pourtant bien pris de chacun de nous des petits papiers? s'écrièrent les paysans d'une seule voix.

— Oui, je les ai pris, répondit le boutiquier.

— Tu y a mis tes signes:

— Je les y ai mis.

— Ah ! et où sont-ils ?

— Quoi?

— Les petits papiers avec tes croix?

— C'est qu'il ne les a pas mis dans la poche qu'il fallait, dit quelqu'un.

— Qu'avez-vous à brailler? les voici, tenez vos papiers ! Tout y est noté ; vérifiez.

Et le boutiquier sortit de sa poche un tas de

petits papiers chiffonnés et fripés. Tout le monde regarda ces petits papiers et se tut.

— Il s'en est tiré, le diable !...

— Il s'en tirera toujours ! Ah ! si l'on organisait une comptabilité, quels sauts de carpe ils feraient. Et qu'as-tu fait de l'argent?

— Il a été dépensé. Où voulez-vous qu'il soit ! Croyez-vous que je l'aie avalé? J'ai bien besoin de votre argent! criait-il. Si je ne vous avais pas montré les reçus, vous pourriez crier, mais, du moment que les quittances sont toutes là, il n'y a pas à brailler...

— Il faut vérifier les marchandises, dit quelqu'un.

— C'est juste. Conduis-nous dans la boutique. Fais venir le sacristain pour contrôler.

On entra dans la boutique ; on se mit à vérifier. Il se trouva que dans le livre de caisse, aux colonnes des roubles et des copeks, il était inscrit : « *Entré trois cochons* ».

— Il faut qu'ils se soient trompés d étables ! dit le sacristain, son doigt jaune de tabac, posé sur la colonne, et tournant vers les moujiks sa tête aux cheveux nattés, sortant du col de son demi-cafetan.

Les gens qui étaient le plus près de lui penchèrent la tête sur le livre.

— Tu aurais dû mieux écrire, dit le maréchal-ferrant au commis. Là où tu devais mettre les roubles, tu as mis les cochons.

— Je me suis trompé, fit le commis au nez noir, levant sa main droite pour se gratter la nuque, tandis que la gauche se levait. C'est là qu'il fallait les mettre...

— Tu as dû te tromper de main en écrivant. . dit Sénnka.

— Il faut avoir plus d'ordre, dit un membre de la Commission, car si on ne te surveillait pas, tu serais capable d'inscrire là, jusqu'au printemps, toute un bande de cochons.

— Eh bien ! demandèrent ceux qui étaient en arrière, est-ce que tout est en règle?

— Qui sait? C'est tout barbouillé... Pour ce qui est des cochons, on comprend ; mais pour l'argent, on n'y voit rien...

— C'est que je m'étais trompé, dit le commis, mécontent ; alors j'ai effacé du doigt...

— Tu aurais dû biffer ! Sans quoi tu arriveras à passer ton poing sur tout le livre.

Lorsqu'on parlait au boutiquier du partage des terres, lui qui détenait vingt arpents qu'il avait achetés, disait :

— Pour ça, il faut attendre ce qu'on décidera *là-bas*. On est en train de s'en occuper. On ne peut rien sans une loi. Dès qu'ils se seront réunis, ah ! alors... Songez, par contre, que nous ne vous demandons aucun impôt ! Partout on en lève et nous n'en levons pas.

Si quelqu'un lui apportait un petit mot de Stépane, demandant de prendre des briques pour sa maison, le boutiquier répondait :

— Il n'y en a pas. Elles ont passé à l'école.

— Mais il n'y a pas d'école.

— Il n'y en a pas parce qu'on a décidé de fonder des cours.

— Mais il n'y a pas de cours.

— Oh ! ce diable qui insiste... Va demander à Nicolas !

L'impétrant se rendait chez Nicolas. Et Nicolas lui demandait :

— As-tu pris des briques des cuisines démolies?...

— J'en ai pris.

— Alors que diable as-tu à venir m'embêter !

Et il se trouva que tout le monde souffrait de trois personnes. Tout provenait de la tête vive de Nicolas, d'une part ; de la bonne âme de Stépane, de l'autre, et, en troisième lieu, du talent insigne du boutiquier, tourné vers une seule direction.

— Ce diable, disait-on de Stépane, ferait mieux de s'occuper à devenir un saint que de s'occuper des affaires publiques.

— Ces diables maudits se sont collés sur le dos de la communauté... Quand donc nos jeunes reviendront-ils du front?

— Qui donc a pu vous passer des gens de cette espèce? demandait quelque paysan.

— Nous, parbleu ! Qui serait-ce donc? Ah ! quelles gens...

PAUTÉLÉIMON ROMANOV.

(*Traduit du russe* par Denis Roche).

POEME

HYMNE AU RHONE

Il naît au cœur des monts que la tourmente assiège
Et draine de l'azur dans sa veine de neige.
Frère du fier Danube et du Rhin limoneux,
Il suit d'autres chemins, portant mêmes messages

(1) Une variante plus courte de cet hymne, mise en musique par M. Félicien Forêt, sous-chef de musique de la Garde républicaine, sera créée aux prochaines fêtes du Rhône à Valence.

Aux hommes restés sourds à la leçon des sages
Et qui se déchirent entre eux.

Le calme reposoir, dont le miroir reflète
Les villages français et la Genève helvète,
Vit le Gaulois Voltaire et le Suisse Rousseau :
L'esprit français pétille aux grains des grappes blondes
Mais les cœurs exaltés y rêvent d'autres mondes
Où les peuples sont un faisceau.

Vers le rouge couchant fonce, mon jeune Fleuve !
Le sang pur des glaciers te nourrit et t'abreuve ;
De ton travail patient perce le dur Jura.
Si la terre te boit, si tu te perds, qu'importe !
Tu mourras pour renaître, et ton onde plus forte
Au clair soleil bouillonnera.

Aux plaines, aux guérets porte le chant des cimes :
Les cloches des troupeaux, la clameur des abîmes,
Le buccin des bergers et le cri des chamois.
Dis-leur que sans effort il n'est pas de victoire
Et qu'il faut croire au jour dans la nuit la plus noire
Et bannir les lâches émois.

Mais voici que paraît Lyon l'industrieuse :
Le bourdon des métiers dans la brume soyeuse
Monte et la Saône étreint son bondissant amant.
Elle l'entraîne au sud en sa course éperdue
Et du mur cévenol l'imprenable étendue
Dirige leur cheminement.

C'est que là-bas t'attend la Méditerranée
Où palpite et bruit Marseille l'affairée.
Les Romains orgueilleux l'appelaient « notre mer » ;
Tu berces de ton chant leurs ruines immortelles
Avant de t'en aller, fleuri de saladelles,
Te pâmer dans le gouffre amer.

Si les trains tressautants te hèlent dans les gares,
Nous n'entendrons jamais, penchés sur les gabares,
Les mâles mariniers crier : Pique à l'Empi !
Les « culs-de-peaux » sont morts, la machine est maî-
[tresse :
L'amour de la vitesse a tué la simplesse,
A jamais le Drac s'est enfui.

Mais ne pleurons, amis, ni la fin de l'Anglore,
Ni la geste d'un temps que chanteront encore
Dans les vers de Mistral les siècles à venir :
Les dieux ne sont pas morts puisque le Fleuve veille
Et qu'à chaque printemps Flore toujours vermeille
Verra le monde rajeunir !

A toi chaque printemps viendront les jouvencelles
En robes d'autrefois porter les fleurs nouvelles
Et les rameaux feuillus sur leur terre cueillis,
De Vienne et de Tournon, d'Orange ou de Valence,
D'Arles et d'Avignon, de Suisse ou de Provence,
Blonde Rose ou brune Anaïs.

A toi, Rhône, ces fleurs pour tes bienfaits insignes !
C'est toi dont le limon fertilise nos vignes ;
Tu fais courir la sève en nos vergers épais.
Bientôt viendra le jour où ta force employée
Décuplera la vie en ta riche vallée
Et rayonnera dans la paix !

RAOUL STÉPHAN.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

L'AVENIR DE L'EUROPE CENTRALE

Devant la menace de l'*Anschluss*, nettement et même brutalement formulée par cet accord austro-allemand conclu dans l'ombre, le premier point pour la France, et pour les puissances de la Petite Entente, était de réagir avec assez de vigueur pour montrer à l'Allemagne que le temps n'est pas venu où elle pourrait déchirer les traités de sa seule autorité. Mais la réaction produite, on s'est aperçu qu'il ne suffira pas toujours de dire non aux nations à qui la défaite a rendu l'existence trop difficile.

La Hongrie et l'Autriche, jadis bénéficiaires de ce régime, régime dualiste qui imposait aux nationalités dissidentes une véritable tyrannie, mais qui, pendant si longtemps a fait régner l'ordre en Europe centrale, ont payé lourdement les frais de la guerre, tandis que l'Allemagne, qui avait dirigé la coalition, sauvait son unité dans la défaite et pouvait espérer, après dix ans d'épreuve, reprendre sa marche ascendante, la double monarchie des Habsbourg s'effondrait dans une catastrophe sans exemple. La Hongrie était amputée de quelques provinces à demi-magyarisées, et l'Autriche, l'orgueilleuse Autriche de Metternich, était réduite au rôle d'une toute petite puissance qui semblait condamnée à tomber en dissolution.

« Sept millions d'habitants répartis sur 84.000 kilomètres carrés, une capitale immense qui groupe à elle seule deux millions d'âmes, dit M. Ernest Lémonon dans le remarquable ouvrage qu'il vient de consacrer à *La Nouvelle Europe Centrale* (Alcan, éditeur), et qui commande à un territoire aride, presque partout montagneux, une industrie sans charbon ni matière premières essentielles, une agriculture déprimée à laquelle on n'a laissé qu'un mauvais sol, des dettes de guerre écrasantes, une balance commerciale déréglée, un budget désordonné accusant un déficit de dix milliards de couronnes, une monnaie sans valeur..., une armée de chômeurs, une autre de fonctionnaires, une immense nuée de corbeaux à la recherche de profitables cadavres, une opinion publique affolée, divisée en cinq grands partis aux frontières assez mal délimitées, un gouvernement chrétien-social s'appuyant sur une ma-

jorité faible et par conséquent incapable d'imposer une politique ; voilà, en quelques traits, ce qu'était l'Autriche en 1919 au moment du traité de Saint-Germain. Tableau où les ombres semblent accumulées comme à plaisir et où, au premier regard, on chercherait en vain quelque lumière et quelqu'espérance. Tableau cependant, malgré sa misère, moins douloureux encore que n'était la réalité elle-même, car nul peuple, sauf le russe, ne connut jamais plus effroyable épreuve que celle qui frappa, après la guerre mondiale, le grand vaincu de celle-ci. »

Peu à peu, cependant, et M. Lémonon le montre en une étude d'une remarquable précision, l'Autriche s'est relevée dans une certaine mesure, mais dans une certaine mesure seulement. On peut vivre à Vienne, mais mal. Ce pays, qui s'est cru si longtemps un pays de maîtres, souffre cruellement de son humiliation, il est malade économiquement, socialement, psychologiquement. Il s'abandonne. Il se sent isolé ; l'Anschluss n'est qu'une tentative désespérée de sortir de son isolement. De là son incontestable popularité.

Est-il possible de l'éviter cependant sans procéder à une révision des traités et à de nouveaux remaniements territoriaux dont il est impossible de ne pas voir le danger? M. Lémonon le croit, mais à condition de pratiquer une toute autre politique que celle qu'on a suivie jusqu'ici.

D'après lui, la preuve est faite que l'Europe centrale n'est point une simple délimitation géographique, mais que ces mots désignent un ensemble de pays ayant des intérêts communs. Et, en effet, l'Empire austro-hongrois était à peine détruit qu'un nouveau groupement se formait en Europe centrale : la Petite Entente. Seulement, et c'est ici que la thèse de M. Lémonon devient neuve et hardie, la Petite Entente n'est pas un groupement naturel. Il a contre lui la géographie et l'économie politique.

Au lendemain de la guerre, il s'expliquait, peut-être même était-il indispensable. Dans tous les cas, il avait, dans la pensée de ceux qui réalisèrent cet organisme politique, la valeur d'une sorte de traité d'assurance contre le retour des Habsbourg. La folle tentative du malheureux empereur Charles justifiait l'entente de Prague, de Belgrade et de Bucarest. Mais aujourd'hui, les espérances de quelques monarchistes attardés dans le retour de l'ancienne dynastie sont aussi chimériques que l'espérance dans le retour des Bourbons en France. Par contre, tous les Etats de l'Europe centrale souffrent d'une crise économique qui fait que chacun cherche ses directions naturelles.

« Actuellement, dit M. Lémonon, l'Autriche cherche sa voie, tiraillée entre Genève, Berlin et Rome. La Hongrie, elle, a accepté les avances italiennes. La Tchécoslovaquie ne regarde que vers Belgrade et Bucarest. Politiques incohérentes, uniquement inspirées par des souvenirs de la guerre! Utiles au lendemain de celle-ci, elles semblent déjà sans rendements effectifs et vouées demain à l'échec. C'est qu'en effet, on ne méconnaît pas impunément — et indéfiniment — les leçons de l'histoire. L'avenir de Vienne n'est ni à Genève, ni à Berlin, ni à Rome, pas plus que celui de Prague n'est à Bucarest ou à Belgrade et celui de Budapest sur les rives du Tibre. La sécurité et le développement pacifique sont pour chacun plus proches et plus accessibles. Une entente des trois peuples danubiens assurerait à chacun d'eux des lendemains qu'il peut espérer plus facilement et mieux réalisables que les accords artificiels d'à présent. »

« Si la Yougoslavie et la Roumanie voyaient disparaître la Petite Entente d'aujourd'hui, elles seraient — pour leur plus grand profit — rendues, elles aussi, à leurs destinées naturelles. Ces destinées sont, pour la Yougolavie, l'établissement de liens étroits avec les autres peuples balkaniques, ses voisins.

« De même qu'une fédération danubienne remédierait à l'éparpillement des forces dont, en Europe centrale, les traités de 1919-1920 ont été la cause, de même une fédération balkanique liant les peuples balkaniques, associant leurs intérêts, permettrait mieux que tout autre groupement — parce que plus conforme à la nature et à la géographie — à la Yougoslavie, à la Bulgarie, à la Grèce, de se relever des ruines que chez toutes trois la guerre a accumulées, de se défendre contre des appétits dangereux et de constituer la force que chacune d'elle aspire à représenter. Quant à la Roumanie et à la Pologne, leur avenir aussi ne saurait être que celui qu'elles tiennent de la nature même. Quand Bucarest s'inféode à Prague, il ne fait pas moins fausse route que Varsovie, quelque prudence que celle-ci mette dans sa politique. Ici et là, encore, on ne semble pas comprendre que ce qui a pu être salutaire hier ne correspond plus à la réalité d'aujourd'hui et encore moins de demain. Cette réalité, c'est la position géographique qui en impose le respect. Bucarest et Varsovie ne peuvent être que des agents de liaison entre l'entente danubienne et l'entente balkanique. »

Tout cela est fort ingénieux et cette politique pourrait tenter un homme d'Etat qui aurait du temps devant lui. Il est évident que le Danube est un puissant lien naturel entre les Etats qu'il arrose. Vienne, entrepôt du Danube, porte de l'Europe orientale, reprendrait ainsi son rôle séculaire et ne songerait plus à devenir une ville de province allemande. La Hongrie, ayant un grand rôle à jouer dans une confédération puissante, oublierait sans doute ses rancunes et le grave danger de l'avenir, le Mittel-Europa serait probablement évité. Quel beau rêve!

Malheureusement, jusqu'à présent, la fédération danubienne n'est encore qu'une idée, une théorie politique qui n'a pas été très bien accueillie par les intéressés. Des haines et des peurs communes rapprochent les peuples plus sûrement et surtout plus promptement encore que les intérêts et la Petite Entente est née de la rancune et de la crainte des peuples que la victoire avait délivrés du joug austro-hongrois. Elle a surtout profité à la Tchécoslovaquie qui semblait l'Etat le moins viable de tous les héritiers de la double monarchie, avec ses frontières biscornues, ses populations disparates, sa puissante minorité allemande ; l'adroite et ferme politique de deux hommes d'Etat remarquables, MM. Masaryk et Bénès, et l'effort patient d'un peuple laborieux qui a su tout de suite tirer parti des richesses que le traité de paix lui avait dispensées, et aussi la sympathie de la France qui, dès le premier jour, eut confiance, lui ont valu une situation privilégiée et une relative prospérité économique — car elle aussi est touchée par la crise — qui assure sa solidité politique. La constitution de la Petite Entente a beaucoup servi la politique tchécoslovaque. Cette jeune puissance serait-elle disposée à renoncer à tant d'avantages et ne verrait-elle pas, dans une fédération danubienne, une dangereuse concurrence ? Or, c'est avant tout sur l'amitié tchécoslovaque qu'est basée toute la politique française en Europe centrale. Ce serait un changement de front difficile à opérer que de travailler à la constitution d'une fédération danubienne.

Cependant, il me paraît qu'il y aurait une politique active à faire dans le sens qu'indique M. Lémonon, qui voit très bien tous les dangers de l'*Anschluss* : « La France, dit-il, peut jouer là un rôle de premier plan : montrer à l'Autriche, non seulement que par l'Anschluss elle menace de jeter à nouveau le monde dans la guerre, mais encore qu'économiquement, s'il a des avantages évidents, il a des inconvénients et des dangers non moins certains...

« ... Les avantages de l'Anschluss, l'Autriche les connaît bien ; on peut les résumer d'un mot : sortir de l'isolement. Mais les dangers? Résumons-les aussi d'un mot, ou plutôt de deux : la concurrence économique et la perte de la liberté. La concurrence? Elle serait certaine, inévitable. Ajoutons qu'au point de vue débouché, l'Autriche, actuellement, vend beaucoup moins à l'Allemagne qu'à la Tchécoslovaquie. Des deux industries, l'une serait maîtresse, l'autre soumise. Et cette soumission, le pays entier la connaîtrait, quelque précaution que, constitutionnellement, il ait pu prendre. Quand l'Allemagne a-t-elle jamais traité un ami ou un allié sur un pied d'égalité? Démographiquement ,ethniquement, l'Allemagne a besoin de commander. L'Autriche aspire-t-elle à obéir?

« Il ne suffira pas de montrer à l'Autriche les dangers de l'Anschluss. Il faudra aussi lui montrer les autres perspectives qui s'offrent à elle. Si les alliés de la guerre veulent éviter l'Anschluss, il faut qu'ils apprennent à traiter l'Autriche en quelque sorte comme un des leurs. Il faut, comme ils ont commencé de le faire à La Haye, en 1930, qu'ils la traitent en alliée et en égale. Il faut que, enfin, et surtout dans son esprit, la Petite Entente se transforme et s'élargisse. Elle a beau affirmer qu'elle n'est dirigée contre personne, sa politique ne semble pas cadrer toujours avec ses affirmations. Et ainsi pourrait un jour se reconstituer ce groupement que tous les pays de l'Europe centrale, l'Autriche surtout, considèrent à présent comme impossible et chimérique, mais qui sera peut-être la réalité de demain : une confédération danubienne sous l'égide de la Société des Nations et liée aux grandes puissances occidentales, confédération qui ne serait, tout compte fait, que l'empire des Habsbourg d'avant la guerre — sans les Habsbourg.

« Assurer à chacun des Etats de l'Europe centrale son indépendance nationale, mais assurer aussi l'interdépendance économique nécessaire de ces différents Etats, n'est-ce pas une des œuvres les plus fécondes auxquelles doivent travailler à l'heure actuelle la Société des Nations et les hommes de bonne volonté ? Mieux que par l'Anschluss, l'Autriche garantirait ainsi son avenir en préservant sa liberté politique et en facilitant son développement économique. Et peut-être reverrait-elle les jours heureux d'avant-guerre où, malgré l'oppression impériale, elle était un grand Etat, un grand centre d'affaires et de luxe tenant l'une des premières places dans les marchés et dans les conseils européens. »

Ici, M. Lémonon a un peu l'air de dorer la pilule à ses amis d'Autriche, mais c'est incontestablement en faisant luire à leurs yeux une grande espérance que l'on peut les détourner de l'espèce de suicide national où la diplomatie allemande veut les entraîner?

DUMONT-WILDEN.

LA POÉSIE

LA POÉSIE COLONIALE

Y aura-t-il, à l'Exposition Coloniale, le coin des poètes coloniaux ?

La poésie ne manquera pas d'y être partout — pour ceux qui savent la trouver. Nous disons les poètes. Et par poètes, nous entendons désigner, comme au siècle de M. Jourdain, ceux qui s'expriment en vers, non en prose. La prose coloniale abonde. La poésie, au sens restreint et traditionnel du mot, est beaucoup plus rare, mais il est un poète, au moins, un colonial, que le maréchal Lyautey, grand organisateur de cette Exposition, ne saurait ni ne voudrait exclure : celui dont il lisait les vers dans Fez investi, aux derniers jours de mai 1912, celui qui écrivit au Maroc : *Du sang sur la mosquée* après avoir écrit en Annam, au Tonkin, au Cambodge, *La Jonque victorieuse*.

On ne va pas se donner le ridicule de découvrir Alfred Droin, vingt-cinq ans après que lui ont souri les premiers rayons de la gloire. Simplement, on se dit qu'il aurait peut-être à faire valoir des droits d'auteur sur cette manifestation de « la plus grande France » et l'on relit ses poèmes, et l'on y trouve les vers les plus appropriés à cet exotisme fait nôtre, ceux, par exemple, qu'il serait le plus opportun d'entendre ou de murmurer en regardant, parmi les futaies de Vincennes, ce temple royal d'Angkor-Vat qu'il vit jadis surgir de l'hostile forêt asiatique :

La pagode érigeait ses tours pyramidales
Et ses escaliers droits où, sur de larges dalles,
Des lions, crins épars et les crocs menaçants,
Opposaient au soleil leurs faces courroucées...

Ceux-là ou ceux qui suivent :

L'empereur des serpents, le monstre heptacéphale,
Décorait le fronton des portiques sacrés...

Des tours se surplombaient à des hauteurs sublimes..

Des monolithes lourds finissaient en dentelles...

Le préasat central dominant la pagode
Frémissait tout entier d'un frémissement d'ode...

On imagine encore, à l'une des heures chaudes du prochain été, passé midi, quand s'apaisera la rumeur de la foule, le visiteur qui veut mêler un peu de piété à sa curiosité, pelotonné, à l'arabe, dans l'ombre courte, et choisissant, pour faire oraison marocaine, l'une des pages consacrées par le poète à *Rabat la victorieuse*, à *Fez la Sainte*, ou à *Marrakech la Rouge*. Que gravera-t-il, en caractères coraniques, sur l'une ou l'autre des pièces du décor ? Il n'aura pas longtemps à chercher. Voici *l'Inscription sur la porte* et l'*Inscription sur la fontaine*, une *Inscription sur le Fondouk*, une autre *Sur la Médersa* une autre, la plus douce des cinq, *Sur la Tombe* :

Salut au dieu clément ! Sous ces dalles repose
La perle sans égale et le musc recherché,
Espérance du monde et pardon du péché,
Celle dont l'âme était jasmin, œillet et rose...

Préférera-t-il rêver, au fil des cadences, jardins de Chella ou jardin de la Mamounia ? se plonger stance après strophe

Au soleil éternel que regardent les morts.

puisque, même ici-bas, le soleil des vivants leur fait trêve ? respirer, au dernier vers de quelque sonnet, la soudaine fraîcheur d'un jet d'eau ? Tout, dans cette bible, lui deviendra commentaire, tout l'aidera à transporter le Moghreb dans le voisinage du chêne de saint Louis, ce qui ne saurait avoir rien de choquant, puisque, par deux fois, ce grand roi français traversa la mer pour prendre pied sur la terre d'Islam.

*
* *

Nous sommes bien revenus des féeries de la couleur locale, et ce n'est pas non plus une poésie de bazar qu'il faut attendre d'Alfred Droin. Sans doute, il n'ignore pas le pouvoir d'un mot étranger mis à sa place, d'un vocable extrême ou proche-oriental. A l'occasion, il en

use, et pourquoi s'en priverait-il ? Mais ce poète est homme de goût. On peut reconnaître une saveur romantico-parnassienne de cruauté et de volupté mêlées dans ces récits lyriques où Ap-Khao, empereur de seize ans, regarde saigner la tête décollée de Thi-ba, sa maîtresse, où le lettré Ly Than Tong fait clouer à une même croix et dériver sur un même radeau sa femme infidèle et l'amant, où la fête chez monseigneur Ba Hamed ne s'interrompt même pas pour un coup de poignard dans le cœur d'une esclave-enfant. Mais, après tout, on l'a souvent dit, la poésie est une peinture, et le peintre choisit, mais n'invente pas ses modèles. C'est un signe d'humanité que l'aptitude à comprendre d'autres hommes, à épouser non seulement leurs délicatesses, mais encore leurs violences ou leurs froides fureurs. Sachons donc gré à Alfred Droin d'avoir, très objectivement, présenté les âmes excessives précocement mûries par le soleil d'Afrique ou d'Asie. Mais c'est surtout la sienne qui, malgré ses pudeurs, nous apparaît en ces pages d'exotisme.

Hugo disait :

J'aurais été soldat, si je n'étais poète.

Alfred Droin a trouvé plus simple d'être les deux. Aussi sa poésie est-elle, au moins partiellement, une poésie militaire, ce qui, soit dit en passant, est rarissime en France. Les Allemands aligneraient sous cette rubrique un nombre important d'auteurs et d'œuvres, depuis Arndt et Kœrner. Nous en avons très peu à leur opposer, du moins jusqu'à la dernière guerre, dont le commandant Droin fut l'un des héros et l'une des victimes avant d'être l'un de ses plus beaux poètes. La France a produit, au cours des siècles, une assez ample moisson de guerriers. Mais elle est, au fond du cœur, si peu belliqueuse, que c'est naturellement au malheur, à la défaite que va son imagination, non à la victoire : la *Chanson de Roland*, l'*Année terrible*, voilà de nos poèmes de guerre.

Ceux d'Alfred Droin font-ils bien exception à cette loi ? Plus volontiers que d'autres, ils traduisent la rumeur des camps, l'âpre exaltation de la lutte. Mais, chez cet officier français, la joie de vaincre est toute pudique. Et il est bien remarquable que, pour rendre avec sympathie l'élan du combat, la haine guerrière et, si l'on ose dire, la technique du massacre, il passe, noblement transfuge, à l'adversaire, chevauchant avec l'Homme bleu, suivant au désert El Hiba, s'embusquant avec les Chleuhs, rôtissant le rekkas traître aux siens, regardant pendre aux portes de Fez des têtes de roumis, écoutant prêcher la Guerre Sainte. Ah ! voici charger dans le bled un de nos spahis : mais c'est lugubrement penché sur l'encolure de son cheval, la tête fracassée.

Cette discrétion dans le triomphe, cette façon d'épouser les sentiments du vaincu, si elles ne sont pas exclusivement propres à ce poète, elles expliquent peut-être bien des choses, à commencer par la présence, aux portes de Paris, de cette cité coloniale. Et pourtant, les vers d'Alfred Droin éclatent bien souvent d'une joie militaire, de fréquentes claironnades y retentissent. Mais c'est alors sa fierté d'homme ou son orgueil de poète qui sonnent aux champs :

C'est là que mon orgueil, dans un clairon d'airain,
Me sonna le rappel qui promet la victoire...

L'espoir fait éclater ses fanfares de fête...

Mon orgueil a chanté sur la lame profonde...

L'esprit s'exalte ainsi qu'un drapeau triomphant...

Sa fierté le vêt mieux qu'un acier de cuirasse...

Telle est la note. On allongerait sans peine la liste de ces vers où reviennent, avec les images guerrières, les mots de *victoire*, *triomphe*, *conquête*, où le poète exalte « la grandeur d'être seul », la joie de « vivre libre au large de son âme », l'espoir de se diviniser :

Entends chanter les dieux qui dormaient dans ta chair.

Il en est peu qui, dans un âge où le dégoût était devenu un poncif, se seront montrés moins démissionnaires. Le doute l'effleure et menace de l'accabler. Ce n'est jamais pour bien longtemps. Qu'on relise, dans la *Jonque victorieuse*, le poème, à cet égard significatif, intitulé *Soir en mer* : touché par le sentiment de la vanité de l'effort, pendant sa course à travers l'Océan Indien, le soldat se redresse, et de quel mouvement !

Voici l'heure : il est temps d'être dieu.

Le ciel aussi s'enlèverait au pas de charge, tambours battants.

*
* *

Les cœurs ainsi trempés sont souvent les plus doux et les plus sensibles à la douceur : douceur

de la femme ou douceur des choses. Il est superflu de rappeler que l'auteur du *Collier d'Emeraude* est un tendre. Mais il ne l'est peut-être pas de préciser que celui de la *Jonque victorieuse*, s'il est trop artiste ou simplement trop viril pour répudier le charme lascif des petites Ti-Theu ou Li-Thien-Si, ne trouve pas le repos contre leur « cœur stérile ». Ce qui le hante dans sa solitude tonkinoise, c'est le mirage ou le souvenir de la femme à la fois maternelle et virginale, vieil idéal raphaélite, occidental et chrétien.

J'en rapprocherai, parmi celles de ses cadences que remplissent la beauté ou l'étrangeté de sites lointains, celles qui captent de préférence l'air subtil, la lumière éparse, la fraîcheur fugitive:

La brise ouvre dans l'air ses ailes de satin,

dit-il dès les premiers sillages en Méditerranée. Et, de même, savoure-t-il, en pays berbère

La brise qui s'en vient des pentes de l'Atlas
Et porte de la neige encore sur son aile.

Voici l'aurore sur l'Océan :

L'aurore ! Sur les flots s'effeuillent des lilas.

Et voici un peu de bénignité sur Hanoï :

Il glisse dans l'air frais une fraîcheur de fruit.

La pureté du ciel tropical invite au mysticisme. Loués soient ces nuages légers,

Eternels pèlerins d'une Mecque idéale !

Particulièrement significatif est le sens élyséen qu'il a du soir, en ces climats de feu et de torpeur. Impossible de mieux faire accueil, après l'accablement du jour ou sa lourde sensualité, à tout le divin qui palpite dans le souffle de la mousson asiatique ou dans la lumière lactée du croissant. Est-ce encore, à ces minutes de trêve, l'odeur des piments et des pastèques ou du jasmin ou de la rizière, qui flotte. Non pas :

On respire l'encens de l'amour éternel.

Terminons sur ce vers, prélude d'une ascension, en ajoutant pourtant ceci, c'est que l'art, chez ce poète, est naturellement, consciemment, délibérément conforme à une tradition vénérable et forte ; que, par-delà le Parnasse, il s'apparente aux grands modèles de l'époque classique ; qu'il accueille le sonnet de Hérédia, qui est aussi celui de Pétrarque et de Ronsard ; que son vers a volontiers la résistance cornélienne et que, s'il veut être souple, c'est à la façon éprouvée de Lamartine et de Chénier.

Mettre une main française sur les trésors du monde, aucun des visiteurs de l'Exposition Coloniale ne niera que ce soit une noble et belle œuvre.

Auguste DUPOUY.

LES BEAUX-ARTS

LES SALONS

Il faut à un visiteur consciencieux plusieurs heures, avec des arrêts modérés, pour faire le tour des salles du Grand-Palais ; encore n'en verra-t-il guère que les cimaises : le Salon des Artistes Français compte, cette année, tant pour la peinture et le dessin que pour la sculpture, l'architecture et la gravure, près de 5.000 numéros, et le Salon de la Société Nationale plus de 2.000. Cependant, en un temps moindre, ce visiteur aurait pu voir, au Musée des Arts Décoratifs, l'exposition des œuvres de Toulouse-Lautrec, que remplace, depuis quelques jours, l'exposition internationale d'art byzantin ; il aurait pu voir, au Musée de l'Orangerie, un ensemble précieux de tableaux empruntés à nos musées de province, auquel succède l'exposition rétrospective de Claude Monet ; à la galerie Rosenberg les plus beaux maîtres, peintres et sculpteurs, du dix-neuvième siècle, et, à la galerie Seligmann, les merveilleux dessins de Fragonard; et je ne parle pas des salles modernes si intelligemment renouvelées du Louvre et du Luxembourg. D'un côté, la continuation dépourvue de surprises d'un art scolaire, qui garde, il faut bien le dire, le mérite d'une tradition ; de l'autre, des œuvres demeurées vivantes et qui s'imposent à l'admiration, à l'imitation aussi, quoique difficile et lointaine, par leur accent personnel : on se tourne plus volontiers vers le passé, un passé d'ailleurs très récent, au sortir d'une trop longue déception.

La sagesse exemplaire des deux Salons marque

davantage, d'année en année, leur air de famille, avec quelque chose d'un peu moins bourgeois, si l'on veut, d'un peu exotique aussi, dans l'apport de la Société Nationale. Peut-être sommes-nous à la veille d'une réconciliation, peut-être, tout au moins, le Salon des Tuileries, ce « pèlerin de l'absolu » qui ne peut trouver le lieu définitif de son repos, fera-t-il retour à la maison d'où l'a fait sortir un schisme inattendu.

Ce qui frappe au premier abord, c'est de constater l'absence toujours plus sensible des grandes compositions décoratives d'autrefois. Les scènes de la guerre ont disparu, les symboles ne sont plus de saison, la vieille mythologie est fort malade, et ce ne sont pas les élixirs de M. Paul Gervais ou même de M. Guillonnet (A. F.) qui la ranimeront, ni l'*Amphitrite* de M. Paul Bret (S. N.), ni la déplorable *Naissance de Vénus* de M. Avy, ni celle de M. Calbet, ni l'*Enlèvement d'Europe* de M. Bléger (A. F.), ni les colossales *Trois Grâces* empruntées à Rubens par Mme Carpentier (S. N.), ni la *Pastorale* de M. Aubry (A. F.), ni l'*Age d'Or* de M. W. de Glehn (S. N.), ni l'*Eros vainqueur de Pan* de Mlle Odette Pauvert (A. F.), qui abandonne sa fausse imagerie religieuse de l'an dernier pour un paganisme aussi mièvre et plus usé encore ; il y a de meilleures inspirations à chercher en Italie. M. Yves Brayer, du moins, a voulu mieux profiter de son séjour à la Villa Médicis, et sa grande, trop grande composition de *la Course du Palio à Sienne* (S. N.) évoque, pour ceux qui en ont joui, un des plus curieux spectacles que nous offre toujours cette ville incomparable ; mais sa Piazza del Campo n'est pas très bien construite, et son premier plan tumultueux se comprend mal. Bien plus étrange apparaît, auprès de cette dernière toile, dans la salle d'entrée de la Société Nationale, une toile plus grande encore, qui nous fait assister, semble-t-il, à une lutte de cavaliers préhistoriques, et c'est la *Dernière bataille de Jugurtha*, où l'on regrette de voir un peintre aussi bien doué que M. Antoni perdre, par on ne sait quelle ambition, tout le meilleur de son talent. Une ambition plus démesurée encore, et, certes, fort louable en son principe, a conduit M. Rochegrosse à son *Essai d'interprétation picturale de la messe en si mineur de Jean-Sébastien Bach* (A. F.) ; l'ombre de l'admirable vieux maître en a dû frémir d'épouvante.

Serait-ce là, par hasard, la seule peinture religieuse des Salons? Faut-il classer dans la peinture religieuse l'extraordinaire *Sixième jour* de M. Rigal (A. F.) ? Sur un fond de nuages tourmentés, deux mains s'ouvrent, et la figure de l'homme en jaillit, de l'homme qui s'éveille, et de son index tendu touche un des doigts du Créateur ; bien étrange façon de comprendre et de vouloir refaire le chef-d'œuvre de Michel-Ange! Faut-il classer dans la peinture religieuse une invraisemblable *Résurrection de Lazare*, de M. Marcel-Béronneau (A. F.), où le ressuscité semble sortir d'un amoncellement de couronnes d'immortelles? Il y a heureusement, pour nous rassurer, au Salon des Artistes Français, de gracieuses images de *Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus*, par M. Maxence et M. Pascau, les gentilles *Madones* de Mlle Sonrel et de Mlle Lorimy, un redoutable *Loup de Gubbio* de Mme Delaroche, deux assez émouvantes *Pietas* de M. Detaix et de M. Lucien Weill, enfin, parmi les œuvres de jeunes, deux grands tableaux qui méritent la plus sérieuse attention, pour ce qu'ils nous apportent et surtout pour ce qu'ils nous promettent. M. Gérardin a résolument banni toute somptuosité de son *Adoration des Mages*, ni les ors et les pierreries des Primitifs, ni la joie étincelante d'un Rubens ; il est rustique, et ses rois deviendraient aisément des pâtres ; sa Vierge est vêtue comme une paysanne —en quoi il n'a pas tort—; mais la pauvreté des couleurs laisse à cet ensemble d'une beauté grave une nuance de tristesse, que combat insuffisamment peut-être la franchise du sentiment. De même, le *Bon Samaritain* de Mlle Marthe Flandrin est un tableau d'exécution un peu incertaine sur quelques points, mais d'une composition parfaite dans son émotion réelle : le paysage nu qui me rappelle les ravins d'Assise, les gestes secourables du voyageur qui soutient et panse ce blessé roidi, évanoui, l'impression de nature, tout cela est excellent ; et c'est seulement dans la figure nue, d'ailleurs solidement construite, que l'on pourrait reprendre quelque inexpérience et reconnaître un très jeune effort. Mlle Marthe Flandrin (qui expose également une gracieuse *Madone aux cyprès*) appartient à une famille dont le nom demeure cher aux amis de l'art chrétien, et l'on sent qu'elle cherche courageusement sa voie, en toute indépendance et sincérité.

Les solennelles funérailles du maréchal Joffre ont été, comme on devait s'y attendre, le sujet de quelques toiles ; celles de M. Gilbert Bellan (A. F.) nous apportent, comme précédemment, des instantanés, des notes prises d'un pinceau aussi juste et rapide que la vision. M. Louis Roger a fait un tableau bien composé et con-

sciencieusement peint de la *Veillée du corps dans la chapelle de l'Ecole Militaire* (A. F.), et Mme Angèle Delasalle, avec son beau métier de pâte riche et profonde, a rendu fortement la grande sensation colorée des *Funérailles nationales à Notre-Dame* (S. N.).

Voilà pour l'histoire, et c'est bien peu de chose ; mais, à défaut des grands décors emblématiques, dont Puvis de Chavannes a laissé les plus parfaits modèles, d'autres, empruntés à la vie quotidienne, à l'industrie, au travail des champs, peuvent aussi avoir leur signification puissante et durable. M. Henri Martin nous a, depuis bien des années, habitués à ces décors-là, et il nous en offre un nouvel exemple en représentant, avec les jeux de lumière où il se plaît, les *Terrassiers au travail, place de la Concorde* (A. F.). On sent mieux sa joie quand il se trouve en pleine nature, devant des prairies bordées de peupliers ou des coteaux plantés de vignes, que devant les majestueuses façades de Gabriel, au fond de la splendide place parisienne; mais son effort s'est concentré, au premier plan, sur les figures robustes et frustes de ses travailleurs, et il les a rendus dans toute la vérité de leurs gestes. Je n'en puis dire autant, et je le regrette, du grand décor destiné à l'Hôtel de Ville d'Aubervilliers, par M. Gaston Balande (A. F.). Ce *Travail* est d'un aspect triste, quelque ingéniosité que le peintre ait pu mettre à grouper ses carriers et tailleurs de pierres ; on y sent l'apprêt et la pose, et le fond est insignifiant.

Le Banc d'œuvre, de M. Jules Grün (A. F.), gagnerait à un format plus modeste, où se condenserait mieux une observation spirituelle des attitudes et des physionomies de quatre vieilles gens endimanchés ; et j'en dirais volontiers autant de l'excellent tableau de M. Adler, *Deuil en Limousin* (A. F.), qui ne perdrait rien de son originalité, non peut-être en se réduisant aux proportions exiguës d'un tableautin de M. Devambez, mais en prenant la taille que les maîtres hollandais d'autrefois donnaient si sagement à leurs toiles.

Les *Nus* sont en nombre considérable. A quoi bon énumérer leurs peintres? il ne s'agit pas de décerner des prix, et aucune de ces toiles, généralement bonnes et sans allure provocante, ne pourrait être signée de Titien, de Vélasquez ou de M. Ingres.

Quant aux portraits, dont beaucoup sont fort estimables, on doit citer, parmi leurs auteurs, en première ligne, les maîtres de l'Ecole, M. Marcel Baschet, M. Pierre Laurens ; l'influence de ce dernier paraît toujours grandir. De M. Etcheverry, une fourrure blanche, du satin blanc, des perles et des brillants, les plumes d'autruche d'un éventail noir, et les yeux étincelants d'une dame majestueuse, qui paraît satisfaite, et non sans raison, d'avoir fourni à son peintre l'occasion d'un nouveau triomphe. Reprocherons-nous à M. Madelin de n'avoir laissé représenter par M. Boisselier que l'académicien des grands jours? Il y a plus de franchise et d'énergie dans l'image du *Docteur Bazy*, tracée avec une étonnante verdeur par le doyen de nos grands portraitistes, M. Ferdinand Humbert, et dans celle de *M. Emile Picard*, où la vérité profonde du caractère est si bien établie par M. Albert Laurens ; et la vieille dame en deuil que M. Devambez a peinte si affectueusement nous sourit dans l'austérité savante de son enveloppe noire.

L'heureuse cinquantaine, de M. Fougerat, c'est un ménage breton, l'homme et la femme épanouis dans une amitié grave, souriante et fidèle ; très bonne peinture et, par surcroît, merveilleux sujet pour cartes postales. Enfin, je ne veux pas oublier de dire tout ce que nous propose d'admirer, tout ce que nous laisse dès maintenant espérer la toile envoyée de la Villa Médicis par M. Alfred Giess, *Mère et enfant* ; portrait, étude intime ou même composition religieuse, si l'on veut, ce petit groupe délicieux, qui fait songer à certaines Madones de Raphaël, jaillit de la même veine que les meilleures œuvres de nos maîtres classiques instruits à l'école de l'Italie. Une grâce souveraine s'y enveloppe de lumière. Je songe aux œuvres de début de M. Ingres, et je ne puis que souhaiter à son jeune successeur romain de s'acheminer toujours, loin des tentations qui attirent vers le bizarre et le rare certains de ses camarades, à la simplicité et à la tendresse dans la grandeur.

Ce bel ensemble, qui fait honneur à l'enseignement de notre Ecole, est, comme on le sait, le meilleur apanage du Salon des Artistes Français. De l'autre côté, on ne manquera pas d'être conquis par le charme tout intime des petits portraits où l'observation si personnelle de M. François Guiguet dirige et domine le raffinement du métier ; on s'arrêtera devant les effigies robustement construites de M. Hugues de Beaumont, devant les crayons d'une élégance si ferme de M. Henri de Nolhac (son portrait de *Pirandello* est un petit chef-d'œuvre), et l'on discutera, non sans passion, devant la grande image en pied d'*Anna de Noailles*, peinture de M. Van Dongen, apparition blanche et saisissante, où la cravate de comman-

deur isole et tranche, si l'on peut dire, cette tête fière et charmante (ressemblante ou non, mais qu'importe), auréolée de gloire.

Les paysages, très nombreux, procurent aux visiteurs du Salon une excellente occasion de s'asseoir, aux heures chaudes, dans les salles généralement rafraîchies par des courants d'air. Les journaux leur ont appris que M. Pointelin, qui est nonagénaire, expose toujours, ainsi que le fit jadis Harpignies ; que les toiles, toujours fraîches et printanières, signées de l'excellent Quost, sont les dernières qu'il nous sera donné de voir ; que M. Didier-Pouget a renoncé, chose extraordinaire, à colorer de bruyères roses le ravin dont l'image ne le lasse pas, et que les brumes d'hiver dont M. Foreau voile ses étangs et ses bois sont froides à donner le frisson. Cependant, nous irons, à la Société Nationale, revoir quelques-unes des toiles que M. Paul de Castro exposait, cet hiver, chez Marcel Bernheim : vues d'une Provence ensoleillée, mais verte, rustique et bien séduisante au pied de ses coteaux modérés ; et surtout nous nous arrêterons devant le panneau où M. Goulinat a groupé ses plus récentes œuvres, les meilleurs paysages de ce Salon. Lorsque, l'an dernier, j'évoquais à propos des peintures de M. Goulinat les sages conseils et l'ingénuité du bon Corot, je ne m'imaginais pas prophète si véridique : M. Goulinat est allé à Rome, et il s'y est mis à l'école de Corot. Il a regardé, lui aussi, le Forum et le Colisée du haut du Palatin, et il s'est assis au bord du Tibre pour peindre, lui aussi, le Pont Saint-Ange. Journées de lumière et de joie ; les antiques murailles sont blondes et roses, et l'on sent que la poésie du ciel romain a pénétré le cœur de l'artiste ; encore quelques touches un peu moins appuyées, une enveloppe par endroits plus légère sur ce fond d'une solidité admirable, et tous les désirs de Corot seront accomplis.

Il y a, parmi les gravures exposées à la Société Nationale, des eaux-fortes de M. Jacques Beurdeley, dont la douce lumière est digne de Corot (tout récemment, une exposition de la Bibliothèque Nationale nous montrait quel beau graveur fut ce grand maître). Il y a aussi toute une série de dessins rehaussés où M. Jouas, le parfait illustrateur de *la Cathédrale* d'Huysmans, a préparé les gravures dont il va enrichir un livre de M. Focillon, *La Seine de Paris à Rouen*. Il y a enfin des aquarelles de M. Lucien Simon pour l'illustration de *Pêcheur d'Islande* où se résume, en vérité, tout le sentiment le plus pénétrant, le plus émouvant de la Bretagne. Et, après avoir admiré ces petits chefs-d'œuvre d'un grand peintre, il nous faut donner un regard d'adieu aux peintures et aux pastels pieusement rassemblés de René Ménard ; une dernière fois, ces visions d'une antiquité littéraire, dont la beauté classique s'apparente à la poésie d'un Hérédia, nous enchanteront de leurs blondes figures détachées sur les frondaisons profondes ou sur la clarté d'une mer paisible qui reflète le sourire du ciel.

La sculpture, qui tient une place insignifiante dans l'exposition de la Société Nationale, se fait remarquer, au Salon des Artistes Français, par une beauté peu commune dans le choix des sujets et le soin du travail. Négligeons, s'il est possible, ce groupe de femmes en deuil, *les Mères*, qui encombre lamentablement un vaste espace du hall ; constatons que le *Victor Hugo* de Boucher a gagné à son exécution en bronze, qu'il en va de même pour la noble figure de Sarrabezolles, *l'Ame de la France*, dont la pierre est déjà en honneur au Luxembourg, et que cette même matière du bronze, savamment oxydée et patinée, est devenue merveilleuse pour traduire l'énorme groupe du danois Tegner, *Hercule et l'Hydre*. *Les Quatre fils Aymon*, de Poncin, autour de leur cheval majestueux, découpent une masse de pierre splendide, et j'ai revu avec un très vif plaisir, taillé dans le granit par Louis Renaud, le monument *au poète Anatole Le Braz*, ce chapiteau orné de branches de pin et de fougères où quatre charmantes figures symbolisent l'œuvre du barde breton avec un sentiment qui s'apparente aux chefs-d'œuvre de notre moyen-âge. Le granit achève aussi le caractère du beau monument *aux Bigoudens*, de François Bazin, et la pierre consacre pour l'immortalité les statues du peintre *Jean Fouquet* par Bacqué, et du sculpteur *François Rude*, par Sicard : le vieux maître à la barbe de fleuve, assis, le maillet à la main, se repose et nous regarde d'un air fier et satisfait.

Landowski présente en plâtre son excellente statue de *l'Amiral de Grasse*, campée devant le décor noblement expressif d'un bas-relief où les marins français se préparent au combat. Le *Rêve*, d'Octobre, et la *Baigneuse*, de Pierre Traverse, sont de très gracieuses figures de pierre ; le gentil groupe de plâtre de Marquet, *le Passé, le Présent et l'Avenir* (deux figures en buste qui contemplent et que domine l'enfant qui rit), aurait fait, au temps jadis, un merveilleux sujet de pendule.

L'art religieux, si négligé par les peintres, est mieux servi par les sculpteurs. Maxime Réal del

Sarte a exécuté en pierre sa *Vierge aux épines ;* la *Madone* de Suzanne Laurens, celle de Louis Bertola, la *Notre-Dame des ailes*, de Jean Vernon, ont une piété tendre et innocente. Un sculpteur anglais, M. Henry Wilson, s'est inspiré de Burne-Jones pour composer les panneaux harmonieux de la double porte destinée à la cathédrale Saint-Jean de Dieu, de New-York ; un sculpteur américain, Mr. Andrew O'Connor, a songé trop fidèlement à Michel-Ange en composant une *Descente de Croix* pathétique. Le *Sacré-Cœur* de Louis Castex, destiné à une église de Saint-Etienne, mérite d'être retenu au nombre des images pieuses à reproduire et à répandre, pour sa profonde et délicate expression, et son tendre geste d'accueil ; le symbole du cœur y est très simplement indiqué sur la draperie, sans drame ni déclamation ; et c'est une des plus heureuses formules que l'on puisse rencontrer d'un sujet essentiel du grand art religieux.

André Pératé.

LES PETITES EXPOSITIONS

L'EXPOSITION BENATOV (1)

La galerie Dilewsky, qui se recommande à l'attention par le choix éclairé des œuvres qu'elle soumet aux amateurs de peinture moderne, nous offre aujourd'hui l'heureuse surprise d'une véritable révélation : celle d'un artiste, Benatov, dont la réputation n'était faite jusqu'ici que dans un cénacle de peintres et de connaisseurs, et qui, demain, sera célèbre.

Nous n'avions pas été sans distinguer, au dernier Salon d'Automne, signées de son nom, deux toiles d'une rare qualité. Si évident que fût leur mérite, elles ne nous permettaient pas cependant de pressentir la maîtrise éclatante dont témoigne l'ensemble important qui nous est aujourd'hui présenté.

L'artiste, qui est d'origine et de nationalité russes, vient à peine de dépasser la trentaine. Son portrait peint par lui-même le représente avec un grand bonheur d'expression : une chevelure d'un noir profond, un teint mat, des yeux largement ouverts, une encolure dégagée composent une physionomie puissante et empreinte de romantisme.

Après avoir fait ses études à l'Académie des Beaux-Arts de Moscou, Benatov obtient en 1921 la bourse de voyage qui correspond, en Russie, à notre prix de Rome, et en vertu de quoi le titulaire reçoit — ou devrait recevoir — pendant cinq ans, une pension annuelle de 5.000 roubles en vue de séjours à l'étranger.

Mais la bourse ne fut jamais payée à Benatov par le gouvernement soviétique, et le seul avantage qu'il en retira, dit-il avec un humour mêlé de mélancolie, fut d'être muni d'un passeport régulier qui lui permit de quitter un pays maudit.

Il s'installe à Paris, fréquente assidûment nos musées, travaille dans le recueillement, et affirme lentement une personnalité qui est aujourd'hui en plein épanouissement.

A la base de ses dons, une qualité primordiale : celle sans laquelle il n'y a ni grand peintre, ni grand musicien, ni grand artiste d'aucune sorte : je veux dire l'imagination créatrice, l'inspiration.

Chez Benatov, elle coule de source, magnifique par sa richesse, sa spontanéité, sa diversité.

Tantôt, il la puise dans la légende ou dans les grandes créations littéraires. Le personnage de Don Quichotte, par exemple, exerce sur lui une attirance particulière. Comme Daumier d'ailleurs, il se garde de toute caricature. Il est frappé surtout par l'idéalisme de son héros. Un des tableaux exposés représente Don Quichotte errant la nuit sous le ciel bleu d'Espagne, le visage grave, perdu dans ses abstractions et dans ses rêves, et il est visible que le peintre ne touche qu'avec beaucoup de respect à une si haute figure.

Le plus souvent, c'est le monde sensible qui fournit à Benatov ses motifs d'inspiration. Tout lui semble bon à peindre, parce qu'il se sent apte à tout recréer. Une figure humaine, un paysage, une scène familière, une nature morte lui apparaissent à des titres divers comme autant d'objets dignes de soins auxquels un œil sensible, une main exercée, viendront conférer la réalité plastique qu'entrevoit son imagination.

Pour décrire la nature, il a retenu les fortes leçons de Cézanne. On le voit dans les paysages, un chemin montueux bordé de grands arbres, un vignoble entouré de pommiers, préoccupé surtout de discipliner les masses de verdure, d'ordonner les plans du terrain. De même, il

(1) Galerie Dilewsky, 8, rue Jacques-Callot.

s'attache à synthétiser les volumes dans ces magnifiques *Pommes* rouges exaltées par le citron voisin, ou dans ce *Panier d'oignons* assorti d'une cruche blanche qui les relie si bien au fond gris. Mais il tempère l'enseignement rigoureux du maître d'Aix par une souplesse de pinceau et surtout des qualités d'atmosphère et d'enveloppe qui forment son apport individuel et marquent son originalité. On admirera à cet égard un *Plat d'huîtres* accompagné d'un bouquet d'ail et d'échalotes, œuvre précieuse entre toutes, et digne d'un musée.

S'agit-il de peindre un portrait, quelle justesse et quelle variété Benatov apporte dans l'observation du visage humain !

Ses figures d'enfant — en particulier celles de ses petites filles : l'une en vêtement d'un jaune soufre, l'autre en chemise bleue, sont, par la vivacité de l'expression et la fraîcheur de l'exécution, des merveilles de grâce et de sensibilité.

Mais à côté d'elles, modelé par touches étroites, construit par ses propres reliefs, un vieux *Joueur de banjo* dans un manteau noir posé sur un costume rougeâtre, reflète sur son visage usé et flétri, toute l'humaine misère, tandis que non loin de lui, une trogne d'homme aviné, hallucinante de vérité, atteste un réalisme, un sens physionomique qui ne s'arrêtent qu'à la limite de la caricature.

Ces hautes créations sont servies par un métier foncièrement probe et sain.

La peinture de Benatov repose sur un dessin et une ordonnance irréprochables. L'artiste n'est pas de ceux qui croient, ou font semblant de croire, que l'inspiration puisse suppléer le savoir. Autant vaudrait, dit-il, un musicien qui voudrait jouer du Liszt sans savoir faire des gammes.

Il n'a que mépris pour certaines extravagances où il ne voit parfois qu'un dérèglement de l'esprit, le plus souvent la marque de l'impuissance. Il proscrit d'ailleurs une virtuosité excessive qui, à ses yeux, nuit au sérieux de la peinture. Il dessine au fusain d'un trait large et gras, et pour indiquer les modelés, il pose des tons dégradés, un peu roux, qui donnent à l'œuvre l'aspect d'un dessin de sculpteur — ses préférences allant à ces formes amples, volontiers rondes, que nos meilleurs sculpteurs — un Maillol, un Despiau — ont remises en honneur.

Enfin, sa palette, dans laquelle on remarque une prédilection pour les harmonies de bleu, de vert et de gris, possède cette chaleur profonde, ces résonances dues au rayonnement des couleurs plutôt qu'à leur éclat, qui donnent aux tons leur somptuosité, et qui, de Rubens à Véronèse et à Delacroix, sont le privilège et le secret des grands coloristes.

Voilà des noms illustres. Si réservé que soit Benatov dans son allure, si discret qu'il se montre dans ses propos, son esprit hante les sommets.

H. Chassinat-Gigot.

LES LIVRES NOUVEAUX

Questions extérieures

Edouard Bénès, ministre des Affaires Etrangères de Tchécoslovaquie. — *L'accord austro-allemand* (Broch. 84 pages. Orbis, Prague).

M. Edouard Benès a fait, le 23 avril 1931, un exposé sur les propositions relatives à la solution de la crise économique européenne en commentant le plan d' « union douanière » austro-allemande dont le texte complet fut publié le 25 mars 1931. Cette brochure reproduit cet exposé dans lequel est étudiée l' « *union douanière* » qui, en fait, créerait un territoire économique et douanier unifié comprenant le Reich et l'Autriche. Il la critique du point de vue économique, politique et juridique, en ajoutant toutefois qu'une attitude négative à son égard est totalement insuffisante.

On ne réussira pas à écarter les difficultés économiques de l'heure actuelle par des opérations restreintes ou exclusives comme celle en question. Il faut, dit-il, établir un plan paneuropéen acceptable par tous, dressé d'accord avec les principaux intéressés et dans l'esprit de Genève et à Genève. Dans cette voie, les plans préparés par le gouvernement français sont de la plus grande valeur.

A. R.

E. Lémonon. — *La nouvelle Europe centrale et son bilan économique* 1929-1930 (Un vol. Alcan).

L'auteur poursuit son étude sur *la nouvelle Europe et son bilan économique* qu'il a publiée en 1926, mais il la réduit, dans le présent volume, à celle de l'Europe Centrale. S'il est encore trop tôt pour juger l'œuvre de paix issue des traités de 1919 à 1920 on peut tout de même consigner des faits et dresser un inventaire de la situation qu'ils ont créée. En ce qui concerne l'Allemagne et les alliés, M. Lémonon avait arrêté son travail au plan Dawes (août 1924). Pour celui sur l'Europe centrale, il s'est assigné comme limites le plan Young et la Conférence de La Haye de 1930. Dans ce cadre il examine les bilans de l'Autriche, la Hongrie, la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie, la Roumanie, la Pologne, l'Italie et dans chacun, il essaie de déterminer les possibilités d'avenir.

A. R.

J.-J. Jusserand, ambassadeur de France, membre de l'Institut. — *Le sentiment américain pendant la guerre* (Un vol. Payot).

De quoi sont faits les Américains ? esprit pratique ou

sentiment ? Pour quels motifs sont-ils entrés dans la guerre ? Que pensaient-ils des alliés et en particulier de la France ? A ces questions et à plusieurs autres répond, dans son ouvrage, *Le Sentiment Américain pendant la guerre*, M. Jusserand qui a vu les Américains en paix et en guerre, ayant été 22 ans ambassadeur de France aux Etats-Unis.

L'ouvrage de M. Jusserand est divisé en deux parties : Avant la rupture et après la rupture. Il débute au 3 août 1914, jour où M. Jusserand quitte la France pour rejoindre son poste à Washington et se termine par le récit émouvant des manifestations avec lesquelles les Américains accueillirent, le 11 novembre 1918, la nouvelle de l'Armistice. Nous signalons parmi les chapitres particulièrement intéressants : Le président et son secrétaire d'Etat, Premières velléités de paix, Nouvelles avances allemandes pour la paix, Les dons américains, Propagande allemande et propagande française, Vers la guerre, Comment survint la rupture, L'aide américaine, L'année 1918, Vers la paix.

Colonies

Armand Meggle, directeur du Comité National des Conseillers du Commerce extérieur. — *L'Afrique Occidentale Française* (Collection « Les Terres Françaises ». Un vol. Société Française d'Editions).

Le quatrième volume des « Terres Françaises » est consacré à l'étude de l'A.O.F. Etude complexe, attrayante, variée qui renseigne admirablement le lecteur sur la diversité des régions et des peuples composant notre grande colonie, cette nouvelle « tranche » de vulgarisation documentaire retrace un demi-siècle d'efforts tenaces qui, joints à la souplesse des méthodes administratives, sont parmi les traits distinctifs du génie colonisateur de la France.

De cette analyse très poussée, se dégage très nettement « l'impression vivante d'une France nouvelle » toute proche de nous et toute chargée des promesses d'un radieux avenir.

Cet ouvrage qui poursuit si heureusement le cycle documentaire de la collection des « Terres Françaises » est magistralement illustré par Paul Welsch. A la veille de l'ouverture de l'Exposition Coloniale internationale de Vincennes, il est d'une incontestable actualité : c'est un attrait qui s'ajoute à sa valeur intrinsèque et à sa remarquable présentation.

L'appel de la France extérieure (Un vol. Larose).

Ce bel ouvrage a été rédigé pour la jeunesse française, à laquelle il est dédié ; mais il n'intéressera pas seulement les jeunes Français.

Il contient, avec l'essentiel de ce qu'il faut connaître sur chacune de nos colonies, une abondante illustration.

L'auteur a su se limiter et, dans un sujet aussi vaste, ne retenir que les notions indispensables.

On y trouvera des renseignements sur l'œuvre de la Métropole dans son domaine d'outre-mer et des indications sur les carrières coloniales.

Au moment de l'Exposition, ce livre, — dont il faut louer tout autant la composition que la présentation — vient à son heure et ne manquera pas de développer chez les jeunes générations la compréhension et l'amour de nos Colonies. C. M.

Pascal Saisset. — *Heures juives au Maroc* (Collection Judaïsme. Un vol. Rieder).

Les villes marocaines ont leurs cités juives, où, enfermés pendant des siècles, les Juifs, en dépit de l'hostilité arabe, sont parvenus à un haut degré de culture et de prospérité.

Isolés, méprisés, ou persécutés par les Arabes, ils ont connu des jours calmes, mais aussi parfois des jours tragiques. Néanmoins ils ont pu se réaliser mieux au Maroc que leurs coreligionaires en Bulgarie, Roumanie ou Russie.

L'auteur nous fait pénétrer dans les mellahs marocains, qu'il nous dépeint de façon intéressante et vivante. Chaque mellah a gardé son caractère, son histoire, ses légendes qu'il est réellement curieux de connaître avec un guide aussi sensible. C. M.

Théologie

A.-D. Sertillanges O. P., membre de l'Institut. — *Saint Thomas d'Aquin* (Un vol. Flammarion).

Au docteur angélique, au génie prodigieux dont un pape a dit que sa doctrine était la doctrine même de l'Eglise, le R. P. Sertillanges a élevé un monument digne de son grand modèle. Une longue fresque où se trouve reconstitué le siècle de saint Thomas, où se présentent à nous l'homme, sa carrière, sa plénitude de vie intellectuelle et sainte, sa méthode, son génie, sa doctrine, la sûreté, la pénétration et l'ampleur d'une pure intelligence qui a peu d'égales, si elle en a.

Une main de prêtre, qui n'a jamais été si sûre de soi, nous vaut ces pages rayonnantes de lumière, de sympathie compréhensive et de piété.

Ouvrage éminemment propice à faire connaître le saint et à remettre en sa place une philosophie « nourrissante pour ce siècle si affamé », créatrice d'ordre pour ce siècle désorienté, ouvrière d' « une régulation générale des intelligences ». Belle et forte leçon de calme et de sérénité dans la recherche, de tranquillité devant l'objection et de repos contemplatif devant la vérité dévoilée.

Psychologie

J. Segond. — *Traité de Psychologie* (Un vol. Armand Colin).

L'auteur de ce *Traité de Psychologie* a condensé dans son livre la substance de huit années d'enseignement. Il ne s'agit pas d'un *Manuel*, mais d'un examen approfondi de l'ensemble des questions telles que les pose la psychologie contemporaine. L'ouvrage peut rendre de grands services aux étudiants de licence et d'agrégation ; mais il s'adresse en outre à tous ceux qui, dans le monde cultivé, s'intéressent aux problèmes de cet ordre.

Le point de vue de ce *Traité* est celui de l'adaptation intentionnelle de l'être vivant et conscient à lui-même et à son milieu. L'auteur — qui se réclame tout ensemble de Ribot, de William James, de Bergson, de Pierre Janet et de Freud — a écarté résolument les problèmes métaphysiques ; mais il s'est attaché à faire voir à quelles modalités de l'expérience psychologique ces problèmes se réfèrent. Assignant pour but essentiel à la psychologie l'explication de la genèse des valeurs qui font le prix de la vie humaine, il a envisagé la vie spirituelle, dès le principe, comme fondée en celle du corps ; mais, s'il a attribué dès lors un rôle fondamental à la cénesthésie qui est l'expression de l'organisme, il a étudié la vie de l'orga-

nisme dans ses conditions et ses répercussions proprement psychiques et vu dans le fonctionnement concerté de cette « puissance du corps » l'avénement rationnel d'une pensée immanente; ce qui distingue nettement son ouvrage d'autres Traités actuels, où le point de vue physiologique est prédominant. Le problème à l'analyse duquel il s'est employé surtout est celui de la croyance, qui semble à l'heure présente s'imposer à l'attention, et dont il a manifesté le rapport à celui de la perception, à celui de la volonté et à celui du moi. A travers tout l'ouvrage, et en relation étroite avec la double étude de la vie organique et de celle de l'esprit, se développe une analyse de la vie passionnelle dont aucun traité similaire n'a montré avec cette insistance l'action déterminante.

Si l'on voulait dégager en une formule brève la pensée directrice de ce livre : on devrait se reporter à la célèbre formule de Spinoza, « L'âme est l'idée du corps ».

Livres reçus au Bureau de la Revue

Luc Ayral. — *Théâtre*. A .Messein.
Luc Ayral. — *L'âge des Cieux*. A. Messin.
J.-L. Aubrun. — *Visions d'Italie*. Editions Pythagore.
Louis-Carle Bonnard. — *Notre Seigneur*. Librairie de France.
Jules Bertaut. — *L'Opinion et les Mœurs*. Editions de France.
Maurice Besson. — *Histoire des Colonies françaises*. Boivin.
Marcel Béliard. — *Des Lueurs sous la vitre*. A. Lemerre.
Charles Baudouin. — *Mobilisation de l'énergie*. Editions de l'Institut Pelman.
Marc Chesneau. — *La minute éblouie*. A Messein.
Serge de Chessin. — *Svea*. Flammarion.
Léon Cahen. — *Esquisse d'Histoire de l'Orient et de la Grèce*. Alcan.
Lt P. Descrances et Lt de Belleval. — *Pavillon noir 1916*. A. Redier.
Lucie Delarue-Mardrus. — *Le Bâtard*. Fasquelle.
Ch. Depasse. — *L'Annuaire des Bibliothèques*. Librairie Fischbacher.
J. Derocquigny. — *Mots anglais perfides*. Vuibert.
Albert Delacour. — *L'abbé Cleval a-t-il tué*. A. Rédier.
Frédéric Empaytaz. — *Fils des Hommes de désirs*. Le rouge et le noir.
J.-L. Gaerbrandt. — *Martinique*. Editions de l'Institut Colonial.
René Guyon. — *Essai de Psychologie matérialiste*. A. Costes.
René-Albert Guzman. — *Jalousie*. Flammarion.
Lucienne Gorce. — *L'Amant de Sarah Schreider*. Editions du Tambourin.
E.-F. Gautier. — *Mœurs et Coutumes des Musulmans*. Payot.
Jean Galmot. — *Un mort vivait parmi nous*. Editions de la Sirène.
Abel Hermant. — *Les samedis de M. Lancelot*. Flammarion.
Major R.-W.-G. Hingston. — *Problèmes de l'instinct et de l'intelligence*. Payot.
Camille Jullian. — *Au Seuil de notre Histoire*. III. Boivin.
E. Lemonon. — *La Nouvelle Europe Centrale*. Alcan.
Henri Lemaitre. — *Paul Sabatier*. Librairie Fischbacher.
Jean Larnac. — *Comtesse de Noailles*. Editions du Sagittaire.
Paul Lesourd. — *L'année missionnaire 1931*. Bloud et Gay.
D.-H. Lawrence. — *Le Serpent à plumes*. Stock.
Robert Millet. — *Etoiles lointaines*. Figuière.
de Martonne. — *Géographie universelle, tome IV, Europe Centrale*. A. Colin.
François Mauriac. — *Blaise Pascal et sa sœur Jacqueline*. Hachette.
Georges-Re Massue. — *L'Appel du Sud*. A. Redier.
Henriette Macy. — *Raquel*. Studio technique d'éditions.
Alfred Mortier. — *Le divin Arétin*. A. Messein.
Frédéric Nietzsche. — *Ecce Homo*. Stock.
Emilia Orsini. — *Quinze ans au Ministère de la Guerre*. Imprimerie Alacatin.
François Piétri. — *Le Financier*. Hachette.
Henri Pouliot. — *Légionnaire*. à Québec.
Alphonse Roux. — *Les Tissus d'art*. Collection des Collectionneurs.
Victor M. Rendon. — *Abras Dramaticas*, tome II. Librairie espagnole.
Romain Rolland. — *Vie de M. K. Gandhi*. A. Rieder.
Firmin Roz. — *L'évolution des idées et des mœurs américaines*. Flammarion.
A. Roudé-Jansky. — *J'ai quatorze ans*. Fayard.
Madie de Rose. — *Au temps des mollets nus*. A. Rieder.
Léon Riotor. — *Lyon, Guignol et les canuts lyonnais*. Editions Pierre Roger.
Ernest Seillière. — *Marcel Proust*. Editions de la Nouvelle revue critique.
Sarina Cassvan. — *Contes roumains d'écrivains contemporains*. Editions de la Revue Mondiale.
Henri Serouya. — *Initiation à la peinture d'aujourd'hui*. Renaissance du Livre.
Prof. G. Sanorelli. — *L'Hérédité et la Contagion dans la Tuberculose*. Payot.
Paul Sabatier. — *Vie de St François d'Assise*. Libraire Fischbacher.
Jeanne Strati. — *Le temple de l'Amour*. Editions de la Revue Mondiale.
Georges Simenon. — *Picter-le-Letton*. Fayard.
Jules Sageret. — *Le Système du monde de Pythagore à Eddington*. Payot.
Jacques Vallergues. — *Aux trois belles filles*. Flammarion.
J. Wilbois. — *La Logique du Chef d'entreprise*. Alcan.
Stefan Zweig. — *Nietzsche*. Stock.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

LA PRODUCTION MINIÈRE YOUGOSLAVE EN 1930

Le Royaume de Yougoslavie possède un très grand nombre de gisements de houille, principalement dans les régions placées sous le protectorat de l'Etat en Bosnie et en Herzégovine, et dans une certaine partie de la Slovénie. Le nombre des mines exploitées s'élèvent à 19. Ces gisements de houille avaient été facilement reconnus en raison de leur formation géologique comprenant de l'acide carbonique jusqu'aux formations tertiaires, toutefois bien que la houille des terrains appartenant à l'Etat soit des plus productives, les couches ne comportent qu'une épaisseur de quelques centimètres en raison de quoi elles n'ont pas été mises en exploitation.

Les premières données relatives à la présence de houille dans les limites des territoires de la Bosnie et de la Herzé-

govine placés sous le protectorat de l'Etat avaient été publiées en 1901.

En 1930, la production totale de houille et du charbon brun a atteint 4.196.000 tonnes, contre 4.578.000 tonnes en 1929, celle de lignite 1.094.000 tonnes et 1.056.000 tonnes respectivement.

En vue de remplacer l'ancienne industrie du fer en Bosnie et en Herzégovine par une industrie plus perfectionnée, l'ancienne monarchie austro-hongroise avait, en 1892, fondé à Varech une forge de type moderne qui subsiste jusqu'à ce jour. Le rendement total des quatre Sociétés est estimé à 120 millions de tonnes.

Les entreprises de Smreka, de Drochkovetz, de Brésik et de Préjitch revêtent la forme d'une lentille, c'est-à-dire large au centre et s'amincissant vers les extrémités. Cette lentille assure à Smreka une largeur de 500 mètres, une profondeur de 80 m.; dans sa partie centrale, elle contient un gisement de sidérite de 10 m. avec 35 o/o à 38 o/o de fer; une couche intermédiaire de 10 mètres de minerai de fer rouge de 45 o/o à 48 o/o et environ 16 m. de minerai noir contenant 35 o/o à 42 o/o de fer et 6 o/o à 12 o/o de lignite. A Drochkovatz, la lentille possède une longueur de 300 mètres d'une profondeur de 100 m. dans sa partie centrale et contient une couche de 0 m. 45 de sidérite pur (38 o/o à 40 o/o de fer et 3.5 o/o de lignite), une de 0,20 m. (35 o/o à 38 o/o de fer et 3.5 o/o de lignite), une de 0,15 m. de baryum (25 o/o à 35 o/o de fer et 3 o/o de lignite) et une de 0,15 m. de minerai rouge mélangé de jaspe (45 o/o à 48 o/o de fer, 2 o/o à 3 o/o de lignite et 8 o/o à 10 o/o d'oxyde de carbone.

Le reste est composé d'ardoise mélangé de sidérite, de minerai noir mélangé de jaspe et de jaspe mélangé de sidérite.

La lentille de Brésik mesure 250 mètres, d'une profondeur de 60 m. environ à sa partie centrale. Les couches de minerai de schwerspat atteignent jusqu'à 0 m. 50. La séparation des métaux s'opère sur les lieux.

La lentille de Préjitchi possède une longueur de 120 mètres, une profondeur de 30 m. dans sa partie centrale et contient presque exclusivement du minerai de fer noir avec 60 à 0,1 o/o de fer. L'on y trouve également une couche de sidérité de 2 à 5 mètres (35 o/o à 38 o/o de fer et 2 o/o à 3 o/o de lignite).

Les minerais sont transportés au moyen de voies ferrées dans des forges possédant deux hauts fourneaux, d'une capacité fort insuffisante, ce qui est motivé par le fait qu'elles avaient été destinées à être alimentées par du combustible de bois, le charbon faisant défaut dans ce district et le coke y étant également peu abondant. L'un de ces hauts-fourneaux possède une capacité de 40 tonnes, et l'autre de 100 tonnes de fer brut par 24 heures, soit de 140 tonnes par jour. En outre de ces deux hauts-fourneaux il existe également une forge d'une capacité de 20 tonnes de fer fondu.

Les forges de fer sont placées sous le contrôle du Gouvernement et avaient travaillé, avant la guerre mondiale, dans la pleine mesure de leur capacité, cependant, en raison de la concurrence puissante de l'industrie sidérurgique de l'Europe Centrale sur les marchés, elles avaient suspendu leur activité après la guerre. En vue de l'utilisation dans les hauts-fourneaux de fer brut déjà extrait, une usine à cylindre avait été érigée à Zénitza dont le Gouvernement avait également assumé plus tard la direction, afin que les fonderies de Varech et de Zénitza puissent simultanément aux exploitations sidérurgiques constituer la base de l'industrie sidérurgique nationale pleine de promesse et assurée d'un travail permanent.

Les mines de Varech possèdent un rendement journalier de 600 tonnes de minerai, cependant les fonderies n'étant pas à même de fondre plus d'une quantité approximative de 300 tonnes par jour, il aurait été possible d'exporter l'excédent dans les fonderies de fer de l'Europe Centrale.

Les deux autres groupes de gisements de minerai avaient été laissés par le Gouvernement austro-hongrois absolument intacts, en raison du fait qu'ils étaient destinés à servir de réserve et non pas à être exploités pour les besoins de l'ancienne monarchie. Une importance toute particulière est revêtue par ceux qui s'étendent de Lioubiya à Stari Maydan sur une superficie de 6 kilomètres et à peu près un kilomètre de large, sur laquelle l'on a découvert 46 gisements laissés intacts par la monarchie austro-hongroise, jusqu'au moment, toutefois, où l'industrie sidérurgique de la monarchie s'était vue contrainte par le blocus, au cours de la guerre mondiale, de s'attaquer à ces réserves. En 1916, ce terrain avait été mis en exploitattion, de même que trois gisements de fer rouge découverts dans les montagnes de Yavorika, immédiatement au-dessus du village de Lioubija.

Le troisième groupe de gisements de fer rouge est situé aux environs de Kréchévo-Déjévitza-Douzina. Une industrie primitive y florissait également jusqu'à l'époque de l'occupation de la Bosnie. Dix-neuf mines y étaient exploitées, dont les produits étaient fort demandés en raison de l'excellence de leur qualité. Ces groupes comprennent les formations situées aux environs de Kréchéo, de même que d'autres gisements de minerais analogues qui, dans certaines veines situées aux environs de Babja, atteignent également une force de 6 mètres et les gisements des environs de Déjévitza, contenant aussi du mercure.

En raison de ce fait, ces minerais revêtent un aspect différent, d'un ton rouge brique ou bleuâtre avec des veines rouges. L'exploitation des gisements situés dans cet arrondissement avait été suspendue simultanément à celle des mines primitives et n'avait pas été rétablie depuis cette époque, en raison de l'absence dans le pays de voies de communications appropriées.

La production totale de minerais de fer et du fer cru en 1931, a été de 430.700 tonnes et de 35.000 tonnes, au lieu de 428.000 tonnes et 30.800 tonnes en 1929.

Le minerai de cuivre se trouve en Slovénie, en Bosnie et en Serbie, qui est d'une excellente qualité. Pour la production du cuivre, la Yougoslavie occupe le premier rang en Europe. Beaucoup de mines ne sont pas encore exploitées à cause du manque des capitaux nécessaires. L'exploitation la plus rationnelle se fait dans les mines de Bor, en Serbie, et, depuis 1903, est confiée à une Société française, dite « Mines de Bor ». Les capitaux étrangers pourraient trouver une grande rentabilité en exploitant d'autres couches importantes de premier ordre et en fondant des industries.

L'année 1930, la production totale de minerai de cuivre s'est élevée à 493.500 tonnes, celle de cuivre cru à 24.500 tonnes, contre 329.200 tonnes et 20.700 tonnes respectivement en 1929.

Ce bref examen des mines de l'Etat situées sur le territoire du Royaume de Yougoslavie a démontré que les domaines du fisc possèdent toutes les conditions nécessaires pour un futur développement sur une vaste échelle et que l'Etat possède des gisements inexploités des minerais en quantité suffisante pour la création d'une industrie nationale.

BORIVOÏE B. MILOVITCH.

BULLETIN MARITIME

LE LANCEMENT DU « MARÉCHAL JOFFRE »

C'est le jeudi 14 mai, à La Ciotat, qu'a eu lieu le lancement du *Maréchal Joffre*, nautonaphte construit par la Société Provençale de Constructions Navales pour les Messageries Maritimes qui le destinent à leur ligne de l'Océan Indien.

On se rappelle qu'au début de la présente année est entré en service sur la même ligne le nautonaphte *Jean Laborde*.

Trois autres nautonaphtes ont déjà été placés en service par les Messageries Maritimes : le *Théophile Gautier*, en 1927, sur la ligne de la Méditerranée ; l'*Eridan*, en 1930, sur la ligne de l'Australie, et le *Félix Roussel*, en 1931, sur la ligne de la Chine et du Japon. Ajoutons que le *Georges Philippar*, lancé le 6 novembre 1930 et destiné à la même ligne que le *Félix Roussel*, est actuellement en achèvement à Saint-Nazaire. D'autre part, l'*Aramis*, destiné, lui aussi, à la ligne d'Extrême-Orient, sera lancé prochainement dans les chantiers de la Société des Forges et Chantiers de la Méditerranée à la Seyne.

*
* *

Le nom attribué par les Messageries Maritimes à leur unité nouvelle n'a pas été choisi seulement pour rendre hommage au Grand Soldat vainqueur de la Marne ; comme l'ont fait nombre de municipalités en attribuant ce nom à des voies nouvelles ou en plantant, comme à Paris (avril 1931, avenue des Champs-Elysées), un « chêne de Joffre », ou encore à Vincennes en organisant dans le château, au Musée de la grande guerre (février-mars 1931), une exposition d'iconographie populaire du Maréchal Joffre.

Les Messageries Maritimes, en nommant ainsi leur nouveau navire, ont d'abord été fidèles à leur principe (1) d'adopter, pour la ligne de Madagascar, la Réunion et l'ancienne colonie française de Maurice, le nom des grands coloniaux, soldats, écrivains ou explorateurs, dont la vie et l'œuvre sont intimement liées à l'histoire de nos possessions de l'Océan Indien : elles ont, en outre, voulu honorer spécialement un de leurs plus illustres et anciens passagers.

Nous extrayons, en effet, de la *Gazette* des Messageries Maritimes (2), les intéressants renseignements qui suivent :

« ... Nous estimons qu'il n'est pas sans intérêt de faire connaître à nos lecteurs les rapports qu'eut, au cours de sa carrière, avec les Messageries Maritimes, le grand Soldat qui vient de disparaître.

« ...Nous avons recherché dans les archives des Messageries Maritimes, malheureusement en vain, nos documents se trouvant incomplets, la trace du passage de Joffre sur un des paquebots de la Société lorsqu'il s'est rendu, en 1884, alors qu'il était capitaine du Génie, en Extrême-Orient, pour participer sous les ordres de l'amiral Courbet aux opérations du corps expéditionnaire qui occupait Kelung, dans l'île de Formose, pendant la guerre contre la Chine. De même, lorsqu'en 1892, le chef de bataillon Joffre, mis à la disposition du Ministre des Colonies, a été dirigé sur le Soudan, il nous est permis de supposer que les Messageries Maritimes l'y ont conduit.

« D'une manière plus certaine, le colonel Joffre s'embarqua à Marseille le 25 janvier 1900, à bord du *Yang-Tse*, à destination de Madagascar et revint de ce voyage en novembre 1901, par le *Calédonien*. De même, encore, c'est à bord du *Melbourne*, des Messageries Maritimes, qu'il s'embarqua le 8 avril 1902, pour son second voyage à Madagascar.

Mais « la première trace *irrécusable* que nous possédions d'un passage de Joffre sur un navire de la Compagnie, remonte à 1903, c'est-à-dire à l'époque où le futur maréchal de France, alors général de brigade, regagna la mère-patrie après son second séjour à Madagascar.

« Il prit alors passage sur le *Djemnah* des Messageries Maritimes... Nous avons sous les yeux, en écrivant ces lignes, le rapport de mer où son nom est mentionné. Il est singulièrement émouvant d'y lire ce qui suit : « Passagers : impression bonne. Ni plainte, ni réclamation. « Passagers de marque : au voyage de retour, M. Lepreux, « gouverneur de première classe, et le général Joffre, ve- « nant de Madagascar. »

« Le dernier passage du maréchal dont les Messageries Maritimes gardent le souvenir est celui qu'il fit, alors dans toute sa gloire, sur le *Porthos*, pour accomplir la mission que lui avait confiée l'Etat français vis-à-vis des populations d'Extrême-Orient et particulièrement de celles de notre grande colonie d'Indo-Chine.

« Par une curieuse coïncidence, c'est le 11 novembre 1921, c'est-à-dire le jour anniversaire de l'Armistice, que le maréchal Joffre, accompagné de sa famille, prit passage sur le *Porthos* qui devait le conduire à Singapour.

« ...Le 6 décembre 1921, il se fit apporter le cahier des réclamations et y inscrivit la phrase suivante :

« Je me déclare très satisfait de mon voyage à bord « du *Porthos* ».

« ...Pour quiconque sait l'importance que donnait au moindre mot le maréchal Joffre, ... ce simple témoignage de satisfaction, rejoint les grandes paroles élémentaires qui suffisaient au Taciturne à distribuer le blâme et l'éloge. »

L'autre raison qui militait en faveur du choix du nom du *Maréchal Joffre* pour désigner un navire des Messageries Maritimes en service sur la grande île de Madagascar se rapporte à la troisième période coloniale de la carrière si bien connue de l'illustre soldat.

Si nous parcourons les « Etats de service » du maréchal de France, nous y relevons les quelques lignes suivantes qui nous paraissent infiniment laconiques :

« Colonel, H. C. colonies, à la disposition du Ministre des Colonies, à Diégo-Suarez, le 23 décembre 1899.

« Général de brigade, maintenu dans ses fonctions actuelles, Madagascar, le 12 octobre 1901. »

Ce que furent en réalité ces mois passés à Madagascar et les travaux accomplis par Joffre pendant ce temps, nous en trouvons un excellent récit dans une étude sur « Joffre colonial » par le général Paul Azan (1), chef du Service historique de l'Etat-Major de l'armée, membre de l'Académie des Sciences coloniales.

« ... A son retour à Paris, au début de 1895, le lieu-

(1) En application de cette idée, les Messageries Maritimes ont déjà en service dans cette direction : le *Bernardin-de-Saint-Pierre*, l'*Explorateur Grandidier*, le *Leconte de Lisle*, l'*Aviateur Roland Garros*, et le *Général Voyron*.

(2) Février 1931.

(1) *Echo d'Outre-Mer*, 23 janvier 1931.

tenant-colonel Joffre est nommé secrétaire de la Commission d'examen des inventions intéressant les armées de terre et de mer. Avec sa souplesse d'sprit et sa faculté d'adaptation, il excelle dans sa nouvelle tâche, et est nommé colonel le 13 août 1897.

« Le Ministre des Colonies le reprend de nouveau, à la fin de l'année 1899, pour l'envoyer à Madagascar et l'y charger de l'organisation du point d'appui de la flotte à Diégo-Suarez. »

Le Ministre Méline venait, en effet, d'annexer Madagascar et ayant obtenu des puissances la reconnaissance de cette occupation avec « toutes ses conséquences », on avait résolu de faire de Diégo-Suarez une base d'opérations pour la défense de la grande île (1).

« Joffre arrive à Diégo-Suarez le 1er mars 1900.

« Nommé général de brigade en octobre 1901, il va à Paris défendre ses projets. La Métropole trouve trop audacieuses, en effet, certaines de ses conceptions.

« Joffre revient à Diégo-Suarez en avril 1902 et y reste encore un an. Il parvient, avec la ténacité et l'énergie qui le caractérisent, à mettre sur pied l'organisation de l'important point d'appui.

« La carrière coloniale de Joffre est alors terminée. »

*
* *

Les caractéristiques générales du *Maréchal Joffre* seront les suivantes :

Longueur hors tout	mètres	150
Longueurs entre perpendiculaires	m.	142,500
Largeur au fort, hors membrures	m.	19,500
Creux sur quille au pont C	m.	12,350
Tirant d'eau moyen sous quille à pleine charge	m.	7.90
Déplacem. correspondant à ce tir. d'eau	t.	14.450
Volume total des cales et entreponts à marchandises	m³	6,505
Port en lourd brut total	tonnes	5.918
Approvisionnement total en combustible	t.	891

Les passagers seront répartis comme ci-dessous :

Première classe :	
Passagers en cabine de luxe	4
Passagers en cabines de demi luxe	5
Passagers en cabines de 1re classe	128
Deuxième classe :	
En cabines à 2 et 4 passagers	92
Troisième classe :	
En cabines à 2 et 4 passagers	76

592 rationnaires seront logés en entreponts.

Un grand nombre de cabines de 1re classe pourront communiquer entre elles, le cas échéant.

Les passagers de demi-luxe auront à leur disposition une salle de bains par groupe de deux cabines. Les cabines de luxe auront chacune leur salle de bain privée.

La plus grande partie des cabines de 1re classe sera située dans un château central. Au-dessus de ce château, un roof contiendra des cabines de 1re classe dans la partie milieu et le salon de conversation, fumoir et terrasse aux extrémités AV et AR.

Au pont F seront installés la salle de jeux des enfants et un salon de correspondance d'hommes d'affaires.

Les passagers de 2e classe auront leur fumoir et leur salon de conversation.

Appareils de chargement. — Il y aura un mât de charge de 20 tonnes et 2 mâts de 5 tonnes sur l'AR du mât de misaine.

10 grues de 300 tx assureront également le chargement des cales et entreponts.

Appareil moteur. — L'appareil moteur sera composé de deux moteurs Diesel Burmeister et Wain à huit cylindres et à quatre temps, d'une puissance totale de 6.800 CV., ainsi que les appareils auxiliaires suivants :

Quatre groupes électrogènes à moteur Burmeister et Wain d'une puissance unitaire de 300 kws.;

Deux groupes de graissage à moteur électrique pour les moteurs principaux;

Deux pompes de circulation d'eau pour les moteurs principaux à moteur électrique;

Deux pompes combinées à eau de refroidissement et à huile de graissage pour les moteurs auxiliaires;

Des bouteilles d'insufflation et de démarrage;

Deux compresseurs indépendants à moteur électrique;

Un compresseur de secours à moteur électrique et à main;

Deux réchauffeurs d'huile et de combustible à vapeur, pour le service des épurateurs d'huile et de combustible.

Deux chaudières auxiliaires, chauffant au mazout, assureront le chauffage des emménagements, de l'eau des cuisines et offices, le fonctionnement de l'étuve à désinfecter, du bouilleur, des réchauffeurs et le réchauffage du combustible.

Aucun renseignement ne peut actuellement être donné en ce qui concerne la décoration.

Toutefois, nous croyons savoir qu'une statue équestre du Maréchal Joffre, par Auguste Maillard, sera placée dans le hall supérieur des installations de 1re classe.

Disons, en outre, que, conformément à la méthode adoptée par les Messageries Maritimes sur l'initiative de leur président, M. Georges Philippar, de décorer les fumoirs de 1re classe de leurs paquebots dans le style particulier à leur province d'origine du parrain du navire, le fumoir de 1re classe du *Maréchal Joffre* sera un fumoir « catalan », c'est-à-dire décoré comme le sont les vieilles demeures paysannes du Roussillon, dont le Maréchal Joffre était originaire.

*
* *

En raison des circonstances, la mise à l'eau de ce navire n'a pu être entourée des mêmes manifestations qui sont de traditions aux Chantiers de La Ciotat depuis tant d'années.

C'est donc une cérémonie toute intime qui s'est déroulée le 14 mai à l'occasion de cette prise de contact entre le nouveau paquebot et son élément.

Les opérations de lancement se sont déroulées avec un plein succès.

(1) Voir Gabriel Hanotaux : « Hommage au Maréchal Joffre » dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er février 1931, pp. 522 et suivantes.

Le Gérant : M. Hedan.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 12 69e ANNÉE 20 JUIN 1931

PENSEES INEDITES DU PRINCE DE TALLEYRAND

La Revue Bleue *est heureuse de donner à ses lecteurs la primeur de quelques pages du tome III de* Talleyrand *de notre collaborateur M. G. Lacour-Gayet, qui paraîtra très prochainement. (Librairie Payot).*

Dans ses heures de loisir, rue Saint-Florentin, et surtout à Valençay, Talleyrand se distrayait à jeter des pensées sur des morceaux de papier, tantôt en les griffonnant au crayon, tantôt en les recopiant avec soin. On les retrouva après sa mort dans un tiroir de son bureau ou dans un portefeuille de maroquin rouge qu'il portait constamment sur lui. Elles ont le mérite d'être de lui-même, d'être authentiques et de permettre ainsi de descendre dans les profondeurs de son âme ; elles ont une autre valeur que tant de mots, plus ou moins spirituels, dont on lui attribue la paternité parfois sans raison. Provenant soit des archives du château de Broglie (1), soit des documents de Mgr Dupanloup, elles méritent ce jugement qu'en a porté un historien : « Si quelqu'un s'avisait jamais de les réunir en volume, les *Pensées* de Talleyrand, croyons-nous, ne seraient pas trop déplacées, sur un rayon de bibliothèque, à côté des *Maximes* de La Rochefoucauld. »

Voici des pensées de caractère général :

« On reçoit quelqu'un suivant le nom ou l'habit qu'il porte et on le reconduit suivant l'esprit qu'il montre. »

« L'honneur, dans nos temps de corruption, a été inventé pour faire produire à la vanité les effets de la vertu. »

« L'homme généreux met les faveurs qu'il accorde sous ses pieds et celles qu'il reçoit sur son cœur. »

« Les hommes de mérite ont souvent le malheur de ne pas trouver l'occasion de se faire connaître ; mais les sots sont bien plus malheureux, parce que tout leur présente cette occasion-là. »

« Il en est de l'ambition comme du feu ; les matières les plus viles et les plus précieuses le nourrissent également. »

« Otez du monde l'amour-propre et l'intérêt; vous en ôterez l'apparence de bien des vertus et presque tous les vices. »

« Les fautes des grands hommes doivent être comptées pour peu, et les bonnes actions des mauvais sujets pour moins encore. »

(1) A peu près toutes les pensées que nous publions ici sont inédites ; elles proviennent des archives du château de Broglie. Nous remercions vivement M. le duc Maurice de Broglie, notre confrère de l'Institut, de nous avoir permis d'en enrichir l'histoire de Talleyrand.

« N'ayons pas la maladroite imprudence de demander au présent ce que l'avenir nous apportera sans effort. »

« L'élégance et la simplicité réunies sont, pour toute chose et pour toute personne, le caractère distinctif de la noblesse. »

« Bien causer, disait le président Hénault, c'est dire ce qu'il faut, ne dire que ce qu'il faut, et le dire comme il faut. »

« Il y a pour chaque âge une mesure d'ambition que la nature nous enseigne à ne pas dépasser. »

« Les pères veulent toujours dispenser les jeunes gens de passer par les plaisirs. »

« La nature ne se trouve plus nulle part. Chaque grain de sable du terrain le plus négligé a passé par les mains des hommes. »

« La stabilité supplée souvent à la perfection et la perfection elle-même ne saurait suppléer à la stabilité. »

« On n'est pas digne de plaire à ses amis lorsqu'on ne s'expose jamais à leur déplaire. »

Voici des pensées qui sont inspirées par la politique :

« J'aimerais bien une France où il y aurait obéïssance silencieuse et prompte, bien qu'il fût impossible au pouvoir d'y rien tenter d'injuste sans le mettre lui-même en danger. »

« L'opinion, qui est un contrôle utile, est un guide dangereux pour les gouvernements. »

« En France, rien ne soulage mieux l'obéissance que les épigrammes contre le pouvoir. »

« Plus l'esprit d'un peuple est mobile, plus les formes de son gouvernement doivent être observées. »

« L'envie, principe de la Révolution française, a pris le masque d'une égalité dérisoire. elle promène son insultant niveau sur toutes les têtes, pour détruire ces innocentes supériorités que les distinctions sociales établissent. »

« Un ministère qu'on soutient est un ministère qui tombe. »

« Les financiers ne font bien leurs affaires que quand les Etats les font mal. »

« Je suis blasé sur le succès. *La patrie est sauvée* ne me fait plus rien. »

« Jusqu'ici on avait cru que la France ne pardonnait pas à des ministres qui l'ennuyaient : il paraît qu'elle s'y fait. » Cette boutade a un titre : *Les Doctrinaires ;* elle rappelle un autre mot de Talleyrand sur les membres de ce parti : « Ce sont des gens qui demeurent entre cour et jardin ; ils ne voient jamais dans la rue. »

D'autres pensées sont d'un philosophe désabusé :

« Ce que deviendra le monde, je n'en sais rien. — Ce que je vois, c'est que rien n'est remplacé ; ce qui finit finit tout à fait. On ne voit clairement que ce qu'on a perdu. »

« Le monde a cessé de s'intéresser à lui-même. Qu'arrivera-t-il ? C'est impossible à prévoir, parce que chacun, dans quelque position qu'il soit, laisse faire sans y mettre du sien. »

« Le siècle actuel a un caractère octogénaire; il me représente l'image de la vieillesse : l'impuissance et l'amour de soi-même. »

« Je pardonne aux gens de n'être pas de mon avis ; mais je ne leur pardonne pas d'être du leur. »

Voici une gerbe de pensées sur les femmes et l'amour :

« La beauté sans la grâce est un appât sans hameçon. »

« Dans l'amour on ne se connaît que parce qu'on s'aime ; dans l'amitié on s'aime parce qu'on se connaît. »

« La jouissance doit être plutôt la récompense de l'amour que le but de l'amant. Sa gloire, c'est de bien aimer ; sa récompense, c'est de l'être. »

« Il entre de tout dans l'amour : l'ambition de posséder la plus belle ; l'émulation d'arriver où d'autres ont échoué ; la joie maligne de faire des jaloux ; la gloire du succès ; l'attrait de la difficulté ; le chagrin d'être privé ; la honte de renoncer, etc., etc. Toutes nos facultés sont employées au profit de cette passion composée. »

« Le bonheur d'un homme amoureux est extrême, parce qu'il est fondé sur une réalité placée dans le domaine de l'imagination. »

« La parure des femmes de notre temps ne les embellit ni ne les déguise. »

« La coquetterie est la fatuité des femmes. »

« Les raccommodements qui se font à la suite de l'humeur sont froids et calculés. C'est un traité de paix où chacun ménage ses intérêts. »

« C'est une si belle chose que le mariage, qu'il faut y songer toute sa vie. »

Certaines pensées rappellent, à s'y méprendre, l'auteur des *Maximes* ou l'auteur des *Caractères* :

« La santé est comme la conscience qui tient un compte sévère de tout. »

« Les passions n'ont qu'un temps ; mais

l'habitude de la réflexion, les sciences, les lettres, et surtout les affaires, entretiennent l'esprit, le fortifient et prolongent sa durée. »

« Avec du temps et de la patience, la feuille du mûrier devient du satin. »

« Pour faire fortune, ce n'est pas de l'esprit qu'il faut, c'est de la délicatesse qu'il ne faut pas. »

« Quand on a trop de sévérité ou trop d'indulgence, on s'expose à traiter les faiblesses comme des crimes ou les crimes comme des faiblesses. »

« Admirer toujours modérément, c'est la marque d'un esprit médiocre. » Ici, Talleyrand n'a fait que reproduire à peu près la maxime de Vauvenargues : C'est un grand signe de médiocrité de louer toujours modérément.

« L'habitude de juger donne aux gens du monde une supériorité, une finesse de tact qui les induit rarement en erreur ; ils tirent des choses, indifférentes en apparence, des conséquences importantes. Le geste, le maintien, tout ce qui peut déceler un homme, est remarqué par eux. Leur observation n'est pas raisonnée, elle tient de l'instinct. »

« Il y a tant de charme dans l'affection qu'il y a même une sorte de plaisir à s'apercevoir qu'on est un peu dupe des sentiments qu'elle inspire. »

Citons encore ces remarques sur des personnes :

« Metternich, autrefois, n'appartenait pas exclusivement aux affaires ; c'était un de ses grands avantages. Je crains qu'il ne l'ait plus. »

« Barante ne pourrait pas réussir à se faire des ennemis. »

« Madame de Dino a pris la résolution de se bien porter ; c'est déjà quelque chose, car, chez elle, la volonté peut beaucoup. Il y a entre les dispositions morales et les dispositions de santé une grande relation qui n'empêche pas qu'elles ne soient deux et que la force morale n'use l'autre. »

G. Lacour-Gayet,
Membre de l'Institut.

LE " PUBLIC SCHOOL ", MIROIR DE LA NATION ANGLAISE

Pour bien saisir l'organisation actuelle de l'enseignement secondaire en Angleterre, il faut se rappeler qu'au commencement du siècle il ne contenait qu'un nombre resteint de *public schools* (grands lycées) et de *grammar schools* (collèges), presque tous étant primitivement des fondations religieuses. Autour de ce noyau on a créé sous la direction de l'Etat de nombreux établissements de même genre, grâce à l'activité des autorités locales (villes et comtés), de sorte qu'aujourd'hui le pays se trouve doté d'un système varié, mais assez complet.

Avant la guerre l'école secondaire anglaise avait sur le continent, et spécialement en Allemagne, une réputation plutôt médiocre. Il était entendu que nous autres Anglais, nous étions une nation d'amateurs qui avaient horreur de toute organisation systématique, nous débrouillant, quand il le fallait, tant bien que mal, et ne prenant rien au sérieux, si ce n'est nos plaisirs. Des Allemands armés de toute la science et de grosses lunettes, dûment équipés aussi de quelques solides ou nébuleuses notions *a priori*, s'abattaient chaque année en nuées sur notre pays. Ils visitaient nos écoles, surtout nos « public schools », se promenaient consciencieusement de classe en classe, assistaient à des leçons innombrables, posaient des questions également innnombrables, collectionnaient tout ce qu'il y avait d'imprimé : règlements, prospectus, programmes, copiaient religieusement tous les horaires, et d'une manière générale, tout ce qu'il y avait à copier, hochaient solennellement la tête à la vue de nos vastes terrains de jeux, et en rentrant chez eux rapportaient que l'école secondaire anglaise méritait à coup sûr le titre de secondaire, quoique pas précisément dans le même sens qu'employaient les Allemands.

Un grand philosophe français disait un jour : on pourrait dilater le crâne humain jusqu'à lui donner la grandeur d'un grenier à blé, de sorte qu'on serait à même de se promener dedans, et pourtant on ne pourrait y découvrir aucune des qualités supérieures de *l'homo sapiens* — générosité, loyauté, amour — et encore moins son âme.

Ces observateurs allemands avec leurs longues vues métaphysiques et leurs microscopes pédagogiques n'ont pas réussi à découvrir l'âme du « public school », parce que le public school est un produit d'ordre spirituel et non pas une sorte de fabrique intellectuelle, une cité vivante, qui se fait elle-même en vivant. De même les écoles secondaires récentes ne sont pas des imitations mécaniques de leurs aînées, mais, elles aussi, des créations vivantes qui dérivent leur inspiration d'une même tradition.

Sans doute les critiques des Allemands à l'égard du niveau général des études étaient en grande partie bien fondées. L'Angleterre d'avant-guerre croyait plutôt à la sélection des meilleurs cerveaux auxquels elle accordait une préparation intensive. En revanche l'attention donnée aux élèves moyens et médiocres était souvent insuffisante. Sur ce point les Allemands avaient sur nous une supériorité incontestable. Les élèves d'élite qui se trouvaient à la tête de chaque « public school » dépassaient de l'avis d'observateurs compétents, tels que le Prof. Siepmann, les élèves des classes supérieures des gymnases allemands ; mais ils étaient moins nombreux ; au contraire, en ce qui concernait la majorité des élèves, les enfants allemands recevaient sans doute une instruction plus solide — vérité pourtant moins évidente aujourd'hui, parce que les nouvelles écoles anglaises au moins, se soucient beaucoup plus de l'élève moyen, comme l'attestent les résultats de nos examens. A vrai dire, cette production en gros de petits savants, telle qu'elle se pratiquait chez les Allemands, était bien impressionnante, mais à quel prix n'était-elle pas obtenue ? Echouer à l'examen de sortie était une vraie honte non seulement pour le candidat, mais aussi pour toute sa famille. En fait, les suicides de « recalés » étaient d'une fréquence inquiétante. Aujourd'hui dans toutes nos écoles on prend bien au sérieux (certains, comme Sir Michael Sadler, lisent trop au sérieux !) les examens de sortie. Mais je n'ai jamais remarqué auprès d'un de nos élèves refusés, même le plus consciencieux ou le plus laborieux, la moindre velléité d'abréger violemment son existence.

C'est la guerre qui a révélé au monde qu'il y avait dans l'éducation anglaise un élément plus précieux que les connaissances purement livresques, — chose un peu difficile à définir et qui s'appelle « public spirit » (esprit de corps, civisme) et qui implique la formation de citoyens à la fois libres et responsables. Les écoles secondaires, depuis le plus ancien des « public schools » jusqu'à la recrue d'hier parmi les établissements secondaires modernes, toutes ont démontré qu'elles savaient enseigner, chacune d'après ses moyens, cet art difficile, difficile en effet parce qu'il demande la combinaison et la conciliation harmonieuses de deux tendances opposées, l'esprit de liberté et le sentiment de l'ordre. Un Français spirituel disait avant la guerre : En France il y a de la liberté, mais pas d'ordre. En Allemagne, il y a de l'ordre, mais pas de liberté. En Russie, il n'y a ni ordre, ni liberté. En Angleterre, les deux se trouvent réunis. Certes nous sommes en présence d'une épigramme, qui comme toutes les épigrammes, force la note, mais elle contient quand même une parcelle de vérité. Bien entendu, je ne prétends pas non plus que l'école soit le *fons et origo* du « public spirit ». Cela serait franchement absurde. Comme je l'ai déjà expliqué dans *The Contemporary Review*, ce qui est vrai, c'est à peu près ceci : Dans tout pays une école qui accomplit bien sa tâche, sélectionne, met au point et favorise les qualités morales les plus cotées du caractère national. La meilleure école est celle qui reflète le plus exactement ce qu'il y a de mieux dans la vie de la nation. Or l'école secondaire anglaise me paraît à cet égard un miroir assez fidèle.

Après 1870, les Allemands aimaient à répéter que c'était l'instituteur allemand qui avait gagné la guerre ; dans un sens beaucoup plus modeste, nous autres Anglais, nous pourrions peut-être dire en parlant de notre rôle dans la grande guerre, que c'est le « schoolmaster » anglais qui a coopéré avec nos brillants Alliés à la victoire finale. En tout cas, c'est bien l'avis des Allemands eux-mêmes ; car avec la même intensité dont ils décriaient l'école secondaire anglaise avant 1914, aujourd'hui ils mettent tous leurs efforts à la copier. Malheureusement, si je suis bien renseigné, quelques-unes de leurs écoles n'ont guère vu que le côté liberté à l'exclusion totale des sentiments nécessairement complémentaires de l'ordre. En effet on a organisé des classes en véritables Soviets, où le professeur sans rang ni rôle était simplement tenu à la disposition des élèves, les vrais dirigeants. Dans la recherche à outrance de la liberté et du principe de détermination de soi (self-determination) on a relégué les idées d'ordre et de discipline à l'arrière-plan. En un mot, les réformateurs dans leur ardeur

à se débarrasser de toute trace de l'ancien régime ont, pour ainsi dire, jeté le bébé avec l'eau du bain. Mais partout des signes d'une réaction plus saine se font voir actuellement.

En même temps chez nous le niveau des études se relève sensiblement. Le nombre des fruits secs dans nos « public schools », quoique trop grand encore, diminue chaque année, tandis que la vie intellectuelle des écoles secondaires moyennes s'accentue tous les jours. En effet, vu les péripéties plutôt violentes que subissaient depuis la guerre les écoles secondaires allemandes, j'aime à croire que notre enseignement secondaire a atteint un niveau intellectuel comparable à celui qui existe en Allemagne, bien que je sois loin de penser que nous avons atteint notre maximum. D'autre part, en prenant en considération l'instruction tout à fait remarquable de la langue maternelle et de la littérature nationale, telles qu'elle est donnée dans les lycées et collèges français (et j'y ajouterais volontiers celle de la philosophie également remarquable), je me vois obligé d'admettre notre infériorité pédagogique, quoique notre enseignement des sciences me paraisse supérieur.

Mais malgré l'insistance croissante que nous mettons sur la partie intellectuelle, notre école secondaire, soit pour externes, soit pour internes, considère toujours comme son but principal la formation du caractère, sans négliger, bien entendu, les deux autres buts qu'elle vise — la communication de la culture et la préparation de l'élève à sa carrière future. En un mot, parmi ces trois buts, c'est le premier qui prime, quoique par plus d'un côté il intéresse également l'Eglise et, bien entendu, la famille. Il va sans dire que celle-ci, quoiqu'elle joue un rôle honorable en Angleterre pour l'éducation, n'a pas l'importance de la famille française qui exerce une influence prépondérante sur la formation du caractère de l'enfant.

Mais revenons à l'école anglaise. Pour l'Anglais pratique, cette formation du caractère ne consiste pas dans un appel incessant à l'intelligence, à la raison de l'élève, ce qui est la base de l'éducation française, mais plutôt dans un dressage de sa volonté ; l'élève fait son apprentissage en agissant. Ce qu'il subit, c'est une préparation pour la vie d'action, un entraînement dans les arts du self-government (autonomie de soi) de la loyauté, du « fair play » (le franc-jeu). Des élèves (et j'y inclus les filles aussi bien que les garçons), qui ont profité d'une éducation secondaire, — et autant que le démontre mon expérience, ce sont la grande majorité — ont appris plus ou moins bien ces leçons externes ou internes (si je peux employer ces termes). Sans doute l'origine de ces traditions est multiple. Beaucoup d'elles se trouvent résumées dans la devise célèbre d'Arnold, directeur de Rugby — éducation du gentleman et du chrétien. Mais en toute probabilité elles remontent à des sources encore plus anciennes, aux traditions médiévales et chevaleresques. Personnellement j'incline à croire que leur extension est plus large encore et qu'elles constituent un vrai epitome de quelques-unes des idées directrices de la race. Je vais m'expliquer. En France, me semble-t-il, l'idéal national du Français se résume en celui de l'artiste, bien entendu dans le sens le plus étendu du mot, surtout dans ce premier et plus difficile des beaux-arts, l'art de savoir vivre, soit qu'il s'agisse de sa conduite, de ses manières, voire de ses paroles. Dans la plus humble boutique, dans la philosophie la plus ardue, même souci de l'élégance. Si je ne me trompe, c'est justement cet idéal qui s'est incorporé dans l'éducation française.

En Angleterre l'idéal national (à prendre toutes les classes sociales) me paraît se concentrer avec toutes ses ramifications autour de l'idée du bon *sportsman*, dont le code sert de morale à beaucoup de gens aujourd'hui, et c'est justement cet idéal qui constitue à mon avis le principal élément, depuis l'école primaire jusqu'à l'université, de notre éducation, quoique la forme sous laquelle il se présente, varie nécessairement.

Mais la façon dont on inculque cet idéal est particulièrement anglaise. Pas de code de règlements minutieux où tout soit prévu, quoiqu'il faille avouer que les écoles secondaires de filles ont commencé par là; aujourd'hui elles se ravisent et à l'instar des lycées de garçons se fient de plus en plus à la création de traditions. Nous n'affichons donc point au tableau des informations les trente-six règles de l'école, encore moins nous ne les insérons au prospectus où seuls les parents les liraient peut-être, mais nous les imprimons au cœur des élèves, ce qui est plus sûr et plus efficace. Cela expliquera peut-être comment ces preneurs de notes étrangers, qui avaient tout copié, ont manqué de remarquer ou de déchiffrer les inscriptions gravées au cœur de cet individu mystérieux — le lycéen anglais. Le seul incon-

vénient de ces sortes d'inscriptions, c'est qu'elles deviennent avec le temps presque ineffaçables. Toute innovation se fait difficilement, puisque en tout ce qui touche à la routine d'une école de régime ancien, les élèves sont farouchement conservateurs. Sir Robert Morant me disait un jour que pendant son séjour à Winchester les boursiers se mirent en grève (j'ai compris qu'il était un des meneurs !), parce qu'aux repas on avait substitué des assiettes ordinaires aux écuelles de bois en usage depuis le moyen-âge (je ne veux pas dire les primitives !). Dans un autre « public school » d'une formation moins ancienne, un ordre d'un directeur nouveau interdisant aux garçons de porter leur casquette à l'envers, habitude particulière à cette école, a produit une véritable émeute ; on a conspué l'imprudent directeur. Dans les écoles secondaires modernes cette opposition aveugle à toute réforme est naturellement moins violente, mais tout professeur nouveau apprend bien vite comme les élèves regimbent contre toute innovation du protocole, si insignifiante qu'elle soit. Il entend plutôt douze fois qu'une la réclamation indignée : Oh, monsieur, votre prédécesseur ne faisait jamais cela !

A la réalisation de cet idéal tout contribue, l'organisation scolaire, les préfets, les moniteurs, les jeux, et n'oublions pas, les nombreuses sociétés scolaires en marge de l'école, sociétés littéraires, de débats, de promenades scientifiques, d'échecs, etc. Une école est une petite république composée d'individus libres. L'habitude d'être gouverné ou jugé par ses pairs est enracinée dans l'histoire du pays, témoin le système du jury, qui remonte à la conquête normande et peut-être plus loin encore. Un garçon est d'autant plus prêt à être gouverné par ses égaux, qu'il sait qu'un jour pourra bien arriver, où il gouvernera à son tour. Même le « fagging », cet étrange système encore en honneur à Eton et ailleurs, où les aînés ont le droit d'employer les cadets pour leurs menues commissions, se supporte facilement, n'étant autre chose qu'une survivance de l'époque où les chevaliers se faisaient servir par des pages.

Dans quelques grands pensionnats, le régime encore un peu spartiate sied mal à un élève d'un tempérament exceptionnellement sensible. Mais en ce cas c'est un de ces élèves trop nerveux qui ne doivent jamais quitter le toit paternel et pour qui l'externat est tout indiqué.

Le directeur d'University College School, M. Kendall, a fait récemment la même observation et c'est un directeur qui a eu l'expérience des deux types d'éducation. Mais le garçon moyen, externe ou interne, ne trouve aucune difficulté à obéir à un préfet, pas plus qu'à un capitaine de football. Il apprend vite que la discipline n'est pas une forme de compression stupide, mais est également nécessaire au fonctionnement propre et du jeu et de l'école. Ce sont les jeux surtout qui lui enseignent la maîtrise de soi (self-control), le *fair play ;* l'endurance et la volonté d'accepter, s'il le faut, la défaite.

En ce qui concerne les jeux, l'Anglais me paraît ne le céder à personne par l'esprit avec lequel il accepte la défaite. Rarement il montre de la rancune envers ses vainqueurs, et, même battu, il ne perd pas facilement son moral. Sans doute il se console avec cette philosophie qui dit : aujourd'hui à toi, demain à moi. J'étais sur le continent au moment de la guerre contre les Boërs, où nous avons essuyé une série d'échecs. D'après toutes les règles de la logique nous aurions dû être découragés, sinon démoralisés, et plusieurs journaux étrangers ont exhalé leurs regrets de ce lamentable manque d'intelligence de notre part. Les Anglais, il va sans dire, sont parfois les gens les plus stupides de la terre — ils éprouvent tant de difficultés à se reconnaître définitivement vaincus !

J'ai souvent constaté chez les Français une semblable puissance de résistance et de relèvement, et pourtant bien différente. Chez le Français le mobile m'a paru une sorte de *conscia virtus*, tandis que chez l'Anglais, c'est plutôt le cas de *Vinci dolentem Herculem*. Mais la différence mérite une analyse beaucoup plus détaillée qu'on ne pourrait le faire ici.

Je passe au deuxième but de l'école — la communication de la culture. Il faut dire tout de suite que cet idéal, quoique important dans la vie de l'école, n'exerce pas une influence aussi grande que le premier. Malgré les efforts de ce grand francophile Matthew Arnold, la culture est un mot qui semble parfois un peu académique aux oreilles anglaises. (Nous avons, hélas, trop de Philistins chez nous). Mais c'est tout de même une chose d'une valeur infinie dans le monde, lequel serait ailleurs banal et sordide. Comment la définir ? Un volume ne me suffirait pas et pourtant j'espère me rendre intelligible, au moins aux Français, qui pro-

blablement s'y connaissent mieux que moi ! ! Mais d'abord il y a quelque chose qu'elle n'est point — l'érudition. On pourrait se bourrer le crâne d'une masse de faits décousus. Nous aimons, nous autres Anglais, un peu trop les faits pour eux-mêmes. Certes les faits sont la matière première indispensable à l'organisation des connaissances, mais ils ne sont pas tout. De même on pourrait absorber une somme immense de formules mathématiques, ou apprendre par cœur des pages entières de l'histoire. On pourrait ensuite les reproduire fidèlement, et cependant on n'aurait pas nécessairement acquis de la culture ; et encore moins, si on regarde ces connaissances comme inutiles ou ne servant qu'à passer des examens. En ce cas malheureusement, à celui qui les apprend de la sorte, elles seront en fait inutiles ou au plus ne serviront qu'à passer des examens. Telle est la revanche de cette déesse méprisée — la culture.

Tout dépend de l'attitude mentale dont on approche ces connaissances et de l'esprit dont l'école vous les enseigne. Il faut les regarder à l'instar des amis de Tom Sawyer dans l'histoire bien connue de Mark Twain. On se rappellera sans doute la façon dont ils se sont laissé entraîner, par sa passion apparente de badigeonner la palissade de sa tante, jusqu'au point de croire qu'il y avait quelque chose là-dedans ; de sorte que ces désœuvrés ont fini par payer Tom pour leur permettre de trimer avec lui à une tâche relativement ingrate. Croire d'abord qu'*il y a quelque chose là-dedans*, c'est le commencement de la culture. En ce cas on trouvera vers la fin de ses études, ou au moins après son entrée dans la vie, qu'on s'est rendu maître de quelque chose, que ceux qui n'ont pas fréquenté une école secondaire, sont bien moins certains de posséder. On comprendra alors le profit qu'on a tiré d'avoir communié avec quelques-uns des plus beaux esprits de la littérature ou, si on est Anglais, d'avoir suivi l'expansion graduelle de son pays (disons) dès le quatorzième siècle, où elle fut classée sixième en Europe venant après le Portugal, jusqu'à sa position parmi les nations aujourd'hui, ou d'avoir assisté à ses progrès politiques et sociaux, surtout sociaux, car c'est seulement à condition de se faire grand à l'intérieur qu'on peut maintenir sa grandeur au dehors. De plus on appréciera enfin d'avoir été soumis à la discipline raide et rigoureuse des mathématiques, et on saura gré d'avoir été initié aux mystères et merveilles de la science (je suppose, bien entendu, que votre professeur a une vision qui va plus loin que sa collection d'éprouvettes) et, *last but not least*, on aura été mis en contact avec les beaux-arts et la musique, quoique, hélas, ces agréments vitaux ne soient que trop souvent tenus en peu d'honneur dans nos écoles. Et ainsi — à part des faits bruts, qu'on a acquis — dates historiques, table de multiplication, formules de chimie, verbes irréguliers français (c'est encore des Anglais dont je parle) — trouvera-t-on qu'on s'est formé une certaine tournure d'esprit, une façon plus ouverte de regarder les choses, une notion moins brumeuse de la signification des mots, une facilité plus grande à démêler le vrai du faux, à discerner instinctivement la « moelle substantifique » d'un argument ou d'un livre, une capacité de saisir le point de vue du voisin et de se mettre à sa place, avec une appréciation beaucoup plus vive du côté beau de la vie. Tant il est vrai, le vieux dicton latin — *abeunt studia in mores*. Tout cela vous rendra l'existence plus intéressante et plus intense que celle de gens moins fortunés, qui n'ont jamais subi la même discipline. Plus tard, à la rigueur, on pourra oublier en grande partie ce qu'on a appris : — pourtant mieux vaut le retenir, si possible ! Mais si les connaissances s'en vont, la culture comme la sagesse restent.

Je passe au troisième but de l'école, la préparation appropriée à la carrière future de l'élève, question qui commence à devenir d'une importance capitale chez nous à cause des temps difficiles que nous traversons. Le Professeur Huxley comparait un jour la fonction d'une école supérieure à celle d'une machine à attraper les talents (capacity-catching) et ceci est vrai de notre école secondaire. Tout en donnant un enseignement libéral, elle doit favoriser les talents particuliers de l'élève et le diriger vers la profession ou carrière pour laquelle il est le plus apte ou dans laquelle il pourrait au moins gagner sa vie.

Heureux le garçon qui se décide de bonne heure sur la carrière qu'il suivra (à moins qu'elle ne soit celle de rentier). Même s'il commence par désirer conduire une locomotive (c'est le premier choix de tous les garçons !), il pourra choisir plus tard quelque chose de plus approprié. Seul l'élève sans ambition fait le désespoir de ses professeurs et de ses parents. Il va sans dire que l'école

secondaire ne prétend pas fournir une préparation professionnelle proprement dite, surtout à ceux qui vont à l'Université à laquelle elle sert de première étape ; mais elle doit donner aux autres élèves une éducation générale, qui serve en même temps de base à la spécialisation, partielle ou autre, que suivra l'élève après son examen de sortie. A mon avis, elle sera obligée de s'orienter de plus en plus dans ce sens, à mesure qu'il sera plus clairement reconnu que toute éducation est imparfaite, qui ne contient pas d'une façon implicite ou autre un élément de spécialisation, afin de servir, pour ainsi dire, de pont entre l'école et la carrière future de l'élève. Chaque nation a sa manière de résoudre ses problèmes ; mais en Angleterre au moins, les rangs supérieurs du commerce et de l'industrie ne pourront plus accepter tant de garçons aussi mal armés pour gagner leur vie que dans le passé. Les jeunes gens apprendront toujours la technique des affaires hors de l'école, mais à l'avenir leurs études seront plus réglées par les besoins généraux de la carrière à laquelle ils se destinent.

Pour conclure, l'école secondaire anglaise, tout en prêtant plus d'attention à ce troisième rayon de ses activités, ne cessera pas de se souvenir qu'elle est en premier lieu l'école du *public spirit*, en d'autres termes du bon citoyen, de l'individu à la fois libre et responsable. Elle favorisera toutes ces qualités qui font l'abrégé du sportsman — maîtrise de soi, loyauté, *fair play*, et l'acceptation, s'il le faut, de la défaite avec équanimité et même avec un brin de gaieté. Elle restera également l'école du gentleman et aussi de la gentlewoman, non pas seulement pour la courtoisie et la prévenance envers autrui, mais aussi d'après cette définition de Bernard Shaw — de l'être qui met plus dans la caisse commune qu'il n'en retire. Le garçon ou la fille qui est fier de son école, qui désire y apporter quelque chose de soi, en un mot la laisser plus grande qu'elle ne l'était, ne gagne pas seulement plus que ce qu'en retire le rare égoïste qui la regarde comme un restaurant intellectuel pur et simple — sauf peut-être un peu d'indigestion mentale — mais aussi les impondérables déjà énumérés — la maîtrise de soi, le *fair play*, et cette équanimité dans les heures difficiles qui conduisent victorieusement l'homme et la femme à travers les grandes épreuves de la vie.

CLOUDESLEY BRERETON.

LA PETITE DEMOISELLE EN BLANC

(*Nouvelle*)

Là-haut, dans la vallée d'Oestland, la montagne apparaît sous la forme d'un beau plateau ras que l'on voit briller de loin, car il n'y a que l'osier argenté qui y croisse ; le sapin n'atteint pas jusque-là. Les hautes bruyères grimpent le long de la vallée, mais assez haut dans la montagne, si bien qu'on ne les voit pas lorsqu'on est dans le fond et qu'on les a juste au-dessus de soi. Plus bas, la forêt de sapins se déploie comme une large ceinture sombre. Viennent alors les fermes et les maisons : elles s'étagent le long des pentes vertes, battues par le vent ; les unes ont leurs poutres toutes noircies, les autres sont grises comme la roche ; elles gisent en tas, parfois légèrement de travers, l'épaule contre la pente comme, après une avalanche, des boues tenaces ; certaines, pourtant, ont été emportées jusqu'à la route au fond de la vallée.

Il y a des pensionnaires cet été dans les fermes de la vallée. A Skaarum, au pied de la colline de sapins, loge un chef de bureau avec sa femme et leur petite fille de cinq ans. Il n'était encore jamais venu de gens de la ville. Ceux-ci habitent un châlet à part; ils ont un petit jardin aux pommiers exubérants et feuillus, avec, dans un coin, une petite cabane placée comme le sont toutes les cabanes de ce genre dans la vallée. Une mauvaise odeur en arrive quand le vent souffle de ce côté. Autrement, une paix estivale, bourdonnante, plane sur la cour verte et sur le jardin où les frêles œillets se soucient peu d'être doubles. Il y a aussi une tonnelle de lilas et il arrive que le vent vienne de l'autre côté, alors l'air pur de la montagne emplit le jardin.

Ce sont de vieilles gens, les deux à qui ils ont loué ; ils n'ont plus à la maison qu'une fille en âge d'être confirmée, pour jouer avec la petite de cinq ans.

Mais, au bout de la cour, se trouve une barrière qui sépare du voisin et qui a été peinte en rouge pour l'arrivée des hôtes. Derrière, plus haut sur la pente, est une maison basse avec des vitres minuscules, et, sur son toit de mottes, une cheminée haute, étrange, qui semble s'être posée là et tendre le cou pour lancer son cocorico ; c'est sans doute pour tirer avec l'âtre qu'elle est si haute ; sur le faîte de la che-

minée on a posé une pierre pointue qui se dresse au ciel comme une crête de coq

Les gens qui habitent à Soeristua (1) sont pauvres : venus d'une ferme de montagne d'un district voisin par là-haut, ils ont acheté ici. Et ils ont acheté cher et traînent leur fardeau d'année en année. Tous les ans, à l'automne, le bruit court que cette fois pour sûr la banque va saisir la ferme : la ferme n'ayant pas de bois l'argent y est rare. Mais les gens sont jeunes, ils n'ont qu'une vingtaine d'années : l'homme s'est marié à dix-sept ans et il a conservé quelque chose de l'allure dégingandée de l'adolescent, sans être maigre. Maren a quelques années de plus. On les entend rire de si bon cœur le soir quand ils rentrent des foins. Ils ont trois gosses : elle porte le nourrisson sur son dos quand elle s'en va faucher, et son mari le lui fixe solidement contre elle avec une écharpe qu'il passe sous les bras du petit et une autre plus bas sous les jarrets ; quand l'enfant dort, elle l'enroule dans son fichu et le fourre dans une grange à foin. Le second a deux ans, le grand quatre.

Les deux aînés se ressemblent. Leurs cheveux sont d'un blond pâli par le soleil, mais le cuir chevelu est noir et sale et c'est à peine s'ils répandent quelque lumière. Ils ont un front haut et une petite bouche mince, les dents de devant sont serrées et assez bonnes, mais arrigées en-dedans, ce qui leur donne un air si pacifique, si peu avide. Ils portent un même vêtement de coutil rouge fané ; gilet boutonné sur la poitrine et jupon fixé par-dessus l'épaule, par des bretelles noires. Et c'est ce même vêtement que porte aussi la mère, les jours d'été.

Les petits n'ont pas voulu aller aux foins le jour de l'arrivée des voyageurs. Ils restent là, puis se faufilent jusqu'à l'angle de la maison et regardent fixement la cour de Noristua par les fentes de la barrière rouge. Et, le premier étonnement passé, l'aîné s'adosse au mur et se met à chanter... ; cela ressemble plutôt à une suite d'appels enroués, monotones, mais dans le visage pâle, les yeux ne quittent pas la nouvelle venue, la petite fille en blanc, bien soignée, là-bas sur la cour de Noristua :

« Na, no
ta, to
na, no
ta, to ».

(1) *Soeristua*, c'est-à-dire ferme du sud. *Noristua*, ferme du nord : parties d'une ancienne ferme morcelée.

Et il martèle avec une pierre, l'angle de la maison dont la planche résonne jusqu'au toit. Le petit de deux ans a ramassé une pierre, lui aussi, et fait exactement la même chose.

Mais bientôt le bourdonnement nasillard se transforme en un gazouillement de joie éperdue. Et on entend ce gazouillement à l'intérieur de la maison jusque tard dans la soirée. On dirait aussi que quelque chose de blanc se montre derrière la fenêtre. Mais ce n'est pas facile à voir, car il y a tant de carreaux cassés où on a collé du papier à la place du verre.

Quand la mère rentre des foins, à la nuit, avec le petit sur son dos, les autres sont couchés sur le banc au-dessous de la fenêtre et dorment en tas l'un sur l'autre. Elle les transporte dans leur lit. Mais le lendemain matin, quand, prête à partir, ils refusent encore de l'accompagner aux foins, elle leur dit : « Tâchez au moins de ne pas aller près de la petite demoiselle en blanc, hein ! »

Comme il arrive souvent pendant une villégiature, les citadins sont soumis à une tutelle étroite. Leurs hôtes, dès le premier instant, font choix, pour eux, de ceux qui ont été reconnus dignes de représenter leur pays et la culture de leur pays, dont la réputation ne manquera pas de s'étendre au loin lorsque, les vacances terminées, les étrangers retourneront à la ville. C'est pourquoi, les gens de Noristua tiennent à l'écart ceux de Soeristua quoi qu'ils ne cessent de répéter que ces gens-là, eux, ne sont pas du pays. Et la fille d'une quinzaine d'années veille jalousement durant tout l'été à ce que la petite fille en blanc ne franchisse jamais la barrière ; dès que les deux petits s'approchent de la clôture, elle leur crie qu'il faut sûrement qu'ils retournent auprès de leur mère.

L'été passe. Les enfants restent là à cogner contre le mur de la maison et à guetter, les jours de beau temps :

« Na, no
ta, to »

— Peut-être aussi qu'ils ont des poux ? se chuchote-t-on entre propriétaires et locataires, pour renforcer la défense.

Et jamais la petite fille en blanc ne s'en va là-bas.

. . . . . .

On est à la fin de la canicule, les champs sont déjà tout jaunes et brillent le long des pentes ;

les étrangers de Noristua doivent reprendre demain le chemin de la ville.

Cette après-midi, la petite fille en blanc est venue tout près de la barrière. Et de l'autre côté, les deux petites figures pâles, nues-têtes. Comme deux ruisselets sautillants, ils vont à la rencontre l'un de l'autre. Et personne dans la cour ne fait attention à eux.

D'abord, ils se regardent à travers les lattes entrecroisées et aucun ne souffle mot. Ils s'accroupissent et risquent un coup d'œil comme par-dessous une poutre basse.

— Entrez donc ! dit-elle.

Mais l'aîné est muet, et ne bouge pas.

— Entrez donc, voyons ! leur fait-elle signe encore une fois.

Mais il reste muet.

Elle se dirige alors vers la porte, lève le loquet et s'en vient chez eux.

— Comment t'appelles-tu ? demande-t-elle.

Il lance alors une fusée de rire et fait un saut très long, de toutes ses forces. Et puis il se met à courir dans un buisson d'orties, s'y brûle à plaisir, revient et la regarde en riant.

Mais elle ne rit pas. On dirait une maman avec son air protecteur et décidé. Car elle a le sentiment qu'il sante et se brûle pour elle.

— Veux-tu que je te cueille des fleurs ? propose-t-elle.

Mais il reste muet.

Alors, elle se met à cueillir. Elle prend ce qui lui tombe sous la main, au hasard, sans choisir. C'est une tige montée d'oseille sauvage et elle la lui tend. L'oseille pousse partout sur le sal de Soeristua : elle pousse sur le mur de pierres et même sur le toit.

Mais il reste muet, sans un sourire, et ouvre ses mains gourdes d'enfant. Il tient les longues tiges à bout de bras comme si chacune d'elles était un cierge sacré. Son frère est debout, juste par derrière. Et leurs deux petites bouches minces s'illuminent d'une douceur infinie.

Elle voit cette ferveur et croit presque, elle aussi, que ce sont des herbes précieuses : elle cueille toujours, lui en tend sans cesse. A la fin, c'est toute une botte serrée qu'il tient dans les mains.

Puis, quand lui n'en peut plus, elle fourre les tiges d'oseille dans les mains du petit. Il a encore plus de mal à les tenir et les presse bien fort entre ses deux poings.

Alors, celle qui s'occupe de la petite fille, là-bas dans la cour de Noristua, aperçoit les trois petits derrière la barrière ; elle arrive en courant et crie qu'il faut que Lillemor (1) revienne à l'instant même ! elle chuchote, l'air mystérieux : « Ils ont peut-être des poux, là-bas... »

Les deux petits restent là avec leurs tiges d'oseille et se baissent pour voir la petite fille en blanc à travers les claire-voies de la barrière. Puis ils rentrent eux aussi à la maison, à toutes jambes : ils sautent, courent, les cierges d'oseille tendus droit devant eux, et leurs pieds s'empêtrent dans leur hâte à suivre les bottes d'oseille qui viennent de disparaître derrière le seuil.

Dans la salle, ils grimpent sur le banc au-dessous de la fenêtre, et l'aîné entonne sa complainte enrouée et nasillarde :

« Na, no
ta, to
Na, no
ta, no... »

Jusque tard dans la soirée, on entend la chanson. Mais elle est devenue maintenant étrangement mélancolique et s'alanguit comme si elle avait pris son essor dans le bleu sur de grandes ailes calmes et qu'il s'agissait du bonheur de la vie et de la mort. Et par contagion, le petit de deux ans s'y met, et sa chanson aussi dit le bonheur de la vie et la mort.

Quand la mère rentre ce soir-là, elle trouve les deux enfants sur le banc au-dessous de la fenêtre: ils dorment, couchés sur le ventre. Et chacun tient sous son bras une grosse botte d'oseille sauvage. Elle les porte tous deux au lit. Puis elle va jeter l'oseille au cochon quand elle sort pour lui donner à manger.

Le lendemain matin, l'aîné des jupons rouges se tient derrière la haute palissade et on voit sa petite figure pâle attendre :

« Na, no
ta, to »

Là-bas, à Noristua, les propriétaires son redevenus sociables ce matin et crient, par-dessus la barrière, aux voisins de Soeristua que les voilà débarrassés cette fois de ces sales gens de la ville.

— A c't-heure, ils sont bel et bien à la station.

C'est ainsi qu'il apprit que la petite fille bien habillée était partie de ce matin.

Il s'étend de tout son long dans l'herbe et ferme les yeux pour ne plus jamais se réveiller...

(1) Mot d'amitié qui signifie « petite mère ».

Et les champs blonds deviennent noirs, la ceinture de sapins devient noire, même la belle montagne aux osiers, la montagne d'argent, le devient, elle qu'on voit briller dans le lointain. Il n'y a qu'une seule tache blanche, loin, très loin : la petite fille en blanc qui est partie.

Sa mère l'appelle pour qu'il rentre manger. Elle l'appelle plusieurs fois. A la fin, elle vient jusqu'à lui, le soulève.

— J'faisions la sieste ! répond-il en enfonçant ses ongles dans l'herbe.

Et les années passent.

Tous les deux ans la mère leur donne un nouveau frère ou une nouvelle sœur et le petit garçon voit que son jupon rouge à bretelles s'effrange au bord davantage chaque été lorsqu'elle s'en va, d'un pas lourd, aux foins avec son dernier-né sur le dos. Le père est maigre ; on ne l'entend plus rire le soir. Parfois, alors que les gosses ont reçu chacun leur correction, que le silence s'est fait, et qu'ils pleurnichent doucement dans un coin, il arrive que l'aîné, maussade et mécontent, sorte en traînant les pieds et dehors, se laisse tomber sur l'herbe en fermant nerveusement ses paupières. Lorsque la mère s'en inquiète et va l'appeler pour la soupe, une voix morne lui répond seulement :

— J'faisions la sieste !

Cela semble étrange à dire ; pourtant, lorsque devenu homme, à l'instant où, debout contre la rambarde blanche du paquebot d'Amérique, il plongeait son regard en arrière, vers la dernière lueur pâle au ciel du pays de Norvège, éprouvant comme le besoin de fixer sa destinée en une image tangible pour avoir une réponse prête au moment où monterait dans son cœur angoissé la question pourquoi en somme partait-il, il se dit à lui-même, qu'au fond, il se serait plu à Soeristua, y aurait vécu et trimé, si elle, la petite demoiselle en blanc, n'était venue un jour derrière la barrière rouge si près de lui et ne lui avait cueilli des tiges d'oseille sauvage. Elle les lui avait offertes dans ses mains d'enfant et il les avait portées devant lui comme des flammes sacrées...

Ces visions-là, elles croissent de bien des façons dans un cœur d'homme : ce sont elles qui, parfois, pénètrent à travers des paupières closes d'enfant pour devenir ces nostalgies qui vous arrachent le plus sûrement, sans force de résistance, hors de votre maison, hors de votre pays, hors de votre patrie.

HANS E. KINCK.

(Traduit du norvégien par Mlle Fanny Petibon).

RÊVERIE SUR LA MOSQUÉE DE CORDOUE :

LA TRAGÉDIE DE L'ESPAGNE

A Cordoue, à peine avions-nous pris le chemin de la Mosquée, qu'une nuée d'enfants vint nous étourdir de plaintes et d'odeur. Ils étaient noirs, luisants, pouilleux. Ils jaillissaient des ruelles mauresques aux pavés pointus. Ils marchaient sur notre ombre en se bousculant et tendaient vers nous des yeux suppliants et des mains quémandeuses. Les uns simulaient la maladie, les autres ouvraient leur veste et nous montraient un buste maigre et nu. Les *madres*, rongées de marmaille, au seuil des portes, pinçaient à la fesse leurs nouveau-nés afin qu'ils criassent sur notre passage. Ce n'était partout que conjuration pour exciter notre pitié.

On donnait quelques pesetas et, dans un concert de bénédictions où la Vierge avait une grande part, l'essaim pouilleux se défaisait pour un instant. On le rencontrait quelques mètres plus loin, à l'angle d'une porte renaissance ou musulmane ou bien sur une de ces placettes délicieuses qui fleurent l'abeille, le crottin d'âne et le pain chaud.

Ainsi accompagnés, la déclivité des rues vous amène jusqu'au patio de *los Naranjos* tout à l'abandon, qui vous accueille, avec ses arbres chargés de fruits et ses antiques fontaines qui servaient aux ablutions.

Un peu de flânerie, quelques pas, et voici qu'on laisse la lumière fruitée et verte des orangers, la chaude haleine du vent, toute la vie extérieure et palpitante de l'azur et des bruits d'ailes, pour entrer dans la silencieuse pénombre d'une forêt : celle de la Mosquée. Forêt de colonnades aux élancements de jeunes palmiers qui portent à leur sommet des arcs de pierres blanches et rouges alternées. C'en est un entrelacs immense.

La forêt de colonnes et de pierres semble devoir ne jamais finir. On voudrait pouvoir glisser sur le carrelage pour assourdir le heurt sonore de ses pas et retrouver, dans un silence total, les sortilèges qui y régnaient en cette époque de splendeur musulmane où l'ambre, brûlant de toutes parts, emplissait la mos-

quée d'odorants nuages au milieu desquels près de dix mille lampes faisaient scintiller le jaspe, le porphyre et le sang des rubis. On glisse avec l'impression de briser quelque chose d'invisible ; on va, on s'égare, on se retrouve pour se perdre. On peut être ébloui, on n'est pas touché. Des anciennes fêtes où l'esprit et les sens prenaient ensemble leur part, que reste-t-il aujourd'hui ?

Les colonnes sveltes continuent de succéder aux colonnes. Mais voici qu'une étrange clarté vous attire. Serait-ce une porte de sortie ? On s'avance : une *Capilla Mayor* et un *Coro* catholiques imposent leur double aspect monstrueux et sacré, leurs cataractes de richesses trop lourdes. Le fanatisme est passé par là. Il a construit. C'est souvent pire que de détruire.

Je ne redirai pas l'histoire de cette erreur du Chapitre de Cordoue, ni les dures paroles qui lui furent infligées par Charles-Quint. On peut touver dans une seule province de l'Espagne, cent autels et cent chœurs de cette médiocrité, mais la mosquée de Cordoue était unique au monde. Il n'aurait fallu ni la charger, ni l'amputer d'un seul gramme de pierre.

En tous cas, le charme qui commençait à naître était rompu ; et je suis revenu vers le patio des orangers, à pas lents, le cœur en proie à des sentiments obscurs.

Il est des lieux, dit-on, où souffle l'esprit. Il en est d'autres, — et peut-être se confondent-ils avec eux — qui servent de pôle d'attraction et de champs de combat privilégiés aux idées religieuses. Telle est Cordoue, que César et Pompée, après les Phéniciens, se disputèrent. Sur son terrain qui s'incline jusqu'au Guadalquivir un temple avait été primitivement élevé en l'honneur de Janus. Les Goths, porteurs de la lumière chrétienne, le transformèrent en église ; mais lors de la grande invasion musulmane, l'émir Abd-er-Rahman la fit raser et commença la construction d'une mosquée qui, par son immensité et sa splendeur, devait égaler celle de la Mecque. Durant six siècles, on y a récité le Coran, et les parfums d'ambre, de myrrhe et de santal montèrent vers Allah. Puis, le reflux religieux et guerrier ayant rejeté les Maures en Afrique, Ferdinand le Catholique fit purifier la Mosquée et la plaça sous l'invocation de la Vierge.

Là où cent mille personnes pourraient fraterniser en Dieu, il n'y a plus aujourd'hui que le pas de quelques voyageurs. Comme à l'Escorial, j'avais l'impression de m'enfoncer jusqu'au cou parmi les morts. Notre bonne mère la Vie s'était retirée de cette solitude. Où était-elle ? Dans les chantiers des villes neuves, dans les usines, dans les mines exploitées par de grands capitalistes internationaux ! Le temple Usine a supplanté la cathédrale, laquelle avait supplanté la Mosquée. Le monde, sous les coups de fouet d'un progrès chimérique, n'allait-il pas retomber sous le joug d'un matérialisme d'autant plus cruel qu'il sera scientifiquement organisé ?

Alors il me parut assez indifférent que l'horizon fût monarchique ou républicain. La figure d'un homme a été changée au haut bout du pouvoir ! Quelle petite chose ! L'avenir véritable, profond, angoissant, du pays se joue avant tout, dans cette lutte incessante et sournoise entre la civilisation émotive qui, depuis vingt siècles avait humainement allaité et nourri l'Espagne, et la civilisation de calcul et de mécanisme, fille de l'Amérique, qui happe l'homme libre et le transforme en automate. L'Espagne restera-t-elle le dernier coin de terre européenne où le travail et la société sont faits à la mesure naturelle de l'homme, ou bien la dynamo ne va-t-elle pas faire de l'Espagnol son esclave et son dévot ? Belle victoire ! Victoire mécanique, comme disait déjà Montaigne, en parlant déjà, mais en une autre occasion, des Espagnols.

Je m'excuse de citer une fois encore notre vieux Montaigne. Mais si le philosophe gascon a tout su, tout prédit, tout deviné, tout pesé aux balances de sa bonne foi et de sa gogueuardise, et si l'on peut coudre ses paroles à nos actuels propos, qu'y puis-je, sinon de m'en servir honnêtement ?

A la vérité, nous n'inventons que la manière d'appliquer les choses, non les choses. Entre les nouveaux Barbares et nous, ce n'est qu'une question de tours de vis. Ils ne font que nous rendre, dans la victoire, le centuple de ce que nous leur avons appris, autrefois, dans leur défaite. Les Américains envahissent l'Espagne et vont peut-être la mécaniser ? Eh bien, le nouveau monde, ainsi faisant, rend au centuple la monnaie d'une pièce qu'il a reçue, voici plusieurs siècles.

Qu'on se rappelle. Il y a cinq cents ans, — c'est-à-dire avant-hier — les blanches caravelles de Colomb et plus encore les soldats de Cortez et ceux de Pizarre donnèrent à de douces gens l'appétit de l'or, notre intolérance et nos vices.

« En côtoyant la côte, dit Montaigne, certains Espagnols prirent terre en une contrée fertile, plaisante, bien habitée et firent à ce peuple leurs remontrances accoutumées : « qu'ils étaient gens paisibles, venant de lointains voyages, envoyés de la part du roi de Castille, le plus grand prince de la terre habitable, auquel le Pape, représentant Dieu sur la terre, avait donné la principauté de toutes les Indes : que s'ils voulaient lui être tributaires, ils seraient très doucement traités ». Ils leur demandèrent des vins pour leur nourriture et de l'or pour les besoins de quelques médecines. Ils leur démontraient, au demeurant, la croyance en un seul Dieu et la vérité de notre religion, laquelle ils leur conseillaient d'accepter, en y ajoutant quelques menaces. »

La réponse fut telle : « que, quant à être paisibles, ils n'en portaient pas la mine, s'ils l'étaient ; quant à leur roi, puisqu'il demandait, il devait être indigent et nécessiteux. Quant aux vins, qu'ils leur en fourniraient. De l'or, ils en avaient peu, et que c'était chose qu'ils mettaient en nulle estime, d'autant qu'elle était inutile au service de leur vie, là où tout leur soin consistait seulement à la passer heureusement et plaisamment ; pourtant ce qu'ils pourraient trouver, sauf ce qui était employé au service de leurs dieux, qu'ils le prissent hardiment ; quant à un seul Dieu, leur discours leur avait plu, mais qu'ils ne voulaient pas changer leur religion, s'en étant si utilement servi depuis longtemps. »

On sait comment les Castillans firent écho à de si sages paroles ; le tonnerre de leurs canons et de leurs arquebuses fut leur réplique. Ils y allèrent bon train dans les membres et dans les entrailles de ces prétendus sauvages qui n'avaient pas même connaissance de la lueur d'une hache ou d'un couteau.

« Jamais, ajoute Montaigne, on n'avait mis à tel prix le service du négoce et du trafic. Tant de villes rasées, tant de nations exterminées, tant de millions de peuples passés au fil de l'épée et la plus riche et belle partie du monde bouleversée, pour la négociation des perles et du poivre. Mécaniques victoires ! »

Oui, mécanique victoire ! Rien ne change, mais tout s'agrandit : ce n'est qu'une question d'échelle. Partout la spiritualité est en retraite devant cette victoire mécanique portée par les Castillans en Colombie et à Mexico, reprise à leur compte par les Américains du Nord et, juste retour des choses, dirigée aujourd'hui contre nous, par amour du lucre et appétit de cet argent que les sauvages de notre Montaigne dédaignaient. Cette victoire va-t-elle étendre son aile de fer jusque sur l'Espagne, terre d'humanisme et d'individualité ?

Alors, en un relief saisissant, je revis ce symbole qui m'avait fortement frappé, l'autre semaine, à Madrid : contre l'église de las Calatravas, et se servant d'elle, semble-t-il, comme d'un mur mitoyen, un building, deux fois plus haut qu'elle, l'écrase de son ombre et de sa neuve splendeur. Building d'affaires et de publicité allemandes, annonce-t-on. Le signe de l'argent remplace le signe de feu ! Là est le danger ; là est la véritable révolution dans la société et dans les mœurs, et qui se joue également de nos royautés et de nos républiques. Et je me demandais : « Va-t-on toucher à la réalité profonde de ce pays ?

Dans le patio, non loin de moi, les jambes au soleil et le visage à l'ombre des feuilles, un chômeur de Cordoue débraillé, le poil noir et les yeux mi-clos, allongé sur les dalles foulées par Abd-er-Rahman, tendait la main pour prendre un beau fruit mûr tombé à terre. Le fruit était trop loin de quelques centimètres. Alors l'homme sourit, pensant que cette orange ne valait même pas la peine d'un effort si minime fût-il. Il laissa tomber sa main et continua de béater.

Je me penchai sur lui, j'étais heureux ; je crus voir devant moi les traits éternels de l'Espagne.

André Lamandé.

LA RÉGLEMENTATION DES QUESTIONS ÉCONOMIQUES AVEC L'U. R. S. S.

Le péril russe ! Que d'encre a déjà coulé et que de paroles ont été prononcées sur cette question délicate, qui n'a pas encore disparu de l'ordre du jour. Il fut un temps où l'on ne connaissait que le « péril rouge » présenté par la propagande de la IIIe internationale pour la révolution mondiale ; il faut y ajouter aujourd'hui l'intervention économique de l'U.R.S.S.

sur les marchés d'Europe et d'Amérique ; le dumping russe a passé à l'état de question internationale brûlante.

L'organe principal du parti communiste, la *Prawda* écrivait en son temps ce qui suit sur les buts du plan quinquennal : « Le plan quinquennal est le facteur le plus important de l'assaut livré par le prolétariat mondial au capital ; il est en son essence un instrument de destruction de l'économie capitaliste, un plan grandiose de révolution mondiale ». On retrouve dans cette phrase une des conceptions de Lénine sur l'avenir de la Russie. Il semble bien, d'autre part, que si la Russie soviétique jette ses produits à bas prix sur le marché, prête à les vendre à n'importe quel taux, c'est pour se procurer des machines et du matériel d'usine. Le but des économistes russes est de rendre la Russie aussi indépendante que possible du reste du monde, une tendance que nous constatons d'ailleurs dans l'économie politique russe depuis dix ans déjà. La Russie a inauguré la réalisation d'un plan d'électrification grandiose (Dnieprostroj, 650.000 HP ; Bobrin, 200.000 HP, et Swirtstroj, 150.000 HP) ; elle a créé et continue de créer de nouvelles branches d'industries qui doivent la rendre indépendante des autres pays.

On peut sérieusement douter de la possibilité de réalisation pratique de ces plans ; il n'en reste pas moins acquis que l'exportation russe de produits minéraux et de naphte, de bois, d'allumettes et de différents autres produits a fortement augmenté ces derniers temps. L'exportation russe a passé de 770 millions de roubles-or en 1926/27 à 1,2 milliard de roubles-or en 1929/30.

Comment expliquer ce succès, quand on sait quel régime de privations et de misère règne en Russie ? L'exportation de bois augmente, et la population russe gèle dans les villes parce que le combustible manque ; l'exportation de naphte grandit, et des régions entières du pays restent sans lumière. Tout ceci sans même tenir compte de l'exportation de grandes quantités de céréales et de sucre, alors que ces mêmes produits sont rationnés en Russie et ne peuvent être obtenus qu'en très petites quantités contre cartes.

L'explication de ces contradictions réside dans l'intensité extraordinaire avec laquelle le plan quinquennal (Pjätiletka) est appliqué en Russie, et dans le fait que ce plan n'a pas seulement pour but de rendre la Russie économiquement indépendante des autres pays, mais également de démontrer que le monde capitaliste doit capituler devant le système soviétique socialiste. On en voit la preuve dans le dumping russe sur le marché mondial, dumping qui a réussi aujourd'hui déjà à ébranler en une certaine mesure les fondements de la production capitaliste.

Différents Etats ont déjà adopté des mesures de défense contre le dumping russe. L'Amérique a interdit l'importation du bois russe, le Canada vient de promulguer une loi contre le dumping, la France a introduit un système d'autorisation (licences d'importations) pour les marchandises russes, et la Société des Nations, sur la proposition d'un certain nombre d'Etats, a commencé à s'occuper de la question russe. Ce n'est là qu'un début ; on peut prévoir que les enquêtes en cours préciseront très prochainement les causes profondes du dumping russe et la mesure dans laquelle l'économie mondiale devra compter avec lui à l'avenir.

Tous les Etats capitalistes ont intérêt à porter remède aux perturbations suscitées par les méthodes commerciales russes. Il ne suffit cependant pas d'éclaircir *une seule* question, celle du dumping russe ; il faut mettre à l'ordre du jour l'ensemble du problème de l'organisation internationale des relations entre l'U.R.S.S. et les Etats capitalistes.

Il faut reconnaître que la question des relations économiques et commerciales entre l'U.R.S.S. et les Etats capitalistes est particulièrement délicate ; par suite de la structure étatiste et sociale particulière de l'U.R.S.S., elle se trouve étroitement liée à la politique. Tous les problèmes économiques importants sont, il est vrai, liés en une certaine mesure aux conditions politiques ; c'est ainsi que chaque traité de commerce conclu entre deux Etats repose non seulement sur des considérations purement économiques, mais également sur de nombreuses considérations politiques.

En *monopolisant le commerce extérieur*, l'U.R.S.S. a toutefois créé un lien particulièrement étroit entre les relations économiques et la politique. Les relations économiques de l'U.R.S.S. avec les autres pays se font entièrement sous le signe de la politique. Il en résulte inévitablement que dans ces conditions, des facteurs politiques viennent se mêler à certaines questions qui auraient pu sans cela con-

server un caractère purement économique. La faute n'en incombe pas aux Etats capitalistes, mais bien au gouvernement de l'U.R.S.S.

Nous avons déjà eu l'occasion, depuis de nombreuses années, de signaler dans la presse européenne les désavantages que présentent pour les Etats capitalistes les traités de commerce conclus par eux avec l'U.R.S.S.

Dans cet article, nous nous permettons de revenir sur ces différents points et de signaler à ce propos les démarches qui devraient être entreprises pour éliminer les inconvénients dus au monopole commercial et au dumping de l'U.R.S.S.

1. *Principe de l'égalité de traitement et de la réciprocité.*

Si nous examinons les traités de commerce conclus entre l'U.R.S.S. et les Etats capitalistes, nous constatons qu'ils accordent aux représentations commerciales russes des avantages supérieurs à ceux que les Etats capitalistes s'accordent mutuellement ou accordent à leurs propres ressortissants.

Tous ces traités accordent l'exterritorialité à la représentation commerciale de l'U.R.S.S., exterritorialité qui ne s'étend pas seulement à la représentation elle-même et à ses différentes sections, mais encore à une grande partie de son personnel.

Au point de vue fiscal et au point de vue de la responsabilité devant les tribunaux également, les représentations commerciales russes se trouvent dans une situation nettement privilégiée par rapport aux entreprises du pays. Dans certains Etats, les représentations commerciales de l'U.R.S.S. jouissent même d'une exemption fiscale totale, ceci en dépit du fait qu'elles effectuent des affaires considérables et qu'elles agissent dans un but lucratif. L'exterritorialité protège les biens de la représentation commerciale contre le séquestre ; enfin, tous les traités donnent à la représentation commerciale le droit d'utiliser un code télégraphique secret, droit qui ne peut guère être considéré indispensable à la conclusion d'affaires commerciales, et qui n'est d'ailleurs pas reconnu aux commerçants indigènes (à l'exception de la possibilité d'utiliser les codes commerciaux).

2. *Droit d'établissement et liberté du commerce.*

Nous avons déjà signalé le fait que les traités commerciaux favorisent l'activité des représentations commerciales de l'U.R.S.S. sur le territoire des Etats capitalistes. Les citoyens de l'U.R.S.S. peuvent travailler en toute liberté, aussi bien dans les représentations commerciales que dans les sections de celles-ci ; leur établissement sur le territoire des Etats capitalistes est facilité par les avantages spéciaux qui leur sont octroyés. Par contre, aucun commerçant d'un Etat étranger n'a le droit de faire du commerce, d'entreposer des marchandises ou de s'établir personnellement sur le territoire de l'U.R.S.S. Tous les essais tentés dans ce domaine ont échoué.

3. *Investissement de capitaux sur territoire étranger.*

L'activité des représentations commerciales de l'U.R.S.S. ne se limite pas uniquement au commerce extérieur (c'est-à-dire à la livraison de marchandises jusqu'aux stations frontières ou aux ports du pays de destination) ; ces représentations ont également le droit de faire des opérations commerciales intérieures dans les Etats étrangers, et même de vendre leurs produits au détail. Elles ont par conséquent besoin d'un grand nombre de dépôts et d'installations leur appartenant en propre dans les ports étrangers : elles sont donc à même d'investir des capitaux importants et d'effectuer également des opérations qui devraient normalement être faites par les établissements nationaux. Cette situation nuit à la fois aux industriels et commerçants, aux ouvriers et aux employés des pays capitalistes. En outre, l'investissement de *capitaux d'Etat d'un pays étranger* est indésirable au point de vue national et, en une certaine mesure, dangereuse pour la sécurité de l'Etat.

4. *Liberté de transit.*

Les traités de commerce entre l'U.R.S.S. et les Etats capitalistes assurent à la première la liberté de transit à travers le territoire de ces Etats, sur les bases prévues pour les Etats européens par la convention de Barcelone. L'U.R.S.S. n'accorde par contre pas la même liberté à ces Etats et n'a pas non plus adhéré à la Convention de Barcelone. L'U.R.S.S. a réussi, en obtenant le droit de transit à travers les Etats capitalistes sans accorder elle-même ce droit à des Etats, à se créer une situation pri-

vilégiée, dont elle use au détriment des Etats capitalistes.

5. *Crédits en marchandises.*

La question des crédits est une des plus difficiles en matière de conclusion d'affaires avec l'U.R.S.S., qu'il s'agisse de commandes faites aux établissements industriels ou de vente de marchandises. L'U.R.S.S. commande et achète principalement à crédit ; l'entreprise privée qui traite avec elle n'a toutefois aucune idée du montant global des crédits en marchandises accordés à l'U.R.S.S. et ignore l'ampleur des dettes russes en général. En accordant un crédit, l'industriel ou le commerçant n'a que sa confiance pour se guider ; il ne possède aucun renseignement quelconque sur l'endettement de l'U.R.S.S.

6. *Infractions aux usages commerciaux.*

Les représentations commerciales de l'U.R.S.S. commettent fréquemment des infractions à la morale commerciale et aux usages commerciaux généralement reconnus. Ces infractions sont particulièrement dangereuses pour les commerçants et industriels par le fait qu'elles restent en général inconnues par suite du défaut d'un organisme central chargé de les enregistrer. De nombreux commerçants et industriels ne connaissent pas les procédés soviétiques, et sont par conséquent impuissants à se défendre contre les chicanes éventuelles.

Ce sont là les principaux défauts des relations économiques, entre l'U.R.S.S. et les Etats capitalistes ; ces défauts sont si graves que la question de la possibilité d'y porter remède doit inévitablement se présenter à notre esprit.

Comment corriger les erreurs commises ?

On n'arrivera à un certain équilibre dans les relations avec l'U.R.S.S. que si les autres Etats capitalistes opposent au front économique étatiste de la Russie des Soviets un front économique propre, unique, et une organisation centrale défendant leurs intérêts. Le principe même de la réciprocité ayant été admis, il est juste que ce qui est permis à la Russie des Soviets ne soit pas interdit aux Etats capitalistes. Puisque la Russie oppose aux autres pays un front économique unique, il faut logiquement permettre aux autres Etats de s'unir entre eux pour procéder à une réglementation des relations économiques avec la Russie des Soviets basée sur des principes précis, et d'adopter des directives communes très nettes pour la conclusion des traités de commerce et pour le développement des affaires commerciales.

Nous sommes personnellement convaincus que si les Etats qui ont déjà conclu des traités de commerce avec l'U.R.S.S. voulaient reviser ces traités, il ne leur serait pas facile d'y introduire des principes nouveaux meilleurs. Les Etats qui ne possèdent pas encore un traité de commerce avec l'U.R.S.S., mais qui envisagent la conclusion d'un tel traité pour l'avenir, ne sont pas en meilleure posture. L'U.R.S.S. essaiera de leur imposer les conditions déjà consacrées par les traités conclus jusqu'ici, conditions qui sont loin d'être favorables. Aucun Etat capitaliste agissant seul n'est aujourd'hui en mesure d'obliger l'U.R.S.S. à appliquer des principes meilleurs et plus normaux pour son commerce extérieur. Ce n'est que par *l'action en commun et l'union* que les Etats capitalistes obtiendront ce résultat.

Il est indispensable que les Etats capitalistes adoptent des principes rigides pour la conclusion des traités de commerce avec l'U.R.S.S. et qu'ils n'entrent en relations commerciales avec l'U.R.S.S. que sur la base de ces principes. Il ne peut naturellement pas s'agir d'un traité de commerce unique pour tous jusque dans ses plus petits détails. L'économie de chaque pays présente des particularités qui entraîneront nécessairement certaines différences dans les traités de commerce. Mais il serait certainement possible aux Etats capitalistes d'adopter un point de vue commun sur les questions fondamentales suivantes : 1. Abolition des prérogatives des représentations commerciales de l'U.R.S.S. 2. Admission des marchandises russes par le seul canal du commerce extérieur, de manière à supprimer la possibilité pour les représentations commerciales de l'U.R.S.S. de faire du commerce intérieur sur le territoire des Etats étrangers et d'y investir des capitaux. 3. Réglementation du droit d'établissement basée sur la réciprocité.

Il serait nécessaire, pour que les industriels et commerçants des Etats capitalistes soient plus ou moins renseignés sur l'importance des crédits en marchandises accordés à l'U.R.S.S., de

créer un service spécial de renseignements auprès d'une de nos organisations économiques internationales.

La Chambre de commerce internationale pourrait, sous réserve d'observer certaines dispositions préalables, remplir ces fonctions avec l'appui de ses différents comités nationaux. Toutes les données nécessaires sur l'importance des crédits accordés à la Russie et sur l'activité des représentations commerciales de l'U.R.S.S. pourraient être transmises, par l'intermédiaire de ces comités, à un service d'enregistrement de la Chambre de commerce internationale, qui en assurerait la compilation.

Ce même bureau devrait enfin s'occuper de l'enregistrement des cas dans lesquels l'U.R.S.S. a manifestement violé les usages commerciaux et les principes d'une saine morale commerciale.

Nous avons porté en son temps ces idées devant la Chambre de commerce internationale, et nous les avons groupées en cinq propositions distinctes, comportant les thèses suivantes : 1. Il serait désirable d'affirmer que les différents traités de commerce conclus avec l'Union soviétique doivent tous comporter des conditions analogues. Il faut tout d'abord, pour être conséquent, réaliser la demande de reconnaissance du principe de la réciprocité, c'est-à-dire obtenir que les droits et les avantages accordés à l'une des parties le soient également à l'autre.

2. Il faut appliquer, lors de la conclusion d'un traité de commerce avec la Russie des Soviets, le principe que les ressortissants nationaux ne doivent pas être mis dans une position inférieure par rapport aux représentations commerciales de la Russie soviétique. (Cette revendication concerne le droit des ressortissants étrangers, le droit à l'utilisation d'un code télégraphique secret, et l'exterritorialité).

3. Aussi longtemps qu'il n'est pas permis aux ressortissants nationaux de faire des opérations commerciales sur le territoire de la Russie soviétique et d'entrer en relations d'affaires avec les citoyens russes, il faudra se contenter, en ce qui concerne les relations commerciales avec la Russie des Soviets, de permettre uniquement le développement des opérations du commerce extérieur, c'est-à-dire l'achat ou la vente à la Russie soviétique *fob*, *cif* ou *franco* frontière. La notion de « commerce extérieur » peut être définie comme suit :

« Doivent être comprises sous le terme de « commerce extérieur » les opérations commerciales effectuées entre deux ou plusieurs parties, dans lesquelles l'objet donnant lieu à la transaction se trouve sur le territoire de l'un des Etats, et l'acheteur (le destinataire) sur le territoire de l'autre Etat, et dans lesquelles la réalisation commerciale de la transaction par le fournisseur de la marchandise ne s'étend pas au territoire de l'autre Etat.

Toutes les opérations d'ordre nettement commercial, telle que déchargement, dédouanement, réexpédition de la marchandise, transports aux dépôts, etc., doivent être considérées comme revêtant le caractère d'opérations relevant du commerce intérieur. »

4. Il faut affirmer nettement qu'en matière d'octroi de la liberté de transit à la Russie soviétique, la réciprocité de traitement doit être accordée ; la Russie soviétique doit par conséquent admettre que les conditions et prescriptions adoptées par les Etats européens s'appliquent également à la liberté de transit des marchandises des autres pays à travers la Russie.

Il est nécessaire enfin de créer un bureau spécial chargé d'enregistrer les engagements financiers de l'Union soviétique et les infractions aux usages commerciaux qu'elle peut avoir commis.

Les thèses exposées ci-dessus ne cherchent pas à nuire aux relations commerciales avec l'Union soviétique, mais uniquement à les réglementer.

Le mouvement pan-européen ne peut laisser sous silence la question du développement des relations entre l'U.R.S.S. et les Etats capitalistes. Il ne s'agit pas ici de la manière dont nous envisageons la Grande Europe de l'avenir, comprenant ou excluant la Russie, mais de savoir comment on peut éliminer l'influence de l'U.R.S.S., afin que cette dernière ne soit pas un obstacle à la réorganisation de l'Europe. *Le plus grand ennemi de la Grande Europe de demain est l'esprit économique et politique agressif de l'U.R.S.S.* C'est contre cet esprit qu'il faut dès maintenant chercher et trouver des remèdes efficaces.

JOAKIM PUHK,
Président de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Talli (Estonie).

POEME

LES VERGERS HUMAINS

SOIS HEUREUSE

I

Sois heureuse. Non pas pour un instant heureux,
Mais d'une calme joie et toujours satisfaite.
Les jours glissent aux jours leurs trop rapides fêtes;
Qu'un plus stable repos s'établisse sur eux!
Mon amour est la lente et profonde rivière
Où tombe le secret que détache le vent.
Elle le prend, le berce, et l'emporte en suivant
Le chemin de silence à la plage dernière.
Laisse. Laisse tomber aux frémissantes eaux
Les feuilles, simplement, de cette lourde branche.
Laisse-la. Qu'elle ploie, encor, qu'elle se penche,
Et trouve l'eau limpide au-delà des roseaux.

II

(D'un wagon)

Non, je n'ai pas quitté ma si douce maison.
L'image lourdement fuyante à l'horizon
En vain glisse devant mon unique pensée :
Je suis dans ma maison; je ne l'ai pas laissée;
Ma femme aux yeux d'amour marche dans le jardin;
Mon fils, en la voyant, rit son rire divin.
La lumière, sur les vergers et sur l'église,
Peut être, aujourd'hui, voilée ou même grise;
Mais elle n'est pas moins la lumière de Dieu
Qui vous touche et vous enveloppe tous les deux.
Quelle douceur là-bas gravement immobile!
La vie est douce. Dieu est bon. Tout est facile.
Le livre ouvert entre mes doigts, je l'ai fermé;
Et je ferme les yeux vers vous.
O bien aimés!

III

C'est le temps, mon amour, de vivre notre vie;
La plus douce bonté de Dieu nous y convie.
Levons-nous, chaque jour, d'un mouvement plus sûr!
Notre enfant nous appelle, avec son regard pur.
Nous n'avions pas rêvé cette claire présence.
Sous nos yeux, une vie à toute heure commence.
Nous nous sommes aimés dans le désir de Dieu;
Nous avons désiré, nous; mais c'est Dieu qui veut.
Il a mis entre nous cette jeune tendresse,
Sais-je pourquoi? Sais-tu pourquoi? Et s'il nous blesse
Dans le même moment où nous sommes comblés,
Sentirons-nous nos cœurs trop fragiles troublés?
Mon amour, mon amour que j'ai voulue heureuse,
O mère qui redoute, ô mère courageuse,
Soulevons dans nos bras notre grave bonheur!
Mes mains, pour te fêter, étaient pleines de fleurs,
Et tu les recueillais sans que ton geste ploie.
Aujourd'hui, quelle neuve et frémissante joie!
Tout cet autre bonheur, tremblant et menacé!
Même en aimant d'amour, on n'aime pas assez,
Ou d'un amour trop net, sans craintes et sans larmes.
Voici ce doux amour, riche de tant d'alarmes,
Cette chair de nos chairs, qu'il nous faut protéger.
Déjà nous connaissons l'angoisse et le danger;

Demain nous connaîtrons une angoisse plus vive
Pour qu'il vive joyeux et béni, pour qu'il vive!
Loin des plaines sans heurts de la riante paix,
Nous monterons chasser les nuages épais.
Ah! tout ce beau bonheur difficile, peut-être;
Peut-être que nos mains ardentes feront naître!...
Dieu a versé sur nous le suprême rayon
Qui prolonge la route et la dresse. Prions.

LOUIS LEFEBVRE.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

L'ALLEMAGNE ET L'EUROPE

Jamais, depuis la fin de la guerre et malgré les apparences et la courtoisie officielle des rapports diplomatiques, la situation n'a été plus tendue entre l'Allemagne et la France, et même entre l'Allemagne et l'Europe. Et ce qu'il y a de grave dans cette situation, c'est qu'elle tient moins à la mauvaise volonté des hommes qu'à la force des choses et au courant irrésistible des passions populaires.

L'entrevue des Chequers n'a donné aucun résultat et ne pouvait donner aucun résultat. Et cela souligne, une fois de plus, les inconvénients de cette diplomatie personnelle, de cette diplomatie de *Week End*, de déjeuners intimes et de tasses de thé qu'on tente depuis dix ans de substituer à la diplomatie traditionnelle. Les prises de contacts personnelles, les conversations de ministre à ministre, d'homme à homme, c'est très joli, mais afin de sauvegarder la bonne entente, de ne pas détonner dans une atmosphère de cordialité, on évite de parler des choses essentielles. On croit s'être compris, alors qu'on ne s'est pas compris ; chacun interprète à sa façon une conversation dont on n'a pas tenu de procès-verbal, et quand chacun est rentré chez soi et se trouve aux prises avec les dures réalités économiques et parlementaires, on s'aperçoit

que l'on n'a fait qu'aggraver les malentendus. Avec toutes ses lenteurs, avec tout son appareil de protocoles, de notes verbales qui ne sont point verbales, son langage et sa politesse conventionnelle, l'ancienne diplomatie, celle qui était faite par des diplomates et non par des hommes politiques ou des « experts », qui se sont improvisés experts, avait infiniment moins d'inconvénients.

Toujours est-il que l'entrevue des Chequers, qui avait inquiété l'opinion en France, a causé une profonde déception en Allemagne et n'a fait que surexciter encore la nervosité d'un pays qui était déjà à bout de nerfs.

Que s'est-il passé au cours de ce sensationnel *week end*, qui, malgré toute la bonne grâce de M. Ramsay Mac Donald et de sa fille, a dû être sans grand agrément pour les ministres allemands tenaillés par de graves soucis ?

Le communiqué qui a été fourni à la presse ne dit rien.

« Il serait difficile d'imaginer déclaration plus vague que ce communiqué, dit le *Daily Telegraph*. On relèvera qu'il n'y est fait aucune mention, ni des réparations, ni du désarmement, les deux principales questions pour la discussion desquelles les ministres allemands avaient été invités aux Chequers. Tout au plus, peut-on trouver une allusion aux réparations sous ces mots « la nécessité d'alléger les charges ».

« Le paragraphe qui se réfère à la coopération internationale est, de toute évidence, rédigé pour donner satisfaction aux conceptions de M. Briand sur la fédération économique européenne. « Circonspect et vide », telles sont les épithètes qui s'appliquent exactement à ce communiqué. »

Rien de plus juste. On sait cependant, par des indiscrétions inévitables, que les ministres allemands se sont en somme bornés à exposer la détresse économique de leur pays, espérant, sans grande confiance, que le gouvernement anglais leur offrirait une aide efficace. Les ministres britanniques, bien que « l'ambiance fût amicale », dit le rédacteur diplomatique du *Daily Télégraph*, sont restés de glace. Il ne pouvait en être autrement.

Leur pays se trouve aux prises avec des difficultés économiques et financières presque aussi graves que l'Allemagne, et ils ne voient pas plus que les Allemands le moyen d'en sortir.

Ils ont reconnu cependant que la situation de l'Allemagne est terrible et le fait est qu'elle mérite d'attirer l'attention de tous ceux qui veulent assurer la paix de l'Europe et qui ne croient pas que des incantations pacifistes y suffisent.

De cette situation, le Reich lui-même est en grande partie responsable. Ayant déclaré dans les débuts que la charge des réparations était trop lourde, il a gaspillé ses ressources afin de ne pas les payer. Il a promulgué des lois sociales véritablement somptuaires, il lance des cuirassés, entretient une formidable *Reichswehr*. Mais il ne s'agit pas pour l'instant de répartir les responsabilités. Nous nous trouvons devant un fait : l'Allemagne est aux abois. Mettons qu'il y ait dans l'étalage de sa détresse une part de ce chantage à la révolution qu'on a pratiqué tant de fois, cette détresse n'en est pas moins réelle, et elle se traduit par un état d'esprit populaire fort dangereux. On a persuadé au peuple allemand que sa misère venait principalement, sinon uniquement; du « tribut de guerre », c'est ainsi qu'ils appellent les réparations et que c'est la France seule, la France « avare » et « gorgée d'or » qui s'oppose à l'adoucissement de ses charges ; l'échec des Chequers lui aura du moins montré que l'Angleterre pas plus que la France n'est disposée à se sacrifier pour elle.

Et l'Allemagne s'est si bien entendue à faire résonner dans le monde entier son cri de misère et de rancune, que le monde entier n'est pas loin d'attribuer lui aussi à « l'avarice française » la détresse dont il souffre. Il y a dans toutes les familles des prodigues et des sages ; quand les prodigues se trouvent devant l'échéance d'une dette criarde, ils vont frapper à la porte de leurs sages parents, et si ceux-ci font quelque difficulté pour leur avancer l'argent qu'eux n'ont pas dépensé en folies, ils l'accusent d'avarice. C'est ce qui se passe dans la famille des nations. La France, aussitôt après la guerre, a organisé son travail, elle a relevé ses ruines ; après la dangereuse crise de 1924, elle a opéré un prodigieux rétablissement financier. M. Poincaré a ramené la confiance et cette confiance contagieuse s'est si bien répandue que l'étranger inquiet nous a confié son or. La France a récolté aussi le bénéfice de sa relative sagesse et maintenant les pays prodigues s'étonnent, la menace et l'injure à la bouche, de ce qu'elle hésite à les en faire bénéficier aussi.

Mais ces constatations faites, il faut examiner le moyen d'éviter les catastrophes, et, par conséquent, de venir internationalement à l'aide de l'Allemagne.

Le gouvernement de M. Brüning a fait un effort méritoire. Ses décrets-lois imposent un

régime d'économie assez draconien, mais il entend bien que l'Europe et la France le reconnaissent en révisant le plan Young et en acceptant le moratoire. Or, à bien examiner, ni la révision du plan Young, ni le moratoire ne sont possibles, sans le concours des Etats-Unis, créanciers inflexibles de l'Europe entière.

Notez que l'Allemagne ne serait nullement soulagée par le moratoire, puisqu'elle serait obligée de continuer à faire les versements en marks à la Banque internationale des paiements. Quant aux créanciers, ils ne pourraient pas toucher à l'argent et seraient contraints de faire eux-mêmes le service des dettes, à moins d'obtenir un nouvel arrangement des Etats-Unis. Quelques articles de journaux, quelques déclarations d'hommes d'Etat ou de financiers ont donné, il est vrai, aux Allemands l'espoir que la grande République américaine se prêterait à une nouvelle liquidation, mais ici on se heurte une fois de plus à la Constitution des Etats-Unis, à laquelle nous avons dû le refus de la ratification du Traité de Versailles. Pour tout acte de politique internationale il n'y a aux Etats-Unis qu'une autorité qui compte ; c'est le Sénat et même la majorité des deux tiers du Sénat.

Or, la Haute-Assemblée américaine ne doit se réunir normalement qu'au mois de décembre. Et l'on ne voit pas du tout comment le gouvernement de M. Hoover pourrait y réunir une majorité des deux tiers pour une mesure aussi controversée que la révision des dettes. L'assemblée qui se réunira en décembre est en effet celle qui fut élue en novembre dernier. L'opposition y est en majorité. Peut-on s'imaginer que les partis américains soient assez désintéressés pour faire à l'ordre international le sacrifice de leurs ambitions et de leurs rancunes ?

On assure, — sans preuve d'ailleurs, car il s'agit encore une fois d'articles de journaux et de conversations privées d'hommes plus ou moins influents, — que les Etats-Unis seraient disposés à une large révision des dettes de guerre à condition que l'Europe consentît à un désarmement à peu près total.

Ici on se trouve devant un problème extrêmement délicat et dont on ne semble pas comprendre l'importance et la difficulté. Le désarmement total, c'est, pour les pacifistes d'extrême-gauche, la solution de toutes les difficultés, la panacée universelle. Les charges militaires sont, en effet, un poids considérable pour tous les Etats du monde et le désarmement total est une de ces formules idéales qui prêtent facilement à tous les développements oratoires ; mais quand on envisage les moyens de le réaliser on se heurte, non pas comme disent ses partisans irréfléchis à des préjugés et à des intérêts, mais à l'inquiétude des peuples qui se sentent menacés, et à des difficultés d'ordre pratique qui paraissent pour le moment insurmontables.

Le désarmement total en Europe n'est possible que si la Russie soviétique, qui est en ce moment la puissance la plus militariste du monde, y adhère. Il n'est concevable qu'avec un sévère contrôle international, qui comporte pour les Etats une atteinte à la souveraineté que bien peu sont disposés à admettre. Certaines puissances comme l'Italie ont des milices qui sont de véritables armées : le désarmement total implique-t-il leur licenciement ? Les puissances qui ont des possessions lointaines, d'autre part, comme la France et l'Angleterre, ne peuvent se passer de troupes coloniales, qui sont de véritables gendarmeries, mais que les autres puissances considèreraient presque sûrement comme de redoutables instruments d'impérialisme. Les Etats-Unis eux-mêmes n'ont-ils pas une armée fort sérieuse et la première flotte de guerre du monde ? Bref, faire dépendre la révision et la liquidation des dettes de guerre du désarmement total, cela équivaut à remettre ces opérations aux calendes grecques.

Le seul moyen de porter à l'Allemagne un secours économique efficace, c'est le recours à la Société des Nations ou bien à la constitution de cette Fédération européenne dont M. Briand fut le promoteur, mais que la tentative d'*Anschluss* avec tout ce qu'elle comporte d'arrières-pensées, et les manifestations belliqueuses de l'Allemagne, ses revendications territoriales et ses agitations nationalistes, ont singulièrement compromis.

Depuis la paix de Versailles, le problème est toujours le même : il faut protéger l'Allemagne contre elle-même et l'empêcher de tomber dans une anarchie qui se communiquerait au reste de l'Europe, mais en même temps se garder contre un regain de puissance qui se traduit aussitôt par un insupportable esprit de domination. Quand pourrons-nous avoir confiance en une Allemagne assagie et véritablement européenne ? On en voit bien les éléments, mais ils sont aujourd'hui submergés par tout ce que contient encore de trouble ce vaste monde en ébullition. Et c'est ce qui rend si difficile toute politique européenne.

L. DUMONT-WILDEN.

LE ROMAN

UN ROMANCIER DE L'AFRIQUE FRANÇAISE (1)

M. Robert Randau s'est voué à l'évocation de l'Afrique Occidentale Française. Il veut en dresser devant nous les décors et les personnages, nous en faire respirer surtout l'atmosphère et saisir l'âme. Son dessein est que cette évocation soit une explication. N'est-ce pas la fin même de l'art, dont les tableaux doivent être « parlants », c'est-à-dire révélateurs ? Son dernier roman complète la trilogie qu'il appelle « La geste africaine ». Après *Les Colons*, roman de la patrie algérienne, et *Les Explorateurs* roman de la Mauritanie Saharienne, voici *Les Meneurs d'hommes*, roman des hauts plateaux guinéens. Entre les vingt volumes de l'auteur, ces trois-là prennent une importance capitale et s'imposent à l'attention avec une force particulière. Qui les a bien lus, sait ce que M. Robert Randau pense de l'Afrique et de notre colonisation, comment il voit choses et gens de là-bas, comment réagissent à leur contact sa sensibilité et son intelligence. Il faut les lire, ou les relire, en ces jours d'Exposition coloniale qui concentrent sous nos yeux les images de nos vieilles possessions d'Amérique et d'Océanie, celles de notre jeune empire d'Afrique et d'Asie. Ce sont ces images, c'est ce monde nouveau ouvert à notre activité, qui font la matière d'une littérature nouvelle, elle aussi, et doublement féconde, puisqu'elle ne se borne pas à créer des œuvres; mais donne l'expression à des races jusqu'alors silencieuses et permet ainsi à l'humanité d'élargir et d'approfondir la conscience que, par degrés, à travers les âges, elle prend d'elle-même.

*
* *

Il ne faut pas confondre la littérature coloniale avec la littérature exotique, beaucoup plus ancienne et dont les origines se confondent avec celles du Romantisme. Longtemps, nos écrivains, fidèles à la tradition de l'humanisme, ne s'étaient intéressés qu'aux traits essentiels de l'homme, tels que les avait formés la civilisation gréco-romaine, complétée par le christianisme. Lui-même, ils ne le considéraient guère en dehors de la société formée par cette double influence. Il fallut tous les excès de la sociabilité, toute la fatigue intellectuelle consécutive aux luttes d'idées, pour provoquer la réaction de Rousseau, le retour à la nature, l'appel de la vie primitive. Bernardin de Saint-Pierre recueillit cette part de l'héritage du maître et, après un séjour de trois ans dans l'Ile-de-France (aujourd'hui la Réunion), il écrivit le premier roman exotique, *Paul et Virginie* (1787).

Ce n'était encore qu'une œuvre isolée, une idylle où le naturel se mêlait à beaucoup d'artifice. C'est avec le Romantisme que la diversité du monde est entrée dans la littérature : elle y gardera sa place, elle l'y élargira. Désormais, ce n'est plus la seule continuité de l'homme dans le temps qui intéresse l'écrivain, c'est la variété qu'il présente dans l'espace. Et c'est aussi la variété des décors qui encadrent sa vie. Poètes, romanciers, voyageurs observeront passionnément les aspects de l'univers et de l'homme dans l'univers. De là, toute une littérature nouvelle : celle de l'exotisme.

Elle a trouvé son plus merveilleux épanouissement dans l'œuvre de Pierre Loti. Née du romantisme, celle-ci gardait la marque de son origine : cette nostalgie d'une âme de désir, toujours inapaisée, toujours insatisfaite, en qui le voyage ne fait que renouveler sans cesse la sensation de l'écoulement des choses et l'obsession de la mort universelle. Chateaubriand — le premier enchanteur — avait ouvert cette voie. Comme lui, plus que lui, Pierre Loti, officier de marine, promena ses rêves à travers les aspects divers du vaste monde, qui lui apparurent comme un décor changeant, au milieu duquel vivaient, ou plutôt passaient, des êtres éphémères, une humanité non moins changeante et diverse en ses apparences, mais dont l'âme élémentaire reste indéchiffrable. Il ne faut demander au voyage que le dépaysement, l'exquise et amère volupté de goûter toutes les illusions que déroule pour nous, comme une féerie, l'énigme du monde.

*
* *

Combien différente la littérature coloniale dont nous avons vu, depuis une trentaine d'an-

(1) Robert Randau : *Les Meneurs d'hommes*, 1 vol. 1931. Albin Michel. Voir : *Les Colons* (1927), *Les Explorateurs* 1929, même éditeur.

nées, l'épanouissement. Elle transforme l'exotisme et l'approfondit. M. Louis Bertrand fut un initiateur avec *Le Sang des races* (1899), un grand livre, non seulement par sa qualité littéraire, mais parce qu'il aidait l'Algérie à prendre conscience d'elle-même, à sentir la beauté de l'effort grâce auquel des tâcherons, colons, entrepreneurs de toute origine, font éclore une vie neuve sur le vieux sol méditerranéen. Ce n'était que la première œuvre d'un cycle de l'Afrique du Nord, auquel ce magnifique écrivain a consacré une dizaine des trente volumes publiés jusqu'à ce jour. Au même esprit civilisateur et constructeur se rattachent deux autres grands livres : *Notre Carthage* et *La Ville inconnue*, de Paul Adam, ceux de Marius-Ary Leblond, qui unissent à une pénétrante sympathie pour les indigènes une vive compréhension des services que les colonisateurs rendent à ces pays eux-mêmes et, plus généralement encore, au progrès humain. C'est, au contraire, cette vie indigène qu'admirent une Isabelle Eberhart, célébrant l'Islam, une Magali Boisnard glorifiant le Maghreb, Jérôme et Jean Tharaud, évoquant pour nous, après *Rabat ou les heures marocaines*, les scènes saisissantes de *Marrackech ou les seigneurs de l'Atlas*, celles de *Fez ou les bourgeois de l'Islam*. D'autres vont plus loin et, comme Jean Viollis, dans *Les Délices de Fez*, dressent un acte d'accusation contre notre armée et la civilisation européenne.

M. Robert Randau se rattache à la première tendance. Un de ses romans, *Diko, frère de la côte*, est dédié « Au grand méditerranéen Louis Bertrand, ...qui révéla au monde la jeune humanité des pays barbaresques ». Un autre, *Les Explorateurs*, est dédié « à la mémoire du colonel Frèrejean, héros de l'armée coloniale, le brave parmi les braves... ». Dans la trilogie à laquelle il appartient et dont il forme le deuxième épisode, l'auteur s'est attaché surtout à esquisser « La Geste africaine » et à faire saillir l'énergie qui l'anime : énergie dans l'occupation d'abord ; énergie dans la mise en valeur. « Je n'ai jamais écrit qu'un seul livre », déclare-t-il, « et chacun de mes ouvrages décrit les faits d'un homme d'action ». Chacun de ses ouvrages exalte notre politique, résumée par cette formule : « Nous mêler tellement à la vie de l'indigène qu'il ne conçoive plus une société où nous ne soyions pas ». Ainsi nous l'enrichissons et nous éduquons sa volonté : nous l'amenons par le bien-être au progrès social. Nous agissons et nous lui apprenons à agir. Nous travaillons et nous lui enseignons à imiter notre travail, à se hausser, par cet effort, à notre niveau. C'est la bonne manière de nous montrer humains à son égard ; c'est la seule qui soit raisonnable et féconde. « Il a, lui aussi, d'instinct, le culte de l'énergie et de l'homme d'action. L'humanitarisme est une déchéance. »

L'optimisme clairvoyant de M. Robert Randau n'a rien de naïf ni de béat. Fondé sur l'expérience, c'est-à-dire sur la réalité, il a horreur des chimères et voit les choses telles qu'elles sont, mais telles aussi qu'elles doivent être, qu'elles peuvent être, si l'on fait ce qu'il faut, c'est-à-dire ce que les circonstances demandent, ce que l'intérêt de l'avenir exige. Ni les moyens, ni les fins ne doivent être appréciés théoriquement, dans l'abstrait. On n'agit pas sur les grands nomades en réagissant contre leurs mœurs, en bouleversant leurs concepts du monde et de la vie. Pourquoi leur apparaîtrions-nous d'abord comme des individus supérieurs, dont ils aient à accepter les idées, les principes ? Nous ne sommes que des étrangers, des adversaires. Ils ne nous reconnaissent d'autre droit que celui qu'ils se reconnaissent entre eux : le droit de la force. Si nous sommes les plus forts, nous pouvons nous imposer, et c'est alors seulement qu'il deviendra possible à notre supériorité de se manifester, en imposant la paix française, avec ses avantages et ses bienfaits. Pour que ces peuplades ne dédaignent plus notre civilisation, il faut qu'elles en tirent des bénéfices. Les sentiments hostiles ne céderont que devant l'intérêt et le profit. Les vues de M. Robert Randau sont très positives. Par là, il diffère à la fois des doctrinaires qui dissertent à perte de vue — et à peu de frais — sur les droits de l'homme, et des « touristes de l'exotisme littéraire » dont l'imagination échauffée voit dans nos colonies l'efflorescence d'une faune de magnifiques bougres, de monstres sociaux et de merveilleuses crapules.

La vérité, c'est que « notre expansion chez les peuples attardés fut une sainte et magnifique chose ». M. Robert Randau ne se gêne pas pour critiquer les erreurs et railler les ridicules ou les faiblesses de ceux qui en furent les ouvriers. Il ne se leurre pas sur la qualité des transformations individuelles qu'elle peut produire. Mais tâchons de saisir la grande impulsion générale et l'ensemble des résultats : il

faut beaucoup d'aveuglement ou d'injustice pour méconnaître, là comme ici, une des plus hautes manifestations de la noblesse humaine et du progrès humain.

***

Cette philosophie de la conquête et de la colonisation se dégage d'une œuvre vigoureuse, toute chargée de vie africaine et fourmillante de figures tantôt primitives et brutales, tantôt héroïques, parfois très complexes et bien souvent élémentaires. Nous respirons l'atmosphère pesante de ce pays et nous sommes assaillis par les images dont aucun artifice de littérature n'a émoussé la violence, ni poli la rudesse. Doué d'une exceptionnelle énergie d'expression, M. Robert Randau ne s'attarde pas à transposer, pour le plaisir du jeu esthétique, une réalité avec laquelle il s'est trouvé aux prises. Il n'est pas un spectateur qui s'applique à la traduire à notre usage avec les raffinements de l'intellectuel et la virtuosité du dilettante. Engagé lui-même dans l'action, il n'emprunte à l'art que le pouvoir de l'évoquer dans toute son intensité et, si je puis dire, dans la synthèse de ses décors et de ses personnages. Point d'analyse : il y faut trop de temps et d'application, et surtout les hommes d'action ne s'analysent pas, non plus que les simples. Voulez-vous l'exemple d'un état d'âme ? Le voici :

L'hivernage est proche. Une nuée livide roule en flocons drus sur le soleil. Un coup de vent racle les plateaux brûlés... Sous la gifle des rafales les terres se délaieront. On sèmera ici le riz et là le fonio mêlé de sablon. Les baies juteuses mûriront aux arbres reverdis. Les buffles enfonceront jusqu'aux naseaux dans les marécages. Et moi, qui me conduisis comme un salopiaud, moi qui ai indignement, puisque sans amour, trompé un garçon qui souffre en ce moment pour moi, je gagnerai, afin de m'oublier, l'autre bout de la colonie. Je patangerai dans la crotte des savanes et dans mon ignominie sous l'averse où la foudre danse la gigue.

Je me sens misérable. Le paysage est mesquin et malsain autour de moi... J'ai des nausées. Toute l'Afrique me remonte au cœur.

Avec la saison des pluies, la terre s'empâtera et engraissera, chargée d'embonpoint et de crasse... La forêt deviendra catacombe. Les eaux limoneuses, pétries par des animaux massifs, le caïman obèse, l'hippopotame pataud, le lamentin tétonné, auront la luisance de l'huile. Le reptile se confondra avec la liane. La pluie implacable triturera en le même pot-au-noir brousse, ciel et ma conscience.

Ce morceau nous semble très caractéristique de la manière de M. Robert Randau. Il laisse bien transparaître tout ce qu'elle a de direct, de spontané, d'abandonné à la fois et d'un peu tendu, de volontaire et d'indifférent ; un style où passe et subsiste quelque chose de l'effort constant, où s'affirme, en effet, la volonté d'expression, avec l'indifférence à tout ce qui constitue la tradition du beau langage, la conformité au code des lettrés. Il s'agit bien de cela dans la brousse des hauts plateaux guinéens, de la Mauritanie saharienne ou du Soudan, voire parmi les colons de notre Algérie ! De livre en livre, l'auteur de *La Ville de cuivre*, prestigieuse évocation d'un Sahara légendaire, de l'*Homme qui rit jaune*, roman de la grande brousse soudanaise, de cette trilogie africaine : *Les Colons*, *Les Explorateurs* et *Les meneurs d'hommes*, apparaît comme le romancier synthétique et puissant de l'Afrique française ; il nous aide à la connaître et à la comprendre, à mesurer ce que nous y pouvons faire et à prendre conscience de ce que nous y devons accomplir. Il nous invite même à réfléchir sur les moyens et nous indique ceux qu'il a lui-même pratiqués. Son expérience vaut un peu mieux que des théories, et son talent doit à la réalité dont il s'est nourri une simplicité robuste, un peu brutale parfois, qui en fait la force et même la grandeur.

FIRMIN ROZ.

L'HISTOIRE

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE DE LA RESTAURATION ET L'ALLEMAGNE

M. Georges Grosjean a publié l'année dernière, sur la *politique extérieure de la Restauration de l'Allemagne*, un livre (1), qui, en tout temps, eût mérité l'attention, mais qui mérite particulièrement la réflexion, dans l'état présent des rapports franco-allemands. Il pourrait avoir deux sous-titres : *Le drame des frontières naturelles* et : *prophétie rétrospective sur l'Anschluss*.

Sans dogmatiser, l'auteur a dégagé certaines « constantes » du problème franco-allemand.

(1) GEORGES GROSJEAN : *La politique extérieure de la Restauration et l'Allemagne*. (Editions Victor Attinger).

Constantes qui se reproduisent aujourd'hui sous nos yeux.

Ce rapprochement est, d'ailleurs, informulé. Il n'est même pas suggéré, si ce n'est par les faits. Il n'en est que plus concluant. Les derniers événements sont postérieurs à ce récit dont une partie les préfigure.

Chez M. Georges Grosjean, il y a une flamme qui donne à son livre la chaleur et la clarté. On le lit avec agrément, mais aussi avec sécurité. L'érudition ne s'y étale pas ; cependant aucune source d'information n'a été négligée, toutes ont été filtrées. Le labeur de l'historien se dissimule tout en épargnant celui du lecteur.

*
* *

Le drame des frontières naturelles, c'est-à-dire la grande question d'Occident, le débat millénaire entre la Gaule et la Germanie, entre la paix et la guerre, entre la civilisation et la barbarie, puis entre deux formes de civilisation dont l'une, dans la dernière guerre, était une régression vers la barbarie.

La conquête des frontières naturelles a été l'objectif traditionnel de l'ancien Régime. Les ministres les plus modérés de nos rois y pensaient toujours, s'ils en parlaient rarement. Il réglait leur tir, tir indirect, le plus souvent les circonstances imposant des délais et des détours. Après Richelieu, qui entendait « rendre à la Gaule, les frontières que lui a destinées la nature », Vauban, professionnellement hanté par l'idée d'une ligne facile à défendre, et pensant comme Turenne qu'il faut « prendre juste ce qu'il est possible de conserver », suppliait le Grand Roi de se borner par le grand fleuve. Ainsi, autant que possible, on serait à l'abri des invasions et Paris « vrai cœur du royaume et abrégé de la France », serait couvert.

La Révolution et l'Empire manquèrent le but en le dépassant. Les traités de Bâle et de Lunéville conclus avec la Prusse et l'Autriche, le traité d'Amiens avec l'Angleterre, complétaient notre « pré carré » en nous donnant toute la rive gauche du Rhin de Bâle à ses embouchures. Bonaparte, modéré, aurait alors pu faire Charlemagne au lieu de faire Napoléon. S'il avait été capable de se contenter de ses victoires nécessaires, peut-être n'aurait-il pas été capable de les remporter. Le certain, c'est que toute la France, moins par amour de la gloire et de la grandeur que par instinct de conservation, s'attacha passionnément à une frontière où elle voyait moins un trophée qu'une garantie de sécurité. De leur côté, les nouvelles provinces annexées à la France, avec laquelle elles avaient tant d'affinités, soigneusement cultivées par nos rois, adoptèrent sans esprit de retour leur nouvelle patrie. La France l'était dans toute la force du terme, car les populations rhénanes n'avaient jamais eu une patrie dans le chaos germanique; elles en avaient une pour la première fois, la plus glorieuse et la plus humaine, de sorte que la fusion, dans la fournaise révolutionnaire, semblait définitive.

*
* *

Aussi, lorsqu'en 1813, la coalition voulut détacher la France de Napoléon, elle promit de respecter l'essentiel de son œuvre : l'achèvement de notre unité territoriale. Elle ne se contenta pas d'en donner l'assurance verbale par ses agents. Elle l'affirma solennellement dans les *notifications de Francfort*. La frontière du Rhin n'était pas moins sacrée pour les royalistes que pour les bonapartistes. Un ministre de Louis XVIII, qui faisait l'intérim de Talleyrand avant les Cent Jours, lui écrivait : « La ligne du Rhin ferait bondir les recrues. » Pourtant, la France était épuisée, décimée, les jeunes gens, dans les dernières années de l'Empire, fuyaient pour échapper à la conscription, et, dans les dépôts, il n'y avait plus guère que des enfants. On peut dire que la France avait la ligne du Rhin « dans la peau », et que les populations rhénanes avaient la France dans le cœur.

En effet, les recrues bondirent à l'appel de Napoléon, après le retour de l'île d'Elbe. Quand, à Vienne, au milieu des fêtes, tout à coup l'ombre grandissante de Napoléon plana sur ce Congrès dont on disait qu'il ne marchait pas, mais qu'il dansait, ce fut le prélude d'une autre danse au son du canon, à Waterloo, où le revenant et la coalition s'enlacèrent dans une étreinte mortelle.

Dans ce nouveau duel qui fit couler tant de sang et inspira contre la France tant de méfiances injustes et funestes, les rôles ont été intervertis par la mauvaise foi de nos rivaux. En équité, c'est Napoléon qui est l'offensé. La félonie de la coalition fait retomber sur elle la responsabilité de l'agression.

La déclaration de Francfort, par laquelle les alliés confirment à la France « une étendue de

territoire qu'elle n'a jamais connue sous les rois », est du 1er décembre 1813. L'encre en était à peine séchée que, le 10 janvier 1814, l'ultimatum de Châtillon réclame les frontières de 1792 et que le 6 mars, le traité de Chaumont consacre cette exigence au nom des quatre grandes puissances.

Ainsi, les souverains qui, dans un invraisemblable galimatias, invoquaient au frontispice d'un monde à rénover « la très sainte et indivisible Trinité » et proclamaient « à la face de l'univers » leur volonté de prendre, pour régler « les préceptes de justice, de charité et de paix enseignés par l'éternelle religion de Jésus-Christ », fondaient ce qu'ils appelaient la Sainte-Alliance sur un abus de confiance. La justice commandait de respecter les frontières naturelles de la France qui y trouvait une compensation partielle aux énormes accroissements des autres puissances depuis 1792 : de nouvelles colonies et l'empire des mers pour l'Angleterre, la Finlande et une partie de la Pologne pour la Russie, une partie de la Pologne pour la Prusse et l'Autriche, plus, à l'actif de celle-ci, la Lombardie, la Savoie, Gênes, etc... L'impératif de la justice s'accordait avec celui de la charité, lequel se confondait avec celui de la paix. Si Louis XVIII n'avait pas été appelé à régner sur une France diminuée, le retour de l'île d'Elbe aurait sans doute été impossible. Il est même permis de supposer que le cours de l'histoire aurait été changé. Si, en France, le sentiment national, au lieu d'imputer injustement à la monarchie le démembrement et le démantèlement de la patrie, l'avait considérée comme la garantie de sa sécurité par son intégrité, nous avions des chances de faire l'économie de plusieurs révolutions et d'échapper aux désastres qu'elles ont entraînés — pas seulement pour la France. Alors, l'unité de l'Allemagne, si elle était inévitable, n'était pas incompatible avec nos intérêts et ceux de l'Europe. En violant la déclaration de Francfort, les alliés préparaient le traité du même nom et tout ce qui s'en est suivi.

Dans le traité de Versailles, réapparaît cette « constante » : l'acharnement des autres puissances à priver la France de ses frontières naturelles sans se laisser arrêter par aucun scrupule. En 1920, la manœuvre consistera à nous faire renoncer à la frontière militaire du Rhin en échange de la promesse solennelle d'une double garantie anglo-américaine. Après nous avoir arraché cette concession, non seulement on nous refusera la contre-partie, mais on mettra tous les moyens, financiers, politiques et « moraux », en œuvre pour nous imposer notre désarmement.

L'aveuglement des puissances, en 1920, est, d'ailleurs plus inexcusable qu'en 1815. A Versailles, elles ont oublié que Napoléon est mort ; qu'il n'a jamais été qu'un épisode glorieux de notre histoire, une déviation de notre politique traditionnelle, éprise de mesure et de stabilité ; que l'impérialisme, accidentel chez nous, est essentiel à l'Allemagne ; que, malgré sa défaite, les changements territoriaux, politiques, économiques et démographiques, survenus en Europe depuis 1815, ont altéré en sa faveur le rapport des forces tel qu'il existait alors. Un souci plus éclairé de l'équilibre, garantie de la paix et condition de son arbitrage, eût conduit la Grande-Bretagne à souscrire au vœu du maréchal Foch en établissant sur le Rhin une frontière militaire aussi tutélaire pour elle-même que pour la France.

*
* *

Le livre de M. G. Grosjean n'est pas un simple exposé ; il ne s'interdit pas la critique. Il ne ménage pas les sarcasmes au grand projet du prince de Polignac, dernier effort de la Restauration pour atteindre nos frontières naturelles. Les victoires du tsar en Turquie mettaient alors à l'ordre du jour le démembrement de l'Empire ottoman. On conçut à Paris l'idée de lier le règlement de la question d'Occident à celui de la question d'Orient. Les accroissements russes seraient compensés par l'attribution de la Serbie et de la Bosnie à l'Autriche. La Prusse obtiendrait la Saxe et la Hollande ; le roi de Saxe serait transféré en Rhénanie où il deviendrait notre client, et le roi de Hollande à Constantinople où il régnerait sur un Etat chrétien dont la Grèce serait le principal élément. La France, enfin, annexerait les provinces belges.

Chose curieuse, la part d'extravagance de ce plan semble imputable non aux hommes politiques, mais aux bureaux du ministère des Affaires étrangères. C'est le directeur des affaires politiques, M. de Bois-le-Comte, qui en a été l'auteur principal. S'il était chimérique, ce n'était pas en raison des déménagements de souverains qu'il comportait. La transplantation des princes a été pratiquée en des temps plus récents, non sans succès. On ne voit pas pourquoi la maison de Nassau n'aurait pas pris à Constantinople, capitale d'un Etat grec, aussi bien que le prince

de Danemark installé plus tard sur le trône d'Athènes. Il y aurait même été plus solide parce que, grâce à lui, l'idéal hellénique aurait été atteint. Mais ce bouleversement, en donnant la Belgique à la France, était inacceptable pour l'Angleterre, malgré le pourboire des colonies hollandaises qui lui étaient réservées. Or, ni l'état de notre marine, ni l'état de nos alliances ne nous permettait d'imposer notre volonté à Londres. Nous ne pouvions même pas compter sur la Russie. Par une illusion analogue à celle qui s'est produite en France, en 1892, après la conclusion de l'alliance russe, nous demandions la réalisation de notre idéal national à un système qui, dans l'esprit de Saint-Pétersbourg, n'était que la garantie du *statu quo*. On n'y était pas plus disposé alors à nous donner la Rhénanie que plus tard à nous rendre l'Alsace et la Lorraine.

*
* *

Au lieu de la rive gauche du Rhin, nous eûmes le *Zollverein*. Les chapitres que M. Grosjean consacre à l'unification douanière de l'Allemagne, prélude de son unité politique, n'empruntent que trop d'intérêt à l'événement du jour, l'accord austro-allemand. Il permet de prévoir le développement de la situation actuelle si elle est abandonnée à elle-même. A Berlin, la méthode est toujours la même. Mais l'objectif s'est élargi. Après l'unité, l'Allemagne aspire à l'hégémonie par des moyens identiques. L'accord austro-allemand reproduit toutes les clauses de l'accord prussien-hessois de 1828, modèle de ceux qui suivirent ; en 1828, même secret qu'en 1931, le dit traité « éclate comme une bombe » ; même prédominance du politique sur l'économique ; même affirmation, cependant, du caractère exclusivement commercial de l'événement ; même affectation de solidarité européenne dans la poursuite de fins spécifiquement allemandes ; même mobilisation des forces morales au service d'une ambition sans scrupule ; même procédure défensive, avec cette variante que les réclamations des mécontents furent soumises à la Diète de Francfort, tandis qu'elles le sont aujourd'hui à la Société des Nations, diète encore plus démunie de sanctions ; même réplique par un essai de groupement concurrent, l'Association centrale bientôt absorbée, comme Pan-Europe le sera si elle ne recourt pas à d'autres moyens.

M. Grosjean inscrit le *Zollverein* au passif de la Restauration. Cependant, Charles X tenta de le déjouer en attirant les Etats du Sud dans l'orbite économique de la France. S'il n'y réussit pas, la faute en est surtout imputable à ce que la monarchie contenait de parlementarisme, c'est-à-dire de sédition des intérêts particuliers contre l'intérêt général. Ce plan de collaboration avec les Etats du Sud se heurta au *veto* de « l'aristocratie des douanes ». En outre, après 1815, l'Autriche était prépondérante en Allemagne et la diplomatie française cherchait un point d'appui dans une Prusse forte. Cette politique fut, il est vrai, suivie bien au-delà du point où elle était justifiée. Mais rien n'est plus difficile que de mesurer les forces en formation dans le mystère des possibles. En 1828, l'erreur sur les chances respectives de la Prusse et de l'Autriche était vénielle, surtout si on la compare à l'erreur de ceux qui, plus tard, à Paris, acclameront Sadowa. Enfin, la préparation diplomatique de l'expédition d'Alger nous rapprochait de Berlin par Saint-Pétersbourg. C'est l'appui de la Russie et de la Prusse qui nous permettra de surmonter l'obstruction anglaise. Bernstorff nous engage en Afrique après les traités de Vienne comme Bismarck après le traité de Francfort, pour nous détourner du Rhin et nous faire oublier notre défaite, « comme on conseille les voyages à ceux qui ont des chagrins de cœur ».

M. Georges Grosjean réserve ses plus vives critiques pour Talleyrand. Ancien magistrat, il a sans doute été juge d'instruction, ce qui explique la sagacité de ses enquêtes dans cet éternel procès, l'Histoire. Mais il a certainement appartenu à la magistrature debout. Sinon, il ne remplirait pas avec tant d'autorité le rôle du ministère public, devant le tribunal de la postérité, où il assigne Talleyrand, pour requérir contre lui un verdict sans circonstances atténuantes.

Tout d'abord, s'il concède au prince de Bénévent les qualités de diplomate, à un degré éminent, il lui dénie celles de l'homme d'Etat. A ses yeux, j'imagine, le premier diffère du second comme le tacticien diffère du stratège. Le diplomate n'est que l'exécutant, dans un secteur déterminé, d'un plan qui le dépasse et qui est conçu par l'homme d'Etat.

Le grand grief de M. Grosjean contre Talleyrand, ce n'est pas sa vénalité. L'auteur est trop averti pour ignorer que le pouvoir n'est pas un prix de vertu. Il réclamerait plutôt l'indulgence du jury pour cet ancien évêque qui, de son premier état, avait gardé l'habitude du casuel, et pour ce grand seigneur qui, ayant eu une cour

de rois, considérait leurs largesses comme des hommages. L'essentiel est qu'en les agréant ou en se faisant des cadeaux à lui-même, il n'ait cessé de servir la France et que, selon le mot appliqué, je crois, par Mirabeau à lui-même, il se soit fait payer, mais sans se vendre.

Ce que M. Grosjean ne pardonne pas à Talleyrand, c'est d'avoir, à Vienne, accepté l'installation de la Prusse sur le Rhin au lieu d'y mettre notre ami le roi de Saxe. C'était, dit-il, organiser le conflit entre la France et la Prusse, en donnant l'avantage à l'adversaire. L'événement a, d'ailleurs, deux fois jugé cette politique aveugle ; en 1870 et en 1914. C'est pourquoi Talleyrand n'est pas un homme d'Etat : il a manqué au plus haut point du don essentiel, le sens du devenir, du développement, ce que nos voisins appellent *Entwicklung*.

Or, de cette faute, où M. Grosjean n'est pas éloigné de voir un crime, la nouvelle école fait un titre de gloire. Un des plus récents exégètes de Talleyrand célèbre en lui un prophète, un précurseur de Locarno et de Genève. N'a-t-il pas fait effort, pour « intégrer la France dans l'Europe et l'Europe dans la paix », une paix où il n'y aurait ni vainqueurs ni vaincus ? Sans doute, et il faut l'en louer, car, alors nous étions les vaincus. Son internationalisme était une tactique plutôt qu'un idéal et son opportunisme sourirait d'être travesti en messianisme.

Quant au fond du débat, il faut relire l'étude de Sorel sur *Talleyrand au Congrès de Vienne*. On y voit comment le principe de légitimité invoqué par la France contre les vainqueurs pour conserver le patrimoine de nos rois, interdisait la spoliation du roi de Saxe. M. Grosjean réplique que le principe de légitimité, comme tous les principes en politique, ne couvrait que des intérêts, et que les alliés ne se gênaient pas avec lui. Oui, mais ils étaient vainqueurs. Les principes sont surtout faits pour les vaincus. Il était plus malaisé pour la France que pour la coalition, de ne l'appliquer qu'à sa convenance. On ne peut oublier le mot de J. de Maistre : « On se tromperait si l'on croyait que Louis XVIII est remonté sur le trône de ses ancêtres. Il est seulement monté sur le trône de Bonaparte ». C'était exact au point de vue extérieur comme au point de vue intérieur. Une hérédité aussi chargée imposait une diète sévère afin de désarmer, autant que possible, les défiances de l'Europe. Qui sait si l'implacable orthodoxie affichée par Talleyrand après la première abdication de Napoléon n'a pas sauvé l'intégrité de la France après le retour de l'île d'Elbe et Waterloo ?

On a dit que l'adhésion de Talleyrand à l'annexion excentrique des provinces rhénanes à la Prusse était un pari sur le morcellement de l'Allemagne dont l'unité semblait alors postuler l'accroissement et la concentration de la Prusse par l'incorporation de la Saxe.

En fait, sans les fautes énormes de Napoléon III, l'unité de l'Allemagne, si elle était fatale, ce qui n'est pas certain, aurait pu s'accompagner de la conquête pacifique de nos frontières naturelles. En admettant que Talleyrand ait commis une faute à Vienne, cette faute n'était pas irréparable dans l'hypothèse où la politique traditionnelle de la France n'aurait pas été abandonnée. La faillibilité de la monarchie trouve son correctif dans sa continuité. Une politique d'attraction, telle que celle qui fut entreprise par Louis-Philippe à la faveur du prestige que lui avait valu l'indépendance de la Belgique et en utilisant les parentés allemandes de son fils, le duc d'Orléans, après son mariage avec la princesse de Mecklembourg, pouvait, selon les circonstances, soit faire obstacle à l'unité germanique, soit nous assurer, en compensation, les provinces rhénanes où la brutalité prussienne entretenait les sentiments français. Avant même que la guerre entre la Prusse et l'Autriche fût pour une France forte et prévoyante l'occasion d'une médiation décisive et fructueuse, elle aurait pu la trouver dans l'affaire des Duchés. Inversement, le transfert du roi de Saxe en Rhénanie n'aurait pas empêché ce pays de subir l'attraction ou la domination de Berlin s'il ne trouvait plus son pôle à Paris.

Peut-être, en souscrivant au vœu des alliés en Saxe et en Rhénanie, Louis XVIII et Talleyrand ont-ils justifié ce que M. de Roux, dans son livre sur la Restauration, dit du premier et pense probablement du second : « Son égoïsme avait aiguisé sa prudence et donné à son esprit politique la sûreté de l'instinct.» Peut-être—et c'est l'hypothèse la plus plausible — ont-ils simplement exécuté des engagements pris à Londres avant la chute de Napoléon. En ce cas, en arborant le principe de légitimité pour couvrir sa retraite, Talleyrand aurait fait de nécessité vertu, comme Cléopâtre faisait une grâce d'une défaillance.

*
* *

Le livre de M. G. Grosjean a le haut mérite de rappeler l'attention sur la permanence de cer-

taines nécessités françaises et des obstacles, toujours les mêmes, qu'elles rencontrent. Par là, il éveille de profonds échos dans la conscience nationale ; il nous invite à un examen de cette conscience, exercice spirituel plus pratiqué de l'autre côté du Rhin que chez nous. Dans un récent numéro de la *Gazette de Francfort*, nous lisons : « C'est aujourd'hui (9 mai) le soixantième anniversaire du Traité de Francfort. Au fond, et malgré le retour de l'Alsace-Lorraine à la France, le problème franco-allemand est demeuré presque le même. » Ce problème se transformerait en notre faveur et à l'avantage de la paix, si, à l'exemple de l'Allemagne, la France faisait plus souvent oraison dans le culte de son passé.

COMTE DE SAINT-AULAIRE.

LE THÉATRE

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE SELON SAINT-GEORGES DE BOUHELIER

La bataille fut rude.

Lorsque M. Saint-Georges de Bouhélier fit à la Comédie-Française une première lecture de sa pièce nouvelle, le Comité se trouva divisé entre ceux qui n'avaient été sensibles qu'à la beauté de l'œuvre et ceux qui n'avaient retenu que les difficultés matérielles de la réalisation scénique. Un tel état de choses comportait, on s'en rend compte, une grande possibilité d'intrigues que Saint-Georges de Bouhélier eut le courage et l'habileté tout ensemble de déjouer. Il fit lire la pièce à des amis, parmi lesquels il voulut bien me compter, et sollicita leur avis ; ils furent unanimes; et il faut rendre cette justice à notre époque que, aussi bien auprès des pouvoirs publics que de l'administration de la Comédie-Française, la pression de ces libres opinions n'eut pas de peine à faire recevoir, en seconde lecture, *Le Sang de Danton*, à l'unanimité. L'événement a prouvé que les admirateurs de Saint-Georges de Bouhélier ne s'étaient pas trompés puisque, dans son ampleur et sa diversiité, cette fresque de la Révolution comporte des parties de premier ordre et de géniales trouvailles.

Les lecteurs de la *Revue Bleue* savent avec quelle fervente attention nous nous sommes appliqué à dégager dans l'œuvre de Saint-Georges de Bouhélier l'unité d'une inspiration qui va indifféremment de la vie contemporaine à l'histoire, et, dans l'histoire, de l'antiquité grecque à la Terreur révolutionnaire. Nous savons donc que l'idéal de Saint-Georges de Bouhélier a toujours été de fondre intimement, selon la conception même de l'art et le mouvement naturel du génie créateur, la poésie et la vie. Lorsqu'il prend la vie d'aujourd'hui, il s'aperçoit que ce qui manque le plus, c'est la poésie et il s'efforce de nous présenter, dans ses œuvres modernes, une sorte de stylisation de la réalité. Inversement, lorsqu'il se tourne vers la légende ou l'histoire, il découvre que ce qui manque le plus, c'est la vie et il s'évertue pour animer tous ces tableaux conventionnels du passé. De ce double mouvement, résulte, quel que soit le sujet, légende ou fait divers, que l'œuvre rêvée, créée par l'artiste, doit produire aux spectateurs la même impression : une vision poétique. Ainsi, aucune différence entre le *Carnaval des Enfants*, et *Œdipe*, entre la *Vie d'une Femme* et *Tristan et Yseult* ; dans l'un et l'autre cas, le poète a simplement accompli sa fonction essentielle de faire transparaître son rêve à travers la réalité.

La Révolution Française semble avoir attiré Saint-Georges de Bouhélier précisément parce qu'elle occupe encore pour nous une place intermédiaire. Elle n'est plus un fait divers, elle n'est pas encore tout à fait de l'Histoire. Elle nous touche encore de si près qu'elle a besoin d'être stylisée ; elle est déjà si éloignée qu'elle a commencé à se figer dans l'immobilité. Lui rendre vie et beauté, c'est-à-dire la reconstituer telle qu'elle fût dans sa fièvre frémissante et ses magnifiques horreurs, tel a été, semble-t-il, l'objet de Saint-Georges de Bouhélier. Nous allons voir dans quelle mesure il a fait ce qu'il a voulu...

Commençons par féliciter Saint-Georges de Bouhélier d'avoir triomphé d'une difficulté essentielle, mais constatons que cette victoire sur la matière n'a pourtant été que partielle.

Saint-Georges de Bouhélier, en effet, pour donner une idée exacte de la Révolution (son œuvre n'est pas, ne veut pas être une reconstitution historique, mais une évocation historiquement exacte, puisque, comme il l'a déclaré, il a épuisé toute la documentation possible sur l'époque et qu'il s'est servi de cette documentation pour mettre en marche son imagination de créateur), a dû nécessairement se préoccuper beaucoup plus des ensembles que des individus et le personnage principal de son œuvre, ce n'est ni Danton, ni Robespierre, ni Carnot, mais le mouvement même de la Révolution. Dès qu'il m'a été donné,

avant même la représentation, de lire le manuscrit et dès que j'ai pu sur le premier tableau, au cours de la répétition générale, prendre contact avec l'œuvre, j'ai eu l'impression, à la fois nette et mystérieuse que nous nous trouvions en présence de ce qu'il y a de plus rare et de plus précieux ; le rythme même d'une vie frénétique. On peut affirmer, à cet égard, que chacun des tableaux imaginés et composés par Saint-Georges de Bouhélier concourt à l'effet d'ensemble. On ne cesse de sentir la force souveraine qui emporte les individus dans le destin furieux de la nation.

Mais, d'autre part, il a bien fallu pour Saint-Georges de Bouhélier détacher quelques personnages et quelques péripéties et c'est là qu'il s'est trouvé malheureusement en présence d'une difficulté à laquelle il ne pouvait échapper : l'existence chronologique et la succession des faits se trouvaient en opposition avec les exigences dramatiques et les lois de la composition littéraire. Danton était plus intéressant que Robespierre et, sans doute, était-il à craindre que le *Sang de Danton* produisit moins d'effet dramatique que Danton lui-même. La pièce s'est trouvée ainsi condamnée à débuter par ce qu'elle contient de supérieur ; ainsi, tout l'excellent qui peut suivre se trouve aux yeux du spectateur un peu déprécié par le premier émerveillement dans lequel il s'est trouve jeté. Si le contraire s'était produit, il n'est pas douteux que le grand succès remporté par *Le Sang de Danton* fût devenu, devant le grand public lui-même, un triomphe. Les admirables tableaux de la Convention, par exemple, souffrent, malgré tout, d'avoir été précédés par celui du Tribunal révolutionnaire et jamais M. Denis d'Inès, qui nous présente un Robespierre bien maniéré et factice, ne parviendra à nous faire oublier la prodigieuse silhouette que M. Léon Bernard a su composer de Danton.

Cette réserve faite, il n'échappera à personne que la Comédie-Française a réussi, en montant cette œuvre, une entreprise réellement digne d'elle et de Saint-Georges de Bouhélier. Ce qui domine dans la pièce, c'est la foule. On peut dire que ce personnage de la foule a été supérieurement joué. Tous les tableaux collectifs sont admirables et l'on est même parvenu à soutenir ce train de palpitation continue sans aucune fatigue ni aucune monotonie. La vérité optique de l'œuvre est au-dessus de tout éloge.

On peut adresser à l'auteur lui-même les mêmes compliments en ce qui concerne la vérité psychologique du tumulte révolutionnaire. La beauté supérieure du *Sang de Danton* réside dans sa philosophie implicite. Les destins de ceux qui ont paru des chefs, Danton ou Robespierre, semblent se résorber dans la fatalité collective. On sent que tout ce qui est individuel est accessoire et momentané. Saint-Georges de Bouhélier restera celui qui a été capable de donner la sensation même de ce que fut l'événement le plus dramatique qui ait exprimé les forces confuses de l'Histoire. Ce poète a été à la hauteur de sa tâche, qui était d'évoquer tout à la fois dans la poésie et dans la vérité, la Terreur.

GASTON RAGEOT.

LES LIVRES NOUVEAUX

Politique

ANDRÉ TARDIEU. — *L'épreuve du pouvoir.* (Un vol., Flammarion).

André Tardieu a été au pouvoir de Novembre 1929 à Décembre 1930. Treize mois, bref laps de temps, mais pendant lequel on peut dire qu'une nouvelle formule du gouvernement de la France — fermeté et bonne humeur — a été inaugurée.

Certes, durant cette brillante période, le « Premier » d'hier a agi, et il serait intéressant de rechercher l'influence d'une personnalité semblable dans presque tous les compartiments de notre organisation politique.

Heureusement aussi, pendant son séjour à la tête du gouvernement, André Tardieu a parlé. Certes, il l'a fait sans complaisance, sans souci d'éloquence sonore et de vaine littérature. Il n'a parlé exactement que « quand il y avait quelque chose à dire », et voilà qu'à regarder de près, le texte tout nu de ses discours — Delle, Lyon, Alençon, Nancy, etc... — joint à la simple sténographie de ses interventions à la Chambre (ou, le dernier jour, au Sénat) nous donne le tableau le plus saisissant et le bilan le plus complet de cette « époque gouvernementale » que furent les Ministères Tardieu.

L'idée est heureuse de rassembler aujourd'hui en volume cette série de « propos d'un chef » qui sont des actes à eux seuls, *et qu'il sera utile de relire au seuil de la grave période électorale qui s'ouvre.* Le secret d'un homme comme Tardieu, c'est, en s'occupant du présent, de toujours préparer l'avenir. Pas un de ses discours, qu'il s'agisse de politique étrangère ou paysanne, ou ouvrière, des plus graves questions intérieures ou de l'immense problème de la Paix, pas une de ces pages qui ne reflète ce qu'il y a de plus nécessaire aujourd'hui dans la vie parlementaire ; une volonté et une doctrine.

D'autant que *L'épreuve du pouvoir* commence par une introduction originale « Faisons le point » qui est l'un des plus forts morceaux « psychologiques » du temps présent.

ALBERT BUISSON. — *Du magistrat consulaire. De la moralité commerciale* (Un vol. Serge Lafuma).

Cet élégant volume contient les discours prononcés par l'auteur aux audiences solennelles d'installation du Tri-

bunal de Commerce de la Seine en janvier 1930 et 1931.

Dans le premier discours l'orateur, après avoir exprimé sa gratitude au Tribunal de l'avoir élu président, et salué les personnalités éminentes présentes à la séance, trace un portrait très noble du magistrat consulaire dont la qualité maîtresse est à ses yeux, la vocation du travail. A la science du droit, il doit joindre le sentiment de la justice et aussi — cela va sans dire — l'expérience des affaires.

En ce siècle où l'on rencontre si rarement l'activité désintéressée, où l'argent règne en maître, le magistrat consulaire doit posséder de par sa fonction bénévole, le désintéressement, l'indépendance, la fermeté morale puisqu'il apporte le meilleur de lui-même à faire régner la justice qui est vraisemblablement — sans que nous semblions nous en douter — le plus indispensable des services publics.

Dans le second discours, l'orateur fait bénéficier son auditoire d'une expérience vieille d'une vingtaine d'années, acquise du haut du tribunal, véritable observatoire du cœur humain et de la société dans son ensemble.

Voici les enseignements et les réflexions qui en découlent : tout d'abord on est frappé de la transformation opérée depuis la guerre sur la moralité commerciale qui s'est visiblement abaissée. Donc : incroyable légèreté dans la conduite des affaires, prédominance de l'intérêt sur le droit , audace de certaines demandes, cynisme de certaines défenses, abus d'hypocrites chicanes, etc.

En présence de cet état d'esprit, le rôle du magistrat consulaire est donc, non seulement de rendre la justice, mais encore d'admonester les justiciables afin que cette loyauté dans les affaires qui fait partie du patrimoine moral de la France ne sombre pas elle aussi dans la vague d'arrivisme et de lucre qui déferle sur le monde.

M. B.

Poésie

Paul Mougin. — *Images de la douce France* (1 vol. Lemerre).

Images de la douce France : ce titre dit bien ce que veut être et ce qu'est, en effet, cette suite de poèmes inspirés par un fervent et touchant amour de notre pays. M. Paul Mougin est un Français de France, qui a le culte du passé, la compréhension des vieilles pierres, le goût des époques disparues et qui se plaît à ressusciter l'atmosphère du vieux temps. Il a aussi le tour d'esprit, la manière nécessaires pour rendre vivantes ces évocations; et sa forme nette, précise, son vers alerte, vif, conviennent ici particulièrement. Avec une souplesse délicate, l'auteur passe du moyen-âge aux XVIIe et XVIIIe siècles, esquissant en quelques traits la silhouette d'un François Villon, dessinant avec verve une suggestive danse macabre, peignant une verrière avec amour et foi, brossant à larges touches un franc buveur truculent; puis, glissant dans le corsage des Cydalises et des Dorimènes de galants madrigaux musqués, embarquant pour Cythère, aux sons des mandolines, des galants nonchalants et fuselés, emprisonnant dans une cage, comme un rossignolet, le cœur épris qui soupire, mariant dans un bal masqué le satin rose au tulle blanc, ou bien encore faisant murmurer dans une flûte le menuet dont la grâce éveille le désir des vidames et des barons. Toute cette partie du volume est décorative à la façon de certains panneaux de Gaston La Touche, dont M. Paul Mougin évoque fort heureusement le souvenir dans le court poème qui clôt son recueil : on revoit le décor automnal aux feuillages rougis où, sur un bassin, glisse, suivie d'un cygne, une barque portant quelque couple enlacé; ailleurs, ne nous a-t-il pas fait entrevoir aussi, après enlèvement, le carrosse pourpre et or emportant la jeunesse et l'amour à travers le parc enchanté ?

Oui, ce sont bien là des « images de la douce France ». Mais il en est d'autres. Les pieux adorateurs de nos villes de province, ceux qui se sont attardés longuement à Bourges devant l'hôtel Lallemant, à Loches devant le château et, un peu partout, devant les antiques murailles, les remparts, les logis désuets, les évêchés désaffectés, les églises qui s'effritent, les paisibles jardins des couvents désertés, ceux-là s'attendriront en lisant les pages inspirées à l'auteur par les anciens quartiers de nos sous-préfectures que menacent les démolisseurs en mal d' « embellissements ». En dehors de la fresque évocatrice, il y a là le cri justement indigné d'un Français épris de nos trésors et veillant jalousement sur eux.

L' « écriture » de M. Paul Mougin est sobre et claire. Elle ne recherche pas le terme rare, ne verse jamais dans la mièvrerie ou la préciosité. L'auteur s'en tient scrupuleusement à notre métrique traditionnelle qu'il manie capricieusement sans la malmener. Certains de ses poèmes, qui sont de véritables récits, exigeaient, en raison du genre même, un certain ton qui leur fût approprié. Ce ton est tantôt celui de la fable, comme dans le *Concile des Insectes*, tantôt, comme dans *Le petit Tambour*, celui du drame. M. Paul Mougin passe de l'un à l'autre avec succès. Il réussit pareillement dans le sonnet. Félicitons-le de ne pas dédaigner ce poème à forme fixe, fort abandonné à notre époque de gens pressés, peut-être parce qu'il exige un soin, une minutie et un respect des règles qui ne conviennent plus à nos jeunes poètes. Un de ses sonnets, que Joséphin Soulary n'eût pas manqué de baptiser « sonnet humoristique » est d'un tour malicieux et fort plaisant : il égratigne sans méchanceté, mais avec finesse, la jeune Anglaise qui, à la chapelle Sixtine, comme on lui avait prêté une glace afin qu'elle pût admirer les panneaux du plafond sans lever la tête, se servait de cette glace pour s'admirer elle-même et ne regardait dans le miroir que sa propre beauté. Mais je ne puis prendre successivement chacun des poèmes de ce recueil et recopier ainsi la table des matières. On a toujours tort de détailler un livre de vers et de le couper en petits morceaux. C'est l'ensemble qu'il faut envisager; et, d'une série de poèmes, l'on doit voir d'abord ce qui se dégage. J'ai essayé de dire ce qui émane de ces *Images de la douce France*, avec le regret de n'avoir sans doute pas su trouver le langage mesuré et choisi qui eût été en harmonie avec elles. On conviendra qu'un tel livre commande l'estime et la sympathie; et je lui souhaite de tout cœur de rencontrer beaucoup d'amis.

André Foulon de Vaulx.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

LE CREDIT FONCIER DE YOUGOSLAVIE EN 1930

Fondé en 1862, à une époque où la situation économique du pays portait encore une empreinte patriarcale, l'ancienne « Ouprava Fondova » (Direction des Fonds), était plutôt une caisse des Dépôts et Consignations qu'une Banque Hypothécaire proprement dite.

Jusqu'à 1898, elle ne fut qu'une administration d'Etat dont la gestion laissait beaucoup à désirer. Elle ne fut radicalement réorganisée, sous le nom de Ouprava Fondova du Royaume de Serbie, qu'en 1898, par la loi du 8 juillet; en 1922, l'institution reçut, enfin, sa raison actuelle : Crédit Foncier du Royaume de Yougoslavie, la validité de cette loi ayant été étendue au territoire tout entier du Royaume.

Le Crédit Foncier est géré par un Conseil d'administration, indépendant et autonome, composé de neuf membres, nommés par le roi, par la Banque Nationale, par le Conseil commercial et agricole, par le Conseil d'Etat, par l'Université, le neuvième membre est le directeur du Crédit Foncier lui-même. Le Comité de surveillance se compose de cinq membres nommés par le Ministre du Commerce et de l'Industrie.

Principales opérations : gestion de tous fonds d'Etat, fonds publics et des pupilles, capitaux des communes, arrondissements, départements, églises, monastères, etc., livrets d'épargne; prêts hypothécaires et pour constructions nouvelles, prêts communaux, prêts aux associations pour entreprises hydrauliques; escompte des traites; émission de lettres de gage et d'obligations communales. Les prêts hypothécaires sont accordés jusqu'à concurrence de la moitié de la valeur de l'objet et seulement en première hypothèque. Tous les engagements du Crédit Foncier sont garantis par l'Etat.

L'activité du Crédit Foncier de Yougoslavie fut particulièrement importante après-guerre, époque où, plus spécialement à Belgrade, le Crédit Foncier accorda de nombreux prêts pour des constructions nouvelles. Le montant de pareils prêts est limité à la moitié de la valeur du terrain et de la construction nouvelle, et versé au fur et à mesure des travaux exécutés. On n'exagère pas en affirmant qu'à peu près la totalité des maisons neuves construites, à Belgrade, après la grande guerre, fut financée par les moyens du Crédit Foncier de Yougoslavie.

Le total des prêts hypothécaires est de 2 milliards 290,6 millions de dinars; les prêts communaux atteignent 472,9 millions de dinars; les prêts aux Coopératives hydrotechniques s'élèvent à 78,2 millions de dinars.

Au cours de l'année 1930, le Conseil d'administration du Crédit Foncier a tenu 224 séances, dont 78 plénières et 146 séances du petit Comité. A ces séances, on a examiné 2,788 demandes de prêts dont 2.357 prêts accordés pour un montant de dinars 543,6 millions et 168 demandes refusées.

Le montant total de tous les prêts hypothécaires et communaux, prêts aux Coopératives hydrotechniques, lettres de change sur hypothèques et prêts pour constructions nouvelles, d'après le bilan pour l'année 1930, est de 2.882,3 millions de dinars, au lieu de 2.491,5 millions de dinars. Il s'ensuit qu'en 1930, l'accroissement de toutes les catégories de prêts à long terme et à terme moyen s'élève à 390,7 millions de dinars.

Le total des avances sur titres, accordé comme avance sur fonds d'Etat et actions de la Banque Nationale a atteint, en 1930, 189,4 millions de dinars. Ces prêts montrent une diminution par rapport à ceux de l'année 1929 et leur solde, d'après le bilan pour l'année 1930, est de 96,8 millions dinars, au lieu de 108,8 millions à la fin de 1929.

En effet, le Crédit Foncier de Yougoslavie s'est efforcé de favoriser le plus possible les opérations à court terme et d'offrir aux débiteurs des conditions plus favorables, afin de donner un stimulant à la vie économique du pays à cette époque de dépression générale. C'est pourquoi il a abaissé le taux d'intérêt pour les avances sur titres et bons à 7 o/o par an.

Dans le courant de l'année passée, le montant total de l'escompte des lettres de change auprès du siège principal et de toutes les succursales s'est élevé à 321,9 millions de dinars. Le montant du portefeuille des lettres de change du Crédit Foncier s'élève, au 31 décembre 1930, à 94,7 millions de dinars. Comparé au montant à la fin de 1929, il accuse un excédent de 37,1 millions de dinars.

Le placement total du Crédit Foncier de Yougoslavie dans tous les emprunts à long et à court terme donne, d'après le bilan de 1930, le chiffre de 3 milliards 274,2 millions de dinars. Cela veut dire que les placements du Crédit Foncier se sont accrus en 1930, par rapport à ceux de l'année précédente, d'une somme de 661,1 millions de dinars.

Le Crédit Foncier n'ayant pas de capital social, ce sont les fonds d'Etat, les fonds publics, ceux des pupilles, etc., qui forment son fonds de roulement, dont voici l'importance : fonds autonomes : 78,5 millions de dinars; fonds publics divers, 1.220,6 millions de dinars; capitaux des institutions publiques : 400.3 millions de dinars. Total : 1.699,4 millions de dinars.

Les fonds précités, portant un caractère stable, leur retrait ne cause à l'institution aucun inconvénient. Par contre, en temps de crise, quand les dépôts sont retirés des banques, le montant de l'épargne du Crédit Foncier va toujours grandissant, eu égard à la garantie de l'Etat.

Le montant des dépôts d'épargne (inscrits au bilan sous la dénomination « Capitaux privés »), a été à la fin de 1930 de 528,9 millions de dinars. Cette somme, comparée à celle de l'année 1929, accuse un excédent de 73,4 millions de dinars. L'application de l'impôt sur la rente a eu une influence insignifiante sur le montant des dépôts auprès du Crédit Foncier. On doit signaler que l'afflux des dépôts au siège central aurait été plus important si l'incommodité et l'insuffisance des locaux du Crédit Foncier n'en avait empêché le développement possible.

Le fonds de réserve du Crédit Foncier s'élève à une somme de 56,5 millions de dinars et est placé en fonds d'Etat et actions de la Banque Nationale et de la Banque Agricole Privilégiée. En 1929, ce fonds était de 40,6 millions de dinars.

De même, le fonds pour l'amortissement des immeubles du Crédit Foncier s'est accru dans le courant de l'année 1930 de 6 millions de dinars et représente aujourd'hui un total de 10,4 millions de dinars.

Pour se procurer les moyens nécessaires, le Crédit Foncier de Yougoslavie a la faculté d'émettre des lettres de gage et des obligations communales pour un montant égal à celui des prêts hypothécaires, respectivement des prêts communaux. L'intérêt de ces titres est calculé semestriellement. Le remboursement se fait par voie de tirages sur un plan d'amortissement fixé d'avance. Les garanties sont constituées par : 1° toutes les créances du Crédit Foncier pour ses prêts hypothécaires et communaux; 2° les fonds de réserve; 3° toute la fortune mobilière et immobilière du Crédit Foncier; 4° l'Etat yougoslave (art. 4 de la loi). Les titres du Crédit Foncier sont assimilés aux valeurs d'Etat et exonérés de toute taxe et impôt.

Les émissions faites par le Crédit Foncier Yougoslave à l'étranger sont les suivantes :

Lettres de gage 4 1/2 o/o *de* 1910 : 30 millions de francs émis à Paris par les soins de la Banque Nationale de Crédit, 60.000 titres à 500 francs, durée cinquante ans. Cotés à la Bourse de Paris.

Obligations commerciales 4 1/2 o/o *de* 1911 : pour subvenir aux besoins de la Municipalité de Belgrade, le Crédit Foncier a émis en 1911, par le Syndicat à Paris (Société Générale, Banque Franco-Serbe, etc.), 30 millions de francs d'obligations, soit 60.000 titres à 500 fr., cotés à Paris.

Avance de 5 *millions de francs français de* 1913 provenant d'un emprunt conclu à Paris du même Syndicat, emprunt qui n'a pas été réalisé à la suite des événements de la guerre. Il convient de noter que le paiement des coupons des émissions 1910, 1911 et 1913 s'est fait sans discontinuer, même pendant la guerre mondiale.

Lettres de gage 7 o/o *de* 1924 : Emission de 15.000 titres à 1.000 francs suisses, soit 15 millions de francs auprès de la Société de la Banque Suisse à Bâle. Durée douze ans.

Lettres de gage 7 o/o *de* 1927 contractées auprès de la Banque suisse précitée.

Lettres de gage 7 o/o *de* 1927 émises en Amérique.

Avance de la Société de Banque Suisse à Bâle de 1929.

La baisse injustifiée des fonds d'Etat yougoslave de même que les lettres de gage en dollars du Crédit Foncier de Yougoslavie à la Bourse de New-York, puis leur cotation aux Bourses de Belgrade et de Zagreb, ont soulevé, non seulement auprès des banques, mais aussi parmi les particuliers, un vif intérêt pour ces titres de premier ordre qui, par leur rapport, représentent un placement excellent. Cela a eu pour conséquence que les papiers yougoslaves commencèrent subitement à rentrer dans le pays, le public yougoslave pouvant le mieux se rendre compte de la valeur de ces titres à tous les points de vue, étant donné surtout la consolidation nationale et économique du Royaume de Yougoslavie au cours de ces deux dernières années. C'est ainsi qu'en 1929 et 1930 ont immigré en Yougoslavie pour 1.500.000 dollars de lettres de gage 7 o/o du Crédit Foncier, garanties par l'Etat yougoslave, et environ 5.500.000 dollars d'obligations d'Etat 7 o/o et 8 o/o de l'émission Blair. Le Crédit Foncier a également racheté une certaine quantité de ses lettres de gage et des obligations d'Etat 7 o/o, effectuant ce rachat, non seulement à New-York, mais aussi aux Bourses de Belgrade et de Zagreb. Tant par l'immigration dans le Royaume des lettres de gage du Crédit Foncier que par l'amortissement régulier et le rachat direct par le Crédit Foncier de ses lettres de gage émises en dollars, en 1927, par l'intermédiaire de la maison Seligman et Cie pour 30 ans, leur circulation à New-York a diminué, en cette courte période, de plus de 3 millions de dollars, soit plus de 25 o/o.

Voici la situation du Crédit Foncier de Yougoslavie au 31 décembre 1930 :

ACTIF

	En dinars
Caisse	42.397.667,36
Compte virement à la Banque Nationale	25.821.834,30
Compte de chèques à la Caisse d'Epargne Postale	51.996.208,55
Prêts hypothécaires	2.290.628.744,67
Prêts communaux	472.953.876,90
Prêts aux Coopératives hydrotechniques	78.217.612,60
Avances pour constructions nouvelles	800.000,00
Lettres de change sur hypothèques	39.703.060,00
Avances sur titres	96.884.152,45
Lettres de change	94.758.040,70
Immeubles	74.653.271,51
Compte-courant du Ministère des Finances, pour l'Emprunt d'Etat de 1929	68.123.298,00
Compte-courant du Ministère des Finances temporaires	200.289.166,50
Comptes-courants actifs	86.159.713,41
Comptes-courants actifs de la Banque de Liquidation	44.067.791,94
Valeurs rachetées	110.577.571,39
Valeurs du fonds de réserves	52.500.315,88
Valeurs du fonds d'amortissement des immeubles du Crédit Foncier	3.662.573,64
Meubles	1,00
Cautionnements et dépôts divers	165.623.882,91
Actifs divers	96.837.173,55
Total	4.096.655957,26

PASSIF

Fonds autonomes	78.566.895,00
Fonds publics divers	1.220.632.715,73
Capitaux des institutions publiques	400.350.584,48
Capitaux privés et consignés	528.911.309,79
Fonds de réserves	56.561.128,29
Fonds d'amortissement des immeubles du Crédit Foncier	10.462.544,91
Lettres de gage 4 1/2 o/o de 1910 en France, en circulation	24.757.500,00
Obligations 4 1/2 o/o de l'emprunt de 1911 en France, en circulation	25.868.000,00
Lettres de gage 7 o/o de l'emprunt de 1924 en Suisse, en circulation	116.791.666,68
Lettres de gage 7 o/o de l'emprunt de 1927 en Suisse, en circulation	86.582.417,64
Lettres de gage 7 o/o de l'emprunt en Amérique, en circulation	642.609.450,00
Avance de la Banque Franco-Serbe à Paris de 1915	5.000.000,00
Avance de la Société de Banque Suisse à Bâle de 1929	65.664.000,00
Compte-courant du Ministère des Finances, régulier	19.050.904,57
Compte-courant du Ministère des Finances, spécial	30.800.000,00
Dépôt du Ministère des Finances d'après le contrat de 1929	20.723.800,55
Compte-courant du Ministère des Finances pour biens séquestrés	42.572.452,61
Compte-courant du Trésor public en vertu de l'article 101 de la loi	45.875.030,40
Compte courant de la Société des Batinolles S.A. à Paris	68.123.162,34
Comptes-courants passifs	289.907.538,38
Comptes passifs de la Banque de Liquidation	42.969.170 64
Déposants de cautionnements et dépôts divers	165.623.882,91
Intérêts reportés	70.712.910,67
Divers passifs	31.867.528.63
Tantièmes	5.671.363,64
Total	4.096.655.957,26

En 1930, le Crédit Foncier de Yougoslavie a réalisé un bénéfice net de 63.015.151,64 dinars, dont 45.875.030,40 dinars pour le Trésor public à titre de participation d'Etat. Rappelons qu'en 1929 le bénéfice net a été de 55 milliards 8.229,96 dinars, en diminution donc de 8 millions sur le dernier exercice.

BORIVOÏE B. MIRKOVITCH.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris. *Le Gérant :* M. HEDAN.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 13 69e ANNÉE 4 JUILLET 1931

LE MARIAGE MODERNE

A l'heure actuelle, pendant la période étrange et chaotique que nous traversons, et qui sera probablement de courte durée, on se dresse partout dans le monde moderne contre l'attitude traditionnelle de l'Europe, touchant le mariage, contre la conception dont nous ne nous sommes pas écartés depuis les temps les plus reculés de notre histoire, contre les règles de cette institution, déterminées d'une façon plus stricte depuis l'avènement du christianisme.

Défendre le mariage en tant que dogme, en s'appuyant sur l'autorité de la religion révélée, ne serait faire œuvre utile que pour ceux qui ne repoussent pas de tels prémisses. Au contraire, une argumentation exposant les principes rationnels qui ont servi de base, aussi bien aux lois vagues, conçues à l'origine, qu'aux définitions précises auxquelles on est arrivé quand notre civilisation, parvenue à sa maturité, a accepté les disciplines chrétiennes, vaudra pour tous.

En Europe, toutes nos traditions s'accordent pour considérer le mariage comme une union permanente, et non point comme un contrat que l'on peut résilier d'un commun accord, à l'instar d'un bail, non point comme un accord purement individuel, mais bien comme un lien durable, faisant partie de l'organisme social où l'association elle-même ne joue que le rôle d'un facteur.

Cependant, cette idée fondamentale de permanence était et est encore susceptible de modifications. Mais celles-ci ont toujours été limitées, aussi bien dans la pratique que dans la loi écrite et, en outre, même lorsque cette dernière autorisait le divorce, on citait toujours, en s'en vantant (chez les Romains, par exemple), le petit nombre ou l'absence de divorces, comme un témoignage de la pureté des mœurs. En d'autres termes, les liens conjugaux étaient généralement indissolubles, les infractions à la règle étaient exceptionnelles, et avaient toujours un caractère déshonorant.

Avec le christianisme, les usages ne furent modifiés que sur deux points. D'abord, le mariage était rompu par la mort d'un des conjoints. Ensuite, on ne le considérait valide que lorsque certaines conditions, relativement assez nombreuses, se trouvaient remplies ; il fallait le consentement libre et entier des deux contractants, des dispositions d'esprit telles qu'ils aient une connaissance nette et complète de leur acte, le témoignage d'une déclaration publique, la consommation du mariage et l'absence de parenté consanguine. Enfin, l'ensemble des lois religieuses comportait encore que certains vœux rendaient nul un mariage valable. Ainsi, le ma-

riage d'un prêtre qui a fait vœu de célibat n'est pas valide d'après les règles de l'ordre auquel il appartient. Mais ceux qui ne reconnaissent pas l'autorité ecclésiastique trouveront tout à fait oiseuse cette défense de la discipline chrétienne pour la question qui nous occupe. Ce qui importe vraiment aujourd'hui, c'est de défendre le principe général sur lequel, de toute évidence, repose depuis les temps primitifs la conception européenne, c'est-à-dire la permanence.

Insistons bien sur ce fait que l'on attaque en ce moment cette institution dans ses fondements mêmes, en s'en prenant à sa qualité essentielle, la durée. Nous en avons la preuve dans les milliers de romans, de discours, d'articles de journaux et d'autres manifestes qui submergent le monde depuis une génération : ce mouvement est en train d'atteindre une violence extrême.

Quel est donc le motif rationnel qui nous porte instinctivement à exiger que la permanence soit la caractéristique essentielle du mariage ? Sur quelle argumentation raisonnée nous appuierons-nous pour défendre cette coutume dont, en dépit de toutes les déclarations des intellectuels, la masse de notre population, obéissant à son instinct, réclame encore l'observance et qui a régi notre vie sociale à travers toute l'histoire ? Trois raisons, semble-t-il, permettent de donner une base rationnelle à ce principe.

Primo. Les êtres humains se trouvent dans une situation normale quand le lien qui unit l'homme à la femme est permanent. Toutes les autres situations, sauf le cas de rapports tout à fait éphémères, sont anormales. L'expérience nous prouve que cette relation crée une union résultant de l'habitude, qui, chose singulière, persiste malgré les querelles, la fatigue et même le dégoût. Tous les faits s'accordent pour démontrer cette vérité. L'expression célèbre « Ils sont une seule chair » ne paraît ni bizarre, ni extraordinaire, ni même paradoxale à l'homme le moins compréhensif : c'est une vérité que la vie même nous a enseignée. Tel est le premier argument que nous pouvons invoquer en faveur de la doctrine qui nous a été transmise. Il est impossible de se débarrasser de ce sentiment d'union permanente, une fois qu'il s'est implanté en vous. Vous n'y parvenez jamais. Tout au moins, aucun homme normal, aucune femme normale ne peut plus s'y soustraire. Or, la loi est faite pour les être normaux ; vous ne pouvez faire de loi pour les anormaux qui doivent se soumettre à la loi commune. C'est la condition même qui permet à la société d'exister.

Voici la seconde raison : la liberté de l'individu se trouve limitée non seulement d'une façon légitime, mais de toute nécessité par ses relations organiques avec la société, à qui il est redevable de son existence. On a même le droit d'exiger, dans un cas grave, en cas de guerre, par exemple, qu'il se sacrifie complètement pour elle. On n'est pas d'accord et on ne le sera jamais sur les limites que l'on doit assigner à la volonté individuelle dans les différentes actions particulières. Toutefois, le principe général qui déclare que la vie de l'individu dépend de celle de la communauté, et qu'il en est une partie intégrante est d'une évidence telle que le nier toucherait à la folie. Or, de toutes les actions humaines, celle qui influe le plus sur l'existence et la continuité de l'Etat, c'est le mariage légal. Je ne veux pas dire par là que l'union éphémère ou irrégulière d'un homme ou d'une femme conduit l'Etat à sa perte, mais que ces relations ne peuvent être consacrées par une institution qui est la sauvegarde de l'Etat et de tous les attributs civiques qu'il comporte. C'est pourquoi, toujours, et à toutes les époques, la bâtardise a été considérée comme une tache ; loi très dure pour l'enfant naturel, mais indispensable au maintien de la société. Le mariage est pour l'unité civique essentielle, ce que le titre est à la propriété, la conscience à l'acte individuel, la définition à une idée compréhensible. Tant qu'une institution quelconque ne vient pas déterminer par quels moyens et à quelles conditions on obtient le titre de citoyen et les prérogatives qui s'y rattachent, l'Etat n'a pas de base solide ; or, le moyen naturel de l'acquérir, c'est d'y voir le jour avec un acte de naissance régulier. Le père et la mère du citoyen doivent donc avoir établi qu'ils ont le droit de continuer l'Etat par un acte civique. Théoriquement, il y a mille façons d'adhérer à ce principe, dont bon nombre peuvent admettre l'existence de rapports tout à fait éphémères. Les hommes contracteront toujours des unions plus ou moins durables avec les femmes, la famille finira toujours par se créer sous une forme ou sous une autre, mais plus sa formation sera régulière et assurée plus les attributs de l'Etat seront exacts et ainsi les individus auront davantage conscience de son être.

Le troisième argument rationnel en faveur de la permanence du mariage nous est fourni par l'examen des sentiments de parenté qui nous lient à nos ancêtres, sans parler des collatéraux

auxquels s'allient les deux parties qui contractent une union. Les hommes désirent savoir ce qu'ils sont et qui ils sont. Cette connaissance leur est généralement donnée par la permanence du mariage. Leur instinct les porte à vénérer leur propre sang, c'est d'ailleurs à cet instinct qu'ils sont en grande partie redevables du sentiment social qui les pousse à organiser et à consolider une société ; ils sont heureux à la pensée que cet homme-ci, et cet homme-là ont tel degré de parenté avec eux. Sans la permanence du mariage, l'être humain ne peut goûter intégralement le bonheur que lui procure les liens du sang. L'expérience a prouvé qu'il est même quelque peu troublé du fait que l'on tolère le second mariage. Si la notion de permanence n'était pas à la base de l'idée de l'union conjugale, celle-ci disparaîtrait complètement. Normalement, l'enfant grandit sous la protection d'un père et d'une mère, et entouré par leur affection durable, qui est une et non duelle, ce qui signifie une fois de plus que la famille est chose normale à l'homme.

Ces trois motifs, c'est-à-dire l'effet bien connu de la vie commune, l'existence de l'Etat et celle de la famille, constituent à mes yeux les trois arguments rationnels, toute doctrine religieuse mise à part, que tout homme païen ou ignorant peut invoquer non seulement en faveur de la permanence de l'union congugale, mais à l'appui de cette thèse que si l'on porte atteinte à cette permanence, la société sera désagrégée et la situation nouvelle encore pire que celle dont nous souffrons aujourd'hui.

Hilaire Belloc,
(Traduit de l'anglais par L. Baillon de Wailly).

AU PAYS DES DEMI-DIEUX ET DES HOMMES COMPLETS

Heureux qui, ayant fait un beau voyage, le refait en esprit avec un voyageur éminent, capable de voir et de s'émouvoir ! M. Jacques de Lacretelle est allé en Grèce. Il a débarqué à Corfou, à Nauplie, à Délos, au Pirée, en Crète. Il a visité Mycènes, Tirynthe, Cnossos, Epidaure, Delphes. Il a, bien entendu, séjourné à Athènes, et de là rayonné sur Marathon, Sounion, Eleusis. De tout quoi il a fait un livre (1). J'étais avide de lire ce livre. Dirai-je qu'il m'a déçu ? Non pas. Certaines pages m'en paraissent sympathiques, la plupart fort intelligentes, toutes d'une conscience méritoire, d'une probité en quelque sorte ingénue. L'auteur ne veut ni se duper lui-même, ni rien truquer à l'usage du lecteur : nous devons applaudir à cette attitude. Mais, au bout de notre lecture, nous nous demandons s'il était l'homme le plus qualifié pour de tels pèlerinages.

Il commence par des exclusions : il n'aime pas Venise, il n'aime pas les voyages en mer. Pour Venise, soit : des goûts et des couleurs... Mais pour la mer, je veux dire pour la navigation, que ce *non* semble inopportun ! M. de Lacretelle nous donne ses raisons : monotonie, torpeur, impossibilité « de poursuivre une idée, « de résumer une image, parce que le navire « se balance ou que le bruissement continu des « vagues monte, à ses tempes. » Il est très vrai que « la mer stérile », comme disait l'*Odyssée*, est aussi la mer stérilisante, et que, livrés à elle sur votre fauteuil-paquebot, vous éprouvez son action sur vous comme un étonnant nettoyage par le vide. Mais cela même est-il si fâcheux ?

N'y a-t-il pas profit à se défaire, avec l'aide du large, de ses habitudes d'esprit, à laisser reposer, les quelques jours de votre croisière, la machine analysante et ratiocinante ? Pour qui douterait du bienfait d'une telle exhaustion, il n'est que de se rappeler les navigateurs de sa connaissance : ce sont les cerveaux les plus ouverts, les plus dispos et les plus diligents.

« J'aime mieux, disait Stendhal, la conversation du marin qui rentre au port, que celle du notaire de Bourges. » M. de Lacretelle oppose à cette préférence la prétendue impuissance intellectuelle (« impuissance », le mot y est), des « écrivains dont la pensée a fortement subi l'ascendant de la mer ». A vous, Loti, Farrère, Paul Chack, Conrad, Kipling, Kellermann ! A vous, et sans doute à bien d'autres qui, sinon toujours du moins quelquefois, ont montré qu'ils subissaient très fort cet ascendant.

Passons encore : le plus grave n'est point là. Il est de prétendre, quand on est ainsi fait, sympathiser avec l'un des peuples les plus marins qui aient jamais existé et qui existent, entrer

(1) *Le Demi-Dieu ou le voyage de Grèce*, (B. Grasset, édit.).

dans la familiarité d'une âme que la mer a façonnée entre toutes.

La Grèce, c'est d'abord une côte et des îles. Quoi ! vous irez la chercher aux Cyclades, sans avoir éprouvé cette joie du sillage que connurent les adorateurs d'Apollon et de sa sœur Artémis ? Vous irez méditer au cap Sounion entre les colonnes subsistantes du temple de Poséïdon, dieu des profondeurs, sans vous sentir un peu le frère des matelots qui lui faisaient des vœux ? J'appréhende que ce contre-sens initial ne vous brouille la suite du texte, malgré toute l'agilité de votre esprit. Quel éclaircissement, au contraire, que l'apparition, le soir, de la flottille de pêche de Mykonos, dans la passe de Délos à Rhénée, ou la vision, sous la fine lumière d'un matin d'avril, de ces barques haut voilées qui rangeaient en glissant la côte d'Attique !

On me dira : « Ce qui nous importe ici, ce n'est pas tant le voyage que le voyageur. » Le voyage de Grèce, pourtant, n'est pas un voyage quelconque. Ni un quelconque voyageur, que M. Jacques de Lacretelle, assurément. Et je reconnais la difficulté de sa position. Deux grandeurs à confronter : la patrie de Phidias, l'auteur de *Silbermann*. Se sent-il digne d'elle ? La trouve-t-il digne de lui ? L'alternative s'est déjà posée à Maurice Barrès, qui n'était pas d'un temps à trouver le moi haïssable ; nous n'irons pas demander à de jeunes écrivains, d'une célébrité toute neuve, une pudeur d'ancien régime. Découvrir du pays ? Fort bien. Mais d'abord se découvrir, soi, ou se retrouver. « Je sais bien, avoue M. de Lacretelle, que je déforme ce qui est, mais je me demande avec pitié de quoi est fait l'homme à qui Athènes n'apporte pas ce don. » Au terme de ses randonnées sur les bords du Rhin, du Neckar et du Mein, Michelet, ravi de ses exaltations, disait à peu près dans le même sens : « Combien j'ai voyagé en Jules Michelet plus qu'en Allemagne ! » Aveu moins acceptable, peut-être, venant d'un historien-géographe.

M. de Lacretelle s'exalte moins vite. Il se méfie des choses et de lui-même. Avec raison, il redoute les admirations toutes faites et les élégances de confection. Il sait qu'il y a du mystère en Grèce, et que c'est du mystère de plein air et de plein soleil, le plus inaccessible qui soit. Mais il a autant de bonne volonté que de prudence. Quand il tient un enthousiasme bien authentique, un « tranquille enthousiasme », il est vraiment heureux. Il le tourne et retourne pour se convaincre qu'il ne s'est pas trompé, il le raisonne, l'explique, le justifie. Ainsi fait-il à Olympie, sur l'Acropole d'Athènes, sur le mont Cynthe. D'un bonheur aussi délicat, il peut dire : « Je le dois moins à la sensation toute brute qu'à cette culture intérieure que m'a donnée la recherche de l'expression. » Oh ! qu'on se sent béotien à côté de lui ! Mais on s'inquiète à son tour. « A quoi bon sentir, me dis-je, si ce n'est pour affiner la sensation ? » L'affiner ? Bien. Etes-vous sûr de ne pas la grossir, plutôt ? On aimerait que ce ne vous fût pas une aubaine d'avoir la fièvre à Nauplie, pour saisir, dans le cauchemar, la signification de Mycènes.

Des minutes exquises sont rares pour tous. Ce qui paraît ici faire défaut, c'est une bonne humeur habituelle, une joie d'hôte qui a toutes ses aises et qui se sente, malgré sa déférence, comme chez lui. Voilà ce que rien ne remplace, ni cette dextérité à ouvrir des perspectives quasi métaphysiques sur les gens et les choses, ni cette application d'un métier verbal doté des derniers perfectionnements aux réalités neuves ou anciennes, ni cette acrobatie scholastique autour du mot *mesure* et du *rien de trop* (de ceci non plus, il ne convient d'abuser). Tout à coup s'interpose dans votre lecture un souvenir de Théocrite ou d'Alcée, un visage rencontré dans Héraklèion, un ton de voix, la silhouette d'un poivrier, une odeur de figues, et vous vous dites : « Comme c'était plus simple ! » Et vous attendez qu'on vous épaississe un peu cette sublimité. Mais n'y a-t-il pas des esprits condamnés au sublime, au subtil et à l'analyse ? Les villes font des adolescences murées qui ne s'échappent qu'en devenant livresques. Ce serait la plus mauvaise initiation au « miracle grec », à cette parfaite floraison si naturellement issue de la terre charnelle. Je ne dis pas que ce soit le cas de M. de Lacretelle. Mais je dois bien constater que ce demi-paysan ou demi-marin de Renan, père de tant d'ingénieux dilettantes, se sentit autrement de plain-pied avec la Grèce. Ma conviction est qu'il avait trouvé la clef du sanctuaire en son propre trésor. Il s'y est lui-même trompé, et son erreur en a entraîné d'autres. Mais voici ce qu'il aurait pu dire plus justement dans sa fameuse Prière, et certes mieux qu'on ne le dit pour lui :

« Je suis né chez les Cimmériens — qui ne sont pas toujours bons et vertueux, — au bord d'une mer plus hostile que l'Egée, plus vivante aussi, mais qui, comme elle, creuse dans la grève quantité de ports accueillants. On y connaît le soleil quatre ou cinq mois de l'année au lieu de dix ici, et notre été ressemble à votre prin-

temps. Mes pères étaient voués à des navigations peu différentes de celles qu'ont faites vos marins. Les prêtres qui m'ont élevé n'étaient pas sans analogie avec ceux de votre pays. Les temples bretons, quoique d'un autre style que les grecs, sont solides comme eux, d'un granit qui, pour la durée, vaut le marbre. Beaucoup d'entre eux étaient de modestes Parthénons ; car nous avions, nous aussi, notre Vierge. Il y en avait des solitaires comme ceux de Sounion et d'Épidaure, et l'on faisait alentour des processions que vous auriez appelées pompes ou théories. Nous avions des sources guérisseuses comme votre Hippocrène, et nous acquittions nos dettes à Saint-Tudual ou Saint-Pabu comme vous les vôtres à vos protecteurs célestes. Aussi bien, vos sages admettaient comme moi qu'il y a de la poésie dans le Strymon glacé et dans l'ivresse du Thrace, qu'on n'arrive à l'art pur, à la suprême raison que par une sorte d'aliénation passagère, et que la grande affaire n'est donc pas de se posséder toujours et toujours. L'un de vos grands dieux fut Dionysos. L'un de vos rites fut l'orgie : nos idéalismes se rejoignent à travers les pays et les siècles. »

Là-dessus, on a plaisir à trouver comme une approbation ce mot de M. de Lacretelle : « C'est la Bretagne, c'est l'Anjou. » Une voyageuse à Olympie, nous disait en se promenant avec nous dans l'Altis : « C'est la vallée de Chevreuse. » Ma foi, presque. Délos, qui est par exception une île granitique, rappelle des grèves de la côte de Penmarch ou des Glénan. Sounion, dont les falaises sont schisteuses, nous ramène du côté de la pointe Saint-Mathieu. Il ne faut pas isoler du reste du monde, l'idéal grec. Mais surtout, il ne faut pas l'isoler de la Grèce elle-même, le détacher de ses racines, le mettre en l'air. Il faut sentir à quel point cette réussite était dans la nécessité des choses. Merveille de discipline ? Chef-d'œuvre de mesure ? Une tragédie d'Eschyle ne se refuse pas l'outrance romantique, et le site de Delphes a quelque chose de très réellement formidable. Ce peuple avait ses demi-dieux : ses dieux aussi.

Mais ce fut surtout — et c'est de quoi nous lui sommes à jamais reconnaissants — le peuple qui eut, dans sa plénitude, le sens de l'humain. Nul autre n'a donné de l'homme, — au physique et au moral, — une image aussi étonnamment humaine. Or, il ne l'a pas inventée, il n'a eu qu'à observer pour démêler les intentions mêmes de la nature. Aujourd'hui encore, ne pouvons-nous imaginer sur place ce travail ? M. de Lacretelle nous dit : « Certains voyageurs, « à peine ont-ils mis le pied en Grèce, s'éton- « nent de trouver si peu de rapports entre la « population moderne et l'image que l'antiquité « nous a léguée. » Ces voyageurs ont apparemment des yeux pour ne point voir. M. de Lacretelle a trouvé aux Cyclades de quoi les démentir. Il l'aurait trouvé aussi bien à Athènes, rue du Stade. Là, quand vers cinq ou six heures de l'après-midi l'air plus frais multiplie les allées et venues, vous rencontrez à chaque pas une sœur de ces *Korai* du musée de l'Acropole, dont l'archaïsme semble lui avoir un peu caché le vigoureux réalisme : même jeunesse râblée et pas très svelte (les sept ou huit têtes du canon hellénistique sont loin d'être atteintes ; que dire des dix ou douze de nos catalogues de magasins ?); mêmes épaules robustes, même poitrine gonflant l'étoffe, mêmes sourcils naturellement parfaits, même menton solide, même ovale plein, qui fait penser à l'épithète homérique « aux belles joues ». Simple exemple.

Le « miracle grec » est à la portée de tous les esprits droits. Il n'est pas défendu, pour en jouir, d'être ingénieux, instruit, rompu au jeu des idées, ni de se hausser jusqu'au demi-dieu : en vérité, il suffit d'être un homme complet.

AUGUSTE DUPOUY.

L'ÉPREUVE DU POUVOIR

Tous les hommes politiques ont l'ambition avouée ou secrète de devenir ministre ; tous — tant s'en faut — n'ont pas l'ambition du pouvoir. Il est des ministères effacés, des ministères de tout repos dont le titulaire n'a du pouvoir que le reflet ou l'apparence. Ce sont ceux que recherche le parlementaire moyen. Qu'une bourrasque politique le prive de son portefeuille, rien ne sera changé dans la République ni dans l'administration. Il sera « ancien ministre »; au fond, ce titre lui suffit ; tant mieux si le hasard des combinaisons lui permet une ou deux fois encore de remplir son rôle d'utilité. Tant mieux aussi, pour lui-même et pour le pays, s'il n'a pas l'outrecuidance de tenter l'épreuve du pouvoir.

Le pouvoir, en effet, c'est la grande épreuve de l'homme politique. Que de brillants chefs

d'opposition s'y sont brisés ! Que de grands orateurs dont ce fut la chance suprême que de n'avoir jamais pu l'exercer ! Le pouvoir, c'est la pierre de touche des ambitions : les médiocres y donnent la mesure de leur médiocrité, les hommes supérieurs même, s'ils échouent — quel est dans l'histoire l'homme d'Etat qui puisse se vanter d'avoir complètement réussi ? — en rapportent le témoignage de leur supériorité.

Aussi y a-t-il de la part de M. André Tardieu une sorte d'orgueilleuse bravoure dans le fait qu'il ait intitulé le livre qu'il vient de faire paraître (chez Flammarion) : *L'épreuve du pouvoir.*

Le livre en lui-même est, d'ailleurs, une épreuve. Ce n'est qu'un recueil de discours. Un recueil de discours, généralement, c'est fort insipide. « Rien de plus mal écrit qu'un beau discours », disaient les Goncourt, mais le plus souvent, même quand les discours sont des modèles de l'art oratoire, ils ont perdu avec le recul du temps cette actualité psychologique qui en faisait la vie ; ce ne sont plus que de pauvres choses froides et décolorées, à peine des documents d'histoire. Eh bien ! Le livre de M. André Tardieu, simple recueil de discours, se lit non seulement avec intérêt, mais avec passion. Cela tient-il à leur intérêt littéraire ? M. André Tardieu est devenu un grand orateur; dès ses débuts c'était un fort bon écrivain et l'on n'a pas perdu le souvenir de ses nerveux articles du *Temps*, mais dans un livre de politique actuelle ce ne sont pas des plaisirs de lettrés que l'on va chercher ; ce qui fait le puissant intérêt du livre de M. Tardieu, c'est que chacun de ses discours est un acte; ce qui en fait l'unité, c'est que tout au long de ce ministère, il s'est efforcé de donner au cours de son long, dur et brillant ministère à la démocratie française, si profondément divisée quand un suprême péril ne la menace pas, si empêtrée de traditions et de rancunes séculaires, la conscience précise de ses possibilités, de ses forces et du rôle magnifique qui lui reste à jouer dans le monde.

On reproche à M. André Tardieu d'être un empirique. Pourquoi s'en défendrait-il ? Ce Français de vieille souche, purement Français d'origine et de formation, a bien étudié le monde anglo-saxon. Il n'en a point le fétichisme, mais il y a appris les vertus politique de l'empirisme, seule méthode qui convienne à cet art de gouverner la vie mouvante des peuples. Il a des idées, mais point de système, ni de doctrine. Français, il ne s'est pas fait une image idéale et livresque de la France. Il la connaît et il l'accepte telle qu'elle est.

« Peuple étrange, écrit-il dans sa préface, dont on ne sait — ni lui non plus — s'il préfère voir ses élites se dégager ou s'entre-détruire. Peuple vif aux grands sacrifices et rebelle aux petits, qui assaille ses mandataires de tant de vœux inverses que beaucoup d'entre eux consacrent, comme le catoplébas, leur vie à regarder leurs pieds avant de les manger ! Peuple responsable pour une part du gaspillage interne des forces qu'il pourrait si utilement projeter au dehors ! Ils sont là, suivant la façon de compter, 40 ou 100 millions d'hommes qui valent par leurs vertus singulièrement mieux que le sort qu'ils se font et qui pourraient, s'ils le voulaient, se faire un sort cent fois meilleur. Que leur manque-t-il ? Le sens des possibilités françaises et du lien qui unit ces possibilités au bonheur de chaque Français. »

Faire connaître aux Français ces possibilités françaises, ce fut le but ou la doctrine, la seule doctrine d'André Tardieu.

C'est ce qui lui a valu le reproche d'impérialisme.

Je pense qu'il ne s'en défendra pas plus que du reproche d'empirisme.

Impérialisme ! Il s'agit de s'entendre. Jamais André Tardieu, réaliste par tempérament et par raisonnement, n'a songé à reprendre pour son pays les traditions conquérantes de l'époque napoléonienne, ni même à lui assurer cette hégémonie qu'on l'accuse de poursuivre. Négociateur du traité de Versailles, il ne fut pas de ceux qui crurent possible d'annexer la rive gauche du Rhin ou de disloquer l'Allemagne, mais il a la claire conscience des forces que la France doit à son empire colonial. Il a compris que la France du XXe siècle ne se limite pas à ses frontières d'Europe.

« Deux notions sont à créer ou à restaurer écrit-il encore : la notion de l'Empire et la notion de l'Etat.

« L'Empire d'abord, fait de territoire mais fait aussi de moyens, réels ou virtuels, que recèlent ces territoires d'Europe ou d'outre-mer ; fait plus encore de la conscience collective de ceux qui les habitent ; l'Empire, notion matérielle et notion morale, qui, conçue et exploitée peut être la plus féconde des garanties pour une politique positive de l'organisation de la paix.

« L'Etat ensuite, expression de cette conscience au service de l'action ; centre éternel de l'Histoire de France ; force supérieure — parce qu'elle traduit l'ensemble et s'exerce à son ser-

vice — aux forces individuelles, qui, si hautes soient-elles, divisent.

« L'Empire a été négligé par la France de 1918, ivre du salut de son sol métropolitain. Fidèle à la destinée de sa vie comme à l'esprit contemporain, Clemenceau a vécu passionnément la paix européenne sans serrer de près les exigences de notre vie impériale. D'elle pourtant, nous viendrait le salut en cas de menace, soit aux heures de 1935, qui verront nos effectifs nationaux s'étioler des saignées de la guerre, soit dans l'hypothèse possible de solitude internationale. La conscience impériale est à naître. Elle serait une cause de sang-froid, non de psychose impérialiste ; car ce dernier état d'esprit est une maladie de la pensée dont la saine réalité suffit à nous préserver. »

Restaurer la notion de l'Etat, imposer aux Français l'idée de l'Empire, telle est donc la doctrine d'André Tardieu. L'a-t-il réalisée dans son ministère de quatorze mois ? Il ne s'en flatte point ; c'est une œuvre de plus longue haleine, mais son bilan est honorable.

« Nous avons négocié et exécuté le plan Young, dit-il, avec fierté ; apporté des recettes en face de l'engagement de payer les dettes de guerre ; mobilisé la créance ; fait entrer, de ce chef, 3 milliards et demi dans la caisse d'amortissement ; achevé le relèvement des traitements des fonctionnaires; présidé sans à-coups à l'évacuation de la troisième zone rhénane. C'est le legs du passé !

« Nous avons par quinze lois et cinquante décrets, sans troubles ni spéculation, paré aux menaces de la crise agricole ; financé et mis en train la défense des frontières ; assuré la reconstruction de nos écoles ; institué la retraite du combattant ; réalisé les assurances sociales ; diminué les impôts de 5 milliards ; amorti plus de 9 milliards ; arrêté le flot montant des dépenses publiques ; présenté le programme d'équipement national, qui plus vite voté, eût empêché le chômage ! C'était notre effort vers l'avenir. »

« Le bilan est présentable, conclut M. Tardieu, mais il ajoute : « Et cependant, à rappeler « ce qui fut fait m'obsède la pensée de ce qui « ne fut pas fait. C'est ainsi que le Gouverne- « ment, de quelque cœur qu'on s'y donne, finit « par suggérer l'humiliante constatation de «Sieyès : j'ai vécu. »

C'est qu'en effet, pour un Gouvernement qui croit avoir quelque chose à accomplir, la première condition, c'est de vivre. Richelieu parlait des immenses efforts que lui avait coûtés toute sa vie la défense des quelques pieds carrés de la chambre du Roi ; la défense d'une situation parlementaire n'en demande pas moins, et c'est pur pharisaïsme que de reprocher à un homme politique, en ce temps de démocratie, d'avoir conquis et défendu sa situation selon les règles du jeu. M. Tardieu a eu à manœuvrer entre les groupes d'une majorité précaire et d'une opposition de plus en plus ardente. Du moins n'a-t-il guère donné dans cette démagogie, à laquelle on cède si souvent, mais qui est ce qu'il y a de plus contraire à son tempérament de lutteur et de réalisateur. C'est pourquoi, après sa chute, sa situation est restée entière ; il est sorti grandi de l'épreuve du pouvoir. Il suffit de lire son dernier livre pour en être convaincu.

L. Dumont-Wilden.

LE LION RACONTE CE QUI SUIT...

(Nouvelle)

Je suis né en Cyrénaïque le 10 août 1914... l'année du grand malheur. Mon père était un lion grand, fort et brave, le plus méchant et le plus cruel qu'on pût voir en ce temps-là. Un singe de ma connaissance a osé prétendre que mon père était bon et doux. Je repousse cette assertion avec un rugissement indigné. Dès ma venue au monde, ma mère eut l'obligeance de m'allaiter. Je lui en saurai gré toute ma vie. Les mois durant lesquels j'eus l'avantage de boire son lait et d'être l'objet de ses soins restent dans mon souvenir comme les plus heureux peut-être de mon existence. Quand je fus sevré, je quittai ma mère. Mon respect pour elle m'interdisait de l'importuner inutilement. Du reste, elle me donnait des coups de patte extrêmement durs.

Alors commença une nouvelle vie. Je rôdais aux alentours en me promenant dans des déserts de sable et dans des lieux plus attrayants. Parfois des antilopes approchaient pour jouer avec moi. Je dois avouer qu'à l'exception des lièvres, je ne connais pas de créatures plus séduisantes que les antilopes. Elles sont douces et avenantes. Un lion n'a jamais à craindre un acte hostile de la part de ces animaux qui, du reste, sont rapides à la course, ce qui me permet d'exer-

cer mes muscles. Ce sont des êtres d'un gracieux aspect et, finalement, faciles à digérer.

Permettez-moi, — puisque, pour une fois, j'ai pris la parole — d'exprimer mes hommages et mon affection à la tribu des antilopes. Elles tolèrent qu'on les dévore de bon appétit, et elles acceptent également de se laisser aimer.

Ainsi que je viens de le dire, je rôdais aux environs, et la vie ne me souriait pas toujours. Il pouvait se passer des semaines entières sans qu'une seule antilope ni même un petit lièvre eussent le moindre souci de jouer en ma compagnie. Il en résultait bien des heures lugubres. Avec un faible rugissement je me dis :

« Est-il possible que parmi les antilopes et les lièvres on se méfie de moi ? Cela me paraît invraisemblable. Pourquoi ces animaux fuient-ils le lion, leur vieil ami ? »

Un ou deux lièvres répondirent à mon appel en recommençant le jeu, mais mon estomac criait toujours. Je m'étendis sur le sable en me frottant durement le ventre contre la terre pour ne pas sentir les douleurs du jeûne. Dans une de ces occasions il m'arriva de lever les regards vers le ciel. Là-haut, je découvris la lune. A-t-on jamais vu chose plus belle que la pleine lune durant la première nuit ?

J'émis alors un sonore rugissement :

« Allah, Allah, Mohammed-Al-Raschid... Allah, assurément tu as créé des mondes plus beaux que celui-ci. Pourquoi ne puis-je arriver jusqu'à la lune ? Existe-t-il des raisons qui légitiment cette situation ? S'il n'y en a pas, laisse-moi atteindre l'astre des nuits, car ici je crève de faim et suis réduit à m'étendre et à me frotter le ventre contre la terre afin de ne pas souffrir de l'abstinence. »

Mon rugissement exprima tout cela et il me sembla entendre dans les airs une voix qui me répondait à travers les nuages :

« Tu auras la permission d'arriver à la lune, lion, si tu te conduis bien sur la terre pendant quelques années. »

Jamais je n'ai cessé de penser respectueusement à cette voix. Je l'honore autant que le souvenir de ma mère qui m'allaitait et me battait.

*
* *

Après avoir contemplé la lune, j'aperçus une antilope gentille et douce qui s'approchait en manifestant le désir de jouer ; je m'élançai.

Une fois, en parcourant le désert, je découvris une source cristalline. La soif a toujours été une de mes souffrances les plus cruelles. Je bus à pleine gueule, et ce faisant, j'aperçus mon image dans l'eau. Je vis que j'étais fort. Je rugis sans violence et me dis :

« Que ne se trouve-t-il par hasard une lionne aux alentours ! »

A peine avais-je exprimé ce souhait, que quatre lionnes sortirent d'un bouquet de palmiers en se léchant doucement le museau et en remuant coquettement la queue. Mon cœur faillit éclater d'allégresse.

« Quatre ! Allah, Allah ! Te voici presque trop généreux, pensai-je. Mais assurément, je ferai de mon mieux. »

Jugez donc, ô peuple, de ma frayeur, lorsque je m'approchai. Elles étaient toutes de l'âge de ma mère ! Je m'inclinai, effrayé. Elles continuaient à se lécher complaisamment le museau et moi, pénétré de respect pour la vieillesse, je fis un rapide demi-tour et me précipitai dans l'océan de sable.

« Plutôt mourir, me dis-je. »

Les quatre lionnes me poursuivirent quelque temps, obéissant, selon toute apparence, au généreux désir de compléter mon éducation. Mais l'idée de les déranger ne me souriait pas. Je continuai de courir.

*
* *

Mes efforts ne furent pas sans récompense. Quelque temps après, je trouvai dans une oasis une jeune lionne. Nous nous battîmes courageusement et nous vécûmes — pour m'exprimer comme les hommes, — unis par les liens d'un heureux mariage. Je l'aimais d'un tendre amour. Je n'ai jamais ressenti autant d'affection que pour ma chère mère qui, Allah soit loué ! est morte. Je dis : Allah soit loué, car si elle était encore vivante, dans quel état se trouverait-elle ? Que chacun sache mourir à l'heure fixée !

Un jour, au cours de notre union fortunée, je crus distinguer six petits lièvres. Je me précipitai pour les saluer d'un coup de patte.

« Arrête malheureux ! me rugit alors ma compagne. Ce sont tes enfants ! Ces six petits que j'ai mis bas il y a quelques jours et que je nourris de mon lait. »

Je demeurai en vérité confus, confus au point d'abandonner ma femme et mes enfants. Une telle erreur (prendre mes propres enfants pour des lièvres !) ne devait pas se renouveler. Du reste, ma femme n'avait plus besoin de moi.

Il se présenta aussi l'occasion de rencontrer d'autres jeunes lionnes. Nous prîmes plaisir à jouer ensemble, mais à la suite de ces ébats, je me trouvai étendu ensanglanté sur le sable.

A ce moment, je découvris de nouveau l'astre nocturne (que j'avais oublié, je suis honteux de le confesser) et je m'écriai :

« Allah ! souviens-toi de moi ! Il me tarde de quitter la terre. »

Je n'ai pas obtenu de réponse, mais j'espère toujours arriver à la lune.

***

Bientôt après se produisit le grand événement de ma vie. Je rencontrai l'homme, ou du moins je rencontrai d'abord l'Américain, un être qui ne se soucie pas de se voir confondu avec l'homme. C'est pour cette raison que j'établis cette distinction.

Je n'ai jamais connu de bipède plus affectueux à l'égard des lions. Il avait choisi comme devise : « A chaque lion sa cage. » Pour atteindre ce but, il avait construit dans le désert une cage couverte de feuilles de palmiers. Une cuisse de cheval était pendue à l'intérieur. Je n'ai jamais aimé la viande de cheval. Mais dans le désert on a souvent faim et c'est pourquoi je me précipitai dans la cage. La grille se ferma, bien entendu. Le tout constituait une manifestation de l'activité américaine, ayant pour objet de protéger les animaux.

Cet épisode — si peu important qu'il puisse paraître — changea ma vie. Après avoir été un simple lion, je devins un lion civilisé. L'on m'enseigna à sauter à travers des cerceaux. L'honneur en revint non seulement à moi, mais encore à l'Américain et à mon dompteur allemand. Cependant peut-être une toute petite part de cette gloire m'appartient-elle en propre puisque je suis devenu un lion civilisé.

J'appris bientôt à aimer ma cage. C'est là que j'ai ma nourriture. Bien entendu, de la viande de cheval. Mes charmantes antilopes ne viennent plus jouer avec moi.

Je trouve également dans ma cage un sommeil tranquille et on y introduit parfois une lionne. J'aimerais faire une observation à ce sujet : la visiteuse pourrait être plus belle.

Enfin... je suis content. Je ne suis pas sans travail, ayant « mon petit boulot » et mon existence assurée. J'ai mon dompteur qui me caresse de son fouet.

Malheureusement, il s'est avisé d'inventer un numéro pour lequel je n'éprouve aucune sympathie. Il me fait sauter à travers les flammes. C'est pénible et, d'autre part, j'ai peur que le feu ne détruise ma belle crinière. Cette épreuve me tourmente. Les honorables spectateurs sont sans nul doute sensibles à mes inquiétudes, lorsque poussé amicalement par mon dompteur, je saute au-dessus de la fournaise. Le public est alors saisi d'une vive compassion, qu'il cherche à diminuer en entre-choquant les pattes de devant.

Une fois, il m'est arrivé d'embrasser mon dompteur. Le public, se formalisant de cette marque d'affection, est intervenu et l'on a emporté l'homme. Je ne l'ai jamais revu, ce qui m'a rempli de mélancolie.

Alors une idée m'est venue : j'ai essayé de dissiper cette tristesse en applaudissant, moi aussi. Le soir tombé, (quand il fait jour, on est embarrassé pour réaliser de semblables projets), je me dressai sur mon arrière-train et je commençai à choquer l'une contre l'autre mes pattes de devant.

Bien que j'eusse mis une ardeur extrême à exécuter ce geste, mon état d'âme ne s'en trouva pas amélioré. Je persistai à regretter mon pauvre dompteur que je venais d'embrasser par suite d'un simple hasard.

***

Et maintenant je passe au côté tragique de ma vie. Des épouses, j'en ai eu plusieurs, ainsi que des petits. J'ai tout supporté avec patience. Les applaudissements du public ont retenti à mes oreilles et devant ma cage j'ai dû écouter de vieilles dames articuler des propos de ce genre : « Le lion veut-il du pain d'épice ? » Bref, j'ai eu à subir tout ce que je trouvais désagréable et je l'ai enduré avec la plus grande patience, car je sais qu'il en faut.

Mais écoutez la suite.

Dans sa stupidité mon gardien oublia de fermer la grille de la cage. Et moi, l'imbécile, je m'en allai me promener comme le premier crétin venu. Où cela se passait-il ? Je ne me le rappelle pas. J'ai toujours éprouvé de la difficulté à me souvenir de pareilles choses.

Au début tout alla bien. Je rencontrai un cheval arrêté devant une charrette chargée de pots à lait. Je flairai le sage animal en me demandant si je devais jouer avec lui. Comme l'antilope, le cheval est rarement méchant en présence du lion. Mais je trouvai cette rosse trop maigre, et je renonçai à la récréation.

Plus loin, je croisai deux religieuses. Je me frottai amicalement contre elles qui n'y prirent pas garde, car tout en marchant elles lisaient dans un livre saint où il était question de la vie des martyrs déchirés par les lions. Je présentai mes hommages à ces saintes femmes et continuai ma route.

Peu après je me trouvai en face d'un homme armé d'une trique en fer qu'il brandit et dont il m'asséna un coup sur l'échine. Frémissant d'allégresse, je pensai :

« Voilà mon dompteur qui veut me ramener à ma cage ! »

Dans ma joie j'embrassai l'individu. Mais ce n'était pas mon dompteur et le gaillard à la trique resta couché sans mouvement sur la chaussée. Tous les hommes ne sont pas des dompteurs.

Malheureux, je poursuivis ma route.

Si ma promenade n'avait pas coïncidé avec l'heure du dîner et si les gens n'avaient en conséquence à peu près déserté les rues, j'aurais certainement perdu l'esprit. Imaginez, ô lions de Cyrénaïque, que vous déambulez à travers une ville pleine de bourreaux. Je crois bien que vous n'auriez pas la queue en panache.

Cependant, je ne voyais pas beaucoup de monde et les personnes que je rencontrais me témoignaient une certaine déférence. Elles me laissaient tranquille, si je peux dire. Mais je fus saisi d'une envie de plus en plus violente de retrouver ma vieille cage avec sa molle couche de sciure de bois, son aimable fouet de peau d'hippopotame et ses morceaux de viande. Il me sembla que ma tête s'égarait. Je me précipitai dans une maison dont je montai l'escalier. J'entrai dans une chambre...

*
* *

Et dans cette chambre, petite et quadrangulaire comme ma chère cage, je me trouvai en présence du plus grand malheur de ma vie. Il se manifesta sous la forme d'un petit enfant, qui m'aperçut, poussa un cri :

« Maman ! au secours ! »

Je compris immédiatement que l'enfant croyait, pour une raison mystérieuse, qu'il devait avoir peur de moi.

J'approchai du marmot en me léchant le museau et en remuant la queue. Ce langage international par signes, qui exprime des sentiments amicaux, devait être connu de tout le monde. Mais le bambin était très petit et trop peu instruit pour comprendre. Il ne fit que crier. « Quand les bébés sont malheureux et pleurent, il faut les amuser », estimai-je alors. Et je me souvins de ces quelques semaines de mon premier mariage si vite passées, pendant lesquelles j'amusais mes rejetons en les faisant galoper après la houppe de mon appendice caudal, qui était d'ailleurs splendide. J'usai ici du même stratagème sans obtenir cependant de résultat appréciable. Bien entendu, le mioche ne put résister à la tentation de saisir la magnifique houppe, mais il la lâcha immédiatement pour crier de plus belle.

Ces cris ininterrompus finirent par m'ôter le contrôle de mes nerfs. Je me mis à courir autour de la petite chambre au centre de laquelle se trouvait l'enfant qui ne cessait de pleurer. Je me conduisais ainsi d'une manière que mes parents de la Cyrénaïque eussent considérée comme peu conforme à la bonne éducation. Dressé sur mes pattes de derrière, je contournais, en les frôlant, les murs de la pièce afin d'éviter le petit.

La maîtresse de la maison, qui était aussi la maman du bébé, commença alors à m'adresser les reproches les plus cinglants. Si les femmes savaient seulement combien la douceur leur réussit mieux que la violence ! Nous, les lions, nous avons l'oreille sensible et les cris nous irritent le système nerveux. Ma situation devenait de plus en plus pénible et je faillis faire écrouler la maison en cherchant la sortie.

Alors se présenta — Allah en soit loué à jamais ! — un homme, peut-être le père, qui me tira un coup de revolver. Evidemment le nouveau venu comprenait la difficulté de ma situation et voulait, tout en m'indiquant la porte, essayer de calmer mes nerfs surexcités. Il avait le sens de la solidarité qui lie les différents êtres, à quelque espèce qu'ils appartiennent. Hommes et lions deviennent souvent des alliés contre les femmes et les enfants criards.

Par malheur l'individu disposait seulement de six balles, et je n'en reçus que trois dans le train de derrière. La perte de sang que je souhaitais ne se produisit pas. Mais je conserverai toujours de la reconnaissance pour le père de l'horrible enfant, pour cet homme qui est venu à mon aide. Il ne réussit pas pourtant à me montrer la sortie de la cage... de la chambre, veux-je dire.

Peu après cependant finit par arriver mon cher dompteur. Il jeta un lacet autour de mon cou et, pour me témoigner son affection dans ce moment pénible, il constata :

« Ce lion est un des plus sauvages qui aient jamais existé. »

Ces mots me rendirent mon courage. Je suivis l'homme qui me ramenait à ma demeure grillée et tout en dressant la queue, je pensais :

« Ah ! bonnes gens ! Et vous surtout, petits enfants, gardez-vous de moi ! Je suis redoutable. »

Il est doux de se sentir redoutable, quand on est lion.

*
* *

Me voici donc revenu dans ma cage. Ma chère cage ! La couche de sciure de bois est délicieuse. La nourriture, de temps en temps moins délicieuse. Les petites antilopes, qui avançaient si gentiment pour jouer avec moi étaient plus favorables à ma digestion, si j'ose m'exprimer ainsi.

Mais tout cela a bien peu d'importance.

Le principal, c'est de se trouver à son aise, d'avoir sa nourriture, son cher dompteur, sa cage, et ses rêves où l'on voit les astres nocturnes qui contiennent assurément des mondes meilleurs que le nôtre.

Bonnes gens, il me tarde de me reposer. Je vous ai relaté un peu de ma vie. Laissez-moi tranquille à présent, pour la simple raison que je veux dormir. Et gardez-vous, ô visiteurs, de troubler mon sommeil. Car même quand je dors, je reste un lion.

HJALMAR BERGMAN,
(*Traduit du suédois*, par Jean AUZANET et Lissi OLSSON.

FOUCHÉ, VU PAR STEFAN ZWEIG

On pensait généralement qu'après les deux livres si denses que M. Louis Madelin a consacrés à cet extraordinaire Protée politique, il n'y aurait plus rien à dire ni plus rien à ajouter. M. Stefan Zweig, avec une belle témérité, s'est efforcé de nous prouver le contraire. Tout en se mettant prudemment et modestement à l'ombre propitiatoire de son devancier, il vient de publier sur Fouché un volume plein de vie et de substance et qui mérite, l'hommage n'est pas mince, d'être rangé en bonne place à côté des ouvrages massifs de M. Madelin. Certes, on continuera, quand on voudra connaître tel ou tel incident de la vie tortueuse et fuyante du duc d'Otrante, à se référer à la prodigieuse documentation que nous devons à l'érudit académicien. Mais pour ceux qui, pris par le temps et aimant l'histoire, prétendent à connaître, même superficiellement, ses personnages essentiels, le livre de M. Zweig apportera un aliment commode. Je ne sais plus quel homme d'esprit disait à son épouse atrabilaire qui se préparait à lui jeter à la tête un lourd in-folio : « Chère amie, cela vous serait-il égal de mettre votre colère sous un plus petit volume ». Sans être fluet, le livre de M. Stefan Zweig, qui conviendrait si bien aux ménages chez lesquels ne règne pas toujours l'union la plus étroite, apaisera « sous un petit volume » les curiosités dépourvues d'exigences excessives (1).

*
* *

Ce qui nous plaît d'abord — nous ne cacherons pas ensuite ce qui nous déplaît — dans la tentative de M. Zweig, c'est qu'il n'a pas écrit ce que, en jargon contemporain, nous appelons une vie romancée. Je sais : l'histoire est le plus passionnant des romans et il n'est pas de roman plus vivant que l'histoire. C'est par de pareils apophtegmes et de tels à peu près que l'on arrive à justifier les pires entreprises. C'est une grande dame que l'Histoire et qui demande qu'on la traite avec respect. La lutiner dans une alcôve ou sur le canapé d'un boudoir, ce n'est pas la posséder, c'est la trahir. Je ne veux pas généraliser. Qu'il y ait, à des époques proches ou lointaines, des personnages plus ou moins illustres dont l'existence a été dominée par les élans du cœur ou par le tumulte des passions, et qu'on ne saurait comprendre si on les décape des sentiments violents qui les ont assiégés et envahis, j'y souscris volontiers. La vie de cette volcanique Madame de Staël par exemple, dont le nomadisme amoureux ne connut ni trêve ni lisière et qui fut bien plus une femme pâmée qu'un cerveau politique, a sa place marquée dans une collection placée sous le signe de Vénus. Mais écrire la vie romancée de Napoléon, de Frédéric II ou de Charles-Quint, ce serait ris-

(1) STEFAN ZWEIG. — *Joseph Fouché* (Grasset, éd.). Traduit de l'allemand par Alzir Hella et Olivier Bournac.

quer de fausser, de dénaturer au sens littéral du mot, des personnages qui n'appartiennent qu'à l'histoire. Au « roman » d'une grande existence je préfère encore la naïveté d'une belle image d'Epinal.

On félicitera donc M. Zweig de s'être gardé de sacrifier au goût du jour — qui ne sera, espérons-le, que le goût d'un jour — et de nous avoir livré la vie, la vie tout court, de Joseph Fouché.

Venant après M. Madelin, il a évité également, et je lui donne raison, d'écrire un livre de pure érudition avec notes, rejets, références, index et cotes des ouvrages cités. Ce n'est pas que M. Zweig ne soit pas documenté. S'il s'est copieusement approvisionné, il n'en fait pas mystère, chez le biographe attitré de Fouché, il a complété ses matériaux de différents côtés par des lectures choisies et dont il a tiré un excellent parti.

Travaillant sur ces solides fondations, M. Stefan Zweig, servi par un style preste, rapide, d'une âpreté parfois incisive qui grave et qui burine, a composé un personnage étonnant de vie et d'allure. De la première à la dernière page, le récit est prenant, haletant, à l'image des événements qu'il retrace. Par ailleurs, M. Zweig, grâce au détail précis et placé au bon endroit, habilement renforcé de descriptions d'un réalisme coloré, sait nous restituer l'époque où se meut son personnage. Quelques traits, à peine appuyés, de son crayon habile et c'est une série de croquis frémissants de vie, à la manière de Lenôtre. Parfois même l'esquisse devient tableau. Et il y a beaucoup d'excellents tableaux dans l'ouvrage de M. Zweig.

***

Documentation judicieuse, récit souvent exact et probe sans être jamais sec ou austère, écriture alerte, dons certains d'évocation, voici un livre qui aurait pu être un maître-livre. D'où vient donc que le Fouché de M. Stefan Zweig laisse, lorsque nous l'avons terminé, une impression qui déconcerte ? Serait-ce que le hideux coquin dont l'atroce figure est moins atroce que l'âme, pour parler le langage du temps, bénéficie visiblement, en dépit de quelques vérités durement assénées, de l'indulgence, voire même de l'admiration non contenue de l'auteur qui ne craint pas de l'appeler « le plus remarquable de tous les hommes politiques ». Simplement. Ne serait-ce pas surtout parce que M. Zweig a voué à l'Empereur une haine vindicative qui, si elle explique sa dilection pour « l'homme qui a vaincu Napoléon » (affirmation un peu sommaire et qui aurait besoin d'être complétée) ressemble trop, surtout quand il relate les événements de 1815, à la danse du scalp du Peau-Rouge autour du prisonnier ligoté au poteau et promis au supplice. Tout ceci est assez déplaisant. Evidemment, la nationalité de M. Stefan Zweig est une circonstance largement atténuante. D'autre part, il serait aisé à l'auteur de souligner du doigt les passages où M. Madelin qui, en l'occurrence lui sert de commode palladium, a fait preuve à l'égard de Fouché, d'une mansuétude mal dissimulée. Puis, du serviteur passant au Maître, il noterait avec une joie maligne, les expressions échappées à la plume d'ordinaire plus circonspecte de l'éminent historien : « Despote sans retenue », « incorrigible guerrier »... et bien d'autres encore que nous eussions souhaité voir écarter ou atténuer.

N'en déplaise à M. Zweig, je crois qu'il aurait tort de trop compter sur ce parrainage. Même si M. Louis Madelin n'a pas pour l'Empereur les sentiments qu'il garde à Bonaparte, nous ne croyons pas forcer sa pensée en assurant qu'il considère Napoléon comme un distributeur de gloire qui a enrichi notre patrimoine national d'un prestige sans rival. Héritier et soldat de la Révolution, contraint, oui contraint par une Europe dynastique, par un continent mercenaire à la solde de l'Angleterre, à tenir constamment son épée hors du fourreau, Napoléon, s'il fut un rude faucheur d'hommes, a été le plus prodigieux conquérant qui soit apparu depuis Alexandre et César. A côté de cette immense figure qui représente un capital d'intelligence, de volonté et d'énergie qui n'a jamais été égalé, « l'homme qui a vaincu Napoléon » pour reprendre l'expression de M. Zweig, est un minuscule pygmée que le falot de l'histoire n'éclaire que par réverbération. A moins que la bassesse et la corruption, l'intrigue qui ne se complaît que dans la félonie et qui se repaît de la trahison, soient autant de signes de grandeur. Dans ce cas, nous en tombons d'accord, Fouché est grand. Ce n'est pas un traître : c'est le Traître. Au lieu de s'exciter sur le génie de Fouché et de déplorer que les écrivains français royalistes, bonapartistes, républicains, « trempent leur plume dans du fiel dès qu'ils doivent écrire son nom », M. Zweig ferait peut-être mieux de se relire lui-même. Car, qu'il le veuille ou non, il a dressé un réquisitoire qui couvre l'accusé d'un opprobre sans appel.

Ce réquisitoire accablant, résumons-le :

Le 15 janvier 1793, Fouché de Nantes, élu à la Convention par sa ville natale comme représentant modéré, déclare catégoriquement à ses amis qu'il est résolu à défendre la vie du Roi. Quelques heures passent et avant que le coq ait chanté trois fois, Fouché monte à la tribune et prononce à son tour la sentence fatale.

Ex-oratorien à Nantes, Fouché, moins d'un an après la dissolution du collège où il professe, trahit la religion qu'il a servie. Il la trahit, il la persécute, il la bafoue. A Nevers, à Moulins, à Lyon, le représentant Fouché, non content d'entreprendre une campagne de déchristianisation, d'athéisme intégral, violente et haineuse, fait détruire avec une rage sacrilège, les croix et les images sacrées. Qu'on lise donc les pages où M. Zweig, après M. Madelin, décrit l'odieuse mascarade organisée à Lyon par Fouché et Collot d'Herbois : le crucifix attaché, aux acclamations de la populace, à la queue d'un âne sur les oreilles duquel se balance une mître d'évêque, les hosties profanées, le calice servant d'abreuvoir à l'aliboron.

Parce que le professeur ecclésiastique s'est transformé en farouche iconoclaste, l'ex-girondin se mue, à Lyon, en terroriste sanguinaire. Cent vingt-cinq ans après, Djerzinski, de sinistre et soviétique mémoire, n'assassinera pas mieux dans les geôles de Boutirki. La guillotine lui paraissant trop lente, le proconsul aligne ses victimes, liées deux par deux, dans la plaine des Brotteaux et les fait massacrer à bout portant. Ceux qui n'ont pas été mis en charpie par la première salve et qui, un membre enlevé, le sang ruisselant sur leurs pauvres corps ou les entrailles à nu, se débattent, hurlant de douleur et d'angoisse, ordre est donné de les achever à coup de sabre et de pistolet.

Avec Billaud-Varenne, Tallien, Barras, Collot, Vadier, Fouché contribue — M. Zweig nous semble avoir quelque peu exagéré son rôle dans les journées qui ont précédé le 9 Thermidor — à la chute de Robespierre. Mais à peine la tête de l'Incorruptible est-elle tombée dans le panier qu'il lâche Tallien et Barras. Contre ses amis de la veille, il déchaîne Gracchus Babeuf et ses bandes. Le coup ayant échoué et Babeuf, qu'il a prudemment renié (comme il a renié Chaumette voici quelques mois), ayant été fusillé, Fouché croit plus sûr de se terrer. Sa disparition dure trois ans. En 1798, on le voit réapparaître dans les antichambres de Barras, devenu Directeur, sollicitant humblement emploi et mission. Sans rancune, Barras le nomme représentant du Gouvernement, d'abord en Italie auprès de l'armée, puis auprès de la République Batave. Enfin, le 3 Thermidor 1799 — thermidor, mois faste pour Fouché, — le Directoire en fait un ministre : le ministre de la police de la République française.

Grand-maître de la police, le morceau est gros pour Fouché. Aussi, sa reconnaissance dure-t-elle... trois mois. Juste le temps qu'il faut à Bonaparte pour revenir d'Egypte, rencontrer Fouché, le juger et le jauger et faire de ce haut fonctionnaire, serviteur et créature du Directoire, le complice de son coup d'Etat. Quinze jours après le 18 Brumaire, Fouché, ministre de Bonaparte, envoie à Barras, qui l'a sauvé de la mort et de la misère, l'ordre qui l'exile.

Continuons à remuer cette fange.

De Marengo, où sur de fausses nouvelles annonçant un désastre du Premier Consul, il prépare sa première défection, jusqu'à Waterloo, Fouché, de 1800 à 1815, au pouvoir ou hors du pouvoir, complote, conspire, intrigue. Comme l'a fort bien marqué — et remarqué — M. Louis Barthou, dans l'attachant petit livre qu'il a consacré naguère au Neuf Thermidor, Fouché n'était maître, un maître sans égal, que dans l'intrigue (1). Dès avant la proclamation de l'Empire, on le voit flirter avec Moreau et Bernadotte, dont les sentiments hostiles à l'égard de Bonaparte sont connus. Plus tard, Lanjuinais, Garat, La Fayette, Daunou, Benjamin Constant, bénéficient de sa protection active. Le Faubourg Saint-Germain, qui compte tant d'émigrés récalcitrants ou boudeurs, émigrés rentrés, mais dont la reconnaissance envers l'Empereur s'est arrêtée à la frontière, fait fête à Fouché. On marque de l'humeur contre les transfuges qui ont accepté de recevoir de Napoléon une seconde noblesse, les « comtes-refaits », ains, qu'on les appelle plaisamment, mais on accueille le tout-puissant ministre de la police, on cajole le régicide, l'ancien professeur de l'Oratoire, iconoclaste et apostat. Et c'est ce même faubourg qui, en 1815, imposera Fouché à Louis XVIII stupéfait : « Malheureux frère », aurait murmuré le descendant d'Henri IV (bien assuré de ne pas être démenti) « si vous me voyez, vous m'avez pardonné ».

En décembre 1808, alors que Napoléon est à Valladolid, Fouché se réconcilie avec Talleyrand. Mal engagée, cette guerre d'Espagne... Si l'Em-

(1) Louis Barthou, de l'Académie Française. — *Le Neuf Thermidor*, page 30.

pereur venait à tomber sous le poignard ou sous la balle d'un fanatique, que deviendrions-nous?... Même s'il revient, la nation n'est-elle pas fatiguée à l'excès de ce tyran qui, à force de mettre le marché en main à la Fortune, finira par la lasser. Et voilà les deux compères, les deux conjurés — le mot est de Metternich — énumérant un par un les candidats, cherchant celui — Murat ou Bernadotte — qui pourrait remplacer l'homme qui les a gavés d'argent, de titres et d'honneurs (1).

On s'essouffle à vouloir suivre ce traître-né dans toutes ses machinations et à dépister toutes ses « infidélités ». Ne citons ici que pour mémoire sa tentative de négocier directement la paix avec l'Angleterre — nous sommes en 1810 — en laissant croire au cabinet de Londres qu'il traite avec les émissaires de Napoléon, alors qu'Ouvrard, Labouchère, Baring sont les pantins dont le seul Fouché tire les ficelles. Entreprise folle, vouée d'avance à l'insuccès, mais où éclate un esprit d'intrigue poussé jusqu'à la vésanie. Ne soyons pas pourtant plus sévère que Cambacérès ; appelons cela « excès de zèle » et passons. Cette fois, d'ailleurs, la punition a été rude : la perte de son portefeuille, suivie, Fouché ayant voulu faire le mauvais plaisant et la mauvaise tête, de la disgrâce et de l'exil. Un exil qui, à part le gouvernement de l'Illyrie et une mission en Italie, auprès de Murat, dont il contribuera probablement à fortifier la défection, dure jusqu'aux derniers jours de l'Empire.

Revenu à Paris précipitamment, mais trop tard pour participer à la distribution des places, Fouché frappe inutilement à toutes les portes. « On le voit dans l'antichambre de Talleyrand », écrit M. Zweig, « chez le frère du roi, chez l'ambassadeur d'Angleterre, dans les salles du Sénat, partout. Et pourtant, personne ne l'écoute. Il écrit des lettres, une notamment à Napoléon, à qui il conseille d'émigrer en Amérique, tout en envoyant une copie au roi Louis XVIII pour se faire bien voir de lui. Mais il ne reçoit aucune réponse. Il sollicite les ministres pour obtenir une fonction digne de son mérite ; ils le reçoivent poliment, froidement, mais ne le favorisent pas. Il se fait protéger par des femmes et recommander par des gens à qui il a autrefois rendu service ; mais c'est en vain : il a commis la faute la plus impardonnable qui soit en politique : celle d'arriver trop tard ».

1815! Napoléon a quitté l'île d'Elbe. L'aigle aux couleurs nationales a volé de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame. L'Empereur est aux Tuileries. Fouché, pour la troisième fois, redevient ministre de la police. La « machine à trahir » va pouvoir fonctionner à nouveau. Un mois passe et Napoléon prend son ministre la main dans le sac, en correspondance secrète avec Metternich. « Je devrais vous faire pendre ». « Ce n'est pas mon avis », riposte le duc d'Otrante. La boutade a fait rire le Maître : une fois de plus, Fouché a esquivé le châtiment. D'ailleurs, la bataille décisive approche. Fouché, qui suppute toutes les chances, avec le flair de l'hyène qui sent à distance le cadavre, garde d'autant moins d'illusions qu'il sait que la Chambre, sournoisement manœuvrée et minée par lui, lâchera l'Empereur à la première défaite. « Dans quatre semaines », dit-il à ses amis, « nous serons débarrassés de ce furieux ».

Entre l'annonce à Paris (21 juin) du désastre escompté et attendu et avant l'arrivée du Roi et des alliés dans la capitale (8 juillet), s'ouvre une période de trois courtes semaines emplies de négociations, de tractations, de confabulations que Fouché, président de la Commission du Gouvernement provisoire, va diriger avec une habileté machiavélique qui tient véritablement du prodige. Jamais le duc d'Otrante n'a trompé plus de monde dans le minimum de temps. Bonapartistes, royalistes, orléanistes, libéraux et révolutionnaires, Chambre des Pairs et Chambre des Représentants, Gouvernement provisoire, civils comme Carnot et La Fayette, militaires comme Davout, le Roi et son agent Vitrolles sont pipés, dupés, bernés à quelques heures d'intervalle et souvent à quelques mètres de distance, avec un luxe de machinations, de « trucs » de théâtre, que Victorien Sardou n'aurait certes pas désavoués. On regrettera que M. Stefan Zweig ne se soit pas étendu plus longuement sur ces « journées des dupes » qui, dans leur raccourci, sont probablement uniques dans les annales de notre histoire.

Tant de félonies méritent salaire. Le salaire, ce fut le ministère de la Police confié par le Roi Très Chrétien, le descendant de Saint-Louis à celui qui avait voté la mort de son frère, au profanateur des autels et des églises, au mitrailleur de Lyon. Sa Majesté Louis XVIII, magnanime par intérêt et débonnaire par prudence, acceptait d'ailleurs de boire la coupe jusqu'à la lie. Lorsque, le 1er août 1815, l'ex-révolutionnai-

(1) Plusieurs semaines avant ce rapprochement solennel et un peu théâtral qui eut lieu chez le prince de Bénévent dans son hôtel de la rue Saint-Florentin, les deux hommes s'étaient rencontrés à Bagneux, chez le comte d'Hauterive. Cf. Louis Madelin. — *Fouché*, tome II, pages 79 et 80.

re Fouché convoleira en secondes noces avec Mlle Gabrielle de Castellane, d'aristocratique lignée, le Roi signera au contrat de mariage du meurtrier de son frère! Suprême honneur, mais aussi suprême imprudence. Les « ultras » ne pardonnaient pas à Fouché d'être pardonné.

« J'ai eu tort de ne pas le faire pendre, mais je laisse ce soin aux Bourbons » aurait dit Napoléon au moment de quitter le sol de France et s'acheminant vers son Golgotha. Si Fouché n'expira pas perpendiculairement, l'heure de l'expiation allait cependant sonner dans l'instant même ou l'homme paraît être arrivé au faîte de la puissance. Envoyé d'abord en disgrâce comme ministre à Dresde, Fouché est révoqué de ses fonctions le 4 janvier 1816 avec interdiction de rentrer en France .Le lendemain, la Chambre élue cinq mois auparavant, Fouché étant ministre, vote, à une écrasante majorité, la loi contre les régicides. Ce fut l'exil définitif que seule la mort devait se charger d'abréger.

Etrange éclipse de la clairvoyance de Fouché que ces élections d'août 1815 qu'il aurait pu, semble-t-il, aisément surveiller. Ne s'était-il pas fait la main pendant les Cent Jours en peuplant la Chambre des Représentants de libéraux notoires, connus pour leur hostilité à Napoléon : Garat, La Fayette, Lanjuinais, Durbach. Pourquoi, trois mois plus tard, parut-il se détourner de l'arène électorale où se jouait pour lui la partie suprême : dégoût du parlementarisme, usure prématurée, répugnance à lutter contre le courant des idées nouvelles ? Cette faute capitale, M. Zweig la passe sous silence. Elle ne peut cependant être traitée par prétérition. Nous nous permettons de signaler cet oubli à l'auteur qui voudra sans doute le réparer dans une édition ultérieure.

***

Professeur ecclésiastique de l'Oratoire, député modéré de Nantes, régicide, terroriste, pourvoyeur de la guillotine, athée sacrilège, agioteur et spéculateur plusieurs fois millionnaire, ministre de la police du Directoire, du Consulat et de l'Empire, chargé des mêmes fonctions par le roi Louis XVIII. Fouché, durant les vingt-trois années de sa vie politique, a trahi tous les hommes et tous les partis qu'il a servis. Professionnel de la trahison, s'y vautrant avec une complaisance joyeuse et une frénésie véritablement sadique, Fouché, duc d'Otrante, apparaît — même lorsqu'on le compare à Talleyrand — la plus cynique et la plus sinistre figure que nous ait laissée cette époque tourmentée. Sans doute, il faut tenir compte du moment et des circonstances qui rendaient difficile la rigidité des principes et la fidélité des sentiments. Tout le monde ne peut pas être un Dionot. Et si l'on voulait tenir la liste exacte et complète de ceux qui, de 1790 à 1815, ont renié leur foi, leurs princes et leurs principes, nous devrions ajouter plusieurs éditions au fameux « Dictionnaire des Girouettes ». Il y a pourtant des crimes qui ne sauraient être amnistiés, des reniements qu'il est impossible d'absoudre. Ne disons pas non plus, s'il vous plaît, que Fouché fut un grand homme d'Etat. Il fut, et ce n'est pas la même chose, un grand policier. Un policier corrompu et corrupteur, dont les mains étaient souillées de sang et de boue.

René Moulin.

EUGÈNE LE ROY

Périgordin a barbe de prophète.
Croquant de la Forêt Barade
Meunier du Frau.

Je veux parler d'Eugène Le Roy comme s'il était mon grand-père.

Je peux le faire car ils se ressemblent tous, ces chênes des montagnes centrales, très grands, très fiers, très nobles et vénérables. Je veux que mon grand-père ait eu aussi une barbe jusqu'à la taille, blanche et bouclée, et ce regard qui est la franchise de toute une vie.

Qu'Eugène Le Roy ait été imberbe, jeune et guerrier, personne n'y croit bien. Eugène Le Roy, c'est le patriarche périgordin, — qu'il ait eu une ascendance de Bretagne cela n'a pas d'importance non plus, — une espèce de saint Louis rendant la justice sous les châtaigneraies, majestueux, équitable et lent, robuste et remarquable.

Eugène Le Roy naquit pourtant — le 29 novembre 1836 à Hautefort, en Périgord blanc — d'un père breton, régisseur du château de Damas, et sa mère y était lingère.

Quelle fraîche enfance, dans les piles de toile blanche et la chaleur des fers, blotti, à écouter les histoires du père, les histoires bretonnes si pleines de mélancolie et de douceur, et qui prennent, confondues aux récits des vieilles femmes dans le village, les teintes périgordines, qui sont brunes, comme la terre et l'arbre, et la certitude grave de la vie, avec ses peines et ses joies.

Quelle fraîche enfance à courir les bois, mangeant les « miques et les fruits sauvages, buvant dans les creux où l'eau s'assemblait, se couchant sur l'herbe quand il était las ». Il y gagne une connaissance exacte et minutieuse de la campagne et de sa terre, sait le nom des oiseaux et de chaque fleurette, épie, surveille, observe, et mêle sa sensibilité vibrante et réceptrice à celle des bêtes et des plantes de la forêt. L'école, on la manque assez bien, elle est tellement ennuyeuse, rébarbative et nue, avec ses grandes tables plates, ses murs marqués d'inscriptions au canif, piqués de clous où les enfants pendent leur gibecière, et son maître qui baille.

Parce qu'il songe, parce qu'il est pensif et seul, on le dit distrait, maussade, impertinent. Ses camarades l'ennuient, et ses camarades l'appelent le « nessi », puisqu'il ne leur ressemble pas.

L'année rustique, cependant, coule comme une source tranquille. Les printemps sont doux, troublés du chant des coqs et du choc des cognées au tronc des arbres ; les étés languissent, quiets et comblés, les automnes ont de prestigieuses teintes. Dans l'hiver rude, on se calfeutre au coin du feu, épluchant les châtaignes savoureuses sous leur robe de bure, cassant les noix du pouce et de l'index fermes, émiettant les fougasses et partageant le lait des brebis avec le chat. On pousse, petite herbe robuste, mauvaise graine, on devient ce garçon excessif, pleurant sur le cadavre d'un oiseau, puis emporté, coléreux, brutal quand l'injustice le révolte. Crises et violences. On désespère sans raison, tout un jour, couché dans l'herbe. « Sois un homme, dit le père, ne sauras-tu recevoir sans broncher, comme un roc, la méchanceté des êtres et de la vie autour de toi ? » Et le jeune Le Roy se cuirasse.

Puis la raison prend vite le dessus, belle santé et belle humeur. Vers la quinzième année, on a bien quelque amourette, ces garçons des campagnes ne s'en vont pas rougir devant les filles comme des collégiens ! « Lorsque le chemin traversait quelque boqueteau de chênes, je prenais ma bonne amie par la taille, et, la serrant tout doucement contre moi, je l'embrassais sur sa joue brunie par le soleil et duvetée comme une belle pêche de vigne. »

Il était à l'Ecole des Frères, à Périgueux. Ses parents, qui en voulaient faire un « Monsieur », ambitieux comme les autres, l'envoyèrent à Paris où il fut employé de commerce jusqu'à l'âge du régiment. A dix-huit ans il s'engagea dans les chasseurs d'Afrique.

Le beau temps, dont on se souvient !

« En ce temps-là de ma jeunesse j'étais grand, bien fait, j'avais les épaules larges, les yeux noirs, le cou robuste, les cheveux touffus, et une courte barbe noire qui ombrait mes joues brunes. »

Ce fier garçon, superbe en uniforme rutilant, la cape sur l'épaule, le pantalon bouffant, les hanches ceintes de la draperie large, les manches galonnées et la chéchia à pompon sur l'oreille, quel succès dans les garnisons !

C'est l'âge des discussions autour des tables, des promesses et des fanfaronnades, et des enthousiasmes un peu à tort et à travers.

Engène Le Roy, malgré sa jeunesse, n'était ni futile ni inconstant. Travailleur rude, assez mauvaise tête, tenace dans ses projets et ferme dans son jugement, ses opinions étaient en lui depuis son enfance pensive. Il a mis toute sa foi en la terre. « La terre, dit-il, n'est pas une marchandise, un objet de luxe, de gloriole, de pur agrément, ni un moyen d'influence pour le riche. Chacun a droit à la quantité nécessaire pour le nourrir et sa famille avec lui. »

Aussi c'est, pour Le Roy, l'origine de toutes les révolutions qu'elle appartienne au noble, au riche, qui l'ignore, la saccage en passant, n'a jamais su se pencher sur elle avec émoi, et lui faire rendre le maximum de sa merveilleuse richesse. « La terre au paysan ! » clame Le Roy. Le même coin de terre. Le métayer qui, d'un domaine à l'autre, poursuit sa tâche ingrate, abandonne une maîtresse chaque fois qu'il quitte le cercle étroit du champ qui enfermait son labeur.

Pour Eugène Le Roy, il n'y a de vérité que sous le ciel, à creuser les sillons, jeter le grain secret, épier la germination mystérieuse et recueillir le remerciement de sa peine en gerbes d'or ; manger le pain qu'on a produit, les fruits de son verger, boire le lait de son troupeau, en somme se suffire à soi-même.

Et quand il parle du mariage !

« Ah ! me pensai-je en la voyant ainsi, quel plaisir de planter le couteau dans la tourte enfa-

rinée, de manger le pain savoureux de sa ménagère, ce pain qu'elle a fait de ses mains, qu'elle a parfumé de la bonne odeur de sa chair ! Quel bonheur de communier autour de la table de famille, enfants et tous, avec ce pain de bon froment dans lequel elle a mis, pour ainsi parler, quelque chose de son affection ».

Seulement, seulement... il y a cinquante ans quand il nous montre cette simplicité biblique de son âme ; il vit comme un saint, il ressemble à Booz. Mais le brigadier de 1858 qui perdait ses galons pour indiscipline et irrespect à ses chefs avait la tête plus près de la chéchia, Madame.

Quand il rentra en France, la taille cambrée par l'habitude de l'uniforme, et chantant la complainte :

Je parlerai d'Afrique,
Mon père Dominique
En sera tout surpris...

faitsait-il tellement fi de ces fonctions de rond-de-cuir dont il devait sourire, en « manches de doublure par-dessus celles de la lévite, le porte-plume derrière l'oreille, et empaletoqué comme un oignon de quatre ou cinq vêtements l'un par-dessus l'autre? » Quand on a vingt ans et qu'on est sans fortune, quand on se sent intelligent et fier, malgré le mérite qu'il y aurait à le faire, on ne retourne pas à la terre, on ne devient pas valet, à quoi bon mentir?

C'est pourquoi il fut nommé surnuméraire des Contributions Directes, en 1860, puis percepteur à Tocane-Saint-Apre en 1863.

Ma foi, ma foi, on a belle allure où l'on passe, grand, mince, superbe, on a grand air. Mais qu'il est fier, disent les dames de la ville, qu'il est fier ce petit bonhomme de fonctionnaire, qu'il est dédaigneux, volontaire, entêté, et presque grossier quand il s'emporte contre le convenu, l'officiel, les pédants, les visites, qu'est-ce qu'il a? qu'est-ce qu'il veut? Autant qu'on le connaît, il est intelligent, avec une finesse et une distinction si naturelles. Où va-t-il, quand il marche à pas lents, rêveur, et furieux si on le surprend d'un sourire ou d'un bonjour sous l'ombrelle? Qu'il aille... qu'il aille au diable ! Qu'il aille à Ségonzac, s'il veut !

Or, il veut bien, il ne veut même pas autre chose que cela.

Sa grande timidité, si bien cachée sous son attitude orgueilleuse, cette idée qu'on se rira de lui, qu'il sera maladroit, engoncé, qu'il cassera sa tasse ou qu'il renversera du café sur le tapis au point de croix, tout cela fond dans la chaleur louis-phillipparde du salon de Ségonzac, sous l'œil en fleur de Germaine D..., jeune fille. Qu'elle est belle et digne, cette Pénélope en robe d'alpaga, qu'elle rit avec charme et que ses yeux sont grands ! Ce n'est qu'une petite bourgeoise, et il pourrait l'aimer?

Eh bien non, on l'a mis à la porte, ce pauvre prétendant, aussitôt qu'il s'est déclaré, alléguant des « différences de classe », et lui, excessif comme on l'est à son âge, plus furieux que désespéré, s'en va à fond de train sur les chemins adverses de l'impiété et de l'anarchie, et bouleverse des archives pour savoir « l'origine et la valeur des noms dans le comté de Montignac ».

Quelques nobles, ou soi-disants,
S'ils entendent bien les mystères,
Trouveront qu'ils sont paysans
Parmi les écrits des notaires.

« Les gentilshommes, philosophes avant la Révolution, affectent maintenant des sentiments religieux pour mieux se séparer du peuple, devenu jacobin et indévôt, comme autrefois ils étaient incrédules pour se distinguer du populaire, encore tout englué dans la superstition ».

Le paysan du Périgord manque la messe le plus souvent faute de temps, et parce que les chemins sont mauvais et l'église lointaine. On vit si simplement qu'il y a plus d'un péché qu'on ignore ; les péchés, ce sont encore des distractions de riches ; et puis il arrive qu'on se « fâche avec le Bon Dieu », pour des « affaires de famille ». D'autres s'en vont lui rendre hommage à coup de rondes et de pélerinages, d'imaginations saugrenues et de saints de bois.

Voici d'ailleurs l'opinion d'Eugène Le Roy tout honnête, assagi, mûri, calmé de ses rancunes, dans la bouche du meunier Nogaret :

« Nous n'avons pas de haine contre les curés et la religion, nous ne parlons pas mal du Bon Dieu. Nous ne sommes donc pas des impies comme disent les vieilles bigotes, mais, par exemple, nous sommes tout à fait indévôts et incroyants. Quand on parle devant nous des mystères, des miracles, qu'on raconte des légendes pieuses et autres choses semblables, il me semble ouïr de ces contes qu'on fait pour divertir les petits drôles, et de fait, je crois que tout ça a été inventé pour amuser les peuples encore dans leur enfance. Mais que voulez-vous que je vous dise, j'aime tous les braves gens, qu'ils soient enfants d'Abraham ou papistes. »

Aussi Eugène Le Roy épousa-t-il civilement une jeune fille selon lui, parfaite et parfaitement simple, de qui il put dire qu'elle ne lui donna que du bonheur. Il eut trois fils.

D'un poste à l'autre, il ne quittait plus la Dordogne. Vint la guerre de 1870, qu'il fit comme engagé volontaire, « se donnant plus de mal pour obtenir de partir qu'il n'en aurait fallu pour demeurer au coin du feu. » La défaite française retentit en lui, ce grand patriote, ce républicain naïf, douloureusement.

Il était alors à Montignac, la pittoresque petite cité qu'il adopta, qui l'adopta. Tout de suite il s'était mêlé à la vie publique de la ville, avait fondé des sociétés, établi une bibliothèque, réussissant ainsi à se faire apprécier de ceux qui ne pouvaient rien, mal voir de ceux qui pouvaient tout.

Car le peuple l'aimait.

On saluait, sur le pas des portes, sa grande silhouette familière ; chez lui on quêtait un avis, un conseil. Dans les banquets des fêtes nationales, administratives ou locales, sa présence inspirait dès le seuil un sentiment d'accueil, de sécurité, de confiance. Il séduisait son monde à coup de bonjours simples et de conversations patoises, d'anecdotes, au dessert, d'une gauloiserie alerte et sûre. On ne jurait plus que par lui.

Voici qu'on dit qu'en ce temps-là les percepteurs disposaient de loisirs. Avec son goût prodigieux de l'étude, Le Roy utilisait les siens à fourrasser les vieilles archives de la ville, y apprenait la répercussion révolutionnaire en Périgord, et projetait une « Histoire de la Révolution » ample et documentée. Puis, le temps lui manqua, et il ne publia que ses essais en une modeste plaquette : « La Société populaire de Montignac pendant la Révolution ».

Avec un bagage très simple d'études strictement primaires, ne devant rien aux lectures ni aux fréquentations de petit comité, peu ambitieux, indifférent aux petites gloires comme aux grandes, le goût d'écrire était en lui, naturel et irrépressible. Il avait composé des vers, comme plus d'un l'ont fait, des vers un peu naïfs, lourds de sentiments excessifs, mais sincères comme un émoi de vingt ans. Il avait chanté l'Algérie et ses femmes de bronze, la brièveté du plaisir et la fadeur des matins las. Pleurnicheries comme il se doit au passé, à la jeunesse claire, fragile comme l'eau dans les mains. Chagrins d'amour. Et puis on vieillit, on devient sérieux, on écrit : *La bourse... ou la vie éternelle*, *Relation d'un compagnon maçon de passage à Montignac*, *Les Pélerins modernes*, *Les Papes-Rois* ; on est fort, on est violent, on défend son opinion jusqu'à la querelle. Par l'intermédiaire des journaux locaux, Victor-Gabriel-Eugène Le Roy s'en va-t-en guerre.

Mais il fallait moins de raisons, politiques, sociales, générales et particulières pour que, au 16 mai, Le Roy soit déchu de ses fonctions. Il écrivait à Caillaux, ministre : « Si j'ai été frappé, ce n'est pas pour être sorti de la réserve imposée aux fonctionnaires en faisant de la politique républicaine, mais seulement pour n'avoir pas voulu faire de la politique réactionnaire. De tous les principes nécessaires aux sociétés, il n'en est pas de plus essentiel que la justice. Aussi, quelque peu que je sois, je n'ai pas voulu la laisser violer dans ma personne sans protester. »

Le Roy, écœuré et stoïque, méditait à son aise. Plaignant ceux qui courbent la tête, il admirait les forts, les précurseurs, et sans doute devait-il se dire que c'était son devoir d'être de ceux-là.

Rétabli dans son emploi en 1884, il fut nommé percepteur des amendes à Bordeaux, où il s'ennuya.

Coup de théâtre. Ce grand vieillard que des heures de solitude au creux des bois laissaient heureux, patient, avec un sentiment de plénitude, la grande ville et ses rumeurs pesaient sur ses puissantes épaules. Après vingt années de vie campagnarde comblée, cet homme magnifique connaissait l'ennui.

Il a cinquante ans. Dans son bureau étroit, empuanti de colle et de vétusté, le temps s'égrène avec un désespoir de glas, Il se souvient d'un détour, d'un chemin, d'un arbre et d'une source fraîche, il est ému comme un jouvenceau. Il est lyrique, poète, — à son âge ! — poète en sabots, la barbe en broussaille, ses collègues en sourient. Mais à quel âge peut-il y avoir plus de jeunesse, plus de fleur bleue dans l'âme qu'à l'âge où la jeunesse disparaît? Tout ce qui a été, le souvenir des heures lumineuses, vous tenaille comme un regret. Jeunesse, enthousiasme, éclats de rire lancés au ciel ou au clapotis d'un ruisseau — dire qu'on passera ! Dire que rien ne restera de votre passage rapide ! Les feuilles oublieront comme leur teinte vous troublait, les oiseaux se passeront de vous, vieux radoteur qui joigniez les mains à les entendre, et de tout ce que vous aurez voulu, de ceux que vous aurez aimés, il ne restera rien. Les arbres se prolongent dans leurs racines séculaires, mais vous, vieux chêne sans racines,

qu'aurez-vous laissé? de quoi aurez-vous servi? et à quoi bon la générosité et l'amour dont tout votre cœur déborde ? Eugène Le Roy écrivait.

Il donna *Le Moulin du Frau* en 1891, mais on ne sut pas tout de suite qu'il avait fait un chef-d'œuvre.

Cela se passa tout à fait comme dans les romans ; on veut que soit récompensé le vrai mérite. L'histoire paraissait en feuilleton dans une feuille de chou locale, l'*Avenir de la Dordogne*, je crois. Le sénateur Dusolier, attendant un train dans une petite gare quelconque, acheta le journal, le lut le temps du trajet, s'arrêta au roman, y prit goût, s'étonna, admira, fit rechercher l'auteur et lui annonça son talent. Il insistait pour que l'ouvrage parût dans *Le Temps*, ce journal prude l'acceptait d'enthousiasme, avec la toute petite réserve de voir ces jacquous un peu moins croquants. Le Roy répond qu'il ne châtrera pas ses meuniers, qu'ils resteront ce qu'ils ont été, républicains et libres-penseurs paysans. Je ne sais pas comment tourna la chose.

Voici Eugène Le Roy connu, célèbre, tout de suite admiré, discuté pour l'étonnement qu'il suscite : un ours, un vieux fou de province, un petit bonhomme de scribouilleur, — et aussi la légende, le fils naturel d'un hobereau et d'une blanchisseuse... porté aux nues.

Comme il s'en moque ! Il œuvre, et la chose écrite une fois jaillie de son cerveau tardif et de son cœur spontané ne l'intéresse plus. Jamais il ne s'est inquiété de manœuvres d'édition, de publication, de réclame. Il écrit parce que ce lui est nécessaire, et rien de plus. Que la foule se partage ce qu'il lui livre abondamment, que l'éditeur chicane — mais savait-il qui l'éditait?

A cette heure grave de la maturité, quand d'autres voient couler leurs forces formidables, Le Roy gagnait les siennes. Jusqu'en 1907, à l'heure de sa mort, il travailla, magnifiquement.

Parce que son œuvre était tardive, lentement et complètement formée dans son esprit et dans son cœur, par sa connaissance parfaite du terroir et de ses coutumes, sa science du mot patois, venu en heure et placé à sa place, avec sa saveur de truffe, parce qu'il livrait ses souvenirs tout simples, simplement, et qu'on ne connaît rien, jamais, mieux que soi-même, il atteignait d'emblée à la perfection.

Il était retourné, ayant pris sa retraite, à Montignac, petite cité de son cœur. Il y avait retrouvé ses habitudes, ses affections et même ses querelles, et l'odeur inoubliable du sol natal. Sa maison, divisée, pointue, haut perchée, croûlante de grappes et de lassitude vénérable. Sa vie quotidienne.

Chaque jour il se lève à l'aube. Descend au jardin, taille une branche morte, déjeune, s'informe, et lit son courrier ; il travaille un peu, en veste de velours, son chat roulé en boule endormi sur sa large main ; se prépare, s'habille, peigne sa barbe à boucles, coiffe son grand chapeau. Chaque jour il sort à midi, va à pas fermes, et lentement, scandant sa marche d'une canne légère. Il s'arrête au seuil des boutiques, salue, regarde, se mêle, observe, rien qui lui soit indifférent : le geste de l'ouvrier, le détail d'un outil... Il caresse la joue d'un enfant, il écoute les confidences des mères. Sans grande fortune, il donne à tout venant.

Le voici à sa table de travail. Son intérieur est confortable et chaud, sérieux, sympathique à son image. La tapisserie d'étoffe un peu fanée, aux murs, emmêle des palmes de fougère. Dans la demi-clarté des rideaux de damas, la lumière s'accroche et luit au détail de quelque sculpture. Suspendu à des bois de cerfs un « lùn » de cuivre clignote sa veilleuse au-dessus de la main du maître. La table a un tapis à franges, et s'encombre de piles méticuleusement ordonnées. Des cartes anciennes au mur — du Périgord, haut et bas, noir et blanc, — un cher portrait de femme, et son agrandissement à lui, patriarchal, comme un modèle.

Les heures déclinaient. Le Roy apprenait une angoisse que ses romans laissent paraître, mais que lui repoussait de tout son orgueil. Il ironisait sur lui-même : « Hier j'ai arraché une incisive qui branlait et me gênait fort. Nous nous en allons peu à peu... » (cité par Gaston Guillaumie). Il disait des choses simples, d'une résignation navrante : « En attendant la fin, je ne vais pas trop mal. Jeudi 29, jour de mon 70e anniversaire, j'ai fait à pied une douzaine de kilomètres... »

Il mourut dignement, comme il avait su vivre. Il eut des obsèques civiles, sans fleurs ni couronnes, ni discours. Il fut conduit au cimetière haut perché de sa petite ville dans l'insolente hardiesse des églantines rouges tenues dans des mains émues gantées de noir, son cercueil recouvert d'un drapeau tricolore. Il faisait beau, c'était mai. Le Périgord heureux saluait en robe printanière.

Aujourd'hui Montignac s'énorgueillit, dans son square chiche, du buste de bronze du Maître que le Conseil municipal inaugurait le 25 septembre 1927, à coup de trompettes et des clo-

ches de l'église, immense et rédemptrice, sous un aigre petit soleil.

Mais, plus précieux, sur les rayons des bibliothèques pieuses, les livres endormis qu'une émotion, pareille à l'émotion qui les fit naître, réveillera.

JOSETTE CLOTIS.

POEMES

VOYAGES

I

L'YGUAZU

Un prodigieux fantôme de vapeur blanche montait, les bras ouverts, dans le ciel où, de ses mains vagues, toutes chargées des bijoux du prisme, il osait presque cueillir le soleil.

ABEL BONNARD.

J'évoque avec effroi la cataracte immense;
Dans le soir tropical aux embruns diaprés
J'entends le chant lointain et la sourde cadence
Des torrents de cristal de lumière empourprés.

J'évoque la Nature et sa vaste opulence.
Le sublime fracas de ses lacs débordés,
Comme un hymne au soleil, une grave romance
Qu'un orchestre innombrable aurait de sons brodés.

Avalanches d'azur, cascades fabuleuses,
Abîmes insondés, ondes vertigineuses,
Jaillissements, éclairs, orgueil, éternité

De Celui qui fit l'astre et la fleur et le monde
Pour transporter un jour dans la forêt profonde,
Le flot de l'Océan, du ciel précipité!

II

IMPROMPTU A LA GRÈCE

A mon ami Vekiarelli.

De Paris jusqu'à Rome et jusqu'au Parthénon,
Nous allions, emportés par un rêve mystique,
Retrouver, frémissants, dans Athènes l'antique,
Et la chanson d'Homère et l'écho de Platon.

Et de l'Arc de Triomphe aux jardins d'Apollon,
Les Latins sont venus prier sous le portique
Du Temple de lumière élevé dans l'Attique
A Minerve aux yeux verts plus belle que Junon.

Berceau de Phidias, tombeau d'Iphigénie,
Grèce, Mère des Arts et Mère du Génie,
L'oubli ne connaît point tes marbres éternels!

— Et ce soir, malgré moi, perdu parmi la fête,
Je regrette Samos et le miel de l'Hymette,
Et l'accueil souriant de tes Dieux paternels!

III

BOLIVAR

A LL. EE. le Dr Zumela, Ministre du Vénézuéla et le Général Vasquez Cobo, Ministre de Colombie.

Un grand Américain — et qui n'est pas Franklin;
Un soldat glorieux — qui n'est pas Bonaparte;
Un démocrate ardent qui refait une carte
Au fond d'une forêt plus belle qu'un Kremlin!

Cet homme du Destin, au noble Rêve enclin
S'appelle Bolivar! A sa parole éclate
Au cœur de vingt pays au passé disparate
Un élan qui des Rois annonce le déclin.

Et du Nord au Midi, des flots de l'Orénoque
Aux flots du Magellan, d'espérance on suffoque
A l'apparition des jeunes libertés

Que le héros semait par les monts et les plaines
D'un Continent immense affranchi de ses chaînes,
— Et c'était Bolivar, Prince des Révoltés!

JEAN CASABIANCA.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA PROPOSITION DE M. HOOVER

Il est vraiment étonnant que l'offre de moratoire général du président Hoover ait produit un tel effet de surprise. Elle était à prévoir, non certes sous la forme un peu brutale, et dans tous les cas fort insolite, dans laquelle elle s'est produite et qui a fort justement alarmé l'opinion française, mais sous une forme quelconque.

Il y a, en effet, plusieurs mois déjà que l'Allemagne se trouve dans une situation financière

extrêmement difficile. Cette situation, il est tout à fait inexact de soutenir qu'elle est dûe uniquement à la charge des réparations. Le chômage qui écrase le pays est dû non seulement à la crise mondiale qui pèse également sur les autres peuples, mais aussi à la « rationalisation » excessive et imprudente de l'industrie. Quant à la crise financière, elle est attribuable surtout à des dépenses somptuaires, dépenses sociales et électorales, dépenses militaires (budget excessif de la Reichwehr, lancement de croiseurs, dernier modèle). Qu'on se souvienne du rapport de M. Parker Gilbert.

D'autre part, l'aggravation de la crise a manifestement pour origine les événements politiques de ces derniers mois. L'Allemagne souffre surtout d'une véritable hémorragie de capitaux qui est en raison directe de l'inquiétude, causée par les manifestations d'Hitler et des Casques d'acier, ainsi que des progrès de la propagande communiste. Cette inquiétude, l'entrevue des Chequers n'a fait que l'aggraver. C'est depuis que, pour réparer cette vaine entrevue, le chancelier Brüning a insité en diverses manifestations sur la détresse de son pays, que la Reichsbank a dû intervenir pour soutenir sa devise. « Il n'y a à cela nul calcul et nul machiavélisme, dit fort justement M. Régis Gignoux dans l'*Européen*. Mais, quand, du soir au matin, le propriétaire d'une maison déclare qu'elle va s'écrouler sur la tête des occupants, ceux-ci sauvent leurs meubles et disparaissent. Ainsi de la masse considérable des capitaux flottants en pension outre-Rhin et qui, depuis le début de ce mois, ont gagné des cieux meilleurs. »

La responsabilité du Reich dans sa détresse, est donc évidente. Mais en politique, il n'y a rien de plus vain que les récriminations. La solidarité économique des diverses nations est telle qu'il fallait, dans l'intérêt général, s'efforcer de tirer l'Allemagne de ce mauvais pas, quitte à obtenir d'elle certaines garanties d'ordre politique. Et, il était fatal qu'on en vînt à parler d'un moratoire. Or, comme je le disais dans mon précédent article de la Revue, ce moratoire était impossible sans le concours des Etats-Unis. Ce concours, l'Allemagne l'a obtenu plus rapidement qu'on ne pouvait s'y attendre. C'est là la seule surprise. Pourquoi ?

Les journaux anglais racontent là-dessus une histoire qui a bien l'air d'une histoire de brigands.

« J'apprends, écrivait dernièrement le rédacteur diplomatique du *Morning Post*, que des plans soigneusement établis par Moscou pour obtenir le contrôle de l'Allemagne ont été le facteur déterminant de la hâte de M. Hoover à faire connaître au monde ses propositions bien étudiées. Il avait l'intention de ne les lancer que plus tard, sans doute après l'arrivée en Europe de M. Stimson, mais à son retour à Washington, le 19 juin, il apprit que la situation à Berlin était tellement critique que la solidité du cabinet Brüning n'était qu'une question d'heures.

« La chute du gouvernement aurait immédiatement entraîné un coup d'Etat des forces armées d'extrême-droite. Cette éventualité avait été prévue par Moscou. Un coup d'Etat exécuté par des forces armées aurait encore fait baisser le crédit allemand et augmenté le manque de confiance. La conséquence naturelle aurait donc été un revirement vers la gauche.

« Le Kremlin avait des plans parfaitement préparés pour cette occurrence. Moscou espérait que la France occuperait de nouveau la Ruhr, ainsi qu'elle en aurait eu le droit. Un telle action aurait soulevé l'opposition de tous les Allemands et aurait donné une excuse à Moscou pour attaquer la Pologne, afin de venir au secours de l'Allemagne communiste.

« Voilà le tableau des événements tels que Moscou et les communistes allemands se l'étaient figuré. Les propositions du président Hoover ont détruit tous leurs espoirs. »

En vérité, on en frémit. Mais d'où le rédacteur diplomatique du *Morning Post* tient-il cette histoire ? Elle semble faite pour dorer la pilule, la pilule qu'il s'agit de faire avaler à la France !

Ce qui est infiniment plus probable, c'est que M. Hoover a voulu sauver les capitaux américains fort considérables qui, investis dans l'industrie allemande, ne pouvaient pas s'évader comme les capitaux flottants. Son « geste généreux », propice aux développements oratoires, est en réalité d'un utilitarisme rigoureux et d'ailleurs parfaitement légitime de la part d'un chef d'Etat. Malheureusement, c'est surtout la France qui eût été appelée à en faire les frais et, d'autre part, on ne voit pas bien qu'il soit de nature à sauver l'Allemagne.

On sait que la proposition Hoover consistait essentiellement à suspendre pour un an les annuités dues par les Etats européens à l'Amérique, au titre des dettes de guerre, et les annuités dues par l'Allemagne aux différents Etats européens, au titre des réparations. Le sacrifice est lourd pour *l'Etat* américain ; il l'est également pour la France et pour la Belgique ; il l'est beaucoup moins pour l'Angleterre et pour l'Italie dont les dettes de guerre sont à peu près l'équi-

valent de la créance réparation et qui n'ont pas fait de difficultés — l'Italie avec quelque réserves — pour accepter un règlement qui leur coûte assez peu et de passer pour les sauveurs de la prospérité européenne.

Mais ce qui a paru le plus grave à l'opinion française, c'est que, tenu officiellement à l'écart du plan Young que l'Amérique est censée ignorer, le projet Hoover n'en est pas moins une atteinte au plan Young. Aussi était-il indispensable que la France fît sur ce point toutes ses réserves. Non seulement elle se défend ainsi elle-même, mais du même coup la moralité internationale. Il eût été tout de même inconcevable qu'une signature donnée pour cinquante-deux ans par un certain nombre de pays fût reniée au bout de cinquante-deux semaines. Aurait-ce été là le but que visaient le Reich et ses amis ? On pourrait le croire. Déduction faite en effet du service de l'emprunt Dawes et du service de l'emprunt Young, ainsi que de la contribution des chemins de fer allemands au paiement des annuités actuelles, le budget annuel du Reich, dit M. Régis Gignoux, serait allégé en tout et pour tout d'une somme de 1.590 millions de marks, ce qui ne représente pas le vingtième de la dépense des collectivités allemandes ».

Ce ne serait donc qu'un soulagement bien momentané. Est-ce pour un si mince résultat que le président des Etats-Unis aurait agité ses foudres ? Ou bien aurait-il, comme on l'a dit, voulu simplement donner un coup de fouet à la finance internationale qui souffre surtout d'un manque de confiance, ou bien encore aurait-il pensé qu'en ébranlant les règlements financiers actuels, il en aurait préparé d'autres plus favorables à l'Allemagne, ouvrant la voie à une révision de ce plan Young qui commence seulement à fonctionner et qui devrait être complet et définitif ?

On ne peut le croire ? il se serait fait ainsi l'instrument du triomphe final de la thèse allemande qui consiste à faire prétendre que la reprise générale des affaires dépend avant tout, sinon uniquement, de la suppression des réparations, ce qui équivaudrait à faire payer finalement les frais de la guerre par les puissances qui en ont été victimes et qui ont été victorieuses. En vérité, ce serait le triomphe de l'immoralité politique.

En vue de la paix économique et politique, on peut nous demander beaucoup de sacrifices, car la France a montré qu'elle ne demandait pas mieux que de *réaliser* l'Europe, mais on ne peut pas nous demander celui-là. Le principe des réparations doit demeurer intangible. Et, d'ailleurs, il n'est pas de paix générale concevable sans le respect absolu des engagements internationaux. Ceux-ci ne peuvent être ni abrogés ni modifiés unilatéralement, à plus forte raison à coups de télégrammes impératifs. Sous prétexte de sauver des « places » financières, il ne faudrait tout de même pas inaugurer l'ère de la diplomatie à coups de marteau.

Si un jour le statut économique du monde doit être modifié par une entente internationale, l'affaire ne se réglera pas par des télégrammes et sous l'empire de la nécessité d'assurer le resserrement de telle ou telle bourse européenne ou américaine.

DUMONT-WILDEN.

LES ŒUVRES ET LES IDÉES

A PROPOS DU SAINT-SIMONISME

La dignité d'un livre est faite de qualités précises, de scrupules et de mérites indéfinissables; on l'éprouve, on en est saisi, on l'admire avec une gratitude qu'il nous est rarement donné de ressentir... S'agit-il d'histoire, on demeure surpris : entre l'aride érudition et la vulgarisation romanesque et plus ou moins romancée, nous avons perdu la notion de cette beauté, de cette richesse et de cette profondeur, qui peuvent conférer un si grand prix à un ouvrage historique. En retrouverons-nous le sens et le désir ? Certes, on ne souhaite nullement « casser les reins » au roman, qui pullule et satisfait à cette conception d'une littérature facile et publicitaire aujourd'hui universellement triomphante ; il nous suffit que de ce frivole néant surgissent quelques œuvres inoubliables. Comment, toutefois, ne pas juger absurde et singulièrement bouffonne l'attention qu'on accorde à un débutant sans génie, à tant de rêveries et de rhapsodies négligeables sur la simple affirmation d'une vocation romanesque ? Cependant que de gran-

(1) SÉBASTIEN CHARLÉTY. Histoire du Saint-Simonisme. 1825-1864 (1 vol. Paul Hartmann, 1931).

des œuvres de pensée et de vie demeurent à l'écart, privées non seulement de cette louange universelle, banale, prodiguée à tous, plus humiliante à vrai dire que le sarcasme ou l'injure, mais, chose infiniment plus grave, de l'audience de maints lecteurs capables d'y puiser la joie de l'esprit.

Un jour viendra peut-être où notre distinction des genres paraîtra ridicule : une œuvre forte est infiniment précieuse, qu'elle s'intitule roman, essai, histoire ou poème ; fiction ou réalité vécue, prose ou vers, on n'est pas même sûr que la qualité de l'émotion et du plaisir intellectuel soit si différente... Quiconque en sera convaincu rangera dans sa bibliothèque non loin des romans d'Estaunié, très proche des œuvres de Roger Martin du Gard, de Giraudoux, Morand, Valéry et quelques autres, l'*Histoire du Saint-Simonisme*, par M. Sébastien Charléty.

*
* *

La poésie, on dit aussi la mystique, d'un grand sujet, voilà sans doute ce que nous demandons à un historien de nous révéler, de nous communiquer, de nous rendre intelligible et en quelque sorte sensible par-delà l'exactitude du récit. Il n'est d'authenticité profonde que poétique... Cette Histoire du Saint-Simonisme est d'abord un ample poème édifié à la gloire d'une extraordinaire et magnifique aventure. Disons-le en hâte, avant d'y découvrir un puissant faisceau de destinées individuelles enchevêtrées, follement romanesques, maintes scènes de comédie ou de vaudeville, une merveilleuse diversité de vues et de jugements sur l'une des époques les plus fécondes en hommes, en idées, en extravagances, en révolutions politiques et intellectuelles de notre récent passé. Par toutes ses racines, le Saint-Simonisme se rattache au tréfonds de notre histoire, de notre sol et de nos institutions ; il est le frère jumeau de notre romantisme ; il a voulu tout embrasser de notre vie intellectuelle, morale, sociale, et, le premier osé envisager, prophétiser, voire définir une orientation radicalement nouvelle du monde moderne ; en dépit de ses retentissants échecs, nous sommes ses héritiers comblés... Son influence, nous la saisissons en nombre d'idées ou de fragments de doctrine incorporés à nos façons de penser, et si familières à notre esprit que nous en ignorons souvent l'origine ; elle survit dans une certaine conception de la valeur des choses et de leur rapport à l'activité, au mérite, à la destinée de l'homme ; elle est à la base de nos évangiles réformistes et de notre socialisme dans la mesure où il n'est pas emprisonné par les commandements de Marx ; elle se matérialise en de solides institutions, puisqu'il y eut un Saint-Simonisme pratique, dont on retrouve l'initiative aux commencements de sociétés industrielles ou d'utilité publique, de banques, de coopératives, et qu'enfin nos chemins de fer et le canal de Suez demeurent ses obligés.

Si complète que soit l'énumération des services rendus par le Saint-Simonisme à l'esprit et à la société, elle n'épuise pas la totalité d'une mission historique qui dépasse les faits repérables : un groupe d'hommes incline la pensée moderne à l'une de ses décisions les plus importantes ; il s'ensuit des corollaires sans fin, un enthousiasme contagieux, une pénétration spirituelle dont on ne mesure pas la portée, encore qu'on en découvre de toutes parts les effets imprévus. Par tout un côté obscur de ses conséquences et de sa fécondité, autant que par ses démarches connues et son enseignement défini, le Saint-Simonisme, fils de l'effort logique, de la science positive, mais aussi du sentiment et de l'exaltation chimérique, demeure l'un des principaux témoins de ce XIXe siècle « stupide », peut-être, mais si attrayant et si véritablement grand.

Le Saint-Simonisme, ses chefs et ses apôtres vérifient avec éclat la parole de Keats : « A man's life of any worth is a continual allegory, and very few eyes can see the mystery of his life... »

L'allégorie saint-simonienne nous offre de multiples sens dont aucun peut-être n'est plus saisissant que cette révélation du don d'invention qui est la propriété singulière du génie humain : il y a dans l'univers un ordre humain de l'intelligence et de l'action, sans communication avec ce qui l'entoure, hors duquel tout nous échappe, mais de cet ordre nous sommes les maîtres en quelque sorte absolus, capables d'y renverser et d'y reconstruire indéfiniment les rapports dont nous vivons ; vue consolante si la fragilité et pour tout dire l'arbitraire de ces rapports nous contraignent à envisager une éclosion indéfinie de combinaisons nouvelles ; nos problèmes d'aujourd'hui seront ou paraîtront résolus quand un cerveau ingénieux en aura complété ou interverti les termes... Qui niera qu'avec le Saint-Simonisme l'équilibre de la civilisation, sinon des destinées humaines, ait paru changé ?... D'où cependant l'esprit humain tire-t-il ses subites inspirations, et qui conseille ce démiurge ? On croirait volontiers que

les Saint-Simoniens se sont posé la question tant il semble évident que leur incertitude est la source de ce mysticisme si étrangement et si gauchement mêlé à leurs systèmes et à leurs manifestations.

Car ils furent, parmi tous les hommes d'action et de pensée, les moins capables de définir en eux-mêmes la part de l'incompréhensible ; ils renoncèrent à se connaître et s'effrayèrent parfois de cet irrationnel qui les envahissait, et les conduisit fréquemment à des excès pathologiques.. Enfantin vieillissant, interrogé par Maxime du Camp sur les excentricités de la secte, s'écriait : « Tais-toi, ma folie va me reprendre... »

Le double visage du Saint-Simonisme — visage de démence, visage de généreuse lucidité — ne serait-il pas le symbole de la double tendance que tout homme porte en soi, et dont le contraste est d'autant plus apparent que l'homme est plus puissant, et son idée plus audacieuse ?

Est-il donc nécessaire qu'un certain égarement accompagne toute manifestation éminente de la vie ou de la pensée ?

Il ne suffit pas d'invoquer ici les fantaisies d'un Enfantin, doux maniaque et prophète impérieux ; Enfantin est le principal responsable, il n'est pas le seul responsable des mascarades de Ménilmontant et de tant d'autres extravagances vestimentaires, verbales ou pseudo-théologiques, de tant de folies et de comiques insanités qui ridiculisèrent le Saint-Simonisme aux yeux de la foule et faillirent le discréditer à jamais dans l'opinion des clercs. On se demandera toujours comment un apostolat si épris de rites carnavalesques a pu séduire, ou n'a pas écarté, le monde de polytechniciens, d'ingénieurs, de médecins et de savants parmi lesquels se recruta la secte ?... Question troublante et insoluble, qu'il ne faut pas éliminer comme oiseuse ou secondaire, qui est au centre du Saint-Simonisme — et si nous pouvions en douter, nous serions avertis par l'ironie respectueuse dont se nuance aux passages risqués le récit de M. Sébastien Charléty.

***

L'ironie, le respect... un écrivain moins habile, moins délicat s'y fût compromis sans profit pour la vérité. On aimera le grave enthousiasme tempéré, çà et là, d'un juste sourire, qui, d'un bout à l'autre emporte le récit, allégé et comme éclairé par le sentiment d'une sympathie, on oserait dire d'une amitié spontanée. Amitié sans déclamation. Bel exemple de cette pudeur intellectuelle que M. Sébastien Charléty reproche aux Saint-Simoniens d'avoir si imprudemment méprisée... Question de goût, mais aussi accord préétabli de l'historien et de ses justiciables sur un certain idéal de vie éternellement inintelligible aux médiocres : « Des hommes capables de pousser l'erreur jusqu'à la folie et de faire à cette folie tant de sacrifices se défendent d'avance contre toute raillerie facile, provoquent, chez ceux même qui se sentent le plus éloignés d'elle, quelque secrète envie. »

La plus émouvante paraphrase de ce haut orgueil qu'il était permis aux Saint-Simoniens d'éprouver, vous la trouverez dans la plaidoirie prononcée par l'un d'eux, Michel Chevalier, devant les assises de la Seine, lorsqu'il plut au gouvernement de Louis-Philippe de les inquiéter, en paraissant inquiet, et de faire condamner Enfantin, Duveyrier et Michel Chevalier à un an de prison :

> Des hommes qui ont fait ce que nous avons fait pour propager leur croyance, ont une foi profonde. Je ne sache pas, Messieurs, dans ce siècle où il est si fort question d'indépendance et de conscience, où le dévouement officiel aux gouvernements qui se succèdent et passent est une si commune vertu; je ne sache pas qu'en ce siècle on trouve beaucoup de gens qui, placés entre leur conviction ou leurs sympathies et leurs émoluments ou leurs dignités, se décident à donner leur démission; en ce siècle où beaucoup d'hommes courageux consentent à exposer leur tête dans des conspirations, je ne sache pas qu'il y en ait beaucoup qui aiment à exposer leur fortune; or, fortune et places, le plus grand nombre d'entre nous ont eu à sacrifier l'une ou l'autre et ils l'ont fait. Et ce n'est pas tout; nous avons dû renoncer à l'affection de personnes qui nous étaient chères; nous nous avons dû briser des liens qui nous étaient précieux : nous avons dû préférer aux douceurs d'une existence honorable une vie agitée; à la considération publique les injustes clameurs des hommes légers, les dédains des indifférents et les reproches des sages et des docteurs. Or, qui, en dehors de nous, fait autant aujourd'hui pour sa croyance ?

Paroles d'un autre âge, qui résonnent étrangement dans le nôtre, où l'on ne sache pas que l'esprit de sacrifice soit davantage répandu.

Est-ce à dire que l'humanité soit désormais incapable d'entendre un tel langage, et d'en accueillir la leçon, on ne le croit pas davantage. La rhétorique des Saints-Simoniens peut quelquefois paraître démodée, leurs idées ne le sont pas ; on en suit la pointe, que le temps n'a pas émoussée, au plus profond des chairs et des cerveaux. Ennemis du libéralisme, s'ils suppri-

maient la liberté au nom d'un dogmatisme scientifique, et si, au nom de l'humanité, ils condamnaient l'individu, on ne sache pas que ces tendances, reprises et mises en forme par le positivisme et le socialisme, aient aujourd'hui moins de crédit parmi les masses qu'au temps du romantisme. L'homme de la rue les tient de plus récents apôtres et ignore les précurseurs. De ceux-ci pourtant le trop vaste programme mérite encore examen ; leurs écrits sont un répertoire d'idées neuves,si neuves parfois qu'elles n'appartiennent pas encore au passé, mais se rangent parmi les anticipations d'un incertain avenir ; et je n'en veux pour preuve que ce projet de crédit intellectuel — dernière invention conçue par le génie utopique d'Enfantin, — utopie dont nos gouvernements s'inspireraient aujourd'hui bien utilement et qui ferait la fortune d'un grand ministre de l'Instruction publique, plan d'avenir généreux, bienfaisant, nécessaire, dont nous n'avons pas su tenter seulement la plus minime réalisation...

Certes, il fallait que tout cela fût rappelé à l'oublieuse humanité ; il y fallait un beau livre, sobre, éloquent et fort.

Les dieux en soient loués, nous l'avons.

LUCIEN MAURY.

VARIETES

UNE BROUILLE ENTRE LA FRANCE ET LES ÉTATS-UNIS (1798)

Nous ne ressentons aucune gêne, nos alliés les Anglais et nous, à rappeler aujourd'hui les querelles qui ont mis aux prises les deux peuples et qui leur ont donné dans le passé maintes occasions de développer et d'éprouver leurs loyales et solides vertus guerrières, depuis cinq ans confondues au service de la plus juste des causes. Egalement Américains et Anglais, ont recouvré dans la lutte pour la liberté du monde le sentiment de leurs affinités ancestrales, garant de leur bonne entente. A plus forte raison les Américains et nous, qui n'avons tissé notre commune histoire que de fils d'or de la liberté et de la générosité, pouvons-nous, sans danger pour notre amitié, nous ressouvenir que dans cette trame, se glissèrent parfois quelques bruns échappés au noir fuseau de la Discorde... D'ailleurs, d'habiles ouvriers survinrent à temps pour reprendre d'un doigt agile l'œuvre compromise qui risquait de devenir une autre toile de Pénélope : Ainsi Bonaparte, dès son accès au consulat (décembre 1799), travaille au rétablissement des bonnes relations entre la France et les Etats-Unis d'Amérique. Tâche délicate et qui depuis six ans préoccupe des hommes comme Washington et Talleyrand. Celui-ci reconnaît que l'écheveau est bien emmêlé: « L'observateur impartial, écrit-il, a bien de la peine à établir la question quand il cherche les moyens de la résoudre. Des altercations continuelles entre la France et les Etats-Unis, placent ces deux pays dans une position extraordinaire. » Pour Talleyrand, la cause de ces différends réside dans l'intervention de l'Angleterre intéressée à troubler les bons rapports entre les deux peuples. C'est une explication, mais qui n'est point totale. Sans doute l'Angleterre cherche à se rapprocher des Etats-Unis pendant qu'elle fait la guerre à la France, et provoque contre nous des mesures inamicales des Etats-Unis, cependant « engagés perpétuellement » — par le traité de 1778 — « à garantir les possessions de la France en Amérique ».

En 1793, à la nouvelle que la Convention déclarait la guerre à l'Angleterre, deux courants d'opinion s'étaient manifestés aux Etats-Unis Jefferson demandait qu'on vînt en aide à la France « en reconnaissance des services qu'on en avait reçus ». Par contre, Hamilton et Knox déniaient toute valeur à l'engagement de 1778, qui avait été pris « vis-à-vis du roi de France » et que le changement de régime avait annulé. La déclaration de neutralité du 22 avril 1793 ne fit qu'aggraver dans le pays les divergences sur la conduite à tenir vis-à-vis de la France. Les partis politiques, en opposition de plus en plus déclarée, manifestaient leurs sentiments sur les affaires de France avec d'autant plus de véhémence que le nouveau ministre de France, le Girondin Genet, ne gardait aucune mesure dans la propagande révolutionnaire qui lui tenait lieu d'activité diplomatique ! Les timorés, les « Fédéralistes » n'avaient pas tort de reconnaître dans ce singulier personnage, le symbole d'une politique tapageuse et brouillonne, qui contrastait avec l'image de l'ancienne Constitution anglaise redevenue vivace à leurs yeux et chère à leur cœur. Par contre, les « Républicains » ac-

clament les victoires de la France et dans des banquets bruyants mêlent à leurs ovations pour la Révolution, des critiques véhémentes contre Washington et les « neutralistes »! En France, la neutralité de l'Amérique est mal accueillie... La Convention met l'embargo sur les navires « neutres », c'est-à-dire américains, en partance à Bordeaux (mai 1793). A cette violation des traités, l'Angleterre répond en interdisant aux « neutres » toute relation commerciale avec la France « et ses possessions ». Ainsi « *neutre* » signifiait « *américain* » pour les Anglais comme pour les Français, et la fameuse « déclaration de neutralité » désignait les Etats-Unis aux coups des deux belligérants ! Dans le gouvernement même, Jefferson reprochait à Washington sa politique de neutralité. On savait d'ailleurs que le Président s'était montré très courroucé du traitement infligé à La Fayette par les révolutionnaires. Sous l'inspiration du Secrétaire d'Etat Pickering, anglophile notoire, Washington en était même arrivé à écrire — sinon à penser — que « la France n'avait point autant de droits qu'on le supposait généralement à la reconnaissance des Etats-Unis. »

Ainsi se développait progressivement aux Etats-Unis « la grande crise d'animosité contre la France » qui devait en 1797 dégénérer, selon le mot de Volney, en redoutable « épidémie ». En France, le « *Moniteur* » affecte de confondre les amis de l'Angleterre et les partisans de Washington avec les « ennemis de la liberté », exposant ainsi la France au reproche « de chercher à détacher le peuple américain du gouvernement qu'il s'est donné ». Talleyrand se fait auprès du Directoire l'écho des regrets fièrement exprimés par le Président John Adams, successeur de Washington, de voir la France s'immiscer dans la politique intérieure des Etats-Unis et il recommande aux rédacteurs officiels du *Moniteur* d'être prudents « car il ne serait pas sans de graves inconvénients de rompre tout à fait avec les Etats-Unis, tandis que notre position actuelle mi-amicale, mi-hostile, nous est profitable en cela que nos colonies continuent d'être approvisionnées par les Américains et que nos corsaires s'enrichissent des captures qu'ils font sur eux. » Cynisme et diplomatie !

Cependant aux Etats-Unis, en dépit des efforts des « républicains », les préparatifs de guerre sont hâtés et le gouvernement est poussé par l'opinion publique à prendre des mesures vexatoires contre des citoyens français. C'est ainsi que l'innocent auteur des *Ruines*, Volney, dut quitter le territoire de l'Union, comme « suspect ». Il nous conte lui-même, non sans amertume, sa mésaventure : « On me supposa l'agent secret d'un gouvernement dont la hâche n'avait cessé de frapper mes semblables : l'on imagina une *conspiration* par laquelle j'aurais (moi *seul* Français) tramé de livrer la Louisianne au Directoire (qui naissait à peine)!»

Or, Volney avait soutenu exactement la thèse contraire contre nos diplomates, « arguant que le colonisement de la Louisiane serait trop dispendieux et trop casuel » et que « son annexion, d'ailleurs, nous brouillerait avec les Américains et fortifierait leur penchant pour l'Angleterre. » Tant de prudence ne réussit pas à affermir la position de notre philosophe dans « ce pays de liberté » où il était venu chercher refuge après dix mois passés dans les prisons de sa propre patrie!.. « L'incivilité nationale des Etats-Unis contre les Français » ne laisse place en ce temps à aucun essai de justification et le bon Volney « à qui cependant les Turks ont de bonne heure fait une éducation peu exigeante sur les formes » se réembarque plein de courroux ! Il se réserve d'écrire ce qu'il a vu dans la nation « qui se disait la plus éclairée et la plus sage du globe »... Mais rentré en France, Volney s'en tient au *Tableau du Climat et du Sol des Etats-Unis*, ouvrage sans méchanceté d'où est exclue toute considération politique ou morale. Tout au plus dans la Préface se permet-il quelques brèves critiques contre G*** (Geny, ministre des Etats-Unis en France, que Talleyrand sut si bien duper à la faveur d'une ancienne amitié !) et M. J. A*** (le Président John Adams). Il formule cependant cette opinion singulière — qui aujourd'hui fait sourire — « qu'il existe entre les deux peuples un contraste d'habitudes et de formes sociales peu propres à les unir étroitement ». Quant à lui, il s'estime « suffisamment vengé par l'avènement de M. Jefferson à la Présidence » et sans doute par le traité de 1803, par lequel Napoléon vendit la Louisiane aux Etats-Unis, trois ans après la leur avoir reprise !

Tel fut donc, en 1798, le caractère de cette « épidémie d'animosité », contre la France, qu'on en pouvait conclure à une incompatibilité de caractère entre les deux peuples ! Mais les manifestations de nouvellistes, d'agitateurs politiques, ou de collégiens (on encourageait par des prix, les thèses diffamatoires contre les Français dans les collèges) n'eurent pas de conséquences graves, au moins pour la France. Quant à la politique intérieure des Etats-Unis, elle en

fut assez fortement ébranlée. Washington vieilli entraînait une armée — à grands frais — en prévision d'une « surprise des troupes françaises » ! Mais la seconde coalition naissante suffisait à occuper outre-mer les soldats du Directoire ! John Adams qui s'était fait adjoindre un « Secrétaire d'Etat de la Marine » armait une flotte de guerre, onéreuse pour le budget de l'Union. Déjà la Virginie protestait contre cette création inopportune. Quelques rencontres de frégates armées marquèrent les hostilités, mais jamais la guerre ne fut déclarée entre les deux pays. Le Président Adams grossit l'affaire de la frégate française l'*Insurgé* qui dut amener son pavillon après une lutte héroïque contre la frégate américaine *Constellation* et déclara « la France humiliée ». Triomphe sans lendemain pour John Adams qui, quelques mois plus tard, se trouvait entraîné dans la chute du fédéralisme. L'élection de décembre 1800 appela à la Présidence Jefferson, dont les velléités pacifiques coïncidaient heureusement avec la politique le Premier Consul entendait suivre vis-à-vis des Etats-Unis.

Bonaparte reprenait la formule de Talleyrand : « Vivre d'accord avec les Etats-Unis pour les tenir éloignés de l'Angleterre et contrebalancer sur mer l'influence anglaise, par celle de l'Amérique ». Cette politique réaliste, toute de circonstance, reposait cependant sur la confiance en l'idéalisme américain dont la solidité n'avait pas échappé à Talleyrand, lorsqu'il déclarait au Directoire — en pleine crise (juin 1799) — : « Malgré l'espèce de mésintelligence qui a éclaté entre la République française et les Etats-Unis, on n'hésite point à admettre cette puissance au nombre de celles *qui sont demeurées neutres dans le conflit entre la France et l'Angleterre.* » Hommage précieux rendu ainsi à la loyauté des Etats-Unis pourtant soumise à rude épreuve ! Ce n'est point ici la « politique du chiffon de papier » ! D'ailleurs, Talleyrand concluait son mémoire par une formule qui, à la clarté des événements actuels, acquiert le relief d'une vérité durable et prend comme une signification prophétique : « On a confiance que les suggestions « étrangères » ne prévaudront point contre l'intérêt des deux pays et contre une association qui repose sur le sentiment des services rendus et que réclame encore l'utilité future des rapports mutuels. »

LÉO PERROTIN.

LE THÉATRE

UNE PIÈCE GAIE

M. Charles-Henry Hirsch est un des romanciers qui, depuis 25 ans, ont fait le plus d'honneur au roman contemporain. Ayant débuté dans la fidèle observation de la méthode réaliste, il s'est tout de suite distingué de la grande école, dont l'influence fut si considérable dans notre littérature, d'abord par la nature même de son observation , ensuite par la fantaisie de son imagination.

Comme observateur, Charles-Henry Hirsch s'est surtout intéressé à l'analyse des âmes simples, représentatives de l'âme populaire ; par cette prédilection encore, il se rapprochait de ses maîtres immédiats, mais il s'en détachait aussitôt par sa curiosité psychologique et son don d'émotion. Il ne se servait du dehors que pour parvenir à l'expression pittoresque du dedans. Il est un de ceux qui ont intégré au roman contemporain les éléments les plus précieux de ces collectivités que constituent les grandes villes, les quartiers, les maisons.

Mais Charles-Henry Hirsch est encore, si j'ose dire, plus conteur qu'observateur : tout ce qu'il voit, comprend ou devine, ne lui sert qu'à mettre en mouvement son imagination et, ce qui le passionne en définitive, ce sont les fictions dont le récit l'enchante avant de nous enchanter nous-même. Ainsi rassemble-t-il les deux dons les plus précieux du romancier, mais qui sont généralement séparés, puisque ceux que l'observation intéresse d'ordinaire s'y cantonnent, et ceux que l'invention passionne s'oublient dans les aventures dont ils rêvent. Charles-Henry Hirsch ne nous conte ses histoires inventées que pour nous présenter en mouvement ses personnages observés.

Evidemment, l'un des deux dons finit toujours par prédominer et bien qu'il soit difficile de décider lequel l'emporte réellement chez Charles-Henry Hirsch, tant l'équilibre en est heureux, il semble que ce soit l'observation qui finit par l'incliner vers une philosophie un peu sombre et même amère. Certes, l'ensemble de son œuvre est échauffé par une grande pitié, mais la pitié, que condamne Spinoza, est un sentiment qui révèle tout de même la présence du mal, quelquefois, de la misère, toujours. L'œu-

vre du romancier Charles-Henry Hirsch ne porte pas à la gaieté.

C'est donc avec une joie particulière que nous constatons aujourd'hui le triomphe d'une œuvre théâtrale de Charles-Henry Hirsch, écrite en collaboration avec Yves Mirande, et qui doit le meilleur de son éclatant succès, à ce sentiment si rare et si précieux : la gaieté.

*
* *

Nous sommes en un lieu tout à fait conforme aux habitudes et à l'inspiration de Charles-Henry Hirsch telles que nous venons de les évoquer: une loge de concierge. Dans une loge, en effet, vit l'âme de toute une maison et là, peuvent se rencontrer, non seulement selon les hasards, mais selon les convenances supérieures qui règlent la vie collective, les personnages les plus inattendus.

M. Mouchet, le concierge, a deux enfants : sa fille, Lucie, file un très imparfait amour avec le fils du propriétaire de la maison. Jean Mouchet, le second enfant, est professeur au Lycée de Cahors et l'imagination de son père se complaît à l'évocation de la retraite future du fonctionnaire. Mais voici l'imprévu : c'est aujourd'hui que revient de Cahors le professeur à l'occasion de la répétition générale d'une pièce qu'il a écrite et fait représenter sous un pseudonyme et en secret.

Le début de la pièce se déroule dans la fraîcheur, et son intime ami, Titin, qui fut aussi son mandataire pendant les répétitions, vient lui annoncer avec joie ce mauvais commencement. Quelques instants après, le même ami qui est aussi de la partie reparaît tête basse: c'est que la pièce triomphe. D'autre part, le propriétaire de la maison a surpris son fils avec Lucie Mouchet dans la cave et vient faire scandale dans la loge. Double drame dans la maison des Mouchet, — que protège heureusement la boisson, — le dévergondage de sa fille et le génie de son fils. Qu'adviendra-t-il de tout cela ? Une situation au second acte a particulièrement réjoui le public. Le propriétaire de la maison donne une grande fête et a voulu que le vestiaire fût organisé en bas et fût tenu par les Mouchet. Le père Mouchet étant au cabaret, ou ailleurs, c'est le fils Mouchet qui donne les numéros. C'est le moment même où lui arrive la nouvelle du succès, et par une de ces coïncidences qui se rencontrent pareillement dans la vie et dans les pièces bien faites, un locataire de la maison vient de mourir. On s'y attendait par les intrigues dans la loge d'un représentant des Pompes funèbres qui guettait la commande. Cet événement provoque la débandade dans la fête du propriétaire, le désordre dans le vestiaire, la colère du patron, et enfin la révolte du trop joyeux Jean Mouchet que son triomphe théâtral élève soudain à la hauteur d'un gros mot.

Inutile d'ajouter que la jeune Lucie, bénéficiant du prestige projeté dans la loge par le succès de son frère, finit par se marier avec le fils du propriétaire dans des conditions à la fois pittoresques et émouvantes, puisque sous sa robe blanche, se profilent les premiers symptômes de sa prochaine fécondité. Quant à Jean Mouchet, il promet d'être un auteur dramatique heureux comme le sont tous les auteurs dramatiques, y compris Yves Mirande et Charles-Henry Hirsch.

GASTON RAGEOT.

LES LIVRES NOUVEAUX

Romans

SERGE DE CHESSIN. — *Svea* (1 vol. Flammarion).

M. Serge de Chessin, dont les lecteurs de cette Revue connaissent bien le talent ironique et pittoresque, et dont ils n'ont pas oublié l'avant-dernier roman, *Excellences*, analysé ici-même l'an dernier, nous donne cette année un récit de la même veine, aussi brillant et non moins attachant.

Le héros de *Svea*, écrivain français qu'attire la séduction de Stockholm, s'écrie au début du livre : « On a déjà tant de fois « découvert » les pays scandinaves : conseillers municipaux, conférenciers de l'Alliance française, conservateurs de musée, conseillers du commerce extérieur, même quelques écrivains. Que pourrai-je ajouter à leur lyrisme et à leurs statistiques ? »

On se doute que M. de Sabreuse, guidé par M. S. de Chessin, ajoute à nos connaissances, livresques et superficielles, les plus piquantes et précieuses impressions vécues. Le satiriste d'*Excellences* reparaît ici pour égratigner, sans méchanceté, le monde diplomatique et la société élégante de Stockholm. Mais surtout nous apprenons à connaître trois aspects de la Suède symbolisés par trois femmes dont s'éprend successivement de Sabreuse : la Suède de Karin, maquillée, cosmopolite, la seule qu'approche d'ordinaire l'étranger, la Suède de Valborg, la Suédoise moyenne « celle qu'un étranger égare ou meurtrit dès qu'il s'en approche »; la Suède de *Svea* enfin, celle qu'il ignore.....

Trois délicieuses figures féminines, trois portraits inoubliables qui viennent enrichir la galerie déjà nombreuse des esquisses franco-suédoises assemblées pour notre plaisir par un spirituel et véridique peintre de mœurs.

V.

Finances

MAURICE KELLERSOHN. — *La conversion des rentes* (Un vol. Stock).

L'auteur est nettement favorable aux conversions et à leur réalisation rapide. Il montre que leurs conditions juridiques sont réalisées, leurs conditions tactiques réunies et il discute le choix de l'époque en 1931 et celui des modalités à employer. M. Maurice Kellersohn ne fait pas bon marché des iniquités révoltantes perpétrées pour le financement de la guerre. La pente qui a conduit à l'inflation, de l'inflation à la chute du franc, de la chute du franc à une banqueroute monétaire ne sera pas remontée. Le procès de la revalorisation est jugé et ne sera pas rouvert. Mais de tout son exposé se dégage la notion sur laquelle se fondera l'effort à faire en faveur des rentiers : c'est la notion de solidarité sociale en face d'une calamité publique. Le principe de la loi de réparation des dommages matériels causés par la guerre doit être appliquée aux rentiers car leurs pertes sont aussi des dommages de guerre. A. R.

Divers

MARCEL ROLAND. — *Les musiciens de l'été* ou *Essai sur les insectes chanteurs* (Un vol. Rieder).

On sait que les Athéniens de l'antiquité mettaient en cage les cigales, parce qu'ils aimaient entendre leur chant.

Et l'on s'est demandé si les cigales d'autrefois appartenaient à une autre espèce que celle que nous connaissons, ou bien s'ils possédaient « l'art d'apprendre à chanter aux cigales.

Les Japonais modernes ne sont-ils pas de passionnés amateurs des insectes « chanteurs », par exemple, des grillons ?

Serait-il possible d'éduquer les insectes et pourquoi chantent-ils

Graves et jolis sujets, sur lesquels l'aimable auteur — qui a beaucoup écouté les insectes chanteurs — jette quelque lumière. C. M.

Livres reçus au Bureau de la Revue

ANNE-ARMANDY. — *Une nuit sous un pont.* Editions du Tambourin.
R. ARON et A. DANDIEU. — *Décadence de la nation française.* Rieder.
F. D'ANDIGNÉ. — *Monbeau Paris.* E. Figuière.
R.-P. DE BOISSIEU. — *Béthanie. Les Madeleines réhabilitées.* Grasset.
PAUL BRULAT et G. JANNEAU. — *La Peinture à travers les âges.* E. Figuière.
BINET-VALMER. — *Aujourd'hui, un homme.* Flammarion.
JEAN BERTY. — *Contre Elle.* Lemerre.
EVE BAUDOUIN. — *La mère au travail et le retour au foyer.* Bloud et Gay.
PAUL BLANCHART. — *Ce qu'il faut connaître de la Belgique.* Boivin.
LÉON BRUNSCHVICG. — *De la connaissance du toi.* Alcan.
JEANNE BOUVIER. — *Les femmes pendant la Révolution.* E. Figuière.
PAUL DE LA BORIE. — La cité des âmes neuves. J. Tallandier.
HENRI BARAUDE. — *Les arènes de Lutèce.* Editions géographiques.
NICOLAS BERDRAEFF. — *De la dignité du christianisme et de l'indignité des chrétiens.* Je Sers.
NICOLAS BERDRAEFF. — *Le Marxisme et la Religion.* Je Sers.
HENRIETTE CHARASSON. — *Sœur Claire de Jésus.* Editions de l'Apostolat de la Prière. Toulouse.
GÉRARD DE CATALOGNE. — *Dialogue entre deux mondes.* A. Redier.
HENRY-LOUIS DUBLY. — *Lyautey le Magicien.* Editions du Mercure de Flandre.
HENRI DUVERNOIS. — *Jeanne.* Flammarion.
RENÉE DALIN. — *Les Portes.* La Caravelle.
RENÉ DARDENNE. — *Les Maubourgs-Latour.* La Caravelle.
ALPHONSE DAUDET. — *La Doulou.* Fasquelle.
VICTOR EFTIMIN. — *Le Nain du Théâtre-Français.* Editions de la Revue Mondiale.
LÉON EYRAL. — *Les Dieux de haine.* Editions Argo.
JEAN FEUGA. — *Les Hommes du navire perdu.* Lemerre.
THÉODORE FONTANE. — *Dédales.* Editions Montaigne.
EDNA FERBER. — *Le Navire à Mélos.* A. Fayard.
Colonel GRASSET. — *Verdun vu du champs de bataille.* J. Tallandier.
Mme B. G. GAULIS. — *La question turque.* Berger-Levrault.
GASTON GUILLOT. — *La Nuit casquée.* Editions Spes.
G. HANOTAUX et A. MARTINEAU. — *Histoire des Colonies françaises*, Tome III. *Maroc-Tunisie-Syrie.* Plon.
N. KLUGMANN et DUMESNIL DE GRAMONT. — *De Luther à Wagner.* J. Vrin.
A. JOLIVET. — *Le Théâtre de Strindberg.* Boivin.
EDOUARD JORDAN. — *Eugénisme et Morale.* Bloud et Gay.
JEAN JACOBY. — *Le Tsar Nicolas II et la Révolution.* A. Fayard.
JEAN LEUNE. — *Les Ailes ardentes.* Berger-Levrault.
RENÉ LOTE. — *Explication de la Littérature allemande.* Boivin.
G. DE LA FOURCHARDIÈRE. — *Balles sans résultat.* Editions Montaigne.
LOUISE MARTIAL. — *La chaîne des Femmes.* Le Réalisme nouveau.
CARLOS P. MELO. — *La Résurrection de Occitania.* Espiessia à Buenos-Ayres.
THOMAS MANN. — *La Montagne magique.* A. Fayard.
FRANÇOIS MAURIAC. — *Souffrances et bonheur du chrétien.* Grasset.
ALFRED MORTIER. — *Le Divin arétin.* A. Messein.
RAYMOND OFFNER. — *Mourir.* E. Figuière.
Mgr ODELIN. — *Le Cardinal Dubois* 1856-1929.
MAURICE FIGOT. — *Le Violon d'Ingres.* A. Lemerre.
EMILE PICARD. — *Eloges et discours académiques.* Gauthier-Villars.
JOSEPH PILSUDSKI. — *Mes premiers combats* Gebethuer et Wolff.
HENRI ROCHETTE. — *Henri Rochette écrit par lui-même.* Librairie du Bon plaisir.
JEAN ROSTAND. — *Etat présent du Transformisme.* Stock.
MAURICE ROUZAUD. — *Monsieur Brousson mis à nu.* Le Rouge et le Noir.
HENRI DE REGNIER. — *Nos rencontres.* Mercure de France.
ARMAND SOMES. — *Monsieur Homais.* E. Figuière.
ALEXANDRE STOLYPINE. — *L'Homme du dernier Tsar.* A. Redier.
NORBERT SEVESTRE. — *Le Grigou.* J. Tallandier
ANDRÉ TURQUET. — *Le Livre des Oiseaux. Le Tombeau d'Ariel.* A. Lemerre.
ANDRÉ TARDIEU. — *L'épreuve du pouvoir.* Flammarion.
ALBERT THIBAUDET. — *Stendhal.* Hachette.
VLAMINCK. — *Poliment.* Stock.
HERBERT WILD. — *L'ambassade oubliée.* A. Michel.
VIRGINIA WOOLF. — *Orlando.* Stock.
WILNED. — *Une aventure de Roquelaure.* P. Bossuet.

LA QUINZAINE POLITIQUE

LES STATIONS BALNÉAIRES ET THERMALES DE LA SERBIE

La Yougoslavie possède de très nombreuses villes d'eaux. On peut les classer en stations climatériques et en stations balnéaires. Les premières se trouvent principalement en Slovénie et en Serbie, et ne le cèdent en rien à celles des Alpes. Les secondes se divisent en deux groupes principaux : les unes pour la cure interne, les autres pour la cure externe. Les bains de boue forment un groupe à part.

Nous citerons parmi les stations balnéaires et thermales de la Serbie :

Banjska Banja, station thermale et sanatorium à une distance de trois quarts d'heure de la ligne de chemin de fer de Skoplje-Urosevac-Mitrovica. Le climat y est salubre, méditerranéen, les eaux y sont indifférentes, hypothermiques, présentant le caractère des eaux minérales acides faiblement alcalines. Elles sont utilisées pour l'usage interne ainsi que pour les bains.

La principale source ferrugineuse possède une température de 45° Celsius. Une autre source sulfureuse d'une température de 43° est utilisée contre les rhumatismes et les névralgies. Cures de bains minéraux et de fango.

Banjska Banja est située sur la rivière de Sitnica, près du village de Banjska. L'établissement de bains est situé sur le territoire du couvent de Saint-Stéphan, auprès d'un mur de maçonnerie. Un autre bassin quelque peu distant est situé sur la source même. Les malades sont hospitalisés dans des logis particuliers. La saison dure du 1er mai au 15 septembre.

Brestovacka Banja, station de bains thermale et climatérique. L'on y accède depuis la station de chemin de fer de Paracin, après un trajet en chemin de fer jusqu'à Mostovica, puis on prend une voie particulière jusqu'à Rorski Majdan et continue ensuite depuis la petite ville de Bora le trajet en voiture jusqu'à Brestovacka Banja. Le climat est subalpin, des plus agréables. Cette localité est abritée contre les vents et l'on y connaît pas les grandes chaleurs. Elle est située à 385 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les eaux sont légèrement sulfureuses, radioactives, hypothermiques, d'une température de 40° Celsius. Elles sont utilisées pour les bains. Cures : contre les maux d'estomac, l'hystérie, les rhumatismes articulaires et musculaires, les névralgies et les maladies de femmes. Elles ne sont pas recommandées aux personnes souffrant de défauts organiques. Description : région montagneuse boisée. Possède deux sources abondantes avec une eau tiède. Favorable aux excursions à pied et en voiture jusqu'à la source et le long de la rivière.

La saison dure du 1er mai au 30 septembre. L'Etat y possède un hôtel et 4 villas avec 60 chambres. L'établissement de bains est situé au milieu d'un domaine boisé de 400 hectares constituant sa propriété.

Station balnéaire et d'eaux minérales acides de *Bucovicka Banja*. Bains et cures internes. A l'extrémité de la ville se trouve la station d'Aradjelovac de la ligne de chemin de fer de Mladenovac-Valjevo. Climat subalpin, protégé par d'épaisses forêts contre les brusques changements de température. Les eaux utilisées pour l'usage interne, sont fournies par les sources de « Miloch-le-Grand » et du « Prince Miloch ». Température de 12°5 Celsius. La source dont les eaux sont utilisées pour les bains, s'écoule dans le bassin de « Talpar » (bains dits « de vapeur »). Eau alcaline acide. Cures contre les affections d'estomac et de l'appareil digestif, du foie et de la vessie biliaire, des voies respiratoires et urinaires, des reins, des maladies de femmes et d'une grande efficacité pour les convalescents, mais nuisibles aux malades gravement atteints de tuberculose et d'artériosclérose, de même que de pertes de sang. Description : au pied de la montagne de Bukulja, au milieu d'un parc bien entretenu, et attenant au Sud à de belles forêts.

L'Etablissement possède une piscine pour les bains froids et une section pour les douches et le massage. Le parc offre de belles promenades et la Bukulja peut être utilisée comme but d'intéressantes excursions. Bikovicka Banja possède des hôtels bien aménagés et de bons restaurants, où l'on trouve un logis confortable et une très bonne table. La saison dure du 1er mai au 30 septembre.

Koviljaca Banja. Etablissement de bains et sanatorium. Sur la ligne de chemin de fer Chabac-Loznica-Koviljaca Banja, à 59 kilomètres de la ville de Chabac. Service journalier. Durant la saison, communications par bateau à vapeur avec Belgrade-Chabac et par chemin de fer avec Chabac-Klenak.

Climat favorable, point de vents. La température minimale de 13°1 Celsius. Les eaux sont rapides, sulfureuses et ferrugineuses hypothermiques. Ses sources minérales renommées, ses cures de fango classent Koviljaca Banja au nombre des bains yougoslaves de premier ordre. La source de « Novi-Bunar » ou « Fontaine du roi Pierre » possède une température de 30° Celsius et la fontaine de « Vuk Karadjic » une température de 17°5 Celsius. La source cuprifère « Jordan » utilisée pour les maux d'yeux, possède une température de 10° Celsius. Cures contre la scrofulose, les maladies de femmes, les catarrhes chroniques des voies digestives et respiratoires, les maladies cutanées, l'eczéma chronique, les lésions chroniques des tissus, le rhumatismes de tous genres, les affections provenant de causes traumotiques, l'anémie et la chlorose, les affections chroniques des yeux et de l'appareil auditif, les affections nerveuses.

Cures efficaces pour les convalescents relevant de maladies prolongées, de même que pour celles dont les forces sont épuisées par un excès de travail. Nocives aux personnes atteintes de tuberculose pulmonaire en voie de développement progressif, de même qu'à celles souffrant fréquemment, ou de maladies dans une phase aiguë, accompagnée d'une température élevée à l'état permanent ou bien d'affections cardiaques dans une phase d'incompensation.

Situation : pittoresque et romantique sur la rive droite de la Drina, au pied du Gucevo, vis-à-vis de la ville de Zvornik, au milieu de forêts d'arbres à feuilles et de conifères, ce qui permet de considérer Kolvijaca Banja comme une station climatérique. L'on y trouve 4 établissement de bains, les nouveaux bains dit « Roi Pierre », avec 24 baignoires en porcelaine et 10 en béton. Piscine commune pour hommes et femmes avec cabines. Douches, massage, salle de pansements. Section spéciale pour le fango tempéré. Il faut citer ensuite l'ancien Etablissement de bains situé sur l'ancienne source, avec 2 sections pour hommes et 2 pour femmes. L'établissement de bains froids et ferrugineux de « Knezecic » et les bains froids mixtes sulfuro-ferrugineux de « Gucevo ». Les environs sont pittoresques : promenades durant la saison d'été dans le parc et surtout dans la montagne. Excursions au mont de Gucevo, à Loznica, monastère Trsic, à Zvornik. Nombreux hôtels et villas avec 600 chambres. La saison dure du 1er mai au 15 septembre.

BORIVOÏÉ B. MIRKOVITCH.

LES BAINS RADIOACTIFS DE JACHYMOV (JOACHIMSTAL)

Il y a vingt-cinq ans que l'on a fondé les bains radioactifs de Jáchymov (Joachimstal).

Jáchymov est une ancienne ville minière sise au pied du Keilberg, sommet des Monts Métalliques (1.244 m.); elle est éloignée de 12 km. de la grande ligne Prague-Karlovy Vary-Cheb. Son histoire est très intéressante. Au xve siècle ce n'est qu'un petit village habité surtout par les Allemands qui l'appelent Tal (vallée). Mais le siècle suivant voit naître sa gloire. Son seigneur, comte Slik, y ouvre des mines d'argent; Tal, son propriétaire, y fonde une monnaie d'où sortent les fameux écus portant le nom de la ville : Joachimstaler (Groschen) (écus de Joachimstal), ou tout court Taler; et ces pièces réputées dans le monde entier ont pénétré même en Amérique où l'on a transformé leur nom en *dollar*.

Au commencement du xixe siècle, ce n'est qu'un bourg de deux mille habitants. Il y a une forge d'argent qui extrait le métal du minerai d'urane. Mais après quelque temps d'activité, on la ferme et elle ne se rouvre plus. Depuis 1867 on commence à se servir du minerai d'argent pour fabriquer des couleurs destinées à teinter le verre. En 1864 jaillit dans un puits une source, très puissante, chaude de 28 degrés, qui inonda toute la mine, de sorte qu'il fallut l'abandonner.

L'année 1898 est une date historique dans l'histoire de Jáchymov. M. et Mme Curie découvrent à Paris dans la péchurane de Jáchimov, un nouveau métal précieux : le radium. Après une série d'expérimentations, on trouve que c'est un élément très bienfaisant et qu'il est très actif dans la guérison de certaines maladies. On commence à s'intéresser principalement aux sources radioactives qui ont des effets salutaires dans la thérapeutique. On se met à leur recherche; et, en 1905, l'ingénieur Step, directeur des établissements de Jáchymov, a la chance de découvrir une source qui a la plus grande quantité d'unités radioactives que l'on ait jamais constatée. On capte cette eau précieuse et on y installe, en 1908, un établissement de bains qui est bientôt recherché par beaucoup de malades.

La guerre ralentit un peu le développement de cette ville qui était, jusqu'à ce temps, presque inconnue. Mais l'Etat tchécoslovaque, qui est devenu son propriétaire après la grande guerre, met tous ses soins à étendre sa prospérité. Il restaure la mine, concentre le captage des eaux radioactives, achète de magnifiques hôtels pour les rénover.

Mais, il ne néglige pas non plus l'exploitation du radium. Il a réorganisé toute la méthode d'extraction du minerai et celle de la fabrication du métal pur. On en fabrique maintenant 3 grammes qui représentent la valeur de 4 millions de francs français par an.

Jáchymov est le seul lieu du monde entier où la fabrication de radium se réalise dans une usine. La pureté du métal a surpassé tous les autres produits, de sorte qu'il est recherché par tous les médecins et savants. Tandis que dans d'autres pays (par exemple en Belgique ou en Amérique), on a supprimé la fabrication de radium à cause des frais énormes (qui dépassent plusieurs fois le bénéfice global), l'usine de Jáchymov satisfait à grand'peine aux commandes qui affluent de tous les points du globe.

STANISLAV LYEH.

BULLETIN MARITIME

LE LANCEMENT DE L'« ARAMIS »

C'est le 30 juin, à la Seyne, qu'a eu lieu, dans les Chantiers de la Société des Forges et Chantiers de la Méditerranée, le lancement du nautonaphte *Aramis*, construit sous la surveillance du Bureau Véritas, pour les Messageries Maritimes qui le destinent à leur ligne de la Chine et du Japon.

On sait que, dès avant la guerre, les Messageries Maritimes avaient décidé d'attribuer à certaines de leurs unités placées sur la ligne d'Extrême-Orient les noms de quatre des héros les plus populaires peut-être de la littérature romantique, c'est-à-dire « Porthos », « d'Artagnan » et « Athos », personnages des romans célèbres d'Alexandre Dumas.

Le *Porthos*, achevé pendant la guerre, est encore en service. Le d'*Artagnan* est entré en ligne en 1925. L'*Athos*, construit pendant la guerre, fut torpillé à son premier voyage; il a été remplacé, en 1927, par l'*Athos II*, construit en Allemagne au titre des réparations.

L'*Aramis*, enfin, complètera la série.

*
* *

Les caractéristiques principales de l'*Aramis*, qui satisfait aux conditions de la Convention Internationale de Londres pour la sauvegarde de la vie humaine en mer, seront les suivantes :

Longueur hors tout	m.	172,90
Longueur entre perpendiculaires	m.	165,415
Largeur hors membrures	m.	21,200
Creux sur quille au pont C	m.	14,300
Déplacement correspondant à ce tirant d'eau.	Tx	21,400
Approvisionnem. en mazout en pleine charge	Tx	1.420
Port en lourd en marchandises	T.	6.900
Port en lourd total	T.	10.200

L'*Aramis* comprend 3 ponts continus et 4 ponts partiels. Sa coque est divisée en 6 compartiments par 5 cloisons étanches avec portes du système hydro-électrique Stone.

Le volume total des cales et entreponts à marchandises, à colis postaux et à soie sera de 12.550 mètres cubes. Le service des cales sera assuré par 10 grues et 8 treuils électriques.

Un monte-bagage desservira les soutes à bagages, un monte-charge assurera le service des soutes à vivres et des frigorifiques et un ascenseur particulier est réservé aux agents des postes.

Le navire sera aménagé pour recevoir 1.076 passagers répartis de la manière suivante :

193 passagers de 1re classe.
131 passagers de 2e classe.
102 passagers de 3e classe.

Les emménagements des passagers seront disposés comme ci-dessous :

1re *classe :*

Cabines de luxe 2 à 2 passagers	4
Cabines de demi-luxe 4 à 1 passager	4
Cabines avec balcon 4 à 1 passager	4
Cabines avec balcon 8 à 2 passagers	16
Cabines 21 à 1 passager	21
Cabines 63 à 2 passagers	126
Cabines 6 à 3 passagers	18
	193

2e *classe :*

Cabines à 4 passagers, 3	12
Cabines à 3 passagers, 25	75
Cabines à 2 passagers, 22	44
	131

3e *classe :*

Cabines à 4 passagers, 13	52
Cabines à 3 passagers, 8	24
Cabines à 2 passagers, 13	26
	102

En outre, l'*Aramis* pourra recevoir 650 passagers d'entrepont.

La salle à manger de 1re classe aura une hauteur de 3 m. 50.

Le salon de conversation, le hall, le fumoir de 1re classe, la terrasse et le salon de correspondance auront 3 mètres de hauteur, c'est-à-dire une élévation également très importante pour un paquebot.

Un grand nombre de cabines de 1re classe à 2 et à 1 passager pourront communiquer entre elles si besoin en est et possèderont chacune un petit cabinet de toilette avec douche.

Les cabines de luxe et de demi-luxe auront chacune une salle de bains.

Ces cabines, ainsi que 12 cabines de 1re classe possèderont un balcon-terrasse particulier, ainsi que les nautonaphtes *Félix Roussel* et *Georges Philippar*, également destinés à la ligne de Chine et du Japon et dont le premier est entré en service au début de l'année.

Comme sur ces deux navires, il y aura, à bord de l'*Aramis*, un jeu de tennis sur le pont supérieur et, dans le fond, une grande piscine avec bar qui sera desservie par un ascenseur transportant sur une hauteur de 17 mètres les passagers aux différents ponts. Il y aura un garage spécial où cinq voitures automobiles, non emballées, toutes prêtes à partir, pourront être abritées et calées sans danger, même par les plus gros temps, et d'où l'on pourra les faire sortir par une manœuvre très simple et très rapide.

La ventilation sera assurée dans tous les locaux par des appareils permettant de régler comme on le désire la direction du jet d'air envoyé.

Les cabines de 1re classe auront le chauffage électrique. Les locaux de réunion, et les cabines de 2e et 3e classe, le chauffage à la vapeur.

Le navire sera pourvu de chambres frigorifiques de façon à rester approvisionné en vivres frais et boissons pendant toute la durée du voyage. Deux machines entièrement distinctes maintiendront dans ces chambres une température variant entre — 10° et — 12° suivant la nature des provisions.

Les essais en mer, après achèvement complet, auront lieu dans les premiers mois de 1932.

***

L'appareil moteur et les auxiliaires principaux comprendront :

2 moteurs thermiques réversibles, système Diesel-Sulzer, à 2 temps et 10 cylindres de 180 mm. d'alésage.

2 turbo-soufflantes de balayage, d'un débit de 1.350 mètres cubes par minute.

3 groupes de moto-pompes d'huile de graissage d'un débit pour le graissage général de 85 mètres cubes à l'heure et d'un débit pour le graissage des crosses de 10 mètres cubes à l'heure.

5 groupes électrogènes d'une puissance unitaire de 400 kws comprenant chacun : 1 moteur Diesel-Sulzer à 4 temps, 1 génératrice à courant continu à excitation compound, prévue pour fonctionner avec une tension de 220 volts; deux de ces groupes électrogènes entraîneront, par l'intermédiaire d'un embrayage :

1 compresseur auxiliaire du type 2 C. 34 d'un débit horaire en air aspiré de 400 mètres cubes;

1 compresseur de secours du type M.C. 6, commandé pour moteur semi-Diesel d'un débit horaire en air aspiré de 14 mètres cubes, 4;

1 réchauffeur d'huile de graissage;

2 chaudières récupératrices d'une surface de chauffe totale de 180 mètres carrés;

1 réfrigérant d'eau douce de refroidissement des cylindres;

1 batterie de centrifugeuse pour l'épuration du combustible et de l'huile de graissage.

***

On ne possède encore aucun renseignement en ce qui concerne la décoration.

Nous rappellerons seulement que, suivant un principe préconisé par leur Président, M. Georges Philippar, et mis en application depuis environ quinze ans, les Messageries Maritimes ont coutume de décorer leurs paquebots dans les styles particuliers aux pays desservis par la Société; le fumoir de 1re classe rappelle, en outre, une des provinces de France et, d'une manière générale, la décoration s'inspire aussi de la personnalité dont le nom a été attribué au navire, ces trois sources d'inspiration étant utilisées de telle manière que l'ensemble demeure parfaitement homogène et forme un tout harmonieux.

***

La mise à l'eau du paquebot *Aramis* a eu lieu dans la matinée du 30 juin, par très beau temps, en présence de M. Georges Philippar, Président du Comité Central des Armateurs de France et des Messageries Maritimes, et du haut personnel de la Société des Forges et Chantiers de la Méditerranée et des Messageries Maritimes.

M. de Chappedelaine, Ministre de la Marine Marchande, empêché, s'était fait représenter par le Vice-Amiral Pirot, Commandant en Chef de la 3e Région Maritime.

Le Gérant : M. Hedan.
Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 14 69e ANNÉE 18 JUILLET 1931

LA MAISON DU TEMPS JADIS

(*Nouvelle*)

L'enfant commençait à peine à parler qu'on rivait ses fers; filles et garçons jouaient en boîtant comme des forçats. Evidemment, c'était pitoyable à voir, douloureux à supporter surtout dans la jeunesse, mais les adultes eux-mêmes, outre qu'ils étaient assez mal assurés sur leurs jambes, souffraient d'ulcères.

Jack avait atteint sa dixième année quand de nombreux étrangers commencèrent à parcourir la région. Il les vit s'avancer légèrement le long des chemins : il en fut étonné.

— Je me demande, se dit-il, comment ces étrangers peuvent avoir une démarche aussi vive alors qu'il nous faut traîner notre entrave.

— Mon cher enfant, riposta son oncle le Catéchiste, ne te plains pas; seule, cette entrave rend la vie digne d'être vécue. Nul n'est heureux, nul n'est bon, nul n'est respectable s'il n'est entravé comme nous. Et puis, laisse-moi te le dire, tes propos sont dangereux. Plains-toi de tes fers et la chance t'abandonnera. Si jamais tu les enlevais, la foudre t'anéantirait sur-le-champ.

— Et il n'existe pas de foudre pour les étrangers?

— Jupiter est plein d'indulgence pour ceux qui sont plongés dans les ténèbres.

— Ma parole! Je me demande si je ne préférerais pas un peu moins de bonheur. Né dans les ténèbres, je marcherais aujourd'hui librement. Il n'y a pas à dire! Les fers ont leurs inconvénients : l'ulcère est chose douloureuse.

— Oh! tu ne vas pas envier les païens? Quel triste sort est le leur! Pauvres âmes! Si seulement elles connaissaient la joie de porter des fers! Oh oui! pauvres âmes! mon cœur saigne pour elles! Mais, à vrai dire, vois-tu, ces païens sont vils, odieux, insolents, mal conformés! Bêtes puantes, ils n'ont rien de proprement humain. Qu'est l'homme, en vérité, lorsqu'il est dépourvu de fers? Tu ne saurais prendre trop de précautions pour les approcher ou leur parler.

A la suite de cette conversation l'enfant ne croisa plus sur sa route un de ces êtres dépourvus d'entraves qu'il ne crachât sur lui ou ne l'injuriât; ainsi faisaient d'ailleurs tous les gamins du pays.

Un jour, — il avait alors quinze ans, — il se rendit dans la forêt. Il souffrait de son ulcère. La journée était splendide, le ciel bleu; les oiseaux chantaient. Mais Jack, lui, tenait son pied dans ses mains. Soudain, un chant nouveau retentit ; on eût vraiment dit un chant humain s'il

n'avait pas été si joyeux. Des pas résonnaient sur le sol. Jack écarta les feuilles : un garçonnet du village sautait, dansait, chantait pour lui-même au centre d'un vallon verdoyant; sur l'herbe, près du danseur, gisait son entrave.

— Oh ! s'écria Jack, tu as retiré tes fers !

— Pour l'amour de Dieu, n'en dis rien à ton oncle !

— Tu crains mon oncle et tu ne crains pas la foudre ?

— Balançoires ! Contes pour les enfants ! Nous sommes nombreux à venir danser des nuits entières dans les bois. Nous ne nous en portons pas plus mal.

La découverte qu'il venait de faire jeta Jack en un océan de pensées nouvelles. Enfant sérieux, il ne songeait personnellement pas à danser. Il portait ses fers en homme et soignait son ulcère sans se plaindre. Pour cette raison même il n'aimait pas à être trompé ni à voir tromper autrui. Désormais il prit l'habitude d'attendre les voyageurs païens au crépuscule, en des endroits peu fréquentés de la route pour leur parler sans témoins ; se prenant d'affection pour leur interlocuteur occasionnel les étrangers lui firent d'importantes révélations.

Le port des fers, disaient-ils, ne résultait nullement des ordres de Jupiter. C'était l'œuvre d'un être blafard, un sorcier de la région qui habitait la Forêt du Temps Jadis. Tout comme Glaucus, il changeait de forme, mais on pouvait aisément le reconnaître car, si on le contrariait, il gloussait comme un dindon. Il avait trois vies ; le troisième coup qui l'atteindrait l'achèverait ; alors la Maison des Sorcelleries disparaîtrait, les fers tomberaient, les villageois, se prenant par la main, gambaderaient, tels des enfants.

— Mais chez vous, qu'en est-il ? demandait Jack.

Cette question, d'un commun accord, les voyageurs la laissaient sans réponse. Jack en conclut qu'il n'y avait pas de contrée entièrement heureuse ou que, s'il en était une, ses habitants ne la quittaient pas, ce qui, après tout, se conçoit.

Cependant, l'histoire des fers pesait sur son esprit. Il avait constamment sous les yeux la claudication des enfants. Les gémissements de ceux qui pansaient leurs ulcères le hantaient. Finalement, il se persuada qu'il était né pour les libérer.

On pouvait voir au village une épée lourdement forgée qui avait été façonnée sur l'enclume de Vulcain. On ne s'en servait que dans le Temple ; encore n'employait-on que le plat de la lame. Elle pendait à un clou près de la cheminée du Catéchiste.

Une nuit, Jack se leva de bonne heure et s'empara de l'épée ; dans l'obscurité, il sortit de son logis et du village.

Toute la nuit, il erra à l'aventure ; au jour, il aperçut des étrangers qui se rendaient aux champs. Il leur demanda où il trouverait la Forêt du Temps Jadis et la Maison des Sorcelleries. Tandis qu'un d'eux lui indiquait le Nord, l'autre lui montrait le Sud ; Jack comprit qu'on le bernait. Aussi, à tout homme qu'il interrogeait, il présenta la brillante lame nue. Les fers résonnaient à la cheville du passant : c'était eux qui répondaient : « Tout droit ! » Mais le passant dont les fers parlaient crachait sur Jack, le battait, lui jetait des pierres lorsque le jeune homme reprenait sa marche ; c'est ainsi que Jack eut la tête fêlée.

Il atteignit la forêt, dans laquelle il pénétra, découvrit une maison dans un endroit creux où poussaient les champignons. Les arbres s'enchevêtraient ; montant du marécage, des vapeurs enveloppaient la place comme d'une fumée. Joli logis, plein de coins et de recoins. Certaines parties étaient aussi anciennes que les montagnes, mais d'autres dataient de la veille. Nulle n'était achevée. La maison était ouverte à tous les vents ; on y pouvait pénétrer de n'importe quel côté. Cependant, elle était bien entretenue ; la fumée sortait de toutes les cheminées.

Jack entra, circula dans des pièces partiellement meublées et, en somme, habitables. Dans chacune d'elles, un feu brûlait auquel on pouvait se chauffer, une table était dressée, à laquelle on pouvait se nourrir. Il ne vit pas une créature vivante, seulement quelques corps embaumés.

— Voilà une demeure hospitalière, se dit Jack. Le sol, pourtant, doit être peu solide ; la maison tremble au moindre pas.

Il était là depuis quelque temps lorsqu'il eut faim. Il examina les vivres ; d'abord, il éprouva quelque crainte, mais il tira son épée. Au reflet de la lame, les mets lui parurent sans danger. S'armant de courage, il s'assit, mangea et se sentit plus dispos de corps et d'esprit.

— Il est étrange de découvrir dans la Maison des Sorcelleries une nourriture aussi saine, pensa-t-il.

Il n'avait pas quitté la table lorsqu'entra un être à la ressemblance de son oncle. Il eut peur

parce qu'il avait dérobé l'épée, mais l'oncle, qui ne s'était jamais montré plus aimable, prit place à son côté, le loua de s'être emparé de l'arme. Ils n'avaient pas jusqu'à ce jour ressenti autant de plaisir à être ensemble. Jack était plein de tendresse pour lui.

— C'est magnifique, dit l'oncle, d'avoir pris l'épée et d'avoir pénétré dans la Maison du Temps Jadis ; belle idée, brave action ! Mais maintenant, tu es heureux ; nous pouvons rentrer dîner bras dessus, bras dessous.

— Oh ! non, certes ! Je ne suis pas encore satisfait.

— Hé quoi ! ne t'es-tu pas chauffé au foyer ? Cette nourriture ne t'a-t-elle pas réconforté ?

— Les mets sont sains, je le reconnais ; tout de même, cela ne prouve pas que l'homme doive porter des fers à la jambe droite.

Sur ce, le simulacre de l'oncle gloussa comme un dindon.

— Par Jupiter ! s'écria Jack, serait-ce le sorcier ?

Sa main hésita ; il sentit le cœur lui manquer à cause de l'amour qu'il portait à son oncle ; pourtant, levant l'épée, il en asséna un coup sur la tête du simulacre qui, poussant un grand cri avec la voix de l'oncle, s'écroula sur le sol. Une petite forme blanche, anémique, s'envola hors de la salle.

Ce cri emplit les oreilles de Jack, dont les genoux s'entrechoquèrent ; sa conscience lui adressa des reproches. Pourtant, il s'estima plus fort ; le désir de prendre le sang de cet enchanteur se glissa dans ses os.

Si je veux que les fers tombent un jour, pensa-t-il, je dois aller jusqu'au bout. Quand je rentrerai au logis, je trouverai mon oncle en train de danser.

Il se mit donc à la poursuite de la forme anémique. En route, il rencontra l'image de son père, fort irrité, qui invectiva contre lui, le rappela à ses devoirs, lui intima l'ordre de rentrer au logis pendant qu'il en était temps encore.

— Car il est encore temps, dit-il, sois à la maison au coucher du soleil, tout sera oublié.

— Dieu le sait, dit Jack ; je crains votre colère ; tout de même, elle ne prouve pas que l'homme doive porter des fers à la jambe droite.

Sur ce, l'image de son père se mit à glousser comme un dindon.

— Ciel ! s'écria Jack, encore le sorcier !

Il sentit qu'en ses veines son sang revenait en arrière et que ses articulations refusaient de lui obéir en raison de l'amour qu'il portait à son père. Pourtant, levant l'épée, il l'enfonça dans le cœur du simulacre, qui poussa un grand cri avec la voix de son père et s'écroula sur le sol ; une petite forme blanche et anémique s'envola hors de la salle.

Ce cri emplit les oreilles de Jack, dont l'âme s'assombrit, mais aussitôt une fureur le saisit.

— Voilà, se dit-il, que j'ai fait ce à quoi je n'ose même pas penser. J'irai jusqu'au bout ou je périrai. Et quand je rentrerai au logis, Dieu fasse que tout cela soit un rêve, que je trouve mon père en train de danser.

Il repartit à la poursuite de la forme anémique qui s'était enfuie. En route, il rencontra l'image de sa mère en larmes.

— Qu'as-tu fait ? gémit-elle, qu'as-tu fait ? oh ! reviens à la maison ; tu peux être rentré à l'heure du coucher, avant d'avoir fait plus de mal, à moi et aux miens ! N'est-ce pas assez d'avoir frappé mon frère et ton père ?

— Mère chérie, ce n'est pas eux que j'ai frappés, mais l'Enchanteur sous leur forme. Les eussé-je frappés, cela ne prouverait tout de même pas que l'homme doive porter des fers à la jambe droite.

Sur ce, le simulacre gloussa comme un dindon.

Il ne sut jamais comment il avait fait, mais du tranchant de l'épée, il fendit en deux le simulacre qui, poussant un grand cri avec la voix de sa mère, s'écroula sur le sol. A cette chute, la maison s'envola au-dessus de la tête de Jack, qui se retrouva seul dans les bois, les fers détachés de sa jambe.

— Bon ! dit-il, maintenant, l'enchanteur est mort et voici que les fers sont tombés.

Mais les trois cris retentissaient dans son âme et, pour lui, le jour s'était changé en nuit.

— Triste affaire ! pensa-t-il ; allons ! quittons la forêt. Voyons le bien que j'ai fait.

Il fut sur le point de laisser là ses fers, mais, au moment de se mettre en route, il changea d'idée. Il se baissa, les prit, les serra sur son sein.

Comme il marchait, le rude métal l'écorchait ; sa poitrine saigna.

Quand, sorti de la forêt, il eut regagné la grand'route, il vit des hommes qui rentraient des champs; ils n'avaient plus de fers à la jambe droite, mais voici qu'ils en avaient à la jambe gauche !

Jack leur demanda ce que cela signifiait. Ils répondirent que telle était la nouvelle mode : on avait découvert que l'ancienne était une su-

perstition. Il les examina de plus près. Ils avaient un nouvel ulcère à la cheville gauche : à la jambe droite, le vieil ulcère n'était pas encore cicatrisé.

— Dieu me pardonne ! s'exclama Jack ; je voudrais être à la maison.

Chez lui, il trouva son oncle la tête fendue, son père frappé au cœur, sa mère tranchée par le milieu. Alors, s'asseyant dans le logis désert, il pleura sur leurs corps.

Morale.

L'arbre est vieux, le fruit est bon,
la forêt vieille et touffue.
Bûcheron, ton courage est-il grand ?
Prends garde ! La racine enlace
le cœur de ta mère et les os de ton père
et, comme la mandragore, gémit quand on l'ex-
[tirpe.

R. L. STEVENSON.
(Traduit de l'anglais par Henry Borjane).

QUE SERAIT UNE GUERRE PROCHAINE ?

On s'est beaucoup inquiété, dans ces derniers temps, de paroles comminatoires qui ont été lancées et autour desquelles flottait comme une odeur de poudre plus ou moins sèche. Peut-être aurait-on dû se rappeler que les chiens qui aboient le plus sont, à l'ordinaire, ceux qui mordent le moins. Tout le tapage qu'on a fait ne devait aboutir à rien. Il ne pouvait aboutir à rien. N'empêche que la panique a été torrentueuse et certains esprits restent troublés, bien que l'événement n'ait pas justifié jusqu'ici les pronostics pessimistes et que, aux nombreux sujets de légitimes préoccupations qui nous obsèdent, il soit bien inutile d'ajouter la crainte d'une guerre improbable, sinon impossible.

Est-elle, en effet, possible ? Est-elle, en effet, probable ? Et, si elle survenait demain, quelle forme prendrait-elle ?

Ces questions appellent des réponses. Mais ces réponses ne sauraient être définitives et rigoureuses, le problème ne comportant aucune solution précise : il est de ceux dans lesquels les mathématiciens ne peuvent trouver les « racines » exactes de leurs équations, mais réussissent à déterminer les limites qui enserrent ces « racines ». Ils arrivent ainsi à une approximation dont ils sont bien obligés de se contenter.

Une de leurs méthodes de démonstration — le « raisonnement par l'absurde » — consiste, d'abord, à considérer une hypothèse comme une certitude, puis à en tirer des conclusions qui s'en déduisent logiquement, enfin à montrer que ces conclusions sont inadmissibles. D'où résulte que le postulat initial n'est pas valable.

Procédant de la sorte, supposons la guerre déclarée. Elle ne saurait l'être par nous, qui poussons notre volonté de pacifisme jusqu'à redouter de recourir aux armes. Preuve en soit l'émotion qui a secoué le pays à l'idée que les hostilités pourraient recommencer.

Si elles recommençaient, en effet, ce serait donc à la suite d'une agression, et sans que nous ayons « voulu cela ».

Quel est celui de nos voisins qui oserait prendre l'initiative de s'attaquer à nous qui avons le prestige et les avantages de toutes sortes que donne la victoire ? Outre que nous avons confiance dans les chefs à qui nous la devons, outre que nos troupes seraient menées au combat par des officiers qui ont acquis l'expérience du champ de bataille, outre que l'appui de la Belgique et la disposition de nos frontières faciliteraient notre résistance à une invasion, nous avons une situation exceptionnellement favorable, du fait que nous possédons l'outillage et l'armement que nous avions en 1919, au moment où nous avons abattu la puissance de notre adversaire.

Les munitions et les bouches à feu que nous avons usées en Syrie et dans le Riff ont été remplacées, de sorte que nous nous trouvons dans les conditions de rendement maximum où nous a laissés l'armistice.

Il est improbable, il paraît impossible que douze années de paix consécutives à une défaite aient permis à l'Allemagne de recréer de toutes pièces un matériel égal à celui que quarante-quatre années de paix consécutives à une suite de triomphes faciles et éclatants lui avaient permis de se constituer. Or, elle a pu constater que ce matériel de 1914, si soigneusement qu'il ait été préparé par la sollicitude constante et tenace du gouvernement, s'est montré insuffisant dès le début des opérations. Et elle ne pourrait songer aujourd'hui à entrer en campagne sans être pourvue des moyens dont on disposait en 1918.

Or, le Traité de Versailles nous a livré tous ses canons, toutes ses munitions, ses tanks, ses avions. Peut-on raisonnablement admettre qu'elle ait trouvé les ressources budgétaires nécessaires pour refaire, en même temps que toute sa flotte, la totalité de cet énorme outillage de son armée de terre ? A supposer qu'elle se soit secrètement et astucieusement assuré des effectifs capables de tenir tête aux millions d'hommes que nous sommes en mesure de mobiliser, peut-on admettre qu'elle soit en état d'armer une infanterie et une artillerie capables d'affronter la résistance de nos troupes de terre ?

Il est vrai qu'elle ne serait sans doute pas seule à agir. Elle ne s'aventurerait pas à nous attaquer sans le soutien de quelque allié. Mais quelle puissance militaire représenterait ce concours ? Quel surcroît de prestige apporterait-il ? Et quel surcroît aussi de force matérielle ?

Il est vrai aussi que, en 1914, l'Allemagne avait à combattre sur deux fronts et qu'elle peut aujourd'hui penser qu'elle, ainsi que ses alliés éventuels, n'auraient rien à craindre à l'Est. Une telle confiance serait assurément imprudente, et il est douteux que même la témérité des agresseurs s'y abandonne : trop de convoitises ont été suscitées de ce côté, convoitises qui ne se feront peut-être pas jour si on prend des précautions contre elles, mais qui, certainement, si on n'en prenait aucune, déploieraient leurs ailes et ouvriraient leurs griffes.

Bref, on est en droit de penser, semble-t-il, qu'une guerre entamée dans les conditions de la précédente, se heurterait bien vite à une barrière analogue à celle que nous avons établie en 1914 et aussi résistante. Pour percer notre front garni d'obstacles, tant passifs qu'actifs — tranchées et fils de fer barbelés d'une part ; canons et mitrailleuses de l'autre — les moyens employés alors se sont montrés impuissants. Pourquoi leur application, demain, serait-elle plus efficace ?

Mais il est aujourd'hui d'autres procédés auxquels on recourrait demain. Tout le monde pressent que la guerre aéro-chimique est appelée à exercer, dans une guerre éventuelle, une action prépondérante. On est même en droit de se demander si on n'utilisera pas l'aéro-chimie à l'exclusion de tout autre agent, et si les peuples ne devraient pas s'adresser uniquement à elle, en exploitant l'ensemble des énormes virtualités qu'elle renferme, et dont les unes sont connues, mais dont beaucoup d'autres ne se sont pas encore révélées.

Supposons donc que le problème soit résolu dans ce sens, et que nous assistions au choc de deux nations dont l'une aurait conservé le système ancien des armées terrestres, augmentées — dans la mesure raisonnable — d'escadrilles d'avions, tandis que l'autre aurait réduit au-dessous du raisonnable ses forces de terre pour donner un développement pléthorique à sa puissance aérienne.

L'irruption de la première bousculera aisément le frêle obstacle que présentent les forteresses de l'autre. La couverture n'offre de résistance que si les ouvrages permanents ou improvisés édifiés par le génie sont soutenus par des canons, des mitrailleuses, des fusils, ce qui exige un effectif important de troupes de couverture, celles-ci ne se présentant d'ailleurs pas en un mince cordon, mais formant une bande assez profonde pour que ses couches successives viennent contribuer à la défense de la frontière, comme les vagues successives de l'attaque ont été lancées contre le front quand on a voulu le percer.

Cette épaisse masse couvrante, le pays envahi ne peut l'opposer aux colonnes ennemies, puisque nous avons supposé qu'il s'était bénévolement démuni de ses forces de terre, qu'il a gardé à peine de quoi former un rideau protecteur chargé de retarder la marche de l'envahisseur ; il se sait incapable d'en arrêter l'irruption ; il s'est résigné, par avance, à la violation du sol national.

Si cruel que soit son sacrifice, il y a consenti en se souvenant du vide que Rostopchine faisait devant Napoléon, comme pour aspirer sa grande armée, alors que l'empereur s'attendait, lui, à ce que la Russie se proposât de le refouler, en lui livrant une série de combats dans lesquels il ne doutait pas que son génie lui donnerait la supériorité. Elle refusa, au contraire, de se battre, laissant à l'hiver, à la famine, à la crainte de l'opinion publique en France, le soin de déterminer le conquérant à desserrer et à abandonner sa conquête.

Une mission analogue sera confiée par la nation envahie à son aéro-chimie. Pendant que les colonnes de l'agresseur se dirigeront triomphalement et sans trop de peine vers la capitale mal défendue et difficile à défendre, la défense lancera ses escadres aériennes sur les derrières de ces colonnes et sur les escadrilles qui les accompagnent.

Disposant du nombre et de la puissance, les flottes sont assurées de réduire rapidement les flottilles à l'impuissance. Celles-ci, en effet,

d'après notre hypothèse n'ont, au regard de celles-là, qu'un faible effectif et un faible potentiel, tous les efforts ayant convergé vers le développement de l'arme nouvelle, en vue de lui procurer la suprématie. Les ressources du budget s'y sont employées, conjointement avec l'ingéniosité des techniciens, avec le travail des constructeurs, avec les études des savants. Bref, il n'est pas douteux que la défense acquerra rapidement la maîtrise de l'air.

Dès lors, tout lui sera permis. Négligeant les progrès que l'agression continuera de faire sur son territoire, sans souci de ses dévastations et de ses barbaries, elle pourra devenir offensive à son tour, terrifier le pays de l'envahisseur en semant sur ses arrières, sur son territoire tout entier des dévastations pires encore, des atrocités plus terribles, rendues plus douloureuses par l'impossibilité où la population sera de les prévoir, impossibilité qui n'existait pas naguère. En effet, connaissant la vitesse de marche des armées terrestres, on pouvait en déduire le temps qui leur était nécessaire pour atteindre telle ou telle localité. Napoléon se servait toujours d'un compas constamment ouvert à un écartement qui, à l'échelle de la carte, correspondait à six lieues, longueur normale d'une étape. Grâce à quoi, il calculait ou mesurait l'amplitude des déplacements de ses forces ou de celles de l'ennemi. Il indiquait alors, par des épingles piquées sur la carte, les positions éventuelles probables des armées en présence.

Assurément, les chemins de fer et les camions automobiles constituent, pour cette détermination, un élément perturbateur. On se rappelle les services que Galliéni a demandés aux taxis parisiens pour la bataille de la Marne. Mais il ne faut pas surfaire la valeur d'un tel expédient : le transport de quatre mille hommes de la 4e brigade n'a fourni qu'un bien faible appoint à Maunoury. Bref, d'une façon générale, on n'a pas à redouter de voir déboucher à l'improviste les têtes de colonne de l'ennemi. La seule surprise à craindre, c'est l'apparition inattendue d'un raid de cavalerie ou même d'une simple patrouille. On n'a pas oublié la stupeur causée par quatre uhlans dans de grandes villes comme Nancy.

Un pays riche en avions frappera d'une stupeur semblable l'adversaire qui en sera dépourvu. Qui sera maître de l'air sera maître du sol. Non qu'il puisse y prendre pied et s'y installer à demeure. C'est même cet acte seul qui lui sera interdit. Tous les autres attentats ne seront qu'un jeu pour lui : couper les voies de communication, détruire les magasins de vivres ou les dépôts de munitions, dévaliser les caisses publiques, piller les musées, détruire, incendier, même sans dommages directs pour les personnes, rien ne sera plus facile.

Dans la lutte ainsi entreprise sous le couvert du droit de légitime défense, la Société des Nations ne pourra pas se refuser à prendre parti pour la nation victime de l'agression, et elle acceptera ou requerra le concours de tous ses membres. Ceux-ci ne pourront pas mieux le lui apporter qu'en mettant à sa disposition leurs forces aéro-chimiques. Les grandes compagnies de transport aérien n'attendront sans doute pas d'être sollicitées pour venir à la rescousse. Elles imiteront les armateurs qui s'empressent d'offrir leur frêt aux belligérants, quitte à couvrir leurs bâtiments d'un pavillon étranger. Les gouvernements encourageront ces initiatives qui, sans les compromettre, les aideront à mettre fin à des entreprises inquiétantes pour eux, car il est toujours dangereux d'avoir un voisin ambitieux, avide d'hégémonie, dépourvu de scrupules, et que le succès de sa première tentative pousserait à la renouveler. Il est donc urgent de le décourager. Et c'est à quoi toutes les nations s'efforceront, d'un commun accord, sous la pression de leur immédiat et évident intérêt.

Pour toutes ces raisons, il semble qu'une guerre entreprise aujourd'hui serait condamnée fatalement à causer les conséquences les plus funestes à ceux qui s'y lanceraient de gaieté de cœur. Aussi des algébristes, des géomètres, des mathématiciens, en concluraient-ils qu'il est absurde de prévoir une agression, et qu'il ne s'en produira donc pas, qu'il est non moins absurde de conserver sa confiance dans les anciens procédés de la guerre, et que toutes les nations emploieront donc au développement des moyens aéro-chimiques la presque totalité de leurs ressources.

La science des hommes ne saurait être aussi absolue que la science des chiffres. Elle se garde, avec raison, de formuler des conclusions catégoriques et précises. Bornons-nous donc à dire que, aujourd'hui, la guerre serait une folie, qu'elle serait encore plus insensée si on s'y aventurait sans avoir tout mis en œuvre pour s'assurer la maîtrise incontestable de l'air, mais que, après tout, l'humanité n'est pas à l'abri de la démence.

Lieutenant-Colonel MAYER.

LE VERRE DE SANG

Je ne parle pas de ceux qui, d'un œil impatient, guettent l'incohérent AM, ou le capricieux 29 *bis*, ou le fantomatique 127 : ils ont d'autres soucis ; et, pareillement, ceux qui, d'un œil non moins impatient, mais souvent anxieux, désabusé, mélancolique ou sombre, épient l'apparition d'une silhouette à mille autre semblable... Mais, parmi les braves gens, parmi les bonnes vieilles dames qui, la messe ouïe ou la bénédiction reçue, s'attardent volontiers à causer devant le porche de Saint-Germain-des-Prés, combien en est-il qui sachent, ou se rappellent, que ce parvis fut, certain jour, jonché de morts ou de blessés, à demi ou entièrement nus, amoncelés, « comme des meules de paille », jusqu'aux fenêtres du deuxième étage ; — qu'entre ces corps, un sang lourd et visqueux suintait, glissait, stagnait en flaques, si épaisses, que les sabots des « travailleurs » s'y enfonçaient jusqu'au-dessus des chevilles ; — que l'air était plein de cris furieux ou éperdus, de chants, de gémissements, de prières, d'injures ; — que, dans l'ombre suffocante des ruelles fangeuses, dans ces ténèbres trouées de grêle et d'éclairs, couraient et bondissaient des espèces de spectres, — hélas ! bien trop réels et vivants, — la tête coiffée du bonnet rouge, deux fois rouge, la chemise, « raide de sang comme une chape », retroussée jusqu'au-dessus du coude, — à la main, des piques, sabres, lances, haches, couteaux et simples masses d'assommeurs, d'où dégouttaient les filets et les caillots noirs ?... Car ce qui est, aujourd'hui, le parvis de l'antique abbaye (une des plus anciennes de Paris, si elle ne remonte pas jusqu'à Clovis lui-même), était alors la Petite Place du Marché Saint-Germain et le « dortoir des Hôtes », longés par la rue Sainte-Marguerite (à peu près dans l'alignement de la rue Gozlin) — et cela se passait les 2 et 3 septembre 1792...

*
* *

Ils avaient « travaillé », d'abord à l'issue même du guichet. Mais comme, d'une part, la ruelle Sainte-Marguerite fut tôt encombrée de cadavres ; comme, d'autre part, l'âme fraternelle et l'esprit de justice des Septembriseurs ne voulaient pas refuser aux derniers arrivants et plus éloignés, l'honneur et la joie de la besogne patriotique qu'ils réclamaient à grands cris, on poussait les prisonniers « élargis » par la rue d'Erfurth, la rue Childebert, le parvis, le grand porche. Butant, trébuchant, tombant, relevés à coups de piques, et précipités à coups de sabots ou de bottes, ils se traînaient entre deux haies de plusieurs rangs chacune de massacreurs, dont chacun lardait ou déchirait quelque membre au passage. *Il fut même convenu, le dernier jour, qu'en sortant de la prison, et pendant la première partie du chemin, les* « Criminels » *ne seraient plus frappés qu'à coups de plat de sabre, afin qu'ils parvinssent à peu près intacts aux égorgeurs apostés à l'entrée des jardins.* Voilà de la bonne égalité, je pense. Cette convention tacite fut scrupuleusement respectée, et c'est aux portes de ces jardins que s'amoncelèrent

de morts et de mourants cent montagnes plaintives,

à l'endroit précis où la rue Bonaparte s'ouvre sur la place Saint-Germain, entre un marchand de vin dont la boutique s'enorgueillissait naguère du *Bonaparte* de Willette, et un marchand de tableaux dont il fut beaucoup parlé, naguère, à propos de l'œuvre... innombrable de J.-F. Millet.

*
* *

Le « Tribunal », siège dans le guichet même. C'est Maillard — le Maillard « Tape-Dur » des 5 et 6 octobre, — qui le préside, assisté de petits boutiquiers du quartier : un fruitier, un chapelier, un horloger, un aubergiste, etc., gens paisibles, à métier tranquille et habitudes sédentaires (de même, parmi les bouchers qui forment professionnellement le gros des tueurs, figurent un couvreur, un joaillier, un ancien gendarme...). Ils siègent — car il serait excessif de dire : ils délibèrent — depuis vingt-quatre heures, et dame ! il y a des limites à la sainte passion de faire justice des ennemis du peuple. Il y en a moins, paraît-il, à les égorger car, au dehors, les « respectables citoyens » (le mot est de Billaud-Varennes), soutiennent leur vigueur par de réconfortantes libations (du vin mêlé de poudre?..), et le Comité leur a délivré un bon de 24 pintes sur un cabaretier voisin). Ils trouvent que « ça traîne », et réclament impérieusement « de l'ouvrage », de l'ouvrage de choix, car l'ancien ministre des Affaires étrangères, Mont-

morin, ne leur suffit pas, qu'ils viennent de dépecer à petits coups, et on leur a dit qu'il reste encore un « fameux aristocrate ». Comme on tarde à le leur livrer, craignant qu'il ne leur échappe et que le tribunal ne « trahisse la nation », ils forcent l'entrée, se ruent dans l'escalier, atteignent une des petites chambres dont le concierge, Lavagnerie, a fait des lieux d'asile, enfoncent la porte... Cris de joie ! Voici l'aristocrate : un grand vieillard (72 ans), maigre, sec, le teint coloré, la mine fière, les cheveux tirés et poudrés avec soin. C'est bien lui !.. Car beaucoup l'ont vu, depuis six ans qu'il est gouverneur des Invalides. C'est Sombreuil... Il se lève, s'avance ; on le saisit, on l'emmène... Mais, quoi ? Qu'est ceci ?.. Cette femme qui, tombant à genoux, enserre, dans ses bras, les jambes du vieux gentilhomme, et, la face tendue vers les bourreaux, leur crie :

— Vous ne l'aurez qu'après m'avoir tuée, moi, sa fille !..

Alors commence une lutte épique qui dura — dit-on — plus d'une heure. *Maurille* (c'est le prénom usuel et singulier de Mlle de Sombreuil, née, en 1767, dans le Bas-Limousin), avait agrippé le corps de son père. Pour l'en détacher, elle est meurtrie, piétinée, traînée, précipitée, sur les genoux, *de marche en marche*, jusqu'au guichet de la rue Sainte-Marguerite. Comment décrire dignement cette scène ? Les bras tordus, les genoux ulcérés, Mlle de Sombreuil ne lâche point cette chère proie. Trois fois, on la lui arrache, trois fois elle la ressaisit. Très longs, ses cheveux étaient dénoués, et elle en avait, elle-même tressé une espèce de corde, qui liait les bras du marquis. Elle reçut tant et tant de coups par tout le corps et notamment sur la nuque (elle faillit être scalpée), *qu'elle en garda, sa vie durant, des douleurs si vives qu'elle ne put jamais laisser repousser ses cheveux, coupés toutes les semaines...*

Ce combat acharné avait fatigué les bourreaux, et, peut-être, l'héroïsme de cette piété filiale commençait-il à les émouvoir, car il est constant que, dans toutes les scènes de la Révolution, la « sensibilité » de l'époque garde sa place et succède à la plus sauvage férocité, — et réciproquement... Soudain, un jeune homme d'une trentaine d'années, — il devait raconter le fait à son lit de mort, environ, un demi-siècle plus tard, — saisit le verre où il vient de se désaltérer, le plonge dans un baquet où écume le sang des victimes (la dernière est le colonel de Saint-Mart), l'élève, le tend, comme un horrible calice, et s'écrie :

— Eh bien ! citoyenne, bois ce verre de sang à la santé de la Nation, et ton père sera épargné !..

Sans un mot, Mlle de Sombreuil saisit le verre et le but, d'un trait...

***

L'anecdote est fameuse. Elle est classique et l'on en connaît les suites. Pitié, respect, attendrissement, clameurs, enthousiasme, douces larmes (c'est encore dans l'ordre et de l'époque). Mademoiselle de Sombreuil et son père, remis en liberté, embrassés, portés en triomphe, rentrent aux Invalides. Pas pour longtemps. A la fin de septembre 1793, le père et la fille sont arrêtés à nouveau, ainsi que le fils aîné, Stanislas, et, en novembre, jetés, les deux hommes à la Force, Maurille à l'ancien couvent des Anglaises puis à Port-Libre (Port-Royal). Impliqués dans la trop célèbre « Conspiration des Prisons », contre Collot d'Herbois et Robespierre (Cécile Renault, Admiral, etc.), compagnons de charrette des dames de Saint-Amaranthe, le père et le fils furent exécutés le 29 prairial, an II (27 mai 1794). Trois mois plus tard, le 6 fructidor (23 août), Maurille fut relâchée. Elle mena une existence obscure et précaire, bénéficiant toujours, cependant, de l'auréole qui l'illuminait, puisque, par un décret du 26 thermidor, an III (14 août 1795), la Convention...

« ... Considérant que la piété filiale de la citoyenne Sombreuil s'est signalée par un acte de courage inouï, et par des traits héroïques, qui doivent passer à la postérité la plus reculée..., et que la République doit s'empresser à rendre justice à une telle héroïne... »,

Lui allouait une indemnité de 3.000 livres (que le malheur des temps réduisit à 1.000), et lui restituait la partie des biens de sa famille mis sous séquestre, mais non encore vendus. Portion terriblement restreinte, au reste, qui ne lui aurait guère permis de vivre en France. Mais lorsque, en 1797, Maurille eût épousé un de ses cousins, le comte Charles-Louis de Villelume, et que leur loyalisme monarchique les eût voués à l'émigration jusqu'au retour de la dynastie légitime, les Villelume vécurent petitement des maigres subsides de la Bavière et de l'Angleterre. En 1814, le comte n'obtint, pour toute récompense, que le gouvernement en second de la succursale des Invalides, établie, par Napoléon, à Avignon. C'est là que vécut sa femme, tout oc-

cupée d'œuvres charitables ; qu'elle mourut, en 1825 ; qu'elle fut inhumée au cimetière Saint-Roch ; son tombeau y subsiste, quoiqu'en bien fâcheux état.

Mais, en novembre 1850, son cœur fut transféré d'Avignon à Paris, et déposé dans le caveau des Gouverneurs, aux Invalides. Distinction inouïe et sans exemple, accordée... « à une personne que son héroïque piété filiale a rendue à jamais célèbre... » ; consécration officielle et définitive d'une gloire déjà chantée par les poëtes, mise en peinture et en musique, encadrée aux premières pages des anthologies. Mlle de Sombreuil reste l'une des héroïnes-types de l'amour filial. Nulle autre, en effet, et, je pense, aucune femme, n'a bu un verre de sang humain pour sauver les jours de son père. Le trait est touchant, le trait est sublime, le trait est unique...

Seulement, est-il authentique ? Le *Verre de sang* appartient-il à l'Histoire ou à la Légende ?..

***

M. P.-V. Duchemin consacre à : *Mlle de Sombreuil, l'héroïne au verre de sang*, un très érudit et pieux ouvrage, ému, pathétique, et onctueux à souhait (Perrin, éditeur). Bien que sa certitude soit manifeste, et son livre ouvertement « tendancieux », dans son esprit et dans ses conclusions, il ne laisse pas d'exposer le pour et le contre avec une impartialité abondante et loyale.

Pour, c'est Legouvé, qui, le premier, et dès l'année 1800, a chanté, si l'on peut dire, l'héroïne, dans son *Mérite des Femmes*. C'est Hugo, encore royaliste : *Vierges de Verdun, Ode sur la mort, de Mlle de Sombreuil* (car la comtesse de Villelume n'est toujours connue que sous son nom de jeune fille). C'est Lamartine, c'est Thiers, c'est Edgar Quinet, c'est même Michelet, — témoignages imposants, et il faut reconnaître qu'aucune protestation ne s'est alors produite. *Pour*, c'est la famille, naturellement, et c'est surtout Mlle de Sombreuil elle-même. On possède, *de sa bouche*, le récit de ces effroyables journées, et il est formel :

« ...Ils voulurent (les massacreurs) m'arracher à lui (son père) ; mais tous leurs efforts furent inutiles. Je sentis en moi une force inconnue qu'ils ne pouvaient vaincre. Ils restèrent quelque temps immobiles : — « *Eh bien ! me dit l'un d'eux, bois ce verre de sang, et nous sauverons ton père !...* » Je l'avalai d'un trait !...

Il n'y a donc qu'à s'incliner.

Il n'y aurait qu'à s'incliner si, au lieu d'être de la bouche de l'héroïne, ce récit était de sa plume. Mais il a été écrit, — oh ! tout de suite après une conversation avec Mlle de Sombreuil, chez Mme Suard, en 1796, et, pour ainsi dire, sous sa dictée, — par un M. Hochet, tout jeune alors, et qui devint secrétaire général du Conseil d'Etat. Retrouvée dans des papiers de famille, cette relation a été publiée en 1890 seulement. La bonne foi de M. Hochet ne fait pas doute ; mais le document est de seconde main et produit bien tard.

***

Contre, je ne ferai pas moins de réserves, et plus encore, sur les opinions qu'inspire l'esprit de parti. Il y a toujours, il y a malgré tout, il y a, par malheur, une histoire de Droite et une histoire de Gauche, ce qui est la négation même de l'Histoire, c'est-à-dire de la Critique et de la Vérité. On verra à quel degré de... fantaisie l'esprit de parti entraîna l'honnête Louis Blanc. De ces témoignages, je ne retiendrai que ceux de Jules Claretie, parce que son article (*Avenir National*, 1866), résume ou inspire tous les autres, et de G. Lenôtre (Le *Temps*, 22 nov. 1922) parce qu'il est tout imprégné de bon sens et de vraisemblance.

Il est bien vrai que, lorsque *huit ans après*, Legouvé *lança* le « Verre de sang », nulle contestation ne fut élevée. C'est, peut-être, que les témoins oculaires n'existaient plus, ou plutôt qu'acteurs, comparses et spectateurs de la scène se souciaient peu, à cette date, de se faire connaître et de fournir des références. Mais nulle affirmation, ou attestation, ne se produisit non plus, en un temps et dans des lieux où elles auraient dû jaillir et trouver créance. Qu'est-ce à dire ?...

Durant sa captivité aux Anglaises, Mlle de Sombreuil fut, et le plus justement du monde, l'objet du respect et de l'admiration de ses codétenus. Ils célèbrent à l'envi son courage, son énergie, les dangers et les souffrances que lui fit braver son amour filial. Ils la félicitent, en prose et en vers, d'avoir « arraché son père aux bras sanglants des assassins », et elle répond avec l'émotion, la modestie et la pudeur d'une grande âme. *Mais, de part et d'autre, pas un mot du verre de sang*. Que signifie ce silence ? Quoi ! oublier ce trait extraordinaire, que tout le monde devait connaître ?... On allègue : le côté répugnant du fait..., la crainte de réveiller cet horrible souvenir. Raison puérile, argument nul.

En voici un, par contre, auquel personne ne semble s'être attaché comme il le mérite : l'article de la *Gazette de France*, du 1er juin 1823, qui annonce la mort de Mme de Villèle. Vous entendez bien : *Gazette de France*... 1823... Ministère de Villèle... Chambre retrouvée... triomphe des Ultras. On est en pleine légende et le verre de sang d'autorité publique .Que dit, cependant, la *Gazette* : « .. On se souvient que les monstres de septembre (voilà qui promet) firent payer à Mlle de Sombreuil la vie de son père d'un verre de sang répandu devant elle, et qu'elle le but, *ou, du moins, essaya de le boire*, avec une intrépidité filiale... » Prudente litote ! Et la *Gazette*, en vérité, ne saurait être considérée comme « de gauche ».

Que si l'on me demandait mon avis, je répondrais sans hésitation ni ambages que je n'en ai pas, — n'ayant pas de *texte*, ni de *preuve*. J'ai pour Mlle de Sombreuil tout autant de respect et d'admiration que quiconque. Je ne fais pas état de jeter bas les statues. Mais ne peut-on pas admettre..., ne pas tenir pour impossible et injurieux : qu'un homme lui ait tendu un verre éclaboussé de sang, — un verre souillé par une main sanglante, — un verre où le vin avait, aussi, odeur et goût de sang, — et qu'elle l'ait bu, ou y ait trempé ses lèvres ?... Conjecture qui ne retranche rien à son héroïsme et n'offense aucunement sa mémoire.

Puis, voyons ce dont est capable l'esprit de parti, de tous les partis. Un sieur Combes rejette, *a priori*, l'anecdote, comme : « ... un acte d'anthropophagie... de cannibalisme, que Mlle de Sombreuil n'aurait pas commis... » — Quelle plate facétie de Jules Janin ; — on l'a appelé : « l'homme le plus spirituel de Paris ». Le malheureux ! — se gaudissant du « ... *fameux verre de piquette rouge* que bien des gens s'obstinent à transformer en verre de sang... » Mais la palme reste à Louis Blanc, malgré ses éminentes qualités d'homme, et même d'historien (trop oubliée, son *Histoire de Dix ans*). Il reconnaît bien un breuvage dans cette affaire, un des travailleurs tendit bien un verre à Mlle de Sombreuil et l'invita à le vider. Mais ce verre, savez-vous ce qu'il contenait ?... Emu par la résistance héroïque de la jeune fille, et, peut-être, par sa beauté (qui, elle, est tout à fait légendaire), le brave garçon, dans sa naïve sensibilité, lui offrit, — on peut vérifier, si l'on doute — lui offrit un verre d'eau sucrée...

Pourquoi pas un Mariani ?...

Camille VERGNIOL.

LA FRESQUE DE WOU TAO-TSEU

Vous me demandez qui était Wou Tao-tseu, Il y a bien longtemps que ce nom a cessé de résonner aux oreilles des hommes, et cependant il a connu une gloire universelle.

Celui qui le portait s'appelait en réalité Wou Tao-yun et Wou Tao-tseu était un pseudonyme. Mais c'est ce nom d'artiste qui fut sur toutes les lèvres et qu'on honore toujours avec respect.

Non point en Occident, à part un très petit nombre d'initiés. Et vous n'en avez jamais entendu parler. Les Occidentaux ne connaissent pas les noms des grands peintres chinois. Car Wou Tao-tseu fut un grand peintre de la dynastie des Trang. Un grand peintre à une époque où, en Occident, l'art de la peinture se réduisait aux enluminures naïves exécutées par des moines sur des bibles et des missels.

Sa renommée s'étendait hors de l'empire chinois, et les Japonais l'ont honoré sous le nom de Go Dôshi. Il est considéré, de l'avis unanime, comme le premier de tous les peintres de l'empire, anciens aussi bien que modernes ; plus grand que Kou Krai-tche, l'artiste érudit de la dynastie des Tsin, qui excellait dans le portrait ; plus grand que Tchao Mong-fou, le célèbre maître paysagiste des Yuan ; plus grand que Lieou-Pao, gouverneur de la province du Sseu-tchrwan sous l'empereur Ling-ti des Rann glorieux, au IIe siècle de notre ère, Licou Pao dont on disait : « Ses tableaux de plaines embrasées causaient une chaleur étouffante, tandis que ses champs balayés par le vent du nord donnaient le frisson. »

Car Wou Tao-tseu peignit des portraits aussi bien que des paysages. Son talent était universel. Le *Siuan ho houa prou*, catalogue de la collection impériale au XIIe siècle, a donné la liste de ses œuvres, et l'Encyclopédie de l'empereur Krang-hi, publiée en 1708, sous le titre *Préi wen tchai chou houa prou*, cite les noms de 93 tableaux dus à son pinceau. Et nul, mieux que lui, n'observa strictement les six canons de la peinture tels que les formula Tchang Yen-yuan dans le *Li tai ming houa ki*, à savoir : L'Elément spirituel ou vitalité rythmique — La Loi des Os et du Pinceau ou observation de la structure organique — La Correction des contours — la Couleur correspondante à la Nature de l'Objet — la Division correcte de l'Espace

ou composition artistique — La Perfection du fini.

Il naquit à Loyang, sous les Trang, la Dynastie Effrénée, qui conduisit la Chine au point le plus élevé de sa puissance militaire, pendant les VIIe, VIIIe et IXe siècles de notre ère et qui fit épanouir magnifiquement les fleurs de l'art, des sciences historiques et de la poésie. On dit, du moins qu'il naquit à Loyang, la grande capitale de l'Est depuis un temps reculé, depuis quinze siècles, depuis l'empereur Ping Wang, des Tchéou qui régnait en 770 avant le Christ. Mais cela n'est pas très sûr, car on dit encore qu'il vit le jour à Yang-ti, dans la province du Honan où s'élevait cette même Loyang. Il y a des choses mystérieuses dans la vie de Wou Tao-tseu. Je pense que vous les croirez difficilement. Elles sont en tout cas étranges et poétiques. Moi, je ne sais pas. Il y a tant de choses mystérieuses qui le sont seulement parce que nous ne les comprenons pas.

Wou Tao-tseu fut un artiste heureux et connut le succès. L'empereur Ming-houang, qui monta sur le trône du Dragon en 713 de notre ère, le nomma peintre officiel de la Cour, et il fonda une école de paysagistes.

Mais il faut que j'arrête, pour la reprendre ensuite, l'histoire de Wou Tao-tseu, après avoir simplement indiqué qu'il s'inspirait parfois, en les dépassant, des chefs-d'œuvre de Tchang Seng-yéou. Ici, ce que je vais dire paraîtra peu croyable : le bruit courait que l'artiste n'était autre que Tchang Seng-yéou réincarné, et Wou Tao-tseu lui-même se déclarait identique au grand peintre des Léang qui vécut sous le pieux empereur Wou-ti.

Une grande partie de l'Asie croit à la métempsycose, et cette affirmation de Wou Tao-tseu n'étonnait point. Si je conte maintenant brièvement l'histoire de Tchang Seng-yéou avant de poursuivre celle de Wou Tao-tseu, ce n'est pas que je me pose moi-même en adepte de la métempsycose. Si j'étais un Asiatique de l'Extrême Asie, je croirais fermement à cette doctrine et je ne serais point ému de le dire. Mais je suis un Occidental, et, en admettant qu'elle ne me choque pas, je n'aurais pas le droit de l'avouer sans ridicule. Tout au plus aurais-je celui de répéter, et seulement comme une citation, le mot d'Hamlet sur les choses de ce monde que n'a point expliquées notre philosophie.

Donc, Tchang Seng-yéou, qui fut peut-être Wou Tao-tseu dans une vie postérieure, illustra le règne de Wou-ti. Il ne faut point confondre ce Wou-ti, qui monta sur le trône en 502 de notre ère et avait placé sa capitale à Nankin, avec le fameux Wou-ti, l'empereur guerrier des Rann qui, au IIe siècle avant le Christ envoya une ambassade à Mithridate Eupator. L'empereur Wou-ti dont il s'agit maintenant ne songeait point aux conquêtes ni aux expéditions lointaines. Il fonda la dynastie des Léang et se fit surtout remarquer par une étonnante piété bouddhique. C'est sous son règne que le très célèbre Bodhidharma, vingt-huitième patriarche hindou et premier patriarche chinois, vint au Pays de la Terre Jaune. Peut-être avez-vous vu une peinture de Mou-ngan représentant Bodhidharma sur le Yang-tseu ? De Mou-ngan, ou d'autres peintres, car nombreuses sont celles qui représentent l'ascète debout sur les eaux, porteur du pâtra, le Saint Graal du bouddhisme, traversant les flots sur le roseau qu'il a cueilli vers la rive. L'empereur Wou-ti prenait souvent la robe de moine mendiant et, de monastère en monastère, l'illustre religieux passait, expliquant lui-même les textes sacrés de la Loi. Aussi, sa piété chargea-t-elle Tchang Seng-yéou d'exécuter un grand nombre de tableaux religieux qui allaient décorer les temples bouddhistes fondés par la ferveur impériale.

Tchang Seng-yéou fut un des maîtres de la peinture en Chine et son nom transcrit en Chô-sô-yu fut célèbre au Japon, comme plus tard celui de Wou Tao-tseu. C'était un esprit singulier. On le chargea de peindre à fresque sur les murailles d'un temple de Nankin une figure du Vairochana Bouddha. Le travail achevé, l'empereur vint pour l'admirer. A son grand étonnement, il vit autour de la figure sainte un groupe de personnages dans lesquels il reconnut Confucius et dix Sages de son école : « Quelle étrange idée, dit l'empereur, d'avoir peint Kong-tseu et ses disciples dans un sanctuaire de la Loi. »

Tchang Seng-yéou sourit : « Un jour viendra, dit-il, où ils serviront... »

Quatre siècles s'écoulèrent. Les Tchéou postérieurs vinrent au pouvoir. Alors ils proscrivirent le bouddhisme et détruisirent ses monastères et ses sanctuaires. Mais un seul temple fut épargné, un temple de Nankin, parce qu'il renfermait une fresque représentant Confucius et ses Sages. On se souvint du mot de l'artiste et on pensa qu'il avait eu le don de lire dans l'avenir.

En vérité, c'était un homme singulier. Il peignait des fresques et des tableaux sacrés et cependant il a laissé une peinture célèbre qui a pour titre : « Groupe de Moines ivres », et montre

une grande liberté d'esprit. Et son talent d'artiste s'accompagnait d'un pouvoir singulier, car pouvait-on expliquer seulement par l'habileté d'un pinceau véridique et une adresse merveilleuse la vie qui anima parfois ses créations. L'anecdote suivante rappelle l'histoire des raisins du Grec Zeuxis que vinrent picorer les oiseaux : dans un temple où des pigeons souillaient de leurs excréments les images sacrées, Tchang Seng-yéou peignit sur un mur des faucons aux ailes déployées, aux serres ouvertes, aux yeux jaunes féroces. Et les pigeons familiers l'un après l'autre, en rentrant dans le sanctuaire tournoyèrent affolés et s'enfuirent pour ne revenir jamais. Et le talent de l'artiste devint de plus en plus merveilleux et inquiétant. Il peignit à fresques, dans le monastère de Krwen-chan, près de Sou-Tchéou, de grands dragons aux volutes écailleuses, aux griffes en trident, aux crinières onduleuses, comme ceux qui volent dans l'ouragan et que l'on voit parfois, l'espace d'un centième de seconde, au creux des immenses nuées sillonnées par l'éclair. Et un jour un orage passa, d'une rare violence. Tchang Seng-yéou peignait dans une autre partie des bâtiments . « O Maître, dit une voix alarmée, venez, venez en hâte. » Il suivit celui qui l'appelait. Dans la salle où il avait peint les dragons, les murs tremblaient et d'étranges ondulations agitaient les corps monstrueux que gonflaient des reliefs soudains. « Ah ! dit Tchang Seng-yéou, je leur ai donné la vie ! » Et en hâte, il peignit de fortes chaînes pour maintenir les dragons merveilleux.

Et de ce jour il en peignit d'autres, plus habilement encore. Mais il avait peur de ses propres créations, semblait-il, car il les laissait incomplètes, se gardant de peindre leurs prunelles. Il se souvenait des dragons qu'il avait représentés à Krwen-chan, si merveilleusement que la vérité leur donnait la vie et que leurs figures peintes dans un plan passaient soudain à des corps aux trois dimensions, impatients de s'envoler dans l'orage. Or, un jour qu'il se trouvait dans une cour de pagode où il venait d'achever deux puissants dragons sur une fresque, les gens qui le regardaient peindre lui demandèrent pourquoi il laissait leurs yeux morts et sans prunelles. Il leur conta l'histoire des dragons de Krwen-chan. Alors ils se mirent à rire : « O frère aîné, vous vous en croyez trop, dirent-ils. Certes, ces dragons sont peints remarquablement, mais comment pouvez-vous vous targuer de leur donner la vie ! » Et comme il insistait, ils se moquèrent de lui et le taxèrent de mensonge. Il restait patient, mais les railleries se prolongèrent. Sans prononcer un mot, il alla aux dragons et de quatre seuls traits, il indiqua les quatre prunelles. Alors, les murs tremblèrent, et tandis que l'artiste se rejetait en arrière, des ondulations puissantes gonflèrent ses créations tout à coup animées. Des nuées tourbillonnantes naissaient à ras de terre, et soudain les murs s'écroulèrent tandis que les êtres monstrueux environnés d'éclairs s'envolaient dans les nuées et le fracas de la foudre.

Puis, Tchang Seng-yéou, l'artiste au pouvoir étrange, subit le sort commun à tous les hommes. Après sa mort, d'autres peintres s'illustrèrent. Sous les Souéi qui refirent l'unité de l'empire, quatre grands artistes ont laissé des noms impérissables : Souen Chang-tseu qui peignit de gracieuses jeunes filles, des génies bienveillants et légers hantant les eaux et les forêts ; Tchan Tseu-krien qui, sur papier de chanvre blanc retraçait des fêtes solennelles, des cortèges chamarrés de fonctionnaires, des rues de Tchrang-ngan, alors capitale, et des scènes d'histoire ; Tong Po-jen qui peignait des tableaux de chasse et des scènes paysannes : Yang Ki-tan qui représenta la Réception du Jour de l'An au Palais impérial et un Voyage impérial à Loyang. Et tous peignirent encore de pieux tableaux bouddhistes, car la foi nouvelle transportait tous les esprits d'une passion ardente. Il vint des artistes étrangers, de l'Inde, de Boukhara, et même l'Hindou Kabodha, que les Chinois appellent Ka-fo-tro et qui peignait des personnages et des scènes de Byzance qu'il appelait Folin, transcription du mot grec *polin*... εἰς τὴν πόλιν , le nom de Constantinople au moyen âge, devenu Stamboul aujourd'hui. Mais nul de ces grands peintres n'avait laissé le souvenir d'une étrange puissance évocatrice semblable à celle de Tchang Seng-yéou des Léang.

Puis les Souéi disparaissent. Une nouvelle dynastie monte sur le trône du Dragon. Un siècle s'écoule pendant lequel les Trang portent la Chine à son plus haut degré de puissance asiatique. La peinture et le dessin atteignent à une rare perfection Et, deux cents ans après Tchang Seng-yéou, paraît Wou Tao-tseu, le plus grand peintre du Céleste Empire.

J'ai dit qu'il s'inspirait des chefs-d'œuvre de Tchang Seng-yéou et qu'il disait lui-même être le grand artiste des Léang revenu dans l'humanité. Bien des gens ajoutaient foi à cette parole, car ses œuvres étaient étonnantes de vérité et l'on croyait, quand on contemplait ses personnages, qu'ils étaient animés par le même mou-

vement et la vie qui avaient caractérisé les créations de Tchang Seng-yéou. Lorsque l'on regardait un de ses paysages depuis quelques instants, soudain l'illusion faisait frémir les roseaux dans la brise, les bambous se balançaient et l'on croyait entendre le *siao-siao* des feuilles doucement agitées, les eaux semblaient parcourues de mobiles remous. Depuis Tchang Seng-yéou nul pinceau génial n'avait su animer ainsi la représentation de la nature. Bien des gens disaient qu'en réalité les roseaux s'inclinaient, que les feuilles oscillaient vraiment et que les eaux mêlaient leurs remous sous les yeux du spectateur. Quand l'artiste voulait exécuter le portrait d'un grand chef militaire, au lieu de le faire poser dans une attitude compassée, il lui faisait exécuter des mouvements guerriers et en place d'une figure froide et inanimée, il obtenait un personnage vivant. Comme Tchang Seng-yéou il peignit de nombreuses scènes bouddhiques, dont la plus célèbre représente Cakya Mouni entrant au Nirvâna. Les Japonais des époques de Nara et de Kyôtô se sont inspirés des œuvres de Wou Tao-tseu. Et comme Tchang Seng-yéou avec lequel il s'identifiait, il était étrangement éclectique, et s'il peignait des scènes bouddhiques, il était renommé encore pour ses représentations de divinités taoïstes. On disait qu'il recevait la visite des Immortels et d'un Sennin des montagnes, qui, sur le dos d'une cigogne, volant dans le ciel d'été, lui apportait l'élixir magique d'immortalité. Bien des légendes curieuses rapportent que le pouvoir étrange de Tchang Seng-yéou apparaissait en lui et se développait à mesure qu'il avançait dans la vie. Et voici ce qu'il est conté de lui en dernier lieu.

L'empereur Ming-houang, comme il fut dit plus haut, l'avait nommé peintre officiel de la Cour. Il demanda un jour à Wou Tao-tseu de peindre un paysage sur un des murs de son palais de Loyang. Ce palais était considérable et les murs avaient une très grande longueur. Wou Tao-tseu prépara le mur, disposa les enduits. Puis il cacha le mur derrière un immense rideau et il se mit à l'ouvrage.

Il travailla longtemps, pendant des mois.

Un jour, il prévint l'empereur que l'œuvre était achevée et il le pria de venir inaugurer la fresque. Et devant Ming-houang il tira le long rideau sur ses coulisses. Alors l'empereur et la Cour demeurèrent saisis d'admiration. Un vaste paysage s'étendait devant eux. Les monts couverts de forêts s'étageaient et pointaient vers les cieux leurs cimes verdoyantes. Des vallées profondes ouvraient leurs perspectives romantiques et des crêtes lointaines bleuissaient dans les lointains vaporeux. Des eaux brillaient au creux des vallons. Les pentes descendaient vers un lac aux eaux bleues sur lequel les roseaux penchaient leur panache soyeux. Des cygnes nageaient sur les eaux et d'autres oiseaux traversaient les airs. Tout ce qu'on peut voir dans la nature était là. Et le merveilleux paysage semblait inviter à venir s'étendre sous les premiers arbres des pentes pour jouir de la beauté des eaux et des nuages, pendant les longs soirs d'été. Et l'empereur demeurait silencieux.

Wou Tao-tseu s'inclina vers son auguste maître. Il lui montra sous une haute roche du tableau une cavité au fond de laquelle on voyait une porte. « O Seigneur Auguste et Puissant, dit-il, voyez cette grotte sous la roche au pied du mont. Il y a là un temple qu'habite un esprit immortel. »

L'empereur le regarda sans répondre. Il était maîtrisé par l'impression prodigieuse et splendide du paysage immense. Alors Wou Tao-tseu sourit et frappa dans ses mains. La porte au pied du mont s'ouvrit. « Ce temple, reprit l'artiste, est un sanctuaire taoïste. L'intérieur en est d'une beauté grandiose et sévère. O Maître Auguste, permettez-moi de vous montrer le chemin. Venez admirer les merveilles que garde l'esprit immortel. » Et Wou Tao-tseu avança vers le paysage et soudain il parut y entrer. L'empereur et la cour stupéfaits le virent monter sur le chemin qui conduisait vers la grotte peu éloignée. Il diminuait de grandeur, lentement, et par instant, il se retournait vers l'empereur en lui faisant signe en souriant de le suivre. Et Ming houang et tous les gens de sa suite, frappés d'une crainte étrange, restaient cloués au sol. « Wou Tao-tseu, Wou Tao-tseu, cria l'empereur, que fais-tu ? Ceci est une illusion. Où vas-tu ? Wou Tao-tseu, reviens vers nous. » Et les échos des grands monts répétèrent : « Wou Tao-tseu, reviens vers nous... vers nous... vers nous... ». Mais l'artiste avait atteint l'entrée. Et ils le virent tous, un instant encore, debout et souriant sur le seuil, et son geste appelait le souverain. Mais l'empereur stupéfait restait immobile. Wou Tao-tseu fit un pas dans l'ombre de la grotte et la porte se referma sur lui. Alors, aussi vite que se ferme une paupière, monts, forêts, lointains bleus, nuages voyageurs reflétés par les eaux lumineuses, le paysage entier s'évanouit. Sous les yeux de l'empereur et de sa cour, le mur immense montrait son blanc enduit immaculé. Et jamais, en ce monde, on ne revit Wou Tao-tseu.

Alors, tous comprirent qu'il était bien Tchang Seng-yéou revenu parmi les humains pour la seconde fois. Mais à dater de cette époque, Tchang Seng-yéou non plus, ne reparut jamais.

HERBERT WILD.

DU CARACTÈRE DE LA POÉSIE ORIENTALE

Pour goûter pleinement une œuvre d'art, il ne nous est point indifférent de connaître les raisons profondes qui déterminent ses modalités particulières. Cette causalité de la poésie orientale nous irons le chercher autant dans le tempérament de la race dont elle est l'expression que dans l'atmosphère où elle est née. On parle volontiers de l'Orient comme de la patrie légendaire de la poésie, mais c'est uniquement à un décor prestigieux que l'on songe. On n'envisage ainsi qu'une moitié de la vérité : plus encore que les apparences extérieures, c'est l'âme des hommes qui compte et l'âme orientale est poétique par excellence. En effet la vie de ces peuples est uniquement menée par les réactions de la sensibilité, les inspirations de la fantaisie, les impulsions de la passion et l'intelligence en tant que raison, qu'estimation positive des choses, ne saurait, tout au plus, avoir chez eux qu'une valeur académique. Ainsi, la part de l'imagination dans les rapports dont est tissée la trame de l'existence est bien plus grande qu'en Occident et l'on peut dire que l'oriental est né poète, même quand il est homme d'affaires.

Poésie fourmillante et authentique partout, et jusque dans les humbles choses quotidiennes. Voyez ce langage imagé qui est, là-bas, l'instrument ordinaire de la pensée. Plus on plonge dans les couches populaires, ces fondements solides et inaltérables des races, plus on est frappé par la tournure métaphorique et pittoresque de la pensée. Mais même dans les classes supérieures de la société, sous le vernis artificiel de la civilisation occidentale, le tempérament reste identique : les esprits, inaptes à voir les choses avec mesure et justesse, sont la proie perpétuelle des images qui les enflamment. N'allons point cependant jusqu'à classer l'esprit oriental dans une catégorie inférieure à l'esprit européen et le croire dans un état d'évolution attardée qui, l'ouvrant aux seules perceptions des sens, le fermerait aux choses plus abstraites de l'intelligence. S'il est vrai que, par certains côtés de sa nature, l'Oriental appartient encore à la jeunesse du monde, néanmoins, il faut reconnaître que dans un certain sens sa finesse, sa subtilité même vont plus loin que celles de l'Européen. Elles vont plus loin dans la direction de la sensibilité et de l'intelligence, autant que celle-ci est synonyme de compréhension. Le tempérament oriental réagit plus vivement aux sensations et la faculté d'entendement procède ici non par analyse et raisonnement, mais par pénétration sensible de la chose. Par là la compréhension de ces races est douée d'une vivacité et d'une profondeur parentes de l'illumination. Ne nous étonnons donc point qu'avec une réceptivité aussi aiguë et un manque d'équilibre invétéré, les états d'âme les plus opposés se succèdent chez l'oriental avec une rapidité déconcertante, que la violence et la cruauté avoisinent en lui les sentiments les plus émouvants et les plus apitoyés et qu'une tristesse empreinte de fatalisme soit le fond de son âme, en opposition avec l'Européen qui lui semble plein de froideur, d'indifférence et de cynisme.

Ce qui fait défaut à l'Orient c'est, je le répète, le jugement sain, le sens réel des valeurs, la faculté critique de l'esprit. D'où, autant dans sa vie que dans ses créations, l'inexistence totale des notions de goût et d'ordre rationnel — apports de l'intellect dans l'art — et l'absence de ces préoccupations de qualité cérébrale déterminées chez l'Occidental par la primauté d'une intelligence qui contrôle jusqu'aux échappements de l'inconscient. Il est donc naturel que la poésie en Orient ait une primauté incontestée et que son emploi, en tant que forme d'art, soit de beaucoup préféré à celui de la prose. L'influence du milieu n'est pas de moindre importance dans l'analyse des éléments qui conditionnent le caractère de cette poésie. La vie orientale est toute imprégnée d'un ciel unique de luminosité et de transparence, et ses actes les plus quotidiens et les

(1) Cette étude servira de préface à une Anthologie de poètes orientaux de langue française qui paraîtra prochainement.

plus prosaïques s'accomplissent familièrement dans un décor d'une noblesse et d'un luxe tels que le mirage du ciel oriental fut toujours amoureusement caressé des plus belles imaginations d'Occident et qu'elles l'élurent de préférence pour y faire dérouler leurs rêves les plus chers et leurs symboles les plus ardus.

Journées d'Orient paresseuses et splendides, inoubliables à celui qui les a vécues ! Dans la châsse rosée ou lilas des montagnes aux formes pleines d'un noble abandon, le saphir de la mer immobile se chauffe et s'endort sous l'immensité limpide de l'azur. Et la lumière vivante et palpable de ces pays, qui adoucit les contours et idéalise les couleurs, vient fondre le paysage dans une symphonie dorée sur laquelle se détache la sombre verdure d'une végétation qui ne connaît ni la rouille des automnes ni la dénudation des hivers.

Il est vrai que de nos jours la « Nature » est en baisse à la cote des valeurs littéraires et que ses attraits éternels ont cessé de solliciter l'inspiration des poètes aiguillés dans d'autres voies par un désir effréné de nouveauté. La vie artificielle qui a établi son emprise sur l'Europe explique ce déplacement du domaine de la poésie, son recul des régions d'où autrefois elle tirait sa principale substance. Il n'en saurait être cependant de même en Orient où la nature joue encore le rôle principal et même souvent unique. Le machinisme de notre temps, quoique désormais ayant pris pied sur ce sol légendaire, n'a pas encore réussi à entamer le bloc résistant de la vie traditionnelle. A peine s'il parvient à se maintenir, moyennant un effort considérable, aux lisières de ce monde, et ses progrès connaissent un point mort au delà duquel il n'est plus possible d'avancer. L'Orient accueille avec engouement tout le côté brillant et superficiel de la civilisation occidentale. Mais ce ne sont là que jeux fragiles : il ne s'est point montré capable, du moins jusqu'à présent, de s'en assimiler la partie solide, positive et utilitaire. La vie traditionnelle, avec tout ce qu'elle comporte de nature indomptée, est là qui déborde sur le cadre officiel et artificiel. Comme une mauvaise herbe que l'on a beau couper et qui repousse toujours, l'élément brut enserre de tous côtés le décor importé de la civilisation, l'envahit incessamment et s'oppose à lui en muraille difficile à franchir.

Ainsi, là-bas, nul ne songerait à renier la nature qui impose à tous les esprits la poésie de ses horreurs et de ses beautés. Dressant une figure prépondérante au-dessus des toits de la Cité, dominant la vie, autant par la malédiction de ses fléaux que par l'enchantement de ses aspects, elle frappe vivement les imaginations, dès la plus tendre enfance, et s'enfonce en traits inoubliables dans les esprits.

Gardons-nous de croire cependant que la poésie née de la sorte est de qualité descriptive. Le poète oriental aura toujours la nostalgie de la nature ; c'est dans son imagerie qu'il incarnera les aspirations de son âme et il ne connaîtra pas d'autre horizon que le sien. Mais il ne la décrira point, étant plongé trop avant en elle pour pouvoir la regarder avec objectivité. La description, telle qu'on la retrouve chez les romantiques et les parnassiens, est une invention toute occidentale et le fait d'une poésie plutôt analytique que synthétique. Non pas que je sois porté à la classer dans un genre inférieur — les plus belles pages de la poésie occidentale sont souvent purement descriptives — ; mais il entre en elle une part d'intelligence qui est étrangère à l'esprit d'Orient. Elle suppose des habitudes d'analyse et d'observation contraires au processus oriental tout de spontanéité et de réaction inconsciente. La poésie orientale, foncièrement synthétique, évoque la vie en son entité frémissante et la rappelle toute dans une phrase. La poésie d'Occident, pour une bonne moitié analytique, descriptive et oratoire, dissèque cette entité, s'attaque à ses parties qu'elle étudie avec plus de minutie, mais s'attardant dans le détail, est moins apte souvent à donner de l'objet visé, avec autant de simplicité, une évocation totale et simultanée.

Dans le rapprochement de ces deux mondes poétiques, il faut faire une place spéciale à l'inspiration grecque, du fait de l'intellectualité incontestable de la race hellénique. Dans le génie grec, l'Orient avec son imagination et l'Occident avec son sens critique, se mélangent et l'esprit de la race tient de l'idiosyncrasie de ces « deux lobes opposés du cerveau humain ». Le peuple grec possède donc dans le proche Orient, dont seul il s'agit ici, un rôle d'une importance spéciale. Il est le truchement indiqué par quoi l'Occident et l'Orient échangent l'un son esprit lucide et cultivé, l'autre les réservoirs encore inexploités de sa vitalité. Dans le domaine de la poésie, la veine grecque est venue rajeunir l'art d'Occident, chaque fois que le sang de celui-ci s'appauvrissait. Seule l'âme grecque, par cette intellectualité qu'elle a en commun avec l'Occi-

dent et la latinité en particulier, était capable de présenter, sous une forme assimilable par le génie poétique des peuples latins, le riche apport de l'Orient. Je veux me borner au domaine de la poésie et à la France, car les limites qui me sont assignées ne me permettent pas d'élargir mon sujet. L'inspiration issue de la Grèce a contribué, pour une bonne part, au renouvellement du lyrisme français au XIXe et XXe siècles. Chénier, Moréas, la comtesse de Noailles, Grecque par les origines premières de sa famille, ont eu dans la poésie française une influence régénératrice qu'il n'est point ici l'endroit d'analyser mais que l'on ne saurait contester utilement.

Il n'est pas facile de prévoir où va la poésie en Europe. L'extinction du sentiment de la nature, parmi la nouvelle génération littéraire a créé une lacune dans l'inspiration européenne, à laquelle on s'efforce de remédier par des correctifs aussi prétentieux qu'insuffisants. La poésie des bars et des wagons-lits, n'a pas, que je sache, donné jusqu'ici des résultats capables de rivaliser avec les réalisations magnifiques de la poésie traditionnelle. Quant aux essais cubistes et dadaïstes, ils n'auront, dans l'avenir, qu'une valeur documentaire, à quoi se mesurera le degré de déséquilibre littéraire atteint par notre époque. Il faut espérer que nous en sommes encore à la période des tâtonnements et que ce ne sont point là les expressions définitives de la sensibilité moderne. Il est certain, toutefois, que quand, lasse de mystification, d'incohérence et d'ennui, la poésie occidentale cherchera une inspiration plus sincère et une substance poétique plus authentique, l'eau vive du lyrisme oriental, qui jaillit toujours de la veine primitive de la poésie, pourra lui être un bain vital qui activera sa renaissance.

Alexandre EMBIRICOS.

LA COLLABORATION ÉCONOMIQUE FRANCO-POLONAISE ET SES CONSÉQUENCES POUR L'EST EUROPÉEN

Errare humanum est. On a le droit de se tromper, mais persister dans l'erreur équivaut à un délit. La grande erreur de ceux qui se mirent à organiser la paix fut de négliger le côté économique de la question. Il ne serait pas exagéré de dire que, dans la construction de l'édifice de la paix, on s'est occupé du toit avant de poser les fondements, c'est-à-dire les vraies bases de l'organisme européen : *les bases économiques.*

Aujourd'hui seulement on vient de s'apercevoir de la grave erreur commise et, fiévreusement, on se met à la réparer en ébauchant peut-être trop de plans, trop de projets de collaboration économique et financière.

Mais si les hommes politiques ont peu pensé à la nécessité de nouer des relations d'affaires entre les peuples du Continent, il s'est trouvé heureusement d'autres hommes, des économistes, des industriels, des financiers qui, eux, ont tout de suite compris que le véritable rapprochement politique ne saurait s'établir *qu'après* que l'on aura créé les bases d'un rapprochement économique. Autrement dit, le resserrement politique doit être la conséquence d'un resserrement économique réalisé au préalable, celui-ci conditionnant celui-là.

Un simple exemple suffira pour saisir toute l'importance de cette constatation. Quelques jours à peine se sont écoulés depuis la signature de l'accord relatif à la construction de la ligne de chemin de fer Haute-Silésie-Mer Baltique et voici que de tous côtés se manifeste un intérêt primordial pour cette affaire. Ce qui est extraordinaire, c'est l'intérêt que portent à la nouvelle ligne ferroviaire les voisins de la Pologne, ceux du Nord et du Sud notamment. Il est paradoxal, sans doute, de dire que les peuples nordiques et balkaniques ont été plus prompts et en tout cas moins hésitants que les Polonais eux-mêmes à reconnaître la grande portée économique d'une ligne de chemin de fer dont la principale caractéristique est de re-

lier de nombreuses régions industrielles situées un peu à l'écart des grands centres de communication avec quantité de ports maritimes se trouvant non seulement dans la partie sud de la Baltique, mais aussi dans sa partie septentrionale.

C'est ici que l'économique sert le politique, car grâce à l'esprit hardi du groupe français qui s'est mis à la tête de l'affaire Haute-Silésie-Mer Baltique, la France *reprend pied* dans des endroits d'où depuis de nombreuses années on essayait de l'éliminer, tâche que l'on réussissait souvent fort bien.

*
* *

L'été dernier, l'auteur de ces lignes eut l'occasion de parcourir presque toute la côte circulaire de la Baltique et il eut la douloureuse surprise de constater une baisse sérieuse des influences françaises, politiques et intellectuelles, sans parler des commerciales depuis longtemps réduites à peu de choses.

— A quoi attribuer ce déclin ? avons-nous demandé aux uns et aux autres dans une des capitales de la côte balte.

La réponse fut unanime et catégorique :

— L'année dernière, il n'y eut qu'un seul bateau français qui fit escale dans notre port. L'année courante (et nous sommes déjà au mois de juillet) pas un seul navire de commerce français n'a encore mouillé dans nos eaux.

« Le résultat est tel que d'autres remplacent la France et que le besoin d'apprendre le français et d'aller faire un séjour en France ne se fait plus sentir pour nous. Les bateaux anglais et surtout les bateaux allemands nous rendent visite plusieurs fois par semaine. Il nous faut apprendre l'allemand et l'anglais et nos affaires nous obligent d'aller fréquemment à Londres et à Berlin... »

Les propos que nous alléguons ci-dessus sont absolument authentiques et si nous passons sous silence les noms de ces petites villes maritimes où ils furent tenus, c'est uniquement pour ne pas mêler la politique aux considérations d'ordre purement économique qui, seules, dans le présent article, nous intéressent.

Or, la ligne de chemin de fer Haute-Silésie-Mer Baltique a suscité un intérêt réel dans les pays mêmes dont nous parlons plus haut, et il se pourrait que, grâce à elle, l'esprit français pénétrât à nouveau dans la région Nord-Est de l'Europe ; il y reviendrait par la voie des relations économiques d'abord et ensuite par celle d'une meilleure compréhension politique.

Une fois de plus, l'influence économique aura précédé l'influence politique.

*
* *

Il est juste de reconnaître par la même occasion que l'influence polonaise grandit dans tous les petits Etats du littoral baltique La visite que le Chef de l'Etat polonais a faite l'année dernière en Esthonie en a été une démonstration pertinente. Et le fait est que la langue polonaise est très répandue tout le long de la Baltique méridionale. A Tallinn, à Riga, et même à Helsingfors, on parle beaucoup le polonais et on s'intéresse beaucoup aux exportations polonaises connues depuis longtemps sur les marchés de ces pays.

Aussi est-il permis de croire que le capital français secondant la force attractive de la Pologne dans les pays nordiques, on pourrait assez vite rétablir la situation dans cette région si vulnérable, et qui avoisine la Russie. Ceci n'est pas sans intérêt aussi bien pour la paix que pour la reprise des affaires.

Les produits agricoles, le charbon, certains articles de l'industrie sidérurgique et métallurgique, voilà ce dont les Nordiques de la Baltique ont un impérieux besoin et que la Pologne est en mesure de leur fournir pouvant heureusement concurrencer les Anglo-Germaniques, étant donné l'abondance et le bon marché de sa main-d'œuvre qui assurent à la Pologne une priorité dans plus d'un domaine de production et d'extraction.

La ligne Mer Baltique-Haute-Silésie favorisera davantage cette concurrence et augmentera dans de notables proportions la puissance exportatrice de la Pologne et par conséquent sa capacité productrice, laquelle, par un retour normal des choses, ne saurait se passer du concours financier français.

Pour aujourd'hui bornons-nous à enregistrer le fait très important que, dès la signature et la ratification de l'accord ferroviaire franco-polonais, le syndicat scandinave qui groupe les principaux importateurs de houille, a adressé aux producteurs polonais une offre formelle de régulariser les contingents de charbon que la Pologne pourrait fournir aux pays scandinaves. Le syndicat scandinave des

importateurs de houille (*The Scandinavian Coal Importers Federation*), groupe la plupart des unions de la Suède, du Danemark, de la Norvège et de la Finlande qui importent de la houille. Ce syndicat couvre approximativement 90 % des besoins en charbon des quatre pays mentionnés.

Le charbon polonais acquerra de la sorte droit de cité sur tous les marchés industriels scandinaves, et cela aussi est la conséquence de la construction de la ligne de chemin de fer Mer Baltique-Haute-Silésie.

Il est superflu d'insister sur la grande portée de cet événement économique, mais il importe de ne pas négliger les autres conséquences qu'il est susceptible d'entraîner, en premier lieu en ce qui concerne l'exportation des produits agricoles polonais pour lesquels les pays scandinaves constituent un très vaste débouché.

*
* *

Dans le même ordre d'idées on doit signaler que le port polonais de la Baltique, Gdynia, terminus de la nouvelle ligne ferroviaire, devient le point de départ pour tout un réseau de voies de communications maritimes, ferroviaires et même aériennes. Précisément les Gouvernements roumain et polonais viennent de décider de prolonger la ligne aérienne Gdynia-Bucarest jusqu'à Sofia et à Salonique, reliant la Baltique avec la mer Egée.

Avec le temps, la coopération économique franco-polonaise pourrait bien pénétrer directement de Gdynia jusqu'au cœur des peuples balkaniques.

Ces jours derniers se rendit en Pologne une nombreuse mission yougoslave composée d'industriels, commerçants, écrivains, hommes politiques, journalistes, etc... Comme il convenait, on célébra l'amitié des deux pays, mais de quoi parla-t-on le plus ? Du développement des relations économiques et des possibilités transitaires et commerciales qu'offrirait à la Yougoslavie la nouvelle ligne de chemin de fer Haute-Silésie-Mer Baltique.

On constata de même que si les échanges économiques entre les deux pays manquent de volume et d'intensité, c'est principalement à cause de l'insuffisance et de l'incommodité des moyens de communication.

Mais toutes les considérations ci-dessus relatives à l'importance de la ligne de chemin de fer Gdynia-Kattowice cèdent la place à l'appréciation singulièrement instructive et révélatrice que vient de formuler sur cette voie de communication le plus grand journal allemand, le *Berliner Tageblatt*.

A la date du 5 mai courant, le *Berliner Tageblatt* écrivait textuellement :

« La construction de la ligne Katowice-Gdynia modifie l'aspect de l'Europe au point de vue économique, politique et stratégique. Economique d'abord, la liaison directe Haute-Silésie-Gydnia abrège la distance entre le bassin industriel de la Silésie et la mer de 130 kilomètres. Les frais de transport du charbon silésien baissent et, par conséquent, ses possibilités de concurrence augmentent. L'industrie du fer de Haute-Silésie dirigera son exportation maritime par Gdynia alors que jusqu'à présent, pour des raisons tarifaires, cette exportation se faisait par Hambourg, Lubeck et Stettin. De même l'importation du minerai de fer de Silésie empruntera la voie de Gdynia au lieu de celle des ports allemands. Ainsi la construction de la ligne Katowice-Gdynia aura pour effet de limiter au minimum le transit des produits polonais à travers le territoire allemand. Il en résultera finalement qu'une partie du transit tchécoslovaque abandonnera l'Allemagne et se dirigera vers la Pologne, car la Tchécoslovaquie Orientale se rapproche également de la mer à la suite de la construction de cette ligne. Les offres favorables de trafic manqueront d'autant moins à la Pologne que la capacité de transport de la nouvelle ligne dépasse ses propres besoins. »

On ne saurait mieux dire, ni porter un jugement plus juste, car émanant d'une source à la fois compétente et nullement suspecte.

Tel est donc le vaste horizon, dont on n'embrassera jamais toute l'étendue, qu'une simple initiative française, une simple ligne ferroviaire, a pu ouvrir à l'avenir et à la collaboration économique franco-polonaise, voire internationale, initiative rapprochant les marchés, les peuples, les gouvernements.

Et comme il en arrive souvent, ce sont les idées en apparence modestes qui contribuent le plus aux progrès de la civilisation et à la consolidation de l'œuvre de la paix. L'économique trace les sentiers que suit le politique.

STÉPHANE AUBAC.

LE ROMAN

ROMANCIER DE L'ASIE FRANÇAISE

Mlle Yvonne Schultz — aujourd'hui Mme Ferdinand de Fénis — qu'une heureuse circonstance de sa vie a conduite dans notre empire asiatique, y a aussitôt trouvé un sujet de roman. C'est l'histoire d'une jeune Française qui rencontre au bal, à Paris, un fonctionnaire colonial, l'épouse et part avec lui « vers l'inconnu ». Elle n'ignore pas (car il le lui a loyalement avoué avant le mariage), qu'il a, à Hanoï, une petite fille d'une congaïe, et qu'il l'a reconnue. Les sentiments complexes qu'éveillent en elle l'existence de l'enfant et l'idée d'une femme interposée entre elle et son mari, ce mélange de jeune tendresse maternelle prête à s'émouvoir et de jalousie amoureuse prête à s'éveiller, de pitié aussi pour l'amante délaissée et la mère à qui on enlèvera son enfant, le cas, enfin, de cette sœur lointaine, fille d'une autre terre et d'une civilisation si différentes, mais qui a tout de même, elle aussi, une sensibilité pour souffrir et un cœur pour aimer : tout cela forme une matière d'une richesse neuve et singulièrement propre à hausser l'œuvre d'art, bien au-dessus de l'ordinaire idylle exotique, jusqu'à ce plan supérieur où le particulier se mêle à l'universel.

La première impression que laisse le roman de Mme Yvonne Schultz, *Sous le ciel de jade* (1), c'est celle de la poésie : poésie de la nature, poésie des choses, poésie des êtres : « Hanoï, fleurissant sur le Delta tonkinois comme un amas de nénuphars au milieu d'un étang », et déroulant avec les saisons l'éphéméride de son calendrier floral ; « l'épaule d'ivoire et de clair de lune », découverte un soir, trop habilement peut-être, par la jeune Annamite, et qui découvre avec elle à Mme d'Avignac la possibilité des dangers futurs ; le charme de la petite Huguette, poupée d'Extrême-Orient et déjà fillette de France : tableaux charmants, scènes gracieuses, enveloppées et baignées d'une atmosphère de spiritualité. C'est de l'exotisme de la qualité la plus rare, parce que le décor même a une âme et que la vie circule partout, saisie par des yeux, par une intelligence qui savent en percevoir, en comprendre la beauté.

Non pas au prix d'une idéalisation, volontaire ou factice. Nous respirons ainsi, dans ce livre, les miasmes des pays tropicaux et nous visitons « le village sans enfants », où s'entassent les pestiférés : l'auteur ne recule pas, pour en évoquer l'horreur, devant des détails du réalisme le plus authentique. Comme par un coin de rideau entr'ouvert, comme par une échappée, nous devinons même au passage (voir l'escale de Colombo : « le verrou de l'Orient ») l'horreur de l'Extrême-Orient, une sorte d'horreur sacrée où la volupté se mêle aux supplices, et deux passagères qui débarquent à Singapour, un voyageur à mine d'aventurier attaché à leurs pas, nous laissent apercevoir toutes les perversions, tous les vices et « ces lieux de dissolution [qui] sont, comme la vase, à fond noir ». Oui, il y a vraiment autour de tous les épisodes de ce récit, une atmosphère.

***

Mais, ce qui les domine, c'est, au centre même, une figure de femme : Tinh, la jeune Annamite, la « petite épouse » provisoire que son amant rejette pour se marier, la mère à laquelle il croit de son devoir d'enlever, dans l'intérêt même de l'enfant, le fruit de leurs passagères amours. Mme Yvonne Schultz a considéré ce cas avec une rare pénétration psychologique et une exceptionnelle sympathie. Elle l'a considéré, si l'on peut dire, sous tous ses aspects : du point de vue de cette femme elle-même, du point de vue de celui qui, de quelque manière, l'a aimée, et qui l'a rendue mère, du point de vue de l'enfant, du point de vue de l'épouse. Il faut même ajouter qu'elle l'a considéré aussi du point de vue de la société coloniale et que, très habilement, elle nous a fait entendre les opinions de femmes de fonctionnaires, plus anciennes que son héroïne dans la colonie et dont l'expérience diffère assez souvent de sa propre spontanéité.

Une psychologie de la « congaïe » se dégage peu à peu de ces observations, de ces discussions, de ces analyses. Mme Yvonne Schultz nous la présente avec beaucoup de nuances, d'une manière très concrète et sans généraliser plus qu'il n'est indispensable pour classer Tinh dans une des trois catégories entre lesquelles se classent les femmes de cette sorte, celle de « la congaïe de joie, livrée jeune à l'Européen, avec les détresses et les tares des courtisanes du monde entier ».

(1) Librairie Plon.

Laissons les deux autres catégories, tout à fait étrangères à ce roman : la bête de somme misérable, bornée, vouée aux pires travaux et mère de nombreux enfants, auxquels elle n'a pas le loisir de s'intéresser ; un peu au-dessus de l'échelle sociale, la femme du peuple, courageuse et digne, de mœurs pures, fidèle épouse et mère passionnée.

Donc, Tinh, en fin de compte, n'est qu'une courtisane. Il est difficile à Mme d'Avignac, quand s'insinue dans sa maison cette personne gracieuse et menue, patiente et obstinée, de savoir si elle y est attirée par l'intérêt ou par l'amour maternel, et si elle agit de son propre mouvement ou poussée par la cupidité des siens. Tinh elle-même le sait-elle bien, petite âme obscure, incertaine, en qui l'instinct se mêle au calcul et peut-être aussi le souvenir d'un attrait à une hostilité de race. [Mais, aux yeux de la jeune Française dont la littérature coloniale a exalté l'imagination, elle se trouve parée de tous les prestiges de l'Extrême-Orient, en même temps qu'aux yeux de l'épouse heureuse elle est idéalisée par sa disgrâce.] Tantôt, il nous semble voir prédominer l'un de ces éléments, tantôt l'autre, jusqu'au jour où Tinh, qui a déjà reçu beaucoup d'argent, vient annoncer qu'elle se marie. C'est le dénouement le plus ordinaire et le meilleur. Et voici la conclusion, présentée sous son aspect le plus poétique, qui est peut-être aussi le plus vrai :

> Tinh franchit la porte. Enfin, la voici hors de chez moi et hors de ma vie...
>
> ...En résumé, Claude avait raison. Cette enfant était douce, inoffensive. Elle ne s'est pas violemment accrochée. Cœur faible dans un corps faible, c'est une demi-femme sans nerfs, sans farouche passion. Toutes les congaïes ne sont point des lianes qui s'implantent et épuisent ; Tinh était un brin de jasmin que, d'un ongle, on détache et qui, sans révolte, s'appuie ailleurs...

Aux yeux de la jeune Française dont la littérature exotique a excité l'imagination, cette petite Annamite se trouve parée de tous les prestiges de l'Extrême-Orient, comme aux yeux de l'épouse heureuse et compatissante elle est idéalisée par sa disgrâce. Mme d'Avignac est assez intelligente, elle a l'esprit assez libre, le sens psychologique assez vif pour comprendre toutes les circonstances atténuantes qui justifient, en faveur de Tinh, l'indulgence et même la pitié. Elle ne ressent contre elle aucune animosité, encore moins aucune haine, — une pointe de jalousie seulement, très légère, et qui fait d'intermittentes piqûres ; quelque inquiétude aussi, parfois, pour l'avenir. Surtout elle aime l'enfant, l'enfant de l'homme qu'elle aime, cet étrange cadeau de noces qu'il a déposé, pour ainsi dire, avec son amour à lui, dans la corbeille de mariage. Il y a là un sentiment très original et très fort, très naturel aussi, encore qu'un peu imprévu. Lisez le joli chapitre, un des premiers — il commence à la page 16 — « une conception immaculée » : vous y verrez naître le sentiment maternel dans le cœur d'une fiancée, pour l'enfant d'une autre, mais qui est celui de l'homme aimé. Cela se passe à Paris, au Lido, pendant l'enchantement des premières rencontres, des premiers propos, des premiers projets. La réalité ne dissipera-t-elle pas ce mirage ? Non ; et l'attitude de Mme d'Avignac à l'égard d'Huguette, sa tendresse pour l'enfant est peut-être ce que ce récit charmant nous offre de plus personnel et de plus neuf. *Sous le ciel de jade* diffère par là, si je ne me trompe, des romans, si nombreux déjà, où se dresse, devant le colonial qui fonde son vrai foyer, la question de la « petite épouse ».

***

Car c'est une question, une de celles qui contribuent à former la substance de notre roman asiatique. M. Jean Marquet, lauréat du Grand Prix de Littérature coloniale pour ses excellents tableaux de psychologie indigène, *De la rizière à la montagne*, complétés par ceux d'un second volume analogue, *Du village à la cité*, en a fait le thème principal d'un nouvel ouvrage, *Le Jaune et le Blanc* ; M. Jean d'Esme l'a traitée dans *Thi-Ba, fille d'Annam*, M. H. Cosseville dans *Thi-Nhi, autre fille d'Annam*, dans *Sao, l'amoureuse tranquille* et *Sous le signe de Bouddha*. M. Roland Meyer a porté le sujet au Cambodge avec *Sarâmani* et nous le retrouvons dans *La fausse vocation*, de Henri Bouguet, *Le retour à l'argile*, qui valut à Georges Groslier le même Grand Prix de Littérature coloniale en 19 et *Chère petite Thi-Hoï*, de Cotard. En dehors de son grand intérêt psychologique, une telle question en présente manifestement une autre, d'ordre politique, au sens le plus large du mot, et d'ordre social aussi, car elle touche à l'avenir de la colonisation. Il s'y trouve d'autant plus en cause qu'une autre question tient de près à celle-là et en apparaît comme la suite : celle du métis.

Que deviennent, en effet, les enfants nés de ces unions, ces enfants sans mère, si le père les

prend avec lui, sans père s'il les laisse à la congaïe abandonnée ? Mme Claude Choisan-Barou a saisi, avec une clairvoyante sympathie et un profond sentiment d'humanité, une de ces destinées, dans *Confidences de métisse*, dont j'ai eu naguère le plaisir de parler ici. M. Jehan Andrieux a poursuivi le même dessein dans *François Phuoc, métis* (1). L'imagination des romanciers n'a qu'à s'inspirer de la réalité pour y trouver, dans les sujets de cet ordre, quelques-uns des drames coloniaux les plus angoissants.

M. Herbert Wild a déjà repris trois fois le thème, qu'il a renouvelé en le présentant sous trois aspects différents. Une première fois, il en a tiré une nouvelle tragique, qui fait partie du recueil *Dans les replis du Dragon*. C'est le drame du père. Un officier français revient dans la brousse lolo, trente ans après qu'il l'avait quittée, et il va se trouver en face d'un adversaire dont l'habileté égale la bravoure. Pour venir à bout de ce chef de rebelles, il prépare savamment lui-même l'embuscade où il le fera tomber. Trop tard, il apprend que le jeune chef est son fils. Le désespoir s'ajoute à l'horreur lorsque la tête coupée du malheureux lui apparaît comme la réplique exacte de son propre visage. Avec l'*Autre race*, Herbert Wild évoque le drame de la mère. Il nous montre le dévouement d'une femme indigène pour sa fille métisse. L'enfant qui lui doit tout, fortune et situation sociale, l'aime mais ne sait pas la comprendre, et elle a parfois la faiblesse de se sentir humiliée par ce qu'elle considère comme une infériorité de race. Moralement supérieure, la mère se retire de la vie de son enfant, avec une résignation faite de sagesse douloureuse : « Le jade brisé ne peut être réparé. Maintenant, je sais. La Tho [c'est elle] ne peut vivre avec les Occidentaux. Elle ne peut même vivre avec sa fille. Ma fille, va dans la vie, et sois heureuse. »

C'est, avec *Le colosse endormi* (1), que M. Herbert Wild a donné au drame toute son ampleur. Le conflit sentimental s'élargit dans le conflit de deux atavismes, de deux intellectualités, de deux philosophies, de deux religions.

Firmin Roz.

(1) E. Fasquelle, éditeur.
(1) Albin Michel, éditeur.

L'ÉCONOMIQUE :

HUMANISME ET FINANCES

Un petit volume. Un titre modeste. Un grand livre. Tel se présente le dernier ouvrage de M. Piétri, qui paraît si heureusement dans une série intitulée : *Les Caractères de ce temps*. Une pareille invocation liminaire constitue à elle seule une obligation ; le choix d'un aussi haut patronage doit être justifié. Et il n'en est justement que plus agréable de découvrir dans ces pages la marque à laquelle se reconnaissent les bons ouvrages de l'esprit, ceux qui sont faits de main d'ouvrier au sens où La Bruyère entendait ce noble métier.

Le financier, dans une bonne partie de notre passé littéraire, tient compagnie au médecin. Tous deux sont les traditionnels personnages de comédie, l'un amusant l'auditoire par sa façon de dépêcher les gens en leur affirmant qu'il les sauve, l'autre ne connaissant science plus haute que celle de faire passer dans sa poche l'argent d'autrui. A vrai dire, ces plaisanteries traditionnelles ont bien diminué d'intérêt. Sans doute, ces dernières années ont apporté de nombreux perfectionnements à la « pompe à phynances ». Dans le bouleversement récent des fortunes, dans les aventures monétaires, dans la fièvre boursière, dans le krach des Etats-Unis, l'opinion pourrait trouver un ample champ de critiques souvent cinglantes. Et d'ailleurs la verve française ne s'en fait pas défaut.

Mais si vraiment la France est un pays d'esprit, c'est qu'elle allie la moquerie et le bon sens. Or, ce dernier lui montre la place grandissante que tiennent les préoccupations financières dans l'ensemble de la vie des nations et des individus modernes. Chacun comprend les difficultés angoissantes de problèmes nouveaux, que la complexité de la vie économique actuelle rend plus difficiles à embrasser, plus délicats à manier, plus dangereux à négliger. Turcaret n'était qu'un homme d'affaires. Topaze en est le digne descendant, après une lignée fort bien représentée à chaque génération. Aucun ne mérite d'être appelé « financier », pas plus qu'un rebouteux ne peut être confondu avec un chirurgien.

Les finances sont un art, en ce sens qu'elles n'obéissent qu'à des règles provisoires, elles-

mêmes particulièrement artificielles, et qui se dégagent confusément de la marche des événements. Le financier est celui qui s'efforce de voir clair dans ce chaos d'actions et de conséquences, d'en dégager les enseignements du moment, et d'en tirer les directives actuelles les plus profitables à la meilleure et provisoire organisation du monde économique.

L'économie politique est indéniablement une littérature fort ennuyeuse. Mais comme elle décrit le processus même de l'enrichissement d'une nation, ainsi que les mille moyens pour elle de se ruiner sans s'en douter, elle mérite bien qu'on lui consacre quelque effort. Le financier a, dans cet ensemble, une place à part qui lui confie le maniement des instruments les plus subtils de la grande machinerie moderne. Il touche à la monnaie, à ses variations ou à sa stabilité. Il s'inquiète de l'équilibre budgétaire, et de l'harmonie à conserver entre l'accroissement des dépenses publiques et les possibilités de renouvellement de la matière imposable. Il ausculte le corps vivant d'un pays, avec des instruments révélateurs de son anémie ou de sa fièvre. Il observe, avec un souci allant parfois jusqu'à l'angoisse, les oscillations du crédit, cet éther qui pénètre le monde financier, ainsi qu'un invisible, insaisissable et frémissant support. Il détient, enfin, des remèdes, mais des remèdes dangereux puisqu'ils sont susceptibles à la fois de sauver le malade, ou de l'achever, suivant les procédés de thérapeutique employés.

Le cours des choses a successivement accroché d'innombrables chaînes de conséquences possibles autour des événements strictement financiers. La notion même de richesse s'est accrue, et a débordé toutes les conceptions anciennes. Il y a d'ailleurs un singulier mélange d'erreurs, et des pires, dans les constructions que l'on a échafaudées autour du crédit. Les peuples se sont trop vite habitués à l'illusoire prospérité, et au maniement de richesses plus fugitives encore que la fumée même de ces illusions. Il existe toujours des érudits qui pensent que le fin du fin en matière d'altération monétaire, par exemple, fut l'œuvre de certains de nos rois. Que l'on songe pourtant aux faibles répercussions qu'entraînait l'altération monétaire, en un temps où la monnaie n'était qu'un instrument d'échanges, et où, en diminuant la teneur en métal du séquin ou du ducat à la rose, on ne touchait en somme qu'à une infime partie de la richesse publique. Aujourd'hui, les variations monétaires bouleversent tout un équilibre délicat et dont on a peine à suivre les ramifications. Certes, les richesses ne se perdent pas parce qu'elles sont nominalement déplacées. Mais leur ensemble rappelle le praxinoscope (ce nom a une résonnance 1900 qui plaît de nouveau à nos oreilles), dont les bâtonnets de couleur sont toujours les mêmes, mais qui, pour un changement insignifiant d'inclinaison, dessinent des figures sans aucun rapport avec les précédentes.

Ainsi va le monde aujourd'hui, et l'on se prend à regretter, peut-être à tort d'ailleurs, le temps où la fortune n'était faite que du « bien au soleil », et des troupeaux paissant paisiblement dans les herbages. Tel qui, aujourd'hui, est riche, demain sera ruiné. La roue de la fortune tourne vite, et paraît obéir à des doigts capricieux. Mais ce sont les hommes qui sont aveugles, plutôt que la fortune, qu'ils en accusent dans leur ignorance.

La vérité est peut-être, en effet, que le maniement des finances est une des choses les plus difficiles qui soient, et qui requiert les qualités les plus rares parce qu'elles ne s'apprennent pas dans les livres, mais sont le fruit d'une longue culture de l'esprit. M. Piétri a très justement mis en valeur l'influence de la grande école des Finances publiques, et tous ses camarades lui seront reconnaissants de ce qu'il dit de l'Inspection des Finances, cette Compagnie qui est aussi une sorte d'Académie. Depuis qu'il y a en France un Etat, et qui dépense, il eut à son service ces grands commis respectueux du service public qui furent peut-être l'ossature d'une administration autour de laquelle s'agrégea matériellement la nation. Ils furent plus encore. Le sérieux de leurs préoccupations, le désintéressement personnel des buts qu'ils poursuivaient, leur dévouement à une idée, ont contribué pour une part, peut-être plus grande qu'on ne le pense, à la formation même du génie français qui mêle si intimement la connaissance du réel et le goût de l'exactitude, avec l'ampleur des conceptions et la noblesse des vues. Le volume de M. Piétri est une preuve éclatante que cette chaîne n'est pas interrompue. On aime à retrouver en son auteur cette rare alliance de l'action, que notre monde moderne prône à un si haut degré, et de l'humanisme qui dirige, colore, et, si l'on peut dire, aristocratise les manifestations de l'intelligence.

Il faut bien reconnaître que nous ne sommes pas gâtés à ce point de vue. La bassesse de la pensée politique qui s'est abattue sur la France comme un nuage étouffant, obscurcissait les notions les plus claires que nous devions à un héri-

tage séculaire de classicisme et de raison. A l'un des grands siècles de notre histoire, on ne croyait pas nécessaire d'user d'un effrayant galimatias, mélange de prolixité, de vulgarité et d'erreur, pour traiter les questions politiques ou économiques. On sait le régal qu'est encore la lecture des instructions diplomatiques et des rapports d'Ambassadeurs, rédigés pendant la monarchie. On fait de pareilles et aussi précieuses découvertes en feuilletant les études envoyées par les Intendants, qui firent dans la France de Louis XV un travail si prodigieusement varié et utile. Et c'est un plaisir du même ordre que l'on goûte en lisant la phrase nuancée de M. Piétri, qui recouvre, ou plus exactement qui manifeste, une pensée aussi souple que ferme, aussi étoffée que concise.

Car pour bien penser, il faut bien écrire. La démarche même de notre pensée, sa recherche de la vérité, le crible qu'elle doit faire de tous les germes d'erreurs que contient le raisonnement, se décalquent en quelque sorte sur le mouvement du style, la poursuite du mot juste, et la logique des articulations d'une rigoureuse syntaxe.

Un vieil Inspecteur Général des Finances se désolait un jour, devant un adjoint respectueux, de l'usage moderne du stylo « qui ne permet pas à l'esprit la halte légère pendant laquelle on plongeait sa plume dans l'encrier, ce qui donnait le loisir forcé de réfléchir sans agir ». Il ajoutait même qu'au temps de sa jeunesse un regret identique avait été formulé par son Inspecteur Général, plus vieux encore, évoquant l'emploi de la plume d'oie, dont la taille intermittente doublait opportunément la durée de ces repos nécessaires. Il y a plus de sagesse qu'on ne le croit dans cette boutade. On ne prend plus même le temps d'écrire, parce qu'on dicte. Et on en arrive à dicter à un parlophone : c'est là sans doute le comble de la rapidité, mais elle est trop souvent acquise au prix d'un effrayant relâchement de la pensée.

La qualité requise pour toutes les élites, et celle de la finance est bien loin d'y faire exception, au contraire, c'est de savoir penser juste, c'est-à-dire de savoir observer et de savoir méditer. Sieburg a dit plaisamment que « la France est le pays de la juste mesure et des fausses statistiques ». Profond éloge, plus appréciable encore dans sa partie négative, que dans sa partie positive. Toutes les statistiques sont fausses, par essence même, puisqu'elles surimposent, à la réalité vivante, des cadres abstraits qui la tuent. L'important, c'est de le savoir. Et justement tout l'humanisme français est là pour rechercher la vérité souple et nuancée du monde, en écartant les illusoires certitudes de chiffres controuvés.

Les Etats-Unis ne nous montrent que trop les déplorables abus d'une croyance aveugle à la valeur des chiffres. Il nous sont une preuve que la culture de l'esprit, telle que des siècles de raffinement intellectuel et moral l'ont créée, n'est pas un luxe inutile, dont les marchands eux-mêmes puissent se passer. Leurs erreurs de jugement, ou plus exactement la substitution qu'ils ont cru pouvoir faire de la technique pure à un humanisme jugé désuet, leur coûte cher présentement, et à nous aussi par ricochet. La finance américaine a négligé les étapes qui sont nécessaires à la formation héréditaire des chefs. En face de ces improvisations discutables, M. Piétri restitue doublement, par son exemple et par sa plume, les traits essentiels du véritable financier français.

Ed. Giscard d'Estaing.

LE THÉATRE

LE CAS DE M. PIERRE SABATIER

Le cas de M. Pierre Sabatier est extrêmement curieux. Il est, en effet, peu d'auteurs dramatiques de sa génération qui soient aussi doués et qui aient même déjà donné autant de preuves de maîtrise. On peut se demander pourtant pourquoi aucune de ses œuvres si diverses et si intéressantes n'est encore parvenue à s'imposer par un succès indiscutable. Celle qui vient d'être représentée au théâtre de la Renaissance est, à cet égard, un document particulièrement intéressant.

D'abord, M. Sabatier se présente littérairement sous un aspect assez mal défini en ce sens qu'il est à la fois un romancier et un auteur dramatique. Certes, il y a beaucoup d'auteurs dramatiques qui ont d'abord été des romanciers : il n'en est pas moins vrai, pourtant, que le public et les auteurs dramatiques eux-mêmes n'aiment pas beaucoup ce cumul. A partir du moment où un écrivain de l'envergure de Paul Hervieu, par exemple, s'est consacré au théâ-

tre, il a cessé d'écrire des livres. Il est probable, d'ailleurs, qu'il en sera de même dans la suite pour Pierre Sabatier. Actuellement, il fait un peu figure d'amateur dans l'équipe si ardemment professionnelle des auteurs à succès. C'est seulement aux comédiennes de grande célébrité qu'il appartient, telle Madame Simone, de débuter comme romancière et de brouiller les genres.

En second lieu, Pierre Sabatier travaille très souvent en collaboration et il change de collaborateur. C'est là encore une cause de trouble dans l'opinion du public. Certes, les firmes les plus célèbres ont comporté deux noms mais, une fois rapprochés, ces noms ne changeaient plus, la raison sociale remplaçait un nom individuel, mais de la même manière.

Sans doute, d'autres causes, qu'il ne serait point difficile d'analyser, ont-elles joué avec les deux principales que je viens de signaler ; peut-être aucune d'elles, au contraire, n'est-elle intervenue. Il serait téméraire de prétendre à démêler l'action véritable d'éléments aussi insaisissables et pourtant aussi agissants. Le certain est que pleine justice ne me semble pas avoir été rendue jusqu'ici au jeune écrivain à qui nous devons « Sex appeal ».

M. Pierre Sabatier, et sa charmante collaboratrice, Mme de Mun, ont abordé, après beaucoup d'autres romanciers et auteurs dramatiques d'aujourd'hui, le seul problème qui passionne toujours les femmes et les foules ; à savoir la souveraineté de ce qui s'appelle en anglais « sex appeal », que les Américains traduisent par le mot « sexualité » et que nous nous contentons de désigner, dans notre français pudibond, par le vieux mot « amour ». Ils ont renouvelé le thème en nous montrant que cette action souveraine de la puissance freudienne s'exerçait particulièrement sur la femme et que, dans notre société moderne, cette action trouverait à se développer et à se compliquer, tout à la fois d'une manière psychologique et sociale. Ils ont ainsi abouti à nous montrer une sorte de renversement du rôle de cette sexualité dans le développement de l'humanité. Dans l'antiquité, en effet, c'étaient les hommes qui, emportés par cette force, condamnaient les malheureuses femmes fidèles au désespoir d'une Médée ou à la folie d'une Hermione. De nos jours, au contraire, les femmes, devenues frénétiques, acculent les hommes à la dégradation morale et souvent même à l'assassinat. Le désespoir, si j'ose dire, et la folie, ont changé de sexe.

L'héroïne de la pièce de la Renaissance est donc une femme en apparence parfaitement équilibrée et normale : elle a fait un mariage d'amour avec un homme pas riche et elle l'aime éperduement, de toute sa chair, évidemment, et de tout son cœur, probablement. Pour des raisons d'agent et sans doute d'ambition, elle finit par divorcer et par épouser un homme politique puissant et fortuné. Elle croit et nous croyons qu'elle continue d'aimer son premier mari, resté son amant, mais tout l'intérêt de la pièce réside dans l'évolution subie par cette amoureuse qui n'est pas moins attachée à son second mari qu'au premier. En réalité, elle a non seulement besoin de ces deux hommes, mais de tous les orages que provoque et entretient cette dualité.

La conception, comme on le voit, de ce caractère féminin, est originale et profonde. J'ajoute que, dans quelques scènes, le développement en est scéniquement admirable. Une explication entre les deux hommes atteint même à la grandeur et j'ai songé, en l'écoutant, à l'une des scènes qui avaient tellement séduit le public français dans la pièce anglaise intitulée : « La folle du logis ». Dans l'un et l'autre cas, on voit un mari qui pourrait et devrait se croire trahi, tirer de la trahison même de sa femme une raison de plus d'orgueil et de bonheur. Il sait et il affirme avec une confiance courageuse et résignée, que dans cette lutte provoquée par le tempérament de celle qu'il aime, c'est lui le véritable vainqueur.

Il est trop manifeste, à l'heure présente, que le théâtre, ainsi qu'on ne cesse de le répéter, subit une double crise : il souffre de la gêne économique, d'une part, et il souffre d'une pauvreté spéciale. Quand les causes générales auront disparu, en sera-t-il de même de la cause particulière ? Nous ne pouvons nous préoccuper ici que de celle-ci et, sans doute, aurons-nous constaté une amélioration du régime actuel lorsque des écrivains comme Pierre Sabatier seront appréciés à leur juste valeur comme auteur dramatique.

Gaston Rageot.

VARIETES

ATTILA DANS LA LÉGENDE VÉNITIENNE

I. — S'il en faut croire les chroniqueurs, ses contemporains, c'est à Attila que Venise doit sa naissance ; il l'aurait créée à son insu et même malgré lui, prétendent-ils. Mais si l'on s'en rapporte à la pure légende, les pigeons ont joué le rôle le plus gracieux dans sa fondation. Ecoutez le récit, vieux de quinze siècles, que les vieilles et les nourrices redisent à qui mieux-mieux, dans la lagune vénitienne et sur ses rives :

Les hordes des Huns descendaient les vallées du Pô et de l'Adige. Au nombre de plusieurs centaines de mille, traînant à leur suite, dans des chars grossiers, leurs familles et leur butin, des cavaliers hideux, au crâne aplati, aux yeux étincelants, au visage d'un brun livide, trappus, hardiment campés et comme vissés sur leurs montures, mangeurs de viandes crues mortifiées sous les selles de leurs chevaux, « nés, disait-on, du mariage des diables avec les sorcières », s'avançaient en masses profondes. Leur chef, Attila, le plus affreux de tous, comptait, au dire des conteuses, un chien, un terrible mâtin, parmi ses ancêtres. Deux énormes crocs, deux canines formidables, émergeaient de sa mâchoire inférieure, et faisaient saillie sur ses lèvres. (Elles lui jouèrent d'ailleurs un fort méchant tour, le firent reconnaître et causèrent sa mort). — Ville prise, ville pillée et détruite. Ivrognes, débauchés, les Huns massacraient toutes les populations, n'épargnaient que les plus jolies jeunes filles, qu'ils hissaient sur leurs chars et dont ils faisaient leurs femmes.

Affolées, épouvantées, les populations fuyaient devant les Barbares. Elles se pressaient de plus en plus nombreuses sur les rives de l'Adriatique et des lagunes qui la bordent. Là se dressaient fièrement les murailles d'Héraclée, d'Aquilée et de Padoue. Par contre, à peine quelques familles de pêcheurs dans les îles de la lagune.

Acculés à la mer, les fuyards implorèrent le Ciel et firent un long jeûne. Soudain, ô miracle ! les oiseaux domestiques, les pigeons surtout, prennent leur essor par dessus la lagune, par vols si denses que parfois ils voilaient le ciel. Accouplés deux à deux, ils portent dans leurs becs les nids qui contiennent leurs petits. Puis, à quelque distance du rivage, les vols d'oiseaux se divisent et bifurquent : une moitié pointe vers l'île de Murano ; une seconde moitié vole plus au nord, vers Torcello et Burano. Les deux bandes atterrissent et déposent leurs nichées, leurs précieux fardeaux. Elles sont en sûreté ; désormais, plus de craintes pour elles. — Autant en feront les fugitifs ; Torcello et Murano seront leurs refuges. Ils creusent des troncs d'arbres, en font des pirogues ; ils construisent des radeaux ; les riverains les accueillent dans leurs barques et les transportent ; c'est un va-et-vient continuel entre les îles et la terre ferme.

A peine débarqués, les réfugiés se construisent des cabanes, y aménagent les quelques meubles qu'ils ont pu sauver. Grande fut d'abord la misère et la mortalité parmi eux ; mais l'épreuve les a trempés ; ils font souche de héros, et créent la race qui a fait Venise si puissante et si glorieuse au Moyen âge et à la Renaissance.

En mémoire de ce prodige et du service rendu par les gracieux messagers du Bon Dieu, les Vénitiens reconnaissants distribuent chaque jour, depuis des siècles, aux pigeons leurs sauveurs, une large pitance sur la Place Saint-Marc. Jadis, une jeune fille, la Colombella, venait leur apporter à heure fixe le maïs quotidien, aux frais de la Ville ; aujourd'hui, misses, senoritas, fraüleinen et demoiselles la suppléent du matin au soir

Et chaque jour, à midi, au formidable coup de canon que tire l'artillerie casernée à l'île Saint-Georges, toute voisine, un immense vol de colombes s'élève de la place, tournoie un long moment au-dessus des édifices, plane un instant sur la cité, puis vient se poser sur les corniches et les pinacles de la Basilique. Pendant ce temps, un léger duvet bleuâtre voltige dans l'air ; les pigeons efffrayés ont perdu quelques petites plumes en tournoyant.

Ecoutez maintenant la chanson française qui, elle aussi, s'envole vers le ciel avec les gracieux oiseaux :

« Nous sommes les enfants gâtés de Venise. Nous sommes des paresseux, des bienheureux. Nous sommes libres, nous sommes gras, nous

(1) Cf. Rogissart : *Les délices de l'Italie*. Molmenti e Mantovani : *Le isole della laguna*. Ernesta Stery : *Légendes vénitiennes*. Gal : *De Paris à Venise et à Naples*. Lecomte : *Venise*. Dante Olivieri : *Vita ed anima del popolo veneto*. Padovani : *In Italia tra gli Italiani*. Mad° Vacaresce : *Conférences aux Annales*. Bernoni : *Leggende*. Lundy : *Occhiate storiche*. Daniel Halévy : *Vénétie et Toscane*. Daru : *Histoire de Venise*. Amédée Thierry : *Légendes d'Attila*.

sommes sacrés !... Nous avons ventre en boucle et pattes toutes roses, de l'eau sur la margelle des puits de bronze et du grain tout le jour... Nous mangeons au soleil, nous digérons à l'ombre... Nous nous promenons en nous dandinant, fiers comme des prébendiers. Nous faisons jabot de notre gorge mauve et verte ; nous sommes les pigeons de Venise ». (Edmond de Goncourt : *Venise la nuit*).

N'allez pas croire pourtant que tous meurent de vieillesse : les chats d'une part, de l'autre les miséreux pour qui rien n'est respectable, guettent et emportent les oiseaux sacrés, à l'aube naissante : « *Sic transit gloria mondi !* ».

II. — Si le récit ci-dessus, relatif à la fondation de Venise, a une base historique, elles sont par contre légion les légendes purement imaginaires dont Attila est le héros dans la lagune vénitienne. — Une constatation d'abord : en Vénétie pas trace de fantastique dans les contes relatifs aux Huns et à leur chef, pas trace de leur retour sur terre. — On ne saurait, par contre, imaginer combien de places-fortes auraient été assiégées par eux dans la seule Vénétie : Vérone, Padoue, Héraclée, Aquilée, et, dans le voisinage immédiat, Brescia et Rimini.

Il faut dire d'abord que, dans un duel qu'il eut avec le père de sainte Justine, sous les murs de Padoue, alors qu'il assiégeait cette place, Attila perdit une oreille ; — événement qui eut pour lui les conséquences les plus fâcheuses, comme la suite l'établira. (En fait, sainte Justine fut martyrisée au temps de Dioclétien, soit plus d'un siècle avant l'invasion des Huns ; mais les conteuses n'ont cure d'un anachronisme, fût-il plus que séculaire).

III. — Héraclée est assiégée, mais non totalement investie. Ses défenseurs, reconnaissant qu'ils ne peuvent tenir plus longtemps, se décident à évacuer la ville et à se réfugier dans les vallées alpestres. Pour donner le change à l'armée assiégeante et s'assurer quelque délai, ils coiffent de casques et revêtent d'armures des mannequins ; dans leurs bras, ils placent des lances. Les Huns s'y laissent prendre tout d'abord et s'abstiennent de tenter de franchir les murailles et de pénétrer dans la place. Mais un faucon mal avisé vient se percher sur le casque de l'un des mannequins et s'obstine à n'en pas bouger. Les Barbares découvrent la supercherie, escaladent les remparts et pillent la ville vide d'ailleurs de sa garnison et de ses habitants.

IV. — Avant de se réfugier dans la montagne, ceux-ci avaient enfoui leurs trésors dans une cachette profondément creusée ; vainement les Barbares, puis, après leur départ, les riverains de l'Adriatique en cherchèrent-ils la place :

D'argent point de caché !

Mais les recherches se sont perpétuées pendant de longs siècles, et avec elles les espérances : récemment encore, certains terrains enclavés dans les ruines d'Héraclée faisaient prime et se vendaient fort cher, bien que peu fertiles ; c'était là que, d'après la tradition, les fugitifs avaient enseveli leurs trésors.

IV. — Au cours du siège, les cordes vinrent à manquer pour bander les arcs des défenseurs. Les femmes d'Héraclée sacrifient et coupent leurs chevelures et les offrent aux archers. La défense peut ainsi continuer quelques jours de plus. — En souvenir, leurs arrière-petits-fils ont fait frapper une médaille : de face, un très beau profil féminin, la tête entièrement rasée ; à l'entour, cette éloquente et laconique inscription : « A Vénus chauve ».

VI. — Si vaillante et si prolongée avait été la défense d'Aquilée que les Huns, lassés, se préparaient à lever le siège, quand Attila remarqua qu'une cigogne, abandonnant le nid qu'elle avait édifié au sommet d'une tour, emportait ses petits sur son dos. « Voyez, dit-il à ses soldats, cet habitant d'Aquilée qui déloge avec sa famille : il le sait, la tour est ébranlée et va tomber au premier choc ». Les assiégeants reprennent aussitôt courage ; ils achèvent par la sape la ruine de la tour, font brèche et pénètrent dans la place.

VII. — Au pied des Alpes, à l'est du Tagliamento, se dresse dans la plaine la charmante petite ville d'Udine. Au centre, s'élève un monticule qui supporte le castello. En voulez-vous connaître l'histoire?

Jadis la plaine était totalement unie ; mais voilà que, pendant qu'il assiégeait Aquilée, il prend fantaisie à Attila d'installer un camp à l'endroit même où est édifiée aujourd'hui Udine et d'y séjourner. Mais il veut dominer à la fois ses troupes et la campagne voisine. Sur son ordre, ses nombreux guerriers vont chercher au loin de la terre et des matériaux, qu'ils transportent dans leurs casques et sur leurs boucliers, et élèvent en trois jours un tertre où leur

chef campe sa tente et d'où il contemple l'incendie d'Aquilée. — A la Renaissance, on y trouve au cours de fouilles un casque et des armes ; nul doute : ce sont les armes, c'est le casque d'Attila.

VIII. — De même que saint Loup, évêque de Troyes ouvrit à deux battants les portes de sa ville épiscopale au Fléau de Dieu, (non sans pourparlers antérieurs, du haut des murailles), de même saint Géminien lui ouvrit-il toutes grandes celles de Modène, dont il était l'évêque : « Entre, Fléau de Dieu, où te pousse le vent des célectes colères ! » lui cria-t-il du sommet d'une tour. — « Eh bien, soit ; serviteur de Dieu ! » lui répliqua Attila : « un mauvais serviteur doit être flagellé ! ». Et il ordonna qu'on s'empare de l'évêque. Commença alors par la ville de Modène le long défilé des sauvages cavaliers ; mais vainement tentèrent-ils de se saisir de Géminien ou même de l'une de ses ouailles : de très opaques nuages les dérobaient aux regards ; édifices, bêtes et gens disparaissaient dans un épais brouillard. Seule, la voie qui unissait les deux portes opposées de la ville restait visible. L'armée ennemie une fois passée, les nuages se dissipèrent, la cité reprit son aspect accoutumé et rendit grâce à Dieu et à son saint évêque.

IX. — S'il en faut encore croire la légende, Attila, maître des rives de la lagune vénitienne, aurait créé une flotille, l'aurait lancée sur les eaux, et ses soldats, devenus marins, se seraient emparés de l'île de Torcello : on y montre encore la pierre sur laquelle, d'après la tradition, il avait coutume de s'asseoir, le regard tourné vers l'Adriatique, vers le Lido, dernier refuge des riverains.

X. — D'après les chroniqueurs et les historiens, Attila aurait trouvé la mort près du Danube, non loin de l'emplacement où s'élève aujourd'hui Buda-Pest, au lendemain de son troisième ou quatrième mariage. Pour pleurer sa perte avec des larmes de sang, ses guerriers se seraient taillé le visage et se seraient livré des combats mortels. Ils auraient même, tels les Wisigoths d'Alaric, détourné un fleuve pour creuser sa tombe, et après l'y avoir déposé, ils auraient ramené les eaux dans leur lit primitif, évitant ainsi toute découverte et toute profanation de ses restes... Les conteuses vénitiennes lui réservent un tout autre trépas.

Attila, il vous en souvient, avait perdu l'oreille dans un duel. D'autre part, Dame Nature l'avait gratifié d'énormes canines qui débordaient de ses lèvres. Or, avant d'assiéger Rimini, racontent les vieilles, il parvint à se glisser dans la place même, et à se mêler aux officiers qui allaient en assurer la défense. Sa présence ne fut pas d'abord remarquée : les officiers pensèrent que le nouveau venu était arrivé du sud, amenant un renfort qui venait de parvenir. Deux d'entre eux jouaient aux échecs. Attila, qui était excellent joueur, dit la légende, les observe, s'intéresse à la partie, hasarde une remarque ; mal lui en prend ; son accent étranger donne l'éveil ; ses canines acérées et proéminentes, son oreille coupée le font reconnaître. Il veut fuir, mais tombe percé de coups.

XI. — Le récit des vieilles est d'autant plus fantaisiste que rien ne vient établir ni même faire supposer que les hordes d'Attila se soient présentées devant Rimini. Confondraient-elles le Fléau de Dieu et ses cavaliers avec Théodoric et son armée qui bloqua Ravenne, et régna, non seulement sur les Romagnes actuelles, mais sur une grande partie de l'Italie ?... Mais combien plus hardi encore que les conteuses d'aujourd'hui le philosophe grec Damascius qui, loin de l'Italie, décrivant au milieu du VIe siècle des événements qui s'y étaient déroulés cent ans plus tôt, a fait descendre les Huns jusque sous les remparts de Rome ! C'est là, et non sur le Mincio comme les historiens l'affirment, qu'il place la rencontre de saint Léon et d'Attila. Mais, à l'en croire ce ne sont ni les discours du saint Pontife, ni l'apparition dans les cieux des apôtres Pierre et Paul planant, l'épée à la main, au-dessus de sa tête, qui auraient déterminé l'envahisseur à la retraite : le philosophe devenu historien ne craint pas de décrire avec force détails une grande bataille que les troupes pontificales, rossies d'innombrables fantômes, auraient livrée aux Huns d'Attila pendant trois jours sous les murs de Rome, mettant l'ennemi en fuite. Son récit purement imaginaire passa les mers et, quelques siècles plus tard, les Romains montraient, non sans fierté, le lieu du combat, le lieu du triomphe de leurs ancêtres, commentant sur place les évolutions imaginaires des cavaliers ennemis, des troupes romaines et des légions de fantômes venus à leur rescousse.

XII. — Le Moyen âge italien a eu ses folkloristes ; eux aussi ont recueilli et nous ont transmis sur Attila des légendes, ignorées des bonnes vieilles d'aujourd'hui, qui nous présen-

tent le Fléau de Dieu sous un jour tout nouveau : ils nous révèlent un Attila bon enfant, jovial, que nous ne soupçonnerions guère sans leurs récits.

A Padoue, le peuple est assemblé dans les Arènes : Attila préside ; c'est jour de fête, et de régal pour les lettrés : venu de l'Italie du Sud, le poète Marcellus, la lyre à la main, chante dans ses vers la haute naissance du chef des Huns et ses louanges. Il lui donne pour père un des dieux de l'Olympe ni plus ni moins ! Attila fronce aussitôt le sourcil : le poète soupçonnerait-il la vertu, la fidélité de sa mère ? Ou bien, escomptant sa naïveté, exagérerait-il à dessein ? « Qu'on dresse sur-le-champ un bûcher ici-même, » clame-t-il bien haut, « et qu'on y brûle les vers et leur auteur ! ». Disciplinés, ses guerriers se saisissent de Marcellus et de fagots, ligotent l'un, entassent les autres au milieu de l'Arène, au grand effroi des spectateurs, qui n'étaient pas venus contempler un supplice. Mais soudain, le Fléau de Dieu éclate d'un bon rire, et fait grâce : « Il ne faut pas, s'écrie-t-il, que le châtiment mérité d'un maladroit détourne les vrais poètes de transmettre par leurs chants à la postérité les hauts faits de mes guerriers et de leur chef. » Marcellus est délié, remercie le Prince, et accorde sa lyre pour chanter en termes pondérés sa clémence.

XIII. — Autre récit des vieux conteurs, qui, lui aussi, met en lumière le caractère jovial et « bon enfant » qu'ils prêtent à leur héros.

A l'est de Vicence, des bateleurs rencontrent Attila et s'efforcent de le distraire par leurs jongleries : « Puis fainéants que ces drôles », s'écrie le chef des Huns ; « je vais leur donner une double leçon ». — Il descend de cheval, et, de pied ferme, sans élan, saute à pieds joints par dessus sa monture ; en vain il défie les bateleurs d'en faire autant. Puis, bandant son arc de toutes ses forces, il lance bien loin une flèche. Vainement, les bateleurs s'efforcent-ils de l'imiter : ils ne parviennent ni à courber le bois de l'arc, ni à tendre la corde. « Qu'on s'empare de ces fainéants ! » s'écrie-t-il alors ; « qu'on leur donne des arcs à leur taille ; durant quinze jours, ils ne mangeront que le gibier qu'ils auront tué à la chasse. »

Quinze jours plus tard, les bateleurs lui sont amenés, desséchés comme des chats maigres, mais fort habiles tireurs d'arc. Attila les enrôle dans sa garde.

A. Fauvel.

LES LIVRES NOUVEAUX

Philosophie

Spinoza, Ethique Introduction, traduction et notes, par Gilbert Maire (*La Renaissance du Livre*).

L'édition de l'*Ethique* que vient de donner M. Gilbert Maire, mériterait de toucher non pas seulement le public restreint des étudiants de philosophie, mais aussi le public libre de ceux qui sont entrés dans la vie. Et c'est le mérite de M. Maire d'avoir montré dans sa préface que Spinoza n'est pas l'auteur livresque réservé aux étudiants de licence ou d'agrégation, mais que son génie peut nous toucher, qu'il est vital, qu'il est — pour employer le mot de notre temps — humain.

Certes, nous possédons sur Spinoza d'excellentes exégèses, de celles qui délivrent un système de ses attaches subjectives : tels, entre autres, le *Spinoza* de Brunschvicg, ses *Etapes de la Philosophie mathématique*, dont nul ne peut se passer qui a le souci de la marche des idées, tel aussi *le Spinozisme* de Delbos, et le *Spinoza* de Chartier, ce faisceau lumineux jeté sur le spinozisme (ce dernier auquel cependant la bibliographie de M. Maire néglige de nous renvoyer).

Mais la préface de M. Maire a elle-même une qualité neuve : c'est de réintégrer ce système, justement en un temps qui hait les formules, dans le courant actuel de l'existence, d'insister non plus sur sa valeur formelle (le spinozisme en face du spinozisme), mais sur sa valeur par rapport à l'individu que nous sommes.

Attitude qui est indiquée, beaucoup plus qu'elle n'est poussée à fond. Je n'aurais garde de charger l'étude de M. Maire d'une intention pragmatiste, qui atteindrait sa pureté critique et rationnelle. Peut-être serait-ce parler plus justement que de lui savoir gré d'avoir insisté sur le fait que le spinozisme qui se meut dans l'éternité a, ou devrait avoir, une influence d'éternité sur nous, c'est-à-dire qu'il devrait contribuer efficacement à nous détacher du temps.

M. Maire a pris également le soin d'envisager le philosophe dans le développement de sa vie d'homme. Il sait nous rappeler que Spinoza fut un juif qui n'a jamais renié volontairement sa race ni les principes de sa religion. Puis il passe à l'homme politique. Enfin, il nous montre en dehors des tractations humaines et détaché de sa gloire, cet artisan mathématicien, cet opticien dont la vie quotidienne fut modeste, qui devient le philosophe de l'*Ethique* où nous trouvons sa pensée la plus achevée.

L'ancien Maïmonide a flatté chez Spinoza une « esthétique de géomètre » dit avec beaucoup de finesse M. Maire. Pour lui, Léon Hébreu a exalté « l'amour comme moyen de connaissance ». Spinoza est aussi, et plus largement, l'héritier de Giordano Bruno. Il est enfin le disciple de Descartes.

Le génie « de ce nouveau Platon ressuscité sous la double influence de la Bible et de Descartes » dit M. Maire, est proprement « de reconnaître l'essence où le vulgaire n'aperçoit que l'existence ».

On ne peut signaler avec plus de probité la dette que les siècles et les philosophies postérieures auront à reconnaître au spinozisme. Mais, d'autre part, n'est-il pas un peu téméraire qu'après lui avoir rendu cette justice, M. Maire tienne pour un fait unanimement reconnu que la forme de l'*Ethique* est un artifice regrettable et que

Spinoza a desséché l'Evangile et le Dieu d'Israël en concepts abstraits ? La *pensée vivante* de Spinoza n'est peut-être pas si loin de lui. Et nous n'aurions sans doute pas tant à la chercher si tant de fois la philosophie critique ne s'était servi de ses armes dialectiques contre la vie même de la métaphysique spinoziste.

Ceci n'est qu'un détail. Admirons la lucidité avec laquelle M. Maire indique l'ascension de la connaissance par le moyen de laquelle nous épurons progressivement notre entendement « jusqu'à ce qu'il substitue en toute occasion l'unité sous-jacente de la substance divine à l'apparente multiplicité ».

C'est surtout par le troisième livre de l'*Ethique* que nous apprendrons que Spinoza n'est pas seulement le faiseur d'un immense système, mais un grand connaisseur des choses humaines. Affections et désirs, amour et haine, c'est à travers de tels sentiments, nos sentiments, asservis à la clarté des idées que Spinoza nous propose l'ascension vers la béatitude où se confondent liberté et déterminisme, dans l'amour de Dieu.

M. Gilbert Maire nous appelle donc, en conclusion de sa courte et brillante préface, non plus vers les interminables querelles que les érudits ont entamées par exemple entre l'essence et l'existence, mais aux soucis spinozistes « d'accorder les élans de l'amour aux démarches de la raison », au « curieux équilibre qu'il sut établir entre une certaine dureté de cœur et la plus rare délicatesse de sentiments », à cet « entendement assez vaste pour rêver de contenir le monde dans la transposition d'un entendement divin », et surtout à la renonciation de soi-même.

CHRISTIANE FOURNIER.

Littérature

JEAN QUERCY. — *Dans la lumière de Port-Royal* (Paris, Lanore).

Le livre a pour titre celui de la première des quatre nouvelles qui le composent, mais ce titre est significatif pour les trois autres. Toute la pensée, toute l'action baignent dans la lumière de Port-Royal. La lumière de Port-Royale ? La lumière chrétienne dépouillée des couleurs prismatiques qu'elle prend à la vie mondaine et qui faussent ou altèrent toutes apparences morales ; une lumière décantée et purifiée par son passage à travers des consciences qui ne veulent refléter que le divin ; une lumière qui éclaire sans ombres jusqu'au fond de certaines âmes préparées à lui être perméables et se brise à la surface de certaines autres trop chargées de passion humaine pour s'en laisser pénétrer.

Dans cette clarté de l'esprit, parmi les brumes pernicieuses du vallon de Port-Royal, M. Jean Quercy, qui connaît le lieu et les hommes comme s'il était l'un des Solitaires, fait vivre de leur existence quotidienne et de la vie haute des âmes Pascal, M. Arnauld, M. Hamon, M. Singlin, M. Lancelot, le jeune Racine, mêlés aux personnages tragiques ou falots qu'il a imaginés.

Les intrigues, qui se nouent dans le siècle et dans le tumulte des sentiments pour s'achever dans la solitude et la pénitence, posent sans exception sur des drames de conscience. Drames de conscience sont les luttes intérieures d'un pénitent et d'une moniale contre les souvenirs de leur passé, les hésitations et les reculs d'une jeune fille en présence de la vocation religieuse, l'effroi de M. Lancelot devant la fougue imaginative du petit Racine, et drames de conscience les touchantes, un peu comiques « Tribulations de M. Lesourd ». En plein jeu de la passion, la conscience des héros ne cesse d'objecter, plus ou moins haut, toutefois de façon assez nette pour que sa protestation soit perçue par l'intéressé. Chez des êtres simples, tout d'une pièce comme M. de Lestacq ou Mme de la Maresquière, la victoire finale de la conscience est relativement facile, sinon prompte ; chez la créature tourmentée, contradictoire visionnaire qu'est Mathilde de Servigny, le réveil total ne se fait qu'à l'heure de la mort, dans une illumination qui ne semble déjà plus terrestre.

Le héros suprêmement attachant, peut-être à cause de l'énigme qui subsiste en lui, est ce complexe M. Laforêt, mathématicien, théologien, savant aux connaissances universelles, secrètement amoureux de Mathilde de Servigny, secrètement aimé d'elle, qui se retire aux Granges et qui dirige Mathilde vers le cloître, sans qu'on parvienne à démêler si son zèle pour la vocation de la jeune fille est tout religieux ou mélangé d'obscure jalousie passionnelle. L'inquiétante figure de Laforêt domine l'œuvre, et celle-là, la lumière de Port-Royal ne la fouille pas à plein, M. Jean Quercy a voulu laisser autour d'elle une zone d'ombre.

La langue de M. J. Quercy est ce qu'on appellerait volontiers du français intégral, une langue définitivement fixée, précise et pure comme le classique, sensible et nuancée comme le moderne, mais situant ses nuances dans l'intention qui assemble les vocables plus que dans le choix des vocables eux-mêmes.

L. S. V.

Beaux-Arts

ACTEURS ET ACTRICES D'AUTREFOIS. — *Elleviou*, par Henri de Curzon ; *Les Trois Brohan*, par Paul Gaulot. Portraits (Félix Alcan).

On eut, récemment, à l'occasion de l'exposition d'un choix de peintures de Boilly, la vision d'un élégant officier vêtu de drap clair et finement galonné, paré du plus élégant physique. C'était le chanteur Elleviou dans le rôle de Blinval, du *Prisonnier ou la Ressemblance*, l'une de ses premières créations qui fut aussi l'un de ses grands succès.

Henry de Curzon nous apprend que si l'élégant artiste ne fut pas un grand musicien, il fut un expressif chanteur doublé d'un homme courageux. Il le fit bien voir sous la Révolution où il tint tête aux agents de la commune délégués près les théâtres. Aussi quel succès d'artiste et de mondain après thermidor et durant le règne de Napoléon Ier !

Cependant, il quittait le théâtre en 1813, à quarante-trois ans, en plein succès et son souvenir demeurait si durable qu'en 1831, Chateaubriand, passant à Lyon près d'où Elleviou s'était retiré, tirait quelque vanité d'un billet du chanteur, désireux de lui présenter verbalement « l'hommage de son respect ». Voilà l'homme ; pour ce qui est du chanteur, il faut, pour le bien juger, recourir aux pages attachantes qu'a écrites avec autorité M. de Curzon.

Paul Gaulot défie la maladie et les ans. Après avoir été menacé de perdre la vue, il l'a plus perçante que jamais et sa mémoire demeure infaillible. Aussi, quel joli livre il a consacré à ces femmes charmantes et artistes-nées que furent les trois Brohan ! Suzanne qui eut tous talents, même celui d'être une excellente mère après s'être montrée une grande artiste. Aussi connut-elle la délicate joie de savourer le renouvellement de ses succès en la personne de ses deux filles : Augustine et Madeleine qui firent au Français une si belle carrière, et pourrait-on ajouter de

Jeanne Somery et de Suzanne Reichemberg qui étaient, celle-ci sa filleule, l'autre sa petite parente; exactement la nièce de Madeleine Brohan.

Ainsi Paul Gaulot qui est un familier du foyer des Artistes et l'ami de tous les gens de la Maison de Molière mène-t-il de pair dans son livre, la carrière artistique de ses trois héroïnes et leur vie privée qui peut être révélée sans indiscrétion, car les qualités d'esprit et de cœur ne cessèrent d'être l'apanage des trois délicieuses femmes.

CHARLES SAUNIER.

Mémoires

MARÉCHAL FOCH. — *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de 1914-1918* (2 vol. Plon).

Le premier volume, divisé en trois parties, expose le rôle joué par le général Foch jusqu'en avril 1915. Il retrace les événements les plus importants du début de la guerre, le rôle du 20e corps dans l'offensive de Lorraine, celui de la 9e armée, à la bataille de la Marne, en face des marais de Saint-Gond.. La troisième partie a trait à la bataille des Flandres; elle contient le récit admirable des batailles de l'Yser et d'Ypres, qui ont empêché les Allemands de couper les communications maritimes de l'Angleterre.

Le deuxième volume commence par un avant-propos des éditeurs, rappelant le rôle joué par le général Foch pendant le milieu de la guerre, alors qu'il commandait les armées du Nord, et après qu'il eût été relevé de son commandement. Le Maréchal n'a pas eu le temps d'écrire le récit de ces événements et il en est arrivé de suite à 1918. C'est alors l'établissement du commandement unique, la seule solution possible à un problème de plus en plus angoissant, puis la préparation méthodique des ripostes que le commandant en chef des armées alliées oppose aux attaques allemandes dans les Flandres, aux environs de Reims, sur la Marne.

Les mois d'août et de septembre sont occupés par des offensives partielles des armées alliées. Le 26 septembre commence l'offensive générale qui ne s'arrêtera qu'à la signature de l'armistice demandé par les Allemands. Le maréchal Foch rappelle dans quelles circonstances cette demande a été adressée aux gouvernements alliés et les conditions militaires qui ont été imposées, après consultation des commandants en chef.

Dans les négociations pour l'armistice comme dans toutes les batailles auxquelles il a pris part ou qu'il a dirigées, le maréchal Foch apparaît comme un des plus grands hommes de guerre et un des plus grands esprits qui aient jamais été. La simplicité avec laquelle il a rédigé ses *Mémoires* donne encore plus de relief aux événements qui y sont exposés et à l'énergie de l'homme qui a su les conduire à leurs fins victorieuses.

Divers

PAUL REBOUX. — *Le nouveau savoir-vivre. Pour balayer les vieux usages* (Un vol. Flammarion).

Paul Reboux, l'auteur de *Plats nouveaux*, s'était appliqué à rénover certaines recettes de la cuisine française. Il examine aujourd'hui les modifications que l'évolution des mœurs pourrait imposer à certaines règles du savoir-vivre.

Comment présenter des visiteurs; comment écrire des lettres; comment s'habiller; comment se comporter en toutes circonstances d'un mariage; comment agir vis-à-vis des gens de maison; comment donner des étrennes; comment réconcilier des adversaires avant un duel; comment faire des visites; comment offrir des soirées; quels sont les devoirs d'un invité; quels sont les petits « trucs » d'un voyageur; — voilà quelques-unes des questions traitées en cet ouvrage.

Sur la couverture, un balai prêt à détruire une toile d'araignée symbolise d'état d'esprit de Paul Reboux à l'égard de certaines anciennes règles de savoir-vivre. La préface est de Montaigne. Mais c'est l'auteur de *A la manière de...* qui nous en donne l'assurance...

Livres reçus au Bureau de la Revue

LUC AYRAL. — *L'art de l'action*. A. Messein.
JEAN BUCLINE. — *L'amour pour voir*. Editions de la *Revue Mondiale*.
CHARLES BALDELAIRE. — *L'art romantique*. Garnier frères.
PIERRE COUTRAS. — *Les Tribulations d'un jeune écrivain*. Editions Pro Arte.
CORLIEN-JOLIVET. — *Pâques mongoles*. J. Tallandier.
ROLAND CHARMY. — *La vie héroïque d'Aristide du Petit-Thouars*. Renaissance du Livre.
ALBERT DELACOUR. — *L'abbé Clerval a-t-il tué?* A. Redier.
EDOUARD DUJARDIN. — *Le monologue intérieur*. A. Messein.
PIERRE DEMOULIN. — *La nuit de l'abbé Fargue*. Renaissance du Livre.
HENRY FRANZ. — *L'étape dans le brouillard*. Perrin.
ROGER FARNEY. — *Deux histoires fabuleuses*. V. Attinger.
LOUIS FOLLIOT. — *Grimaces*. Editions de la *Revue Mondiale*
C. JÉGLOT. — *La jeune fille et le jeune homme*. Edit. Spes.
C. JÉGLOT. — *La jeune fille et la beauté*. Editions Spes.
TOYOHIKO KAGAWA. — *Avant l'aube*. Editions Je sers.
ROGER LÉVY. — *Intellectuels, unissez-vous*. M. Rivière.
ADRIEN LE CORBEAU. — *Le couple nu*. Fasquelle.
CLAIRE LEFEBVRE. — *Soyons heureux*. Editions de la *Revue Mondiale*.
PIERRE LASSERRE. — *Mise au point*. L'artisan du Livre.
GEORGES LAKHOWSKI. — *L'étatisme, mort des nations*. Editions S.A.C.L.
GÉRAUD DE LACAZE-DUTHIERS. — *Philosophie de la Préhistoire*. Flammarion.
ARMAND MERCIER. — *Catalyse*. Editions des Portiques.
CHARLES MAURRAS. — *Au Signe de Flore*. Les Œuvres représentatives.
EDOUARD MARTINET. — *André Gide, l'amour et la divinité*. V. Attinger.
PAUL MOLYNEUX. — *Le Sang des Aigles*. Editions Argo.
CAMILLE MARBO. — *A bord de la « Croix-du-Sud »*. A. Michel.
THOMAS MANN. — *La Montagne magique*. A. Fayard.
Clesse D'ORSAY. — *Gradenica ou le Rêve d'or*. Editions de la *Revue Mondiale*.
HENRI POURRAT. — *La Tour du Levant*. A. Michel.
HENRI POURRAT. — *Le Bosquet Pastoral*. Gallimard.
JEAN DE QUENZA. — *A travers l'Ile de Beauté*. A. Messein.
GEORGES RADET. — *Alexandre Le Grand*. L'artisan du Livre
ALPHONSE ROUX. — *In memoriam Edouard Schuré*. Editions de la *Revue Mondiale*.
TOMASO SILLANI. — *L'Etat mussolinien*. Plon.
Général W. SIKORSKI. — *Le problème de la Paix*. Editions de la Vie latine.
MARCELLE VIOUX. — *Le Requin*. Fasquelle.
HENRI-JULES VINCENT. — *La Vie meilleure*. M. Rivière.
LÉON XANROF. — *La Mécanique de l'Esprit*. Delagrave.

LA QUINZAINE POLITIQUE

LES STATIONS THERMALES DE LA SERBIE (1)

Mataruska Banja, station thermale, est située à une heure de trajet en voiture depuis la station ferroviaire de Kraljevo, sur la ligne de Stalac-Uzice. Climat continental tempéré. Eaux sulfureuses-alcalines et acides hyperthermiques. Température de 35°6 Celsius. Cures de bains. Bassin froid pour les cures internes. Cures contre les rhumatismes, les maladies vénériennes et cutanées. Cinq bassins chauds pour l'usage commun avec 10 baignoires aménagées. Saison du 1er mai au 1er septembre. L'on y trouve un nombre suffisant d'appartements dans les hôtels, hôtelleries et villas.

Ribarska Banja. Cures thermales, climat subalpin, point de vents. Séjour d'été. A trois heures de trajet en voiture de la station ferroviaire de Djunis sur la ligne de Belgrade-Nis. Eaux sulfureuses homéo-thermiques. Six sources, dont 5 tièdes et une froide. La température des sources tièdes est de 29° à 41° Celsius, et celle de la source froide de 16° Celsius. Cette source est radio-active. Cures de bains. La source froide est utilisée pour l'usage interne et les inhalations. Cures contre les rhumatismes de tous genres, les névralgies, la scrofulose, le lues à l'état tertiaire, les maladies de femmes, les hémorroïdes. Ces eaux sont nocives aux tubercueux, aux personnes atteintes d'artériosclérose et d'affections cardiaques prononcées, de neurasténie et d'hystérie fortement développées et d'affections cutanées aiguës. Description : Ribarska Banja est située au pied de la montagne de Jastrebac, auprès d'une gorge traversée par une rivière, à 540 mètres au-dessus du niveau de la mer, au milieu d'un amphithéâtre de montagnes et de forêts, Bains chauds et froids. L'établissement de bains chauds possède 3 piscines et des cabines avec 36 baignoires. Celui pour les bains froids possède de vastes piscines pour les adultes et les enfants. Massage, douches froides et chaudes.

Durant la saison d'été promenades intéressantes et excursions aux environs. L'établissement de bains possède un salon avec restaurant, cabinet de lecture et salon de musique. Saison du 1er mai au 30 septembre. L'on trouve dans les hôtels et les villas à se loger avec un confort moderne. Table de premier ordre.

Soko Banja. Station de cures thermales et climatériques. Trajet en chemin de fer par la ligne de Belgrade-Nis jusqu'à Aleksinac et de là en voiture. Climat subalpin, fort agréable. Eaux radioactives acrothermiques. La température de la source de « Banjica » est de 34° Celsius, et celle de sources « Preobrazenje » et « Saint-Jovan » de 42° à 45° Celsius.

Cures de bain, maladies des femmes, les affections des reins, l'anémie, la neurasthénie, l'hystérie, les catarrhes des voies respiratoires, les affections cutanées et le diabète.

Description : Soko Banja est située dans le bassin de la Morava, au pied de la montagne de l'Ozren, au milieu de forêts, à 400 mètres au-dessus du niveau de la mer. Parc vaste et superbe, belles promenades dans les forêts et dans la montagne. Excursions aux environs. L'établissement des bains possède 2 bassins et des baignoires en porcelaine. Les Etablissements de « Banjica » possèdent 3 bassins d'eau chaude et d'eau froide. « Moravica » possède des bains froids avec un établissement hydrothérapique. Casino, cabinet de lecture, tennis, croquet. Saison du 1er mai à la fin septembre. L'on trouve à « Moravica » des appartements très confortables, ainsi que dans l'établissement de bains, dans les hôtelleries et les maisons particulières.

Vranjska Banja. Station de cures thermales. On l'atteint par la voie ferrée de Belgrade-Nis-Skoplje que l'on abandonne à la station de Vranje pour un trajet de 15 minutes en voiture. Climat subalpin. Eaux sulfureuses alcalo-salines hyperthermiques. Utilisées pour l'usage interne et pour les bains. La température varie selon les sources, d'un minimum de 63° Celsius à 90°. Cures contre les rhumatismes, les névralgies, la scrofulose, le lues tertiaire, l'anémie, les maladies des femmes et les affections cutanées; nocives pour les affections graves à l'état chronique, les affections pulmonaires et cardiaques de même que pour les personnes atteintes d'artériosclérose.

Vranjska Banja est située à proximité de la ville de Vranje, sur la rive droite de la Morava méridionale, au milieu de hautes forêts, à 350 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle possède 3 piscines et 19 baignoires. Belles promenades dans le parc et dans les forêts. Excursions aux environs. Saison du 1er mai au 15 septembre.

Vrnjacka Banja. Bains et cures thermales. Situés sur la ligne de chemin de fer de Stalac-Krusevac-Uzica, à une distance d'une demi-heure en voiture de la station de Vrnjacka. Climat montagnard sans brusques changements de température. Eaux alcalo-acides-homo-thermiques, utilisées pour l'usage interne et pour les bains. Sources thermales chaudes et froides. Trois sources chaudes alimentant les bains froids. L'eau des sources froides est utilisée pour les cures et comme eau de table. La température des sources chaudes est de 32° à 36° Celsius, et celle des sources froides de 17° Celsius.

Cures contre les affections d'estomac et de l'appareil digestif, les maladies du foie et de la vessie biliaire, des voies respiratoires, les catarrhes des voies urinaires et de la vessie urinaire, le diabète et les rhumatismes, les maladies des femmes, les affections nerveuses et l'anémie.

Description : Vrnjacka Banja est située dans la vallée romantique de la Vrnjacka, au pied du Goc et entourée de forêts aux arbres variés. L'établissement de bains est situé au milieu d'un parc superbe d'une vaste étendue, planté de tilleuls odorants et orné de parterres de fleurs. Deux établissements de bains pour les bains chauds et tièdes et un troisième au bord de la Vrnjacka. Etablissement hydrothérapique avec inhalations, massage, bains électriques et de vapeur. Excellente eau de table. Ces bains étaient déjà connus du temps de l'occupation turque. L'on y trouve à se loger fort confortablement dans les hôtels, villas et maisons particulières. Cette station balnéaire est la mieux organisée et la plus fréquentée de toute l'ancienne Serbie.

Il existe également 21 autres stations balnéaires ou climatériques des plus fréquentées, mais la place limitée dont nous disposons ne nous permet guère que d'effleurer le sujet. Cependant, ce simple aperçu peut faire prévoir que, dans l'avenir le plus prochain, la Yougoslavie tiendra une place des plus importantes parmi les pays à stations balnéaires, et ce d'autant plus que la variété et la beauté de ses paysages ne peuvent manquer d'attirer l'attention de nombreux touristes étrangers.

BORIVOÏÉ B. MIRKOVITCH.

(1) Voir la *Revue Bleue* du 4 juillet 1931.

L'AMBASSADE DE GEORGE DE PODIEBRAD, ROI DE BOHÊME AUPRÈS DU ROI DE FRANCE LOUIS XI

Le roi de Bohême George de Podiébrad est l'auteur d'un projet que l'on compare souvent avec les idées du président Wilson : organiser une union des princes chrétiens ayant pour but de supprimer toutes les guerres, tout en assurant la défense de l'Europe Orientale contre les invasions turques. Les Etats hongrois, tchèque, polonais et français devaient entrer dans cette « Société des Nations ». Le roi de France Louis XI était choisi pour chef de cette union. Dans le but d'obtenir l'acceptation du souverain français, Georges Podiébrad envoya en France, le 16 mai 1464, une ambassade dirigée par son ami intime Albrecht Kostka de Postupice. Celui-ci emmenait comme conseiller diplomatique un Français, Antoine Marini, originaire de Grenoble.

Les frontières de Bohême à peine franchies, les envoyés ne rencontrèrent que des regards chargés de haine, car les Allemands n'avaient pas encore oublié les guerres hussites. Mais plus ils avançaient, plus les inimitiés disparaissaient. A Bayreuth, ils furent même l'objet de l'admiration des bourgeois, car la puissance et la sagesse du roi de Bohême forçaient le respect des Bavarois. Les habitants de Nuremberg leur offirent douze grands brocs de vin d'Italie, leur firent visiter la ville et le château-fort. à Anspach et en Bade les margraves les reçurent très courtoisement.

Nos voyageurs observaient avec attention les mœurs des provinces qu'ils parcouraient et ils étaient fort surpris, car elles contrastaient singulièrement avec l'austère moralité des pays hussites. C'était ainsi qu'à Bayreuth ils furent choqués à la vue d'un prêtre qui débitait du vin, à Nuremberg ils trouvèrent scandaleux qu'aucun des bourgeois occupés à boire devant une auberge ne fléchit le genou au passage d'un prêtre portant la sainte hostie. Ils avaient des doutes graves sur l'authenticité des reliques qu'on leur montra à Nuremberg : un fragment de la Sainte-Croix, un morceau de la mangeoire de Bethléem, un lambeau de la chemise de St-Jean l'Evangéliste, une épée que Dieu avait envoyée lui-même à Charlemagne. A Stuttgart ils trouvèrent beaucoup de belles jeunes filles et dames, de sorte que l'un des membres de la mission exprima le regret d'être marié.

Les bourgeois de Strasbourg les reçurent avec de grandes démonstrations de joie et leur demandèrent des nouvelles de la santé du roi de Bohême. Ils mirent les ambassadeurs en garde contre les rapines du comte-brigand Hans von Edersburg qui infestait les Vosges et leur donnèrent, afin d'assurer leur protection, une escorte de cinquante cavaliers; le seigneur Kostka, poussé par la prudence, s'assura en outre les services de cinquante autres hommes d'armes. Le voyage s'effectua sans incident.

A Toul, ils éveillèrent un vif mouvement de curiosité sympathique, à Bar-le-Duc, ils furent reçus par le roi des Deux-Siciles. De la Champagne, l'un des membres de la mission a écrit les lignes suivantes : « C'est un beau pays, mais il est sans eau et sans forêts, les villages y sont très clairsemés; le pays est en craie, les maisons, les églises et les murs sont tous en craie ». Les ambassadeurs auraient bien voulu visiter Reims, car Marini leur avait raconté que c'était une ville aussi grande que Prague; mais on y renonça parce que c'eût été un grand détour.

Les habitants du Nord de la France les accueillaient avec une sorte de stupéfaction, car ils avaient entendu colporter au sujet des arrivants des choses bien bizarres. A Abbeville on les regarda bouche béante ; et ce fut le comble, quand Kostka offrit un dîner aux échevins de la ville; ils ne pouvaient pas comprendre comment les Bohémiens savaient si bien se conduire et manger si convenablement. A Abbeville, Dieppe et Neuville ils furent les hôtes de Louis XI, auquel ils présentèrent l'objet de leur mission. Les évêques et les prélats dissuadaient le monarque occidental de l'union avec les hérétiques, mais l'habile Louis leur dit « Que cela plaise ou non à qui que ce soit, je veux vivre en paix avec le roi de Bohême et lier avec lui alliance et amitié ». Et le 18 juillet 1464, on conclut à Dieppe les traités entre le roi de France et Georges de Podiébrad, d'après lesquels « les deux princes seront comme des frères et des amis pour toujours, pour le bien de leurs royaumes, de leurs personnes ainsi que de l'Eglise et de tout l'empire chrétien ».

Par Rouen, les ambassadeurs se rendirent à Paris. Ils montèrent sur une tour de Notre-Dame et furent frappés en contemplant une ville aussi grande et vaste. Après avoir quitté la capitale de la France, ils se dirigèrent vers le Sud-Est, se proposant de traverser l'Italie pour rentrer en Bohême. A Bourges, ils admirèrent une « belle maison qui a coûté environ cent mille écus », et surtout une cheminée « qui, comme elle était dorée, valait plus de mille écus ». A leur arrivée à Lyon, ils trouvèrent justement une foire. Un marchand de Nuremberg leur ayant conseillé de laisser de côté l'Italie et de prendre la route de Constance, puis d'Ulm, ils abandonnèrent leur premier dessein et traversèrent le Rhône, non sans danger, pour pénétrer dans les montagnes de la Savoie. « Ils s'engageaient dans une voie infernale; à proprement parler, ce n'était pas même un chemin, mais seulement des rochers et des monts ». Faute de routes carrossables, ils durent sacrifier leurs voitures avant de pouvoir atteindre Genève. Les fatigues furent si considérables que quelques-uns préférèrent s'en remettre passivement à leur sort. Ils arrivèrent exténués à Genève.

Ici, comme du reste en France, ils se plaignaient de l'immoralité des bains. A Berne, ils durent se baigner avec des dames bourgeoises; à Bade, il en fut de même. Seul, seigneur Bavor n'en fut pas mécontent : il regrette même cette fois d'être marié. Par Constance ils se dirigèrent vers Bludenz, dans le Vorarlberg. En Tyrol, ils rencontrèrent une vieille femme qui les maudit comme hérétiques et les voua à tous les diables de l'enfer. A Hall, ville du Tyrol, ils s'embarquèrent sur un bateau et descendirent jusqu'à Passau. De là ils parvinrent directement à Brno où le roi Georges de Podiébrad les attendait. Leur mission était remplie.

STANISLAS LYER.

Le Gérant : M. HEDAN.
Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 15 69e ANNÉE 1er AOUT 1931

LA SOUVERAINETE DES ETATS ET L'UNION EUROPEENNE

I

La notion de la souveraineté indiquait jadis le pouvoir absolu et incontestable des Etats de se comporter, dans les relations internationales, comme dans leurs affaires domestiques, selon leur bon plaisir, sans autres restrictions que celles qu'ils auraient volontairement acceptées.

Mais avec le développement du droit international, la libre activité des Etats n'a cessé de recevoir des limitations. Il est ainsi apparu que la volonté des Etats n'était pas réellement souveraine, car si elle l'était, elle ne pouvait être limitée par des règles impératives.

Un dilemme dès lors s'est posé : ou nier le caractère obligatoire du droit international, ou se résoudre à l'abandon de la notion de la souveraineté. Il en est qui ont pris résolument le premier parti. Mais ils n'ont pas fait école.

D'autres ont essayé d'échapper à la rigueur du dilemme. Ne pouvant pas contester l'existence du droit, mais ne se résignant pas à abandonner le dogme de la souveraineté, ils se sont efforcés de les accorder. Ils n'y ont pas réussi.

La plupart ont cessé de voir dans la souveraineté un pouvoir omnipotent et arbitraire. Ils n'ont plus parlé que d'une souveraineté relative, limitée, réduite par les obligations nées du droit international. On s'est habitué à n'envisager la souveraineté que comme l'ensemble des pouvoirs dont l'Etat a besoin pour remplir ses fonctions et réaliser sa destinée.

Mais loin de sauver la règle, ces concessions n'ont fait que précipiter sa ruine. Admettre en effet que la souveraineté peut être réduite, c'est en réalité reconnaître qu'elle n'existe pas, car, par définition même, c'est une notion exclusive de toute restriction.

Cette révision des anciennes idées avait commencé avant 1914. La guerre l'a imposée de façon impérieuse et urgente : car elle n'a pas seulement mis étonnamment en relief l'interdépendance des Etats ; elle a montré aussi que, pour arrêter ce que notre collègue M. Ch. Dupuis a très exactement appelé l'anarchie des souverainetés, il est indispensable que les Etats se soumettent franchement à la légalité, qu'ils tiennent pour sacrée la parole donnée dans les traités, et qu'ils reconnaissent loyalement que si aucun d'eux ne peut faire la loi aux autres, ils ont tous un supérieur commun dans le droit auquel ils doivent également obéir.

La création de la Société des Nations a contribué à en achever la démonstration. L'organisation de la vie internationale, dont elle constitue un premier essai, est proprement impos-

sible avec la notion de la souveraineté, qui favorise et exalte l'individualisme national.

Si l'on écarte la souveraineté pour voir la réalité bien en face, on s'aperçoit que l'indépendance des Etats n'est autre chose que le pouvoir de se mouvoir librement dans les limites fixées par le droit. C'est une certaine compétence particulière possédée par les gouvernements sur la base du droit international.

Ainsi comprise, la liberté des Etats est comparable à celle des individus. Elle diffère profondément de la souveraineté. Loin d'être absolue, elle est essentiellement contingente. Elle comporte des limitations variables et infinies. Plus les relations internationales se développent, moins les peuples sont libres. A chaque progrès de leur solidarité, correspond une nouvelle limitation de leur liberté.

Il s'en faut cependant qu'à l'heure présente, toutes les activités des Etats soient formellement limitées. Il en est qui n'ont pas encore été soumises à l'empire du droit international. Elles constituent ce qu'on appelle le domaine réservé des Etats, comprenant les affaires domestiques qui relèvent de leur compétence exclusive. Elles sont visées dans l'art. 15 § 8, du Pacte de la S.D.N.

Mais il n'y a là rien de fixe, le contenu du domaine réservé est, au contraire, essentiellement variable. Selon la très juste observation de la Cour permanente de justice internationale, il dépend du développement des rapports internationaux et des progrès consécutifs du droit des gens. Il se modifie au gré des circonstances. Les unes après les autres, les affaires domestiques échappent peu à peu aux compétences exclusives internes, pour revêtir un certain caractère intenational.

Les faits, qui sont les prodromes du droit, montrent dès à présent que si, d'après le droit en vigueur, il y a encore des affaires rentrant dans la compétence exclusive des Etats, il n'en est plus aucune qui n'offre par certains côtés un aspect international.

Je n'ai pas été surpris d'apprendre que cette constatation s'est imposée à l'attention des gouverneurs des Etats de la grande fédération de l'Amérique du Nord, lors de leur dernière réunion.

C'est un signe des temps, annonciateur de grands changements dans la vie internationale, que dans le pays le plus riche et le plus puissant du monde, qui, plus que tout autre, a jusqu'ici cru à l'intangibilité des affaires domestiques, on commence à se rendre compte des inéluctables effets de l'interdépendance des Etats, qui s'impose à eux, qu'ils le veuillent ou non, dans tous les domaines comme une véritable loi d'airain.

II

Actuellement, à ses débuts et pour longtemps sans doute, l'Union Européenne n'est concevable que comme une association de coordination et non de subordination.

Il ne saurait en être autrement, car il n'y a pas de force supérieure capable de s'imposer aux Etats et ceux-ci ne sont pas prêts à se soumettre à une telle force qui serait créée avec ce caractère.

Comme la S.D.N., l'Union Européenne ne sera pas un super-Etat. Mais comme elle, rien n'empêche qu'elle le devienne dans l'avenir, si tel est, dans la conscience de tous, l'intérêt commun.

Quelles que soient cependant les transformations juridiques au sein de l'Union Européenne, il est une chose qui, à mon avis, restera immuable, c'est la notion morale et politique de la patrie.

Je crois utile d'insister sur ce point, car dans bien des pays, les patriotes les plus éclairés s'effraient souvent des progrès de l'internationalisme.

On ne doit pas oublier que la force des collectivités dépend essentiellement de celle de leurs membres. Il n'y a pas d'organisme viable et utile avec des éléments faibles et décrépits.

L'Union Européenne est une nécessité.

Elle est nécessaire aux Etats d'Europe non seulement pour sortir de la crise dont ils souffrent, mais pour se garantir mutuellement la paix.

Elle l'est aussi pour rétablir dans leur réalité deux principes aujourd'hui faussés de la vie internationale : celui de l'égalité et celui de la réciprocité.

Ces principes n'ont de valeur que dans une organisation où le droit prime la force.

Si leur rétablissement est nécessaire entre les Etats d'Europe, il est indispensable entre les continents et plus spécialement entre l'Europe et les Etats-Unis d'Amérique, qui paraissent avoir perdu vis-à-vis de l'Europe le sens de l'égalité et celui de la réciprocité. La supériorité de fortune les a conduits peu à peu à la croyance d'une supériorité morale et poli-

tique. Ils s'imaginent que la possession de l'argent comporte celle de la vérité et de l'infaillibilité, avec, comme corollaire, un certain droit de direction et de tutelle.

Dans cet état d'esprit, ils ne se rendent pas encore assez compte des contradictions qu'implique leur politique à l'égard de l'Europe depuis l'aventure du traité de Versailles jusqu'aux plus récents événements.

A tort ou à raison, l'Europe sent peser, de ce fait, sur elle, une sorte d'humiliante servitude et une menace de conquête économique et financière.

Elle ne pourra rétablir avec les Etats-Unis des relations normales sur la base de l'égalité et de la réciprocité qu'en s'organisant.

Elle retrouvera dans l'union le prestige qu'elle a perdu dans la division.

III

Quant à sa composition, l'Union Européenne doit rester ouverte à qui se sent Européen ; elle ne pourra être imposée à personne et nul ne pourra s'imposer à elle.

Je tiens à insister sur la nécessité du concours anglais, car tant que la Grande-Bretagne ne comprendra pas son intérêt à être de l'Union, elle fera tout pour l'empêcher d'exister.

Mais je suis persuadé que cet intérêt, elle ne tardera pas à le comprendre.

Le vieux dessein de former, dans son Empire, un monde à part, est un rêve qui s'évanouit davantage d'année en année.

Déjà une plus ancienne tradition se réveille, qui revendique pour l'Angleterre la position continentale qu'elle eut dans le passé, et qui voudrait substituer à l'attitude passive qu'elle a observée dans les temps modernes vis-à-vis de l'Europe, une attitude de fraternelle coopération.

Je crois qu'avant qu'il soit longtemps, l'opinion anglaise se rendra compte que c'est dans cette voie que l'Angleterre pourra trouver le salut dans la crise de décadence qui, en menaçant sa grandeur, met en grave péril la tranquillité de l'Europe.

IV

L'Union Européenne, que je tiens pour nécessaire, ne me paraît possible que par étapes lentes et successives.

On a rêvé d'organes et de Pactes. Ils me semblent prématurés. Ici, comme ailleurs, les faits doivent préparer les lois et les fonctions les organes.

J'ai dit à la dernière Assemblée de la S.D.N. mon sentiment sur les débuts possibles de l'Union : ils doivent être et ne peuvent être que modestes.

Mais les temps sont durs. Des signes dangereux se sont manifestés dans ces derniers mois. Des remèdes urgents s'imposent.

Et puisqu'on a cherché à troubler l'ordre européen en projetant une union douanière à deux, ce qui dénote des tendances de diminution politique, il faut lui opposer sans retard, sur le même terrain des mesures générales.

Une union douanière paneuropéenne est à l'heure actuelle proprement une chimère.

Ce qui est possible, c'est un ensemble d'unions restreintes et spécialisées entre Etats déjà liés ou pouvant être liés par des ententes industrielles, se protégeant par un tarif commun contre la concurrence tierce, se répartissant leurs marchés intérieurs, par des attributions de contingents déterminés d'après leurs respectives capacités de production, et se partageant les recettes douanières sur la base des consommations respectives par tête d'habitants.

Ce partage serait la contre-partie de l'unification douanière réalisée sur un produit déterminé.

Les Etats non-contractants ne pourraient pas dès lors se prévaloir de la clause de la nation la plus favorisée pour réclamer la même exonération douanière.

Ce serait là un premier essai de coopération européenne dont les effets pourraient être bienfaisants et prépareraient la voie à des ententes ultérieures plus élargies.

Mais je dois dire entièrement que toute tentative d'union, soit sur ce plan, soit sur toute autre base, serait vouée à un lamentable échec si les divers Etats européens n'étaient convaincus des dangers qui les menacent et n'apportaient à cette coopération un esprit sincère de solidarité dépouillé de toute arrière-pensée d'égoïsme politique.

NICOLAS POLITIS,
Membre de l'Institut,
Ministre plénipotentiaire de Grèce.

UN GRAND POÈTE SLAVE
CONSTANTIN BALMONT

Les événements tumultueux de ces quinze dernières années ont mis à l'ordre du jour le mystère de l'Ame slave, et des curiosités ardentes se sont penchées sur elle, sans que toutefois le problème ait été jusqu'ici complètement élucidé. C'est qu'il ne faut pas sans doute interroger seulement les romanciers et les sociologues, mais aussi et d'abord les poètes et les musiciens. En territoire slave, d'ailleurs, il peut arriver que les deux ne fassent qu'un. C'est proprement le cas de Constantin Balmont, qui, docile aux préceptes du Symbolisme, et porté par les affinités profondes de son tempérament vers les recherches de la poésie pure, prit à cœur d'infuser la musique au Verbe russe, et de reprendre ainsi par la base le dessein lyrique du grand Pouchkine.

Pour mieux assurer le triomphe de l'Intelligence, les générations d'aujourd'hui prétendent se débarrasser du fardeau encombrant de la sensibilité. C'est leur droit et, au surplus, chaque époque ayant ses besoins, il est naturel que ceux qui la représentent dans toutes ses aspirations s'efforcent de dégager, par l'emploi des moyens les mieux adaptés aux circonstances, toute leur personnalité.

Mais quiconque essaie, pour un instant, de se placer au-dessus de la mêlée ne saurait se voir interdire de chercher comment, d'une époque à l'autre, s'opèrent ces transmutations de valeurs, qui permettent aux Classiques de devenir Romantiques ou vice-versa, selon que l'Imagination créatrice prend plus ou moins le pas sur la Raison organisatrice et ordonnatrice. En tout cas tenons-nous bien pour dit que l'une ou l'autre de ces facultés primordiales ne saurait être totalement absente de l'œuvre d'art.

Nos grands-pères ont pu assister, il y a cent ans, à l'épanouissement du Romantisme, dont le nom évoque chez nous, non pas tant l'importation de modes étrangères maintes fois dénoncées, mais bien le souvenir de nos vieux Romans de Chevalerie du Cycle breton, à travers lesquels, à la faveur de vieux textes alsaciens ou haut-allemands, Richard Wagner retourna puiser le sujet de ses drames lyriques de *Tristan* et de *Parsifal*.

C'est aux échos de la musique de Wagner que naquit, il y a une quarantaine d'années, par réaction contre les excès du Naturalisme et du Parnassisme purement descriptifs, le mouvement poétique qui a pris le nom de Symbolisme. Ce Néo-Romantisme, fécond en recherches de tout ordre, ne se constitua point autour d'un évangile dûment promulgué. Il surgit, au contraire, d'aspirations confuses, qui se précisèrent peu à peu, pour se résorber plus tard dans un classicisme rénové, d'où la fantaisie ne pouvait être absente. La Musique pénétra dans l'Art, non seulement dans la poésie lyrique, mais jusque dans la peinture, et le goût du mystère remplaça le besoin de clarté. La mode symboliste, qui devait passer assez vite après avoir conduit ses initiateurs aux quatre coins de l'horizon intellectuel et philosophique, n'en réalisa pas moins cet extraordinaire miracle d'aller révolutionner tour à tour, littérairement parlant, le Portugal, la Grèce, l'Amérique latine, l'Allemagne, la Bohème, la Pologne, la Russie.

Luminosité chatoyante et virtuosité verbale, voilà qui devait séduire la jeunesse intellectuelle des deux mondes fatiguée de formules académiques. Nous sommes à l'époque des aventures, des explorations, des expériences de tout ordre. Eugénio de Castro à Coïmbre, Costis Palamas à Athènes, Ruben Dario sur le sol des anciens Mayas, Otokar Brezina à Prague, Kasprowicz chez les Polonais, Svétislav Stefanovic chez les Serbo-Croates, Zupancic chez les Slovènes se lèvent pour proclamer la gloire du Verbe et la souveraineté de l'Art pur. Le langage devient apte à exprimer les nuances les plus subtiles de la sensibilité. La Poésie, la Musique, la Peinture, le Théâtre, la Danse se transforment.

En Russie, chacune des deux capitales de l'Empire vit se former un centre de rénovation intellectuelle et artistique. Autour du *Messager du Nord* se groupèrent, aux environs de 1890, un certain nombre de poètes épris de métaphysique et de mystiques rêveries, qui aspiraient à résoudre l'éternel conflit douloureux entre le réel et l'idéal : tels Dimitri Merejkovsky, Zénaïde Hippius, Nicolas Maximovitch Minsky, de son véritable nom Vilenkine, Fédor Sologoub, alias Teternikof, Vladimir Solovief plus connu comme philosophe catholique que comme poète. Cette brillante phalange, de tendances

assez analogues à celle d'où sortit en France Villiers de l'Isle Adam, en Angleterre Oscar Wilde, prépara dans la cité de Pierre le Grand l'avènement du Symbolisme russe. Peu de temps après, Moscou voyait naître la Revue *La Balance*, qui rassembla bientôt, à l'appel de Constantin Balmont et de Valère Brussof, l'avant-garde des modernistes. Le premier s'avérait particulièrement influencé par les poètes anglais ou américains, qu'il traduisait : Shelley, Swinburne, Edgar Poë ; l'autre était attiré par Verlaine, Verhaeren, Maeterlinck, d'Annunzio. En fait, Balmont cherchait à s'inspirer directement de la nature vivante et frémissante ; son émule fouillait les bibliothèques et trouvait volontiers l'originalité dans l'érudition, aussi bien que dans le tumulte fiévreux de la vie citadine.

La différence de leurs origines explique ces contrastes entre les deux maîtres. Balmont avait passé toute son enfance aux champs, fraternisant avec les arbres, mêlant son âme aux éléments. Aussi bien, ses vers sont-ils pleins de mots tels que *ciel, étoiles, océan, soleil, espaces sans limites, nuées, pics, silence, chaos, éternité*, véritable vocabulaire d'irréel, d'infini et de songe cosmique.

Il avait écouté avec attention chanter le peuple russe, et les échos magnétiques du folklore étaient venus éveiller les voix les plus profondes de sa musique intérieure. Par là même, se révélait sa vocation, analogue à celle de Pouchkine.

Cette veine du folklore, qui se trouve partout à la source du symbolisme, devait féconder aussi l'impressionnisme naturiste d'Ivan Bounine, qui se tint en marge des deux groupes, mais qui ne put faire autrement que de subir les tendances de son époque, tout en s'affirmant le plus spécifiquement slave des écrivains de sa génération. Qu'était l'immense Russie, avant la miraculeuse floraison littéraire du XIXe siècle ? Révélée tout à coup à elle-même par la double influence de la France et de l'Angleterre, elle s'évade des modèles allemands et produit des merveilles, qui sont l'expression d'un génie à part dans l'immense assemblée des peuples slaves.

Au retour d'un voyage en Russie, le grand Verhaeren se montrait un jour devant moi surpris de la richesse du cerveau slave, qu'il déclarait inimaginable. J'ai eu depuis lors l'occasion de faire des constatations analogues. Dirai-je que j'ai gardé de la minute où j'ai abordé pour la première fois Constantin Balmont une impression ineffaçable ? Certes mon émotion fut vive et singulière.

Quelque chose oscillait en moi comme l'aiguille aimantée en présence d'un corps magnétique. En même temps, je me sentais pénétré jusqu'à l'âme par l'échange des premiers regards, des premières paroles. Constantin Balmont sait mettre toute sa sensibilité dans chacun des mots qu'il prononce, et sa voix possède les inflexions qui ne trompent pas sur la qualité du cœur et de l'esprit. Ce grand poète eut vite fait de discerner l'absolue sincérité de l'élan qui me poussait vers lui. Cependant, il ne cessa de garder une grande réserve, à travers laquelle filtrait peu à peu l'immense tendresse fraternelle qui est le trait particulier de son génie. Balmont, à travers son affabilité naturelle, laisse percer le sentiment qu'il a de sa haute mission d'artiste. Nulle pose pourtant chez lui. Et cette pose serait tellement inutile. Sous ce rapport on l'a souvent calomnié. Il a vu tant de pays pour apprendre à mieux aimer encore le sien ! Il a côtoyé tant d'hommes et de femmes pour mieux s'éprouver lui-même dans toute sa valeur de maître du Verbe ! Il a vécu, aimé, admiré, souffert, et l'exil a mis son sceau de nostalgie angoissée sur son âme de lumière. De toute sa personne émane une noblesse singulière, et je me sentais, en sa présence, comme enveloppé d'ondes magiques, à travers lesquelles naissait une amitié puissante. Avec un tel interlocuteur, quel pouvait être le sujet de la conversation ? Balmont connaît toutes les langues slaves et, en même temps, presque toutes les langues de l'Europe. Il a traduit les poètes de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne, et il a un faible pour la sonore langue de Calderon et de Cervantès. Nous parlâmes donc de la vertu particulière à chaque idiome, et je lui vantai la richesse de la langue russe. Il ne pouvait manquer de regretter que la recherche des idées abstraites fît perdre au français le meilleur de ses ressources expressives. Cependant il garde un penchant pour notre langue, qu'il écrit et parle avec un charme infini. Jusque dans l'emploi d'une langue étrangère, transparaît le prestigieux magicien du Verbe, qu'il ne peut laisser d'être. Sa grandeur et sa gloire, c'est d'avoir introduit — insistons-y — la musique dans la poésie russe. Il en est fier à juste titre. A force de sonorités entrelacées, le vers de Balmont évoque toutes les couleurs et toutes les nuan-

ces. Il est lumière et vie ; il est rayon et parfum ; il est vibration de l'âme et des choses. Il est de la joie et du rêve. C'est que le Poète, né et grandi dans une gentilhommière de campagne, n'est jamais devenu un rat de bibliothèque. Il a écrit de lui-même en français : « A partir des premiers jours de ma vie, mes maîtres furent le Ciel et la Terre, le Soleil, le Vent, le Jardin, la Plaine, le Lac et les Ruisseaux, les marécages des Forêts, les Rivières argentées, le hennissement des Chevaux et tous les sons joyeux du Troupeau. Le premier baiser de la Nature qui laisse une inoubliable empreinte dans l'âme de l'enfant de quatre ans, âme qui écoute, me parle des rayons du soleil jouant sur le balcon, du lilas en fleur qu'entoure le bourdonnement des abeilles, de la silencieuse musique fleurie des papillons voltigeants, des arondes au tendre babillage, des martinets au gai sifflement, de ces étranges émeraudes à la tiède et tendre couleur que sont les scarabées. Le murmure de douce prière des bouleaux pleureurs et des tilleuls aux larges feuilles, les saules aux feuilles pointues, pieusement inclinés, le calice jaune des nénuphars, et toute une ronde d'oiseaux chanteurs. J'ai eu bien des maîtres encore, pendant le demi-siècle qui suivit ; mais de meilleurs que ceux-là, je n'en connais pas jusqu'à présent... Tout cela dans un cadre d'amour... Car, durant toute mon enfance, je n'entendis pas d'autres mots que les mots d'amour.

« Je dis que le murmure du ruisseau et le roucoulement des colombes, le balancement des branches et les vagues sonores des cloches m'apprenaient les différentes mesures poétiques, que parmi le jaune des épis, le bleuet me semblait une rime bleue. Je dis que les cigognes m'appelaient pour de lointains voyages et que c'est pour cela que ma route est infinie. En vérité, comment aurais-je pu répondre aux ailes, qu'en frôlant de mon aile tous les pays du monde? Tout cela est vrai. Mais Pouchkine, Fète, Baratinsky et bien d'autres encore m'enseignaient aussi la poésie. Ils me l'enseignaient, en se trouvant avec moi dans le lit de cette multicolore rivière aux sons multiples, dans le torrent de la Nature créatrice, sans laquelle je ne puis imaginer de vie heureuse, de juste manière d'être, ni d'œuvre vraiment féconde. »

Cette communion passionnée avec la Nature lui a révélé le mystère de l'âme, qui est le miroir de l'Etre infini et protéiforme.

« A travers mon âme, dit-il encore, j'aperçois, comme par la fenêtre enchantée d'une tour mystérieuse, tout le contour de l'Univers. Dans mon âme, vivant cristal, l'Univers se reflète, et, en s'y reflétant, se transforme, acquiert une signification nouvelle. »

Constantin Balmont contemple toutes choses avec l'ingénuité affectueuse de l'enfant, et il a dit lui-même qu'il ne pouvait vieillir. C'est que son génie puise toutes ses ressources dans la faculté d'aimer. De fait, il est séduit d'instinct par tout ce qui chatoie, luit et vibre.

Petit-fils par sa mère d'un prince mongol, le faste oriental des couleurs le grise et le transporte : mais en même temps il perçoit les correspondances mystiques, qui enchaînent aux vibrations de la couleur ou de la note les moindres frissons de la sensibilité humaine. C'est que son père était d'origine écossaise, avec des aïeux peut-être français. Il porte ainsi en lui, par la vertu de l'hérédité, la faculté de comprendre tout ce qui est essentiel à l'Orient aussi bien qu'à l'Occident. De là la qualité en quelque sorte cosmique de son art, son goût pour les voyages, la splendeur des visions qu'il est allé cueillir dans les pays les plus évocateurs du monde entier, son culte passionné de la Lumière, du Soleil et du Feu, son amour du folklore de tous les peuples, son aptitude singulière à s'assimiler les langues les plus diverses.

« Comme la Musique, a dit Mme Ludmila Savitzky, la poésie de Balmont sculpte par la souplesse fluide des rythmes ; elle peint par les rapports de sonorités. » Ainsi le Poète peut être regardé à bon droit comme symboliste ; mais on peut affirmer aussi que rien d'humain ne lui est étranger. Quand l'esprit de Balmont ne vit pas dans la légende des peuples, il communie avec les Eléments, qu'il invoque à la façon d'un prêtre-pasteur des temps védiques.

Voici un poème cueilli dans l'un de ses premiers recueils, et qui pourra donner une idée de sa manière. Il s'adresse à l'ancienne divinité slave du Printemps :

« Je suis le dieu Iarovit ! Je suis la fougue du printemps;
Je porte bouclier de bataille; je sème
Les coups et, dans la nue orageuse, j'allume
Des brasiers. Je suis ton dieu...

Je suis celui qui vêt de feuilles les forêts,
Qui couvre les prairies et les champs d'herbe neuve;
Je suis celui qui du flamboiement de l'éclair
Epouvante et caresse la foule des vivants...

Je suis le dieu au clair regard. Bouillant et violent,
J'apparais à travers des tourbillons d'orage
Dans la sève en travail, dans les fleurs! Violent
Je suis! Je fais explosion dans les rires du feu...

Je suis le dieu Iarovit, Iarilo, dit-on encore;
Je suis ton dieu, force joyeuse du printemps!
Epouse en ta pensée, en ton désir le dieu;
Car le bonheur bénit celui qui sait m'aimer..... »

Ailleurs il brode des variations imprévues sur de vieux thèmes populaires ; à travers le canevas des syllabes qui se répondent, il entrelace par bouquets les images les plus imprévues ; il retrouve le secret des rythmes puérils dont s'enchante l'âme des simples et qui touchent en même temps les plus délicats lettrés.;

Né en 1867, Constantin Balmont débuta dans la carrière littéraire en 1890 par un volume de vers intitulé *Sous le Ciel du Nord*. Cinq ans plus tard, Balmont était à la tête de la Poésie russe. Une sorte de fièvre créatrice l'avait saisi. Poèmes, essais, critiques, traductions naissaient à l'envi sous sa plume. L'un de ses livres de vers les plus admirés : *Les Edifices de Flammes*, est plein de confidences sur lui-même à cette époque d'exaltation.

Ses premières productions firent une sensation immense, excitèrent les discussions les plus passionnées. Puis, après quelques hésitations, le public de l'élite russe fut bientôt conquis par l'incomparable maîtrise verbale du Poète, qui plus qu'aucun autre avait su célébrer la grâce féminine et le charme des choses vibrant dans la lumière. La gloire vint, radieuse et, lorsque la grande guerre éclata, toute la Critique était d'accord pour admettre que, si la période héroïque de la Poésie russe devait porter le nom de Pouchkine, l'âge de sa splendeur reconquise ne pouvait s'appeler que du nom de Constantin Balmont. En dépit de la mode changeante et de certaines querelles contemporaines, il n'est pas douteux que la postérité ne ratifie ce jugement. On incrimine volontiers sa fécondité, qui est vraiment extraordinaire. Cependant Balmont ne cesse pas un seul instant d'être un parfait artiste. Certains autres ne veulent voir en lui qu'un virtuose du Verbe, étranger aux crises de l'époque. Facile injure imprudemment lancée contre Celui qui a tout renouvelé autour de lui, et qui s'est emparé victorieusement d'une matière immense, universelle. En vérité, nous ne saurions énumérer ici les titres de tous ses ouvrages. Diverses anthologies ont donné des traductions de ses poèmes en diverses langues européennes et aussi en français. Sous le titre de *Visions solaires*, Mme Ludmila Savitzky a publié naguère un choix d'impressions de voyage, qui nous permettent de suivre le Poète dans ses pérégrinations à travers le Mexique, l'Egypte, l'Inde, le Japon, les îles de l'Océanie. Un charme intense se dégage de cette narration entremêlée de vers, dont certaines pages ont l'accent d'un conte magique. La sensibilité est bien le maître-outil de Balmont.

Infatigable, le Poète, dans sa villa de Capbreton, la villa *Malgré tout* (nom prédestiné), continue de travailler et de chanter. Il a entrepris de transposer en russe les meilleurs morceaux du folklore des petites nations slaves ou baltiques. A la Lithuanie, dont la langue révèle de si étonnantes parentés avec le vieux sanscrit, il emprunte un merveilleux trésor de légendes et de *daïnos* ; il traduit les nouveaux poètes de Pologne et de Bulgarie ; il interprète les merveilleuses *pesmés* serbes; en même temps, il inventorie le passé moscovite et transpose en vers modernes d'une magnifique ampleur *le Dit de la Campagne d'Igor*, la *Chanson de Roland* russe du XIIe siècle.

Tchèques, Serbes, Bulgares, Lithuaniens l'ont invité à venir faire des conférences dans leurs principales villes, et Paris lui-même a su l'écouter avec faveur. Entre temps, il chante pour lui-même. Les mots lui sont une féerie nuancée, dont il ne saurait se lasser et, à travers leurs chatoiements, il évoque toute la terre russe, dont la nostalgie l'étreint jusqu'à l'angoisse. De là, le titre de son recueil, publié à Paris en 1921 : *Le Don de la Terre*, dont le poème liminaire, dédié à la Russie : *Ma Mère*, est un incomparable cri de tendresse filiale. Il la revoit en songe dans sa robe aimée, « vert émeraude et blanc velours », et avec quelle ferveur il l'évoque ! A Prague, en 1924, il publie *Moc-Ei Rossiya* où, dans une étourdissante variété de rythmes, tintent mille échos de souvenance ; à Prague encore, en 1926, paraît un recueil d'essais : *Où est ma Maison ?* où éclate toute la perspicacité du critique ; puis un *Choix de poèmes* traduits de Jaroslav Vrchlicky, précédé d'une magistrale étude liminaire. En vérité, une fraternité singulière rapproche le grand poète de la Bohême du grand poète russe. En 1930, à Belgrade, ont vu le jour les *Chants d'Exil*, le Poème de la Russie, que l'on retiendra peut-être un jour comme le chef-d'œuvre du Maître, tant pour la splendeur du Verbe que pour la merveilleuse orchestration

de sensations et de sentiments qui donne à chaque strophe une étrange intensité d'accent. Le grand journal littéraire russe, qui paraît à Paris : *La Russie et le Monde Slave*, s'est assuré sa collaboration régulière et, le 30 avril dernier, au Majestic, une grande fête slave était donnée en son honneur, sous la présidence de M. Emile Haumant. On n'y célébra pas seulement, en dehors de toutes préoccupations politiques, celui qui sut incarner toutes les énergides profondes de sa race avec le sentiment de l'universel, mais encore et surtout le grand Barde moderne de la Fraternité slave. En vérité, Balmont désira passionnément — et il en souffrit — voir entrer son pays dans le rayonnement des grandes idées humaines de liberté et de justice sociale ; mais l'atmosphère bolchévique ne lui était pas respirable. Sa nature indépendante ne peut supporter la contrainte, où s'abolit toute faculté vraiment créatrice. Malgré la modicité de ses ressources, malgré la nostalgie qui l'étreint, il reste l'hôte de la France.

Mais voici que l'on parle pour lui du Prix Nobel. Il y aurait quelque justice à le lui décerner un jour, si la Poésie peut avoir encore accès à Stockholm. Il ne pourrait, dans le domaine du lyrisme pur, être concurrencé que par le Grec Costis Palamas ou par le Portugais Teixeira de Pascoaes.

Quoi qu'il en puisse être, le mérite éminent de Constantin Balmont est, selon nous, d'avoir voulu illustrer, par son œuvre immense, la grande pensée exprimée par Mickiéwicz en l'un de ses vers les plus fameux :

Le Verbe est plus fort que le Glaive...

Mickiéwicz avait raison : Le Poète fait souvent davantage que le guerrier pour la sauvegarde et la survie des nations. Pologne et Yougoslavie en sont un exemple. Les Celtes disaient aussi dans l'une des Triades bardiques : « Il est trois biens imprescriptibles de l'homme libre : Le Livre, la Harpe et l'Epée. » Le livre et la Harpe d'abord !

En vérité, les Slaves ne se sont pas contentés de faire rempart de leurs corps pour protéger la civilisation blanche d'Occident à laquelle, quoi que l'on veuille, ils appartiennent ; ils ont pieusement gardé dans leur mémoire le patrimoine sacré des plus vénérables traditions ancestrales, et leur folklore incomparable est un trésor où nous ne cessons de puiser. C'est ce que Balmont a compris dès le début de sa carrière. Toute son œuvre proclame la triple leçon que nous a donnée l'âme Slave :

Une leçon d'héroïsme, allant parfois jusqu'à la sainteté. Cette leçon, que vivifie l'amour passionné de la Terre maternelle, s'inscrit à la fois dans le *Slovo d'Igor* et dans les Chants héroïques de la Serbie. Eschyle lui-même a-t-il jamais composé quelque chose de plus grandiosement poignant que l'épisode de la *Mère des Yougovitch*, dont le thème initial se retrouve en Lithuanie ? Cette leçon d'héroïsme nous est donnée aussi bien dans l'*Osman* du Ragusain Gundulitch que dans la *Résurrection de Lazare* d'Ivo Voïnovitch, dans les chants mystiques de Slovacki que dans *La Guirlande des Montagnes* du vladyka monténégrin Pierre Pétrovitch Niégoche, dans les *Dziady* de Mickiéwicz que dans les poèmes d'Otakar Brezina ou d'Anton Sova. L'âme slave nous a légué en même temps une leçon de large tendresse humaine et de pitié avec Tolstoï, Tourguénief, Dostoïevsky, Kouprine, Gorki, Rémizof, Chmélof, etc. Cette leçon ne se dégage pas moins vivement des livres de Reymont, des vers de Nekrassof, de Petr Bezruc, de Svestchenko, de Branko Raditchévitch. Elle rejoint le culte des ancêtres et de la terre maternelle, tel qu'il s'exprime chez tels autres.

La troisième leçon que nous a donnée l'Ame slave est une leçon de beauté, qui marie la Musique à la Couleur. Elle émane à la fois de Smétana, de Rimsky-Korsakof, de Moussorgsky aussi bien que des chansons populaires, de Pouchkine aussi bien que de Kasprowicz et de Zupancic, ou de Zmaj et des nouveaux poètes de la Bulgarie.

Constantin Balmont totalise en lui cet immense passé, il résume en lui les plus vivantes et caractéristiques manifestations de ce génie étrangement riche et puissant qu'est le génie slave, à la fois réaliste et mystique, rêveur, sensuel et passionné, véritable synthèse d'Orient et d'Occident. Le Monde slave tout entier a trouvé voix dans les poèmes de Balmont. Le poète a puisé dans sa communion précoce avec la Terre russe, dans l'arôme étrange du sol moscovite, dans la fougue de ses printemps, dans la mélancolie de ses hivers le secret des races et des civilisations. C'est ainsi qu'après avoir ausculté le cœur de son immense patrie, il a ausculté celui de la planète entière. Au contact des divers peuples de la Terre, il s'est reconnu leur frère par un côté ou l'autre de sa riche nature. Ainsi, dans son

art, se retrouve l'accent des *bylines*, le charme des *daïnos*, la vigueur de Calderon, le rêve de Shelley, la grâce d'Henri de Régnier et de Paul Fort, sans qu'il cesse un instant d'être lui-même intensément et sans équivoque.

Ah ! certes il ne tiendra pas à lui que la belle et forte parole du grand Mickiéwicz ne devienne entièrement vraie : Le Verbe est plus fort que le Glaive. En tous cas, c'est le vœu le plus cher de toutes les élites, et il convient de l'affirmer une fois de plus sur le nom du grand poète slave.

PHILÉAS LEBESGUE.

LE BONHEUR

(*Nouvelle*)

Ce matin-là, je montais mon meilleur cheval. Pour mesurer sa joie et la mienne, sache que, par précaution, sur le conseil de mon père, (la bénédiction du Seigneur sur lui !) je l'avais laissé cinq jours entiers à l'entrave, redoutant les suites d'un accident dont j'ai, depuis, oublié la cause.

Au soleil levant, un joli galop, allongé juste assez pour éprouver la sensation de s'échapper et de sentir sur son visage passer cette caresse de l'air qui paraît effacer nos rides. Heureux pareillement de nous détendre, nous allions comme si le même plaisir embrasait et nouait nos deux corps nerveux ; sans rien voir, sans plus penser à rien d'autre qu'à notre course, je m'abandonnais à l'ivresse de ces longues foulées, caressant parfois l'encolure tendue sous la crinière.

Au saut d'un ruisseau sec, en se recevant, mon cheval buta, du moins je le crus, car je le sentis à peine, si vite il se redressa sans ralentir. Je l'arrêtai, mis pied à terre pour m'assurer s'il ne boitait pas. Par bonheur, il ne s'était fait aucun mal ; les jarrets les plus fins sont les plus résistants.

Lorsque, pour repartir, je sautai en selle, (j'ai honte de te l'avouer), ma gandoura se prit au troussequin. Confus, je regardai à droite, à gauche pour voir s'il se trouvait là des témoins de ma maladresse. Je ne vis personne mais découvris, à ma grande stupeur, autour de nous, s'étendant jusqu'à perte de vue, une vaste plaine stérile que je ne connaissais pas.

Mon embarras ne dura guère : ignorant quelle direction choisir, j'invitai gaiement mon cheval à nous ramener jusqu'au douar. Il reprit son allure vive, mais non point folle, comme celui qui sait son chemin.

Nous avancions et c'était toujours la même terre déserte et désolée. A la longue, j'éprouvai je ne sais quelle vague inquiétude. Afin de m'orienter, ainsi qu'on fait dans le bled, pour reconnaître si l'heure de la prière est venue, j'allais me décider à mesurer mon ombre sur le sol et à regarder la place du soleil dans le ciel, lorsque j'aperçus enfin un bouquet d'arbres.

En avançant vers ce bosquet chétif et maigre, pourtant attirant dans cette solitude, je distinguai à la lisière de l'ombre un vieillard assis qui jouait de la guitare. Plus près, je l'entendis chanter :

— Musicien, lui criai-je pour le flatter, tu chantes l'air que je préfère.

— Il suffit d'entendre un chant qu'on ignore pour souvent reconnaître le chant préféré.

Sa réponse me fit sourire ; il crut que je doutais de sa sagesse :

— Heureux cavalier qui jamais ne fus dupe, dois-je t'envier, te plaindre ou te détromper ? Ne te souviens-tu déjà plus du printemps d'hier ?

— Pour ne pas chercher à retenir son souvenir, j'ai oublié trop de printemps.

— Alors, rappelle-toi ce baiser à la lueur de la nuit tombante : les jardins s'endormaient, les plus lointains d'abord, les plus proches ensuite ; les étoiles renaissaient au ciel profond pour éclairer l'épanouissement ou la mort des fleurs ; les fontaines... A quoi bon évoquer le bonheur, et la peine des choses... Tu ne voyais rien, tu n'entendais rien, sauf la femme devant toi, depuis longtemps désirée, conquise enfin.

« Insensiblement pourtant le charme et le parfum qui montent de la terre après la chaude journée vous enveloppaient tous deux. Vous ne les sentiez pas vous pénétrer comme la fumée d'encens un tapis de haute laine.

« En frôlant ses lèvres, orgueilleux mais troublé autant qu'une vierge extasiée sous des caresses, reconnaissant le chant de vos souffles mêlés, heureux cavalier enfiévré d'espoir, tu murmuras : « l'amour ! »... ce n'était que le soir.

— Veux-tu m'attrister et me décevoir afin de

divertir ton esprit qui s'ennuie. Je conçois qu'ici ta vie soit monotone. Tu es seul...

— Ne me dis pas « tu es seul », mais « je ne vois personne autour de toi. »

« Deux hommes assis coude à coude : l'un sur sa peau sent couler la fraîcheur, l'autre ne la sent pas ; il entend au loin l'approche d'un pas ; son voisin, même l'oreille sur le sol, n'entend rien ; la brise vole : celui-ci reconnaît passer l'odeur de l'aubépine, celui-là se contente d'enfoncer davantage sa coiffure ; et si, de passage dans une ville, ils boivent ensemble du thé, le premier dit : « Ce breuvage me désaltère », le second : « Je me trompe fort si ces feuilles de menthe n'ont pas été cueillies à des plants ramenés de tel et tel pays ».

« Et tu voudrais que tes yeux voient ce que voient mes yeux !

— Si loin qu'ils regardent, dans ces parages, mes yeux ne voient rien d'attrayant. Sans doute, les as-tu choisis pour y goûter en paix la liberté, plus que tout précieuse à ton âme ?

— Frère, il n'est pas de liberté par le monde ; tout au plus son apparence pour nous réjouir ou nous tourmenter ; pour tous, des chaînes plus ou moins pesantes ; pour les uns, si légères qu'ils les oublient ; pour les autres, si lourdes que leur sang brûle du désir de les rompre et de l'espérance de les briser ; pour la plupart des hommes, ni lourdes, ni légères, supportables, tant ils ont l'habitude de les subir, pareils à ces femmes parées qui ne sentent plus le poids de leurs bijoux ni leur meurtrissure dans leur chair.

« Tout est écrit. Louange à Dieu pour l'oubli, le vain espoir ou l'illusion de notre destin !...

« Avance, Ami, sous ce feuillage. Ne crains pas sa fraîcheur. Si longtemps que tu cherches, tu ne retrouveras jamais une ombre pareille à celle-ci...

Il baissa la voix et ajouta sur le ton de l'aveu : « Car elle est enchantée ! »...

— « Ce musicien, pensai-je, est un fou. Il ne faut pas contrarier les fous !

Je m'efforçai donc, afin de lui causer de l'agrément tant par l'expression de mon visage que par mes paroles, de feindre la surprise et l'admiration. J'y parvins sans doute, car il reprit son discours, parlant très vite, sans presque souffler, comme celui qui annonce la bonne nouvelle...

— Sous ces branches, le temps ne coule plus vers l'avenir mais vers le passé. Un endroit merveilleux, te dis-je, où, dès que tu as pénétré, ta vie recommence à l'inverse, remontant jour par jour son cours comme l'eau d'une rivière qui refluerait, lente, vers sa source, pour revoir tous les paysages qui s'y sont mirés. Consens à t'asseoir auprès de moi sur cette mousse et ta prochaine journée ne sera pas demain, mais hier, celle ensuite, non pas après-demain, mais avant-hier !

— Souffre que je reste au soleil. Je sais trop la mélancolie des retours par la sente que l'on suivit vers l'espoir.

Sur ses lèvres, je reconnus le fin sourire du taleb, rentré dans son village, ses études terminées, le savant sorti la veille de l'école, qu'égaie l'ignorance de ses anciens compagnons de jeu. Il continua :

— S'il était en ton pouvoir de t'arrêter pour toujours à l'endroit le plus délicieux de ton voyage renouvelé, d'y retrouver, pour t'accueillir, tous les chers visages d'autrefois, tels qu'autrefois, hésiterais-tu à te remettre en route ?

— Peut-être !...

— Frère, as-tu perdu la mémoire de ton cœur ? Approche, que j'achève ma révélation et te dévoile le meilleur de mon secret :

« Par le charme qui tombe de ces ramures, revenant vers ta jeunesse, une fois, ressusciterai cette journée que tu nommes celle de ton meilleur souvenir.

« Alors, comprends-moi bien, pour l'arrêter, pour qu'autour de toi, ton existence entière, elle demeure tout aussi radieuse que tu la vois aujourd'hui, il te suffira d'en exprimer le désir... »

L'air triomphant, il me demande comme on défie : « Hésites-tu encore ?

— Seigneur, je reviendrai plus tard. En me décidant à présent, je craindrais de manquer la plus belle journée de ma vie qui m'attend peut-être encore...

« Ah ! s'il était possible, en ton asile enchanté de revivre telle aurore effacée depuis des milliers et des milliers d'années, ton invitation me tenterait... Je l'évoque chaque soir de lassitude quand mon cœur est lourd... et c'est celle qui se leva sur la première rose... Imagines-tu le matin de la première rose ?

— Le ravissement des hommes sur la terre neuve, leurs mains maladroites abritant la fleur, l'extase de leur âme rude sous le ciel plus bleu, la lumière plus douce au chant plus mélodieux des oiseaux, la paix alentour...

« J'imagine tout cela...

« Hélas ! y eût-il jamais une première rose ? Ne s'est-elle pas entr'ouverte avant les yeux ? »

Je craignis, ayant exprimé sans réfléchir un

souhait irréalisable, d'avoir troublé sa sérénité, (comme si l'ombre d'un oiseau ridait l'eau profonde du lac).

Et pour distraire sa pensée, je lui demandai s'il se trouvait séparé par des mois ou des années du meilleur jour de sa vie.

— Hier, me répondit-il, j'ai vu blanchir son aube.

— Alors, tu as crié ton désir !

— J'ai laissé passer les douze heures, (les jours heureux comptent douze heures, les mauvais vingt-quatre), puis j'ai prié :

« O toi qui exauces, je t'implore à présent. Daigne étendre sur moi ta nuit, une nuit encore, et que, pour moi seul, le jour d'après demeure toujours ! »

Il se tut un instant.

Tandis que je pensais : « Ce fou sera-t-il capable de m'indiquer mon chemin ? » Je l'entendis encore dire (et je crus qu'il parlait pour lui seul) :

— La ville inconnue, où l'on arrive en bateau, est-elle jamais plus belle qu'après l'incertaine traversée, lorsqu'elle apparaît toute blanche au bout de la mer ?

« Quand, debout sur le pont ensoleillé, guettant venir les barcasses que l'on t'envoie pour te porter jusqu'à terre, tu les vois chavirer avec leurs rameurs musclés au-dessus de la barre moutonneuse qu'elles seules peuvent franchir...

« Ainsi, dans l'existence, ton bonheur : le plus beau jour de la vie, n'est-ce pas celui qui le précède ? »

HENRI THOMAS.

LES RUSSES EN CALIFORNIE

Ce titre n'est point l'effet d'une coquille typographique : il a été donné par M. P. Gronsky à une très intéressante étude, publiée récemment dans la *Revue d'Histoire moderne* (numéros 24 et 26). Nous voudrions en dégager un certain nombre de faits, qui ont une signification pour l'histoire de la colonisation en Amérique, et surtout préciser cette signification en développant, à propos de faits empruntés à M. Gronsky, quelques remarques personnelles.

I

L'ARRIVÉE DES RUSSES EN AMÉRIQUE.

Il y eut, en effet, une Amérique russe : nous sommes portés à l'oublier, parce que Christophe Colomb et les Conquistadores qui vinrent après lui ont découvert l'Amérique en traversant l'Atlantique. Mais cet océan, presque dépourvu d'îles, constituait, sauf dans sa partie septentrionale que les Normands ont peut-être parcourue dès le xe siècle, un obstacle qui ne pût être franchi qu'après la réalisation de grands progrès dans l'art de naviguer. Au contraire, l'Amérique du Nord touche presque à l'Asie. Elle en a reçu ses populations indigènes, car les prétendus Peaux-Rouges sont, en réalité, des jaunes qui se teignent le visage avec de l'ocre.

Les Russes, dans leur grande expansion vers l'Est, finirent par s'étendre en Amérique, comme avaient fait bien avant eux les migrateurs préhistoriques. La route qu'ils avaient suivie était même la plus aisée de toutes celles qui permettaient de quitter le monde européo-méditerranéen. Ce monde, c'est l'ensemble que forment avec l'Europe les côtes africaines et asiatiques de la Méditerranée : leur climat et leur végétation sont ceux de l'Europe méridionale, dont la Méditerranée les rapproche et ne les sépare point, puisqu'il est facile de la traverser. Ce monde est presque encerclé par l'immense zone de déserts et de steppes, qui commence à l'Atlantique par le Sahara et qui va jusqu'à la Mandchourie, c'est-à-dire presque jusqu'au Pacifique.

Si difficile que fût la traversée de l'Atlantique, celle des déserts l'était encore plus : les Européens ont contourné ces déserts par mer — ce furent les grandes découvertes maritimes du xve et du xvie siècle — bien avant de les franchir. Cependant, ce demi-cercle de déserts s'interrompait vers le Nord : le sud de la Sibérie, steppe cultivable, est d'accès facile ; c'est un isthme de circulation aisée, que limitent au Sud les déserts de l'Asie centrale et au Nord la grande forêt, la taïga sibérienne, autre barrière opposée aux migrations. Il n'y avait là pas plus d'obstacles humains que d'obstacles naturels, car les indigènes, vivant exclusivement de la chasse et de la pêche, étaient très peu nombreux. En quelques décades, au xvie siècle, de petites bandes de cosaques parcoururent tout le pays et la conquirent de l'Oural au Pacifique. A la fin du xviie siècle, les Russes passèrent en Alaska.

Ils y trouvaient des conditions naturelles et des populations très analogues à celles de la Sibérie : les Indiens vivaient de la chasse et de la pêche. Les colons russes étaient aussi des chasseurs et des pêcheurs, ou comme on disait alors des trappeurs. Ils venaient poursuivre les animaux à fourrures et aussi les phoques du littoral. Ils se faisaient souvent aider dans leurs expéditions par des Indiens ou des Aléoutes, habitués déjà à ces travaux. Cette colonisation primitive se bornait à appréhender les richesses naturelles, sans en créer de nouvelles. C'était exclusivement une *Raubwirtschaft*, pratiquée d'abord par des entreprises individuelles, puis par une compagnie à monopole, telle que presque tous les Etats en créèrent alors, la Compagnie russo-américaine.

II

Le commerce avec les colonies espagnoles.

La colonisation russe, en s'étendant vers le Sud allait rencontrer les colonies espagnoles dont l'étendue excédait et de beaucoup celle de l'Amérique latine actuelle, puisque les Etats-Unis ne les avaient pas encore dépecées ; San-Francisco était alors le présidio espagnol le plus septentrional.

Les Russes cherchèrent d'abord à nouer des relations commerciales. Les petits groupes de chasseurs et de pêcheurs qu'ils avaient établis sur la côté de l'Alaska étaient, en effet, mal ravitaillés. Dans ce pays sans agriculture, ils devaient recevoir du dehors, c'est-à-dire de l'Asie russe, encore presque entièrement inculte, toute leur nourriture en dehors du gibier et du poisson. En hiver, ils manquaient tout à fait de vivres frais et se trouvaient décimés par le scorbut. C'est pourquoi un navire de la Compagnie russo-américaine, l'*Avos* (Pourquoi pas ?) fut envoyé à San-Francisco au printemps de 1806. Quand il y arriva, il ne restait plus dans l'équipage que vingt hommes en état de participer à la manœuvre. Les autorités espagnoles leur permirent de débarquer ; les pourparlers eurent lieu en latin entre un des Russes et le prêtre espagnol Uria : à cette époque le latin, fort bien étudié par les hommes cultivés, pouvait servir d'esperanto. L'accueil des Espagnols fut très aimable car ils prirent l'*Avos* pour un des navires de l'explorateur Krouzenstern que le gouvernement leur avait recommandé de favoriser. Mais les Russes ne voulaient pas seulement des vivres frais; ils entendaient aussi établir un véritable commerce, vendre la cargaison de l'*Avos* et acheter les produits californiens.

Or, à cette époque, la plupart des Etats s'en tenaient encore au pacte colonial, c'est-à-dire à l'interdiction faite aux colonies d'acheter ou de vendre autrement qu'à la Métropole. L'Espagne appliquait le pacte colonial avec une rigueur particulière. Aussi le gouverneur de la Californie, Ariaga, répondit-il aux Russes qu'il ne pouvait autoriser d'autre commerce que la vente du blé contre paiement comptant, sans violer les lois et son serment. Il était au service du roi, disait-il, depuis soixante ans et ne voulait pas ternir sa réputation.

Telle était la rigueur des lois, mais il était avec elles des accommodements. Le pacte colonial constituait pour les colonies une gêne extrême : souvent l'Espagne ne pouvait pas leur donner les marchandises qu'elles désiraient et toujours elle en exigeait un prix très élevé. Aussi, les contrebandiers étaient-ils les bienvenus. Aujourd'hui même la plupart des Espagnols tendent à considérer douaniers et contrebandiers comme deux catégories de gens travaillant dans la même partie.

Les Pères de la mission espagnole étaient particulièrement désireux d'acheter aux Russes draps, vêtements, fer et outils ; la femme et les filles du gouverneur admiraient les soies et les châles en fil d'Ecosse. Les Russes devaient trouver deux appuis plus directs ; l'un, qui nous est raconté fort en détails, et l'autre, qu'il faut deviner.

Resanov s'éprit de doña Conception, fille du gouverneur de San-Francisco Argüello, subordonné d'Ariaga. Son compagnon de voyage, Langsdorf fait de la jeune fille la description la plus admirative et conclut que de pareilles beautés ne se trouvent qu'en Italie, en Espagne et au Portugal. La différence d'âge, il est vrai, était grande entre Resanow, qui avait quarante et un ans et doña Conception, qui en avait quinze, mais elle n'était point faite pour diminuer la passion de Resanov, au contraire. Quant à la jeune fille, elle voyait sans doute moins le quadragénaire que le chambellan du tsar, ministre plénipotentiaire au Japon et contrôleur de la Compagnie russo-américaine, qui devait la faire passer des campagnes californiennes à la cour de Russie.

Les parents de doña Conception objectèrent d'abord qu'ils ne voulaient ni se séparer de leur enfant ni la donner à un orthodoxe. Puis ils se laissèrent entraîner par leur fille et, malgré que l'opposition du clergé, désireux d'en référer au

Saint-Siège, fit ajourner le mariage, les fiançailles furent déclarées officiellement. Elles ne devaient jamais avoir de suite car Resanov mourut pendant son retour en Russie. Nous sommes trop portés à oublier combien les voyages d'autrefois étaient meurtriers; mais il suffit de lire quelques récits d'anciennes traversées pour s'apercevoir que presque toutes comportaient l'immersion du cadavre de tel ou tel marin ou passager qui avait succombé en cours de route ; c'était un sérieux obstacle à l'immigration et à la colonisation. Doña Conception ignora pendant longtemps la mort de son fiancé et ne voulait pas croire qu'il l'eût abandonnée ; elle refusa plusieurs partis et quand elle ne put plus douter de sa disparition, c'est-à-dire bien des années plus tard, elle se fit religieuse.

A côté de l'influence exercée par doña Conception sur son père et par celui-ci sur le gouverneur de la Californie, Ariagna, il faut placer sans doute les cadeaux faits par les Russes aux diverses autorités. On nous parle d'un fusil donné au jeune Argüello, de mouchoirs d'Angleterre et d'une pièce de brocart d'or pour l'église offerts aux Pères. Sans doute, y eût-il en outre aussi des cadeaux plus importants, voire même des sommes d'argent distribuées aux fonctionnaires. L'administration espagnole d'alors n'était pas insensible au bakchich et les différents pays qui lui étaient soumis pouvaient être considérés comme la terre bénie de la contrebande. A Madrid même, en ce début du XIXe siècle, les ambassadeurs étrangers la pratiquaient à peu près ouvertement. Aujourd'hui la valise diplomatique sert assez souvent à transporter quelques boîtes de cigares; on en faisait alors un usage bien plus large : une grande quantité de marchandises prohibées arrivaient dans les ambassades où étaient installés de véritables magasins de vente. Certes, il n'y avait pas d'étalages apparents sur la rue, mais les gens avertis savaient trouver au premier étage des rayons bien achalandés et ils venaient à l'ambassade pour un motif qui n'était point celui de faire visite à l'ambassadeur. On sait aussi l'usage que les Anglais avaient su faire du fameux « vaisseau de permission » : un traité les autorisait à envoyer chaque année un vaisseau dans l'Amérique du Sud, où ils installèrent ce vaisseau dans un port ; d'autres navires lui apportaient sans cesse de nouvelles marchandises et il pouvait servir d'entrepôt permanent.

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, le résultat fut incontestable : l'*Avos* quitta San-Francisco le 21 mai. Sa cargaison était vendue et remplacée par les vivres nécessaires à la colonie de l'Alaska, mais les Russes ne voulaient pas s'en tenir aux relations commerciales.

III

Les établissements russes.

La Compagnie russo-américaine obtint du tsar l'autorisation de fonder un établissement sur la côte de la Californie septentrionale qu'on appelait alors la Nouvelle Albion.

Sur cette côte, les Russes ne rencontrèrent que des Indiens dont l'accueil ne fut pas toujours favorable ; en 1808, la troupe que conduisait le chasseur Boris Tarakanow fut faite prisonnière par les Peaux-Rouges et une partie d'entre eux seulement purent, après deux ans de captivité, regagner Novo-Arkhangelsk. D'autres fois, au contraire, l'accord se fit à l'amiable ; ainsi les Russes achetèrent, en 1811, le terrain sur lequel ils bâtirent, l'année suivante, le fort Ross pour trois couvertures, trois paires de pantalons, deux haches, trois fers à cheval et quelques colliers de perles. Les Indiens espéraient d'ailleurs que les Russes pourraient les défendre contre les Espagnols.

Les Russes allaient se heurter à d'autres Européens venus avant eux dans ces parages. Les Etats-Unis avaient alors à peine commencé la colonisation de la grande plaine du Mississipi. Quelques caravanes avaient atteint, par terre, la côte du Pacifique, mais elles restaient des exceptions et la région demeurait presque étrangère à la domination politique des Américains comme à leur peuplement. Au contraire, les navires américains de commerce et de pêche, en contournant le cap Horn, étaient venus dans ces régions qu'aucun Etat européen ne s'était encore effectivement appropriées et qui constituaient un *no man's land* puisque les civilisés ont l'habitude de se croire seuls en droit de s'approprier une terre. Ces navires américains ne pratiquaient pas seulement la pêche ni la chasse au phoque ni même la contrebande avec les colonies espagnoles. Le gouvernement Baranow, quand il demanda l'autorisation de fonder un établissement sur la côte de la Nouvelle Albion, sollicita aussi l'envoi de vaisseaux de guerre russes pour protéger cet établissement contre les attaques éventuelles de corsaires américains. Le mot de corsaire était d'ailleurs un euphémisme, car la Russie et les Etats-Unis n'étant point en guerre, les opérations des navires américains était une simple piraterie. Les pirates des romans d'aventure, possédant des na-

vires de guerre étaient alors fort loin d'être entrés dans le domaine de la légende où ils se trouvent presque aujourd'hui, puisque les actuels pirates des mers de Chine s'embarquent ordinairement comme passagers sur le navire qu'ils veulent dévaliser.

L'établissement du fort Ross provoqua une série de protestations des autorités espagnoles. Elles affirmaient la souveraineté de Sa Majesté catholique sur le territoire où on l'avait fondé. Si l'on voulait résumer en un principe juridique les réponses des Russes, on dirait que, selon eux, la souveraineté ne pouvait s'établir que par l'occupation effective. Les théories formulées de part et d'autre devaient être souvent reprises dans les discussions entre puissances coloniales, notamment dans ce conflit anglo-portugais en Afrique, quatre-vingts ans plus tard. A vrai dire, les arguments juridiques comptaient moins que les canons. Le fort Ross était un rectangle de 95 mètres sur 85 avec des murs hauts de 4 mètres et faits de troncs d'arbres ; les Russes y avaient placé d'abord 8 canons, plus tard une vingtaine et enfin 40. Dans le fort et dans le village qui l'entourait, vivaient 500 Russes, Aléoutes et Indiens. Le nouveau gouverneur de la Californie, Pablo Vincente de Sola, successeur d'Ariagua, décédé, reçut du vice-roi du Mexique l'ordre de chasser les Russes ; il répondit qu'il lui aurait fallu cent fantassins au moins et quatre pièces de campagne ; il ne les avait pas et le vice-roi ne pouvait les lui fournir.

IV

Russes et Mexicains.

La proclamation de l'indépendance du Mexique se produisit en 1818 ; la même année, le mouvement révolutionnaire s'était étendu à la Californie. Les conséquences de cette révolution ne furent pas tout à fait pour les projets des Russes, ce qu'on aurait pu prévoir.

Les Russes avaient voulu commercer avec les présidios espagnols, mais, à cause du pacte colonial, ils n'avaient pu le faire qu'en fraude; ils pouvaient avoir l'espérance de commercer librement avec les colonies affranchies. Cette espérance avait conduit les Anglais à favoriser les révoltes contre l'Espagne, mais le nouveau gouvernement mexicain, s'il supprima toute entrave au commerce avec les étrangers dans les ports californiens, y établit des droits de douane à l'importation et à l'exportation, si bien que le blé revint désormais aux acheteurs russes deux fois plus cher que sous le régime espagnol — du moins quand la contrebande ne le fournissait pas, car on pense bien que la révolution ne l'avait point fait disparaître. Malgré le secours qu'elle apportait aux Russes, ils jugèrent cependant avantageux d'envoyer au Chili le brick *Baïkal*, qui y acheta du blé à un prix beaucoup moins élevé qu'en Californie.

Le gouvernement mexicain exigeait, comme le vice-roi espagnol, l'évacuation du fort Ross. Il y avait même des Californiens pour craindre que leur province ne fût tout entière conquise par les Russes. Seulement les Mexicains étaient encore moins en état que les Espagnols de mettre leurs menaces à exécution. Quand le vaisseau de guerre russe, l'*Entreprise*, entra dans la rade de San-Francisco, en 1824, il salua d'une salve le fort Saint-Joachim, qui ne put lui répondre, faute de poudre. Le fort Ross, si petite que fût sa garnison, ne risquait point d'être attaqué : encore plus qu'avant 1815, c'étaient deux faiblesses qui s'affrontaient en Californie.

Rien n'empêchait les Russes de se maintenir sur le point de la Californie qu'ils avaient occupé: s'ils le quittèrent, ce fut de leur plein gré. La Compagnie russo-américaine, en effet, ne visait qu'au profit. Or, ce fort entraînait des dépenses importantes et la culture du blé, dans le voisinage immédiat de la mer, ne donnait que des produits médiocres: « Souvent les vagues, dit Tikhemenev, venaient couvrir le blé de rouille. Certaines années, ces champs ne purent même pas nourrir les habitants du fort. »

Pour trouver en Californie ce qu'on y avait cherché, le ravitaillement de l'Alaska, il aurait fallu agrandir le territoire cultivé, donc obtenir du gouvernement mexicain une extension de territoire. En 1824, un jeune officier russe, Zavalichine, après avoir visité la Californie, proposa même au gouverneur Argüello de proclamer l'indépendance de la Californie et de la placer sous la protection de la Russie, qui serait achetée par la cession de la côte, au nord de San-Francisco, où ne se trouvait qu'une seule mission, celle de San-Rafael. Zavachiline entendait coloniser le pays avec des familles de serfs qu'on achèterait à de petits propriétaires russes. Mais le tsar refusa d'exécuter ces plans, par crainte d'un conflit avec l'Angleterre et les Etats-Unis. L'année suivante, Zavalichine participa au soulèvement des décabristes, qui entraînèrent quelques régiments à l'avènement de Nicolas Ier pour tenter d'établir une Constitution en Russie : il fut déporté en Sibérie.

Quelques années plus tard, Wrangel, gouverneur des colonies russes d'Amérique, proposa

d'acheter au Mexique une partie de la Californie moyennant la reconnaissance de l'indépendance du Mexique, mais, en 1835 encore, Nicolas Ier ne voulait pas reconnaître cette révolte contre l'autorité du souverain légitime. Les pourparlers échouèrent.

V

LA FIN DES ÉTABLISSEMENTS RUSSES.

La Compagnie, convaincue qu'on ne pourrait transformer le fort Ross en une entreprise productive, prit la décision de le vendre et obtint l'autorisation du tsar, le 15 avril 1839. Elle mit deux années à trouver un acquéreur, le capitaine Sutter, un Suisse qui avait servi en France, puis émigré aux Etats-Unis et enfin gagné la côte du Pacifique par voie de terre en compagnie d'une caravane. Il y faisait le commerce et acheta le fort Ross pour 30.000 dollars. En janvier 1842, les colons russes le quittèrent.

Quelques années plus tard, les Etats-Unis faisaient la guerre au Mexique pour soutenir les insurgés du Texas et, au traité de Guadalupe Hidalgo (1848), ils enlevèrent au Mexique plus de la moitié de son territoire, notamment toute la Californie, où la découverte de l'or attira de nombreux immigrants ; cette immigration massive allait recouvrir et submerger complètement la colonisation espagnole après la disparition de la colonisation russe. Du séjour des Russes en Californie, il reste le nom de Russian River : la Rivière Russe, encore est-il traduit en anglais. De la colonisation espagnole, il est resté aussi des noms de lieux, en plus grand nombre, il est vrai. San Francisco et Los Angelès, par exemple, mais la langue espagnole a disparu devant la langue anglaise.

Les Russes conservaient l'Alaska, mais, pendant la guerre de Crimée, ils craignirent de se le voir enlever par les Anglais. En 1867, ils le vendirent donc aux Etats-Unis, pour la même raison qui avait déterminé Bonaparte à vendre la Louisiane, en 1802. Dans l'un et l'autre cas, le prix fut dérisoire : 7 millions 200.000 dollars pour l'immense Alaska, où la découverte de l'or allait donner bientôt tant de bénéfices. Quoi que diverses personnes en aient dit, lors de nos difficultés financières d'après guerre, la vente d'une colonie ne constitue pas une opération fructueuse.

Il ne reste pas plus de traces de la colonisation russe dans l'Alaska qu'en Californie : même Novo-Arkhangelsk, l'ancienne capitale, a pris ou repris le nom de Sitka.

On doit, en terminant, se demander pourquoi ces deux colonisations ont disparu en laissant si peu de traces. La réponse est aisée : elles ont été faites par un nombre d'hommes infime. Cela suffisait pour occuper un pays habité par des indigènes très peu nombreux, non pour le conserver contre une puissante immigration venue d'un autre Etat européen. Il aurait fallu que les Russes et les Espagnols fussent rejoints par de nombreux compatriotes ou du moins eussent le temps de se multiplier, comme les Franco-Canadiens ou les Boërs.

Un climat défavorable aux Blancs ou une population indigène déjà nombreuse exclut le peuplement européen : les colonies d'exploitation — et presque toutes les colonies françaises sont telles — n'exigent que fort peu de colons. Mais la Californie, avec son climat salubre et ses rares indigènes, était une colonie de peuplement : elle est restée aux Anglo-Saxons et autres colons anglicisés parce qu'ils l'ont peuplée. Le contraire aurait eu de quoi étonner.

Jean BOURDON.

EN VALAIS

L'unité nationale de la Suisse comporte deux éléments : sa configuration géographique montagneuse et les codes démocratiques dont l'ancienneté remonte aux premiers siècles de son histoire. Divisées par la langue et la religion et profondément hostiles entre elles, les populations cantonales fraternisent à l'ombre de l'alpe souveraine et sous le gouvernement du peuple souverain. Elles se retrouvent « une » et toutes dressées contre l'ennemi si la guerre menace le territoire ou, plus simplement, quand un critique hardi se permet des réserves sur la supériorité des institutions, des mœurs, des paysages, des vertus et du génie suisses. Unité suffisante pour garantir la vie du pays et la défense de ses droits, mais qui ne peut établir entre des races de langages et de croyances différents l'intime et délicate harmonie fondée sur l'unité même de l'histoire et de la foi.

En revanche, ces diversités morales donnent à chaque canton une physionomie particulière, l'importance d'un pays indépendant, et de chaque ville chef-lieu font une petite capitale où l'étranger s'émerveille de trouver les formes d'existence et l'activité des grands centres. Bien

de varié comme les séjours du touriste dans les plantureuses auberges des campagnes bernoises, les palaces vaudois, les caravansérails des stations alpestres ou les innombrables maisons de repos semées sur la rive des lacs. Mais c'est la Bretagne suisse, le Valais, qui apporte le plus d'intransigeance à se montrer autonome et libre de toute attache, isolé même du pays dont il constitue la dernière province du côté de l'Italie et qu'il clôt brutalement d'un rempart de montagnes.

L'écharpe bleue du Léman traîne jusqu'au seuil des régions valaisannes. Le canton de Lausanne, ou « pays de Vaud », comme disent affectueusement nos écrivains, porte aussi loin que le permet la dure barrière alpestre les parures de ses vergers et l'éclat des horizons, trempés d'azur et de vagues, où s'égrènent les villages. Ah ! ce pays de Vaud, l'esprit calviniste lui-même n'est pas arrivé à lui ôter sa joie de vivre. Les poètes dont il abrita les fuites et les rêves l'ont marqué d'un romantisme qui échappe aux serres de la Réforme. Ils couvrent du chant de leurs lyres la voix des prédicants, même dans ce jardin de Genève où, sur un mur de pierre, les derniers calvinistes ont dressé l'image gigantesque et glacée de leurs pontifes. La vigne ruisselante des collines, les sentiers profonds, l'eau qu'un rythme léger soulève, si différent de l'immense et secrète respiration de la mer, les mouettes pareilles à des flèches d'argent pleuvant du ciel sur les flots, n'est-ce pas là le paysage que Raphaël et Manfred ont rempli du frisson de leur âme et chargé de tendres noms féminins ?

Mais, au sortir de Villeneuve, la station balnéaire de Montreux, le décor change. L'atmosphère bleue des rives vaudoises fait place au jour atténué de la vallée qui se creuse entre les parois rocheuses de la montagne. Par instants, le Rhône, étroit comme un torrent, laisse voir ses eaux sans lumière qui gardent aux plis de leurs ondes les blancheurs mortuaires et la tristesse inhumaine du glacier. A mesure qu'on avance à l'intérieur, le cirque de pierre s'agrandit et les sommets, plus élevés, plus farouches, se multiplient comme sous l'action d'une force géologique toujours à l'œuvre dans ces horizons bouleversés. L'imagination remonte aux jours où, sur les flancs de la montagne encore chaude, et sortant de ses cavernes profondes comme des abîmes, des monstres levaient leurs cous de reptiles et jetaient leurs rugissements dans la pourpre des soirs antédiluviens. Terres toujours ennemies de l'homme et qui opposent à son labeur et son génie le caractère immuablement primitif de leurs masses rocheuses et de leurs lacs funèbres ! Les peuplades du Valais s'y incrustent avec la sombre patience des ancêtres de l'âge de pierre, acharnées dans leur lutte contre une nature armée qui les repousse et les renie : avalanches, éboulements, torrents en furie, précipices ouverts sous les pas des troupeaux, neige puissante et sournoise, orages et vents dévastateurs. Si haute, si redoutable apparaît la montagne sous sa robe grise que les sapins tachent de noir et dont les cimes roulent dans un ciel qu'elles rapetissent et circonscrivent ! Au sortir des villes usinières, coupées de cheminées, la vallée s'élargit, donnant l'illusion d'une ouverture sur le monde aéré de la plaine. Mais c'est pour refermer aussitôt ses murailles géantes et d'une façon de plus en plus hermétique jusqu'aux défilés de Brigue, sinistres comme l'enfer dantesque et sur le seuil desquels il faut abandonner l'espoir de la lumière. On a le sentiment d'être avalé par une bouche formidable aux mâchoires de pierre et pour jamais englouti dans la nuit de l'abîme. Les maisons blanches et les hôtels de Montreux se reflètent, tout près encore, dans le lac plein de soleil. Mais quelle distance, en réalité, sépare la montagne de la vie sociale et des cités humaines ! Ceux qui l'habitent partagent la mélancolie de son immobilité et de son silence : ils ont le regard triste, les traits durs, les gestes lents et lourds ; s'ils parlent volontiers, jamais ils ne causent, et la curiosité de connaître s'arrête au bord de leur âme, murée comme l'horizon rétréci de leurs vallées. Quelle civilisation pourrait naître du rêve monotone qui les berce dans ces prisons de neige et de pierre ? L'éblouissante histoire marine, seule, dit le génie des hommes : les temples dorés, les agoras bruissantes, les poèmes aux rythmes changeants comme ceux des vagues, les pensées, les discours, toute la gloire et toute la science que les vaisseaux portent d'une terre à l'autre. Comme la montagne isole et sépare, la mer unit et rapproche ; l'inconnu de ses espaces et l'attrait de ses routes mobiles éveillent ce goût de l'aventure qui entraînait Jason vers la Colchide et jetait le roi d'Ithaque aux bras de la nymphe aimante. Elle a mêlé sur ses flots les hommes, les dieux, les légendes et joint les continents dans la ronde d'or des archipels, établissant de l'un à l'autre les relations humaines qui assurent, avec la fondation des villes et la diffusion des idées, l'éternel triomphe du Grec sur le Barbare, de l'esprit sur la force. O privilège d'appartenir aux races marines, de porter en soi

l'héritage des Argonautes et, sur la rive où s'élevèrent les cités phocéennes, de retrouver la formule exacte de ses destinées !

Mais nous sommes en Valais, loin des îles et des sirènes, quoique, au sortir de Brigue, l'Italie ouvre déjà le conte de fées de ses lacs. Il faut nous pencher sur la vie intérieure de ce pays si fermé aux appels du monde, vie creusée en profondeur dans le sens du rêve et que les hautes chaînes de la montagne ont préservée, du moins, des délires de civilisation matérielle où l'exemple de l'Amérique et de l'Angleterre entraîne la Suisse. Chez les peuples protestants modernes, rien ne subsiste des premières intransigeances témoignées à l'égard des plaisirs. Ennemis du silence contemplatif et de l'austérité monacale, ils devaient tomber dans l'erreur de favoriser le luxe, le confort, les jeux, tout ce qui regarde la vie extérieure et matérielle des hommes. Comme leurs cliniques, leurs collèges ont pour but essentiel l'hygiène et le soin du corps. Et ce ne sont pas leurs philanthropes qui vont pieds nus, sans bourse et sans bâton, prêcher le Christ et l'amour sur les grands chemins de la terre.

Genève et le beau pays de Vaud ont opéré l'alliage du calvinisme farouche et nu de la Réforme avec les habitudes de la vie moderne, sans s'arrêter à l'illogisme d'une si étonnante combinaison. Aux bords du Léman, les foules cosmopolites s'unissent dans la recherche de ces distractions et de ce confort outrageant que les hôtels, les dancings, les cinématographes, les casinos, les jardins rayonnants, les terrains de jeux, les plages, offrent aux riches sous l'égide d'une nature mise à leur portée, avec tous ses enchantements, par les automobiles, les funiculaires et les bateaux. Nuit et jour, sur la terre où flambèrent les bûchers calvinistes, la tempête du plaisir s'abat, déversant dans les palaces, en vagues plus ou moins houeuses, les milliardaires et les désœuvrés.

Lucerne et Fribourg, citadelles catholiques de la Suisse, n'ont pas échappé aux influences de ce protestantisme aisé et brillant, si bien d'accord avec les civilisations du présent. Mais à l'entrée du Valais, le courant pernicieux se brise contre le rempart de la montagne. Un secret génie franciscain anime cette terre sauvée de l'hérésie au début du XVIIe siècle par les Capucins. Elle a des minutes italiennes que disent non seulement les subites détentes du paysage dans la vallée de Sion, mais les naïves et tendres manifestations de foi catholique multipliées par ses habitants. Les églises y abritent la foule anonyme des pauvres, comme ces chapelles de Toscane et d'Ombrie où les fidèles vont et viennent avec la même liberté que les clients dans une hôtellerie. Saint-François a laissé le rayon de l'Alverne sur les âpres cimes valaisannes et dans les villes taillées au flanc de la pierre, le parfum caché de sa joie. Les petits jardins et les vignes échelonnés en terrasses sur la montagne, les hameaux étroits, avec leurs maisons basses et sombres et leurs chemins défoncés qu'on ne peut qualifier de rues, les dures collines à pic où grimpent des mules chargées de paniers, toute cette vision de pauvreté, de lutte contre les forces mauvaises de la terre, ce labeur rythmé par les trois angélus, à l'ombre cent fois répétée des croix, suggèrent le doux héroïsme de la vie franciscaine et ses échappées sur le ciel.

Pourtant le Valais subit au XVIe siècle la crise dont la Suisse presque entière devait sortir ayant renié sa foi. Il commença par s'accommoder de la Réforme. La question religieuse ne présente pas, de l'autre côté des montagnes, un caractère d'absolutisme et de violence comme chez nous. Les catholiques qui ont séjourné dans les cantons demeurés fidèles à la Vierge et au Pape s'étonnent même d'y voir accepter si aisément l'état de choses créé par la victoire des protestants. Les puissances durables du « Kulturkampf », l'interdiction pour les évêques d'habiter en terre calviniste et pour les prêtres d'y porter la soutane, le bannissement brutal et répété des Jésuites à qui la Suisse catholique doit une si grande part de sa culture et de sa foi, l'esprit de sectarisme révélé dans la distribution des privilèges, places et fonctions gouvernementaux, en un mot, l'injustice et l'abus ne soulèvent ni protestation, ni colère chez le bon peuple hélvétique. Il pratique la sagesse conciliante nécessaire pour garantir le maintien de son unité et le développement de sa prospérité industrielle et commerciale. L'ingérence des pouvoirs civils dans les affaires ecclésiastiques, principe calviniste qui favorise l'étatisme démocratique, s'accorde avec le sens national positif qui le tient en garde contre le danger des invasions mystiques. Il regarde de haut la France laïque, sans rien comprendre de la foi passionnée et des ardentes vertus de sacrifice dont nos élites chrétiennes demeurent animées sous l'orage de la persécution. L'hérésie s'est emparée de son âme à peu de frais, malgré la résistance des « V Cantons », les batailles de Cassel et les luttes, d'ordre surtout politique, au cours desquelles Fribourg fit alliance avec Berne

et Genève contre la Savoie. Tolérances explicables par deux causes : l'intérêt matériel des cantons, généralement contraints de capituler devant la puissance et la richesse de Berne, et l'esprit démocratique d'une nation, toujours en révolte contre ses seigneurs et dont les résistances s'appuient sur la certitude naïve de son infaillibilité.

Les questions de politique et d'intérêt lient les Confédérés catholiques aux protestants depuis le jour même où Zwingli, l'ex-curé de Glaris et d'Einsiedeln, introduisit le luthéranisme en Suisse. La conquête devait s'opérer à coups de diètes et de réunions gouvernementales, sortes de conciles laïques où les jouteurs des deux confessions étaient appelés à discuter et qui fondaient leurs décisions sur la majorité des voix. Ignorants des tragédies terribles et des combats où s'épuisait alors l'âme religieuse de la France, les défenseurs de l'orthodoxie romaine cédaient leurs forteresses sans peser tous les motifs qui déterminaient ces abdications. Plus d'un gouvernement s'était rallié aux principes relâchés de Zwingli pour le seul avantage de confisquer les biens des couvents et de substituer son pouvor à l'autorité ecclésiastique.

En Valais, comme dans le canton de Fribourg, le conflit se résolut sans tourner au drame. Quatorze cents Valaisans avaient pris part à la bataille de Cassel, mais les évêques n'arrivèrent pas à maintenir l'orthodoxie dans le Bas Valais : Berne, qui s'était assuré l'appui de magistrats influents, y faisait prédominer son esprit et ses lois. Quelque cent ans plus tôt, le Haut Valais des paysans, soulevé contre ses seigneurs, les Barons de Rarogne, avait infligé aux Bernois, partisans du vidame de Guillaume de Rarogne, l'évêque, une défaite retentissante, malgré la supériorité numérique de l'ennemi et la barbarie de ses procédés de guerre. Mais il s'agissait alors de sauver le principe démocratique. Pour le principe religieux, la défense fut moins chaude. L'introduction des Capucins, soutenus par l'Espagne et la Savoie, dans la vallée du Rhône, et l'établissement de leurs couvents à Saint Maurice et à Sion, puis l'arrivée des Jésuites, « animateurs » et charmeurs de la jeunesse, sauvèrent le pays contaminé.

Œuvre de restauration qui avait coûté trop peu de sang et de larmes pour engendrer une piété solide comme celle des catholiques dont l'esprit romain brise sans retour avec les hérésies. Une sorte de gallicanisme laïque, suite des pactisations anciennes avec les luthériens, règne dans les deux Valais, la démocratie n'admettant guère que la volonté du Pape et de l'Eglise monarchique fasse échec à celle du peuple souverain. L'obéissance de ce peuple demeure subordonnée à l'exercice de ses droits politiques. Il se réserve la faculté d'accueillir les religieux que la Diète, autrefois, recevait si mal quand le Paris de Sainte Geneviève les envoyait. Résister aux nonces, faire les évêques prisonniers, ajourner l'adoption du calendrier imposé par le Pape sont des faits jugés à leur place dans les annales des catholiques. Aujourd'hui encore, quand le clergé traverse une crise ou que des difficultés surgissent dans le milieu vénéré des abbés de Saint Maurice, on voit les démocrates pencher du côté des traditions nationales plus volontiers que du côté de Rome. Ils restent inconsolables d'avoir perdu le droit d'élire l'évêque au « Grand Conseil », les affaires municipales et celles du Saint-Siège gardant à leurs yeux des rapports étroits de dépendance et, peut-être, une valeur similaire. Les Valaisans, superstitieux comme les Italiens, attachent, d'ailleurs, plus d'importance aux dévotions locales qu'à l'orthodoxie liturgique : Saint Maurice et Saint Martin, les anciens patrons de la contrée, reçoivent en tout village les mêmes hommages que Saint Janvier à Naples. On retrouve à l'entrée du Valais allemand, dans l'église de Muraz, l'image classique du légionnaire partageant son manteau avec un pauvre. Mais plus bas, en terre française, l'ombre des chapelles abrite la petite sainte de Lisieux, souriant au milieu de ses roses de papier, et la Vierge de Lourdes qui écoute, au fond d'une grotte rétrécie, les « ave » des paysannes. Visions dont la douceur éclaire les églises de pierre grise, froides et nues, que leurs portes basses ferment aux brises du printemps.

Le passé religieux du Valais présente des harmonies singulières avec ses paysages. L'histoire des premiers âges chrétiens devrait être lue dans ce décor puissant et sauvage, fait pour les hécatombes, les jeux féroces et les effusions de sang de l'époque romaine impériale. La montagne qui referme sur la plaine étroite son cercle inflexible de glace et de rochers appartient à la Gaule des martyrs, le Rhône jailli de ses flancs porte le message des collines lyonnaises et des champs provençaux où fleurissaient les vierges. Mais dans la vallée de Saint Maurice, les tragédies chrétiennes ont les proportions gigantesques du paysage : c'est par milliers que la Légion thébaine laissa des cadavres sur la terre d'Agaune, et Saint Martin, quand il vint y chercher des reliques, creusa le sol au ha-

sard dans le pré saturé de sang. Une correspondance intime existe entre cette vallée, pleine d'ombre, de silence et d'humidité qu'entourent en l'écrasant les parois de la montagne, et le souvenir des soldats massacrés sans avoir levé contre leurs bourreaux l'épée romaine.

Des religieuses avec leurs élèves, enfants du peuple et jeunes ouvrières, habitent aujourd'hui un couvent sous l'égide des six mille martyrs. Les hauts sommets ne laissent filtrer qu'un jour bref et parcimonieux vers la maison où s'étiolent ces vies féminines. L'été dans l'herbe lourde et mouillée sème à peine quelques fleurs. Mais au fond de la prairie, la petite chapelle consacrée à la mémoire des légionnaisaires déverse sa paix mystique, et déjà sous le porche sombre, des voix vous accueillent qui disent la vie secrète, libre et dépouillée, des saints. Les origines de l'Abbaye de Saint Maurice remontent à l'époque des Burgondes. Le roi Sigismond l'enrichit de dotations si considérables que les abbés y devinrent propriétaires de villes et de terres non seulement dans le Valais, depuis la tête du lac jusqu'à Martigny, mais dans le pays de Vaud, la Haute Bourgogne et la vallée d'Aoste. Par ces déploiements d'une munificence intéressée envers l'Eglise, les princes barbares croyaient s'assurer le pardon de tous les assassinats dont leur légende chrétienne demeure souillée. Meurtrier de son propre fils, Sigismond porta ses larmes et ses remords dans l'abbaye comblée de richesses où cinq cents religieux, voués au céleste labeur bénédictin, chantaient jour et nuit les louanges du Seigneur. Les peuplades germaniques de l'invasion ne laissèrent rien subsister de cette prospérité, mais Charlemagne déploya vis-à-vis de Saint Maurice les fastes d'une générosité allant jusqu'à l'offrande d'une table d'or et de l'admirable vase d'agathe donné par le Calife Aroun-al-Raschid. L'abbaye partage ensuite les destins mouvementés de la Suisse et du Valais qu'entraînent dans leur sillage les puissances étrangères. Livrée à d'incertaines autorités, elle voit l'Allemagne, la Savoie, les abbés commanditaires, les grands féodaux, les évêques dominer tour à tour son histoire. Un seul nom, une seule image, pourtant, règnent sur ses murs : l'Empereur à la barbe fleurie, Charlemagne, roi d'Occident et prince de toutes les légendes. L'église, malgré les avatars subis au cours des âges, garde cet aspect carolingien dont l'histoire l'a marquée. Robuste et morne, pleine d'une obscurité que n'allège plus l'éclat des mosaïques et des placages de stuc, elle fait corps avec la roche alpestre qui lui donna naissance et dont elle prolonge au cœur de la ville l'ombre pesante et le reflet gris. Mais son « Trésor », cher à tout Valaisan, permet d'entrevoir les richesses de la civilisation franque, tournée, comme à Mycènes, vers les jeux brillants des orfèvres en attendant la fresque et le marbre.

La ville concentre en elle les tristesses du paysage où le pélerin la voit surgir comme un anachronisme. Seuls, l'effort du Rhône pour ouvrir l'horizon et le bouillonnement de ses vagues y mettent un peu d'espace et de vie. L'idée de prison, fatalement, s'associe à ces églises moroses et ces maisons pressées dans le creux de vallée trop étroit où la montagne les enserra. Sion, Martigny, Sierre, Brigue, malgré le fléchissement de la ligne alpestre à Sion et les grâces du printemps à Sierre, disent les mêmes restrictions, cette impuissance à s'épanouir qui fait rêver encore des cités méditerranéennes déployant leur robe de lumière au seuil sans fin des eaux.

(*A suivre.*) — YVONNE DE ROMAINS.

POEME

Ta fenêtre embaumée illumine encor mon âme
D'un beau clair de lune s'irisant sous la rosée.
Et cet arbre aimé qui frissonnait comme une flamme
Est mort sans savoir que notre idylle fut brisée.

Mais le rossignol qui nous berçait dans la nuit tiède
Chante-t-il ailleurs pour exalter d'autres délires.
Ou vit-il, blotti dans mon sonore cœur d'aède,
Devenu l'écho lointain des invisibles lyres ?

Ah ! si tes grands yeux guettent ma chute au bord du [gouffre,
Ta voix a gardé la nonchalance des fontaines,
Et par le jardin déchiqueté qui sent le soufre
Des couples nouveaux vont fredonnant mes cantilènes.

Ta bouche parfumée illumine encor mon âme
D'un rayon d'étoile grelottant sous la rosée,
Et ton fier serment qui fulgurait comme une flamme
Ne saura jamais que notre idylle fut brisée.

Chante, rossignol, viens t'enivrer dans la nuit tiède
Et nous serons deux pour exalter d'autres délires.
Ta gorge a l'écho de mon sonore cœur d'aède,
Mon pouls a le rythme ailé des invisibles lyres.

Quand les grands yeux verts me pousseront au bord du [gouffre,
Une voix divine aura les plaintes des fontaines
Pour me dire : « Allons, reprends ton rôle ; souffre, souffre,
Les couples heureux aiment tes tristes cantilènes. »

ARMAND GODOY.

(Fragment du poème MARCEL).

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA POLITIQUE FRANCO-ALLEMANDE ET LA NOUVELLE EUROPE

Le métier de chroniqueur politique devient en vérité de plus en plus difficile. Les événements se précipitent de telle manière qu'on a peine à les suivre. La vérité de la veille devient l'erreur du lendemain ; et sur ces spectacles de cinéma accélérés les commentaires ont toutes les chances du monde d'être périmés à peine sont-ils écrits.

La proposition Hoover a un instant bouleversé le monde. Cette initiative théâtrale devait sauver l'Allemagne ainsi que l'économie européenne tout entière et la France fut sévèrement blâmée, par les docteurs de l'économie mondiale, pour n'avoir point approuvé les yeux fermés un *moratorium* universel qui devait ramener la confiance sur tous les marchés du monde : on venait à peine de trouver la forme pratique de cette panacée, qu'on s'apercevait qu'elle ne guérissait rien et qu'elle ne faisait que précipiter et aggraver la catastrophe qu'elle eût voulu prévenir. La proposition Hoover ne fit — après un coup de bourse — qu'accentuer la panique dont le Reich, par sa faute d'ailleurs, est victime. Les établissements financiers allemands qui paraissaient les plus solides déposèrent leur bilan et le gouvernement aux abois lançait un appel désespéré au monde, et en particulier à la France, qu'on considère à nouveau comme le banquier du monde, sinon de l'univers.

Depuis lors tous les Ministres des grandes puissances de l'Europe et de quelques petites délibèrent et tentent de concilier la solidarité européenne et les intérêts plus immédiats des Etats tous à peu près également obérés.

Ils délibèreront vraisemblablement longtemps encore. Aux conversations de Paris a succédé la Conférence de Londres qui, au moment où j'écris, n'a pas encore terminé ses travaux. La Conférence de Londres sera suivie d'autres Conférences encore, Conférences de Ministres, Conférences de techniciens, Conférences de banquiers — car depuis dix ans l'incapacité politique de la haute finance internationale a eu beau être abondamment démontrée, c'est toujours à elle qu'on a recours.

Ces perpétuels ajournements produisent dans le public une impression pénible : « en finira-t-on jamais ?... » A bien examiner, c'est le seul moyen d'user un problème insoluble, parce que c'est un problème psychologique et que ce n'est pas par des conversations de diplomates, d'hommes d'Etat et de financiers qu'on modifiera la psychologie des peuples.

Le problème est psychologique... Les embarras de l'Allemagne viennent en effet de l'état d'incertitude et d'inquiétude où l'a jetée le grand sursaut de nationalisme démagogique, qui s'est traduit par les élections hitlériennes. Ces élections ont montré que la masse du peuple allemand, égarée par une campagne de presse et de discours qui ne répondait que trop à ce sentiment humain qui pousse les peuples, comme les individus, à refuser de reconnaître leurs fautes, repousse toute responsabilité dans la guerre et se refuse à payer les conséquences de sa défaite. Le rapprochement franco-allemand, clef de voûte d'une reconstruction pacifique de l'Europe, n'est possible aux yeux des Allemands qu'après une révision des traités comportant essentiellement la suppression du couloir polonais et quelques autres « restitutions ». De plus l'abandon des réparations. Or, si personne ne pense que les traités sont éternels, il est certain que leur révision immédiate dans le sens désiré par les Allemands n'irait pas sans de monstrueuses injustices et une quasi-certitude de conflit général ; quant à labandon des réparations, il n'est possible que moyennant la suppression des dettes de guerre, à laquelle les Etats-Unis ont déclaré qu'ils ne consentiraient jamais.

Pour le moment, le rapprochement, la collaboration confiante de la France et de l'Allemagne est donc une chimère, de même d'ailleurs que ces « garanties politiques » dont on cherche en vain la formule. On ne connaît pas le détail des conversations franco-allemandes, mais il est probable qu'elles peuvent se schématiser ainsi :

« Notre intérêt mutuel, ainsi que l'intérêt de l'Europe et de la paix, est que nous arrivions à nous entendre. Nous ne demanderions pas mieux que de vous faire des concessions, disent les porte-parole de l'Allemagne, mais nous serions immédiatement désavoués, balayés par notre opinion publique. — Vous avez à tenir compte de votre opinion publique, répondent les hommes d'Etat français, mais nous avons à tenir

compte de la nôtre qui estime que nous n'avons fait que trop de concessions. Cette double constatation faite il n'y a plus qu'à trouver le moyen de se séparer sans fracas ni paroles irréparables. Pendant que M. Brüning négociait à Paris et à Londres, les ligues pangermanistes et hitlériennes ne lui faisaient-elles pas savoir, sur le ton le plus menaçant, que le peuple allemand ne reconnaîtrait aucune des concessions qu'il ferait à la France ?

Dans ces conditions, la seule attitude raisonnable actuellement est celle de l'attente. Ce que nous pouvons espérer de mieux, c'est un *modus vivendi* provisoire, c'est l'ajournement indéfini de tous ces problèmes dont la seule solution immédiate comporte le recours à la violence, ce dont nous avons tous également horreur parce que nous savons qu'elle provoquerait l'écroulement de notre civilisation. Il faut donc se résigner, pour un certain temps encore, à ces demi-mesures, à ces palliatifs toujours insuffisants auxquels tous les gouvernements, dans leur impuissance, finissent par se résigner. Le problème franco-allemand, comme tous les autres problèmes de l'après-guerre, ne sera jamais résolu ; peut-être un jour sera-t-il oublié, parce qu'il sera dépassé.

C'est ce que pensent les fervents de l'Europe future, tel M. Drieu La Rochelle qui vient de publier (librairie Gallimard) un livre peut-être dangereux mais extrêmement intéressant et sur lequel on peut méditer longuement en ce temps d'attente inquiète.

Il est intitulé *L'Europe contre les Patries*, titre qui est tout un programme : « Nouvelle ou très ancienne Europe, celle dont je trace ici la proche utopie », dit-il dans sa dédicace. Très ancienne Europe en effet, car la fédération européenne, dont rêve M. Drieu La Rochelle, comporte tout simplement la dislocation des grandes nations qui se sont formées au cours de l'histoire et le retour aux petites nationalités de l'anarchie médiévale. C'est un retour vers le passé. Après avoir obéi à la force centripète qui a formé les grandes nations, les sociétés humaines obéiraient-elles à une force centrifuge ? C'est possible.

Nouvelle Europe ? « *Poche utopis* » ?...

C'est ce que je voudrais examiner.

Il est vrai que le mouvement de la civilisation obéit à un rythme de plus en plus accéléré. Il est possible que l'Etat-nation, formation politique qui a connu son apogée à la fin du XIXe siècle, soit un jour quelque chose de périmé et que la pratique de la démocratie directe y substitue certaines formes nouvelles du fédéralisme, mais une révolution aussi profonde ne me paraît pas possible dans l'état actuel des choses, et sans recours à la violence. L'Europe contre les patries, dit M. Drieu La Rochelle, et pour faire son Europe, en effet, il n'hésiterait pas à détruire les patries, où il voit l'origine de toutes les discordes, mais il reconnaît que si, dans quelques vieux pays, le sentiment patriotique va s'affaiblissant, il en est de jeunes où il est singulièrement vivace, orgueilleux et envahissant.

Comment concilier les uns et les autres ? Il est des patries plus ou moins bien faites, plus ou moins homogènes, certaines d'entre elles, où la fusion des races et des langues ne s'était pas bien faite et où les espoirs que la guerre a donnés aux petites nationalités ont été ébranlés, telle la Belgique ; d'autres comme la Tchécoslovaquie, la Roumanie ou la Yougoslavie, sont gênées par l'existence de fortes minorités ethniques ou linguistiques qui rendent difficile la naissance d'une conscience nationale claire et vigoureuse ; mais il en est d'autres où les malheurs de la guerre et de l'après-guerre ont renforcé le sentiment national, et qui sont sorties de la catastrophe ou de l'épreuve plus unies et plus homogènes. En réalité, la Constitution de Weimar a mis fin à l'Allemagne fédérale de Bismarck et fait du Reich un Etat unitaire où le sentiment patriotique a pris quelque chose d'exaspéré et de maladif.

En dépit du sourd mécontentement qui y règne, l'Italie mussolinienne, d'autre part, est un Etat singulièrement fort, un Etat impérial, et M. Drieu La Rochelle pourrait-il douter sérieusement que le pacifisme français ne soit balayé comme un fétu de paille à la première menace de guerre ? Il est possible que l'avenir soit à une vaste Fédération européenne, faite de toutes les petites patries, patries nées de l'écroulement des grands Etats nationaux ; mais, en vérité, je ne peux croire que cette utopie soit proche.

« L'établissement d'un nouvel empire romain ou d'un nouvel empire de Charlemagne est devenu une impossibilité », dit Renan dans sa fameuse brochure : *Qu'est-ce qu'une nation ?* « La division de l'Europe est trop grande pour qu'une tentative de domination universelle ne provoque pas très vite une coalition qui fasse rentrer la nation ambitieuse dans ses bornes naturelles. Une sorte d'équilibre est établi pour

longtemps. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie seront encore dans des centaines d'années, et malgré les aventures qu'elles auront courues, des individualités historiques, les pièces essentielles d'un damier dont les cases varient sans cesse mais ne se confondent jamais tout à fait. »

Je le crois. L'U.R.S.S., est une fédération, mais ce n'en est pas moins la Russie qui, bientôt, revendiquera toutes les anciennes terres russes.

M. Drieu La Rochelle voit dans le nationalisme le principal obstacle à la naissance de son Europe ; mais, en somme, il ne fait qu'opposer le nationalisme des petites nationalités à celui des grandes nations. Ce mot nationalisme prête d'ailleurs à bien des équivoques : pour M. Drieu La Rochelle, et en général pour les socialistes et les radicaux-socialistes, c'est une sorte de chauvinisme étroit et agressif, une forme de l'esprit de conquête ; il faut d'ailleurs avouer que, dans certains cas et dans certains pays, c'est bien cela, mais dans la pensée de Barrès qui inventa le mot — car je crois bien que c'est Barrès qui inventa le mot — c'était tout autre chose. « Le nationalisme, dit-il quelque part, c'est l'acceptation d'un déterminisme. » En tout cas, c'est pourtant bien la reconnaissance de ce fait que l'individu est encadré, soutenu, dominé par le groupe national dont il fait partie, parce qu'il est le produit de sa terre et de ses morts. Quand il se voulait Lorrain, Barrès inclinait dans une certaine mesure vers la conception fédéraliste, reprise par M. Drieu La Rochelle ; mais il ne concevait pas la Lorraine en dehors de la France et ses réactions de Lorrain étaient des réactions de Français. De même en réalité celles de tous les provinciaux de France, où le régionalisme n'est guère qu'un sentiment littéraire. De même celle des provinciaux d'Angleterre, d'Italie et maintenant d'Allemagne. Les patries sont des réalités ; l'Europe n'est encore qu'une abstraction ou une utopie, et l'esprit européen — le véritable, — n'existe que chez quelques aristocrates de l'esprit, de la finance ou du sang, dénationalisés, élite ou écume du monde moderne qui ont de moins en moins de contact avec les rudes démocraties que la guerre a formées ; ne confondons pas l'esprit européen avec l'esprit pacifiste.

Aussi ceux qui veulent établir cette paix durable, ou du moins cet apaisement momentané dont nous avons le plus urgent besoin, doivent-ils avant tout tenir compte des patries, et même de ces jeunes nationalismes remuants et insupportables, mais qui sont des formes agissantes. A bien examiner, on a fini par reconnaître que les patries sont irréductibles et, après tant d'échecs de brillantes organisations juridiques que l'on a cherché à fonder, on en reviendra à cette vieille notion de l'équilibre instable et variable comme toutes les choses humaines, mais à quoi nous avons dû d'assez longues périodes de paix. Avant de constituer la nouvelle Europe, essayons donc de conserver les cadres assez souples de l'ancienne. La brillante utopie de M. Drieu La Rochelle n'en est pas moins séduisante d'ailleurs. Elle nous oblige à reviser bien des appréciations. Elle réjouira les hommes d'Etat qui, cherchant à faire l'Europe pacifique, trouvent à chaque détour du chemin une menace de guerre.

L. Dumont-Wilden.

LES COLONIES :

GRANDEUR ET SERVITUDE COLONIALES

Tel est le titre de l'ouvrage de M. Albert Sarraut, une magistrale leçon de colonisation, qui vient à son heure. Ce livre paraît, en effet, au moment où une Expositon grandiose, et dont le succès dépasse toutes les prévisions, attire à Paris les foules françaises et étrangères, avides des enseignements que leur offre la brillante synthèse de l'effort colonisateur de la France.

Le dernier feuillet tourné, comment ne pas réfléchir longuement aux problèmes importants et graves dont nous saisit l'ancien Ministre des Colonies ? Comment ne pas s'arrêter aux avertissements et aux conseils judicieux prodigués par l'éminent auteur à son pays, à la France qu'il aime avec ferveur et qu'il veut faire aimer au dehors pour la générosité de son action humaine et pour son idéal de justice. On est séduit à la lecture de pages écrites dans un style personnel, puissant et riche d'images, fruits de méditations, de patientes recherches, d'une grande expérience coloniale. Sans doute, l'ouvrage enveloppe-t-il l'ensemble du problème si

vaste de la colonisation. Mais, on discerne, cependant, que toute l'attention de M. Albert Sarraut se porte vers les remous sociaux qui, depuis la guerre, troublent la plupart des pays d'Asie. Le mal qui sévit sur le monde jaune n'a pas épargné l'Indochine, qu'il a touchée après les autres pays. Est-il vraiment possible qu'après un demi-siècle de notre occupation — et qu'est cela dans la vie d'un peuple ! — une population comblée des bienfaits du colonisateur, ayant la constante vision de l'œuvre dont elle bénéficie, incapable de la poursuivre, mais assurée, au contraire, de son anéantissement rapide, si elle était livrée à elle-même, puisse manifester des symptômes de désaffection et d'ingratitude envers le pays qui assume la tâche lourde de la conduire dans la voie du progrès ? Cette question est l'occasion, pour M. Albert Sarraut, d'un retour en arrière, d'une analyse remarquable du duel gigantesque entre l'Orient et l'Occident. Attaque des Perses sur la Macédoine ; venue d'Asie des Huns d'Attila, glissement de l'Islam depuis le proche Orient, le long de l'Afrique du Nord, jusqu'à l'Europe méridionale, où son offensive est brisée par Charles Martel à Poitiers; ruée des Mongols sur Vienne ; ruée des Ottomans sur les Balkans. De tout temps, la lutte s'est poursuivie, âpre et tenace. Si une assez longue accalmie peut être enregistrée, c'est qu'après la découverte de Christophe Colomb, l'Europe détourna son activité vers l'Ouest, vers le Nouveau Monde. Mais, plus tard, l'expansion de l'Occident vers l'Orient reprend. Et, la Russie des Czars, en même temps que d'autres pays de l'Occident, se partagent une partie de l'Asie.

*
* *

Fait de conquête, l'acte de colonisation ? Oui, sans doute à l'origine. Mais comme l'œuvre entreprise depuis par la France a entériné et justifié l'occupation ! Si celle-ci dût être, parfois, faite par les armes, ce fut contre ceux qui tyrannisaient les masses indigènes pour lesquelles la domination du colonisateur fut, presque toujours, une délivrance. Auraient-ils pu d'eux-mêmes, ces peuples, hier malheureux et attardés, supprimer la traite, l'esclavage, les sacrifices humains, le cannibalisme, la guerre à l'état permanent, les ravages effroyables de la famine, des inondations, de la variole, tant d'autres maux ? Non, il a fallu l'intervention ferme du colonisateur pour aboutir à ces résultats qui honorent, vraiment, la civilisation occidentale. Que le colonisateur agisse avec la conscience qu'il a de sa supériorité, il ne peut en être autrement. Ce sentiment, qui dicte sa tâche et guide son action, est indispensable au succès de l'œuvre.

Aussi bien, quelles que soient les difficultés auxquelles la France pourra avoir à faire face, jamais elle n'abandonnera son labeur colonisateur. Elle tiendra devant « les vagues de ressac », inévitables perturbations de l'apport d'une civilisation avancée. Elle poursuivra sa mission de paix et de sécurité, d'organisation politique et de progrès social. Et elle veillera à ce que l'évolution de ses populations coloniales suive son cours naturel, en la préservant des à-coups dont pourraient la menacer quelques jeunes indigènes rendus ambitieux et présomptueux par l'acquis intellectuel que nous-mêmes leur avons donné.

*
* *

M. Albert Sarraut rappelle, dans son livre, les magnifiques allocutions que, Ministre des Colonies, il se plaisait à prononcer devant son auditoire de prédilection : les élèves de l'Ecole Coloniale, nos futurs administrateurs.

A cette jeunesse studieuse et vibrante, l'ancien Gouverneur Général de l'Indochine ne cachait rien des risques qu'elle courait, ni des responsabilités qui l'attendaient par le choix courageux de la plus belle des carrières. Avec toutes les ressources de son éloquence chaude et persuasive, il savait insuffler sa flamme, sa foi coloniale à ces hommes de vingt ans qui allaient se préparer à l'action. Il leur enseignait, à grands traits, la doctrine coloniale de la France dominée d'un sens profond de la justice et de la volonté de bien servir l'humanité. C'était une leçon, une bien grande leçon, que faisait le Ministre aux élèves, à l'ouverture des cours. C'est aussi une grande leçon de colonisation que M. Albert Sarraut offre dans « Grandeur et Servitude Coloniales » au citoyen de France curieux de connaître le rôle, dans le monde, de son grand pays.

GASTON JOSEPH.

L'HISTOIRE : CHRONIQUES D'HISTOIRE

La publication de la *Géographie Universelle*, à laquelle Vidal de la Blache et L. Gallois ont donné successivement leurs soins, se poursuit en donnant au public instruit ce qu'exactement il en attendait. Après les deux admirables volumes d'Albert Demangeon sur le Nord-Ouest européen ; ceux dans lesquels Raoul Blanchard et Fernand Grenard ont décrit l'Asie Occidentale et Jules Sion l'Asie des moussons, vastes étendues désertiques mais aussi larges plaines fluviales étalées au pied des plus hautes montagnes du globe ; après les trois volumes, nourris de choses neuves, où Max Sorre et Pierre Denis ont approfondi, comme personne encore avant eux, la structure, le relief, le climat et les phénomènes de la vie sur les terres américaines du Centre et du Sud, M. de Martonne nous ramène à l'Europe et présente, en deux volumes encore, la somme abondante de nos connaissances sur le centre de notre continent. Le premier seul, il est vrai, est entre nos mains, et il nous faudra revenir sur ce que nous réserve l'auteur au titre des Etats nés ou agrandis à la suite de la dislocation de l'Autriche-Hongrie et au sujet de la Pologne. Dès aujourd'hui, il est nécessaire de signaler l'étude à la fois synthétique et détaillée des phénomènes physiques, humains, économiques qui se rapportent à cette notion d'Europe centrale, très accréditée dans la terminologie politique depuis la dernière guerre et qui correspond bien, pour les géographes, à une réalité. Climat de transition (avec toutes les nuances possibles) entre celui de l'Europe océanique et celui des steppes russo-asiatiques, relief où plissements et nappes de charriage, dans les Alpes et les Carpathes, s'opposent aux pénéplaines plus ou moins rajeunies du monde hercynien, régime des eaux courantes, vie végétale et animale : toutes conditions naturelles qui, avec l'histoire qu'ont faite les hommes, expliquent le peuplement actuel de l'Europe centrale, des montagnes à la mer. De même les nécessités d'adaptation au sol, tapis végétal ou forêts, les courants de colonisation, la formation des Etats, la constitution des groupements économiques. Ce sont des pages magistrales que celles où M. de Martonne déploie la trame serrée de tous ces faits, au préalable exactement contrôlés et qui s'ordonnent harmonieusement sous sa plume pour faire saisir par le lecteur comment est arrivé à la vie le complexe de forces physiques et humaines qu'il a maintenant sous les yeux. Qu'un tel ensemble trouve sa manifestation supérieure dans l'Allemagne, c'est ce dont l'auteur rend compte dans un chapitre de haute vue sur « l'Etat et le peuple » allemands. Après quoi il lui est loisible d'analyser dans le détail chacune des régions naturelles comprises dans le *Reich* d'aujourd'hui, avec leur variété de composition géologique, de construction, d'aspect extérieur et de ressources, avant de ramasser ces notions jusque-là éparses en cinquante pages qui constituent l'effort le plus puissant et le plus heureux pour fixer les conditions générales de la vie (agriculture, industrie, commerce, mouvement de la population à la campagne et dans les villes) entre les Alpes, les Carpathes, la Meuse et l'Oder. On y reviendra ; mais on tenait à mettre dès maintenant à sa place, qui est la première, cet ouvrage où l'illustration constitue un commentaire si expressif et comme permanent du texte, et qui fait le plus grand honneur à la production géographique française, solide et brillante à la fois.

*
* *

L'*Histoire de la Nation française*, que M. Hanotaux a menée à bien avec une élite de collaborateurs, ne devait pas seulement comprendre le récit des événements relatifs à la France d'Europe, à ses périls et à ses gloires. C'est que, depuis le XVIe siècle, et avant même, le peuple de France, tantôt encouragé, tantôt entravé par ses gouvernants, s'est répandu sur le monde, en mal d'aventures, en rêve de croisade, en quête

(1) P. Vidal de la Blache et L. Gallois : *Géographie Universelle*, tome IV ; *Europe Centrale*, par Emm. de Martonne : 1re partie : Généralités, Allemagne (Paris, Librairie Armand Colin). — Gabriel Hanotaux et Alfred Martineau : *Histoire des colonies françaises et de l'expansion de la France dans le monde*, tome II ; *l'Algérie*, par Augustin Bernard (Paris, Librairie Plon). — M. Sabry : *L'Empire égyptien sous Mohamed-Ali et la Question d'Orient*, 1811-1849 (Paris, Paul Geuthner). — Edmond Bapst, ambassadeur de France : *A la conquête du trône de Bade* (Paris, Lahure). — Alma Söderjhelm : *Fersen et Marie-Antoinette*. Correspondance et Journal intime inédits du Comte Axel de Fersen (Paris, Editions Kra). — Maurice Reclus : *L'Avènement de la troisième République* (Paris, Hachette).

de matières premières à transformer et de gains d'échange. Toujours avec la volonté, proclamée ou tacite, d'appeler à la civilisation ceux qu'il lui fallait d'abord soumettre, et de les associer à son destin. Il ne s'agit donc pas ici de colonisation, au sens militaire ou mercantile, et MM. Hanotaux et Martineau ont raison de parler d' « expansion de la France dans le monde ». De fait, leur premier volume s'occupe, à bon droit, de tels territoires que n'abrite plus notre drapeau, en Amérique par exemple, « colonies perdues » sur lesquelles cependant notre empreinte est restée. Celui-ci vient au moment propice, qui retrace l'histoire, depuis les Phéniciens, de ce qui est aujourd'hui l'Algérie : les conquêtes successives, romaine, vandale, arabe et turque, l'établissement français enfin, dans cette Berbérie que cent années d'efforts, de peine, de ténacité intelligente ont transformée en France africaine du Nord. C'est M. Augustin Bernard qui s'est chargé de cette besogne. Nul n'était plus qualifié. Naguère professeur à cette Université d'Alger qui a noué là-bas tant de liens spirituels, il n'avait garde de rien oublier parmi les faits de conquête militaire, de politique persévérante (en dépit de ses longs tâtonnements), de mise en valeur agricole et industrielle, d'équipement routier et ferroviaire dont l'ensemble est l'honneur du génie de la nation. M. Bernard, qui montre l'Algérie capable d'exporter dès 1851 des cotons, des huiles, des céréales, de la soie, du papier de fibre, du vin et toute transformée à partir de 1880-1888 par la création du vignoble, a soin de marquer, après les travaux des précurseurs, Clauzel et Bugeaud, la part, dans cette grandeur de chacun des gouverneurs généraux que la troisième République a délégués pour l'organisation moderne de ce qui s'atteste, en dépit des terminologies administratives, notre plus précieuse colonie : Jules Cambon, Laferrière, Revoil et Jonnart. Depuis la fin du dernier siècle, les étapes principales de l'équipement ont été : « la restauration des pouvoirs du gouverneur en 1896, la création des délégations financières en 1898, l'institution du budget spécial en 1900, l'organisation des territoires du sud en 1902 ». Liberté nécessaire laissée à la colonie, conciliée avec le contrôle exercé de la métropole ; conception toute de souplesse qui a procuré la constitution algérienne d'aujourd'hui. Sans compter l'amorce qu'offre l'Algérie pour l'expansion en Afrique continentale. Tout cela, M. Augustin Bernard l'explique à merveille. « C'est en Algérie, disait déjà en 1851 un membre du jury de l'Exposition de Londres, au vu des premiers produits de la colonie, que sont l'avenir et la fortune de la France ». Après la lecture de ce beau livre, on ne risque rien de souscrire à un tel jugement.

*
* *

Encadrée dans la biographie de Mohamed-Ali, c'est toute l'histoire de la question d'Orient entre 1820 et 1848, et notamment de la crise européenne de 1839-1841, que M. Sabry a racontée dans son important ouvrage. Avec quelle abondance d'informations puisées aux sources d'archives, quelle probité dans l'interprétation et quelle fermeté de forme, c'est ce que le lecteur appréciera en prenant connaissance de ce gros volume, qui est tout excepté rébarbatif et ennuyeux. En faisant vivre d'une vie intense ses deux protagonistes, le Pacha et son fils Ibrahim, le créateur d'un Empire syrien éphémère et celui d'une Egypte assurée de durer, M. Sabry, grand lettré égyptien, a élevé à leur mémoire le monument qui leur aurait le plus agréé. Peut-être ne se représente-t-on pas assez en Orient ce qu'il a fallu de génie, au moins d'originale activité, pour mener à bien la conquête de l'Arabie et du Soudan (où Kartoum reste le témoin de l'œuvre), l'intervention en Morée, l'administration de la Crète, la soumission de la Syrie et de la Palestine avec leur mise en valeur jusqu'au Taurus, pour sauver enfin, dans la crise de 1840 (1), ce qui avant tout devait être sauvé : l'autonomie de l'Egypte, symbolisée par l'hérédité dans la famille du Pacha, en attendant l'indépendance. M. Sabry, en nous introduisant dans le dédale des négociations (dont un historien occidental aurait rejeté en note une partie des textes), nous le fait toucher directement. Il nous fait assister en plus à cette transformation prodigieuse de l'Egypte, œuvre de chaque jour, poursuivie sur la bonne terre pharaonique, cependant que les escadres sillonnaient la Méditerranée orientale et que les armées, équipées à grands frais, moins bien ravitaillées toutefois et administrées que brillam-

(1) Dans son ouvrage : *La crise d'Orient de 1839 à 1841 et l'Europe*, M. le Vicomte de Guichen l'a racontée naguère avec un luxe d'érudition que M. Sabry ne prétend pas faire oublier.

ment conduites, tenaient la campagne dans le Nedjd ou sur l'Euphrate. Là est l'œuvre véritable du grand Pacha : la création de l'Egypte moderne. Son travail en politique générale, son rêve d'un Etat arabe démesuré, du Sennaar à la Cappadoce, servi par des ressources matérielles insuffisantes et un système (notamment à Constantinople) d'intrigues et de corruption, s'atteste beaucoup plus discutable, — et M. Sabry le discute en toute liberté. Que Mohamed-Ali se soit au surplus défié de la France, quand elle lui apportait, avec le labeur loyal de ses ingénieurs, le projet de percement de l'isthme de Suez, et défié plus encore de l'Angleterre, attentive toujours à se ménager libre sa route vers l'Inde, c'est ce qui apparaît avec évidence. Ce qui ne l'est pas moins, c'est la différence, pour le but poursuivi, entre les deux puissances maritimes : la première s'appliquant à recueillir en bénéfices moraux et intellectuels les souvenirs laissés dans le pays par les deux plus grands hommes de son histoire, saint Louis et Bonaparte ; la seconde songeant à la conquête matérielle et, si un canal devait joindre la Méditerranée à la mer Rouge, voulant que l'Egypte fût au canal (qui serait à l'Angleterre) et non le canal à l'Egypte. Pressé par ces difficultés, M. Sabry nous montre un Mohamed-Ali assez différent de l'image à nous autrefois transmise, hésitant en ses desseins, incertain sur les moyens de les réaliser, tantôt « anglais » et tantôt tourné vers la France (qui, pour des motifs plausibles en vérité, assez souvent se déroba), inférieur à Ibrahim en vision claire et en décision. Telle qu'elle s'affirme pourtant en 1849, l'œuvre est assez belle qui, par des procédés d'éducation politique, de haute tolérance religieuse, de large équipement matériel, a presque réussi à fonder une nation. M. Sabry l'a bien montré. C'est la partie la plus neuve de son livre.

*
* *

L'aventure, la déplorable aventure de Gaspard Hauser a été contée bien souvent. Le seul moyen de renouveler le sujet était de le replacer dans une étude sérieuse de l'histoire du margraviat, puis grand-duché, de Bade, de 1787 à 1833. La première date est celle du remariage du margrave Charles-Frédéric avec Louise Geyer de Geyersberg, devenue comtesse de Hochberg; la seconde rappelle la mort de Gaspard, que M. Bapst identifie avec le fils du grand-duc héréditaire Charles et de la princesse Stéphanie, fille adoptive de Napoléon. C'est la comtesse de Hochberg qui aurait substitué au jeune prince, né le 29 septembre 1812, un enfant de même âge, qui mourut le 26 octobre. Ce rapt, elle l'aurait commis pour frayer la voie au trône aux fils qu'elle-même avait eus de Charles-Frédéric. De fait, le second, Guillaume, d'intelligence lucide et prompte, se trouva mêlé à toutes les négociations (notamment avec l'Empereur des Français) qui finirent par leur assurer en 1817, — après quelles traverses ! — la dignité margraviale, et l'aîné, Léopold, devint grand-duc en 1830 après son oncle Louis, mort sans enfants. Il faut songer que cette succession au trône de Bade, discutée si longtemps et qui se régla au surplus comme l'avait passionnément souhaité la comtesse de Hochberg, selon les plans ménagés par son industrie, a suscité l'intérêt et les calculs des principaux politiques de l'Europe, depuis Napoléon, qui y aventura le bonheur de Stéphanie, jusqu'aux empereurs d'Autriche, aux souverains français « restaurés » et aux dirigeants du Corps germanique. M. Bapst l'a racontée avec beaucoup de soin, un louable souci d'éclairer les intrigues ténébreuses de cette petite cour d'outre-Rhin par les nécessités de l'histoire générale, sans dramatiser autrement l'épisode resté mystérieux de Gaspard Hauser. Et sa narration, simple, grave et mesurée, est d'un grand charme.

*
* *

Fersen et Marie-Antoinette : le sujet a de quoi tenter un historien, autant que le psychologue. Ce n'est pourtant pas ici une de ces histoires « romancées » qui, pour le moment font fureur, des relations de la dernière reine de France avec le bel et chevaleresque officier suédois. Mlle Alma Söderjhelm traite sobrement un sujet qui se place au surplus au centre des événements révolutionnaires. Car, si Axel de Fersen avait réussi à sauver pour de bon la famille de celle qu'il aimait et qui l'aimait... Mais Varenne devait briser à la fois ses projets et leur vie. Conseiller de la famille royale et ami de la souveraine, on peut dire qu'il n'a pas survécu moralement à la catastrophe du 22 juin 1792, en attendant celle du 16 octobre 1793. Le présent volume, où sont reproduites nombre de lettres de Fersen avec beaucoup de pages de son journal intime, précise la position adoptée à l'égard

des entreprises du Suédois par sa famille (son père, le feldmaréchal, si peu confiant dans le succès !) et par son souverain. Ajoutera-t-on qu'à un ouvrage qui se donne avec raison comme uniquement historique, le dernier chapitre forme une singulière conclusion ? « Fersen était-il l'amant de Marie-Antoinette ? » Si Bonaparte, pour l'écarter d'une négociation officielle, a allégué plus tard que Fersen « avait couché avec la reine de France », force est bien de reconnaître que Bonaparte a parlé ce jour-là... disons, en soudard. C'est Fersen qui a raison quand il trouve « ennuyeux qu'on écrive sur lui et l'Infortunée Reine ». Et enfin, à la distance des événements qui la débordent, une question de cette nature a si peu d'importance !

*
* *

Si l'on était d'humeur à chercher querelle à M. Maurice Reclus, on lui demanderait comment il se fait qu'il range dans la catégorie de « l'Ancienne France » l'avènement de la troisième République. L'ancienne France, celle de 1870 ! On a assez plaisanté les gens qui faisaient commencer la France en 1789. Commencerait-elle désormais avec la fin de la dernière guerre ? Dieu merci, nous connaissons encore des personnes d'honnête santé dont la naissance se place justement en ces années 70 et qui se sentent encore indignes de figurer au musée d'antiquités. Mais on ne songe pas à chicaner M. Reclus. Son livre est bien trop agréable et intéressant. Non qu'il apporte quelque nouveauté en la matière. Et l'on pourrait s'étonner que, menant son sujet jusqu'à 1875, il n'ait pas creusé davantage l'œuvre, cependant essentielle, de l'Assemblée nationale de 1871 (qu'il a raison d'appeler une grande Assemblée), le travail constitutionnel, les lois organiques de 1875. Faut-il avouer aussi que le : « Fils de Saint-Louis, montez en fiacre », adressé au comte de Chambord après son échec de 1873, par opposition à l'exhortation fameuse de l'abbé de Firmont, est une prosopopée plaisante mais peu dans la manière historique qu'adopte généralement M. Reclus ? Mais, par ailleurs, quelle vie circule en ces pages, et quels personnages parfaitement campés occupent le devant de la scène ! Un Thiers, que M. Reclus connaît à merveille, un Dufaure, laissé davantage dans l'ombre (et c'est dommage ; car c'était un tempérament, et curieux, et dont le rôle a été plus déterminant qu'on n'imagine), un Jules Favre, un duc de Broglie surtout, fort bien venu, un Gambetta même, qui ne laisse pas oublier celui de Deschanel. Il ne faut pas croire que la lecture du livre de M. Reclus suffit à apprendre au lecteur « moyen » l'histoire de ces années troubles, mais annonciatrices d'avenir. Toutefois, nombre de points ont été abordés et précisés, tel celui du payement de l'indemnité de guerre, grâce à des documents de valeur incontestable. Et l'ensemble porte la marque d'un excellent esprit.

PAUL FEYEL.

LES CONCERTS

CONCERT GIGLI

La salle Pleyel a achevé sa saison par un concert du ténor Gigli. Toute la colonie italienne s'était donné rendez-vous pour applaudir le célèbre chanteur. Son enthousiasme, fait de vivats, d'interjections ardentes fut tel, les morceaux bissés si nombreux, que le programme s'en trouva doublé.

A part Gounod, Gigli ne chanta que de la musique italienne, ancienne ou moderne. C'est qu'il offre le modèle accompli du chanteur suivant les rites du *bel canto*. A la beauté du timbre, à la finesse et au charme des *pianissimi* il joint l'ampleur et l'autorité du style; une émission aisée laisse au visage l'agrément d'une articulation naturelle. Faut-il dire cependant que dans les notes hautes prises en force on sentit parfois des brisures venant rappeler l'extrême fragilité des voix de ténor. Faut-il ajouter que la mode italienne d'enjoliver de fioritures et de *gruppetti* des textes qui n'en comportent pas, apparaît chaque jour plus surannée et ne satisfait guère ceux qui professent le respect intégral des œuvres interprétées.

S. N.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

Angleterre.

The Review of Reviews rapporte le mot, tout récent, d'Alphonse XIII s'arrêtant de parcourir les journaux des deux mondes pour constater : « Décidément... les rois ne font plus l'Histoire : ils la lisent ».

Cette réflexion — où l'on ne perçoit d'ailleurs pas beaucoup d'amertume — du dernier souverain détrôné amène notre confrère d'Outre-Manche à dénombrer « les rois en exil » aujourd'hui et qui chôment, eux aussi. Il y a Ferdinaud de Bulgarie, Manuel de Portugal, Hussein du Hedjaz; et il y a Guillaume II, Otto de Hongrie, Georges de Grèce, Amanullah d'Afghanistan; et, depuis hier, cet autre exilé... Mais que font-ils de leurs loisirs ?

Georges de Grèce voyage et hante les salons cosmopolites; Manuel de Portugal de même, en ajoutant à son goût des mondanités le goût des sports; Ferdinand de Cobourg s'occupe d'agriculture, tandis qu'à Doorn Guillaume de Hohenzollern scie du bois et cultive des tulipes; Otto s'instruit à Louvain et Amanullah, qu'afflige une cruelle impécuniosité, ronge son frein sous le ciel de Rome en maudissant « la méchante Angleterre »; quant à Alphonse XIII, si la République lui a pris les propriétés qu'il possédait en Espagne, il n'en sera pas moins toujours « confortablement assis », et c'est en philosophe qu'il s'installe dans sa nouvelle existence...

Belgique.

« Telle mère, telle fille ? » Hé ! pas nécessairement. Et voici un formel démenti — peut-être bien moins exceptionnel qu'on ne tendrait à le penser — aux dures lois de l'hérédité : Berthe, l'enfant de Mme Delamare, née Delphine Couturier et dont le génie de Flaubert fit pour la postérité la redoutable et malheureuse Emma Bovary, fut toujours une fille rigoureusement sage avant de devenir une épouse modèle.

C'est ce qui ressort des renseignements que nous devons à Mme Georgette Leblanc et que M. Gérard Harry résume dans la *Revue Belge*.

Flaubert dit dans son livre que, confiée successivement à sa grand'mère et à une tante, l'abandonnée gagna d'abord sa vie dans une filature de coton. Mais n'y avait-il pas lieu de craindre que, ayant si fort de qui tenir et placée dans un milieu de mœurs d'ordinaire assez faciles, elle n'eût tôt jeté son bonnet par dessus les moulins ? Or, Mme Georgette Leblanc se souvient d'avoir fréquenté jadis dans l'officine d'un honnête pharmacien de Rouen, où l'ouvrière jouissait de la meilleure réputation, et elle a su par la suite qu'elle s'était mariée et qu'elle était morte, la cinquantaine sonnée, longuement pleurée par son entourage.

Tchécoslovaquie.

On sait qu'un Congrès réunissait récemment à Prague quelques milliers de scouts des deux sexes.

Nulle ville ne pouvait mieux convenir que Prague à ces aimables assises, écrit l'*Europe Centrale*, qui célèbre à ce propos la belle vaillance avec laquelle le scoutisme conquit ici ses lettres de noblesse.

On est au lendemain de la libération nationale. Les Sokols se sont assigné la tâche de maintenir l'ordre dans le pays. Cependant, elle n'est pas si aisée, la tâche, que ceux-ci ne prisent bientôt à sa valeur le renfort que leur apportent les boy-scouts. Mais combien précieux le concours de ces derniers n'avait-il pas été déjà dans ces temps de la guerre où dans les collèges les maîtres tremblaient de s'affirmer et où l'on se mourait d'inquiétude ! Un ancien de la jeune milice raconte dans un journal pragois : « Vêtus de costumes de fortune — de misère plutôt — qui nous faisaient ressembler à des brigands, nous parcourions les environs de Prague, emportant quelques rares provisions qui avaient coûté à nos mères de longues heures d'attente devant les boutiques... Ces années de scouting... aucun de ceux qui les a connues ne pourra jamais les oublier. Aussitôt après la libération, nous nous mîmes à la disposition du Conseil national. On montait la garde devant la maison des chefs, on portait des convocations pour les séances urgentes, on distribuait les nouvelles aux rédacteurs des journaux... Les girls-scouts cousaient des cocardes blanches et rouges pour les soldats qui n'avaient encore que leurs anciens uniformes ou écrivaient à la machine pour le bureau de la presse que l'on venait d'improviser. Quelle belle vie !... Personne ne pensait plus à aller à l'école... »

Yougoslavie.

M. R. Warnier fait dans l'*Europe Centrale* cette remarque que tels pays slaves — et la Yougoslavie entre tous — ont été jusqu'ici ignorés des écrivains de l'Occident ou pour le moins, grandement négligés par eux. Mais voici qu'en ce qui concerne la Yougoslavie précisément, ceux-ci commencent à se montrer plus curieux. Et c'est pour le chroniqueur l'occasion d'établir un intéressant rapprochement où il souligne, en regard de « la philosophie » du comte Sforza dans ses *Bâtisseurs de l'Europe Moderne*, l'injustice dont Keyserling témoigne dans l'*Analyse spectrale de l'Europe*.

Le premier « précise avec une pondération méritoire certains détails désormais historiques et explique psychologiquement les dessous de cette affaire de Fiume qui a laissé tant d'amertume du côté slave de l'Adriatique ».

Quant à Keyserling, toute sa bienveillance va aux Slaves, opposés par lui aux héritiers, parmi les Balkaniques, de la culture gréco-byzantine : « les Bulgares sont des « bandits de grands chemins », les Albanais des « bandits de l'âme noble », les Serbes « des guerriers et des brigands primitifs ».

GASTON CHOISY.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire

EDMOND BAPST. — *A la conquête du trône de Bade* (Un vol. Lahure).

Le 14 décembre de l'année prochaine il y aura cent ans que Gaspard Hauser « l'orphelin de l'Europe » fut frappé à mort dans le jardin public d'Anspach en Franconie. L'approche de ce centenaire a ramené sur ce mystérieux personnage l'attention publique, surtout, comme c'était naturel, en Allemagne; et plusieurs érudits de ce pays se sont efforcés d'éclaircir, par de nouvelles recherches, le secret de sa naissance et de sa mort.

Grâce à ces recherches, notamment à celles du professeur Klee, il est aujourd'hui presque évident que Gaspard Hauser était le fils de la grande duchesse Stéphanie

de Bade, qu'il fut volé dans son berceau où l'on mit à sa place un enfant du nom de Blochmann, et que cet enfant, mort le lendemain de la substitution, fut enseveli sous le nom du petit grand-duc héritier, caché comme otage, dans un endroit solitaire du Grand-Duché de Bade.

Il appartenait à un diplomate français, un ambassadeur en retraite, d'expliquer en détail le motif de cette substitution et la manière dont elle fut opérée; c'est ce que M. Edmond Bapst a fait avec succès dans un livre très documenté intitulé : *A la conquête du trône de Bade* (Lahure, éditeur, Paris)..

M. Bapst ne s'est pas borné là; à l'aide de documents trouvés dans les archives publiques ou privées de France et d'Allemagne, à l'aide de traditions conservées secrètement jusqu'ici dans plusieurs familles ayant touché de près à la famille grand-ducale de Bade, il a pu reconstituer la vie de Gaspard Hauser et expliquer son assassinat, avec autant de précision que la substitution l'avait été.

La grande-duchesse Stéphanie, ayant eu connaissance des bruits qui identifiaient Gaspar Hauser avec son fils déclaré mort au berceau, avait voulu voir en cachette ce jeune homme et, ayant emprunté le passeport et les papiers d'une amie dévouée, la baronne Louis de Haynau, née Zeppelin, elle s'était rendue à Anspach et là elle avait été saisie par la ressemblance qu'elle constata entre son feu mari le grand-duc Charles et Gaspard; ce dernier, elle en fut convaincue, était son fils, c'est-à-dire celui qui aurait dû occuper le trône grand-ducal de Bade.

La grande-duchesse Stéphanie était trop molle de caractère pour s'enhardir à crier au grand-duc régnant qu'il était un usurpateur; mais d'autres plus vigoureux pouvaient le faire; la Cour de Bavière, qui élevait alors des prétentions contre celle de Bade, était en particulier très redoutable. Peu solides sur leur trône, le grand-duc Léopold, surtout la grande-duchesse Sophie, prirent épouvante du concurrent qu'on pouvait leur opposer en la personne de Gaspard Hauser. La grande-duchesse Sophie le fit assassiner.

Le livre de M. Bapst, tel qu'il est aujourd'hui offert au public, ne donne sur les actes de la grande-duchesse Sophie que des preuves assez fragmentaires; mais nous avons su que, poursuivant ses recherches, M. Bapst a trouvé des preuves plus substantielles qui confirmeront l'exactitude de ses inductions. Et ainsi sera justifié le titre du remarquable ouvrage que nous recommandons aux curieux d'histoire : *A la conquête du trône de Bade*.

M.

Colonies

MARCEL OLIVIER, ancien Gouverneur Général de Madagascar. — *Six ans de politique sociale à Madagascar* (Un vol. Grasset).

L'œuvre coloniale française, dont l'Exposition de Vincennes offre en ce moment une si vivante synthèse, n'a pas seulement réalisé des miracles dans l'ordre économique; elle a été, elle est de plus en plus pour les soixante millions de sujets ou protégés de notre empire, un bienfait social.

Le livre que M. Marcel Olivier vient de publier sous le titre : *Six ans de politique sociale à Madagascar*, apporte un exemple concret de notre action colonisatrice.

La Grande Ile n'est française que depuis trente-cinq ans. Mais dans cette période si courte nous lui avons fait réaliser des siècles de progrès. Nous lui avons prodigué, avec le bien-être, la santé, l'instruction et l'art par les dons de notre génie.

Mais ce livre est plus significatif, plus émouvant d'être limité dans le temps aux six années (1924-1930), pendant lesquelles son auteur a pu lui-même représenter et exercer notre action en qualité de Gouverneur Général de Madagascar. Il devient ainsi un témoignage précis ayant la valeur des faits contrôlés, des choses vécues.

L'Exposition Coloniale a rendu familier à la foule le nom de Marcel Olivier qui en est le Commissaire Général adjoint. Ce livre nous montre qu'il est en outre un vrai politique. Car, aux colonies surtout, la politique sociale n'est qu'un aspect — le principal et le plus efficace — de la politique tout court; aux colonies surtout, c'est par une politique sociale bien comprise que nous pouvons imposer notre domination sans violence sans heurts. *Six ans de politique sociale à Madagascar* aurait pu s'intituler « Comment on gouverne une Colonie ».

Hommes et bêtes des Colonies françaises, édité par l'*Animateur des temps nouveaux*, 37, rue de Liège, Paris (8e).

Notre confrère vient de faire paraître, sous ce titre, un numéro hors série. C'est un chef-d'œuvre de présentation tant au point de vue de la mise en page que des documents qu'il contient.

En 67 photographies artistiquement présentées, il évoque les principaux types d'hommes et d'animaux des colonies françaises.

Lorsque l'Exposition aura fermé ses portes, tout le monde pourra, en feuilletant les pages de cet album, remémorer d'agréables souvenirs. Quant à ceux qui n'auront pu se rendre à l'Exposition, ils auront ainsi sous les yeux un aperçu de ce qu'elle évoquait.

Nous engageons vivement nos lecteurs à se procurer ce superbe album, vendu partout au prix de 4 francs.

Romans

MAURICE KELLERSOHN. — *La vie d'une mort* (Un vol. Stock).

Le sujet choisi par M. Kellersohn n'est pas de ceux que suggérait l'appétit du succès. *La vie d'une mort* est un de ces romans qui s'emparent du lecteur et ne le laissent pas s'écarter.

Livre de la mort physique? Jamais! Monument de piété filiale, oui, mais surtout lutte haletante contre les forces d'anéantissement, poursuivie au long de la passion d'une conscience qui s'éteint. Pouvait-on serrer de plus près une âme à son départ, et plonger plus avant dans les contradictions de la vie et de la mort? Le récit, toujours en garde contre l'auto-suggestion, et puisant dans une analyse suraiguë, entraîne loin, dans une tempête d'émotions ascendantes.

Œuvre saine, d'une sincérité totale et d'un désintéressement évident, tendue par la volonté de retrouver la vie et l'unité jusque dans les pires dénégations de la mort. Entreprise paradoxale en apparence, mais fermement conduite, et pour le moins originale, que cette traduction du témoignage si ténu, mais direct et riche, d'un regard qui meurt. Elle ne veut être ni une thèse, ni une mise en scène. Récit court, mais poignant, dense de pensée et de vie, liant l'humaine humilité à un effort d'interprétation et de synthèse sans cesse élargi.

CAMILLE MARBO. — *A bord de « La Croix-du-Sud »* (Un vol. Albin Michel).

Voici un agréable roman, alerte, facile à lire. Une intrigue romanesque adroite, juste assez compliquée pour piquer la curiosité du lecteur, rassemble sur un paquebot, entre Bordeaux et Buenos-Aires, des personnages variés. L'intrigue a des racines dans le passé qui apparaissent peu à peu; elle rebondit d'escale en escale. Le pittoresque du voyage, l'observation malicieuse de ce microcosme qu'est un bateau chargé de voyageurs composent un récit des plus attrayants dont nous voyons vivre tous les personnages, avec un relief étonnant, depuis les protagonistes, dont l'aventure sentimentale retient et émeut, jusqu'aux comparses, garçons du bord et types divers.

Mme Camille Marbo mélange à la palette de psychologue qui a fait sa réputation, des nuances éclatantes. On retrouve dans ce livre ses qualités pénétrantes d'analyse et l'on y trouve aussi un véritable roman de voyage et d'aventures.

RACHILDE et JEAN-JOË LAUZACH. — *Le Val sans Retour* (Un vol. Crès).

C'est dans ce vallon, à la fois sinistre et féérique, cette faille creusée en plein sol breton, le *Val sans retour*, que nous rencontrons la descendante d'une vieille race, la dernière initiée aux mystères celtiques qui transmet à un jeune homme jusque-là peu enclin au merveilleux les traditions orales concernant les secrets des forces cachées et la sagesse qui permet de s'en servir.

Nous y voyons Gaude, sa nièce, la touchante petite muette, mourir victime de sa naïve tendresse pour le prince charmant et nous assistons à l'évocation d'un site *astral* au milieu d'un des plus beaux paysages de la Bretagne. Qui ne voudrait, après la lecture de ce roman d'une aventure merveilleuse, visiter le *Val sans retour*... quitte à n'en plus pouvoir sortir, car le *Val sans retour*, selon la légende mise à la portée de tous, enferme dans son cercle enchanté les amants infidèles.

Livres reçus au Bureau de la Revue

PAUL ARCHAMBAULT. — *Plaidoyer pour l'inquiétude*. Ed. Spes.
HENRY BORDEAUX. — *Les amours de Xavier de Maistre à Aoste*. Dardel, à Chambéry.
FRANÇOIS CHARMOT. — *La Tête bien faite*. Ed. Spes.
PAUL CHAUVET. — *Sept essais de littérature anglaise*. E. Figuière.
COSMO HAMILTON. — *La Princesse de New-York*. Crès.
BASIL CAREY. — *Les Iles dangereuses*. Crès.
FRANÇOIS COTY. — *Sauvons nos colonies*. Grasset.
A. DE GOULÉVITCH. — *Tsarisme et Révolution*. A. Redier.
P.-B. GHEUSI. — *Gallieni et Madagascar*. Ed. du *Petit Parisien*.
ED. GISCARD D'ESTAING. — *Capitalisme*. Ed. des Portiques.
BERNARD GRASSET. — *Remarques sur le bonheur*. Gallimard.
GÉNÉRAL A. HEROYS et LÉON THÉVENIN. — *L'armée rouge et la guerre sociale*. Perrin.
JACQUES LYON. — *Les Problèmes du désarmement*. Boivin.
MAURICE LARUE. — *Un pauvre homme*. Ed. de la Revue Mondiale.
VICTOR MARGUERITTE. — *Non*. Flammarion.
Dr PIERRE MÉNARD. — *L'Ecriture et le Subconscient*. Alcan.
MARTIAL MARTEL. — *Le Foulard amarante*. Ed. de la Revue Mondiale.
C. MALAPARTE. — *Technique du Coup d'Etat*. Grasset.
MARCEL OLIVIER. — *Six ans de politique sociale à Madagascar*. Grasset.
J. D'OR SINCLAIR. — *Pour les Corbeaux*. Ed. Lemarget.
PIERRE SINMARE. — *Vengeance, Plaisir des Dieux*. Ed. Vermant.
ANDRÉ TURQUET. — *Le Livre des Oiseaux*. A. Lemerre.
ANTOINE VICARD. — *Les Trois Jardins de Pierre Loti*. Ed. du Courrier de Saint-Nazaire.
LÉANDRE VAILLAT. — *En écoutant Forain*. Flammarion.
GÉO VALLIS. — *La Lumière intérieure*. Ed. Montaigne.
L. VERLAINE. — *L'âme des Bêtes*. Alcan.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

LA CONSOLIDATION ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE YOUGOSLAVE

Le nouvel état de choses créé le 6 janvier et le 3 octobre 1929 dans le Royaume Yougoslave a marqué le commencement de toute une époque dans la vie de ce pays et de son peuple parvenu à l'union. Ainsi a pris fin une lutte politique, longue et stérile, qui a engendré, entre autres maux, la question croate.

L'actuel gouvernement yougoslave, qui a réuni la presque totalité des Croates, a eu pour effet d'éliminer toutes les questions jusqu'ici pendantes et à l'occasion desquelles furent gaspillées tant d'énergies nationales. L'union nationale, politique et spirituelle de tous les Yougoslaves se trouve parachevée et le pays, rendu au régime normal et jouissant de la paix intérieure, espère, avec raison, en un avenir plus riche d'élan et d'activité.

En effet, cette union représente un événement de première importance pour la vie de l'Etat, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. La question serbo-croate vient, par suite des derniers événements, d'être retirée de l'ordre du jour alors qu'elle était dans son état le plus aigu, c'est là une de ses conséquences les plus heureuses. De même disparaissent les différends portant sur l'application de certains principes du droit public et de la Constitution. La vie politique et économique s'en est vivement ressentie, gagnant en clarté et profitant de l'apport précieux des forces nouvelles.

La majorité du peuple sur laquelle s'appuie le gouvernement du général Jivkovitch, lui donne une stabilité et une vigueur exceptionnelles. A l'abri de tous les à-coups et troubles qui, jusqu'ici, mettaient obstacle au développement régulier du jeune Royaume, le gouvernement pourra se vouer entièrement à la grande œuvre de consolidation politique, économique et financière du pays.

Le travail, tout constructif, du gouvernement yougoslave s'annonce sous les meilleurs auspices par suite des circonstances favorables qui l'accompagnent. La vie nationale se développera désormais dans une atmosphère clarifiée. Elle profitera de ce que la nouvelle orientation vient au moment propice.

On ne peut nier, en vérité, que l'Etat ne se trouve, depuis quelque temps, engagé dans une voie d'assainissement financier et d'amélioration matérielle. Dévasté par

la guerre plus que n'importe quel autre pays, le jeune Royaume de Yougoslavie a vu réaliser sa restauration — et cela dans tous les domaines — de même qu'il a réussi à placer sur des bases larges et solides son activité de consolidation. Aucun de ses voisins, en si peu de temps, n'a liquidé sa fâcheuse situation d'ancien belligérant, n'a surmonté toutes les crises, qu'elles fussent politiques ou sociales, ne s'est assuré les conditions d'un développement économique et d'un progrès continu au point de vue de la civilisation.

Toutes les branches de la vie de l'Etat yougoslave ont donné, pendant ces dernières années, des résultats positifs. Les communications, les finances publiques, le commerce, la marche ascendante de l'unité monétaire ainsi que beaucoup d'autres faits et signes favorables constituent des éléments avantageux qui prouvent et garantissent, d'ores et déjà, le succès d'une politique nationale largement conçue et hardiment réalisée.

Voici le programme économique et financier réalisé par les différents services d'Etat au cours de l'année 1931 :

Le ministère des communications a donné les instructions nécessaires pour la diminution des tarifs de chemins de fer et pour le transport des denrées alimentaires. Pour l'exportation du blé, le tarif est réduit de 20 o/o. La Société de navigation d'Etat a procédé de même pour les tarifs de transports fluviaux à une réduction de 25 o/o pour le transport des céréales.

Le Ministère des Finances a préparé une loi portant diminution du taux de l'impôt foncier ; un nouvel impôt est entré en vigueur le 1er janvier dernier. Les arriérés seront payés par tranches échelonnées sur cinq ans. Il sera procédé à l'élaboration d'une nouvelle loi sur les monopoles. La taxe à l'exportation de la laine est supprimée et toutes les taxes encore existantes sur les importations de machines agricoles seront également supprimées.

Le Ministère du Commerce et de l'Industrie a ordonné au début de l'année en cours l'ouverture de filiales de la Banque des Métiers à Sarajevo et Ljubljana. Les efforts seront intensifiés pour obtenir une meilleure organisation des exportations par l'intermédiaire de la Société privilégiée des exportations.

Le Ministère de l'Agriculture a pris des dispositions pour faciliter les partages de terres communales agricoles. Des mesures spéciales sont de même prises pour assurer l'amélioration du cheptel et des semences. Des mesures analogues pour accélérer le reboisement et la délimitation des forêts dans le sud de la Serbie et le Monténégro seront prévues. Le taux de l'intérêt du crédit de la Banque Agraire sera abaissé. La totalité des dividendes de cette banque pour l'exercice 1930 est mise à la disposition de la Banque pour l'amélioration des crédits et l'abaissement du taux d'intérêt.

Le Ministère de la Prévoyance sociale a apporté des soins particuliers à l'organisation du service des eaux des villages, ainsi qu'à l'assainissement des agglomérations rurales.

Le Ministère des Travaux publics a assuré une meilleure organisation des travaux de prestation pour l'entretien des routes.

Le Ministère de la Justice a préparé la loi interconfessionnelle destinée à harmoniser et garantir les rapports entre les cultes.

Enfin, le Ministère de l'Intérieur a également préparé une loi sur l'organisation et la compétence des communes urbaines et des communes rurales. Le regroupement des communes sera effectué partout où le besoin s'en fera sentir.

Aussi, le programme de travail du gouvernement Livkovitch vise-t-il, au premier chef, au développement des puissances productrices du pays. Sa jeune industrie, son commerce, son agriculture peuvent escompter une nouvelle ère d'activité, accrue encore maintenant qu'ils se voient libérés du poids des discordes intérieures.

Soutenu, à l'extérieur, par la France, sa grande et fidèle alliée des bons et mauvais jours, lié par les alliances loyales à la Petite Entente, jouissant de rapports corrects avec l'Italie, et de relations très amicales avec la Grande-Bretagne, le Royaume de Yougoslavie, politiquement consolidé et économiquement organisé, est devenu, aujourhui, un facteur important de la paix et du maintien de l'état des choses créé par les traités de paix, en Europe centrale et dans les Balkans.

BORIVOÏÉ B. MIRKOVITCH.

LE COMMERCE DE LA TCHÉCOSLOVAQUIE AVEC LA RUSSIE SOVIÉTIQUE.

La République Tchécoslovaque n'a pas reconnu l'U.R.S.S. « de jure » ; mais les relations commerciales, quoique assez rares, entre ces deux Etats slaves, existent depuis longtemps. Le fait que les relations diplomatiques ne sont pas encore établies, ralentit considérablement le commerce de la Tchécoslovaquie avec la Russie soviétique. L'industrie tchécoslovaque, qui, avant la grande guerre, était un des premiers fournisseurs de l'ancien empire du tsar, a été refoulée par les exportateurs allemands et américains qui se sont implantés à demeure dans les Républiques soviétiques et détiennent, pour ainsi dire, le monopole industriel.

Depuis longtemps on a entendu en Tchécoslovaquie des voix qui demandent que des relations diplomatiques régulières avec la Russie soient nouées, mais les partis nationalistes refusent leur consentement. Il y a encore une difficulté de la part des Soviets : ils veulent faire leurs commandes de marchandises dans les autres pays sous la condition que ceux-ci importeront de Russie des produits de valeur correspondante. Le représentant commercial russe à Prague ne cesse pas de se plaindre que l'importation tchécoslovaque de l'U.R.S.S. est minime et qu'elle ne peut être comparée avec ce que les Soviets achètent en Tchécoslovaquie. La statistique en est la suivante :

	Importation de la Russie en Tchécoslovaquie francs français	Exportation de la Tchécoslovaquie en Russie francs français
1925	25.300.000	310.700.000
1926	61.300.000	119.800.000
1927	118.100.000	146.300.000
1928	146.600.000	214.800.000
1929	197.400.000	199.000.000
1930	231.900.000	252.300.000

Il est clair que la courbe de l'importation tchécoslovaque monte ; au cours des derniers cinq ans elle a décuplé. Quant à l'exportation, elle est, en 1925, presque treize fois moins grande que l'exportation en Russie. Mais celle-ci s'abaisse en 1926 de moitié, pour continuer

dans les années suivantes son développement. Le bilan global accuse une tendance à l'équilibre entre l'exportation et l'importation.

Mais cet équilibre est dû aux efforts des Soviets; étant donné l'organisation du commerce extérieur soviétique, ce n'est pas une tâche trop difficile. Les organisateurs du commerce russe se sont efforcés d'élever le chiffre de l'exportation en Tchécoslovaquie. Cela réussit surtout pour le naphte et le chiffre d'importation des huiles minérales russes accuse une augmentation considérable :

1927	57.700.000	francs français
1928	71.100.000	— —
1929	91.700.000	— —
1930	97.500.000	— —

En 1927 l'importation des huiles minérales représentait 50 o/o de la valeur de l'importation soviétique en Tchécoslovaquie; en 1930 ce pourcentage a beaucoup diminué, quoiqu'il ne soit pas, il s'en faut de beaucoup, insignifiant. Il partage la première place avec le lin, dont on a importé en Tchécoslovaquie, en 1927, en 1928 et en 1929, pour 7.700.000 francs français par an, tandis qu'en 1930 déjà pour 50.400.000 francs. A côté du lin, les industriels tchécoslovaques commencent à s'intéresser au chanvre, au jute, aux minerais, etc. L'importation des minéraux a atteint, en 1930, le chiffre de 50.000.000 de francs.

Il est incontestable que la production et l'importation soviétiques ont évolué de la même manière, quant aux autres marchandises. Depuis 1929, on commence à acheter, en Russie subkarpathique, du bois russe : peu après ce furent des allumettes, des produits chimiques, etc. Il faut avouer que les représentants du commerce russe sont très actifs et parfois même très ingénieux. Ils n'hésitent même pas à menacer d'une diminution du chiffre des commandes russes en Tchécoslovaquie, si celle-ci venait à arrêter l'importation de Russie de telle ou telle matière première.

Mais il faut savoir que le « dumping » russe ne put pas, en réalité, causer de graves dommages au commerce tchécoslovaque. C'est pourquoi les Soviets sont, à cet égard, très prudents, car ils savent que l'Etat tchécoslovaque peut interdire toute l'importation russe sans qu'il porte un grand préjudice à son propre commerce. Mais cependant on ne peut pas nier que l'industrie métallique tchécoslovaque fut favorisée, en 1930, par les commandes russes. Deux tiers de l'exportation tchécoslovaque en Russie, en 1930 (c'est-à-dire plus de 170.000.000 francs), sont représentés par des machines et produits ouvrés en métal.

Certains industriels nationalistes déclarent que c'est une politique insensée que d'aider l'adversaire à organiser une industrie rivale qui, par ses prix de rabais, causera la décadence de celui qui l'avait secouru. Mais c'est une objection peu solide; tout d'abord il faut avouer que les produits tchécoslovaques ne jouent pas un rôle si important dans la réorganisation de la Russie soviétique; et ensuite il faut admettre que, si l'industrie tchécoslovaque refusait de fournir ce qu'on lui demande, ce seront ses concurrents qui le fourniront. Et ce serait presque une folie de ruiner son industrie pour faire place à des concurrents. Il faut, tout au contraire, s'engager dans une voie tout à fait opposée : il faut s'efforcer d'obtenir l'accès pour les produits tchécoslovaques en Russie, d'y conquérir de nouveaux débouchés, et attacher ainsi le grand Etat russe à la sphère industrielle tchécoslovaque.

STANISLAV LYER.

BULLETIN MARITIME

UNE MANIFESTATION EN L'HONNEUR DES PÊCHES MARITIMES

Actuellement, à l'occasion de l'Exposition Coloniale, se tiennent simultanément à Paris le XIIe Congrès National des pêches maritimes et le VIIe Congrès International d'aquiculture et des pêches maritimes.

Habituellement, le Congrès maritime des pêches, organisé sous l'égide de la Société d'encouragement professionnel et technique des pêches maritimes, se tient, tous les deux ans, dans un grand port français, à titre exceptionnel il s'est réuni cette année à Paris parce qu'il coïncidait avec le Congrès international d'aquiculture et de pêches, qui se tient tous les dix ans et qui a choisi pour cadre l'Exposition internationale coloniale qui comporte une importante série de congrès de toutes sortes.

La Section des pêches du Comité central des Armateurs de France a tenu à profiter de cette circonstance pour réunir, en un dîner dépourvu de tout caractère officiel, qui a eu lieu le 20 courant sous la présidence de M. Georges Philippar, à la fois les différents représentants étrangers de l'industrie mondiale des pêches, les organisateurs des congrès et un certain nombre de représentants de l'Administration.

On remarquait, notamment, parmi les personnalités présentes à cette réunion : Sir Henry Maurice, directeur général des pêches au Ministère de l'Agriculture et des Pêches en Grande-Bretagne, M. G. Hogart, président du Fishery Board of Scotland, M. Raymond Bauwens, président du Syndicat des Armateurs à la pêche en Belgique, M. P. Merlini, président de la Société de la S. A. di Pesca e reti Italiana, M. Ajam, président des deux Congrès, M. Perard, président du Comité exécutif du septième Congrès international d'Aquiculture et des Pêches, M. Lecourbe, directeur du service des pêches maritimes et du personnel au Ministrère de la Marine marchande, M. Peyréga, directeur des Services du travail et de la Comptabilité au Ministère de la Marine marchande, M. le Sénateur Farjon, président du groupe.

A la fin du repas, après avoir salué ses différents convives et adressé à tous ses remerciements au nom des armateurs français présents à la réunion, comme en son nom propre, M. Philippar, tout en se défendant d'empiéter sur les programmes mêmes des congrès, a tenu à résumer en quelques mots les principaux problèmes qui se posent à l'heure actuelle, au sujet de la pêche maritime qui, comme beaucoup d'autres, traverse, à l'heure actuelle, une période difficile.

M. Philippar ne manque pas, suivant une coutume qui lui est chère, de souligner, en y insistant, le caractère international de la réunion et de montrer les heureux effets qu'on doit attendre tant dans le domaine propre qui fait l'objet des congrès en question qu'à un point de vue plus général et, en quelque sorte, symbolique.

Le Gérant : M. HEDAN.
Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 16 69e ANNÉE 15 AOUT 1931

LE QUATRIEME CENTENAIRE AU COLLEGE DE FRANCE

L'ENTREE DU SANSCRIT AU COLLEGE DE FRANCE

Dans le Collège de France qui fête son quatrième centenaire, la chaire de langue et littérature sanscrite peut encore passer pour jeune : elle ne compte que cent dix-sept années d'existence et le titulaire actuel n'a eu que trois devanciers : Chézy (1814-1832) ; Burnouf (1832-1852) ; puis vient une période de chargés de cours dont l'histoire se rattache de trop près à l'histoire politique et qui met en jeu des personnalités trop voisines de nous pour que l'heure soit déjà venue d'en conter les péripéties ; enfin Foucaux (1862-1893). La gloire d'Eugène Burnouf est assez solidement établie pour être indifférente aux honneurs d'une commémoration ; il reste et il restera le modèle accompli du génie appliqué à la philologie orientale ; une imagination féconde, mais toujours maîtresse d'elle-même, qui ne devance la raison que pour choisir entre les voies où elle doit s'engager ; une curiosité insatiable, mais toujours méthodique, qui ne se contente pas d'acquérir sans cesse des connaissances nouvelles, mais qui les ordonne rigoureusement en vue des recherches futures ; une justesse rigoureuse de l'esprit, qui dégage le contenu intégral des faits sans jamais en dépasser la limite et, de plus, ce pressentiment instinctif des solutions qui anticipe sur les démarches dialectiques du jugement ou qui les totalise en dehors du temps et de la conscience dans un instant d'intuition. L'éclat d'un si grand nom a relégué dans une demi-obscurité ceux qui l'encadrent. Je voudrais aujourd'hui ranimer pour un moment le souvenir du savant qui a inauguré l'enseignement du sanscrit au Collège de France, Antoine-Léonard de Chézy. La science se doit de pratiquer, comme la société, le culte des morts ; il est juste qu'à certaines heures solennelles, elle suspende sa course enfiévrée vers de nouvelles conquêtes pour procéder à l'appel des morts, pour se rappeler et pour apprendre au public oublieux quels dévouements, quels sacrifices il a fallu pour assurer d'étape en étape ses progrès laborieux. Même parmi les professeurs du Collège qui connaissent le nom de Chézy, combien ne l'associent qu'à l'image du délicieux bambin aux boucles dorées, aux joues roses, le bras posé sur un globe, un compas à la main, tel que Boilly (1) l'avait peint à l'âge de 18 mois, dans le style des Amours de Boucher, tel qu'il figure sur les murs austères de notre salle d'assemblée, évocation inattendue de grâce mignarde parmi tant de visages graves ou sévères ? L'image, à vrai dire, est mieux qu'un por-

(1) Le Catalogue de l'Exposition du Collège de France indique le portrait comme anonyme; le témoignage de Helmina von Chézy en garantit l'attribution (*Unverg.*, I, 320).

trait, presque un symbole. Au long d'une vie traversée de tragiques épreuves, Chézy a conservé avec une fraîcheur d'enfant le goût d'un libertinage aimable et spirituel, héritage de l'ancien Régime que la Révolution n'avait pu abolir. A l'âge de 57 ans, sur la dernière page de sa dernière œuvre, l'édition et la traduction des *Sakountalâ*, il reproduisait, en l'adressant à son héroïne, ce vers de Walter Scott :

That I o'erlive such woes, Enchanteress ! is [thine own.

« Si je survis à de pareilles souffrances, Enchanteresse, je te le dois ! » Et l'année suivante, presque avant de mourir, il publiait, sous le pseudonyme aguichant d'Apudy, une anthologie érotique d'*Amarou*, texte sanscrit, traduction, notes et gloses, docte ouvrage où le grec, le latin, le persan sont appelés à la rescousse de l'érudition et du badinage ; l'épigraphe tracée sur la couverture est empruntée aux Amours d'Ovide : *Me legat... non frigida virgo*, et le titre sanscrit fabriqué par l'éditeur annonce un *Manuel à l'usage des Ingénues, mis au jour par un vieux serviteur de Cupidon* (1). Qui donc était Chézy ? Par quel concours de circonstances une chaire de sanscrit a-t-elle été créée au Collège de France, et pour lui, dans le court intervalle de temps qui sépare l'abdication de Napoléon et le retour de l'île d'Elbe ?

Antoine-Léonard de Chézy (2), né à Neuilly, le 15 janvier 1773, était le dix-septième et dernier enfant d'un ingénieur connu, Antoine de Chézy, qui fut l'adjoint du célèbre Perronnet, et qui l'assista dans la préparation et l'exécution des plans du pont de Neuilly (3). Sous l'influence de son père, l'enfant sembla d'abord se vouer aux sciences : entré en 1783 au Collège de Navarre, il s'y appliqua en particulier à la miné-

(1) *Amaruçatakasârah mugdhabâlânâm çiksârthe kenacit smaravrddhakinkarena prokâçikrtah Parisnâmni nalâpure.*

(2) Les matériaux dont nous disposons pour retracer la biographie de Chézy sont peu nombreux : Chézy n'a pas connu de son vivant les honneurs de la popularité, ni simple de la notoriété ; sa mort même aurait passé inaperçue parmi tant de victimes illustres que l'épidémie de choléra frappa en 1832, si une notice « odieuse » insérée dans le *Moniteur* et signée de Klaproth n'avait provoqué une réplique indignée de Silvestre de Sacy. Chézy lui-même s'est toujours imposé le silence d'un galant homme sur sa vie privée : c'est seulement en 1830, dans l'introduction à son édition de *Sakountalâ* qu'il a raconté brièvement les étapes de sa carrière. La nouvelle édition de la Biographie Universelle de Michaud contient une substantielle notice sur Chézy : l'auteur de l'article a tenu à garder l'anonyme : mais il est facile de le reconnaître. Les détails intimes, les récriminations — notamment d'ordre pécuniaire — les plaintes, qui donnent à cette biographie un accent singulièrement personnel, se retrouvent, et souvent sous une forme identique, dans les Souvenirs publiés en allemand par Helmina von Chézy, la veuve du savant ; elle avait achevé de les dicter deux mois seulement avant sa mort, à Genève, le 1er décembre 1855 ; ils ont paru en 1858, chez Brockhaus, à Leipzig, 2 vol. in-12, sous le titre : *Unvergessenes, Denkwürdigkeiten aus dem Leben von Helmina von Chézy, von ihr selbst erzählt.* Chézy y paraît souvent ; il y tient même beaucoup plus de place qu'il n'en avait occupé de son vivant dans l'existence vagabonde de cette femme de lettres. C'est par un intérêt purement égoïste qu'elle exagère à bon escient les mérites de celui qu'elle avait tant fait souffrir, comme elle prétend flétrir « la bande noire » des adversaires de son mari : Abel Rémusat « qui n'avait rendu que peu de services à l'orientalisme » (II, 405), Burnouf « qui ne se préoccupait que de recruter des partisans parmi les élèves les plus médiocres » (II, 399). La Muse germanique exprime à ce propos sa candide surprise de voir que « la carrière de la science produit souvent, tout comme la carrière de la littérature, de la scène, de la musique, des haines mortelles qui durent encore après la tombe ». Le fond de l'affaire était pour elle une question d'argent ; sa rancune s'exhale de page en page ; elle narre dans le menu détail ses démarches pour obtenir une pension après la mort de Chézy qu'elle n'avait pas revu depuis vingt-deux ans ; elle poursuit la France d'une haine furieuse parce qu'elle, Allemande et définitivement séparée de son mari après huit ans de mariage, ne reçoit qu'une allocation annuelle de 1.200 francs. Dans ses *Souvenirs*, à propos de la liste des travaux inédits laissés par Chézy, elle renvoie le lecteur « à la Biographie Universelle de Michaud et à sa propre notice biographique sur les travaux de Chézy ». Elle emploie ici sans doute le procédé littéraire de l' « hendiadyn » ; les deux références n'en font qu'une). Leur fils aîné, Guillaume, ou plutôt Wilhelm von Chézy, né le 21 mars 1806, mort à Vienne le 14 mars 1865, a lui aussi écrit ses souvenirs : *Erinnerungen aus meinem Leben*, 4 volumes in-12 publiés à Schaffhouse en 1863-1864 ; il s'y montre d'une sévérité presque féroce pour sa mère dont il perce impitoyablement les calculs et les petitesses ; quant à son père, qu'il avait quitté à l'âge de quatre ans, et qu'il n'avait pas revu, il a pu recueillir des informations auprès de son frère cadet, Max (né le 25 janvier 1808, mort à Heidelberg le 14 décembre 1846), qui était retourné à Paris de 1829 à 1830 et qui y avait vécu sous le toit paternel. Les œuvres académiques de Silvestre de Sacy, qui fut le maître et le protecteur de Chézy, apportent d'utiles indications. La leçon d'ouverture prononcée par Burnouf, quand il fut appelé à remplacer Chézy, rend un juste hommage « à la mémoire du savant professeur pour qui la chaire avait été créée » mais laisse de côté l'homme. Les correspondances des savants de l'époque, notamment celle de Bopp et celle de Burnouf, aident à restaurer l'image à demi évanouie de Chézy.

(3) Helmina von Chézy affirme même que l'honneur de la construction revient à Chézy seul. « C'est lui qui avait bâti le magnifique pont de Neuilly ; j'en ai devant moi les projets, les plans, les modèles dessinés et décrits en toutes lettres, et cependant la gloire de l'ouvrage est revenue à son chef M. Perronnet » (*Unverg.*, I, 320).

ralogie et à la botanique. Mais Chézy avait une âme « sensible », son imagination ardente et passionnée réclamait des émotions plus vives que l'étude des pierres ou des plantes ; il goûtait la poésie avec une sorte de volupté, il jouissait des rythmes, des sonorités, des images ; élevé dans le culte dévot des langues et des littératures classiques, il appartenait cependant à une génération que la raison seule ne pouvait plus satisfaire, qui, lassée de l'universel où le génie français s'était complu pendant près de deux siècles, demandait de l'étrange, du rare, du pittoresque. Doué d'une étonnante facilité pour l'étude des langues (1), Chézy devait fatalement aboutir à l'orientalisme. La politique habile des Jésuites avait intéressé le christianisme à la Chine ; la politique moins heureuse de la royauté avait intéressé la France à l'Inde. Mais en dépit de quelques curieux isolés, comme Fourmont, De Guignes, Anquetil Duperron, les langues de la Chine et de l'Inde restaient encore le monopole des missionnaires. La connaissance scientifique de l'Orient s'arrêtait dans le présent à l'arabe et au persan. Sur ces deux domaines, si étroitement apparentés, un savant illustre s'était dès avant la Révolution, affirmé chef d'école : Silvestre de Sacy, tout en exerçant avec ponctualité ses fonctions de conseiller à la Cour des Monnaies sous Louis XVI (depuis 1781), avait publié une série de travaux qui l'avaient mis hors de pair. Les années agitées de la Révolution, qui l'avaient obligé à chercher un asile dans un village voisin de Paris, n'avaient pas suspendu ses travaux. Quand Langlès, qui s'était formé sous sa direction, mais qui s'était occupé plus spécialement de la langue qu'on appelait alors « le tartare-mandchou », obtint de la Convention, en 1795, un décret qui instituait auprès de la Bibliothèque nationale une école publique destinée à l'enseignement des langues orientales vivantes, Silvestre de Sacy fut invité à y accepter une chaire. Mais il fallait alors, pour être admis à un emploi public, prêter un serment de fidélité au nouveau régime. Sacy refusa, comme Adolphe Régnier fit plus tard, après la mort de Burnouf, quand la chaire de sanscrit lui fut offerte ; mais la Convention se montra plus libérale que le second Empire et Silvestre de Sacy se montra plus accommodant qu'Adolphe Régnier ; il consentit à donner un enseignement provisoire « jusqu'au moment où on lui aurait trouvé un remplaçant. » On eut le bon goût de n'en pas trouver. Chézy fut des premiers élèves, mais il n'était plus un débutant. Dès l'âge de 17 ans, il savait — paraît-il — l'arabe et le persan, soit qu'il les eût étudiés par ses propres moyens, soit plutôt qu'il eût sollicité et reçu les conseils de Sacy et de Langlès. Il dut à ses connaissances polyglottes, et sans doute aussi à ses protecteurs, d'être désigné par Bonaparte pour faire partie de l'expédition d'Egypte ; mais la maladie l'arrêta sur le point de s'embarquer à Toulon et l'obligea à rebrousser chemin (1) (1798). Il rentra à Paris pour assister aux derniers moments de son père. Mme de Chézy reçut une pension de 1.200 fr. « plus le bois de chauffage et le logement » ; quand l'Ecole des Ponts et Chaussées alla s'installer au Palais-Bourbon, elle y obtint un petit appartement à l'entresol. Son fils, qui l'adorait autant qu'elle l'adorait, resta près d'elle et ne la quitta plus jusqu'à sa mort (1829). La vie était modeste, étroite même. Chézy n'avait pour ressources que des leçons aléatoires d'arabe ou de persan. Talleyrand, qui venait d'être nommé ministre des Relations extérieures (juillet 1797), s'attacha le jeune Chézy au titre d'orientaliste (1798). « Quelques années plus tard » il fut nommé « premier employé » au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale ; il y avait déjà travaillé à classer les manuscrits arrivés d'Egypte et s'était initié à l'ensemble des fonds orientaux. Sa passion des langues trouvait dans cet emploi un nouvel aliment : il se mit à l'étude de l'hébreu, du syriaque, du chaldéen, du turc, voire même du chinois et du tartare-mandchou, et revint au grec qu'il avait négligé depuis ses débuts dans l'orientalisme. Mais entre tant de langues qui le sollicitaient, c'était au persan qu'il se consacrait avec le plus d'ardeur. L'imagination gracieuse et galante de Chézy s'adaptait par une affinité naturelle à la poésie persane ; il en goûtait les grâces subtiles, souvent même apprêtées et mièvres, le tour ingénieux et spirituel, et le mélange trouble du mysticisme avec l'amour. En outre, dans la perspective de l'orientalisme, le persan occupait à cette époque une place que nous avons peine à concevoir aujourd'hui. Depuis le Moyen-Age et les conquêtes musulmanes, le persan était devenu la *lingua franca* de l'Asie presque tout

(1) Guillaume de Chézy dit que son père « possédait à fond toutes les langues romanes, tandis que pour l'allemand, il le lisait seulement et ne le parlait pas (*Erinn.*, II, 302).

(1) *Unverg.*, II, 405. La *Biographie universelle* affirme que dès 1792 Chézy « avait obtenu la permission de travailler dans les bureaux du ministère des Relations extérieures, et qu'il continua ses fonctions jusqu'au moment où il fut désigné pour l'expédition d'Egypte ».

entière. De la Méditerranée à l'océan Pacifique il jouait un rôle que l'anglais lui a dérobé ; on le parlait à toutes les escales ; à l'intérieur des terres, du Cachemire au Bengale et au Mysore, les brahmanes qui aspiraient aux fonctions, les plus humbles comme les plus élevées, apprenaient le persan comme ils apprennent aujourd'hui l'anglais ; la Compagnie britannique des Indes, dans ses rapports avec le Tibet, se servait du persan. La Perse, en outre, avait tiré profit des polémiques dirigées par les Encyclopédistes contre l'Église chrétienne ; le nom sonore et mystérieux de Zoroastre, exalté par la tradition classique, permettait d'opposer un rival à Moïse, la Perse disputait aux Hébreux la gloire d'une législation primitive et sublime. C'est à ces polémiques, — il ne faut pas l'oublier, — que nous devons la magnifique entreprise d'Anquetil Duperron ; on sait comment ce héros de la science, résolu à tout affronter pour retrouver les livres authentiques de Zoroastre, s'engagea tout jeune au service de la Compagnie des Indes, partit de Lorient comme le plus humble des soldats (1754) et dans un séjour de huit années, pendant que la France de Louis XV perdait tout son domaine indien, découvrait, lisait, traduisait l'*Avesta*, inaugurant la longue série de victoires qui devait arracher au passé jaloux les secrets de l'Inde, de l'Egypte, de l'Assyrie, de l'Asie centrale et qui se poursuit sous nos yeux avec le déchirement du hittite. Le romantisme naissant qui prétendait retrouver dans l'Orient le reflet encore pur de l'humanité primitive servit à grandir le prestige de la Perse. Frédéric Schlegel écrivait en 1800 (*Athenaeum* Bd. 3, p. 103) : « C'est en Orient que nous devons chercher le romantique le plus élevé, et quand nous pourrons enfin puiser à la source même, cette apparence d'ardeur méridionale qui nous rend si attrayante la poésie espagnole nous semblera peut-être alors une chose d'Occident assez misérable. » Et en 1808, un émule de Schlegel, Othmar Frank, qui devait plus tard aussi, comme Schlegel, se convertir au sanscrit et même publier (en 1820) la première Chrestomathie sanscrite, proclamait sa ferveur iranienne : « L'Iran est le pays de la lumière, et sa religion est la religion primitive de la lumière. » Et il développait sa doctrine dans un curieux ouvrage, *La lumière de l'Orient* (*Das Licht vom Orient*, Nurenberg-Leipzig, 1808), qu'il dédiait à « Napoléon, protecteur de la Confédération rhénane, le plus puissant avatar — au sens brahmanique — du temps » ; il y proposait la création d'une académie philosophico-persane, qui serait la « Société de la Sagesse antique de l'Orient et de la nation germanique ». Devancier fantaisiste de Bopp, qui allait établir dix ans plus tard, sur des bases définitives, l'unité des langues « indo-germaniques », Frank dérivait l'allemand du persan. Fidèle attardée de ce rêve romantique, Helmina von Chézy appelle encore dans ses *Souvenirs* — et à propos de Chézy lui-même — le persan « du pré-germanique primitif » (uraltes Vordeutsch : *Unverg.*, I, 346) ; elle avait sans doute emprunté l'idée, et peut-être l'expression même, à Frédéric Schlegel qu'elle avait si intimement fréquenté pendant son séjour à Paris.

Paris était alors, au témoignage de Helmina von Chézy, qui ne péchait pas par un excès de bienveillance, « le foyer de tous les nobles élans ; le monde de l'intelligence et de l'art venait y débarquer de partout » (I.346). Au lendemain de la Révolution qui avait ébranlé l'Europe entière, on s'approchait avec une curiosité un peu anxieuse du volcan à peine éteint et qui pouvait encore se réveiller ; la fortune prodigieuse de Bonaparte, ce fils de la Révolution, semblait jeter un défi insolent aux dynasties établies ; elle éblouissait, elle émerveillait, elle attirait, elle inquiétait. Si la noblesse française errait encore en grande partie sur les routes de l'émigration, princes et seigneurs étrangers accouraient pour voir de près ce peuple de régicides ; artistes et gens de lettres les suivaient, petites cours ambulantes qui rêvaient de décrocher la gloire en passant. Pour la phalange des orientalistes, Paris était aussi un paradis : Silvestre de Sacy était le maître et le modèle ; la Bibliothèque nationale abondait en manuscrits orientaux que la complaisance et l'érudition de Langlès ouvraient volontiers à toutes les recherches. Frédéric Schlegel vint s'y installer dès 1802, accompagné de sa femme, son « ange gardien », Dorothée Mendelssohn, fille de l'illustre Moses Mendelssohn, qui le premier avait osé unir la vieille culture juive à l'esprit moderne. Dorothée s'était faite protestante pour épouser Schlegel ; quand la logique du romantisme conduisit Schlegel à embrasser la foi catholique, elle le suivit fidèlement du temple à l'église; partis tous deux à Cologne, au printemps de 1804, pour y abjurer l'hérésie, ils rentrèrent à Paris dès l'automne, y passèrent l'hiver et vinrent encore une fois s'y installer en 1807. Schlegel avait quitté l'Allemagne pour apprendre le persan à Paris ; il s'était lié d'amitié avec Chézy, qui lui donnait régulièrement des leçons ; mais il aspirait surtout à recevoir

la consécration que Paris seul pouvait donner, et qui change une réputation en gloire. Il y multipliait ses efforts, il donnait chez lui, dans son appartement de Montmartre, des conférences privées, des lectures de Shakespeare ; mais il ne put dépasser les cadres étroits de la colonie germanique, et s'en retourna le cœur ulcéré, exaspéré contre cette France qui n'avait pas su reconnaître son génie.

Le séjour de Schlegel à Paris marque une étape décisive dans la carrière et dans la vie de Chézy. En 1803, Schlegel va un beau matin visiter à la Bibliothèque nationale Chézy qui devait lui montrer de précieux manuscrits. Mme Schlegel, comme toujours, accompagnait son mari ; elle avait amené une jeune Allemande, Helmina von Klenke, femme de lettres, journaliste, poétesse par tradition de famille ; sa grand'mère était la célèbre Karschin (Anna-Louise Karsch); mariée à seize ans avec le baron von Hastfer ; elle s'était à dix-sept ans, séparée de son mari, et à vingt ans elle était déjà veuve. Mme de Genlis l'avait connue à Berlin pendant l'émigration ; de retour à Paris, accueillie avec faveur par le premier Consul, qui lui avait accordé un logement à l'Arsenal, elle invita la jeune veuve à la rejoindre. Mais Helmina n'était pas faite pour le régime disciplinaire d'une gouvernante ; elle reprit sa liberté et gagna sa vie à écrire des correspondances parisiennes pour les journaux allemands (1) ; elle les réunit ensuite sous le titre de « La vie et l'art à Paris depuis Napoléon Ier », en deux volumes (*Leben und Kunst in Paris seit Napoléon dem Ersten* Weimar, 1805-1806). Napoléon mécontent les fit saisir. Et cependant elle professait pour lui un culte idolâtre ; elle avait commencé en 1803 une épopée dont il était le héros, une « Napoléonide » qu'elle abandonna après l'exécution du duc d'Enghien (21 mars 1804) ; la haine croissante de Schlegel contre Napoléon avait sans doute exploité ce triste épisode. Ses souvenirs, rédigés un demi-siècle plus tard, dans une Europe transformée, sont encore pleins de cette grande figure. Elle a d'ailleurs une façon simple et nette d'expliquer la chute de l'idole· « Napoléon ne savait pas l'allemand ! C'était une anomalie qui a peut-être ébranlé une des colonnes de son trône. S'il avait connu l'allemand et l'Allemagne, il aurait été le plus grand monarque de tous les temps. Et il n'aurait jamais porté la guerre en Allemagne » (*Unverg.*, I, 205). Après ce jugement sommaire, elle s'empresse d'appeler Schlegel en témoignage : « Schlegel a dit quelque part que le plus grand bénéfice tiré par les Français de leurs guerres de conquête, c'est d'avoir gagné par là une bonne portion de l'Allemagne. » Et elle rappelle un propos que Schlegel lui tenait dans l'hiver 1804, quand son ardeur de catholique néophyte lui avait fait épouser les rancunes du « parti romain » contre « l'ennemi du clergé » : « nous dînerons un de ces jours à table d'hôte avec la famille Bonaparte à Hambourg. »

La rencontre d'Helmina et de Chézy avait pour parrains Richardson, le pontife du roman qui avait charmé l'adolescence de la jeune femme (*Unverg.*, I, 249), et Schlegel, le pontife du romantisme ; elle fut digne de ce double patronage : ce fut le coup de foudre de part et d'autre. « Nous entrâmes dans la première salle de la Bibliothèque ; le jeune orientaliste travaillait à une table près de la fenêtre. Sa beauté surprenait dès le premier abord. L'âme qui illuminait la finesse de ses traits prêtait à sa grâce un éclat qui transportait au ciel. L'ovale régulier de son visage était encadré de boucles foncées. Ses grands yeux bleus lançaient des rayons d'intelligence ; la courbe élégante de ses sourcils noirs, l'ombre des longs cils, l'arqûre douce du nez, la pourpre de la bouche, les tons chauds de la figure brune formaient un ensemble harmonieux, qui évoquait l'Orient si vivement qu'on croyait lire dans ces lignes splendides un beau poème oriental. La taille même répondait à la beauté accomplie du visage » (*Unverg*, I, 251). Quant à l'héroïne, elle a pris soin de tracer elle-même son propre portrait : « Ma chevelure de l'or le plus beau, mes yeux bleu clair, ma bouche rose avec des lèvres joliment arrondies, mon teint blanc comme neige, mon allure élancée suffisaient à ma parure » (*Ibd.* 295). Peu après, Chézy épousait Helmina. Le jeune couple continua d'habiter au Palais-Bourbon le logement concédé à Mme de Chézy. L'idylle, compliquée par la présence d'une belle-mère, allait bientôt tourner à la tragédie.

Helmina était protestante, et « bien décidée à l'être » (*Unverg.*, I, 263) ; Mme de Chézy était catholique et dévote ; Helmina était allemande, Mme de Chézy était née en Alsace, à Saverne ; c'est ce qu'Helmina appelle « le sang allemand » de Chézy. Helmina était femme de lettres, poète, artiste, Mme de Chézy était une ménagère ordonnée. L'éclat, inévitable, ne tarda pas à se produire : « Je n'avais été élevée que pour la

(1) Helmina, toujours préoccupée de « profiter », y avait inséré des notices sur les manuscrits persans et arabes de la Bibliothèque nationale, que Chézy avait préparées.

poésie ; la meilleure volonté ne pouvait suppléer à mon ignorance de la vie domestique... il me fallait gagner de l'argent pour le ménage ; tous les prix avaient monté. Ma belle-mère pensait : « C'est au mari de gagner le pain ; la femme n'a qu'à s'occuper du ménage... » Il aurait fallu me transformer de fond en comble pour que je puisse répondre à l'idée qu'elle se faisait de la femme. Elle souffrait de me voir une plume à la main... Au premier repas que nous prîmes ensemble, je quittai la table sans plier ma serviette. Elle me fit tenir une lettre où elle me disait : « Croyez-moi, finissez-en de « vos écrivasseries et raccommodez vos affai- « res » (*Unverg.*, II, 394). Helmina dut s'éloigner, elle chercha un logement à Chaillot, à Passy, et finit par se retirer à Montmorency. Chézy ne voulut pas quitter sa mère ; il promit à sa femme une visite par quinzaine. ,

C'est aussi qu'une nouvelle passion venait d'envahir sa vie de savant. Il avait entendu l'appel de l'Inde. La Perse ne le satisfaisait plus; elle lui avait causé de cruels déboires. En 1806, Napoléon, toujours obsédé par l'Orient, avait créé des prix décennaux de traduction, une partie en était réservée aux traductions de langues orientales. Cette année même, il avait envoyé une ambassade en Perse et créé au Collège de France, en faveur de Sacy, une chaire de langue persane (4 avril 1806) ; jusque-là le persan avait été fondu avec le turc sous la rubrique générale de « langues orientales ». Chézy présenta au concours la traduction du fameux poème persan de Djâmi, Medjnoun et Leïla. Il obtint un des prix. La traduction de l'Oupnekhat par Anquetil Duperron, ce magnifique monument de patience, de conscience et d'érudition, qui révélait pour la première fois à l'Occident la pensée authentique de l'Inde ancienne, sous une forme — il est vrai — qui n'était pas faite pour séduire le lecteur, « n'avait pas paru au jury devoir occuper une place distinguée dans son rapport... Le jury n'avait pas cru devoir consacrer par son jugement un système de traduction aussi extraordinaire. » Ainsi s'exprimait le rapporteur qui n'était autre que Silvestre de Sacy. Le Medjnoun et Leïla de Chézy était l'objet d'un long examen, en dix pages imprimées, où selon les bonnes règles académiques les critiques balançaient les éloges. Il suffira d'en citer la conclusion : « Si l'on se rappelle ce que nous avons dit de la difficulté de rendre en français les poètes persans, et si l'on considère que le poème traduit par M. Chézy est le seul qui ait paru jusqu'à présent dans notre langue (car le Gulistan, dont nous n'avons point d'ailleurs de traduction complète en français, n'est point un poème, et présente bien moins de difficultés) ; que le traducteur n'a eu ni traductions antérieures, ni gloses ou commentaires pour l'aider dans ce travail ; que, sans trop dénaturer le genre de l'original, et plutôt par des retranchements et des suppressions commandées par le goût que par des substitutions hasardées et des ornements empruntés, il est parvenu à en faire un ouvrage agréable, d'une lecture facile et attachante ; si l'on ajoute à cela que partout il a bien entendu le texte de son auteur, enfin que ce travail peut avoir l'utilité d'enrichir notre langue poétique de quelques imitations heureuses de figures orientales, on ne pourra contester que le prix ne soit justement décerné à un ouvrage unique dans son espèce, et que, soit qu'on l'envisage comme récompense ou comme encouragement, il ne remplisse les vues qui ont inspiré à Sa Majesté l'établissement des prix décennaux. »

Le prix était de 3.000 francs. Chézy, qui venait d'avoir son premier enfant et qui avait escompté cet appoint, n'en reçut jamais le montant. Mais son éditeur vint lui réclamer les frais d'impression. Chézy se crut perdu. Silvestre de Sacy prit généreusement la dette à son compte et se rendit acquéreur de l'édition entière. Chézy n'en resta pas moins douloureusement mortifié. Persan et arabe lui valaient pourtant à certains jours de piquantes aventures qui évoquent les *Lettres Persanes* et les *Mille et une Nuits*. « Une fois, raconte Helmina, je le vis rentrer à la maison avec un air de gaieté rare. Vous ne devinerez jamais, dit-il, d'où j'arrive. Je viens de l'ambassade de Turquie ; mon chemin, vous le savez, passe devant l'hôtel... Devant la grille du jardin il y avait une foule de curieux qui regardaient l'ambassadeur faire les cent pas ; et moi je m'approchai. Le regard amical qu'il promenait sur la foule parut s'arrêter avec complaisance sur moi ; il me pénétra jusqu'au cœur. Achmet Effendi est un bel homme aux traits nobles et réguliers, de haute stature ; il combine dans son expression le sérieux avec la grâce. Ses grands yeux de feu cherchaient les miens ; il cria à un homme de sa suite, en arabe : « Voilà une figure qui appelle « le turban ! » Ces mots me firent un tel effet que, sans le vouloir, je prononçai quelques vers arabes. Aussitôt il s'empressa vers la grille, la secoua, donna l'ordre d'ouvrir, et me répliqua à son tour par des vers arabes, tandis que le jardinier maniait la porte. Il vint vers moi,

me conduisit dans le jardin. Quel merveilleux parterre de fleurs ! Je restai ahuri, abasourdi de surprise et de plaisir. Je dus prendre place auprès de lui sur un divan. Il me complimentait de mon arabe, m'adressait les éloges les plus flatteurs ; il avait fait servir des rafraîchissements et il aurait volontiers passé toute la journée à converser avec moi. » Il voulut voir Helmina ; quand Chézy la lui amena, il s'écria : « Et voilà aussi Leïla ! Je ne m'étonne pas que « les Français ne demandent pas la polyga- « mie ; pareille beauté vaut tout un harem ! » Le galant ambassadeur mena le jeune couple à l'Opéra, dans sa loge, où ils attirèrent tous les regards. Un peu plus tard, Achmet Effendi était rappelé, et le Sultan lui envoyait le fameux lacet de soie (*Unverg.*, I, 328 sqq). La conclusion avait autant de couleur que l'aventure.

Mais ce genre de succès ne servait en rien à la carrière de Chézy. L'Inde parut lui ouvrir des perspectives plus brillantes. La langue et la littérature sanscrites venaient d'être révélées à l'Occident. Maîtresse du Bengale par la victoire de Plassey (1757), l'Angleterre, désormais sans rivale, avait su justifier par une magnifique activité la fortune des armes. Dès 1785, un Anglais, Charles Wilkins, publiait la traduction de la *Bhagavad-gîtâ* ; l'Inde se révélait à l'Occident par un de ses chefs-d'œuvre, celui où elle a exprimé dans un langage souverain le plus profond et le plus permanent de sa conscience religieuse. Deux ans plus tard (1878), un obscur écrivain, Parraud, « de l'Académie des Arcades de Rome », en publiait une version française. Le discours préliminaire du traducteur français montre bien quels motifs dirigeaient alors vers l'Inde l'attention de l'Occident : « S'il est une Nation, écrit-il, qui par son antiquité, par les précieux monuments qu'elle possède, par la sagesse et la douceur de ses institutions, par la pureté de ses dogmes primitifs, mérite l'attention du philosophe, c'est sans doute la nation indienne. » En 1789, le chef-d'œuvre du théâtre indien, la *Çakuntalâ* de Kâlidâsa, traduite par William Jones, lettré délicat autant qu'érudit, consacrait la gloire littéraire de l'Inde ; la version allemande de Forster, parue en 1791, inspirait à Gœthe les distiques célèbres qu'on ne se lasse pas de citer pour leur charme, et comme l'expression la plus heureuse de l'émotion universelle :

Will ich die Blumen des frühen, die Früchte des [späteren Jahres
Will ich was reizt und entzückt, will ich was [sättigt und nährt
Will ich den Himmel, die Erde mit einem [Namen begreifen,
Nenn ich Sakontala dich und so ist alles ge- [sagt (1).

« Fleurs du printemps, fruits de la saison tardive, tout ce qui charme et qui séduit, tout ce qui rassasie et qui nourrit, le ciel, la terre, si je veux les comprendre en un seul nom, c'est toi, Sakuntala, que je nomme et par là tout est dit. »

(*A suivre.*)

SYLVAIN LÉVI,
Professeur au Collège de France.

L'ÉTAT MUSSOLINIEN

Il est aussi difficile de se faire une idée précise sur l'Etat mussolinien que sur l'Etat soviétique, d'abord parce que comme tous les gouvernements qui font fi de la liberté, le gouvernement italien comme le gouvernement russe, s'entourant de secret et ne tolérant que l'éloge, sont l'objet de critiques occultes d'autant plus âpres et souvent plus injustes ; ensuite parce que ceux qui les visitent aussi bien que ceux qui les étudient de loin, n'arrivent jamais

(1) Telle est la forme originale de ces vers, comme l'établit Witkowski dans une note communiquée à Windisch (*Geschichte der Sanskrit-Philologie und Indischen Altertumskunde* I, p. 47); ils ont paru pour la première fois dans la *Deutsche Monatschrift*, Berlin, 1791 ; 2 Band, juillet, p. 264, mais ils figurent en manuscrit dans une lettre de Gœthe, datée du 1er juin, conservée à la Freie Deutsche Hochstift à Francfort. Trente-neuf ans plus tard, Gœthe adressait à Chézy, pour le remercier de lui avoir envoyé sa traduction de *Sacountalâ*, une lettre curieuse, et cependant bien peu connue; elle est datée de « Weimar, 9 octobre 1830 ». *Le Journal Asiatique* en a publié la traduction française en 1833, vol. II, p. 470-472. Gœthe écrivait : « Dès la première fois que je lus cet ouvrage, son charme indéfinissable m'entraîna irrésistiblement, et il excita en moi un tel enthousiasme que je ne cessai plus de l'étudier. J'essayai même, quoique inutilement, de l'adapter à la scène allemande, et bien que mes efforts soient restés infructueux, ce travail du moins servit à me pénétrer plus intimement des beautés de cet admirable ouvrage. Il a fait époque dans ma vie. » Cette indication semble fortifier l'hypothèse qui attribue à l'influence du drame indien le « Prologue sur la scène » qui, ouvre *Faust*.

à faire abstraction de leurs opinions préconçues.

On nous dit : le bolchevisme est un phénomène exclusivement russe et le fascisme un phénomène exclusivement italien. Ce n'est vrai qu'en partie. Le bolchevisme est du marxisme appliqué à la russe, mais ce n'en est pas moins du marxisme ; le fascisme est une doctrine de l'Etat qui a pu s'imposer à l'Italie grâce à des circonstances particulières, qui a galvanisé l'énergie nationale de l'Italie et qui, par conséquent, revêt des formes spécifiquement italiennes, mais ce n'en est pas moins une doctrine de l'Etat d'une application universelle. De là l'hostilité violente qu'il éveille d'une part chez les libéraux traditionnels, dont le fascisme contredit les doctrines essentielles ; de l'autre, chez les socialistes qui voient en M. Mussolini un hérétique et un hérétique qui a réussi : M. Léon Blum et M. Vandervelde détestent M. Mussolini comme Luther détestait Calvin.

Mais, à la différence de l'Etat soviétique, l'Etat fasciste n'organise ni le mensonge ni le camouflage. Il ne tolère pas la contradiction et supporte malaisément la critique, mais il étale ses méthodes au grand jour avec une fierté qui peut fait sourire mais qui a quelque chose de juvénile et de sympathique.

Cet orgueil est légitime. Il ne faut jamais oublier, quand on essaie de formuler un jugement sur le fascisme, que Mussolini avait trouvé son pays dans un état d'anarchie et d'affaissement qui donnait sur l'avenir de la monarchie italienne les inquiétudes les plus graves. Il en a fait une grande puissance. Il a donné à son peuple une magnifique confiance en son avenir ; l'orgueil de jouer, enfin, dans le monde un rôle digne de leur passé, la confiance qu'ils ont dans de magnifiques lendemains donne aux Italiens le courage de supporter les difficultés présentes, qui sont fort sérieuses. C'est là un résultat considérable. Un gouvernement qui l'a obtenu a le droit de présenter son bilan avec un certain faste verbal.

Un bilan de l'œuvre fasciste, tel est le gros ouvrage collectif que vient de publier M. Tommaso Sillani, directeur de la *Rassegna Italiana* sous ce titre : *l'Etat Mussolinien*. Il s'ouvre par deux études sur la doctrine du fascisme, remarquables. Celle de M. Alfredo Rocco, ministre de la Justice, qui traite de la transformation de l'Etat, et celle de M. Giuseppe Bottaï, ministre des Corporations, qui nous présente : « L'Etat corporatif, son organisation, ses fonctions. » Ces deux exposés du système idéologique de l'Etat mussolinien sont, en quelque sorte, la clef de voûte de l'ouvrage et l'on y trouve plus d'un texte qui mérite d'être l'objet de nos méditations, notamment celui qui est de M. Giuseppe Bottaï :

« Une fois fixées dans leurs grandes lignes les fins de l'Etat fasciste, il en dérive différentes constatations : celle-ci avant tout qu'en aucun autre Etat l'unité économique n'est réalisée comme dans l'Etat fasciste, qui, en ce sens, se manifeste comme le type d'Etat le plus complet. Si l'Etat libéral, en effet, tant qu'il remplit une fonction historique, marqua un progrès par rapport à l'Etat absolutiste, en ce qu'il fit entrer dans son orbite la bourgeoisie qui était restée en dehors, l'Etat fasciste se présente comme un perfectionnement, en comparaison, *parce qu'il ramène sous sa propre souveraineté les facteurs économiques, capitalistes et ouvriers, qui non seulement n'observaient aucune discipline légale, mais agissaient, pour la plupart, comme des forces contraires à l'Etat. L'Etat en venait, de cette manière, également à recevoir le choc, à l'intérieur et à l'extérieur, autant des forces capitalistes, qui visaient à le subjuguer et inclinaient à l'associer à la ploutocratie internationale, que des forces ouvrières, lancées par le socialisme à sa subversion et reliées à un internationalisme négateur de la Patrie.* »

Ce texte est d'une importance capitale. Relisez-le. Vous y trouverez implicitement contenue l'analyse la plus fine de la crise que subit l'Etat dans les pays libéraux et parlementaires. Ce n'est pas à dire que le remède fasciste à l'italienne soit indispensable dans sa rudesse, ni qu'il soit partout applicable, mais la critique fasciste n'en n'est pas moins à retenir. Il est de plus en plus incontestable qu'attaqué d'une part par la ploutocratie dénationalisée et par le syndicalisme ouvrier, l'Etat national est pris entre deux feux et qu'il commence à devenir incapable de jouer son rôle d'arbitre.

Mais il fallait voir la doctrine dans ses applications. C'est ce que fait la suite de l'ouvrage de M. Tommaso Silliani. On y lira notamment une étude de M. Arnaldo Mussolini sur l'agriculture sous le régime fasciste et sur la politique forestière, un brillant travail de M. Arnaldo Crollalanza, ministre des Travaux publics, sur les progrès économiques de l'Italie. Puis ce sont encore des chapitres consacrés à l'Erythrée et à la Somalie, par M. Emilio de Bono, ministre des Colonies, à l'Académie royale, à l'Encyclopédie italienne à Rome et à ses transformations,

à la politique bancaire du gouvernement fasciste, etc.

Evidemment tout cela sent un peu le panégyrique officiel. Il convient de lire cet éloge de l'œuvre des ministres par eux-mêmes, avec une certaine méfiance. S'il y avait encore de véritables élections en Italie, on dirait que cela tient un peu du discours électoral, mais ces panégyriques sont basés sur des documents et s'il faut faire la part de la tendance de tous les gouvernements du monde à s'admirer eux-mêmes, on n'en retire pas moins une forte impression de confiance dans le régime. Même s'il devait succomber à quelque accident de l'histoire, il n'en laisserait pas moins une œuvre étonnante. Il a donné à l'Italie le sentiment de sa force, de sa grandeur et de son unité. Si ingrats que soient les peuples, ils n'oublient pas ces services-là.

Au point de vue général, l'Etat mussolinien aura été, d'autre part, d'un grand exemple. Le Duce a montré comment on pouvait restaurer un Etat défaillant. Il a sans doute été servi par les circonstances. S'il a véritablement galvanisé le peuple italien, c'est que celui-ci, qui semble dans une passe ascendante de son histoire, était plein de ressources et de vitalité, mais son œuvre personnelle est celle d'une doctrine à laquelle il a donné sa marque, bien que ses éléments aient été pris un peu partout : chez Maurras, chez Le Play, chez Georges Sorel, chez Proudhon, chez Marx lui-même.

Evidemment cette restauration de l'Etat a été faite aux dépens de la liberté. Des Français, surtout, des intellectuels français, habitués à une liberté de pensée et d'expression presque absolue, accoutumés à tout dire, à tout remettre éternellement en question, auraient grand'peine à s'en accommoder. M. Tommaso Sillani ne nous parle pas du système policier qui est, malgré tout, l'armature du régime. Mais les Italiens n'ont jamais connu l'usage de la liberté à la française, et cette liberté serait beaucoup plus dangereuse chez eux que chez nous.

Aussi bien, la liberté ne subit-elle pas partout une éclipse ? Réunissant ces jours-ci en un volume ses belles études de philosophie politique, M. Daniel Halévy intitulait son ouvrage : *Décadence de la liberté* (1), et il constatait qu'avec une grande presse d'information — la seule qui agisse directement sur le peuple — soumise aux grandes puissances financières, un Parlement dominé par les clubs, un gouvernement dirigé presque dictatorialement par le Président du Conseil devenu le véritable chef, trop éphémère, de l'Etat, une classe moyenne rongée par la fiscalité, une classe ouvrière solidement encadrée par les syndicats, nos vieilles libertés devenaient singulièrement illusoires.

« Dans une large mesure, disait-il, les conditions politiques et sociales d'une tyrannie sont acquises : les classes libérales tombent, entraînant dans leur chute les institutions qu'elles avaient créées ; la grande industrie rassemble les foules, les exerçant à l'obéissance par la discipline du travail ! Voilà pour les forces. Quant aux instruments de la tyrannie, ils sont là : une presse qui, d'elle-même, s'est livrée, et la radio et le cinéma, moyens incomparables pour dominer les êtres jusque dans le secret de leurs impulsions. Mais où est le tyran ? »

Et M. Daniel Halévy ajoute : les instincts libertaires du peuple français s'exercent contre les forces qui menacent la liberté, les tiennent opposées les unes aux autres, empêchent toute tyrannie d'aboutir, s'opposent à la formation des psychoses qui sont l'âme des tyrannies... »

Oui, mais M. Daniel Halévy termine son ouvrage par cette apologue oriental : « Il s'agit d'un condamné à mort, d'un condamné de choix et, pour le bien servir, le souverain veut qu'on appelle, qu'on fasse venir de très loin le plus habile bourreau d'Asie. Le bourreau vient, le condamné s'agenouille. Le bourreau tire un sabre éblouissant, l'essaie, le manie, le fait tourner dix fois dans la lumière avec une rapidité vertigineuse, ravissante. Le condamné regarde, admire, s'étonne :

— Et moi ? dit-il.

— Penche un peu la tête, suggère le bourreau.

Le condamné obéit et, ô surprise, sa tête penchée glisse, tombe à terre. Le bourreau l'avait tranchée, le condamné n'avait rien senti. »

Et : « Nos libertés, peut-être... » termine M. Daniel Halévy.

Oui, peut-être perdons-nous nos libertés sans nous en apercevoir, tandis qu'aux Italiens on leur a dit qu'on les leur supprimait et brutalement. C'est cela que nous ne supporterions pas... »

L. DUMONT-WILDEN.

(1) Grasset édit.

LE CŒUR D'UNE WALKYRIE

(*Nouvelle*)

Au 43 est arrivé un événement : M. Vitroux est mort.

Beaucoup de ceux à qui on apprenait cette nouvelle ne se rendaient pas immédiatement compte de ce dont il s'agissait. De son vivant M. Vitroux ne s'appelait jamais ainsi ; on l'appelait « le mari de la concierge », et parfois, simplement, d'après sa nature : « cet ivrogne, ce fainéant ». On en parlait toujours en effet sur le ton du mécontentement.

M. Vitroux n'avait aucune conduite et ne se distinguait, proprement, que par son inconduite. Il oubliait, par exemple, d'allumer la chaudière du chauffage central, ou bien, par un temps très doux, il la poussait au contraire si fort qu'il était impossible de respirer. Il oubliait de distribuer le courrier du matin, ou bien, ayant mêlé tous les journaux et les lettres, il allait ensuite d'appartement en appartement pour reprendre des correspondances déjà ouvertes « par mégarde ».

Après tous ces malentendus, il se réfugiait chez le bistro et y restait plusieurs jours à bouder : « Puisqu'on n'est jamais content ! »

Extérieurement, M. Vitroux n'avait rien de respectable. Il était carré et rouge. Il avait l'air gêné parce qu'il ne rencontrait les gens qu'en se rendant chez le bistro ou en en revenant, et, ce chemin-là n'a rien de particulièrement triomphal.

Tout le monde plaignait la concierge, une femme très bien, réservée et affable, avec de jolis cheveux grisonnants.

— Elle travaille pour lui, disait-on. Si, du moins, ce vieil ivrogne mourait!

La concierge ne se plaignait pas de son mari, ne se disputait pas avec lui ; elle le méprisait en silence, pleine de dégoût. Elle le supportait comme on supporte un chien galeux qu'il répugne de tuer.

Mais voilà que le concierge tomba malade. De rouge et de carré, il devint vite blanc et maigre. Il restait derrière sa porte, n'ayant plus son air gêné, mais gardant un air de reproche.

Ensuite, il s'alita.

— Le voilà maintenant qui se met au lit !... dirent avec reproche les locataires du 43.

— Il n'a que ce qu'il mérite ! s'écria-t-on au 45, le numéro où se trouvait le bistro.

Et voilà que M. Vitroux mourut.

Il mourut le matin, à l'aube. Les femmes de ménage furent les premières à l'apprendre et à en distribuer la nouvelle à tous les étages avec le pain et le lait.

Des groupes se formèrent devant la boulangerie, chez le boucher, dans la boutique de l'Italien, et les filets à provisions s'agitaient ; on frissonnait sous les fichus de laine.

— Le mari de la concierge du 43 est mort... monsieur Vitroux...

Et, en cagnardant comme des oies : — ho, ho, ho ! — des voix enrouées exprimaient leur surprise et leurs condoléances.

La phrase extraordinaire : M. Vitroux est mort, épouvantait. Les mots « M. Vitroux », — au lieu de « l'ivrogne de la concierge » — incitaient à le reconnaître pour un homme, ayant comme tous les autres, un nom propre, et non pas une énumération injurieuse de ses défauts.

Et l'on annonçait à son sujet quelque chose d'important et même de solennel : il est mort ;

— Ho, ho, ho, ho !...

Voilà donc de quoi il était capable !

Les locataires du 43 se recueillirent ; ils fermaient la porte sans bruit et se glissaient vite dans l'escalier, jetant des regards de coin sur la fenêtre de la concierge.

L'actrice du troisième, petite théâtreuse comique, mais avec tendance au tragique, souffrant toujours de ce qu'on lui eût soufflé quelque rôle, se sentait comme frustrée, jusque dans cette mort de M. Vitroux. Elle eût été fort surprise si on lui eût expliqué que son humeur déprimée venait de ce qu'elle enviait le mari de la concierge de tenir à ce moment-là le premier rôle au 43.

Vers le soir, elle put trouver un moyen de se détendre les nerfs. Son ami lui ayant apporté une corbeille d'orchidées, elle l'envoya immédiatement sur le cercueil du pauvre M. Vitroux. Et tandis que son ami, serrant les lèvres d'un air offensé, descendait l'escalier, emportant dans la loge son somptueux présent, et que, sur l'escalier, des dames le laissaient passer avec déférence, l'actrice, penchée sur la rampe, faisait joyeusement claquer ses petits talons : comme on allait, dans la loge, s'exclamer, babiller et s'étonner ! Oui, dans la pièce, elle s'était taillé un beau rôle...

L'odeur fade et répugnante du chlore et du formol monta l'escalier, se glissa sous la fente des portes, s'insinua dans les idées et le sommeil des gens. Le vieux du quatrième eût une crise d'asthme et obligea sa fille à jouer aux cartes avec lui jusqu'au matin. L'actrice ne

voulut laisser partir son ami que très tard dans la nuit. Elle sentait que, bientôt, très prochainement, elle allait rendre l'âme, et, à cette idée, elle souriait doucement et fermait les yeux. Les deux petites vieilles du premier errèrent jusqu'à une heure avancée dans leur appartement, s'effrayant l'une l'autre. Les enfants du second pleuraient et ne permettaient pas que l'on éteignît la lumière.

Dans la matinée, un des fils de la concierge porta à tous les étages les invitations à l'enterrement, une grande feuille à large bordure noire. Le faire-part se posa sur l'oreiller du vieil asthmatique, sur la table couverte de dentelle de l'actrice, sur la commode des deux vieilles, sur la nappe à thé du second, et partout se penchèrent sur lui des cils frémissants et des yeux fixes.

La concierge, Mme Vitroux, vit pour la première fois le nom de son mari solennellement imprimé et à la place d'honneur. Il accomplissait pour la première fois une action reçue, tout à fait honorable, qui provoquait l'intérêt et même le respect de chacun ; on parlait de lui, on s'informait, on réfléchissait à son propos à chacun des cinq étages et même dans la maison à côté, la maison d'en face, dans la boulangerie et au coin de la rue. Il était : M. Vitroux. Il était flatteur, à ce moment-là d'être sa femme. C'est elle qui, pour la première fois, était à lui, et non pas lui à elle. C'était elle qui était sa veuve, et non pas lui qui était : « le mari de la concierge ». Le curé, avec lequel elle alla s'entendre pour le service funèbre, lui dit aussi, d'un ton consolant : « Ne pleurez pas, mais songez que, bientôt, vous irez le rejoindre. » Le curé, par ces mots, semblait, pour ainsi dire, reconnaître, lui aussi, les mérites de M. Vitroux et sa situation supérieure à celle de sa femme.

Les idées malséantes qui l'avaient agitée au moment où elle comprit que son mari mourait, Mme Vitroux les avait chassées, — les idées que sa mort arrivait trop tard, qu'elle était déjà vieille, que si cela s'était produit une quinzaine d'années plus tôt, alors que le plombier veuf s'était pris d'intérêt pour la canalisation de leur maison au point de venir deux fois par jour vérifier les robinets, — si cela s'était produit alors, ah ! oui, c'eût été une autre affaire ! Le plombier avait maintenant un atelier à lui, à Rouen.

Mais, après la mort de M. Vitroux, lorsque la vie prenait une allure si solennelle, Mme Vitroux oublia son plombier.

L'odeur du chlore et du formol croissait, s'étendait, ronflait en un profond accord. Maintenant, les terribles mots « M. Vitroux est mort » vivaient tandis que, à côté de lui, la vie quotidienne s'éteignait : ces mots avaient leur son de six syllabes formant chute à la fin. Ils avaient leur couleur : une large bordure noire sur du blanc ; ils avaient une épouvantable odeur, fade et traînante. Les locataires du 43 n'avaient plus faim, ne pouvaient plus dormir, ni lire, ni causer. Ils expiraient au son, à la couleur et à l'odeur de ces mots : M. Vitroux est mort.

*
* *

L'enterrement fut solennel. Les locataires se cotisèrent pour acheter des fleurs, — deux énormes couronnes d'immortelles, suggérant l'immortalité terrestre et le fait que le vieux concierge était inoubliable. Cependant, à la place d'honneur, à la tête, tremblaient les orchidées vénéneuses, perverses et voraces, — êtres d'un autre monde, égarés dans ce milieu bourgeois des œillets rouges comme une charmante dame patronnesse, descendue dans un sous-sol pour y visiter une blanchisseuse malade.

Mme Vitroux se tenait en avant de tout le monde, la tête à demi-tournée vers le cercueil, et, à travers son voile de crêpe, elle voyait la foule en prières écouter avec tristesse et solennité le *De profundis*.

Beaucoup de gens pleuraient.

La tête du vieux locataire du quatrième tremblait de côté comme s'il désapprouvait cette fantaisie du vieux concierge. Bien qu'il eût envie de dormir, il s'était traîné à l'enterrement, car il lui sembla ne pouvoir se délivrer qu'ainsi de ce quelque chose d'effroyable et de dégoûtant, qui était entré dans la maison.

A côté de lui, sa fille pleurait amèrement, songeant qu'elle ne pourrait plus se marier maintenant, que son père l'avait rongée tandis qu'il vivait à son plaisir, l'obligeant à se lever dès six heures du matin pour lui préparer son café, et s'imaginant avoir de l'asthme.

L'actrice, poudrée d'une poudre violette, pleurait aussi. Elle se figurait être dans la bière et doubler le concierge dans son magnifique premier rôle.

— Des fleurs et des larmes, murmurait-elle. Des fleurs et des larmes ; mais, nous, les morts, nous n'avons plus besoin de rien !...

Les petites vieilles du premier répandirent, elles aussi, quelques larmes. Elles allaient à tous les enterrements parce que c'était pour elles le

fait quotidien le plus intéressant, — un fait divers, pour ainsi dire.

La veuve Vitroux, voyant toute cette affliction et le recueillement près de la dépouille de son mari, écoutait les incompréhensibles, mystérieuses et fantastiques paroles latines que le curé adressait à M. Vitroux. Et quand le suisse qui dirigeait toute cette parade frappa les dalles de sa hallebarde et commença à faire défiler les assistants lentement, en ordre, pour exprimer leurs condoléances à la famille, et que des dizaines de mains se tendirent vers Mme. Vitroux et ses deux solides fils, Pierre et Jules, pour serrer leurs mains, gantées de fil d'Ecosse noir, neuf et criant, elle se mit tout à coup à pleurer de façon amère, bruyante et sincère.

Elle pleurait son mari, imposant et fier, couronné d'immortelles, ce « monsieux Vitroux » devant lequel tout le monde s'inclinait avec déférence, et grâce auquel on serrait si respectueusement sa main gantée de fil d'Ecosse. Elle pleurait « monsieur Vitroux » ; elle en était fière, et elle l'aimait.

Lorsqu'après l'enterrement la famille remplit sa petite loge pour se reposer et manger quelque chose en soupirant, mais avec appétit, — car enfin, qu'y faire? — et l'air de dire : « Il est parti pour un monde meilleur, tandis que nous sommes bien obligés de manger pour demeurer encore dans ce monde médiocre », la veuve Vitroux, en versant le café, déclara :

— Mon pauvre André disait souvent : « Le café, il faut le boire bien chaud, et avec du cognac. »

La formule n'avait rien de particulièrement subtil, mais la veuve la prononçait sur le ton pathétique que l'on prend pour citer les paroles historiques des grands hommes. Et les auditeurs la reçurent comme telle.

Ils se turent quelques instants de façon très significative et soupirèrent profondément. Et, à quelqu'un qui n'avait pas bien entendu, ils répétèrent la formule avec piété.

NADÉJDA TÉFFI.
(N. LOKHVITSKAIA.)

(*Traduit du russe avec l'autorisation de l'auteur, par* Denis Roche.)

JULES SUPERVIELLE
POÈTE DE L'ÉTRANGE

Tout poète est médium. Et sa clairvoyance critique passe loin celle des spécialistes. Lorsqu'il présenta, en 1919, les *Poèmes* de Jules Supervielle, Paul Fort mit en guise de point d'orgue à sa préface ce syllogisme subtil : ces vers « sont du plus sensible poète ; or, ils sont d'un vrai poète ; donc ils sont d'un grand poète ».

Le prince des *Ballades* avait touché juste. Ce premier recueil était, en effet, d'un grand poète en formation, d'un très grand poète futur : celui qui serait lui-même dans *Gravitations* et dans le *Forçat Innocent*. Car Supervielle a rapidement et profondément évolué. Qui décèlerait son fluide singulier dans les tout premiers vers de *Comme des voiliers* (1910) :

> Partout où ton pas est allé
> Et partout où ta main se pose
> Il reste de toi quelque chose
> D'indéfinissable et d'ailé.

On s'attend volontiers à la signature de Sully Prudhomme, ou de Victor Hugo, le Victor Hugo des *Chansons des rues et des bois*. Ça et là, bien sages, bien « finies » (Supervielle, après Musset et Lamartine, aima Leconte de Lisle), des évocations parnassiennes :

> Les grands eucalyptus sont ruisselants de lune,
> Toute la nuit se coule au fond des bois d'argent...

Les *Poèmes* (*Voyage en Soi*, *Poèmes de l'Humour triste*, *Le Goyavier authentique*), dénoncent un tempérament, apportent des notes neuves. Les trouvailles abondent. La virtuosité boucle sa boucle. Mais, en dépit de cette maîtrise verbale, de la bigarrure des images, de la variété du ton et du rythme, de la truculence exotique, maintes influences se disputent encore le poète. Il médite son art à l'ombre du psychologue Bourget :

> Le doute suit mes vers comme l'ombre ma plume...

Une nuance à la Samain s'attarde en ce distique :

> Ah ! croire que l'on dit pour la première fois
> Et n'être que l'écho brisé d'une autre voix...

Jules Laforgue, — né, lui aussi, à Montevideo — a sans nul doute collaboré à cette amusante fantaisie :

Soyez bon pour le poète,
Le plus doux des animaux,
Vous prêtant son cœur, sa tête,
Incorporant tous nos maux...

Pourtant, attention ! Une voix nouvelle, çà et là, se cherche. Ecoutez-la, filets épars hésitant à sourdre :

J'ai vécu loin de moi dans ma ville tarie.
Que de fois je me suis vu comme un étranger !
Mais je vais vers mon cœur comme vers ma patrie...

Cette voix sera bientôt dans sa force, — c'est-à-dire dans sa vibration *inouïe*.

Et voici le livre décisif, au titre véridique : *Débarcadères* (1922). Supervielle débarque sur les rivages de *sa* poésie. C'est un fait accompli. Qu'il se disperse, plus tard, jusqu'aux astres, qu'il ne se retrouve plus soi-même, il n'importe : il est sauvé. Notre patrimoine lyrique le possède et le garde...

Ici, la forme s'élargit. Les moules tombent, brisés. La prosodie perd ses entraves visibles, les échange contre des conditions occultes, plus redoutables, et que seul peut affronter l'élu épris de cette « perfection secrète » dont parle Gide. Le vers s'étend à l'échelle des évocations :

La pampa se descellait, lâchant ses plaines de cuivre,
Ses réserves de désert qui s'entrechoquaient, cymbales !

La strophe incantatoire se lève :

Paorares, colliers, calandres, ramphocèles,
Vives flammes, oiseaux arrachés au soleil,
Dispersez, dispersez, dispersez le cruel
Sommeil qui va saisir mes prunelles mentales !

(« Me réveiller ! » dit Valéry, l'obsédant Valéry veillant à tous les tournants de la pensée...)

La hantise de l'universel s'affirme :

Mon cœur découvre en soi tropiques et banquises,
Voyageant d'île en cap et de port en surprise
Il démêle un intime écheveau d'horizons...

Et se pose, inquiétante et confidentielle, l'interrogation mystique :

Dans l'heure mille et millénaire
Qui trempe au fond des temps secrets,
Pour qui ces roses et ces pierres
Qui n'ont jamais désespéré ?

*
* *

Mais il me faut, à présent, parler de *Gravitations* (1925) et du *Forçat Innocent* (1930). Suis-je en état de grâce ? Ces livres pleinement admirables, où courent les grandes marées de la poésie, comment, d'*en-bas*, en faire sentir la puissance, le surnaturel frisson ? Ils brassent des richesses inconnues. Notre esprit en titube. Que Supervielle plonge au-dedans de lui-même ou qu'il s'écartèle à travers l'étendue cosmique, il reviendra vêtu de sortilèges. Thèmes dominateurs : la mort, l'espace, le temps, les abysses, l'abîme. Nous sommes loin du chant « jeune et allègre » que signalait René Lalou lors des jeunes œuvres. Tous les cyclones du vertige sont en mouvement. Le réel s'amollit, cède. L'*ailleurs* métaphysique va régner, dilaté de tous les possibles.

Quelque réalité qu'il touche, Supervielle — ce forçat démiurge — paraît toujours la dominer, la modeler à son gré, fugacement. Elle dépend plus de lui qu'il ne dépend d'elle. Et, *pourtant*, tout s'échappe, tout est trop fluide, tout se reconstruit autrement !

Dans ce curieux *Uruguay* (prose, mais poème) évoqué à travers des zones de songe (Jean Cassou a retrouvé ainsi Bayonne), le passage suivant est caractéristique à cet égard :

« ... Et voilà que nos chevaux étaient prêts sous nos mains, qui allaient et venaient devant nos yeux. Nous faisions nous-mêmes de la réalité, et ensuite nous touchions cette réalité grande, belle, vivante. Nous prenions connaissance des volumes, du poids, de la consistance... C'est dans la campagne uruguayenne que j'eus pour la première fois l'impression de toucher les choses du monde, et de courir derrière elles ! »...

Une page de Valéry s'impose :

« Un homme, dit-il, n'est qu'un poste d'observation perdu dans l'étrangeté.

« Tout à coup, il s'avise d'être plongé dans le non-sens, dans l'incommensurable, dans l'irrationnel ; et toute chose lui apparaît infiniment étrangère, arbitraire, inassimilable. Sa main devant lui lui semble monstrueuse. On devrait dire : l'*Etrange*, comme on dit l'*Espace*, le *Temps*, etc.

« C'est que je considère cet état proche de la stupeur comme un point singulier et initial de la connaissance. Il est le *zéro absolu* de la Re-Connaissance... »

Ce point, zéro absolu de la Re-Connaissance,

par contre n'est-il pas un degré élevé de la supra-Connaissance, de celle qui ravit l'esprit nu dans l'abîme et fait entrevoir Dieu?

Marque-t-il une mort anticipée — ou bien le départ vers une vie supérieure ?

Tandis que Valéry-Narcisse s'isole, précise durement sa pensée, s'affirme sans cesse davantage, s'oppose au monde extérieur, se reflète dans tout miroir, Supervielle perd son moi, perd sa forme, se perd :

> Suis-je là-bas ou suis-je ici ?
> Je ne connais plus les regards
> Que mes yeux m'offrent sans merci
> Devant l'univers miroir...

Il glisse au cœur des autres règnes, s'arrête, roc, au bord de l'anéantissement :

> Montagnes et rochers, monuments du délire...
> Mêlons-nous sous le ciel qui n'a pas de sursauts...

Le Cosmos vertigineux l'aspire :

> J'avance entre les astres avec deux chiens aveugles...

Partout, à chaque pas, il met à vif l'étrange qui couve sous le poids du quotidien familier. Découvertes angoissantes. Traversée de régions inhabitables (qu'il s'efforce, m'a-t-il confié, d'oublier dès son retour sur la terre ferme de tous les jours, car Supervielle n'écrit que dans un état poétique certain, état second, état de transe...). Alors, tous liens sont brisés qui le rattachaient au *réel* :

> Terrestres souvenirs
> Qu'appelez-vous un arbre,
> La vague sur la plage,
> Un enfant endormi ?

Le sens des mots l'abandonne :

> Heureux celui qui peut dire : « Voici de *l'herbe*,
> « Regardez ce *cheval* buvant à la *rivière*...

Et l'anxiété suprême monte et croît :

> Des deux côtés de l'âme
> Que va-t-il advenir ?

Sous un tel regard, le banal s'efface, n'existe plus. Mieux, il apparaît qu'il ne peut plus exister, puisque ce qu'il démasque, une fois entrevu, impose terriblement sa vérité, proche, on le sent, de *la* vérité... Les choses les plus quelconques, ainsi, acquièrent une valeur extraordinaire, unique, absolue. L'être métaphysique transfigure les apparences :

> Boulevard Lannes que fais-tu au milieu du ciel
> Avec tes immeubles de pierre que viennent flairer les [années,
> Si à l'écart du soleil de Paris et de sa lune
> Que le réverbère ne sait plus s'il faut qu'il s'éteigne [ou s'allume
> Et que laitière se demande si ce sont bien des maisons
> Avançant de vrais balcons...

Et l'éternelle nouveauté du monde bouscule nos chronologies :

> Autour de moi tout semble avoir son luisant de dix- [neuf-cent-vingt-quatre,
> Et cependant on dirait le premier jour du monde.
> Tant les choses se regardent fixement...

*
* *

Le vertige, donc, des rafales d'angoisse. Mais non le désespoir : rien n'est désespéré, puisque tout est possible :

> Ne tourne pas la tête, un miracle est derrière
> Qui guette et te voudrait de lui-même altéré...

Principe d'identité, déterminisme sont dépassés. Espace et temps peuvent être parcourus en tous sens. Rien n'est rigide, rien n'est opaque. Une liberté surnaturelle laisse l'univers se faire et se défaire indéfiniment. N'est-ce point de cette effrayante liberté qu'il s'aperçoit être le forçat ? Nul jusqu'ici ne nous avait, avec des images aussi magiques, arrachés au familier, dépouillés de l'habitude, plongés dans le *songe de la vie*, où vie et mort s'interpénètrent si merveilleusement qu'il devient impossible de savoir où finit l'une, où commence l'autre :

> Tout le long de sa vie
> Il avait aimé à lire
> Avec une bougie
> Et souvent il passait
> La main dessus la flamme,
> Pour se persuader
> Qu'il vivait
> Qu'il vivait.
> Depuis le jour de sa mort
> Il tient à côté de lui
> Une bougie allumée
> Mais garde les mains cachées.
>
> (*Pointe de Flamme*, *Gravitations*).

A propos de ce poème étonnant, Supervielle a bien voulu me communiquer quelques lettres que lui adressa Rainer Maria Rilke, — Rilke,

un de ses grands frères en poésie. Elles sont encore inédites. Comment résister à la joie de transcrire ce passage relatif à *Gravitations :*

«... Depuis que j'avais trouvé « le Portrait » dans une Revue, je savais que j'aimerais tout ce que vous avez fait et tout ce que vous allez produire. Et ce poème magnifique me sert à présent de clef et pour ainsi dire de légitimation quand je m'avance dans votre multiple recueil de page en page, avide d'y entrer vraiment et sans restriction aucune. Les images que vous soumettez à vos plus secrètes intentions sont parfois d'une origine tellement éloignée et vous les employez avec une hardiesse d'explorateur : il arrive parfois que mon clavier, trop européen sans doute, ne contient pas la touche qu'elles voudraient frapper. Mais, pas un instant, je ne doute que cette musique à vide soit pourtant, elle aussi, de la même qualité que celle que, sous vos attouchements précis, mon instrument rend là où il suffit...

« C'est très beau, cela crée une continuité par-dessus des abîmes, je sens que cela ne s'arrête nulle part ; vous êtes grand constructeur de ponts dans l'espace, vos arches sont vivantes, comme les pas de saint Christophe, ce grand précurseur des ponts et de la poésie, qui, par sa démarche, était un des premiers à rythmer l'infranchissable. Et vous possédez, il me semble, le secret des grands constructeurs, la *nuance*, ce qui vous permet de remuer un poids formidable, de le déposer à l'endroit voulu, exactement, et de le déranger tout juste un peu, pour que la propre volonté de cette chose obéissante survive, en quelque sorte, à cet acte autoritaire que vous venez d'accomplir. L'habitude de remuer les masses et de faire usage de l'inutilité de nos pauvres choses humaines, comme s'il fallait les éduquer à une vie sidérale, cette habitude ne vous a point gâté la main. J'admire sa douce et précise légèreté dans une poésie comme *Pointe de Flamme*. C'est comme si c'était fait par personne. Presque tout le monde insiste trop et arrive à laisser les empreintes passionnées des doigts dans l'argile ; c'est une preuve de force. Mais c'est une preuve encore de plus de force que de savoir, le moment donné, faire comme... personne... »

Cette « douce et précise légèreté », nous la retrouvons dans maints poèmes du *Forçat Innocent*, surtout dans cette adorable suite de « Mes Légendes » déroulée entre terre et ciel :

Dans la forêt sans heures
On abat un grand arbre.

Un vide vertical
Tremble en forme de fût
Près du tronc étendu.

Cherchez, cherchez, oiseaux
La place de vos nids
Dans ce haut souvenir
Tant qu'il murmure encore.

« Les poètes n'écrivent pas pour être compris, déclare quelque part Derème. Ils écrivent pour ceux qui les comprennent. » Ceux qui comprennent Supervielle savent que l'on ne doit murmurer de telles strophes miraculeuses que dans un temple de ferveur et de silence, en tout abandon, en toute simplicité de cœur, religieusement...

*
* *

« Les années que Supervielle a passées, rêveur, dans les pampas, écrivait Paul Fort, ont laissé comme une marque sur sa poésie et l'influence des immenses plaines américaines sur son esprit est indélébile. » Certes ! Mais il ajoutait que l'essence française de ce Béarnais d'origine n'en a pas été modifiée. Est-ce bien certain ? Et convient-il d'ailleurs de parler de frontières à propos d'un tel pérégrin du Cosmos ? Pierre Gueguen se contente de rappeler que si les montagnes tiennent une place majeure dans le rêve du poète, c'est que son clan est né au pied des Pyrénées, à Oloron-Sainte-Marie. Mais, remarquons que ces « rugueuses cohortes » eussent pu aussi bien se dénommer Andes ou Carpathes : Supervielle dépasse infiniment le régional.

Justement aussi, le même critique constate l'importance du règne minéral dans le livre du *Forçat Innocent*, importance accrue depuis *Gravitations*. Je ne connais qu'un seul exemple de cet amour du rocher : celui qui a fait écrire à Sirieyx de Villers un livre envahi tout entier par le granit : *Les Âmes de la mer*. Mais c'est là un amour heureux, exalté, dansant autour de la diversité et du fantastique des formes. L'amour de Supervielle est tout autre. Echappant aux tourments humains, il se contracte ascétiquement dans le dur mystère de la pierre, se fige en lui, cataleptique.

... Pourtant, rien n'est désespéré, au fond, disions-nous, puisque tout est possible ! De sorte que cette poésie hallucinante, morbide peut-être (le déploiement de ses thèmes préférés invite à se ressouvenir de l'analyse que Pierre Janet a donnée de l'état mental psychasthénique,

état en partie caractérisé précisément par la perte de la fonction du réel, l'obsession métaphysique, les troubles du sens du temps, — le présent cessant d'être absorbant tandis qu'est accordée « une importance disproportionnée à l'avenir et surtout au passé »), cette poésie d'*inspiré* (Supervielle croit, pour son propre compte, à l'inspiration) ouvre des perspectives aussi troublantes que celles révélées par certains médiums. Elle déchire le voile terrestre, atteint cette hyper-conscience, libérée des catégories de la raison, que nous possédons peut-être en nous. Et, debout au centre de l'Etrange, Jules Supervielle nous appelle au secours et nous rassure tout à la fois...

FERNAND LOT.

EN VALAIS (1)

Mais quelle énergie dans le travail et quelle simplicité dans la foi distinguent les populations captives de la nature inclémente ! Le Val d'Anniviers, dont les habitants exercent à la fois le métier de montagnard et celui de vigneron, présente au moment des grands labeurs agricoles l'aspect d'une ruche héroïque. Dans le Valais tout entier, sans autres différences que celles résultant du mode de culture et des habitudes de vie imposés par la terre, on retrouve le même spectacle d'universelle et courageuse activité. Les hauts pâturages consacrés à l'industrie laitière et les vignes plantées au flanc crayeux et chaud des collines exigent des allées et venues perpétuelles entre la montagne et la plaine, tout propriétaire devant mener de front les deux cultures. Et quel Valaisan ne s'affirme propriétaire dans ce pays de démagogues où les ruines multipliées des châteaux témoignent de la fureur des passions égalitaires ? A Muraz, chaque maison est une petite ferme qui déverse son fumier dans la rue principale jusqu'au seuil de l'église construite à pic sur le rocher. Avec sa pauvre mule portant ce même fumier dans des hottes surchargées, le laboureur monte et descend d'une terre à l'autre, inlassablement, travail simplifié dans certaines communes par des émigrations en masse, suivant le cours des saisons. Les femmes partagent le destin dur et silencieux des hommes. Elles enfument et sarclent les jardins, taillent la vigne, bêchent et nettoient le sol autour des ceps que l'automne charge de grappes noires et de feuilles ciselées dans l'or. Une nichée d'enfants les accompagne, les plus petits installés dans des paniers sur quelque charrette primitive traînée par une mule, et quand midi couronne les sommets de buées rayonnantes, toute la famille déjeune avec les provisions de fromage et de viande séchée apportées du village. Sous le chapeau de paille tressé en forme de barque et couvert de rubans, le visage des travailleuses apparaît bruni et sans âge, dans un entrecroisement de rides creusé par la fatigue. Mais leurs yeux restent tournés vers un songe intérieur qui assure aux vies prisonnières l'évasion dans l'espace.

La religion préside aux labeurs des Valaisans montagnards comme à ceux des Bretons sur la plage témoin des épopées marines. Des crucifix de tailles et de factures diverses, sous un petit auvent de bois, rappellent à l'entrée des villages et le long des routes les calvaires dont la supplication s'immobilise entre la mer et le ciel. On procède à la bénédiction des alpages entretenus pour les troupeaux comme à celle des vaisseaux porteurs de nos destinées humaines et de notre civilisation. Les églises sont rarement désertes et beaucoup d'hommes y viennent au cours de la semaine entendre la messe avec les femmes. En revanche, les jours du Carnaval voient renaître, sous une forme rustique atténuée, les saturnales romaines. A défaut des caricatures de moines ivrognes et débauchés qu'exhibent dans leurs cortèges les luthériens de Zurich, l'imagination valaisanne se donne carrière en des mascarades d'une écœurante trivialité. Tout ce que la paganisme a laissé de superstition et de violence au fond de l'âme populaire y transparaît. Mais ce Carnaval grossier où revit le sombre et luxurieux génie de Rome est pour les Valaisans un divertissement national, légitime à l'entrée du carême, quoique le carême ait cessé lui-même d'exister depuis l'étonnante et presque totale suppression du jeûne et de l'abstinence chez les Confédérés catholiques.

Le goût théâtral engendré par l'apport du sang italien se retrouve dans la vie champêtre sous un aimable et savoureux aspect. Chaque année les bourgeois du Val d'Anniviers

(1) Voir la *Revue Bleue* du 1er août 1931.

vont accomplir leur tâche de vendangeurs dans les vignes communales au son des fifres et du tambour, ayant à leur tête le drapeau fédéral dont l'étoffe rouge porte une croix blanche, pareille à celle qu'Amédée V fit succéder aux aigles germaniques sur les étendards de Savoie. Au retour des alpages, ce sont les troupeaux qu'on fête ; les vaches descendent de la montagne où brillent les froides rosées d'octobre avec des rubans à leurs cornes et le cou chargé de guirlandes. Mœurs et coutumes bucoliques, héritées des ancêtres, auxquelles l'internationalisme tend à substituer ses gestes uniformes et les épaisses vulgarisations du cinématographe.

Les Roccas qui profilent leur ruines sur les cieux valaisans reportent la pensée vers ces époques féodales, riches de lyrisme et d'aventure, dont le peuple amena la fin en obligeant ses évêques, non seulement à sacrifier, mais à renier leurs anciens privilèges de comtes et de préfets. Un patient génie aristocratique avait ici, comme en France, présidé à l'organisation de la vie régionale et nationale. De la famille au château et au fief, du fief à la patrie, l'idéal populaire s'était élevé, faisant aux déserts laissés par l'invasion succéder les solides sociétés patriarcales, agricoles et guerrières du Moyen Age. Mais le principe oligarchique, fondement de l'autorité, blessait l'orgueil des montagnards. Ils avaient résolu d'écraser le pouvoir civil en acte sous la forme religieuse de l'épiscopat, et l'intervention des cantons catholique ni celle du Pape ne triomphèrent de leur besoin d'indépendance. Sauf quelques pans de murs et les tours pathétiques des collines, rien n'est resté des beaux châteaux princiers, cellules d'où rayonnait la vie urbaine. Torturer et mettre à mort les défenseurs de l'ancien régime, bannir les évêques ou s'emparer de leurs biens, s'appuyer sur les forces protestantes pour obtenir l'abolition de toute prérogative épiscopale, telle avait été l'œuvre des « francs patriotes », égalitaires catholiques dont le fanatisme devait aboutir au dogme du peuple souverain. Les rêves démagogiques montent du cœur de certaines nations comme ces brouillards de la plaine qui absorbent peu à peu dans la nuit toutes les cîmes.

En Valais, l'histoire a porté des fruits romanesques malgré l'effort du peuple pour la réduire à des mouvements de masses et des rêves de foules. Au XVIIe siècle, elle traverse une phase particulièrement sonore avec Gaspard de Stockalper, le grand baron montagnard dont les monarques d'Europe se disputaient les sourires. Destinée et caractère également mystérieux que ceux du patricien milliardaire qui entraîne le canton démocratique dans l'aventure d'un règne fondé sur les monopoles et les privilèges ! Il déconcerte le biographe par l'ampleur et la précision de ses actes et l'incertitude des buts auxquels il les ordonne. De quel sens revêtir les constructions sans nombre, les immenses réserves de munitions et d'armes où ses richesses s'engouffrent ? Voulait-il, en bon catholique, protéger ses coreligionnaires contre les empiètements de Berne, ou, simplement, s'assurer les chances d'une dictature ? L'âme de l'industriel anglo-saxon et celle de l'aventurier gênois fusionnent en lui. Que préféra-t-il de la puissance ou de l'argent, de ses forteresses ou de ses bibliothèques, du commerce ou de la religion ? Stockalper n'a pas laissé de mémoires comme Retz, et l'énigme du caractère s'ajoute dans son histoire à celle de la destinée. Mais si quelque force imprime à cette histoire brillante et secrète un mouvement continu, je crois qu'il faut en demander compte au génie de l'or.

La fortune du « Baron de Brigue » l'emporte sur celle des princes italiens, ses voisins. Il possède en pâturages, champs et vignes assez de terres pour occuper six mille ouvriers, et ses maisons ou châteaux se pressent sur un parcours de trente lieues entre Martigny et Domodossola. Les vassaux le voient passer sur une mule ferrée d'argent et celles qui le conduisent à la Diète, dans une berline offerte par un roi étranger, ont un pelage blanc comme les chevaux que les fées mettaient jadis au service de Peau d'Âne ou de Cendrillon. A Brigue, sa demeure familiale, bâtie sur les plans d'un architecte florentin et dont les tours affectent un air de campaniles, écrase par ses proportions et son luxe toutes les autres maisons patriciennes de la Suisse. Des jardins semés de fleurs et d'arbustes précieux, des portraits, des livres, des meubles rares en font un séjour d'une délicatesse italienne qui contraste avec le farouche paysage de pierre environnant. Stockalper, marié et père de famille, y copiera l'existence et l'étiquette des Médicis ou des Visconti, au sein d'une petite cour qu'illustrent les beaux esprits. Lui-même est un lettré, trop attaché aux sciences utilitaires pour s'élever à l'humanisme, mais curieux et réfléchi. Sa bibliothèque contient des traités de navigation, des ouvrages d'histoire et de droit en plusieurs langues, des livres de dévotion, des études sur le commerce international, mélange qui témoigne non seulement de la culture abondante et variée du lecteur, mais des tendances toutes modernes de son esprit. Car ce potentat silencieux fut un précurseur. Nourri

de connaissances pratiques et versé dans l'art des chiffres, il pressentait l'avenir industriel des peuples et les besoins de ce trafic international européen dont nos chemins de fer et nos automobiles ont simplifié le problème. Ici la fièvre de l'or entre en jeu. Stockalper est moins homme d'Etat que commerçant ; son génie travaille dans le positif des faits. S'il atteint aux conceptions grandioses, comme Napoléon traçant la route du Simplon, c'est par instinct de lucre, et non pour avoir saisi les lois morales universelles qui régissent le destin des peuples. Mais il sait le prix d'une bonne voie de communication permettant l'échange des courriers ou des marchandises et que les Romains, nos maîtres pratiquaient le fameux passage, tombé dans l'oubli chez les modernes. Son œuvre sera de ressusciter le commerce de transit entre la Lombardie, la Vénétie et la France à travers le Simplon, projet qui entre dans les cadres de la grande histoire. Organiser un transfert de soieries entre Milan et Lyon, rattacher l'Italie et Genève à la France par l'établissement de courriers postaux réguliers, revenir aux voies fluviales pour les transports, en vue d'éviter les frais de roulage, et construire à cet effet, de Collombey à Vouvrey, le canal qui porte son nom, ainsi s'achève le labeur international que le Baron accomplit seul et dans un milieu où l'ignorance engendre l'hostilité. Lui-même veille à l'entretien des routes, aux voyages de ses ballots de sel, au fonctionnement des postes, tout en multipliant les opérations commerciales fructueuses avec les Italiens. Si bien qu'à l'époque des berlines et des carrosses, Brigue est déjà le centre d'un immense réseau de communications internationales, les initiatives d'un marchand valaisan l'ayant élevée au rôle que rêvera pour elle l'Empereur français.

Tant de projets, de négoces et de travaux exigent une fortune inépuisable. Celui qu'on appelle le « Roi du Simplon » peinera toute sa vie pour l'acquérir. Les Valaisans le croient en relations directes avec le diable et que les sommes fabuleuses englouties dans ses constructions viennent de l'enfer. Elles sont simplement le prix dont se paient le génie de l'entrepreneur et l'habileté du diplomate. Stockalper pratique ses industries sur une grande échelle, suivant l'exemple des navigateurs italiens ou des riches marchands du Midi. Il a des débouchés de vente en tout pays, fournit de vin les ambassades et de bétail les marchés importants, exploite des mines de fer et de plomb dans la montagne, s'adjuge le monopole de certaines denrées, entre autres les escargots, et tire les plus extravagants bénéfices de la régie des sels. Un dépôt de sel équivalait alors à une petite fortune. Le Roi d'Espagne payait son alliance avec le Valais par quelques milliers de sacs de sel chaque année. Stockalper exerce sa régie d'une manière plus ou moins licite, mais qui fait ruisseler l'or vers les coffres du palais de Brigue. Dans le domaine de la vie guerrière et politique, ses relations européennes lui assurent d'autres profits, le Valais jouissant d'une importance géographique considérable aux yeux des gouvernements étrangers. Le Baron Gaspard en tire parti ; jamais on ne le voit refuser un cadeau ou un titre. Pour avoir simplement figuré dans l'ambassade chargée de renouveler le traité d'alliance entre Louis XIV et les cantons, il reçoit neuf cents livres et d'opulents bijoux. Le roi lui fera remarquer qu'il pourrait recouvrir d'or le toit de son palais avec les sommes données par la France.

Il aime l'argent plus que la guerre. Ses compagnies envoyées à Fontenoy ou à Lérida pour combattre sous nos drapeaux, ne le verront pas à leur tête. Louvois préfère, d'ailleurs, aux soldats valaisans les mercenaires des autres cantons, plus réputés, et que s'arrachent les gouvernements étrangers. Mais l'influence politique de Stockalper et son pouvoir d'intriguer sur place demeurent considérables. Il exerce les fonctions auxquelles le prédestinaient ses relations avec le Vatican ou les grands chefs d'Etat. Tour à tour gouverneur, député, chancelier, grand baillif, on le voit régner par le double prestige de l'intelligence et de l'or. Louis XIV l'a vainement enrichi ; ses sympathies demeurent acquises à l'Espagne. La Suisse fait rarement cause commune avec nous, soit en raison de sa foi, le protestantisme ayant échoué à Paris en même temps qu'il triomphait à Genève, soit parce que notre culture et nos traditions latines, romaines et monarchiques, lui restent incompréhensibles. Stockalper suit l'exemple de Mathieu Schiner, le Cardinal de Sion, adversaire haineux de Louis XII et de François Ier ; il entre dans les intérêts de nos ennemis et, chaque fois qu'il s'agit de levées de troupes en Valais, tend à favoriser l'Espagne ou l'Italie. Le gouverneur de Milan, Ossuma, obtiendra de lui, malgré l'opposition française, d'autoriser sur le territoire des « VII dizains » le passage des soldats du Comte Visconti Borromée. Il est de ceux qui pratiquent la neutralité sur le champ de bataille et l'oublient à l'arrière.

Pour sa religion et sa patrie, Stockalper a tra-

vaillé glorieusement. Le canton lui doit son développement économique et les minutes fameuses qui, d'un petit pays, ignoré et sauvage, ont fait un centre vivant, le point de fusion où se mêlent et s'entrecroisent les races. Sa protection était assurée à tous les ordres religieux, sans distinction et quelle que fût la défiance témoignée aux religieux français, toujours suspects à Saint Maurice où ils apportaient la réforme et le progrès. Il rappelle le Jésuites, maîtres de sa jeunesse, après la première expulsion et toute tentative calviniste se brise contre sa volonté de faire respecter l'Eucharistie et la Vierge Marie, chassées de Saint Pierre par les Génevois. Mais le peuple aveugle et plongé dans une incurie qu'entretient son isolement méconnaît les bienfaits prodigués, la résurrection du pays sommolent sous cette main patricienne qui a brisé le rocher valaisan pour donner passage aux souffles de l'espace. Il ne voit que les palais, les jardins féériques, les beaux attelages, tout le faste et le luxe italiens dont l'éclat détonne sur une terre pauvre arrosée par la sueur des pauvres. La chute de Stockalper se produit en raison de ce fait unique, mais tangible : sa richesse. Il tombe sous le fardeau de la prospérité et du succès, choses incompatibles avec le dogme de l'égalité. Les Valaisans, premiers démocrates de la Suisse, ne commettront pas l'erreur de considérer la propriété et la fortune comme appartenant à celui qui les gagne, fût-ce pour le bien du peuple. L'énormité des bénéfices réalisés par le Baron dans le commerce des sels permet de supposer des malversations, mais le crime sur lequel les juges insistent est celui des « enrichissements personnels ». Ils craignent le pouvoir de l'or et ses séductions aux yeux des masses, trop vite conquises par les sourires et les présents. Dangereux aussi l'intelligence, le génie de précurseur qui a fait d'un seul homme le maître de tout un pays et de ce pays lui-même un point de mire pour les nations environnantes. Que devient la souveraineté du peuple aux mains de celui dont l'étranger convoite les bonnes grâces et qui porte sur sa poitrine des chaînes d'or offertes par les rois ? L'acte d'accusation stipule que : « la fortune et la puissance extraordinaires de Gaspard de Stockalper constituent un danger pour l'Etat et qu'il ne lui manque que le titre pour être le souverain effectif du pays... » De là à confisquer la fortune en question au profit des dizains, le pas est vite franchi. Mais le coupable a pris soin de s'assurer des réserves en Italie et les dix années de son exil ne connaîtront pas la gêne.

La vie politique en Valais traverse aujourd'hui les mêmes orages qu'au temps des Barogne et des Stockalper. Race têtue et passionnée, les montagnards apportent à leurs élections, cabales et procès la fougue et l'esprit de secte des paysans dont l'honneur se croyait outragé par le luxe du Baron de Brigue. Partis et familles prolongent entre eux les vendettas, mais on ne voit plus de grandes figures se dégager des foules pour imprimer quelque mouvement au pays et faire monter vers lui les courants d'une vie puisée aux sources du monde. L'égalité nivelleuse règne dans les deux Valais, terres dont l'âme politique demeure une, malgré la différence des langues, et qui ne supportent le privilège sous aucune forme chez leurs fonctionnaires et leurs aristocrates. Toute apparence de supériorité matérielle y soulève la colère. Violences qui semblent les réflexes du paysage et dont nous serions tentés de croire la montagne responsable. Qu'ont à faire la raison, la paix, l'équilibre social dans son ombre cent fois millénaire où palpitent encore des feux de volcan ?

Oui, comme le dit Daniel Rops, la montagne est inhumaine. Elle subit nos conquêtes et l'humiliation de nos machines avec la rage du lion qu'a vaincu l'art féroce et compliqué du dompteur, mais ses griffes, tôt ou tard, la vengent. Ennemie des moissons comme des cités, elle interdit la vie sociale et fraternelle, le travail humain, l'effort qui enrichit et féconde, geste du pêcheur faisant voile vers une île inconnue ou du semeur, confiant son grain à la terre. Toute générosité dans le labeur, toute lièvre de désir et d'ambition, elle les oriente vers l'inutile, dans l'illusion de ses sommets vierges qui commandent l'ascension. Et l'homme parvenu jusqu'aux cimes, elle le guette, embusquée dans le piège des gouffres ou dans la léthargie des neiges.

Mais la noblesse de nos amours est faite de leur désintéressement. Les Valaisans chérissent la montagne pour elle-même, pour son immensité et sa beauté, pour les jeux de la lumière sur ses blancheurs, pour le rythme saccadé de ses saisons, pour l'enchantement de sa flore et de cette pourpre byzantine dont le soir d'été charge ses sommets. Et la montagne, du moins, leur accorde les bienfaits du silence et du rêve, l'oubli des vaines agitations de la plaine. Sur le sein maternel de la solitude, ils s'y reposent, attentifs aux voix de leur âme où ils n'ont pas cessé de croire que Dieu réside comme au ciel.

YVONNE DE ROMAINS.

LES AMBITIONS DE VAUVENARGUES

La plupart des éducateurs enseignent à leurs élèves les dangers de l'ambition. Ils se plaisent, généralement, à la condamner, par une formule très simple et très banale. Cette sagesse ne les empêche point de donner en exemple maints grands hommes dont les prestiges divers nous guident, nous stimulent, et qui furent, presque tous, des ambitieux. Il y a là une gênante complication où l'on aimerait à se reconnaître, en décidant, pour chacune de nos gloires, si vraiment elle fut blâmable, si la passion que l'on accuse de perdre l'homme ne le sauve pas quelquefois, si, du moins, inconstante en ses résultats, bienfaisante, malfaisante, elle n'emprunte pas, à celui qu'elle anime, la beauté comme la laideur.

Le but poursuivi, les moyens employés jugent la valeur d'une ambition. Quand elle s'applique à des conquêtes méprisables, on déplore de la rencontrer chez un illustre personnage qu'il est convenu d'admirer. On la prône, on l'encourage, on l'exalte, quand elle semble viser très haut ou, de préférence, quand elle réalise un tour de force. Il faut admettre qu'ambitionner et vivre sont presque synonymes, l'ambition n'étant autre chose que l'instinct de conservation surexcité.

Cependant, beaucoup d'entre nous ne peuvent se défendre de vouer une considération particulière, parfois même un culte, aux êtres d'exception qui, comme l'Ecclésiaste ou Bouddha, représentent l'école du renoncement. Ses adeptes n'échappent-ils pas aux subterfuges que la nature emploie, pour nous conduire à des fins malheureuses ? Ne se placent-ils pas au-dessus des agitations et des souffrances parmi lesquelles se débattent les hommes d'action ? Dans les conflits que suscitent la vanité, la cupidité, la multiplication des besoins, vainqueurs et vaincus ne sont-ils pas, tous, les dupes de l'inconscient ? Renoncer, n'est-ce pas s'affranchir, et cet affranchissement n'est-il pas le bonheur ? Un fakir est vénéré. L'ermite passe pour un sage. De même, on prête volontiers aux moralistes un détachement supérieur, une sérénité incompatible avec d'ambitieuses préoccupations.

Interrogeons Vauvenargues. La tristesse de son destin renforça son âme. Délicate et vaillante, elle demeure exemplaire et commande la sympathie. On ne saurait attendre d'elle que d'irréprochables inspirations. Profondeur, noblesse, indépendance durent la rendre inaccessible à l'ambition, s'il est vrai que celle-ci n'est pas digne d'un beau caractère.

Or, Vauvenargues, penseur, fut soldat. Nous le voyons consacrer toute sa vie à l'action, plus encore qu'à la méditation. Ses maximes, qui sont, avant tout, des règles pour agir, furent écrites entre deux batailles, au cours d'un voyage, ou pendant une lutte contre la pauvreté. L'abstention répugnait aux hardiesses de sa nature. Son instinct le portait à s'agrandir. Comme Egée, le bon esprit, qu'il peignit, — se peignant lui-même, — tout ce qui était grand le transportait.

Qu'eût-il fait, dans une petite ville « où la vertu est traversée par l'envie » ? Fils d'un consul peu fortuné, mais gentilhomme, il rêva, d'abord, de gloire militaire et s'imagina que devenir, à dix-huit ans, sous-lieutenant au régiment du roi, c'était suivre les traces de Turenne. Il se montra valeureux, en Italie, en Bohême. On le nomma capitaine. Et puis, il démissionna. Le mauvais état de sa santé, aggravé par ses campagnes, ne lui permettait pas de continuer à faire la guerre. A cette raison, d'autres, plus secrètes, s'ajoutaient. L'armée avait déçu Vauvenargues, qui vivait trop loin de la Cour, pour s'élever à de hauts grades. Il voyait autour de lui de jeunes officiers, poussés par la faveur, intriguer, discuter de leurs plaisirs et du *bon ton*. Et voici comment il apprécia son milieu : « Les officiers sont accablés de dépenses que le faste des supérieurs introduit et favorise ; et bientôt le dérangement de leurs affaires ou l'impossibilité de parvenir et de mettre en pratique leurs talents les obligent à se retirer, parce que les gens de courage ne sauraient longtemps souffrir l'injustice ouverte et que ceux qui travaillent pour la gloire ne peuvent se fixer à un état où l'on ne recueille aujourd'hui que de la honte. » Aussi déclara-t-il au roi, dans sa lettre de démission, qu'il était « pénétré de servir, depuis neuf ans, sans espérance, dans les emplois subalternes ». Les assises de son optimisme effondrées, il méditait d'en construire d'autres. D'ailleurs, certains dons lui manquaient, notamment la patience, l'amour des détails, indispensables, d'après lui, dans l'armée. « Il faut avoir les talents de son état, ou le quitter », a-t-il écrit.

C'est en mai 1743 que Voltaire s'étonna de trouver un officier dans ce correspondant imprévu qui venait de lui révéler son génie d'écri-

vain et fit connaître à Vauvenargues sa surprise, disant que le métier des armes est, à la vérité, très noble, mais un peu barbare, et aussi propre aux hommes communs et bornés qu'aux gens d'esprit. Lorsqu'en décembre de la même année le capitaine ami des lettres prit le parti de quitter le régiment du roi, les malicieuses remarques de Voltaire ne manquèrent pas de l'y encourager.

Mais, surtout, deux ambitions nouvelles étaient nées. Vauvenargues, que les grands desseins passionnaient, qui craignait de « raser trop timidement la terre », projetait, en même temps, de mettre sa connaissance de l'esprit humain au service de la diplomatie et de conquérir une gloire littéraire.

Les moyens par lesquels il tenta d'accéder à la diplomatie feraient sourire un diplomate. Un arriviste de notre temps parviendrait difficilement à les concevoir. Il appartient à l'honnête homme de rendre justice à ce fier candidat qui, offrant son concours avec une simplicité réfléchie, osa solliciter un roi, un ministre, en se recommandant uniquement de son mérite et de sa bonne volonté. Les remontrances qu'il eut le courage de joindre à ses sollicitations n'augmentèrent point ses chances de succès. Mais, s'il a lu ses lettres, le ministre Amelot a pu deviner la grandeur morale de Vauvenargues. Elle apparaît, tout entière, en ces quelques mots : « J'ai passé toute ma jeunesse loin des distractions du monde, pour tâcher de me rendre capable des emplois où j'ai cru que mon caractère m'appelait, et j'osais penser qu'une volonté si laborieuse me mettrait, du moins, au niveau de ceux qui attendent toute leur fortune de leurs intrigues et de leurs plaisirs. »

Ajoutons que Vauvenargues n'eût pas prétendu à s'occuper des affaires étrangères, s'il n'eût été convaincu qu'il pouvait y rendre des services. La pénétration des caractères et des mœurs était de son domaine. Il eût aimé, dans les négociations délicates, utiliser des maximes qu'il s'appliquait, chaque jour, à parfaire, sans parler d'une éloquence dont Voltaire lui-même fut ému. Ce que nous appelons aujourd'hui la psychologie se rattache, en effet, à la politique par des liens trop souvent cachés à l'homme d'Etat qui, non seulement ne les manœuvre pas, mais semble ignorer leur existence.

Vauvenargues ne dissimula pas à son ami, M. de Saint-Vincent, qu'il souhaitait une fortune moins obscure. Quand il fut évident—malgré une tardive intervention de Voltaire, ou, peut-être, à cause d'elle — qu'il n'obtiendrait aucun emploi dans les affaires étrangères, il se vit « borné de tous côtés ». Maladie, manque d'argent, contrainte et monotonie provinciales, préjugés des siens, paralysaient cet élan vers la gloire auquel il avait décidé de vouer toutes ses forces, comme on répond à l'appel du destin. Il savait que la vie est un combat et ne se croyait pas flétri par les avantages donnés à ses concurrents. Capable de « soutenir le malheur », ce n'était pas de son échec qu'il souffrait, car « le succès n'a jamais été que le second objet de ses efforts ». Il souffrait de ne pouvoir « obéir à son génie ».

Mais son génie n'était ni la guerre, ni la diplomatie, ni les honneurs qu'on achète avec son honneur. Moraliste, écrivain, il comprit, alors quelle gloire lui était promise. Aix ne pouvait la lui donner. Il résolut de venir « demander justice à Paris, la patrie commune des talents ». Efforts dont nous mesurons avec peine l'étendue. La résistance des parents, aux yeux desquels un gentilhomme dérogeait, en se consacrant aux *belles-lettres*, ne fut pas le moindre des obstacles à franchir. Les embarras financiers, les troubles d'une santé profondément détruite s'opposaient également à des aspirations dont, seul, Vauvenargues sentit la puissance et la beauté. Il s'en alla, pourtant, vers le but qu'il avait choisi, porté par une hâte où l'approche de la mort s'annonçait. Dès que fut publié, sous la forme anonyme, son *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, dès que l'admiration conçue par Voltaire se propagea, il eut conscience d'avoir atteint son but, et put mourir, en songeant : « Les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire. »

La gloire ! Croire à cette divinité, fut-ce la faiblesse de Vauvenargues — ou sa force ?

Nous rencontrons ici la foi permise à l'homme de génie, lorsqu'il n'attend rien de la vie future et garde, au fond de son orgueil, une suprême illusion. Dispensatrice de lumière ou de ténèbres, de justice ou d'iniquité, l'opinion publique se montre si faillible, si changeante, qu'il est inouï de la diviniser. On ne saurait, non plus, la dédaigner, si l'on agit ; car l'homme agit pour l'homme, et toute consécration vient des hommes. C'est ce que Vauvenargues discerna, voulant trouver dans la gloire, en même temps que l'oubli de ses misères, le stimulant par excellence, un puissant motif d'activité, une raison de vivre, et de vivre noblement. Aux apôtres du sacrifice et de l'humilité, il répondit : « Ceux qui feignent de mépriser

la gloire, pour donner toute leur estime à la vertu, privent la vertu même de sa récompense et de son ferme soutien. » Cette philosophie pratique lui fit désirer, non seulement pour lui, mais pour tous les laborieux qui, dans leur condition, se distinguent, « une gloire assortie au mérite qu'elle demande. »

Travailler, avant tout, à l'épanouissement de son génie, mériter sa récompense, l'obtenir aussi pure que possible, c'est-à-dire d'ordre spirituel, telle est, en somme, pour Vauvenargues, la vertu. L'ambition dont elle s'accompagne est ainsi légitimée. Il faut, même, la proclamer salutaire, si l'on estime que l'action doit l'emporter sur la contemplation.

L'éminente qualité d'un ambitieux tel que Vauvenargues rend plus sévère, à l'égard de ceux qui atteignent le succès sans talent, le pouvoir par la bassesse ou la richesse par la fraude. Son exemple inspire, au contraire, une tendresse indulgente envers les malheureux que l'espoir aiguillonne. Ils ont si grand besoin de s'étourdir ! Tant qu'ils nourrissent un haut dessein et restent maîtres de leur ardeur, on serait coupable de les blâmer. Qui donc, au surplus, a la prétention de renoncer à tout ? Dans sa *Vie de Rancé*, Chateaubriand inséra cette phrase heureuse : « L'ambition est de toutes les âmes ; elle mène les petites ; les grandes la mènent. » Elles la mènent, mais elles la gardent. Rancé, qui fut trappiste, demandait à Dieu sa récompense. Vauvenargues la demandait aux hommes. L'un et l'autre pratiquèrent un culte dont les règles, infiniment variées, conduisent aux plus belles routes de la vie, le culte de l'idéal.

Evoquer un des idéalistes les plus réconfortants (il en est de néfastes), à l'heure où le matérialisme étreint les peuples, semblerait vain, si l'optimisme, auquel Vauvenargues nous convie, n'était une source éternelle. On peut y puiser l'erreur. On y puise toujours le courage. La raison s'y joint quelquefois, et certains ont la gloire, d'autres la paix.

JOSEPH GUÉRIN.

POEME

AU JARDIN DE LUMIÉRE

I

Le jardin de lumière où les dieux nous attendent.
Garde-t-il les secrets que ses liens défendent
A l'âme avide encor de se désaltérer ?.....
O volupté qu'alors nous pouvions pénétrer !
Ivres du rayon pur de l'antique lumière
Nous allions dans la joie et la candeur première
Et le mépris de tout ce qui n'est pas l'amour !
La blancheur de nos corps revêtait tour à tour
Ou l'écharpe d'Iris que tissent les fontaines,
Ou le réseau mouvant des ombres incertaines
Que la lumière tend sous les jeunes rameaux.....
Bonheur silencieux, ignorance des maux !
Et malgré les accords de la vie, et l'haleine
Voluptueuse qu'exhale la souveraine,
Si doux était l'appel du sommeil séducteur,
Que sans même l'automne outrageant leur fraîcheur
Les roses se laissaient descendre sur le sable
Sur les ailes du vent paisible et pitoyable.....

II

O Déesse de la mesure et de la grâce !
L'âme avec toi s'envole et son essor embrasse
La mer harmonieuse où voguent les pensers.
Que nos vœux soient toujours à tes vœux enlacés !
Déesse au jeune front, sois-nous toujours propice :
Penser, comprendre, aimer deviennent un délice
Quand ton sourire enseigne et quand ton doigt prescrit.
Toi seule sais unir la matière et l'esprit.
La lumière du ciel aux énigmes profondes
Et les rayons de l'âme aux ténèbres du monde !

III

La lumière d'un sage et magnifique orgueil
Dont l'ardeur, pressentie au mystère du seuil,
Eclaire fixement la voie où tu t'engages
Pour pénétrer enfin les arcanes des sages,
Fait paraître à tes yeux les erreurs des humains
Et l'ombre évanescente où se tendent leurs mains.....
Toi, tout à ce trésor que renferment les âmes,
Tu songes aux élus qu'illuminent leurs flammes.
Loin des flottants désirs et des espoirs tremblants
La Beauté, devers toi, dirige ses bras blancs !
Et tu prêtes l'oreille à la source éternelle
En apaisant la soif de l'onde naturelle.....

Mais la fleur est séchée et trop lourds sont les fruits
Dans la splendeur des jours et l'infini des nuits !

ANDRÉ CAZAMIAN.

LE ROMAN

LES AFFAIRES ET L'AMOUR (1)

Il serait curieux d'étudier, dans le roman contemporain, la transformation de l'homme d'affaires. On y verrait à la fois combien ont grandi ses ambitions et ce qu'elles ont fait chez lui du sentiment de l'amour. Ce serait une double étude, psychologique et sociale, que nous espérons bien esquisser ici, un jour prochain, car la crise dans laquelle le monde est engagé depuis quelques années ne nous en offre que trop d'occasions. Nous ne voudrions pas laisser passer aujourd'hui celle que nous offre, comme une amorce, l'œuvre d'un jeune écrivain, d'autant plus significative à cet égard qu'il semble dégagé de toute influence d'école et dominé par la préoccupation exclusive d'interpréter son temps d'après ce qu'il en voit ou ce qu'il en sait. L'imagination crée, chez lui, selon la ligne du réel et ne se meut, sur le plan de la fantaisie, que dans l'atmosphère de la réalité.

*
* *

Après *Une bête de race* (2), ce second roman confirme l'impression faite par le premier et la précise. Une heureuse réussite est toujours possible chez un débutant bien doué ; s'il n'est pas appelé à une carrière de romancier, elle ne se renouvelle pas. Or, nous retrouvons dans l'œuvre que nous donne aujourd'hui Claude Morgan, toutes les qualités de la précédente, déjà mûries et renforcées. Il sait conter. Son entraînant récit s'empare de l'attention du lecteur et ne la laisse ni s'évader ni s'endormir. Mais ce n'est point par les complications d'une intrigue dramatique ou mystérieuse qu'il l'excite et la retient. Son grand mérite est de nous attacher à des personnages vivants, au développement de leur caractère, à l'évolution de leur destinée. L'aventure est là, passionnante, sous sa forme nouvelle, — les affaires ; et c'est l'aventure aussi des cœurs et des volontés : hommes et femmes d'aujourd'hui soumis à toutes les influences qui saturent notre atmosphère, aux agitations de notre temps et à ses fièvres. Roman psychologique, donc, et social, où l'action prend avantageusement la place de l'analyse, comme les incidents celle de la dissertation. Roman vif, alerte, dégagé d'allure, et décidé, qui se tient dans la grande ligne traditionnelle et s'adapte spontanément au goût du jour, aux besoins nouveaux.

Ce sont là des conditions de succès. Elles tiennent peut-être, dans le cas de Claude Morgan, à ce que son activité l'a placé très jeune au point le plus favorable pour observer les réalités de son temps. A la différence de ses confrères des générations précédentes, voilà un esprit qui ne s'est pas formé entre les quatre murs d'un cabinet de travail ou ceux d'un cénacle littéraire. Sa méditation ne s'est pas concentrée entre les rayons d'une bibliothèque. C'est au milieu du tumulte de la vie et parmi les applications de la science moderne, les créations de l'industrie, tantôt soutenues et tantôt dominées par les puissances financières, toujours mêlées aussi à la politique internationale, que la curiosité des âmes s'est éveillée dans son intelligence, avec le sens de la vie intérieure et que son imagination a pris l'essor.

Philippe Samazan est l'homme d'affaires sous son aspect le plus aventureux et, par conséquent, le plus romanesque : il a moins la passion du gain que la passion du risque. La création d'une entreprise s'associe pour lui à la spéculation sur les titres qui la représentent en bourse et aux vastes conceptions nées de la nécessité de reconstruire l'Europe. La fortune qu'il rêve d'édifier est à l'échelle des nombres astronomiques avec lesquels jonglent aujourd'hui les traités, les conférences et leurs « experts ». Par là il a de quoi nous intéresser. Et il nous intéresse encore par un autre côté : pour un tel homme, que peut être l'amour ?

*
* *

Dans son précédent roman, Claude Morgan nous avait montré un homme, Jacques Chalmin, un artiste, pour qui l'amour, « c'est l'association de deux êtres tendus vers le même effort, un équipage mû par le même rythme. » Chalmin a épousé la fille d'un grand constructeur monstrueusement enrichi. Il a cru qu'il

(1) Claude Morgan : *L'amour du risque*. (Ernert Flammarion, 1931).

(2) Voir *Revue Bleue* du 19 avril 1930.

pourrait l'intéresser à sa vie, à son art, à l'art, à la vie, et c'est elle qui l'entraîne dans le tourbillon d'une existence artificielle et folle. Nous avons dans *L'Amour du risque*, comme une réplique et une contre-partie d'*Une bête de race*. C'est l'homme qui est pris dans l'engrenage des forces extérieures et ne peut plus s'arrêter et ne s'appartient plus, tandis que Marion Pérez, nonchalanate, rêveuse et passionnée, vit toute pour l'amour et ne sait que se donner.

Aux trois phases de l'action correspondent trois phases du sentiment chez le personnage principal. La première est celle de « l'impulsion ». Philippe est jeune, ardent, plein de confiance, non moins attiré par l'aventure de l'amour que par l'amour de l'aventure. A ses yeux, elles se complètent. Son rêve est de se reposer de l'une par l'autre. Mais il est entraîné par ses affaires, la partie folle qu'il joue, le risque qu'il court. Et c'est la seconde phase : « la conquête. » Peu à peu se révèle, jusqu'à ce que finalement il éclate, l'antagonisme de l'aventure et de l'amour. Marion n'est plus qu'une gêne, une entrave. Son sacrifice est le prix de la conquête. Dans la vie d'un homme comme Philippe, il n'y a pas de place pour une femme comme Marion.

Mais cette vie qu'il mène ne l'exprime pas tout entier, ne satisfait pas toutes ses aspirations, ne comble pas sa nature. Marion Pérez aussi lui était nécessaire, et dès qu'il l'a perdue, il sent, il comprend tout ce qu'elle était pour lui. Ses associés, qui sont ses rivaux et deviennent bientôt ses adversaires, le comprennent à leur tour et voient le parti qu'ils peuvent tirer de ce désarroi moral. Ils forment le dessein d'introduire dans la vie de Philippe, pour qu'elle y prenne la place de Marion, sa sœur Thérésa, physiquement toute pareille, mais aussi dure, pratique, égoïste, que l'autre était tendre, romanesque et généreuse. Philippe se laisse prendre au piège, et dès lors, s'ouvre pour lui une troisième phase, celle de « la chimère » ; reconquérir l'amour qu'il a sacrifié, et le réintégrer dans l'aventure. Puisque Thérésa est si différente de Marion, pourquoi ne la façonnerait-il pas sur le modèle disparu, pourquoi n'entreprendrait-il pas d'animer cette forme si chère et toute pareille à l'autre, oui, de l'animer, c'est-à-dire de lui refaire une âme ? N'est-il pas lui-même un animateur, un créateur ? Il échoue, parce que Thérésa n'est qu'une pièce dans le système des forces dressées et organisées contre lui et qui finissent par triompher.

Il échoue, — mais nous laisse l'impression qu'il recommencera ailleurs l'aventure. Ce n'est pas un des moindres mérites de ce roman de nous donner, devant le personnage de Philippe Samazan, le sentiment d'une logique intérieure. Il se croit guéri de son amour, du risque, de sa fièvre d'action, attiré par la vie simple, naturelle, primitive, qui l'attend à l'île Maurice, son pays d'origine, où il va remettre en valeur ses terres tombées en friche. Sa passion le reprendra là-bas, parce qu'il l'emporte avec lui ; et ce qu'il va chercher, à son insu peut-être, ce qu'il trouvera sûrement, c'est, de nouveau, « l'empoignade avec le destin ».

*
* *

Il y a beaucoup de mouvement et de force dans ce récit, une grande habileté constructive, une rare netteté de dessin et précision du trait. Comme tous les romanciers de sa génération, ou ceux qui l'ont immédiatement précédée et dont elle s'inspire, Claude Morgan traite la matière de son art beaucoup plus librement que ne l'avaient fait, de *La Princesse de Clèves* à *Fromont jeune et Risler aîné*, ou, si l'on préfère, de Balzac à Proust, la plupart des romanciers français. Toutefois il n'accepte en rien l'influence du cubisme ou autres tentatives plus ou moins sérieuses pour substituer des schémas artificiels à la représentation de la vie.

Mais cette représentation elle-même est, dans une large mesure, construite, — et construite avec une certaine symétrie, — sans affecter pour cela des formes géométriques. L'allure du roman reste traditionnelle et, d'autre part, il y a de la réalité dans les matériaux mis en œuvre. Les deux romans de Claude Morgan pourraient être considérés comme des signes avant-coureurs d'une synthèse heureuse où se réconcilieront le modernisme et la tradition.

FIRMIN ROZ.

LES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

LADY HOSIE ET LA CHINE MODERNE

Peu de livres sur la Chine moderne en donnent un aperçu aussi intéressant, aussi vivant que celui publié par Lady Hosie sous le titre de *Portrait d'une Dame chinoise* (1). Il faut reconnaître que peu de personnes sont aussi qualifiées que l'auteur pour écrire un livre de cette portée. Car Lady Hosie n'est autre que la fille du célèbre profeseur Soothill, professeur de chinois à l'Université d'Oxford. Elle a passé toute son enfance en Chine ; elle parle le chinois couramment , et son mari occupa longtemps une position officielle en Extrême-Orient. Rien de surprenant donc que le *Portrait d'une Dame chinoise* soit un remarquable et pénétrant tableau de la Chine d'aujourd'hui, vue avec une sympathie qui n'exclut pas le plus clair discernement. Car si elle aime la Chine d'un amour filial et plaint les enfants qui n'ont pas connu l'amour d'une *amah* ou nourrice chinoise, elle en voit cependant les défauts, et même les tares.

Lady Hosie ne suit pas dans son livre un plan très strict ; elle préfère y donner libre cours à sa fantaisie, et noter rapidement les pensées, considérations et comparaisons qui se présentent à son esprit, suscitées par des circonstances fort diverses. Dans son premier chapitre, intitulé *Mother China*, elle nous fait une description vive et amusante d'un navire qui s'éloigne de Shanghaï pour remonter le Yangtsé. Les passagers, leurs conversations, ses propres observations à leur sujet, lui servent d'autant de sujets d'étude, d'une psychologie très fine, juste et réfléchie.

« Les coupoles et les dômes des banques et des journaux de Shanghaï, les façades de ses magnifiques palais du commerce, s'effacent dans le lointain. On eût dit des quartiers de Londres ou de Berlin, de New-York ou de Paris, qui se reposaient, troupe majestueuse d'aigrettes perchées sur cette portion basse et marécageuse du territoire chinois. Une grande jonque de haute mer nous dépassa, vent à l'arrière : l'équipage, sans doute de Canton ou de Ningpo, — excellents marins vifs et alertes, — nous jeta à peine un regard en nous croisant. Le soleil se dégagea complètement et brilla sur le miracle de l'immense voile de nattes. Le Huangpo vaseux fut tout à coup transformé : au lieu d'un fleuve brun, bourbeux de terre et de limon, il se transmua et devint le bouclier de bronze ouvragé d'un guerrier grec, tandis qu'un vent léger ridait la surface de ses eaux. Depuis des siècles, la Chine se tient ainsi, défendant son cœur, grâce à la vaste étendue de la Mer Jaune, appuyée contre son grand mur encerclant. Mais hélas ! ce n'était qu'un bouclier d'eau, et les enfants de l'Occident s'en sont venus par dessus la mer. Certains sont venus en quête seulement d'aventure, avides de captures, insouciants de la douleur qu'ils pouvaient infliger. D'autres ont cherché à s'approprier certaines des richesses de la Chine, tout en apportant cependant dans leurs propres cœurs une certaine charité. Et ceux-ci, lorsque l'heure a sonné pour eux de regagner l'Occident, sont partis à regret, désolés de quitter leurs amis d'une autre race. De part et d'autre, on a appris à aimer les liens d'une humanité commune et à se respecter l'un l'autre, tout en faisant des efforts et en partageant des intérêts réciproques. »

Sur le pont du navire, Lady Hosie avise Mme Sung, jeune femme moderne occupée à tricoter les *sweaters* que portent ses enfants. D'après la conversation qu'elle a avec Mme Sung et son mari, qui a passé plusieurs années en Angleterre, Lady Hosie comprend que « pour les Chinois modernes, la génération d'aujourd'hui n'est qu'un pont entre l'avenir et le passé. Et, de même qu'ils vénèrent leurs ancêtres du passé, de même espèrent-ils être vénérés par leurs successeurs dans l'avenir. Cette vénération, que nous appelons à défaut d'un meilleur terme le culte des ancêtres, est en grande partie la raison pour laquelle les riches fonctionnaires chinois se permettaient une pluralité de concubines. Ils espéraient avoir des fils qui les vénéreraient après leur mort. Un Chinois n'avait pas accompli son devoir envers sa famille avant de lui avoir donné des fils pour la continuer. C'est seulement ainsi que se trouvait sauvegardée une heureuse immortalité. »

Cette question de la polygamie est, du reste, selon Lady Hosie, un point très sensible chez les Chinois modernes. « On ne peut, dit-elle, s'empêcher d'éprouver de la sympathie pour ces hommes et ces femmes de la jeune génération qui éprouvent tant de honte de cette laideur existant dans la vie de leur peuple. Une des

(1) Publié par Hodder Stoughton et Cie, Londres.

principales raisons pour lesquelles on ne trouve aujourd'hui plus de véritable opposition à l'Eglise chrétienne chinoise, parmi les Chinois instruits de l'Ancienne Ecole, est que, au cours de ces dernières décades, elle s'est ralliée sans la moindre défaillance à l'idée chrétienne du mariage et du foyer. La nouvelle école de pensée ultra-moderne, *anti-chrétienne*, convainc facilement ceux parmi les Chinois dont les racines d'instruction ne sont pas profondément ancrées dans les traditions et les philosophes du passé. Mais les homme de l'ancienne école, qui cherchent un nouvel enseignement pour leurs fils, envoient ces derniers dans les institutions chrétiennes. »

Lady Hosie s'étend longuement sur l'horreur de l'ancien mariage chinois. Elle raconte même à ce sujet plusieurs anecdotes, certaines pathétiques, d'autres fort amusantes. Trop souvent, les jeunes Chinois sont fiancés d'office par leurs parents à des étrangères qui sont parfois fort ignorantes. Ce fut le cas notamment de celui qui découvrit que sa fiancée était totalement illettrée. Il n'hésita pas à la prier très sérieusement de bien vouloir être assez aimable pour se suicider, et lui rendre ainsi la liberté. Mais la petite ne l'obligea point ! Il est probable que le jeune homme, comme tant de ses compatriotes, prit une deuxième femme, instruite celle-là, qui fut sa véritable compagne. Il arrive souvent, même aujourd'hui, nous dit Lady Hosie, que des jeunes filles instruites consentent à une union de ce genre, car seul un homme riche peut se permettre plusieurs épouses, et elles sont ainsi assurées de trouver chez lui une existence luxueuse. Et ainsi « la première femme est l'épouse *de jure*, tandis que la seconde est l'épouse *de facto*. »

Cette licence est très chaleureusement approuvée par les nouveaux riches peu instruits qui détiennent, en Chine comme chez nous, le pouvoir de l'argent.

« Ignorant à la fois les éthiques du Confucianisme et la culture occidentale, ils aiment paraître et adorent arborer des décorations, se pavaner dans des autos magnifiques avec des épouses couvertes de bijoux ! »

Est-ce vraiment de la Chine qu'il est question dans le paragraphe cité ci-dessus ? On pourrait en douter !

Lady Hosie a une sympathie infinie et qui s'exprime avec une affectueuse tendresse et un véritable respect pour la foule chinoise anonyme, grouillante, résignée : « Qu'est-ce qui distingue une foule chinoise de toute autre foule ? C'est qu'on y remarque clairement les marques du labeur et les signes d'une extrême pauvreté, mais aussi celles d'une persévérance et d'une endurance inébranlables. Les Chinois donnent tout... et demandent si peu », ajoute-t-elle avec une pitié qui se nuance d'admiration.

Mais le nouveau venu en Chine est frappé par la multitude de cette foule qui se presse autour de lui, — « il serait facile de perdre l'individu dans la foule » — et par sa saleté et les maladies répugnantes qui la dévastent, — résultats de sa pauvreté extrême, car le peuple chinois, selon la pittoresque expression de Lady Hosie, « ne devance la famine que d'un bond ».

Pourtant, malgré cette menace constante, Lady Hosie déclare que ses amis célestes sont gais.

« On dit couramment, en Occident, s'écrie-t-elle avec indignation, que les Chinois sont une race inscrutable et sans joie, qu'ils rendent volontairement leurs visages inexpressifs afin de tromper l'étranger innocent. Rien ne saurait être plus éloigné de la vérité qui est celle-ci : il est inculqué dans tout jeune Chinois qu'il doit se tenir les yeux baissés devant ses ainés et ses supérieurs ; et il traite ainsi les étrangers en signe de respect, de politesse. Mais une promenade à travers une rue chinoise suffit à dissiper l'illusion que les Chinois sont tristes ; les passants rient, flânent, bavardent, s'interpellent. Il y a de l'animation et de la vivacité dans l'air. Comme ces passants diffèrent des passants anglais qui s'affairent le long des rues grises de Londres ! »

La Chine contemporaine suscite chez Lady Hosie une maternelle bienveillance. Elle attribue les troubles et les violences aux phases de son développement. « La Chine, comme nous tous, souffre de douleurs de croissance », dit-elle avec indulgence. Elle s'étend assez longuement sur les difficultés que les jeunes Chinois instruits à l'étranger éprouvent à leur retour en Chine à s'adapter aux coutumes de leur race. Et elle nous raconte l'histoire de Chang qui, bien que né à Hongkong, fut envoyé poursuivre ses études en Ecosse ! Il revint à Hongkong après plusieurs années d'absence, et tous ses amis remarquèrent qu'il paraissait très déprimé. Enfin, on apprit la vérité. « En Ecosse, Chang avait vécu dans une famille très respectable de la petite bourgeoisie, composée du père, de la mère et deux enfants. Le dimanche matin, ils se rendaient au service de l'église presbytérienne ; ils vivaient des vies tranquilles et utiles, et se montrèrent très bons pour Chang. Il vécut chez eux de quatorze à vingt-deux ans et prit

même un diplôme dans une Université écossaise. Puis Chang regagna son pays dans la Chine du Sud. Pendant ce laps de temps, son père était devenu très riche ; il s'était construit une belle maison pourvue d'une quantité de salles de bains. Des lustres électriques brillaient dans les salons. Les étagères contenaient des bibelots précieux. Qu'est-ce qu'un jeune homme instruit et de bon goût pouvait demander de plus ? » Hélas ! la mère de Chang était morte pendant son absence et son père s'était remarié. Cela, Chang le savait, mais il ne savait pas que son père avait introduit dans sa demeure *trois* concubines qui s'étaient empressées de lui donner de nombreux enfants. On imagine l'ahurissement de Chang, qui venait de quitter l'austère Ecosse. Il fut révolté par le luxe ! Et les enfants l'irritèrent par leurs cris. Il se querella avec son père, qui, outré que son fils eût l'audace de le critiquer, menaça de le déshériter. Fort heureusement le vieillard succomba à une attaque d'apoplexie avant d'avoir pu exécuter sa menace ! La famille remit à Chang une somme d'argent en le priant de disparaître, ce qu'il se hâta de faire, et il regagna l'Europe, où il devint fermier ! Mais la prudente Lady Hosie ne nous dit pas si ce jeune expatrié est heureux!

Très amusant et instructif au point de vue psychologique est le chapitre consacré par l'auteur au Professeur de Logique, collègue de son père, dont elle trace un portrait spirituel, qui projette d'intéressantes lumières sur la mentalité céleste moderne.

« C'est, dit-elle, un homme très célèbre en Chine : philosophe, logicien et professeur. Il est connu pour être un révolutionnaire et un rationaliste en philosophie. Une proposition a-t-elle été généralement acceptée depuis plusieurs siècles, elle lui est aussitôt suspecte ! La vérité à tout prix, voilà sa devise ; et si une hypothèse est extrêmement désagréable pour la plupart des gens, il estime qu'il y a d'autant plus de possibilité qu'elle soit exacte. »

Mais les événements des deux dernières années ont beaucoup bouleversé les paradoxes du professeur, qui a écrit le paragraphe suivant, si profondément significatif de l'état d'esprit des classes instruites et réfléchies en Chine.

« Ce dont nous avons besoin aujourd'hui, me semble-t-il, est une profonde conviction qui devrait presque atteindre à un repentir religieux, que nous autres Chinois sommes en arrière en tout, et que tous les autres pays modernes du monde sont infiniment plus heureux que nous. Nous devons avouer que nous sommes terriblement pauvres, et que notre peuple endure des souffrances qui horrifient, avec raison, les peuples civilisés.

« Pour tout ceci, nous n'avons qu'à nous en prendre à nous-mêmes. Nous avons ligoté les pieds de nos femmes depuis mille ans et fumé de l'opium depuis des siècles, affaiblissant ainsi beaucoup la race, et polluant sa fibre morale... Nous ne faisons que récolter les fruits de nos péchés et de ceux de nos pères.

« Ne nous leurrons plus en disant que des pouvoirs impérialistes ont entravé notre progrès national. Lisons l'histoire récente du Japon et enfouissons une fois pour toutes notre vanité sous la honte et le repentir.

« Et puis, lorsque nous nous serons pleinement repentis, il nous faut prendre solennellement, et religieusement, la résolution d'apprendre. »

Et en lisant cet acte de foi, on se surprend à regretter que Lady Hosie ait cru devoir taire le nom de ce sage moderne qui, après avoir longuement médité, est arrivé à la conclusion « qu'il y a de plus grands noms et des forces plus durables que Marx ou Lénine ».

Le Portrait d'une Dame chinoise, qui est aussi celui de plusieurs de ses amis, est une œuvre pittoresque, émouvante, écrite avec ferveur par une amie véritable de la Chine, qui la connaît et l'aime sous ses aspects multiples, parfois repoussants, souvent contradictoires. Et à suivre Lad Hosie à travers les dédales des villes grouillantes où le Passé et l'Avenir se heurtent contre le Présent, ou dans la campagne fleurie et mélancolique, en faisant en chemin la connaissance de ces professeurs, de ces lettrés, de ces savants chinois, ou de toutes ces vaillantes Chinoises de l'école moderne, institutrices, étudiantes, ou tout simplement jeunes mamans d'aujourd'hui aux pieds chaussés de souliers plats à semelle de crêpe — signe d'émancipation — qui tous et toutes travaillent de leur mieux pour assurer le réveil de leur beau et grand pays, on ne peut s'empêcher d'éprouver une plus vasate et pénétrante compréhension, une plus profonde admiration, et aussi une plus vive compassion pour la Chine véritable. Et ainsi le but généreux de Lady Hosie est pleinement atteint.

Marc Logé.

FRÉDÉRIC DE MÉRODE

MAIRE DE SAINT-LUPERCE

MARTYR DE LA LIBERTE BELGE

Nos grands amis, nos généreux et héroïques frères d'armes, les Belges, ont fêté cette année le centenaire de leur indépendance. Leurs pères ont secoué la domination étrangère un mois après que les nôtres eurent abattu pour toujours la monarchie absolue. La révolution de septembre et octobre 1830, en Belgique, est fille de la révolution de juillet en France. « Aucun pays, écrivait récemment M. Louis Madelin, n'a plus de titre ni de joie à s'associer au centenaire de la libération belge que la France qui, deux fois, d'un élan unanime, a tendu la main à la Belgique, le jour où elle est née et le jour où elle a été menacée de mourir, parce qu'elle s'opposa dans un héroïsme désespéré, à l'écrasement brutal et soudain de la France par l'Allemagne. »

La commémoration du centenaire de l'indépendance belge, c'est donc aussi une fête française. Et il y a une commune en France, une seule commune, où cette commémoration doit avoir, plus que partout ailleurs, ses échos. C'est Saint-Luperce, aux portes de Chartres, Saint Luperce que son maire, le comte Frédéric de Mérode, quitta un jour du début de septembre 1830, pour aller s'enrôler dans un corps de défenseurs volontaires de la liberté belge et pour trouver, peu après, le plus glorieux des trépas !

*
* *

En 1830, le comte Frédéric de Mérode avait 38 ans. Il était maire de Saint-Luperce depuis 1828. Descendant d'une des plus vieilles familles du Brabant, venu à Paris en 1809 avec son père, alors maire de Bruxelles et que Napoléon, maître de la Belgique, avait appelé à siéger au Sénat français et fait comte de l'Empire, Frédéric de Mérode avait épousé, le 25 juillet 1811, à la mairie de Saint-Luperce, Marie-Antoinette-Françoise du Cluzel, née en 1793. L'époux avait dix-neuf ans, l'épouse dix-huit. Elle était la plus jeune fille tendrement chérie du comte du Cluzel, propriétaire du château de Blanville, qui avait déjà, au moment de ce mariage, 74 ans ! Le comte du Cluzel était vénéré de tous pour la générosité de son cœur et le rayonnement de ses bienfaits. Tous les documents de l'époque, les journaux du parti libéral les premiers, se plaisent à le proclamer.

On peut s'imaginer ce que fut, dans le cadre du château de Blanville, l'idylle de ces deux jeunes gens dont le bel amour rafraîchissait l'âme de ce vieillard. Ce furent là vingt années de bonheur sans nuage, de vie simple et familiale, ennoblie par la pratique du bien sous toutes ses formes.

A la chute de Napoléon, la Belgique fut attribuée, par les traités de Vienne, à la Hollande, dont la domination fut bien vite insupportable aux Belges. Frédéric de Mérode, qui était devenu, par le jeu des traités, sujet hollandais, n'eut de cesse d'obtenir sa naturalisation de Français. Elle fut officielle le 5 juin 1828. Le 8 août de la même année, Frédéric de Mérode, nommé maire de Saint-Luperce par le préfet d'Eure-et-Loir, prêtait le serment d'usage. Deux ans après, exalté par la cause sainte de l'indépendance de son pays d'origine, il quittait les siens, les frais ombrages de Blanville, il mettait dans l'écrin de son cœur tant de chers visages, tant de lieux aimés, tant de doux souvenirs, pour courir au combat et lutter pour la liberté.

Enrôlé dans un corps de volontaires, il était grièvement blessé au combat de Berchem, près d'Anvers, le 4 octobre. Après un mois de souffrances, et à la suite de l'amputation de la jambe droite, il mourait à Malines, le 3 novembre. De touchantes funérailles lui furent faites. La Belgique l'honore au premier rang des martyrs de sa liberté.

*
* *

A Saint-Luperce, à Chartres, à Courville, dans toute la région, la mort glorieuse de Frédéric de Mérode causa une vive émotion.

Dans son numéro du jeudi 11 novembre 1830, le journal libéral d'Eure-et-Loir, *le Glaneur*, considéré comme le plus avancé de l'époque, annonçait l'événement en ces termes :

« Frédéric de Mérode, maire de Saint-Luperce, est décédé à Malines, le 3 novembre, à la suite d'une amputation de la jambe droite, suite d'une blessure qu'il avait reçue en combattant pour la liberté.

« Il a fini ses jours à 80 lieues de sa nouvelle patrie, dans les bras d'une épouse qu'il adorait. Son courage ne l'a pas abandonné un instant.

« Il était né à Bruxelles, fils d'un ancien sé-

nateur de France, qui ne voulut accepter aucune dignité du roi de Hollande. Comme son père, il avait un cœur vraiment français.

« Il avait épousé Françoise du Cluzel de Blanville, fille du respectable comte du Cluzel, objet d'admiration du pays et des environs. Il emporte avec lui les regrets du vieillard infirme, de la veuve et de l'orphelin dont il était journellement le bienfaiteur. »

Le 16 novembre 1830, une cérémonie infiniment touchante eut lieu à Saint-Luperce. Dans la modeste église qu'entourent les tombes, un service funèbre fut d'abord célébré, en présence d'une foule immense. Cent cinquante gardes nationaux, venus de Chartres ; une centaine, venus de Courville, rendaient les honneurs, superbes de tenue dans leurs uniformes encore tout neufs. Des salves furent tirées en l'honneur du maire héroïque. Puis, au milieu d'un carré formé par les soldats-citoyens, devant l'église, des orateurs exaltèrent le sacrifice de Frédéric de Mérode. Un poème de circonstance fut récité par M. Renault, sergent de la garde nationale de Chartres, son auteur. Puis M. Ruffin, de Courville, prononça un discours ému, dans lequel il disait notamment :

« Aucun de nous ne sera assez éloquent pour faire l'éloge des vertus privées, de l'héroïque conduite de l'excellent Frédéric de Mérode. Son intarissable bonté sera longtemps l'entretien des habitants de ce pays. Il n'attendait pas la visite du malheureux. Il volait à la chaumière et toujours ses largesses devançaient la demande ! »

A cette cérémonie, assistait le vénérable comte du Cluzel, âgé de 93 ans. « Il était tellement ému, qu'il ne put autrement témoigner sa reconnaissance à MM. Renault et Ruffin, qu'en prenant leurs mains et en les baignant de larmes. »

*
* *

L'été dernier, nous avons eu la pensée d'aller rechercher ce qu'il pouvait bien rester, à Saint-Luperce, après cent ans passés, du souvenir de Frédéric de Mérode.

Les ondées successives qui désolèrent cet été sans chaleur accentuaient davantage encore la verte fraîcheur de ces bords de l'Eure, où Saint-Luperce se dresse, telle une coquette oasis, dans l'immense et plate Beauce. C'était l'après-midi. Tout le monde était aux champs pour achever au plus vite la pénible moisson.

A l'entrée du petit bourg, la vieille église se dresse, au milieu des tombes, comme il y a cent ans. Le premier des mausolées qui attire les yeux est celui du comte du Cluzel, qui vint dormir là, en 1833, à 96 ans.

Une fillette à mine éveillée ,dont les parents logent tout près, dans l'ancien presbytère nous ouvre l'église où nous cherchons en vain l'évocation de Frédéric de Mérode. Tout à fait par hasard au moment de quitter le cimetière, une plaque avec inscription nous apparaît, qui est apposée sur le mur extérieur gauche de l'église, dans un coin où poussent les orties, et qui est presque complètement cachée au regard par un buis d'au moins deux mètres de haut... Voici l'inscription de cette simple plaque de marbre que ne décore aucun ornement et qui porte suffisamment la marque du temps :

« A la mémoire de Louis-Frédéric, comte de Mérode, blessé mortellement au combat de Berchem, près Anvers, et décédé à Malines le 3 novembre 1830, âgé de 38 ans.

« Habitant de Saint-Luperce depuis 1811, il fut, pendant les deux dernières années de sa vie, maire dévoué aux intérêts de cette commune. »

Et c'est tout, absolument tout.

A la mairie, il y a aussi des archives, des registres qui contiennent les actes de mariage, puis de naturalisation de Frédéric de Mérode, des procès-verbaux des séances du Conseil municipal présidées par lui.

Quant au château de Blanville, il est actuellement la propriété de Mme de Cossé-Brissac, descendante du comte du Cluzel ; elle y fait d'assez fréquents séjours.

Grâce à son exquise amabilité, les portes de la vieille demeure se sont ouvertes pour nous et, sous la conduite de Marcel Manoury, un de ces vieux serviteurs dont la fidélité et la droiture sont choses du passé, il nous a été possible de nous attarder pieusement dans le cadre où s'écroulait, il y a cent ans, la vie radieuse du comte Frédéric de Mérode, maire de Saint-Luperce. Dans le grand salon, un seul portrait de lui évoque son visage empreint surtout d'une loyauté ardente et d'une grande bonté. Le regard clair et droit reflète l'âme généreuse. Vienne une grande cause à servir, celui-là en sera le soldat prédestiné...

Plusieurs peintures reproduisent également dans ce salon la gracieuse image de la comtesse Frédéric de Mérode, qui devint marquise de Cossé-Brissac, plusieurs années après la mort glorieuse du héros de l'Indépendance belge.

Une lourde mélancolie se dégage de ces lieux. L'immense et magnifique domaine, avec son vieux gardien, semble comme plongé dans une

léthargie profonde. Et, malgré soi, on voit à chaque pas s'y dresser l'ombre des jours brillants de jadis quand ces fossés majestueux n'étaient pas taris, quand sous ces frondaisons superbes, retentissaient les mille bruits d'une vie gracieuse et facile.

*
* *

Tous ces temps-ci, comme en général depuis la guerre, le gouvernement de Bruxelles et celui de Paris ont recherché très justement toutes les circonstances, toutes les raisons d'exalter l'amitié franco-belge Quelle meilleure occasion que le centenaire de la mort glorieuse de Frédéric de Mérode, qui se confond avec le centenaire de l'Indépendance belge ?

René Boislaigue.

LES LIVRES NOUVEAUX

Critique

Jean de Pierrefeu. — *Nouveaux mensonges de Plutarque* (Un vol. Rieder).

Un livre de grand intérêt et qui a le mérite — de plus en plus rare — d'être écrit en un style clair et vivant.

Les anciens combattants, particulièrement, trouveront plaisir à lire cet ouvrage qui s'inscrit en faux contre certaines légendes bien enracinées.

Et sans doute la parole de l'auteur de *Plutarque a menti* n'est point parole d'Evangile. Mais on ne saurait lui contester qu'il apporte, sur bien des points, des documents probants.

Nous avons tous connu l'arbitraire des chefs, que rien ne tempérait à l'époque de la guerre.

Les généraux eux-mêmes n'ont pas échappé à cet arbitraire, et il est vraiment curieux que nombre d'entre eux aient été *limogés*, sans qu'ils aient pu se défendre, ni même, après le grand conflit, prendre connaissance de leurs dossiers.

Il y a dans ces procédés quelque chose qui répugne à notre sentiment de justice et l'on ne saurait manquer à cet égard d'approuver complètement la protestation de Jean de Pierrefeu.

Rien de plus perfide que ces dossiers ignorés des intéressés et qui peuvent abonder en erreurs et calomnies graves.

L'histoire du canon Archer est également très significative; l'opposition de la bureaucratie militaire a coûté bien des victimes.

Des précisions sont également apportées sur le rôle de Franchet d'Espérey, la disgrâce du général de Lanrezac et l'affaire Nivelle.

Nous constatons ainsi, une fois de plus, que la vérité est difficile à reconnaître, et qu'il faut se garder d'accorder toute créance à l'« histoire officielle ». C. M.

Questions étrangères

René Duplis. — *Le problème hongrois* (1 vol. Les éditions internationales).

Ce livre mérite d'être lu parce que c'est un livre courageux, sincère et intelligent, qui apporte, sous une forme claire, concise et précise, des données essentielles sur un des problèmes les plus graves de ce temps. Ce livre est courageux, car il brave des préjugés très répandus contre lesquels, il y a peu de temps encore, presque personne n'osait s'élever. Il est sincère, car l'auteur dit ce qu'il a vu et appris dans son enquête en Europe centrale, avec un souci évident de justice et d'impartialité et sans souci de plaire ou de déplaire en disant des vérités qui importent à la sauvegarde de la paix. Ce livre, enfin, est intelligent, car l'auteur a compris les dangers de la situation qu'il révèle, alors qu'il semblait de bon ton de les ignorer, avant que les événements récents eussent justifié ses conclusions et montré l'urgence des remèdes qu'il propose. L'auteur a montré la nécessité de rendre tout d'abord la vie possible et tolérable aux Hongrois en mettant fin à l'étouffement économique de la Hongrie, causé par les barrières douanières qui arrêtent l'exportation de ses produits agricoles et à la persécution sourde ou brutale des minorités hongroises mises par le traité de Trianon sous le joug des Etats successeurs. La question de l'Anschluss n'eût, sans doute, pas été posée si les puissances occidentales s'étaient préoccupées à temps de pallier aux inconvénients de la rupture de l'unité économique des régions danubiennes. Il est plus que temps d'y songer. Le livre est bien écrit, ce qui en rend la lecture agréable autant qu'instructive.

M. Bitterman. — *L'Autriche et l'Union douanière* (Un vol. Editions Orbis, Prague).

On allègue souvent que l'Union douanière austro-allemande serait le salut économique pour l'Autriche. M. Bitterman examine cette question avec le grand désir de trouver la vérité et avec beaucoup de prudence. Il avait pensé conclure que cette Union n'aiderait en rien l'Autriche, pour le moment du moins; elle ne supprimerait ni son malaise actuel, ni les difficultés générales économiques avec lesquelles elle lutte. Cependant une amélioration de la situation autrichienne tournerait à l'avantage des peuples qui entourent ce pays et ne peuvent gagner qu'à son relèvement matériel. A. R.

Argus. — *Le caractère économique de l'union douanière austro-allemande* (Un vol. Editions Orbis, Prague).

L'auteur estime que la réponse à la question de savoir si l'accord douanier austro-allemand serait un pas en avant vers la suppression des obstacles qui gênent le commerce international et s'il constituerait une étape sur la voie d'une union économique paneuropéenne doit être négative. Les Etats voisins de l'Autriche donnent leur préférence à une solution européenne des problèmes soulevés par la crise économique actuelle. Ce sont pour eux des problèmes vitaux, mais ils veulent chercher leur solution non vers Berlin ou Vienne, mais vers Genève. A. R.

Biographies

MARGUERITE JOUVE. — *Vie hérétique de Bernard Délicieux* (Un vol. Rieder).

Curieuse figure que celle de ce Bernard Délicieux « épistolier, orateur, émissaire, agitateur, consolateur, défenseur, collecteur d'impôts, saint par dessus le marché. »

Simple moine franciscain, il ne craint pas d'entamer la lutte contre la redoutable Inquisition et grâce à son talent oratoire et à ses qualités d'entraîneur d'hommes, il est suivi par des foules.

Mais accusé d'être empoisonneur et sorcier, Bernard Délicieux, après avoir subi la question, finira ses jours, dans les cachots du Saint Office.

Marguerite Jouve a su faire revivre avec art cette époque, forte en couleurs et toute pleine des rivalités des moines et de l'effroi des Inquisiteurs et dépeindre en traits vigoureux ce Languedoc des XIIIe et XIVe siècles, terre hérétique « terre des embrasements du ciel et du cœur, terre qui possède la fascination des lieux marqués par l'esprit. » C. M.

ELISA MAILLARD. — *Houdon* (Un vol. Rieder).

Elisa Maillard a consacré une brève étude au statuaire Jean Antoine Houdon, étude qui garde son intérêt après les ouvrages de MM. Louis Réau, Georges Giacometti et avant l'importante monographie que prépare M. Paul Vitry.

L'auteur résume succinctement la biographie du célèbre bustier — qui nous a laissé, entre tant de vivantes figures, celles de Diderot, d'Alembert, Voltaire et quelque Rousseau — retrace succinctement son enfance, sa vocation, son séjour à Rome et précise l'évolution de son art aux diverses périodes de sa carrière.

On comprendra mieux le génie de Houdon et ses divers aspects, après avoir lu ce livre sincère qui étudie ses œuvres les plus significatives en les groupant par genre. C. M.

STEFAN ZWEIG. — *Casanova*. Traduit de l'allemand par A. Hella et O. Bournac (Un vol. Attinger).

Personnage on ne peut plus réel, mais qui semble appartenir à la légende, tel un Faust avec lequel il a plus d'un point commun, Casanova évoque toute une époque, une espèce d'âge d'or de la sorcellerie et de la filonterie. Comment cet aventurier, ce tricheur aux cartes, cet homme auquel les femmes ne résistaient pas s'est-il imposé à la postérité, comment est-il entré dans le panthéon de la littérature ? On le trouvera dans ce vivant essai où se déploient cet esprit d'analyse, cette force de pénétration et cette passion du mystère qui sont tout à fait particuliers au maître Stefan Zweig.

L'écrivain autrichien nous offre un véritable régal documentaire. Nous le devons à la profonde connaissance du sujet, à la puissance d'intuition, à la langue fluide et nuancée qui donne la possibilité de traduire la pensée de l'auteur avec précision, nous le devons encore et surtout à cet amour que Zweig ressent pour ses héros et qui lui permet de comprendre les êtres les plus impénétrables, de saisir leurs qualités et leurs défauts les plus secrets

LA QUINZAINE POLITIQUE

LE DIXIÈME ANNIVERSAIRE DU RÈGNE DU ROI ALEXANDRE Ier DE YOUGOSLAVIE

Le 16 août 1931 marque la date du dixième anniversaire du règne du Roi Alexandre Ier de Yougoslavie.

Le Roi Alexandre est le deuxième fils du Roi Pierre Ier et de la princesse Zorka, fille du Roi Nicolas de Monténégro. Il est né, le 17 décembre 1888, à Cetinje. Il a fait une partie de ses études à l'Ecole des Pages, à Pétrograd, et les a complétées à Belgrade. Il a eu pour instructeur militaire un officier français. Le 14 mars 1909, il a été proclamé héritier du trône.

Dans la guerre balkanique, il commandait, comme colonel, la 1re armée serbe, avec laquelle il a remporté la victoire décisive sur l'armée turque, à Kumanovo et à Bitolj. Dans la guerre serbo-bulgare, en 1913, toujours comme commandant de la 1re armée, il battit les Bulgares à Govedarni et à Brelgalnica. Le 11 juin 1914, il a été proclamé régent du Royaume de Serbie, et le 1er décembre 1918, régent du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes.

Durant la grande guerre, le Roi Alexandre a été le commandant suprême de l'armée serbe, partageant sur le front ses souffrances et ses espoirs. C'est sous son commandement que l'armée serbe a héroïquement et victorieusement résisté à l'armée austro-hongroise, qui était au moins trois fois supérieure en nombre et beaucoup mieux armée. Les victoires de l'armée serbe sur l'armée austro-hongroise, à Cer et à Rudnik, comptent comme de rares faits d'armes dans les annales militaires.

C'est également sous le commandement du Roi Alexandre que l'armée serbe, après sa retraite légendaire à travers l'Albanie, s'est reconstituée et qu'elle prit une part importante à l'offensive et à la victoire de l'armée d'Orient, à Dobro-Polje, qui, il ne faut pas l'oublier marqua le commencement de l'écroulement définitif des armées des Empires centraux.

Pour sa vaillante conduite durant la guerre, le Roi Alexandre a reçu du Gouvernement français la Croix de guerre et la Médaille militaire. Son courage militaire, il l'a prouvé à maintes reprises en s'exposant, dans les tranchées de première ligne, au feu de l'ennemi, et l'intérêt qu'il a toujours porté aux conditions de la vie des simples soldats lui a valu une popularité considérable dans les couches profondes du peuple yougoslave.

Le Roi Alexandre ne cesse de manifester cet intérêt pour les plus simples citoyens de son Royaume, et il arrive même qu'il s'informe de la situation politique du pays dans ses conversations avec les paysans yougoslaves quand ils viennent le voir à Belgrade ou durant ses nombreux voyages à travers le pays.

Le Roi Alexandre s'intéresse à tout ce qui touche la vie et la prospérité de la Yougoslavie. Mécène des arts et des lettres qui trouvent toujours en lui un protecteur généreux, il a aidé pécuniairement un grand nombre d'étudiants pauvres qui lui furent signalés. La vie économique, les sports, toutes les branches de l'activité de la nation yougoslave sont connus dans les moindres détails du Roi Alexandre, qui sait intervenir utilement et avec compétence dans tous les conflits d'intérêts.

Le charme personnel et la souplesse du Roi Alexandre sont reconnus par tous ceux qui ont eu le privilège de l'approcher, et sa haute intelligence politique lui a tou-

jours permis de résoudre avec succès les plus graves crises politiques que la Yougoslavie a traversées, en grande partie grâce à lui, sans bouleversements sérieux.

C'est après la mort du Roi Pierre, le 16 août 1921, qu'il a été proclamé roi des Serbes, Croates et Slovènes. Le 8 juin 1922, il s'est marié avec la princesse Marie de Roumanie. Le mariage a eu lieu à Belgrade, au milieu de l'enthousiasme général.

Le 6 janvier 1929, le Roi Alexandre se trouvant dans l'impossibilité de faire cesser les luttes entre les partis politiques qui menaçaient de dégénérer en guerre civile, se vit forcé d'abolir la Constitution et de prendre tout le pouvoir dans ses mains. Dans un manifeste au peuple yougoslave, il a expliqué les raisons de cet acte, en précisant notamment qu'il n'avait aucune intention d'instaurer un régime dictatorial durable, mais seulement de réorganiser l'administration de l'Etat, de restaurer l'autorité des pouvoirs publics, de mettre fin au favoritisme et à la corruption, et une fois ce travail achevé, de doter le pays d'une Constitution démocratique. Depuis le 6 octobre 1929, le Roi Alexandre porte le titre de Roi de Yougoslavie.

La date du 6 octobre 1929 marque un tournant dans l'histoire du Royaume yougoslave, car la proclamation de la Yougoslavie scelle à tout jamais l'unité étatique et ethnique des Serbes, Croates et Slovènes qui, des siècles durant séparés par la volonté du destin, n'avaient jamais renoncé à fonder un Etat national indépendant. La victoire des Alliés leur a permis de réaliser ce rêve séculaire et la clairvoyance du Roi Alexandre et ses hautes qualités d'homme d'Etat ont beaucoup contribué à franchir rapidement les étapes.

Le peuple yougoslave doit gratitude à son Souverain pour le dévouement absolu qu'il marque aux intérêts de la nation, pour la manière scrupuleuse dont il respecte ses traditions, ses habitudes et même ses travers.

Le Roi Alexandre Ier, imbu d'idées démocratiques, règne en souverain populaire sur une nation aux mœurs simples et au passé héroïque. Après avoir accompli son devoir dans la guerre, partageant les souffrances de ses troupes, comme il partageait leurs espoirs, il préside aux destinées de la Patrie yougoslave victorieuse et agrandie avec une sagesse exemplaire.

B.-B. M.

LES VILLES EN TCHECOSLOVAQUIE

Le recensement de décembre 1930 a montré le développement énorme de toutes les villes de la Tchécoslovaquie. Font exception Cesk Budejovice (Budweis) et Slezska Ostrava (Schlesische Ostrau). D'une façon générale, il n'y a que quatre villes où l'accroissement de la population s'est révélé inférieur à la moyenne totale de la République Tchécoslovaque (8,20 o/o). La plupart des villes tchécoslovaques ont dépassé considérablement ce pourcentage.

Le record, sous ce rapport, est détenu par Zlin en Moravie (360 o/o). La cause en est le développement incroyable des établissements Bata (chaussures) qui ont métamorphosé un village de 4.678 habitants (en 1921) en un centre industriel de plus de 20.000 âmes où ne manque aucune des conquêtes de la technique moderne. C'est aussi la seule ville de la Tchécoslovaquie où le chômage soit inconnu.

La plus grande augmentation de la population se rencontre surtout dans les villes industrielles du Nord de la Bohême. Ainsi Warnsdorf (textile) a crû de 90 o/o, Jablonec (Gablonz verroterie) de 86 o/o et Podmokly (Bodenbach) de 50 o/o.

La moyenne d'accroissement des villes de plus de 20.000 habitants est en Russie subkarpathique 27 o/o, en Bohême 22 o/o, en Slovaquie 19 o/o et en Moravie-Silésie 18 o/o.

La Tchécoslovaquie a maintenant 5 cités de plus de 100.000 habitants : Prague 848.000, Brno 263.646, Moravska Ostrava 125.347, Pratislava 123.881 (en 1921, celle-ci avait 93.189 âmes; l'écart est donc de 30 o/o); enfin Plzen (Pilsen) 114.141 (en 1921, 88.146).

La catégorie des villes de 50.000 à 100.000 habitants comporte deux villes : Kosice (Kassau) et Olomouc (Olmütz); la première a aujourd'hui 70.232 (en 1921, 52.848; l'augmentation de 30 o/o). la dernière 66.089 (en 1921, 57.206; 15 o/o de plus).

Parmi les villes dont le nombre d'habitants se situe entre 40.000 et 50.000, Ceské Budejovice présente un léger recul (43.884, tandis qu'en 1921, cette ville avait 44.022). C'est le sort de toute la Bohême méridionale. Par contre, Usti nád Labem (Aussig), siège d'une puissante industrie chimique, peut faire état d'un notable progrès : 43.745 contre 39.830 en 1921 (=10 o/o).

Tandis qu'en 1921, il n'y avait que trois villes de 30.000 à 40.000, le dernier recensement a vu ce nombre porté à neuf : Warnsdorf 38.568 (= 90 o/o de plus), Liberec (Reichenberg) 38.525 (en 1921, 34.985; =10 o/o), Opava (Troppau) avec ses 36.083 (en 1921, 33.547; =8 o/o); Jablonec nad Nisou, 33.855 (26.929; =26 o/o), Prostejov 33.362 (31.092; =7 o/o), Chomutov (Komotau) avec ses 33.266 (21.123; =57 o/o). Peplice-Sanov (Teplitz-Schönau) avec ses 30.911 (28.892; =7 o/o); Cheb (Eger) 31.550 (27.524; =14 o/o) et Jihlava (Iglau) avec ses 31.031 (25.634; =21 o/o).

Il y a une longue liste de villes qui ont dépassé le chiffre de 20.000 habitants. En 1921, on comptait seulement huit villes de cette catégorie : deux en Bohême (Pardubice, Most), quatre en Moravie (Znojmo, Prerov, Krnov et Slezska-Ostrava) et deux en Russie Subkarpathique (Mukacevo et Uzhorod). Le dernier recensement a ajouté à cela onze unités nouvelles. La Slovaquie en possède aujourd'hui cinq (Komarno, Trnava, Nitra, Nové Zamky et Presov); en Silésie, c'est Karvina; en Bohême, quatre se sont rejointes (Podmokly, Kladno, As et Karlovy Vary). Les chiffres de cette catégorie sont les suivantes : Pardubice 28.841 (en 1921, 25.162), Most (Brüx) 28.211 (27.239), Uzhorod 26.669 (20.601), Mukacevo 26.123 (20.865), Znojmo (Znaim) 25.832 (21.197), Karlovy Vary (Carlsbad) 24.029 (19.840), Trnava 23.971 (17.745), Krnov (Jägerndorf) 23.458 (21.129), As (Asch) 22.946 (19.535), Nové Zamky 22.741 (19.023), Podmokly 22.653 (15.103), Prerov 22.362 (21.416), Slezska Ostrava 22.339 (22.890), Karvina 22.330 (19.229), Zlin 21.584 (4.678), Presov 21.870 (17.577), Nitra 21.259 (19.118), Komarno 21.137 (17.715) et Kladno 20.671 (19.111).

Le tableau récapitulé du développement urbain en Tchécoslovaquie se présente donc, d'après le dernier recensement, comme suit : En 1921, il y avait 26 villes de plus de 20.000 habitants; en 1930, il y en a 36. Ce nombre se répartit ainsi : Bohême 16 (en 1921, il y en avait 12). Moravie-Silésie 11 (10), Slovaquie 7 (2), et Russie Subkarpathique 2 (2).

STANISLAS LYER.

Le Gérant : M. HEDAN.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 17 69e ANNÉE 5 SEPTEMBRE 1931

LE VOL D'UN CANARD

(Nouvelle)

— Eternelles, les conséquences de nos actes? Sornettes ! proclama Blawkins au cercle. Ce sont les curés qui racontent ça ! Tenez, d'ailleurs !...

Le fumoir était désert; Blawkins et moi étions seuls dans la salle.

— Je vais, poursuivit-il, vous conter une petite superstition idiote que j'ai recueillie l'autre jour : les indigènes prétendent qu'Allah alloue au tigre une roupie huit annas par jour pour se nourrir. Si vous totalisez la valeur du bétail qu'un tigre ordinaire — pas un mangeur d'hommes — dévore en un mois, vous trouverez exactement quarante-cinq roupies.

— Je connaissais ça, répondis-je. Et il se trouve que c'est exact.

— Parfait, dit Blawkins. Eh bien, me direz-vous qu'une phrase insignifiante comme celle-là peut avoir une suite quelconque ? Je la prononce : vous l'entendez. Et après ?

Blawkins quitta le cercle où il me laissait battu par son argument.

Tout de même, la phrase me tympanisait. Il y a quelque chose de prenant dans ces mots :

« Allah alloue au tigre une roupie huit annas par jour pour se nourrir. » C'était une croyance superstitieuse assez peu connue. Le journal de la localité la publierait-il ? Elle boucha un coin qui s'y trouvait vide ; un ou deux lecteurs dirent : « Tiens ! l'idée est amusante ! »

Il n'est pas extraordinaire que ce petit écho ait gagné l'Inde méridionale bien qu'il n'y eût pas de motif pour qu'il se dirigeât du côté de Bombay au lieu de tomber tout droit à Madras ; mais que, franchissant le Pont d'Adam, il parût dans une feuille de Ceylan, cela devenait intéressant. Justement, deux jours à peine avant que les journaux de Ceylan apprissent aux planteurs de quinquina qu' « Allah alloue au tigre une roupie huit annas, etc... » Blawkins avait été expédié à l'autre bout de l'Empire.

Trois semaines s'écoulèrent ; venant de la côte orientale du Golfe de Bengale, la malle de Birmanie arriva. Boh Ottima était mort ; le Corps expéditionnaire écopait ; le choléra régnait à Mandalay; mais, au bas de la dernière page, le reste de l'Univers pouvait lire qu' « Allah alloue au tigre, etc... ». Blawkins, en service au Bolan, avait un fort accès de fièvre. Il était oiseux de lui écrire.

De plus en plus, et d'une semaine à l'autre, l'Europe devenait un guêpier, s'agitait, bourdonnait avec fureur tandis que les télégrammes couraient le long du fil. A ce moment, Singapour imprima qu' « Allah alloue au tigre... etc. » Là, selon toute vraisemblance, devait s'arrêter le vagabondage de mon écho. Se promener dans l'Archipel malais, passe encore ;

quant à sortir de cette quantité d'îles éparses, il ne devait pas en être capable.

L'Allemagne accrut son armée; la France riposta en formant de nouveaux bataillons ; les journaux couleur de paille, à l'odeur étrange, de Shanghaï et de Yokohama, apprirent à l'Extrême-Orient qu' « Allah alloue au tigre... etc. » Blawkins, à Poona, vers cette époque, s'était ardemment épris d'une certaine demoiselle Blandyne. En quoi des échos de presse auraient-ils pu intéresser un amoureux passionné ? Je ne lui écrivis pas une ligne bien qu'il m'eût adressé, des charmes de Mlle Blandyne, un inventaire digne d'un commissaire-priseur.

Qu'allait faire mon écho ? Il se trouvait au bord de l'Océan Pacifique ; évidemment il allait se noyer dans ces cinq mille milles d' « eau sombre ». Après tout, il avait bien assez vécu.

Tout de même, j'avais des pressentiments ; j'attendis anxieusement ce qui allait se produire. Le bateau-volant fit escale aux Portes d'Or où les lions de mer s'ébattent, grognent, se chauffent au soleil ; l'Europe trembla sous le pas des armées et... où était mon écho ? En Amérique, car San-Francisco demanda : si « Allah alloue au tigre... etc. » combien un hôtelier de Los-Angeles peut-il se permettre d'exiger d'un millionnaire atteint de delirium tremens ? »

Est-ce que l'Amérique orientale allait l'accueillir ? L'écho toucha barre au Lac Salé d'où, filant droit comme une abeille vers sa ruche, il se dirigea sur New-York. On le reçut, on le découpa, on le taillada, on le morcela, on rit : il fut mis à toutes les sauces, licencieuse, pieuse, profane, cynique, franchement idiote, mais comme s'il était placé sous une protection spéciale, mystérieuse de la Providence, il retrouvait constamment sa forme originelle. Il descendit au Sud jusqu'à la Nouvelle-Orléans, remonta au Nord à Toronto; chaque semaine les postes télégraphiques battus par les intempéries enregistraient sa marche vers l'Est. Boston le tint pour quelque chose de parfaitement original; finalement, comme une lumière solitaire se perd à l'extrémité d'un promontoire, Philadelphie renvoya la nouvelle qu' « Allah alloue au tigre... etc. » Blawkins, depuis longtemps, avait épousé Mlle Blandyne. A quoi bon lui écrire? l'important était de savoir si l'écho traverserait l'Atlantique pour atteindre la côte Ouest d'Angleterre où les feuilles de province disparaissaient sous le lichen de la politique de clocher.

Il y eut une longue interruption. Je craignis que mon écho ne fût mort. J'étais injuste envers lui. Franchissant la barre écumante du Projet de loi sur l'administration provinciale, les Rapides des Indemnités aux tenanciers de bars expropriés, au beau milieu des appels adressés aux électeurs libres et éclairés du pays de Galles, mon écho parut : Birmingham trouva assez de place pour annoncer qu' « Allah alloue au tigre... etc. ». Blawkins aussi avait annoncé quelque chose; ça lui avait coûté deux roupies, présentait un intérêt purement personnel et finissait par les mots « d'un fils ». L'écho, lui, était impérial, que dis-je? universel ! Je me sentis rassuré : il existait à Londres un journal qui ne laissait rien perdre d'extraordinaire ou, hélas ! de scabreux. J'attendis avec confiance l'arrivée de la « Feuille Jaune ». Quand la malle nous parvint, la presse de Bombay avait déjà cité et recommandé à l'attention de la Société zoologique de Bombay la curieuse assertion publiée en Angleterre par la Feuille Jaune qu' « Allah alloue au tigre... etc. ».

Le circuit était complet : tandis que mes ciseaux découpaient l'entrefilet, avant de le déposer tout frais dans le berceau même qui avait abrité sa naissance quinze mois et six jours plus tôt, j'eus le sentiment que j'avais serré la main à l'Univers. Littéralement mon écho avait fait le tour du monde !...

Avec tendresse, telle une mère montrant le visage de son enfant endormi, je promenai Blawkins à travers mes coupures de presse; pas à pas je lui fis suivre le chemin parcouru. Il s'effondra :

— Sapristi ! s'écria-t-il, je me suis trompé... c'était une roupie, une roupie seulement et non une roupie huit annas !

— Eh bien, Blawkins, répliquai-je, vous avez filouté au monde entier la somme de huit annas — valeur nominale : un shilling.

RUDYARD KIPLING.

Traduit de l'anglais par Henry Borjane.

LE QUATRIÈME CENTENAIRE DU COLLÈGE DE FRANCE

L'ENTRÉE DU SANSCRIT AU COLLÈGE DE FRANCE (1)

III

C'est seulement en 1803, « l'an X de la Liberté », qu'il en parut une version française due au « citoyen A. Bruguière ». Cette année 1803 décida de l'avenir du sanscrit en Europe. Elle s'ouvrait pourtant sous de fâcheux auspices. La volonté du premier consul avait fermé aux Anglais, depuis avril 1802, les ports de France, de Hollande, d'Italie ; les publications de l'Inde qui arrivaient directement à Londres ne pouvaient atteindre le continent. L'étude du sanscrit semblait impossible en Europe sans le concours des Anglais qui venaient de l'inaugurer avec tant d'éclat. Mais, par un retour singulier, le blocus continental, qui arrêtait les livres, donna l'homme nécessaire. Un fonctionnaire de la Compagnie des Indes, Alexandre Hamilton, officier de la marine britannique, membre de la Société asiatique que William Jones avait fondée à Calcutta, avait étudié à fond le sanscrit pendant son séjour au Bengale. Rentré en Angleterre, il poursuivit ses travaux au British Museum ; il préparait une édition du Hitopadeça, l'Esope indien, que Wilkins avait traduit dès 1787. Il désirait collationner les manuscrits de la Bibliothèque nationale à Paris. L'obligeance et l'érudition de Langlès « garde-interprète des manuscrits orientaux », étaient connues de tous les orientalistes ; un éditeur du Hitopadeça pouvait, plus encore que tout autre, compter sur son concours, car Langlès avait dès 1790, « sous les auspices de la Liberté », traduit en français la version de Wilkins ; et il y avait ajouté de son crû un « Discours préliminaire avec des notes sur la religion, la littérature, les mœurs, etc., des Hindous ». Hamilton vint donc à Paris sans aucune préoccupation, amenant sa femme, une indigène qu'il avait épousée au Bengale, et son jeune fils. Helmina, qui l'avait souvent rencontré chez les Schlegel, dit de lui : « Hamilton n'était pas plus que Schlegel un érudit desséché. Tout ce qu'il avait acquis de science passait dans son âme, dans son cœur, dans sa fantaisie. » « On pourrait, ajoute-t-elle, en dire autant à bon droit de tous les indianistes. L'étude du sanscrit enrichit, purifie, élève l'homme tout entier ; elle s'empare de lui à fond, ne laisse place à rien d'autre ; aucune autre étude ne surpasse celle-là dans son action sur le caractère moral » (*Unverg.*, I, 270). Sachons gré à Helmina de ce commentaire flatteur.

La déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre surprit Hamilton en plein travail. Retenu prisonnier sur parole, traité avec honneur, il se piqua de répondre en gentleman à la courtoisie par la courtoisie. Il prépara un remarquable catalogue des manuscrits sanscrits de la Bibliothèque, qui est resté la base des catalogues ultérieurs, et il tint à en partager l'honneur avec Langlès qui avait appris de lui les premiers éléments de la grammaire, mais qui n'avait pas poussé plus loin. Claude Fauriel, le futur historien de la littérature provençale, lui demanda aussi des leçons. Mais son élève le plus zélé fut Frédéric Schlegel. Schlegel écrivait à son frère Auguste-Guillaume, le 15 mai 1803, le jour même de la déclaration de guerre qui le laissait indifférent : « Tout se passe à merveille. J'ai appris beaucoup, beaucoup. Je n'ai pas fait seulement des progrès en persan ; mais je suis sûr de mon sanscrit. Dans quatre mois je lirai *Sakountala* dans l'écriture originale, même si je dois m'aider encore de la traduction. Il m'a fallu une contention énorme, tant c'est compliqué, une méthode personnelle de divination, et du travail, car j'ai dû apprendre les éléments sans livre élémentaire. Enfin, il m'est arrivé à point qu'un Anglais, Hamilton, le seul en Europe, excepté Wilkins, qui sache le sanscrit, et qui le sait à fond, est venu m'aider tout au moins de ses conseils. » Impatient d'aborder directement les textes, Schlegel ne prenait pas moins de trois heures de leçon par jour (*Unverg.*, I, 270). Chézy se tint à l'écart, sans penser alors à profiter de l'aubaine.

La grâce ne vint le toucher que trois ans plus tard, à la fin de 1806. Si nous en croyons Helmina, c'est la déception qu'il avait éprouvée à propos de ses travaux en persan et en arabe qui le décida à entreprendre l'étude du sanscrit (*Unverg.*, I, 280). Mais quelle raison positive guida son choix ? Chézy lui-même nous apporte ici son témoignage personnel. Dans l'introduction qui précède son édition de *Sakountalâ* il a raconté ses débuts ; nous n'avons qu'à l'écouter :

« Jamais je n'oublierai l'impression ravissante

(1) V. la *Revue Bleue* du 15 août 1931.

que fit sur moi la lecture du drame de *Sakountalâ*, lorsque, il y a environ trente ans [à compter de 1830, date de l'ouvrage], la traduction anglaise de ce chef-d'œuvre, par le célèbre W. Jones, vint par hasard à tomber sous mes yeux. Mais, pensai-je alors, tant de délicatesse, tant de grâce, cette peinture si attachante de mœurs qui nous donnent l'idée du peuple le plus poli et le plus spirituel de la terre, et nous inspirent l'envie d'aller chercher le bonheur près de lui; tout cela, pensai-je, est-il bien l'original indien, ou ne serait-ce point une pure illusion, due au style gracieux, à l'imagination brillante du traducteur ?

« Que faire pour éclaircir ce doute ? Il ne se présentait qu'un seul moyen, celui d'apprendre la langue sanscrite, langue la plus admirable en effet, mais aussi la plus difficile de toutes les langues connues, et pour laquelle il n'avait encore été publié, à cette époque, aucun ouvrage élémentaire. La Bibliothèque du Roi possédait bien, à la vérité, un essai informe de grammaire, un manuscrit composé, à ce que je crois, par quelque missionnaire portugais, mais ne renfermant que le simple paradigme du verbe substantif, le tableau des déclinaisons, une partie du vocabulaire d'Amara, et une liste des *dhâtous* [racines verbales] ; le tout fourmillant d'erreurs les plus grossières, et beaucoup plus propre à effrayer qu'à inspirer l'envie de déchiffrer cet horrible fatras et de chercher la lumière dans cet écrit ténébreux. Aussi plusieurs années se passèrent sans que je pensasse à recourir à ce moyen ; et ce premier germe du désir, déposé dans mon esprit par Sakountalâ elle-même, y demeura longtemps enseveli dans la plus profonde inaction.

« Cependant la littérature sanscrite, grâce aux travaux des savants anglais dans l'Inde, acquérait de jour en jour une plus grande extension, et leurs mémoires de plus en plus intéressants, consignés dans le précieux recueil des *Asiatic Researches*, finirent par éveiller ma curiosité, au point que je me déterminai un beau jour (c'était vers la fin de 1806), à essayer de comprendre quelque chose à l'indigeste compilation dont je viens de parler, et je me mis à bégayer l'alphabet.

« Quelques mois d'un travail assidu m'ayant mis à même de me former une idée telle quelle du système de déclinaison et de conjugaison sanscrites, et de la manière non moins ingénieuse que compliquée avec laquelle les mots y sont orthographiés, je cherchai aussitôt à faire l'application de ces éléments, en m'exerçant sur quelque manuscrit, car il n'existait même pas alors de texte imprimé, sauf celui de l'*Hitopadeça*, qui n'avait pas encore passé sur le continent. Mais la traduction de ce curieux ouvrage par le Nestor de la littérature sanscrite, le célèbre Wilkins, était déjà depuis longtemps entre les mains des savants, et comme la Bibliothèque du Roi possédait un manuscrit de l'original indien, ce fut là naturellement le texte que j'adoptai, en me servant pour le déchiffrer, en guise de dictionnaire, de la traduction anglaise dont je viens de parler.

« Quant aux efforts qu'il m'en coûta pour m'y rendre raison, d'abord de quelques mots, puis par-ci par-là de phrases isolées, et enfin de passages d'une assez longue haleine ; il sera facile au lecteur de s'en faire une idée, comme aussi du plaisir qui me transporta lorsque je fus parvenu à comprendre un apologue tout entier ; et cependant toute ma science n'égalait encore que celle d'un écolier de cinquième en état d'expliquer sans faute une fable de Phèdre. A la suite de cette lecture, qui ne m'avait pas coûté moins de six mois de travail, mais qui déjà m'avait rendu maître d'un grand nombre de mots, d'idiotismes et des principales règles de la syntaxe, que je fus ainsi obligé de deviner, je passai successivement à l'étude de la *Bhagavad-Guitâ* et du *Mânava-Dharma-Sâstra*, avec le secours également des deux traductions anglaises de ces ouvrages, la première due, comme celle de l'*Hitopadeça*, à la plume du savant Wilkins, et la seconde, que l'on ne pourra jamais assez louer, fruit des travaux du célèbre Jones ; et malgré la plus grande application, dix autres mois me furent nécessaires pour achever la lecture de ces deux ouvrages, mais aussi quelles richesses je me trouvais avoir alors acquises !

« Enhardi par la facilité avec laquelle j'avais compris en grande partie les derniers chapitres de Manou, je me hasardai à faire l'essai de mes forces sur quelque manuscrit, sans le secours d'aucune traduction : je fis choix dans ce dessein du *Brahma-Pourânam*, que je parcourus et entendis partiellement avec beaucoup moins de peine que je ne m'y serais attendu, et je fus même assez heureux pour comprendre entièrement le charmant épisode de l'*Hermitage de Candou*, que je savais y être, et dont je lus beaucoup plus tard (en 1820), à la séance annuelle des quatre Académies réunies, la traduction que j'en avais faite et que le savant Prof. G. Schlegel a pris la peine de reproduire en allemand, avec tout le charme qui caractérise son style,

pour lui donner une place dans sa précieuse *Bibliothèque indienne*.

« Le *Bhâgavata-Pourânam* me fournit aussi, vers le même temps (fin de 1808), une lecture fort attrayante, mais bien plus difficile, dans la partie consacrée à la description des amours de Crichna avec les Gopîs...

« Cependant il me vint tout à coup dans l'esprit que mes travaux pouvaient par la suite me mettre en état de professer le sanscrit en France, et d'y faire naître le goût d'une langue non moins admirable que la langue grecque et seule capable de jeter un véritable jour sur les origines de cette dernière.

« Rempli de cette idée et stimulé sans cesse par l'espoir d'occuper un jour au Collège royal de France une chaire dont la création serait due à mes propres efforts (espoir qui fut en effet réalisé, en 1814, par la munificence de Louis XVIII), sans trop me laisser effrayer par la longueur et la difficulté de l'entreprise, je me mis avec une ardeur dont rien ne put me distraire, à lire le *Râmâyana*... »

Nous pouvons arrêter ici le tableau des progrès accomplis par Chézy dans son nouveau domaine et qu'il poursuit avec une satisfaction légitime jusqu'au moment où, équipé des connaissances nécessaires en grammaire, en vocabulaire, en littérature, en métrique, il aborda le texte de *Çakountalâ*, qu'il se proposait d'éditer et de traduire. Nous avons recueilli l'aveu essentiel. Si jamais le Collège de France se voyait contester son utilité, il faudrait rappeler l'exemple de ce savant qui, déjà maître reconnu dans deux grandes langues de l'Orient, s'acharne à découvrir par ses seuls moyens une langue presque inconnue encore, explore sans guide une immense littérature, s'enferme dans une retraite farouche et dans un travail obstiné, soutenu par le seul espoir d'obtenir quelque jour une chaire au Collège de France.

Pour atteindre son but, Chézy n'avait pas eu seulement à sacrifier son repos ; il avait sacrifié son foyer. Un matin de 1810, il conduisit la frivole Helmina et ses deux fils au coche qui, du Faubourg Saint-Antoine, devait les conduire à Heidelberg. Helmina allait reprendre en Allemagne l'existence vagabonde qu'elle aimait ; elle la traîna de ville en ville jusqu'à sa mort en 1856. Des deux enfants, Chézy ne devait revoir que le second, Max, quand il revint à Paris, dix-neuf ans plus tard, pour y étudier la peinture chez Hersent ; il y fit le coup de feu lors des Trois Glorieuses, comme sergent-major de la Garde nationale. La Révolution passée, son père s'empressa de le renvoyer en Allemagne. Quant à Guillaume, il ne revit jamais son père. « En 1832, un soir de septembre (1), il était à l'auberge des Trois Rois, à Bâle, avec son inséparable Spindler. Chézy (Guillaume) vit que son compagnon avait en main le *Journal de Carlsruhe*, et observa qu'il le lisait avec une attention particulière. « Après vous s'il en reste », lui dit-il gaiement en français. — D'abord à Duller (un de leurs compagnons), répliqua Spindler d'un ton gêné », et il murmura quelques mots à l'oreille de celui-ci. Chézy n'y attacha pas d'importance. Mais le lendemain le journal avait disparu ; impossible de le retrouver. Duller jurait ses grands dieux qu'il l'avait posé devant lui sur la table. Enfin, le jour suivant, l'énigme s'expliqua. Le journal annonçait que Chézy, le père de Guillaume, était mort du choléra. De Paris les enfants n'avaient reçu aucune nouvelle ». Tel est le récit, tragique dans sa sécheresse, que donne Guillaume, ou plutôt Wilhelm Chézy, dans les *Souvenirs de sa vie* (*Erinn.*, III, 144). Helmina s'empressa de retourner à Paris, au Collège de France où Chézy était venu loger, où il était mort ; elle y venait mettre la main sur la pauvre succession (elle en a donné l'inventaire, *Unverg.*, II, 38), sur les travaux inédits qu'il avait laissés en manuscrit (la notice de la *Biographie universelle* en donne une longue liste) dont elle comptait battre monnaie, et qu'elle finit par égarer en Allemagne ; à Rossheim, les deux grandes malles qui les contenaient ont définitivement disparu (*ib.*, 403, et cf. I, 280-321). Elle venait surtout réclamer à coup d'intrigues et de suppliques une pension de veuve que Guizot finit par se laisser arracher et qu'elle reçut avec dépit comme une aumône sordide (*ib.*, 407).

Une énigme subsiste encore, qui vaut d'être élucidée. Quand Chézy a commencé l'étude du sanscrit, en 1806, si Hamilton n'était plus à Paris pour l'instruire, il y avait laissé des élèves auprès de qui Chézy pouvait apprendre les premiers éléments. L'ouvrage de Schlegel, *Ueber die Sprache und Weisheit der Inder*, publié en 1808, prouve qu'il était alors en possession des rudiments. Pourquoi Chézy n'a-t-il point sollicité ses conseils ? La *Biographie universelle* nous dit : « Chézy était si peu communicatif, que le plus révéré de ses amis, M. le baron de Sacy, ne sut de lui qu'il s'occupait de la langue

(1) Dans ses *Souvenirs*, Guillaume (Wilhelm) Chézy (il avait délibérément supprimé la particule nobiliaire) parle toujours de lui-même à la troisième personne.

sanscrite que lorsqu'il l'avait déjà apprise. Sa mère et sa femme seules étaient dans le secret de cette étude. » Les *Souvenirs* d'Helmina commentent ici, une fois de plus, la notice de la *Biographie universelle* ; elle y prend le ton déclamatoire, et, pour trancher le mot, pleurnichard, qui lui est familier. « Dois-je révéler pourquoi Chézy n'avait mis dans le secret de son étude que sa mère et moi ? Oui, je le fais au risque d'irriter ses mânes. Il aimait de tout son cœur, avec la fidélité et le dévouement d'un fils, un ami qui se donnait souvent lui-même le titre de père, qui lui prodiguait ses conseils, qui l'assistait, mais il ne lui échappait pas que le cœur lui briserait si Chézy s'engageait dans la carrière de l'indianisme et la poursuivait en plein éclat. Chézy prit la chose à cœur ; il eut à soutenir un combat pénible. Si Chézy publiait ses travaux déjà prêts... il ne pouvait manquer d'être reconnu comme le premier des orientalistes. Il sentait que son cœur se briserait en ce cas, et si forte que fût son ambition d'être le premier Français qui, sur le continent rendrait accessible à l'Europe entière l'étude de la langue indienne, il ne voulait pas le faire aux dépens du repos et de la satisfaction de son grand ami ; il garda le silence sur tous les fruits glorieux de ses efforts, qui étaient déjà mûrs. Personne que lui n'a connu l'étendue de son sacrifice. Il supposait, et, je crois, avec raison, que son ami ne l'admettrait pas s'il venait à en être informé. » Quel était donc cet ami paternel, et cependant si ombrageux ? Silvestre de Sacy est hors de cause, puisque c'est à son intervention que Chézy dut sa chaire. Il ne peut être question que de Langlès. Langlès était alors l'indianiste officiel (1). Dès le mois de septembre 1804, il avait pris sous son patronage une traduction des *Asiatic Researches* « Recherches asiatiques ou mémoires de la Société établie au Bengale pour faire des recherches sur l'histoire et les antiquités, les arts, les sciences et la littérature de l'Asie » ; il l'avait fait publier par l'Imprimerie impériale, avec la collaboration de savants illustres : Cuvier, Lamarck, Delambre ; il l'avait lui-même enrichie de notes développées sur des questions de philologie et d'histoire. Sa prétendue collaboration au *Catalogue des Manuscrits sanscrits* préparé par Hamilton, avait encore accru son prestige. Chézy qui avait été son élève, qui était son subordonné à la Bibliothèque, et qui devait lui succéder en 1824 à l'Ecole des Langues orientales dans la chaire de persan, avait sans doute de bonnes raisons pour ménager l'amour-propre d'un ami influent. Quoi qu'il en puisse être, le secret si jalousement gardé est rompu en 1810 : Chézy publie alors dans le *Moniteur* une notice en quinze pages sur la *Grammar of the Sanskrite language*, que Wilkins avait fait paraître à Londres en 1808 ; il prouve qu'il peut parler en juge compétent d'un livre où s'affirmait l'érudition du doyen des études sanscrites. Chézy avait-il pu espérer à ce moment d'obtenir la chaire qu'il convoitait ? Puis, encore trois ans de silence. En 1813, Chézy fait graver par Mme Quévanne-Maige, sa nièce, le texte d'un épisode du *Râmâyana* : la mort d'Yajnadatta, en caractères bengalis d'après le manuscrit original ; ce texte circule ; Schlegel s'y réfère dans les *Heidelberger Jahrbücher* (p. 883) en 1815 ; cependant l'ouvrage ne sera publié qu'en 1826. C'est qu'un rayon d'espérance avait lui un moment. « On allait créer une chaire de sanscrit pour Chézy, quand la guerre de Russie bouleversa les destinées de la France. » (*Biogr. Univ.*). Il fallut un changement de régime pour assurer la fortune des études sanscrites. La chute de « l'usurpateur corse » avait rendu à Silvestre de Sacy son roi légitime et une autorité accrue. Il sut noblement employer son crédit au bénéfice de la science : « Devait-on, écrivait-il alors dans un juste mouvement de reconnaissance (*Mélanges de Littérature orientale*, p. 68), espérer qu'un monarque occupé à tout réparer et à relever tant de ruines, porterait en même temps ses regards sur les lettres, que plus d'un savant même semble n'envisager que comme le luxe des États florissants... ? Et si plusieurs années s'étaient écoulées avant que le roi eût fait quelque chose pour la littérature de la Chine et de l'Inde, aurait-on eu lieu de s'en étonner ?... » Mais « sous les auspices de la paix et à l'ombre de l'olivier de Minerve », Louis le Désiré « voulut bien » signaler son amour pour les lettres en créant au Collège royal de France deux nouvelles chaires. L'ordonnance royale, autant pour l'intérêt historique du document que pour la

(1) Langlès était, comme on dit aujourd'hui, né *sous le signe* de l'Inde. Tout jeune, il avait voulu partir pour l'Inde et y chercher un emploi civil ou militaire, car il hésitait alors entre ces deux vocations ; directeur de l'Ecole des Langues orientales vivantes, qu'il avait fait créer, il disait dans son discours inaugural, le 21 brumaire an V (11 novembre 1796) : « Après avoir étudié avec nous les idiômes vulgaires et diplomatiques de l'Asie, nos élèves iront se perfectionner au Collège de France en y apprenant les langues anciennes et sacrées de la Palestine, qu'on y enseigne, celles de la Perse et de l'Inde, dont on ne peut se dispenser de fonder les chaires ».

saveur archaïque du style, vaut d'être citée intégralement : « Louis, par la grâce de Dieu roi de France et de Navarre, sur le rapport de notre ministre secrétaire d'Etat de l'Intérieur, avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

« Article premier.— Deux chaires, l'une pour la langue et la littérature des Chinois et des Mandchoux, l'autre pour la langue et la littérature des Sanskrites (*sic*) sont créées au Collège royal de France.

« Art. 2. — M. Abel Rémusat et M. Chézy sont nommés professeurs, le premier à la chaire de chinois et de mandchou, le second à la chaire de sanskrite (*sic*).

« Donné en notre château des Tuileries, le 29 novembre de l'an de grâce 1814 et de notre règne le 20e.

« *Signé :* LOUIS.
« Par le roi :
« *Signé :* L'Abbé de Montesquiou » (1).

Fidèle à sa vocation, le Collège de France s'ouvrait à deux sciences nouvelles ; des maîtres illustres : Burnouf, Julien, Chavannes lui ont payé en gloire sa confiance et son hospitalité.

Sylvain Lévi,
Professeur au Collège de France.

(1) La copie adressée au Collège y était enregistrée le 1er décembre 1815 (*sic*) sous le n° 1.001.

DOSTOIEVSKY FEUILLETONISTE

Ce n'est pas par hasard que Dostoïevsky est devenu feuilletoniste. Ce fut surtout sous l'influence de l'époque à laquelle remontent ses débuts littéraires. Pour sa part, il considérait ses essais dans le domaine du feuilleton, non seulement comme un simple moyen d'augmenter ses revenus, mais, bien plus, comme une tentative de nature strictement artistique, comme un commencement heureux, riche de vastes possibilités, dans un genre littéraire nouveau pour lui.

Il écrivait à son frère en 1845, dans le plus fort de ses premiers succès : « Nekrassoff a entrepris d'éditer *Le Gouailleur*, un délicieux almanach humoristique, pour lequel j'ai écrit une introduction. Cette introduction a fait beaucoup de bruit, étant mon premier essai dans le genre léger et humoristique. Cela m'a rappelé le premier feuilleton de Lucien de Rubempré. »

Le héros de Balzac, un provincial qui commence sa carrière littéraire à Paris par un feuilleton, voilà le rapprochement qui vient à l'esprit de Dostoïevsky. C'est à lui qu'il pense ressembler. Cet aveu plutôt inattendu nous révèle le jeune Dostoïevsky sous un jour absolument nouveau. Quelques années auparavant, à l'époque de ses débuts dans la littérature, dans ses lettres passionnantes adressées à son frère, Dostoïevsky formulait, d'une façon précise, son idéal romantique d'écrivain : être tenace et consciencieux, attaché par-dessus tout à la pureté du style, au sens mystique de l'inspiration et capable de souffrir sans trêve ni plaintes au nom de l'art pour l'art. C'est justement cette image idéale et pure qui servait de guide à Dostoïevsky, lorsqu'il travaillait à son premier roman et qui lui insufflait pendant toute sa jeunesse des projets artistiques aussi grandioses qu'irréalisables.

C'est pourquoi elle nous paraît d'autant plus intéressante et même plus piquante, cette opinion de lui-même que nous donne Dostoïevsky à propos du *Gouailleur*. Au lieu d'une idée marquée d'une inspiration sublime et conçue des années entières, des notes écrites en hâte, touchant des faits-divers quotidiens et éphémères ; au lieu des méditations élevées du poète et du travail ciselé et tout particulièrement difficile de l'écrivian d'art, le coup d'œil et la célérité professionnelle du chroniqueur. Schiller et Lawrence Sterne et les autres dieux littéraires dont rêvait le jeune auteur, étaient détrônés par un reporter d'un journal de Paris, dont le succès est immédiat mais superficiel. Et il s'agissait du feuilleton pur avec tous les accessoires et toutes les caractéristiques de ce genre original, correspondant à la psychologie du lecteur de la rue et du jour.

Il est de toute évidence que le romancier se rendait compte de ce contraste frappant. Dans la même lettre, datée de 1845, il dit : « Bielinsky écrit que je profane mon talent en écrivant dans *le Gouailleur*. Quelques mois plus tôt, alors qu'il achevait les *Pauvres Gens*, il opposait avec sévérité son idéal classique d'artiste exigeant envers soi-même à celui des feuilletonistes français contemporains, dont Béranger disait, que « c'était une bouteille de Chambertin dans un seau d'eau ». Néanmoins, le feuilleton continue

à attirer le jeune Dostoïevsky. Un an et demi après la publication du premier numéro du *Gouailleur*, il commence son feuilleton régulier dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*. Au cours de l'été de 1847, il y publia quatre longs feuilletons sous le titre général *Les Annales de Saint-Pétersbourg*. Pour qui voudrait connaître le mécanisme du travail créateur de Dostoïevsky, ces quatre feuilletons apporteraient une curieuse lumière sur l'individualité de l'écrivain.

Parmi les écrivains russes des années quarante et quelques du siècle passé, Dostoïevsky était, sans doute, le plus influencé par les effluves littéraires venant de France. C'est justement ici que se révèle son penchant pour le feuilleton, ainsi que ses prétentions très prononcées à des innovations dans le domaine littéraire. Au milieu des années quarante, le feuilleton français, qui restait jusqu'alors au niveau des *Variétés* ou, autrement dit, ne dépassait pas dans sa signification les faits-divers ordinaires, fait un brusque et formidable bond en avant. L'un après l'autre, les écrivains français les plus célèbres, dont Jules Janin, Balzac, Théophile Gautier, Soulier, Eugène Suë, s'enrôlent dans l'armée des feuilletonistes de journaux. Il ne serait pas exact de trouver l'explication de cet engouement dans le développement considérable et même vertigineux de la presse quotidienne de Paris et dans la concurrence des différents journaux qui s'efforçaient d'attirer en tant que feuilletonistes les plus grands écrivains en leur payant des honoraires fous. Ce sont plutôt les écrivains eux-mêmes, qui, se rendant compte de l'accroissement progressif de la littérature périodique, se portent à la rencontre des demandes nouvelles des masses de lecteurs.

Dostoïevsky, qui suivait de près et d'une façon assidue et régulière le développement du feuilleton en France, était muni d'armes de toute première qualité lorsqu'il attaqua son premier feuilleton, et il se réjouissait à juste titre en constatant le succès énorme de son premier article, écrit dans un genre tout à fait nouveau pour lui. C'était Dostoïevsky sans doute, qui résolut en 1847 le problème si disputé du feuilleton russe qui, avant lui, traînait une existence insignifiante, sinon misérable.

A l'instar des écrivains français, les meilleurs romanciers russes se ralliaient volontiers au feuilleton. Dostoïevsky, Tourgueneff, Gontcharoff, Grigorowitch et nombre d'autres. Il faut dire tout de suite que le feuilleton russe fut de premier abord très mal accueilli par la critique qui le considérait comme un abaissement incontestable du niveau littéraire. C'est pourquoi les premiers feuilletons de Dostoïevsky sont imprégnés d'une ardeur polémique. Mais ce n'est pas là qu'il faut chercher leur charme et c'est toujours le côté français qui y joue un rôle de première importance.

Les Revues russes de l'époque font connaître à leurs lecteurs des détails abondants sur le feuilleton parisien. Dans la *Revue étrangère*, publication française de Saint-Pétersbourg, à la rubrique « Variétés », nous trouvons même de temps à autre de longs fragments, extraits des journaux et des Revues de Paris. La Ville-Lumière attirait constamment l'intérêt des Pétersbourgeois et c'est justement ce qui explique le succès sensationnel, — on dirait le succès fou, — remporté à Saint-Pétersbourg, par les *Mystères de Paris*, d'Eugène Suë, accueillis avec ferveur même par W. Bielinsky, le plus exigeant des critiques russes. Ce roman eut une répercussion immédiate sur la littérature russe, influencée, en l'occurence, d'autant plus que, pour les Russes, Pétersbourg, cette ville mystérieuse, énigmatique, chantée par Gogol, dans sa *Perspective de la Néwa*, ressemblait étrangement à Paris. Des imitations russes des *Mystères de Paris* surgirent comme par enchantement de partout. En même temps que *Les Coins de Saint-Pétersbourg*, de Nekrassoff, paraît *Pétersbourg le jour et la nuit*, de Kowalewsky, ce dernier roman étant écrit directement sur la demande d'un éditeur, qui prescrit à l'auteur de suivre quasi-aveuglément *Les Mystères de Paris*. Le ferment social de l'école naturaliste française trouve un sol rêvé dans les mœurs, dans les traditions et dans les thèmes qui ne sont admissibles que dans le cadre de cette ville-fantôme, mille fois étrange. Et ainsi, les nouvelles formes littéraires importées d'urgence de Paris et frisant pour la plupart le roman-feuilleton deviennent sur le coup pétersbourgeoises.

Dans la lettre déjà mentionnée, Dostoïevsky, prenant la tête du mouvement nouveau, expose en ces termes sa profession de foi de feuilletoniste : « Il s'agit de s'accrocher au théâtre, aux journaux et aux Revues, à la société, à la littérature et surtout à tout ce qui se passe dans la rue... » Toute sa vie Dostoïevsky s'est passionné pour Pétersbourg, dans le décor duquel se développe l'action de la plupart de ses œuvres. Pour lui, Pétersbourg reste toujours un être vivant, un organisme très individuel, ayant son caractère, sa figure, sa mentalité, son image fantasmagorique.

Dostoïevsky, feuilletoniste, peint :

« Pétersbourg se renfrogne. On voit très bien qu'à l'instar de la majorité des gens irrascibles, la ville cherche avec véhémence quelqu'un, n'importe qui, pour concentrer sur lui toute son irritation, pleine d'angoisse, lui cracher à la figure, se brouiller avec lui pour toujours, se reprendre violemment et s'enfuir ensuite aux extrémités de la terre de manière à ne pas s'attarder davantage — à aucun prix ! — sur les marais moroses d'Ingermanlande... »

Encore :

« Pétersbourg est le benjamin gâté d'un papa distingué. »

Ou :

« Pétersbourg est gravement malade... C'est un être bizarre, plutôt morne... »

Une fois de plus nous sommes obligés de recourir au feuilleton français de 1830-1840, pour y découvrir des exemples correspondants à ces personnifications de Pétersbourg par Dostoïevsky.

Balzac, lui aussi, nous présente un flâneur — dont le double est le personnage de prédilection de Dostoïevsky-feuilletoniste — un amant de Paris, un de ceux qui savent récolter, en flânant dans Paris, une masse de jouissances flottantes ». Le flâneur de Balzac, de son côté aussi, considère Paris comme un être vivant et sensé... comme un monstre à l'estomac heureux. Il écrit :

« Paris est assurément le plus maniaque des monstres. Il s'éprend de mille fantaisies... Tantôt il bâtit comme un grand seigneur... Aujourd'hui le monstre a mal aux dents et s'applique un *alexipharmaque* sur toutes les murailles... »

Dostoïevsky décrit :

« La ville était hargneuse des pieds à la tête. Je ne sais si elle s'était endormie du mauvais côté, si sa bile s'était agitée exagérément pendant la nuit, si elle s'était refroidie et avait attrapé un rhume..., mais toujours est-il, que Pétersbourg était de si mauvaise humeur, que c'était pitié de voir ses murs énormes et humides, ses marbres, ses bas-reliefs, ses colonnes qui, elles aussi, avaient l'air de se fâcher contre le vilain temps, de trembler et de claquer des dents... »

Quelle surprenante coïncidence, d'autant plus significative que, plus tard, en 1861, dans ses *Rêves de Saint-Pétersbourg*, Dostoïevsky reconnaît l'influence directe des feuilletonistes français et dit : « Si j'étais un feuilletoniste régulier et habituel et non pas occasionnel, je voudrais me transformer en Eugène Suë pour décrire les *Mystères de Pétersbourg*. »

Mais tout en étant guidé au début par des maîtres français, Dostoïevsky, génial, reste toujours lui-même. Pour se rendre compte de toute la portée de ses feuilletons de 1847, période où il se passionnait le plus pour le journalisme, il faut confronter ses articles parus dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, avec ses contes et nouvelles écrits la même année. Le fait est que ses feuilletons précèdent et annoncent la création des chefs-d'œuvre :

Une maîtresse de maison, *Un cœur faible*, *Les nuits blanches*, et nombre d'œuvres plus courtes, qui paraîtront en 1848-1849. Bref, *Netochka Neswanowa* à part, tout ce qui fut écrit à partir de la seconde moitié de 1847 jusqu'à l'arrestation et à la déportation du romancier en Sibérie en 1849. On dirait que les feuilletons de Dostoïevsky lui servent de brouillons pour toutes ses nouvelles de la même époque. Non seulement les idées sont les mêmes, mais nous constatons avec étonnement que des pages entières sont extraites, çà et là, des feuilletons pour entrer presque sans changement dans les œuvres romanesques les plus réussies de l'écrivain.

La place nous manquerait pour citer maints exemples, mais qu'il nous soit permis d'indiquer que, plus nous confrontons les textes, plus nous nous convainquons que ce n'était pas la mode ni le caprice non plus qui incitaient Dostoïevsky à s'attaquer au feuilleton. Non, le sens inné, les recherches fiévreuses de nouveaux débouchés, la nécessité impérative, — voilà ce qui le poussait irrésistiblement à s'essayer dans un genre où il pourrait s'exprimer complètement et entièrement, ce qui lui avait été impossible jusqu'ici.

En effet, ce fut en 1847, avant de s'adonner corps et âme au journalisme, que Dostoïevsky passa par une crise aiguë de création littéraire. Ne voulant pas et ne pouvant pas continuer le genre suranné et fade de ses précurseurs, il était arrivé à une certaine limite, il se heurtait à un mur presque infranchissable dans lequel il ne voyait pas de brèche possible. Sa sensibilité étant plus que jamais excitée, saisi par l'espèce de panique qu'il éprouva toute sa vie, il étouffait. Agité, brûlé par l'ardeur créatrice, il cherchait de nouveaux procédés où aurait pu prendre place la confession, ou, du moins tels que le sujet et la forme du récit ne l'empêcheraient pas d'introduire des digressions d'ordre personnel. Et ici, nous devons toucher à un côté de

l'individualité créatrice de Dostoïevsky qui, malgré toute son évidence et toute son importance, est resté non pas inaperçu, mais disons insuffisamment souligné. Toute l'œuvre ou presque de Dostoïevsky est marquée d'un même caractère et a l'allure d'une confession. En réalité, de tous les longs romans de l'écrivain, il n'y a que *Crime et Châtiment* qui ne comporte pas de récit personnel, c'est-à-dire où le « moi » du romancier ne figure pas. Mais il suffit de parcourir le manuscrit de ce roman pour se rendre compte de la lutte acharnée et parfois désespérée que le romancier menait contre lui-même pour l'emporter. Toutes les autres œuvres de Dostoïevsky ont constamment ce caractère de confession. *Les Mémoires d'un Joueur, Les Mémoires d'un jeune homme, Les Mémoires d'un Ecrivain, Mémoires écrits d'un souterrain*, tels sont les sous-titres préférés et dont l'écrivain ne se passe que rarement. Nous ne voyons pas de « mémorialiste » dans *L'Idiot*, mais il est parfois remplacé par un « observateur » qui joue exactement le même rôle. L'immortelle *Netochka Neswanowa* est nommée une *confession* par l'auteur lui-même. Il en est de même pour *Les Nuits blanches*, qui ont pour sous-titre *Les Mémoires d'un rêveur*. C'est dire que le génie de Dostoïevsky trouvait la forme de la confession la plus propice pour son inspiration. C'était justement cette forme qui l'invitait à s'épancher complètement, à se prononcer entièrement et à employer sa puissance créatrice jusqu'aux dernières limites. Dostoïevsky n'était pas capable de rester à côté de l'action et de regarder de loin ses héros s'agiter, se passionner et souffrir. Non, sa nature était tout autre. Il était forcé de se jeter dans la mêlée, d'entrer dans le jeu, de s'approcher de ses personnages, de les regarder dans les yeux et aussitôt de se confondre avec eux, quelle que fût leur diversité bariolée. Il restait lui-même un des personnages permanents de ses propres créations, — et c'est là la source de la force sublime et grandiose de Dostoïevsky.

Il serait imprudent d'expliquer la prédilection marquée pour ce procédé littéraire par le succès extraordinaire remporté par le romancier dans le domaine du feuilleton, prenant complètement la forme de la confession. Mais, d'autre part, nous ne pouvons pas nier la répercussion de ce genre sur toute la production littéraire du romancier. Pressé d'épancher les idées qui bouillonnaient en lui, Dostoïevsky vint instinctivement au feuilleton, prévoyant qu'il trouverait les formes littéraires qu'il cherchait avec tant de passion. Et si courte que fût sa carrière de feuilletoniste, elle influença vivement et indiscutablement tout ce qui, par la suite, sortit de sa plume. Il faut enfin tenir compte du rôle joué par les *Mémoires d'un écrivain*, dans l'histoire des derniers romans de Dostoïevsky : *L'Adolescent* et *Les Frères Karamasoff*. De même qu'au point de vue des conceptions philosophiques, des thèmes et des procédés littéraires, *Les Mémoires d'un écrivain* ne sont rien d'autre que les esquisses préliminaires de *L'Adolescent* et des *Frères Karamasoff*, les sujets du *Cœur faible* et des *Nuits blanches* trouvent leurs répliques dans les feuilletons publiés par le *Journal de Saint-Pétersbourg*. Mais bien que séparés par un intervalle de vingt-cinq ans environ, *Les Annales de Saint-Pétersbourg* et *Les Mémoires d'un écrivain* ne font qu'un.

Pour en finir, nous nous permettons de reproduire ici un fragment d'un feuilleton *inédit* de Dostoïevsky, qui date de 1847 et qui nous semble particulièrement caractéristique de la manière de l'écrivain :

« Je rentrai à la maison, mais à peine fus-je installé à ma table pour écrire mon article, que — Dieu sait comment ! — j'ouvris un journal et commençai à lire un article.

« Il s'agissait d'une famille moscovite, de classe moyenne, obscure. On parlait aussi d'amour, mais, messieurs, je n'aime pas à en parler. Et tout à coup je me transportai en pensée à Moscou, dans mon pays natal, si lointain. Si, messieurs, vous n'avez pas encore lu cette nouvelle, lisez-la ! De quoi donc pourrais-je vous parler qui soit plus nouveau ou plus intéressant ? Voulez-vous que je vous parle des nouveaux omnibus qui font sensation depuis quelque temps sur la Perspective de la Néva ? Que je vous entretienne de ce dont on ne faisait que parler dans la capitale la semaine dernière, de la Néva ? Ou que je vous confie que dans les salons, on continue encore à bailler à jours fixes en attendant avec impatience l'été ? Mais vous en avez assez depuis bien longtemps ! Vous venez de lire une description d'un matin septentrionnal ; c'était assez ennuyeux, n'est-ce pas ? Alors, lisez à un moment gris, par un matin aussi gris, cette nouvelle ayant pour sujet une glace de famille brisée... Il me semble avoir vu dans ma tendre jeunesse la pauvre Anna Ivanowna, la mère de famille, et connaître Ivan Cyrillovitch, son mari. Cet Ivan Cyrillovitch est un brave homme, même bon, mais qui aime faire de l'esprit à certains moments,

lorsqu'il s'amuse. Sa femme, par exemple, est malade et craint tout le temps la mort. Ivan Cyrillovitch ne cesse de la taquiner en public et parle avec volubilité, rien que pour s'amuser, du jour où il perdra sa femme et où il se remariera. Anna Ivanowna tâche de se maîtriser, fait la joyeuse ; rien à faire, son mari est comme cela... Mais voilà les jours gras ! Ivan Cyrillovitch est absent. En cachette, quelques jeunes amies viennent voir la petite Olia, la fille aînée. Des jeunes gens aussi, tous plus gais les uns que les autres. Il y a là encore un nommé Pavel Loukitch, un personnage que l'on dirait sorti tout droit d'un roman de Walter Scott. Le malheur est que ce Pavel Loukitch propose à tout le monde de jouer à cache-cache. On eût dit qu'Anna Ivanowna pressentait une catastrophe, mais entraînée par l'enthousiasme général, elle donna sa permission. Oh, mes amis, je vous assure que c'est ainsi, exactement, que je jouais moi-même à cache-cache, il y a une quinzaine d'années... Quelle bonne partie ! Et ce Pavel Loukitch ! Quel étourdi ! Voilà que les enfants se fourrent dans un petit coin, sous une chaise et qu'ils se mettent à s'agiter tout près d'une glace. Entendant des bruits, Pavel Loukitch se précipite dans cette direction, la glace s'ébranle, s'arrache à ses crochets rouillés et se casse en morceaux... Croyez-moi, lorsque je lus cette nouvelle, j'avais la pénible impression d'avoir cassé moi-même la glace... Comme si tout cela était de ma faute. Anna Ivanowna pâlit... Tout le monde se dispersa... Une panique terrible s'empara de tous... Qu'allait-il arriver ? J'attendais, plein de peur et d'impatience, le retour d'Ivan Cyrillovitch. Je pensais sans cesse à Anna Ivanowna. Vers minuit, Ivan Cyrillovitch rentre, un peu ivre. A sa rencontre, telle une vipère, vient la grand' mère, délatrice expérimentée — vieux type moscovite ! — qui se met à lui raconter, à lui souffler quelque chose du *malheur*, qui est arrivé, évidemment. Mon cœur commence à battre et, soudain, la tempête se déchaîne, d'abord dans la violence et le tonnerre, puis elle se calme peu à peu. J'entends la voix d'Anna Ivanowna. Que va-t-il lui arriver ? Trois jours après, nous la trouvons dans son lit. Au bout d'un mois, elle meurt de phtisie... Mais comment ? Est-il vraiment possible de mourir à cause d'une glace brisée ? Oui, elle est morte quand même. La description des derniers moment de cette vie douce et réservée est imprégnée du charme de Dickens.

« Eh oui, je me souvenais de tas de choses. A Saint-Pétersbourg, il y a nombre de ménages semblables. Personnellement, je connaissais un Ivan Cyrillovitch. Mais il y en a assez partout... Si je vous parle de cette nouvelle, c'est que moi-même je me proposais de vous en raconter une... Mais laissons cela pour une autre fois. Je ne trouve plus rien à vous dire... »

ZINOVY LYOVSKI.

ÉCRIVAINS FRANÇAIS EN ÉGYPTE

Crépuscule de printemps au bord du Nil : un jardin de curé, bourré de pétunias, de roses trémières et de giroflées, en contre-bas d'une guinguette, exhale son odeur sucrée. Je sirote un café turc dans l'attente du quotidien miracle, cette lumière que, le soleil couché, la terre recommence à irradier pour son propre compte. Déjà l'horizon jaunit, et le reste du ciel, bonbon rose et perle mauve, barbouillant de tons indescriptibles l'eau lourde et veinée du fleuve, escalade le bleu nuit du zénith. Pour un peu, je croirais avoir satisfait la suprême ambition de mon enfance : celle de découvrir une nouvelle couleur ! Le triangle dur et noir des voiles fend, comme un soc, la nuit qui accourt du fond du désert : O Loti...

Hélas ! la guinguette est à la page de la moderne esthétique : « J'ai mon cœur tout blanc comme la blanche hermine », module un gramophone enroué. Le mugissement des autos, retour du Club, déchire le silence et épouvante les gamoussas pataugeant dans leur bourbier. Des rires fusent. Deux ou trois commutateurs s'allument. Horreur ! Les ampoules électriques exhument d'indésirables touristes de tous poils, et des indigènes cruellement fagotés. Est-ce que je ne viens pas d'entendre, dans l'ombre reculée, le ricanement de Louis Bertrand ?

— L'Egypte ?

M'y rendant il y a vingt mois, j'interrogeais, à bord, un compatriote fixé là-bas depuis bien des années. Il sourit :

— Bien que vieil Egyptien, saurais-je vous parler objectivement de l'Egypte ? On est pris par elle ou on la déteste. Moi, je l'aime. J'ai

essayé de la quitter, je n'ai pas pu : m'y voilà revenu. Je ne suis pas seul d'ailleurs et d'autres qui prétendaient la haïr ont fait comme moi. Une sorte d'envoûtement, peut-être, difficile à expliquer. Cet été, j'ai rencontré un Alsacien revenu mourir chez lui après trente ans de séjour dans un quelconque bled au bord de la Mer Rouge. Un jour je lui demandai si le temps ne lui avait pas paru terriblement long là-bas. Il me répondit après réflexion : « Non, car tous les matins le soleil se levait, et chaque soir il se couchait... » Cela lui avait suffi.

J'insistai :

— Vous paraissez suggérer que l'accoutumance met l'analyse en défaut. On a parfois trouvé plus facile de juger un pays en vision rapide. Notre époque, il est vrai, abuse de ces aperçus définitifs émanés de journalistes ou de romanciers que talonne leur coupon de retour. Mais plusieurs des nôtres et non des moindres s'y sont essayés. Ils ne sont pas revenus enthousiastes. Que pensez-vous de leur coup d'œil ?

— Qu'ils emportaient avec eux leur raison de haïr l'Egypte. L'Egypte, on ne la pense pas avec son cerveau...

Je resonge ce soir à cette conversation. Je me suis entêtée. J'ai, depuis, lu ou relu Loti, Barrès, Bertrand, pour ne citer que les plus illustres de nos désenchantés. Et je me demande ce qu'ils m'auraient appris de l'Egypte, si à mon tour, je n'y étais venue. L'Egypte n'est-elle pas surtout cette seconde mort du noir appesanti sur le Nil, le cri sec des milans volant en accolade, le froid de la nuit qui déjà s'insinue entre les bouffées d'air tiède, l'immense désert paisible, alentour, tout ce qui échappe à l'emprise des mots...?

Pas absolument. Seul Loti, Loti éternel, tout renié soit-il par la jeune génération, Loti aux tonalités de style impalpables et précises, s'apparentant bien davantage au métier du peintre qu'à celui de l'écrivain, Loti a su saisir l'insaisissable. Je défie qui a passé une nuit de clair de lune à la lisière du désert d'exprimer son émoi autrement que Loti s'il l'a lu, et s'il ne l'a pas lu de l'exprimer du tout... Mais pourquoi ne pas s'en être tenu là ! Quelle dégringolade lorsqu'il passe de l'éternel au temporel, de ses foudroyantes visions à des vaticinations philosophiques... Surprend jusqu'à l'abrutissement l'incapacité où est ce grand artiste de discerner la beauté du toc pourvu que ce dernier soit patiné d'une vague tradition. Au Caire, sans sourciller, il s'attarde à la mosquée Mohammed Aly où se confondent dans une cacophonie de couleurs les pires atrocités... Son ironie ne s'aiguisera que contre les visiteurs européens, bardés de liège, d'ombrelles et de voiles verts, ces voiles verts, qui, auréolant de vieilles Anglaises, lui produisent l'effet du rouge sur le taureau !... Et si ces Occidentaux n'étaient que laids ! Mais c'est qu'ils sont dangereux. Anathème donc sur cette colonie âpre au gain, qui ne vise qu'à s'enrichir aux dépens du fellah (celui dont About, pour des raisons à vrai dire pas absolument désintéressées fit un panégyrique définitif), ce bon fellah qui a toutes les vertus et que l'époque moderne a frustré de sa félicité d'autrefois. Il est vrai que Loti ne précise point s'il s'agit de l'époque des Pharaons sur laquelle manquent les documents tout au moins d'ordre sentimental, ou de celle des Mameluks, plus célèbres par leurs exactions que par leur philanthropie. Et lorsqu'il recommande aux modernes Egyptiens de revenir à leur glorieux passé, on a l'impression qu'il saute délibérément par-dessus les éclaircissements d'un millier de siècles et plus d'histoire. Quant aux griefs d'ordre esthétique, qui ne sont pas les moins violents, Loti ne s'embarrasse pas du fait que cette domestication du Nil et le barrage sacrilège qui ensevelit Philæ la moitié de l'année, sont la sécurité même de son cher fellah moderne, qui ne fut jamais aussi mis à l'abri que maintenant des sécheresses et des crues également ruineuses de son fleuve nourricier... En vérité, s'il n'avait été avant tout un poète, Loti eût pu devenir un navrant polémiste. Mais encore une fois, c'est un poète, et son intelligente sensualité lui a permis de tomber si juste, que le livre fermé, on ne se souvient plus que des accents avec lesquels il chante le désert éternel et la fugacité des êtres.

La déception que l'Egypte causa à Barrès ne s'apparente que de très loin à la mélancolie de Loti. Pas plus sur le sol des Pharaons que sur les côtes, bretonnes ou basques, pas plus qu'aux terres nipponnes ou polynésiennes, celui-ci n'échappe à la hantise de la mort, cette mort dont il perçoit le germe partout, ver qui ronge les biens de la vie, si inutilement splendides puisque périssables et condamnés. Oh ! si ne vieillissait pas le visage de la femme aimée, si ne se lassait pas l'œil qui la contemple, si l'automne brouillé ne succédait pas à l'été et

si la douceur d'hier ne laissait pas à aujourd'hui cette arrière amertume, alors ce monde dont la beauté le pénètre d'outre en outre, suffirait — ou presque — à Loti.

Il ne suffirait pas à Barrès. Ce dernier partit pour l'Egypte, disent ses « Cahiers », soucieux d'établir son bilan moral. Ce n'était point les « objets » qui l'attiraient alors mais les « autels ». Pourquoi cette civilisation, déjà parfaite quand balbutiait encore l'Occident, ne contiendrait-elle pas, sinon une réponse à l'angoisse métaphysique qui ne meurt dans le cœur de l'homme de chez nous qu'avec lui-même, tout au moins des suggestions susceptibles de « défricher » des recoins ignorés de son âme? Or cette tentative est un échec. L'Egypte pharaonique demeure muette, et lui-même s'avoue impuissant à la deviner malgré elle. Les Pyramides, le Sphinx, les temples, les tombeaux, les mastabas ne sont que des curiosités dont son âme ne s'enrichit point. Au long de son voyage, une seule hantise : celle du divin qui se dérobe toujours : « Il n'y a, insiste-t-il, que la qualité religieuse des choses pour me plaire ». Or il ne rencontre partout que l'humain : l'humain porte à une puissance qui le scandalise presque, l'humain ayant prétendu échapper au temps et braver à jamais la putréfaction et l'effondrement, ces deux formes les plus immédiates du néant. Comment un esprit engagé au point où l'est celui de Barrès dans le dilemme catholique, opposant, au cheminement obscur de l'intelligence à travers le monde présent, la brusque solution au delà de la tombe de tous les déchirants problèmes posés en deçà, comment Barrès aurait-il pu saisir un divin si étroitement apparenté à l'humain que le mort n'aspire qu'à s'assurer une éternité calquée autant que possible sur son existence de vivant? On a prétendu que, mis en demeure de se dissoudre en Râ le principe suprême, c'est-à-dire de devenir Dieu lui-même, ou de retourner au fond de son tombeau y mener l'existence « terre à terre » qui lui était ménagée avec une folle générosité — générosité que ne risque plus de hasarder notre pratique époque — le mort choisissait le plus souvent la deuxième solution. Comment cette dérobade n'eût-elle pas froissé une formation chrétienne ? A son tour, d'ailleurs, l'Egypte islamique devait infliger à Barrès un aussi cruel mécompte métaphysique.

A ces deux déçus, s'ajoute un troisième, Louis Bertrand. Le goût de cendre que l'Egypte laisse à Loti, nous savons qu'il l'avait dans sa bouche, c'est celui même de toute sa philosophie. Barrès se désespère de n'y pas trouver d'écho à l'angoisse religieuse qui pour le moment le torture. C'est sur l'Egypte moderne que s'acharne Louis Bertrand. Il faut dire qu'il a une maîtresse, l'Afrique du Nord. Cette rivale de l'Est vaguement acoquinée au mystère asiatique ne pouvait que le rebuter. Et sa rancune est si longue que quinze ans après son premier livre, *le Mirage oriental*, où chatoient si délicieusement le vrai et le faux que l'on s'amuse trop en le lisant pour discuter, parut en 1925 un autre pamphlet, où s'exaspère une manière de neurasthénie. Oh ! ce n'est pas le passé millénaire de l'Egypte, et son unique héritage, ce n'est pas sa paisible campagne, ni le Nil, ni le désert qui retiendront une seconde l'attention de l'écrivain. Tout ceci n'est d'ailleurs que bobards pour touristes (Dorgelès, à qui de vieilles Américaines chatouillées par leurs aniers masquèrent les Pyramides, ne protestera pas). Depuis longtemps la couleur locale n'est qu'une tradition verbale. Il n'y a de vrai que l'hostilité géographique du pays : un air brûlant qui n'est que poussière, un sol férocement aride, une lumière qui aveugle et corrode, écrasant l'individu, le fermant à jamais à toute conception nouvelle, pis, le rendant fondamentalement hostile. Et à partir de cette imperméabilité de natures, peut-être réelle, Louis Bertrand échafaude la notion d'un danger qui grossit, s'amoncelle, menace de déferler sur l'Europe. A son deuxième voyage, son esprit multiplie les fantômes. C'est à peine si derrière un kawas il ose s'aventurer dans les quartiers arabes. La moindre badine surprise aux doigts d'un effendi fait figure de matraque. C'est clandestinement, affirme-t-il, que paraissent les journaux de langue européenne. Il ne s'est d'ailleurs aventuré dans ce pays que pour les trésors récemment extraits du tombeau de Tout-ank-Hamon. Mauvaise affaire! Tout n'est que camelote! Et puis, l'Orient de maintenant méprise l'Occident. Au cours de la guerre, n'avons-nous pas dû recourir à l'aide d'autres races ? Elles en concluent qu'elles décidèrent de notre victoire et que l'heure est proche où elles seront à même de vaincre les Européens avec leurs propres armes.

Autour de Louis Bertrand s'ourdit un tissu de menaces. Sur sa tête noircissent les nuages recélant dans leurs flancs la foudre du cyclone pro

islamique, prêt à déferler sur nous. Pour peu qu'il ne se soit amusé à épouvanter ses lecteurs, et que quelque sincérité ait soustendu son manifeste, avec quel soulagement n'a-t-il pas dû voir se dissoudre dans la brume vaporeuse cette Alexandrie dont la paisible apparence « n'est que pour mieux le manger, mon enfant ».

Louis Bertrand n'a d'ailleurs pas tort peut-être d'envisager un sombre avenir en matière sociale et politique. Tout est possible à ce carrefour international où sont inextricablement imbriqués tant d'intérêts contradictoires, au cœur de ce magma où s'entrechoquent le présent et le passé, le christianisme et la religion de Mahomet, les intérêts occidentaux et les revendications de l'Orient. L'été passé, les troubles variés qui éclatèrent à Alexandrie, dans le Delta, au Caire même, suscitèrent dans la presse européenne des commentaires passionnés. On proclama l'Egypte à un tournant de l'histoire, on ressuscita des morts, on accumula des points d'interrogation et d'exclamation. Mais du jour au lendemain les titres gras disparurent et on parla d'autre chose. Lorsque je rentrai en septembre, je trouvai les amis laissés ici, parfaitement calmes et souriant de la nervosité d'outre Méditerranée. Toutefois les élections ont fait renaître l'agitation. Sporadique encore, je ne crois pas qu'il existe de prophète, en Egypte ou ailleurs, capable d'en prévoir l'ampleur ou la durée. Il n'est pas impossible que, si elle s'accroissait encore beaucoup, les Européens, soient, tout au moins pour un temps, engagés à rallier leur pays natal. Dans ce cas, Louis Bertrand, en ne s'attardant pas ici, n'aurait été que sage...

Peut-être... et pourtant, je vous jure que je ne l'imiterai que contrainte et forcée. L'air qu'on respire sur cette « terre du paradoxe », ainsi qu'autrefois la qualifia Lord Cromer, si doux aux siens, est une manière de philtre qui, à son insu et parfois contre sa volonté, délivre l'homme d'Occident de l'angoisse de vivre. Puisque tout, d'un moment à l'autre, absolument tout peut être remis en question, il apprend à vivre le présent, présent qui, ainsi goûté, sans garantie, sans vieillissement, est doux comme un amour auquel on est sûr de ne pas survivre. En dehors du domaine esthétique ou historique, l'envoûtement de l'Egypte consiste peut-être surtout dans le fait que demain échappe à toute prévision humaine.

Pourtant ce n'est pas à proprement parler le brutal : « Buvez et réjouissez-vous car demain vous serez morts » de l'Ecclésiaste. Encore qu'intensément voluptueuse, l'Egypte a un charme plus subtil et ignore le frisson de terreur qui passe dans le vieil adage biblique. Même, quoique peu canonique, Dieu paraît ici moins paradoxal à concevoir qu'au cœur de notre machinisme sans âme. Et puis, s'il n'est point, ce n'est pas si triste à admettre qu'ailleurs. Vagues de calcaire figées, crêtes dures et blondes, sable fin des dunes ou éparpillement des cailloux rèches, creux et bombements paraissant produits par une respiration suspendue, aubes rouges empourprant l'étendue, couchants la noyant d'ombre violette : jusqu'à l'horizon et par delà c'est le désert. L'oasis et l'homme n'en sont que l'épiphénomène, la vie un accident. On accepte de ne pas comprendre.

MARGUERITE CLAIRMONT.

LA PREMIÈRE ORAISON FUNÈBRE DE BOSSUET

Ce que le public lettré connaît surtout des œuvres de Bossuet, ce sont ses *Oraisons funèbres*. On sait que le grand orateur a prononcé d'admirables sermons, prêché des carêmes et des avents ; on connaît les titres des ouvrages monumentaux qu'il a écrits pour l'instruction du Dauphin, comme : *Le Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, *La Politique tirée de l'Ecriture sainte*, et surtout *Le Discours sur l'Histoire Universelle* ; on peut ne pas avoir oublié ses livres de polémique, comme l'*Histoire des variations*, l'*Instruction sur l'état d'oraison* ; des éditions récentes ont attiré l'attention sur son *Traité de la concupiscence*. Mais, en admettant qu'il les ait parcourus, le lecteur non spécialisé n'a gardé de tous ces textes qu'un souvenir affaibli. Tandis qu'il est peu d'esprits cultivés qui ne puissent réciter de mémoire quelque fragment des *Oraisons funèbres*.

Et pourtant, ces manifestations oratoires étaient celles que Bossuet préparait avec le moins d'entrain. Il suffit de relire l'exorde de l'Oraison funèbre du P. Bourgoing, pour sentir

à quel point ce genre d'éloquence lui était antipathique : « *Je vous avoue, Chrétiens, que j'ai coutume de plaindre les prédicateurs lorsqu'ils font les panégyriques funèbres des Princes et des gens du monde* », et il donne les raisons de ses répugnances.

Aussi, il ne monta en chaire, prononcer des éloges funèbres que pour satisfaire aux obligations de sa charge, ou pour répondre à un désir devant lequel il ne pouvait se dérober, ou encore pour remplir un devoir imposé par l'amitié.

L'obligation acceptée, il la remplissait en toute conscience, réunissant, comme pour un chapitre d'Histoire, la documentation nécessaire, et parant son œuvre avec toutes les ressources de son génie. Le discours terminé, il ne s'en occupait plus, à moins qu'il n'y fût contraint. L'Oraison funèbre de Nicolas Cornet fut publiée, pour la première fois, par un neveu du grand maître, 35 ans après avoir été prononcée. Lorsqu'en 1689, Bossuet avait réuni dans une édition collective, six oraisons funèbres déjà imprimées séparément, il n'avait pas placé dans ce recueil celle du P. Bourgoing ni celle de Nicolas Cornet, de peur de raviver des aigreurs dont le souvenir n'était pas encore éteint, et surtout de crainte de nuire à Antoine Arnault qui errait à l'étranger, dans un exil dont il ne vit jamais la fin. Il y a des Oraisons funèbres que Bossuet ne publia jamais, et dont le manuscrit a disparu. Au total, nous n'en possédons que dix, dont le texte a pu être établi : pour les unes, d'après le manuscrit ; pour les autres, dont le manuscrit n'existe plus, d'après la première édition imprimée.

La première Oraison funèbre que Bossuet ait prononcée, est celle de Révérende Dame Yolande de Montarby, Abbesse des religieuses Bernardines de Sainte-Marie, du Petit Clairvaux, à Metz.

Tous les préfaciers et éditeurs, tous les critiques, tous les biographes du grand orateur affirment unanimement que le manuscrit de ce discours est perdu. Il n'en est rien ; ce manuscrit existe encore ; il constitue une des richesses d'une bibliothèque privée parisienne.

La lignée des Montarby n'est pas éteinte. Au cours d'un récent voyage à Metz, j'avais voulu me documenter sur le Petit Clairvaux et ses abbesses ; mais c'était en période de vacances : archives, bibliothèques, Musée, tout était fermé. Par la suite, M. Clément, l'érudit conservateur de la Bibliothèque de Metz, eut l'obligeance de me mettre en relations avec le lieutenant-colonel de Montarby, de l'Ecole de Guerre, qui, pour établir la généalogie complète de sa famille, avait fouillé les archives de Saint-Nicolas de Metz, et rassemblé les publications des historiens messins. M. de Montarby voulut me communiquer les résultats de ses recherches, qui vont me permettre de dresser en pleine lumière, crosse en mains, l'image de son arrière grand'tante, cette Abbesse Yolande de Montarby, que Bossuet a louée au bord de la tombe, et que personne ne connaît plus.

Nous allons pouvoir, en effet, préciser la situation de Bossuet à Metz lorsqu'il prononça sa première Oraison funèbre ; exposer ce qu'était le Petit Clairvaux ; faire l'histoire de son abbesse, et même de trois de ses abbesses ; car trois de Montarby se succédèrent dans le gouvernement de la communauté. Enfin, nous nous demanderons ce qui subsiste de ces souvenirs.

Bossuet a Metz.

Bossuet avait treize ans et deux mois quand, le 20 novembre 1640, il reçut le titre de chanoine de la cathédrale de Metz ; et il commençait sa vingt-cinquième année, quand il fut pourvu, en janvier 1652, de la dignité d'archidiacre, avant même d'avoir été ordonné prêtre. Il fut, en effet, consacré le samedi de la semaine de la Passion, qui fut le 16 mars 1652. Le 9 avril suivant, Bossuet prit le bonnet de docteur pour être admis, le 1er juin, à prendre séance parmi les maîtres de la Faculté de Théologie. Il se rendit aussitôt à Toul, prêter en Parlement le serment exigé pour l'archidiaconat, et alla demander au chapitre de Metz son installation à la cathédrale, dans la stalle de l'archidiacre de Sarrebourg. A partir de ce moment, jusqu'à sa nomination à l'évêché de Condom, en octobre 1669, c'est-à-dire de sa vingt-cinquième année à sa quarante-deuxième, Bossuet appartint à l'église de Metz.

Il y avait longtemps que sa famille avait des relations avec la vieille cité lorraine. Le grand oncle de l'archidiacre avait été le premier Président du Parlement, qu'on avait créé en 1633. Son père, à son tour, y avait été élu conseiller, et il devait occuper son siège pendant trente ans.

Les Bossuet n'étaient à Metz que des déracinés ; leur souche était sortie de la terre de Bourgogne, et, sans négliger aucun des devoirs qu'il avait à remplir à l'égard de sa cité

adoptive, l'archidiacre n'avait pas oublié sa petite patrie. Il conservait, vivace, le souvenir de la maison de la place Saint-Jean, à Dijon, qui avait abrité son berceau, et il entretenait dans son cœur le culte de toutes les gloires du pays natal.

Parmi les figures vers lesquelles s'élançait son admiration, aucune ne lui paraissait plus grandiose, plus auréolée de rayons sacrés, plus digne de sa vénération que celle de saint Bernard. Il ne perdait pas une occasion d'honorer la mémoire du grand réformateur cistercien ; il s'y appliquait plus particulièrement, chaque année, le 20 août, jour où l'Eglise célèbre la fête du saint Abbé, et, dès l'année qui suivit son arrivée à Metz, il y prononça son panégyrique. On conçoit dès lors avec quelle joie il trouva tout près de lui, à Metz, l'abbaye du Petit Clairvaux, qui avait été fondée par son grand compatriote.

La Fondation du Petit Clairvaux.

On le croyait du moins, à cette époque. Tous les chroniqueurs messins répétaient que saint Bernard avait fondé le Petit Clairvaux lorsqu'il était venu, en 1133, empêcher la guerre entre la commune de Metz, qui voulait conquérir son indépendance, et les comtes lorrains qui, soutenus par le comte et l'évêque de Metz, Etienne de Bar, voulaient maintenir la suzeraineté de l'empereur d'Allemagne. La paix conclue par les soins du saint Abbé assura la constitution définitive de la commune de Metz.

Les mêmes historiens ajoutaient qu'à ce moment il existait, dans la Chaplerue, un couvent de religieux que le peuple désignait sous le nom de *Sectes* et qui « *vivaient en sorte qu'on n'avait point beaucoup de sujet de se louer de leurs déportements.* » Pour faire cesser le scandale, saint Bernard aurait fait dissoudre la communauté par son élève, l'évêque Etienne, et aurait installé des religieuses de l'ordre de Citeaux dans le couvent auquel il aurait donné le nom de Petit Clairvaux.

Les travaux modernes ont rectifié cette légende sur bien des points, et M. Dorvaux, en particulier, a éclairci l'histoire de la fondation du Petit Clairvaux, à la lueur des documents publiés par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Metz. Saint Bernard n'a pas pu dissoudre, en 1133, une communauté de moines indésirables pour la remplacer par des religieuses cisterciennes, parce que, si le couvent appelé par la suite Le Petit Clairvaux, avait en effet abrité auparavant un monastère d'hommes, ces religieux étaient en réalité des Frères de la Pénitence du Christ, qui restèrent à Metz jusqu'à la fin du XIIIe siècle ; il en est encore fait mention dans les bans de tréfonds, en 1288. Le pape Grégoire X, au concile de Lyon, supprima l'ordre de la Pénitence de Christ, et défendit que désormais on admît des moines à la profession de cet ordre.

C'est en 1289 que l'évêque Burkhard, avec le consentement des religieux qui l'habitaient encore, donna en possession perpétuelle, le couvent de Chaplerue à l'ordre de Citeaux qui y installa deux ou trois moines. Ceux-ci n'y restèrent pas très longtemps ; ils demandèrent à être remplacés par des religieuses cisterciennes. Réginald de Bar, évêque de Metz, y consentit, à condition que ces religieuses garderaient la clôture, qu'elles ne mendieraient pas, et qu'elles promettraient d'obéir à l'évêque de Metz et à ses successeurs comme à leurs ordinaires. Ceci se passait en 1304, et telle est la date que l'on peut assigner à la fondation du couvent des Bernardines du Petit Clairvaux. Répétons que, du vivant de Bossuet, les documents qui ont éclairé cette histoire n'avaient pas été mis à jour, et la croyance était universellement répandue que le monastère devait son existence à saint Bernard.

Cette communauté n'était pas riche ; mais les familles les plus considérables de Metz lui vinrent en aide ; les Chaigné, les Baudorbe, les de Heu, les de Narize de Raigecourt, et surtout les de Gournay les soutinrent ; nous verrons plus loin comment les de Gournay s'intéressèrent aussi à son recrutement.

Le règlement intérieur du couvent.

On ne recevait au Petit Clairvaux que des filles de condition, et on exigeait des postulantes les mêmes preuves de noblesse que celles qui étaient requises pour entrer dans l'ordre de Malte.

Les religieuses prononçaient les trois vœux ; mais la clôture n'était pas complète. Elles vivaient en commun dans le couvent ; cependant elles avaient chacune un appartement particulier dans lequel elles se faisaient servir par leur femme de chambre.

La journée commençait à six heures du matin, par un office au cours duquel on chantait laudes, prime et tierce, l'Office de la Vierge

et celui des Morts. On célébrait la messe à huit heures, puis on disait sexte et none.

L'office du matin terminé, chaque religieuse se retirait dans son appartement, et y passait son temps suivant son goût.

A midi, la cloche sonnait le dîner ; toutes les religieuses se réunissaient et mangeaient en commun, sous la présidence de l'Abbesse, tandis que les femmes de chambre dînaient dans la cuisine. Après le repas, les religieuses retournaient chacune dans son appartement particulier où elles demeuraient jusqu'aux vêpres, qui commençaient à trois heures et demie, et étaient suivies de complies.

Le reste de l'après-midi se passait chez l'Abbesse où toute la communauté s'occupait en commun, jusqu'au souper qui avait lieu à huit heures. Ensuite les religieuses étaient libres de se retirer ou de demeurer jusqu'à dix heures chez l'Abbesse.

Avec l'autorisation expresse et chaque fois renouvelée de leur supérieure, les religieuses pouvaient recevoir des parents dans leur appartement privé ; toutes les autres visites ne pouvaient être autorisées que dans la chambre de l'assemblée en présence des autres membres de la communauté.

En dehors de la chapelle ouverte au public, l'entrée du couvent était toujours close, et le portier avait l'obligation de rendre compte à l'Abbesse de toutes les allées et venues. Ce portier fermait la porte à double tour, à huit heures du soir, en hiver, à neuf heures, en été, et portait ensuite les clefs à l'Abbesse qui ne les lui remettait que le lendemain matin.

La permission de faire des visites en ville n'était accordée que très rarement, et seulement pour voir des parents ou des amis très connus de la communauté. Exceptionnellement aussi, l'Abbesse autorisait une promenade de deux ou trois heures pour prendre l'air hors de la ville.

Le costume du Petit Clairvaux.

Quand elles étaient seules, les religieuses du Petit Clairvaux pouvaient s'habiller « *de robes noires ou blanches, ou de petites étoffes de ces deux couleurs, et violettes, brunes* en petites raies » ; mais elles ne pouvaient, ainsi vêtues, sortir de leurs appartements.

Dans la communauté, elles portaient une robe d'étamine blanche, et une coiffure de gaze blanche à laquelle on adaptait ce qu'on appelait *le petit mary* ; c'était une pièce de toile blanche, de la largeur de deux doigts, et que parcourait, au milieu, un petit cordon noir ; cet accessoire se plaçait par dessus la coiffure, en arrière.

L'habit de cérémonie différait de l'habit ordinaire par quelques détails : la coiffure, en gaze noire unie, laissait voir quelque peu les cheveux, « *où il était permis de mettre de la poudre* » ; bien entendu, *le petit mary* n'était pas oublié. Par dessus la robe d'étamine blanche, un scapulaire de soie noire étalait une pièce postérieure, étroite et plissée, et une pièce antérieure « attachée sur l'estomac ». Un tablier de soie descendait jusqu'à terre.

Pour l'église, un long manteau d'étamine blanche complétait l'habit de cérémonie.

Le Gouvernement des trois de Montarby.

Nous avons compté les de Gournay au nombre des principaux bienfaiteurs du Petit Clairvaux. Cette famille était une des plus considérables de Metz ; elle apparentait ses fastes avec les débuts de notre histoire ; elle croyait avoir même une origine presque surnaturelle, prétendant descendre de saint Livier, un messin qui, vers le VIe siècle, s'était mis à la tête de ses concitoyens pour aller défendre le pays contre l'envahissement et les ravages des armées païennes. Fait prisonnier et décapité, il avait porté sa tête à deux mains au sommet d'une montagne où on l'avait inhumé. Les historiens modernes ont rapproché de nous et modifié ces origines. Il n'en reste pas moins qu'au XVIIe siècle, les de Gournay maintenaient avec honneur le vieux et haut renom de la famille.

Or, en 1499, la famille de Gournay avait contracté alliance avec les de Montarby qui étaient établis dans la région de Langres. Dans la première oraison funèbre de Bossuet, la plupart des éditeurs désignent l'Abbesse défunte sous le nom de Yolande de Monterby. On sait combien l'orthographe et surtout l'orthographe des noms propres était fantaisiste au XVIe siècle. Il semble bien que le véritable nom de cette famille soit de Montarby, c'est celui que portent ses représentants actuels ; mais, dans la région de Langres, la prononciation locale énonce communément le nom de Montarby, comme s'il s'écrivait Monterby ; il n'y a là qu'une question d'accent du terroir.

Jean de Montarby avait donc épousé Anne de

Gournay, le 11 février 1409, et il était venu s'établir à Metz, auprès de sa jeune femme. Il devint ainsi par alliance un des protecteurs du Petit Clairvaux ; dès lors, chaque fois qu'une petite Montarby ne trouvait pas sa voie dans le mariage, ses parents de Metz lui ouvraient le tiède refuge du couvent bernardin, de sorte que les de Montarby devinrent nombreuses à la communauté dont elles prirent bientôt la direction. Pendant environ 150 ans, ce fut une de Montarby qui tint la crosse du Petit Clairvaux.

Yolande de Montarby, dont Bossuet a prononcé l'oraison funèbre, était la petite fille de Jean de Montarby dont nous venons de parler ; mais, avant elle, sa sœur Huguette avait dirigé le pieux troupeau ; et, à son tour, elle transmit son autorité à sa nièce Christine. Quelques détails sur chacune de ces trois de Montarby ne seront pas inutiles.

Huguette de Montarby.

Huguette, née en 1570, était fille de Philippe de Montarby, seigneur de Fréville, Charmoille, Giry, Leyville et Merey le Haut. Elle entra au Petit Clairvaux en 1575, et devint prieure en 1593. La communauté ne fut, en effet, au début qu'un prieuré ; elle ne devint abbaye qu'en 1632 ; mais c'est sous le prieurat d'Huguette de Montarby que les religieuses de Clairvaux prirent le titre de chanoinesses. Le 7 mars 1612, les religieuses demandèrent à l'Abbé de Clairvaux, *leur père immédiat*, de donner à Huguette, comme coadjutrice, avec succession assurée, Révérende Dame Yolande, « *sa sœur, religieuse de notre monastère, auquel elle a fait profession et en iceluy vescu louablement l'espace de trente ans environ et se comporte en bonne et vertueuse religieuse* ». La nomination fut confirmée le 20 septembre 1612.

Huguette mourut le 23 mars 1629 ; on l'enterra dans la chapelle du couvent, et on inscrivit sur son tombeau cette épitaphe :

Ci gist
Vénérable Dame Huguette de Montarby
Prélate de ce monastère, qui décéda le 23 mars
1629, âgée de 60 ans.

La dame dont les os gisent près de ce lieu
Céans dans son avril fut consacrée à Dieu.
Professe de cinq ans, en eut la prélature
Quatre fois neuf ans avec soigneuse cure.
Elle sceu exercer si vertueusement
Que la vertu semblait de son gouvernement,
Etre de ses desseins l'unique conseillère,
Et de la vertu l'excellente ouvrière.
Priez Dieu pour son âme.

Yolande de Montarby.

Yolande de Montarby avait cinq ans de moins que sa sœur Huguette ; elle naquit en 1575, l'année même où Huguettte entrait au Petit Clairvaux, « *professe de cinq ans* » ; elle l'y suivit vers 1582, et nous l'avons vue élue coadjutrice de sa sœur en 1612, pour lui succéder, à sa mort, en 1629.

La bulle du Pape Urbain VIII érigeant en abbaye le prieuré du Petit Clairvaux est datée du 22 janvier 1632.

Yolande de Montarby avait soixante ans quand, le 11 novembre 1634, les chanoinesses lui donnèrent comme coadjutrice sa nièce Christine. Cette élection fut acceptée par l'Abbé de Cîteaux, le 17 mars 1635 ; confirmée par le roi Louis XIII, le 28 mai 1636, et enregistrée par la Cour souveraine de Metz, le 17 juillet de la même année.

L'Abbesse se servit de l'aide qu'on lui donnait, mais elle n'abandonna pas le pouvoir ; elle ne se décida que vingt ans plus tard à remettre sa crosse entre les mains de sa nièce. Le 2 novembre 1655, le notaire apostolique Breton relatait que la Révérende Abbesse « *estant sur son lit, en ladicte chambre, aurait hautement et intelligiblement déclaré que les grandes infirmitez et douleurs continuelles dont elle est assaillie depuis quelques années en ça dans la faiblesse et caducité extrêmes de son âge octogénaire et plus, luy ostant les forces et facultez nécessaires pour supporter les fonctions de sa charge et dignité abbatiale et ne luy laissant plus que la pensée et le désir d'employer le peu de temps qui luy reste à vivre en prières et oraisons pour parvenir au port de son salut et repos éternel de son âme qu'elle s'est toujours proposé pour dernier but...* ».

Christine de Montarby fut mise « *en réelle et actuelle possession de l'abbaye* », le dernier jour de novembre 1655, par Messire Henri de Haraucourt, grand doyen de la cathédrale et grand vicaire de l'évêché de Metz, et par Messire Nicolas Martigny, grand vicaire et official.

Yolande avait voulu maintenir son autorité jusqu'à la limite de ses forces ; on lit dans l'Obituaire du Petit Clairvaux, qu'elle « *décéda*

le quinziesme décembre 1655 ». Elle avait quatre-vingts ans. Elle fut inhumée dans le même tombeau que sa sœur Huguette, et Christine de Montarby, la nouvelle Abbesse, fit ajouter ces vers à la primitive épitaphe :

Ainsi qu'en leur vivant, ces deux sœurs n'ont [été
Qu'une même en concorde et qu'une en volonté;
De zèle, de candeur, de vœux du tout sem- [blables ;
De même en leurs transports en la plaine des [morts
Elles n'ont qu'un tombeau pour retraite à deux [corps.
A la vie, à la mort, toujours inséparables.

Christine de Montarby.

Née à Barchainville (diocèse de Langres), vers 1609, Christine de Montarby était fille de Jean de Montarby, seigneur de Darémont et de Saulxure, et de Pierrette d'Orchain. Elle entra chez les Bernardines de Metz en 1625, fit profession en 1627; en même temps qu'une de ses sœurs, Marie, entrait au noviciat, et prononça ses vœux perpétuels en 1631. Elle devint coadjutrice de sa tante Yolande, en 1636, eut le titre et l'autorité effective d'Abbesse en 1655. Sa nièce, Louise de Beaupare, lui fut donnée comme coadjutrice en 1673. La tradition ainsi continuée faisait des de Montarby une véritable dynastie sur le trône abbatial du Petit Clairvaux. Christine fut enterrée avec ses deux tantes, dans la chapelle du monastère.

Ce qui reste du Petit Clairvaux.

Cette chapelle était ouverte au public qui y pénétrait par une porte donnant sur la Chaplerue. Elle était rectangulaire, très élevée ; elle comprenait une nef et deux collatéraux. De hautes baies ogivales l'éclairaient.

Elle abritait une statue en pierre de la Vierge tenant une pomme d'une main et un livre de l'autre. Cette statue, à laquelle on attribuait de nombreux miracles, attirait à l'abbaye de fréquents pèlerinages.

C'est dans ce décor, en présence des Bernardines prosternées sous les plis de leurs manteaux blancs, que Bossuet, rappelant le grand âge de Yolande de Montarby (il la vieillit même un peu trop), affirma qu'il nous faut « *estimer la vie non par sa longueur, mais par son usage* », et donna l'Abbesse en exemple, parce que « *dès ses années les plus tendres jusqu'à l'extrémité de sa vie..., la crainte de Dieu a été son guide ; la prière, son occupation ; la pénitence, son exercice ; la charité, sa pratique la plus ordinaire ; le ciel, son amour et son esperance* ».

Le Petit Clairvaux fut supprimé en 1756. Il ne reste de l'abbaye que des vestiges tellement défigurés qu'on a peine à les reconnaître. La Vierge miraculeuse qu'on y honorait a trouvé un refuge dans une collection privée.

La chapelle est devenue une usine de conserves. Les voûtes vers lesquelles s'éleva la voix de Bossuet, se sont écroulées, et un vitrage les remplace. Pour installer les machines industrielles, on creusa le sol, et les pioches des terrassiers mirent à jour les ossements des Abbesses de Montarby qui, sans plus d'égards, furent enlevés avec les déblais.

Docteur Léon Cerf.

BIBLIOGRAPHIE

Meurisse : Histoire des Evêques de Metz (Metz 1634).

Dorvaux : Les origines du Petit Clairvaux à Metz Revue ecclésiastique de Metz, t. XXIV, 1922.

Sauerland : Watikanische Urkunden und Regesten zur Geschichte Lothringen, t. I.

Thiriot : Obituaire du couvent des Dames du Petit Clairvaux de Metz. Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie lorraine, 1927.

J.-B. Kaiser : En quelle année Bossuet a-t-il prononcé l'oraison funèbre d'Yolande de Montarby ? Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine, 1924.

M.-F. des Robert : Notice sur l'abbaye de Clairvaux à Metz, dont trois abbesses ont été prises dans la famille de Montarby. Bulletin de la Société d'Archéologie et d'Histoire de la Moselle, 1860.

Archives de l'Hôpital Saint-Nicolas, à Metz.

Jean Aubrion : Journal d'un bourgeois de Metz, de 1465 à 1512, publié par Lorédan d'Archey, Metz 1867.

Ch. Abel : La première oraison funèbre de Bossuet. L'Austrasie, t. IX, Metz, 1856, pp. 310-338.

LA PETITE HISTOIRE

L'ORVIETAN

C'est en 1665 qu'un sieur Riollet, médecin à Saintes, publia son *Traité de l'Orviétan*. C'était alors la grande vogue de ce remède universel. On se disputait autour du secret d'un tel produit de miracle, qui guérissait non seulement des morsures et piqûres d'animaux enragés ou venimeux, mais encore de toutes maladies contagieuses. Et ce n'était pas peu qu'une telle action en un temps où les épidémies, soutenues par l'absence ou la déraison de l'hygiène, prospéraient admirablement.

Mais, qu'était-ce au vrai que l'Orviétan ?

Pour l'expliquer et donner une apparence de raison à cette explication, il faut dire ici un mot des remèdes courants du temps. Il y eut, peut-on dire, depuis l'origine de la civilisation, deux ordres de médications auxquelles on recourut en cas de maladie : la magie, et l'usage des plantes et produits, dont quelque expérience de hasard ou quelque conseil informé reconnaissaient la vertu. Les hommes ont, en effet, toujours eu goût pour les essais et tentatives savantes de deviner le secret des choses. De là sortit une façon de savoir médical. Bref, il est très certain que les qualités curatives d'un grand nombre de plantes ou de fruits sont connues depuis des temps extrêmement lointains.

Mais un autre facteur psychologique intervient : les gens qui vendaient ou fournissaient ce type de remèdes n'étaient pas tous des sots, et il est évident que, sur le même plan, les occultistes sorciers tentaient de rendre efficaces leurs médications magiques, comme, de leur côté, les thérapeutes scientifiques — s'il faut les nommer ainsi — voyaient avantage à attribuer un pouvoir magique aux produits réellement purgatifs, soporifiques, désinfectants, calmants, dolorifuges, qu'ils connaissaient déjà comme tels.

D'où cette fusion de la magie et de l'empirisme dans les premières formules de remèdes.

D'où encore, au moyen-âge, les luttes qui dressaient les uns contre les autres les membres de corporations spécialisées dans la thérapeutique : l'herboriste contre l'apothicaire ; l'épicier contre tous deux et tous contre le médecin.

La magie, plus secrète et redoutable, touchant de près à la religion et l'étayant, eut le dernier mot. Et comme elle s'accompagnait, durant le haut moyen-âge d'une sorte d'horreur superstitieuse du corps humain, tenu à la fois pour divin et satanique ; comme, d'autre part, l'alchimie et l'astrologie ramenaient tout ici-bas à la substance vivante, il en résulta en plus une sorte de goût passionné pour les produits de désintégration physiologique.

C'est certainement là qu'on trouve le point de départ scientifique, en quelque sorte enté sur la plus surprenante aberration intellectuelle, des médications comme l'Orviétan.

D'abord, de fait, la pharmacopée royale de 1691 considère comme propres à soulager les maux toutes les parties, superfluites, excrements et autres déchets issus du corps humain, mort ou vif. C'est ainsi que les tombeaux d'Egypte fournissaient, parait-il, une liqueur odorante et consistante dont les vertus étaient merveilleuses. On nommait cela la *Mumie*. Et on le vendait au poids de l'or. Des explorateurs innombrables parcouraient donc les bords du Nil pour acheter la Mumie, et, si tant d'hypogées ont alors été dévastés, ce fut moins pour les bijoux et objets d'art qu'ils contenaient que pour en tirer le remède admirable qui assurerait longue vie et santé parfaite à ses clients.

Il va de soi que les marchands, dont on sait la conscience marchande, — laquelle ne coïncide pas toujours avec l'honnêteté, se procurèrent en hâte de la Mumie de seconde zone, qui ne venait ni d'Egypte, ni des embaumements raffinés du temps des Pharaons. On distillait des cadavres, tout simplement, avec la plus attendrissante bonne foi, ou l'on faisait moisir des têtes de morts, pour recueillir l'espèce de mousse qui vient dessus. C'était encore un remède orviétanesque...

La graisse humaine, elle, guérissant les rhumatismes, le plus important soigneur des arthrites devint monsieur le bourreau, lequel débitait sans plus de façons, et au détail, sa macabre clientèle. L'axonge humaine tient une grande place, en effet, dans la pharmacopée de Léméry.

Bien entendu que les cheveux, les ongles, l'urine, et les excrétions de toutes sortes étaient, pour diverses affections, des remèdes infaillibles également...

L'urine guérissait l'apoplexie, les convulsions et l'épilepsie. Mme de Sévigné en faisait même un emploi savant et raisonné (*Lettre du 13 juin 1685*). Quant au *stercus humanum*, il est « *digestif, résolutif, amollissant, adoucissant, pro-*

pre pour l'anthrax, les enflures de la gorge et les fièvres intermittentes. »

Ajoutons accessoirement que les cendres d'abeilles faisaient, selon le grand médecin Charas (*Pharmacopée*), repousser les cheveux, que l'huile de fourmis guérissait de la surdité, et que le sperme de grenouille, lui, arrêtait les vomissements...

Charas, huguenot, qui explique ces choses, fut d'ailleurs le plus célèbre médecin de Paris. Il dut quitter sa patrie pour se rendre près de Charles II d'Angleterre lorsque Louis XIV commença de chasser les réformés, mais revint en 1692 et fut alors nommé membre de l'Académie de Médecine.

C'est durant que prospéraient toutes ces croyances que naquit, selon leur forme et leurs tendances, l'orviétan, qui était une sorte de remède à tout faire.

Il avait été inventé par un Toscan nommé Lupi, mais le malheureux avait vite trouvé des imitateurs sans scrupule et doués de plus riches relations que les siennes, puisque le sieur Vitrario, en 1628, obtenait du cardinal Aldobrandini le droit exclusif de vendre l'Orviétan dans les Etats de l'Eglise. Toutefois, un autre, plus malin, nommé Levantin, obtint, à la même date, le même droit du pape lui-même, ce qui compliquait l'affaire. Levantin, pourtant, craignant peut-être quelque tour de son concurrent, vint aussitôt en France. Là, il débita son trésor à grand orchestre.

Hélas ! son triomphe fut court. Un apothicaire, nommé de Blégny, se prétendit à son tour dépositaire du secret et même le seul. Il fit un tel tumulte que des imitateurs nouveaux naquirent. Ils popularisèrent de ce chef si bien l'Orviétan, qu'on le trouva désormais partout.

Le règne de cet étrange remède commençait.

Des gens habiles, on le conçoit, supportaient cependant mal de voir une chose de vente si courante fabriquée par n'importe qui. Ils conçurent de *truster* l'Orviétan. Ce fut la besogne à laquelle s'attela un aventurier nommé Desiderio Descombes.

Il agit si finement, eut de si hautes protections et se débrouilla avec un tel art, que le Roi lui octroya un jour par Lettres Patentes, le droit exclusif de vendre l'Orviétan dans ses Etats.

Alors commencèrent des procès innombrables entre des rivaux de Descombes et le concessionnaire royal.

Une famille italienne, les Contugi, eut à son tour son Orviétan vendu plus cher que les autres et plus estimé. Près d'un siècle elle l'exploita, et, en 1741, sa formule était encore vendue contre une pension viagère de mille livres. Ensuite, ce fut la faillite.

Et maintenant, que valait l'Orviétan ?

Comme tous les remèdes d'alors, c'était à l'origine un compost de toutes sortes de mélanges et de réactions, intégrant des excréments, des sucs de plantes, des poudres de vipères, de l'opium et bien d'autres produits.

Charas y admettait vingt-six corps, mais Baumé, plus tard, y veut cinquante-quatre éléments.

La mumie, s'entend, y participait, avec de la térébenthine et des plantes à parfums, cuites dans le vin.

On y incorporait en sus, et au petit bonheur, des corps aux vertus contradictoires, avec de vieille THÉRIAQUE, autre remède qui remonte loin, puisque ce serait l'antidote de Mithridate.

L'Orviétan devait être conservé dans une boîte de plomb et on en usait avec une extrême prudence, par quantités prévues avec soin, *gros comme une noisette ou une fève d'Egypte.*

Lorsque le siècle dix-huitième, dit philosophique, apparut, on se dégagea toutefois de la mumie et des excréments pour faire de l'Orviétan un remède purement végétal ou presque.

Voici donc sa formule exacte, prise dans le *Dictionnaire portatif du Cultivateur :*

(*Des fonds de M. Pierre Machuel*, à Rouen, chez Jean Racine, libraire, rue Ganterie 1784), t. II, p. 109.)

« *Prenez sauge, rue, romarin, de chacun un manipule, chardon béni, dictame de Crète, racine d'Impératoire, angélique de Bohême, bistorte, aristoloche longue, fraxinelle, galanga, gentiane, calamus aromaticus, semense de persil, de chacun une once, baies de laurier et de genièvre, de chacun demi-once, cannelle, girofle, noix muscade, de chacun trois dragmes, terre sigillée, préparée en vinaigre, thériaque vieille, de chacune une once, poudre de vipères quatre onces, noix sèches et mondées, mie de pain de froment desséchée, de chaque huit onces, miel écumé, sept livres.*

« *Faites du tout un électuaire selon l'art, hachez les noix mondées, pilez-les avec la mie de pain desséchée, passez-les par le tamis renversé, ajoutez les poudres et autres matières et enfin le miel et la thériaque, qui fera fermenter le tout. L'Orviétan se conserve longtemps. Il est utile en une infinité d'occasions, tant aux hommes qu'aux chevaux et aux bœufs.* »

Complétons cette recette par l'explication des

mesures : un manipule, c'est une poignée ; une once, c'est huit dragmes ; le dragme, c'est trois scrupules et le scrupule, vingt-quatre grains d'orge.

Depuis lors, l'Orviétan semble avoir passé de mode. Je ne serais pas surprise qu'il se vendit toujours, mais sous un autre nom, le sien étant devenu, depuis la Révolution, nettement péjoratif...

Au demeurant, il n'est pas prouvé que la recette que nous donnons n'ait pas quelques vertus...

Quoique, j'imagine, il soit difficile de les garantir...

RENÉE DUNAN.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

L'ÉNIGME AMÉRICAINE

Lorsque le 19 novembre 1919 le Sénat américain refusa de ratifier le traité de Versailles dans lequel était incorporé le pacte fondamental de la Société des Nations, il fut universellement reconnu que les Etats-Unis, rompant avec la politique wilsonienne, revenaient à leur isolement, traditionnel depuis le testament de Washington et la doctrine de Monroë. Ils se désintéressaient du « gâchis » européen qu'ils ne comprenaient pas et qu'ils ne cherchaient pas à comprendre. Or, depuis lors, ils n'ont cessé d'intervenir, d'abord plus ou moins officieusement par le plan Dawes, puis par le plan Young, enfin officiellement par la retentissante proposition Hoover, tant il est vrai qu'aujourd'hui le désintéressement et l'ignorance volontaires des grandes quetions internationales sont devenus impossibles.

L'intervention de M. Hoover est particulièrement caractéristique, d'abord parce que c'est une initiative gouvernementale, ensuite parce qu'elle émane d'un homme qui passait pour le représentant des idées économiques et sociales spécifiquement américaines. Sa campagne électorale n'avait été qu'un hymne à la production, mère de la prospérité « Taylorisme, Fordisation, productivisme », culte quasi religieux de « l'efficience », c'est-à-dire du rendement, l'idéal américain selon ce représentant attitré de l'optimisme du nouveau monde était celui d'une société industrielle perfectionnée dont le pragmatisme protestant lui-même n'était plus qu'un rouage. Malheureusement, au moment où s'achevait le premier terme de sa présidence, il se trouva que la crise économique mondiale touchait les Américains pour le moins aussi gravement que les autres peuples ; que la prospérité faisait place aux plus cruels embarras ; que les faits se chargeaient d'enseigner aux mystiques de la production, que la production est faite pour les hommes et non les hommes pour la production, et que vous aurez beau, par la plus ingénieuse organisation, fabriquer des chaussures à des prix défiant toute concurrence, vous ferez une très mauvaise affaire si vous en fabriquez plus qu'il n'y a d'hommes à chausser ; enfin, et surtout que la prospérité américaine dépendait à ce point de la prospérité européenne, qu'il fallait à tout prix sauver l'Allemagne de la faillite, les banquiers américains y ayant investi d'énormes capitaux.

C'était pour l'orgueil américain et pour la politique du dédaigneux isolement, une leçon assez rude. Par l'intervention officieuse au plan Dawes, puis au plan Young, l'Amérique avait affirmé qu'en somme sa politique était celle de l'indépendance et de la prédominence ; elle se réservait d'intervenir seulement quand il lui plairait, mais souverainement. Le demi-échec de la proposition Hoover lui aura-t-il appris qu'il y a des bornes à cette souveraineté universelle, en même temps que la crise économique lui apprenait que les excès de la production et de la rationalisation industrielle peuvent être aussi désastreux que l'anémie économique?

On ne sait. L'Amérique est pour nous une énigme, une énigme d'autant plus difficile à déchiffrer que cet immense pays est en transformation constante. L'évolution du monde dans un sens que nous ne pouvons discerner, mais qui n'est peut-être pas le progrès, est de plus en plus rapide. On dirait que la planète est prise dans un mouvement vertigineux que la raison humaine ne peut plus suivre, mais dans cette course vers demain il semble que l'Amérique toute neuve serve d'entraîneur. Georges Duhamel intitulait son livre sur l'Amérique *Scènes de la vie future*. Ce livre, à la fois très vrai et très faux, a été généralement mal

compris. On y a vu une étude hâtive et injuste sur l'Amérique, alors qu'il ne se présentait que comme un recueil d'impressions rapides et qu'il n'était, en réalité, que la réaction violente d'un petit bourgeois français — car avec son grand talent, sa généreuse sincérité, Georges Duhamel est dans sa nature profonde un petit bourgeois français, démocrate égalitaire, mais vieux civilisé très convaincu de la supériorité aristocratique de sa civilisation — contre une conception du monde profondément antipathique à l'intimité de son être.

Ce livre, avec tout ce qu'il comporte d'erreurs, avec l'impression qu'il donne, malgré tout, d'une systématisation un peu hâtive, a une valeur symbolique. Il ne fait que confirmer un peu brutalement l'impression que donne l'immense littérature *sérieuse, scientifique* qui a été consacrée en France à l'Amérique nouvelle, les livres d'André Siegfried, d'André Tardieu ou le plus récent de tous, le remarquable recueil d'études américaines de M. Firmin Roz : *De Roosevelt à Hoover* (Paris, Plon, édit.)

Nous reprochons aux Américains de ne pas comprendre l'Europe : comprenons-nous mieux l'Amérique ? Nous passons d'une admiration naïve, basée sur de vieux truismes ou sur un respect assez peu noble de la richesse et de la puissance, à un dénigrement injuste. Beaucoup de choses nous choquent dans la civilisation américaine comme elles ont choqué Duhamel et la lecture singulièrement instructive des romans américains accentue notre répulsion instinctive pour cette civilisation matérielle brillante, mais brutale et qui fait bon marché des valeurs intellectuelles et morales auxquelles nous attachons le plus de prix. La nouvelle littérature américaine, celle des Sinclair Lewis et des John Dos Passos, qui est fort remarquable, s'apparente à notre vieille école naturaliste avec un réalisme plus dru, un moindre parti-pris de satire pessimiste. Elle nous décrit un monde étrange, plein de contrastes, avec de magnifiques aspirations vers quelque chose de grand, vers un bel idéal d'humanité élargie, quelques magnifiques individualités, tranchant fortement sur une société plus morne, plus rétrécie, plus engourdie que notre plus lointaine province. L'Américain croit que la liberté de pensée n'est nulle part mieux assurée que sous la bannière étoilée, mais il est un Etat où il est interdit d'enseigner le transformisme parce qu'il est contraire aux vérités de la Bible ; il se croit individualiste, mais « l'individu si bien protégé contre l'Etat n'est pas défendu contre les emprises de la société et risque de se trouver emporté par l'irrésistible flot de l'opinion ».

Cette pénétrante observation est de M. Firmin Roz, dont le livre est sans doute la meilleure explication de l'attitude de l'Amérique à l'égard de l'Europe en général, et de la France, en particulier. M. Firmin Roz, qui a consacré une bonne partie de sa vie aux relations franco-américaines, connaît très bien les Etats-Unis. Non seulement il les connaît de science personnelle, mais il a tout lu, il a étudié avec la meilleure méthode historique toutes les questions politiques, morales, économiques qui préoccupent l'opinion américaine. Depuis des années, il suit l'évolution de cette société en travail, et s'il l'examine avec cette sympathie d'esprit sans laquelle on ne comprend jamais rien aux phénomènes sociaux, cette sympathie ne nuit en rien à son esprit critique de Français cultivé. Personne ne désire plus ardemment que lui une entente étroite entre les Etats-Unis et la France, mais il en voit très bien les difficultés et il nous montre avec une éblouissante clarté les raisons profondes de cette volonté d'isolement qui avait prévalu jusqu'à la guerre dans la politique des Etats-Unis et qui prévaut de nouveau depuis l'échec et la mort du président Wilson.

Cette volonté d'isolement est presqu'égale dans l'élite et dans la masse populaire. Dans la masse populaire elle vient surtout de l'ignorance et, chez beaucoup d'Américains récents, d'une sorte de rancune à l'égard du vieux monde qu'ils ont quitté sans esprit de retour : le fermier des Etats du centre et de l'Ouest, l'habitant des petites villes, ignorent tout de l'Europe et veulent tout en ignorer. C'est tout juste s'ils s'intéressent une fois tous les quatre ans à la vie fédérale ; ce qui les passionne, ce sont uniquement les questions locales. L'élite, elle, a des raisons d'ordre national pour tourner le dos à l'Europe. Ces Américains récents sont généralement très fiers de leur titre de citoyens américains et gardent souvent une certaine rancune au vieux monde d'avoir été contraints de s'en évader ; mais par la langue, les habitudes de vie, la tournure d'esprit, ils n'en appartiennent pas moins toujours à leur ancienne patrie. Les émigrants d'origine anglo-saxonne ou scandinave s'intégraient assez rapidement dans la société puritaine et commerciale des Etats-Unis d'avant 1890, mais depuis lors, le principal courant de l'émigration a été fourni par les éléments allemands, slaves, italiens, irlandais, grecs et juifs. Les Allemands s'assimilent en-

core assez vite, mais les autres ont des qualités et des défauts anglo-saxons. Ils ne sont pas protestants, mais en majorité catholiques. Ils gardent leur religion, leurs habitudes, leur langue ; ils restent psychologiquement Allemands, Slaves, Italiens, Irlandais et leur masse fait que la nation américaine d'aujourd'hui est plus loin de former une véritable nation fortement unifiée comme la nation française ou la nation anglaise, qu'elle ne l'était à la fin du dernier siècle.

On le vit bien durant les premières années de la guerre. « Les gens soucieux de l'unité des Etats-Unis, écrivait M. André Siegfried, ne peuvent s'empêcher de songer à ce bateau des *Mille et une nuits* qui, naviguant près d'une montagne d'aimant, voyait tous ses clous de fer se détacher de lui ». Si les Américains s'intéressaient trop directement aux affaires d'Europe, les Etats-Unis ne couraient-ils pas le risque d'une véritable guerre civile au cas où un nouveau conflit éclaterait? L'Amérique doit achever sa formation et, par conséquent, se relier sur elle-même avant d'intervenir dans les affaires d'Europe. La sagesse de Washington et de Monroé reste plus actuelle que jamais.

C'est ce que disaient quelques-uns des adversaires du président Wilson. Celui-ci voyait-il plus haut et plus loin ?

La grande idée du président Wilson, qui avait dans les destinées de son pays une confiance d'ordre mystique, c'était que les Etats-Unis, ayant profité des expériences de tous les peuples européens qui composent la nation, allégés des préjugés et des rancunes qui encombrent la vieille Europe, ont un grand rôle civilisateur à remplir dans le monde. Nouveau peuple élu, ils ont fait au monde une promesse. Il s'agit de la tenir. Après s'être maintenu dans une neutralité stricte et profitable, il vit dans la guerre une occasion unique de réaliser ce grand dessein et, dès lors, il ne cessa d'y travailler avec l'obstination, l'autoritarisme et souvent la maladresse d'un religionnaire. On s'est plaint de la légèreté avec laquelle, au cours des laborieuses négociations de Paris, il traçait les frontières des nouveaux Etats de la nouvelle Europe, de son ignorance, de son indifférence pour les questions si complexes de nationalité : que lui importait le Banat, la Transylvanie, la Bessarabie, le couloir polonais, la Lithuanie, puisqu'il apportait la bonne parole et préparait les Etats-Unis du monde sous la tutelle prédestinée des Etats-Unis d'Amérique? Ces idées, parce qu'elles étaient très simples, furent accueillies avec un certain enthousiasme par les masses populaires d'Europe, avec beaucoup de méfiance et de réticences par les politiques ; elles ne furent pas comprises du tout en Amérique où, comme le montre M. Firmin Roz, elles furent très maladroitement défendues, avec un autoritarisme qui fait croire que M. Wilson, déjà touché par la maladie qui devait l'emporter, avait en partie perdu le contrôle de lui-même, et que dans tous les cas il avait perdu le contact avec ce monde politique américain qu'il avait si bien étudié. Nouvel Icare, il avait mal attaché ses ailes ; il tomba en plein vol, et brusquement disparut dans la nuit, laissant le tragique exemple d'un de ces hommes qui ont voulu de trop grandes choses, qui ont fait de trop belles promesses et finalement ont tout manqué.

Depuis lors, la politique américaine a évolué exactement en sens inverse. Il n'a plus été question de promesses au monde nouveau. A l'impérialisme idéaliste du président Wilson a succédé un impérialisme économique dont le président Coolidge, et plus encore le président Hoover, ont été les représentants. Absente de la Société des Nations, ayant signé avec l'Allemagne un traité séparé, l'Amérique ne cessait de proclamer énergiquement qu'elle se désintéressait absolument de la politique européenne ; mais dans le même temps elle ne cessait d'intervenir financièrement dans nos affaires en y investissant des capitaux, en s'introduisant, d'une manière plus ou moins dictatoriale, dans nos usines. Elu sous le signe de la prospérité, avec un programme de prospérité à tout prix, M. Hoover a pu, un instant, se croire de taille à imposer, non plus l'idéal américain, mais l'économie américaine : la crise a démontré l'inanité d'un pareil programme. Tout se tient dans le monde, et même la plus riche nation ne peut plus se passer des autres. L'Amérique nouvelle, cette Amérique en pleine formation, l'aura-t-elle compris? On peut tout attendre de ce pays aux possibilités illimitées...

L. Dumont-Wilden.

L'HISTOIRE

LUCRÈCE BORGIA, LÉGENDE ET HISTOIRE

Des procès historiques, l'un des plus célèbres est assurément celui de Lucrèce Borgia.

Sa vie a donné naissance à une légende que Victor Hugo a mise en action dans un de ses plus sombres drames. — « Un ducat d'or à l'effigie de Satan », dit-il en parlant de Lucrèce. Ducat d'or : sa beauté, son amour maternel ; l'effigie de Satan : ses vices et ses crimes.

Heureusement, la légende n'est pas l'histoire. Elle ne s'impose pas indéfiniment aux générations. Soumise à l'examen de la critique, elle disparaît et la vérité triomphe.

Pour Lucrèce Borgia, l'heure de sa réhabilitation éclatante a sonné, grâce à Funck-Brentano, Membre de l'Institut. Armé d'une solide érudition, notre auteur a remis Lucrèce dans le cadre d'honnêteté, de grâce, de douceur qui était bien le sien.

Que reprochait-on à Lucrèce ? — D'abord sa naissance. Elle naquit, en effet, en 1480, du Cardinal Rodrigue de Borgia et d'une Romaine mariée, Vanozza. Elle eut pour frères, Pierre, Jean, César, Goffré.

Mais est-on responsable des fautes des parents ? Déjà au xve siècle, on ne le pensait pas : « Au pays d'Italie, dit Comynes, ils ne font pas grande différence entre les enfants bâtards et légitimes. »

C'est si vrai qu'Alexandre VI put marier ses enfants dans la plus haute noblesse d'Italie et de France. Lucrèce devint duchesse de Ferrare et César épousa la sœur du roi de Navarre.

Aussi bien, n'est-ce pas tant à sa naissance qu'à quelques faits conscients de sa vie personnelle que s'attaquent ses adversaires.

« Et ses deux fiançailles rompues ? — et sur ses trois mariages, les deux premiers annulés ? Qu'est donc cette femme? »

Il est à peine besoin d'insister sur ses fiançailles avec deux hobereaux espagnols : Lucrèce avait 11 et 12 ans. Elle n'avait jamais vu ses prétendants. Son père seul avait tout fait et tout défait.

Il est vrai qu'elle eut trois maris : Jean Sforza, Alphonse d'Aragon, Alphonse d'Este.

Mais on n'est pas tout de même une Messaline *nonunquam satiata viris* pour avoir eu plusieurs époux. Tout au plus est-il permis alors de noter chez l'impatiente convolante une certaine vivacité de tempérament. On doit conclure, en ce cas, qu'en tout bien tout honneur : *melius est nubere quam uri.*

Or, pour Lucrèce, ce n'est même pas le cas. Elle n'est pas femme aux passions ardentes. Elle est de nature calme, indolente, molle. En réalité, la multiplicité de ses mariages est due, non aux exigences de son tempérament personnel, mais aux nécessités changeantes de la politique pontificale. Lucrèce fut donc l'éternelle sacrifiée aux intérêts des Borgia. De chacun de ses époux Lucrèce reçut estime et amour, ayant été elle-même pour chacun d'eux femme honnête et aimante.

On reproche encore à Lucrèce ses deux frères, son père lui-même, tous trois animés pour elle *amore inordinato*. Nous relevons ici la plus grave des accusations, heureusement pour sa mémoire, sans fondement.

On sait qu'un certain soir, le duc de Gandie fut assassiné et jeté dans le Tibre. On accusa, sans preuves précises, son frère, César Borgia. Les érudits, parmi lesquels Funck-Brentano, incriminent avec beaucoup de vraisemblance les Orsini, qui voulaient se venger sur le duc de Gandie de la spoliation de leurs domaines, spoliation dont il avait, à la tête des troupes pontificales, été l'agent exécutif.

Ainsi tombe la légende des deux frères Jean et César Borgia, se haïssant jusqu'à la mort pour avoir trop aimé leur sœur Lucrèce.

Légende également, celle qui attribue à Lucrèce, en mars 1498, la maternité de « l'infant romain ». On sait aujourd'hui que cet « infant » était le fils d'Alexandre VI et de Julia Farnèse, sa seconde Favorite.

Soit. — Mais alors pourquoi cet « infant romain » est-il élevé à Ferrare, par Lucrèce, alors que son fils légitime, qu'elle avait eu d'Alphonse d'Aragon, grandit loin d'elle, à Naples ? — L'explication est simple : César Borgia avait assassiné à Rome Alphonse d'Aragon. On pouvait craindre que, meurtrier du père, il ne le devînt du fils. Lucrèce et Alexandre VI estimèrent que l'enfant serait en plus grande sécurité, dans la famille de son père que partout ailleurs.

Quant à « l'infant romain », si Lucrèce l'élève

(1) *Lucrèce Borgia*, par Funck-Brentano. Editions de la Nouvelle Revue critique, Paris. Collection « Le Sphinx ».

à Ferrare, c'est que les lois canoniques empêchaient Alexandre VI de reconnaître tout enfant né sous son Pontificat. Pour ce motif, dans une lettre curieuse, il en attribue la paternité à son fils César. Ainsi « l'infant romain » pourrait être légitimé et recueillir sa part dans l'héritage des Borgia.

Autre accusation qui scandalisa les adversaires des Borgia : Lucrèce pendant quelque temps aurait gouverné l'Eglise. Le pouvoir pontifical en quenouille !!! C'est à se voiler la face !!!

Il est fort exact que Lucrèce reçut à un moment donné mission de tenir le gouvernail de l'Etat Pontifical.

Mais distinguons : il s'agissait en cette circonstance, non du pouvoir spirituel, mais du pouvoir temporel, et pour très peu de temps, quelques jours. Encore Lucrèce était placée, pour les cas difficiles, sous la tutelle du très sage et très expérimenté Cardinal de Lisbonne.

Toutes ces légendes discutées, ruinées par Funck-Brentano, que reste-t-il ? — Une charmante réalité historique: une Lucrèce gracieuse, ordinairement gaie, sans passions vives, de bon sens, de tempérament calme, remplissant tous ses devoirs de fille, d'épouse, de mère, en toute régularité, en toute honnêteté ; ayant le goût des lettres, des arts, de la vie brillante des cours dont elle est, soit à Rome, soit à Ferrare, le plus bel ornement ; nous aimerions chez elle un peu plus de ressort, plus d'énergie, moins de docilité aux décisions paternelles, des larmes plus amères, plus brûlantes pour Jean Sforza qu'on lui enlève, pour Alphonse d'Aragon qu'on lui assassine ! Evidemment !! — Lucrèce n'est pas une puissante personnalité ; elle subit les événements, elle ne les domine pas. Elle n'est pas une héroïne d'amour ; en son cœur, les affections se succèdent, toujours sincères quand leur objet est présent, trop vite effacées quand il a disparu. Au demeurant, une femme moyenne, sans vices et aussi sans hautes vertus. Il lui restera pourtant, par sa radieuse beauté, ses grâces mondaines, son intelligente culture, d'être une des plus aimables reines de la Renaissance. Telle elle nous apparaît dans Funck-Brentano.

II

A son œuvre de réhabilitation, notre historien ajoute une magnifique restitution du milieu où Lucrèce a vécu.

Son époque ne fut pas belle, au point de vue moral. Ce ne sont que meurtres, assassinats, morts mystérieuses par le poison. Le paganisme de la Renaissance a tué ou corrompu l'idée religieuse et a entraîné le libertinage des mœurs publiques et privées. La Papauté, hélas, a subi l'ambiance. Alexandre VI et quelques-uns de ses cardinaux vivent en princes temporels plus qu'en apôtres du Christ. Tout cela n'est que trop vrai. Mais à d'autres points de vue, nulle cour ne fut plus brillante que la cour romaine sous Alexandre VI.

Elle est d'abord un des centres politiques de l'Italie. Les grands Etats, Milan, Naples, Venise, Florence, y entretiennent des « orateurs », c'est-à-dire des ambassadeurs. Dans leurs dépêches, nous pouvons suivre la vie de la Cour Pontificale. Ces dépêches renferment des vérités mais aussi tous les bruits, tous les ragots, toutes les calomnies qui circulent dans le Palais et dans la Ville. Elles ne doivent être consultées qu'avec prudence et précaution, qu'avec l'esprit critique le plus aiguisé.

De Rome partent les grands courants de la politique italienne. Alexandre VI est remarquablement intelligent. Il voit haut et loin. De la péninsule, encore si divisée, il rêve l'unité sous le sceptre du Pape-Roi.

Il importe tout d'abord d'abattre les grands féodaux de l'Etat Pontifical : les Orsini, les Gaëtani, les Savelli, les Colonna. On créera ainsi un Etat moderne, centralisé et absolu. Puis, avec les fiefs que possède la Papauté, de Sienne à Ravenne, on formera un duché, donné en apanage à César Borgia, sous la dépendance du Saint-Siège. Il y aura ainsi une Italie centrale unifiée entre Naples au sud, la Savoie, Milan et Venise, au nord.

Naples tombera un jour entre les mains du Pape. La dynastie d'Aragon n'y est pas aimée. Par mariage ou par force, César y deviendra roi. Quant à Ludovic-le-More, le duc de Milan, on procèdera à son expulsion, grâce à l'effort conjugué de Naples et de Rome.

Mais Ludovic appelle au secours Charles VIII de France. Et le beau rêve d'unité italienne sous le sceptre des Borgia s'évanouit.

De cette grande politique, Lucrèce fut un des instruments, par ses mariages successifs. L'exposé qu'en donne Funck-Brentano se rattache donc très étroitement à son sujet principal.

Rome et le Vatican sous Alexandre VI furent des centres de vie mondaine, où Lucrèce joua un rôle brillant. Elle est l'héroïne des grandes fêtes publiques dont chacun de ses mariages est l'occasion. La ville est parcourue par les délé-

gations des princes-époux, Jean de Sforza, Alphonse d'Aragon, le duc de Ferrare ; puis par les cortèges qui accompagnent l'épouse dans son pays d'adoption. Celui qui la conduisit à Ferrare fut particulièrement éblouissant, par le nombre des figurants, l'éclat des costumes, des armures, des harnachements, et, pour les femmes, la somptuosité des étoffes, l'étincellement des bijoux ; une féerie merveilleuse ; un spectacle des Mille et une Nuits ! Le plus beau moment de la Renaissance, dit un historien !

Dans les réceptions du Vatican, Lucrèce apparaissait comme la jeune et gentille fée du Palais.

Sa radieuse beauté était rehaussée par le luxe de son vêtement de soie, de velours, tréfilé d'argent ou d'or, par le scintillement des diamants, des pierres précieuses, par l'éclat plus doux, plus chatoyant des perles. Alexandre VI la voulait somptueusement parée. Ouvrant un jour un coffret, il y plongeait à pleines mains et en ramenait des poignées de perles. « Tout ça, disait-il, pour ma fille ! »

Aux soirs de grande fête, Lucrèce, pour peu qu'on l'en priât, consentait à charmer les yeux des assistants, en exécutant, avec force grâces pudiques, des danses où elle excellait : danses d'Espagne, de France ou d'Italie.

Pourtant, toutes ces distractions mondaines ne suffisaient pas à remplir tout son cœur : son âme se voilait parfois de mélancolie et après le tumultueux hourvari mondain, elle recherchait dans les jardins de son palais ou du Vatican un coin de solitude. Plus tard, elle dira de Rome : « Rome me fut une prison. »

On peut conclure que Ferrare où s'écoula sa vie entre 20 et 39 ans, fut plus conforme à ses goûts essentiels. Cette cour était plus sévère. Alphonse d'Este était fort intelligent, très énergique, très actif, très appliqué à ses devoirs de chef d'Etat. Il parlait peu, souriait rarement. A sa femme, il abandonna volontiers le sceptre de la grâce et de la culture. Lucrèce, dans la période tranquille du duché, groupa autour d'elle musiciens, peintres, humanistes. Ferrare devint, sous son influence, un des centres intellectuels les plus remarquables de l'Italie. Mais quand les malheurs de la guerre fondirent sur la ville et le duché, elle soulagea les infortunes privées, visitant les hôpitaux, secourant les pauvres, se répandant en prières dans les églises. Aussi fut-elle aimée de son peuple et de son mari. Dès qu'elle fut morte, en juin 1519, son peuple se répandit en regrets universels. Son mari écrivant à son neveu, Frédéric de Gonzague, disait : « Je ne puis écrire ces lignes sans pleurer, tant il m'est dur de me voir séparé d'une aussi chère et si douce compagne, car elle m'était douce et chère par sa vertu et par la tendresse dont nous étions unis... »

Oui, Lucrèce fut bien, suivant la parole du poète « le ducat d'or », mais, réplique l'historien, « sans la moindre effigie de Satan ».

Si les lois de la mort pouvaient être changées, le gracieux fantôme de Lucrèce, ô cher Maître, vous aurait déjà visité, quelque soir crépusculaire de vos journées laborieuses, à l'heure du repos et du rêve, dans la pénombre de votre « Bibliothèque ». Vous l'auriez entendu murmurer à votre oreille sa reconnaissance infinie pour son honneur recouvré : « Grâces vous soient rendues, docteur savant et célèbre, pour avoir si bien compris que j'ai été, pendant ma vie, pour les ambitions des miens, un instrument nécessaire et, après ma mort, pour la haine de leurs ennemis, une victime expiatoire. Pendant des siècles, ma mémoire fut frappée d'infamie. Par votre intelligence pénétrante et lumineuse, vous avez su découvrir la vérité sous l'entassement des mensonges. Votre probité n'a pu la taire. Vous avez vivement senti que si la diffamation à l'égard des vivants peut n'être qu'un délit, puisqu'ils peuvent répondre, elle est un crime à l'égard des morts, car ils sont sans défense.

« Oui, je suis bien ce que vous avez dit : « Ni un monstre, ni une héroïne, mais tout simplement une honnête femme. »

« Votre livre, timbré de la tiare sur champ d'azur, joyau de votre trésor historique, sera le flambeau de mon honneur. Dans l'espace et dans le temps, il ira aussi loin que les plus retentissants libelles de mes calomniateurs. Ce sera pour vous le triomphe de votre talent, pour moi, celui de la justice éternelle.

« Mon plus affectueux merci, Ami vénéré, je reviens à ma dernière demeure. La terre désormais m'y sera plus légère. »

LOUIS DURAND-DASTÈS.

VARIÉTÉS

AUTOUR DE LA CRISE DU ROMAN

Il y a déjà plusieurs mois que le roman est en France en crise « officielle », si je puis ainsi m'exprimer et, qui pis est, en crise de vente. Voici longtemps déjà que les critiques ne se contentent plus « d'éreinter » tel ou tel roman et s'en prennent avec vivacité au genre lui-même. C'est déjà l'automne dernier qu'ont été lancées les deux tentatives de renouvellement du roman, connues sous le nom de « Populisme » et de « littérature prolétarienne », et l'on sait qu'il en est des genres littéraires comme des régimes politiques. Lorsqu'on parle de leur infuser un sang nouveau, c'est qu'ils sont malades. Le tout est de savoir s'ils sortiront de la crise épurés, clarifiés, concentrés ou bien dégradés, diminués, anéantis. Ce n'est donc pas d'aujourd'hui que date la crise, « dûment et légalement » constatée, comme on dirait en style administratif, du roman, et nous n'aurions pas sujet de parler présentement de cette crise, si M. Bernard Grasset, sollicité de s'expliquer sur le chapitre du roman à la suite de sa bruyante intention de « casser les reins au roman », n'avait écrit dernièrement dans les *Nouvelles littéraires*, un long et important article intitulé : « Considérations sur le roman », qui pose tout le problème des rapports entre la vie et les lettres.

Dès le début de son article, M. Grasset déclare que la cause profonde de la crise actuelle du roman doit être recherchée bien au-delà de « l'inflation » de l'après-guerre, commune à tous les genres littéraires et qui n'a — selon lui — été particulièrement sensible dans le roman qu'à cause de la facilité qu'offrait ce genre aux écrivains sans valeur véritable. C'est dans un « détournement » du genre romanesque pratiqué bien avant la guerre, que M. Grasset voit l'origine véritable de la crise actuelle. Pour lui, c'est le jour où le roman a cessé d'être un simple récit écrit pour « distraire » le grand public, c'est le jour où le romancier a prétendu être autre chose qu'un « créateur d'êtres vivants » et a visé plus haut que la faveur éphémère du public, c'est le jour, en d'autres termes, où le romancier a voulu être autre chose et mieux qu'un « amuseur », un artiste véritable capable de faire réfléchir l'homme sur les grands problèmes de sa vie et de sa destinée, que le roman est entré en crise, latente d'abord, puis, sous l'effet de la poussée artificielle de l'après-guerre, violente et aiguë. La conclusion de M. Grasset est — on le devine — le retour du roman à son lit primitif ; c'est, suivant lui, en abandonnant ses prétentions à englober peu à peu les autres genres — l'histoire en particulier — et à déborder sur eux, et en revenant au contraire à son modeste objet et à ses règles traditionnelles, que le roman retrouvera tout à la fois la faveur du grand public et l'estime de l'élite pour laquelle il doit constituer un délassement intellectuel.

Une telle conception du roman — qui contient d'ailleurs, disons-le tout de suite, quelques observations très justes — implique toute une philosophie de la littérature. Elle révèle toute une attitude psychologique devant le problème des relations de la littérature et de la vie.

M. Bernard Grasset veut maintenir et rétablir, en effet, la séparation des genres, en littérature. Il veut, d'autre part, que le romancier crée de la vie, des réalités, mais une vie et des réalités *sui generis* si je puis dire, et artificielles, puisque, somme toute, selon sa propre expression, elles ne peuvent avec le temps « devenir de l'histoire... que parce qu'un homme eut le don de transformer en réalités ses intentions romanesques, et que ces réalités se placèrent dans l'histoire, *à côté des autres* », et ailleurs, il ajoute que le romancier « dont le propre est de créer des *réalités nouvelles*, possède, à plus forte raison, le droit de déformer celles dont il s'empare ». En un autre endroit, il parle de la « caducité » inhérente au roman.

Cela, c'est vouloir séparer nettement la littérature de la vie, c'est faire des lettres une sorte d'activité désintéressée de l'esprit ayant sa justification en elle-même. La loi de séparation des genres que M. Grasset érige — à propos du roman — à la hauteur d'un véritable dogme, n'a en effet de raison d'être que si l'on voit dans l'art une sorte de jeu de l'esprit soumis à des règles particulières, ayant son atmosphère et sa matière propres, si je puis ainsi m'exprimer. L'art devient dans une telle conception une sorte de tentative grandiose de l'esprit, un essai de création d'un monde et d'une vie purement spirituels et intellectuels où les facultés humaines les plus élevées puissent se mouvoir, agir, construire en pleine liberté, sans souci des limitations de la matière

et de la vie organiques. Pour ceux qui adhèrent à une telle esthétique, il est tout naturel que le « roman » doive être considéré comme un genre inférieur, caduc, destiné uniquement à la « distraction » de l'homme et non pas à son « élévation » et qu'il doive créer une « réalité » à part, « à côté », comme dit M. Grasset.

C'est là une conception de l'art et des lettres d'une grandeur et d'une valeur certaines. Elle a, d'ailleurs, été celle de plusieurs grandes écoles littéraires et elle a fait ses preuves. C'était celle de Mallarmé et des symbolistes en particulier, et nous lui devons des œuvres impérissables.

Mais tout le mouvement intellectuel contemporain est dirigé en sens inverse. Nous allons, de plus en plus, vers une littérature axée directement sur la vie. L'esthétique moderne est fondée sur le principe que l'art, la littérature, n'ont de raison d'être que s'ils sont l'expressoin du contact de l'esprit avec la matière même de la vie. On demande maintenant à la littérature d'être non pas une évasion dans un monde supérieur, mais bien une prise de contact avec toutes les réalités terrestres, humaines, animales même. Tous les genres littéraires, tous les arts doivent se plier à cette grande loi, être une expression de la vie, plus exactement un des points de vue, un des angles de vision d'où l'on peut observer les choses de la vie.

Dès lors, le roman tend nécessairement à être le point d'intersection de tous les genres littéraires, leur lieu géométrique, en quelque sorte, puisque c'est lui qui est le plus près de la réalité.

Les grands romans de notre temps obéissant à cette loi, ne sont plus simplement des études de caractères et de mœurs, mais des études cycliques, si je puis dire, de toute une époque, de toute une société. Ils n'expriment pas seulement des conflits passionnels et individuels, mais aussi et surtout, dirais-je presque, les problèmes de toutes sortes, politiques, nationaux et internationaux de notre temps. Ces problèmes gagnent singulièrement à entrer dans la trame du roman comme le roman lui-même gagne à se laisser envahir par eux. Pris isolément, en effet, les divers problèmes qui se posent de nos jours sont à peu près incompréhensibles et insolubles. Ils s'éclairent, au contraire, les uns par les autres lorsqu'ils sont imbriqués les uns dans les autres et centrés autour de quelques personnages vivants qui, pour n'être pas empruntés tels quels au monde dans lequel vit le romancier, ne sont pas non plus « créés » par son imagination, mais bien « recréés » par son intelligence et sa sensibilité, de telle façon qu'ils deviennent, sous sa plume, des êtres représentatifs d'un milieu et d'une époque. Le roman ainsi compris devient une sorte de synthèse puissante, bouillonnante de vie, de toute une époque. Il exige du romancier une culture presque universelle, le sens surtout des points par lesquels se touchent et se pénètrent le politique, l'économique, le psychologique, le social, le technique, et, d'autre part, le don, je ne dirai pas comme M. Grasset, de « créer » de la vie — ce qui implique un pouvoir de démiurge, un pouvoir en dehors de l'humain — mais de « recréer », de « procréer » des êtres vivants avec les éléments donnés par l'observation et portés à l'incandescence si je puis dire, par la compréhension intelligente et sensible de l'écrivain, ce qui est tout différent. Ainsi compris, le roman devient le genre littéraire le plus complet, le plus large, le plus grand et le plus fécond de tous. Il est l'histoire en fusion, en formation.

Il est, en même temps, le plus difficile des arts ; mais il n'est pas impossible, et des hommes comme Marcel Proust en France, Galsworthy (la Sagga des Forsyte), D. H. Lawrence et Aldous Huxley surtout, en Angleterre, l'ont réalisé et lui ont donné une vie impérissable. Par bien des côtés, dès le XIXe siècle, Balzac a réalisé ce roman moderne.

Et s'il y a une crise du roman en France, c'est précisément parce que, depuis quelques années, trop de romanciers improvisés ont rétréci le genre à des analyses psychologiques d'êtres à la fois exceptionnels et sans intérêt, la plupart du temps artificiels. Vouloir ramener, comme le propose M. Grasset, le roman à son cadre et à ses règles traditionnelles, c'est, à notre avis, nier ce qu'il y a de plus fécond dans notre littérature moderne française et européenne ; c'est surtout, par voie de conséquence logique, vouloir revenir à une esthétique entièrement séparée de la vie, fermée, formant un monde à part, à côté, sinon en lutte avec le monde dans lequel nous vivons. Une telle esthétique a sa raison d'être dans les périodes de stabilité et de repos de l'humanité. Elle nous semble impossible et funeste aux époques, comme la nôtre, de transformation universelle et de recherche d'un nouvel équilibre, d'un ordre nouveau. L'intellectuel, l'écri-

vain, le romancier par la culture, la curiosité instructive de tout et la plasticité d'esprit qui doivent les caractériser, ont un rôle à jouer, celui de médiateur, d'interprète. Chercher à créer un monde spirituel, c'est sans doute la plus noble des ambitions, mais à condition qu'on ne s'y essaie que dans les périodes où le monde réel ne tremble pas sur ses bases. La littérature a deux rôles à jouer : celui d'ouvrir à l'homme de nouvelles perspectives et celui, plus humble peut-être, mais aussi utile, de lui apprendre à retrouver le contact entre ses besoins et ses possibilités aux heures où il l'a perdu. Nous vivons précisément à une de ces époques. Le devoir du « clerc » n'est pas de construire des mondes nouveaux, mais de retrouver le monde réel.

Quoi que l'on pense des idées qu'il exprime, on doit être reconnaissant à M. Bernard Grasset d'avoir mis sur un tel plan la crise du roman. Il a rattaché cette crise à un des problèmes les plus importants de l'éthique et de l'esthétique, celui des rapports de la vie et de l'art. Il oblige chacun à réfléchir à nouveau sur ces questions fondamentales, à reviser ses positions. Ce sont de tels débats qui donnent à la vie intellectuelle sa valeur, son ton, sa raison d'être.

René Dupuis.

LES LIVRES NOUVEAUX

Henry Prunières. *Cavalli et l'Opéra italien au* XVIIe *siècle*. Un vol. in-4° pot, avec 20 pages de thèmes musicaux inédits et 40 planches hors texte en héliogravure. Editions Rieder).

Henry Prunières qui a publié précédemment un ouvrage sur *la Vie et l'Œuvre de Claudio Monteverdi*, consacre une intéressante étude à Francesco Cavalli, qui, pendant une trentaine d'années, a dominé l'opéra italien et porté l'opéra vénitien à son plein épanouissement.

Force de la nature, Cavalli a fourni tous les théâtres de ses productions.

Il maintient la tradition monteverdienne, manie *le récitatif* — qui constitue chez lui le principal de l'opéra — avec une puissance rare, et révèle une science étonnante dans *le lamento;* il n'est pas excessif de dire que le lamento de Chimène dans l'*Egisto* (représenté en France en 1646) est l'une des pages les plus émouvantes qu'ait connues la musique dramatique au XVIIe siècle.

La partie iconographique de cet ouvrage reproduit de biens curieux décors des opéras à cette époque.

C. M.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

LA YOUGOSLAVIE
GÉOGRAPHIQUE, CLIMATÉRIQUE ET POLITIQUE

La majeure partie du Royaume de Yougoslavie est située dans la Péninsule Balkanique, et seules les régions situées au nord de la Save et du Danube peuvent être rattachées à l'Europe Centrale.

La longueur totale de sa frontière est de 2.752 kilomètres, répartie entre sept Etats voisins, dont 236 kilomètres à l'Ouest reviennent à l'Italie, au Nord 257 kilomètres à l'Autriche et 570 kilomètres à la Hongrie, à l'Est 542 kilomètres à la Roumanie et 456 kilomètres à la Bulgarie; au Midi 245 kilomètres à la Grèce et 446 kilomètres à l'Albanie.

Le littoral de l'Adriatique avec ses îles représente, en outre, une ligne de 1.571 kilomètres. Le diamètre du N.-O. au S.-E. représente une étendue d'environ 960 kilomètres. La largeur maxima est de 400 kilomètres.

La superficie totale du Royaume de Yougoslavie est de 248.665 kilomètres carrés et l'on compte, sur 13.929.988 habitants, 73 o/o de Yougoslaves.

La région montagneuse représente 6/7e de la superficie totale du pays, et est répartie entre divers systèmes au nombre de sept, accusant chacun un caractère particulier : les Alpes au N.-O. (Slovénie), les Carpathes au N.-E., les Balkans à l'Est, les monts Rhodopes en Serbie, la chaîne de Char au S.-O. de la Serbie et les Alpes Dinariques, couvrant la plus vaste étendue au Sud, embrassant la plus grande partie de la Croatie, tout le littoral de la Dalmatie, de même que la Bosthnie-Herzégovine et le Monténégro.

Les sommets les plus élevés sont le Ljoubotin, sur le mont de Char (2.510 mètres), la Tchirova Fetchina, sur le Dourmitor (2.520 mètres) et le Triglav dans les Alpes (2.863 mètres).

De nombreux cours d'eau sont tributaires de l'Adriatique, parmi lesquels la Zermanja, le Krk, la Neretva, la Loyana; de la Mer Egée, tels que le Vardar, et de la Mer Noire, parmi lesquels, il faut citer le Danube, la Morava, la Tissa et la Sava. Les principaux cours d'eau navigables sur tout leur parcours sont le Danube (582 kilomètres), la Sava (710 kilomètres), toutefois, seulement depuis Sisak jusqu'à sa jonction avec le Danube, à Belgrade, la Tissa depuis la frontière jusqu'à son embouchure (170 kilomètres), la Koupa jusqu'à Tzaprag (59 kilomètres), en outre, des canaux situés dans la vallée comprise entre le Danube, la Tissa et le Tamich. Le cours intérieur de la Neretva n'est accessible qu'aux navires de petites dimensions, tandis que la Neretva est accessible à ces derniers jusqu'au lac de Skadar.

La majorité de la population yougoslave se livre à l'exploitation agricole, et celle du littoral à la pêche.

Certaines industries sont encore loin d'avoir embrassé l'exploitation de toutes les ressources naturelles du pays, qui est tout particulièrement riche en bois et en minerais. Un grand nombre de ces derniers ne sont pas encore exploités.

En Yougoslavie, le climat varie depuis le climat alpin de la Slovénie, dans certaines parties de la Croatie (Gorski Kotar) et de la Bosthnie au climat continental tempéré dans

les vallées septentrionales et des régions montagneuses de l'Est, au climat maritime des plus prononcés, avec tous ses avantages.

Les ancêtres des Serbes, des Croates et des Slovènes, de même que ceux des Bulgares, sont originaires des plaines situées à l'Est des Carpathes, berceau commun des peuples slaves. Dans le courant des VIe et VIIe siècles de notre ère, les Slaves méridionaux s'étaient répandus dans toute la région comprise entre la Mer Adriatique, la Mer Egée et la Mer Noire, jusqu'aux Alpes. Ils étaient païens; les apôtres slaves Cyrille et Methode les avaient initiés simultanément à la doctrine chrétienne et aux notions de l'écriture (l'écriture « cyrillique » en usage jusqu'à nos jours en Serbie). Toutes ces tribus constituaient des communautés appelées « Joupas », sans aucun lien toutefois entre elles, en conséquence de quoi elles s'étaient vues de plus en plus exposées aux répressions de leurs voisins des Balkans. La constitution des premiers Etats est antérieure au VIIe siècle. Sous Loutimir, les Serbes avaient au Xe siècle fondé un Etat indépendant et la première dynastie des Némagnitch avait réuni sous son autorité toute la nation serbe. Le règne du Roi Douchan (1331-1355) avait été une période brillante qui nous a légué un grand nombre de documents historiques. Cet Etat avait été anéanti par les Turcs. Après la bataille de Kossovo, en 1389, ils conquirent en 1459 l'ancienne Serbie, en 1463 la Bosnie, en 1482 la Herzégovine, en 1489 la Zeta. Ce n'est qu'au XIXe siècle que l'on voit surgir à nouveau une principauté, et plus tard, un Royaume serbe. Les guerres d'indépendance, ayant pour but de secouer le joug de la Turquie, avaient été poursuivies à travers tous les siècles, et avaient été closes sous le Roi Pierre, de la dynastie des Karageorgesvitch, sous le règne duquel avait été consommée l'unité du Royaume de Yougoslavie.

Les Croates s'étaient constitués avant les Serbes en un Etat. Déjà, en 914 de l'ère chrétienne, Tomislav avait été proclamé Roi des Croates. Le Royaume avait atteint l'apogée de sa prospérité sous Pierre Krechimir (1058-1076). Des monuments de la civilisation de cette époque, période florissante de l'art slave dans toute sa pureté, sont conservés dans le musée de Knin, en Dalmatie, de même que dans un grand nombre d'autres à l'intérieur du pays et à l'étranger. Les Croates avaient perdu leur indépendance complète en 1002, en contractant une union personnelle avec Koloman, roi de la Hongrie. La constitution d'un nouveau Royaume uni a été consommée en 1918.

Les Slovènes avaient occupé la partie occidentale du territoire. Après l'extinction de certaines dynasties princières indigènes, des princes allemands s'étaient constitués souverains féodaux de tout le territoire. Par la suite, les Slovènes avaient été à nouveau incorporés à la monarchie des Habsbourg et après la chute de cette dernière, en 1918, ont été réunis aux Croates et aux Serbes.

Les Serbes occupent la partie sud-orientale du Royaume, les Croates les parties centrale et sud-occidentale et les Slovènes l'extrémité nord-occidentale.

Belgrade, capitale du Royaume et résidence du Souverain, possède une population de 232.000 habitants (ce chiffre ne dépassait pas 110.000 en 1921). Elle est pittoresquement située à l'embouchure de la Save, à sa jonction avec le Danube. Son origine remonte à une époque antérieure à l'ère chrétienne, et son histoire est la plus mouvementée de celle de toutes les autres villes connues. Cruellement éprouvée au cours de la guerre mondiale, elle s'est relevée avec une rapidité toute américaine. La vie moderne y bat partout son plein.

Zagreb, avec 150.000 habitants, représente le centre culturel, commercial et industriel de la Croatie et se distingue par sa belle architecture, son excellente administration et son aspect soigné. Il possède de beaux parcs et de belles promenades boisées dans les environs et est, en outre, renommé pour ses costumes nationaux.

Ljubljana, avec 60.000 habitants, métropole de la Slovénie, est la première à accueillir les voyageurs arrivant de l'Europe occidentale et cache jalousement les merveilles de son passé historique, et notamment du Moyen-Age, mais en revanche, étale généreusement la beauté du panorama des Alpes voisines, dont le caractère austère semble avoir laissé un reflet sur ses habitants.

Tout différent est *Split*, dont la population et l'architecture présentent, par leur caractère, un mélange du bon vieux temps avec l'activité fébrile d'une ville commerciale.

Dubrovnik, cette ville patricienne, avec ses beaux monuments du passé, s'écarte encore plus du type d'une ville moderne. Son climat tempéré et sa végétation méridionale en font à bon droit le point d'attraction de la Riviera yougoslave.

Citons encore *Sarajevo*, avec 70.000 habitants et *Skoplje*, avec 75.000 habitants, où les anciennes mosquées turques avec leurs sveltes minarets alternent avec les constructions de type moderne, ou, par endroits, avec de beaux monuments de l'architecture byzantine, de même que *Novi-Sad*, avec 70.000 habitants, remarquable par l'intérêt que l'on y manifeste pour les arts et la science, l'Athènes serbe.

BORIVOÏE B. MIRKOVITCH.

BULLETIN MARITIME

LA MARINE MARCHANDE A L'EXPOSITION COLONIALE

La vie des colonies françaises dépend étroitement des services maritimes qui les relient à la Métropole. Parmi les facteurs de mise en valeur qui sont à la disposition de nos possessions d'Orient et d'Extrême-Orient pour ne parler que de celles-là, d'un des plus puissants est certainement cette flotte marchande desservant régulièrement et fréquemment les ports coloniaux, apportant et emportant les frets d'import et d'export, régulateurs de l'économie nationale.

De même, l'histoire des colonies françaises a été intimement liée à celle de la navigation. Ainsi qu'on a pu le voir en visitant, il y a quelques mois, la remarquable exposition organisée par M. de la Roncière, sous le titre « Quatre siècles de colonisation française », à la Bibliothèque Nationale, ce fut la plupart du temps, des animateurs qui découvrirent les territoires devenus par la suite des colonies; ils furent, par conséquent, souvent ainsi les fondateurs des colonies françaises et, en même temps, leurs premiers colons. C'est au XIXe siècle seulement qu'appartient le rôle inverse, celui de développer le domaine colonial et de favoriser, de cette manière, l'essor de la marine marchande.

Il était donc naturel pour ces raisons diverses que la participation de la marine marchande à l'Exposition Coloniale fût importante. Disons, tout de suite, qu'il nous paraît qu'elle aurait pu l'être davantage. Il eût été fort intéressant, nous semble-t-il, que chaque colonie possédât, dans son pavillon principal, un stand dans lequel on aurait trouvé l'historique de ses liaisons maritimes avec la Métropole. Il y a une sorte de disproportion entre l'importance relativement considérable donnée aux vitrines et aux tableaux relatant le rôle des grands navigateurs français aux XVIIe et XVIIIe siècles, voire même au XIXe siècle, dans la Section Rétrospective du Musée Permanent des Colonies, et le silence complet qui est fait sur les débuts de la navigation commerciale dans les colonies françaises. On aurait pu, semble-t-il, demander à chaque Compagnie de navigation d'exposer un ensemble d'archives concernant les débuts de sa propre activité; c'eût été là une contribution analogue à celle qui avait été organisée avec tant de succès par M. Hubert Giraud à Marseille, en 1929.

D'autre part, il est assez difficile aux visiteurs de l'Exposition Coloniale de se faire une opinion d'ensemble sur les liaisons maritimes coloniales. Les participations des Compagnies de navigation, en effet, sont réparties dans chaque pavillon colonial intéressé, ce qui est très naturel; mais la principale exposition se trouve dans le palais de la Section Métropolitaine, tandis que la partie historique est installée dans le Musée Permanent des Colonies.

Afin d'obvier à l'inconvénient de cette division et subdivision fâcheuse, peut être aurait-on pu, doter l'Exposition d'une sorte de Bureau de Renseignements de la Marine marchande et d'une bibliothèque très complète, mise à la disposition du public, comprenant des cartes, des plans, et toute la littérature particulière à chaque grande Compagnie de navigation.

Un fonctionnaire compétent du Ministère aurait pu être attaché à ce Bureau, afin de fournir à tous visiteurs les renseignements aussi complets qu'ils auraient pu les demander. En outre, des tableaux statistiques semblables à ceux que nous avons pu voir au pavillon de l'Aviation, par exemple, auraient permis à tout visiteur, même étranger aux questions de navigation, de comprendre d'un seul coup d'œil les progrès réalisés par l'industrie des transports maritimes et la place de notre flotte marchande dans les grandes flottes mondiales.

En dépit de ces critiques, il n'en reste pas moins que, telle qu'elle est, la participation de la Marine Marchande à l'Exposition Coloniale comprend des documents très nombreux et fort bien présentés.

La partie historique de cette Exposition se trouve, ainsi que nous le disions, il y a un instant, dans le Musée Permanent des Colonies. Elle est divisée, dans ce Musée, en deux parties : au rez-de-chaussée, où se trouve la Section de la Marine Militaire, fort intéressante, empruntée aux collections du Musée de la Marine, mais dont nous n'avons pas à parler ici, se trouvent aussi dans la Section Rétrospective, un très grand nombre de portraits de navigateurs célèbres : Bougainville, Lapérouse, etc., etc., et d'objets ayant appartenu à ces navigateurs : boussoles, porte-voix, etc..., etc... Siècle par siècle, on assiste à la découverte des terres jusque-là demeurées inconnues et à l'installation grâce à des sociétés privées d'armement, de l'influence française dans ces pays, devenus peu à peu colonies.

Comme il fallait s'y attendre, ce sont les documents qui, en pareil cas, donnent de l'importance à la participation elle-même, tel événement presque oublié et qui n'eut, d'ailleurs, qu'une petite influence dans l'histoire des colonies françaises, quand les documents qui s'y rattachent ont été conservés et ont pu être réunis dans leur totalité prend tout d'un coup aux yeux du visiteur peu averti une importance qu'on ne peut d'ailleurs regretter.

La seconde partie de l'Exposition de la Marine Marchande au Musée Permanent des Colonies est exposée dans la Section de Synthèse et se trouve au premier étage.

Un intéressant article de M. Jean Marie, Ingénieur Principal du Génie Maritime, Délégué du Départment de la Marine Marchande aux Comités d'Organisation de l'Exposition Coloniale, a été consacré à cette participation dans le *Journal de la Marine Marchande* (1). Nous y renvoyons le lecteur qui serait désireux de posséder sur cette Section de l'Exposition Coloniale un guide aussi complet que précieux. On peut regretter, en effet, pour cette Section comme pour tant d'autres, qu'un guide très bref, mais bien fait, ne soit pas remis gratuitement entre les mains de tous les visiteurs. Cela aurait remédié à cette dispersion, à laquelle nous faisions précisément allusion tout à l'heure, des participations de la Marine Marchande à travers l'Exposition, et aurait donné aux innombrables visiteurs français et étrangers de l'Exposition Coloniale des vues nettes et précises sur cette forme de l'activité française qui, bien des fois, nous a paru sacrifiée dans l'opinon.

Comment, la Marine Marchande est-elle synthétisée dans cette Section D'abord par les statues de Colbert et de Dupuy de Lôme (celle de Richelieu est au rez-de-chaussée), puis, par une statue géante de Léon Baudry, symbolisant, sous les traits d'une femme puissante et belle, la Marine Marchande française. Elle est évoquée encore par deux phrases lapidaires, l'une attribuée à Jacques Cœur et ainsi libellée : « Le navigaige est la principale mamellel de la substance et nourriture du pays ». L'autre qui se trouve dans le « Testament politique » de Colbert et qui rappelle l'une des phrases placées sous son portrait dans l'un des salons des Messageries Maritimes à Paris : « Le Commerce de mer est l'un des plus puissants moyens pour apporter le bonheur avec la paix ».

Enfin, de grandes peintures murales représentant des ports des colonies du monde entier fréquentés de paquebots et de cargos français. Plus précis, le peintre de Marine Sandy Hook montre, dans deux tableaux, l'ensemble des lignes de navigation françaises dans le monde entier et, d'autre part, les progrès réalisés de 1900 à 1930 par le tonnage transporté sous pavillon français. Deux modèles de navires, le *Paris* de la Compagnie Générale Transatlantique, et l'*Eridan* des Messageries Maritimes, donnent une idée des navires coloniaux français. L'*Eridan*, notamment, qui vient d'être placé par les Messageries Maritimes sur la ligne desservant les colonies françaises du Pacifique, est un excellent exemple.

(*A suivre*).

(1) Numéros des 23 avril, pp. 869 et s. et 30 avril 1931, pp. 921 et s.

Le Gérant : M. Hedan.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 18 69e ANNÉE 19 SEPTEMBRE 1931

LE QUATRIEME CENTENAIRE DU COLLEGE DE FRANCE

LES ÉTUDES MÉDIÉVALES AU COLLÈGE DE FRANCE

C'est une opinion assez communément répandue que le moyen âge, tué par la Renaissance, a disparu, à peine défunt, de la mémoire des hommes et que le souvenir de son existence, perdu pendant de très longues années, ne s'est retrouvé qu'au XIXe siècle. L'idée vit dans les livres sa vie tranquille, admise, comme beaucoup d'autres, avec pleine confiance. Pourtant, est-elle tout à fait juste? Si elle l'est, en quel sens faut-il l'entendre? On peut se le demander. Et justement s'offre une occasion propice de la soumettre à l'un de ces examens dont les jugements courants ont périodiquement besoin.

Le Collège de France célèbre le quatrième centenaire de sa fondation : or, si l'histoire du moyen âge ne s'est pas écrite tout entière entre les murs de cette demeure, c'est du moins là qu'ont levé beaucoup des travaux qui l'ont le plus utilement servie. L'observatoire est bon pour jeter un coup d'œil sur le passé et pour suivre du regard le sillage des investigations auxquelles se sont employés quelques hommes éminents, désireux d'arracher leur secret aux siècles les plus anciens de notre civilisation.

*
* *

Non, — c'est une première constatation, — non, la Renaissance n'a pas élevé, entre le moyen âge et l'âge moderne, des barrières définitives. L'illusion est sans doute permise à qui ne tient compte que du dédain de nos grands classiques pour les créations de l'époque romane. Au XVIIe siècle, la vieille littérature française n'avait plus cours. Elle n'était plus alors, sous des formes dégénérées, que le divertissement du populaire et de quelques mondains railleurs. Ce n'était qu'un Voiture qui, baissant visière pour jouter à coups d'épîtres avec Saint-Aignan, s'amusait, par allusion aux contes d'antan, à s'affubler du nom de Chevalier Inconnu ; ce n'était que l'humble jardinier de Boileau qui s'émerveillait à la lecture du roman des *Quatre Fils Aymon* : Boileau, lui, qui jugeait ce goût avec une hautaine indulgence, ne pensait pas se mettre en grands frais quand il faisait présent à son ami Baudelot d'un manuscrit illuminé du *Roman de la Rose*. Mais cette même période, où les meilleurs esprits étaient possédés d'un amour exclusif de l'antiquité gréco-latine, s'honore pourtant d'avoir produit d'illustres érudits, les Duchesne, les Mabillon, les Du Cange, dont toute l'étude a été tournée vers le moyen âge ; et c'est aussi à ce moment qu'a brillé parmi eux Etienne Baluze, professeur au Collège de France de 1689 à 1715.

Baluze, issu d'une famille de robe, avait com-

mencé par des études de droit. Devenu ensuite le collaborateur de deux archevêques, il avait acquis auprès d'eux une profitable expérience de l'administration ecclésiastique. Il avait appris qu'il n'est pas de domaine où la doctrine soit moins séparable de l'histoire que dans le droit canon ; et c'est pourquoi, découvrant derrière les questions de pratique les principes qu'elles impliquaient, il se mit à remonter en curieux le cours de la tradition. Juriste, il devint historien : un historien scrupuleux, jaloux de saisir les idées dans la pureté de leur forme authentique, et qui se mit à publier des textes oubliés ou mal connus. Son effort se développa avec une prodigieuse fécondité. Il édita les œuvres de Vincent de Lérins, de Salvien, de Loup de Ferrières, d'Agobard de Lyon ; il édita les Lettres d'Innocent III ; il édita les Capitulaires des rois de France ; il édita une foule de documents qu'il groupa sous le titre de Miscellanea ; et quand il mourut, outre beaucoup d'autres ouvrages imprimés, il laissa une quantité de notes manuscrites que la Bibliothèque nationale abrite encore aujourd'hui comme un dépôt précieux. Or, ce qu'on admire chez lui, c'est l'étendue, la rigueur, la probité d'une incomparable érudition ; mais ce sont aussi les hautes conceptions qui lui dictaient ses recherches et auxquelles il subordonnait l'art de l'éditeur. Les vieux auteurs dont il a publié les œuvres, il les avait choisis en raison de la force et de l'originalité qu'il avait reconnues à leur pensée. Tous avaient profondément marqué dans l'histoire des idées et des institutions : Vincent de Lérins, au ve siècle, avait traité de la grave question des innovations en matière de foi ; Salvien, celui qu'on a appelé le « maître des évêques », avait, un peu plus tard, imprimé sa direction aux conceptions religieuses de toute la Gaule : Loup de Ferrières et Agobard de Lyon, au temps de Louis le Pieux, avaient pris la part la plus active à l'éducation de la conscience publique ; Innocent III avait été un grand pape parmi les grands papes ; et les rois de France avaient été les rois de France. A quels plus beaux sujets se consacrer? Et quel mérite pour un auteur d'avoir su, dans un passé confus, démêler si sûrement les monuments les plus significatifs de la pensée et de l'activité humaines ! Baluze jouit, parmi ses contemporains, d'une haute réputation. Il la devait à son savoir, à son talent, à un entrain intellectuel qui faisait de lui l'ami des formes les plus variées de l'esprit. Un homme de cette qualité n'avait pas besoin qu'on lui enseignât ce que le moyen âge pouvait offrir de grands sujets d'étude.

Ses travaux ont porté sur des textes latins. Mais, déjà de son temps, se préparait la rentrée en faveur dont jouit, au XVIIIe siècle, la littérature médiévale de langue française. Un Baudelot, à défaut de Boileau, tenait un manuscrit du *Roman de la Rose* pour un objet de prix. Cangé et le marquis de Paulmy, à l'époque de Louis XV, réunirent les magnifiques collections de manuscrits français qui enrichirent ensuite la Bibliothèque du roi et la bibliothèque de l'Arsenal. Et simultanément l'on vit paraître les travaux des Barbazan, des Le Grand d'Aussy, des Lacurne de Sainte-Palaye : travaux d'amateurs, mais d'amateurs éclairés; travaux aussi de philologues exercés, rigoureux dans leurs procédés et qui apportaient à l'éclaircissement des textes français la même attention scrupuleuse qu'à la critique des plus vénérables monuments de l'antiquité. C'est de quoi fournit un exemple typique l'édition des *Mémoires* de Joinville qui parut en 1761. Jusque-là, le texte du chroniqueur ne se lisait que dans des éditions très imparfaites, fondées sur de mauvais manuscrits et assez aventurées. Quand le maréchal de Saxe rapporta de Bruxelles, en 1744, trophée de ses victoires, un manuscrit nouveau qui avait jadis appartenu aux ducs de Bourgogne, il ne manqua pas de savants pour reconnaître l'excellence de la copie. Un professeur d'hébreu du Collège de France, Claude Sallier, érudit de belle race, connu pour ses travaux sur le texte de nombreux écrivains grecs et pour avoir révélé les poésies de Charles d'Orléans, se mit, après Mélot, à l'examen du texte retrouvé de Joinville. Il mourut avant d'avoir achevé l'édition qu'il en projetait. Mais l'un de ses collègues au Collège de France, Jean Capperonnier, à qui l'on doit la publication de plusieurs auteurs grecs et latins, mena l'entreprise à bonne fin, livrant au public un modèle de méthode en même temps que le plus pur des textes.

*
* *

Jamais donc le moyen âge n'a complètement cessé d'occuper les érudits. Mais il n'en est pas moins exact que les études qui s'y rapportent n'ont pris leur franc essor qu'au XIXe siècle, vers le temps où deux historiens, Pierre de Pastoret et François Daunou vinrent occuper au Collège de France, l'un, en 1804, la chaire d'Histoire de la nature et des gens, l'autre, en 1819, la

chaire d'Histoire et de morale. C'étaient deux hommes d'âge sensiblement égal, qui furent mêlés aux mêmes événements, qui s'intéressèrent aux mêmes études, et dont les activités sont curieuses à comparer. Ils n'appartenaient pas, par la naissance, au même monde : l'un sortait d'une famille distinguée de magistrats ; l'autre était de petite extraction. Mais, si Pastoret était désigné par son origine pour se conformer naturellement aux principes du régime établi, Daunou, élevé par les Oratoriens et revêtu des ordres, avait été préparé pour embrasser d'adoption les mêmes façons de penser. En fait, la Révolution les trouva l'un et l'autre engagés dans une même tradition, mais également disposés l'un et l'autre à accueillir ce que les idées nouvelles pouvaient apporter de généreux. Ils tinrent tous deux, quoiqu'avec des succès divers, une place éminente dans les grandes assemblées : à l'Assemblée législative, au Conseil des Cinq-Cents. Et l'Empire, et la Restauration les virent encore engagés dans l'action, avec cette différence qu'après 1815 Pastoret, comblé d'honneurs, compta parmi les soutiens les plus fermes du trône, tandis que Daunou entrait dans l'opposition. C'est qu'en effet, sous les ressemblances de leurs deux carrières parallèles, se laissent apercevoir des oppositions de caractère assez profondes : ici, moins de hardiesse, moins de constance ; là, plus d'élan et plus de fermeté ; ici, malgré une sympathie sincère pour les idées nouvelles, un secret attachement aux formes conservatrices du gouvernement ; là, malgré une courageuse résistance à tous les excès, l'effort d'une vie entière en faveur du mouvement. Et ces différences de caractère expliquent, en partie, les différences d'esprit qu'accusent les travaux des deux hommes.

On le constate surtout dans leur participation à l'*Histoire littéraire de la France*, publication dont les Bénédictins de Saint-Maur avaient fait paraître le premier volume en 1733 et qui fut continuée, plus tard, par l'Institut de France.

Si Pastoret était un bon connaisseur de l'histoire de la législation, son information était moins large sur les autres sujets et son goût des lettres n'a pas suffi à le qualifier comme historien de la littérature. Il était à son aise quand il s'agissait de publier les ordonnances des rois de France, dont cinq volumes ont paru par ses soins, de 1811 à 1840 : il était plus gêné pour parler des écrivains du XIIe siècle. Ce que l'*Histoire littéraire de la France* contient de sa plume, ce sont généralement des notices d'écrivains secondaires, souvent relatives à des rabbins et à des docteurs hébreux ; et les quelques articles qu'il a composés sur des personnages éminents, comme l'évêque Jean de Salisbury, ou le roi de France Louis VII, ou le roi d'Angleterre Henri II, n'ont peut-être ni la force, ni la profondeur que requérait la matière.

C'est Daunou qui, dans les mêmes volumes, prenant toute la place pour lui, a étalé son vigoureux tempérament. C'est à lui qu'est dû, au tome XIII, le Discours général sur l'état des lettres au XIIe siècle. C'est à lui que sont dus, du tome XVI au tome XXI, d'importants articles sur saint Bernard, sur Pierre le Vénérable, sur Alexandre de Halès, sur Vincent de Beauvais, sur Albert le Grand, sur saint Thomas d'Aquin, sur Michel Scot, sur Roger Bacon, et sur bien d'autres. Grâce à lui, l'idée première des Bénédictins prenait sa pleine efficacité : nos écrivains du moyen âge recevaient, au même titre que ceux des autres siècles, le tribut d'attention qu'ils méritaient ; ils bénéficiaient des soins que leur apportait un esprit de la plus belle fermeté, fort de ses dons naturels et de la discipline qu'il avait acquise dans la pratique de l'histoire.

Mais la façon même dont Daunou était venu aux études médiévales devait imprimer à son effort une orientation particulière, qui n'était pas faite pour donner de son sujet l'idée la plus avantageuse ni la plus juste. Ainsi que l'imposait l'ordre de succession des faits, les premiers volumes de l'*Histoire littéraire de la France* avaient été consacrés à des écrivains français qui avaient écrit en latin. Mais, longtemps après que la langue française avait commencé à être employée en littérature, longtemps après le XIIe siècle, les notices de l'*Histoire littéraire* ne traitaient encore que d'écrivains latins, comme si le français en avait encore été, en ce temps-là, à conquérir ses titres de langue littéraire. Daunou, dont les notices les plus nombreuses ont trait au XIIe siècle, c'est-à-dire à une époque où les écrivains de langue française ont foisonné, ne s'est occupé que d'écrivains latins. Quels que fussent les mérites de ces auteurs (et quelques-uns d'entre eux furent très grands), il est impossible de contester qu'ils n'ont représenté qu'un seul aspect de la civilisation de leur époque, le plus sévère, le moins vivant. D'autre part, ces mêmes auteurs appartenaient presque tous à l'Eglise et représentaient une attitude d'esprit qui n'était pas faite pour attirer la sympathie de Daunou. Il considérait et ne se

rappelait pas sans rancune que sa liberté de pensée et d'action avait été confisquée, dès son jeune âge, par ceux qui avaient pris charge de son éducation ; et les convictions philosophiques qui étaient devenues les siennes lui inspiraient à l'égard du clergé des sentiments qui n'étaient pas faits que de bienveillance. Des hommes, son hostilité remonta aux doctrines qu'ils représentaient. Si averti qu'il fût du tort que les opinions personnelles peuvent faire à l'œuvre d'un historien, il ne lui était pas possible d'aborder le moyen âge chrétien d'un esprit tout à fait indépendant. Le goût de la légende, le penchant à la crédulité, l'admiration pour la fable qui teintaient le sentiment religieux à cette époque, ne provoquaient pas sa curiosité : il les considérait comme des marques de barbarie, qu'il était préférable, pour l'honneur de l'esprit humain, de laisser tomber dans l'oubli. Il ne pouvait accepter les récits d'un Vincent de Beauvais, mais pareillement il n'aimait pas les constructions idéologiques des grands docteurs. Etudiant un saint Bernard ou un saint Thomas, il ne pouvait s'empêcher de les examiner en philosophe autant qu'en historien ; il ne se bornait pas à les décrire, à les analyser : il les pesait, il les jugeait ; et l'on ne saurait dire qu'aucun de ceux qu'il a ainsi étudiés soit sorti grandi de l'épreuve. La claire raison du critique les accablait, sans même qu'il l'eût voulu. En sorte qu'à ses travaux le moyen âge était bien loin de gagner en réputation, et le dédain qu'il marquait aux auteurs les plus célèbres de cette époque ne pouvait qu'englober l'époque tout entière dans la même condamnation.

*
* *

La médiocre sympathie de Daunou pour le moyen âge n'était pas le fait d'un isolé : plus d'un pensait comme lui et partageait son dédain. Mais cette sévérité d'appréciation ne devait pas, finalement, prévaloir.

Non pas qu'il faille attacher autrement d'importance à cette mode littéraire qui, au début du XIXe siècle, porta certains littérateurs vers le genre troubadour et fit éclore tant de drames et de romans puérils : il régnait dans les œuvres de cette sorte un air de convention propre à exaspérer aussi bien les amis d'une imagination libre et sincère que ceux de l'histoire véritable.

Mais ceux qui s'étaient informés aux sources commençaient à s'apercevoir qu'un passé jusque-là peu étudié avait été un beau passé ; que l'histoire en avait été étonnamment pleine et riche ; que, derrière les brumes maussades d'une littérature de langue latine, apparaissaient les paysages riants d'une immense littérature de langue française ; qu'une foule d'œuvres originales, tombées dans l'oubli, étaient, à mesure qu'on les retrouvait, autant d'éblouissantes surprises. Ils s'employèrent, dès lors, à rechercher la vraie physionomie du moyen âge, à en sonder toutes les profondeurs, à en distinguer tous les aspects ; ils créèrent, à partir de 1820 environ, des musées, des comités d'étude, des sociétés de publication ; ils remirent à la disposition du public les grands textes : des mémoires et des œuvres d'imagination, des annales et le *Roman du Renard*, des chroniques et la *Chanson de Roland* ; ils forgèrent des instruments de travail, des grammaires, des lexiques ; ils construisirent de grands systèmes d'explication historique et littéraire. Et avec la connaissance grandit la curiosité, grandit la sympathie.

Le grand courant qui portait ainsi l'érudition vers les choses médiévales fut accompagné, au Collège de France, dans l'ordre de l'histoire, par les travaux de Jules Michelet, qui avait fait paraître, en 1833, le premier volume de son *Histoire de France* et qui, nommé au Collège en 1838, y écrivit la partie de cette histoire qui commence à l'année 1380. Dans l'ordre des lettres, on vit Edgar Quinet, qui devait entrer au Collège en 1842, s'intéresser à nos anciennes épopées ; on vit Sainte-Beuve, qui enseigna au Collège, quoique fort peu de temps, étudier, à partir de 1849, plusieurs œuvres du moyen âge, notamment celle des grands chroniqueurs : Villehardouin, Joinville, Froissart. Mais, s'il est un nom qui mérite ici d'être cité, c'est celui d'un homme de grande ouverture d'esprit, étonnamment habile à saisir le vent des modes intellectuelles, mais également ingénieux à créer lui-même la nouveauté : je veux parler de Jean-Jacques Ampère, qui occupa, de 1833 à 1854, la chaire de Littérature française et qui entra au Collège trois années avant que son père, le physicien Jean-Marie Ampère, le quittât.

Pourvu d'un sens littéraire dont la finesse le faisait l'égal des Aubert et des Andrieux, ses prédécesseurs dans la même chaire, Jean-Jacques Ampère se distinguait aussi par la variété de ses goûts, qui l'attiraient vers les objets les plus divers. Il se passionnait à la conversation

mondaine autant qu'aux travaux de l'érudition, aux voyages autant qu'à la lecture ; et dans le domaine même de la science, non satisfait des possibilités que lui offrait la littérature nationale, il se livrait à des incursions lointaines, capable de passer des années à débattre les problèmes les plus complexes de l'histoire germanique et scandinave ou de la lecture des hiéroglyphes. Ainsi se manifestait son amour romantique du vaste monde.

Nommé au Collège de France pour enseigner la littérature française, il décida de commencer par le commencement et pendant trois années il consacra ses cours aux siècles les plus moyen âge. On ne saurait dire que de cet enseignement soit sortie une œuvre véritable : ses cours, qui ont été publiés, n'étaient pas propres à former, sans aménagement, ce qu'on peut appeler un livre. Mais il faut y admirer la perspicacité d'un esprit auquel rien n'échappe, pour qui le moindre détail était plein de signification et qui a su démêler avec sûreté les caractères dominants des époques et des individus.

En 1837, Ampère fit en Egypte une fugue de deux années pour aller étudier sur place la question des inscriptions hiéroglyphiques, sur lesquelles les découvertes de Champollion avaient attiré une curiosité qui, depuis la mort du grand érudit, depuis 1833, n'avait point cessé de bouillonner. A son retour il reprit son enseignement du Collège, et c'est alors que l'ordre des temps l'amena, quittant la littérature de langue latine, à traiter de la littérature française en langue vulgaire, dont le XIIe siècle, auquel il était arrivé, lui fournissait une profusion de monuments. Quelques-uns des articles qu'il écrivit vers ce temps-là sont d'une admirable sûreté de touche. Mais ce qu'il ne faut point omettre, ce sont, chez un homme que dominait l'esprit littéraire, certaines qualités de son érudition. S'il est vrai que sa connaissance technique de l'ancien français n'a été ni très étendue ni très sûre, s'il y a beaucoup à reprendre dans l'ouvrage qu'il publia en 1841 sous le titre d'*Histoire de la formation de la langue française*, il n'en reste pas moins que ce livre était le premier à faire état des travaux si importants de Diez, à une date où ceux-ci n'étaient pas plus connus d'un Littré que d'un Du Méril ou d'un Chevallet. Même si sa façon d'interpréter les théories de son auteur n'interdit pas toute critique, il convient de rendre hommage à son intelligente initiative : après sa mort, en 1869, on jugea bon d'imprimer cette *Histoire* à nouveau, et Paul Meyer ne dédaigna point de s'intéresser à cette réédition, bien que sa contribution à l'entreprise se soit surtout traduite par des notes rectificatives.

(*A suivre*)

EDMOND FARAL,
Professeur au Collège de France.

HISTOIRES DU VIEUX JAPON :

LES QUARANTE-SEPT RONINS

« *...J'espère que ceux qui voudront bien me lire apprendront plus sur le caractère du peuple japonais qu'en parcourant des descriptions de voyages et d'aventures si brillantes qu'elles soient. Le Seigneur et son mercenaire, le guerrier et le prêtre, l'humble artisan et l'Etat méprisé seront tour à tour les héros de mes histoires. Et c'est par la bouche de ces personnages que j'espère tracer un tableau relativement juste de la société japonaise.* »

A.-M. MITFORD.
(LORD REDESDALE).

Tapi au milieu d'un bosquet d'arbres vénérables à Takanawa, faubourg de Yédo, se cache Senkakuji, ou le Temple de la Colline Printanière, célèbre à travers tout le Japon pour son cimetière qui contient les tombes des Quarante-Sept Rônins (1), renommés dans l'histoire japonaise, et dont je vais conter les aventures.

(1) Le mot *rônin* signifie littéralement « homme de la vague », ou qui est balloté deci-delà comme la vague de la mer. On l'emploie pour désigner des hommes bien nés ayant droit à leurs armoiries et qui, s'étant séparés de leur seigneur féodal, soit par leur propre volonté, soit par la fatalité, soit parce qu'ils furent congédiés, errent ensuite à travers le pays tels des chevaliers errants d'assez fâcheuse réputation. N'ayant aucun moyen d'existence apparent, ils s'offrent parfois à se louer à d'autres maîtres ou vivent grâce à la rapine, s'abaissant ainsi d'un rang dans l'échelle sociale, ou devenant simples commerçants.

Il arrivait parfois qu'un samourai devenait *rônin* par raison politique afin d'éviter que son seigneur ne soit

Sur le côté gauche de la cour principale du temple, se trouve une chapelle dans laquelle, dominée par une statue dorée de Kwannon, déesse de la Miséricorde, sont alignées les statues des quarante-sept hommes et de leur chef bien-aimé. Les statues sont en bois sculpté ; les visages sont colorés et les vêtements sont d'une grande richesse. Elles ont beaucoup de mérite en tant qu'œuvres d'art, — car l'attitude des héros qui portent chacun leur arme préférée, est extraordinairement vivante. Certains sont des hommes vénérables aux cheveux gris clairsemés : (l'un d'eux n'a pas moins de soixante-dix-sept ans!). D'autres sont des gamins de seize ans. Tout près de la chapelle, et longeant un petit sentier qui monte la colline, se trouve un puits d'eau pure entouré d'un grillage décoré de fougères, et surmonté d'une inscription qui dit : « Ce puits est celui où « *la tête* » fut lavée ; il ne faut pas vous nettoyer les mains ou les pieds ici. » Un peu plus loin se trouve une petite baraque où un vieillard gagne sa pitance en vendant des livres, des gravures et des médailles commémorant la loyauté des Quarante-Sept ; et encore un peu plus haut, ombragé par un bosquet d'arbres majestueux, se trouve un petit enclos maintenu par des offrandes volontaires, et autour duquel sont rangées quarante-sept petites pierres tombales, chacune ornée de feuillage toujours vert, et garni de son tribut d'eau et d'encens pour le bien-être de l'esprit désincarné. Il y avait quarante-sept *rônins*, mais il y a quarante-huit pierres tombales, et l'histoire du quarante-huitième est bien significative des idées japonaises de l'honneur. Un monument plus important s'élève tout près du grillage : c'est celui du seigneur dont la mort fut si pieusement vengée par ses suivants.

Et voici leur histoire :

Au commencement du dix-huitième siècle, vivait un Daimyô appelé Asano Takumi-no-Kami, le seigneur du Château d'Akô, dans la province de Harima. Or, il advint qu'un Ambassadeur Impérial de la Cour du Mikado fut envoyé auprès du Shogun (1) à Yédo. Et Takumi no Kami et un autre noble appelé Kamei Sama, furent choisis pour recevoir l'Ambassadeur avec tous les honneurs dûs à son rang, tandis qu'un haut fonctionnaire, Kira Kotsuké-no-Suké, fut chargé de les initier aux cérémonies à observer en cette occasion. Les deux nobles furent donc contraints de se rendre chaque jour au palais, afin d'y écouter les conseils de Kotsuké-no-Suké. Mais ce dernier était fort rapace, et comme il estimait que les cadeaux que les deux daimyôs lui avaient apportés, selon une coutume séculaire, pour le remercier de ses précieux conseils, étaient mesquins et indignes de lui, il conçut une profonde haine contre eux, — et au lieu de se donner la peine de les instruire, il s'évertua plutôt à les rendre ridicules. Takumi no Kami, que retenait un sentiment austère du devoir, supporta ses insultes avec patience. Mais Kami-Sama, plus emporté, était au paroxysme de la fureur, et résolut de tuer Kotsuké-no-Suké.

Un soir, lorsque ses devoirs au palais furent terminés, Kamei-Sama regagna son propre palais ; et ayant sommé ses conseillers (2) en une conférence secrète il leur dit :

— Kotsuké-no-Suké nous a insultés, Takumi-no-Kami et moi, pendant notre séance auprès de l'Ambassadeur du Mikado. Ceci est contraire à toute bienséance et j'eus bien envie de le tuer sur-le-champ : mais je songeais que si je commettais un acte pareil à l'intérieur du palais, non seulement ma propre vie serait-elle en danger, mais ma famille et tous mes vassaux seraient ruinés. Je me suis donc retenu. Mais la vie d'un pareil misérable est un fardeau pour le peuple, — et demain, lorsque je me rendrai

compromis dans quelque meurtre qu'il se proposait de commettre. D'autres hommes deviennent *rônins* et quittent leur pays natal pour un certain temps afin d'attendre que l'oubli se fasse sur quelque échauffourée dans laquelle ils furent compromis. Après quoi, ils résument leur ancienne obéissance. Aujourd'hui, il n'est pas rare que les hommes se fassent *rônins* pour un certain temps, et s'engagent au service d'étrangers dans les ports ouverts, même en capacité de domestiques, dans l'espoir d'apprendre le langage et la culture de l'Occident.

(1) Le titre complet du Tycoon était Sei-i-tai-Shogun, « le Commandant en chef qui a réprimé les Barbares ». Le titre Tai-Kun, « Grand Prince », fut adopté afin de donner aux étrangers l'idée de souveraineté au moment de la conclusion des Traités. Les délégués envoyés par le Mikado de Kyôto afin de communiquer au Shogun le désir de son Souverain, étaient reçus avec les honneurs impériaux, et le devoir de les distraire était confié à des nobles de haut rang. L'titre Sei-i-tai-Shogun fut porté pour la première fois par Minamoto no Yoritomo, le septième mois de l'année 1192 après J.-C.

(2) *Conseillers* : littéralement *Anciens;* les conseillers des daimyô appartenaient à deux catégories : le *Karô* ou Ancien, office héréditaire tenu par les cadets de la famille du prince; et les *Yonin* ou hommes d'affaires choisis pour leurs mérites. Ces *conseillers* jouent un rôle considérable dans l'histoire japonaise.

à la Cour, je le tuerai. Ma décision est prise, et je n'écouterai aucune remontrance.

Et tout en parlant, son visage devint livide de rage.

Or, un des conseillers de Kamei-Sama était d'une grande sagesse, et lorsqu'il vit, d'après l'attitude de son seigneur, que tout reproche serait inutile, il dit :

— Les paroles de Votre Seigneurie font loi. Votre serviteur va faire tous les préparatifs nécessaires. Et demain, lorsque Votre Seigneurerie se rendra à la Cour, si ce Kotsuké-no-Suké se montre de nouveau insolent, mettez-le à mort!

Ces paroles ravirent Kamei-Sama et il attendit avec impatience que l'aube pointât afin qu'il pût retourner à la Cour et tuer son ennemi.

Mais le conseiller retourna chez lui extrêmement troublé, et il réfléchit longuement aux paroles de son seigneur. Et tandis qu'il méditait, il se prit à songer que puisque Kotsuké-no-Suké avait la réputation d'être avare, on pourrait certainement l'acheter, et il lui parût préférable de payer n'importe quelle somme, si importante fut-elle, que de laisser son seigneur et la famille de celui-ci aller à la ruine. Alors, il réunit tout l'argent qu'il put et le donna à porter à des serviteurs ; puis il chevaucha pendant la nuit jusqu'au palais de Kotsuké-no-Suké et dit aux serviteurs de ce dernier :

— Mon maître, Kamei-Sama, qui est de service auprès de l'Ambassadeur Impérial, remercie beaucoup le Seigneur Kotsuké-no-Suké qui s'est donné tant de mal pour lui enseigner les cérémonies de rigueur à être observées pendant la réception du Délégué Impérial. Le cadeau qu'il m'a chargé de vous remettre est indigne, mais il espère que Sa Seigneurerie daignera l'accepter, et il se recommande à la bienveillance de Sa Seigneurerie.

Et avec ces mots, il sortit mille onces d'argent à remettre à Kotsuké-no-Suké, puis cent onces pour être distribuées parmi ses serviteurs.

Lorsque ceux-ci aperçurent l'argent, leurs yeux se mirent à briller de plaisir, — et ils s'abîmèrent en remerciements. Implorant le conseiller de patienter quelques instants, ils allèrent informer leur maître du cadeau princier que Kamei-Sama avait envoyé avec un message si courtois. Kotsuké-no-Suké, ravi, envoya quérir le conseiller, — et après l'avoir reçu dans une chambre intérieure, et l'avoir remercié, — il promit d'instruire le lendemain son maître dans tous les différents points d'étiquette les plus délicats. En constatant la joie de l'avare, le conseiller se félicita du succès de son stratagème ; il regagna sa demeure fort satisfait. Pourtant, Kamei-Sama, qui ne se doutait pas comment son vassal avait réussi à amadouer son ennemi, était étendu méditant sa vengeance. Et, le lendemain matin, il se rendit à la Cour dès l'aube.

Lorsque Kotsuké-no-Suké le vit s'approcher, sa manière avait totalement changé. Rien ne pouvait égaler sa courtoisie.

— Vous êtes venu bien tôt à la Cour ce matin, Seigneur Kami, observa-t-il. Je ne puis suffisamment admirer votre zèle. Aujourd'hui, j'aurai l'honneur d'attirer votre attention sur plusieurs points d'étiquette. Je dois vous supplier d'excuser ma conduite précédente, qui a dû vous paraître fort grossière. Je suis naturellement d'humeur très acariâtre et je vous prie de me pardonner.

Et tandis qu'il continuait à s'humilier ainsi tout en proférant des paroles mielleuses, le cœur de Kamei-Sama se radoucit et il renonça à son intention de le tuer. Et Kamei-Sama fut ainsi sauvé de la ruine grâce à la ruse de son conseiller.

Peu après, Takumi-no-Kami, qui n'avait pas envoyé de cadeau, arriva au palais, et Kotsuké se mit à le tourner en ridicule avec encore plus de méchanceté qu'auparavant, le provoquant par des insultes voilées et des railleries. Mais Takumi-no-Kami affecta de tout ignorer et se soumit patiemment aux ordres de Kotsuké-no-Suké.

Cette conduite, loin de produire un bon effet, encouragea Kotsuké-no-Suké à le mépriser encore davantage. A un moment, perdant toute retenue, il dit avec hauteur à Takumi-no-Kami :

— Voyez donc, mon Seigneur Takumi, le nœud de ma chaussure vient de se défaire. Soyez assez bon pour me le rattacher.

Bien que brûlant de rage, à cet affront, Takumi-no-Kami se crut dans l'obligation d'obéir, et se courbant, il rattacha le cordon de la chaussure. Alors, se détournant de lui, Kotsuké-no-Suké s'écria avec impatience :

— Maladroit! Vous ne pouvez même pas rattacher le ruban d'une chaussure convenablement. Il est facile à voir que vous êtes un butor campagnard et ne savez rien des manières de Yédo.

Et avec un rire de mépris, il se dirigea vers une chambre intérieure. Mais la patience de Takumi-no-Kami était à bout ; cette dernière insulte dépassa la mesure.

— Un instant, mon Seigneur, s'écria-t-il.

— Eh bien, qu'y a-t-il ? demanda l'autre avec hauteur.

Et comme il se retournait, Takumi-no-Kami tira son poignard et essaya de le frapper à la tête. Mais Kotsuké-no-Suké fut protégé par le bonnet de cour qu'il portait, et il ne fut que légèrement égratigné. Alors, il s'enfuit. Takumi le poursuivit et essaya une deuxième fois de le frapper, mais il le manqua et son poignard s'enfonça dans un pilier. A ce moment, un officier voyant l'affaire, accourut, et retenant le noble furieux, permit à Kotsuké-no-Suké de disparaître.

Alors, il y eut un grand brouhaha et une confusion extrême. Takumi fut arrêté, désarmé, et emprisonné dans une des salles du palais, sous la garde des censeurs. Un conseil fut réuni en toute hâte et le prisonnier fut remis à la garde d'un Daimyô nommé Tamura-Ukiyo-no-Daibu, qui l'enferma sous bonne surveillance dans sa maison, au grand chagrin de son épouse et de ses suivants. Lorsque les délibérations du conseil prirent fin, il fut décidé que puisqu'il avait commis l'outrage d'attaquer un autre noble dans l'enceinte même du palais, Takumi devait accomplir *harakiri*, — c'est-à-dire se suicider en s'ouvrant le ventre. Telle était la loi. Takumi-no-Kumi fit donc *harakiri*. Son château d'Akô fut confisqué et ses suivants devinrent *rônins* ; certains entrèrent au service d'autres daimyôs, et d'autres se firent marchands.

Or, parmi ces rônins, se trouvait un conseiller principal appelé Oishi-Kuranosuké ; celui-ci, avec quarante-six autres fidèles serviteurs, forma une ligue pour se venger de la mort de leur maître en tuant Kotsuké-no-Suké. Oishi-Kuranosuké avait été absent du château d'Akô au moment de l'assassinat, qui n'aurait pas eu lieu s'il avait été auprès de son prince. Car, étant fort sage, il n'eut pas manqué d'entrer dans les bonnes grâces de Kotsuké-no-Suké en lui envoyant des cadeaux. Or, le conseiller qui avait suivi le prince à Yédo n'était qu'un sot qui négligea cette précaution, et causa ainsi la mort de son maître et la ruine de sa maison.

Oishi-Kuranosuké et ses quarante-six compagnons se mirent donc à tirer leurs plans de vengeance ; mais Kotsuké-no-Suké était si bien gardé par un corps d'élite prêté pour la circonstance par son beau-père, qu'ils comprirent que le seul moyen d'atteindre leur but était d'apaiser les soupçons de leur ennemi et de tromper son attention. Dans ce but, ils se dispersèrent ; certains devinrent des menuisiers et des artisans ; d'autres des marchands. Quant à leur chef, Kuranosuké, il se rendit à Kyôto où il se construisit une maison dans le quartier appelé Yamoshima, et se mit à fréquenter les maisons les plus mal famées, — s'adonnant à la boisson et à la débauche comme si rien ne fût plus loin de son esprit que la vengeance. Kotsuké, qui se doutait que les serviteurs fidèles de Takumi-no-Kumi lui en voulaient à mort, envoya secrètement des espions à Kyôto avec la mission de lui rapporter tous les agissements de Kuranosuké. Ce dernier, bien résolu à tromper son ennemi et à l'amener à se croire dans une fausse sécurité, continua à mener une vie dissolue, en compagnie de courtisanes et d'ivrognes. Un jour qu'il rentrait chez lui ivre-mort, il tomba dans le ruisseau et s'y endormit. Et tous les passants se moquèrent de lui. Un homme de Satsuma le vit et dit :

— N'est-ce pas là Oishi-Kuranosuké, qui fut conseiller de Asano Takumi-no-Kumi, et qui, n'ayant point le courage de venger son seigneur, s'adonne aux femmes et au vin ! Regardez-le qui gît ivre-mort sur la voie publique ! Animal infidèle ! Imbécile couard, indigne du nom de Samurai !

Et il marcha sur le visage de Kuranosuké endormi, et cracha dessus. Et lorsque les espions de Kotsuké firent part à ce dernier de tout ceci, il fut très soulagé et se sentit à l'abri de tout danger.

Un jour, la femme de Kuranosuké, qui était toute éplorée de voir son mari mener une vie aussi dissolue, alla le trouver et lui dit :

— Mon seigneur, vous m'avez dit tout d'abord que votre débauche n'était qu'un piège tendu à votre ennemi, pour qu'il relâche sa surveillance. Mais vraiment, elle dépasse les bornes ! Je vous supplie, je vous implore de vous restreindre un peu !

— Ne m'ennuyez pas, répliqua Kuranosuké, car je n'écouterai pas vos gémissements. Puisque ma façon de vivre vous déplaît, je vais vous divorcer, et vous pourrez faire ce que bon vous semblera. Quant à moi, j'achèterai une jolie jeune fille dans quelque maison publique, et je l'épouserai pour mon bon plaisir. J'en ai assez de voir une vieille femme comme vous traîner dans la maison. Allons, partez, — et le plus tôt le mieux !

Et il éclata dans une rage violente tandis que sa pauvre femme, terrifiée, implorait en vain sa pitié.

— Oh, mon seigneur! reprenez ces paroles! Voici vingt ans que je suis votre épouse fidèle ; je vous ai donné trois enfants ; j'ai été auprès de vous dans la peine comme dans la maladie. Vous ne pouvez pas être aussi cruel que de vouloir me renvoyer maintenant. Ayez pitié! pitié!

— Cessez ces pleurnicheries inutiles. Ma décision est prise, et vous allez partir. Et comme les enfants m'embarrassent également, emmenez-les avec vous!

Lorsqu'elle entendit son mari parler ainsi, la malheureuse, dans son désespoir, se rendit auprès de son fils aîné, Oishi-Chikara, et l'implora d'intercéder pour elle auprès de son père et d'obtenir qu'elle fût pardonnée. Mais rien ne put ébranler Kuranosuké ; de sorte que sa femme fut répudiée et regagna la maison de ses parents avec ses deux plus jeunes enfants. Mais Oishi-Chikara demeura près de son père.

Les espions ne manquèrent point de rapporter tout ceci à Kotsuké. Celui-ci, en apprenant que Kuranosuké, ayant renvoyé sa femme et ses enfants, s'était acheté une concubine et se vautrait dans l'ivrognerie et la luxure, se dit qu'il n'avait plus rien à craindre des suivants de Takumi-no-kumi, qui étaient évidemment des lâches, n'ayant même pas le courage de venger leur seigneur. Alors, peu à peu, il relâcha sa surveillance et renvoya la moitié de la garde que lui avait prêté son beau-père. Il ne se doutait pas qu'il tombait dans le piège que lui avait tendu Kuranosuké qui, dans son zèle à tuer l'ennemi de son seigneur, n'avait pas même hésité à divorcer de sa femme et à renvoyer ses enfants! Homme admirable et fidèle!

C'est ainsi que Kuranosuké continua à jeter de la poussière aux yeux de son ennemi en persistant en apparence dans sa conduite éhontée. Mais ses associés se rendirent tous à Yédo et réussirent à se faire embaucher comme ouvriers dans la maison de Kotsuké : une fois dans la place, ils relevèrent les plans de l'édifice et de l'agencement des différentes salles, — et se renseignèrent sur le caractère des habitants, — apprenant lesquels étaient braves et loyaux, lesquels lâches. Et ils envoyaient régulièrement des rapports à Kuranosuké. Et lorsqu'il fut évident, d'après les lettres de Yédo, que Kotsuké était tout à fait rassuré, Kuranosuké se réjouit à la pensée que le jour de la vengeance n'était plus très éloigné. Il donna rendez-vous à ses compagnons à Yédo, et, éludant la vigilance des espions, il s'enfuit secrètement de Kyôto. Alors, les quarante-sept hommes de nouveau réunis, ayant préparé tous leurs plans, attendirent patiemment l'heure propice pour frapper.

C'était la mi-hiver, et il faisait un froid glacial. Une nuit, pendant une chute épaisse de neige, alors que le monde entier se taisait, et que les hommes paisibles dormaient sur leurs nattes, les *Rônins* convinrent que jamais meilleure occasion ne se présenterait pour accomplir leur vengeance. Ils se divisèrent en deux troupes et assignèrent chaque homme à son poste. Un groupe mené par Oishi-Kuranosuké devait attaquer l'entrée principale, — et l'autre, sous le commandement de son fils, devrait livrer assaut à l'entrée postérieure de la demeure de Kotsuké. Mais comme Chikara n'avait que seize ans, on désigna Yoshida-Chunzayemon auprès de lui pour lui servir de gardien. Un tambour battu par l'ordre de Kuranosuké donnerait le signal de l'attaque simultanée ; si l'un d'eux tuait Kotsuké-no-Suké et lui tranchait la tête, il devait donner un coup de sifflet strident pour avertir ses camarades qui accourraient tout de suite sur les lieux, — et ayant identifié la tête, la porterait au temple Denzakeiji où ils la déposeraient, telle une offrande, sur le tombeau de leur seigneur décédé. Il leur faudrait ensuite signaler leur exploit au Gouvernement et attendre la condamnation à mort qui les frapperait certainement. Les Rônins prirent tous le serment d'observer ces dispositions. L'heure de l'attaque était fixée pour minuit, et en l'attendant, les quarante-sept camarades participèrent à un dernier souper d'adieu, car le lendemain il leur faudrait mourir. Alors, Oishi-Kuranosuké les adressa et dit :

— Cette nuit, nous attaquerons notre ennemi dans son palais. Ses serviteurs vont certainement nous opposer une résistance acharnée et nous serons obligés de les tuer. Mais ce serait impitoyable de devoir tuer les vieillards, les femmes et les enfants. Je prie donc chacun de vous de prendre toutes les précautions possibles pour ne pas tuer une seule personne inutilement.

Ses compagnons l'applaudirent, puis, silencieux, ils attendirent minuit.

Lorsqu'il fut l'heure, les Rônins se mirent en route. Le vent hurlait furieusement et chassait la neige qui cinglait leurs visages ; mais dans leur ardeur à se venger, ils se souciaient peu de la rigueur des éléments. Ils parvinrent enfin à la demeure de Kotsuké, et se divisèrent en deux troupes. Chikara, accompagné de vingt-trois hommes, se dirigea vers l'entrée de ser-

vice. Puis, au moyen d'une échelle de corde qu'ils suspendirent au toit du portique, quatre hommes réussirent à pénétrer dans la cour, et, constatant que tous les habitants de la maison paraissaient endormis, ils pénétrèrent dans la loge du portier où dormaient les hommes de garde, et les bâillonnèrent avant qu'ils ne fussent revenus de leur étonnement. Les soldats, terrifiés, les implorèrent par pitié de leur épargner la vie. Les Rônins y consentirent à condition qu'ils leur remissent les clefs. Mais les gardiens répondirent en tremblant que les clefs étaient gardées dans la maison d'un des officiers et qu'il leur était impossible de se les procurer. Alors, les Rônins perdirent patience et, à coups de hache, ils firent voler en éclats le grand verrou de bois qui fermait la grille ; les portes s'ouvrirent toutes grandes, leur livrant passage ; au même instant, Chikara et ses hommes entraient dans la place par la porte postérieure.

Alors, Oishi-Kuranosuké envoya un Rônin aux maisons environnantes avec le message suivant :

— Nous, les Rônins, qui fûmes jadis au service de Asano Takumi-no-Kumi, sommes cette nuit sur le point de pénétrer de force dans le palais de Kotsuké-no-Suké pour venger notre seigneur. Comme nous ne sommes ni des assassins, ni des cambioleurs, nous ne ferons aucun mal aux maisons environnantes. Nous vous prions d'être tout à fait ressurés à ce sujet.

Or, comme les voisins haïssaient Kotsuké-no-Suké, à cause de son avarice, ils ne firent pas le moindre effort pour le sauver! Pourtant, Kuranosuké prit la précaution de placer dix de ses hommes, armés d'arcs, sur le toit des quatre côtés de la cour, avec ordre de tirer sur toute personne qui chercherait à quitter le palais. Ainsi, les serviteurs de Kotsuké se trouvaient dans l'impossibilité de s'enfuir pour appeler au secours les membres de la famille. Ayant pris toutes ses dispositions, Kuranosuké battit de sa propre main le tambour, donnant le signal de l'attaque.

Dix des serviteurs de Kotsuké s'éveillèrent en entendant le bruit inaccoutumé. Tirant leurs sabres ,ils se ruèrent dans la salle principale afin de défendre leur maître. Les Rônins, qui venaient d'enfoncer la porte du grand hall, pénétrèrent au même instant dans la pièce. Il y eut une lutte acharnée entre les deux groupes, pendant laquelle Chikara pénétra à son tour dans la maison à la tête de ses hommes. Terrifié, Kotsuké se réfugia avec sa femme et ses servantes dans une petite pièce attenant à la vérandah. Mais les Rônins réussirent à tuer les dix serviteurs sans qu'un seul d'entre eux ne fût touché ; puis, frayant leur chemin à l'arrière de la maison, ils se joignirent à Chikara et à ses hommes.

Pendant ce temps, le reste des hommes de Kotsuké étaient arrivés sur les lieux, et la mêlée devint générale. Kuranosuké, assis sur un pliant, commandait les Rônins. Les suivants de Kotsuké se rendirent vite compte qu'ils n'étaient pas de taille à vaincre leurs adversaires, et ils cherchèrent à prévenir Uyesugi-Sama, le beau-père de leur seigneur, pour l'implorer de venir à leur aide. Mais les messagers furent tués par les archers postés sur le toit. Ne voyant venir aucun secours, ils continuèrent à combattre remplis de désespoir.

Alors, Kuranosuké cria à haute voix :

— Seul, Kotsuké-no-Suké est notre ennemi. Qu'on aille le chercher et qu'on me l'amène, mort ou vivant.

Mais trois fidèles serviteurs se tenaient devant la porte de Kotsuké, le sabre au clair. Et ils défendirent si vaillamment la porte donnant accès aux appartements de Kotsuké qu'ils réussirent à tenir pendant quelque temps tous les Rônins en respect, et à un moment, ils les repoussèrent. En voyant cela, Oishi-Kuranosuké grinça les dents de rage et dit :

— Comment! ne m'avez-vous pas tous juré de donner votre vie pour venger notre seigneur? Et pourtant, vous voilà repoussés par trois hommes! Lâches! indignes que vous êtes! Mourir dans la cause du maître devrait pourtant être l'ambition la plus noble d'un homme

Puis, se tournant vers son fils, il s'écria :

— Holà, gamin, viens attaquer ces hommes, et s'ils sont trop forts pour toi, eh bien, meurs!

Aiguillonné par ces paroles, Chikara sortit une lame et attaqua l'un des trois braves, mais il ne put lui tenir tête et reculant, pied à pied, il fut repoussé dans le jardin où il glissa et tomba dans un étang. Son adversaire se pencha au-dessus de l'étang dans le but de l'achever, mais Chikara le blessa gravement à la jambe et le fit tomber ; alors, se hissant hors de l'eau, il l'acheva.

Pendant ce temps, les Rônins avaient tué les deux autres gardes, et il ne demeurait plus un seul garde de Kotsuké vivant. Mais ce dernier était toujours invisible.

Alors, Kuranosuké divisa ses hommes en plu-

sieurs troupes qui fouillèrent la maison, mais en vain. On ne voyait que des femmes et des enfants qui se lamentaient. Alors, les quarante-sept Rônins commencèrent à se sentir un peu découragés à la pensée que malgré tous leurs efforts ils avaient laissé leur ennemi leur échapper. Au comble du désespoir, ils se décidèrent de se suicider tous sur les lieux. Pourtant, ils résolurent de tenter un dernier effort.

Kuranosuké se rendit dans la chambre à coucher de Kotsuké-no-Suké et, tâtant l'édredon, il s'écria :

— Je viens de toucher ses couvertures ; elles sont encore chaudes. Donc, notre ennemi ne peut pas être bien loin. Il est certainement caché dans le palais.

Très excités par cette découverte, les Rônins reprirent leur recherche Or, dans la partie surélevée de la chambre, près de la place d'honneur, pendait un tableau. On l'enleva, et ils remarquèrent un grand trou dans le mur plâtré, — et ils y enfoncèrent une lance, mais ne rencontrèrent rien. Alors, un des Rônins appelé Yazana Jiutaro, entra dans le trou et découvrit de l'autre côté une petite cour où se trouvait un appentis rempli de bois de chauffage et de charbon. Regardant dans cet appentis, il y aperçut quelque chose de blanc à l'extrémité opposée, — et l'ayant fouillée de sa lance, il entendit un cri de douleur ; alors, il saisit l'homme vêtu de blanc et le traîna dehors où il examina son prisonnier attentivement. Il vit que c'était un homme d'aspect noble, âgé d'une soixantaine d'années, vêtu d'une robe de nuit de satin blanc maculée de sang. Bien que convaincu qu'il tenait Kotsuké, il lui demanda son nom ; l'homme refusa de répondre. Alors, Jiutaro siffla comme convenu, et à ce signal tous ses camarades arrivèrent en courant. Oishi-Kuranosuké apporta une lanterne et scruta attentivement le visage du vieillard : c'était bien Kotsuké-no-Suké ; et comme preuve définitive, il portait encore au front la cicatrice de la blessure que lui avait infligée Asano Takumi-no-Kumi.

Alors, comme il n'y avait plus de doute possible, Oishi-Kuranosuké s'agenouilla devant le vieillard, et s'adressant à lui très respectueusement, il dit :

— Seigneur, nous sommes les serviteurs d'Asano Takumi-no-Kumi. L'an dernier, Votre Seigneurie et notre maître vous êtes querellés dans le palais ; notre maître fut condamné au *harakiri* et sa famille ruinée. Nous sommes ici pour le venger comme c'est le devoir d'hommes fidèles et loyaux. Je supplie Votre Seigneurie de reconnaître la justesse de notre but. Et maintenant, Seigneur, nous vous implorons de faire *harakiri* : j'aurai moi-même l'honneur de vous servir de second ; et lorsque, avec toute l'humilité, j'aurai reçu la tête de Votre Seigneurie, j'ai l'intention de la placer sur la tombe d'Asano Takumi-no-Kumi.

C'est ainsi, par considération pour le rang élevé qu'il occupait, que les Rônins traitèrent Kotsuké-no-Suké avec la plus grande courtoisie. Et ils le supplièrent maintes fois de faire *harakiri*, mais il demeurait accroupi, à trembler en silence. A la fin, Kuranosuké comprit qu'il était inutile de l'encourager à mourir la mort d'un noble ; et le maintenant à terre, il lui trancha la tête avec le même poignard dont Takumi s'était suicidé.

Tout joyeux d'avoir accompli leur vengeance, les quarante-sept camarades placèrent la tête sanglante dans un baquet et se préparèrent à partir. Mais ils eurent soin, avant de quitter le palais, d'éteindre tous les feux et toutes les lumières, de crainte qu'un incendie n'éclatât accidentellement et que les voisins n'eussent à en souffrir.

L'aube pointa tandis qu'ils se rendaient au temple de Sengakuji, — et tout le monde sortit sur leur passage pour voir les quarante-sept hommes, leurs habits et leurs visages tout tachés de sang, — et dont l'aspect était vraiment terrifiant. Mais chacun les loua, s'émerveillant de leur bravoure et de leur fidélité. Ils s'attendaient à chaque instant à être attaqués par le beau-père de Kotsuké-non-Suké, et s'apprêtaient à mourir bravement, l'épée à la main. Cependant, ils parvinrent sans encombre à Takanama, car Matsudaira Aki-no-Kami, un des dix-huit principaux daimyôs du Japon, ami et protecteur de Takumi, ravi de l'exploit des Rônins, s'était préparé à les défendre, — ce qui fait que le beau-père de Kotsuké n'osa pas les poursuivre.

Vers sept heures du matin, ils parvinrent au palais de Matsudaira Mutsu-no-Kami, prince de Sendai, qui, apprenant leur arrivée, dit à un de ses conseillers :

— Les suivants de Takumi-no-Kumi ont tué l'ennemi de leur seigneur et passent par ici. Je ne saurais trop admirer leur dévouement ; ils doivent être très las, et avoir bien faim après leur travail de cette nuit ; invitez-les donc à rentrer et donnez-leur du gruau et une coupe de vin.

Alors, le conseiller sortit et dit à Oishi-Kuranosuké :

— Seigneur, je suis un des conseillers du prince de Sendai, et mon maître me charge de vous prier, ainsi que vos camarades, de rentrer participer aux modestes rafraîchissements que nous pourrons vous offrir, car vous devez être éreintés après toutes vos fatigues.

— Je vous remercie, seigneur, dit Kuranosuké. C'est très aimable de la part du prince de se soucier de nous. Nous acceptons volontiers son invitation.

Les quarante-sept Rônins entrèrent donc au palais, — et ils furent fêtés avec du gruau et tous les suivants du prince de Sendai vinrent les féliciter.

Alors Kuranosuké se tourna vers le conseiller et lui dit :

— Seigneur, nous vous sommes vraiment bien reconnaissants pour votre hospitalité. Mais il nous faut maintenant humblement prendre congé de vous, car nous devons nous rendre à Sengakuchi.

Après avoir chaleureusement remercié leurs hôtes, ils quittèrent le palais du Prince de Sendai et se hâtèrent vers Sengakuchi. Là, l'abbé du Monastère en personne vint à leur rencontre, les recevant à la grille principale pour les mener ensuite à la tombe de Asano Taâumi-no-Kumi.

Parvenus à la tombe de leur maître, ils prirent la tête de Kotsuké-no-Suké et, l'ayant lavé dans un puits tout proche, ils la posèrent sur la tombe en offrande. Ceci fait, ils demandèrent aux prêtres du temple de venir réciter des prières, tandis qu'ils brûlaient de l'encens. Oishi Kuranosuké fut le premier à en brûler ; ce fut ensuite le tour de son fils Chikara, et ensuite celui des quarante-cinq autres Rônins. Puis Kuranosuké remit à l'abbé tout l'argent qu'il avait sur lui en disant :

— Lorsque moi et mes quarante-six suivants aurons fait *harakiri*, je vous prie de nous enterrer décemment. Je compte sur votre bonté. Je n'ai que peu de chose à vous offrir, mais dépensez-le en messes pour le salut de nos âmes.

Et l'Abbé s'émerveilla du courage et de la fidélité de ces hommes, et il s'engagea, les larmes aux yeux, à accomplir leur désir. Alors les Quarante-Sept Rônins attendirent avec sérénité les ordres du Gouvernement.

Ils furent enfin convoqués à la Cour Suprême où les Gouverneurs Yédo et les Censeurs s'étaient réunis. Et voici la sentence que l'on passa sur eux :

« Attendu que sans respecter la dignité de la ville, et sans craindre le gouvernement vous vous êtes ligués pour tuer votre ennemi, vous êtes entrés de force dans la maison de Kotsuké-no-Suké en pleine nuit, et l'avez assassiné, la Cour vous condamne pour cette conduite audacieuse à faire *harakiri* ».

La sentence lue, les quarante-sept Rônins furent divisés en quatre groupes et remis à la garde de quatre Daimyô différents, et ils furent contraints à accomplir *harakiri*. Mais comme ils s'étaient résolus à mourir ainsi dès le début de leur aventure, ils allèrent à la mort noblement. Leurs cadavres furent ensuite transportés à Sengakuji, et enterrés devant la tombe de leur maître Asano Takumi-no-Kumi. Et lorsque la renommée de leur acte s'étendit au loin, les gens vinrent en foule prier devant les sépultures de ces serviteurs fidèles.

Parmi ceux qui vinrent prier se trouvait certain homme de Satsuma. Celui-ci se prosterna devant la tombe de Oishi Kuranosuké et dit :

— Lorsque je vous ai vu étendu dans le ruisseau à Yamashina à Kyôto, j'ignorais que vous complotiez de venger votre seigneur. Et vous prenant pour un homme déloyal, je vous ai marché sur le visage et j'ai craché sur vous en passant. Et aujourd'hui je viens vous demander pardon, et faire amende honorable pour l'insulte que je vous ai adressée l'on dernier.

Ayant prononcé ces mots, il se prosterna de nouveau devant la tombe ; puis, tirant un poignard de sa ceinture, il s'ouvrit le ventre et mourut.

Alors le grand prêtre du temple eut pitié de lui et l'enterra à côté des Rônins ; et on voit encore sa tombe parmi celles des vaillants camarades.

Ici finit l'histoire des Quarante-Sept Rônins.

*
* *

Cette histoire trace un tableau terrifiant de l'héroïsme farouche qu'on ne peut pourtant s'empêcher d'admirer. Dans l'esprit japonais ce sentiment d'admiration est non-mitigé, et c'est pourquoi les Quarante-Sept Rônins jouissent d'honneurs presque divins. Des mains pieuses continuent à orner leurs tombes de feuillages verts et d'y brûler de l'encens. Les vêtements et les armes qu'ils portaient sont soigneusement conservés dans un garde-meuble à l'abri du feu, attenant au temple, et sont exhibés chaque année à des foules admiratrices. Et tous les soixante ans, les moines de Sengakuji tiennent à leur temple une foire commémorative et fort lucrative, et qui dure près de deux mois.

Une clef en argent me donna un jour accès aux reliques. Mon ami et moi fûmes introduits dans l'arrière pièce très spacieuse du temple, donnant sur un de ces merveilleux jardins en minature si savamment ornés de rocailles et d'arbres nains et dont les Japonais raffolent. Le grand prêtre sortit avec soin plusieurs boîtes étiquetées contenant les précieux effets. Quel mélange bizarre de vieux chiffons et de bouts de métal et de bois ! Des armures à chaînes forgées à la main, composés de morceaux de cuir reliés par des bouts de fer, disent dans quel mystère les Rônins se préparèrent au combat. Car ils eussent attiré l'attention en achetant des armures; ils furent donc contrains à les fabriquer de leurs propres mains. Des vieux surtouts rongés par des mites, des bouts de heaumes, trois flûtes, une vieille boîte à écrire, des pantalons en lambeaux qui furent jadis en beau brocart, mais sont aujourd'hui tout effilochés, un morceau d'un vieux gant, des armoiries et des blazons, des poignards tout rouillés mais portant des taches plus sombres comme si les caillots de sang ne devaient jamais s'effacer. Tout cela nous fut montré avec vénération. Il y avait aussi parmi tout ce fatras un nombre de documents jaunis par le temps et très usés aux plis. L'un d'eux était le plan du palais de Kotsuké-no-Suké que l'un des Rônins obtint en épousant la fille du maçon qui l'avait construit. Trois autres manuscrits me parurent si curieux que j'obtins la permission d'en prendre copie.

Le premier est le reçu donné par les suivants du fils de Kotsuké-no-Suké en échange de la tête de son père que les prêtres restituèrent à la famille. En voici le texte :

Mémorandum.

Item : une tête.

Un paquet entouré de papier.

Nous reconnaissons avoir reçu les objets ci-dessus mentionnés.

Signés : Seida Magoba, Saito Kunai.

Aux prêtres délégués par le temple de Sengakuchi :

Sa Révérence Sekishi.

Sa Révérence Ichidon.

*
* *

Le deuxième manuscrit est un document expliquant leur conduite et dont une copie fut trouvée sur le corps de chacun des Quarante-Sept Rônins.

« L'an dernier pendant le troisième mois, Asano Takumi-no-Kumi fut, à l'occasion de la réception de l'Ambassadeur Impérial, mené par la force des circonstances à attaquer et à blesser le seigneur Kotsuké-no-Suké dans le Palais, afin de venger une insulte qui lui avait été adressée. Ayant agi sans réfléchir à la dignité du lieu, et ayant ainsi méprisé toutes les règles de la bienséance, il fut condamné à faire *harakiri ;* sa propriété et son château d'Akô furent confisqués par l'Etat et livrés par ses suivants aux officiers délégués par le Shogun pour les recevoir. Après quoi, tous ses suivants furent dispersés. Au moment de la querelle les hauts fonctionnaires présents empêchèrent Asano Takumi-no-Kumi de tuer son ennemi, le Seigneur Kotsuké-no-Suké.

« Asano-no-Kumi mourut donc sans avoir pu se venger, circonstance que ses serviteurs ne pouvaient tolérer. « Il est impossible de vivre sous le même ciel que l'ennemi de son Seigneur ou de son père » ; c'est pour cette raison que nous avons osé déclarer la guerre à un personnage d'un rang aussi exalté.

« Nous attaquerons ce jour Kotsuké-no-Suké afin de terminer l'œuvre de vengeance commencée par feu notre Seigneur. Si quelque personne honorable trouve notre corps après notre mort, elle est respectueusement priée de prendre connaissance de ce document. »

15e année de Genroku, 12e mois.

(*Signé*) : Oishi Kuranosuké suivant de Asano-no-Kumi, et Quarante-Six autres (1).

Le troisième manuscrit est un papier que les Quarante-Sept posèrent sur la tombe de leur maître en même temps que la tête de Kousuké-no-Suké.

« En la 15e année de Genroku et dans le 12e mois, le 15e jour ; Nous sommes venus ce jour rendre hommage ici, quarante-sept hommes en tout, depuis Oishi Kuranosuké jusqu'au soldat Terasaka Kishiyemon, et sommes tous joyeusement prêts à donner nos vies par amour de vous. Nous faisons part de ceci avec révérence à l'esprit honoré de notre maître décédé. Le 14e

(1) Il est coutumier pour un Japonais qui se destine à commettre une violence quelconque, dont la fin justifie à ses yeux les moyens, de porter sur lui un document dans lequel il expose ses mobiles, afin que son caractère puisse être lavé de tout malentendu après sa mort.

jour du 3e mois de l'an dernier, notre maître honoré se plut à attaquer Kotsuké-no-Suké, nous ne savons pour quelle raison. Notre maître honoré mit fin à sa propre vie, mais Kotsuké-no-Suké continua à vivre. Bien que nous craignions qu'après le décret issu par le Gouvernement notre complot ne cause du déplaisir à notre maître honoré, pourtant nous, qui avons partagé sa chère, nous ne pourrons répéter sans rougir le verset : « Tu ne vivras point sous le même ciel, ni ne fouleras la même terre que l'ennemi de ton père ou de ton seigneur ». Et nous n'eussions osé quitter l'Enfer et nous présenter devant toi au Paradis, sans avoir terminé la vengeance que tu avais commencée. Chaque journée d'attente nous parut longue comme trois automnes. En vérité, nous avons foulé la neige un jour, — non, deux jours, — et n'avons touché qu'une fois à la nourriture. Les vieux et les décrépits, les invalides et les malades se sont présentés joyeusement pour donner leurs vies. Les hommes peuvent se moquer de nous, nous comparant à des inquiets qui se fient à la force de leurs bras, et qui causeraient ainsi de la honte à leur Seigneur honoré. Mais nous ne pourrons nous arrêter dans notre œuvre de vengeance. Ayant pris conseil hier soir, nous avons escorté le seigneur Kotsuké-no-Suké jusqu'à la la tombe. Nous rapportons le poignard que notre honoré seigneur estimait si hautement l'an dernier et qu'il confia à un des siens. Si ton noble esprit est présent à ce moment devant la tombe, nous le supplions comme signe de prendre ce poignard et d'en frapper la tête de son ennemi une deuxième fois, afin de dissiper à tout jamais la haine. Voici la déclaration respectueuse de quarante-sept hommes ».

*
* *

Le texte « Tu ne vivras point sous le même ciel que l'ennemi de ton père » est basé sur l'enseignement de Confucius. Docteur Legge cite, dans sa *Vie et Doctrines de Confucius*, un paragraphe intéressant résumant la doctrine du Sage sur la vengeance :

Dans le deuxième livre du *Le Ke*, on trouve le passage suivant : « Un homme ne vivra pas sous le même ciel que l'ennemi de son père ; un homme ne doit point rentrer chez lui chercher une arme pour la diriger contre l'assassin de son frère ; un homme n'habitera pas dans le même Etat que l'assassin de son ami ». *La lex taliones* est décrétée pleinement. Le *Chow Le* nous rappelle une provision faite contre les résultats fâcheux du principe par la nomination d'un ministre appelé le Réconciliateur. Cette provision est très inférieure à celles du refuge établies par Moïse afin que l'assassin pût s'y réfugier contre la vengeance du vengeur. Pourtant cette provision existait, et il est surprenant que lorsqu'il fut consulté sur ce sujet, Confucius n'y prit point garde, mais affirma le devoir de la vengeance sanguinaire dans les termes les plus violents.

Son disciple Tsze-Hea lui demanda : « Quelle marche faut-il suivre dans le cas de l'assassinat de sa mère ou de son père? »

Il répondit :

« Le fils doit dormir sur l'herbe et son bouclier lui servira d'oreiller. Il déclinera de remplir aucune fonction ; il ne devra point vivre sous le même ciel que le meurtrier. Lorsqu'il le rencontrera sur le marché, ou à la Cour, il devra lever son arme prêt à le frapper ».

« Et dans le cas d'un meurtrier d'un frère?

« Le frère survivant n'acceptera pas de situation dans le même Etat que le meurtrier. Pourtant s'il se rend dans le service de son Prince dans l'Etat où vit l'assassin, il évitera de se battre avec lui s'il le rencontre ».

« Et dans le cas du meurtre d'un oncle ou d'un cousin?

« Dans ce cas le neveu de l'oncle n'est pas le principal intéressé. Si celui sur qui la vengeance incombe peut l'entreprendre, le cousin n'a que se tenir derrière lui l'arme à la main prêt à le soutenir. »

*
* *

J'ajouterai une anecdote pour montrer à quel point les tombes des Quarante-Sept sont considérées comme sacrées.

Au mois de septembre 1868, un certain homme vint prier devant la tombe de Oishi Chikara. Ayant terminé ses prières, il accomplit *harakiri* avec délibération, et la blessure qu'il s'était infligé au ventre n'étant point mortelle, il se trancha la gorge. On trouva sur lui des papiers disant qu'étant rônin et sans moyen d'existence, il avait demandé permission de se joindre au clan le plus noble de l'Empire. Sa pétition ayant été refusée, il ne lui restait plus qu'à mourir, car l'état de rônin lui était haïssable, et il ne servirait point d'autre maître que le Prince de Chôshiu. Et quel endroit plus approprié pour mettre fin à ses jours que devant les tombes de ces Braves ?

Ceci se passa à environ deux cents mètres de ma maison, et lorsque je vis l'endroit du suicide, une ou deux heures plus tard, la terre était encore toute souillée de sang et remuée là où l'homme s'était tordu dans son agonie.

A. M. Mitford.

(Traduit de l'anglais par Marc Logé).

LE GRAND ARNAULD

Dans la phalange des Messieurs de Port-Royal, s'il en est un dont la personnalité s'accuse avec le plus saisissant relief, c'est assurément Antoine Arnauld, le grand Arnauld, comme l'ont nommé ses contemporains, léguant cette appellation à la postérité.

Il fut et demeure, des Solitaires, le plus connu, celui auquel tous les autres reconnurent un vrai génie ; que Boileau, bon connaisseur, définissait :

> Le plus savant mortel qui jamais ait écrit, le seul enfin, on peut le dire, qui entra, vivant, dans l'Histoire.

Son existence, si longue, si prodigieusement féconde demanderait une vaste étude qui ne peut être qu'effleurée ici. Je me propose seulement de le placer dans un cadre, au milieu de ses amis, négligeant le docteur pour regarder l'homme, cet homme qui ne fut pas exclusivement sévère ; dont, au fond, la vertu dominante a été la bonté, et auquel, sur ses portraits comme dans sa vie, on peut surtout reprocher d'avoir trop souvent la plume à la main.

J'ai dit naguère de son père, le célèbre avocat de l'Université, qu'il était aussi batailleur sous sa robe que ses frères en portant l'épée. Quoi d'étonnant qu'un peu de cette humeur, humeur peccante, aurait dit le docteur Hamon, ait passé dans le sang de son fils dernier-né?

Antoine fut, en effet, le benjamin, le vingtième enfant que donna à son époux, dame Catherine Marion, alors âgée de trente-neuf ans. Dix vécurent : six filles qui, en y comprenant Mme Le Maître, entrée après son veuvage, furent toutes religieuses à Port-Royal; et quatre fils dont un seul, Simon, demeura dans le monde, sans doute parce qu'il n'eut pas le temps de le quitter, étant mort jeune au service du Roi. L'aîné était Robert d'Andilly, le cadet Henri, qui devint évêque d'Angers.

Antoine naquit à Paris le 9 février 1612, au moment même où sa sœur Agnès faisait profession au monastère des Champs, réformé depuis trois ans par Angélique. La fille aînée, Catherine, mariée à M. Le Maître, était alors déjà mère de deux fils, et allait le devenir l'année suivante d'un troisième, celui qui sera M. de Saci. Mme Le Maître habitant chez son père, rue de la Verrerie, Antoine fut élevé avec ses neveux et reçut avec eux, en 1619, la bénédiction de saint François-de-Sales, hôte de M. Arnauld, bénédiction dont le futur théologien gardera toute sa vie l'ineffaçable souvenir.

La mort de M. Arnauld survenue la même année, laissa à Mmes Arnauld et Le Maître la charge de l'éducation des enfants, que cette dernière assuma seule, en 1626, quand sa mère prit le voile à Port-Royal. Son troisième fils et son jeune frère étaient alors au Collège de Calvi-Sorbonne, où tous deux s'imposaient à l'attention des professeurs. Tandis que le neveu, par son application jointe à sa gravité précoce, forçait déjà le respect, le petit oncle, par son esprit, par son étonnante facilité, attirait l'admiration.

La fin de leurs études les sépara pour un temps, durant lequel Arnauld, après s'être d'abord appliqué au droit, suivit le conseil de sa mère en s'orientant vers la théologie. Peut-être lui parut-il que les succès, remportés alors au Barreau par son grand neveu Antoine Le Maître, suffisaient dans cette branche à l'honneur de la famille. D'ailleurs, la Sorbonne ouvrait une carrière non moins brillante à son activité et à sa juvénile ambition. Il voulut trouver là les lauriers que moissonnait Le Maître au Palais ; et ces lauriers, il ne tarda pas à les cueillir à pleines mains, ne cherchant qu'à se surpasser lui-même : « J'aime bien mieux qu'on dise que je ne fais rien qui vaille, écrivait-il à Le Maître, que de perdre l'espérance de faire mieux. »

Chaque jour ajoutait à sa science, à son éducation déjà prodigieuse, à son prestige sans cesse grandissant. Et, avec cela, chose alors très compatible, jeune clerc, il demeurait passablement mondain, recherché dans sa mise, songeant à prendre des bénéfices, appréciant les biens terrestres, faisant même « rouler le carrosse à Paris », au témoignage de Fontaine.

Tel était Antoine Arnauld en 1637, quand Le Maître quitta le monde et, bientôt suivi de Séricourt, s'ensevelit dans la retraite. Leur exemple

tout d'abord ne sembla pas faire une forte impression sur leur « petit oncle » qui, toujours avec le même succès, commença peu après sa licence. Suivant les lois de la Faculté, les clercs devaient, dès la première année, être sous-diacres.

Pour s'y conformer, suivant même l'avis d'un pieux docteur, nommé M. Le Féron, Arnauld fit un peu hâtivement le pas irrévocable qui le conduisait à l'autel. Cette hâte fut pour lui décisive. Alors seulement, il parut se souvenir qu'il était le frère de la Mère Angélique, le fils de la pieuse veuve, nommée depuis douze ans, à Port-Royal, Catherine de Sainte-Félicité. Il eut scrupule de sa précipitation, et lui qui, presque seul dans sa famille, n'avait avec M. de Saint-Cyran que des relations de politesse, s'adressa, pour s'en éclaircir, à l'abbé, depuis plusieurs mois déjà prisonnier à Vincennes. M. d'Andilly se chargea de faire parvenir sa lettre, datée de la veille de Noël 1638, lettre dont le seul début montrait qu'elle était, de la part du jeune homme, un véritable engagement : « Mon Père, écrivait-il, permettez-moi de vous appeler de ce nom, puisque Dieu me donne la volonté d'être votre fils... Depuis trois semaines il a crié à mon cœur et m'a donné en même temps des oreilles pour l'écouter. »

Du fond de sa prison, le sagace directeur entendit l'appel : il y répondit avec sa ferme clairvoyance ; et, dès ce moment, Antoine Arnauld conquis sans retour, devenu le fils de ses liens, entrait, le dernier de sa race, dans cette milice de Port-Royal, où il allait remplir une telle place.

Il avait alors vingt-six ans. « C'était un petit homme noir et laid », écrit Guy Patin, qui me semble un peu sévère, car le pinceau de Champaigne ne montre nullement laide cette physionomie puissante et douce. Et, quant à la taille, ma foi ! Louis XIV et Napoléon ne furent pas des géants : « Quoi ! s'écriait un jour un étranger en l'apercevant, ce petit homme est le grand M. Arnauld ! »

En 1638, il n'était pas le grand M. Arnauld, et si l'abbé de Saint-Cyran l'eût laissé faire, il ne l'aurait jamais été. Alors, en effet, son zèle de néophyte le portait à tout quitter pour embrasser la retraite. Le prisonnier de Vincennes s'y opposa et lui remontra, qu'entré en Sorbonne, il devait y poursuivre sa licence et conquérir le doctorat. Bien entendu, toute mondanité disparut de sa vie. Il refusa un bénéfice à Verdun, que lui offrait un de ses parents, et son travail fut plus acharné que jamais. Les soutenances de ses différentes thèses, en 1639, 1640 et 1641, eurent lieu avec un tel éclat que les témoins, est-il rapporté, s'en montrèrent frappés *usque ad stuporem*. Au cours de cette dernière année où il coiffait si brillamment le bonnet de docteur, de l'avis de M. de Saint-Cyran, il prit aussi les derniers ordres et reçut la prêtrise.

Il ne l'avait pas encore quand, au mois de février, après quinze ans de vie religieuse, sa sainte mère mourut à Port-Royal de Paris. M. Singlin ne lui ayant pas permis de l'assister comme clerc à l'extrême-onction, il pria le confesseur de demander pour lui de suprêmes instructions à la mourante qui répondit : « Dites à mon dernier fils que Dieu l'ayant engagé dans la défense de la Vérité, je l'exhorte et le conjure de sa part, de ne s'en relâcher jamais, et de la soutenir sans aucune crainte, quand il irait de la perte de mille vies. »

Durant cinquante-trois années de travail, de luttes, de persécutions, dans la retraite et dans l'exil, plus encore que dans la paix, Arnauld aura toujours pour règle de vie ce testament de sa mère. Il en répéta presque les termes en prêtant peu après son serment de docteur, où le répondant devait jurer : « de défendre la Vérité jusqu'à l'effusion du sang. » Pour ce prêtre à l'âme de chevalier, ce n'était pas là vaine formule ; et je me le représente, recevant comme la fin de son investiture, cette parole de l'abbé de Saint-Cyran, lors de leur première entrevue au donjon de Vincennes, le 8 mai 1642 : « Il faut aller où Dieu mène et ne rien faire lâchement. »

Désormais, j'ose le dire, le jeune lion était déchaîné. Il entrait dans la lice avec une fougue, qu'on pourra blâmer parfois, et qui fut souvent maladroite, mais avec une noblesse, avec un loyal courage devant lesquels, après deux siècles, il faut toujours s'incliner.

Il y a, chez ces gens de Port-Royal, qui ont élevé Racine, beaucoup du caractère cornélien ; la scène qu'ils remplissent voisine celle de l'auteur du Cid, d'Horace et de Polyeucte. Je l'ai remarqué naguère pour la Mère Angélique. C'est aussi vrai de son jeune frère, ce frère, qu'à la recommandation de leur mère mourante, elle regardait comme un fils. A lui plus qu'à tout autre, on peut appliquer les vers de Rodrigue :

Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître,
Et pour leurs coups d'essais veulent des coups [de maître.

Le coup d'essai, le premier livre d'Arnauld à trente ans, fut la *Fréquente Communion* ; livre qui détermina l'admission de l'auteur dans la Maison et Société de Sorbonne d'où l'avait écarté Richelieu. « Outre qu'on n'avait encore rien vu de mieux écrit dans notre langue, dit de la *Fréquente Communion*, avant de lui faire un procès de tendance, le jésuite Rapin, il y paraissait quelque chose de l'esprit des premiers siècles et un caractère de sévérité qui ne déplaît pas tout-à-fait au génie de notre nation. »

J'ai fait naguère de ce célèbre ouvrage une analyse à laquelle je renvoie le lecteur (1), me contentant ici de rapporter l'appréciation de Sainte-Beuve : « Ce livre, écrit le grand critique, détermina comme une révolution dans la manière d'entendre et de pratiquer la piété, dans la manière aussi d'écrire la théologie. Sans rien dire de bien nouveau pour les hommes mêmes de Port-Royal, lesquels d'ailleurs à cette époque étaient encore très peu nombreux ; sans embrasser non plus toute l'étendue et la profondeur vive des principes de Jansenius et de Saint-Cyran, il proclama et divulgua en un instant au dehors cette doctrine restaurée de la Pénitence, et le fit dans un style clair, ferme, méthodique, nourri, et comme tissu des citations décisives des Pères et de l'Ecriture ; il en informa le public, les gens du monde, les étonna, les fit réfléchir, les édifia. Ce fut, à vrai dire, le premier manifeste de ce Port-Royal de Saint-Cyran... Arnauld vint... nettement, à haute voix, expliquer à tous en quoi consistait cette doctrine nouvelle de piété et de pénitence, qui n'était autre que l'antique et unique esprit chrétien. »

Au reste, la *Fréquente Communion* n'est pas un livre rare ; et ceux qui veulent s'en faire une opinion personnelle, peuvent toujours en affronter la lecture.

Je le précise à tous : cet ouvrage qui fit un tel éclat, qui provoqua tant de controverses et dont on parle encore, le plus souvent, sans le connaître, déféré par les Jésuites au jugement du pape, en sortit sans condamnation, laissant parfaitement orthodoxes, avec son auteur, les seize évêques et les vingt docteurs qui l'avaient approuvé.

Le résultat qu'il eut dans le monde fut prodigieux, et — on juge d'un arbre par ses fruits — le nombre de conversions qu'il opéra immense. Trente ans plus tard, Mme de Sévigné, sa lectrice enthousiaste, notait encore son persistant succès.

Il multiplia les solitaires ; mais en même temps, malgré la décision pontificale, il obligea son auteur à vivre caché (1), car, en France, l'hostilité des adversaires ne désarmait pas; et Arnauld dut ainsi mener, dès son premier ouvrage, l'existence traquée qui fut toujours la sienne avant l'exil, moins la courte trêve des dix années de la paix de l'Eglise.

La Mère Angélique le devina avec une tristesse résignée : « Je vous confesse ma faiblesse, qui m'attendrit souvent jusqu'aux larmes, écrivit-elle à son frère, quand je pense qu'ils ne vous laisseront jamais en repos ; et que, sans miracle, toute votre vie se passera dans de continuelles peines. Je ne laisse pas de bénir Dieu de tout mon cœur, sachant bien que c'est la meilleure fortune qui vous pouvait arriver ; et je me souviens toujours de la bénédiction que notre bonne mère vous a donnée en souhaitant, à sa mort, que vous mouriez pour la Vérité. J'espère que vos souffrances donneront bénédiction à ce que vous avez déjà écrit et à ce que Dieu vous fera la grâce d'écrire. »

A ce moment même, c'est-à-dire moins d'un an après la *Fréquente Communion*, le docteur venait de publier son second grand ouvrage : *la Tradition de l'Eglise sur la Pénitence*. M. de Saint-Cyran était mort dans l'intervalle, n'ayant connu de la *Fréquente Communion* que les premiers succès. Sainte-Beuve dit que, lui disparu, il se produisit, dans l'esprit de Port-Royal, un commencement de déviation, imputable en partie au caractère batailleur d'Arnauld, que sa haute valeur pouvait désigner comme un chef.

Il me semble à moi bien difficile de préciser, quand le temps change et avec lui les circonstances, à quel point celles-ci réagissent sur les caractères, ou sont au contraire dirigées par eux. Arnauld se trouva, jeune, plein d'ardeur et déjà réputé, quand naquirent les querelles autour du trop célèbre *Augustinus* : « On peut dire, écrit le Père Rapin, son détracteur passionné, qu'il avait assez les qualités requises pour y dominer ; c'était un esprit vaste, d'une pénétration vive et d'une capacité profonde ; il était grand théologien, savant dans la lecture des Pères, des Conciles et des anciens Canons,

(1) *Histoire du Monastère de Port-Royal*, 1re partie, Chap. XI.

(1) Il reçut alors l'hospitalité, d'abord chez M. Hamelin, puis chez M. Robert. Il put ensuite retourner provisoirement à Port-Royal.

dont il s'était rempli la tête. Outre le talent rare qu'il avait d'écrire en notre langue qu'il savait bien, il était éloquent, persuasif, hardi à débiter ce qu'il avait pensé, portant même ses vues au-delà des autres, entreprenant et laborieux. Ceux de sa secte le faisaient passer pour un homme doux, simple, sans façon, d'un commerce uni, incapable d'intrigue, de sorte que la duchesse de Longueville disait de lui, qu'il n'aurait pu parvenir à faire son salut, s'il eût fallu de l'intrigue pour se sauver. Mais, poursuit le jésuite commençant le procès, soit qu'il eût appris à se contrefaire, ou bien qu'il se donnât le caractère qui lui plaisait, dès qu'il prenait la plume à la main, il devenait fier, aigre, violent, orgueilleux... C'était toujours d'un air suffisant et d'un ton de docteur qu'il écrivait, décidant de tout en ne parlant qu'en maître (1). »

En concédant au Père Rapin qu'il y a du vrai dans son appréciation, je crois exact d'ajouter que la formation théologique d'Arnauld, sa prodigieuse érudition, sa conviction profonde, en firent le défenseur, non d'un évêque lointain mort sans qu'il l'ait jamais vu, mais d'une doctrine qui lui parut conforme à celle de saint Augustin, par conséquent au sentiment de l'Eglise. Je ne veux pas discuter ici ces questions, ni entrer dans le détail de tous les écrits polémiques auxquels elles donnèrent lieu et que multiplia Arnauld durant ces années de sa première retraite, qui furent aussi celles de la Fronde. On se battait dans Paris et la province, le sort de la royauté, de la patrie même, se jouait, sans que les théologiens cessassent d'argumenter; un peu comme jadis on l'avait vu faire à Byzance.

Quand j'ai parlé des Petites Ecoles (2), j'ai dit que les années de la Fronde furent celles de leur prospérité ; ce furent celles aussi où Arnauld, qui était loin de s'en désintéresser, qui, entre deux polémiques, écrivait pour les enfants un *Règlement d'études*, la *Grammaire Générale*, des *Eléments de géométrie*, la *Logique* enfin ; où Arnauld, dis-je, fit la connaissance d'un de leurs maîtres dont, discernant les qualités, il fit son second ; j'ai nommé Pierre Nicole.

Le célèbre moraliste, si cher à Mme de Sévigné, ne m'arrêtant ici, qu'à titre de lieutenant d'Arnauld, je dirai seulement que désormais et durant les vingt-cinq années qui vont suivre, il en sera le double inséparable, à tel point que la plupart des ouvrages, signés pendant cette période par le grand docteur, seront le fruit de leur collaboration : « Comme Arnauld avait l'esprit vaste, dit encore Rapin, il avait besoin de Nicole pour réduire ses idées à un ordre certain. Celui-ci écoutait l'autre comme son maître, il modérait son feu par la froideur de ses réflexions et par l'arrangement de sa composition. » En un mot, et pour employer une comparaison hardie, Nicole fut la pédale sourde d'Arnauld.

Il eut certainement sa part dans les deux fameuses lettres à un duc et pair, qu'Arnauld écrivit en 1655 pour protester contre le refus d'absolution fait par un prêtre de Saint-Sulpice au duc de Liancourt, uniquement à cause de son attachement pour Port-Royal, où il faisait élever sa petite fille.

La seconde de ces lettres, déférée par les Jésuites à la Sorbonne comme soutenant les erreurs imputées à Jansenius, y fut condamnée par ordre de la Cour dans des conditions défiant toute justice, son auteur exclu de la Faculté, et, avec lui, les soixante-douze docteurs qui, révoltés, avaient refusé de le condamner : « C'est aujourd'hui, écrivait Arnauld, le 15 février 1656, à sa nièce Angélique de Saint-Jean, qu'on me doit rayer du nombre des docteurs. J'espère en la bonté de Dieu qu'il ne me rayera pas pour cela du nombre de ses serviteurs. C'est la seule qualité que je désire conserver. »

J'ajoute, car c'est là un trait caractéristique, qu'en attendant cette condamnation qui, à tous points de vue lui était si onéreuse, Arnauld, retiré chez des amis, occupait ses loisirs à instruire leur enfant, pour lequel il réclamait la nouvelle *méthode de lecture*, inventée par M. Pascal. M. Pascal, lui, s'employait alors à autre chose ; et l'inique procès de Sorbonne serait aujourd'hui bien oublié, s'il n'avait donné lieu aux immortelles *Provinciales*, illustrées, pour ainsi parler, par le Miracle de la Sainte Epine.

Malgré l'éclatant succès des unes, malgré la prodigieuse et générale émotion causée par l'autre, Arnauld condamné, dut, pour éviter la prison ou l'exil, s'ensevelir dans une retraite encore plus profonde qui dura douze années; ces douze années au cours desquelles eut lieu la première persécution de Port-Royal.

Je rappelle qu'on a nommé ainsi l'ensemble des mesures répressives prises contre ceux, pré-

(1) *Mémoires* (t. II), p. 240). Le P. Rapin trace plus loin du docteur (t. III, p. 1), un autre portrait où, cette fois, il perd toute mesure et dont il emprunte tout le fond au livre du ministre protestant Jurieu : *L'esprit de M. Arnauld*.

(2) *Revue Bleue*, 4 et 18 avril 1931.

tres ou religieuses, qui refusaient de signer le formulaire de foi, condamnant le livre de Jansenius.

Leur vœu de stabilité fit des religieuses les principales victimes de ces rigueurs. Mais les Messieurs, de leur côté, eurent, durant les mêmes années 1664 à 1668, une existence fort mouvementée.

Nous nous souvenons qu'elles virent M. Hamon captif à Port-Royal et M. de Saci à la Bastille.

Un an auparavant, en 1663, lors de l'inutile tentative d'accommodement faite par l'évêque de Comminges, M. de Choiseul, Arnauld avait pu se montrer pour en discuter les clauses, après l'échec desquelles il dut disparaître de nouveau.

Traqué désormais comme un malfaiteur, et toujours accompagné de Nicole, il erra, caché sous des noms de guerre, de retraite en retraite, suivant les possibilités d'hôtes généreux qui, en les accueillant, risquaient leur propre liberté. Ils habitèrent ainsi tour à tour, chez Mme Angran, rue Sainte-Avoie, chez M. Varet à Châtillon, chez M. Hamelin au faubourg Saint-Jacques, chez M. Le Jeune au faubourg Saint-Marceau, tous refuges précaires vite dénoncés à la police, et dont les maîtres durent souvent se montrer aussi habiles que courageux. Ceux-là n'avaient que le dévouement sans la puissance. Les proscrits trouvèrent l'un et l'autre en Mme de Longueville quand elle leur ouvrit son hôtel de la rue Saint-Thomas du Louvre. « Ils n'y acceptèrent, dit Sainte-Beuve, que l'asile, la protection et la compagnie de la princesse, y vivant d'ailleurs à leurs frais et dépens, leur délicatesse l'ayant exigé quand ils comprirent que leur séjour pourrait y être de longue durée, comme il le fut en effet. »

Là, du moins, je m'explique que le grand lutteur put travailler et produire, tandis que les œuvres mises au jour précédemment, dans les conditions que nous venons de voir, me semblent un véritable tour de force. C'est pourtant alors qu'Arnauld collabora, eut même la part principale à l'*Apologie pour les Religieuses*, et qu'il commença le grand et magnifique *Traité de la Perpétuité de la foi sur l'Eucharistie*, ouvrage qui, communiqué en manuscrit à Turenne, détermina la conversion de l'illustre soldat.

Quesnel ajoute qu'on doit lui attribuer de même les conquêtes au catholicisme du prince de Tarente et des maréchaux de Duras et de Lorge, tous les trois protestants comme Turenne.

C'est chez Mme de Longueville qu'eurent lieu, entre Arnauld et ses amis, les conférences relatives au Nouveau-Testament, dit de Mons ; c'est en allant chez elle que M. de Saci fut arrêté ; c'est de chez elle que partirent les innombrables écrits relatifs aux affaires du temps et qui devaient aboutir à la Paix de l'Eglise.

Au cours de leur longue cohabitation, la princesse apprit à bien connaître ses hôtes. Elle goûtait plus, est-il rapporté, la politesse exquise et les bonnes manières de Nicole, auquel on reprochait seulement ses distractions qui l'avaient fait surnommer : *Monsieur l'abstrait* ; mais elle appréciait hautement le noble caractère, la fière loyauté d'Arnauld, dont l'excès même commandait le respect. Ses imprudences généreuses, en lui faisant oublier à tout moment qu'on devait ignorer son nom et sa qualité, mirent souvent fort en peine sa protectrice : « Mon neveu a beaucoup plus d'esprit que moi ! » s'écria-t-il brusquement un jour, en entendant un inconnu avancer que le docteur Arnauld était supérieur à M. de Saci.

Malgré tout, grâce à la princesse, il put échapper au sort de ce neveu, et ce fut, toujours caché sans doute, mais libre, qu'il suivit, après l'intervention des quatre évêques et l'avènement au trône pontifical de Clément IX, les laborieuses négociations de la Paix de l'Eglise.

Cette paix si désirable, et qui, hélas, devait être si brève, fut conclue au mois de septembre 1668. Non seulement elle rendait innocents ceux qu'on avait traités en coupables, mais elle en rehaussait plus d'un, notamment Antoine Arnauld : « Monsieur, vous avez une plume d'or pour défendre l'Eglise de Dieu, dit le nonce Bargellini au proscrit de la veille, quand, le 13 octobre, l'archevêque de Sens le lui présenta.

Louis XIV voulut aussi le connaître, et M. de Pomponne, nouvel ambassadeur en Hollande, conduisit son oncle à Saint-Germain le 24 octobre. Arnauld, très peu au courant des usages de la Cour, appréhendait fort cette présentation, dont, avec sa naïveté coutumière, il demanda à son ami Brienne de lui faire faire une répétition générale. La bonne grâce du Roi supprima toute gêne, et l'on devine avec quelle émotion le Français si passionnément loyaliste qu'était Arnauld entendit le monarque lui adresser les paroles les plus bienveillantes et lui recommander d'employer désormais ses grands talents à la défense de la religion. Comme bien on pense, toute la Cour lui fit un chaleureux accueil, et

le duc de Montausier dit, en le présentant au Dauphin : « Vous voyez, Monseigneur, le plus grand homme du royaume. »

Sous d'aussi heureux auspices, la paix qui commençait aurait dû être définitive. Arnauld, du moins, pendant sa courte durée, put mettre « sa plume d'or » suivant le mot du Nonce, à l'unique service de l'Eglise. Le second et le troisième volume de la *Perpétuité de la Foi*, la *Concorde des Evangiles* en français, plusieurs traités contre le ministre Claude et les calvinistes sont de cette époque ; ouvrages dont le succès causa une joie profonde aux vénérables aînés de l'auteur. Deux, la Mère Agnès et M. d'Andilly s'éteignirent en ces mêmes années, et ce fut leur frère qui officia à leurs funérailles et prononça ensuite les éloges funèbres.

(*A suivre*).

CÉCILE GAZIER.

A TRAVERS LA YOUGOSLAVIE

LE CHEMIN DES ILES DUBROVNIK

Il faudrait avoir la morgue d'un Vénitien pour ne pas accorder, au sortir de Split, une visite à Solin, l'antique Salone. Bien des ruines romaines ont servi de carrière aux populations d'alentour. Split, Trogiir, les villages de la côte y avaient puisé sans scrupule des matériaux pour construire leurs palais ou leurs églises. Venise fit mieux. Elle mit ce qui en subsistait en exploitation réglée, accordant par contrat, en échange de services rendus à la République, le droit d'extraire des ruines les marbres, chapiteaux, colonnes, pendant qu'elle s'appropriait les dépouilles de la cité morte. Venise dépouillant Rome... bienfait inattendu de *l'italianita !*

L'oubli vint. Du sol mis en culture émergeaient seuls quelques débris épars, quelques pans de murs délabrés qui marquaient l'emplacement de l'antique cité, patrie de Dioclétien. Enfin des fouilles entreprises, une exploration archéologique méthodique, quoique dotée de moyens très réduits, ont fait surgir du sol accidenté, troué de ravins profonds ou bosselé de collines abruptes, l'image imparfaite, assurément, mais combien évocatrice de la Salone du passé.

Chaque pierre est un monument d'histoire. La découverte des nécropoles de Marusinats et de Manastirine, sans compter celle des basiliques et des baptistères qui rappellent les étapes du christianisme naissant, a bouleversé complètement l'édifice érigé sur la défiance par la critique historique, et rendu aux récits hagiographiques les plus suspects leur valeur propre et surtout leur autorité trop arbitrairement contestée.

L'attrait historique et archéologique se double d'un attrait touristique indéniable. Le littoral dalmate présente ici un de ses coins les plus charmants. Entre la longue île de Bua et la côte, la mer a creusé dans les terres un golfe profond entouré de montagnes, tantôt souriant et calme, tantôt secoué par de brèves et soudaines tempêtes. Les oliviers et les vignes, les villages aux maisons blanches, les flots bleus de l'Adriatique composent un décor magnifique et pour ainsi dire unique.

Voici vers l'Ouest, Trogiir, penchée sur le golfe bleu dans l'ombre de son haut campanile. Tout y évoque la ville d'autrefois, la cathédrale majestueuse, les ruelles tortueuses, les palais aux fenêtres trilobées, la loggia toujours décorée du lion de Saint-Marc, les demeures patriciennes brunies par les siècles. Vers l'Est, un vaste amphithéâtre de montagnes chauves, aux dentelures aiguës, flamboie sous le soleil en d'éclatantes blancheurs, mur poli et strié comme l'agate, dont la nudité s'agrémente parfois de maigres bouquets d'herbe jaunie.

Tout en haut, dans la tache qui s'ouvre dans la montagne, c'est Klis, le nid d'aigle que se sont disputé Chrétiens et Turcs et qui, sur son rocher solitaire, prend des aspects d'Acropole. Et tout autour, des solitudes coupées de champs maigres et de chênes rabougris évoquent la forêt d'autrefois, dépouillée pour les besoins de Venise.

En redescendant vers la côte, platanes, saules, oliviers, vignobles étagent leurs verdeurs diverses apaisant le contraste de la montagne blanche et de la mer bleue, de la côte des Sept Châteaux, face à un semis d'îles violettes, et du désert qui cache l'intérieur déchiqueté.

Les mêmes couleurs, de communs souvenirs se retrouvent dans les îles qui, contre le littoral, allongent leurs formes heurtées et capricieuses. Iles, îlots rocheux, verdoyants ou stériles, chauves ou couronnés de remparts et de châteaux, ou dominés par la quenouille sombre des cy-

près jalonnent la route maritime de Split à Dubrovnik.

Tantôt, comme Hvar, des ruines admirables s'élèvent au-dessus d'une végétation subtropicale, tel ce palais des Lipparini, qui demeure une des plus belles reliques de l'art ogival, tantôt c'est un port qui s'active joyeusement dans une anse de pourpre et de topaze. Dans l'île de Kortchula, la petite ville du même nom hausse ses jardins sur des terrasses, les entoure de colonnettes, de pergolas, au milieu des palmiers, des pins, des bougainvilliers et des clématites.

Avant d'atteindre Dubrovnik, le chemin des îles découvre une presqu'île verdoyante, celle de Lopud, puis sous une lumière crue, les pentes du mont Srgje. A ses pieds, protégée par cette falaise abrupte, sur un promontoire de rochers qui domine la mer, la ville est assise, dans sa couronne de tours, de dômes, de créneaux surgis de buissons de lauriers roses, de citronniers, de grenadiers en fleurs. On traverse le vieux port et l'on débarque devant un étroit guichet au delà duquel l'œil embrasse la basilique de Saint-Blaise, la longue avenue du Stradun, la fontaine où viennent boire les pigeons, et le palais des Recteurs du passé. Tout se touche à Dubrovnik, dans cette oasis de civilisation, et l'on évoque sans efforts, à travers les cloîtres gothiques, les palais aux formes vénitiennes, la ville commerçante, indépendante et fière qui, si longtemps, sut faire respecter sa liberté.

En face, à un mille, la petite île édénique de Lokrum complète le décor : un fort, autrefois baptisé fort Napoléon, une corbeille de tours placée sur les îlots argentés, une parure étincelante de palmiers, de camphriers, magnolias, citronniers, un château magnifique où se perpétue dans la charité, le souvenir tragique de Maximilien, empereur du Mexique, telle se découpe de l'horizon cette île d'à peine deux kilomètres carrés, que le rêve semble avoir baisée au passage.

Paysage charmant, élégance de ses monuments, souvenirs d'une histoire glorieuse, tout concourt à faire de Dubrovnik la perle de l'Adriatique, sans oublier le pittoresque costume des populations d'alentour, le calot garance des hommes, la veste, sur laquelle un shawl est jeté négligemment, la coiffe blanche des femmes que l'on prendrait pour des moniales, les fichus croisés qui complètent l'illusion.

JEAN DENIER.

POÈME

LA COUPE DE SOLEIL

Voici la place aimée : ainsi qu'au premier jour
Où frissonna l'essor de notre jeune amour
Messidor luit des flots aux frissons hauts des porches
Et court sous les sapins en halos miroitants;
Et là-bas, déchirant les bassins éclatants,
Les avirons dorés tirent de brèves torches.
Là, dérobés dans l'ombre au regard du rameur,
Nous pourrons nous étreindre et, perdus de tendresse,
Oublier que le temps, de toute part nous presse;
Là notre sort rempli, rutile de splendeur :
Lumière sous les nerfs! lumière sur les nappes!
Sous les rayons dorés, tes lèvres sont des grappes.
Il pleut des rayons d'or, il plane des clartés
Qui semblent émaner de tes chairs transparentes;
Tout est lumière en toi, jusqu'à la volupté
De tes baisers de miel pleins de fleurs odorantes.
Mais surtout dans l'autel de tes regards joyeux,
Pour les miens retentit l'hosanna radieux,
L'hymne des lys ouverts avec des lèvres d'aube,
Hosanna de rayons, sur tes doigts, sur ta robe,
Sur tes bras transparents où vient rosir ta chair,
Sur le golfe nacré de ton corsage ouvert,
Sur les Paros cachés mais troublants de tes hanches,
Et sur ton rire clair avec ses perles blanches!

Ainsi le soir descend féérique et doré
Sur le lierre terrestre et le saule éploré,
Evaporant l'iris en sphères diaprées;
Et nous, nos bras unis, étroitement mêlés,
Affolés de désirs et de baisers criblés,
Nous buvons au soleil nos lèvres empourprées.
Du soleil! Du soleil! je baise du soleil
Quand ma lèvre altérée erre en ta chevelure,
Quand ma tristesse meurt sur ton rire vermeil,
Quand tu n'es plus pour moi que lumière en pâture,
Quand lassé des baisers que je vole à tes yeux,
Comme dans une mort, pâle, infiniment douce,
Tu te laisses coucher sur le tapis de mousse,
Et, prenant mes frissons dans mes bras anxieux,
Tel un cygne, allongée en l'épaisseur du lierre,
Ta chair neigeuse rit et vibre tout entière...

Du soleil! Du soleil! C'est du soleil encor
Que je cherche avec toi sur ma couche déserte
Quand l'incantation de notre grotte verte
N'encense plus nos yeux de ses visions d'or;
Lorsque je crois t'étreindre encore en la nuit chaude :
Le lait frais de tes bras sur mon front brûlant rôde;
Et mon regard fixé dans l'ombre, sans sommeil,
Perçant l'ombre et les voiles blancs où tu te caches,
Sur tes beaux flancs bénis, en lumineuses taches
Trouve encore à baiser l'ivresse du soleil!.....

MAURICE GERVAIS.

(1) Ce poème a été dit aux Matinées poétiques à la Comédie-Française par Mlle Bretty.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA CRISE ANGLAISE

Moraliste ingénieux, aimable sage du Boulevard, Alfred Capus disait : « Dans la vie tout se paie. » C'est encore plus vrai pour les peuples que pour les individus. L'Angleterre est en train de payer, et fort cher, toute une série de fautes commises dans l'ordre économique, dans l'ordre politique et dans l'ordre social, dont l'origine remonte fort loin et dont ni elle-même ni les étrangers ne voulaient voir la gravité, tant on faisait crédit, un crédit longtemps mérité, à sa légendaire sagesse.

L'extraordinaire prospérité industrielle du Royaume-Uni au dix-neuvième siècle fut due non seulement à la hardiesse et à l'intelligence de sa politique coloniale, qui assurait à la production métropolitaine le plus grand marché du monde, mais aussi, à l'origine du moins, à l'exploitation d'une classe ouvrière à laquelle la ruine systématique de l'agriculture nationale assurait un recrutement indéfini. L'Angleterre du dix-neuvième siècle fut longtemps le pays des bas salaires, des longues journées de travail et de la misère ouvrière. On a trop oublié les tragiques révélations qu'apportait, dès le premier tiers de l'autre siècle, le mouvement chartiste. Les classes dirigeantes, cependant, ont su longtemps jeter du lest en temps voulu, et leur puissance, basée sur la prospérité générale et sur un prestige international incomparable, était du reste si solidement établi qu'on ne pouvait pas songer à l'ébranler. Et cependant le trade-unionisme, né de l'exploitation ouvrière, en a eu raison. Il abuse aujourd'hui de sa victoire au point de mettre en péril l'existence même du glorieux empire ; aucun pays au monde ne résisterait au régime permanent des indemnités de chômage tel qu'il le conçoit. Volontairement ignorant de ce qui se passe dans le monde, il refuse de se plier aux plus urgentes nécessités et accepte la perspective de la ruine nationale plutôt que de souffrir la moindre atteinte au principe et même au taux de l'indemnité de chômage. Cela ne peut s'expliquer que par de très anciennes rancunes.

Au point de vue économique, les erreurs de l'Angleterre ne furent pas moins graves. Elle a fait une politique économique de prestige, sacrifiant son industrie, dont l'outillage est d'ailleurs fort arriéré, au maintien de la livre. En fait de politique pure enfin, obéissant à une tradition désuète, elle a voulu, dès le lendemain de la victoire, se retourner contre ceux qui l'avaient aidée à la remporter. Craignant contre toute apparence que la France ne cherchât à établir son hégémonie sur le continent, elle n'a pas compris que le maintien de l'entente cordiale était la meilleure garantie de paix qu'il y eût en Europe. Ce sont ces trois grandes erreurs qui l'ont conduite à la situation extrêmement difficile où elle se trouve aujourd'hui.

M. Ramsay Mac Donald en est comptable pour une bonne part. Disciple aveugle de la sociale démocratie allemande, il s'était prononcé, en 1914, pour le maintien de la neutralité coûte que coûte et même après la violation de la neutralité belge ; et depuis le traité de Versailles, il s'est employé dans la mesure de ses forces à épargner à l'Allemagne les conséquences de sa défaite. Il a assumé la charge du pouvoir avec, comme point essentiel de son programme, la lutte contre le chômage : le chômage n'a fait que s'accroître, et sous sa gestion le déficit n'a fait que grandir, conséquence inévitable d'une politique démagogique, dont il a peut-être vu depuis longtemps le danger, mais qu'il était incapable d'enrayer. Il ne s'est arrêté qu'au bord du gouffre, et il a fallu l'espèce de solidarité, assez vile, au fond, de tous les hommes politiques d'aujourd'hui, pour qu'on lui confiât, avec l'appui et sous la surveillance de quelques conservateurs et de quelques libéraux, la tâche de réparer ce qu'il a fait.

Il est vrai que, pour cela, il lui a fallu rompre avec tout son parti, ou peu s'en faut, et il est évident que cela ne s'est pas fait sans déchirement de cœur chez ce vieux militant du labour party. Il est assurément fort pénible pour un homme politique, dont on peut maudire l'aveuglement, mais de la sincérité de qui on ne peut douter, de passer soudain pour un traître sinon pour un vendu aux yeux de ces masses électorales dont il a été l'idole.

Au fond, l'aventure de M. Ramsay Mac Donald est classique ; c'est celle de tous les révolutionnaires qui ont le malheur d'arriver au pouvoir : ils y constatent que si la Révolution a ses nécessités, le gouvernement a les siennes et qu'elles sont incompatibles. Un révolutionnaire devenu ministre doit finir par agir en ministre, par comprendre que pour réformer l'Etat

il faut d'abord savoir éviter de le détruire. Depuis plus d'un siècle, ces vérités, en France, sont devenues des truismes. Sans remonter aux grands ancêtres, aux Jacobins repentis qui finirent pairs de France, nous connaissons beaucoup d'hommes d'Etat contemporains qui, ayant commencé par prêcher la grève générale en évoquant le « grand soir », ont fini par être exclus du parti comme représentants indignes de la République bourgeoise. En Angleterre, il paraît qu'on n'en avait pas encore l'habitude. Certes, on avait vu des libéraux, comme jadis M. Joë Chamberlain, passer au parti conservateur avec armes et bagages, mais au fond ce ne sont que des nuances, des questions de personnes et de psychologie qui séparent les libéraux des conservateurs. Les travaillistes, au contraire, avaient adopté le dogme de la lutte des classes et si, dans la vie parlementaire de tous les jours, il était bien des accommodements avec le ciel et même avec la cour, la masse du parti n'en maintenait pas moins une intransigeance à la fois doctrinale et intéressée. On l'a bien fait voir à M. Mac Donald, dont on n'a voulu ni connaître les raisons, ni entendre les explications. Le manifeste publié dans le *Daily Herald* par le Conseil général du T. U. C. (Trade Unions Congress) est un extraordinaire document de l'esprit démagogique. En voici les principaux passages. Ils méritent d'être conservés et médités :

« Une crise financière, dont les causes véritables n'ont pas encore été exposées, a provoqué la démission subite du gouvernement travailliste.

« Certaines forces financières et politiques ont présenté des exigences que ne pouvait accepter aucun gouvernement travailliste.

« Un nouveau gouvernement de coalition, pour lequel le mouvement travailliste répudie toute responsabilité, a été constitué. C'est un gouvernement de personnes n'ayant reçu du peuple aucune autorité.

« Il est résolu à s'attaquer au niveau d'existence des travailleurs afin de parer à une situation déterminée par la politique qu'ont poursuivie les intérêts bancaires privés sur lesquels le public n'a aucun contrôle.

« Il cherche à imposer un revirement complet dans la politique nationale, non pas parce que les ressources du pays sont épuisées, ni parce que la nation n'a plus les moyens de subvenir aux besoins de ses chômeurs, ni encore parce que le budget ne peut pas être mis en équilibre, mais, surtout, parce que les intérêts financiers ont décidé que la Grande-Bretagne donne un mauvais exemple aux autres pays en taxant les riches afin de pourvoir aux nécessités des pauvres.

« Au fond, il s'agit d'une tentative faite pour renverser la politique sociale, en vertu de laquelle la Grande-Bretagne a, dans certaines limites, satisfait aux besoins des chômeurs, des vieillards, des malades, des mutilés, des orphelins et des veuves.

« On s'attaque au secours de chômage par la raison qu'il fortifie la résistance aux réductions de salaires. Tels sont les mobiles dont s'inspire le nouveau gouvernement de coalition dans sa politique de compressions radicales en ce qui concerne les dépenses sociales.

. . . . . .

« On prétend justifier ces méthodes en invoquant une crise financière, qui a été aggravée outre mesure par des déclarations délibérément alarmistes publiées dans certains organes de la presse et par le fait qu'une campagne prolongée a créé l'impression, à l'étranger, que la Grande-Bretagne est à deux doigts de la faillite. Rien de plus éloigné de la vérité.

- Des capitaux britanniques s'élevant à 4 milliards de livres sterling sont investis à l'étranger. La Grande-Bretagne est encore un des plus grands pays créanciers. Nous continuerons encore d'accroître nos avoirs en capitaux. La capacité imposable du pays n'est pas épuisée. »

Un tel document est la condamnation du parti politique dont il émane. Il commence par nier l'évidence. Si MM. Mac Donald et Snowden ont cédé devant la crise imminente, c'est qu'ils n'ont pas pu faire autrement. On était à la veille de la catastrophe. Si la panique s'était accentuée, et la panique est un sentiment auquel les gouvernements ne commandent pas, le crédit de l'Angleterre s'effondrait et sa chute aurait sans doute été d'autant plus profonde que son prestige a été plus grand. Quand à l'accusation portée contre la finance internationale, elle est classique et... puérile.

Ce n'est pas que les puissances financières internationales et anonymes n'aient dans la société moderne une puissance excessive, et d'autant plus dangereuse qu'elle est occulte. Elles devraient servir l'Etat : elles arrivent à le dominer, mais elles se sont parfaitement accommodées des régimes démagogiques et si elles ont cessé de soutenir le gouvernement travailliste, c'est que celui-ci n'était plus soutenable. L'Angleterre etait le pays le plus riche du monde ; ses ressources sont encore considérables, mais on ne saurait imaginer un pays au monde qui puis-

se résister longtemps aux charges que le chômage organisé impose au budget britannique. La preuve en est faite par les événements, et le manifeste des *Trade Unions* n'est qu'une insurrection contre la logique et le bon sens, une révolte contre les faits. Si les puissances financières internationales ont refusé de faire un plus long crédit à l'Angleterre, à moins que celle-ci ne changeât de politique, c'est qu'elles se sont aperçues que leur crédits tombaient dans un gouffre sans fond. Le « mur d'argent », « la coalition des coffre-forts », images éloquentes qui peuvent faire quelqu'effet dans les réunions publiques, mais qui ne répondent à aucune réalité. Le mur contre lequel s'est heurté le gouvernement travailliste, c'est celui que la force des choses, la vérité économique opposent aux chimères.

« La capacité imposable n'est pas épuisée », dit le manifeste. « Des capitaux britanniques s'élevant à quatre milliards de livres sont investis à l'étranger ». S'imagine-t-on qu'il suffirait d'un ordre pour les faire rentrer ? Malgré des moyens de pression inouïs les soviets ne sont pas arrivés à faire rentrer les capitaux que quelques Russes prudents avaient déposés à l'étranger.

Sans doute, les Trade Unions s'adressent à la partie la moins instruite, la plus impressionnable de la nation anglaise ; ils font appel à l'éternelle illusion des pauvres qui s'imaginent qu'il suffit de dépouiller les riches pour faire cesser la misère, mais leur proclamation est un tel défi au bon sens qu'on peut espérer, tout de même, qu'il ne produira pas l'effet attendu.

Quoi qu'il en soit, ce second échec du travaillisme en Angleterre est d'une portée considérable, et les doctrinaires du socialisme, de M. Léon Blum à M. Vandervelde, l'ont bien vu. Avec plus d'intelligence et de souplesse que les rédacteurs du manifeste, ils essayent de défendre la même thèse ou du moins, attribuent-ils aux circonstances la fin de l'expérience anglaise de socialisme gouvernemental. Le fait parle plus haut que tous les raisonnements, et la défection de M. Ramsay Mac Donald ne peut manquer d'accentuer le malaise de la deuxième internationale, dont la position est de plus en plus fausse entre une société capitaliste fortement teintée de socialisme, mais dont elle se montre incapable de prendre la direction, et le bolchevisme russe qui la condamne et la renie.

Malheureusement, les déceptions des socialistes de gouvernement profiteront peut-être dans une certaine mesure aux extrémistes du parti, à ceux qui tendent vers le communisme. On louait jadis la sagesse des *trade-unions* qu'on présentait comme un exemple de syndicalisme pratique et modéré : sa déclaration de guerre au Ministère national démontre à la fois son incapacité gouvernementale et son caractère révolutionnaire.

L. Dumont-Wilden.

LES IDÉES

LA DOCTRINE SOCIALE DE M. ANDRÉ THÉRIVE

M. André Thérive s'est placé au premier rang parmi nos critiques, parmi nos romanciers et parmi les défenseurs qualifiés de la bonne langue française. J'ai eu l'occasion de mettre en relief son originalité comme romancier. Il nous invite à une appréciation de son attitude critique par la publication d'un recueil de ses études hebdomadaires, si spirituellement pénétrantes, sur les écrivains d'aujourd'hui. *Galerie de ce temps*, ainsi a-t-il intitulé le livre qu'il publie aux éditions de *La Nouvelle Revue critique* ; mais certaines pages de ce volume nous ramèneront à sa conception du roman, pour notre plaisir et pour notre instruction. Il le dit à bien juste titre, en effet, dans son Avant-Propos : le meilleur éloge qu'on puisse faire d'un critique est le reproche que l'on croit lui adresser quand on s'exclame : Oh ! il n'a pas de principes. Il parle de tout et de tous ». Mais la seconde proposition ne vient nullement à l'appui de la première, car ce sont précisément les gens à principes qui cherchent partout de quoi vérifier ces principes. « Ceux qui les préservent jalousement de l'application n'ont pas grand'foi dans leur solidité ni dans leur efficacité ». C'est exactement mon opinion, et aussi ma pratique !

I

M. Thérive est un critique le plus souvent très bienveillant, car il possède une belle faculté

d'enthousiasme, témoignage de jeunesse et de générosité ; ses réserves ne viennent qu'ensuite et laissent subsister l'encouragement qu'il a consenti tout d'abord. Il place, tout au début de son nouveau livre, un bref commentaire sur la notion de chef-d'œuvre qui nous expliquera cette méthode à la fois cordiale et clairvoyante. Le chef-d'œuvre, dit-il, est l'œuvre à laquelle il est impossible de ne pas chercher querelle, en tous temps, car l'imperfection est le lot de toute chose vivante et assurée de survivre. « Il y a du caduc dans l'art à toute époque, de l'immoral dans tout esprit très aigu, du niais dans tout lyrisme très fougueux. Il y a dans *La Légende des siècles* un chef-d'œuvre de verbe et de verbiage, dans *Candide* un chef-d'œuvre de grincement, dans *Les Pensées* un chef-d'œuvre de trouble ! Chacune de ces œuvres illustres pèche en effet non par ce qu'elle est, mais par ce qu'elle n'est pas : elle ignore ou nie le contraire de ce qu'elle affirme, et, par conséquent, ne peut satisfaire également et communément tous les genres d'esprit : elle remplit de son abondance les limites qu'elle s'est proposées mais non pas celles qu'on pourrait d'ailleurs lui concevoir, et cette perfection personnelle, bornée, individuée, lui assure donc autant d'ennemis que d'amis. Au surplus, le chef-d'œuvre est, avant tout, quelle qu'en soit l'inspiration, un bel ouvrage professionnel. En présence d'œuvres dont nul ne sait encore si on les nommera des chefs-d'œuvre un jour, tel est bien le criterium de cet excellent esprit.

Sa formation philosophique est très forte, comme on le voit ici par ses articles sur M. Jules Benda. Il y répond admirablement, comme le fait M. Benda lui-même en d'autres termes, à certaines écoles anti-intellectualistes, dont j'ai récemment étudié l'une des plus riches radicales en Allemagne (celle de M. Ludwig Klages). La Pensée, dit-il, est certes un danger, peut-être l'effet fâcheux d'un discord entre la vie et l'être humain que celle-ci a produit. Mais une semblable opinion entame-t-elle le moins du monde la dignité de la pensée ? Qu'elle soit, au regard de la vie instinctive, une déchéance et une douleur, les intellectualistes clairvoyants se gardent de le contester ; mais ils la proclament une déchéance sublime, une douleur créatrice de dignité, encore une fois, et, surtout, un événement irrévocable qu'il est inopérant de pleurer.

L'anti-intellectualisme moderne s'appelle romantisme et M. Thérive a longuement réfléchi sur son caractère : il en connaît le mysticisme esthétique et ses morales qui sentent, juge-t-il, le précaire et le dilettantisme. Dire esthétisme, ajoute-t-il, c'est dire égotisme foncier ! Il n'en ignore pas non plus le mysticisme passionnel, « la plus belle conquête de Satan », et nous avertit que la divinisation des passions humaines est une certaine forme du romantisme dont un chrétien ne peut ressentir que de l'horreur. Il sait enfin qu'il est permis de rapporter l'amour à l'esprit de principauté, au désir d'accroissement fixé sur une représentation particulièrement obsédante pour notre nature, à une sorte d' « impérialisme » affectif. Or, l'amour étant tenu, depuis le romantisme, c'est-à-dire depuis si longtemps, pour un instinct purement subjectif, inspiré par le vouloir-vivre le plus obscur, il est fort possible qu'un érotisme apollinien revienne à la mode et triomphe pour un temps du dionysiaque.

La jeune génération littéraire (que j'appelle la sixième du mouvement naturiste depuis qu'il a été si singulièrement accéléré par Rousseau), lui paraît, en effet, inspirée, sauf exceptions, par un romantisme « plus fougueux que l'ancien, plus emphatique et plus visionnaire ! On n'avait rien vu de pareil, même au temps de Petrus Borel ». Et cela, poursuit-il, est fort intéressant à constater à l'heure où l'on nous assure si volontiers que le sens commun, le goût rassis ont repris leur empire : bien mieux, où les jeunes écrivains sont les premiers à parler de victoire au profit de l'ordre, de la raison, de la latinité et autres causes de ce genre, quitte à écrire ensuite de l'encre que l'on sait ! Par eux ou par leurs guides, la morale traditionnelle est présentée comme n'ayant plus pour longtemps à vivre et l'on nous montre une jeune fille faisant cette déclaration à sa mère : « Il y a des choses, vois-tu, que tu m'as appris à penser et que tu n'oses plus penser toi-même, des choses auxquelles tu crois que tu crois encore et auxquelles je sais, moi, que tu ne crois plus du tout ! » Ce qui est peut-être vrai de certains parents, je l'accorde, mais non pas encore de tous, grâce à Dieu !

Qu'arriverait-il, cependant, se demande M. Thérive avec inquiétude, si croulaient à la fois toutes les conventions qu'on nous dit oppressives de sincérité et de la liberté. Mais, avant de discuter le pronostic, distinguons entre ces deux dernières revendications. La sincérité absolue serait de scruter hardiment dans notre âme les instincts monstrueux qu'elle recèle et que le travail des siècles vraiment humains a été de « refouler », pour parler le langage du Freudisme. La sincérité, ce serait encore de déve-

lopper l'individualité, même dans ce qu'elle a de despotique et de dévastateur, mais d'irréductible au passé, de tout neuf, de tout frais, la jeunesse éternelle du monde. La liberté, d'autre part, consistuerait à faire passer tout cela dans la pratique. Mais ici seraient arrêtés les novateurs : car les autres individus existent et nous le font bien connaître. En somme, un équilibre accepté entre toutes les réticences et toutes les servitudes, au grand détriment de la sincérité et de la liberté pures, telle est telle restera la vie en société.

II

C'est bien au romantisme ainsi défini que notre critique romancier oppose, nous allons le voir, sa doctrine littéraire personnelle, le Populisme, fort connu déjà par les commentaires et les polémiques qu'il a suscités. Avec une parfaite discrétion, l'auteur du volume qui nous occupe évite de prononcer le mot, mais la chose y tient une certaine place et il est très intéressant de l'y retrouver. Dans la préface que Maupassant a mise en tête de *Pierre et Jean* (1888), M. Thérive nous signale une méditation sur le Réalisme qui lui paraît riche d'enseignements. Le réalisme en littérature serait né d'un effort de rénovation. Les écrivains du passé racontaient les crises de la vie, les états aigus de l'âme et du cœur. Les nouveaux venus à l'art des lettres vers le milieu du XIXe siècle, choisirent d'être les historiens du cœur, de l'âme et de l'intelligence *à l'état normal*. Aussi, Doudan jugeait-il déjà que les romans de Balzac relevaient de la littérature d'estaminet, signifiant par là que le réalisme porte en soi une vulgarité qui doit éloigner les délicats : il s'adonne à peindre de plats esprits, le servile troupeau dont parle le poète. On assure qu'un peu plus tard le peintre Degas referma de même un jour *Madame Bovary* avec exaspération en criant : « A la fin, moi, je m'en f... de tous ces gens-là ! » Mais, la vérité est que l'on peut, a dit un grand réaliste étranger, Joseph Conrad, tirer un intérêt humain du plus simple épisode emprunté aux existences obscures des gens naïfs et sans voix. Comment s'y prendre cependant? Il suffira d'atteindre, par un réalisme aussi probe, aussi consciencieux que possible, notre faculté de sympathie, le sens que chacun de nous recèle en soi de la solidarité essentielle entre les hommes : tâche qui exige d'ailleurs une délicatesse inouie dans la vision, une application sans relâche à traduire tant de choses oiseuses et confuses.

Ce réalisme là n'a donc guère de pratiquants parmi nous. N'est-il pas singulier, remarque notre guide, que, depuis la guerre, presqu'aucun romancier honorable ne semble s'intéresser au vrai peuple ? Tous ceux qui ont conquis la notoriété sont au total des bourgeois, peintres de la bourgeoisie, de ses mœurs anciennes ou nouvelles. Moins que jamais notre littérature semble se soucier des petites gens. Il y a des romans de « pauvres bougres », des romans d'apaches et de filles, mais tout cela, c'est encore du romanesque facile. Les romans de la vie modeste sont autrement ardus à réussir. La plupart de nos gens de lettres ne connaissent pas le peuple et ne désirent d'ailleurs pas le prendre pour sujet, parce qu'ils ne l'auraient pas pour client. On sait que la foule, la clientèle des feuilletonistes ne s'intéresse qu'aux histoires qui mettent les hautes classes en scène.

Continuons cependant de suivre le très instructif développement de M. Thérive sur la forme d'art qui lui est chère. Les romans de la vie modeste, répète-t-il, sont les études les plus délicates à conduire heureusement vers leur terme, car l'optique véritable des réalités vulgaires ne s'obtient qu'au prix d'une sensibilité exercée. Si l'on donne à de tels romans plus de pathétique et d'émotion que n'en sentent les gens qui les vivent, c'est une erreur de perspective. Si on les traite froidement, c'est un péché du cœur. En revanche, il faut le dire sans hésiter, l'âme des petites gens est aussi intéressante, plus intéressante même que celle des oisifs ou des intellectuels de profession parce qu'elle comporte plus de vraie complexité. Et, pour se faire mieux comprendre, M. Thérive nous propose de distinguer trois objets de psychologie pour le romancier : la brute humaine, qui n'offre aucun intérêt, quoiqu'on en dise : l'être conscient, mais pressé (par la nécessité d'assurer sa vie au jour le jour) ; enfin, l'être habitué à réfléchir, l'intellectuel sous toutes ses formes. C'est ce dernier qui figure dans presque tous les romans de nos jours ; mais le second pourrait présenter une matière plus riche encore si on l'*explicitait* par intuition, si on l'expliquait par l'analyse, — ce que lui-même n'a pas le loisir de faire. M. Duhamel a dit de l'un de ses humbles héros : « Voilà ce qu'il pensait, mais il ne savait pas qu'il le pensait ! » Formule excellente ! Quelles nuances infinies ne découvrirait on pas dans ces cœurs où les impressions fugitives de l'intérieur et celles de l'ex-

térieur se mêlent plus tyranniquement que dans l'âme des réfléchis et des oisifs : chez ces derniers, en effet, la vie refrène toujours, quand elle ne l'étouffe pas entièrement, la spontanéité de l'esprit et du sentiment.

Quelle méthode appliquer cependant à ce genre d'études? L'analyse en bonne et dûe forme serait probablement pesante et traîtresse. Il lui préfère cette brièveté discrète, ce réalisme plastique dont Maupassant fut le modèle et qui s'efforce de faire saisir les émotions de la conscience dans leur traduction par le geste. Consciences obscures, en effet, que celles des petites gens et qu'il nous faut souvent reconstruire par hypothèse, car elles renferment surtout de vagues images associées à des réflexes, des lambeaux de verbe et un instinct vital assez puissant pour suppléer à la pensée. Il est bien intéressant de les opposer aux autres âmes, à celles qui sont plus clairement conscientes et se croient supérieures, mais *qu'une occasion rapide remet si vite à leur véritable rang.*

III

Cette conception de l'âme populaire, on pourrait se sentir enclin à la rapprocher du romantisme encore, et de sa foi dans la « bonté de nature ». Ce serait une erreur entière. La fierté d'être du peuple et du « vrai » peuple — retenons toujours cette restriction nécessaire — la fierté d'appartenir à la classe des travailleurs et des artisans, écrit éloquemment M. Thérive, a fort peu de rapports avec la jalousie égalitaire et ne présente aucune commune mesure avec le tempérament marxiste. Au contraire, c'est une manière d'aristocratisme, c'est le sentiment d'appartenir aussi à une noblesse, à celle des hommes forts, confiants dans leur seule valeur et pour qui *le monde est neuf à chaque génération.* Aucun désir, chez eux, de changer de grade ou de caste, d'aliéner le privilège natal pour d'autres plus réputés : aucune superstition de la pauvreté, aucun goût du malheur ni de la Bohème. Car le peuple peut être à son aise et le travail engendrer le « magot ». Cette plèbe-là, dira-t-on, ressemble fort à une bourgeoisie!... Et pourquoi pas, répond son persuasif avocat. C'en est une autre, si l'on veut, mais libérale par essence, ayant peu d'attaches, beaucoup de scepticisme et devenue frondeuse pour avoir été longtemps méconnue. On pourrait prétendre que les diverses classes de la société sont comme les diverses armes dans l'armée : l'amour-propre en fait la force et le dédain du voisin y renforce l'orgueil personnel de bien servir! Chacun conviendra certes que c'est là, tout au moins, un bel idéal à présenter aux évolutions prochaines du vrai peuple, désormais maître et responsable de ses destinées.

A y regarder de près, il y a là, je l'ai dit, une réaction très nette contre le romantisme moral qui tenait encore tant de place, plus de place que jamais dans les romans du « naturalisme » : ce que je me suis efforcé de démontrer naguère en étudiant l'œuvre d'Emile Zola. Ces représentants du vrai peuple français, on les voudrait encore plus nombreux qu'ils ne le sont. A côté des apaches et des « pauvres bougres », ils m'apparaissent surtout comme les héritiers, désormais croyants ou non-croyants d'ailleurs, de la culture chrétienne qui a façonné l'âme de nos races pendant de si longs siècles : elle-même héritière, au surplus, du moins pour une part, de la culture méditerranéenne antique que M. Camille Jullian sait évoquer avec tant de sympathique clairvoyance chez nos ancêtres gallo-romains. La conception « bourgeoise » de la vie, au sens sain de l'épithète, n'est que le prolongement de cette culture et voilà pourquoi M. Thérive accepte si volontiers de l'appliquer aux héros de roman qui possèdent sa prédilection.

Déjà dans un roman de Mme Colette, *La seconde*, il saluait une de ces plébéiennes bourgeoises dont il vient de nous dire les mérites : il nous répétait quel considérable talent il faut pour exprimer tant de choses implicites, pour laisser parler le silence, pour évoquer les âmes même mal formées, les consciences même débiles qui n'en sont pas moins participantes de notre humanité. M. Pierre Mille aussi obtient de lui sur ce point des approbations significatives. Mais le romancier contemporain qui semble se rapprocher le plus de son idéal dans cette direction est M. Léon Lemonnier. Or, des deux héroïnes de ce conteur qui retiennent tour à à tour l'attention de M. Thérive, l'une est une grisette essentiellement bourgeoise dans l'âme, l'autre est une femme d'ouvrier profondément chrétienne. A propos de la première, Estelle ou *La maîtresse au cœur simple*, notre critique nous présente comme une thèse parfaitement soutenable cette affirmation que la bourgeoisie perd ses droits à toute prééminence sociale quand elle perd ses mœurs (jadis réglées par la morale chrétienne rationnelle). La gentille Estelle peut être regardée comme une figure symbolique : elle établit que le peuple demeure

la réserve éternelle de la bourgeoisie. Au nom de la bourgeoisie, les romanciers d'hier enseignaient l'obéissance sociale : aujourd'hui que la bourgeoisie a perdu en partie son *empire* moral, la littérature enseigne la confiance dans le peuple : mais sous la condition tacite, préciserai-je ici, que le peuple se soit haussé dans son ensemble à cette dignité morale de la bourgeoisie qui lui mérita l' « empire ! »

L'autre création de M. Lemonnier, *La femme sans péché*, est une chrétienne, je l'ai dit. Sa foi comporte peut-être des étroitesses qui forment le nœud même du récit. Mais quand elle a été abandonnée par son mari et laissée seule au monde, elle mène « la vie étroite et crucifiée des saints qui se repentent à la place des autres ». Une scène du roman la remet par hasard en présence de cet époux sans ménagements. C'est au cimetière, devant la tombe de leur unique enfant. Elle lui a pardonné son abandon ou, pour mieux dire, ne lui en a jamais voulu ; elle s'informe donc paisiblement de sa vie nouvelle ; elle lui offre même le divorce pour qu'il soit plus sûr et plus libre dans son bonheur. Puis, le laissant repartir, elle lui dit selon la loi chrétienne : « Il n'y a qu'une vraie communauté, une vraie famille, celle que nous formons avec la morte, celle qui se reforà là-haut ! » Car elle ne le croit ni damné, ni perdu. Elle pense bien, achève M. Thérive, elle pense avec un optimisme touchant que les impurs sont sauvés par les purs, les pécheurs par le malheureux. Dans la bourgeoisie, conclut-il, l'entrevue des deux époux serait gâtée par des contraintes sociales, des règles de convenances : les masques ne se lèveraient pas : il n'y aurait pas d'ailleurs, plus de courtoisie, plus de tragique secret. — Peut-être, cela dépend toujours de quelle bourgeoisie l'on parle. Quoi qu'il en soit, nos pères se seraient servi devant un tel spectacle d'une expression « qu'a gâtée le romantisme » : ils auraient parlé de *sublime familier*. C'est bien le mot qui convient, mais l'on voit sous quel rayon le sublime se développe (1).

Puisque ils sont souvent les « vrais » plébéiens du Populisme, il faut reconnaître que ses adeptes travaillent pour leur part à résoudre la question sociale dont on a dit dès longtemps qu'elle est une question morale. Depuis Zola et depuis le naturalisme, opine M. Thérive, les classes populaires ont monté, sont devenues semblables à la petite bourgeoisie de naguère et se reconnaîtraient en celles-ci. Le peuple que peignit l'auteur de *La Terre* et de *Germinal* a, Dieu merci, cédé la place à un autre. Les traits nous en paraissent aujourd'hui beaucoup trop durs et forcés, car la réalité est devenue moins triste et moins sombre. Souhaitons qu'il en soit ainsi toujours davantage. Mais l'on voit ce que peut apprendre à qui sait lire, sur la philosophie sociale de leur auteur, les portraits de maîtres qui décorent la *Galerie de ce temps*.

ERNEST SEILLIÈRE,
Membre de l'Institut.

(1) Je me suis interdit d'aborder ici les romans de M. Thérive en personne, et, en particulier, de revenir sur le dernier en date *Le charbon ardent* d'une si originale et attachante donnée, mais j'estime qu'il a fourni lui-même de sa thèse les illustrations les plus persuasives.

VARIÉTÉS

EN MARGE DE L'ART GREC

UN ART DÉDAIGNÉ. LA CÉRAMIQUE.

De tous les vestiges laissés par l'antiquité classique, les vases de terre cuite sont peut-être le seuls qui nous suggèrent une idée exacte de la vie, des mœurs et des idées des anciens, et ils le font par le moyen d'un art qui atteint souvent à la perfection, qui toujours se montre infiniment souple et varié.

La variété, voilà le grand charme de la céramique grecque, variété qui n'apparaît pas au premier coup d'œil en raison de la monotonie des tons sombres, mais qui se révèle, et avec quelle intensité ! dès que l'on examine de près les scènes qui ornent les amphores, les hydries ou les jolies petites amphores corinthiennes. Etroitement liée au sort de la civilisation et de l'art supérieur, la céramique évolue considérablement en quelques siècles, et cette évolution n'implique jamais que l'on soit parti du médiocre pour arriver au parfait, phénomène rare. Les vases de minœens, qui datent de 2.000 avant J.-C., apparaissent dans leur genre aussi parfaits pour un moderne que ceux de l'époque de Périclès. La technique même des vases minœens est une véritable merveille et seuls les Chinois en donneront de pareils exemples ; le

décor emprunté à la vie maritime est quelque chose de prodigieusement curieux, dont rien n'approche de nos jours. Le décorateur des vases de Kamares exposant aux Arts Décoratifs de 1925, aurait pu y avoir un vif succès d'actualité : il y a là quelque chose de jeune, de frais, d'inédit qui réjouit l'œil et lui procure de réelles satisfactions.

Placez par la pensée l'une de ces amphores crétoises sur un meuble moderne et vous verrez combien elle s'harmonise bien avec lui.

Après cette floraison égéenne, autre prodige, le style géométrique attique du Dypilon, celui qui a inventé et appliqué un prodigieux répertoire linéaire, l'a plié à ses fantaisies et a donné sur la panse de ses vases une impression décorative somptueuse et touffue que suggèrent certaines broderies orientales ; là aussi l'esprit trouve à s'étonner et à méditer.

Un peu plus tard, au VI siècle, parlerai-je de ces délicieuses petites œnocoes corinthiennes ou rhodiennes, dont les tons chatoyants font songer aux faïences de la Perse et dont le décor fait de fleurs de lotus, de palmettes et d'antilopidés passants, est une belle vision d'harmonie et de délicatesse. Et pour les raffinés je citerai ces petites miniatures ciselées comme des bijoux que sont les vases proto-corinthiens qui servaient à renfermer les parfums précieux de Corinthe, les « Coty » d'alors, appréciés par les élégantes du monde grec.

Si, quand avec le milieu du VIe siècle nous abordons le style attique à figures noires, le premier aspect en est rébarbatif, cette impression se dissipe vite, en voyant les chefs-d'œuvre d'un Amasis ou d'un Exexias, leur habileté dans la composition, leur science du dessin, leurs tableaux de la vie des contemporains de Pisistrate. Que dire aussi des hydries de Caere, de ce Caran D'Ache antique dont l'humour facétieux a de quoi réjouir les plus tristes, qui racontent les joies de l'Olympe avant Offenbach et se plaît aux farces de Dionysios ou d'Héraclès !

Le Ve siècle nous ramène à une idée plus grave de la vie avec les œuvres d'Hiéron, de Krygos, de Douris ou d'Aison, elles reflètent l'art de Polygnote et celui de Phidias, elles nous fournissent un aspect amusant du génie hellène ; une coupe comme celle d'Eos et de Memnon, que signe Douris, fait songer aux pieta de Michel-Ange, et tel vase du maître d'Achille donne du héros grec une parfaite image.

Avec le IVe siècle, l'art se fait plus plaisant comme toute chose ; il nous ouvre les portes de la vie intime des Grecs, il nous montre Eros aux ailes frémissantes, les belles filles aux robes transparentes, il est sensuel, allangui, mou et charmant, il est brillant et vide, ce sont les objets de Paris d'alors !

Enfin, à l'époque hellénistique, après le nivellement moral de la conquête macédonienne, la richesse, la futilité de la céramique annoncent la décadence toute proche avec les vases à reliefs lourds et dorés, mais démunis de vraie beauté et d'émotion.

Et, comme toute chose, même la plus belle, doit s'effacer un jour, la céramique grecque est morte vers le second siècle avant J.-C., après avoir répandu de par le monde d'inestimables trésors dont nos musées conservent une infime et précieuse parcelle. Il faudra des centaines d'années avant que l'on sache dessiner un cheval comme Hiéron, camper un bel éphèbe comme Krygos, peindre une scène tragique comme Douris, il faudra sûrement attendre des siècles. Or, toute cette céramique grecque, elle s'offre à nous, attrayante, riche d'enseignements, dans les vitrines du Louvre et vous parcourez en pressant le pas nos galeries de céramique de crainte de prendre ce que Rabelais appelle « le mal d'ennui » ; vous avez peur de vous arrêter et peut-être de vous laisser séduire. Que ces quelques lignes vous incitent, au contraire, à étudier ces témoins uniques de la vie grecque, ces reflets d'un grand art aujourd'hui disparu, ces chefs-d'œuvre de bon goût qui, chacun, reflètent admirablement leur époque.

L'image de l'antiquité vous apparaîtra autrement simple et vraie que vous vous la figurez, elle se dépouillera de toute aridité scolaire, elle revivra vraiment pour nous.

ALFRED LEROY.

LES LIVRES NOUVEAUX

Biographies

BERTHEM-BONTOUX. *Sainte Françoise Romaine et son temps* (1384-1440). Lettre-préface de Mgr Baudrillart. Volume couronné par l'Académie Française. (Bloud, éd.).

La fin du XIVe et le commencement du XVe siècle comptent parmi les temps les plus troublés de l'histoire. Pour l'Eglise, c'est le Grand Schisme; en France, en Angleterre, en Allemagne c'est la guerre dans toute son

horreur : guerres de nation à nation, guerres sociales, guerres religieuses. Et que dire de l'Italie ensanglantée de luttes fratricides ! On se bat de rue à rue, de maison à maison; dans une même famille les membres sont divisés.

Au milieu du chaos général — décrit par Mme Berthem-Bontoux avec la science historique la plus rigoureuse puisée aux meilleures sources parmi une documentation considérable, — elle nous trace, dans le cadre grandiose de Rome et du Palais Ponziani, le portrait infiniment attachant et vivant de la patricienne, alliée aux illustres familles romaines, qui va réunir en sa personne les plus nobles qualités de sa race et toutes les vertus chrétiennes poussées jusqu'au sublime. Nous la verrons jouer un rôle de premier plan dans l'histoire de Rome et dans celle de l'Eglise; elle sera l'holocauste volontaire dressé entre Ciel et Terre pour apaiser la Justice Divine; elle souffrira dans son esprit et dans sa chair tout ce qu'il est possible d'endurer: pas une épreuve ne lui sera épargnée; elle subira victorieusement les épreuves du Malin et atteindra les plus hauts sommets de la mystique.

Cette contemplative ne négligera aucun des devoirs de son rang et de son état; elle sera toute à tous : aumônière des pauvres, des prisonniers, des malades, des pestiférés qu'elle soignera avec la plus tendre charité, médiatrice appelée et écoutée parmi les incessantes querelles qui naissaient alors entre particuliers.

On ne saurait assez admirer la somme de travail fournie par l'auteur du magistral portrait de celle qui porte avec une dignité incomparable le grand nom de Françoise Romaine; ni remercier assez Mme Berthem-Bontoux d'avoir su mettre, avec tant de bonne grâce, à la portée de tous, le résultat d'une documentation aussi étendue et aussi judicieusement choisie.

M. B.

Louise Zeys : Une fille de la vraie Alsace : *M. A. Lix*, Lieutenant de uhlans polonais, Lieutenant de francs-tireurs français. Ouvrage couronné par l'Académie Française. (Plon, éd.).

Ce livre d'une Alsacienne, préfacé par Jules Cambon, est, nous dit-il, « une histoire émouvante et merveilleuse. » C'est la vie ardente, mouvementée, toute de dévouement, d'une autre Alsacienne : *M.-A. Lix*, qui, prise au milieu de l'insurrection polonaise, en 1863, s'y jeta avec intrépidité et combattit pour le maintien de l'ordre et de la défense de la patrie polonaise.

Par d'éclatants faits d'armes, elle mérita d'être nommée lieutenant de uhlans. L'éducation virile et guerrière que lui avait donnée son père, ancien soldat l'avait préparée au rôle qu'elle soutint avec autant de modestie que de bravoure.

Une fois rentrée en France, en 1866, apprenant que le choléra sévissait à Lille, elle y partit, s'installa 3 mois durant, jour et nuit au chevet des plus malades, des plus délaissés.

A la déclaration de guerre, en 1870, M.-A. Lix s'engagea dans les francs-tireurs où son titre de lieutenant lui fut rendu : « Nul chef ne fut plus respecté ni plus écouté qu'elle ».

Avec un sens historique digne d'éloges, Louise Zeys raconte la vie de son héroïque compatriote qui sut joindre aux qualités féminines d'abnégation, de charité, de modestie, les plus brillantes vertus guerrières.

M. B.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

COOPÉRATIVES AGRICOLES EN TCHÉCOSLOVAQUIE

Dans le développement de l'agriculture tchécoslovaque, le mouvement corporatif joue un rôle très important. Son origine date en Bohême de la fin du dix-neuvième siècle. Grâce à un travail systématique et à une organisation efficace, poursuivis par les groupements coopératifs, les coopératives agricoles exercent une grande influence sur la politique économique de la République Tchécoslovaque.

Le 31 décembre 1930, en Tchécoslovaquie, on comptait 11.029 unités coopératives agricoles. Dans ce nombre, il y a 5.853 unités financières et 5.176 unités qui ne s'occupent pas de crédit. Ce nombre contient les catégories suivantes : 5.200 caisses d'avances dites Raiffeisen, 653 caisses d'avances bourgeoises, 351 unités d'achat, 416 laiteries, 65 moulins, 306 distilleries, 33 fabriques de chicorée, 36 unités de lin et filatures, 245 autres coopératives, 213 coopératives d'élevage de bestiaux, 1.935 usines de machines et d'électricité, 1.123 unités d'alimentation, 19 organisations centrales, 175 maisons d'habitation coopératives, 255 diverses unités; en somme, 11.029 organisations.

Toutes ces unités coopératives sont groupées en 12 unions coopératives, dont — d'après la nationalité — 8 sont tchécoslovaques, 3 allemandes et 1 polonaise.

Toutes ces unions coopératives se sont unies, en 1921, en une coopérative centrale, dont le siège est à Prague et dont dépendent toutes les unités coopératives agricoles en Tchécoslovaquie; elle concentre toutes les nationalités.

Les unions de coopératives assument, à l'égard des coopératives affiliées, les fonctions d'organisateur, d'inspecteur et de financier; l'achat des articles nécessaires pour l'agriculture et la vente des produits agricoles se font en masse pour toutes les coopératives à la fois, au moyen des centrales d'achat — dont le nombre s'élève à 11. Lesdites centrales d'achat ne dépendent point de l'organisation centrale, mais dans certaines affaires commerciales, elles collaborent avec la Coopérative, union d'achat des syndicats agricoles à Prague. En 1930, la Coopérative a acheté 73.888 wagons de marchandises qui représentent plus de 312 millions de francs.

Les catégories principales de coopératives agricoles tchécoslovaques sont formées par les coopératives de crédit, de magasins et de production.

Les coopératives de crédit (les caisses Raiffeisen) avaient été fondées dans un grand nombre de villages et se sont répandues en Bohême, en Moravie et en Silésie, de sorte qu'il n'y a presque pas de hameau où n'existent ces institutions. Leur introduction en Slovaquie et en Russie subkarpathique a fait beaucoup de progrès.

Les statistiques du 1er janvier 1929, nous fournissent les chiffres suivants : 5.243 coopératives de crédit avec 1.013.491 membres, 45.200.000 francs d'actions primitives, 128.000.000 de réserves; elles géraient plus de 5 milliards de francs de mises de fonds; leurs créances

de toutes sortes, dont la plupart sont représentées par les prêts aux coopérateurs, se montent à plus de 3.800 millions de francs.

Le taux d'intérêt pour les mises est, dans les caisses Raiffeisen, 5 o/o en Bohême, Moravie et Silésie; pour les prêts 5-7 o/o. En Slovaquie et Russie subkarpathique, les deux taux sont plus élevés.

Le deuxième groupe est formé par les coopératives de magasins; on les trouve partout en Bohême, Moravie et Silésie. Elles possèdent de grands magasins qui ont été construits avec des frais énormes; elles sont gérées par des employés attitrés. Le nombre de ces coopératives s'élevait le 31 décembre 1930 à 351 unités. Elles comptent 195.501 membres; le capital commun souscrit compte plus de 42 millions de francs, le capital investi approche de 105 millions, le débit s'élève, en 1928-29 à 180.454 wagons, les recettes brutes à plus de 1.555 millions; 108.992 wagons ont servi à transporter des instruments aratoires pour environ 724 millions, et 71.462 wagons de produits agricoles du prix de 831 millions de francs. De même, les coopératives de production, qui ont pour but de canaliser la production d'une manière systématique et la plus avantageuse, ont développé une activité louable.

En premier lieu, il faut nommer les brasseries coopératives, au nombre de 306, ensuite, les distilleries qui ont fabriqué en 1929-30, 232.337 hectolitres d'alcool.

Les laiteries coopératives s'efforcent d'améliorer la production du lait. Elles ont produit environ 300 millions de litres de lait; leurs recettes se sont élevées à 315 millions de francs.

D'autres coopératives, telles que des usines de machines et d'électricité, des pâturages, contribuent à aider l'agriculteur dans l'accroissement de sa production, surtout au point de vue technique. Ce sont principalement les usines d'électricité qui ont le grand mérite d'avoir élevé le niveau de la vie de la campagne à tous égards. En 1930, on a électrifié plus de 8.355 communes, dont 1.755 au moyen des coopératives.

Dans les derniers temps, on a fondé des coopératives ayant pour but d'améliorer la production des bestiaux aussi bien que celle des céréales.

Il ne faut pas oublier le rôle social des coopératives agricoles. Pendant les crises économiques, elles fonctionnent comme protection des agriculteurs, en leur assurant des prêts et des crédits et en les défendant contre les baisses brusques des prix sur le marché agricole.

Les coopératives agricoles jouent non seulement un rôle important dans la vie économique de la campagne tchécoslovaque, mais elles sont, en même temps, une garantie sûre de son développement et de son progrès.

STANISLAV LYER.

BULLETIN MARITIME

LA MARINE MARCHANDE A L'EXPOSITION COLONIALE

Le Musée Parmanent des Colonies comprend, dans sa Section de Synthèse, outre les tableaux et statues symboliques dont nous avons parlé précédemment (1), un certain nombre d'objets groupés par M. Charliat, qui avait organisé déjà l'année dernière, au Salon nautique, un bel ensemble emprunté au Musée de Marine et consacré à la Marine militaire, comme aussi à l'Hôtel des Monnaies, un intéressante exposition de Médailles navales. Pour cette Exposition de la Marine marchande, M. Charliat a eu la bonne fortune de pouvoir réunir des objets appartenant à de nombreux collectionneurs, notamment à M. le Sénateur Brindeau. Il a, en outre, retrouvé dans les archives si curieuses, si complètes et si peu explorées jusqu'à présent de nos ports bretons et autres, toute une série de documents fort intéressants, qu'il a répartis en dix-huit vitrines.

Relevons au hasard une intéssesante collection de costumes de marins du commerce aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, des papiers de bord, des pièces relatives à l'histoire de la Compagnie des Indes, notamment la coupe du vaisseau *Actionnaire*. Une belle collection de pavillons, de décorations maritimes, etc... etc... Il y a là les bases d'une collection qui sera peut-être constituée par la suite, sous le nom de « Musée de la Marine marchande », ainsi que l'idée en a été agitée à maintes reprises et, en particulier, à Marseille à l'Exposition du Centenaire de la Navigation à Vapeur.

*
* *

Non loin du Musée Permanent des Colonies, se trouve le Palais de la Section métropolitaine qui possède une salle entièrement consacrée à la Marine marchande (groupe VII B, classe 32 B), au centre même du palais, face aux Pavillons des Chemin de fer français et des grands Ports français.

Ce vaste hall, décoré à sa partie supérieure, de maquettes argentées représentant des paquebots modernes stylés, est précédé, à son entrée, de quatre importantes vitrines contenant quelques-uns des plus beaux spécimens de paquebots modernes : le *Lafayette* de la Compagnie générale transatlantique, le *Massilia* de la Compagnie Sud-Atlantique, le *Champollion* des Messageries maritimes et le *Campana* de la Société générale des Transports maritimes à vapeur.

L'intérieur du hall n'est occupé, en son centre, que par une table de marbre noir sur laquelle sont disposées de nombreuses brochures de publicité des principales Compagnies de navigation exposantes. Sur les trois faces de la pièce, une série de dioramas représentent l'un, la flotte de la Compagnie générale transatlantique dans le port du Havre, l'autre, les principaux pays desservis par les Chargeurs réunis et la Compagnie Fraissinet. Sur la troisième face, un artiste de talent, M. Delaspre, a composé, pour les Messageries maritimes, trois dioramas, représentant l'un un navire de la Compagnie, en rade de Diégo-Suarez, l'autre en vue du port de Beyrouth un soir de fête, le troisième les nouveaux appontements de Saïgon. Il est difficile, à une époque où le cinéma a fait des progrès aussi considérables, de retenir l'attention du passant, fatigué peut-être par la visite d'une exposition aussi étendue, par une image fixe. Disons que cela aura été l'une des réussites de l'Exposition coloniale d'avoir mis en valeur les ressources, encore peu exploitées, de cet art du diorama, qui tient à la fois de la peinture et de la sculpture

(1) Voir *Revue Bleue* du 5 septembre 1931.

et qui, dans certains cas, donne une illusion vraiment remarquable de la réalité des lieux qu'il représente. Les dioramas des Messageries maritimes ont parmi les meilleurs que nous ayons pu admirer à l'Exposition coloniale.

Les autres Compagnies de navigation ont leurs stands groupés autour de cette salle principale. La plupart ont exposé des modèles de navires, des photographies d'intérieurs des paquebots les plus modernes, les affiches, quelques statistiques, act...

Nous avons noté, en passant, l'exposition de la Société anonyme des Messageries nationales qui, à côté des services de transports terrestres importants, n'exploite plus aujourd'hui que de moindres services de batellerie fluviale. Mais sa participation se justifie du fait des services qu'elle a rendus à la France en collaborant notamment à la fondation, en 1852, des Services maritimes des Messageries nationales qui devraient par la suite devenir les Messageries maritimes. Elle a exposé des documents contenant sur les débuts de cette Société de diligences et sur l'orientation qu'elle prit à la faveur des débuts de la navigation à vapeur, des renseignements extrêmement intéressants.

Dans le stand de la Compagnie de navigation Sud-Atlantique se trouvent les très intéresants projets aquarellés provenant du concours ouvert, l'an dernier, par cette Société pour la décoration du paquebot *Atlantique*. Les projets retenus à ce concours ou primés sont exposés.

Au point de vue de l'esthétique navale, les efforts tentés par les artistes pour donner l'illusion, dans leurs aquarelles, de projets d'architecture destinés à une construction faite à terre, sont tout à fait remarquables. La simplicité des lignes, l'effort tenté pour qu'aucune exagération dans un sens ou dans un autre risque de vieillir prématurément la décoration de ce navire nous a paru également tout à fait louable.

Il serait intéressant que d'autres Compagnies de navigation, dans des expositions d'art moderne, exposent les plans et projets de leurs architectes pour les paquebots en construction. On y verrait la tendance d'un art architectural extrêmement important de nos jours et sur lequel le grand public, autre que les passagers, ne possède aucun moyen de se renseigner.

A côté des stands des Compagnies de navigation proprement dites, se trouvent les stands des Ateliers et Chantiers de constructions navale. Nous y avons remarqué la belle participation de la Société provençale de Constructions navales qui eut l'excellente idée d'exposer une cabine de première classe ordinaire de l'*Eridan*, paquebot construit par elle, en 1930, pour le service des Messageries maritimes sur la ligne du pacifique. On y admire l'élégance confortable habituelle aux cabines des Messageries maritimes. C'est une pièce relativement grande, contenant deux couchettes et comprenant, en son centre une table ovale fixe, un cabinet de toilette disposé dans un coin de la pièce dissimulé par un rideau; sur les murs, garnis de bois coloniaux, d'élégantes gravures mettent une note d'intimité et de gaieté.

Dans ce même stand, on peut voir la cloche de bord offerte par la Société provençale de Constructions navales au paquebot « Georges Philippar », actuellement en construction ainsi que dans ce même stand, des dioramas et des photos-dioramas nombreux, montrant avec des reliefs colorés très vivants, les nombreux chantiers et ateliers que possèdent, à La Ciotat et à Marseille, la Société provençale de Constructions navales et la Société provençale de Constructions aéronautiques, sa filiale.

Dans la Section des grands Ports français, on trouve encore des objets intéressant l'histoire de la navigation française, notamment, dans la participation de Dieppe, de très beaux cadrans à boussole et des cadrans de mer, construits par les « Sénécal » de Dieppe, ainsi que le manuscrit d'un traité d'hydrographie composé à Dieppe, vers 1630, et de belles gravures anciennes, des cartes, etc... Dans cette même Section, une affiche de 1790, relative au paquebot la *Princesse royale*, contient les amusants renseignements ci-dessous : « Ce vaisseau a deux élégantes chambres *contenantes* chacune huit lits; chaque chambre peut se louer séparément pour une famille ».

« Les chevaux et voitures doivent être envoyés la veille du départ ».

La *Princesse royale* faisait le service entre Dieppe et la côte anglaise aux environs de Douvres.

*
* *

Nous avons dit encore que les Compagnies de navigation possédaient des participations dans les différents pavillons coloniaux. Nous avons remarqué, notamment dans le pavillon du Tourisme indo-chinois, un modèle du d'*Artagnan* des Messageries maritimes, placé en 1926 sur la ligne de Marseille, Saïgon, Yokohama, des vues extérieures du *Porthos* et de l'*Athos II*, placés su rla même ligne, de belles affiches des Messageries maritimes et des panneaux indiquant les services desservis par cette Compagnie sur la ligne de l'Indo-Chine.

Dans le pavillon de Madagascar, nous avons vu également un modèle du *Jean Laborde*, entré cette année même en service sur la ligne de l'Océan Indien, ainsi que des photographies représentant les paquebots qui l'ont précédé sur cette ligne : le *Bernardin de Saint-Pierre*, *l'Explorateur Grandidier*, etc... Dans les pavillons de la Nouvelle Calédonie, de la Syrie et du Liban, nous avons retrouvé également des indications des services de Messageries maritimes et des Chargeurs réunis.

Ajoutons, enfin, que les pavillons de la Tunisie, de l'Afrique du Nord, du Maroc, des Antilles, etc... contiennent des indications très intéressantes relatives aux services qui relient ces colonies à la Métropole, assurés par la Compagnie générale transatlantique et d'autres Sociétés de navigation françaises.

*
* *

L'un des buts de l'Exposition coloniale était de provoquer chez les visiteurs le désir et la volonté de prolonger leur visite au-delà du remarquable ensemble de pavillons symbolisant nos colonies françaises et de se rendre dans ces colonies elles-mêmes. C'est pourquoi le maréchal Lyautey a voulu que dans la Cité des Informations, qui forme à la fois et la préface et le résumé de l'Exposition coloniale, se trouve un Bureau de grand Tourisme parfaitement organisé, dans lequel des Bureaux de Passages permettent à tout visiteur de retenir sa couchette sur n'importe quel bateau français à destination d'une colonie.

Souhaitons que beaucoup cèdent à l'attrait d'un tel voyage.

Le Gérant : M. Hedan.
Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 19 69e ANNÉE 3 OCTOBRE 1931

HISTOIRES DU VIEUX JAPON :

LES AMOURS DE GOMPACHI ET DE KOMURASAKI

Le village de Meguro se trouve à trois kilomètres environ de Yédo, loin de l'affairement et du bruit de la grande ville. Les faubourgs franchis, la route qui mène à Meguro est flanquée de chaque côté de bois d'une richesse d'essences inouie, rompus ici et là par la longue ligne basse de hameaux et de villages. Des chemins ombragés bordés de haies épaisses comme celles longeant les sentes d'Angleterrre, mènent à une vallée de rizières où éclate le vert émeraude des jeunes récoltes. A droite et à gauche s'élèvent des collines aux formes fantastiques, couronnées d'une profusion de fougères, de sapins et d'autres conifères, et frangées de buissons de bambous délicats dont les tiges se plient gracieusement sous la caresse de la légère brise d'été. Et là où l'ombre est plus épaisse et plus agréable, se dresse le portail rouge d'un autel que la piété simpliste des campagnards a élevé à Inari Sama, le dieu patronal de la culture, ou à quelque autre divinité tutélaire. Une étroite bande de mer bleue borne l'horizon à l'extrémité orientale de la vallée. A l'Ouest s'élèvent de lointaines montagnes. Au premier plan, en face d'une ferme d'aspect cossu sous son toit de chaume brun et velouté, une troupe de gamins robustes, nus et hâlés, se débattent en une partie joyeuse, sans se soucier des gronderies que leur adresse une vieille grand-mère ridée qui file tout en surveillant la maison, tandis que son fils et sa bru travaillent aux champs. Tout près de là coule un ruisseau d'eau claire dans lequel quelques paysans sont en train de laver des légumes qu'ils vont bientôt transporter sur leur dos à Yédo afin de les vendre à la criée. Et une des plus grandes beautés de la scène consiste en l'étonnante pureté de l'atmosphère, si transparente que les objets les plus éloignés paraissent estompés, tandis que tous les détails des objets plus rapprochés se détachent en un relief accusé, tantôt éclairés par les rayons d'un soleil vertical, tantôt obscurcis par les ombres fugitives projetées par les nuages floconneux qui traversent le ciel. Sous un ciel pareil, quel est donc le peintre qui saurait rendre les lumières et les ombres qui passent sur les bois, — l'orgueil du Japon, que ce soit vers la fin d'automne alors que les tons jaunes et bruns de nos propres arbres se mêlent au profond flamboiement cramoisi des érables, — ou au printemps, quand les pruniers, les cerisiers et les camélias sauvages, — géants de cinquante pieds de haut — sont en pleine fleur ?

Tout ce que nous voyons nous enchante, mais une tranquillité bizarre règne dans les bois ; le chant d'un oiseau rompt rarement le silence.

Je ne connais du reste au Japon qu'un seul chantre dont la note soit quelque peu musicale : le *uguisu*, que certains enthousiastes ont appelé le rossignol japonais, — et qui n'est tout au plus qu'un roi dans le royaume des aveugles. La rareté de toute vie animale, — à l'exception de l'homme et des moustiques, — ne cesse d'être un sujet d'étonnement pour le voyageur ; le chasseur doit franchir bien des kilomètres avant de pouvoir tirer sur un sanglier, un cerf ou un faisan, et la charrue du fermier, et le piège du braconnier qui travaille par toutes les saisons, menacent d'exterminer toute vie sauvage. Le temps est bien passé où le Seigneur Shogun se rendait entouré d'une nombreuse escorte dans les solitudes environnant le Mont Fuji pour y chasser le sanglier, le cerf et le loup, croyant qu'en ce faisant il aidait à développer l'esprit guerrier de la race.

Il y a un très sérieux inconvénient à la jouissance de la campagne japonaise, — et c'est l'intolérable affront qui y est fait continuellement à l'odorat : car toutes les ordures de la ville sont emportées à dos d'hommes et de chevaux et jetées sur les champs des alentours en guise de fumier. Et il vous faut donc vous promener le mouchoir à la main, prêt à exclure l'odeur nauséabonde qui vous assaille à chaque instant.

Il paraîtrait naturel, lorsqu'on décrit la campagne japonaise, de dire quelques mots des paysans, — des rapports qui les lient au seigneur à qui appartient la terre, et à leur gouvernement. Mais je le ferai ailleurs, parce que je désire parler ici du joli village de Meguro.

A l'extrémité d'un petit sentier tout près de l'entrée du village, se trouve un vieil autel Shintò entouré de hautes frondaisons. Les arbres entourant un sanctuaire Shintò sont placés spécialement sous la garde du dieu auquel cet autel est dédié. Et il existe encore par rapport à eux, une sorte de magie que respectent les superstitieux, et qui rappelle celle des poupées en cire au moyen desquels les sorciers du moyen âge en Europe, et même ceux de l'ancienne Grèce, comme nous l'apprend Théocrite, prétendaient tuer les ennemis de leurs clients. Ceci s'appelle *Ushi no toké maeri*, ou « aller adorer à l'heure du bœuf » (1), et cela se pratique par les femmes jalouses désireuses de se venger de leurs amants infidèles.

Lorsque tout repose, à deux heures du matin, heure dont le bœuf est le symbole, la femme se lève ; elle revêt une robe blanche et des sandales surélevées, ou *geta* ; sa coiffure est un trépied en métal dans lequel elle a fiché trois bougies allumées ; autour de son cou elle suspend un miroir qui tombe sur ses seins ; dans sa main gauche elle porte une poupée en paille, — effigie de l'amant qui l'a abandonnée ; dans sa main droite elle serre un marteau et des clous qui lui serviront pour fixer la poupée à un des arbres sacrés entourant l'autel. Alors elle prie pour la mort du traître, faisant le serment que si sa prière est exaucée elle arrachera elle-même les clous qui meurtrissent l'arbre mystique. Elle visite l'autel chaque nuit, et chaque nuit elle enfonce deux clous nouveaux, — croyant que chaque clou raccourcit la vie de son amant que le dieu frappera certainement à mort afin de sauver son arbre.

Meguro est un des nombreux endroits autour de Yédo où les citadins se rendent en troupe soit pour s'amuser, soit pour accomplir leurs dévotions religieuses. C'est pourquoi l'on peut y voir de vieux autels et d'anciens temples coloyant d'accueillantes maisons de thé, aux portes rivales desquelles Mlles Sucre, Vague de la Mer, Falaise ou Chrysanthème vous invitent de façon pressante à entrer vous reposer. Ces filles ne sont point belles à juger d'après notre idéal de beauté, mais le charme des Japonaises réside dans leur façon d'être et leurs manières gracieuses, — et la servante d'une maison de thé étant un leurre, est une artiste dans l'art du flirt en *tout bien tout honneur*. Car il ne faut pas la confondre avec les frêles beautés du Yoshiwara, ou même avec ses sœurs qui fréquentent les Ports Ouverts, — et leur influence corruptrice. Car tout étrange que cela puisse paraître, notre contact a exercé partout en Orient une influence néfaste pour les indigènes.

Dans une de ces maisons de thé on poursuit

(1) Minuit jusqu'à 2 heures du matin était représenté par le *rat* ; 2 heures jusqu'à 4 heures, par le *bœuf* ; 4 heures jusqu'à 6 heures, par le *tigre*; 6 heures jusqu'à 8 heures, par le *lièvre*; 8 heures jusqu'à 10 heures, par le *dragon*; 10 heures jusqu'à midi, par le *serpent*; 12 heures jusqu'à 14 heures, par le *cheval*; 14 heures jusqu'à 16 heures, par le *bélier*; 16 heures jusqu'à 18 heures, par le *singe*; 18 heures jusqu'à 20 heures, par le *coq*; 20 heures jusqu'à 22 heures, par le *porc*; 22 heures jusqu'à 24 heures, par le *renard*.

un commerce lucratif en vendant des petites tablettes de bois, ornées d'une seiche rose dessinée sur un fond bleu éclatant. Ce sont des ex-votos destinés à être offerts au temple de Yakushi Niurai, l'Esculape bouddhiste. Son temple se trouve vis-à-vis de la maison de thé, et l'on raconte la légende suivante au sujet de sa fondation.

Il y avait autrefois un prêtre appelé Jikaku qui, à l'âge de quarante ans, à l'automne de la dixième année de la période appelée Tenchô (en 883 après Jésus-Christ), — souffrait d'une maladie d'yeux qui l'avait attaqué trois ans auparavant. Afin de se guérir de cette maladie, il sculpta une figurine de Yakushi Nyorai à laquelle il adressa dorénavant ses prières. Cinq ans plus tard il se rendit en Chine, emportant avec lui l'effigie de son saint protecteur, qui, dans un endroit appelé Kairatsu, le protégea contre des voleurs, des bêtes sauvages et autres calamités. Là, il passa son temps à étudier les lois sacrées à la fois secrètes et révélées, et neuf ans plus tard, il fit voile vers le Japon. Tandis qu'il était en pleine mer, une tempête terrible se déchaîna et un grand poisson attaqua le navire, essayant de le chavirer, — de sorte que le gouvernail et le mât furent brisés ; or il était aussi dangereux d'avancer que de reculer, car la côte la plus proche était habitée par des démons ! Alors le saint homme pria son patron dont il portait sur lui l'image, — et tandis qu'il priait Yakushi Kyorai apparut en personne au milieu du bateau et lui dit :

— En vérité tu as voyagé loin afin que les lois sacrées puissent t'être révélées pour le salut de nombreux hommes. Prends donc mon image que tu portes sur ton sein, et jette-la dans la mer afin que le vent s'abaisse et que tu sois libéré de ce pays de démons.

On ne peut refuser d'obéir aux ordres des saints. Donc, les larmes aux yeux, le prêtre jeta dans la mer l'image sacrée qu'il chérissait si vivement. Alors le vent s'abaissa, les vagues se calmèrent et le bateau continua sa route comme tiré par des mains inconnues, jusqu'à ce qu'il parvint à bon port.

Au cours du dixième mois, le prêtre se mit en route, se fiant au pouvoir de son saint, et il parvint au port de Tsukushi sans mésaventure. Pendant trois ans il pria pour que l'image pût lui être rendue et un soir il apprit que Yakushi Nyorai lui apparaîtrait sur la plage de *Matséra*. Il se rendit donc dans la province de Hijen, et débarqua sur la plage à Hirata, où, au milieu d'un flamboiement de lumière, l'image qu'il avait sculptée lui apparut deux fois de suite à cheval sur une seiche. Ainsi l'image fut-elle miraculeusement restaurée au monde. Pour commémorer la guérison de sa maladie d'yeux, et sa préservation des dangers de la mer, et afin que ces choses fussent connues de la postérité, le prêtre établit le culte de Tako Yakushi Nyorai (Yakushi Nyorai à la Seiche), et vint à Meguro où il bâtit le temple de Fudô Sama, autre divinité bouddhique. A cette époque, il y avait une épidémie de petite vérole dans le village, et les hommes tombaient et mouraient dans la rue. Alors le saint homme pria Fudô Sama pour que l'épidémie cessât. Et le dieu lui apparut et lui dit :

— Le saint Yakushi Nyorai de la Seiche, dont tu portes l'image, désire avoir son autel dans ce village et il guérira la pestilence. Tu vas donc lui ériger un temple ici afin que non seulement la petite vérole, mais toutes les autres maladies, puissent à l'avenir être guéries par son pouvoir.

Telle est l'histoire du miracle traduite d'après un petit pamphlet très mal imprimé vendu par les prêtres du temple, dont tous les ornements, jusqu'à la lanterne en bronze suspendue au milieu de la cour, ont la forme d'une seiche, l'emblème sacré du dieu.

Où pourrait-on plus agréablement passer une chaude journée d'été qu'à l'ombre des arbres qui croissent sur les collines où se dresse le temple de Fudô Sama ? Deux jets d'eau pure surgissent du roc et sont dirigés par des conduites en forme de dragon dans un bassin de pierre, enclos d'un grillage, et sur lequel il est écrit que « nulle femme ne peut entrer ». Si vous avez de la chance, vous verrez sans doute un dévôt, tout nu sauf pour son cache-sexe, accomplissant la cérémonie appelée *Sin giyô* ; c'est-à-dire priant sous la cataracte, afin que son âme puisse être purifiée par son corps. L'hiver il ne faut pas peu de courage pour subir cette épreuve, et pourtant j'ai vu un pénitent s'y soumettre pendant plus d'un quart d'heure par une journée glacée de janvier. D'autre part, l'exercice religieux appelé Hiyaku, ou « les cent fois », et qui consiste à franchir cent fois en arrière et en avant la distance séparant deux points déterminés de l'enceinte sacrée, répétant chaque fois une prière, exige également beaucoup de patience par une chaude journée d'été. On compte les fois sur les doigts ou en plaçant un bout de paille sur le but cha-

que fois que l'on y passe. Dans ce temple particulier l'endroit désigné pour la cérémonie se trouve entre une grotesque statue en bronze de Tengu Sama, le Chien du Ciel, la terreur des enfants, monstre hideux, au nez gigantesque qu'il est bon de toucher avec ses doigts avant de se frotter le nez, — et une grande boîte brune, portant l'inscription Hiyaku Do, et qui est en général remplie de brins de paille.

Ce n'est point une sinécure d'être un bon bouddhiste, car les dieux ne sont pas facilement amadoués. La prière et le jeûne, la mortification de la chair, l'abstinence de toute boisson alcoolique, des femmes, et des mets fumés sont les seuls moyens de s'élever en grade, et d'assurer la prospérité de son commerce, la guérison d'une maladie, ou une union heureuse avec une jeune fille adorée. De plus, la foi seule ne suffira pas. Un ex-voto d'une valeur proportionnée à la faveur implorée, ou une somme d'argent pour réparer l'autel du temple, est indispensable pour gagner la faveur des dieux. Les pauvres couperont leurs cheveux tressés et les offriront, et à Horinuchi, temple très célèbre à quelques kilomètres de Yédo, on voit une corde d'environ trois pouces de diamètre et de trente-six pieds de long, entièrement faite de cheveux humains, offerts aux dieux. Elle gît, poussiéreuse et rongée par les mites dans le coin d'un hangar rempli de planches et de tableaux à côté de la pompe à incendie locale. Comme le Bouddha réprouve l'acte de tuer, nombre de vieilles femmes et d'enfants gagnent leur vie en vendant des moineaux, de petites anguilles, des carpes et des tortues que l'adorateur remet en liberté en l'honneur de la divinité, sur le territoire de laquelle coqs, poules et tourterelles apprivoisées se perchent non-molestés sur toutes les poutres, frises et encognures.

Mais de toutes les coutumes merveilleuses dont j'entendis parler par rapport aux exercices religieux des Japonais, nulle ne me parut aussi étrange que celle qui consiste à cracher sur les statues des dieux, — et en particulier sur les statues dites Ni-O, — les deux immenses statues rouges, — ou rouges et vertes, qui, comme Gog et Magog sont les emblèmes de la force et les gardiens des principaux temples bouddhistes. Les figures sont protégées par un masque en grillage, à travers lequel les dévôts, tout en priant, crachent des boulettes de papier qu'ils ont réduites en pulpe. Si la boulette se colle à la statue, le présage est excellent ; si elle tombe, c'est que la prière n'est pas acceptée. L'intérieur de la grande cloche sur le lieu de sépulture du Tycoon, et presque toutes les statues sacrées du pays sont recouvertes ainsi de ces crachats lancés par des bouches pieuses.

Je parviens par ce discours tortueux qui mène à travers les temples et les maisons de thé, au but même de mon pélerinage, — deux vieilles pierres tombales qui moisissent côte à côte dans un cimetière abandonné, envahi par des ronces et oublié par tous, sauf par ceux qui aiment à déterrer des histoires du passé. La clef est gardée par une vieille sorcière qui est presque aussi usée et moisie que la tombe qu'elle est chargée de surveiller. Obéissante à notre appel, — et espérant un pourboire dix fois plus important que celui dont elle serait gratifiée par n'importe quel indigène, elle sort en boitillant et, ouvrant la grille, nous désigne la pierre portant comme inscription : *La Tombe des Shiyoku*, — oiseaux fabuleux, vivant l'un dans l'autre, — (dualité mystérieuse contenue en un seul corps) — qui sont les emblèmes de l'amour et de la fidélité conjugale. Tout auprès il y a une deuxième pierre sur laquelle est gravée une légende plus explicite.

« A l'époque de Genroku, elle soupira après la beauté de son amant, qui était aussi beau à regarder que les fleurs. Et maintenant sous la mousse de cette vieille pierre tombale, tout d'elle a péri, sauf son nom. Parmi les changements d'un monde capricieux, cette tombe se délabre sous la rosée et la pluie, s'effritant peu à peu sous sa propre poussière ! Seule sa silhouette demeure. Etranger ! Donne une aumône pour préserver cette prière, et nous te seconderons de tous nos cœurs, — sans nous épargner ni labeur ni douleur. L'érigeant de nouveau, sauvons-là de la ruine pour les générations futures, et inscrivons-y le vers suivant : « Ces deux oiseaux, beaux comme les fleurs de cerisiers, périrent prématurément comme des fleurs arrachées par le vent avant d'être montées en graines ».

La première pierre recouvre la cendre de Gompachi, voleur et assassin, mêlée à celle de son amante, Komurasaki, qui fut enterrée à ses côtés. Ses chagrins et sa fidélité ont sanctifié l'endroit, et les personnes pieuses viennent encore brûler de l'encens devant sa tombe, qu'ils décorent de fleurs... Et la vieille histoire suivante nous contera combien elle l'aima, même dans la mort.

Il y a environ deux cent trente ans, vivait au service d'un Daimyô de la province de Inaba, un jeune homme appelé Shuzi Gompachi, qui, alors qu'il n'avait encore que treize ans, était déjà renommé pour sa beauté et pour sa bravoure, ainsi que pour son habileté à se servir des armes. Or il advint un jour que son chien eût une bataille avec le chien d'un de ses collègues du clan, et les deux maîtres, étant fort passionnés, se mirent à se disputer pour savoir quel chien avait eu le dessus. Ils se querellèrent tant et si bien qu'ils en vinrent aux coups, et Gompachi tua son adversaire. En conséquence il fut obligé de s'enfuir de son pays et de se réfugier à Yédo.

Ce fut ainsi que Gompachi commença ses voyages.

Une nuit, las et fatigué, il entra dans ce qu'il prit pour une auberge, et ayant commandé quelques rafraîchissements, il se coucha, sans deviner le danger qui le menaçait. Car cette auberge n'était autre que le lieu de rendez-vous d'une bande de voleurs, au pouvoir desquels il était tombé. Il est vrai que la bourse de Gompachi était très légère, mais son épée et son poignard valaient bien trois cents onces d'argent, — et les voleurs, au nombre de dix, les convoitaient et étaient résolus à tuer le jeune homme afin de se les approprier. Mais ce dernier dormait tranquillement sans avoir le moindre soupçon du danger qui le menaçait.

Or, au milieu de la nuit il fut réveillé en sursaut en entendant la porte à glissière donnant dans sa chambre s'ouvrir sans bruit, et se réveillant avec un effort il vit une très belle jeune fille d'environ quinze ans qui s'avança jusqu'au lit, en lui faisant signe de ne pas bouger. Et elle lui murmura à l'oreille :

— Seigneur, le maître de cette maison est le chef d'une bande de brigands qui se proposent de vous assassiner cette nuit, afin de prendre votre poignard et votre épée. Quant à moi, je suis la fille d'un riche négociant de Mekura. L'an dernier les voleurs pénétrèrent dans notre maison et firent main basse sur les trésors de mon père : ils m'enlevèrent en même temps. Emmenez-moi avec vous Seigneur, je vous en prie, et fuyons cet horrible repaire.

Elle pleurait tout en parlant, et Gompachi fut tout d'abord trop étonné pour répondre. Mais étant doué d'un grand courage, et étant de plus un escrimeur de première force, il retrouva vite ses esprits et résolut de tuer les voleurs et de délivrer la jeune fille.

Il lui répondit donc :

— Puisque vous le dites, je tuerai ces voleurs et vous sauverai cette nuit même. Seulement, quand je commencerai à me battre, fuyez et cachez-vous dehors jusqu'à ce que je vienne vous rejoindre.

La jeune fille le quitta et s'en fut se cacher. Mais il demeura éveillé, respirant à peine, à guetter. Lorsque les voleurs se glissèrent silencieusement dans la chambre, ils le croyaient profondément endormi ; il abattit le premier et l'étendit mort à ses pieds. En voyant cela, les neuf autres se mirent à jouer de leurs sabres, mais Gompachi, qui luttait désespérément, réussit à les maîtriser et les tua tous. Après s'être ainsi débarrassé de ses ennemis, il sortit et appela la jeune fille. Elle accourut joyeusement vers lui, et l'accompagna jusqu'à Mikawa où il la mena à la maison de ses parents. Lorsque les vieillards virent la fille qu'ils croyaient perdue à tout jamais, ils furent fous de joie et versèrent des larmes de bonheur. Et dans leur reconnaissance ils insistèrent pour que Gompachi demeurât auprès d'eux. Puis ayant préparé des grandes réjouissances en son honneur ils le reçurent très hospitalièrement. Mais leur fille, qui était tombée amoureuse de lui pour sa beauté et sa chevalerie, passait ses journées à songer au jeune homme. Le vieux père eut voulu adopter Gompachi, mais celui-ci refusa cette offre, car il désirait à tout prix aller à Yédo et s'engager au service de quelque noble seigneur. Il résista donc aux supplications du père et aux douces paroles de la fille, et fit ses préparatifs pour continuer son voyage. Et voyant qu'il était impossible de le détourner de son but, le vieux négociant lui fit cadeau de deux cents onces d'argent et lui souhaita tristement adieu. Mais hélas ! quel chagrin pour la fillette qui, toute secouée de sanglots, pleurait le départ de son bien-aimé. Gompachi, qui songeait plus à l'ambition qu'à l'amour, alla la trouver et lui dit :

— Sèche tes larmes, mon doux cœur, et ne pleure plus. Car je vais bientôt te revenir. En attendant, sois-moi fidèle et soigne tes parents avec une piété toute filiale.

Alors elle essuya ses larmes et se mit à sourire lorsqu'il lui promit de revenir bientôt la retrouver. Puis Gompachi partit, et parvint à Yédo en temps voulu.

Mais ses aventures n'étaient pas terminées. Un soir, très tard, en parvenant à Suzugamore, dans les environs de Yédo, il tomba sur

des voleurs de grand chemin qui l'attaquèrent croyant qu'ils auraient vite fait de le tuer. Sans se déconcerter, il tira son épée et tua deux d'entre eux, mais étant très fatigué par son long voyage, il luttait difficilement, lorsqu'un garde (1) de quartier qui passait par-là dans sa chaise à porteur, sauta à terre, et tirant son poignard vint à son aide. A deux ils eurent vite fait de mettre les voleurs en fuite.

Or, l'aimable homme qui était si heureusement venu en aide à Gompachi, n'était nul autre que Chôbei de Banzuin, le chef des *Otokodaté*, ou Société Amicale des Gardes de Yédo, renommée dans les annales de la ville, et dont la vie, les exploits et les aventures sont célèbres encore aujourd'hui.

Lorsque les voleurs eurent disparu, Gompachi se tourna vers son sauveur et lui dit :

— Je ne sais qui vous êtes, seigneur, mais je dois vous remercier de m'avoir sauvé d'un grand danger.

Chôbei lui répondit :

— Je ne suis qu'un pauvre garde, — un homme fort humble, comme vous le voyez. Et si les voleurs se sont enfuis cela est dû plutôt à la chance, qu'à mon intervention. Mais je suis rempli d'admiration pour la façon dont vous avez combattu. Car vous avez déployé un courage et une adresse bien au-dessus de votre âge.

— Vraiment ? dit le jeune homme en souriant d'aise de s'entendre louer ainsi. Je suis encore bien jeune et je n'ai guère d'expérience, suis tout honteux de ma gaucherie en matière d'escrime.

— Et puis-je vous demander, monsieur, où vous allez ?

— Je ne saurais le dire, car je l'ignore moi-même. Je suis un rônin et n'ai point de but défini en vue.

— Voilà qui est regrettable, dit Chôbei, qui éprouvait de la pitié pour le jeune homme. Pourtant, si vous excusez la témérité d'une pareille offre, je serais heureux de mettre ma pauvre demeure à votre disposition jusqu'à ce que vous ayez trouvé du service.

Gompachi accepta avec reconnaissance l'offre de son nouvel ami. Chôbei le mena donc chez lui où il le logea et l'hébergea avec la plus large hospitalité pendant plusieurs mois. Mais Gompachi, désœuvré et n'ayant plus de soucis, prit des habitudes de paresse et se mit à mener une vie dissolue. Il ne songeait plus qu'à satisfaire ses caprices et ses passions ; et il fréquenta le Yoshiwara, — le quartier de la ville réservé aux maisons de thé et de débauche, où sa belle prestance attira l'attention des beautés professionnelles dont il devint bientôt un des hôtes préférés.

Vers cette époque, les habitués du Yoshiwara commencèrent à chanter les louanges de Komurasaki, ou « Petite Poupée », — une jeune fille nouvellement venue et dont les charmes et les talents dépassaient ceux de toutes ses rivales. Gompachi entendit tellement vanter sa beauté, qu'il résolut de visiter la maison où elle demeurait et qui portait l'enseigne « Aux Trois Falaises », — afin de juger par lui-même si vraiment elle méritait tout ce qu'on disait d'elle. Un jour il se présenta donc « Aux Trois Falaises » et demanda à voir Komurasaki. On le fit entrer dans la pièce où elle se tenait, et il se dirigea vers elle. Mais lorsque leurs regards se croisèrent, ils reculèrent tous deux, stupéfaits, car Komurasaki, la célèbre beauté du Yoshiwara, n'était autre que la jeune fille que Gompachi avait sauvée plusieurs mois auparavant, du repaire des voleurs, et rendue à ses parents à Mikawa. Lorsqu'ils avaient échangé leurs vœux de fidélité, il l'avait laissée riche et prospère, l'enfant gâtée d'un père fortuné, et il la retrouvait dans une vulgaire maison de joie de Yédo ! Quel changement ! Que contraste ! Comme les richesses s'étaient envolées et les serments transformés en mensonges !

— Que signifie ceci ! s'écria Gompachi lorsqu'il se fut remis de sa surprise. Comment se fait-il que je vous retrouve ici, en train de poursuivre cette vile profession dans le Yoshiwara ? Expliquez-moi tout cela je vous prie, car il y a certainement un mystère que je ne comprends pas.

Mais Komurasaki, ayant retrouvé de façon si imprévue l'amoureux après lequel elle soupirait depuis si longtemps, était partagée entre la joie et la honte. Elle répondit en sanglotant derrière sa manche :

— Hélas, mon histoire est très triste et serait trop longue à raconter. Après que vous nous avez quitté, l'année dernière, les calamités et les revers se sont abattus sur notre maison. Lorsque mes parents furent tombés dans la misère, je me trouvai fort embarrassée ne sachant que faire pour les secourir. Alors j'ai vendu

(1) Les villes japonaises sont divisées en quartiers et chaque artisan ou commerçant est placé sous l'autorité du garde du quartier dans lequel il habite.

mon malheureux corps au tenancier de cette maison et j'ai envoyé l'argent à mes parents. Malgré cela, les malheurs ont continué à s'amoncceler sur eux, et ils sont morts de pauvreté et de chagrin. Y a-t-il dans le monde entier femme plus malheureuse que moi ! Mais maintenant je vous ai retrouvé ! Vous qui êtes fort, aidez-moi, moi qui suis si faible. Vous m'avez sauvée une fois ; je vous conjure de ne pas m'abandonner maintenant.

— C'est, en effet, une bien triste histoire, dit Gompachi très affecté par ce récit. Quelle malchance a bien pu attirer autant de malheurs sur votre maison que je me rappelle avoir vue si prospère ? Mais ne pleurez plus, car je ne vous abandonnerai pas. Il est vrai que je suis trop pauvre pour vous racheter de votre servitude, mais je pourrai du moins m'arranger pour que vous ne soyez plus tourmentée. Aimez-moi, et mettez toute votre confiance en moi.

Elle fut très consolée en l'entendant lui parler aussi doucement et elle ne pleura plus, et lui donnant tout son cœur, elle oublia son chagrin dans la joie de le revoir.

Lorsqu'il fut l'heure de se séparer, il l'embrassa tendrement et regagna la maison de Chôbei. Mais il ne put chasser l'image de Komurasaki de son esprit, et toute la journée suivante il ne songea qu'à elle. Il prit donc l'habitude de se rendre chaque jour au Yoshiwara pour la voir, et Komusaraki de son côté, comptait si sûrement sur sa visite que si un événement imprévu le retenait, elle s'inquiétait et lui écrivait pour lui demander la raison de son absence. Bientôt sa petite réserve d'argent s'épuisa, et comme, étant un *rônin*, il n'avait pas d'emploi fixe, ni, par conséquent, de moyen de gagner de l'argent, il eut honte de se présenter sans argent « Aux Trois Falaises ». C'est alors qu'un mauvais esprit s'éveilla en lui, et il sortit et commit un assassinat puis, ayant dépouillé sa victime de son argent, il se rendit au Yoshiwara.

Il n'y a que le premier pas qui coûte ; et le tigre qui a une fois goûté le sang devient dangereux. Aveuglé et affolé par son amour excessif, Gompachi continua la série de ses vols et de ses crimes ; tandis qu'extérieurement il était charmant à contempler, son cœur était celui d'un démon hideux. Son ami Chôbei le prit en horreur et le mit à la porte de sa maison, et bientôt les crimes de Gompachi devinrent notoires et il fut arrêté par des espions que le Gouvernement avait lancé sur sa piste. Ses méfaits ayant été prouvés, il fut mené au lieu d'exécution de Sugunamori, appelé le Bosquet aux Cloches, et exécuté comme un vulgaire malfaiteur.

Or, lorsque Gompachi fut mort, toute l'ancienne affection que Chôbei lui avait portée, se raviva, — et étant un homme bon et pieux, il réclama le corps et la tête et les enterra à Meguro dans le parc du temple appelé Boronji.

Komurasaki entendit les habitants du Yoshiwara bavarder sur la fin de son amant, et elle en conçut un profond désespoir. Elle s'enfuit donc en cachette des Trois Falaises, et s'étant rendue à Meguro, elle se jeta sur la tombe fraîchement creusée. Elle pria longuement et elle pleura amèrement sur la tombe de celui qu'elle avait tant aimé malgré ses fautes. Puis, tirant un poignard de sa ceinture, elle le plongea dans son sein et mourut. Lorsqu'ils constatèrent sa mort, les prêtres du temple furent très surpris par la fidélité amoureuse de cette jolie fille, et prenant pitié d'elle, ils la placèrent aux côtés de Gompachi dans le tombeau de celui-ci, sur lequel ils érigèrent la pierre que nous y voyons encore aujourd'hui, et portant les mots « La Tombe des Shiyoku ». Et les habitants de Yédo continuent à visiter ces lieux et à louer la beauté de Gompachi, et la piété filiale et la fidélité de Komurasaki.

A. Mitford,
Traduit de l'anglais par
Marc Logé.

LE QUATRIÈME CENTENAIRE DU COLLÈGE DE FRANCE

LES ÉTUDES MÉDIÉVALES AU COLLÈGE DE FRANCE (1)

J.-J. Ampère était encore en fonctions quand, en 1853, Paulin Paris entra au Collège de France, pour y occuper la chaire de Langue et littérature françaises du moyen âge, qui venait d'y être créée. Paulin Paris était venu à ces études sous la poussée d'une vocation en-

(1) Voir la *Revue Bleue* du 19 septembre 1931.

thousiaste qui, des lettres contemporaines, auxquelles il n'accordait qu'une faible estime, l'avait fait remonter vers les époques plus anciennes, d'abord vers les classiques qu'il admirait, puis, de proche en proche, vers les auteurs du moyen âge, dont il devint l'ami fervent. Les vocations de cette sorte sont de bon augure : elles annoncent les ouvriers actifs, qui mettent tout leur cœur à la besogne et qui savent ressentir l'intérêt profond de leur étude. Les lectures régressives de Paulin Paris l'avaient amené, en fin de cours, jusqu'au XIIe siècle, où il avait découvert l'intense foisonnement des œuvres de toute espèce qui levèrent en ce temps-là. Il s'était aperçu que les œuvres françaises de cette époque avaient marqué les débuts d'une longue tradition, dans laquelle, plus tard, les œuvres des renaissances italienne, espagnole et anglaise n'étaient venues s'insérer que comme des greffes. Il comprit aussitôt qu'un immense domaine s'offrait à l'exploration, que d'inappréciables trésors y étaient accumulés ; et dès 1826, dans son *Apologie de l'école romantique*, il déplorait l'oubli où tant de richesses avaient sombré. Pour sa part il s'engagea, à partir de cette date, dans des recherches de longue haleine, auxquelles il consacra le labeur de toute sa vie. Il était entré en 1828 à la Bibliothèque du roi : son service l'attachait au département des manuscrits, où il demeura jusqu'en l'année 1872, providentiellement placé à proximité d'une des sources d'information les plus riches du monde.

Beaucoup des travaux publiés par Paulin Paris sont aujourd'hui dépassés, beaucoup d'entre eux, purement descriptifs, ont le caractère d'assez froids dépouillements. Mais il y aurait injustice à méconnaître la grande utilité d'une œuvre sans laquelle les acquisitions ultérieures de la critique n'auraient pas été possibles. Personne, en son temps, n'a dominé la littérature française du moyen âge d'une vue plus étendue ; personne n'a fait davantage pour en répandre la connaissance. Des publications de textes ; des notices sur des auteurs et des œuvres de toute sorte ; sept volumes, publiés de 1836 à 1848 sous le titre *Les manuscrits français de la Bibliothèque du Roi*, où ont été dépouillés près d'un millier de manuscrits ; dans les huit volumes de l'*Histoire littéraire de la France*, parus à partir de 1841, une contribution personnelle qui constitue, en nombre de pages, plus du tiers de l'œuvre : c'est là le fruit d'une activité non seulement infatigable, mais féconde et qui a marqué profondément dans l'histoire de nos études. A la Commission de publication de l'*Histoire littéraire*, Paulin Paris avait, en 1838, remplacé Daunou, devenu secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : c'est à lui que revient, pour une bonne part, le mérite d'avoir aussitôt ouvert largement aux lettres françaises proprement dites des portes qui, jusque là, leur avaient été fermées. Et pour ne pas citer nombre d'études particulières qui mettaient pour la première fois en lumière certains grands noms de notre histoire littéraire, c'est à lui que remontent les plus anciennes recherches d'ensemble qui aient été faites sur la poésie lyrique ainsi que sur les chansons de geste. En somme, une grande œuvre d'exploration et de découverte.

*
* *

C'est assez la louer que de la définir ainsi. Mais il est naturel qu'elle n'ait pu atteindre une profondeur égale à son étendue.

D'abord, les études de langue n'y tenaient aucune place, juste au moment où, pourtant, la linguistique romane inaugurait sa brillante carrière. L'élan de curiosité, qui vers 1820 avait entraîné les auteurs et le public vers les choses du passé, répondait à un instinct quelque peu superficiel, à un besoin d'imagination plutôt que d'intelligence, et l'histoire, à ce moment-là, procédait de la poésie autant que de la science. Mais, bientôt, cet engouement, inspiré par l'amour des spectacles nouveaux et des images inédites, s'était effacé devant une forme plus austère de la curiosité : le désir de comprendre et d'expliquer. On vit alors l'histoire descriptive et pittoresque le céder, peu à peu, à une histoire qui aspirait, avant tout, à être une science, la plus haute des sciences, celle qui permettait de saisir, en ses manifestations immédiates, sinon en son essence, le principe de lumière établi au centre des choses : l'esprit humain. Et comme les événements de l'histoire politique et de ses annexes prennent trop souvent l'apparence de phénomènes isolés, contingents, réfractaires aux lois, l'effort de la réflexion érudite, par besoin d'atteindre au plus général et au plus constant, se tourna vers un objet qui paraissait ferme et instructif entre tous : le fait linguistique.

Or Paulin Paris, qui avait à enseigner la langue et la littérature françaises du moyen âge, n'était pas un linguiste. C'est en dehors de ses

vues que se produisirent les grandes initiatives des philologues allemands ses contemporains. Au Collège de France, si quelqu'un était alors capable de traiter avec compétence de quelques-uns des problèmes que posait l'histoire de l'ancien français, c'était Michel Bréal, qui enseignait dans cet établissement depuis 1865, date où Victor Duruy y avait transféré la chaire de grammaire comparée de la Sorbonne.

D'autre part, l'œuvre de Paulin Paris était limitée aux seuls écrits de langue française, dont l'histoire, cependant, n'est pas une histoire isolée. Emerveillé, comme beaucoup de ses contemporains, par la découverte de cette vaste littérature presque inédite, Paulin Paris avait versé dans un excès contraire à celui de l'âge précédent : il négligea la littérature de langue latine et, par une conséquence naturelle, il se désintéressa de tout le système d'idées dont cette littérature avait été le principal véhicule. Quand il fallut, dans l'*Histoire littéraire de la France*, assurer à certains écrivains la place qui leur revenait, bien qu'ils ne fussent ni romanciers ni poètes, ce ne fut point Paulin Paris qui s'en chargea : ce fut un autre professeur du Collège de France : Ernest Renan. Renan avait débuté, en 1847, par la publication d'un mémoire sur l'étude de la langue grecque au moyen âge ; il était l'auteur d'une thèse sur Averroès et l'averroïsme, parue en 1852, où, traitant un point d'histoire de la philosophie médiévale, il avait manifesté sa curiosité pour les formes de pensées contraires à l'orthodoxie ; il possédait des choses du moyen âge en général un sentiment très fin : c'est lui qui composa, pour le tome XXIV et l'*Histoire littéraire*, le Discours sur l'état des beaux-arts au XIVe siècle ; et c'est encore lui qui traita, par la suite, de plusieurs auteurs curieux par leur attitude d'esprit, comme Jean Duns Scot, l'adversaire de saint Thomas, comme Pierre du Bois, ce pamphlétaire qui prêchait la réforme de l'Eglise et de l'Etat, comme divers autres personnages de l'entourage de Philippe le Bel.

Ce qui faisait défaut aux travaux de Paulin Paris, ce sont les travaux de son fils, Gaston Paris, qui devaient tout à la fois le mettre en évidence et y suppléer. A la différence de son père, qu'il remplaça comme professeur au Collège de France en 1872, Gaston Paris, dès le début de sa carrière érudite, montra une curiosité particulière pour les questions de linguistique. Sa thèse de l'Ecole des Chartes, imprimée en 1872 et dédiée à Diez, s'intitulait *Etude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française*. Dix ans plus tard, il donnait une édition de la *Vie de saint Alexis*, qui prouvait une connaissance de l'ancien français extraordinairement en avance sur celle de ses contemporains. Et par la suite, ce même goût s'affirma dans d'innombrables notes ou articles relatifs à l'étymologie ou à la grammaire, ainsi que dans la traduction de la *Grammaire* de Diez, qu'il donna de 1872 à 1874, avec la collaboration d'Auguste Brachet et d'Alfred Morel-Fatio.

En ce qui concerne la littérature proprement dite, c'est peut-être sous l'influence de son père que la vocation de Gaston Paris s'éveilla ; mais c'est aussi, pour une part, en réaction contre les tendances d'esprit de son père que s'orientèrent les préférences de sa propre pensée. Paulin Paris avait plutôt le goût des lettres que celui de l'histoire. Devant les œuvres qu'il exhumait, il éprouvait les joies d'un lecteur curieux, amusé par la nouveauté et qui ne cherchait guère au delà. Les problèmes d'origine, de chronologie, de filiation restaient généralement étrangers à ses préoccupations. Bien que, parfois, il ait heureusement touché à quelque point d'histoire, il s'en tenait volontiers aux modes de classification les plus simples ; sa forme d'esprit ne le portait point vers les tâches où prévaut la nécessité d'organiser ; et c'est son fils qui a écrit de lui qu'il lui arrivait « de croire l'objet de son étude simple et clair pour tout le monde, parce qu'il l'avait rendu tel pour lui, au risque peut-être d'en éliminer les éléments importants ».

Une telle remarque, qui n'était pas de pure critique, exprimait plutôt, de la part de Gaston Paris, une leçon qu'il s'adressait à lui-même. Il possédait la culture étendue qui avait un peu manqué à son père. Son esprit, naturellement élevé, embrassait de larges horizons. L'étude de la linguistique lui avait enseigné que la langue française était une langue romane entre plusieurs autres langues romanes, qu'il existait une « Romania », où la langue latine, mère commune, avait donné naissance à un faisceau de langues parallèles. L'étude des diverses littératures européennes lui avait enseigné, d'autre part, que des relations étroites les avaient unies entre elles ; et il n'ignorait pas qu'en Allemagne, si Diez avait été peu suivi, nombre de germanistes s'étaient mis à l'étude de l'ancienne littérature française, parce qu'ils avaient

senti, après Uhland, l'importance de cette littérature pour l'explication de la littérature germanique. Qu'était-ce à dire, sinon que le cadre de la seule littérature française ne pouvait satisfaire les besoins d'une intelligence désireuse de comprendre les choses à plein ? Il fallait comparer : comparer dans le temps et dans l'espace. Il fallait se plonger dans les problèmes que posait la comparaison. Et dès 1865, à l'âge de vingt-cinq ans, Gaston Paris publiait son *Histoire poétique de Charlemagne*, qui, sur certains points, ne peut plus prétendre aujourd'hui à une information satisfaisante, mais qui frappe encore d'étonnement et qui prête aux plus utiles réflexions par l'art de poser et de traiter un sujet dans toute son ampleur, par l'aptitude à en saisir tous les aspects, à profiter des moindres indications d'un texte pour ouvrir de vastes aperçus sur les choses, par la rigueur, par la probité, par le sentiment des nuances, par la limpidité de l'esprit qui l'a conçu.

On ne peut calculer ce que les études médiévales ont dû à la production personnelle de cet homme, à ses livres, à ses articles, à ses comptes rendus d'ouvrages composés par d'autres et qu'il reprenait à fond en des articles plus ou moins développés, où se condensait la substance d'une œuvre nouvelle, originale et lumineuse : la sienne. Mais le rayonnement de son action s'est aussi manifesté par des entreprises où il conviait à une œuvre commune tous les talents intéressés aux mêmes objets que lui : telle la *Revue critique d'histoire et de littérature*, qu'il fonda en 1867 avec Paul Meyer, Charles Morel et Hermann Zotenberg ; telle la revue d'études romanes intitulée *Romania*, qu'il fonda en 1872 avec Paul Meyer ; telle la Société des anciens textes français qu'il fonda en 1875 avec le même Paul Meyer.

Une telle œuvre se laisse à peine mesurer, surtout quand on sait à quel point l'influence personnelle du maître a débordé l'influence de ses écrits. Ses disciples ont peuplé les chaires magistrales de l'Europe et de l'Amérique. L'œuvre de centaines de savants a eu la sienne pour point de départ. Et si les études romanes ont atteint à ce degré de force qui les a distinguées parmi beaucoup d'autres disciplines, c'est à son grand nom qu'elles doivent, en grande partie, ce bonheur.

Parler de Gaston Paris, c'est souvent s'obliger à parler simultanément de Paul Meyer, qui fut son collaborateur direct à la *Revue critique*, à la Société des anciens textes français, à la *Romania*. Paul Meyer entra au Collège de France quatre années après Gaston Paris, en 1876, et succéda à Edgar Quinet dans la chaire de Langues et littératures de l'Europe méridionale. Il s'était imposé, pour cet enseignement, par sa connaissance du provençal, où, dès l'âge de vingt ans, en 1860, il avait affirmé sa maîtrise en publiant un texte récemment découvert. Son édition du roman de *Flamenca* avait paru en 1865. Et jusqu'au terme de sa carrière il resta l'homme le mieux informé de notre littérature méridionale.

Mais la compétence de l'érudit ne se bornait point au domaine provençal, et la majeure partie de ses travaux a eu pour sujet la littérature de langue française. C'est ce que prouve, par exemple, son livre sur les ouvrages français dont l'histoire d'Alexandre le Grand a fourni la matière ; c'est surtout ce que prouvent ses nombreuses éditions de textes : éditions de chansons de geste, éditions de romans.

Or, le travail d'édition auquel se livrait Paul Meyer ne consistait pas seulement à débrouiller des textes plus ou moins difficiles. Presque toujours, ce qui l'incitait à s'occuper, pour l'éditer, de telle ou telle œuvre, c'était la nouveauté du document, la découverte qu'il avait faite d'un manuscrit ou de manuscrits importants. C'était là qu'il se passionnait ; et c'était là, en effet, qu'il excellait. Il s'entendait admirablement à trouver le gîte des originaux et sa vie s'est passée à les poursuivre. Quand Paulin Paris avait entrepris le dépouillement des manuscrits de la Bibliothèque du roi, il n'avait fait qu'enregistrer, au fil de lectures capricieuses, les résultats d'une expérience limitée à un seul et unique dépôt. Paul Meyer élargit immensément le champ de son enquête, et la connaissance qu'il avait acquise des bibliothèques anglaises en particulier le mit sur la voie d'importantes trouvailles : trouvailles qui n'étaient plus, dans son cas, le fait du hasard, mais qui résultaient d'une information méthodique, d'inductions savamment calculées, comme il arriva quand il découvrit l'*Histoire de Guillaume le Maréchal*.

Que deux aspects de la recherche érudite, sensiblement différents l'une de l'autre, aient été simultanément représentés dans la même maison par deux hommes, comme Gaston Paris et Paul Meyer, qui, inspirés d'un amour égal

du vrai, n'avaient d'absolument commun que cette noble passion et le respect qu'ils se portaient l'un à l'autre : le Collège peut s'en féliciter comme d'une fortune où il a trouvé honneur et force.

*
* *

L'extrême éclat que les travaux de Gaston Paris et de Paul Meyer donnèrent aux études romanes se prolongea, au XXe siècle, brillamment renouvelé, dans l'œuvre de successeurs qu'il n'est pas de notre plan de nommer ici. Mais, au temps même où florissait leur activité, les études médiévales ne s'absorbaient pas tout entières dans des études de langue et de littérature romanes. C'est dans le domaine plus large des antiquités nationales que s'est exercée la recherche de plusieurs autres professeurs du Collège de France, parmi lesquels Jacques Flach, qui se consacra particulièrement aux origines de l'ancienne France et à l'histoire du droit médiéval, et Auguste Longnon, qui apporta à une discipline nouvelle les ressources d'une rare originalité d'esprit. Longnon avait été conduit aux études historiques par une vocation que tout, dans les conditions matérielles de son existence, était destiné, semble-t-il, à étouffer. Il était fils d'artisan et destiné lui-même à devenir artisan. Mais, très jeune, il s'était pris pour la recherche historique d'un goût que personne ne lui avait enseigné et qui n'était que plus irrésistible : mystérieux appel des choses du passé, qui, dans son cas, trouve une explication, quand on sait ce qu'il y avait chez son père de grâce morale, de délicatesse et de noble simplicité. Héritier privilégié de vertus qui sont l'ornement traditionnel du peuple de France, il pouvait éprouver le désir de pénétrer un passé complexe et lointain dont il se sentait, plus ou moins clairement, le bénéficiaire. L'histoire l'appelait ; et du premier coup il fit choix, pour les explorer, de terres presque entièrement nouvelles. Il donna, en 1869, une édition du *Livre des vassaux de Champagne et de Brie* que Thibaut IV avait fait composer en 1222 ; et cet ouvrage attira aussitôt l'attention. Sur l'histoire des dénombrements analogues exécutés antérieurement, sur la formation et l'organisation du comté, l'éditeur apportait les lumières d'une ferme et intelligente érudition ; mais ce qui frappa surtout les connaisseurs, ce fut un art d'identifier les noms de lieux qui apparaissait comme une révélation. La critique salua le « rare génie géographique » du jeune auteur ; et l'on peut, en effet, considérer que Longnon venait de jeter les bases de cette géographie historique de la France qu'il devait ensuite enseigner au Collège. Certes, les mérites ne manquent point, non plus, dans les travaux qu'Ernest Desjardins, titulaire, à partir de 1886, de la chaire d'épigraphie et d'antiquités romaines, consacra, pour sa part, à la géographie historique de la Gaule. Mais c'est Longnon qui, joignant à une grande sûreté d'esprit, les ressources de la science phonétique pratiquée par les romanistes, mit fin au jeu des étymologies fantaisistes dont les historiens avaient été trop longtemps les dupes. Ses *Etudes sur les « pagi » de la Gaule*, les remarques critiques par lesquelles il ruina l'édition tant attendue des *Diplômes mérovingiens* par Pertz, sa *Géographie de la Gaule au* XIe *siècle*, son *Atlas historique de la France*, ses cours du Collège de France sur les noms des lieux de la France, leur origine, leur signification, leurs transformations : ce sont quelques-uns de ses travaux dont l'énoncé ne suffit pas à exprimer la portée. Longnon avait, en somme, fondé une science nouvelle, la toponymie ; et cette science a ouvert à l'histoire des horizons nouveaux : car elle permettait de suivre, au cours des temps, la formation et les variations des domaines, des provinces, des Etats, de saisir la signification d'une foule d'actes politiques, de comprendre en ses actes successifs la formation de l'unité française. Et cette même science, de surcroît, offrait à l'histoire littéraire la plus efficace des aides. On en tint la preuve quand une étude des noms de lieux fournit à Longnon lui-même une occasion de renouveler la biographie de François Villon et l'engagea, par une heureuse extension de sa curiosité. Bel exemple, cette œuvre, de ce que peut, pour éclairer l'histoire, une pensée originale et forte, développée pendant le cours de toute une vie de labeur.

*
* *

Toutes les idées et tous les sentiments qu'a suscités le moyen âge ne se résument pas dans l'œuvre, pourtant si riche et si diverse, dont nous venons de définir les grandes lignes. Que ne faudrait-il ajouter à cette rapide esquisse s'il n'était pas interdit ici de parler des vivants!

Et même en se bornant au passé, que ne faudrait-il encore rappeler de tant de travaux érudits, de tant d'efforts de l'art et de la littérature ! Les grandes créations du moyen âge dans tous les domaines de la pensée et de l'imagination, ont exercé une influence extraordinairement profonde sur nos romanciers, nos poètes, nos architectes, nos musiciens.

Mais c'est la convention de la présente étude que nous nous limitions à l'œuvre de ceux qui, dans le passé, ont enseigné au Collège de France.

Ces savants, à eux seuls, forment un groupe imposant, dont l'activité, soutenue au cours de longues années, a commencé beaucoup plus anciennement qu'on ne l'imagine d'ordinaire. Ils ont compris, dès le XVIIe siècle, l'intérêt qui s'attachait à une tradition humaine et nationale qui ne datait pas seulement du XVe siècle, et qui, si elle remontait à l'antiquité, n'avait point traversé le moyen âge sans en avoir été profondément marquée. Un Baluze le savait, dès le temps de Louis XIV. Et sa clairvoyance supérieure a ouvert des routes qui ne devaient plus rester désertes : il avait inauguré un ordre d'études nouveau ; l'érudition médiévale allait prospérer, ingénieusement cultivée et déjà féconde en résultats avant que s'ouvrît l'ère particulièrement brillante au XIXe siècle.

Il est vrai qu'au Collège de France même, Baluze n'a pas eu de successeur ; et l'homme dont les travaux devaient s'appliquer, un siècle plus tard, aux sujets les plus proches des siens, je veux dire Daunou, y apporta une disposition d'esprit entièrement nouvelle. C'est qu'en effet, de règle constante, il n'y eut jamais au Collège, parmi ceux qu'intéressa le moyen âge, deux maîtres qui se soient ressemblé. Tous ont eu le don de l'originalité ; tous ont été des initiateurs, tous ont enrichi la science, non seulement parce qu'ils ont pratiqué des méthodes efficaces, mais parce qu'ils ont créé la matière même d'études nouvelles. Le moyen âge, chacun d'eux en a révélé un aspect inconnu, et souvent un aspect dont le moyen âge lui-même n'a pas eu conscience. Le moyen âge, ils ne l'ont pas retrouvé : il n'était pas perdu. Le moyen âge n'a pas été leur découverte : il a été leur invention. Et c'est là le mérite particulier de ce XIXe siècle, où la plupart d'entre eux ont vécu.

Mais il ne faudrait pas s'imaginer que tant d'initiatives différentes, poussées en toutes sortes de directions et selon la fantaisie des génies individuels, se soient anarchiquement dépensées. Les maîtres qui ont enseigné au Collège, quelque diversité ou quelques contrastes qu'accusent leurs travaux, ont été presque tous pénétrés d'un même esprit, qui les désigne comme les membres d'une même famille. Ils ont été animés d'une même curiosité pour l'inconnu, d'un même désir d'en découvrir les mystères, d'un même besoin d'enrichir la science, sans autre préoccupation que de voir juste et vrai. C'est pourquoi la lignée des médiévistes dont nous avons cité les noms est vraiment une lignée. Certes, la plupart d'entre eux ont servi leurs études bien avant d'entrer dans cette maison ; et souvent, après y être entrés, ils les ont encore servies par une activité qui n'était pas strictement de leur fonction professorale. Mais les mouvements de leur activité autour de certaines idées, leur foi en certains principes, leur communion en un même idéal, portent la marque du groupe et veulent, pour cette raison, être considérés d'ensemble. Etienne Baluze eût reconnu Auguste Longnon pour l'un des siens ; et de l'un à l'autre la chaîne est continue. Qu'elle vive, Messieurs, cette tradition, et qu'elle se perpétue : nous pouvons être certains que nul n'y perdra.

EDMOND FARAL.
Professeur au Collège de France.

LE GRAND ARNAULD (1)

Après la mort de M. d'Andilly, il ne restait plus au docteur qu'un frère, l'évêque d'Angers, qu'il eut à cette époque la consolation d'aller voir.

Pour lui, sa santé altérée, et surtout les terribles crises d'asthme auxquelles il était sujet, ne lui permettaient pas de résider habituellement à Port-Royal des Champs. Il demeurait donc à Paris dans le faubourg Saint-Jacques, où il se plaignait pourtant de ce qu'il appelait « la servitude des visites ». « Pour une agréable, constatait-il, il y en a quatre d'importunes. »

« Je suis visité plus que je ne voudrais, écri-

(1) Voir la *Revue Bleue* du 19 septembre 1931.

vait il à son neveu Pomponne ; je vous assure que j'en suis fort importuné et que je serais bien aise que cela fût autrement. Mais j'ai beaucoup de personnes de qualité qui sont mes parents et mes amis ; leur fermerai-je la porte ? Le ferai-je à des évêques quand ils me font l'honneur de me venir voir ? J'ai quelque réputation dans le monde ; cela m'attire jusqu'à des Allemands (1), des Anglais, etc. Ce que j'ai écrit contre les huguenots fait que bien des gens qui pensent à se convertir s'adressent à moi... On me croit plus habile que je ne suis, et sur cette imagination, plusieurs d'entre les savants en toutes sortes d'arts et de sciences, me viennent voir pour me faire part de leurs pensées. »

Entre ces visiteurs, j'entends les agréables, il y eut Boileau, qui devint un des plus chers amis du docteur, auquel il dédia en 1673, sa troisième Epître, celle sur la *Mauvaise Honte* (2). On raconte à ce sujet, qu'Arnauld était en visite chez Boileau, quand celui-ci lui lut l'épître. Le poète disait admirablement bien. Arrivé au vers (devenu proverbe) :

Le moment où je parle est déjà loin de moi,

« il le récita d'un ton si léger et si rapide, écrit Sainte-Beuve, qu'Arnauld, transporté et assez neuf à l'effet des beaux vers français, se leva brusquement de son siège et fit deux ou trois tours de chambre, comme pour suivre ce moment qui fuyait. »

Ce fut le même Boileau qui, en 1677, eut la joie de ramener au docteur, c'est-à-dire à tout Port-Royal, Racine repentant et bientôt pardonné.

L'abbé de Rancé, s'il ne put être, durant l'heureuse accalmie, un des visiteurs d'Arnauld, en fut du moins visité à la Trappe, et lui témoigna alors une amitié qui s'obscurcit quand revinrent les mauvais jours.

Cela ne tarda pas, hélas ! Dix ans n'étaient pas révolus depuis la conclusion de la paix, que les maladresses des uns, l'animosité des autres, en sapaient l'édifice fragile, auquel, en 1679, la mort de Mme de Longueville porta le dernier coup, réveillant immédiatement contre Port-Royal de nouvelles rigueurs qui ne désarmèrent plus.

(1) Entre autres Leibnitz.

(2) Arnauld, certes, pouvait accepter cette dédicace, alors qu'il fallut de véhémentes interventions d'amis pour empêcher le naïf La Fontaine de lui dédier un de ses Contes.

Arnauld fut un des premiers inquiétés. Madame de Longueville était morte depuis trois semaines à peine, quand M. de Pomponne avertit son oncle que le Roi trouvait mauvais que l'on continuât chez lui les réunions d'amis naguère tenues chez la duchesse. Très peu après, l'archevêque de Paris, Harlay de Champvallon, qui n'ignorait pas comment Arnauld jugeait sa scandaleuse conduite, lui signifia, toujours au nom du Roi, d'avoir à quitter son domicile du faubourg Saint-Jacques. Et comme, pour obéir à cet ordre, le docteur s'était retiré à Fontenay-aux-Roses, un ami haut placé, le duc de Montausier, le prévint secrètement que, sa liberté étant menacée, il lui conseillait de quitter le royaume au plus tôt.

Arnauld hésita, non sur le départ qu'il comprenait forcé, mais sur la direction à prendre. Sans doute eût-il été bien inspiré en gagnant Rome, où le pape Innocent XI, alors régnant, et qu'on disait à demi-janséniste, lui avait naguère fait entrevoir la pourpre. Il me paraît certain, la lettre du cardinal Cibo en fait foi, qu'Arnauld l'eût en effet reçue, si, dans l'affaire de la Régale, il eût, contre Louis XIV, pris le parti de la papauté. Mais j'ai dit quel loyaliste impénitent il était. Ce fut précisément cette affaire de la Régale, alors dans toute son acuité, qui le détourna d'aller à Rome et lui fit choisir comme lieu d'exil la Flandre autrichienne. Faute politique, certes, mais bien conforme au caractère du docteur.

Le 17 juin 1679, c'est-à-dire deux mois après la mort de Mme de Longueville, Arnauld quittait la France qu'il ne devait pas revoir. Il avait alors 67 ans. Devant lui désormais, et pour sa vieillesse, il n'y avait plus de patrie; c'était l'exil, l'isolement, la pauvreté aussi. N'importe ! « Le plaisir d'écrire en liberté lui tint lieu de tout » a noté Voltaire dans son *Siècle de Louis XIV*.

Cet isolement fut encore plus grand qu'il ne l'avait prévu. A Bruxelles, où il se rendit après Mons, il retrouva Nicole qui l'avait précédé, mais ce fut là qu'eut lieu leur séparation. Le doux moraliste, bien que sensiblement plus jeune que son ami (1), avait l'âme moins trempée, la perspective d'un exil sans fin l'effraya, et désirant lui-même revenir en France, il s'efforça d'y résoudre Arnauld, en lui représentant que l'archevêque de Paris serait très flatté d'être pris comme arbitre. Le grand lutteur s'y refusa; il estimait trop peu M. de Harlay pour jamais

(1) Il avait treize ans de moins.

s'adresser à lui : « C'est une grande entreprise, dites-vous, pour un homme de mon âge, répondit-il à Nicole, de me réduire à une vie cachée pour le reste de mes jours. Au contraire : *Fortem facit vicina libertas senem* (l'approche de sa liberté fortifie le vieillard). J'ai bien plus, ce me semble à espérer de la miséricorde de Dieu en lui sacrifiant ce qui me reste de vie, et m'exposant pour servir l'Eglise à la passer avec moins de commodité et de repos, que si j'avais acheté ce repos par des visites à celui qui l'opprime. »

J'ai dit d'Arnauld à trente ans, qu'il avait l'âme d'un chevalier. Convenons qu'il n'était pas changé et que les années le laissaient toujours aussi droit, toujours aussi fier, toujours aussi généreusement passionné.

Les deux hommes se séparèrent donc en s'embrassant, Nicole revint en France, où son silence assura sa tranquillité, et s'il fut alors trop sévèrement jugé par quelques-uns, du moins trouva-t-il dans Arnauld le plus dévoué des défenseurs. Seize ans plus tard, il devait le suivre de peu dans la tombe et souhaiter pour sa propre dépouille un refuge à Port-Royal près du cœur de son ami.

Mais revenons à l'exilé. Trois mois après son départ de France, le 16 septembre 1679, il rédigea le manifeste qui ne devait paraître qu'après sa mort sous le titre de *Testament spirituel*. C'est un scrupuleux examen de conscience où, seul devant Dieu, à qui il s'adresse, il repasse avec les circonstances notables de sa vie, ses œuvres principales, affirmant qu'il n'en a fait aucune que par devoir, et avec la certitude d'être demeuré fidèle enfant de l'Eglise. S'il déplore les luttes auxquelles il a dû prendre part, il dépose au pied de la Croix tout ressentiment contre ses adversaires, demeurant, avec l'aide d'en haut, « sans remords pour le passé, sans ennui pour le présent, sans inquiétude pour l'avenir. » Le seul sacrifice qui lui soit rude, la séparation d'avec ses amis, il l'offre au divin Maître : « Dites à mon âme que vous êtes son Dieu et son Sauveur, écrit-il en terminant, et qu'ayant par votre grâce quitté tout pour vous, vous me tiendrez lieu de tout en quelque état que je me trouve.

« C'est dans cette espérance que je me repose et que je finis le compte que j'ai cru vous devoir rendre des dispositions de mon âme, afin qu'elles soient un jour connues de vos serviteurs et de mes frères qui sont enfants comme moi de votre Epouse, la Sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, dans le sein de laquelle je proteste encore une fois que je veux vivre et mourir. »

C'est là un texte éloquent, qui dénote un singulier hérétique. Le pape Innocent XI ne le jugeait certes pas tel, en lui accordant par un bref spécial, quand il connut l'incertitude de son existence, l'autorisation de dire la messe chez lui, partout où il se trouverait.

Quinze ans, en effet, et sans qu'il me soit possible d'entrer dans le détail de cette vie nomade où le visitèrent tour à tour : M. de Sainte-Marthe, M. du Vaucel, M. de Tillemont, M. de Pontchâteau ; il erra de Flandre en Hollande, s'appelant lui-même avec une douce ironie : l'abbé de Sanlieu, tantôt à Gand, tantôt à Liège, tantôt à Bruxelles, tantôt à Delft, tantôt à Utrecht, où le reçut l'évêque de Castorie, M. de Neercassel ; se fixant tour à tour dans l'une ou l'autre ville suivant que le séjour lui en paraissait possible : « Mais on pourra bien mourir des fatigues et des travaux qui accompagnent une vie errante, écrivait-il en 1680, à la fin de son livre contre le docteur Mallet. L'évitera-t-on quand on serait le plus à son aise ? Un peu plus tôt ou un peu plus tard ? Qu'est-ce que cela quand on le compare à l'éternité ? »

L'éternité ! c'était le seul terme qu'il assignait à son labeur, la seule demeure permanente dont il se promettait la jouissance : « Pour me reposer, répondit-il un jour qu'on l'y engageait, n'aurai-je pas toute l'éternité ? »

Et sans doute, alors, passait dans sa pensée le souvenir de ses chers morts, de la Mère Angélique et de ses cinq autres sœurs, toutes parues devant Dieu. Mais en attendant l'heure, il continuait à batailler, prenant de loin une part toujours généreuse, sinon toujours habile, aux événements en cours. Dans l'affaire de la Régale, dans celle des Quatre Articles, lors de la Révocation de l'Edit de Nantes, il ne put se tenir de dire son mot, et ce mot fut souvent un volume dont la teneur désobligea tour à tour le Roi, le Pape, et les Réformés.

Résultats fâcheux, certes, mais qui n'inquiétaient pas le vieux docteur ; il s'était exilé pour rester libre, et estimait que garder le silence quand le cœur parle est la plus lâche des fuites : « Je veux bien souffrir les incommodités de ma retraite, écrivait-il ; qu'on ne m'en envie pas les avantages. Le plus grand que j'y trouve est de n'être point obligé de faire la cour à personne, et de ne point parler par politique contre ce que j'ai dans le cœur. »

Il était impossible qu'un homme de cette trempe s'accommodât avec l'archevêque de Pa-

ris. On dit que M. de Harlay avisa aux moyens de le faire appréhender, même à Bruxelles ; ce qui provoqua cette remarque spirituelle de Boileau : « Le Roi est trop heureux pour trouver M. Arnauld. »

Mais, en France, d'autres à son sujet perdirent la liberté, notamment l'oratorien du Breuil qui, arrêté en 1682, mourut après quatorze ans d'une inique captivité, coupable seulement d'avoir reçu des ballots de livres du docteur. On imagine combien de pareils actes blessaient douloureusement l'exilé, que frappèrent bientôt après des deuils cruels, surtout en 1684, quand moururent successivement, à six semaines d'intervalle, ses neveux Le Maître de Saci et Arnauld de Luzancy, et, entre les deux, sa nièce tant aimée, sa chère correspondante, l'abbesse de Port-Royal, Angélique de Saint-Jean, dont il voulut, sinon écrire entièrement, du moins, revoir et signer l'éloge funèbre.

La même année, les affectueuses démarches du duc de Roannez auraient dû amener son retour en France. L'archevêque de Paris y consentait. Mais le noble vieillard ne voulut entendre parler d'aucun arrangement où ne fût pas stipulé l'élargissement du Père du Breuil : « Il n'y a point d'homme d'honneur, écrivit-il au duc, qui puisse me conseiller de sortir de ma retraite, tandis que des personnes qui souffrent pour moi seront retenues prisonnières ou réduites à se cacher... Il me serait bien doux de revoir mes autres amis ; mais de quel front oserais-je être à mon aise et en liberté tandis que ces personnes souffriront ou par la fuite ou dans les prisons. Et comment pour ménager quelque repos et quelque sûreté dans le peu de temps qui me reste à vivre, pourrais-je me résoudre à paraître à 73 ans, traînant une vieillesse inutile et honteuse au milieu de mes amis souffrants et abandonnés et de mes ennemis triomphants ? »

Le comte d'Armagnac, grand écuyer de France, auquel l'archevêque conta cette réponse d'Arnauld, lui répondit : « Je ne l'en estime que plus. Il agit en honnête homme. »

Près de cet honnête homme encore plus grand par le cœur que par l'esprit, et dont le fidèle secrétaire, Guelphe, avait été jusqu'alors l'unique compagnon, vinrent se fixer, en 1685, deux oratoriens que le refus de signer un certain formulaire excluait de leur congrégation ; l'un était le Père Du Guet, qui resta peu de temps en Flandre ; l'autre, le Père Quesnel, qui ne devait plus se séparer d'Arnauld, être l'Elisée de cet Elie prêt à quitter la terre.

Au reste, la vieille plume infatigable ne se reposait pas et l'on demeure confondu de tout ce que le docteur écrivit encore durant ses dernières années. Sur cet esprit étonnamment vigoureux, le temps ne semblait pas avoir de prise : « Il est âgé, écrivait Quesnel, et quoique l'on voie bien qu'il l'est, on ne voit pas néanmoins que sa vieillesse le charge et l'appesantisse. Il n'a ni cornet à l'oreille, ni lunettes sur le nez, ni bâton à la main, ni goutte aux pieds. Il a bon appétit, il dort fort bien, il a du feu et de l'ardeur plus que beaucoup de jeunes gens. Il a l'esprit aussi bon et plus solide que jamais. »

C'est alors, en effet que, sans cesser de dénoncer la morale des jésuites qu'il stigmatise en plusieurs volumes, il combat le Péché philosophique, argumente contre Malebranche, qu'il refuse pourtant de faire condamner, défend l'innocence opprimée à Toulouse des Filles de l'Enfance, console celles de Port-Royal, s'enthousiasme pour *Esther*, soutient contre Guillaume d'Orange les droits du dernier Stuart : tout cela vaillamment, imprudemment, sans crainte d'aucune sorte, sans retour sur lui, comme ces preux de jadis dont, sous sa robe de prêtre, il est la vivante image ; chevalier, je ne me lasse pas de le répéter, chevalier errant de Dieu et de la liberté.

La protection du marquis de Grana, gouverneur des Pays-Bas espagnols, lui permettait de demeurer à Bruxelles. Tout en faisant remercier cet étranger de sa courtoise hospitalité, Arnauld refusa de l'aller voir parce que la France était en guerre avec l'Espagne et qu'il gardait au cœur l'amour profond de sa patrie. De la France il ne séparait pas le Roi qu'il ne rendait pas responsable des maux qu'il endurait. Il avait toujours dans son bréviaire une image de Louis XIV, qu'il se plaisait à regarder, et on l'entendait souvent murmurer, quand un coup nouveau le frappait, lui ou les siens : « Ah ! si le Roi le savait ! »

« Depuis tant d'années que je suis sorti du royaume, disait-il vers la fin de sa vie, j'ai rencontré partout beaucoup d'amis qui m'ont toujours témoigné être fort contents de moi, hors sur un seul point qui est que j'étais, à ce qu'il leur semblait, trop passionné pour mon Roi. »

Le rappel aux affaires de M. de Pomponne en 1691 fit croire un instant que l'illustre vieillard pourrait rentrer en France. Louis XIV lui-même sembla, un peu plus tard, en faire l'ouverture au ministre en lui demandant des nouvelles de son oncle et quel âge il avait. Pomponne

ne saisit pas l'occasion, soit qu'il n'osât parler, soit qu'il sût l'inutilité d'une requête ; et l'exilé, informé de l'incident, murmura seulement : « C'est donc ici qu'il faut mourir. » La pensée surtout de ne pas revoir ceux qui lui étaient chers l'attristait : « Il se souvient toujours, écrivait un de ses compagnons, des personnes dont il est aimé. Je ne l'ai jamais vu tenté par l'amitié. La solitude lui serait indifférente s'il le pouvait devenir [indifférent] pour ses amis. Je vous avoue que ce défaut me paraît une grande vertu, cette faiblesse m'attendrit : je le trouverais moins grand s'il était moins sensible et moins tendre. »

Dulces moriens reminiscetur Argos, ne peut-on s'empêcher de penser avec Sainte-Beuve.

Au mois de juin 1692, il apprit la mort de son vénérable aîné, l'évêque d'Angers, Henri Arnauld, qui s'éteignit presque centenaire, canonisé par la voix publique, comme le raconte Mme de Sévigné. Le saint prélat avait gardé intacte jusqu'à la fin sa belle lucidité, mais, depuis plusieurs années, il était aveugle. Son frère craignit le même sort, et, sentant sa vue baisser, il se mit à apprendre par cœur les psaumes qu'il ne savait pas, afin de pouvoir se les réciter quand il ne pourrait plus les lire. La dure épreuve lui fut épargnée. Antoine Arnauld conserva ses yeux et dans sa main octogénaire ne trembla pas la plume. Plusieurs ouvrages, notamment l'*Histoire du formulaire*, et des dissertations sur Saint-Thomas et sur Saint-Augustin en sortirent encore, attestant la même force, la même claire intelligence.

Invariablement fidèle à lui-même, il refusa, au début de 1694, de s'engager à ne plus écrire, condition grâce à laquelle on lui faisait de nouveau entrevoir la France: « Un homme de bien, répondit-il, est obligé de conserver sa réputation sans tache comme sa conscience. Je serais bien mal avisé si, ayant vécu sans reproche jusqu'à un âge si avancé et ayant présentement tant de préjugés pour moi, je me déshonorais moi-même par une promesse semblable à celle qu'on fait faire aux mauvais plaideurs de ne plus plaider, pour passer le peu de temps qui me reste à vivre avec plus de repos et plus de satisfaction. » Le fils de l'avocat se retrouvait dans ces mots, et aussi l'homme dont on allait bientôt constater qu'il était comme la vérité : *fatigari potest, vinci non potest.* »

Boileau, je l'ai dit, lui était particulièrement cher : « Parmi les gens du monde, écrivait-il le 18 mars 1694, nous n'avons pas de meilleurs amis que lui et son compagnon, M. Racine. »

La suprême affaire dont il s'occupa fut de le réconcilier avec Perrault, qu'avait fortement irrité la publication de la Xe Satire. Une polémique très vive était engagée ; Arnauld, ami de tous les deux, intervint. Il adressa à l'auteur des *Contes* une longue lettre que Boileau appelait plus tard avec orgueil : son Apologie, et dans laquelle, en effet, le docteur prend énergiquement la défense du satirique, mais en prêtre, en ami chrétien, soucieux d'abord de voir cesser « la division entre deux personnes qui font toutes deux professions de l'aimer ».

« Que ne donnerai-je pas pour être en état de travailler à leur réconciliation, écrit-il... mais mon éloignement ne m'en laisse guère le moyen. Tout ce que je puis faire, Monsieur, est de demander à Dieu qu'il vous donne à l'un et à l'autre cet esprit de charité et de paix qui est la marque la plus assurée des vrais chrétiens. Il est bien difficile que dans ces contestations on ne commette de part et d'autre des fautes dont on est obligé de demander pardon à Dieu. Le moyen le plus efficace que nous avons de l'obtenir, c'est de pratiquer, ce que l'Apôtre nous recommande, de nous supporter les uns les autres, chacun remettant à son frère le sujet de plainte qu'il pouvait avoir contre lui, et nous entrepardonnant comme le Seigneur nous a pardonné. »

Est-il téméraire de supposer qu'en écrivant cela, le vieil athlète songeait à d'autres luttes, celles dans lesquelles, depuis la *Fréquente Communion*, il avait épuisé sa vie ; mais sans que, dans son cœur, il en conservât d'amertume ; et sa belle loyauté, sa candeur même, lui dictaient, en terminant sa lettre, cette ligne libératrice, une des dernières qu'il ait tracées : « L'amour-propre ne règne point où règne la charité. » Elle rappelle cette autre, admirable, de M. Hamon : « Croyez-moi, Monsieur, il y a moins de péril où il y a plus d'amour. »

Racine, dans cette affaire, fut son porte-parole. Il réussit : « M. Racine me dit avant-hier qu'il avait fait la paix entre nos deux amis » écrivait à Arnauld, le 6 août 1694, le médecin Dodart, sachant bien quelle joie il allait lui causer. Mais quand sa lettre parvint à Bruxelles, quelques jours plus tard, le double exil du grand docteur était terminé. Antoine Arnauld avait cessé de vivre.

Le mardi, 3 août, quoique souffrant de ses étouffements habituels, il avait encore dit sa messe, et le dimanche suivant, 8 août 1694, sans autre maladie que son grand âge, assisté du curé de Sainte-Catherine de Bruxelles, après avoir

demandé et reçu tous les sacrements, « il rendit son âme à Dieu, relate le Père Quesnel, témoin de sa mort, avec une paix et une tranquillité admirables, sans aucun effort, et comme un enfant de la Résurrection qui s'endort au Seigneur. »

Il avait 82 ans. Depuis plus de cinquante, il luttait et souffrait, comme le lui avait prédit la Mère Angélique, pour la cause qu'il avait embrassée, la croyant celle de Dieu ; et, loyal chevalier jusqu'au bout, il mourait le regard fixé sur la croix de son épée : « Il est, pouvait écrire le Père Quesnel, au lendemain de sa mort, dans le sein de la Vérité, qu'il a uniquement aimée, il puise dans sa source éternelle la grâce qu'il a si fidèlement défendue. »

Son corps fut inhumé secrètement à Sainte-Catherine de Bruxelles, où il est toujours, et son cœur rapporté en novembre suivant à Port-Royal-des-Champs par M. Guelphe et M. Ruth d'Ans, qui le remirent aux religieuses. Une cérémonie funèbre eut lieu à laquelle bien peu de personnes qualifiées osèrent assister, rapporte un contemporain qui ajoute : « M. Racine y vint. » Racine, ce jour-là, pour rendre le dernier hommage à son vénérable ami, ne craignit pas de déplaire au Roi.

Le cœur du docteur est aujourd'hui, avec les dépouilles des autres Arnauld dans l'église de Palaiseau.

Il n'est pas excessif de dire que sa mort fut un événement européen. Elle émut la catholicité tout entière. Le Nécrologe de Port-Royal donne jusqu'à dix épitaphes différentes faites en son honneur, dont les meilleures, bien entendu, sont celles de Boileau et de Racine.

Santeuil, dans son impeccable latin, en composa une aussi, qu'il désavoua ensuite, craignant, est-il rapporté, « que cette pièce hardie le privât de la pension qu'il recevait du trésor royal. » On a nommé cette petite lâcheté : *la Palinodie de Santeuil*. Tous ces documents, au reste, sont imprimés dans les histoires d'Arnauld, où l'on trouve également les beaux éloges que firent de lui, en plein consistoire, les cardinaux Casanata et d'Aguirre. Le premier déclara « qu'on canonisait des saints qui n'avaient pas rendu tant de services à l'Eglise, ni vécu dans une plus parfaite innocence de mœurs. » Le second ne craignit pas de publier qu'il portait la pourpre destinée d'abord par Innocent XI au défunt qu'il « égalait aux plus saints prêtres de l'antiquité ».

« Bien des questions n'étaient pas finies », au rebours de ce qu'écrivait Rancé dans la lettre malheureuse qui commence par ces mots pénibles : « Enfin ! voilà M. Arnauld mort ! » et qui lui a été justement reprochée. Mais une haute autorité, un prodigieuse érudition, une magnifique intelligence n'étaient plus là pour les soutenir. Avec Antoine Arnauld, s'éteignait, dans le soir de Port-Royal :

Haï des uns, chéri des autres,
Admiré de tout l'univers,

le plus illustre des Messieurs, le « dernier des Romains » aurait pu dire, mieux inspirée encore, Mme de Sévigné qui jeta, l'année suivante, cette épithète sur la tombe de Nicole.

Les doctrines du célèbre docteur, trop ardemment combattues jadis, sont encore discutées aujourd'hui. Il ne m'appartient pas de juger le bien-fondé de la discussion, ni de rechercher si dans son œuvre immense, de légères erreurs — *errare humanum est* — peuvent s'être mêlées à d'éclatantes vérités.

Ce que j'espère avoir montré, c'est que son caractère fit sa force principale, sa grave et singulière noblesse ; et qu'à notre XVIIe siècle, il manquerait une gloire, si devant le grand Roi, près du grand Corneille et du grand Condé, on ne pouvait avec respect saluer aussi le grand Arnauld.

CÉCILE GAZIER.

LE SURMENAGE DIT " SCOLAIRE " ET SES EFFETS SUR L'ENSEIGNEMENT

I

Voici une question qui est au premier plan de l'actualité. Elle fait le sujet de toutes les conversations dans les familles. Elle a fourni aux journalistes de toute envergure la matière d'innombrables articles. Des quotidiens ou périodiques auxquels on reconnaît beaucoup d'autorité, n'ont pas laissé de s'en occuper. Quant aux Revues pédagogiques, elles ont considéré comme leur devoir de prendre fait et cause pour la gé-

nération des « moins de vingt ans », menacée, par excès de travail, de tuberculose, de méningite, de fièvres muqueuse, typhoïde, etc. *La Revue Bleue* se devait de dire, elle aussi, son mot sur cette affaire, avant que la Commission d'enquête, nommée à cet effet, eût clos ses travaux.

Car la campagne de presse a réussi à troubler la quiétude des sommités administratives. Le Gouvernement, docile reflet de l'opinion, a donc constitué une grande Commission d'enquête (31 juillet 1929). Celle-ci comprend 31 membres, dont un médecin. Elle a inauguré ses séances fin octobre, sous la présidence du Ministre de l'Instruction publique. Elle délibère présentement, sans hâte et sans précipitation, ainsi qu'il convient à une grande Commission officielle, au pays de France.

Admirons, avant d'aller plus loin, la puissance — j'ai presque dit : la piperie — des mots. Le terme de « surmenage », aussitôt créé, a été, d'emblée, tenu pour une réalité. Personne ne s'est avisé de se demander s'il correspondait à quelque chose d'existant. Une fois de plus, l'organe a créé la fonction. « Surmenage », ce devint là un thème de variations sentimentales, un excellent sujet de « copie » pour publicistes. En s'apitoyant sur ces pauvres collégiens « surmenés », il semblait qu'on se décernât à soi-même un brevet de sensibilité, de charité, d'humanité. On prenait figure de sociologue « conscient », de bon Français, ému des dangers que faisait courir à la patrie l'appauvrissement de la race. On s'excitait sur le surmenage comme on aurait fait sur n'importe quelle cause noble et généreuse, sans y regarder de près. Nous verrons plus tard ce qu'il y a au fond du prétendu « surmenage » ; provisoirement, acceptons-le comme un fait.

*
* *

En tout cas, c'est un fait complexe. En effet, il appelle toutes sortes de « distinguo ». D'abord entre les trois ordres d'enseignement. Car il se peut que le surmenage n'existe pas au même degré dans le primaire, le secondaire et le supérieur. Discrimination aussi entre les trois cycles de l'enseignement secondaire : les petites classes, les moyennes, les hautes. Pour nous borner et pour prendre la question à son point le plus palpitant, nous envisagerons les classes supérieures, celles qui précèdent immédiatement le baccalauréat, ce tremplin de toutes les carrières civiles.

*
* *

Si l'on considère les *programmes* en vigueur, n'hésitons pas à déclarer : oui, il y a surmenage.

Mais, de quels programmes parlé-je là ? De celui du plan d'études, ou de celui du baccalauréat ? Peu importe, car ils se confondent à peu près : l'un est fonction de l'autre, quoique l'un soit plus compréhensif que l'autre. Mais c'est que nos enfants, nés malins, c'est-à-dire pratiques, éliminent soigneusement de leur cercle d'activité intellectuelle tout ce qui ne comporte pas de sanction formelle à l'examen.

Nonobstant, ces programmes sont, avouons-le, démesurés. Voici, par exemple, la série A. Elle ne comprend pas moins de 30 auteurs français, dont chacun, vous le savez, a composé plusieurs ouvrages ; 12 auteurs latins, dont 3 figurent pour l'ensemble de leur œuvre : Virgile, Horace, Tite-Live ; 12 auteurs grecs, dont l'un, Homère, figure pour les deux fois 24 chants de son *Iliade* et de son *Odyssée*.

Je sais bien, et je m'empresse de le dire, que les candidats ne sont pas *tenus* d'avoir lu tous ces 54 poètes et prosateurs. Mais je sais aussi que l'examinateur a le *droit* d'interroger sur un auteur quelconque du programme, selon sa convenance. Alors ?...

Le programme de langues vivantes est à l'avenant.

Ajoutez-y le contingent d'histoire, de littérature, de géographie ; renforcez-le de mathématiques, de physique et de chimie à assez haute dose ; répartissez le tout entre quatre compositions écrites et plus d'une heure d'interrogations orales, et vous aurez une idée de ce que représente aujourd'hui le bagage exigé pour la première partie du « bachot ».

Commentaire inutile, n'est-ce pas ? Les choses parlent assez d'elles-mêmes. Simplement un court historique du diplôme.

*
* *

La réforme de 1902, qui fut, d'ailleurs, le premier coup sensible porté aux humanités, avait pourtant, au regard du « surmenage », cette circonstance atténuante qu'elle introduisait, prématurément il est vrai, le principe de la *spécialisation*. Elle tenait compte des aptitudes individuelles. Elle avait créé 4 types de baccalauréat, chacun avec son caractère particulier. Ici dominaient les lettres pures (latin-grec), là

les humanités étaient combinées avec les langues vivantes (latin-langues), ailleurs les sciences dominaient (latin-sciences), enfin, il y avait un type où français, langues vivantes et sciences composaient seuls le programme (sciences-langues). Il y en avait donc pour tous les goûts. On pouvait choisir. La crainte du surmenage n'aurait pu être invoquée là comme le principe de la sagesse. Or, ce régime est aujourd'hui périmé. La réforme entrée en application l'année dernière met en œuvre les formidables programmes de 1925, dont j'ai parlé ci-dessus.

*
* *

Quel est le caractère de ce nouveau régime?

Il prétend réaliser la culture intégrale. Plus de démarcation entre lettres et sciences. Tous les candidats passeront sous les fourches caudines de la science. Point de diplôme à qui ne sera pas capable de marier élégamment l'algèbre à la géométrie dans la résolution d'un problème de physique, en même temps que d'élucider une pensée de Pascal ou de Vauvenargues, de traduire une page de Cicéron, de Tite-Live ou de Sénèque, et de parler correctement une langue étrangère ou deux.

Cette invasion, cette prédominance de la science dans l'enseignement est une conséquence de l'intoxication de nos cerveaux par la griserie du progrès mécanique. Nos nouveaux pédagogues, nos pédiâtres, nos psychiâtres, ainsi qu'ils aiment à s'appeler, se figurent que ce n'est qu'en fonction de la science que l'humanité peut désormais évoluer. On croyait, jusqu'ici, que c'était la littérature, et notamment la poésie, qui portait le flambeau de la civilisation. Erreur : une nouvelle idole, la science, a détrôné les vieilles institutrices du genre humain. Tout est donc à la science, et, *volens nolens*, le jeune écolier devra se connaître à toutes ces applications modernes de la mathématique et de la physique conjuguées. Fini le temps où les humanités n'étaient considérées que comme le moyen d'apprendre à apprendre, comme une simple formation de l'entendement, une gymnastique incomparable d'où l'intelligence sortait plus lucide, plus droite, plus affinée !

*
* *

Le baccalauréat deviendra donc moins accessible à beaucoup de bons esprits qui n'ont pas la « bosse » des mathématiques. Grand dommage pour le corps social. D'entre tous ces « individus » sur lesquels nous ne devons plus compter, savez-vous quels sont ceux dont, à mon avis, la perte sera le plus regrettable ? Je vais vous le révéler.

Ce siècle avait deux ans, quand, je l'ai dit, les premières menaces se firent sentir contre l'arche sainte des humanités. Un ministre iconoclaste rêva de saper le culte des lettres gréco-latines. Sa « réforme » naquit de là. Nos jeunes garçons, puisqu'on les y invitait en haut lieu, s'empressèrent de délaisser les langues anciennes et de se rabattre sur des études plus faciles et non moins lucratives. Alors entrèrent en scène des jeunes filles, qui recueillirent l'héritage dédaigné par leurs frères. Elles nous consolaient de la désertion des « mâles ». Nous voyions que le flambeau de la civilisation passait en d'autres mains, mais qu'il ne s'éteindrait pas. Nous étions même heureux que les femmes, démentant le pronostic du morose La Bruyère, combattissent leur « frivolité » naturelle, et s'appliquassent à acquérir ces qualités précieuses de logique, de précision, d'élégance, qui sont l'apanage du commerce avec l'antiquité.

*
* *

Or, voici que la forteresse sorbonnique se hérisse d'une barricade de fils barbelés et de chevaux de frise physico-chimico-mathématiques. C'est de quoi faire reculer des femmes. Aussi bien en voyons-nous tous les jours qui renoncent à poursuivre leurs études et qui font leur deuil de ce baccalauréat devenu inaccessible...

La science, naguère modeste canal coulant en bordure du fleuve des lettres, est donc devenue un torrent impétueux qui ne connaît plus ni digues, ni rives. C'est lui qu'il faut rendre responsable du surmenage, si surmenage il y a. N'est-ce pas, en effet, l'Ecole polytechnique qui a refoulé une partie de son programme de première année dans la classe de mathématiques spéciales, qui, elle-même, par voie de décalage, a déversé son trop plein de spéciales en mathématiques élémentaires? Et, comme la limite d'âge n'a pas été reculée, vous voyez la précocité qu'on exige des aspirants à cette école.

*
* *

Nous venons d'interroger les *programmes*. Si

maintenant, notre enquête passe aux *médecins*, la réponse n'est pas moins douteuse. Ce serait mal connaître, en effet, le corps médical, que de ne pas savoir que, pour ces messieurs les docteurs, tout le monde est toujours malade, les uns, parce qu'ils le sont, en effet, les autres, parce qu'ils se croient bien portants. Si l'on écoutait les médecins, ils vous trouveraient toujours quelque affection grave qui exige impérieusement votre repos et que vous vous borniez à la vie végétative. Du moindre mouvement, ils vous font une fatigue. Pour un rien, ils vous envoient aux eaux. Remarquons, d'ailleurs, qu'ils avouent n'avoir presque jamais constaté chez nos élèves aucun de ces accidents physiologiques qui sont les prodromes du surmenage. Mais, chez ces messieurs, la tendance à cultiver en nous exclusivement « l'animal » fait taire la logique. N'accueillons donc leur témoignage que sous bénéfice d'inventaire.

*
* *

Voilà donc, au total, les facteurs du surmenage : inflation désordonnée des programmes, allongement des horaires, et, par voie de conséquence, élimination ou raccourcissement des heures de récréation et de réaction physique. Il nous reste à entendre les directement intéressés, à savoir les *élèves* eux-mêmes.

C'est ici, surtout, qu'il y a lieu de distinguer. Nous conclurons d'emblée au surmenage, si nous envisageons la catégorie des « as », des « forts en thème », des « bûcheurs », des « bêtes à concours », ceux qui ont la passion de la recherche, l'ardente curiosité de la science, la fringale de la lecture, ceux qui, non contents de la tâche imposée, en « remettent », ceux qu'on ne voit pas jouer en cour, mais qui emportent un livre en récréation, ou déambulent péripatétiquement avec des camarades de leur trempe, ceux qui veulent entrer à Polytechnique ou à Normale dès leur première année de spéciales ou de vétérance : l'élite, enfin ! Ah ! ceux-là, certes, sont exposés au surmenage ! S'ils échappent à la tuberculose, à la méningite ou à l'anémie cérébrale, c'est qu'ils auront vraiment eu de la chance !

*
* *

Mais voici, maintenant, leurs camarades, le « servum pecus », la plèbe des potaches. Ceux-là, vous les voyez : la mine fleurie, les joues pleines, la taille élancée, qui semblent toujours accourir d'une partie de football, ou courir à une partie de tennis. Leur devise? « Faut pas s'en faire ! » Leur conception du bachot? Une loterie, un jeu de hasard, où l'on finit toujours par gagner à la longue. Un galon qu'on attrape toujours à l'ancienneté. A moins même qu'on ne passe au choix... la copie du voisin aidant. La surveillance est si mal faite, ou si difficile ! Telle est la « « philosophie » de cette catégorie de candidats.

Or, remarquez-le, c'est *l'immense majorité*.

En savent quelque chose les professeurs de l'enseignement libre, à qui l' « Alma mater » rejette tous les étés, bon an mal an, plus de 70 pour cent de ses nourrissons, qu'elle n'a pas réussi à mener au baccalauréat et qui viennent peupler les cours de vacances des « Boîtes à bachot ». Ecoutez ces jeunes gens goguenarder entre eux : « Ah ! *ils* nous la baillent bonne, avec leur surmenage ! Faut-il que nos « prof's » et nos « paternels » soient de bonnes poires ! Nous, surmenés? On ne nous a donc pas regardés? »

Ces adolescents se rendent pleine justice. Ils arrivent à l'examen, pour la plupart, sans savoir le premier mot de leur métier de candidats. C'est à se demander ce qu'ils faisaient au collège depuis leur sixième. En latin, ce sont eux, qui, après six années de latin, en sont encore à confondre *dico* et *disco*, *quaero* et *queror*, *fugere* et *fugare*, *vires* et *viri*, *opus* et *opes*, qui traduisent *peritus* par « ayant péri », *ignoscere* par « ignorer », *cernere* par « cerner », *campus* par « le camp», etc.

En français, ce sont eux, qui, en dépit de la syntaxe latine, ce guide si sûr, ne veulent pas entendre parler de la concordance des temps, ni de la règle des participes. Quant à leur style et à leur orthographe, n'en parlons pas. Qu'à cet égard chaque professeur se reporte au « sottisier » qu'il a pu, après quelques années d'exercice, se composer avec leurs pataquès.

Les doléances des examinateurs sur l'insuffisance de ces jeunes gens en matière de français, de latin, d'histoire, de géographie, de littérature, remplissent les rapports qu'ils adressent périodiquement au ministre. On les reçoit tout de même, de guerre lasse. Mais que, du moins, à leur propos on ne vienne pas nous parler de surmenage ! La crédulité a des bornes.

*
* *

Analysons brièvement l'état d'esprit de ces 70 o/o du conglomérat scolaire, et c'est-à-dire voyons comment ils s'y sont pris pour s'immu-

niser contre le microbe du surmenage dont les menaçait l'inflation des programmes.

Précoces philosophes, ces écoliers, devant la montagne de connaissances théoriques qui se dressait devant eux, se sont dit : « Ne nous frappons pas ! Dans tout ce fatras, il y a à prendre et à laisser. Pratiquons-y de larges coupes. Opposons la force d'inertie et de résistance passive. Filtrons le mélange. Réduisons le programme à sa plus simple expression. En avant les « résumés » d'histoire et de littérature ! A nous les manuels ! Pillons-les sans scrupule pour nos dissertations ! A quoi songe-t-on de vouloir nous faire ingurgiter tout ce monceau? Le savoir en pilules, voilà notre affaire ! N'existe-t-il pas un tas de « trucs » pour abréger la besogne? Nous sommes un peu là, et on le verra bien ! *Le niveau des études sera ce que nous le ferons.* »

***

D'une façon générale, le surmenage n'est donc qu'une *légende*. Ou plutôt il n'affecte qu'une minorité de sujets, et ceux qu'il affecte s'y exposeront toujours, quoi qu'on fasse, parce que ce sont des élèves qui ont « le diable au corps » et qui tendent la corde à l'excès.

En *théorie*, le surmenage existe, en *fait*, il n'y a pas surmenage. Et cela, parce que le naturel des élèves, lesquels sont amis du moindre effort, y a pourvu. Cela soit dit pour rassurer les mamans, alarmées sans sujet.

En d'autres termes, la question du surmenage est une question mal posée. Surcharge des programmes il y a, surmenage des élèves, non. Ne cherchez pas, entre ces deux faits, une relation de cause à effet, ce qui est le sophisme habituel. Les deux phénomènes coexistent, sans lien entre eux. Et le second existe, mais très restreint en étendue et d'ailleurs incoercible.

***

II

C'est autre part que dans la gent élève qu'il faut chercher le vrai surmenage. Mais de celui-là on ne s'occupe guère. Comblons cette lacune.

Tenez, s'il s'agissait de surmenage, non plus *scolaire*, mais *parlementaire* — car l'école n'a pas le monopole du surmenage — penseriez-vous au cas du député Tartempion, qui n'ouvre jamais la bouche à la tribune, et qui ne l'ouvre qu'à la buvette, ou bien évoqueriez-vous le cas d'un Poincaré, qui compromit sa santé et qui, même, risqua sa vie par trop d'assiduité au travail législatif? Tout de même ici. Sont véritablement « surmenés », ces maîtres consciencieux, ayant le cœur très au métier, préparant soigneusement leurs classes, veillant tard dans la nuit pour corriger des liasses de fastidieuses copies, car ils ont parfois jusqu'à cinquante élèves dans leur classe! Les voilà, les vrais surmenés ! Ces martyrs du devoir professionnel, je les admire et les salue bien bas.

Mais, ceux-là aussi, je l'avoue, sont une exception. L'héroïsme humain n'est jamais universel. Voici donc comment les choses se passent, et cela m'amène à dire, ainsi que je l'ai annoncé, un mot des effets que le surmenage, ou le soi-disant tel, exerce sur les méthodes d'enseignement.

Il est arrivé que beaucoup de professeurs, se reconnaissant impuissants à imposer de haute lutte la pédagogie officielle, ont pris le parti de composer avec la paresse régnante, ou, si vous le préférez, avec l'insuffisance des forces juvéniles. Ils ont raréfié les devoirs écrits, par réflexion à eux-mêmes autant qu'à leurs élèves, raréfié aussi les leçons de mémoire, qui ennuient les élèves, ou bien ont fermé les yeux sur les tricheries de récitation ; ils ont supprimé le thème latin, qui n'est pas expressément représenté au baccalauréat, mais qui est pourtant le chemin le plus direct pour acheminer à la connaissance du latin.

L'abolition des leçons de mémoire est l'une des plus fâcheuses concessions de la pédagogie moderne. Elle a suggéré, au spirituel académicien qui se couvre du pseudonyme de Lancelot, des réflexions très judicieuses que vous trouverez à la page 168 de ses *Remarques pour la défense de la langue française*.

Ainsi, le surmenage est moins inquiétant par lui-même que par ses répercussions sur les méthodes éducatrices.

**

Quels remèdes a-t-on proposés pour le combattre? Deux principaux, l'un empirique, l'autre radical, mais, comme nous le verrons, impraticable.

Le premier est celui qui est le plus en fa-

veur auprès des chefs de famille représentés par leurs Congrès. Il consisterait à diminuer la durée de la période scolaire, en allongeant les grandes vacances. Faire commencer celles-ci fin juin, au moment où commencent les grandes chaleurs, et, bien entendu, ne pas avancer la rentrée. Ce qui ferait trois bons mois d'affilée de chômage scolaire. Ce qui ferait, avec les congés de Toussaint, Armistice, Noël, Nouvel An, Carnaval, Jeanne d'Arc, Pâques, Pentecôte, quatre mois et demi à défalquer. Ce qui, enfin, en y ajoutant les congés traditionnels du jeudi et du dimanche, réduirait l'année scolaire à *six mois*.

Ce moyen, si contraire à la continuité et à la durée normale de l'effort intellectuel, est empirique en ce qu'il laisse subsister, que dis-je? en ce qu'il « intensifie » le surmenage à l'intérieur des six mois restants. Déjà une année entière ne suffisait pas pour étudier toutes les matières de l'examen. Que sera-ce quand l'année utile sera ramenée à six mois?

L'autre moyen, plus brutal, fait jeter les hauts cris à tous les professeurs de « spécialités ». Il consisterait, lui, en une élagation énergique de l'Arbre de la Science, en la suppression de toutes les branches réputées parasites. Selon ce système, on allègerait sensiblement les programmes. On les ramènerait, en première A, aux trois seules compositions écrites littéraires, parce que l'étude du grec est assez absorbante pour qu'on dispense ces élèves de la composition scientifique.

En A' il n'y aurait qu'une composition de mathématiques très élémentaire, avec suppression de l'épreuve écrite de physique.

En B on ne voit aucun retranchement à opérer.

Quoi encore? suppression, en géographie, de tout l'attirail géologique et orogénique, étude des terrains, considérations astronomiques, etc. dont on a pédantesquement compliqué la géographie.

En histoire politique et littéraire, les grandes lignes seulement, au lieu de ces massifs manuels qui ont des dimensions de dictionnaires. Coupes larges dans la liste des auteurs à étudier. En latin et en grec, peu d'ouvrages, mais qu'on exigera qui soient connus de près, au lieu d'une foule d'œuvres que, manifestement, les élèves n'ont jamais lues. Un plan d'études plutôt substantiel qu'encyclopédique : *non multa, sed multum*. Un effort qui s'exercera en profondeur, plutôt qu'en surface. Une imprégnation plutôt qu'une superficielle teinture.

Conséquence : retour à l'ancien horaire de vingt heures de classe, au lieu des vingt-huit ou trente actuelles.

*
* *

Projet excellent, mais, ai-je dit, impraticable. Pourquoi?

Parce qu'il se heurte directement aux intérêts matériels du corps enseignant. Ces messieurs, taxés réglementairement de quinze heures de service, en font toujours, en fait, une vingtaine environ, et ce surcroît de service leur est payé à part, sous le nom d' « heures supplémentaires ». Les voyez-vous renoncer bénévolement à ces « suppléments » qu'ils ont fini par considérer comme faisant partie intégrante de leur traitement? Ou voyez-vous l'Etat leur accorder cette rémunération sans services correspondants? Or, dans l'hypothèse du retour aux vingt heures de classe, adieu les « heures supplémentaires » !

On voit donc que la question est insoluble, et c'est-à-dire que la Grande Commission d'enquête, qui tient ses assises pendant que nous en écrivons, s'agite véritablement dans une impasse.

Je regrette de terminer cet article par une conclusion négative. Les choses, je le crains, continueront à aller du même train. Consolons-nous en pensant qu'après tout, le mal est moindre qu'on ne l'a fait, et que le « surmenage » ressemble à certains bâtons flottants :

De loin, c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.

THÉODORE JORAN.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

AU TEMPS DES CRISES

Il y a, dans un roman de Dickens, *Martin Chuzzlewit*, si j'ai bonne mémoire, un personnage charmant qui, dans la vie, cherche toujours les occasions où « l'on a du mérite à être jovial ». Si la destinée avait fait du pauvre Mark Tapley un des hommes d'Etat d'aujourd'hui, il

n'aurait, pour exercer son héroïsme quotidien, que l'embarras du choix. Le maître-mot, dont le chroniqueur politique est entraîné à faire le plus grand usage, est certainement le mot crise. C'est au temps des crises que nous vivons, et il faut une grande légèreté ou un grand courage pour accepter de diriger la politique de son pays quand il y a moyen de ne pas s'en mêler ou d'attendre des temps meilleurs. Crise anglaise, crise sino-japonaise, crise de la Société des Nations ; il est impossible de parler d'autre chose.

La crise anglaise, dont j'entretenais mes lecteurs dans le précédent numéro de la *Revue*, continue d'évoluer. On voudrait que les mesures sévères que vient de prendre le gouvernement national fussent décisives et que le vigoureux optimisme et le noble sang-froid que montre, au moment où j'écris, l'Anglais moyen, triomphent bien vite des présentes difficultés, car du salut de l'Angleterre dépend, en grande partie, le salut de l'Europe. Mais il semble bien que le gouvernement composite que préside M. Ramsay Mac Donald ne soit pas au bout de ses peines.

Prises en elles-mêmes, la suspension de l'étalon-or et l'élévation du taux de l'escompte ne sont pas des mesures aussi exceptionnelles qu'on l'a dit. Tous les pays y ont eu recours et, pendant la guerre, l'Angleterre elle-même. Ce n'est qu'en 1925 que la Banque, renonçant aux mesures de protection prises en 1915 et sûre de sa puissance, est revenue à l'étalon-or. Faites pour relever le moral public, les déclarations des chefs de l'Industrie et de la Finance ne sont pas dénuées de pertinence.

C'est Sir Samuel Instone, un des principaux armateurs et propriétaires de mines du royaume, qui dit :

— Ceci vaut mieux pour restaurer notre industrie que n'importe quoi au monde; en abandonnant l'étalon-or, nous abaissons notre change au niveau mondial et nous permettons ainsi aux pays étrangers d'acheter à bon compte nos marchandises.

C'est M. Hugh Cree, président de la Chambre de commerce de Glasgow, qui écrit

« Est-ce que l'étalon-or fait partie des nécessités de la vie ? Allons donc ! Si les changes se tournent contre nous, le seul résultat sera que nous vendrons mieux nos marchandises nationales, au dehors, et que nous achèterons moins, au dedans, de marchandises étrangères. C'est précisément le résultat que nous cherchons. »

C'est Sir Woodman Burbidge, président d'une grande maison de commerce, qui n'hésite pas à déclarer aux journaux :

— Rien ne pouvait arriver de plus heureux à notre pays et tout le commerce va en profiter.

Admettons. Mais il y a le revers de la médaille. La livre ayant perdu de sa valeur, le possesseur de livres se trouve moins riche aujourd'hui qu'hier. Peu lui importe, tant qu'avec sa monnaie légèrement réduite il peut se procurer la même qualité de marchandises ; mais il est probable qu'il n'en sera pas longtemps ainsi, que les prix vont augmenter et qu'alors l'optimisme nécessaire fléchira quelque peu. Nous avons passé, en France, par ces phases désagréables des fluctuations monétaires. Nous avons montré qu'on n'en mourait pas. Mais ce qui est plus grave dans la crise anglaise que dans la nôtre, c'est son effet moral.

Le crédit de l'Angleterre était le plus solide du monde : il paraissait inébranlable, et c'est ce qui avait permis cette politique économique de prestige dont quelques économistes en France, en Allemagne et en Amérique, voyaient bien le danger, mais que les Anglais eux-mêmes acceptèrent comme une nécessité. Il est incontestable que ce prestige vient de recevoir un coup très rude, de même que ce magnifique orgueil anglais qui fut parfois pénible aux autres peuples, mais qui constitue une très grande force sociale. « Comment, l'Angleterre elle-même pourrait manquer à ses engagements ! » Ne serait-ce pas la faillite définitive de tout l'ordre actuel ? Car la confiance internationale dans le crédit et la solidité tant politique qu'économique de l'Angleterre était, jusqu'ici, demeurée à peu près intacte. Or, c'est la confiance dans les quelques grandes puissances d'ordre qui demeurent encore dans le monde, l'Angleterre, la France, l'Italie, les Etats-Unis, qui peut arrêter la bolchevisation universelle où sombrerait toute notre civilisation.

D'autre part, ce qui demeure assez inquiétant dans les événements anglais, c'est l'attitude des partis, dont l'accord national est tout provisoire. Les conservateurs et les libéraux ne sont pas d'accord sur la date des élections générales, et les travaillistes, dont l'opposition avait paru fléchir sous le coup du danger commun, n'ont pas tardé à reprendre leur politique de combat. Ces élections générales vont se faire sur la plateforme de la politique protectionniste. C'est une grande aventure, l'abandon de tout un système économique et politique qui, dans le passé, a fait la grandeur de l'Angleterre. Est-ce la panacée que les conservateurs britanniques atten-

dent ? Rien n'est moins sûr, car la fortune de l'Angleterre est plus commerciale qu'industrielle. Les prodigieuses richesses quelle a accumulées au cours du XIXe siècle viennent surtout de ce qu'elle a été la plus grande entreprise de transport du monde. Ce que son industrie gagnera à être protégée, sa marine et son commerce ne le perdront-ils pas ? Grave problème sur lequel il est impossible de se prononcer.

*
* *

Le bruit fait dans le monde par ce que l'on a appelé le drame de la livre, a quelque peu détourné l'attention, du moins momentanément, d'une autre crise, qui n'est pas moins grave, comme tout ce qui touche à l'imbroglio chinois. Le Japon occupe une situation très particulière en Mandchourie. Il possède le chemin de fer ; il y a investi dans toutes sortes d'affaires des capitaux considérables. Plus d'un million de ses nationaux y sont établis comme commerçants ou comme ouvriers. Bref, l'immense province est l'objet, de leur part, d'une lente pénétration. Cela irrite et inquiète le nationalisme chinois qui, comme on sait, est extrêmement susceptible. Et le fait est qu'aucune puissance occidentale ne tolèrerait pareille ingérence étrangère. Mais depuis la proclamation de la République, la Chine est dans un tel état d'anarchie qu'il est bien difficile de refuser aux Japonais le droit de protéger leurs intérêts et leurs nationaux ; le droit à la garde du chemin de fer ne leur est d'ailleurs pas contesté. Ont-ils abusé de ce droit pour s'incruster dans les territoires chinois avec l'intention de s'en emparer un jour, c'est bien difficile de le dire. Les informations que l'on reçoit sont contradictoires et paraissent, quelle qu'en soit la source, d'une sincérité toute relative. Toujours est-il que, depuis longtemps, la situation était tendue et que l'on devait s'attendre aux incidents qui viennent de se produire. A l'origine, il y a l'assassinat d'un officier d'état-major japonais pour lequel le gouvernement de Tokio a vainement réclamé des excuses et des indemnités. Depuis, les Japonais se plaignent de ce que le chemin de fer ait été attaqué par des soldats chinois réguliers ou non — il est bien difficile de distinguer les uns des autres — la voie en partie détruite, le boycottage, des sujets japonais molestés. En manière de représailles, ils ont occupé plusieurs villes, saisi un petit navire de guerre chinois. Il y a eu des combats assez durs, de véritables massacres, assurent les Chinois. En un mot, on se bat.

On se bat, mais les Etats-Unis, qui ont l'air de ne pas vouloir intervenir, se sont empressés de déclarer que ces combats ne sont pas des actes de guerre et que, par conséquent, le pacte Kellogg, que la Chine et le Japon ont signé, ne jouait pas. Certes, les informations que l'on possède manquent de précision, mais si l'occupation des villes, la saisie d'un bâtiment de guerre, des combats où il y a eu des morts et des blessés ne constituent pas des actes de guerre, on demande quelle est la définition américaine de la guerre.

Toujours est-il que la Société des Nations, siégeant précisément à Genève, ainsi que le Conseil, c'était pour elle l'occasion d'intervenir immédiatement et d'imposer aux belligérants ou pseudo-belligérants, la conciliation et l'arbitrage. Mais ici les choses se compliquent.

Si la Société des Nations avait disposé de l'autorité qu'elle devrait avoir et que les peuples désireux de paix lui prêtent encore avec, hélas ! une inquiétude croissante, elle aurait imposé immédiatement l'enquête et l'arbitrage aux deux puissances qui font partie de la Ligue. Aurait-elle pu agir plus promptement qu'elle ne l'a fait ? L'appareil administratif de la Société est-il trop lourd et trop lent pour suivre le rythme des événements ? Toujours est-il que le fait que l'on discutait interminablement à Genève, que l'on semblait hésiter sur les mesures à prendre tandis qu'en Mandchourie les choses se compliquaient d'heure en heure, produisit une impression d'autant plus pénible que l'opinion universelle était déjà agacée par les impuissantes intrigues dont la préparation de la Conférence du Désarmement avait été l'occasion. A bien examiner, cependant, il semble que le Conseil ne pouvait pas prendre d'autre mesure, étant donné que la Ligue se trouvait dans l'obligation de ménager le Japon, qui est une très grande puissance, dont le concours est indispensable à l'autorité de la S. D. N. dans toute une partie du monde. Il a invité les deux parties à donner une explication. Les représentants de la Chine et du Japon s'y sont prêtés de fort bonne grâce et ont protesté, avec la courtoisie la plus internationale, de leurs intentions pacifiques et conciliantes, mais, assurant qu'ils étaient sans instructions de leurs gouvernements et même sans informations précises, ils ne pouvaient, disaient-ils, se prêter aux solutions qu'on leur proposait. Sur ces entrefaites, la Chine, ou du moins le gouvernement de Nankin, dépose une plainte formelle à la Société des Nations et lui demande d'exiger du Japon le retrait immé-

diat de ses troupes. Impossible, répond le gouvernement de Tokio, qui déclare solennellement qu'il n'a, en Mandchourie, aucune visée de conquête, mais qu'il ne peut se dispenser de protéger son chemin de fer, ses nationaux et ses intérêts économiques. Ici on se heurte à une question de fait ou d'interprétation des faits. La Chine se considère comme une puissance égale aux autres, ayant un gouvernement régulier, une Constitution démocratique, une organisation de l'Etat. Or, le Japon prétend que ce gouvernement n'a qu'une puissance illusoire, qu'il est incapable d'assurer l'ordre dans un pays en pleine anarchie, en proie à la guerre civile et désolé par un gigantesque brigandage, que, par conséquent, on ne saurait refuser aux puissances étrangères, qui y ont des intérêts, le droit de protéger ces intérêts et de défendre leurs nationaux. Sur ce point, il est impossible de s'entendre, les Chinois soutenant que leur pays n'est guère plus troublé que l'Europe, niant, d'ailleurs audacieusement, les troubles et les pillages les mieux établis. Il n'est pas inutile, si l'on veut poser les données du problème diplomatique et le résoudre, de rétablir les faits obscurcis par tant de dépêches contradictoires.

Exaspérée par l'assassinat du capitaine Nakamura et par de nombreux autres incidents, la garnison japonaise de Mandchourie a décidé, un beau matin, de faire elle-même la loi. Telle est la substance de la dépêche du correspondant du *Times*, où il décrit l'origine et le développement des hostilités qui ont éclaté près de Moukden et qui se sont terminées par la saisie de toute la voie du chemin de fer de la Mandchourie méridionale, l'occupation militaire de Moukden et le désarmement des forces locales chinoises par l'armée japonaise. Ces informations paraissent avoir complètement surpris, tout d'abord, le ministère des Affaires étrangères japonais qui souhaitait, contre tout espoir, un règlement diplomatique des nombreuses questions pendantes entre la Chine et le Japon.

Les soldats, c'est évident, étaient fatigués d'attendre que satisfaction leur fût donnée. Un incident, sérieux en soi, leur a fourni l'occasion d'user de représailles. Un groupe chinois paraît avoir attaqué et coupé la voie du chemin de fer, qui constitue le symbole principal et le plus tangible des intérêts politiques et économiques du Japon dans le pays où, il y a moins d'une génération, les soldats japonais ont versé leur sang pour chasser les Russes.

« Suivant notre correspondant, dit le *Times*, cette attaque n'a pas pris les soldats au dépourvu... On a pressé le bouton, et le plan a été mis à exécution. Le combat qui s'ensuivit fut rapide et apparemment décisif. La résistance chinoise a été partielle, en raison des ordres sagement donnés par leur commandant en chef, et de toute manière les troupes qui résistèrent si pauvrement à une petite force russe, il y a de cela deux ans, ne pouvaient lutter, malgré la supériorité numérique, contre les redoutables insulaires. De leur côté, les Japonais semblent avoir montré quelque modération dans leurs représailles. Il paraît bien qu'il n'y a pas eu de bombardement sérieux des établissements militaires de Moukden, et là où ils ne rencontrèrent aucune résistance, ils se sont contentés de désarmer les garnisons chinoises et d'occuper les casernes et les ponts. La garnison de Corée, quoique prête en cas d'urgence, n'a pas passé la frontière, et l'on n'a pas encore confirmation de l'occupation militaire de Tsing-Tao, au Chantoung, quoiqu'il soit bien possible que les navires de guerre japonais, qui ont été envoyés là, mettent à terre des marins pour protéger leurs compatriotes. »

Dans ces conditions il semble, à première vue, qu'il eût été relativement facile de localiser le conflit. Mais lord Robert Cecil a cru devoir appeler l'Amérique à s'y intéresser, en lui rappelant qu'elle s'est engagée à coopérer au maintien de l'ordre dans le Pacifique et en Extrême-Orient. D'autre part, les *Soviets*, dont le recueillement avait d'abord paru assez singulier, ont renforcé leurs troupes à la frontière et tout cela n'a pas peu contribué à augmenter l'inquiétude générale. On a vu se dresser la menace d'un grand conflit extrême-oriental qui eût provoqué, en Chine, un redoublement d'anarchie xénophobe. D'où l'espèce de panique qui s'est emparé, à un moment donné, du monde diplomatique international.

Se justifiait-elle ? En ce temps-ci, plus que jamais, il est dangereux de se risquer aux prophéties et même aux prévisions. Cependant, à l'heure où j'écris, il semble que cette catastrophe pourra être évitée.

Le ministère des Affaires étrangères japonais et les libéraux qui sont maintenant au pouvoir n'ont aucun désir de se quereller avec les autorités chinoises de Mandchourie, moins encore avec le gouvernement central de Nankin. Ils sont probablement dans un très grand embarras devant les agissements de leurs forces militaires en Mandchourie, qui exposent à des attaques les citoyens japonais isolés et peuvent amener un regain de boycottage contre le commerce japo-

nais. En même temps, ils voient combien l'opinion publique déplore unanimement la hâte avec laquelle les troupes de Mandchourie sont passées à l'offensive. Ils feront tout ce qu'ils pourront pour calmer les esprits.

« Les Japonais, dit fort justement le *Times*, constituent un peuple fier et sensible; ils ont enduré avec une patience remarquable une série d'affronts, à commencer par les traitements barbares et abjects infligés aux sujets nippons à Nankin. Ils n'ont seulement attaqué à Tsinan-fou que lorsque les hordes nationalistes chinoises, soutenues par des troupes soi-disant de guerre, eurent commencé à se livrer à des atrocités sur leurs compatriotes. Ils ont attendu en vain des mois et des mois une enquête officielle chinoise sur l'assassinat d'un officier de valeur voyageant avec le consentement des autorités chinoises dans ce qui est supposé être la province la mieux gouvernée de Chine. Ils ont constaté que la presse chinoise n'est pas retenue par une stricte censure dans ses demandes d'annulation des concessions japonaises en Mandchourie et de l'évacuation de ce pays par les troupes japonaises, et ils ont tiré eux-mêmes la conclusion. Cette conclusion peut ne pas être exacte. Mais le refus des hommes politiques nationalistes chinois et des publicistes de reconnaître les intérêts vitaux du Japon en Mandchourie et les immenses avantages d'une coopération sino-japonaise, constitue un phénomène inquiétant, spécialement au moment où la Chine se trouve dans une situation politique et économique désastreuse et a tout à perdre en provoquant la méfiance de son puissant voisin. »

C'est ici que l'intervention de la Société des Nations peut être précieuse puisque le gouvernement de Nankin s'est adressé à elle. Les armées chinoises, n'étant pas en mesure de résister à une véritable action militaire du Japon, il est probable que, pourvu qu'on lui permette de sauver la face, il finira par se montrer conciliant. Il serait heureux que la S. D. N. trouvât là le moyen de rétablir son prestige que les vaines discussions de ces dernières sessions, les manifestations creuses d'un art oratoire périmé, et les intrigues qui ont été ourdies à l'occasion de la Conférence du désarmement, ont compromis. La Société des Nations est, pour les peuples, une immense espérance. Il ne faudrait pas qu'elle fût déçue. Ce n'est qu'une force morale et, dans l'état actuel des choses, ce ne peut être qu'une force morale. Mais son écroulement serait une véritable faillite de la civilisation.

L. Dumont-Wilden.

LES ŒUVRES ET LES IDÉES

BENJAMIN CONSTANT (1)

M. Louis Dumont-Wilden a bien compris que ce qui nous intéresse dans la vie de Benjamin Constant, c'est le côté héros de roman : roman de la passion amoureuse, roman de l'ambition, roman de l'intelligence, étonnante et multiple activité d'un homme qui ne conçoit d'autre effort que romanesque, c'est-à-dire à demi-chimérique, dépouillé de tout ce qui conditionne et caractérise l'action vraie, jeu d'imagination hostile par principe à toute réalisation, jeu décevant et exaltant, méprisé par les réalistes, si instructif et attachant... Moins tyrannisé par ses rêves, ses imaginations, les caprices de sa fantaisie et de sa sensibilité, son mépris de la réalité sociale et de ses propres ambitions, moins raffiné, moins sentimental ou plus résolument cynique, plus viril, son temps l'eût pris davantage au sérieux : l'homme romanesque passe pour être le plus « inefficace » des êtres ; ainsi Benjamin Constant, qui toucha à tout ce qu'un homme de son temps pouvait atteindre et parut toujours un peu en marge de son époque aux instants même de ses plus énergiques manifestations. Esprit supérieur, voué à la fatalité de l'insuccès, il retient encore notre curiosité par ses tentatives, ses repentirs, ses échecs, tout ce qu'il y a d'inachevé et peut-être d'inconsistant, de contradictoire à coup sûr, et de vivant, dans ses conceptions et ses moindres démarches. Un Benjamin Constant plus heureux, défini et consacré par le succès, nous intéresserait-il encore ? On se contente de poser la question pour faire apercevoir tout ce qu'il gagne aux yeux de la postérité à n'avoir que médiocrement réussi, à n'avoir jamais pris parti entre le rêve et la réalité, à n'avoir pas su choisir entre la vie et le roman.

*
* *

Et sans doute il y a ses œuvres : cet immortel *Adolphe* que ses contemporains ignorèrent,

(1) L. Dumont-Wilden : *La vie de Benjamin Constant*. (1 vol. Gallimard).

et cette littérature intime où il se livre lui-même sans cet orgueil à rebours qui fausse le sens de tant d'autres confessions. Il y a cette littérature politique, aujourd'hui oubliée, qui demeure cependant la magna charta d'un libéralisme en décadence : singulier présent du moins bourgeois des écrivains à la classe la plus positive, à cette grande bourgeoisie âprement attachée aux biens de ce monde, à ces créateurs du régime industriel et capitaliste demeurés si peu reconnaissants de sa libéralité à l'auteur du *Cours de politique constitutionnelle*.

Ces œuvres reflètent tous les orages d'une vie mouvementée : *Adolphe* est l'histoire terriblement véridique d'un illustre « collage » ; la doctrine politique, habile jeu d'esprit, concrétion d'enseignements épars méditée loin des réalités par un pur théoricien, n'est qu'un autre roman jalousement caressé à l'heure où se ralentissent les intrigues de l'amour.

Grand maître de psychologie amoureuse, écrivain délicat, orateur médiocre, expert en tactique parlementaire, Benjamin Constant esquisse au début du XIXe siècle et inaugure la courbe d'existence dont rêveront maints intellectuels de notre Troisième République, et que reproduira, avec quelques variantes cet autre amateur d'âmes, Maurice Barrès.

Il traverse un demi-siècle — et quel demi-siècle ! — de notre histoire littéraire et politique sans cesser de s'intéresser passionnément à toutes les variations des mœurs et des idées, à tous les changements de régime. Tribun — bien vite cassé aux gages — sous Bonaparte, à la veille de Waterloo conseiller de Napoléon qu'il avait éloquemment injurié si peu auparavant, député pendant les onze dernières années de sa vie, il ne sut jamais être d'un parti, ni se hausser à la stature de l'homme d'Etat ; sa carrière, illustrée par d'étranges palinodies, témoigne, aux yeux du vulgaire d'une irrémédiable versatilité : M. Dumont-Wilden le disculpe avec juste raison du grief le plus communément formulé contre lui en invoquant la constance de ses idées politiques, sa fidélité à la déclaration des droits de l'homme, son amour de la liberté. Le vrai Benjamin Constant est un être lointain, secret, que ses contemporains connaissent à peine tant ses gestes et ses paroles semblent le démentir. Comme Barrès de nos jours, il vit son roman politique sans cesser de mépriser profondément l'entourage et les contingences quotidiennes. Vers la fin seulement, son personnage acquiert quelque consistance. Encore lui déplairait-il de s'enfermer dans un rôle unique ; il déconcerte, il scandalise tous ceux qui devraient être ses amis et dont il défend les intérêts avec une hauteur insolente ; joueur, bretteur, railleur sans scrupules, ses dettes, ses duels, son courage et sa morgue évoquent dans la plus bourgeoise des assemblées on ne sait quelle horrifiante bohème. Les doctrinaires le détestent ; Royer-Collard lui interdit l'Académie. Benjamin Constant ne siège pas au plafond comme un peu plus tard Lamartine ; il est à part, loin du troupeau humain ; présent, il inquiète par quelque chose d'insaisissable et de fantômatique

Lui-même déclare : « je ne suis pas tout à fait un être réel ». Et voilà tout justement pourquoi les jugements de la plupart de ses biographes lui furent si sévères... Sainte Beuve lui-même ! Cet air de venir d'un autre monde et de n'accepter qu'à demi les servitudes et les complicités de notre univers, l'humanité ne le tolère — pas toujours — qu'aux poètes.

Benjamin Constant venait de Suisse, et le fond de son caractère et de son esprit s'explique par un cosmopolitisme respiré, assimilé, telle une seconde nature, dans les années d'enfance. Le roman du déraciné cosmopolite dont un Chamisso, un Charles de Villiers avaient vécu des versions réduites, Benjamin Constant en a connu toutes les tentations, les incertitudes, les retours, les clairvoyances et enfin les douloureuses tragédies. C'est une sorte de pathétique auquel nous ne sommes plus insensibles...

Il venait du XVIIIe siècle, autre terre étrangère dont nos romantiques n'entendaient pas le langage, et c'est pourquoi ils méconnurent ce contemporain de Werther et d'Obermann, dont toute la vie sentimentale avait été une longue aventure non pas seulement romanesque mais purement romantique.

*
* *

Fut-il compris des femmes ?

Plusieurs l'aimèrent avec abnégation ; il en aima un plus grand nombre, presque toujours avec discernement, et c'est là le point vraiment tragique d'une vocation romanesque incessamment agissante et toujours compromise par une terrible clairvoyance. Prompt à l'amour, on

lui connut plusieurs passions authentiques ; les plus charmantes, et qui enchantèrent de longues périodes de son existence, ne furent pas les plus violentes : la liaison avec Mme de Charrière ne fut pas un incident isolé, et si l'on n'est guère surpris qu'un jeune homme de vingt ans subisse l'ascendant quasi maternel d'une femme de quarante-sept, il faut noter comme un trait plus rare un goût persistant pour les maturités sayantes ou apaisées qui mêlent à la tendresse les complications les plus raffinées du sentiment et de l'intelligence. A la vérité, grand peintre de la femme, Benjamin Constant n'ignora aucune des séductions du beau sexe et n'en dédaigna aucune : la meilleure preuve en est qu'il fut capable d'amitiés féminines et leur dut d'inoubliables joies ; écoutez ce qu'il dit de Julie Talma : « elle n'était plus jeune quand je la rencontrai pour la première fois, le temps des orages était passé pour elle. Il n'exista jamais entre nous que de l'amitié. Mais, comme il arrive souvent aux femmes que la Nature a douées d'une sensibilité véritable et qui ont éprouvé de vives émotions, son amitié avait quelque chose de tendre et de passionné qui lui donnait un charme particulier ».

Il n'en goûte pas avec moins d'enthousiasme — avec une secrète révolte d'imperturbable analyste — la coquetterie d'une Récamier ; c'est elle qui lui fait commettre la plus monumentale imprudence de sa vie, cet article fameux publié au *Journal des Débats* le 19 mars 1815 :

« Les proclamations de Bonaparte ne sont point celles d'un prince qui se croit des droits au trône... C'est Attila, c'est Gengis-Khan, plus terrible et plus odieux, parce que les ressources de la civilisation sont à son usage... Je vois le Roi se rallier à la nation ; je n'irai pas, misérable transfuge, me traîner d'un pouvoir à l'autre, couvrir l'infâmie par le sophisme, et balbutier des mots profanés pour racheter une vie honteuse. »

Adorables folies des amoureux de cinquante ans !

Après une jeunesse désordonnée, gâtée par une éducation démente, Benjamin Constant avait puisé dans les *Liaisons dangereuses* sa théorie de l'amour. Combien ce roué toutefois, et qui prétend l'être, demeure éloigné d'un Laclos ! Si souvent pris à sa propre intrigue, si souvent dupe et, comme un collégien meurtri, tout étonné de cuisantes aventures ! A trois reprises il s'empoisonne par désespoir d'amour, ou fait semblant. Il se marie deux fois, sans aucune chance de bonheur...

Ici se place une remarque essentielle à laquelle j'attache pour ma part le plus grand prix et qu'il faut être infiniment reconnaissant à M. Dumont-Wilden, d'introduire avec force : « C'est une vue très superficielle et très fausse que celle des moralistes qui prétendent que l'analyse dessèche la sensibilité. Elle empêche d'agir, elle n'empêche pas de sentir... » Et certes, il faut savoir « tout ce que la conscience de la sensibilité ajoute à la sensibilité ».

Toute la psychologie traditionnelle de Benjamin Constant, son attitude devant l'amour, son long roman de séducteur séduit s'en trouvent profondément bouleversés, et comme redressés.

Fût-ce pour l'expiation de quelque crime d'amour que Benjamin Constant rencontra Germaine de Staël ? L'histoire de leur liaison ne saurait être renouvelée puisque nous possédons le témoignage minutieux et cruellement véridique du principal intéressé. M. Dumont-Wilden en retrace avec humour les péripéties monotones et toujours surprenantes. Et voici bien le chapitre le plus sombre et le plus humiliant d'une existence de grand amoureux. La lassitude de Benjamin Constant asservi à la plus dominatrice, à la plus exigeante, à la plus brouillonne des maîtresses lui a inspiré des cris à faire frémir les plus indifférents : « il faut rompre ; il est temps de rompre. Scène épouvantable. Elle est folle, et je suis fou... » Et quelques pages plus loin : « Mme de Staël m'a reconquis... » Ou encore : « je suis las de l'homme-femme dont la main de fer m'enchaîne depuis dix ans... Je sens que je passerai pour un monstre si je la quitte ; je mourrai si je ne la quitte pas. Je la regrette et je la hais. »

Mais Germaine de Staël, maîtresse intolérable, et dont Benjamin Constant, « îlote de l'amour », ne pouvait s'éloigner sans désespoir, avait du génie : et le supplice qu'elle infligea à son amant est très probablement la rançon du chef-d'œuvre qu'il n'eût point écrit sans elle, et qu'au surplus elle ne comprit jamais.

*
* *

Une destinée aussi variée et dramatique et véritablement complexe exclut le portrait, vérité d'un moment ; il faut en saisir le mouvement, le dynamisme intérieur et l'incessante

métamorphose ; et c'est pourquoi le récit de M. Dumont-Wilden, si souple et si allègre, est probablement l'ouvrage le plus évocateur, et j'oserai dire le plus intelligent que nous possédions sur Benjamin Constant.

M. Dumont-Wilden n'accable son héros ni d'une sympathie excessive ni d'une sévérité outrée : il le disculpe de griefs trop aisément accrédités ; peut-être, après avoir lu ce livre, jugera-t-on avec plus d'indulgence certains traits irritants et parfois ridicules du personnage. Avec quelle délicate compréhension M. Dumont-Wilden ne nous oblige-t-il pas à suivre pas à pas cette âme torturée d'éternel insatisfait, cette destinée romanesque si longtemps et encore si fréquemment incomprise ! Il y a longtemps que l'auteur de l'*Esprit européen* est l'un des plus pénétrants interprètes des grandes époques de notre civilisation occidentale ; il a devancé à cet égard maints zélateurs qui découvrent présentement, avec une désarmante candeur, l'Europe et son destin... Il ajoute aujourd'hui à une connaissance profonde du passé, à une sorte de prescience, si rare, de l'esprit et de la culture cosmopolites, la plus précieuse expérience historique et politique ; de là le savoureux réalisme et la rude indépendance qu'il montre en ces évocations de régimes politiques, de mœurs et d'éphémères et brillantes sociétés, qui constituent la toile de fond de son récit biographique...

Cette *Vie de Benjamin Constant* demeurera l'un de ses meilleurs ouvrages. Aucun autre éloge ne serait plus pertinent ni plus significatif aux yeux des lecteurs de cette Revue, qui ont vu grandir l'autorité de son brillant et sain et vigoureux talent.

LUCIEN MAURY.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

ALLEMAGNE.

Les lignes que la *Deutsche Rundschau* consacre (fasc. d'août), sous la signature de son chroniqueur politique, aux pourparlers et négociations qu'aura provoqués la dernière proposition américaine se résument en substance comme suit.

Une occasion unique d'atteindre au but auquel aspire depuis si longtemps l'univers entier est aujourd'hui perdue... Personne ne pourra raisonnablement contester que le chancelier du Reich n'ait fait tout ce qui dépendait de lui pour aboutir enfin à un accord en effet si profondément désirable, mais le monde sait à présent à qui revient d'abord la responsabilité de l'échec... Devant l'étranger, il ne s'agit décidément pas pour l'Allemagne de la nécessité de sortir des difficultés économiques et financières dont elle souffre, mais du souci qu'elle a de ses droits en matière de souveraineté politique. Ceux-ci, la France nous les dispute. Et là réside tout l'obstacle, insurmontable à moins d'un miracle, au rapprochement franco-allemand...

Il est très malaisé de se prononcer quant à la vraie pensée de l'Angleterre et de l'Amérique. Il se peut évidemment qu'elles souhaitent, elles aussi (et l'Angleterre surtout), secouer le lourd fardeau de l'hégémonie française. Toutefois, elles en sont pareillement empêchées l'une et l'autre.

***

Dans *The Yale Review*, M. Nicolson renseigne ses lecteurs sur la personne et le *curriculum vitæ* du Président du Reich.

Jeune officier, Hindenburg fit — sans grand éclat, semble-t-il — la campagne de 1870. Mis à la retraite en 1911, il vieillissait dans l'oubli quand, au début de la Grande Guerre et à l'heure pour l'Allemagne du pire danger (fin août 1914), on s'avisa qu'il avait tenu garnison à Königsberg et qu'il passait pour connaître admirablement la région des lacs de Masurie. Une décision de Guillaume II le rappela à l'activité... et, moins d'une huitaine après, c'était à Tannenberg l'encerclement — qui coûtait à l'Empire à peine 40.000 hommes — de 300.000 Russes. Le commandant en chef de la Huitième armée devint « le sauveur ». Ce fut pour lui, du jour au lendemain, la célébrité, la gloire... et cette superbe statue de bois, bientôt couverte de clous, que lui élevèrent les populations de l'arrière brusquement délivrées de l'affreux cauchemar.

A vrai dire, la part de Hindenburg avait d'ailleurs été assez mince dans la fameuse bataille, dont le plan et les préparatifs étaient dûs surtout à la collaboration du général Hoffmann et de Ludendorf. Mais la légende cheminait et il y a lieu de présumer que, l'Empire renversé et le nouveau régime établi, l'Allemagne, si elle l'avait pu, eût déjà fait du « vainqueur du Tannenberg » le président du Reich premier en date. Du moins ses compatriotes s'empressèrent-ils, une fois le bon démocrate et socialiste Ebert disparu, de le hisser au sommet, où il incarne parfaitement l'esprit militaire allemand dans sa manière traditionnelle.

BELGIQUE.

L'Exposition Coloniale, c'est au bref « tout un monde » à quelques minutes du grand Paris, écrit M. P. Prist dans la *Revue Belge*.

L'Afrique Occidentale, Madagascar, le Cameroun et le Togo, le Guyanne, Taïti, le Tonkin, la Cochinchine, l'Afrique du Nord... Un siècle de conquêtes... L'œuvre du génie français au service de l'humanité...

Ainsi, ce peuple, si fermement attaché à sa terre et si « casanier », a su se créer un empire de cent millions d'âmes et qui détient d'inépuisables richesses. C'est ici

infiniment plus qu'une admirable leçon de choses : c'est un spectacle propre à exalter toutes les énergies. L'Exposition Coloniale, quelle initiation pour la génération qui grandit !...

HONGRIE.

L'homme d'Etat dont la fameuse affaire même des faux-monnayeurs hongrois n'avait point ébranlé le pouvoir s'est donc spontanément retiré.

En parlant de son successeur, *l'Europe Centrale* écrit dans son fascicule du 29 août : « Si le comte Bethlen, dictateur tacitement reconnu et qu'une sorte de barrière invisible séparait de ses plus intimes collaborateurs, avait plus de partisans que d'amis, c'est tout le contraire pour le comte Jules Karolyi, sympathique à tout le monde, même aux membres de l'opposition, mais qui ne saurait encore avoir de partisans à proprement parler.. On sait seulement de lui que c'est un légitimiste déterminé, personnellement très attaché à l'ancienne famille royale, et avant tout un ardent patriote. Son impartialité est si bien établie que, lorsque son nom fut prononcé comme celui du futur chef du gouvernement, certains membres de l'opposition crurent qu'il s'agissait d'un cabinet de coalition et étaient prêts à lui donner leur concours ».

Notre confrère estime l'homme tout singulièrement qualifié pour présider à un redressement financier, son économie dans la vie privée égalant ses grandes richesses. Une de ses premières initiatives en prenant le pouvoir aura été de supprimer les autos officielles, et les hauts fonctionnaires, qui usaient et abusaient de celles-ci, n'auront qu'à se lever de meilleure heure pour se rendre à leur bureau. Et davantage : « Il trouve tout naturel de demander que les fonctionnaires qui ont de la fortune personnelle s'abstiennent de toucher leur traitement tant que les finances de la Hongrie n'auront pas retrouvé l'équilibre ».

BULGARIE.

On sait la place que la culture des roses et leur essence occupent dans l'actif des échanges commerciaux du royaume de Bulgarie.

La « Vallée des roses », au cœur du pays, fournit, bon an mal an, de 3 à 4 milliards de roses de Damas, qui donnent de 2 à 3 mille kilogs d'essence (pour environ 25 millions de francs).

Pour la première fois cette année, nous dit *l'Europe Centrale*, le précieux produit se trouve en excédent. « Bien des distilleries sont inactives... Il est à prévoir que le kilog d'essence (21.000 fr., la saison dernière), devra être cédé pour un prix inférieur de moitié ». Et l'on s'en afflige au pays des roses...

GASTON CHOISY.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire

DUSSANE, sociétaire de la Comédie-Française. *La Célimène de Thermidor* (1 vol. Eugène Fasquelle).

Il s'agit de Louise Contat, sociétaire, elle aussi de la Comédie, morte en 1813, mais qu'il est difficile de considérer comme représentative des Comédiens français sous la Révolution. D'origine plébéienne assurément, mais tellement d'ancien régime par son éducation, sa culture (car elle en eut), son esprit qui fut étincelant, ses amitiés et surtout ses amours! Elle resta pour les gens de son âge, elle reste pour nous, la Suzanne du *Mariage de Figaro*, qui est de 1784. D'instinct, c'est à Marivaux et à Molière qu'elle revenait chaque fois que les événements, plus favorables, la laissaient remonter sur les planches. Napoléon Bonaparte ne la distingue pas, qui ne s'intéresse qu'à la tragédie. Des débuts brillants, une sorte de royauté d'intelligence et de beauté (?) au foyer de la Comédie, puis d'âpres luttes pour sauver de la méchanceté des choses et des hommes sa propre vie et celle de ses enfants. Enfin, la tristesse des dernières années, celle d'une reine de théâtre que l'oubli atteint avant la mort. Mme Dussane, qui est du métier, nous raconte cette existence qu'elle ne « romance » pas, mais qui, avant Thermidor, quand le brave Labussière faisait échapper à la guillotine la « tête » de la Comédie-Française, avait côtoyé la grande histoire.

P. F.

PIERRE DE LA GORCE, de l'Académie Française. *Louis-Philippe* (1830-1848). (1 vol. in-8°, Plon).

Ce livre complète les belles études que M. de La Gorce a consacrées à la Restauration. On y trouvera, condensée en un seul volume, à la fois très riche de faits et composé avec un soin extrême, toute la politique intérieure et extérieure de cette époque, aussi bien les batailles parlementaires, admirablement décrites, que les difficultés diplomatiques nées de la constitution du royaume de Belgique ou de la crise si grave de la question d'Orient en 1840. Deux chapitres très importants sont consacrés l'un aux affaires religieuses, l'autre à la fondation de notre empire algérien. La clarté habituelle à l'auteur lui a permis de dire tout l'essentiel des choses sans jamais créer dans l'esprit du lecteur ni confusion, ni fatigue. On retrouvera avec plaisir dans ce volume l'excellent historien du Second Empire, de l'histoire religieuse de la Révolution, celui qui a déjà si bien décrit tant de périodes importantes de notre dix-neuvième siècle. Les portraits qu'il trace de Louis-Philippe, de ses principaux ministres, Molé, Thiers, Guizot, les scènes qu'il décrit des journées révolutionnaires de 1830 ou de 1848, des luttes politiques sur la liberté de l'enseignement, sur l'élargissement du suffrage, sur les chemins de fer ou sur les crises de la politique extérieure sont dignes de rester parmi les meilleures qu'il ait écrites. En même temps qu'un style documentaire de premier ordre, cet ouvrage est d'un style alerte et d'une très attrayante lecture.

Romans

ALEXANDRA GRIMANELLI. *Maggi et son Bungalow.* (1 vol.).

Pour y avoir vécu assez longtemps, Mme Grimanelli connaît fort bien la vie de la jungle; elle en a goûté la saveur après en avoir éprouvé les désagréments. Et elle avait fait pour y venir le long voyage qui mène aux Indes sur un vaste paquebot, microcosme où la vie des êtres civilisés se continue comme dans les villes, mais avec une civilité qui bien souvent couvre sans la voiler tout à fait les pires sentiments et les actes les plus vilains. De tous ces souvenirs, l'auteur a fait un récit poignant, plein de descriptions charmantes et vraies qui comprend parfois le rappel de petites querelles entre époux nouvellement mariés grâce auxquels la monotonie de tableaux tout pittoresques qu'ils soient est heureusement rompue.

Livres reçus au Bureau de la Revue

JULIETTE ADAM. — *Les Arbres*. E. Figuère.
P. ABATINO. — *Joséphine Baker, vue par la presse française*. Ed. Isis.
J.-L. AUBRUN. — *La Guerre*. Edition Pythagore.
GUY BARODY. — *Nicole ou la Jouvence retrouvée*. A. Messein.
LOUIS BROMFIELD. — *Précoce Automne*. Stock.
PIERRE BENOIST. — *Le Mystère du Parc des Princes*. Chez l'Auteur, 19, rue Erlanger.
HENRY BORDEAUX. — *Voici l'heure des âmes*. Flammarion.
PAUL COHEN-PORTHEIM. — *Angleterre, Ile inconnue*. Flammarion.
W. CALMEL. — *Un voyage chez les hommes*. Editions de La Caravelle.
Clsse R. DE DAMPIERRE. — *Amor Roma*. Figuère.
CAMILLE DELBOS. — *La Prisonnière du Caïman*. Figuière.
ROBERT DELAVIGNETTE. — *Afrique Occidentale française*. Société d'Editions géographiques.
MARC DELMAS. — *Gustave Charpentier et le lyrisme français*. Delagrave.
ANDRÉ GUIBERT-LASSALLE. — *Au Visage des cieux*. A. Messein.
EDOUARD GARGOUR. — *Soirs de Nostalgie*. Alexandrie.
ANDRÉ GERMAIN. — *La Révolution espagnole en 25 tableaux*. Grasset.
BERNARD HAMEL. — *Quand les hommes s'aimaient*. Librairie étrangère.
CARLOS LARRONDE. — *Cristaux*. A. Messein.
DE LA CAMARA et P. ABATINO. — *Mon sang dans les veines*. Editions Isis.
JEAN LASSERRE. — *La vie brûlante de Marlène Dietrich*. Nouvelle bibliographie française.
PIERRE-MARIE LACROIX. — *Afrique 1920*. Editions Trémois.
PAUL MADO. — *Cœur d'esclave*. Figuière.
Dr GREGORIO MARANON. — *L'évolution de la sexualité et les états intersexuels*. Gallimard.
JEAN PETITHUGUENIN. — *L'Amante réincarnée*. Editions Tallandier.
ELISSA RHAIS. — *La Convertie*. Flammarion.
REX BEACH. — *La Piste d'acier*. Crès.
PAUL RUBOUX. — *Nouveaux régimes*. Flammarion.
JEAN ROSTAND. — *Journal d'un caractère*. Fasquelle.
ALEX SCOUFFI. — *Le Violon mécanique*. A. Messein.
E. DE ST-ETIENNE. — *Les Voix de la Forêt*. La Caravelle.
JULES STALLA-BOURDILLON. — *Au foyer de la Comédie française*. Sémaphore de Marseille.
ANDRÉ SALMON. — *Comme un homme*. Figuière.
PIERRE VANDENDRIES. — *Hommes et femmes*. Editions libres de Paris.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

LA LUTTE CONTRE LA TUBERCULOSE EN TCHECOSLOVAQUIE

La lutte contre la tuberculose, fléau des nations modernes, est très pénible. Il faut la mener dans deux directions : contre la maladie elle-même et contre la contagion à travers la société. En Tchécoslovaquie, cette tâche est assumée par la « Ligue antituberculeuse Masaryk ». Le but principal de cette ligue bienfaisante est une lutte acharnée contre l'accroissement de la maladie; aussi, le réseau des établissements où les tuberculeux trouvent des soins nécessaires est-il assez dense.

La Ligue antituberculeuse Masaryk met en œuvre tous les moyens possibles pour protéger le peuple de ce mal. Elle mène une active propagande dans ce sens : au cours de l'année 1930, on a organisé 637 conférences montrant le danger de la tuberculose, on a distribué environ 80.000 brochures éducatives et apposé en des lieux très divers plus de 5.000 affiches. L'organe central de cette propagande est la Revue mensuelle : *Lutte contre la tuberculose*, qui est publiée à raison de 3.000 numéros.

La Ligue a envoyé, en 1930, 4.053 malades, parmi lesquels 1.444 enfants, dans des sanatoria; 2.394 enfants purent, à ses frais (qui se montent à 200.000 francs français) jouir d'un séjour à la campagne.

Pour les consultations médicales des tuberculeux, la Ligue a établi des dispensaires et des bureaux de statistique: en Bohême, il y a 41 dispensaires et 3 bureaux de statistique; en Moravie et Silésie, 26 dispensaires et 3 bureaux de statistique; en Slovaquie, 25 dispensaires et 13 bureaux de statistique; en Russie subkarpathique, 10 dispensaires, de sorte qu'au total, la Ligue dispose de 102 dispensaires et 19 bureaux de statistique. Dans ce nombre ne sont pas comptées les institutions d'hygiène sociale qui sont sous la dépendance directe des municipalités ou du Ministère de l'Hygiène Publique.

Ces dispensaires ont pour rôle principal la lutte prophylactique contre la tuberculose. La Ligue s'efforce de multiplier ces établissements et d'en améliorer l'installation non seulement dans les villes, mais aussi à la campagne, qui est, sous ce rapport, moins favorisée. Elle se prépare de même à assurer l'éducation hygiénique de la jeunesse, avec le concours de la « Croix-Rouge Tchécoslovaque ».

Mais ses projets sont encore plus vastes : elle désirerait établir des sanatoria préventifs spécialement réservés à tous ceux dont l'état tuberculeux est encore au stade primaire et dont il est possible de rétablir la santé.

Les buts poursuivis par la Ligue antituberculeuse Masaryk sont nombreux. Son œuvre qui contribue au relèvement hygiénique et physique de la nation se heurte toujours, hélas, aux difficultés d'ordre financier, mais le bel élan qui caractérise toute son activité permet d'espérer que son effort humanitaire sera couronné des plus grands succès.

STANISLAV LYER.

BULLETIN MARITIME

LES RELATIONS DE LA FRANCE AVEC SES COLONIES ET LES RELATIONS INTERCOLONIALES FRANÇAISES

Sous le titre « Le développement des relations entre les colonies et la Métropole et des colonies entre elles », M. Georges Philippar, Président du Comité Central des

Armateurs de France et des Messageries Maritimes, Vice-Président de l'Académie de Marine, Membre de l'Académie des Sciences Coloniales, a fait, le vendredi 18 septembre, au cours du Congrès des Chambres de Commerce et des Chambres d'Agriculture de la France d'Outre-Mer, qui s'est tenu sous les auspices de l'Union Coloniale Française, un fort intéressant exposé.

Après avoir montré que pendant les dernières années 1925-1929 la proportion des échanges effectués avec nos colonies s'est contamment accrue par rapport à l'ensemble du commerce extérieur de notre pays, M. Philippar rappela que les trois plus importants problèmes qui se posent, quand on cherche à développer les relations entre la France et ses possessions d'outre-mer, sont de perfectionner la production dans nos colonies, de développer les échanges entre celles-ci et entre elles et la Métropole et de faciliter la consommation des richesses coloniales ou métropolitaines.

En ce qui concerne le premier point, rien ne saurait être fait sans un appui financier sérieux. Il n'est pas sans intérêt de signaler à ce sujet que la Chambre a voté, en février dernier, des lois autorisant les Gouvernements généraux et les Commissariats de nos colonies à contracter des emprunts. La question de la population, qui est aussi fort importante, peut conduire à recourir à des déplacements importants de main-d'œuvre. D'août 1923 à janvier 1925, par exemple, le commerce a pu reprendre aux Nouvelles-Hébrides, où la situation était angoissante, grâce à l'introduction de 1.809 Annamites. Enfin, il ne faut pas oublier les richesses très réelles dont sont dotées nos possessions : l'Indo-Chine est le second marché mondial pour le riz, l'Afrique du Nord est la productrice mondiale du phosphate, etc..., etc...

En ce qui concerne l'expédition de leur production, la Métropole a le devoir d'équiper les colonies de voies ferrées, routes, canaux, de ports possédant des bassins accessibles aux navires, grâce à des constructions comme celles de Douala et de Pointe-Noire en Afrique Equatoriale.

Elle a également le devoir de porter ses efforts vers le développement de l'aviation. La liaison France-Indo-Chine est chose faite et la liaison France-Madagascar sera bientôt réalisée. Sur ces grands réseaux aériens devront venir se greffer des lignes intercoloniales.

Sur ce sujet de la navigation aérienne, M. le Président Philippar, a repris, en les développant, les idées qui lui sont personnelles et qu'il avait déjà exposées en 1928 à l'occasion de la Semaine Coloniale et du Centenaire du Bureau Veritas. Nous ne pouvons mieux faire que les reproduire ici : « Les Entreprises de navigation aérienne auraient pu, à leurs débuts, profiter grandement de l'expérience acquise par les Entreprises de navigation maritime...

« Au point de vue technique, parce que certains problèmes sont connexes dans les deux industries. En voici quelques exemples. Questions relatives aux hélices. Questions relatives à la coque, en ce qui concerne les hydravions. Questions relatives à l'aménagement et aux installations, les armateurs ayant eu, depuis des années et des années, à répondre à des nécessités analogues, si ce n'est identiques : le maximum de confort et de sécurité dans le minimum d'espace.

« Au point de vue commercial, parce que les armateurs ont acquis, en matière de transport de passagers et de marchandises, une expérience qui n'est guère contestable, parce qu'ils ont aussi des relations et une organisation déjà existantes qui s'étendent au monde entier.

« De ce fait, les entreprises de navigation aérienne auraient évité des frais généraux stériles importants pour elles, comme en eux-mêmes d'ailleurs, et qui, au contraire, s'appliquant à des organismes déjà en fonctionnement, eussent été fort peu de chose.

« En ce qui concerne l'exploitation, il me suffira de rappeler que, pour tout voyage de quelque durée, la présence à bord de l'appareil — avion ou hydravion — d'un navigateur capable de faire le point est « indispensable ». Qui, mieux que les entreprises de navigation maritime, était donc qualifié pour fournir un tel personnel ? »

En ce qui concerne les lignes maritimes, M. Philippar déclara que les services actuellement existants sont organisés dans des conditions satisfaisantes, grâce, d'ailleurs, à certaines initiatives heureuses au nombre desquelles il convient de citer celle des Messageries Maritimes qui, occasionnellement, entreprirent d'assurer des relations mensuelles, par leurs navires de charge, entre la concession de Shanghaï, productrice de thé, et le Maroc, et, d'autre part, entre l'Algérie et l'Indo-Chine.

En ce qui concerne la consommation réciproque des produits métropolitains et des produits coloniaux, M. Philippar insista sur la nécessité de faire l'éducation du consommateur colonial aussi bien que celle du consommateur métropolitain. A ce point de vue, l'organisation de foires, de marchés de produits coloniaux, d'expositions d'échantillons, est le meilleur moyen de faire apprécier des produits dont l'utilisation n'est pas assez répandue parce qu'ils n'étaient pas, jusqu'à présent, assez connus.

En terminant, M. Philippar ajouta que « ni des économies, ni des emprunts ne peuvent améliorer la situation actuelle de la France s'ils ne s'appuient sur un effort général de travail et de production qui devra porter sur l'exploitation des richesses, non seulement de la Métropole, mais aussi de la colonie ».

*
* *

DANS LA LEGION D'HONNEUR

Le *Journal Officiel* du 4 septembre dernier a publié le décret du Président de la République portant promotion dans la Légion d'Honneur, au grade de Commandeur, de M. Georges Philippar, Président du Comité Central des Armateurs de France et des Messageries Maritimes, Vice-Président de l'Académie de Marine, au titre du Ministère du Commerce et de l'Industrie.

Cette haute distinction vient reconnaître les services éminents rendus par M. Georges Philippar au cours d'une carrière entièrement consacrée au développement économique de notre pays et, en particulier, à l'expansion de notre commerce et à la diffusion des idées françaises à l'étranger, toutes formes d'activité nationale auxquelles contribue puissamment notre marine marchande.

Le Gérant : M. Hedan.
Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 20 69e ANNÉE 17 OCTOBRE 1931

LA XIIe ASSEMBLÉE DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

IMPRESSIONS D'UN TÉMOIN

Genève, septembre 1931.

On ne saurait dire des réunions annuelles de la Société des Nations que plus ça change, plus c'est la même chose. Non pas. Voilà que s'achève la douzième assemblée de cette institution, désormais entrée dans les mœurs du monde politique, et pour y avoir assisté dès l'origine, je crois pouvoir poser en fait que chaque session présenta un caractère nettement déterminé et très différent. Au commencement on était entre soi, c'est-à-dire que les puissances, sorties victorieuses de la grande guerre, tenaient à Genève le haut du pavé. Lord Balfour ou Léon Bourgeois montaient à la tribune et les applaudissements d'éclater avant qu'ils eussent ouvert la bouche. Après quoi se faisait un grand silence et l'oracle parlait. Un délégué d'un pays neutre ayant requis, dès la première session, l'admission de l'Allemagne, le ministre Viviani se chargea de lui répondre. Il n'y alla point par quatre chemins et le délégué neutre en fut pour son invitation. L'affaire parut ainsi réglée pour quelque temps ; mais le temps lui-même est galant homme et, quand il eut accompli son œuvre d'apaisement, la question de l'entrée de l'Allemagne aux comices de Genève revint sur le tapis, après entente préalable entre les Etats représentés. On avait fini par s'apercevoir qu'il était plus commode de traiter avec une Allemagne appartenant à la Ligue qu'avec une Allemagne restée en dehors. Après avoir fait la petite bouche, le gouvernement de Berlin se montrait désireux lui-même de participer aux travaux de Genève. Et il entra dans le temple, le front haut. Ce fut ensuite sur les bords du Léman, pendant deux ou trois ans, une vraie lune de miel franco-allemande. Aux banquets qui formaient alors une attraction des plus appréciables pendant ces grandes semaines diplomatiques de septembre, alors qu'ils ont été rayés du programme cette année-ci, un Français figurait toujours à table, flanqué d'un Allemand et vice-versa. Il semblait que les délégués et les journalistes de ces deux Etats ne fissent plus désormais qu'un corps et une âme. Le fameux déjeuner de Thoiry marqua le point culminant de ces honnêtes amours. M. Briand, à qui le gouvernement français avait donné la succession de Léon Bourgeois et de M. Hanotaux, avait trouvé en Gustave Stresemann un convive animé du même idéal. Et quand, peu après avoir déjeuné à Thoiry, ces deux hommes d'Etat allèrent déjeuner encore non loin de là, à Locarno, on tomba d'accord, dans la galerie qui, de Genève, regardait festoyer ces grands de la terre pour déclarer que la Société des Nations avait fait ses preuves et

que le Président Wilson avait décidément doté le monde, peut-être malgré lui, d'un outil international de premier ordre.

*
* *

On commença à déchanter, du vivant encore de Stresemann. Je me rappelle l'émotion qui régnait dans les couloirs du Palais des Nations au lendemain du fameux *Bierabend*. Fêté par la colonie allemande de Genève, le premier délégué du Reich s'était laissé aller, dans une chaleur communicative, à prononcer des paroles qui ne présageaient rien de bon. Certain coup de poing asséné par le même homme d'Etat sur la table du Conseil au cours d'une discussion avec les représentants de la Pologne ne fit pas moins mauvais effet. A mesure que l'Allemagne se redressait comme puissance européenne, elle parlait à Genève plus fort et, même, plus sec. Tant que vécut Stresemann, on continua, du côté français, à rester en coquetterie, malgré tout, avec le Reich. Stresemann avait, d'ailleurs, un goût très vif pour la Société des Nations et ses éclats, dans la mesure où il s'y laissait aller, étaient prémédités et voulus. C'était sa façon de marquer à cette institution son estime. Il se rendait à Genève avec cette conviction et y vint encore à la veille de sa mort avec courage. Son stoïcisme frappa toute l'assistance. Il s'obstinait à son banc, maigri, pâle et triste, faisant effort pour suivre les débats et même pour prendre la parole. De quart d'heure en quart d'heure, un huissier lui apportait, d'ordre de son médecin, une potion qu'il absorbait à petites gorgées. Il mourut l'hiver suivant et avec lui disparut, il faut bien l'écrire, un espoir de réconciliation qui aurait, de toute évidence, heureusement modifié la situation européenne.

Son successeur, le docteur Curtius, n'a pas suivi à Thoiry M. Aristide Briand, lequel n'aurait pas demandé mieux que de recommencer cette honorable partie de campagne, mais les succès des nationaux-socialistes allemands rendent impossibles, pour l'instant du moins, des escapades de ce genre. C'est pendant la session plénière de 1930 qu'ont eu lieu ces fameuses et affligeantes « élections hitlériennes » qui ont tellement contribué au marasme actuel de l'Europe. A mesure que les résultats électoraux arrivaient d'Allemagne à Genève, dans les couloirs de l'assemblée, les visages s'assombrissaient. Et M. Briand crut devoir faire, immédiatement, un discours très ferme qui étala au grand jour toute la gravité d'une situation, laquelle s'est encore envenimée depuis lors. La Société des Nations ne s'est toujours pas relevée du coup qui lui fut alors porté.

Il appartient aussi bien au chroniqueur véridique et fidèle de déclarer que les grands discours de la première semaine de l'assemblée n'ont pas été, cette fois-ci, de nature à ramener la confiance. La session plénière commence régulièrement par une discussion générale sur l'activité de la Ligue pendant l'année écoulée. Ce débat amène à tour de rôle à la tribune les principaux délégués des grandes puissances. Ils profitent de l'occasion pour faire entendre *urbi et orbi* des vérités premières qu'il leur serait malaisé de proclamer ailleurs. Délégués, membres de la presse, curieux des tribunes sont à l'affût de ces morceaux d'éloquence qu'on commente ensuite avec avidité. Il existe une phraséologie de la Société des Nations comme il y a, ou comme il y avait un langage parlementaire. Un orateur qui connaît le jeu peut faire entendre à la tribune de la S. D. N. beaucoup de choses en ayant l'air de ne prononcer que des paroles banales. On s'accorda cette année à juger que le discours de M. Briand avait été moins chaleureux que de coutume et celui de M. Curtius fort peu courtois : « Confiance, ayons confiance! L'Europe se meurt du manque de confiance », répétaient à l'envi ces orateurs officiels ; mais ils ne pouvaient s'empêcher de recommander la confiance en des termes fort peu propres à la rétablir. Dans son désir de rassurer les nations, Lord Cecil alla jusqu'à s'écrier : « Jamais les risques de guerre n'ont été moins grands qu'aujourd'hui ». Mais lord Cecil n'a pas osé dénier avec la même force les risques de troubles sociaux qui menacent le monde comme conséquence de la stagnation économique et financière. L'eût-il fait, que les sollicitations dont retentissent les murs du Palais des Nations en ce moment eussent suffi à lui infliger un démenti. L'Autriche et la Hongrie, contraintes par une extrême nécessité, ont adressé de nouveau à la Ligue un pressant appel de fonds.

*
* *

On s'accordait, à Genève, dès le premier jour de l'Assemblée, à prophétiser « une session morne ». Et de fait, elle fut telle pendant la

première quinzaine de son existence ; mais quelle émotion quand les dépêches annoncèrent à Genève, le dimanche 20 septembre dans l'après-midi, le désastre de la livre sterling, et quelle fièvre, le lundi matin, dans les couloirs ! On ne tarda pas à apprendre que le délégué britannique, Sir Arthur Salter, allait faire à ce sujet une communication à la Commission des finances. J'ai rarement senti tant d'émotion planer sur une réunion d'hommes. Et quand Sir Arthur Salter se leva pour avouer le malheur, mais pour rappeler aussi « que l'Angleterre avait toujours fait honneur à ses engagements », on aurait entendu voler, je ne dis pas une mouche, mais un moucheron. Une belle manifestation de solidarité internationale accueillit ce discours. Le président de la Commission, M. Janson, et tous les orateurs qui, sur des questions techniques, prirent après Sir Arthur Salter la parole, tinrent à manifester à leur collègue anglais leur sympathie et à bien marquer ce fait que le sort de la livre anglaise était lié à celui de toutes les autres devises nationales. On a beau dire, un esprit international, encore embryonnaire, est en train de se créer, moins parce que les peuples sont devenus sages que parce que la vie moderne mêle et confond leurs intérêts à toute vitesse. Genève est le laboratoire de cet esprit nouveau. D'où l'utilité de Genève.

L'émotion causée par la chute de la livre sterling n'était pas encore calmée que le conflit sino-japonais apportait à la Société des Nations un nouveau sujet d'inquiétude. Les « sympathies » allaient, de toute évidence, à la Chine parce qu'il apparut, dès l'abord, que le Japon était « l'agresseur », mais le délégué japonais, M. Yochizava, plaida fort habilement pour son pays et le Japon, d'ailleurs, est une grande puissance qu'il importait de ne pas brusquer. Le Conseil n'a pas brusqué le Japon, oh ! non, et je dois même constater que, dans le public, on blâmait le Conseil de ne lui avoir point parlé plus haut, mais c'est une critique que je ne prends pas à mon compte et tant que la Société des Nations ne disposera pas de contingents internationaux jouant le rôle de bons gendarmes, elle ne pourra faire mieux. Sa voix manquera d'assurance et d'autorité. L'absence de M. Briand, rentré à Paris quelques jours avant que le conflit ne prît sa forme aiguë, était évidemment fort regrettable. Il était de taille à « parler au Japon » avec plus de chance d'être entendu que n'importe lequel des hommes d'Etat siégeant au Conseil. Le Japon n'en finit pas moins par prendre quelques-unes, au moins, des mesures qu'on le suppliait de prendre. Reste à savoir si le geste du gouvernement de Washington, appuyant le Conseil et se rangeant derrière lui, n'a pas impressionné le gouvernement de Tokio au moins autant que les démarches du Conseil lui-même. La procédure de la S. D. N. en cette affaire est, d'ailleurs, de nature à inspirer de légitimes angoisses pour le jour où deux puissances, à peu près également fortes et animés de sentiments belliqueux, souhaiteraient vraiment de recourir aux armes.

Le Conseil de la Société des Nations a encore été appelé à juger d'autres litiges fort épineux.

Le plus intéressant mettait aux prises la Grèce et la Bulgarie, deux voisines qui éprouvèrent de tout temps beaucoup de mal à s'entendre. Elles sont en désaccord, une fois de plus. Il résulte de la proposition du Président Hoover, relative à la suspension des dettes de guerre, que la Bulgarie ne paye plus à la Grèce ce qu'elle lui doit aux termes des accords financiers. En conséquence de quoi, la Grèce a suspendu, de son côté, les payements qu'elle s'était engagée par une convention ultérieure à verser au gouvernement bulgare en faveur de ses réfugiés. Protestation du gouvernement de Sofia qui ne voit aucune raison, déclare-t-il, de lier les deux affaires et qui en appelle au Conseil.

Polonais et Dantzicois allemands ne s'entendent guère mieux entre eux que Bulgares et Hellènes. Une fois de plus, ils ont soumis au Conseil un litige qui les divise. Dantzig ne veut plus admettre dans son port les navires de guerre polonais. La Pologne n'a-t-elle pas créé en face de Dantzig le port de Gdynia qui porte, au demeurant, à la vieille ville allemande un sérieux ombrage ? Que la Pologne utilise à toutes fins son port si jeune et, déjà, si prospère ! La Pologne, cependant, réclame au nom des traités le droit d'abriter sa flotte à Dantzig même. Comme il avait fait pour le conflit gréco-bulgare, le Conseil a renvoyé le litige polono-allemand à la Cour de La Haye pour avis consultatif. Le Conseil affectionne cette façon de se tirer des cas embarrassants. En attendant que La Haye ait rendu son verdict, les esprits s'apaisent, l'intérêt des parties se porte vers d'autres objets et un compromis devient possible.

Un travail sérieux s'est accompli, cette année, dans les Commissions. On connaît le projet d' « union européenne » lancé à grand orchestre par M. Aristide Briand, il y a deux ans, à

une époque où la collaboration européenne paraissait, hélas! plus près de se réaliser qu'aujourd'hui. M. Briand, qui a la foi n'a cessé, à la Commission d'études, de lutter pour « son enfant » et il a, du moins, obtenu qu'on laissât cet enfant grandir. Peut-être l'atmosphère deviendra-t-elle plus propice peu à peu à ce nouveau-né, peut-être guérira-t-il de son rachitisme précoce. D'autres Commissions, créées *ad hoc*, prennent à bras le corps les fléaux dont souffre l'humanité : l'usage de l'opium, l'esclavage, la traite des femmes et des enfants et s'efforcent de créer des remèdes internationaux pour en venir à bout. La quatrième Commission a traversé des heures agitées grâce à une discussion assez aigre sur les économies à réaliser. La Société des Nations se réjouit de budgets énormes : 35 millions et demi de francs or pour 1932. Tout le monde réalisant des économies, certains délégués un peu naïfs ont voulu mettre au même pas cet énorme appareil bureaucratique : mais les « intéressés » unanimes ont fait aussitôt retentir les airs de leurs plaintes et les économies seront maigres. La question du désarmement est plus délicate encore et la proximité de la grande conférence de 1932 l'a mise au premier plan des préoccupations genevoises de cette XII assemblée. Si l'état des esprits ne change pas d'ici là, il y a lieu de craindre que la Conférence de l'an prochain ne donne pas des résultats très positifs. Malgré ses difficultés financières, l'Allemagne est décidée à réclamer l'égalité des armements pour tous les Etats. Hitler l'exige, le comte Bernstorff approuve et M. Curtius ne dit pas non.

Comme l'année dernière, la Société des Nations tenait ses séances dans la grande salle du *Bâtiment électoral*, édifice commode, mais sans beauté que les Genevois ont surnommé « la Boîte à gifles ». Depuis qu'il sert à des usages diplomatiques, cet édifice a cessé de mériter son sobriquet. Il ne retentit plus que de bonnes paroles et de beau langage. On avait annoncé, il y a deux ans, que le Palais de la Société des Nations, lequel se construit dans le Parc de l'Ariana, serait achevé en cinq ans. Les architectes se montrent aujourd'hui moins sûrs de leur affaire. On voudrait être sûr qu'ils ne travaillent de plus en plus lentement que pour faire de plus en plus beau. Tel qu'il est, l'édifice où siège, pour l'instant, la Ligue est suffisant. Il est d'une austérité qui cadre avec le renom de Genève. A ceux qui ne lui ménagent pas leurs critiques et le déclarent trop sonore ou pas assez sonore, trop chaud ou trop froid, trop exposé aux courants d'air ou insuffisamment ventilé, on aimerait à répondre par le mot de Socrate : « Plût aux dieux qu'il fût plein de vrais amis! » Mais ce vœu pieux n'est pas encore de saison. Tout au plus, et pour citer encore un philosophe grec, pourrait-on dire de l'amitié des peuples entre eux et de la Société des Nations où ils se rassemblent, ce que Platon disait de la survie des âmes : « C'est une belle espérance ».

MAURICE MURET.

HISTOIRES DU VIEUX JAPON (1)

L'HISTOIRE DES OTOKODATE ET DE YÉDO

Le terme *Otokodaté* revient fréquemment dans ces contes, et comme je ne puis espérer en donner le sens exact par une simple traduction, je le conserverai dans le texte en donnant l'explication suivante tirée d'une note écrite par un savant japonais.

Les Otokodaté étaient des associations amicales d'hommes courageux liés entre eux par l'obligation de se soutenir les uns les autres dans la douleur et dans les épreuves, au mépris de leurs vies, et sans se soucier de leurs antécédents réciproques. Cependant un mauvais homme qui se joignait aux Otokodaté était tenu d'abandonner sa vilénie ; car leur principe était de traiter l'oppresseur en ennemi et de prêter une aide paternelle au faible. S'ils avaient de l'argent, ils le donnaient à ceux qui en manquaient, et leurs bienfaits charitables leur gagnaient le cœur de tous les hommes. Le chef de la Société était appelé *Père* et les autres membres qui étaient ses apprentis, et se trouvaient sans foyer, vivaient avec le *Père*, lui payant une petite redevance, moyennant quoi il s'engageait à les soigner et à leur venir en aide s'ils étaient malades, ou dans la misère.

Le *Père* des Otokodaté louait des coolies aux Daimyos et autres grands personnages lorsqu'ils entreprenaient des voyages à Yédo et ailleurs.

(1) Voir la *Revue Bleue* du 3 octobre 1931.

et ceux-ci lui donnaient comme compensation des rations de riz. Il jouissait de plus d'influence auprès des classes inférieures qu'auprès des fonctionnaires ; et si les coolies se mettaient en grève, ou refusaient d'accompagner le Daimyo dans son voyage, un mot du *Père* produisait autant de mercenaires qu'on en désirait. Lorsque le Prince Tokugawa Yémochi, l'avant-dernier Shogun, quitta Yédo pour Tokyô, un certain Shimmon Tatsugoro, chef des Otokodaté, se chargea de tous les préparatifs du voyage. Il fut, il y a trois ou quatre ans de cela, élevé au rang de Hatamoto en compensation de ses nombreux et fidèles services. Après la bataille de Shujimi et l'abolition du Shogunat, il accompagna même le dernier des Shoguns dans son exil.

Il existait aussi, autrefois, des Otokodaté parmi les Hatamotos, et en particulier après les guerres civiles de l'époque de Iyeyaçou. Car, bien que le pays jouissait de la paix, les esprits des hommes étaient encore très surchauffés et ne pouvaient s'accoutumer à l'idée de la monotonie du repos. Il s'ensuivit d'innombrables brouilles et querelles, surtout dans la classe Samourai, et ceux qui se distinguaient par leur force personnelle et par leur valeur étaient considérés comme des chefs. Des ligues, ressemblant quelque peu à celles existant parmi les étudiants allemands, se formèrent dans différents quartiers de la ville, sous des noms divers, — elles se battaient pour l'honneur de la victoire ; — mais lorsque le pays fut pacifié, les classes supérieures renoncèrent à la coutume de former ces lignes.

J'emploie le passé en parlant des Otokodaté, même des classes inférieures. Car, bien qu'ils existent encore en nom, ils n'ont plus le pouvoir ni l'importance dont ils jouissaient à l'époque à laquelle appartiennent ces récits. Alors, comme les apprentis du vieux Londres, ils jouaient un rôle considérable dans la société des grandes villes. Et celui, — fût-il Samourai ou simple artisan, — qui pouvait se vanter d'avoir le Père des Otokodaté comme ami, pouvait, en vérité, s'estimer fort heureux.

Le nom signifie, du reste, un homme viril et courageux.

*
* *

Chobei de Bandzuin était chef des Otokodaté de Yédo. Il fut à l'origine appelé Itaro, et il était le fils d'un Ronin qui habitait à la campagne. Un jour, alors qu'il n'avait que dix ans, il alla avec un camarade se baigner dans la rivière. Comme ils jouaient ensemble, ils se disputèrent, et Itaro saisit l'autre garçon et le jeta à la rivière où il se noya.

Puis Itaro retourna chez lui et dit à son père :

— Je suis allé jouer près de la rivière avec mon ami. Et comme il m'a insulté, je l'ai jeté dans la rivière et l'ai tué.

En l'entendant parler ainsi avec le plus grand sang froid, son père fut stupéfait, et lui dit :

— C'est un très grand malheur — car, tout enfant que vous êtes, vous devrez payer la pénalité de votre mauvaise action. Il vous faut vous enfuir cette nuit même à Yédo, dans le plus grand secret, et vous engager au service de quelque puissant Samourai. Et peut-être avec le temps, deviendrez-vous également un soldat.

En prononçant ces paroles, il lui donna trente onces d'argent et un très beau sabre fait par le célèbre armurier Rai Kunitoshi. Et il l'obligea à quitter la province en toute hâte. Il fit bien, car le lendemain matin les parents de l'enfant assassiné vinrent réclamer qu'on leur livrât Itaro afin qu'ils pussent se venger de lui. Mais il était trop tard, et ils durent se contenter d'enterrer leur fils en se lamentant de sa perte.

Itaro se rendit en toute hâte à Yédo où il trouva à s'engager comme garçon de magasin. Mais il se lassa vite de cette vie. Brûlant du désir de devenir soldat, il réussit enfin à entrer au service d'un certain Hatamoto appelé Sakurei Shozayémon, et prit le nom de Tsunehei. Or, ce Sakurai Shozayémon avait un fils appelé Shinozuké, — jeune homme de dix-sept ans qui s'attacha très vivement à Tsunehei et l'emmena partout avec lui, — le traitant comme son égal.

Lorsque Shinozuké allait à l'école d'escrime, Tsunehei l'accompagnait, et comme il était de sa nature très fort et actif, il devint bientôt un épéiste remarquable.

Un jour, alors que Shozayémon était sorti, son fils, Shonozuké, dit à Tsunéhei :

— Vous savez comme mon père aime à jouer au ballon : ce doit être très amusant. Que diriez-vous de faire une partie aujourd'hui pendant son absence ?

— Ce serait très amusant, répondit Tsunehei. Dépêchons-nous de jouer avant que mon Seigneur ne revienne.

Les deux jeunes gens se rendirent donc au jardin et essayèrent de lancer le ballon. Mais comme ils n'avaient aucun entraînement, ils ne

réussirent point, malgré tous leurs efforts, à le soulever de terre. Enfin Shonosuké parvint, grâce à un coup de pied vigoureux, à soulever le ballon qui alla tomber par dessus le mur de clôture dans un jardin voisin qui appartenait à un certain Hikosaka Zempachi. Celui-ci, qui était professeur d'exercice à la lance, était connu pour son humeur revêche et désagréable.

— Oh! qu'allons-nous faire ? s'écria Shonosuké, désolé. Voici que nous avons perdu le ballon de mon père en son absence, et si nous allons le réclamer à notre méchant voisin, nous serons grondés et insultés pour notre peine.

— Qu'importe, déclara Tsunehei, je vais aller lui présenter nos excuses pour notre maladresse, et lui faire rendre le ballon.

— Oui, mais dans ce cas c'est vous qui serez grondé, et cela je ne saurais l'admettre.

— Ne vous tourmentez pas pour moi! Je me moque bien de ses insultes!

Et Tsunehei se rendit chez le voisin réclamer le ballon.

Or, tandis que les deux amis s'amusaient, Zempachi se promenait dans son jardin, et à l'instant même où il admirait la beauté de ses chrysanthèmes préférés, le ballon franchit le mur et le frappa en plein visage. Zempachi, qui était habitué à la flatterie, entra dans une rage violente d'être traité ainsi. Et comme il réfléchissait à la façon dont il se vengerait de la personne qui viendrait réclamer le ballon, Tsunehei se présenta et dit à un des serviteurs de Zempachi :

— Je regrette d'avoir, en l'absence de mon seigneur, pris son ballon, et tandis que j'essayais de jouer, je l'ai très maladroitement lancé par dessus votre mur. Je vous prie d'excuser ma maladresse et d'être assez aimable pour me rendre mon ballon.

Le domestique alla répéter ces propos à Zempachi qui, furibond, donna l'ordre qu'on lui amenât Tsunehei.

Dès qu'il l'aperçut il s'écria :

— Dites-moi, garnement, c'est bien vous qui vous appelez Tsunehei ?

— Oui, Monsieur, pour vous servir. J'ose à peine vous demander d'excuser ma maladresse, mais pardonnez-moi, je vous prie, et rendez-moi le ballon.

— Je croyais que votre maître Shozayémon était à blâmer pour ceci ; mais il paraît que c'est vous qui avez lancé le ballon ?

— Oui, Monsieur. Je vous assure que je regrette vivement ce que j'ai fait. Puis-je vous demander de me rendre le ballon ? dit Tsunéhei en s'inclinant humblement devant lui.

Zempachi demeura quelques instants silencieux, puis il reprit :

— Savez-vous, manant, que votre sale ballon m'a frappé en plein visage ? Je devrais, selon mon droit, vous abattre pour cela. Mais je consens à épargner votre vie pour cette fois : prenez donc votre ballon et filez!

Et en disant ces mots, il marcha sur Tsunéhei et, le frappant violemment, il lui donna des coups de pied à la tête et lui cracha au visage.

Alors Tsunehei, qui jusqu'alors s'était humilié dans son désir de ravoir le ballon, se leva d'un bond, et furieux, il s'écria :

— Je vous ai fait des excuses plus que suffisantes pour ma maladresse, et vous venez de m'insulter et de me frapper. Goujat! Reprenez le ballon, je n'en veux point!

Et tirant son poignard, il coupa le ballon en deux et lança les moitiés à la tête de Zempachi. Puis il rentra chez lui.

Alors Zempachi, dont la colère ne faisait que croître, appela un de ses serviteurs et lui dit :

— Ce garnement Tsunéhei vient d'être très insolent avec moi. Allez à côté, voyez Shozayémon et dites-lui que je vous ai donné l'ordre de me ramener Tsunehei afin que je le tue.

Le domestique s'empressa d'aller porter ce message. Mais pendant ce temps, Tsunéhei avait regagné la maison de son maître. Dès que Shinosuké l'aperçut, il s'écria :

— Bien entendu, vous avez été mal reçu. Mais avez-vous au moins pu ravoir le ballon ?

— Dès mon arrivée, répondit Tsunéhei, je fis mille excuses ; mais on me battit, on me donna des coups de pied à la tête et l'on me traita d'une façon tout à fait indigne. J'aurais tué ce scélérat de Zempachi sur le champ, mais je savais que si je le frappais tandis que je faisais encore partie de votre famille, je vous attirerais mille ennuis. J'ai donc supporté ces mauvais traitements avec patience, par considération pour vous. Mais je vous supplie de me permettre maintenant de vous quitter afin que je devienne un Ronin et que je puisse me venger de cet homme.

— Réfléchissez bien à ce que vous allez faire, lui dit Shinosuké. Après tout, nous n'avons perdu qu'un ballon. Mon père ne nous grondera même pas!

Mais Tsunéhei refusa de l'écouter, tant il était résolu d'effacer l'affront qui lui avait été fait. Et tandis qu'il discutaient, on annonça le

messager de Zempachi, qui demandait qu'on lui remette Tsunéhei sans tarder. A quoi Shinosuké répondit que son père était absent et qu'il ne pouvait rien faire jusqu'à son retour.

Mais, lorsque Shozayémon revint enfin, il fut très ennuyé en apprenant ce qui s'était passé, et il ne savait que faire. Sur ces entrefaites arriva un deuxième messager : Zempachi exigeait que Tsunéhei lui fût remis immédiatement. Alors, voyant que l'affaire prenait fort mauvaise tournure, Shozayémon appela Tsunéhei auprès de lui, et lui dit :

— Ce Zempachi est cruel et impitoyable. Si vous allez chez lui, il vous tuera très certainement. Prenez donc ces cinquante *ryos* et fuyez à Osaka ou à Kyôto où vous pouvez facilement faire un petit commerce quelconque.

— Seigneur, répondit Tsunéhei, dont les yeux se remplirent de larmes de reconnaissance, je vous remercie du fond du cœur pour votre grande bonté. Mais j'ai été insulté et maltraité, et dussé-je y perdre la vie, je vais repayer Zempachi pour ce qu'il m'a fait ce jour !

— Eh bien alors, puisqu'il faut que vous vous vengiez, allez vous battre, et puisse le succès couronner vos efforts. Mais comme beaucoup dépend de l'arme dont vous vous servirez et comme je crains que la vôtre ne soit très médiocre, je vais vous donner mon propre sabre.

Et ce disant, il tendit à Tsunéhei son sabre.

— Merci, Seigneur, répondit le jeune homme, très touché. J'ai un sabre célèbre fait par Rai Kunetoshi, que m'a donné mon père. Je ne l'ai jamais montré à votre seigneurie, mais je le conserve soigneusement dans ma chambre.

Lorsque Shozayémon eut examiné le sabre, il l'admira beaucoup et dit :

— C'est en vérité une lame admirable et à laquelle vous pouvez vous fier. Prenez-là et conduisez-vous dignement au combat, mais rappelez-vous que Zempachi est un adversaire fort adroit, et soyez très prudent.

Tsunéhei remercia son seigneur pour toutes les bontés qu'il lui avait témoignées, et prit affectueusement congé de lui. Il se rendit ensuite chez Zempachi et dit au domestique :

— Il paraît que votre maître désire me parler. Soyez assez aimable pour me conduire auprès de lui.

Le serviteur le mena dans le jardin où Zempachi l'attendait pour le tuer, une lance à la main. Dès qu'il aperçut le jeune homme il s'écria :

— Ah ! vous voilà donc revenu ! Sachez que pour vous punir de votre insolence, j'ai l'intention de vous tuer ce jour de ma propre main.

— Insolent vous-même, riposta Tsunéhei. Vous n'êtes qu'une bête et non point un Samourai ! Allons ! Nous allons voir lequel de nous deux est le plus fort !

Fou de rage, Zempachi fonça, lance en avant, contre Tsunéhei, mais celui-ci para le coup avec son sabre et attaqua Zempachi qui, tout rusé qu'il fût, ne put gagner un avantage quelconque. Alors, se laissant emporter par la colère, Zempachi se mit à se battre plus imprudemment, de sorte que Tsunéhei réussit à trancher le bout de sa lance. Zempachi tira alors son sabre et deux suivants vinrent lui prêter main forte ; mais Tsunéhei eut tôt fait de tuer l'un d'entre eux, et de blesser Zempachi au front. Le deuxième serviteur s'enfuit épouvanté devant le courage de son jeune assaillant. Zempachi était aveuglé par le sang qui s'échappait du trou béant dans son front. Alors Tsunéhei déclara :

— Ce serait indigne d'un soldat de tuer un homme qui est, pour ainsi dire, aveugle. Essuyez donc le sang qui vous trouble la vue, Seigneur Zempachi, et continuons le combat en toute loyauté.

Alors Zempachi essuya le sang qui lui inondait la face, et s'enveloppa la tête dans une serviette. Puis il recommença à se battre désespérément. Mais enfin il ne put résister à la perte de sang et à la douleur de sa blessure, et Tsunéhei l'abattit d'un coup à l'épaule et l'acheva sans difficulté.

Tsunéhei s'en fut immédiatement faire un rapport de toute l'affaire au Gouverneur de Yédo, qui l'emprisonna pendant que l'on procédait à une enquête. Mais le Grand-prêtre de Bandzuin, qui apprit l'histoire, alla raconter au Gouverneur tout ce qu'il savait des méfaits de Zempachi : il obtint ainsi la grâce de Tsunéhei qu'il ramena avec lui et auquel il donna le poste de portier du temple.

Tsunéhei prit alors le nom de Chobei et gagna le respect de tout le voisinage par ses talents et ses bonnes œuvres. Si un homme était en détresse, il s'empressait de l'aider sans se soucier du danger ou des désavantages qu'il pouvait encourir, et l'on vint enfin à le considérer comme un père, et nombre de jeunes gens s'engagèrent à le servir comme apprentis.

Alors il se construisit une maison à Hanakawado dans le quartier d'Asakusa, et il y vécut

avec ses apprentis qu'il louait comme fantassins ou lanciers aux Daimyôs et aux Hatamotos, se contentant de prendre un dixième de leurs gains. Mais si un d'entre eux était malade ou dans l'embarras, Chobei les soignait, subvenant à tous leurs besoins et leur assurait médecin et médicaments. La renommée de sa bonté s'étendit jusqu'à ce que le nombre de ses apprentis dépassât deux mille hommes, employés dans tous les quartiers de la ville. Mais plus Chobei prospérait, plus il devenait charitable, et tous les hommes louaient son cœur généreux.

Ceci se passait à l'époque où les Hatamotos s'étaient réunis en bandes d'Otokodaté (1), dont Medzuno Jinrizayémon, Kondô Noborinosuké et Obé Shirogorô étaient les chefs. Et les ligues des nobles méprisaient les ligues de gardes civiques et les traitaient avec dédain, en essayant de faire honte à Chobei et à ses braves. Mais chaque fois que les nobles essayaient de ridiculiser Chobei, ils ne réussissaient qu'à s'attirer du blâme sur eux-mêmes. Et la haine était forte des deux côtés.

Un jour Chobei alla s'amuser dans une maison de thé dans le Yoshiwara. Il remarqua qu'un tapis de feutre avait été étendu dans une des pièces de l'étage supérieur comme en prévision d'une occasion spéciale. Et il demanda au tenancier de la maison le nom de l'hôte distingué que l'on attendait. L'homme lui répondit qu'il espérait le Seigneur Jinrazayémon, chef des Otokodaté des Hatamotos. En entendant ces mots, Chobei déclara qu'il désirait vivement rencontrer ce seigneur, et qu'il s'étendrait en attendant sa venue. Le tenancier parut contrarié de cette décision, mais il ne savait que dire car il n'osait pas déplaire à Chobei, chef puissant des Otokodaté. Chobei se déshabilla très tranquillement et s'étendit sur le tapis. Et lorsque le Seigneur Jinrazayémon arriva peu après, il trouva un homme de très grande taille étendu complètement nu sur le tapis préparé à son intention.

— Qu'est-ce donc que ce gonjat ? s'écria-t-il, furieux, en se tournant vers le tenancier.

— Mon Seigneur, il n'est autre que Chobei, chef des Otokodaté, répondit l'homme en tremblant.

Jinrazayémon soupçonna immédiatement que Chobei agissait ainsi dans l'intention de l'insulter. Il s'assit donc à côté de l'homme endormi et se mit à fumer sa pipe. Lorsqu'il l'eût finie, il vida tranquillement les cendres brûlantes dans le nombril de Chobei, qui, supportant bravement la douleur, continua à feindre le sommeil. Jinrazayémon remplit dix fois sa pipe (1) et vida dix fois les cendres brûlantes dans le nombril de Chobei, qui ne bougea point. Alors, étonné par tant de fortitude, Jinrazayémon le secoua et l'éveilla en criant :

— Allons Chobei ! Chobei ! réveillez-vous !

— Qu'y a-t-il ? demanda Chobei en se frottant les yeux comme s'il s'éveillait d'un profond sommeil.

Puis, apercevant Jinrazayémon, il fit semblant d'être très confus, et s'écria :

— Oh ! mon Seigneur ! J'ignore qui vous êtes, mais j'ai été bien grossier envers votre seigneurie. J'ai trop bu et me suis endormi. Je supplie votre seigneurie de me pardonner.

— Vous vous appelez Chobei ?

— Oui, Seigneur, pour vous servir. Je suis un pauvre gardien qui ignore les belles manières. Et je me suis montré un malotru. Mais je prie votre seigneurie de pardonner ma mauvaise tenue.

— Non, non, nous connaissons tous la renommée de Chobei de Bandzuin, et je m'estime heureux de vous avoir rencontré. Soyons amis.

— C'est un bien grand honneur pour un pauvre roturier de rencontrer un noble face à face ! murmura Chobei, très confus.

Tandis qu'ils devisaient ainsi, les servantes apportaient du poisson et du vin, et Jinrazayémon engagea Chobei à festoyer avec lui. Et croyant l'agacer, il lui offrit une très grande coupe de vin (2). Mais Chobei la vida sans ciller, alors que son hôte supportait beaucoup moins bien les fumets du vin ! Alors Jinrazayémon imagina un autre moyen pour agacer Chobei, et espérant l'intimider, il lui dit :

— Tenez Chobei, permettez-moi de vous offrir du poisson.

(1) Voir l'Histoire de La Revanche de Kazumo.

(1) La minuscule pipe japonaise ne contient que deux ou trois bouffées. Le tabac est roulé en boule compacte, entre les doigts du fumeur avant d'être introduit dans la pipe, et une fois consumé forme une boulette enflammée qui sert à allumer la pipe suivante.

(2) C'est une grossièreté, que d'offrir une grande coupe de vin. Mais comme la même coupe est présentée ensuite à la personne qui l'a offerte, en premier lieu, le mal comporte son propre remède. A un banquet japonais, la même coupe passe de main en main, chaque personne ayant soin de la rincer dans un bol d'eau après s'en être servi, et avant de la passer à son voisin.

Et disant cela, il pêcha un grand morceau de poisson cuit sur la pointe de son épée et fourra le tout rudement dans la bouche de son invité. Tout homme ordinaire eût craint d'accepter un morceau si grossièrement offert, mais Chobei se contenta d'ouvrir la bouche, et prenant le morceau du bout de l'épée, il le mangea sans sourciller. Et tandis que Jinrazayémon se demandait stupéfait quelle sorte d'homme était celui-ci qui ne reculait devant rien, Chobei lui dit :

— Cette rencontre avec votre seigneurie a été pour moi une occasion bien propice en souvenir de laquelle j'ose demander à votre seigneurie la permission de lui offrir un petit cadeau (1). Y a-t-il quelque chose qui plairait particulièrement à votre seigneurie ?

— J'aime beaucoup le macaroni froid, répondit Jinrazayémon.

— Alors je vais avoir l'honneur d'en commander pour votre seigneurie, dit Chobei.

Il descendit, et, appelant un de ses apprentis, un certain Tôken Gombei (2) qui l'attendait, il lui remit cent *ryos* en lui disant d'acheter tout le macaroni froid qu'il pourrait se procurer dans les restaurants du voisinage, et de l'empiler devant la maison de thé. Alors Gombei réunit tous les apprentis de Chobei avec ordre d'acheter tout le macaroni disponible. Pendant ce temps, Jinrazayémon souriait au plaisir qu'il aurait de se moquer du cadeau mesquin de Chobei. Mais lorsqu'il vit le macaroni s'empiler en une véritable montagne tout autour de la maison de thé, il comprit qu'il ne pouvait pas se moquer de Chobei et il rentra chez lui très déconfit.

Nous avons déjà raconté de quelle façon Shirai Gompachi fut aidé par Chobei. Son nom reviendra du reste plus tard au cours de cette histoire (3).

A cette époque, un certain Daimyô appelé Honda Dainaki, vivait dans la province de Yamato. Un jour, alors qu'il était entouré par plusieurs suivants, il produisit un sabre et le leur montra, en les priant de l'examiner et de lui dire de chez quel armurier il provenait.

— Je crois que ce doit être une lame de Masamuné, dit un certain Fuwa Banzayémon.

— Non, dit Nagoya Sanja, après avoir examiné attentivement le sabre, c'est certainement l'œuvre de Muramusa (1).

Un troisième Samourai, appelé Takaji Umanojô, proclama l'œuvre de Shidzu Kanenji, et comme ils ne pouvaient tomber d'accord, chacun maintenant son opinion, leur seigneur fit appeler un célèbre connaisseur à qui il confia la tâche de trancher la question. Et celui-ci déclara que Sanza avait raison, et que le sabre était un véritable Muramasa. Sanza fut ravi du verdict, mais les deux autres Samourais retournèrent chez eux fort penauds. Bien qu'il eût le dessous dans l'argument Umanojô n'éprouvait aucune malice ni ressentiment dans son cœur, mais Banzayémon, qui était un personnage fort orgueilleux, tout gonflé par l'idée de sa propre importance, conçut une violente rancune contre Sanza et guetta une occasion pro-

(1) C'est une coutume courante pour les inférieurs de donner des cadeaux à leurs supérieurs.

(2) Tôken, était un sobriquet qui fut donné à Gombei d'après un chien sauvage qu'il avait tué. En tant que *Chônin* ou garde-civique, il n'avait point de nom.

(3) Voir l'histoire de Gompachi et de Komusasuki.

(1) Les sabres de Muramusa, bien que si finement trempés qu'ils ont la réputation de pouvoir trancher le fer le plus dur, comme s'il s'agissait d'un melon, ont également celle de porter malheur. Les superstitieux croient qu'ils aspirent à prendre les vies des homme et ne peuvent se reposer dans leurs fourreaux. Le principal devoir d'un sabre est d'assurer la tranquilité dans ce monde, en punissant les mauvais et en protégeant les bons. Mais les sabres sanguinaires de Muramusa ont plutôt le pouvoir d'affoler leurs possesseurs, qui se mettent à tuer sans discrimination, ou bien se suicident. A la fin du XVIe siècle, le Prince Tokugawa Iyeyaçou avait l'habitude de porter une lance fabriquée par Muramusa avec laquelle il lui arrivait souvent de se blesser par erreur. La famille Tokugawa évita donc de ceindre des lames de Muramusa qui sont présumées porter malchance à leur race. Les assassinats de Gompachi qui portait également un sabre provenant de chez Muramusa, contribuèrent au mauvais renom des armes de cet artisan.

D'autre part, les sabres d'un certain Toshiro Yoshimitsu furent particulièrement favorables à la famille Tokugawa pour la raison suivante. Lorsque Iyeyaçou eût été vaincu par Takata Katsuyori, à la bataille de la rivière Tenrin, il se réfugia dans la demeure d'un médecin de village avec l'intention de mettre fin à ses jours, en commettant le harakiri. Tirant son poignard, fabriqué par Yoshimitsu, il essaya de le plonger dans son ventre, quand, à sa grande surprise, la lame se retourna. Croyant que son poignard devait être défectueux, il l'essaya contre un mortier en fer qui servait à piler des médicaments. Or la pointe du poignard pénétra dans le mortier et le transperça. Il était sur le point de se frapper une deuxième fois, lorsque ses suivants qui, l'ayant perdu de vue s'étaient élancés à sa recherche, arrivèrent. Voyant leur maître sur le point de se poignarder, ils lui enlevèrent son arme, et le plaçant sur son cheval, ils l'obligèrent à s'enfuir jusqu'à sa propre province de Mikawa tandis qu'ils maintenaient en respect ses poursuivants. Lorsque plus tard, par la faveur du ciel, Iyeyaçou fut proclamé Shogun, il fut estimé qu'un bon esprit avait dû habiter la lame qui avait refusé de s'abreuver de son sang. Et, depuis ce jour, les lames de Yoshimitsu furent tenues en haute estime par sa famille.

piec pour l'humilier. Enfin un jour, dans sa hâte de se venger de Sanza, Banzayémon alla trouver le prince et lui dit :

— Votre seigneurie devrait voir Sanza se battre à l'épée. C'est un escrimeur de tout premier ordre. Je sais que je ne suis pas un adversaire digne de lui, mais si cela peut faire plaisir à votre seigneurie, je veux bien me mesurer avec lui.

Le Prince, qui n'était qu'un jouvenceau, se dit que ce serait là un spectacle fort intéressant, et fit chercher Sanza à qui il dit qu'il désirait le voir se battre avec Banzayémon. Les deux Samourais descendirent donc au jardin et se firent face, armés de sabres en bois. Or, Banzayémon était très fier de son adresse comme escrimeur, et croyait que personne ne pouvait l'égaler. Il s'attendait donc à battre Sanza très facilement et se promit de donner à son adversaire une leçon dont il se rappellerait pour le punir de l'humiliation qu'il lui avait infligée. Mais il avait mésestimé l'adresse de Sanza, qui, en voyant son adversaire l'attaquer sauvagement et à fond, asséna un coup rapide sur le poignet de Banzayémon, qui laissa tomber son sabre. Et avant qu'il pût le ramasser, Sanza lui donna un deuxième coup sur l'épaule qui l'envoya rouler dans la poussière. Tous les officiers présents qui assistaient au combat, furent unanimes à louer l'adresse de Sanza. Banzayémon, couvert de honte, s'enfuit se cacher chez lui.

Après le combat, Sanza jouit de la haute estime de son seigneur, et Banzayémon, qui était de plus en plus jaloux, resta chez lui à projeter la ruine de Sanza.

Or, il advint que le Prince voulut faire monter la lame de Muramusa, et il fit appeler Sanza à qui il confia l'arme précieuse, et il lui ordonna de choisir l'artisan le plus réputé et le plus adroit pour ciseler le fourreau et les autres ornements du sabre. Sanza prit donc la lame, et l'ayant rapportée chez lui, il la mit soigneusement de côté. Lorsque Banzayémon entendit ceci, il fût transporté d'aise. Car il se dit que l'heure de la revanche avait sonné. Il résolut, si possible, de tuer Sanza, et, en tous cas, de lui dérober le sabre que le Prince lui avait confié, car il savait pertinemment que si Sanza perdait cette arme, il serait ruiné, ainsi que toute sa famille.

Alors, étant célibataire et n'ayant ni femme ni enfants, Banzayémon vendit tous ses biens, convertit tout ce qu'il possédait en monnaie et se prépara à fuir le pays. Lorsque tous ses préparatifs furent terminés, il se rendit au milieu de la nuit chez Sanza et tâcha de pénétrer dans la demeure par ruse. Mais toutes les portes, tous les volets étaient soigneusement verrouillés à l'intérieur, et il ne vit pas une ouverture par laquelle se faufiler. Tout était tranquille et les habitants de la maison devaient dormir. Alors il escalada le mur et gagna le deuxième étage, puis ayant réussi à ouvrir une fenêtre, il se glissa dans la maison.

Il descendit sans bruit à pas de loup jusqu'au premier, et jetant un regard dans une des pièces, il y vit Sanza et sa femme endormis sur leurs nattes, et entre eux sommeillait leur fils, Kosanza, un garçonnet de treize ans. A la clarté vacillante de la veilleuse, Banzayémon réussit à discerner le sabre de Muramusa posé sur le porte-sabre au fond de l'alcôve surélevée. Alors il s'avança précautionneusement jusqu'à ce que le sabre fût à portée de sa main, et, l'ayant décroché, il le passa dans sa ceinture. Puis s'approchant de Sanza toujours endormi, il le chevaucha et dirigea son épée vers sa gorge. Mais dans son extrême énervement, sa main trembla et il rata son coup ; il ne réussit qu'à égratigner légèrement Sanza qui s'éveilla en sursaut, et essaya de bondir. Mais il se sentit maintenu à terre par un homme qui se dressait au-dessus de lui. Etendant les mains, il essaya de lutter avec son adversaire, mais Banzayémon bondit en arrière, et renversa la veilleuse ; puis, ayant ouvert les volets il disparut dans le jardin. Sanza saisit son sabre et se lança à la poursuite du fugitif. Sa femme ayant allumé une lanterne, et s'étant armée d'une hallebarde (1), sortit pour prêter main forte à son mari, suivie de son fils Kosanza qui portait un poignard. Alors Banzayémon, qui se tenait à l'ombre d'un grand sapin, saisit une pierre et la lança à toute volée contre la lanterne qui s'éteignit. Puis, profitant de l'obscurité, il franchit la haie et disparut dans la nuit. Lorsque Sanza eut fouillé tout le jardin, en vain, il regagna sa chambre pour s'assurer si le voleur n'avait rien pris. Ses regards tombèrent sur la place vide du porte-sabre, jadis occupée par le sabre de Muramusa, et il vit que ce dernier avait disparu. Il le chercha partout, mais ne

(1) La hallebarde est l'arme spéciale de la femme japonaise de haut rang. Celle employée par Kasa Gozen, une des dames de Yoshitsune, le héros du XIIe siècle, est encore conservée à Arakusa. Dans les familles de l'ancienne école, les jeunes filles sont encore instruites dans l'art de se servir d'une hallebarde.

put le retrouver. La lame précieuse que son Prince lui avait confiée lui avait été dérobée, et le blâme retomberait lourdement sur lui. Remplis de douleur et de honte à la pensée de cette perte, Sanza, sa femme et son fils demeurèrent dans la plus profonde inquiétude, jusqu'au lever du jour. Alors il mit un des conseillers du Prince au courant de ce qui s'était passé, et il attendit, dans la retraite, les ordres de son Seigneur.

Or, on apprit bientôt que le voleur n'était autre que Banzayémon qui s'était enfui de la province. Et les conseillers rapportèrent ce fait au Prince. Ce dernier exprima l'horreur que lui causait l'action méprisable de Banzayémon, mais il ne put pourtant se décider à absoudre Sanza de tout blâme, car le Samourai aurait dû prendre de plus grandes précautions pour assurer la sauvegarde du sabre qui lui avait été confié. Le Prince décida donc de renvoyer Sanza de son service et de confisquer tous ses biens, mais avec la stipulation que s'il parvenait à retrouver Banzayémon, et à rentrer en possession du sabre perdu, on lui restituerait tous ses privilèges et toutes ses possessions. Sanza qui, dès le premier instant s'était attendu à être très sévèrement puni, accepta les décrets du Prince sans un murmure. Il confia sa femme et son fils aux bons soins de ses parents, et s'apprêta à quitter la province sous le déguisement d'un Rônin pour se mettre à la recherche de Banzayémon.

Mais, avant de partir, il voulut consulter un de ses anciens camarades, Takagi Umanojô, officier comme lui, sur le meilleur cours à suivre pour parvenir à son but. Mais Umanojô, qui était fort désagréable de nature, lui répondit très sèchement en ces termes :

— Il est exact que Banzayémon est un voleur très méprisable. Mais c'est par votre négligence que ce sabre a été volé. Il est donc inutile de venir implorer mon aide ; il vous faut retrouver ce sabre par vos propres moyens.

— Ah! dit Sanza, je vois que vous aussi, vous me gardez rancune parce que j'étais dans le vrai lors du jugement du sabre. Vous ne valez pas mieux que Banzayémon, en vérité!

Le cœur plein d'amertume contre ses semblables, il quitta la maison, résolu à tuer Umanojô en premier lieu, ensuite à retrouver Banzayémon. Il fit donc semblant de partir, mais il se cacha dans une auberge, guettant l'occasion de se venger de Umanojô.

(*A suivre*). A. M. MITFORD.

(*Traduit de l'anglais par* MARC LOGÉ).

L'OUBLI D'APRÈS MARCEL PROUST

« L'art de Proust, dit Curtius, est une œuvre de la mémoire » ; il a pour objet de « fixer dans une forme durable les impressions fugitives de la sensibilité », de « sauver de la désagrégation inévitable les moments exceptionnels de la vie » ; il est une conquête sur l'oubli. C'est donc de l'oubli qu'il faut partir pour étudier cet art. D'autre part, nul phénomène n'est plus propre à faire ressortir les dons et le talent psychologiques de Proust que l'oubli qui, par sa nature insaisissable, défie l'observation et échappe à l'analyse.

Qu'est-ce donc que l'oubli? Quelle est sa nature? Quels sont ses causes, ses effets? Quelle est sa place ou son rôle dans la vie? Remarquons que nous n'avons pas seulement à nous en défendre ; il nous arrive de nous y abandonner, de nous y complaire, d'y chercher un remède au chagrin, une consolation. Ces attitudes contraires, également naturelles, doivent trouver place dans une théorie complète de l'oubli, laquelle aura à les expliquer, à les justifier toutes deux. Mais existe-t-il, y a-t-il lieu de chercher chez Proust une telle théorie ? C'est à examiner. En tout cas il a sur l'oubli des remarques pénétrantes, des observations fines et profondes, des aperçus originaux. Et ces aperçus sont liés à sa conception de la mémoire. Il ne se contente pas de dire avec Ribot que l'oubli est plus que la négation de la mémoire, qu'il en est la condition ; il déclare qu'il doit être pris pour point de départ et pour base d'une psychologie nouvelle :

« Comme il y a une géométrie dans l'espace, il y a une psychologie dans le temps, où les calculs d'une psychologie plane ne seraient plus exacts, parce qu'on n'y tiendrait pas compte du temps et d'une des formes qu'il revêt, l'oubli ». (1).

Lors même que l'oubli ne ferait pas partie de la mémoire, n'y entrerait pas à titre d'élément, ne serait pas une de ses conditions ou de ses formes, son rôle ne laisserait pas d'être considérable encore. Il est requis par la vie ; il est une de ses exigences. Il n'est pas seulement inévitable, fatal ; il a sa raison d'être.

(1) *Albertine disparue*, II, 9.

« Il est un puissant instrument d'adaptation à la vie, parce qu'il détruit peu à peu en nous le passé survivant qui est en contradiction avec elle; tout état mental, même les plus durables, (doit) se trouver un jour hors d'usage, être remplacé ». (1).

Dans le cas de la mémoire affective (et c'est la seule que Proust ait en vue), l'oubli est la loi, la mémoire, l'exception ; l'oubli est le phénomène naturel, normal, le souvenir ne l'est pas. Le souvenir en effet suppose l'identité absolue d'un état passé du sujet et de son état présent, laquelle ne saurait exister, quand ce ne serait qu'en raison de la différence irréductible et immédiatement sentie, qui existe entre la perception et la mémoire : c'est une « contradiction de chercher la réalité dans les tableaux de la mémoire, auxquels manquerait toujours *le charme qui leur vient de la mémoire, et de n'être pas perçus par les sens* ».

Ce charme particulier de la mémoire, et qui tient à elle seule, persiste en elle, alors qu'elle évoque un bonheur évanoui sans retour ; il se joint au regret et l'adoucit ; il porte en lui une vertu d'apaisement. Proust dira d'un bel après-midi de Toussaint qui lui en rappelait un autre, passé avec Albertine : ce fut

la « reprise en mineur sur un ton désolé du même motif qui avait rempli ma journée d'autrefois... La suppression dans la réalité de ce que je me rappelais et qui donnait à la journée quelque chose de douloureux, en faisait quelque chose de plus beau qu'une journée unie et simple, parce que ce qui n'y était plus, ce qui en avait été arraché, y restait imprimé comme en creux ». (2)

Et cette image en creux du souvenir a un charme qui ne peut avoir le relief brutal de la sensation. Or, ce charme est dû à l'oubli, lequel estompe les souvenirs, les recule dans le lointain et les fait entrer « dans ce second état chimique où ils ne causent plus d'anxieuse oppression au cœur, mais de la douceur ».

On voit en quel sens l'oubli est un élément constituant du souvenir : il contribue à le former, il lui donne son caractère propre : le charme mélancolique du passé. Quand ce charme est absent, quand le passé ne reparaît pas comme tel, mais produit l'illusion du présent, il n'y a pas proprement souvenir ; ce retour du passé n'est pas seulement sans attrait, mais pénible, poignant; Proust dit: « cruel » (2). Ce qu'il faut entendre par « la cruauté du souvenir », c'est un souvenir, auquel a manqué cette décantation des impressions passées, due à un commencement d'oubli, lequel est ainsi inséparable de la mémoire et sans lequel la mémoire ne saurait être en tant que telle, c'est-à-dire comme distincte de la perception.

L'oubli s'impose donc comme condition de la mémoire. Mais il s'impose aussi de lui-même : on y tend naturellement. L'évocation des souvenirs, surtout des souvenirs affectifs, exige un effort, et cet effort, déjà pénible en soi, le devient plus encore lorsque le découragement s'y ajoute, lorsqu'on a conscience par avance qu'il est vain et ne peut aboutir. « Il est si difficile d'être double et de se donner le spectacle véridique d'un sentiment qu'on a cessé d'éprouver ». Aussi nous dérobons-nous à cet effort ; nous le fuyons, nous voulons nous l'épargner ; nous faisons alors comme Swann, chez qui c'était un geste habituel, un tic, de « passer », en pareil cas, « la main sur son front, de laisser tomber son monocle, d'en essuyer le verre », comme s'il voulait ainsi « chasser une pensée importune » et « effacer des soucis » par le geste symbolique du mouchoir frottant « la face embuée » du lorgnon (1).

S'il en coûte tant de se souvenir, alors qu'il est si aisé et si tentant d'oublier, l'oubli semble devoir se produire toujours : il se produira en effet contre la volonté et quelque effort qu'on fasse pour y échapper ; il se produira même à l'égard des êtres les plus chers, et cela est si vrai, si naturellement senti que « nous l'entrevoyons comme inévitable à l'égard de ceux que nous aimons encore ».

Et pourtant, si telle est « la force de l'oubli », égale et plus grande encore, puisqu'elle la surmonte, est « la puissance récréatrice de la mémoire ». Si, en un sens il est dans notre nature de tout oublier, en un autre, il est vrai de dire que nous n'oublions rien.

« Toutes les choses de la nature tendent à se recréer. — Il est bien possible que, même en ce qui concerne la vie millénaire de l'humanité (*a fortiori* s'il s'agit de l'individu, particulièrement de l'individu supérieur, de l'artiste) la philosophie du feuilletoniste, selon laquelle tout est promis à l'oubli, soit moins vraie qu'une philosophie contraire qui prédirait la conservation de toutes choses ». (2)

Comment concilier ces points de vue opposés, ces affirmations contraires? On pourrait nier la contradiction ou la faire disparaître, en

(1) *ibid.*, 8.
(2) *Du côté de chez Swann.*

(1) *Du côté de chez Swann.*
(2) *A l'ombre des jeunes filles en fleur*, I, 48.

supprimant l'un des termes. On dirait alors que l'oubli n'existe pas, tel du moins qu'on a coutume de l'entendre. Il est opposé faussement à la mémoire ; il serait en réalité la mémoire virtuelle, la possibilité de se souvenir ou, mieux encore, la mémoire à l'état fluide, le milieu où elle se forme, le germe d'où elle éclôt. Le souvenir serait alors la « cristallisation » ou solidification de cette mémoire en dissolution qu'on appelle l'oubli, quand on donne au mot son sens positif.

Ce n'est là qu'une image ; mais cette image prend corps dans un passage capital que nous allons transcrire et citer en entier. Il est sans doute obscur ; nous aurons à le commenter, à en chercher le sens ; mais lisons-le d'abord.

« Les souvenirs d'amour (on a dit déjà que chez Proust les souvenirs affectifs sont seuls en cause) ne font pas exception aux lois générales de la mémoire, elles-mêmes régies par les lois plus générales de l'habitude. Comme celle-ci affaiblit tout, *ce qui rappelle le mieux un être, c'est justement ce que nous avions oublié* (parce que c'était insignifiant, et que nous lui avions ainsi laissé toute sa force). C'est pourquoi la meilleure partie de notre mémoire est hors de nous, dans un souffle pluvieux, dans l'odeur de renfermé d'une chambre ou dans l'odeur d'une première flambée, partout où nous retrouvons de nous-même ce que notre intelligence, n'en ayant pas l'emploi, avait dédaigné, la dernière réserve du passé, la meilleure, celle qui, quand toutes nos larmes sont taries, sait nous faire pleurer encore. Hors de nous ? En nous pour mieux dire, mais dérobée à nos propres regards, dans un oubli plus ou moins prolongé. C'est *grâce à cet oubli seul* que nous pouvons de temps à autre retrouver l'être que nous fûmes, nous placer vis-à-vis des choses comme cet être l'était, souffrir à nouveau, parce que nous ne sommes plus nous, mais lui, et qu'il aimait ce qui nous est maintenant indifférent. Au grand jour de la mémoire habituelle, les images du passé pâlissent peu à peu, s'effacent, il ne reste plus rien d'elles, nous ne les retrouvons plus. Ou plutôt nous ne les retrouverions plus, si quelques mots (comme « directeur au ministère des Postes ») n'avaient été soigneusement enfermés dans l'oubli, de même qu'on dépose à la Bibliothèque Nationale un exemplaire d'un livre qui, sans cela, risquerait de devenir introuvable ». (1).

C'est ici qu'apparaît la solidarité que Proust établit entre la mémoire et l'oubli, mais elle n'apparaît, je veux dire ne devient compréhensible, que si on arrive à dégager l'idée si particulière qu'il se fait de l'une et de l'autre.

Pour lui, il n'y a *mémoire* qu'autant que l'impression qu'il s'agit de recouvrer, et non pas seulement de retrouver, garde son originalité intacte, sa fraîcheur, sa saveur premières. Il faut distinguer une mémoire abstraite et une mémoire concrète et tenir la seconde pour la seule vraie, en ce qui concerne les sentiments. « Que l'on compare, dit Ribot, le souvenir d'une passion éteinte au souvenir d'une passion actuelle, on saisira clairement la différence entre la mémoire intellectuelle et la mémoire affective, entre le simple souvenir des circonstances et le souvenir de l'émotion comme telle » la seconde est concrète, intégrale et vivante. La première nous laisse indifférents, ne trouve plus place dans notre moi actuel ; la seconde nous touche et nous émeut, parce qu'en même temps qu'elle nous rend nos sentiments d'autrefois, elle réveille et fait revivre en nous le moi qui les a éprouvés. Proust nous fait sentir cette différence mieux que par des définitions, en l'illustrant par un dramatique et saisissant exemple. Longtemps, il s'était « étonné et reproché de si peu regretter sa grand'mère » ; c'est comme s'il l'avait oubliée : il n'en avait gardé qu'un souvenir intellectuel ou abstrait. Que lui manquait-il donc pour sentir sa perte? De revoir, « d'apercevoir, dans sa mémoire », l'image concrète et vivante de sa grand'mère, telle qu'elle lui était apparue un jour où, souffrant d'une crise cardiaque, il l'avait vue se pencher sur lui, « sur sa fatigue, le visage tendu, préoccupé et déçu ».

C'est alors, alors seulement, « plus d'une année après son enterrement, à cause de cet anachronisme qui empêche si souvent le calendrier des faits de coïncider avec celui des sentiments, que *je venais d'apprendre qu'elle était morte.* J'avais souvent parlé d'elle depuis ce moment-là et aussi souvent pensé à elle, mais sous mes paroles et mes pensées de jeune homme ingrat, égoïste et cruel, *il n'y avait jamais rien eu qui ressemblât à ma grand'mère*, parce que dans ma légèreté, mon amour du plaisir, mon accoutumance à la voir malade, je ne contenais en moi *qu'à l'état virtuel* le souvenir de ce qu'elle avait été ».

A l'état virtuel ! C'est-à-dire que le souvenir n'est pas sorti de l'état d'idée pure ou de concept, de pensée abstraite, terne, effacée et neutre. Quand au contraire l'image de sa grand'mère est rendue à Proust sous sa forme concrète, dans sa réalité vivante, tout son amour pour elle lui est rendu en même temps et par là même, son cœur s'émeut : l'indifférence fait place à l'attendrissement. « Je n'étais plus que » l'enfant « qui cherchait à se réfugier dans les bras de sa grand'mère, à effacer les traces de ses peines en lui donnant des baisers » (1). La mémoire affective (rappelons que

(1) *A l'ombre des jeunes filles en fleur*, I, 195.

(1) *Sodome et Gomorrhe*, 176.

pour Proust il ne s'agit que de celle-là) c'est donc l'imagination ranimant le sentiment d'autrefois par la représentation concrète de son objet et le rappel des états psychophysiologiques du sujet associés à cette représentation. Supprimez ces états psychophysiologiques, cette représentation concrète ou image sensible, il ne reste plus qu'un cadre vide, le souvenir a disparu ; c'est l'oubli, mais non toutefois l'oubli total, définitif, puisque le cadre subsiste, que le souvenir pourra de nouveau remplir, puisque le flambeau de l'imagination éteint pourra se rallumer et les états psychologiques se reproduire. L'oubli, autrement dit, n'est qu'affectif, le souvenir intellectuel demeure.

Mais le souvenir intellectuel, c'est, à la limite, ce que Bergson appelle « le souvenir-habitude », lequel ne s'accompagne point de représentations concrètes, le souvenir affectif étant, au contraire, « le souvenir-image », fait de telles représentations, soit qu'il vienne à leur suite et soit provoqué par elles, soit qu'il les entraîne à sa suite et les évoque.

L'oubli dès lors, en ce qui concerne les sentiments, n'est que relatif : il consiste dans la substitution du souvenir-habitude au souvenir-image ; il doit donc cesser, dès que se produira la substitution inverse, toujours possible, du souvenir-image au souvenir-habitude. Mais cette *conversion*, ce passage d'une forme de mémoire à une autre, il ne dépend pas de nous de la produire : il faut qu'elle se produise d'elle-même ; elle est spontanée, « involontaire ». Nous savons seulement à quelle loi elle obéit, car cette loi découle de la définition même du souvenir et de l'oubli affectifs. Puisque le souvenir affectif est le souvenir-image, tout ce qui tend à effacer, à affaiblir l'image, à la convertir en idée, c'est-à-dire à lui retirer ses caractères propres, spécifiques, pour ne lui laisser que des caractères généraux, abstraits, tend par là même à empêcher de retrouver « dans un souvenir involontaire et complet la réalité vivante », en quoi proprement consiste la mémoire affective. Or, la répétition des impressions suffirait, à elle seule, à les intellectualiser, à leur faire perdre leurs caractères propres, individuels, à les transformer en images génériques, sinon déjà en idées générales ou concepts ; nous nous « habituons » à elles, nous nous « blasons » sur elles ; nous ne leur retrouvons plus leur saveur première, leur coloration émotive. Il faut donc, pour qu'une impression donne naissance à ce que Bergson appelle « un souvenir pur » et Ribot « un souvenir affectif vrai », qu'elle demeure semblable ou plutôt identique à elle-même, et pour cela qu'elle ne se renouvelle pas, soit soustraite tout ensemble à l'action destructive du temps et au « modelage » de l'habitude. Le fait pour une impression de se conserver telle qu'au premier jour jusqu'à ce qu'une circonstance heureuse, toujours fortuite et imprévue, la fasse surgir des régions de l'inconscient, autrement dit, le fait de n'avoir encore été l'objet d'aucune reproduction ou rappel, c'est ce qu'il plaît à Proust de désigner sous le nom d'oubli. C'est en ce sens qu'il dit : « ce qui nous rappelle le mieux un être, *c'est justement ce que nous avions oublié* » (1). En effet, pour n'avoir jamais repensé à lui (et c'est ce qu'il appelle avoir oublié), nous sommes assurés, s'il nous arrive d'y penser à nouveau, que ce sera dans les conditions les plus favorables, sans qu'aucune pensée étrangère vienne s'interposer entre lui et nous. Proust s'est là-dessus, à plusieurs reprises, expliqué nettement :

« Si le souvenir, *grâce à l'oubli*, n'a pu contracter aucun lien, jeter aucun chaînon entre lui et la minute présente, s'il est resté à sa place, à sa date, s'il a gardé ses distances, son isolement dans le creux d'un vallon ou à la pointe d'un sommet », c'est alors qu'il nous donne « cette sensation profonde de renouvellement », (2) qui est comme l'aube paradisiaque d'un jour nouveau, « car les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus », c'est-à-dire oubliés.

Ainsi entendu, l'oubli est le préservatif de la mémoire, ce qui la sauve de toute diminution et altération, ce qui la maintient dans son intégrité et son intégralité. En effet, les impressions neuves, originales sont les seules qui comptent et la fonction de la mémoire, c'est de les retrouver pures, sans mélange, en même temps que pleines, entières, riches de tout leur contenu.

« Nous ne connaissons vraiment, dit Proust, que ce qui est nouveau, ce qui introduit dans notre sensibilité un changement de ton qui nous frappe, ce à quoi l'habitude n'a pas encore substitué ses pâles fac-similés. »

Nous ne nous rappelons donc aussi vraiment que ces impressions profondes qui, justement parce que nous n'y avons jamais repensé, parce qu'elles n'ont point fusionné avec d'autres, ré-

(1) *A l'ombre des jeunes filles en fleur*, I, 195.
(2) *Le temps retrouvé*, II, 13.

apparaissent à l'esprit dans toute leur originalité et tout leur relief.

L'oubli, pris en ce sens, est le coffret précieux où l'esprit enferme jalousement ses richesses et les met à l'abri des ravages du temps, pour que la mémoire puisse un jour en reprendre possession et les retrouver intactes.

L'oubli est-il donc entièrement, uniquement au service de la mémoire? Non pas, il en est relativement indépendant, il a ses lois propres. Oublier quelqu'un, c'est sans doute refaire en sens inverse le chemin qu'on a parcouru pour arriver à son égard de l'indifférence à l'amour. Mais le chemin de l'aller n'est pas rigoureusement semblable à celui du retour : si c'est le même parcours, il n'a pas la même durée

« Si l'on ne peut, avant de revenir à l'indifférence d'où on était parti, se dispenser de couvrir en sens inverse les distances qu'on avait franchies pour arriver à l'amour, le trajet, la ligne qu'on suit ne sont pas forcément les mêmes. Elles ont de commun de ne pas être directes, parce que l'oubli, pas plus que l'amour, ne progresse régulièrement. Mais elles n'empruntent pas forcément les mêmes voies ». (1)

Avant de dire en quoi elles diffèrent, voyons ce qu'elles ont de commun. C'est d'abord de relever du sentiment et de dépendre de ce que Proust appelle « les intermittences du cœur ». Il s'agit donc de la mémoire affective exclusivement. De là sa marche irrégulière. Ce qui caractérise en effet une telle mémoire, c'est qu'elle « ne nous présente pas d'habitude nos souvenirs dans l'ordre chronologique, mais comme un reflet où l'ordre des parties est renversé » (2). Tandis que la mémoire intellectuelle tient compte de l'ordre du temps, se règle sur lui, la mémoire affective le néglige ou en dispose arbitrairement, le règle à sa guise. Pour Proust, comme pour Bergson, le temps n'est pas la durée « chronométrée », mais la durée « réelle », vécue, dont le rythme, infiniment divers, est en relation « avec les variations de l'atmosphère, l'état de nos sentiments et les objets qui nous entourent ». Au « calendrier des faits » est substitué « celui des sentiments » : on compte « non par mois et par années, mais d'après le changement des saisons de l'âme » (Curtius)

La mémoire n'est pas un image fidèle reflétant intégralement le passé ; elle est un tableau où le passé est disposé suivant un plan, vu en profondeur, avec des reliefs, des ombres. Elle suppose donc l'oubli ; c'est par l'oubli que s'introduisent des ombres dans le tableau mnémonique. Et ce qui préside à la sélection des souvenirs, à la négligence des uns, à la mise en valeur des autres, c'est l'état actuel du moi, déterminé par l'évolution des sentiments. Cette évolution est irrégulière dans sa marche : l'amour a ses lois, l'indifférence ou l'oubli a les siennes ; l'équilibre qui s'établit entre la mémoire et l'oubli est donc instable ; le point de vue, la perspective de la mémoire change sans cesse. Autrement dit, l'ordre dans lequel se déroulent les souvenirs ne donne pas l'idée de l'écoulement d'un temps uniforme. La mémoire abolit le temps, puisqu'elle nous rend présent le passé, ou, si elle le maintient, elle y introduit des changements, elle en intervertit l'ordre, elle en ralentit ou en allonge la durée. De toute façon, du fait des lacunes de la mémoire et de l'émergence, de la mise en relief de tels ou tels souvenirs se trouve modifiée la perspective du passé.

D'une part, les souvenirs contrastent entre eux et on traduit leur opposition en disant qu'au lieu de s'étendre sur une surface plane, ils s'étagent sur des plans différents.

« Les changements graduels qui nous ont insensiblement conduits dans la vie d'un temps à un autre, très différent, se trouvant supprimés, si nous revivons un autre souvenir prélevé sur une année différente, nous trouvons entre eux, grâce à des lacunes, à d'immenses pans d'oubli, eux, comme l'abîme d'une différence d'altitude, comme l'incompatibilité de deux qualités incomparables d'atmosphère respirée et de colorations ambiantes ». (1)

D'autre part, nous ne prenons conscience du temps écoulé que par les changements produits en nous ; nous l'inférons de ces changements ; nous n'en avons pas une expérience immédiate, directe ; nous l'apprécions, nous le mesurons seulement par ses effets.

« Ces effigies gardées intactes dans la mémoire, quand on les retrouve, on s'étonne de leur dissemblance d'avec l'être qu'on connaît, on comprend quel travail de modelage accomplit quotidiennement l'habitude ». (2)

L'habitude, c'est là en effet ce qui s'oppose à la mémoire, ce qui la détruit, ce qui l'empêche

(1) *Albertine disparue*, II, 8.
(2) *A l'ombre des jeunes filles en fleur*, I, 138.

(1) *Le côté de Guermantes*, II, 82.
(2) *La Prisonnière*, 89.

d'être ; c'est sa rivale, son ennemie. Loin de ramener la mémoire à l'habitude ou de chercher ce qui, dans l'habitude, subsiste encore de la mémoire, Proust, comme Bergson, fait de de l'habitude l'antithèse, la négation de la mémoire. Si le contraire de la mémoire n'est pas l'oubli, mais l'habitude, c'est que l'oubli est lui-même un produit de l'habitude, c'est qu'il est un effet, non une cause, c'est qu'il n'a qu'une valeur négative. C'est l'habitude qui nous empêche d'avoir ces impressions neuves, originales, personnelles, qui sont à l'origine des souvenirs vivants ; c'est elle encore qui efface et ternit les souvenirs, qui engendre l'oubli et le rend définitif, total. « On oublie vite ce qu'on n'a pas pensé avec profondeur, ce qui nous a été dicté par l'imitation, les passions environnantes. Elles changent et avec elles se modifie notre souvenir ». Si les passions se ramènent à l'habitude, l'habitude est donc ce qui empêche les souvenirs de se former et aussi de se conserver et de demeurer ce qu'ils sont.

Elle n'est pas seule toutefois, à tenir la mémoire en échec : l'imagination aussi lui fait obstacle. L'habitude obscurcit la mémoire, l'imagination l'abuse.

« Quand la réalité se replie et s'applique sur ce que nous avons longtemps rêvé, elle nous le cache entièrement, se confond avec lui, comme deux figures égales et superposées qui n'en font plus qu'une, alors qu'au contraire, pour donner à notre joie toute sa satisfaction, nous voudrions garder à tous ces points de vue de notre désir, dans le moment où nous y touchons, — et pour être certains que ce sont bien eux, — le prestige d'être intangibles. Et la pensée ne peut même reconstituer l'état ancien pour le confronter avec le nouveau, car elle n'a plus le champ libre : la connaissance que nous avons faite, les propos que nous avons entendus, le souvenir des premières minutes inespérées, sont là qui obstruent l'entrée de notre conscience et commandent beaucoup plus les issues de notre mémoire que celles de notre imagination, ils rétroagissent davantage sur notre passé que nous ne sommes plus libres de voir sans tenir compte d'eux, que sur la forme, restée plus libre, de notre avenir ». (1)

L'imagination s'unit ainsi à l'habitude pour faire écran à la mémoire. L'oubli, de son côté, vient en aide à l'imagination, se prête à son jeu, collabore avec elle. C'est ainsi qu'il « favorise l'idéalisation de l'image regrettée ». Plus exactement il produit deux effets contraires : il nous détache de ceux que nous aimons, il nous rattache à ceux que nous avons cessé d'aimer. C'est ainsi encore que les absents, en un sens, ont toujours tort et qu'en un autre, ils ont toujours raison.

Par lui-même sans doute l'oubli ne produit rien, il n'est qu'une force destructive ; mais il est la condition de l'abstraction et par là il prend place dans le travail de la pensée, de l'imagination : celui-là est incapable d'apprendre qui ne sait rien oublier. Il est aussi la condition de l'art : sans l'oubli, il n'y a point de sensibilité esthétique, d'intelligence du beau, puisque l'art est création et que « toute nouveauté » a « pour condition l'élimination préalable du poncif auquel nous étions habitués et qui nous semblait la réalité même ».

Enfin, l'oubli sans doute n'est pas lui-même une sélection, mais il est la condition de la sélection qui s'opère dans nos pensées, puisque choisir, c'est rejeter dans l'ombre, vouer à l'oubli ce qui est négligeable et veut être négligé. Mais l'oubli n'est pas volontaire ou du moins Proust ne le considère jamais comme tel. Il ne peut donc être question de le diriger, mais seulement d'en tirer parti, ce qui devient possiblhe si on en connaît les lois. Or, ces lois sont en un sens celles de la mémoire : la mémoire se perd comme elle s'acquiert ; évolution et dissolution de la mémoire, c'est tout un. Les souvenirs s'en vont comme ils viennent, l'un après l'autre. C'est pourquoi ils sont lents à disparaître. Ainsi la consolation, qui est une forme d'oubli, est l'œuvre du temps. Il a fallu du temps pour s'attacher à un être ; il en faut pour s'en détacher.

« Un des effets de l'oubli était précisément, — en faisant que beaucoup des aspects déplaisants d'Albertine, des heures ennuyeuses que je passais avec elle, ne se représentant plus à ma mémoire, cessaient d'être des motifs à désirer qu'elle ne fût plus là, comme je le souhaitais quand elle y était encore, — de me donner d'elle une image sommaire, embellie de tout ce que j'avais éprouvé d'amour pour d'autres. Sous cette forme particulière, l'oubli, qui pourtant travaillait à m'habituer à la séparation, me faisait, en me montrant Albertine plus douce, souhaiter davantage son retour ».

« Pour entrer en nous, un être a été obligé de prendre la forme, de se plier au cadre du temps ; ne nous apparaissant que par minutes successives, il n'a jamais pu nous livrer de lui qu'un seul aspect à la fois, nous débiter qu'une seule photographie. Grande faiblesse, sans doute, pour un être de consister en une simple collection de moments ; grande force aussi : il relève de la mémoire et la mémoire d'un moment n'est pas instruite de tout ce qui s'est passé depuis ; ce moment qu'elle a enregistré dure encore, vit encore et avec lui l'être qui s'y profilait. Et puis cet émiettement ne fait pas seulement vivre la (per-

(1) *A l'ombre des jeunes filles en fleur*, 102.

sonne) morte, il la multiplie. Pour me consoler, ce n'est pas une, ce sont d'innombrables Albertine que j'aurais dû oublier. Quand j'étais arrivé à supporter le chagrin d'avoir perdu celle-ci, c'était à recommencer avec une autre, avec cent autres ». (1).

Si l'être pleuré est multiple, le sujet qui le pleure ne l'est pas moins. Analyser une douleur, c'est la détailler, l'assimiler aux moi divers qui l'ont ressentie et par là encore, en un autre sens, la multiplier.

« A chacun (de ces moi) j'avais à apprendre mon chagrin, le chagrin qui n'est nullement une conclusion pessimiste librement tirée d'un ensemble de circonstances funestes, mais la reviviscence intermittente et involontaire d'une impression spécifique, venue du dehors et que nous n'avons pas choisie. »

Proust insiste sur le caractère involontaire de la mémoire, *a fortiori* de l'oubli.

Il en revient aussi toujours à l'idée bergsonienne que le souvenir vrai, le souvenir-image est singulier, unique, et s'oppose au souvenir-habitude, formé par la superposition et la fusion d'images semblables ou ainsi appelées parce qu'on n'en perçoit plus les différences.

C'est ainsi que « les innombrables images » que lui a présentées Albertine, « restent toutes séparées, parce que je ne peux, dit-il, conférer rétrospectivement » à l'une d'elles « une identité » avec les autres, « qu'elle n'avait pas au moment où elle a frappé mes yeux ; quoi que puisse m'assurer le calcul des probabilités, cette jeune fille aux grosses joues, qui me regarda si hardiment au coin de la petite rue et de la plage et par qui je crois que j'aurais pû être aimé, *au sens strict du mot revoir, je ne l'ai pas revue.* »

Ce qui est vrai de la mémoire l'est aussi de l'oubli : il y a un oubli en détail et un oubli en bloc ; il a fallu à Marcel Proust oublier une à une chacune des apparitions d'Albertine, avant d'arriver à cet « oubli total, paisible comme ceux des cimetières, par quoi nous sommes détachés, dit-il, de ceux que nous n'aimons plus ».

En résumé, Marcel Proust considère l'oubli sous tous ses aspects. Il en distingue les espèces et les formes. L'oubli est d'abord, pour lui, le souvenir virtuel qui, pour se réveiller, attend son heure et qui reparaît dans sa fraîcheur et sa plénitude, justement pour avoir puisé des forces réparatrices dans le sommeil profond où il est demeuré longtemps enseveli. Mais « il y a aussi mille petits faits qui ne sont pas tombés dans cette virtualité de la mémoire et qui resteront à jamais incontrôlables pour nous ». C'est dire qu'à côté de l'oubli, qui est la suspension du souvenir, il y en a un autre, qui en est l'anéantissement et la mort, sans parler de cet état intermédiaire, où les souvenirs se recouvrent, se superposent et fusionnent pour former les concepts ou les habitudes mentales.

Proust rattache ensuite l'oubli à sa cause : l'habitude. Il en suit l'évolution, la marche progressive. Enfin, il en montre le rôle et les effets multiples et divers. Il lui reconnaît une double fonction, comme « instrument d'adaptation à la vie » et comme condition de la mémoire. Il attaque ainsi par tous les côtés le problème de l'oubli ; s'il n'en donne pas et n'a pas souci d'en donner une solution systématique, il éclaire par des observations fines, des aperçus ingénieux, des intuitions profondes ce phénomène qui est par nature un des plus mystérieux et des plus troublants de la vie psychologique.

L. Dugas.

(1) *Albertine disparue*, II, 100.

L'IMAGE CORSE EN NAPOLÉON

Napoléon se connaissait-il ? Il ne s'est pas connu pendant que ses oriflammes dominaient l'Europe. En lui, l'inconnu était un infini d'ombrages et d'océan. Il savait sans doute que sa puissance n'avait jamais existé sur la terre avant lui comme il était sûr aussi qu'elle s'éteindrait après lui, tel un flambeau jeté des cimes les plus glorieuses dans les sables où il ne se rallumerait jamais plus. Cependant il ne pouvait la définir tout en lui obéissant comme un somnambule voyage à travers le songe de la nuit. Il ne l'a bien vue que plus tard, après l'Epopée, durant l'exil à Sainte-Hélène. A l'île d'Elbe, sa force étant encore trop trépidante, son génie trop avide d'édifices de gloire, il ne put regarder en lui avec lucidité. Là-bas, dans l'îlot lointain, délabré, lépreux, toute espérance étant tombée, l'horizon étant le mur qu'il ne pouvait renverser, il se sentit seul, irrémédiablement seul, comme un

mendiant au milieu des cendres et des ruines, le plus pauvre de la terre tout en en étant le plus glorieux. Napoléon n'avait jamais désiré les richesses de ce monde mais celles plus considérables du génie humain dans l'action la plus sublime, la plus lyrique comme la plus illuminée et la plus fascinatrice que l'on puisse imaginer. La pauvreté, qui est lucide, épure l'esprit, suscite les voyants dans la vie. C'est pour cela que Jésus avait choisi cette condition. L'anachorète étincelle dans son ascétisme. Il prévoit. En lui-même il voit sûrement Napoléon fut l'anachorète de Sainte-Hélène. Il s'était cloîtré dans sa solitude, dans cette solitude de prophète où, quand on a étudié profondément, avec toute son âme et sa ferveur, cette partie de la vie napoléonienne, on est sûr que nul n'a pénétré, ni les Las Cases, ni les Montholon, ni les Gourgand, ni les Bertrand ; et la gravité de sa physionomie s'était encore accentuée. Non qu'elle fût un signe de tristesse ! Le Corse a toujours un visage grave, même dans les plus belles joies de ce monde. Cette gravité est atavique. Elle vient du fond des siècles pendant lesquels le peuple corse, ayant toujours lutté contre des invasions sanglantes, a sans cesse peiné, souffert. Et Napoléon était en quelque sorte le fruit de ces siècles de fougue guerrière et de douleur qui furent aussi d'une austérité sans exemple. Aussi n'a-t-il jamais aimé le luxe, ni la bonne chère. C'était un pâtre corse. Il a avoué qu'il se contentait pour vivre de vingt francs par jour. Son bien, comme il disait, était dans la gloire. S'il se plaignait à Sainte-Hélène, ce n'était pas pour lui, mais pour son entourage, pour ceux qui s'étaient expatriés pour le suivre. Car il a toujours vécu sobrement. Nulle volupté ne le tentait, ne pouvait l'asservir. Il méprisait l'opulence, l'or qui la procure. Il n'a jamais pensé à thésauriser. Il est mort dans le dénuement. Et Dieu sait s'il aurait pu entasser les richesses, lui qui aurait pu s'emparer des trésors de l'Europe ! Mais il était issu de cette grande race méditerranéenne, la plus grande peut-être, pour laquelle les fastes de ce monde ne sont rien et pour qui l'idée est tout. A Sainte-Hélène, il n'a jamais regretté ses aises impériales. « Je ne regrette pas mes grandeurs », a-t-il dit. Il n'ignorait pas que la trahison, qui avait déjà commencé son œuvre, aurait fini par étouffer l'enthousiasme et l'héroïsme de ce peuple de France qu'il avait conduit de victoire en victoire, à travers l'Europe. La liberté qu'il avait sauvée, quoi qu'on dise, des miasmes du Directoire, n'aurait plus eu de soldats. Aussi s'était-il isolé sous son cilice à Sainte-Hélène, et avait-il pu voir enfin en lui-même comme dans un abîme qu'il avait longtemps ignoré. Or, il s'aperçut que cette puissance de volcan qu'il contenait et qui avait ébloui tellement l'univers qu'elle reste éternellement sur les sommets, n'était qu'une image. Mais quelle image ! Celle de la Corse, de la petite et sainte patrie. C'est cette image qui était son maître et non la nature des choses, comme il pensait. Elle était aussi celle qu'il prenait pour le fantôme qui le hantait, inexplicable, insaisissable... Cette image, sans qu'il s'en doutât, avait été la compagne, l'inspiratrice aussi vigilante que géniale, de ses étapes immortelles ; et c'est elle qui, à son insu, l'avait guidé, sûrement illuminé à travers ses magnificences triomphales. « L'imagination gouverne le monde », a-t-il dit. Pour lui l'imagination était l'image corse ; mais il ne le savait pas encore. A Sainte-Hélène, il la connut et il ne vit désormais plus qu'elle ; et son génie, au repos, ne fut peuplé au fond que des souvenirs qu'elle y avait laissés depuis ses premiers pas jusqu'au jour où les partisans de Paoli l'obligèrent à s'enfuir avec les siens sur le continent français.

A part Sampiero Corso, nul ne fut plus corse que Napoléon. Quand il a dit : « Je suis Italien ou Toscan plutôt que Corse », il était grisé, hanté par l'antique grandeur de Rome, il pensait à César, ne pouvant se réclamer d'Alexandre le Macédonien ou d'Annibal le Carthaginois. Il s'ignorait alors, il ignorait, ou feignait de l'ignorer, que la race corse est une race propre que les dominations génoise, pisane ou autres, sans cesse tragiques, surtout la première, n'avaient jamais pénétrée et qu'elle avait jalousement gardé dans son hermétisme mystique ses vertus et ses défauts. La race corse est une race comme son berceau est une île. C'est ce que n'ont pas compris certains esprits, pompeux mais irréfléchis, qui ont disserté sur l'origine italienne de Napoléon, se fiant à des paroles provoquées par une sorte de vanité dont ne peuvent se défendre même les plus grands dans certaines circonstances. Il n'avait rien de l'Italien. S'il avait été de race italienne il eût été un empereur licencieux, comme tous les Césars romains, tandis qu'il fut austère jusqu'au mépris de toute mollesse, comme un pâtre dans sa chaumière. Il était grave, mystique, âpre, silencieux, violent, sombre bien souvent, superstitieux, détestant tout bariolage.

toute surcharge, toute corruption, toute mascarade, toute parade, même dans les pompes impériales qu'il essayait de simplifier le plus possible. Après Austerlitz, son entrevue avec Alexandre le fourbe eut lieu sur un banc, évoquant l'escabeau de la cabane corse. « C'est bien assez », dit-il. En voulant cela, il obéissait instinctivement à l'austérité de sa race que l'image entretenait. Est-ce italien, cela ? Comparez ce banc et ce tapis de paille avec l'entrevue de François Ier et de Charles-Quint, qui avait exigé six mois de préparatifs fastueux !

Quand il parut, simple comme un lieutenant, au milieu des empereurs et des rois chamarrés, courbés, il les dominait non seulement par son génie mais par son altière simplicité, qui était celle de sa race, où les chefs n'étaient pas mieux vêtus que leurs soldats. Est-ce italien, cela ? En cette soirée mémorable, plus haute que les âges, l'Image dans son antique austérité était l'âme d'une race qui, torturée pendant des siècles dans la pauvreté et la tragédie, triomphait enfin jusqu'à être la maîtresse de l'univers. Là, dans l'éblouissement des parures et des lumières, elle avait le sourire simple de la madone qui accueille dans sa niche de granit les fleurettes et la veilleuse des humbles.

Napoléon était-il dissimulé, souple ? Non. Est-il responsable de ce *comediante, tragediante* murmuré par un pape tremblant, apeuré, qui voyait et sentait faux en un pareil moment ? Il ignorait les grimaces et ne savait pas jouer la comédie. Il n'avait nul besoin d'être comédien ou tragédien, étant placé si haut qu'il ne pouvait avoir recours au mensonge. La vérité brillait à son auréole. Est-ce italien, cela ?

Songez à son abnégation. Il néglige ses aises. Il pense aux siens surtout. Cette abnégation est d'essence corse et non italienne. Cet esprit de famille, dont il a donné une éclatante démonstration, est corse et rien que corse. Il n'oublie pas ses anciens amis, les plus humbles, ceux qui l'ont connu dans la gêne. Si vous rendez service à un Corse, vous n'obligez jamais un ingrat. Napoléon est prodigue envers les autres, sévère envers lui-même. Est-ce italien, cela ?

Il faut avoir le courage de le dire, Charles Bonaparte avait cherché des quartiers de noblesse imaginaires en Italie. Le fils les avait-il pris au sérieux ? On pourrait le croire. La vérité est que les Bonaparte n'avaient aucun titre de noblesse italienne. Napoléon était noble parce que la race corse est aristocratique tout en étant d'essence pastorale.

Il était fatal que cette race qui, entre deux combats glorieux contre les envahisseurs de son île, discutait des problèmes juridiques sur la place publique, produisît le plus grand homme de guerre qui fut aussi le créateur du Code civil. Il est à remarquer que Napoléon vint au monde à l'heure où la Corse, devenant française, se sépara de son état primitif, si fertile en héroïsme, pour se laisser séduire par ces mœurs charmantes, enjouées, spirituelles, qui désagrégèrent peu à peu cette force barbare, faite de granit et de soleil, jusqu'à l'asservir dans les touffeurs du fonctionnarisme, elle qui n'avait engendré que des pâtres, des soldats, des héros !

Napoléon fut l'enfant corse par excellence, batailleur, orgueilleux, farouchement silencieux, d'une susceptibilité aiguë. Sa timidité est altière. Il est d'une excessive fierté. Il n'admet pas les réprimandes, il dédaigne quelque peu les éloges. Il n'en a que faire. N'est-il pas au-dessus des louanges humaines ? De bonne heure il sait ce qu'il est, ce qu'il peut entreprendre et sans doute ce que le destin lui réserve. Il est ombrageux mais il n'est pas nerveux. On se trompe quant à sa nervosité. Il est sensible comme le plus génial des poètes. Il est inquiet aussi, d'une inquiétude qui le brûle, le harcèle obscurément, parce qu'il a hâte de respirer les sommets. Il n'est pas non plus bilieux. C'est un robuste. Il est colérieux, certes ! Nul n'est plus violent que lui. Souvent il contient sa violence ; d'où cet aspect pâle, frissonnant, contracté. Sa migraine ne lui vient pas de son état nerveux mais de cette meute d'idées qui se pressent en lui, le dévorent, encore confuses mais déjà géniales, orageuses. Il a hâte de grandir, de monter, d'escalader les cimes, d'affronter leurs tourbillons et leurs vertiges où il flamboiera. Il pense trop fortement, et ses aspirations sont trop vastes pour son âge. Sa pensée est un moteur et pour elle l'enveloppe humaine est trop fragile. D'où, parfois, ces accablements douloureux. Il fait l'école buissonnière non pour courir dans les maquis, mais pour s'asseoir au bord d'une grotte, à l'ombre des oliviers, où il peut penser à son aise, dans le silence. Il désire la solitude où il est poussé par la secrète élaboration de son génie naissant. Dès son enfance il est un solitaire. Il ne cessera d'être le solitaire. Il est le solitaire parce qu'il est trop au-dessus de l'humanité pour se mêler aux effusions, aux haines de celle-ci. C'est encore une marque de la race corse. Tout Corse

est un isolé dans la vie, hors de son île, à laquelle il revient toujours par la pensée et la nostalgie. Ainsi, dès ses premiers pas sur le continent, le jeune Bonaparte porte l'empreinte corse, une empreinte que rien n'effacera tellement elle est inhérente à son immense destin.

Si, après son éducation française, revenu dans son île, il descend dans l'arène locale, où les partis s'entredéchirent, c'est qu'il subit la loi de sa race. Un Corse, ailleurs que dans son pays, est capable de tous les efforts, les labeurs, de toutes les bontés, les idées pacifiques comme de tous les prodiges ; mais, une fois à l'ombre de son clocher, il reprend goût aux affaires du village jusqu'aux plus farouches criailleries.

On eut beau chasser Napoléon de son île natale, il emportait l'image de cette île. Et c'était l'ordre de la race et du destin. Napoléon n'était qu'une forme que magnifiait l'Image de la Corse. Celle-ci fut la conquérante du vieux monde comme par son autre fils, Christophe Colomb, elle avait révélé le nouveau monde.

Homme, Napoléon se sent une énigme. Son génie est tellement au-dessus des forces humaines qu'il en est parfois épouvanté. D'où lui vient cette force qui est sa fatalité comme elle est sa grandeur ? Il a de la peine à se croire un homme. A-t-il des aïeux ? Comme aïeux il a toute une race de héros. N'a-t-il pas douté souvent, à Sainte-Hélène, pendant qu'il regardait dans son passé, d'avoir eu des humains pour père et mère ? Ne s'est-il pas dit que cette Image, qu'il voyait maintenant dans sa solitude comme on aperçoit la Voie lactée par une nuit claire, était celle qui l'avait réellement enfanté dans la gloire la plus immortelle des siècles ?

Après la campagne d'Italie, il entre dans la divinité terrestre. L'Image en lui, plus resplendissante que jamais, règle les rythmes de son génie. Sur le pont d'Arcole, c'est l'Image qui déploie l'étendard. Il vole, il est porté par elle. Cette Image n'a-t-elle pas derrière elle des siècles d'épopée, une épopée que l'univers ignore parce qu'elle n'a été que la gloire d'une île, mais qui prit sa revanche en s'imposant à toute l'Europe par son fils le plus sublime ? Car, qu'on le veuille ou non, il existe un lien de fait, qu'on ne peut briser, de l'histoire de la Corse à l'Epopée française. Et Napoléon ne peut plus s'arrêter, conduit par l'Image qui le pousse souvent avec violence. Elle est le soleil et le vent sur les abîmes. ,

En retournant d'Egypte, son escale à Ajaccio est la halte au pied d'un reposoir où il respire les effluves de la force primitive d'où il est issu et où il prévoit, peut-être, le 18 brumaire. En cette journée-ci, nulle faiblesse de sa part. Est-ce que l'homme qui avait franchi, seul, en avant, le pont d'Arcole, le drapeau de la liberté à la main, sous une mitraille déchaînée, pouvait craindre un tas de braillards corrompus qu'il aurait pu faire égorger par ses soldats ? A-t-il reculé devant la peste de Jaffa ? En Russie, n'a-t-il pas marché au milieu de ses soldats, à pied, dans la neige ? A-t-on oublié qu'à Brienne, pour donner l'exemple à ses conscrits, il poussa son cheval vers une bombe qui allait éclater ? L'Image corse ne lui permettait pas de défaillance. Si sa pâleur habituelle était plus apparente encore toutes les fois qu'il devait livrer une bataille, c'est qu'elle provenait de son impatience fébrile à gagner une victoire qu'il avait prédite la veille, la carte sous les yeux. Je me suis laissé dire que, plus tard, Lucien, devenu amer, et qui fut la grenouille du fabuliste, avait contribué à insinuer une faiblesse imaginaire tout en faisant valoir son propre rôle.

Nul ne fut plus courageux que Napoléon et nulle action plus tenace, plus clairvoyante, plus généreuse, plus prodigieuse que la sienne. En Europe il ne connut jamais le repos. Il lassait les plus robustes de ses généraux, ses meilleurs chevaux. Il traversa toute l'Espagne à franc étrier, sans prendre de repos presque. Au besoin il dormait sur une chaise. Son cheval a hennit sur tous les champs de l'Europe. Toujours lucide, précis, infatigable dans cette action qui éblouissait jusqu'à paraître surnaturelle mais qu'il trouvait, lui, si naturelle qu'il semblait ne pas en avoir conscience. C'était encore l'œuvre de l'Image qui résumait en elle l'action d'airain des générations corses à travers des siècles barbares. Comme son île avait lutté sans cesse contre des invasions, à son tour il a lutté constamment, malgré lui, contre les coalitions des puissances européennes. Le rapprochement était à faire. N'est-il pas juste ? Et cette action rayonnante conduisit Napoléon à l'Apogée. A Austerlitz, dans le tumulte d'une ivresse impériale, il ne voulut pas écouter la voix conseillère de l'Image ; il tomba dans une magnanimité qui lui fut plus tard funeste : il donna la liberté à Alexandre qu'il aurait dû traîner dans les fers. Cette grâce prépara le désastre de Moscou. A Iéna, il se détourna de l'Image, il n'entendit pas ses paroles prophé-

tiques : « Ecrase complètement la Prusse, laisse-la dans la boue et le sang... »

Cependant il a conscience que cette figure énigmatique, qui tressaille dans les profondeurs de son âme, a prise sur lui, à son insu, et comme il est souverainement farouche, il a quelquefois de violents écarts de désobéissance, il s'obstine dans son entêtement. Il y a lutte ; et c'est alors qu'à la faveur de ce désarroi s'abattent les crépuscules dans son immense lumière et que les tourments le déchirent et déchirent tout autour de lui. Ses fautes proviennent de ses désobéissances obstinées à l'Image. Et ce sont les campagnes de Russie, d'Espagne. Il les déplore au fond avec une telle amertume que les tourbillons de la colère l'agitent et agitent ceux qui l'entourent. Après des enthousiasmes délirants il soulève des animosités sourdes. Quand il n'est pas entièrement possédé par l'Image, il crie avec une envie de terroriser, et des menaces terribles sortent de sa bouche. Mais, aussitôt repris par l'Image, cette image où il y a tant d'ombrages frais, de fleurs, de sources, de de broussailles parfumées, d'azur, il s'apaise et il oublie. Aussi est-il incapable de faire le moindre mal. On ne saurait assez le répéter. Il pardonne. A-t-il fusillé Bernadotte, Moreau, Marmont ? Ce n'est pas lui qui a fait fusiller le duc d'Enghien, mais le spectre de la Révolution qui crispait encore sa main sanglante sur son épaule. A-t-il châtié Bourrienne, Augereau, et tous ses proches ? Il aurait absous les traîtres de Waterloo !

Le voici à Sainte-Hélène. Là, il découvre tout à fait l'Image. Elle est la lumière dans la *selva oscura*. Aussi est-il l'enfant égaré qui retrouve soudain sa mère. Avec elle il s'isole. Du jour où elle paraît à ses yeux, son entourage devient la nuit et ceux qui vont et viennent autour de lui ne sont plus que des ombres. Nul n'est son camarade, nul n'entre dans son intimité. « Personne ne peut prendre d'empire sur moi », dit-il. En Europe, au milieu de tant de foules enthousiastes, délirantes, qui lançaient vers lui à toute volée les ostensoirs, il se croyait seul, n'ayant qu'une notion très confuse de l'Image; maintenant, il sait qu'il n'est plus seul. Il a sa compagne, mystérieuse et fidèle, n'ayant que mépris hautain pour une Marie-Louise, digne des bouges de Suburre, et pour une Joséphine, linotte du plaisir. L'Image n'est plus le vertige dans l'action de l'Epopée, elle est la consolatrice. Il a de fréquents entretiens avec elle. Quand on le surprend à monologuer, c'est à elle qu'il s'adresse. Quand il demeure silencieux comme au fond d'un abîme, c'est elle qu'il écoute ou qu'il contemple. L'Image est sereine. Après tant de tumultes, de tempêtes, de magnificences sans tranquillité, elle est entrée dans une sérénité antique, cette quiétude mystique et mélancolique que l'on respire dans le maquis corse. L'Image ne pleure, ni ne gémit. Elle est stoïque comme l'Ile faisant face aux invasions, comme la femme corse dans l'adversité. Et elle est aussi le pardon sur la cime.

S'il crie, emporté par une de ces colères, qui le saisissent comme une tornade, c'est qu'un spectre de la sombre réalité, un Hudson-Lowe, apparaît dans cette solitude où il s'est enfermé avec l'Image comme dans un mystère religieux sur lequel il verrouille sa porte comme il la verrouillait autrefois sur sa pauvreté. Je sais bien qu'il a dicté des Mémoires, qu'il a parlé à Sainte-Hélène. Mais, réellement, il ne voyait ni n'entendait personne. Il s'adressait à l'Image ; c'est à elle qu'il racontait, en les commentant, ses faits et gestes, les étapes glorieuses de sa vie active, c'est à elle qu'il faisait ses confidences. Un Las Cases, alors, était moins qu'une ombre. Car il n'y avait pour lui qu'une seule présence : l'Image corse. Elle était le divin de la poésie. Par elle, en Europe, il fut un Voyant, et à Sainte-Hélène, un poète. Comme un berger corse, assis à l'ombre de sa chaumière, il murmure des lamenti dans des méditations qui, souvent, se prolongent au sein de la nuit. Et l'Image est heureuse, elle se retrouve dans une île. Qu'importe que la nature y soit laide, morose, orageuse, c'est une île ! La nostalgie de l'autre y semble douce. L'insulaire désire la poésie avec l'ardeur de son être. Napoléon la désirait plus qu'un autre, surtout dans son âpre solitude dont il était l'éther, car il était un dieu sur la terre et il haïssait la réalité. Les dieux ne se nourrissent que de poésie, même dans l'action la plus fougueuse et la plus intrépide. En Europe, l'Image avait été l'amazone échevelée, éperdue, sur des coursiers enflammés, la redoutable amazone. Dans cette île galeuse, dont elle se contentait, elle avait l'illusion des feuillages, des vignes, des collines fraîches, des montagnes ombragées de forêts, des sources, des figuiers, des oliviers, des broussailles, des mousses, des rochers aux formes mythiques, du soleil de la Corse. Dans la boue de Sainte-Hélène, l'Image était le matin d'autrefois, l'amourette de l'enfance, le rêve riant de l'adolescence, le chant plaintif du pâtre, l'île

divine enfin où l'œuvre de la vie paraît en dehors des volontés humaines, l'île qui l'avait nourri, bercé, formé, puis lancé à travers les vieux continents éblouis et effarés.

*
* *

Pour comprendre ainsi Napoléon, il faut l'élever au-dessus des vulgarités et des hauteurs humaines. Que de hauts esprits se sont fourvoyés dans l'âme napoléonienne en voulant l'interpréter comme celle d'un grand homme ordinaire, en voulant la ramener au niveau de la vie courante ! Cependant, Chateaubriand a avoué qu'il était incompréhensible ; sa haine fut le cri d'une admiration sans borne. Hugo dans sa poésie se gonfle devant Napoléon. L'histoire de Thiers est celle d'un mauvais potard. Taine et Laufrey ont une âme de sicaire. Qui a compris Napoléon ? Gœthe, Stendhal et Léon Bloy, peut-être et, à leur côté, par endroits, M. Elie Faure. Mais pour le connaître et le comprendre profondément, avec toute la puissance et l'harmonie voulues, il faut connaître et comprendre l'Image corse qu'il portait en lui comme un scapulaire, il ne faut pas la nier, il faut croire en elle. Elle traînait avec elle tous les siècles passés, depuis le calvaire du Christ. Voyez-vous l'arc-en-ciel qui relie le Calvaire au rocher de Sainte-Hélène ? Au-dessous, et en dehors de ces deux points culminants, c'est le néant des temps, sinon la lumière de Jeanne d'Arc. Car si Jésus, fils de Dieu, contenait l'humanité et mourut pour elle, dominant le Prométhée païen de toute la hauteur des cieux, le Prométhée, qui s'érigeait en Napoléon, renfermait par l'opération mystérieuse de l'Image corse les plus grands génies des siècles en les dépassant, et Alexandre et Annibal et César.

LORENZI DE BRADI.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LES ÉLECTIONS ANGLAISES

Il serait exagéré de dire que le sort du monde dépend des élections anglaises ; les complications actuelles de la situation internationale sont telles qu'il est impossible de dire où l'on va : vers la dictature ou vers la révolution, et personne ne sait de quoi dépend le sort du monde, mais il est certain que si le scrutin dont on attend le résultat dans quelques jours donnait le gouvernement au parti travailliste, avec son programme de contrôle des banques, de nationalisation des mines, et de révision des traités, les éléments de troubles qui fermentent en ce moment en Europe en seraient singulièrement fortifiés. L'Angleterre et le monde sont au tournant.

Le *Labour party* fut longtemps suspect parmi les doctrinaires du socialisme international ; c'était l'aile droite, un socialisme à la fois syndical et parlementaire dont les marxistes orthodoxes se méfiaient beaucoup. Il n'en est plus ainsi. Sans doute le tempérament britannique répugne aux vastes synthèses du communisme ou du socialisme doctrinal, mais il est devenu révolutionnaire, et la seule annonce d'une réduction possible de l'indemnité de chômage a provoqué de véritables émeutes. Les remous d'un corps électoral innombrable et qui comprend les femmes est donc difficile à prévoir.

Le parti travailliste, que représentait le ministère Mac Donald avant la catastrophe, a échoué dans toutes ses entreprises. Loin de résoudre la crise du chômage, il l'a aggravée. La balance commerciale est devenue déficitaire, la question coloniale est loin d'être résolue et la visite de Gandhi à Londres n'a fait, en réalité, qu'accuser les différences radicales qui séparent l'esprit de la Grande-Bretagne de l'esprit de ses sujets des Indes. D'autre part, il serait puéril de constater que sous le ministère Mac Donald le prestige international du Royaume n'a fait que baisser.

Bref, le bilan est terrible et la chute de la livre n'a été que la manifestation retentissante d'une crise que l'on aurait dû prévoir depuis longtemps, parce qu'aucune puissance au monde ne peut vivre éternellement sur son capital et qu'il n'est pas admissible qu'une partie de la

population arrive à vivre complètement aux dépens de l'autre. Dans tout autre pays un ministre qui viendrait faire un pareil aveu devant le Parlement serait immédiatement balayé par un grand remous parlementaire et populaire. Est-ce une manifestation de sagesse que de le maintenir au pouvoir avec mission de défaire ce qu'il a fait et de reconstruire ce qu'il a démoli ?

Toujours est-il qu'en chargeant M. Ramsay Mac Donald lui-même de constituer le gouvernement national, le gouvernement de salut public, le roi d'Angleterre et son Parlement ont tenté l'aventure. Cette aventure n'a pas réussi puisqu'après avoir constaté les divisions et l'impuissance du parti national, M. Mac Donald s'est résigné à faire dissoudre le Parlement et a tenté la forture électorale. Maintenant il s'agit de savoir comment on va s'en tirer.

Pour M. Ramsay Mac Donald lui-même et pour ceux de ses collaborateurs qui l'ont suivi, cette fortune électorale est singulièrement hasardeuse. Abandonné par ses anciens amis qui le considèrent comme un renégat, l'ex-premier ministre, qui a tout de même eu le mérite rare de préférer son pays à son parti, n'a été accueilli par les conservateurs et les libéraux qu'avec beaucoup de méfiance et il est probable qu'il arrive à la fin de sa carrière politique. Mais, peu importent les individus. Que Mac Donald fasse ou non partie de la nouvelle assemblée, qu'il siège dans un parti travailliste dissident, parmi les libéraux ou même à droite, la question est de savoir si M. Henderson sera premier ministre et si l'Angleterre fera l'expérience d'un socialisme qui pourrait bien ouvrir la porte à de graves événements.

On a parlé d'un sursaut du pays. On peut l'espérer ; le sens national est très profond en Angleterre et il est caractéristique que tant de sujets britanniques habitant l'étranger aient obéi immédiatement, à l'appel de la mère-patrie ; mais les élections se présentent avec une telle confusion qu'on peut craindre toutes les surprises. Le parti travailliste a un programme ; il est dangereux, il est banal, mais il a le mérite d'être précis et si médiocre que soit la littérature du *Daily Herald*, le grand organe du travaillisme ex-officiel, il fait appel à des passions profondes. Le parti travailliste n'est divisé qu'en apparence, car ce n'est vraiment qu'une minorité qui a suivi MM. Mac Donald et Snowden. Or, en regard, la coalition conservatrice-libérale est informe et précaire. Si les conservateurs, malgré quelques irritantes questions de personnes, font bloc autour de M. Stanley Baldwin, les libéraux sont divisés et M. Lloyd George en coquetterie avec tout le monde ne fait rien pour les rallier autour de la bannière gouvernementale.

Les travaillistes n'ont pas tout à fait tort quand ils reprochent à leurs adversaires de manquer de programme. Il s'agit de sauver l'économie anglaise, jadis la plus puissante du monde, aujourd'hui la plus menacée. L'Angleterre souffre de la perte de la plupart de ses marchés ; c'est la véritable origine du chômage. Elle a perdu ces marchés parce que ses concurrents travaillent dans de meilleures conditions qu'elle, parce que son outillage est désuet, sa main-d'œuvre trop chère. Le seul moyen de rattraper le terrain perdu ou compromis, c'est de réduire les frais de la production britannique. Malheureusement, personne n'ose réclamer l'effort de restriction nécessaire ; les conservateurs eux-mêmes ne parlent plus de réduire sérieusement le *dole*. Alors, il ne reste plus qu'à augmenter les frais de production des concurrents en instituant des tarifs. C'est le programme conservateur : il est logique, mais il est incontestable qu'il va à l'encontre des habitudes séculaires d'une nation plus commerçante qu'industrielle. La Grande-Bretagne vit plus encore de ses transports maritimes que de ses usines. En protégeant l'industrie ne risque-t-on pas de ruiner la marine ?

Telle est la thèse des libéraux libre-échangistes. Mais, peut-il être question de doctrines rigides quand un extrême péril menace la nation? Les libéraux dissidents qui ont donné leur concours au gouvernement national ne le pensent pas, et l'un des plus importants d'entre eux, lord Grey of Fallodon, a écrit au *Times* une lettre qui a eu un grand retentissement.

« Ma conviction personnelle, dit-il, c'est que la politique de l'opposition actuelle aboutirait à la ruine de la nation, suivie d'une détresse et de souffrances telles que ce pays n'en a jamais vues, et dont on ne peut mesurer la gravité. »

Et plus loin :

« A notre époque, un gouvernement ne doit pas être lié par des restrictions qui l'empêcheraient d'agir dans des conditions qu'on ne peut prévoir. Il serait donc peu raisonnable, de la part des libre-échangistes, soutenant un gouvernement d'union nationale, de limiter leur appui en stipulant que les tarifs doivent être

exclus des pouvoirs donnés au gouvernement pour faire face aux situations critiques. »

Commentant cette lettre, le *Morning Post* ajoute :

« Il y a une tradition du libéralisme, qui se considère comme l'antithèse du socialisme et a pour idéal la liberté individuelle de l'économie publique. Pour cette école de libéralisme, un tarif protecteur ne peut manquer d'être un moindre mal, comparé à la négation de toute liberté, à la destruction de toute économie, que représente le socialisme. Ces libéraux ont au moins avec les conservateurs ceci de commun, c'est qu'ils croient à l'ordre actuel de la société. Ils voient que ce que les socialistes appellent le système capitaliste est en fait, la civilisation elle-même, et ne peut être détruit sans que la communauté organisée soit détruite elle-même. Ils voient que les socialistes menacent non seulement la liberté de l'individu, mais ses moyens d'existence. Ils se rendent compte, tout comme les conservateurs, que l'opposition actuelle, dans sa folie, ne ménagerait pas ses coups aux crédits, au commerce et à l'industrie organisés qui seuls peuvent faire vivre la nation. Ce qu'ils reprochent en partie à M. Snowden, comme il le leur a dit, c'est de n'avoir pas voulu ou pas pu détruire le capitalisme par voie budgétaire. En face de maux tels que ceux-ci, le libéral moyen peut à peine hésiter, qu'on impose ou non un tarif, à faire cause commune avec le gouvernement d'union nationale. »

Si une forte proportion de libéraux entend cet appel, la route sera barrée, pour quelque temps au moins, au parti travailliste et l'Angleterre n'entrera pas dans une ère d'aventures qui pourrait avoir pour nous les plus graves conséquences. Il ne faut pas se dissimuler, en effet, qu'un gouvernement travailliste, élu dans les conditions actuelles, se rallierait immédiatement et absolument au parti de la révision des traités et à toute la coalition occulte qui combat la France sur tous les terrains. Entendront-ils cet appel ? La masse flottante qui, dans tous les pays, fait tour à tour pencher la balance électorale à droite ou à gauche obéira-t-elle plutôt à l'instinct national qu'à la mauvaise humeur que provoque la situation financière ? C'est le secret de demain. C'est avec une certaine angoisse que nous attendrons le résultat des élections.

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

DANS L'ILE MAJORQUE (1)

Est-ce parce qu'en sa perfection, en sa plénitude, il s'impose à nous tel qu'il est, avec l'harmonie des personnages et du décor ? Nous ne pouvons imaginer le beau roman maillorquin d'André Corthis que dans son île, dans ce petit monde fermé, complet, harmonieux lui-même qu'est une île, — ici l'île de lumière, de palmes et de parfums, Majorque, posée entre l'Espagne et l'Afrique, comme une corbeille de fleurs et de fruits sur les flots de la Méditerranée... De la vérité dans de la beauté; quel délice ! De la vérité baignée de poésie, et tirant de cette poésie même, de cette beauté, plus de force, des accents plus pénétrants : quelle leçon pour un temps qui semblait s'être engoué de laideurs sordides et rejeter tout ce qui n'était pas l'artifice d'une imagination rivée à ce plan. Nous assistons peut-être au déclin d'une littérature auprès de laquelle le réalisme inauguré par les *Soirées de Médan* apparaîtra comme quelque chose d'honnête et d'un peu puéril. Les réalistes de 1880 réduisaient avec une rigueur volontaire et systématique le champ de leur observation. Mais ils avaient le mérite, ou du moins la prétention, d'observer. Ils croyaient à la souveraineté du réel. Non moins systématiquement et non moins volontairement, la nouvelle école de la laideur, sans aucun souci d'observer, construisait de toutes pièces, inventait, fabriquait un monde odieux et incohérent, auquel elle ne croyait pas, mais qu'elle étalait devant des naïfs pour les scandaliser, devant les sots pour les étonner, devant les névrosés pour les secouer, devant les sceptiques pour les amuser. Et tout cela faisait une assez bonne clientèle, parmi laquelle il y avait, comme toujours, beaucoup d'innocentes dupes. Celles-ci ne seront pas les dernières à apprécier le retour à cette sincérité, qui est la seule loi éternelle de l'art, et qui ne consiste, au fond, qu'à tenir ses yeux grands ouverts sur le monde, son intelligence grande ouverte sur la vie, et son cœur en contact intime avec les

(1) André Corthis, *Soledad* (1 vol. Albin Michel).

joies, les souffrances, les aspirations de l'inquiète, de la frémissante humanité. Voir, comprendre, aimer : telles sont bien, en effet, les sources où puise, en proportions diverses, l'imagination créatrice de l'artiste, et dont se nourrit, diversement aussi, le don d'expression qui est l'essence même de l'art.

*
* *

Mme André Corthis a largement puisé à ces sources fécondes et nourricières. Elle a écrit un roman de passion ardente et pure, où l'approfondissement des caractères n'est qu'une suite naturelle du don de saisir ensemble, dans les âmes et dans les choses, la vérité et la poésie.

Un homme passe, et deux existences de femmes solitaires en sont bouleversées. Et le tragique de la situation se concentre dans ce fait que ces deux femmes sont la mère et la fille : une mère toute jeune encore, veuve, déçue, malheureuse, repliée et comme rejetée par la vie ; une fille de seize ans, chrysalide qui commence seulement à déplier ses ailes, prête à s'élancer. Si toutes deux rêvent être emportées dans la même aventure, c'est qu'elles sont là, prêtes l'une et l'autre et dans l'attente...

Quelle attente ! Avant que rien nous soit expliqué, avant que nous sachions rien et que nous ayons rien compris, nous attendons, nous aussi, comme si nous avions respiré un pressentiment dans l'atmosphère. Autour de Soledad et de sa fille Mercédès, tout n'est qu'ardeur et beauté — les jardins, le ciel et la mer — comme elles sont belles elles-mêmes ; mais tout n'est aussi, dans le domaine de la Finca, dans le vieux palais de Palma, que délabrement, solitude. Cette veuve et cette orpheline prolongent un grand destin, mais ne sont plus en état de le soutenir. Partout autour d'elles c'est le passé, le vide, la mort. Les serviteurs sont d'un autre temps ; ils semblent survivre : la vieille Galinda, familière affectueuse et dévouée comme une nourrice de tragédie ; Pedro, le gardien du palais abandonné, où les maîtresses vénérées ne viennent plus que deux ou trois fois l'an, appelées par les circonstances. « Quelquefois, la nuit, dans la chambre qu'il occupait près du vestibule voûté et de la porte aux gros clous, il s'éveillait en sursaut, imaginant que les señoras étaient là, qu'elles l'avaient appelé. Il sautait de son « cadre », prenait une lanterne, montait vite, et s'arrêtait interdit dans le désert des pièces. Alors il descendait lentement et contait tout haut cette aventure aux pieuses images qui décoraient autour de son lit le mur blanchi à la chaux ». Il y a quelque chose d'irréel, de fantômatique autour de ces deux femmes dont l'une a vu s'abîmer dans la plus cruelle déception l'occasion qui lui avait été donnée de vivre, dont l'autre l'attend encore.

Mais ne sentons-nous pas que l'attente est vaine, autant que les heures sont vides, et que rien n'arrivera parce que rien ne peut arriver dans ce monde fermé où la vie du dehors ne pénètre pas, d'où les deux prisonnières ne peuvent sortir ? Il faut admirer l'art avec lequel par chaque détail saisissant, par chaque trait choisi, André Corthis a su montrer les deux femmes comme murées là, dans le triple sortilège de la nature, de la race et de la fatalité.

*
* *

Ce n'est pas un des moindres éléments de force et de beauté du récit que cette évocation d'une nature ardente, violente, opprimante :

> Sur cette terre possédée par le vent d'Afrique ; le grand drame espagnol, l'habituel colletage entre l'âme et le corps perd de sa violence, et c'est l'âme qui cède. En Castille, au pays de Thérèse, et de Jean de la Croix, sur les monts sans arbres, dans la pierraille des plaines, les chemins nus, couleur de métal et de sang, quelles eaux vives, sinon les eaux vives du ciel ? Mais le ciel qu'on voit ici, n'a pas moins de beauté que le ciel imaginé. Il faut à l'esprit une force singulière pour concevoir des délices qui puissent faire oublier la paix fraîche des maisons, la langueur des jardins, et que tous les chemins conduisent vers la mer.

On voit le thème : il est indiqué ici avec autant de netteté que de puissance. Nous n'en pouvons relever les mille variations, non point brodées sur le récit, mais tissées, si l'on peut dire, dans sa trame même.

On voit aussi comment se rattache à la puissance de la nature celle de la race. Celle-ci est ce que l'a faite celle-là. « ...Les chrétiens du roi Jaime ont pu chasser les Maures. Ces beaux impies dont l'œil brûle ont laissé à Maillorque comme leurs tours à créneaux, comme leurs plafonds sculptés, comme leur goût des fontaines, toute leur sensualité. » Oui, mais il n'y a guère d'Espagnole qui ne soit touchée aussi, purifiée, par le feu d'une sainte Thérèse, d'un saint Jean de la Croix. Il persiste, au fond de cette race, une spiritualité mystique qui, lorsqu'il ne lui reste plus assez de force pour la soulever, en garde assez pour la retenir. Lisons

ces lignes, d'un symbolisme si saisissant, sur les cloches et la sirène. C'est au moment où Soledad, dominée par la passion, a perdu tout contrôle d'elle-même. Elle est à Palma, dans le palais de ses cousins, les Gonzalès, où deux vieilles filles, avec leur frère qui a su lui-même vaincre jadis sa passion pour Soledad, vivent en paix :

Des cloches sonnèrent l'Angélus. Non plus les cloches allègres et bondissantes du matin. Celles-ci passaient sur la ville avec l'égale douceur d'un troupeau en marche. Soudain, se jetant au travers, et hurlante, la sirène d'un bateau les bouscula. Trois fois retentit son appel qui criait le départ, les lointains, l'aventure. Les cloches en furent comme mortes; mais quand se tut la forcenée, on entendit très bien qu'elles continuaient, paisibles et finalement triomphantes.

L'esprit du dénouement est exprimé là ; mais avant la victoire finale des cloches, avec quelle fureur la sirène impose son appel ! Et nous avons l'impression que Soledad, que Mercédès sont entraînées par la fatalité : fatalité intérieure, qui se réduit sans doute aux puissances déjà signalées de la nature et de la race ; fatalité extérieure aussi, et supérieure, qui a son origine dans une faute, c'est-à-dire dans un désordre. N'en est-il pas toujours ainsi ? Ce que nous appelons de ce nom mystérieux, *fatum*, est-ce autre chose que la suite inexorable des conséquences ? Le mari de Soledad, le père de Mercédès, don Miguel de Sals y de Alcovar, qu'un grand portrait, aux murs de la chambre de damas rouge, à la Finca, représente, drapé dans le manteau blanc des chevaliers de Calatrava, a trahi l'amour de sa jeune femme ; il l'a trompée avec la fille du gardien de la Finca, puis il est mort quelques jours après la venue de l'enfant, dans une épidémie de peste, sans qu'elle ait pu pardonner, autrement que des lèvres, sans que depuis elle ait pu, au cours des années, oublier... Et voilà pourquoi, solitaire dans un foyer qui n'a plus d'âme, Soledad est exposée à l'ivresse du premier coup de passion. Voilà pourquoi le vertige du même tourbillon emportera l'enfant sans guide, dont la même solitude et la même détresse alanguissent, énervent toutes les puissances de désir et d'amour.

*
* *

Chez la mère et chez la fille, les mêmes causes, dans des circonstances différentes mais analogues, produisent donc les mêmes effets : le fol enivrement d'un amour qui apparaît à l'une comme une réparation, une revanche, tandis qu'il éblouit l'autre comme un éveil et l'envol dans l'aurore. Pour les deux captives, il serait la délivrance. Aussi, comme elles s'exaltent — et se leurrent ! En même temps, comme elles se heurtent ! Tout cela est vu avec une pénétration profonde, peint avec une saisissante vérité, qui n'a qu'à rester elle-même pour garder, dans ce qu'elle a de plus exact et de plus audacieux, son double caractère de noblesse et de pureté. C'est qu'il s'agit vraiment ici, suivant la tradition immuable des grandes œuvres littéraires, d'un drame intérieur, et si l'être tout entier y est engagé, corps et âme, c'est bien l'être humain avec toute sa complexité et sa richesse, tout ce qui fait sa misère et sa grandeur. Le roman peut ainsi rester aussi près qu'il voudra de la vie, ne reculer devant aucune violence, ni même aucune audace : il est sûr de ne pas déchoir et de se mouvoir toujours dans le plan très élevé qui est et qui doit rester celui des créations de l'art.

Ce qu'il y a de plus profond, peut-être, et de plus original, dans le beau roman d'André Corthis, c'est tout justement cette ardeur, cette aspiration, cette soif de Soledad, brûlée, mourante d'aridité, elle qui concentre pourtant en soi tant de force d'épanouissement, de telles virtualités de floraison luxuriante. Barrès, à propos des cigarières de Grenade, parlait de « bijoux perdus ». Il est impossible de ne pas penser à ce que pourrait être cet amour qui se satisfait de rien, qui se nourrit de sa propre substance, crée les illusions qui, elles-mêmes, le créeront à son tour, les angoisses où il s'exaspère, les exaltations d'où surgissent des forces nouvelles, qui toujours donne, sans rien recevoir, et ne courbe sa victime sous le joug déprimant de la passion que parce que les circonstances condamnent la malheureuse à subir cette emprise dans les plus mortelles conditions.

Il était, en effet, dans la nature des choses que la même illusion, la même ivresse, s'emparât en même temps de la fille et de la mère. Et c'est encore avec une justesse parfaite que l'auteur a indiqué, à peine esquissé, cet amour de jeune fille, non moins ardent, non moins passionné, non moins sauvage, et le choc entre les deux désirs, lorsque l'élan du désir qui s'éveille heurte l'exaspération du désir frustré. Les feintes, les ruses, les tromperies ; puis la brutalité des moyens de guerre : Mercédès

qui intercepte une lettre adressée à sa mère ; Soledad qui use de son autorité pour enfermer sa fille en pension. Et derrière tout cela, chez l'une et chez l'autre, le désespoir inavoué de cette lutte sacrilège, de ce massacre du plus tendre amour entre mère et fille.

Pourquoi ? Pour qui ? Pour un étranger qui passe, un Français charmant, dont le cœur, occupé ailleurs, est présentement en peine et qui, sensible au charme, tout neuf pour lui, des deux belles Maillorquines, se montre trop gracieux avec elles et passe, inconscient de tout le mal qu'il a fait. Les deux femmes sont sans doute ce qu'il a trouvé de plus intéressant dans ce monde inconnu, pittoresque, cependant qu'il en attend une autre. Et il ne sait pas, il ne saura jamais ce qu'il a été pour elles, ni que l'une et l'autre, pour lui, ont failli mourir..... Elles ont été sauvées, non point par le hasard, mais par un concours de circonstances, fortuites en apparence, où se retrouve encore cet enchaînement des causes désigné par notre ignorance sous le nom de fatalité. Une autre sera la victime : Pastora, la fille naturelle de don Miguel, l'enfant du péché, que cette aventure et l'ignoble poursuite d'un brutal chauffeur de taxi nous montrent vouée déjà à tous les maléfices de l'amour. Mais pour peser sur Pastora, il a fallu que la fatalité se déplace, libérant Soledad et Mercédès. Ce n'est donc pas elle qui dit le dernier mot : « Comment nommer ce qui, au delà de nous, décide et prépare ?... »

Là-dessus, nous pouvons rêver, et penser. L'œuvre prolonge son écho. Mercédès, Soledad, ont échappé à l'étreinte de la fatalité. Elles restent prisonnières de leur propre destin, commandé par les forces de la nature et de la race. Et, comme nous l'avions, dès le début, pressenti, rien ne sera changé. Encore une fois Soledad sent que quelque chose la dépasse, « quelque chose qu'elle ne pouvait atteindre ». L'atteindra-t-elle un jour ? Dans la Cathédrale de Palma, nous avons entendu, au début du récit, son entretien avec le prêtre qui fut son confesseur et qui assista son mari dans ses derniers moments. Nous savons que la religion, depuis que le Père Juan imposa à cette femme une tâche qui dépassait sa force, « n'était pour elle qu'écrasement, que défense et menace, ce qui toujours incite à se cabrer ». Sans doute ne se cabrera-t-elle plus maintenant. « Mais elle commençait à voir plus nettement renaître son orgueil ; elle pouvait s'indigner et ressentir aussi comme une joie d'être sauve, une joie âpre où entraient du dédain, de l'horreur... Et vers elle revenait cette pauvre sagesse dont elle vécut jusqu'ici et qui l'aiderait à se défaire, jour à jour, nuit à nuit, dans sa prison de palmes et de murs, de parfums, d'eaux chantantes. » Comme son île dans la mer, l'âme de cette Maillorquine est une île aussi, un petit monde fermé que la vie entoure sans y avoir accès. Elle ne s'évadera, si l'on peut dire, qu'en hauteur, comme s'est évadé son cousin, don Luis Gonzalès, qui l'a aimée, qu'elle n'aimait pas et qui maintenant s'est élevé, au-dessus de l'épreuve, jusqu'à la sérénité...

***

C'est cette atmosphère de pureté et de passion, toute saturée aussi de la poésie des choses, qui enveloppe d'un charme si puissant le roman de Mme André Corthis, en même temps qu'elle offre les conditions les plus favorables au développement des caractères. Les personnages accessoires eux-mêmes sont réels et vivants, et nous en gardons l'image comme celle de figures précises rencontrées en chemin. Les serviteurs, nous l'avons vu, ont leur physionomie propre et très saisissante. Don Luis Gonzalès et ses deux sœurs, Paca, Incarnacion, prolongent un passé mourant qui fait mieux ressortir, chez leur cousine ensorcelée, le réveil de l'ardeur de vivre. Les amies de Mercédès sont d'amusantes, diverses et pittoresques silhouettes de jeunes filles. Tout ce que le destin a d'accablant pour Pastora se manifeste dans la brutalité de ce Tonnet Santurno qui la poursuit, dans la fantômale présence de ses deux tantes : Felicia l'aveugle et Nona l'idiote. Chacune de ces figures est vraie en soi, et toutes concourent à l'harmonie de l'ensemble. Un art très sûr, utilisant la plus précieuse et la plus riche matière, donne à l'œuvre une qualité exceptionnelle et l'a portée à un rare degré de perfection.

Celle-ci trouve son terme naturel, il est à peine besoin de le dire, dans la beauté de la forme, qui s'anime du double prestige de la vérité et de la poésie. Point de descriptions : des évocations, qui donnent aux choses une transparence et révèlent leur sens.

Vue du large, la cathédrale de Palma, au fond de la baie, est un vaisseau à l'ancre derrière les autres vaisseaux. Vue de la terre sur le fond d'émail bleu qui l'auréole, elle

est un vaisseau qui s'élance. Ses clochers, antennes dressées, attendent les communications de l'Infini. Si la nuit la saisit pendant qu'on l'admire, on se dit avec inquiétude que demain, peut-être, quand reviendra le jour, elle ne sera plus là.

Parfois l'évocation est purement plastique. Elle prend alors une beauté sculpturale et la ligne ferme que lui donnerait le ciseau du statuaire. Voici, dans une course de taureaux, la bête maladroitement blessée :

Touché au poumon, debout sur ses pattes dures, comme un taureau de bronze qui traverse une fontaine, il vomissait tout son sang avant de mourir.

Ailleurs, au contraire, c'est un trait moral que fait surgir la comparaison. Soledad accablée et que l'ardeur de sa passion, par instants, soulève encore :

Elle est belle comme une flamme que tour à tour le vent soutient, ou bien écrase.

Enfin, comment résister au plaisir d'arrêter les yeux du lecteur, pour finir, sur ce tableau d'une grâce et d'une fantaisie exquises ? Il a, lui aussi, sa signification. Jean-François est venu en visite à la Finca. Mercédès fait jouer pour lui le *burladero*, cette surprise de mille filets d'eau, jaillissant par mille trous invisibles des piliers de pierre, très vieux, aux arêtes frustes, qui soutiennent une treille et forment une allée couverte. Ils s'élancent, se tendent, se croisent, filent vers la voûte verte ou barrent le passage :

Avec l'expression de sensualité grave que lui donnait le ravissement, l'étranger regardait l'écheveau étincelant, il écoutait le petit bruit de l'eau heurtant les feuilles et retombant goutte à goutte. Les piliers, desséchés par le jour, se mouillaient de longues larmes qu'ils absorbaient rapidement. La poussière, écrasée d'innombrables taches brunes, délivrait de secrètes et délicates odeurs. Là-bas, à l'autre bout de l'allée, Mercédès se montrant enfin, toute rieuse, Mercédès dans sa robe gonflée, à fleurs bleues, était comme un bel oiseau lointain, inaccessible, entrevu derrière les barreaux enchevêtrés d'une précieuse cage d'argent.

C'était, au début de l'aventure, la phase heureuse, où tout reste encore incertain, comme le rêve. Et quand Soledad expliquait le jeu, demandait à Jean-François d'imaginer les belles dames et les beaux seigneurs surpris, ou bien deux amoureux qui cherchaient le silence, il répondait : « Ah ! n'imaginons rien... Il suffit d'aujourd'hui... de goûter cette minute... » Mais cette minute contenait l'avenir. Ainsi, dans une belle réalisation d'art, l'équilibre est parfait entre toutes les parties de l'ensemble. Il n'est pas un détail qui n'ait sa raison et ne concoure à l'effet total. Aucun ornement inutile n'est surajouté, et la parure de beauté, comme dans la nature elle-même, n'est que l'épanouissement d'une richesse de vie à qui rien n'a manqué pour qu'elle s'ouvre en fleurs.

FIRMIN ROZ.

LE THÉATRE

DÉBUTS DE SAISON

Toutes les saisons de théâtre débutent généralement bien : disposition plus favorable du public et particulièrement de la critique qui ont eu le loisir de se créer une nouvelle fraîcheur d'impression, zèle des directeurs et des comédiens ?

Quoi qu'il en soit, d'abord, nous avons vu au théâtre Michel, une renaissance assez plaisante de l'Amour. C'est une petite comédie intitulée la « Ligne de cœur » et dont le succès me paraît surtout intéressant comme document. Il n'y est question que d'amour, et souvent de la manière la plus ingénue, comme dans une scène où l'on voit un jeune homme, en Arlequin, joué par M. Fresnay, se tromper sur l'identité de deux jeunes femmes parce que celle qu'il aime a pris le costume de celle qui lui est indifférente. La simplicité des moyens et le résultat obtenu n'ont pas manqué de frapper l'attention des observateurs de mœurs et l'on a pu, à l'occasion de cette œuvrette, pronostiquer le retour prochain au romanesque et au sentiment. Nous verrons bien.

Deux tentatives plus importantes et sur lesquelles il convient d'insister davantage, ce sont celles du théâtre de la Porte Saint-Martin avec le « Général Boulanger » et du théâtre des Ambassadeurs avec le « Cyclone ».

*
* *

La pièce de la Porte-Saint-Martin présente un cas assez curieux d'abord de collaboration de la

part de MM. Maurice Rostand et Pierre Mortier et ensuite de sujet. Pour ce qui est de la collaboration, c'est toujours un jeu assez vain pour ceux qui ne sont pas dans le cabinet de travail, de prétendre à faire la part de chacun. Il y a pourtant, parfois, des évidences : à entendre les vers de la pièce on reconnaît la manière éclatante de Maurice Rostand. On ne reconnaît nullement la manière du poète si sensible, si nuancé, si tendre et si spirituel aussi qu'est celle de Pierre Mortier. Je gagerais donc que la pièce a été entièrement écrite par Maurice Rostand. En revanche, le sujet de nature un peu politique, de pittoresque historique et qui constitue un véritable divertissement parisien, ne porte-t-il pas la marque de l'ancien directeur du Gil-Blas devenu maire de Coulommiers ? Je parierais que c'est Pierre Mortier qui a fait le scénario.

Au reste, peu importe : voyons l'œuvre.

C'est là que se pose un problème de psychologie et de technique théâtrales tout à fait curieux.

La pièce, en effet, est extrêmement vivante, amusante, dramatique. Certains tableaux, comme la reconstitution de l'Alcazar et de la fameuse séance de la Chambre des Députés qui opposa le général Boulanger à Clemenceau, sont d'un grand effet, les scènes d'amour et de pathétique entre le Général et Mme de Bonnemain ont fait verser à mes voisines au moins une larme chacune. Il y a donc là tous les éléments d'un grand succès. J'ajoute que l'interprétation est bonne. M. Francen paraît encore meilleur qu'il n'est, car il inspire au public une grande foi et Mme Ghislaine est réellement délicieuse.

Bien que toutes ces choses produisent leur effet naturel et que l'ensemble s'annonce comme devant séduire vivement le grand public, on peut se demander quel est, au juste, l'état d'esprit des spectateurs en présence d'une histoire comme celle du brave Général. D'abord, le général Boulanger appartient à la catégorie de ceux qu'Edmond Rostand a appelés « les ratés ». Il n'y a pas de personnages plus sympathiques, plus poétiques, plus attachants, puisque c'est à les célébrer qu'Edmond Rostand a dû le meilleur de sa gloire, depuis ce Cyrano de Bergerac qui rata sa vie et sa mort jusqu'à Don Juan qui rata l'amour. Mais, entendons-nous bien, les ratés ne sont sympathiques que dans un ordre de fantaisie, pour ainsi dire, en art, en sentiment. Dans l'ordre de l'action, au contraire, dans la politique et, par conséquent, dans l'histoire, l'opinion publique aime les classements bien faits et ne s'intéresse qu'aux personnages de premier plan et exige le succès, lequel succès, bien entendu, peut aboutir à la roche Tarpéienne ou à Sainte-Hélène. Or, le général Boulanger est justement un sentimental égaré dans l'action politique. C'est sa marque propre, j'ajoute que c'est certainement par là qu'il a intéressé celui des deux auteurs qui a eu l'idée de le prendre comme héros de pièce. Mais le public ne se trouve-t-il pas d'abord dans des dispositions inverses à celles de l'auteur ? Ce général galantin, ce héros faible, cet aventurier qui ne va jusqu'au bout de son aventure, tout cela ne lui donne pas l'impression de la force humaine et dramatique à laquelle il est toujours particulièrement sensible. Il a donc fallu une habileté extrême aux auteurs pour parvenir à conjurer l'effet de ce préjugé et triompher d'une première indifférence des spectateurs.

Mais, tout l'art du théâtre est là : le scénario du « Général Boulanger » a fait merveille, puisque nul ne possède plus que M. Pierre Mortier, sur la scène comme dans la vie, ce charme et ce don d'emporter l'assentiment des esprit et la sympathie des cœurs ; le lyrisme dramatique de Maurice Rostand a achevé la conquête du public.

*
* *

Il faut remercier et féliciter M. Horace de Carbuccia de nous avoir donné une adaptation si heureuse du « Cyclone » de Sommerset Maugham.

L'œuvre de l'auteur britannique est d'une structure très solide et d'un genre très dramatique. On y voit une manifestation cyclonique de la passion qui jette dans une famille le désordre des tragédies antiques.

D'une chute d'avion, un homme est resté infirme : il n'en est pas moins éperdument amoureux d'une femme dont Mme Huguette Duflos nous montre en scène le charme blond et la passion frémissante. En une scène extrêmement émouvante, cet amoureux infirme nous révèle toute la douleur d'une misère qui supprime le don d'amour sans en anéantir le besoin et le rêve. L'humilité avec laquelle l'épouse répond à cette déclaration un peu soudaine ne nous révèle qse trop le trouble dans lequel elle vit elle-même ; elle est, en effet, éprise du frère de la victime et, lorsque nous apprenons la mort soudaine du malade, nous ne doutons guère

qu'il ait succombé à quelque accès aigu de soupçon. Mais bien vite, l'intérêt rebondit et la nurse qui assistait le moribond vient faire une déclaration formelle : « Il y a eu assassinat, empoisonnement ». N'est-ce pas la jeune femme qui est coupable ? et quel mobile a pu la conduire à jeter soudainement des comprimés somnifères dans le verre du malade ? Pitié ? désir d'évasion ? L'interrogatoire et l'enquête de la famille constituent un très beau morceau de théâtre. C'est la perfection d'un genre qui n'est peut-être pas le meilleur, mais qui reste assuré du succès et le plus légitimement.

Conformément au désir le plus légitime des auteurs, je me garderai bien de préciser le dénouement : je tiens seulement à dire que le dernier acte contient un des coups de théâtre les plus réussis, en ce sens qu'il est à la fois très imprévu et très naturel. Il est littéralement constitué par l'explosion d'une âme qui avait gardé son secret. Si le deuxième acte de cette œuvre nous révèle une sorte de perfection technique, le dernier offre donc une réalisation psychologique du plus haut intérêt, tout à la fois scénique et humain.

GASTON RAGEOT.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire

RAYMOND RECOULY. *Le Quatre-Septembre* (1 vol., Hachette).

Parmi les *Récits d'autrefois*, dont la collection s'augmente heureusement avec régularité, celui-ci serait l'un des plus alertes si M. Recouly ne le traversait parfois de considérations personnelles sur les révolutions de France au siècle dernier, et sur les révolutions, en général. Il reste qu'il a raison quand il note que les régimes voués à la chute sont ceux qui l'ont d'abord le mieux préparée et de leurs propres mains. Racine avait déjà parlé de « cet esprit d'imprudence et d'erreur » qui annonce à coup sûr la ruine des rois. Ici, c'est tout l'esprit du second Empire qu'il faudrait incriminer : à partir de 1859 au moins, les aventures italiennes, et, à partir de 1865, les louches tractations avec le tentateur venu de Berlin, sans parler de l'hallucinante entreprise du Mexique. Le Quatre Septembre mit par terre un gouvernement, une société déjà condamnés. Et quels fantoches que ces membres du dernier conseil de l'Impératrice, spectateurs ahuris de la révolution qui les emporte, cependant que le gouverneur militaire de la capitale, boudeur, chagrin et rancunier, se réserve pour la présidence de demain ! Tout est médiocre en cette catastrophe, ou plutôt serait médiocre, si Sedan n'était du 1er septembre et si, le 16 septembre, les Prussiens avec le reste des hordes germaniques, ne devaient paraître devant Paris.

P. F.

EDMOND DELAGE. *Le drame du Jutland* (1 vol., Grasset).

Drame en effet, s'il est vrai que la fin même de la guerre ait dépendu de l'issue de la rencontre, le 31 mai 1916, entre les deux grandes flottes, anglaise et allemande. Deux batailles au moins, de quelques minutes chacune, désordonnées, aventureuses, sans direction d'ensemble, où le hasard, à trois reprises, met en présence à leur insu les commandants en chef ; des heurts sanglants dans la nuit entre unités en pleine fuite ou luttant pour leur compte ; un amiral allemand, surpris par l'écrasante supériorité de l'adversaire, sauvé de l'anéantissement grâce au formalisme un peu pédant du chef anglais que ses subordonnés, sauf un, renseignent mal ; un amiral anglais, *gentleman* accompli, paralysé par sa phobie du torpilleur et du sous-marin, persuadé au surplus qu'il est le seul à ne pas avoir le droit de risquer « sur un coup de dé la supériorité de la grande flotte », qui a promis à l'Amirauté de conserver ses bateaux pour le blocus, non de détruire les escadres germaniques, et qui n'est pas Nelson. Le Jutland ne sera donc pas un Trafalgar... Mais Scheer non plus, malgré le succès remporté par son lieutenant Hipper sur les croiseurs de bataille de Beatty, n'osera, à partir du 1er juin, en appeler de la dure sentence qui le cloue dans ses bases. M. Delage conclut justement que l'Angleterre, inférieure en tactique et en armement, a cependant vaincu. C'est la conclusion de l'histoire.

P. F.

Romans

J.-H. LOUWYCK. *Retour de Flamme* (1 vol., Plon).

Un avion s'abat en flammes ; l'équipage est carbonisé. Retour de flammes.

De même, un homme marié retrouve une maîtresse qu'il avait adorée et s'éprend de nouveau d'elle.

Ce retour de passion a des conséquences funestes.

La littérature et la vie nous présentent quotidiennement des exemples de maris abandonnant leur épouse et leurs enfants pour une amante.

J.-H Louwyck a su renouveler ce sujet éternel et le présenter avec originalité. L'intérêt ne faiblit pas un instant, et, particulièrement, la description des milieux boursiers à l'époque des spéculations sur le franc et la livre est saisissante.

Aussi faut-il louer la librairie Plon d'avoir édité cet ouvrage précédemment publié en supplément par l'*Illustration*.

C. M.

Divers

Annuaire Orange 1931. *Les Arts, les Sciences et les Lettres en France.*

Cet annuaire renferme des notices biographiques et bibliographiques sur les personnalités les plus marquantes du monde des Arts, des Lettres et des Sciences.

Peinture, littérature, musique, théâtre, sculpture, sciences, journalisme et universités y ont été passés en revue.

On y trouvera des informations détaillées sur les musées, les bibliothèques, les théâtres, les concerts, les sociétés savantes et les prix littéraires.

Les renseignements ont été directement fournis par les écrivains et par les artistes et sont inédits pour la plupart.

Aucune personnalité n'a été sollicitée de souscrire.

L'Annuaire Orange, *que nul autre ouvrage ne pourrait remplacer, mais qui en remplace beaucoup d'autres*, sera le vade-mecum des artistes et de tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'esprit.

La Ligue d'Union Latine fonde en Amérique du Sud 100 bibliothèques gratuites et publiques d'ouvrages français.

A la suite du voyage de son président, Raoul Follerean, en Amérique du Sud, *La Ligue d'Union Latine* a décidé de créer 100 bibliothèques gratuites et publiques d'ouvrages français qui seront réparties dans les villes principales de ce continent. — Elle a dans ce but, fondé l'*Œuvre du Livre Français à l'Etranger*, sous le patronage de M. le Ministre de l'Instruction Publique, et a réussi, en moins de 2 mois, à expédier plus de 4.000 volumes en République Argentine où ils ont permis l'ouverture de 12 Bibliothèques. — Elle a l'ambition de réunir d'ici la fin de l'année 50.000 ouvrages *tous dignes de la France et dûment sélectionnés quant à leur valeur et à leur moralité.*

Une souscription publique a été ouverte pour permettre l'achat de ces livres. La Ligue reçoit avec reconnaissance les dons les plus minimes et aussi les volumes en bon état et répondant aux conditions ci-dessus exposées, qu'on voudra bien lui envoyer.

Afin de permettre à tous les Français qui s'y intéressent, de suivre le développement de cette œuvre, et ses campagnes contre tout ce qui, à l'étranger ou chez nous, voudrait porter atteinte à l'honneur et au prestige de la France, elle offre à tous ceux qui en feront la demande, d'une façon absolument gracieuse et sans aucun engagement, *des abonnements gratuits* de 3 mois à son organe officiel l'*Œuvre Latine*.

Adresser les demandes à la Ligue d'Union Latine, 51, rue Saint-Georges, Paris (9e).

BULLETIN MARITIME

UN NOUVEAU LIVRE SUR LA MARINE MARCHANDE

Quand l'Exposition coloniale n'aurait été que l'occasion pour nombre d'écrivains de faire paraître, sur les colonies et maints sujets connexes, d'intéressantes études, on devrait déjà s'en féliciter.

Chaque section, pour ainsi dire, aura vu fleurir une littérature intéressante et utile parue malheureusement un peu tard presque toujours. On aurait aimé posséder tels de ces ouvrages avant de visiter les différentes Sections auxquelles ils se rattachent. C'est le cas précisément du livre de M. Charliat. « Trois siècles d'économie maritime française », (1) qui forme la meilleure des introductions à la Section de la Marine Marchande de l'Exposition.

Cet ouvrage par sa méthode bibliographique, par sa présentation même, est assez différent de ce qu'on a pu lire jusqu'ici sur un tel sujet et risque par là même, s'il est répandu largement comme il devrait l'être malgré le peu d'intérêt que manifeste le lecteur français pour tout ce qui est maritime, de secouer précisément cette apathie de l'opinion.

Divisé par régimes pour la période qui va de Richelieu à 1930, l'ouvrage de M. Charliat, d'allure extrêmement rapide, (l'auteur lui-même le considère comme « quelques données sur l'une des parties les plus inconnues et méconnues de l'histoire du travail français ») contient certains renseignements inédits que l'auteur a pu réunir, grâce à d'actives recherches de tous côtés : collections privées, archives des notaires, archives des Chambres de Commerce, archives des Forts, etc.

Reprenant un exemple déjà donné par M. Georges Philippar, de l'Académie de Marine, Président du Comité Central des Armateurs de France et des Messageries Maritimes, qu'il cite volontiers dans ses paragraphes sur l'esthétique navale, M. Charliat traite, à côté des progrès techniques de la marine marchande et de la situation des Compagnies de navigation, un résumé du *mouvement de l'opinion française* vis-à-vis de la marine marchande à l'époque considérée. Il parle des écrivains qui ont fait allusion dans leurs œuvres à la marine marchande et des grands peintres qui s'en sont inspirés, des savants travaux auxquels elle a donné lieu, etc.., indiquant ainsi une voie à suivre pour nos contemporains.

Nous ne ferons pas ici l'analyse de ce beau livre que présente M. Lacour-Gayet, membre de l'Institut, membre de l'Académie de Marine; nous extrairons quelques idées parmi celles qui nous ont paru neuves ou originales. « Le livre de M. Charliat », dit M. Lacour-Gayet, est « une leçon de texte qui s'ajoute à toutes les leçons de choses dont abonde en ce moment le bois de Vincennes; s'inspirant de l'expression très heureuse *d'économie maritime*, introduite par M. Marcel Hérubel, de l'Académie de Marine, dans le langage scientifique, M. Charliat a dessiné à grands traits des chapitres d'économie politique et d'histoire ».

*
* *

Dès l'avertissement, M. Charliat semble indiquer que son livre est la table des matières, en quelque sorte, de développements ultérieurs. Il nous dit que la Norvège l'Angleterre, les Etats-Unis, l'Italie, la Belgique et la Hollande possèdent déjà une histoire d'économie maritime qui manque à la France, encore que les éléments en soient répartis dans nombre d'ouvrages de grande valeur dont M. Charliat fait une utile énumération.

En attendant que cette histoire générale de la marine marchande soit écrite, M. Charliat nous dit que le moment est bien choisi pour faire œuvre historique sur la Marine passée. « Nous sommes placés », dit-il, « à cette époque critique de la marine marchande où, sur mer, l'âge héroïque va définitivement s'évanouir et l'âge industriel s'affirmer » et M. Charliat en vient à une idée qui lui est chère ; celle de la constitution, *pour l'histoire de l'avenir*, d'associations de gens d'affaires, d'historiens et d'archivistes, telles qu'il en existe en Amérique et en Allemagne, pour assurer la conservation et l'utilisation rationnelle des archives des entreprises économiques. Il y a dans cette idée de « séminaires », où des spécialistes se consacrent à abstraire la quintessence des archives de chaque Société, une idée fort intéressante, très nouvelle et qui mériterait d'être prise en considération, comme

(1) Paris, Librairie des Sciences Politiques et Sociales, 31, rue Jacob, 1931, avec une préface de M. Lacour-Gayet.

cette autre également qui consiste à préconiser l'institution d'un fichier consacré à la biographie des marins du commerce, sur le modèle de celui que tient à jour la Bibliothèque du Protestantisme français et, en outre, à la nomenclature des grands navires.

« Ce dernier », dit M. Charliat, « en raison du nombre et de la durée des unités de notre flotte de haute mer, ne comprendrait pas plus de 20 à 30.000 fiches pour une période embrassant les trois derniers siècles. Par les facilités qu'il donnerait, ce double instrument ferait faire les plus grands progrès aux études d'économie maritime et serait, avec une bibliothèque et une collection iconographique, l'un des organes essentiels du Centre de Synthèse historique qui manque à notre marine de commerce ».

Disons, à ce propos, que certaines Compagnies de navigation, pressentant l'intérêt que constituera pour l'historien de l'avenir la réunion de cette documentation publient des documents de nature à rendre le plus grand service. Les Messageries Maritimes, par exemple, font paraître mensuellement une Gazette des Messageries Maritimes, qui contient, sur l'activité de cette Société, les renseignements principaux. Elles ont publié, en outre, sur l'initiative de leur président, M. Georges Philippar, une série de renseignements et documents concernant la marine marchande, qui est du plus grand intérêt; enfin, depuis près de dix ans, elles font établir par leurs services, sur chaque navire entrant en ligne, une note très complète, un « portrait écrit » de navire, qui répond absolument au désir exprimé par M. Charliat.

*
* *

Si nous prenons maintenant l'examen des chapitres, nous voyons que, pour l'époque Louis XIV, M. Charliat nous parle de ce que Colbert et de ce que son successeur firent pour donner aux Français le goût des choses de la mer. Nous ne saurions mieux faire ici que le citer :

« Les hommes qui avaient fait de Versailles et des Maisons royales les expositions permanentes des œuvres de l'art français et du travail des manufactures savaient combien le prestige ouvre la voie au commerce, surtout dans des régions encore barbares, comme les Indes, etc... »

Il rappelle qu'à cette époque les ornements des vaisseaux de ligne étaient dûs à Lebrun, à Bérain, à Girardon, aux Caffieri, à Puget, que des Ecoles de dessin florissaient dans des arsenaux, que Puget n'avait pas dédaigné de faire des portraits de navires marchands et que, dans l'iconographie du grand siècle, Louis XIV n'oubliant pas sa marine de commerce avait fait peindre, par Lebrun, un panneau (Galerie des Glaces à Versailles) qui la symbolisait et fait frapper un très grand nombre de médailles maritimes, sans parler de la distinction instituée par lui, en 1693, pour récompenser les marins du commerce. Mais la peinture de marine était encore, par contre, à ses débuts ; « il ne reste rien des peintures qui décoraient les chambres des vaisseaux et devaient s'inspirer du milieu ambiant ».

Sous Louis XV, M. Charliat nous signale l'influence considérable sur la construction navale française du Traité du navire, écrit par le savant hydrographe havrais Pierre Bouguer, comme celle de la constitution, à Brest, de l'Académie de Marine. Il nous donne aussi, dans ce chapitre, d'intéressants renseignements sur la manière dont on voyageait à bord des navires de la Compagnie des Indes et nous parle, ailleurs, du Lyonnais Adrien Manglard (1695-1760) qui fondit, en France, une école mariniste, digne d'être comparée à celle des Pays-Bas. Professeur de Joseph Vernet, il lui fut supérieur par certains traits de son art.

Un peu plus loin, sous le règne de Louis XVI, nous apprenons qu'il faut remonter à cette lointaine époque pour trouver, dans les cahiers des doléances des provinces du littoral, la première idée de la constitution, réalisée depuis si peu de temps, d'un Ministère français du commerce maritime.

L'auteur nous signale, à cette époque, l'engouement pour les choses de la mer, engouement dont l'origine était peut-être l'immense succès de « Paul et Virginie » et qui se révèle dans les œuvres d'Ozanne, d'Antoine Roux et dans les toiles de Jouy à sujets maritimes.

Les chapitres suivants, au cours desquels est très vivement marquée la décadence de la marine marchande pendant la période révolutionnaire, contiennent un intéressant passage concernant les noms des navires. Nous y voyons que la tradition récente des Messageries Maritimes de donner à certains navires les noms de grands écrivains français avait eu, en quelque sorte, un précédent à Bordeaux, au XVIIIe siècle, où le lancement d'un *Voltaire* avait valu à l'armateur une jolie lettre du parrain, ainsi qu'à La Rochelle où la Maison Delmas et Vieljeux a mis naguère en service des *Racine*, *Molière*, *Boileau*, etc...

On y voit aussi, vers 1820, notre marine marchande renaissante souffrir de la disette générale des capitaux si fortement exprimée par Balzac dans sa *Comédie humaine*. La littérature à cette époque, après Chateaubriand et Victor Hugo, célèbre la Marine. Les écrivains sont groupés avec les meilleurs peintres marinistes ce l'époque, dont Garnerey, autour d'une publication à large diffusion, *La France Maritime*. Edouard Corbière crée le genre du roman maritime, repris plus tard par Alexandre Dumas et Eugène Sue. Morel Fatio et Gustave Doré sont les magnifiques illustrateurs de toute cette floraison d'ouvrages consacrés à la mer.

Un nouveau déclin de la marine marchande suit la défaite de 1870 et M. Charliat analyse alors l'influence de deux hommes sur les événements : celle de de Dupuy de Lôme, dont l'intervention au Sénat favorise la création de Compagnies de navigation nouvelles, et celle de Jules Ferry, auteur du réveil colonial et par là même du réveil maritime.

A cette époque, la mer a cessé de tenir une place dans l'art et dans la littérature.

Après avoir dit un mot du rôle important des croisières dont la première, vers 1902, était due à l'initiative de la *Revue Générale des Sciences* et des Messageries Maritimes, M. Charliat en vient à la période actuelle et expose l'effort re de reconstitution des Compagnies de navigation à la suite de la guerre.

Souhaitons que les vœux exprimés par M. Charliat au cours de cet ouvrage soient pris en considération.

Souhaitons aussi que l'auteur nous donne bientôt, dans d'autres ouvrages, le développement des plans si heureusement indiqués par lui sur l'histoire de l'opinion française concernant les choses de la mer, en particulier l'histoire de l'art naval et de la littérature maritime.

Le Gérant : M. Hedan.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 21 69e ANNÉE 7 NOVEMBRE 1931

LA MORALE ET LES AFFAIRES

Jadis, quand le Parlement de Paris reprenait ses travaux, — et c'était toujours le premier mercredi après la Saint-Martin, — l'usage voulait que son Président adressât à ses collègues une mercuriale. L'objet en demeurait invariable et, sans doute, inépuisable : c'était les abus et les tromperies qui se commettaient alors dans l'administration de la justice.

Pareilles semonces auraient perdu toute raison d'être aujourd'hui. Mais il n'est pas un Tribunal qui se respecte dont, à la séance annuelle de rentrée, le Président n'ait pas le devoir d'adresser à ses collègues, aux gens de loi qui coopèrent avec eux à l'œuvre judiciaire, aux personnages invités à la cérémonie, une allocution qu'à bon droit on nommerait encore mercuriale.

C'est ainsi qu'au début de cette année, je fus amené à ouvrir les travaux du Tribunal de Commerce de la Seine et à parler devant un auditoire particulièrement nombreux et brillant. Fidèle aux traditions qui nous régissent sans nous contraindre, je n'avais pas borné mon discours aux compliments d'usage et aux renseignements sur notre activité au cours de l'année écoulée, j'y avais aussi abordé un sujet d'intérêt général : la moralité commerciale.

Il a semblé que mon choix répondît au désir secret de mes auditeurs, car ils lui firent un accueil sympathique. Les quelques réflexions que j'énonçai sur ce thème n'avaient que le mérite de venir à leur heure, mais sans doute est-ce là, en toutes choses, l'essentiel, tout au moins en ce qui touche l'efficacité. Si l'on ne doit parler que pour être entendu, je puis dire que ma modeste allocution avait atteint son but. La presse, d'ordinaire assez indifférente aux manifestations oratoires qui n'ont point pour cadre les assemblées politiques, fit à mon homélie un accueil inattendu et pendant plusieurs semaines j'eus la surprise d'en voir reproduits de longs passages ou citées de courtes phrases.

Avais-je dit des choses neuves ? Je ne le crois pas. Sur le terrain de la morale, il n'y a plus de vérités à découvrir. Vous rappelez-vous cette pièce d'Emile Augier, où l'on voit une jeune fille revenir ravie du sermon : « M. le Curé, s'écrie-t-elle, a dit des choses très neuves sur la charité ! » — « Ah ! lui répond le « raisonneur », a-t-il dit qu'il ne fallait pas la faire ? » C'est, en effet, là tout ce qu'on pourrait affirmer de neuf à ce sujet. Pour ma part, je m'étais bien gardé de dénigrer la moralité commerciale, ce qui, pourtant, eût été, je l'avoue, dans les circonstances où je parlais, de la plus haute originalité.

Mais, restant obstinément dans les sentiers les plus battus, j'ai vitupéré le vice et glorifié la vertu. Et voilà que les approbations qui me sont venues de toutes parts m'ont fait penser

que j'aurais, en quelque sorte, soulagé la conscience d'un grand nombre de personnes et, enfin, dit ce qu'elles avaient sur le cœur sans trouver l'occasion de l'exprimer (1) !

Sommes-nous donc à une époque particulièrement mal partagée en matière de moralité commerciale ou de moralité tout court ? Je ne veux pas l'affirmer, mais je crois que nous sommes en péril. De tout temps les moralistes, ou simplement ceux que leurs fonctions mettent à même d'observer les hommes et la vie sociale, ont découvert et dénoncé les fléchissements de la moralité publique.

Il me souvient d'avoir vu, en Egypte, de vieux papyrus datant de la décadence memphite — et cela nous reporte à plus de 5.000 ans — dont la traduction m'apprenait que des prêtres, des écrivains, invectivaient contre le relâchement des mœurs, les tromperies, les malversations, les manquements à la parole donnée ! Les Pères de l'Eglise n'ont cessé d'admonester leurs contemporains et de leur remontrer les infamies, petites ou grandes de leur conduite. Un vieux poète de notre Moyen-Age, Rutebeuf, se lamentait déjà, en 1285, dans une de ses « complaintes » sur la décadence du droit :

> Puisque Justice cloche et Droit penche et s'incline
> Et Loyauté chancelle et Vérité décline
> Je dis que n'a le monde fondement ni racine !

Ainsi, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il y a dans le monde des fripons, des cyniques et des « resquilleurs » ! Mais il est indiscutable que la situation actuelle mérite attention.

Un Tribunal de Commerce est un observatoire de choix. Les plaideurs y viennent pour défendre leurs droits, leurs intérêts, ce qui n'a rien que de légitime, mais parfois aussi pour échapper à leurs obligations, pour tenter d'y mener à bien des combinaisons pleines d'astuce. Le Juge, en général, perce à jour les manœuvres déloyales des plaideurs sans conscience. Mais l'instruction des mauvais procès le met à même d'apercevoir tout ce que l'intérêt mal entendu, la duplicité, la volonté d'échapper à ses obligations peuvent inspirer à ceux pour qui la moralité n'est qu'un accessoire encombrant.

Aucun de mes collègues ne me démentira si je dis que, depuis la guerre, on constate, par le seul examen des litiges commerciaux, un fléchissement des règles qui, naguère encore, étaient suivies sans effort et sans infractions trop nombreuses dans le monde des affaires.

A quoi bon citer des exemples ? N'avons-nous pas tous constaté les abus auxquels conduisent le désir de s'enrichir trop vite, la légèreté avec laquelle on se dégage d'obligations elles-mêmes légèrement contractées, le parasitisme économique sous toutes ses formes ? Il serait plus expédient de rechercher les causes du mal et les remèdes susceptibles de l'atténuer.

Les uns et les autres, d'ailleurs, ont été déjà signalés. Parmi les causes, je voudrais retenir surtout le fâcheux exemple que les Etats eux-mêmes ont trop souvent donné en manquant à leurs promesses et les encouragements à la mauvaise foi que les lois elles-mêmes ont donnés en instituant des moratoires, des règlements transactionnels, des dispositions rétroactives au mépris de droits acquis, et tant d'autres mesures regrettables. Ne parlons pas de l'impunité accordée à d'authentiques délinquants, des amnisties répétées, des abus tolérés, qui, peu à peu, émoussent le sentiment de la justice. Enfin, nul n'ignore l'effet démoralisant des crises économiques.

Quant aux remèdes, ils consisteraient précisément à renoncer à toutes les habitudes fâcheuses qui ont engendré le relâchement actuel de la moralité commerciale. Il conviendrait de restaurer la notion de la responsabilité personnelle, en multipliant les cas où elle peut être mise en jeu, de se montrer sévère à l'égard de tout manquement à la promesse librement consentie, de toute manœuvre ou intention de fraude dans les affaires, de toute combinaison suspecte en vue de gain rapide.

Il faudrait aussi, mais cela demande du temps, rééduquer les esprits. Je ne suis pas de ceux qui réclament un impossible retour au passé et qui parent de toutes les vertus un « bon vieux temps » qu'on ne situe ni ne définit jamais. Rien, sans doute, ne saurait arrêter le progrès technique, qui entraîne à sa suite le développement de l'activité économique. On ne reviendra pas à la vie patriarcale ; il faut en prendre son parti. Mais, aux conditions nouvelles d'existence qui s'établissent pour les hommes de notre siècle, il faut adapter les vérités morales de toujours, si l'on veut que la Société subsiste avec un minimum d'ordre.

Dans la vie commerciale, la règle à suivre est

(1) La question est si bien d'actualité que les organisateurs des Semaines Sociales, toujours si soucieux de s'éclairer sur les préoccupations dominantes, ont choisi cette année pour sujet de leur « Semaine » précisément : La morale et les affaires.

bien simple : il faut respecter ses engagements, ne jamais s'engager au-delà de ce qu'on pourra tenir. Si, à cela, on consent à ajouter la modération dans l'appétit légitime du gain, on sera bien près de construire la cité juste, qui serait aussi la cité heureuse. Toutes ces sentences pourront sembler prudhomesques aux esprits « affranchis » ; elles n'en sont pas moins, à mon sens, l'essentiel de la sagesse et voilà pourquoi je n'hésiterai pas, bravant jusqu'au ridicule, à les répéter chaque fois qu'il le faudra.

ALBERT BUISSON.

Président du Tribunal de Commerce de la Seine.

LE REVE DU CHEVALIER ALEXANDRE MARIE QUESNAY DE BEAUREPAIRE

LA NOUVELLE ACADÉMIE DES SCIENCES DE RICHMOND (VIRGINIE).

« Les intérêts de la France et de l'Amérique sont les mêmes à mes yeux et dissimuler nos embarras serait trahir l'une et l'autre ».

GEORGES WASHINGTON (1).

Ah ! le joli rêve, bien généreux, bien français, que fit, voici 145 ans, le Chevalier Alexandre-Marie Quesnay de Beaurepaire ! L'homme nous semble presque un personnage de conte de fées. On sait qu'il était le petit-fils du célèbre économiste, François Quesnay, le médecin consultant de Louis XV, qui naquit à Méré, près Montfort-l'Amaury, en 1694, et fut enterré à Versailles (paroisse de Notre-Dame), le 17 décembre 1774. Les parents de François eurent treize enfants ; il était le huitième et devint dans la vie ce que l'on appelle aujourd'hui, un self-made man, un homme arrivé par ses propres moyens.

Un livre charmant nous raconte que Louis XV prit un jour trois pensées sur la cheminée de Mme de Pompadour et composa ainsi les armes parlantes de son médecin (2). La raison officielle de cet anoblissement était le dévouement de Quesnay qui venait de sauver la vie du Dauphin en 1752 ; mais la cheminée de Mme de Pompadour devait en savoir long là dessus. Le fait que la dame servit de marraine à deux des petits-enfants du médecin, nous porte à croire que l'estime de la Favorite pour cet homme plein de science et de bon sens n'était peut-être pas étrangère à la chose.

Si François Quesnay prodigua ses soins éclairés au Roi, à la famille royale et à la Marquise, il n'oublia point pour cela sa propre famille. Il maria sa fille, Marie-Jeanne-Nicole, à Prudent Hévin, un des plus célèbres chirurgiens de son temps, il acheta pour son fils, Blaise-Guillaume, un grand domaine en Nivernais comprenant les fiefs de Beauvoir, de Saint-Germain, de Beaurepaire et de Glouvet. Par la suite, le fils aîné de Blaise-Guillaume devint Beauvoir, le cadet fut Saint-Germain, et le troisième, le nôtre, Alexandre-Marie, né à Saint-Germain-en-Viry, le 22 novembre 1752, illustra les noms de Beaurepaire et de Glouvet. Nous avons eu le bonheur de trouver, aux Archives départementales de Seine-et-Oise, les très érudits Mémoires de la Société Archéologique de Rambouillet, et nous leur sommes redevables pour les détails concernant l'état-civil de cette famille ainsi que pour d'autres détails vainement cherchés ailleurs (1).

Le propriétaire actuel du Château de Beauvoir a eu la grande obligeance de rechercher dans les registres, tant communaux que paroissiaux, le certificat de naissance du Chevalier. L'original semble manquer, mais à l'église Saint-Germain, sur un registre « qui paraît recopié sur le livre tenu par un certain nombre de ses prédécesseurs », Monsieur le Curé a bien voulu permettre que l'on prenne copie de la note suivante qui nous vient de Beauvoir :

« Alexandre-Marie Quesnay, nommé M. de « Beaurepaire, était propriétaire du domaine « de Limosin. Il naquit à Beauvoir, le 20 no- « vembre et fut baptisé à Saint-Germain le 22 « novembre 1755. Il eut pour parrain, André- « Jacques d'Eguillon, son grand-père et pour « marraine, dame Marie-Jeanne-Noël, épouse de « Messire Charles-Gabriel Mesnard, trésorier de « France de la Généralité d'Orléans ».

On verra que la date, donnée sur le registre de l'église de Saint-Germain, diffère quelque peu de celle trouvée dans les « Mémoires » de

(1) Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Fonds supplément, Etats-Unis 1779-1783, Vol. 13.

(2) J. et E. de Goncourt : *Madame de Pompadour.*

(1) Archives de Seine-et-Oise. Mémoires de la Société Archéologique de Rambouillet, années 1898 et 1899.

Rambouillet. Il paraît difficile d'affirmer la date exacte.

Le troisième fils de Blaise-Guillaume et de Catherine-Robertine-Josèphe d'Eguillon, son épouse, était la fantaisie faite homme. Sa vie fut un roman, mais, dans ses exploits les plus extraordinaires, il se mêla toujours un grain de bon sens, qualité essentiellement française. Il fut tour à tour soldat, maître d'école, dessinateur, topographe, contrôleur des Contributions directes et mourut à Saint-Maurice (Seine), le 8 février 1820. Il s'occupa de sciences, de danse, de politique, enfin de tout. S'il vivait de nos jours, on le verrait très bien s'engager comme simple soldat dans ce beau corps, la Légion étrangère, devenir tribun, voire metteur en scène à Hollywood. Ce fut surtout un animateur. Il épousa, en 1796, Catherine Cordier, fille de Toussaint Cordier et de Gabrielle-Virginie d'Aigrepont. Le ménage eut deux enfants : une fille, Joséphine-Marguerite-Laure, plus tard mariée à un Comte polonais, et un fils qui fut le père de Jules Quesnay de Beaurepaire, le Procureur général de l'affaire Dreyfus.

Au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale il y a une curieuse image de ce dernier où figurent dans un coin les armes de François Quesnay, mais avec la devise « oncques ne forligne qu'est né de Beaurepaire ». Celle du grand économiste était : *Propter cogitationem mentis*, et nous ignorons à quel moment la devise française fut adoptée par les Beaurepaire.

Le rêve du Chevalier Alexandre-Marie était de fonder une Académie des Sciences et de Beaux-Arts à Richmond, petite ville d'une toute jeune et lointaine République. Il voulait guider les premiers pas de ce peuple, fier d'être enfin libre et délivré du cauchemar de la lutte pour l'indépendance, vers l'amour des choses de l'esprit, lui faire oublier les années de guerre par l'étude des Arts et des Belles-Lettres. Il voulait aussi, sans doute, rendre hommage à son pays natal, la France, et à la science de ses compatriotes, en fondant là-bas, au-delà des mers, une Académie approuvée par les Académies de Paris.

Pendant la guerre américaine, la France avait montré son cœur, sa vaillance, et donné sans compter ses fils et son argent. Lorsqu'en 1782, le Chevalier de la Luzerne, Ministre de France à Philadelphie, alla rendre visite au Comte de Rochambeau qui avait pris ses quartiers d'hiver à Williamsburg, en Virginie, « les maires, échevins et conseil commun de la cité » lui souhaitèrent la bienvenue dans un beau discours qui finit ainsi : « Mais, quelle que soit l'époque de ce dénouement si désiré, nous avons toutes sortes de raisons de croire que les Américains conserveront une éternelle reconnaissance de l'assistance généreuse qu'ils ont reçue pour parvenir à un but si important et qu'ils sentiront doublement les avantages de la paix en contemplant la prospérité de leurs alliés (1) ».

Cette reconnaissance a envoyé des milliers de volontaires américains en France en 1917, et malgré ce que les divergences d'opinion, survenues depuis entre les deux nations, peuvent faire croire, cette reconnaissance est toujours vivace. On prépare les fêtes du Cent-cinquantenaire du Siège de Yorktown, où la France sera à l'honneur ; on reconstitue Williamsburg, l'ancienne base des armées françaises, telle qu'était cette ville en 1781 ; partout où un soldat venu de France se trouve dormir son dernier sommeil sur le sol américain, un monument est pieusement entretenu. Et il y a des centaines de ces tombes de braves et joyeux Rempart, Vadeboncœur, Coriolan, Lysandre, Vivelamour et Riboteur !

Dans bien des endroits aux Etats-Unis, la France est aimée comme une seconde patrie.

Mais, occupons-nous du Chevalier Alexandre-Marie et de son projet. Nous le connaissons surtout d'après son Mémoire, publié en 1788 par Cailleau. Vers l'année 1776, le Chevalier n'avait rien d'un personnage des Mille et Une Nuits ; il était Gendarme de la garde ordinaire du Roi, comme l'était son frère aîné, Beauvoir. Ce corps est réorganisé et le voilà sans situation ! Vite, il troque ses grandes bottes de gendarme contre celles de Sept Lieues, et le voici parti aux colonies anglaises de l'Amérique Septentrionale, « attiré par la perspective d'une brillante carrière d'armes (2) ».

Il voyagea peut-être en compagnie d'un autre Français épris d'aventures, le Chevalier Philippe-Hubert de Preudhomme de Borre, qui s'engagea dans l'armée américaine, fut nommé brigadier, mais démissionna quelques mois après, en septembre 1777 (3). On le retrouve plus tard, « le 2 février 1781, à Paris, à l'Hôtel Questand, rue des 4 fils aux Marais (4) ». Il avait

(1) Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Correspondance politique, Etats-Unis, 1782, Vol. 21.

(2) Mémoire de Quesnay de Beaurepaire. Paris, Cailleau, 1788. (Exemplaire de la Bibliothèque Municipale de Versailles).

(3) Thomas Balch, The French in America.

(4) Archives Historiques du Ministère de la Guerre. Vol. 3720.

été nommé brigadier du Roy le 1er mars 1780 (1).

Les Mémoires de la Société Archéologique de Rambouillet ont publié, en 1899, une lettre de Quesnay de Beaurepaire à son frère Beauvoir, dont l'original « appartenait à M. Jules de Beaurepaire ». Elle montre bien le caractère essentiellement vivant du Chevalier :

« J'ai essuyé une tempête à Amsterdam avant de m'embarquer, au sortir du Texel, et plus encore dans la Manche, où nous sommes restés un mois! Nous en sommes sortis le jour des Rois. Il a fallu relâcher sur une côte des gens de sang mêlé, qui se mangent les uns les autres, par désœuvrement.

« Arrivé en Virginie, j'ai été accueilli à bras ouverts par un colonel de la Milice. Ledit Colonel Peyton m'a présenté au gouverneur de Villeuxbourg. On m'a donné un brevet de capitaine français avec résidence en Virginie, et mission de former une Académie. La vue de mes dessins m'a été très favorable.

« Si j'accepte, vous aurez à m'envoyer des maîtres de France, pour les diverses branches.

« Il se fait ici des fortunes immenses, le sexe y est généralement beau. On se moque assez des Anglais, car le pays est imprenable. Envoyez-moi des titres de noblesse, car on me demande à faire ici mes preuves. Peut-être aussi me marierai-je.

« Donnez-moi des nouvelles de toute la famille. On aime bien les Français dans ce pays-ci, mais ils seraient bien plus aimés s'ils voulaient faire la guerre à l'Angleterre. En effet, je ne sais à quoi on pense, de ne pas profiter de l'occasion pour rattraper, du même coup, les territoires que la marine britannique nous a enlevés.

« En résumé, ici, villes et campagnes sont plus belles que l'Europe.

« On vient de m'avertir que huit corsaires américains allaient attaquer les deux frégates anglaises qui rôdent autour de la Virginie, et qui ont tant pris de navires que le commerce n'était plus sûr ».

Cette lettre est datée de « Villeuxbourg, capitale de la Virginie, 21 avril 1777 ». Il s'agit de Williamsbourg, l'ancienne capitale de la Virginie.

Quesnay de Beaurepaire et de « Glouvay » dit, dans son « Mémoire », avoir servi en Virginie en 1777-1778, avec le grade de capitaine mais que, découragé par la perte de ses bagages, le manque de fonds, l'éloignement des siens, et enfin, épuisé par une longue maladie, il dut abandonner la carrière militaire. Il devint « réfugié » et fut recueilli par des gens charitables dont il vante l'hospitalité et la bonté dans son « Mémoire ». Ensuite, il tint une petite école où l'on apprenait le dessin, le français, et la musique le matin, et où les après-midi étaient réservées au cours de danse. Une annonce à cet effet, parue dans la *Gazette de Virginie* du 24 septembre 1785, est citée dans le *Times Dispatch* de Richmond du 8 mars dernier au cours d'un charmant article consacré au Chevalier Alexandre-Marie de Beaurepaire.

Il ne faut pas croire que la Virginie, colonie chérie de la vieille Angleterre, fût un pays peuplé d'ignorants et de sauvages. Déjà, du temps de la reine Elisabeth, de beaux gentilhommes y avaient accompagné Sir Walter Raleigh (c'est à ce moment que la colonie fut baptisée en l'honneur de la Reine Vierge) ; puis, sous le Roi Jacques (James), on donna le nom du souverain à la capitale Jamestown ; plus tard, le siège du gouvernement se transporta à Williamsburg, nommé ainsi en l'honneur du Roi Guillaume (William), qui régna avec la Reine Marie.

Dans la nouvelle capitale on fonda un beau collège et la ville, quoique petite, devait être bien jolie, à en croire les récits du temps. Lorsque l'armée de Rochambeau y cantonna pendant l'hiver 1781-1782, il y eut des fêtes imprégnées, certes, d'un léger parfum de Versailles. Si, à Philadelphie, le 15 juillet 1782, la naissance du Dauphin fut célébrée par une fête splendide (qui coûta 1.571 dollars), donnée par M. de la Luzerne, à laquelle assistèrent les généraux Washington et Rochambeau (1), cet heureux événement avait été célébré à Williamsburg dès que la nouvelle y parvint (2).

La Virginie fut de tout temps le séjour de gens de qualité, de gentilshommes qui savaient vivre, boire et manger. C'est l'un des seuls endroits aux Etats-Unis où l'argent compte pour peu. Il faut y être « né ». Avant la grande Guerre, il y était admis de travailler pour vivre, mais non de travailler pour s'enrichir uniquement. Tant de familles, et des plus considérables, avaient vu leurs biens dévastés par la

(1) Archives Historiques du Ministère de la Guerre.

(1) Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Correspondance politique, Etats-Unis 1782, Vol. 21.

(2) Archives Historiques du Ministère de la Guerre, Correspondance de Rochambeau. Vol. 3736. Lettre datée de Williamsburg le 5 février 1782.

guerre de Sécession. Une jeune fille de bonne maison pouvait être employée dans un magasin et être cependant invitée à toutes les réunions les plus fermées. Il eût été impossible, pour le propriétaire du magasin, de s'y faire admettre.

Voilà qui peut expliquer la popularité d'un preux chevalier devenu maître d'école par nécessité.

Au moment où tant de beaux soldats s'en allèrent de France verser leur sang pour la cause des « Insurgens », ils trouvèrent en Virginie une société polie, des hommes cultivés, des femmes de bonne compagnie vivant dans des habitations luxueuses dont le mobilier et l'argenterie venaient souvent d'Europe. Les riches planteurs se faisaient habiller, sinon « blanchir » à Londres, et leurs femmes portaient la poudre, et les mouches, avec autant de grâce que les amies de Marie-Antoinette, à Trianon.

En Amérique, les femmes sont encore maintenant, et étaient jadis, en minorité. La femme américaine était reine, et de se sentir recherchée, adulée, lui donnait un certain charme qui lui est resté propre. La fille de Virginie est souvent ravissante et elle possède, en plus, cette chose qui manque par trop aux autres Américaines, une voix douce et harmonieuse. Les lettres d'amour n'ont certes pas fait défaut entre les beaux militaires français et les belles du pays.

Les habitations de la Virginie à la fin du XVIIIe siècle furent généralement construites sur le modèle de la maison de George Washington, Mount Vernon, reconstituée avec tant de fidélité et de bonheur pour l'Exposition Coloniale à Paris. Cependant, pour une exilée de la Virginie de son enfance, il y manque le ruban miroitant du Potomac qui se déroule nonchalamment devant la terrasse aux blancs piliers. Cette maison représente le type parfait de l'architecture dite « coloniale », mais parfois le corps du logis est en briques roses avec les boiseries peintes en blanc. Il faut voir cela sous un ciel bleu, dans la vallée du Shenandoah, au moment des pommiers en fleurs ! C'est un des plus beaux coins du monde. Le souvenir nous en est revenu dans certaines parties de la Normandie, lorsqu'elles sont recouvertes de la neige odorante des pétales blancs et roses.

Aujourd'hui encore, la maison coloniale est copiée par les architectes modernes : il en existe une, en Californie, presque semblable à Mount Vernon, mais en plus vaste et où sont dissimulées avec art, toutes les inventions nouvelles pour alléger le travail des serviteurs, sans que le charme d'antan en soit rompu. En 1781, les serviteurs étaient esclaves, leur travail n'entrait pas en ligne de compte. La douceur de vivre, pour les propriétaires des plantations, était grande, car vivre était alors un art et non une course effrénée vers la mort.

Que Quesnay de Beaurepaire ait préféré cette existence ouatée à la rude vie des camps, cela se comprend assez. Il nous raconte que pendant des années, il étudia beaucoup et comprit tous les avantages qu'il y avait à resserrer les liens de reconnaissance, déjà existants entre la France et les jeunes Etats, par la création d'une sorte de succursale de l'Académie des Sciences française. Il en fit le plan, le soumit à M. Page, Gouverneur de la Virginie, à Richmond (troisième et actuelle capitale de cet Etat). Il se souvint peut-être de l'Académie dont le gouverneur de « Villeuxbourg » lui avait suggéré la fondation lors de son arrivée en Virginie quelques années auparavant. Son idée fut approuvée ; le Gouverneur et d'autres citoyens étayèrent leur enthousiasme par de bonnes espèces sonnantes pour la somme de 12.000 dollars.

Un terrain acquis, la première pierre fut posée en grande pompe, le jour de la Saint-Jean, en l'année 1786, par la Société Ancienne et Honorable des Francs-Maçons. Le bâtiment s'acheva et fut loué pendant un temps par le Chevalier à une troupe de théâtre. Comme il se trouve partout — même en Virginie — des Puritains, il devint, de ce fait, l'objet d'amères critiques (1). Loin de se décourager, il prit sa plume et écrivit une sémillante défense de Terpsichore et de Melpomène, prouvant, séance tenante, que ces deux muses n'avaient rien fait pour déchoir. La danse et la tragédie, étant chez elles sur le Mont Parnasse, pouvaient bien élire domicile au siège de son Académie.

Un beau jour, le Chevalier Alexandre-Marie fit voile pour la France. Il revenait après dix années « pour chercher des professeurs, des artistes et des instruments de précision » pour son Académie, qui devait servir à plusieurs fins : grouper les amateurs des arts et des sciences, enseigner ces matières aux étudiants. L'édifice contiendrait un musée, une école des Beaux-Arts appliqués, des ateliers de gravure et d'imprimerie, une salle de réunion à l'usage des membres associés et fondateurs, et, finalement, une salle d'exposition pour tout objet pouvant ser-

(1) Richmond Times Dispatch, 8 mars 1931.

vir à l'avancement de l'art et de la science en général (1).

Il écrivit alors son célèbre Mémoire (traduit en anglais par un descendant du Gouverneur auquel Quesnay confia son projet) (2), et se présenta, le 5 mars 1788, à l'Académie des Sciences de Paris pour solliciter l'appui de la docte Assemblée. Il faut croire qu'il sut parler avec ardeur de son rêve, avec reconnaissance des bontés reçues en Virginie pendant son long séjour. Et puis, il était le petit-fils du grand François Quesnay, le neveu du non moins grand Prudent Hévin, et il revenait de si loin, de ce pays fantastique qui avait conquis sa liberté! Il gagna toutes les sympathies, car, neuf jours plus tard, l'Académie fit un rapport favorable : le projet était approuvé, adopté, et le vieux manuscrit, signé Lavoisier, de Lalande, Tenon, et Thouin, repose encore, avec le manuscrit original du Mémoire de Quesnay, dans les archives de l'Académie des Sciences, sous la Coupole de l'Institut de France où nous avons pu en prendre connaissance.

Le rêve du Chevalier allait s'accomplir, mais, soudain, éclata l'orage de la Révolution sur la France. Il n'était plus question de professeurs, ni d'instruments de précision, ni même de la Virginie. Quesnay vivait, comme toujours, le moment présent. Il se passionna pour les événements politiques jusqu'à se battre dans les rues de Versailles, le 19 septembre 1789. Il se trouvait alors chez sa grand'mère maternelle, Mme d'Eguillon (3). Il se distingua à Jemmapes, et, après tant d'années de guerres, il eut l'idée de se marier.

A Richmond, on l'attendit longtemps, il ne revint jamais. La propriété achetée pour son Académie, passa ensuite à Margaretta West ; elle y fit construire un théâtre dans lequel 70 personnes trouvèrent la mort lors du terrible incendie de 1811 (4).

En 1917, il fut de nouveau question de l'Académie de Quesnay de Beaurepaire. En pleine guerre mondiale, on tenta de faire ce beau geste de réconfort et de sympathie envers la France meurtrie. L'argent souscrit, 800 dollars, a dormi jusqu'en 1930. Un troisième essai fut couronné de succès et la charte fut enfin accordée par le gouvernement de l'Etat de Virginie à la nouvelle Académie des Sciences et Beaux-Arts, qui devait être la première dans une toute jeune République, devenue en cent cinquante ans, une nation de cent trente millions d'âmes.

Dans le conte de fées, le prince Charmant eut raison des ronces et des buissons pour réveiller la princesse qui dormait depuis cent ans. Le rêve du Chevalier avait duré presque un siècle et demi lorsque des personnes éclairées et généreuses de la ville de Richmond écartèrent définitivement les ronces de l'oubli et de l'abandon, pour faire de ce rêve charmant une belle réalité. Cela prouve qu'en Virginie, le jeune Français est encore vivant, et, vivant avec lui, son amour pour la France qu'il a su faire partager à ses amis, comme à leurs descendants, de si durable façon.

LILIAN CRIDLER-SEGONNE.

(1) Premier Bulletin de la Nouvelle Académie, Richmond, 1931.

(2) Richmond Times Dispatch, 8 mars 1931.

(3) Coïnard, Archiviste à Versailles, Quesnay de Beaurepaire : Une Emeute Versaillaise en 1789.

(4) Richmond Times Dispatch, 8 mars 1931.

POEME

L'AUTOMNE

(Tapisserie)

Dans la chaude rousseur d'un soleil de septembre
Qui semble éclabousser de sang les frondaisons,
Sur le char de Bacchus, l'Automne qui se cambre,
Vient et mêle sa danse au ballet des Saisons.

Bacchante dont la chair blonde, opulente et nue
N'est ceinte que de pampre alourdi de raisins,
Elle apparaît, au fond touffu de l'avenue,
Et contourne en riant l'eau morte des bassins.

Autour d'elle un cortège échevelé de faunes
Bondit et cabriole aux sons d'aigres pipeaux ;
Les flammes du désir luisent dans leurs yeux jaunes
Et de voluptueux frissons plissent leurs peaux.

Un parfum enivrant de vergers et de vignes,
De pommes au cellier, de grappes au pressoir,
Semble se dégager des formes et des lignes
De ces corps échauffés par le soleil du soir.

Ecrasant des raisins sur leurs faces camuses,
Ils font sonner le sol au choc de leurs sabots ;
S'ils chantent, on dirait de vieilles cornemuses
Nasillant dans les bois tout ameutés d'échos.

Du geste et de la voix l'Automne les excite,
S'avance, a l'air d'offrir les fruits roux de sa chair,
Et puis, se dérobant, les lance à sa poursuite,
Comme sur les brisants les vagues de la mer.

C'est une étourdissante et folle bacchanale
De cris, de mouvements, d'odeurs et de couleurs,
Qui déroule avec fièvre une fresque automnale
Des vergers lourds de fruits aux parcs brillants de fleurs.

La glèbe où lentement, brûlent des tas de chaume,
Les bois où la bruyère étend son demi-deuil,
Le pressoir qui travaille et le moulin qui chôme,
La forge qui, dans l'ombre, ensanglante son œil;

Les oiseaux migrateurs dont l'oscillant triangle
Etend une aile errante au bord du ciel couchant;
La femme que l'émoi de son amour étrangle
En voyant l'homme aimé paraître au bout d'un champ;

Tout est bientôt saisi de la même folie,
Tout sur la terre chaude et sous l'éclat du ciel
Semble faire, par son ardeur qu'il multiplie,
De ces derniers beaux jours un plaisir éternel.

André Delacour.

GALLIÉNI

Comme il y a souvent eu dans les Cabinets des ministres d'Etat sans portefeuille, dans le monde intellectuel s'instituent à côté des directeurs de grands quotidiens des sortes de ministres de presse, des ministres de la propagande, qui, connaissant à fond les sujets et les hommes les plus capables de les traiter avec opportunité, composent des collections et dirigent des rubriques. L'un des plus sagaces et avertis, M. René Moulin, après avoir choisi Louis Barthou pour parler de *Lyautey et du Maroc* dans les Editions du *Petit Parisien*, y lance maintenant un *Galliéni et Madagascar* de P. B. Gheusi appelé à servir aussi heureusement cette propagande coloniale dont on commence enfin à sentir partout la nécessité pour la consolidation de notre Empire, de notre puissance, et l'intérêt pour le public.

Sachant que nous avions vécu dans l'intimité du Maréchal Galliéni, on nous a souvent demandé pourquoi M. Gheusi avait tenu une place si considérable auprès de lui. Beaucoup ne voient en ce Grand Parisien que le brillant directeur de théâtre et l'auteur dramatique, mais il a aussi tenu des rôles très importants dans la politique et fut notamment secrétaire général du Ministère des Colonies. Né dans l'un des plus heureux sites latins du bassin de la Garonne, comment n'aurait pas excellé dans la politique cet homme racé, souple, beau, élégant, courtois, subtil bretteur dans le dialogue et l'esprit, muscelé d'autant de mémoire que de fidélité à ses amis, psychologue preste et incisif ? Des premiers il a compris, défendu, célébré, exalté Galliéni qui fut touché par dessus tout — il le dit dans ce volume enrichi d'une si passionnante correspondance — par la gentillesse des prévenances dont sa mère était entourée. De la plus sensitive bonté, ce grand chef militaire inflexible dans l'accomplissement du devoir était foncièrement sentimental, et la rigueur de son caractère ne pouvait empêcher son intelligence de comprendre la complexité de la vie parisienne qu'il détestait, de sentir la vigilance avec laquelle M. Gheusi, devenu son ami, le renseignait, l'aidait, servait sa politique. Nous indiquons ainsi la valeur documentaire, la variété et la qualité de ce volume qui, tout en développant phase à phase l'action militaire, administrative et économique du grand Général dans la Grande Ile, révèle l'homme politique supérieur qui se recèlait en Galliéni et que nous définirons tout à l'heure si différent des professionnels de la compétition électorale : et par là la personnalité transcendante de Galliéni comme gouverneur général, victorieux comme gouverneur autant que comme général.

La longue, vivace, fière et combattive correspondance de Galliéni avec François de Mahy, donnée en appendice (70 pages inédites), est une autre richesse de ce volume au point de vue psychologique comme au point de vue documentaire. François de Mahy, d'une vieille famille de Touraine émigrée depuis la Révolution à la Réunion, fut député de cette île militante pendant 40 ans et plusieurs fois ministre. D'un patriotisme intégral, d'un caractère élevé et invincible, il jouissait au Parlement d'un crédit qui lui permit d'imposer plusieurs fois à ses collègues hésitants du Cabinet des décisions impératives capables de fixer le destin et la conquête. Il nous a souvent dit comment, pour signifier une volonté décisive qui économisât une guerre, il prit sur lui de faire bombarder les côtes de Madagascar par l'Amiral Pierre, en 1883, et Gheusi publie ses instructions précises. Galliéni nous a plus d'une fois répété que la conquête de Madagascar est due au tenace, ardent, entraînant apostolat de François de

Mahy. Nous avons beaucoup connu le « Grand Créole » : il y avait du génie en ce vieux gentilhomme arrivé par l'exercice désintéressé de la médecine au démocratisme le plus poétique et pittoresque, idolâtré par les petits-fils des esclaves de 1848 et réussissant par l'intelligence la plus humoristique des humbles primitifs à leur donner la conscience de leurs devoirs non seulement envers l'île où ils avaient trouvé le bonheur, mais envers la France qui fit d'eux des citoyens. Ce pédagogue supérieur des Noirs sut instruire plus d'un leader parlementaire, entre autres Viviani, alors socialiste, et les gagner un à un. Dans les couloirs comme à la tribune il défendait Galliéni contre ce fouillis « d'accusations, de critiques et de calomnies » qui stupéfiait, dégoûtait et harassait le Général. Le militaire et le député se trouvaient d'accord sur le point capital : « *Il faut franciser* Madagascar, écrivait Galliéni à de Mahy. Il m'a fallu et il me faut encore agir vigoureusement entre les Anglais et contre la caste noble des Andriana. *Il faut refaire l'éducation* des Hovas et les mettre à leur place. Tout cela ne peut se faire sans froisser de gros intérêts, sans nuire à des situations acquises, sans soulever de sérieuses protestations. *Ce sont des considérations qui ne peuvent et ne doivent pas m'arrêter ; autrement je ne pourrais remplir ma tâche.* »

Ces lignes donnent tout le secret de son génie politique d'antipoliticien. A Tananarive comme en 1915 à Paris, rue Saint-Dominique, il a toujours réussi par l'indéfectible énergie qu'il mettait à remplir avec simplicité ce qu'il y avait d'imprescriptible dans chaque devoir assumé. Il n'avait aucune ambition et c'était avec sincérité qu'il offrait de démissionner chaque fois qu'on lui transmettait un faisceau de plaintes intéressées. C'est au fil de cette sincérité qu'il a toujours tranché les nœuds gordiens. Quand nous lui rapportions les propos que maints députés tenaient sur sa candeur, il riait malicieusement : au fond il était très habile, mais cette habileté se tramait d'un désintéressement et d'un stoïcisme absolu, tant ils étaient naturels. P. B. Gheusi indique, à plusieurs reprises, avec quelle sérénité il fit exécuter les coupables qui, par leur traîtrise, exposaient des milliers de vies et cite encore sur ce point, de la façon la plus heureuse, maintes lettres frémissantes et enthousiastes de Lyautey. Ce livre est fréquemment illuminé par les éclairs de sympathie compréhensive qui éclatent lorsque ces grands hommes se rencontrent, s'expliquent, décident l'action.

P. B. Gheusi cite une définition lumineuse de la politique coloniale de Galliéni : « Soumettre la force qui tue à la force qui crée ». Elle éclaire ce jugement synthétique d'un des hommes qui, avec M. André Lebon, ont le plus soutenu Galliéni, Gabriel Hanotaux, qui excelle à muscler l'histoire de raccourcis pittoresques : « Galliéni a reçu une forêt insurgée, il a rendu une colonie tranquille et prospère ».

Gheusi montre très bien la vénération des indigènes qu'il maîtrisait pour les élever progressivement à la civilisation. Il les étudiait et entendait les éduquer. « Je m'appuie sur les anciens esclaves et sur les bourgeois parce qu'ils sont le nombre et ont été opprimés ». Il les ravit en créant la fête des enfants malgaches ; dès les débuts il pensa à multiplier les maternités ; et, sur l'initiative de la Générale Galliéni, les femmes indigènes furent conviées à exposer publiquement les plus beaux échantillons de leur industrie familiale : dentelles, broderies, tissus, rabanes, chapeaux de paille, articles de lingerie, nattes, éventails, poteries, bref, furent associées étroitement à l'activité économique du pays, prirent une importance qu'elles n'avaient jamais eue, et une large place fut assurée aux filles dans les écoles professionnelles. L'intensification de la production, — fort à la mode depuis la guerre, — fut un de ses principaux objets dès 1895 et les textes ici cités font bien voir tout ce que représentait pour lui le chemin de fer, comment il en prit à cœur toutes les nécessités et les difficultés. Dès le jour de son débarquement il décida la création de cette voie maîtresse, il pensait sans cesse à l'essentiel, à ce qui peut constituer la colonne vertébrale, les appareils de respiration, de circulation et de nutrition d'une grande colonie, et ne perdait jamais de vue les principaux articles de son programme ; cela ne l'empêchait point de s'intéresser avec ingéniosité inventive aux milliers de petites choses qui animent et colorent la vie d'un pareil organisme. Le prix et le charme de sa correspondance tiennent, en forte partie, dans l'intense complexité de ses préoccupations : en la suivant dans ce volume, le lecteur pourra assister au travail constant de sa pensée, de cette sérieuse vigilance perpétuellement inquiète de prévoyance ; il saisit au vif de chaque heure tout ce qu'il y a vraiment de patience dans ce génie si classiquement français.

Ce livre, où étincelle à chaque page la franchise d'un grand Français, tire son pathétique, autant que de l'ampleur de l'œuvre réalisée, de la tristesse et du souci qui lui don-

nent sans cesse, non point le Gouvernement, mais le Parlement et l'Administration centrale. Il répète tout le temps : « Il n'est pas difficile de répondre à tous les mensonges, mais il est triste de penser qu'il faut que je le fasse... Je viens de recevoir encore du Ministère un long factum, tissu de mensonges et de calomnies, dans lequel la Société Evangélique se fait l'interprète de la London Missionary, attaquant nos meilleurs officiers et administrateurs (Besson), c'est-à-dire ceux qui ont fait ici la besogne la plus patriotique... Tout cela parce qu'ils ont sacqué quelques pasteurs malgaches, les pires ennemis de notre domination. Personne cependant n'a été plus loyal que moi dans toutes ces questions. Je soutiens énergiquement tous les Français, qu'ils soient pasteurs, Frères des Ecoles Chrétiennes, etc... » « Si j'avais compté sur le Ministère, je n'aurais jamais pu venir à bout des difficultés qui m'entouraient... » «Je reste sourd à toutes les attaques. Ma personne ne compte pas en tout cela ».

Il poursuit le service de la France. Servitude et grandeur militaires ; grandeur coloniale tissue de tant de servitudes! On trouvera aussi dans ce livre les passages substantiels sur ses méthodes, son système de pacification par la « tache d'huile », son esprit d'administration, la classification du travail des services, son génie créateur de collaboration dans l'union de tous les éléments civils, militaires et même étrangers. Madagascar, qui est aujourd'hui un Etat important et prospère très modernisé, est une création de Galliéni ; il a eu tout à improviser et tout de suite il a vu grand, fort, juste. Sous diverses préoccupations, ses successeurs ont parfois modifié ce qu'il avait établi, mais à un moment il a toujours fallu revenir à ses institutions, à ses principes, à ses vues, même à sa psychologie. L'un des plus grands gouverneurs qui, depuis, aient été installés en son siège, M. Cayla, dès qu'il a pris le pouvoir, a ressuscité Galliéni : colonial né, énergique, laborieux, intelligent avec envergure, psychologue précis, chaque fois qu'il s'est trouvé en présence d'une difficulté, rien que par la logique de l'observation attentive et la fermeté tranchante de la décision, il a accompli ce que Galliéni eût résolu à sa place. Dès son premier pas dans la colonie, on peut vraiment dire d'un pas, il a écrasé le communisme qui couvait partout. Les fonctionnaires se déclarant partout débordés, il a réorganisé l'administration et redressé toute « la politique indigène » en rétablissant le district Galliéni, le contact étroit de l'administrateur avec les sujets dont il doit être le tuteur. Poursuivant avec originalité une œuvre infiniment plus technique et modernisée, il s'affirme le plus sûr et personnel héritier de Galliéni. Singulière fécondité de la perfection exemplaire même en ce qu'elle suscite d'innovations créatrices!

« Nos gloires coloniales » est le titre de la série. En lisant le *Galliéni* de P. B. Gheusi, comme le *Bugeaud* d'André Lichtenberger, on voit et comprend que nos gloires sont le fondement de nos colonies. On verra sans nul doute par ceux qui suivront, surtout par quelque *Faidherbe*, que notre colonisation est une architecture de gloire.

MARIUS-ARY LEBLOND.

HISTOIRES DU VIEUX JAPON (1)

L'HISTOIRE DES OTOKODATÉS DE YÉDO

Un jour Umanojò, qui aimait beaucoup la pêche, partit avec son fils, Unanosuké, un gamin de seize ans, pour le bord de la mer. Et, tandis qu'ils s'amusaient tous deux, ils aperçurent tout à coup un Samourai qui courait vers eux, et en qui ils reconnurent Sanza. Umanojò, croyant que Sanza était revenu afin de l'entretenir de quelque affaire importante, abandonna sa ligne et alla à sa rencontre. Alors Sanza s'écria :

— Allons, Seigneur Umanojò, tirez votre épée et défendez-vous. Ah! vous étiez ligué avec Banzayémon pour m'accabler de votre haine! Eh bien, garde à vous, Monsieur. Vous avez fait échapper votre complice, mais vous êtes ici, et vous allez répondre pour vos actes. Inutile de jouer à l'innocent! Votre visage étonné ne saurait vous sauver. Défendez-vous, lâche et traître que vous êtes!

Et, en disant ces paroles, il brandissait son sabre nu.

— Mais, Seigneur Sanza, s'écria Umanojò

(1) Voir la *Revue Bleue* du 17 octobre 1931.

stupéfait, espérant détourner son courroux en prononçant quelques douces paroles, je suis innocent de ce forfait. Ne gaspillez donc pas votre valeur dans une cause aussi ingrate!

— Menteur! répliqua Sanza, ne croyez pas que vous pouvez m'intimider. Je connais votre cœur de traître.

Et se ruant sur lui, il lui entailla le front, de sorte qu'il tomba sur le sable et entra aussitôt dans l'agonie.

Pendant ce temps Umanosuké, qui pêchait à quelque distance de là, accourut lorsqu'il vit son père ainsi menacé et jeta une pierre vers Sanza, espérant divertir ainsi son attention. Mais avant qu'il pût rejoindre les deux adversaires, Sanza avait déjà asséné le coup fatal et le cadavre inanimé de Umanojô gisait sur le sable.

— Arrêtez, Seigneur Sanza, meurtrier de mon père, s'écria Umanosuké en tirant son sabre, arrêtez et combattez avec moi, afin que je puisse venger la mort de mon père.

— Il n'est que juste et seyant que vous désiriez tuer l'ennemi de votre père, dit Sanza. Mais bien que ma querelle avec votre père fût fort juste, et que je l'aie tué comme il convient à un Samourai, cependant j'accepte volontiers de vous donner ma vie en gage, ici même. Mais ma vie ne m'est précieuse que pour me permettre de punir Banzayémon et restituer à mon Seigneur le sabre volé. Ensuite je vous donnerai votre revanche et vous pourrez me tuer. La parole d'un soldat est sacrée, mais afin de vous prouver que je la tiendrai, je consens à vous donner en gage ma femme et mon fils. Je vous prie donc de bien vouloir surseoir à votre vengeance jusqu'à ce que j'aie accompli le désir de mon cœur.

Umanosuké, qui était courageux et honnête, était aussi célèbre dans son clan pour la bonté de son cœur que pour son adresse à l'épée. Il se radoucit en écoutant les paroles véhémentes de Sanza, et lui dit :

— Je consens à attendre, et j'accepte votre femme et votre fils comme gages, jusqu'à votre retour.

— Je vous remercie très humblement, répondit Sanza. Dès que j'aurai châtié Banzayémon je reviendrai, et vous pourrez prendre votre revanche.

Sanza se remit donc en route pour Yédo afin de rechercher Banzayémon, et Umanosuké demeura seul à pleurer sur la tombe de son père.

Or, en arrivant à Yédo, Banzayémon se trouva sans amis et sans ressources. Mais il entendit par hasard parler du célèbre Chobei de Bandzuin, le chef des Otokodaté, chez qui il se présenta, implorant son assistance. Et, ayant été admis dans la fraternité, il y gagna sa vie en donnant des leçons d'escrime. Il y avait déjà acquis une certaine réputation, lorsque Sanza parvint à son tour à la capitale et se mit à sa recherche. Mais les jours et les mois passèrent et après une année de recherches infructueuses et vaines, Sanza, qui avait dépensé tout son argent sans pourtant arriver à trouver la retraite de son ennemi, fut obligé de gagner sa vie en devenant diseur de bonne aventure. Pourtant il eut beau travailler, il arrivait difficilement à gagner de quoi payer son riz quotidien. Malgré tous ses efforts, il ne paraissait pas plus près de sa revanche. Enfin, un jour, il se dit que le Yoshiwara était un des endroits les plus fréquentés de la ville, et que s'il y montait la garde, il était à peu près certain d'y rencontrer un jour ou l'autre Banzayémon. Il s'acheta donc un chapeau de bambou tressé, qui lui couvrit complètement le visage, et attendit sa proie au Yoshiwara.

Un jour Banzayémon, accompagné de deux apprentis de Chobei, Token Gombei et Shirobei (surnommé le Poulain, à cause de sa nature farouche et indocile), s'amusaient au premier étage d'une des maisons de thé de la cité d'amour. Regardant par la fenêtre, Token Gombei vit passer un Samourai très pauvrement vêtu de guenilles qui contrastaient étrangement avec sa mine altière et son noble maintien.

— Regardez donc ce Samourai, s'écria-t-il, en appelant ses deux compagnons. Tout sale et déguenillé qu'il soit, il est facile de voir qu'il est de noble naissance. Nous autres, gardes civiques, nous aurions beau nous habiller de vêtements somptueux, nous n'aurions jamais le même air que lui.

— Oui, dit Shirobei, j'aimerais bien faire sa connaissance, et l'inviter à monter et à boire une coupe de vin avec nous. Mais il serait malséant pour nous autres d'inviter un homme de sa condition.

— Qu'à cela ne tienne, dit Banzayémon. Comme je suis moi-même Samourai, il m'est facile de l'aborder et de le faire monter ici.

Ses deux amis acceptèrent joyeusement cette offre. Banzayémon dégringola les escaliers et, ayant rattrapé le Samourai inconnu, il l'aborda en lui disant :

— Veuillez attendre un moment, Seigneur Samourai. Je m'appelle Juwa Banzayémon, pour vous servir. Je suis un Rônin, et d'après votre

apparence je crois que vous devez en être un également. J'espère que vous ne me trouverez pas fort impertinent si j'ose vous demander de m'honorer de votre amitié, et de venir boire une coupe de vin avec moi et mes amis dans cette maison de thé.

Le Samourai inconnu, qui n'était autre que Sanza, fixa son interlocuteur à travers les interstices de son grand chapeau de bambou et reconnut son ennemi Banzayémon. Il tressaillit de surprise et se découvrant, il s'écria d'une voix sévère :

— Banzayémon, avez-vous donc oublié mon visage ?

Banzayémon, pris au dépourvu, fut un instant tout à fait interdit, puis, se resaisissant, il s'écria :

— Ah! Seigneur Sanza! Vous avez bien raison d'être furieux contre moi! Mais depuis que j'ai volé le sabre de Muramusa et que je me suis enfui à Yédo, je n'ai connu aucune paix. J'ai été tenaillé sans cesse par le remords que me cause mon crime. Je n'opposerai aucune résistance à votre vengeance ; faites de moi ce que bon vous semble. Ou plutôt, prenez ma vie et que cette querelle soit terminée.

— Non pas, dit Sanza. Car c'est une action basse et ignoble que de se venger d'un homme qui se repent de son crime. Lorsque vous m'avez volé le sabre de Muramusa qui avait été confié à mes soins, je suis tombé dans la disgrâce et dans la pauvreté. Rendez-moi le sabre afin que je puisse le rapporter à mon seigneur, et je vous épargnerai la vie. Je ne veux tuer aucun homme inutilement.

— Je vous remercie de votre clémence, Seigneur Sanza. Je n'ai pas le sabre auprès de moi en ce moment, mais si vous voulez m'attendre quelques instants dans cette maison de thé, j'irai le chercher et je le remettrai entre vos mains.

Sanza accepta cette proposition. Ils regagnèrent donc la maison de thé où les attendaient les deux compagnons de Banzayémon qui, honteux de sa mauvaise action, prétendait que Sanza lui était étranger. Et, l'ayant présenté à ses amis, il lui dit :

— Seigneur Samourai, veuillez, je vous prie, me permettre de vous offrir une coupe de vin.

Mais Banzayémon et ses deux amis remplirent si souvent la coupe de Sanza que celui-ci fut bientôt tout à fait ivre, et il s'endormit. Voyant cela, les deux Onokodaté allèrent faire une promenade, et Banzayémon, demeuré seul avec Sanza, toujours endormi, se mit à songer comment il pourrait lui nuire. Tout à coup il saisit sans bruit le sabre dont Sanza s'était démuni en entrant dans la pièce, et l'emportant dans l'arrière cour de la maison, il se mit à émousser le tranchant au moyen d'une grosse pierre, le rendant ainsi inutile en tant qu'arme. Puis il le replaça dans le fourreau, et, remontant, il le remit là où Sanza l'avait placé, sans déranger ce dernier qui, ne soupçonnant nulle traîtrise, continuait à cuver son vin. Mais lorsqu'il s'éveilla enfin, très honteux, il dit à Banzayémon :

— Allons, Banzayémon. Nous n'avons que trop tardé. Remettez-moi le sabre de Muramusa et laissez-moi partir.

— Mais, répondit l'autre d'une voix moqueuse, croyez bien que je désire vivement vous le rendre. Malheureusement j'était si pauvre que j'ai dû le porter au mont de piété contre cinquante onces d'argent. Si vous avez cette somme sur vous, remettez-la moi et je vous rendrai le sabre.

— Misérable! s'écria Sanza qui comprit que Banzayémon essayait de se jouer de lui. En voilà assez de tous vos boniments. En tous cas, si je ne puis ravoir le sabre, du moins porterai-je votre tête à mon seigneur. Allons, défendez-vous.

— Bien volontiers, mais pas dans cette maison de thé. Allons nous battre sur la colline du Yoshiwara.

— D'accord! Inutile de causer des ennuis au tenancier. Venez à la colline du Yoshiwara.

Ils se rendirent donc à la colline, et tirant leurs sabres, ils se mirent à se battre avec acharnement.

Dès que la nouvelle d'un duel se répandit dans le Yoshiwara, tout le monde accourut assister au spectacle et parmi les badauds se trouvaient Token Gobei et Shirobei. Ceux-ci en apercevant que les deux adversaires n'étaient autres que leur propre ami et le Samourai inconnu, essayèrent d'intervenir afin d'arrêter le combat. Mais la foule était si dense qu'ils ne purent approcher. Les deux adversaires se battaient avec rage, mais Sanza, qui était de beaucoup le plus adroit des deux, asséna plusieurs fois des coups qui eussent dû abattre Banzayémon. Pourtant, fait étrange, ce dernier n'était même pas blessé. Très étonné, Sanza déploya toute sa force et combattit avec tant d'adresse que tous les assistants l'applaudirent. Et bien qu'il sût que le sabre de son adversaire était émoussé, Banzayémon fut si terrifié qu'il trébucha et tomba à terre. Sanza, en vaillant

soldat qu'il était, méprisa d'achever un adversaire vaincu, et lui dit de se relever et de reprendre le combat. Ils rompirent de nouveau, et Sanza, qui avait eu l'avantage dès le début, glissa et tomba à son tour. Alors, oubliant la miséricorde que Sanza venait de lui témoigner, Banzayémon se rua sur lui le regard étincelant d'une joie sanguinaire et le poignarda, tandis qu'il gisait à terre. Celui-ci était si faible qu'il ne put lever la main pour parer le coup, et son lâche adversaire s'apprêtait à le poignarder une seconde fois lorsque tous les spectateurs se mirent à protester violemment contre pareille vilenie. Alors Token Gombei et Shirobei s'écrièrent :

— Halte-là, lâche! avez-vous donc oublié que votre propre vie fut épargnée il n'y a qu'un instant ? Infâme gredin de Samourai, nous avons été vos amis jusqu'à cet instant, mais voyez maintenant en nous les vengeurs de ce brave.

En disant ces mots, ils tirèrent leurs poignards et les spectateurs reculèrent en les voyant se ruer sur Banzayémon qui, épouvanté par leur mine farouche, s'enfuit, sans donner le coup de grâce à Sanza. Ils essayèrent de le poursuivre, mais il réussit à s'échapper. Alors ils se retournèrent pour porter secours à Sanza. Lorsqu'il reprit enfin connaissance, grâce à leurs bons soins, ils lui parlèrent et le réconfortèrent en lui demandant à quelle province il appartenait, afin qu'ils pussent écrire à ses amis pour les prévenir de ce qui était arrivé. Mais Sanza leur répondit d'une voix affaiblie par la perte du sang et par la douleur, et leur dit son nom et l'histoire du sabre volé et de sa haine contre Banzayémon.

— Mais, dit-il, plus d'une fois au cours de notre combat, j'ai donné à Banzayémon des coups qui ne portèrent pas. Comment cela se fait-il ?

Les deux amis examinèrent la lame et virent que le tranchant était tout émoussé. En constatant cela, leur indignation ne se contint pas et ils redoublèrent de bontés envers Sanza. Mais malgré tous leurs efforts, celui-ci s'affaiblit de plus en plus, et bientôt il cessa de respirer. Alors ils l'enterrèrent honorablement dans un temple voisin, et écrivirent à sa femme et à son fils pour leur apprendre la façon dont il était mort.

Or, lorsque la femme de Sanza, qui attendait depuis longtemps avec inquiétude le retour de son mari, ouvrit la lettre et apprit les circonstances cruelles de sa mort, elle le pleura amèrement ainsi que son fils Kosanza. Ce dernier, qui avait alors quatorze ans, dit à sa mère :

— Prenez courage, mère, car je vais aller à Yédo y découvrir ce Banzayémon, meurtrier de mon père, et je vengerai la mort de ce dernier. Faites donc tous les préparatifs nécessaires pour que j'entreprenne ce voyage.

Comme ils se consultaient sur la manière dont ils se vengeraient, Umanosuké, le fils de Umanojô que Sanza avait tué, vint les trouver, ayant appris la mort de l'ennemi de son père. Mais il n'était animé d'aucune intention hostile. Il était exact que Sanza avait tué son père, mais la veuve et l'orphelin étaient innocents, et il ne leur en tenait aucune rigueur. Au contraire, Banzayémon lui paraissait leur ennemi commun. Car c'était lui qui, par ses mauvaises actions, avait été la cause de tout ce qui s'était passé, et maintenant en assassinant Sanza, il venait de priver Umanosuké de sa juste vengeance. C'est pourquoi ce dernier dit à Kosanza :

— J'apprends, Seigneur Kosanza, que votre père a été traîtreusement assassiné par Banzayémon, à Yédo. Je sais que vous vengerez la mort de votre père comme il convient au fils d'un soldat de le faire. Si vous voulez bien accepter mes pauvres services, je serai votre second et vous aiderai au mieux de mes capacités. Benzayémon sera mon ennemi comme il est le vôtre.

— Seigneur Umanosuké, je vous remercie du fond du cœur, mais je ne saurais accepter pareille faveur de votre part. Mon père, Sanza, a tué votre noble père et c'est déjà trop bon de votre part de nous traiter ainsi après ce malheur. Mais je ne pourrais tolérer que vous risquiez votre vie dans ma cause.

— Ecoutez-moi, dit Umanosuké en souriant, et vous trouverez sans doute moins étrange que je vous propose de vous aider. L'an dernier, tandis que mon père gisait, cadavre sanglant, sur la plage, votre père a pris vis-à-vis de moi l'engagement de revenir dès qu'il aurait retrouvé le sabre, afin de me donner ma revanche. En l'assassinant à Yédo, Banzayémon m'a volé ma vengeance. Sur qui donc saurai-je me venger de la mort de mon père, si ce n'est sur celui dont la vilenie fut la cause de tout ce mal ? Je suis donc résolu à vous accompagner à Yédo et nous ne regagnerons nos demeures que lorsque les assassinats de nos deux pères auront été pleinement vengés.

En entendant ces paroles généreuses Kosanza ne put dissimuler son admiration. Et la veuve

se prosterna aux pieds d'Umanosuké en versant des larmes de reconnaissance.

Ayant juré de se porter mutuellement aide, les deux jeunes gens préparèrent tout pour leur voyage et obtinrent de leur Prince l'autorisation de partir à la recherche de Banzayémon. Ils parvinrent à Yédo sans encombre et descendirent dans une petite auberge très modeste. Ils commencèrent ensuite à se renseigner. Mais ils eurent beau chercher, ils ne purent apercevoir leur ennemi. Trois mois se passèrent ainsi et Kosanza se mit à désespérer de la réussite de leur entreprise, mais Umanosuké le réconforta et l'encouragea à faire de nouveaux efforts.

Bientôt il leur arriva un grand malheur ; Kosanza fut frappé d'ophtalmie, et ni les soins dévoués de son ami, ni les médicaments, ni les médecins pour lesquels Umanosuké dépensa tout leur avoir, ne soulagèrent le jeune malade, qui devint bientôt totalement aveugle. Sans amis et sans ressources, l'un aveugle et un lourd fardeau pour son ami, les deux jeunes gens se trouvèrent réduits à la plus extrême pauvreté. Alors Umanosuké, dans sa détresse, se vit forcé de mener Kosanza jusqu'à Asakusa pour mendier au bord des routes, tandis que, vagabondant à droite et à gauche, il ramassait lui-même ce que la charité d'autrui voulait bien lui donner. Mais pas un moment il ne perdit de vue l'idée de sa revanche, et remercia presque les circonstances qui avaient fait de lui un mendiant, à cause des occasions qu'il avait ainsi de pénétrer dans d'étranges repaires cachés de vagabonds et de bandits, dans lesquels il n'eût pu s'aventurer aux heures de sa prospérité.

Il se promenait donc à travers toute la ville, appuyé sur un solide gourdin, dans lequel il avait eu soin de cacher son épée, attendant patiemment que le destin le mît face à face avec Banzayémon.

Or, après avoir tué Sanza, au Yoshiwara, Banzayémon n'osa pas reparaître chez Chobei, Père des Otokodatés. Il savait que Token Gombei et Shirobei le « Poulain », le tueraient s'il tombait entre leurs mains, tant ils avaient été indignés par sa lâcheté. Il s'engagea donc dans une troupe de saltimbanques et gagna sa vie en faisant des prouesses avec son épée, et en vendant de la poudre à dents au Okuyama à Asakusa. Un jour, tandis qu'il se rendait à Asakusa pour y poursuivre son petit commerce, il aperçut un mendiant aveugle en qui, bien qu'il fût en haillons et très changé d'apparence, Banzayémon reconnut aussitôt le fils de son ancien ennemi. Il se dit très justement, bien que le jeune homme fût impuissant, que sa présence n'augurait rien de bon pour lui. Alors, s'installant au deuxième étage d'une maison de thé, il fit le guet afin de s'assurer qui viendrait à l'assistance de Kosanza. Il n'eût pas longtemps à attendre, car bientôt il vit un deuxième mendiant s'approcher de l'aveugle à qui il parut adresser des paroles amicales, et Banzayémon vit que le nouveau venu n'était autre que Umanosuké. S'étant ainsi assuré qui était sur ses traces, il rentra chez lui et songea à la meilleure façon de tuer les deux mendiants. Il réussit à découvrir la misérable cahute qui leur servait d'abri, et un soir, pendant l'absence d'Umanosuké, il s'y faufila furtivement. Kosanza étant aveugle, crut, en entendant un bruit de pas, que c'était Umanosuké qui rentrait et il se leva d'un bond pour aller à la rencontre de son ami. Mais Banzayémon ne se laissa pas attendrir par l'état pitoyable de l'adolescent et il abattit Kosanza qui, les mains tendues s'avançait en tâtonnant. A peine avait-il accompli ce forfait indigne, qu'Umanosuké revint ; percevant un bruit de lutte, il se précipita dans la cabane en tirant le sabre caché dans son gourdin. Mais, profitant de l'obscurité, Banzayémon donna un violent coup de sabre sur la cuisse de son assaillant qui trébucha et tomba, tandis que l'assassin s'enfuyait à toute allure. Umanosuké essaya de le poursuivre, mais fut forcé d'y renoncer, tant sa blessure le faisait souffrir. Retournant chez lui, il trouva son ami aveugle baignant dans son sang. Alors, maudissant son sort, il appela les mendiants de la fraternité dont il faisait partie, et avec leur aide, il réussit à enterrer Kosanza. Et comme il était trop pauvre pour appeler un médecin et pour acheter des pansements, sa blessure s'aggrava et il devint boiteux.

C'est à ce moment que Shorai Gompachi, qui vivait sous la protection de Chobei, Père des Otokodatés, était amoureux de Komurasaki, la belle courtisane de la maison de thé des Trois Falaises dans le Yoshiwara. Gompachi avait depuis longtemps épuisé ses maigres ressources et avait pris l'habitude de remplir sa bourse soit en assassinant, soit en volant, afin de pouvoir poursuivre son existence de débauche. Une nuit, alors qu'il partait en quête d'aventures, ses camarades *Otokodaté* qui, depuis longtemps, avaient conçu des soupçons sur son compte, le firent suivre par un des leurs, un nommé Seibei. Gompachi, qui ne se doutait pas qu'on le suivait, continua à se promener, puis, ayant

rencontré un garde civique, il l'abattit et le détroussa. Mais le butin lui parut maigre, et, apercevant au loin le clignotement d'une lanterne, il se cacha à l'ombre d'un grand baquet destiné à capter l'eau de pluie, et attendit que le passant attardé s'approchât. Lorsqu'il fut à sa hauteur, Gompachi bondit et s'apprêta à le tuer, mais le voyageur était de taille à se défendre, et, tirant son poignard, il lutta désespérément pour sa vie. Cependant, il n'était pas de force à vaincre l'épéiste remarquable qu'était Gompachi qui, après une lutte acharnée, réussit à le tuer et à s'emparer de sa bourse qui contenait deux cents *ryos*. Ravi de cette aubaine, Gompachi se dirigea vers le Yoshiwara. A ce moment Seibei, qui avait assisté horrifié aux deux assassinats, s'approcha et se mit à lui reprocher violemment sa mauvaise conduite. Mais Gompachi avait le don de la persuasion et il réussit facilement à obtenir que Seibei promît de ne point parler de l'affaire. Puis il lui demanda de l'accompagner au Yosshiwara afin de s'amuser un peu. En chemin, Seibei dit à Gompachi :

— J'ai acheté un nouveau sabre l'autre jour. Mais je n'ai pas encore eu l'occasion de l'essayer. Vous avez une telle expérience qu'il serait sans doute facile pour vous de l'apprécier. Regardez donc ce sabre et dites-moi ce que vous en pensez.

— Nous allons bien voir s'il est bien trempé, dit Gompachi, car nous l'essaierons sur le premier mendiant que nous rencontrerons.

Seibei fut tout d'abord horrifié par cette cruelle proposition, mais il céda enfin aux objurgations de son camarade. Ils continuèrent donc leur route, et bientôt Seibei aperçut un mendiant boiteux endormi sur un talus aux abords de Yoshiwara. Il s'éveilla au bruit des pas des deux jeunes gens, et, apercevant un Samourai et un garde civique qui le désignaient du doigt, il devina que cela ne signifiait rien de bon pour lui. Il feignit donc de continuer à dormir, tout en les surveillant étroitement. Lorsque Seibei s'approcha de lui, brandissant son poignard, le mendiant para le coup et saisissant le bras de Seibei, il le tordit et envoya le jeune homme rouler dans le fossé. Voyant la déconfiture de son compagnon, Gompachi courut à son secours et attaqua le mendiant. Mais celui-ci tira un sabre de son gourdin et décrivit des passes si habiles que Gompachi ne put réussir à le désarmer. Seibei revint à la rescousse, mais le mendiant le blessa à la tempe et au bras. Gompachi se dit alors qu'il n'avait, après tout, pas de querelle avec ce mendiant et qu'il valait mieux soigner les blessures de Seibei que de continuer à se battre sans raison. Il attira donc son compagnon et abandonna le mendiant qui était trop infirme pour les suivre. Lorsqu'il examina les blessures de Seibei, il découvrit qu'elles étaient si graves qu'il leur fallait renoncer à la partie de plaisir projetée et rentrer chez eux. Ils regagnèrent donc la maison de Chobei, Père des Otokodatés et Seibei feignit d'être souffrant et alla se coucher, car il craignait de se montrer tout tailladé de la sorte. Mais, le lendemain matin, Chobei, qui avait besoin des services de son apprenti Seibei, le fit appeler ; on lui dit qu'il était malade. Il alla donc trouver l'apprenti dans sa chambre et fut très étonné de le trouver alité avec une profonde blessure à la tempe. Tout d'abord, le blessé refusa de répondre à aucune question ; mais enfin, pressé par Chobei, il raconta tout ce qui s'était passé la veille. En entendant l'histoire, Chobei devina que le vaillant mendiant devait être un Samourai déguisé, qui, ayant à satisfaire quelque vengeance, essayait de rencontrer son ennemi. Très désireux d'aider un homme aussi brave, Chobei se rendit le même soir en compagnie de Token Gombei et Shirobei « le Poulain », au talus près du Yoshiwara dans l'espoir d'y rencontrer le mendiant. Ce dernier, que l'aventure de la veille n'avait nullement terrifié, occupait sa place habituelle. Alors Chobei s'approcha de lui et lui dit :

— Seigneur, je suis Chobei, chef des Otokodatés, pour vous servir. J'ai appris avec le plus profond regret que deux de mes hommes vous ont attaqué hier soir. Fort heureusement, Gompachi lui-même, tout excellent épéiste qu'il soit, n'était pas de taille à vous battre, et dut s'enfuir. Je devine donc que vous devez être un noble Samourai qui êtes devenu par quelque malchance, mendiant et infirme. Dites-moi, je vous prie, toute votre histoire, car tout humble que je sois, je pourrais peut-être vous aider, si vous voulez bien me le permettre.

Tout d'abord, le mendiant essaya d'éviter les questions de Chobei, mais enfin, touché par tant d'honnêteté et de bonté, il lui dit :

— Monsieur, je m'appelle Takagin Umanosuké et suis natif de la province de Yamato.

Et il lui raconta tous ses malheurs causés par la vilenie de Banzayémon.

— C'est en effet une bien étrange histoire, dit Chobei, qui l'avait écouté avec indignation. Ce Banzayémon fut jadis sous ma protection avant que je ne connusse sa scélératesse. Mais après

avoir assassiné Sanza tout près d'ici, il fut poursuivi par les deux apprentis que voici, et il n'a pas reparu chez moi depuis ce jour.

Après avoir présenté les deux apprentis à Umanosuké, Chobei tira de sa manche un beau costume en soie digne d'un Samourai, et, ayant obligé l'infirme à enlever ses haillons, il le mena dans un établissement de bains, et ensuite chez un coiffeur. Puis il dit à Token Gombei de l'emmener chez lui et de l'héberger. Un médecin très réputé fut ensuite appelé et Umanosuké fut soumis à un long traitement pour sa blessure à la cuisse. En deux mois la douleur avait presque entièrement disparu, de sorte qu'il pouvait facilement se tenir debout. Un mois plus tard, il pouvait faire quelques pas. Alors Chobei le fit transporter dans sa propre demeure et le présenta à sa femme et à ses apprentis comme un de ses parents qui était venu lui rendre visite.

Un jour, un peu après que Umanosuké fut complètement guéri, il se rendit à un temple célèbre, afin d'y faire ses dévotions. Et, sur le chemin de retour, un peu après la tombée de la nuit, il fut surpris par une averse. Il se réfugia sous les larmiers d'une maison du quartier Yoshiwara, attendant que la pluie cessât. Or, cette même nuit, Gompachi avait entrepris une de ses expéditions sanguinaires, à laquelle sa pauvreté et son amour pour la belle courtisane Komurasaki le poussaient malgré lui. Apercevant un Samourai debout dans le crépuscule, il se jeta sur lui avant de se rendre compte qu'il s'agissait d'Umanosuké, l'ami de son patron Chobei. Umanosuké tira son sabre et se défendit, infligeant à Gompachi une blessure au front. Voyant qu'il avait à faire à plus fort que lui, Gompachi s'enfuit sous le couvert de la nuit. Umanosuké ne le poursuivit pas craignant de rouvrir sa blessure nouvellement guérie, et il regagna tranquillement la demeure de Chobei. Gompachi inventa une histoire quelconque pour expliquer sa blessure, mais le lendemain, Chobei surprit Umanosuké qui reprochait à Gompachi sa mauvaise conduite. Alors, ne voulant point conserver plus longtemps auprès de lui un voleur et un assassin, Chobei remit à Gompachi une somme d'argent et le chassa, en lui interdisant à l'avenir l'accès de sa maison.

Voyant qu'Umanosuké avait tout à fait retrouvé ses forces, Chobei divisa ses apprentis en plusieurs groupes et les chargea de se mettre à la recherche de Banzayémon, afin que la vendetta pût être accomplie. Il apprit bientôt que Banzayémon gagnait sa vie parmi les forains d'Asakusa. Chobei communiqua cette nouvelle à Umanosuké qui fit les préparatifs nécessaires. Le lendemain, ils se rendirent tous deux à Asakusa, où Banzayémon amusait les spectateurs en faisant des tours avec son épée.

Alors Umanosuké fendit la foule des badauds pétrifiés d'étonnement et s'écria :

— Assassin, lâche et faux! Votre heure a enfin sonné. Moi, Umanosuké, fils d'Umanojò, je viens exiger la vengeance des trois hommes innocents qui ont péri par votre trahison. Si vous êtes un homme, défendez-vous. Ce jour même l'enfer accueillera votre âme.

Et en prononçant ces paroles, il se lança furieusement sur Banzayémon qui, voyant que toute fuite était impossible, se tint sur ses gardes. Mais son cœur de lâche défaillit devant le vengeur, et bientôt il gisait à terre baignant dans son sang aux pieds de son adversaire.

Mais qui dira comment Umanosuké remercia Chobei de son aide, et comment, lorsqu'il eut regagné sa province, il conserva précieusement sa reconnaissance vivante dans son cœur, considérant Chobei comme un deuxième père ?

C'est ainsi que Chobei se servait de son pouvoir pour punir les méchants et pour récompenser les justes, partageant son abondance avec les pauvres, secourant les malheureux, de sorte que son nom était honoré de près et de loin. Il ne reste plus maintenant qu'à relater les circonstances tragiques de sa mort.

Nous avons déjà dit comment le Seigneur Jinrazayémon, chef de l'association des nobles, avait été frustré dans ses efforts pour faire honte à Chobei, Père des Otokodatés. Et comment ce dernier, par son esprit d'à-propos, avait retourné les armes du noble orgueilleux contre lui-même. Or, le souvenir de son insuccès tourmentait Jinrazayémon, qui avait conçu pour Chobei une haine farouche, et ne songeait qu'à se venger de lui. Et un jour il envoya un messager chez Chobei pour informer ce dernier que le Seigneur Jinrazayémon serait très heureux de recevoir Chobei chez lui, afin de lui offrir une coupe de vin en retour du macaroni froid dont il l'avait comblé. Chobei soupçonna immédiatement qu'il s'agissait d'un guet-apens, mais il savait que s'il déclinait l'invitation, par simple prudence, on le traiterait de lâche et qu'il deviendrait la risée des imbéciles. Comme il ne voulait point que Jinrazayémon réussisse à lui faire honte, il fit appeler son apprenti préféré, Token Gombei, et lui dit :

— Midzuno Jinrazayémon m'a convié à une beuverie. Je sais fort bien qu'il s'agit d'un stratagème pour me punir de l'avoir berné jadis, et peut-être sa haine le poussera-t-il même à me tuer. Pourtant, j'irai et je courrai ma chance. Et si je discerne la moindre trace de trahison, je m'efforcerai de servir le monde en le débarrassant d'un tyran qui passe sa vie à opprimer des fermiers impuissants. Or, comme même si je réussis à le tuer dans sa propre maison il me faudra payer cet acte de ma vie, venez demain soir chez Jinrazayémon avec un tonneau à enterrement (1) et ramenez mon cadavre.

Token Gombei fut horrifié en entendant le Père parler ainsi, et il essaya de le dissuader d'accepter l'invitation. Mais la résolution de Chobei était prise, et sans prêter attention aux remontrances de Gombei, il s'occupa à mettre ses affaires en ordre et à prendre ses dispositions en prévision de sa mort.

Le lendemain vers midi, il se prépara à se rendre chez Jinrazayémon et pria un de ses apprentis de l'y précéder avec un cadeau. Jinrazayémon attendait avec impatience l'arrivée de Chobei ; dès qu'il apprit sa venue, il donna l'ordre à ses serviteurs de le faire entrer. Et, après avoir recommandé à ses serviteurs de revenir le chercher le soir, Chobei pénétra dans la maison.

Il ne fut pas plus tôt parvenu à la pièce précédant celle où était assis Jinrazayémon, qu'il comprit le bien fondé de ses soupçons, car deux hommes s'élancèrent sur lui brandissant des sabres et cherchant à l'abattre. Il évita leurs coups avec adresse, renversa l'un d'eux et d'un solide coup de pied envoya l'autre rouler contre le mur. Puis, avec autant de calme que si rien n'était arrivé, il se présenta devant Jinrazayémon qui avait assisté à la déconfiture de ses mercenaires en regardant par une fente des portes à glissières.

— Soyez le bienvenu, maître Chobei ! J'avais toujours entendu dire que vous étiez un homme fort courageux et je voulais m'assurer de quelle étoffe vous étiez fait. C'est pourquoi j'avais prié mes mercenaires de mettre votre courage à l'épreuve. Vous vous en êtes tiré en maître. Veuillez excuser la rudesse de cette réception et venez vous asseoir auprès de moi.

— N'en parlez point, mon Seigneur, dit Chobei avec un sourire méprisant. Je sais que ma pauvre adresse ne peut égaler celle d'un noble Samourai, et si j'ai réussi à battre ces deux Messieurs à l'instant, ce n'est que par le plus pur des hasards ! Voilà tout.

Après avoir échangé les compliments d'usage, Chobei s'assit auprès de Jinrazayémon et les serviteurs lui apportèrent du vin et des condiments. Mais avant de commencer à boire, Jinrazayémon s'écria :

— Vous devez être fatigué après votre longue promenade, par une si chaude journée. J'ai cru qu'un bain vous rafraîchirait peut-être et j'ai donné l'ordre qu'on vous en prépare un. Ne voulez-vous pas vous baigner et vous mettre à l'aise ?

Chobei soupçonna que c'était là une ruse pour l'obliger à se dévêtir et que les gens de Jinrazayémon l'attaqueraient alors qu'il se serait démuni de son sabre. Mais il répondit :

— Votre Seigneurie est vraiment bien aimable. Je serai très heureux d'accepter votre offre. Excusez-moi, je vous prie, pour quelque moments.

Il se rendit donc à la salle de bain, et, laissant ses vêtements à l'extérieur, il se plongea dans le bain, bien convaincu que ce serait le lieu de sa mort. Mais il ne trembla pas un instant, résolu que s'il devait mourir, nul homme ne pourrait jamais le traiter de lâche. Alors Jinrazayémon appela ses serviteurs et leur dit :

— Vite ! Verrouillez la porte de la salle de bain ! Cette fois nous le tenons ! S'il s'échappe, plus d'un d'entre vous le paiera de sa vie, car il est de force à tenir tête à six d'entre vous en combat loyal. Verrouillez vite la porte et allumez la chaudière sous la salle de bains et nous allons le faire bouillir jusqu'à ce la mort s'ensuive. Ainsi nous en serons débarrassés. Allez, dépêchez-vous (1) !

(1) Au Japon, les classes les plus pauvres sont enterrées dans la position assise dans un tonneau. On se serait attendu à ce qu'un homme de la condition et de la fortune de Chobei eût commandé une boîte carrée. C'est une erreur de croire que l'incinération soit une coutume universellement répandue au Japon. Seulement trente pour cent environ des classes inférieures qui appartiennent pour la plupart à la secte Montô du Bouddhisme, sont incinérés. Les riches et les nobles sont enterrés assis dans plusieurs cercueils carrés placés l'un dans l'autre. Leurs cadavres sont partiellement préservés de la décomposition en remplissant le nez, la bouche et les oreilles avec du vermillon. Les cercueils des gens très riches sont remplis de vermillon. La famille des Princes de Nitto et quelques autres nobles ensevelissent leurs morts dans la position couchée.

(1) Cette espèce de bain dont l'eau est chauffée par une chaudière allumée de l'extérieur, est appelée *Goyémon*

Ils verrouillèrent donc la porte et allumèrent le feu jusqu'à ce que, dans la salle de bains l'eau se mît à siffler et à bouillir à gros bouillons. Et dans son agonie, Chobei chercha à enfoncer la porte, mais Jinrazayémon ordonna à ses hommes de transpercer la cloison de leurs lances et de l'achever. Chobei réussit à saisir et à briser deux des lances, mais il fut enfin frappé d'un coup mortel sous les côtes et il mourut en brave aux mains de lâches.

Ce même soir, Token Gombei qui à l'étonnement de la femme de Chobei avait acheté un tonneau funéraire, se présenta avec sept autres apprentis chez Jinrazayémon, afin de chercher le Père des Otokodatés. Et lorsque les suivants de Jinrazayémon les aperçurent, ils leur demandèrent d'un air railleur :

— Vous venez donc rechercher votre ivrogne de maître avec une litière ?

— Non pas, répondit Gombei gravement, mais nous apportons un cercueil pour y mettre son cadavre, ainsi qu'il nous a commandé de le faire.

En entendant ces paroles, les gens de Jinrazayémon s'émerveillèrent du courage de Chobei qui était allé volontairement à la mort. Le cadavre de Chobei fut placé dans le tonneau et remis à ses apprentis qui jurèrent de le venger. Et dans tout le pays, les pauvres et les malheureux pleurèrent cet homme juste. Son fils Chomatsu hérita de tous ses biens, et sa femme demeura une veuve fidèle jusqu'à sa mort, priant qu'elle pût s'asseoir auprès de lui sur la même fleur de lotus dans le Paradis.

Les apprentis de Chobei se réunirent plusieurs fois pour le venger. Mais Jinrazayémon réussit toujours à leur échapper, jusqu'au jour où, ayant été emprisonné sur l'ordre du Gouvernement dans le temple appelé Kamyeiji, à Uyeno, comme il est dit dans *La Revanche de Yazuma*, il fut ainsi mis hors d'atteinte de leur haine.

Ainsi vécut et mourut Chobei, de Bandzuin, le Père des Otokodatés de Yédo.

A. Mitford.

Traduit de l'anglais par Marc Logé.

---

buro, ou le Bain de Goyémon, d'après le célèbre voleur qui attenta à la vie de Taiko Sama, fameux général et chef du XVIe siècle. Il paya ses crimes en étant bouilli dans de l'huile, forme d'exécution aujourd'hui disparue. (Nous rappelons que ces histoires furent écrites en 1870).

LE LEGS

Nouvelle.

Séraphin, le valet d'écurie du fermier Lambrechts, charriait du fumier sur les terres de son maître, lorsque, soudain, il aperçut deux « messieurs » qui se dirigeaient vers lui à travers les labours. Tout de suite il reconnut l'un d'eux : le secrétaire communal, mais l'autre, un homme bedonnant, lui était totalement inconnu.

Arrivé à portée de voix, le secrétaire s'écria joyeusement :

— Ohé ! Une bonne nouvelle pour vous, Séraphin !

— Sans blague ? répondit celui-ci en arrêtant son attelage.

— Oui, confirma le gros homme. Votre cousin d'Amérique vient de mourir en vous léguant dix mille francs ! Je vous les apporte.

— Ah bah ! s'exclama gravement Séraphin, incrédule.

— Je suis le notaire, expliqua le bonhomme ventripotent. Votre cousin a, d'ailleurs, avantagé de la même manière les quatre autres parents qu'il avait encore au pays. Est-ce que vous savez écrire ?

— Non, Monsieur, avoua le valet.

— Ah ! bien, dans ce cas vous n'aurez qu'à tracer une croix au bas du reçu. Voulez-vous nous accompagner à la ferme pour régler cette affaire ?

— Certainement, Monsieur, consentit Séraphin en jetant un regard méfiant sur le portefeuille que le tabellion avait retiré de sa redingote.

— Alors, c'est bien vrai ce que vous dites ? C'est pas des menteries ?

— Des menteries ! Regardez ! protesta l'autre en lui montrant une liasse de billets de banque.

Les yeux de Séraphin étincelèrent.

— Tonnerre ! grogna-t-il en se pourlèchant la mine ravie.

Aussitôt il fit virer ses chevaux, ramena sa charrette dans la cour de la ferme, l'abandonna devant le trou à fumier et pénétra dans la maison où les deux messieurs l'avaient précédé.

A son apparition la fermière ébaubie l'apostropha en levant les bras au ciel :

— Eh bien, Séraphin ! J'en apprends de belles !

— Tonnerre de tonnerre, répéta le domesti-

que bonnement tandis qu'il fixait d'un regard extasié les dix beaux billets de mille francs que le notaire alignait sur une table.

Quand il eut fini, l'homme de loi déplia une feuille de papier timbré, en donna lecture, puis conclut :

— Voulez-vous mettre une croix ici ?

Séraphin s'essuya les mains à son pantalon et traça péniblement deux bâtons croisés à l'endroit désigné.

— Alors, ils sont bien à moi ces fafiots, Monsieur ? demanda-il toujours incrédule.

— Mais naturellement. A moins que vous ne les vouliez pas! plaisanta le gros homme.

— Qu'est-ce que vous allez en faire ? s'écria la fermière.

— Ah!... je n'en sais rien encore! répliqua le légataire, embarrassé ; faut d'abord que j'aille dételer mes chevaux...

— Si vous voulez que je place votre argent à bon intérêt, je suis à votre disposition, lui proposa l'officier ministériel.

Séraphin leva les yeux :

— Le placer ? Mais je viens à peine de le recevoir !

— Oui, oui, mon ami... faites à votre guise! C'était pour vous obliger que je disais ça... Voilà qui est fini, mère Lambrechts, au revoir! Au revoir Séraphin, et bonne chance avec votre argent!

Et les deux messieurs s'en furent en riant.

Après leur départ la paysanne interpella son valet d'un ton impérieux :

— Séraphin, donnez-moi cet argent! Je vous le conserverai!

— Mais, je viens à peine de le recevoir, voyons, réitéra Séraphin, agacé.

— Mais, qu'est-ce que vous allez en faire ? Le perdre sans doute ?

— Je vais dételer mes chevaux...

Et l'homme se précipita dans la cour tout en fourrant les billets de banque dans les poches de son pantalon.

— Il est piqué, grommela la patronne, abasourdie, en gesticulant.

Pendant que Séraphin, comme dans un rêve, enlevait à la hâte les harnais de ses montures et conduisait celles-ci à l'écurie, le fermier rentra à la maison et sa femme lui annonça la grande nouvelle. Aussitôt, il revint sur le pas de la porte et cria :

— Ohé! c'est y vrai, Séraphin ?

— Oui, oui, répondit-il placidement.

— Dix mille francs ?

— En effet.

Soudain le maître se tordit comme s'il venait d'être pris d'une crampe, partit d'un grand éclat de rire en s'appliquant des claques sur les genoux.

— Patron ?

— Hein !

— Avec votre permission je voudrais me rendre à la ville.

— Pourquoi ?

— Pour aller déposer mon argent à la banque !

— Déposer votre argent à la banque! hurla le paysan en s'esclaffant derechef.

Séraphin courut s'habiller et fut prêt en un tournemain. Lorsqu'il parut endimanché dans la cuisine, Lambrechts et sa femme bayaient encore d'émotion, tandis que le deuxième valet et la servante l'attendaient pour l'admirer comme s'il était devenu subitement un phénomène.

Cependant l'heureux coquin commençait à se faire à son bonheur inouï, si imprévu. Ses candides yeux bleus brasillaient dans sa figure écarlate gonflée à éclater.

— Connaissiez-vous ce cousin d'Amérique ? demanda le fermier.

— Comme ça... Hum! Depuis le temps qu'il avait quitté le pays...

— Saviez-vous qu'il était riche ?

— Parole, j'en savais rien!

— Bon Dieu de bon Dieu! hurla la fermière en levant les bras au ciel.

— Faites voir cette belle galette, reprit le fermier.

Séraphin retira les billets de ses poches pour les déposer d'une main tremblante sur le guéridon.

— Nom de D...! jura Lambrechts.

Brusquement la fermière fondit en larmes.

Son mari interloqué l'apostropha :

— Eh bien, qu'est-ce qui vous prend?

— C'est plus fort que moi, ça m'a fichu un coup au cœur, hoqueta la femme. Mon Dieu, tant d'argent! Voyons Séraphin, mangez un morceau avant de partir, ajouta-t-elle plus calme.

— Je ne pourrais pas, patronne, je ne me sens pas dans mon assiette, avoua le jeune homme.

— Pour l'amour de Dieu, faites bien attention, mon garçon. Si vous alliez perdre ce bel argent? l'adjura-t-elle.

— Pas si bête! Je vais l'envelopper dans mon mouchoir, répliqua Séraphin.

Au village, lorsqu'il passa dans la grand'rue, les curieux déjà informés de sa bonne fortune l'attendaient sur le seuil des portes.

— C'est vrai ce qu'on dit, lui demanda Vertriest, le peintre en bâtiment, qui s'apprêtait à sortir.

— Parbleu! répondit Séraphin d'un ton triomphant.

— Moi aussi, je me rends à la ville, je t'accompagne.

— Bon.

Trois maisons plus loin surgit Daenens, le sabotier.

— Alors, c'est bien vrai ?

— Pour sûr!

Daenens rentra précipitamment chez lui sans rien ajouter et, quelques minutes plus tard, rejoignit Séraphin sur la route. Entre temps, deux autres gaillards, Saeymink, le forgeron, et Sies Note, un vaurien du bourg, l'avaient devancé. Ainsi ils arrivèrent ensemble à la gare.

— Et vous m'accompagnez tous les quatre? demanda le valet d'écurie.

— Oui, répondirent-ils à la fois.

— Je vous offre le chemin de fer, dit Séraphin en se dirigeant vers le guichet.

— Je regrette, mon ami, mais je ne peux pas vous faire la monnaie, déclara l'employé lorsqu'il lui tendit un billet de mille francs.

— Qu'à cela ne tienne, fit Vertriest en poussant l'autre du code. Je paierai pour toi, tu me rembourseras tout à l'heure.

Arrivés à la ville, les cinq villageois atermoyèrent avant de prendre le chemin de la banque. Remis à présent de la violente secousse qui l'avait empêché de manger à la ferme, Séraphin se sentit tout à coup affamé.

— Est-ce que vous avez déjeuné, vous autres? demanda-t-il à ses compagnons.

Ceux-ci se regardèrent avec méfiance et hésitèrent avant de répondre :

— Non, confessa Vertriest.

— Moi non plus, continua Saeymink.

Evidemment, pas plus que leurs camarades, Daenens et Sies Note n'avaient pris le temps de déjeuner. Aussitôt Séraphin les invita à le suivre au restaurant. Mais Vertriest objecta :

— Si nous allions d'abord boire un porto au Bodéga ?

Le Bodéga était tout juste en face de la gare. Ils entrèrent dans le café de luxe et le peintre en bâtiment commanda :

— Quatre portos blancs!

— Quatre portos blancs, répéta une voix à la cantonade et un garçon les servit sur un tonneau posé d'aplomb.

Jamais Séraphin n'avait goûté quelque chose d'aussi délicieux.

— Dieu que c'est bon! Et sucré! On dirait du sirop! ça se boit comme du petit lait!

D'un trait il avait bu son verre ; tout de suite après il ordonna de renouveler les consommations.

— Ah! Ah!... c'est bon d'être riche, hein, Séraphin ? Si j'étais à ta place je ne démarrerais plus d'ici, s'écria Sies Note avec transport.

— Nous ne sommes pas pressés, n'est-ce pas, Séraphin ? allégua Saeymink en lui appliquant une claque sur le genou.

— Je voudrais fumer un cigare, répartit son ami.

Vertriest fit un signe au garçon qui aussitôt apporta une caisse de cigares de prix.

— Ils sont bons, demanda le légataire, les yeux brillants, déjà allumés par le vin.

— Excellents, ce sont les meilleurs de l'établissement, assura le serveur.

Le deuxième verre était vidé. Séraphin aussi alléché que ses amis, commanda une troisième tournée.

— Allons, buvez, après nous irons déjeuner, dit-il.

Puis, se tournant vers Vertriest, il lui demanda d'un ton confidentiel :

— Est-ce qu'on me changerait mon gros billet ici ?

— Ici ? Dix, s'il le faut!

Effectivement, le garçon accepta le billet de mille francs, remit en échange, outre quelques grands jetons de nickel, un tas de petites coupures et reçut, avec reconnaissance, les dix francs de pourboire que Séraphin lui allongea.

Dans le restaurant, où les cinq compagnons pénétrèrent ensuite, se trompant sur leur mine, le maître d'hôtel les accueillit fraîchement, en fronçant le sourcil :

— Est-ce que, par hasard, vous ne vous êtes pas trompés de porte ?

— Est-ce qu'on paie d'avance ici ? répliqua Séraphin en sortant de sa poche une poignée de billets bleus.

L'autre se courba en deux et conduisit les villageois à une table placée dans une encoignure. Quelques clients chuchotèrent et sourirent en les voyant.

— Qu'est-ce qu'on peut servir à ces Messieurs? demanda poliment l'homme en habit noir en se penchant au-dessus de la table, les mains appuyées sur la nappe.

Embarrassés, ils se regardèrent dubitativement. Choisir des plats, établir un menu : ce n'était guère leur affaire! Pour couper court à leur hésitation, le maître d'hôtel leur demanda

carte blanche et leur promit des merveilles. Aussitôt ils acquiescèrent. Puis l'habile serviteur leur présenta la carte des vins avec le sourire :

Sortant enfin de son mutisme, Daenens s'écria soudain :

— Du champagne, je veux boire du champagne !

— Va pour le champagne, applaudit Séraphin, je n'en ai jamais bu !

— Moi bien, souvent, fit Vertriest d'un ton fanfaron.

— Je n'en ai bu qu'une fois, lorsque le baron a fêté sa nomination de bourgmestre, déclara Sacymink.

Sies Note, lui aussi, connaissait le goût du champagne pour en avoir tâté une seule et unique fois, mais Daenens n'avait jamais connu pareil bonheur.

Le maître d'hôtel partit donner ses ordres. Un garçon vint dresser le couvert et bientôt après servit le potage, copieusement.

— Dieu, quelle bonne soupe ! s'exclama Séraphin en la humant.

Les cinq amis engouffraient bruyamment leur potage : on l'entendait gargouiller dans leur estomac.

La chaleur aidant, leurs yeux dilatés ressortaient de leurs faces cramoisies. Ils jouissaient de ripailler à leur aise loin des regards indiscrets des autres clients, dans leur petit coin retiré.

Le maître d'hôtel, toujours souriant, revint chargé de deux grandes bouteilles coiffées d'or ; il en déboucha une et remplit les verres d'une mousse liquide et pétillante.

— Eh bien, Séraphin, qu'en dis-tu, demanda Vertriest en clignant de l'œil.

— Oh ! Oh ! j'ignorais jusqu'à l'existence de cette merveille !

Au potage succéda un plat de poisson dont ils reçurent chacun un grand morceau englué dans une épaisse sauce jaune.

— Ça fond entre les dents, bredouilla Sies Note, la bouche pleine.

La première bouteille de champagne était vide, la deuxième le fut bientôt.

— Ce poisson donne soif ! constata Sacymink en riant.

Le garçon apporta le rôti. Le maître d'hôtel le suivait, chargé cette fois d'une bouteille poudreuse couchée dans un petit panier d'osier qu'il portait comme le Saint-Sacrement.

— Goûtez-moi ça, vous m'en direz des nouvelles ! dit-il après avoir débouché le flacon avec soin et versé lentement le vin dans de grands verres.

Les amis trinquèrent et burent d'un trait, puis, brusquement, ils éclatèrent de rire. Malgré eux, ils devaient extérioriser leur profond bien-être. Ils pouffaient comme des enfants incapables de refréner leur allégresse. On eût dit que le maître d'hôtel leur avait joué une bonne farce qui les émerveillait. Ils réclamèrent une deuxième bouteille de ce nectar. Puis, ils burent et mangèrent encore toutes sortes de bonnes choses inconnues.

Entre temps, le restaurant s'était vidé petit à petit sans qu'ils s'en aperçussent et enfin ils se trouvèrent seuls dans la vaste salle, fumant de grand cigares et sirotant des liqueurs.

Pendant le repas, une ou deux fois, à tour de rôle, ils s'étaient levés, avaient été conduits par le maître d'hôtel à certain petit endroit isolé puis ramenés à leur place avec sollicitude. Le soir était tombé, on avait déjà allumé quelques lampes électriques et, au dehors, la rue semblait plongée dans l'obscurité.

Tout à coup, Séraphin sursauta.

— Tonnerre... et moi qui oubliais la banque... pourvu qu'elle soit encore ouverte, partons vite, dit-il inquiet.

— Bon, on y va, répondit Vertriest en réclamant la note.

— Veux-tu payer ? demanda Séraphin en lui tendant une poignée de coupures.

Vertriest régla l'addition et le maître d'hôtel se confondit en remerciements.

Le peintre fit le geste de rendre la monnaie à Séraphin, mais celui-ci le retint.

— Garde ça pour acquitter nos prochaines dépenses.

Ils sortirent. Aussitôt la fraîcheur du crépuscule printanier les saisit et les ravigotèrent. Daenens et Sacymink se mirent à éternuer violemment.

Heureusement la banque n'était pas loin, mais hélas ! ils arrivèrent trop tard, sa lourde porte était déjà fermée.

— Je m'en doutais, dit Vertriest, nous serons obligés de revenir demain.

— Demain ! s'alarma Séraphin. Comment allons-nous faire pour rentrer ?

— Bah ! nous coucherons ici ce soir, articula Sacymink.

— Oui, mais j'ai peur tout seul dans cette grande ville. Qui reste avec moi ?

— Nous, s'écrièrent-ils d'une seule voix.

— Suivez-moi, ajouta Vertriest, on va s'amuser !

Après avoir parcouru quelques ruelles obscures, il les entraîna dans une maison de belle apparence dont la porte était entre-bâillée. Au fond du corridor, il ouvrit une deuxième porte vitrée dissimulée derrière un rideau rouge, et brusquement les cinq hommes se trouvèrent dans une grande pièce, aux murs tapissés de papier acajou et décorés de nombreuses glaces miroitantes, où ils aperçurent deux jeunes femmes décolletées, fort élégantes, qui jouaient aux cartes en fumant des cigarettes, assises à une petite table, tandis qu'une personne d'âge mûr, habillée de noir, un trousseau de clés suspendu à la ceinture, se tenait debout derrière un buffet-comptoir. Aussitôt un timbre électrique vibra et subitement, comme surgissant d'une boîte à surprises, trois autres jeunes femmes apparurent en toilette de soirée : l'une en rose, une deuxième en jaune et la troisième en vert d'eau, qui accueillirent les visiteurs avec des cris de joie.

*
* *

Ce qui se passa ensuite demeura toujours obscur dans la mémoire troublée de Séraphin.

N'avait-il pas derechef régalé généreusement ses amis avec du champagne qu'ils avaient bu avec les femmes dans un boudoir faiblement éclairé, à côté du grand salon rouge? N'avait-il pas, dans un accès de folle gaieté dansé, chanté, et chahuté avec eux ? Debout sur une table, n'avait-il pas distribué à la volée, comme un jeu de cartes, tous ses billets de banque aux mains avides tendues vers lui ? Et enfin, n'avait-il pas mélangé au charbon dont il avait jeté de grandes pelletées dans le feu, ses derniers écus, qu'au risque de se brûler les doigts, les femmes avaient retirés des flammes en poussant des cris aigus ?

Il se le demandait en vain, son souvenir rebelle refusant de l'éclairer. Comment aussi s'était-il brusquement endormi et pourquoi se réveillait-il maintenant, non dans un lit, mais sur un banc de bois dans une humide salle d'attente de gare où ses camarades de débauche étaient étendus autour de lui ?

Il se frotta les yeux et regarda la pendule ; elle marquait cinq heures un quart.

Sa tête lui faisait un mal atroce et des spasmes douloureux tenaillaient son estomac. Machinalement il fouilla ses poches et n'y trouva plus que deux cigares brisés. Qu'avait-il fait de son argent ? L'avait-il déposé à la banque ? Au moment où il se posait cette question, Vertriest se réveilla en gémissant ; aussitôt il l'interpella :

— Je ne trouve plus mon argent. Sais-tu si je l'ai déposé à la banque ?

Le peintre se dressa sur son séant en bâillant :

— Mon vieux, tu m'en demandes trop. Tout ce que je sais, c'est que hier nous avons bu fameusement.

Lorsqu'ils se réveillèrent quelques instants plus tard, Saeymink, Daenens et Sies Note se déclarèrent, à leur tour, incapables de renseigner leur ami. C'était étrange, mais ils avaient tout oublié ! L'argent de Séraphin ? C'était bien le cadet de leurs soucis : prendre le premier train du matin pour rentrer chez eux leur importait beaucoup plus.

— Je n'ai plus le sou, il faudra que l'un de vous paie pour moi, dit Séraphin.

— Ça va, répondit Vertriest en tâtant ses poches par manière d'acquit. Je vais prendre les billets.

Péniblement ses compagnons se levèrent et lui emboîtèrent le pas.

*
* *

Lorsque, vers huit heures, Séraphin revint tout seul à la ferme, ses maîtres l'attendaient à l'entrée de la cour.

— Eh bien, vous vous êtes payé la cuite, hein ! s'écria le fermier avec un grand éclat de rire.

— Ah ! peut-être bien ! avoua le valet, tête basse.

— Avez-vous au moins déposé votre argent à la banque ? demanda la femme avec humeur.

— Bien sûr, répliqua-t-il comme si on lui posait une question oiseuse.

— Et qu'allez-vous faire à présent, vous laisser vivre ? goguenarda le paysan.

— Ma foi non, je vais continuer à travailler !

— Bravo, voilà ce qui s'appelle parler, s'exclamèrent joyeusement les époux.

— Venez boire une tasse de café avant de vous remettre à la besogne.

Séraphin entra dans la cuisine, vida coup sur coup deux grands bols de café brûlant. Après, il s'empressa de changer de vêtements, attela ses chevaux à la charrue et partit aux champs.

Il épandit le fumier qu'il avait charrié la veille et creusa de longs sillons bien droits dans la terre grasse qui brillait comme de l'or brun dans l'atmosphère vaporeuse du matin printanier.

Quelques pigeons voletèrent autour de lui et,

par intervalles, becquetèrent les vers que le soc découvrait, tandis que là-bas, dans la cour, le beau coq de la ferme claironnait son vibrant cocorico.

Que s'était-il passé hier et de quoi aujourd'hui était-il fait ? Etait-ce un rêve ou une réalité ? Etait-ce vrai qu'un Monsieur lui avait apporté dix mille francs et qu'il les avait gaspillés à la ville en compagnie de quatre villageois ? Cela paraissait irréel, un invraisemblable cauchemar. Et le plus singulier de tout, il n'éprouvait aucun regret ; au contraire, il se sentait comme soulagé, délivré d'un poids qui l'oppressait.

Il travailla activement pendant toute la matinée, savoura son repas de midi à côté des autres domestiques qui, jaloux de sa bonne fortune, s'amusèrent à le tourmenter. Puis il reprit le collier jusqu'au soir.

Il n'avait plus qu'une aspiration : dormir tout son saoûl comme un bienheureux pour rattraper sa nuit blanche.

En vérité, on eût dit que rien ne s'était passé.

CYRIEL BUYSSE.

Traduit du flamand par PIERRE MAES.

A PROPOS DE L'ANSCHLUSS

VUES SUR L'ESPRIT DE LA POLITIQUE ALLEMANDE IL Y A SOIXANTE-CINQ ANS ET AUJOURD'HUI.

Il y a plus d'un demi-siècle un écrivain justement apprécié de son temps, M. Emile Seinguerlet, publiait, dans la *Revue Germanique* du 1er décembre 1865, sur les Institutions unitaires de l'Allemagne, un article qui ne reçut peut-être pas alors toute l'attention qu'il méritait, mais qui n'en était pas moins singulièrement instructif, en dépit et en raison même sans doute de la dose assez accentuée d'illusions qui s'y trouve mêlée à une connaissance indiscutable, approfondie même, des choses et des gens d'Outre-Rhin. Nous n'entreprendrons pas de résumer ici cette savante étude qui examine successivement le développement historique, l'organisation intérieure de la Constitution fédérale adoptée à Vienne à la fin de 1819 sous l'influence de la Sainte-Alliance. Un troisième chapitre en deux sections traite d'abord de l'unification commerciale de l'Allemagne entreprise par la Prusse, puis des transformations administratives, sociales et politiques dans la Confédération sous l'influence du Zollverein. Dans la quatrième et dernière division, l'auteur envisage l'avenir des réformes qu'appelle la Constitution de l'Allemagne, ou plutôt du *Bund* allemand, comme A. Sorel n'aurait pas manqué de le faire remarquer.

« Avec les vastes décombres dont la chute de Napoléon avait recouvert le sol, on reconstruisit à la hâte un édifice européen... » Notons, en passant, que Napoléon avait préparé l'unité allemande en provoquant l'écroulement de l'Empire romain, de la nation germanique et en jetant bas, d'un seul coup, trois cents principicules de ce saint Empire.

La Constitution germanique ne fut, en 1819, qu'un ouvrage de circonstance, incomplet et confus.

Le 30 mai 1851, après les troubles de 1848-1850, intervint la restauration de la Diète, mais là encore, nous ne rencontrons qu'un expédient provisoire. Par note en date du 10 juillet 1862, adressée au gouvernement prussien, l'Autriche demanda à être reçue dans le Zollverein, en 1868, à l'expiration du traité de commerce signé le 2 août 1862 (après dix-huit mois de négociations), entre la France et l'Union fondée en 1818 par la Prusse et qui s'était graduellement développée ainsi que le prouvèrent les congrès commerciaux, Handelstage, réunis, le premier en mai 1861 à Heidelberg, le second en 1862, à Munich.

Comme elle l'avait fait déjà en 1862 dans des circonstances semblables, la Prusse déclara se retirer de l'Union à partir du 31 décembre 1865.

Dans sa conclusion, l'auteur insiste, avec raison, sur le problème de l'unité, dont la nécessité alors latente encore, n'en avait pas moins de profondes racines historiques en Allemagne.

« Les passions nationales assoupies se réveillèrent au bruit du canon de Solferino. Une association unitaire s'organisa légalement sous le titre de *Nationalverein*. Elle se recruta dans les rangs de l'ancien parti petit germanique et prit pour devise : *In libertate unitas*. La rapidité de ses progrès a prouvé la profondeur et la vitalité des racines jetées par l'idée d'unité. »

Evidemment, l'auteur est à cent lieues de soupçonner le conflit armé qui allait surgir huit mois à peine après la date de son article, pour aboutir à Sadowa (3 juillet 1866), défaite de l'Autriche-Hongrie et à Langensalza (29 juin), défaite de la Confédération de l'Allemagne du Sud

et du roi de Hanovre. Encore moins pouvait-il prévoir la politique de Bismarck, soutenu par le roi Guillaume de Prusse, politique de coordination des forces allemandes tendant à l'unité, devant recevoir son couronnement à Versailles, le 18 janvier 1871. Cependant, plus d'un contemporain ne s'y est pas trompé, entre autres le maréchal Niel, Ministre de la Guerre Sadowa et Langensalza, comme l'affaire des Duchés, deux ans plus tôt, annonçaient ou faisaient présager Sedan.

Au milieu de tous les développements et considérations qu'un tel sujet comporte, un passage m'a paru présenter, entre tous, un singulier intérêt d'actualité, avec une signification, une portée peut-être non prévue par l'auteur. Le voici :

« Grâce à l'étendue de son territoire, au nombre et à l'intelligence de ses habitants, à la force productive du pays à son heureuse situation financière, la Prusse a pris une position prépondérante dans l'Union douanière. Mais la supériorité qu'elle exerce sur le terrain des intérêts matériels a excité la jalousie des autres Etats. On ne s'explique guère ce sentiment. La constitution du Zollverein présentant aux *membres des garanties absolues d'indépendance*. Elle reconnaît, comme nous l'avons dit, à chaque Etat, si petit qu'il soit, à l'exemple de la Constitution fédérale, le droit de *liberum veto*, autrement dit le droit souverain de négation. Ce droit, ou, pour mieux dire, cet abus doit disparaître : il compromet l'existence de l'Union. Il est évident qu'une association dans laquelle chaque intérêt particulier peut triompher des intérêts généraux ne saurait subsister longtemps. En fait comme en droit, les Etats du Zollverein ne devraient être entre eux que *dans le rapport des provinces d'un même Empire*.

« Il importe qu'on diminue les *prétendus droits des couronnes*, qu'on accorde aux populations voix au chapitre. Jusqu'à présent leur concours n'a été qu'illusoire, etc... »

Ces aperçus se passent, semble-t-il, de commentaires.

Nous nous permettons de les dédier, tels quels, aux membres distingués de la Minorité dans le récent Avis consultatif rendu par la Cour de Justice Internationale de La Haye.

Les membres de phrase soulignés l'ont été par moi ; non par le collaborateur de la *Revue Germanique*, mais par celui qui tente ici d'analyser son article.

M. Seinguerlet qui, sans doute, par la fréquentation de Hegel et de sa *Phénoménologie de l'Esprit*, s'était entraîné à concilier les contradictoires dans l'Absolu, n'hésite pas à déclarer, d'une part, que le Zollverein présente aux membres des garanties absolues d'indépendance, de l'autre, que les Etats compris dans l'Union ne devraient être entre eux que dans le rapport des provinces d'un même empire.

Nous ne pouvons que laisser au lecteur le soin de juger, à la lumière des événements, la valeur de telles appréciations, de telles affirmations.

Au début de ce bref aperçu nous avons pris la liberté d'insinuer que, par endroits, l'écrit de M. Seinguerlet témoignait d'une certaine dose d'illusion. En voici un exemple tiré de la conclusion :

« Dans l'intérêt du mouvement européen, il serait à désirer que le peuple allemand parvint à une Constitution définitive et unitaire. Le jour où il transportera dans la vie publique les qualités qui le distinguent dans les sciences, les arts, et les rapports sociaux, la liberté et la moralité célébreront une éclatante victoire en Europe. A l'absolutisme, rêvant sans cesse des agrandissements de territoires, succèdera l'ère pacifique des libertés publiques basées sur la solidarité des nations ».

Pour être juste envers l'auteur, il est nécessaire de noter qu'un peu plus haut il avait expliqué sa pensée dans les termes suivants :

« Un parti républicain solidement constitué n'existe pas encore au-delà du Rhin. Il faut tout dire, le peuple allemand, pris dans son ensemble, n'a pas saisi la portée de la question de son avenir. Il a moins de confiance en lui-même qu'il n'en a dans ses gouvernements. Il ne s'est pas encore familiarisé avec cette pensée qu'il ne doit espérer son salut que de la spontanéité, de l'énergie et de la constance de ses propres efforts. Les Allemands ont peine à secouer l'engourdissement où les a plongés l'absolutisme des derniers siècles. Victimes volontaires d'une méfiance mutuelle de leur force, ils vivent sous l'empire d'une méprise monarchique, d'une hallucination politique qu'ils ont caractérisée eux-mêmes par le mot *Vertrauens Dusel*. »

Pour notre part, s'il nous est permis de formuler à notre tour une modeste opinion en face d'un problème si vaste, si ardu, si complexe, avouons que les résultats du plébiscite du 9 août dernier nous semblent encourageants, propres à justifier un certain optimisme. Si ces résultats se consolident, s'affirment de plus en plus, comme MM. Bruning et Curtius se plaisent à l'annoncer, l'espoir énoncé, prématurément,

sans doute, voici près de soixante-dix ans par M. Seinguerlet, finira par devenir une réalité heureuse et féconde.

Pour cela, une condition est indispensable : que le peuple allemand renonce définitivement à ce qui a été son dogme fondamental, l'inspiration de sa politique extérieure pendant tout le XIXe siècle et le début du XXe. *Macht macht Recht*, soit par un jeu de mots intraduisible en français, la Force fait le Droit. Ce dogme, n'en déplaise à M. André Thérive, Schopenhauer le proclamait déjà il y a un siècle, dans le *Fondement de la morale*. Plus près de nous, *Macht, macht Recht*, c'était l'axiome gravé au cœur de chaque Feldgrau, de tous les soldats du Reich qui, d'un seul élan, se lancèrent aux premiers jours d'août 1914 : *Nach Paris!* après que l'Empereur-Roi, en vertu de ses pouvoirs autocratiques, eût déclaré la guerre à la Russie, à la France, à la Belgique. Tous, sauf exception infinitésimale, gouvernants et gouvernés étaient entraînés par le rêve de recommencer en grand 1870, rêve qui, ne nous le dissimulons pas, fut sur le point de se transformer en réalité.

Pour notre part, nous sommes de ceux qui nourrissent l'espoir que tout n'aura pas été perdu dans cette terrible guerre, et que les effroyables sacrifices par elle exigés, n'auront pas été accomplis en vain. L'idée de justice, à côté de celle de liberté, aura été redressée dans la conscience de l'humanité. Il a été démontré aux yeux du monde que la force ne fait pas le droit, mais doit rester au service du droit. C'est l'idéal que nous a laissé la guerre sous l'image de Thémis.

En ce sens, M. Seinguerlet, s'il revenait parmi nous, pourrait répéter avec raison : « Le jour où le peuple allemand transportera dans la vie publique, — disons dans la vie politique nationale et internationale, — les qualités qui le distinguent dans les sciences, les arts et les rapports sociaux, la liberté et la moralité célébreront une éclatante victoire en Europe. »

Tel est, déclarons-le sans hésiter, en terminant, notre vœu le plus cher, vœu, à coup sûr, partagé par le plus grand nombre de nos compatriotes.

Nous n'avons pas l'honneur de connaître personnellement M. André-François Poncet, notre nouvel Ambassadeur à Berlin. Mais nous ne pensons pas nous avancer outre mesure en émettant l'avis que son sentiment personnel ne doit pas s'écarter beaucoup d'une telle manière de voir.

Quant aux conséquences politiques d'une union douanière sous quelque forme que ce soit, l'histoire est là pour démontrer qu'elles ne sont guère compatibles avec le maintien de l'Indépendance, surtout s'il s'agit d'un Etat faible, réduit en territoire en présence d'un Etat puissant et très vaste relativement à l'autre. Le Grand Duché de Luxembourg, par exemple, n'est resté lui-même qu'en sortant du Zollverein, en 1919, pour entrer en union, avec sa voisine, la Belgique, au domaine Continental beaucoup plus limité.

ED. CLAVERY.
Ministre plénipotentiaire.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA CRISE DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

Jamais la diplomatie n'a été plus active. On ne se contente pas d'échanger des notes, des télégrammes, des négociateurs. Les ministres courent le monde, traversent les mers, multiplient les contacts personnels et les conversations privées selon les lois de la diplomatie nouvelle et... publique. Puis, les agences répandent par le monde de pompeuses dépêches célébrant la cordialité et la franchise de ces échanges de vue. D'autre part, les grands financiers, les « experts », auxiliaires plus ou moins occultes de toute politique économique et financière, vont de Genève ou de Bâle à Londres, de Londres à Paris, de Paris à Berlin, et de Berlin à Washington. Non, en vérité, la diplomatie n'a jamais été plus active, mais... elle n'a jamais été plus impuissante.

Les événements se précipitent avec une logique implacable et les gouvernements, soumis toujours en fin de compte à une opinion de plus en plus inquiète, ont l'air de plus en plus incapables de les dominer et peut-être de les comprendre.

Mais, de toutes ces manifestations d'impuissance, la plus grave peut-être est celle dont la Société des Nations vient de donner le spectacle.

C'est en vain qu'on cherche à masquer l'échec qu'elle vient de subir à l'occasion du conflit

sino-japonais. On nous dit : « Si elle n'a pas pu donner une solution au différend, elle a du moins empêché la guerre ». La vérité, c'est que la guerre « légale », si tant est que depuis le pacte Briand-Kellogg la guerre puisse encore être légale, la guerre caractérisée n'est pas officiellement déclarée parce qu'elle n'est pas possible, parce que la Chine anarchique est incapable de la faire ; mais l'état de trouble subsiste en Extrême-Orient, on s'y bat, on s'y tue, et voici qu'en ne retirant pas ses troupes le Japon apparaît comme le gardien de l'ordre.

Ne soyons pas trop sévère. Ne parlons pas de comédie à propos du dernier acte de cette longue session du Conseil. Il était juste qu'on rendît hommage à M. Briand, qui n'a pas hésité à risquer de compromettre son prestige en allant lui-même défendre son œuvre à Genève, et qui a déployé un effort de conciliation désespéré pour essayer de convaincre des adversaires inconciliables, mais le compte rendu ironique et laconique que le correspondant de la *Chicago-Tribune* donne de cette séance n'en demeure pas moins le plus exact :

« Le Conseil, télégraphiait-il, s'est livré à une débauche de tendresse (*love feast*), louant les qualités de M. Briand comme président, jetant de généreux bouquets aux Etats-Unis pour leur coopération et affirmant que la Ligue a gagné en crédit du fait que les événements de Mandchourie n'ont pas abouti à une guerre véritable pendant les délibérations du Conseil. Ensuite celui-ci s'est ajourné, laissant les affaires de Mandchourie se débrouiller toutes seules. »

L'ironie est un peu lourde sous la plume d'un journaliste américain, mais elle porte.

Il faut dire que la question n'était pas facile à débrouiller. Il est incontestable que le gouvernement de Tokio a agi avec une certaine brutalité, mais il semble qu'il y ait été contraint par une opinion publique exaspérée par les éternels atermoiements de la Chine et par les actes d'hostilité auxquels ses nationaux établis en Mandchourie étaient en but. Les Chinois (ceux du gouvernement de Nankin), prétendent que l'unique cause de ces actes d'hostilité est la présence de troupes japonaises sur le territoire chinois — présence autorisée par les traités ; — les Japonais répondent, qu'à n'en pas douter, le retrait des troupes serait le signal d'un massacre général des Japonais et peut-être des autres étrangers, puis de la destruction du chemin de fer. Il y a là une question non seulement de fait, mais d'interprétation psychologique que seule une longue et minutieuse enquête, eût pu trancher. La Société des Nations eût-elle pu l'entreprendre ?

Toujours est-il que l'anarchie est telle en Chine, qu'il est à peu près impossible de savoir jusqu'à quel point le gouvernement est impuissant à réprimer les troubles anti-japonais et jusqu'à quel point il en est complice.

« Existe-t-il dans les circonstances actuelles, écrivait le *Times* d'autres gardiens de la paix capables de maintenir l'ordre en Mandchourie que ceux fournis par le Japon ? Est-il possible de concilier la demande de la Société, touchant le retrait de l'armée japonaise, avec le maintien, dans ces régions, de quelques éléments de cette armée en vue d'assurer la protection des existences menacées et des intérêts légitimes ? Ou bien le représentant de la Chine à Genève est-il en mesure de garantir que les autorités chinoises sur place disposeront des moyens de maintenir l'ordre ? Il n'est peut-être pas inopportun de rappeler que, dans une région beaucoup moins éloignée de Nankin, le gouvernement chinois s'est montré jusqu'ici complètement incapable de traduire en justice les assassins d'un sujet anglais, M. Thorburn, ou de donner aucune satisfaction au gouvernement britannique, malgré des représentations diplomatiques répétées. Le gouvernement japonais a de nombreux griefs à faire valoir contre le gouvernement chinois, et jusqu'ici il lui a été impossible d'en obtenir le redressement. C'est une question de justice aussi bien que de paix, et il se peut fort bien que, lors des premiers débats à Genève, les droits de la justice aient été perdus de vue jusqu'à un certain point dans le désir sincère de conjurer le danger d'une guerre. »

Le grand journal anglais touche aussi du doigt la plaie qui envenime la vie de toute la Société des Nations et, en général, des organismes internationaux qu'on a créés pour empêcher la guerre. Ils n'ont ni le courage, ni la force de trancher les différends au nom de la justice ; ils mettent toute leur subtilité à ménager tous les partis, confondent les éléments politiques et les éléments juridiques d'un problème — on l'a vu dans l'affaire du traité austro-allemand — et donnent une telle impression de lenteur, de timidité, que les peuples perdent peu à peu la confiance qu'ils pouvaient avoir en eux. Le Conseil a fait incontestablement tous ses efforts pour donner au conflit une solution pacifique et M. Briand surtout a usé de toute son autorité, de toute sa puissance de séduction ; mais, n'a-t-il pas agi à contresens ?

Alors qu'en intervenant promptement en septembre on aurait peut-être pu imposer à la Chine un peu plus de décision et de bonne volonté, et au Japon un peu plus de patience, on a préféré attendre et laisser les événements se développer. En octobre, on se décida à agir, mais comment ? On imagina d'inviter les Etats-Unis à venir siéger à la table. Le précédent est dangereux, car il n'y a désormais aucune raison de ne pas inviter les Soviets quand on aura à évoquer une question qui les intéresse. De plus, l'intervention des Etats-Unis devait nécessairement inquiéter et froisser le Japon. Aurait-on songé à l'intimider ? Enfin, ne sachant plus que faire, ayant vainement supplié les deux parties de s'entendre, le Conseil a voté une résolution qui « est pratiquement inefficace, dit très justement M. Pierre Bernus dans le *Journal des Débats* et dont la valeur morale est elle-même très faible dans les circonstances où elle a été adoptée ».

Là-dessus, un télégramme officieux, daté de Genève, a déclaré que « la S.D.N. a fait tout son devoir et pris toutes ses responsabilités. » Autant avouer tout de suite que, malgré sa bonne volonté, elle est incapable d'empêcher un conflit international sérieux.

Ce n'est même pas le Conseil qui a éclairé l'opinion sur la nature du conflit, et l'une des conséquences indirectes de cette affaire a été de montrer combien la définition de l'agresseur, définition à laquelle toute assistance doit être suspendue, est difficile. Au début, toutes les apparences étaient contre le Japon qui avait occupé des villes chinoises, saisi des petits navires, actes d'hostilité caractérisés. Il a fallu plusieurs semaines pour s'apercevoir qu'il y avait à l'origine une habile machination chinoise : provoquer les Japonais, les mettre, par des attentats contre les personnes et les biens, dans la nécessité d'intervenir immédiatement, puis les faire comparaître devant le tribunal de la Société des Nations et faire condamner en même temps que le gouvernement de Tokio tous les traités dits « inégaux » qui garantissent les personnes et les biens des étrangers établis en Chine, en attendant qu'un gouvernement choisi soit assez solide et assez juste pour le garantir lui-même. Dans cette occurrence, quel était le véritable agresseur ? La Société des Nations n'a même pas essayé de le dire.

Et le plus grave, c'est que cet échec est moins dû à la nature particulière du conflit sino-japonais ou à des erreurs de tactique qu'à des causes profondes. La Société des Nations n'aurait pu organiser définitivement la sécurité et la paix que si toutes les grandes nations au moins en avaient fait partie et si elles avaient voulu abandonner entre ses mains une partie de leur souveraineté, de façon à en faire une sorte de super-Etat ayant un prestige moral analogue à celui dont le Saint-Siège jouissait au XIIe siècle et qui, s'il ne disposait pas de moyens de sanctions propres à sa puissance, eut du moins le droit d'armer le bras séculier.

A défaut d'une construction aussi ambitieuse, le fameux protocole de M. Herriot, organisant l'arbitrage obligatoire, aurait pu donner un minimum de sécurité aux peuples et fonder la confiance dans la Société des Nations. Il a été enterré et depuis lors la pompeuse machine de Genève n'est plus qu'une sorte d'Académie de droit international qui exprime l'horreur que les peuples ont pour la guerre et l'espérance qu'ils ont de la voir réellement supprimée. C'est quelque chose ; c'est peu de chose quand de grands intérêts sont en jeu, quand de violentes passions nationales sont déchaînées.

*
* *

Les voyages de M. Laval à Berlin et Washington, de M. Brüning à Paris, de M. Grandi à Berlin, montrent également que la Société des Nations n'a plus, ou n'a pas encore le grand rôle que ses fondateurs lui assignaient.

Dans ses voyages, M. Grandi n'a sans doute en vue que les intérêts ou l'amour-propre italiens ; il s'agit, avant tout, de ne pas laisser la France prendre une place prépondérante dans les négociations internationales ; mais les rencontres Laval-Brüning et Laval-Hoover avaient un intérêt plus général. Il s'agit d'enrayer une crise économique et financière sans précédent et qui fait des victimes dans le monde entier. S'il était un organisme désigné pour prendre la direction de cette entreprise de sauvetage, c'était assurément la Société des Nations. Pourquoi a-t-on préféré les négociations directes si ce n'est parce que tous les gouvernements intéressés n'ont pas eu confiance dans la rapidité d'action de la S.D.N. ni dans son autorité ?

Cette éclipse — espérons que ce n'est qu'une éclipse — est très fâcheuse, mais ce n'est pas en la niant qu'on arrivera à y remédier ; c'est en changeant de méthode. Tout le monde reconnaît que l'appareil bureaucratique de la S.D.N. est trop lourd, et son appareil oratoire trop pompeux. La dernière session de l'assemblée a

été une déception générale ; la dernière session du Conseil, l'enregistrement d'un échec. Il est temps de procéder à un redressement si on ne veut pas que la plus grande espérance qu'on ait fait luire aux yeux des peuples s'évanouisse en fumée.

Il convient d'ajouter d'ailleurs que, jusqu'à présent, les négociations directes n'ont pas donné de résultats plus positifs, du moins jusqu'à présent. Ce qui a valu à M. Pierre Laval de grands et justes éloges, c'est qu'aussi bien à Berlin qu'à Washington, il n'a pas compromis la situation de la France par aucun engagement imprudent ; c'est qu'il a su se réserver, tout en faisant preuve de bonne volonté. C'était la seule tactique à adopter : il l'a pratiquée supérieurement, mais il n'a pas apporté une solution que, d'ailleurs, il n'avait pas promise.

Et, cependant, ces voyages n'ont pas été inutiles : celui de Washington a permis au Président du Conseil de préciser et de justifier la position de la France devant les problèmes internationaux et de dissiper pas mal de préjugés des dirigeants américains. Depuis les voyages de Washington et de Berlin, les données du problème économico-politique qu'il s'agit de résoudre sont nettement posées, c'est un résultat considérable. Maintenant, il s'agit de le résoudre. On en est encore à chercher la clef. Il est évident qu'une véritable entente franco-allemande éclaircirait singulièrement l'horizon. A Berlin, M. Pierre Laval a apporté la preuve de la bonne volonté de la France. M. Brüning, lui aussi, semble avoir montré une bonne volonté parallèle ; mais cette bonne volonté est-elle l'expression de la bonne volonté de l'Allemagne ? Hélas, il faut bien avouer qu'en élisant à chaque occasion des hitlériens, le corps électoral répond : non.

L. Dumont-Wilden.

UN MAITRE SUEDOIS A PARIS :

BERNARD OSTERMAN

Art suédois et art français ont, depuis de longues années, bonnes raisons pour se connaître et s'estimer. Au XVIIIe siècle, la liaison était assurée par le comte de Tessin, ambassadeur de Suède à Paris, qui, à son pays, révéla notre art charmant. Par réciprocité on faisait ici, fête à ses deux compatriotes, Lawreince et Roslin, qui étaient venus augmenter le nombre de nos petits maîtres si recherchés. Au XIXe siècle, Anders Zorn devait renouveler le pacte d'amitié et préparer la visite de maints de ses confrères scandinaves, décidés à compléter, non pas, peut-être, leur éducation déjà parfaite, mais la gamme de leur sensibilité. Tel est le cas de M. Bernhard Osterman dont les séjours à Paris nous valent une précieuse image du poète Albert Mérat, saisi au déclin de sa vie ; et du général Weygand, un portrait en pied, révélateur par le visage si expressif, du fin esprit et de la haute intelligence du modèle.

Si nous avons de bonnes raisons pour nous intéresser à ces figures, elles ne sont pourtant pas les plus essentielles des trente-cinq portraits réunis à la galerie Trotti. Le chef-d'œuvre de la série est assurément le portrait de l'*Evêque de Lund*. C'est une œuvre de musée, serrée, presqu'austère, qui décèle les habitudes d'un homme, l'empreinte de la fonction. Presque pas d'attributs religieux : seules notes claires de la toile, un mince rabat, une petite croix sur la poitrine. Le prélat est enveloppé dans une soutane noire haut boutonnée. Ni geste de circonstance, ni attitude cherchée, mais des mains, un visage d'un dessin très sûr et accordé avec un rendu de chair d'admirable qualité. Une telle toile nous rappelle les portraits de jeunesse de Bracquemond et de Legros, si serrés et sérieux, eux aussi.

Qu'un tel portraitiste ait été appelé à représenter *S. M. le roi de Suède* et le *Prince Royal*, rien de plus légitime. Pour le roi, il a vu, ici, l'homme autant que le souverain. Aucun apparat, rien ne différencie sa tenue de celle de ses plus notoires sujets. Le visage intelligent et distingué n'est pas en désaccord avec les volumes qu'une bibliothèque met à la portée de la main ; dans ce cabinet on réfléchit, on travaille et on lit.

Bien d'autres portraits d'hommes s'imposent encore au souvenir des personnes qui font connaissance avec l'œuvre d'Osterman. Parmi les plus énergiques, se trouvent ceux de l'explorateur *Gunnar Andersson* et du chambellan *Aug. Herlenius*. Très remarquables encore par ce qu'ils marquent de simplicité, de sérieux dans la fonction, sont ceux de *A. T. Gellerstedt* et *Harold Hildebrand*, hauts fonctionnaires suédois, le premier, surintendant des Edifices publics ; le second, conservateur en chef du Musée royal des antiquités de Stockholm. Enfin, un morceau parfait obtenant l'approbation générale des visiteurs, se présente le double portrait

qui réunit dans une action commune le peintre et son frère ; les expressions s'y avèrent d'une rare justesse.

Réalisations non moins heureuses du côté des femmes, au nombre desquelles comptent la *Reine d'Espagne* et la *Grande duchesse Marie Pavlovnia*. Mais l'intérêt se porte surtout sur la physionomie des pures suédoises qui présentent, généralement, des têtes de petit volume, fines et éclairées du plus piquant sourire. A ce type appartient justement la femme du peintre, représentée par deux fois : ici, couverte d'un manteau de fourrure et coiffée d'une fine toque, à peu près dans le costume des belles personnes peintes par Van Loo et autres maîtres des traînaux et des courses sur la glace ; là, avec une torsade de rubans bleus dans les cheveux blonds, et qui s'arrange à merveille avec son teint. Il est bien charmant aussi le portrait de *Madame Charlier* dont l'exécution se rapproche de la prestesse de Zorn. On aimera non moins celui de la belle baronne *Signe Rappe* qu'accompagne le portrait de son mari, le général *Axel Rappe*, qui est, avec l'amiral *Louis Pallender de Vega*, l'un des rares personnages à boutons d'or et galons d'un pays où la redingote conserve tout son prestige.

CHARLES SAUNIER.

LES LIVRES NOUVEAUX

Sciences religieuses

Hans Fuglsang Damgaard : Fariserskolens Teologi. Studier over den religiöse Erfaring i Belysning af nyere fransk Teologi. P. Haase et Sön, Copenhague. (La théologie de l'Ecole de Paris. Etude sur l'expérience religieuse examinée par rapport à la théologie française moderne).

Cet ouvrage, thèse de doctorat de théologie de l'Université de Copenhague, est une étude de la théologie qui doit sa formation à Auguste Sabatier et à Eugène Ménégoz, de Paris, et que l'on désigne par le terme de *symbolofidéisme*.

Ce livre exprime une grande sympathie pour les efforts de ces deux savants théologiens préoccupés d'aplanir, par leur système, le grave conflit qui divise le protestantisme français en une orthodoxie extrêmement conservatrice et un libéralisme radical, et d'apporter en même temps une solution à la lutte qui oppose la science à la religion.

L'auteur apporte un matériel scientifique considérable ; à mesure qu'il s'avance dans le développement de sa thèse, les nombreux fils rattachant entre eux le *symbolofidéisme* et les courants théologiques et philosophiques d'autrefois et d'aujourd'hui (entre autres le *Modernisme catholique*), se resserrent et constituent ainsi une caractéristique de la position théologique tout entière du 19e siècle.

La dernière partie de la thèse contient un examen critique et détaillé des méthodes de travail du *symbolofidéisme* ainsi que de ses conséquences. Avec ses méthodes psychologiques et historiques étroites, le « symbolisme critique » occupe une place dans une théologie empirique, essentiellement subjective et partage avec celle-ci l'affaiblissement de la transcendance et le péril de l'arbitraire subjectif. Son point de départ dans l'immanence renferme des possibilités de panthéisme et d'illusionnisme. L'auteur critique, enfin, le dualisme radical que le symbolofidéisme propose comme solution au problème : foi et science.

Cependant, en dépit de sa critique, l'auteur exprime une profonde admiration pour l'Ecole de Paris, qui a accompli une tâche libératrice au sein du protestantisme français.

M. Fuglsang Damgaard se révèle dans cet ouvrage, dont la plus grande partie a été écrite pendant son séjour à Strasbourg, un connaisseur éminent de la théologie française et de la philosophie religieuse.

Histoire et politique

ROBERT ARON et ARNAUD DANDIEU. — *Décadence de la nation française* (Un vol. Rieder).

« Il nous apparaît qu'en *tant que nation*, la France est en décadence et peut-être bientôt en agonie. Il nous apparaît que cette agonie mettrait en péril à la fois la paix du monde et la liberté de l'individu. Il nous apparaît que, pour remédier aux effets désastreux de cette situation, il reste encore une chance, et une seule » écrivent les auteurs.

A leur avis cette dernière chance consiste à opérer une *révolution à base spirituelle*. La France, ayant renoncé à toutes les valeurs spirituelles et humaines qui ont fait sa grandeur, doit revenir à « sa tradition révolutionnaire individualiste dans un monde en proie au pire américanisme. »

MICHEL MISSOFFE. — *La vie volontaire d'André Tardieu* (Un vol. Flammarion).

L'ouvrage de Michel Missoffe n'est ni un panégyrique du président du Conseil, ni une étude de sa politique.

C'est l'impartial récit d'un témoin qui, mêlé depuis 20 ans à l'existence d'André Tardieu, dans le Paris brillant d'avant-guerre, dans les tranchées d'Artois et sur les bancs de la Chambre des députés, projette devant nous avec ses ombres et ses lumières, le plus passionnant, le plus humain des films.

Le plus varié aussi, car, en même temps qu'il nous retrace l'existence de son héros, Michel Missoffe nous brosse, en couleurs vives, une esquisse de cinquante ans d'histoire, où passent nos plus notoires contemporains.

Vie volontaire, vue du dedans, vie ardente et vie merveilleuse pour qui en suit l'aspect extérieur, la vie d'André Tardieu est toute rayonnante d'humanité.

ED. GISCARD D'ESTAING. — *Le capitalisme*. (1 vol. Editions des Portiques).

Le capitalisme est un fait, tandis que le socialisme est une théorie.

Ce fait est-il détestable ? Cette théorie est-elle fausse ? Le fait en question a-t-il du bon ? Y a-t-il quelque chose à retenir de la théorie susvisée ?

Peut-être, puisque après avoir cité la première phase du livre de M. Giscard d'Estaing en tête de ce compte-rendu, nous pouvons, sans grincement excessif, lui rapprocher celle qui le termine ; le capitalisme peut et doit assimiler tout le social du socialisme. D'ailleurs, l'ouvrage très intéressant que nous signalons ici se ramène à une double confrontation.

La première : descendre l'idéologie socialiste sur le plan des réalités pour examiner ce que le capitalisme y a construit et ce dont sur chaque point, serait capable un socialisme pratique.

La deuxième : s'élever sur le plan des idées dans lequel le socialisme se meut et comparer alors ce dernier avec le capitalisme intellectualisé.

M. Giscard d'Estaing admet l'existence de solutions capitalistes aux problèmes angoissants que relève le socialisme. Il peut y avoir un néo-capitalisme, c'est-à-dire un système d'organisation par lequel on arriverait à la disparition progressive du prolétariat, caractérisé par sa dépendance directe et exclusive vis-à-vis du salaire, et à son remplacement par une masse ouvrière participant au régime capitaliste lui-même. On verrait, dit cet auteur, qu'il faut lire et discuter, naître une société originale, très complexe mais aussi mieux assise et plus prête, en tout cas à s'adapter à des façons de vivre nouvelles.

A. R.

Livres reçus au Bureau de la Revue

Claude Aveline. — *Petite histoire de La Charité.* A. Delagrave.
Henri d'Alméras. — *Au bon vieux temps des Diligences.* A. Michel.
Luc Ayral. — *Piller, le Survenant.* A. Messein.
Job Ariel. — *Chez les Barbares.* Editions Argo.
Bruno Adler. — *On tire sur la Paix.* H. Jonquières.
Guy de la Batut. — *Henri III.* Editions Montaigne.
Abbée Bernard. — *Mon village lorrain.* C. Figuière.
Maurice Besson. — *La tradition coloniale française.* Gauthier-Villars.
Charles de Brosses. — *Lettres familières sur l'Italie.* (tome I et II). Firmin Didot.
Maurice Betz. — *Le Rossignol du Japon.* Emile Paul.
Jacques Bainville. — *Napoléon.* A. Fayard.
Jules Bernex. — *Ceux de Trappe.* — Flammarion.
André Carme. — *Le Roman expérimental.* E. Figuière.
Collinson Owen. — *Les Rois de Crimée.* Nouvelle librairie française.
Carla Janssen. — *L'espionne.* Nouvelle librairie française.
H. de C. — *Sous le Canon des Barbares.* Editions Argo.
Jacques Chardonne. — *Claire.* Grasset.
Edouard Dolléans. — *Le Col d'Organdi.* Editions Ph. Ortez.
Guillaume Ducastel. — *Le Mas d'Agurés.* A. Messein.
Ernesto Daquano. — *La Révolte de l'Artisan.* Librairie du Dauphin.
Pierre Emin. — *La Sublime épopée de Jeanne d'Arc.* E. Figuière.
Eliezer Fournier. — *Lydia.* Editions Hydor.
Claude Farrère. — *Shahra sultane, et la Mer.* Flammarion.
Maurice Fourmant. — *Surimpression.* A. Messein.
Léo Gaubert. — *L'Homme qui meurt.* Renaissance du Livre.
Marion Gilbert. — *L'Unique objet et le Reflet de Rome.* Fasquelle.
A. Godoy. — *Le Poème de l'Atlantique.* Emile Paul.
G. Hanotaux. — *Le Cinquième Centenaire du Supplice de Jeanne d'Arc.* Institut.
G. Hanotaux. — *Histoire de la Nation égyptienne.* Plon.
Gabriel Henriot. — *La Bibliothèque pour Tous.* Bibliothèque Fornery.
Lafcadio Hearn. — *Un Voyage d'été aux Tropiques.* Mercure de France.
Dr Lucien Graux. — *Sous le signe d'Horus.* Le Rouge et le Noir.
Georges Lecomte. — *Les Forces d'amour.* Flammarion.
Maurice Magre. — *Le Sang de Toulouse.* Fasquelle.
Paul Moreau. — *De la Patrie et du Patriotisme.* E. Figuière.
Jacqueline Marenis. — *Une Femme de l'Occident.* A. Redier.
Max Mercier. — *Les Gueules cassées.* E. Figuière.
Florence O'Noll. — *Mirka, princesse.* Firmin Didot.
Roger Novare. — *La Quête humaine.* A Redier.
Romain Roussel. — *Les Chemins des Cercles.* Lemerre.
J. Bateau-Landeville. — *Le Brasier des sens.* Editions Argo.
Pins Servien. — *La langage des Sciences.* A. Blanchard.
Bernard Shaw. — *L'Homme et le Surhomme. Le Bréviaire du révolutionnaire.* Editions Montaigne.
Fortenat Strowski. — *L'Homme moderne.* Grasset.
Frank Thiess. — *La Louve.* Editions Montaigne.
Benjamin Vallotton. — *Quel est ton Pays?* et *Voici la France.* Payot.
Ch. Varnay. — *Igor Youriewitch.* Editions Argo.
M. Yourcenar. — *La Nouvelle Eurydice.* Grasset.
Renée Zeller. — Ste Catherine de Sienne. Flammarion.

LA QUINZAINE POLITIQUE

L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE EN RUSSIE SUBKARPATHIQUE

La statistique de l'enseignement primaire en Russie Subkarpathique fournit un tableau intéressant des nationalités et des religions existant dans ce pays. Elle nous apprend en même temps quelles sont les influences prépondérantes qui s'exercent sur l'esprit des enfants de cette province.

En 1930, il y avait 663 écoles primaires avec 1.445 classes et 81.792 enfants. Le nombre des écoles primaires supérieures (pour les enfants de douze à quinze ans) s'élevait à 298 ; elles étaient fréquentées par 9.595 élèves, enseignés par 1.396 instituteurs, dont 776 Ruthènes, 355 Tchécoslovaques, 200 Magyars, 31 Juifs, 24 Allemands et 10 d'autres nationalités.

La plupart des écoles primaires étaient ruthènes : 375 avec 796 classes et 50.629 élèves, dont 46.310 Ruthènes, 3.444 Juifs, 746 Magyars, 101 Tchécoslovaques, 13 Polonais, 186 Allemands et 9 d'autres nationalités. Les écoles tchécoslovaques étaient au nombre de 149 avec 312 classes et 12.277 élèves, dont 3.103 Tchécoslovaques, 7.165 Juifs, 746 Ruthènes, 881 Magyars, 315 Allemands, 49 Polonais, 6 Roumains et 12 d'autres nationalités. Les Magyars disposaient de 100 établissements avec 185 classes et 11.194 élèves, dont 10.274 Magyars, 772 Juifs, 129 Ruthènes, 14

Tchécoslovaques, 1 Allemand et 4 d'autres nationalités. Le nombre des écoles allemandes était de 13 avec 14 classes et 844 élèves, dont 785 Allemands, 29 Ruthènes, 9 Juifs, 8 Tchécoslovaques, 8 Magyars, et 5 Polonais. Les écoles roumaines étaient au nombre de 3, avec 9 classes et 503 élèves, tous Roumains. Pour les Juifs on a établi 3 écoles juives avec 7 classes et 266 élèves, tous Juifs sans exception.

Les écoles mixtes au point de vue national étaient très nombreuses : l'école tchécoslovaco-ruthène, avec 3 classes et 355 enfants, dont 80 Tchécoslovaques, 97 Ruthènes, 39 Juifs, 9 Magyars; 3 écoles ruthéno-allemandes, avec 9 classes et 435 élèves (136 Ruthènes, 281 Allemands, 19 Juifs, 8 Magyars); 14 écoles ruthéno-magyares avec 92 classes et 4.563 élèves (2.234 Magyars, 1.394 Ruthènes, 934 Juifs, 1 Tchécoslovaque); une école ruthéno-roumaine avec 6 classes et 394 élèves (287 Roumains, 101 Juifs, 3 Ruthènes, 3 Magyars); une école magyaro-tchécoslovaque avec 12 classes et 462 élèves (211 Tchécoslovaques, 123 Magyars, 55 Juifs, 33 Roumains, 1 Allemand et 39 autres).

Du nombre total de 91.387 élèves, il y avait 48.497 Ruthènes, 14.283 Magyars, 12.798 Juifs, 3.518 Tchécoslovaques, 1.569 Allemands, 780 Roumains, 67 Polonais et 62 d'autres nationalités.

D'après la religion, il y avait dans les écoles primaires 48.351 uniates, 13.563 israélites, 10.083 protestants réformés, 1.848 orthodoxes, 8.668 catholiques romains, 214 tchécoslovaques, 163 luthériens, 76 Frères Bohèmes, 151 d'autres religions, 269 sans confession.

Plus d'un tiers de ces écoles est aux mains des Eglises : à côté des écoles d'Etat (410), 253 écoles appartiennent à diverses Eglises : 174 uniates, 33 catholiques romaines et 46 protestantes réformées, L'Eglise uniate dispose en outre de deux écoles normales (l'une pour les instituteurs et l'autre pour les institutrices).On voit que l'influence des Eglises est énorme et il faut l'avouer, quelquefois néfaste.

Quoique le gouvernement de Prague fasse tous ses efforts pour augmenter le nombre des écoles primaires, il reste encore beaucoup à faire. Environ 20.000 enfants ne peuvent pas fréquenter les écoles faute de communications commodes. C'est pourquoi le département scolaire du gouvernement d'Uzhorod a adopté une nouvelle tactique pour combattre l'analphabétisme, qui, par la faute du gouvernement magyar d'avant la guerre, s'élevait à 75 o/o et, en quelques endroits, à une proportion encore plus élevée.

En collaborant avec les cercles éducatifs et avec des organisations d'instituteurs, le gouvernement se propose d'ouvrir dans différentes localités des cours pour ceux qui n'ont pas pu fréquenter l'école, afin de leur apprendre au moins à lire et à écrire.

Les nationalités ruthène et magyare se plaignent quelquefois d'une prétendue « tchéquisation » des écoles de la Russie Subkarpathique. Mais une statistique impartiale fait aisément justice de ces dires : dans les écoles tchecoslovaque; il n'y a qu' 746 Ruthènes, il y a donc 5 élèves ruthènes dans une école tchécoslovaque. La plupart de ces élèves sont de familles juives et ce sont leurs parents qui désirent, eux-mêmes, pour leurs enfants, l'enseignement en langue tchécoslovaque. Il n'est pas sans intérêt de souligner le fait que certaines attaques contre les écoles tchécoslovaques en Russie Subkarpathique partent très souvent de la plume de soi-disant « patriotes » ruthènes qui parlent entre eux, le magyar.

Il importe d'affirmer, en toute objectivité, que, grâce à la politique culturelle active du gouvernement tchécoslovaque, l'habitation de la Russie Subkarpathique a fait d'énormes progrès et que les dernières marques du joug magyar, à savoir l'ignorantisme, disparaissent de plus en plus.

Stanislav Lyer.

BULLETIN MARITIME

LES PRÉDÉCESSEURS DES MESSAGERIES MARITIMES

Il a été souvent expliqué comment, en 1851, les Messageries Maritimes sont nées de la combinaison de deux entreprises en difficultés : celle de l'Etat français, d'une part, qui avait essayé, sans succès, d'exploiter une flotte de navires à vapeur et celle des Messageries Nationales, d'autre part, société de transports hippomobiles, que menaçait la faveur grandissante accordée aux transports par voie ferrée.

Les services maritimes des Messageries nationales (telle fut la première appellation des Messageries actuelles) furent donc une filiale maritime d'une société de diligences, utilisant des vapeurs cédés par l'Etat et absorbant, peu à peu, les unités de sociétés marseillaises, au fur et à mesure qu'elles se trouvaient en difficulté à leur tour. On sait comment, par la suite, grâce à Dupuy-de-Lôme et à tant d'autres chefs éminents, cette Société alla en se développant et prospérant.

Ce qu'on a moins souvent évoqué ce sont les Sociétés qui ont, non pas avec des vapeurs, mais avec des voiliers, tenté, au cours des siècles précédents, d'établir un service régulier entre la France et les pays actuellement desservis par les Messageries Maritimes.

Un ouvrage passé à peu près inaperçu, ayant pour titre : « *De la structure et condition juridique des Compagnies de navigation de l'ancien régime* » (1) et publié en 1929, par Mlle Marguerite Hubert (thèse de Doctorat), nous donne l'occasion de faire ici ce retour en arrière.

Sur la ligne du Levant, nous voyons que, dès juillet 1664, le Roi, à l'instigation de Colbert, fait écrire à la Chambre de Commerce de Marseille, fondée en 1650, afin d'engager les marchands de cette ville à s'intéresser à la constitution d'une Compagnie de navigation. Mais ce ne fut qu'en 1670 que des Parisiens, riches négociants, désireux de plaire à Colbert, s'entendirent afin de composer une Compagnie. Ils obtinrent à grande peine l'adhésion du sieur de Chauvigny, qui, depuis peu, faisait le trafic du Levant.

Les premiers adhérents de la Société nouvelles furent Bellinzani, François d'Usson, César Caze, Louis Reich de Parmentier, Samuel Dalies de la Tour et Jean Tronchin.

Le bureau de la Compagnie était situé à Paris, rue du Mail; il y eut bientôt dix-huit directeurs, dont seize étaient parisiens et quatre, résidant à Marseille, informaient chaque semaine leurs collègues de Paris de ce qui se passait d'important et attendaient leurs avis. « Cette obligation », dit Mlle Hubert, « empêchait les directeurs de prendre des

(1) Avec une préface de M. J. Bonnecase, Professeur à la Faculté de Droit de Bordeaux. Paris (Rousseau).

décisions promptes qui auraient pu être nécessaires, mais Colbert n'aimait pas qu'on décidât quelque chose loin de lui ». Dans les comptes du bâtiment du Roi on relève qu'en 1671 une gratification fut accordée à cette Société pour 656 pièces de drap qu'elle avait envoyées aux Echelles du Levant.

Dès 1672, la Compagnie manquant de fonds, essaya de faire des bénéfices par fraude et, plus tard, de réunir un nouveau capital, puis le privilège expira. Mais, en 1678, la Compagnie se reforma pour dix ans, avec trois bureaux cette fois, à Lyon, à Sète, et à Paris. Sous cette nouvelle forme, elle ne dura que six ans, se trouvant, une fois de plus, dans l'impossibilité de payer ses dettes.

Colbert et son fils Segnelay, que rien ne décourageait, aidèrent à la constitution, en 1865 d'une Société que s'efforçait de créer en Provence le sieur Morant, sous le nom de Compagnie de la Méditerranée, mais elle échoua, en 1690, devant la concurrence d'un négociant marseillais, Fabre.

En 1753, une nouvelle tentative échoua pareillement.

« Les Compagnies de navigation de la Méditerranée avaient échoué », écrit Mlle Hubert, du fait surtout qu'elles avaient voulu embrasser l'industrie, en même temps que le commerce de la navigation ». Le preuve en est que l'on constate, dans leurs comptes, l'augmentation du nombre des manufactures et la diminution de celui des vaisseaux.

*
* *

Le trafic sur « les Indes » devait être plus heureux. Dès 1600, Pierre Vampenne, armateur de Rouen, plaça dix-sept navires sur le commerce des Indes Orientales et Occidentales. C'était la « Compagnie du Corail, d'Afrique et des Mers Orientales ». En 1601, des négociants de Saint-Malô, de Laval et de Vitré avaient également formé la « Compagnie de la Nouvelle France » ayant pour but exclusif le trafic avec les Indes Orientales.

En 1604, enfin, Henri IV accordait par lettres patentes une charte à une Société qui venait de se former, composée de négociants ayant à leur tête un capitaine flamand Gérard Le Roy et un financier, trésorier de France, à Limoges, Antoine Godefroy.

A la suite de difficultés nées dès le début de son existence la Régente dû, en 1615, fondre la Société avec une autre fondée en 1611 ; la nouvelle Société reçut le nom de « Compagnie des Moluques », avec un privilège exclusif pour douze ans. Mais les premiers voyages de ses navires furent désastreux.

Par lettres patentes du 24 juin 1642, le Cardinal Richelieu accorda à un armateur de Dieppe, Gilles de Rezimont, qui avait fondé, en 1633, une Compagnie faisant le trafic des Indes, un privilège exclusif de dix ans. La Compagnie prit le nom de « Compagnie d'Orient », ayant pour objectif l'île Saint-Laurent, actuellement Madagascar. Le *Saint-Louis*, appartenant à cette Compagnie, quitta Dieppe en mars 1643, avec du personnel chargé de diriger l'établissement de la colonie. Le voyage fut bon. Pronis, envoyé du Roi de France, prit en son nom, possession de l'île Mascareigne, aujourd'hui île Bourbon, puis de l'île Maurice.

En 1644, un autre navire, le *Royal*, débarquait à Fort-Dauphin 90 passagers.

En 1645, le *Saint-Laurent*, qui avait suivi le *Saint-Louis* à Madagascar, rentrait en France avec une cargaison de bois d'ébène, puis le *Royal* rentre à son tour avec une cargaison de cuirs et de cire.

En 1648, le *Saint-Laurent* conduit à Madagascar l'un des principaux actionnaires de la Compagnie, Etienne de Flacourt, qui venait, avec le titre de Gouverneur, prendre la direction de Fort-Dauphin et possédait, en outre, les titres de « Directeur général de la Compagnie rFançaise de Lorient » et de « Commandant pour sa Majesté, dans la dite île et îles adjacentes ». On voit ici une application d'un curieux état de choses ,à savoir l'exercice d'une double autorité par les premières Compagnies de navigation; chaque Compagnie de l'ancien régime, en effet, jouissait de tous les droits civils et militaires, possédait une armée et des moyens de défense sur les navires; même on a été jusqu'à leur confier le soin d'organiser religieusement les colonies. « Elles était donc, en fait, dit Mlle Hubert, à la fois Sociétés commerciales et Gouvernement, puisqu'elles avaient les droits d'un propriétaire foncier en même temps que ceux d'un état ».

En 1664, Colbert, désireux de développer la marine marchande, rédigea les statuts d'une Compagnie nouvelle que le Roi, par lettres patentes du 26 mai 1664, consacra sous le nom de « Compagnie des Indes Orientales ». La Compagnie avait Madagascar pour objectif où Louis XIV et Colbert voulaient organiser un établissement solide, afin de pouvoir y relâcher et s'y ravitailler.

Mais le Gouverneur désigné avait été mal choisi. A la suite de grands déboires, Colbert, en 1667, dut renoncer à coloniesr cette île et tous ses efforts se portèrent sur l'Inde où la Compagnie des Indes Orientales dirigeait parallèlement d'autres opérations.

De 1672 à 1675 des navires commencèrent à naviguer rapportant chaque année des cargaisons fort nombreuses.

En 1676, les profits furent assez importants pour que la Compagnie versît à ses actionnaires un dividende de 10 0 0. Les navires, à cette époque, s'appelaient le *Saint-Denis*, le *Breton*, le *Soleil d'Orient*, *l'Heureuse*, *la Satisfaction*, *le Blancpignon*, etc., etc...

En 1717, le financier Law avait fondé une gigantesque entreprise de navigation groupant, sous le nom unique de « Compagnie d'Occident », toutes les Sociétés maritimes alors existantes. La Compagnie des Indes Orientales ne pût résister à une telle concurrence. En mai 1719, elle était absorbée, à son tour, et la nouvelle Société porta, désormais, le nom de « Compagnie des Indes » et fut chargée de tout le commerce colonial de la France.

La public s'était araché les actions de la nouvelle Société, tant elle offrait d'avantages; trois souscriptions successives furent couvertes, mais le capital réel, neuf millions, était loin d'atteindre le chiffre du capital nominal (trois cents millions). Le nombre des vaisseaux, il est vrai, augmentait chaque jour, mais la faillite du système financier de Law entraîna celle de la Compagnie des Indes. La liquidation eut lieu, mais la Compagnie qui était débitrice de un milliard et demi en fut déchargée par le Roi. De plus, le duc d'Orléans, devenu Premier Ministre, fut déclaré, en 1723, Directeur perpétuel de la Compagnie des Indes.

(à suivre).

Le Gérant : M. Hedan.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 22 69e ANNÉE 21 NOVEMBRE 1931

681

LES MANŒUVRES AERIENNES DE L'ITALIE

L'aviation italienne a pris, au cours de ces dernières années, un remarquable essor sous l'impulsion et grâce à la volonté du duce Mussolini, aidé par la vigoureuse activité de son ministre de l'Air, le général Italo Balbo. De cet essor l'Italie est justement fière et elle ne craint pas de proclamer que son aviation est, avant tout, un outil de combat offensif, destiné à aller, dès une déclaration de guerre, et peut-être sans se soucier de cette antique formalité, porter le bouleversement et la ruine sur le territoire ennemi au point d'y briser toute volonté de résistance.

Les manœuvres aériennes qui se sont déroulées du 26 au 30 août dernier ont été, par leur thème et leur exécution, une manifestation de cet état d'esprit. Elles méritent d'être signalées à ce titre à l'attention du public français, et aussi en raison de l'importance des effectifs mis en mouvement.

Ces manœuvres ont été dirigées par le général Italo Balbo, ministre de l'Air, dont le chef d'état-major était le général Valle, chef d'état-major de l'aviation. Le chef d'état-major général, maréchal Badoglio, y assistait. Le quartier-général de la direction était à Molinia di Quosa, près de Pise.

Les forces aériennes participant aux opérations se composaient de :

2 divisions, 5 brigades, 12 régiments, 28 groupes, 69 escadrilles et 37 sections d'avions réunissant au total :

288 avions de chasse (Fiat C.R. 20 et Fiat C.R. Asso) ;

48 hydravions de chasse (Fiat C.R. 20 et Macchi 41) ;

48 avions d'attaque au sol (Fiat A.C. 3[illegible] ;

120 appareils de bombardement de nuit (Caproni 74 G. et Caproni 101) ;

128 appareils de bombardement de jour (Fiat B.R. 20) ;

76 hydravions de bombardement (Savoïa Marchetti S. 55) ;

13 avions prototypes de bombardement (Fiat B.R.G., Caproni 79, Caproni 102, Caproni 103);

20 avions de grande reconnaissance ;

153 avions de liaison.

C'est donc au total 894 avions qui ont pris part à ces manœuvres.

Le thème choisi comportait essentiellement l'étude d'une attaque aérienne brusquée au début des hostilités.

Un pays A, capitale Milan, à la suite de complications politiques avec le pays B, a réuni ses forces aériennes, quartier-général à Bologne, le long de sa frontière constituée par les Apennins entre Ancône et la Spezzia, base navale du pays A ; cette concentration s'est effectuée par la voie des airs, au reçu d'un ordre convenu transmis

par T.S.F. Le pays B, de son côté, porte son aviation tout près de la frontière, quartier-général à Florence, et prend une attitude menaçante ; il déclare la guerre le 26 août à minuit.

A ce moment l'aviation B avait déjà en l'air une brigade d'hydravions de bombardement, une brigade de gros porteurs de nuit, et un régiment de moyens porteurs de nuit avec ordre de bombarder la Spezzia.

L'aviation B arriva à 4.000 mètres d'altitude au-dessus de son objectif, venant de la mer couverte de brouillard, tandis que la rade et la ville étaient éclairées par la lune. Le commencement de l'attaque s'effectua donc dans des conditions de surprise rendant très difficile le fonctionnement des batteries anti-aériennes ; mais le brouillard ayant ensuite gagné la ville, beaucoup des appareils arrivant alors sur l'objectif n'ont pas pu le discerner. Au jour l'action continua par l'arrivée d'escadrilles de bombardement de jour et de chasse ayant pour but d'empêcher la défense de se réorganiser, et dans la journée du 27 une grande attaque, dans laquelle 400 avions ont été successivement engagés, fut dirigée contre la Spezzia : elle comportait l'action d'un régiment d'avions d'attaque au sol chargé de lancer des bombes à gaz (1) et de mitrailler les navires et les défenses à terre.

La défense disposait d'un régiment d'hydravions de chasse stationné à la Spezzia, et d'un régiment d'avions de chasse dont le terrain était à Sarzana. Mais l'arbitrage décida qu'ils n'auraient pu intervenir, le premier ayant été en grande partie détruit avant de prendre son vol et l'aérodrome du second ayant été bouleversé par le bombardement du parti B. L'arsenal fut également déclaré détruit, tandis que les navires avaient pu se sauver par des déplacements continuels et en s'entourant de brouillard artificiel.

Quelques escadrilles rapides du parti B étaient allées insulter le matin du 27 Bologne et Milan.

Le 28, l'aviation A alla bombarder Florence, tandis que le parti B dirigeait une expédition contre Gênes. Un grand combat aérien, livré au-dessus de l'Apennin par l'aviation du parti B contre celle du parti A revenant de son expédition sur Florence, fut estimé victorieux pour B, en raison de sa supériorité numérique dans cette action.

(1) La presse italienne a indiqué que l'on aurait employé des gaz quelque peu irritants pour faire mieux comprendre à la population le danger résultant du bombardement aérien.

Dans la nuit du 28 au 29, les avions du parti A allèrent bombarder, avec succès, les usines de matériel de guerre de Terni et les installations électriques fournissant l'énergie à une vaste région. Par contre, l'aviation du parti B (avions rapides de bombardement et avions de chasse), attaquaient la voie ferrée de Rimini à Parme et étaient jugés la mettre hors de service, compromettant ainsi la concentration des forces de terre du parti A.

Le 29, le parti B continuant ses opérations offensives, fit franchir les Apennins au gros de son aviation pour aller bombarder de nouveau Bologne et les terrains de l'aviation A. A la suite de ces opérations, l'artitrage décida que l'aviation A était mise à peu près hors de cause.

Cette décision permit au parti B d'exécuter dans la nuit du 29 au 30 une grosse attaque sur Milan, et, comme les jours précédents, cette attaque fut continuée au jour par des groupes de chasse, de bombardement et d'attaque au sol, appuyés par les prototypes rapides de bombardement de nuit Caproni 102. Plus de 600 avions avaient participé à cette opération qui comportait une attaque par gaz, ceux-ci étant lancés de manière que le vent les ramenât sur la ville qui devait en être submergée.

D'après la presse italienne, l'arbitrage estima que la nation A aurait été forcée de demander la paix parce qu'après la destruction de l'aviation du parti A, le parti B aurait eu toute latitude pour détruire impunément les grandes villes, les centres industriels et les voies ferrées de A, rendant impossibles la mobilisation et la concentration de l'armée et de la marine.

*
* *

Ce dramatique et rapide écrasement d'une nation, mise à genou en quatre jours, est fort impressionnant, mais il serait sans doute plus difficile à réaliser en réalité que par hypothèse. Nous ne devons pas oublier que le principal organisateur des manœuvres aériennes, le ministre de l'Air Italo Balbo, est précisément le protagoniste, dans son pays, de la création d'une armée aérienne indépendante destinée à obtenir, à elle toute seule, la décision de la guerre, conception qui est d'ailleurs loin d'être unanimement admise par tout le monde en Italie. Les décisions prises par l'arbitrage ne doivent donc pas être acceptées sans réflexion.

On le doit d'autant moins que, sans vouloir

prétendre nous en tenir, pour apprécier les effets des bombardements, aux enseignements de la grande guerre, nous devons nous souvenir que pendant celle-ci il s'en est fallu de beaucoup que les résultats atteignissent une pareille ampleur.

Nous envisagerons seulement trois points.

Le premier sera la destruction des chemins de fer, rendant la mobilisation et la concentration impossibles. Jamais, en 1918, les bombardements d'aviation n'ont interrompu d'une manière durable le trafic d'une voie ferrée ; et même, tout en gênant sérieusement les ravitaillements dans certaines grandes gares, ils n'ont pas pu les interdire complètement.

Le second sera le bombadement des grandes villes. Une capitale comme Milan serait, dès le temps de paix, pourvue d'une partie au moins de ses batteries de défense anti-aérienne ; si elle n'est pas suffisamment défendue, il est possible de renforcer sa protection dès le temps de paix et il est hors de doute qu'il faut le faire. Il est bien connu que sur 450 avions allemands passant nos lignes en 1918 pour venir bombarder Paris, il n'en est réellement arrivé que 35 sur cet objectif bien défendu.

Le troisième sera l'attaque chimique aérienne par bombes à gaz. C'est un des épouvantails qu'agite le plus volontiers la propagande pacifiste et défaitiste. Le danger provenant de ce genre de projectiles n'est pas niable, mais on doit se souvenir qu'il faut des tonnes de gaz pour infecter réellement un kilomètre carré. Pour une grande capitale, ce sont des centaines et même des milliers de tonnes qui seraient nécessaires, même si les conditions météorologiques sont favorables. Si on a pris les précautions convenables, si la population a été pourvue de masques et instruite à s'en servir, les pertes se trouveront réduites à bien peu de choses : sur ce point les enseignements de 1917 et 1918 sont positifs.

Il en est du danger aérien comme de tous les dangers de guerre. Une éducation morale convenable, une préparation soignée des moyens actifs de défense et des moyens passifs de protection des populations permettent de les maintenir dans des limites admissibles.

Les Allemands, eux aussi, ont cru en août 1914 qu'ils feraient par la terreur (fusillades de civils en Belgique, incendies systématiques, exécution de notables et d'otages en France, sans motifs valables, bombardement de la côte anglaise, etc...), tomber les armes des mains de leurs adversaires. L'expérience a montré combien ils s'étaient trompés. Ils n'ont fait qu'exciter la volonté de résistance de ceux-ci. Employés contre un peuple patriote et imprégné d'esprit de devoir, doté d'un gouvernement énergique, les moyens de terreur aériens auront le même résultat.

***

Mais il est un enseignement positif à tirer de ces manœuvres. C'est le degré d'entraînement de l'aviation italienne.

Les conditions météorologiques n'ont pas été particulièrement favorables. Cependant les avions des deux partis ont franchi les Apennins au cours de dix expéditions de jour et de nuit. La plupart des terrains d'aviation employés étaient des terrains de fortune, aménagés au moment du besoin, et la majeure partie des avions y ont été exposés au soleil et à la pluie. Pourtant, on n'a enregistré que deux morts et trois blessés à la suite d'accidents. C'est un résultat tout à fait remarquable qui fait honneur à la fois au matériel, aux équipages, aux chefs qui les ont instruits et conduits.

Il n'est pas exagéré de dire que l'aviation italienne est un facteur politique avec lequel il faut compter, tout particulièrement à un moment comme celui-ci où une propagande inlassable représente la France comme un trouble-fête dont il serait opportun de restreindre les moyens de lutte.

Nous n'envions personne, nous ne réclamons rien de personne, sinon que notre sécurité soit respectée. Il serait inadmissible que qui que ce soit ait la prétention de connaître nos besoins mieux que nous-mêmes. Il sera prudent, dans les débats sur le désarmement qui s'ouvriront au cours des prochains mois, de ne jamais perdre ces besoins de vue.

Général A. Niessel.

SIXTINE

GHERARDO PERINI

Le Maître m'a dit :

« Voici la borne au croisement des routes, à deux mille environ de la porte du Peuple. Nous sommes déjà si loin de la ville que ceux qui partent, chargés de souvenirs, en arrivant ici ont presque oublié Rome. Car la mémoire des hommes est pareille à ces voyageurs fatigués qui se débarrassent à chaque halte de quelques bagages inutiles. De sorte qu'ils arriveront les mains vides, nus, au lieu où ils doivent dormir, et qu'ils seront, au jour du grand réveil, comme des enfants qui ne savent rien d'hier. Gherardo, voici la borne. La poussière des routes blanchit les rares arbres qui sont dans la campagne comme les milliaires de Dieu ; il y a, près d'ici, un cyprès dont les racines sont découvertes et qui a de la peine à vivre. Il y a aussi une auberge, où les gens vont boire. Je suppose que les femmes riches, surveillées, y viennent, les jours de semaine, pour se donner à leurs amants, et que, le dimanche, les familles d'ouvriers pauvres se font une fête d'y manger. Je suppose cela, Gherardo, parce que c'est partout la même chose.

» Je n'irai pas plus loin, Gherardo. Je ne t'accompagnerai pas plus loin, parce que le travail presse, et que je suis un vieil homme. Je suis un vieil homme, Gherardo. Quelquefois, lorsque tu veux te montrer plus tendre que d'habitude, il t'arrive de m'appeler ton père. Mais je n'ai pas d'enfants. Je n'ai jamais rencontré une femme aussi belle que mes figures de pierre, une femme qui pût rester des heures immobile, sans parler, comme une chose nécessaire qui n'a pas besoin d'agir pour être, et vous fît oublier que le temps passe, puisqu'elle est toujours là. Une femme qui se laisse regarder sans sourire, ou sans rougir, parce qu'elle a compris que la beauté est quelque chose de grave. Les femmes de pierre sont plus chastes que les autres, et surtout plus fidèles, seulement, elles sont stériles. Il n'y a pas de fissure en elles par où puisse s'introduire le plaisir, la mort, ou le germe de l'enfant, et c'est pourquoi elles sont moins fragiles. Parfois elles se brisent, et leur beauté toute entière reste contenue dans chaque fragment du marbre, comme Dieu dans toutes les choses, mais rien d'étranger n'entre en elles pour faire éclater leur cœur. Les êtres imparfaits s'agitent, et s'accouplent pour se compléter, mais les choses purement belles sont solitaires comme la douleur de l'homme. Gherardo, je n'ai pas d'enfants. Et je sais bien que la plupart des pères n'ont pas vraiment un fils : ils ont Tito, ou Caio, ou Pietro, et ce n'est pas la même joie. Si j'avais un fils, il ne ressemblerait pas à l'idée que je m'en serais formée, avant qu'il existât. Ainsi, les statues que je fais sont différentes de celles que j'avais d'abord rêvées. Mais Dieu s'est réservé d'être consciemment créateur.

» Si tu étais mon fils, Gherardo, je ne t'aimerais pas davantage, seulement, je n'aurais pas à me demander pourquoi. Toute ma vie, j'ai cherché des réponses à des questions, qui peut-être n'ont pas de réponses, et je fouillais le marbre, comme si la vérité se fût trouvée au cœur des pierres, et j'étalais des couleurs pour peindre des murailles, comme s'il s'agissait de plaquer des accords sur un trop grand silence. Car tout se tait, même notre âme, — ou bien c'est nous qui n'entendons pas.

» Ainsi, tu pars. Je ne suis plus assez jeune pour attacher d'importance à une séparation, fût-elle définitive. Je sais trop bien que les êtres que nous aimons, et qui nous aiment le mieux, nous quittent insensiblement à chaque instant qui passe. Et c'est de la même façon qu'ils se séparent d'eux-mêmes. Tu es assis sur cette borne, et tu te crois encore là, mais ton être, tourné vers l'avenir, n'adhère déjà plus à ce que fut ta vie, et ton absence a déjà commencé. Certes, je comprends que tout cela n'est qu'une illusion comme le reste, et que l'avenir n'est pas. Les hommes, qui inventèrent le temps, ont inventé ensuite l'éternité, comme un contraste, mais la négation du temps est aussi vaine que lui. Il n'y a ni passé, ni futur, mais seulement une série de présents successifs, un chemin, perpétuellement détruit et continué, où nous avançons tous. Tu es assis, Gherardo, mais tes pieds se posent devant toi sur le sol avec une sorte d'inquiétude, comme s'ils essayaient une route. Tu es vêtu de ces habits de notre siècle, qui paraîtront hideux, ou simplement étranges, quand notre siècle sera passé, car les vêtements ne sont jamais que la caricature du corps. Je te vois nu. J'ai le don de voir, à travers le vêtement, le rayonnement du corps, et c'est de cette façon, je pense, que les saints voient les âmes.

C'est un supplice, quand ils sont laids ; quand ils sont beaux, c'est un autre supplice. Tu es beau, de cette beauté fragile que la vie et le temps assiègent de toutes parts, et finiront par te prendre, mais en ce moment elle est tienne, et tienne elle restera sur la voûte de l'église où j'ai peint ton image. Même si, un jour, ton miroir ne te présentait plus qu'un portrait déformé, où tu n'osais te reconnaître, il y aura toujours, quelque part, un reflet immobile qui te ressemblera. Et c'est de la même façon que j'immobiliserai ton âme.

» Tu ne m'aimes plus. Si tu consens à m'écouter durant une heure, c'est qu'on est indulgent envers ceux qu'on abandonne. Tu m'as lié, et me délies. Je ne te blâme pas, Gherardo. L'amour d'un être est un présent si inattendu, et si peu mérité, que nous devons toujours nous étonner qu'on ne nous le reprenne pas plus tôt. Je ne suis pas inquiet de ceux que tu ne connais pas encore, mais vers lesquels tu vas et qui t'attendent peut-être : celui qu'ils connaîtront sera différent de celui que je crus connaître et que je m'imagine aimer. On ne possède personne (ceux qui péchent même n'y parviennent pas) et l'art étant la seule possession véritable, il s'agit moins de s'emparer d'un être que de le recréer. Gherardo, ne te méprends pas sur mes larmes : il vaut mieux que ceux que nous aimons s'en aillent, lorsqu'il nous est encore possible de les pleurer. Si tu restais, peut-être ta présence, en s'y superposant, eût affaibli l'image que je tiens à conserver d'elle. De même que tes vêtements ne sont que l'enveloppe de ton corps, tu n'es plus pour moi que l'enveloppe de l'autre, que j'ai dégagé de toi, et qui te survivra. Gherardo, tu es maintenant plus beau que toi-même.

» On ne possède éternellement que les amis qu'on a quittés. »

Tommai dei Cavalieri

Je suis Tommai dei Cavalieri, un jeune seigneur, passionné d'art. Si beau que je sois, mon âme est cependant plus belle, de sorte que mon corps, peint sur la voûte d'une église, n'est plus que le signe géométrique de la droiture et de la fidélité. Je suis assis, la main sur le genou, dans la pose de celui pour qui se lever est facile. Le maître, qui m'aime, m'a peint, dessiné ou sculpté dans toutes les attitudes que nous imprime la vie, mais je me suis sculpté avant qu'il me sculpta. Que faire? A quel dieu, à quel héros, à quelle femme dédierai-je ce chef-d'œuvre : moi?

Que faire? La perfection est un chemin qui ne mène qu'à la solitude : je ne vois plus dans les hommes que des échelons dépassés. Le maître, qui a de plus que moi son génie, n'est en ma présence qu'un pauvre homme qui ne se possède pas, et Michel-Ange échangerait son ardeur contre ma sérénité. Que faire? Ai-je aiguisé mon âme pour n'avoir qu'une épée, que je ne brandirai pas? L'empereur dément souhaitait que l'univers n'eût qu'une seule tête, afin de la trancher. Que n'est-il un seul corps, pour que je puisse l'étreindre, un seul fruit, que je puisse cueillir, une seule énigme, que je résolve enfin. M'emparai-je d'un empire? Construirai-je un temple? Ecrirai-je un poème, qui durera davantage? Le morcellement de l'action me désabuse d'agir, et chaque victoire n'est qu'un miroir brisé, où je ne me vois pas tout entier. Il faut trop d'illusions pour désirer la puissance, trop de vanité pour désirer la gloire. Me possédant, quel enrichissement m'apporterait l'univers, — et le bonheur ne me vaut pas.

Les hommes, en contemplant mon image, ne se demanderont pas ce que je fus, ce que je fis : ils me loueront d'avoir été. Je suis. Je suis assis sur le chapiteau d'une colonne, comme au sommet d'un monde, et suis moi-même un couronnement. O vie, vertigineuse imminence : celui à qui tout est possible n'a plus besoin de rien tenter.

Cecchino dei Bracchi

Moi, Michel-Ange, tailleur de pierre, j'ai dessiné sur cette voûte l'image d'un jeune homme de Florence, qui m'était cher, et qui n'est plus. Il est assis, dans une attitude farouche, et ses bras repliés semblent cacher son cœur. Mais les morts ont peut-être un secret, qu'ils ne veulent pas qu'on sache.

J'ai aimé, premièrement, mes rêves, car je ne connaissais rien d'autre. Puis, j'ai aimé ma famille, (et c'était, quand j'y pense, comme si je m'aimais moi-même) et les amis qui venaient à moi, chargés de tant de beauté que j'en étais à la fois humilié et heureux. Enfin, j'ai aimé une femme. Mes parents sont morts ; mes amis, mes aimés sont partis ; et les uns m'ont quitté pour vivre, et les autres, peut-être, pour la trahison du tombeau. De ceux qui restent, je doute ; même si mes soupçons ne sont pas justifiés, je souffre autant que s'ils l'étaient, car

c'est dans notre esprit que tout a toujours lieu. La femme que j'aimais, elle aussi, s'en est allée de ce monde, comme une voyageuse qui s'aperçoit qu'elle s'est trompée de porte et que sa maison est ailleurs. Alors, je me suis remis à n'aimer que mes rêves, parce qu'il ne me restait plus rien d'autre. Mais les rêves aussi peuvent trahir, et maintenant, je suis seul.

Nous aimons, parce que nous ne sommes pas capables de supporter d'être seuls. Et c'est pour la même raison que nous avons peur de la mort. Quand il m'est arrivé de dire tout haut l'amour que m'inspirait un être, j'ai vu autour de moi des sourires et des hochements de tête, comme si ceux qui m'écoutaient se croyaient mes complices, ou se permettaient d'être mes juges. Ceux qui ne vous accusent pas vous cherchent des excuses, et c'est encore plus triste. Par exemple, j'ai aimé une femme. Quand je dis n'avoir aimé qu'une seule femme, je ne parle pas des autres, les passantes, qui ne sont pas une femme, mais seulement la femme et la chair. Je n'ai aimé qu'une seule femme, que je ne désirais pas, — et j'ignore, quand j'y repense, si c'était parce qu'elle n'était pas assez belle ou parce qu'elle l'était trop. Mais les gens ne comprennent pas que la beauté soit un obstacle, et comble d'avance le désir. Ceux même que nous aimons ne le comprennent pas, ou ne veulent pas le comprendre. Ils souffrent, ils s'étonnent, ils se résignent. Puis, ils meurent. Alors, nous commençons à douter que notre renoncement n'ait pas péché contre nous-mêmes, et notre désir maintenant sans issue, devenu irréel et obsédant comme un fantôme, prend l'aspect monstrueux de tout ce qui n'a pas été. De tous les remords de l'homme, le plus cruel peut-être est celui de l'inaccompli.

Aimer quelqu'un, ce n'est pas seulement tenir à ce qu'il vive, c'est, plus tard, s'étonner qu'il ne vive plus, comme s'il n'était pas naturel de mourir. Et cependant, l'être est un miracle plus surprenant que le non-être, c'est devant ceux qui vivent, si l'on réfléchissait, qu'il faudrait se découvrir et s'agenouiller comme devant un autel. La nature, je suppose, se fatigue de résister au néant, comme l'homme de résister au mal, et cède de toute parts aux sollicitations du chaos. Dans mon existence, plongée, à mesure que j'avance en âge, dans des périodes de plus en plus crépusculaires, j'ai vu continuellement les formes de la vie parfaite tendre à s'effacer devant d'autres, plus simples, plus près de l'humilité primitive, à la façon dont la boue est plus ancienne que le granit, et celui qui taille des statues ne fait, après tout, que hâter l'émiettement des montagnes. Le bronze de la tombe de mon père se vert-de-grise dans la cour d'une église villageoise, l'image du jeune homme de Florence ira s'écaillant sur les voûtes que j'ai peintes, mes poèmes pour la femme que j'aimais, dans peu d'années, ne seront plus compris, et c'est pour les poèmes une manière de mourir. Vouloir immobiliser la vie, c'est la damnation du sculpteur. C'est en quoi, peut-être, toute mon œuvre est contre nature. Le marbre, où nous croyons fixer une forme de la vie périssable, reprend à tout instant sa place dans la nature, par l'érosion, la patine, et les jeux du soleil et de l'ombre sur des plans qui se crurent abstraits, mais ne sont cependant que la surface d'une pierre. Ainsi, l'éternelle mobilité de l'univers fait sans doute l'étonnement du Créateur.

J'ai baisé, avant qu'on la mît au cercueil, la main de la seule femme qui, pour moi, donnait un sens à toute la vie, mais je n'ai pas baisé ses lèvres, et maintenant, je le regrette, comme si ses lèvres eussent pu m'apprendre quelque chose. Et je n'ai pas non plus baisé le jeune homme de Florence, ni ses mains, ni son visage blanc. Seulement, je ne le regrette pas. Il était trop beau. Il était parfait comme ceux que rien ne peut atteindre, car les morts sont tous impassibles. J'ai vu bien des morts. Mon père, rentré dans sa race, n'était plus qu'un Buonarotti anonyme ; il avait déposé le fardeau d'être soi ; il s'effaçait, dans l'humilité du trépas, jusqu'à n'être qu'un nom dans une longue série d'hommes ; sa lignée n'aboutissait plus à lui, mais à moi, son successeur, car les morts ne sont que les termes d'un problème que pose, tout à tour, chacun de leurs continuateurs vivants. La femme que j'aimais, après l'agonie qui l'avait secouée comme pour lui arracher son âme, gardait sur les lèvres un dur et triomphant sourire, comme si, victorieuse de la vie, elle méprisait en silence son adversaire vaincue, et je l'ai vue s'enorgueillir d'avoir franchi la mort. Cecchino dei Bracchi, mon ami, était simplement beau. Sa beauté, que tant de gestes, de pensées, avaient morcelée vivante en expressions ou en mouvements, redevenait intacte, absolue, éternelle, on eût dit qu'avant de le quitter il avait composé son corps. J'ai vu des sourires remonter le coin des lèvres exsangues, filtrer sous les paupières closes, mettre sur un visage l'équivalent de la lumière. Les morts se reposent, satisfaits, dans une certitude que rien ne peut détruire, parce qu'elle-même s'annule à mesure

qu'elle s'accomplit. Et, parce qu'ils avaient dépassé la science, j'ai supposé qu'ils savaient.

Mais peut-être les morts ne savent-ils pas qu'ils savent.

FEBO DEL POGGIO

Je m'éveille. Qu'ont dit les autres? Aurore, qui, chaque matin, reconstruis le monde ; intégrale des bras nus qui contient l'univers ; jeunesse, aurore de l'homme. Que m'importe ce que d'autres ont dit, ce qu'ils souffrirent, ce qu'ils crurent... Je suis Febo del Poggio, un drôle. Ceux qui parlent de moi disent que j'ai l'âme basse ; peut-être, je n'ai même pas d'âme. J'existe à la façon d'un fruit, d'une coupe de vin, ou d'un bel arc. Quand vient l'hiver, on s'éloigne de l'arbre qui n'offre plus d'ombrage ; rassasié, on jette le noyau ; la coupe finie, on s'empare d'une autre. J'accepte. Eté, eau lustrale du matin sur les membres agiles, ô joie, rosée du cœur...

Je m'éveille. J'ai, devant moi, derrière moi, la nuit éternelle. Des millions d'âge, j'ai dormi ; des millions d'âge, je vais dormir. Je n'ai qu'une heure. Qu'alliez-vous la gâter d'explications et de maximes? Je m'étire au soleil, un instant, sur l'oreiller du plaisir, par un matin qui ne reviendra plus.

MARG YOURCENAR.

LA POÉSIE FRANÇAISE EN 1931

Quiconque examine la situation actuelle de la poésie en France constate d'abord le fait suivant : depuis la guerre, la poésie n'a pas conservé dans notre société la place qu'elle y occupait précédemment ; et, — symptôme plus grave, — elle semble jouir, dans l'esprit public, d'une moindre considération.

Après la mort de Victor Hugo, dont les écrits étaient universellement connus, toute une série de poètes, parmi lesquels Leconte de Lisle, Richepin, Sully-Prudhomme, Coppée, Hérédia, se partageaient encore la célébrité : on avait lu leurs œuvres essentielles et l'on récitait leurs poèmes. Edmond Rostand survint, à qui le succès triomphal de *Cyrano de Bergerac*, celui de *l'Aiglon* ensuite, assurèrent une popularité exceptionnelle. Un cri correspondant au « Touché! » des salles d'armes salua, d'autre part, telle noble tirade de Fauchois dans son *Beethoven*, tel couplet adroit de Zamacoïs... Mais nous devons confesser qu'au cours des années qui ont suivi, le grand public n'est pas resté en contact avec les poètes, gardiens de cette autre flamme dont le rayonnement entretient chez un peuple le culte indispensable de l'idéal. C'est sans le concours des foules, et même à l'insu de celles-ci, qu'on élève de temps en temps, à quelque barde disparu, un de ces autels de carrefour où se rencontrent la dévotion d'un groupe de confrères et la curiosité éphémère d'un nombre limité de dilettantes.

Après avoir constaté cette indifférence à l'égard des poètes d'hier, de ceux d'aujourd'hui et de la poésie en général, on est appelé à en rechercher la cause.

La question se pose ainsi : ou il n'y a, parmi les poètes de notre époque, que des médiocres dont les vers ne méritent pas de retenir l'attention ; et dans ce cas, l'indifférence dont nous parlons est tout à fait rationnelle, ou bien, au contraire, il est des œuvres récentes que nous devrions connaître, dont la sève, génératrice d'enthousiasme et d'effort, ne parvient pas jusqu'à ceux à qui elle était destinée, et il faut considérer ce fait comme profondément regrettable, puisque c'est par la poésie que les hommes communient dans la fervente admiration de la beauté et de la grandeur morale.

Que vaut donc la production de notre époque?

Certes, l'inspiration puissante, les conceptions neuves, sont de tout temps assez rares. Sans doute, pour expliquer l'absence d'œuvres absolument sensationnelles, on doit commencer par rappeler qu'aujourd'hui, astreints par les exigences de la vie à des tâches utilitaires, les poètes ne peuvent guère exécuter que des travaux dépourvus d'ampleur et de continuité. Ils n'ont plus le loisir ni de perfectionner rapidement leur technique, ni de concevoir des ouvrages d'une envergure et d'une originalité telles, qu'ils placent d'emblée leurs auteurs dans une situation leur permettant de travailler ensuite avec toute l'indépendance et la sérénité d'esprit voulues.

Dans les conditions difficiles que je viens d'indiquer, on n'entreprend la création d'œuvres véritablement importantes que si l'on peut espérer les voir un jour montées ou éditées. La bonne production se raréfie au fur et à mesure que les possibilités d'écoulement diminuent.

Cette vérité est aussi évidente en matière d'art que dans l'industrie ; et quand la raréfaction s'avère, on l'explique en affirmant qu'il n'existe plus de producteurs capables. En conséquence, découvrir et présenter au public des ouvrages intéressants, c'est, du même coup, susciter pour les années suivantes la création d'autres ouvrages de valeur.

De nos jours, comme aux meilleures époques, de hautes pensées se trouvent concrétisées dans l'airain sonore ou le pur cristal d'alexandrins qui mériteraient de rester. Ils figurent, sinon dans des œuvres dramatiques de longue haleine, du moins dans des poèmes qui passent inaperçus. De prétendues « vocations littéraires » se manifestent, innombrables, et le véritable mal dont souffre la poésie, comme bien d'autres branches de l'activité intellectuelle, c'est l'insuffisance des moyens par lesquels les pages vraiment dignes d'intérêt peuvent être découvertes dans le fatras des productions incolores.

De son côté, le public témoigne, au regard des ouvrages poétiques, une profonde apathie. D'aucuns en accusent « la vulgarité d'âme d'une partie des lecteurs et des spectateurs d'après-guerre, leur paresse cérébrale devant tout ce qui touche à l'art et à l'idéalisme. » S'il est vrai que ces facteurs interviennent, la lassitude du public résulte également de ce que l'on a réédité trop de fois les mêmes puérilités, les mêmes poncifs, sans qu'un peu d'originalité dans la présentation en vînt dissimuler la pauvreté ou l'usure. La rigidité indispensable des règles de la versification limite considérablement, pour les débutants non doués, les facilités d'expression, de sorte qu'ils s'en tiennent à un lyrisme impersonnel, pensant qu'il suffit, pour atteindre le but, d'aligner quelques mots prédestinés, comme roses, amour, étoiles, printemps, alors qu'au contraire, leurs « poèmes » ne peuvent retenir l'attention s'ils n'offrent pas cette richesse et cette nouveauté d'images, ce rythme harmonieux, cette forme définitive par lesquels une œuvre poétique s'impose à notre mémoire.

Trop de rimeurs ressassent en termes désuets des thèmes vieillis ; sauf dans le cas particulier où un morceau comporte l'évocation du passé, l'auteur doit être de son temps. Si les grands poètes comme Hugo se voyaient suivis, commentés par le pays tout entier, c'est qu'ils traitaient, dans une langue à la fois éloquente et accessible à tous, des sujets susceptibles de l'émouvoir.

Trop souvent, la banalité et l'inconsistance des pièces de vers qu'il a pu lire ou entendre au hasard des circonstances, a laissé au Français moyen une impression de redite ou de vide, si bien qu'il éprouve, dès qu'il s'agit de poésie, une appréhension d'ennui. Hâtons-nous de rappeler que les vers, quelle qu'en soit la qualité, perdent à peu près tout leur charme s'ils ne sont pas très bien dits, ajoutons qu'il est particulièrement difficile de les bien dire, et nous aurons dénoncé les principales causes de l'indifférence constatée.

Notons aussi qu'à notre époque, où l'on juge tout d'après le rendement pécuniaire, le gros public est déjà enclin à dédaigner les poètes, simplement parce que leur production se vend mal. Ils lui semblent s'attarder à quelque chose de périmé, du seul fait que, faute de publicité, leurs compétitions ne provoquent pas, comme les autres, un grand mouvement de curiosité. Qu'on fasse courir des levriers mécaniques, qu'on offre le spectacle d'hommes tuméfiant à coups de poing le visage de leur adversaire : on trouve aussitôt des amateurs pour s'arracher les places ; ces entreprises bénéficient de subventions ou de libéralités telles, que l'ensemble des sommes recueillies représente couramment, pour chaque réunion, une fortune. Mais lorsqu'une élite se rassemble pour susciter par le verbe l'émulation du cœur et de l'esprit, abandonnés à eux-mêmes, les organisateurs de cette manifestation, non contents de sacrifier leur temps, doivent couvrir personnellement les frais qu'elle occasionne et faire appel au désintéressement d'artistes inlassables.

La sous-estimation dont les bons poètes sont devenus l'objet provient de cette médiocrité de la situation matérielle qui leur est consentie dans la société moderne. Mais il y a lieu de remarquer que le discrédit dont souffrent trop souvent les auditions poétiques de la part de ceux qui n'y assistent pas, atteint plus rarement les concerts. La musique instrumentale jouit d'une estime bien supérieure, non pas qu'on aille jusqu'à ériger en principe que l'agrément des sons l'emporte sur l'intérêt de la pensée, mais parce que les spectateurs consentent à payer un prix généralement élevé pour assister à un concert. Ils savent qu'ils ne sont guère exposés à y entendre, soit de mauvaise musique, soit de mauvais exécutants, la sélection s'opérant, dans ce milieu, beaucoup plus efficacement que chez les poètes. J'ai dit que l'on taxait le public d'incompréhension à l'égard des ouvrages poétiques ; pourtant, les masses populaires se montrent, d'habitude, remarquable-

ment sensibles quand une œuvre de grande envolée s'adresse à elles dans un style clair. Par malheur, dans la pratique, pour que la foule se presse aux spectacles de ce genre, il est indispensable qu'ils aient provoqué une rumeur suffisante pour attirer son attention...

Les poètes sont tout d'abord justiciables d'une critique dont on peut diviser les membres en deux catégories. La première se compose de quelques personnalités d'une érudition notoire, et qui écrivent dans des feuilles très répandues. Mais ces critiques, — dont, pour des raisons multiples, l'influence sur l'opinion est en général moins considérable que celle dont bénéficiaient leurs aînés, — se déclarent aujourd'hui littéralement débordés par une production surabondante ; et, écrivains eux-mêmes, ils disposent, pour l'examiner, d'un temps limité. La seconde catégorie comprend un grand nombre de critiques, les uns tout à fait improvisés, les autres compétents, mais, — par suite du manque d'importance de l'organe auquel ils collaborent, — privés de tout moyen d'avertir efficacement l'opinion.

Dans ces conditions, comment s'étonner si la révélation des vrais poètes ne s'accomplit que trop tardivement et d'une manière incomplète ?

D'ailleurs, qu'il s'agisse d'expositions de peinture, d'auditions, de spectacles, d'édition, la colue grandissante des amateurs sans talent obstrue toutes les voies. Aussi, au lieu d'être cotés au fur et à mesure du développement de leurs aptitudes, les hommes de valeur arrivent aujourd'hui à l'ancienneté ; leurs facultés demeurent inutilisées pendant qu'elles pourraient se manifester dans leur plénitude, et c'est lorsqu'ils atteignent l'âge de la retraite qu'on les invite à venir renforcer les contingents d'une gérontocratie quelquefois déjà encombrante. On leur accorde le bâton de commandement parce que l'on reconnaît enfin *qu'ils étaient capables, à une époque antérieure,* de collaborer au grand œuvre.

On répondra avec une apparente logique : « Les jeunes n'ont qu'à faire comme Edmond Rostand : se révéler spontanément par un triomphe éclatant ! » Mais en donnant pour exemple la carrière de ce poète, on apportera précisément à l'appui de notre thèse l'argument le plus convaincant. En effet, les événements ont prouvé qu'Edmond Rostand lui-même, si sa brillante situation de fortune ne lui avait pas permis de brûler avec une rapidité vertigineuse les étapes habituellement imposées aux poètes pendant la période de leurs débuts, eût, en dépit de son admirable talent et de sa rare précocité, succombé à la peine, — comme Lelorrain et tant d'autres, — avant même d'avoir pu mettre sur pied les chefs-d'œuvre qui ont fait sa gloire et contribué à celle de notre théâtre poétique contemporain.

Comment remédier à la situation que confirme, d'une façon si impressionnante, cette simple constatation ?

Nous avons vu que le détachement trop fréquent du public résulte de la médiocrité de ce qu'on lui a servi, — non pas, nous l'affirmons encore, parce qu'il n'existait rien de meilleur, mais parce que le bon était, pour ainsi dire, submergé par le médiocre, — et qu'on a découragé ainsi les auditeurs, les lecteurs, et, finalement, les vrais poètes.

Il importe donc de favoriser le développement des organismes susceptibles de mettre ces derniers en lumière. Après avoir procédé à des éliminations successives, il faudra, quand elles le mériteront, obtenir que les œuvres ainsi révélées soient reproduites, récitées au cours d'auditions largement ouvertes au grand public, et qu'on répande les anthologies dans lesquelles on les aura fait figurer. Les concours sont encore le mode de sélection le plus rapide et le plus efficace. En outre, ils présentent l'avantage d'obliger les membres des jurys, — qui doivent être, par définition, les arbitres les plus compétents, — à lire les œuvres choisies, seul moyen que les plus remarquables parmi celles-ci soient connues d'eux, et qu'ils puissent ensuite, grâce à leur autorité, aider à les faire connaître.

Il est parfois à peine utile de consacrer un talent déjà apprécié ; il est essentiel, au contraire, de faciliter, au moment psychologique, l'ascension d'un jeune encore ignoré et aux prises avec les difficultés de l'existence, s'il porte en lui le don sublime.

Constituons des ressources régulières d'une importance suffisante pour permettre d'élever le montant des prix, de multiplier les éditions, récitations et représentations à bon marché ou gratuites, lorsque l'une de ces différentes mesures sera justifiée. Encourageons, parmi les associations d'« amis de la poésie », celles qui ont fait leurs preuves, et coordonnons leurs efforts. En augmentant leurs subsides, nous les libérerons de la nécessité, où se trouvent certaines d'entre elles, d'insérer dans leurs revues des pièces sans intérêt parce que les auteurs consentent à supporter les frais correspondants.

Un organisme éprouvé, la *Société des Poètes*

français, possède l'autorité et présente les garanties désirables ; il convient donc tout d'abord qu'il soit utilisé davantage, élargi dans ses attributions, et qu'il reçoive des Pouvoirs publics la subvention et la collaboration en rapport avec le rôle qu'il est appelé à jouer.

L'octroi de la notoriété en matière d'art poétique pourrait résulter, notamment, de concours officiels un peu analogues à ceux du Conservatoire et de l'école de la rue Bonaparte. L'un de ces concours comporterait, s'il était jugé opportun, l'entrée en loge, et comme conséquence, l'admission d'un pensionnaire à la Villa Médicis...

Sans nous attarder aujourd'hui dans le détail des dispositions à adopter, répétons-le en terminant : il faut rendre d'urgence à la poésie *la place qui lui appartient* et qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'occuper à côté des autres arts, pour ne pas dire à leur tête.

PAUL MOUGIN.

LES DISGRACES DU PÈRE D'ÉDOUARD MANET

L'artiste parisien qui devait détruire les poncifs de la peinture académique et provoquer, au XIXe siècle, des querelles ardentes, en imposant les méthodes de Goya, appartenait à une famille de vieille bourgeoisie conservatrice du quartier de Saint-Germain-des-Prés.

Le père d'Edouard Manet avait tous les préjugés de sa classe ; s'il appréciait les œuvres d'art, il méprisait leurs auteurs, qu'il traitait de bohémiens. Il fit tout pour entraver la vocation de son fils, qu'il destinait à un emploi public, malgré les déceptions qu'il avait lui-mêmes subies et dont ses trois fils ont été les confidents attristés. Ce furent même ces déceptions que le jeune Edouard opposa aux arguments paternels en faveur des carrières administratives. Après la lecture du « *Moniteur* », publiant un mouvement qui ne portait pas son nom, malgré vingt promesses, le père de Manet consentit enfin à l'entrée d'Edouard dans l'atelier du peintre Couture.

Manet père, à la suite d'une longue cléricature, était entré, sous la Restauration, au ministère de la Justice, où il avait été nommé par le garde des Sceaux, de Peyronnet, au poste convoité de chef de la division du personnel. Il pouvait, dès lors, prétendre aux plus hauts emplois comme ses prédécesseurs et ses successeurs.

Il resta treize années, jusqu'en 1841, dans ce poste, servant avec zèle des ministres ultra-conservateurs comme Peyronnet et des libéraux comme Dupont de l'Eure et Mérilhou, préparant d'innombrables mouvements, car les magistrats étaient, à cette époque, beaucoup plus nombreux que maintenant, recrutant des juges et des conseillers qui prêtèrent serment au roi Charles X et à l'usurpateur Louis-Philippe et qui, s'ils furent indépendants quant à la fortune, durent montrer des convictions politiques nuancées et successives. Dans l'ensemble, les magistrats de ce temps, comme ceux du nôtre, rendirent une justice exacte et intègre, mais il fut noté à la chancellerie que certains habitués, avant 1830, des retraites fermées de Montrouge et du Mont-Valérien délaissèrent ces assemblées après la Révolution de Juillet pour fréquenter des milieux moins austères et plus évolués.

Le traitement du chef du personnel était alors de 12.000 francs. Les revenus personnels de Manet père atteignaient annuellement vingt mille francs. Il possédait lui-même la situation très aisée qu'il exigeait de la magistrature de classe supérieure qu'il était chargé de recruter.

Pour occuper convenablement la plupart des emplois judiciaires, il fallait être riche de patrimoine; pas un de ces emplois n'était assez rétribué pour permettre au titulaire de vivre honorablement avec ses émoluments. La plupart devaient subir un long stage gratuit ; on écartait ainsi des dignités judiciaires les fils de la petite bourgeoisie. Ce fut longtemps le dogme des bureaux de la place Vendôme, même au début de la Troisième République. Les magistrats du tribunal de la Seine étaient alors recrutés dans un cadre très restreint réservé à une caste de jeunes gens fortunés, travaillant gratuitement quinze années et même vingt années avant d'être rétribués. L'un d'eux, nommé Bayoux, ayant fait, pour protester, une série de conférences séditieuses à la Faculté de droit, fut destitué sous la Restauration.

Manet voyait les inconvénients de ce système qui éloignait de la magistrature des jeunes gens de talent dont les études avaient épuisé les ressources familiales. Il fit signer en 1831, un

arrêté allouant un traitement de 1.500 fr. aux juges suppléants du tribunal de la Seine, mais les magistrats en fonction estimant que cette indemnité pourrait favoriser l'entrée dans leur collège fermé de magistrats moins fortunés, comme Bavoux, refusèrent de toucher l'indemnité et l'arrêté malencontreux, qui brisait un privilège de caste, fut bientôt rapporté.

Le chef de division Manet s'occupait de politique active. Il était maire de Gennevilliers et président de l'Assemblée cantonale de Nanterre. Les époux Manet avaient un salon fréquenté et recherché et leurs relations dans la société parisienne étaient étendues. On y rencontrait de hauts magistrats et des avocats renommés. Ils accueillaient des compatriotes de la Franche-Comté et, parmi eux, un jeune avocat de talent Me Jules Grévy, premier secrétaire de la Conférence du stage, futur bâtonnier et futur président de la République, qui devait, en 1882, décorer de la Légion d'honneur le peintre Manet.

La carrière du chef du personnel ne s'était pas déroulée dans une complète tranquillité. Le chef de division avait été mêlé à des incidents ou à des événements impressionnants. Témoin aux Tuileries de cette réception du 1er janvier, où la duchesse d'Angoulême avait éconduit le premier président Séguier et la Cour de Paris en coupant la harangue traditionnelle du chef de cette haute juridiction par ce mot insolent : « Passez », parce que la première Chambre avait acquitté des journaux libéraux, il avait été, peu après, chargé de rechercher le moyen de faire prononcer par le roi la déchéance d'un magistrat de cette même cour, le conseiller de Schœnen, qui avait osé demander au Parquet général, par ministère d'huissier, de le comprendre dans une poursuite contre les membres d'une association illicite. Le chef de division Manet, en juillet 1830, fit un rapport sur le cas de M. de Belleyme, ancien préfet de police, et alors président du Tribunal civil de la Seine qui, par un référé retentissant, venait de déclarer illégal les ordonnances royales préparées par le ministère Polignac et avait levé la saisie des presses du journal de Thiers, donnant, ainsi, une base à la résistance armée de la bourgeoisie libérale contre la monarchie violatrice de la Charte. Manet avait dit au Garde des Sceaux, de Chantelauze, que de Belleyme ne pouvait être réprimandé. Quelques jours après, les événements lui avaient donné raison. La Révolution triomphante avait exilé Charles X et enfermé les ministres du Cabinet Peyronnet au donjon de Vincennes en attendant leur jugement. Manet, qui s'était rallié au gouvernement de Louis-Philippe, avait accepté de remplacer les magistrats de la Restauration qui refusèrent le serment au nouveau régime ou démissionnèrent.

L'épuration se fit aisément. Ces magistrats peu nombreux, reçurent, à titre d'indemnité, des allocations, même ceux qui avaient siégé dans les sanglantes cours prévotales. Une de ces allocations versée à la veuve d'un ancien conseiller de la Cour de Rennes, congédié à la suite des Trois Glorieuses, était encore payée par la Troisième République en 1906. C'est aussi Manet père qui fut chargé d'enquêter sur le magistrat ou le fonctionnaire de la chancellerie qui avait fourni à Balzac de précieux renseignements confidentiels pour écrire son roman des *Employés*. Son enquête ayant été négative, l'affaire fut classée et les fuites continuèrent, pour le plus grand profit de l'auteur de *La Comédie humaine*.

Manet s'était lié avec le chef du Cabinet d'un ministre, nommé Toussenel, esprit audacieux, bientôt affilié au fouriérisme, qui refusa, par horreur du favoritisme, d'être nommé maître des requêtes du Conseil d'Etat et qui recherchait alors un mode de recrutement idéal de la magistrature. Les considérations exposées par Toussenel dans un pamphlet avaient ému Manet, qui prépara un projet de concours ou d'examen qu'un jeune député, nommé Dufaure, avocat de grand talent, devait soutenir à la Chambre. Le directeur des affaires civiles fit remarquer qu'un concours sérieux tarirait le recrutement de la magistrature et qu'un examen trop facile ne serait qu'un favoritisme maquillé. Le projet échoua à ce moment, mais Dufaure, devenu plus tard Garde des Sceaux, l'imposa momentanément aux successeurs de Manet. C'est un système d'examen analogue et difficile qu'un article d'une loi de finances devait désormais établir à partir de 1906.

Du temps du chef de division Manet, un vieux commis, qui venait des bureaux de Versailles et qui était installé dans les combles du ministère, préparait les dossiers des juges suppléants et en dressait la liste par ordre d'inscription des demandes. Le chef du personnel examinait avec soin chaque dossier, faisait procéder à de minutieuses enquêtes de police, craignant, en l'absence de casiers judiciaires qui n'existaient pas alors, de proposer à la signature de son ministre et du roi un candidat qu'aurait été condamné pour délit de chasse ou une autre infraction non mentionnée aux sommiers de la

préfecture de police. Il prenait soin de faire affirmer par le candidat qu'il n'avait jamais eu affaire en justice ni usurpé l'état civil d'un tiers. Un des prédécesseurs de Manet avait eu un ennui assez grave. Un gendarme, amenant un braconnier dans un parquet, avait reconnu en la personne du substitut un contrevenant aux lois sur la chasse contre lequel il avait verbalisé dans un autre arrondissement l'année précédente et qui lui avait fourni un faux état civil. Manet père n'eut aucun incident de cette sorte. Lorsqu'en sa présence on attaquait les magistrats, dont certains avaient été enrichis par l'achat des biens nationaux, il savait les défendre et à ceux qui cherchaient à les déprécier par des comparaisons du temps passé, il ouvrait les mémoires de saint Simon et lisait l'épisode du premier président du Parlement de Paris, qui fit pendre, à la demande de Louis XIV un bourgeois du Marais, frondeur amnistié, malgré l'amnistie royale, et qui reçut, en récompense de son zèle, les biens confisqués du condamné, notamment un grand domaine avoisinant la forêt de Saint-Germain-en-Laye. Il n'était pas facile de se maintenir dans l'emploi de chef du personnel au milieu des intrigues, des sollicitations et à raison de l'instabilité ministérielle, chaque nouveau ministre voulant auprès de lui un collaborateur de son choix. S'il y avait des traditions, aucune règle n'avait été instituée pour l'avancement des magistrats. C'était surtout un régime de faveurs et de parenté. Lorsqu'un magistrat résignait ses fonctions, il était d'usage d'accorder un avancement à son fils, s'il était dans la carrière, ou d'y faire entrer un parent plus ou moins éloigné, et l'on a gardé longtemps, à la Chancellerie, les formules préparées par Manet pour annoncer cette compensation à la disgrâce de l'âge. Le ministre avait, à ce moment, à sa disposition, un nombre illimité de croix de la Légion d'honneur et les promotions du 1er janvier et de la fête du roi, extrêmement étendues, exigeaient un grand travail. Tous les magistrats des cours étaient successivement décorés, ainsi que les chefs des tribunaux de première instance. Les réceptions des hommes politiques venant recommander leurs candidats, prenaient presque tout le temps du chef du personnel, qui employait plusieurs secrétaires à répondre aux députés et aux pairs de France des lettres dont les huit formules variaient suivant l'importance de la candidature. Certaines de ces formules reproduisaient celles en usage au temps de Louis XV, sous le chancelier Maupeou. Pour chaque mouvement, il fallait, en face des noms des magistrats proposés, disposer, dans une large accolade, les noms des parlementaires et hauts fonctionnaires qui s'intéressaient aux candidats. Le roi et les membres de la famille royale intervenaient aussi dans les mouvements judiciaires. Le chef du personnel devait, à tout moment, se rendre aux Tuileries, prendre les directives du secrétaire des commandements de Sa Majesté, le tout puissant et très discret M. Vatout.

Les considérations de fortune et de relations étaient prépondérantes. Il fallait, à cette époque, que les présidents des Assises, désignés chaque trimestre par le ministre de la Justice, sur la proposition du chef du personnel, dont c'était une prérogative importante, eussent les ressources suffisantes pour donner à dîner aux autorités civiles et militaires du chef-lieu, ainsi qu'aux magistrats et aux jurés soigneusement triés, eux aussi, sur des listes censitaires et qui devaient présenter toutes les conditions de fermeté désirables.

Stendhal, dans « le Rouge et le Noir », a montré ce qu'était la Cour d'assises en ces temps déjà lointains. Certains présidents, très fastueux, faisaient suivre leur berline d'un fourgon contenant leurs vins et leur vaisselle plate, tel un conseiller de la Cour de Dijon, qui devint d'emblée premier président de la compagnie. Les jurés reçus la veille de la session à une soirée offerte en leur honneur par le président qui les invitait à sa table, dominés par l'apparat dont ce magistrat était entouré d'après le décret de Messidor, se montraient « solides » et acquittaient rarement. A cette époque, les chefs des grands tribunaux devenaient députés et les députés étaient eux-mêmes appelés aux hauts emplois judiciaires : quelques présidents des cours étaient pairs de France. Dressés dès l'Ecole de droit aux formules juridiques et aux brocards des doctrinaires, les magistrats répétaient volontiers qu'il n'y avait rien de plus méprisable qu'un fait. Au fond des sombres corridors des palais de justice, ils rendaient des décisions formelles et régulières, présentant la rigueur des démonstrations mathématiques, mais inaccessibles aux petites gens éloignées des prétoires par les frais de justice et l'absence d'une législation sur l'assistance judiciaire. Ils frappaient durement les émeutiers et les agitateurs. Il fallait pourvoir, sans sensiblerie, au recrutement de la main d'œuvre gratuite des bagnes de Toulon, de Brest et de Rochefort en relevant soigneusement les circonstances aggra-

vantes dans toutes les infractions. A Toulon, 5.000 forçats étaient employés en permanence à construire et à réparer la flotte de guerre. Les juges correctionnels, qui s'étaient rachetés de la conscription en payant des remplaçants, condamnaient à de lourdes peines de prison et à la surveillance de la haute police les survivants de l'épopée impériale devenus vagabonds ou mendiants parce que leurs blessures ou leurs infirmités les empêchaient de travailler treize heures sur des chantiers et qu'ils ne touchaient aucune pension, ou encore parce qu'ils étaient victimes du chômage créé par le machinisme. Un grand jurisconsulte, qui fut ministre de la justice, Merlin de Douai, avait enseigné aux magistrats que le juge ne devait jamais instruire à décharge et, sûrs de leur infaillibilité, ils mettaient au secret, pendant des mois, les inculpés dans des cellules où les pieds gelaient parfois, jusqu'à ce que les détenus fussent décidés à avouer. Les magistrats des tribunaux civils faisaient exécuter les contraintes par corps exigées par des usuriers qui invoquaient la liberté des conventions. C'était le temps où l'employeur était cru sur sa parole, où il y avait des ouvriers de sept ans, de six ans, de cinq ans attachés douze heures à des métiers à tisser. Les prisons pour dettes ne désemplissaient pas. Balzac, pour y échapper, devait se cacher durant des années à Auteuil et Richard Wagner fut à ce moment enfermé à Clichy, sur la réclamation d'un compatriote pour avoir tardé à rembourser une somme de deux cents francs. Le chef de division, Manet, quoique de tendance conservatrice, avait manifesté quelques sentiments libéraux ; on le traitait d'utopiste parce qu'il comprenait la nécessité des réformes. Il avait approuvé un jour un discours de Lamartine contre la peine de mort. Il avait eu surtout le tort, sous le règne du fils de Philippe Egalité, de faire entrer dans les cadres de la magistrature le fils d'un conventionnel régicide qui avait été nommé juge à Chalon-sur-Saône. Certaines de ses opinions furent rapportées au Garde des Sceaux, Martin du Nord, à un moment où le gouvernement se dressait violemment contre les réformateurs. Ce ministre qui devait avoir, quelques années plus tard, un tragique destin, mais qui était à ce moment au sommet de la puissance, le disgrâcia.

En 1841, le poste de directeur du personnel était convoité par de nombreux compétiteurs. On fit comprendre au chef de division qu'il devait céder sa place. Il demanda, selon l'usage, un poste de conseiller à la Cour de Paris. Il avait même eu l'ambition de devenir avocat général et il avait tracé à l'avance le plan d'un discours de rentrée sur les ascendants judiciaires de Bossuet de Descartes et de Pascal.

Comme il avait servi le gouvernement de Charles X, le Garde des Sceaux le nomma seulement juge au Tribunal de la Seine. Il y resta quinze années et, malgré un grand labeur, un réel mérite, et d'incessantes démarches, il ne put jamais obtenir la robe rouge, but de toutes ses ambitions. Dix ministres, qu'il avait fidèlement servis, lui avaient autrefois promis ce poste. Aucun ne tint sa promesse ; leurs instabilité les déliait déjà facilement, à cette époque, de leurs engagements. Depuis son départ de la Chancellerie, à chaque mouvement, la lecture des journaux judiciaires était pour le magistrat une nouvelle déception et son fils Edouard revenant de l'atelier de l'Ecole des Beaux-Arts, assistait silencieux à toutes ses amertumes. Lassé, fatigué, écœuré de ces avanies, voyant nommer à la Cour de Paris des juges moins anciens auxquels il avait favorisé autrefois l'entrée de la carrière et qui n'avaient ni sa culture, ni ses services le vieux magistrat tomba malade. Il fut frappé d'une petite attaque d'hémiplégie. On lui avait retiré sa place de directeur quinze années auparavant. Sans lui laisser le temps de se rétablir. On profita de sa maladie pour lui enlever sa place de juge. Selon la coutume, les candidats pressés prirent de ses nouvelles dans l'espérance d'en obtenir de mauvaises. Des silhouettes à la Daumier se présentèrent chaque jour dans la loge de l'immeuble de la rue d'Amsterdam où il demeurait alors, et firent parler la concierge avec habileté. Une fois, la concierge crut qu'elle avait affaire à un préposé des pompes funèbres et elle lui promit de l'aviser en hâte dès le décès du juge.

Edouard Manet entendit, un jour, un dialogue impressionnant ; il intervint et, au grand désappointement du collègue de son père, il lui annonça son prochain retour au palais ; mais la maladie avait fait son œuvre et laissé sa trace. Le juge reparut, diminué physiquement, à moitié aphasique, cherchant ses mots dans le délibéré. Pour éviter de rencontrer des amis ou des collègues dans les galeries, il arrivait au Palais dès la première heure, montait péniblement les marches d'un petit escalier donnant sur le quai de l'Horloge. Son poste était guetté et on le représentait comme incapable d'assurer son service. Au lieu de le mé-

nager, en facilitant sa tâche, et de dissimuler sa fatigue, on se plut à l'étaler. On le chargea d'une grande quantité d'enquêtes alors que ses chefs savaient qu'il ne pouvait plus dicter les dépositions. On l'accabla de travail, on le désigna pour les procédures d'ordre et de contribution. On lui confia même la direction du jury d'expropriation qui, à cette époque siégeait en permanence en prévision de l'exécution d'un nouveau plan du préfet Haussmann. Il fut obligé de demander un nouveau congé de maladie, ne pouvant suffire à ces tâches écrasantes. On lui représenta qu'il devait donner sa démission. Il résista, invoqua des précédents, fit valoir qu'il avait, autrefois, maintenu en fonctions des magistrats atteints d'infirmités de toutes sortes, cita les noms d'anciens collègues qui avaient continué à siéger malgré leur complète surdité, jugeant d'après la lecture des pièces, sans entendre les commentaires oraux ou tombant en léthargie dès l'ouverture des audiences et qu'il fallait réveiller à leur suspension. Il rappela le cas d'un conseiller à la Cour, l'un des présidents d'assises les plus renommés, qui était aveugle et dont la Cour de cassation n'avait pas cassé les arrêts, même dans les affaires de reconnaissance d'identité ou de faux en écritures, bien qu'il n'ait pu vérifier les pièces qu'il signait ni s'assurer lui-même du visage des accusés.

Lui, entendait, voyait, écrivait. Seule, sa parole était embarrassée. Mais ce qui lui faisait défaut, c'était l'appui d'un homme politique influent. Tous ses amis appartenaient au parti que le 2 décembre avait écarté du pouvoir et il était classé parmi les orléanistes. Le procureur général Dupin, de la Cour de cassation, sollicité mais borné dans ses égoïsmes, refusa d'intervenir. Néanmoins, le président du Tribunal de Belleyme et le premier président hésitaient à exiger la démission d'un magistrat digne de tous les respects qui les avait toujours bien reçus quand il exerçait ses fonctions de chef du personnel ; mais un nouveau venu, nommé d'emblée procureur général, et qui n'admettait aucune résistance, se chargea de l'exécution. C'est alors que commença une lutte inégale entre le tout puissant chef du Parquet, Chaix d'Est-Ange, et le vieux juge qui ne voulait pas résigner ses fonctions avant d'être nommé conseiller. A cette époque, presque au lendemain du vote de la loi sur les pensions civiles, les magistrats ne touchaient pas de retraite et ne pouvaient demander leur mise en disponibilité. Un usage s'était établi : en cas de démission avant la limite d'âge, le remplaçant lorsqu'il était indiqué par le titulaire de l'emploi et agréé par les supérieurs hiérarchiques, consentait à faire une rente à son prédécesseur et les cours, notamment la cour de Metz, avait validé ces sortes de contrats, rétablissant en fait la vénalité des charges.

On suggéra au juge Manet de chercher une combinaison de cette sorte mais il refusa ce marché dont il avait montré l'irrégularité au cours de sa carrière administrative.

Il rappela que l'ancien président du Conseil des ministres, Guizot, avait failli être renversé à la veille de la Révolution de 1848, au cours d'une interpellation adressée au Garde des Sceaux Hébert au sujet de ces trafics de postes de conseillers dans les Cours d'appel et à la Cour des Comptes.

Après avoir éventé ce piège, il crut un moment qu'on le laisserait tranquille, mais la persécution âpre et tenace recommença. Les médecins avaient cependant fait connaître qu'une mesure de rigueur, telle que la mise en demeure de démissionner, affecterait gravement le malade et ruinerait tout espoir de guérison. Mme Manet se décida à intervenir. Elle invoqua les longs services de son mari et demanda des ménagements. Elle sollicita une audience du Garde des Sceaux qui ne la reçut pas, bien qu'elle fût la fille d'un diplomate du premier Empire. On n'avait pas oublié les relations étroites qui unissaient sa famille avec le maréchal Bernadotte devenu roi de Suède, et coalisé ensuite contre Napoléon Ier.

Le ministre de la Justice chargea le procureur général de convoquer Mme Manet pour lui faire part de sa décision, mais elle refusa de se rendre au Parquet général, son mari étant juge inamovible et ne relevant pas de son autorité.

Chaix d'Est Ange n'avait aucune sympathie pour les magistrats nommés autrefois par les ministres de la Restauration. Il les considérait comme des adversaires du régime impérial et il se souvenait qu'il avait en ces temps, failli être arrêté à l'audience et suspendu lors du procès des quatre sergents de La Rochelle, au cours même de sa plaidoirie, sur les réquisitions de l'avocat général Marchangy, vieil ami du juge Manet, pour avoir tenu des propos séditieux, ayant fait en termes enflammés, l'éloge des Sociétés secrètes, exhibé des insignes maçonniques et montré aux jurés son poignard rituel. Parvenu aux plus hautes dignités, s'il déployait le même zèle que Broë ou Marchangy contre d'autres Sociétés secrètes, il s'efforçait, en

même temps, d'épurer le corps judiciaire des anciens partisans de la monarchie.

On en voulait à Manet du choix qu'il avait fait autrefois de certains magistrats qui, depuis ne s'étaient pas prêtés à la confiscation des biens de la famille d'Orléans, à ce qu'on avait appelé, à cette époque, le premier vol de l'aigle.

Le procureur général qui exerçait une véritable dictature, et que certains considéraient, déjà, comme un futur premier ministre, entra en fureur. Il représenta le père Manet comme une sorte de Perrin Dandin paralytique. Il faut lire aux Archives Nationales les rapports foudroyants et olympiens qu'il adressa au Garde des Sceaux au sujet de l'attitude de Mme Manet et de la résistance du vieux juge. Le génie des grands caricaturistes du XIXe siècle aurait pu illustrer ce dossier. Tout puissant, et dans son despotisme de parvenu au sommet de la hiérarchie sans en avoir gravi les étapes, il n'hésita pas à écrire : « Mme Manet a oublié ce qu'elle devait au chef du Parquet agissant dans l'exercice légitime de son droit », alors qu'il commettait lui-même un excès de pouvoir. S'attribuant toute la puissance d'un Conseil supérieur de la magistrature, il terminait sa dépêche par ce mot : « Mme Manet a trop abusé des bontés que, depuis le 18 octobre 1857, n'ont cessé de lui témoigner tous ceux qui ont pris part à cette affaire. »

En fait de bontés, on avait entrepris une série d'offensives contre un pauvre malade, au risque de provoquer un nouvel ictus, la troisième attaque, l'apoplexie foudroyante qui aurait dégagé le poste tant convoité. Pendant ce conflit aigu, le juge Manet, qui ignorait les tentatives de sa femme, entouré de la sollicitude des siens, vivait, sur les conseils des médecins, dans une sorte d'euphorie factice qu'il n'avait pas connue depuis longtemps. On l'avait assuré qu'il prêterait serment comme conseiller devant toutes les Chambres de la Cour. Il ne pensait qu'à la robe rouge qu'il avait tant de fois donnée à d'autres magistrats et qui était le rêve de sa vie, et il avait consenti à se faire peindre, vêtu de la robe des audiences solennelles, par son fils Edouard. Mais on ne put lui cacher plus longtemps que le Garde des Sceaux, Delangle, qui avait cédé à la pression du procureur général, exigeait sa démission.

C'était l'arrêt de mort. Pour atténuer cette rigueur, Delangle écrivit personnellement à Mme Manet une sorte de lettre d'excuses : « En ce qui me concerne, disait le ministre, je saisirai avec empressement toutes les occasions qui me seront offertes de reporter sur le fils l'intérêt qui s'attache au père. » Et c'est pour tenir cette promesse que le frère d'Edouard Manet devint inspecteur des Services pénitentiaires et que, plus tard, en 1867, le peintre Manet fut autorisé à établir au Cours-la-Reine une Exposition de ses œuvres. Après vingt-huit ans de service, Manet père envoya, en sanglotant, sa lettre de démission au ministre. Il refusa d'être nommé juge honoraire. Il avait voulu siéger jusqu'à la limite de ses forces, montrant dans la lutte contre l'administration, quoique très malade, une énergie semblable à celle que son fils Edouard devait déployer contre les peintres officiels et son maître, Couture, qu'il exécrait.

Les dernières satisfactions du vieux juge lui vinrent de ce fils dont il avait tenté, par préjugé, de contrarier la vocation.

Edouard fit du vieillard un beau portrait, mais sans la robe rouge, et avant de mourir, Manet père pressentit le génie de son fils, dont il put voir quelques-uns de ses chefs-d'œuvre : *L'enfant aux cerises*, *Le buveur d'absinthe*, *Le gamin au chien*, *La nymphe surprise*.

Ce furent ses dernières joies, après tant de déceptions. La vie tumultueuse de son fils Edouard, le bohémien, allait attacher à son nom respecté, mais obscur, l'auréole de la gloire.

A. Richard.

LITTÉRATURE RUSSE MODERNE

Après dix ans d'expériences, de tâtonnements, de toutes sortes d'audaces novatrices, la littérature russe — j'entends soviétique — n'a pas encore rejoint un équilibre tant soit peu durable. On ne peut parler, à propos d'elle, ni d'écoles définies, ni de conquêtes littéraires certaines, ni même de courants accentués, mais tout au plus de tendances confuses, d'aspirations vagues, de positions contradictoires. A quelqu'un est venu l'idée de marquer une nette séparation entre les deux littératures : l'une soviétique, l'autre — celle existant dans l'émigration. Or, la vie de l'esprit ne connaît point de cloisons étanches, ni de lignes de démarca-

tion absolues. De multiples malentendus sont nés — et naîtront encore — de ce procédé arbitraire et artificiel. Il y a bien des écrivains habitant le « paradis soviétique » (et j'en épargne les noms), mais nullement « soviétophiles », tandis qu'il n'en manque pas d'autres qui — tout en résidant à l'étranger — communient en esprit avec le mouvement intellectuel du pays des Soviets. Un Serghieff-Zenski, par exemple, est bien plus proche par sa mentalité d'un Zaitzeff que d'un Babel ; une Achmatova, poétesse aux formes pures est certainement bien plus « émigrée » par son esprit qu'une Zwetajeva avec sa tendresse pour la lumière magique « de l'Orient ».

On doit en outre tenir compte d'un facteur important qui est de nature à rendre extrêmement difficiles tous nos jugements sur la vie littéraire en Russie. C'est que dans le pays des Soviets l'écrivain est forcé d'obéir à une consigne que son confrère en émigration ne connaît point. Le gouvernement emploie tous ses efforts pour ravaler les esprits au même niveau moyen, pour utiliser les intelligences au service d'une cause qui lui est chère. Il cherche non seulement à empêcher la publication de telle ou telle œuvre à « tendances suspectes », il prétend encore régenter la littérature comme n'importe quelle autre branche de l' « industrie nationale », en exerçant sur l'auteur une pression directe par tous les moyens possibles. Il cherche à donner à la littérature une orientation conforme à ses directives politiques, à faire de l'écrivain un instrument docile et malléable de sa volonté. Sur une vaste échelle on pratique là bas le système des commandes officielles — en même restreinte — que connaissent certains pays, par exemple dans le domaine des arts plastiques. Un Etat, une Académie, un riche particulier peuvent dispenser quelquefois la fortune à un artiste, lui procurer la notoriété ou le mettre en vedette, tant s'en faut cependant qu'un véritable artiste conscient de son génie ne puisse se soustraire à la tentation de l'argent ou de la vanité, en sauvegardant son indépendance vis-à-vis du monde extérieur. Or, dans le pays de la « dictature prolétarienne », l'attitude indépendante ou rebelle d'un écrivain signifie à peu près la faim, la « mort civile ». L'ouvrier de plume est tenu à exercer un mandat imposé d'en haut (en choisissant des sujets appropriés, en les traitant d'une façon à plaire au pouvoir, etc.), de la même manière que l'ouvrier manuel est tenu à fournir un *quantum* d'énergie productive ou l'agriculteur à livrer un stock déterminé de denrées.

Plus d'une fois, l'écrivain est forcé de dissimuler ses vrais sentiments sous le masque du dévouement servile, de violer son inspiration, d'esquiver avec soin des thèmes scabreux ou dangereux, de manifester une ferveur sociale et politique qu'il est loin d'éprouver dans son for intérieur.

La sincérité — qualité toute naturelle chez l'écrivain européen — devient ici une vertu rare et difficile à pratiquer. Et que savons-nous des œuvres écrites et achevées, ou seulement ébauchées, qui ne peuvent voir le jour faute d'un éditeur, d'une Revue, d'un débouché quelconque ? Ce n'est qu'après la mort de F. Sologub que nous apprîmes avec stupeur que cet écrivain réduit au silence et qui ne publia rien sous le régime des Soviets, gardait dans le fond de ses tiroirs les inédits précieux qui restent jusqu'à présent des ...inédits, et que son apparente inactivité signifiait une douloureuse crise de conscience, une tragédie intime qu'il a emportées avec lui dans le tombeau...

En même temps, une foule d'ouvrages sans valeur artistique et humaine submergent le marché littéraire jusqu'à provoquer la crise du papier ! Comment dans ces conditions juger de l'état de la littérature russe, en fixer les traits essentiels, en présenter un « tableau » — semblable à celui que jadis Villemain avait fait pour la littérature française — dresser le bilan de ses possibilités et de ses conquêtes ?

*
* *

Ces réflexions faites — réflexions qui sont aussi un avertissement au lecteur européen, — trop enclin à juger d'après les apparences, — essayons tout de même de faire ressortir les aspects principaux du mouvement littéraire en Russie. La littérature d'avant-guerre est bien morte. Le fil de la tradition qui — par Tolstoï, Tscheckov, Tourghenieff — remonte à Gogol et Puskin — est brisé.

Il est certain qu'aux premières années de la guerre civile, les souvenirs littéraires des jeunes sont à leur sujet aussi vagues que sur n'importe quelle période de la littérature européenne.

Tout d'abord la révolution semble avoir agi sur la littérature par son côté purement matériel, négatif, destructeur. Les vieux écrivains qui avaient exercé une influence sur la généra-

tion précédente, dispersés, baillonnés par la censure, livrés à des sévices, ne se reconnaissant plus dans un monde nouveau — se virent obligés de se confiner dans le silence s'ils restaient dans la terre soviétique — ou de s'expatrier, s'ils en avaient possibilité et moyens. Dans ces années tragiques toute l'énergie de la nation se concentre sur l'action politique. La Russie semble nue, immense champ de bataille contesté par les deux partis adverses aux prises — les « rouges » et les « blancs ».

Dans cette ferveur inouïe d'âmes, dans ce déchaînement de toutes les passions, il ne reste, semble-t-il, point de place pour des sentiments autres que ceux de la haine et de la vengeance, d'un patriotisme farouche et exaspéré. Et pourtant, c'est de ce même chaos que naissent les premières ébauches de l'art nouveau qui marquent le réveil de la pensée créatrice.

Des milliers d'existences entraînées dans le tourbillon, jetées au gré du hasard dans la mêlée, frappées par toutes les calamités publiques — une guerre acharnée poursuivie sans trêve et sans merci — voilà le terrain ensanglanté d'où éclosent les premiers poèmes et récits, où germe le premier bégaiement de ces jeunes hommes encore inconnus, mais qui en deux ou trois ans devront former les cadres de l'élite intellectuelle de la terre soviétique. Au milieu de tout ce désordre et de toute cette confusion — batailles, offensives, massacres, retraites — naissent, se précisent, prennent corps les premières impressions des nouveaux écrivains.

Une réalité mobile, changeante, fantasmagorique, faite pour éblouir et aussi pour déconcerter. Qu'est-ce que la lente gestation des images et des œuvres chez un Tolstoï ou un Flaubert comparée à la besogne pressée de ces écrivains improvisés, qui ont souvent pour tout loisir l'intervalle entre deux combats, qui crayonnent à la hâte leurs impressions, juchés sur le lit d'un hôpital ambulant ou dans la voiture débraillée d'un train blindé, à la lueur oscillante d'une piètre bougie !

La vie de celui qui sera écrivain vers 1922, qui se verra décerner les lauriers et sera porté aux nues comme « compagnon de route » en 1925, et souvent précipité dans l'abîme de l'ignominie vers 1928 — comme rejeton indigne de la bourgeoisie — la vie de ce jeune homme passe pendant « les ans nus » au milieu des péripéties les plus extraordinaires, des aventures les plus périlleuses. Des jours comptent ici pour des années. Telle année de la vie d'un de ces écrivains en herbe eût suffi à remplir l'existence tout entière d'un écrivain de la génération antérieure, quant à la quantité et à l'intensité des sensations vécues. La biographie de Vesevolod Ivanoff, un des premiers en date des écrivains révolutionnaires, qui a parcouru à pied toute la Sibérie, changeant de pays et de métier, tour à tour mécanicien, cabotin, typographe, soldat, prestidigitateur, facteur, — qui faillit par deux fois être massacré par les blancs et par les rouges, ne saurait être égalée par aucune « vie romancée ».

On ne passe pas impunément par ces sortes d'expériences mortelles, par ces cauchemars fatigants. Si l'on réussit à y survivre, l'on en sort le cœur affaissé, les ressorts de l'âme brisés, l'esprit harcelé par des fantasmes, mortellement las de ce perpétuel changement de scènes et de décors... Mais d'autre part — pour peu qu'on soit doué d'une fantaisie créatrice et qu'on soit écrivain — on est pris naturellement du fol désir de fixer sur le papier ces scènes émouvantes ou atroces dont on a été témoin, de reproduire en visions rapides — tant bien que mal — ces personnages entrevus à travers le feu de la mêlée ou le chaos de la débandade — tout ce qui a étreint un instant votre cœur, frappé votre œil, saisi votre esprit. De ce premier effort retourné vers soi-même est née la littérature de la guerre civile — dans le sens étroit de ce mot — c'est-à-dire la description et l'interprétation de cette période de luttes trouble et menaçante qui finit en 1921-22.

C'est comme un immense bourdonnement de voix confuses, de plaintes, de vociférations, de lamentations, de ricanements, de cris sauvages, de colloques intérieurs étouffés par une canonnade, interrompus par une retraite précipitée. Ce sont des hommes enivrés par les événements récents qui écrivent ces sortes d' « épopées » fragmentaires, découpées, décousues, souvent brutales et monotones, parfois sublimes et émouvantes. Tout est démesuré, confus, énorme, dénué d'harmonie et de proportions, dans cette littérature à ses premiers débuts, guidée par la seule inspiration, dominée par la soif de rendre avec une grande précision de détails le cauchemar vécu — littérature née des sanglantes entrailles d'une époque sans pareille et qui porte les stigmates indélébiles de ses origines.

Bien souvent, ce ne sont que des amas de sables mouvants, d'ombres fuyantes que ces

écrivains fraîchement émoulus, promus par le sort à la dignité des Homère de leur temps, parviennent à accumuler dans leurs ouvrages. Leur impuissance stylistique éclate à chaque pas. Ils ne se sentent rattachés à aucune tradition solide, il leur manque totalement l'expérience, ils procèdent par tâtonnements et par divinations, — ni leur âge trop jeune, ni leur vie de nomades ne leur ont permis de s'initier aux « classiques », de prendre conscience de leurs forces et de leurs limites. Ils ont à défricher un terrain presque vierge. Nouveaux Robinsons, jetés par le naufrage dans une île inhabitée et qu'aucun voyageur n'avait avant eux effleurée de son pied, ils se voient forcés de fabriquer de toutes pièces un habitacle rudimentaire à leur usage, de créer à la seule aide de l'esprit, de l'invention, des objets de première nécessité. Ils inventent tout — la forme, le style, le langage. Ils corrigent souvent la grammaire et partent en guerre contre la syntaxe. A défaut d'une tradition et d'un style élaboré, ils l'emportent par la brutalité de leurs images, par la crudité de leurs descriptions, par l'effusion d'un lyrisme brutal, par la fraîcheur sauvage de leurs impressions mal digérées et désordonnées, par cet air de défi et de bravoure, qu'ils mettent en tout ce qu'ils disent, en tout ce qu'ils écrivent. Ils se croient les premiers à découvrir un monde que personne avant eux n'avait vu. Evidemment cette manière de procéder a ses dangers patents. Tout le monde comprendra combien ils eussent gagné à décrasser leur esprit et à épurer leur forme par le contact assidu avec les meilleurs modèles de la littérature précédente. Bien entendu, ce que je dis est plutôt un schéma un peu sommaire et simplifié. Inévitablement je force un peu les termes.

Bientôt les jeunes écrivains iront chercher quelque part des modèles et des formes, creuseront des livres d'autrui (ils iront même jusqu'à se montrer parfois trop livresques et imitateurs), mais c'est plutôt d'abord vers les maîtres de l'art étranger (de diverses langues et époques) — un J.-A. Hoffmann, un Wells, un Stevenson — que se tournera leur attention. Le cénacle des jeunes, depuis longtemps dissous, et qui a pour fondateur et président E. Zamiatin — écrivain d'avant-guerre — sera baptisé du nom des « Frères de Sérapion » en l'honneur du célèbre romantique allemand. Boris Pilniak, un des écrivains les plus significatifs — autant par ses qualités que par ses défauts — de la génération présente, utilisera largement l'expérience du roman symboliste et impressionniste d'André Bielij.

Certains — comme P. Romanoff et Seifulina font songer, avec leur prose soignée et leur recherche de précision — aux « réalistes » d'il y a quarante ans : un Staniucovitsch ou un Scheller-Mijailoff. Les « humoristes » font plutôt bande à part : si un Zotschenko peut passer pour le Tschekov soviétique par certaines nuances de sa « gaîté mélancolique », voici un Katajeff, dont l' « humour » ne semble relever que de lui-même, et dont on chercherait en vain les prototypes dans la littérature satirique antérieure. Enfin c'est Léonoff, l'écrivain le plus doué d'entre tous (et que j'appellerais volontiers « grand » s'il ne venait de nous causer une déception par son dernier livre — un échec certain), et peut-être Felin (dans une certaine mesure) qui remontent par leurs aspirations psychologiques et leur souci d'analyse introspective au grand créateur du dernier siècle : Dostoïevski.

***

D'abord les œuvres qui reflètent la guerre civile d'une façon directe et immédiate : Vs. Ivanoff, Babel, Fadejeff avec sa *Débâcle* ; Scholochoff, auteur de *Don Pacifique*.

C'est toujours la débâcle présentée sous ses divers aspects, vue dans la rapidité mouvementée de ses épisodes, saisie tantôt de front, tantôt de biais, l'humanité collective des combats et des tranchées diversifiée quelque peu dans ses figures et types isolés, mais bien plus souvent noyée dans la couleur grise et indistincte, propre aux caractères des masses amorphes.

Il est rare qu'après avoir lu toutes ces innombrables chroniques, notations, journaux de camp et d'escouade une seule figure vous reste dans la mémoire avec ses traits humains et individuels.

Lisez *le Train blindé* et les *Partisans* de Vsev. Ivanoff — histoire de la résistance à Koltschak des paysans sibériens : une série de scènes cinématographiques se déroulent devant vos yeux, scènes esquissées à la hâte et qui déconcertent par la rapidité de leur mouvement.

Tous les personnages semblent ici des comparses d'un grand drame, dont le seul héros est l'âme collective d'un peuple.

Ouvrez *la Cavalerie rouge* de Babel, qui retrace des épisodes de la lutte des rouges contre

la Pologne — tout cela est pitoyablement fragmentaire en dépit d'un langage truculent, riche à l'excès, parsemé de néologismes hardis et de locutions populaires et qui ne manque par endroits ni de vigueur, ni de saveur.

Des paillettes d'or, des éclairs mêlés à un fatras verbeux, de grandes envolées qui se perdent dans la grisaille des détails fastidieux, tantôt révélant une sorte de « préciosité » révolutionnaire, tantôt gâchées par la profusion de sentiments civiques inopportuns, tantôt trahissant la main peu habile de l'écrivain ! Et de l'autre côté de la « barricade » — voici un Bulgacoff — auteur des *Jours des Turbins* — écrivain non dénué de talent qui évoque une des plus douloureuses épopées de la guerre civile russe — le martyre de l'ancienne et sainte ville de Kieff dans l'hiver fatal de 1918-1919.

Dans le meilleur des cas, de cette littérature « militaire » il restera quelques images et quelques émotions, une vingtaine de pages tout au plus qui feront partie d'une future anthologie de cette période ; le reste — décor, déclamation, fatras rhétorique — périra ou sera consulté par quelque historien en quête de documentation...

A la littérature de la guerre proprement dite, en succède une autre qui reflète les luttes civiles en ville et à la campagne, les innombrables vicissitudes des citoyens russes, dans une époque de terreur et de famine. Tantôt on vous montre l'existence d'une famille noble dans les années du communisme militaire (Piliniak : *L'An nu*), tantôt on vous transporte dans un village perdu dans les forêts où éclate une émeute populaire contre les autorités nouvellement établies (*Les Sangliers* de Léonoff).

Ce sont des œuvres de valeur inégale, de style divers — mais toutes issues d'une inspiration spontanée, toutes marquées du sceau de la sincérité artistique.

Or, la guerre civile finit, au moins dans ses formes primitives et violentes. La « stabilisation » du régime apporte avec elle de nouveaux problèmes. De nouvelles contradictions se creusent sous les trop rassurantes apparences du régime vainqueur. La nouvelle politique économique crée des mécontents qui, sevrés de leur ancienne auréole de héros et de combattants, se trouvent aux prises avec une réalité totalement changée, hostile à leurs aspirations.

Tel est le héros du grand roman de Léonoff (*Le Voleur*) Mitjka — que l'auteur — en dépit de son métier, dont le titre de l'ouvrage en dit long — réussit à nous rendre sympathique à cause de certaine fierté de ses attitudes, de son caractère frondeur, de la singulière puissance de son énergie et de la noblesse foncière de ses motifs.

Ce n'est plus l'homme pris dans la bousculade des luttes au front, ni le personnage épisodique endurant patiemment les souffrances de la famine et de la persécution, c'est l'homme rendu à lui-même et qui, en une époque stagnante, trouve le moyen et le temps de déployer sa personnalité et de creuser en profondeur son âme riche, vibrante et complexe.

Après la tragédie des « déplacés » vient celle des « adaptés ». Ils sont légion. Leur drame est celui de la résignation apathique, secouée par les sursauts sporadiques d'une conscience assoupie mais inquiète. Le héros d'une nouvelle significative de P. Romanoff (*Droit à la Vie*) qui se tue faute de pouvoir renoncer totalement à son individualité, appartient à cette catégorie. Chez le même auteur nous trouverons retracées et dépeintes de sourdes résistances, des velléités de révolte — dans les diverses classes de la société russe, issue de la « nouvelle politique économique » (Nep.) déchirée par la crise — contre les mœurs nouvelles, encouragées par le communisme militant, contre les formules et les impositions cherchant à entraver la liberté de l'individu dans son existence privée, au foyer et dans la famille (*Droits à l'amour*, etc...).

Car désormais, ne se contentant plus de politique, le régime tend à s'immiscer partout, dans le moindre repli de la société, cherche à forger le « nouvel individu » sur le modèle du « communiste parfait », dévoué au système, à la « patrie socialiste », à la cause publique. Il le fait — il faut le dire — lourdement, avec une insigne maladresse, mais aussi avec toute la souveraine autorité que lui confèrent ses multiples organes de contrôle et de coercition. L'homme, courbé sous le joug d'un système jaloux et exclusif, ne doit avoir qu'une seule pensée, celle du bien de l'Etat, qu'un seul sentiment, celui des progrès du communisme. A ces sentiments, à ces pensées doivent être sacrifiés ses opinions personnelles, son droit de vivre, d'aimer et de sentir.

Inutile de le dire, le communisme atteint son but, ne fût-ce qu'en partie ; la formule soviétique imposée d'en haut trouve des littérateurs dociles, prompts à exécuter ses ordres et à conformer leur art à la suprême consigne.

Mais — inutile aussi de l'ajouter — l'inspiration commence à se tarir. L'écrivain apprivoisé paie par la médiocrité, la fausseté de ses œuvres, la rançon, trop haute à la vérité, de son esclavage spirituel. Qu'ils sont plats, médiocres, sans vie, ces « héros » fabriqués en séries d'un Gladcoff (*le Ciment*), préoccupés uniquement, aux dépens de la sincérité et du bon sens, de l'orthodoxie de leurs propos et de leurs actions ! La médiocrité servile envahit toute la littérature de ces dernières années. Si l'on veut respirer une gorgée d'air frais, qu'on lise les « humoristes », gens les moins gênés dans leur art — et dont le rire franc semble être l'unique contre-poids opposé à la désolante trivialité de la littérature « sérieuse ». Or, là encore, ce n'est souvent qu'un rire de damnés. Néanmoins, nous éprouvons un certain soulagement en parcourant leur galerie de petits tyranneaux communistes grisés par le pouvoir d'oiseaux de proie, de fonctionnaires râpés, de petits bourgeois, d'employés débonnaires et stupides, avilis, qui se vengent de leur existence grise par des escapades dans la région inaccessible des jouissances prohibées, ou pour parler plus vulgairement, dans ces lieux de débauche, dans ces réduits dorés fréquentés par la lie de la populace, par les déchets de la société, des cocaïnomanes, des filles de joie, des roués de la pire marque.

Ces dernières années, les meilleurs, les plus libres écrivains se sont tus, dans l'embarras ou dans le dégoût. La médiocrité plate et vertueuse tient le pavé. La littérature didactique, à thèse, fête ses orgies. De toutes parts, on tend l'oreille à l'ordre du jour du Politbureau, on cherche à deviner le sens ésotérique du dernier discours des potentats. De toutes parts, on n'entend jaser que sur les progrès de la construction socialiste, sur le succès du plan quinquennal.

Un chœur de critiques orthodoxes et haineux préside aux clameurs de l'opinion publique et s'emploie de son mieux à la fourvoyer. C'est ainsi que, à grands pas, la jeune littérature se précipite dans le marasme. Le cliché remplace l'homme vivant, la morale tient lieu de la poésie. Au lieu de rapsodies de grand aloi, de poètes sonores, de romanciers inspirés, l'étroite orthodoxie des Soviets a fini par engendrer des cohortes de prétoriens, des écrivains sans inspiration, des arrivistes médiocres, des faiseurs d'emphase, qui prospèrent à la faveur des circonstances et préparent par leurs ouvrages, sans éclat, largement subsidiés, mais peu ou prou lus, la dissolution et la fin de la littérature.

La grande « expérience » s'achève dans une abominable sécheresse des âmes et des esprits. La griserie des phrases grandiloquentes, des exaltations sonores est passée à tout jamais pour céder la place à l'emprise de la formule et du dogme. L'idéal communiste se montre désormais dépouillé de son auréole guerrière, de son éclat messianique. Une politique despotique, mais tergiversante et sans sincérité ni audace, traîne à sa remorque une littérature inféodée au parti dominant, anémique et défaillante, platement raisonneuse, sans élévation spirituelle ni vibration intérieure.

Et pourtant, nous ne saurions oublier de quel effort la littérature soviétique aurait été capable, rendue à ses propres forces, libérée un instant de la gênante tutelle de ses dieux tutélaires. Saura-t-elle trouver encore ces accents de sincérité, qui nous avait séduit chez un Léonoff et un Fedin, la voie magistrale de l'art indépendant sortant résolument du labyrinthe vicieux où la politique l'avait égaré ?

La nouvelle renaissance des lettres russes est à ce prix.

EUGÈNE ANAGNINE.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

GUERRE EN EXTREME ORIENT

La guerre sévit en Mandchourie. On y bombarde les villes. Des bandes de brigands ou de soldats chinois — on les distingue mal les uns des autres — attaquent les chemins de fer. Les populations épouvantées abandonnent les villages. Les provinces qui ne sont pas ravagées par l'inondation, la famine et la peste, le sont par les gens de guerre. Bref, les dépêches et les lettres que nous recevons de là-bas nous ramènent en imagination à cette sombre fin du XIVe siècle où notre France était ravagée par la peste noire, la guerre anglaise, la guerre civile, et les grandes compagnies.

Et cependant, officiellement, ce n'est pas la guerre. On espère que le Conseil de la Société des Nations, qui sera sans doute réuni à l'heure où paraîtront ces lignes, pourra apaiser le conflit.

On espère... contre toute espérance. Ce serait déjà un résultat si le Conseil arrivait à sauver son prestige compromis par toute une série de fausses manœuvres et d'atermoiements, peut-être inévitables.

Le Japon, dont la position diplomatique était très forte dès l'origine, puisqu'il se contentait d'exiger l'application des traités, l'a très rapidement renforcée, de façon à avoir les mains libres et à se prémunir contre une condamnation éventuelle de la S.D.N. Il a commencé par s'assurer de la neutralité des deux puissances qui sont, comme lui, les plus intéressées au problème du Pacifique et qui, par chance, n'appartiennent pas à la Société des Nations. On a de plus en plus l'impression, en effet, que depuis longtemps il est d'accord avec les Soviets, qui ont en ce moment trop de préoccupations d'ordre économique pour aller chercher des aventures du côté de Moukden. Certains naïfs se figuraient que parce que la République chinoise se présente à l'univers comme une puissance démocratique, la Russie communiste allait la défendre contre l'empire « réactionnaire » du Japon : ce qui est venu de Moscou, c'est une déclaration de quasi-neutralité. Les assurances que le Japon a obtenues de Washington sont plus importantes encore. Le gouvernement américain l'a avisé qu'il ne s'associerait pas aux mesures de coercition économique et financière que prévoit l'article 16 du Covenant, au cas où la Ligue déciderait de les appliquer au Japon ; enfin, l'ambassadeur d'Angleterre, ému par les campagnes de presse japonaise, est venu déclarer au Ministère des Affaires Etrangères de Tokio que le cabinet de Londres ne nourrissait « aucune intention hostile aux intérêts vitaux du Japon ».

Le Japon, gagnant la Société des Nations de vitesse, a donc dissocié les forces qui pouvaient lui être hostiles, de telle façon que si le Conseil s'avisait de vouloir prendre contre lui les faibles sanctions dont il dispose, ce ne serait qu'un coup d'épée dans l'eau.

C'est peut-être un dangereux exemple que donne là le Mikado, mais, en politique, le succès justifie bien des choses et l'opinion mondiale, qui d'abord lui était assez hostile parce qu'il paraissait avoir agi avec une certaine brutalité à l'égard d'une puissance faible et en proie à la guerre civile, est en train de se retourner complètement.

Chose étrange et bien décevante, cette opinion mondiale semble d'ailleurs se résigner à la guerre et presque la désirer. Certes, les associations pacifistes multiplient les vœux en faveur du désarmement, qui est un des points principaux du programme socialiste international ; tous les hommes d'Etat, quand ils parlent au peuple, commencent par attester leur dévouement à l'idéal de paix dont la S.D.N. est l'expression officielle ; mais le bruit ayant couru qu'un général chinois avait déclaré la guerre au Japon, la bourse de New-York, excellent baromètre non seulement de l'opinion américaine mais de l'opinion financière du monde entier, a été le théâtre d'un brusque mouvement de hausse.

Et le fait est que les milieux économiques d'Europe et d'Amérique sont presque unanimes à souhaiter que le Japon, avec ou sans l'approbation de la Société des Nations, remette de l'ordre dans le chaos extrême-oriental. Désemparés par la crise économique qui se prolonge et dont on ne voit pas la fin, ils ne songent qu'aux moyens d'y parer au plus vite. Les mêmes financiers, les mêmes industriels internationaux qui, hier encore, demandaient qu'on sauve l'Allemagne à tout prix et n'importe comment, sans se préoccuper des conditions et des conséquences lointaines de ce sauvetage, souhaitent maintenant, sans plus se préoccuper de l'avenir, que le Japon intervienne le plus tôt possible en Chine.

Leur raisonnement est simple :

Le monde souffre d'une crise de surproduction et de sous-consommation, ce qui, d'ailleurs, revient au même ; l'anarchie chinoise et la misère qui en est résultée, sans parler du boycottage, ont privé l'industrie européenne d'un grand nombre de consommateurs ; que l'anarchie cesse, que l'ordre soit rétabli en Chine, l'industrie européenne y retrouvera immédiatement le marché qu'elle cherche ; plus désireux encore de bénéfices immédiats, certains industriels escomptent peut-être même la fourniture des munitions.

Ils espèrent donc, à tout le moins, que le Japon restaurera l'ordre et obligera le consommateur chinois à se pourvoir en Europe. Ce calcul me paraît singulièrement hasardé. Il ne faut pas se figurer, en effet, qu'une intervention japonaise en Chine se présente comme une simple promenade militaire. Certes, l'armée, ou

plutôt les armées chinoises, n'ont pas la valeur de l'armée japonaise, dont les qualités militaires font depuis longtemps l'admiration des états-majors, mais nous ne sommes pas au temps où les forces de l'Empire du Milieu étaient purement décoratives. Il y a quelque dix ans que la Chine est en état de guerre civile et que toute une population y a adopté le métier des armes pour ne pas mourir de faim. Ces irréguliers ont fini par devenir de véritables soldats mercenaires que certains de leurs chefs tiennent bien en main. Ils se battront durement : on sait d'ailleurs les difficultés que présentent toutes les guerrillas, la lutte avec des armées insaisissables et, finalement, avec toute une population réduite au désespoir. Depuis quelques années, le nationalisme chinois s'est révélé d'une puissance que l'on ne soupçonnait pas, et il est à craindre que, si le Japon est finalement acculé à la guerre, celle-ci ne soit beaucoup plus longue et plus difficile qu'on ne se l'imagine. De toutes façons, elle ne se terminera pas sans de nouvelles dévastations. Et quelle puissance de consommation trouver chez un peuple ruiné et dont la haine de l'étranger, demain plus encore qu'aujourd'hui, sera le principal mobile ?

L'idée qu'une guerre de diversion en Extrême-Orient agirait comme un stimulant et même comme un remède à nos misères est proprement absurde. Les relations internationales sont devenues telles qu'il n'est plus vrai du tout que le malheur des uns fasse le bonheur des autres, et nous ne serions pas plus avancés qu'aujourd'hui quand les traités nous garantiraient en Chine une situation privilégiée, que le gouvernement chinois serait incapable de nous assurer. La belle affaire, si nous nous trouvons devant un pays consommateur dont les portes sont largement ouvertes, mais qui, dans sa détresse, est incapable de consommer n'importe quel produit européen. Malheureusement, nous avons affaire là-bas à des internationalismes exacerbés dont les réactions sont imprévisibles. Si c'est le Japon qui arrive à mettre de l'ordre en Chine, ce ne sera pas pour favoriser les intérêts des puissances industrielles de l'Europe et de l'Amérique : il s'y réservera la première place, d'où nouvelle source de conflits. D'autre part, cette fermentation du monde jaune ne pourra pas se limiter. Elle gagne déjà l'Indochine, les colonies néerlandaises de Java et de Sumatra. Non, en vérité, nous n'avons rien à gagner à une conflagration extrême-orientale.

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

EN CATALOGNE:

UNE FEMME, UNE VILLE (1)

Le quatorzième roman de Mme Isabelle Sandy prend place à la suite de ceux — *Andorra ou les Hommes d'airain*, *Llivia ou les cœurs tragiques* — où elle évoque les divers aspects de cette région pyrénéenne qu'elle connaît si bien et dont elle excelle à exprimer l'âme, la couleur et l'accent. Il atteste la richesse d'un talent auquel on doit d'autres œuvres aussi différentes que : *Dans la ronde des Faunes*, *L'homme et la Sauvageonne*, *Le Dieu noir*, *La ronde invisible* et *Les Soutanes vertes*. Ce talent, d'autre part, y apparaît à un point d'équilibre et de perfection qui marque le plein épanouissement de dons fécondés par un incessant labeur. Des signes extérieurs eux-mêmes viennent s'ajouter au succès grandissant. L'année dernière la Société des Gens de Lettres appelait Mme Isabelle Sandy à siéger dans son Comité, et cette année le Gouvernement lui décernait, au titre littéraire, la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Les distinctions n'ajoutent rien au mérite, cela va de soi ; mais il n'est pas mauvais qu'elles le reconnaissent.

Critiques et lecteurs l'ont reconnu, au double sens du mot, car ils en ont éprouvé, les uns et les autres, consciemment ou non, de la reconnaissance. Oui, nous savons gré à l'auteur de *La Vierge au collier*, comme nous savons gré à l'auteur de *Soledad*, dont je parlais dans mon précédent article, de ramener dans le roman le charme et la poésie. Nous leur savons plus de gré encore peut-être de démontrer, par leur exemple, que ces qualités, qui leur sont naturelles parce qu'elles sont essentiellement féminines, n'excluent ni la précision ni la force, et font, au contraire, avec elles, l'alliage le plus fin et le plus résistant. Nul métal ne vaut celui-là. Il serait difficile d'en trouver une meilleure preuve que ce roman d'une matière à la fois solide et ductile, apte à recevoir et garder, tout en se laissant pénétrer par la pensée, la double empreinte de la vie et de l'art.

(1) Isabelle Sandy : *La Vierge au Collier*. 1 vol. Fasquelle, éditeur.

*
* *

« Nuria Soler est belle comme Gérone et elle incarne Gérone au point qu'on ne saurait les séparer. » Pareilles et inséparables, en effet, la vieille cité catalane est le cadre où s'ajuste la figure de la jeune fille dont elle a préparé le destin. A mesure, nous le verrons, que celui-ci suit son cours, « cette fille sans grande intelligence, passionnée, farouche, tendre et si ingénue qu'un enfant l'eût seul comprise, cette Nuria Soler, pareille à Gérone, invitait sans cesse à monter vers le plus haut de soi-même comme d'autres êtres invitent à descendre. Comme la ville... par tous ses escaliers de pierre blonde et par tous ses clochers poussait le plus las des voyageurs à l'escalade du ciel, Nuria Soler y Villamari, fille noble, et pauvre, et chaste, entraînait les âmes vers les sommets. » Précisant et complétant la comparaison, l'auteur nous dira encore : « Nuria Soler y Villamari, haute, mince, dorée, secrète, aristocrate en son âme, farouche en son corps inviolé, ressemblait à cette ville nerveuse et montante, souvent assiégée, mais jamais vaincue. » C'est de sa ville qu'elle tire sa force, la ville de ses morts et de sa race, à laquelle elle se rattache, non point par les théories dont s'exalte un professionnel de la pensée comme Barrès, mais par la seule vertu d'un sentiment capable de régner en maître sur un être simple, passionné et sauvage.

Qu'un seul jour elle s'éloigne, attirée à Barcelone par son amour qu'elle identifie à son devoir, il ne lui en faudra pas plus pour lui révéler son impuissance à vivre ailleurs, tant la trame de sa vie est tissée fil à fil avec celle de la cité où elle est née, où sont nés tous ceux dont elle tient l'existence et de qui elle a reçu, seule richesse qu'elle possède en ce monde, l'héritage d'honneur. Son père, dernier descendant d'une famille jadis opulente et, depuis un siècle, tout à fait ruinée, s'est montré incapable de toute adaptation aux circonstances nouvelles. Replié sur une dignité ombrageuse, il n'aime « rien d'autre que son inaction, sa mélancolie et la constante pensée de sa grandeur déchue. » La mère, adorante et soumise, n'a su que se consumer dans une lutte épuisante pour soutenir la maison ; elle est morte à la tâche, et les coups redoublés du malheur ont frappé les deux garçons, victimes d'accidents tragiques. Le petit héritage, qui aurait pu transformer leur existence si dure, est venu trop tard aux mains de Salvador Soler, déjà si endurci lui-même par sa misère et si desséché par son égoïsme qu'il s'est trouvé livré à la passion de l'avarice, incapable de la surmonter. Il fallait que la malheureuse fille fût ainsi, par degrés, appauvrie de tout ce qui aurait pu lui fournir un soutien ou un réconfort, jusqu'à devenir, aux yeux de tous, « un fantôme vivant au cœur enseveli », une sorte d'exilée de la vie, une solitaire et tragique fiancée de la mort... Cette figure est tracée avec une sûreté de dessin et une pureté de traits qui lui confèrent en même temps la vérité psychologique et l'intensité de l'expression. Elle est émouvante et belle ; mais elle est riche aussi de la plus haute signification.

*
* *

L'action se noue quand l'appel de l'amour va disputer Maria Soler à l'appel de la mort. C'est ici le cœur et le centre du roman, l'essence même du sujet, la source de son intime richesse. « Deux puissances contraires se disputent ce frêle enjeu », et c'est là ce qui fait la beauté, la grandeur de cette tragédie d'une âme. Nous voilà vraiment ramenés à la pure tradition d'un art dont le véritable dessein doit être d'illuminer les profondeurs de la vie morale sans la détacher de la vie sensible non plus que de l'ensemble des réalités concrètes auxquelles l'une et l'autre sont liées. L'être humain tout entier, dans sa complexité, dans son milieu, dans son décor, voilà ce que l'âge moderne demande à ses romanciers et ce que des milliers d'entre eux, chacun à sa manière, lui ont donné, un Balzac, un Daudet, un Loti ; ce que quelques femmes, grâce à plus de finesse, sans doute, d'intuition et de poésie, ont su maintenir et nous restituer à travers les crises, les égarements ou les déchéances du roman contemporain : Marcelle Tinayre, aussi bien dans un de ses premiers romans, *La Maison du péché*, que dans le dernier, *L'ennemie intime*, Camille Mayran dans *Automne*, André Corthis dans *Soledad*, Isabelle Sandy dans *La Vierge au Collier*. Elles savent concilier ainsi avec les lois immuables du grand art les légitimes exigences de la modernité.

Donc, Nuria Soler est une proie déchirée, et Mme Isabelle Sandy met en valeur avec beaucoup de justesse et d'habileté le jeu des forces contraires. De la manière dont les circonstances ont disposé les choses autour d'elle, tout ce qui n'est pas l'amour, pour Nuria, est la mort. Nulle aide ne lui vient de ceux qui l'aiment. Son père, incapable de s'adapter à des conditions de vie auxquelles il n'était point préparé,

n'a su mieux faire, pour ne pas déchoir, que de se tenir en dehors d'elle. Ce noble Catalan, ruiné, impropre au travail, incapable de compromissions, c'est enfermé dans sa misère comme dans une forteresse. Sa femme y est morte d'épuisement, pareille aux victimes d'un état de siège. Et il y est resté seul avec sa fille, sur qui pèse maintenant la tâche accablante de la mère. Peut-être l'aime-t-il, autant que peut aimer un cœur où l'avarice étouffe les sentiments humains. Ce qui est sûr, c'est qu'il aggrave terriblement pour elle la dureté de la vie et lui en rend plus pesant le fardeau. De sa ville, elle ne reçoit pas plus de secours que de son foyer. L'estime et l'affection l'entourent, mais ne font que l'encercler dans sa douleur, à laquelle viennent s'ajouter, comme attirées par une affinité naturelle, les douleurs des autres, et c'est à des deuils, à des veillées funèbres qu'on fait participer la jeune fille, auréolée d'une sorte d'horreur tragique et sacrée. Singulière figure qui ne s'accorderait à nul autre décor aussi bien qu'à cette vieille cité espagnole, ardente et mystique. Mme Isabelle Sandy excelle à saisir et à exprimer ces subtiles harmonies d'une femme, d'une race et d'une ville. Elle n'y a jamais mieux réussi que dans son nouveau roman.

Et voici que cette vierge vouée au noir, comme d'autres sont vouées au blanc ou au bleu, va être soudain arrachée à ses ténèbres, car voici l'Amour, sous la forme d'un mauvais garçon. Narcis Castérès a de qui tenir, étant le fils de cette Maria Castérès qui, sans doute, ne saurait dire qui en est le père, tant le dévergondage de sa vie, dans les ports de la Méditerranée, l'a jetée d'un homme à l'autre. Mais elle est mère et le sentiment prend chez elle, comme il arrive, le caractère d'un rachat. Elle s'est fixée à Gérone ; elle y est devenue une honnête marchande de légumes et de fruits. Elle a été attirée par la pureté et la détresse de Nuria ; elle a deviné en elle une force incomparable de purification et pressenti la possibilité du salut de son fils. Tout cela, avec beaucoup de couleur et de pittoresque, est très fort et très beau, riche à la fois de vie locale, d'humanité et de spiritualité. L'aide discrète prêtée à la jeune solitaire, ses haltes dans la boutique de la fruitière, l'apparition de l'aventurier, avec sa nonchalance un peu traînante et ses yeux, « d'une belle eau verte où naviguait un éternel désir aux voiles d'or... », le charme tout à fait nouveau qu'exerce sur l'amant des filles perdues une vraie jeune fille, innocente et dont le visage pourtant est déjà « marqué par la vie comme un beau jardin piétiné », le trouble, non moins nouveau pour elle, de Nuria, les doutes, les élans, les reculs, les difficultés qui viennent du dehors, et celles, plus poignantes, qui naissent du dedans : que de beaux thèmes et quelle riche matière psychologique pour le talent aigu, nuancé, de Mme Isabelle Sandy ! Il n'en a rien laissé perdre, s'affirmant surtout dans le dessin du caractère de Nuria Soler et la force avec laquelle il en a marqué le trait décisif et réalisé ainsi l'unité. Nuria cesse d'être divisée contre elle-même, le jour où elle a fait l'unité de ses deux tendances contraires. Du même coup, elle eut une entière confiance dans l'amour de Narcis et comprit qu'elle pouvait s'y abandonner, car en allant à lui elle avait conscience maintenant de ne plus trahir son propre destin. Ce jour fut celui où Narcis grave, inquiet, menacé se rapprocha d'elle davantage parce qu'il souffrait. Ainsi, une fois encore, et dans la circonstance la plus grave de sa vie, c'est bien la douleur qu'elle attire, ou plutôt c'est « sa vieille compagne la douleur » qui lui ramène l'homme qu'elle aime et qui va le lui attacher définitivement. Toute la suite de leur amour se développera dans ce sens, et rien n'aurait pu lui assurer sur elle plus de force. Elle ne pouvait aimer qu'un malheureux. « Riche, vainqueur des batailles de la vie, il lui eût fait peur. Misérable et abandonné, il s'insinuait sûrement dans son cœur et ne faisait plus qu'un avec lui. » A mesure qu'elle découvrira ou devinera des dessous plus inquiétants chez cet homme, un passé plus chargé, il lui deviendra plus cher et elle s'abandonnera avec plus de sérénité, elle se consacrera surtout avec plus de force à un amour dégagé de tout aveuglement pour un bel aventurier, éclairé par la flamme du sacrifice...

*
* *

Fermant le cercle qu'avec un art très sûr elle a tracé autour de son personnage, Mme Isabelle Sandy nous ramène, pour terminer, au point d'où elle était partie. C'est de sa ville que Nuria tirait sa force, c'est à sa ville qu'elle demandera la force dont Narcis a besoin pour assurer son salut : une force qui s'oppose à cette autre, l'Aventure, contre laquelle la jeune fille, réduite à elle-même, ne suffirait pas à lutter. « L'homme est trop petit pour être de partout ! Il lui faut un pays à sa mesure : son foyer, son clocher et sa ville, avec, au loin, les horizons que ses pères ont vus. » Sera-t-il à craindre que, dans un cadre aussi restreint, un gars comme

Narcis ne soit condamné à se consumer d'inaction et à languir ? Ecoutez cette forte réponse et méditez la pensée profonde qu'elle contient : « Le véritable aventurier est peut-être celui qui, pauvre, marche à la conquête de son destin. » Voilà la véritable Toison d'or, qui peut tenter les plus hardis des Argonautes. Songez que la terre est petite et que vous en auriez bien plus vite fait le tour que vous n'atteindrez le bout de vos rêves, si vous les avez reculés assez loin dans l'azur...

Voilà à quelle conclusion aboutit cette œuvre fine et forte, d'une qualité si rare. Il est extrêmement remarquable qu'imprégnée à ce point de vie spirituelle, elle reste si proche du réel, si concrète, précise et pittoresque. Tous les personnages sont pris sur le vif et saisissants de vérité. Comme eux-mêmes parlent à notre esprit, tout le détail des choses est là, sous nos yeux, parlant à tous nos sens. Et la ville les domine tous, personnage principal du récit. Gérone n'est pas moins vivante, n'est pas moins humaine que Nuria. Elle a, comme elle, sa beauté, sa noblesse, la richesse de sa vie intérieure, plus concentrée à la fois et plus ample, douée d'une puissance plus grande, parce que le temps lui a permis d'accumuler en elle plus de trésors. J'ai dit qu'il y avait beaucoup de poésie dans le roman de Mme Isabelle Sandy. Il y a des « nocturnes », à peine esquissés, qui sont d'un charme souverain. En voici un où la poésie se colore le plus naturellement et le plus gracieusement des rayons d'une fantaisie aérienne. C'est celui où nous apparaissent, sur la façade des maisons ou dans les patios mi-obscurs, vierges et saints gaiement coloriés dans leurs niches :

«... Quand la nuit aux sandales de lune danse dans les ruelles, sur chaque maison d'escalier, sur les murailles bleues avec volets clos, le promeneur solitaire se sent transporté au pays des fées : un peuple de petites créatures couronnées d'or, souriantes, aux mains jointes ou bénissantes, s'anime dans des halos de lumière.

Elles seules vivent ou rêvent dans Gérone endormie... Elles seules vivent, menues comme des poupées, le long des escaliers de pierre taillés pour des géants. Et elles confèrent à Gérone sommeillante la grâce mystérieuse d'un conte d'aïeule.

Aucun lecteur ne s'étonnera que j'aie voulu le laisser sur cette impression et qu'elle m'ait paru, en ce qui concerne un art dont j'aimerais donner ici l'idée, supérieure à tous les commentaires.

FIRMIN ROZ.

LE THÉATRE

GIRAUDOUX REDEVIENT GIRAUDOUX

Il y a quelques jours que j'ai assisté à la représentation de « Judith » au théâtre Pigalle, où triompha, dans une parfaite maîtrise, la mise en scène de M. Jouvet. L'impression plastique de l'œuvre est si forte qu'elle domine l'œuvre elle-même et, sans doute, elle a contribué, dans mon esprit, en même temps que les appréciations diverses que j'ai trouvées dans la critique, à accroître ma perplexité. Après ces réflexions et ces incertitudes, je me demande si je ne suis point parvenu à la vérité, qui serait tout simplement de constater que Jean Giraudoux, après avoir été un instant écarté de lui-même par le théâtre, s'est enfin retrouvé et a écrit sa dernière pièce, très exactement, comme ses premiers romans.

Le succès de « Siegfried », en effet, avait été principalement de surprise ; on découvrait chez Jean Giraudoux, sinon un auteur dramatique au sens ordinaire du mot, du moins un écrivain, extrêmement différent du peintre de « Provinciales », ou de « Suzanne et le Pacifique » : le jeu des idées et des images semblait avoir cédé le pas à l'observation même de la réalité. Ancien agrégé d'allemand, perpétuel observateur de l'Allemagne, Jean Giraudoux se trouvait au centre même de son expérience, dans ce qu'elle avait de plus vivant et de plus sensible. Certes, l'aventure sentimentale qui constituait l'affabulation de « Siegfried » était bien peu émouvante et l'on ne s'intéressait qu'assez faiblement à l'angoisse de la jeune femme, penchée sur l'obscure personnalité de Siegfried et s'évertuant à éveiller en lui leurs communs souvenirs d'amour : Jean Giraudoux n'est pas un spécialiste de l'amour. En revanche, tout ce qui se rapporte à la psychologie collective de l'Allemagne et de la France nous était présenté avec une sorte de pathétique et même une simplicité qui apportait au théâtre un élément réellement original et aussi réellement humain. On pouvait alors penser que le théâtre permettrait à Jean Giraudoux d'exprimer une personnalité plus riche et plus émouvante que le roman où il restait un littérateur de premier ordre, sans doute, mais tout de même un littérateur. Or, « Judith » nous réserve aujourd'hui une surprise exactement

contraire. Il semble que nous ne puissions plus retrouver rien de l'auteur de *Siegfried* et que nous soyons uniquement ramenés au jeu d'idées et d'images qui avait enchanté le romancier et ses lecteurs.

Judith, en effet, n'est pas une œuvre historique ; elle aurait même pour but, me semble-t-il, de nous révéler, une fois de plus, après Descartes et Paul Valéry, l'impossibilité de l'histoire ; la pièce marquerait, d'autre part, l'aboutissement au théâtre du mouvement qui a provoqué en librairie le succès des biographies romancées. Le personnage biblique que nous présente Giraudoux ne se rattache plus à la Bible que par antithèse, puisque le dramaturge d'aujourd'hui adopte exactement et systématiquement le contraire de ce qui était admis. Cette fille juive déteste les Juifs. Cette vierge pure est très perverse, la force qui arma son bras, ce ne fut point la haine patriotique, mais l'amour d'un homme. Ce personnage n'est ainsi qu'un cliché retourné.

*
* *

Nous sommes donc à Béthulie, la ville est sur le point d'être prise, le peuple n'a plus d'espérance que dans un miracle qu'accomplirait la fille la plus belle, la plus noble et la plus chaste entre ses filles. Des voix diverses, en même temps que la prophétie, désignent Judith pour ce sacrifice héroïque. Mais Judith n'est point ce qu'un vain peuple pense : elle est trop avertie de la vie pour ignorer ce qu'une telle mission auprès d'un chef comme Holopherne comporterait d'ennui ou même de dégoût, elle préfère ses flirts de jeune fille libre. Mais voici qu'un sentiment nouveau apparaît en elle en écoutant son premier amoureux, le soldat Jean en qui elle ne voit plus qu'un vaincu : elle a horreur de la défaite. De plus, une courtisane qui a proposé de la remplacer secrètement dans sa mission au camp ennemi, a troublé son esprit et, sans doute, s'éveille en elle l'attrait mystérieux de l'aventure : un sacrifice de cette nature serait, tout de même, un divertissement. Donc, elle part, elle tombe, après une marche solitaire dans la nuit, dans la splendeur du camp d'Holopherne. Elle se laisse d'abord prendre à un piège quand on lui présente un faux Holopherne, mais au moment où la supercherie se découvre dangereusement pour elle, elle appelle Holopherne d'un voix si sincère et si émue, que le chef, entendant cet appel, apparaît soudain : qu'il est grand, qu'il est beau, qu'il est délicat, qu'il aime donc l'Amour, la poésie, la liberté de l'esprit ! En quelques instants, Judith découvre tout l'attrait de l'Amour et même de la sensualité ! Par l'esprit et par le corps, elle est aussitôt conquise. Cette scène de séduction marque le point culminant de l'œuvre et atteint à une véritable maîtrise d'exécution dans l'originalité. Sans doute le personnage d'Holopherne avec son dilettantisme supérieur n'est-il pas moins conventionnel que le barbare traditionnel ! Il est, du moins, plus séduisant. Sans doute, la voluptueuse aventurière n'est-elle pas moins factice que la femme sacrifiée ; elle est du moins plus humaine ! En elle, en effet s'expriment toutes les aspirations confuses qui caractérisent les filles trop hardies, trop averties et pourtant restées innocentes.

A l'acte suivant, la nuit d'amour et de meurtre s'est accomplie : une aube triste se lève sur Béthulie qui, pourtant, va être délivrée. Holopherne est mort, Judith l'a tué, parce que, en sa passion farouche, elle avait vu déjà, dans le sommeil de son amant, un commencement d'oubli. Elle a rejoint ainsi l'instinct de certaines femelles de la nature qui tuent leur mâle dans l'instant qui suit leur bonheur. L'idée, là, est sans doute, très belle et très vraie ; malheureusement, elle n'est pas traduite dramatiquement et cet acte repose, ainsi qu'un acte classique, sur un récit ou des allusions : l'action elle-même fait défaut. Enfin, pour des raisons complexes et mystérieuses, symbolisées par l'intervention d'un ange en qui se résume la volonté de Dieu et des rabbins, Judith se résignera à sa légende.

Les réserves que j'ai faites sur la composition, l'affabulation, et que j'aurais parfois à faire sur le ton et le style du dialogue, ne doivent point pourtant tromper le lecteur sur la valeur et l'importance de l'œuvre de Jean Giraudoux. Nous sommes là sur les hauteurs et nous ne discutons ainsi que ce qui est de premier ordre. J'avoue pourtant que j'éprouve une grande mélancolie : dans la crise du théâtre dont on nous ressasse les oreilles, il n'est pas douteux que Jean Giraudoux représente une des principales forces spirituelles capables de conjurer cette crise, non seulement en France, mais dans le monde. Or, il n'y a pas de grand théâtre qui ne s'adresse à la foule : combien donc regretteront les vrais admirateurs de Jean Giraudoux que les quelques défauts dans lesquels il se complaît écartent de lui cette foule qui s'enchanterait de ces dons supérieurs ! Je souhaite ardemment que ce malentendu se dissipe : celui qui nous

ferait prendre chez Jean Giraudeau le mauvais pour le bon et nous ferait négliger le bon pour le mauvais.

Dans l'ensemble, l'œuvre a été aussi admirablement jouée qu'elle avait été montée. Je tiens pourtant à adresser à mon ami, Gabriel Boissy, rédacteur en chef de *Comédia*, des félicitations pour le courage précis avec lequel il a dénoncé au lendemain même de la répétition générale, une erreur indiscutable de distribution : la comédienne chargée du rôle de Judith reste sans doute exactement giraudienne, mais, précisément, il eût fallu une actrice qui, par son physique, sa puissance de mouvement, ses dons dramatiques, eût donné au personnage ce qui n'était qu'à peine indiqué dans le texte. Mlle Rachel Berendt a de l'intelligence, de la composition, mais combien eût été préférable une plus grande taille, un peu plus de force et de passion ! Il est possible à un moraliste et à un psychologue de changer la conception morale et psychologique d'un personnage traditionnel. Il est toujours dangereux d'en changer la vision plastique. Il est plus dangereux encore de cumuter, et c'est ainsi que l'interprétation du rôle principal n'a fait qu'aggraver le risque couru par l'œuvre elle-même, au lieu de le diminuer.

GASTON RAGEOT.

LES BEAUX-ARTS

L'EXPOSITION AUFFRAY

Dans sa galerie réputée de la place Saint-Germain-des-Prés, Mme Zak, la veuve du peintre polonais dont le talent fut si original, consacre sous le patronage de la *Revue Bleue* une exposition à l'un des artistes les plus sensibles, les plus réfléchis et les plus probes de notre temps : A. Auffray.

Ayant aujourd'hui dépassé la cinquantaine, Auffray naquit sur les côtes de Bretagne d'une famille de marins.

Sa vocation naturelle l'eût aussi poussé vers la vie maritime s'il ne s'était heurté à l'opposition de ses parents. Le goût prononcé qu'il avait marqué dès l'enfance pour le dessin le décida à s'orienter vers la peinture, et il entra à l'Ecole des Beaux-Arts où il fut successivement l'élève de Bonnat, J.-P. Laurens et Benjamin Constant.

Il y acquit un savoir solide, mais il comprit aussi que la convention académique, une traduction littérale de la réalité ne sont point le dernier mot de l'art. Après un séjour en République Argentine où il exécuta dans une banque de Mendoza de vastes compositions décoratives, il s'attacha à dégager et à fortifier sa personnalité au contact direct de la nature et de la vie. Nous trouvons aujourd'hui, exprimés dans des œuvres importantes, tout l'effort et le fruit de son labeur persévérant.

Comme tout artiste véritable, Auffray ne s'enferme pas dans un genre déterminé. Il n'est selon lui rien dans le monde extérieur qui, pour un œil sensible, ne puisse avoir son prix. Suivant le bonheur des rencontres et le mouvement de son inspiration, il aborde indistinctement le portrait, le paysage, l'étude de nu et la nature morte.

Son art plonge au plus profond de ses racines dans l'observation directe de la réalité. Par cela même, Auffray se rattache à la grande lignée de l'école française, et il est, dans la plus haute acception du terme, un classique.

Mais qu'on y prenne garde !

Son classicisme n'a rien de commun avec l'esprit de convention qui continue de régner à l'Ecole et à l'Institut, et si l'on cherche ce qui les différencie, voici ce que l'on découvre : à la base, qu'il s'agisse de paysages ou de portraits, un dessin rigoureux, une analyse impeccable des lignes et des plans, une construction équilibrée des volumes ; en un mot, l'ensemble de ces qualités de fond qu'exigent justement les professeurs orthodoxes. Mais — et c'est à ce point que s'affirme la divergence et que se manifeste la personnalité — ce travail d'analyse ne suffit pas à Auffray. Le principal pour lui est ailleurs. Il est dans l'effort de synthèse qui doit suivre : effort de discernement individuel, puis de volonté d'exécution, qui, sacrifiant tout l'accessoire et l'épisodique, ne retient, pour l'exprimer dans sa plénitude, que ce qui est jugé essentiel.

Plusieurs toiles montrent nettement cette préoccupation qui est le fondement de toute grande création, et la condition même du style.

(1) Galerie Zak, 16, rue de l'Abbaye.

Telle l'œuvre importante qui dépeint une fête patronale à Utelle, petit village de la Vésubie au caractère déjà profondément italien. Sur la place, une grande tente est dressée d'où sort en dansant un homme en culotte bleue qui conduit la farandole et élève d'un geste exalté un trophée enrubanné. A droite, au milieu d'un orchestre villageois, un musicien en bras de chemise, frappe cordialement sur sa grosse caisse, tandis que sur la gauche se déploie la ligne serpentine des danseurs, et qu'au premier plan trois fillettes esquissent une ronde.

Plusieurs partis s'offraient pour la description d'une telle scène. Un Flamand, peintre de kermesses, se fût attaché à la joie débordante des personnages, à la truculence des figures et des gestes. Un impressionniste eût été séduit par le papillotement des couleurs. Pour Auffray, l'intérêt est ailleurs. Il réside surtout dans le déroulement de la danse, dans les lignes mouvantes et sinueuses que forment les couples se tenant par la main.

Sans cesser d'être une œuvre picturale, le tableau forme une admirable étude d'arabesques, et à un effet de réalisme ou de coloris l'artiste a préféré une recherche d'intellectualité.

Un autre paysage d'Utelle n'est pas moins significatif. Le peintre avait installé son chevalet sur la terrasse de l'église, ayant en face de lui un groupe de maisons fort pittoresque et dominé par un éperon du massif des Alpes.

Tout l'intérêt de l'œuvre devait se concentrer sur ces vieilles demeures dont chacune lui offrait une couleur et un caractère propres, et qui présentaient un assemblage de formes et de tons variés, successivement ocres, roses, bleus et verts.

Avec quel art il a su résoudre ce difficile problème, laissant à son premier plan des accents simples, réussissant surtout, par la légèreté des touches, à réduire à sa valeur d'encadrement ce pic qui obstruait l'horizon et qui, trop appuyé, risquait d'opprimer tout le tableau !

Principe élémentaire de l'art du paysage, dira-t-on. Sans doute, mais nous avons de nos jours assisté à de telles licences, à un tel dérèglement de l'esprit que cette fidélité gardée aux vérités de fond nous apparaît maintenant comme une manière de prodige.

Auffray peint volontiers sur des toiles absorbantes ou sur des feuilles de papier marouflées à la colle de pâte sur un panneau de bois. Il y trouve de précieux avantages.

Sans doute dans sa première période l'œuvre perd de sa vivacité.

Le papier absorbe les matières liquides : huile et essence. La peinture devient terne et se plombe. Suivant un terme de métier, elle *s'enterre*.

Mais ce n'est là qu'une épreuve passagère. A peine est-elle sèche qu'elle regagne un éclat qui ne la quittera plus.

C'est qu'en fait l'huile est un danger, et, par les oxydations qui se produisent, devient une cause de noirceur pour la peinture.

Les primitifs n'ont conservé une telle fraîcheur de coloris que par l'emploi de préparations absorbantes, comme aussi les fresquistes grâce aux procédés de peinture à l'œuf et à la détrempe.

On admirera à l'exposition quelques œuvres traitées de cette manière : certains paysages du Lot et de la Seine aux tons brillants comme l'émail, qui restent cependant veloutés et doux et qui sont de la plus vive séduction.

Le portraitiste n'est pas moins accompli. Un portrait nous montre l'artiste lui-même. La physionomie est étonnamment expressive. La veste et le chapeau composent les harmonies de gris qui mettent en valeur le gilet marron, la cravate noire et le col blanc avec une certitude, une force digne d'un Manet. Une matière ferme et pleine, sans excès d'épaisseur, une facture libre et sage achèvent de faire de cette œuvre sérieuse, un peu austère, une remarquable réussite.

Un portrait de sa femme est conçu dans un autre esprit. Le modèle est vu de trois quarts dans une robe d'intérieur dont la couleur groseille se relie finement à un fond bleu. L'accord subtil des tons, le modelé léger des traits, une certaine qualité émaillée de la peinture et la transparence des ombres évoquent ici, sans qu'on puisse parler d'un pastiche, les Renoir de la belle période.

Un peu plus loin, un portrait de femme en robe noire décolletée parcourt les nuances les plus déliées de cette couleur difficile à manier, tandis que sur les joues fleurit la pulpe nacrée d'une chair rosâtre. Et comment ne pas admirer encore un grand nu féminin, si sûr dans sa construction et cependant si libre dans son allure, si gorgé de peinture et cependant si fondu dans ses moindres volumes !

Quelques natures mortes : des citrons et une orange dont les tons chantent par l'adroit voisinage d'un bouquet de fleurs rococo, un vase blanc garni d'immortelles, petite toile d'une

recherche précieuse, enfin un ensemble de dessins nerveux et synthétiques, qui sont les répondants de la peinture quant à la probité de ses dessous, complètent cette exposition qui attirera les amateurs épris d'un art sensible s'exprimant par le plus beau métier, et ne manquera pas d'accroître la réputation de ce beau peintre.

H. Chassinat-Gigot.

LA MUSIQUE

CONCERT POULET ET PASDELOUP

Deux concerts nouveaux pour clavecin en six semaines ne semblent-ils pas annoncer une renaissance de cet instrument désuet ?

Nous n'y croyons pas, cependant, et si nous ne pouvons encore parler du 2e concerto, attendu seulement pour le 15 novembre, nous dirons du premier, qui fut joué dernièrement au concert Poulet, qu'il ne nous apporta que désillusion. Il est l'œuvre de Guillaume Maler, musicien de naissance allemande qu'il ne faut pas confondre avec son aîné, Gustav Mahler. On voit s'avérer une disproportion absolue entre les moyens d'expression de l'instrument principal et ceux de l'orchestre, encore que ce dernier fût naturellement très réduit : ensemble désassorti où le clavecin n'aboutit, malgré les mérites de l'interprète M. Gerlin, qu'à des sonorités grêles, confuses, et impuissantes à faire valoir aucun motif musical. Laissons donc le clavecin aux Sociétés de musique ancienne, les seules qui soient capables de lui restituer tout son charme.

Bien meilleure fut l'impression produite au concert Pasdeloup par M. Passani, auteur et interprète d'une Rapsodie provençale pour piano et orchestre, œuvre construite dans la forme concerto comme nous en avertit l'auteur — et sur des chansons populaires — M. Passani sut nous intéresser par une composition vivante et colorée ainsi qu'il sied à l'évocation d'un pays ensoleillé, brodée par surcroît de toutes les difficultés qui pouvaient mettre en relief ses qualités de virtuose accompli.

Au même concert, l'admirable quatuor vocal Kedroff, au répertoire inépuisable, souleva une fois de plus l'enthousiasme. Ce sont aujourd'hui gens *fashionables* montrant vestons de bonne coupe et guêtres mastic; peu à peu disparaît cet aspect d'apôtres qui les rendait si émouvants quand nous les vîmes arriver du fond de leur patrie bouleversée. Ils n'en apportent pas moins dans leur mission la même ferveur, et leur art se maintient au plus haut point de la perfection.

S. N.

Histoire

LES LIVRES NOUVEAUX

Octave Aubry. — *L'Impératrice Eugénie* (Un vol Fayard).

L'Impératrice Eugénie a été jusqu'ici l'objet de jugements passionnés et contraires. Ce personnage essentiel de l'histoire contemporaine a droit peut-être aujourd'hui à plus de sérénité.

Eugénie de Montijo, devenue par un mariage de féerie impératrice des Français, n'a jamais été populaire. Sa vivacité d'allures, son manque de tact, son invasion du pouvoir ont fait méconnaître sa réelle noblesse de sentiments, son courage viril. Elle était restée profondément Espagnole. La France lui en garda rigueur.

Sous l'Empire son influence politique ne fut pas toujours mauvaise. Elle se montra hostile à cette funeste *théorie des nationalités* d'où sont sorties les guerres modernes. Elle est en grande partie responsable de l'expédition du Mexique. Mais, pendant la crise de 1866, après Sadowa, si Napoléon III l'eût écoutée, la France obtenait de Bismarck des agrandissements sur le Rhin et 70 était évité.

Cette guerre de 70, *sa guerre* comme on a dit faussement, elle en fut partisan, mais avec le pays tout entier. Elle suivit l'entraînement général. Son entêtement à défendre Rome nous a du reste privés d'alliances qui eussent changé les événements. Après le 4 septembre, elle eut le sens très net de l'intérêt français. Elle eût traité avec la Prusse moyennant Strasbourg et deux milliards. L'Empereur n'y consentit pas.

La mort de son fils, qu'elle aimait, quoiqu'on ait inventé, la désespéra. Elle vécut pourtant parce qu'elle était habitée d'une extraordinaire énergie. Elle vécut avec patience, dignité, active toujours et se rendant utile à la France chaque fois qu'elle le pouvait.

Elle vit la revanche de 1918, attendue cinquante ans. Son patriotisme ardent et généreux lui valut l'hommage de Clemenceau.

Divers

Roger Lévy. — *Intellectuels unissez-vous.*

Le livre de M. Roger Lévy est, en quelque sorte, une mise au point du vaste effort entrepris depuis une dizaine d'années en faveur de la coopération intellectuelle et qui s'appuie sur la nécessaire et féconde union des travailleurs intellectuels. Ceux-ci sont tous ceux qui trouvent leurs moyens d'existence — ou tout au moins devraient trouver des moyens normaux d'existence — dans un travail pour l'accomplissement duquel « l'effort de l'esprit domine habituellement sur l'effort physique ». Ils sont nombreux et ils étaient sans relation commune jusqu'au jour où leur situation de « nouveaux pauvres » les a poussés à s'organiser sur le double plan national et international. Cette organisation trouve sa justification dans l'importance et la variété des problèmes que ses différentes institutions ont soulevés et tentés de résoudre. M. Roger Lévy a eu l'heureuse idée de dresser la liste de tous ceux qui ont été portés de 1922 à 1926 devant la

Commission de Coopération intellectuelle de la Société des Nations. Loin d'être fastidieuse cette liste, qui comprend quatre-vingts articles, est d'un intérêt captivant et sa lecture attentive ne peut que susciter de belles et justes espérances chez tous ceux qui se penchent sur la troublante question de l'avenir intellectuel de nos sociétés.

Par leur union, les travailleurs intellectuels se protègeront contre l'indifférence néfaste des pouvoirs publics et des masses et ainsi ils serviront bien l'intérêt général dont ils sont les serviteurs prééminents. L'Administration des affaires intellectuelles du monde doit conduire, comme le dit M. Roger Lévy à une « économie de temps et de moyens » pour utiliser les richesses intellectuelles mondiales accumulées et celles qui sont en voie d'incessante formation.

A. R.

LA QUINZAINE POLITIQUE

LA YOUGOSLAVIE PITTORESQUE

Au point de vue de sa configuration et de la nature de son sol, la Yougoslavie présente une grande variété car elle est traversée par six chaînes de montagnes présentant chacune un caractère particulier : les Alpes, les Alpes Dinariques, les Pindes, les Monts Rodopos, les Balkans et les Carpathes. En raison de ce fait, elle présente principalement un terrain montagneux, d'une altitude moyenne de 300 mètres; les terrains bas, avec les bassins fluviaux, les terrains arables et les vallées, n'occupent qu'une superficie d'environ 60.000 kilomètres carrés, c'est-à-dire un peu moins du quart de la superficie totale du pays. Les montagnes de la chaîne des Alpes s'étendent dans la partie nord-ouest du Royaume. Ce sont les Karavankes, les Alpes Camniques et Juliennes, dont le sommet le plus élevé, le Triglav, atteignant 2.863 mètres, est le plus haut de tout le pays.

La partie septentrionale, et tout particulièrement nord-est du Royaume, est occupée par des plaines qui s'étendent également sur une partie de la Croatie et de la Slavonie, de la Bosnie septentrionale et de l'Herzégovine, ainsi que sur la plus grande partie du Srem et sur presque toute la Vojvodina. Elle ferme le point de départ de tous les principaux cours d'eau, dont la majeure partie, c'est-à-dire environ 177.200 kilomètres carrés, soit 71 o/o du pays, appartient au bassin du Danube. Les cours principaux du Royaume sont : le Danube avec ses affluents : la Drava, la Sava, la Tisa et la Morava, tous son navigables. Le Danube et la Tisa sont navigables sur toute l'étendue du pays, la Sava jusqu'à Sisak et la Drava jusqu'à Barc. Les communications navigables entre le Danube et la Tisa sont considérablement facilitées par un système de canaux comportant le Canal du roi Pierre, d'une longueur de 123 kilomètres, le Canal du roi Alexandre, de 66 kilomètres, et le Canal de Begej, d'une longueur de 83 kilomètres. Parmi les cours d'eau se jetant dans la Mer Adriatique, les principaux sont : la Srmanja, la Krka, la Zetina, la Neretva et la Bojana à la frontière de l'Albanie; le principal de ceux du bassin de la Mer Egée est le Vardar.

Tous les grands lacs sont situés au Midi, le long des frontières albanaise et hellénique. Le principal d'entre eux est le lac de Skutari, d'une superficie de 355.5 kilomètres carrés et d'une profondeur de 44 mètres; le plus pittoresque est le lac d'Ohrid, d'une superfie de 270.9 kilomètres carrés et d'une profondeur de 285,7 mètres avec une eau claire et bleue. Il faut encore citer le lac de Presba, d'une superficie de 286,3 kilomètres carrés et d'une profondeur de 55 mètres, et le lac de Dojran, d'une surface de 42,6 kilomètres et d'une profondeur de 10 mètres. Ils sont tous navigables, ils ne gèlent que rarement et le poisson abonde en quantité fort considérable. En Slovénie les lacs les plus connus sont ceux de Bled et de Bohinje, renommés pour leur caractère pittoresque.

Les rives de la Mer Adriatique sont fort escarpées, et pour cette raison difficilement accessibles, et d'autres part elles sont fortement découpées, et l'on trouve à peu de distance de la côte un grand nombre d'îles et d'îlots de toutes dimensions dont les plus célèbres pour leur caractère pittoresque sont Hvar, Vis et Lokrum.

Le climat de la Yougoslavie est principalement continental. Il n'est pas influencé par le voisinage de la Mer Adriatique ni par la distance peu considérable de la Mer Egée, car le pays est abrité du côté de l'Adriatique par des montagnes élevées et abruptes d'une altitude de 800 à 850 mètres, et du côté de la Mer Egée par les ramifications considérablement plus élevées du Mont Rodop. De cette façon, l'influence de la mer est limitée à une bande étroite du littoral, mais se fait sentir plus profondément sur la vaste étendue des vallée de la Neretva, de la Bojana et du Vardar. Ces régions bénéficient d'un climat méditerranéen atténué, tandis que toutes les autres parties du Royaume possèdent un climat du type continental qui assure un caractère plus rigoureux au Nord et à l'Est. Cependant cette limitation influe principalement sur les conditions caloriques, et sous le rapport des résidus atmosphériques annuels l'influence méditerranéenne est ressentie plus manifestement à l'intérieur. Autrement dit, l'on pourrait affirmer que, dans la partie sud-occidentale du pays, les résidus atmosphériques tombent plus fréquemment en automne et en hiver, et dans partie nord-orientale, en été, en automne et au printemps. En outre, dans cette moitié du Royaume les conditions locales revêtent souvent une portée toute particulière, en raison de quoi le climat annuel est fort changeant et durant l'hiver la température sèche alterne avec la neige ou la pluie, tandis que les étés sont tantôt humides, tantôt frais ou secs.

Le climat de la Yougoslavie est favorable à la culture de tous les genres de céréales, de légumes et de fruits de l'Europe Centrale, de même que de plantes utilisées dans l'industrie, de fruits du Midi, d'arbres à feuilles et de conifères. Le pays abonde en forêts séculaires encore inexploitées. On a établi l'existence de 61 genres et de 148 espèces d'arbres différents croissant sur tout le territoire et d'une grande utilité. Parmi les plus importants arbres fruitiers il faut citer : le prunier la vigne, le pommier, le poirier, le noyer, etc. Les fruits du Midi, tels que l'olivier, le figuier, le citronnier et l'amandier prospèrent sur le littoral et les îles de l'Adriatique.

L'on élève en Yougoslavie toutes les espèces d'animaux domestiques : le mouton, la chèvre, le porc, le bœuf, le buffle, le cheval, l'âne et le mulet, et parmi les volailles : la poule, le dindon, le canard et l'oie.

Le nombre des animaux sauvages a diminué; l'on ne rencontre plus d'ours que sur les hautes montagnes et de loups que dans les régions boisées. Le gibier est répandu

dans tout le pays, et tout particulièrement le canard sauvage, la gélinotte et la caille. L'on rencontre un certain nombre de fauves tels que renards, blaireaux, martres et fouines.

La pêche fluviale est tout particulièrement fructueuse sur le Danube. Les principaux poissons sont : l'esturgeon, la carpe, la silure, le brochet, et dans les cours d'eau de montagnes la truite et l'écrevisse; dans les lacs, l'anguille, l'éperlan et la truite. Parmi les poissons de mer les principaux sont le thon, les sardines; l'on y pêche également le corail et l'éponge.

Borivoïé B. Mirkovitch.

UN GRAND AMI DE LA TCHECOSLOVAQUIE

Le 10 octobre, toute la Tchécoslovaquie a fêté le soixantième anniversaire d'un de ses plus grands amis, Henry Wickham Steed. Son nom est toujours prononcé par les Tchécoslovaques avec une estime tout à fait particulière, car tous connaissent ses immenses mérites pour la renaissance de la République Tchécolovaque. Mais ils estiment en lui en même temps un grand journaliste et un politique de premier ordre, un des plus profonds connaisseurs de la politique européenne. Son activité est jointe intimement aux événements qui se sont déroulés dans les années 1900-1930, surtout la lutte des Slaves pour leur libération. Ses deux volumes de mémoires « Trente ans de journalisme » et les ouvrages de T. G. Masaryk « La résurrection d'un Etat » et d'E. Benès « Souvenirs de guerre et de révolution » témoignent clairement de l'énorme influence qu'exerça H. W. Steed sur les cercles politiques européens au profit des Tchécoslovaques.

Henry Wickham Steed est né le 10 octobre 1871. Il a fait ses études en 1892 aux universités de Berlin, et de Iéna. Après un court séjour en Suisse, il est parti pour la France où il a passé deux ans. Après cela, il retourna à Berlin où il fut, en 1896, correspondant du « Times ». Pendant cinq années suivantes, de 1897 à 1902, il a exercé la même profession à Rome. Après, il est parti pour Vienne, où il a fait connaissance des premiers hommes politiques tchèques, surtout T. G. Masaryk et Kramar. Le séjour dans cette capitale, qui s'est prolongé de 1902 jusqu'en 1913, a fait de lui l'un des plus fins connaisseurs de l'ancienne Autriche-Hongrie et de ses malaises. Le fameux procès Friedjung et celui de Zagreb, où T. G. Masaryk mit à nu la pourriture et la corruption de la monarchie des Habsbourgs, ont exercé une influence décisive sur son opinion relativement à cet Etat et à son avenir. Quand il quitta Vienne en 1913, il partit persuadé que l'Europe Centrale était menacée d'une catastrophe, si les dirigeants de la politique allemande et autrichienne n'entraient pas dans la voie d'une politique plus raisonnable. Il ne cesse pas d'exprimer cet avis dans la *Times* dont il est devenu le rédacteur politique, et dans son ouvrage sur l'Europe Centrale, où il recommande la réorganisation de la monarchie bicéphale.

Les craintes de H. W. Steed relativement à la catastrophe européenne se sont réalisées; il est le premier à montrer les coupables du doigt. Sans hésiter, il emploie toutes ses forces et toutes ses connaissances pour préparer un plus bel avenir aux peuples opprimés de l'Europe Centrale. Il a rendu des services inappréciables à la libération des Tchécoslovaques. En faisant connaître à l'Angleterre et aux Puissances Alliées les projets, les désirs et les droits de la nation tchécoslovaque, il a été, à cet égard, avec Seton Watson, un des collaborateurs les plus avisés de T. G. Masaryk sur les intentions de l'Angleterre. Le renseignement qu'il avait donné à celui-ci en octobre 1914 — à savoir que les dirigeants de la politique anglaise comptaient que la guerre durerait trois ou quatre ans — a décidé de la tactique et du programme de la lutte pour la libération des Tchécoslovaques. Ses articles qui appuyaient énergiquement la cause tchécoslovaque paraissaient non seulement dans le *Times*, mais aussi dans d'autres journaux anglais et français. Il collaborait avec une grande assiduité à la « Nation Tchèque » (dont le collaborateur Ernest Denis était directeur de la présente Revue) et surtout à la revue *The New Europe*, qui avait été fondée en 1916 par T. G. Masaryk et Seton Watson. T. G. Masaryk a écrit dans sa « Résurrection d'un Etat », p. 113, les lignes suivantes qui caractérisent le mieux les mérites de H. W. Steed : « MM. Steed et Seton Watson ont fait beaucoup pour notre libération. Non seulement je leur ai dû de pouvoir répandre notre programme par les journaux du groupe Northcliffffe, non seulement leur influence m'a ouvert l'accès de tous les milieux les plus influents de Londres, mais encore ils défendirent tous deux personnellement notre programme et, hommes politiques et écrivains anglais, ils acceptèrent eux-mêmes ce programme antiautrichien ».

De même M. Benès dans ses « Souvenirs de guerre et de révolution » rappelle avec une vive reconnaissance le travail de H. W. Steed, surtout, en 1918 à l'occasion du Congrès des nations opprimées par l'Autriche. C'est H. W. Steed qui recommanda E. Benès au ministre Balfour, et c'est grâce à lui que furent écartées les difficultés qui paraissaient empêcher l'Angleterre d'admettre la nation tchécoslovaque parmi les Etats belligérants et de considérer le Conseil National de Paris comme représentatif.

Mais H. W. Steed n'a pas cessé d'être un ami dévoué de la Tchécoslovaquie même après l'armistice. Il la défendit contre ses ennemis comme rédacteur en chef du « Times » et comme éditeur de la « Review of Review », ainsi que comme collaborateur des plus grands journaux de toute l'Europe. Il a raconté sa lutte pour les droits des nations opprimées, et sa propre vie, si mouvementée et si riche en mérites innombrables, sans son ouvrage « Trente ans de journalisme », avec une introduction chaleureuse due à la plume de T. G. Masaryk.

Le président de la République Tchécoslovaque le compte parmi ses plus intimes amis; à l'occasion de son cinquantième anniversaire il lui a adressé ces lignes empreintes d'une vive gratitude : « Je voudrais vous exprimer tout le respect que j'ai pour votre travail et toute la reconnaissance que je sens pour la défense énergique de notre cause nationale. La destinée m'a fourni l'occasion de travailler avec vous avant la guerre et même après, et c'est toujours que je vous dois mes plus grandes obligations pour votre précieuse et féconde collaboration. Mais aussi toute notre nation vous est elle-même redevable de tout ce que vous avez fait pour elle ».

Et ce fut surtout le 10 octobre 1931 que tous les Tchécoslovaques se sont rappelés les mérites inappréciables de Henry Wickham Steed et que, animés de la plus profonde reconnaissance, ils lui ont exprimé respectueusement le souhait ardent de le voir continuer à jouir de sa vie, qui fut et reste si féconde, et de la vive estime de tous les peuples dont il s'est montré le défenseur dévoué et désintéressé.

Stanislav Lyer.

BULLETIN MARITIME

LES PREDECESSEURS DES MESSAGERIES MARITIMES

(Suite et fin)

La vie de la Compagnie des Indes, à partir de 1723, aurait pu et dû être infiniment prospère; l'administration des Gouverneurs Pierre Lenoir, Dumas et Dupleix aux Indes facilitaient le développement de la Compagnie de Commerce et de Navigation. Malheureusement, par la faute de Godeheu, envoyé pour remplacer Dupleix, la Compagnie périclita rapidement; en 1769, l'exercice de son privilège exclusif était suspendu et, en 1770, la Société était dissoute. Le Roi s'était chargé des dettes et avait pris tous les effets, il devait donner chaque année 120 livres de dividende par action. La liquidation du fonds social se fit sur une estimation de trente millions de livres. Le Roi se chargea du service de toutes les pensions qui étaient acquises aux employés au 1er juillet 1775. Le personnel naval entra en partie dans le cadre de la Marine.

Cependant, le 14 avril 1785, la Société était rétablie. En réalité, il s'agissait d'une Société tout à fait différente, puisqu'elle n'avait point de droits de souveraineté sur les pays dont le monopole du commerce lui était concédé, monopole qui, d'ailleurs, fut brusquement supprimé le 3 avril 1790.

Après des essais successifs de reconstitution, la Société fut liquidée définitivement, en août 1826, dans une assemblée d'actionnaires. Le chiffre du dividende, pour cette dernière répartition, fut de 21 francs par action.

Il est intéressant d'ailleurs de noter quels avaient été les dividendes des années précédentes. Mlle Hubert nous en donne le tableau :

1675	10 o/o
1687	20 o/o
1691	10 o o
1697	25 o/o
1720	60 livres par action
1722	100 —
1723	150 —
1725	148 —
1736	136 —
1746-49	70 —
1756	85 —
1757	80 ou 6,52 o/o
1758	80 livres par action
1759-63	40 —
1764	20 —
1765-68	80 —
1769	65 —
1826	dernière liquidation 21 francs par action
1839	3,80

On relève dans ces chiffres la suite de fluctuations que traversa la Compagnie de navigation la plus durable et la plus vivace de l'ancien Régime.

* * *

Sur la ligne de l'Indochine et de la Chine, la France avait commencé à envoyer des navires dès 1529. Au XVIIe siècle même, les Compagnies de navigation gagnèrent quelque argent, car la différence entre l'achat en Chine et la vente en France était si grande que les bénéfices atteignaient parfois 150 o/o.

Plusieurs Compagnies de Chine furent fondées, dont la dernière disparut en 1735. Il est intéressant de noter que ces Compagnies de navigation d'Asie, depuis 1664, possédaient des statuts qui ont servi de modèle à ceux de toutes les Sociétés postérieurement créées.

Les études détaillées de Mlle Hubert la conduisent à conclure que toutes les Compagnies de navigation de l'Ancien Régime, y compris la plus résistante, c'est-à-dire la Compagnie des Indes, ont eu un insuccès général.

Pour certains auteurs, cela venait de ce que leur privilège leur accordait à la fois des territoires trop étendus (elles devaient, en effet, exploiter les terres, les peupler, les faire prospérer, y établir une armée, un corps judiciaire et religieux, etc..., etc...,) et d'une durée trop brève, en sorte qu'au moment même où elles commençaient à gagner quelque argent, elles cessaient d'exister.

Pour d'autres auteurs, l'Etat est le principal responsable des échecs des Compagnies : Pour conserver son autorité sur elles, en effet, l'Etat nommait les directeurs et souvent la faveur poussait les agents des Compagnies à s'occuper d'abord des intérêts du Roi ou des leurs propres, plutôt que de ceux de la Société.

Cependant, lorsqu'on étudie, au point de vue juridique, les statuts des Compagnies de navigation, on voit combien leurs rouages étaient perfectionnés et combien chacun était adapté à la tâche qu'il devait accomplir : directeurs ayant la responsabilité matérielle et morale de toute l'administration, commissaires et syndicats chargés de la surveillance, actionnaires réunis pour prendre les décisions essentielles, et toute l'immense armée des agents subalternes dont la tâche permettait aux Compagnies d'agir et de se développer.

D'autre part, malgré leur insuccès, les Compagnies de navigation de l'Ancien Régime ont puissamment contribué au développement de l'économie nationale. Elles ont enrichi la métropole de produits nouveaux et ouvert des voies commerciales; presque partout elles avaient posé les jalons de nos conquêtes futures.

Peut-être peut-on ajouter qu'elles ont également ouvert des voies aux Compagnies de navigation futures. Si les premiers agents des Messageries maritimes aux Indes ont retrouvé, dans les demeures ayant appartenu aux agents de la Compagnie des Indes, des meubles de ce beau style Louis XV indien, dont on a pu voir quelques specimens à l'Exposition Coloniale et qui dataient effectivement de Dupleix ou de ses prédécesseurs, sans doute ont-ils retrouvé aussi, car de 1829 à 1851 la distance n'est pas bien longue, le souvenir encore plus vivace des voyages des voiliers français et des bienfaits de ces grands administrateurs qui étaient à la fois les représentants du Roi et ceux de la Compagnie.

Cette tradition des représentants de l'Etat français, alors même qu'elle a perdu son caractère officiel, a conservé un caractère en quelque sorte officieux. Dans l'esprit de beaucoup d'indigènes, l'agent des Messageries Maritimes est de nos jours encore un Français dont les pouvoirs dépassent ceux d'un agent d'entreprise commerciale pour attendre au prestige d'un ambassadeur en quelque sorte.

Le Gérant : M. Hedan.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 23 69e ANNÉE 5 DECEMBRE 1931

MON PREMIER LIVRE

A bord, on ne reconnaît qu'un commandant. Il en est de même dans un journal où c'est le Rédacteur en chef qui commande. Dans l'Inde, mon patron m'inculqua cette vérité : il m'apprit qu'un ordre est un ordre, qu'on l'exécute au pas de course et non en flânant, que, jusqu'à la minute où s'imprime la dernière feuille, il est préférable de garder pour soi l'idée ou les idées qu'on peut personnellement se faire sur le travail qui n'incombe pas aux jeunes journalistes. L'excellent homme me dressait dans les brancards ; je lui dois beaucoup mais, en ce temps-là, je ne songeais pas à payer ma dette. Le sentier de la vertu paraissait ardu. Au contraire c'était pour mon cerveau une distraction de faire des vers ; je pouvais m'y livrer quand l'inspiration se présentait ; la composition du journal était une tout autre histoire. Mais voilà ! on n'engage pas un rédacteur en sous-ordre pour qu'il écrive des vers : on le rétribue pour qu'il rédige en sous-ordre. Cette découverte, à l'époque, ne me plut guère. Des années plus tard, alors que j'étais devenu une espèce de rédacteur en chef, la Providence m'envoya un collaborateur qui composait de bien jolis essais à la manière de Lamb ; malheureusement, il choisissait les heures où il aurait dû remplir ses fonctions de rédacteur en sous-ordre. Alors, j'eus un aperçu des souffrances que j'avais dû infliger à mon patron. C'est là une réflexion morale destinée aux ambitieux, aux hommes pressés d'arriver, à ceux qui s'estiment brimés par leurs supérieurs.

C'est aussi une digression, tout comme mes vers, autant de digressions en ce qui concernait mon travail de bureau. Ils se présentaient sans y avoir été invités de façon particulière, sans cérémonie, tout naturellement. Je n'y étais pour rien : les écrire me tenait en joie et en bonne santé.

Autant que je m'en souvienne, personne ne découvrit alors à quel point mes couplets étaient dangereusement cyniques, pessimistes en leurs tendances. Quant à moi, j'étais trop heureux pour y prendre garde.

Ils surgissaient gaiment, inspirés par la vie d'alentour : à vrai dire, ils n'avaient aucune valeur. La simple joie de les écrire était une ample récompense. Parmi eux, il s'en trouvait qui, sitôt venus, s'enfuyaient. La peine adorable de courir à leur poursuite — en dehors des heures de service — et de les rattraper, dépassait peut-être le plaisir que j'éprouvais à les mettre au net. Si mauvais que fussent ceux qui virent le jour, j'en avais d'abord brûlé deux fois autant. A la dernière minute, je supprimai au moins les deux tiers des survivants.

Rien ne saurait être tout à fait beau qui n'est utile : mes chansons servaient à apaiser le conflit chaque jour renaissant entre le chef de pu-

blicité, désireux d'étendre la surface de ses annonces, et mon chef personnel qui défendait ses colonnes d'informations. C'était mes vers qu'on sacrifiait. Pourtant, Ruk-Din, chargé de notre composition, les appréciait. Musulman cultivé, il disait :

« Parfaits, vos vers, Monsieur! Juste la longueur qu'il nous faut, aujourd'hui. Vous nous en donnerez d'autres ? Un tiers de colonne, c'est ce qui convient. Je peux toujours caser ça en troisième page ».

Quant à Mahmoud, qui composait le texte, il avait une manière fâcheuse de désigner mes dernières productions par les mots : « *Ek aur chiz, encore un machin* » ; je ne pus jamais m'y habituer. Les protes, eux, ne me témoignaient pas de sympathie, parce qu'il m'arrivait de piller leurs caractères pour tirer des épreuves personnelles avec des capitales en vieil anglais ou en gothique. Même un imprimeur hindou trouve déplaisant qu'on fasse sauter les barres de ses « f » afin de les transformer en « s » allongés.

Voilà comment, de semaine en semaine, le journal publia mes couplets. J'étais en bonne compagnie : dans la Presse indienne il a de tous temps existé un vague courant de chansons, pour la plupart empreintes d'une certaine amertume. Ces vers sont, en général, infiniment supérieurs aux miens. Ils ont plus de grâce : on les doit à des auteurs de moins d'importance que Sir Alfred Lyall envers qui je devrais m'excuser de citer son nom dans notre galerie : « Pékin, Latakia, Cigarette, O.T.V., Foresight », d'autres encore dont les noms, quand on va vers l'Est, montent de l'Océan Indien avec les étoiles. Parfois, l'un de nous entonne son refrain à Bengalour ; de Bombay quelqu'un répond ; un troisième, au Bengale, fait écho, si bien que, tous en chœur, nous nous mettons à chanter, tels des coqs avant l'aube, quand la nuit est encore trop sombre pour qu'on découvre son voisin. Il arrive aussi que là-bas, dans les ports de Chine, un malheureux négociant en thé élève la voix au milieu de ses caisses. Alors, du lointain Orient, les feuilles jaunes aux bizarres senteurs nous apportent le récit de ses chagrins.

Les collections de journaux d'il y a quarante ans nous montrent qu'on s'inspirait des mêmes sujets qu'aujourd'hui : chaleur, solitude, amour, déboires de carrière, pauvreté, les jeux et la guerre. A une époque plus reculée encore, vers la fin du XVIIIe siècle, la *Gazette du Bengale*, de Rickey, méchante petite publication de Calcutta, imprimait les élucubrations des jeunes facteurs, enseignes et commis de la Compagnie des Indes Orientales. Eux aussi traitaient les mêmes questions, mais, en ces jours, un homme n'hésitait pas à acheter, pour dîner, un cœur de bœuf, à le préparer de ses propres mains parce qu'il n'était pas assez riche pour s'offrir un serviteur, et il plaisantait en vers sa pénurie, sa pauvreté. Son existence n'était pas garantie deux moussons, il le savait ; c'était peut-être là le sentiment qui donnait à ses écrits quelque couleur :

« Elles ne nous troublent pas bien longtemps [nos affaires!
« Et si l'aumônier dort. Oldham lit les prières! »

Déjà résonnait la note de malaise physique qui se fait entendre dans un si grand nombre de poésies anglo-indiennes. « Le long, long jour indien... » est relativement moderne ; elle y vibre fortement, mais la plus vive impression des maux que devaient endurer ceux qui nous ont précédés, on la découvre dans « *Les rares quatre-vingt-quinze* », pièce à peu près contemporaine de Warren Hasting. Le poème le plus intéressant peut-être que j'aie jamais lu fut écrit par Meerut, trois ou quatre jours avant que la rébellion éclatât dans la ville. Le poète se lamente parce qu'il n'a pu faire laver son linge convenablement cette semaine et il se livre à quelques plaisanteries sur ses ennuis.

Mes vers eurent la bonne fortune de durer un peu plus que d'autres qui, plus proches de la réalité, étaient, en outre, certainement mieux écrits. De l'Armée, des Services Civils, des Chemins de fer, mes lecteurs m'écrivirent pour me demander de réunir ces chansons en volume. On avait fredonné certains couplets à l'accompagnement du banjo autour de feux de bivouac ; d'autres avaient descendu le rivage jusqu'à Rangoun et Moulmein, ou étaient montés aussi loin que Mendalay.

Je ne pouvais songer à éditer un vrai livre, mais je savais Ruk-Din et l'imprimerie à ma disposition sans grandes dépenses si je les utilisais en dehors des heure de travail. Et puis, l'année précédente, je n'avais rien perdu en publiant deux petits volumes dont j'avais gardé la propriété. Je fis donc composer une sorte de livre, brochure mince, longue avec des agrafes métalliques et qui imitait une enveloppe officielle... texte au recto seulement, couverture en papier bulle, ficelle rouge administrative. Je l'adressai aux chefs de Service, aux fonction-

naires du Gouvernement. A voir mon petit livre sur une pile de documents, un commis de vingt ans d'ancienneté l'aurait pris pour un pli officiel. Nous tirâmes quelques centaines d'exemplaires. Je pouvais me passer d'annonces dans les journaux puisque mon public était facile à atteindre. Je me procurai des cartes postales avec réponse payée. Sur l'un des côtés je fis connaître la naissance de l'ouvrage ; sur l'autre, j'imprimai la formule de commande et j'expédiai le tout du haut en bas de l'Empire, d'Aden à Singapour, de Quetta à Colombo. Pas d'escompte commercial, pas de treize à la douzaine, pas de commission, aucun crédit d'aucune sorte. L'argent m'arriva en humbles mais honnêtes roupies ; l'éditeur, poche gauche, le versa à l'auteur, poche droite. En quelques semaines, tout fut vendu. Le rapport entre les dépenses et le bénéfice, tel qu'il est resté présent à ma mémoire, m'a toujours empêché de me rendre malade par sympathie pour les éditeurs que j'entends se plaindre des risques qu'ils courent, de leurs dépenses de publicité.

Dans le bas pays, les journaux critiquèrent la forme que j'avais adoptée pour l'édition ; les agrafes métalliques coupaient les pages ; la ficelle rouge déchirait la couverture.

Je ne l'avais pas fait exprès, mais : « Aide-toi, le ciel d'aidera ! » Un nouveau tirage s'imposait. Cette fois, je troquai le plaisir d'encaisser des espèces sonnantes et trébuchantes contre la satisfaction de voir un véritable éditeur imprimer la page de titre. Je supprimai des vers, j'en ajoutai : des exemplaires du nouveau volume remontèrent jusqu'à Hong-Kong. Chaque édition se faisait un peu plus grosse, si bien que le livre parvint à Londres avec une tranche dorée et un dos solide ; les catalogues des librairies l'annoncèrent sous la rubrique : *Poésie*.

Moi, je le préférais bébé brun, avec sa ficelle rouge autour du ventre, enfant d'enfant, ignorant qu'il portait le germe de toutes les affections les plus modernes, à cette époque où l'on n'avait pas encore révélé aux lecteurs, de la façon la plus positive, que l'auteur, dans l'insomnie des nuits indiennes, méditait d'écrire quelque ouvrage qui s'emparerait du public anglais.

RUDYARD KIPLING.

Voici quelques-unes des « Chansons des Ministères » qui formèrent le premier livre de Rudyard Kipling. Les mœurs administratives françaises ne ressemblent en rien à celles de l'Inde, m'affirme-t-on, et nos Ministres, notamment, ignorent jusqu'au sens du mot favoritisme. Ces chansons me paraissent cependant de nature à intéresser les lecteurs français, familiers ou non avec l'Administration.

H. B.

APERÇU GÉNÉRAL

Nous sommes à peu près identiques aux demi-singes qui foulaient le sol indien préhistorique. Alors, comme aujourd'hui, le plus hâbleur l'emportait sur autrui.

« DOWB », fondateur de la race, rencontrait le Mammouth face à face, sur la lagune ou dans la caverne ; il volait la meilleure barque, mangeait le gibier qu'abattait le voisin. Il mourut... et prit la plus belle tombe.

Au temps où l'on gravait sur os de renne, chipant le travail de l'artiste, quelqu'un s'empara du croquis et, dès cette lointaine époque, profita du labeur qu'il n'avait pas accompli pour obtenir les compliments d'un vice-roi simplet. Le visage du Sphynx n'était pas ciselé que la faveur déjà conquérait les baisers, comme elle fait de nos jours.

La pyramide de Chéops, qui donc en douterait ? ne recouvre que ce secret : « L'entrepreneur a refait Chéops de quelques millions ». De Joseph la rapide ascension au rang d'Intendant général, fut un passe-droit scandaleux souffert par les commis au teint terreux du roi Pharaon.

GASPILLAGE DE DENIERS PUBLICS

Walpole parle quelque part « d'un homme et son prix ». Oyez la curieuse histoire d'un sous-aide vice-ingénieur-résident, acheté comme un bœuf, sabots et peau compris, par les Petits-Dieux-de-Fer-blanc qui vivent au flanc de la montagne.

La loi fut inscrite en lettres de bronze au Cercle de Famille : « Ne doit être nommé Directeur des Chemins de Fer de l'Etat qu'un Colonel sorti de Chatham », parce qu'il a des bandes d'or à ses pantalons, parce qu'en tout ce qui n'est pas Chemins de fer, grande est sa compétence.

Or, Exeter Battleby Tring, de son enfance à

sa vieillesse, avait trimé sur les lignes de l'Est et sur celles de l'Ouest, sans parler du Nord et du Sud. Il avait construit, dirigé bien des réseaux ; importants étaient les postes qu'il avait occupés ! Dès qu'il parlait, Messeigneurs du Cheval d'acier se taisaient.

Comme un corbeau, vêtu de noir, il professait des hérésies plus noires encore. Il affirmait que les Chemins de fer exigent toute la vie, tout le savoir d'un homme ; jamais à son côté sabre n'avait cliqueté ; il ignorait Vauban et la théorie. Son nom ne figurait pas sur l'Annuaire des officiers issus de l'Ecole.

En leurs petites âmes de fer-blanc, les Petits-Dieux-de-Fer-blanc souffraient de voir qu'il n'était pas sorti de Chatham, qu'il ne portait pas d'éperons, et que, pourtant, on le leur avait dit, il arrivait en tête de la liste officielle des candidats au poste d' « Instructeur des Chemins de fer pour les Petits-Dieux-de-Fer-blanc sur roues ».

On lui écrivit nombre de lettres pour « avoir l'honneur de lui faire savoir » que mieux valait pour tous qu'il fût laissé de côté ; son compte en banque s'arrondirait s'il voulait bien attendre que les Petits-Dieux-de-Fer-blanc lui eussent trouvé un emploi « spécial, bien rétribué, soustrait à la limite d'âge de cinquante-cinq ans, dût-il vivre jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf ans ». C'est sur ces bases qu'on traita.

Voilà comment les Petits-Dieux-de-Fer-blanc, puissent-ils longtemps prospérer ! lui fermant la bouche avec des roupies, gardèrent leur cercle impollué. On choisit un Colonel, sorti de Chatham, qui dirigeait le réseau d'Etat de Bhamo : deux kilomètres deux cents ; largeur garantie : cinquante centimètres. Exeter Batleby Tring, ayant ainsi renoncé à ses droits, atteignit, en touchant quatre mille roupies par mois, la quatre-vingt-dixième année de son âge.

LA DETTE DE GIFFEN

Après qu'il eût perdu son dernier sou, il quitta son régiment et se mit à boire. Il n'avait plus un seul ami. Mêlé aux indigènes, il devint aux trois quarts Musulman, pour un quart Hindou, et vécut avec les villageois du Gauri qui lui donnèrent un toit ainsi, qu'une femme ou deux. Ils se glorifiaient de ce qu'un Sahib, un vrai, un pur, fût venu parmi eux. Ainsi vécut-il très endetté envers l'usurier du village qui jamais ne demanda paiement, toujours ivre, sale, abominable, dépenaillé, ne sachant plus qu'il était Anglais.

Vous vous rappelez la digue du Gauri ? Les bons entrepreneurs avaient décampé des chantiers. Tout ce qu'on possédait de mauvais matériaux fut employé pour ce barrage... qui ne coûta pas cher et fut donc jugé convenable. Sur quoi, le Gauri rompit sa barrière. Des centaines de milliers de tonnes d'eau submergèrent la vallée, flop ! noyèrent vingt-cinq villageois, causèrent quelque cent ou deux cent mille roupies de dommages aux troupeaux, aux cultures. Quand les eaux baissèrent, nous trouvâmes Giffen sous un vieux cheval, à deux lieues en aval. Nous déclarâmes qu'il était mort victime de la boisson et moralisâmes toute une semaine. Puis, nous l'oubliâmes, ce qui est naturel.

Dans le val du Gauri, au pied de l'énorme digue neuve, les gens racontent une légende absurde qui explique ainsi le petit nombre de victimes : vingt-cinq villageois seulement. La veille de l'inondation, on entendit grogner la digue pourrie et les Diables de la montagne. Alors, le dieu local s'incarna : monté sur un cheval aux terribles hennissements, brandissant un fouet semblable à un fléau, il descendit, avec des parfums d'ambroisie, vers les hameaux, tomba sur les simples campagnards avec des cris que n'aurait pu pousser nul gosier humain et des coups excédant la force d'une main d'homme ! Il les flagella de ce fouet semblable à un fléau ; il les poussa hurlant de terreur, vers le haut de la colline. Avec sa monture aux terribles hennissements, il éparpilla leurs vétustes chaumières et vida complètement les villages. Les flots vinrent : le dieu local, aux parfums d'ambroisie, brandissant son fouet, juché sur la monture aux terribles hennissements, descendit la vallée avec les arbres qui fuyaient, les débris des chaumières, tandis qu'en sécurité, au flanc de la colline, les paysans regardaient ces merveilles et comprenaient qu'ils étaient chéris du ciel.

C'est pourquoi, le nouveau barrage achevé, ils élevèrent un temple au dieu local, brûlèrent sur son autel toute sorte de choses aux fâcheuses senteurs, créèrent des prêtres, soufflèrent dans une conque et sonnèrent une cloche, et contèrent l'inondation du Gauri avec force détails et enjolivements. C'est ainsi que le Réprouvé, plein de whisky, sale, abominable, dépenaillé, devint Divinité tutélaire des hameaux du Val du Gauri et plus tard pourra devenir Mythe solaire.

L'HISTOIRE D'URIE

« Or, en la Cité, vivaient deux hommes dont « l'un était riche et l'autre pauvre ».

Jack Barrett fut à Quetta parce qu'il en avait reçu l'ordre, laissant sa femme à Simla avec les trois quarts de sa solde. Jack Barrett mourut à Quetta avant d'avoir touché son second mois.

Jack Barrett fut à Quetta. Vraiment il ne comprit pas pour quel motif on l'exila de l'agréable haut pays. On était alors en septembre : la chaleur le tua net.

Jack Barrett fut à Quetta rendre le dernier soupir, en tâchant de travailler comme quatre, en ce poste remarquablement sain... Mina Barrett porta le deuil allègrement pendant cinq mois, tout juste.

Les os de Jack Barrett à Quetta gisent dans une paix profonde, mais je ne serais pas du tout surpris que son esprit connût aujourd'hui pour quel motif on l'exila des neiges de l'Himalaya.

Et quand la trompette dernière dominera le fracas du Hurnaï, quand la dernière sale blague sera portée au sombre livre des Actions, Lorsque, des tombeaux de Quetta, les morts surgiront à l'air libre, je ne voudrais pas être celui qui expédia Jack Barrett là!

UN CODE DE MORALE

Jones, récemment marié, avait laissé sa femme au logis ; il était allé dans les monts Hurrun, qui dominent la frontière afghane, s'asseoir sur un rocher, près d'un héliographe. Avant son départ, il avait appris à son épouse comment on se sert du code qui supprime la distance.

L'amour l'avait rendu sage et la nature l'avait faite belle. Cupidon et Apollon unissaient le couple... par héliographe. A l'aube, du haut des monts Hurrun, il lançait les éclats de ses prudents conseils. Le soir, le soleil expirant emportait les homélies de l'époux.

Il la mettait en garde contre les séductions des uniformes rouge et or des jeunes gens, et aussi contre les flatteries paternelles des hommes mûrs. Mais ses plus graves avis, c'est le piquant de ma chanson, visaient ce Lothario aux cheveux neigeux, le Lieutenant-Général Bangs.

Le général Bangs en personne, aide de camp, état-major, trottant sur la route, virent un héliographe scintiller furieusement. Ils crurent aussitôt à quelque insurrection de frontière, à des postes pillés, brûlés. On s'arrêta pour capter le message. Voici ce qu'on apprit :

Trait, point, trait, point. Point, point, point. Point. Point, trait, point. Point, point. Point. Deux fois ! Le général jura. Jamais général fut-il appelé : « Chérie ! » « Mon amour ! » Ah, vraiment ! « Mon canard ! » Sacrebleu ! « Chinchinette adorée ! » Par l'esprit du grand Lord Wolseley, qui est sur cette hauteur ?

L'innocent aide de camp se tut : l'état-major chamarré ne broncha pas, tandis que, muets de gaîté réprimée, ils enregistraient ces mots tombés de la montagne : (le message conjugal avait la clarté de l'éclair). « Ne danse, ni ne monte avec le général Bangs, cet homme sans aucun scrupule ! »

A l'aube, du haut des monts Hurrun, il lançait son conseil prudent, mais si l'amour est aveugle, l'Univers a des yeux. Avec quelques terribles points et traits, à sa femme il héliographia des détails intéressants sur la vie du général.

L'innocent aide de camp était coi, l'état-major chamarré se taisait. Le général devenait de plus en plus rouge. Voici ce qu'il dit enfin (peu nous chaut ce qu'il pensa) : « Nous sommes tombés sur une ligne privée, je crois ! Allons, au trot ! en rangs par trois ! »

Que Bangs en soit loué! Jones n'apprit jamais verbalement ou par acte officiel, qui avait lu son héliogramme. Mais l'histoire court la frontière. De Michni à Mooltan le général est connu sous le nom de « cet homme sans aucun scrupule ».

RUDYARD KIPLING.

Traduit de l'anglais par Henry Borjane.

PLOUTOCRATIE :

LES VRAIS COUPABLES

I. — Russie.

Depuis longtemps déjà une partie de la classe industrielle et commerçante de la Russie prend une part active aux préparatifs et aux menées révolutionnaires.

Plus d'une fois, dans ses nombreux écrits, Lénine se remémore l'appui que les riches fabricants et les représentants les plus autorisés du haut commerce ont prêté dans ce pays aux soulèvements des masses. Le multimillionnaire Morozoff, propriétaire à Moscou de grandes installations textiles, peut être rangé dans cette catégorie.

Déjà, pendant la guerre mondiale, on relèverait des traces de cette néfaste activité, et l'on en trouverait la preuve dans les travaux des érudits bolchevistes. Ainsi, écrit Manikovsky (1), « sous prétexte que le manque de munitions menaçait les opérations des armées, mais en réalité sous l'impulsion d'un goût malsain pour toute les formes de bénéfices, les spéculateurs et les mercantis amateurs de pêche en eau trouble, ont commencé à s'occuper de la question des fournitures de guerre. Parmi eux se trouvait un grand nombre de membres de la Douma, et des personnes appartenant aux Comités industriels ou à d'autres organisations publiques. Tous ont été entraînés dans des spéculations inouïes, surtout sur le change, à tel point que le Ministère des Finances resta sans force pour combattre le mal.

« Goutchkoff, Rodzianko, Terechtchenko et d'autres, ministres ou personnalités de premier plan, après le coup d'Etat de 1917, prirent à ces spéculations une part active, les deux premiers encourageant cette action pernicieuse, le troisième en tirant des revenus éhontés ».

Ces trois personnages appartenaient au monde de la grande finance. Mécontents de l'ancien gouvernement qui les tenait trop fortement en lisière, ils avaient, depuis longtemps, pour assurer leur liberté d'action, formé le projet de s'emparer du pouvoir suprême. Assurément, ils ne pouvaient prévoir l'issue fatale de cette politique insensée, mais appuyés par le capital étranger, surtout anglais, et non sans la participation de l'ambassadeur de la Grande-Bretagne, ils ont réussi à provoquer un changement de régime ; pour aboutir, sous la pression des masses bolchevistes déchaînées, à l'échec misérable que l'on sait.

C'est ainsi que le capital russe, démocratique par excellence, a concouru indirectement, mais très efficacement, à l'avènement du bolchevisme. Tel fut aussi à cette époque le rôle néfaste de la ploutocratie, dont l'action, on va le voir, persiste dans les mêmes errements, mais considérablement aggravés.

II. — Occident.

Le 17 avril 1922, trente-quatre nations se réunissaient à Gênes pour une conférence, où Tchitchérine, Joffe, Litvinoff et Krassine représentants du pouvoir soviétique, prenaient place, pour la première fois, à côté des diplomates attitrés. Le roi d'Italie les recevait solennellement à bord du *Dante Alighieri*. Tout le monde leur faisait des avances. Ils étaient, selon les propres paroles de M. de Monzie, « les plénipotentiaires de la reine des naphtes ».

Ces diplomates soviétiques, cependant, réservaient à la conférence, en guise de préliminaires, une surprise assez désagréable. La veille, ils avaient signé le traité germano-bolcheviste de Rapallo, conférence demeurée stérile, mais point de départ de relations nouvelles entre l'Allemagne et la Russie soviétique.

Klioutchnikoff, le « technicien », qui a pris part à ces délibérations s'exprime ainsi à leur sujet :

« Cette conférence, en effaçant l'empreinte romantique du problème de la reconnaissance des Soviets, a créé une nouvelle atmosphère internationale. Depuis lors, toute la question se ramène au règlement d'une affaire, c'est-à-dire à l'action de vendre ou d'acheter ».

La conférence de Gênes a été suivie de beaucoup d'autres tentatives du même genre, avec participation des bolcheviks. Aussi Krassine a-t-il écrit :

« En intéressant les différents groupes en présence, en provoquant leur envie, ou en les entrechoquant, lorsque les marchands de bonne

(1) *Ravitaillements de Guerre de l'armée russe au cours de la guerre mondiale.* Œuvre posthume, tout à fait impartiale de Manikovsky, de l'ancienne administration des armements du Ministère de la Guerre, p. 30-32 et 34-41, vol. II.

foi ne mordaient pas à l'hameçon, nous nous adressions toujours aux semi-spéculateurs, Armstrong excitait ses ouvriers à exercer une pression sur Lloyd Georges, en insistant sur le fait que les commandes russes réduiraient le nombre des sans-travail ».

C'est ainsi qu'effrayée par la concurrence allemande, la bourgeoisie anglaise signa un traité avec les bolcheviks. Et Marek Wichniak a pu écrire à ce sujet (1) :

« Les alliés, selon l'expression pittoresque de Kerzon, ont abouti à remporter une victoire sur l'Allemagne en voguant sur des ondes de naphte. Les mêmes vagues noires et lourdes nous ont conduits à Gênes dans une impasse. Et ce ne fut pas un vain symbole que cette diplomatie des naphtes, procédant en avril 1920, à San Remo, au partage des puits germaniques, turcs et russes, et choisissant comme siège, un peu plus tard, en 1922, pour la continuation de ces travaux, celui de La Haye, centre bien connu de la société pétrolière anglo-hollandaise. C'est ainsi qu'ont été encouragées les opérations de la Royal-Dutch-Shell, sur les naphtes de Azneft, en Russie (2).

Il existe en ce moment un triumvirat Standard-Shell-Azneft, qui exploite d'un commun accord les naphtes de Russie, exportés et vendus aux vils prix du dumping. Et ces naphtes, jusqu'à l'entrée en jeu du prochain dumping des céréales, ont été l'unique moyen de couverture du budget bolcheviste de la IIIe Internationale.

N'est-il pas surprenant que les anciens propriétaires russes de ces puits de pétrole, soi-disant adversaires du bolchevisme, reçoivent une part de 5 o/o dans ce commerce illicite ? Si l'on en veut une preuve documentée, il suffit de lire l'article du Dr Karl Hoffmann : « *Um die Russischen Petrolenkampfe* (3) ?

On voit donc que l'expression ironique de Jean Jaurès « l'idée brute de patrie », trouve ici sa pleine confirmation. Tout patriotisme, en effet, paraît complètement étranger à la ploutocratie internationale actuelle, plus florissante aujourd'hui que jamais.

(1) Annales contemporaines de 1922. *Sovrémennyia Zapinski*, mensuel de Paris.

(2) *Vers l'Europe soviétique* ou bien *Vers la Russie rajeunie*, édition des « Mladoross », société des jeunesses russes à l'étranger, discours de M. V. Stenger. (2. V. 931, p. 6).

(3) *Der Oesterreichische Volkswirt*, 10 mai 1930. n° 32. p. 884.

En voici d'autres exemples, non moins pittoresques.

Nombreux, en effet, sont les noms des capitalistes occidentaux qui soutiennent de leur puissance financière l'organisation des Soviets :

Wirth, ancien chancelier du Reich (concessions de forêts) ; Fritjhof Nansen (latifundia agricoles) ; Harrimann (mines de manganèse) ; Rockfeller (naphtes) ; la Reichswehr, car, elle aussi est capitaliste en U.R.S.S. (latifundia et steppes de Salesk-sur-Don) ; Derouluft et Hanza (communications aériennes) ; Reinische Gesellschaft (usines de guerre) ; Ford (deux usines de tracteurs d'autos et de tanks à Nijni-Novgorod).

III. — Orient.

Le même mouvement capitaliste prend en Orient une forme aussi originale. En Chine, par exemple, à l'instar de la Russie, on le voit marcher en tête de la révolution.

Le gouvernement actuel de Chine est composé de bourgeois multimillionnaires, ayant un lien étroit avec le capital américain. Le chef, Tchen-Kay-Chek et ses ministres, possédant une immense fortune, sont en relation de parenté avec Soun-Yan-Tsen, riche promoteur de la révolution, certains d'entre eux même avec Confucius (1).

Moscou regarde avec raison ce mouvement comme un produit du « capitalisme national », qui cherche son indépendance sur le marché mondial. Mais la tare de cette révolution, qui a procédé cependant par la suppression des capitulations, est actuellement son impuissance à acquérir une pleine liberté d'action. Le stade actuel du capitalisme mondial entrave considérablement son entrée en jeu. La fameuse interdépendance économique l'empêche de se déployer à son gré et, pour l'action de ce capital en Chine, le drame est le même que pour celui de la Russie : nouvellement formé et libéré, il semble condamné à la vassalité étrangère.

IV. — Conclusion.

Les justes conceptions d'Adam Smith sur l'interdépendance économique, prématurément annoncées au XVIIIe siècle, au moment de l'avè-

(1) Mercure de France (IV. 31).

nement au pouvoir du capitalisme bourgeois, paraissent à l'heure actuelle en voie de réalisation. Après être demeurée pendant plus d'un siècle dans les limites de l'Etat, l'évolution de ce capitalisme s'en émancipe aujourd'hui, mais sans direction rationnelle ou sociale, de sorte qu'elle n'est appelée à produire que le mal.

Débordant de nos jours les frontières trop étroites de l'Etat, le capital en arrive à mépriser son pays d'origine, à le piétiner, à l'exploiter, et trop souvent à l'écraser. Nous n'avons cité que quelques-uns des cas innombrables où, après avoir détruit un certain ordre gouvernemental et libéré certains mauvais instincts des foules, ce capital ne parvient pas cependant à ressaisir ceux qu'il a délivrés et à les discipliner sous un ordre nouveau.

Tel est son mode d action dans le mouvement révolutionnaire de notre époque. Egal en puissance à l'Etat, et souvent même supérieur à lui, le capital ne sent plus au-dessus de lui une autorité susceptible de lui imposer son rôle et sa place dans les cadres de l'économie mondiale. Les difficultés et les anomalies qui en résultent ne pourraient être aplanies que par une action internationale concertée, mais les Parlements, tous plus ou moins compromis dans ce domaine, restent sans force et sans initiative devant ce phénomène d'un genre nouveau.

Aussi le voyons-nous aujourd'hui, libre de tous freins, se transformer peu à peu en un immense appareil ploutocratique, de dimension universelle, et se laisser entraîner par une sorte de néfaste et inconsciente attraction, dans la zone d'influence de la IIIe Internationale.

La Ligue des Nations devrait s'occuper de déjouer ces problèmes. Mais son action, à elle aussi, est trop souvent incomplète et désordonnée, parce qu'elle semble ignorer volontairement la cause initiale du mal.

Il reste donc aux écrivains indépendants à le divulguer, afin de préserver le monde de la transformation du capitalisme en ploutocratie. Ce n'est pas sans raison que Moscou a nommé ce capital un *capital pourri*. L'argent prétend régner aujourd'hui aux dépens de l'Etat, et ce phénomène semble n'attirer l'attention de personne. Il faut cependant museler cette puissance de l'argent. Autrement, se déchaînant dans des spéculations illicites, nous la verrons, avec la participation de Moscou, évoluer rapidement vers sa perte, entraînant celle de la société.

Les cent cinquante millions de chômeurs de l'heure actuelle peuvent lui être justement imputés, ainsi que la consolidation du régime de honte et de misère qui pèse depuis treize ans sur la Russie. La ploutocratie moderne est un véritable « cheval de Troie », introduit par ruse et par cupidité dans la citadelle de l'Etat.

Général A. Héroys et Léon Thévenin.

RIKIKI

(Nouvelle)

La gosse a cinq ans. C'est une toute petite ; un visage rond très doux, de grands yeux songeurs.

Elle a poussé, plante sans soleil, entre sa mère toujours languissante et son père, ajusteur à l'usine toute proche, — fabrication d'autos — absorbé par son travail au dehors et souvent, quand il rentre, par les soins de l'intérieur, ayant à suppléer aux travaux que la ménagère a dû, faute de forces, négliger.

Entre la mère dolente et le père taciturne, peu de paroles s'échangent ; quelques plaintes d'une part, des reproches de l'autre. La femme étant passive et l'homme à demi-résigné, les scènes entre eux sont épargnées à l'enfant. N'ayant été l'objet d'aucun débordement de tendresse, comme d'ailleurs d'aucune violence, elle n'a appris qu'à se taire, roulant tout le jour dans sa tête, pour elle seule, sa petite pensée.

Il lui semble bien, par le peu d'enfants qu'elle a vus — quelques semaines passées à l'école avant qu'auprès de sa mère tout à fait alitée elle ne devienne garde-malade — il lui semble bien qu'il y a autre chose autour des petits de son âge que ce silence, cette tristesse où se meuvent en ombre double les naturels soutiens de son enfance. Elle a vu à l'école des garçons tapageurs, des filles turbulentes. Elle a été l'objet de bousculades hargneuses, de taquineries gentilles, de câlineries tendres auxquelles elle ne savait que répondre. Des petites bouches en suçoir se sont posées sur ses joues, de maigres petits bras ont entouré amicalement ses épaules. — « Allons, Quinette, embrasse-moi... veux-tu venir au banc, à la sortie de l'école, on jouera aux mots... à la marelle, ou à qui sautera le plus loin »...

Quinette sourit avec un regard qui dit oui.

Elle sait pourtant qu'au sortir de l'école, il faudra vite, vite, remonter son sixième, voir ce dont sa mère a besoin, redescendre faire les commissions, courir et bien vite revenir... Elle ne dit rien de tout cela. Elle ne dit pas oui non plus.

Et la gamine qui la caresse, irritée de ce silence et d'une gravité qui répond mal à son invitation au jeu, la pince, la chatouille... « Allons, ris au moins !... puisque tu ne sais pas répondre... Allons !... ris !... Quinette.:: Ris, Kiki... » Et tout à coup, enchantée de sa trouvaille, la maline répète : « Ris, Kiki, ris Kiki... » tout en courant vers d'autres camarades se vanter de son bon mot.

Pour tous, dès cet instant, elle est devenue Rikiki.

La maîtresse même, mise au courant, s'est amusée du surnom, sans toutefois le lui donner. Au fond, elle n'aimait que la maîtresse qui, parce qu'elle était sérieuse et appliquée, l'encourageait, la citait en exemple et lui donnait des récompenses.

Tels sont les souvenirs sur lesquels la pensée de Jacquine, dite Quinette, travaille, tandis qu'elle s'essaie à coudre sur un grossier raccommodage et que la malade sans cesse gémit ou lui demande quelque chose... « Donne-moi un mouchoir, Quinette... là, dans le coin de la commode... Mets de l'eau à chauffer dans la casserole brune qui ne sert qu'à ça... C'est l'heure de descendre chercher le pain. Passe chez le cordonnier demander si les souliers de ton père sont prêts. Il a dû les donner avant-hier. C'est au coin de la rue, tu sais, l'échoppe du vieux. »

Quinette donne le mouchoir, allume le gaz, et s'apprête, sous en mains, à descendre.

— « Tu paieras le pain. Ton père prendra les souliers et les paiera. Il y passera en revenant demain à midi si le vieux te dit qu'ils sont prêts. »

Quinette se dirige d'abord vers l'échoppe. Ce n'est pas loin de la maison, mais c'est sur le trottoir en face, elle aime autant n'être pas embarrassée de son pain pour traverser la rue.

— Les souliers de ton père... Qui, ton père ? Gaulut... Ah ! oui Gaulut... Ils seront finis demain. Mais ceux de ta maman, les jolis petits souliers à lanières sont prêts, tu peux les prendre, si tu veux... Pis qu'y sont bien faits. Elle pourra y regarder de près ta maman.

Le vieux s'est dérangé et il met sous les yeux de l'enfant une paire de souliers noirs et blancs « à lanières » qu'elle n'a jamais vus à sa maman qui ne sort jamais et n'enfile ses pauvres pieds enflés que dans des savates...

Rikiki comme toujours est muette. Comme toujours elle sourit de ses grands yeux songeurs, de sa mignonne bouche.

— Tu veux les prendre, dis, gamine...

Rikiki fait non de la tête, et se dirige vers la porte dont, à grand peine, elle atteint la poignée. Le bonhomme l'accompagne et, tandis qu'elle descend les deux marches usées de l'échoppe :

— Alors, pour les souliers, tu n'veux rien savoir ?... T'as pt'être raison...

Une lueur a passé dans les yeux du savetier. Une pensée lui est venue qui le tourmente un instant... Mais bien vite, il la repousse d'un geste comme il chasserait une mouche et se remet au travail... « Gaulut... Gaulut... l'a peut-être ben deux femmes.. sa légitime et l'autre.:: j'ai fait la gaffe. Il'reusement l'enfant n'est pas bien haute... saura pas démêler. »

C'est tout de même avec une mine inquiète qu'il suit des yeux Rikiki traversant la rue après avoir bien regardé ce qui vient à droite et à gauche et se dirigeant vers la boulangerie. Et le remords d'avoir trop parlé taquine encore un moment la cervelle ». Mais, quoi après tout... c'est pas ses oignons... Gaulut a une belle, c'est qu'y peut s'permettre ça... N'a pas tort c'thomme... C'est toujours les femmes qui ont tort...

Rikiki a rapporté son pain. Les souliers du père seront prêts demain. Elle dit ça d'un souffle pour se débarrasser de la commission et elle voudrait bien aussi se débarrasser de ce quelque chose de sournois qui s'est glissé dans sa petite âme et lui fait subir un mal qu'elle ne sait pas bien où situer.

Sa mère s'est levée pendant son absence. Il faut bien préparer le souper. Elle traîne aux pieds les savates toujours les mêmes que Rikiki connaît trop bien.

Rikiki tient malgré elle les yeux rivés sur ces savates. Elle va, vient, fait ce que la pauvre femme lui demande mais sans oser la regarder. Si elle la regardait maintenant, Rikiki sent bien qu'elle ne pourrait s'empêcher d'éclater en sanglots.

Sa maman demanderait ce qu'elle a... et si elle se laissait aller à dire pourquoi elle pleure, elle a le sentiment qu'elle aggraverait un malheur. Un malheur qui est là dans la maison... tout près d'eux... tout près d'elle... mais dont il

ne faut surtout pas parler sous peine de quelque chose de terrible. Son père ! elle l'a vu une fois sortir de l'usine et au lieu de tourner la rue directement pour rentrer, remonter l'autre rue, celle qui va vers le boulevard. Quelqu'un l'accompagnait, une dame marchait à côté de lui, une dame qui l'avait attendu à la sortie de l'usine. C'était Mme Claudie... une amie de sa maman qui sortait en chapeau et portait des talons très hauts. Rikiki la trouvait si élégante toujours, surtout en la comparant à la pauvre maman... et chaussée autrement qu'avec des horribles savates.

Le père rentre, elle entend sa maman qui lui dit : Tes souliers sont prêts. Tu pourras les prendre demain et donner à raccommoder ceux que tu as aux pieds.

— Qui t'a dit que c'était prêt ?

— J'ai envoyé la petite. Elle est passée chez le cordonnier en allant chercher le pain.

— Ben, une autre fois, n'te mèle pas de ces choses-là, veux-tu. Puisque tu ne peux t'en occuper, laisse-moi faire mes affaires moi-même. Quinette a déjà assez de commissions comme ça. Moi, je fais les miennes. C'est entendu une fois pour toutes, tu as compris ?

— Ne te fâche pas, Louis, j'ai cru bien faire.

— Enfin, ce qui est dit est dit. Fais-en ton profit.

Ce fut tout entre eux. Quinette gardait son grand malaise comme une boule pesant de tout son poids sur son petit cœur.

***

Le drame pourtant se nouait en silence.

La femme sentait sa fin venir. Elle sentait qu'on attendait cette fin. Elle savait qui la remplacerait. Elle subissait les visites, les paroles emmiellées, les faux encouragements, l'aide ostentatoire de sa rivale : le tout ayant pour but de faire ressortir tant de différences à son désavantage.

Comment lutter, hélas ! toutes les armes lui étaient enlevées. D'ailleurs, détachée déjà, elle pensait peu à elle... Mais Quinette, que deviendrait Quinette ?...

***

Et le drame eut lieu. Non pas en douceur, suivant la pente sournoise et fatale où il paraissait engagé. Mais en tempête, en cyclone.

Lui, blessé à l'usine, transporté d'urgence à l'hôpital. Elle, presque au même moment, enlevée à son domicile pour l'hôpital, également ordre du médecin. C'était la fin...

Quinette esseulée, étourdie de la double catastrophe, vit arriver avec son chapeau dernier cri, avec ses beaux souliers noirs et blancs « à lanières », Mme Claudie qui s'installa. Elle avait amené son inséparable Gigolette, une énorme chatte qui, ne connaissant que sa maîtresse, soufflait, crachait, griffait quand on s'approchait d'elle.

Pauvre Rikiki ! Elle vit faire en hâte un paquet des hardes maternelles, y compris les misérables savates. Elle dut constater que Gigolette, pour se livrer au sommeil, abandonnant la fastueuse corbeille doublée de soie cerise apportée en même temps qu'elle accordait sa préférence au fauteuil où avait si longtemps souffert sa maman.

Le parfum cher à Mme Claudie envahit désormais le petit appartement. Ses talons résonnèrent sur le plancher où s'étaient tant traînés les pauvres pieds en savates. Et les concierges s'émerveillèrent du dévouement de cette amie venant en hâte remplacer auprès de Quinette son papa et sa maman !

Sa maman, comme il était prévu, partit de l'hôpital pour le cimetière. Au retour de son père, guéri peu de temps après, Rikiki fut envoyée à la campagne chez les propres parents de Mme Claudie. Elle fut battue parce qu'elle ne savait ni rire ni répondre aux questions qu'on lui posait, et traitée en souillon par les vieux qui la mirent à leur service.

Cependant Mme Claudie était devenue Mme Gaulut. Pour les concierges, pour les voisins, il fallut bien faire revenir l'enfant au logis paternel.

Rikiki désormais doit le respect à Gigolette, des formules de reconnaissance, des baisers à Mme Claudie. Son père la regarde à peine et n'ose plus lui dire même un mot de tendresse.

Elle va à l'école, heureusement. Entre temps elle est domestique plus que jamais à la maison. Tous les soirs Mme Claudie et papa sortent bras-dessus bras-dessous... ils s'échappent, vont au café du coin écouter le concert, au cinéma. Rikiki fait la vaisselle et regarde dormir l'affreuse Gigolette...

On soigne, il est vrai, son linge et sa mise. Chacun s'exclame en la voyant et l'on dit :

« Comme elle est choyée ! maintenant Qui-

nette... et plus heureuse qu'au temps de sa pauvre maman. »

Et Rikiki réfugiée comme toujours dans son simple mutisme n'a pour protester que le songe attristé errant dans ses grands yeux et l'usure douloureuse de ses petites mains d'enfant !

JULIEN REYNE.

LA HOLLANDE AUX INDES NÉERLANDAISES

Au moment où l'Exposition Coloniale ferme ses portes, il convient de rendre hommage à la Hollande pour le rôle unique qu'elle y a joué : beauté de ses pavillons reproduisant des temples antiques, admirable organisation intérieure, tant dans la disposition des collections que dans celle des tableaux remarquablement clairs rendant tangibles les efforts et les résultats obtenus par la métropole dans ses colonies.

Sans s'arrêter même aux danses sacrées de l'île de Bali qui ont été révélées pour la première fois à la France, on ne peut passer sous silence l'élan magnifique avec lequel les Pays-Bas ont reconstruit, en quelques semaines, ce que le feu avait anéanti (1).

Cette belle vaillance en tant de domaines différents méritait qu'on la signalât, d'autant plus que le récent voyage du Ministre de nos Colonies a attiré de nouveau l'attention publique vers ces Indes Néerlandaises que le Français — « un Monsieur qui, selon la vieille définition, ignore la géographie », — ne connaissait guère.

Avant d'introduire ce Monsieur dans l'immense domaine que la Hollande possède dans l'Océan Indien, précisons que la Métropole compte 7 *millions d'habitants* seulement répartis sur une superficie de 33.000 km². Tandis que les Indes Néerlandaises occupent 1 million 900.000 km² (2), peuplés par 61 *millions d'habitants* (1) ; elles comprennent les grandes îles de Java, Sumatra, Bornéo, les Célèbes, une partie de la Nouvelle-Guinée, sans parler de groupes d'îles plus petites.

Au point de vue touristique — si fort à la mode — cet immense empire colonial est le pays rêvé : l'exubérance et la variété de la vie végétale dépassent toute imagination : montagnes, volcans, forêts tropicales dont les bambous atteignent 30 m. de haut, les sous-bois étant constitués par des fougères arborescentes, des lianes, des orchidées.

A côté des richelles naturelles, on rencontre à chaque pas des vestiges d'une antique civilisation hindoue visibles en de nombreux édifices, certains en ruines, d'autres habilement restaurés avec leurs terrasses superposées, leurs sculptures admirables.

Enfin, la merveille des merveilles, l'*île de Bali*, dont la végétation surpasse encore en exubérance l'enchantement des autres îles, tandis que ses temples millénaires se dressent dans un cadre unique, parmi une population splendide aux traditions archaïques.

La Hollande a rendu accessibles aux touristes ces beautés naturelles, principalement à Java, en créant un important réseau ferroviaire muni des derniers perfectionnements (2) ; mais ce qu'il faut mentionner spécialement, c'est la multiplicité des routes confortables sillonnées d'autos ; on trouve même une voie carrossable se prolongeant jusqu'aux bords d'un cratère à 2.100 m. d'altitude.

Le côté touristique est fort peu de chose en présence des prodiges accomplis là-bas par la Hollande qui a su mettre en valeur toutes les ressources des îles : richesses du sous-sol d'abord : houillères considérables à *Sumatra ;* gisements de pétrole à *Java* ; à *Bornéo*, les plus importantes concessions pétrolifères de la *Royal Dutch* en extrême-Orient ; gisements d'étain à *Bangka* et *Blitong*.

Au point de vue économique, les Indes Néerlandaises occupent une place spéciale sur le marché mondial grâce à leurs produits tropicaux. La Hollande, passée maîtresse dans l'art des irrigations, de la sélection et des greffages a obtenu, surtout à Java, des résultats étonnants.

(1) Pourquoi ne mentionnerait-on pas en passant, l'impeccable ordonnance des allées faisant communiquer les divers pavillons, la blancheur des cailloux contrastant avec le vert intense des belles pelouses encadrées de capucines, le tout d'une simplicité et d'une netteté vraiment hollandaises et d'un si joli effet ?

(2) France 551.000 km².

(1) Suivant le recencement de 1930.

(2) Un dispositif ingénieux permet aux trains qui ne s'arrêtent pas aux petites stations d'y déposer et d'y prendre le courrier — à allure ralentie, cela va sans dire. — Un spécimen en miniature du dispositif est du reste exposé à Vincennes.

Il y a 40 ans, *Java* comptait 14 millions d'habitants qu'elle arrivait à peine à nourrir ; aujourd'hui, où la population atteint 41 *millions* — chiffre qui égale celui de la population française, — l'île arrive à se suffire à elle-même grâce aux importants travaux entrepris par la Métropole pour défricher les forêts presque impénétrables jusque-là, pour cultiver le versant de montagnes incultes.

En employant les méthodes modernes scientifiques dont elle a le secret, possédant sur les autres nations une sérieuse avance, la Hollande a tout mis en œuvre pour obtenir un rendement intensif : habiles canalisations, drainage, digues, barrages, écluses, stations d'essais qui ont de remarquables recherches.

Elle est arrivée à ce résultat : pour Java seulement, qui compte 122.000 km², malgré l'importante partie occupée par des montagnes couronnées de volcans, et l'espace considérable couvert d'étangs, les terrains occupés par la culture sont 12 *fois plus étendus* qu'en 1898, et les produits du sol suffisent maintenant à nourrir une population qui compte parmi les plus denses du globe, 135 habitants par km² quand on en compte 74 seulement en France.

Citons quelques chiffres capables de donner une idée de l'intensité de la production : le rendement de *riz* à l'hectare est trois fois supérieur à celui qu'on y récoltait il y a 40 ans ; le rendement en *café*, en *thé* (1), en *canne à sucre*, a augmenté dans les mêmes proportions.

Java détient presque le monopole de la culture du *quinquina*, dont certaines espèces produisent *la quinine* ; grâce aux méthodes scientifiques nouvellement appliquées, la récolte est dix fois plus abondante que dans les pays d'origine : Chine ou Pérou. Résultat permettant à la Hollande de fournir les 95 o/o, voir même quelquefois les 98 o/o de la quinine sur le marché mondial.

Les plantations de *caoutchouc* donnent un rendement par hectare supérieur à celui des autres pays producteurs. Mentionnons encore les *cocotiers*, le *kapok*, l'*hévéa*.

Les travaux hydrauliques, qui ont augmenté dans ces proportions la fertilité du sol, ont coûté à la Hollande pour la seule île de Java, 40 millions de dollars.

Quant à *Sumatra*, elle produit surtout du *tabac*, du *caoutchouc*, du *café*, du *thé*, de *l'huile de palme*.

(1) On nous annonce la prochaine apparition d'un *théier* qui va encore tripler la production actuelle.

Les Molluques fournissent des épices : *poivre, gingembre, muscade, girofle*. *Les Célèbes*, outre leurs essences de *bois* précieuses, alimentent la presque totalité du marché mondial de *coprah* employé surtout dans l'industrie de la margarine.

Une *Compagnie hollandaise de paquebots* fait le trafic des ports et établit des communications fréquentes et confortables entre la Métropole et les Indes Néerlandaises en faisant escale dans les principaux ports.

La question financière jouant un rôle important dans toute colonisation rationnelle, ce n'est pas la petite Hollande, avec ses 7 millions d'habitants, qui pourrait fournir les capitaux nécessaires à la bonne gestion des Indes Néerlandaises et aux améliorations continuelles qui y sont tentées.

Avec éclectisme, les Pays-Bas ont fait appel aux capitaux et aux participants étrangers, offrant tous les avantages et les garanties désirables.

Les banques et les entreprises d'exportations étrangères y font donc de fructueuses affaires ; les plantations anglaises et américaines y prospèrent.

Grâce à ces concours la Hollande est à même de poursuivre son œuvre ; mais, malgré le développement intense des cultures, la population de Java pourra difficilement continuer à vivre sur le sol où elle est née : elle se multiplie trop rapidement pour cela. D'abord, parce que la restriction des naissances y est inconnue — comme les guerres du reste : — enfin, les remarquables réformes sanitaires introduites par la Métropole aux Indes Néerlandaises ont réduit considérablement le pourcentage de la mortalité. Assainissement de l'eau dans les îles de Java, Bornéo, Madura, Sourabaya. Lutte contre *le paludisme* (destruction des moustiques propagateurs, administration de quinine), *la peste bubonique, le béri-béri, la variole, la rage, la dysenterie, la tuberculose, le choléra, la lèpre* (1), etc. Etablissement d'une léproserie modèle à Sumatra : coquets pavillons individuels, bâtis à la mode indigène, vastes pelouses, massifs de fleurs, le tout riant, et ne rappelant en rien l'hôpital (2).

(1) Les tableaux si bien compris exposés au Pavillon central de la Hollande nous montrent les résultats prodigieux obtenus.

(2) On a pu voir une reproduction de cette léproserie à Vincennes.

Nous avons mentionné plus haut la difficulté pour Java, malgré tous les perfectionnements introduits, à se suffire à elle-même. Pour parer à cet état de choses, la Hollande favorise l'émigration javanaise, surtout celle des coolies, vers les îles voisines où la population est moins dense. C'est principalement à *Sumatra* que sont attirés les émigrants ; il y a là des richesses naturelles considérables non encore exploitées : plantations immenses de caoutchouc et de tabac réclamant de la main-d'œuvre.

Toutes sortes d'avantages, des mesures de faveur ont été prises afin d'attirer et de retenir les travailleurs à Sumatra ; des lois spéciales ont été promulguées en leur faveur.

Du reste, le gouvernement hollandais a toujours fait preuve de la plus grande justice et de la plus large tolérance vis-à-vis des indigènes leur laissant les lois, les usages, les mœurs dont ils avaient coutume, en les améliorant peu à peu, protégeant les naturels contre toute exploitation, aussi bien celle qu'exerceraient sur eux les princes de leur race, qu'en les défendant des abus de pouvoirs d'étrangers, fussent-ils Hollandais.

La part que la Métropole accorde aux insulaires dans l'administration de leur pays commence au dernier des villages pour s'étendre jusqu'au Parlement.

Plus l'agglomération est importante, plus les Hollandais sont nombreux, mais les indigènes en font toujours partie.

La Hollande a organisé comme suit les divisions politiques des Indes Néerlandaises : Java est divisé en 3 provinces ; les îles qui l'entourent en 4 gouvernements et 18 résidences, à la tête desquels figurent des gouverneurs ou des résidents.

La Métropole confie des postes en vue aux indigènes ; différentes provinces ont même le droit de s'administrer elles-mêmes

A Batavia, centre administratif des Indes Néerlandaises, un gouverneur général représente la reine. Dans certains cas graves qui sont rares, point n'est besoin de l'ajouter, c'est la reine elle-même qui décide.

Tout ce qui a trait aux affaires intérieures est réglé par le Gouverneur général et le Parlement, dont le président est élu par la reine ; les 60 membres qui le composent sont des indigènes mêlés à des Hollandais ou à d'autres étrangers.

La politique de la Hollande de non immixtion dans les lois, les mœurs, les usages indigènes s'observe aussi dans le domaine religieux.

Les Hollandais s'occupent avec une sollicitude toute particulière de vulgariser l'instruction chez les enfants et les adultes.

Dans les *écoles primaires*, la langue indigène est seule enseignée et employée pour l'enseignement.

Dans les *écoles dites de liaison* le hollandais figure à côté de la langue maternelle. Puis viennent les *écoles secondaires* dont la durée des cours est de 3 années, *les lycées*, comportant 5 années d'instruction, enfin *les Universités* s'ouvrant également aux indigènes et aux Européens. L'instruction obligatoire n'a pas encore pu être établie par le seul fait que certains villages ne possèdent point d'école. En revanche, il existe de très petits villages dotés non seulement d'écoles, mais encore d'hôpitaux.

Pour les adultes, la Hollande fait circuler 3.000 autos-bibliothèques-magasins-de-vente pénétrant jusque dans les villages les plus reculés vendant aux naturels les livres à leur portée, les périodiques populaires illustrés dans les idiomes les plus répandus : la malais et le javanais (1).

L'intelligence des Javanais atteint souvent un degré exceptionnel, leur habileté manuelle est extraordinaire. Les naturels qui en ont le goût et les capacités peuvent devenir aussi bien instituteurs ou banquiers, qu'habiles artisans.

Si la Hollande tire ses richesses de ses colonies surtout, les Indes Néerlandaises, elles aussi, ont besoin de la Métropole ; c'est cette dernière qui assume la protection de 61 *millions de colons*.

Elle entretient dans ce but une armée de 35.000 hommes se composant en majorité de volontaires indigènes.

Fidèle au plan qu'elle s'est tracé, la Hollande est fermement résolue à *laisser la terre aux indigènes*. La majeure partie appartient aux princes et aux familles de grands propriétaires fonciers, une autre partie est aux mains de l'administration hollandaise : jungle et terrains montagneux qu'elle s'efforce de mettre en valeur, puis de disposer ensuite au mieux des intérêts locaux, car personne — la Hollande l'a voulu ainsi — en dehors des indigènes, ne peut posséder un seul hectare de terrain. Les Hollandais sont soumis au même ostracisme. Les étrangers aux îles ont la faculté de louer soit

(1) Une de ces autos était exposée à l'Exposition coloniale.

à l'administration métropolitaine, soit aux naturels, des terrains à long ou à court terme, mais ils ne doivent, sous aucun prétexte devenir propriétaires. La façon dont ils exploitent les terres louées est elle-même réglementée. Par exemple, si un propriétaire plante de la canne à sucre durant une saison, non seulement il lui est interdit de recommencer la même culture la saison suivante, mais encore il doit laisser au propriétaire du sol la facilité d'y planter le riz qui lui est nécessaire. De cette manière, la culture d'une quantité de riz suffisante pour la consommation des indigènes est assurée. — On sait que le riz constitue la base de l'alimentation de ces pays.

Le partage de la récolte du riz est traditionnel : une certaine quantité est attribuée par la loi au propriétaire du sol, une autre à celui qui le joue, une troisième enfin aux travailleurs.

* *

Un seul fait donnera une idée de la prospérité que la Métropole a su faire régner dans ses colonies lointaines ; il nous est rapporté par l'intrépide voyageuse Adèle de Leew (1) : au cours des randonnées auxquelles elle a consacré une année à travers les trois principales îles néerlandaises, la vaillante journaliste n'a rencontré que trois mendiants, fait significatif en ces pays d'Extrême-Orient où la mendicité est courante. En revanche, elle a vu partout une population bien vêtue et satisfaite, des enfants dodus, à la peau saine.

Ainsi la Hollande, tout en respectant les us et coutumes du passé a-t-elle su faire jouir les Indes Néerlandaises de l'outillage scientifique le plus moderne. Dans les grandes villes de ces îles lointaines, érigées selon l'urbanisme le plus récent, on peut rencontrer, à côté de somptueuses autos, les chars à bœufs ou les pousse-pousse indigènes, la circulation étant réglementée aux carrefours par des agents actionnant des appareils de signalisation, près des passages cloutés réservés aux piétons. Sous la nuit des tropiques les villes s'illuminent des mêmes feux alternatifs qui éclairent les rives de la Seine, et les magasins de Java ont des enseignes aussi éclatantes que celles de la Ville Lumière.

MADELEINE BARRÉ.

(1) Auteur du livre *The Flavor of Holland* auquel nous empruntons quelques-uns de ces détails.

UN POÈTE DE L'ESSENTIEL : ABEL DOYSIÉ

Quelle exemplaire attitude nous donnent, quel respect doivent inspirer les artistes qui, fervemment, cultivent, à l'écart de la cohue arriviste, leur jardin en solitude ! Ils ne se soucient pas de cueillir ces lauriers en simili qu'effeuille la première averse, de parader sous un soleil de gloire qui dure le temps d'un feu de Bengale. Attentifs à scruter leur vérité profonde, seulement occupée de dire ce qu'ils ont à dire, et de le dire le mieux possible, que leur importent les oripeaux de la foire sur la place, les affiches des modes publicitaires, les barèmes de la halle aux talents. Vivre est si grand !

Paul Valéry, fomentant modestement des prodiges, a connu naguère un tel silence. Ce n'est pas de sa faute s'il en est sorti avec éclat. Si le grand public commence à connaître les noms de Jules Supervielle, de Raymond Schwab, ce n'est vraiment pas de leur faute non plus !

Abel Doysié appartient à cette curieuse variété humaine en voie de disparition... Et je ne l'admire point parce qu'il m'est un ami. Cet aîné est devenu un ami parce que j'ai aimé son œuvre.

*
* *

Au rebours de la plupart de ses contemporains, Abel Doysié a donc jusqu'à présent beaucoup travaillé et très peu publié. Son œuvre complète : diverses traductions d'œuvres de langue anglaise — dont *les Poèmes Intimes* de Shakespeare (1) ; — deux volumes de vers séparés par un intervalle de treize années : *Heures de France et d'Exil* (1912) (2), la *Halte Nocturne* (1925) (3). Il annonce un prochain recueil : *Le Jazz d'Orphée*.

Le commerce qu'Abel Doysié a particulièrement entretenu avec Shakespeare n'a pas été sans l'influencer. Son invincible attirance pour le génial Anglais indique d'ailleurs des affinités qu'il est intéressant de souligner. D'abord quelques mots, donc, sur le traducteur.

(1) La Renaissance du Livre, 1919.
(2) Editions de la *Revue des Poètes*.
(3) Aux Editeurs associés, Boulevard Raspail.

« Anglicisant de culture et de profession, dit André Thérive, il s'est attaché surtout à traduire des œuvres marquantes de langue anglaise. Pour mémoire, nous citerons « *l'Essai sur l'Evolution du vers Français* », de Hugo P. Thieme, le « *Nouveau Monde de l'Islam* », de Lothrop Stoddard, et, du même auteur, un curieux volume : « *Le flot montant des Peuples de Couleur* », où est dépeinte sous des traits frappants la menace ethnique dont va souffrir tôt ou tard la race blanche, et peut-être la civilisation européo-américaine.

« Je rappellerai enfin la traduction d'un gros ouvrage de T. W. Koch : « *Les Livres à la Guerre* », qui forme une étude documentaire d'un intérêt unique pour qui voudra faire la psychologie du combattant américain, et comprendre sur pièces de quoi est formée la culture moyenne d'un peuple ».

Mais l'éminent critique insiste justement sur l'admirable version française qu'Abel Doysié a donnée des « *Poèmes Intimes* » et du « *Pèlerin Passionné* » de Shakespeare :

« Notre poète, écrit-il, est peut-être le Shakespearisant le plus complet que nous ayons en France, compte tenu des érudits. Abel Doysié, on peut le dire sans aucune exagération, a véritablement annexé, et pour la première fois, le lyrisme de Shakespeare à la poésie de la Renaissance telle que nous la concevons ici : humanisme, pétrarquisme, euphuisme. Nous connaissions tout cela théoriquement, nous le soupçonnions, nous le devinions derrière les masques que prenait le texte original. Mais cette fois-ci, nous avons eu l'impression de lire une équivalence exacte, un Shakespeare transposé fidèlement sous la forme, dans la langue même que lui aurait données la France de 1600, s'il avait été français... Et l'on peut être assuré dès aujourd'hui que ce livre comptera dans l'histoire, non seulement des littératures comparées, mais des Lettres françaises tout court... »

Une pareille transposition demandait une grande culture. Elle exigeait aussi, pour être réussie avec un tel bonheur, une vive intelligence, et beaucoup d'âme. « Il me semblait que Shakespeare me parlait dans ma langue, dit Abel Doysié au cours de l'importante étude qui préface l'ouvrage. Et comme un médium fidèle, j'ai transcrit ». Afin de faire œuvre d'art en même temps qu'un travail exact, il a renoncé là aux entraves de la rime, assurant une musique équivalente en notre langue par l'alternance des terminaisons masculines et féminines, par la régularité du rythme et un assortiment approprié de finales.

Voici, pour donner une idée du tour de force accompli, l'un des nombreux sonnets inspirés, on le sait, — et le traducteur a soin de nous donner de nouvelles preuves à l'appui, — par le comte de Southampton, à qui revient « la gloire d'avoir mérité l'hommage impérissable de Shakespeare » :

Ni mes propres frayeurs, ni l'âme prophétique
De ce monde, appliquée aux choses à venir,
Ne pourront de ma flamme influencer le terme,
Quand tout condamnerait mon amour à périr.

La lune meurtrière a subi son éclipse,
Les augures se rient de leurs présages noirs,
L'incertain du certain s'arroge la couronne
Et la paix nous prédit l'olivier toujours vert.

Respirant de ce temps l'atmosphère embaumée,
Mon amour semble frais et la Mort me sourit,
Puisqu'en mes faibles vers, je braverai sa rage,
Lorsqu'elle régnera sur des tribus sans voix.

Et toi, tu trouveras un temple dans ces pages,
Quand elle aura brisé couronnes et tombeaux.

*
* *

C'est un tel souci de pérennité que proclame le premier poème du premier livre d'Abel Doysié :

Pour vivre aussi cette immortelle vie,
Lorsque mon temps se sera consommé,
Je me sens pris d'une invincible envie
De voir mon cœur en un livre enfermé...

L'auteur a vingt-six ans. Ce début le révèle remarquable manieur du rythme. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire une strophe comme celle-ci, radieusement musicale :

Oui, c'est le lieu, c'est l'heure et la même étendue.
La mer offre sa joie et son rythme au soleil,
Et la vague, un instant dansante et suspendue,
Tombe comme un corps las, sur le sable vermeil.

Quatre vers suffisent pour classer un poète. Et moins encore, témoin cette évocation :

Jamais temple d'amour n'eut plus riant plafond
Que ce firmament d'or et de mélancolie...

où « le magique mélange d'abstrait et de concret » (l'expression est, je crois, de François Porché) est composé par un bon préparateur d'enchantements.

Sans doute, ça et là, nous relèverons encore

des insuffisances, des réminiscences. Sully-Prudhomme n'est pas absent de ce vers :

Maintenant ces maisons ressemblent à des veuves...

Et le calendrier de Fabre d'Eglantine prête ici assez inopportunément une rime riche :

... Tes yeux d'opale et d'or,
Ces yeux où l'opulent soleil de Messidor...

Mais ne nous attardons point à ces fautes vénielles : le poète saura se corriger.

Thèmes classiques et thèmes romantiques alternent ou se mêlent : la fuite de toutes choses, l'éternité de l'art, la mélancolie et la richesse du souvenir, les voyages nostalgiques. Des paysages, de charmants décors sont notés avec émotion :

Les vieux hôtels avec leurs balcons Louis XVI
Rajeunissent au fond d'impassibles jardins...
Tout un essaim d'îlots peuple les eaux dormeuses...
Les cottages qu'endeuille un voile obscur de lierre...

Et l'esprit exprime ses tourments :

Le jour, je crois avoir renié ces pensées,
Le jour est pour la lutte et l'acharné labeur,
Le jour est pour l'oubli, mais les nuits angoissées
Sont pour le souvenir et l'ancienne douleur...

Malgré toutes ces qualités d'âme et d'expression, malgré les strophes citées plus haut, on pourrait refermer le livre sans attendre de son auteur quelque chose d'une bien autre puissance si, à la fin d'un sonnet intitulé *In Œternum* — et d'un sonnet dont les treize premiers alexandrins sont d'un poncif désarmant..., — ne se levait, pathétique, prolongé d'étonnantes résonances, un de ces grands vers qui, une fois ouïs, ne vous quittent plus. Je me contente de citer les deux derniers tercets :

Si pour me châtier de ma persévérance,
Vous voulez par vos coups susciter ma vengeance
Et pouvoir désormais me haïr sans remords,
Sachez que la douleur a brisé ma colère,
Qu'en cela seulement je saurai vous déplaire,
Car j'ai déjà pour vous l'indulgence des morts.

Pour écrire cela, comme il faut avoir souffert, comme il faut être descendu loin des enfers! Cet accent déchirant, infiniment résigné, nous le retrouverons dans la *Halte Nocturne*, où Abel Doysié, pleinement lui-même, s'impose, à chaque page, inspiré.

*
* *

Livre mince d'apparence, ce deuxième recueil de poèmes, dont la plupart sont des sonnets. Mais livre que plusieurs lectures n'épuisent pas : *A thing of beauty is a joy for ever...*

Le poète a beau conseiller :

De tous les instants sois l'amoureuse victime.

Il se garde bien de s'éparpiller. Il n'est décidément pas un impressionniste notant infatigablement ses réflexes à propos de tout et de rien. Il n'est point un éolien attentif à s'émouvoir délicatement des moindres courants d'air : Abel Doysié ne nous livre ici que le résultat suprême de ses méditations. Celles-ci portent sur les grandes énigmes que tout homme digne de ce nom ne scrute pas sans vertige. Si vaste soit le sujet qui le hante, il sait le concentrer avec une force singulière. Et tous ses sonnets font penser à des accumulateurs, tant leur charge poétique est intense.

Cette densité, cette rareté précieuse, ces vers dont la beauté ne s'abandonne pas toujours au premier regard, apparentent très certainement Abel Doysié — outre ses affinités shakespeariennes — à Baudelaire. D'ailleurs ne s'écrie-t-il pas :

Le ciel est à ceux qui n'ont pas peur de l'enfer...

Mais s'il tolère la présence de « Satan, ombre de Dieu », une tendresse, une infinie pitié humaines l'inclinent :

O vous, mes compagnons de la grande aventure
Dont l'œil me tend son feu, dont la main me rassure,
Je voudrais vous offrir mon cœur plein jusqu'aux bords.

Et de hautes leçons marquent ses chants. Il interroge l'Art, témoin immortel, la Mer, le Monde, la Vérité. Il va du Pauvre à l'Enfant. Il rêve et s'instruit sous l'arbre. La vérité, c'est la pitié. Samson lui enseigne la loi du foudroyant esprit ; Orphée, la solitude. Et Saül lui rappelle que s'élabore le chant du psaume au luth de la douleur.

La douleur, il l'a rencontrée, certes. Et à bien des tournants de sa route. Et il sait à présent qu'on la doit aimer, car elle est « le second visage de l'amour ». Et c'est un inoubliable *Magnificat* qui couronne l'œuvre :

Merci pour le passé parfumé d'aromates,
Et merci aussi pour la soif de l'avenir...

En pénétrant parmi de tels poèmes, on apprécie combien sont secondaires les querelles de techniques et d'esthétique : dès que parle une âme, on n'a plus d'oreilles que pour elle.

Je suis embarrassé pour citer un de ces sonnets : la plupart sont de toute beauté. J'en recopie un, pris au hasard :

Le Paradis Terrestre,
Eve, communiquant avec Dieu, face à face,
L'entendit qui disait : Soyez libre. Je veux
« Que vous-mêmes soyez les auteurs de ma grâce,
« Et que nous vivions trois — ou que vous mouriez deux.

« Alors je partirai sans laisser nulle trace.
« Si ce n'est en vos cœurs d'inextinguibles feux ;
« Vous connaîtrez la Mort, l'horreur du temps qui passe.»
Et Satan dit : « L'amour, qui vous fera des dieux ».

Adam qui revenait dans sa candeur première,
Découvrant en ses yeux de nouvelles lueurs,
La sut belle et lui dit : « Qu'as-tu ? » C'étaient des pleurs.

Le soleil chancela, la nuit couvrit la terre.
Le Seigneur avait fui. — Nous le bénissons, mère,
D'avoir choisi l'amour sans douter de nos cœurs !

Poète de l'essentiel, Abel Doysié isole, d'un esprit lucide, nos plus nobles, nos seules raisons de vivre. Et pour en émouvoir nos cœurs, il compose, artiste personnel, de captivantes musiques.

« Les sonnets d'Abel Doysié sont chose impérissable », m'écrivait récemment de Budapest un jeune maître des Lettres hongroises, Béla Pogany. Lourds de pensée, baignés de ce mystérieux halo qui entoure toute œuvre poétique vivante, ils apparaissent, en effet, si dénués d'artifices, si purs de toute littérature, ils rendent si bien le son du définitif, qu'ils peuvent, je le crois aussi, affronter le temps.

FERNAND LOT.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA CRISE UNIVERSELLE

Le trouble profond qui règne dans le monde entier a engendré, surtout chez ceux qui détiennent les leviers de commande, surtout chez ces capitaines d'industrie, ces maîtres de la finance internationale, qui, hier encore, imposaient aux plus grands Etats leur occulte puissance, un pessimisme et un découragement contre lequel il est grand temps de réagir autrement que par des harangues officielles qui sonnent faux et ne convainquent plus personne.

Mais, tout d'abord, il est peut-être utile de dresser un bilan, même provisoire et sommaire.

La Société des Nations paye très cher, en ce moment, l'erreur d'avoir admis au Conseil un Etat encore inorganique, en pleine anarchie, dont l'éducation politique a commencé hier et qui confond la diplomatie et l'intrigue: la Chine, par de subtiles manœuvres l'a entraînée dans un imbroglio dont elle aura la plus grande peine à sortir à son honneur. On prête au Japon de lointaines intentions de conquête et d'hégémonie asiatiques, l'ambition secrète de réorganiser le vaste continent dont l'Europe n'est que l'extrême pointe. Véritable Prusse de l'Extrême-Orient, le pays du Soleil Levant ne ferait que transposer, en l'agrandissant, le rêve de domination universelle des pangermanistes. Que faut-il en croire ? Il est possible que dans quelques recoins de l'âme mystérieuse des Nippons, ce rêve monstrueux se soit fait jour ; il n'y a pas moyen d'empêcher quelques impérialistes de rêver jusqu'à perte de raison, mais il n'en est pas moins vrai que, pour le moment, le Japon représente en Extrême-Orient l'élément d'ordre ; qu'il est le défenseur des traités et des conventions, le défenseur de la politique européenne des concessions et des capitulations qui est sans doute fort contestable au point de vue du droit pur, mais qui fut et qui est encore une nécessité en présence de l'explosion de xénophobie anarchique dont nous sommes les témoins impuissants. En donnant au fantôme de gouvernement chinois, avec qui nous avons affaire, l'espoir qu'il allait le défendre contre l'impérialisme japonais, le Conseil de la S.D.N. lui a permis de brouiller les cartes au point que les pires complications sont à craindre. Et voilà le prestige d'un des principaux éléments d'ordre et de paix dans le monde gravement compromis aux yeux des peuples à qui la Société des Nations avait donné tant d'espérances. Premier round.

Les Etats-Unis qui, hier encore, apparaissaient comme la suprême puissance économique et pour qui le problème du Pacifique a tant d'importance, ont eu la sagesse de pratiquer dans cette crise extrême-orientale une politique de non intervention, mais cette sagesse est compensée par le flottement et l'incertitude de leur politique générale et surtout de leur politique européenne. Apparemment l'Amérique s'en tient également à l'égard de l'Europe à la politique de non intervention, mais le fameux memorandum Hoover et le moratoire impuissant qu'il

nous a imposés en est le démenti. Les banquiers américains, pour essayer de sauver les milliards qu'ils ont investis en Allemagne, ont obligé, bon gré, mal gré, le gouvernement de Washington à appuyer la thèse allemande qui, liant les dettes commerciales aux dettes politiques, donne une préférence aux premiers, de façon à renier finalement les secondes et à se débarrasser définitivement du juste fardeau des réparations. Or, si cette thèse triomphait, l'économie française, la seule, ou peu s'en faut, qui soit demeurée relativement saine, serait gravement compromise. Et les Etats-Unis introduisent ainsi dans le monde un élément de trouble dont ils risquent d'être les premières victimes.

La Grande-Bretagne, avec son prestige séculaire, sa puissance financière hier encore intacte, sa situation inégalable de « roulier des mers », comme on disait autrefois, était également une des maîtresses colonnes de notre civilisation occidentale. On pensait, au lendemain de l'armistice, que c'était elle qui, par son accord cordial avec la France, remettrait de l'ordre dans le monde et assurerait, pour un temps, la durée du nouveau régime politique que les traités de 1919 donnaient à l'Europe. Or, elle a contribué à le détruire parce que, prisonnière d'une tradition diplomatique désuète, elle a cru qu'elle avait à contrecarrer la politique de la France, la plus forte des puissances continentales. De plus, en abandonnant brusquement le libre échange dont elle avait jadis formulé la doctrine par un protectionnisme extrême, elle a jeté le trouble dans tous les marchés continentaux.

Ce changement d'orientation dans la politique économique de l'Angleterre était peut-être indispensable, de même que la dévalorisation de la livre. Les Anglais se sont vus sur le bord de l'abîme. Ils se sont sauvés comme ils ont pu. C'était leur droit et même leur devoir d'Anglais ; rien de plus vain et de plus injuste que des récriminations à ce sujet, mais il n'en est pas moins vrai que les nouveaux tarifs anglais jettent un trouble profond dans toute l'économie européenne. La France en est profondément atteinte, la Belgique, pays exportateur, plus encore.

Faut-il parler de l'Allemagne ? Que l'on attribue sa folle politique de dépense et d'emprunt à une sorte de machiavélisme collectif, à sa volonté unanime de ne pas payer les réparations et d'obtenir la révision des traités par une sorte de chantage, ou à sa mégalomanie congénitale, le résultat est le même : elle est acculée à la faillite avec tous ses corollaires de misères et de troubles sociaux.

Quant à l'Italie, qui maintient son économie intérieure à force de privations et grâce à une admirable énergie civique, elle fait la politique européenne la plus incertaine et la plus trouble, jouant sur tous les tableaux à la fois.

Mais, quelque chose domine tous ces problèmes politiques et financiers, c'est la question du travail. Le fond de l'affaire, c'est que le monde entier, pris d'une espèce de fièvre mégalomane, s'est équipé industriellement pour une production démesurée et qui ne répond pas aux besoins de l'humanité.

Le remède ?

On le cherche anxieusement. Quelques-uns continuent à le voir dans les ententes internationales dans l'économie dirigée. Il y a trop d'usines : qu'on supprime celles qui ne subsistent que grâce à la protection. On produit trop de blé, qu'on remette des terres en jachères.

Oui, mais ? Quelles usines va-t-on supprimer, quelle terre mettra-t-on en jachère ?

L'économie dirigée suppose un pouvoir central directeur, une sorte de super-Etat économique, armé d'une puissance dictatoriale. Sommes-nous mûrs pour un socialisme d'Etat aussi universel ?

Il est certain qu'aucun peuple n'en prend le chemin. On parle encore académiquement de fédération européenne, d'entente universelle, de cartels industriels internationaux, de la solidarité économique des Etats ; au fond, on y croit de moins en moins. Le monde, depuis un demi-siècle, semblait obéir à une force centripète : concentration des capitaux, centralisation des industries et des banques, règne de la finance internationale, gravitation des petits Etats dans l'orbe des grandes puissances. Dans la misère générale toutes ces vastes conceptions s'estompent. Toutes les nations plus ou moins solidement constituées se replient sur elles-mêmes, ne songent qu'à elles-mêmes. On condamne doctrinalement le protectionnisme, mais sous l'empire de la nécessité tout le monde y revient et songe à reconstituer, sur les bases les plus étroites, son économie nationale. Signe des temps, le parti socialiste français S.F.I.O. réclame des mesures de protection contre la main-d'œuvre étrangère : que devient le précepte marxiste : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous » ?

Peut-être est-ce là le salut. Peut-être, après la grande crise d'internationalisme et de mégalomanie industrielle, le monde a-t-il besoin d'une

période de repos, de modestie, de recueillement. Malheureusement, il est des pays surpeuplés, suréquipés, à qui cette politique de recueillement national n'est guère possible. La France, à ce point de vue, est privilégiée, mais quelle contradiction entre sa vieille idéologie humanitaire et cette nécessité d'égoïsme national !

L. Dumont-Wilden.

L'ÉCONOMIQUE :

CAPITALISME ET SOCIALISME

M. Ed. Giscard d'Estaing publie une bonne défense du Capitalisme (1). Ce plaidoyer n'était pas inutile. Dans la crise universelle qui accable à peu près toutes les économies nationales, il était inévitable qu'on allât aux remèdes les plus simplistes, et d'abord qu'on proclamât la faillite d'un système industriel et financier qui, n'ayant pu rien empêcher, doit être au moins accusé d'impuissance. Le Capitalisme est ainsi dénoncé quotidiennement comme la cause de tous les maux survenus sous son règne.

Théorie commode. Elle laisse intact le problème. Car on ne dit pas comment on sortira des difficultés présentes et ce qu'on édifiera sur les ruines du Capitalisme délirant. Mais le Capitalisme mérite-t-il vraiment l'anathème dont on l'accable ? On ne le pensera pas quand on aura lu le livre de M. Giscard d'Estaing.

*
* *

Puisqu'il s'agissait de justifier le Capitalisme et de gagner son procès devant l'opinion, l'auteur ne pouvait manquer de le confronter avec son principal accusateur : le Socialisme. Dès le seuil du livre, M. Giscard d'Estaing établit la distinction fondamentale qui servira de base dialectique à son travail : *le Capitalisme est un fait ; le Socialisme est une théorie.*

La civilisation dont nous vivons est capitaliste pour tous ses éléments matériels. Le Capitalisme existe ; il est une force tangible et agissante. On peut trouver son œuvre bonne ou mauvaise. On ne peut pas la nier. C'est ce qui le rend vulnérable en permettant de lui faire grief de tous les maux qu'il n'empêche pas ou qui naissent de ses erreurs. Le Socialisme, lui, n'existe que dans le futur, comme système de raisonnement, ou comme une foi à laquelle on recrute des fidèles. L'essai le plus intégral qui en fut réalisé, le bolchevisme, s'est construit sur une société pourvue de toute notre armature capitaliste. Le fameux plan quinquennal lui-même, auquel on ne saurait refuser une certaine grandeur, suppose un outillage et un personnel technique qui sont les fruits d'une société capitaliste.

Le Capitalisme travaille dans le réel et se nourrit d'une tradition qui lui fournit ses enseignements. Le Socialisme méprise l'expérience et construit idéalement des systèmes qui ont toute l'irréalité attrayante et trompeuse du rêve.

Au surplus, M. Giscard d'Estaing ne pense pas que la tradition sur quoi doit s'appuyer toute action humaine sérieuse, doive être une tradition figée et aveuglément obéie.

> Le véritable traditionalisme, écrit-il, ne serait-ce pas de chercher pourquoi, pour quelle raison permanente, ou, en tout cas, pour quelle raison présente, nous devons approuver intellectuellement ce que, d'autre part, nous aimons d'instinct et sentimentalement ?

Si l'on pénètre plus profondément dans la comparaison des faits et des idées, on rencontre la même supériorité intellectuelle et pratique du Capitalisme sur le Socialisme.

D'abord, constatons que le Capitalisme crée les richesses que le Socialisme s'approprie. On oublie, en effet, qu'à supposer que le Socialisme réalise sa menace de s'emparer de l'outillage industriel et des banques, il ne pourrait le faire que parce qu'un régime antérieur a créé et développé ces instruments indispensables de la vie économique moderne. *La mine aux mineurs* est une phrase séduisante de réunion électorale. Mais il n'y a une mine que parce qu'il y eut, à un certain moment, des riches qui consentirent à aventurer leur argent pour qu'on la creuse et qu'on l'exploite. Ce rôle du risque qu'assume ainsi le Capitalisme, comment et par qui sera-t-il rempli quand il sera détruit par un régime pour qui l'épargne n'aura plus de raison d'être ?

(1) Ed. Giscard d'Estaing : *Capitalisme*. Collection *Idées et Images de ce temps*, publiée sous la direction de Lucien Romier. (Editions des Portiques).

M. Giscard d'Estaing note très justement que le Socialisme s'occupe surtout de la répartition des richesses, mais ne s'inquiète pas de leur création. Une telle position n'est possible que tant que le Socialisme ne dirige pas l'Etat, et garde le bénéfice de tout le mystère de l'irréalité. Quand il a le pouvoir, et qu'il lui faut se soucier de la production, il reprend tyranniquement à son compte les procédés capitalistes, comme en Russie, où il fait faillite, comme en Angleterre. « Nous prendrons l'argent là où il est ! » Menace risible. D'abord où est l'argent ? Et s'il est quelque part, c'est parce que le Capitalisme l'y a mis.

Le Socialisme a des vues simplistes du monde. Dans une mine, il ne voit que le mineur accablé et l'actionnaire repu. Dans le labeur agricole, que le paysan accomplissant un travail perpétuellement menacé et le gros propriétaire encaissant ses fermages. Il a besoin de ces raccourcis expressifs pour impressionner les masses et les mener à la guerre sociale.

Le Socialisme, écrit M. Giscard d'Estaing, est avant tout un cri de révolte, un grondement de colère, et, souvent, un éclatement de haine.

Mais on ne construit pas un système économique et social avec ces réactions passionnées, quelles qu'en soient par ailleurs les justifications et les excuses.

Le Capitalisme, lui, part d'une organisation économique précise, ayant ses qualités et ses défauts ; mais douée au moins du mérite d'exister. Les rapports de la richesse et du travail y sont basés sur le *salariat* : un mot diviseur s'il en fût.

Est-ce une formule définitive ? On ne sait pas. Il n'y a rien de définitif sur un plan que commande impérieusement la vie changeante et diverse des sociétés en perpétuelle évolution. Qui oserait dire que, avec une législation ouvrière chaque jour complétée, les rapports nouveaux introduits dans les relations économiques et sociales, le salariat de 1931 est le même que celui de 1850 ?

M. Giscard d'Estaing ne dissimule pas les deux principaux griefs faits au salariat : celui-ci traite l'ouvrier comme une marchandise ; il ne l'admet pas à participer aux bénéfices de l'entreprise que son labeur anime.

Du premier point, l'auteur ne se scandalise pas. Le marché du travail, pense-t-il, est dans l'ordre normal des choses. Le travail de l'homme, pris dans ses éléments matériels, est une marchandise qui doit s'évaluer comme les autres éléments de la production. Mais sa valeur réelle variera selon les « attributions économiques » qui s'y superposent.

Quant à l'association de l'ouvrier au rendement de son travail, elle prend deux aspects : l'actionnariat ouvrier et la participation aux bénéfices. Ce sont des formules séduisantes. Elles ne sont pas sans danger.

L'actionnariat ouvrier se conçoit sous la forme de l'achat par les syndicats professionnels d'actions qui leur donnent le droit d'assister aux assemblées générales, voire d'entrer dans les Conseils d'administration. M. Giscard d'Estaing pense que la méthode offre quelques inconvénients. La direction des entreprises, en effet, doit tenir compte de tous leurs éléments économiques. Un délégué ouvrier aura pour principal mandat de défendre les intérêts proprement ouvriers ; de ne voir, par conséquent, qu'un des aspects des questions posées par la marche de l'affaire.

Le contrôle ouvrier n'est pas absurde ni injuste, mais à condition qu'on l'admette là où il peut jouer normalement : conseils d'usine ; sécurité ; tenue morale et matérielle des ateliers ; discipline ; enseignement professionnel.

Même sorte d'objections pour la participation aux bénéfices qui n'est pas aussi simple que l'on pourrait croire. Car, pour qu'elle joue avec quelque logique, il faudrait admettre le contrôle ouvrier sur la gestion pécunière de l'entreprise. Le secret des affaires serait ainsi dangereusement exposé. Faudrait-il, en outre, faire participer l'ouvrier aux pertes ? Mais, de cela, il ne saurait être question. Moralement et socialement, il est bon que le Capital encourage ceux qui le font vivre. Mais il semble difficile d'admettre que les dirigeants responsables ne gardent pas le contrôle entier de l'industrie dont ils assument la charge technique et financière.

Au surplus, l'ouvrier, en général, préfèrera un salaire convenable et exempt de risques à un bénéfice toujours incertain et inégal.

Mieux vaudrait sans doute stimuler la participation personnelle des ouvriers à l'activité des industries par l'achat direct des titres. Cette méthode est facilitée par l'extraordinaire morcellement des capitaux d'affaires. Elle équivaut à développer le goût de l'épargne et à permettre qu'il soit satisfait par les conditions profondes et générales qui commandent l'écono-

mie nationale. Les principales en sont : des salaires assez élevés pour laisser une part à l'épargne ; une fiscalité raisonnable qui ne dévore pas l'héritage.

En résumé, il faut créer chez l'ouvrier une mentalité capitaliste, car, sans cela, les forts salaires n'aboutiront qu'à des gaspillages stériles.

*
* *

Mais ce ne sont là que les positions économiques du problème. Il a un aspect social et moral qu'on ne doit pas négliger. M. Giscard d'Estaing lui consacre les derniers chapitres de son ouvrage : ce ne sont pas les moins riches en vues pénétrantes et neuves.

Il s'agit d'abord de remédier à l'inégalité des risques qu'entraîne l'inégalité des conditions. Pour inévitables qu'elles soient, les différences sociales n'ont pas un caractère de nécessité aussi fatal qu'on ne soit tenu, en conscience, de les corriger dans tout ce qui pourrait léser la justice. Le Capitalisme modernisé y songe. Le Socialisme aussi, mais par des moyens qui vont directement contre les buts réparateurs qu'il affiche. Son grand recours est, en effet, la Fiscalité et il en arrive à faire épuiser par l'impôt les richesses qu'il déclare vouloir mettre à la disposition des pauvres.

Puisqu'il s'agit de risques sociaux, on rencontre tout de suite la loi des Assurances sociales, dont on est en train, dans certains milieux qui ne sont pas tous révolutionnaires, de vouloir faire une sorte de dogme. M. Giscard d'Estaing fait une critique serrée non point de son principe, qui est juste, mais de son aménagement qui est assez désordonné. L'assurance-maladie ne soulève pas d'objection grave mais l'assurance-vieillesse et l'assurance-décès semblent mal conçues. Fidèle à sa position initiale qui est d'attendre de l'initiative individuelle les meilleures solutions aux problèmes économiques et sociaux posés par le travail moderne, M. Giscard d'Estaing reproche surtout à la loi de faire de l'assistance par l'Etat le moyen général et providentiel de couvrir, pour l'ouvrier, les risques de la vie. Il voudrait que cette aide sociale se traduisît surtout par la constitution d'un patrimoine personnel et transmissible. Or, la loi donne au vieillard une pension, et à la famille de l'assuré décédé prématurément un pécule d'ailleurs ridiculement insuffisant. C'est juste l'inverse qu'il eût fallu faire.

Objectons à ce raisonnement, par ailleurs appuyé de solides raisons, que le rôle d'assistance de l'Etat a au moins une excuse. C'est que l'ouvrier, en général, ne gagne pas assez pour assurer sa vie courante et tous ses risques. Quand il a prélevé sur son salaire, pour lui et sa famille, le prix de la nourriture, du vêtement et du logement, il ne lui reste plus assez pour la maladie et la vieillesse. Et le capital qui lui serait alloué à l'âge de la retraite risquerait d'être insuffisant pour lui permettre de subsister.

En somme, nous retrouvons ici la théorie du juste salaire, formulée par Léon XIII et Pie XI, et qui fournit la solution la plus humaine et la plus rationnelle aux problèmes du travail.

*
* *

Il reste l'accusation qui reproche au Capitalisme de réserver ses postes de commandement à une oligarchie sélectionnée par lui et rigoureusement fermée. Il s'agit du choix des chefs : opération essentielle pour assurer à la société des conducteurs autorisés.

Observons d'abord, avec M. Giscard d'Estaing, que l'accès des richesses n'est pas fermé. Et le Capitalisme, par l'instabilité même des fortunes, et l'obligation où il met ceux qui les détiennent de les défendre et de les développer, d'une part, contraint ses dirigeants à un effort perpétuel en vue d'aider aux sélections techniques nécessaires, et d'autre part met en jeu des énergies qui dégagent de la masse les équipes animatrices.

En fait, le Capitalisme, en dépit des préjugés démagogiques, ignore les classes. Son égoïsme du début, qui lui fit affirmer sa puissance parfois brutalement, est changé en un appel incessant à toutes les activités propres à le vivifier. Et il lui reste le mérite, avec des imperfections inhérentes à toute œuvre humaine, d'avoir réussi une œuvre de civilisation matérielle prodigieuse. Au terme de son livre, M. Giscard d'Estaing peut écrire sans optimisme excessif :

> Le Capitalisme est le seul système économique qui donne des solutions satisfaisantes aux problèmes essentiels que pose le développement matériel des richesses humaines.

En face de ces réalités substantielles, le Socialisme ne peut dresser que des rêves, qui, d'ail-

leurs, ne sont pas sans prix. Inexistant du point de vue pratique, le Socialisme peut être utilisé, au moins partiellement, comme mystique. Sa grande force de persuasion auprès des masses est qu'il prétend instaurer une justice sociale trop souvent blessée par les dures conditions de la bataille économique, mais dont doit aussi se préoccuper le Capitalisme s'il veut être fidèle à sa mission et ne pas faire de son pouvoir une force violente et tyrannique.

Ainsi, la conception sommaire qui ne veut voir dans le monde du travail que deux classes antagonistes et hermétiques correspond de moins en moins au vrai des choses. La tendance qui se dessine impérieusement est que la production n'est qu'un ensemble hiérarchisé de collaborations de divers ordres.

Mais là c'est tout l'aspect moral du problème social qui s'offre. Et il est très vrai que les questions économiques les plus techniques d'apparence, pour la raison qu'elles mettent en jeu l'activité humaine et les relations de l'Etat et des citoyens, deviennent très vite des questions de conscience. C'est ainsi que la dernière Semaine sociale de Strasbourg a pu retenir une nombreuse élite intellectuelle, religieuse et professionnelle sur les rapports de la Morale et des Affaires. Et le cinquantenaire de l'Encyclique *Rerum novarum* nous rappelle que la définition et la solution du problème social furent toujours des préoccupations familières de l'Eglise catholique.

M. Giscard d'Estaing nous laisse au seuil de ces réflexions profondes sur la structure même de la société et les satisfactions que son aménagement doit donner à la justice pour que les hommes trouvent dans leur labeur quotidien la sécurité et le minimum de bien-être que réclame une vie normalement heureuse. L'objet de son livre était plus limité. Qu'il nous ait conduits à en prolonger ainsi les conclusions dans le domaine spirituel et moral, où doit se chercher leur suprême achèvement, dit assez le souci élevé qu'il traduit et la valeur enseignante de la pensée qui le nourrit.

MAURICE VALLET.

L'HISTOIRE ;

LA PRODIGIEUSE AVENTURE DES ÉTATS-UNIS

C'est par ces mots flatteurs que M. Firmin Roz, auteur de la plus récente histoire que nous possédions des Etats-Unis d'Amérique, et sans doute d'une des mieux informées, caractérise cette histoire. Aventure évidemment au début, lors de la découverte par ces Européens héroïques, Espagnols, Français, Anglais, Hollandais, que certains Transatlantiques mépriseraient volontiers aujourd'hui : — aventure au XVIe et au XVIIe siècles encore, alors que des apports d'émigrants de qualité diverse, de Walter Raleigh et de Lord Baltimore à John Smith et à William Penn, impriment leurs caractères au Nord et au Sud des colonies. En ce temps-là, les gens de Boston, de New-York (hier New-Amsterdam) et de Philadelphie ne pensaient pas que leur pays, dont ils soupçonnaient à peine l'étendue, et leur peuple, qu'allaient dénaturer peu à peu tant d'éléments nouveaux et disparates, deviendraient en moins de trois siècles « le facteur le plus important peut-être de la politique mondiale ». Longtemps, son histoire comme sa société conserveront une physionomie *coloniale*, liée aux vicissitudes de la politique anglaise et jalonnée d'abord par les guerres d'intérêt britannique menées contre les Français « coureurs des bois » du Canada : guerre du roi Guillaume, comme on disait (1689-1697), de la reine Anne (1701-1713), marquée par la conquête de l'Acadie, guerre du roi George, après 1743, qui est la lutte pour la possession de l'Ohio, « guerre française et indienne » qui, en 1763, évinça enfin de l'Amérique du Nord ces Français qui en avaient pénétré le cœur. Les quatre-vingt mille colons de notre race, disséminés du Canada au golfe du Mexique, n'ont pas tenu contre les treize cent mille puritains du Nord, planteurs du Sud, trafiquants des villes « bien peuplées », de souche et de langue anglaises, protestants en immense majorité. En 1763 toutefois, ces Anglo-Saxons, ce ne sont encore que

(1) Firmin Roz. *Histoire des Etats-Unis* (Paris, Arthème Fayard).

treize colonies de l'Atlantique, toutes orientées vers l'Europe.

Mais déjà deux faits annoncent l'évolution future. Dès 1619, une Chambre des Communes est élue en Virginie, dans le « vieux Dominion », pour représenter les onze *boroughs* où les « Cavaliers » aristocrates dominent après 1649. Vers 1750, l'avance vers l'Ouest est commencée que précisément les Français gênaient encore. Ainsi reculera la frontière coloniale, par bonds successifs, au fur et à mesure que déferleront les nouvelles vagues d'émigration du XIXe siècle, jusqu'à égaler les Etats au continent lui-même, entre les deux Océans, et à les faire déborder hors du continent jusqu'aux Antilles, aux Hawaï et aux Philippines.

Non pas qu'une telle progression se soit accomplie sans peine. Sans parler du rude travail des pionniers, que nous avons le tort de confondre sommairement sous le nom de cow-boys, représentation pittoresque et par trop uniforme, et dont l'un au moins, Frémont, est de la race des grands découvreurs, le labeur apparaît immense qui, d'établissements coloniaux à peine émancipés en 1776, devait faire sortir un gouvernement commun, faible et discuté au début, fortifié par les nécessités mêmes de la défense contre la Grande-Bretagne. M. Roz a bien montré comment, à ce titre, la guerre anti-anglaise de 1812, si justement nommée « deuxième guerre de l'indépendance », avait compté autant que la première pour assurer à la nouvelle puissance américaine la marche libre à l'ouest des Alleghanys et, à la fois, la libre pratique du commerce à travers les mers. C'est tout cela que Roosevelt appellera « la révolte contre l'esprit de la Grande-Bretagne à l'égard de l'Amérique ». Et ce n'est qu'en 1814, au traité de Gand, que triomphera cette révolte pour la « liberté des mers », en attendant que cent huit ans plus tard s'impose une autre formule « américaine », celle de l'égalité de puissance navale avec l'ancienne métropole, forcée de partager avec Washington la supériorité sur les routes maritimes. Succès d'importance, presque incroyable, que M. Roz, prudent en ses déductions, attribue aux seules circonstances : soit la formation de ce qu'il appelle une « aristocratie politique » pour la pratique du *self government*, soit la primauté, acquise de bonne heure, de l'économique sur le politique. Ainsi s'affirmerait une « logique des événements » dont l'auteur se plaît à surprendre les manifestations dans les initiatives, les plus déconcertantes ou les plus insolentes, prises récemment, par exemple, à l'égard de l'Europe par le gouvernement fédéral. Toutes seraient ainsi conformes à la tradition « américaine », à l'esprit « américain ». Cette logique implacable dans la succession des événements depuis cent années est-elle si évidente ? Il est permis d'en douter. Combien mieux inspiré semble M. Roz quand il invoque l'action de certains individus, de ces « representative men » dont parlait Emerson ! Celle de Washington est indiscutable, quand il s'est agi de sauver la liberté ; celle de Jefferson, pour rédiger une Constitution à laquelle le juge Marshall devait incorporer plus tard une organisation judiciaire supérieure, avec la Cour suprême comme « organisme de gouvernement » ; celle d'Alexandre Hamilton, qui fonda des finances solides, avec une banque fédérale ; de Monroe qui, initié en personne à la diplomatie d'Europe, dressa, contre la Sainte-Alliance européenne, la revendication de l'autonomie totale du nouveau monde sous la tutelle des Etats-Unis ; celle d'Andrew Jackson, étranger, au contraire, à l'Europe et « homme de l'Ouest » qui, ayant arraché la Floride à l'Espagne malgré le Congrès, « régna » malgré le Congrès de 1828 à 1836. Tous, d'ailleurs, hommes de l'*Union* contre les « partisans des droits des Etats », contre ceux de la *nullification* qui aurait abouti à énerver le pouvoir central. « Liberté et Union, maintenant et à jamais, une et indivisible ! » avait proclamé Daniel Webster, en janvier 1830, en contraste avec l'émiettement des républiques américaines du Sud ; et Jackson précisait : « A notre Union fédérale : il faut qu'elle soit sauvegardée ».

La grande crise s'annonçait pourtant qui allait mettre l'Union en péril. Non pas seulement par l'opposition entre les partis qui mit fin rapidement à l' « ère de la bonne entente ». Démocrates et républicains : M. Roz a suivi par le menu leur naissance et leur développement, leurs transformations aussi, assez singulières, que décèle jusqu'à leur changement de titre. Car les démocrates d'aujourd'hui ne sont pas le même parti que les démocrates de 1830. C'est que les années 30 marquent pour les Etats-Unis une étape au moins aussi importante que la seconde guerre anti-anglaise. Alors, au milieu d'une crise économique et financière qu'accuse la faillite de six cents banques de l'espèce « chat sauvage », le « gouvernement des meilleurs », qu'avaient connu les treize colonies, fait place aux politiciens, eux-mêmes asservis aux « machines » qui s'organisent pour la conquête, après chaque élection, de la « dépouille » des

vaincus. Conception très particulière de la démocratie. Comme alors commence aussi l'âge des machines et de la grande industrie (Saint-Simon l'avait de même annoncé pour l'Europe), la démocratie du suffrage universel se heurte pour ses débuts à des intérêts discordants dans le Nord du fer et de la houille et dans le Sud (récemment agrandi du Texas), du travail servile et du coton. Crise du Nord et du Sud, et, d'abord, une troisième vague de peuplement gagnant jusqu'au Pacifique, rivalité du Nord et du Sud dans l'Ouest. La guerre de Sécession est sortie de là.

Pas tout de suite assurément. C'est peut-être dans l'explication des faits intérieurs, du « compromis de 1850 » à 1861, jusqu'à l'explosion de la guerre civile, que M. Roz a le mieux manifesté la maîtrise qu'il possède de son sujet. Ces pages seraient à étudier dans le détail qui montrent la puissance du parti démocrate à laquelle met fin cependant l'élection d'Abraham Lincoln, puis le « solid South » dressé contre « l'honnête Abe », mainteneur de la Constitution, de l'Union et de la liberté contre l'esclavagisme. Dans cette « guerre de nations », comme on l'a justement nommée, Lincoln combattra pour que « ce pays, avec l'aide de Dieu, renaisse à la liberté et que le gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple, ne disparaisse pas de ce monde ».

Paroles simples et magnifiques que l'on n'entendra plus. Ni dans la bouche des agents scandaleux de la « reconstruction » (1866-1876), de Johnson ou de Grant. Ni dans celle des républicains, maîtres du pouvoir jusqu'à 1884, que dominent, au surplus, les problèmes formidables d'expansion économique posés par la croissance de l'Ouest bientôt industrialisé (le principal ne serait-il pas l'établissement des voies ferrées transcontinentales qui feront vraiment de l'Amérique la « fille du rail ? »). Ni dans la bouche des politiciens des deux partis qui, à partir de 1889, abordant la politique mondiale, tantôt à coups de *big stick*, tantôt à coups de dollars, s'installent aux Hawaï pour le sucre (1893), à Cuba, dont le plan cynique de trois diplomates américains, connu sous le nom de « manifeste d'Ostende », préconisait dès 1850 le « vol pur et simple », aux Philippines et à Porto-Rico (1898).

Formule nouvelle de politique « américaine » que n'avait certainement pas prévue le prudent Monroe, et Washington pas davantage. Politique dite « impériale » que développent les « expansionnistes », hardis à faire sortir de la victoire sur l'Espagne des résultats imprévus : l'armée et la marine poussées au premier plan ; la « porte ouverte » imposée à tous dans l'Orient asiatique pour la libre distribution des produits américains et l'enrichissement des ports du Pacifique ; le canal de Panama américanisé pour la circulation privilégiée des cargos yankees ; la diplomatie de Washington, qui fait circuler la flotte autour du monde pour en imposer au Japon, prétendant exercer, sous les espèces du panaméricanisme, le protectorat politique et économique sur les républiques du centre et du sud. Et cet impérialisme ne s'embarrasse pas de scrupules. Il ne réclame pas seulement sa place dans l'aménagement du monde, il exige que tout cède à sa volonté de domination universelle. Si Roosevelt et Taft s'emploient encore à contrôler tarifs et transactions, à réformer et assainir l'administration des comtés et des villes, se proposent de « balayer les vieux abus..., édifier une nouvelle république plus noble », l'orgueil de l'Etat-souverain qui s'exprime avec Wilson, en légitimant, en déclarant sacré tout ce qui permettra aux Etats-Unis de s'affirmer les maîtres du monde, favorisera l'épanouissement d'une civilisation matérialiste qui s'enorgueillit de sa brutalité et remplit d'horreur certains Européens. Toutefois, une distinction s'impose. Ce sont les gens du *middle West* et de l'Ouest qui ont d'abord et longtemps repoussé toute participation à la guerre d'Europe, dénonçant en elle quelque chose de « répugnant ». Les intellectuels, au contraire, plus délicats de culture et mieux informés, ont vite discerné l'enjeu véritable des luttes engagées du Rhin et du Danube à la Vistule et au Bosphore. Encore n'ont-ils converti à l'intervention leurs compatriotes des banques, des usines et des champs, et Wilson lui-même, qu'à la suite des manœuvres tentées par les empires centraux, soit au Mexique contre l'intégrité territoriale, soit dans le pays même contre sa sécurité, — et quand les avantages cueillis avant 1917, marine allemande balayée des mers, marine anglaise hors de concurrence, bénéfices formidables de fournitures et de commissions, parurent avoir à cette date besoin d'être consolidés. De cette nécessité et de l'affirmation que le grand conflit devrait essentiellement transférer à l'Amérique la maîtrise universelle, les discours de Wilson, au temps de la neutralité, sont comme tissés. Ce qui n'empêche pas d'admirer la méthode avec laquelle l'armée et ses services furent constitués, davantage encore la générosité avec laquelle les soldats d'outre-Atlantique affrontèrent

les combats sur le sol de France. Voyons cependant les résultats.

L'action menée pour « américaniser » l'après-guerre, suivant l'idéologie wilsonienne qu'exprimèrent successivement des formules comme les quatorze points, celles de « la paix sans victoire » et de « la paix de justice », alors que les Européens songeaient, avant tout, à établir les nations, anciennes ou rénovées, dans la sécurité, aboutissait à la faillite de ce que Wilson avait, contre Roosevelt et son « nouveau nationalisme », représenté comme l'idéal de la « nouvelle liberté ». C'est sans lui et contre lui que s'opérait aux Etats-Unis le « rajustement » de la paix. Une sorte d'euphorie le favorisait d'abord, et aussi une richesse qui, par le drainage de l'or disponible, semblait se nourrir de la misère même de l'univers. De cette prospérité, M. Roz a parfaitement montré combien fragile était la base, — et comme l'ont violemment contredite, à partir de 1920, la dépression des affaires, la baisse des prix, les réductions de salaires et le chômage. De fait, après 1922, c'est toute une législation étroite qui se propose, au nom de l' « Amérique d'abord », d'interdire à l'étranger d'introduire aux Etats-Unis ses émigrants et ses marchandises. A une époque où s'impose la collaboration de tous pour le relèvement d'un monde fatigué, les Etats-Unis en reviennent ingénument à la conception d'une économie fermée qui, soi-disant par la richesse et l'abondance intérieures, affranchirait l'Amérique de l'Europe. En 1923, l'Angleterre se résignait à payer le tribut. Aussitôt les doctrinaires de la « reconstruction pacifique » par le triomphe de l'anglo-saxonisme lançaient leur formule retentissante. L'Europe « immorale », c'était la destruction ; les Etats-Unis et l'Angleterre, c'était la construction. Idées élémentaires que portèrent à la présidence Harding et Coolidge. En dépit desquelles la crise ne s'est pas atténuée. Les banques de New-York et de Londres n'ont pas réussi à « reconstruire » une Allemagne selon le vœu des Germano-Américains. L'étranger achète moins encore et le chômage augmente ; les fermiers de l'Ouest ne savent que faire de leurs stocks. Voici que l'Amérique du Sud se cabre, malgré les prévenances de Hoover. De là des discussions confuses, des moyens de sauvetage proposés ou imposés, masquant des arrière-pensées qui ne bénéficient pas longtemps du secret et que l'on devine sans grâce. Evanoui, le rêve de 1914, de faire régenter les peuples en proie à la folie de la guerre par ceux qui s'estimaient trop fiers pour se battre.

Les dernières pages de M. Roz, sous un optimisme apparent, laissent percer de l'inquiétude. C'est que voici l'autre danger, celui qui menace depuis le proche et l'extrême-Orient, que les Américains surveillent depuis 1918 parce qu'il contredit en son essence cette civilisation du « cinquième évangile » : le christianisme pratique de Channing et le « self reliance » d'Emerson, si confiant dans les forces de l'individu. Pour les Etats-Unis, le moment est peut-être venu de renoncer à l'orgueil de l'impérialisme et au goût du démesuré pour en venir, sinon à écouter les plus équilibrés des Européens qui manquent par trop de puritanisme, à méditer du moins cette parole toute de mesure et de sagesse d'un homme d'Etat japonais lors des premières convulsions chinoises : « En vue de telles crises, ceux dont les intérêts sont communs ne devraient pas se disputer ».

PAUL FEYEL.

LE THÉATRE

BOLCHEVISME

Psychologiquement et matériellement, le « Tsar Lénine » est une œuvre qui doit compter dans l'histoire du théâtre contemporain.

Elle est, par elle-même complexe, riche d'intentions et de réalisations, offrant avec des moyens scéniques nouveaux, une conception nouvelle du drame et de l'effet dramatique. Par bonheur, dans le cas où il serait resté quelque hésitation pour l'interprétation de tous ces éléments, nous avons trouvé un guide sûr, à savoir l'auteur lui-même, qui nous a donné, en guise de programme, le commentaire le plus précis et le plus lumineux de son double effort de poète et d'auteur dramatique.

Dans cet examen, M. François Porché, qui avait déjà manifesté son originalité avec « Les Butors et la Finette », avec « La jeune fille aux joues roses », émet le vœu de voir le « Tsar Lénine » contribuer à la libération du théâtre : nous pouvons l'assurer que sa place est désor-

mais acquise et que, notamment, la scène lui devra une particulière reconnaissance pour l'aide qu'il vient de lui apporter dans la lutte contre l'écran.

M. François Porché, en effet, est un des rares auteurs dramatiques du moment qui ait su tout à la fois se résigner au cinéma et s'en défendre. Avec une précision remarquable, il a lui-même défini l'influence nécessaire que devait exercer et que continuera d'exercer sur l'optique théâtrale ce procédé nouveau de vision et d'imagination que constitue, principalement pour les poètes, le cinéma. Mais si le théâtre peut être, pour renouveler sa technique, inspiré par le cinéma, il ne doit que s'évertuer davantage, au cours de cette évolution, à sauvegarder son originalité et sa destination essentielle. « Le théâtre et le cinéma sont deux puissances, dit François Porché, aux souverainetés indépendantes ; la scène et l'écran : deux mondes ».

C'est ainsi que, dans le « Tsar Lénine », François Porché et son metteur en scène, Dullin, ont inventé ce que l'on pourrait appeler une technique cinématographique du théâtre ; par exemple, un procédé matériel très simple comme l'utilisation d'un plan incliné et d'un petit rideau déployé ou reployé par deux acteurs, a permis d'assouplir le mouvement scénique à l'expression des notions fondamentales de l'espace et du temps. Il arrive, en effet, dans le développement de la pièce, que soient figurés des personnages réels et des présentations fictives. La mise en scène rend cette distinctions perceptible au spectateur ; sans doute, ne faisons-nous ainsi que compliquer les conventions du théâtre : mais c'est justement revenir à l'essence du théâtre, que le cinéma avait un instant poussé vers un réalisme qui est le contraire de son objet.

Quelle que soit, pourtant, l'importance de ces tentatives, souvent si réussies dans la mise en scène, l'œuvre de François Porché nous apparaît plus significative encore par sa portée spirituelle.

Il y a quelques jours à peine, j'avais l'honneur de m'entretenir avec le plus grand philosophe de notre temps qui m'avoua s'étonner que le monde d'aujourd'hui, dans la crise sans précédent qu'il traverse, n'ait pas davantage tourné son attention vers le bolchevisme : à notre époque de technique, en effet, comment ne pas envisager l'hypothèse qu'il suffirait de deux ou trois intelligences mystiques, de deux ou trois volontés passionnées pour utiliser cette technique à la décomposition méthodique de toutes les forces économiques et spirituelles de l'univers ? On ne peut manquer d'être frappé que l'épreuve qui atteint tous les pays est apparue chez chacun d'eux pour des causes différentes et lorsque des causes différentes produisent un même effet, n'est-il pas de rigueur de supposer une cause permanente et inconnue ? Nos souffrances économiques, en réalité, n'ont pas de causes économiques évidentes ; pourquoi ne supposerait-on pas une cause spirituelle, l'action d'une intelligence, capable de suivre un plan d'ensemble de destruction ? Le mal est tellement plus aisé à faire que le bien ! Quoi qu'il en soit, il faut aussi savoir gré à François Porché, depuis longtemps tourné vers la Russie, d'avoir tenté de fixer l'attention de l'univers sur le problème sans doute le plus grave de l'heure et d'avoir voulu esquisser la psychologie de l'homme dont l'influence est peut-être à l'origine de toutes les catastrophes qui pèsent aujourd'hui sur l'humanité.

Il n'est pas possible d'entrer ici dans le détail du « Tsar Lénine ». J'ai essayé de suggérer, par les réflexions précédentes sur la mise en scène, le caractère synthétique, symphonique si j'ose dire, du drame conçu par François Porché : l'action psychologique n'est pas moins multiple et compréhensive.

Dès le premier tableau du premier acte, l'auteur a voulu nous présenter, en une sorte de raccourci, toute la personnalité de Lénine : nous le voyons d'abord dans son milieu familial, touche rapide, puisque le personnage va aussitôt tomber dans une action et une mêlée terribles ; nous pressentons les origines sentimentales de sa foi révolutionnaire par l'évocation de la mort de son frère aîné qui fut pendu en 1887, à la suite d'un attentat terroriste et enfin nous entrevoyons ses vues révolutionnaires avec l'originalité paradoxale qu'elles ont prises dans les années d'exil. Elles s'opposent violemment au vieux romantisme nihiliste par leur précision moderne, et nous comprenons qu'elles n'ont pas seulement une portée politique, mais que Lénine professe également des opinions sur l'amour, sur l'art, sur toute la vie humaine. Et nous comprenons aussi, au cours d'une première réunion tumultueuse des anciens révolutionnaires chez Lénine lui-même, combien il est encore isolé, incompris et nous mesurons par avance la force de son action personnelle sur les événements et sur les hommes.

Le deuxième acte, par son action précipitée où un apparent découpage marque seulement le rythme ardent du destin, nous montre de scène

en scène le mouvement que Lénine a su imprimer à son parti et la marche vertigineuse vers le pouvoir. C'est là qu'est particulièrement sensible le caractère de synthèse que nous avons d'abord signalé et qui s'affirme avec une maîtrise singulière.

D'une manière générale, dans tout le cours de ce drame individuel et social, on peut dire que l'auteur a su concilier à la fois les exigences de la vision poétique et la peinture du personnage qui a dit au premier acte : « Une révolution, c'est une expérience de physique ». Les poètes ne sont-ils pas toujours les meilleurs historiens et les meilleurs psychologues ?

GASTON RAGEOT.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

ITALIE.

Dans la *Cultura Moderna*, M. dal Ri célèbre la remarquable « solidité » de sa langue maternelle. Les Barbares ont bien pu envahir à cent reprises et pendant des siècles bouleverser l'Italie : ni les Ostrogoths, ni les Byzantins, ni les Lombards, ni les Sarrasins, ni les Francs ne sont parvenus à y implanter leurs idiomes. Et la raison n'en est pas seulement que, l'envahisseur parti, la Péninsule est, de par sa géographie, relativement à l'abri, des pénétrations du dehors. Elle en est aussi et surtout, que l'italien dérive tout entier du latin. Les caractéristiques premières du génie latin survivent ici pleinement.

Cela ne veut d'ailleurs pas dire que l'italien n'a pas subi, sur les frontières du territoire au moins, l'épreuve qui a été la même et qui continue du reste pour toutes les langues. C'est ainsi que les populations du Trentin, par exemple, usent de certains vocables et parfois de tournures d'origine germanique (« slosser », forgeron, dérive évidemment du mot allemand « schlosser »; « sguapa », alcool, de « *schnaps* »; etc.). Mais, partout la frontière franchie et à quelques kilomètres à peine à l'intérieur, on n'entend plus autour de soi que le véritable italien.

L'Italie dispose d'un singulier pouvoir d'assimilation.

TCHÉCOSLOVAQUIE.

M. Charles Loiseau rappelle dans l'*Europe Centrale* (fasc. n° 40) l'essentiel d'un document remis en mai 1918 à notre ministre des Affaires étrangères, par lord Derby, alors ambassadeur d'Angleterre à Paris, et qui contenait entre autres choses une suggestion dont on ne mesurerait malheureusement qu'à la lumière des mauvais jours que traverse le monde, le tout exceptionnel intérêt.

Le document en question, ultra-secret à l'époque, prévoyait que, la paix signée, il y aurait pénurie dans l'univers, d'un grand nombre de matières premières et que, si l'on cessait « d'en prohiber l'exportation *pendant un certain temps après la fin de la guerre*, il se pourrait bien que les matières premières contrôlées par le gouvernement de S. M. et par les Alliés fussent détournées *vers beaucoup de pays* avant que les besoins de la Grande-Bretagne et des Alliés soient satisfaits ». D'où la proposition ferme dont voici le texte officiel : « Le gouvernement de S. M. désire vivement et entend que le contrôle de toutes les matières premières de l'Empire — contrôle qui pourrait être établi d'accord avec les Dominions autonomes — soit administré de façon à *favoriser les Alliés*, en particulier ceux dont le territoire a subi le plein effet de la guerre *et qui ont à faire face au problème de la restauration de leurs industries ruinées* ». Sur quoi le gouvernement anglais demandait à notre gouvernement à nous : 1° quelles étaient, des matières dont on avait pris Outre-Manche l'initiative de dresser la liste, celles qui intéressaient particulièrement les manufacturiers français; 2° s'il n'en était pas d'autres qu'il convînt à leur avis d'ajouter à la nomenclature.

Esprit de guerre ? Hé ! la démarche de lord Derby ne coïncidait-elle pas avec les suprêmes efforts de l'Allemagne contre le front des Alliés ? Aussi bien, le point est justement de savoir, écrit M. C. Loiseau, « si cet esprit, maintenu dans une certaine mesure après la signature de la paix, n'aurait pas contribué à la restauration et peut-être même à l'assainissement économique de l'Europe plus que le relâchement presque immédiat des liens d'alliance dont les Anglo-Saxons ont tout les premiers donné l'exemple ». L'entente économique alors préconisée par l'Angleterre, elle eût tenu en respect les forces économiques rivales et peut-être eût-elle aussi permis de réduire, dans le traité de Versailles, la place faite ici à ces réparations directes qui tant ont exaspéré depuis l'amour-propre du vaincu. Est-il même si sûr qu'elle n'eût pas rappelé ceux-ci « à une sagesse qui leur eût épargné, quelques années plus tard, bien des déboires ? ».

Certes, il est vain d'écrire l'Histoire « telle qu'elle aurait pu être » Mais qui voudra contester qu'à la prendre telle qu'elle a été, elle comporte encore ses enseignements ? On peut tout de même reconnaître qu'il reste quelque chose du faisceau si maladroitement brisé dès 1919. « Ce quelque chose est représenté aujourd'hui par la communauté persistance des vues et la continuité des liens entre la France, les Slaves, de l'Europe centrale et méridionale et la Roumanie ». Il est difficile assurément d'accorder tous les intérêts économiques dans un cadre ajusté d'abord en vue d'intérêts politiques : cependant, « nul doute aussi que ce cadre reste le symbole d'une précieuse immanence dans une Europe où les événements se déroulent comme dans un film et déconcertent non seulement les prophètes— ce qui ne serait que demi-mal — mais les spectateurs du moment... »

POLOGNE.

Dans l'*Europe centrale* encore (fasc. n° 39), M. Casimir Smogorzewski émet à l'adresse de tels étourdis de chez nous des réflexions manifestement aussi judicieuses que sévères.

Napoléon professait que « c'est la réalité des choses qui commande ». De fait, elle commande en économie et en politique aussi impérieusement qu'en stratégie. Or, dans

l'affaire de la frontière germano-polonaise, « il s'agit de savoir si la Pologne vivra par ses propres moyens, non pas contre, mais à côté de l'Allemagne, ou si elle sera sa colonie et sa vassale ».

Et M. C. Smogorzewski d'écrire que si tous les « amis français » étudiaient la question avant d'en parler, « ils ne laisseraient pas naître l'impression que certaines personnes en France, heureusement peu nombreuses, n'hésiteraient pas à sacrifier les intérêts vitaux de nations amies pour la réussite d'une politique à courte vue ».

OUTRE-MANCHE. ....

Dans *The World Today*, M. Francis Dickie renseigne son monde sur l'organisation et les caractéristiques de notre Légion étrangère. Cela, en rappelant les fêtes du centenaire célébré à Sidi-Bel-Abbès, ce printemps dernier. Et sur un ton plutôt sympathique à notre endroit.

La Légion — dont il n'est plus permis d'ignorer que la création se proposa d'abord l'utilisation, pour la conquête de l'Algérie, des étrangers désireux de servir la France et qui compte aujourd'hui quelque 35.000 hommes — a son quartier général à Sidi-Bel-Abbès, des troupes à Fez, à Meknès, à Souk, un régiment en Indo-Chine et un autre, présentement, en Syrie. On avait primitivement distingué entre les nationalités et groupé les unités suivant les pays d'origine : grave imprudence dont on ne devrait d'ailleurs pas tarder à revenir. Cependant, ce point excepté, l'organisation n'a pas varié et le mode de recrutement demeure le même. Tous ceux qui marquent le pas sous le drapeau de la Légion sont des engagés volontaires et, abstraction faite des cadres, la plupart d'entre eux n'ont de français que l'uniforme qu'ils portent. L'engagement, de cinq ans au minimum, assure à l'intéressé une pension au bout d'une période ininterrompue de quinze années de service.

Bien que l'homme qui se présente ici à l'enrôlement soit dispensé de fournir le moindre certificat touchant son passé et voire de déclarer, s'il s'y refuse, d'où il sort et comment il se nomme, la Légion — où l'on comprend trop dès lors que la discipline soit tout particulièrement stricte — reste un corps d'élite... et il n'appartient qu'aux ignorants de faire la confusion avec les Bataillons d'Afrique, simple ramassis de délinquants dont l'enrégimentement n'a certes rien de volontaire, celui-là...

ITALIE.

Que si l'on est curieux des choses de la presse, c'est au Japon, écrit M. Sabatello dans la *Rasseyna Italiana*, que l'on rencontrera l'organisation qui rappelle le mieux l'impressionnante manière des grandes feuilles d'Outre-Atlantique.

L'Osaca Asaki (cinquante ans d'existence) est le plus considérable des quotidiens japonais. Quatorze « leaders » s'en partagent la direction. Il comporte près de douze cents rédacteurs et occupe deux mille employés et ouvriers. Il publie chaque jour huit éditions et un supplément illustré, paraissant à Tokio, qui a lui-même sept éditions. Ses services veulent quatre vastes immeubles (dont un gratte-ciel dans la capitale) et il dispose d'une quinzaine d'aéroplanes.

La situation, à s'en rapporter aux chiffres qu'indique notre confrère, n'est guère moins brillante dans la presse périodique. Le principal organe est ici la *Dai Nippon Jubenska*, dont le directeur-fondateur, M. Siji Noma, débuta dans une chaire de littérature. Celui-ci contrôle aujourd'hui neuf Revues dont les tirages additionnés donnent dix millions d'exemplaires.

TCHÉCOSLOVAQUIE.

L'*Europe Centrale* nous donne sur l'attitude et les procédés qui étaient en Bohême ceux de l'archiduc François-Ferdinand, dont le meurtre déclencha la Grande Guerre, et de la duchesse de Hohenberg, son épouse morganatique, des détais qu'elle emprunte aux souvenirs récemment parus dans le journal viennois *Die Arbeiterzeitung*, d'un ancien employé du domaine de Konopistè et qui éclairent d'un jour assez peu flatteur le caractère et les habitudes de vie du couple impérial.

La manoir de Konopistè s'érigeait, lorsqu'il fut acheté en 1887 par François-Ferdinand, non loin d'une agglomération de trente-trois feux. Ces modestes habitations, furent, pour complaire au nouveau propriétaire du château, rasées sans autre forme de procès et deux autres hameaux, où l'on se vit soudain sans feu ni lieu, durent être pareillement détruits. Toute cette dévastation pour faire place à un parc (dont quatre hectares seraient occupés par une roseraie, des serres et une faisanderie), à huit pavillons de chasse et à vingt-huit étangs peuplés de carpes — Mais ces princes n'étaient prodigues qu'envers eux-mêmes, rognant sans cesse sur la solde de leur personnel... « Les gens qui entraient au service de François-Ferdinand étaient d'abord dûment instruits de l'honneur suprême qui leur était échu : après quoi, on leur faisait signer un engagement aux termes duquel ils pouvaient être congédiés sans délai, renonçaient à toute pension de retraite et s'engageaient à payer des amendes en espèces en cas de manquement dans le service »... Malheur à la vieille femme qui s'enhardissait à ramasser quelques brindilles sèches dans les forêts seigneuriales!... et un charretier qui la veille de Noël avait commis le crime de couper un méchant sapin dans la futaie, passa la fête sous les verroux.

« Nous ne savons, conclut l'*Europe Centrale*, si tous ces détails sont exacts : mais il suffit de causer avec un paysan des environs pour s'assurer qu'ils ne dénaturent guère, dans l'ensemble, le caractère des maîtres du château ».

HONGRIE.

De la même Revue : « Si l'état des finances de la Hongrie est à l'heure actuelle presque désespérée, la faute en est avant tout au comte Bethlen, à ses auxiliaires et à tous ces hommes qui en ont usé avec la Hongrie comme avec le bien exclusif de leur caste... L'Etat hongrois, qui devait à l'étranger, en 1830, 312 millions, a une dette deux fois plus lourde ».

GASTON CHOISY.

LES LIVRES NOUVEAUX

Pédagogie

MAURICE WOLFF. — *Les Maîtres de la Pensée éducatrice.* Tome II: Tolstoï. Sélection de ses œuvres pédagogiques. (1 vol., Les éditions du Loup).

M. Maurice Wolff vient de consacrer une étude fort belle et très fouillée à l'auteur de *Résurrection*. M. Maurice Wolff qui n'est pas inconnu des lecteurs de la *Revue Bleue* est professeur de psychologie appliquée à l'éducation; il était donc tout désigné pour analyser dans le sens éducatif Tolstoï.

« On ne peut nier, écrit-il, que Tolstoï n'ait consacré le meilleur de sa vie et de ses préoccupations aux questions de l'éducation qui le passionnèrent son existence durant, et que son désir sur ce terrain comme en d'autres domaines, fut de contenter une âme essentiellement scrupuleuse, avide d'atteindre la vérité absolue sans réticence et sans faiblesse... »

Cette œuvre, riche en pensées fortes, mériterait une étude plus approfondie. Nous donnerons cependant cette appréciation judicieuse de Maurice Wolff sur Tolstoï : « Il a émis ce grand principe qui pourrait, dans les cas d'espèce, subir quelques restrictions; mais qui, cependant, porte loin : la pédagogie se fonde sur la liberté. Par là, s'il se rattache à la noble propagande de Montaigne et de Rousseau, pour lequel d'ailleurs il n'a jamais caché sa grande admiration, il agit en disciple qui pousse toutes les idées jusqu'aux limites mêmes de leur puissance... »

Le livre de Maurice Wolff, fort bien compris et fort bien divisé, est un livre de chevet qui, tout en étant un enseignement supérieur, éloigne l'esprit de toutes les laideurs.

MARCEL CLAVIÉ.

Histoire

EDMOND DELAGE. — *La Tragédie des Dardanelles.* (Un vol. Grasset).

Parmi les innombrables livres qui ont paru sur la guerre mondiale, ceux de M. Edmond Delage occuperont certainement une place particulièrement importante. M. E. Delage est, en effet, un historien remarquablement bien informé et qui possède le talent inestimable de condenser, d'ordonner et d'animer la masse de documents qu'il possède, en récits puissants, colorés et clairs; sa *Tragédie des Dardannelles* est plus intéressante encore que ses précédent livres; c'est que la tentative de forcement des Dardanelles est un des épisodes les plus importants de la guerre; elle marque une phase de celle-ci, un moment psychologique et non pas seulement stratégique de la lutte. La réussite de l'opération aurait peut-être — d'aucuns disent certainement — changé la face des choses, amené la décision dès 1916. De toute façon, les Dardanelles sont une des entreprises les plus vastes, les plus complexes, les plus tragiques aussi de la guerre. M. E. Delage a su, en moins de trois cents pages, la faire revivre dans toute son intensité dramatique, et en montrer les aspects les plus divers, politique, naval, militaire. Il a épuisé le sujet et ce n'est pas un mince éloge lorsqu'il s'agit d'une telle histoire.

R. D.

HENRI POULIOT. — *Légionnaire!...*

Voici un livre direct. Entre ce que décrit l'auteur et l'intelligence du lecteur, la puissance du style n'existe pas. Pas de déviation, pas de dispersion, le tableau exposé l'est brutalement sans aucun souci de plaire ou de déplaire. Voici ce que j'ai vu à la Légion étrangère, dit l'auteur, voici ce que j'en pense. Vous en penserez ce que vous voudrez. Vous tirerez telle conclusion qu'il vous plaira de la lecture de mon livre et j'insiste bien sur ce que ces récits ne sont pas imaginaires, qu'ils sont vécus, qu'ils ne se rapportent pas à une aventure fictive, à une fantaisie romancée, mais bien au contraire à des faits intégralement vrais.

Son légionnaire existe toujours, en chair et en os. Il a eu la gloire d'avoir connu « cette incomparable unité combattante » et d'avoir, dans ses rangs, supporté « la plus terrible des existences et la plus infernale des détentions ». Mais, si tout ce qu'il a rapporté par la plume de M. Henri Pouliot est exact, s'il n'y a pas une divagation du souvenir, une passion exacerbée de mécontentement, alors, est-il vraiment possible!... Quelle lecture péniblement intéressante !

A. R.

Voyages

MARIUS ET ARY LEBLOND. — *La Réunion.* (1 vol. in-8°, illustré Rédier).

Après avoir dépeint la vie colorée du littoral, avec ses mœurs bariolées, ses fêtes, ses chansons, ses travaux, le magnifique développement industriel de l'Après-Guerre, les auteurs nous révèlent la pureté des cirques intérieurs aux mille cascades, les forêts de palmistes et de fougères, les îlettes paradisiaques aux idylles naïves. Le style de ces grands romanciers excelle à donner une animation imagée à la peinture des mœurs, à l'histoire de la colonisation, à la psychologie de la race, et ils dégagent l'idéal généreux qui a fait de cette île le foyer de notre expansion et de notre littérature dans tout l'Océan Indien. On comprend, en lisant ce livre révélateur, comment cette île a pu donner à la France tant de grands poètes, comment cette petite Grèce de l'Océan Indien a pu exercer un tel prestige dans tout l'émisphère austral.

MARC CHADOURNE. — *Chine* (un vol. Plon).

Dans une enquête plus passionnante qu'un roman, Marc Chadourne, qui a séjourné près d'une année en Chine et l'a parcourue du sud au nord et d'est en ouest ,de Pékin au désert du Gobi, de Shanghaï ou Szetchouen aux confins du Thibet, analyse les forces et les faiblesses, les grandeurs et les misères de « la bonne terre », les vertus et les tares de ses énigmatiques habitants.

Sa relation apporte beaucoup plus que les habituelles « impressions » d'escales. Chargée d'observations, nourrie de documentation et de faits, son étude élargit les problèmes de l'heure présente : concessions, extraterritorialité, communisme, conflit Orient-Occident, influence américaine, en développant derrière les données actuelles l'arrière-plan de l'histoire. Véritable « psychanalyse » de la Chine et du Chinois, elle fait apparaître la nature « catastrophique » du pays et des hommes et la logique irrationnelle qui règle leur évolution. Elle montre comment l'éternelle muraille de Chine la défend contre les entreprises étrangères et assure, malgré les désastres, sa durée.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

LES RELATIONS COMMERCIALES ENTRE LA YOUGOSLAVIE ET LA TCHÉCOSLOVAQUIE

Vers la fin de l'année 1930, se produisirent certaines perturbations dans les conditions des rapports commerciaux entre la Yougoslavie et la Tchécoslovaquie. Elles survinrent par suite de la révision définitive du tarif douanier tchécoslovaque survenue après la dénonciation du traité de commerce tchécoslovaco-hongrois. En même temps, l'accroissement de certains droits d'entrée tchécoslovaques compris par cette révision a frappé aussi les exportations yougoslaves. Déjà, jusque là, les milieux exportateurs yougoslaves avaient exprimé du mécontentement par suite de diverses mesures, directes ou indirectes, de protectionnisme agricole tchécoslovaque.

Durant les six dernières années, les montants des exportations yougoslaves à destination de la Tchécoslovaquie ont été les suivants :

Années	En millions de dinars
1926	938
1927	726
1928	579
1929	425
1930	556
1931 (les neufs premiers mois)	532

La diminution des exportations yougoslaves destinées à la Tchécoslovaquie ont été la conséquence, non seulement d'une concurrence intensifiée que firent à la Yougoslavie de tiers pays sur le marché tchécoslovaque mais aussi d'une diminution générale des importations tchécoslovaques de produits agricoles, dûe à un protectionnisme accentué. La révision générale du tarif douanier tchécoslovaque allait encore aggraver cet état de chose défavorable à la Yougoslavie. D'autre part, la Tchécoslovaquie, au point de vue de ses exportations à destination de Yougoslavie, profitait de certains droits d'entrée yougoslaves peu élevés que la Yougoslavie avait accordés dans ses traités de commerce avec l'Autriche, l'Allemagne, la France et d'autres pays industriels. Tout cela imposait comme nécessité extrêmement urgente la conclusion d'un accord complémentaire entre les deux pays, contenant aussi des dispositions tarifaires et destiné à diminuer les nouveaux taux des tarifs tchécoslovaques pour les produits d'exportation les plus importants.

Il faut souligner que les exportations yougoslaves à destination de la Tchécoslovaquie se composent d'un très grand nombre d'articles dont les conditions de placement sur le marché tchécoslovaque sont différentes. Ainsi la Tchécoslovaquie est surtout un marché pour le blé et le maïs, bien que les importations tchécoslovaques de ces deux produits accusent une tendance vers la diminution. La participation yougoslave dans les importations tchécoslovaques de blé fut, pendant ces dernières années, de 15,22 et 20 o/o, contre une participation de la Hongrie de 47,39 et 66 o/o, et une participation des pays d'outre-mer d'en moyenne 11 o/o. Pour le maïs la part yougoslave a été de 26, 20,3 et 5 o/o, contre une part de 43,31 et 17 o/o de la Roumanie et de 50 o/o des pays d'outre-mer. Si la participation yougoslave dans les importations tchécoslovaques de maïs fut insignifiante ces trois dernières années, c'est peut-être aussi une faute d'organisation à laquelle la Société Anonyme Privilégiée pour les Exportations yougoslaves saura sûrement remédier.

Un troisième groupe important des exportations yougoslaves à destination de la Tchécoslovaquie est représenté par le bétail. Pour les porcs, cette dernière est pour le marché yougoslave le plus important après l'Autriche.

Un autre groupe des produits d'exportation yougoslaves destinés à la Tchécoslovaquie est constitué par les pruneaux et les pommes. Dans ce domaine, la Yougoslavie rencontre sur le marché tchécoslovaque la concurrence croissante des pays d'outre-mer, bien que les exportations yougoslaves de pommes se soient accrues en 1930.

En ce qui concerne les importations yougoslaves originaires de Tchécoslovaquie au cours des six dernières années, elles ont été les suivantes :

Années	En millions de dinars
1926	1.427
1927	1.399
1928	1.402
1929	1.328
1930	1.224
1931 (neuf premiers mois)	670

D'après le nouveau traité de commerce yougoslavaque, signé le 30 mars dernier, parmi les produits yougoslaves auxquels des facilités ont été accordées au point de vue des droits d'entrée en Tchécoslovaquie, se trouvent : bétail abattu, porcs vivants, saucisson, vins de raisin, prunes fraîches, marmelade de prunes, plantes industrielles et médicinales et quelques autres produits.

D'autre part, parmi les articles d'exportation tchécoslovaques les plus importants pour lesquels des faveurs tarifaires ont été accordées par le nouveau traité de commerce, figurent les suivants : tissus de toile fins, mi-soie, passementerie, bière, porcelaine, produits de céramique, vaisselle en verre et en fer blanc, certains articles de luxe, instruments de musique et autres.

On peut dire que ce nouveau traité commercial yougoslavo-tchécoslovaque n'apporte pas de changements trop importants, mais assure la sauvegarde mutuelle de certains domaines particulièrement délicats dans les intérêts économiques des deux pays. Cependant, il est évident que les tarifs diminués serviront à intensifier les exportations yougoslaves à destination de la Tchécoslovaquie. Toutefois, il ne faut pas attendre de cet accord plus qu'il ne peut donner. Il dépendra aussi beaucoup de la capacité d'organisation afin d'utiliser les nouvelles conditions qu'il offre.

Borivoïé B. Mirkovitch.

LES RELIGIONS EN TCHECOSLOVAQUIE

Le dernier recensement (celui de décembre 1930) en Tchécoslovaquie a constaté que le rapport numérique relatif des religions n'a pas considérablement changé, si on le compare aux chiffres de 1921. Les catholiques s'attendaient à voir leur nombre augmenter dans d'énormes proportions; mais les résultats ont déçu leurs espérances: les autres Eglises ont accusé un accroissement supérieur à celui de l'Eglise catholique.

Aucune Eglise n'a lieu de se plaindre : toutes peuvent se réjouir d'une certaine augmentation du nombre de leurs fidèles. Mais, en réalité, comme le nombre des habitants de la République Tchécoslovaque s'est accrû, au cours des derniers dix ans, de 8.2 o/o, toutes les Eglises qui n'ont pas atteint ce pourcentage, doivent avouer un certain recul. C'est le cas, par exemple, pour les israélites, qui n'ont augmenté que de 0.8 %, et pour l'Eglise catholique romaine, avec ses 4.3 o/o. D'autres églises, par contre, ont fait des progrès importants : les orthodoxes avec l'accroissement de 99.2 o/o, l'Eglise tchécoslovaque avec ses 51 o/o, l'Unité des Frères de Bohêmes avec ses 46.2 %, les « Frères Bohêmes », avec 27.9 o/o, les « sans confession » avec 17.8 o/o. l'Eglise vieille-catholique (12.3 o/o), les catholiques grecs (10 o/o). L'accroissement des protestants correspond à peu près à 8.2 o/o: ils n'accusent donc, en fait, aucun accroissement.

Les rapports numériques de toutes les religions qui existent dans la République Tchécoslovaque sont mis *ad oculos* par la statistique suivante, d'après laquelle, parmi 1.000 habitants, il y a :

	1930	1921
Catholiques romains	735.3	763
Catholiques grecs	39.7	39.1
Frères Bohêmes	20.3	17.2
Protestants	54.6	54.7
Orthodoxes	9.9	5.4
Vieux-catholiques	1.7	1.5
Tchécoslovaques	53.8	38.6
Israélites	24.2	26.0
Sans confession	58.0	53.2

Les « sans confession » peuvent se vanter d'une augmentation dans toutes les provinces de la Tchécoslovaquie, à savoir en Bohême de 69.000 âmes, en Moravie-Silésie de 46.311, en Slovaquie de 10.084 et en Russie Subkarpathique de 3.793 âmes. Cet accroissement est plus considérable à mesure qu'on va plus loin de l'Est à l'Ouest : en Russie Subkarpathique il comporte 324 o/o, en Slovaquie 148 o/o, en Moravie-Silésie 79 o/o et enfin en Bohême 10.5 o/o, de sorte que parmi 1.000 habitants de la Bohême il y a 102.3 (en 1921 98.6) sans confession, en Moravie 29.4 (17.5 %), en Slovaquie 5.1 (2.3) et en Russie Subkarpathique 6.8 (1.9). Le même écart favorable, même encore davantage, peut être noté pour l'Eglise tchécoslovaque : en Bohême de 41 o/o, en Moravie-Silésie de 88 o/o ,en Slovaquie de 50.5 o/o et en Russie Subkarpathique de 1.075 o/o, par rapport à 1921. Les catholiques ont augmenté en Bohême de 1.9 o/o seulement ,en Moravie-Silésie de 2.4 o/o, de sorte que dans ces deux provinces les plus avancées, ils ont essuyé une rude défaite (à savoir en Bohême ils sont tombés de 78.2 o/o à 74.8 o/o et en Moravie-Silésie de 89.5 o/o à 85.9 o/o), en Slovaquie ils ont augmenté de 12.3 o/o, et en Russie Subkarpathique de 25.7 o/o, de sorte qu'ils représentent en 1930 71.6 o/o (en 1921 70.9 o/o) dans la première province et dans la dernière 9.5 o/o (9.1 o/o) de toute la population.

Les résultats numériques de toutes les Eglises de la République Tchécoslovaque se présentent, d'après le dernier recensement, sous la forme suivante :

Eglises	Bohême	Moravie-Silésie	Slovaquie	Russie Subkarpathique	Tchécoslovaquie
Catholique romaine	5.316.340	3.061.679	2.386.264	69.140	10.833.423
Catholique grecque	7.968	4.130	213.794	359.514	585.406
Catholique arménienne	25	4	4	0	33
Frères Bohêmes	199.677	92.656	5.943	909	299.185
Protestants luthériens	103.543	77.770	401.863	1.763	584.939
Protestants calvinistes	1.456	1.154	145.862	70.879	219.351
Unité des Frères Bohêmes	5.524	170	57	3	5.754
Orthodoxe	14.828	9.695	9.073	111.987	145.583
Tchécoslovaque	617.927	161.358	11.575	2.232	793.092
Vieille-catholique	17.827	4.749	147	24	22.747
Israélite	76.348	41.278	136.668	102.474	356.768
Autres	20.674	5.766	4.478	1.728	32.646
Sans confession	727.084	104.768	16.903	4.962	853.717

STANISLAV LYER.

BULLETIN MARITIME

PUBLICATIONS DES MESSAGERIES MARITIMES

Nous relevons avec plaisir dans le *Bulletin de l'Asie française* du mois d'octobre dernier, à la rubrique « bibliographie », le résumé élogieux des publications que distribue, chaque année, à ses passagers, la Compagnie des Messageries Maritimes.

On n'attire pas, en effet, assez souvent l'attention du grand public sur la valeur de ces publication d'ordre pour ainsi dire intérieur des grandes Compagnies de navigation: plaquettes d'escales, brochures de publicité, journaux de bord, gazettes, etc., etc., qui occupent, cependant, dans

la littérature touristique une place de premier ordre et constituent, en outre, pour l'histoire future de l'économie française les plus complètes des archives, les plus utiles à consulter en vue de la formation de ce centre de documentations sur l'histoire des affaires dont nous avons eu à parler ici récemment.

En ce qui concerne ce que les Messageries Maritimes appellent les « plaquettes d'escales », petites brochures in-8° d'une vingtaine de pages environ, concernant les différents ports touchés par les paquebots des Messageries Maritimes, tant dans nos colonies que dans les divers pays étrangers d'Orient et d'Extrême-Orient, leur grand intérêt vient de ce que les renseignements qu'elles contiennent sont toujours d'actualité, leur réimpression tous les douze mois permettant aux Agents de la Compagnie dans les ports intéressés, de mettre à jour toutes les informations données et de fournir, en outre, des photographies datant de quelques mois à peine. Mieux que n'importe quel guide de plus vaste importance, mais dont les éditions ne se renouvellent guère que tous les cinq ou dix ans, ces petits *vade-mecum*, fort bien rédigés en anglais comme en français, contiennent, sur les ports où l'on fait escale pour quelques heures, l'essentiel des connaissances utiles, tant dans l'ordre pratique : moyens de communication, hôtels, qu'en ce qui concerne l'histoire générale du pays, l'art et l'architecture des principaux monuments.

Nous avons sous les yeux quatre plaquettes nouvelles éditées, pour 1932, intitulées « *Renseignements à l'usage des passagers* », concernant Mombasa, Zanzibar, Dar-es-Salam, Hong-Kong, Nouméa, Tahiti. Nous regrettons de n'avoir pas vu ces publications répandues à profusion dans la documentation mise à la disposition des visiteurs de l'Exposition Coloniale. On y trouve, en effet, sous un format pratique et très rapidement exposés, bien des détails intéressants et inconnus, sur les Chasses dans le Kénya et dans l'Ouganda, par exemple, dont on ne sait pas assez, en France, qu'il suffit, pour s'y rendre, d'emprunter un paquebot des Messageries Maritimes de la ligne de l'Océan Indien. Nos concurrents anglais, qui font une importante publicité sur les grandes Chasses du Kénya, avec Nairobi pour centre, ont peut-être tendance à laisser croire qu'ils sont les seuls organisateurs de ces magnifiques « passe-temps », dont les Français sont peut-être aussi friands à leurs heures.

Dans la plaquette relative à Tahiti, nous apprenons qu'à Papeete sont mis à notre disposition, des bateaux à fond de verre « pour admirer les coraux et assister à la pêche sous l'eau des plongeurs... ». Un plan de la ville nous permet de guider nos pas par avance jusqu'à l'Agence des Messageries Maritimes où nous attend le courrier de France, vers les hôtels et les autocars qui nous feront faire dans l'île les plus belles excursions.

Dans une autre plaquette, nous apprenons que Nouméa rapelle l'Ecosse ou la Suisse, que les couchers de soleil y sont plus beaux et plus variés qu'en Egypte même, que les cannibales, devenus paisibles, dansent et chantent sur une musique très prenante... Des photographies magnifiques et très récentes, soigneusement choisies par les Agents des Messageries Maritimes dans les collections locales, fournissent à ces textes non pas n'importe quelle illustration banale, mais celle précisément qui est de nature à exercer sur le lecteur la plus efficace des propagandes. Ajoutez à cela qu'en dehors des cartes et des plans annexés, de nombreuses gravures représentent les navires des Messagies Maritimes qui desservent ces pays et indiquent toutes les excursions possibles pendant l'escale envisagée, de manière que, à bord du paquebot, avant la touchée du navire, on puisse très soigneusement préparer son emploi du temps à terre.

Pour 1932, les passagers des Messageries Maritimes viennent également de recevoir trois élégantes brochures, l'une concernant les voyages combinés en Egypte à prix réduits contenant des itinéraires et des prix pour des séjours en Egypte d'une durée allant de 14 à 26 jours, organisés en liaison avec les chemins de fer égyptiens, les grands hôtels d'Egypte et des Sociétés de navigation françaises et étrangères; les deux autres, très joliment illustrées d'aquarelles signées Deluermoz, concernent les croisières en Méditerranée et les voyages autour du monde.

De janvier à décembre 1932, les Messageries Maritimes organisent treize croisières, croisières de vacances pendant les mois d'été, croisière de Noël en Terre Sainte pour la Noël prochaine, dont un avant-goût nous est donné par la charmante crèche, ornée d'authentiques santons provençaux qui est exposée actuellement dans l'une des vitrines de la façade des Messageries Maritimes, Boulevard de la Madeleine, croisières d'une durée variable en Egypte, en Syrie, en Grèce, à Constantinople, en Italie, en Sicile,, s'échelonnant de 6.925 francs pour une croisière de 25 jours, en seconde classe, jusqu'à 24.065 francs pour une croisière de 45 jours en première classe, comprenant un séjour en Sicile et 10 jours de navigation sur le Nil en Haute-Egypte.

Les services combinés de voyages autour du monde, grâce à d'ingénieuses dispositions dans le détail desquelles nous ne pouvons entrer, permettent aux amateurs de grand tourisme et de longs voyages de séjourner en mer pendant 150 jours, jouissant d'une installation confortable et d'une cuisine raffinée, pour un prix quotidien sensiblement égal et même inférieur à celui d'un hôtel de premier ordre. On visite ainsi la Méditerranée, les Inde, l'Australie, la Nouvelel Calédonie, les Nouvelles Hébrides, Tahiti, l'Indo-Chine; on peut revenir par la Martinique, après avoir touché la Chine et le Japon ou traverser l'Amérique du Nord avant le voyage de retour, sur un des gigantesques paquebots de la Compagnie Générale Transatlantique. On peut rester deux ans, dans ce voyage autour du monde, avec un même billet. C'est dire combien sont souples ces organisations qui permettent de prendre connaissance, de la manière la plus agréable, du monde entier au cours d'un voyage minutieusement organisé, entouré de toute la documentation et de tous les renseignements possibles pour que le séjour en tout lieu soit intelligemment compris.

Nous ne pouvons terminer ces lignes consacrées aux publications des Messageries Maritimes sans parler de cette « Gazette des Messageries Maritimes », publiée mensuellement et mise en grand nombre à la disposition des voyageurs sur tous les paquebots de cette compagnie, contenant, sur sa vie et sur son activité dans le monde entier, tous les renseignements souhaitables, en même temps qu'une sorte de journal illustré très vivant, sur les principaux événements de l'univers et des morceaux choisis de littérature contemporaine.

Le Gérant : M. Hedan.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 24 69e ANNÉE 19 DECEMBRE 1931

MORT DE VINCENT D'INDY

Il y a quelques jours, le 3 décembre, on apprenait dans Paris que Vincent d'Indy venait de mourir. Rien n'avait fait prévoir cette brusque disparition du célèbre compositeur : elle frappait de stupeur tous les amateurs de musique. Ils se disaient que telle de ses œuvres était annoncée au programme d'un prochain concert, et que l'auteur même devait la diriger. Ils se rappelaient que, l'année dernière, on avait fêté le 80e anniversaire de sa naissance, et qu'il présidait, sans fatigue apparente, à toutes les auditions données en son honneur. L'année précédente, c'était la première audition d'un nouveau Quatuor à cordes, œuvre toute récente et néanmoins d'une fraîcheur, d'une jeunesse qui semblaient promettre encore de longues années de travail et de création artistique... Soudain, une crise cardiaque, et la mort.

*
* *

C'était un maître.

Il mérite ce titre et le gardera dans l'avenir, parce qu'il écrivit des œuvres accomplies : elles s'imposent par la noblesse de leur conception, par la logique de leur ordonnance et par la classique beauté de leur style ; elles peuvent servir de modèles et contiennent un enseignement : elles sont vraiment des œuvres de maîtrise.

Il était aussi un maître pour d'autres raisons. Par son autorité de premier disciple de César Franck, par son long rôle de chef d'école, par son activité prépondérante dans la direction de la *Schola cantorum*, par le légitime ascendant de son enseignement oral et de ses ouvrages didactiques, par sa courageuse attitude, par son humeur combative dans la défense de sa doctrine ou plutôt de son credo artistique, Vincent d'Indy, jusqu'à la fin de sa laborieuse carrière, conserva l'impérieuse figure d'un incontestable *Maître*.

Jadis, dans une époque de violentes passions, Dante, pour atteindre aux idéales régions de l'immortelle Béatrice, avait élu Virgile pour guide radieux : *Signor, duce e maestro*. A notre époque, le doute détend plus d'une volonté. Mais lui, Vincent d'Indy, avec une ardente, une intransigeante conviction, avec une foi qui avait élaboré un système cohérent et logiquement coordonné, il se choisit, pour lui-même et pour ses disciples, plusieurs maîtres apparentés, César Franck, Wagner, Beethoven et Bach. Il vit en eux les plus certains, les plus authentiques Pères de la Musique. D'après leurs compositions, dont il dégageait des caractéristiques essentielles, il construisit une doctrine musicale, qui contenait aussi (peut-être naturellement), une esthétique et une morale.

Au nom de cette doctrine, il composa ses

œuvres, il fonda et dirigea la *Schola*, il enseigna, il gouverna ses élèves, il commanda, il approuva ou il gourmanda, rendant une justice sans complaisance et qui s'appliquait au présent comme au passé, à ce qu'il aimait, à ce qu'il comprenait et même à d'autres choses, car il en vint parfois à se croire infaillible et omniscient. Tels génies consacrés, s'ils contredisaient ses règles, — un Mozart, un Schubert, un Chopin ou un Schumann, — furent parfois durement rabroués par ses arrêts inflexibles et qui se croyaient sans appel.

Le maître légiférait en maître.

Et il condamnait, il excommuniait plus d'un contemporain. Quelques artistes trop modernes ne purent manquer, en songeant à lui, de redire le vers de La Fontaine : « *Notre ennemi, c'est notre maître* ».

Lui-même, dans les dernières années de sa vie, poussant à l'extrême une autoritaire tendance qui lui était naturelle, il a dit, il a écrit une phrase effrayante, pleine de menaces et d'anathèmes. En effet, elle affirme, implicitement, qu'il y a en art une vérité absolue, et que celle-ci peut être l'objet d'une connaissance certaine, impersonnelle et d'ordre démonstratif. Donc, Vincent d'Indy écrivait et répétait volontiers :

« Maintenant (c'est-à-dire maintenant que je suis vieux), je *sais* ce que c'est que *composer* ». Et il insistait sur le sens étymologique : un *compositeur* est un artiste qui assemble, combine, équilibre et agence, qui construit un ensemble (*componere*).

Faut-il rappeler que Beethoven, parvenu à sa « troisième manière », condamna son juvénile et printanier *Septuor* : « A cette époque, aurait dit l'auteur des *derniers quatuors*, je ne savais pas composer ». Evidemment, le *savoir* de Beethoven parvenu à son formidable crépuscule n'était plus le même que dans l'aurore de sa jeunesse. Mais son âme aussi avait changé : pour s'exprimer, il lui fallait un autre style, un autre savoir. Toute forme d'art est commandée par l'âme qu'elle exprime.

La formule *savoir* ce que c'est que composer, si on l'accepte dans toute sa rigueur, est une formule terrible. En esthétique, c'est du Torquemada. Par bonheur, Vincent d'Indy était assez artiste pour oublier parfois sa doctrine : par exemple, il avait (avec raison), un culte profond et une sincère tendresse pour le romantique et pittoresque *Freischütz*. Ainsi, dans le doctrinal enseignement de Vincent d'Indy, plus d'une formule doit être acceptée avec quelque réserve : elle doit être limitée, nuancée, diversifiée, et rendue assez vague, assez souple, pour ne plus entraîner à d'injustes exclusives. Comment serait-elle infaillible, cette impérieuse formule, et comment nous serait-elle toujours profitable, si elle tend à nous rendre moins sensibles à l'âme d'un Mozart, d'un Schumann ou d'un Chopin ?

Le *savoir* est une partie constitutive de l'art. Mais peut-on négliger le domaine de l'intuition et du mystère ; peut-on oublier les oasis enchantées ou fleurissent la grâce, le caprice et la fantaisie ? Là, plus d'enseignement, plus de construction *a priori*, plus de formulaires ; là, tout semble s'épanouir, spontanément, avec la liberté du rêve et dans une lumière surnaturelle... Mais, Vincent d'Indy, ébloui par le désir de la perfection, voulait s'instruire lui-même, voulait *savoir*, voulait enseigner, voulait s'évader de l'incertitude du goût personnel, voulait atteindre à l'absolu d'un dogme artistique. Il fut donc amené à chercher des autorités dans le passé : un tel apport historique est une des qualités de son *Cours de Composition*. En étudiant l'évolution de la musique, il s'efforça d'y découvrir des courants d'influence et des filiations ; il considéra surtout la successive et progressive élaboration de certaines formes musicales (forme-sonate, travail thématique, cyclisme, grande variation...). Mais ainsi, attachant son esprit surtout à ce qui est le *vêtement* de la musique, il devint peu à peu moins attentif, moins sensible à la musique elle-même, au mystère de son expression et de son charme, au dialogue intérieur que l'âme des musiciens-poètes établit avec la nôtre.

On a souvent déclaré : « D'Indy est un constructeur musical, un combinateur...; il écrit pour les yeux autant que pour les oreilles ; il prépare de péremptoires exemples que les professeurs pourront analyser avec admiration ; il triture le thème A, le superpose au thème B, reprend A dans un autre rythme, retourne B, utilise la *tête* de A pour en tirer un développement épisodique...; une telle musique s'adresse à l'intelligence des auditeurs plutôt qu'à leur sensibilité...; elle est belle, mais froide, et touche peu ; parfois elle ne s'abstient pas d'être âpre et rèche : il lui manque la douceur et l'agrément, le *dulcia sunto* du bon Horace, le « je ne sais quoi », la fantaisie, l'abandon, la grâce, l'imprévu... »

De tels reproches peuvent être justes pour plus d'une page, surtout parmi les compositions de sa maturité studieuse. Mais dans les

œuvres de sa jeunesse et jusque dans son *Saint-Christophe*, qui est son dernier drame lyrique, combien de pages, tout en gardant une tenue et un style où s'affirme une volonté réfléchie, sont colorées, émouvantes, poétiques, animées par un profond sentiment de la nature, magnifiées par un lyrisme puissant et spontané : elles méritent d'être placées, sans pâlir, auprès des pages les plus célèbres parmi les symphonies ou les drames musicaux. Il suffit de citer la trilogie de *Wallenstein*, *Istar*, la *Symphonie cévenole* (avec piano), le *Jour d'été à la montagne*, le second acte de *l'Etranger*, de nombreux passages de *Fervaal* et son finale grandiose et pathétique. Un artiste-créateur, un poète, une âme amplement humaine (*mens divinior*) vivent dans ces pages hautes et pures, qui sont une gloire de la musique française contemporaine.

Naguère, dans nos divers volumes, soit dans *Chez les Musiciens* ou dans le *Mystère Musical*, nous avons étudié quelques œuvres de Vincent d'Indy et nous avons rendu hommage au légitime ascendant de son enseignement, à sa courageuse attitude devant certaines musiques aventureuses. Il tenait une place éminente dans le monde musical, non seulement en France, mais à l'étranger. Il était un *nom-drapeau*.

*
* *

Une telle mort va donc laisser un grand vide.

En quelques années, c'est-à-dire depuis l'armistice, voilà trois grands musiciens français que la mort nous enlève, après une longue vie pleine d'œuvres : Saint-Saëns, Fauré, d'Indy.

Sans doute s'étonnera-t-on que le troisième n'ait pas été, comme les deux autres, membre de l'Institut. Certes, cela ne change rien à sa musique. Mais il serait injuste de croire que les musiciens et les autres artistes de l'Académie des Beaux-Arts aient dédaigné Vincent d'Indy. Presque tous désiraient l'avoir pour confrère à l'Institut. Il le savait, et on l'en assura d'une façon non douteuse : je le dis parce que j'ai lieu d'en être sûr... Il préféra garder l'attitude frondeuse qui est naturelle chez un débutant, mais qui l'est moins chez un maître aussi traditionnel, chez un chef d'école qui semblait être un chef de gouvernement, et même un chef de gouvernement autoritaire. Peut-être ne sut-il pas oublier de petites antipathies qui ne devraient plus compter ni à un certain âge, ni à un certain niveau de renommée. Parmi les forces intellectuelles de la France, et ici nous envisageons ce qui concerne les arts, l'Institut est un organe régulateur ; son influence risquerait d'être diminuée si nombre d'artistes, quand ils sont aussi respectés que Vincent d'Indy, refusaient d'apporter l'appoint de leur expérience et de leur renom.

Durant ces dernières années, les œuvres de Vincent d'Indy, soit au théâtre, soit dans les concerts symphoniques, n'occupaient plus la place qu'elles méritent. Le monde musical, en effet, a toujours subi les caprices des modes passagères ; après le cataclysme de la guerre mondiale et dans le remous social d'une fiévreuse après-guerre, le public, ou du moins une remuante portion du public, s'engoua de tentatives bien aventureuses. Aussitôt Vincent d'Indy se dressa, en « loyal serviteur », contre cette irruption du barbare et de l'informe. Il fut donc traité de réactionnaire et de tardigrade : les agités de l'extrême-gauche s'efforcèrent de rejeter son œuvre et sa personne dans le magasin des accessoires périmés.

Par bonheur, quand une œuvre est forte et belle, on peut la réduire au silence durant quelque temps, mais on ne la supprime pas. Le jour où elle reparaît enfin, elle prouve sa vitalité. Plusieurs fois, échappant à un ostracisme immérité, telles compositions de Vincent d'Indy furent inscrites, durant ces dernières saisons, aux programmes des concerts : chaque fois, de longues acclamations, saluant le compositeur, le vengèrent du silence où l'on voulait le condamner.

Bien plus, lorsque lui-même dirigeait l'orchestre, ou lorsqu'il était présent dans la salle, il pouvait constater que la ferveur des auditeurs, enfin consciente de ce qu'il avait apporté dans le patrimoine musical, le remerciait non seulement de ses chefs-d'œuvre, mais encore de son enseignement toujours orienté vers les sommets, et du haut exemple que sa conscience d'artiste avait donné avec une fermeté sans défaillance. Et ainsi, par un mouvement spontané vers la justice, le public des concerts faisait prévoir, à l'artiste déjà touché par les années, quel serait le jugement de l'avenir.

Adolphe Boschot,
Membre de l'Institut.

LA NOUVELLE POLITIQUE ÉCONOMIQUE DE LA GRANDE-BRETAGNE

Les récentes élections d'Angleterre, portant au pouvoir les partisans de la modification des tarifs douaniers, ont eu un caractère essentiellement national et impérialiste. Il n'y faut point voir toutefois la moindre manifestation d'animosité contre les autres nations. Nous allons bien entendu établir nos droits d'entrée en considérant avant tout les intérêts de notre pays ; et une telle politique, il est vrai, est susceptible d'avoir de fâcheuses répercussions sur certaines industries de l'étranger, tout comme les droits institués par celui-ci, ont touché autrefois notre propre industrie. Mais nous serons d'autre part toujours prêts à négocier des accords avec les autres puissances. Dans tous les cas, si notre politique atteint le but qu'elle se propose, et nous ne doutons pas de son succès, elle augmentera notre prospérité générale et notre pouvoir d'achat se trouvera du même coup accru. En admettant même que le pourcentage de nos importations se trouve diminué, nous n'en resterons pas moins un marché important pour les produits du monde entier. Nous n'allons nullement ceindre l'Empire anglais d'une grande muraille, mais le doter seulement de tarifs douaniers raisonnables, permettant à nos producteurs d'entrer dans la lice avec des chances de réussite.

Une politique protectionniste ne doit plus être simplement une mesure d'exception qu'on oppose à un traitement particulièrement injuste, mais la tendance avouée d'une politique générale positive ayant en vue de maintenir le niveau de la vie en Angleterre. Elle sera donc entre nos mains non seulement une arme défensive, mais encore un moyen de représailles et un instrument de négociation. Je noterai en passant que le droit de représailles constitue une force agissante utile, dont les effets peuvent être en certaines occasions très appréciables. Pourtant ce serait une erreur de se le représenter comme susceptible d'avoir d'importantes répercussions sur le barême général des tarifs douaniers, en particulier tant que prévaudra le régime de la nation « la plus favorisée ». On a toujours estimé que ce dernier, stipulant que les réductions de droits accordées à un pays doivent être étendues également à tous ceux auxquels leurs pactes assurent les privilèges de la nation la plus favorisée, ne pouvait manquer d'être favorable à la cause de la plus grande liberté de commerce. Mais on peut au moins objecter qu'un système, attribuant tous les avantages à ceux qui ne font aucune concession, décourage toute initiative hardie tendant à instaurer une plus grande liberté de commerce mutuelle, soit en ce qui concerne certains groupes de nations, soit en ce qui concerne certains produits.

Le développement du commerce de l'empire est le complément essentiel de l'action destinée à sauvegarder le marché intérieur. Celui-ci ne répond pas en effet aux besoins de bon nombre de nos grandes industries. En outre, à la longue, seule la substitution de l'empire à l'île métropole pourra nous permettre d'arriver à ce niveau de vie toujours plus élevé que demande une population qui s'accroît, et à cette force économique nationale qui sont les objectifs de tout gouvernement. Pour l'ensemble des puissances qui font partie de l'Empire, comme pour chacune d'elles en particulier, une politique purement locale aboutirait fatalement, dans le monde économique moderne, à en restreindre le développement, car elle empêcherait absolument d'utiliser toutes les ressources tant en hommes qu'en matières, et d'en tirer le meilleur rendement possible. Les Etats-Unis nous ont montré quel formidable levier devenait la coopération pratiquée par un grand nombre de communautés libres pour mettre en valeur leurs richesses communes. Pourtant les ressources dont ils disposent sont bien inférieures aux nôtres, et ils n'ont pas de plus grandes facilités économiques que nous, en ce qui concerne la coopération. Par exemple la distance qui nous sépare de la Nouvelle-Zélande, évaluée d'après les tarifs du frêt, correspond à un trajet de 500 milles en chemin de fer, ce qui ne représente pas beaucoup plus de la moitié du parcours entre New-York et Chicago.

Nous devons donc tendre à établir l'unité économique de l'Empire. Mais il faut avoir présent à l'esprit que nous ne nous dirigeons pas, ce faisant, vers un but immobile, qu'il nous sera toujours loisible d'atteindre quand, après avoir réglé d'autres questions, nous nous mettrons en marche vers lui. Dans le domaine politique comme dans le domaine économique, aux idées

et aux forces favorables à l'unité impériale, viennent s'opposer d'autres forces de séparation et de dispersion. Dans le premier surtout, comme le général Smuts l'a récemment rappelé au Canada, l'égalité de statut a eu pour conséquence logique de rompre les liens séculaires qui rattachaient entre elles les diverses parties de l'empire et nous impose d'autant plus de travailler résolument à la formation de nouveaux modes de libre coopération ; or il est bien évident que ces tentatives doivent être faites dans le domaine économique et que c'est là qu'elles ont le plus de chance d'aboutir. Mais si nous ne passons pas immédiatement à l'action, nous verrons se dresser devant nous des forces économiques sans cesse grandissantes, qui deviendront peut-être autant d'obstacles à l'accomplissement d'un tel projet.

Notre tâche est d'ailleurs à certains égards beaucoup plus difficile aujourd'hui qu'au temps où M. Joseph Chamberlain, pris par cette grande idée, commença à prêcher l'unité économique de l'Empire. Notre libre échange particulariste a suscité un protectionnisme analogue et toujours plus accentué chez les dominions. Nous pourrons remédier en grande partie à cet état de choses en rationalisant l'industrie pour l'adapter aux besoins de l'empire. Toutefois une telle réforme sera surtout l'œuvre du monde des affaires, dont les efforts n'aboutiront que si les tendances générales de la politique fiscale des Dominions s'y prêtent. Or celle-ci dépend non seulement des préférences que nous accorderont les Dominions, car nos initiatives devront cadrer avec leur activité économique, mais aussi de l'aide que nous pourrons leur donner en retour. Il est clair qu'à l'heure actuelle, les mesures à prendre devront concerner les produits que ceux-ci peuvent nous envoyer.

Si donc nous commençons par déclarer que nous ne pouvons consentir de tarif de faveur à aucun des articles, qui sous une forme ou une autre, finissent par faire partie de l'alimentation, ou se trouvent employés dans une industrie quelle qu'elle soit, nous excluons en fait à peu près tout ce que l'Empire nous expédie, et c'est comme si nous affichions la pancarte suivante : « Unité économique de l'Empire. Point d'affaires, comme toujours. » Nos ressources ne nous permettent pas d'agir ainsi. Le programme « pas de droits sur les denrées alimentaires » a naturellement toutes les apparences d'une sage mesure de sécurité. Mais sa simplicité même nous conduira à de sérieux embarras, à une faiblesse inquiétante en matière politique. Rayer ainsi tout espoir de progrès tangible pour un temps indéfini, en ce qui concerne la marche vers l'unité économique de l'Empire, aura pour seul résultat de diminuer notre situation touchant nos industries d'exportation ; rien ne saurait en effet refroidir davantage l'enthousiasme de nos travailleurs, pour qui l'idéal impérial est un stimulant qui l'emporte sur tous les autres — témoin le succès extraordinaire qu'a obtenu lord Beaverbrook dans la campagne où l'institution de droits sur les viandes et les blés étrangers a été délibérément mise en avant. Si notre politique ne doit pas avoir pour conséquence d'augmenter le coût de la vie, pourquoi hésiterions-nous à l'appliquer aux produits alimentaires ? Pourquoi alors vouloir nous opposer à ce que les partisans du libre échange aliènent la liberté d'action du pays pour deux ans, si nous sommes prêts d'autre part à prendre l'engagement d'entraver toute augmentation du traitement de faveur accordé à l'Empire, pendant toute une législation ? Nos adversaires, au moins, peuvent alléguer qu'ils sont sincèrement persuadés qu'une telle restriction est une mesure dictée par l'intérêt public. Quant à nous, il nous faudrait avouer que nous avons fait une telle promesse, à l'encontre de nos convictions, poussés par un bien piètre motif, uniquement dans la crainte de voir notre refus mal interprété.

Je crois que si le problème alimentaire revêt, comme il le doit légitimement, une importance capitale aux yeux du public, le mieux est de l'étudier à fond et sous tous ses aspects. La masse de la classe ouvrière est bien assez intelligente pour comprendre quelle différence sépare, dans leurs effets, une taxe comme celle du thé, qui joue sur la consommation totale, et un droit perçu exclusivement sur les denrées d'importation étrangère, quand ces mêmes denrées peuvent être fournies en quantité plus que suffisantes par la métropole ou l'empire ; quelle différence il y a entre un produit manufacturé tel que le sucre raffiné, la farine ou les conserves de légumes et un produit brut tel que le blé, entre l'aliment de luxe et celui de première nécessité. Les travailleurs ne sont pas non plus incapables de se rendre compte que toutes les contributions, impôts et prélèvements des assurances sont en fait des taxes sur les produits alimentaires, non seulement parce qu'ils diminuent d'autant la part du salaire hebdomadaire consacrée à l'achat de la nourriture,

mais encore parce qu'ils figurent parmi les frais de production, de transport et de répartition de celle-ci. Les impôts, patentes, primes d'assurances que paient le boulanger et ses ouvriers sont des droits qui touchent les aliments beaucoup plus sûrement et plus complètement que ceux perçus sur le blé d'Argentine ou la farine américaine ne le feront jamais. Il n'est guère difficile de démontrer en outre que tout accord passé avec les Dominions, qui ouvrira de nouveaux débouchés à la main-d'œuvre et augmentera le taux des salaires, aura le double avantage de libérer de l'argent ainsi disponible pour l'achat des vivres qui seront meilleur marché grâce à la suppression du dole et des taxes d'assistance qui augmentent le prix de revient de toutes les marchandises — en un mot que la seule et véritable modicité des prix, à la fois réelle et relative, est celle qui résulte de l'abondance de la production et du taux avantageux des salaires.

Il ne s'agit pas en effet de fuir quand surgit l'épouvantail de la vie chère, mais au contraire d'aborder carrément la question ; et j'estime que nous devons même aller plus loin et ne pas nous contenter de remèdes négatifs, mais avoir une politique active. Nous avons à convaincre le public que les mesures que nous proposons ne sont nullement susceptibles de faire monter les cours, tandis qu'elles tendront certainement à les abaisser. Nous atteindrons notre but au moyen d'une politique positive et constructrice, conçue pour développer la production des denrées alimentaires dans la métropole et dans tout l'empire et en assurer ensuite l'écoulement à meilleur compte. Dans l'élaboration de ce programme il est essentiel de considérer l'agriculture de la métropole et celle de l'Empire comme des facteurs étroitement interdépendants d'un même problème. Nous avons besoin de l'une comme de l'autre pour retrouver les justes proportions entre les produits essentiels et secondaires ; la rupture de cet équilibre est en effet une des principales causes du chômage dont nous souffrons. Nous n'arriverons à une formule efficace, applicable à toutes deux qu'en liant leurs destinées, qu'en les rationalisant à l'échelle de l'empire.

Si nous ne prenions en considération que l'agriculture des Dominions, nous serions amenés à conclure qu'une politique d'unité économique pourrait avoir pour base essentielle, sinon exclusive, l'application de tarifs de faveur. Mais si nous tenons compte aussi des besoins de l'agriculture en Grande-Bretagne, il apparaîtra bientôt que si la réduction des droits peut avoir d'heureux effets dans certains cas, elle ne résoudra cependant qu'une petite partie des difficultés. Un tarif de faveur faisant bénéficier d'une différence relativement faible le blé de l'Empire, permettrait, je crois, à celui-ci de supplanter le blé étranger dans nos importations, et cela, sans influer de façon appréciable sur les cours du blé et de la farine, et sans répercussion sur le prix du pain. Mais ce droit n'arriverait guère à stimuler la culture du blé ici ; tout droit d'entrée qui y viserait à lui seul, n'y réussirait qu'à condition d'être suffisamment élevé et serait par là-même accusé d'augmenter le prix du pain. Le système des subsides ne donnerait pas prise à de tels reproches. Quels que soient ses inconvénients, celui-ci contribue directement à diminuer le coût de la vie en favorisant l'entrée en jeu de nouvelles sources de production. Une politique qui saurait ne pas borner ses efforts en subventionnant la culture des céréales dans notre pays, tendrait à faire baisser non seulement l'aliment fondamental de la population, mais encore la viande de boucherie et les produits laitiers anglais, en augmentant les quantités des issues et autres sous-produits alimentaires.

Il faudra assurément se livrer à une étude approfondie de la question pour déterminer quels seront les meilleurs moyens d'action d'une telle politique. Nombreux sont les arguments qu'on pourrait invoquer en faveur de la thèse qu'un barème, garantissant les cours du blé, de l'avoine et de l'orge, stimulerait de la façon la plus efficace l'initiative de la production. Dans ce cas, la création d'un bureau central d'achat des céréales s'imposerait sans doute. Celui-ci vendrait-il tout simplement sur le marché libre, en recevant une ristourne du gouvernement pour compenser ses pertes sur le prix garanti au producteur, ou bien aurait-il le monopole des importations et vendrait-il à un prix déterminé, peu élevé, en comblant les déficits occasionnés par le barème à l'aide des bénéfices réalisés sur les achats à bas prix ? Le moment n'est pas encore venu de me prononcer là-dessus. Dans un cas comme dans l'autre, le bureau central pourrait prendre des engagements similaires vis-à-vis des céréales de l'Empire en fixant également des cours, peut-être au moyen d'un accord de garantie, résultant d'une entente entre le gouvernement britannique et celui des Dominions qui partageraient la charge des dépenses. Ou encore, les céréales de l'Empire bénéficie-

raient soit du fait des droits d'entrée, soit du fait de règlements spéciaux, d'un traitement de faveur qui jouerait conjointement avec un système d'achats uniquement réservé à la production intérieure.

Ces mesures, si nous voulons qu'elles soient suffisamment effectives pour aider d'une façon appréciable notre agriculture, coûteront de l'argent ; mais cet argent-là, le contribuable ordinaire le rattrapera en tant que consommateur, du fait qu'il paiera ses provisions meilleur marché. Il ne faut, en tous cas, s'arrêter qu'à un programme vraiment efficace. Celui-ci peut d'ailleurs devenir une des directives d'une politique constructrice et positive non seulement en ce qui concerne l'agriculture, mais en ce qui concerne la vie à bon marché. Les revenus plus élevés de la production agricole et industrielle permettraient d'en assumer les frais.

Voici donc le problème exposé sous son véritable jour et de la façon la plus complète ; nous l'avons présenté ainsi, car il s'agit d'une grande cause et celle-ci comme toutes les autres ne sera gagnée qu'en faisant appel à l'imagination et à la raison, au moyen d'arguments positifs, convaincants et pleins de promesses.

L.-S. Amery M. P.
Membre du Parlement et ancien ministre des Dominions.

(Traduit de l'anglais par L. Baillon de Wailly).

L'ARMÉE ROUGE

L'état actuel de l'armée rouge est l'objet d'appréciations très variées selon les passions et opinions politiques de ceux qui les émettent et il est rare de lire à son sujet une étude sans parti-pris. C'est cependant le cas de celle qui a paru dans la revue russe *Tchassovoï* (1). Elle mérite de retenir l'attention et nous croyons utile de la résumer ici.

*
* *

L'armée rouge est née au début de l'année 1918. Au début elle devait être entièrement volontaire, mais dès le printemps suivant, la durée du service des volontaires fut fixée à 6 mois au minimum, et à l'automne le besoin d'effectifs força à recourir au service obligatoire. On mobilisa au cours des guerres civiles trois classes nouvelles et on rappela les innombrables déserteurs des anciennes, si bien qu'à la fin de 1920 l'armée rouge comptait 5 millions et demi de rationnaires (1). En 1921 à la fin des guerres civiles et de celle contre la Pologne, elle fut ramenée d'abord à 1 million et demi d'hommes, mais des raisons budgétaires ne permirent pas de conserver cet effectif.

Ce besoin d'économie conduisit à ne conserver qu'un nombre relativement faible de divisions actives, et à recourir pour instruire le plus possible de jeunes gens à l'organisation dite « des divisions territoriales », c'est-à-dire à un système de milices dans lequel le service actif est réduit à quelques mois répartis sur cinq années, tandis que dans les formations permanentes, dont la plupart sont réparties le long des frontières, il est de deux ans. C'est Frunze, successeur de Trotzki au commissariat de la guerre, qui mit sur pied ce système, et le chef actuel de l'armée russe, Vorochilov, qui le remplaça après sa mort, a continué à travailler dans le même esprit. L'effectif ne dépasse pas 600.000 rationnaires, et le système des milices permet d'instruire à peu près la moitié du contingent annuel (2).

A ce moment, le matériel était en médiocre état. L'infanterie ne possédait pas de fusils-mitrailleurs qu'on avait remplacés dans les compagnies par un petit nombre de mitrailleuses lourdes. Les batteries étaient à 6 pièces et relativement peu nombreuses. La cavalerie comprenait des escadrons armés uniquement de la carabine et de l'arme blanche et disposait seulement de quelques mitrailleuses portées sur des voitures (*tatchanki*). L'aviation, en raison du triste état de l'industrie, vivait d'appareils périmés et de quelques achats faits à l'étranger.

Il avait bien fallu pendant les guerres civiles recourir aux cadres de l'ancienne armée réquisitionnés d'office et surveillés de près par des commissaires : près de 50.000 officiers et 200.000 sous-officiers. Ils ne suffisaient pas d'ailleurs à encadrer les troupes et le gouverne-

(1) Paraissant à Paris.

(1) Cela ne veut pas dire de combattants, car les déserteurs se comptaient par centaines de mille.

(2) Cela permet de choisir des hommes suffisamment vigoureux, et en même temps d'écarter de l'armée tous les éléments politiquement peu sûrs.

ment ne tarda pas à organiser des cours pour préparer des cadres nouveaux recrutés surtout parmi les ouvriers, un peu parmi les paysans, en qui il pût avoir confiance ; environ 40.000 « commandants rouges » passèrent par ces cours pendant les trois années de guerre civile. Aussitôt celle-ci achevée, on liquida progressivement les anciens officiers pour les remplacer par « les commandants rouges », peu instruits mais politiquement sûrs. La lacune la plus grave de l'armée rouge était leur insuffisance d'instruction générale et militaire ; la coexistence des commissaires et des chefs militaires était également une source de difficultés nombreuses.

On résolut donc de fondre les uns et les autres en un corps unique, en éliminant les éléments douteux, en recrutant dans les milieux ouvriers et paysans des candidats nouveaux, de préférence affiliés au parti communiste (1).

Déjà presque tous les membres du Haut Commandement le sont, même ceux provenant de l'ancienne armée. En 1927, la moitié du personnel officier était réputée communiste, les deux tiers en 1930 ; reste à savoir s'ils le sont réellement. Plus de 80 o/o des jeunes gens entrant aux écoles sont inscrits au parti ou à la *Komsomol* (2). On peut admettre que 10 o/o au plus du corps d'officiers provient encore de l'ancienne armée ; sauf quelques exceptions, les officiers de cette origine sont écartés du commandement direct de la troupe et servent dans les états-majors ou comme professeurs dans les écoles et en particulier à l'Académie d'état-major où ils s'efforcent de donner à leur enseignement un aspect marxiste pour ne pas devenir suspects. Mais ils vieillissent et personne ne se montre pour les remplacer.

On peut dire que dans l'ensemble, le personnel de commandement manque d'instruction militaire et générale bien qu'on s'efforce de lui donner dans des cours spéciaux préparatoires aux écoles une teinture convenable. Il se montre peu capable de déduire de la guerre civile, la seule qu'il a faite, des enseignements logiques.

Le matériel a réalisé des progrès notables au cours de ces dernières années.

L'infanterie a été dotée d'un fusil-mitrailleur (modèle Degtiarev), et dispose de 36 mitrailleuses lourdes et de 6 canons de campagne par régiment.

(1) Tout spécialement parmi la jeunesse communiste (Komsomol).

(2) Jeunesse communiste.

L'artillerie de la division comporte 10 batteries à 3 pièces seulement dont une partie sont des obusiers (canons de 76 mm. et obusiers de 122 mm.) ; elle est donc peu nombreuse. L'artillerie lourde (canons de 107 mm. et obusiers de 152 mm.), augmente peu à peu de nombre. Il en est de même pour l'artillerie anti-aérienne.

La cavalerie a commencé à recevoir des fusils mitrailleurs, 4 par escadron. Elle dispose dans les corps de cavalerie d'autos-mitrailleuses et de quelques obusiers.

L'aviation militaire a fait de sérieux progrès. Elle est encore en grande partie équipée en matériels étrangers. Toutefois, des techniciens russes commencent à présenter des prototypes, et les usines à construire des moteurs (en général licences de modèles étrangers). L'industrie aéronautique est également en progrès (1).

L'industrie chimique, dont il est difficile d'apprécier l'état exact, s'est également développée, et un soin tout particulier a été apporté à l'étude des moyens de défense contre les attaques aéro-chimiques.

La préparation militaire de la jeunesse, en particulier des membres de la *Komsomol* (jeunesse communiste), devrait donner des résultats sensibles, si elle est bien faite.

La société *Ossoaviakhim*, qui compte près de 5 millions d'adhérents plus ou moins volontaires, s'en occupe activement.

Mais les cadres d'officiers et sous-officiers ne peuvent pas exister en quantité suffisante pour encadrer toute la masse des hommes appelables en temps de guerre. Le nombre n'y pourra être amené qu'au détriment de la qualité (2). C'est là une source sérieuse de limitation de la puissance militaire de la Russie bolchevique.

Cette question du recrutement et de l'instruction des cadres, et tout particulièrement du personnel des états-majors et du Haut Commandement, restera encore longtemps le point faible de l'armée rouge, et on ne voit pas comment le mode actuel de recrutement de ses cadres lui permettra d'en venir à bout.

(1) Il y a en Russie des ingénieurs distingués, mais les usines manqueront encore longtemps d'ouvriers qualifiés en nombre suffisant.

(2) C'était déjà le point faible de l'armée tsariste. Elle ne comptait qu'une infime proportion de sous-officiers de carrière. L'encadrement des divisions de réserve s'est montré médiocre dès le début de la guerre. Le manque d'instruction générale a rendu impossible pendant la durée de celle-ci la formation d'officiers et sous-officiers de réserve en nombre suffisant pour combler les vides résultant des pertes de tout genre.

*
* *

Ce jugement est modéré et raisonnable, et il y a lieu de croire qu'il se rapproche de la réalité. Nous ajouterons qu'il ne faut pas oublier que, malgré un sérieux noyautage communiste, la majeure partie de l'armée russe se compose de paysans. On peut se demander dans quelle mesure des hommes de cette origine seraient, en cas de mobilisation générale et de guerre, dévoués au gouvernement qui est en train de dépouiller les paysans de leurs terres pour organiser de grandes exploitations collectives.

Général A. Niessel.

LE GRAND BOUC

(*Nouvelle*)

Le Grand Bouc, Mantsô, dressé sur un roc pendant que les chèvres erraient au gré de leur caprice parmi les maquis des pentes escarpées, apparaissait comme l'esprit austère des âges où les dieux se mêlaient aux hommes et aux bêtes. Le vent des solitudes corses soulevait, parfois, sa barbe et ses longs poils bruns où des ronces s'accrochaient ; mais ses cornes, rejetées en arrière comme des faucilles, semblaient de bronze dans la lumière qui vibrait devant ses yeux jaunes, marqués au milieu d'un signe noir. Dédaigneux des apparences et des réalités, il méditait en ruminant au fond d'un songe dont il avait hérité obscurément et qui se perpétuait depuis les premières floraisons de la Genèse.

La nostalgie des époques, où chantait la flute du Satyre, hantait son regard que l'homme n'effarouchait plus, et lui conférait la majesté des dieux rustiques. Il régnait sur un vaste troupeau pour lequel il était l'unique génie de l'ivresse et de la fécondation.

Il ne recherchait ni l'herbe des prés ni celle des plateaux ou des vallons, mais les sucs amers des frondaisons qui s'imprègnent des embruns méditerranéens. Quand il ne se plongeait pas dans les masses ombreuses des myrtes, des cistes, des lentisques et des arbousiers, ses pieds fourchus escaladaient les rochers, hauts comme des temples, qui surplombaient les ondes, et d'où, parfois, il délogeait un aigle songeur.

Là, solitaire, loin des maquis, des chèvres et du mugissement des taureaux exaltés, rêvait-il aux visions primordiales de la nature, écoutait-il les vagues comme un délire d'idolâtres affligés, était-il dans l'attente d'un nouveau dieu ou croyait-il dominer l'univers ?

Il s'isolait volontiers sur les cimes du granit, dans la lumière et dans le vent, étant en communion avec les forces des choses et de l'air, comme le furent les dieux de l'Olympe. Cependant, l'isolement n'apaisait pas sa tristesse originelle. Il était triste comme les nuages que pousse le vent du nord, comme le désir sans tendresse, comme un roi sans sceptre, comme l'arbre qui s'effeuille dans les souffles de l'automne.

Les murmures, l'harmonie des feuilles sauvages, qui s'amollissent dans la brise, passaient sans l'émouvoir. Ignorant le rêve de l'idylle, il saillissait en trait de catapulte sans distinguer la beauté de la laideur. Il n'avait de loi que sa volonté embrasée et en elle seule résidait la vérité de l'amour. Ensuite, il s'éloignait des chèvres saillies, tel un héros.

Une fois, un autre bouc parut au milieu de son troupeau. Noir avec des taches blanches sur les côtes, il portait des cornes aiguës, dressées en lyre. Ce rival descendait des plateaux. Alors, Mantsô s'avança avec cette nonchalance méprisante de la force qui ne redoute rien.

« Que viens-tu faire ici ? » disaient ses yeux devenus farouches. Et, tout à coup, il s'élança sur lui. Les têtes s'entrechoquèrent avec un bruit de cornes qui se croisent. Mantsô redoubla, frappant comme une massue. Le bouc noir reculait. Il vacilla soudain, plia les pattes de devant. Alors, le Grand Bouc, tête haute, attendit. Le vaincu se releva, s'éloigna et se perdit dans les maquis. On ne le revit plus.

II

La blanche Biancona, étoilée de noir à la naissance des cornes dont une était à moitié brisée, l'avait mis bas, un matin de novembre, une heure après le lever du soleil, au pied des arbousiers chargés de leurs fruits pourprés, alors que les branches étaient encore mouillées de rosée et les parfums plus subtils. Tout en broutant, elle veilla sur lui, le long du jour ; et, le soir venu, le berger Lucantô, géant velu, barbu, chevelu, couvert de drap de toison, le

porta dans ses bras jusqu'à l'enceinte bordée d'une haie sèche, où, dès la nuit tombée, on parque les chèvres.

Le lendemain matin, le cabri suivit dans les sentes, à travers les champs broussailleux, Biancona, qui bêlait de temps à autre ; et, tantôt suçant les pis gorgés, tantôt se répandant en cabrioles, il vit venir les premières ombres que sans doute attirait la chanson du chalumeau des pâtres. Et cela fut ainsi pendant plusieurs jours. Puis on le sépara de sa mère pour le garder à la cabane, où, tout en jouant avec ses petits compagnons, il appelait plaintivement la blanche Biancona qui, chaque soir, accourait vers lui, comme entravée, à cause de ses lourdes mamelles qui ballottaient, pareilles à des outres pleines, entre ses pattes.

Au printemps, quand des feuilles et des fleurs sans nombre s'exhale la divinité des choses, quand les sources renouvellent leur chant pour les rives nouvelles, quand les taureaux mugissent plus ardemment sur les versants, quand les vents s'adoucissent parmi les étoiles et au fil des ondes, Mantsò connut, au cœur frais des maquis, sa volonté, sa fougue et l'ivresse de la vie, car, du matin au soir, il ne cessait de bondir de pierre en pierre, comme le merle vole de buisson en buisson. Il eût défié le vol de l'aigle ou de l'épervier, et sa joie, parfois, se transformant en une sorte de danse capricante, il s'élevait au-dessus des rocs et des herbes.

Cependant, ses cornes poussaient comme des chêneaux, tandis qu'une chaleur, qu'il ignorait et qu'il puisait sans doute dans les sèves de ces arbrisseaux qui se nouent en des enlacements inextricables, croissant chaque jour en ardeur dans les élans de sa jeune force, le jetait soit dans les mélancolies secrètes, soit dans des exaltations qui le faisaient folâtrer au milieu des chèvres asservies ou grimper sur les sommets, soit dans une gravité qui le tenait dolent à l'ombre des lentisques touffus que courbent les vents du large.

Ses poils, se pénétrant non seulement des parfums des maquis, si puissants qu'on les respire au loin, sur la mer, mais aussi des émanations de la terre corse, gorgée d'aromes, ne dégageaient jamais la touffeur empuantie de l'étable.

Quand, dans l'embrasement des jours de juin, les champs se dessèchent, l'eau ne coule plus dans les torrents le long desquels les vieux arbres emmêlés se penchent, lorsque les fontaines peuvent à peine désaltérer les pâtres, on voit les bergers des rivages de la mer fermer leurs chaumières, rassembler leurs troupeaux et s'en aller vers les pâturages des montagnes dont les plus hautes cimes sont encore couvertes de neige. Et, là, Mantsò, se plongeant dans les félicités des vastes forêts, s'enivra de nouveaux sucs parmi les herbes opulentes, se désaltéra au bord des ruisseaux bondissants et limpides, où la truite frétille, enfin goûta toutes les fraîcheurs bienfaisantes de l'été sur les monts ombragés. Sa vigueur connut, au fond des amours vagues et pleines de langueurs, les premiers troubles tout en demeurant toujours enveloppée de mystères qui reculaient son ardent épanouissement. Lorsque septembre étendit ses brumes et versa ses pluies, le berger Lucantò, qui, sur les monts, avait eu sans cesse la notalgie des rivages méditerranéens, reprit leur chemin avec allégresse, et, tout le long du voyage, fit chanter son chalumeau, muet depuis bien des semaines.

Après l'hiver, où, malgré les pluies, les tempêtes, les gelées, de nombreux jours sur les côtes corses se déroulent dans le soleil et dans l'azur, au retour du printemps, Mantsò devint le Grand Bouc avec la joie du ciel nouveau et les candeurs naissantes de la nature où retentit le sifflement éclatant des merles. De mémoire de pâtre, on n'en avait pas vu de plus vigoureux, de plus beau, de plus altier. Son impétuosité vibrait dans une exaltation sans frein, car les mystères étant maintenant tombés comme des feuilles desséchées, sa volonté s'élevait de plus en plus dans des sphères de flamme, parmi les chèvres ferventes et soumises où il connut, sans la reconnaître, celle qui l'avait enfanté. Alors, pareil à ces ondes qui, des régions neigeuses bondissent de roche en roche, entre des rives tourmentées, l'enivrement emporta Mantsò à travers les ronces, les arbustes épineux, les torrents, les chênes, les figuiers sauvages d'où retombent des rameaux entrelacés, comme jaillis du délire de la glèbe ardente : il l'emportait bien souvent vers d'autres troupeaux qui convoitaient ses fougues somptueuses.

Belliqueux, jaloux, n'ayant conscience ni du commencement ni de la fin des choses et des êtres, mais seulement du feu qui l'embrasait, surtout au cours des floraisons, il s'enfermait dans sa majesté sans rivale et dans le prestige qu'il imposait. A peine s'il acceptait le joug de l'homme. Les chiens à queue de renard redoutaient ses cornes. Par moments, et à certaines heures du jour, soit au milieu des chèvres, où

il apparaissait isolé tant il avait de fierté, soit érigé sur un de ces rochers inaccessibles aux pâtres, soit couché parmi les frais arbousiers dont il était friand, on l'eût dit sous l'empire des esprits qui gouvernent l'invisible.

Autour des foyers rustiques, où la flamme et la fumée montent librement vers les vieilles solives lustrées, la croyance ne veut-elle pas que le bouc ait des correspondances secrètes, surtout durant les dernières heures de la nuit, avec la foule des âmes suppliciées qui reviennent d'un séjour tellement noir que les ténèbres de la terre sont la lumière pour elles ? Si Mantsò les voyait, les entendait, connaissait-il par leurs paroles confuses les joies et les douleurs des destins ?

A le voir errer ou immobile parmi toutes ces choses corses qui, malgré l'homme, gardent encore l'aspect des obscures cosmogonies, bien plus que le berger, il incarnait ces régions, si primitives avec leur chaos de pierres et de branches qui, des sommets les plus abrupts, dévalent par les coteaux, les pentes, les ravins et les vallons jusqu'aux golfes, environnés d'énormes roches caverneuses où résonnent les rumeurs de la mer. Etait-il en communion avec les secrets de ces paysages, âpres et grandioses à la fois, en pénétrait-il le sentiment quand, debout, au haut d'un pic et se détachant sur le ciel, il faisait songer à quelque apparition des âges fabuleux ?

Cependant, les hivers, l'un après l'autre, assombrissaient les ardeurs du Grand Bouc qui, bien souvent, à l'heure de midi, s'éloignait du troupeau pour s'en aller vers quelque solitude d'ombrages et de granit où, sans doute, il portait le souci d'une secrète inquiétude dont il ne connaissait pas la source. Maintenant, il ruminait plus longuement au pied des rocs, des vieux myrtes empanachés de ronces, pendant que ses yeux paraissaient refléter quelque vision propre aux bêtes qui s'approchent du déclin. Sa fierté, plus hermétique encore, le détachait des chèvres, de tout ce qui l'entourait. S'élevait-il au-dessus des rudes aspects de cette nature antique et violente vers une pensée inconnue qui le pénétrait d'un songe occulte auquel il était prêt à obéir ? En le voyant ainsi, de plus en plus loin d'elles, les chèvres bêlaient par moments, comme si elles se lamentaient, et le berger Lucantò hochait la tête, soucieux de la mélancolie singulière du Grand Bouc qu'un pâtre avait célébré dans des vers, primitifs comme le son du chalumeau.

III

Le crépuscule d'automne assoupissait les bruit des feuilles, la voix des bêtes, pour préparer le silence de la nuit, et les chèvres que la bergère venait de traire, déjà couchées, les unes contre les autres dans leur enceinte de branches mortes, ne cessaient de ruminer. La lampe de fer en forme de barque, accrochée dans un coin, éclairait à peine la cabane de Lucantò, qui fumait sa grosse pipe tandis que la bergère filait sa quenouille emmaillotée de lin et que ses enfants dormaient, allongés sur la terre battue, autour du feu dont les lueurs animaient les ombres des objets du pauvre logis sur les murs et contre les poutres noircies d'où pendaient des quartiers de lard.

Soudain, une rafale ébranla la porte et le chaume moisi du toit, se coula dans la cabane, effara la petite lumière, la fumée et les flammes du foyer. Le berger dit : « Le mistral ». Un chien aboya dans la nuit qui sifflait, par moments, avec des remous de feuillages tordus et une rumeur profonde, mais sourde parce qu'elle était lointaine encore. Des silences brusques évoquaient les précipices noirs sur lesquels on se penche. Après, les rafales étaient plus impétueuses et plus gémissantes. Peu à peu, plus haut que le déchaînement du vent dans l'espace, à travers les maquis bouleversés, entre les rochers, où les antres résonnaient d'étranges chœurs liturgiques, des clameurs innombrables de foules ameutées et furieuses montaient dans les ténèbres, car la mer enflait de plus en plus avec d'énormes serpentements sans cesse renouvelés et sans cesse fracassés contre les écueils du rivage. Le scintillement des étoiles était plus vif que la braise rouge sous un souffle, et la lune, toute ronde, nageait dans un courant sans fin.

Mantsò, qui, depuis un moment, se tenait debout contre la haie, à l'écart des chèvres frileuses, écoutant sans doute les épouvantes chaotiques qui grondaient dans les airs, franchit tout à coup d'un bond l'enceinte. Le chien de garde accourut menaçant ; mais le Grand Bouc, cornes baissées, le fit reculer, et s'en alla. Il suivit d'abord un sentier rocailleux où, pendant les pluies d'hiver, l'eau coulait comme dans le lit d'un torrent, entre les arbousiers, les myrtes, les lentisques et les ronces, un vieux chemin, abandonné depuis qu'il y a des routes. Puis, s'étant jeté à travers les maquis et les ravins, il fut pris d'une frénésie de course

telle qu'il paraissait voler. Il s'éloignait de la mer, il montait vers les cimes qu'on voyait au clair de lune, très lointaines et voilées de bleu dans la nuit transparente. Sur son passage emporté, les oiseaux, endormis sous les feuilles, s'enfuyaient en criant, le hérisson se pelotonnait aussitôt, le renard et la belette se terraient, le chat sauvage grimpait sur un arbre, seule la tortue, la tête rentrée dans sa carapace, ne bougeait pas de son coin.

Les puissances sataniques du vent déchiraient les espaces, les forêts. Leurs hurlements s'élevaient-ils des abîmes de la terre ? Le Grand Bouc pensait-il, alors, que les montagnes, les coteaux, les collines allaient éclater pour s'écrouler dans les gouffres de la nuit ? Par moments, il s'arrêtait sur une hauteur dominant les paysages nocturnes où les ombres des choses figuraient des épouvantails éparpillés. Mais, poussé par une force qu'il ignorait, vers un but inconnu, il reprenait sa course, escaladant côteaux, collines, descendant dans les vallons, traversant des forêts d'oliviers, de chênes, que le mistral échevelait comme des haillons, montant, montant toujours. Cependant, parmi l'immense vacarme se détachait, par moments, la plainte d'une flute, évocatrice des pleureuses agitant leurs cheveux déployés autour d'un cadavre. Peu à peu, la lumière de la lune baissait, et, au fur et à mesure, les ombres des choses se fondaient dans la nuit de plus en plus noire, et lorsque l'astre plongea tout à fait dans l'au-delà de l'infini, ce fut le néant sur la terre. Mais ni les ténèbres ni les escarpements, ni les précipices, ni les tourbillons du vent, ne pouvaient arrêter la marche du Grand Bouc, qui, guidé, soutenu par une volonté secrète, était infatigable. Maintenant, dans ce noir insondable, le mistral, plus fougueux, plus sonore, plus dévastateur, annonçait le cataclysme final, pendant que la plainte de la flute mystérieuse ne cessait de résonner, comme le leit-motiv d'une détresse ignorée.

IV

Aux premiers frissons du jour, le Grand Bouc se trouva dans une région montagneuse de rocs, de broussailles tellement serrées qu'elle était interdite aux pas de l'homme. Au loin, des arbres, les uns florissants, les autres penchés de vieillesse séculaire, s'étendaient selon les versants, les profondeurs, les cimes de cette nature qui, malgré sa luxuriance, si vierge et farouche qu'elle fût, exhalait une désolation de désert où se plaisaient les caprices des divinités sylvestres. Plus loin encore, sur le ciel qui, lentement, se dépouillait des vestiges de la nuit, apparaissait une montagne, estompée, çà et là, d'une brume à peine bleue, et dont les flancs avaient enfanté des rochers marbrés, une forêt et des pitons. Et comme à travers cette brume l'or du soleil, encore invisible au-delà des sommets, s'éparpillait, d'abord pâle, frileux, puis vibrant de plus en plus avec ces magnificences qui, depuis les prodiges de la création, semblent toujours nouvelles dans leur énigme éblouissante, le Grand Bouc aperçut au haut d'un rocher, qui figurait un aigle aux ailes en partie brisées, un mouflon brun dont les cornes serpentaient de côté et d'autre et dont les larges yeux scintillaient au levant. Mais il ne s'arrêta pas. Un fil enchanté le conduisait, et rien ne pouvait ébranler la volonté de la force qui, l'élevant, en ce moment, au-dessus de la terre, par une transformation miraculeuse, le rendait indifférent même aux frondaisons qu'il préférait.

Cependant, le vent dans ces hautes régions, n'ayant plus sa violence, aspirait à devenir l'haleine qui caresse les feuilles et les fleurs, effleure les sources d'eau vive avec les modulations du chalumeau qui chante à la tombée d'un crépuscule d'été. C'est ainsi que dans la forêt le souffle résonnait comme une musique descendue des espaces, à travers les grands pins qui bruissaient en dégageant une odeur de résine où se fondaient les parfums des fleurs et des herbes. Nul chant d'oiseau, nulle voix d'homme, et, sans la rumeur bouillonnante, continue d'un torrent dans le lointain ombreux, on se serait cru au fond de l'empire des songes.

Le Grand Bouc parvint au bord de ce torrent dont le lit, creusé çà et là dans une pierre veinée de bleu, était entrecoupé de cascades vives, scintillantes, vers lesquelles du haut des arbres s'éploraient des masses frissonnantes de feuillages mordorés ou pourprés. Il s'arrêta, pénétré de la sérénité de cette région où l'eau chantait les félicités des choses encore inexplorées. Sa fougue, éprouvant, pour la première fois, des sensations de suavité, tomba comme l'écorce desséchée. Jamais, parmi les douceurs des montagnes heureuses au cœur de l'été, il n'avait senti cette ivresse qui maintenant se répandait en lui, comme une vie nouvelle. Ici, l'allégresse des oiseaux s'ébattait au milieu des branches, sans souci de la brutalité des vents,

ni des neiges glaciales. Il y régnait le murmure voluptueux des plantes qui naissent, croissent et meurent sans jamais voir le soleil se voiler, les nuits s'obscurcir et les brises s'éteindre.

Le Grand Bouc ayant posé ses pieds de devant sur une roche inclinée vers une conque, où l'onde reflétait les moires du ciel avec les frissonnements des ombrages, paraissait capté dans son immobilité pensive par les visions qui se mouvaient à travers les arbres, le long du torrent, et par les aspects changeants des horizons que ne hantent jamais les maléfices des Ombres. Il avait la sensation de venir une seconde fois à la terre, en des lieux qui l'enveloppaient de charmes auxquels il se livrait comme un corps brûlant se livre à la volupté d'une rivière tranquille. Avait-il oublié les paysages où il était né, les sources où il se désaltérait, les compagnes qui étaient soumises à ses ardeurs les plus impérieuses, le spectacle de la mer qui se déroulait devant lui comme un songe, l'enceinte qui l'avait abrité pendant les nuits en furie, la vieille cabane d'où montait la lente fumée de l'âtre, et le bon berger rugueux comme l'écorce des chênes, et si fier d'être son maître ?

Hésitait-il à franchir le torrent et devait-il le passer ? Soudain il perçut à travers le fracas des cascades le son très proche, plus lent encore, de la flute. Alors, bondissant en arc, il se trouva sur l'autre bord, dans un coin d'herbes, de fleurs, d'arbres, où s'érigeait un énorme rocher, couvert de feuillages verts, et qui s'ouvrait au bas. C'était une grande caverne qui recevait la lumière par une ouverture du sommet, semblable à une lucarne. Au fond, il aperçut un être qui lui était inconnu, mais qui lui ressemblait par les cornes, plus petites, il est vrai, par le pelage, et par les deux seules pattes dont les sabots étaient aussi fourchus que les siens. Couché, comme s'il ne pouvait plus rester debout, il tenait ses yeux d'huile trouble attachés sur le Grand Bouc qui demeurait à l'entrée, plein d'une crainte religieuse, prêt à se courber et sentant que son destin était désormais dans le repos du seuil de cet antre, car la flute, tombée à jamais des lèvres du Satyre mourant, ne chantait plus. Et le Satyre se mit à parler :

— Approche, je fus ton dieu. Je meurs. En moi la bête enfin a vaincu la divinité qui était aussi éphémère que la lueur de la luciole au déclin de la nuit. Car je fus le dieu animal. Quand l'Olympe, qui n'était qu'un pêle-mêle de dieux sans harmonie, s'écroula, j'abandonnai la nature grecque, et les vents fortunés m'ont transporté dans cette île, plus belle et plus florissante que l'Hellade. Cependant, ici, je n'eus plus de forces pour mener une existence passionnée. J'ai respiré dans ces paysages les effluves de l'austère sagesse, et, alors au milieu de ces choses, où règne encore la sereine antiquité, j'ai vécu comme un anachorète. Les herbes, les racines, les feuilles et les fruits de ces cimes, où la terre et les arbres bouillonnent de sèves ardentes, m'ont fait oublier la coupe de Bacchus, le thyrse que je portais comme un sceptre au sein des orgies, et cette animalité vivace qui s'élevait, autrefois, en moi, comme une flamme dévorante. Autant avais-je recherché les délires des bacchanales, autant ai-je goûté l'ascétisme de ces lieux où je fus récréé par des délices sans tache qui chassèrent, le long des jours, les fumées qui me grisaient encore. J'ai écouté des voix qui venaient de l'azur du jour et des étoiles de la nuit, des paroles que je répétais, d'abord confuses pour mon esprit, puis claires comme des gouttes de rosée et qui répandaient dans mon être leur baume de purification. C'est ainsi que, dépouillé de tous les artifices païens, aujourd'hui, je meurs purifié dans le charme pastoral de cette île qui jamais ne fut souillée par les débauches des foules, ni par les religions funestes, et où l'on respire la simplicité de la cabane de Bethléem.

La voix se tut comme aux premières ombres de la nuit se tait le son du chalumeau. Le Satyre était mort. Obéissant sans doute à un ordre occulte, le Grand Bouc alors se coucha, les pattes repliées sous le ventre, à l'entrée de la caverne, devenue la tombe du Satyre, comme s'il en était désormais le gardien.

V

Si vous allez, l'été venu, dans la montagne corse, les bergers, qui ont fui la chaleur des plages, vous parleront mystérieusement du Grand Bouc qu'ils aperçoivent, de temps à autre, sur quelque cime lointaine, où, majestueux, tout blanc, avec des cornes, qui semblent des faucilles de bronze, il se détache sur la limpidité du ciel, et, quelquefois, dans la lumière de la lune.

LORENZI DE BRADI.

POEME

LA DOULEUR MÉCHANTE

Ce soir, les bras se sont ouverts
Pour accueillir cette blessée
Muette, mais dont la pensée
Crie et saigne en ses yeux trop clairs...
Et ce soir, je t'ai repoussée.

Pardonne! tu ne peux savoir,
Toi que ton Jésus rassasie,
Tout ce qui tient de désespoir
Au fond d'une âme dessaisie
De son bonheur, de son pouvoir.

Toi qui m'attends, je te repousse
Et cherche l'absent qui me fuit.
Hier encor, trop tendre avec lui
Si cruel, avec toi si douce,
Combien je suis dure aujourd'hui!

Pardonne! tu ne peux comprendre,
Toi que nourrit le blé divin,
Comme elle est sauvage, la faim
Qui fait un être se suspendre
A l'autre... et tout le reste est vain.

Tes yeux me donnent leur lumière,
Tes mains, leur aide et leur chaleur,
Ton cœur, sa tendresse plénière,
Et ta chère âme, sa prière...
Tous ces dons, j'en sais la valeur.

Pardonne! et défends-toi de croire,
Quand je veux souffrir sans témoins,
Que je puisse, alors, t'aimer moins.
Mais tous ces dons, ces vœux, ces soins,
Hélas! leur baume est illusoire.

Laisse-moi donc, d'un cœur égal,
Pleurer, te fuir, me taire... ou même,
Aux soirs du désespoir total,
Te supplicier, toi que j'aime,
Parce qu'un autre m'a fait mal!

AMÉLIE MURAT.

(Extrait d'un volume à paraître : Le Rosaire de Jeanne).

RIMBAUD CARICATURISTE

Lorsque, le 17 avril 1871, Rimbaud écrivit à Demeny, un ami d'Izambard qu'il avait connu à Douai, lors de sa première fugue (août-septembre 1870), pour lui parler de son séjour à Paris du 25 février au 10 mars — lettre sur laquelle nous reviendrons — il se garda bien de lui raconter l'incident avec Gill et comment ce dernier l'avait mis à la porte de son logement. Cet incident, relaté par Lepelletier dans son Verlaine, a été reproduit par M. Fontane dans le Tome I, page 75, de sa superbe publication en deux volumes, qui a pour titre : *Un maître de la Caricature : André Gill* (aux Editions de l'Ibis).

Gill vivait alors dans le plus complet dénuement, et malgré cela, il va donner une preuve de sa générosité si connue de tous.

Voici le texte de Lepelletier (*Verlaine*, p. 253).

« *Rimbaud prit congé de sa famille pour venir à Paris en février 1871. Il arriva chez André Gill. Pourquoi? Peut-être parce qu'en route quelque caricature du célèbre dessinateur avait frappé ses yeux. Il pénétra chez Gill, avec une liberté d'allures étourdissante. Cette hardiesse froide, ce mépris de toute convenance, cette absence de respect des usages, fut un des côtés saillants de son caractère. L'artiste était absent de son atelier, et il avait laissé, avec sa confiance habituelle, sa clé sur la porte. Quand il revint, il s'arrêta sur le seuil, légèrement surpris de trouver un hôte inconnu allongé sur le divan et ronflant vigoureusement. C'était un enfant. Toute idée de méfait fut écartée immédiatement.*

Il secoua le dormeur, lui demandant : Que faites-vous là? Qui êtes-vous? Arthur Rimbaud se nomma, dit qu'il habitait Charleville, qu'il était poète, qu'il venait pour conquérir Paris, et il ajouta, en se frottant les yeux, qu'il regrettait d'avoir été réveillé si vite, parce qu'il faisait de bien beaux rêves. — « Moi aussi, répondit Gill, avec sa grosse jovialité et son air bon garçon, moi aussi je fais quelquefois de beaux rêves, mais je les fais chez moi! ».

Le dormeur s'excusa. C'était un adolescent pauvre, un rimeur isolé, un enfant perdu. Gill avait bon cœur, il eut pitié de lui, et voulut bien l'avertir qu'il n'y avait rien à faire pour un poète à Paris. Il lui donna une pièce de dix

francs, toute sa fortune ce jour-là, en l'engageant à retourner vers la maison maternelle ».

Rimbaud empocha les dix francs et négligea le conseil. Aussi se mit-il à vagabonder dans Paris, épuisé par le siège, fatigué par les horreurs d'un hiver rigoureux qui continuait, où il ne put naturellement trouver personne à qui parler de ses poésies ni de ses idées, alors que la ville était plutôt agitée par la politique qui devait bientôt aboutir à la proclamation de la Commune et à la fuite du Gouvernement de M. Thiers à Versailles.

*
* *

Il convient de faire ici un exposé rapide des publications auxquelles, avant la guerre, Gill avait collaboré, et où se manifestaient déjà les destinées de ceux que Rimbaud rencontrera sur sa route, entr'autres :

Vermesch, qui, en 1866, était entré au *Hanneton* (*Journal des Toqués*) de F. Polo où il donna *Les Hommes du Jour*, qu'il continua à l'*Eclipse*, avant de fonder le 7 mars 1871, le *Père Duchène*.

Au même *Hanneton* se retrouvaient Gill, Verlaine, Coppée, qui allaient rejoindre au Café de Fleurus Sully Prudhomme, A. Sylvestre, Georges Lafenestre, Carjat, Camille Pelletan, E. d'Hervilly, Léon Valade, Elzéard Bonnier, Emile Blémont, Jean Aicard, dont les six derniers avec Verlaine et Rimbaud furent immortalisés par le Tableau *Le Coin de Table* de Fantin Latour.

Déjà Louis-Alexandre Gosset de Guines (1840-1885), qui, après avoir fait de sommaires études, était sorti de Sainte-Barbe à 15 ans et demi « *n'ayant pour tout bagage que ses aptitudes pour le dessin* », avait troqué son nom contre celui d'André Gill, qu'il rendit célèbre, comme l'on fait tant d'autres caricaturistes.

Puis, quand le *Hanneton* annonça, dans une lettre de faire part qu'il avait été « *frappé de mort violente à la 6e Chambre de Police Correctionnelle, le vendredi 16 juillet 1868* » et qu'il était remplacé par *La Lune*, Gill y suivit son ami Polo. Mais bientôt *La Lune* succomba à son tour, et le 26 janvier 1868, l'*Eclipse* (de Lune) lui succéda et mena le bon combat contre l'Empire jusqu'en septembre 1870.

Ce que furent et ce journal, et son admirable rédaction politique, littéraire et artistique, avec Gill et d'autres, il faut le demander à M. Fontane, l'auteur des deux volumes dont j'ai parlé.

C'est dans l'*Eclipse* que Rimbaud avait remarqué la caricature d'*Alph. Daudet* (1), cette charge qu'il aimait aussi à dessiner ; et ce journal lui plaisait passionnément, ainsi que nous l'a appris M. Fontane en nous citant une lettre qu'il avait reçue de E. Delahaye. C'est là qu'il faut remonter pour retrouver chez le jeune poète cette idée d'aller à Paris et d'y voir Gill dont il avait pu se procurer l'adresse avant de partir. En effet, E. Delahaye, dans cette lettre de septembre 1928, écrite après avoir feuilleté l'ouvrage de M. Fontane, lui déclara qu'il avait vu cette charge de Daudet calquée par le futur auteur du *Bateau Ivre*, avant 1870.

A l'époque, Gill était aussi populaire que Rochefort, dont on se passait de mains en mains *La Lanterne*, alors interdite. A plus forte raison l'*Eclipse*, « *Journal d'images pour les grands enfants* », traînait un peu partout. Rien donc de surprenant à ce que l'enfant, qui aimait à s'arrêter aux devantures des librairies de Charleville, ne s'amusât à copier des caricatures, car Gill, dit son historien, « *avait un pouvoir d'attraction tel que souvent l'on trouve des copies de ses dessins faites en dehors de tout esprit de lucre, c'est-à-dire pour le plaisir : les unes assez maladroites, les autres traduites avec un certain goût* (2) ».

Donc, E. Delahaye écrivait :

« *Rimbaud l'avait calquée, oui, cette charge de Daudet par André Gill, parce qu'il aimait alors le romancier et qu'il aimait encore plus le portraitiste. C'était l'art qu'il préférait : du dessin qui fut en même temps littéraire, une recherche d'exactitude combinée avec beaucoup d'imagination enfantine, de la vie plus réelle à force de gaieté, enfin cet attrait singulier, mystérieux privilège de la caricature qui nous fait dire à l'artiste : Après tout, peu-être que tu es rosse, mais au moins tu as tout fait pour me donner l'impression d'un bon garçon et c'est ce qu'il me faut* ».

Donc, depuis 1868, le nom de Gill exerçait sur l'esprit de Rimbaud une influence qui devait l'amener à Paris, chez l'artiste.

---

(1) 23 Février 1868. N° 5 de l'*Eclipse* en 4e page. *Ch. Monselet et Alph. Daudet*, deux dessins tirés d'un volume à paraître de Gil et Vermesch (*Binettes rimées*), réunis dans le frontispice de la Lune, remplaçant les têtes de Grasset et de Veuillot que Gill avaient esquissées pour les *Odeurs de Paris*.

Voir aussi Fontane, *Op. cit.* Tome I, p. 33. *Alph. Daudet.* — T. I, p. 157, *Ch. Monselet.*

(2) Lettre de M. Fontane au Colonel Godchot, du 1er août 1931.

Après sa première fuite à Paris et Douai, il avait vu entre les mains d'Izambard et de Demeny les derniers numéros de l'*Eclipse*. Celui du 4 septembre (1870) avec *Viens-y donc!*; celui du 4 septembre, avec le *Réveil du Lion* où l'Homme de Sedan était sous les pieds de la France qui vient de briser ses chaînes ; et enfin le dernier, celui du 18 septembre, avec *Les Uhlans! Les Uhlans!* (projet d'étrennes pour les petits parisiens de 1871). Après ce numéro, l'*Eclipse* allait momentanément *cesser de paraître*, mais disait simplement au revoir, en donnant encore 4 suppléments dont *Les deux Compères* (Guillaume et Badinguet), (Bertrand et Robert Macaire).

C'est dans le numéro du 18 septembre que l'*Eclipse* donnait *Sursum Corda* d'Alexandre Flan où l'on pouvait lire :

Haut les Cœurs! En avant! Sans pitié, sans remords
Exterminons les Cannibales!
Paysans, vous avez des faulx!... Ça vaut des balles;
Soyez les Faucheurs de la Mort (1)

C'est évidemment de ce dernier vers que s'est inspiré le dessinateur Marie dont nous retrouvons le nom sous la plume de Rimbaud.

A partir de septembre et jusqu'en juin 1871, Paris fut littéralement envahi par un tas de caricaturistes dont le nombre n'est guère inférieur au chiffre de 5.000 et Gill ne fit pas œuvre de caricaturiste tant que durèrent la guerre et la commune. Et tandis que ses compagnons de lutte s'étaient nantis, lui « *très misérable et timide* », crevait la faim dans les habits de la Garde Nationale et touchait trente sous par jour.

Pendant ce temps, à Paris investi dès le 15 septembre, la misère devenait de plus en plus aiguë. Le 29 janvier 1871, le siège prenait fin après 137 jours d'investissement, de combats et de souffrances. Et depuis le 15 février (1871) le payement des trente sous était « *subordonné à la preuve que le bénéficiaire était sans travail. Gill vit donc dans le plus complet dénuement* ». Il lui fallait bien des démarches « *pour arracher quelques pièces de cent sous à Polo que la guerre avait rendu féroce* », Polo, l'ex-directeur de l'*Eclipse*. Alors Gill, habitant au 13 du boulevard Saint-Germain un atelier précédé d'une petite antichambre, s'en allait, dans un accoutrement insensé, frapper à des portes connues et en revenait en chantant :

Je n'ai trouvé dans mon malheur
Que l'amitié d'une hirondelle.

C'est dans ces conditions que se produisit l'intrusion de Rimbaud, telle que nous l'avons exposée ci-dessus.

Le séjour à Paris fut si pénible qu'il ne put y résister et que, arrivé le 25 février dans la capitale, il en repartait le 10 ou le 11 mars pour rentrer à Charleville où sa mère le reçut comme d'habitude à coups de taloches et l'obligea (puisqu'il ne voulait pas retourner aux cours du Collège qui avaient d'abord repris dans quelques locaux du Théâtre Municipal ou privés et allaient continuer au Collège abandonné par les Allemands), à chercher un emploi qu'il trouva momentanément en dépouillant la correspondance au *Progrès des Ardennes* : « *Mais j'ai apaisé la bouche d'ombre* (sa mère), *pour un temps* », dit-il dans la lettre à Paul Demeny. Dans cette même lettre il parle à son correspondant des librairies de Paris, des œuvres nouvelles, de ce qu'il a lu et vu, et, entr'autres choses :

« *Que chaque librairie ait son Siège, son Journal de Siège, — le* Siège *de Sarcey en est à sa quatorzième édition ; — que j'aie vu des ruissellements fastidieux de photographies et de dessins relatifs au Siège, — vous ne douterez jamais. On s'arrêtait aux gravures de A. Marie,* les Vengeurs, les Faucheurs de la Mort ; *surtout aux dessins comiques de Draner et de Faustin* ».

Il était donc intéressant de rechercher pourquoi Rimbaud était allé ainsi chercher asile chez André Gill et s'était intéressé aussi aux gravures et caricatures déposées chez les libraires, parmi lesquelles, précisément, il ne cite aucun dessin de Gill, mais ces *Faucheurs de la mort* d'A. Marie.

*
* *

Avant d'aller plus loin, j'ai pensé qu'il serait intéressant de montrer dans les Poésies de Rimbaud les manifestations de son esprit de caricaturiste.

Ainsi que l'indique très bien F. Ruchon (*J. I. R.*, p. 67) :

« *Rimbaud est un caricaturiste d'une verve brutale. Il était doué, comme Flaubert, d'un sens spécial pour saisir et dépister la bêtise bourgeoise, la flageller d'un trait net et inoubliable. Charleville et des habitants lui ont fourni des cibles qu'il a criblées de flèches.* »

(1) Fontane. *Op. cit.* p. 70 T. I.

Il suffit, en effet, de se rappeler la lettre à Izambard du 25 août 1870 où il cingle la ville « *supérieurement idiote* »... avec « sa *benoite population... prudhommesquement spadassine*, ses épiciers retraités » en uniforme (qui rappellent les petites peinture de Conté — si rares maintenant —) et qui « *font du patrouillotisme aux portes de Mézières* ».

Le Forgeron :

Or, le bon roi, *debout sur son ventre*, était pâle
. . . . . .
Le Chanoine, au soleil, filait des patenôtres
Sur des chapelets clairs grenés de pièces d'or...

A la musique :

Les gros bureaux bouffis traînent leurs grosses dames
. . . . . .
Très naïfs et fumant des roses, les pioupious
Caressent les bébés pour enjoler les bonnes...

Pages de César :

L'Homme pâle, le long des pelouses fleuries
Chemine en habit noir et le cigare aux dents...

C'est du pur Gill de l'*Eclipse* ou de *La Lune*, et il pense encore à cette caricature de Gill, du 6 février 1870 (T. I, p. 295, N° 107), où l'on voit Thiers avec le rappel d'Emile Ollivier, l'Homme aux Lunettes lorsqu'il ajoute :

Il repense peut-être au Compère en lunettes...

ou encore dans l'*Eclatante victoire de Sarrebruck :*

Au milieu l'Empereur, dans une apothéose
Bleue et jaune s'en va, raide sur son dada
. . . . . .
Au centre
Boquillon, rouge et bleu, très naïf, sur son ventre
Se dresse et présentant ses derrières : « De quoi ?»

il montre qu'il connaît la fameuse *Lanterne de Boquillon*, créée par A. Humbert en 1868, pleine de « fôtes d'ortografe », et qui tira jusqu'à 100.000 exemplaires par semaine pendant une dizaine d'années.

Les Assis :

Et leurs boutons d'habits sont des prunelles fauves
Qui vous arrachent l'œil du fond du corridors.

Contre le Christ :

Et si quelque égaré choque ton ostiaire,
Dis, Frère, va plus loin, je suis estropié.

Les Pauvres à l'église :

Vers le chœur ruisselant d'orfrie et de maîtrise
Aux vingt gueules gueulant les cantiques pieux.
. . . . . .
Ces égarés y sont et ces épileptiques
Dont on se détournait hier aux carrefours,
Et fringalant du nez dans des missels antiques,
Ces aveugles qu'un chien introduit dans les cours.

Et tous bavant la foi mendiante et stupide
Récitent la complainte infinie à Jésus
Qui rêve en haut, jauni par le vitrail livide
Loin des maigres mauvais et des méchants pansus.
. . . . . .
Banals sourires verts...

Ici il faut insister, car dans sa lettre à Demeny du 10 juin 1871, où il lui envoie entr'autres *Les Pauvres à l'église*, il lui dit :

« *Voici — ne vous fâchez pas — un motif à dessins drôles : c'est une antithèse aux douces vignettes pérennelles, où batifolent des cupidons, où s'essorent des cœurs panachés de flammes, fleurs vertes, oiseaux mouillés, promontoires de Leucade*, etc... »

Et dans le *Châtiment de Tartufe*, dans la *Vénus Anadyomène*, surtout dans les *Accroupissements* où l'on retrouve presque la caricature de *Champfleury* sur son vase, par Gill (*Eclipse*, N° 10, 29 mars 1868). Tout cela répond à son rire gloussé que tous remarquaient au « *petit rire muet de Rimbaud* », comme dit Izambard dans *Belles Lettres* à propos des licences poétiques de Verlaine, à la fameuse « *Risure de Cristal* », de la *Comédie en trois baisers*, « *Guoguenard et Pince sans Rire* », dit Verlaine dans les *Poètes Maudits*. Il est certain que dans toutes ses poésies l'on retrouve des sujets de caricature ; que sa nature scatologique lui inspirait les descriptions qui répondaient à celles que l'on voit aussi stigmatisées dans « *Un maître de la Caricature, André Gill* ».

« *Pendant les huit mois que durèrent l'invasion et la commune... ce fut, en ces jours de tempêtes effroyables comme un tourbillon infernal de feuilles de toute nature depuis les plus candides jusqu'aux plus ordieuses. Les Corseaux, les* Faustin (1), *les Frondas, les Klenk, les Moloch, pour la plupart inconnus de la veille, devaient être les plus violents artisans d'une caricature qui se montra à la fois furieuse, vile, lâche, dévergondée, infâme, crapuleuse, ordurière et qui tomba dans l'obscénité* (2).

(1) Cité par Rimbaud avec A. Marie.
(2) Fontane *Op. cit.* T. I, p. 82.

Il relève ce passage de *Paris-Journal* du 17 novembre 1870.

« *Hier encore nous nous élevions contre ces saturnales de la caricature. De pareils produits n'ont rien de commun avec la liberté ; c'est, au contraire, la tyrannie de l'ordure s'imposant aux regards des passants qui n'en peuvent mais, nudités, lâchetés, stupidités, tout un métier honteux qui fait rougir les hommes aussi bien que les jeunes filles* ».

Rimbaud, hélas! en fit parfois son triste profit, comme on vient de le voir.

*
* *

Une des circonstances principales où le démon du dessin et de la caricature servit la verve de Rimbaud nous est signalée par E. Delahaye lorsqu'il nous raconte le voyage de son ami vers Paris pour y participer à la Commune, participation réelle comme nous l'avons déjà prouvé.

Durant ce voyage, Rimbaud, déjà habitué aux difficultés et souffrances de la route, n'hésitait pas, dans son désir d'arriver plus vite, à demander aux conducteurs de voitures qui allaient dans sa direction, de profiter de leur véhicule.

Ces petits services devaient naturellement se payer en histoires, car la solitude des champs rend les imaginations gourmandes, et pour s'acquitter de cette manière, le poète se trouvait parfaitement « à hauteur ». (*E.D.S.F.*, p. 112 et suivantes).

Une fois pourtant il lui fallut payer autrement qu'en monnaie de singe. Un voiturier, fortement pris de boisson, qui venait de le véhiculer cahin caha concurremment avec des sacs de blé et quelques futailles, voulait absolument qu'il lui donnât... « une image pour son gamin ». Idée fixe d'ivrogne. Rimbaud, très heureusement, avait un album de poche qui lui servait pour griffonner, quand venait l'inspiration, de poétiques ébauches ; il en détacha une feuille, et, de mémoire, *d'après une charge d'André Gill, crayonna le portrait de M. Thiers.* Le pochard prit fort bien la chose, contempla gravement, quelques minutes, ce chef-d'œuvre, le mit sous sa blouse en grommelant : « Bah !... C'est toujours un *bonhomme*, et ça fera plaisir à Gustave ».

J'ai cherché à fixer s'il s'agissait de la caricature qui parut le 17 mars 1867 dans *La Lune* (1), ou le 6 février 1876 dans l'*Eclipse* (2). La première représente M. Thiers dans un verre d'eau avec sa cuiller, il appuie la main droite sur l'*Histoire de la Révolution*, la main gauche sur le *Consulat* et l'*Empire*. La seconde est ainsi notée : « *M. Thiers* (*Le système parlementaire*). Le *brillant orateur va soutenir de son éloquente parole le cabinet Emile Ollivier, mais son appui sympathique cessera au moment du plébiscite* ».

C'est évidemment de cette dernière qu'il s'agit, mais elle est mal décrite ci-dessus. La voici telle que je l'ai relevée à sa page de l'*Eclipse* (3).

Monsieur Thiers, tout souriant, avec ses lunettes et sa houpette, assis sur une table garnie de deux flacons et d'un clystère, tient par la queue un pauvre coq qui hurle et auquel il fait à une patte des inoculations. Mossieur Thiers est en uniforme : tunique bleue, épaulettes, pantalon rouge — et le pauvre Coq français est tricolore.

L'ensemble est d'un comique achevé et se prêtait facilement à la reproduction.

E. Delahaye (*Les Illuminations*, p. 94 en note), fait bien ressortir le mépris de Rimbaud pour la grande peinture, ce qu'il reconnaît lui-même dans *Délires II* de la *Saison en Enfer*.

A moi. L'histoire d'une de mes folies.

Depuis longtemps je me vantais de posséder tous les paysages possibles, et trouvai dérisoires les célébrités de la peinture et de la poésie moderne.

J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires ; la littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs.

Cependant, dit Delahaye, *il connaissait les grandes œuvres, pour les avoir vues reproduites en gravure de la collection de la* Gazette des Beaux-Arts *que, dès longtemps, il avait très attentivement étudiée à la bibliothèque de Charleville. Du reste*, il s'intéressait passionnément au dessin, *mais à un dessin qui fût une sorte de littérature. De là sa préférence pour Gustave Doré, Edmond Morin, et surtout pour les* humoristes — en exceptant Grandville *que nous voyons traité par lui bien sévèrement dans une lettre à Georges Izambard.*

Nous en arrivons maintenant au grand

(1) Je dois cette page à M. Fontane.
(2) Fontane. *Op. cit.*, n° 54, p. 195-199.
(3) Fontane. *Op. cit*, n° 107, p. 295.

voyage à Paris, fin septembre 1871, après l'envoi à Verlaine du *Bateau Ivre*, qui lui valut un appel si chaleureux « *Venez! Chère grande âme* ».

A Paris, Rimbaud fit la connaissance de tous les amis de Verlaine et de Gill, qui l'accueillirent favorablement. Mais son caractère orgueilleux, ses allures de *Messie de l'Hallucination*, de *Voyant ;* ses manières incongrues qui l'empêchèrent de rester en place dans ces logements que successivement lui offrirent Verlaine, Cros, Théodore de Banville, Gill, Cabaner, jusqu'au jour où il alla échouer rue Campagne Première, avec une pension de 3 francs par jour que lui faisaient ceux qu'un Paterne Berrichon osa accuser de l'avoir repoussé ; ses violences mêmes et ses moqueries qui créèrent le fâcheux incident du dîner des *Vilains Bonshommes ;* enfin, ses relations homosexuelles avec Verlaine, qui rentraient peut-être dans le « *dérèglement de tous les sens* » d'un Voyant, mais qui faisaient partie de la vie ordinaire du futur *Pauvre Lélian*, tout cela devait le faire enfin tenir à l'écart, et amener son départ de Paris pour Charleville en mars 1872 avant le grand exode de l'*Epoux Infernal* et de la *Vierge Folle* pour Bruxelles et pour Londres où le ménage devait retrouver Vermesch, Réganey et d'autres ; vivre dans un état de querelles perpétuelles, de violences mêmes, qui finirent par les coups de revolver de juillet 1873 à Bruxelles, par l'internement de Verlaine à Mons, et par l'édition de cette *Saison en Enfer*, où Rimbaud, dans le désespoir de son cœur de poète, fit ses adieux à la poésie et à la littérature.

* * *

Rimbaud avait également fait connaissance, parmi les convives des *Vilains Bonshommes*, d'un ami de Verlaine, L. Forain, qui vient de mourir dernièrement, couvert de gloire. « *Implanté à Paris dès onze ans* », comme le dit M. Pol Neveux dans le *Mercure de France*, « *sa radieuse jeunesse l'accompagna jusqu'à la mort* ».

« Par sa fugue, il faisait songer à quelque jeune Siegfried s'élançant dans la forêt des pourritures. Et j'aime à l'évoquer alors, avec sa barbe clairsemée et sa mèche barrant le front... »

Oui ! il s'y trouvait bien dans cette forêt avec Verlaine et Rimbaud comme nous allons le montrer ;et par son humour, son *bagoût* « *de Parisien observateur* » il était dans son vrai milieu parmi tant d'artistes et d'écrivains. Aussi, M. F. Vanderem a-t-il pu dire « *Forain était autant littérateur que peintre* » : et il se plaît encore à rappeler qu'au début de sa carrière « *l'une des grandes amitiés auxquelles il tint le plus fut d'abord celle de Verlaine* », qui, « *tout de suite avait été conquis par l'originalité et l'intelligence du débutant* ». S'il faut en croire les *Mémoires* inédits de Mme Verlaine, il appelait couramment Forain son bon génie et ne tarissait pas envers lui d'éloges. Plus tard, même dans les pires moments, il ne l'oublia jamais, et, du fond de sa prison, souvent il s'enquérait de celui qu'il nommait encore « *le jeune Gavroche* ».

Dans ces conditions l'on n'est pas surpris de voir Forain mêlé aux relations clandestines des deux poètes lors de leurs différentes séparations. Ainsi, lorsque Rimbaud dut quitter Paris au mois de mars 1872 (et cette date de mars est bien nettement fixée par une lettre du 2 avril 1872 de Verlaine à Rimbaud, trouvée dans le portefeuille de ce dernier lors de l'instruction à Bruxelles après les coups de revolver), l'on vit Verlaine écrire à Rimbaud entr'autres choses : « *Promets au Petit Garçon pour bientissimot une vraie lettre avec dessins et autres belles goguenelles* »...

« *Gavroche et moi nous sommes occupés aujourd'hui de ton déménagement... Gavroche va t'écrire ex-imo* ».

Puis Rimbaud ne revenant pas à Paris, Verlaine lui indique comment il doit lui envoyer ses correspondances...

« *En attendant, toutes lettres* martyriques *chez ma mère ; toutes lettres touchant les revoir, prudences, etc., chez M. L. Forain, 17, Quai d'Anjou, Hôtel Lauzun, Paris, pour M. P. Verlaine.*

Pas vu Gavroche hier... »

Et il insiste :

Chez Gavroche, écris-moi, et me renseigne sur mes devoirs, la vie que tu entends que nous menions, les joies, affres, hypocrisie, cynismes qu'il va falloir!

Revenu à Paris, d'où il écrivit à son ami Delahaye la fameuse et triste lettre de « *Juinphe* 1872 », Rimbaud n'ayant pu encore entraîner Verlaine au voyage, s'était de nouveau réfugié à Charleville où il continuait à composer ces *Hallucinations* que Verlaine a sottement publiées sous le vocable d'*Illuminations*. Il avait confié celle qui a pour titre « *Jeune Ménage* » à Forain qui, le 27 juin 1872, en la lui renvoyant, avait écrit au dos :

« *Réponds-moi au plus vite au sujet de cette lettre et dis-moi si tu t'amuses là-bas. Moi, je compte avoir mon atelier à la fin de la semaine prochaine. Adieu. Ecris vite. Ton ami L. Forain.*

Forain avait fait de Rimbaud divers croquis d'après nature : Rimbaud vu de face, dessiné un jour de l'hiver 1871-1872 sur du papier à lettres pareil à celui du manuscrit des *Mains de Jeanne Marie.*

L'on a donc cherché à montrer dans quelle intimité le jeune caricaturiste vivait avec le couple rejeté par tous les amis de Paris.

Dans une lettre du 14 novembre 1872 à Lepelletier, une de ces lettres où toujours il emploie le style plus ou moins *voyoucratique, enfantin* et où il questionne son ami à propos du procès que lui intente sa pauvre femme, Verlaine lui envoie « *trois exemplaires de vers à Bibi* » et lui recommande de *vitupérer* le jeune *Gavroche* (Forain), Cros et Cabaner. Si bien que, tandis que Verlaine purgeait ses années de prison à Mons, et que Rimbaud faisait éditer *Une Saison en Enfer* à Bruxelles, l'on vit d'abord ce dernier rapporter à Roche un certain nombre d'exemplaires de cet ouvrage ; puis « *quelques jours après*, dit Richepin, *il fit parvenir à son ami Forain un lot de trois ou quatre exemplaires destinés à Ponchon, Forain, un autre, et moi-même* » : preuve insigne de l'intimité profonde du poète et du caricaturiste.

Profitons de l'occasion pour rectifier l'attribution à M. Raoul Ponchon d'un exemplaire d'une *Saison en Enfer*, attribution répétée par tous les écrivains. M. R. Ponchon a bien voulu nous faire savoir qu'il n'avait jamais été gratifié de cet exemplaire.

Quant à Verlaine, lorsque les *Romances sans Paroles* furent éditées à Senlis, grâce à Lepelletier, de sa prison (février-mars 1874), s'occupant de faire faire les services d'usage à la Presse, il envoie à sa mère pour qu'elle la remette à Lepelletier, une liste avec les mentions : *de la part de l'auteur, hommage de l'auteur, à mon cher maître... Souvenir cordial.* Louis Forain était gratifié d'un : *Son ami.*

Ainsi ne peut-on que mesurer la distance parcourue par Forain, lorsqu'on lit dans la *Revue Hebdomadaire* du 26 septembre 1931, ces quelques phrases de M. J. E. Blanche, où il montre son ami « *cachant sous sa gouaille faussement sceptique une candeur de gavroche qui s'emballe, s'enflamme autant sur un symbole de la patrie — clairon, tambour, uniforme militaire — qu'il insulte ce qui lui semble l'ennemi de ses convictions héritées, de ses idéaux indiscutés.*

Il connut tout le monde ; mais ombrageux, distant et fermé à la camaraderie, il n'entretint que quelques rares amitiés fidèles. Ses trois cultes, qui en disent long, auront été Degas : l'artiste intransigeant ; Huysmans le Catholique, l'ascète ; M. le maréchal Pétain : l'armée, la gloire ».

L. Forain avait été dans sa jeunesse « *à bonne école* », comme on vient de le voir. Aussi M. J. E. Blanche peut-il dire, en parlant de sa « *peur des châtiments éternels* »... vers la soixantaine « *il donne libre cours à sa haine*, à son mépris de la perversion humaine » ; il était devenu un « *Critique de mœurs* ».

***

Verlaine, comme Rimbaud, aimait à faire des caricatures, des petits dessins à la plume dont il accompagnait souvent ses lettres ou ses poèmes. Begamey à Londres avait précisément recueilli deux sonnets que l'éditeur des *Œuvres posthumes* de Verlaine avait attribué tous deux à Verlaine. Chacun était accompagné d'une caricature. Or, M. M. Coulon a établi ainsi que le second sonnet était de Rimbaud :

> L'Enfant qui ramassa les balles, le Pubère
> Où circule le sang de l'exil et d'un père
> Ilustre...

« *L'écriture, le dessin en sont de lui : l'examen ne m'a laissé aucun doute. Le texte aussi porte la marque et de ses prosodie et langue* (1), *et de sa méchanceté ; et la pratique dont il dote l'infortuné « Charognard » (c'est le nom par lequel les feuilles à père Duchesne de la Commune nommaient l'aiglon bien déplumé).*

Cette pratique est bien dans la note de l'œuvre du mauvais garçon. A preuve les Mains de Jeanne Marie ».

Après avoir laissé Verlaine à Londres au début de 1873, il rejoint Charleville. Mais sa mère, obligée de rester à Roche, près d'Attigny, dans la ferme familiale, l'y fait venir et le met au travail des champs avec les paysans voisins. Alors Rimbaud écrit à son cher ami, E. Delahaye, cette lettre où le caricaturiste se révèle et par le style et par le dessin :

(1) Comme c'est bien dit !

Mai 1873.

Cher ami, tu vois mon existence actuelle dans l'aquarelle ci-dessous.

O Nature! ô ma mère!

[Suit un dessin à la plume que Berrichon a décrit ainsi : dans le ciel, un petit bonhomme avec une bêche en ostensoir et ces mots lui sortant de la bouche : *O nature! ô ma sœur!!!* — Par terre un bonhomme plus grand, en sabots, une pelle à la main, coiffé d'un bonnet de coton, dans un paysage de fleurs, d'herbes, d'arbres. Dans l'herbe, une oie avec ces mots lui sortant du bec : *O nature! ô ma tante!!!*

« Quelle chierie et quels monstres d'innocence, ces paysans. Il faut, le soir, faire deux lieues et plus, pour boire un peu. La mother m'a mis là dans un triste trou.

Un second dessin représentant Roche, avec cette légende « Laïlou, mon village).

« Je ne sais comment en sortir ; j'en sortirai, pourtant.

« Je regrette cet atroce Charlestown (1), l'Univers, la Bibliothèque, etc. Je travaille pourtant régulièrement ; je fais des petites histoires en prose : Livre païen, ou Livre nègre. C'est bête et c'est innocent. O innocence! innocence, innocence, innoc... fléau (2) !

Plus tard, quand Rimbaud eut renoncé à la littérature, il se rendit en Allemagne pour apprendre l'allemand, et se fit admettre comme précepteur chez un Wagner de Stuttgart. Ce nom de Wagner fit écrire pas mal de sottises à certains exégètes (Voir entr'autres le documenté professeur M. Carré). C'est là que, au sortir de sa prison de Mons, Verlaine, dans l'enthousiasme de sa conversion, de sa liberté reconquise, comme dans l'espoir de reprendre l'*affection* de Rimbaud, se rendit sans perdre une heure. La lettre suivante nous indique comment il fut reçu par l'*Epoux Infernal* qui lui administra une *râclée*, une *remonstration* de première force qui le laissa pantelant sur une route. A la suite de quoi Rimbaud écrivit la lettre à Delahaye, lettre publiée par Paterne Berrichon et contenant des caricatures :

(Stuttgart), février 1875.

Verlaine est arrivé ici l'autre jour, un chapelet aux pinces... Trois heures après, on avait renié son dieu et fait saigner les 98 plaies de N.-S. Il est resté deux jours et demi, fort raisonnable et sur ma remonstration *s'en est retourné à Paris pour, de suite, aller finir d'étudier* là-bas dans l'Ile.

Je n'ai plus qu'une semaine de Wagner et je regrette cette argent payant de la haine, tout ce temps foutu à rien. Le 15 j'aurai ein freundliches Zimmer n'importe où et je fouaille avec frénésie, tant et tant que j'aurai fini dans deux mois au plus.

Tout est assez inférieur, ici — j'exèpe un Riessling dont j'en vite un ferre en vâce des godeaux qui l'ont fu naître, à ta sandé imperbédueuse. Il soleille et gèle ; c'est tannant!

Après le 15, Poste restante à Stuttgart.

A toi,

RIMB.

Un dessin à la plume était joint à la lettre ; Paterne Berrichon le décrit ainsi :

« En haut, à gauche, une maison de quatre étages, protégée par une clôture et entourée d'arbustes : une voiture d'où sort un petit bonhomme empressé, arrêtée devant. Sous le toit (1), en biais, ces mots *Wagner verdammt in Ewigkeit!* expectorés par un personnage fantastique occupant toute la marge de gauche.

En (2) bas de la lettre, un paysage de ville où se voient à gauche des pieux et des bouteilles formant oriflamme sur lesquels sont écrits ces mots *Riessling Fliegende blätter*, et de gauche à droite, une espèce de cirque avec en dessous ces mots *Vieille ville* ; puis des maisons avec des squares, des arbres, un tramway qui roule vers le haut et en tournant, et, encore plus haut, des étoiles et un croissant noir. Tout ce fouillis parsemé de *Riess*, *Riessling* en lettres capitales. »

C'est sur cette dernière citation que nous terminerons cette étude, heureux si nous avons pu éclairer une face de la physionomie si complexe de Rimbaud.

Colonel GODCHOT.

(1) [illegible] Ville
(2) Il [illegible] *d'une Saison en Enfer.*

(1) M. Carré met : *Sous le tout.*
(2) M. Carré met : *au bas.*

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA CONFÉRENCE DU DÉSARMEMENT

La Conférence du Désarmement est toute proche ; elle doit se réunir en février, mais il est de plus en plus probable qu'elle sera ajournée *sine die*, et le gouvernement qui prendrait l'initiative de proposer, dès à présent, cet ajournement, rendrait aux autres, à toute l'Europe, et à la cause de la paix, le plus grand des services.

M. Pierre Laval a déclaré que, cette initiative, la France ne la prendrait point ; et, en effet, elle peut être la seule puissance qui ne puisse la prendre, du moins officiellement : elle aurait l'air de craindre la discussion. Or, on sait qu'elle est en quelque sorte mise en accusation par le pacifisme international et que les presses allemande, anglaise, italienne, américaine ne cessent de la représenter comme une puissance impérialiste et militariste assoiffée d'hégémonie.

Depuis quelque dix ans, la France a été à la tête de toutes les initiatives en faveur de l'organisation de la paix : pacte de Locarno, pacte Briand-Kellogg, protocole de Genève, projet de fédération européenne, projet d'assistance mutuelle, d'arbitrage obligatoire. Ces initiatives étaient plus ou moins heureuses ; seules les moins heureuses, les plus théoriques et les plus vaines ont abouti à quelque chose... à des chiffons de papier. Le protocole de Genève, proposé par M. Herriot, a été repoussé par les Anglais. Toutes les tentatives d'organiser sérieusement l'arbitrage obligatoire, l'assistance mutuelle en temps de guerre, les sanctions contre l'agresseur se sont heurtées soit à l'incompréhension, soit aux arrière-pensées des puissances anglo-saxonnes et de l'Italie. N'empêche que, pour toute une partie de l'Europe, le militarisme, l'impérialisme, l'humeur belliqueuse des Français, comme leur avarice, sont tenus pour des espèces de dogmes et qu'à cette Conférence du désarmement l'Allemagne et ses *suporters* arrivent en accusateurs. Dans ces conditions, c'eût été pour la France une véritable défaite que de prendre l'initiative de l'ajournement de la Conférence.

Et cependant, cet ajournement est indispensable ; il est le désir secret de tous les gouvernements, même du gouvernement allemand. On ne voit même pas, étant données toutes les échéances de février, échéances électorales, échéances financières, comment la Conférence du désarmement trouverait place dans ce mois surchargé. Mais ce qui rend surtout l'ajournement indispensable, c'est qu'il est de plus en plus évident que la question n'est pas mûre et que, dans l'instant, l'échec de la Conférence, si elle a lieu, sera inévitable. C'est ce qui est apparu clairement à ce malencontreux congrès de Paris, qui devait déblayer le terrain, déterminer un climat favorable et montrer la bonne volonté mutuelle des élites, et qui n'a fait que donner un retentissement universel à tous les malentendus.

Il ne s'agit pas de la déplorable réunion publique du Trocadéro. On peut toujours troubler une assemblée ; il suffit d'une centaine de contradicteurs et de « chahuteurs » déterminés ; mais ce qui est autrement significatif, c'est l'accueil fait par cette légion de pacifistes étrangers aux prudentes et justes objections des plus pacifistes des hommes d'Etat français et notamment à M. Painlevé. Dans ce grand concours de logomachie pacifiste, M. Painlevé, d'accord d'ailleurs avec M. Paul-Boncour et M. Herriot, a prononcé des paroles de bon sens.

« Le désarmement, a-t-il dit, n'est pas une chose simple. Du point de vue économique d'abord. Par ces temps de chômage, pour qu'il entraîne immédiatement les bienfaits qu'énonçait tout à l'heure éloquemment l'honorable M. Borah, il faut y apporter beaucoup de mesure et de prudence.

« Des travaux bienfaisants doivent être substitués aux travaux qu'on supprime ; des occupations utiles doivent être fournies aux bras libérés. Mais ces difficultés ne sont rien auprès de celles que soulèvent les défiances invétérées, les rancunes et les conditions de sécurité.

« Il est une doctrine simpliste qui consiste à dire : « *Le désarmement à lui seul, sans autre condition, sans autre précaution, suffit à garantir la paix. Les armes supprimées, avec quoi se battrait-on ?* »

« Et nous avons entendu jadis, souvent, les zélateurs de cette théorie se tourner vers la France et lui dire : « *Désarmez, quel exemple vous donnerez au monde, et la paix sera désormais établie.* »

« Ah ! si la France était convaincue qu'il lui suffise de désarmer « *pour que la paix soit désormais établie* », avec quelle joie, avec quel soulagement, elle déposerait son armure ! Avec

quel soulagement pour elle, avec quelle joie pour le monde !

« Mais il ne suffit pas, hélas, que les armements soient supprimés pour que la guerre devienne impossible. Qui donc ignore les ressources de l'industrie pacifique capables d'être transformées par de mauvais génies en instruments de meurtres ? Pour que la paix soit assurée, il suffit certes qu'aucune nation ne veuille jamais employer la violence au service de ses revendications ou ses droits. Cela, c'est l'idéal auquel l'Europe, j'en ai la conviction, parviendra un jour. Mais si les passions mauvaises deviennent, dans un pays, maîtresses du pouvoir, pour que leurs mauvais desseins ne suivent pas leur cours, il faut qu'ils aient la certitude d'être réprimés. Faire en sorte qu'il en soit ainsi, dans cette période difficile de transition que nous traversons, voilà tout le problème.

« Lorsque des pays conseillent à un autre de désarmer, si celui-ci, ayant suivi leurs conseils, risque pour cela d'être égorgé, les conseilleurs ne sentent-ils pas au fond d'eux-mêmes qu'un devoir leur incombe ? C'est ce devoir qu'il faut traduire en faits. Arbitrage, assistance mutuelle, protocole de Genève, etc., tous les moyens efficaces qui peuvent protéger la paix contre toute atteinte et par leur progrès permettre un désarmement graduel et définitif, la France s'y rallie d'avance, si elle n'en a pas pris l'initiative. »

Eh bien, ces paroles si modérées, prononcées par un homme qui a donné au pacifisme tant de gages, ont provoqué des protestations et presque des huées de la part d'une assemblée qui semblait montrer ainsi que son but véritable, c'était le désarmement de la France.

C'est que M. Painlevé, comme tous les Français d'aujourd'hui qui ont quelque conscience de la responsabilité qu'ils assument devant les Français de demain, fait de l'organisation de la sécurité la condition formelle du désarmement. Or, des pacifistes d'Allemagne et... d'Italie et même d'ailleurs, se refusent à l'admettre. Chose regrettable, c'est un congressiste belge, M. Henri Rolin, qui représenta son pays à Genève, qui a formulé leurs objections. Suivant le résumé de l'*Europe Nouvelle*, il aurait dit :

« La sécurité est prévue par le Pacte uniquement comme niveau relatif, comme terme de comparaison entre les Etats, mais il n'y a rien dans le Pacte qui prévoit que les travaux de désarmement doivent être arrêtés par cette notion de la sécurité.

« La sécurité n'est pas une condition, mais un élément qui rend les débuts plus aisés, en laissant une marge dans l'action des gouvernements.

« D'ailleurs, cette sécurité a-t-elle augmenté ? Il y a, à l'heure actuelle, plus de crainte et de méfiance qu'avant le pacte de Locarno et le traité Briand-Kellogg. Il y a dix ans que l'orateur va à Genève et il est arrivé à cette conviction que toute œuvre était stérile tant que nous aurions, sous le contrôle des gouvernements signataires, des armements tangibles, des manœuvres de chaque côté de la frontière ».

Quand on traduit ce jargon juridico-genevois en langage clair, on voit que cela revient à dire : la sécurité n'existe pas, mais cela n'a aucune importance. Commençons par désarmer, ou, plutôt, commencez par désarmer ; la sécurité viendra après.

Le singulier raisonnement! Quand un homme vit dans un pays où la police est bien faite et les voleurs inconnus, il ne songe pas à acheter un revolver. Mais s'il apprend que son voisin a été cambriolé, s'il s'est vu sur le point d'être attaqué par un malandrin, il s'empressera de se munir de cet instrument de défense ; et si on lui défend d'acheter un revolver, il se procurera un chien de garde aux crocs solides ; au besoin, il apprendra la boxe et le maniement du bâton ; mais jamais vous ne pourrez l'empêcher de préparer la défense de sa vie et de ses biens, s'il n'est pas sûr d'être défendu par la police.

De même, les peuples, tant qu'ils ne seront pas sûrs d'être garantis par la communauté des nations, trouveront moyen d'organiser leur défense à leur manière, ouvertement comme le fait la France, ou secrètement comme le fait l'Allemagne. Supprimez les armées : elles s'appelleront police, milices fascistes, garde civile, associations patriotiques et sportives, et la guerre ne s'appellera plus la guerre, mais ce sera toujours la guerre.

A bien examiner d'ailleurs le désarmement immédiat et sans organisation préalable de l'arbitrage international, c'est la vassalisation des petits peuples par les grands. Cela aboutit tout simplement à mettre les nations loyales et pacifiques à la merci des nations qui, armant en secret, ne rêvent que de recourir à la force pour la résolution de problèmes politiques et territoriaux que les voies de droits ne résoudront jamais. Il est infiniment probable que, si la guerre éclatait demain, ce serait avant tout une guerre industrielle et chimique où triompherait vraisemblablement la nation la plus nombreuse et

la mieux outillée, et le désarmement, en établissant l'égalité du point de départ, assurerait la victoire au peuple le moins loyal, à celui qui, comme on dit dans le jargon d'aujourd'hui, possèderait le potentiel de guerre le plus important, c'est-à-dire à l'Allemagne et peut-être à la Russie des Soviets. Or, ce sont précisément les deux puissances qui, avec la Hongrie, formulent des revendications nationales qui ne peuvent être satisfaites que par la force, par la guerre ou par la crainte de la guerre. C'est pourquoi il n'est que trop évident que la seule garantie du maintien du statut actuel de l'Europe, c'est l'armée française. De là l'espèce de complot international qui tend à la détruire... par la persuasion.

Or, le congrès pacifiste de Paris a démontré que l'opinion française est loin d'être disposée à se laisser persuader. Dès lors, la conférence du désarmement ne peut aboutir qu'à démontrer au monde entier que l'Europe est divisée en deux groupes irrémédiablement opposés : celui qui veut maintenir le *statu quo* et les traités et qui attend du temps et des dificultés économiques communes, la cicatrisation des anciennes blessures, et celui qui veut tout bouleverser fût-ce par la force.

On dit que la France serait isolée ? En est-on bien sûr? Les Etats de l'Europe centrale et orientale, qui ont encore plus d'intérêt que la France au maintien du *statu quo*, et qui entre deux protestations pacifistes n'ont cessé de déclarer qu'ils se refusaient à toute rectification de frontières — l'*anschluss*, c'est la guerre disait, il n'y a pas longtemps, M. Bénès — ne se laisseront pas désarmer sans garanties. Croit-on sérieusement à Londres qu'il a suffi d'inviter M. Zaleski pour lui faire oublier que la Pologne a partie liée avec la France ?

Et quand bien même on parviendrait à isoler la France, quel est le pays d'Europe et même d'Amérique qui, en ce moment, peut se passer d'elle ?

C'est pourquoi cette Conférence du désarmement ne peut aboutir qu'à des discussions irritantes et oiseuses qui ne feraient qu'augmenter le désarroi général. Il faut qu'on l'ajourne ; mais quel est le gouvernement qui aura la franchise et le courage de prendre l'initiative de cet ajournement ?

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

UN ASPECT DE LA CRISE DU TEMPS PRÉSENT (1)

M. Georges Lecomte est un observateur attentif et passionné de son temps. Critique et historien d'art, il ne se bornait pas à considérer l'œuvre en elle-même, dans sa beauté. Plus sensible que personne au charme qui en est l'essence, il la regarde aussi comme le plus concret, le plus vivant des témoignages, et il excelle à la replacer dans son atmosphère, parmi les influences qui ont contribué à former l'artiste et à déterminer le caractère de ses créations. Romancier, c'est encore l'analyse et la synthèse de son temps qui l'attire. Dès son premier roman, *les Valets*, satire courageuse et franche des mœurs politiques, il est manifeste que le jeune romancier, formé à l'école du naturalisme, n'est point fait pour se complaire aux laideurs et aux tares de la société. Il les voit, lui aussi, mais pour les dénoncer avec une ironie saine et pour aider, suivant qu'elles ont ou non leur origine dans la volonté, à les combattre ou à les guérir. Il serait facile de montrer que le même esprit se retrouve dans toutes les œuvres qui ont suivi, l'ironie et la satire n'étant jamais que la contre-partie de l'amour et de l'enthousiasme. Il arriva même un jour que le romancier, comme s'il éprouvait le besoin de se détourner des dissensions civiques qu'entretenait une politique agressive, sortit un instant du présent et remonta aux origines de la République pour justifier sa foi et renouveler ses espérances. Il écrit alors *l'Espoir*, œuvre ample et généreuse, destinée à célébrer le relèvement de la France au lendemain des désastres de 1870-71 et la mission du nouveau régime auquel incomberait la responsabilité de ce relèvement.

Voici que, treize années après la fin d'une autre guerre, M. Georges Lecomte, comme tous les hommes clairvoyants de sa génération, éprouve une sorte d'angoisse au spectacle des mœurs contemporaines. Mais, avec un sens aigu des réalités, il va droit à l'essentiel. Ce qui le frappe, ce ne sont pas, quoiqu'il les con-

(1) Georges Lecomte, de l'Académie française : *Les forces d'amour*, Ernest Flammarion, 1 vol.

naisse bien et qu'il soit aussi apte que personne à les railler, les ridicules des nouveaux riches ; ce n'est même pas ce bouleversement parfois tragique des conditions de la vie, qui ravage une société merveilleusement équilibrée et provoque une crise douloureuse dans la bourgeoisie française. Ce à quoi s'attaque M. Georges Lecomte, c'est le développement tout à fait nouveau chez nous d'une certaine âpreté et cruauté dans la lutte ; c'est l'état d'esprit et ce sont aussi les sentiments presque inconnus jusqu'ici des « requins » de l'industrie et de la finance. Pour l'observateur des mœurs contemporaines, c'est là, il est vrai, qu'est la grande nouveauté et le vrai danger.

Mais, si ces mœurs nouvelles ont inspiré à M. Georges Lecomte le sujet de son nouveau roman, son objet principal n'est pas de les peindre. Le titre est révélateur à cet égard : *Les forces d'amour*. Nous sommes avertis par là que ce qui paraît essentiel au romancier, ce n'est pas la constatation d'un état de choses, mais la lutte contre cet état de choses. Il eût été facile à l'auteur des *Carlons verts* et des *Hannetons de Paris* d'écrire une simple satire. Il semble qu'il ait voulu obéir à l'instinct de conservation sociale et aussi à l'impulsion d'une foi généreuse en concevant son œuvre de telle sorte qu'au lieu d'ajouter au découragement et à l'action des forces dissolvantes, elle redresse les cœurs et contribue à l'œuvre si impérieuse de reconstruction. Nous reconnaissons là le tempérament de moraliste et d'homme d'action que M. Geoges Lecomte apporte dans la littérature.

Comme il était inévitable avec une pareille matière, l'œuvre est d'abord tout naturellement satirique. Si ce n'est pas son inspiration unique, ni même essentielle, c'est son inspiration première. Edouard Galerne et son fils Daniel, le financier Frelampier et son fils Bernard, leurs acolytes et leurs parasites, un Laurent Scalde, un Fulcran de Buire, une Mme Rotalier ou une Mme Gaspard Mourceaux, sont des personnages de comédie à la fois bouffonne et dramatique ; la verve de l'auteur ne les ménage pas et fait pleuvoir sur eux les traits d'une impitoyable ironie. Les trois scènes en quelque sorte parallèles où un honnête homme comme le dentiste Landard dit son fait au jeune Galerne qu'il tient immobilisé sous le grincement de sa roue, celle où l'excellent docteur Perréon secoue non moins vivement et non moins justement le sinistre Auguste Frelampier, celle enfin où le peintre Venderesse s'offre le malin plaisir de mettre ce digne Frelampier et sa digne épouse en présence des expressifs portraits qui les montrent tels qu'ils sont, ces scènes-là appartiennent à la franche satire, et M. Georges Lecomte s'est manifestement complu à la pousser à fond. Il y a là, si l'on peut dire, un dispositif dramatique où l'on reconnaît que l'auteur a commencé par le théâtre et même par le théâtre libre. Son nouveau roman, très animé, coupé de dialogues en marche et de scènes en mouvement, ne demanderait qu'à y revenir.

Mais, ces personnages-là ne sont pas ceux qui l'intéressent le plus. On a l'impression qu'ils ne sont pas là *pour* eux-mêmes, mais afin que *contre* eux se dressent les autres : Hugues et Florine Renaison, le ménage uni, heureux à son foyer, vaillant au dehors ; le Dr Perréon, en qui s'harmonisent science et conscience; Gyprien Landard, un savant, lui aussi, auquel sa profession de dentiste en renom assure de larges ressources en partie dépensées à ses recherches de laboratoire ; Venderesse, enfin, qui doit à un beau talent sa brillante situation de portraitiste à la mode.

S'il est déjà rassurant de voir à côté des autres ces gens de bien et de constater qu'il y en a encore — nous en connaissons tous, — notre satisfaction s'accroît de les trouver bien d'accord sur un point : ils sont décidés à ne pas se laisser faire la loi par les lutteurs sans scrupule, les animaux de proie. Ils se défendent et ils finissent par l'emporter parce qu'après tout ils sont dans le vrai. L'art du romancier consiste à nous conduire à ce dénouement à travers les péripéties tour à tour comiques et dramatiques d'une intrigue attachante où se trouvent en jeu non seulement l'avenir du ménage Renaison, mais le destin même de personnages que leur nature inclinait d'un côté, alors que les circonstances les portaient de l'autre. Dans l'indétermination où les laissaient leur faiblesse et une certaine passivité complice, ils n'attendaient que l'impulsion décisive pour s'orienter du bon côté de la vie.

Par là ces personnages secondaires prennent un intérêt de premier plan. Mme Chalaronne et sa fille Pierrette se trouvaient engagées par des liens de parenté et des intérêts d'héritage dans les diverses affaires du groupe Frelampier-Galerne. Mais il leur a suffi de connaître les Renaison et d'entrevoir d'abord, puis de découvrir les manœuvres malpropres dont ils ont failli être les victimes, pour que leurs sympathies se décident et les fassent insensiblement passer d'un camp à l'autre.

Bernard Frelampier lui-même, après des incidents qui auraient pu lui coûter la vie et qui lui ont révélé la générosité, la bonté de ceux envers lesquels il s'était indignement conduit, saura s'arracher à l'erreur et à l'artifice de son milieu, attestant ainsi, par son exemple, que la vie n'est pas un diptyque où tout le bien est d'un côté et tout le mal de l'autre, et qu'il suffit souvent d'une circonstance pour porter un homme de l'un à l'autre.

C'est encore ce juste discernement du bien et du mal dans la complexité de la vie qui a fait insister M. Georges Lecomte sur le caractère très particulier des gens d'affaires et financiers contre lesquels il dirige ses traits. Il a l'esprit trop équitable et un sens trop pénétrant des réalités de la vie économique et sociale pour n'avoir pas pris soin que son œuvre ne fût à aucun degré une satire contre une classe de la société, contre une catégorie déterminée, telle que la grande industrie ou la finance. Il ne nous présente, pour l'objet qu'il se propose, que des individus ayant une certaine conception de leur rôle et de leur puissance, et ces individus sont monstrueux comme leurs conceptions elles-mêmes. Il y a des industriels qui sont des producteurs, des créateurs de richesse, comme sera certainement Renaison. Dans le groupe Galerne-Frelampier il n'y a que des spéculateurs, dont toute la politique, l'un d'eux l'avoue, « c'est la ruse, au service de la force, pour exploiter les idées d'autrui. » Voilà ce qui, dans la crise du monde contemporain, apparaît comme un danger mortel, contre lequel il est urgent de réagir.

Cette réaction trouvera contre elle, c'est entendu, des forces hostiles. La grande leçon du roman de M. Georges Lecomte, c'est qu'elles ne sont pas aussi redoutables qu'on le croit. Ce sont, en effet, des forces de haine, qui ont par conséquent un caractère destructeur et sont comme chargées de germes de mort. Contre elles M. Georges Lecomte se plaît à montrer qu'il est possible, qu'il serait facile, si on le voulait bien, de dresser les forces d'amour, celles qui portent en elles les germes de la vie. En s'arrêtant avec complaisance à leurs manifestations, en nous les montrant si naturellement accordées aux réalités les plus profondes, le foyer, les enfants, aux joies de l'amitié, au prestige de l'art, M. Georges Lecomte a rangé de leur côté et il a, pour ainsi dire, mis à leur service tout ce qui fait le prix de la vie. Son livre se termine dans une sorte de rayonnement où des enfants, des fleurs, de la musique, des vers, font à l'amour vainqueur une apothéose.

Ainsi, ce roman, qui commençait comme une désespérante satire, s'achève sur une rassurante promesse et tire de cette progression son mouvement, son intérêt, sa lumière. Notre temps est dur, certes, et la crise que nous traversons est périlleuse. Mais, tant que le mal ne sera pas seul sur la terre, tant que le bien surtout restera assez fort pour le vaincre, la vie vaudra la peine d'être vécue. Il est bien que les moralistes nous l'assurent, meilleur encore qu'un romancier consacre parfois son art à nous le montrer.

FIRMIN ROZ.

LE THÉATRE

NAPOLÉON VU PAR MUSSOLINI

Il n'y a pas, actuellement, de document plus intéressant ni même de spectacle plus émouvant que « les Cent Jours » au théâtre de l'Ambigu.

L'histoire de cette pièce est curieuse, puisqu'elle représente un moment de loisir du Chef d'Etat dont la vie politique est si intense qu'elle semble avoir donné une fièvre de croissance à tout son peuple : après avoir médité, comme il ne lui était que trop naturel, sur le destin de Napoléon, Mussolini a éprouvé le besoin de nous offrir, sous la forme scénique, sa conception du héros français. Le 6 juillet 1929, Benito Mussolini donnait à M. G. Forzano un scénario sur lequel il désirait un avis autorisé. Ce scénario, nous dit-on, aurait été mis en dialogue par l'auteur dramatique italien et ensuite les deux collaborateurs auraient revu ensemble l'œuvre achevée. Nous avons donc le droit de considérer la pièce comme l'expression de la pensée et des sentiments du chef actuel du Gouvernement italien : de là l'intérêt passionné qui ne peut manquer de s'attacher, même à une traduction ; surtout lorsqu'elle est faite par un écrivain aussi scrupuleux et aussi exact que M. André Mauprey.

Napoléon a été pris dans le raccourci le plus saisissant de son histoire : durant les « Cent Jours », et même plus précisément à l'heure de Waterloo. Ainsi les auteurs ont-ils compris que c'est principalement envers les personnages,

dont la figure et l'histoire remplissent l'imagination populaire, qu'il faut le plus nettement circonscrire son sujet afin d'éviter tout ce qui pourrait ressembler à une biographie, et de s'en tenir à une crise.

Au commencement de l'action, Fouché a décidé de trahir l'Empereur, auquel il ne croit plus. « Il gagnera une ou deux batailles, perdra la troisième, et tout sera fini ». L'heure est donc venue pour l'homme habile d'intriguer avec la Chambre et de préparer le retour des Bourbons. Cependant l'Empereur veut raviver l'enthousiasme du peuple français en prenant directement contact avec lui dans la cérémonie du Champ de Mai : son projet est de montrer son fils et de fonder ainsi, par cet acte direct et mystique, sa dynastie. Mais l'enfant est prisonnier de sa mère et les envoyés spéciaux qui devaient le ramener de Vienne, reviennent seuls.

Au second acte, la bataille de Waterloo vient d'être perdue; Fouché triomphe : il a déjà semé de faux bruits. Non seulement il a publié le désastre, mais, en annonçant le retour de Napoléon, il prépare les Chambres à la révolte en glissant à l'oreille des Députés que le vaincu veut se proclamer dictateur et se passer d'eux. Cependant, les généraux aux manteaux boueux font le récit de la bataille ; la folie de Ney, l'absence de Grouchy, les uhlans de Blucher. Et l'Empereur paraît, plus boueux que ses fidèles et plus harassé. Pourtant il ne désespère pas encore ; à Waterloo, pour la première fois, c'est la fortune qui a travaillé contre lui et la fortune peut toujours être redressée. Son intention est de faire front à l'ennemi, de parler aux Députés, de s'adresser au peuple. Malheureusement, les menées de Fouché ont porté leurs fruits : La Fayette achève d'exalter leur colère et les Députés refusent de laisser le pays faire plus longtemps les frais d'une ambition qui a conduit la France à la défaite et ne pourrait manquer de la jeter à la misère et à la servitude. Ils exigent l'abdication.

Enfin, au troisième acte, à l'heure tragique de la Malmaison, Napoléon s'obstine encore, tellement il est convaincu de pouvoir, une fois de plus, conduire son armée à la victoire, même en qualité de simple général. Fouché, à la tête du Gouvernement provisoire, peut enfin réaliser son dessein et livrer Napoléon aux ennemis. C'est l'exil.

*
* *

On peut voir, par ce rapide exposé, avec quelle habileté et quelle sobriété les événements ont été groupés, et pourtant l'intérêt de l'œuvre n'est pas là. De même que la lumière change le plus souvent l'aspect et le charme d'un paysage, de même ici, ce qui donne à l'œuvre sa signification et sa beauté, c'est l'interprétation de Napoléon par Mussolini.

Certes, il serait puérile de chicaner l'auteur sur le choix de son personnage et de lui reprocher d'avoir voulu se mettre lui-même sur le même pied que son héros. Ce qui est certain, c'est que Mussolini a pu, mieux que tout autre, par sa propre expérience et sa propre nature, sympathiser avec la destinée et la psychologie de l'Empereur. C'est ainsi que, parmi les traits les plus originaux qui aient été ajoutés au portrait classique, se trouve mise en lumière la confiance de Napoléon dans le peuple. On sait ce que le mussolinisme doit à l'action de Mussolini comme homme, comme orateur, comme dieu populaire. C'est cette croyance à l'amour mystique de la nation qui inspire Napoléon au premier acte lorsqu'il veut se montrer et parler avec son fils au Champ de Mai. C'est le même sentiment qui, dans la délibération tragique avec ses ministres, après Waterloo, lui fait garder encore la foi qu'il retournera les Députés eux-mêmes et galvanisera de nouveau l'âme nationale. C'est cet entêtement mystique qu'il garde jusque dans sa tentative dernière de la Malmaison et si, au moment de l'abdication, il a pris sa résolution inattendue, c'est parce que des cris de « Vive l'Empereur » sont venus jusqu'à lui, et qu'il n'y reconnaît plus l'accent profond et fervent de la nation, comme aux jours de Wagram et d'Austerlitz.

Enfin, Mussolini s'est appliqué à humaniser Napoléon. Peut-être ne serait-il pas inexact de dire que les deux personnages principaux du drame sont le petit Roi de Rome, qu'on ne voit pas et Mme Lætitia, la mère, dont on aperçoit seulement le profil et qui vient embrasser son fils à l'heure où tous l'abandonnent. Une des beautés du drame réside dans l'influence mystérieuse de celle dont le nom est à peine prononcé : l'Autrichienne qui a été le porte-malheur de Napoléon. Ainsi, quelles que soient les proportions d'un chef, il se réduit toujours à n'avoir été qu'un enfant, qu'un pauvre homme amoureux et qu'un père déçu. Les forces supérieures de l'énergie et du génie puisent aux sources communes et, ainsi, Mussolini semble avoir voulu nous apprendre, par un exemple frappant entre tous, que la supériorité véritable dans le domaine de l'action comme dans le do-

maine de l'art, n'est pas une anomalie, mais un accomplissement des facultés ordinaires de l'humanité. Le portrait que Mussolini nous a fait de Napoléon devient, en effet, extrêmement révélateur de lui-même et il était assez naturel qu'un être ait cherché chez un autre les conditions véritables de l'autorité et du prestige.

GASTON RAGEOT.

A TRAVERS LA YOUGOSLAVIE

A L'OMBRE DU TRIGLAV.

BLED

La voie ferrée longe la Save bordée sur sa rive septentrionale de montagnes, tours, fenêtres crénelées de fiers et farouches donjons, ceintes de nuées, dont les parois s'échancrent en cirques peuplés de sapins où le soleil allume de flamboyants incendies, ou se fissurent pour laisser échapper de longues coulées neigeuses. L'horizon se ferme, dans une nature plus rude, mais cependant souriante et sans mélancolie.

Plus de troupeaux épars, plus de pasteurs évoquant les tribus ancestrales. Plus de « zadrugas » patriarcales maintenant la communauté de famille, plus de « guzla » qui pleure les héros, mais par contre la grêle « tambouritsa », la mandoline criarde qui palpite comme un oiseau blessé sous l'agile pression des doigts ; plus de marchands de limonade, dont le comptoir s'accroche aux hanches, moins de costumes éclatants, mais, par contre, une prospérité qui ne craint pas de s'étaler, sans ostentation, mais aussi sans déplaisir.

La riche Croatie veut paraître pauvre, la Slovénie, ombrée de forêts, creusée de lacs, hérissée de montagnes, Alpes Juliennes, Karavanken, Kamnik, égayée de vignes, animée du bruit des usines ou du hurlement des cascades, ne songe pas à nier sa marche vers l'avenir.

Le peuple, abandonnant plus aisément le costume bariolé, se montre également moins idéaliste, quoique d'un tempérament artistique qui ne le cède en rien à ses frères Croates ou Serbes. Plus réfléchi, plus tenace, plus pratique aussi, plus froid, quoique sans raideur, il garde néanmoins cette pointe frondeuse qui se donne libre cours dans les cafés, centres de la vie politique et sociale des Yougoslaves.

Ici, pas d'aristocratie terrienne et, partant, moins d'esprit féodal que dans la plaine limitrophe, rien qu'une bourgeoisie intellectuelle, classe moyenne vivante, ardente et laborieuse.

Les dissemblances, il est vrai, sont moins nombreuses que les ressemblance, et la cuisine slovène n'entend pas sacrifier le porc et l'agneau, mets nationaux, à d'autres plats plus teintés d'occidentalisme. Un peuple se juge, d'ailleurs, tout autant à sa cuisine qu'à ses institutions.

La voie quitte la vallée de la Save pour atteindre Ljubljana, blanche et coquette capitale, pittoresquement étagée au pied d'une colline que couronne un vieux château, tandis qu'à distance, les Karavanken mettent dans le paysage une tache sombre. De beaux monuments de style Renaissance, un pont gardé par un dragon mythologique, un parc, dont la création est due au maréchal Marmont, aussi respecté ici qu'en Dalmatie, des édifices publics sans lourdeur, et surtout des rues extrêmement propres et avenantes comme les maisons qui les limitent, tout concourt à traduire l'état général de prospérité et de saine organisation qui règne en ces lieux favorisés par la nature.

Aux environs, le terrain semble garder un aspect inachevé, sans doute dû aux tremblements de terre qui ont désolé la contrée.

Plus loin, vers le nord, on rejoint la Save, aux eaux vertes. Et bientôt, Kranj, la ville des Margraves, se campe fièrement au pied d'un plateau d'allure karotique, sur une table rocheuse formant éperon au confluent de la Kankar, tandis que dans le fond du décor, se détachent, blanchâtres et pelées, les Alpes de Kamnik. Le paysage devient de plus en plus majestueux. Au sud se traînent, en longues bandes grises, les talus du Karot, au nord, les Karavanken se profilent, tandis qu'à l'est, le tricéphale Triglav, planant au-dessus des forêts, dresse son front cornu, marbré de neige, au milieu de teintes et de formes diverses, veilleur éblouissant de blancheur, dont la cime, à près de 3.000 mètres, se perd dans les nues, au-dessus de solitudes farouches et grandioses.

Cercle plendide, au centre duquel le lac de Bled, le joyau le plus pur de la Yougoslavie, semble dormir sous la garde du vieux château qu'édifia sur un rocher romantique le vertueux Henri le Saint.

Au milieu du lac, bordé de côteaux boisés

qui tempèrent la sauvagerie du fond montagneux, l'église Notre-Dame élève sa silhouette gracile au-dessus d'une corbeille de verdure. La cloche, dit la légende, sonne perpétuellement, annonçant les faveurs célestes. L'air, la lumière, règnent en ce lieu sacré, tandis que sur le pourtour, hôtels, villas, châlets, châteaux princiers, dont le Suvobar, résidence d'été du roi Alexandre, casinos, bains, collines verdoyantes, s'échelonnent, sous le regard impérieux du Stol conique et chauve, rayé d'éboulis, ou de pics élancés comme des flèches de cathédrales.

Plus austère, plus propre à la méditation et au recueillement, le lac de Bohinj s'étire silencieusement, dans un cadre alpestre unique au monde. Au premier plan, le haut clocher de St-Jean-du-Lac domine la masse des toits maniérés de l'église dont il paraît détaché. Devant lui, la longue nappe du lac, aux gouffres étonnamment transparents sert de miroir à la rive nord qui se dresse à pic, tandis que la rive sud monte doucement sous une épaisse couverture de forêts. Au fond du ravin, comme une barrière infranchissable, se dessine une rude muraille de rochers. A l'ouest, pour compléter ce cadre impressionnant, la cascade de la Savira tombe de 60 m. de haut pour donner naissance à la Save. Et toujours, mais plus rapproché cette fois, le Triglav géant, voilant de son ombre immense les effrayantes solitudes où sont tapies de noires forêts. A Bled, c'est l'agrément, à Bohinj, c'est la majesté, contraste émouvant, dont l'œil se repaît encore, au sortir de ce pays si hospitalier et encore si mal connu.

JEAN DENIER.

LES LIVRES NOUVEAUX

ABEL MANSUY. — *Jérome Napoléon et la Pologne en 1812.* (Alcan 1931).

Un Napoléon séduisant; un roi qui veut, de la Westphalie faire une nation prospère et grande; un jacobin qui ferme les couvents et favorise les Juifs; un Napoléon marié à une Wurtemberg, donc cousin du tsar et neveu de la princesse polonaise Marie Czartoryska; un frère dont les alliances, la jeunesse, la docilité font un bon agent de l'Empereur : tel est le Jérome qui arrive en Pologne en avril 1812.

Un Duché de Varsovie, embryon d'un prochain royaume; un Etat où l'Empereur a jeté des germes révolutionnaires (suppression du servage, etc.), mais où les privilégiés, presque seuls à être instruits, sont seuls chargés d'opérer des innovations qui leur nuisent; un pays qui doit sa résurrection à l'Empereur et dont il a racheté les dettes prussiennes pour l'affranchir, mais qui voit désormais en Napoléon le créancier; un peuple catholique mêlé de Juifs et qu'ont scandalisé la réunion du Sanhédrin par l'Empereur et sa lutte contre Pie VII; une nation guerrière nantie d'une administration novice : telle est la Pologne que trouve Jérome.

Le roi, chef de l'aile droite (Westphaliens, Saxons, Polonais, 4e corps de cavalerie) de la grande armée, occupe presque tout le duché. Il doit laisser ses troupes jeuner, les paysans fuir par peur des réquisitions, on doit forcer les greniers des nobles. Ayant pris ce dernier parti, il s'attire force ennemis. A Varsovie, on court à sa rencontre, on attend de lui un exposé des projets de l'Empereur qui, avant les événements, n'a rien encore à dire : Jérome supplée donc aux déclarations par des amabilités ce qui déçoit fort. Des dames ayant trouvé trop correct ce Don Juan, le boycottent : il gagne l'estime des plus distinguées, se lie aux princesses Czartoryska, séduit le comte Rotocki, président du Conseil. Mais plus s'affirme son tact, plus s'impose à l'esprit froissé des Polonais cette idée : le candidat de l'Empereur au trône varsovien n'est pas un Polonais, c'est Jérome.

En fait, ce que veut Napoléon, c'est que les Crartoryski se compromettent assez avec Jérome pour que le tsar s'écarte d'eux, qu'ils passent dans le camp français, et que toute la Pologne marche avec Napoléon. Jérome qui a charmé les dames Czartoryska, annonce sa visite à leur château de Pulavy; mais, loin de l'y venir recevoir, les princes déclanchent contre lui, une offensive de la noblesse. Au même moment, Jérome découvre de l'entente austro-russe contre nous, des preuves dont personne ne tient compte. Tancé par l'Empereur pour activité militaire intempestive, il part en campagne, le 17 juin, très décidé à ne pas régner en Pologne. Le 19 juillet, il quite l'armée renonçant à comprendre quel succès aurait la gigantesque entreprise.

Est-il nécessaire d'ajouter que ce livre magistral jette une lumière éclatante et entièrement neuve sur l'histoire politique et sociale de la guerre de 1812?

LÉON RIOTON. — *Lyon, Guignol et les Canuts.* (1 vol. Roger).

Après sa légende du Rhône, véritable poème épique, Léon Riotor, nous apporte une nouvelle œuvre profondément originale et animée : *Lyon, Guignol et les Canuts.*

C'est à la fois une fresque rutilante de pittoresque, où revit le vieux Lyon de la période antérévolutionnaire, en même temps qu'une histoire singulièrement vivante et pathétique de la corporation des canuts de Lyon à travers les âges et dans le développement de la grande industrie.

Et dans la trame de ce récit copieux en anecdotes, s'insère l'histoire des origines de ce fameux Guignol lyonnais si fort en honneur parmi les originaires de la grande cité, qu'ils l'ont transplanté avec eux dans la capitale.

L'auteur fait revivre avec bonheur les personnages

classiques de la grosse fantaisie, replacés dans leur milieu familier au sein de ce peuple des vieux faubourgs où ils ont vécu, et dont ils expriment l'âme naïve et la poésie facile. Gnafron représente la grosse farce puisée à même les pintes de vin clairet, car c'est un incorrigible biberon !

Guignol, au contraire a bien plus d'envergure; fine fleur du pavé lui aussi, mais doué de cette gouaille faubourienne féconde en merveilleuses trouvailles, il est une sorte de gavroche avant la lettre, et qui traduit en poésie *d'abonde* les sentiments simples de ses compères les *Gônes;* Tyrtée même à ses heures, il encourage de son verbe enflammé les misérables canuts à secouer leur dure serviture et, joignant le geste à la parole, saura mourir sur une barricade avec le sourire et, pour moins de vingt-cinq francs !

Et ce n'est pas trop de la fantaisie et de la verve vengeresse de ces personnages légendaires pour éclairer la sombre histoire des gônes lyonnais, victimes de salaires de famine, imposés par les premiers marchands, avant de l'être plus tard, par le développement de l'industrie mécanique !

L'auteur nous brosse non seulement en annaliste mais en homme de cœur, l'histoire de ces luttes inégales pour un salaire équitable, luttes qu'en ces temps lointains l'artisan payait cher, par une répression impitoyable, luttes menées cependant avec cette obstination courageuse qui est la marque du caractère lyonnais, et qui devait finir par la victoire ; car « dès 1831, ce sont les pauvres canuts de Lyon qui ont porté le premier coup pour la transformation du salariat ».

Mais il y a encore bien d'autres choses dans ce livre : la vie si curieuse de Vaucanson, le premier inventeur d'une machine parlante, le tableau de la dictature farouche de Collot d'Herbois pendant la Terreur, et la répression sévère de la Convention contre Lyon, ravalée au rang de ville affranchie.

Voilà donc un livre qui se recommande à la fois aux amateurs d'histoire anecdotique et aux plus exigeants lettrés, car il joint au méritoire effort d'une documentation sans défauts les constantes trouvailles d'un talent vigoureux et coloré. Un monument élevé à sa ville natale par l'éminent écrivain et le poète qu'est Léon Biotor.

Maurice Wolff.

Maurice Foulon et Léon Demode. — *Le Vieil Aubervilliers.*

C'est une bien intéressante monographie que celle que publient sous le titre *Le Vieil Aubervilliers* nos distingués confrères, M. Maurice Foulon, sous-secrétaire d'Etat à l'Agriculture, de l'Académie des jeux floraux de Provence et M. Léon Demode. Elle est d'autant plus intéressante qu'elle regorge de faits substantiels, précis, originaux, parce qu'elle est rare. Trouvez-moi beaucoup de villages qui aient leur histoire? Les villages sont comme les pauvres diables de ce monde, ils n'ont pas d'histoire. Ainsi que M. Pierre Laval, sénateur de la Seine, premier ministre, l'expose dans sa préface, cette monographie nous évoque le passé de cette modeste bourgade que fut Aubervilliers. Elle nous montre le lien étroit qu'il y eut, de tous temps, entre le sol et la population. Elle nous fait revivre les institutions abolies, les édifices aujourd'hui disparus, les coutumes du vieux temps. Elle nous trace les portraits de ceux qui furent, tour à tour, les maîtres de sa chère petite patrie et s'attarde à juste raison, dans l'examen de cette curieuse famille de Montholon qui joua un rôle important, non seulement dans l'histoire locale de ces pays, mais dans notre histoire nationale. C'est l'histoire du vieil Aubervilliers. Et c'est, aussi, en raccourci, l'histoire de la France. Nous ne saurions trop recommander la lecture de cet ouvrage.

Romans

Camille Marbo. — *A bord de « La Croix du Sud ».* (1 vol. Albin-Michel).

Mme Camille Marbo a étudié dans *A bord de la Croix du Sud* deux questions, l'une philosophique, l'autre psychologique qui sont parmi les plus intéressantes qui puissent se poser à un romancier et, plus généralement à tout homme qui pense; la première est de savoir lequel du hasard ou de la volonté humaine agit le plus sur le cours d'une existence; la seconde — qui se rattache d'ailleurs par bien des points, à la première — est de savoir jusqu'à quel degré la trahison d'un mari adoré peut troubler et pervertir une âme de femme arrivée toute candide encore au mariage et sans expérience de la vie. Il semble — c'est du moins l'avis de Mme Marbo — qu'une déception de ce genre puisse retourner pour ainsi dire, basculer un cœur et mettre au service des passions les plus basses et les plus décevantes toutes les forces d'amour, de joie et de vie qui reposaient dans ce cœur, — on songe devant le cas de Mme de Delvaux au mot saisissant d'Hello : « La chute de l'homme a la forme renversée de sa grandeur ».

Ces deux problèmes angoissants de la part de l'homme, dans sa propre destinée et des répercussions profondes et irréparables que peuvent avoir chez un être qui aime la légèreté et l'insouciance de celui qui est aimé, sans aimer lui-même, sont les thèmes essentiels autour desquels est axé tout le roman de Mme C. Marbo; ce sont ces théories qui en font tout l'intérêt.

Livres reçus au Bureau de la Revue

Henry Aubert. — *Indiscrétions et Curiosités sur l'Italie.* A. Messein.

Dr René Allendy. — *La Psychanalyse.* Denoël et Steelle.

Jean-Paul Ariste. — *Néolithis.* Editions Argo.

A. V. Alferov. — *La Culture intellectuelle par soi-même.* Larousse.

Paul Achard. — *L'Homme de Mer.* Editions de France.

Léon Auscher et Marc Dubois. — *Le Pays de Chartreuse.* B. Arthaud.

Marcel Braunschvig. — *La vie américaine et ses leçons.* A. Colin.

Georges Bruhat. — *Le Soleil.* Alcan.

A. Boutaric. — *Les Colloïdes et l'état colloïdal.* Alcan.

V. Blasco-Ibanez. — *La merveilleuse aventure de Christophe Colomb.* Flammarion.

Jean Bastia. — *Le Missel Pourpre.* Fasquelle.

Marcel Boll. — *Qu'est-ce que?* Larousse.

Gaston Baissette. — *Hippocrate.* B. Grasset.

A. Beaunier. — *De l'Imitation de Jésus-Christ*

Ch. Beaudelaire. — *Œuvres.* Editions de la Pléiade.

Henri Brémond. — *Histoire littéraire du Sentiment religieux en France.* Bloud et Gay.

De Bécourt. — *L'Anthologie polissonne.* La Caravelle.

Wilhelm Belbe. — *Sous la mer tropicale.* Stock.

Pierre Chanlaine. — *Les armes reposées*. J. Tallandier.
M. H. Cornejo. — *L'Equilibre des Continents*. Alcan.
René Cuzier. — *Zouaves*. A. Rédier.
Raoul Charbonnel. — *Bertran de Born*. A. Fayard.
Léon Daudet. — *Les Bacchantes*. Flammarion.
Dr Dartigues. — *Para-chirurgie*. Doin.
G. L. Duprat. — *Sociologie de la Guerre et de la Paix*, Tome XVI. Giard.
Jean Dayray. — *Vie de Lamartine*. Editions de la Revue Mondiale.
Ed. Dhorme. — *La Poésie biblique*. B. Grasset.
Fernand Divoire. — *L'Homme après la mort*. Editions Montaigne.
Esdalin. — *La seconde Paix*. Editions Argo.
Emmanuel Evain. — *Le Problème de l'Indépendance de l'Ukraine et la France*.
Ernest Fornairon. — *Félicie*. Mercure de Flandre.
Jean Fayard. — *Mal d'amour*. Fayard.
Marius Fournier. — *La Vierge*. Sté St-Augustin à Lille.
Emile Faguet. — *Histoire de la Poésie française*. V. Boivin.
Théodore Fontane. — *Dédales*. Editions Montaigne.
Général Gascouin. — *Le Triomphe de l'Idée*. Berger-Levrault.
Goetue. — *Pensées*. Editions de France.
Gaston Martin. — *Joseph Caillaux*. Alcan.
Marcel Guinand. — *L'Usine ou Conversation avec la Mort*. Fisschbacher.
Lucienne Gorce. — *Cadet Loureux*. Editions du Tambourin.
Pierre Hamp. — *La Laine*. Flammarion.
d'Harcourt. — *L'Education sentimentale de Gœthe*. A. Colin.
Johannes Jœrgensen. — *Une âme franciscaine*. Perrin.
Vte E. du Jeu. — *Monsieur de la Trappe*. Perrin.
C. Jéglot. — *L'Art d'être éducatrice*. Editions Spes.
Marguerite le Jeune-Bénard. — *Reflets de Saisons*. Editions de la Revue Mondiale.
Klabund. — *Borgia*. Flammarion.
Kienné de Mongeot. — *Beauté et libre culture*. Editions de Vivre.
René-Louis Levêque. — *Les mots inutiles*. A. Messein.
Marc Le Guillerme. — *Brisants et lames de fond*. Fasquelle.
Le Petit Parisien. — *A table chez tante Claire*.
Maurice Larrouy. — *Eaux brûlantes*. Fayard.
Général de la Villestreux. — *Sous l'Egide du Dieu*. Editions Argo.
Léon Lafage. — *Le Fifre de buis*. B. Grasset.
Paul de Laget. — *En Portugal*. Editions Occitania.
M. A. Leblond. — *L'Ile enchantée. La Réunion*. Librairie de la Revue française.
Marie Le Franc. — *Au Pays canadien français*. Fasquelle.
Philip Macdonald. — *Le Nœud coulant*. Gallimard.
Maurice Martin du Gard. — *Courrier d'Afrique*. Flammarion.
Michel Misoffe. — *Le Conventionnel Gossain*. Flammarion.
André Michel. — *L'Or noir*. Figuière.
Pierre Moussarie. — *Au Vent*. Editions de la bouteille à la mer.
Marcel Marion. — *Histoire financière de la France*. Rousseau.
Noël Félici. — *Un homme extra*. Renaissance du Livre.
J. Nouaillac. — *Histoire du Limousin et de la Marche*. Boivin.
J. Oskine. — *Le Carnet d'un soldat russe*. A. Michel.
Jean d'Ory. — *Préludes*. Presses universitaires.
Giuseppe Parisi. — *Il Gentonovelli*. Editions Luigi à Trévise.
Mario Pistorchi. — *Le Destin de l'Europe*. E. Figuière.
Paul Falgen. — *La pourpre sur les crassiers*.
Emile Ripert. — *Dans ses quinze ans était Mireille*. Perrin.
Wilhelm Raabe. — *La chronique de la rue aux Moineaux*. Editions Montaigne.
W. Serieyx. — *Nos grands chefs parlent*. Tomes I et II. Tallandier.
Ernest Seillière. — *J. K. Huysmans*. Grasset.
Lucie Saint-Elme. — *Le Baron Cirage*. Editions Trémois.
Jean Sarment. — *Bobard*. Fasquelle.
N. Sakamoto. — *L'Affaire de Mandchourie*.
Ernest Seillière. — *Baudelaire*. A. Colin.
Joseph Vuillerme. — *Refuges*. Société d'Impressions typographiques à Nancy.
René de Vauvilliers. — *Les Scintillements*. Mercure de Flandre.

LA QUINZAINE POLITIQUE

Bulletins étrangers

LE DÉVELOPPEMENT DE LA MARINE MARCHANDE YOUGOSLAVE

Les difficultés économiques énormes de l'après-guerre, la stagnation des stocks, la dislocation des commerces extérieurs, le dumping russe, les barrières douanières et la restriction des échanges ont été les causes, depuis le début de 1930, d'un marasme des frêts exceptionnellement grave. Dans ce malaise général, la Yougoslavie apparaît la moins touchée et l'une des plus saines. Le fait que la crise qui règne dans la marine marchande de presque tout le monde entier n'a pas régné en Yougoslavie dans la même mesure, doit être attribué à diverses circonstances. Tout d'abord, la Yougoslavie n'a pas de lignes à voyageurs pour l'étranger, et l'on sait que ce sont surtout ces lignes qui ont souffert de la crise. De plus, les frais de la marine yougoslave sont beaucoup moindres que ce n'est le cas pour la majeure partie des marines étrangères. C'est ainsi qu'à l'heure actuelle, la Yougoslavie n'a aucun navire non employé. Il est vrai, que, par suite des tarifs de transport toujours peu élevés, elle n'a plus de sa marine marchande les avantages qu'elle en tirait il y a deux ans. Mais, dans le monde des marins, il n'y a pas de chômage, étant donné que tous les navires circulent. Et c'est là une constatation très favorable vu les circonstances actuelles.

Le 1919 à 1931, la flotte commerciale yougoslave s'est accrue dans l'imposante proportion de 400 o/o environ, atteignant, le 1er juillet dernier, 396.742 tonnes.

D'après les statistiques établies, la situation de la marine marchande de Yougoslavie se présente de la façon suivante selon les Compagnies :,

	Nombre des navires	Tonnes	Nombre des hommes d'équipage
Jugoslovenski Lloyd	26	206.968	974
Cie Ragusaine de Navigation.	22	44.456	670
Cie de Navigation d'Outre-mer	5	22.500	160
Cie de Navigation « Oceania »	8	22.371	240
Cie Adriatique de Navigation	58	23.436	1.116
Cie de Navigation « Pro-Cie de Navigation Libre Tograès »	4	13.681	116
pie	3	9.130	84
Cie de Navigation Libre Dubrovnik	3	6.369	83
« Levant », Compagnie de Navigation	1	5.573	49
« Vesna », Compagnie de Navigation	1	5.573	59
Cie de Navigation « Capitaine Milosevic ».....	2	4.208	43
Cie de Navigation « Rad », Dubrovnik	1	4.161	25
Cie de Navigation « Morin Fefic »	1	3.624	25
Cie de Navigation « Eugène Matkovic »	3	3.275	39
Cie de Navigation « Spad », Split	3	3.209	60
« Hirija ». Compagnie de Cie de Navigation « Boko » Navigation	1	3.038	26
Cie de Navigation « Capitaine Barovic »	2	2.206	30
Cie de Navigation Libre « Boka »	1	1.538	20
Cie de Navigation « Danko Bezic Split »	1	1.786	19
Cie de Navigation « Bo a » S. A.	8	1.031	53
Total	155	396.742	3.956

Comme nous venons de le dire, au cours des dix dernières années, la navigation maritime yougoslave a réalisé de grands progrès : de 124.563 tonnes en 1921, le tonnage total enregistré est passé au chiffre de 323.580 tonnes. A noter que les Compagnies de navigation yougoslaves travaillent toutes avec du capital national. L'Etat, cependant, aide largement les Compagnies de navigation, surtout pour le maintien des lignes déficitaires. Les contrats conclus entre l'Etat et les Compagnies prévoient de même le renouvellement du matériel flottant d'après un programme arrêté. D'après ces contrats, les Compagnies de navigation yougoslaves jouissent des subventions annuelles suivantes :

	Subventions (En millions de dinars)
Yougoslovenski Lloyd	9,0
Compagnie de Navigation Adriatique	30,5
Compagnie de Navigation de Dubrovnik ..	11,2
Compagnie de Navigation « Boka »	7,0
Compagnie de Navigation « Oceania » ..	6,0

Dans les contrats passés entre l'Etat et les Compagnies de navigation, ces dernières s'engagent à effectuer toutes les réparations des navires, ainsi que la construction de nouvelles unités, dans les chantiers de constructions navales nationaux, pour autant que les prix, la qualité et la durée des réparations ou de la construction, correspondraient aux conditions offertes par les chantiers de construction navales étrangers.

Il en ressort que, une fois que l'on a résolu la question des Compagnies de navigation par l'octroi de subventions d'Etat à ces Compagnies, il convient de résoudre de même la question des chantiers maritimes en promulguant le plus tôt possible la loi sur les subventions aux chantiers de constructions navales.

En ce qui concerne ces derniers, il est à remarquer qu'il n'existe en Yougoslavie que trois chantiers maritimes à savoir : les chantiers de Yraljevica, les chantiers « Marjan », de Split, société par actions dont la majeure partie des titres se trouve entre mes mains, de Kosulitch, de Trieste, et qui s'occupent plus spécialement de travaux de réparations, enfin, les chantiers « Jug », à Split, petite entreprise nationale qui n'était pas en mesure d'accomplir des travaux de grande envergure. Tous ces chantiers maritimes s'occupent exclusivement de la réparation des navires. Ils ne peuvent entreprendre la construction d'unités, pour la simple raison que les chantiers maritimes étrangers reçoivent de leurs gouvernements respectifs des subventions représentant 25 o/o de la valeur des navires construits. De plus, ces chantiers jouissent encore de faveurs importantes en ce qui concerne leur approvisionnement en matériel, etc...

Bien que la situation de la marine marchande soit difficile dans le monde entier, la Yougoslavie a continué pendant l'année 1931 à développer sa flotte commerciale. De même, les entreprises existantes étendent leur parc flottant et de nouvelles sociétés se fondent toujours. Ainsi, à Susak, on a tout récemment fondé deux nouvelles Compagnies de navigation, l'une portant le nom de « Jadran », qui a acheté deux nouveaux navires à marchandises : le « Dedinje » et le « Jadran », l'autre s'appelant « Kvarner », qui a fait acquisition de sa première unité, le « Trsat ». Tout ces navires sont destinés à la navigation libre. De plus, il a été aussi fondé, il n'y a pas longtemps deux autres Compagnies, l'une à Split, l'autre à Kotor. L'année 1931, la flotte commerciale yougoslave s'enrichira d'au moins 20 nouveaux navires, dont plusieurs répondront à tous les besoins modernes de la navigation.

La marine marchande yougoslave est encore en état de formation. Cependant, les efforts que fait le Gouvernement pour la construction de nouvelles voies ferrées, l'amélioration des ports et l'intensification des relations extérieures du pays, laissent l'impression que, dans un avenir prochain, la flotte commerciale de la Yougoslavie pourra répondre avec succès aux exigences d'un trafic d'exportation et d'importation particulièrement intense.

Borivoïé B. Mirkovitch.

Le Gérant : M. Hedan.
Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TABLE DES MATIERES

777

69e ANNÉE. — **Du 1er Janvier au 31 Décembre 1931**

Beaux-Arts

Boschot (Adolphe). — La Musique : Philippe Gaubert, 89. — A l'Opéra Comique : Cantegril, 124. — A l'Opéra : Guercœur, 282. — Mort de Vincent d'Indy, 745.

Chassinat-Gigot. — L'Exposition Malfroy, 91. — Les Concerts : M. Weingartner à Paris. — Festival Vincent d'Indy, 286. — L'Exposition Benatov, 354. — Les Concerts, 483. — L'Exposition Auffray, 707.

Desaymard (Joseph). — Adolphe Boschot ou l'Humanisme musical, 105.

Numile (L.-G.). — Tomio Okami, Peintre japonais, 125.

Pératé (André). — Une Exposition de Cadres français et étrangers, 250. — Exposition d'Œuvres du Prince Eugène, 280. — Les Salons, 350.

Saunier (Charles). — Les Quais de Paris, vus par Eugène Béjot, 62. — Un artiste suédois à Paris : Bernard Osterman, 676.

Variot (Jean). — Le Cinématographe : Les Ecrivains et le Cinéma, 59.

H. C. G. — Les Beaux-Arts : La Musique, 28.

S. N. — La Musique : Concerts Poulet et Pasdeloup, 709.

Bibliographie

Choisy (Gaston). — A travers les Revues étrangères, 92, 190, 316, 483, 613, 739.

Biographie

Funk-Brentano (Frantz). — Maurice de Coppet, 163.

Marion (Marcel). — Un grand homme d'Etat : Pierre Magne, 193.

Narsy (Raoul). — Les nouveaux Académiciens : André Chaumeix, 232.

Planté (Louis). — Une rencontre de César : Victor Duruy, Ministre de l'Instruction publique, 270.

Bulletins Etrangers

Mirkovitch (B. B.). — La Voyvodina, 95. — Les Banques yougoslaves, 253. — Le budget yougoslave pour 1931-1932, 318. — La production minière yougoslave en 1930, 357. — Le Crédit foncier de Yougoslavie en 1930, 390. — Les Stations balnéaires et thermales de la Serbie, 422. — Les Stations thermales de la Serbie, 455. — La Consolidation économique et financière yougoslave, 486. — Le dixième anniversaire du règne du roi Alexandre 1er de Yougoslavie, 519. — La Yougoslavie géographique, climatérique et politique, 550. — La Yougoslavie pittoresque, 710. — Les relations commerciales entre la Yougoslavie et la Tchécoslovaquie, 742.

Schlosser (Général). — L'entente gréco-yougoslave, 30 — Le deuxième anniversaire du gouvernement du général Pierre Jivkovitch, 62.

Lyer (Stanislav). — L'Exportation tchécoslovaque en Chine et en Mandchourie, 31. — Les Tchécoslovaques à Vienne, 127. — Le Recensement en Tchécoslovaquie, 159. — L'Enseignement pour les Tchécoslovaques, 191. — Les Villes d'eaux en Bohème, 254.— Les Allemands en Tchécoslovaquie et leur politique, 287. — Bata. Le Ford tchécoslovaque, 320. — Les Bains radioactifs de Jachymov, 423. — L'Ambassade de Georges de Podiebrad, Roi de Bohême auprès du Roi de France Louis XI, 456. — Le Commerce de la Tchécoslovaquie avec la Russie soviétique, 487. — Les Villes en Tchécoslovaquie, 520. — Coopératives agricoles en Tchécoslovaquie, 582. — La lutte contre la tuberculose en Tchécoslovaquie, 615. — L'Enseignement primaire en Russie subkarpathique, 678. — Un grand ami de la Tchécoslovaquie, 711. — Les Religions en Tchécoslovaquie, 743.

Bulletin Maritime

Bulletin Maritime, 32, 64, 96, 128, 159, 191, 223, 255, 287, 359, 423, 488, 551, 583, 615, 647, 679, 712, 743.

Histoire

Bourgeois (Emile). — Origines du Maroc français, 321.

Dumont-Wilden (L.). — L'Etat mussolinien, 495.

Durand-Dastès (Louis). — Lucrèce Borgia, Légende et Histoire, 545.

Feyel (Paul). — Chroniques d'Histoire, 480. — La Prodigieuse aventure des Etats-Unis, 734.

Gazier (Cécile). — Le grand Arnauld, 567, 596.

Gillouin (René). — Canovas del Castillo et la « Restauration rénovatrice », 246.

Ladreit de Lacharrière (J.). — Le Maréchal Lyautey, vu par M. Louis Barthou, 308.

Lamandé (André). — Rêverie sur la Mosquée de Cordoue, 371.

Leblond (Marius-Ary). — Galliéni, 656.

Moulin (René). — Fouché vu par Stefan Zweig, 403.

Niessel (Général A.). — Les Manœuvres aériennes de l'Italie, 681.

Rain (Pierre). — La France et l'Allemagne il y a cent ans : Les Débuts du Zollverein, 339.

Rodocanachi (Emmanuel). — La Manœuvre de Marignan, 36.

Saint-Aulaire (Comte de). — La Politique extérieure de la Restauration et l'Allemagne, 383.

Vergniol (Camille). — La Chouannerie par Ch. Le Goffic, 183. — Le Verre de sang, 431.

D.-W (L.). — L'Epreuve du Pouvoir, 397.

Impressions

Barré (M.). — La Hollande aux Indes Néerlandaises, 723.

Bourdon (Jean). — Les Russes en Californie, 467.

Faivre (Louis). — Complexe d'A. O. F., 263.

Fournier (Christiane). — Impressions d'Annam, 42.

Guérin (Joseph). — Les Ambitions de Vauvenargues, 508.

Heroys (Général) et Thévenin (Léon). — Ploutocratie : les vrais coupables, 718.

Bradi (Lorenzi de). — L'Image corse en Napoléon, 633.
Muret (Maurice). — La XIIe Assemblée de la Société des Nations. Impressions d'un témoin, 617.
Richard (A.). — Les Disgrâces du Père d'Edouard Manet, 690.
Romains (Yvonne de). — En Valais, 471, 504.
Wild (Herbert). — La fresque de Wou Tao-Tsen, 434.
Yourcenar (M.). — Sixtine, 684.

Littérature (Histoire et Critique)

Anagnine (Eugène). — Littérature russe moderne, 695.
Cassou (Jean). — Hugo von Hofmansthal et le Mythe de la Femme sans ombre, 119.
Cerf (Léon Dr). — Le première Oraison funèbre de Bossuet, 534.
Clairmont (Marguerite). — Ecrivains français en Egypte, 531.
Dupouy (Auguste). — Au pays des Demi-Dieux et des Hommes complets, 395.
Dunan (Renée). — La Petite histoire : l'Orvietan, 540.
Fabre (Ferdinand). — Lettres inédites, 97, 137.
Faral (Edmond). — Le quatrième centenaire du Collège de France : Les Etudes médiévales au Collège de France, 553, 591.
Gazier (Cécile). — Les petites Ecoles de Port-Royal : Leurs Maîtres et leurs Elèves, 212, 237.
Godchot (Colonel). — Le Bateau Ivre de Jean Nicolas Arthur Rimbaud, 287, 333. — Rimbaud caricaturiste, 758.
Lacour-Gayet (Georges). — Pensées inédites du Prince de Talleyrand, 361.
Lévi (Sylvain). — Le quatrième centenaire du Collège de France. L'Entrée du Sanscrit au Collège de France, 489, 523.
Locé (Marc). — Lady Hosie et la Chine moderne, 513.
Lvoski (Zinovy). — Dostoïevsky feuilletoniste, 527.
Maury (Lucien). — Les Œuvres et les Idées : André Thérive : Noir et or, 86. — A propos du Saint-Simonisme, 414.
Mignon (Maurice). — Mistral à Rome, 20.
Prévost (Jean). — La Conscience du Corps chez Maurice de Guérin, 42.
Romain (Yvonne de). — L'Evolution du Roman anglais, 13.
Roz (Firmin). — Le Roman : Encore l'Impuissance d'aimer, 25. — M. Sinclair Lewis et le nouveau roman américain, 55. — Un vrai roman, 115. — Un romancier français de l'Australie, 178. — Visions païennes et Evocations bolchevistes, 277. — Un Romancier de l'Afrique française, 381. — Romancier de l'Asie française, 443. — Les Affaires et l'Amour, 511. — Dans l'Ile Majorque, 640. — En Catalogne : Une femme, une ville, 702, un aspect de la crise du temps présent, 768.
Sand (George). — Lettre inédite, 161.
Seillière (Ernest). — Au lendemain du Centenaire romantique, 129.

Contes et Nouvelles

Bergman (Hjalmar). — Le Lion raconte ce qui suit, 399.
Ibanez (Blasco). — Les Prouesses du Père Bomba, 295.
Bromfield (Louis). — La Vie de Zenobia White, 103.
Buysse (Cyriel). — Le Legs, 666.
Duviard (Ferdinand). — Moi, j'aimerais ça, 300.
Faure (Gabriel). — La Divine illusion : Le Caillou blanc, 140. — Le Chemin bleu, 165.
Hardy (Thomas). — L'Honorable Laura, 225, 257.
Hollande (Eugène). — Acis XIII, 73.
Kinck (H. E.). — Le Petite Demoiselle en blanc, 368.
Kipling (Rudyard). — La Princesse dans la Jarre, 33. — Le Vol d'un canard, 521. — Mon premier livre, 713.
Lefebvre (Louis). — Baptistine, 205.
Bradi (Lorenzi de). — Le grand Bouc.
Mitford (A. M.). — Histoire du Vieux Japon : Les quarante-sept Ronins, 557. — Les amours de Gompachi et de Komurasaki, 585.— l'Histoire des Otokodaté, 620, 658.
Montmorillon (R. de). — La Saint-Ladre, 110.
Reyne (Julien). — Rikiki, 720.
Romanov (Panteleimon). — Les Trois Baleines ou le Nouveau Cours des choses en Russie, 341.
Stephan (Raoul). — Frère et Sœur, 8.
Stevenson (R. L.). — La Maison du Temps jadis, 425.
Teffi (Nadejda). — La Cœur d'une Walkyrie, 498.
Thomas (Henri). — Le Bonheur, 465.

Philosophie

Deschamps (Auguste). — L'idée communiste chez Platon, 66.
Dugas (L.). — L'Oubli d'après Marcel Proust, 627.
Dumont-Wilden (L.). — La Philosophie de l'Histoire : A propos du dernier livre du Dr Gustave Le Bon, 267.

Poésie

Casabianca (Jean). — Poèmes, 412.
Cazamian (André). — Poème, 510.
Delacour. — L'Automne, 655.
Dupouy (Auguste). — La Poésie coloniale, 348.
Fabry (Camille). — Poèmes, 148.
Flory (Albert). — Petits Poèmes, 82.
Gervais (Maurice). — La Coupe de Soleil, 573.
Godoy (Armand). — Poème, 475.
Lefebvre (Louis). — Les Vergers humains, 378.
Lebesgue (Philéas). — Un grand poète slave : Constantin Balmont, 460.
Lot (Fernand). — Jules Supervielle, poète de l'Etrange, 500. — Un Poète de l'Essentiel : Abel Doysié, 726.
Murat (Aurélie). — La Douleur méchante, 758.
Mougin (Paul). — La Poésie française en 1931, 687.
Stéphan (Raoul). — Hymne au Rhône, 344.

Questions Extérieures

Amery. — La Nouvelle politique économique de la Grande-Bretagne, 748.
Aubac (Stéphane). — La Collaboration économique franco-polonaise et Conséquences pour l'Est européen, 440.
Brereton (Cloudesley). — Le « Public School » Miroir de la Nation anglaise, 363.
Chamberlain (Neville). — Le Programme des Conservateurs anglais, 65.
Clavery (Ed.). — A propos de l'Anschluss, 671.
Cridler-Segonne (Lilian). — Le Rêve du Chevalier Alexandre Marie Quesnay de Beaurepaire. La Nouvelle Académie des Sciences de Richmond, Virginie, 651.

Dawson (Sir Philip). — L'Avenir de l'Industrie britannique, 291.
Denier (Jean). — A travers la Yougoslavie : Le Chemin des Iles Dubrownik, 572.
Dumont-Wilden (L.). — La Politique extérieure : L'année 1930, 23. — La Crise belge, 53. — Les Manœuvres et les Discours de Genève, 80. — L'Allemagne et l'Europe, 112. — Les Affaires d'Espagne : Comment on fait l'Economie d'une Révolution, 149. — Accalmie, 176. — L'Anschluss, 216. — Le Germanisme en marche, 243. — La République en Espagne, 275. — La Menace de l'Anschluss, 305. — L'Avenir de l'Europe centrale, 345. — L'Allemagne et l'Europe, 378. — La Proposition de M. Hoover. — 412. — La Politique franco-allemande et la Nouvelle Europe, 476. — L'Enigme américaine, 542. — La Crise anglaise, 574. — Au Temps des crises, 606. — Les Elections anglaises, 638. — La Crise de la Société des Nations, 673. — Guerre en Extrême-Orient, 700. — La Crise universelle, 729. — La Conférence du Désarmement, 766.
Niessel (Général A.). — L'Armée rouge, 751.
Puik (Joakim). — La Réglementation des questions économiques de l'U.R.S.S., 373.
Voinovitch (Comte L. de). — Autour de Saint-Sava, 231.

Questions Politiques, Economiques et Sociales

Andréadès (A.). — A propos du Miracle japonais, 201.
Barthou (Louis). — L'Initiation coloniale du Maréchal Lyautey à Madagascar et dans l'Oranais, 1.
Belloc (Hilaire). — La Mariage moderne, 393.
Bouniols (Gaston). — Finances départementales et Communales, 324.
Buisson (Albert). — La Morale et les Affaires, 649.
Chesterton (G. K). — L'Histoire de la Famille, 4.
Chilebandt (J. L.). — La Martinique, jeune France des Tropiques, 143.
Estrine (Ed. Giscard d'). — L'Economique : Humanisme et Finances, 445.
Jouan (Théodore). — Le Surmenage dit « scolaire » et ses Effets sur l'Enseignement, 601.
Jouhaud (Gaston). — Les Colonies : Grandeur et Servitude coloniales, 478.
Lacroix (Maurice). — Le Parlement et les Etudes grecques, 218.
Lallemand (Charles). — Quelques Sophismes de la Propagande allemande, 289.
Lemonon (Ernest). — Le Syndicalisme fasciste, 169.
Mayer (Lieutenant-Colonel). — Que serait une guerre prochaine ? 428.
Ferrotin (Léo). — Une brouille entre la France et les Etats-Unis (1798), 417.
Politis (Nicolas). — La Souveraineté des Etats et l'Union européenne, 457.
Seillière (Ernest). — Les Idées : La Doctrine sociale de M. André Thérive, 576.
Vallet. — Capitalisme et Socialisme, 731.
Zaleski (Z.-L.). — De la Volupté, de l'Obéissance, 100.

Théâtre

Rageot (Gaston). — Décalage, 87. — Les Lois universelles du Théâtres contemporain, 122. — La dernière pièce de Léopold Marchand, 152. — Reprises, 186. — Fleur du Modernisme à l'Athénée, 220. — Un tempérament de Dramaturge, 249. — Du Neuf et du Vieux, 311. — La Révolution française selon Saint-Georges de Bouhélier 388. — Une pièce gaie, 419. — Le cas de M. Pierre Sabatier, 447. — Débuts de saison, 644. — Giraudoux redevient Giraudoux, 705. — Bolchevisme, 737. — Napoléon vu par Mussolini, 770.

Variétés

Boislaigue (René). — Frédéric de Mérode, maire de St-Luperce, Martyr de la Liberté Belge, 516.
Bousquet (M.). — Nos aïeules et leurs produits de Beauté, 154.
Clémentin (Edmond). — L'Abbé Galliani et les Femmes, 175.
Clotis (Josette). — Eugène le Roy : Périgordin à barbe de Prophète, Meunier du Frau, 407.
Denier (Jean). — A travers la Yougoslavie à l'ombre du Trigla : Bled, 772.
Dupuis (René). — Autour de la crise du Roman, 548.
Fauvel (A.). — Le Retour de Marco Polo, d'après la Légende vénitienne, 303. — Attila dans la Légende vénitienne, 449.
Leroy (Alfred). — En marge de l'art grec, 580.
Schill (Emma). — De l'amour parfumé, 80.
Wentzel Hagelstam. — La Princesse Mertzchersky-Dorian, 312.

Table alphabétique des auteurs

Les noms des auteurs cités dans les comptes rendus sont en caractères *italiques*.

Buisson (Albert). — 649.
Anagnine (Eugène). — 695.
Andréadès (A.). — 201.
Aubac (Stéphane). — 440.
Auzanet et Olsson (Lissi). — 399.
Baillon de Vailly (L.). — 103, 291.
Balmont (Constantin). — 460.
Barthe (H.). — 295.
Barthou (Louis). — 1.
Barthou (Louis). — 308.
Belloc (Hilaire). — 393.
Blasco Ibanez. — 295.
Boislaigue (René). — 516.
Borjane (Henry). — 33, 425, 521.
Boschot (Adolphe). — 89, 124, 282.
Boschot (Adolphe). — 105.
Bossuet. — 534.
Bouju (Paul). — 29.
Bouniols (Gaston). — 321.
Bourdon (Jean). — 467.
Bourgeois (Emile). — 321.
Bousquet (M.). — 154.
Brereton (Cl.). — 363.
Bromfield (Louis). — 103.

Buyssi (Cyriel). — 666.
Carbuccia (H. de). — 645.
Casabianca (Jean). — 412.
Cassou (Jean). — 119.
Cazamian (André). — 510.
Cerf (Dr Léon). — 534.
Chadourne (Marc). — 741.
Chamberlain (Neville). — 65.
Champly (Henry). — 277.
Charléty (Sébastien). — 414.
Chassinat-Gigot. — 28, 91, 286, 354, 483, 707.
Chaumeix (André). — 232.
Chesterton (G.-K.). — 4.
Croisy (Gaston). — 92, 190, 316, 483, 613, 739.
Clairmont (*Marguerite*). — 531.
Clavery (E.). — 671.
Clementin (Edmond). — 175.
Clotis (Josette). — 407.
Constant (Benjamin). — 610.
Corthis (André). — 25, 640.
Couchoud (P.-L.). — 252.
Cridler-Segonne (Lilian). — 651.
Dawson (Sir Philippe). — 291.
Delacour (André). — 655.
Denier (Jean) — 572, 772.
Desaymard (Joseph). — 105.
Deschamps (Auguste). — 66.
Dostoievsky. — 527.
Doysié (Abel). — 726.
Droin (Alfred). — 348.
Ducasse (Roger). — 124.
Dugas (L.). — 627.
Dumont-Wilden (L.). — 23, 53, 82, 112, 149, 176, 216, 243, 267, 275, 305, 345, 378, 397, 412, 476, 495, 542, 574, 606, 638, 673, 700, 766.
Dunan (Renée). — 540.
Dupouy (Auguste). — 348, 395.
Dupuis (René). — 548.
Dupuis (René). — 518.
Durand-Dastès (Louis). — 545.
Duruy (Victor). — 270.
Duviard (Ferdinand). — 300.
Embiricos (Alexandre). — 438
Fabre (Ferdinand). — 97, 137.
Faivre (Louis). — 263.
Faral (Edmond). — 553, 591.
Faure (Gabriel). — 140, 165.
Fauvel (A.). — 303, 449.
Feyel (Paul). — 480.
Flory (Albert). — 82.
Foulon (Maurice). — 774.
Fournier (Christiane). — 49.
Fournier-Pargoire (Jeanne). — 4.
Funck-Brentano (Frantz). — 163.
Funck-Brentano. — 545.
Gaubert (Philippe). — 89.
Gaucher (M.). — 225, 257.
Gazier (Cécile). — 212, 237, 567, 596.
Germain (José). — 249, 277.
Gervais (Maurice). — 573.
Gheerbrandt (J.-L.). — 143.
Gheusi (P.-B.). — 656.
Gillouin (René). — 246.
Giraudoux (J.). — 705.
Giscard d'Estaing (Éd.). — 445.
Giscard d'Estaing (Éd.). — 677, 731.
Gilchot (Colonel). — 297, 333, 758.
Gonoy (Armand). — 475.
Grasset (Bernard). — 548.
Grosclaude. — 94.
Grosjean (Georges). — 383.
Groos (René). — 156.
Guérin (Joseph). — 508.
Guérin (Maurice de). — 42.
Hardy (Thomas). — 225, 257.
Hanotaux (G.). — 480.
Hirsch (Charles-Henry). — 419.
Hjalmar Bergman. — 399.
Hugo von Hofmannsthal. — 119.
Hollande (Eugène). — 75.
Joran (Théodore). — 161, 601.
Joseph (Gaston). — 478.
Julian (Camille). — 125.
Jusserand (J.-J.). — 355.
Kinck (H.-E.). — 368.
Kipling (Rudyard). — 33, 521.
Lacour-Gayet (Georges). — 361.
Lacroix (Maurice). — 218.
Ladreit de Lacharrière (J.). — 308.
La Gorce (Pierre de). — 614.
Lallemand (Charles). — 289.
Lamandé (André). — 371.
Laudet (Fernand). — 157, 253.
Lavaud (Guy). — 188.
Lebesgue (Philéas). — 460.
Leblond (Marius-Ary). — 656.
Leblond (Marius-Ary). — 741.
Le Bon (Dr Gustave). — 267.
Lecomte (Georges). — 768.
Lefebvre (Louis). — 205, 378.
Le Goffic (Charles). — 183.
Le Goffic (Charles). — 183.
Lémonon (Ernest). — 169.
Lémonon (E.). — 355.
Léry (Roger). — 709.
Léon (Paul-L.). — 317.
Leroy (Alfred). — 580.
Lévi (Sylvain). — 489, 523.
Logé (Marc). — 513, 557, 585, 620, 658.
Lorenzi de Bradi. — 633.
Loi (Fernand). — 500.
Lucas-Dubreton (J.). — 93.
Lvoski (Zinovy). — 527.
Lyer (Stanislav). — 31, 127, 159, 191, 254, 287, 320, 423, 456, 487, 520, 582, 615, 678, 711.
Maes (Pierre). — 666.
Magne (Pierre). — 193.
Manet (Edouard). — 690.
Mansuy (Abel). — 773.
Marbo (Camille). — 486, 774.
Marchand (Léopold). — 152.
Marion (Marcel). — 193.
Maury (Lucien). — 86, 414, 610.
Mayer (Lt-Col.). — 428.
Meryem-Jane. — 774.
Mignon (Maurice). — 20.
Mireaux (Emile). — 190.
Mirkovitch (*B.-B.*). — 95, 253, 318, 357, 390, 422, 455, 486, 519, 550, 710, 775.
Misoffe (Michel). — 677.
Mistral. — 20.
Mitford (A.-M.). — 557, 585, 620, 658.
Montmorillon (R. de). — 110.
Morgan (Claude). — 511.
Mougin (Paul). — 687.
Mougin (Paul). — 390.
Moulin (René). — 403.
Muret (Maurice). — 617.
Mussolini. — 770.
Nadejda Teffi. — 498.
Narsy (Raoul). — 232.
Nilssel (Général). — 681, 751.
Nozières (Fernand). — 122.
Numile (L.-G.). — 125.
Olivier (Marcel). — 485.
Pauteleimon Romanov. — 341.
Pératé (André). — 250, 280, 350.
Ferrotin (Léo). — 417.
Petibon (M.). — 368.
Pierrefeu (Jean de). — 518.
Piétri. — 445.
Planté (Louis). — 270.
Politis (Nicolas). — 457.
Poëte (Marcel). — 29.
Porché (François). — 737.
Prévost (Jean). — 42.
Proust (Marcel). — 627.
Puhk (Joakim). — 373.
Rageot (Gaston). — 87, 122, 152, 186, 220, 249, 311, 388, 419, 447, 644, 705, 770.
Rain (Pierre). — 339.
Reboux (Paul). — 454.
Reclus (Maurice). — 483.
Recouly (Raymond). — 646.
Richard (A.). — 690.
Riotor (Léon). — 773.
Rimbaud (Arthur). — 297, 333, 758.
Roche (Denis). — 341, 498.
Rodocanachi (E.). — 36.
Romain (Yvonne de). — 13, 471, 504.
Rostand (Maurice) et Mortier (Pierre). — 645.
Roule (L.). — 190.
Roz (*Firmin*). — 25, 55, 115, 178, 277, 381, 443, 511, 640, 702, 768.
Roz (Firmin). — 734.
Sabatier (Pierre). — 447.
Sabry. — 481.
Saint-Aulaire (Comte de). — 383.
Sand (George). — 161.
Sandy (Isabelle). — 702.
Sarment (Jean). — 311.
Sarraut (Albert). — 478.
Saunier (Charles). — 62, 676.
Schill (Emma). — 80.
Schlosser (Général). — 30, 62.
Schwartz (Myrtil). — 29.
Seillière (Ernest). — 129, 576.
Serve (Claude). — 47.
Sinclair (Lewis). — 55.
Spinoza. — 452.
Stephan (Raoul). — 8, 344.
Stevenson (R.-L.). — 425.
Tardieu (André). — 389.
Thérive (André). — 86, 576.
Thomas (Henri). — 465.
Tinayre (Marcelle). — 115.
Variot (Jean). — 59.
Vergniol (Camille). — 183, 431.
Vérine. — 29.
Voinovitch (Comte L. de). — 231.
Webb (Mary). — 775.
Wentzel (Hagelstam). — 312.
Wild (Herbert). — 434.
Wolff (Maurice). — 741, 774.
Yourcenar (M.). — 684.
Zaleski (Z.-L.). — 100.
Zweig (Stefan). — 403, 519.

Author
Title Revue des cours littéraires, 1931
280975
P
Fr.Lit.
R
DATE.
NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU